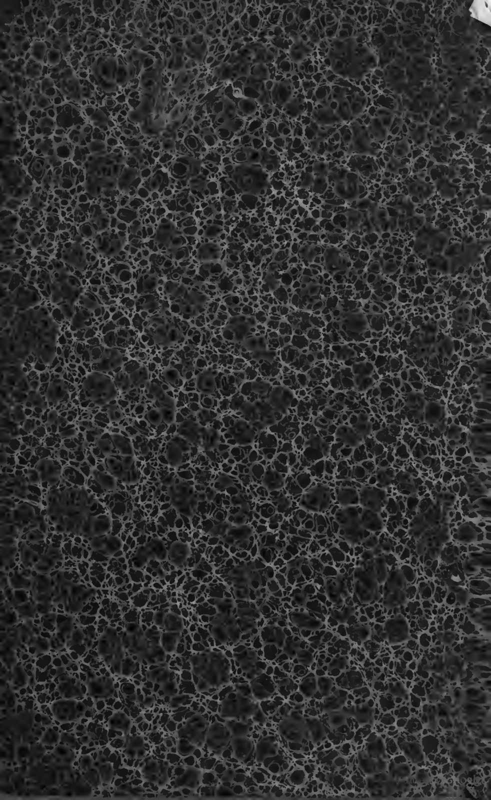




OEUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

TOME DEUXIÈME.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS, QUAI DES AUGUSTINS, 55.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN

AVEC

NOTES ET ECLAIRCISSEMENTS

SUR LES SCIENCES, LES ARTS, L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE DES ANCIENS,

PAR ÉMILE BÈRES,



ATLAS PAR L. VIVIEN ET ALBUM ANTIQUE PAR ALBERT LENOIR.

—

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME II.

PARIS

A. DESREZ, éditeur du PANTHÉON LITTÉRAIRE, rue Saint-Georges, 11.

LOUIS JANET, rue Saint-Jacques, 59.

A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE de A. POILLEUX, quai des Augustins, 57.

A LA CAISSE GENÉRALE DE RECOUVREMENTS, rue Notre-Dame-des-Victoires, 34.

A. PAYEN, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 18.

LÉPINE, SERVATIUS et GÉRUZET, à la LIBRAIRIE MODERNE, rue de Richelieu, 30.

1836

HISTOIRE ANCIENNE

DES EGYPTIENS,

DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS,

DES MEDES ET DES PERSES,

DES MACÉDONIENS ET DES GRECS.

LIVRE XI.

HISTOIRE DES DEUX DENYS, TYRANS DE SYRACUSE.

Depuis que Syracuse était rentrée en possession de sa liberté par l'extinction de la famille de Gélon, il s'était passé environ soixante ans. Les événements qui occupent cet intervalle dans la Sicile, à l'exception de la guerre que les Athéniens y portérent, sont peu importants et peu connus; mais, en récompense, ceux qui suivent sont tout à fait intéressants. Je veux parler du règne des deux Denys, tyrans de Syracuse, qui gouvernèrent, le premier trente-huit ans, et le second douze[1]; ce qui fait en tout cinquante ans. Comme cette histoire est entièrement détachée de ce qui se passait en même temps dans la Grèce, je la rapporterai ici, tout de suite et séparément, en prenant seulement la précaution d'avertir que les vingt premières années dont je vais faire l'histoire concourent à peu près avec les vingt dernières du volume précédent.

Au reste cette histoire va présenter à nos yeux un spectacle bien affreux et bien horrible, mais en même temps bien instructif. Quand, d'un côté, nous verrons un prince[1], ennemi et oppresseur de la liberté, de la justice, des lois, fouler aux pieds les droits les plus sacrés de la nature et de la religion, faire souffrir les plus durs tourments à ses citoyens, décapiter les uns et brûler les autres pour un seul mot, se nourrir et se repaître du sang humain, et satisfaire son inhumaine cruauté par le supplice de personnes de tout âge et de toute condition; quand, dis-je, un tel objet frappera nos yeux, pourrons-nous nous dissimuler une vérité que le paganisme même a reconnue, et que Plutarque fait observer à l'occasion des tyrans de Sicile et de ceux mêmes dont nous parlons[2] : que c'est dans sa co-

[1] Après une interruption de plus de dix ans, il remonta sur le trône, et régna encore deux ou trois ans.

[1] « Erit Dionysius ille tyrannus, libertatis, justitiæ, « legum exitium... Alios uret, alios verberabit, alios ob « levem offensam jubebit detruncari. » (SEN. *de Consol, ad Marc.* cap. 17.)

« Sanguine humano non tantùm gaudet, sed pascitur; « sed et suppliciis omnium ætatum crudelitatem insatiabilem explet. » (Id. *de Benef.* lib. 7, cap. 19.)

[2] Plut. Moral. pag. 552, 553.

lère que Dieu donne de tels princes aux peuples, en se servant d'impies et de scélérats pour punir d'autres scélérats et d'autres impies? D'un autre côté, quand ce même prince, l'effroi et la terreur de Syracuse, inquiet lui-même et tremblant pour sa propre vie, livré jour et nuit à ses remords, ne pourra trouver personne dans ses états, pas même ses femmes ni ses enfants, à qui il ose se fier, qui de nous ne s'écriera avec Tacite [1], que *ce n'est pas sans raison que l'oracle de la sagesse a dit que, si l'on ouvrait le cœur des tyrans, on le trouverait déchiré de mille coups, puisqu'il est vrai que les corps ne sont pas plus tourmentés par les gênes et les supplices que leur esprit l'est au dedans par leurs crimes, par leurs cruautés, et par toutes leurs injustes et violentes entreprises.*

Il n'en est pas ainsi d'un roi. Il aime ses sujets, et il en est aimé. Il jouit au dedans de lui-même d'une tranquillité parfaite, et il vit au milieu de son peuple comme un père au milieu de ses enfants. Quoiqu'il sache qu'il a le glaive en main pour punir [2], il craint d'en faire usage, il aime, pour ainsi dire, à en émousser la pointe; et il ne se résout à faire épreuve de son pouvoir qu'avec une extrême douleur, dans la dernière nécessité, et selon toutes les formes prescrites par les lois. Mais le tyran ne punit que par caprice et par passion; et il croit [3], dit Plutarque en parlant de Denys même, n'être véritablement maître, et ne gouverner en souverain, qu'autant qu'il se met au-dessus des lois, qu'il n'en reconnaît d'autre que sa volonté, et qu'il sait se faire obéir promptement. Or, continue le même auteur, quiconque peut tout ce qu'il veut court grand risque de vouloir ce qu'il ne doit pas.

Outre ces traits de cruauté et de tyrannie, qui caractérisent particulièrement le premier Denys, on verra dans son histoire tout ce qu'une ambition démesurée, soutenue d'un grand courage, d'un esprit étendu et de talents propres à gagner la confiance du peuple, est capable d'entreprendre pour s'élever à la souveraineté; tous les moyens qu'elle a su employer pour s'y maintenir malgré les efforts de ses ennemis, et malgré la haine publique; enfin le bonheur qu'a eu ce tyran d'éviter pendant un règne de trente-huit ans le péril de tant de conspirations formées contre lui, et de transmettre tranquillement à son fils la tyrannie comme un héritage successif et un bien domestique.

CHAPITRE I.

Ce chapitre renferme l'histoire de Denys l'ancien, tyran de Syracuse, qui régna trente-huit ans.

§ I. — Moyens qu'employa Denys pour s'emparer de la tyrannie a Syracuse.

Denys était de Syracuse : selon quelques-uns, d'une naissance noble et illustre [1]; selon d'autres, d'une extraction basse et inconnue. Quoi qu'il en soit, il se distingua par son courage dans la guerre contre les Carthaginois, et s'y fit un grand nom. Il était du nombre de ceux qui accompagnèrent Hermocrate lorsqu'il entreprit de rentrer à main armée dans Syracuse, d'où il avait été exilé par la cabale de ses ennemis. Le succès de cette entreprise ne fut pas heureux. Hermocrate demeura sur la place. Les Syracusains n'épargnèrent pas ses complices. Plusieurs furent exécutés publiquement. Denys était resté parmi les blessés. Le bruit de sa mort, que ses proches répandirent exprès, lui sauva la vie. La Providence aurait épargné bien des maux à Syracuse s'il

[1] « Neque frustrà præstantissimus sapientiæ firmare solitus est, si recludantur tyrannorum mentes, posse aspici laniatus et ictus; quando, ut corpora verberibus, ita sævitiâ, libidine, malis consultis, animus dilaceraretur. » (Tacit. *Annal.* lib. 6, cap. 6.)

[2] « Hæc est in maximâ potestate verissima animi temperantia, non temeritate incendi, non priorum principum exemplis corruptum, quantum in cives suos liceat, experiendo tentare; sed hebetare aciem imperii sui... Quid interest inter tyrannum et regem, species enim ipsa fortunæ ac licentia par est, nisi quòd tyranni in voluptate sæviunt, reges non nisi ex causâ ac necessitate? » (Senec. *de Clem.* lib. 1, cap. 11.)

[3] *Εφη ἀπολαύειν μάλιστα τῆς ἀρχῆς, ὅταν ταχέως ἃ βούλεται ποιῆ. Μέγας οὖν ὁ κίνδυνος βούλεσθαι ἃ μὴ δεῖ, τὸν ἃ βούλεται ποιεῖν δυνάμενον.* (*Ad Princ. indoct.* pag. 782.)

[1] Diod. lib. 13, pag. 197.

eût expiré ou sur le champ de bataille, ou dans les supplices.

Les Carthaginois avaient déjà fait plusieurs tentatives pour s'établir dans la Sicile, et pour s'y rendre maîtres des principales villes, comme nous l'avons marqué ailleurs [1]. L'heureuse situation de l'île pour leur commerce maritime, la fertilité du pays, la richesse des habitants, étaient de puissants motifs pour les y attirer. On peut juger de quelques-unes des autres villes par ce que Diodore de Sicile rapporte d'Agrigente [2]. Les temples étaient d'une magnificence extraordinaire, surtout celui de Jupiter Olympien, qui avait trois cent quarante pieds de longueur, sur soixante de largeur, et six-vingts de hauteur. Les portiques ou galeries répondaient, pour l'étendue et la beauté, au reste du bâtiment. D'un côté était représenté le combat des géants, et de l'autre la prise de Troie, avec des figures de hauteur naturelle. Il y avait hors de la ville un lac creusé de main d'homme, qui avait de circuit sept stades (plus d'un quart de lieue) [3], et de profondeur trente pieds, rempli de poissons de toute sorte, et couvert de cygnes et d'autres oiseaux aquatiques, ce qui formait le plus agréable spectacle qu'on puisse imaginer.

A peu près dans le temps dont nous parlons, Exénète, vainqueur aux jeux olympiques, entra en triomphe dans la ville sur un char magnifique, accompagné de trois cents autres chars, attelés tous de chevaux blancs. L'or et l'argent brillaient sur les habits : on ne vit jamais rien de plus éclatant. Gellias, le plus riche des citoyens d'Agrigente, avait fait construire dans sa maison plusieurs grandes salles pour y recevoir et y traiter ses hôtes. Des gens postés par son ordre aux portes de la ville invitaient tous les étrangers qui y arrivaient à venir loger chez leur maître, et les y conduisaient. Généralement parlant, l'hospitalité était encore en grand usage et en grand honneur dans cette ville. Un orage furieux ayant obligé cinq cents cavaliers de s'y réfugier, Gellias les reçut chez lui, et leur fournit à tous sur-le-champ des habits, dont il avait toujours grand nombre en réserve dans ses garde-meubles. Voilà savoir faire un digne usage de ses richesses. Les historiens parlent fort de son cellier, où il y avait trois cents tonneaux taillés dans le roc, dont chacun tenait cent amphores [1].

Cette ville si riche et si opulente fut assiégée et prise [2] enfin par les Carthaginois. Sa chute ébranla toute la Sicile, et répandit partout la terreur. On en imputa la cause à la lenteur des Syracusains, qui ne l'avaient secourue que faiblement. Denys, qui dès lors était uniquement occupé des desseins de grandeur qu'il roulait dans son esprit, et qui travaillait, mais d'une manière sourde, à en jeter les fondements, profita de cette occasion favorable, et des plaintes générales de la Sicile contre Syracuse, pour rendre les magistrats odieux et pour décrier le gouvernement. Dans une assemblée publique qui s'y tint pour délibérer sur l'état présent des affaires, comme personne n'osait ouvrir la bouche de peur de s'attirer la disgrâce de ceux qui étaient en place, Denys se leva, et, prenant la parole, il accusa hautement les magistrats de trahison, et fut d'avis qu'on les déposât sur-le-champ, sans attendre que le temps de leur administration fût expiré. Ils le traitèrent de séditieux et de perturbateur du repos public ; et, comme tel ils le condamnèrent, selon les lois, à une amende. Il fallait la payer avant de pouvoir reprendre la parole, et Denys n'était pas en état de le faire. Philiste, l'un des plus riches citoyens (c'est lui qui avait écrit l'histoire de Sicile, qui n'est pas parvenue jusqu'à nous), la paya argent comptant, et l'exhorta à continuer de donner des avis sur les affaires présentes avec toute la liberté qui convient à un citoyen zélé pour sa patrie.

Denys reprit donc son discours avec plus de force encore qu'auparavant. Il s'était exercé de longue main au talent de la parole, qu'il regardait avec raison comme un instrument nécessaire dans un gouvernement républicain, surtout par rapport aux vues qu'il avait de gagner le peuple, et de le faire entrer dans ses

[1] Hist. des Carthagin. tom. 1.

[2] Diod. lib. 13, pag. 203-206.

[3] Sept stades font 1 260 mètres ou un peu plus d'un quart de lieue. E. B.

[1] L'amphore contenait à peu près 28 pintes. Cent amphores font par conséquent 2 800 pintes, c'est-à-dire environ dix muids, mesure de Paris. = Cent amphores valent 1 800 litres. E. B.

[2] An. M. 3598 ; av. J. C. 406. — Diod. pag. 206-212.

intérêts. Il commença par décrire d'une manière vive et touchante le malheur d'Agrigente, ville alliée et voisine : la triste nécessité où ses habitants, faute de secours, avaient été réduits d'en sortir de nuit furtivement ; les cris et les pleurs des enfants, des vieillards, des malades, qu'ils avaient été forcés d'abandonner à la merci d'un ennemi féroce et impitoyable ; le meurtre cruel de tous ceux qui avaient été laissés dans la ville, que le barbare vainqueur avait été arracher des temples et des autels des dieux, faible asile contre l'impiété et la fureur puniques. Il imputait tous ces maux à la trahison des chefs, qui, au lieu de marcher vers Agrigente, s'étaient retirés avec leurs troupes ; à la lenteur criminelle des magistrats, qui s'étaient laissé corrompre par l'argent des Carthaginois ; à la fierté des grands et des riches, qui ne songeaient qu'à établir leur puissance sur les ruines de la liberté publique. Il représentait Syracuse divisée comme en deux corps, dont l'un, en honneur et en considération, envahissait toutes les dignités et absorbait tous les biens ; l'autre, obscur, méprisé, foulé aux pieds, portait le triste joug d'une honteuse servitude, comme si c'étaient des esclaves, et non des citoyens. Il finit son discours en concluant que le remède à tant de maux était de mettre en place des hommes tirés du peuple, dévoués à ses intérêts, et qui, ne pouvant se rendre terribles par leur autorité ni par leurs richesses, seraient uniquement occupés du bien public, et travailleraient sérieusement à rétablir la liberté dans Syracuse.

Ce discours fut écouté avec un plaisir infini, comme tous ceux qui flattent dans les inférieurs le penchant qu'ils ont à se plaindre du gouvernement, et fut suivi d'un applaudissement général du peuple, qui se livre toujours aveuglément à ceux qui savent le tromper sous le prétexte spécieux de favoriser ses intérêts. Tous les magistrats sont déposés sur-le-champ ; on en substitue d'autres en leur place, et Denys est mis à la tête de ces derniers.

Ce n'était là que le premier pas vers la tyrannie : il ne s'y arrêta point. L'heureux succès de son entreprise lui donna un nouveau courage et le remplit de confiance. Il songea à supplanter aussi les chefs de l'armée, et à s'en faire donner le commandement. Le dessein était hardi et périlleux ; il s'y prit adroitement ; et, avant que de les attaquer à visage découvert, il dressa de loin contre eux ses batteries, en les décriant dans l'esprit du peuple par le moyen de ses émissaires, et travaillant à les lui rendre suspects. Il faisait semer des bruits sourds parmi la populace, que ces chefs entretenaient des intelligences secrètes avec les ennemis ; qu'on voyait aller et venir souvent de part et d'autre des courriers déguisés; qu'il se tramait sans doute entre eux quelque complot. Il affectait de son côté de ne point voir ces chefs, de ne point s'ouvrir à eux sur les affaires publiques, et de ne leur rien communiquer de ses desseins, comme s'il eût appréhendé de se rendre suspect lui-même s'il avait eu avec eux quelque union et quelque commerce. Les gens sensés et prudents n'avaient pas de peine à découvrir où tendaient tous ces souterrains, et ils ne s'en taisaient pas : mais le peuple, prévenu en sa faveur, ne cessait de l'admirer et de louer son zèle, et le regardait comme le protecteur et l'unique défenseur de ses droits et de sa liberté.

Une autre machine, qu'il fit jouer à propos, lui fut d'un grand secours, et avança extrêmement ses affaires. Il y avait un grand nombre d'exilés répandus dans la Sicile, que la faction des grands de Syracuse avait fait sortir de la ville en différents temps et sous divers prétextes. Il comprit quel renfort ce serait pour lui qu'une troupe nombreuse de tels citoyens, que la reconnaissance pour leur bienfaiteur, la haine ancienne contre ceux qui les avaient fait exiler, l'espérance de rétablir leurs affaires et de s'enrichir des dépouilles de leurs ennemis, rendraient très-propres à l'exécution de ses desseins, et attacheraient pour toujours à sa personne et à ses intérêts. Il travailla donc sérieusement à leur retour. On parlait de mettre sur pied de nombreuses troupes pour s'opposer aux conquêtes des Carthaginois. Le peuple voyait avec peine la dépense où monteraient ces nouvelles levées. Denys profita de cette favorable conjoncture et de cette heureuse disposition des esprits. Il représenta qu'il était ridicule de faire venir à grands frais de l'Italie et du Péloponnèse des troupes étrangères, pendant que la patrie en pouvait fournir gratuite-

ment de plus excellentes : qu'il y avait un grand nombre de Syracusains épars dans toute la Sicile, qui, malgré le mauvais traitement qu'ils avaient reçu, avaient toujours retenu le cœur de citoyens sous la qualité et le nom d'exilés; qui conservaient pour leur patrie une tendre affection et une fidélité inviolable; et qui avaient mieux aimé errer de côté et d'autre dans la Sicile, sans établissement et sans secours, que de prendre parti dans l'armée des ennemis, quelque avantageuses que fussent les offres qu'on leur faisait. Ce discours de Denys fit sur l'esprit du peuple toute l'impression qu'il pouvait souhaiter. Ses collègues, qui sentaient bien où il voulait aller, n'osèrent le contredire, prévoyant bien que leur opposition non-seulement serait inutile, mais qu'elle ne servirait qu'à irriter le peuple contre eux, et à augmenter encore le crédit de Denys, à qui seul elle laisserait tout l'honneur du rappel des exilés. Leur retour fut donc ordonné : et tous, sans perdre de temps, revinrent à Syracuse.

Dans le même temps il vint une députation de Gèle[1], ville sujette et dépendante de Syracuse, pour demander qu'on fortifiât la garnison. Denys s'y transporta aussitôt avec deux mille fantassins et quatre cents chevaux. Il trouva la ville dans une grande émeute. Elle était partagée en deux factions, l'une du peuple, l'autre des riches et des puissants. Ceux-ci, ayant été accusés dans les formes, furent condamnés à mort dans l'assemblée, et leurs biens confisqués au profit du public. Ce qui revint de cette confiscation servit à payer ce qui était dû depuis longtemps à l'ancienne garnison commandée par Dexippe, Lacédémonien; et Denys promit à ceux qu'il avait amenés de Syracuse le double de la paye que la ville leur avait promise. Ce furent autant de nouvelles créatures qu'il s'attacha. Les habitants de Gèle le comblèrent de marques d'honneur, et députèrent à Syracuse pour remercier la ville de l'important service qu'elle leur avait rendu en leur envoyant Denys. Ayant tenté inutilement de faire entrer Dexippe dans ses vues, il retourna à Syracuse avec son corps de troupes, après avoir promis aux habitants, qui firent tous leurs efforts pour le retenir, qu'il reviendrait bientôt avec un secours plus considérable.

[1] Diod. Sic. 13, § 91.

Il arriva justement à Syracuse dans le temps que le peuple sortait du théâtre[1]. Tous coururent en foule vers Denys, et lui demandèrent avec empressement ce qu'il avait appris des Carthaginois. Il répondit d'un air triste et affligé que la ville nourrissait dans son sein d'autres ennemis bien plus dangereux et plus à craindre : que, pendant qu'à Carthage on faisait des préparatifs extraordinaires pour venir attaquer Syracuse, ceux qui étaient chargés du commandement, au lieu de réveiller le zèle et l'attention des citoyens, et de mettre tout en mouvement à l'approche d'un si formidable ennemi, endormaient la ville en l'amusant par de vains spectacles, et laissaient manquer du nécessaire les troupes, dont ils détournaient la paye à leur profit particulier par un brigandage qui était la ruine des affaires publiques : qu'il avait toujours bien senti quelle pouvait être la cause d'une telle conduite : que maintenant ce n'était plus sur de simples conjectures, mais sur des preuves trop certaines, qu'étaient fondées ses plaintes : qu'Imilcon, chef des Carthaginois, lui avait envoyé un officier, sous prétexte de traiter du rachat des prisonniers, mais en effet pour l'exhorter à ne pas examiner de si près la conduite de ses collègues, et, s'il ne voulait point entrer dans leurs vues en faveur de Carthage, du moins à ne pas s'y opposer : que, pour lui, il venait renoncer au commandement et abdiquer sa dignité, pour ne point donner lieu à des soupçons fâcheux contre lui, comme s'il était de concert et d'intelligence avec les traîtres qui vendaient la république.

Ce bruit s'étant répandu parmi les troupes et dans toute la ville, chacun se retire chez soi plein d'inquiétude et d'alarme. Le lendemain on convoque l'assemblée. Denys renouvelle ses plaintes contre les commandants. Elles sont reçues avec un applaudissement général. Quelques-uns dans l'assemblée s'écrient qu'il faut le nommer dès à présent généralissime avec un pouvoir absolu, et ne pas attendre, pour en venir à un remède si nécessaire, que les

[1] Diod. Sic. 13, § 91.

ennemis soient aux portes de Syracuse : que la grandeur de la guerre dont ils étaient menacés demandait un tel chef : que c'était ainsi qu'autrefois Gélon, nommé généralissime, avait défait près d'Himère l'armée des Carthaginois, composée de trois cent mille hommes : que, pour ce qui regardait l'accusation intentée contre les traîtres, on l'examinerait dans une autre assemblée ; mais que l'affaire présente ne souffrait point de délai. Elle n'en souffrit point en effet ; et le peuple, qui, lorsqu'il est une fois prévenu, se laisse entraîner à son penchant sans rien examiner, nomma sur-le-champ Denys pour généralissime avec un pouvoir absolu. Dans cette assemblée même, il fit ordonner une double paye pour les soldats, faisant entendre que l'état s'en dédommagerait avantageusement par les conquêtes qui en seraient le fruit. Quand tout cela fut conclu et l'assemblée finie, les Syracusains, examinant de sang-froid tout ce qui venait de se passer, en furent extrêmement surpris, comme si eux-mêmes n'en avaient pas été les auteurs ; et ils comprirent, mais trop tard, qu'en voulant assurer leur liberté, ils s'étaient donné un maître.

Denys sentit bien de quelle importance il était de prévenir le repentir du peuple. Il ne lui restait plus qu'un pas à faire pour arriver à la tyrannie, qui était de se faire donner des gardes, et il le fit d'une manière habile et rusée. Il proposa à tous les citoyens qui étaient au-dessous de quarante ans et en âge de porter les armes de se rendre, avec des vivres pour trente jours, à la ville de Léonte. Les Syracusains en étaient alors les maîtres, et ils y tenaient garnison. Cette place était remplie de soldats fugitifs et étrangers, gens fort propres pour l'exécution de ses desseins. Il se doutait bien que la plupart des Syracusains ne le suivraient pas. Il partit ; et, étant arrivé de nuit, il campa dans les champs près de la ville. Peu de temps après, on entendit un grand bruit dans tout le camp ; des gens apostés par Denys avaient excité ce tumulte. Il supposa qu'on lui avait tendu des embûches, et qu'on avait voulu l'assassiner. Plein de trouble et d'alarme, il se réfugie dans la citadelle de la ville des Léontins, et y passe le reste de la nuit, après y avoir allumé beaucoup de feux, et y avoir fait venir ceux des soldats qui lui étaient le plus affidés. A la pointe du jour, toute la multitude s'assemble. Il expose, encore saisi de crainte, le danger qu'il a couru, et demande qu'on lui permette de choisir à son gré six cents gardes pour mettre sa personne en sûreté. Pisistrate lui en avait donné l'exemple longtemps auparavant, et avait employé le même artifice quand il se fit tyran d'Athènes. Sa demande paraît fort raisonnable, et lui est accordée. Il choisit sur-le-champ mille gardes, les arme de pied en cap, les équipe magnifiquement, et leur fait de grandes promesses. Il s'attache aussi d'une manière particulière les soldats étrangers, en leur parlant avec bonté et familiarité. Il fait plusieurs changements dans les troupes pour s'assurer des officiers, et renvoie Dexippe à Lacédémone, parce qu'il s'en défiait. Il fait venir en même temps de Géle une grande partie de la garnison que lui-même y avait envoyée, et rassemble de tous côtés les fugitifs, les exilés, les gens chargés de dettes et de crimes, digne cortége d'un tyran.

Avec une telle escorte, il se rend à Syracuse, et y répand la terreur. Les citoyens n'étaient plus en état de s'opposer à son entreprise, ni de lui disputer son autorité. La ville était pleine de soldats étrangers, et se voyait près d'être attaquée par les Carthaginois. Pour s'affermir encore davantage dans la tyrannie, il épouse la fille d'Hermocrate, le plus puissant citoyen de Syracuse, et qui avait le plus contribué à la défaite des Athéniens ; et il donne sa sœur en mariage à Polyxène, beau-frère d'Hermocrate. Ayant ensuite convoqué l'assemblée, il se défit de Daphnée et de Démarque, qui s'étaient opposés le plus vivement à son usurpation. C'est ainsi que Denys, de simple greffier à Syracuse et de bourgeois du dernier rang, se rendit maître et tyran de la plus grande et de la plus opulente ville de la Sicile.

§ II — Mouvements dans la Sicile et a Syracuse contre Denys. Il vient a bout de les dissiper. Pour arrêter les révoltes, il songe a attaquer les Carthaginois. Il travaille aux préparatifs de cette guerre avec un soin et un succès merveilleux. Voyage de Platon a Syracuse ; sa liaison intime avec Dion.

Denys eut une dure secousse à essuyer dès

le commencement[1]. Les Carthaginois ayant assiégé Gèle, il marcha au secours de cette ville; et, après quelques actions contre l'ennemi, qui réussirent mal, il entra dans la place. Il y agit faiblement ; et tout le service qu'il rendit aux habitants fut de les faire sortir de nuit, et de les accompagner pour favoriser leur fuite. On le soupçonna d'agir de concert avec les ennemis ; d'autant plus qu'ils ne le poursuivirent point, et qu'il y eut peu de ses soldats étrangers de tués. Tout ce qui était resté d'habitants à Gèle fut égorgé. Ceux de Camarine, dans la crainte d'un pareil traitement, se retirèrent avec tous les effets qu'ils purent emporter. Ce spectacle de vieillards, de femmes, de jeunes filles, de tendres enfants, dont on hâtait la marche au delà de leurs forces, toucha de compassion les troupes de Denys, et les irrita contre ce tyran. Celles qu'il avait fait venir de l'Italie se retirèrent dans leur pays. Les cavaliers de Syracuse, ayant tenté inutilement de le tuer dans le chemin, parce qu'il était toujours environné de ses étrangers, prirent les devants, et, étant entrés dans Syracuse, marchèrent droit au palais du tyran, qu'ils pillèrent, et firent essuyer à sa femme toutes sortes de mauvais traitements, dont elle mourut. Denys, qui avait prévu leurs desseins, les suivit de près avec cent cavaliers seulement et quatre cents fantassins, et, ayant fait près de vingt lieues[2] par une marche forcée, arriva vers le milieu de la nuit à la porte de l'Achradine, qu'il trouva fermée. Il y mit le feu, et s'ouvrit un passage. Les plus riches des citoyens accoururent montés à cheval pour lui disputer l'entrée; mais ils furent enveloppés par les soldats, et presque tous tués. Denys, étant entré dans la ville, égorgea tout ce qu'il trouva à sa rencontre, pilla les maisons de ses ennemis, en tua un grand nombre, et en fit sortir plusieurs de Syracuse. Le lendemain matin, toutes les troupes de Denys arrivèrent. Les malheureux fugitifs de Gèle et de Camarine, ayant en horreur le tyran, se retirèrent chez les Léontins. Imilcon ayant envoyé un héraut à Syracuse, conclut le traité dont il a été parlé dans l'histoire des Carthaginois[3]. Une des conditions fut que Syracuse demeurerait soumise à Denys; ce qui confirma tous les soupçons qu'on avait conçus contre lui. Tout ceci arriva l'année de la mort de Darius Nothus[1].

Ce fut pour lors qu'il sacrifia à son repos et à sa sûreté tout ce qui lui pouvait faire ombrage. Il savait qu'après avoir dépouillé les Syracusains de tout ce qu'ils avaient de plus cher, il ne pouvait manquer d'en être extrêmement haï ; et la crainte des malheurs qu'il devait en attendre croissait dans l'usurpateur à proportion de leur haine. Il regardait tous ses nouveaux sujets comme autant d'ennemis ; et il croyait ne pouvoir se précautionner contre les dangers qui l'environnaient de toutes parts, et qui le suivaient partout, qu'en exterminant les uns pour intimider les autres. Il ne voyait pas qu'en ajoutant la cruauté des supplices à l'oppression publique, il ne faisait que multiplier ses ennemis, et les engager, après la perte de leur liberté, à sauver au moins leur vie en attentant à la sienne.

Denys, qui prévoyait que les Syracusains ne manqueraient pas[2], pour se rétablir dans la liberté, de profiter du repos que leur laissait la paix récemment conclue avec les Carthaginois, n'oublia rien non plus de son côté pour affermir sa domination. Il s'appliqua à fortifier la partie de la ville appelée l'*Ile*, que sa situation avantageuse rendait déjà très-forte, et qui pouvait être gardée par une médiocre garnison. Il l'environna de bons murs, flanqués, d'espace en espace, de plusieurs tours fort hautes, et la sépara ainsi du reste de la ville. Il y bâtit une forte citadelle pour lui servir de retraite et d'asile en cas d'accident, et y fit construire un grand nombre de boutiques et de galeries capables de contenir une multitude considérable d'habitants.

Pour ce qui regarde les terres, il choisit les meilleures, qu'il donna à ses créatures et aux officiers qu'il avait mis en place ; et distribua le reste à proportion égale entre les citoyens et les étrangers, mettant au nombre des premiers les esclaves qui avaient été affranchis. Il partagea de la même sorte les maisons, réservant celles de l'Ile pour les citoyens qui lui étaient le plus affidés et pour ses étrangers.

[1] Diod. lib. 13, pag. 227-231.
[2] Quatre cents stades. — 16 à 17 lieues. E. B.
[3] Tom. 1 (pag. 90 de cette édit.).

[1] An. M. 3600 ; av. J. C. 401.
[2] Diod. pag. 238-241.

Apès avoir pris toutes ces précautions pour sa propre sûreté, il songea à subjuger plusieurs peuples de la Sicile, qui étaient encore libres, et qui avaient donné du secours aux Carthaginois. Il commença par le siége d'Herbésine. Les Syracusains qu'il avait menés avec lui, se voyant les armes à la main, crurent devoir s'en servir pour se rétablir en liberté. Comme ils s'attroupaient et concertaient ensemble,un des premiers officiers, qui leur parla durement, fut tué sur-le-champ ; et ce meurtre fut comme le signal de la révolte. Ils firent venir aussitôt d'Etna les cavaliers qui s'y étaient retirés au commencement de la révolution. Denys, alarmé de ce mouvement, laissa le siége, et marcha promptement vers Syracuse pour la contenir dans l'obéissance. Les révoltés l'y suivirent de près ; et, s'étant emparés d'Épipole, ils lui fermèrent par ce moyen toute issue dans la campagne. Ayant fait venir du secours de leurs alliés par terre et par mer, ils mettent la tête du tyran à prix, et promettent le droit de bourgeoisie aux étrangers qui l'abandonneront. Il en passa un grand nombre de leur côté, qu'ils traitèrent fort humainement. Ils font avancer leurs machines, et battent fortement les murs de l'île, sans donner à Denys le temps de respirer.

Ce tyran, réduit aux abois, abandonné par le plus grand nombre des étrangers, se voyant sans issue du côté de la campagne, assemble ses amis pour délibérer avec eux, plutôt sur le genre de mort qu'il doit choisir pour terminer glorieusement sa carrière, que sur les moyens de se sauver. On s'applique à lui relever le courage. Les avis se partagent ; mais enfin celui de Philiste prévaut, qui était qu'il ne fallait point absolument renoncer à la tyrannie. Denys, pour gagner du temps, députe vers les révoltés, et demande qu'on lui permette de sortir de la ville avec les siens ; ce qui lui fut accordé, et on convint de lui donner cinq vaisseaux pour emmener ses gens et pour emporter ses effets. Il avait cependant envoyé sous main vers les Campaniens, qui étaient en garnison dans les places des Carthaginois, et leur avait fait offrir des sommes considérables pour le venir tirer du danger où il était.

Dans l'intervalle de ces pourparlers, les Syracusains, qui croyaient l'affaire terminée et le tyran perdu, avaient désarmé une partie des troupes, et le reste agissait fort nonchalamment. L'arrivée des Campaniens au nombre de douze cents chevaux surprit et alarma infiniment la ville. Après avoir battu ceux qui s'opposaient à leur passage, ils percent jusqu'à Denys. Trois cents autres soldats arrivent en même temps à son secours. Alors la face des choses change entièrement. La terreur et le découragement passent du côté des Syracusains. Denys, ayant fait une sortie, les pousse vivement jusque dans la partie de la ville appelée *Néapolis*. Le carnage ne fut pas considérable, parce que Denys avait défendu de tuer les fuyards. Il fit ensevelir les morts, et fit dire à ceux qui s'étaient retirés à Etna qu'ils pouvaient revenir en toute sûreté, promettant d'oublier absolument le passé. Plusieurs revinrent, d'autres ne crurent pas devoir se fier à la parole du tyran. Il récompensa avantageusement les Campaniens, et les renvoya.

Les Lacédémoniens firent alors, par rapport à Syracuse [1], une démarche bien indigne de la réputation de Sparte. Ils venaient de ruiner la liberté à Athènes : ils se déclaraient ouvertement, dans toutes les villes de leur dépendance, contre le gouvernement populaire. Ils députèrent un de leurs citoyens à Syracuse, en apparence pour témoigner la part qu'ils prenaient au malheur de la ville, et pour lui offrir du secours, mais en effet pour fortifier Denys dans la résolution de se maintenir dans la tyrannie, espérant que ce prince, devenu fort puissant, pourrait leur être d'un grand secours.

Ce qui venait de se passer à Syracuse [2] avait appris à Denys ce qu'il devait attendre, à l'avenir, de ses sujets. Pendant que les habitants de la ville étaient occupés au dehors à la moisson des blés, il visite leurs maisons, et en enlève toutes les armes. Ensuite il environne la citadelle d'un second mur, équipe un grand nombre de vaisseaux, arme beaucoup d'étrangers, et prend toutes les mesures possibles pour se précautionner contre la mauvaise volonté des Syracusains.

Après avoir pourvu à sa sûreté au dedans, il songea à pousser ses conquêtes au dehors [3]. Par

[1] Diod. pag. 241.
[2] Pag. 242.
[3] Pag. 245-246.

là il ne se proposait pas simplement d'accroître son domaine et ses revenus ; il cherchait encore davantage à rendre ses sujets distraits sur la perte de leur liberté, en tournant leur attention contre un ancien ennemi, toujours odieux, et en les occupant de projets éclatants, d'expéditions militaires, d'exploits glorieux, et de l'espérance de riches dépouilles. Il comptait aussi par ce moyen s'attirer l'affection des troupes, et mériter l'estime des peuples par la grandeur et le succès de ses entreprises.

Denys ne manquait ni de courage ni de ruse, et il avait toutes les qualités d'un grand capitaine. Il prit donc, soit par force, soit par trahisson, Naxe, Catane, Léonte, et quelques autres villes[1], toutes voisines de Syracuse, et qui par cette raison étaient à sa bienséance. Il traita les unes avec bonté et clémence pour s'attirer l'estime et la confiance des peuples, abandonna les autres au pillage pour jeter la terreur dans le pays. Les habitants de Léonte furent transportés à Syracuse.

Ces conquêtes alarmèrent les villes voisines[2], qui se voyaient menacées du même malheur. Rhége, située en Italie sur le bord du détroit qui sépare la Sicile de l'Italie, songea à le prévenir. Elle fit entrer dans sa ligue les exilés de Syracuse, qui étaient en assez grand nombre, et engagea les Messéniens, situés à l'autre côté du détroit, à l'aider d'un puissant secours. On avait levé une armée assez considérable, qui se préparait à marcher contre le tyran : mais la discorde qui se mit parmi les troupes fit avorter cette entreprise ; elle se termina par un traité d'union et de paix, que Denys conclut avec les deux villes.

Il roulait depuis longtemps dans sa tête un grand dessein[3], qui était d'abattre, s'il le pouvait, dans la Sicile la puissance des Carthaginois, qui mettait un grand obstacle à la sienne, parce que ses sujets ou ses alliés mécontents trouvaient toujours un asile ouvert et une retraite assurée dans les villes qui étaient de la dépendance de ce peuple. La conjoncture de la peste, qui venait de ravager Carthage, et qui en avait extrêmement diminué les forces, lui parut une occasion favorable pour l'exécution

[1] Etna, Enna.
[2] Diod. pag. 267-268.
[3] Diod. lib. 14, pag. 238-271

de son dessein. Mais, en homme de tête, il crut que la grandeur des préparatifs devait répondre à celle de l'entreprise pour en assurer le succès; et il s'y prit d'une manière qui fait voir l'étendue de ses vues et sa rare capacité. Il y donna donc tous ses soins et toute son application, persuadé que la guerre qu'il allait commencer avec une nation des plus puissantes qui fussent alors, pourrait être de longue durée, et qu'elle aurait des suites considérables.

Il commença par faire venir à Syracuse[1], tant des villes qui lui étaient soumises en Sicile que de la Grèce et de l'Italie, un grand nombre d'artisans et d'ouvriers de toute sorte, qu'il invita à ce voyage par l'attrait du gain et de la récompense, moyen sûr d'avoir dans chaque genre ce qu'il y a de plus habiles gens. Il fit fabriquer une multitude infinie de toutes sortes d'armes, épées, javelots, lances, pertuisanes, casques, cuirasses, boucliers, le tout selon l'usage et la coutume de chacune des nations à qui ces armes étaient destinées. Il fit construire aussi un grand nombre de galères à trois et à cinq rangs de rames, dont l'invention était toute récente, sans compter les barques et les autres bâtiments nécessaires pour le transport des vivres et des troupes.

Toute la ville, devenue un atelier général, retentissait du bruit des travailleurs. Non-seulement les vestibules et les environs des temples, les portiques, les lieux d'exercices, les places publiques, mais encore toutes les maisons des particuliers qui avaient quelque étendue, étaient remplis d'ouvriers. Denys y avait établi un ordre merveilleux. Chaque espèce d'artisans, divisée par rues et par quartiers, avait ses inspecteurs et ses surveillants, dont la présence et les conseils avançaient et perfectionnaient le travail. Le prince lui-même était toujours au milieu des ouvriers, les excitant et les animant par des louanges et des récompenses proportionnées à leur mérite. Selon que chacun d'eux se distinguait par son habileté et son industrie, il savait aussi les distinguer par différentes marques d'honneur; jusque-là qu'il en faisait manger quelques-uns à sa table, et affectait de s'entretenir familièrement avec eux comme avec des amis. On a

[1] An. M. 3605; av. J. C. 399

raison de dire que c'est l'honneur qui nourrit les arts [1], et que tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient, peuvent y être rendus sensibles. Un prince qui saurait mettre en mouvement les deux grands ressorts et les deux puissants mobiles de l'esprit humain, l'intérêt et la gloire, en y apportant les précautions nécessaires, ferait fleurir en peu de temps dans son royaume tous les arts et toutes les sciences, et le remplirait à peu de frais d'hommes excellents en tout genre. C'est ce qui arriva pour lors à Syracuse, où un homme seul, habile dans l'art du gouvernement, alluma parmi les ouvriers une ardeur et une émulation qui ne se peuvent exprimer.

Denys s'appliqua surtout à la marine. Il savait que c'était Corinthe qui avait inventé l'art de construire des galères à trois et à cinq rangs de rames : il crut devoir procurer à Syracuse, colonie de Corinthe, la gloire d'avoir perfectionné cette invention; et il en vint à bout. Les bois, pour la construction des galères, furent tirés, partie de l'Italie, d'où on les voiturait sur des chariots jusqu'à la mer, et de là à Syracuse dans des vaisseaux; partie du mont Etna, très-fertile pour lors en pins et en sapins. On vit en peu de temps paraître tout à coup et comme sortir de terre une flotte de deux cents galères; et il en fit radouber plus de cent autres qu'on avait déjà auparavant. Il fit construire de nouveau, dans l'enceinte du grand port, cent soixante loges, qui pouvaient la plupart contenir chacune deux vaisseaux, et en fit réparer cent cinquante anciennes.

La vue de tant de galères bâties si promptement, et équipées avec tant de magnificence, faisait croire que c'était l'ouvrage de la Sicile entière, qui avait réuni toutes ses forces et employé tous ses revenus pour fournir à tant de frais. D'un autre côté, quand on jetait les yeux sur la multitude incroyable d'armes qui venaient d'être fabriquées, on était tenté de croire que cet unique soin avait occupé entièrement Denys, et avait dû épuiser ses trésors. On comptait cent quarante mille boucliers, autant de casques et d'épées, plus de quatorze mille cuirasses travaillées avec tout l'art et toute la délicatesse possible. Elles étaient destinées pour les cavaliers, pour les tribuns et les centurions de l'infanterie, et pour les troupes étrangères qui gardaient le prince. Les dards, les traits, les javelots étaient sans nombre; et les machines de guerre répondaient à tout cet appareil.

La moitié de la flotte devait avoir pour sa chiourme des citoyens; et l'autre moitié, des étrangers. Denys ne songea à la levée des troupes que quand tous les préparatifs dont nous venons de parler furent en état. Syracuse et les autres villes de sa dépendance lui en fournirent une partie : il lui en vint aussi beaucoup de la Grèce, et surtout de la Laconie. La paye considérable qu'il offrait fit qu'on venait de tous côtés s'enrôler en foule.

Il n'omit aucune des précautions nécessaires pour faire réussir son entreprise, dont il connaissait toute l'importance et sentait toute la difficulté. Bien instruit que tout dépend du zèle et de l'affection des troupes pour leur général, il s'appliqua avant tout à gagner les cœurs, tant de ses propres sujets que des autres habitants de la Sicile, et il y réussit merveilleusement. Il avait changé entièrement de façon d'agir depuis un certain temps. La bonté, la douceur, la clémence, la pente à faire du bien, les manières gracieuses et insinuantes à l'égard de tout le monde, avaient pris la place de cet air hautain et impérieux et de cette inhumanité qui l'avaient rendu si odieux. On ne le reconnaissait plus, et ce n'était plus le même homme.

Pendant qu'il pressait les préparatifs de la guerre, et qu'il s'appliquait à s'attirer l'affection de ses sujets, il songea à gagner aussi l'amitié de deux puissantes villes, Rhége et Messine, qui pouvaient mettre obstacle à ses grands projets par une puissante diversion. La ligue qu'avaient formée contre lui, quelque temps auparavant, ces deux villes, quoiqu'elle n'eût point eu de suite, lui donnait de l'inquiétude. Il songea donc à s'assurer de l'amitié de l'une et de l'autre. Il gratifia les habitants de Messine d'un nombre considérable de terres qui étaient dans leur voisinage et à leur bienséance. Pour donner à ceux de Rhége des marques de son estime et de sa considération pour eux, il leur envoya des ambassadeurs,

[1] « Honos alit artes, omnesque incenduntur ad studia « gloriæ. » (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 1, n. 4.)

qu'il chargea de leur demander pour lui une fille de leur ville en mariage; car il avait perdu sa première femme dans l'émeute populaire dont il a été parlé ci-devant.

Denys, sachant que rien n'affermit tant un trône que la vue d'un héritier, qui peut entrer dans les mêmes desseins, qui a les mêmes intérêts, qui peut suivre le même plan et garder les mêmes maximes de gouvernement, profita de cet intervalle de tranquillité dont il jouissait pour contracter un double mariage, afin d'avoir un successeur à qui il pût transmettre la souveraineté, qui lui avait coûté tant de travaux et de périls à acquérir.

Ceux de Rhége [1], à qui Denys s'était d'abord adressé, ayant tenu conseil et longtemps délibéré sur la demande qu'il leur faisait, la conclusion fut de ne point accepter l'alliance avec un tyran; et, pour toute réponse, ils lui firent dire qu'ils n'avaient que la fille du bourreau à lui donner. La raillerie était sanglante. Nous verrons dans la suite que ce bon mot coûta cher à la ville.

Les Locriens [2], à qui Denys envoya les mêmes députés, ne se montrèrent pas si difficiles ni si délicats, et lui donnèrent pour épouse, Doride, fille d'un de leurs plus illustres citoyens. Il la fit venir de Locres dans une galère à cinq rangs de rames, qui était d'une magnificence extraordinaire, et où l'or et l'argent brillaient de toutes parts. Il épousa en même temps Aristomaque, fille d'Hipparinus, le plus considérable et le plus puissant citoyen de Syracuse, et sœur de Dion, dont il sera beaucoup parlé dans la suite : il la fit venir dans son palais sur un char attelé de quatre chevaux blancs; c'était une marque d'honneur très-singulière. Les noces de l'une et de l'autre furent célébrées le même jour avec une joie universelle de toute la ville, et accompagnées de festins et de présents d'une magnificence incroyable.

Ce fut contre les mœurs et contre la coutume universelle et immémoriale de tous les peuples de l'Occident qu'il épousa deux femmes en même temps, usant en cela, comme dans le reste, de la liberté que prend la tyrannie de se mettre au-dessus de toutes les lois.

[1] Diod. lib. 14, pag. 317.
[2] Plut in Dion. pag. 959.

Denys parut aimer également ces deux femmes, sans donner de préférence à l'une sur l'autre, pour leur ôter tout lieu de jalousie et de discorde. Le peuple de Syracuse prétendait que celle de son pays fût préférée à l'étrangère : mais celle-ci eut le bonheur de donner la première un fils à son mari, ce qui lui aida beaucoup à se soutenir contre les cabales et les brigues des Syracusains. Aristomaque fut longtemps sans devenir grosse, quoique Denys souhaitât avec tant de passion d'en avoir des enfants, qu'il fit mourir la mère de sa Locrienne, l'accusant d'empêcher Aristomaque, par des maléfices et par des sortiléges, de concevoir.

Aristomaque avait un frère; c'était le célèbre Dion, qui fut fort bien auprès du prince. Il dut son crédit d'abord à la protection de sa sœur : mais dans la suite, ayant donné des preuves de son grand sens, son propre mérite le fit fort aimer et considérer du tyran. Outre toutes les autres marques que ce prince lui donna de sa confiance, il ordonna à ses trésoriers de lui fournir sans autre ordre tout l'argent qu'il demanderait, pourvu qu'ils vinssent lui dire le jour même, ce qu'ils lui auraient donné.

Dion avait naturellement beaucoup de noblesse, d'élévation et de grandeur d'âme. Une heureuse rencontre servit à nourrir en lui et à fortifier encore ses sentiments. Une espèce de hasard, ou plutôt, dit Plutarque, une providence particulière, qui jetait de loin les fondements de la liberté de Syracuse, y avait amené Platon, le plus célèbre des philosophes. Dion devint son ami et son disciple, et il profita bien de ses leçons : car, quoique élevé dans une cour où tout respirait le luxe et les délices, et où l'on faisait consister le souverain bien dans la volupté et dans la magnificence, il n'eut pas plutôt entendu les discours de ce nouveau maître, et goûté de cette philosophie qui mène à la vertu, qu'il sentit son âme enflammée d'amour pour elle. Platon, dans une de ses lettres, lui rend ce glorieux témoignage, que jamais il n'avait trouvé de jeune homme sur qui ses discours eussent fait tant d'impression, et qui eût saisi avec tant de vivacité tous ses principes.

Comme Dion était jeune et sans expérience, voyant la facilité avec laquelle Platon l'avait

fait changer d'inclination et de goût, et l'avait porté à aimer les choses honnêtes et vertueuses, il eut la simplicité de croire que les mêmes raisons feraient le même effet sur l'âme de Denys; et dans cette vue il n'eut point de repos qu'il n'eût porté le tyran à l'entendre, et à avoir quelque conversation avec lui. Denys y consentit. Mais la tyrannie avait jeté de trop profondes racines dans son esprit pour en pouvoir être arrachée. C'était comme une forte teinture [1], qui avait pénétré jusqu'au fond de l'âme, et qu'il n'était plus possible d'effacer.

Quoique le séjour de Platon [2] à la cour n'eût été d'aucun fruit par rapport au tyran, celui-ci ne laissa pas de continuer toujours à donner à Dion les mêmes marques de son estime et de sa confiance, jusque-là qu'il supportait sans se fâcher la liberté avec laquelle il lui parlait. Denys raillant un jour sur la manière de gouverner de Gélon, ancien roi de Syracuse, et disant par une allusion à son nom qu'il avait été la risée [3] de la Sicile, tous les courtisans se mirent à admirer et à faire valoir la finesse et la gentillesse de cette plaisanterie, toute fade et toute plate qu'elle était, comme le sont presque tous les jeux de mots. Dion prit la chose sérieusement, et osa lui représenter qu'il avait tort de parler ainsi d'un prince qui par sa conduite sage et équitable avait donné le modèle d'un parfait gouvernement, et avait fait goûter aux Syracusains la puissance monarchique. *Vous régnez*, lui dit-il, *et l'on se fie à vous à cause de Gélon; mais, à cause de vous, l'on ne se fiera plus à personne*. C'était beaucoup pour un tyran qu'on pût lui parler ainsi impunément.

§ III. — Denys fait déclarer la guerre aux Carthaginois. Divers succès de cette guerre. Syracuse réduite à l'extrémité, et bientôt après délivrée. Nouveaux mouvements contre Denys. Défaite d'Imilcon, puis de Magon. Funeste sort de la ville de Rhége.

Denys, voyant ses grands préparatifs achevés [1], et qu'il était en état d'entrer en actions, s'ouvrit publiquement de son dessein aux Syracusains, afin de les intéresser davantage au succès de cette entreprise, et leur dit qu'il songeait à déclarer la guerre aux Carthaginois. Il représenta qu'ils étaient les ennemis perpétuels, déclarés des Grecs, et en particulier de tous ceux qui habitaient dans la Sicile: que la peste qui venait de désoler Carthage était une occasion favorable dont il fallait profiter : que les peuples asservis sous de si durs maîtres n'attendaient qu'un signal pour se déclarer : qu'il serait glorieux à Syracuse de faire entrer dans la possession de la liberté les villes grecques qui gémissaient depuis longtemps sous le joug des barbares : qu'au reste, en déclarant la guerre présentement aux Carthaginois, ils ne feraient que la prévenir de quelque temps, puisque, aussitôt que ces peuples auraient réparé leurs pertes, ils ne manqueraient pas de venir les attaquer avec toutes leurs forces.

Les avis ne furent point partagés. La haine ancienne et naturelle contre les barbares, le dépit et le ressentiment de ce qu'ils avaient donné un maître à Syracuse, l'espérance qu'ayant les armes en main ils pourraient trouver quelque occasion de recouvrer leur liberté, réunirent tous les suffrages : la guerre fut résolue d'un commun consentement, et elle commença dans le moment même. Il y avait à Syracuse, tant dans la ville que dans le port, un grand nombre de Carthaginois qui, sous la bonne foi des traités et de la paix, y exerçaient le trafic, et s'y croyaient en sûreté. La populace, autorisée par le prince, courut, au sortir de l'assemblée, dans leurs maisons et sur leurs vaisseaux, pilla tous leurs biens, et enleva tous leurs effets. Il essuyèrent le même traitement dans toute la Sicile; et l'on ajouta au pillage des biens le meurtre et le carnage, comme en représaille de toutes les cruautés que les barbares avaient exercées contre les vaincus, et pour leur montrer à quoi ils devaient s'attendre s'ils continuaient de faire la guerre avec la même inhumanité.

Après cette sanglante exécution, Denys envoya un héraut à Carthage [2], chargé d'une let-

[1] Τὴν βαφὴν οὐκ ἀνιέντα τῆς τυραννίδος, ἐν πολλῷ χρόνῳ δευσοποιὸν οὖσαν καὶ δυσέκπλυτον. Δρομαίους δὲ ὄντας ἔτι δεῖ τῶν χρηστῶν ἀντιλαμβάνεσθαι λόγων. (Plut. *in Moral.* pag. 779.)

[2] Plut. pag. 960.

[3] Γέλως signifie *risée*.

[1] Diod. lib. 14, pag. 272-274.

[2] An. M. 3607; av. J. C. 397.

tre par laquelle il signifiait aux Carthaginois que Syracuse leur déclarait la guerre s'ils ne retiraient leurs garnisons de toutes les villes grecques qu'ils occupaient dans la Sicile. La lecture de cette lettre, qu'on fit d'abord dans le sénat, puis dans l'assemblée du peuple, causa une grande alarme, surtout à cause de l'état pitoyable où la peste avait réduit la ville. Cependant ils ne perdirent point courage, et se préparèrent à une vigoureuse défense. On fit de nouvelles levées avec une diligence extrême, et Imilcon partit sur-le-champ pour se mettre à la tête de l'armée carthaginoise qui était en Sicile.

Denys, de son côté, ne perdit pas de temps. Il se mit en marche avec son armée, qui grossissait de jour en jour par les nouvelles troupes qui lui venaient de tous côtés. Elle se trouva monter à quatre-vingt mille hommes de pied et trois mille chevaux. La flotte était composée de près de deux cents galères, et de cinq cents barques chargées de vivres et de machines de guerre. Il commença la campagne par le siége de Motya, place forte des Carthaginois, située près du mont Éryx dans une petite île, éloignée du continent un peu plus d'un quart de lieue [1], et qui y tenait par une langue de terre, que les assiégés coupèrent aussitôt pour empêcher les approches des ennemis de ce côté-là.

Denys, ayant laissé le soin du siége à Leptine, qui commandait la flotte, alla avec ses troupes de terre attaquer les places alliées aux Carthaginois. Alarmés à la vue d'une armée si nombreuse, elles se rendirent toutes, à l'exception de cinq, qui étaient Ancyre, Solos, Palerme [2], Ségeste et Entella. Il assiégea les deux dernières.

Imilcon cependant, pour faire une diversion, détacha de sa flotte dix galères, qu'il fit partir de nuit pour aller surprendre et attaquer les vaisseaux qui étaient restés dans le port de Syracuse. Le commandant chargé de cette expédition entra de nuit dans le port sans trouver de résistance; et, après avoir brisé une grande partie des vaisseaux qui s'y rencontrèrent, il se retira, bien content de l'heureux succès de son entreprise.

[1] Six stades ou 1 080 mètres. E. B.

[2] Panormus.

Denys, après avoir fait le dégât dans les terres ennemies, ramena toutes ses troupes devant Motya; et, ayant mis en œuvre un nombre infini de travailleurs pour faire des levées, il rétablit la langue de terre, et fit avancer par là ses machines. L'attaque de la place fut des plus vives, et la résistance ne le fut pas moins. Après qu'on fut entré dans la ville par les brèches, les assiégés se défendirent encore longtemps avec un courage incroyable, et il fallut les poursuivre et les forcer de maison en maison. Le soldat irrité d'une défense si opiniâtre, égorgea tout ce qui se présentait devant lui : femmes, enfants, vieillards, rien ne fut épargné, sinon ceux qui se réfugièrent dans les temples. La ville fut livrée au pillage, Denys étant bien aise de s'attacher les troupes par l'attrait et l'espérance du gain.

Les Carthaginois firent un effort extraordinaire, l'année suivante, et mirent sur pied une armée de trois cent mille hommes d'infanterie, et de quatre mille chevaux, sans compter les chariots armés en guerre qui montaient à quatre cents. La flotte, commandée par Magon, était composée de quatre cents galères et de plus de six cents barques chargées des vivres et des machines. Imilcon avait donné ses ordres aux capitaines des vaisseaux dans des lettres cachetées, qu'ils ne devaient ouvrir qu'après être sortis du port. Il avait pris cette précaution pour tenir ses desseins plus secrets et empêcher les espions d'en donner avis en Sicile. Le rendez-vous était à Palerme. La flotte y arriva sans avoir fait beaucoup de perte dans le trajet. Imilcon prit Éryx par trahison, et bientôt après força Motya de se rendre. Messine lui parut une place importante, parce qu'elle pouvait favoriser le trajet des troupes d'Italie en Sicile, et traverser le passage de celles qui venaient du Péloponnèse. Il s'en rendit maître après une longue et vigoureuse résistance; et, quelque temps après, il la rasa entièrement.

Denys, se voyant beaucoup inférieur en nombre aux ennemis, s'était retiré à Syracuse. Presque tous les peuples de Sicile, qui le haïssaient anciennement, et qui ne s'étaient réconciliés avec lui qu'extérieurement et forcés par la crainte, profitant de cette occasion, quittèrent son parti, et embrassèrent celui des

Carthaginois. Le tyran leva de nouvelles troupes, et accorda la liberté aux esclaves pour les faire servir sur les vaisseaux. Son armée montait à trente mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux, et sa flotte à cent quatre-vingts galères. Il se mit en campagne avec ces forces, et s'éloigna de Syracuse d'environ huit lieues. Imilcon avançait toujours avec ses troupes de terre, et sa flotte le suivait côtoyant les rivages. Quand il fut arrivé à Naxe, il ne put pas continuer sa route sur le bord de la mer, et fut obligé de prendre un long circuit autour du mont Etna, dont un incendie récent avait couvert de cendres et de flammes toute la contrée voisine. Il ordonna à sa flotte de l'attendre à Catane. Denys, qui en fut averti, crut que c'était un temps favorable pour l'attaquer pendant qu'elle serait éloignée des troupes de terre; au lieu que les siennes, rangées sur le rivage, serait en état d'animer et de soutenir sa flotte. Le projet était sagement concerté, mais le succès n'y répondit pas. Leptine, son amiral, s'étant avancé inconsidérément avec trente galères contre l'avis de Denys, qui lui avait recommandé surtout de ne point séparer ses forces, en coula d'abord à fond plusieurs de celle des ennemis: mais, se voyant enveloppé par le grand nombre, il fut obligé de prendre la fuite. Le reste de la flotte en fit autant, et elle fut vivement poursuivie par les Carthaginois. Magon remplit plusieurs barques de soldats, avec ordre de faire main-basse sur ceux qui tâchaient de se sauver à la nage vers le bord. L'armée de terre qui y était placée les voyait périr misérablement, sans pouvoir leur donner aucun secours. La perte fut grande du côté des Siciliens. Il y eut plus de cent galères prises ou brisées, et il y périt vingt mille hommes, tant dans le combat que dans la fuite.

Les Siciliens, qui craignaient de se renfermer dans Syracuse, où ils ne manqueraient pas d'être bientôt assiégés, pressaient Denys de les mener contre Imilcon, qu'une entreprise si hardie pourrait déconcerter, outre qu'on trouverait ses troupes extrêmement fatiguées par la marche forcée qu'elles auraient faite. Cette proposition lui plut assez d'abord; mais, ayant fait réflexion que Magon, qui commandait la flotte ennemie, pourrait bien cependant s'avancer vers Syracuse, et s'en rendre maître, il jugea plus à propos d'y retourner; ce qui lui fit perdre beaucoup de ses troupes, qui se débandèrent de côté et d'autre. Imilcon, après une marche de deux journées, arriva à Catane, et y demeura quelques jours pour faire reposer son armée, et pour radouber les vaisseaux de sa flotte qu'une tempête violente avait fort maltraités.

Il prit, après cela, le chemin de Syracuse[1], et fit entrer sa flotte dans le port en vainqueur. Plus de deux cents galères, ornées des dépouilles ennemies, s'avançaient avec une contenance majestueuse, la chiourme faisant une espèce de concert par l'ordre uniforme et réglé avec lequel les rames étaient mises en mouvement. Elles étaient suivies d'un nombre infini de petits bâtiments; de sorte que le port, quelque vaste qu'il fût, pouvait à peine les contenir, et que toute la mer était couverte de voiles. D'un autre côté parut en même temps l'armée de terre, composée, comme on l'a déjà dit, de trois cent mille hommes de pied, et de quatre mille chevaux. Imilcon plaça sa tente dans le temple de Jupiter; et l'armée campa aux environs, à un peu plus d'une demi-lieue de la ville[2]. On juge aisément quelle alarme et quelle frayeur un tel spectacle jeta dans Syracuse. Le général carthaginois fit avancer ses troupes vers les murs pour présenter la bataille aux Syracusains; et en même temps, ayant fait un détachement de cent galères, il s'empara des deux ports[3] qui restaient. Comme il vit que personne ne remuait, il se retira, content pour lors de l'aveu que les ennemis faisaient de leur faiblesse. Pendant trente jours, il fit le dégât dans le pays, coupant tous les arbres et ravageant tout. Il se rendit maître du faubourg d'Achradine, et pilla les temples de Cérès et de Proserpine. Prévoyant que le siége pourrait être de longue durée, il se retranche dans son camp, et l'environne de bons murs, après avoir démoli pour cet effet tous les tombeaux, et entre autres celui de Gélon et de Démarète sa femme; qui était d'une grande magnificence. Il construisit trois forts à quelque distance l'un de l'autre: le premier, à Plemmyre; le second, vers le

[1] Diod. pag. 285-296.

[2] Douze stades.

[3] Le petit port est celui de Trogile.

milieu du port ; et le dernier, attenant le temple de Jupiter, pour y mettre le vin et le blé en sûreté. Il envoie aussi un grand nombre de petits bâtiments en Sardaigne et en Afrique pour en amener des vivres.

Dans le même temps arrive Polyxène, que Denys, son beau-frère, avait envoyé dès le commencement en Italie et en Grèce pour y amasser du secours, amenant avec lui une flotte de trente vaisseaux commandée par Pharacide, Lacédémonien. Ce renfort, venu fort à propos, ranima les Syracusains. Ayant aperçu en mer un bâtiment chargé de vivres pour les ennemis, ils détachent cinq galères, et l'enlèvent. Les Carthaginois les poursuivent avec quarante vaisseaux : eux de leur côté font avancer toute leur flotte, et, ayant engagé le combat, se rendent maîtres de la galère amirale, en maltraitent et en prennent vingt-quatre, poursuivent les autres jusqu'au lieu où toute la flotte était retirée, et leur présente une seconde fois le combat, que les Carthaginois, effrayés de l'échec qu'ils venaient de recevoir, n'osent accepter.

Les Syracusains, fiers d'une victoire si inespérée, retournent à la ville, emmenant avec eux les galères qu'ils avaient prises, et y rentrent comme en triomphe. Enflés par cet heureux succès, qui ne pouvait être attribué qu'à leur courage (car Denys était alors absent, et était allé avec un petit détachement de la flotte chercher des vivres, accompagné de Leptine), ils s'animent les uns les autres, et, se voyant les armes à la main, ils se reprochent mutuellement leur lâcheté; et, pleins d'ardeur, ils s'écrient que le temps est venu de secouer le joug honteux de la servitude et de se rétablir dans leur ancienne liberté.

Pendant qu'attroupés ensemble par pelotons, ils tenaient de pareils discours, le tyran arrive; et, ayant convoqué l'assemblée, il félicite les Syracusains sur la victoire qu'ils venaient de remporter, et leur promet de terminer bientôt la guerre, de leur rendre la paix, et de les délivrer de leurs ennemis. Il était près de renvoyer l'assemblée, lorsque Théodore, l'un des plus illustres citoyens, homme de tête et de main, prit la parole, et osa se déclarer ouvertement en faveur de la liberté. « On nous « parle, dit-il, de nous rendre la paix, de terminer la guerre, de nous délivrer de nos ennemis. Que signifie ce langage dans la bouche de Denys? Est-ce donc une paix que l'état de servitude où l'on nous réduit? Y a-t-il pour nous un ennemi plus à craindre que le tyran qui opprime notre liberté, ou une guerre plus cruelle que celle qu'il nous fait depuis plusieurs années? Qu'Imilcon remporte sur nous la victoire; content de nous imposer quelques tributs, il nous laissera vivre selon nos lois. Mais le tyran qui nous asservit n'en reconnaît point d'autres que son avarice, sa cruauté, son ambition. Les temples des dieux pillés par ses mains sacrilèges, nos biens livrés en proie et nos terres abandonnées à ses satellites, nos personnes exposées tous les jours aux plus durs et aux plus honteux traitements, le sang de tant de citoyens répandu au milieu de la ville même et sous nos yeux; voilà le fruit de son règne, et la paix qu'il nous procure. Est-ce pour maintenir notre liberté, qu'il a construit cette citadelle; qu'il l'a environnée de si fortes murailles et de si hautes tours; qu'il a appelé à sa garde cette troupe d'étrangers et de barbares qui nous insultent impunément? Jusques à quand, Syracusains, souffrirons-nous ces indignités, plus insupportables à des gens de cœur que la mort même? Hardis et intrépides contre les ennemis du dehors, serons-nous toujours lâches et tremblants en présence du tyran? La Providence, qui nous a remis nos armes entre les mains, nous montre l'usage que nous en devons faire. Sparte et les autres villes alliées, qui se font gloire d'être libres et indépendantes, nous regarderaient comme indignes de porter le nom de Grecs si nous avions d'autres sentiments qu'elle. Faisons voir que nous n'avons point dégénéré de nos ancêtres. Si Denys consent à se retirer, ouvrons-lui les portes, et qu'il emporte d'ici tout ce qu'il lui plaira. Mais, s'il persiste dans la tyrannie, qu'il sente ce que peut dans des hommes de courage l'amour de la liberté. »

Après ce discours, tous les Syracusains, suspendus entre la crainte et l'espérance, avaient les yeux tournés sur les alliés, et principalement sur ceux de Sparte. Alors Pharacide, qui

commandait leur flotte, monta sur la tribune aux harangues. On s'attendait qu'un citoyen de Sparte se déclarerait en faveur de la liberté. Il fit tout le contraire, et dit que sa république l'avait envoyé pour secourir les Syracusains et Denys contre les Carthaginois, et non pour faire la guerre à Denys et détruire son autorité. Cette réponse consterna les Syracusains. La garde du tyran arriva en même temps, et l'assemblée finit. Denys, depuis ce temps-là, sentant plus que jamais ce qu'il avait à craindre, s'appliqua à gagner le peuple et à s'attacher les citoyens, faisant des présents aux uns, invitant les autres à venir manger avec lui, et affectant de les traiter en toute occasion avec bonté et familiarité.

Ce fut apparemment vers ce temps-là [1] que Polyxène, beau-frère de Denys, dont il avait épousé la sœur nommée Thesta, s'étant déclaré sans doute contre lui dans la conspiration de Syracuse, s'enfuit de Sicile pour mettre sa vie en sûreté, et pour ne point tomber entre les mains du tyran. Denys fit venir sa sœur chez lui, et lui fit de grandes plaintes de ce qu'ayant su la fuite que son mari méditait, elle ne l'en avait pas averti. Elle lui répondit sans s'étonner et sans marquer la moindre crainte : « Vous ai-je donc paru une femme « si lâche et d'un cœur si bas, que, si j'avais « su la fuite de mon mari, je n'eusse pas fait « tous mes efforts pour en être la compagne et « pour partager avec lui ses dangers et ses « malheurs? Je ne l'ai pas su; et je me se- « rais trouvée bien plus heureuse d'être appe- « lée partout la femme de Polyxène banni, « que d'être appelée ici la sœur du tyran. » Denys ne put refuser son admiration à une réponse si pleine de courage : et tous les Syracusains furent si charmés de la vertu de cette dame, qu'après que la tyrannie fut détruite, ils lui conservèrent pendant sa vie les mêmes honneurs, le même équipage et le même train de reine qu'elle avait auparavant; et qu'après sa mort tout le peuple accompagna son corps au tombeau, et honora ses funérailles par un concours extraordinaire.

Du côté des Carthaginois, la face des affaires changea tout d'un coup. Ils avaient fait une faute irréparable de ne pas attaquer Syracuse en arrivant, et de ne pas profiter de l'alarme que la vue de leur armée et de leur flotte, également formidables, y avait répandue. Ici la peste, qui fut regardée comme une punition du ciel pour les temples qu'ils avaient pillés et les tombeaux qu'ils avaient démolis, ravagea en peu de temps leur armée. J'en ai marqué les étranges symptômes dans l'histoire des Carthaginois [1]. Pour surcroît de malheur, les Syracusains, avertis du triste état où ils se trouvaient, les attaquèrent en même temps par terre et par mer dès avant le jour. La surprise, la frayeur, l'empressement même avec lequel ils se hâtaient de se mettre en état de défense, jetaient parmi eux le trouble et la confusion. Ils ne savaient de quel côté il fallait porter du secours, tout étant également en danger. Beaucoup de vaisseaux furent coulés à fond, d'autres presque entièrement brisés, un plus grand nombre encore consumés par les flammes. Les vieillards, les femmes, les enfants accouraient en foule sur les murs pour être témoins de cet affreux spectacle, et tendaient les mains vers le ciel, rendant grâces aux dieux de l'éclatante protection qu'ils donnaient à leur ville. Le carnage fut horrible, et dans le camp, et hors du camp, et sur les vaisseaux. La nuit seule y mit fin.

Imilcon, réduit au désespoir, fit offrir sous main trois cent mille écus [2] à Denys pour qu'il lui permît d'emmener de nuit ce qui lui restait de troupes et de vaisseaux. Le tyran, qui était bien aise de laisser aux Carthaginois quelque ressource pour tenir toujours ses sujets dans la crainte, lui accorda cette permission, mais seulement pour les citoyens de Carthage. Il partit donc de nuit, quatre jours après, avec quarante vaisseaux remplis de Carthaginois seulement, et laissa tout le reste de ses troupes. Les Corinthiens, avertis par le bruit et le mouvement des galères qu'Imilcon prenait la fuite, en donnèrent avis à Denys, qui fit semblant de n'en avoir rien appris, et ordonna sur-le-champ qu'on les poursuivît. Mais, comme ils virent que l'exécution de ses ordres traînait en longueur, ils allèrent eux-mêmes à la poursuite des ennemis, et coulèrent à fond

[1] Plut. in Dion. pag. 966.

[1] Tom. 1 (pag. 90 de cette édit.)

[2] Trois cents talents ou 1 156 000 fr. E. B.

quelques-uns des vaisseaux de l'arrière-garde.

Denys alors fit sortir ses troupes. Mais, avant leur arrivée, les Siciliens qui étaient au service des Carthaginois s'étaient retirés, prenant chacun la route de leur pays. Denys, ayant mis des gardes à tous les passages, marcha droit au camp des ennemis, quoiqu'il fût encore nuit. Les barbares, qui se voyaient cruellement abandonnés et trahis par Imilcon et les Siciliens, perdent courage et s'enfuient. Les uns tombent entre les mains des soldats qu'on avait placés aux issues; les autres, mettant bas les armes, demandent quartier. Il n'y eut que les Ibériens qui envoyèrent un héraut à Denys pour capituler, et il les incorpora dans ses gardes. Tout le reste fut fait prisonnier.

Tel fut le sort des Carthaginois, qui montre, dit l'historien [1], que l'humiliation suit de près l'orgueil, et que ceux à qui leur puissance enfle trop le cœur sont bientôt forcés à reconnaître leur faiblesse. Ces fiers vainqueurs, maîtres de presque toute la Sicile, qui comptaient déjà Syracuse à eux, et qui étaient d'abord entrés comme en triomphe dans le grand port, insultant aux Syracusains, en sortent maintenant de nuit couverts de honte, traînant avec eux les tristes débris et les restes malheureux de leur flotte et de leur armée, et réduits à craindre pour leur propre patrie. Imilcon, qui n'avait respecté ni l'asile sacré des temples, ni la sainteté inviolable des tombeaux, après avoir laissé dans le pays ennemi cent cinquante mille hommes sans sépulture, va périr misérablement dans Carthage, vengeant sur lui-même par sa mort le mépris qu'il a fait et des dieux et des hommes.

Denys, qui se défiait des étrangers qu'il avait auprès de lui, en écarta dix mille; et, sous prétexte de les récompenser, leur donna la ville des Léontins, qui en effet était une habitation très-commode, et un établissement très-avantageux. Il confia sa garde à d'autres étrangers [2], et aux esclaves qu'il avait affranchis. Il fit plusieurs tentatives dans la Sicile, et dans le pays voisin, surtout contre ceux de Rhége. Les peuples d'Italie, se voyant en danger, formèrent une puissante ligue pour arrêter ses conquêtes. Le succès fut assez égal de part et d'autre.

Ce fut à peu près dans ce temps-là que les Gaulois [1], qui peu de mois auparavant avaient brûlé Rome, envoyèrent des députés à Denys pour faire alliance avec lui. Il était pour lors en Italie. La nouvelle qu'il reçut d'un grand armement des Carthaginois l'obligea de retourner en Sicile.

En effet, les Carthaginois, ayant mis sur pied une nombreuse armée sous la conduite de Magon, firent de nouveaux efforts, qui ne réussirent pas mieux que les premiers, et qui se terminèrent par un accommodement avec Denys.

Il attaqua de nouveau ceux de Rhége[2], et il y reçut d'abord un échec assez considérable. Mais, ayant remporté une grande victoire contre les Grecs d'Italie, dans laquelle il fit plus de dix mille prisonniers, il les renvoya tous, contre leur attente, libres et sans rançon, afin de détacher les peuples d'Italie des intérêts de ceux de Rhége, et de dissiper une ligue puissante qui pouvait faire échouer ses desseins contre cette ville. Ainsi, ayant gagné par cette action de bonté et de générosité tous les habitants du pays, et d'ennemis qu'ils étaient les ayant rendus ses amis et ses alliés, il retourna contre Rhége. Il était fort animé contre cette ville à cause du refus injurieux qu'elle avait fait de lui donner une épouse, et de la réponse insolente dont elle avait accompagné ce refus. Les assiégés, se voyant hors d'état de résister à la nombreuse armée de Denys, et n'espérant de sa part aucun quartier si la ville était prise d'assaut, parlèrent de capitulation. Il ne se rendit pas difficile. Il leur fit payer trois cent mille écus [3], les obligea de lui livrer tous leurs vaisseaux, qui montaient au nombre de soixante et dix, et de lui remettre entre les mains cent otages : après quoi il leva le siége. Ce n'était pas par bonté et par clémence qu'il en usait ainsi, mais pour les perdre plus sûrement après les avoir affaiblis.

En effet, l'année suivante [4], sous un faux

[1] Diod. Sic.

[2] Idem, lib. 14, pag. 304-310.

[1] Justin. lib. 20, cap. 5.

[2] An. M. 3615; av. J. C. 389. — Diod. lib. 14, pag. 312, 313.

[3] Trois cents talents. = 1 156 000 fr. E. B.

[4] Diod. lib. 14, pag. 317-320

prétexte et un reproche qu'il leur fit d'avoir violé le traité, il les assiégea de nouveau avec toutes ses forces, après leur avoir renvoyé leurs otages. De part et d'autre on fit des efforts extraordinaires. D'un côté le désir de la vengeance, de l'autre la crainte des plus cruels supplices, animaient les troupes. Celles de la ville avaient pour chef Phyton, homme brave et intrépide, que le danger rendait encore plus courageux. Il faisait de fréquentes et de rudes sorties, dans l'une desquelles Denys reçut une blessure, dont il eut bien de la peine à se remettre. Le siége traînait en longueur, et avait déjà duré onze mois. Une cruelle famine réduisit la ville aux dernières extrémités. Le médimne [1] de blé se vendait deux cent cinquante livres [2]. Après avoir consommé tout ce qui leur restait de chevaux et de bêtes de somme, ils furent réduits à se nourrir de cuirs et de peaux qu'ils faisaient bouillir, et enfin à brouter l'herbe dans la campagne comme des bêtes, ressource que Denys leur ôta bientôt, ayant fait manger par les chevaux tout ce qui restait de vert aux environs de la ville. Il fallut enfin céder à la nécessité. Ils se rendirent à discrétion. Denys entra dans la ville, qu'il trouva pleine de cadavres. Ceux qui avaient survécu à la famine étaient moins des hommes que des squelettes. Il fit plus de six mille prisonniers, qui furent conduits à Syracuse. Il renvoya libres ceux qui furent en état de payer par tête cinquante livres [3], et vendit les autres.

Denys fit tomber sur Phyton tout le poids de sa colère et de sa vengeance. Il commença par faire précipiter son fils dans la mer. Le lendemain il fit attacher Phyton à l'extrémité des plus hautes machines, pour le donner en spectacle à toute l'armée ; et, en cet état, il lui fit dire que son fils avait été jeté dans la mer. « Il a été plus heureux que moi d'un jour, » répondit ce père infortuné. Ensuite il le promena dans toute la ville, le faisant battre à coups de verges, lui faisant essuyer mille outrages, et faisant crier par un héraut qu'on traitait ainsi ce perfide et ce traître pour avoir inspiré la rébellion à ceux de Rhége. « Dites « plutôt, s'écriait ce généreux défenseur de la « liberté, que la vue d'une mort prochaine « rendait encore plus intrépide ; dites que c'est « ainsi qu'on traite un fidèle citoyen pour « avoir refusé de livrer sa ville et sa patrie au « tyran. » Ce discours, ce spectacle tirait les larmes des yeux de tous les spectateurs, et même des soldats de Denys. Il craignit que son prisonnier ne lui fût enlevé avant qu'il eût assouvi sur lui sa vengeance, et sur-le-champ il le fit précipiter dans la mer.

§ IV. — Passion violente de Denys pour la poésie. Réflexions sur ce goût du tyran. Flatteries des courtisans ; généreuse liberté de Philoxène. Mort de Denys. Ses mauvaises qualités.

Dans un intervalle [1] que laissa à Denys son entreprise sur Rhége, ce prince, qui était avide de toute espèce de gloire, et qui se piquait de bel esprit, envoya à Olympie son frère Théaride pour y disputer en son nom le prix de la course des chariots, et celui de la poésie.

L'article que je commence à traiter ici, qui regarde le goût, ou plutôt la passion de Denys pour la poésie et les belles-lettres, étant un des traits qui le caractérisent le plus particulièrement, et d'ailleurs se trouvant mêlé de bien et de mal, demande, pour en juger équitablement, qu'on démêle ce que ce goût peut avoir de louable, et ce qui mérite aussi d'y être blâmé.

J'en dis autant du caractère total de ce tyran, qui tempérait les vices de son ambition et de la tyrannie par beaucoup de grandes qualités qu'il n'est pas permis de dissimuler, la vérité de l'histoire demandant qu'on rende justice aux plus méchants, parce qu'ils ne sont pas méchants en tout. Nous avons vu en lui plusieurs traits dignes certainement de louange ; je ne parle ici que de ce qui regarde les mœurs : la douceur avec laquelle il souffrait la liberté du jeune Dion ; l'admiration qu'il témoigna de la réponse libre et généreuse que lui fit sa sœur Thesta à l'occasion de la fuite de son mari ; les manières gracieuses et populaires qu'il eut en plusieurs occasions pour les Syracusains ; la familiarité avec laquelle il conversait avec les

[1] Le médimne valait six boisseaux romains, et près de cinq des nôtres. = Le médimne vaut 52 litres. E. B.

[2] Cinq mines. = Cinq mines attiques valent 479 fr. E. B.

[3] Une mine. = 96 fr. E. B.

[1] Diod. lib. 14, pag. 318.

moindres bourgeois, et même avec les ouvriers; l'égalité qu'il gardait entre ses deux femmes, les égards et le respect qu'il avait pour elles : tout cela marque que Denys avait plus d'équité, de modération, de bonté, de générosité, qu'on ne le pense ordinairement. Il n'est pas tyran comme Phalaris, comme Alexandre de Phère, comme Caligula, ou Néron, ou Caracalla.

Je reviens au goût de Denys pour la poésie. Dans les intervalles que lui laissaient les affaires, il aimait à se délasser par le commerce des gens d'esprit, et par l'étude des arts et des sciences. En particulier il aimait à faire des vers, et s'exerçait à composer des poëmes, et surtout des tragédies. Jusque-là cette passion de Denys ne peut-elle pas être excusée par un endroit qui a certainement quelque chose de louable : je veux dire par le goût qu'il avait pour les belles-lettres, par l'estime qu'il témoignait des savants, par la pente qu'il avait à leur faire du bien, et par l'usage qu'il faisait de ses heures de loisir? Ne valait-il pas mieux qu'il les employât à exercer son esprit et à cultiver les sciences que de les employer à la bonne chère, à la danse, au spectacle, aux jeux, à des conversations frivoles, et à d'autres plaisirs encore plus pernicieux? C'est la réflexion sensée[1] que fit Denys le jeune pendant qu'il était à Corinthe. Philippe de Macédoine, étant à table avec lui, se mit à parler d'un ton railleur et méprisant des odes et des tragédies que Denys, son père, avait laissées, et faisait semblant d'être en peine en quel temps il avait pu trouver le loisir de les composer. Denys lui repartit brusquement et avec esprit : *Vous voilà bien embarrassé. Il les composa aux heures que vous et moi, et une infinité d'autres, qui nous en faisons tant accroire, passons à boire et à nous divertir.*

Jules César et l'empereur Auguste ont cultivé la poésie et fait des tragédies[2]. Lucullus avait songé à mettre en vers les mémoires de ses campagnes. On attribuait à Lélius et à Scipion, tous deux grands hommes de guerre, surtout le dernier, les comédies de Térence; et ce bruit, répandu dans Rome, loin de nuire à leur réputation, ne servit qu'à les faire encore estimer davantage.

Ces délassements, par eux-mêmes, n'étaient donc point condamnables; et le goût pour la poésie, renfermé dans de justes bornes, ne méritait point d'être blâmé. Le ridicule de Denys n'était que dans ce qu'il prétendait y exceller par-dessus tous les autres. Il ne pouvait souffrir en rien ni supérieur, ni concurrent. Parce qu'il avait seul la première autorité, il s'était aussi accoutumé à croire qu'il avait seul les premiers talents de l'esprit. En un mot, il était tyran en tout. Cet esprit de domination et d'empire, que lui donnait son rang, était une des causes de l'estime démesurée qu'il faisait de son propre mérite. Elle naissait aussi des applaudissements continuels de ses courtisans, et de ce concert uniforme de louanges de la part de tous ceux qui conspiraient à le tromper sur un article si flatteur. Et de quoi un grand, un ministre, un prince, toujours encensé[1], toujours adoré, ne se croit-il pas capable? On sait que le cardinal de Richelieu, au milieu de ses grandes occupations, non-seulement composait des pièces de théâtre, mais qu'il se piquait aussi d'y exceller; et que sa jalousie sur ce point alla jusqu'à user d'autorité pour faire critiquer les pièces de ceux à qui le public, juge équitable et incorruptible sur ce point, donnait la préférence sur lui.

Denys ne faisait pas réflexion qu'il y a des choses estimables en elles-mêmes, et qui font honneur aux particuliers, où il ne convient point à un prince de vouloir primer. J'ai déjà rapporté ailleurs la leçon que Philippe, roi de Macédoine, fit à son fils Alexandre pour avoir marqué dans un repas trop d'habileté dans la musique. *N'as-tu pas honte*, lui dit-il, *de chanter si bien?* C'était une faute contre la bienséance de son rang. Si César et Auguste, en faisant des tragédies, s'étaient mis en tête d'égaler Sophocle, ou même de le surpasser, c'eût été pour eux *un ridicule*, et même *une honte*, que d'y primer. Pourquoi cela? C'est qu'un prince, étant obligé par un devoir essentiel et indispensable de s'occuper sans cesse

[1] Plut. in Timol. pag. 243.

[2] Suet. in Cæs. cap. 56; in Aug. cap. 85. — Plut. in Lucullo, pag. 492.

[1] Nihil est quod credere de se
Non possit, quum laudatur diis æqua potestas.
JUVENAL [*Sat.* 4, v. 71].

des vues générales du gouvernement, et se trouvant chargé d'un détail infini d'affaires particulières, qui retentissent toutes à lui comme au centre, ne peut prendre les sciences que par délassement, et par de courts intervalles, qui ne lui donnent pas tout le loisir nécessaire pour y exceller au-dessus de ceux qui s'y donnent tout entiers, et qui en font leur unique étude. Ainsi, quand le public voit un prince qui affecte de primer en ces sortes de sciences, il est en droit de conclure qu'il néglige ses devoirs essentiels, et ce qu'il doit au bonheur de son peuple, pour se livrer à une occupation qui consume inutilement son temps et les forces de son esprit.

Il faut pourtant rendre cette justice à Denys, qu'on ne lui a jamais reproché que la poésie l'ait rendu moins actif et moins appliqué à ses grandes affaires, ni qu'elle lui en ait jamais fait négliger aucune.

J'ai déjà dit que ce prince [1] dans un intervalle de paix, avait envoyé à Olympie son frère Théaride pour y disputer en son nom le prix de la course des chariots, et celui de la poésie. Quand il fut arrivé dans l'assemblée, la beauté, aussi bien que le nombre des chars, et la magnificence des riches pavillons brodés d'or et d'argent, attirèrent les yeux et l'admiration de tous les spectateurs. Les oreilles ne furent pas moins charmées quand on commença à lire les poëmes de Denys. Il avait choisi pour faire cette lecture des hommes d'une voix pleine, sonore, agréable [2], qui se faisaient entendre au loin et distinctement, et qui savaient donner du poids et du nombre aux vers qu'ils récitaient. On fut donc enlevé d'abord; et cette heureuse prononciation, soutenue avec tant d'art et d'agrément, en imposa à tous les auditeurs. Mais le charme cessa bientôt, et l'esprit ne fut pas longtemps la dupe des oreilles. On sentit tout le ridicule des vers. On eut honte d'y avoir applaudi. Les louanges et les applaudissements se changèrent en risées et en brocards pleins d'insultes. Le mépris et l'indignation allèrent jusqu'à mettre en pièces les riches pavillons de Denys. Lysias, le célèbre orateur, qui était venu aux jeux olympiques pour y disputer le prix de l'éloquence, qu'il avait déjà remporté plusieurs fois, entreprit de prouver par un savant discours qu'il était contre l'honneur de la Grèce, amie et protectrice de la liberté, d'admettre à la célébration des jeux sacrés un tyran impie qui ne songeait qu'à réduire les Grecs en servitude. Il ne paraît pas qu'on fit alors cet affront à Denys : mais l'événement lui en tint lieu. Ses chariots, étant entrés dans la lice, ou furent emportés par une aveugle impétuosité au delà des bornes, ou se brisèrent tous les uns contre les autres. Pour comble de malheurs, la galère qui ramenait ceux que Denys avait envoyés pour assister aux jeux fut battue d'une rude tempête, et eut bien de la peine à regagner Syracuse. Quand les pilotes y furent arrivés, ils répandirent dans toute la ville, par haine et par mépris pour le tyran, que c'étaient ces mauvais poëmes qui avaient attiré et aux lecteurs, et aux coureurs, et à la galère même, tant de fâcheux accidents. Un si malheureux succès ne découragea point Denys, et ne lui fit rien rabattre de la haute opinion qu'il avait de sa verve poétique. Les flatteurs, dont sa cour était pleine, ne manquèrent pas de lui faire entendre qu'un tel déchaînement contre ses poëmes ne pouvait être que l'effet de l'envie, qui s'attache toujours à ce qu'il y a de plus excellent; et que tôt ou tard ses envieux mêmes, forcés par l'évidence, rendraient justice à son mérite, et reconnaîtraient sa supériorité au-dessus de tous les autres poëtes.

L'entêtement de Denys sur cet article est inconcevable [1]. Il était certainement grand homme de guerre et excellent capitaine : mais il se flattait d'être encore meilleur poëte, et il comptait que ses vers lui faisaient plus d'honneur que toutes ses victoires. Entreprendre de le détromper d'une opinion si avantageuse, outre qu'il n'y avait nulle espérance d'y réussir, c'eût été lui faire mal sa cour. Aussi tous les savants, tous les poëtes, qui mangeaient en grand nombre à sa table, quand il leur lisait ses poëmes, paraissaient au dehors extasiés d'admiration. Jamais, selon eux, on n'avait rien vu de pareil. Tout était grand, tout était noble dans sa poésie : tout y était royal, ou, pour mieux dire, tout y était divin.

[1] Diod. lib. 14, pag. 318.

[2] Ces lecteurs s'appelaient ῥαψῳδοί.

[1] Diod. lib. 15, pag. 331

Dans toute la troupe il ne s'en trouva qu'un seul qui ne se laissa point entraîner à ce torrent de louanges et de flatteries : c'était Philoxéne. Il avait grande réputation, et excellait dans la poésie dithyrambique. On raconte de lui un trait dont La Fontaine a bien su faire usage. Étant à la table de Denys, et voyant qu'on avait servi un très-petit poisson pour lui, et un monstre pour le roi, il s'avisa d'approcher de son oreille le poisson fretin. Interrogé pourquoi cette momerie : « C'est, dit-il, « que je voulais savoir certaines nouvelles du « temps de Nérée; mais ce jeune bôte de la « mer n'a pu me répondre. Le vôtre est plus « vieux : il saura sans doute ce que je de- « mande. »

Denys, un jour, ayant lu à ce Philoxène une pièce de vers, et l'ayant pressé de lui en dire son sentiment, il lui parla avec une entière franchise, et lui dit librement tout ce qu'il pensait. Le prince, qui n'était pas accoutumé à ce langage, en fut très-blessé, et, attribuant une telle audace à la jalousie, ordonna qu'on le conduisît dans les carrières : c'était la prison publique. Toute la cour, affligée et alarmée, s'intéressa pour le généreux prisonnier, et obtint sa délivrance. Il fut élargi le lendemain, et rentra dans les bonnes grâces du prince.

Dans le repas que Denys donna ce jour-là aux mêmes convives, qui fut comme le sceau de la réconciliation, et dans lequel la joie et la gaîté régnèrent plus que jamais, après qu'on eut fait bonne chère et longuement, le prince ne manqua pas de faire entrer parmi les propos de table ses vers, qui en faisaient le sujet le plus ordinaire. Il choisit surtout certains morceaux qu'il avait travaillés avec grand soin, qu'il regardait comme ses chefs-d'œuvre, et qu'il ne pouvait lire sans une sensible complaisance et sans une vraie satisfaction de lui-même. Mais, pour mettre le comble à sa joie, il avait besoin du suffrage et de l'approbation de Philoxène, dont il faisait d'autant plus de cas qu'il n'avait pas coutume de les prodiguer comme les autres. Ce qui s'était passé la veille était une bonne leçon pour ce poëte. Denys lui demanda donc ce qu'il pensait des vers qu'il venait de lire. Philoxène ne se déconcerta point, et, sans lui répondre un mot, se tournant vers ses gardes qui étaient autour de la table, il dit d'un ton sérieux mêlé de gaîté, *Qu'on me remène aux Carrières*. Le prince sentit tout le sel et toute la finesse de cette ingénue plaisanterie [1], et il ne sentit que cela. Ce qu'elle avait de spirituel émoussa la pointe d'une liberté qui, dans un autre temps, l'aurait piqué et offensé vivement. Ici il ne fit qu'en rire, et ne lui en sut point du tout mauvais gré.

Il n'en usa pas de même à l'occasion d'une mauvaise plaisanterie d'Antiphon [2], qui, aussi, était d'un genre bien différent, et partait d'un esprit violent et brutal. Le prince, dans une conversation, demanda quelle était la meilleure espèce d'airain. Chacun ayant dit son avis, Antiphon répondit que c'était celle dont on avait fait les statues d'Harmodius et d'Aristogiton [3]. Ce bon mot, s'il faut l'appeler ainsi, lui coûta la vie.

Les amis de Philoxène, craignant que sa trop grande liberté n'eût aussi pour lui des suites funestes, lui parlèrent sérieusement, et lui représentèrent que ceux qui ont à vivre avec les princes doivent parler leur langage; qu'ils veulent qu'on leur dise des choses agréables; que quiconque ne sait point dissimuler n'est point propre à la cour; que les grâces et les libéralités dont Denys les comblait méritaient bien qu'on les achetât par quelque complaisance; qu'en un mot, avec sa liberté véridique, il courait risque de perdre non-seulement sa fortune, mais la vie. Philoxène leur dit qu'il profiterait de leur avis, et qu'à l'avenir il donnerait à ses réponses un tour qui, sans blesser la vérité, satisferait le prince.

En effet, quelque temps après, Denys leur ayant lu une pièce qu'il avait composée sur un sujet fort triste et fort lugubre, où il fallait exciter la compassion et faire couler les larmes des yeux des auditeurs, il s'adressa encore à Philoxène, et lui demanda ce qu'il pensait de ces vers. Celui-ci, pour lui répondre, se servit d'un

[1] *Τότε μὲν διὰ τὴν εὐτραπελίαν τῶν λόγων μειδιάσας ὁ Διονύσιος, ἤνεγκε τὴν παῤῥησίαν, τοῦ γέλωτος τὴν μέμψιν ἀμβλύνοντος.*

[2] Plut. in Moral. pag. 78 et 83.

[3] Ils avaient entrepris de délivrer Athènes de la tyrannie des Pisistratides.



mot [1] qui, dans la langue grecque, a deux sens : dans l'un, il signifie des choses lugubres, touchantes, propres à émouvoir la pitié et à inspirer des sentiments de compassion ; dans l'autre, il marque quelque chose de fort mauvais, de très-défectueux, de pitoyable, de misérable. Denys, qui était plein d'estime pour ses vers, et qui ne croyait pas qu'on pût penser autrement que lui, prit ce mot dans le sens qui lui était favorable, et fut fort content de Philoxène : les autres ne s'y trompèrent pas, et l'entendirent dans le vrai sens, mais sans s'expliquer.

Rien n'était capable de guérir sa folie par rapport à la versification [2]. Il paraît, par Diodore de Sicile, qu'ayant envoyé une seconde fois à Olympie des poëmes de sa façon, il y essuya les mêmes risées et le même affront qu'auparavant. Cette nouvelle, qu'on ne put lui cacher, le jeta dans une noire mélancolie qui ne le quittait point, et qui se changea bientôt en une espèce de fureur et de frénésie. A l'entendre, l'envie et la jalousie, toujours ennemies du vrai mérite, lui faisaient une cruelle guerre. Tout le monde conspirait contre lui pour ruiner sa réputation. Il accusait ses meilleurs amis d'être entrés dans ce complot ; il en fit mourir plusieurs sous de vains pretextes, en exila d'autres, parmi lesquels étaient Leptine son frère, et Philiste, qui lui avait rendu de si grands services, et à qui il était redevable de sa puissance. Ils se retirèrent à Thurium, en Italie, d'où ils furent rappelés quelque temps après, et rétablis dans tous leurs biens et dans leur ancienne faveur : Leptine même épousa la fille de Denys.

Pour le tirer de la mélancolie que lui causait le mauvais succès de ses vers [3], il lui fallait de l'occupation : les guerres et les bâtiments qu'il entreprit lui en donnèrent. Il songea à établir de puissantes colonies dans la partie de l'Italie qui est située sur la mer Adriatique et qui regarde l'Epire, afin d'avoir une retraite assurée pour sa flotte quand il tournerait ses forces de ce côté-là, et, dans cette vue, il fit alliance avec les Illyriens, et rétablit Alcéte, roi des Molosses, dans ses états. Son principal dessein était d'attaquer l'Épire, et de se rendre maître des trésors immenses amassés depuis plusieurs siècles dans le temple de Delphes. En attendant qu'il pût former cette entreprise, qui demandait de grands préparatifs, il sembla vouloir comme s'essayer dans une autre du même genre, mais d'une plus facile exécution. Ayant fait une irruption subite dans la Toscane, sous prétexte de donner la chasse aux pirates, il pilla un temple fort riche qui était dans le faubourg d'une ville de ce pays, nommée Agille, et en tira plus de quatre millions cinq cent mille livres [1]. Il avait besoin d'argent pour subvenir aux dépenses considérables qu'il faisait à Syracuse, tant pour fortifier le port et le mettre en état de contenir à l'aise deux cents galères, que pour environner toute la ville de bons murs, construire des temples magnifiques, et bâtir un lieu d'exercices près de la rivière d'Anape.

Il forma dans le même temps le dessein de chasser entièrement de la Sicile [2] les Carthaginois. Une première victoire qu'il remporta le mit presque en état d'y réussir ; mais la perte d'une seconde bataille, où son frère Leptine fut tué, ruina toutes ses espérances, et l'obligea de faire un traité par lequel il cédait quelques places aux Carthaginois, et leur payait de grosses sommes pour dédommagement des frais de la guerre. Une nouvelle entreprise qu'il fit contre eux, quelques années après, pour profiter du ravage que la peste avait causé à Carthage, ne lui réussit pas mieux.

Une autre victoire d'un genre bien différent, mais qui ne lui tenait pas moins au cœur [3], le dédommagea, ou du moins le consola des malheureux succès qu'il avait eus du côté des armes. Il avait fait représenter à Athènes une tragédie dans la célèbre fête de Bacchus, pour y disputer le prix ; et il fut déclaré vainqueur. Ce succès chez les Athéniens, qui étaient les meilleurs connaisseurs en ce genre, semble

[1] Οἰκτρά. Notre mot *pitoyable* répond en quelque chose au grec. Cependant *des vers pitoyables* ne signifient que *de méchants vers*. Peut-être que, *des vers qui font pitié*, rendrait mieux l'équivoque du grec.

[2] Diod. lib. 15. pag. 332.

[3] Pag. 336, 337.

[1] Quinze cents talents. = Quinze cents talents euboïques vaudraient 5 778 000 fr. E. B.

[2] Diod. lib. 15, pag. 338-340, et 384. — Hist. des Carthagin. tom. I [pag. 69 de cette éd.].

[3] Diod. pag. 384, 385.

marquer que la poésie de Denys n'était pas si mauvaise ni si pitoyable; et il se peut bien faire que l'aversion des Grecs pour tout ce qui venait d'un tyran influa pour beaucoup dans l'improbation qu'on donna à ses vers aux jeux olympiques. Quoi qu'il en soit, Denys reçut cette nouvelle avec des transports de joie qui ne peuvent s'exprimer. On en rendit aux dieux de publiques actions de grâces, et à peine les temples suffirent-ils au concours du peuple. Toute la ville fut en festins et en réjouissances, et le prince régala tous ses amis avec une magnificence extraordinaire. Content de lui-même au delà de ce qu'on peut dire, et se croyant au comble de la gloire, il faisait les honneurs de la table avec une gaîté et une aisance, et en même temps avec une grâce et une noblesse qui charmaient tout le monde. Il invitait les convives à boire et à manger, encore plus par son exemple que par ses paroles; et il poussa les choses si loin, qu'au sortir du repas il fut saisi de violentes douleurs causées par une indigestion, dont on prévit bien dès lors les suites.

Denys avait eu trois enfants de sa femme Doris[1], et quatre de sa femme Aristomaque, dont il y avait deux filles, l'une appelée Sophrosyne, et l'autre nommée Arète. Sophrosine fut mariée à son fils aîné, le jeune Denys, qu'il avait eu de sa femme Locrienne; et Arète épousa son frère Théaride. Celui-ci étant venu à mourir, Dion épousa sa veuve Arète, qui était sa nièce.

Comme il parut que la maladie de Denys ne laissait aucune espérance, Dion prit sur lui de lui parler des enfants qu'il avait eus d'Aristomaque, qui étaient ses beaux-frères et ses neveux, et de lui insinuer qu'il était juste de préférer les fils de sa femme Syracusaine à ceux de l'étrangère. Mais les médecins, voulant faire leur cour au jeune Denys, fils de la Locrienne, destiné au trône, ne lui en laissèrent pas le temps; car, le prince ayant demandé qu'on lui donnât un remède pour le faire dormir, ils lui en donnèrent un si fort, qu'ils assoupirent tous ses sens, et firent succéder la mort au sommeil sans aucun milieu. Il avait régné trente-huit ans.

[1] Plut. in Dion. pag. 960.

Ce prince avait certainement de grandes qualités du côté de la politique et de la science militaire; et il en avait eu besoin pour s'élever, comme il l'avait fait, d'une basse condition à un si haut rang. Après avoir conservé la souveraineté pendant trente-huit ans, il la remit tranquillement à celui de ses enfants qu'il lui plut de choisir; et il l'avait établie sur des fondements si solides, que ce fils, malgré son peu de capacité pour gouverner, la conserva pendant douze ans : or tout cela ne se peut exécuter que par un grand fonds de mérite. Mais quelles qualités peuvent jamais couvrir les vices qui le rendirent l'objet de la haine de ses sujets : une ambition qui ne connaissait ni bornes, ni lois; une avarice qui n'épargnait pas les lieux les plus sacrés; une cruauté qui souvent n'épargnait pas ses plus proches; enfin une impiété ouverte et déclarée, qui ne reconnaissait la Divinité que pour lui insulter?

Comme il retournait à Syracuse[1] avec un vent très-favorable, après avoir pillé à Locres le temple de Proserpine : *Voyez-vous*, dit-il à ses amis avec un ris moqueur, *comment les dieux immortels favorisent la navigation des sacriléges?*

Ayant besoin d'argent pour faire la guerre contre les Carthaginois, il pilla un temple de Jupiter, et ôta à ce dieu un manteau d'or massif, qui était un ornement que lui avait donné le tyran Hiéron, de ses prises sur les Carthaginois. Il en plaisanta même, disant qu'un manteau d'or était bien pesant en été, et bien froid en hiver; et il lui en fit jeter sur les épaules un de laine, qui serait bon, disait-il, pour toutes les saisons.

Une autre fois il fit ôter à Esculape d'Épidaure sa barbe d'or, sous prétexte qu'il ne convenait pas au fils d'avoir de la barbe, puisque le père[2] n'en avait point.

Il fit aussi enlever de tous les temples les tables d'argent; et comme on y avait mis, suivant l'ancien usage de la Grèce, AUX BONS DIEUX, il voulait, disait-il, profiter de leur bonté.

Pour ce qui est des petites Victoires, des coupes et des couronnes d'or que les statues tenaient à la main, il les emportait sans façon,

[1] Cic. de Nat. Deor. lib. 15, n. 83, 84

[2] On peignait Apollon sans barbe.

disant que ce n'était point les prendre, mais seulement les recevoir, et qu'il y avait de la folie, demandant sans cesse des biens aux dieux, de les refuser lorsqu'ils étendaient eux-mêmes la main pour nous donner. Ces dépouilles furent portées par son ordre au marché, et vendues à l'encan : puis, en ayant touché l'argent, il fit publier que tous ceux qui auraient chez eux des choses tirées des lieux saints, eussent à les restituer toutes, dans le temps prescrit, aux temples d'où elles venaient. C'est ainsi qu'à l'impiété envers les dieux il ajouta l'injustice envers les hommes.

Les précautions étonnantes [1] que Denys jugeait nécessaires pour mettre sa vie en sûreté nous marquent à quelles inquiétudes et à quelles frayeurs il était livré. Il était obligé de porter sous sa robe une cuirasse d airain. Il ne haranguait son peuple que du haut d'une tour, et croyait se rendre invulnérable en se rendant inaccessible. N'osant se fier à aucun de ses amis ni de ses proches, il se faisait garder par des étrangers et des esclaves, et sortait le plus rarement qu'il pouvait, la crainte l'obligeant de se condamner lui-même à une espèce de prison. Ces précautions extraordinaires regardent sans doute certains temps de son règne, où de fréquentes conspirations formées contre lui le rendaient plus timide et plus soupçonneux; car, dans d'autres temps, nous avons vu qu'il conversait assez librement avec le peuple, et se rendait accessible jusqu'à la familiarité. Dans ces jours de nuages et de crainte, il croyait voir toutes les mains armées contre lui. Une parole échappée à son barbier [2], qui se vanta, en plaisantant, de porter toutes les semaines le rasoir à la gorge du tyran, lui coûta la vie. Depuis ce temps-là, pour ne plus abandonner sa tête et sa vie à la main d'un barbier, il chargea ses filles, encore très-jeunes, de ce vil ministère; et, quand elles furent plus âgées, il leur ôta des mains les ciseaux et le rasoir, et leur apprit à lui brûler la barbe et les cheveux avec des coquilles de noix; et enfin il fut réduit à se rendre lui-même ce service, n'osant plus apparemment se fier à ses propres filles. Il n'allait jamais de nuit dans la chambre de ses femmes sans avoir fait fouiller partout auparavant avec grand soin [1]. Le lit était environné d'un fossé très-large et très-profond, avec un petit pont-levis qui en ouvrait le passage. Après avoir bien fermé et bien verrouillé les portes de sa chambre, il levait ce pont-levis, afin de pouvoir dormir en sûreté. Ni son frère, ni son fils même, n'entraient dans sa chambre sans avoir changé d'habits [2], et sans avoir été visités par les gardes. Est-ce régner, est-ce vivre, que de passer ainsi ses jours dans des frayeurs continuelles?

¹ Cic. Tuscul. Quæst. lib. 5, n. 57-63.
² Plut. de Curiol. pag. 508.

Au milieu de toute sa grandeur, dans le sein des richesses et des délices, pendant un règne de près de quarante ans, malgré ses largesses et ses profusions, il n'avait pu se faire un seul ami. Il ne vivait qu'au milieu d'esclaves tremblants et de lâches flatteurs; et il n'avait jamais goûté la douceur d'aimer et d'être aimé, ni les charmes d'une société sincère et d'une confiance réciproque. Il l'avoua lui-même ingénument en une occasion qui mérite d'être rapportée.

Damon et Pythias, tous deux élevés dans les principes de la secte de Pythagore [3], et liés ensemble par les nœuds sacrés d'une étroite amitié, s'étaient juré l'un à l'autre une fidélité inviolable. Elle fut mise à une rude épreuve. L'un d'eux, condamné à mort par Denys le tyran, demanda par grâce qu'il lui fût permis de faire un voyage dans sa patrie pour y régler ses affaires, avec promesse de revenir dans un certain temps; et l'autre s'offrit généreusement pour caution. Les courtisans, et Denys surtout, attendaient avec impatience quelle serait l'issue d'une aventure si extraordinaire et si délicate. Le jour marqué approchant, comme il ne revenait point, chacun blâmait le zèle imprudent et téméraire de celui qui l'avait cautionné. Celui-ci, loin de témoigner aucune crainte ni aucune inquiétude, répondait, avec un visage tranquille et d'un ton affirmatif, qu'il était sûr que son ami reviendrait; et en effet il arriva au jour et à l'heure marqués. Le tyran, ravi en admiration d'une si rare fidélité, et attendri à la vue d'une si aimable

¹ Cic. Offic. lib. 2, n. 25.
² Plut. in vita Dion, pag. 961.
³ Cic. de Offic. lib. 3, n. 45. — Val. Max. lib. 4, cap. 7.

union, lui accorda la vie, et leur demanda par grâce d'être admis en tiers dans leur amitié.

Il marqua dans une autre occasion, avec une pareille ingénuité[1], ce qu'il pensait lui-même de son état. Un de ses courtisans, nommé Damoclès, vantait tous les jours avec une espèce d'extase ses richesses, sa grandeur, le nombre de ses troupes, l'étendue de sa domination, la magnificence de ses palais, et l'abondance universelle de toutes sortes de biens et de plaisirs où il vivait, ne cessant de répéter que jamais personne n'avait été plus heureux. « Puisque « vous pensez ainsi, lui dit un jour le tyran, « voulez-vous goûter vous-même de mon « bonheur et en faire épreuve? » L'offre est acceptée avec joie. On place Damoclès sur un lit d'or, couvert de tapis le plus richement brodés. Les buffets étaient remplis de vases d'or et d'argent. Des esclaves d'une rare beauté, et vêtus magnifiquement, l'environnaient, attentifs pour le servir au moindre signal qu'il donnait. On n'avait point épargné les essences les plus exquises, ni les parfums les plus délicats. La table était servie à proportion. Damoclès nageait dans la joie, et se regardait comme l'homme du monde le plus heureux. Il aperçoit malheureusement, en levant les yeux, la pointe d'une épée suspendue sur sa tête, et qui ne tenait au plancher qu'avec un crin de cheval. Dans le moment même, une sueur froide le saisit : tout disparaît à ses yeux ; il ne voit que l'épée, et ne sent que son danger. Pénétré de frayeur, il demande qu'on le laisse aller, et déclare qu'il ne veut plus être heureux. Image bien naïve de la vie d'un tyran! Celui dont nous parlons avait régné, comme je l'ai déjà dit, pendant l'espace de trente-huit ans.

CHAPITRE II.

Ce chapitre renferme l'histoire du second Denys, tyran de Syracuse, fils du premier, et celle de Dion, son proche parent.

[1] Cic. Tuscul. quæst. lib. 5, n. 61, 62.

§ I. — Denys le jeune succède à son père. Dion l'engage a faire venir Platon a la cour; merveilleux changement que sa présence y cause; conspiration des courtisans pour en prévenir les suites.

Denys l'ancien eut pour successeur[1] un de ses fils qui porta le même nom que lui, et que l'on appelle ordinairement Denys le jeune. Après lui avoir fait des funérailles magnifiques[2], il assembla le peuple, et le pria d'avoir pour lui les mêmes bontés qu'il avait témoignées à son père. Il était bien éloigné de son caractère[3] : car autant que le premier Denys avait été vif et entreprenant, autant celui-ci était-il paisible et tranquille; ce qui n'aurait pas été un malheur pour son peuple, si cette douceur et cette tranquillité avaient été l'effet d'un esprit sage et modéré, non d'une paresse et d'une nonchalance naturelles.

On est étonné de voir Denys le jeune recueillir paisiblement, après la mort de son père, la succession à la tyrannie comme un patrimoine héréditaire, malgré la pente naturelle aux Syracusains pour la liberté, réveillée par une occasion si favorable, et malgré la faiblesse d'un jeune prince sans mérite connu et sans expérience. Il paraît que les dernières années de Denys l'ancien, qui s'appliqua, sur la fin de sa vie, à faire goûter à ses sujets les douceurs du gouvernement, les avaient en quelque sorte réconciliés avec la tyrannie, surtout depuis que, par ses grands exploits sur terre et sur mer, il s'était acquis à lui-même une grande renommée, et avait infiniment relevé la gloire de l'empire de Syracuse, qu'il avait su rendre formidable à Carthage même, aussi bien qu'aux plus puissants peuples de l'Italie et de la Grèce. D'ailleurs ils avaient lieu de craindre que, si l'on entreprenait de changer de gouvernement, les suites funestes d'une guerre civile ne leur fissent perdre tous ces avantages; au lieu que le caractère doux et humain du jeune Denys ne leur montrait dans l'avenir que de favorables espérances. Il monta donc tranquillement sur le trône de son père.

[1] An. M. 3632; av. J. C. 372.
[2] Diod. lib. 15, pag. 385.
[3] Diod. lib. 16, pag. 410.

On a vu quelque chose de semblable en Angleterre. Le fameux Cromwell mourut aussi paisiblement dans son lit qu'aurait fait le meilleur prince, et son corps fut enseveli avec les mêmes honneurs et la même pompe que ceux des rois légitimes. Les Anglais élevèrent Richard, son fils, à la dignité de protecteur; et ils lui demeurèrent aussi soumis qu'ils l'avaient été au père, quoiqu'il n'eût aucune de ses grandes qualités.

Dion[1], le plus brave aussi bien que le plus sage des Syracusains, et qui était beau-frère du jeune Denys, aurait pu lui être d'un grand secours, s'il avait su profiter de ses avis. A la première assemblée que tous les amis du prince tinrent chez le jeune Denys, Dion parla avec tant de sens de ce qui était utile et expédient dans la conjoncture où l'on se trouvait, qu'il fit voir qu'en prudence tous les autres n'étaient auprès de lui que des enfants, et qu'en franchise et liberté de parler ils n'étaient que de vils esclaves de la tyrannie, lâchement occupés de l'unique soin de plaire au prince. Mais ce qui les surprit et les étonna plus que tout, c'est que Dion, voyant tous ces courtisans saisis de crainte à la vue de l'orage déjà formé du côté de Carthage et prêt à fondre sur la Sicile, eut le courage de promettre que, si Denys voulait avoir la paix, il s'embarquerait dans le moment, irait en Afrique, et conjurerait cette tempête à sa satisfaction; et que, s'il aimait mieux faire la guerre, il lui fournirait et entretiendrait à ses dépens cinquante galères à trois rangs tout équipées.

Le jeune Denys, admirant et élevant jusqu'aux nues une magnanimité si généreuse, lui témoigna beaucoup de reconnaissance de son affection et de sa bonne volonté; mais les courtisans, qui regardaient la magnificence de Dion comme un reproche pour eux, et sa grande puissance comme une diminution de la leur, tirèrent d'abord de là un prétexte de le calomnier, et n'épargnèrent aucun des discours qui pouvaient le plus aigrir contre lui le jeune prince. Ils lui faisaient entendre qu'en se rendant fort sur mer il s'ouvrait un chemin à la tyrannie; et qu'avec ses vaisseaux il pensait à transporter toute la puissance aux fils d'Aristomaque, qui étaient ses neveux.

[1] Plut. in Dion. pag. 960, 961.

Mais ce qui les indisposait le plus contre Dion, c'est la vie qu'il menait, qui était une censure perpétuelle de la leur; car ces courtisans, s'étant d'abord emparés de l'esprit du jeune tyran, qui avait été très-mal élevé, ne pensaient qu'à lui fournir sans cesse de nouveaux amusements, le tenant toujours occupé à des festins, abandonné à des femmes, et livré à tous les autres plaisirs les plus honteux[1]. Dès le commencement de son règne, il fit des débauches qui duraient des trois mois entiers; et pendant tout ce temps-là son palais, fermé à tout ce qu'il y avait de gens sages, était plein d'ivrognes; et tout retentissait du bruit de farces et de plaisanteries obscènes, de chansons impudiques, de danses, de mascarades et de toutes sortes de dissolutions. Il n'y avait donc rien de si importun pour eux, comme on le peut penser, ni qui leur fût tant à charge, que la présence de Dion, qui ne donnait dans aucun de ces plaisirs. C'est pourquoi, prêtant à ses vertus les couleurs les plus apparentes du vice, ils trouvèrent le moyen de le calomnier auprès du prince, et de faire passer sa gravité pour arrogance et sa liberté de parler pour une insolence séditieuse. S'il voulait donner quelques sages conseils, on le traitait de sévère pédagogue, qui s'ingérait mal à propos de faire des leçons et des reproches au prince; et, s'il refusait de faire la débauche avec les autres, c'était, disait-on, un misanthrope et un atrabilaire, qui du haut de sa vertu méprisait tous les autres, et s'érigeait en censeur du genre humain.

Aussi faut-il avouer qu'il avait naturellement dans l'air et dans les manières quelque chose d'austère et de dur, qui sentait la hauteur, et qui était capable de rebuter non-seulement un jeune prince nourri continuellement de flatteries et de complaisances, mais les meilleurs même de ses amis, et ceux qui lui étaient le plus fortement attachés. Pleins d'admiration pour sa droiture, sa fermeté et sa noblesse de penser, ils lui représentaient que, pour un homme d'état qui a besoin de savoir manier les esprits pour les conduire à son but, il avait dans l'humeur quelque chose de trop rude et de trop sauvage. Platon, dans la suite, travailla à le corriger de ce défaut, en le

[1] Athen. lib. 10, pag. 435.

liant particulièrement avec un philosophe qui avait du jeu et de l'agrément dans l'esprit, et qui était fort propre à lui inspirer des manières douces et insinuantes[1]. Il l'en fit aussi souvenir dans une lettre qu'il lui écrivit, où il lui parle ainsi : « Faites réflexion, je vous prie, « qu'on trouve que vous manquez de douceur « et d'affabilité ; et mettez-vous bien dans l'es- « prit que le moyen le plus sûr de faire réus- « sir les affaires, c'est de se rendre agréable à « ceux avec qui l'on a à traiter. La fierté « écarte le monde [2], et réduit un homme à la « solitude. » Malgré ce défaut, il ne laissait pas d'être fort considéré à la cour, où la supériorité de ses lumières et un mérite trauscendant le rendaient absolument nécessaire, surtout dans un temps où l'état était menacé de grands orages.

Comme il croyait que tous les vices du jeune Denys[3] venaient de la mauvaise éducation qu'il avait eue, et de la profonde ignorance où il était de ses devoirs, il sentit bien que le premier pas qu'il y avait à faire était de le lier, s'il était possible, avec des hommes d'esprit dont la conversation solide, mais agréable, pût l'instruire en le divertissant ; car ce prince, par lui-même, n'avait point un mauvais fouds.

La suite fera voir que Denys le jeune avait de la disposition pour le bien et pour la vertu. Il ne manquait pas de goût et d'ouverture pour les arts et pour les sciences. Il savait faire cas du mérite et des talents qui distinguent les hommes. Il aimait la conversation des gens habiles ; et par le commerce qu'il eut avec eux il se rendit capable des connaissances les plus élevées. Il vint jusqu'à familiariser le trône avec des sciences qui ne sont pas en possession d'en approcher de si près ; et, en les rendant de la sorte comme ses favorites, il les enhardit, et, par une protection qui leur tenait lieu de lettres de uoblesse, il les mit en honneur. Il u'était pas inseusible non plus aux douceurs de l'amitié. Dans l'intérieur de sa maison, il était bon parent et bon maître, et il se faisait aimer de ceux qui l'approchaient. Sou naturel ne le portait point à la violence, ni à la cruauté ; et l'on peut dire qu'il était tyran par succession et par héritage plutôt que par goût et par inclination.

Tout cela montre qu'on aurait pu faire de lui uu assez bon prince, si d'abord on avait pris soin de cultiver les heureuses dispositions qu'il avait apportées en naissant. Mais son père, à qui tout mérite, jusque dans ses enfants mêmes, faisait ombrage, s'était appliqué à étouffer en lui toute semence de bien, tout sentiment de noblesse et d'élévation, par une éducation basse et obscure, afin que, dans la suite, il ne pût rien entreprendre contre lui. Il s'agissait donc de lui trouver un homme du caractère que j'ai marqué, ou plutôt de lui inspirer à lui-même le désir de le chercher.

C'est à quoi Dion travailla avec une merveilleuse dextérité. Il lui parlait souvent de Platon, le plus habile et le plus illustre des philosophes, dont il avait connu le mérite par lui-même, et à qui il était redevable de ce qu'il savait. Il faisait valoir la beauté de sou génie, l'étendue de ses connaissances, la douceur de son caractère, l'agrément de sa conversation : surtout il le lui représentait comme l'homme du monde le plus capable de le former dans l'art de régner, d'où dépendait son propre bonheur et celui des peuples. Il lui faisait entendre que ses sujets gouvernés désormais avec douceur, comme une famille est gouvernée par un bon père, rendraient volontairement à sa modération et à sa justice les devoirs qu'ils ne rendaient que malgré eux à la force et à la violence, et que par là il deviendrait de tyran un roi juste, à qui tout se soumettrait par amour.

Il est incroyable combien ces discours, jetés de temps en temps dans la conversation comme par hasard, sans affectation, et sans qu'il parût de dessein prémédité, allumèrent dans l'esprit du jeune prince un désir ardent de connaître Platon et de l'entretenir. Il lui écrivit des lettres également pressantes et obligeautes. Il dépêcha à Athènes courriers sur courriers pour hâter sou voyage. Platon, qui en crai-

[1] Plat. Epist. 4.

[2] Ἡ δ' αὐθάδεια, ἐρημίᾳ ξύνοικος. M. Dacier traduit ainsi ces mots : *La fierté est toujours compagne de la solitude*. J'ai montré ailleurs en quoi cette version était vicieuse. *Manière d'enseigner*.

[3] Plut. in Dion. pag. 962. — Plat. Epist. 7, pag. 327, 328.

gnait les sailes et qui n'en espérait pas beaucoup de fruit, traînait l'affaire en longueur, et, sans refuser absolument, il faisait assez sentir qu'il aurait de la peine à se déterminer. Les obstacles et les difficultés qu'on opposait à la demande du jeune prince, loin de le rebuter, ne servirent, comme il arrive ordinairement, qu'à enflammer ses désirs. Les philosophes pythagoriciens, établis dans la grande Grèce en Italie, joignirent leurs prières aux siennes et à celles de Dion, qui de son côté redoubla ses instances, et employa les raisons les plus fortes pour vaincre la répugnance de Platon. « Il s'agit, lui disait-il, non d'un simple par« ticulier, mais d'un prince puissant, dont le « changement entraînera celui de tous ses « états, et vous en connaissez l'étendue. C'est « lui-même qui fait toutes les avances, qui « vous presse et vous sollicite de venir à son « secours, et qui emploie auprès de vous le cré« dit de tous vos amis. Quelle conjoncture plus « favorable pouvons-nous attendre que celle que « la divine Providence nous offre? Ne crai« gnez-vous point que vos délais ne donnent aux « flatteurs qui environnent le jeune prince le « temps de l'attirer à eux et de le faire chan« ger de résolution? Quels reproches auriez« vous à vous faire, et quel déshonneur même « serait-ce pour la philosophie, si l'on disait « un jour que Platon, pouvant, par les con« seils qu'il aurait donnés à Denys, établir « dans la Sicile un gouvernement sage et mo« déré, l'a replongée dans tous les maux de « la tyrannie par la crainte d'essuyer les fati« gues d'un voyage, ou par je ne sais quelles « autres difficultés imaginaires! »

Platon ne put résister à de si vives sollicitations [1]. Vaincu par la considération de ce qu'il se devait à lui-même, comme il nous l'apprend dans ses écrits, et pour ne pas donner aux hommes un prétexte de lui reprocher qu'il n'était philosophe qu'en paroles, et que jamais il n'avait mis la main à l'œuvre pour paraître tel par ses actions, et d'ailleurs envisageant le grand bien que son voyage pourrait procurer à la Sicile, il se laissa persuader.

Les flatteurs, qui étaient à la cour de Denys, effrayés de la résolution qu'il avait prise malgré leurs remontrances, et redoutant la présence de Platon, dont ils prévoyaient toutes les suites, se liguèrent ensemble contre lui comme contre un ennemi commun. Ils jugeaient bien que, si, selon les maximes du nouveau gouvernement, tout se réduisait au vrai mérite, et qu'il n'y eût plus de bienfaits à attendre de la part du prince que pour les services rendus à l'état, ils n'auraient plus de part à la faveur, et ne feraient que se morfondre à la cour. Ainsi ils dressèrent une forte batterie pour empêcher l'effet du voyage, qu'ils ne pouvaient traverser : ce fut d'engager le prince à rappeler d'exil Philiste, non-seulement homme de guerre, mais grand historien, très-éloquent, fort versé dans les lettres, et zélé partisan de la tyrannie, pour avoir en lui un contre-poids capable de contre-balancer Platon et toute sa philosophie. Exilé par le vieux Denys pour quelque mécontentement personnel, il s'était retiré dans la ville d'Adria; et l'on croit qu'il y composa la plus grande partie de ses écrits. Il avait fait l'histoire d'Égypte en douze livres [1], celle de Sicile en onze, et celle de Denys le tyran en six. Il ne nous est rien resté de tous ces ouvrages. Cicéron lui donne de grands éloges [2], jusqu'à dire qu'il était un petit Thucydide, *pene pusillus Thucydides*, pour faire entendre qu'il l'imitait et qu'il en approchait. Il fut donc rappelé. En même temps les courtisans adressèrent à Denys des plaintes contre Dion, l'accusant d'avoir eu des conférences avec Théodote et Héraclide, ennemis secrets du prince, pour chercher avec eux les moyens de détruire la tyrannie.

Les affaires étaient en cet état, quand Platon arriva en Sicile [3]. Il y fut reçu avec des caresses infinies et avec les plus grands honneurs. A la descente de sa galère, il trouva un des chars du prince, attelé et paré magnifiquement. Le tyran offrit un sacrifice comme pour

[1] Plut. in Dion. pag. 962.

[1] Diod. lib. 13, pag. 222.

[2] « Hunc (Thucydidem) consecutus est Syracusius « Philistus; qui quum Dionysii tyranni familiarissimus « esset, otium suum consumpsit in historiâ scribendâ, « maximèque Thucydidem est, sicut mihi videtur, imi« tatus. » (Cic. *de Orat*. lib. 2 n. 57.)

« Siculus ille, creber, acutus, brevis, pene pusillus « Thucydides. » (Id. *Epist*. 13 *ad Q. frat*. lib. 2.)

[3] Plut. in Dion. pag. 963, 961.

un très-grand bonheur qui lui était arrivé. Il ne se trompait pas : un homme sage et capable de donner de bons conseils à un prince, est un trésor précieux et inestimable pour tout un royaume ; mais il est rare qu'on en connaisse le prix, et encore plus rare qu'on en fasse l'usage qu'on devrait.

Platon trouva les plus heureuses dispositions du monde dans le jeune Denys, qui se livra sans réserve à ses leçons et à ses conseils; mais, comme il avait lui-même infiniment profité des avis et des exemples de Socrate, son maître, le plus habile homme qu'ait eu le paganisme pour faire goûter la vérité, il eut soin de manier l'esprit du jeune tyran avec une adresse merveilleuse, évitant de heurter de front ses passions, travaillant à gagner sa confiance par des manières douces et insinuantes, et surtout s'étudiant à lui rendre la vertu aimable pour la rendre en même temps victorieuse du vice, qui ne retient les hommes dans ses liens qu'à force d'attraits, de douceurs et de délices.

Le changement fut prompt et étonnant. Le jeune prince, plongé jusque-là dans l'oisiveté, dans la mollesse et dans l'ignorance de tous ses devoirs, qui en est une suite inévitable, sortant comme d'un sommeil léthargique, commença à ouvrir les yeux, à entrevoir la beauté de la vertu, à goûter les douceurs et les charmes d'une conversation également solide et agréable ; et il se livra avec autant d'empressement au désir d'apprendre et de s'instruire, qu'il en avait eu auparavant d'éloignement et d'horreur. La cour, qui est le singe des princes et qui suit en tout leurs inclinations, entra dans les mêmes sentiments. Toutes les salles du palais, comme autant d'écoles de géométrie, étaient pleines de la poussière dont les géomètres se servent pour tracer leurs figures et en très-peu de temps l'étude de la philosophie et des plus hautes sciences devint le goût dominant et général.

Le grand fruit de ces études, par rapport à un prince, n'est pas seulement de lui remplir l'esprit d'une infinité de connaissances très-curieuses, très-utiles et souvent très-nécessaires, mais encore plus de le retirer de l'oisiveté, de l'indolence, et des vains amusements de la cour ; de l'accoutumer à une vie appliquée et sérieuse ; de lui faire naître le désir de s'instruire des devoirs de la royauté, et de connaître ceux qui ont excellé dans l'art de régner ; en un mot, de le mettre en état de gouverner par lui-même, et de voir tout par ses propres yeux, c'est-à-dire d'être véritablement roi. Mais c'est à quoi les courtisans et les flatteurs s'opposèrent de concert, comme cela arrive ordinairement.

Ils furent sérieusement effrayés d'un mot qui échappa à Denys, et qui montrait quelle impression avaient déjà faite sur son esprit les discours qu'on lui avait tenus sur le bonheur d'un roi qui est aimé tendrement de ses sujets comme un père, et sur la vie malheureuse d'un tyran qui en est haï et détesté. Quelques jours après l'arrivée de Platon, échut le temps d'un sacrifice solennel que l'on faisait tous les ans dans le palais pour la prospérité du prince. Là, le héraut ayant prononcé à haute voix, selon la coutume, cette prière : *qu'il plût aux dieux de maintenir longtemps la tyrannie et de conserver le tyran*, Denys, qui était tout proche, et à qui ces noms commençaient à devenir odieux, lui dit tout haut : *Ne cesseras-tu point de me maudire?* Cette parole alarma infiniment Philiste et son parti. Ils jugèrent de là que le temps et une longue habitude rendraient invincible et insurmontable le pouvoir de Platon sur l'esprit de Denys, puisque un commerce de peu de jours avait déjà changé entièrement l'esprit de ce jeune prince. Ils songèrent donc à dresser contre lui des machines encore plus fortes qu'auparavant.

Ils commencèrent par jeter du ridicule sur la vie retirée qu'on faisait mener à Denys, et sur les études auxquelles on l'appliquait, comme s'il se fût agi d'en faire un philosophe. Ils allèrent plus loin, et travaillèrent de concert à lui rendre suspect et même odieux le zèle de Dion et de Platon, en les lui représentant comme d'incommodes censeurs et d'impérieux pédagogues [1], qui prenaient sur lui une autorité qui ne convenait ni à son âge ni à son rang. Il n'est pas étonnant [2] qu'un jeune

[1] « Tristes et supercilíosos alienæ vitæ censores, publi-« cos pædagogos. » (SENEC. *Epist* 123.)

[2] « Vix artibus honestis pudor retinetur, nedum inter « certamina vitiorum pudicitia aut modestia, aut quid-

prince comme Denys, qui, avec le plus excellent naturel et au milieu des meilleurs exemples, aurait eu bien de la peine à se soutenir, ait enfin succombé à une tentation si délicate dans une cour infectée depuis longtemps, où il n'y avait d'émulation que pour le vice, et où il était environné d'une troupe de flatteurs qui ne cessaient de le louer et de lui applaudir en tout.

Le principal soin des courtisans fut de décrier la personne et la conduite de Dion même, non plus séparément ni en secret, mais tous ensemble et à découvert. Ils disaient hautement, et à quiconque voulait l'entendre, que c'était une chose toute visible qu'il se servait de l'éloquence de Platon pour enchanter et pour ensorceler Denys, afin que, ce prince venant à quitter volontairement le trône, il s'en saisît et y établît les enfants d'Aristomaque, qui étaient ses neveux. Ils répandaient publiquement qu'il était bien fâcheux de voir que les Athéniens, étant venus autrefois en Sicile avec de grandes forces et par terre et par mer, y avaient tous péri sans avoir pu prendre Syracuse, et que maintenant avec un tel sophiste ils vinssent à bout de détruire la tyrannie de Denys, en persuadant à ce prince de casser les dix mille étrangers qui composaient sa garde, de se défaire des quatre cents galères qu'il tenait toujours armées, de congédier les dix mille hommes de cheval, et de réformer la plus grande partie de son infanterie, pour aller chercher dans l'Académie (c'était le lieu où Platon tenait ses assemblées) un prétendu souverain bien qu'on n'expliquait point, et pour se rendre heureux en idée par l'étude de la géométrie, en abandonnant à Dion et à ses neveux une félicité réelle et solide, qui consiste dans la domination, dans les richesses, dans le luxe et dans les plaisirs.

§ II. — Exil de Dion. Peu de temps après, Platon quitte la cour, et retourne en Grèce. Dion s'y fait admirer par tous les savants. Troisième voyage de Platon à Syracuse.

Les courtisans attentifs à profiter de tous les moments favorables, obsédaient sans cesse le jeune prince; et, couvrant leur secret dessein d'une apparence de zèle pour ses intérêts, et d'une modération affectée à l'égard de Dion, ils ne se lassaient point de l'exhorter à prendre de sages mesures pour mettre son trône et sa vie en sûreté. Tous ces discours produisirent d'abord dans l'esprit de Denys de violents soupçons contre Dion, qui dégénérèrent bientôt en une furieuse colère, et éclatèrent par une rupture ouverte. On apporta secrètement à Denys des lettres que Dion écrivait aux ambassadeurs de Carthage, dans lesquelles il leur mandait que, *quand ils voudraient traiter de paix avec Denys ils ne fissent point leurs conférences qu'il n'y fût présent, parce qu'il leur aiderait à faire leur traité plus ferme et plus solide*. Denys lut ces lettres à Philiste; et, ayant concerté avec lui ce qu'il devait faire, il amusa et trompa Dion par les dehors d'une feinte réconciliation, le mena seul au-dessous de la citadelle sur le bord de la mer, lui montra ses lettres [1], et l'accusa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut se justifier [2], mais il refusa de l'entendre; et à l'heure même il le fit monter sur un brigantin, et ordonna aux matelots de le mener sur les côtes d'Italie, et de l'y laisser. Dion, aussitôt après, fit voile de là au Péloponnèse.

Un traitement si dur et si injuste [3] ne pouvait pas manquer de faire un grand éclat, et de révolter toute la ville, surtout le bruit s'étant répandu, quoique sans fondement, qu'on avait fait mourir Platon. Denys, qui en craignait les suites [4], s'appliqua à adoucir les esprits et à étouffer les plaintes. Il donna aux parents de Dion deux vaisseaux, afin qu'ils y chargeassent toutes ses richesses et toute sa maison, car il avait un équipage de roi, et qu'ils l'allassent trouver dans le Péloponnèse.

Dès que Dion fut parti, Denys fit changer de logement à Platon, et le fit passer dans la citadelle, en apparence pour lui faire honneur, mais en effet pour s'assurer de sa personne, et pour l'empêcher d'aller joindre Dion. Sa

« quam probi moris servaretur. » (Tacit. *Annal.* lib. 4, cap. 115.)

[1] Diod. lib. 16, pag. 410.
[2] [Plutarch. in Dion. § 14.)
[3] Plut. pag. 961.
[4] Plat. epist. 7 [pag. 329].

vue aussi, en l'approchant de lui, pouvait être de se mettre en état de l'entendre plus souvent et plus commodément; car, charmé par la douceur de sa conversation, et cherchant lui-même à lui plaire en tout et à s'en faire aimer, il avait conçu pour lui une estime, ou plutôt une passion qui allait jusqu'à la jalousie, mais une jalousie violente, qui ne pouvait souffrir ni compagnon ni rival. Il voulait le posséder tout seul, régner seul dans son esprit et dans son cœur, en être seul estimé et aimé. Il paraissait disposé à lui céder tous ses trésors et toute son autorité, s'il voulait l'aimer plus que Dion, et ne pas préférer l'amitié de Dion à la sienne. Plutarque a raison d'appeler cet amour *un amour tyrannique* [1]. Platon avait beaucoup à souffrir, car cette passion avait tous les symptômes de la jalousie la plus marquée [2]; tantôt c'étaient des marques d'amitié, des caresses, et une effusion de cœur sans borne et sans fin; tantôt des reproches, des menaces et des emportements furieux; bientôt après des repentirs, des larmes, et d'humbles prières pour obtenir son pardon.

Dans ce temps-là il survint, fort à propos pour Platon, une guerre qui obligea Denys à le renvoyer, à lui rendre sa liberté. A son départ, il voulut le combler de présents, que Platon refusa, se contentant de la promesse qu'il lui fit de rappeler Dion, le printemps suivant; mais il ne tint pas sa promesse, et lui envoya seulement ses revenus, priant Platon, dans ses lettres, de l'excuser s'il avait manqué au temps préfix, et d'en accuser la guerre seule. Il lui donna sa parole qu'aussitôt que la paix serait conclue, il ferait revenir Dion, à condition pourtant qu'il se tiendrait en repos, qu'il ne se mêlerait de rien, et qu'il ne le décrierait point dans l'esprit des Grecs.

Platon, s'en retournant en Grèce, passa à Olympie pour voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers considérables. Il mangeait avec eux, passait avec eux les journées entières, et vivait d'une manière très-simple et très-commune, sans jamais leur parler ni de Socrate ni de l'Académie, et sans leur faire connaître de lui autre chose sinon qu'il s'appelait Platon. Ces étrangers étaient ravis d'avoir trouvé un homme si doux et si sociable; mais comme il ne parlait que de choses fort ordinaires, ils ne crurent jamais que ce fût ce philosophe dont la réputation faisait tant de bruit. Les jeux finis, ils allèrent avec lui à Athènes, où il les logea. Ils n'y furent pas plutôt, qu'ils le prièrent de les mener voir ce fameux philosophe qui portait même nom que lui, et qui était disciple de Socrate. Platon leur dit en souriant que c'était lui-même; et ces étrangers, surpris d'avoir possédé un si riche trésor sans le connaître, se surent mauvais gré à eux-mêmes, et se firent de secrets reproches de n'avoir pas discerné tout le mérite de ce grand homme à travers les voiles de la simplicité et de la modestie dont il le couvrait, et l'en admirèrent encore davantage.

Le temps que Dion passa à Athènes ne lui fut pas inutile [1]; il l'employa principalement à l'étude de la philosophie, pour laquelle il avait un grand goût, et qui était devenue sa passion. Il sut pourtant [2], ce qui n'est pas aisé, la renfermer dans de justes bornes, et il ne s'y livra jamais au dépens de son devoir. Ce fut pour lors que Platon le lia d'une amitié particulière avec Speusippe, son neveu, qui, joignant à la gravité d'un philosophe les manières aisées et insinuantes d'un homme de cour, savait mêler agréablement les jeux et les plaisirs honnêtes aux occupations les plus sérieuses, et qui, par ce caractère assez rare dans un savant, était plus propre que personne à adoucir ce qu'il y avait de trop austère dans l'humeur de Dion.

Pendant que Dion était à Athènes, le tour de Platon vint de donner des jeux et de faire représenter des tragédies à la fête de Bacchus; ce qui se faisait avec beaucoup de magnificence et à grands frais, par l'émulation extraordinaire qui s'y était introduite. Dion fournit à toute la dépense; Platon, qui ne cherchait qu'à le faire paraître, ayant bien voulu lui

[1] Ἠράσθη τυραννικὸν ἔρωτα.

[2] In amore hæc omnia insunt vitia, injuriæ,
Suspiciones, inimicitiæ, induciæ,
Bellum, pax rursùm. (TERENT. in *Eunuch.*)
...... In amore hæc sunt mala, bellum,
Pax rursùm. (HORAT.)

[1] Plut. in Dion. pag. 964.

[2] « Retinuitque, quod est difficillimum, ex sapientiâ « modum. » (TACIT *in Agric.* n. 4.)

céder cet honneur, afin que sa magnificence le fit encore plus aimer et estimer à Athènes.

Dion visita aussi les autres villes de la Grèce, se trouvant à toutes les fêtes et à toutes les assemblées, et s'entretenant avec les plus excelleuts esprits et les plus profonds dans la politique. Ce n'était point par une fierté et une hauteur assez ordinaire aux personnes de son rang qu'il se distinguait dans les compagnies, mais au contraire par un air simple et modeste, et plus encore par la beauté de son génie, l'étendue de ses connaissances et la sagesse de ses réflexions. Toutes les villes lui rendirent de grands honneurs, jusque-là que les Lacédémoniens le déclarèrent citoyen de Sparte, sans se mettre en peine de la colère de Denys, quoique actuellement il leur donnât un secours très-utile dans la guerre qu'ils avaient contre les Thébains. Tant de marques d'estime et de distinction réveillèrent la jalousie du tyran : il cessa d'envoyer à Dion les revenus de ses terres, et les fit régir par ses propres receveurs.

Après que Denys eut fini la guerre [1] qu'il soutint en Sicile, dont l'histoire ne nous apprend aucune circonstance, il craignit que le traitement qu'il avait fait à Platon ne le décriât parmi les philosophes, et ne le fît passer pour leur ennemi. C'est pourquoi il fit venir à sa cour les plus savants hommes d'Italie, et il tenait dans son palais des assemblées où il s'efforçait, par une folle ambition, de les surpasser tous en éloquence et en profondeur de savoir, débitant mal à propos les discours qu'il avait retenus de Platon. Mais comme ces discours n'étaient que dans sa mémoire, et que le cœur n'en avait point été touché, la source en fut bientôt tarie. Alors il sentit ce qu'il avait perdu de n'avoir pas mieux profité du trésor de sagesse qu'il possédait chez lui, et de n'avoir pas écouté jusqu'au bout les admirables leçons du plus grand philosophe qui fût au monde.

Comme tout est violent et fougueux dans les tyrans, Denys se sentit saisi tout à coup d'une impatience démesurée de revoir Platon, et il mit tout en œuvre pour y réussir. Il obligea Architas et les autres philosophes pythagoriciens à lui écrire qu'il pouvait venir en toute sûreté, et à se rendre caution qu'on lui tiendrait toutes les paroles qu'on lui avait données. Ils envoyèrent de leur part Archidémus à Platon ; et Denys fit partir en même temps de son côté deux galères à trois rangs de rames, avec plusieurs de ses amis, pour obtenir de lui par leurs prières ce qu'il désirait. Il lui écrivit aussi des lettres de sa main, où il lui déclarait nettement que, s'il ne se laissait persuader de venir en Sicile, Dion ne devait rien attendre de lui ; au lieu que, s'il venait, il n'y avait rien qu'il ne fût disposé à faire en sa faveur.

Dion reçut par la même voie plusieurs lettres de sa femme et de sa sœur, qui le pressaient d'obtenir de Platon qu'il fît ce voyage, qu'il contentât l'impatience de Denys, et qu'il ne lui donnât point de nouveaux prétextes d'en user mal à son égard. Quelque répugnance qu'eût Platon pour ce voyage, il ne put résister à de si vives sollicitations ; et il se détermina à aller pour la troisième fois en Sicile, à l'âge de soixante-dix ans.

Son arrivée releva les espérances de tout le peuple, qui se flattait que sa sagesse vaincrait enfin la tyrannie ; et Denys en témoigna une joie qui ne se peut exprimer. Il le fit loger dans l'appartement des jardins, qui était le plus honorable ; et eut en lui tant de confiance, qu'il le laissait approcher à toute heure sans le fouiller, faveur qu'il n'accordait à aucun de ses meilleurs amis.

Après les premières caresses, Platon voulut entamer l'affaire de Dion, qui lui tenait fort au cœur, et qui était le principal motif de son voyage. Denys usa d'abord de remises ; ensuite ce ne furent que plaintes et brouilleries, qui n'éclataient point encore au dehors. Le tyran avait grand soin de les cacher, s'efforçant par toutes sortes d'autres honneurs, et par toutes les attentions et les complaisances possibles, de le détourner de l'amitié qu'il avait pour Dion. Platon, de son côté, dissimulait ; et, quoiqu'il fût extrêmement choqué d'un manque de parole si indigne, il ne le faisait pas sentir.

Comme ils en étaient en ces termes, et qu'ils pensaient que personne n'avait pénétré leur secret, Hélicon de Cyzique, un des amis particuliers de Platon, prédit qu'il y aurait, un

[1] Plat. epist. 7, pag. 338-340. — Plut. in Dion. pag. 964-966.

tel jour, une éclipse de soleil. Cette éclipse étant arrivée comme il l'avait dit, et à l'heure marquée, Denys en fut tellement surpris et émerveillé (preuve qu'il n'était pas grand philosophe), qu'il lui donna un talent[1]. Aristippe, badinant sur cette aventure avec les autres philosophes, dit qu'il avait aussi quelque chose à prédire de fort incroyable et de fort extraordinaire. Comme on le pressa de s'expliquer : « Je vous prédis, leur dit-il, « qu'avant qu'il soit peu, Denys et Platon, « qui vous paraissent si bien ensemble, se- « ront ennemis. »

En effet, Denys, las de se contraindre, fit vendre toutes les terres et tous les effets de Dion, et en retint l'argent. En même temps il fit quitter à Platon l'appartement des jardins, et le logea hors du château, au milieu de ses gardes qui le haïssaient de longue main, et qui cherchaient à le tuer, parce qu'il conseillait à Denys de renoncer à la tyrannie et de les casser pour vivre sans autre garde que l'amour de ses peuples. Platon reconnaît qu'il fut redevable de sa vie à l'amitié du tyran, qui arrêta la fureur des gardes.

Architas, célèbre philosophe pithagoricien, qui tenait le premier rang à Tarente, et y exerçait la première magistrature, n'eut pas plutôt appris le grand danger où était Platon, qu'il envoya promptement des ambassadeurs et une galère à trente rames pour redemander Platon à Denys, et pour le faire souvenir qu'il n'était venu à Syracuse que sur sa caution et sur celle de tous les philosophes pythagoriciens, qui lui avaient répondu qu'il n'avait rien à craindre; qu'ainsi il ne pouvait ni le retenir malgré lui, ni souffrir qu'on lui fit aucune insulte, sans manquer ouvertement à sa parole, et sans se décrier absolument dans l'esprit de tous les gens de bien. Ces justes remontrances réveillèrent un reste de pudeur dans l'âme du tyran, qui permit enfin à Platon de retourner en Grèce.

La philosophie et la sagesse partirent avec lui du palais[2]. A ces conversations aussi agréables qu'utiles, à ce goût empressé pour les arts et pour les sciences, à ces entretiens graves et judicieux d'une sage politique on vit succéder de vains discours[1], de frivoles amusements, et une stupide indolence, ennemie de tout ce qui était sérieux. La crapule et les débauches reprirent à la cour leur ancien empire, et la changèrent, d'école de vertu qu'elle avait été sous Platon, en vraie étable de Circé.

§ III. — Dion part pour délivrer Syracuse. Prompt et heureux succès de son entreprise. Horrible ingratitude des Syracusains. Bonté inouie de Dion à leur égard, et à l'égard de ses plus cruels ennemis. Sa mort.

Quand Platon eut quitté la Sicile[2], Denys ne garda plus de mesure, et maria sa sœur Arète, femme de Dion, à un de ses amis, nommé Timocrate. Un si indigne traitement fut comme le signal de la guerre. Dès ce moment, Dion résolut d'attaquer à forces ouvertes le tyran, et de se venger de toutes les injustices qu'on lui avait faites. Platon fit tout ce qu'il put pour le détourner de cette pensée; mais, voyant que ses efforts étaient inutiles, il lui prédit les malheurs qu'il allait causer, et lui déclara qu'il ne devait attendre de lui ni secours ni conseil : que, puisqu'il avait eu l'honneur d'être commensal de Denys, de loger dans son palais, et de participer aux mêmes sacrifices, il se souviendrait toujours des devoirs auxquels l'hospitalité l'engageait; et que, pour satisfaire d'ailleurs à l'amitié qu'il avait pour Dion, il demeurerait neutre, toujours prêt à faire les fonctions d'un bon médiateur pour les réconcilier, et toujours également opposé à leurs desseins quand ils chercheraient à se détruire.

Soit prudence ou reconnaissance, ou conviction que Dion ne pouvait légitimement entreprendre de détrôner Denys, Platon pensait ainsi. D'un autre côté, Speusippe et tous les autres amis de Dion l'exhortaient continuellement à aller affranchir la Sicile, qui lui tendait les bras, et qui le recevrait avec une extrême joie. Telle était véritablement la dis-

[1] Mille écus. — Un talent attique vaut 5 750 fr. E. B.

[2] Plut. in Moral. pag. 52.

[1] Τὸ ληρεῖν, ἀμουσία, λήθη, εὐήθεια.

[2] An. M. 3643; av. J. C. 361. — Plut. in Dion. pag. 966. 968.

position de Syracuse, que Speusippe, dans le séjour qu'il y avait fait avec Platon, avait reconnue par lui-même. Ce n'était qu'un cri de tout le monde, qui pressait et conjurait Dion de venir : qu'il ne se mît point en peine de ce qu'il n'avait ni vaisseaux, ni infanterie, ni cavalerie; qu'il montât seulement sur le premier vaisseau marchand qu'il trouverait, et qu'il vînt prêter sa personne et son nom aux Syracusains contre Denys.

Dion n'hésita plus à prendre ce parti, qui d'un certain côté dut lui coûter beaucoup. Depuis que Denys l'avait obligé de quitter Syracuse et la Sicile, il menait dans son exil la vie la plus agréable qu'il soit possible d'imaginer pour un homme qui a bien goûté une fois la douceur de l'étude : jouissant tranquillement de la conversation des philosophes; assistant à leurs disputes; brillant d'une manière toute particulière par la beauté de son génie et par la solidité de son jugement; parcourant les villes de la docte Grèce pour y voir et y entretenir l'élite des savants et des beaux esprits, et pour y consulter les plus habiles politiques; laissant partout des marques de sa libéralité et de sa magnificence; également aimé et respecté de tous ceux qui le connaissaient; et recevant, dans tous les lieux où il passait, des honneurs extraordinaires, qu'on rendait encore plus à son mérite qu'à sa naissance. C'est du milieu d'une vie si douce qu'il s'arracha pour aller secourir sa patrie, qui implorait sa protection, et pour la délivrer du joug de la tyrannie, sous lequel elle gémissait depuis longtemps.

Jamais peut-être entreprise ne fut ni formée avec tant de hardiesse, ni conduite avec tant de prudence. Dion commença à lever en secret des troupes étrangères, par des personnes interposées, pour mieux cacher son dessein. Un grand nombre de personnes considérables, et qui étaient à la tête des affaires, se joignirent à lui. Mais, ce qui est étonnant, de tous ceux que le tyran avait bannis, et qui n'étaient pas moins de mille, il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnèrent à cette expédition, tant la frayeur avait saisi les esprits. Le rendez-vous fut dans l'île de Zacynthe, où les troupes s'assemblèrent au nombre de près de huit cents hommes, mais tous éprouvés dans de grandes occasions, tous merveilleusement exercés et robustes, tous d'une audace et d'une expérience au-dessus des plus braves et des plus aguerris, et enfin très-capables d'enflammer le courage des soldats que Dion espérait trouver en Sicile, et de les porter à combattre avec toute la valeur que demandait une si noble entreprise.

Mais, quand il fut question de partir, et qu'on sut que cet armement était destiné contre la Sicile et contre Denys, car jusque-là on ne l'avait point encore déclaré, ils furent tous consternés, et se repentirent de s'être engagés dans une entreprise qu'ils ne pouvaient s'empêcher de regarder comme l'effet d'une témérité folle et insensée, qui dans un dernier désespoir croit devoir tout hasarder. Dion eut besoin ici de toute sa fermeté et de toute son éloquence pour ranimer le courage des troupes et pour dissiper leur crainte. Mais, après qu'il leur eut parlé, et que d'un ton assuré, quoique modeste, il leur eut fait entendre qu'il ne les menait point à cette expédition comme soldats, mais comme officiers, pour les mettre à la tête de tous les Syracusains et de tous les peuples de Sicile préparés à la révolte depuis longtemps, la consternation et le morne silence se changèrent en cris de joie et d'allégresse, et ils ne demandèrent plus qu'à partir.

Dion, ayant préparé un sacrifice magnifique pour l'offrir à Apollon, se mit à la tête de ses troupes armées de pied en cap, et marcha ainsi en procession vers le temple. Ensuite il fit un grand festin à toute sa troupe. A la fin du repas, après les libations et les prières solennelles, tout à coup la lune vint à s'éclipser. Dion, qui était bien instruit, rassura les soldats, que ce phénomène avait d'abord effrayés. Ils s'embarquèrent le lendemain sur deux vaisseaux de charge. Ils étaient suivis d'un troisième vaisseau qui n'était pas fort grand, et de deux barques à trente rames.

Qui aurait jamais cru, dit un historien[1], qu'un homme, avec deux vaisseaux de charge, eût osé attaquer un prince qui avait quatre cents navires[2] de guerre, cent mille hommes

[1] Diod. lib. 16, pag. 413.

[2] On a de la peine à comprendre comment les deux De-

de pied, dix mille chevaux, une aussi grande provision d'armes et de blé, et autant de richesses qu'il en fallait pour entretenir et pour soudoyer des troupes si nombreuses; qui, outre cela, était maître d'une des plus grandes et des plus fortes villes qu'il y eût alors; qui avait des ports, des arsenaux, des citadelles imprenables, et qui était soutenu et fortifié par un grand nombre d'alliés très-puissants? L'événement nous apprendra si la force et la puissance sont des chaînes de diamant pour lier un empire, comme le vieux Denys s'en était flatté, ou plutôt si la bonté, l'humanité, la justice des princes et l'amour des sujets, ne sont pas des liens infiniment plus forts et plus indissolubles.

Dion s'étant mis en mer avec sa petite troupe, ils naviguèrent douze jours par un vent faible et petit[1], et le treizième ils arrivèrent à Pachyne, qui est un cap de Sicile, éloigné de Syracuse d'environ douze ou quinze lieues. Dès qu'ils y eurent touché, le pilote cria qu'on descendit promptement à terre, craignant une violente bourrasque, si l'on s'éloignait de la côte. Mais Dion, qui craignait de faire sa descente si près des ennemis, et qui aimait mieux aborder plus loin, doubla le cap de Pachyne. Il ne l'eut pas plutôt passé, qu'il s'éleva une furieuse tempête, accompagnée de pluie, d'éclairs et de tonnerres, qui les poussa sur la côte orientale d'Afrique, où ils coururent grand risque d'être brisés sur la pointe des rochers. Heureusement pour eux, un vent du midi s'étant levé tout à coup, contre leur espérance, ils déployèrent toutes leurs voiles, et, après avoir fait leurs prières aux dieux, ils s'avancèrent en pleine mer pour gagner la Sicile. Ils coururent ainsi quatre jours fort légèrement, et le cinquième ils entrèrent dans le port de Minoa, petite ville de Sicile, et de la domination des Carthaginois, dont le commandant, nommé Synalus, était ami particulier et hôte de Dion. Ils y furent parfaitement bien reçus, et y seraient restés quelque temps pour se rafraîchir, et pour se délasser des rudes fatigues qu'ils avaient essuyées pendant la tempête, s'ils n'eussent appris que Denys se trouvait alors absent, et qu'il s'était embarqué peu de jours auparavant et avait pris la route d'Italie avec quatre-vingts vaisseaux. Les soldats demandèrent avec instance qu'on les fît partir sur-le-champ; et Dion, ayant prié Synalus de lui envoyer ses bagages quand il en serait temps, marcha droit à Syracuse.

A mesure qu'il s'avançait, sa troupe grossissait considérablement par le grand nombre de ceux qui venaient de tous côtés se joindre à lui. Le bruit de sa venue s'étant répandu promptement dans Syracuse, Timocrate, qui avait épousé la femme de Dion, sœur de Denys, et à qui il avait laissé le commandement de la ville en son absence, lui dépêcha un courrier en Italie, avec des lettres qui lui apprenaient l'arrivée de Dion. Mais ce courrier, près d'arriver, se trouva si fatigué, ayant couru une bonne partie de la nuit, qu'il fut forcé de s'arrêter pour dormir quelques moments. Cependant un loup, attiré par l'odeur d'un morceau de chair qu'il avait attaché à son sac, accourut, et emporta la chair et le sac où étaient les lettres. Ainsi Denys ne put apprendre que tard et par d'autres la nouvelle de l'arrivée de Dion.

Quand celui-ci fut près de l'Anape, qui n'est qu'à une demi-lieue de la ville, il fit halte, offrit un sacrifice sur le bord de la rivière, et adressa ses prières au soleil levant. Tous ceux qui étaient présents, voyant Dion couronné d'un chapeau de fleurs qu'il avait pris à cause du sacrifice, se couronnèrent aussi en même temps, comme animés par un seul et même esprit. Il n'avait pas avec lui moins de cinq mille hommes de ceux qui l'avaient joint dans sa marche. Il s'avance avec eux vers la ville. Les plus considérables des habitants qui y étaient restés vont au-devant de lui, vêtus de

nys ont pu entretenir de si grandes forces de terre et de mer, leur domaine ne s'étendant que sur une partie de la Sicile, et par conséquent étant renfermé dans des bornes fort étroites. Il est vrai que Syracuse était une ville que le commerce avait rendue fort riche et fort opulente. Ces deux princes tiraient sans doute de grosses contributions des villes qui étaient de leur dépendance, soit dans la Sicile, soit dans l'Italie. Mais on ne comprend pas aisément comment tout cela a pu suffire aux dépenses énormes que faisait Denys l'ancien pour équiper de grandes flottes, pour lever et entretenir de nombreuses armées, pour construire de magnifiques bâtiments. Il serait à souhaiter que les historiens nous donnassent plus de lumières sur cet article.

[1] Plut in Dion pag. 968-972. — Diod. lib. 16, pag. 414-417.

celles robes blanches, pour le recevoir aux portes. Dans le même temps le peuple alla se jeter sur les amis du tyran, et enlever ceux qui faisaient le métier d'espions et de délateurs, *gens maudits, ennemis des dieux et des hommes*[1], dit Plutarque, qui couraient journellement la ville, et, se mêlant avec les citoyens, s'ingéraient dans toutes leurs affaires, et rapportaient au tyran ce qu'ils avaient dit et ce qu'ils avaient pensé, et souvent ce qu'ils n'avaient ni pensé ni dit. Ceux-là furent les premières victimes de la fureur du peuple; on les assomma sur l'heure à coups de bâton. Timocrate, n'ayant pu se jeter dans la citadelle, prit un cheval et sortit de la ville.

Dans ce moment, Dion parut à la vue des murailles. Il marchait à la tête de ses troupes, magnifiquement armé, ayant d'un côté son frère Mégaclès, et de l'autre l'Athénien Callippe, tous deux couronnés de chapeaux de fleurs. Après lui marchaient cent soldats étrangers très-bien faits, qu'il avait choisis pour ses gardes. Les autres suivaient en bel ordre de bataille, conduits par leurs capitaines et par leurs officiers. Les Syracusains les voyaient avec une satisfaction merveilleuse, et les recevaient comme une procession sacrée, que les dieux mêmes voyaient avec plaisir, et qui leur ramenait la démocratie et la liberté quarante-huit ans après qu'elles avaient été bannies de leur ville.

Après que Dion fut entré, il fit sonner les trompettes pour apaiser le tumulte et le bruit; et, dès qu'on eut fait silence, il fit publier par un héraut *que Dion et Mégaclès, venus pour abolir la tyrannie, affranchissaient les Syracusains et tous les peuples de la Sicile du joug du tyran*. Et, voulant haranguer lui-même le peuple, il monta au haut de la ville par le quartier de l'Achradine. Partout où il passait, les Syracusains avaient dressé, des deux côtés des rues, des tables et des coupes, et préparé des victimes; et à mesure qu'il passait devant leurs maisons, ils jetaient sur lui toutes sortes de fleurs, et lui adressaient leurs vœux et leurs prières comme à un dieu. Telle a été la source de l'idolâtrie, qui rendait des honneurs divins à ceux qui avaient fait de grands biens aux peuples. Et en est-il un qui leur soit plus doux et plus cher que la liberté? Au pied de la citadelle, et au-dessous du lieu appelé *Pentapyle*, il y avait une horloge solaire fort élevée que Denys avait fait bâtir. Dion y monta, harangua de là le peuple répandu tout autour, et l'exhorta à faire tous ses efforts pour recouvrer et pour conserver sa liberté. Les Syracusains, ravis de l'entendre, et voulant lui marquer leur reconnaissance et leur affection, l'élurent, lui et son frère, capitaines généraux avec une autorité souveraine, et, de leur consentement et à leur prière même, ils leur joignirent vingt des citoyens les plus considérables, dont la moitié était de ceux qui, ayant été chassés par le tyran, étaient revenus avec Dion.

Ensuite, ayant pris le château d'Épipole, il délivra tous les citoyens qui y étaient prisonniers, et l'environna de bonnes murailles. Sept jours après, Denys arriva d'Italie, et entra par mer dans la citadelle. Le même jour un grand nombre de chariots apportèrent à Dion les armes qu'il avait laissées à Synalus, et d'abord il les distribua aux citoyens qui n'en avaient point. Tous les autres s'armèrent et s'équipèrent le mieux qu'ils purent, se montrant tous pleins d'ardeur et de bonne volonté.

Denys commença par envoyer des ambassadeurs à Dion et aux Syracusains. Ils firent des propositions qui paraissaient fort avantageuses. La réponse fut qu'avant tout il fallait abdiquer la tyrannie. Denys ne s'en montra pas éloigné. On en vint à des entrevues et à des pourparlers. Ce n'était qu'une feinte: il cherchait à gagner du temps, et à ralentir l'ardeur des Syracusains par l'espérance d'un accommodement. En effet, ayant retenu et fait prisonniers les députés qu'on lui envoyait pour négocier, il attaqua tout d'un coup avec une grande partie de ses troupes le mur dont les Syracusains avaient environné la citadelle, et y fit plusieurs brèches. Une attaque si vive, à laquelle ceux-ci ne s'attendaient point, jeta le trouble et la confusion parmi leurs soldats, qui prirent aussitôt la fuite. Dion fit de vains efforts pour les arrêter. Il crut que l'exemple serait plus efficace que les discours, et se jeta, tête baissée, au milieu des ennemis. Il soutint leur choc avec un courage intrépide, et fit un

[1] Ἀνθρώπους ἀνοσίους, καὶ θεοῖς ἐχθρούς.

grand carnage. Il fut blessé à la main d'un coup de pique: sa cuirasse put à peine résister à tous les traits qu'on lançait contre lui; et, son bouclier étant percé de piques et de javelines, il fut enfin porté par terre. Ses soldats l'enlevèrent, sur l'heure, du milieu des ennemis. Il leur laissa Timonide pour les commander, et, montant à cheval, il courut par toute la ville, arrêta la fuite des Syracusains, et, ayant pris les soldats étrangers qu'il avait laissés pour garder le quartier de l'Achradine, il les mena tout frais contre les troupes de Denys, déjà fatiguées, et entièrement rebutées d'une si vigoureuse résistance, à laquelle ils ne s'étaient point attendus. Ce ne fut plus un combat, mais une déroute. Grand nombre de ces soldats demeura sur la place, le reste se sauva avec peine vers la citadelle. Cette victoire fut éclatante et glorieuse. Les Syracusains, pour récompenser la valeur de ces soldats étrangers, leur donnèrent à chacun une somme assez considérable; et ces soldats honorèrent Dion d'une couronne d'or.

Aussitôt après, il vint de la part de Denys des hérauts chargés de plusieurs lettres pour Dion de la part des femmes de sa maison, et d'une aussi de Denys même. Dion les fit toutes lire en pleine assemblée. Celle de Denys était tournée en forme de prière et de justification, mêlée cependant de terribles menaces contre les personnes qui devaient être les plus chères à Dion, contre sa sœur, sa femme et son fils. Elle était écrite avec un art et une adresse merveilleusement propres à rendre Dion suspect. Denys le faisait souvenir de tout ce qu'il avait fait autrefois avec tant d'ardeur et de zèle pour le maintien de la tyrannie. Il l'exhortait en termes couverts et cachés, mais assez clairs pour être entendus, à ne pas l'abolir entièrement, à la garder pour lui-même, à ne pas remettre en liberté des hommes qui dans le fond du cœur ne l'aimaient point, et à ne pas abandonner au caprice d'une multitude inconstante et violente son propre salut, et celui de ses amis et de ses parents.

La lecture de cette lettre produisit l'effet que Denys s'était proposé. Les Syracusains [1], sans être touchés de la bonté de Dion pour eux, et de la grandeur d'âme qui lui faisait oublier ses plus chers intérêts et étouffer la voix du sang et de la nature pour leur procurer la liberté, prirent ombrage de sa trop grande autorité, et conçurent contre lui d'injustes soupçons. L'arrivée d'Héraclide acheva de les déterminer. C'était un des bannis, homme de guerre et fort connu dans les troupes par les commandements considérables qu'il avait eus sous les tyrans, plein de hardiesse et d'ambition, et ennemi secret de Dion, avec qui il avait eu quelque différend dans le Péloponnèse. Il était arrivé à Syracuse avec sept galères à trois rangs de rames, et trois autres vaisseaux, non pour se joindre à Dion, mais résolu de marcher avec ses seules forces contre le tyran. Il le trouva réduit à se tenir enfermé dans sa citadelle. Il chercha d'abord à gagner les bonnes grâces du peuple, à quoi son air insinuant et ouvert le rendait fort propre, au lieu que l'austère gravité de Dion rebutait la multitude, surtout depuis que, devenue encore plus fière et plus difficile à manier par la dernière victoire, elle prétendait être traitée comme un état populaire [1], avant même que d'avoir été rendue un peuple libre; c'est-à-dire, pour développer la force du mot grec, qu'elle voulait être traitée avec complaisance, avec ménagement, avec flatterie, avec déférence pour tous ses caprices.

Quelle reconnaissance peut-on attendre d'un peuple qui ne consulte que sa passion et son emportement? Les Syracusains, de leur chef, courent sur-le-champ à l'assemblée, et choisissent Héraclide pour leur amiral. Dion, étant survenu, se plaint hautement, et dit que la charge dont ils venaient de revêtir Héraclide était un démembrement de celle qu'ils lui avaient donnée, et qu'il ne serait donc plus généralissime si un autre commandait sur mer. Ces remontrances obligent les Syracusains, malgré eux, à ôter à Héraclide la charge dont ils venaient de l'honorer. Au sortir de l'assemblée Dion le mande, et, après lui avoir fait quelques légères réprimandes sur l'étrange conduite qu'il gardait à son égard dans une conjoncture si délicate, où la moindre division entre eux pouvait tout perdre, il convoque lui-

[1] Plut. pag. 972-975. — Diod. lib. 16, pag. 419-422.

[1] Πρὸ τοῦ δῆμος εἶναι, τὸ δημαγωγεῖσθαι θέλοντες.

même une nouvelle assemblée, et, en présence du peuple, il nomme Héraclide amiral, et lui fait donner des gardes comme il en avait lui-même.

Il prétendait vaincre à force de bienfaits la mauvaise volonté de son rival. Héraclide, en paroles et dans tout ce qui paraissait au dehors, faisait la cour à Dion, confessait les obligations qu'il lui avait, promettait une éternelle reconnaissance, était petit et soumis devant lui, et exécutait ses ordres avec une promptitude et une ponctualité qui montraient un homme entièrement dévoué à son service et qui ne cherchait qu'à lui plaire. Mais sous main, par ses brigues et par ses cabales, il soulevait les esprits contre lui, et le traversait en tout. Si Dion consentait que Denys sortît de la citadelle par un traité, on l'accusait de l'épargner et de vouloir le sauver. Si, pour leur plaire, il continuait le siége sans vouloir prêter l'oreille à aucune proposition d'accommodement, ils ne manquaient pas de lui reprocher qu'il était bien aise de faire durer la guerre afin de commander plus longtemps, et de tenir toujours ses citoyens en respect et en crainte.

Philiste, qui était arrivé de la Pouille au secours du tyran avec plusieurs galères, ayant été défait et mis à mort, Denys envoya offrir à Dion de lui remettre la citadelle, les armes qui y étaient, et les troupes, avec tout l'argent nécessaire pour les soudoyer pendant cinq mois, si l'on voulait, par un traité, lui permettre de se retirer en Italie pour y passer le reste de ses jours, et lui accorder le revenu de certaines terres dans le voisinage de Syracuse, qu'il désignait. Les Syracusains, qui espéraient de prendre Denys en vie, rejetèrent ces propositions. Denys, déchu de cette espérance, laissa la citadelle entre les mains de son fils aîné Apollocrate; et, ayant observé le moment d'un vent favorable, il embarqua sur des vaisseaux ses trésors les plus précieux et les personnes qui lui étaient les plus chères, et fit voile vers l'Italie.

On sut bien mauvais gré à Héraclide, qui commandait les galères, de l'avoir laissé échapper par sa négligence[1]. Pour regagner les bonnes grâces du peuple, il fait proposer dans l'assemblée un nouveau partage des terres, insinuant que le commencement de la liberté c'était l'égalité, comme la pauvreté était le commencement de la servitude. Dion s'opposant à ce décret, Héraclide persuada au peuple de retrancher la paye aux soldats étrangers, dont le nombre était de trois mille, d'ordonner de nouveaux partages, et de créer de nouveaux capitaines, en se délivrant pour une bonne fois de l'insupportable sévérité de Dion. Les Syracusains le firent, et nommèrent vingt-cinq nouveaux officiers, du nombre desquels fut Héraclide.

En même temps ils envoyèrent secrètement solliciter les soldats étrangers d'abandonner Dion, et de se ranger de leur côté, promettant de leur donner part dans le gouvernement de la ville comme aux citoyens naturels. Ces généreux soldats n'écoutèrent point ces offres : au contraire, mettant Dion au milieu d'eux avec une fidélité et une affection dont il y a peu d'exemples, et lui faisant un rempart de leurs corps et de leurs armes, ils le menaient hors de la ville sans faire le moindre mal à personne, mais reprochant vivement à tous ceux qu'ils rencontraient leur ingratitude et leur perfidie. Les Syracusains, qui méprisaient leur petit nombre, et attribuaient à crainte et lâcheté leur modération, commencèrent à les charger, ne doutant point qu'ils ne les défissent tous dans la ville, et qu'ils ne les passassent tous au fil de l'épée jusqu'au dernier.

Dion, réduit à la triste nécessité ou de combattre contre ses citoyens, ou de périr avec ses troupes, tendaient les mains aux Syracusains, employant les prières les plus tendres et les plus affectueuses, et leur montrant la citadelle pleine d'ennemis qui contemplaient avec joie tout ce qui se passait. Les voyant sourds et insensibles à toutes ses remontrances, il commanda à ses soldats de marcher serrés sans faire la moindre charge. Ils obéirent, se contentant de faire grand bruit de leurs armes, et de pousser de grands cris, comme s'ils allaient se jeter sur les Syracusains. Ceux-ci furent si effrayés de ce mouvement, qu'il n'en resta pas un seul, et qu'ils s'enfuirent tous par toutes les rues, sans que personne les poursuivît. Dion obligea ses soldats à presser leur marche, et il les mena vers les terres des Léontins.

[1] An. M. 3644; av. J. C. 360.

Les officiers des Syracusains, devenus l'objet des railleries et des risées de toutes les femmes de la ville, et voulant réparer leur honte, firent reprendre les armes à leurs troupes, se remirent à poursuivre Dion, et, l'ayant atteint au passage d'une rivière, ils firent approcher leur cavalerie pour escarmoucher. Mais, quand ils virent que Dion songeait sérieusement à repousser leurs insultes, et que, plein de feu, il faisait tourner tête à ses soldats, ils furent saisis de frayeur, et, s'abandonnant à une fuite plus honteuse encore que la première, ils se hâtèrent de regagner la ville.

Les Léontins reçurent Dion avec de grandes marques de distinction et d'honneur[1]. Ils firent aussi des largesses à ses soldats, et les déclarèrent citoyens. Peu de jours après ils envoyèrent des ambassadeurs aux Syracusains leur demander justice pour ces troupes qu'ils avaient si maltraitées : ceux-ci, de leur côté, envoyèrent aussi des députés aux Léontins pour se plaindre de Dion. Syracuse était dans l'enivrement d'une joie aveugle et d'une prospérité insolente, qui ne laissait aucun lieu à la réflexion ni au jugement.

Tout conspirait à nourrir et à enfler leur orgueil. La famine était si grande dans la citadelle, que les soldats de Denys, après avoir beaucoup souffert, se résolurent enfin de la livrer aux Syracusains. Ils envoyèrent, la nuit, faire cette proposition, et ils devaient se rendre le lendemain matin. Mais, au point du jour, comme ils se préparaient à exécuter le traité, Nypsius, général plein de prudence et de valeur, que Denys avait envoyé de Naples pour porter du blé et de l'argent aux assiégés, parut avec ses galères, et aborda près d'Aréthuse. L'abondance succédant tout d'un coup à la disette, Nypsius mit à terre ses troupes, convoqua une assemblée, et, parlant aux soldats conformément à la conjoncture présente, il les disposa à s'exposer à toutes sortes de dangers. Ainsi la citadelle, sur le point de se rendre, fut sauvée contre toute espérance.

Pendant ce temps-là les Syracusains montent à la hâte sur leurs galères, et vont attaquer la flotte ennemie. Ils coulèrent à fond quelques galères, en prirent quelques autres, et poursuivirent le reste jusqu'à terre. Mais ce fut cette victoire même qui devint la cause de leur perte. Abandonnés à eux-mêmes et à leur propre conduite, sans chef qui eût de l'autorité sur eux, sans conseil, les officiers comme les soldats, tous se livrent à la joie, aux festins, à l'ivrognerie, à la débauche, et à toute sorte de licence. Nypsius sut bien profiter de cet enivrement général. Il attaque la muraille qui environnait la citadelle. S'en étant rendu maître, et l'ayant abattue en plusieurs endroits, il lâche ses soldats dans la ville, et la leur abandonne au pillage. Tout était dans la confusion et dans le désordre. Ici les citoyens, à demi endormis, sont égorgés : là les maisons sont pillées : d'un autre côté, on emmène les femmes et les enfants, et on les fait entrer dans la citadelle malgré leurs pleurs et leurs cris.

Un seul homme pouvait remédier à ce malheur, et sauver la ville. Tous l'avaient également dans l'esprit, mais personne n'osait le proposer, tant ils étaient honteux de la manière indigne dont ils l'avaient chassé. Comme le danger augmentait de moment en moment, et qu'il approchait déjà du quartier de l'Achradine, dans l'extrémité et le désespoir où l'on se trouvait, on entendit tout d'un coup une voix qui vint du côté des alliés et de la cavalerie, *qu'il fallait rappeler Dion, et faire venir les troupes du Péloponnèse qui étaient dans les terres des Léontins*. Dès que quelqu'un eut eu le courage de hasarder cette parole, ce ne fut plus qu'un cri des Syracusains, qui, avec des larmes de joie et de douleur, se mirent à prier les dieux qu'ils voulussent le leur ramener. L'espérance seule de le revoir leur rendit le courage, et les mit en état de tenir tête aux ennemis. Les députés partirent sur-le-champ à toute bride, et arrivèrent à la ville des Léontins à l'entrée de la nuit.

Ils mettent pied à terre, et, se jetant d'abord aux pieds de Dion, tout baignés de larmes, ils lui exposent l'extrémité où sont les Syracusains. Déjà quelques Léontins et plusieurs soldats du Péloponnèse, qui les avaient vus arriver, s'étaient amassés autour de Dion ; et ils se doutaient bien, à voir leur empressement et leur posture humiliée, qu'il était survenu quelque chose de bien extraordinaire. Dès que Dion les eut entendus, il les conduisit à l'as-

[1] Plut. pag. 975-981. — Diod. pag. 422-423.

semblée qui se forma dans le moment ; car tout le peuple y accourut avec beaucoup de zèle. Les deux principaux députés, étant introduits, expliquèrent en peu de paroles la grandeur de leurs maux, et conjurèrent les troupes étrangères « de venir promptement secourir les Syracusains, et d'oublier les mauvais traitements qu'ils en avaient reçus, d'autant plus que ces infortunés en portaient une peine bien plus grande qu'aucun des plus maltraités n'auraient voulu leur imposer. »

Ces députés ayant fini, un morne silence régna dans tout le théâtre où se tenait l'assemblée. Dion se leva : mais, dès qu'il eut commencé à parler, un torrent de larmes lui coupa la parole. Les soldats étrangers lui criaient d'avoir bon courage, et compatissaient à sa douleur. Enfin, s'étant un peu remis, il leur parla en ces termes : « Hommes péloponnésiens, et vous nos alliés, je vous ai assemblés ici afin que vous délibériez sur ce qui vous regarde : car, pour moi, il ne m'est plus permis de délibérer dès que Syracuse est en danger. Si je ne puis la sauver, je vais périr avec elle et m'ensevelir sous ses ruines. Mais, pour vous, si vous êtes résolus de nous secourir encore cette fois, nous qui sommes les plus imprudents et les plus malheureux de tous les hommes, venez relever et sauver la ville de Syracuse, qui est votre ouvrage. Que si les justes sujets de plainte que vous avez contre les Syracusains vous portent à les abandonnner dans l'état où ils se trouvent, et à les laisser périr, puissiez-vous au moins recevoir des dieux une digne récompense de l'affection et de la fidélité que vous m'avez témoignées jusqu'ici. Au reste, souvenez-vous toujours de Dion, qui, en premier lieu, ne vous a point abandonnés quand vous avez été maltraités par ses citoyens, et qui ensuite n'a pas abandonné ses citoyens quand ils sont tombés dans l'infortune. »

Il n'avait pas encore cessé de parler, que les soldats étrangers se levèrent avec de grands cris, et le pressèrent de les mener et de marcher dans le moment au secours de Syracuse. Les députés des Syracusains, ravis de joie, les saluent, les embrassent, et leur souhaitent à Dion et à eux toutes sortes de biens et de prospérités de la part des dieux. Quand le tumulte fut apaisé, Dion ordonna à ses troupes d'aller se préparer au départ, et, dès qu'elles auraient soupé, de se rendre avec leurs armes dans ce même lieu, parce qu'il était résolu de partir, cette même nuit, pour voler au secours de sa patrie.

Cependant, à Syracuse, les officiers de Denys, après avoir fait pendant tout le jour le plus de mal qu'ils avaient pu à la ville, dès que la nuit fut venue, s'étaient retirés dans la citadelle avec perte de quelques-uns de leurs soldats. Ce petit répit redonna courage aux orateurs séditieux des Syracusains. Se flattant que les ennemis demeureraient en repos après ce qu'ils venaient de faire, ils exhortèrent les habitants à laisser là Dion, à ne pas le recevoir, s'il venait à leur secours avec ses troupes étrangères, à ne pas leur céder en courage, et à sauver eux-mêmes par leurs seules forces leur ville et leur liberté. Il part donc sur-le-champ de nouveaux députés vers Dion : du côté des officiers généraux, pour l'empêcher de venir ; de celui des principaux habitants et de ses amis, pour le prier de hâter sa marche. Ce partage de sentiments, cette variation de nouvelles, furent cause qu'il ne marcha que lentement et au petit pas.

Quand la nuit fut fort avancée, ceux qui haïssaient Dion se saisirent des portes de la ville pour l'empêcher d'y entrer. Dans ce moment, Nypsius, bien averti de tout ce qui se passait dans Syracuse, fait sortir de la citadelle ses soldats en plus grand nombre et encore plus déterminés qu'auparavant. Ils achèvent d'abattre la muraille qui les enfermait, courent par toute la ville, et la saccagent. Ce n'était partout que meurtre et que sang répandu. Peu s'amusaient au pillage : on ne pensait qu'à tout ruiner et à tout détruire. Il semblait que le fils de Denys, que son père avait laissé dans la citadelle, réduit au désespoir, et plein d'une haine envenimée contre les Syracusains, voulait comme enterrer la tyrannie sous les ruines de la ville. Pour prévenir le secours de Dion, ils eurent recours à la plus prompte des désolations et des ruines, qui est le feu ; brûlant de leurs propres mains avec des torches et des flambeaux de paille allumée tous les endroits où ils pouvaient atteindre, et lançant

sur les autres des dards enflammés. Les Syracusains, qui fuyaient pour éviter les flammes, étaient égorgés dans les rues, et ceux qui, pour éviter l'épée meurtrière se retiraient dans les maisons, en étaient chassés par les flammes; car il y avait déjà beaucoup de maisons embrasées, et qui tombaient sur les passants.

Ce furent ces flammes mêmes qui ouvrirent la ville à Dion, en obligeant les citoyens de s'accorder pour lui en ouvrir les portes. On lui envoya courriers sur courriers pour hâter sa marche. Héraclide lui-même, c'est-à-dire son plus déclaré et son plus mortel ennemi, lui députa son frère, et ensuite son oncle Théodote, pour le conjurer de venir promptement le secourir, n'y ayant plus personne qui pût faire tête à l'ennemi, lui-même étant blessé, et la ville presque entièrement ruinée et réduite en cendres.

Ces nouvelles furent apportées à Dion comme il était encore à soixante stades [1] des portes. Ses soldats firent en cette occasion une si grande diligence, et marquèrent tant de bonne volonté, qu'il arriva très-promptement aux portes de la ville. Il entra dans le quartier appelé *Hécatompédon*. Là, il détacha ceux qui étaient légèrement armés, et les envoya contre les ennemis, afin que les Syracusains, en les voyant, reprissent courage. Cependant il mit en bataille son infanterie pesamment armée avec ceux des citoyens qui accouraient de tous côtés et venaient se joindre à sa troupe. Il les sépara par petits corps, auxquels il donna plus de profondeur que de front, et les mit chacun sous différents chefs, afin qu'il pût faire tête en plus d'endroits et paraître plus fort et plus redoutable.

Après avoir tout disposé de cette manière, et fait ses prières aux dieux, il marcha au travers de la ville contre l'ennemi. Par toutes les rues où il passait c'étaient des acclamations, des cris de joie et des chants de victoire mêlés de prières et d'exhortations de la part de tous les Syracusains, qui appelaient Dion leur sauveur et leur dieu, et ses soldats leurs concitoyens et leurs frères. Dans ce moment il n'y eut pas un seul homme de la ville qui aimât assez la vie pour n'être pas beaucoup plus en peine du salut de Dion que du sien propre, et pour ne pas plus craindre pour lui que pour tous les autres ensemble, le voyant marcher le premier à un si grand péril, au travers du sang, du feu et des morts, dont les rues et les places étaient toutes couvertes.

De l'autre côté la vue des ennemis n'était pas moins terrible; car la rage et le désespoir les animaient, et ils étaient en bataille le long de la muraille qu'ils avaient abattue, et dont les débris rendaient l'accès très-difficile et très-périlleux. Ils s'étaient réduits à la défense de la citadelle, qui faisait leur sûreté et leur retraite, n'osant pas s'en écarter, dans la crainte que la communication ne leur en fût coupée. Mais ce qui était le plus capable de troubler et d'effrayer les soldats de Dion, et qui rendait leur marche très-pénible, c'était le danger des feux: car, de quelque côté qu'ils tournassent, ils marchaient à la lueur des flammes qui dévoraient les maisons; et il fallait qu'ils passassent sur des ruines au milieu des feux, qu'ils s'exposassent à être écrasés par de grands pans de murailles, par des planchers et par des toits qui croulaient à demi consumés par les flammes, et que, s'ouvrant un chemin au travers d'une fumée affreuse mêlée de poussière, ils conservassent leurs rangs.

Quand ils eurent joint les ennemis, il n'y en eut qu'un très-petit nombre des deux côtés, qui purent en venir aux mains, à cause de la petitesse du lieu et de l'inégalité du terrain. Mais enfin les soldats de Dion, encouragés et fortifiés par les cris et par l'ardeur des Syracusains, firent de si grands efforts, que ceux de Nypsius furent forcés. La plupart se sauvèrent dans la citadelle, qui était fort proche; et ceux qui demeurèrent dehors, s'étant dissipés, furent taillés en pièces par les troupes étrangères qui les poursuivirent.

Le temps ne permit pas que l'on goûtât sur l'heure le fruit et la joie de cette victoire, ni qu'on fît les réjouissances que méritait un si grand exploit, tous les Syracusains étant allés au secours de leurs maisons, et étant occupés toute la nuit à éteindre le feu, dont ils ne vinrent à bout qu'avec beaucoup de peine.

Dès que le jour fut venu, aucun de tous les autres orateurs séditieux n'osa rester dans la

[1] Deux ou trois lieues. = Soixante stades, 2 lieues et demie. E. B.

ville ; mais, se condamnant eux-mêmes, ils prirent tous la fuite pour se dérober au châtiment qui leur était dû : il n'y eut qu'Héraclide et Théodote qui vinrent se remettre entre les mains de Dion, avouant qu'ils en avaient très-mal usé avec lui, et le conjurant de ne pas les imiter; qu'il était séant et convenable à Dion, supérieur comme il était dans tout le reste aux autres hommes, de se montrer tel aussi par sa grandeur d'âme, en domptant sa colère, et accordant à des ingrats un pardon dont eux-mêmes s'avouaient indignes.

Héraclide et Théodote ayant fait ces supplications, les amis de Dion lui conseillaient de ne pas épargner des hommes si méchants et remplis d'une si noire envie, mais d'abandonner Héraclide aux soldats, et d'exterminer du gouvernement cet esprit de sédition et de cabale, maladie qui tient véritablement de la fureur, et qui n'est pas moins à craindre ni moins funeste que la tyrannie même. Mais Dion, pour les adoucir, leur disait : « Que « les autres capitaines bornaient ordinaire- « ment leur application à ce qui pouvait les « mettre en état de vaincre les ennemis : que, « pour lui, il avait passé un fort long temps à « l'Académie à apprendre l'art de dompter la « colère, l'envie et tout esprit de dispute : « que la marque de la victoire que l'on a rem- « portée sur ses passions n'est pas d'être doux « et affable à ses amis et aux gens de bien, « mais de se montrer humain à ceux qui nous « ont fait injustice, et toujours prêt à leur par- « donner : qu'il ne cherchait pas tant à paraî- « tre supérieur à Héraclide en puissance et « en prudence qu'en bonté et en justice; car « c'est en cela que consiste la supériorité véri- « table et solide : que, si Héraclide est un « méchant, un envieux, un perfide, faut-il « que Dion souille et déshonore sa vertu par « un lâche ressentiment ? Il est vrai que, selon « les lois humaines, il paraît moins d'injustice « à se venger d'une injure qu'à la faire le pre- « mier ; mais, si on consulte la nature, on trou- « vera que l'une et l'autre viennent de la « même faiblesse. D'ailleurs il n'y a point de « férocité qui soit indomptable, et qui ne « puisse vaincre à force de bienfaits. » Dion, conduit par ces maximes, pardonna à Héraclide.

Il se remit ensuite à enfermer la citadelle d'une nouvelle enceinte, et ordonna à tous les Syracusains d'aller couper chacun un pieu, et de l'apporter. Et, quand la nuit fut venue, il fit travailler ses soldats pendant que les Syracusains reposaient. De cette manière il eut environné la citadelle d'une bonne palissade avant qu'on s'en fût aperçu ; de sorte que, le lendemain matin, quand on vit la grandeur de l'ouvrage et la promptitude de l'exécution, ce fut un sujet d'admiration pour tout le monde, autant pour les ennemis que pour les citoyens.

Sa palissade achevée, il enterra les morts ; et, ayant mis en liberté ceux qui avaient été pris sur les ennemis, il convoqua une assemblée. Là Héraclide, s'étant avancé, proposa d'élire Dion généralissime, avec autorité souveraine sur terre et sur mer. Tous les plus gens de bien et les citoyens les plus considérables reçurent favorablement cette proposition, et voulaient qu'elle fût autorisée par les suffrages du peuple. Mais la troupe des mariniers et des artisans, fâchée de voir sortir la charge d'amiral des mains d'Héraclide, et persuadée qu'encore qu'il fût peu estimable en toute autre chose, il serait au moins plus populaire que Dion, s'y opposa de tout son pouvoir. Dion, pour ne point aigrir les esprits, se relâcha sur ce point, et remit à Héraclide le commandement général sur mer. Mais l'obstacle qu'il apporta au partage qu'ils voulaient faire des terres et des maisons en cassant et annulant tout ce qui avait été ordonné sur cette matière, les brouilla avec lui sans retour.

Héraclide, profitant de ces dispositions si favorables à ses vues, ne manqua pas de recommencer ses cabales et ses intrigues contre Dion. Elles éclatèrent même ouvertement par une entreprise qu'il fit pour se rendre maître de Syracuse et en fermer les portes à son rival : mais elle ne lui réussit pas. Un Spartiate, envoyé au secours de Syracuse, moyenna encore le raccommodement d'Héraclide avec Dion, sous les serments les plus forts, et les plus grandes assurances de soumission et d'obéissance de la part du premier : faibles liens pour un homme qui est sans probité et sans bonne foi !

Les Syracusains, ayant congédié leurs troupes de mer, qui leur étaient devenues inutiles,

donnèrent tous leurs soins au siége de la citadelle en rebâtissant la muraille qui avait été abattue. Comme personne ne venait au secours des assiégés, que le pain commençait à leur manquer, et que les soldats devenaient mutins et n'observaient plus de discipline, le fils de Denys, se voyant sans espérance et sans ressources, fit une capitulation avec Dion, par laquelle il lui remit la citadelle avec toutes les armes et toutes les autres provisions de guerre. Il emmena avec lui sa mère et ses sœurs, remplit cinq galères de ses effets et de ses gens, et alla trouver son père : car Dion lui donnait tout moyen de se retirer en sûreté. Il est aisé de concevoir quelle joie ce départ causa à toute la ville. Femmes, enfants, vieillards, tous s'empressèrent de venir au port pour repaître leurs yeux d'un si agréable spectacle, et pour solenniser un si beau jour, où, après tant d'années de servitude, le soleil levant commençait à éclairer pour la première fois la liberté de Syracuse.

Apollocrate ayant fait voile, et Dion marchant pour entrer dans la citadelle, les princesses qui y étaient n'attendirent pas qu'il y fût arrivé, et sortirent au-devant de lui jusqu'aux portes. Aristomaque menait avec elle le fils de Dion : Arète sa femme marchait après, les yeux baissés et fondant en larmes. Dion embrassa d'abord sa sœur, et ensuite son fils. Alors Aristomaque lui présentant Arète : « Ces larmes que vous voyez couler de ses « yeux, lui dit-elle, pendant que votre pré« sence nous rend la joie et la vie, cette honte « peinte sur son visage, son silence même et « son déconcertement, vous marquent assez « de quelle douleur elle est pénétrée à la vue « d'un époux à qui malgré elle on en a sub« stitué un autre, mais qui seul a toujours « possédé son cœur. Vous saluera-t-elle com« me son oncle? vous embrassera-t-elle com« me son mari? » Aristomaque ayant ainsi parlé, Dion, le visage baigné de pleurs, embrassa tendrement sa femme, lui remit entre les mains son fils, et lui ordonna d'aller dans la maison où il habitait, parce qu'il avait jugé à propos d'abandonner la citadelle aux Syracusains pour plus grande marque de leur liberté.

Pour lui, après avoir récompensé avec une magnificence vraiment royale tous ceux qui avaient eu part à ses heureux succès, chacun selon son rang et son mérite, comblé de gloire et d'honneur, exposé en spectacle, non-seulement à la Sicile, mais à Carthage et à la Grèce entière, qui le regardaient comme le plus sage et le plus fortuné capitaine qui eût jamais été, il conserva toujours son ancienne simplicité; aussi modeste dans ses habits, dans son équipage et dans sa table, que s'il eût vécu dans l'Académie avec Platon, et non pas avec des gens de guerre, des officiers et des soldats, qui souvent ne respirent que les plaisirs et la magnificence. En effet, pendant que Platon lui écrivait [1] que *la terre entière n'avait les yeux attachés que sur lui seul*, peu touché de cette admiration générale, il tournait les siens continuellement vers l'Académie, cette école de sagesse et de vertu, où l'on jugeait des grandes actions et des grands succès, non par l'éclat extérieur qui les accompagne, mais par l'usage modéré et sage qu'on en sait faire.

Le dessein de Dion était d'établir à Syracuse un gouvernement composé de celui de Lacédémone et de celui de Crète, mais où l'aristocratie dominerait toujours et déciderait des plus grandes affaires, par l'autorité qu'il prétendait donner au conseil des anciens. Il trouva encore ici de l'opposition du côté d'Héraclide, toujours turbulent et séditieux à son ordinaire, et uniquement occupé à gagner le peuple par ses flatteries et ses caresses. Un jour que Dion l'avait envoyé appeler au conseil, il répondit qu'il n'irait point; et qu'étant simple particulier, il se trouverait à l'assemblée avec les autres citoyens quand elle serait convoquée. Il voulait par là faire sa cour au peuple, et rendre Dion odieux. Celui-ci, las de souffrir tant d'insultes, lâcha la main à ceux qu'il avait autrefois empêchés de le tuer, et leur permit de le faire. Ils allèrent donc dans sa maison, et se défirent de lui. On verra bientôt le jugement que Dion lui-même porta de cette action.

Les Syracusains furent fort affligés de cette mort; mais, comme Dion lui fit des funérailles magnifiques, qu'il suivit son convoi avec toute son armée, et qu'ensuite il harangua le peu-

[1] [Epist. 4, pag. 320.]

ple, ils s'apaisèrent, et lui pardonnèrent ce meurtre, persuadés qu'il n'était pas possible que la ville n'eût été continuellement agitée de troubles et de séditions tant qu'Héraclide et Dion auraient gouverné ensemble.

Depuis ce meurtre Dion ne goûta plus de joie, et n'eut point de repos [1]. Un fantôme affreux qui se présenta à lui pendant la nuit le remplit d'un trouble effrayant et d'une noire mélancolie: c'était une femme d'une taille énorme, qui par son appareil, par son air et son visage hagard, ressemblait à une furie, et qui balayait avec violence sa maison. La mort de son fils, qui pour quelque chagrin particulier s'était précipité du haut d'un toit, passa pour l'accomplissement de cette apparition, et fut le prélude de ses malheurs. Callippe y mit le comble. C'était un Athénien avec qui Dion avait lié une amitié intime pendant qu'il logeait chez lui à Athènes, et pour qui depuis il avait toujours eu une entière ouverture et une confiance sans bornes. Callippe s'étant livré à des vues d'ambition, et songeant à se rendre maître de Syracuse, ne compta plus pour rien les droits sacrés de l'amitié et de l'hospitalité, et entreprit de se défaire de Dion, qui seul pouvait mettre obstacle à ses desseins. Quelque soin qu'il eût pris de les tenir cachés, il en transpira quelque chose jusqu'aux oreilles de la sœur et de la femme de Dion, qui ne perdirent point de temps et travaillèrent à s'assurer de la vérité du fait par une exacte recherche. Pour en prévenir l'effet il alla les trouver, fondant en larmes et paraissant inconsolable de ce qu'on avait pu le soupçonner d'un tel crime, et le croire capable d'un si noir attentat. Elles exigèrent de lui qu'il fit ce qu'on appelait *le grand serment*. Celui qui le prêtait, revêtu de la mante de pourpre de la déesse Proserpine, et tenant à la main une torche allumée, prononçait contre lui-même dans le temple les exécrations les plus terribles qu'il soit possible d'imaginer.

Le serment ne lui coûta rien, mais il ne rassura pas les princesses. Il leur venait tous les jours de nouveaux indices de plusieurs côtés aussi bien qu'à Dion, et tous ses amis l'exhortaient à prévenir le crime de Callippe par une juste et prompte punition. Il ne put jamais s'y résoudre. Le meurtre d'Héraclide, qu'il regardait comme une tache horrible à sa réputation et à sa vertu, se présentait sans cesse à son imagination alarmée, et renouvelait par des frayeurs continuelles sa douleur et son repentir. Déchiré jour et nuit par ce cruel souvenir, il dit qu'il aimait mieux mourir mille fois et tendre le cou à quiconque voudrait le tuer, que de vivre obligé tous les jours de se précautionner, non-seulement contre ses ennemis, mais encore contre les meilleurs de ses amis.

[1] Plut. pag. 981-983. — Diod. pag. 432.

Callippe ne méritait pas ce nom [1]. Il se hâta d'exécuter son crime, et fit assassiner Dion dans sa maison, par des soldats zacynthiens qui lui étaient entièrement dévoués. La sœur et la femme de ce prince furent mises en prison, où celle-ci accoucha, et mit au monde un fils qu'elle résolut d'y nourrir.

Après ce meurtre, Callippe fut quelque temps dans une fortune éclatante, s'étant rendu maître de Syracuse par le moyen des troupes, dont il disposait à son gré, et qu'il avait gagnées à force de présents. Les païens croyaient que la divinité devait punir en cette vie, d'une manière prompte et éclatante, les grands crimes. Aussi Plutarque observe-t-il que l'heureux succès de Callippe excita de violentes plaintes contre les dieux, comme s'ils souffraient paisiblement et sans indignation que le plus scélérat des hommes se fût élevé à une si grande puissance par une voie si détestable et si impie. La Providence ne fut pas longtemps sans se justifier, et Callippe porta bientôt la peine de son crime. Étant parti avec des troupes pour se rendre maître de Catane, Syracuse se révolta contre lui, et secoua le joug d'une si honteuse servitude. Il alla ensuite attaquer Messine, où il perdit beaucoup de monde, et en particulier tous les soldats zacynthiens qui avaient tué Dion. Aucune ville de Sicile ne voulant le recevoir, mais toutes le détestant comme un homme exécrable, il se retira à Rhège. Après y avoir traîné pendant quelque temps une vie malheureuse, il fut tué par Leptine et par Polysperchon, et l'on prétend que ce fut avec le même poignard dont on s'était servi pour assassiner Dion.

L'histoire fournit peu d'exemples où l'on

[1] An. M. 3646; av. J. C. 358

voie une attention si marquée de la Providence à punir les grands crimes, tels que sont le meurtre, la perfidie, la trahison ; à les punir, dis-je, soit dans les auteurs de ces crimes, qui les ont commandés ou exécutés, soit dans les complices qui y ont trempé en quelque manière que ce soit. La justice divine se fait sentir ainsi de temps en temps, pour prouver son attention, et pour empêcher le débordement des crimes qu'une entière impunité entretiendrait : mais elle ne fait pas toujours pendant cette vie ces punitions éclatantes, pour avertir les hommes qu'elle leur en réserve de plus grandes dans une autre.

Pour Aristomaque et Arète, dès qu'elles furent sorties de prison, Icétas de Syracuse, qui était un des amis de Dion, les reçut chez lui et en prit d'abord un grand soin avec une fidélité et une générosité qui auraient toujours été proposées en exemple, s'il avait persévéré ; mais enfin, gagné par les ennemis de Dion, il leur fit préparer un vaisseau, et, les ayant fait embarquer comme s'il les envoyait au Péloponnèse, il donna ordre à ceux qui les menaient de les tuer sur la route et de les jeter dans la mer. Il ne fut pas longtemps non plus sans recevoir le châtiment de sa noire perfidie ; car, ayant été pris par Timoléon, il fut mis à mort. Les Syracusains, pour achever la vengeance de Dion, firent encore mourir les deux filles de ce traître.

Les parents et les amis de Dion, aussitôt après sa mort, avaient écrit à Platon [1] pour le consulter sur le parti qu'ils devaient prendre dans l'état présent de trouble et d'agitation où se trouvait Syracuse, et pour savoir quelle sorte de gouvernement il jugeait qu'on dût y établir. Platon, qui savait que les Syracusains n'étaient capables ni de porter une entière liberté, ni de souffrir une entière servitude, les exhorta fortement à pacifier toutes choses autant qu'ils pourraient, et pour cela à changer la tyrannie, dont le nom seul était odieux, en une royauté légitime, qui rendît l'obéissance douce et agréable. Il conseillait (et selon lui ç'avait été l'avis de Dion) de créer trois rois, savoir : Hipparinus, fils de Dion, un autre Hipparinus, frère de Denys le jeune, qui paraissait fort bien intentionné pour le peuple ; et Denys lui-même, supposé qu'il voulût accepter les lois qu'on lui imposerait, et de leur donner à peu près la même autorité qu'avaient les rois de Sparte. On devait aussi nommer trente-cinq magistrats pour veiller à l'observation des lois, lesquels, en temps de paix et de guerre, auraient un grand pouvoir, et serviraient comme d'équilibre à celui des rois, du sénat et du peuple.

[1] Plat. epist. 8.

Il ne paraît pas que cet avis ait été suivi, et il avait de grands inconvénients [1]. On sait seulement qu'Hipparinus, frère de Denys, étant abordé à Syracuse avec une flotte et des troupes considérables, en chassa Callippe, et y exerça le souverain pouvoir pendant deux ans.

L'histoire de Sicile, que j'ai rapportée jusqu'ici, comprend environ cinquante ans, depuis le commencement du premier Denys, qui en régna trente-huit, jusqu'à la mort de Dion.

§ IV. — Caractère de Dion.

Il est difficile de trouver réunies dans une seule personne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans Dion. Je ne considère point ici son goût merveilleux pour les sciences, l'art de les associer avec les plus grands emplois de paix et de guerre, d'y puiser des règles de conduite et des maximes de gouvernement, et de s'en faire un délassement aussi utile qu'honorable : je m'attache à l'homme d'état ; et combien de ce côté-là est-il admirable ! Grandeur d'âme, noblesse de sentiments, générosité à répandre ses biens, valeur héroïque dans les combats, accompagnée d'un sang-froid et d'une prudence peu commune, un esprit vaste et capable des plus grandes vues, une fermeté inébranlable dans les plus grands dangers et dans les revers de fortune les plus inopinés ; un amour de la patrie et du bien public porté presque jusqu'à l'excès, voilà une partie des vertus de Dion. Le dessein qu'il forma de délivrer sa patrie du joug de la tyrannie, la hardiesse et la sagesse en même temps avec lesquelles il le mit à exécution, font voir de quoi il était capable.

[1] Diod. lib. 16, pag. 436.

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, et, s'il était permis de parler ainsi, de plus au-dessus de l'humain, c'est cette grandeur d'âme et cette patience inouïe avec laquelle il souffrit l'ingratitude de ses citoyens. Il avait tout quitté et tout sacrifié pour venir à leur secours ; il avait réduit la tyrannie aux abois, et touchait au moment où il devait les rétablir dans une entière liberté. Pour prix de tant de services, ils le chassent honteusement de leur ville, accompagné d'une poignée de soldats étrangers, dont ils n'ont pu corrompre la fidélité ; ils le chargent d'injures, et ajoutent à la perfidie les plus durs outrages. Il n'a, pour punir ces ingrats et ces rebelles, qu'à faire un mouvement; il n'a qu'à laisser agir l'indignation de ses soldats : maître de leur esprit comme du sien, il arrête leur impétuosité; et, sans désarmer leurs mains, il met un frein à leur juste colère, ne leur permettant, dans le feu même et dans l'ardeur du combat, que d'effrayer et non de tuer ses ennemis, parce qu'il les regardait toujours comme ses concitoyens et comme ses frères.

On ne pouvait, ce semble, reprocher à Dion qu'un défaut, c'est qu'il avait quelque chose de dur et d'austère dans l'humeur, qui le rendait moins accessible et moins sociable, et qui éloignait un peu de lui jusqu'aux plus gens de bien, et jusqu'à ses meilleurs amis. Platon, et ceux qui s'intéressaient véritablement à sa gloire, l'en avaient souvent averti. Malgré les reproches qu'on lui faisait de la gravité trop austère et de l'inflexible sévérité avec laquelle il traitait le peuple, il se piqua toujours de n'en rien relâcher, soit que son naturel fût entièrement éloigné des attraits de l'insinuation et de la persuasion, soit que, dans le dessein qu'il avait de corriger et de ramener les Syracusains gâtés et corrompus par les discours flatteurs et complaisants des orateurs, il crût devoir employer des manières plus fermes et plus mâles.

Dion se trompait dans le point le plus essentiel du gouvernement. A compter depuis le trône jusqu'à la dernière place de l'état, quiconque est chargé du soin de gouverner et de conduire les autres, doit, avant tout, étudier l'art de manier les esprits, de les fléchir, de les tourner à son gré[1], de les amener à son point ; ce qui ne se fait point en voulant les maîtriser durement, en leur commandant avec hauteur, en se contentant de leur montrer la règle et le devoir avec une rigidité inflexible. Il y a, dans le bien même et dans la vertu, et dans l'exercice de toutes les charges, une exactitude et une fermeté, ou plutôt une sorte de roideur, qui souvent dégénère en vice, quand elle est poussée trop loin. Je sais qu'il n'est jamais permis de courber la règle: mais il est toujours louable, et souvent nécessaire, de l'amollir et de la rendre plus maniable; ce qui se fait surtout par des manières douces et insinuantes, en n'exigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur, en fermant les yeux sur beaucoup de petites fautes qui ne méritent pas d'être relevées, en avertissant avec bonté de celles qui sont plus considérables ; en un mot, en tâchant, par tous les moyens possibles, de se faire aimer, et de rendre la vertu et le devoir aimables.

La permission de tuer Héraclide, qu'on obtint de Dion avec peine, ou plutôt qu'on lui arracha par force et contre son naturel, aussi bien que contre ses principes, lui coûta cher, et jeta dans tout le reste de sa vie un trouble et une amertume qui durèrent jusqu'à sa mort, et qui en furent la principale cause.

§ V. — Denys le jeune remonte sur le trône. Syracuse implore le secours des Corinthiens, qui lui envoient Timoléon. Celui-ci, malgré les efforts d'Icétas, entre dans Syracuse. Denys se rend à lui, et se retire à Corinthe.

Callippe, qui avait fait égorger Dion[2], et qui s'était fait substituer à sa place, ne la conserva pas longtemps. Treize mois après, Hipparinus, frère de Denys, étant survenu à Syracuse avec une flotte nombreuse, le chassa de la ville, et recouvra le trône paternel, qu'il tint pendant deux ans.

Syracuse et toute la Sicile, agitées par différentes factions et par une guerre intestine,

[1] C'est ce qu'un ancien poëte appelait, *flexanima atque omnium regina rerum oratio.* » (Cic. *de Divin.*, lib. 1, n. 80.)

[2] An. M. 3647; av. J. C. 357. — Diod. lib. 16, pag. 432 et 436.

étaient dans un pitoyable état[1]. Denys, profitant de ces troubles, dix ans après avoir été obligé de quitter le trône, avait rassemblé quelques troupes étrangères; et, ayant chassé Nypsius, qui s'était rendu maître de Syracuse, il s'était remis en possession de ses états.

Peut-être était-ce pour remercier les dieux de son rétablissement[2], et pour leur marquer sa reconnaissance, qu'il envoya à Olympie et à Delphes des statues d'or et d'ivoire d'un fort grand prix. Les galères qui les transportèrent furent prises par Iphicrate, qui était pour lors près de Corcyre[3] avec une flotte. Il écrivit à Athènes pour savoir quel usage il devait faire de cette proie sacrée. On lui répondit de ne point examiner scrupuleusement à quoi elle était destinée, mais de s'en servir pour faire subsister ses soldats. Denys s'en plaignit amèrement aux Athéniens dans une lettre qu'il leur écrivit, où il leur fait de vifs et de justes reproches sur leur avarice et leur impiété sacrilége.

Un chef de pirates[4] en avait usé bien plus noblement et plus religieusement à l'égard des Romains, environ cinquante ans auparavant. Ceux-ci, après la prise de Véies, dont le siége avait duré dix ans, envoyèrent à Delphes une coupe d'or. Les députés qui portaient ce présent furent pris par les pirates de Lipare, et conduits dans cette île.

La coutume était de partager entre les citoyens toutes les prises qui se faisaient[5], comme un bien commun. L'île avait alors pour premier magistrat un homme plus semblable aux Romains qu'à ceux qu'il gouvernait. Il s'appelait Timasithée. On va voir qu'il remplit bien la signification de son nom[1]. Plein de considération pour le caractère des envoyés, pour le don sacré qu'ils portaient, pour le motif de l'offrande, et plus encore pour la majesté du dieu à qui elle était destinée, il inspira les mêmes sentiments de respect et de religion à la multitude, qui, pour l'ordinaire, se conforme aux vues de ceux qui la conduisent. Les envoyés furent donc reçus avec toutes les marques possibles de distinction, et défrayés aux dépens du public. Timasithée les conduisit lui-même avec une bonne escorte jusqu'à Delphes, et les ramena de même à Rome. On juge aisément combien les Romains furent touchés d'un si noble procédé. Par un décret du sénat, ils comblèrent Timasithée de présents, et lui accordèrent le droit d'hospitalité; et, plus de cent cinquante ans après, quand les Romains prirent la même île de Lipare sur les Carthaginois, pleins d'une reconnaissance aussi vive que si l'action se fût passée tout récemment, ils se crurent obligés d'honorer encore la famille de leur bienfaiteur, et ils voulurent que tous ses descendants fussent à perpétuité exempts du tribut imposé aux autres habitants de l'île.

Voilà certainement, de part et d'autre, du beau et du grand; mais le contraste ne fait pas d'honneur aux Athéniens.

Pour revenir à Denys, s'il montra du respect pour les dieux, il ne fit point paraître d'humanité à l'égard de ses sujets: ses malheurs passés, loin de le corriger et d'adoucir son humeur, n'avaient servi qu'à l'irriter et à le rendre encore plus féroce.

Les plus gens de bien et les plus puissants de la ville, ne pouvant souffrir cette dure servitude, avaient eu recours à Icétas, roi des Léontins[2]; et, s'étant abandonnés à sa conduite, ils l'avaient élu pour leur général, non qu'il fut en rien meilleur que les tyrans les plus déclarés, mais parce qu'ils n'avaient point d'autre ressource.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois, qui étaient presque toujours en guerre avec les Syracusains, étant abordés en Sicile avec une grosse flotte, y avaient déjà fait des progrès

[1] An. M. 3654; av. J. C. 350.

[2] Diod. lib. 16, pag. 453.

[3] Corfou.

[4] T. Liv. Decad. 1, lib. 5, cap. 28. — Diod. lib. 14, pag. 307.

[5] « Mos erat civitatis, velut publico latrocinio partam « prædam dividere. Forté eo anno in summo magistratu « erat Timasitheus quidam, Romanis vir similior quàm « suis: qui legatorum nomen, donumque, et deum cui « mitteretur, et doni causam veritus ipse, multitudinem « quoque, quæ semper fermé regenti est similis, religionis « justæ implevit; adductosque in publicum hospitium le- « gatos, cum præsidio etiam navium Delphos prosecutus, « Romam indè sospites restituit. Hospitium cum eo sena- « tusconsulto est factum, donaque publicé data. » (Tit. Liv.)

[1] *Timasithée* signifie, *qui honore les dieux*.

[2] Diod. lib. 16, pag. 459-461. — Plut. in Timol. pag. 236-243.

très-considérables. Les Siciliens, et ceux de Syracuse, justement effrayés d'un succès si rapide, résolurent d'envoyer une ambassade en Grèce pour demander du secours aux Corinthiens, de qui ceux de Syracuse tiraient leur origine, et qui s'étaient toujours déclarés ouvertement contre les tyrans en faveur de la liberté. Icétas, qui se proposait pour fin de son généralat de se rendre maître de Syracuse, et nullement de l'affranchir, traitait sous main avec les Carthaginois, pendant qu'en public il louait les sages mesures des Syracusains, et qu'il envoyait même ses députés avec les leurs.

Corinthe reçut [1] parfaitement bien les ambassadeurs, décerna du secours pour Syracuse, et nomma sur-le-champ pour général Timoléon. Retiré depuis plus de vingt ans, il ne se mêlait plus des affaires publiques, et il était bien éloigné de croire qu'à l'âge et dans l'état où il se trouvait on dût songer à lui.

Il était d'une des plus nobles familles de Corinthe; il aimait passionnément sa patrie, et montrait en tout une douceur singulière, excepté contre les tyrans et contre les méchants; il était excellent capitaine; et comme dans sa jeunesse il avait eu toute la maturité d'un âge avancé, il eut dans sa vieillesse tout le feu et tout le courage de l'âge le plus bouillant.

Il avait eu un frère aîné, nommé Timophane, qu'il aimait tendrement; et il le fit bien voir dans un combat, où il le couvrit de sa personne et lui sauva la vie au péril de la sienne; mais il aimait encore plus sa patrie. Ce frère s'en étant rendu le tyran, une si noire perfidie le perça de douleur; il employa tous les moyens possibles pour le ramener à son devoir: douceur, amitié, tendresse, remontrances, menaces même; mais, voyant que tous ses efforts étaient inutiles, et que rien ne pouvait vaincre la dureté de ce cœur livré à l'ambition, il fit assassiner son frère en sa présence par deux de ses amis et de ses proches, et crut qu'en cette occasion les droits de la nature devaient le céder à ceux de la patrie.

Cette action fut admirée et applaudie par les principaux citoyens de Corinthe, et par la plupart des philosophes, qui la regardaient comme le plus noble effort de la vertu humaine, et il semble que Plutarque en porte le même jugement. Tout le monde n'en jugea pas de la sorte, et on la lui reprocha comme un parricide abominable, qui ne manquait pas d'attirer sur lui la vengeance des dieux. Sa mère surtout, pénétrée de la plus vive douleur, prononça contre lui les malédictions et les imprécations les plus effroyables; et, quand il vint pour la consoler, ne pouvant souffrir la vue du meurtrier de son fils, elle le rejeta avec indignation, et ferma sa porte sur lui.

Il sentit alors toute l'horreur de son crime. Livré à de cruels remords, qui ne lui faisaient plus envisager dans Timophane un tyran, mais un frère, il résolut de renoncer à la vie, et prit le parti de se laisser mourir en s'abstenant de manger. Ses amis eurent bien de la peine à le faire renoncer à cette funeste résolution. Vaincu par leurs prières et leurs instances, il consentit à prendre de la nourriture, mais se condamna à passer le reste de ses jours dans la solitude. Dès ce moment il renonça à toutes les affaires publiques; et pendant les premières années il ne venait jamais à la ville, mais allait errant dans les lieux les plus déserts, toujours dévoré par son chagrin et plongé dans une noire mélancolie; tant il est vrai que ni les louanges des flatteurs, ni les faux raisonnements des politiques, ne peuvent étouffer ce cri de la conscience, qui est en même temps le témoin, le juge et le bourreau de ceux qui osent violer les droits les plus sacrés de la nature!

Il passa vingt ans dans cet état. A la vérité dans les derniers temps il était revenu à Corinthe, mais il y vivait en simple particulier, toujours retiré et sans se mêler du gouvernement. Ce ne fut point sans beaucoup de répugnance qu'il accepta le généralat; mais il ne crut pas qu'il lui fût permis de se refuser à sa patrie, et son devoir l'emporta sur son inclination.

Pendant que Timoléon assemblait ses troupes et qu'il se préparait à faire voile, les Corinthiens reçurent d'Icétas des lettres par lesquelles il leur mandait, « qu'il n'était plus « besoin qu'ils fissent des levées, et qu'ils se con- « sumassent en frais pour venir en Sicile s'ex-

[1] An. M. 3655; av. J. C. 349.

« poser à un danger évident. » Il leur représentait « que les Carthaginois, avertis de leur « dessein, attendaient avec un grand nombre « de vaisseaux leur escadre sur son passage, « et que leur lenteur à envoyer leurs troupes « l'avait forcé à appeler ces mêmes Carthaginois à son secours, et à les employer contre le tyran. » Il avait fait avec eux un traité secret, par lequel il stipulait qu'après qu'il aurait chassé Denys de Syracuse, il occuperait sa place.

La lecture de ces lettres, loin de refroidir le zèle des Corinthiens, ne fit que les irriter encore davantage, et hâta le départ de Timoléon. Il s'embarqua avec dix galères, et aborda heureusement sur la côte de l'Italie; mais, quand il y fut arrivé, des nouvelles venues de Sicile le jetèrent dans une grande perplexité, et abattirent extrêmement le courage de ses troupes. On apprit qu'Icétas venait de battre Denys; que, s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuse, il avait obligé le tyran à se renfermer dans la citadelle et dans le quartier appelé l'*Ile*, où il le tenait assiégé; et qu'il avait donné ordre aux Carthaginois d'empêcher Timoléon d'approcher et de prendre terre, afin que, quand ils l'auraient forcé de se retirer, ils pussent tranquillement partager entre eux toute la Sicile.

En effet, les Carthaginois avaient envoyé à Rhége vingt galères. Les Corinthiens, y étant arrivés, y trouvèrent des ambassadeurs de la part d'Icétas, qui déclarèrent à Timoléon qu'il pouvait venir a Syracuse, et qu'il y serait fort bien reçu, pourvu qu'il eût renvoyé ses troupes. La proposition était tout à fait injurieuse, et encore plus embarrassante. Il paraissait impossible de battre les vaisseaux que les barbares avaient fait avancer sur leur passage, car ils étaient plus forts du double. Se retirer, c'était abandonner à un sort malheureux toute la Sicile, qui allait être visiblement pour Icétas le prix de sa trahison, et pour les Carthaginois la récompense de l'appui qu'ils auraient donné à la tyrannie.

Dans cette conjoncture si délicate, Timoléon demande une conférence avec les ambassadeurs et les principaux officiers de l'escadre carthaginoise en présence de ceux de Rhége; c'était, disait-il, uniquement pour sa propre décharge et pour sa sûreté, afin que sa patrie ne pût point l'accuser d'avoir contrevenu à ses ordres et trahi ses intérêts. Les gouverneurs et les magistrats de Rhége étaient d'intelligence avec lui. Ils ne demandaient pas mieux que de voir les Corinthiens dominer dans la Sicile, et ne craignaient rien tant que le voisinage des barbares. Ils convoquent donc une assemblée et ferment les portes de la ville, sous prétexte d'empêcher les citoyens de sortir, afin qu'ils pussent vaquer uniquement à cette affaire.

Le peuple étant assemblé, on fait de longs discours qui n'aboutissent à rien, chacun traitant la même matière, et rebattant les mêmes raisons ou en ajoutant de nouvelles, le tout pour traîner en longueur la délibération, et pour gagner du temps. Cependant neuf galères des Corinthiens partirent, et les vaisseaux des Carthaginois les laissèrent passer, croyant que cela se faisait de concert avec leurs officiers qui étaient dans la ville, et que ces neuf galères s'en retournaient à Corinthe, la dixième demeurant pour mener Timoléon à Syracuse, à l'armée d'Icétas. Quand on eut dit à l'oreille à Timoléon que ses galères étaient en mer, il se coula doucement parmi la foule, qui, pour favoriser son évasion, se pressait extrêmement autour de la tribune. Il gagna le rivage, s'embarqua très-promptement, et, ayant rejoint ses galères, ils arrivèrent ensemble à Tauroménium, ville de Sicile, où ils furent reçus à bras ouverts par Andromaque, qui en était maître, et qui joignit ses citoyens aux troupes de Corinthe pour remettre la Sicile en liberté.

On comprend aisément quelle fut la surprise et la honte des Carthaginois de se voir ainsi trompés. Mais, leur disait-on, étant Phéniciens (ils passaient pour les plus grands fourbes du monde), les ruses et les fourberies ne devaient pas tant les étonner, ni leur déplaire si fort.

Sur la nouvelle de l'arrivée de Timoléon, Icétas, effrayé, fit venir la plupart des galères des Carthaginois. Ils avaient cent cinquante vaisseaux longs, cinquante mille hommes de pied et trois cents chariots armés. Les Syracusains perdirent toute espérance de sa-

lui, voyant les Carthaginois saisis du port, Icétas maître de la ville, Denys barricadé dans la citadelle, et Timoléon qui ne tenait à la Sicile que par un petit coin de sa lisière, où il occupait la petite ville de Taurominium avec très-peu d'espérance, et encore moins de forces; car ses troupes ne montaient en tout qu'à mille soldats, et à peine avait-il les provisions nécessaires pour les nourrir. D'ailleurs, les villes ne se fiaient point à lui; les maux qu'elles venaient de souffrir par les extorsions et par les cruautés qu'on y avait exercées, les avaient aigries contre tous les commandants de troupes; surtout depuis l'horrible perfidie de Callippe et de Pharax, qui, étant venus tous deux, l'un d'Athènes, et l'autre de Lacédémone, pour affranchir la Sicile et pour chasser les tyrans, leur avaient fait paraître la tyrannie douce et désirable, tant étaient dures les vexations dont on les avait accablées. Elles craignaient d'essuyer encore les mêmes traitements de la part de Timoléon.

Les habitants d'Adrane, petite ville de Sicile au-dessous du mont Etna, étant divisés entre eux, les uns avaient appelé Icétas et les Carthaginois, et les autres avaient envoyé vers Timoléon. Les deux chefs arrivèrent presque en même temps près d'Adrane. Le premier avait avec lui près de cinq mille hommes, et l'autre n'en avait que douze cents. Malgré cette inégalité, Timoléon, qui se doutait bien qu'il trouverait les Carthaginois en désordre, occupés à prendre leurs logements et à dresser leurs tentes, fait avancer sa troupe, et, sans perdre de temps à se reposer comme les officiers le lui conseillaient, va fondre sur l'ennemi, qui sur-le-champ se met à fuir. Cela fut cause qu'on n'en tua pas plus de trois cents, et qu'on ne fit que deux fois autant de prisonniers: mais on prit leur camp et tout leur bagage. Les Adranites ouvrent en même temps leurs portes, et se rendent à Timoléon: d'autres villes lui envoyèrent aussitôt leurs députés pour faire leurs soumissions.

Denys lui-même, qui renonçait à ses vaines espérances, et qui se voyait à la veille d'être forcé, plein de mépris pour Icétas, qui s'était laissé vaincre avec tant de honte, et pénétré d'admiration et d'estime pour Timoléon, envoya à ce dernier des ambassadeurs pour se rendre aux Corinthiens, et pour leur remettre la citadelle. Timoléon, profitant d'un bonheur si inespéré, fit filer dans le château Euclide et Télémaque, deux officiers corinthiens, avec quatre cents soldats, non pas tout à la fois, ni en plein jour, car cela était impossible, les Carthaginois étant maîtres du port, mais par peloton et à la dérobée. Ces troupes, s'étant donc toutes glissées heureusement dans la citadelle, s'en saisissent, et s'emparent de tous les meubles du tyran, et de toutes les provisions qu'il avait faites; car il y avait quantité de chevaux, toute sorte de machines de guerre et de traits, et on trouva jusqu'à soixante-dix mille paires d'armes, qu'on y avait amassées de longue main. Denys avait encore deux mille soldats de troupes réglées, qu'il livra à Timoléon avec tout le reste; et pour lui, prenant son argent et quelques-uns de ses amis en petit nombre, il s'embarqua sans être aperçu des troupes d'Icétas, et se rendit au camp de Timoléon.

Ce fut pour la première fois de sa vie qu'il parut dans l'état vil et abject d'un simple particulier et d'un suppliant, lui qui était né dans le sein de la tyrannie, et qui s'était vu maître du plus puissant royaume qui ait jamais été usurpé par des tyrans. Il l'avait possédé dix ans entiers avant que Dion prît les armes contre lui; et après encore il le posséda quelques années, mais toujours parmi les guerres et les combats. Il fut envoyé[1] à Corinthe avec une seule galère, sans escorte, et avec très-peu d'argent. Il y servit de spectacle, et tous accouraient vers lui, les uns avec une secrète joie pour repaître leurs yeux de la vue des maux d'un homme que le nom de tyran rendait odieux, les autres touchés d'une sorte de compassion en comparant l'état d'où il était déchu avec le profond abîme de misères où ils le voyaient plongé.

La manière dont il se conduisit à Corinthe n'excita plus à son égard que des sentiments de mépris et d'indignation. Il passait les journées entières ou dans les boutiques de parfumeurs, ou dans les cabarets, ou avec des femmes de mauvaise vie, ou avec des comédiennes et des chanteuses, disputant avec elles sur les

[1] An. M. 3657; av. J. C. 347.

règles de la musique et l'harmonie du chant. Quelques-uns ont cru qu'il en usait ainsi par politique, pour ne se point rendre suspect aux Corinthiens, et pour ne laisser entrevoir de sa part aucune pensée ni aucun désir de recouvrer ses états. Mais c'est lui faire trop d'honneur ; et il paraît bien plus vraisemblable que, nourri et élevé dans la crapule et dans les débauches, il ne faisait ici que se livrer à son penchant, et qu'il vivait, dans cette espèce d'esclavage où il était tombé, à peu près comme il avait vécu sur le trône, ne trouvant point dans son infortune d'autre dédommagement ni d'autre consolation.

On a écrit que l'extrême pauvreté[1] où il se trouva réduit à Corinthe l'obligea d'y ouvrir une école, et d'apprendre à lire aux enfants, peut-être, dit Cicéron, sans doute en plaisantant, pour se conserver encore une espèce d'empire[2], et ne pas renoncer absolument à l'habitude et au plaisir de commander. Qu'il ait eu[3] cette pensée ou non, il est bien certain que Denys, qui s'était vu maître de Syracuse et de presque toute la Sicile, qui avait possédé d'immenses richesses, qui avait eu sous ses ordres de nombreuses flottes, de grandes armées et une puissante cavalerie ; que ce Denys, réduit maintenant presque à la mendicité[4], et de roi devenu maître d'école, était une grande leçon pour les personnes élevées en dignité, qui leur apprenait à ne point trop se fier à leur grandeur, et à ne point trop compter sur leur fortune. C'est l'avertissement[5] que les Lacédémoniens donnèrent quelque temps après à Philippe. Ce prince leur ayant écrit d'un air fort haut et fort menaçant, ils lui mandèrent pour toute réponse : *Denys à Corinthe.*

Un mot qu'on nous a conservé de Denys, s'il est vrai, donnerait lieu de croire que ce prince sut faire un bon usage de son adversité, et mettre ses maux à profit ; ce qui serait pour lui un grand éloge, mais contraire à ce que j'en ai rapporté auparavant. Dans son séjour à Corinthe[1], un étranger, qui le raillait mal à propos et avec une indiscrète grossièreté sur le commerce qu'il avait eu avec les philosophes pendant qu'il était dans sa plus grande splendeur, lui demanda, comme par insulte, à quoi toute la sagesse de Platon lui avait servi : *Trouvez-vous donc*, répliqua-t-il, *que je n'aie tiré aucune utilité de Platon, en me voyant porter mon infortune comme je fais?*

§ VI. — TIMOLÉON, APRÈS AVOIR REMPORTÉ PLUSIEURS VICTOIRES, REND LA LIBERTÉ A SYRACUSE, ET Y ÉTABLIT DE SAGES LOIS. IL SE DÉMET DE SON AUTORITÉ, ET PASSE LE RESTE DE SA VIE DANS LA RETRAITE : IL Y MEURT. HONNEURS RENDUS A SA MÉMOIRE.

Depuis la retraite de Denys[2], Icétas pressait vivement la citadelle de Syracuse, et la serrait de si près, que les convois qu'on envoyait aux Corinthiens ne pouvaient y entrer qu'à peine. Timoléon, qui était à Catane, y en faisait couler de temps en temps. Pour leur ôter cette ressource, Icétas et Magon partirent ensemble, dans le dessein d'aller assiéger cette place. Pendant leur absence, Léon le Corinthien, qui commandait dans la citadelle, ayant remarqué du haut de ses remparts que ceux qu'on avait laissés pour continuer le siége se tenaient mal sur leurs gardes, fit tout à coup une furieuse sortie sur eux pendant qu'ils étaient dispersés, en tua une partie, mit l'autre en fuite, et se saisit du quartier de la ville appelé *Achradine*, qui était le quartier le plus fort, et celui que les ennemis avaient le moins maltraité. Léon en fortifia l'enceinte à la hâte, et la joignit à la citadelle par des ouvrages qui servaient de communication.

Cette fâcheuse nouvelle fit revenir promptement Magon et Icétas. Dans le même temps, un corps de troupes que Corinthe avait envoyé entra heureusement en Sicile, ayant trompé la vigilance de l'escadre carthaginoise qui gardait les passages. Quand elles furent débarquées, Timoléon les reçut avec joie ; et, après s'être saisi de Messine, il marcha en bataille contre Syracuse. Il n'avait pas avec lui plus de quatre mille combattants. Dès qu'il fut près de la ville,

[1] Cic. Tuscul. Quæst. lib. 3, n. 27.

[2] « Dionysius Corinthi pueros docebat, usque adeò imperio carere non poterat. »

[3] Valer. Max lib. 6, cap. 9.

[4] « Tantâ mutatione majores natu, ne quis nimis fortunæ crederet, magister ludi factus ex tyranno docuit. » (VAL. MAX.)

[5] Demetr. Phaler. de Elocut. lib. 8 [§ 8].

[1] Plut. in Timol. pag. 243.

[2] An. M. 3658 ; av. J. C. 346. — Plut. in Timol pag. 243-248. — Diod. lib. 16, pag. 465-474

son premier soin fut d'envoyer des émissaires parmi les soldats qui portaient les armes pour Icétas. Ils leur représentèrent qu'il était bien honteux que des Grecs comme eux travaillassent à livrer Syracuse et toute la Sicile aux Carthaginois, les plus méchants et les plus cruels de tous les barbares; qu'Icétas n'avait qu'à se joindre à Timoléon, et que de concert ils opprimeraient l'ennemi commun. Ces soldats, ayant semé tout aussitôt ces propos dans tout le camp, donnèrent à Magon de furieux soupçons qu'il était trahi; outre qu'il y avait déjà quelque temps qu'il ne cherchait qu'un prétexte pour se retirer. C'est pourquoi, malgré les prières et les vives instances d'Icétas, il leva l'ancre, et fit voile en Afrique, abandonnant honteusement la conquête de la Sicile.

Le lendemain, Timoléon parut en bataille devant la place, et l'attaqua par trois endroits avec tant de vigueur et de succès, que les troupes d'Icétas furent renversées partout et mises en fuite. Ainsi, par un bonheur qui a peu d'exemples, il emporta de force en un instant Syracuse, une des plus fortes villes qui fussent alors. Quand il s'en vit maître, il ne fit pas comme Dion, et n'épargna pas comme lui les forteresses et les édifices publics, à cause de leur beauté et de leur magnificence. Pour éviter de donner les mêmes soupçons qui avaient décrié, quoique sans fondement, et enfin perdu ce grand homme, il fit publier à son de trompe que tous les Syracusains qui voudraient venir avec des outils n'avaient qu'à se mettre à démolir les forteresses des tyrans. A ce cri, tous les Syracusains, regardant cette publication et cette journée comme un heureux commencement de leur liberté, accoururent en foule, et ne rasèrent pas seulement la citadelle, mais tous les palais des tyrans, et fouillent jusqu'à leurs tombeaux, qu'ils renversent et dissipent.

La forteresse étant rasée, et la place rendue tout unie, Timoléon y fit bâtir des tribunaux pour y rendre la justice au nom du peuple, afin que ce même lieu, d'où, sous les tyrans, on avait vu partir tous les jours des édits sanglants, devînt l'asile et le rempart de la liberté et de l'innocence.

Timoléon était maître de la ville, mais il manquait d'habitants pour la peupler; car, les uns étant péris dans les guerres et dans les séditions, et les autres ayant pris la fuite pour éviter la domination des tyrans, la ville de Syracuse était devenue un désert, où l'herbe était crue si haute que les chevaux y paissaient. Il en était de même de presque toutes les villes de Sicile. Timoléon et les Syracusains trouvèrent donc à propos d'écrire à Corinthe qu'on leur envoyât de Grèce des hommes pour peupler Syracuse; qu'autrement le pays ne pourrait jamais se remettre, d'autant plus qu'il était menacé d'une nouvelle guerre : car ils avaient eu avis que, Magon s'étant tué lui-même les Carthaginois, irrités de ce qu'il s'était si mal acquitté de sa charge, avaient fait mettre son corps en croix, et faisaient de grandes levées pour revenir en Sicile, avec une armée encore plus forte, au commencement du printemps.

Ces lettres étant arrivées avec les ambassadeurs de Syracuse, qui conjuraient les Corinthiens d'avoir pitié de leur ville, et d'en vouloir être les fondateurs pour la seconde fois, les Corinthiens ne regardèrent point la calamité de ce peuple comme une occasion de s'agrandir et de se rendre maîtres de leur ville, selon les maximes d'une basse politique; mais, envoyant à tous les jeux sacrés de la Grèce et dans toutes les assemblées, ils firent publier par des hérauts que les Corinthiens, après avoir éteint la tyrannie dans Syracuse et chassé le tyran, déclaraient libres et indépendants les Syracusains et tous les peuples de Sicile qui voudraient retourner dans leur pays, et qu'ils les exhortaient à en aller partager entre eux les terres avec une entière et juste égalité. En même temps ils dépêchent des courriers en Asie, et dans toutes les îles où un grand nombre de ces fugitifs s'étaient retirés, pour les inviter à se rendre promptement à Corinthe, qui leur fournirait à ses frais des vaisseaux, des capitaines, et une escorte sûre pour les ramener dans leur patrie.

Dès que cette publication fut faite, Corinthe se vit combler de louanges et de bénédictions, qu'elle méritait à juste titre. On publia partout qu'elle avait délivré Syracuse des tyrans, qu'elle l'avait tirée des mains des barbares, et qu'elle l'avait redonnée à ses citoyens. Il n'est pas nécessaire ici d'insister sur la

grandeur et sur la noblesse d'une action si belle et si généreuse. Au simple récit de cette histoire, chacun sent l'impression que fait sur son cœur le beau et le grand, et l'on reconnaît que jamais conquête ni triomphe n'égalèrent la gloire qu'un si parfait désintéressement acquit alors aux Corinthiens.

Ceux qui se rendirent à Corinthe, n'étant pas en assez grand nombre, demandèrent qu'on leur donnât des hommes de Corinthe et de toute la Grèce, pour grossir cette nouvelle espèce de colonie. L'ayant obtenu, et se voyant bien dix mille au moins, ils s'embarquent pour Syracuse, où ils trouvèrent un grand peuple, qui, de toute l'Italie et de la Sicile, s'était déjà rendu auprès de Timoléon; on prétend que le nombre en montait à plus de soixante mille hommes. Timoléon leur partagea gratuitement les terres : mais il vendit les maisons, dont il fit une très-grande somme, laissant aux anciens habitants la faculté de racheter les leurs; et par ce moyen, il assembla un fonds considérable pour le peuple, qui était pauvre, qui n'avait ni de quoi subvenir à ses nécessités, ni de quoi soutenir la guerre.

On vendit aussi à l'encan les statues de tous les tyrans et de tous les princes qui avaient gouverné Syracuse ; mais auparavant elles furent citées en justice, et on leur fit leur procès dans les formes. Une seule échappa à la rigueur de cette recherche, et fut conservée, ce fut celle de Gélon, qui avait remporté une célèbre victoire sur les Carthaginois près d'Himère, et qui avait gouverné les peuples avec bonté et justice, et dont, par cette raison, la mémoire était encore chérie et respectée. Si l'on faisait subir une pareille enquête à toutes les statues, je ne sais s'il y en aurait beaucoup qui demeurassent sur pied.

L'histoire nous a conservé un autre jugement prononcé aussi à l'égard d'une statue, mais d'une espèce bien différente[1]. Le fait est très-curieux, et fera excuser la digression. Nicon, fameux athlète de Thase[2], avait été couronné comme vainqueur jusqu'à quatorze cents fois[3] dans les jeux solennels de la Grèce. Un homme de ce mérite ne manqua pas d'envieux. Après sa mort, un de ses rivaux insulta sa statue, et la frappa de plusieurs coups, peut-être pour se venger de ceux qu'il avait reçus autrefois de celui qu'elle représentait. Mais la statue, comme si elle eût été sensible à cet outrage, tomba tout de son haut sur l'auteur de l'insulte et le tua. Les fils de l'homme écrasé poursuivirent la statue juridiquement, comme coupable d'homicide et punissable en vertu de la loi de Dracon. Ce fameux législateur d'Athènes, pour inspirer une plus grande horreur de l'homicide, avait ordonné qu'on exterminât les choses même inanimées dont la chute causerait la mort d'un homme. Les Thasiens, conformément à cette loi, ordonnèrent que la statue serait jetée dans la mer. Mais quelques années après, étant affligés d'une grande famine, et ayant consulté l'oracle de Delphes, ils la firent retirer de la mer, et lui rendirent de nouveaux honneurs.

Syracuse étant ainsi comme ressuscitée, et de tous côtés des gens y accourant en foule pour l'habiter, Timoléon, qui voulait aussi affranchir les autres villes, et achever entièrement de déraciner de la Sicile la tyrannie et les tyrans, se mit en marche avec des troupes. Il força Icétas à renoncer à l'alliance des Carthaginois, et l'obligea à raser ses forteresses, et à vivre en simple particulier dans la ville des Léontins. Leptine, tyran d'Apollonie et de plusieurs autres villes et châteaux, se voyant en danger d'être pris par force, se rendit. Timoléon lui sauva la vie, et l'envoya à Corinthe; car il trouvait qu'il n'y avait rien de plus beau ni de plus honorable que de faire voir à toute la Grèce les tyrans de la Sicile réduits dans l'humiliation et vivant comme des bannis.

Il retourna ensuite à Syracuse, pour travailler à la police et y établir les lois les plus importantes et les plus nécessaires, conjointement avec Céphale et Denys, deux législateurs que les Corinthiens lui avaient envoyés; car il n'avait pas la faiblesse de vouloir se rendre maître de tout, et dominer seul. Mais en partant, pour faire gagner quelque chose aux troupes qu'il avait à sa solde, et pour les tenir aussi en haleine par ce moyen, il les envoya,

[1] Suidas, in Νίκων. Pausan. lib. 6, pag. 364.

[2] Thase était une île de la mer Égée.

[3] Ce nombre paraît suspect. Peut-être faut-il lire dans les deux auteurs cités, *quatre cents*; encore est-ce beaucoup.

sous la conduite de Dinarque et de Démarate, dans tous les lieux qui obéissaient aux Carthaginois. Ces troupes débauchèrent plusieurs villes à ces barbares, vécurent toujours dans l'abondance, firent un grand butin, et rapportèrent même beaucoup d'argent monnayé, qui fut d'un très-grand secours pour soutenir la guerre.

Sur ces entrefaites, les Carthaginois arrivèrent [1] à Lilibée, sous la conduite d'Asdrubal et d'Amilcar, avec une armée de soixante-dix mille hommes, deux cents vaisseaux de guerre, et mille vaisseaux de charge qui portaient les machines, les chariots armés, les chevaux, et toutes sortes de munitions de guerre et de bouche. Ils ne se proposaient rien moins que de chasser tous les Grecs de la Sicile. Timoléon ne crut pas devoir les attendre ; et quoiqu'il n'eût pu lever que six ou sept mille hommes, tant la terreur avait saisi les esprits, il marcha avec cette petite troupe contre l'armée formidable des ennemis, et remporta près du fleuve Crimise une célèbre victoire. On en peut voir le détail dans l'histoire des Carthaginois [2]. Timoléon retourna à Syracuse au milieu des cris de joie et des applaudissements publics.

Il était parvenu auparavant à vaincre et à réduire les tyrans de Sicile, mais il ne les avait point changés, et ne leur avait point ôté l'humeur tyrannique. S'étant unis ensemble, ils formèrent contre lui une puissante ligue. Timoléon se mit aussitôt en campagne, et en vint aisément à bout. Il leur fit souffrir à tous la juste peine de leur révolte. Entre autres, Icétas et son fils furent punis de mort, comme tyran et comme traîtres. Sa femme et ses filles ayant été conduites à Syracuse, et présentées à l'assemblée du peuple, on les condamna aussi à mort, et elles furent exécutées. Le peuple sans doute voulut par là venger Dion, son premier libérateur ; car c'était Icétas même qui avait jeté dans la mer Arète, femme de Dion, sa sœur Aristomaque, et son fils encore enfant.

Il est rare que la vertu n'ait point d'envieux. Deux accusateurs appelèrent Timoléon en jugement, et, l'ayant assigné à comparaître à certain jour, lui demandaient des cautions. Le peuple témoigna beaucoup d'indignation, et voulait dispenser un si grand homme des formalités ordinaires. Il s'y opposa fortement ; et sa raison était qu'il n'avait entrepris tant de travaux que pour faire observer les lois. On l'accusait de malversation pendant son généralat. Timoléon ne s'amusa pas à réfuter ces calomnies, mais il s'écria « qu'il rendait grâ« ces aux dieux de ce qu'ils avaient exaucé « ses prières, et de ce qu'enfin il voyait les « Syracusains jouir de la pleine liberté de tout « dire ; liberté qui sous les tyrans était absolu« ment inconnue, mais qu'il était bon de con« tenir dans de justes bornes. »

Ce grand homme avait donné à Syracuse de sages lois, avait purgé toute la Sicile des tyrans qui l'avaient si longtemps infestée, avait rétabli partout la sûreté et la paix, et fourni aux villes ruinées par la guerre tous les moyens de se relever. Après de si glorieuses actions, qui lui avaient donné un crédit sans bornes, il se démit lui-même de son autorité pour vivre dans la retraite. Les Syracusains lui avaient donné la plus belle maison de la ville, pour reconnaître les grands services qu'il leur avait rendus. Ils lui donnèrent aussi une maison de campagne très-belle et très-agréable, où il se tenait la plupart du temps avec sa femme et ses enfants, qu'il avait fait venir de Corinthe : car il ne retourna point dans son pays, et Syracuse était devenue sa patrie. Il eut la sagesse, en renonçant à tout, de se soustraire aussi totalement à l'envie, qui ne manque pas de s'attacher aux places éminentes, et qui ne respecte pas même le mérite le plus solide. Il évita un écueil où souvent les plus grands hommes, par une soif insatiable d'honneurs et de puissance, vont se briser ; qui est de s'engager jusqu'à la fin dans de nouveaux soins et de nouveaux troubles dont l'âge les rend incapables, et d'aimer mieux succomber sous le poids que de le déposer [1].

Timoléon, qui connaissait tout le prix d'un noble et glorieux loisir [2], n'en usa pas ainsi. Il passa le reste de sa vie en simple particulier, goûtant la douce satisfaction de voir tant de

[1] [338 ; av. J. C.] — Plut. in Timol. pag. 248-255.
[2] Tom. I [pag. 94 de cette édit.].

[1] « Malunt deficere quàm desinere. » (QUINTIL.)
[2] « Otium cum dignitate. » (CIC. [*de Oratore*, § 1].)

villes et tant de milliers d'hommes lui devoir le repos et la félicité dont ils jouissaient. Mais il fut toujours respecté et consulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avait ni traité de paix, ni établissement de loi, ni partage de terres, ni règlement de police, qui parussent bien faits, si Timoléon ne s'en était mêlé, et s'il n'y avait mis la dernière main.

Sa vieillesse fut éprouvée par une affliction bien sensible, qu'il supporta avec une patience étonnante ; je veux dire par la perte de la vue. Cet accident, loin de rien diminuer de la considération et du respect qu'on avait pour lui, ne servit qu'à les augmenter. Les Syracusains ne se contentèrent pas de lui rendre de fréquentes visites, ils lui menaient encore à la ville et à la campagne tous les étrangers qui passaient chez eux, afin qu'ils vissent leur bienfaiteur et leur libérateur. Quand ils avaient à délibérer dans l'assemblée publique sur quelque affaire importante, ils l'appelaient à leur secours ; et lui, sur un char à deux chevaux, il traversait la place, se rendait au théâtre, et, monté sur ce char, il était introduit dans l'assemblée avec des cris et des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avait dit son avis, qui était toujours religieusement suivi, ses domestiques le ramenaient au travers du théâtre, et tous les citoyens le reconduisaient jusque hors des portes, avec les mêmes acclamations et les mêmes battements de mains.

On lui rendit encore de plus grands honneurs après sa mort. Rien ne manqua à la magnificence de son convoi, dont le plus bel ornement furent les larmes mêlées aux bénédictions dont chacun s'empressait d'honorer sa mémoire. Ces larmes n'étaient ni accordées à la coutume et à la bienséance, ni commandées par une ordonnance publique, mais coulaient de source, et partaient d'une affection sincère, d'une vive reconnaissance, et d'une douleur inconsolable. Il fut ordonné qu'à l'avenir, toutes les années, le jour de sa mort, on célébrerait en son honneur des jeux de musique et des jeux gymniques, et qu'on ferait des courses de chevaux. Mais ce qu'il y eut de plus honorable pour la mémoire de ce grand homme, c'est le décret par lequel le peuple de Syracuse arrêta que, toutes les fois que la Sicile serait en guerre avec les étrangers, elle prendrait un général à Corinthe.

Je ne sais si l'on voit rien dans l'histoire de plus grand ni de plus accompli que ce qu'elle nous apprend de Timoléon. Je ne parle pas seulement de ses exploits guerriers, et de l'heureux succès de toutes ses entreprises. Plutarque y observe un caractère qui, selon lui, distingue Timoléon de tous les plus grands hommes de son temps, et il se sert pour cela d'une comparaison très-remarquable. Il y a, dit-il, en fait de peinture et de poésie, des ouvrages excellents en eux-mêmes, et que l'on reconnaît, au premier coup d'œil, partir de main de maître, mais dont les uns font sentir qu'ils ont coûté beaucoup de peine et de travail, au lieu qu'on voit dans les autres un air aisé et une grâce naturelle qui en relèvent de beaucoup le prix ; et il met dans ce dernier rang les poésies d'Homère. Il en est de même, continue-t-il, des exploits d'Épaminondas et de ceux d'Agésilas, quand on les compare à ceux de Timoléon. On sent, dans les premiers, qu'ils ont été faits à force et avec d'innombrables difficultés ; mais dans ceux-ci on voit une aisance et une facilité qui montrent clairement que c'est l'ouvrage, non de la fortune, mais de la vertu que la fortune a pris plaisir à seconder. C'est toujours Plutarque qui parle ici.

Mais, sans parler des exploits guerriers de Timoléon, ce que j'admire de plus en lui, c'est son amour vif et désintéressé pour le bien public, ne se réservant que le plaisir de voir les autres heureux par ses services ; c'est son extrême éloignement de tout esprit de domination et de hauteur, son honorable retraite à la campagne, sa modestie, sa modération, son indifférence pour les honneurs, et, ce qui est encore plus rare, son aversion pour toute flatterie, et même pour les plus justes louanges. Quand on relevait en sa présence sa sagesse, son courage, et la gloire qu'il avait eue de chasser les tyrans [1], il ne répondait autre chose, sinon qu'il se sentait obligé de témoigner une

[1] « Quum suas laudes audiret prædicari, nunquam aliud « dixit, quàm se in eâ re maximas diis gratias agere atque « habere, quòd, quum Siciliam recreare constituissent, « tùm se potissimùm ducem esse voluissent. Nihil enim « rerum humanarum sine deorum numine agi putabat. » (Cornel. Nep. in *Timol.* cap. 4.)

grande reconnaissance envers les dieux de ce qu'ayant résolu de rendre à la Sicile la paix et la liberté, ils avaient bien voulu le choisir préférablement à tout autre pour un si honorable ministère : car il était bien persuadé que tous les événements humains sont conduits et réglés par les ordres secrets de la providence divine. Quel trésor, quel bonheur pour un état qu'un tel ministre !

Pour en mieux connaître le prix, il ne faut que comparer l'état où se trouve Syracuse sous Timoléon, et celui où elle avait été sous les deux Denys. C'est la même ville, ce sont les mêmes habitants et les mêmes peuples : mais quelle différence y voit-on sous les deux sortes de gouvernement dont nous parlons ! Les deux tyrans ne songeaient qu'à se faire craindre, et qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis. Ils étaient craints en effet comme ils le voulaient être, mais en même temps ils étaient haïs et détestés ; et ils avaient encore plus à craindre de leurs sujets que leurs sujets n'avaient à craindre d'eux. Timoléon au contraire, qui s'est regardé comme le père des Syracusains, et qui n'a songé qu'à les rendre heureux, goûte le plaisir d'en être aimé et respecté comme un père l'est de ses enfants ; et sa mémoire est parmi eux en bénédiction, parce qu'ils ne peuvent sentir la paix et la joie dont ils jouissent, sans se souvenir que c'est un sage législateur qui leur a fait ces riches présents.

Les maux horribles qu'éprouvèrent bientôt après les Syracusains sous le tyran Agathocle[1] leur firent encore mieux sentir la grandeur de la perte qu'ils avaient faite, et leur donnèrent lieu de regretter le gouvernement pacifique et modéré de Timoléon. J'ai exposé assez au long, dans l'histoire des Carthaginois[2], tout ce qui regarde les expéditions et les aventures d'Agathocle. J'insérerai ici les principaux événements de ce qui reste de l'histoire de Syracuse jusqu'à la prise de cette ville par Marcellus, où Syracuse et tout le domaine d'Hiéron devinrent province romaine, comme l'était déjà tout le reste de la Sicile.

[1] An M. 3685; av. J. C. 319.
[2] Tom. I [pag. 96 de cette édit.]

§ VII — HIÉRON, SECOND DU NOM, EST CHOISI POUR CAPITAINE GÉNÉRAL A SYRACUSE, ET BIENTÔT APRÈS NOMMÉ ROI. IL FAIT ALLIANCE AVEC LES ROMAINS AU COMMENCEMENT DE LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE. IL PROFITE DE L'HABILETÉ D'ARCHIMÈDE, SON PARENT, QUI LUI FAIT CONSTRUIRE UNE INFINITÉ DE MACHINES PROPRES POUR LA DÉFENSE D'UNE PLACE. IL MEURT FORT AGÉ. HIÉRONYME, SON PETIT-FILS, LUI SUCCÈDE, ET LE FAIT REGRETTER PAR SES VICES ET PAR SES CRUAUTÉS. IL EST TUÉ DANS UNE CONSPIRATION. MEURTRE FUNESTE DES PRINCESSES. HIPPOCRATE ET ÉPICYDE S'EMPARENT DE L'AUTORITÉ A SYRACUSE, ET SE DÉCLARENT POUR LES CARTHAGINOIS, COMME L'AVAIT FAIT HIÉRONYME.

La Sicile, livrée en proie, et aux ennemis du dedans qui étaient les tyrans[1], et à ceux du dehors qui étaient les Carthaginois, avait appelé à son secours Pyrrhus, dans l'espérance qu'il rétablirait ses affaires; mais son prompt départ la replongea dans ses anciens maux. J'exposerai cette histoire plus au long quand je parlerai de Pyrrhus.

La dissension s'étant mise entre les citoyens de Syracuse et leurs troupes[2], celles-ci élurent pour chefs Artémidore et Hiéron. Le dernier était alors fort jeune, mais d'une prudence et d'une maturité qui annonçait quelque chose de grand pour l'avenir : on l'avait élevé avec un soin particulier. Il descendait de la famille de Gélon, qui avait autrefois régné à Syracuse avec beaucoup de gloire; et la mémoire d'un prince si estimable et si aimé de ses sujets était très-capable de lui attirer la faveur des Syracusains.

A peine l'armée l'eut-elle mis à sa tête, qu'il entra dans la ville par le moyen de quelques amis; et il s'y conduisit avec tant de douceur et de grandeur d'âme, que les Syracusains, quoique mécontents de la liberté que s'étaient donnée les soldats de se choisir des chefs, ne laissèrent pas de le nommer capitaine général d'un consentement unanime.

Dès ses premières démarches, il fut aisé de juger ce qu'on en devait attendre dans la suite. Le désordre du gouvernement passé avait laissé dans la ville une disposition toujours prochaine à la révolte. Aussitôt que les troupes en étaient sorties, elle était troublée par

[1] An. M. 3723; av. J. C. 281.
[2] An. M. 3727; av. J. C. 277. — Polyb. lib. 1. pag. 8. — Justin. lib. 23, cap. 4.

des esprits séditieux et amateurs de la nouveauté. Hiéron voyant que Leptine, distingué par son crédit et sa probité avait pour lui tout le peuple, il épousa sa fille, pour avoir toujours dans la ville, par cette alliance, un homme sur lequel il pût compter lorsqu'il serait obligé de marcher à la tête des armées.

Mais c'était contre cette armée même qu'il crut devoir prendre de plus grandes précautions. Elle était composée en partie de vieux soldats étrangers, qui s'étaient attribué un pouvoir exorbitant, jusqu'à nommer de leur seule autorité des généraux et des magistrats. Hiéron comprit aisément qu'il n'en serait jamais le maître, parce qu'ils étaient trop bien unis; que, s'il entreprenait de punir les plus coupables, leur châtiment ne manquerait pas d'irriter le reste; et que l'unique moyen de faire cesser les troubles était d'exterminer entièrement cette milice factieuse, dont la licence et l'esprit de rébellion ne pouvaient que corrompre les autres. Trompé par un faux zèle et un amour aveugle du bien public, il crut devoir en venir, pour le salut de sa patrie, à cette dure et fâcheuse extrémité, qui était contraire à son caractère, mais qui lui parut nécessaire dans la conjoncture présente. Pour se défaire de ces troupes séditieuses, il se mit en campagne sous prétexte d'attaquer les Mamertins [1]; et quand il fut arrivé à la vue des ennemis, il partagea son armée en deux. Il mit d'un côté les soldats qui étaient Syracusains, et de l'autre les étrangers; et laissa ceux-ci exposés aux Mamertins, qui les taillèrent en pièces. Il retourna pour lors tranquillement à Syracuse avec les troupes de la ville.

L'armée ainsi purgée de tout ce qui pouvait y causer des troubles et des séditions, il leva par lui-même un nombre suffisant de troupes à la solde, et remplit ensuite paisiblement les devoirs de sa charge. Les Mamertins, fiers de leurs premiers succès, se répandant dans la campagne, il marcha contre eux avec les troupes syracusaines qu'il avait bien armées et bien aguerries, et leur livra bataille. Une grande partie des ennemis resta sur la place, et les généraux furent faits prisonniers. A son retour [1], toutes les villes qui formaient le corps de l'état syracusain concoururent à le nommer roi.

La perte de cette bataille affaiblit beaucoup les Mamertins. La division se mit dans Messine. Les uns eurent recours aux Carthaginois, auxquels ils se livrèrent eux et leur citadelle: les autres, demeurés maîtres de la ville, appelèrent les Romains à leur secours. J'ai marqué, en expliquant les causes de la première guerre punique, ce qui détermina les Romains à secourir cette ville. A l'arrivée d'Appius Claudius, l'un des consuls, la citadelle lui fut livrée. Les Carthaginois ne tardèrent pas à venir avec une armée de terre et de mer pour reprendre Messine. Hiéron se joignit à eux. Mais, dès la seconde année de la guerre, jugeant par les premiers succès des Romains que la supériorité leur resterait, et, de plus, croyant pouvoir compter sur une plus grande fidélité de leur part à entretenir une alliance solide et durable, il envoya aux consuls qui étaient en Sicile des ambassadeurs pour traiter de paix et d'alliance. On n'eut garde de refuser ces offres. On craignait trop que les Carthaginois, tenant la mer, ne fermassent tous les passages pour les vivres: à quoi une alliance avec Hiéron remédiait pleinement [2]. On y donna donc les mains. Les conditions furent que le roi rendrait aux Romains sans rançon ce qu'il avait fait sur eux de prisonniers, et qu'il leur paierait cent talents d'argent [3].

Depuis ce temps, Hiéron, toujours attaché aux Romains, à qui dans l'occasion il envoyait des secours, régna paisiblement à Syracuse, gouvernant en roi qui ne cherche et n'ambitionne que l'estime et l'amour de ses sujets. Jamais prince ne s'est rendu plus recommandable, et n'a joui plus longtemps des fruits de sa sagesse et de sa prudence. Depuis ce traité avec les Romains jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant près de cinquante ans, il se tint constamment attaché à leurs intérêts, et leur donna toutes les marques de la plus sincère amitié dans des conjonctures où il est rare que la fi-

[1] Voyez ce qui a été dit des Mamertins, tom. I, pag. 102 de cette édition.

[1] An. M. 3733; av. J. C. 271.

[2] An. M. 3739; av. J. C. 265.

[3] Cent mille écus. = Cent talents cuboïques vaudraient 385 200 fr. E. B.

délité des alliés se soutienne, et ne se laisse point ébranler par la crainte des maux dont elle est menacée.

Les Romains sentirent, en plus d'une occasion, pendant la première guerre punique, et surtout dans le siége d'Agrigente, qui en fut comme l'ouverture, de quel secours était pour eux l'alliance faite avec Hiéron, qui leur fournit abondamment des vivres dans des temps où l'armée romaine, sans lui, aurait été exposée à une extrême disette.

L'intervalle entre la fin de la première guerre punique et le commencement de la seconde, qui est environ de vingt-cinq ans, fut pour Hiéron un temps de paix et de tranquillité, pendant lequel il est peu parlé des actions de ce prince.

Polybe seulement nous apprend que les Carthaginois [1], dans la fâcheuse guerre qu'ils eurent à essuyer contre les étrangers ou mercenaires, qui fut appelée *la guerre d'Afrique*, se voyant extrêmement pressés, eurent recours à leurs alliés, et surtout au roi Hiéron, qui leur accorda tout ce qu'ils demandaient de lui. Ce prince comprit que, pour se maintenir en Sicile, il était de son intérêt que les Carthaginois eussent le dessus dans cette guerre, de peur que, si les étrangers, qui avaient déjà remporté plusieurs avantages contre les Carthaginois, venaient à prévaloir entièrement, ils ne trouvassent plus d'obstacles à leurs projets, et qu'ils ne songeassent à porter leurs armes victorieuses dans la Sicile. D'ailleurs, comme il était excellent politique, il crut devoir se tenir en garde contre la trop grande puissance des Romains, qui seraient devenus maîtres absolus, si les Carthaginois eussent succombé dans la guerre contre les révoltés.

Il paraît qu'Hiéron, exempt du tumulte et des embarras de la guerre, donna toute son attention à rendre ses peuples heureux, à répandre l'abondance dans ses états, à entretenir et à augmenter la fertilité naturelle du pays, puisqu'il se donna la peine de composer lui-même [2] un traité sur la manière de cultiver et de faire valoir les terres. Ce soin a toujours été regardé comme une des parties les plus essentielles d'une solide politique, et comme un des

[1] An. M. 3753; av. J. C. 211. — Polyb. lib. 1, pag. 81.

[2] Plin. lib. 18 cap. 3.

caractères les plus marqués d'un sage gouvernement. En effet, la culture des terres, outre qu'elle occupe et met en mouvement une infinité de mains qui sans cela demeureraient oisives et engourdies, attire dans un royaume, par la traite des grains, les richesses des peuples voisins, et les fait couler dans les maisons des particuliers par un commerce qui se renouvelle tous les ans, et qui est le fruit légitime de leur travail et de leur industrie.

Quoique Hiéron parût tout occupé des soins de la paix et de l'intérieur du royaume [1], il ne négligeait point ceux de la guerre, persuadé que le plus sûr moyen de conserver la tranquillité de ses états est de se tenir toujours prêt à faire la guerre aux voisins injustes qui tenteraient de la troubler. Il sut profiter de l'avantage qu'il avait de posséder dans ses états le plus savant géomètre qui fût dans l'univers : on voit bien que je veux parler du fameux Archimède. Il était illustre non-seulement par sa grande habileté dans la géométrie, mais par sa naissance, puisqu'il était parent d'Hiéron. Uniquement sensible aux plaisirs de l'esprit, et plein de dégoût pour le tumulte des affaires et du gouvernement, il s'était livré tout entier à l'étude d'une science dont les spéculations sublimes sur des vérités purement intelligibles et spirituelles, et tout à fait séparées de la matière, ont un attrait pour les savants du premier ordre, qui ne leur laisse presque pas la liberté de s'appliquer à aucun autre objet. Hiéron eut pourtant assez de pouvoir sur l'esprit d'Archimède pour l'engager à descendre de ces hautes spéculations à l'exercice de cette mécanique qui dépend de la main, et à lui faire faire plusieurs sortes de machines et de batteries, tant pour la défense que pour l'attaque des places. Ce n'est pas qu'il songeât à s'en servir pour lui-même; car, comme je l'ai déjà observé, son règne fut toujours fort tranquille. Mais, en prince sage et prévoyant [2], il crut devoir, pendant la paix, travailler aux préparatifs nécessaires pour la guerre. Nous verrons bientôt de quelle utilité toutes ces machines furent pour Syracuse.

Il était grand et magnifique en tout, dans la construction des palais, des arsenaux, des tem-

[1] Plut. in Marcell. pag. 305-306.

[2] « In pace, ut sapiens aptârit idonea bello. » (HORAT.)

ples. Il fit bâtir un nombre infini de vaisseaux de toutes sortes de grandeurs pour le transport des blés, commerce qui faisait presque seul toute la richesse de l'île. On parle d'une galère bâtie par son ordre, sous la direction d'Archimède [1], qui a été l'un des plus fameux bâtiments de l'antiquité. On fut l'espace d'un an à le construire. Hiéron passait lui-même les journées entières parmi les ouvriers pour les animer par sa présence.

Le navire était à vingt rangs de rames. Cette masse énorme fut affermie de tous côtés avec de gros clous de cuivre qui pesaient dix livres et plus.

Le dedans avait trois corridors, dont le plus bas conduisait au fond de cale, où l'on descendait par des degrés; un autre conduisait aux appartements; le dernier et le plus haut menait au logement des soldats.

Au corridor du milieu, on trouvait à droite et à gauche des appartements au nombre de trente, dans chacun desquels il y avait quatre lits pour des hommes. L'appartement des patrons et des matelots avait quinze lits et trois salles à manger, dans la dernière desquelles, qui était à la poupe, on faisait la cuisine. Tous les pavés de ces appartements étaient composés de petites pierres rapportées de différentes couleurs, où était représentée l'Iliade d'Homère. Les planchers, les fenêtres, et tout le reste, étaient travaillés avec un art merveilleux, et embellis de toutes sortes d'ornements.

Au plus haut corridor, il y avait un gymnase, c'est-à-dire un lieu d'exercice, et des promenades proportionnées à la grandeur du navire. On voyait là des jardins et des plantes de toute espèce, d'un arrangement merveilleux. Des tuyaux, les uns de terre cuite, les autres de plomb, portaient l'eau tout autour pour les arroser. On y voyait, outre cela, des berceaux de lierre blanc et de vigne, dont les racines étaient dans de grands tonneaux pleins de terre. Ces tonneaux étaient arrosés de la même manière que les jardins. Les berceaux faisaient ombre aux promenades.

Ensuite on trouvait l'appartement de Vénus à trois lits, dont le pavé était composé d'agates, et d'autres, pierres précieuses, les plus belles qu'on avait pu trouver dans l'île. Les murailles et le toit étaient de bois de cyprès. Les fenêtres étaient ornées d'ivoire, de peintures, et de petites statues. Dans un autre appartement il y avait une bibliothèque, au haut de laquelle, en dehors, on avait placé un cadran solaire.

Il y avait aussi un appartement à trois lits pour le bain, où se voyaient trois grandes chaudières d'airain, et une baignoire faite d'une seule pierre de différentes couleurs. La baignoire contenait deux cent cinquante pintes. A la proue était un grand réservoir d'eau, qui contenait cent mille pintes.

Tout autour du navire on voyait, en dehors, des Atlas de six coudées (neuf pieds) de haut, qui soutenaient les hauts bords: ces Atlas étaient à une égale distance les uns des autres. Le navire était orné tout autour de peintures. On y voyait huit tours, proportionnées à sa grosseur: deux à la poupe, deux d'égale grandeur à la proue, et quatre au milieu du vaisseau. Sur ces tours étaient des parapets par lesquels on pouvait jeter des pierres sur les vaisseaux ennemis qui auraient trop approché. Chaque tour était gardée par quatre jeunes hommes armés de pied en cap, et par deux archers. Tout le dedans des tours était plein de pierres et de traits.

Sur le bord du vaisseau bien planchéié était une espèce de rempart, sur lequel était une machine à jeter des pierres, faite par Archimède: elle jetait une pierre du poids de trois cents livres, et une flèche de douze coudées (dix-huit pieds), à la distance d'un stade, c'est-à-dire à cent vingt-cinq pas de là.

Le navire avait trois mâts, à chacun desquels étaient deux machines chargées de pierres. Là étaient aussi des crocs et des masses de plomb, pour jeter sur ceux qui approchaient. Tout le navire était environné d'un rempart de fer, pour empêcher ceux qui voudraient venir à l'abordage. Tout autour du navire étaient disposés des corbeaux de fer, qui, étant lancés par des machines, accrochaient les vaisseaux des ennemis et les approchaient du navire, d'où on les pouvait accabler facilement. Sur chacun des bords se tenaient soixante jeunes hommes armés de pied en cap: il y en

[1] Athen. lib. 5, pag. 206-209.

avait tout autant autour des mâts et des machines à jeter des pierres.

Quoique la sentine fût extrêmement profonde, un seul homme la vidait avec une machine à vis, inventée par Archimède. Un poëte athénien (il s'appelait *Archimèle*) fit une épigramme sur ce superbe navire. Il en fut bien payé. Hiéron lui envoya en récompense mille *médimnes* de blé[1], et les fit conduire jusqu'au port de Pirée. Le médimne, selon le P. Montfaucon, est une mesure de six setiers. Cette épigramme est parvenue jusqu'à nous. On connaissait alors le prix des vers à Syracuse.

Hiéron, ayant appris qu'il n'y avait point de port en Sicile qui pût contenir ce vaisseau, hors quelques-uns où il ne pouvait être sans péril, résolut d'en faire présent au roi Ptolémée[2], et de l'envoyer à Alexandrie. Il y avait alors disette de blé dans toute l'Égypte.

Plusieurs autres vaisseaux de charge de moindre grandeur accompagnaient ce grand navire. On mit dans ces vaisseaux soixante mille muids de blé, dix mille grands vases de terre pleins de poisson salé, vingt mille quintaux pesant de chair salée, et vingt autres mille grands fardeaux de différentes hardes, sans comprendre les vivres pour tout l'équipage.

Pour éviter une trop grande longueur, j'ai retranché quelques parties de la description qu'Athénée nous a laissée de ce grand navire. Je souhaiterais que, pour nous en donner une plus juste idée, il en eût marqué précisément toutes les dimensions. Un mot aussi ajouté sur les rangs de rames aurait éclairci et décidé une question qui demeurera toujours obscure et douteuse.

Ce fut dans la seconde guerre punique qu'Hiéron donna des preuves éclatantes de son attachement aux Romains[3]. Dès qu'il eut appris l'arrivée d'Annibal dans l'Italie, il alla avec sa flotte tout équipée, au-devant de T. Sempronius, qui était arrivé à Messine, pour offrir ses services au consul, et l'assurer que, dans l'âge avancé où il était, il ferait paraître le même zèle pour les intérêts du peuple romain, qu'il avait montré autrefois, encore tout jeune, dans la première guerre contre les Carthaginois. Il se chargea de fournir gratuitement du blé et des habits aux légions du consul, et aux troupes des alliés. Sur la nouvelle qu'on reçut, dans le moment, de l'avantage remporté par la flotte romaine sur celle des Carthaginois, le consul remercia le roi de ses offres avantageuses, et n'en fit point alors d'usage.

Aussitôt après la défaite des Romains[1] près du lac de Trasimène, Hiéron leur envoya[2] trois cent mille boisseaux de blé, deux cent mille d'orge, et trois cent vingt livres pesant d'or, non en espèces monnayées, car il connaissait la délicatesse du peuple romain, qui n'aurait pas voulu recevoir un tel présent, mais sous la figure d'une Victoire, qu'il était persuadé que le peuple romain n'oserait pas refuser dans la crainte de s'attirer par ce refus un mauvais augure. Valère Maxime fait remarquer ici la noble et prudente libéralité de ce prince, d'abord dans le généreux dessein qu'il forme de faire ce présent aux Romains, puis dans l'industrieuse précaution qu'il prend pour prévenir et empêcher leur refus. En effet, le sénat, quoique tout récemment il eût refusé l'or que quelques villes lui avaient fait offrir, se crut obligé d'accepter le présent d'Hiéron, qui était pour les Romains d'un si bon augure[3], et marqua sa reconnaissance pour ce prince, dont l'affection et la fidélité pour les Romains, depuis qu'il était devenu leur allié, ne s'étaient jamais démenties pendant un si grand nombre d'années.

Cette fidélité fut mise à une rude épreuve après la sanglante défaite des Romains à la bataille de Cannes, qui fut suivie de la défection presque générale de tous leurs alliés[4]. Mais

[1] Mille médimnes valent 518 hectolitres. E. B.

[2] Il y a lieu de croire que c'était Ptolémée Philadelphe.

[3] An. M. 3786; av. J. C. 218. — Liv. lib. 21, n. 50 et 51.

[1] Liv. lib. 22, n. 37. — Valer. Max. lib. 4, cap. 8.

[2] « Trecenta millia modiûm tritici, et ducenta millia « hordei, aurique ducenta et quadraginta pondo urbi nos« træ muneri misit. Neque ignarus verecundiæ majorum « nostrorum quòd nollent accipere, in habitum id Victo« riæ formavit, ut eos religione motos, munificentiâ suâ « uti cogeret : voluntate mittendi priùs, iterùm providen« tiâ cavendi ne remitteretur, liberalis. » (Val. Max.)

[3] « Ab senatu ita responsum regi est : Virum bonum « egregiumque socium Hieronem esse, atque uno tenore, « ex quo in amicitiam populi romani venerit, fidem co« luisse, ac rem romanam omni tempore ac loco munificè « adjuvisse. » (Liv.)

[4] An. M. 3788; av. J. C. 216. — Liv. lib. 22, n. 56.

le ravage même de ses terres par les troupes carthaginoises que leur flotte y avait débarquées ne fut pas capable de l'ébranler. Il eut seulement la douleur de voir que cette contagion universelle avait pénétré jusque dans sa propre maison. Gélon, l'aîné de ses fils [1], qui d'ailleurs avait de bonnes qualités, méprisant la vieillesse de son père, et ne faisant plus de cas de l'alliance avec les Romains depuis la funeste journée de Cannes, se déclara ouvertement pour les Carthaginois; et son exemple aurait peut-être entraîné une bonne partie de la Sicile, si sa mort, arrivée fort à propos, n'en avait arrêté les suites.

Elle fut suivie de près de la mort d'Hiéron, qui fut pour la Sicile, et pour Rome même, un véritable malheur [2]. Gélon avait eu de Néréide, fille de Pyrrhus, un fils qui fut nommé *Hiéronyme*, et qu'il laissa en bas âge : jeune prince incapable d'user sagement de la liberté [3], loin de pouvoir résister à la séduction de la puissance souveraine. La crainte qu'avait Hiéron que le bon état où il laissait son royaume ne changeât bientôt sous un roi enfant, lui fit naître la pensée et le désir de rendre la liberté aux Syracusains. Mais ses deux filles s'opposèrent de tout leur crédit à ce dessein, dans l'espérance que le jeune prince n'aurait que le titre de roi, et qu'elles en auraient toute l'autorité avec leurs maris Andranodore et Zoïppe, qui tiendraient le premier rang entre ses tuteurs. Il n'était pas aisé [4] à un vieillard nonagénaire de tenir contre les caresses et les artifices de ces deux femmes, qui l'obsédaient jour et nuit, de conserver la liberté de son esprit au milieu de leurs insinuations pressantes et assidues, et de sacrifier avec courage l'intérêt de sa famille à celui du public.

Pour prévenir autant qu'il lui était possible les maux qu'il prévoyait, il lui nomma quinze tuteurs qui devaient former son conseil, et les pria instamment en mourant de ne jamais se départir de l'alliance avec les Romains, à laquelle il avait été inviolablement attaché pendant cinquante ans, et d'apprendre au jeune prince, leur pupille, à marcher sur ses traces, et à suivre les principes dans lesquels il avait été élevé jusque-là.

Le roi étant mort après ces dispositions, on fit ses funérailles [1], qui furent moins célèbres par la magnificence de leur pompe que par l'amour de ses sujets, qui le pleurèrent comme un père. Peu de temps après, Andranodore écarta tous les autres tuteurs, sous prétexte qu'Hiéronyme était en âge de gouverner par lui-même, il avait alors près de quinze ans; et, s'étant démis de la tutelle qui lui était commune avec ses collègues, il attira par là à lui seul toute l'autorité. Les dispositions les plus sages des princes mourants sont souvent peu respectées après leur mort, et rarement exécutées.

Le meilleur prince et le plus modéré [2], succédant à un roi aimé de ses sujets comme l'avait été Hiéron, aurait eu bien de la peine à les consoler de la perte qu'ils venaient de faire. Mais Hiéronyme, comme si par ses vices il eût cherché à faire encore regretter davantage son aïeul, ne fut pas plutôt le maître, qu'il fit voir combien tout était changé. Au lieu qu'Hiéron et Gélon, son fils, ne s'étaient jamais distingués du reste des citoyens ni par les habillements, ni par aucune autre marque extérieure, on vit tout d'un coup paraître Hiéronyme vêtu de pourpre, le front ceint d'un diadème, environné d'une troupe de gardes armés : quelquefois même il affectait d'imiter Denys le tyran, en sortant du palais sur un char attelé de quatre chevaux blancs.

Ses mœurs et sa conduite répondaient parfaitement à ce superbe appareil et à cet extérieur. Il témoignait du mépris pour tout le monde. Il écoutait avec un air dédaigneux

[1] Liv. lib 23, n. 30

[2] An. M. 3700; av. J. C. 215. — Liv. lib. 24, n 4-7. — Polyb. legat. 1. pag. 781-785.

[3] « Puerum, vixdùm libertatem, nedùm dominationem, modicè laturum. » (Idem.)

[4] « Non facile erat nonagesimum jam agenti annum, circumsesso dies noctesque muliebribus blanditiis, liberare animum, et convertere ad publicam privata curam » (Liv.)

[1] « Funus fit regium, magis amore civium et caritate, quàm curâ suorum celebre. »

[2] « Vix quidem ulli bono moderatoque regi facilis erat favor apud Syracusanos succedenti tantæ caritati Hieronis. Verùm enim verò Hieronymus, velut suis vitiis desiderabilem efficere vellet avum, primo statim conspectu omnia quàm disparia essent ostendit. » (Liv. lib. 24, n. 5.)

ceux qui lui parlaient. Toutes ses réponses étaient injurieuses. On ne l'abordait qu'à peine, non-seulement les étrangers, mais ses tuteurs mêmes. C'étaient tous les jours de nouvelles débauches, accompagnées d'une cruauté inhumaine. La frayeur saisit tellement tous les Syracusains, que quelques-uns même de ses tuteurs crurent ne pouvoir prévenir les supplices que par une mort volontaire, ou par une fuite précipitée.

Trois hommes seulement, Andranodore et Zoïppe, tous deux gendres d'Hiéron, et un certain Thrason, avaient les entrées plus libres auprès du jeune roi. Il les écoutait peu sur tout le reste : mais, comme les deux premiers étaient ouvertement déclarés pour les Carthaginois, et le troisième pour les Romains, cette différence de sentiments, et les disputes souvent très-vives qui en étaient la suite, attiraient sur eux l'attention du prince.

Il arriva, à peu près dans ce temps-là, qu'on découvrit une conjuration contre la vie d'Hiéronyme. On dénonça un des principaux conjurés, nommé *Théodote*. Appliqué à la question, il avoua le crime pour lui-même ; mais la violence des supplices les plus cruels ne fut pas capable de lui faire trahir ses complices. Enfin, comme s'il eût cédé à la force des tourments, il chargea les meilleurs amis du roi, quoique innocents, entre lesquels il nomma Thrason, comme le chef de toute entreprise, ajoutant qu'ils n'auraient eu garde de s'y engager, s'ils n'avaient eu à leur tête un homme de son crédit. La chaleur que celui-ci avait toujours fait paraître pour la cause des Romains rendit l'indice vraisemblable. Ainsi il fut puni de mort. Aucun des complices, pendant qu'on faisait souffrir la torture à leur compagnon, ne prit la fuite ou ne se cacha ; tant ils comptaient sur le courage et sur la fidélité de Théodote, et tant celui-ci avait de force pour tenir ce secret caché !

La mort de Thrason, qui seul était le lien et le nœud de l'alliance avec les Romains, laissa le champ libre aux partisans des Carthaginois. Hiéronyme envoya des ambassadeurs à Annibal, qui lui envoya à son tour un jeune gentilhomme carthaginois, nommé Annibal comme lui, avec Hippocrate et Épicyde, natifs de Carthage, mais originaires de Syracuse. Après le traité conclu avec Hiéronyme, Annibal retourna vers son général ; les deux autres demeurèrent auprès du roi, avec la permission d'Annibal. Les conditions du traité étaient qu'après qu'ils auraient chassé les Romains de la Sicile, sur quoi ils comptaient certainement, le fleuve Himéra, qui partage presque toute l'île, séparerait la province des Carthaginois de son royaume. Hiéronyme, enflé des louanges de ses flatteurs, demanda même, quelque temps après, qu'on lui cédât toute la Sicile, laissant aux Carthaginois, pour leur part, l'Italie. La proposition parut folle et téméraire ; mais Annibal y fit peu d'attention, ne songeant qu'à tirer le jeune roi du parti des Romains.

Sur le premier bruit de ce traité, Appius, préteur de Sicile, envoya des ambassadeurs à Hiéronyme, pour renouveler l'alliance que les Romains avaient eue avec son aïeul. Ce prince orgueilleux les reçut avec beaucoup de mépris, leur demandant d'un ton railleur et insultant ce qui s'était passé à la journée de Cannes; que les ambassadeurs d'Annibal en racontaient des choses incroyables; qu'il était bien aise d'en savoir la vérité par leur bouche, afin de se déterminer sur le choix de ses alliés. Les Romains lui répondirent qu'ils reviendraient vers lui quand il aurait appris à recevoir sérieusement des ambassadeurs ; et, après l'avoir averti, plutôt que prié, de ne point changer témérairement de parti, ils se retirèrent.

Enfin, sa cruauté et les autres vices auxquels il se livrait aveuglément lui attirèrent une fin malheureuse : ceux qui avaient formé la conspiration dont il a été parlé, suivirent leur plan, et, ayant trouvé une occasion favorable d'exécuter leur entreprise, le tuèrent dans un voyage qu'il faisait de Syracuse au pays et dans la ville des Léontins.

On voit ici sensiblement la différence qu'il y a entre un roi et un tyran, et que ce ne sont point les gardes et les armes qui mettent un prince en sûreté, mais l'affection des sujets. Hiéron, persuadé que ceux qui ont dans les mains les lois pour gouverner les peuples doivent toujours se gouverner eux-mêmes par les lois, se conduisait de telle sorte, qu'on pouvait dire que c'était la loi, et non Hiéron, qui régnait. Il ne se croyait riche et puissant

que pour faire du bien et pour rendre les autres heureux. Il n'avait pas besoin de se précautionner pour la sûreté de sa vie : il avait toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples ; et Syracuse ne craignait rien tant que de le perdre. Aussi sa mort fut pleurée comme celle du père commun de l'état. Les bouches, et encore plus les cœurs, longtemps après, étaient remplis de son nom, et ne cessaient de bénir sa mémoire. Hiéronyme, au contraire, qui n'avait d'autre règle que la violence, qui regardait tous les autres hommes comme nés uniquement pour lui, qui se piquait de commander non à des sujets, mais à des esclaves, menait la vie du monde la plus triste, si c'est vivre que de passer ses jours dans des frayeurs continuelles. Comme il ne se fiait à personne, personne ne pouvait se fier à lui. Ceux qui approchaient le plus près de sa personne étaient les plus exposés à ses soupçons et à sa cruauté, et ils crurent ne pouvoir mettre leur vie en sûreté qu'en finissant la sienne. Voilà où se termina un règne très-court, mais rempli de désordres, d'injustices et de violences.

Appius, qui prévoyait les suites de cette mort, donna avis de tout au sénat, et prit toutes les précautions nécessaires pour conserver la province du peuple romain.

Les Romains, voyant qu'il s'élevait dans la Sicile une guerre qui n'était pas à mépriser[1], chargèrent du soin de cette province Marcellus, l'un des consuls.

Au moment qu'Hiéronyme fut tué, les soldats songèrent d'abord à venger sa mort sur les conjurés ; mais le doux nom de la liberté, dont on les flatta ; l'espérance qu'on leur donna de leur distribuer l'argent du tyran, et de leur payer une meilleure solde ; et le récit de ses crimes affreux et de ses honteuses débauches ; tout cela apaisa leur première impétuosité et changea tellement leurs dispositions, qu'ils laissèrent sans sépulture le corps de ce prince, qu'ils venaient de regretter si fort un moment auparavant.

Dès qu'on eut appris ce meurtre à Syracuse, Andranodore s'empara de l'Ile, qui était une des parties de la ville, de la citadelle, et d'autres endroits propres à s'y défendre ; et il y mit de bonnes garnisons. Théodote et Sosis, chefs de la conspiration, ayant laissé leurs complices à l'armée pour contenir les soldats, arrivèrent à la ville bientôt après. Ils se rendirent maîtres du quartier d'Achradine, où, en montrant au peuple la robe sanglante du tyran avec son diadème, et l'exhortant à prendre les armes pour défendre sa liberté, ils se virent bientôt à la tête d'une nombreuse multitude.

Toute la ville était en confusion. Le lendemain, à la pointe du jour, tout le peuple, tant armé que sans armes, accourt à l'Achradine, où se tenait le sénat, qui, depuis la mort d'Hiéron, n'avait été ni assemblé ni consulté sur aucune affaire. Polyénè, l'un des sénateurs, parla au peuple avec beaucoup de liberté et de modération. Il leur représenta que, connaissant par expérience les indignités et les misères de la servitude, ils en étaient vivement frappés ; mais que, pour ce qui est des maux que la discorde civile entraîne après elle, ils en avaient plutôt entendu parler à leurs pères, qu'ils n'en étaient instruits par eux-mêmes · qu'il les louait d'avoir pris promptement les armes ; et qu'il les louerait encore davantage, s'ils ne s'en servaient que dans la dernière nécessité ; que, pour le présent, il était d'avis d'envoyer des députés à Andranodore, pour lui déclarer qu'il eût à se soumettre au sénat, à ouvrir les portes de l'Ile, et à en retirer sa garnison ; que, s'il persistait dans son usurpation, il fallait le traiter plus rigoureusement encore qu'on n'avait fait Hiéronyme.

Cette ambassade fit d'abord impression sur son esprit : soit qu'il conservât encore quelque respect pour le sénat, et qu'il fût touché du consentement général des citoyens ; soit que la partie de l'Ile la mieux fortifiée, qui lui avait été enlevée par trahison et livrée aux Syracusains, lui donnât de l'inquiétude. Mais sa femme Démarate[1], princesse fière et ambitieuse, l'ayant tiré à part, le fit souvenir de cette parole célèbre de Denys le tyran, *qu'il*

[1] An. M. 3790 ; av. J. C. 214. — Liv. lib. 24, n. 21-32.

[1] « Sed evocatum eum ab legatis Demarata uxor, filia « Hieronis, inflata adhuc regiis animis ac muliebri spiritu, « admonet sæpè usurpatæ Dionysii tyranni vocis : quâ, « pedibus tractum, non insidentem equo, relinquere ty- « rannidem dixerit debere. » (Liv.)

ne fallait point sortir du trône qu'on n'en fût arraché par les pieds : qu'on pouvait en un moment renoncer à une grande fortune, mais qu'il en coûtait beaucoup de temps et de peine pour y parvenir ; que le parti le plus sage, pour le présent, était d'obtenir des ambassadeurs quelque temps pour délibérer, pendant lequel il ferait venir des soldats de chez les Léontins ; qu'en leur promettant de partager entre eux les trésors du roi, il se rendrait maître de tout.

Il ne rejeta pas entièrement ces conseils, mais il ne jugea pas à propos d'en faire usage sur-le-champ ; et il crut que le moyen le plus sûr d'arriver au but qu'il se proposait était de céder pour le présent. Il promit donc de se soumettre à l'autorité du sénat ; et, le lendemain, ayant ouvert les portes de l'Ile dès le matin, il se rendit à l'Achradine ; et là, après s'être excusé devant le peuple de son délai et de sa résistance, sur la crainte qu'il avait eue qu'on ne l'enveloppât, comme allié, dans la punition du tyran, il déclara qu'il venait remettre sa personne et ses intérêts entre les mains du sénat. Puis, se tournant vers les meurtriers du tyran, et apostrophant Théodote et Sosis : « Vous avez, leur dit-il, fait une « mémorable action ; mais, croyez-moi, votre « gloire n'est que commencée, et n'est point « encore parvenue à son comble : si vous ne « songez à établir la paix et la concorde parmi « les citoyens, la république court grand ris- « que d'expirer et de périr dans le moment « même qu'elle commence à goûter les doux « fruits de la liberté. » Après ce discours, il mit à leurs pieds les clefs de l'Ile et des trésors du roi. La joie se répandit dans toute la ville ; et les temples furent remplis, pendant tout ce jour, d'une foule infinie de peuple, qui allait remercier les dieux de cet heureux changement.

Le jour suivant, le sénat s'étant assemblé selon l'ancienne coutume, on créa des magistrats, parmi lesquels on nomma Andranodore des premiers, avec Théodote et Sosis, et quelques autres conjurés qui étaient absents.

D'un autre côté, Hippocrate et Epicyde, se voyant, à la nouvelle de la mort du tyran, abandonnés des soldats qu'ils commandaient, s'en revinrent à Syracuse, où ils demandèrent une escorte pour retourner sûrement auprès d'Annibal, n'ayant plus rien à faire en Sicile depuis la mort de celui à qui ce général les avait envoyés. On n'était pas fâché de se délivrer de ces deux étrangers, dont l'esprit était inquiet et remuant, et qui avaient beaucoup d'expérience dans la guerre. Mais la négligence qu'on apporta à régler le temps de leur départ leur donna lieu de s'insinuer dans l'esprit des soldats, qui les estimaient à cause de leur habileté, et de les indisposer contre le sénat et contre les citoyens les mieux intentionnés.

Andranodore, à qui l'ambition de sa femme ne donnait point de repos, et qui jusque-là avait usé de dissimulation pour mieux couvrir ses desseins, croyant qu'il était temps de les faire éclore, conspira avec Thémiste, gendre de Gélon, pour s'emparer de la royauté. Il communiqua ses vues à un comédien, nommé Ariston, pour qui il n'avait rien de caché. Cette profession n'était point infâme chez les Grecs, et était exercée par des gens d'une condition honnête. Ariston, pour qui les droits de la patrie étaient plus sacrés que ceux de l'amitié, découvrit la conspiration. Andranodore et Thémiste sont tués aussitôt par l'ordre des autres magistrats, en entrant dans le sénat. Le peuple se soulève, et menace de venger leur mort ; mais on l'effraie en jetant les cadavres des deux conjurés hors du sénat. Puis on l'instruit de leurs mauvais desseins, auxquels on attribue tous les maux de la Sicile plutôt qu'à la méchanceté d'Hiéronyme, qui n'étant qu'un enfant, ne s'était conduit que par leurs conseils ; que ses tuteurs et ses maîtres avaient régné sous son nom ; qu'ils auraient dû être exterminés avant Hiéronyme, ou du moins avec lui ; que l'impunité les avait poussés à de nouveaux crimes, et les avait portés à aspirer à la tyrannie ; que, n'ayant pu y réussir par la force, ils avaient employé la dissimulation et la perfidie : qu'on n'avait pu vaincre à force de grâces et de faveurs la mauvaise volonté d'Andranodore, en le nommant à la première magistrature parmi les libérateurs de la patrie, lui qui était l'ennemi déclaré de la liberté : qu'au reste, cette ambition de régner leur avait été inspirée par les princesses du sang royal qu'ils avaient épousées, l'une fille d'Hiéron, et l'autre fille de Gélon.

A cette parole, il s'élève un cri de toute

l'assemblée, qu'il n'en faut laisser vivre aucune, et qu'il faut exterminer entièrement la race des tyrans, sans qu'il en reste de trace. Tel est le caractère de la multitude[1] : ou elle se livre bassement à l'esclavage, ou elle domine avec insolence. Mais, par rapport à la liberté, qui tient le milieu entre ces deux excès, elle ne sait ni s'en passer, ni en user, et il ne se trouve que trop de flatteurs, toujours prêts à entrer dans ses passions, à enflammer sa colère, et à la pousser aux dernières violences et aux plus barbares cruautés, à quoi elle n'est déjà que trop portée par elle-même. C'est ce qui arriva pour lors. Sur la requête des magistrats, qui fut presque plutôt acceptée que proposée, on ordonna que la race royale serait entièrement détruite.

On tue d'abord Démarate, fille d'Hiéron, et Harmonie, fille de Gélon, mariées, la première à Andranodore, et la seconde à Thémiste. De là on va à la maison d'Héraclée, femme de Zoïppe, qui, ayant été envoyé ambassadeur à Ptolémée, roi d'Egypte, y était resté volontairement en exil pour ne pas être témoin des maux de sa patrie. Avertie qu'on allait venir à elle, cette infortunée princesse s'était réfugiée avec ses deux filles dans le lieu le plus retiré de sa maison vers ses dieux pénates. Là, quand les assassins furent arrivés, les cheveux épars, le visage baigné de larmes, et dans l'état le plus propre à exciter la compassion, elle les conjura d'une voix tremblante et entrecoupée de soupirs, au nom d'Hiéron son père et de son frère Gélon, de ne pas envelopper une princesse innocente dans le crime et dans les malheurs d'Hiéronyme. Elle leur représenta qu'elle n'avait tiré d'autre fruit du règne de ce prince que l'exil de son mari; que, n'ayant point eu de part à la fortune ni aux desseins criminels de sa sœur Démarate, elle n'en devait point avoir à son châtiment : que pouvait-on craindre, au reste, ou d'elle-même, dans l'état d'abandon et presque de viduité où elle était réduite, ou de ses filles, malheureuses orphelines sans appui et sans crédit? que si l'on ne pouvait supporter la vue des personnes du sang royal, on pouvait les reléguer à Alexandrie, et rejoindre la femme à son mari, les filles à leur père. Quand elle les vit inflexibles à ses remontrances, oubliant ce qui la regardait, elle les pria de vouloir au moins sauver la vie aux princesses ses filles, toutes deux d'un âge qui inspire la compassion aux ennemis les plus transportés de fureur. Elle ne gagna rien sur l'esprit de ces barbares. L'ayant arrachée comme d'entre les bras de ses dieux pénates, ils la percèrent de coups sous les yeux de ses deux filles; et les égorgèrent aussitôt elles-mêmes, déjà teintes et couvertes du sang de leur mère. Ce qu'il y eut de plus triste dans leur destinée, c'est qu'immédiatement après leur mort, il vint un ordre du peuple, qui leur sauvait la vie.

De la compassion le peuple passa en un moment à des sentiments de colère et de fureur contre ceux qui avaient si fort pressé l'exécution, sans laisser de lieu à la réflexion ni au repentir. Il demande qu'on nomme des magistrats en la place d'Andranodore et de Thémiste. On hésite longtemps sur ce choix. Enfin quelqu'un de la foule du peuple nomme au hasard Épicyde, un autre nomme aussitôt Hippocrate. Ces deux hommes sont demandés avec tant d'ardeur par la multitude, composée de citoyens et de soldats, que le sénat ne peut empêcher qu'ils ne soient créés.

Les nouveaux magistrats ne découvrirent pas d'abord le dessein qu'ils avaient de remettre Syracuse dans les intérêts d'Annibal. Mais ils voyaient avec peine les démarches qu'on avait déjà faites avant qu'ils fussent en charge : car, aussitôt après le rétablissement de la liberté, on avait envoyé des ambassadeurs à Appius pour proposer le renouvellement de l'alliance qu'Hiéronyme avait rompue. Celui-ci les avait adressés à Marcellus, qui venait d'arriver en Sicile avec une autorité supérieure à la sienne. Marcellus en envoya à son tour aux magistrats de Syracuse pour traiter de la paix.

Ils trouvèrent, en y arrivant, l'état des choses bien changé. Hippocrate et Épicyde, d'abord par de sourdes menées, puis par des plaintes ouvertes, avaient inspiré à tout le

[1] « Hæc natura multitudinis est; aut servit humiliter, « aut superbè dominatur : libertatem, quæ media est, nec « spernere modicè, nec habere sciunt. Et non fermè de« sunt irarum indulgentes ministri, qui avidos atque in« temperantes plebeiorum animos ad sanguinem et cædes « irritent. » (Liv. [lib. 21, cap. 25])

monde une grande aversion pour les Romains, en faisant entendre qu'on songeait à leur livrer Syracuse. La vue d'Appius, qui s'était approché de l'entrée du port avec ses vaisseaux pour encourager ceux du parti romain, fortifia de nouveau ces soupçons et ces accusations, de sorte que la multitude courut tumultuairement pour empêcher les Romains de mettre pied à terre, supposé qu'ils en eussent le dessein.

Dans ce trouble et cette confusion, on jugea à propos de convoquer l'assemblée du peuple. Les avis y étant fort partagés, et la chaleur des disputes faisant craindre quelque sédition, Apollonide, un des principaux du sénat, tint un discours fort convenable à l'état présent des affaires. Il fit voir que jamais ville n'avait été plus près ou de sa perte, ou de son salut, que l'était actuellement Syracuse : que, si tous d'un consentement unanime, se rangeaient ou du côté des Romains, ou de celui des Carthaginois, leur état serait heureux; que, s'ils se partageaient de sentiments, la guerre ne serait ni plus vive ni plus dangereuse entre les Romains et les Carthaginois qu'entre les Syracusains mêmes divisés les uns contre les autres, chaque parti devant avoir, dans l'enceinte des mêmes murailles, ses troupes, ses armées et ses chefs : qu'il fallait donc travailler uniquement à convenir tous ensemble et à se réunir; et que de savoir laquelle des deux alliances était la plus utile, ce n'était pas maintenant la question la plus importante : qu'au reste, pour le choix des alliés, l'autorité d'Hiéron semblait devoir l'emporter sur celle d'Hiéronyme; et que l'amitié des Romains, connue par une heureuse expérience de cinquante années, paraissait préférable à celle des Carthaginois, sur laquelle on ne pouvait trop compter pour le présent, et dont on s'était fort mal trouvé autrefois : enfin, et ce motif n'était pas tout à fait à rejeter, qu'en se déclarant contre les Romains ils auraient aussitôt sur les bras une guerre que les Carthaginois n'étaient pas en état de leur faire sitôt.

Moins ce discours parut passionné, plus il eut d'effet. On voulut avoir l'avis des différents corps de l'état; et l'on pria les principaux officiers des troupes tant de la ville qu'étrangères de conférer ensemble. L'affaire fut discutée longtemps, et avec beaucoup de vivacité. Enfin, comme on ne voyait pas de moyen présent de soutenir la guerre contre les Romains, on conclut à la paix, et on leur envoya des ambassadeurs pour terminer l'affaire.

Peu de jours après cette résolution prise, les Léontins envoyèrent demander du secours à Syracuse pour défendre leurs frontières. Cette députation parut venir fort à propos pour décharger la ville d'une multitude inquiète et turbulente, et pour éloigner leurs chefs non moins dangereux. On fit partir quatre mille hommes sous le commandement d'Hippocrate, dont on était bien aise de se défaire, et qui ne fut pas fâché lui-même de cette occasion qu'on lui donnait de brouiller; car il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il pilla les frontières de la province romaine, et tailla en pièces une troupe qu'Appius avait envoyée pour les défendre. Marcellus se plaint aux Syracusains de cette injure, et demande qu'on chasse de la Sicile cet étranger avec son frère Épicyde, qui, s'étant venu rendre en même temps dans la ville des Léontins, tâchait d'en brouiller les habitants avec ceux de Syracuse, en les exhortant à se mettre en liberté aussi bien que les Syracusains. La ville des Léontins était de la dépendance de Syracuse : mais elle prétendait ici secouer le joug et agir indépendamment des Syracusains, comme une ville pleinement libre. Lors donc que ceux de Syracuse envoyèrent aux Léontins faire des plaintes des hostilités commises contre les Romains, et demander qu'on chassât les deux frères carthaginois qui en étaient les auteurs, les Léontins leur répondirent qu'ils ne les avaient pas chargés de faire la paix pour eux avec les Romains.

Les députés de Syracuse rapportèrent à Marcellus cette réponse des Léontins, dont ils ne disposaient plus, lui laissant la liberté de leur déclarer la guerre, sans que cela portât aucun préjudice au traité qu'ils avaient fait ensemble. Il marcha aussitôt contre Léonce, dont il se rendit maître à la première attaque. Hippocrate et Épicyde prirent la fuite. On fit main-basse sur tout ce qui se trouva de déserteurs, dont le nombre montait bien à deux mille; mais, depuis que la ville fut prise, on ne toucha à aucun des Léontins ni des autres soldats; on leur rendit même tout ce qui leur apparte-

nait, à l'exception de ce que le premier tumulte d'une ville prise d'assaut avait fait périr.

Huit mille hommes, que les magistrats de Syracuse envoyaient au secours de Marcellus, rencontrent en chemin un homme, qui leur fait le recit de ce qui s'est passé à la prise de Léonce, exagérant, soit par imprudence, soit par une malice affectée, la cruauté des Romains, qu'il assurait, contre la vérité, avoir fait passer au fil de l'épée tous les habitants, aussi bien que les troupes qui y avaient été envoyées de Syracuse.

Cette nouvelle, qu'ils n'approfondirent point autrement, leur donne de la compassion pour leurs compagnons. Ils témoignent leur indignation par leur murmure. Hippocrate et Épicyde, qui étaient déjà connus de ces troupes, se présentent à elles précisément dans ce moment de trouble et de tumulte, et prennent le parti de se mettre sous leur protection, n'ayant point d'autre ressource. Ils sont reçus avec joie et applaudissement. Le bruit se porte jusqu'à la queue de l'armée, où étaient les commandants Dinomène et Sosis. Ceux-ci apprennent la cause du tumulte, accourent, blâment les soldats d'avoir reçu au milieu d'eux Hippocrate et Épicyde, ennemis de la patrie, et ordonnent qu'on les arrête et qu'on les lie. Les soldats s'y opposent avec de grandes menaces. Ces deux généraux envoient à Syracuse pour informer le sénat de ce qui se passe.

Cependant l'armée s'avance vers Mégare, et rencontre sur sa route un homme aposté par Hippocrate, et chargé d'une lettre qui paraissait être écrite par les magistrats de Syracuse à Marcellus. Ils le louaient du carnage qu'il avait fait à Léonce, et l'exhortaient à faire le même traitement à tous les soldats mercenaires, pour rendre enfin la liberté à Syracuse. La lecture de cette lettre supposée soulève les mercenaires, dont ce corps était presque entièrement composé. Ils veulent se jeter sur le peu de Syracusains qui s'y trouvent. Hippocrate et Épicyde empêchent cette violence, non par un sentiment de miséricorde ou d'humanité, mais pour ne pas perdre entièrement l'espérance qu'ils avaient de rentrer dans Syracuse. Ils y envoient un homme qu'ils avaient gagné, qui y raconte le pillage de Léonce conformément à leur premier récit. Ces bruits sont écoutés favorablement de la multitude, qui s'écrie qu'il faut fermer les portes aux Romains. Hippocrate et Épicyde arrivent cependant auprès de la ville, dans laquelle ils entrent moitié par force, moitié par les intelligences qu'ils y avaient. Ils tuent les magistrats, et s'emparent de la ville. Le lendemain, les esclaves sont affranchis, les prisonniers délivrés, et dans une assemblée tumultuaire Hippocrate et Épicyde mis dans les premières places. Syracuse ainsi, après un court rayon de liberté, retomba dans son ancienne servitude.

§ VIII. — Le consul Marcellus forme le siége de Syracuse. Les pertes considérables d'hommes et de vaisseaux causées par les terribles machines d'Archimède obligent Marcellus à changer le siége en blocus. Enfin il prend la ville par le moyen des intelligences qu'il y avait. Mort d'Archimède, tué par un soldat qui ne le connaissait point.

Les choses étant en cet état, Marcellus crut devoir quitter le pays des Léontins [1] pour s'avancer vers Syracuse. Lorsqu'il en fut assez proche, il envoya des députés pour faire savoir aux habitants qu'il venait pour rendre la liberté aux Syracusains, et non pour leur faire la guerre. On ne leur permit pas d'entrer dans la ville. Épicyde et Hippocrate allèrent au-devant d'eux, et ayant entendu leurs propositions, répondirent fièrement que, si les Romains songeaient à mettre le siége devant leur ville, ils s'apercevraient bientôt qu'autre chose était d'attaquer Syracuse, et d'attaquer Léonce. Marcellus se détermina donc à faire l'attaque de la ville [2] par terre et par mer : par terre, du côté de l'Hexapyle ; par mer, du côté de l'Achradine, dont les murs sont baignés par les flots de la mer.

Il laissa le commandement des troupes de terre à Appius, et se réserva celui de la flotte. Elle était composée de soixante galères à cinq rangs de rames, qui étaient pleines d'hommes armés d'arcs, de frondes et de dards pour nettoyer les murailles. Il y en avait un grand nombre d'autres chargées de toutes sortes de

[1] Liv. lib. 24, n. 33. — Plut. in Marcell. pag. 305-307. — Polyb. lib. 8, pag. 515-518.

[2] On peut consulter la description de Syracuse dans le tome I, pag. 543 de cette édition.

machines propres à l'attaque des places, dont la plus grande et la plus terrible était la *sambuque*, ainsi appelée à cause de sa ressemblance avec un instrument de musique peu connu qui portait ce nom. Cette machine était ce que nous appelons un *pont-levis*. Ce pont de la sambuque s'abattait étant soutenu avec des cordes, et servait aux assiégeants pour passer de leurs tours de bois sur les murs des assiégés.

Les Romains montant à l'assaut par deux endroits, la consternation régnait dans Syracuse, par la crainte où l'on était de ne pouvoir rien opposer à une si terrible puissance et à de si grands efforts. En effet, il aurait été impossible d'y résister, sans un seul homme, dont la merveilleuse industrie tint lieu de tout à Syracuse : c'était Archimède. Il avait pris soin de garnir les murs de tout ce qui était nécessaire pour une bonne défense. Dès qu'il eut commencé à faire jouer du côté de la terre ses machines, elles décochèrent contre l'infanterie toutes sortes de traits, et des pierres d'une pesanteur énorme, qui volaient avec tant de bruit, de roideur et de rapidité, que, rien ne pouvant soutenir ce choc, elles renversaient et écrasaient tous ceux qu'elles rencontraient, et jetaient dans tous les rangs un désordre horrible.

Du côté de la mer on voyait sur les murailles de grandes machines qui, avançant et abaissant tout d'un coup sur les galères de grosses poutres d'où pendaient des antennes armées de crocs, les cramponnaient, et, les enlevant ensuite par la force du contre-poids, les lâchaient tout d'un coup, et les abîmaient ; ou, après les avoir enlevées par la proue avec des mains de fer ou des becs de grue, et les avoir dressées sur la poupe, elles les plongeaient dans la mer ; ou elles les ramenaient vers la terre avec des cordages et des crocs, et, après les avoir fait pirouetter longtemps, elles les brisaient et les fracassaient contre les pointes des rochers qui s'avançaient de dessous les murailles, et écrasaient ainsi tous ceux qui étaient dessus. A tout moment, des galères enlevées et suspendues en l'air, tournoyant avec rapidité, présentaient un spectacle affreux ; et, après que tous les hommes qui les montaient étaient dispersés par la violence du mouvement, et jetés fort loin comme avec des frondes, elles allaient se briser contre les murailles, où, les cordages et les chaînes venant à lâcher prise, elles retombaient, et s'abîmaient dans la mer.

Quant à la machine que Marcellus faisait avancer, et qu'on appelait *sambuque*, elle n'eut pas une meilleure destinée. Comme elle était encore assez loin des murailles, Archimède lâche contre elle un gros rocher de dix quintaux [1], après celui-là un second, et un moment après un troisième, qui, tous la heurtant avec un sifflement et un tonnerre épouvantable, renversèrent et brisèrent ses appuis, et donnèrent une telle secousse aux galères qui la soutenaient, qu'elles se lâchèrent et se séparèrent.

Marcellus, presque rebuté et poussé à bout, se retira avec ses galères le plus diligemment qu'il lui fut possible, et envoya donner ordre à ses troupes de terre d'en faire autant. En même temps il assembla un conseil de guerre, où il fut résolu que, dès le lendemain avant le point du jour, on tâcherait de s'approcher des murailles : car les machines, dont Archimède se servait, ayant beaucoup de force et de portée, ils comptaient qu'elles enverraient les pierres et les traits fort loin par-dessus leurs têtes ; et que, s'il en ajustait contre eux dans cette petite distance, elles lui deviendraient inutiles, parce que le peu d'espace ne laisserait pas assez de force au coup.

Mais Archimède avait pourvu à tout. Il avait préparé de longue main des machines qui portaient à toute sorte de distances quantité de traits proportionnés, et des bouts de poutres qui, étant fort courts, demandaient moins de temps pour les ajuster ; et on tirait plus souvent. D'ailleurs il avait fait aux murailles, fort près à près, des trous, où il avait placé des scorpions [2], qui, n'ayant pas beaucoup de portée, blessaient ceux qui approchaient, et n'en étaient point aperçus.

[1] Le quintal, que les Grecs appellent τάλαντον, était de plusieurs sortes. Le moindre était de 125 livres. Il y en avait de 175, de 400, de 1000 et de 1250.

= Dix quintaux ou *centum-pondium* valaient 324 kilogrames. E. B.

[2] Les scorpions étaient des machines, des espèces d'arbalètes dont les anciens se servaient pour lancer des traits et des pierres

Quand les Romains eurent donc gagné le pied des murailles, pensant y être bien à couvert, ils se trouvèrent encore en butte à une infinité de traits, ou accablés de pierres qui tombaient d'en haut sur leurs têtes, n'y ayant endroit dans la muraille qui ne fît pleuvoir incessamment sur eux une grêle mortelle qui tombait à plomb. Cela les obligea de se retirer en arrière. Mais ils ne furent pas plutôt éloignés, que voilà de nouveaux traits lancés sur eux dans leur retraite : de sorte qu'ils perdirent beaucoup de monde, et que presque toutes leurs galères furent froissées ou fracassées, sans qu'ils pussent rendre le moindre mal à leurs ennemis; car Archimède avait placé la plupart de ses machines à couvert derrière les murailles, de manière que les Romains, accablés d'une infinité de coups sans voir ni le lieu ni la main d'où ils partaient, semblaient proprement, dit Plutarque, combattre les dieux.

Marcellus, quoique poussé à bout, et ne sachant que faire contre ces machines qu'Archimède lui opposait, ne laissait pas d'en faire des plaisanteries. « Ne cesserons-nous pas, « disait-il à ses ouvriers et à ses ingénieurs, « de faire la guerre à ce Briarée de géomètre, « qui maltraite ainsi mes galères et ma sam« buque? Il surpasse infiniment les géants à « cent mains dont nous parle la fable, tant il « lance de traits tout d'un coup contre nous. » Et, à la vérité, tous les Syracusains n'étaient que comme le corps de ces machines et de ces batteries d'Archimède; et lui, il était seul l'âme qui faisait mouvoir et agir tous ces ressorts : car toutes les autres armes demeuraient oisives; il n'y avait que celles d'Archimède dont la ville se servît alors, et pour la défense, et pour l'attaque.

Enfin, Marcellus voyant les Romains si effrayés, que, s'ils apercevaient seulement sur la muraille une petite corde ou la moindre pièce de bois, ils prenaient d'abord la fuite, criant qu'Archimède allait lâcher contre eux quelque effroyable machine, il renonça à l'espérance de la pouvoir prendre en y faisant brèche, cessa toutes les attaques, et laissa achever ce siége au temps, en le changeant en blocus. L'unique ressource que les Romains crurent qui leur restait, fut de réduire par la faim le peuple nombreux qui était dans la ville, en coupant tous les vivres qui pouvaient leur venir, soit par terre, soit par mer. Pendant huit mois qu'ils restèrent devant la ville, il n'y eut sorte de stratagèmes que l'on n'inventât, ni d'action de valeur que l'on ne fît, à l'assaut près, que l'on n'osa plus jamais tenter; tant un seul homme et une seule science ont de force dans quelques occasions, quand on sait les employer à propos. Otez de Syracuse un seul vieillard, la prise de la ville est immanquable, avec toutes les forces qu'ont les Romains; et ce seul homme de plus fait qu'on n'ose pas même l'attaquer, au moins de la manière qu'Archimède pouvait empêcher.

On voit ici quel intérêt ont les princes de protéger les arts, de favoriser les gens de lettres, d'animer les académies des sciences par des distinctions d'honneur, et par des récompenses solides, qui ne ruinent et n'appauvrissent jamais un état. Je mets ici à part la naissance et la noblesse d'Archimède; ce n'est pas à elle qu'il était redevable de son heureux génie, ni de sa profonde science : je ne le regarde que comme un savant, comme un habile géomètre. Quelle perte eût-ce été pour Syracuse, si, pour épargner quelque dépense et quelque pension, on eût laissé un tel homme dans l'inaction et dans l'obscurité! Hiéron n'eut garde de se conduire de la sorte. Il connut tout le mérite de notre géomètre; et c'en est un grand pour les princes, de connaître celui des autres. Il le mit en honneur, il en fit usage, et n'attendit pas pour cela que le besoin et la nécessité l'y forçassent; il aurait été alors trop tard. Par une sage prévoyance, vrai caractère d'un grand roi et d'un grand ministre, il prépara dans le sein même de la paix, tout ce qui était nécessaire pour soutenir un siége et pour faire la guerre avec succès, quoique alors il n'y eût aucune apparence qu'on dût rien craindre de la part des Romains, avec lesquels Syracuse était liée d'une amitié étroite. Aussi vit-on, dans un moment, sortir comme de terre une foule incroyable de machines de toute espèce et de toute grandeur, dont la vue seule était capable de jeter le trouble et l'épouvante dans les armées.

Il en est, parmi ces machines, dont on peut à peine concevoir l'effet, et dont on serait tenté de révoquer en doute la réalité, s'il était

permis de douter du témoignage d'écrivains tels, par exemple, que Polybe, auteur presque contemporain, et qui écrivait sur des mémoires tout récents et qui étaient entre les mains de tout le monde. Mais quel moyen de se refuser au consentement uniforme des historiens grecs et romains, amis et ennemis, sur des faits dont des armées entières furent témoins et sentirent les effets, et qui influèrent si fort dans les événements de la guerre? Ce qui se pratiqua dans ce siége de Syracuse marque jusqu'où les anciens avaient porté le génie et l'art de faire ou de soutenir des siéges. Notre artillerie, qui imite si parfaitement le tonnerre, ne fait pas plus d'effet que les machines d'Archimède, si même elle en fait autant.

On parle d'un miroir ardent, par le moyen duquel Archimède brûla une partie de la flotte romaine. L'invention serait rare. Nul auteur ancien n'en parle; c'est une tradition moderne qui n'a nul fondement. Les miroirs ardents étaient connus dans l'antiquité, mais non de cette sorte, qui paraît même impraticable.

Après que Marcellus eut résolu de bloquer simplement Syracuse, il laissa Appius devant la place avec les deux tiers de l'armée; et avec le reste il s'avança dans l'île, où il fit entrer quelques villes dans le parti des Romains.

Dans ce même temps, Imilcon, général de Carthaginois, arriva dans la Sicile avec une grande armée, dans l'espérance de reprendre cette province sur les Romains.

Hippocrate sortit de Syracuse avec une partie des troupes pour l'aller joindre, afin de faire la guerre de concert contre Marcellus. Epicyde resta dans la ville pour y commander pendant le siége.

Les flottes des deux peuples parurent en même temps sur les côtes de la Sicile; mais celle des Carthaginois, se voyant plus faible que l'autre, n'osa pas hasarder un combat, et reprit bientôt la route de Carthage.

Marcellus, après quelques légères expéditions, dans l'une desquelles il battit les troupes d'Hippocrate, retourna devant Syracuse; et, ayant fait partir pour Rome Appius, qui allait y demander le consulat, il mit en sa place Q. Crispinus.

Au commencement de la campagne suivante[1], Marcellus, désespérant presque absolument de pouvoir prendre Syracuse, soit par force, parce qu'Archimède lui opposait toujours des obstacles invincibles, soit par famine, parce que la flotte carthaginoise, qui était revenue plus nombreuse qu'auparavant, y faisait entrer librement des convois, fut sur le point d'abandonner le siége et le blocus, pour tourner la guerre du côté d'Agrigente, contre Imilcon et Hippocrate. Mais, avant que de prendre ce parti, il voulut essayer s'il ne pourrait point se rendre maître de Syracuse par quelque intelligence secrète. Il gagna d'abord un esclave, par le moyen duquel il fit entrer dans la conspiration jusqu'à quatre-vingts des principaux de la ville, qui venaient par troupes le trouver dans son camp, cachés dans des barques sous des filets de pêcheurs. Le complot était près de réussir, lorsqu'un certain Attale, de dépit de n'y avoir pas été admis, le découvrit à Epicyde, qui fit mourir tous les conjurés.

Cette entreprise échouée de la sorte jeta Marcellus dans un nouvel embarras, ou plutôt dans un nouveau désespoir. Rien ne se présentait à son esprit, que la douleur et la honte de lever un siége après y avoir consume tant de temps et fait de si grandes pertes, tant d'hommes que de vaisseaux. Une espèce de hasard lui offrit une nouvelle ressource, et fit renaître son espérance. Des vaisseaux romains avaient pris un certain Damippus, qu'Epicyde envoyait en ambassade à Philippe, roi de Macédoine. Les Syracusains témoignèrent beaucoup de désir de le racheter, et Marcellus ne s'en éloigna pas. On convint d'un endroit auprès du port Trogile, pour y tenir les conférences sur la rançon du prisonnier. Comme on y alla plusieurs fois, un soldat romain s'étant avisé de considérer de près le mur avec attention, après en avoir compté les pierres, avoir examiné à vue d'œil la mesure de chacune, et avoir supputé par estimation la hauteur du mur, il le trouva beaucoup plus bas qu'on ne le croyait, et conclut qu'avec de médiocres échelles on pouvait facilement monter dessus. Sans perdre de temps, il fit rapport de tout à

[1] An. M. 3792; av. J. C. 212. — Liv. lib. 25. n. 23-31. — Plut. in Marcell., pag. 308, 309.

Marcellus, qui ne négligea pas l'avis, et s'en assura par ses propres yeux. Ayant fait préparer des échelles, il prit l'occasion d'une fête qu'on célébrait à Syracuse en l'honneur de Diane, et pendant laquelle les habitants s'abandonnaient à la joie et à la bonne chère. A l'heure de la nuit où il conjectura que les Syracusains, après avoir beaucoup bu, commenceraient à s'endormir, il fit avancer doucement un corps de mille soldats d'élite vers le mur avec des échelles. Quand les premiers furent arrivés au haut sans bruit et sans tumulte, d'autres les suivirent, la hardiesse des premiers donnant du courage aux seconds. Les mille soldats, profitant du repos des ennemis, qui étaient ou ivres ou endormis, eurent bientôt escaladé le mur. Ayant enfoncé la porte de l'Hexapyle, les troupes s'emparèrent de la partie de la ville appelée *Épipole*.

Il ne s'agissait plus pour lors de tromper les ennemis, mais de les effrayer. Les Syracusains, éveillés par le bruit, commençaient à se troubler et à se mettre en mouvement. Marcellus fit sonner à la fois toutes les trompettes ; ce qui jeta une telle épouvante et une si grande frayeur dans les cœurs, que tout le monde prenait la fuite, croyant qu'il ne restait pas un seul quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Il restait pourtant la plus forte et la plus belle partie, appelée *Achradine*, qui n'était pas prise, parce qu'elle avait ses murailles séparées du reste de la ville.

Marcellus, dès la pointe du jour, était entré dans la ville neuve[1], et dans le quartier appelé *Tyque*. Epicyde, ayant assemblé promptement quelques troupes qu'il avait dans l'Ile qui joignait l'Achradine, marcha contre Marcellus; mais le trouvant plus fort et mieux accompagné qu'il n'avait cru, après une légère escarmouche il se renferma daus l'Achradine.

Tous les capitaines et les officiers qui étaient autour de Marcellus le félicitaient de ce grand bonheur. Pour lui, quand il eut regardé de dessus la hauteur la beauté et la grandeur de cette ville, on dit qu'il versa quelques larmes, et s'attendrit sur le triste sort qu'elle allait éprouver. Il rappelait dans son esprit deux flottes puissantes des Athéniens coulées à fond autrefois devant cette ville, deux nombreuses armées taillées en pièces avec les deux plus illustres généraux qui les commandaient; tant de guerres soutenues avec tant de variété d'événements contre les Carthaginois: tant de tyrans fameux et de puissants rois; Hiéron surtout, dont la mémoire était encore toute récente, qui s'était signalé par tant de vertus royales, et encore plus par les services importants qu'il avait rendus au peuple romain, dont les intérêts lui avaient toujours été aussi chers que les siens. Touché par ce souvenir, il crut, avant que d'attaquer l'Achradine, devoir envoyer vers les assiégés, pour les exhorter à se rendre volontairement, et à prévenir la ruine de leur ville. Ses remontrances et ses exhortations furent inutiles.

Alors, pour ne point être inquiété par ses derrières, il attaqua un fort, nommé *Euryèle*, qui était au bout de la ville neuve, et qui commandait toute la campagne du côté de la terre. Après l'avoir emporté et y avoir mis une bonne garnison, il tourna tous ses efforts contre l'Achradine.

Sur ces entrefaites arrivent Hippocrate et Imilcon. Le premier avec des Siciliens, ayant placé et fortifié son camp près du grand port, et donné le signal à ceux qui occupaient l'Achradine, attaque le vieux camp des Romains où commandait Crispinus ; et Épicyde fait en même temps une sortie sur les postes de Marcellus. Aucune de ces deux entreprises ne réussit. Hippocrate fut vigoureusement repoussé par Crispinus, qui le suivit jusque dans ses retranchements; et Marcellus obligea Epicyde à se renfermer dans l'Achradine.

Comme on était alors en automne, il survint une peste, qui fit de grands ravages dans la ville, et encore plus dans les camps des Romains et des Carthaginois. D'abord le mal était médiocre, et n'était causé que par la grande chaleur de la saison, et la nature du lieu, malsain par lui-même : puis il se communiqua bientôt par le commerce, et par le soin qu'on prenait de ceux qui en étaient attaqués; de sorte que les malades ou mouraient abandonnés et sans assistance, ou entraînaient avec eux ceux qui s'en approchaient pour leur rendre quelque service. On n'entendait de tout

[1] La ville neuve, ou Néopolis, était Épipole, qui, dans les derniers temps, avait été comprise dans la ville, et environnée de murailles.

côtés jour et nuit que des pleurs et des gémissements. Enfin l'accoutumance du mal avait tellement endurci les esprits et étouffé tout sentiment de compassion, que non-seulement on ne pleurait plus les morts, mais qu'on les laissait sans sépulture. Ce n'était partout que cadavres exposés à la vue des malades, qui attendaient un pareil sort. Les Carthaginois en souffrirent beaucoup plus que les autres. Comme ils n'avaient point de retraite, ils périrent presque tous avec leurs chefs Hippocrate et Imilcon. Marcellus, dès le commencement de la maladie, avait fait passer ses soldats dans la ville, où les toits et l'ombre les soulagèrent beaucoup : il ne laissa pas néanmoins d'en perdre un assez grand nombre.

Cependant Bomilcar, commandant de la flotte carthaginoise, qui avait fait un second voyage à Carthage pour en amener un nouveau secours, revint avec cent trente navires et sept cents vaisseaux de charge. Les vents contraires l'empêchèrent de doubler le cap Pachyne. Epicyde, qui craignait que, si ces vents continuaient, cette flotte rebutée ne s'en retournât en Afrique, laisse l'Achradine aux généraux des troupes mercenaires, va trouver Bomilcar, et lui persuade de tenter la fortune d'un combat naval dès que le temps le permettra. Marcellus, voyant que les troupes des Siciliens grossissaient tous les jours, et que, s'il attendait, et qu'il se laissât enfermer dans Syracuse, il serait fort pressé en même temps et du côté de la terre et du côté de la mer, résolut, quoique plus faible en vaisseaux, de s'opposer au passage de la flotte carthaginoise. Dès que les vents furent tombés, Bomilcar prit le large pour mieux doubler le cap ; mais, comme il vit les vaisseaux romains venir à lui en bel ordre, tout d'un coup, on ne sait pourquoi, il prit la fuite, envoya ordre aux vaisseaux de charge de regagner l'Afrique, et se retira à Tarente. Epicyde, déchu d'une si grande espérance, et n'osant rentrer dans une ville déjà à moitié prise, fit voile vers Agrigente pour y attendre le succès du siége.

Quand ces nouvelles furent portées dans le camp des Siciliens, de concert avec les assiégés ils envoyèrent des députés à Marcellus. On convint aisément des conditions, qui furent : Que tout ce qui avait appartenu aux rois serait cédé aux Romains ; que le reste serait laissé aux Siciliens, avec l'usage de leurs lois et de leur liberté. Par les Siciliens on entendait tant ceux qui étaient dans la ville que ceux qui se trouvaient dehors. Ces députés étaut entrés dans l'Achradine, ils commencèrent par faire tuer les généraux qu'Epicyde y avait laissés. Puis, ayant convoqué l'assemblée du peuple, ils créèrent de nouveaux officiers, et on en députa quelques-uns à Marcellus. Celui qui portait la parole lui représenta que ce n'étaient point les Syracusains qui avaient quitté le parti de Rome, mais Hiéronyme, qui leur avait fait beaucoup plus de mal qu'aux Romains ; que tout ce qui s'était passé depuis n'était point volontaire de leur part, mais forcé ; qu'au premier moment qu'ils avaient pu disposer d'eux-mêmes, ils venaient lui livrer leurs armes, leurs murailles et leurs personnes, et remettre entièrement leur sort entre ses mains. « Au « reste, dit-il à Marcellus, il s'agit ici autant « de votre intérêt que du nôtre. Les dieux vous « ont accordé la gloire d'avoir pris la plus « belle et la plus illustre ville qui soit parmi « les Grecs. Tout ce que nous avons jamais « fait de mémorable, soit par terre, soit par « mer, accroît votre triomphe et en relève le « prix. La réputation n'est pas un garant assez « fidèle pour faire connaître la grandeur et la « force de la ville que vous avez prise ; la pos- « térité n'en pourra bien juger que par ses « yeux mêmes. Il faut qu'à tous ceux qui abor- « deront ici, de quelque côté de l'univers qu'ils « viennent, on montre, tantôt les trophées « que nous avons remportés sur les Athéniens « et les Carthaginois, tantôt ceux que vous « avez remportés sur nous ; et que Syracuse, « mise pour toujours sous la protection de « Marcellus, soit un monument perpétuel et « subsistant du courage et de la clémence de « celui qui l'aura prise et conservée. Il ne se- « rait pas juste que le souvenir d'Hiéronyme « fit plus d'impression sur vos esprits que ce- « lui d'Hiéron. Celui-ci a été votre ami bien « plus longtemps que l'autre votre ennemi. « Vous avez ressenti, qu'il me soit permis de « le dire, les effets de l'amitié d'Hiéron ; mais « les folles entreprises d'Hiéronyme ne sont « retombées que sur lui. »

Marcellus ne pouvait pas ne se point ren-

dre à des propositions si avantageuses. Les Syracusains trouvaient toute sorte de facilité et de sûreté de la part des Romains : ils avaient plus à craindre d'eux-mêmes. Les déserteurs qui étaient dans la citadelle, craignant d'être livrés aux Romains, attirent dans leur parti les troupes auxiliaires, à qui ils font craindre le même sort, prennent les armes, égorgent les nouveaux magistrats, font main-basse sur tous les Syracusains qu'ils rencontrent, pillent tout ce qu'ils trouvent devant eux, et créent six officiers, trois pour commander dans l'Achradine et trois dans l'Ile.

Parmi les trois qui commandaient dans l'Ile, il y avait un Espagnol nommé Méric : on trouva le moyen de le gagner. Il livra de nuit la porte qui était près de la fontaine d'Aréthuse, et reçut les soldats que Marcellus y envoya. Le lendemain, au point du jour, Marcellus fit une fausse attaque à l'Achradine, pour attirer de ce côté-là toutes les forces de la citadelle et de l'Ile qui y était jointe, et afin de faciliter à quelques vaisseaux qu'il avait préparés le moyen de jeter des troupes dans l'Ile, qui serait dégarnie. Tout réussit comme il l'avait projeté. Les soldats que ces vaisseaux jetèrent dans l'Ile, trouvant les postes presque tous dégarnis, et les portes, par lesquelles étaient sortis les soldats de la citadelle pour aller contre Marcellus, encore ouvertes, s'en emparèrent après un léger combat. Marcellus, averti qu'il était maître de l'Ile et d'un quartier de l'Achradine, et que Méric, avec le corps qu'il commandait, s'était joint à ses troupes, fait sonner la retraite, afin que les richesses des rois, qui ne montaient pas si haut qu'on le pensait, ne fussent point pillées.

Les déserteurs s'étant échappés (et on leur avait laissé exprès la sortie libre), les Syracusains ouvrirent à Marcellus toutes les portes de l'Achradine, et lui envoyèrent des députés, qui avaient ordre de ne lui demander autre chose, sinon qu'il lui plût de leur conserver la vie à eux et à leurs enfants. Marcellus, ayant appelé son conseil et quelques Syracusains qui étaient dans son camp, répondit à ces députés, en leur présence, qu'Hiéron, pendant cinquante ans, n'avait pas fait plus de bien au peuple romain, que ceux qui depuis quelques années étaient maîtres de Syracuse n'avaient voulu lui faire de mal; mais que leur mauvaise volonté était retombée sur eux, et qu'ils s'étaient punis eux-mêmes du violement des traités d'une manière plus cruelle que n'auraient souhaité les Romains : qu'il tenait Syracuse assiégée depuis trois ans, non afin que le peuple romain la réduisît en esclavage, mais pour empêcher que des chefs de transfuges ne la tinssent dans l'oppression; qu'il avait essuyé beaucoup de fatigues et de dangers pendant un si long siége, mais qu'il s'en croyait avantageusement dédommagé par la gloire d'avoir pris cette ville, et par le plaisir de l'avoir sauvée de la ruine entière qu'elle semblait mériter. Après avoir mis des gardes au trésor, et placé aussi des sauvegardes dans les maisons des Syracusains qui s'étaient retirés dans son camp, il abandonna la ville au pillage. On prétend que les richesses qui furent pillées à ce sac de Syracuse surpassèrent celles qu'on eût pu espérer de la prise de Carthage.

Un funeste accident troubla la joie de Marcellus, et lui causa une sensible douleur. Archimède, dans le temps que tout était en mouvement à Syracuse, enfermé dans son cabinet comme un homme d'un autre monde qui ne prend point de part à ce qui se passe dans celui-ci, était appliqué à considérer quelque figure de géométrie; et il donnait à cette contemplation non-seulement tous ses yeux, mais encore tout son esprit, de manière qu'il n'avait entendu ni le tumulte des Romains, qui couraient partout, ni le bruit de la ville prise. Tout d'un coup un soldat se présente et lui ordonne de le suivre pour venir parler à Marcellus. Archimède le prie d'attendre un moment, jusqu'à ce que son problème fût résolu, et qu'il en eût fait la démonstration. Le soldat, qui ne se souciait ni de son problème ni de sa démonstration, irrité de ce délai, tire son épée et le tue. Marcellus fut vivement affligé quand il apprit la nouvelle de sa mort. Ne pouvant lui rendre la vie comme il l'aurait souhaité, il s'appliqua, autant qu'il fut en lui, à honorer sa mémoire. Il fit une recherche exacte de tous ses parents, les traita avec distinction, et leur accorda des priviléges particuliers. Pour Archimède, il fit célébrer ses funérailles avec soin, et lui érigea un monument

parmi ceux des grands hommes qui s'étaient le plus distingués à Syracuse.

Archimède, par son testament, avait prié ses parents et ses amis de mettre, après sa mort, sur son tombeau, pour toute épitaphe, un cylindre circonscrit à une sphère, c'est-à-dire à un globe, à une figure sphérique, et de marquer au bas le rapport qu'ont entre eux ces deux solides, le contenant et le contenu. Il aurait pu remplir les bases de la colonne de son tombeau de bas reliefs, où toute l'histoire du siége de Syracuse aurait été sculptée, et où il aurait paru comme un Jupiter foudroyant les Romains. Mais il estimait infiniment plus une découverte, une démonstration géométrique, que toutes les machines si célèbres qu'il avait inventées. Aussi aima-t-il mieux se faire honneur, auprès de la postérité, de la découverte qu'il avait faite du rapport de la sphère au cylindre de même base et de même hauteur, qui est comme deux à trois.

Les Syracusains, si passionnés autrefois pour les sciences, ne conservèrent pas longtemps l'estime et la reconnaissance qu'ils devaient à un homme qui avait fait tant d'honneur à leur ville. Moins de cent quarante ans après, Archimède était déjà si parfaitement oublié de ses citoyens, malgré les grands services qu'il leur avait rendus, qu'ils niaient qu'il fût enterré à Syracuse. C'est Cicéron qui nous apprend cette particularité.

Dans le temps qu'il était questeur en Sicile, la curiosité le porta [1] à chercher le tombeau d'Archimède : curiosité digne d'un homme d'esprit comme Cicéron, et qui mérite d'être imitée par ceux qui voyagent. Les Syracusains lui soutenaient que sa recherche serait inutile, et qu'ils n'avaient point chez eux ce monument. Leur ignorance fit pitié à Cicéron, et ne servit qu'à allumer encore davantage le désir qu'il avait de faire cette découverte. Enfin, après plusieurs recherches, il aperçut, hors de la porte de la ville qui regardait Acragas [2], parmi un grand nombre de tombeaux qui étaient en cet endroit-là, une colonne presque entièrement couverte de ronces et d'épines, et il y entrevit la figure d'une sphère et d'un cylindre. Ceux qui ont quelque goût pour les antiquités, jugent aisément quelle fut la joie de Cicéron. Il s'écria qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. On fit nettoyer la place avec des faux, on s'ouvrit un passage jusqu'à la colonne; et l'on vit l'inscription, qui paraissait encore, quoique la moitié des lignes fût effacée par le temps. Ainsi, dit Cicéron en terminant ce récit, la plus grande ville de Grèce [1], et qui anciennement avait été la plus florissante par l'étude des lettres, n'eût pas connu le trésor qu'elle possédait, si un homme né dans un pays qu'elle regardait presque comme barbare, un Arpinate, n'eût été lui découvrir le tombeau d'un de ses concitoyens si distingué par la justesse et par la pénétration de son esprit.

On est obligé à Cicéron de nous avoir laissé cet élégant et curieux récit; mais on ne lui pardonne pas aisément la manière méprisante dont il y parle d'abord d'Archimède.

C'est au commencement, où, voulant opposer à la vie malheureuse de Denys le tyran le bonheur d'une vie modérée et pleine de sagesse, il dit : « Je ne comparerai point la vie « d'un Platon et d'un Architas [2], personnages « consommés en doctrine et en sagesse, avec « celle de Denys, la plus affreuse, la plus remplie de misère, et la plus détestable que l'on « puisse imaginer. J'aurai recours à un homme de la même ville que lui, UN HOMME OBSCUR, qui a vécu plusieurs années après lui. « Je le tirerai de sa poussière [3], et, le compas « à la main, je le ferai paraître sur la scène. » Je ne parle point de la naissance d'Archimède : sa grandeur est d'un autre ordre. Mais le plus grand géomètre de l'antiquité, dont les sublimes découvertes ont été, dans tous les temps, l'objet de l'admiration des connaisseurs, devait-il être traité par Cicéron d'homme obscur et de néant, comme si c'était un simple ouvrier, employé à fabriquer des machines,

[1] Cic. Tusc. Quæst. lib. 5, n. 64-66.

[2] Agrigente.

[1] « Ita nobilissima Græciæ civitas, quondam verò etiam « doctissima, sui civis unius acutissimi monumentum « ignorasset, nisi ab homine Arpinate didicisset. »

[2] « Non ergo jam cum hujus vitâ, quâ tetrius, miserius, « detestabilius excogitare nihil possum, Platonis aut Architæ vitam comparabo, doctorum hominum et planè « sapientium. Ex eâdem urbe *humilem homuncionem* a « pulvere et radio excitabo, qui multis annis post fuit, Archimedem. »

[3] Il parle de la poussière géométrique.

si ce n'est peut-être que, dans l'esprit des Romains, chez qui l'estime et le goût de la géométrie et de ces sciences spéculatives n'a jamais bien pénétré, on n'estimât rien de grand que ce qui a rapport au gouvernement des hommes et à la politique.

> Orabunt causas melius, cœlique meatus
> Describent radio, et surgentia sidera dicent :
> Tu regere imperio populos, Romane, memento [1].

C'est la réflexion de M. l'abbé Fraguier dans la petite dissertation qu'il a laissée [2] sur ce récit de Cicéron.

Après la prise de Syracuse par Marcellus, ce qui se passe dans la Sicile jusqu'à son entière réduction est peu mémorable. Il y eut encore quelques restes de guerre de la part des partisans de la tyrannie, et des Carthaginois qui en étaient les protecteurs : mais ces guerres n'eurent point de suites, et Rome se trouva bientôt maîtresse absolue de toute l'île. La moitié de cette île était devenue province romaine depuis le traité qui termina la première guerre punique. Par ce traité la Sicile fut divisée en deux parts, dont l'une resta aux Romains, et l'autre était le royaume d'Hiéron; et cette partie, depuis que Syracuse se fut rendue, passa aussi dans leur domaine.

La Sicile, et surtout Syracuse, a fourni à l'histoire, dans tous les temps, des évènements fort remarquables et très-dignes d'attention.

Ce fut du temps de Xerxès [3] que Syracuse commença à se distinguer avec plus d'éclat qu'auparavant. La défaite des Carthaginois par Gélon lui mérita, de la part des Syracusains, la qualité de roi. Il en remplit parfaitement tous les devoirs pendant un assez long règne. Hiéron Ier, son frère, lui succéda. Ses commencements furent fort sages et fort heureux : la fin n'y repondit pas. Thrasybule, le troisième de ses frères, les fit regretter par ses vices et par ses désordres. Les Syracusains, par son exil, se rétablirent en liberté. Leur histoire est rapportée dans le tome II [4], liv. VII, chapitre II.

Les Syracusains jouirent de leur liberté [5] pendant soixante ans à peu pres. C'est dans ce temps qu'arriva le fameux siége de Syracuse par les Athéniens [1], où ils furent pleinement défaits.

Denys l'ancien s'établit tyran à Syracuse [2], et y régna pendant trente-huit ans. Denys le jeune, son fils, lui succéda, et régna d'abord douze ans de suite : puis, après une interruption de dix ans, il en régna encore deux ou trois. Leur histoire est décrite dans le livre XI.

Timoléon rétablit la liberté à Syracuse. Livre XI [3].

Les Syracusains n'en jouirent pas longtemps. Après quelques années de tranquillité, ils retombèrent entre les mains d'un nouveau tyran [4], non moins cruel que les précédents : c'est Agathocle. Ses entreprises et ses aventures sont rapportées dans le tome I, livre II.

Pyrrhus, appelé en Sicile pour la défendre contre les Carthaginois [5], se rend maître de Syracuse, mais bientôt après quitte la Sicile.

C'est après son départ qu'Hiéron II commença à se faire connaître [6]. Il fut d'abord élevé à la première magistrature, et bientôt après nommé roi. Syracuse [7], pendant son règne, qui fut et de longue durée et pacifique, se rétablit parfaitement : mais son petit-fils Hiéronyme, qui ne régna pas un an entier, ruina tout à Syracuse. Sa mort fut suivie de près du siége et de la prise de cette ville par Marcellus. Depuis ce temps-là elle fut comprise, comme le reste de la Sicile, dans la province romaine.

La Sicile aurait été heureuse d'être gouvernée par les Romains, si elle avait toujours eu des magistrats tels que Cicéron, aussi instruits que lui des obligations de la magistrature, et aussi attentifs à s'en acquitter. Il est beau de l'entendre lui-même s'expliquer sur ce sujet. C'est en défendant la Sicile contre Verrès.

Après avoir pris les dieux à témoin [8] de la

[1] Virgil. [Æneid. VI, 851.)
[2] Memoires de l'Acad. des Inscriptions, tom. II.
[3] An. M. 3520.
[4] [Tome I, pag. 496 de cette édit.]
[5] An. M. 3544.

[1] An. M. 3588.
[2] An. M. 3598.
[3] An. M. 3658.
[4] An. M. 3685.
[5] An. M. 3726.
[6] An. M. 3727.
[7] An. M. 3780.
[8] « O dii immortales... Ita mihi meam voluntatem spemque reliquæ vitæ vestra populique rom. existimatio com-

sincérité des sentiments qu'il va exposer : « Dans tous les emplois, dit-il, dont le peu- « ple romain m'a honoré jusqu'ici, j'ai cru « être engagé par les liens les plus sacrés de « la religion à en remplir dignement tous les « devoirs. Lorsqu'on m'a fait questeur, j'ai « regardé cette dignité, non comme un pré- « sent dont on me gratifiait, mais comme un « dépôt que l'on confiait à ma vigilance et à « ma fidélité. Quand depuis on m'a envoyé « gérer la questure dans la Sicile, je me suis « imaginé que tous les yeux étant tournés sur « moi, ma personne et ma questure allaient être « exposées sur un grand théâtre à la vue de tous « les peuples, à qui j'étais donné en spectacle ; « et, dans cette pensée, je me suis interdit non- « seulement les plaisirs criminels qu'entraînent « les grandes passions, mais ceux mêmes qui « sont les plus légitimes et les plus nécessaires. « On vient de me désigner édile. J'atteste les « dieux que je sens tout le poids de cette char- « ge, et que, quelque honorable qu'elle me « paraisse, elle ne me cause pas tant de joie « et de plaisir que de soins et d'inquiétudes, « dans le désir que j'ai de faire connaître « qu'elle ne m'a pas été donnée au hasard ou « par nécessité, mais confiée par choix et avec « discernement. »

Il s'en faut bien que tous les gouverneurs romains fussent de ce caractère ; et la Sicile, plus que toute autre province, éprouva, comme, quelques lignes après, Cicéron le reproche à Verrès [1], qu'ils étaient presque tous comme autant de tyrans, qui ne se croyaient armés de faisceaux et de haches, ni revêtus de l'autorité de l'empire romain, que pour exercer impunément dans la province un brigandage ouvert, et pour forcer toutes les barrières de la justice et de la pudeur, en sorte que personne ne pût mettre en sûreté contre leur violence ni ses biens, ni sa maison, ni sa vie, ni même son honneur. On verra dans la suite combien ces excès et ces violences rendirent l'empire romain odieux à tous les alliés et à toutes les provinces.

Syracuse, par tout ce que nous en avons vu, a dû nous paraître comme un théâtre où il s'est passé des scènes bien différentes, mais bien étranges ; où plutôt comme une mer quelquefois calme et tranquille, mais le plus souvent agitée par des vents et des orages toujours prêts à la bouleverser de fond en comble. Nous n'avons vu dans aucune autre république des révolutions si subites, si fréquentes, si violentes, si diversifiées. Maîtrisée dans un temps par les tyrans les plus cruels, gouvernée dans un autre par les rois les plus sages ; tantôt livrée au caprice d'une populace sans joug et sans frein, tantôt docile et parfaitement soumise à l'autorité des lois et à l'empire de la raison, elle passe alternativement de l'esclavage le plus dur à la liberté la plus douce, d'une espèce de convulsions et de mouvements frénétiques, à une conduite sage, tranquille, modérée. Le lecteur se rappelle aisément dans la mémoire, d'un côté, les deux Denys père et fils, Agathocle, Hiéronyme, devenus par leurs cruautés l'objet de la haine et de l'exécration publique ; et de l'autre, Gélon, Dion, Timoléon, les deux Hiérons, tant l'ancien que le nouveau, universellement chéris et respectés des peuples.

A quoi attribuer des extrémités si opposées et des alternatives si contraires ? Je ne doute point que la légèreté et l'inconstance des Syracusains, qui était leur caractère dominant, n'y

« probet, ut ego, quos adhuc mihi magistratus populus ro- « manus mandavit, sic eos accepi, ut me omniom « officiorum obstringi religione arbitrarer. Ita quæstor « sum factus, ut mihi honorem illum non tam datum « quam creditum ac commissum putarem. Sic obtinui « quæsturam in provinciâ, ut omnium oculos in me unum « conjectos arbitrarer : ut me quæsturamque meam quasi « in aliquo orbis terræ theatro versari existimarem ; ut « omnia semper, quæ jucunda videntur esse, non modò « his extraordinariis cupiditatibus, sed etiam ipsi naturæ « ac necessitati denegarem. Nunc sum designatus ædilis... « Ita mihi deos omnes propitios esse velim, ut tametsi « mihi jucundissimus est honos populi, tamen nequaquam « tantùm capio voloptatis, quantùm sollicitudinis et labo- « ris, ut hæc ipsa ædilitas, non quia necesse fuit alicui « candidato data, sed quia sic oportuerit rectè collocata, « et judicio populi digno in loco posse esse videatur. » (Cic. *Verr.* 7, n. 35-37.)

[1] « Nunquam tibi venit in mentem, non tibi idcircò fas- « ces, et secures, et tantam imperii vim, tantamque or- « namentorum omnium dignitatem datam, ut earum « rerum vi et aoctoritate omnia repagula juris, pudoris, « et officii perfringeres ; ut omnium bona prædam tuam « duceres ; nullius res tuta, nullius domus clausa, nullius « vita septa, nullius pudicitia munita contra tuam cupidi- « tatem et audaciam posset esse ? » (Ibid. n. 39.)

eût beaucoup de part : mais je suis persuadé que ce qui y contribuait le plus, était la forme même du gouvernement, mêlé d'aristocratie et de démocratie, c'est-à-dire partagé entre le sénat ou les anciens, et le peuple. Comme il n'y avait à Syracuse aucun contre-poids pour maintenir ces deux corps dans un juste équilibre, quand l'autorité penchait un peu plus d'un côté que d'un autre, le gouvernement se tournait aussitôt ou en une tyrannie violente et cruelle, ou en une liberté effrénée, sans mesure et sans règle. Alors la confusion subite de tous les ordres de l'état facilitait aux plus ambitieux des citoyens le chemin au pouvoir souverain, que les uns, pour captiver la bienveillance de leurs concitoyens et leur adoucir le joug, exerçaient avec douceur et sagesse, avec équité, avec des manières populaires; et que d'autres, nés moins vertueux, portaient aux derniers excès du despotisme le plus absolu et le plus cruel, sous prétexte de se maintenir dans leur usurpation contre les entreprises de leurs citoyens, lesquels, jaloux de leur liberté, se permettaient toutes les trahisons et tous les crimes pour la recouvrer.

D'autres raisons encore rendaient le gouvernement de Syracuse difficile, et par là donnaient lieu aux fréquents changements qui y arrivaient. Cette ville n'oubliait point qu'elle avait remporté de signalées victoires contre la redoutable puissance de l'Afrique, et qu'elle avait porté ses conquêtes et la terreur de ses armes jusque sous les remparts de Carthage; et cela, non une seule fois, comme depuis contre les Athéniens, mais pendant plusieurs siècles. La haute idée que ses flottes et ses troupes nombreuses lui donnaient de sa puissance maritime fit que, du temps de l'irruption des Perses dans la Grèce, elle prétendit s'égaler à Athènes, ou partager du moins avec elle l'empire de la mer.

D'ailleurs les richesses, suite naturelle du commerce, avaient rendu les Syracusains fiers, hautains, impérieux, et en même temps les avaient plongés dans la mollesse, en leur inspirant du dégoût pour toute fatigue et toute application. Ils se livraient pour l'ordinaire aveuglément à leurs orateurs, qui avaient pris sur eux un pouvoir absolu. Il fallait, pour obéir, qu'ils fussent ou flattés, ou gourmandés.

Ils avaient naturellement un fonds d'équité, de bonté, de douceur; et cependant, entraînés par les discours séditieux des harangueurs, ils se portaient aux dernières violences et aux cruautés les plus excessives, dont ils se repentaient un moment après.

Quand ils étaient abandonnés à eux-mêmes, leur liberté, qui pour lors ne connaissait plus de bornes, dégénérait bientôt en caprice, en fougue, en violence, je pourrais même dire en frénésie. Au contraire, quand on était venu à bout de les réduire sous le joug, ils devenaient lâches, timides, soumis, rampants jusqu'à la servilité. Mais, comme cet état était violent, et directement opposé au caractère et au naturel de la nation grecque, née et nourrie dans la liberté, dont le sentiment n'était point éteint en eux, mais simplement endormi, ils se réveillaient de temps en temps de ce sommeil léthargique, rompaient leurs chaînes, et s'en servaient, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour tuer et assommer ces maîtres injustes qui les avaient mis aux fers.

Pour peu qu'on fasse d'attention sur toute la suite de l'histoire des Syracusains, on voit aisément qu'ils n'étaient point capables de porter ni une liberté entière, ni une entière servitude[1]. Ainsi l'habileté et la politique de ceux qui les gouvernaient consistaient à faire prendre au peuple un sage milieu entre ces deux extrémités, en paraissant le laisser maître des résolutions, et ne se réserver que le soin de lui en montrer l'utilité et de lui en faciliter l'exécution. Et c'est à quoi réussirent merveilleusement les magistrats et les rois dont j'ai parlé, sous le gouvernement desquels les Syracusains furent toujours tranquilles et paisibles, obéissants au prince, et parfaitement soumis aux lois. C'est ce qui me fait conclure que les troubles et les révolutions de Syracuse arrivaient moins par la légèreté du peuple que par la faute de ceux qui le gouvernaient, à qui manquait l'art de manier les esprits et de gagner les cœurs, qui est proprement la science des rois et de tous ceux qui commandent.

[1] « Imperaturus es hominibus qui nec totam servitutem « pati possunt, nec totam libertatem. » (TAC. *Hist.* lib. I.)

LIVRE XII.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS, DEPUIS LA PAIX D'ANTALCIDE JUSQU'A LA MORT D'ARTAXERXE-MNEMON.

Ce livre renferme principalement l'histoire de deux chefs de Thèbes fort illustres, Épaminondas et Pélopidas : la mort d'Agésilas, roi de Sparte ; et celle d'Artaxerxe-Mnémon, roi de Perse.

CHAPITRE I.

§ I. — ÉTAT DE LA GRÈCE DEPUIS LA PAIX D'ANTALCIDE. LES LACÉDÉMONIENS DÉCLARENT LA GUERRE A LA VILLE D'OLYNTHE. ILS S'EMPARENT PAR FRAUDE ET PAR VIOLENCE DE LA CITADELLE DE THÈBES. OLYNTHE SE REND.

La paix d'Antalcide[1], dont il a été parlé dans le chapitre III du livre IX, avait jeté parmi les villes grecques beaucoup de semences de mécontentement et de division. En exécution de ce traité, les Thébains avaient été contraints d'abandonner les villes de Béotie pour les laisser jouir de leur liberté ; et les Corinthiens, de faire sortir leur garnison d'Argos, qui par là devenait libre et indépendante. Les Lacédémoniens, auteurs et exécuteurs de ce traité, voyaient par son moyen leur puissance extrêmement accrue, et ils travaillèrent encore à l'augmenter. Ils forcèrent ceux de Mantinée, contre qui ils prétendaient avoir eu plusieurs sujets de plainte dans la dernière guerre, d'abattre les murailles de leur ville, et de disperser leur habitation en quatre endroits différents, comme elle l'avait été autrefois.

Les deux rois de Sparte[1], Agésipolis et Agésilas, d'un caractère tout différent, pensaient aussi diversement sur l'état présent des affaires. Le premier, naturellement porté à la paix, et rigide observateur de la justice, voulait que Sparte, qui s'était déjà beaucoup décriée par la paix d'Antalcide, laissât jouir de leur liberté les villes grecques, comme ce traité même le portait, et ne troublât point leur repos par un injuste désir d'étendre sa domination. L'autre, au contraire, inquiet, remuant, plein de grandes vues d'ambition et de conquêtes, ne respirait que la guerre.

Dans le même temps[2], il arriva à Lacédémone des députés d'Achante et d'Apollonie, villes très-considérables de la Macédoine, au sujet d'Olynthe, ville de Thrace, possédée par des Grecs originaires de Chalcide, ville de l'Eubée. Athènes, après les victoires de Salamine et de Marathon, avait conquis beaucoup de places vers la Thrace, et dans la Thrace même. Ces villes secouèrent le joug dès que Lacédémone, à la fin de la guerre du Péloponnèse, eut abattu la puissance d'Athènes. Olynthe était de ce nombre. Les députés d'Acanthe et d'Apollonie représentèrent dans l'assemblée générale des alliés qu'Olynthe, ville située dans leur voisinage, se fortifiait

[1] An. M. 3617 ; av. J. C. 387. — Xenoph. Hist. græc. lib. 5, pag. 550-553.

[1] Diod. lib. 15, pag. 341.
[2] An. M. 3621 ; av. J. C. 383. — Diod. lib. 15, pag. 554-556.

extraordinairement de jour en jour; qu'elle étendait de plus en plus sa domination par de nouvelles conquêtes; qu'elle forçait toutes les villes des environs de se soumettre à elle, et d'entrer dans ses vues; et qu'elle était prête à conclure un traité d'alliance avec les Athéniens et les Thébains. L'affaire ayant été mise en délibération, il fut conclu d'un commun consentement qu'il fallait déclarer la guerre aux Olynthiens. On convint que les villes alliées fourniraient dix mille hommes de troupes, avec liberté, à celles qui le voudraient, d'y substituer de l'argent, sur le pied de trois oboles [1] pour la paye journalière de chaque fantassin, et quatre fois plus pour un cavalier. Pour ne point perdre de temps, les Lacédémoniens firent partir sur-le-champ leurs troupes sous la conduite d'Eudamidas, qui obtint des éphores que Phébidas, son frère, commanderait celles qui devaient bientôt suivre et se joindre aux siennes. Quand le premier fut arrivé dans cette partie de la Macédoine, qui est aussi appelée *la Thrace*, il mit des garnisons dans les places qui eurent recours à lui; s'empara de Potidée, ville alliée des Olynthiens, qui se rendit sans faire de défense; et commença la guerre contre Olynthe, mais lentement, comme il convenait à un général qui n'avait pas encore réuni toutes ses troupes.

Phébidas se mit en marche peu de temps après [2]. Étant arrivé près de Thèbes, il campa hors de la ville, vers le Gymnase ou lieu public d'exercices. Isménie et Léontine, tous deux alors polémarques, c'est-à-dire généraux d'armée et les premiers magistrats de Thèbes, étaient à la tête de deux factions opposées, le premier, qui avait attiré dans son parti Pélopidas, n'était point ami des Lacédémoniens, et n'en était point aimé non plus, parce qu'il se déclarait ouvertement pour le gouvernement populaire et pour la liberté; l'autre, au contraire, favorisait l'oligarchie, et était soutenu par les Lacédémoniens, qui l'aidaient de tout leur crédit. Je suis obligé d'entrer dans ce détail, parce que l'événement qui va être rapporté, et qui en fait la suite, donnera lieu à la guerre importante des Thébains contre les Lacédémoniens.

Les choses étant dans cet état à Thèbes, Léontide alla trouver Phébidas, et lui proposa de s'emparer de la citadelle appelée *Cadmée*, d'en chasser ceux qui tenaient le parti d'Isménie, et de la mettre sous la puissance des Lacédémoniens. Il lui fit entendre qu'il n'y aurait rien de plus glorieux pour lui que de se rendre maître de Thèbes, pendant que son frère travaillait à soumettre Olynthe; que par là même il faciliterait à son frère le moyen de réussir dans son entreprise; et que les Thébains, qui avaient défendu par un décret à leurs citoyens de porter les armes contre Olynthe, ne manqueraient pas, dès qu'il serait maître de la citadelle, de lui donner autant d'infanterie et de cavalerie qu'il voudrait pour aller fortifier Eudamidas.

Phébidas, qui avait beaucoup d'ambition et peu de tête, et qui ne cherchait qu'à se signaler par quelque action d'éclat, sans en examiner les suites ni les conséquences, se laisse facilement persuader. Pendant que les Thébains, tranquilles et en sûreté sous la bonne foi du traité de paix conclu depuis peu entre les Grecs, célébraient les fêtes de Cérès, et ne s'attendaient à rien moins qu'à un pareil acte d'hostilité, Phébidas, conduit par Léontide, s'empare de la citadelle. Le sénat était actuellement assemblé. Léontide s'y rend. Il déclare qu'on n'a rien à craindre de la part des Lacédémoniens qui viennent d'entrer dans la citadelle; qu'ils ne sont ennemis que de ceux qui veulent troubler la paix; que, pour lui, par le pouvoir que lui donne sa charge de polémarque, de faire arrêter quiconque cabale contre l'état, il va mettre en lieu de sûreté Isménie, qui brouille et cherche à faire la guerre. En effet, sur-le-champ il est enlevé et conduit à la citadelle. Ceux du parti d'Isménie, voyant leur chef arrêté, et craignant pour eux les dernières violences, sortent précipitamment de la ville, et se retirent à Athènes au nombre de plus de quatre cents. Ils sont aussitôt bannis par un décret public. Pélopidas était du nombre. Épaminondas demeure en repos à Thèbes, parce qu'on le méprisait comme un homme uniquement occupé de la philosophie et qui ne se mêlait point d'affaires, et aussi à cause de sa pauvreté, qui ne laissait rien à craindre de se

[1] Cinq sols. = Trois oboles d'Égine valent 80 cent. E. B.

[2] An. M. 3622; av. J. C. 382. — Xenoph. pag. 556-558. — Plut. in Agesil. pag. 608-609; Id. in Pelop. pag. 280. — Diod. lib. 15, pag. 341-342.

part. On nomme un nouveau polémarque à la place d'Isménie, et Léontide se transporte à Lacédémone.

La nouvelle de l'entreprise de Phébidas, qui, en pleine paix, s'était emparé par violence d'une citadelle sur laquelle il n'avait aucun droit, avait excité de grands murmures et de grandes plaintes; ceux surtout qui étaient opposés à Agésilas, qu'on soupçonnait d'être entré dans ce complot, demandaient par quels ordres Phébidas avait exécuté une si étrange perfidie. Agésilas, qui sentait bien que ces reproches criants tombaient sur lui, ne fit nulle difficulté de soutenir Phébidas, et de dire hautement et devant tout le monde: « Qu'il fallait « regarder l'action en elle-même, et voir si « elle était utile; que tout ce qui était expé« dient pour Lacédémone, il était permis et « même commandé de le faire de son propre « mouvement, sans attendre les ordres de per« sonne. » Voilà les étranges principes qu'avançait un homme qui d'ailleurs soutenait hautement que la justice était la première de toutes les vertus, et que, sans elle, la valeur même, et toutes les plus grandes qualités, ne pouvaient être utiles. C'est lui qui répondit, lorsqu'en sa présence on faisait valoir extrêmement la grandeur du roi des Perses: *Ce roi, que vous appelez grand, comment est-il plus grand que moi, à moins qu'il ne soit plus juste?* Maxime véritablement noble et admirable, *qu'il faut prendre la justice pour règle du beau et du grand*; mais maxime qu'il n'avait que dans la bouche, et qu'il démentait par ses actions, conformément au principe de la plupart des politiques, qui croient qu'un homme d'état doit toujours vanter la justice, mais qu'il ne doit perdre aucune occasion de la violer pour l'avantage de son pays.

Écoutons maintenant la sentence que va prononcer l'auguste assemblée de Sparte, si renommée pour la sagesse de ses délibérations et l'équité de ses jugements. L'affaire, mûrement pesée, les moyens discutés de part et d'autre et mis dans tout leur jour, le résultat de l'assemblée est que Phébidas sera privé du commandement, et condamné à une amende de cent mille drachmes[1], mais qu'on retiendra la citadelle, et qu'on y mettra bonne garnison. Quelle étrange perversité! s'écrie Polybe[1]; quel renversement de toute règle et de toute raison! Punir le criminel, et approuver le crime! et non-seulement approuver le crime en passant et sans y prendre part, mais le ratifier du sceau de l'autorité publique, et le continuer, au nom de l'état, pour en recueillir le fruit! On n'en demeura pas là. Des commissaires nommés par toutes les villes alliées de Sparte se transportèrent dans la citadelle de Thèbes, y firent le procès à Isménie, et prononcèrent contre lui un arrêt de mort, qui sur-le-champ fut mis à exécution. Il est rare que des injustices si criantes demeurent impunies: en user de la sorte, ce n'est, dit encore Polybe, ni vouloir du bien à sa patrie, ni s'en vouloir à soi-même.

Téleutias, frère d'Agésilas, avait été substitué à la place de Phébidas[2], choisi d'abord pour conduire le reste des troupes des alliés vers Olynthe, et il s'y rendit en diligence. La ville était très-forte, et munie de tout ce qui était nécessaire pour faire une bonne défense. On fit plusieurs sorties avec succès; il se donna plusieurs combats, dans l'un desquels Téleutias fut tué. L'année suivante le roi Agésipolis fut chargé du commandement des troupes. La campagne se passa en escarmouches de part et d'autre, sans qu'il y eût rien de décisif. Agésipolis mourut bientôt après de maladie; Cléombrote, son frère, lui succéda au trône, et régna neuf ans. On commençait[3] pour lors la centième olympiade. Sparte fit de nouveaux efforts pour terminer la guerre contre les Olynthiens. Polybidas, qui en fut chargé, poussa vivement le siége; et, comme ils manquaient de vivres, ils furent enfin obligés de se rendre. Lacédémone les reçut au nombre de ses alliés.

§ II. — Prospérité de Sparte. Caractère de deux illustres Thébains, Épaminondas et Pélopidas. Celui-ci forme le dessein de rendre la liberté à sa patrie. Conspiration contre les tyrans sagement conduite, et heureusement exécutée. La citadelle est reprise.

Jamais, ce semble, la fortune des Lacédé-

[1] Cinquante mille livres. — Cent mille dragmes attiques valent 95 800 fr. E. B.

[1] Lib. 4, pag. 296.

[2] Xenoph. lib. 5, pag. 550-565. — Diod. lib. 15, pag. 342-343.

[3] An. M. 3624; av. J. C. 380.

moniens n'avait été plus brillante[1], ni leur domination plus fortement établie. Tout leur était soumis dans la Grèce, soit par force, soit par amitié. Ils tenaient dans leurs mains Thèbes, ville fort puissante, et par elle toute la Béotie. Ils avaient trouvé le moyen d'humilier Argos, et de la tenir dans la dépendance. Corinthe leur était entièrement dévouée, et suivait en tout leurs ordres. Les Athéniens, abandonnés de leurs alliés, et réduits presque à eux seuls, n'étaient pas en état de leur tenir tête. Si quelque ville ou quelque peuple allié avait tenté de se soustraire à leur empire, une prompte punition les avait obligés de rentrer dans le devoir, et avait effrayé tous les autres. Ainsi, maîtres et par terre et sur mer, tout tremblait devant eux; et les princes les plus puissants, tels que le roi de Perse et le tyran de Syracuse, briguaient à l'envi leur alliance et leur amitié.

Une prospérité qui n'est fondée que sur l'injustice ne peut pas être de longue durée. Les coups qui vont abattre la puissance de Sparte, partiront de l'endroit même où elle avait exercé les plus injustes violences, et d'où il semble qu'elle n'avait rien à craindre, c'est-à-dire de Thèbes. Deux illustres citoyens de cette ville paraîtront dans la suite avec éclat sur le théâtre de la Grèce, et méritent par cette raison d'être connus par avance.

Je parle de Pélopidas et d'Epaminondas. Tous deux étaient[2] des premières familles de Thèbes. Pélopidas, nourri dans une grande opulence, et devenu, encore jeune, seul héritier d'une maison très-riche et très-florissante, employait dès lors son bien à secourir ceux qui en avaient besoin et qui en étaient dignes, montrant, par ce sage emploi de ses richesses, qu'il en était véritablement le maître, et non l'esclave; car, selon la remarque d'Aristote rapportée par Plutarque[3], la plupart des hommes ou n'usent pas de leur bien par avarice, ou en abusent par de mauvaises et folles dépenses. Pour Epaminondas, la pauvreté était son partage et faisait son honneur, on pourrait presque dire sa joie et ses délices. Il était né de parents pauvres, et par conséquent avait été familiarisé dès son enfance avec la pauvreté. Il se la rendit encore plus douce et plus aisée par le goût qu'il eut pour la philosophie. Pélopidas, qui aidait un grand nombre de citoyens, n'ayant jamais pu l'engager à accepter ses offres et à faire usage de ses richesses, prit part lui-même à la pauvreté de son ami en l'imitant, et devint le modèle aussi bien que l'admiration de la ville, par la modestie dans ses habits et la frugalité dans sa table.

Si Epaminondas était pauvre du côté des biens de la fortune[1], en récompense il était richement partagé de ceux de l'esprit et du cœur: modeste, prudent, grave, habile à profiter des conjonctures favorables; possédant dans un souverain degré la science de la guerre, également homme de main et de tête; facile et complaisant dans le commerce de la vie; souffrant, avec une patience incroyable, les mauvais traitements du peuple, et même de ses amis; joignant à l'ardeur pour les exercices militaires un goût merveilleux pour l'étude et pour les sciences; il se piquait surtout de vérité et de sincérité, jusque-là qu'il se faisait un scrupule de mentir, même par jeu et par divertissement: *adeò veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur.*

Ils avaient tous deux un égal penchant pour la vertu[2]; mais Pélopidas prenait plus de plaisir aux exercices du corps, et Epaminondas à la culture de l'esprit. C'est pourquoi ils employaient tout leur loisir, l'un à la palestre et à la chasse, et l'autre à la conversation et à l'étude de la philosophie.

Mais ce que les gens de sens et de bon esprit doivent le plus admirer en eux, et ce qui se trouve le plus rarement dans les personnes de leur rang, c'est cette parfaite union et cette amitié constante qui subsista toujours entre eux pendant tout le temps qu'ils furent employés ensemble au maniement des affaires publiques, soit en paix, soit en guerre. Qu'on examine l'administration d'Aristide et de Thémistocle, celle de Cimon et de Périclès, celle

[1] Xenoph. pag. 565. — Diod pag. 334.
[2] Plut. in Pelop. pag. 279.
[3] Τῶν πολλῶν, οἱ μὲν οὐ χρῶνται τῷ πλούτῳ διὰ μικρολογίαν, οἱ δὲ παραχρῶνται δι' ἀσωτίαν.

[1] Corn. Nep. in Epamin. cap. 3.
[2] Plut. in Pelop. pag. 279.

de Nicias et d'Alcibiade, on remarquera qu'elles ont été pleines de troubles, de dissensions, de disputes. Les deux amis dont nous parlons occupaient les premières charges de l'état; toutes les grandes affaires passaient par leurs mains; tout était confié à leurs soins et à leur autorité. Dans des conjonctures si délicates, que d'occasions, pour l'ordinaire, de pique et de jalousie! Jamais, ni la différence de sentiments, ni la diversité d'intérêts, ni le plus léger mouvement d'envie n'altérèrent leur union et leur bonne intelligence : c'est qu'elle était fondée sur un principe inaltérable, c'est-à-dire sur la vertu, qui leur faisait chercher dans toutes leurs actions, dit Plutarque, non la gloire ni les richesses, source funeste de querelles et de divisions, mais le seul bien public; et qui leur faisait désirer, non d'avancer leur famille ou d'illustrer leur maison, mais de rendre leur patrie plus puissante et plus florissante. Voilà les deux grands hommes qui vont paraître sur la scène, et qui vont donner le branle aux grands événements qui changeront la face des affaires de la Grèce.

Léontide, ayant appris[1] que les bannis s'étaient retirés à Athènes, et qu'ils y étaient bien traités du peuple et honorés de tous les honnêtes gens, leur dressa secrètement des embûches par le moyen de quelques hommes inconnus qu'il y envoya pour assassiner les plus considérables d'entre eux. Androclide seul fut tué, et Léontide manqua son coup sur tous les autres.

En même temps les Athéniens reçurent des lettres de Sparte, qui leur défendaient de recevoir les bannis, ou de leur prêter secours, et qui leur ordonnaient de les chasser comme gens déclarés ennemis communs de la Grèce par tous les alliés. L'humanité, vertu propre et naturelle aux Athéniens, leur fit rejeter avec horreur une si infâme proposition. Ils furent ravis de trouver une occasion de témoigner leur reconnaissance aux Thébains en leur rendant la pareille. Car c'étaient les Thébains qui avaient le plus contribué à rétablir à Athènes le gouvernement populaire, s'étant déclarés en leur faveur par un décret public, malgré les défenses de Sparte; et c'était de Thèbes qu'était parti Thrasybule pour délivrer Athènes de la tyrannie des Trente.

Pélopidas, quoique alors fort jeune encore, alla trouver tous les bannis l'un après l'autre; Mélon était l'un des plus considérables d'entre eux. Les ayant tous assemblés, il leur représenta : « Qu'il n'était ni séant ni juste que, « contents d'avoir sauvé leur vie, ils regar- « dassent d'un œil tranquille leur patrie cap- « tive et prisonnière; que, quelque bonne « volonté que leur témoignât le peuple d'A- « thènes, il ne fallait pas faire dépendre leur « sort de ses décrets, que sa propre incon- « stance, ou la malignité des orateurs, qui le « tournaient à leur gré, pouvaient en peu de « temps faire changer : qu'il fallait tout ha- « sarder à l'exemple de Thrasybule, et se pro- « poser pour modèle son courage intrépide et « sa généreuse hardiesse; afin que, comme « Trasybule, parti de Thèbes, était allé heur- « ter et briser les tyrans d'Athènes, eux, de « même, partis d'Athènes, allassent rendre à « Thèbes sa première liberté. »

Ce discours fit sur l'esprit des bannis toute l'impression qu'on en devait attendre. Ils envoyèrent secrètement à Thèbes apprendre à ceux de leurs amis qui y étaient restés ce qu'ils avaient résolu. Ces amis approuvèrent extrêmement leur dessein. Charon, qui était un des principaux de la ville, promit sa maison pour y recevoir les conjurés. Philidas trouva le moyen de se faire greffier d'Archias et de Philippe, qui étaient polémarques, c'est-à-dire les premiers magistrats de la ville. Pour Epaminondas, il y avait déjà du temps qu'il s'appliquait, en particulier, à inspirer, par ses discours, aux jeunes Thébains un vif désir de secouer le joug de Sparte[1]. Il n'ignorait rien de tout ce qui se tramait : mais il ne crut pas y devoir prendre aucune part, ayant peine, disait-il, à tremper ses mains dans le sang de ses citoyens; prévoyant qu'on ne se tiendrait pas dans les justes bornes de cette entreprise légitime en elle-même, et que les tyrans ne périraient pas seuls; et persuadé d'ailleurs qu'un citoyen qui paraîtrait n'avoir point pris de parti.

[1] An. M. 3626; av. J. C. 378. — Xenoph. Hist. græc. lib. 5, pag. 566-568. — Plut. in Pelop pag. 280-281; id. de Socr. Gen. pag. 586-588 et 594-598. — Diod. lib. 15, pag. 344-346 — Cornel. Nep. in Pelop. cap. 1-4.

[1] Plut. de Gen. Socr. pag. 594.

serait en état de faire plus d'impression sur l'esprit du peuple.

Le jour pour l'exécution du projet étant pris, les bannis trouvèrent à propos que Phérénice, après avoir assemblé tous les conjurés, s'arrêtât au bourg de Thriasie, qui n'était pas fort loin de Thèbes, et qu'un petit nombre des plus jeunes se hasardât à entrer dans la ville. Douze, des premières maisons de Thèbes, tous liés ensemble d'une étroite et fidèle amitié, mais rivaux de gloire et d'honneur, s'offrent pour cette hardie entreprise: Pélopidas était de ce nombre. Après avoir embrassé leurs compagnons, et avoir envoyé un courrier à Charon pour l'avertir de leur départ, ils se mettent en marche, vêtus de simples vestes, menant avec eux des chiens de chasse, et tenant à la main des pieux à soutenir des rets, afin que ceux qui les rencontreraient en chemin ne se doutassent de rien, et qu'ils les prissent seulement pour des chasseurs que la chasse avait égarés.

Leur courrier étant arrivé à Thèbes, et ayant appris à Charon qu'ils étaient en chemin, l'approche du danger ne lui fit point changer de sentiment: comme il était plein de courage et d'honneur, il prépara sa maison pour les recevoir.

Un des conjurés, qui n'était pas un méchant homme, qui même aimait sa patrie, et qui de tout son cœur aurait voulu servir les bannis, mais qui n'avait ni l'audace ni la fermeté nécessaires pour une telle entreprise, occupé uniquement des difficultés et des obstacles qui se présentent en foule à son esprit, et troublé à la vue des dangers, se retire dans sa maison sans rien dire, et dépêche un de ses amis à Mélon et à Pélopidas pour les prier de différer leur entreprise, et de s'en retourner à Athènes pour y attendre un temps plus favorable. Heureusement cet ami, n'ayant point trouvé la bride de son cheval, et ayant perdu beaucoup de temps à quereller contre sa femme, ne put partir.

Pélopidas et ceux de sa bande, ayant pris des habits de paysan, et s'étant partagés, entrent sur le déclin du jour par différentes portes dans la ville. Comme on était alors au commencement de l'hiver, il régnait un petit vent de bise, et il tombait de la neige; ce qui contribua à les mieux cacher, chacun étant retiré dans sa maison à cause du froid, qui leur donnait à eux-mêmes le prétexte de se couvrir le visage. Ceux qui étaient de la confidence reçurent les bannis, et les menèrent tous d'abord chez Charon, où ils se trouvèrent, bannis ou autres, au nombre de quarante-huit.

Il y avait déjà quelque temps que Philidas, greffier des béotarques [1], qui était du complot, avait promis à Archias et à sa compagnie de leur donner à souper ce jour-là même, de leur faire grande chère, et de leur faire venir les plus belles femmes de la ville. Tous les conviés s'étant rendus à l'heure marquée, on se met à table. Ils étaient déjà en pointe de vin, et bien près d'être ivres, lorsqu'il se répand, on ne sait par quelle voie, un bruit sourd que les bannis étaient dans la ville. Philidas, sans marquer un air embarrassé, fait tous ses efforts pour détourner la conversation; mais Archias envoie un de ses officiers à Charon lui donner ordre de venir le trouver sur l'heure. Il était déjà tard. Pélopidas et les conjurés se préparaient à partir, et avaient pris leurs cuirasses et leurs épées. Tout à coup on entend frapper à la porte. Quelqu'un y va; et, ayant appris de l'officier qu'il venait de la part des magistrats qui demandaient Charon, il va, tout hors de lui-même, lui annoncer ce terrible ordre. Tous conclurent que la conjuration était découverte, et se crurent perdus avant que d'avoir pu exécuter aucun exploit digne de leur courage. Néanmoins ils furent tous d'avis que Charon obéît au commandement, et qu'il se présentât aux magistrats avec assurance, comme n'ayant rien à craindre, et ne se sentant coupable de rien.

Charon était un homme ferme et intrépide dans les dangers qui ne menaçaient que sa personne; mais alors, effrayé du danger de ses amis, et craignant aussi qu'on ne le soupçonnât de quelque trahison, si tant de braves citoyens qu'il avait reçus dans sa maison venaient à périr, il va dans l'appartement de sa femme, prend son fils unique, âgé tout au plus de quinze ans, et qui surpassait en beauté et en force tous les jeunes gens de son âge,

[1] Les magistrats et généraux qui étaient chargés à Thèbes du gouvernement s'appelaient *béotarques*, c'est-à-dire commandants ou gouverneurs de la Béotie.

le remet entre les mains de Pélopidas, et lui dit : « Si vous venez à découvrir que je vous « aie trahis, et que j'aie usé à votre égard de « mauvaise foi, traitez en ennemi ce fils uni- « que que je vous abandonne, quelque cher « qu'il me soit, et vengez-vous sur lui de la « perfidie du père sans en avoir aucune pi- « tié. »

Ce discours les perça jusqu'au cœur : mais ce qui leur causait la douleur la plus vive, était qu'il pût croire que parmi eux il y eût quelqu'un assez lâche et assez ingrat pour former contre lui le plus léger soupçon. Ils le conjurèrent unanimement de ne pas laisser son fils parmi eux, mais de le mettre en lieu de sûreté, afin de conserver à ses amis et à sa ville un vengeur s'il était assez heureux pour échapper aux tyrans. « Non, répliqua le père, il demeu- « rera avec vous, et n'aura point d'autre sort « que le vôtre. Eh! s'il a à périr, quelle plus « belle fin peut-il faire que de périr avec son « père et les meilleurs de ses amis? Pour vous, « mon cher enfant, vous élevant au-dessus de « votre âge, montrez un courage digne de « vous et de moi. Vous voyez ici l'élite de nos « citoyens. Faites sous de tels maîtres un no- « ble apprentissage de gloire ; et apprenez à « combattre, et, s'il le faut, à mourir comme « eux pour la liberté. Au reste, je ne suis « point sans espérance, et je compte que la « justice de notre cause attirera sur nous les « regards et la protection des dieux. » En même temps il leur adresse sa prière, embrasse tous les conjurés l'un après l'autre, et sort.

En chemin il travaille à se remettre, et à composer son visage et sa voix pour ne point faire paraître de trouble. Quand il fut à la porte de la maison du festin, Archias et Philidas viennent au-devant de lui, et lui demandent ce que veut dire un bruit qui se répand qu'il est arrivé dans la ville des gens mal intentionnés, qui sont cachés dans quelque maison. Il fait l'étonné ; et, jugeant par les réponses qu'ils faisaient à ses questions qu'on ne savait rien de précis, il prend un ton plus ferme, et leur dit : « Il y a bien de l'apparence « que ces bruits dont vous me parlez ne sont « qu'une fausse alarme qu'on aura voulu vous « donner pour troubler vos plaisirs. Cepen- « dant il ne faut rien négliger ; et, sans perdre « de temps, je vais faire l'enquête la plus « exacte qu'il sera possible. » Philidas le loua de sa prudence et de son zèle ; et, ramenant Archias dans la salle, il le replonge dans la débauche, et fait durer le repas en faisant toujours attendre aux conviés les femmes qu'il leur promettait.

Charon, de retour chez lui, trouve ses amis tout préparés, non à vaincre ni à sauver leur vie, mais à mourir glorieusement après avoir fait un grand carnage de leurs ennemis. La sérénité et la joie qui régnaient sur son visage leur annonça, par avance, qu'il n'y avait rien à craindre. Il raconte tout ce qui s'était passé, et l'on ne songe plus qu'à mettre promptement à exécution un dessein auquel le moindre retardement pouvait apporter mille obstacles.

En effet, dans le moment même survient tout à coup un second orage bien plus violent et plus dangereux que le premier, et qui paraissait devoir faire échouer infailliblement l'entreprise. Un courrier, parti d'Athènes, arrive en grande hâte chargé d'un paquet qui renfermait un détail circonstancié de toute la conjuration, comme on le reconnut dans la suite. Ce courrier fut mené d'abord à Archias, qui était déjà noyé dans le vin, et qui ne respirait que la joie. En lui rendant sa dépêche, il dit : « Seigneur, celui qui vous écrit ces let- « tres vous conjure de les lire sur-le-champ, « parce qu'il vous écrit pour des affaires sérieu- « ses. » Archias, se mettant à rire, *A demain*[1], dit-il, *les affaires sérieuses*; paroles qui passèrent depuis en proverbe parmi les Grecs : et, prenant les lettres, il les mit sous son chevet[2], et continua la conversation et le repas.

Déjà les conjurés étaient sortis partagés en deux troupes : les uns, sous la conduite de Pélopidas, marchaient contre Léontide, qui n'était pas du festin ; les autres contre Archias, ayant à leur tête Charon. Ceux-ci avaient mis sur leurs cuirasses des robes de femme, et sur leurs têtes des couronnes de pin et de peuplier qui leur couvraient tout le visage. Dès qu'ils furent à la porte de la salle du festin, tous les convives firent un grand bruit, et jetèrent de

[1] Οὐκοῦν εἰς αὔριον, ἔφη, τὰ σπουδαῖα.

[2] Les Grecs mangeaient couchés sur des lits.

grands cris de joie. Mais on leur déclara que les femmes ne voulaient point entrer qu'on n'eût auparavant congédié tous les valets; ce qui fut exécuté sur-le-champ: on les fit passer dans des maisons voisines, où le vin ne leur fut pas épargné. Les conjurés, devenus par ce stratagème maîtres du champ de bataille, entrent, l'épée à la main, se montrent pour ce qu'ils sont, font main-basse sur tous les convives, et égorgent sans peine avec eux les magistrats, qui tous étaient pleins de vin et hors d'état de se défendre. Pélopidas trouva plus de résistance. Léontide était couché et endormi. Réveillé au bruit qu'il entendit, il sauta brusquement de son lit, s'arma de son épée, en fit tomber à ses pieds quelques-uns: mais enfin il fut lui-même égorgé.

Cette grande affaire exécutée ainsi avec tant de bonheur et de promptitude, ils dépêchent sur-le-champ des courriers aux bannis qui étaient restés à Thriasie; forcent les portes des prisons, et en tirent les prisonniers au nombre de cinq cents; appellent tous les Thébains à la liberté, et arment tous ceux qu'ils rencontrent, enlevant des portiques les dépouilles qui y étaient attachées, et enfonçant les boutiques des armuriers et des fourbisseurs. Epaminondas et Gorgidas viennent à leur secours avec leurs armes, accompagnés d'un assez grand nombre de jeunes gens et de quelques vieillards des plus gens de bien qu'ils avaient ramassés.

Toute la ville était remplie de frayeur et de trouble, toutes les maisons éclairées de flambeaux, et les rues pleines de gens qui allaient et venaient. Le peuple, tout consterné de ce qui venait d'arriver, et n'étant pas encore bien informé de son sort, attendait le jour avec impatience. C'est pourquoi on trouva que les capitaines des Lacédémoniens avaient fait une grande faute de n'être pas tombés sur eux pendant ce désordre; car la garnison était de quinze cents hommes, sans compter plus de trois mille bourgeois ou autres qui s'étaient réfugiés dans la citadelle. Effrayés des cris qu'ils entendaient, des feux qui paraissaient par toutes les maisons, et du tumulte de tout ce peuple qui courait çà et là, ils demeurèrent en repos, et se contentèrent de garder la citadelle, après avoir envoyé à Sparte des courriers pour y porter la nouvelle de ce qui venait d'arriver, et pour demander qu'on leur envoyât promptement du secours.

Le lendemain, à la pointe du jour, arrivent les bannis avec leurs armes. On convoque une assemblée du peuple. Epaminondas et Gorgidas y mènent Pélopidas et sa troupe, environnée de tous les sacrificateurs, qui portent dans leurs mains les bandelettes sacrées, et qui exhortent les citoyens à secourir leur patrie et leurs dieux. A ce spectacle toute l'assemblée se lève avec de grands cris et des battements de mains, et reçoit les conjurés comme ses bienfaiteurs et ses libérateurs. Ce même jour Pélopidas est nommé béotarque avec Mélon et Charon.

L'arrivée des bannis fut suivie de près de celle de cinq mille hommes de pied et de cinq cents chevaux que les Athéniens envoyèrent à Pélopidas sous la conduite de Démophon. Ces troupes, avec celles qui arrivèrent bientôt après de toutes les villes de la Béotie, firent une armée de douze mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, et, sans perdre de temps, formèrent le siége de la citadelle, pour s'en rendre maîtres avant qu'il pût arriver du secours de Sparte.

Les assiégés se défendaient vigoureusement dans l'espérance d'un prompt secours, et paraissaient déterminés à mourir plutôt que de céder la place: du moins c'était la disposition des Lacédémoniens, mais ils ne faisaient pas le plus grand nombre de la garnison. Quand les vivres commencèrent à manquer, et qu'on se sentit pressé de la faim, le reste des troupes les obligea de capituler. Toute la garnison eut la vie sauve, et on lui permit de se retirer où il lui plairait. A peine était-elle sortie, que le secours arriva. Les Lacédémoniens trouvèrent à Mégare Cléombrote, qui était à la tête d'une puissante armée. Un peu plus de diligence aurait sauvé la citadelle. Mais ce n'est pas là la première fois que la lenteur, naturelle aux Lacédémoniens, leur a fait manquer des entreprises de la dernière importance. Ils firent le procès aux trois *harmostes* ou commandants qui avaient capitulé: deux furent punis de mort, et le troisième condamné à une si grosse amende, que, ne pouvant la payer, il se bannit lui-même du Péloponnèse.

Pélopidas eut tout l'honneur de ce grand

exploit, le plus mémorable de tous ceux qui ont été exécutés par surprise et par ruse. Plutarque a raison de le comparer à celui de Thrasybule. L'un et l'autre, bannis et exilés; dénués par eux-mêmes de toute ressource, réduits à implorer un secours étranger, forment le hardi dessein de heurter, avec une petite poignée de gens, une puissance formidable; et, ayant vaincu par leur seul courage tous les obstacles qui s'opposaient à leurs entreprises, ils eurent tous deux le bonheur de délivrer leur patrie, et d'y changer entièrement la face des affaires; car c'est à Thrasybule qu'Athènes dut cet heureux et subit changement, qui, la tirant de l'oppression où elle gémissait, non-seulement la rétablit dans sa liberté, mais lui rendit tout son ancien éclat, et la mit en état d'humilier à son tour et de faire trembler Sparte, son ancienne et perpétuelle rivale. Nous verrons de même que la guerre qui bientôt abaissera l'orgueil de Sparte, et qui lui ôtera l'empire de la terre et de la mer, fut l'ouvrage de cette seule nuit, dans laquelle Pélopidas, sans prendre ni château ni place, mais entrant, lui douzième, dans une maison, délia [1] et rompit les chaînes dont l'empire des Lacédémoniens se servait pour retenir les autres états dans l'esclavage, et qui paraissaient ne pouvoir jamais être ni déliées ni brisées.

§ III. — Sphodrias, Lacédémonien, forme une entreprise inutile contre le Pirée. Athènes se déclare pour les Thébains. Divers petits combats entre ceux-ci et les Lacédémoniens.

Les Lacédémoniens [2], apres l'injure qu'ils prétendaient avoir reçue par l'entreprise de Pélopidas, ne demeurèrent pas en repos, et songèrent sérieusement à s'en venger. Agésilas, sentant bien qu'une telle expédition, dont le but était de soutenir des tyrans, ne lui ferait pas beaucoup d'honneur, la laissa à Cléombrote, qui venait de succéder au roi Agésipolis, mort depuis peu, sous prétexte que son grand âge le dispensait de s'en charger. Cléombrote entra donc avec son armée dans les terres de Béotie. Cette première campagne fut assez languissante, et se termina à quelques ravages de terres, après quoi le roi se retira. Il remit une partie de ses troupes à Sphodrias, qui commandait dans Thespies, et retourna à Sparte.

Les Athéniens, qui ne se croyaient pas en état de tenir tête aux Lacédémoniens, et qui craignaient les suites de la guerre dans laquelle la ligue qu'ils avaient faite avec les Thébains allait les engager, se repentirent d'y être entrés, et y renoncèrent. Ils mirent en prison ceux qui tenaient encore leur parti, firent mourir les uns, bannirent les autres, et condamnèrent les plus riches à de grosses amendes. Les affaires des Thébains paraissaient donc presque désespérées, personne ne se présentant pour les secourir. Pélopidas se trouvait alors en charge avec Gorgidas. Ils cherchaient ensemble un moyen de commettre encore les Athéniens avec les Lacédémoniens; et voici la ruse qu'ils imaginèrent.

Le Spartiate Sphodrias avait été laissé à Thespies avec un corps de troupes, pour recevoir et protéger les Béotiens qui voudraient se révolter contre Thèbes. Il avait de la réputation parmi les gens de guerre, et ne manquait ni d'audace ni d'ambition; mais c'était un homme étourdi, léger, plein de lui-même; et, par cette raison, porté naturellement à se repaître de vaines espérances. Pélopidas et Gorgidas lui envoient secrètement un marchand de ses amis, qui lui offrit comme de lui-même une somme d'argent assez considérable, et qui lui tint des discours plus propres encore à le persuader que l'argent, parce qu'ils flattaient sa vanité. Après lui avoir représenté « qu'avec le mérite et la réputation « qu'il avait, il devrait former quelque grande « entreprise qui le rendit mémorable à jamais, il lui propose de s'emparer du Pirée, « en attaquant les Athéniens à l'improviste et « lorsqu'ils s'y attendraient le moins : que rien « ne pouvait être si agréable aux Lacédémo- « niens, que de se voir maîtres d'Athènes; et « que ceux de Thèbes, irrités contre les Athé- « niens, qu'ils regardaient comme des déser- « teurs et des traîtres, ne leur donneraient « aucun secours. »

[1] Πελοπίδας, εἰ δεῖ μεταφορᾷ τὸ ἀληθὲς εἰπεῖν, ἔλυσε καὶ διέκοψε τοὺς δεσμοὺς τῆς Λακεδαιμονίων ἡγεμονίας, ἀλύτους καὶ ἀῤῥήκτους εἶναι δοκοῦντας.

[2] An. M. 3627; av. J. C. 377. — Xenoph. Hist. græc. lib. 5, pag. 568-572. — Plut. in Ages. pag. 609-610, id. in Pelop. pag. 284-285.

Sphodrias, cherchant à se faire un grand nom, et jaloux de la gloire de Phébidas, qui, selon lui, s'était rendu très-illustre et très-célèbre par l'attentat qu'il avait commis contre Thèbes, s'imagina que ce serait un exploit bien plus glorieux et plus éclatant si de son propre mouvement il se saisissait du port du Pirée, et qu'il ôtât aux Athéniens l'empire de la mer en les attaquant inopinément du côté de la terre. Il s'engagea donc avec joie dans cette entreprise, qui n'était ni moins injuste, ni moins horrible que celle de la Cadmée, mais qui ne fut exécutée ni avec autant de prudence, ni avec le même succès : car, étant parti la nuit de Thesbies dans l'espérance de surprendre le Pirée avant le point du jour, l'aube le surprit dans la plaine de Thriasie près d'Éleusis; et, se voyant découvert, il s'en retourna honteusement à Thespies avec quelque butin qu'il avait fait.

En même temps les Athéniens envoyèrent des ambassadeurs porter leurs plaintes à Lacédémone. Ces ambassadeurs trouvèrent que les Lacédémoniens n'avaient pas attendu qu'on vînt d'Athènes accuser Sphodrias devant eux, et qu'ils l'avaient déjà cité devant le conseil pour lui faire son procès. Il n'osa comparaître, craignant l'issue du jugement, et la juste colère de ses citoyens. Il avait un fils, qui était lié d'une étroite et tendre amitié avec celui d'Agésilas. Celui-ci sollicita si vivement son père, ou plutôt le tourmenta avec tant d'importunité et de persévérance, qu'il ne put refuser sa protection à Sphodrias, et il le fit absoudre pleinement. Agésilas était peu délicat, comme on l'a déjà vu, sur les devoirs de la justice, quand il s'agissait de servir ses amis. On sait d'ailleurs qu'il était le père du monde le plus tendre et le plus complaisant pour ses enfants. On dit que, pendant qu'ils étaient petits, il jouait avec eux et se divertissait à aller à cheval sur un bâton; et qu'ayant été surpris un jour en cet état par un de ses amis, il le pria de n'en rien dire à personne avant qu'il fût lui-même devenu père.

Le jugement injuste prononcé à Sparte en faveur de Sphodrias [1] irrita extrêmement les Athéniens, et les détermina à renouveler dans le moment même leur alliance avec ceux de Thèbes, qu'ils résolurent de secourir de tout leur pouvoir. Ils équipèrent une flotte de soixante voiles, et ils en donnèrent le commandement à Timothée, fils de l'illustre Conon, dont il soutint bien la réputation par son courage et ses grandes actions. C'est lui [1] que ses ennemis, jaloux de la gloire que lui avaient attirée ses heureux succès, firent peindre dans un tableau où ils le représentaient dormant, et la Fortune à ses pieds qui prenait pour lui des villes dans des filets. Il fit bien voir ici qu'il n'était pas endormi. Après avoir ravagé les côtes de la Laconie, il attaqua l'île de Corcyre [2], et s'en rendit maître. Il en traita les habitants avec beaucoup de bonté, leur laissa leur liberté et leurs lois, ce qui rendit les villes voisines fort favorables aux Athéniens. Les Spartiates, de leur côté, armèrent puissamment. Avant toutes choses, ils songèrent à reprendre Corcyre. Son heureuse situation, entre la Sicile et la Grèce, rendait cette île fort importante. Ils intéressèrent Denys-le-Tyran dans cette expédition, et lui demandèrent du secours. En attendant, ils firent partir leur flotte, commandée par Mnasippe. Les Athéniens en même temps en envoyèrent une de soixante voiles au secours de Corcyre. D'abord on en avait donné le commandement à Timothée; mais bientôt après, sur ce qu'il parut agir trop lentement, on lui substitua Iphicrate. Mnasippe, s'étant rendu odieux à ses troupes par sa hauteur, sa dureté et son avarice, en fut très-mal servi, et il perdit la vie dans un combat. Ce fut après sa mort qu'Iphicrate arriva. Il apprit que les dix galères de Syracuse approchaient. Il les attaqua si à propos, qu'aucune n'échappa. Il avait demandé qu'on lui donnât pour adjoints l'orateur Callistrate et Chabrias, l'un des chefs les plus renommés de ce temps. En quoi Xénophon admire sa sagesse et sa grandeur d'âme, d'avoir bien voulu paraître avoir besoin de conseil, et de n'avoir point appréhendé que d'autres vinssent partager avec lui la gloire de ses heureux succès.

On avait engagé Agésilas à se mettre à la

[1] Xenoph. lib. 5, pag. 584-589. — Plut. in Ages. pag. 610-611; Id. in Pelop. pag. 285-288.

[1] Plut. in Sylla, pag. 454.

[2] Corfou.

tête des troupes qui devaient marcher contre Thèbes. Il entra dans la Béotie, où il fit beaucoup de mal aux Thébains, et ne fut pas lui-même exempt de pertes. Les deux armées étaient tous les jours aux mains, et donnaient à tout moment des combats, qui n'étaient pas des batailles en forme, mais plutôt des escarmouches, et servaient comme d'apprentissage de guerre aux Thébains, à qui ces différentes rencontres donnaient du courage, de la hardiesse et de l'expérience. C'est pourquoi on rapporte que le Spartiate Antalcide lui dit fort à propos, un jour qu'on le rapportait de la Béotie fort blessé : *Seigneur Agésilas, vous recevez un beau salaire des leçons que vous avez données aux Thébains du métier de la guerre, qu'avant vous ils ne voulaient ni ne pouvaient apprendre.* C'était pour prévenir cet inconvénient, que Lycurgue, dans une des trois ordonnances qu'il appelait *rhètres*, avait défendu aux Lacédémoniens de faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir en les obligeant trop souvent à se défendre.

Il se passa ainsi quelques campagnes, sans qu'il y eût ni de part ni d'autre aucune action décisive. C'était prudence, de la part des commandants thébains, de ne point encore hasarder de bataille, et de donner le temps à leurs soldats de se fortifier et de s'enhardir. Lorsque l'occasion était favorable, ils les lâchaient à propos comme de généreux chiens de chasse; et, après leur avoir fait goûter la victoire comme une curée, ils les rappelaient, contents de leur courage et de leur ardeur. Et c'est Pélopidas à qui était due la principale gloire de ces succès et de cette sage conduite.

Le combat de Tégyre, qui fut comme le prélude de la bataille de Leuctres, éleva bien haut sa réputation. Ayant manqué son entreprise contre Orchomène, qui avait pris le parti des Lacédémoniens, à son retour les ennemis se trouvèrent sur son chemin près de Tégyre. Dès que les Thébains les aperçurent hors des défilés, quelqu'un, courant de toute sa force à Pélopidas, lui dit : *Nous sommes tombés entre les mains des ennemis. Eh! pourquoi*, répondit-il, *ne dirions-nous pas plutôt qu'ils sont tombés entre les nôtres ?* En même temps il commanda à la cavalerie, qui faisait l'arrière-garde, de passer de la queue à la tête pour commencer le combat. Il se tenait bien sûr que son infanterie, qui n'était que de trois cents hommes, et qu'on appelait *le bataillon sacré*, partout où elle donnerait, enfoncerait les ennemis, quoique supérieurs en nombre : ils avaient au moins le triple de ses forces. Le choc commença par l'endroit où étaient les chefs des deux partis, et il fut très-rude. D'abord les deux généraux des Lacédémoniens, qui s'étaient jetés sur Pélopidas, furent tués, tous ceux qui étaient autour d'eux étant en fuite, ou morts, ou hors de combat. Les troupes de Lacédémone furent tellement épouvantées, qu'elles s'ouvrirent pour donner passage aux Thébains. Ils auraient pu continuer leur route, et se sauver, s'ils avaient voulu : mais Pélopidas, dédaignant de se servir de cette ouverture pour se sauver, marcha contre ceux qui étaient encore en bataille, et il en fit un si grand carnage, que tout le reste, effrayé, se mit à fuir en désordre. Les Thébains ne les poursuivirent pas fort loin, de peur de surprise. Ils se contentèrent de les avoir rompus et de faire une retraite glorieuse, qui valait une victoire, puisqu'ils la faisaient au travers des troupes ennemies dissipées et défaites.

Cette petite rencontre, car on ne peut pas l'appeler autrement, fut comme le germe et la semence des grandes actions et des grands événements dont il sera bientôt parlé. Il n'était jamais arrivé jusque-là dans aucune guerre, soit contre les barbares, soit contre les Grecs, que les Lacédémoniens, ayant l'avantage du nombre, eussent été défaits, ni même qu'à forces égales ils eussent été battus en bataille rangée. C'est pourquoi ils étaient d'une fierté qu'on ne pouvait soutenir ; et leur réputation seule étonnait leurs ennemis, qui, en nombre égal, n'auraient osé se présenter contre les Spartiates. Cette gloire maintenant leur est enlevée. Les Thébains, à leur tour, vont devenir la terreur et l'effroi de ceux mêmes qui, jusqu'à ce temps, s'étaient rendus partout si formidables.

L'entreprise d'Artaxerxe Mnémon[1] contre l'Égypte, et la mort d'Évagore[2], roi de Cypre,

[1] An. M. 3627.
[2] An. M. 3630.

devraient naturellement trouver ici leur place; mais, pour ne point couper et interrompre ce qui regarde les Thébains, je diffère à parler de ces deux articles.

§ IV. — NOUVEAUX TROUBLES DANS LA GRÈCE. LES LACÉDÉMONIENS DÉCLARENT LA GUERRE A CEUX DE THÈBES. ILS SONT VAINCUS ET MIS EN FUITE A LA BATAILLE DE LEUCTRES. ÉPAMINONDAS RAVAGE LA LACONIE, ET S'AVANCE JUSQU'AUX PORTES DE SPARTE.

Pendant que les Perses faisaient la guerre en Egypte[1], il s'excita beaucoup de troubles dans la Grèce. Ce fut dans cet intervalle que les Thébains, s'étant rendus maîtres de Platée[2], et ensuite de Thespies, ruinèrent entièrement ces deux villes, après en avoir chassé tous les habitants. Les Platéens se retirèrent à Athènes avec leurs femmes et leurs enfants. Ils y furent reçus avec bonté, et adoptés au nombre des citoyens.

Artaxerxe, apprenant l'état où était la Grèce[3], y envoya une nouvelle ambassade pour exhorter les états et les villes qui se faisaient la guerre à mettre bas les armes, et à s'accorder, suivant le plan du traité d'Antalcide. Par cette paix, comme on l'a dit en son lieu, il était réglé que toutes les villes de la Grèce jouiraient de la liberté, et se gouverneraient par leurs propres lois. En vertu de cet article, les Lacédémoniens pressaient les Thébains de mettre en liberté toutes les villes de la Béotie, de rebâtir Platée et Thespies, qu'ils y avaient démolies, et de les rendre, avec les terres qui en dépendaient, à leurs anciens habitants. Les Thébains, de leur côté, voulaient que les Lacédémoniens rendissent la liberté à toutes celles de la Laconie, et que la ville de Messène fût restituée à ses anciens maîtres. L'équité le demandait: mais les Lacédémoniens, se croyant toujours fort supérieurs à ceux de Thèbes, prétendaient les soumettre à une loi qu'ils ne voulaient pas suivre eux-mêmes.

Tous les peuples de la Grèce, las et fatigués d'une guerre qui avait déjà occupé plusieurs campagnes, et qui n'avait d'autre cause que l'ambition et l'injustice de Sparte, ni d'autre but que son agrandissement, songeaient sérieusement à faire une paix générale, et, dans cette vue, avaient envoyé à Lacédémone des députés pour concerter ensemble les moyens de parvenir à une fin si desirée et si nécessaire. Parmi ces députés Epaminondas tenait un des premiers rangs[1]. Il était dès lors très-célèbre pour sa grande érudition, et pour la profonde connaissance qu'il avait de la philosophie; mais il n'avait point encore été en situation de donner des preuves bien éclatantes de sa grande capacité pour commander des armées et pour manier les affaires publiques. Voyant que tous les députés, par respect pour Agésilas, qui se déclarait ouvertement pour la guerre, n'osaient le contredire en rien, ni s'écarter de son avis, effet que produit assez ordinairement, d'un côté, une autorité trop impérieuse, et, de l'autre, une soumission trop servile, il fut le seul qui parla avec une sage et noble hardiesse, comme il convient à un homme d'état qui n'a en vue que le bien public. Il fit une harangue, non pour les seuls Thébains, mais en général pour toute la Grèce, faisant voir que la guerre augmentait la puissance des seuls Spartiates, et qu'elle ruinait et affaiblissait tous les autres Grecs. Il insista principalement sur la nécessité qu'il y avait de fonder la paix sur l'égalité et sur la justice, parce qu'il ne pouvait y avoir de paix fermé et durable que celle où toutes les parties trouvaient un avantage égal.

Un discours comme celui-là, fondé visiblement en raison et en justice, et prononcé d'un ton grave et sérieux, ne manque jamais de faire impression sur les esprits. Agésilas s'aperçut bien, par l'attention et le silence qu'on lui avait prêtés, que tous les députés en avaient été extrêmement frappés, et qu'ils ne manqueraient pas de se conformer à son avis. Pour en détourner l'effet, il demanda à Epaminondas *s'il estimait qu'il fût juste et raisonnable de laisser la Béotie libre et indépendante*, c'est-à-dire s'il consentait que les villes de la Béotie ne dépendissent plus de Thèbes. Epaminondas tout aussitôt lui demanda à son tour, avec

[1] Diod. lib. 15, pag. 361-362.

[2] *Platée*, ville de Béotie; *Thespies*, ville d'Achaie.

[3] An. M. 3673; av. J. C. 371. — Xenoph. Hist. græc. lib. 6, pag. 590-593. — Diod. pag. 365-366.

[1] Plut. in Ages. pag. 611.

beaucoup de vivacité, *s'il estimait aussi qu'il fût juste et raisonnable de laisser la Laconie dans la même indépendance et la même liberté*. Alors Agésilas, se levant de son siége, plein de colère, le pressa de déclarer nettement *s'il laisserait la Béotie libre*. Epaminondas lui fit encore la même question, et lui demanda *s'il laisserait, de son côté, la Laconie libre*. Agésilas, qui ne cherchait qu'un prétexte pour rompre avec les Thébains, effaça sur-le-champ leur nom du traité d'alliance qu'on était près de conclure; et tous les autres alliés le signèrent, moins par inclination que pour ne pas déplaire aux Lacédémoniens, dont ils redoutaient le pouvoir.

En conséquence de ce traité, on devait licencier toutes les troupes qui étaient en campagne. Cléombrote[1], l'un des rois de Sparte, se trouvait alors en Phocide, à la tête de l'armée; il écrivit aux éphores pour savoir les intentions de la république. Prothoüs, l'un des premiers sénateurs, représenta qu'il n'y avait pas lieu de délibérer, et que Sparte ne pouvait se dispenser, selon l'accord qui venait d'être fait, de rappeler ses troupes : ce n'était pas le sentiment d'Agésilas. Piqué contre les Thébains, et en particulier contre Epaminondas, il voulait absolument la guerre, pour avoir lieu de se venger; et l'occasion lui en parut alors très-favorable, toute la Grèce étant libre et unie, et les Thébains seuls exclus du traité de paix. L'avis de Prothoüs fut donc rejeté par tout le conseil, qui le traita de bonhomme et de radoteur[2] qui n'y entendait rien; la Divinité, remarque Xénophon, les poussant dès lors dans le précipice. Les éphores mandèrent sur l'heure à Cléombrote de mener ses troupes contre les Thébains; et, sans perdre un moment, ils envoyèrent partout pour assembler les forces de leurs alliés, qui étaient très-fâchés de cette guerre, et qui n'y marchaient qu'à contre-cœur, mais qui n'osaient encore contredire les Lacédémoniens, ni leur désobéir. Quoiqu'on ne dût pas s'attendre à un heureux succès dans une guerre entreprise visiblement contre toute justice et toute raison, et par le seul motif de colère et de vengeance, cependant les Lacédémoniens, qui se sentaient beaucoup supérieurs en nombre comptaient sur une victoire assurée, et se flattaient que Thèbes, délaissée de ses alliés, était hors d'état de leur tenir tête.

L'alarme fut grande d'abord chez les Thébains[1]; ils se voyaient seuls, sans alliés et sans secours. Tous les Grecs alors regardèrent Thèbes comme perdue : on ne savait pas qu'en un seul homme elle avait plus d'une armée. Cet homme était Épaminondas; il est nommé général, et on lui donne plusieurs collègues. Il lève promptement le plus de troupes qu'il lui est possible (elles ne montaient qu'à six mille hommes, et l'ennemi en avait plus de vingt-quatre mille), et se met en marche. Comme, pour l'arrêter, on lui annonçait plusieurs mauvais augures, il ne répondit que par un vers d'Homère, dont le sens est : *Il n'y a qu'un seul bon augure, qui est de combattre pour sa patrie*[2]. Cependant, pour rassurer l'esprit des soldats, naturellement superstitieux, et qu'il voyait intimidés, il suborna plusieurs particuliers, qui vinrent de différents endroits lui annoncer d'heureux augures, ce qui rendit aux troupes le courage et l'espérance.

Pélopidas n'était point alors en charge, mais il commandait *le bataillon sacré*. Comme il sortait de sa maison pour aller à l'armée, sa femme, qui l'accompagnait pour lui dire les derniers adieux, fondant en larmes, et le conjurant de se conserver, *voilà*, lui dit-il, *ce qu'il faut recommander aux jeunes gens; mais pour les chefs, il ne faut leur recommander que de conserver les autres*.

Épaminondas avait pris la sage précaution de s'assurer d'un passage qui aurait épargné beaucoup de chemin à Cléombrote. Celui-ci, après avoir fait un long circuit, arriva à Leuctres, petit bourg de la Béotie, entre Platée et Thespies. On délibéra, de part et d'autre, si l'on donnerait la bataille. Cléombrote y fut déterminé par l'avis de ses officiers, qui lui

[1] Xenoph. lib. 6, pag. 593-597. — Diod. lib. 15, pag. 365-371. — Plut. in Ages. pag. 611-612; id. in Pelop. pag. 288-289.

[2] Ἐκεῖνον μὲν φλυαρεῖν ἡγήσατο· ἤδη γάρ, ὡς ἔοικε, τὸ δαιμόνιον ἦγεν.

[1] An. M. 3631; av. J. C. 370.

[2] Εἷς οἰωνὸς ἄριστος, ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης.
(*Iliad.* II, v. 323.)

représentèrent que, si, avec des troupes beaucoup supérieures en nombre, il refusait de combattre, ce refus confirmerait le bruit qui s'était répandu que sous main il favorisait ceux de Thèbes. Ceux-ci avaient une raison essentielle de hâter le combat pour prévenir l'arrivée des troupes que les ennemis attendaient de jour à autre. Cependant les avis se trouvèrent partagés entre les six chefs qui formaient le conseil. Un septième, étant survenu fort à propos, se joignit aux trois qui voulaient qu'on allât présenter la bataille à l'ennemi ; et cet avis, qui était celui d'Epaminondas, l'ayant emporté, la bataille fut résolue : on était pour lors dans la seconde année de la cent deuxième olympiade.

Les deux armées étaient bien inégales pour le nombre : celle des Lacédémoniens, comme on l'a déjà dit, était composée de vingt-quatre mille hommes d'infanterie et de seize cents chevaux ; celle des Thébains n'avait que quatre cents chevaux et six mille hommes de pied, mais tous aguerris et animés par les campagnes qu'ils avaient faites avec tant de succès, et déterminés à vaincre ou à mourir. La cavalerie des Lacédémoniens, composée d'hommes pris au hasard, sans valeur, sans expérience, le cédait autant à celle des ennemis pour le courage, qu'elle l'emportait pour le nombre : ils ne pouvaient pas compter sur leur infanterie, à l'exception des Lacédémoniens ; les alliés, comme il a déjà été remarqué, ne s'étant engagés dans cette guerre qu'à contre-cœur, parce qu'ils n'en approuvaient par le sujet, et que d'ailleurs ils étaient mécontents des Lacédémoniens.

Les deux généraux, par leur habileté, tenaient lieu chacun à leur armée de troupes nombreuses, surtout le Thébain, qui était le capitaine de son temps le plus accompli ; il était soutenu par Pélopidas, qui commandait le bataillon sacré. Ce bataillon était composé de trois cents jeunes Thébains, unis ensemble d'une étroite et tendre amitié, engagés par un serment particulier à ne prendre jamais la fuite, et à se défendre les uns les autres jusqu'au dernier soupir.

Quant le jour du combat fut venu, les deux armées se mirent en bataille dans une plaine. Cléombrote était à la droite, composée principalement des Lacédémoniens, sur lesquels il comptait le plus, et qui étaient sur douze de hauteur ; et, pour profiter de la supériorité de sa cavalerie dans un pays ouvert, il la plaça toute en première ligne devant les Lacédémoniens. Archidamus, fils d'Agésilas, était à la tête des alliés, qui formaient l'aile gauche.

Épaminondas, résolu d'attaquer par sa gauche, qu'il commandait en personne, la fortifia de tout ce qu'il avait d'hommes d'élite et pesamment armés, qu'il rangea sur cinquante de hauteur. Le bataillon sacré, placé à sa gauche, fermait cette aile. Le reste de son infanterie s'étendait sur sa droite en ligne oblique, qui, à mesure qu'elle se prolongeait, s'éloignait davantage du front de l'ennemi. Par cette disposition, qui n'est pas ordinaire, son dessein était de couvrir son flanc droit, d'écarter et de mettre comme en réserve son aile droite, afin de ne point hasarder le succès du combat par ce qu'il avait de plus faible, et de commencer l'action par son aile gauche, où était l'élite de ses troupes, pour tourner tout l'effort du combat contre le roi Cléombrote et les Spartiates. Il se tenait bien sûr que, s'il pouvait enfoncer la phalange lacédémonienne, tout le reste de l'armée serait bientôt mis en déroute. Pour ce qui est de sa cavalerie, il se régla sur la disposition de celle des ennemis, et la plaça en première ligne devant sa gauche.

L'action commença par la cavalerie. Comme celle des Thébains était mieux montée et plus aguerrie que celle de Lacédémone, celle-ci ne fut pas longtemps sans être rompue et renversée sur son infanterie, qu'elle commença à mettre en confusion. Epaminondas, suivant de près sa cavalerie, marche à grands pas contre Cléombrote, et tombe sur sa phalange avec tout le poids de son épais bataillon. Celui-ci, pour faire diversion, détache un corps de troupes, auquel il donne ordre de prendre Epaminondas en flanc, et de l'envelopper. Pélopidas, s'apercevant de ce mouvement, s'avance avec une vitesse et une hardiesse incroyables à la tête du bataillon sacré pour prévenir l'ennemi, prend Cléombrote lui-même en flanc, et, par cette attaque brusque et inopinée, le met en désordre. Le combat fut très-rude et très-opiniâtre ; et, pendant que Cléombrote put agir, la victoire demeura douteuse, et ba-

lança longtemps entre les deux partis. Quand il fut tombé mort de ses blessures, les Thébains pour achever leur victoire, les Lacédémoniens pour n'avoir pas la honte d'avoir abandonné le corps de leur roi, firent de nouveaux efforts de part et d'autre, et le carnage fut grand. Ceux-ci se battirent avec tant de fureur autour du corps, qu'enfin ils vinrent à bout de l'emporter. Animés par ce glorieux avantage, ils voulaient revenir à la charge, et l'auraient peut-être fait avec succès si les alliés avaient secondé leur ardeur; mais l'aile gauche, voyant que la phalange lacédémonienne avait été enfoncée, et croyant tout perdu, surtout quand elle eut appris la mort du roi, prit la fuite, et entraîna avec elle tout le reste de l'armée. Epaminondas la poursuivit vivement, et en fit périr un grand nombre. Les Thébains, demeurés maîtres du champ de bataille, érigèrent un trophée, et permirent aux ennemis d'enterrer leurs morts.

Jamais les Lacédémoniens n'avaient reçu un pareil échec. Les plus sanglantes défaites jusqu'alors ne leur avaient coûté guère plus de quatre ou cinq cents hommes de leurs citoyens. On avait vu Sparte, d'ailleurs si animée, ou plutôt si acharnée contre Athènes, racheter d'une trêve de trente années huit cents de ses citoyens, qui s'étaient laissé envelopper dans la petite île de Sphactérie: ici, demeura sur la place quatre mille hommes, dont il y avait mille Lacédémoniens, et quatre cents Spartiates[1], de sept cents qui s'étaient trouvés à la bataille. Les Thébains ne perdirent que trois cents hommes, parmi lesquels il se trouva peu de citoyens de Thèbes.

La ville de Sparte célébrait actuellement les jeux gymniques, et était pleine d'étrangers que la curiosité y avait amenés, lorsque les courriers arrivèrent de Leuctres avec la terrible nouvelle de cette défaite. Les éphores, quoiqu'ils eu sentissent parfaitement toutes les suites, et qu'ils vissent bien qu'elle portait un coup mortel à l'empire de Sparte, ne permirent pourtant ni aux chœurs de se retirer, ni à la ville de rien changer dans la célébration de la fête. Ils envoyèrent dans toutes les maisons aux parents les noms des morts qui leur appartenaient, et demeurèrent au théâtre à faire continuer les danses et les jeux jusqu'à la fin.

Le lendemain matin, chacun sachant le sort des siens, les pères et tous les parents de ceux qui avaient été tués, s'étant rendus à la place publique, se saluaient et s'embrassaient les uns les autres avec un visage plein de joie et de sérénité: au lieu que les autres se tenaient cachés dans leurs maisons; ou, si la nécessité les obligeait de paraître au dehors, c'était avec une tristesse et un abattement qui marquait d'une manière bien sensible leur vive et profonde douleur. Cette différence se remarquait encore mieux dans les femmes. La tristesse, le silence, les larmes découvraient celles qui attendaient le retour de leurs fils: mais on voyait celles dont les fils avaient été tués courir avec empressement aux temples pour rendre grâces aux dieux, et se féliciter les unes les autres de leur gloire et de leur bonheur. On ne peut disconvenir; qu'il n'y ait dans de tels sentiments un grand courage; mais je voudrais qu'il n'étouffât pas entièrement ceux de la nature, et qu'il eût moins de férocité.

On se trouva dans un grand embarras à Sparte, au sujet de ceux qui s'étaient enfuis de la bataille. Comme ils étaient en grand nombre et des plus puissants de la ville, on n'osait leur faire souffrir les peines ordonnées par les lois, de peur que le désespoir ne leur fit prendre quelque résolution extrême et funeste à l'état; car non-seulement les fuyards étaient exclus de toutes sortes de charges et d'emplois, mais c'était encore une honte de s'allier avec eux par des mariages. Tous ceux qui les rencontraient sur leur chemin pouvaient les frapper, et ils étaient forcés de le souffrir. De plus, ils ne pouvaient porter que des robes sales, déchirées, et pleines de pièces de diverses couleurs. Enfin, il fallait qu'ils se fissent raser la moitié de la barbe, et qu'ils laissassent croître l'autre moitié. C'était faire un grand tort à Sparte que de la priver de tant de gens de guerre dans un temps où elle en avait un si pressant besoin. Pour se tirer de cet embarras, elle choisit Agésilas pour législateur, et lui donna un souverain pouvoir de faire dans les lois tous les changements qu'il lui plairait. Agésilas, sans y rien ajouter, sans

[1] On appelait proprement *Spartiates*, ceux qui habitaient dans Sparte; et *Lacédémoniens*, ceux qui étaient établis à la campagne.

en rien retrancher, sans y rien changer, trouva le moyen de sauver les fuyards et l'état. S'étant rendu à l'assemblée des Lacédémoniens, il dit en plein conseil, *que pour ce jour il fallait laisser dormir les lois, et après ce jour leur rendre toute leur autorité*. Par ce peu de mots, il conserva à Sparte ses lois entières, et lui rendit aussi ce grand nombre de citoyens qu'il empêcha d'être pour toujours déshonorés et de devenir inutiles à la république.

Après la bataille de Leuctres [1], les deux partis travaillèrent, les uns à réparer leur perte, les autres à profiter de leur victoire.

Agésilas, pour relever le courage des siens, entra en armes dans l'Arcadie, mais bien résolu d'éviter avec grand soin d'en venir à un combat. Il s'attacha seulement à quelques petites places des Mantinéens, qu'il prit, et fit le dégât dans le pays; ce qui réjouit un peu Sparte, et ranima son courage, en lui faisant croire que son salut n'était pas entièrement désespéré.

Les Thébains, aussitôt après leur victoire, avaient envoyé à Athènes pour y en porter la nouvelle, et pour demander du secours contre l'ennemi commun. Le sénat était actuellement assemblé; il reçut fort froidement le courrier, ne lui fit point les présents ordinaires, et le renvoya sans lui parler de secours. Les Athéniens, alarmés de l'avantage considérable que Thèbes venait de remporter contre les Lacédémoniens, ne purent dissimuler l'ombrage et l'inquiétude que leur donnait l'accroissement prompt et inopiné d'une puissance voisine, qui pouvait bientôt se rendre formidable à toute la Grèce.

A Thèbes, Epaminondas et Pélopidas avaient été nommés gouverneurs de la Béotie tous deux ensemble. Ayant réuni toutes les troupes des Béotiens et de leurs alliés, dont le nombre augmentait tous les jours, ils entrèrent dans le Péloponèse, et firent révolter beaucoup de villes et de peuples contre les Lacédémoniens: Elide, Argos, toute l'Arcadie, et la plus grande partie de la Laconie même. On était alors au solstice d'hiver, et à la fin du dernier mois de l'année; de sorte que dans très-peu de jours ils devaient sortir de charge : car, le premier jour du mois suivant, il fallait qu'ils cédassent leur place à ceux qui seraient nommés, ou qu'ils encourussent la peine de mort s'ils la retenaient au delà de ce terme. Leurs collègues, craignant la mauvaise saison, et encore plus les suites redoutables de cette loi, voulaient à toute force ramener l'armée à Thèbes. Pélopidas fut le premier qui, entrant dans le sentiment d'Epaminondas, excita le courage de ses citoyens, et les engagea à profiter de l'alarme où étaient les ennemis, et à poursuivre leur entreprise, en passant par-dessus une formalité dont ils se devaient croire légitimement dispensés par l'état même, puisque l'intérêt de l'état, quand il est fondé sur la justice, est une loi souveraine pour les sujets.

Ils entrèrent donc dans la Laconie, à la tête d'une armée de plus de soixante et dix mille bons soldats, dont les Thébains ne faisaient pas la douzième partie : mais la grande réputation de ces deux généraux faisait que, même sans ordre et sans décret public, tous les alliés se rangeaient avec un respectueux silence sous leurs enseignes, et marchaient pleins de confiance et de courage sous leur conduite. Il y avait six cents ans que les Doriens s'étaient établis à Lacédémone, et, depuis tout ce temps-là, c'était ici la première fois qu'ils voyaient les ennemis sur leurs terres; auparavant jamais aucun n'avait osé y mettre le pied, bien moins encore attaquer la ville, quoiqu'elle fût sans murailles. Les Thébains et leurs alliés, trouvant donc un pays auquel on n'avait jamais touché, le parcoururent la flamme à la main, le saccagèrent et le pillèrent jusqu'à la rivière d'Eurotas, sans que personne se mît en devoir de les en empêcher.

On avait placé en quelques endroits des corps-de-garde pour défendre des passages importants. Ischolas, Spartiate, qui commandait un de ces détachements, s'y distingua d'une manière particulière. Voyant bien qu'avec sa petite troupe il ne pouvait pas soutenir l'attaque des ennemis, mais jugeant qu'il était honteux à un Spartiate d'abandonner son poste, il renvoya dans la ville les jeunes gens qui étaient en âge et en état de servir utilement

[1] Xenoph. lib. 7, pag. 608. — Diod. lib. 15, pag. 375-378. — Plut. in Ages. pag. 613-615; id. in Pelop. pag. 290.

leur patrie, et ne retint avec lui que les vieillards. Se dévouant tous ensemble au bien public, à l'imitation de Léonide, ils vendirent bien cher leur vie ; et, après s'être longtemps défendus, et avoir fait un grand carnage, ils périrent tous.

Agésilas se conduisit dans cette occasion avec beaucoup d'habileté et de sagesse. Il regarda cette irruption des ennemis comme un torrent impétueux, auquel il aurait été non-seulement inutile, mais dangereux, de s'opposer, et dont le cours rapide, mais de courte durée, après quelques ravages, se dissiperait de lui-même. Il se contenta de distribuer dans le milieu de la ville et dans tous les endroits les plus importants ses meilleures troupes, et de bien assurer tous les postes. Du reste, bien déterminé à ne point sortir et à ne point hasarder de combat, il demeura insensible aux railleries, aux insultes, aux menaces des Thébains, qui le défiaient en l'appelant par son nom, et qui le pressaient de sortir pour défendre son pays, lui qui seul en avait causé tous les maux en allumant cette guerre.

Mais ce qui attristait encore davantage Agésilas, c'étaient les mouvements tumultueux et les troubles qui s'excitaient dans la ville, le murmure et les plaintes des vieillards, affligés jusqu'au désespoir d'être témoins de ce qu'ils voyaient, aussi bien que des femmes, qui paraissaient comme forcenées en entendant les cris menaçants des ennemis, et en voyant les embrasements qu'ils excitaient aux environs, dont la lumière et la fumée qui venaient presque jusque sous leurs yeux, semblaient leur annoncer un pareil malheur. Quelque courage que montrât au dehors Agésilas, il ne pouvait pas ne point être sensiblement touché d'un si triste spectacle, auquel se joignait la douleur de voir ternir sa réputation, en ce qu'ayant trouvé la ville très-florissante et très-puissante quand il fut chargé du gouvernement, il la voyait dépérir entre ses mains, et perdre sous lui tout son ancien éclat. Il avait encore un secret dépit de voir démentir la vanterie dont il avait souvent usé lui-même, *que jamais femme de Sparte n'avait vu la fumée d'un camp ennemi.*

Pendant qu'il donnait différents ordres dans la ville, on vint l'avertir qu'un certain nombre de mutins s'étaient emparés d'un poste important où ils voulaient se cantonner. Agésilas y courut aussitôt ; et, comme s'il n'eût rien su de leurs mauvais desseins, *Camarades*, leur dit-il, *ce n'est pas là où je vous avais envoyés.* Il leur marqua en même temps différents postes pour les séparer, et ils s'y rendirent, persuadés qu'on n'avait rien soupçonné de leur entreprise. Cet ordre, donné ainsi de sang-froid, montre une grande présence d'esprit dans Agésilas, et fait voir que, dans les troubles, il ne faut pas paraître tout voir, afin de donner lieu au repentir. Il aima mieux supposer cette petite troupe innocente, que de la jeter dans une révolte déclarée par une recherche trop rigoureuse.

L'Eurotas était alors fort gros et fort enflé par la fonte des neiges ; et les Thébains trouvèrent plus de difficulté qu'ils n'avaient cru à le passer, tant à cause de la trop grande froideur de ses eaux, qu'à cause de leur rapidité. Comme Epaminondas passait tout le premier à la tête de son infanterie, quelques Spartiates le montrèrent à Agésilas. Celui-ci, après l'avoir regardé longtemps et l'avoir suivi des yeux, ne dit que ce seul mot : *Quel homme* [1] ! admirant le courage qui lui faisait entreprendre de si grandes choses. Epaminondas aurait fort souhaité de donner un combat dans Sparte même, et d'y ériger un trophée. Il n'osa pas néanmoins entreprendre de forcer la ville ; et, n'ayant pu engager Agésilas à en sortir, il prit le parti de se retirer. Il aurait été difficile que Sparte, sans défense et sans murailles, eût résisté longtemps à une armée victorieuse. Mais l'habile chef qui la conduisait appréhenda de s'attirer sur les bras toutes les forces du Péloponnèse, et plus encore d'exciter la jalousie des Grecs, qui n'auraient pu lui pardonner d'avoir, pour son coup d'essai, détruit une si puissante république, et *arraché*, comme disait Leptine [2], *un œil à la Grèce.* Il se borna donc à la gloire d'avoir terrassé des superbes, en qui le langage laconique redoublait la fierté du commandement, et de les avoir, ainsi que lui-même s'en vantait, ré-

[1] Ὦ τοῦ μεγαλοπράγμονος ἀνθρώπου. Je n'ai pu rendre la force du mot grec, qui signifie, *ô le faiseur de grandes choses !*

[2] Arist. Rhet. lib. 3, cap. 10

duits à la nécessité d'allonger leurs monosyllabes [1]. A son retour, il fit encore le dégât dans la campagne.

Dans cette expédition, les Thébains remirent l'Arcadie [2] en un seul et même corps, et ôtèrent la Messénie aux Spartiates, qui s'en étaient rendus maîtres depuis fort longtemps [3] après en avoir chassé tous les habitants. C'était un pays qui n'avait pas moins d'étendue que toute la Laconie, et qui ne le cédait point en fertilité aux meilleurs terroirs de la Grèce. Les anciens habitants, qui étaient dispersés en différentes régions de la Grèce, de l'Italie, de la Sicile, au premier signal qu'on leur en donna, accoururent tous avec une joie incroyable, animés par l'amour de la patrie naturelle à tous les hommes, et presque autant aussi par la haine contre Sparte, que le nombre des années n'avait fait qu'augmenter en eux. On leur bâtit une ville, qui, du nom de l'ancienne, fut appelée *Messène*. Parmi les tristes événements de cette guerre, celui-ci causa aux Lacédémoniens une vive douleur et un sensible déplaisir, parce que, de temps immémorial, il y avait toujours eu, entre Sparte et Messène, une haine irréconciliable, qui paraissait ne pouvoir s'éteindre que par la ruine totale de l'une ou de l'autre.

Polybe relève [4], dans la conduite des Messéniens à l'égard de Sparte, un ancien défaut qui fut la cause de tous leurs malheurs : c'était de trop rechercher une tranquillité présente, et, par un amour excessif de la paix, de négliger les moyens de se l'assurer pour toujours. Ils avaient pour voisins deux des plus puissants peuples de la Grèce, les Arcadiens et les Lacédémoniens. Ceux-ci, dès leur premier établissement dans le pays, leur déclarèrent une guerre ouverte; les autres, au contraire, s'attachèrent toujours à eux, et entrèrent dans tous leurs intérêts. Mais les Messéniens n'eurent ni le courage de s'opposer fortement et constamment à des ennemis acharnés et irréconciliables, ni la prudence de ménager avec soin des amis fidèles et affectionnés. Quand ces deux peuples se faisaient la guerre l'un à l'autre, ou qu'ils portaient ailleurs leurs armes, les Messéniens, peu prévoyants pour l'avenir, et qui ne songeaient qu'à se procurer un repos présent, se faisaient un devoir de n'épouser les querelles ni des uns ni des autres, et de garder une exacte neutralité. Ils se félicitaient alors eux-mêmes sur leur sagesse et sur leur bonheur, de demeurer ainsi tranquilles au milieu des troubles qui agitaient tout leur voisinage. Cette tranquillité n'était pas de longue durée. Les Lacédémoniens, délivrés de leurs ennemis, retombaient sur eux avec toutes leurs forces, et, les trouvant seuls, sans secours et sans défense, les obligeaient ou de subir le joug d'une dure servitude, ou de s'exiler eux-mêmes de leur patrie. C'est ce qui leur arriva plusieurs fois. Ils devaient faire réflexion, dit Polybe, que, comme il n'y a rien de plus désirable ni de plus salutaire qu'une paix fondée sur la justice et sur l'honneur [1], aussi n'y a-t-il rien de plus honteux ni de plus pernicieux en même temps qu'une paix ménagée par de mauvaises voies et achetée au prix de la liberté.

[1] Les Lacédémoniens quelquefois, pour toute réponse aux plus importantes dépêches, n'employaient qu'un monosyllabe. Philippe leur ayant mandé, *Si j'entre dans votre pays, j'y mettrai tout à feu et à sang*, ils repartirent : *Si*; pour faire entendre qu'ils mettraient bon ordre que le cas n'arrivât point.

[2] Paus. lib. 4, pag. 267-268.

[3] Il s'était écoulé deux cent quatre-vingt-sept ans depuis que les Messéniens avaient été chassés de leur pays.

[4] Polyb. lib 4, pag. 299, 300.

[1] Εἰρήνη γὰρ μετὰ μὲν τοῦ δικαίου καὶ πρέποντος, κάλλιστόν ἐστι κτῆμα καὶ λυσιτελέστατον· μετὰ δὲ κακίας ἢ δουλείας ἐπονειδίστου, πάντων αἴσχιστον καὶ βλαβερώτατον.

§ V. — Les deux chefs thébains, à leur retour, sont accusés et absous. Lacédémone implore le secours d'Athènes. Les Grecs députent vers Artaxerxe. Crédit de Pélopidas à la cour de Perse.

Il semble que les deux grands généraux thébains, à leur retour dans leur patrie après de si mémorables actions, devaient être reçus avec un applaudissement général, et comblés de toutes sortes d'honneurs. Il n'en fut pas ainsi. On les appela tous deux en justice, comme criminels d'état, sur ce qu'ils n'avaient pas obéi à la loi, qui ordonnait de remettre au commencement du premier mois le com-

mandement aux nouveaux officiers, et qu'ils l'avaient retenu quatre mois entiers au delà du terme, pendant lesquels ils avaient exécuté, dans la Messénie, dans l'Arcadie et dans la Laconie, toutes les grandes choses dont nous avons parlé.

On est étonné d'une pareille conduite, et l'on ne peut en lire le récit sans une secrète indignation. Mais cette conduite avait un fondement plausible. Les amateurs zélés d'une liberté nouvellement recouvrée pouvaient craindre la contagion de cet exemple, en autorisant quelque autre magistrat à se maintenir dans le commandement au delà du terme expiré, et à tourner ensuite ses armes contre sa patrie même. Il n'y a pas à douter qu'on n'en eût fait autant à Rome; et, si les Romains étaient si sévères contre un officier, quoique vainqueur, qui aurait combattu sans l'ordre de son général, qu'aurait-ce été contre un général qui se serait conservé, contre les lois, toute l'autorité du commandement pendant quatre mois?

Pélopidas fut cité le premier devant le tribunal [1]. Il se défendit avec moins de force et de grandeur d'âme qu'on n'avait sujet de l'attendre d'un homme de son caractère, car il était vif et bouillant. Ce courage, fier et intrépide dans les combats, l'abandonna dans le jugement. Son air et son discours, qui avaient je ne sais quoi de timide et de rampant, annonçaient un homme qui craignait la mort, et ne disposèrent point les juges en sa faveur; ce ne fut point sans peine qu'ils le renvoyèrent absous. Epaminondas parut d'un air et parla d'un ton tout différent; et il se présenta, pour ainsi dire, de front au péril sans changer de contenance. Au lieu de se justifier, il fit son éloge. Il raconta en termes magnifiques comment il avait ravagé la Laconie, rétabli la Messénie, réuni l'Arcadie en un seul corps; et conclut en disant qu'il mourrait avec joie si les Thébains voulaient bien lui laisser à lui seul la gloire de toutes ces actions, et déclarer qu'il les avait faites de son chef et sans leur aveu. Tous les suffrages furent pour lui; et il sortit de ce jugement, comme il avait coutume de sortir des combats, couvert de gloire et généralement applaudi; tant le véritable courage a de grandeur, et enlève comme par force l'admiration des hommes!

Il était né pour les grandes choses, et donnait lui-même un air de grandeur à tout ce qu'il faisait. Un jour ses ennemis, jaloux de sa gloire, et pour lui faire injure, l'avaient fait nommer téléarque [1]; c'était une commission peu digne d'un homme de son mérite. Il ne s'en tint nullement déshonoré, et dit qu'il ferait voir *que non-seulement la charge montre quel est l'homme* [2], *mais aussi que l'homme montre quelle est la charge*. En effet il éleva à une grande dignité cet office, qui n'était rien auparavant, et dont les fonctions ne consistaient qu'à faire nettoyer les rues, emporter les fumiers, et prendre soin des égouts pour faire écouler les eaux.

Les Lacédémoniens, ayant tout à craindre [3] de la part d'un ennemi que la victoire qu'il venait de remporter rendait encore plus fier et plus entreprenant que jamais, et se voyant exposés à chaque moment au péril d'une nouvelle irruption, eurent recours aux Athéniens, et députèrent vers ce peuple pour implorer son secours. Celui qui porta la parole commença par décrire d'une manière touchante le triste état et l'extrême danger où Sparte se trouvait réduite. Il exposa la fierté insolente des Thébains, et leurs vues ambitieuses, qui n'allaient à rien moins qu'à se rendre maîtres de la Grèce. Il fit sentir au peuple ce qu'Athènes avait à craindre pour elle-même de Thèbes, si on lui laissait prendre de nouveaux accroissements par le nombre des alliés qui de jour en jour s'attachaient à son parti et grossissaient ses troupes. Il rappela le souvenir de ces temps heureux où l'union étroite d'Athènes et de Sparte avait sauvé la Grèce et comblé également de gloire les deux peuples. Il finit en ajoutant que c'en serait une grande pour les Athéniens, de venir au secours d'une ville anciennement amie et alliée, qui plus d'une fois s'était sacrifiée généreusement pour l'intérêt et le salut commun.

[1] Plut. de sui Laude, pag. 540. — [Nepos in Epamin. § 8. — Ælian. Hist. var. XIII, 42].

[1] Plut. de Præcept. reip ger. pag. 811.

[2] Οὐ μόνον ἀρχὴ ἄνδρα δείκνυσιν, ἀλλὰ καὶ ἀρχὴν ἀνήρ.

[3] Xenoph. lib. 6, pag. 609-613.

Les Athéniens ne pouvaient disconvenir de tout ce que le député avait avancé dans son discours ; mais aussi ils n'avaient pas oublié les mauvais traitements qu'ils avaient reçus de Sparte en plus d'une occasion , et surtout depuis la déroute de Sicile : cependant la compassion du malheur présent de Sparte l'emporta sur le ressentiment des anciennes injures. Il fut résolu qu'Athènes secourrait les Lacédémoniens de toutes ses forces. Peu de temps après, les députés de plusieurs peuples [1] s'étant assemblés à Athènes, on y conclut même contre les Thébains une ligue et une confédération, conforme à l'ancien traité d'Antalcide et aux intentions du roi de Perse, qui ne cessait d'en demander l'exécution.

Un léger avantage que les Lacédémoniens remportèrent [2] sur leurs ennemis les tira de l'abattement où ils avaient été jusqu'alors; comme il arrive ordinairement que, dans une maladie mortelle, le moindre rayon de santé ranime l'espérance et rappelle la joie. Archidamus, fils d'Agésilas, ayant reçu un grand secours que lui envoyait Denys-le-Jeune, tyran de Sicile . se mit à la tête des troupes, défit les Arcadiens dans une bataille qui fut appelée *la bataille sans larmes*, parce qu'il ne perdit pas un seul homme, et qu'il tua beaucoup de monde aux ennemis. Les Spartiates auparavant étaient tellement accoutumés à vaincre, qu'ils étaient devenus presque insensibles au plaisir de la victoire. Mais quand on apprit la nouvelle de ce combat d'Archidamus, et qu'on le vit revenir vainqueur, personne ne put se contenir ni demeurer dans la ville. Son père sortit le premier au-devant de lui, pleurant de joie et de tendresse. Il était suivi des officiers et des magistrats. La foule des vieillards et des femmes descendit jusqu'au bord de la rivière en tendant les mains au ciel, et en remerciant les dieux, comme si par cette action Sparte eût lavé l'opprobre dont elle était couverte, et qu'elle eût commencé à revoir ces beaux jours dont la gloire avait autrefois porté si loin sa réputation.

Philiscus [3], envoyé de la part du roi de Perse pour concilier entre eux les peuples de la Grèce, s'était rendu à Delphes, où il convoqua leurs députés. Le dieu ne fut point du tout consulté. On discuta l'affaire dans l'assemblée. Les Lacédémoniens demandaient qu'on remît sous leur puissance Messène et ses habitants. Sur le refus que firent les Thébains d'y consentir, l'assemblée se rompit, et Philiscus se retira après avoir laissé aux Lacédémoniens des sommes considérables pour lever des troupes et continuer la guerre. Sparte, humiliée et affaiblie par ses pertes, ne donnait plus de crainte et de jalousie aux Perses : mais Thèbes, victorieuse et triomphante, leur causait de justes inquiétudes.

Pour former avec plus de sûreté une ligue contre les Thébains [1], les alliés avaient député vers le grand-roi. Ceux de Thèbes y envoyèrent aussi de leur côté Pélopidas; choix plein de sagesse à cause de la grande réputation du député, ce qui n'est pas indifférent pour le succès d'une ambassade. La renommée, après la bataille de Leuctres, avait porté son nom et fait retentir le bruit de sa victoire jusqu'aux provinces de l'Asie les plus reculées. Quand il fut arrivé à la cour et qu'il parut devant les satrapes : *Voilà*, s'écriaient-ils pleins d'admiration, *voilà cet homme qui a ôté aux Lacédémoniens l'empire de la terre et de la mer, et réduit Sparte à se renfermer entre le Taygète et l'Eurotas ; Sparte, qui depuis peu encore, sous la conduite d'Agésilas, ne tendait à rien moins qu'à nous venir attaquer dans Suse et dans Ecbatane.*

Artaxerxe, ravi de son arrivée, lui rendit des honneurs extraordinaires, et prit à tâche de le relever devant les grands seigneurs de sa cour, par estime, à la vérité, pour son grand mérite, mais encore plus par vanité et par amour-propre, pour faire entendre à ses sujets que les plus grands et les plus illustres personnages venaient lui faire la cour et rendre hommage à son bonheur et à sa puissance. Mais après qu'il l'eut admis à son audience et qu'il eut entendu ses discours, selon lui plus forts que ceux des ambassadeurs d'Athènes, et plus simples que ceux des Lacédémoniens (c'était beaucoup dire), il l'aima encore davantage; et, comme il est assez ordi-

[1] Xenoph. lib. 7, pag. 613-616

[2] Plut in Ages. pag. 614, 615. — Xenoph. lib. 7, pag. 619-620. — Diod. lib. 15, pag. 383.

[3] Xenoph. pag. 619. — Diod. pag. 381.

[1] Xenoph lib. 7, pag. 620-622. — Plut in Pelop. pag. 294

naire aux rois [1], qui savent peu se contraindre, il ne dissimula point l'extrême considération qu'il avait pour lui, et la préférence qu'il lui donnait sur tous les autres.

Pélopidas, en habile politique, avait fait sentir au roi de quelle importance il était pour les intérêts de sa couronne de protéger une puissance naissante qui n'avait jamais porté les armes contre les Perses, et qui, formant une espèce d'équilibre entre Sparte et Athènes, pouvait faire une utile divorsion contre ces deux républiques, ennemies perpétuelles et irréconciliables de la Perse, et qui, tout récemment encore, lui avaient causé tant d'inquiétudes et de dommages. Timagore, Athénien, fut le mieux reçu après lui, parce que, fortement occupé du désir d'humilier Sparte, et aussi de plaire au roi, il avait paru ne pas s'éloigner des vues de Pélopidas.

Le roi ayant pressé Pélopidas de marquer quelle faveur il voulait de lui, il demanda « que Messène demeurât libre et affranchie « du joug de Lacédémone; que les Athéniens, « qui s'étaient mis en mer pour infester les « côtés de la Béotie, retirassent leur galères, « ou qu'on leur déclarât la guerre; que ceux « qui ne voudraient pas entrer dans la ligue, « ou marcher contre les réfractaires, fussent « attaqués les premiers. » Tout cela fut ordonné, et les Thébains déclarés amis et alliés du roi. Lorsqu'on fit la lecture de ce décret aux ambassadeurs, Léon, collègue de Timagore, dit assez haut pour qu'Artaxerxe pût l'entendre : *Athènes n'a qu'à chercher maintenant un autre allié que le roi.*

Pélopidas, après avoir obtenu tout ce qu'il pouvait souhaiter, partit de la cour sans avoir accepté de tous les présents du roi que ce qu'il fallait pour porter chez lui une marque de sa faveur et de sa bienveillance; et ce fut ce qui aggrava les plaintes qu'on fit contre les autres ambassadeurs des Grecs, qui n'avaient pas été si réservés ni si délicats sur l'article de l'intérêt. Un d'eux, c'était celui des Arcadiens, de retour chez lui, dit qu'il avait vu à la cour du roi force esclaves, mais point d'hommes. Il ajoutait que toute sa magnificence n'était qu'une vaine montre, et que le platane d'or [2], tant vanté, et que l'on faisait si fort valoir, ne pouvait pas faire ombre à une cigale.

De tous les députés, Timagore était celui qui avait reçu le plus de présents. Il n'accepta pas seulement de l'or et de l'argent, mais il prit encore un lit magnifique et des esclaves pour le faire, les Grecs ne lui paraissant pas assez adroits pour ce ministère; ce qui marque que la mollesse et les délices étaient peu connues à Athènes. Il reçut aussi quatre-vingts vaches et des esclaves pour les soigner, comme ayant besoin de prendre du lait pour quelque maladie. Enfin, à son départ, il se fit porter en chaise jusqu'à la mer aux dépens du roi, qui donna quatre talents [3] à ses porteurs. Quand il fut arrivé à Athènes, Léon, son collègue, l'accusa de n'avoir eu aucune communication avec lui, et de s'être joint en tout à Pélopidas. On lui fit son procès, et il fut condamné à mort.

Il ne paraît pas que ce fut l'acceptation des présents qui irrita le plus les Athéniens contre Timagore; car Epicrate, simple portefaix, qui avait été du voyage, et qui avait aussi reçu des présents, ayant dit en pleine assemblée qu'il était d'avis qu'on fit un décret par lequel il serait ordonné qu'au lieu de neuf archontes qu'on élisait tous les ans, on élirait neuf ambassadeurs qu'on prendrait parmi les plus pauvres du peuple, et qu'on les enverrait au roi afin qu'ils en revinssent riches, le peuple ne fit que rire de cette plaisanterie. Mais ce qui le piqua davantage, ce fut que les Thébains avaient obtenu tout ce qu'ils avaient demandé ; en quoi, dit Plutarque, ils ne considéraient pas assez la grande réputation de Pélopidas, et ne comprenaient pas combien elle était plus forte et plus efficace pour persuader, que toutes les harangues et tous les traits de rhétorique des autres ambassadeurs, surtout auprès d'un prince accoutumé à caresser et à ménager les plus forts, et les Thébains pour lors l'étaient sans contredit; et d'ailleurs il n'était pas fâché d'humilier Sparte et Athènes, anciennes et mortelles ennemies de son trône.

L'estime et la considération que les Thé-

[1] Πάθος βασιλικὸν παθῶν.

[2] C'était un arbre d'or, travaillé avec beaucoup d'art, qui était d'un grand prix, et qu'on allait voir par curiosité.

[3] Quatre mille écus. = Quatre talents font 23 000 fr. E.B.

bains avaient pour Pélopidas ne furent pas peu augmentées par l'heureux succès de cette ambassade, qui avait procuré l'affranchissement des Grecs et le rétablissement de Messène; et il en fut extrêmement loué à son tour.

Le théâtre où le courage de Pélopidas parut avec le plus d'éclat fut la Thessalie, dans l'expédition dont il fut chargé par les Thébains contre Alexandre, tyran de Phères. Je la rapporterai de suite, en réunissant sous un seul point de vue tout ce qui regarde ce grand événement; et je n'en interromprai le récit que par le voyage que fit Pélopidas en Macédoine, dans ce même temps, pour y apaiser les troubles dont la cour était agitée.

§ VI. — Pélopidas marche contre Alexandre, tyran de Phères, et le met a la raison. Il passe en Macédoine pour y apaiser les troubles qui agitaient la cour, et en amène a Thèbes Philippe pour otage. Il retourne en Thessalie. Il est arrêté par trahison, et fait prisonnier. Épaminondas le délivre. Pélopidas remporte une victoire contre le tyran, et est tué dans le combat. Honneurs singuliers rendus a sa mémoire. Fin tragique d'Alexandre.

L'affaiblissement de Sparte et d'Athènes[1], qui depuis tant d'années étaient en possession de dominer sur toute la Grèce, ou toutes deux ensemble, ou séparément, avait inspiré le désir et fait naître l'espérance à quelques peuples voisins de supplanter ces deux villes, et de s'arroger la primauté. Il s'était élevé dans la Thessalie une puissance qui commençait à devenir formidable[2]. Jason, tyran de Phères, avait été déclaré généralissime des Thessaliens, du commun consentement de tous les peuples de la province; et c'était à son mérite, généralement reconnu, que cette dignité avait été accordée. Il était à la tête d'une armée composée de plus de huit mille chevaux, et de vingt mille hommes pesamment armés, sans compter ceux qui étaient armés à la légère. Que n'aurait-il point pu entreprendre avec des troupes aguerries et intrépides comme étaient les siennes, et qui avaient une entière confiance dans la valeur et la prudence de leur chef? La mort arrêta ses desseins: il fut assassiné par des particuliers qui avaient conspiré sa perte.

[1] Xenoph. lib. 6, pag. 579-588, et 598-601. — Diod. lib. 15, pag 371-373.

[2] An. M 3631; av. J. C. 370.

Ses deux frères, Polydore et Polyphron, furent substitués à sa place. Celui-ci, pour régner seul, tua Polydore, et bientôt après fut tué lui-même par Alexandre de Phères, qui s'empara de la tyrannie[1], sous prétexte de venger la mort de Polydore son père. C'est contre lui que Pélopidas fut envoyé.

Comme ce tyran faisait ouvertement la guerre à plusieurs peuples de Thessalie[2], et s'ouvrait secrètement un chemin pour les assujettir tous, les villes envoyèrent à Thèbes des ambassadeurs pour demander des troupes et un général. Pélopidas, voyant Épaminondas occupé dans le Péloponnèse, se chargea volontiers de cette expédition. Il part donc pour la Thessalie avec une armée, se rend maître de Larisse, et oblige Alexandre de venir à ses pieds. Là il travaille par douceur et par amitié à le changer, et à le faire devenir de tyran un prince humain et juste. Mais, le trouvant incorrigible et d'une brutalité sans exemple, et voyant qu'on se plaignait tous les jours de sa cruauté, de ses débauches et de son avarice insatiable, il commença à employer contre lui de vifs reproches et de fortes menaces. Le tyran, alarmé, se dérobe avec ses gardes; et Pélopidas, laissant les Thessaliens à couvert des entreprises du tyran, et en bonne intelligence les uns avec les autres, prend le chemin de la Macédoine, où on l'appelait.

Amyntas II venait de mourir. Il avait laissé trois enfants légitimes, Alexandre, Perdiccas, Philippe, et un fils naturel appelé *Ptolémée*. Alexandre ne régna qu'un an, et eut pour successeur Perdiccas, à qui son frère Ptolémée disputa la couronne[3]. Ces deux frères appelèrent Pélopidas pour le faire l'arbitre et le juge de leurs querelles, ou pour le prier d'embrasser le parti de celui qui aurait raison et à qui on aurait fait injustice.

[1] An. M. 3635; av. J. C. 369.

[2] Plut. in Pelop. pag. 291-292. — Diod. lib. 15, pag. 379.

[3] Plutarque met cette querelle entre Alexandre et Ptolémée; ce qui ne peut s'accorder avec le récit qu'Eschine (*de fals. Leg.* pag. 400) fait de ce qui arriva à Perdiccas après la mort d'Alexandre, et que je rapporterai dans l'histoire de Philippe. Comme Eschine était contemporain, j'ai cru devoir substituer Perdiccas à Alexandre.

Pélopidas n'est pas plutôt arrivé qu'il termine tous leurs différends, et rétablit les bannis de part et d'autre. Ayant pris pour otages Philippe, frère du roi Perdiccas, et trente autres enfants des plus grandes maisons de la Macédoine, il les mène à Thèbes pour faire voir aux Grecs jusqu'où s'étendait l'autorité des Thébains par la réputation de leurs forces et par la confiance entière que l'on avait en leur justice et en leur fidélité. Ce fut ce Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, qui, dans la suite, fit la guerre aux Grecs pour les asservir.

Les troubles et les factions recommencèrent, quelques années après, dans la Macédoine, à l'occasion de la mort de Perdiccas, qui avait été tué dans une bataille. Les amis du mort appelèrent Pélopidas. Celui-ci, voulant arriver avant que Ptolémée, qui entreprenait encore de s'établir sur le trône, eût le temps de se reconnaître, et n'ayant point d'armée, leva à la hâte des soldats mercenaires, et avec ces troupes il marcha contre Ptolémée. Quand ils furent en présence, Ptolémée, à force d'argent, corrompit ces soldats mercenaires, et les obligea à passer de son côté. En même temps, craignant la réputation et le nom de Pélopidas, il alla au-devant de lui comme au-devant de son supérieur et de son maître, eut recours aux caresses et aux prières, et promit solennellement qu'il garderait le royaume pour le fils du défunt; qu'il reconnaîtrait pour amis et pour ennemis tous ceux qui le seraient des Thébains; et, pour sûreté de ses promesses, il donna en otage son fils Philoxène et cinquante jeunes enfants qui étaient nourris avec lui. Pélopidas les envoya à Thèbes.

La trahison des soldats mercenaires lui tenait fort au cœur. Il apprit qu'ils avaient retiré dans la ville de Pharsale[1] la plus grande partie de leurs biens avec leurs femmes et leurs enfants. Il jugea que c'était une belle occasion de se venger de leur perfidie. Il assemble donc quelques troupes de Thessaliens, et marche à Pharsale. A peine y est-il arrivé, que le tyran Alexandre se présente devant lui avec une puissante armée. Pélopidas, qui avait été envoyé vers lui comme ambassadeur, croyant qu'il venait pour se justifier et pour répondre aux plaintes des Thébains, va à lui avec Isménias seul, sans autre précaution. Ce n'est pas qu'il ne le connût pour un scélérat et pour un homme sans foi et sans honneur; mais il se flattait que le respect qu'il aurait pour Thèbes, et la considération de sa dignité et de sa réputation, l'empêcheraient de rien entreprendre contre sa personne. Il fut trompé : le tyran, les voyant seuls et sans armes, les prend prisonniers, et se saisit de Pharsale.

Polybe blâme extrêmement cette imprudence de Pélopidas[1]. Il y a, dit-il, dans le commerce de la société, des assurances et comme des liens de la bonne foi, sur lesquels on peut raisonnablement compter : tels sont la sainteté du serment, le gage de femmes et d'enfants livrés en otage, et, plus que tout cela encore, la conduite passée et uniforme de ceux avec qui l'on traite. Quand, malgré toutes ces preuves, on est trompé, c'est un malheur, mais non une faute. Mais se fier à un perfide et à un scélérat connu pour tel, c'est une témérité qui n'est point pardonnable.

Cette noire perfidie d'Alexandre[2] remplit de terreur et de défiance l'esprit de tous ses sujets, qui se doutèrent bien qu'après une injustice si criante et une si grande audace, le tyran n'épargnerait plus personne, et se comporterait en toutes rencontres, et contre toutes sortes de gens, en homme désespéré et qui n'avait plus rien à ménager. Quand on eut appris cette nouvelle à Thèbes, les Thébains, irrités d'un si criminel attentat, envoyèrent sur-le-champ une armée en Thessalie; et, comme ils étaient fâchés contre Epaminondas, qu'ils soupçonnaient, quoique sans raison, d'avoir été dans une occasion particulière trop favorable aux Lacédémoniens, ils nommèrent d'autres généraux : ainsi il n'alla à cette expédition que comme simple particulier. L'amour de la patrie et du bien public étouffait dans le cœur de ces grands hommes tout ressentiment, et ne leur permettait pas, comme cela n'est que trop ordinaire, de quitter le service pour quelque pique d'honneur, ou pour un mécontentement personnel.

Le tyran mène cependant Pélopidas à Phè-

[1] Ville de Thessalie.

[1] Lib. 8, pag. 512.

[2] Plut. in Pelop. pag. 292-293. — Diod. lib. 15, pag. 382-383.

res, et les premiers jours il permet à tout le monde de le voir, s'imaginant que cette aventure aurait humilié sa fierté et abattu son courage. Mais Pélopidas, voyant les habitants de Phères tout consternés, ne cessait de les consoler et de les exhorter à avoir bonne espérance, leur promettant que le tyran serait bientôt puni. Il lui fit dire à lui-même qu'il était bien imprudent et bien injuste de tourmenter et de faire mourir tous les jours tant de bons citoyens qui ne lui avaient fait aucun mal, et de l'épargner, lui, sachant bien qu'il ne serait pas plutôt sorti de ses mains, qu'il lui ferait porter la peine due à ses crimes. Le tyran, étonné de cette grandeur d'âme, lui ayant fait demander pourquoi il cherchait ainsi la mort: *C'est*, lui fit dire son illustre prisonnier, *afin que tu périsses d'autant plus tôt, devenu encore plus l'ennemi des dieux et des hommes.*

Depuis ce jour-là le tyran défendit que personne le vît et lui parlât. Mais Thébé, sa femme, et fille de Jason, qui avait été aussi tyran de Phères, ayant appris la constance et le courage de Pélopidas, sur le rapport de ceux qui le gardaient, eut la curiosité de le voir et de l'entretenir; et Alexandre ne put lui refuser cette permission. Il l'aimait tendrement (si pourtant on peut dire qu'un tyran aime quelqu'un); mais, malgré cette tendresse, il la traitait fort durement, et était dans une défiance continuelle même à son égard. Il n'entrait jamais dans son appartement que précédé d'un esclave qui tenait à la main une épée nue; et il envoyait auparavant quelques-uns de ses gardes fouiller dans tous les coffres, pour voir si l'on n'y trouverait point quelque poignard caché. Malheureux prince, s'écrie Cicéron [1], qui se fiait plus à un esclave et à un barbare qu'à sa propre femme!

Thébé eut donc envie de voir Pélopidas. Elle le trouva dans un triste état, couvert d'un méchant habit, les cheveux fort négligés, et dénué de toute consolation. Ne pouvant retenir ses larmes à un tel spectacle, *Ah!* s'écria-t-elle, *infortuné Pélopidas, que je plains votre pauvre femme! Non*, lui répliqua-t-il, *c'est vous-même qui êtes à plaindre, Thébé, de pouvoir souffrir un monstre comme Alexandre, n'étant point sa prisonnière.* Ce mot toucha Thébé jusqu'au vif; car elle ne supportait qu'avec beaucoup de peine la cruauté, les violences, et les débanches infâmes du tyran. C'est pourquoi, allant souvent voir Pélopidas, et se plaignant librement devant lui de tous les outrages qu'elle souffrait, elle s'aigrissait de plus en plus contre son mari, et sentait croître dans son cœur de jour en jour les sentiments de haine et le désir de se venger.

Les généraux des Thébains, qui venaient d'entrer dans la Thessalie, n'y firent rien, et furent obligés, par leur incapacité et leur mauvaise conduite, d'abandonner le pays. Le tyran les poursuivit dans leur retraite, les harcela honteusement, et leur tua beaucoup de monde. Toute l'armée aurait été défaite, si les soldats n'eussent obligé Epaminondas, qui était parmi eux comme particulier, de prendre le commandement. Épaminondas, avec la cavalerie et l'infanterie armée à la légère, se mit à l'arrière-garde. Posté de la sorte, tantôt soutenant l'ennemi, et tantôt le chargeant à son tour, il acheva heureusement la retraite, et sauva les Béotiens. Les généraux, à leur retour, furent condamnés a une amende de dix mille dragmes [1], et Épaminondas substitué à leur place. Uniquement occupé du bien public, il oubliait l'injuste traitement et l'espèce d'affront qu'on venait de lui faire; et il en fut bien dédommagé par la gloire qu'une conduite si généreuse et si désintéressée lui attira.

Il partit peu de jours après à la tête de l'armée, et entra en Thessalie. Sa réputation l'y avait précédé. Elle avait déjà répandu dans tout le pays et la terreur et la joie: la terreur parmi les amis du tyran, que le seul nom d'Épaminondas effrayait; la joie parmi les peuples, dans l'assurance où ils étaient que bientôt ils seraient délivrés du joug de la tyrannie, et le tyran puni de tous les crimes qu'il avait commis. Mais Épaminondas, préférant le salut de Pélopidas à sa propre gloire, au lieu de pousser la guerre vivement comme il l'aurait pu, prit le parti de la tirer en longueur, dans

[1] Cic. de Off. lib. 2. n. 25.

[1] Cinq mille livres. = Dix mille dragmes font 9 583 fr. E. B.

la crainte que le tyran, réduit au désespoir, ne tournât, comme une bête féroce, toute sa rage contre son prisonnier; car il connaissait sa violence et sa brutalité, qui n'écoutait ni la raison ni la justice. Il savait qu'il prenait plaisir à faire enterrer des hommes tout vifs; qu'il en couvrait d'autres de peaux de sangliers et d'ours, et que, lâchant sur eux ses chiens de chasse, il les faisait déchirer, ou les tuait à coups de flèches. C'étaient là ses jeux et ses divertissements. Dans les villes de Mélibée et de Scotuse[1], qui lui étaient alliées, il convoqua à une assemblée les citoyens, et les fit environner par ses gardes, qui égorgèrent devant lui toute leur jeunesse.

Un jour qu'il entendait un acteur de réputation, qui jouait *les Troades* d'Euripide, il sortit promptement du théâtre, et envoya dire à cet acteur qu'il ne s'alarmât point; que, s'il sortait, ce n'était point qu'il fût mécontent de lui, mais parce qu'il avait honte que ses citoyens le vissent pleurer des malheurs d'Hécube et d'Andromaque, lui qui n'avait jamais eu pitié de ceux qu'il avait égorgés.

S'il était peu susceptible de compassion, il le fut bien ici de crainte et de frayeur. Étonné de la prompte arrivée d'Épaminondas, et ébloui de la majesté qui l'environnait, il se hâta de lui envoyer des gens pour se justifier. Épaminondas ne put souffrir que les Thébains fissent ni paix ni alliance avec un si méchant homme. Il lui accorda seulement une trêve de trente jours; et, après avoir retiré de ses mains Pélopidas et Isménias, il ramena ses troupes.

La crainte n'est pas un maître dont les leçons fassent une profonde et durable impression sur les esprits[2]. Le tyran de Phères retourna bientôt à son naturel. Il ruina plusieurs villes de Thessalie[3], et mit garnison dans celles des Phthiotes, des Achéens et des Magnésiens. Ces villes députèrent à Thèbes pour demander un secours de troupes, priant qu'on en donnât le commandement à Pélopidas; ce qui leur fut accordé. Celui-ci était près de partir, lorsque tout à coup le soleil vint à s'éclipser, et les ténèbres à couvrir en plein jour la ville de Thèbes. L'épouvante et la consternation fut générale. Pélopidas savait bien ce qu'il fallait penser de cet événement, qui n'avait rien que de naturel; mais il ne crut pas devoir exposer sept mille Thébains malgré eux, ni les contraindre à partir dans la frayeur dont il les voyait saisis. Il se donna seul aux Thessaliens; et, prenant avec lui trois cents chevaux thébains ou étrangers, qui voulurent le suivre, il partit malgré la défense des devins, et contre l'avis des plus sages.

Il était personnellement animé contre Alexandre par le ressentiment des outrages qu'il en avait reçus. Ce que Thébé sa femme lui avait dit, et ce qu'il savait par lui-même du mécontentement universel où l'on était à son égard, lui faisait espérer qu'il trouverait de grandes brouilleries dans sa maison et une disposition générale à la révolte. Mais ce qui l'excitait et l'enflammait encore plus, c'était la beauté et la grandeur de l'action en elle-même; car tous ses désirs et toute son ambition étaient de faire voir à tous les Grecs que, dans le même temps que les Lacédémoniens envoyaient à Denys le tyran des généraux et des officiers, et que, d'un autre côté, les Athéniens étaient comme à la solde d'Alexandre et lui avaient érigé une statue de bronze comme à leur bienfaiteur, les Thébains étaient les seuls qui déclarassent une guerre ouverte à la tyrannie, et qui entreprissent d'exterminer parmi les Grecs tout gouvernement injuste et violent.

Après avoir donc assemblé son armée à Pharsale, il marcha contre le tyran. Celui-ci voyant que Pélopidas n'avait que peu de Thébains, et que lui il avait une infanterie plus forte du double que celle des Thessaliens, il alla à sa rencontre. Quelqu'un ayant dit à Pélopidas que le tyran venait à lui avec une grosse armée : *Tant mieux*, lui répondit-il, *nous en battrons un plus grand nombre*.

Il y avait, près du lieu qu'on appelle *Cynocéphales*, des collines fort élevées et fort droites, situées au milieu de la plaine. Les deux partis s'ébranlent pour faire occuper ces collines par leur infanterie; et en même temps Pélopidas ordonne à sa cavalerie de charger celle des ennemis. Cette cavalerie de Pélopidas enfonça celle d'Alexandre; et, comme elle la poursuivait dans la plaine, on vit tout à

[1] Ville de la Thessalie.
[2] Plut. in Pelop. pag. 295-298.
[3] Xenoph. lib. 6. pag. 601.

coup Alexandre sur le haut des collines, qui avait devancé l'infanterie des Thessaliens, et qui, tombant rudement sur ceux qui voulaient forcer ces hauteurs et ces retranchements, tuait les plus avancés et repoussait les autres, et à force de blessures les obligeait de reculer. Ce que voyant Pélopidas, il rappela sa cavalerie, lui commanda de fondre sur les ennemis; et, prenant son bouclier, il courut à ceux qui combattaient sur les collines.

Il eut bientôt percé son infanterie; et passant dans un moment de la queue à la tête, il redonna à ses gens une telle vigueur et un tel courage, que les ennemis crurent que c'étaient des hommes frais qui les attaquaient. Ils soutinrent deux ou trois charges sans s'ébranler: mais lorsqu'ils virent que cette infanterie poussait toujours en avant, et que la cavalerie, revenue de sa poursuite, venait la soutenir, ils commencèrent à lâcher pied, en se retirant à pas lents, et faisant toujours face. Alors Pélopidas, voyant de dessus les hauteurs toute l'armée ennemie, qui véritablement n'avait pas encore pris la fuite, mais qui commençait à plier et à se mettre en désordre, il s'arrêta et se retint quelque temps, cherchant des yeux Alexandre.

Dès qu'il l'eut aperçu à son aile droite, où il ralliait et encourageait ses troupes mercenaires, il ne fut plus maître de lui-même; mais, enflammé à cette vue, et abandonnant à son ressentiment seul le soin de sa vie et toute la conduite de l'affaire, il devança de bien loin ses bataillons, et courut de toute sa force en appelant et défiant Alexandre. Le tyran ne répondit point à son défi, et n'osa l'attendre, mais alla se cacher dans le bataillon de ses gardes. Ce bataillon tenant d'abord ferme, les premiers rangs furent enfoncés par Pélopidas, et la plupart des gardes tués sur la place. Les autres, se battant de loin, percèrent enfin ses armes, et lui enfoncèrent leurs javelots dans l'estomac. Les Thessaliens, alarmés du péril où ils le voyaient, accoururent du haut des collines à son secours; mais il était déjà tombé mort quand ils arrivèrent. Alors l'infanterie et la cavalerie thébaines, retournant sur le corps de bataille, le mirent en déroute, le poursuivirent fort loin, et couvrirent la plaine de morts; car ils tuèrent plus de trois mille hommes.

Cette action de Pélopidas, quoiqu'elle semble partir d'un grand fonds de valeur, n'est point excusable, et elle a été généralement condamnée, parce qu'il n'y a point de véritable valeur sans sagesse et sans prudence. Le courage, quand il est grand, est froid et tranquille; il se ménage où il faut, et s'expose où il est nécessaire. Un général doit voir tout, penser à tout; et, pour être en état de remédier à tout, il ne se jette pas témérairement dans un danger où il peut être enveloppé et causer par sa mort la perte de toute l'armée.

Euripide, après avoir dit [1] dans une de ses pièces qu'il est très-glorieux à un général d'armée de remporter la victoire en sauvant sa vie, ajoute que, *s'il doit mourir, ce doit être en laissant sa vie entre les mains de la Vertu*: comme pour faire entendre que la vertu seule, non la passion, ni la colère, ni la vengeance, a droit sur la vie d'un général; et que le premier devoir du courage est de sauver celui qui sauve les autres.

C'est ce qui doit faire estimer le beau mot de Timothée[2]. Un jour que Charès montrait aux Athéniens les blessures qu'il avait reçues pendant qu'il était leur général, et son bouclier qui avait été percé d'une pique, *Et moi*, reprit Timothée, *quand j'assiégeais Samos, un trait étant venu tomber assez près de moi, j'en fus bien honteux, comme m'étant exposé en jeune homme, sans nécessité, et plus qu'il ne convenait au chef d'une si grande armée.*

Annibal certainement ne peut pas être soupçonné de timidité: on a remarqué que, dans un si grand nombre de combats qu'il livra, il ne reçut jamais aucune blessure, si ce n'est au siége de Sagonte.

C'est donc avec raison qu'on reproche à Pélopidas d'avoir sacrifié à sa valeur toutes ses autres vertus en prodiguant ainsi sa vie, et d'être mort plutôt pour lui-même que pour sa patrie.

Jamais capitaine ne fut plus regretté que lui. Sa mort convertit en deuil la victoire qui venait d'être remportée; un morne silence et un déconcertement général régnaient dans l'armée comme si elle eût été entièrement défaite. Quand on transporta son corps à Thèbes, on vit sortir de toutes les villes qui étaient sur le

[1] Plut. in Pelop. pag. 317.
[2] Ibid. pag. 378.

passage les enfants, les jeunes gens, les viellards, les magistrats, les prêtres, qui allaient au-devant du cercueil, portant avec eux des couronnes, des trophées et des armures toutes d'or. Les Thessaliens, pénétrés en même temps de la plus sensible douleur et de la plus vive reconnaissance, demandèrent par grâce qu'il leur fût permis de célébrer seuls et à leurs dépens les obsèques d'un général qui s'était dévoué pour leur salut, et l'on ne put refuser à leur zèle cet honorable privilége.

Ses funérailles furent magnifiques, surtout par la douleur sincère, tant des Thébains que des Thessaliens; car, dit Plutarque, cette pompe extérieure de deuil, et ces marques de douleur qui sont de commande, et que l'autorité publique impose aux peuples, ne sont pas toujours des preuves certaines de leurs vrais sentiments. Des larmes qui coulent en particulier comme en public, des regrets que montrent également les grands et les petits, des louanges qu'une voix générale et persévérante accorde à un homme qui n'est plus, et de qui l'on n'attend plus rien, sont un témoignage non suspect et un hommage qui ne se rend qu'à la vertu. Telles furent les obsèques de Pélopidas, et je ne sais si l'on peut rien imaginer de plus grand ni de plus magnifique.

Thèbes ne se contenta pas de pleurer Pélopidas, elle songea à le venger. Elle envoya sur-le-champ contre Alexandre un petit corps d'armée de sept mille hommes de pied et de sept cents chevaux. Le tyran, encore tout consterné de sa défaite, n'était pas en état de se défendre. On l'obligea de rendre aux Thessaliens les villes qu'il leur avait prises; de laisser les Magnésiens, les Phthiotes, les Achéens en liberté; de retirer ses garnisons de leur pays; et de jurer qu'il obéirait toujours aux Thébains, et qu'il marcherait sous leurs ordres contre tous leurs ennemis.

C'était une punition bien légère. Aussi, dit Plutarque, ne parut-elle pas aux dieux suffisante, ni proportionnée à ses crimes: ils lui en réservaient une digne d'un tyran. Thébé, sa femme, qui voyait avec horreur et détestait la cruauté et la perfidie de son mari, et qui n'avait pas oublié les leçons et les avis que lui avait donnés Pélopidas pendant qu'il était en prison, fait avec ses trois frères un complot de le tuer. Tout le palais du tyran était rempli de gardes qui veillaient toute la nuit: mais il ne s'y fiait pas; et, comme sa vie était en quelque sorte entre leurs mains, il les craignait plus que le reste des hommes. Il couchait dans une chambre haute, où l'on montait par une échelle, qui apparemment se tirait quand il y était entré. Près de cette chambre était posté un gros dogue enchaîné pour y faire la garde. Il était terrible, et ne connaissait que le maître, la maîtresse, et le seul esclave qui lui donnait à manger.

Le temps pris pour l'exécution étant venu, Thébé enferme ses frères pendant le jour dans une chambre voisine. Quand le tyran fut entré de nuit dans la sienne, comme il était chargé de viande et de vin, il s'endormit sur-le-champ d'un profond sommeil. Thébé sort un moment après, ordonne à l'esclave d'emmener le chien dehors, parce que son mari voulait dormir en repos; et, de peur que l'échelle, par où il fallait monter ne fît du bruit quand ses frères monteraient, elle couvrit de laine les échelons. Tout étant ainsi préparé, elle fait monter tout doucement ses frères armés de poignards. Arrivés à la porte, la frayeur les saisit, et ils n'osent avancer. Thébé, toute hors d'elle-même, les menace d'éveiller sur-le-champ Alexandre, et de lui déclarer leur complot. La honte et la crainte les raniment; elle les fait entrer, les mène près du lit, tient elle-même la lampe. Ils frappent le tyran à grands coups de poignards, et le tuent. La nouvelle de sa mort se répand bientôt dans la ville. Son cadavre est exposé à toutes sortes d'outrages, foulé aux pieds par ses sujets, et livré en proie aux chiens et aux vautours: digne salaire de toutes ses violences et de toutes ses cruautés!

§ VIII. — Épaminondas est mis a la tête de l'armée thébaine. Sa seconde tentative contre Sparte. Célèbre victoire qu'il remporte a Mantinée. Sa mort. Son éloge.

La prospérité extraordinaire de Thèbes[1] n'était pas un petit sujet d'alarme pour les peuples voisins. Tout était alors en mouvement

[1] An. M. 3641; av. J. C. 363. — Xenoph. lib 7, pag. 642-644. — Plut. in Ages. pag. 615. — Diod. pag. 391-392.

dans la Grèce. Il s'y éleva une nouvelle guerre entre les Arcadiens et les Éléens, qui en produisit une autre entre les Arcadiens eux-mêmes. Ceux de Tégée appelèrent à leur secours les Thébains, et ceux de Mantinée les Lacédémoniens et les Athéniens. Il y avait encore, des deux côtés, quelques autres alliés. Les premiers donnèrent le commandement de leurs troupes à Épaminondas. Il entra aussitôt dans l'Arcadie, et se campa à Tégée, dans le dessein d'attaquer les Mantinéens, qui avaient quitté l'alliance de Thèbes pour embrasser celle de Sparte.

Ayant été averti qu'Agésilas s'était mis en marche avec des troupes, et qu'il s'avançait vers Mantinée, il forma une entreprise qu'il croyait capable d'éterniser son nom, et d'abattre entièrement la puissance des ennemis. Il part de Tégée pendant la nuit avec son armée, à l'insu des Mantinéens, et marche droit à Sparte par un chemin différent de celui que tenait Agésilas. Il aurait certainement pris d'emblée la ville, qui était sans murs, sans défense et sans troupes; mais, heureusement pour Sparte, un Crétois ayant informé en diligence Agésilas de ce qui se passait, celui-ci dépêcha sur l'heure un cavalier pour avertir la ville du danger qui la menaçait, et il y arriva lui-même bientôt après.

Il y était à peine arrivé, que l'on vit les Thébains passer l'Eurotas, et marcher contre la ville. Epaminondas, qui vit son dessein découvert, crut cependant ne devoir pas se retirer sans avoir fait une tentative. Il s'avance donc avec ses troupes [1], et, employant le courage au lieu de la ruse, il attaque la ville par différents côtés, perce jusque dans la place publique, et s'empare de cette partie de Sparte qui était du côté du fleuve. Agésilas fait face partout, et se défend avec beaucoup plus de valeur qu'on n'en devait attendre de son âge. Il vit bien que ce n'était pas alors, comme la première fois, le temps de se ménager et de se précautionner seulement, mais qu'il fallait payer d'audace, et combattre en désespéré : moyens dont il ne s'était jamais servi, et dans lesquels il n'avait jamais mis sa confiance, mais qu'il employa alors fort utilement pour repousser ce danger; car, par ce beau désespoir et cette sage audace, il arracha sa ville des mains d'Épaminondas. Son fils Archidamus, à la tête de la jeunesse spartaine, se portait avec un courage incroyable partout où le danger était le plus grand, et avec sa petite troupe arrêtait partout l'ennemi et lui faisait tête.

Un jeune Spartiate, nommé Isadas, se distingua particulièrement dans cette journée. Il était très-beau de visage, parfaitement bien fait, d'une taille avantageuse, et dans la fleur de l'âge. Il était sans armes et sans habits, le corps tout reluisant d'huile ; et tenait d'une main une pique, et de l'autre une épée. En cet état, il s'élança impétueusement hors de sa maison ; et, fendant la presse des Spartiates qui combattaient, il se jette sur les ennemis, porte partout des coups mortels, et renverse à ses pieds tout ce qui s'oppose à lui, sans recevoir lui-même aucune blessure, soit que les ennemis fussent effrayés d'un si étonnant spectacle, soit, dit Plutarque, que les dieux prissent plaisir à le préserver à cause de sa grande valeur. On dit qu'après le combat les éphores lui décernèrent une couronne pour honorer ses exploits ; mais qu'ensuite ils le condamnèrent à une amende de mille dragmes [1], pour avoir osé s'exposer sans armes à un si grand danger.

Épaminondas, ayant manqué son coup, prévoyant que les Arcadiens ne manqueraient pas d'accourir au secours de Sparte, et ne voulant pas les avoir en même temps sur les bras avec toutes les forces de Lacédémone, retourna en diligence à Tégée. Les Lacédémoniens et les Athéniens, avec leurs alliés, l'y suivirent de près.

Ce général [2] considérant que son commandement allait expirer, et que, s'il ne combattait, c'en était fait de sa réputation, et qu'aussitôt après sa retraite les ennemis tomberaient sur les alliés de Thèbes et les écraseraient, ordonna à ses troupes de se tenir prêtes pour le combat.

Jamais les Grecs n'avaient combattu entre eux avec des troupes plus nombreuses. L'armée des Lacédémoniens était composée de plus de

[1] Polyb. lib. 9, pag. 517

[1] Cinq cents livres. = 958 fr. E. B.

[2] Xenoph. lib. 7, pag. 615-617.

vingt mille hommes de pied, et de deux mille chevaux ; celle des Thébains, de trente mille hommes de pied, et de près de trois mille chevaux. A l'aile droite des premiers étaient placés sur une même ligne les Mantinéens, les Arcadiens et les Lacédémoniens ; au centre, les Éléens et les Achéens, qui étaient les plus faibles de leurs troupes; les Athéniens formaient seuls l'aile gauche. Dans l'autre armée, les Thébains avec les Arcadiens étaient à l'aile gauche; les Argiens, à la droite ; les autres alliés composaient le centre. De part et d'autre la cavalerie était répandue sur les ailes.

Le général thébain fit sa marche dans le même ordre de bataille dans lequel il voulait combattre, pour n'être pas obligé, en arrivant en présence de l'ennemi, de perdre dans la disposition des troupes un temps qu'on ne saurait trop ménager dans les grandes entreprises.

Il n'alla pas droit et de front aux ennemis, mais marchant toujours par sa gauche sur une colonne, le long des hauteurs, pour leur faire croire qu'il ne pensait pas à combattre ce jour-là. Quand il fut vis-à-vis d'eux, environ à un quart de lieue, il fit halte, et fit mettre bas les armes à ses troupes, comme s'il avait eu dessein de camper là. Les ennemis, en effet, y furent trompés ; et, ne comptant plus sur le combat, ils quittèrent leurs armes, se dispersèrent dans le camp, et laissèrent éteindre certaine ardeur qui s'allume et s'enflamme dans le cœur des soldats à la vue prochaine d'une bataille.

Cependant Épaminondas, ayant tout d'un coup, par un quart de conversion à droite, converti sa colonne en ligne, et ayant tiré de la tête de sa colonne les meilleures troupes, qu'il y avait placées exprès dans la marche, les replia sur le front de son aile gauche pour la fortifier et la mettre en état d'attaquer en pointe la phalange lacédémonienne, laquelle, par le mouvement qu'il venait de faire, s'y trouvait directement opposée. Il ordonna au centre et à l'aile droite de son armée de marcher très-lentement, et de faire halte avant que d'être à portée de l'ennemi, pour ne point risquer la victoire par des troupes sur lesquelles il ne pouvait pas compter.

Il prétendait décider de tout le succès de la bataille par ce corps de troupes choisies, qu'il commandait en personne, et qu'il avait rangé en colonne pour choquer l'ennemi en pointe comme une galère, dit Xénophon. Il se tenait bien assuré que, s'il pouvait percer la phalange des Lacédémoniens, qui faisait la principale force des ennemis, il n'aurait pas de peine à mettre tout le reste en déroute, en chargeant avec ses troupes victorieuses tout ce qu'il trouverait à droite et à gauche.

Mais, afin d'empêcher les Athéniens, qui étaient à l'aile gauche, de venir au secours de leur aile droite dans l'attaque qu'il méditait, il avança hors de la ligne un détachement de cavalerie et d'infanterie, et le posta sur des hauteurs à portée du flanc des Athéniens, tant pour protéger sa droite, que pour leur donner de l'inquiétude, et leur faire craindre d'être pris eux-mêmes en flanc et en queue s'ils s'avançaient pour soutenir leur droite.

Après avoir fait cette disposition de toutes ses troupes, il s'ébranla pour tomber sur les ennemis avec tout le poids de sa colonne. Ils furent étrangement surpris lorsqu'ils virent Épaminondas s'avancer vers eux avec sa phalange renforcée. Ils reprennent leurs armes, brident leurs chevaux, et courent à la hâte reprendre leurs rangs.

Pendant qu'Épaminondas marchait ainsi vers l'ennemi, la cavalerie qui couvrait son flanc gauche, la meilleure qui fût alors dans la Grèce, toute composée de Thébains et de Thessaliens, eut ordre d'attaquer la cavalerie ennemie. Le général thébain, à qui rien n'échappait, avait habilement mêlé dans les intervalles de sa cavalerie des archers, des frondeurs et des gens de trait, afin qu'ils commençassent à mettre le désordre dans la cavalerie ennemie en l'accablant d'abord d'une grêle de pierres, de flèches et de javelots. L'autre armée avait négligé de prendre la même précaution. Elle avait fait une seconde faute non moins considérable, en donnant à ses escadrons autant de profondeur que si ç'avait été une phalange. Aussi cette cavalerie ne put soutenir longtemps l'effort de celle des Thébains. Après avoir fait plusieurs charges et souffert une grande perte, elle fut obligée de se retirer derrière son infanterie.

En même temps Épaminondas, avec son

corps d'infanterie, avait attaqué la phalange lacédémonienne. Les troupes en vinrent aux mains de part et d'autre avec une ardeur incroyable, les Thébains et les Lacédémoniens étant résolus de périr plutôt que de céder à leurs rivaux la gloire des armes. Ils commencèrent à se battre avec la demi-pique; et, ces premières armes ayant été bientôt brisées par les efforts des combattants, ils mirent l'épée à la main. La résistance des deux côtés fut opiniâtre, et le carnage fort grand. Chacun, méprisant le danger, et ne cherchant qu'à se distinguer par quelque coup d'éclat, aimait mieux mourir dans son rang que de reculer d'un pas.

Cet acharnement réciproque ayant duré longtemps sans qu'on pût voir encore de quel côté tournerait la victoire, Épaminondas, pour la forcer à se déclarer pour lui, crut devoir faire un effort extraordinaire et payer de sa personne sans ménager sa vie. Il prend donc ce qu'il trouve autour de lui de gens les plus braves et les plus déterminés, en forme une troupe, se met lui-même à leur tête, va fondre avec impétuosité sur les ennemis, où la mêlée était la plus vive, et du premier coup de javelot qu'il lance il blesse le général des Lacédémoniens. Sa troupe, à son exemple, ayant blessé et tué tout ce qui se rencontrait, rompt et perce la phalange. Les Lacédémoniens, effrayés par la présence d'Épaminondas, et accablés par le poids de cette troupe intrépide, sont forcés de plier. Le gros des Thébains, excité par l'exemple et le succès de leur général et de sa troupe choisie, enfonce à droite et à gauche les ennemis et en fait un grand carnage. Mais quelques troupes des Lacédémoniens, s'apercevant qu'Épaminondas s'abandonnait trop à son ardeur, se rallient tout d'un coup, retournent contre lui, et le chargent d'une grêle de traits. Pendant qu'il repousse une partie de ces traits, qu'il évite et écarte les autres, et qu'il combat en héros pour assurer la victoire aux siens, un Spartiate, nommé Callicrate, lui porte avec son javelot un coup mortel dans la poitrine à travers sa cuirasse. Le bois du javelot ayant été brisé, et le fer, qui était demeuré dans la plaie, lui causant une douleur insupportable, il tombe aussitôt. Le combat recommence autour de lui avec une nouvelle fureur, les uns faisant tous leurs efforts pour le prendre vif, et les autres pour le sauver. Enfin les Thébains vinrent à bout de l'enlever, ayant mis en fuite les ennemis. Ils ne les poursuivirent qu'à une courte distance; et étant revenus sur leurs pas, ils se contentèrent de demeurer maîtres du champ de bataille et des corps morts, sans profiter de leur victoire, et sans songer à rien entreprendre, comme s'ils eussent attendu l'ordre du général.

La cavalerie, consternée par l'accident d'Épaminondas, qu'elle croyait mort, et paraissant plutôt vaincue que victorieuse, négligea pareillement de pousser ses avantages, et retourna à son premier poste.

Pendant que tout ceci se passait à l'aile gauche des Thébains, la cavalerie athénienne attaqua celle des Thébains, qui était à l'aile droite. Mais comme celle-ci, outre la supériorité du nombre, avait l'avantage d'être secondée par l'infanterie légère mêlée dans ses intervalles, elle chargea rudement les Athéniens, et, les ayant accablés de traits, les rompit, et les obligea à prendre la fuite. Après les avoir ainsi repoussés et mis en désordre, au lieu de les poursuivre, elle jugea plus à propos de tourner ses armes contre l'infanterie des Athéniens. Elle la prit en flanc, l'ébranla, et la poussa fort vivement. Dans le moment qu'elle était prête à prendre la fuite, le général de la cavalerie des Éléens, qui commandait un corps de réserve, voyant le danger où était cette phalange, accourut à son secours, chargea la cavalerie des Thébains qui ne s'attendaient à rien moins, les força à se retirer, et regagna sur eux tout l'avantage qu'il avait pris. Dans ce même temps, la cavalerie athénienne, qui avait d'abord été mise en déroute, voyant qu'on ne la poursuivait point, se rallia; et, au lieu de venir au secours de son infanterie maltraitée, elle alla attaquer le détachement que les Thébains avaient posté sur les hauteurs hors de la ligne, et le passa au fil de l'épée.

Après ces divers mouvements, et cette alternative d'avantages et de pertes, toutes les troupes de part et d'autre demeurèrent dans l'inaction; et les trompettes des deux armées, comme de concert, sonnèrent en même temps

la retraite. Les deux partis s'attribuèrent chacun la victoire, et dressèrent un trophée; les Thébains, parce qu'ils avaient défait l'aile droite, et qu'ils étaient demeurés maîtres du champ de bataille; les Athéniens, parce qu'ils avaient taillé en pièces le détachement : et, par ce point d'honneur, chacun refusa d'abord de demander les corps morts, ce qui était chez les anciens donner un aveu de sa défaite. Néanmoins les Lacédémoniens envoyèrent les premiers un héraut pour demander la liberté d'ensevelir les morts; et pour lors chacun ne songea plus qu'à rendre aux siens les derniers devoirs.

Tel fut le succès de la fameuse bataille de Mantinée. Xénophon, dans le récit qu'il en fait, et qui termine son histoire, avertit le lecteur de se rendre attentif à la disposition des troupes thébaines, et à l'ordre de bataille, qu'il décrit en homme savant dans la guerre et expérimenté; et M. le chevalier Follard, qui regarde avec raison Épaminondas comme un des généraux les plus accomplis que la Grèce ait portés, dans la description qu'il fait de cette bataille, ne craint point de la donner comme le chef-d'œuvre de ce grand capitaine.

On avait porté Épaminondas dans le camp. Les chirurgiens, après l'avoir examiné, déclarèrent que, dès qu'on aurait tiré le fer de la plaie, il expirerait. Cette parole remplit de trouble et de douleur tous les assistants : ils étaient inconsolables de voir mourir un si grand homme et de le voir mourir sans enfants. Pour lui, la seule inquiétude qu'il témoigna fut sur ses armes, et sur le succès de la bataille. Quand on lui eut montré son bouclier, et qu'on l'eut assuré que les Thébains avaient remporté la victoire, alors se tournant vers ses amis avec un visage tranquille et serein, « Ne « regardez pas, leur dit-il, ce jour-ci comme « la fin de ma vie, mais comme le commen- « cement de mon bonheur et le comble de ma « gloire. Je laisse Thèbes triomphante, la su- « perbe Sparte humiliée, et la Grèce délivrée « du joug de la servitude. Au reste, je ne « compte point mourir sans enfants : Leuc- « *tres* et *Mantinée* sont pour moi deux filles « *illustres*, qui ne laisseront point périr mon « nom. » Après avoir ainsi parlé, il tira le fer de sa plaie, et rendit l'âme.

On peut dire avec vérité que la puissance de Thèbes expira en quelque sorte avec ce grand homme, que Cicéron[1] paraît mettre au-dessus de tout ce que la Grèce a porté d'hommes illustres. En effet[2], dit Justin, comme un dard, lorsqu'on en a brisé la pointe, n'est plus en état de nuire, Thèbes aussi, après avoir perdu son chef, ne fut plus formidable à ses ennemis, et sa puissance parut comme émoussée et anéantie par la mort d'Épaminondas. Avant lui, cette ville ne s'était distinguée par aucune action mémorable; après lui, elle retomba dans sa première obscurité. Ainsi l'on vit naître et périr sa gloire avec ce grand homme.

On a douté[3] s'il était plus grand capitaine, ou plus homme de bien. Il ne chercha point à dominer lui-même, mais à rendre sa patrie dominante; et il porta le désintéressement si loin, qu'il ne laissa pas en mourant de quoi fournir aux frais de ses funérailles. Philosophe de bonne foi, et pauvre par goût, il méprisa les richesses, sans vouloir, ce semble, qu'on lui tînt compte de ce mépris; et, si l'on en croit Justin, il ne fut pas plus avide de gloire que d'argent. Ce fut toujours malgré lui qu'on lui donna les commandements dont il fut chargé; et il s'y conduisit de telle manière, qu'il fit plus d'honneur aux dignités qu'on lui conférait que lui-même n'en fut honoré.

Quoique pauvre par lui-même et sans revenus, sa pauvreté même, qui lui attirait l'estime et la confiance des riches, le mit en état de faire du bien aux autres. Quelqu'un de

1 « Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ. » (*Acad. Quæst* lib. 1. n 4.)

2 « Nam sicuti telo, si primam aciem præfregeris, reliquo ferro vim nocendi sustuleris : sic illo velut mucrone teli ablato duce Thebanorum, rei quoque publicæ vires hebetatæ sunt : ut non tam illum amisisse, quàm cum illo interiisse omnes viderentur. Nam neque hunc ante ducem ullum memorabile bellum gessere; nec postea virtutibus, sed cladibus, insignes fuere : ut manifestum sit, patriæ gloriam et natam et extinctam cum eo fuisse. » (Justin. lib. 6, cap. 8.)

3 « Fuit incertum, vir melior an dux esset. Nam et imperium non sibi semper, sed patriæ quæsivit; et pecuniæ adeò parcus fuit, ut sumptus funeri defuerit. Gloriæ quoque non cupidior quam pecuniæ : quippe recusanti omnia imperia ingesta sunt; honoresque ita gessit, ut ornamentum non accipere, sed dare ipsi dignitati videretur. » (Idem.)

ses amis se trouvant fort à l'étroit[1], il l'envoya chez un des citoyens de Thèbes les plus opulents, avec ordre de lui demander de sa part mille écus[2]. Celui-ci étant venu chez lui pour s'informer du motif qui l'avait porté à lui adresser cet ami : *C'est*, lui répondit Épaminondas, *que cet homme de bien est dans le besoin*[3], *et que vous êtes riche.*

Il avait puisé ces sentiments de générosité et de noblesse dans l'étude des belles-lettres et de la philosophie[4], qui avaient fait dès ses plus tendres années sa plus ordinaire occupation et son unique plaisir; de sorte que l'on se demandait comment et dans quel temps cet homme, toujours occupé de sciences, avait pu apprendre ou plutôt saisir dans un tel degré de perfection l'art militaire. Avare de son loisir, qu'il consacrait à l'étude de la philosophie, qui était sa passion, il fuyait les emplois publics, et ne briguait que pour s'en exclure. Sa modération le cachait si bien, qu'il vivait obscur, et presque inconnu: son mérite le décela pourtant. On l'arracha de la solitude pour le mettre à la tête des armées; et il fit voir que la philosophie, méprisée ordinairement par ceux qui aspirent à la gloire des armes, est merveilleusement propre à former des héros: car, outre que la plus grande avance, pour vaincre les ennemis, c'est de savoir se vaincre soi-même, on apprenait[5] anciennement dans cette école les grandes maximes de la saine politique; la règle de tous les devoirs, les motifs de s'en bien acquitter; ce qu'on doit à sa patrie, l'usage qu'on doit faire de son autorité; en quoi consiste le vrai courage: en un mot, ce qui fait le bon citoyen, l'homme d'état, le grand capitaine.

Il avait l'esprit orné en toutes manières; il possédait parfaitement le talent de la parole; il s'était exercé dans les sciences les plus sublimes. Mais une modeste retenue jetait un voile sur toutes ces rares qualités, qui en augmentait encore le prix; et il ne savait ce que c'était que d'en faire parade. Spintharus, en faisant son éloge, disait[1] *qu'il n'avait jamais connu personne, ni qui sût plus que lui, ni qui parlât moins.*

Ainsi l'on peut dire, à la louange d'Épaminondas, qu'il fit mentir le proverbe qui traitait les Béotiens d'hommes grossiers et stupides. C'était l'idée commune qu'on en avait[2]; et l'on imputait ce défaut à la grossièreté de l'air du pays, comme aussi l'on attribuait la délicatesse du goût des Athéniens à la subtilité de l'air qu'ils respiraient. Horace dit qu'à juger d'Alexandre par son mauvais goût sur la poésie, on jurerait que c'est un franc Béotien:

Bœotûm in crasso jurares aëre natum[3].

Un jour qu'on reprochait à Alcibiade son peu d'inclination pour la musique, il s'avisa de dire pour dernière excuse: *C'est aux Thébains à chanter comme ils font*[4], *eux qui ne savent point parler.* Pindare et Plutarque, deux Béotiens qui ne sentent guère le terroir, et qui prouvent bien que l'esprit est de tout pays, passent eux-mêmes condamnation sur la bêtise de leurs compatriotes. Épaminondas fit honneur à sa patrie, non-seulement par ses grands exploits de guerre, mais encore par cette sorte de mérite que donnent la beauté de l'esprit et l'étude des sciences.

Je finirai son portrait et son caractère par un trait qui ne le cède en rien à tous les autres, et qu'on peut même leur préférer, parce qu'il montre un bon cœur et une âme sensible; qualité rare, surtout parmi les grands, mais infiniment plus estimable que toutes ces qualités brillantes qui font l'objet le plus ordinaire de l'admiration du commun des hommes, et qui presque seules paraissent dignes d'être imitées et enviées. La victoire de Leuctres avait attiré sur Épaminondas les yeux et l'admi-

[1] Plut. de Præcept. Reip. ger. pag. 809.

[2] Un talent. = Ou 5,750 fr. E. B.

[3] *Ὅτι χρηστός, εἶπεν, οὗτος ὢν πένης ἐστὶ· σὺ δὲ πλουτεῖς.*

[4] « Jam litterarum studium, jam philosophiæ doctrina « tanta, ut mirabile videretur unde tam insignis militiæ « scientia homini inter litteras nato. » (JUSTIN.)

[5] Les écrits de Platon, de Xénophon, d'Aristote, en sont la preuve.

[1] Plut. de Audit. pag. 39.

[2] « Inter locorum naturas quantum intersit, videmus... « Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur « Attici; crassum Thebis, itaque pingues Thebani. » (Cic. *de Fato*, n. 7.)

[3] Ep 1, lib. 2 [v. 244].

[4] Ils étaient grands musiciens.

ration de tous les peuples voisins, et le faisait regarder comme l'appui et le restaurateur de Thèbes, comme le vainqueur et le triomphateur de Sparte, comme le libérateur de toute la Grèce, en un mot, comme le plus grand homme et le plus grand capitaine qui eût jamais été. Au milieu de cet applaudissement général, si capable de causer dans l'esprit d'un général d'armée une sorte d'enivrement, Épaminondas, peu sensible à une gloire si flatteuse et si méritée, *Ma joie*, dit-il, *est celle que je sais que causera à mon père et à ma mère la nouvelle de ma victoire*[1].

Il me semble que l'histoire n'a rien de plus précieux que de pareils sentiments, qui font honneur à l'humanité, et qui partent d'un cœur que la fausse gloire et la fausse grandeur n'ont point corrompu. J'avoue qu'on ne peut voir sans douleur ces nobles sentiments s'éteindre parmi nous tous les jours de plus en plus, surtout dans ceux que leur naissance ou leur rang élèvent au-dessus des autres, qui souvent ne sont ni bons pères, ni bons fils, ni bons maris, ni bons amis, et qui croiraient se dégrader s'ils témoignaient à l'égard de père et de mère cette affectueuse tendresse, dont un païen nous donne ici un si bel exemple.

Jusqu'au temps d'Épaminondas on avait vu deux villes exercer alternativement une espèce d'empire sur toute la Grèce. La justice et la modération de Sparte lui avaient procuré d'abord une prééminence marquée, que la fierté et la hauteur de ses généraux, et surtout de Pausanias, lui firent bientôt perdre. Les Athéniens, jusqu'à la guerre du Péloponnèse, occupèrent le premier rang, mais de telle sorte qu'on ne s'en apercevait presque qu'au soin qu'ils avaient de le remplir dignement, et que leurs inférieurs avaient lieu de se croire toujours leurs égaux. Ils jugeaient pour lors, et avec raison, que la véritable manière de commander et d'être maîtres, c'est de ne faire sentir sa supériorité que par des bienfaits. Ce temps, si glorieux pour Athènes, fut environ de quarante-cinq ans. Ils conservèrent encore en partie cette prééminence pendant les vingt-sept années que dura la guerre du Péloponnèse; ce qui fait en tout les soixante-douze ou soixante-treize ans que Démosthène donne à la durée de leur empire[1]. Mais, pendant ce dernier espace de temps, les Grecs, rebutés de la fierté d'Athènes, n'en recevaient la loi qu'à contre-cœur. Les Lacédémoniens redevinrent donc encore les arbitres de la Grèce et le furent près de trente ans, à compter depuis que Lysandre se fut rendu maître d'Athènes, jusqu'à la première guerre que les Athéniens, rétablis par Conon, entreprirent contre Sparte devenue plus fière que jamais, pour se soustraire, eux et les autres Grecs, à sa tyrannie. Enfin Thèbes parut sur les rangs, et par le mérite éclatant d'un seul homme, se vit à la tête de toute la Grèce. Mais cet éclat fut d'une courte durée; et la mort d'Épaminondas, comme nous l'avons déjà observé, replongea cette ville dans la même obscurité où il l'avait trouvée.

Démosthène remarque, dans l'endroit même que je viens de citer, que la prééminence qu'on voulait bien accorder soit à Sparte soit à Athènes, était une prééminence d'honneur, non de domination, et que l'esprit de la Grèce était de conserver dans les autres villes une sorte d'égalité et d'indépendance. Aussi, dit-il, dès que la ville dominante tentait de s'arroger ce qui ne lui appartenait point, et voulait, contre les règles de la justice, ébranler les usages établis, tous les Grecs croyaient devoir courir aux armes, et, sans nul sujet de mécontentement personnel, épouser avec ardeur la querelle des offensés.

J'ajouterai ici une autre réflexion de Polybe[2], bien sensée. Il attribue la sage conduite des Athéniens, dans les temps dont j'ai parlé, à la sagesse des chefs qui étaient pour lors à la tête des affaires, et il se sert d'une comparaison qui marque bien le caractère de ce peuple. Un vaisseau qui est sans maître, dit-il, se trouve exposé à de grands périls, lorsque chacun exige qu'on le mène à son gré et ne veut point se laisser conduire. Quand il survient une rude tempête, alors le danger même réunit les esprits : on s'abandonne à l'habileté du pilote; et, tous les rameurs faisant leur devoir, le vaisseau est sauvé et mis en sûreté. Mais si, l'orage cessé et le temps devenu serein, la

[1] Plut. in Coriol., pag. 215.

[1] Demosth. Philipp. 3, pag. 89.
[2] Polyb. lib. 7, pag. 488.

discorde recommence dans le vaisseau ; que ceux qui y sont n'écoutent plus le pilote, et prétendent se conduire à leur tête ; que les uns veuillent continuer leur voyage, les autres s'arrêter au milieu de la course ; que d'un côté on déploie les voiles, et que de l'autre on les plie, il arrive souvent que, après avoir échappé à de violents orages, on fait naufrage dans le port même. Voilà, dit Polybe, une image naïve de la république d'Athènes. Tant qu'elle se laissa conduire, et qu'elle écouta ses illustres chefs, un Aristide, un Thémistocle, un Périclès, elle sortit toujours victorieuse des plus grands périls ; mais la prospérité l'aveugla et la perdit. Ne suivant plus que son caprice, et devenue indocile et intraitable, elle se précipita dans les plus grands malheurs.

§ VIII. — Mort d'Évagore, roi de Salamine. Nicoclès, son fils, lui succède. Caractère admirable de ce prince.

La troisième année de la 101e olympiade [1], et peu de temps après que les Thébains eurent détruit Platée et Thespies, comme on l'a marqué auparavant, Évagore, roi de Salamine dans l'île de Cypre, dont il a été beaucoup parlé dans le volume précédent, fut assassiné par un de ses eunuques. Nicoclès, son fils, lui succéda. Il avait un beau modèle dans la personne de son père, et il paraît qu'il se fit un devoir et qu'il prit à tâche de marcher sur ses traces. Quand il prit possession du trône [2], il trouva le trésor public absolument épuisé par les grandes dépenses que son père avait été obligé de faire dans la longue guerre qu'il eut à soutenir contre le roi de Perse. Il savait que la plupart des princes, dans de pareilles conjonctures, se croient tout permis, et que tout moyen leur paraît légitime pour rétablir leurs affaires. Pour lui, il se conduisit selon d'autres principes. On n'entendit point parler, sous son règne, d'exils, de taxes, de confiscations de biens. La félicité publique fut son unique objet, et la justice sa vertu favorite. Il acquitta peu à peu les dettes de l'état, sans fouler le peuple par des impôts excessifs, mais en retranchant toutes les dépenses inutiles, et usant d'une sage économie

[1] An. M. 3630 ; av. J. C. 374. — Diod. lib. 15, pag. 363.
[2] Isocrat. in Nic. pag 64.

dans l'administration de ses revenus. « Je suis « sûr, disait-il [1], qu'il ne se trouvera aucun ci- « toyen qui se plaigne que je lui aie fait le « moindre tort ; et j'ai la consolation d'en « avoir enrichi plusieurs, et de les avoir com- « blés de bienfaits. » Il croyait que cette sorte de vanité, si c'en est une, devait être permise à un prince, et qu'il lui était glorieux de pouvoir faire un tel défi à ses sujets.

Il se piquait [2] encore principalement d'une autre vertu, d'autant plus admirable dans les princes qu'elle y est plus rare ; je veux dire la tempérance. Il est beau, mais bien difficile, dans un âge et dans une fortune où tout paraît permis, et où la volupté, armée de tous ses attraits et de tous ses artifices, dresse sans cesse des embûches à un jeune prince et va au-devant de ses désirs, de résister longtemps à de si violentes et de si douces attaques. Nicoclès faisait gloire de n'avoir jamais connu d'autre femme que la sienne pendant tout le temps de son règne : et il s'étonnait que, tous les autres contrats étant respectés dans la société civile, celui du mariage, le plus sacré et le plus inviolable de tous, fût impunément violé ; et qu'on ne rougît point de commettre à l'égard de son épouse une infidélité dont on serait au désespoir qu'elle se rendît elle-même coupable.

Tout ce que je viens de rapporter de la justice et de la tempérance de Nicoclès, Isocrate le met dans la bouche de ce prince même ; et il n'y a pas d'apparence qu'il l'eût fait ainsi parler, si sa conduite n'eût répondu à de tels sentiments. C'est dans un discours où ce roi marque à son peuple quels sont les devoirs des sujets à l'égard des princes : amour, respect, obéissance, fidélité, dévouement entier et sans bornes ; et, pour les engager plus efficacement à remplir tous ces devoirs, il ne dédaigne pas de leur rendre compte de sa conduite et de ses sentiments.

Dans un autre discours [3], qui précède celui-ci, Isocrate expose à Nicoclès tous les devoirs de la royauté, et lui donne sur ce sujet d'excellents avis. Je ne puis en rapporter ici qu'une très-petite partie. Il commence par lui décla-

[1] Isocrat. pag. 65, 66.
[2] Pag. 67.
[3] Isocr. ad Nicocl.

rer que les particuliers ont bien plus de secours que lui pour la vertu, par la médiocrité de leur état, par les travaux et les soins qui en sont inséparables, par les malheurs où souvent ils se trouvent exposés, par l'éloignement des délices et du luxe, et surtout par la liberté qu'ont leurs parents et leurs amis de leur donner des conseils; au lieu que tous ces avantages manquent pour l'ordinaire aux princes. Il ajoute qu'un roi, pour se mettre en état de bien gouverner, doit éviter une vie oisive et désoccupée, donner un temps réglé au travail et aux affaires, se former un conseil de ce qu'il y a dans son royaume de gens plus habiles et plus expérimentés; travailler à se rendre supérieur aux autres par son mérite et sa prudence, comme il l'est par sa dignité; surtout se faire aimer de ses sujets, et pour cela les aimer lui-même sincèrement, et s'en regarder comme le père. « Conservez, lui dit-il, « la religion que vous avez reçue de vos pères; « mais comptez que le culte et le sacrifice le « plus agréable que vous puissiez offrir à la « Divinité est celui du cœur, en vous rendant « bon et juste. Montrez en toute occasion un « tel respect pour la vérité, qu'on se fie plus à « une simple parole de votre part qu'au ser-« ment des autres. Soyez guerrier par l'habileté « dans le métier des armes, et par un appareil « de guerre capable d'intimider vos ennemis, « mais pacifique par inclination et par une ri-« gide exactitude à ne rien prétendre et à ne « rien entreprendre d'injuste. L'unique preuve « certaine que vous aurez bien régné sera de « pouvoir vous rendre ce témoignage, que, « sous votre règne, votre peuple est devenu et « plus heureux, et plus sage. »

Ce qui m'a paru le plus remarquable dans ce discours, c'est que les avis qu'Isocrate donne à ce roi n'y sont accompagnés d'aucune louange, ni de ces ménagements étudiés et de ces tours artificieux sans lesquels la timide vérité n'ose approcher du trône; ce qui est un grand éloge, encore plus pour le prince que pour l'écrivain. Nicoclès, loin d'être choqué des avis qu'on lui donnait, les reçut avec joie; et pour en marquer sa reconnaissance à Isocrate[1], il lui fit présent de vingt talents, c'est-à-dire de vingt mille écus[1].

[1] Plut. in vità Isocr. pag. 838

§ IX. — Artaxerxe Mnémon entreprend de réduire l'Égypte. Iphicrate, Athénien, est mis a la tête des troupes grecques. Cette entreprise échoue par la faute de Pharnabaze, général des Perses.

Artaxerxe[2], après avoir donné quelques années de relâche à ses peuples, avait formé le dessein de réduire l'Égypte, qui, depuis plusieurs années, avait secoué le joug de la domination des Perses[3]. Il fit pour cela de grands préparatifs de guerre. Achoris, qui régnait pour lors en Égypte, et qui avait donné de puissants secours à Évagore contre les Perses, prévoyant l'orage, leva beaucoup de troupes de ses sujets, et prit à sa solde un grand nombre de Grecs et d'autres troupes auxiliaires, dont Chabrias l'Athénien eut le commandement. Il l'avait accepté de son chef, et sans ordre de la république.

Pharnabaze, ayant été chargé de cette guerre, envoya faire des plaintes à Athènes de ce que Chabrias s'engageait à servir contre son maître; et menaça du ressentiment du roi cette république, si elle ne le rappelait incessamment. Il demandait aussi en même temps Iphicrate, autre Athénien, qui était regardé comme un des plus excellents capitaines de son temps, pour lui donner dans cette guerre le commandement du corps de troupes grecques que son maître avait à son service. Les Athéniens, qui avaient grand intérêt de ménager l'amitié du roi, rappelèrent Chabrias, et lui ordonnèrent, sous peine de mort, de se rendre à Athènes au jour marqué. Iphicrate fut envoyé à l'armée de Perse.

Les Perses firent leurs préparatifs avec tant de lenteur, que deux années entières s'écoulèrent avant qu'on entrât en action. Achoris[4], roi d'Égypte, vint à mourir. Psammuthis, qui lui succéda, ne régna qu'un an. Après lui vint Néphérite; et quatre mois après Nectanébis, qui régna dix ou douze ans.

[1] Vingt talents, ou 150 000 fr. E. B.
[2] An. M. 3677; av. J. C. 377.
[3] Diod. lib. 15, pag. 328 et 347. — Cornel Nep. in Chabr et in Iphicr.
[4] Euseb. in Chron

Pour tirer plus de troupes de Grèce, Artaxerxe y envoya[1] des ambassadeurs déclarer à tous les états que le roi entendait qu'ils vécussent tous en paix entre eux sur le pied du traité d'Antalcide, qu'on retirât toutes les garnisons et qu'on laissât toutes les villes jouir de la liberté sous leurs propres lois. Toute la Grèce reçut avec plaisir cette déclaration, excepté les Thébains, qui refusèrent de s'y conformer.

Enfin, tout étant prêt pour attaquer l'Égypte[2], on forma un camp à Acé, appelée depuis *Ptolémaïs*, dans la Palestine, où était le rendez-vous général. Dans la revue qui s'y fit, il se trouva deux cent mille Perses que commandait Pharnabaze, et vingt mille Grecs sous Iphicrate. Les forces de mer étaient proportionnées à celles de terre; car leur flotte était de trois cents galères, outre deux cents autres vaisseaux à trente rames, et un nombre prodigieux de barques pour les provisions nécessaires à la flotte et à l'armée de terre.

L'armée et la flotte se mirent en mouvement en même temps; et, pour agir de concert, elles s'éloignaient le moins qu'il leur était possible l'une de l'autre. L'ouverture de la guerre devait se faire par l'attaque de Péluse: mais on avait donné tant de temps aux Égyptiens, que Nectanébis leur en rendit l'approche impraticable et par terre et par mer. Ainsi la flotte, au lieu de faire là sa descente, comme on l'avait projeté, passa outre et alla dans la bouche du Nil appelée *Mendésienne*. Le Nil, en ce temps-là, se jetait dans la mer par sept différentes bouches, dont il ne reste plus aujourd'hui que deux[3]; et à chaque embouchure il y avait un fort avec une bonne garnison pour en défendre l'entrée. La Mendésienne n'étant pas si bien fortifiée que celle de Péluse, où l'on attendait l'ennemi, la descente s'y fit sans beaucoup de peine. Le fort fut emporté l'épée à la main, et on n'y fit quartier à personne.

Après cette action d'éclat, Iphicrate voulait qu'on remontât le Nil sans perdre de temps, pour aller attaquer Memphis, la capitale de l'Égypte. Si cet avis eût été suivi avant que les Égyptiens eussent eu le temps de revenir de la frayeur où les avaient jetés cette formidable invasion et le premier coup qu'on venait de frapper, on aurait trouvé cette capitale sans défense; elle eût été immanquablement emportée, et toute l'Égypte était reconquise. Mais le gros de l'armée n'étant pas encore arrivé, Pharnabaze crut devoir l'attendre, et ne voulut rien entreprendre qu'il n'eût rassemblé toutes ses forces, sous prétexte qu'alors elles seraient invincibles, et qu'il n'y aurait point d'obstacle capable de l'arrêter.

Iphicrate, qui savait que, dans les affaires de la guerre surtout, il y a des moments favorables et décisifs qu'il faut saisir, en jugeait tout autrement; et, au désespoir de voir qu'on laissât échapper une occasion qui ne se retrouverait jamais, il demanda instamment qu'au moins on lui permît d'y aller seulement avec ses vingt mille hommes. Pharnabaze lui en refusa la permission, par un sentiment de basse jalousie, craignant que, si cette entreprise réussissait, tout l'honneur de la guerre ne fût pour Iphicrate. Ce délai donna le temps aux Égyptiens de se reconnaître. Ils rassemblèrent toutes leurs troupes en un corps, mirent une bonne garnison dans Memphis, et avec le reste tinrent la campagne, et harassèrent tellement l'armée des Perses, qu'ils l'empêchèrent de s'avancer au dedans du pays. Après cela survint l'inondation du Nil, qui, ayant couvert d'eau toute la campagne, obligea les Perses de retourner dans la Phénicie, après avoir perdu inutilement une bonne partie de leur armée.

Ainsi cette expédition, qui avait coûté des sommes immenses, et dont les seuls préparatifs avaient donné tant de peine depuis plus de deux ans, échoua entièrement, et n'aboutit qu'à causer une haine irréconciliable entre les deux généraux qui avaient commandé. Pharnabaze, pour s'excuser, accusait Iphicrate d'en avoir empêché la réussite. Iphicrate, avec beaucoup plus de raison, en attribuait toute la faute à Pharnabaze; mais, sachant fort bien que ce seigneur serait cru à la cour préférablement à lui, et n'ayant pas oublié ce qui était arrivé à Conon, il prit le parti, pour éviter un sort pareil à celui de cet illustre Athénien, de se sauver à Athènes dans un petit vaisseau qu'il loua. Pharnabaze l'y fit accuser

[1] An. M. 3630; av. J. C. 374. — Diod. lib. 15, pag. 355.
[2] Ibid. pag. 558, 559.
[3] De Damiette et de Rosette.

d'avoir fait avorter l'expédition d'Egypte. Le peuple d'Athènes lui fit répondre que, si on pouvait l'en convaincre, il serait puni comme son crime le méritait. Mais son innocence était trop bien connue à Athènes pour l'inquiéter là-dessus. Il ne paraît pas qu'on lui en ait jamais fait d'affaire; et, peu de temps après, les Athéniens le déclarèrent seul amiral de leur flotte.

La plupart des projets de la cour de Perse[1] échouaient pour l'ordinaire par sa lenteur dans l'exécution. Les généraux avaient les mains liées : on ne laissait rien à leur discrétion. Ils avaient dans leurs instructions un plan tout formé, dont ils n'osaient pas s'écarter. Survenait-il quelque accident qu'on n'avait pas prévu, il fallait attendre de nouveaux ordres de la cour; et, avant qu'ils vinssent, l'occasion était perdue. Iphicrate, ayant remarqué que Pharnabaze prenait ses résolutions avec toute la présence d'esprit et la pénétration qu'on pouvait souhaiter dans un habile général, et que néanmoins l'exécution ne suivait pas[2], lui demanda un jour d'où venait que ses vues étaient si vives et ses actions si lentes : *C'est*, lui répliqua Pharnabaze, *que mes vues ne dépendent que de moi, et que l'exécution dépend de mon maître.*

§ X. — Les Lacédémoniens envoient Agésilas au secours de Tachos, qui s'était révolté contre les Perses. Actions du roi de Sparte en Égypte; sa mort. Révoltes de la plupart des provinces contre Artaxerxe.

Après la bataille de Mantinée[3], les deux partis, également las de la guerre, avaient fait avec tous les autres états de la Grèce une paix générale, sur le plan du roi de Perse, par laquelle on assurait à chaque ville la jouissance de ses lois et de sa liberté; et les Messéniens y furent compris, malgré tous les mouvements que se donnèrent les Lacédémoniens pour l'empêcher. Le dépit qu'ils en eurent les sépara des autres Grecs. Ils furent les seuls qui voulurent continuer la guerre, dans l'espérance de recouvrer bientôt tout le pays de la Messénie. Cette résolution, dont Agésilas était l'auteur, le fit regarder avec raison comme un homme violent, opiniâtre, insatiable de gloire et de commandements, qui ne craignait point de replonger les sujets de la république dans des malheurs inévitables, par la nécessité où la disette d'argent la mettrait d'emprunter de grosses sommes et de faire de grosses impositions, au lieu de profiter de l'occasion favorable qu'il avait de conclure la paix et de faire finir tous ces maux.

Pendant que ceci se passait en Grèce[1], Tachos, qui était monté sur le trône de l'Égypte, ramassait autant de troupes qu'il pouvait pour se défendre contre le roi de Perse, qui songeait à attaquer de nouveau l'Égypte malgré le mauvais succès des efforts qu'il avait déjà faits pour réduire ce royaume.

Pour cet effet, Tachos envoya en Grèce, et obtint des Lacédémoniens un corps de leurs troupes, et Agésilas pour les commander : il lui promettait de le faire généralissime de ses troupes. Les Lacédémoniens étaient piqués de ce qu'Artaxerxe les avait forcés de comprendre les Messéniens dans la paix qu'ils venaient de conclure, et ils furent ravis d'avoir cette occasion de lui en marquer leur ressentiment. Chabrias, Athénien, se donna aussi à Tachos, mais de son chef, et sans être avoué de sa république.

Cette commission ne fit pas d'honneur à Agésilas. On trouvait indigne qu'un roi de Lacédémone, un grand capitaine comme lui, qui avait rempli la terre du bruit de son nom, un homme plus qu'octogénaire, allât se mettre à la solde d'un Égyptien, et servir sous un barbare qui s'était révolté contre son maître.

Dès qu'il fut abordé en Égypte, les principaux capitaines du roi et les premiers officiers de sa maison se rendirent à son vaisseau pour le recevoir et pour lui faire la cour. Les autres Égyptiens n'eurent pas moins d'empressement, à cause de la grande attente qu'avait excitée le nom et la réputation d'Agésilas. Ils accouraient tous en foule sur le rivage pour le voir. Mais, lorsqu'au lieu d'un grand et magnifique prince, selon l'idée que leur en avaient donnée ses belles actions, ils n'aperçurent aucun éclat,

[1] Diod. pag. 358.
[2] Ib. pag. 357.
[3] Plut. in Agesil. pag. 616-618. — Diod. lib. 15, pag. 397-401.

[1] An. M. 3641; av. J. C. 363. — Xenoph. de Reg. Ages. pag. 668. — Corn. Nep in Ages cap. 8.

aucune magnificence, ni sur sa personne, ni dans son équipage, et qu'ils virent seulement un vieillard d'une chétive mine, petit de corps, sans aucune apparence, et vêtu d'une méchante robe d'une étoffe fort grossière, il leur prit une envie démesurée de rire, et ils lui appliquèrent la fable d'une montagne en travail.

Quand il fut arrivé auprès du roi Tachos, et qu'il eut joint ses troupes à celles d'Egypte, il fut fort étonné de voir qu'on ne le nomma pas général de toute cette armée comme il s'y était attendu, mais seulement des troupes étrangères; que Chabrias l'Athénien fut fait général des troupes de mer, et que Tachos retenait pour lui le commandement en chef. Ce ne fut pas là le seul déplaisir qu'il eut à essuyer.

Tachos prit la résolution de marcher vers la Phénicie, aimant mieux faire de ce pays-là le théâtre de la guerre que d'attendre l'ennemi dans l'Égypte. Agésilas, qui en savait plus que lui, eut beau lui représenter que ses affaires n'étaient pas assez bien établies au dedans pour s'éloigner ainsi de ses états, qu'il ferait beaucoup mieux d'y demeurer, et de se contenter de faire agir ses généraux hors de son pays, Tachos méprisa ce sage avis, et ne marqua pas de plus grands égards pour lui dans toutes les autres occasions. Agésilas fut si outré de toute cette conduite, qu'il se joignit aux Égyptiens qui s'étaient soulevés contre lui pendant son absence, et qui avaient mis Nectanébus, son cousin [1], à sa place. Agésilas, abandonnant ainsi le roi au secours duquel il avait été envoyé, et entrant au service du rebelle qui l'avait détrôné, alléguait pour sa justification qu'il était envoyé pour secourir les Égyptiens, et que, ceux-ci ayant pris les armes contre Tachos, il ne lui était pas permis de servir contre eux sans de nouveaux ordres de Lacédémone. Il y envoya des exprès, et les instructions qu'il reçut furent qu'il fît ce qu'il jugerait le plus avantageux pour sa patrie. Il n'hésita pas à se déclarer pour Nectanébus. Alors Tachos, obligé de sortir de l'Égypte, se retira à Sidon, d'où il se rendit à la cour de Perse. Artaxerxe, non content de lui pardonner sa faute, lui donna encore le commandement de ses troupes contre les rebelles.

[1] Selon Diodore, c'était son propre fils ; selon Plutarque, son cousin.

Agésilas couvrait une action si lâche et si noire du voile de l'utilité publique. Mais, dit Plutarque, que l'on ôte ce voile trompeur, le nom le plus juste et le seul véritable que l'on puisse donner à cette démarche, c'est celui de perfidie et de trahison. Il est vrai que les Lacédémoniens, faisant consister la plus grande partie du beau et de l'honnête dans ce qui est utile à leur patrie, dont ils se font une idole, ne connaissent d'autre justice que ce qui leur paraît pouvoir servir à augmenter la grandeur de Sparte et à étendre sa domination. Je m'étonne qu'un auteur aussi judicieux que Xénophon ait cherché à pallier une telle conduite, en disant simplement qu'Agésilas s'attacha à celui des deux rois qui lui parut le plus affectionné à la Grèce.

Dans le même temps, un troisième prince, de la ville de Mendès, se mit sur les rangs, et voulut disputer la couronne à Nectanébus. Ce nouveau prétendant avait une armée de cent mille hommes pour soutenir ses prétentions. Agésilas conseilla de les charger avant qu'ils fussent exercés et disciplinés. En effet, si son avis eût été suivi, on aurait eu bon marché de gens levés à la hâte et sans expérience dans la guerre : mais Nectanébus se mit dans la tête qu'Agésilas ne lui donnait ce conseil que pour le trahir ensuite comme il avait trahi Tachos. Ainsi il laissa à son ennemi le temps d'exercer et de discipliner ses troupes, qui bientôt après l'obligèrent lui-même de se retirer dans une ville fermée de bonnes murailles, et qui avait une fort grande enceinte. Agésilas fut obligé de l'y suivre. Le prince mandésien les y assiégea. Alors Nectanébus voulait charger l'ennemi avant que les travaux qu'on commençait pour enfermer la ville fussent avancés, et pressait Agésilas de le faire. Celui-ci refusa d'abord, ce qui augmenta extrêmement les soupçons qu'on avait pris contre lui. A la fin, quand il vit l'ouvrage assez avancé, et qu'il ne restait plus qu'autant de terrain entre les deux bouts des lignes qu'en pouvaient occuper les troupes de la ville rangées en bataille, il dit à Nectanébus qu'il était temps d'attaquer les ennemis; que leurs propres lignes les empêcheraient de l'envelopper; et que l'entre-deux, encore vide, était justement ce qu'il lui fallait pour ranger ses troupes de manière qu'elles pus-

sent toutes agir. L'attaque s'exécuta comme Agésilas l'avait imaginé. Les assiégeants furent battus; et depuis ce temps-là Agésilas conduisit toutes les opérations de la guerre avec tant de succès, qu'il battit toujours le prince ennemi, et le fit enfin prisonnier.

L'hiver suivant[1], après avoir bien établi Nectanébus sur le trône, il se mit en mer pour retourner à Lacédémone. Des vents contraires le poussèrent sur la côte d'Afrique, dans un endroit qu'on appelait *le port de Ménélas*, où il tomba malade, et mourut âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans. Il en avait régné quarante et un à Sparte; et de ces quarante et un il en avait passé plus de trente dans la réputation du plus grand et du plus puissant de tous les Grecs, et avait été regardé comme le chef et le roi de presque toute la Grèce jusqu'à la bataille de Leuctres. Ses dernières années ne soutinrent pas parfaitement la réputation qu'il s'était acquise; et l'on trouve que Xénophon, dans l'éloge qu'il fait de ce prince, où il lui donne la préférence sur tous les autres capitaines, a trop exagéré ses vertus et dissimulé ses défauts.

Le corps d'Agésilas fut transporté à Sparte. Ceux qui étaient auprès de lui, n'ayant point de miel, dont les Spartiates avaient coutume de couvrir les corps qu'ils voulaient embaumer, y substituèrent de la cire. Son fils Archidamus lui succéda au trône, qui demeura dans sa maison jusqu'à Agis, qui fut le cinquième roi de sa famille depuis Agésilas.

Vers la fin de la guerre d'Égypte éclatèrent les révoltes de la plupart des provinces soumises aux Perses.

Artaxerxe Mnémon, sans le vouloir, y avait donné lieu. Ce prince, par lui-même, était bon, équitable, bienfaisant; il aimait les peuples et en était aimé. Il avait beaucoup de douceur dans le caractère, mais une douceur qui dégénérait en mollesse, surtout dans les dernières années de sa vie; qui lui donnait de l'éloignement pour toute application et tout travail; et qui par là rendait inutiles les bonnes qualités qu'il avait d'ailleurs, aussi bien que ses bonnes intentions. Les satrapes et les gouverneurs de provinces, abusant de sa bonté et de la faiblesse de son grand âge, vexaient les peuples les traitaient avec hauteur et dureté, les accablaient d'impôts, et faisaient tout ce qu'il fallait pour leur rendre le joug de la domination persane insupportable.

Le mécontentement devint général, et, après une longue patience, il éclata presque en même temps de tous côtés. L'Asie Mineure, la Syrie, la Phénicie, et plusieurs autres provinces, se déclarèrent ouvertement et prirent les armes. Les principaux chefs qui entrèrent dans cette conspiration étaient: Ariobarzane, satrape de Phrygie; Mausole, roi de Carie; Oronte, gouverneur de Mysie; Autophradate, de Lydie. Datame, qui commandait en Cappadoce, et dont il a été parlé ailleurs, s'y trouva aussi engagé. Par là tout d'un coup la moitié des sources des revenus de la couronne se trouva tarie; et le reste n'eût pas suffi pour faire la guerre aux révoltés, s'ils eussent agi de concert. Mais leur union ne dura guère, et ceux qui avaient été les premiers et les plus zélés à secouer le joug furent aussi les premiers à le reprendre et à trahir les intérêts des autres pour faire leur paix avec le roi.

Les provinces de l'Asie Mineure, en se retirant de son obéissance, s'étaient confédérées, afin de se mieux défendre contre lui. Elles avaient choisi Oronte, gouverneur de Mysie, pour général de la confédération. Elles avaient aussi résolu qu'on prendrait vingt mille hommes de troupes étrangères pour joindre à celles du pays, et ce fut le même Oronte qui fut chargé de les lever. Mais quand il eut entre les mains l'argent nécessaire pour la levée de ces troupes et pour un an de paye, il garda l'argent pour lui, et livra au roi ceux qui le lui avaient apporté des provinces révoltées.

Rhéomithre, un autre des chefs dans l'Asie Mineure, étant envoyé en Égypte[1] pour en tirer du secours, commit une perfidie et une trahison toute pareille. En effet, ayant apporté de ce pays-là cinq cents talents[2], et obtenu cinquante vaisseaux de guerre, il convoqua à Leucas, ville de l'Asie Mineure, les principaux des révoltés, sous prétexte de leur rendre

[1] An. M. 3643; av. J. C. 361.

[1] Diodore dit que ce fut vers Tachos; mais il y a plus d'apparence que ce fut vers Nectanébus.

[2] Cinq cent mille écus. = Cinq cent talents d'Égypte feraient 1 926 000 fr. E. B.

compte de sa négociation, les arrêta tous, les livra au roi pour faire sa paix, et garda l'argent qu'il avait rapporté d'Égypte pour la confédération. Ainsi cette formidable révolte, qui avait mis l'empire de Perse à deux doigts de sa ruine, se dissipa d'elle-même; ou pour parler plus juste, elle fut suspendue pour quelque temps.

§ XI. — Troubles a la cour d'Artaxerxe, au sujet de son successeur. Mort de ce prince.

La fin du règne d'Artaxerxe fut pleine de cabales[1], Tout le monde à sa cour prenait parti pour quelqu'un de ses fils, qui prétendait à sa succession. Il en avait cent cinquante de ses concubines, lesquelles étaient au nombre de trois cents soixante; et trois d'Atossa, sa femme légitime, Darius, Ariaspe et Ochus. Pour arrêter tous ces mouvements, il désigna Darius, qui était l'aîné, pour son successeur; et, afin d'ôter tout lieu de lui disputer son droit après sa mort, il lui permit dès lors de prendre le titre de roi, et de porter la tiare royale[2]. Mais ce jeune prince voulait quelque chose de plus réel : d'ailleurs, le refus que fit Artaxerxe de lui donner une de ses concubines, qu'il lui avait demandée, le piqua vivement; et il fit une conspiration contre la vie de son père, où il engagea cinquante de ses frères.

Ce fut Tiribaze, dont il a été parlé plusieurs fois dans le volume précédent, qui contribua le plus à lui faire prendre une résolution si dénaturée, et cela pour un pareil sujet de mécontentement contre le roi, qui, ayant promis de lui donner en mariage une de ses filles, puis une autre, lui manqua toutes les deux fois de parole, et les épousa lui-même. Ces incestes abominables étaient pour lors permis en Perse, sans que la religion qu'on y professait réclamât contre.

Déjà le nombre des conjurés était grand, et le jour pris pour l'exécution, lorsqu'un eunuque, bien instruit de tout, en donna avis au roi.

[1] Plut. in Artax. pag. 1024-1027. — Diod. lib. 15, pag. 400. — Justin. lib. 10, cap. 1 et 2.

[2] Cette tiare était un turban, ou une espèce de coiffure dont l'aigrette était droite. Les sept conseillers avaient aussi une aigrette; mais elle était couchée, et en avant. Tous les autres la portaient couchée, et en arrière.

Sur cette dénonciation, Artaxerxe pensa que ce serait une fort grande imprudence de mépriser un si grand danger, en négligeant d'approfondir l'avis; mais que c'en serait encore une plus grande d'y ajouter foi sans aucune preuve certaine et indubitable. Il s'en assura par ses propres yeux. On laissa venir les conjurés jusque dans la chambre du roi, puis ils furent arrêtés. Darius et tous ses complices furent punis comme ils le méritaient.

Après la mort de Darius, les cabales recommencèrent tout de nouveau. Trois de ses frères se mirent sur les rangs : Ariaspe, Ochus, et Arsame. Les deux premiers prétendaient à la couronne par droit de naissance, parce qu'ils étaient fils de la reine; le troisième avait pour lui la faveur du roi, dont il était le plus tendrement aimé, quoiqu'il ne fût fils que d'une concubine. Ochus, dévoré d'ambition, chercha à se défaire de ses deux rivaux. Comme il était également cruel et rusé, il employa sa cruauté contre Arsame, ses ruses et ses finesses contre Ariaspe. Connaissant ce dernier pour un homme fort simple et fort crédule, il lui fit faire, par des eunuques du palais, qu'il avait gagnés, de si terribles menaces de la part du roi son père, que, s'attendant à tout moment d'être traité comme l'avait été Darius, il s'empoisonna lui-même pour l'éviter. Il ne restait plus après cela qu'Arsame qui lui fit ombrage, parce que son père, aussi bien que tout le monde en général, le regardait comme le plus digne du trône, à cause de son habileté et de ses autres belles qualités. Il le fit assassiner par Harpate, fils de Tiribaze.

Cette perte, qui suivit l'autre de fort près, et la scélératesse qui les avait accompagnées toutes deux, causèrent une douleur mortelle à ce vieux roi. A son âge, il n'est pas surprenant qu'il ne se trouvât pas assez de force pour soutenir le poids d'une telle affliction; elle l'accabla [1], et le mit au tombeau après un règne de quarante-trois ans, qui pourrait passer pour heureux s'il n'avait été troublé par beaucoup de révoltes. Le règne suivant ne le sera pas moins.

[1] An. M. 3643; av. J. C. 361.

§ XII. — Causes des soulèvements et des révoltes qui arrivaient si fréquemment dans l'empire des Perses.

J'ai eu soin, en rapportant les séditions arrivées dans l'empire des Perses, de marquer de temps en temps les abus qui y donnaient lieu ; mais comme ces révoltes ont été plus fréquentes que jamais dans les dernières années, et qu'elles le seront encore, surtout sous le règne qui va suivre, j'ai cru qu'il était à propos de réunir ici sous un même point de vue les différentes causes de ces soulèvements, qui annoncent pour l'empire des Perses une prochaine décadence.

I. Après le règne d'Artaxerxe-Longue-Main, les rois de Perses s'abandonnèrent de plus en plus aux charmes de la volupté et du luxe, à la douceur d'une vie indolente et désoccupée. Renfermés ordinairement dans leur palais au milieu des femmes et d'une foule de courtisans flatteurs, ils se contentaient de goûter dans une molle oisiveté le plaisir d'être les maîtres de tout ; et ils faisaient consister leur grandeur dans l'éclat des richesses, et dans une somptueuse magnificence.

II. C'étaient d'ailleurs des princes sans grands talents pour le maniement des affaires, sans grande capacité pour le gouvernement, sans goût pour la gloire. Ne se sentant pas assez d'étendue d'esprit pour animer toutes les parties de ce vaste empire, ni assez de force pour en soutenir le poids, ils se déchargeaient sur leurs officiers du soin des affaires, des fatigues du commandement des armées, et des dangers qui accompagnent l'exécution des grandes entreprises ; et leur ambition se bornait à porter seuls le titre fastueux de *grand-roi*, et de *roi des rois*.

III. Les premières charges de la couronne, les gouvernements des provinces, les commandements des armées, étaient ordinairement donnés à des gens sans service et sans mérite ; c'était le crédit des favoris, les intrigues secrètes de la cour, les sollicitations des femmes du palais, qui décidaient du choix des sujets pour remplir les plus importantes places de l'empire, et qui faisaient tomber sur leurs créatures les récompenses dues aux officiers qui avaient le plus utilement servi l'état.

IV. Souvent ces courtisans, par une basse jalousie contre le mérite qui leur faisait ombrage, et qui leur reprochait leur peu d'habileté, éloignaient leurs rivaux des affaires, et rendaient leurs talents inutiles à l'état[1] ; quelquefois même ils rendaient leur fidélité suspecte par d'artificieuses délations, les faisaient citer en jugement comme des criminels d'état, et forçaient les plus fidèles serviteurs[2] du roi, pour se défendre contre leurs calomniateurs, de chercher leur sûreté dans la révolte, et de tourner contre leur prince les armes qu'ils avaient fait si souvent triompher pour sa gloire et pour le service de l'empire.

V. Ces ministres, pour retenir les généraux dans leur dépendance, les gênaient par les ordres bornés, qui les mettaient dans la nécessité de laisser échapper les occasions de vaincre, et les empêchaient, par l'attente de nouveaux ordres, de pousser leurs avantages : souvent ils les rendaient responsables des mauvais succès, après les avoir laissés manquer de tout ce qui était nécessaire pour réussir.

VI. Les rois de Perse avaient extrêmement dégénéré de la frugalité de Cyrus et des anciens Perses, qui se contentaient de cresson pour nourriture, et d'eau pour boisson. Toute la noblesse avait été entraînée par la contagion de cet exemple. En conservant l'unique repas de leurs ancêtres, ils le faisaient durer pendant la plus grande partie du jour, et le prolongeaient jusque dans la nuit par l'ivrognerie, dont, bien loin d'en rougir, ils se faisaient gloire, comme on le voit dans le jeune Cyrus.

VII. L'extrême éloignement des provinces, qui s'étendaient depuis la mer Caspienne et le Pont-Euxin jusqu'à la mer Rouge et à l'Éthiopie, depuis les fleuves de l'Inde et du Gange jusqu'à la mer Égée, était un grand obstacle à l'attachement et à l'affection des peuples, qui n'avaient jamais la satisfaction de jouir de la présence de leurs maîtres ; qui ne les connaissaient que par la pesanteur des impôts, par l'orgueil et l'avarice de leurs satrapes ; et qui, en se transportant même à la cour pour y porter leurs demandes et leurs plaintes, ne pouvaient espérer de trouver accès auprès des

[1] Pharnabaze. Tiribaze.
[2] Dataine, etc.

princes, qui croyaient qu'il était de leur majesté de se rendre invisibles et inaccessibles.

VIII. Cette multitude de provinces assujetties aux Perses ne composait pas un empire uniforme, ni un corps d'état régulier, dont tous les membres fussent unis par des liens communs d'intérêts, de mœurs, de langage et de religion; qui fussent animés d'un même esprit de gouvernement, et conduits par des lois semblables : c'était plutôt un assemblage confus, mal assorti, tumultuaire, et même forcé, de différents peuples, autrefois libres et indépendants, dont quelques-uns, arrachés de leur patrie et des sépulcres de leurs pères, se voyaient avec peine transportés dans des contrées inconnues ou ennemies, où ils continuaient de se gouverner par des lois particulières et par une police propre. Ces différentes nations, qui non-seulement vivaient sans avoir de liaison ni de relation entre elles, mais qui conservaient une diversité d'usages et de culte, et souvent même une antipathie de caractères et d'inclinations, ne soupiraient qu'après la liberté et qu'après le rétablissement dans leur patrie. Tous ces peuples ne s'intéressaient donc point à la conservation d'un empire qui seul mettait un obstacle à de si vifs et de si justes désirs; et ils ne pouvaient s'affectionner à un gouvernement qui les traitait toujours en étrangers et en vaincus, et qui ne leur donnait jamais part à son autorité ni à ses priviléges.

IX. L'étendue de l'empire et l'éloignement de la cour obligeaient de donner aux vice-rois des provinces frontières une très-grande autorité pour toutes les parties du gouvernement, pour lever et soudoyer des armées; pour imposer des tributs; pour juger les différends des villes, des provinces, et des rois vassaux; pour faire des traités avec les états voisins. Une puissance si étendue et presque indépendante, dans laquelle on les continuait plusieurs années sans les relever, et sans leur donner ni adjoints ni conseil pour délibérer sur les affaires, les accoutumait au plaisir de commander absolument et de régner : ils souffraient ensuite avec peine qu'on les retirât de leurs gouvernements, et souvent ils cherchaient à s'y maintenir par les armes.

X. Les gouverneurs de provinces, les généraux d'armée, et tous les autres officiers et ministres, se faisaient un honneur d'imiter dans leurs équipages, dans leurs tables, dans leurs meubles et dans leurs habillements, la pompe et l'éclat de la cour où ils avaient été élevés. Pour soutenir un faste si ruineux, et fournir à des dépenses qui passaient la fortune et les forces des particuliers, ils étaient réduits à vexer les sujets de leurs départements par des taxes arbitraires, par des concussions criantes, par le trafic honteux d'une vénalité publique qui faisait acheter à prix d'argent des places qui n'auraient dû être accordées qu'au mérite. Tout ce que la vanité prodiguait, tout ce que le luxe épuisait, était remplacé par les artifices et par la violence d'une avarice insatiable.

Ces excès, et beaucoup d'autres encore, qui demeuraient sans remède, et que l'impunité augmentait tous les jours, lassèrent enfin la patience des peuples, et répandirent dans les esprits un mécontentement général, avant-coureur ordinaire de la ruine des états. Leurs justes plaintes, longtemps méprisées, en précipitèrent plusieurs dans une rébellion ouverte, et les portèrent à se rendre eux-mêmes la justice qui leur était refusée. Ils manquaient en cela contre la soumission et la fidélité que les sujets doivent à leurs souverains : mais le paganisme ne portait pas si loin ses lumières, et n'était pas capable d'une perfection si sublime réservée à une religion qui enseigne que nul prétexte, nulle injustice, nulle vexation, ne peuvent jamais autoriser la rébellion contre le prince.

LIVRE XIII.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS, SOUS LE RÈGNE D'OCHUS.

§ I. — OCHUS MONTE SUR LE TRÔNE DE PERSE; SES CRUAUTÉS. RÉVOLTES DE PLUSIEURS PEUPLES.

Plus la mémoire d'Artaxerxe Mnémon était honorée et respectée dans tout l'empire, plus Ochus croyait avoir à craindre pour lui-même, persuadé qu'en lui succédant il ne trouverait pas des dispositions si favorables dans les peuples ni dans la noblesse, dont il venait de se rendre l'horreur par la mort de ses deux frères [1]. Pour empêcher que cette haine ne lui fît donner l'exclusion, il gagna les eunuques et les autres qui se trouvaient auprès de la personne du roi, et fit cacher sa mort au public. Il commença à prendre le maniement des affaires, donnant des ordres, et scellant des décrets au nom d'Artaxerxe, comme s'il eût toujours été en vie ; et dans un de ces décrets il se fit proclamer roi par tout l'empire, toujours par ordre d'Artaxerxe [2]. Après avoir gouverné ainsi près de dix mois, se croyant assez bien établi, il déclara enfin la mort de son père, et monta sur le trône en prenant le nom d'Artaxerxe. L'histoire lui donne néanmoins plus communément celui d'Ochus ; et c'est de ce nom que je l'appellerai ordinairement dans toute la suite de cette histoire.

Ochus fut le prince de sa race le plus cruel et le plus méchant. Ses actions le firent bientôt connaître. Dans fort peu de temps il remplit le palais et tout l'empire de meurtres [3]. Pour ôter aux provinces révoltées le prétexte de mettre sur le trône quelque autre de la famille royale et se débarrasser tout d'un coup de toutes les peines que les princes ou les princesses du sang pourraient lui causer, il les fit tous mourir, sans aucun égard pour le sexe, l'âge, ou la proximité. Il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha [1], dont il avait épousé la fille ; et, ayant renfermé un de ses oncles avec cent de ses fils et de ses petits fils dans une cour, il les fit tous tuer à coups de flèches, uniquement parce que ces princes étaient fort estimés par les Perses pour leur probité et leur courage. Cet oncle est apparemment le père de Sisygambis, mère de Darius Codoman ; car Quinte-Curce [2] nous apprend qu'Ochus avait fait massacrer quatre-vingts frères de Sisygambis avec leur père en un même jour. Il traita avec la même barbarie, dans tout l'empire, tous ceux qui lui donnaient quelque ombrage, n'épargnant aucun de la noblesse qu'il pouvait soupçonner être tant soit peu mécontent.

Les cruautés qu'Ochus avait exercées ne le délivrèrent pas de toute inquiétude [3]. Artabaze, gouverneur d'une des provinces d'Asie, engagea dans son parti Charès, Athénien, qui commandait une flotte et un corps de troupes grecques dans ces quartiers-là ; et avec son assistance il défit une armée du roi, de soixante et dix mille hommes, qu'on avait envoyée pour le réduire. Artabaze, en récompense d'un si grand service, donna à Charès de quoi payer

[1] Polyæn. Strateg. 8 [cap. 17].
[2] An. M. 3644 ; av. J. C. 300.
[3] Justin. lib. 10, cap. 3.

[1] Valer. Max. lib. 9, cap. 2.
[2] Q. Curt. lib. 10, cap. 5.
[3] An. M. 3648 ; av. J. C. 356. — Diod. lib. 16, pag. 433-434.

tous les frais de l'armement. Le roi de Perse ressentit vivement cette conduite des Athéniens à son égard. Ils étaient pour lors occupés à la guerre des alliés. La menace que fit le roi de se joindre à eux avec une nombreuse flotte obligea les Athéniens de rappeler Charès.

Artabaze[1], abandonné par ceux-ci, eut recours aux Thébains, dont il obtint cinq mille hommes qu'il prit à sa solde, avec Pammène pour les commander. Ce renfort le mit en état de remporter encore deux grandes victoires sur les troupes du roi. Ces deux actions firent beaucoup d'honneur aux troupes thébaines, et à celui qui les commandait. Il fallait que Thèbes fût bien animée contre le roi de Perse pour envoyer à ses ennemis un secours si puissant dans le temps même qu'elle était occupée à la guerre contre les Phocéens. Peut-être était-ce un effet de sa politique, pour se rendre par là plus formidable, et pour faire acheter son alliance[2]. Ce qui est certain, c'est que peu de temps après elle se réconcilia avec le roi, qui lui fit compter trois cents talents, c'est-à-dire trois cent mille écus. Artabaze, destitué de tout secours, succomba enfin, et fut obligé de se réfugier chez Philippe, en Macédoine.

Ochus, délivré d'un si dangereux ennemi, tourna toutes ses pensées du côté de l'Égypte, qui depuis longtemps s'était révoltée. Dans le même temps, il se passa en Grèce quelques événements assez remarquables, qui ont peu de liaison avec les affaires de la Perse. Je les insérerai ici ; après quoi je reviendrai au règne d'Ochus, pour ne plus interrompre le fil de son histoire.

§ II. — Guerre des alliés contre les Athéniens.

Peu d'années après les révoltes de l'Asie Mineure[3] dont je viens de parler, c'est-à-dire la troisième année de la cent-cinquième olympiade, Chio, Cos, Rhodes, Byzance, se soulevèrent contre Athènes, dont jusque-là elles avaient dépendu. Elle employa, pour les réduire, et de grandes forces, et de grands capitaines, Chabrias, Iphicrate, Timothée. Ce furent les[1] derniers des généraux athéniens qui firent honneur à leur patrie, aucun, depuis eux, ne s'étant distingué par son mérite ni par sa réputation.

Chabrias s'était déjà fait un grand nom[2], lorsque, envoyé au secours des Thébains contre ceux de Sparte, et se voyant abandonné dans le combat par les alliés, qui avaient pris la fuite, il soutint seul le choc des ennemis, ses soldats, par son ordre, s'étant serrés l'un contre l'autre, un genou en terre, couverts de leurs boucliers, et étendant en avant leurs piques : de sorte qu'ils ne purent jamais être enfoncés; et Agésilas, quoique vainqueur, fut obligé de se retirer. Les Athéniens érigèrent une statue à Chabrias dans l'attitude où il avait combattu.

Iphicrate était d'une fort basse naissance[3], ayant eu pour père un cordonnier. Mais, dans une ville libre comme Athènes, le mérite seul faisait la noblesse des citoyens. On peut dire que celui-ci fut véritablement fils de ses actions. S'étant signalé dans un combat naval où il n'était encore que simple soldat, il fut bientôt après employé avec distinction, et honoré du commandement. Dans un procès qu'on lui suscita[4], son accusateur, l'un des descendants d'Harmodius, qui faisait valoir extrêmement le nom de ses ancêtres, lui ayant reproché la bassesse de sa naissance. *Oui*, répliqua-t-il, *la noblesse de ma famille commence en moi, et celle de la vôtre finit en vous.* Il épousa la fille de Cotys, roi de Thrace.

On le met de pair avec les plus grands hommes de la Grèce[5], surtout pour ce qui regarde la science de la guerre et la discipline militaire[6]. Il fit plusieurs changements utiles dans l'armure des soldats. Avant lui, les bou-

[1] An. M. 3651 ; av. J. C. 353.
[2] Diod. ibid. pag. 438.
[3] An. M. 3646; av. J. C. 358.

[1] « Hæc extrema fuit ætas imperatorum atheniensium, « Iphicratis, Chabriæ, Timothei : neque post illorum obitum quisquam dux in illâ urbe fuit dignus memoriâ. » (Corn. Nep. *in Thimoth.*, cap. 4.)
[2] Cornel. Nep. in Chabr. cap. 1.
[3] Liban. in orat. Dem. contra Mid. pag. 655.
[4] Plut. in Apophtheg. pag. 87.
[5] Diod. lib. 15, pag. 360. — Cornel. Nep in Iphicr. cap. 1.
[6] « Iphicrates, Atheniensis, non tam magnitudine rerum gestarum, quàm disciplinâ militari nobilitatus est. « Fuit enim talis dux, ut non solùm ætatis suæ cum primis « compararetur, sed ne de majoribus natu quidem quisquam anteponeretur. » (Corn. Nep.)

liers étaient fort longs et fort pesants, et par cette raison les chargeaient et les embarrassaient extrêmement; il les rendit plus courts et plus légers, de sorte que, sans découvrir le corps, ils lui donnaient plus de vitesse et d'agilité. Au contraire, il allongea les piques et les épées, afin de pouvoir porter de plus loin des coups à l'ennemi; il changea aussi les cuirasses, et, au lieu qu'auparavant elles étaient de fer ou d'airain, il les fit faire de lin. On a de la peine à concevoir comment de telles cuirasses pouvaient défendre les soldats et les mettre en sûreté contre les coups qu'on leur portait. Mais ce lin, trempé dans du vinaigre mêlé de sel, était tellement préparé, qu'il se durcissait, et devenait impénétrable au fer aussi bien qu'au feu. L'usage en était commun chez plusieurs nations.

Jamais troupes ne furent ni mieux exercées, ni mieux disciplinées que celles d'Iphicrate. Il les tenait toujours en haleine: et en temps de paix ou de repos il leur faisait faire toutes les évolutions nécessaires, soit pour attaquer l'ennemi, ou pour se défendre; soit pour dresser des embuscades, ou pour les éviter; soit pour conserver leurs rangs dans la poursuite même des fuyards, et ne pas trop s'abandonner à une ardeur qui souvent devient pernicieuse, ou pour se rallier à propos après un commencement de déroute. Ainsi, quand il s'agissait de donner un combat, au premier signal, tout se mettait en mouvement avec une promptitude et un ordre admirables. Les officiers et les soldats d'eux-mêmes se rangeaient en bataille, et jusque dans le feu de l'action ils prenaient leur parti comme l'aurait pu ordonner le plus habile général; mérite fort rare, à ce que j'entends dire, mais bien estimable, qui contribue, plus qu'on ne peut croire, au gain d'une bataille, et qui marque dans le chef une supériorité de génie non commune.

Timothée était fils de Conon, si célèbre par ses grandes actions et par les services importants qu'il rendit à sa patrie. Il ne dégénéra point [1] de la réputation de son père, soit pour le mérite guerrier, soit pour l'habileté dans le gouvernement; mais il y ajouta la gloire qui vient des talents de l'esprit, s'étant distingué particulièrement par le don de la parole et par le goût pour les sciences.

Aucun capitaine n'éprouva moins que lui au commencement l'inconstance du sort des armes[1]. Il n'avait qu'à tenter pour réussir; le succès suivait toujours ses vues et ses désirs. Un si rare bonheur ne manqua pas d'exciter la jalousie. Ses envieux, comme je l'ai déjà observé, le firent peindre dormant, tandis que la Fortune, près de lui, prenait des villes dans des filets. A cela Timothée répondit froidement : *Puisque tout endormi je prends les villes, que ne ferai-je point éveillé?* Il prit ensuite la chose plus sérieusement; et, indigné contre ceux qui prétendaient ainsi rabaisser la gloire de ses actions, il protesta en public qu'il ne la devait qu'à lui-même, et non à la Fortune. Cette déesse, dit Plutarque, blessée d'un orgueil si fier et si insolent, l'abandonna entièrement dans la suite, et il n'eut plus aucun heureux succès. Voilà quels chefs furent employés dans la guerre des alliés.

L'ouverture de la guerre et de la campagne se fit par le siége de Chio[2]. Charès commandait l'armée de terre, et Chabrias celle de mer. Tous les alliés s'empressèrent de porter du secours à cette île. Chabrias, ayant forcé l'entrée du port, y entra malgré l'effort des ennemis. Les autres galères n'osèrent pas l'y suivre, et l'abandonnèrent. Il fut bientôt enveloppé de toutes parts, et son vaisseau percé de coups. Il aurait pu se sauver à la nage vers la flotte athénienne, comme firent ses soldats; mais, par un principe de gloire mal entendu, il ne crut pas qu'il fût permis à un général d'abandonner ainsi son vaisseau; et il préféra une mort, glorieuse selon lui, à une fuite honteuse.

Cette première entreprise ayant mal réussi, on fit de part et d'autre de nouveaux efforts. Les Athéniens avaient équipé une flotte de soixante galères, et nommé Charès pour la commander; ils en armèrent encore soixante au-

[1] « Hic à patre acceptam gloriam multis auxit virtutibus. « Fuit enim disertus, impiger, laboriosus, rei militaris « peritus, neque minùs civitatis regendæ. » (Corn. Nep. cap 1.)

« Thimotheus, Cononis filius, quum belli laude non « inferior fuisset quàm pater, ad eam laudem doctrinæ et « ingenii gloriam adjecit. » (Cic. *de Offic.*, lib. 1, n. 116.)

[1] Plut in Sylla, pag 454.

[2] Diod lib 16, pag 412. — Cornel. Nep. in Chabr. cap 4.

tres, sous le commandement d'Iphicrate et de Timothée. La flotte des alliés était de cent voiles. Après avoir ravagé plusieurs îles qui appartenaient aux Athéniens, et en avoir tiré un grand butin, ils s'attachèrent au siége de Samos. Les Athéniens, de leur côté, ayant réuni toutes leurs forces, assiégèrent Byzance. Les alliés accoururent aussitôt pour la défendre. Les deux flottes étant en présence, on se préparait au combat, lorsqu'il survint tout à coup une violente tempête, malgré laquelle Charès voulait qu'on s'avançât contre l'ennemi. Les deux autres chefs, plus prudents et plus expérimentés que lui, ne crurent pas que dans une telle conjoncture on dût hasarder le combat. Charès, indigné de voir qu'on ne se rendait point à son avis, prit les soldats à témoin qu'il ne tenait pas à lui qu on ne battît les ennemis. C'était un homme naturellement vain, plein d'ostentation et d'estime de lui-même, qui exagérait ses services, méprisait ceux des autres, et rappelait à lui seul toute la gloire des bons succes. Il écrivit à Athènes contre ses deux collègues, les accusant de lâcheté et de trahison. Sur ses plaintes, le peuple[1], qui était léger, vif soupçonneux, et naturellement jaloux à l'égard de quiconque se distinguait par un crédit et un mérite éclatant, rappelle ces deux chefs, et leur fait leur procès.

La faction de Charès, qui était très-puissante à Athènes, s'étant déclarée contre Timothée, il fut condamné à une amende de cent talents[2]: digne récompense du noble désintéressement qu'il avait fait paraître dans une autre occasion, en rapportant à sa patrie, du butin pris sur l'ennemi, douze cents talents[3], sans en rien réserver pour lui-même. Il ne put pas soutenir plus longtemps la vue d'une ville ingrate; et, hors d'état, pauvre comme il était, de payer une si forte amende, il se retira à Chalcide. Après sa mort, le peuple, touché de repentir, réduisit l'amende à dix talents[4], qu'il fit payer à son fils Conon pour rétablir une certaine partie des murs. Ainsi, par un événement assez bizarre, ces mêmes murs que son grand-père avait rebâtis des dépouilles des ennemis, le petit-fils, à la honte d'Athènes, les répara en partie de son propre bien.

Iphicrate fut aussi appelé en jugement[1]. Ce fut dans cette occasion qu'Aristophon, autre capitaine athénien, l'accusa d'avoir trahi et vendu la flotte qu'il commandait. Iphicrate, avec la confiance qu'inspire une réputation établie, lui demanda: *Auriez-vous été homme à faire une trahison de cette nature? Non*, répondit Aristophon, *je suis trop homme d'honneur pour cela? Quoi!* repartit alors Iphicrate, *ce qu'Aristophon n'aurait pas fait, Iphicrate l'aurait pu faire?*

Il ne se contenta pas d'employer pour sa défense la force des raisons[2] il appela aussi à son secours celle des armes. Instruit par le mauvais succès de son collègue, il vit bien qu'il ne fallait pas tant songer à convaincre ses juges qu'à les intimider. Il avait placé autour du lieu où ils étaient assemblés une troupe de jeunes gens armés de poignards, qu'ils avaient soin de faire entrevoir de temps en temps. Ils ne purent résister à cette sorte d'éloquence pressante et victorieuse, et renvoyèrent l'accusé absous. Comme on lui reprochait dans la suite ce violent procédé, *J'aurais été bien fou*, disait-il, *si, réussissant à faire la guerre pour les Athéniens, j'eusse négligé de la faire pour moi-même.*

Charès, par le rappel de ses deux collègues, se trouva seul général de toute l'armée; et il était en état d'avancer beaucoup les affaires d'Athènes dans l'Hellespont, s'il eût su se défendre des promesses magnifiques d'Artabaze. Ce satrape, qui s'était révolté dans l'Asie Mineure contre le roi de Perse, son maître, investi par soixante-dix mille hommes, et près de succomber par l'inégalité de ses forces, débaucha Charès. Celui-ci, qui ne songeait qu'à s'enrichir, marcha aussitôt au secours d'Artabaze, le dégagea, et reçut une récompense proportionnée au bienfait. On traita de crime capital l'action de Charès. Il avait non-seulement abandonné le service de la république pour une guerre étrangère, mais encore irrité le roi de Perse, qui par ses ambassadeurs me-

[1] «Populus acer, suspicax, mobilis, adversarius, invidus etiam potentiæ, domum revocat.» (Corn. Nep.)
[2] Cent mille écus. = Cent talents, ou 575 000 fr. E. B.
[3] Douze cent mille écus. = Douze cents talents, ou 6 900 000 fr. E. B.
[4] Dix talents, ou 67 500 fr. E. B.

[1] Arist. Rhet. lib. 2, cap. 23.
[2] Polyæn Strateg. lib. 3 [cap. 9, n. 9.]

naça d'armer trois cents voiles en faveur des insulaires soulevés et ligués contre Athènes. Le crédit de Charès le sauva encore dans cette occasion, comme il l'avait déjà fait en plusieurs autres semblables. Les Athéniens, intimidés par les menaces du roi, songèrent sérieusement à en prévenir les effets par une paix générale.

C'est à quoi Isocrate [1], indépendamment de ces menaces, les avait vivement exhortés par un beau discours qui nous reste encore, où il leur donne d'excellents avis. Il leur reproche, avec beaucoup de liberté, comme Démosthène le fait dans presque toutes ses harangues, de se livrer aveuglément à la flatterie des orateurs qui entrent dans leurs passions, pendant qu'ils n'ont que du mépris pour ceux qui leur donnent les conseils les plus salutaires. Il s'applique surtout à réfréner en eux ce désir violent d'augmenter leur puissance, et de dominer sur les peuples de la Grèce, qui avait été la source de tous leurs malheurs. Il rappelle dans leur mémoire ces beaux temps, si glorieux pour Athènes, où leurs ancêtres, par un noble et généreux désintéressement, sacrifièrent tout pour maintenir la liberté commune et pour sauver la Grèce; et il les compare avec ces temps funestes où l'ambition de Sparte, et ensuite celle d'Athènes, avaient plongé successivement ces deux villes dans les maux les plus extrêmes : il leur représente que la solide grandeur d'un état ne consiste point à augmenter son domaine, ni à étendre au loin ses conquêtes, ce qui ne se peut guère faire sans violence et sans injustice, mais à gouverner sagement ses sujets et à les rendre heureux, à protéger ses alliés, à se faire aimer et respecter des voisins, et à se faire craindre des ennemis. « Un état, leur dit-il, ne peut « manquer de devenir l'arbitre de tous les « états voisins quand il sait réunir en soi « deux grandes qualités, la justice et la puissance, qui se prêtent un mutuel secours et « ne doivent point être séparées; car la puissance qui ne se conduit point par des motifs de justice et de raison, se porte aux « dernières violences pour accabler et écraser « tout ce qui lui résiste; comme aussi la justice, si elle est désarmée et impuissante, se « trouve exposée à l'injure, et hors d'état de « défendre elle-même et de protéger les autres. » La conclusion que tire Isocrate de tout ce raisonnement, c'est qu'Athènes, si elle veut être heureuse et tranquille, doit renfermer son domaine dans de justes bornes, ne point affecter d'avoir l'empire de la mer pour dominer sur toutes les autres; conclure une paix qui laisse chaque ville, chaque peuple, dans la jouissance d'une pleine liberté, et se déclarer l'ennemie irréconciliable de quiconque osera troubler cette paix et renverser cet ordre.

La paix fut conclue en effet à ces conditions; et il fut arrêté que Rhodes, Bysance, Chio et Chos jouiraient d'une entière liberté. Ainsi se termina la guerre des alliés, après avoir duré trois ans [1].

§ III. — Démosthène rassure les Athéniens alarmés par les préparatifs de guerre que faisait Artaxerxe. Il harangue en faveur des Mégalopolitains, puis des Rhodiens. Mort de Mausole. Douleur extraordinaire d'Artémise, sa femme.

Cette paix ne rassura pas les Athéniens par rapport au roi de Perse. Les grands préparatifs qu'il faisaient leur donnait de l'ombrage, et leur faisaient craindre que le but de ce formidable appareil ne fût d'attaquer la Grèce, et que l'Égypte ne fût un prétexte apparent dont le roi couvrait son véritable dessein.

Sur ce bruit, Athènes prit l'alarme [2], et les orateurs augmentèrent par leurs discours la frayeur du peuple, et l'exhortèrent à prendre les armes sans délai, à prévenir le roi de Perse, en lui déclarant les premiers la guerre, et à faire une ligue avec tous les peuples de la Grèce contre l'ennemi commun [3]. Démosthène parut alors pour la première fois en public, et monta sur la tribune aux harangues pour dire son avis. Il était âgé de vingt-huit ans. Je me réserve à en parler bientôt avec quelque étendue. Dans l'occasion dont il s'agit, plus sage que ces fougueux orateurs, et songeant dès lors sans doute à ménager à sa république le secours des Perses contre Phi-

[1] De Pace, seu Socialis.

[1] An. M. 3648; av. J. C. 356.
[2] An. M. 3649; av. J. C. 355.
[3] Demosth. in Orat. de Classibus.

lippe, il n'osa pas, à la vérité, s'opposer de droit fil à l'avis qu'on avait proposé, de peur de se rendre suspect; mais, posant d'abord pour principe qu'il fallait regarder le roi de Perse comme l'ennemi perpétuel de la Grèce, il représenta qu'il était de la prudence, dans une affaire aussi importante que celle-ci, de ne rien précipiter; qu'il ne fallait pas, par une résolution prise à la hâte sur des bruits vagues et incertains, et par une déclaration de guerre prématurée, fournir à un prince si puissant un juste sujet de tourner ses armes contre la Grèce; que ce qui était nécessaire pour le présent, c'était de songer à équiper une flotte de trois cents voiles (et il marque en détail[1] comment on doit s'y prendre), et de tenir des troupes toutes prêtes, pour être en état de faire une bonne et vigoureuse résistance en cas qu'ils fussent attaqués; qu'alors tous les peuples de la Grèce, sans autre invitation, seraient assez avertis, par le danger commun, de se joindre à eux, et que le seul bruit de cet armement serait capable de faire perdre au roi de Perse l'envie d'attaquer la Grèce, supposé qu'il en eût formé le dessein.

Au reste, il n'est pas d'avis que, pour subvenir aux frais de cette guerre, on commence actuellement à imposer une taxe sur les biens des particuliers, laquelle ne monterait pas à une grande somme, et ne serait pas suffisante pour les dépenses nécessaires. « Il faut, dit-il, « s'en reposer sur le zele et sur la générosité « de nos citoyens. On peut dire que notre ville « est presque aussi riche, elle seule, que toutes « les autres villes de la Grèce ensemble. (Il « avait marqué auparavant que l'estimation « des terres de l'Attique montait à six mille « talents, c'est-à-dire à dix-huit millions[2].) « Quand on verra le péril réel et prochain, il « n'y aura personne qui ne contribue de bon « cœur aux frais de la guerre, et qui soit assez « insensé pour aimer mieux hasarder de perdre, avec la liberté, tout son bien, que d'en « sacrifier une partie pour conserver sa patrie « et pour se conserver soi-même.

« Et il ne faut point craindre, comme quelques-uns vous l'insinuent, que les grandes « richesses du roi de Perse le mettent en état « de lever contre vous un grand nombre de « troupes auxiliaires, qui rendraient son armée « formidable. Nos Grecs, quand il s'agit de « marcher contre l'Égypte, ou contre Oronte « et les autres barbares, servent volontiers sous « les Perses, dans l'espérance de s'enrichir; « mais aucun, j'ose l'assurer, aucun ne se résoudra jamais à porter les armes contre la « Grèce. »

Cette barangue eut tout son effet. La manière adroite et délicate dont l'orateur s'y prit, en conseillant de différer l'imposition de la taxe, et laissant entrevoir qu'elle ne tomberait que sur les seuls riches dont il loue le zèle, était fort propre à faire échouer cette affaire, qui n'avait de fondement que dans l'imagination échauffée de quelques orateurs, intéressés peut-être à la guerre qu'ils conseillaient.

Deux années après[1], une entreprise des Lacédémoniens contre Mégalopolis, ville de l'Arcadie, donna encore lieu à Démosthène de signaler son zèle et de faire paraître son éloquence. Cette ville, établie nouvellement par les Arcadiens, qui y avaient fait entrer une nombreuse colonie tirée de différentes villes, et qui leur pouvait servir de place forte et de rempart contre Sparte, causait beaucoup d'inquiétude aux Lacédémoniens, et leur donnait de vives alarmes; ils résolurent donc de l'attaquer, et de s'en rendre maîtres. Les Mégalopolitains, qui apparemment avaient renoncé à l'alliance de Thèbes, eurent recours à Athènes, et implorèrent sa protection; les autres peuples intéressés y envoyèrent aussi leurs députés, et l'affaire fut débattue devant le peuple.

Démosthène[2] pose d'abord pour fondement de tout son discours, qu'il est de la dernière importance d'empêcher que ni Sparte ni Thèbes ne deviennent trop puissantes, et ne se mettent en état de faire la loi à toute la Grèce. Pour cela il est nécessaire de balancer leurs forces, et de conserver toujours entre elles un juste équilibre. Or, il est évident que, si l'on abandonne Mégalopolis aux Lacédémoniens, ils se rendront bientôt maîtres de Messene, deux

[1] J'ai rapporté ailleurs ce détail, qui est assez curieux, et fort propre à expliquer comment les Athéniens équipaient et faisaient subsister leurs flottes.

[2] Six mille talents, ou 34 500 000 fr. E. B.

[1] An. M. 3651; av. J. C. 353. — Diod. lib. 15, pag. 401.

[2] Demosth. Orat. pro Megalop.

villes voisines et puissantes, qui tiennent Sparte en échec, et lui servent comme de bride. L'alliance que nous ferons avec les Arcadiens, en nous déclarant pour Mégalopolis, est donc le plus sûr moyen de conserver l'équilibre si nécessaire entre Sparte et Thèbes, parce que, quelque chose qu'il arrive, ni l'une ni l'autre ne pourra nous nuire tant que nous aurons pour alliés les Arcadiens, dont la puissance, jointe à la nôtre, l'emportera toujours sur celle de chacun des deux autres peuples.

Une raison puissante combattait l'avis de Démosthène ; c'était l'alliance qu'on avait actuellement avec les Lacédémoniens; car enfin, disaient les orateurs opposés à Démosthène, quelle idée aura-t-on d'Athènes, si elle change ainsi selon les temps? Et la justice permet-elle de compter pour rien la religion des traités? « Il « faut, répliquait Démosthène, dont je crois « devoir ici rapporter les paroles mêmes, il « faut avoir toujours en vue la justice[1], et la « prendre pour règle de sa conduite; mais il « faut aussi en même temps que la justice se « trouve jointe avec le bien et l'intérêt de l'é« tat. » Notre maxime a toujours été d'aller au secours de ceux qui étaient opprimés. (Il cite pour exemples les Lacédémoniens eux-mêmes, les Thébains, les Eubéens.) Nous n'avons jamais varié dans ce principe : ainsi ce n'est pas sur nous que doit tomber le reproche de changement, mais sur ceux qui, par leurs injustices et leurs usurpations, nous obligent de nous déclarer contre eux.

J'admire le langage des politiques. A les entendre parler, c'est toujours la raison, c'est l'équité toute pure qui les conduit : à les voir agir, il est clair que l'intérêt seul ou l'ambition est leur règle et leur guide. Ce langage est un effet et un reste du respect que la nature a gravé dans le cœur de tous les hommes pour la justice. Il en est peu qui osent démentir ce sentiment par leurs discours, et qui le contredisent ouvertement; mais il en est peu aussi qui le suivent avec fidélité et constance dans leurs actions. Jamais on ne vit en Grèce tant de traités d'alliance que dans le temps dont nous parlons, et jamais ils n'y furent moins respectés. Ce mépris de la religion des serments dans les états est une preuve de leur dépérissement, et souvent une marque et une cause de leur ruine prochaine.

Les Athéniens[1], touchés par l'éloquent discours de Démosthène, envoyèrent au secours des Mégalopolitains trois mille hommes de pied, et trois cents chevaux, sous la conduite de Pammène[2]. Mégalopolis fut rétablie dans son premier état, et les habitants qui s'en étaient retirés pour retourner dans leur patrie furent obligés d'y revenir.

La paix qui avait terminé la guerre des alliés ne leur procura pas à tous le repos qu'ils avaient lieu d'en attendre. Les Rhodiens, et ceux de Cos, qui avaient été déclarés libres par ce traité, ne firent que changer de maître. Mausole, roi de Carie, qui leur avait aidé à secouer le joug d'Athènes, leur imposa le sien. S'étant déclaré ouvertement pour les riches et les puissants, il asservit le peuple, et le fit beaucoup souffrir. Il mourut la seconde année depuis le traité de paix[3], après avoir régné vingt-quatre ans. Artémise, sa femme, lui succéda; et, comme elle était soutenue par tout le crédit du roi de Perse, elle maintint sa domination dans les îles nouvellement soumises.

En parlant ici d'Artémise, je dois avertir qu'il ne la faut pas confondre avec une autre Artémise qui vivait plus de cent trente ans auparavant sous Xerxès, et qui se distingua si fort par son courage et sa prudence dans le combat naval de Salamine. C'est une erreur où sont tombés par inadvertance plusieurs écrivains célèbres.

Celle-ci s'est immortalisée par les honneurs qu'elle rendit à la mémoire de Mausole[4], son mari. Elle lui fit bâtir, dans Halicarnasse, un superbe tombeau, que l'on appela *Mausolée*, dont la beauté l'a fait passer pour une des sept merveilles du monde, et a fait donner le nom de *Mausolée* à tout ce qui se fait dans ce genre de grand et de magnifique.

Elle chercha aussi à éterniser le nom de

[1] Δεῖ σκοπεῖν μὲν ἀεὶ καὶ πράττειν τὰ δίκαια · συμπαρατηρεῖν δὲ, ὅπως ἅμα καὶ συμφέροντα ἔσται ταῦτα.

[1] Diod. pag. 402.

[2] Ce Pammène est différent de celui de Thèbes dont il a été parlé ci-devant.

[3] An. M. 3650; av. J. C. 354.—Diod. lib. 16, pag. 435.

[4] Plin. lib 36, cap. 5

Mausole [1] par d'autres monuments qu'elle croyait plus durables que le marbre et le bronze, mais qui souvent ne résistent pas davantage à l'injure du temps : je parle des ouvrages d'esprit. Elle fit faire d'excellents panégyriques à l'honneur de son mari, et elle proposa un prix de grande valeur à celui qui s'en acquitterait le mieux. Le célèbre Isocrate, et Théopompe son disciple, parurent sur les rangs avec beaucoup d'autres.

Théopompe l'emporta sur tous [2], et il eut la faiblesse et la vanité de se vanter publiquement d'avoir remporté le prix sur son maître, préférant, comme il n'est que trop ordinaire, la gloire du bel-esprit à celle du bon cœur. Il avait représenté, dans son histoire [3], Mausole comme un prince d'une avarice sordide, et à qui tout moyen était bon pour amasser de l'argent. Il le peignit sans doute par des couleurs bien différentes dans son panégyrique, qui, sans cela, n'aurait pu plaire à la princesse.

Cette illustre veuve prépara à Mausole un autre tombeau [4] que celui dont j'ai parlé. Ayant recueilli ses cendres, et fait broyer ses os, elle mettait tous les jours de cette poudre dans sa boisson, jusqu'à ce qu'elle eût tout bu, voulant par là faire de son propre corps le sépulcre de son époux. Elle ne lui survécut que deux ans, et sa douleur ne finit qu'avec sa vie.

Au lieu des pleurs où la plupart des écrivains plongent Artémise durant sa viduité, il y en a qui lui font faire des conquêtes très-considérables. Il paraît, par une harangue de Démosthène [5], qu'on ne la regardait point à Athènes comme une veuve désolée, qui négligeât les affaires de son royaume. Mais nous avons sur ce point quelque chose de plus décisif. Vitruve nous dit [6] qu'après la mort de Mausole les Rhodiens, indignés qu'une femme dominât dans la Carie, entreprirent de la détrôner. Ils partirent donc de Rhodes avec leur flotte, et entrèrent dans le grand port d'Halicarnasse. La reine, avertie de leur dessein, avait ordonné aux habitants de se tenir sur les murailles, et, quand les ennemis seraient arrivés, de leur témoigner, par leurs cris et leurs battements de mains, qu'ils étaient prêts à leur livrer la ville. Les Rhodiens descendirent tous de leurs vaisseaux, se rendirent avec hâte dans la place, et laissèrent leur flotte vide. Pendant ce temps-là, Artémise fit sortir ses galères du petit port par une saignée, une ouverture qu'elle avait fait préparer exprès, entra dans le grand port, se saisit de la flotte ennemie qui était sans défense, et, y ayant fait monter ses soldats et sa chiourme, elle se remit en mer. Les Rhodiens, ne trouvant point d'issue pour se sauver, furent tous égorgés. La reine cependant s'avança vers Rhodes. Quand les habitants aperçurent de loin leurs vaisseaux ornés de couronnes de laurier, ils jetèrent de grands cris, et reçurent avec des marques de joie extraordinaires la flotte victorieuse et triomphante. Elle l'était en effet, mais dans un autre sens qu'ils ne le pensaient. Artémise, n'ayant point trouvé de résistance, se rendit maîtresse de la ville, et fit mourir les principaux citoyens. Elle y fit dresser un trophée de sa victoire, avec deux statues de bronze, dont l'une représentait la ville de Rhodes, et l'autre représentait Artémise qui marquait cette ville d'un fer chaud. Vitruve ajoute que les Rhodiens n'osèrent jamais ôter de sa place ce trophée, parce que c'était une chose que la religion défendait, mais qu'ils l'environnèrent d'un édifice qui en dérobait la vue.

Tout cela, comme l'observe Bayle dans son Dictionnaire [1], ne sent point une veuve désolée et inconsolable, qui ne fait que gémir et soupirer; ce qui lui fait soupçonner que tout ce qu'on dit de merveilleux de la tristesse d'Artémise pourrait bien avoir été d'abord avancé sans fondement et hasardé par quelque écrivain, et ensuite copié par tous les autres.

J'aimerais assez, pour l'honneur d'Artémise, qu'on dît, et rien n'empêche de le croire, que, par une force et une grandeur d'âme dont son sexe fournit plusieurs exemples, elle sut joindre la douleur amère d'une veuve avec le courage agissant d'une reine, et que les

[1] Aul. Gell. lib. 10, cap. 18. — Plut. in Isocr. pag. 838.
[2] Euseb. Præpar. evangel. lib. 10, cap. 3.
[3] Suidas.
[4] Cic. Tuscul. Quæst. lib. 3, n. 75. — Val. Max. lib. 4, cap. 6.
[5] Demosth. de Libert. Rhod. pag. 145.
[6] Vitruv. de Architect. lib. 2, cap. 8.

[1] Ce dictionnaire renferme beaucoup de traits d'érudition, mais beaucoup de principes fort dangereux...

affaires lui tinrent lieu de consolation : *Negotia pro solatiis accipiens*[1].

Les Rhodiens[2], traités par Artémise de la manière dont je l'ai dit, et ne pouvant plus souffrir cette dure et honteuse servitude, eurent recours aux Athéniens, et implorèrent leur protection. Ils s'en étaient rendus absolument indignes par leur révolte : cependant Démosthène ne laissa pas de parler au peuple en leur faveur. Il met d'abord leur faute dans tout son jour; il exagère leur injustice et leur perfidie; il semble entrer dans les justes sentiments de colère et d'indignation du peuple, et l'on dirait qu'il va se déclarer fortement contre les Rhodiens. Mais tout cela n'était qu'un artifice de l'orateur, qui cherchait à s'insinuer dans l'esprit de ses auditeurs, et à y exciter des sentiments tout contraires de bonté et de compassion pour un peuple qui reconnaissait sa faute, qui avouait son indignité, et qui néanmoins venait avec confiance implorer sa protection. Il étale les grandes maximes qui dans tous les temps ont fait la gloire d'Athènes, d'oublier les injures, de pardonner à des rebelles, et de prendre la défense des malheureux. Aux motifs de gloire il ajoute ceux de l'intérêt, en montrant combien il leur importe de se déclarer pour une ville qui favorise la démocratie, et de ne pas abandonner aux ennemis une île aussi puissante que celle de Rhodes. C'est ce qui fait le sujet du discours de Démosthène, intitulé : *Pour la Liberté des Rhodiens.*

La mort d'Artémise[3], qui arriva cette année-là même, rétablit apparemment les Rhodiens en liberté. Elle eut pour successeur son frère Idriée, qui épousa sa propre sœur Ada, comme Mausole avait épousé Artémise. C'était la coutume dans la Carie que les rois épousassent ainsi leurs sœurs, et que les veuves succédassent à leurs maris, préférablement aux frères et même aux enfants du défunt.

§ IV. — Expédition heureuse d'Ochus contre la Phénicie, contre Cypre, et ensuite contre l'Égypte.

Ochus songeait sérieusement à réduire au devoir l'Égypte[1], qui depuis longtemps prétendait se maintenir dans l'indépendance. Lorsqu'il faisait de grands préparatifs pour cette importante expédition, il apprit le soulèvement de la Phénicie. Les peuples[2], opprimés par ceux que le roi de Perse envoyait pour les gouverner, résolurent de secouer un joug si dur, et firent une ligue avec Nectanébus, roi d'Égypte, contre lequel la Perse faisait marcher ses armées. Comme il n'y avait point d'autre passage pour cette invasion que la Phénicie, cette révolte vint bien à propos pour Nectanébus. Aussi, pour soutenir les rebelles, il envoya Mentor, Rhodien, à leur secours, avec quatre mille hommes de troupes grecques. Il voulait par là se faire une barrière de la Phénicie, et y arrêter les Perses. Les Phéniciens, avec ce renfort, se mirent en campagne, battirent les gouverneurs de Syrie et de Cilicie, qu'on avait envoyés contre eux, et chassèrent tout à fait les Perses de la Phénicie.

Les Cypriotes, qui n'étaient pas mieux traités qu'eux, voyant l'heureux succès qu'avait eu cette révolte, suivirent leur exemple[3], et entrèrent dans leur ligue avec l'Égypte. Ochus envoya ordre à Idriée, roi de Carie, de leur faire la guerre. Celui-ci équipa aussitôt une flotte, et l'envoya avec huit mille Grecs commandés par Phocion l'Athénien, et par Évagore qu'on croit avoir été le fils de Nicoclès. Il y a de l'apparence qu'il avait été chassé par Protagore, son oncle, et qu'il avait embrassé avec plaisir cette occasion de remonter sur le trône. La connaissance qu'il avait du pays, et les partisans qu'il y avait encore, l'auront fait choisir fort sagement par le roi de Perse pour y commander dans cette expédition. On fit une descente dans l'île : leur armée s'y grossit du double par les renforts qui leur vinrent de Syrie et de Cilicie. L'espérance de s'enrichir des dépouilles de cette île, qui était fort opulente, y attira beaucoup de troupes, et on forma le siége de Salamine par mer et par terre. L'île de Cypre avait en ce temps-là neuf villes assez considérables pour avoir chacune un petit roi; mais tous ces rois étaient pourtant su-

[1] Tacit.
[2] An. M. 3653; av. J. C. 351. — Demosth. de Rhod. Lib.
[3] Strab. lib. 14, pag. 656

[1] An. M. 3653; av. J. C. 351.
[2] Diod. lib 16, pag. 439.
[3] Diod ibid. pag 440 441.

jets de la Perse. Dans cette occasion ils s'étaient tous unis pour secouer ce joug et se rendre indépendants.

Ochus, ayant remarqué que les guerres d'Égypte étaient toujours malheureuses par la mauvaise conduite des généraux qu'on y envoyait, résolut d'y aller lui-même en personne; mais auparavant il fit encore signifier aux peuples de la Grèce de mettre fin à leurs divisions, et de cesser de se faire la guerre les uns aux autres.

On est étonné, et avec raison, de voir la cour de Perse insister si fortement, et à tant de reprises, sur l'ordre qu'elle donne aux peuples de la Grèce de vivre en repos, et de s'en tenir religieusement aux articles de la paix d'Antalcide, dont le principal but était d'établir entre eux une ferme union. Elle avait employé autrefois une politique toute contraire. Depuis le malheureux succès de son entreprise contre la Grèce, sous Xerxès, jugeant l'or et l'argent plus propres à la dompter que le fer, elle ne l'attaqua plus à forces ouvertes, mais par la voie des intrigues sourdes et cachées. Elle y faisait couler furtivement des sommes considérables, pour gagner ceux qui avaient le plus de crédit dans les grandes villes; elle avait une attention continuelle à les armer les unes contre les autres pour leur ôter le temps et le moyen de la venir attaquer elle-même. Son grand soin surtout était de se déclarer tantôt pour l'une, tantôt pour l'autre, pour maintenir entre elles une sorte d'équilibre qui mît chacune de ces républiques hors d'état de trop s'agrandir, et de se rendre par là formidable même à la Perse.

Elle garde ici une conduite tout opposée, en interdisant toute guerre aux peuples de la Grèce, et leur commandant à tous de garder la paix, sous peine, aux contrevenants, de s'attirer son indignation et ses armes. La Perse sans doute ne prit point une telle résolution au hasard, et elle avait ses raisons pour en user ainsi à l'égard des Grecs.

Son dessein pouvait être d'amollir peu à peu leurs esprits en désarmant leurs mains; d'émousser cette pointe de courage qui les piquait sans cesse par une noble émulation; d'éteindre en eux tout désir de gloire et de conquête; d'amortir par une longue inaction et par un loisir forcé cette activité qui leur était naturelle; enfin de les réduire au nombre de ces peuples qu'une vie douce et tranquille énerve, et à qui elle fait perdre cette ardeur martiale que les combats et les périls même ont coutume d'allumer.

Le roi de Perse qui régnait alors avait un intérêt personnel, comme l'avait eu son prédécesseur, d'imposer cette loi aux peuples de la Grèce. L'Égypte depuis longtemps avait secoué le joug, et donnait de justes inquiétudes à l'empire. Ochus avait résolu d'aller en personne soumettre les rebelles. Il avait extrêmement à cœur cette expédition, et il ne négligeait rien de ce qui la pouvait faire réussir. La fameuse retraite des Dix-Mille, sans parler de beaucoup d'autres actions de ce genre, avait laissé dans la Perse une grande idée du courage des Grecs. Ce prince comptait infiniment plus sur un petit corps de troupes grecques qu'il aurait à sa solde, que sur l'armée entière de ses Perses, quelque nombreuse qu'elle fût; et il sentait bien que les divisions intestines de la Grèce mettraient les villes hors d'état de lui fournir le nombre de soldats dont il avait besoin.

Enfin, en bonne politique, il ne devait point s'engager dans l'Égypte, qu'il n'eût pacifié tout ce qu'il laissait derrière lui, l'Ionie, surtout, et les autres provinces voisines. Or, le moyen le plus sûr de les contenir dans le devoir était de leur ôter toute espérance de pouvoir attendre du secours des Grecs, qui était leur ressource ordinaire dans les temps de révolte, sans quoi ils étaient peu en état de former de grandes entreprises [1].

Quand Ochus eut pris toutes ses mesures et fait tous ses préparatifs, il se rendit sur les frontières de la Phénicie, où il trouva une armée de trois cent mille hommes d'infanterie, et de trente mille de cavalerie, à la tête de laquelle il se mit. Mentor était à Sidon, avec les troupes grecques. La tête lui tourna à l'approche d'une si grande armée. Il envoya traiter secrètement avec Ochus, et lui offrir, non-seulement de lui livrer Sidon, mais de le servir encore en Égypte, dont il connaissait fort bien le pays, et où il pouvait lui être très-utile. Ochus

[1] Diod. lib. 16, pag. 441-443.

lui fit le parti qu'il voulut, et là-dessus il engagea Tenne, roi de Sidon, dans la même trahison, et, de concert, ils livrèrent la place à Ochus.

Les Sidoniens avaient mis le feu à leurs vaisseaux dès qu'ils avaient vu approcher les troupes du roi, afin de mettre tout le monde dans la nécessité de se bien défendre, en leur ôtant toute autre espérance de salut. Quand ils virent qu'ils étaient trahis, que l'ennemi était maître de la ville, et qu'il n'y avait plus moyen de se sauver ni par mer ni par terre, réduits au désespoir, ils se renfermèrent dans leurs maisons, et y mirent le feu. Quarante mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, périrent de cette manière. Le sort de Tenne, leur roi, ne fut pas meilleur. Ochus, se voyant maître de Sidon, et n'ayant plus besoin de lui, le fit mourir; digne récompense de sa trahison, et preuve éclatante qu'Ochus ne lui cédait point en perfidie. Il y avait dans Sidon, quand ce malheur arriva, des richesses immenses. Le feu ayant fait fondre l'or et l'argent, Ochus en vendit les cendres, dont il tira une somme fort considérable.

La terrible destruction de cette ville jeta une si grande épouvante dans tout le reste de la Phénicie, qu'elle se soumit, et obtint du roi, des conditions assez raisonnables. Ochus ne se rendit pas fort difficile à leurs demandes, parce qu'il ne voulait pas perdre là le temps dont il avait besoin pour exécuter ses projets contre l'Égypte.

Avant de se mettre en marche pour y entrer, il lui vint encore un corps de dix mille Grecs. Dès le commencement de cette expédition, il avait fait demander des troupes en Grèce. Les Athéniens et les Lacédémoniens s'étaient excusés d'en fournir alors, sur l'impossibilité où ils étaient de le faire, quelque envie qu'ils eussent, disaient-ils, d'entretenir une bonne correspondance avec le roi. Les Thébains lui envoyèrent mille hommes sous le commandement de Lacharès; ceux d'Argos, trois mille, sous celui de Nicostrate: le reste venait des villes d'Asie. Ces troupes le joignirent toutes précisément après la prise de Sidon.

Il faut que les Juifs[1] aient eu part à cette guerre des Phéniciens contre la Perse; car Sidon ne fut pas plutôt prise, qu'Ochus entra en Judée, et y assiégea et emporta la ville de Jéricho. Outre cela, il paraît qu'il emmena quantité de Juifs captifs en Égypte, et qu'il en envoya beaucoup d'autres en Hyrcanie, où il les établit le long de la mer Caspienne.

[1] Solin. cap. 35. — Euseb. in Chron. etc.

Ochus termina aussi alors la guerre de Cypre[1]. Celle d'Égypte était si bien devenue son seul objet, qu'afin que rien ne l'en détournât, il voulut bien s'accorder avec les neuf rois de Cypre, qui se soumirent à lui sous de certaines conditions, et furent tous conservés dans leurs petits états. Évagore demandait d'être rétabli dans le royaume de Salamine. On le convainquit d'y avoir commis des injustices criantes, et l'on fit voir qu'on ne l'avait pas détrôné injustement. Ainsi l'on confirma à Protagore la royauté de Salamine, et le roi donna à Évagore un gouvernement d'un autre côté. Il ne s'y conduisit pas mieux, et s'en fit encore chasser. Il retourna à Salamine: on l'y arrêta, et on l'y fit mourir. Quelle différence entre Nicoclès et son fils Évagore!

Après la réduction de l'île de Cypre et celle de la Phénicie[2], Ochus s'avança enfin du côté de l'Égypte.

Quand il fut arrivé, il alla camper devant Péluse. De ce camp il fit trois détachements. Il donna à chacun un Grec et un Persan d'égale autorité pour le commander. Le premier eut Lacharès, Thébain, et Rosace, gouverneur de Lydie et d'Ionie: le second fut donné à Nicostrate, d'Argos, et à Aristazane, l'un des premiers officiers de la couronne; le troisième eut pour commandants Mentor le Rhodien, et Bagoas, un des eunuques d'Ochus. Chaque détachement eut ses ordres particuliers. Le roi demeura avec le gros de l'armée dans le camp qu'il avait choisi d'abord, pour attendre les événements, et être à portée de secourir les autres corps de troupes en cas de malheur, ou de profiter des avantages qu'ils pourraient avoir.

Nectanébus s'attendait depuis longtemps à cette invasion, dont les préparatifs avaient fait assez de bruit. Il avait cent mille hommes sur pied, dont vingt mille étaient Grecs, vingt

[1] Diod. lib 16, pag. 443, 444.
[2] Diod. ibid. pag. 444-450.

mille autres Lybiens, et le reste étaient des troupes égyptiennes. Il en mit une partie dans les places frontières, et avec le reste il se posta dans les passages pour disputer à l'ennemi l'entrée de l'Égypte.

Le premier détachement d'Ochus s'alla poster devant Péluse, où il y avait cinq mille Grecs en garnison : Lacharès en forma le siége. Celui de Nicostrate, s'étant mis sur une escadre de quatre-vingts vaisseaux de la flotte de Perse, entra cependant dans une des bouches du Nil, et alla jusque dans le cœur de l'Égypte, où il débarqua, et se fortifia bien dans un camp dont la situation était fort avantageuse. Toutes les troupes d'Égypte qui se trouvèrent dans ces quartiers-là s'assemblèrent aussitôt sous Clinius, Grec de l'île de Cos, et se mirent en devoir de chasser l'ennemi. Il y eut une action des plus chaudes, où Clinius fut tué avec cinq mille de ses gens, et le reste fut entièrement rompu et dissipé.

Cette action fut décisive pour le succès de cette guerre. Nectanébus, craignant qu'après cette victoire Nicostrate ne remontât le Nil, et ne prît Memphis, la capitale du royaume, accourut en diligence pour la défendre, et abandonna les passages, qu'il était de la dernière importance de bien garder pour fermer l'entrée à l'ennemi. Quand les Grecs qui défendaient Péluse apprirent cette retraite précipitée, ils crurent tout perdu, et traitèrent avec Lacharès, à condition qu'on les renverrait en Grèce, avec tout ce qui leur appartenait, sans leur faire souffrir aucun mauvais traitement.

Mentor, qui commandait le troisième détachement, trouvant les passages débouchés et sans garde, entra dans le pays, et s'en rendit le maître sans aucune opposition : car, après avoir fait courir le bruit dans tout son camp qu'Ochus ordonnait de bien traiter tout ceux qui se soumettraient, et d'exterminer ceux qui feraient de la résistance, comme on avait détruit les Sidoniens, il laissa échapper tous ses prisonniers, afin qu'ils en portassent la nouvelle dans tout le pays d'alentour. Ces pauvres gens répandirent dans leurs villes et dans leurs villages ce qu'ils avaient ouï dire dans le camp ennemi ; la brutalité d'Ochus le fit croire ; et la terreur fut si grande, que, dans les garnisons de toutes les villes, c'était à qui viendrait le plus tôt se soumettre, les Grecs aussi bien que les Egyptiens.

Nectanébus [1], désespérant de se pouvoir défendre, ramassa ses meilleurs effets, et se sauva avec ses trésors en Éthiopie, d'où il ne revint jamais. C'est le dernier roi de race égyptienne qu'ait eu l'Égypte [2]. Elle a toujours été depuis sous une domination étrangère, selon qu'Ézéchiel l'avait prédit.

Ochus, ayant ainsi conquis entièrement l'Égypte, fit démanteler les villes, pilla les temples, et retourna en triomphe à Babylone, chargé des dépouilles de l'Égypte, et surtout de l'or et de l'argent, dont il emportait des sommes immenses. Il en laissa le gourvernement à Phérendate, Perse de la première qualité.

C'est ici que Manéthon finit ses Commentaires [3], ou son Histoire d'Égypte. Il était prêtre d'Héliopolis en Égypte, et avait écrit en grec l'histoire des différentes dynasties, depuis le commencement de cet état jusqu'au temps où nous sommes. Son histoire est souvent citée par Josèphe, Eusèbe, Plutarque, Porphyre, et par d'autres encore. Cet historien vivait sous Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte ; car c'est à lui qu'était dédié son ouvrage. Syncellus [4] nous en a conservé l'abrégé.

Ce qui fit perdre la couronne à Nectanébus, fut la trop bonne opinion qu'il avait de lui-même. Il avait été porté sur le trône par Agésilas. Il y avait été soutenu ensuite par la valeur et la prudence de Diophante, Athénien, et de Lamius, Lacédémonien, qui, tandis qu'ils avaient eu le commandement de ses armées et la direction de la guerre, avaient rendu ses armes victorieuses contre les Perses dans toutes les entreprises qui s'étaient formées contre lui. Il est fâcheux qu'on en ignore le détail, et que Diodore ne nous en apprenne rien. Ce prince, enflé de tant de succès, s'était imaginé

[1] An M. 3654 ; av. J. C. 350.

[2] Ezech. 29, 14 et 15.

[3] Syncell. pag. 256. — Vosc. de Hist. græc. lib. 1, cap. 14.

[4] On appelle ainsi *George*, moine de Constantinople, qui fut *syncelle* ou vicaire du patriarche Tarase vers la fin du neuvième siècle.

dans la suite qu'il était devenu capable de conduire seul ses propres affaires, et avait renvoyé ceux à qui tous ces succès étaient dus. Il eut tout le temps de s'en repentir, et de reconnaître que la qualité de roi n'en donne pas le mérite.

Ochus récompensa fort généreusement les services que lui avait rendus Mentor le Rhodien dans la réduction de la Phénicie [1] et la conquête de l'Égypte. Il avait déjà renvoyé les autres Grecs comblés de présents, avant que de partir de l'Égypte. Pour Mentor, comme c'était à lui principalement qu'était dû le succès de toute l'expédition, non-seulement il lui fit présent de cent talents en argent [2], outre plusieurs bijoux de grand prix; il le fit encore gouverneur de toute la côte d'Asie, le chargea de la guerre contre quelques provinces qui s'étaient révoltées au commencement de son règne, et le déclara généralissime de toutes les troupes de ce côté-là.

Mentor se servit de sa faveur pour remettre bien dans l'esprit du roi son frère Memnon, et Artabaze qui avait épousé leur sœur. L'un et l'autre avaient porté les armes contre Ochus. On a déjà vu la révolte d'Artabaze, et les victoires qu'il avait remportées sur les troupes du roi. A la fin pourtant il avait été accablé, et obligé de se réfugier auprès de Philippe, roi de Macédoine; et Memnon, qui avait eu part à ces guerres, avait aussi part à son exil. Depuis cette réconciliation, ils rendirent à Ochus et à ses successeurs des services signalés, surtout Memnon, qui était un des hommes de ce temps-là qui avaient le plus de valeur, et qui entendaient le mieux l'art de la guerre. Mentor ne se démentit pas non plus, et répondit parfaitement à la confiance que le roi avait en lui; car à peine fut-il fixé dans son gouvernement, qu'il rétablit partout l'autorité du roi, et ramena à la soumission tout ce qui s'était révolté dans son voisinage. Il réduisit les uns par son habileté et par ses stratagèmes, et les autres par la force. En un mot, il sut si bien se servir de tous ses avantages, qu'enfin il les remit tous sous le joug, et rétablit les affaires du roi dans toutes ces provinces.

[1] An. M. 3655; av. J. C. 349.
[2] Cent mille écus. = Cent talents d'Égypte font 385 200 fr. E B.

La première année de la 108ᵉ olympiade mourut Platon [1], le fameux philosophe d'Athènes. Je diffère à en parler ailleurs, pour ne point trop interrompre le fil de l'histoire.

§ V. — Mort d'Ochus. Arsès lui succède et à celui-ci Darius Codoman.

Ochus [2], après la conquête de l'Egypte et la réduction des provinces révoltées de son empire, s'abandonna aux plaisirs et à la mollesse; et il y passa le reste de sa vie, laissant entièrement le soin des affaires à ses ministres. Les deux principaux étaient l'eunuque Bagoas, favori du prince, et Mentor le Rhodien, qui partagèrent le pouvoir entre eux, de manière que le premier eut toutes les provinces de la haute Asie, et le dernier toutes celles de la basse.

Après un règne de vingt-trois ans, Ochus mourut du poison que lui donna Bagoas son favori [3]. Cet eunuque, étant né en Egypte, avait toujours conservé de l'amour pour sa patrie et du zèle pour sa religion. Quand son maître en fit la conquête, il s'était flatté de pouvoir adoucir le sort de l'une, et de garantir l'autre d'insulte : mais il ne put retenir la brutalité de ce prince, et il se fit à l'égard de l'une et de l'autre mille choses que cet eunuque vit avec une extrême douleur, et dont le ressentiment lui resta toujours dans le cœur.

Ochus, non content d'avoir démantelé les villes, pillé les maisons et les temples, comme on l'a déjà vu, avait encore emporté toutes les archives [4], qui étaient déposées et gardées religieusement dans les temples des Égyptiens; et, pour se moquer de leur religion, il avait fait tuer le dieu Apis [5], c'est-à-dire le taureau sacré qu'ils adoraient sous ce nom. Ce qui donna lieu à cette dernière action, c'est qu'Ochus étant aussi paresseux et pesant qu'il était cruel, les Égyptiens, à cause de cette première qualité, lui avaient donné le surnom choquant de l'animal stupide auquel ils trouvaient qu'il ressemblait. Outré d'un tel affront,

[1] An. M. 3656; av. J. C. 348.
[2] Diod. lib. 16, pag. 490.
[3] An. M. 3666; av. J. C. 338.
[4] Ælian. lib. 4, cap. 8.
[5] Plut. de Isid. et Osir. pag. 363.

il dit qu'il leur ferait bien sentir qu'il n'était point un âne, mais un lion, et que cet âne qu'ils méprisaient tant mangerait leur bœuf. Il fit donc tirer leur dieu Apis de son temple, le fit sacrifier à un âne, et le fit apprêter ensuite par son cuisinier, et servir aux officiers de sa maison. Ce trait outra Bagoas. Pour les archives, il les racheta dans la suite et les renvoya dans les endroits où elles avaient coutume d'être gardées; mais l'affront que l'on avait fait à sa religion ne se pouvait réparer, et l'on croit que ce fut proprement ce qui coûta la vie à son maître.

Sa vengeance ne s'en tint pas là[1]. Il fit enterrer un autre corps au lieu de celui du roi; et, pour se venger de ce qu'il avait fait manger Apis par ses gens, il fit manger son corps mort par des chats, à qui il le donnait haché en petits morceaux; et, pour ses os, il en fit faire des manches de couteaux ou d'épées, symboles naturels de sa cruauté. Apparemment que quelque nouveau sujet avait réveillé dans le cœur de ce monstre son ancien ressentiment, sans quoi il est inconcevable qu'il eût porté si loin la barbarie à l'égard de son maître et de son bienfaiteur.

Après la mort d'Ochus, Bagoas, entre les mains de qui était alors tout le pouvoir, mit sur le trône Arsès, le plus jeune de tous les fils du feu roi, et fit mourir tout le reste, afin de jouir plus sûrement et sans rival de l'autorité qu'il avait usurpée. Il ne donnait à Arsès que le nom de roi, et se réservait tout le pouvoir du gouvernement. Mais, s'apercevant que ce jeune prince commençait à démêler sa scélératesse, et qu'il prenait des mesures pour le punir, il le prévint, le fit assassiner, et détruisit toute sa famille avec lui. Arsès avait régné environ deux ans.

Bagoas, après avoir rendu le trône vacant par le meurtre d'Arsès[2], le remplit en y mettant Darius, le troisième du nom qui ait régné en Perse. Son véritable nom était Codoman. Il sera beaucoup parlé de lui dans la suite.

Darius commença à régner la même année qu'Alexandre-le-Grand.

On voit ici clairement le funeste effet de la mauvaise politique des rois de Perse, qui, pour se décharger du poids des affaires, abandonnaient toute leur autorité à un eunuque. Bagoas pouvait avoir plus d'habileté et d'intelligence que les autres, et par là mériter quelque distinction. Il est du devoir d'un prince éclairé de distinguer le mérite; mais un prince éclairé doit toujours demeurer pleinement le maître, le juge, et l'arbitre de tout. Un prince comme Ochus, à qui les plus grands crimes avaient servi de degrés pour monter sur le trône, et qui s'y était maintenu par de pareilles voies, méritait d'avoir un ministre tel que Bagoas, qui le disputait à son maître en perfidie et en cruauté. Ochus en ressentit les premiers effets. S'il voulait ne le pas craindre, il ne fallait pas avoir l'imprudence de le rendre formidable en le rendant tout-puissant.

Comme Démosthène jouera un grand rôle dans l'histoire de Philippe et d'Alexandre, qui fera la matière des deux livres suivants, il est nécessaire d'en donner par avance quelque idée aux lecteurs, et de leur faire connaître par quels moyens il cultiva et jusqu'à quel degré de perfection il porta le talent de la parole, qui le fit plus craindre de Philippe et d'Alexandre, et le mit en état de rendre de plus grands services à sa patrie, que n'aurait pu faire toute la bravoure militaire.

§ VI. — Abrégé de la vie de Démosthène jusqu'au temps où il commence à paraître avec éclat dans la tribune aux harangues contre Philippe, roi de Macédoine.

Démosthène, né deux ans après Philippe[3], et deux cent quatre-vingts avant Cicéron[4], eut pour père, non un forgeron crasseux et enfumé, comme il semble que Juvénal le veut faire entendre[5], mais un homme assez riche, et qui faisait valoir des forges[6]. Ce n'est pas que la naissance la plus basse pût faire tort à

[1] Ælian. lib. 6, cap. 8.

[2] An. M. 3668; av. J. C. 336.

[3] La quatrième année de la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade.

[4] An. M. 3626; av. J. C. 381.

[5] Quem pater ardentis massæ fuligine lippus,
A carbone, et forcipibus, gladiosque parante
Incude, et luteo Vulcano ad rhetora misit.
(Juven. *Sat.* 10 [v. 130-133.])

[6] Plut. in Demosth. pag. 847-849.

la réputation de Démosthène. Ses ouvrages sont un titre de noblesse supérieur à tout ce que le monde a de plus brillant. Démosthène nous apprend lui-même que son père employait à ses forges trente esclaves [1], qui valaient chacun trois mines [2], c'est-à-dire cinquante écus, excepté deux, qui étaient sans doute les plus habiles, et conduisaient tout l'ouvrage; ils étaient estimés chacun cent écus. On sait que les esclaves faisaient partie du bien des anciens. Ces forges, tous frais rabattus, rapportaient chaque année trente mines, c'est-à-dire quinze cents livres. A cette première manufacture, destinée à fabriquer des épées et d'autres armes pareilles, il en joignait une autre où l'on travaillait à faire des lits et des tables de bois rare ou d'ivoire, qui lui rapportait par an douze mines [4]. Celle-ci n'occupait que vingt esclaves; et leur prix n'était, pour chacun, que deux mines, ou cent livres.

Le père de Démosthène laissa de bien, en mourant, quatorze talents [5]. Son fils n'avait alors que sept ans. Il eut le malheur de tomber entre les mains de tuteurs intéressés et avares, qui ne songeaient qu'à profiter de son bien. Ils poussèrent leur sordide avarice jusqu'à refuser aux maîtres de leur pupille le juste honoraire qui leur était dû. Il ne fut donc pas élevé avec autant de soin que le demandait un naturel aussi excellent que le sien; outre que la faiblesse de sa complexion et la délicatesse de sa santé, jointes à l'excessive tendresse d'une mère qui l'aimait uniquement, ne permettaient pas à ses maîtres de le presser beaucoup pour l'étude.

L'école d'Isocrate [6], d'où sortirent tant de grands hommes, était pour lors à Athènes la plus renommée. Mais, soit que l'avarice des tuteurs de Démosthène ne lui permît pas de profiter des leçons d'un maître qui les faisait payer fort cher [7], soit que l'éloquence douce et paisible d'Isocrate ne fût point dès lors de son goût, il étudia sous Isée, dont le caractère était la force et la véhémence. Il trouva pourtant le moyen d'avoir les préceptes de la rhétorique que le premier enseignait. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démosthène : il lut avec grand soin ses ouvrages, et reçut même de ses leçons; et il est aisé de reconnaître dans les écrits du disciple [1] le style noble et sublime du maître.

Mais il quitta bientôt l'école d'Isée et celle de Platon pour passer à une autre [2], où les premières le conduisaient, je veux dire pour fréquenter le barreau; et voici ce qui y donna lieu. L'orateur Callistrate devait plaider en pleine audience la cause de la ville d'Orope, située entre la Béotie et l'Attique. Chabrias ayant porté les Athéniens à marcher au secours des Thébains, qui étaient fort pressés, ils y coururent, et les délivrèrent. Les Thébains, oubliant ce grand service, enlevèrent aux Athéniens la ville d'Orope, qui était sur leurs frontières. Il tomba même quelque soupçon sur Chabrias, et ce général fut accusé de trahison [3]. Callistrate fut choisi pour plaider contre lui. La réputation de l'orateur et l'importance de la cause excitèrent la curiosité, et firent grand bruit dans la ville. Démosthène, âgé pour lors de seize ans [4], pressa vivement ses maîtres de vouloir le mener avec eux au barreau, afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoirie. L'orateur fut écouté avec une grande attention; et, ayant eu un succès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoyens illustres, qui s'empressaient à l'envi de lui prodiguer les louanges et les applaudissements. Le jeune homme fut extrêmement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'orateur, et encore plus du souverain pouvoir qu'a l'éloquence sur les esprits, dont elle dispose en maîtresse absolue.

[1] In Orat. 1, contra Aphob. pag. 896.
[2] C'est-à-dire 287 fr. E. B.
[3] Trente mines, ou 2 875 fr. E. B.
[4] Six cents livres, ou 1 150 fr. E. B.
[5] Quatorze mille écus. = Ou 80 500 fr. E. B.
[6] « Isocrates... cujus e ludo, tanquam ex equo trojano, « innumeri principes exierunt. » (*De Orat.*, n. 94.)
[7] Dix mines, 500 livres. = Dix mines, c'est-à-dire 958 fr. E. B.

[1] « Lectitavisse Platonem studiosè, audivisse etiam Demosthenes dicitur : idque apparet ex genere et granditate « sermonis. » (Cic. *in Bruto*, n. 121.)
« Illud jusjurandum per cæsos in Marathone ac Salamine propugnatores reip. satis manifestò docet præceptorem ejus Platonem fuisse. » (Quint. lib. 12, cap. 10.)
[2] Aul. Gell. lib. 3, cap. 13.
[3] Demosth. in Mid. pag. 613.
[4] An. M. 3630; av. J. C. 365.

Il en sentit lui-même l'effet ; et, ne pouvant résister à ses charmes, il s'y livra entièrement dès ce jour, renonça à toute autre étude et à tout autre plaisir, et, tant que Callistrate demeura à Athènes, il s'attacha à lui, et profita de ses conseils.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence fut contre ses tuteurs, qu'il obligea de lui restituer une partie de son bien. Animé par cet heureux succès, il se hasarda de parler devant le peuple. Il y réussit tout à fait mal. Il avait une voix faible, la langue embarrassée, et la respiration fort courte; et cependant ses périodes étaient si longues, qu'il était souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut donc sifflé de tout l'auditoire, et s'en retourna entièrement découragé, et résolu de renoncer pour toujours à une fonction dont il se croyait incapable. Un de ses auditeurs, qui, au travers de ses défauts, avait aperçu en lui un excellent fonds de génie et une éloquence assez approchante de celle de Périclès, lui fit reprendre courage par l'idée flatteuse d'une si glorieuse ressemblance, et par les salutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une seconde fois devant le peuple, et n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournait la tête baissée et plein de confusion, un des plus excellents acteurs de ce temps, nommé Satyrus, qui était son ami, le rencontra; et, ayant appris de lui-même la cause de son chagrin, il lui dit que le mal n'était point sans remède, et que tout n'était pas si désespéré qu'il le croyait. Il lui demanda seulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle; ce qu'il fit sur-le-champ. Satyrus, les ayant répétés après lui, leur donna tout une autre grâce par le ton, le geste et la vivacité avec lesquels il les prononça, en sorte que Démosthène lui-même les trouva tout différents. Il sentit bien ce qui lui manquait, et il s'appliqua à l'acquérir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avait dans la langue, et pour se perfectionner dans la prononciation dont son ami lui avait fait connaître le prix, paraissent presque incroyables, et font bien voir qu'un travail opiniâtre surmonte tout. Il bégayait [1] à un point, qu'il ne pouvait exprimer certaines lettres, entre autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudiait [1]; et il avait l'haleine si courte, qu'il ne pouvait suffire à prononcer une période entière sans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous les obstacles en mettant dans sa bouche de petits cailloux, et prononçant ainsi plusieurs vers de suite à haute voix sans s'interrompre, et cela même en marchant, et en montant par des endroits fort roides et fort escarpés : en sorte que dans la suite nulle lettre ne l'arrêta, et que les plus longues périodes n'épuisaient point son haleine. Il fit plus : il allait sur le bord de la mer [2], et, dans le temps que les flots étaient le plus violemment agités, il y prononçait des harangues pour s'apprivoiser, par le bruit confus des flots, aux émeutes du peuple et aux cris tumultueux des assemblées.

Démosthène ne prit pas moins de soin du geste que de la voix [3]; il avait chez lui un grand miroir, qui était son maître pour l'action, et devant lequel il déclamait avant que de parler en public. Pour se corriger d'un défaut qu'il avait contracté par une mauvaise habitude, qui était de hausser continuellement les épaules, il s'exerçait debout dans une espèce de tribune fort étroite où pendait une hallebarde, afin que, si dans la chaleur de l'action ce mouvement venait à lui échapper, la pointe de cette hallebarde lui servît d'avertissement et de punition tout ensemble.

Il fut bien payé de toutes ses peines, puisque ce fut par ce moyen qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller. C'est qu'il en connaissait bien le prix et l'importance. Aussi [4], quand on l'interrogea à trois différentes reprises sur la qualité qu'il jugeait la plus nécessaire à l'orateur, il ne dit autre chose sinon que c'était la prononciation, voulant insinuer, par cette réponse répétée jusqu'à trois fois, que cette

[1] Cic. de Orat., lib 1, n. 260, 261.

[1] La rhétorique.
[2] Quint. lib. 10, cap. 3.
[3] Id. lib. 11, cap. 3.
[4] « Actio in dicendo una dominatur. Sine hac, summus « orator esse in numero nullo potest : mediocris, hâc instructus, summos sæpè superare. Huic primas dedisse « Demosthenes dicitur, quum rogaretur quid in dicendo « esset primum; huic secundas, huic tertias. » (Cic. de *Orat.* lib. 3, n. 213.)

qualité était celle dont le défaut pouvait le moins se couvrir et qui était la plus capable de couvrir les autres, et que la prononciation seule pouvait faire valoir extrêmement un orateur même médiocre, au lieu que sans elle le plus habile ne pouvait point espérer d'avoir jamais aucun succès. Il fallait qu'il en fît grand cas, puisque, pour s'y perfectionner et pour recevoir les leçons de Néoptolème, le plus habile comédien qui fût alors, il consacra jusqu'à dix mille dragmes [1], quoiqu'il ne fût pas fort riche.

Son application à l'étude n'était pas moins étonnante. Pour être plus éloigné du bruit et moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, qui subsistait encore du temps de Plutarque, où il s'enfermait quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là qu'à la lueur d'une petite lampe il composa ces harangues admirables dont ses envieux disaient qu'elles sentaient l'huile, pour marquer qu'elles étaient travaillées avec trop de soin. « On voit bien, répliquait-il, que les vôtres ne vous ont pas coûté « tant de peines. » Il se levait extrêmement matin [2], et il avait coutume de dire qu'il était bien fâché quand un ouvrier l'avait dévancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par *la peine* qu'il prit de copier de sa propre main jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide [3], pour se rendre plus familier le style de ce grand homme.

Démosthène, après avoir exercé son talent pour la parole dans quelques causes particulières, se produisit au grand jour, et parut sur la tribune aux harangues pour y traiter des affaires publiques. La suite nous montrera avec quel succès il le fit. Au jugement de Cicéron [4], ce succès alla si loin, qu'il se faisait un concours de toute la Grèce à Athènes pour entendre parler Démosthène ; et il ajoute qu'avec un mérite comme le sien, la chose ne pouvait pas être autrement. Je n'examine point ici le caractère de son éloquence, je l'ai fait ailleurs avec assez d'étendue [1] ; je n'en considère que les effets merveilleux.

Si l'on en croit Philippe, et sur cette matière c'est un témoin certainement digne de foi et non récusable, l'éloquence de Démosthène [2] lui faisait plus de tort, elle seule, que toutes les troupes et toutes les flottes des Athéniens. Ses harangues, disait-il, étaient comme des machines de guerre et des batteries dressées de loin contre lui, par lesquelles il renversait tous ses projets, et ruinait toutes ses entreprises, sans qu'il fût possible d'en arrêter l'effet ; car moi-même (c'est Philippe qui parlait ainsi), si j'avais assisté à l'assemblée, et que j'eusse entendu haranguer ce véhément orateur, j'aurais conclu tout le premier qu'il fallait me déclarer la guerre. Nulle ville ne paraissait imprenable à ce prince, pourvu qu'il y pût faire monter un mulet chargé d'or ; mais il avouait avec douleur qu'à cet égard Démosthène était invincible, et qu'il l'avait toujours trouvé inaccessible à ses présents. Après la bataille de Chéronée, Philippe, quoique vainqueur, frissonnait encore de crainte à la vue du danger extrême où cet orateur, par la puissante ligue dont il avait été l'âme et le mobile, l'avait exposé lui et son royaume.

Antipater en parlait de même. Je ne compte pour rien, disait-il, ni le Pirée, ni les galères, ni les armées des Athéniens [3]. Et qu'aurions-nous à craindre d'un peuple continuellement occupé de jeux, de festins, de bacchanales? Démosthène seul nous alarme. Sans lui, les Athéniens ne différeraient en rien des peuples de la Grèce les moins estimables. Lui seul les excite, les anime, les tire de leur sommeil et de leur léthargie, leur met les armes et les rames à la main presque malgré eux ; et, ne cessant de leur représenter les célèbres journées de Marathon et de Salamine, il les transforme en d'autres hommes par ses discours enflammés, et leur inspire un courage et une

[1] Cinq mille livres. = 9 583 fr. E. B.

[2] « Cui non sunt auditæ Demosthenis vigiliæ? qui dolere « se alebat, si quandò opificum antelucanâ victus esset in- « dustriâ. » (Id. in *Tusc. Quæst.* lib. 4, n. 44.)

[3] Lucian. advers. Indoct. pag. 639

[4] « Ne illud quidem intelligunt, non modò ita memo- « riæ proditum esse, sed ita necesse fuisse, quum Demo- « sthenes dicturus esset, ut concursus, audiendi causâ, « ex totâ Græciâ fierent » (Id. *in Bruto*, n. 289.)

[1] Manière d'enseigner.

[2] Lucian. in Encom. Demosthen. pag. 940, 941

[3] Id., pag. 934-936.

audace incroyables. Rien n'échappe à ses yeux clairvoyants, ni à sa prudence. Il prévoit tous nos desseins, il évente toutes nos mines, il déconcerte tous nos projets; et, si Athènes le croyait en tout et suivait ses conseils, nous serions perdus sans ressource. Rien ne peut tenter ni affaiblir son amour pour la patrie. Tout l'or de Philippe ne trouve non plus d'accès auprès de lui que celui de Perse n'en trouvait autrefois auprès d'Aristide.

C'est le glorieux témoignage que la nécessité d'une juste défense l'oblige de se rendre à lui-même dans le beau discours contre Eschine, son accusateur et son ennemi déclaré. « Pendant que tous les orateurs s'étaient laissé « corrompre aux présents de Philippe et d'A-« lexandre, on sait, dit-il, que ni conjonctures « délicates, ni paroles engageantes, ni promes-« ses magnifiques, ni espérance, ni crainte, « ni faveur, ni rien au monde n'a jamais pu « m'induire à rien relâcher de ce que j'esti-« mais favorable, soit aux droits, soit aux avan-« tages de la patrie. » Il ajoute qu'au lieu que les mercenaires, en proposant leurs avis, se déclaraient toujours pour celui qui les payait le mieux, semblables en cela à la balance, qui penche toujours du côté qu'elle reçoit le plus, lui, dans tous les conseils qu'il a donnés, il n'a jamais eu en vue que l'intérêt et la gloire de la patrie, et qu'il s'est toujours conservé invincible et incorruptible à l'or de Macédoine. La suite fera voir s'il se soutint jusqu'au bout dans cette incorruptibilité.

Voilà quel était l'orateur qui va désormais monter sur la tribune aux harangues, ou plutôt l'homme d'état qui va entrer dans le maniement des affaires publiques, et qui sera l'âme et le mobile de toutes les grandes entreprises qu'Athènes formera contre Philippe.

LIVRE XIV.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

AVANT-PROPOS.

Les règnes de Philippe, roi de Macédoine, et d'Alexandre son fils, qui font la matière des livres XIV et XV, contiennent l'espace de trente-six ans, le premier vingt-quatre, l'autre douze, et s'étendent depuis la première année de la 105e olympiade ou l'an du monde 3644, jusqu'à la première année de la 114e olympiade ou l'an du monde 3680.

Les rois qui régnaient alors en Perse sont, Artaxerxe, Ochus, Arsès et Darius Codoman. L'empire des Perses périt avec ce dernier.

Nous ne savons, de tout ce qui s'est passé pendant ces trente-six ans chez les Juifs, que ce qu'on en lit dans l'historien Josèphe, livre XI, chap. 7 et 8 des Antiquités judaïques, sous les grands-prêtres Jean ou Johanan, et Jaddus. Il en sera parlé dans le cours de cette histoire, avec laquelle celle des Juifs se trouve liée.

Ce même espace de trente-six ans, par rapport à l'histoire romaine, s'étend depuis la 393e année de la fondation de Rome jusqu'à la 429e année. Les grands hommes qui ont paru le plus à Rome, pendant cet espace de temps, sont : Appius Claudius, dictateur; T. Quinctius Capitolinus, Tite Manlius Torquatus, L. Papirius Cursor, M. Valérius Corvinus, Q. Fabius Rullus, le premier Décius, qui se dévoua pour sa patrie.

Les noms de Philippe et d'Alexandre, dont nous avons à parler, sont trop connus pour qu'il soit besoin d'avertir combien leur histoire doit être intéressante.

Il serait à souhaiter que nous eussions la vie de Philippe écrite entière et de suite par quelque auteur ancien, ou que du moins quelque moderne en eût ramassé avec soin toutes les circonstances répandues de côté et d'autre. Au défaut de ce secours, je me suis aidé principalement de Démosthène et des Interprètes qui ont travaillé sur cet orateur, et, en particulier, des notes de M. de Tourreil, et de celles de Lucchesini[1], noble patricien de Lucques, qui sont fort savantes.

Pour ce qui regarde Alexandre, sans parler de Diodore de Sicile et de Justin, Quinte-Curce, Plutarque et Arrien le font suffisamment connaître. Ce dernier, disciple d'Epictète, était de Nicomédie en Bithynie. Il vivait sous l'empereur Adrien et sous les deux Antonins. Il était homme de guerre aussi bien que philosophe et historien ; et l'on s'en aperçoit bien dans les descriptions de combats, qui sont beaucoup plus exactes que celles de Quinte-Curce. Son style est simple, sans ornements, et presque sans réflexions : mais cette simplicité l'emporte infiniment sur la parure de l'historien latin. Il a écrit les campagnes d'Alexandre en sept livres, à l'imitation de Xénophon, qui a écrit celles du jeune Cyrus en autant de livres; ce qui, joint à quelque ressemblance de style, lui a fait donner le nom de *nouveau Xénophon*. Son Histoire des Indes, renfermée en un seul livre, paraît être en quelque sorte la suite et la fin de celle d'Alexandre.

Quinte-Curce a écrit la même histoire en

[1] Ces notes sont imprimées à Rome, en 1732

dix livres, dont les deux premiers ne sont pas venus jusqu'à nous, mais ont été suppléés par Freinshémius. On ne sait point précisément dans quel temps cet historien a vécu, et c'est le sujet d'une grande dispute parmi les savants, les uns le plaçant sous Auguste ou Tibère, d'autres sous Vespasien, quelques-uns sous Trajan. Son style est fleuri, agréable, rempli de réflexions sensées et de harangues fort belles, mais pour l'ordinaire trop longues, et qui sentent le déclamateur. Ses pensées ingénieuses, et souvent très solides, ont néanmoins un éclat et un brillant affecté, qui ne paraît pas marqué au coin du siècle d'Auguste. Il serait assez étonnant que Quintilien, dans le dénombrement qu'il fait des auteurs latins, n'eût fait aucune mention d'un historien aussi recommandable que Quinte-Curce, s'il avait vécu avant lui. Quoi qu'il en soit, car je laisse aux savants à décider cette question, j'ai fait grand usage de cet auteur, et de l'excellente version que nous en a donnée M. de Vaugelas.

§ I. — Naissance et enfance de Philippe. Commencement de son règne. Ses premières conquêtes. Naissance d'Alexandre.

La Macédoine était un royaume héréditaire, situé dans l'ancienne Thrace, et borné au midi par les montagnes de la Thessalie, à l'orient par la Béotie et la Piérie, au couchant par les Lyncestes, au septentrion par la Mygdonie et par la Pélagonie. Mais, quand Philippe eut conquis une partie de la Thrace et de l'Illyrie, ce royaume s'étendit depuis la mer Adriatique jusqu'au fleuve Strymon. Édesse d'abord en fut la capitale; puis elle céda cet honneur à Pella, célèbre par la naissance de Philippe et d'Alexandre.

Philippe, dont l'histoire va nous occuper, était fils d'Amyntas II, que l'on comptait pour le seizième roi de Macédoine depuis Caranus, qui avait fondé ce royaume, il y avait quatre cent trente ans, c'est-à-dire l'an du monde 3210, et avant Jésus-Christ 794. L'histoire de tous ces rois est assez obscure, et ne renferme presque que quelques guerres particulières avec les Illyriens, les Thraces, et d'autres peuples voisins.

Les rois de Macédoine prétendaient descendre d'Hercule par Caranus, et par conséquent être Grecs d'origine. Démosthène néanmoins les traite souvent de barbares, surtout en parlant de Philippe. Il est vrai que les Grecs donnaient ce nom à toutes les autres nations, sans en excepter les Macédoniens. Alexandre, roi de Macédoine du temps de Xerxès[1], se vit exclu, comme barbare, des jeux olympiques, et ne parvint enfin à y entrer qu'après avoir fait ses preuves qu'il était originaire d'Argos. Le même Alexandre[2], lorsqu'il passa du camp des Perses à celui des Grecs pour avertir ces derniers que Mardonius avait résolu de les surprendre à la pointe du jour, justifia sa perfidie par son ancienne origine, qu'il rapportait aux Grecs.

Les anciens rois de Macédoine ne dédaignaient pas de vivre sous la protection, tantôt d'Athènes, tantôt de Sparte, changeant facilement d'alliés, selon que leur intérêt le demandait.

Nous verrons bientôt cette même Macédoine, autrefois tributaire d'Athènes, devenir sous Philippe l'arbitre de la Grèce, et sous Alexandre triompher de toutes les forces de l'Asie.

Amyntas, père de Philippe, commença à régner la troisième année de la 96e olympiade[3]. Dès l'année suivante, attaqué vivement par les Illyriens, et dépouillé d'une grande partie de son royaume, qu'il n'espérait presque plus de pouvoir jamais recouvrer, il avait eu recours aux Olynthiens, et, pour se les attacher davantage, leur avait cédé une assez grande étendue de terres qu'il possédait dans le voisinage de leur ville. Quelques-uns prétendent qu'Argée, qui était de la race royale, soutenu par les Athéniens, et profitant des troubles qui s'étaient élevés dans la Macédoine, y régna pendant deux ans. Amyntas fut rétabli sur le trône par les Thessaliens[4]. Pour lors il voulut rentrer en possession des terres que le seul mauvais état de ses affaires l'avait obligé de céder aux Olynthiens. Ce fut une occasion de guerre. Il n'était pas en état de la soutenir

[1] Herod. lib. 5, cap. 22.
[2] Id. lib. 9, cap. 44.
[3] An. M. 3606; av. J. C. 398. — Diod. lib. 14, pag. 307 et 311.
[4] An. M. 3621; av. J. C. 383.

seul contre un peuple si puissant. Les Grecs, et surtout les Athéniens, lui envoyèrent du secours, et l'aidèrent à rabattre la puissance d'Olynthe, qui le menaçait d'une ruine totale et prochaine. Ce fut pour lors qu'Amyntas [1], dans une assemblée des Grecs où il avait envoyé son député, s'engagea à se joindre à eux pour rendre maîtres d'Amphipolis les Athéniens, à qui il déclara qu'elle appartenait de droit. Cette liaison étroite dura encore, après sa mort, avec la reine Eurydice, sa veuve, comme on le verra bientôt.

Philippe, l'un des fils d'Amyntas [2], vint au monde la même année que ce prince déclara la guerre aux Olynthiens. C'est le père d'Alexandre-le-Grand : car on ne peut mieux le définir que par un tel fils, comme Cicéron [3] le dit du père de Caton d'Utique.

Amyntas mourut, après avoir régné vingt-quatre ans [4]. Il laissa trois enfants légitimes, qu'il avait eus d'Eurydice, Alexandre, Perdiccas, Philippe, et un fils naturel appelé *Ptolémée*.

Alexandre, par droit d'aînesse, succéda à son père. Il eut, dès le commencement de son règne, une rude guerre à essuyer contre les Illyriens, voisins et ennemis perpétuels de la Macédoine. S'étant accommodé avec eux par un traité de paix, il remit entre leurs mains, pour otage, Philippe son frère cadet, encore enfant, qui lui fut bientôt renvoyé. Alexandre ne régna qu'un an.

Le trône appartenait de droit à Perdiccas son frère [5], devenu l'aîné par sa mort ; mais Pausanias, prince de la famille royale, qui avait été exilé, le lui disputa, et il était soutenu par un grand nombre de Macédoniens. Il commença par s'emparer de quelques places fortes. Heureusement pour le nouveau roi, Iphicrate pour lors se trouva dans cette contrée, où les Athéniens l'avaient envoyé avec une petite flotte, non encore pour assiéger Amphipolis, mais pour reconnaître les lieux et préparer tout ce qui était nécessaire pour ce siége. Eurydice, ayant appris son arrivée, le pria de venir chez elle, dans le dessein d'implorer son secours contre Pausanias. Quand il fut entré dans le palais et qu'il se fut assis, cette reine désolée, pour émouvoir davantage sa pitié, prend ses deux enfants, Perdiccas et Philippe [1], met le premier entre les bras, et l'autre sur les genoux d'Iphicrate, et pour lors lui tient ce discours : « Iphicrate, souvenez-« vous qu'Amyntas, père de ces malheureux « orphelins, aima toujours votre patrie et vous « adopta pour son fils. Ce double lien vous « impose une double obligation. L'amitié de « ce roi pour Athènes veut que vous nous « reconnaissiez publiquement pour vos amis, « et la tendresse de ce père pour votre per-« sonne vous demande un cœur de frère pour « ces jeunes princes. Iphicrate, touché du spectacle et du discours, chassa l'usurpateur et rétablit le souverain légitime.

Perdiccas [2] ne fut pas longtemps tranquille [3]. Un nouvel ennemi, plus redoutable encore que le premier, troubla bientôt son repos : c'était Ptolémée son frère, que nous avons dit être fils naturel d'Amyntas. Peut-être était-il l'aîné, et prétendait-il qu'en cette qualité il devait régner. Les deux frères s'en rapportèrent au jugement de Pélopidas, général des Thébains, plus respecté encore pour sa probité que pour sa bravoure. Il prononça en faveur de Perdiccas ; et, ayant cru devoir prendre des assurances de côté et d'autre pour faire observer les articles du traité accepté par les deux concurrents, entre les autres otages, il emmena avec lui Philippe à Thèbes [4], où il demeura pendant plusieurs années. Il avait alors dix ans. Eurydice, en quittant ce cher

[1] Æschin. de fals. Legat., pag. 400.

[2] An. M. 3621 ; av. J. C. 383.

[3] « M. Cato sententiam dixit, hujus nostri Catonis pa-« ter. Ut enim cæteri ex patribus, sic hic, qui lumen illud « progenuit, ex filio est nominandus. » (Cic. *de Offic.* lib. 3, n. 66)

[4] An. M. 3629 ; av. J. C. 375. — Diod. pag. 373. — Justin. lib. 7, cap. 4.

[5] An. M. 3630 ; av. J. C. 374. — Æsch. de fals. Legat., pag. 399, 400.

[1] Philippe alors n'avait pas moins de neuf ans

[2] Plutarque suppose que ce fut Alexandre à qui Ptolémée disputa l'empire : ce qui ne peut s'accorder avec le récit d'Eschine, qui, étant contemporain, est plus digne de foi. J'ai donc cru pouvoir substituer Perdiccas à Alexandre.

[3] Plut. in Pelop. pag. 292.

[4] « Thebis triennio obses habitus, prima pueritiæ rudi-« menta in urbe severitatis antiquæ, et in domo Epami-« nondæ summi et philosophi et imperatoris, deposuit. » (Justin. lib. 7, cap. 5.) Philippe demeura à Thèbes, non trois ans seulement, mais neuf ou dix.

enfant, recommanda instamment à Pélopidas de lui procurer une éducation digne de sa naissance et digne de la ville où il allait être conduit. Il le remit entre les mains d'Epaminondas, qui avait chez lui un célèbre pythagoricien pour élever son fils. Philippe profita bien des leçons de ce philosophe, et encore plus de celle d'Epaminondas, qu'il accompagna sans doute dans quelques campagnes, quoiqu'il n'en soit point parlé. Il ne pouvait avoir un plus excellent maître, soit pour le métier de la guerre, soit pour la conduite de la vie : car cet illustre Thébain était en même temps et grand philosophe, c'est-à-dire homme sage et vertueux, et grand capitaine, et grand homme d'état. Philippe se faisait honneur d'avoir été son disciple et son élève, et se le proposait pour modèle; heureux s'il avait su le copier parfaitement! Peut-être prit-il de lui son activité à la guerre et sa promptitude à profiter des occasions, ce qui n'était qu'une petite partie du mérite de ce grand personnage : mais, pour sa tempérance, sa justice, son désintéressement, sa bonne foi, sa magnanimité, sa clémence, qui le rendaient véritablement grand, c'étaient des vertus que Philippe n'avait point reçues de la nature, et qu'il n'acquit point par l'imitation.

Thèbes ne savait pas alors qu'elle formait et nourrissait dans son sein le plus dangereux ennemi de la Grèce [1]. Après qu'il y eut passé neuf ou dix ans, la nouvelle d'une révolution arrivée en Macédoine lui fit prendre la résolution de sortir furtivement de Thèbes. Il se dérobe, il accourt, trouve les peuples consternés d'avoir perdu leur roi Perdiccas, tué dans un grand combat contre les Illyriens, et plus encore de se voir autant d'ennemis que de voisins. Les Illyriens étaient sur le point de rentrer dans le royaume avec de plus grandes forces : les Péoniens l'infestaient par des courses continuelles : les Thraces prétendaient placer sur le trône Pausanias, qui n'avait pas renoncé à ses prétentions : les Athéniens portaient Argée, que leur général Mantias avait ordre de soutenir avec une bonne flotte et avec un corps de troupes considérable. La Macédoine alors avait besoin d'un homme, et elle n'avait qu'un enfant dans Amyntas, fils de Perdiccas, héritier légitime de la couronne. Philippe gouverna quelque temps sous le nom de *tuteur du jeune prince;* mais bientôt les sujets, justement alarmés, pour se donner l'oncle, déposèrent le neveu ; et, à la place de l'héritier que la nature appelait, ils mirent celui que demandait la conjoncture, se persuadant que la nécessité a ses lois, qui dérogent à toutes les autres. Philippe monta sur le trône la première année de la 105e olympiade [1]. Il avait alors vingt-quatre ans.

Le nouveau roi, sans s'étonner, se hâta de remplir l'attente publique. Il pourvoit et remédie à tout, relève les courages abattus, rétablit et discipline les troupes [2]. Il fut d'une fermeté invincible sur ce dernier point, sachant que tout le succès de son entreprise en dépendait. Un soldat pressé de la soif sortit des rangs pour la soulager : il le fit châtier rudement. Un autre qui devait se tenir sous les armes les posa : il le punit de mort sans miséricorde.

Dès lors il établit la phalange macédonienne, qui devint depuis si fameuse, la meilleure et la mieux disciplinée qu'on eût vue jusque-là, et qui pouvait le disputer aux Grecs de Marathon et de Salamine. On dit qu'il en forma le plan, ou du moins le perfectionna, sur l'idée qu'il en avait prise dans Homère [3]. Ce poëte peint l'union des chefs grecs sous l'image d'un bataillon dont les soldats, par la jonction de leurs boucliers, forment un corps impénétrable aux traits de l'ennemi. Je croirais plutôt que Philippe forma l'idée de la phalange sur les leçons d'Épaminondas et sur la cohorte sacrée des Thébains. Il traitait avec distinction ces fantassins d'élite, les honorait du nom de ses *camarades* [4], et par cette marque d'honneur et de confiance les engageait à supporter sans murmure les plus rudes fatigues, et à affronter sans crainte les plus grands dangers. Ces sortes de familiarités coûtent peu au souverain, et lui valent beaucoup.

[1] Diod. lib. 16, pag. 407. — Justin. lib. 7, cap. 5.

[1] An. M. 3644; av. J. C. 360. — Diod. lib. 16. pag. 407-413.

[2] Ælian. lib. 14, cap. 49.

[3] Iliad. 13, v. 130.

[4] Πεζέταιρος signifie, mot à mot, *camarade fantassin*.

J'insérerai à la fin de ce paragraphe une description plus étendue de la phalange et de l'usage qu'on en faisait dans les batailles. Je tirerai de Polybe cette description, dont la longueur couperait trop ici l'histoire, mais qui, placée hors d'œuvre, pourra faire plaisir, surtout par les judicieuses réflexions d'un homme aussi habile dans le métier de la guerre qu'était cet historien.

Un des premiers soins de Philippe fut de négocier une paix captieuse avec les Athéniens, dont il redoutait la puissance, et qu'il ne voulait point s'attirer sur les bras dans le commencement d'un règne encore mal affermi. Il envoie donc des ambassadeurs à Athènes, n'épargne ni les promesses ni les protestations d'amitié, et vient à bout de conclure un traité dont il sut faire tout l'usage qu'il s'était proposé.

Aussitôt après on le voit agir bien moins en roi de vingt-quatre ans qu'en politique consommé dans l'art de la dissimulation, et qui, sans le secours de l'expérience, comprenait déjà que savoir perdre à propos c'est gagner. Il s'était emparé d'Amphipolis [1], ville située sur les confins de son royaume, et par conséquent fort à sa bienséance. Il ne pouvait la garder non-seulement sans trop affaiblir son armée, mais encore sans irriter les Athéniens, qu'il avait intérêt de ménager, et qui la revendiquaient comme leur colonie. D'un autre côté, il ne voulait pas céder à ses ennemis une clef de ses états. Il prend donc le parti de la déclarer libre, en lui permettant de se gouverner en république; et de la mettre ainsi aux mains avec ses anciens maîtres. En même temps il désarme les Péoniens à force de présents et de promesses, se réservant à les attaquer ensuite, après qu'il aurait désuni ses ennemis, et qu'il les aurait affaiblis par cette désunion.

Cette souplesse, cette dextérité, l'affermirent sur le trône, et bientôt il se trouva sans concurrents : il ferme l'entrée du royaume à Pausanias; puis marche contre Argée, l'atteint sur le chemin d'Ége à Méthone, le défait, lui tue bien du monde, et fait beaucoup de prisonniers; attaque les Péoniens, et les réduit sous son obéissance; tourne ensuite ses armes contre les Illyriens, les taille en pièces, et les oblige de lui restituer toutes les places qu'ils occupaient en Macédoine.

[1] Polyæn. Strateg. lib. 4, cap. 2, n. 17.

A peu près dans ce même temps-là [1], les Athéniens montrèrent beaucoup de générosité à l'égard des habitants de l'Eubée. Cette île, que l'Euripe séparait de la Béotie, fut ainsi appelée à cause de ses grands et beaux pâturages. Elle se nomme aujourd'hui *Négrepont*. Les Athéniens l'avaient eue sous leur domination [2], et ils avaient établi des colonies dans ses deux principales villes, Erétrie et Chalcide. Thucydide dit que, dans la guerre du Péloponnèse, la révolte de l'Eubée consterna les Athéniens, parce qu'ils en retiraient plus que de l'Attique. Depuis ce temps-là, l'Eubée fut en proie aux factions[3]. Dans celui dont nous parlons, l'une de ces factions réclama le secours de Thèbes, et l'autre celui d'Athènes. Les Thébains d'abord ne rencontrèrent point d'obstacle, et firent sans peine triompher leurs factions. A l'arrivée des Athéniens tout changea de face. Quoique fort mécontents de l'Eubée, qui leur avait fait plusieurs outrages, touchés de l'extrême danger où elle se trouvait, et oubliant leur ressentiment particulier, ils la secoururent si promptement par terre et par mer, que, dans l'espace de peu de jours, ils obligèrent les Thébains de se retirer. Alors maîtres absolus de l'île, ils rendirent aux habitants leurs villes et leur liberté, persuadés [4], dit Eschine en faisant ce récit, qu'en bonne justice il ne faut point se souvenir des anciennes injures quand l'offenseur se fie à l'offensé. Les Athéniens, après avoir rétabli le calme dans l'Eubée, se retirèrent, sans vouloir d'autre fruit de leurs travaux que la gloire d'avoir réussi à pacifier cette île.

Ils ne se conduisirent pas toujours de la même sorte à l'égard des autres peuples; et c'est ce qui donna lieu à *la guerre des alliés* [5] dont j'ai parlé ailleurs.

[1] An. M. 3646; av. J. C. 358.
[2] Vell. Paterc. lib. 1, cap. 4.—Thucyd. lib. 8, pag. 613.
[3] Demosth. pro Ctesiph. pag. 489. — Æschin. contra Ctesiph. pag. 441.
[4] Οὐχ ἡγούμενοι δίκαιον εἶναι τὴν ὀργὴν ἀπομνημονεύειν ἐν τῷ πιστευθῆναι.
[5] An. M. 3646.

Jusqu'ici Philippe, dans les premières années de son règne, s'était occupé à écarter ses concurrents pour le trône, à pacifier les divisions domestiques, à repousser les attaques des ennemis du dehors, et à les mettre hors d'état, par ses fréquentes victoires, de le venir troubler dans la possession de son royaume.

Il va maintenant paraître sous un autre caractère. Sparte et Athènes, après s'être longtemps disputé l'empire de la Grèce, s'étaient affaiblies par leurs mutuelles divisions. Cet affaiblissement avait donné occasion à Thèbes de s'élever à la première autorité; et Thèbes, s'étant affaiblie elle-même par ses guerres contre Sparte et Athènes, donna lieu à Philippe d'affecter à son tour l'empire de la Grèce. Maintenant donc, en qualité de politique et de conquérant, il songe à étendre ses frontières, à assujettir ses voisins, à affaiblir ceux qu'il ne peut encore dompter; à entrer dans les affaires de la Grèce, à prendre part à ses querelles intestines, à chercher à s'en rendre l'arbitre, à s'unir aux uns pour accabler les autres, afin de devenir le maître de tous. Dans l'exécution de ce grand dessein, il n'épargne ni les ruses, ni la force des armes, ni les présents, ni les promesses. Négociations, traités, alliances, tout est mis en œuvre. Il emploie chacun de ces moyens selon qu'il le juge le plus propre au succès de son projet : l'utilité seule en règle le choix.

On le verra toujours agir, sous ce second caractère, dans toutes les démarches qui vont suivre; jusqu'à ce qu'enfin il prenne un troisième et dernier caractère, qui est celui de se préparer à attaquer le grand-roi de Perse, et à se rendre le vengeur de la Grèce en renversant un empire qui l'avait voulu subjuguer autrefois, et qui en était toujours demeuré l'ennemi irréconciliable par des attaques ouvertes ou par de secrètes intrigues.

On a vu que Philippe, au commencement de son règne, s'était déjà emparé d'Amphipolis, parce qu'elle était fort à sa bienséance; mais qu'afin de ne la pas rendre aux Athéniens, qui la revendiquaient comme une de leurs colonies, il l'avait déclarée ville libre. Dans le temps où nous sommes, ne craignant plus si fort les obstacles de la part d'Athènes, il reprit son ancien dessein de s'emparer d'Amphipolis. Les habitants, menacés d'un prompt siége[1], envoyèrent aux Athéniens des ambassadeurs pour leur offrir de se remettre eux et leur ville sous la protection d'Athènes, et pour les prier d'accepter les clefs d'Amphipolis. Ils rejetèrent cette offre, de peur de rompre la paix conclue avec Philippe l'année précédente. Celui-ci ne fut pas si délicat. Il assiégea et prit Amphipolis à la faveur des intelligences qu'il avait dans la ville, et en fit une des plus fortes barrières de son royaume[2]. Démosthène, dans ses harangues, reproche souvent aux Athéniens cette nonchalance, en leur représentant que, s'ils avaient usé de diligence pour lors comme ils devaient, ils auraient sauvé une ville alliée, et se seraient épargné à eux-mêmes bien des maux.

Philippe avait promis de remettre Amphipolis entre les mains des Athéniens[3], et il les avait endormis par cette promesse; mais il ne se piquait pas d'exactitude à garder sa parole, et la bonne foi n'était pas sa vertu. Loin de leur rendre cette place, il s'empare encore de Pydne[4] et de Potidée[5]. Les Athéniens avaient une garnison dans la dernière; il la renvoya sans la maltraiter, et céda cette ville aux Olynthiens pour se les attacher.

De là il vient[6] occuper Crénides, que les Thasiens avaient bâtie depuis deux ans, et qu'il appela dès lors de son nom *Philippes*. C'est près de cette ville, célèbre depuis par la défaite de Brutus et de Cassius, qu'il ouvrit et fouilla des mines d'or, qui chaque année lui rapportaient plus de mille talents[7], c'est-à-dire plus de trois millions, somme très-considérable pour ces temps-là. Ainsi l'argent roula bien plus qu'auparavant en Macédoine, et Philippe y fit battre le premier à son nom la

[1] Demosth. Olynth. 1, pag. 2.

[2] An. M. 3646; av. J. C. 358. Diod. pag. 412.

[3] Diod. pag. 412.

[4] *Pydne*, ville de Macédoine, située sur le golfe appelé anciennement *sinus thermaicus*, et maintenant *golfo di Salonichi*.

[5] *Potidée*, autre ville de Macédoine, sur les confins de l'ancienne Thrace. Elle n'était éloignée d'Olynthe que de soixante stades, ou trois lieues.

[6] Diod., pag. 413.

[7] Mille talents, ou 5 750 000 fr. E. B.

monnaie d'or [1], qui dura plus que sa monarchie. La supériorité des finances donne de grands avantages. Personne ne les connut mieux que lui et ne les négligea moins. Il entretint de ce fonds un puissant corps de troupes étrangères, et s'acquit des créatures presque dans toutes les villes de la Grèce.

Démosthène dit [2] que dans les beaux temps de la Grèce on *mettait l'or et l'argent au nombre des armes défendues.* Philippe pensait [3], parlait et agissait tout autrement. On a prétendu que l'oracle de Delphes, qu'il consultait, lui répondit un jour :

Sers-toi d'armes d'argent, et tu dompteras tout [4].

Le conseil de la Pythie devint sa règle, et il s'en trouva bien. Il se vantait d'avoir emporté plus de places par les largesses que par les armes. Il n'enfonçait jamais une porte qu'il n'eût tâché de l'ouvrir, et ne reconnaissait point pour imprenable toute forteresse où pouvait monter un mulet chargé d'argent. On a dit de lui qu'il était plus marchand que conquérant [5]; que ce n'était point Philippe, mais son or, qui subjuguait la Grèce [6]; et qu'il en acheta les villes plutôt qu'il ne les força. Il avait des pensionnaires dans toutes les républiques de la Grèce, et tenait à ses gages ceux qui y avaient le plus de part aux affaires. Aussi il s'applaudissait moins du succès d'une bataille que de celui d'une négociation, où il savait bien que ses généraux ni ses soldats n'avaient rien à prétendre.

Philippe avait épousé Olympias, fille de Néoptolème. Celui-ci était fils d'Alcétas, roi des Molosses ou d'Épire. Elle eut de ce mariage Alexandre, surnommé *le Grand*, qui vint au monde à Pella, capitale de la Macédoine, la première année de la 106e olympiade [1]. Philippe, alors absent de son royaume, apprit en même temps, si l'on en croit Plutarque [2], trois nouvelles bien agréables pour lui : qu'il avait été couronné dans les jeux olympiques; que Parménion, l'un de ses généraux, avait remporté une grande victoire contre les Illyriens; et qu'il lui était né un fils. Ce prince, effrayé d'un si rare bonheur, que les païens croyaient annoncer souvent une triste catastrophe, s'écria : *Grand Jupiter, pour tant de biens, envoie-moi au plus tôt quelque légère disgrâce.*

On peut juger du soin et de l'attention que Philippe donna à l'éducation de ce prince, par la lettre qu'il écrivit [3], peu de temps après sa naissance, à Aristote, pour lui marquer dès lors qu'il le choisissait pour le précepteur de son fils. *Je vous apprends,* lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends grâces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'Aristote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un successeur digne de nous, et un roi digne de la Macédoine.* Que de pensées ne fait point naître la lecture de cette lettre, bien éloignée de nos mœurs, mais bien digne d'un grand prince et d'un bon père ! Je les laisse aux réflexions du lecteur, et je me contente d'avertir que cet exemple est une grande leçon pour les particuliers mêmes, qui leur apprend le cas qu'ils doivent faire d'un bon maître, et le soin empressé qu'ils doivent apporter pour en trouver un excellent ; car un fils tient lieu à chaque père d'un Alexandre [4]. Il paraît que Philippe

[1] Gratus Alexandro regi magno fuit ille
Chœrilus, incultis qui versibus et malè natis
Rettulit acceptos, regale numisma, Philippos.
(HORAT. lib. 2, *Epist. ad August.* [*Epist.* 1, v. 232].)

..... Hic sunt numerati aurei
Trecenti nummi, qui vocantur Philippei.
(PLAUT. *in Pœn.*)

[2] Philipp. 3, pag. 92.

[3] Suidas.

[4] Ἀργυρέαις λόγχαισι μάχου, καὶ πάντα κινήσεις.
[*Diogenian. Centur.* II, 81.]

[5] ... Callidus emptor Olynthi
(JUV. [XII, 47.])

[6] « Philippus majore ex parte mercator Græciæ, quàm victor. » (VAL. MAX. lib. 7, cap. 2.)

[6] ..... Diffidit hostium
Portas vir Macedo, et subruit æmulos
Reges muneribus.
(HORAT. lib. 3, od. 16 [v. 13].)

[1] An. M. 3648; av. J. C. 356. — Plut. in Alex. pag. 666. — Justin. lib. 12, cap. 16. — Plut. in Apophth. pag. 187.

[2] Plutarque suppose qu'il apprit ces nouvelles aussitôt après la prise de Potidée; mais cette ville avait été prise deux ans auparavant.

[3] Aul. Gell. lib. 19, cap. 3.

[4] « Fingamus Alexandrum dari nobis, impositum gre-

mit[1] de bonne heure Aristote[2] auprès de son fils, persuadé que le succès des études dépend des commencements, et que le plus habile homme ne l'est pas trop pour bien enseigner les principes.

Description de la Phalange macédonienne.

La phalange macédonienne[3] était un corps d'infanterie composé de seize mille hommes pesamment armés, et que l'on avait coutume de placer au centre de la bataille[4]. Outre l'épée, ils avaient pour armes un bouclier, et une pique appelée par les Grecs *sarisse*. Cette pique avait quatorze coudées de longueur, c'est-à-dire vingt et un pieds[5]; car la coudée est d'un pied et demi.

La phalange se divisait ordinairement en dix corps, dont chacun était composé de seize cents hommes, rangés sur cent de front et seize de profondeur. Quelquefois on doublait ou on dédoublait ce dernier nombre, selon l'exigence des cas, de sorte que la phalange n'avait quelquefois que huit de profondeur, et d'autres fois en avait trente-deux. Mais sa profondeur ordinaire et réglée était de seize.

L'espace qu'on laissait à chaque soldat dans les marches était de six pieds, ou, ce qui est la même chose, de quatre coudées, et les rangs étaient aussi à six pieds l'un de l'autre. Quand on menait la phalange contre l'ennemi pour l'attaquer, le soldat n'occupait que trois pieds, et les rangs se rapprochaient à proportion. Enfin, quand il s'agissait de recevoir seulement l'ennemi et de lui résister, la phalange se pressait encore davantage, et chaque soldat n'occupait qu'un pied et demi.

On voit aisément par là l'espace différent qu'occupait, dans ces trois cas, le front de la phalange, en la comptant de seize mille hommes sur seize de profondeur, ce qui suppose qu'elle avait mille hommes de front. Cet espace, dans le premier cas, était de six mille pieds, ou de mille toises, qui font dix stades, c'est-à-dire une demi-lieue. Dans le second cas, cet espace diminuait de la moitié, et ne tenait que cinq cents toises[1]. Et, dans le troisième, il diminuait encore d'une autre moitié, et ne tenait que deux cent cinquante toises[2].

Polybe examine la phalange dans le cas où elle marche contre l'ennemi pour l'attaquer. Chaque soldat pour lors occupait trois pieds en largeur, et autant en profondeur. Nous avons vu que la pique dont il était armé avait quatorze coudées de long. L'espace entre les deux mains, et ce qui débordait de la pique au delà de la droite, en occupait quatre ; par conséquent la pique s'avançait de dix coudées au delà du corps de celui qui la portait. Cela posé, la pique des soldats placés au cinquième rang, que j'appellerai les cinquièmes, et ainsi du reste, passait le premier rang de deux coudées ; celle des quatrièmes, de quatre ; celle des troisièmes, de six ; celle des seconds, de huit ; enfin la pique des premiers s'avançait de dix coudées vers l'ennemi.

On conjecture aisément combien la phalange, cette grosse et lourde machine, hérissée de piques, comme on vient de le voir, devait avoir de force quand elle s'ébranlait toute ensemble pour attaquer l'ennemi, piques baissées, et pour tomber sur lui de tout son poids. Les soldats placés au delà du cinquième rang tenaient leurs piques élevées en haut, mais un peu inclinées sur les rangs qui les précédaient, formant par là une espèce de toit, qui, sans parler de leurs boucliers, les mettait en sûreté contre les traits qu'on leur lançait de loin et qui retombaient sur eux sans leur faire aucun mal.

Les soldats placés dans tous les autres rangs qui suivaient le cinquième ne pouvaient, à la vérité, combattre contre l'ennemi, ni l'attein-

« mio, dignum tantâ curâ infantem (quanquam suus cuique dignus est). » (QUINT. lib. 1, cap. 1.)

[1] « An Philippus Macedonum rex Alexandro filio suo « prima litterarum elementa tradi ab Aristotele summo « ejus ætatis philosopho voluisset, aut ille suscepisset hoc « officium, si non studiorum initia a perfectissimo quoque « tractari, pertinere ad summam credidisset ? » (Id. ibid.)

[2] Denys d'Halicarnasse semble marquer qu'Aristote ne fut pas si tôt appelé auprès d'Alexandre.

[3] « Decem et sex millia peditum more Macedonum armati fuere, qui phalangitæ appellabantur. Hæc media « acies fuit in fronte, in decem partes divisa. » (TIT. LIV. lib. 37, n. 40.)

[4] Polyb. lib. 17, pag. 764-767, et lib. 12, pag. 664. — Ælian. de instruend. aciebus.

[5] Quatorze coudées valent six mètres trois décimètres. E. B.

[1] Cinq stades.

[2] Deux stades et demi.

dre de leurs piques ; mais ils ne laissaient pas d'être d'un grand secours dans l'action à ceux qui les précédaient ; car, les soutenant par derrière de tout le poids de leur corps, et appuyant contre le dos, ils ajoutaient une force et une impétuosité extraordinaire à leur irruption contre l'ennemi : ils leur donnaient une fermeté et une consistance immobile pour résister à l'attaque, et en même temps ils leur ôtaient tout moyen et toute espérance de fuir en arrière ; de sorte qu'il fallait nécessairement ou vaincre ou périr.

Aussi Polybe avoue que, tant que la phalange conservait son état et son arrangement de phalange, c'est-à-dire tant que les soldats et les rangs demeuraient serrés comme on l'a dit, il n'était pas possible ni de soutenir son effort, ni de l'enfoncer ni de la rompre. Et il le démontre d'une manière sensible. Les soldats romains, dit-il (car c'est eux qu'il compare avec les Grecs dans l'endroit dont il s'agit), occupent chacun, dans une bataille, trois pieds. Et, comme ils ont beaucoup de mouvement à faire, soit pour porter leurs boucliers à droite et à gauche en se défendant, soit pour frapper d'estoc et de taille avec leurs épées, on ne peut laisser entre eux moins d'intervalle que trois pieds. Ainsi chaque soldat romain occupe six pieds, c'est-à-dire le double d'espace d'un phalangite [1], et par conséquent en a seul en tête deux du premier rang, et par conséquent aussi dix piques à soutenir, selon ce qui a été dit ci-devant. Or, un seul soldat ne peut ni briser dix piques, ni les enfoncer.

C'est ce que Tite-Live [2] marque bien clairement en peu de mots, en décrivant comment, dans le siége d'une ville, les Romains furent repoussés par les Macédoniens. Le consul [3], dit-il, fit marcher ses cohortes pour enfoncer, s'il se pouvait, la phalange des Macédoniene. Quand ceux-ci, serrés l'un contre l'autre, eurent avancé devant eux leurs longues piques, les Romains, ayant inutilement lancé leurs javelots contre les Macédoniens, que leurs boucliers extrêmement pressés couvraient comme un toit et comme une *tortue* ; les Romains, dis-je, tirèrent leur épée : mais ils ne pouvaient ni en venir de près aux mains, ni couper ou briser les piques des ennemis ; et, s'ils venaient à bout d'en couper ou d'en briser quelqu'une, le bois rompu de la pique tenait lieu de pointe, et cette haie de piques, dont le front de la phalange était armé et hérissé, subsistait toujours.

Paul Émile avoua que dans la bataille contre Persée [1], dernier roi de Macédoine, ce rempart d'airain et cette forêt de piques, impénétrable à ses légions, l'avaient rempli d'étonnement et de crainte. Il ne se souvenait point, disait-il, d'avoir jamais vu un spectacle si capable d'effrayer ; et, depuis ce temps-là, il parlait souvent de l'impression que cette terrible vue fit sur lui, jusqu'à le faire presque désespérer de la victoire.

Il s'ensuit de tout ce qui vient d'être dit, que la phalange macédonienne était invincible ; cependant l'histoire nous apprend que les Macédoniens, avec leur phalange, ont été vaincus et subjugués par les Romains. Elle était invincible, répond Polybe, tant qu'elle demeurait phalange : mais c'est ce qui arrivait rarement ; car, pour cela, il lui fallait un terrain plat et uni, qui eût beaucoup d'étendue, où il ne se trouvât ni arbre, ni haie, ni coupure, ni fossé, ni vallon, ni hauteur, ni ruisseau. Or, est-il bien ordinaire de trouver un terrain de cette sorte, qui ait quinze ou vingt stades [2] ou plus d'étendue ? car cet espace est nécessaire pour contenir une armée entière, dont la phalange ne fait qu'une partie.

Mais supposons qu'on trouve un terrain aussi commode qu'on peut le souhaiter (c'est toujours Polybe qui raisonne), de quel usage sera ce corps de troupes rangé en phalange,

[1] On a remarqué auparavant que le phalangite n'occupe que trois pieds quand il marche contre l'ennemi, et la moitié moins quand il l'attend. Dans ce dernier cas, un seul soldat romain avait vingt piques à soutenir.

[2] Liv. lib. 32. n. 17.

[3] « Cohortes invicem sub signis, quæ cuneum Macedonum (phalangem ipsi vocant), si possent, vi perrumperent, emittebat... Ubi conferti hastas ingentis longitudinis præ se Macedones objecissent, velut in constructam densitate clypeorum testitudinem, Romani, pilis nequidquam emissis, quum strinxissent gladios, neque congredi propiùs, neque præcidere hastas poterant ; et, si quam incidissent aut præfregissent, hastile fragmento ipso acuto, inter spicula integrarum hastarum, velut vallum explebat. »

[1] Plut. in Paul. Æmil. pag. 265.

[2] Trois quarts de lieue, ou une lieue, ou plus encore.

si l'ennemi, au lieu de s'en approcher et de présenter la bataille, fait des détachements pour ravager la campagne, pour piller les villes, pour couper les convois? Que s'il accepte la bataille, le général n'a qu'à ordonner à une partie de son front, au centre, par exemple, de se laisser exprès enfoncer, et de prendre la fuite, pour donner lieu aux phalangites de la poursuivre. En ce cas voilà la phalange rompue, et une grande ouverture qui y est faite, par laquelle les Romains ne manqueront pas d'entrer pour prendre les phalangites en flanc à droite et à gauche, pendant que ceux qui sont à la poursuite des ennemis pourront être attaqués de la même sorte.

Ce raisonnement de Polybe me paraît fort clair, et en même temps fort propre à donner une juste idée de la manière de combattre des anciens; ce qui doit certainement entrer dans l'histoire, et en fait une partie essentielle.

On voit par là, comme M. Bossuet[1] le remarque après Polybe, la différence qu'il y a entre la phalange macédonienne[2], formée d'un gros bataillon fort épais de toutes parts et qui ne pouvait se mouvoir que tout d'une pièce, et l'armée romaine, distinguée en petits corps, et par cette raison plus prompte et plus disposée à toute sorte de mouvements. La phalange ne peut conserver longtemps sa propriété naturelle (c'est ainsi que s'explique Polybe), c'est-à-dire sa solidité et sa consistance, parce qu'il lui faut des lieux propres, et, pour ainsi dire, faits exprès; et que, faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même, ou plutôt elle se rompt par son propre mouvement: joint, qu'étant une fois enfoncée, elle ne sait plus se rallier; au lieu que l'armée romaine, divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux, et s'y accommode. On l'unit et on la sépare comme on veut. Elle défile aisément, et se rassemble sans peine. Elle est propre aux détachements, aux ralliements, à toute sorte d'évolutions, qu'elle fait ou tout entière ou en partie, selon qu'il est convenable. Enfin, elle a plus de mouvements divers, et par conséquent plus d'action et plus de force que la phalange.

C'est ce qui fit remporter à Paul Émile[1] la célèbre victoire contre Persée[2]. Il avait d'abord fait attaquer de front la phalange; mais les Macédoniens, serrés les uns contre les autres, tenant à deux mains leurs piques, et présentant à l'ennemi ce rempart de fer, ne purent jamais ni être rompus, ni être entamés. Mais enfin, l'inégalité du terrain et la grande étendue du front de bataille ne permettant pas aux Macédoniens de continuer partout cette haie de boucliers et de piques, Paul Émile remarqua que la phalange était forcée de laisser des ouvertures et des intervalles. Il la fit attaquer par ces ouvertures, non plus de front et d'un commun effort, mais par troupes détachées et par différents endroits tout à la fois. Dans un moment la phalange fut rompue; et toute sa force, qui ne consistait que dans son union et dans l'impression qu'elle faisait toute ensemble, s'évanouit; et ce fut là la cause du gain de la bataille.

Le même Polybe[3], dans le douzième livre que j'ai déjà cité, décrit en peu de mots l'ordre de bataille de la cavalerie. Il donne à un escadron huit cents chevaux, rangés pour l'ordinaire sur cent de front et sur huit de hauteur. Un tel escadron occupait par son

[1] Discours sur l'Histoire universelle.

[2] « Statarius uterque miles, ordines servans; sed illa « phalanx immobilis, et unius generis : romana acies dis- « tinctior, ex pluribus partibus constans; facilis partienti « quacumquè opus esset, facilis jungenti. » (Tit. Liv. lib. 9, n. 19.)

« Erant pleraque sylvestria circà, incommoda phalangi, « maximè Macedonum, quæ, nisi ubi prælongis hastis « velut vallum ante clypeos objecit (quod ut fiat, libero « campo opus est), nullius admodùm usûs est. » (Id lib. 31, n. 39.)

[1] Plut. in Paul. Æmil. pag. 265, 266. Tit. Liv. lib. 44, n. 41.

[2] « Secunda legio immissa dissipavit phalangem : neque « ulla evidentior causa victoriæ fuit, quam quòd multa « passim prælia erant, quæ fluctuantem turbârunt primò, « deindè disjecerunt phalangem; cujus confertæ, et in- « tentis horrentis hastis, intolerabiles vires sunt. Si car- « tim aggrediendo circumagere immobilem longitudine et « gravitate hastam cogas, confusâ strue implicantur : si verò « ab latere, aut ab tergo, aliquid tumultûs increpuit, « ruinæ modo turbantur. Sicut tùm adversùs catervatim « irruentes Romanos, et interruptâ multifariam acie, ob- « viam ire cogebantur : et Romani, quacumquè data in- « tervalla essent, insinuabant ordines suos. Qui, si uni- « versâ acie in frontem adversùs instructam phalangem « concurrissent... induissent se hastis, nec confertam « aciem sustinuissent. » (Tit. Liv.)

[3] Lib. 12, pag. 663.

front un stade, c'est-à-dire cent toises, sur le pied d'une toise ou six pieds par cavalier, espace qui lui était nécessaire pour faire ses évolutions et ses ralliements. Dix escadrons, qui font huit mille chevaux, occupaient dix fois autant d'espace, c'est-à-dire dix stades ou mille toises, ce qui fait à peu près une demi-lieue.

On peut juger, par ce qui vient d'être dit, du terrain qu'occupait une armée, suivant le nombre d'infanterie et de cavalerie dont elle était composée.

§ II. — Guerre sacrée. Suite de l'histoire de Philippe. Il tache en vain de s'emparer des Thermopyles.

La discorde [1] qui tenait continuellement les Grecs dans les dispositions prochaines à une rupture ouverte, se ralluma vivement à l'occasion des Phocéens [2]. Ceux-ci habitaient les environs du temple de Delphes. Ils s'avisèrent de labourer des terres consacrées à Apollon, ce qui était les profaner. Aussitôt les peuples d'alentour crièrent au sacrilége, les uns de bonne foi, les autres pour couvrir d'un pieux prétexte leur vengeance particulière. La guerre qui survint à ce sujet s'appela *la guerre sacrée*, comme entreprise par un motif de religion, et dura dix ans. On dénonça les profanateurs aux amphictyons, qui composaient les états généraux de la Grèce. L'affaire bien discutée, les Phocéens furent déclarés sacriléges, et condamnés à une grosse amende.

Philomèle, un de leurs principaux citoyens, homme audacieux et fort accrédité, ayant prouvé par des vers d'Homère [3] qu'anciennement la souveraineté du temple de Delphes appartenait aux Phocéens, les révolte contre ce décret, les détermine à prendre les armes, et est déclaré général. Il se rend aussitôt à Sparte pour engager les Lacédémoniens dans son parti. Ils étaient fort mécontents d'une sentence qu'avaient portée contre eux les amphictyons, à la sollicitation de Thébains, par laquelle ils avaient été condamnés aussi à une amende, pour s'être emparés par fraude et par violence de la citadelle de Thèbes. Archidamus, l'un des rois de Sparte, reçut fort bien Philomèle. Il n'osa pourtant pas encore se déclarer ouvertement pour les Phocéens, mais promit de l'aider d'argent et de lui fournir secrètement des troupes; ce qu'il exécuta.

Philomèle, de retour, lève des soldats, et commence par attaquer le temple de Delphes, dont il n'eut pas de peine à se rendre maître, les habitants du pays ayant fait une faible résistance. Les Locriens, peuple voisin de Delphes, firent d'inutiles efforts contre lui, et furent battus en plusieurs rencontres. Philomèle, animé par ces premiers succès, augmente de jour en jour ses troupes, et se met en état de soutenir vigoureusement son entreprise. Il entre dans le temple, arrache des colonnes le décret des amphictyons qui condamnait les Phocéens, fait savoir dans tout le pays qu'il n'a pas dessein de toucher aux richesses du temple, et qu'il ne songe qu'à rétablir les Phocéens dans leurs anciens droits et leurs anciens priviléges. Il avait besoin de se fortifier de l'autorité du dieu qui présidait à Delphes, et d'avoir pour lui une réponse favorable de l'oracle. La prêtresse refusait de lui prêter son ministère; mais, intimidée par ses menaces, elle répond que le dieu lui permet de faire tout ce qu'il voudra; et il ne manqua pas d'en donner avis à tous les peuples voisins.

L'affaire devint fort sérieuse [4]. Les amphictyons s'étant assemblés une seconde fois, il fut résolu qu'on ferait la guerre aux Phocéens. Presque tous les peuples de la Grèce entrèrent dans cette querelle, et prirent parti pour ou contre. Les Béotiens, les Locriens, les Thessaliens, et plusieurs autres peuples voisins, se déclarèrent pour le dieu. Sparte, Athènes et quelques autres villes du Péloponnèse se joignirent aux Phocéens. Philomèle, jusque-là, n'avait point encore touché aux trésors du temple; mais, devenu moins scrupuleux, il crut que les richesses du dieu ne pouvaient être mieux employées qu'à sa défense, car il couvrait de ce beau nom son entreprise sacrilége; et, à la faveur de cette nouvelle ressource, ayant doublé la paye des soldats, il assembla un corps de troupes fort considérable.

[1] An. M. 3649; av. J. C. 355.
[2] Diod. lib. 16. pag 425-433.
[3] Iliad. lib. 2. v. 516.
[4] An. M. 3650; av. J. C. 354.

Il se donna plusieurs combats, et le succès balança quelque temps entre les deux partis. On sait combien les guerres de religion sont à craindre, et à quels excès un faux zèle, couvert de ce nom respectable, peut se porter. Les Thébains, dans une rencontre, ayant fait plusieurs prisonniers, les condamnèrent tous à mort comme sacriléges et excommuniés. Les Phocéens, par droit de représailles, en firent autant de leur côté. Ceux-ci avaient remporté d'abord quelques avantages; mais, ayant été vaincus dans un grand combat, Philomèle leur chef, se voyant poussé sur une hauteur d'où il n'y avait point d'issue, après s'être longtemps défendu avec un courage invincible, se précipita la tête en bas du haut d'un rocher, pour éviter les tourments auxquels il avait sujet de s'attendre s'il était tombé vif entre les mains des ennemis. Onomarque son frère lui succéda, et prit le commandement des troupes.

Ce nouveau chef eut bientôt mis sur pied une nouvelle armée[1], la solde avantageuse qu'il proposait lui attirant de tous côtés des soldats. Il gagna aussi, à force d'argent, plusieurs des chefs qui étaient dans l'autre parti, et les obligea ou à se retirer, ou à agir mollement. Par ce moyen il remporta plusieurs avantages.

Dans ce mouvement général de la Grèce, armée en faveur des Phocéns ou des Thébains, Philippe avait cru devoir demeurer neutre. Il était de la politique de ce prince ambitieux, d'ailleurs peu touché de la religion et des intérêts d'Apollon, mais toujours attentif aux siens, de ne prendre aucune part à une guerre où il n'y avait rien à gagner pour lui, et de profiter d'une occasion où toute la Grèce, occupée d'une grosse guerre, et devenue distraite sur ses démarches, lui laissait une entière liberté d'étendre ses frontières, et de pousser ses conquêtes sans crainte d'opposition. Il était bien aise aussi de voir les deux partis s'affaiblir et se consumer, pour tomber ensuite sur eux avec plus de facilité et d'avantage.

Voulant s'assujettir la Thrace[2], et assurer les conquêtes qu'il y avait déjà faites, il songea à se rendre maître de Métbone, petite ville incapable de se soutenir par elle-même, mais qui l'inquiétait, et mettait obstacle à ses desseins, quand elle se trouvait entre les mains des ennemis. Il en forma le siége, la prit et la rasa[1], c'est devant cette ville qu'il perdit un œil par une aventure fort singulière. Aster, d'Amphipolis, s'était offert à lui sur le pied d'un excellent tireur, qui ne manquait pas les oiseaux, lors même qu'ils volaient le plus vite. Philippe lui répondit : *Eh bien, je vous prendrai à mon service lorsque je ferai la guerre aux étourneaux.* La raillerie piqua au vif l'arbalétrier. Souvent un bon mot coûte bien cher, et ce n'est pas un petit mérite que de savoir contenir sa langue. Aster, s'étant jeté dans la place, tira contre lui une flèche où il y avait écrit, *A l'œil droit de Philippe,* et lui prouva cruellement qu'il savait bien tirer, car en effet il lui creva l'œil droit. Philippe lui renvoya la même flèche avec cette inscription : *Philippe fera pendre Aster, s'il prend la ville ;* et il lui tint parole.

Un habile chirurgien[2] tira la flèche de l'œil de Philippe avec tant d'adresse et de délicatesse, qu'il ne resta aucune trace de la plaie; et, ne pouvant lui sauver l'œil, du moins il lui sauva la difformité[3]. Ce prince néanmoins, depuis, eut toujours la faiblesse de se fâcher toutes les fois qu'il échappait à quelqu'un de prononcer devant lui le mot de *cyclope*, ou seulement le mot d'*œil*. On ne rougit pourtant guère d'un défaut honorable. Une femme lacédémonienne pensait plus en homme, lorsque, pour consoler son fils, qu'une blessure glorieuse avait rendu boiteux, elle lui disait : *Va, mon fils, tu ne saurais plus faire un pas qui ne te fasse souvenir de ta valeur.*

Après la prise de Méthone[4], Philippe, toujours attentif ou à affaiblir ses ennemis par de nouvelles conquêtes, ou à s'attacher de nouveaux amis par des services importants, marcha en Thessalie, qui avait imploré son secours contre les tyrans. La mort d'Alexandre de Phères semblait avoir assuré la liberté du pays; mais les frères de Thébé, sa femme, qui l'avaient massacré de concert avec elle, las d'avoir joué quelque temps le personnage de libérateurs, firent revivre sa tyrannie, et

[1] An. M. 3651 ; av. J. C. 353.
[2] An. M. 3651 ; av. J. C. 353. — Diod. pag. 431.

[1] Suidas, voce Κάρανος.
[2] Plin. lib. 7, cap. 37.
[3] Demetr. Phaler. de Elocut. cap. 3.
[4] Diod. pag. 432-435.

accablèrent les Thessaliens d'un nouveau joug. Lycophron, l'aîné des trois frères, qui avait succédé à Alexandre, s'était fortifié de la protection des Phocéens. Onomarque, leur chef, lui mena un gros corps de troupes, et remporta d'abord contre Philippe un avantage assez considérable; mais dans une seconde action, il fut entièrement vaincu, et son armée mise en déroute. Les fuyards furent poursuivis jusqu'au bord de la mer. Plus de six mille hommes demeurèrent sur la place, du nombre desquels était Onomarque, dont le corps fut attaché à une potence; et trois mille prisonniers qu'on avait faits furent précipités dans la mer, par ordre de Philippe, comme des sacriléges et des ennemis de la religion. Lycophron livra la ville de Phères, et, par sa retraite, laissa la Thessalie en liberté. Par l'heureux succès de cette expédition Philippe se concilia pour jamais l'affection des Thessaliens, dont l'excellente cavalerie, jointe à la phalange macédonienne, eut depuis tant de part à ses victoires et à celles de son fils.

Phaylle, qui avait succédé à son frère Onomarque, trouvant les mêmes ressources que lui dans les richesses immenses du temple, leva une armée nombreuse; et, soutenu par les troupes des Lacédémoniens, des Athéniens, et des autres alliés, qu'il payait grassement, il passa dans la Béotie, et attaqua les Thébains. Les avantages et les pertes furent longtemps balancés de part et d'autre; mais enfin Phaylle, saisi d'une maladie subite et violente, après avoir souffert de cruels tourments, finit sa vie d'une manière digne de ses impiétés et de ses sacriléges. On mit à sa place Phalécus, fils d'Onomarque, encore tout jeune; et on lui donna pour conseil Mnaséas, qui avait beaucoup d'expérience, et était fort attaché à sa famille.

Le nouveau chef, marchant sur les traces de ses prédécesseurs, pilla comme eux le temple, et enrichit tous ses amis. Les Phocéens ouvrirent enfin les yeux, et nommèrent des commissaires pour faire rendre compte à tous ceux qui avaient touché les deniers publics. Phalécus fut déposé, et il se trouva, par l'enquête exacte que l'on fit, que, depuis le commencement de la guerre, on avait tiré du temple plus de dix mille talents[1], c'est-à-dire plus de trente millions de notre monnaie.

Philippe, après avoir délivré la Thessalie[2], songea à porter ses armes dans la Phocide. Voici la première tentative qu'il fait pour mettre le pied dans la Grèce, et pour entrer dans les affaires générales des Grecs, dont les rois de Macédoine avaient toujours été exclus comme étrangers. Dans ce dessein, sous prétexte de passer en Phocide, et d'y aller punir les Phocéens sacriléges, il marche vers les Thermopyles pour s'emparer d'un passage qui lui donnait une entrée libre dans la Grèce, et surtout dans l'Attique. Les Athéniens, au bruit de cette marche, qui pouvait avoir d'étranges suites et pour eux et pour toute la Grèce, accoururent aux Thermopyles, et se saisirent à propos de ce passage important, que Philippe n'osa pas même entreprendre de forcer; ainsi il fut obligé de retourner en Macédoine.

§ III. — Démosthène, a l'occasion de l'entreprise de Philippe sur les Thermopyles, harangue les Athéniens, et les anime contre ce prince. Il est peu écouté. Olynthe, a la veille d'être assiégée par Philippe, implore le secours des Athéniens. Démosthène tache, par ses harangues, de les tirer de leur assoupissement. Ils n'envoient que de faibles secours. Philippe enfin se rend maitre de la place.

Comme la suite va nous montrer Philippe aux prises avec les Athéniens, et que, par les vives exhortations et les sages conseils de Démosthène, ils deviendront ses plus grands ennemis et les plus puissants obstacles à ses desseins ambitieux, il ne paraît pas hors de propos, avant que d'entrer en matière, de tracer un portrait abrégé de l'état présent d'Athènes et de la disposition actuelle de ses citoyens.

Il ne faut pas juger du caractère des Athéniens dans le temps dont nous parlons, par celui de leurs ancêtres du temps des batailles de Marathon et de Salamine, de la vertu desquels ils avaient extrêmement dégénéré. Ce n'étaient plus les mêmes hommes, ni les

[1] Environ 57 500 000 fr. E. B.

[2] An. M. 3652; av. J. C. 352.

mêmes maximes, ni les mêmes mœurs. On n'y voyait plus le même zèle pour le bien public, la même application aux affaires, le même courage pour essuyer les fatigues de la guerre sur terre et sur mer, le même soin de ménager les finances, la même docilité pour les conseils salutaires, le même discernement dans le choix des généraux d'armée et des magistrats à qui ils confiaient l'administration de l'état. A ces dispositions si utiles et si glorieuses avaient succédé l'amour du repos, la nonchalance pour les affaires publiques, l'aversion des travaux militaires dont ils se déchargeaient sur des troupes mercenaires, la dissipation du trésor public en jeux et en spectacles, le goût pour les flatteries de leurs orateurs, et la malheureuse facilité d'accorder les charges à la brigue et à la cabale, tous avant-coureurs ordinaires de la ruine des états. Voilà ce qu'était Athènes, lorsque le roi de Macédoine commença à attaquer la Grèce.

Nous avons vu que Philippe[1], après plusieurs conquêtes, avait fait une tentative inutile pour s'avancer jusque dans la Phocide, parce que les Athéniens, justement alarmés du péril qui les menaçait, lui avaient fermé le passage des Thermopyles. Démosthène[2], profitant d'une si favorable disposition, monte sur la tribune aux harangues, pour tracer à leur yeux une vive image du danger prochain dont les menace l'ambition démesurée de Philippe, et pour les convaincre de l'absolue nécessité qu'elle leur impose d'user des plus promptes précautions. Or, comme le succès de ses armes et la rapidité de ses progrès répandaient dans Athènes une espèce de terreur fort approchante du désespoir, l'orateur, par un artifice merveilleux, s'attache d'abord à relever les courages abattus, et rejette uniquement sur leur mollesse et sur leur nonchalance la cause de leurs désastres; car, si jusque-là ils s'étaient acquittés exactement de leur devoir, et que, malgré toute leur activité et tous leurs efforts, Philippe l'eût emporté sur eux, il ne leur resterait plus en effet de ressource ni d'espérance. Mais, et dans ce discours-ci, et dans ceux qui suivront, Démosthène insiste fortement sur cette réflexion, que la négligence des Athéniens est l'unique cause de l'agrandissement de Philippe, et que c'est elle qui le rend hardi, entreprenant, et plein d'une insolente fierté, qui va jusqu'à insulter aux Athéniens.

« Voyez, leur dit Démosthène en parlant de « Philippe, à quel point monte l'arrogance du « personnage, qui ne vous donne point le choix « ou de l'action, ou du repos, mais qui use de « menaces, et, selon le bruit commun, tient « les discours les plus insolents; et, non con« tent de ses premières conquêtes, incapables « de le satisfaire, il se porte chaque jour à « quelque nouvelle entreprise. Vous attendez « peut-être que quelque nécessité vous force « d'agir. En est-il une plus grande pour des « hommes libres que la honte et l'infamie? « Voulez-vous donc vous promener éternelle« ment dans la place publique en vous de« mandant les uns aux autres : *Dit-on quel« que chose de nouveau?* Eh! quoi de plus « nouveau qu'un homme de Macédoine, vain« queur des Athéniens, et souverain arbitre « de la Grèce? ***Philippe est mort***, dit l'un. « ***Non, il n'est que malade***, répond l'autre[1]. « Mort ou malade, que vous importe, Athé« niens? A peine le ciel vous en aurait-il déli« vrés, qu'à vous comporter de la sorte vous « vous feriez bien vite vous-mêmes un autre « Philippe; puisque celui-ci doit ses accrois« sements bien moins à sa force qu'à votre « indolence. »

Démosthène ne s'en tint pas à de simples remontrances, ni à des avis généraux, il proposa un projet qui lui paraissait propre à arrêter les entreprises de Philippe. Il demande aux Athéniens, en premier lieu, qu'ils arment une flotte de cinquante galères, et qu'ils prennent une ferme résolution de les monter eux-mêmes. Il veut qu'on y ajoute dix galères légèrement armées, pour servir d'escorte aux convois de la flotte et aux vaisseaux de transport. Quant à ce qui regarde les troupes, au lieu que de son temps le général élu par la faction la plus puissante ne formait l'armée que d'un assemblage confus d'étrangers et de mercenaires qui servaient mal, il demande qu'on

[1] An. M. 3652; av. J. C. 352.

[2] Demosth. 1. Philipp

[1] La blessure qu'il avait reçue à Méthone avait donné lieu à tous ces bruits.

lève seulement deux mille hommes de troupes choisies, dont il y en aura cinq cents Athéniens, et le reste tiré des alliés, avec deux cents cavaliers, dont cinquante aussi seront Athéniens.

L'entretien de ce petit corps d'armée pour ce qui regarde seulement les munitions de bouche et la subsistance des troupes, indépendamment de leur solde, ne devait coûter par an guère plus de quatre-vingt-dix talents[1] (quatre-vingts-dix mille écus), savoir : quarante talents pour dix galères d'escorte, à raison de vingt mines[2] (mille livres) par mois pour chaque galère : autres quarante talents pour les deux mille hommes de pied, à dix dragmes[3] (cinq livres) par mois pour chaque fantassin ; lesquelles cinq livres par mois font un peu plus de trois sous et un liard par jour[4] : enfin douze talents pour les deux cents chevaux, à trente dragmes[5] (quinze livres) par mois pour chaque homme de cheval ; lesquelles quinze livres par mois font dix sous par jour. J'entre dans ce détail exprès pour faire connaître sur quel pied pour lors on faisait la dépense de la guerre. Démosthène ajoute que, si quelqu'un s'imagine que les seules munitions de bouche ne soient pas une grande avance, il n'en juge pas sainement : car il est persuadé que, pourvu que les troupes ne manquent point de provisions, la guerre leur fournira tout le reste ; et que, sans faire le moindre tort ni aux Grecs, ni aux alliés, elles trouveront à se payer de leur solde entière.

Comme on pouvait s'étonner qu'il se restreignît à un si petit nombre de troupes, il en rend raison : c'est que l'état présent de la république ne permet pas aux Athéniens d'opposer à Philippe des forces capables de l'attaquer en rase campagne, mais qu'ils doivent nécessairement se réduire à de simples courses. Ainsi son dessein est que ce petit corps d'armée voltige sans relâche vers les frontières de la Macédoine, et y tienne en respect l'ennemi, l'observe, le harcèle et le serre de près, afin qu'il ne concerte pas librement ses entreprises, et n'exécute pas à son aise tout ce qu'il voudra tenter.

On ne sait pas quel fut le succès de cette harangue. Il y a beaucoup d'apparence que les Athéniens, qui n'étaient point attaqués personnellement, s'endormirent, par la nonchalance qui leur était naturelle, sur les progrès de Philippe. Les divisions de la Grèce lui étaient fort favorables. Athènes et Lacédémone, d'un côté, ne songeaient qu'à humilier Thèbes leur rivale : de l'autre, les Thessaliens pour se délivrer de leurs tyrans, les Thébains pour se maintenir la supériorité que les batailles de Leuctres et de Mantinée leur avaient acquise, se dévouaient absolument à Philippe, et, sans le vouloir, l'aidaient à forger leurs chaînes.

Philippe, en habile politique, sut bien profiter de toutes ces dissensions. Ce roi, pour la sûreté de ses frontières, n'avait rien plus à cœur que de s'étendre vers la Thrace ; et il ne le pouvait guère qu'aux dépens d'Athènes, qui, depuis la défaite de Xerxès, avait en ce pays-là plusieurs colonies, outre divers états alliés ou tributaires.

Olynthe, ville de Thrace dans la péninsule de Pallène, était une de ces colonies. Elle avait eu de grands démêlés avec Amyntas, père de Philippe : elle avait même traversé ce dernier à son avénement à la couronne. Cependant comme il était encore mal affermi sur son trône, il usa d'abord de dissimulation, et rechercha l'alliance des Olynthiens, à qui, quelque temps après, il céda Potidée, place importante, qu'il avait conquise avec eux et pour eux sur les Athéniens. Quand il se vit en état de faire éclore son dessein, il prit ses mesures pour former le siége d'Olynthe. Les Olynthiens, du plus loin qu'ils entendirent gronder l'orage, recoururent aux Athéniens, et sollicitèrent l'envoi d'un prompt secours. L'affaire fut discutée dans l'assemblée du peuple. L'importance de la délibération augmenta le concours des orateurs dans la tribune. Ils y montèrent chacun à leur tour, et leur tour venait plus tôt ou plus tard selon leur âge. Démosthène, qui n'avait que trente-quatre ans, ne parla qu'après que ses anciens eurent longtemps agité la matière.

Dans ce discours[1], l'orateur, pour mieux

[1] Le talent valait mille écus. = 517 500 fr. E. B.

[2] 1 917 fr. E. B.

[3] 9 fr. 58 cent E. B.

[4] 32 centimes. E. B.

[5] 28 fr. 75 cent., qui font 95 cent. par jour. E. B.

[1] 2 Olynth

aller à ses fins, épouvante et rassure alternativement les Athéniens[1]. Pour cela, il représente Philippe sous deux faces fort différentes. D'un côté, c'est un ambitieux que l'empire du monde entier ne rassasierait pas; un superbe, qui regarde tous les hommes, et même ses alliés, comme autant de sujets ou d'esclaves, et qui par cette raison s'irrite de l'obéissance trop lente comme de la révolte déclarée; un politique vigilant, qui, toujours attentif à se prévaloir des imprudences et des fautes d'autrui, saisit avidement les conjonctures avantageuses; un guerrier infatigable, que son activité multiplie, et qui supporte continuellement les plus rudes travaux, sans connaître ni moments de repos, ni différences de saisons; un héros intrépide, qui s'élance au travers des obstacles, et se précipite au milieu des hasards; un corrupteur, qui, la bourse à la main, marchande, trafique, achète, et ne met pas moins en œuvre l'or que le fer; un prince heureux, à qui la fortune prodigue ses faveurs, et pour qui elle paraît avoir oublié son inconstance. Mais, d'un autre côté, ce même Philippe est un imprudent, qui mesure ses vastes projets, non à ses forces, mais à son ambition seule; un téméraire, qui par ses attentats creuse lui-même le tombeau de sa propre grandeur, et ouvre devant lui des précipices où il ne faut que le pousser; un fourbe, dont la puissance ne porte que sur les plus ruineux de tous les fondements, la mauvaise foi et la scélératesse; un usurpateur, haï universellement au dehors, qui a soulevé tous les peuples contre lui en foulant aux pieds tous les lois humaines et divines; un tyran, détesté jusque dans le sein de ses états, où, par l'infamie de ses mœurs et par ses autres vices, il a lassé la patience de ses capitaines, de ses soldats, et généralement de tous ses sujets; enfin un parjure et un impie, que le ciel n'abhorre pas moins que la terre, et que les dieux vont frapper par la main de quiconque voudra servir leur courroux et seconder leur vengeance.

Voilà le double portrait de Philippe que trace M. de Tourreil, en réunissant tous les traits répandus dans la harangue de Démosthène dont il s'agit; par où l'on voit avec quelle liberté on parlait à Athènes contre un prince si puissant.

Notre orateur, après avoir ainsi représenté Philippe, tantôt comme redoutable, tantôt comme aisé à vaincre, conclut que l'unique et sûr moyen d'abattre un tel ennemi, c'est de réformer les abus nouveaux, de rappeler l'ancien ordre, de pacifier les dissensions domestiques, et d'étouffer les cabales incessamment renaissantes; en sorte que tout se réunisse au seul point de l'intérêt public, et qu'à frais communs, chacun, selon ses talents et ses facultés, concoure à la destruction de l'ennemi commun.

Demade[1], corrompu par l'or de Philippe, combattit fortement, mais inutilement, l'avis de Démosthène. On envoya, sous la conduite du général Charès, trente galères et deux mille hommes au secours des Olynthiens, qui dans ce besoin pressant, où toute la Grèce généralement était intéressée, ne purent rien obtenir que de la seule république d'Athènes.

Ce secours[2] n'interrompit ni les desseins ni les progrès de Philippe. Il marche en Chalcide, s'empare de plusieurs places, emporte et rase la forteresse de Gire, et jette l'épouvante dans toute la contrée. Olynthe alors, serrée de plus près, et menacée des derniers malheurs, envoya aux Athéniens une seconde ambassade, et sollicita de nouveaux secours. Démosthène appuie fortement la demande, et prouve qu'autant par honneur que par intérêt les Athéniens y doivent avoir égard. C'est ce qui fait le sujet de l'olynthienne comptée ordinairement la troisième.

L'orateur, toujours animé d'un zèle vif et ardent pour la sûreté et la gloire de sa patrie, tâche d'intimider les Athéniens par la vue des maux qui les menacent, leur montrant un avenir terrible pour eux, s'ils persévèrent dans

[1] La harangue que Demosthène prononça pour lors est comptée ordinairement pour la seconde des trois Olynthiennes qui regardent le même sujet. Mais M. de Tourreil, fondé principalement sur l'autorité de Denys d'Halicarnasse (*Epist. ad Amm.*, tom. VI, pag. 725, ed. *Reisk.*), qui doit être ici d'un grand poids, dérange l'ordre communément suivi des harangues de Démosthène, et place celle-ci à la tête des Olynthiennes. Quoique je suive son sentiment, je citerai les harangues selon l'ordre où elles sont imprimées.

[1] Suid. in voce Δημάδης.

[2] An. M. 3655; av. J. C 349.

leur nonchalance. Car, si Philippe se rend maître d'Olyathe, il ne manquera pas, après cette entreprise, de venir tomber sur Athènes avec toutes ses forces.

Le principal embarras roulait sur le moyen de fournir à la dépense nécessaire pour secourir les Olynthiens, parce que les fonds de la caisse militaire étaient divertis ailleurs, et employés à la célébration des jeux publics.

Quand les Athéniens, à la fin de la guerre d'Egine, eurent fait une paix de trente ans avec les Lacédémoniens, ils résolurent de mettre en réserve dans leur trésor mille talents [1] chaque année, avec défense, sur peine de la vie, qu'on parlât jamais d'y toucher, à moins qu'il ne s'agît de repousser les ennemis qui tenteraient d'envahir l'Attique. Cette loi s'observa d'abord avec toute la ferveur qu'on a pour les nouveaux règlements. Périclès ensuite, dans le dessein de faire sa cour au peuple, proposa de lui distribuer, en temps de paix, les mille talents, et de le défrayer par là aux spectacles en donnant à chaque citoyen deux oboles [2], sauf à reprendre ce fonds en temps de guerre. La proposition fut agréée et la restriction aussi. Mais, comme tout relâchement dégénère tôt ou tard en licence, on prit un tel goût à cette distribution, appelée par Démade *une glu où les citoyens allaient se prendre*, qu'ils ne voulurent plus qu'on la retranchât en aucun cas. L'abus fut poussé à un tel point, qu'Eubule, un des principaux chefs de la faction opposée à Démosthène, fit défendre, sous peine de mort, qu'on proposât de rendre à la guerre ce que Périclès avait prêté aux jeux et aux plaisirs : on punit même Apollodore pour avoir ouvert et appuyé l'avis contraire.

Cette folle dissipation eut d'étranges suites. On ne pouvait la réparer que par des impositions, dont l'inégalité purement arbitraire perpétuait de vives querelles, et mettait dans les préparatifs de guerre une lenteur qui, sans épargner la dépense, en ruinait tout le fruit. Comme les artisans et les gens de marine, qui composaient plus des deux tiers du peuple d'Athènes, ne contribuaient point de leur bien, et n'avaient qu'à payer de leur personne, le poids des taxes tombait uniquement sur les riches. Ceux-ci ne manquaient pas de murmurer, et de reprocher aux autres que les deniers publics se consumaient en fêtes, en comédies, et en superfluités semblables. Le peuple, qui se sentait le maître, se mettait peu en peine de leurs plaintes, et n'était pas d'humeur à prendre sur ses plaisirs de quoi soulager des gens qui possédaient, à son exclusion, les emplois et les dignités : d'ailleurs il s'agissait de la vie, si l'on osait seulement prendre sur soi de lui en faire la proposition d'une manière sérieuse et dans les formes.

Démosthène hasarda, à deux différentes reprises, d'entamer cette matière ; mais il le fit avec beaucoup d'art et de circonspection. Après avoir démontré l'indispensable nécessité où l'on est de mettre sur pied une armée pour arrêter les entreprises de Philippe, il laisse entrevoir qu'il n'y a point d'autre fonds pour lever et entretenir ces troupes, que celui qui était destiné aux distributions du théâtre. Il demande qu'on nomme des commissaires, non pour établir de nouvelles lois, il n'y en avait déjà que trop, mais pour examiner et abolir celles qui se trouveraient contraires au bien de la république. Il n'encourait pas la peine capitale portée par ces lois, parce qu'il n'en demandait pas actuellement l'abolition, mais qu'on nommât des commissaires pour en faire l'examen. Il laissait seulement entrevoir la nécessité qu'il y avait d'abolir une loi qui faisait gémir les plus zélés citoyens, et les réduisait à l'alternative, ou de se perdre eux-mêmes par un conseil fidèle et courageux, ou de laisser périr leur patrie par un silence timide et prévaricateur.

Il paraît que ces remontrances n'eurent pas le succès qu'elles méritaient, puisque, dans l'olynthienne suivante, qui dans l'arrangement ordinaire est la première, l'orateur se vit obligé de revenir encore à la charge sur la dissipation des deniers militaires. Olynthe, vivement pressée par Philippe, et jusqu'alors mal secourue par la milice vénale d'Athènes, demanda, par une troisième ambassade, des troupes composées, non de mercenaires et d'étrangers comme auparavant, mais de vrais

[1] Mille talents, ou 5 750 000 fr. E. B.

[2] Ces jeux, outre les deux oboles qu'on distribuait à chacun des assistants, entraînaient beaucoup d'autres dépenses.

Athéniens, animés d'une sincère ardeur pour l'intérêt et de leur propre gloire et de la cause commune. Sur les vives instances de Démosthène, les Athéniens envoyèrent une seconde fois Charès avec un secours de dix-sept galères, de deux mille hommes de pied, et de trois cents cavaliers, tous citoyens d'Athènes, tels qu'Olynthe le désirait.

Philippe, l'année suivante, s'empara d'Olynthe[1]. Le secours et les efforts d'Athènes ne purent la défendre contre ses ennemis domestiques; car deux de ses citoyens, Euthycrate et Lasthène, qui étaient les premiers de la ville, et actuellement en charge, la trahirent. Ainsi il entra par la brèche que ses largesses avaient faite. Il saccage cette malheureuse ville, enchaîne une partie des habitants, vend l'autre, et ne distingue les traîtres que par le souverain mépris qu'il leur témoigne. Philippe aimait la trahison, et n'aimait pas les traîtres[2]. Et quelle foi peut-on avoir à des gens qui en manquent pour leur patrie? Tout, jusqu'au simple soldat de l'armée macédonienne, fit honte à Euthycrate et à Lasthène de leur perfidie. Ils en demandèrent justice à Philippe, qui les paya de cette ironie, plus sanglante que l'injure même: *Ne prenez pas garde à ce que disent des hommes grossiers, qui nomment chaque chose par son nom.*

La prise de cette ville lui causa une grande joie. C'était une des places les plus importantes pour lui, et dont les forces pouvaient le plus balancer sa puissance. Elle avait[3], quelques années auparavant, résisté pendant un assez long temps aux forces de la Macédoine et de Lacédémone jointes ensemble; et Philippe l'avait enlevée presque sans aucune résistance, ou du moins sans beaucoup de perte.

Il donna des spectacles, et fit célébrer des jeux publics avec une magnificence extraordinaire. Il les accompagna de repas et de festins où il se rendait populaire, et comblait tous les conviés de présents et de marques d'amitiés.

[1] An. M. 3656; av. J. C. 348.—Diod. lib. 16, pag. 450-452.

[2] Plut. in Apophtheg. pag. 178.

[3] Diod. lib. 15, pag. 341.

§ IV. — PHILIPPE SE DÉCLARE POUR CEUX DE THÈBES CONTRE LES PHOCÉENS, ET COMMENCE AINSI A PRENDRE PART A LA GUERRE SACRÉE. IL ENDORT LES ATHÉNIENS PAR UNE FAUSSE PAIX ET DE FAUSSES PROMESSES, MALGRÉ LES REMONTRANCES DE DÉMOSTHÈNE. IL S'EMPARE DES THERMOPYLES, RÉDUIT LES PHOCÉENS, ET TERMINE LA GUERRE SACRÉE. IL EST ADMIS DANS LE CONSEIL AMPHICTYONIQUE.

Les Thébains[1], hors d'état de terminer par eux-mêmes la guerre qu'ils soutenaient depuis longtemps contre les Phocéens, eurent recours à Philippe. Jusqu'ici, comme nous l'avons déjà remarqué, il avait gardé une espèce de neutralité par rapport à la guerre sacrée, et il semblait attendre, pour se déclarer, que les deux partis se fussent mutuellement affaiblis par la longueur d'une guerre qui les épuisait également. Les Thébains pour lors avaient beaucoup rabattu de cette fierté et de ces ambitieuses prétentions que leur avaient inspirées les victoires d'Epaminondas. Aussitôt donc qu'ils recherchèrent l'alliance de Philippe, ce prince résolut d'épouser la querelle de cette république contre les Phocéens. Il n'avait point perdu de vue le projet qu'il avait formé de se ménager une entrée dans la Grèce pour y dominer. Pour faire réussir son dessein, il devait se déclarer pour l'un des deux partis qui partageaient alors toute la Grèce, ou pour celui des Thébains, ou pour celui des Athéniens et des Spartiates. Il n'était pas assez insensé pour se flatter que ce dernier parti voulût contribuer à l'introduire dans la Grèce. Il ne lui restait donc qu'à embrasser le parti des Thébains, qui venaient d'eux-mêmes s'offrir à lui, et à qui sa puissance devenait nécessaire pour se soutenir dans la décadence de leurs affaires. Il n'hésita donc point à se déclarer pour eux. Mais, pour donner une couleur avantageuse à ses armes, outre la reconnaissance dont il affectait de se piquer pour Thèbes, où il avait été élevé, il prétendait se faire honneur de son zèle pour le dieu outragé, et était bien aise de se faire la réputation d'un prince religieux, qui embrassait vivement les intérêts du dieu et du temple de Delphes, afin de s'attirer par là l'estime et l'amitié des Grecs. Les politiques font usage de tout, et cherchent à couvrir les entreprises

[1] An. M. 3657; av. J. C. 347.

les plus injustes du voile de la probité, et quelquefois même de la religion, quoique souvent, dans le fond, ils ne fassent aucun cas ni de l'une ni de l'autre.

Philippe n'avait rien plus à cœur que de s'assurer des Thermophyles [1], qui lui ouvraient un passage dans la Grèce, de s'approprier tout l'honneur de la guerre sacrée, de paraître y avoir tranché en maître, et de présider enfin aux jeux pythiques. Il voulait porter du secours aux Thébains, et par leur moyen se rendre maître de la Phocide : mais, pour mettre en exécution cette double vue, il fallait en dérober la connaissance aux Athéniens, qui étaient actuellement déclarés contre Thébes, et qui depuis longtemps étaient alliés des Phocéens. Il s'agissait donc de leur faire prendre le change, en leur montrant un autre objet; et c'est à quoi la politique de Philippe réussit merveilleusement.

Les Athéniens, qui commençaient à se lasser d'une guerre qui leur était fort onéreuse et peu utile, avaient chargé Ctésiphon et Phrynon de sonder les intentions de Philippe, et de le pressentir sur la paix. Ils rapportèrent que Philippe ne s'en éloignait pas, et témoignait même beaucoup de bonne volonté pour la république. Sur quoi l'on résolut d'envoyer une ambassade solennelle pour s'instruire de la vérité plus à fond, et pour avoir les derniers éclaircissements que demandait une semblable négociation. Eschine et Démosthène furent du nombre des dix ambassadeurs, qui en ramenèrent trois de Philippe, Antipater, Parménion, Eurylochus. Tout dix s'acquittèrent fidèlement de leur commission, et en rendirent un fort bon compte. On les renvoie aussitôt avec un plein pouvoir de conclure la paix, et de la cimenter par la religion des serments. Alors Démosthène, qui dans la première ambassade avait rencontré en Macédoine quelques Athéniens prisonniers, et leur avait promis qu'il reviendrait les racheter à ses dépens, se met en devoir de tenir sa parole, et conseille cependant à ses collègues de s'embarquer au plus tôt, comme la république l'avait ordonné, pour aller incessamment chercher Philippe partout où il serait. Ceux-ci, loin de faire la diligence qu'on leur a recommandée, marchent à pas d'ambassadeurs, vont par terre en Macédoine, s'y arrêtent trois mois entiers, et donnent le temps à Philippe de prendre encore plusieurs places sur les Athéniens dans la Thrace. Enfin, s'étant abouchés avec le roi de Macédoine, ils conviennent avec lui des conditions de la paix. Celui-ci, content de les avoir endormis par un projet de traité, en différait de jour en jour la ratification. Il avait trouvé le moyen de corrompre à force de présents tous les ambassadeurs, à l'exception de Démosthène, qui, se trouvant seul, s'opposait en vain à ses collègues.

Cependant Philippe faisait toujours avancer ses troupes. Étant arrivé à Phères en Thessalie, il ratifie enfin le traité de paix, où il refuse de comprendre les Phocéens. Quand on eut appris à Athènes que Philippe avait signé le traité, cette nouvelle y répandit beaucoup de joie, surtout parmi les personnes qui avaient de l'éloignement pour la guerre et qui en redoutaient les suites. Isocrate était de ce nombre [1]. C'était un citoyen zélé pour le bien public, et plein de bonnes intentions. La faiblesse de sa voix, jointe à une timidité naturelle, l'avait empêché de se produire en public, et de monter, comme les autres, sur la tribune aux harangues. Il avait ouvert à Athènes une école où il donnait des leçons sur la rhétorique et formait les jeunes gens à l'éloquence; et il le faisait avec un grand succès et une grande réputation. Il n'avait pas néanmoins renoncé entièrement au soin des affaires publiques; et le service que les autres rendaient de vive voix à la patrie dans les assemblées, il tâchait de le lui rendre par des écrits où il exposait ses sentiments; et ces écrits devenaient bientôt publics, et étaient lus avec beaucoup d'empressement.

Dans l'occasion dont il s'agit, il en fit un assez long, qu'il adressa à Philippe, avec qui il était en liaison, mais de la manière qui convient à un bon et fidèle citoyen. Il était alors fort âgé, et avait au moins quatre-vingt-huit ans. Le but de ce discours est d'exhorter Philippe à profiter de la paix qu'il venait de conclure pour concilier entre eux tous les peuples

[1] Demosth. Orat. de falsâ Legatione.

[1] Isocr Orat ad Philip.

de la Grèce, et à porter ensuite la guerre contre le roi des Perses. Il s'agissait de faire entrer dans ce plan quatre villes, dont toutes les autres alors dépendaient ; savoir, Athènes, Sparte, Thèbes, Argos. Il avoue que, si Sparte ou Athènes étaient dominantes comme autrefois, il n'aurait garde de faire une telle proposition, qui ne serait point certainement de leur goût, et que la fierté de ces deux républiques, nourrie et augmentée par d'heureux succès, rejetterait avec hauteur. Mais maintenant que les plus puissantes villes de la Grèce, fatiguées et épuisées par de longues guerres, et humiliées chacune à leur tour par ces revers fâcheux, ont un intérêt égal à poser les armes et à vivre en paix, selon l'exemple qu'Athènes avait commencé à leur en donner, c'est l'occasion du monde la plus favorable à Philippe de concilier ensemble toutes les villes de la Grèce.

S'il avait le bonheur de réussir dans un tel projet, un succès si glorieux et si avantageux l'élèverait au-dessus de tout ce qu'il y a eu jusqu'ici de plus grand dans la Grèce. Mais le dessein et le projet seul, quand il n'aurait pas tout l'effet qu'il en peut attendre, lui attirerait infailliblement l'estime, l'affection et la confiance de tous les peuples de la Grèce, avantages infiniment préférables à toutes les prises de villes et à toutes les conquêtes dont il pourrait se flatter.

Il est vrai que plusieurs personnes, prévenues contre Philippe, le représentent et le décrient comme un prince artificieux qui couvre sa marche sous des prétextes plausibles, mais qui, dans le fond, n'a d'autre vue que d'opprimer la Grèce et de s'en rendre maître. Isocrate, soit trop facile crédulité, soit désir de gagner Philippe, suppose que des bruits si injurieux n ont aucun fondement, n'étant pas vraisemblable qu'un prince qui fait gloire de descendre d'Hercule, le libérateur de la Grèce, songeât à l'envahir et à s'en rendre le tyran. Mais ce sont ces bruits-là mêmes, si capables de noircir son nom et de ternir toute sa gloire, qui doivent l'engager à en démontrer la fausseté aux yeux de toute la Grèce par des preuves non suspectes, en laissant et maintenant chaque ville dans la possession de ses lois et de sa liberté, en écartant avec soin tout soupçon de partialité, en n'épousant point les intérêts d'un peuple contre un autre, en s'attirant la confiance de tous par un noble désintéressement et par un amour inaltérable de la justice, enfin en n'ambitionnant que la qualité de pacificateur de la Grèce, titre infiniment plus glorieux que celui de vainqueur et de conquérant.

C'est dans les états du roi de Perse qu'il doit aller chercher et mériter ces derniers titres. La conquête lui en est ouverte et assurée, s'il vient à bout de pacifier la Grèce. Il doit se souvenir qu'Agésilas, avec les seules troupes de Sparte, fit trembler le trône persan, et l'aurait certainement renversé, sans les divisions domestiques de la Grèce qui l'y rappelèrent. La victoire signalée des Dix-Mille, sous Cléarque, et leur retraite triomphante à la vue d'une armée innombrable, marquent ce qu'on doit attendre des Macédoniens et des Grecs réunis ensemble, et commandés par Philippe, contre un prince inférieur en tout à celui que Cyrus allait attaquer.

Isocrate finit en témoignant qu'il paraît que les dieux n'ont accordé jusqu'ici à Philippe tant d'heureux succès que pour le mettre en état de former et d'exécuter la glorieuse entreprise dont il lui trace le plan. Il réduit ses avis à trois points : gouverner son propre empire avec sagesse et justice, pacifier les peuples voisins et la Grèce entière sans y rien prétendre pour soi, porter ensuite ses armes victorieuses dans un pays ennemi de tout temps des Grecs, et qui avait souvent juré leur perte. Il faut l'avouer, voilà un plan bien magnifique, et bien digne d'un grand prince ; mais Isocrate connaissait mal Philippe, s'il l'en croyait capable. Il n'avait ni l'équité, ni la modération, ni le désintéressement que demandait un tel projet. Il songeait réellement à passer dans la Perse, et sentait bien qu'auparavant il fallait s'assurer de la Grèce ; mais c'était par la force, et non par des bienfaits, qu'il voulait s'en assurer. Il ne songeait point à gagner les peuples ni à les persuader, mais à les abattre et à les dompter. Comme, de son côté, il ne faisait aucun cas des alliances et des traités, il mesurait les autres sur lui-même, et voulait les retenir par des liens plus forts selon lui, que ceux de l'amitié, de la reconnaissance et de la bonne foi.

Démosthène, qui était plus au fait des affaires qu'Isocrate, jugeait plus sainement aussi des dispositions de Philippe. A son retour de l'ambassade, il déclare nettement qu'il n'approuve ni les discours ni la conduite du roi de Macédoine, et qu'on a tout à craindre de sa part. Eschine, au contraire, qui était entièrement gagné, assure qu'il n'a remarqué dans les promesses et dans le procédé de ce prince que candeur et bonne foi. Il avait promis que l'on repeuplerait Thespies et Platée malgré l'opposition des Thébains; qu'en cas qu'il parvînt à subjuguer les Phocéens, il les conserverait, et ne leur ferait aucun mauvais traitement; qu'il rétablirait l'ordre dans Thèbes; qu'Orope demeurerait en propre aux Athéniens; et que, pour équivalent d'Amphipolis, on leur livrerait l'Eubée. Démosthène eut beau représenter que Philippe, malgré toutes ses belles promesses, cherchait à se rendre maître absolu de la Phocide, et que de la lui abandonner c'était trahir l'état et lui livrer la Grèce entière, il ne fut point écouté; et le discours d'Eschine, qui répondait de la bonne volonté de Philippe, prévalut.

Toutes ces délibérations[1] donnèrent le temps à ce prince de s'emparer des Thermopyles, et d'entrer dans la Phocide. Jusque-là on n'avait pu réduire les Phocéens à la raison[2]. Philippe n'eut qu'à se montrer; la terreur de son nom jeta partout l'épouvante. Supposant qu'il marchait contre des sacriléges, et non contre des ennemis ordinaires, il fit prendre à tous ses soldats des couronnes de laurier, et les mena au combat comme sous la conduite du dieu même dont ils vengeaient l'honneur. A cet aspect, les Phocéens se crurent vaincus. Ils demandent la paix, et se livrent à la merci de Philippe, qui permet à Phalécus, leur chef, de se retirer dans le Péloponnèse avec les huit mille hommes qu'il avait pris à sa solde. Ainsi Philippe, sans qu'il lui en coûtât beaucoup de peine, remporta tout l'honneur d'une longue et sanglante guerre qui avait épuisé les forces des deux partis. Cette victoire lui fit un honneur incroyable dans toute la Grèce[3]. Il n'y était parlé que de cette glorieuse expédition. On le regardait comme le vengeur du sacrilége et le protecteur de la religion; et l'on mettait presque au nombre des dieux celui qui en avait défendu la majesté avec tant de courage et de succès.

Philippe, pour ne paraître rien faire de son autorité privée dans une affaire qui concernait toute la Grèce, assemble le conseil des amphictyons, et les établit, pour la forme, souverains juges de la peine encourue par les Phocéens. Sous le nom de ces juges dévoués à ses volontés, il ordonne qu'on ruinera les villes de la Phocide; qu'on les réduira toutes en bourgs de soixante feux, et que les bourgs seront placés à une certaine distance l'un de l'autre; que l'on proscrira irrémissiblement les sacriléges, et que les autres ne demeureront possesseurs de leurs biens qu'à la charge d'un tribut annuel, qui s'exigera jusqu'à la restitution entière des sommes enlevées du temple de Delphes. Philippe ne s'oublia pas dans cette occasion. Après avoir soumis les Phocéens rebelles, il demanda qu'on lui transportât le droit de séance au conseil amphictyonique, dont on les avait déclarés déchus. Les amphictyons, dont il venait de servir la vengeance, n'osèrent le refuser, et l'agrégèrent à leur corps; ce qui pour lui était d'une grande importance, comme la suite le fera voir, et d'une très-dangereuse conséquence pour tout le reste de la Grèce. Ils donnèrent aussi à Philippe l'intendance des jeux pythiques, conjointement avec les Béotiens et les Thessaliens, parce que les Corinthiens, qui l'avaient eue jusque-là, s'en étaient rendus indignes par la part qu'ils avaient prise au sacrilége des Phocéens.

Quand on apprit à Athènes la manière dont les Phocéens avaient été traités, on comprit, mais trop tard, le tort qu'on avait eu de ne pas déférer aux conseils de Démosthène, et de s'être livré aveuglément aux vaines promesses d'un traître qui avait vendu sa patrie. Outre la honte et la douleur d'avoir manqué aux devoirs de la confédération à l'égard des Phocéens, ils reconnurent qu'en abandonnant

[1] An. M. 3658; av. J. C. 346.

[2] Diod. lib. 16, pag. 455.

[3] « Incredibile, quantùm ea res apud omnes nationes « Philippo gloriæ dedit. Illum vindicem sacrilegii, illum « ultorem religionum. Dignum itaque qui diis proximu « haberetur, per quem deorum majestas vindicata sit. » (JUSTIN.)

leurs alliés ils avaient trahi leurs propres intérêts ; car Philippe, maître de la Phocide, l'était devenu des Thermopyles ; ce qui lui ouvrait les portes et lui donnait les clefs de la Grèce. Les Athéniens donc [1], justement alarmés pour eux-mêmes, ordonnèrent qu'on retirerait les femmes et les enfants de la campagne dans la ville, qu'on rétablirait les murs, et qu'on fortifierait le Pirée, pour se mettre en état de défense en cas d'invasion.

Ils n'avaient point eu de part au décret qui avait reçu Philippe au nombre des amphictyons. Peut-être s'absentèrent-ils pour ne pas l'autoriser par leur présence ; ou, ce qui paraît plus vraisemblable, Philippe, en vue d'éloigner les obstacles et d'éviter les traverses qu'il pouvait rencontrer dans l'exécution de son dessein, assembla tumultuairement les seuls amphictyons qui lui étaient dévoués. Enfin il mena si bien son intrigue, qu'il obtint ce qu'il désirait. On pouvait contester cette élection comme clandestine et comme irrégulière. Il en demanda la confirmation aux peuples qui, en qualité de membres de ce corps, avaient droit ou de rejeter le nouveau choix, ou de le ratifier. Athènes reçut l'invitation circulaire. Dans l'assemblée du peuple qui fut convoquée pour délibérer sur la demande de Philippe, plusieurs étaient d'avis qu'on n'y eût aucun égard. Démosthène fut d'un avis contraire. Il n'approuvait point du tout la paix qu'on avait conclue avec Philippe : mais il ne croyait pas qu'on dût la rompre dans la conjoncture présente ; ce qui ne pouvait se faire sans susciter contre Athènes le nouvel amphictyon et ceux qui l'avaient élu. Il conseille donc de ne point s'exposer hors de saison aux suites dangereuses du refus opiniâtre de condescendre au décret presque unanime des amphictyons, et proteste qu'il faut sensément, de crainte de pis, céder au temps, c'est-à-dire consentir à ce qu'on ne peut empêcher. C'est ce qui fait le sujet du discours de Démosthène, intitulé : ***Harangue sur la Paix.*** Il y a beaucoup d'apparence que son avis fut suivi.

[1] Demosth. de falsâ Legat. pag. 312

§ V. — PHILIPPE, DE RETOUR EN MACÉDOINE, POUSSE SES CONQUÊTES DANS L'ILLYRIE ET LA THRACE. IL PROJETTE UNE LIGUE AVEC LES THÉBAINS, LES MESSÉNIENS ET LES ARGIENS, POUR ATTAQUER ENSEMBLE LE PÉLOPONNÈSE. ATHÈNES, S'ÉTANT DÉCLARÉE POUR LES LACÉDÉMONIENS, ROMPT CETTE LIGUE. IL FAIT DE NOUVELLES TENTATIVES SUR L'EUBÉE ; PHOCION L'EN CHASSE. CARACTÈRE DE CE CÉLÈBRE ATHÉNIEN. PHILIPPE FORME LE SIÉGE DE PÉRINTHE ET DE BYZANCE. LES ATHÉNIENS, ANIMÉS PAR LES HARANGUES DE DÉMOSTHÈNE, ENVOIENT DU SECOURS A CES DEUX VILLES, SOUS LA CONDUITE DE PHOCION, QUI EN FAIT LEVER LE SIÉGE A PHILIPPE.

Quand Philippe [1] eut réglé tout ce qui regardait le culte du Dieu et la sûreté du temple de Delphes, il retourna en Macédoine, comblé de gloire, et remportant la réputation de prince religieux et d'intrépide conquérant. Diodore remarque que tous ceux qui avaient pris part à la profanation et au pillage du temple périrent misérablement, et firent une fin tragique.

Philippe [2] content de s'être ouvert une entrée dans la Grèce par la prise des Thermopyles, d'avoir soumis la Phocide, de s'être rendu un des juges de la Grèce par la nouvelle qualité d'amphictyon, de s'être acquis l'estime et les louanges de tous les peuples par son zèle pour venger l'honneur de la Divinité, crut sagement devoir s'arrêter pour ne pas soulever contre lui tous les peuples de la Grèce en découvrant trop tôt les vues d'ambition qu'il avait sur elle ; et, afin de dissiper ses soupçons et de calmer ses inquiétudes, il tourna ses armes contre l'Illyrie pour étendre ses frontières de ce côté-là, et pour tenir toujours ses troupes en haleine par quelque nouvelle expédition.

Le même motif le fit ensuite passer en Thrace. Dès les premières années de son règne, il y avait déjà enlevé plusieurs places aux Athéniens [3]. Il y poussa toujours ses conquêtes. Suidas marque qu'avant la prise d'Olynthe il s'était rendu maître de trente-deux villes dans la Chalcide, qui faisait partie de la Thrace. La Chersonèse était aussi fort à sa bienséance. C'était une presqu'île fort riche, où il y avait plusieurs villes puissantes et d'excellents pâ-

[1] An. M. 3660 ; av. J. C. 344. — Diod. lib. 16, pag. 456
[2] Id. ibid. pag. 463.
[3] In voce Κάρανος.

turages. Elle avait autrefois appartenu aux Athéniens. Ses habitants se mirent sous la protection de Lacédémone quand Lysandre eut pris Athènes, et retournèrent sous la domination de leurs premiers maîtres quand Conon, fils de Timothée, eut relevé sa patrie. Cotys, roi de Thrace, conquit ensuite la Chersonèse sur les Athéniens[1]; et ils y rentrèrent enfin par la cession de Cersoblepte, fils de Cotys, qui, se trouvant trop faible pour la défendre contre Philippe, la leur abandonna, la quatrième année de l'olympiade 106ᵉ, en se réservant néanmoins Cardie, qui était la ville la plus considérable de la presqu'île, et qui en formait comme la porte et l'entrée[2]. Quand Philippe eut dépouillé Cersoblepte de son royaume, ce qui arriva la seconde année de l'olympiade 109ᵉ[3], ceux de Cardie, dans la crainte de tomber entre les mains des Athéniens, qui revendiquaient leur ville dont ils avaient été autrefois les maîtres, se jetèrent entre les bras de Philippe, qui ne manqua pas de les prendre sous sa protection.

Diopithe[4], chef de la colonie que les Athéniens avaient envoyée dans la Chersonèse, regardant cette démarche de la part de Philippe comme un acte d'hostilité contre sa république, sans en attendre l'ordre, et bien persuadé qu'on ne le désavouerait point, se jette brusquement sur les terres de ce prince, dans la Thrace maritime, pendant qu'il était occupé dans la haute Thrace à une guerre importante, les pille avant qu'il puisse revenir pour lui faire tête, les saccage, et remporte un riche butin, qu'il met en sûreté dans la Chersonèse. Philippe, hors d'état de s'en faire raison par la voie qu'il eût voulu, se contenta de s'en plaindre amèrement par ses lettres aux Athéniens. Les pensionnaires qu'il avait dans Athènes firent leur devoir. Ces langues vénales eurent soin de répandre leur venin sur une conduite, sinon prudente, du moins pardonnable. Ils déclament contre Diopithe, le défèrent comme auteur de la guerre, l'accusent d'exaction et de piraterie, sollicitent et pressent son rappel, et poursuivent avec chaleur sa condamnation.

Démosthène, qui, dans cette conjoncture, voyait l'intérêt public inséparablement attaché à celui de Diopithe, entreprit sa défense. C'est ce qui fait le sujet de la harangue *sur la Chersonèse*. Ce Diopithe était père de Ménandre, fameux poëte comique, que Térence a fidèlement copié.

Diopithe était accusé de vexer les alliés par des exactions injustes. C'est à quoi Démosthène s'arrête le moins, parce que c'était un fait personnel. Il ne laisse pas de l'excuser, en passant, par l'exemple de tous les généraux, à qui les îles et les villes de l'Asie Mineure payaient de certaines contributions volontaires, par lesquelles elles achetaient la sûreté de leurs marchands, à qui l'on fournissait des escortes pour les défendre contre les pirates. Il est vrai qu'on peut exercer des violences, et rançonner mal à propos les alliés; mais alors un simple décret, une dénonciation dans les formes, la galère[1] destinée au transport du général révoqué, cela suffit pour arrêter les abus. Il n'en est pas de même des entreprises de Philippe : ce n'est pas par des menaces ni par des décrets qu'on les peut arrêter; il faut des levées d'hommes, des troupes, des galères.

« Vos orateurs vous crient sans cesse qu'il « faut opter entre la paix et la guerre. Philippe ne nous en laisse pas l'option, lui qui « tous les jours forme de nouvelles entreprises « contre nous. Et peut-on douter qu'il ne soit « l'infracteur de la paix, à moins qu'on ne prétende que nous n'aurons point lieu de nous « plaindre de lui tant qu'il n'attentera rien sur « l'Attique ni sur le Pirée? Mais il ne sera « pas temps pour lors de nous y opposer; et « c'est dès à présent qu'il faut préparer de fortes barrières contre ses desseins ambitieux. « Vous devez poser comme un principe certain, Athéniens, que c'est à vous qu'il en « veut, qu'il vous regarde comme ses plus dangereux ennemis, que votre ruine seule peut « le mettre en repos et assurer ses conquêtes; « et que tout ce qu'il ourdit et trame aujourd'hui, il ne le trame et ne l'ourdit qu'en vue

[1] Diod. lib. 16, pag. 431.
[2] Id. ibid. pag. 461.
[3] An. M. 3661; av. J. C. 343.
[4] An. M. 3662; av. J. C. 342. — Liban in Demosth. pag. 75.

[1] Elle s'appelait πάραλος.

« de tomber sur vous, et de réduire Athènes « en servitude. Aucun de vous, en effet, pour- « rait-il pousser la simplicité jusqu'à croire « que Philippe soit si âpre pour de misérables « bicoques dans la Thrace (car quel autre « nom donner aux places qu'il y attaque main- « tenant ?) ; qu'afin de les acquérir, il affronte « travaux, saisons, dangers; et que pour les « ports, pour les arsenaux, pour les galères, « pour les mines d'argent, pour les immenses « revenus d'Athènes, il n'ait que de l'indiffé- « rence, qu'il ne les ambitionne en aucune « sorte, et qu'il vous en laissera jouir paisible- « ment?

« Que conclure de tout ce qui a été dit ? « Que, loin de dissiper l'armée que nous avons « en Thrace, il faut l'augmenter et la fortifier « par de nouvelle levées, afin qne, comme Phi- « lippe en a toujours une toute prête pour « opprimer et pour asservir les Grecs, vous « aussi, de votre côté, vous en ayez toujours « une toute prête pour les défendre et pour les « sauver. » Il y a lieu de croire que l'avis de Démosthène fut suivi.

La même année que cette harangue fut prononcée [1], mourut Arymbas, roi des Molosses ou d'Épire, fils d'Alcétas. Il avait un frère appelé *Néoptolème*, dont la fille Olympias épousa Philippe. Ce Néoptolème, par le crédit de son gendre, était parvenu à partager la royauté avec son frère aîné, à qui seul elle appartenait de droit. Cette première injustice fut suivie d'une plus grande ; car après la mort d'Arymbas [2], Philippe fit si bien, par ses intrigues ou par ses menaces, que les Molosses chassèrent Éacidas, fils et successeur légitime d'Arymbas, et qu'ils établirent Alexandre, fils de Néoptolème, seul roi de l'Épire. Ce prince, non-seulement beau-frère, mais gendre de Philippe, dont il épousa la fille, nommée *Cléopatre*, comme il sera dit dans la suite, porta la guerre en Italie, où il mourut; après quoi Éacidas remonta sur le trône de ses aïeux, régna seul en Épire, et transmit la couronne à son fils le grand Pyrrhus, si renommé dans l'histoire romaine, et cousin issu de germain du grand Alexandre par leur bisaïeul commun Alcétas.

[1] Diod. lib. 16, pag. 465.

[2] Justin, liv. 8, ch. 6, et liv. 17, ch. 3, tronque la généalogie de ce prince, et confond cette succession.

Philippe [1], après ses expéditions dans l'Illyrie et dans la Thrace, tourna ses vues du côté du Péloponnèse. Cette contrée de la Grèce était alors dans de terribles agitations. Lacédémone, sans autre droit que celui du plus fort, s'érigeait en souveraine. Argos et Messène opprimées eurent recours à Philippe. Il venait de conclure la paix avec les Athéniens, qui, sur la foi de leurs orateurs gagnés par ce prince, avaient cru qu'il allait se détacher des Thébains. Loin de le faire, quand il eut subjugué la Phocide, il partagea avec eux sa conquête. Les Thébains embrassèrent avec joie l'occasion favorable qui se présentait de lui ouvrir une porte pour entrer dans le Péloponnèse, où leur haine invétérée contre Sparte ne cessait de fomenter les divisions et d'entretenir la guerre. Ils sollicitaient Philippe de s'unir avec eux et avec les Messéniens et les Argiens, pour humilier ensemble Lacédémone.

Ce prince entendit volontiers à la proposition d'une alliance qui s'accordait avec ses vues. Il proposa aux amphictyons, ou plutôt il leur dicta le décret qui ordonnait que Lacédémone laisserait jouir Argos et Messène d'une indépendance entière, comme le portait un traité récemment conclu; et, sous ombre de ne pas commettre l'autorité des états-généraux de la Grèce, il fit en même temps marcher de ce côté-là un gros corps de troupes. Lacédémone, justement alarmée, réclama le secours des Athéniens, et pressa fortement par une ambassade la conclusion d'une ligue nécessaire à la sûreté commune. Toutes les puissances intéressées à traverser cette ligue firent leurs diligences pour en venir à bout. Philippe représenta par ses ambassadeurs aux Athéniens qu'ils auraient tort de se déclarer contre lui : que, s'il n'avait point rompu avec Thèbes, il n'avait rien fait en cela contre les traités; que, pour manquer à sa parole, il fallait l'avoir engagée, et que les traités mêmes faisaient foi qu'il n'avait rien promis à cet égard. Il disait vrai, à s'en tenir aux articles exprimés et aux conventions publiques : mais Eschine, dans l'assemblée, avait donné de vive voix cette parole en son nom. Les ambassadeurs de Thèbes, d'Argos et de Messène, pressaient

[1] Demosth. in. 2. Philipp. — Liban. in Demosth.

aussi de leur côté les Athéniens très-vivement, et leur reprochaient de n'avoir déjà que trop favorisé sous main les Lacédémoniens, ennemis de Thèbes, et tyrans du Péloponnèse.

Démosthène [1], insensible à toutes ces sollicitations et uniquement attentif aux véritables intérêts de sa patrie, monta sur la tribune aux harangues pour appuyer la négociation de Lacédémone. Il reproche aux Athéniens, selon sa coutume, leur nonchalance et leur paresse. Il expose les desseins ambitieux de Philippe, qui va toujours en avant, et ne tend à rien moins qu'à se rendre maître de toute la Grèce: « Vous excellez, leur dit-il, vous et lui, dans « ce qui fait l'objet de votre application et de « vos soins : vous parlez mieux que lui, et il « agit mieux que vous. L'expérience du passé « devrait au moins vous ouvrir les yeux, et « vous rendre à son égard plus circonspects « et plus soupçonneux : mais elle ne fait que « vous endormir. Actuellement il fait défiler « des troupes vers le Péloponnèse, et il y en« voie de l'argent, et l'on attend à toute heure « qu'il arrive en personne à la tête d'une « puissante armée. Vous croyez-vous donc en « sûreté quand il se sera rendu maître de tout « ce qui vous environne? L'art a inventé, pour « la garde et pour le salut des villes, diverses « défenses de toute espèce, remparts, mu« railles, fossés et autres ouvrages semblables; « *mais* la nature ceint et environne les sages « d'un boulevard commun, qui les couvre de « *tous* côtés, et qui pourvoit au bien et au « salut des états. Quel est donc ce boulevard? « C'est la défiance. » Il conclut en exhortant les Athéniens à se réveiller de l'assoupissement où ils sont, à secourir promptement les Lacédémoniens, et surtout à punir sans délai les traîtres domestiques, qui, par de faux rapports, joints à des assurances captieuses, ont trompé le peuple et causé les calamités présentes.

La rupture n'éclata pas encore entre les Athéniens et Philippe, ce qui laisse lieu de croire que celui-ci suspendit son entreprise contre le Péloponnèse pour n'avoir pas tant d'ennemis ensemble sur les bras. Mais il ne demeura pas en repos, et tourna ses vues d'un autre côté. Depuis longtemps Philippe regardait l'Eubée comme fort propre, par sa situation, à favoriser les desseins qu'il méditait contre la Grèce, et dès les premières années de son règne il avait déjà fait une tentative pour s'en rendre maître. Il n'oubliait rien actuellement pour s'emparer de cette île, qu'il appelait *les Entraves de la Grèce*. Les Athéniens au contraire avaient un intérêt capital de ne la point laisser tomber en des mains ennemies, d'autant plus qu'un pont la pouvait joindre au continent de la Béotie; mais, à leur ordinaire, ils s'endormirent sur les entreprises de Philippe. Celui-ci, toujours attentif et vigilant sur ses intérêts, pratiquait des intelligences dans l'île, et gagnait à force de présents ceux qui y avaient le plus d'autorité. A la prière de quelques-uns des habitants [1], il fit couler des troupes, se rendit maître de plusieurs places, démantela Porthmos, place de l'Eubée très-importante, et établit dans la contrée trois tyrans. Il prit aussi Orée, une des plus puissantes villes de l'Eubée, et qui en possédait la quatrième partie, et y établit cinq tyrans, qui, sous son nom, y exerçaient un empire souverain.

Sur cela, Plutarque d'Érétrie députa vers les Athéniens [2], et les conjura de venir délivrer cette île, qui était près de se livrer tout entière au Macédonien. Les Athéniens lui envoyèrent quelques troupes, sous la conduite de Phocion [3]. Ce général s'était déjà fait beaucoup de réputation; et il aura dans la suite beaucoup de part au gouvernement des affaires, tant en dehors que dedans. Il avait étudié dans l'Académie sous Platon, et ensuite sous Xénocrate, et avait formé dans cette école ses mœurs et sa vie sur le modèle de la plus austère vertu. On dit que jamais Athénien ne le vit ni rire, ni pleurer, ni aller aux bains publics; quand il allait à la campagne ou qu'il était à l'armée, il marchait toujours nu-pieds [4] et sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif et insupportable; de sorte que les soldats disaient en riant: *Voilà Phocion habillé, c'est signe d'un grand hiver.*

Il savait que l'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'état pour exécuter

[1] 2. Philipp.

[1] Demosth. 3. Philipp. pag. 93.
[2] Plut. in Phoc. pag. 746, 747.
[3] Id. ibid. pag. 743-745.
[4] Socrate marchait assez ordinairement de la sorte.

heureusement les grandes choses qu'il entreprend dans son ministère. Il s'y appliqua particulièrement, et ce fut avec un grand succès. Persuadé qu'il en est des paroles comme des monnaies, dont les plus estimées sont celles qui, sous un moindre poids, renferment plus de valeur intrinsèque, il s'était fait nn style vif, serré, concis, qui faisait entendre beaucoup de choses en peu de mots. Un jour, paraissant rêveur dans une assemblée où il se préparait à parler, on lui en demanda la cause. *Je songe*, répondit-il, *si je ne puis rien retrancher de ce que j'ai à dire.* Il était fort en raisonnement, et par là venait à bout d'abattre et de renverser la plus haute éloquence; d'où vient que Démosthène, qui en avait souvent fait l'épreuve, quand il paraissait pour haranguer, disait: *Voilà la coignée* qui détruit tout l'effet *de mes paroles.* Il nous semblerait qu'une telle éloquence est absolument contraire au génie de la multitude, qui demande qu'on lui répète souvent les mêmes choses, et que, pour les rendre plus intelligibles, on leur donne plns d'étendue. Mais il n'en était pas ainsi des Athéniens. Vifs, pénétrants, amateurs du sens sous-entendn, ils se piquaient d'entendre à demi-mot un orateur, et l'entendaient en effet. Phocion les servait à lenr gré, et sur cet article l'emportait même sur Démosthène; c'est beaucoup dire.

Phocion, voyant que ceux qui se mêlaient alors du gouvernement avaient fait un partage du militaire et du civil; que les uns, comme Eubule, Aristophon, Démosthène, Lycurgue et Hypéride, se bornaient à haranguer le peuple et à proposer des décrets; que les autres, comme Diopithe, Léosthène et Charès, s'avançaient par les emplois de la guerre, il aima mieux imiter la manière de gouverner de Solon, d'Aristide, de Périclès, qui avaient su réunir les deux talents, et joindre à la science politique le courage guerrier. Pendant qu'il fut en place, il eut toujours en vue le repos et la paix, comme le but de tout gonvernement sage. Cependant il fit plns d'expéditions lui seul, non-seulement qu'aucun des capitaines de son temps, mais encore qu'aucun de ceux qui avaient été avant lui. Il fut chargé du commandement quarante-cinq fois, sans que jamais il l'eût demandé ni brigué; et ce fut toujours en son absence qu'on le choisit pour le mettre à la tête des armées. On était étonné qu'austère comme il était, et ennemi de toute flatterie, il eût su fixer, pour ainsi dire, en sa faveur la légèreté et l'inconstance naturelle aux Athéniens, quoique sonvent il s'opposât avec force à leurs volontés et à leurs caprices, sans se mettre en peine de ménager leur délicatesse. L'idée que l'on avait de sa probité et de son zèle pour le bien public étouffait tout autre sentiment; et c'est, selon Plutarque, ce qui rendait ordinairement son éloquence si efficace et si victorieuse.

J'ai cru qu'il était bon de faire un peu connaître Phocion, dont il sera beaucoup parlé dans la suite. Ce fut lnl que les Athéniens [1] mirent à la tête des troupes qu'ils envoyèrent an secours de Plutarqne d'Érétrie. Ce traître paya d'ingratitude ses bienfaiteurs, leva l'étendard contre eux, et conspira ouvertement à repousser ceux qn'il avait appelés. La perfidie imprévue ne déconcerta point Phocion. Il poursuivit son entreprise, gagna une bataille, et chassa Plutarque d'Érétrie.

Après ce grand succès, il s'en retourna. Il ne fut pas plutôt parti, qne tous les alliés regrettèrent sa bonté et sa justice. Ennemi déclaré de toute violence et de toute concussion, il savait ménager les esprits avec art, et, en se faisant craindre, il avait le rare talent de se faire encore plus aimer. Il fit un jour une belle réponse à Chabrias, qui le chargeait d'aller, avec dix vaisseaux légers, lever le tribut que certaines villes alliées d'Athènes lui payaient tous les ans. *A quoi bon*, dit-il, *une telle escorte; trop nombreuse si je n'ai qu'à visiter des alliés, et trop faible si j'ai à combattre des ennemis?* Les Athéniens connurent bien, par les suites, de quel secours avaient été pour eux, dans l'expédition de l'Eubée, la grande capacité, la valeur et l'expérience de Phocion; car Molossus, qui lui succéda, et qui prit après lui le commandement, réussit si mal, qu'il tomba lui-même entre les mains des ennemis.

Philippe [2], qni ne perdait point de vue le dessein qu'il avait conçu de se rendre maître de

[1] An. M. 3663; av. J. C. 341.
[2] Demosth. pro Ctesiph. pag. 486 487

la Grèce, changea d'attaque, et chercha le moyen de dresser une autre batterie contre Athènes. Il savait que cette ville, à cause de la stérilité de l'Attique, avait besoin, plus qu'aucune autre, de blés étrangers. Pour disposer souverainement de leur transport, et affamer Athènes s'il le pouvait, il marche vers la Thrace[1], d'où cette ville tirait la meilleure partie de ses vivres, dans le dessein d'assiéger Périnthe et Bysance. Pour contenir son royaume dans le devoir pendant son absence, il y laissa son fils Alexandre avec un souverain pouvoir, quoiqu'il n'eût encore que quinze ans. Ce jeune prince donna dès lors des preuves de son courage, ayant vaincu quelques peuples voisins sujets de Macédoine, qui avaient regardé l'absence du roi comme un temps fort propre à exécuter le dessein qu'ils avaient formé de se révolter. Cet heureux succès des premières expéditions d'Alexandre donna beaucoup de joie à son père, et lui montra ce qu'il en devait attendre. Mais, craignant qu'attiré par cette amorce dangereuse, il ne se livrât inconsidérément à son ardeur et à sa vivacité, il l'appela auprès de lui, pour devenir lui-même son maître, et le former au métier de la guerre.

Démosthène cependant ne cessait de crier contre l'indolence des Athéniens, que rien n'était capable de tirer de leur sommeil léthargique, et contre l'avarice des orateurs, qui, gagnés par les présents de Philippe, amusaient le peuple sous le spécieux prétexte d'une paix qu'on avait jurée avec lui, et qu'il violait ouvertement tous les jours par de nouvelles entreprises qu'il formait contre la république. C'est ce qui fait le sujet de ses harangues appelées *Philippiques*.

« D'où vient[2], leur dit-il, qu'autrefois tous « les Grecs embrassaient avec tant d'ardeur la « liberté, et que maintenant ils courent tous à « la servitude? C'est qu'il régnait alors dans « l'esprit des peuples ce qui de nos jours n'y « règne plus; ce qui triompha de l'opulence « des Perses; ce qui maintint la Grèce libre; « ce qui dans nulle occasion, soit sur terre, « soit sur mer, ne se démentit jamais, mais « qui étouffé maintenant dans tous les cœurs « ruiné généralement toutes nos affaires et « bouleversé de fond en comble la constitu« tion de la Grèce : c'est cette haine commune, « cette détestation générale qu'ils avaient con« çue contre tout homme assez lâche pour se « vendre à qui voulait asservir la Grèce, ou « même la corrompre. Alors, accepter des pré« sents, c'était un crime capital, puni de mort « irrémissiblement; ni vos orateurs, ni vos gé« néraux, n'exerçaient ce honteux et crimi« nel trafic, qui maintenant est si commun « dans Athènes, où tout est mis à prix, et où « tout se vend à l'encan.

« Dans ces heureux temps[1] régnait une « union parfaite parmi les Grecs, fondée sur « l'amour du bien public, et sur le désir de « conserver et de défendre la liberté com« mune. Maintenant les peuples se détachent « les uns des autres, et se livrent à des jalou« sies et à des défiances réciproques. Tous « (je n'en excepte aucun), Argiens, Thé« bains, Corinthiens, Lacédémoniens, Arca« diens, et nous comme les autres, tous se for« ment des intérêts à part. Et voilà ce qui rend « notre ennemi si puissant.

« Le salut de la Grèce[2] consiste donc à nous « réunir tous contre l'ennemi commun, si cela « est possible. Mais au moins, pour ce qui « nous regarde en particulier, il faut graver « profondément dans vos esprits ce principe « incontestable, qu'actuellement Philippe vous « attaque, qu'il a rompu la paix, que par la « prise de toutes les places qui vous environ« nent, il s'ouvre et se prépare un chemin « jusqu'à vous, et qu'il nous regarde comme « ses ennemis mortels, parce qu'il sait bien « que nous sommes les seuls capables de nous « opposer au dessein ambitieux qu'il a de tout « envahir.

« Il faut en effet nous y opposer de toutes « nos forces[3], et pour cela embarquer au plus « tôt, et sans perdre de temps, le secours dont « la Chersonèse et Byzance ont besoin, four« nir sur le lieu à vos généraux tout ce qui « leur manque, enfin concerter les moyens de « sauver la Grèce menacée du dernier péril. « Quand tous les autres Grecs présenteraient

[1] An. M. 3661; av. J. C. 340.
[2] 3. Philipp. pag. 90.

[1] 4. Philipp. pag. 102.
[2] Ibid. pag. 97.
[3] 3. Philipp. pag. 88.

« la tête au joug [1], vous, Athéniens, vous de-« vriez toujours combattre pour la liberté. « Après de tels préparatifs, faits aux yeux de « toute la Grèce, excitons tous les autres peu-« ples à nous seconder ; notifions partout nos « résolutions, et envoyons des ambassadeurs « dans le Péloponnèse, à Rhodes, à Chio, et « surtout au roi de Perse, car il est de son inté-« rêt aussi bien que du nôtre d'empêcher les « progrès de cet homme. »

La suite fera voir que les avis de Démosthène furent suivis avec assez d'exactitude. Dans le temps qu'il parlait ainsi, Philippe marchait vers la Chersonèse. Il ouvrit la campagne par le siége de Périnthe, ville considérable de la Thrace [2]. Les Athéniens s'étant mis en devoir d'y envoyer du secours, les orateurs firent tant par leurs harangues, que Charès fut nommé pour commander la flotte. C'était un général absolument décrié pour ses mœurs, pour ses voleries, et pour son peu de capacité ; mais la brigue lui tint lieu de mérite, et la cabale l'emporta sur les conseils des personnes les plus sages et les mieux intentionnées, comme cela n'est que trop ordinaire. Le succès répondit à la témérité du choix qu'on venait de faire [3]. Eh ! que pouvait-on attendre d'un général non moins incapable que voluptueux, qui, dans ses expéditions militaires, traînait après lui des bandes de musiciens et de joueurs d'instruments, qu'il avait à ses gages, et qu'il défrayait aux dépens des troupes ? Les villes mêmes au secours desquelles il était envoyé ne voulurent pas le recevoir dans leurs ports ; mais, suspect à tout le monde, il était forcé d'aller rôdant le long des côtes, rançonnant les alliés, et méprisé des ennemis.

Cependant Philippe poussait vivement le siége de Périnthe [4]. Il avait trente mille hommes de troupes choisies, et des machines de guerre de toutes sortes et sans nombre. Il avait élevé des tours de quatre-vingts coudées de hauteur, et qui surpassaient beaucoup celles des Périnthiens. Il battait donc leurs murailles avec avantage. D'un côté, il en ébranlait les fondements par des mines souterraines ; de l'autre, il en renversait des pans entiers à grands coups de béliers. La résistance des assiégés n'était pas moins vigoureuse. Quand une brèche était faite, on était tout étonné de trouver derrière une autre muraille tout récemment construite. Ceux de Byzance leur envoyaient tous les secours dont ils avaient besoin. Les satrapes d'Asie, par ordre du roi des Perses, à qui nous avons vu que les Athéniens avaient eu recours, y firent aussi rentrer des troupes. Philippe, pour ôter aux assiégés les ressources qu'ils tiraient de Byzance, alla lui-même former en personne le siége de cette importante place, laissant la moitié de son armée pour continuer celui de Périnthe.

Il voulait paraître garder au dehors toutes sortes de ménagements avec les Athéniens, dont il redoutait la puissance, et qu'il tâchait d'endormir par de belles paroles. Dans le temps dont nous parlons, pour se précautionner contre leur mauvaise volonté, il leur écrit une lettre où il tâche de les étourdir, à force de reproches sur leurs contraventions aux traités, qu'il se vante d'avoir observé fort religieusement, et où il sait, avec toute la finesse de l'art (car il était fort éloquent), mêler les plaintes et les menaces les plus propres à retenir les hommes, soit par la bonte, soit par la crainte. Cette lettre paraît un chef-d'œuvre dans l'original. Il y règne une vivacité majestueuse et persuasive ; une force et une justesse de raisonnement soutenues jusqu'au bout ; une exposition de faits simple, et chacun suivi de sa conséquence naturelle ; une ironie délicate ; enfin ce style noble et concis qui convient si bien aux têtes couronnées. On pourrait appliquer ici à Philippe ce qui a été dit de César, *qu'il se servait aussi bien de la plume que de l'épée* [1].

La lettre est trop longue, et d'ailleurs trop remplie de faits particuliers, mais importants, pour la pouvoir donner ici par extrait, et en faire un abrégé suivi. J'en rapporterai seulement un endroit, qui suffira pour juger du reste.

« Au temps de nos ruptures les plus décla-« rées, dit Philippe aux Athéniens, vous vous

[1] 3. Philipp. pag. 94, 95.
[2] Plut. in Phoc. pag. 747.
[3] Athen. lib. 12, pag. 530.
[4] Diod. lib. 16, pag. 456-468.

[1] « Eodem animo dixit, quo bellavit. » (QUINT. lib. 10. cap. 1.)

« contentiez de lâcher contre moi vos armateurs, d'arrêter et de vendre les négociants « qui venaient trafiquer dans mes états, de favoriser quiconque me traversait, d'infester par « vos courses les terres de mon obéissance. « Mais aujourd'hui vous poussez l'injustice et « la haine jusqu'à envoyer même au Perse des « ambassadeurs pour l'engager à me déclarer « la guerre. Et c'est ce qui doit paraître bien « étonnant ; car, avant qu'il eût subjugué l'Égypte et la Phénicie, vous aviez solennellement résolu que, s'il lui arrivait de tenter « quelque nouvelle entreprise, vous m'inviteriez indistinctement avec tous les autres « Grecs à réunir nos forces contre lui. Et « néanmoins, en ce jour, vous poussez votre « haine jusqu'à négocier avec lui une alliance « contre moi. Jadis vos pères, comme je l'entends dire, imputaient aux fils de Pisistrate « comme un crime irrémissible, d'avoir appelé « le Perse contre les Grecs ; et vous cependant, « vous ne rougissez pas de vous permettre ce « que vous ne cessâtes de condamner en la « personne de vos tyrans. »

La lettre de Philippe valait un bon manifeste, et donnait aux pensionnaires qu'il avait dans Athènes beau jeu pour le justifier dans l'esprit d'un peuple fort disposé à se soulager des inquiétudes politiques, et plus ennemi de la dépense et du travail que de l'usurpation et de la tyrannie. L'ambition démesurée de Philippe, et le zéle éloquent de Démosthène, étaient continuellement aux prises. Il n'y avait entre eux ni paix, ni trève. L'un avait grand soin de couvrir d'un prétexte spécieux ses entreprises et ses infractions ; l'autre, d'en développer les véritables motifs à un peuple dont les résolutions et les mouvements influaient beaucoup sur la destinée de la Grèce. Ici Démosthéne comprit l'importance d'effacer au plus tôt les premières impressions que la lecture de cette lettre pouvait faire sur l'esprit des Athéniens. Ce zélé républicain remonte précipitamment dans la tribune, y prend d'abord le ton affirmatif, qui souvent fait plus de la moitié de la preuve, et quelquefois la preuve entiére, aux yeux de la multitude ; attache aux plaintes amères de Philippe l'idée d'une déclaration de guerre dans les formes ; et, pour encourager ses citoyens, pour les remplir de confiance dans la résolution qu'il leur inspire, il les assure que tout leur annonce la ruine prochaine de Philippe : dieux, Grecs, Perses, Macédoniens, et Philippe lui-même. Démosténe, dans cette harangue, se dispense des règles de la réfutation exacte ; il élude le combat de faits, qui pourrait paraître désavantageux, tant Philippe les avait bien arrangés et fortifiés de preuves qui paraissaient sans réplique.

Voici la conclusion que cet orateur tire de tous ses raisonnements : « Convaincus de ces « vérités, Athéniens, et fortement persuadés « qu'il ne nous est plus permis de dire que « nous avons la paix, car Philippe vient de « nous déclarer la guerre par sa lettre, et il y « a longtemps que, par sa conduite, il nous « la fait, vous devez ne ménager ni le trésor « de l'état, ni le bien des particuliers, mais, « lorsque l'occasion le demandera, vous rendre tous en diligence sous vos enseignes, et « mettre à votre tête de meilleurs généraux « qu'auparavant, car il ne faut pas qu'aucun « de vous s'imagine que les mêmes hommes « qui ont ruiné vos affaires pourront les relever et les rétablir. Songez quelle infamie « c'est qu'un homme sorti de Macédoine méprise les périls au point que, pour agrandir son empire, il se jette au fort de la mêlée, et qu'il en sorte criblé de blessures : et « que des Athéniens, à qui, de droit héréditaire, il appartient de n'obéir à personne, « et de faire la loi aux autres les armes à la « main ; que des Athéniens, dis-je, par découragement et par nonchalance, dégénèrent de la gloire de leurs ancêtres, et abandonnent les intérêts de leur patrie. »

Dans le temps même qu'on examinait cette affaire [1], on apprit la manière indigne dont Charès avait été reçu par les alliés, ce qui excita un murmure général parmi le peuple ; et, transporté d'indignation, il se repentit fort d'avoir envoyé du secours à Byzance. Alors Phocion, se levant, dit « qu'il ne fallait point « se mettre en colère contre la défiance des « alliés, mais contre la conduite des généraux « qui y donnaient lieu ; car ce sont ceux-ci « qui vous rendent odieux et formidables à « ceux mêmes qui ne sauraient se sauver sans

[1] Plut. in Phoc. pag. 748.

« votre secours. » En effet, Charès, comme nous l'avons déjà dit, était un capitaine sans valeur et sans science militaire; tout son mérite consistait à s'être rendu puissant auprès du peuple par un air de confiance et de hardiesse; sa présomption lui cachait son incapacité, et une avarice sordide lui fit faire autant de fautes que d'entreprises.

Le peuple[1], frappé de ce discours, changea d'avis sur l'heure, et ordonna que Phocion allât lui-même, avec de nouvelles forces, au secours des alliés dans l'Hellespont. Ce choix contribua plus que tout au salut de Byzance. La réputation de Phocion était déjà fort grande, non-seulement pour sa bravoure et son habileté dans l'art militaire, mais encore plus pour sa probité et son désintéressement. Les Byzantins lui ouvrirent leurs portes avec joie, et logèrent ses soldats dans leurs propres maisons, comme s'ils eussent été leurs frères et leurs enfants. Les soldats et les officiers athéniens, touchés de la confiance qu'on avait en leur bonne foi, se montrèrent très-sages, très-modestes, et entièrement irréprochables dans leur conduite. Ils ne se firent pas moins admirer par leur courage; et dans toutes les attaques qu'ils eurent à soutenir on vit des soldats intrépides, et que la vue même du danger animait. La prudence de Phocion[2], secondée par la valeur de ses troupes, obligea bientôt Philippe d'abandonner son entreprise sur Byzance et Périnthe. Il y perdit beaucoup de sa réputation; car jusque-là il avait passé pour invincible, et rien n'avait osé tenir devant lui. Phocion lui prit quelques vaisseaux, recouvra quelques places fortes où il avait mis garnison, et, ayant fait des descentes en plusieurs endroits de ses terres, il pilla tout le plat pays, jusqu'à ce que, des troupes s'étant assemblées pour arrêter ses courses, il fut obligé de se retirer après avoir été blessé.

Les Byzantins et les Périnthiens[3] marquèrent au peuple d'Athènes leur reconnaissance par un décret très-honorable, que Démosthène nous a conservé dans une de ses harangues, et dont je rapporterai ici la teneur dans son entier. « Sous le pontife Bosphoricus[1], « Damagète, après avoir demandé au sénat « la permission de parler, a dit en pleine assemblée : Attendu qu'aux temps passés la « bienveillance constante du peuple d'Athènes « envers les Byzantins et les Périnthiens, unis « entre eux et d'alliance et d'origine, ne se « démentit jamais en aucun cas; que cette « bienveillance, déjà signalée tant de fois, a « tout récemment éclaté lorsque Philippe de « Macédoine, armé pour la destruction entière de Byzance et de Périnthe, battait nos « murailles, brûlait nos campagnes, coupait « nos forêts : qu'en ce temps de calamité ce « peuple bienfaisant nous a secourus avec une « flotte de six-vingts voiles, chargée de vivres, « d'armes et de troupes; qu'il nous a sauvés « des derniers périls; qu'enfin il nous a rétablis dans la paisible possession de notre gouvernement, de nos lois et de nos tombeaux; « les Byzantins et les Périnthiens, par un décret, accordent aux Athéniens la liberté de « s'établir dans les états de Périnthe et de Byzance, de s'y marier, d'y acquérir des terres, « et d'y jouir de toutes les prérogatives de citoyen; leur octroient de plus une place distinguée aux spectacles, et le droit de séance, « soit dans le corps du sénat, soit dans l'assemblée du peuple, auprès des pontifes; entendent que tout Athénien qui voudra se « domicilier dans l'une ou l'autre ville jouisse « d'une entière exemption d'impôts et d'autres charges de l'état : que sur le port l'on « érige trois statues, de seize coudées chacune, « qui représenteront le peuple d'Athènes couronné par le peuple de Byzance et par le « peuple de Périnthe; que d'ailleurs on envoie des présents aux quatre jeux solennels « de la Grèce, et qu'on y proclame la couronne que nous avons décernée au peuple « d'Athènes : en sorte que la même cérémonie apprenne à tous les Grecs et la magnanimité des Athéniens, et la reconnaissance « des Périnthiens et des Byzantins. »

Les peuples de la Chersonèse firent un décret pareil, dont voici la teneur : « Entre les peuples que la Chersonèse comprend, les habitants de Seste, d'Éléonte, de Madyte et

[1] An. M. 3665; av. J. C. 339.
[2] Diod. lib. 16, pag. 468.
[3] Demosth. pro Ctesiph. pag. 487, 488.

[1] C'était apparemment le premier magistrat.

« d'Alopéconnèse, décernent au peuple et « au sénat d'Athènes une couronne d'or de « soixante talents[1], et dressent deux autels, savoir : l'un à la déesse de la reconnaissance ; et « l'autre aux Athéniens, pour avoir, par le « plus insigne de tous les bienfaits, affranchi du joug de Philippe les peuples de la « Chersonèse, et les avoir rétablis dans la « possession de leur patrie, de leurs lois, de « leur liberté, et de leurs temples : bienfait dont « ils garderont éternellement la mémoire, et « qu'ils ne cesseront jamais de reconnaître « selon toute l'étendue de leur pouvoir : ce « qu'en plein sénat ils ont unanimement résolu. »

Philippe[2], après avoir été obligé de lever le siége de Bysance, marcha contre Athéas, roi des Scythes, dont il avait reçu quelque mécontentement personnel, et mena son fils avec lui dans cette expédition. Quelque nombreuse que fût l'armée des Scythes, il en vint facilement à bout. Le butin fut considérable. Il consistait, non en or ou en argent, dont cette nation avait le bonheur d'ignorer l'usage et le prix, mais en bétail, en chevaux, et en un grand nombre de femmes et d'enfants.

A son retour de la Scythie, les Triballes, peuple de la Mœsie, lui disputèrent le passage, prétendant avoir leur part au butin qu'il emmenait. Il en fallut venir aux mains. Le combat fut rude et fort sanglant, et il y demeura beaucoup de monde sur la place, de part et d'autre. Le roi même y fut blessé à la cuisse, et, du même coup, son cheval fut tué sous lui. Alexandre accourut au secours de son père, et, le couvrant de son bouclier, il tua ou mit en fuite tous ceux qui venaient se jeter sur lui.

[1] Soixante mille écus. = 315 000 fr E. B.

[2] Justin. lib. 9, cap. 2, 3.

§ VI. — PHILIPPE, PAR SES INTRIGUES, VIENT A BOUT DE SE FAIRE NOMMER DANS LE CONSEIL DES AMPHICTYONS GÉNÉRALISSIME DES GRECS. IL S'EMPARE D'ÉLATÉE. LES ATHÉNIENS ET LES THÉBAINS, ALARMÉS PAR LA PRISE DE CETTE VILLE, SE LIGUENT CONTRE PHILIPPE. CELUI-CI FAIT DES PROPOSITIONS DE PAIX, QUE DÉMOSTHÈNE FAIT REJETER. LA BATAILLE SE DONNE A CHÉRONÉE, ET PHILIPPE Y REMPORTE UNE CÉLÈBRE VICTOIRE. PROCÈS INTENTÉ A DÉMOSTHÈNE PAR ESCHINE. CELUI-CI EST CONDAMNÉ, ET SE RETIRE EN EXIL A RHODES.

L'attaque de Byzance[1] avait été regardée à Athènes comme une rupture absolue et une déclaration de guerre ouverte. Le roi de Macédoine, qui en craignait les suites, et qui redoutait extrêmement la puissance des Athéniens, dont il s'était gratuitement attiré la haine, fit parler d'accommodement et de paix pour calmer leur émotion et leur ressentiment. Phocion, moins soupçonneux, et qui craignait l'incertitude des événements de la guerre, était d'avis qu'on acceptât ses offres ; mais Démosthène, qui avait mieux étudié le caractère de Philippe, et qui était persuadé que, selon sa coutume, il ne songeait qu'à amuser et à tromper les Athéniens, les empêcha de prêter l'oreille à aucune proposition de paix.

Ce prince[2] avait un pressant intérêt de terminer au plus tôt cette guerre, qui le tenait dans une grande inquiétude, et le désolait surtout par les courses fréquentes des armateurs athéniens qui infestaient la mer voisine de ses états : ils interrompaient absolument tout le commerce ; ils empêchaient qu'on ne pût transporter au dehors rien de ce qui croissait dans la Macédoine, et qu'on apportât au dedans rien de ce qui manquait à ce royaume. Philippe sentait qu'il lui serait impossible de mettre fin à cette guerre, et de se délivrer des incommodités qu'elle lui causait, qu'en soulevant les Thessaliens et les Thébains contre Athènes : il ne pouvait l'attaquer avec avantage ni par mer ni par terre ; ses forces maritimes, en ce temps-là étaient inférieures à celles de cette république : et le chemin pour s'avancer par terre vers l'Attique lui demeurait fermé tant que les Thessaliens ne s'attacheraient point à sa suite, et que les Thébains ne lui

[1] An. M. 3666 ; av. J. C. 338. — Plut. in Phoc. pag. 748.

[2] Demosth. pro Ctesiph. pag. 497, 498.

ouvriraient point un passage. Si, pour les engager à se déclarer contre Athènes, il n'eût allégué que l'unique motif de son inimitié particulière, il comprenait bien qu'il n'ébranlerait personne; que si, sous le prétexte spécieux d'épouser leur querelle commune, il pouvait une fois les déterminer à l'élire pour chef, il espérait de les entraîner plus facilement, ou par la persuasion, ou par la fraude.

Voilà quel était son but et son dessein, dont il lui importait infiniment de ne laisser entrevoir aucune trace, et de ne point faire naître contre lui le plus léger soupçon. Il avait dans toutes les villes des pensionnaires à gages qui lui donnaient avis de tout, et qui le servaient fort utilement : aussi les payait-il bien. Par leur moyen il suscita une querelle aux Locriens Ozoles, appelés autrement *les Locriens d'Amphisse*, du nom de la ville d'Amphisse, leur capitale. Leur pays était entre l'Etolie et la Phocide. On les accusa d'avoir profané une terre sacrée en labourant une campagne nommée *la campagne Cyrrhée*, qui était tout près du temple de Delphes. Nous avons vu qu'un pareil sujet de plainte avait donné lieu à la première guerre Sacrée. L'affaire devait être portée au tribunal des amphictyons. S'il y eût employé en sa faveur quelque agent connu ou suspect, il voyait bien qu'à coup sûr les Thébains et les Thessaliens soupçonneraient sa manœuvre, et que tous indubitablement se tiendraient sur leurs gardes.

Il s'y prit d'une manière plus fine en conduisant sourdement son dessein par des souterrains qui en dérobaient toute connaissance. Par le moyen des pensionnaires qu'il avait à Athènes, il avait fait nommer pour pylagore Eschine, qui lui était entièrement vendu. On appelait ainsi ceux que les villes grecques députaient à l'assemblée des amphictyons. Dès qu'il y fut arrivé, il travailla d'autant plus efficacement pour Philippe, qu'on se défiait moins d'un citoyen d'Athènes, ouvertement déclarée contre ce prince. Sur ses remontrances, on ordonna une descente sur les lieux pour visiter la terre dont les Amphissiens avaient été jusque-là regardés comme possesseurs légitimes, qu'on les accusait maintenant d'avoir usurpée par un impie sacrilége.

Pendant que les amphictyons visitaient la campagne litigieuse, les Locriens tombent sur eux à l'improviste, les accablent d'une grêle de traits, et les obligent de prendre la fuite. Un attentat si déclaré alluma la haine et la guerre contre ces Locriens. Cottyphe, un des amphictyons, mit en campagne l'armée qu'ils destinaient à châtier les mutins. Comme plusieurs avaient manqué au rendez-vous, elle se retira sans avoir rien fait. Dans l'assemblée suivante des amphictyons, l'affaire fut remise sérieusement en délibération. C'est là que les orateurs, gagnés déjà auparavant par Philippe, prouvèrent aux députés, par un discours étudié, qu'il fallait ou qu'ils se cotisassent eux-mêmes pour soudoyer des étrangers et châtier les réfractaires, ou qu'ils élussent Philippe pour leur général. Les députés, pour épargner à leurs républiques la dépense, les fatigues et les dangers de la guerre, prirent ce dernier parti. Par un décret public, *on envoie à Philippe de Macédoine des ambassadeurs, qui, au nom d'Apollon et des amphictyons, réclament son assistance, le pressent de ne pas négliger les intérêts de ce dieu, dont se jouent les impies amphissiens ; et lui notifient qu'à ce dessein tous les Grecs, agrégés au corps des amphictyons, l'élisent leur général avec plein pouvoir d'agir comme bon lui semblera.*

C'était à quoi Philippe aspirait depuis longtemps, et où tendaient tous ses desseins et toutes les batteries qu'il avait dressées jusque-là. Il ne perd point de temps. Il assemble incontinent ses troupes; et, sous une feinte marche vers la campagne de Cyrrhée, après quelques légères expéditions, oubliant et Cyrrhéens et Locriens, qui n'avaient servi que de prétexte à son voyage, et dont il se souciait peu, il s'empare d'Élatée, la plus grande ville de toute la Phocide, sur le fleuve Céphise, et la mieux située pour tenir en bride les Thébains. Ceux-ci commencèrent à ouvrir les yeux, et virent ce qu'ils avaient à craindre.

Cette nouvelle [1], étant arrivée à Athènes vers le soir, y répandit la frayeur. Le lendemain, dès le matin, on convoque l'assemblée. Le héraut, selon la coutume, demande à haute voix : *Qui veut monter dans la tribune ?* Personne ne se présente. Il répète à plusieurs reprises l'invitation : personne encore ne se

[1] Demosth. pro Ctesiph. pag. 501-504. — Diod. lib. 16, pag. 474-477.

lève, quoique tous les généraux et tous les orateurs fussent présents, et qu'à cris redoublés la voix commune de la patrie conjurât d'ouvrir un salutaire conseil. Car, dit Démosthène, de qui ce récit est tiré, lorsque la voix du héraut crie au nom des lois, elle doit justement être réputée pour la voix de la patrie. Dans ce silence général, causé par l'alarme où l'on était, Démosthène, animé par la vue même d'un danger si pressant, monte dans la tribune, et travaille à rassurer l'esprit des Athéniens, et à leur inspirer des sentiments conformes à la conjoncture présente et aux besoins de l'état. Aussi habile politique que grand orateur, il forme sur-le-champ, par l'étendue d'un génie supérieur, un avis qui embrasse tout ce que doivent faire les Athéniens au dedans et au dehors, sur terre et sur mer.

Ils étaient à l'égard des Thébains dans une double erreur, dont il tâche de les détromper. Ils les croyaient attachés inséparablement à Philippe d'inclination et d'intérêt : il leur montre que le plus grand nombre d'entre eux n'attend qu'une occasion pour se déclarer contre lui, et que la prise d'Élatée leur a appris ce qu'ils en doivent attendre. D'un autre côté, ils regardaient ces mêmes Thébains comme leurs plus anciens et leurs plus dangereux ennemis, et ne pouvaient se résoudre à leur donner du secours dans l'extrême danger dont ils étaient menacés. Il est vrai qu'il y avait toujours eu une haine déclarée entre les Thébains et les Athéniens ; et elle allait si loin, que, Pindare ayant loué dans un de ses ouvrages la ville d'Athènes [1], les Thébains le condamnèrent à une grosse amende. Démosthène, malgré des préventions si fortement enracinées dans les esprits, se déclare pourtant en leur faveur, et prouve aux Athéniens qu'il s'agit de leur propre intérêt, et qu'ils ne peuvent rien faire de plus agréable à Philippe que de lui abandonner Thèbes, dont la ruine lui ouvrira un chemin assuré vers Athènes.

Démosthène leur développe ensuite les vues que Philippe a eues en s'emparant de cette place : « Que veut-il donc ? et pourquoi a-t-il « envahi Élatée ? Il veut, d'un côté, par la « montre d'une armée, et par l'approche des « attirails de guerre autour de Thèbes, encourager sa faction, lui inspirer plus d'audace ; « d'autre part, frapper du contre-coup la « faction opposée, et l'étourdir tellement, qu'il « soit en état de la subjuguer, ou par la terreur, ou par la force. Philippe vous prescrit, « par son exemple, le plan que vous devez suivre. Assemblez sous Éleusis un corps d'Athéniens en âge de servir, et soutenez-les « par votre cavalerie. Par cette démarche, « vous apprendrez à toute la Grèce que vous « avez les armes à la main, et vous inspirerez « aux partisans que vous avez à Thèbes une « égale confiance pour faire valoir leurs raisons, et pour tenir tête au parti opposé, lorsqu'ils verront qu'ainsi que ceux qui vendent leur patrie à Philippe ont dans Élatée « des troupes toutes prêtes à les appuyer au « besoin, de même ceux qui veulent combattre pour la liberté vous ont à leur porte « tout prêts à les défendre en cas d'attaque. » Démosthène ajouta qu'il fallait sur-le-champ envoyer des ambassadeurs vers les peuples de la Grèce, et surtout vers les Thébains, pour les engager à former une ligue commune contre Philippe.

Un avis si sage, si salutaire, fut suivi dans tous ses chefs ; et en conséquence, on forma un décret où, après avoir rapporté les différentes entreprises par lesquelles Philippe avait donné atteinte à la paix, on continue ainsi : « C'est pourquoi le sénat et le peuple d'Athènes, attentifs à la magnanimité de leurs ancêtres, qui préféraient la liberté de la Grèce « au salut de leur propre patrie, ont résolu « qu'après avoir fait des prières et des sacrifices pour invoquer les dieux et les demi-dieux tutélaires d'Athènes et de l'Attique, « on mette en mer deux cents voiles ; qu'au « plus tôt l'amiral de leur flotte aille croiser en « deçà des Thermopyles, tandis qu'avec un « bon corps d'infanterie et de cavalerie les généraux de terre iront camper aux environs « d'Éleusis : que l'on envoie aussi des ambassadeurs aux autres Grecs, à commencer d'abord « par les Thébains, car ce sont eux que Philippe menace de plus près ; qu'on les exhorte

[1] Il avait appelé Athènes *une ville florissante et célèbre, le rempart de la Grèce* ; Λιπαραὶ καὶ ἀοίδιμοι, Ἑλλάδος ἔρεισμα, κλειναὶ Ἀθῆναι. Les Athéniens, non contents de dédommager ce poète, et de lui envoyer de quoi payer l'amende, lui érigèrent une statue

« à ne redouter en aucune sorte Philippe, « mais à maintenir avec courage leur indépen- « dance particulière et la liberté commune de « toute la Grèce; et qu'on leur déclare que, « si autrefois quelque mécontentement a re- « froidi l'amitié réciproque entre eux et nous, « le peuple d'Athènes, oubliant le passé, les « assistera maintenant et d'hommes et d'ar- « gent, et de traits, et de toute sorte d'armes, « convaincu que les Grecs naturels peuvent « avec honneur s'entre-disputer la préémi- « nence, mais qu'ils ne peuvent, sans flétrir « la gloire des Grecs et sans déroger à la « vertu de leurs ancêtres, se laisser dépouil- « ler de cette prééminence par un étranger, ni « consentir à un si honteux asservissement. »

Démosthène [1], qui était à la tête de l'ambassade, partit sur-le-champ pour Thèbes; et il n'y avait pas de temps à perdre, car en deux jours Philippe pouvait arriver dans l'Attique. Ce prince envoya aussi ses ambassadeurs à Thèbes. Python [2] tenait parmi eux la première place, et se distinguait tellement par son éloquence vive et persuasive, à laquelle il était difficile de résister, qu'auprès de lui les autres députés ne faisaient que bégayer: mais il trouva ici son maître. Aussi Démosthène [3], dans une harangue où il rapporte les services qu'il a rendus à la république, fait sonner celui-ci fort haut, et place à la tête de ses exploits politiques l'heureux succès de cette importante négociation.

Il était d'une extrême conséquence pour Athènes d'attirer dans la ligue les Thébains, qui étaient voisins de l'Attique et la couvraient, qui avaient des troupes très-aguerries, et qui, depuis les célèbres victoires de Leuctres et de Mantinée, tenaient le premier rang parmi les peuples de la Grèce pour la bravoure et la science militaire. La chose n'était pas aisée, tant à cause des grands services qu'ils avaient reçus encore tout récemment de Philippe, pendant la guerre de la Phocide, qu'à cause de l'antipathie ancienne et déclarée entre Thèbes et Athènes.

[1] Plut. in Demosth. pag 853, 854.

[2] Ce Python était de Byzance. Il avait obtenu le droit de bourgeoisie à Athènes, puis s'était tourné du côté de Philippe. (DEMOSTH. pag. 193 et 745.)

[3] Orat. pro Coronâ, pag. 509.

Les députés de Philippe parlèrent les premiers. Ils exposèrent et mirent dans tout leur jour, et les bienfaits dont Philippe avait comblé les Thébains, et les maux sans nombre qu'Athènes leur avait fait souffrir. Ils leur représentèrent vivement les grands avantages qu'ils pouvaient attendre du ravage de l'Attique, dont les troupeaux, les biens, et la puissance, passeraient dans leur ville; au lieu qu'en se liguant avec Athènes, la Béotie deviendrait le théâtre de la guerre, et éprouverait seule les pertes, les ravages, les incendies, et tous les autres malheurs qui en sont une suite inévitable. Ils conclurent en demandant, on que les Thébains joignissent leurs armes à celles de Philippe contre les Athéniens, ou qu'au moins ils lui livrassent un passage sur leurs terres pour entrer dans l'Attique.

L'amour de la patrie, et une juste indignation contre la mauvaise foi et les usurpations de Philippe, animaient déjà assez Démosthène: mais la vue d'un orateur qui semblait vouloir lui disputer l'honneur de la parole enflamma encore son zèle, et lui prêta une nouvelle vivacité. Il opposa aux raisonnements captieux de Python les actions mêmes de Philippe, et surtout la prise d'Élatée en dernier lieu, qui découvraient clairement ses desseins. Il le représenta comme un prince inquiet, entreprenant, ambitieux, artificieux, perfide, dont le plan était d'envahir toute la Grèce, mais qui, pour y réussir plus sûrement, était attentif à n'en attaquer les peuples que les uns après les autres; dont les prétendus bienfaits étaient des piéges tendus à la crédulité des peuples qui ne le connaissaient pas, pour désarmer ceux dont le zèle pour la liberté publique pourrait être un obstacle à ses entreprises. Il leur fit comprendre que la conquête de l'Attique, loin de satisfaire l'insatiable avidité de cet usurpateur, ne servirait que de degré pour assujettir Thèbes et les autres villes de la Grèce. Qu'ainsi l'intérêt des deux républiques, devenu désormais inséparable, demandait qu'on oubliât parfaitement les anciens sujets de mécontentement pour réunir toutes leurs forces contre l'ennemi commun.

Les Thébains n'hésitèrent pas longtemps à prendre leur parti. La forte éloquence [1] de Dé-

[1] Theopomp. apud Plut. in Vitâ Demosth. pag. 854.

mosthène, dit un historien, soufflant dans leurs âmes comme un vent impétueux, y ralluma le zèle de la patrie et l'amour de la liberté avec tant d'ardeur, que, bannissant de leur esprit toute pensée de crainte, de prudence, de reconnaissance, ils furent transportés et ravis par son discours comme par une espèce d'enthousiasme, et uniquement enflammés de l'amour de la belle gloire. On voit ici ce que peut sur les esprits le talent de la parole, surtout quand il est accompagné d'amour et de zèle pour le bien public. Un seul homme réglait tout à son gré dans les assemblées d'Athènes et de Thèbes, également aimé, respecté, et autorisé dans ces deux villes.

Philippe, déconcerté par la réunion de ces deux peuples, envoya des ambassadeurs à Athènes pour les engager à ne point armer, et à vivre avec lui en bonne intelligence. Mais les esprits étaient trop aigris et trop justement alarmés pour qu'on écoutât aucune proposition; et l'on ne se fiait point à la parole d'un prince qui ne cherchait qu'à tromper. Ainsi tout se prépara à la guerre, et les troupes montraient une ardeur incroyable. Des personnes mal intentionnées essayèrent de l'éteindre ou de la refroidir par le récit de funestes présages, et de terribles prédictions qu'on mettait dans la bouche de la prêtresse de Delphes. Mais Démosthène, plein de confiance dans les armes des Grecs, et merveilleusement encouragé par le nombre et par la valeur des troupes qui ne demandaient qu'à voir l'ennemi, ne leur permettait point de s'amuser à tous ces oracles et à toutes ces frivoles prédictions. C'est pour lors qu'il dit que la Pythie *philippisait*, faisant entendre, par ce mot, que c'était l'argent de Philippe qui causait l'enthousiasme de la prêtresse, qui lui ouvrait la bouche, et qui faisait parler le dieu à son gré. Il faisait souvenir les Thébains de leur Épaminondas, et les Athéniens de leur Périclès, qui regardaient ces oracles et ces prédictions comme de vains épouvantails, et ne consultaient que la raison. L'armée d'Athènes partit donc sur-le-champ, et se rendit à Éleusis. Les Thébains, surpris d'une si prompte diligence, s'y joignirent, et tous ensemble attendirent l'ennemi.

Philippe, de son côté, n'ayant pu ni empêcher les Thébains de se joindre à ceux d'Athènes, ni porter ceux-ci à faire alliance avec lui, après avoir réuni toutes ses troupes, entra dans la Béotie. Il avait trente mille hommes de pied et deux mille chevaux. L'armée des ennemis n'était pas tout à fait si nombreuse. On peut dire que de part et d'autre le courage des soldats était égal : mais le mérite des chefs ne l'était pas. Et qui pouvait-on alors comparer à Philippe? Iphicrate, Chabrias, Timothée, fameux chefs des Athéniens, n'étaient plus. Phocion aurait pu lui tenir tête : mais, outre que cette guerre avait été engagée contre son avis, la faction contraire lui avait donné l'exclusion, et avait fait nommer pour généraux Charès, qui était absolument décrié, et Lysiclès, qui ne se distinguait que par une téméraire et présomptueuse audace. C'est par le choix de tels chefs, auquel la cabale seule a part, que se prépare la ruine des états.

Les deux armées campèrent près de Chéronée, ville de Béotie. Philippe donna le commandement de son aile gauche à son fils Alexandre, âgé pour lors de seize ou dix-sept ans, ayant mis auprès de lui les plus habiles officiers qu'il eût; et lui, il se chargea de la droite. Dans l'autre armée, les Thébains formaient l'aile droite, et les Athéniens la gauche.

Au lever du soleil, on donna de part et d'autre les signaux. Le combat fut rude et opiniâtre, et la victoire balança longtemps entre les deux partis, chacun faisant des efforts extraordinaires de courage et de bravoure. Alexandre, qui, dès lors animé d'un beau feu, cherchait à se signaler pour répondre à la confiance de son père, sous les yeux de qui il combattait et faisait le premier essai du commandement, montra dans cette bataille toute la capacité d'un vieux général, et le courage déterminé d'un jeune officier. Ce fut lui qui enfonça, après une longue et vigoureuse résistance, le *bataillon sacré* des Thébains, qui était l'élite de leur armée. Le reste des troupes qui était autour d'Alexandre, animé par son exemple, acheva de le mettre en déroute.

A l'aile droite, Philippe, qui ne voulait pas céder à son fils, chargea vivement les Athéniens, et commença à les ébranler et à leur faire perdre du terrain. Mais ils reprirent bientôt courage, et regagnèrent leur premier

poste. Lysiclès[1], l'un des deux généraux, ayant enfoncé quelques troupes du centre des Macédoniens, se crut déjà victorieux, et plein d'une téméraire confiance, il s'écria : *Allons, camarades, poursuivons-les jusque dans la Macédoine.* Philippe, s'apercevant que les Athéniens, au lieu de profiter de leur avantage pour prendre sa phalange en flanc, suivaient ses troupes avec trop d'ardeur, dit froidement : *Les Athéniens ne savent pas vaincre.* Aussitôt il donne ordre à sa phalange de se replier sur une petite hauteur ; et voyant que les Athéniens en désordre s'abandonnaient à la poursuite de ceux qu'ils avaient enfoncés, il va fondre sur eux avec sa phalange, et les prenant en queue et en flanc, les met en déroute. Démosthène, plus grand homme d'état que grand homme de guerre, et plus capable de donner dans ses discours de salutaires conseils que de les soutenir par un courage intrépide, prit la fuite avec les autres, et jeta bas ses armes[2]. On prétend même que, pendant qu'il fuyait, sa robe s'étant accrochée à un chardon, il crut que c'était quelque ennemi qui l'arrêtait, et cria : *Donnez-moi la vie.* Il demeura sur la place plus de mille Athéniens, et l'on en fit prisonniers plus de deux mille, parmi lesquels se trouva l'orateur Démade. La perte ne fut pas moindre du côté des Thébains.

Philippe, après avoir érigé un trophée, et offert aux dieux un sacrifice en action de grâces pour la victoire qu'il venait de remporter, distribua des récompenses aux officiers et aux soldats, à chacun selon son mérite et son rang.

La manière dont il se conduisit après le gain de la bataille, montre qu'il est bien plus aisé de vaincre des ennemis armés que de se vaincre soi-même et que de surmonter ses passions. Au sortir d'un grand repas qu'il avait donné aux officiers, enivré également de joie et de vin, il se transporta sur le champ de bataille, et là, insultant à tous ces morts dont la terre était couverte, il mit en chant le commencement d'un décret que Démosthène avait dressé pour exciter les Grecs à cette guerre, et chanta, en battant la mesure : *Démosthène, Péanien, fils de Démosthène, a dit.....* Il n'y eut personne qui ne fût choqué de voir le prince se déshonorer lui-même et flétrir sa gloire par une bassesse si indigne d'un roi et d'un vainqueur ; mais tous gardaient le silence. L'orateur Démade, du nombre des prisonniers, mais toujours libre, fut le seul qui osa lui en faire sentir l'indécence : *Eh! Seigneur,* lui dit-il, *la fortune vous ayant donné le rôle d'Agamemnon, comment ne rougissez-vous point de jouer celui de Thersite?* Cette parole, pleine d'une généreuse liberté, lui ouvrit les yeux, et le fit rentrer en lui-même. Loin de savoir mauvais gré à Démade, il l'en estima encore davantage, lui fit toutes sortes d'amitiés, et le combla d'honneur.

Depuis ce temps-là, il parut changer entièrement d'esprit et de conduite, comme si, dit un historien, la conversation de Démade eût adouci son humeur et l'eût familiarisé avec les grâces attiques[1]. Il renvoya libres tous les prisonniers athéniens, sans exiger d'eux aucune rançon, et leur donna, à la plupart, des habits, dans la vue de gagner par ce bon traitement une république aussi puissante que celle d'Athènes. En quoi, selon Polybe[2], il remporta un second triomphe, plus glorieux pour lui, et même plus avantageux que le premier : car, dans le combat, son courage n'avait vaincu que ceux qui s'y trouvèrent présents ; ici sa bonté et sa clémence lui gagnèrent la ville entière, et lui soumirent tous les cœurs. Il renouvela avec les Athéniens l'ancien traité d'amitié et d'alliance, et accorda la paix aux Béotiens, après avoir laissé une bonne garnison dans Thèbes.

On dit qu'Isocrate[3], le plus célèbre rhéteur de ce temps-là, qui aimait tendrement sa patrie, ne put survivre à la perte et à la honte qu'elle venait de souffrir dans la bataille de Chéronée. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, ne sachant pas comment Philippe userait de sa victoire, et voulant mourir libre, il avança sa fin en cessant de prendre aucune nourriture. Il était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans.

[1] Polyæn. Strateg. lib. 4 [cap. 2].

[2] Plut. in Vitâ decem. Orat. pag. 845.

[1] Ὑπὸ τοῦ Δημάδου καθομιληθέντα ταῖς Ἀττικαῖς χάρισι. (Diod. [XVI. § 57].)

[2] Polyb. lib. 5, pag. 359.

[3] Plut. in Isocr. pag. 837.

J'aurai lieu de parler ailleurs de son style et de ses ouvrages.

Démosthène paraissait la principale cause du terrible échec qu'Athènes venait de recevoir, et qui porta un coup mortel à sa puissance, dont elle ne se releva jamais. Dans le moment même que l'on apprit cette sanglante défaite, qui intéressait tant de familles [1], lorsqu'il n'aurait pas été surprenant que la multitude, saisie de frayeur et d'alarme, se fût laissé emporter à quelque mouvement d'une colère aveugle contre celui qu'elle pouvait regarder en quelque sorte comme l'auteur d'une si affreuse calamité; dans ce moment-là même, le peuple se livra encore entièrement aux conseils de Démosthène. Les précautions qu'on prit de poser des gardes, de relever les murs, de réparer les fossés, furent prises conformément à ses avis. On le chargea lui-même du soin de pourvoir aux vivres, et de réparer les murs. Il s'acquitta de cette dernière commission avec une générosité qui lui fit beaucoup d'honneur, et pour laquelle, dans la suite, on lui décerna une couronne d'or à la requête de Ctésiphon, en récompense de ce qu'il avait fait don à la république d'une somme assez considérable qu'il avait fournie de son propre fonds pour achever la réparation des murs.

Dans l'occasion dont il s'agit, c'est-à-dire après la bataille de Chéronée, les orateurs qui étaient contraires à Démosthène s'étant élevés contre lui de concert, et l'ayant appelé en justice pour lui faire son procès, le peuple ne se contenta pas de le renvoyer absous de toutes leurs charges et accusations, mais le combla encore de plus d'honneur qu'il n'avait jamais fait : tant la vénération qu'on avait conçue pour son zèle et pour sa fidélité était à l'épreuve des plus funestes revers.

Les Athéniens, peuple naturellement léger, inégal, et sujet à punir ses fautes et ses négligences en la personne de ceux dont les projets souvent ne manquaient de réussir que par ses lenteurs continuelles dans l'exécution, en couronnant ici Démosthène au milieu d'une calamité publique dont il paraissait seul l'auteur, rendent un hommage glorieux à sa capacité et à sa droiture. Par cette démarche, pleine de sagesse et de courage, ils semblent en quelque sorte s'avouer à eux-mêmes leur tort de n'avoir ni entièrement ni assez tôt déféré à ses avis, et se reconnaître seuls coupables de leurs disgrâces.

Le peuple ne s'en tint pas là [1]. Les os de ceux qui avaient été tués à la bataille de Chéronée ayant été rapportés à Athènes pour y être inhumés, il choisit Démosthène pour faire l'éloge de ces vaillants hommes; preuve authentique qu'il ne lui attribuait point le mauvais succès de la bataille, mais à la divine providence seule, qui dispose des événements humains comme il lui plaît; ce qui fut marqué en termes exprès dans l'inscription gravée sur le tombeau de ces illustres morts :

> La terre couvre ici ces victimes d'état
> Que leur zèle immola dans le fort du combat.
> La Grèce, sur le point de se voir asservie,
> Ne se sauva du joug qu'aux dépens de leur vie.
> Jupiter le voulut. Mortels, aucun effort
> Ne peut vous affranchir des volontés du sort;
> Aux dieux seuls appartient l'attribut d'impeccable,
> Et le droit de jouir d'un bonheur immuable.

C'est la solide réponse [2] que Démosthène oppose aux reproches qu'Eschine ne cessait de lui faire sur la perte de cette bataille. « Attaquez-moi, lui disait-il, sur les avis que je donnai, mais abstenez-vous de me calomnier sur ce qui arriva : car c'est au gré de l'Intelligence suprême que tout se dénoue et se termine; au lieu que c'est par la nature des avis mêmes qu'on doit juger de l'intention de celui qui les donne. Si donc, par l'événement, Philippe a vaincu, ne m'en faites point un crime, puisque c'était Dieu qui disposait de la victoire, et non moi : mais qu'avec une droiture, qu'avec une vigilance, qu'avec une activité infatigable et supérieure à mes forces, je ne cherchai pas, je ne mis pas en œuvre tous les moyens où la prudence humaine peut atteindre, et que je n'inspirai pas des résolutions et nobles, et dignes d'Athènes, et nécessaires, montrez-

[1] Demosth. pro Ctesiph. pag. 514. — Plut. in Demosth. pag. 855.

[1] Plut. ibid. Demosth. pro Ctesiph. pag. 519, 520.
[2] Demosth. pro Ctesiph. pag. 505.

« le-moi, et alors donnez carrière à vos accu-« sations. »

Il emploie ensuite cette figure noble et hardie [1], qui est regardée comme le plus bel endroit de la harangue, et que Longin a tant fait valoir [2]. Démosthène veut justifier sa conduite, et prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Il ne se contente pas d'apporter froidement l'exemple des grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, et devant Platée; il en use bien d'une autre sorte, dit ce rhéteur : et tout d'un coup, comme s'il était inspiré d'un dieu et possédé de l'esprit d'Apollon même, il s'écrie, en jurant par ces vaillants défenseurs de la Grèce : *Non, messieurs, non, vous n'avez point failli. J'en jure par ces grands hommes qui ont combattu, sur terre à Marathon et à Platée, sur mer devant Salamine et Artémise; et tant d'autres, qui tous ont reçu de la république les mêmes honneurs de la sépulture, et non ceux-là seulement qui ont réussi et remporté la victoire.* Ne dirait-on pas, ajoute Longin, qu'en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande et pathétique manière d'affirmer par des serments si extraordinaires, il détie en quelque sorte ces anciens citoyens, et fait regarder tous ceux qui meurent de la sorte comme autant de dieux, par le nom desquels on doit jurer.

J'ai déjà remarqué ailleurs combien ces discours [3], prononcés solennellement à la gloire de ceux qui était morts en combattant pour la liberté, étaient capables d'inspirer à la jeunesse athénienne un zèle ardent pour la patrie, et un vif désir de se signaler dans les combats [4]. Une autre cérémonie observée à l'égard des enfants de ceux dont les pères étaient morts au lit d'honneur n'était pas moins efficace pour exciter à la vertu. Dans une fête célèbre, où l'on représentait des spectacles en présence de tout le peuple, un héraut montait sur le théâtre pour y produire de jeunes orphelins couverts d'une armure complète, et criait à haute voix : « Ces jeunes orphelins, à « qui une mort prématurée a ravi au milieu « des hasards leurs pères illustres, ont re-« trouvé dans le peuple un père qui a pris « soin d'eux jusqu'à la fin de leur enfance. « Maintenant il les renvoie, armés de pied en « cap, vaquer sous d'heureux auspices à leurs « affaires, et les convie de mériter chacun à « l'envi les premières places dans la républi-« que. » C'est par de pareils moyens que se perpétuent dans un état la bravoure militaire, l'amour pour la patrie, le goût de la vertu et de la solide gloire.

Ce fut l'année même de la bataille de Chéronée, et deux ans avant la mort de Philippe, qu'Eschine, jaloux de la gloire de son rival, attaqua le décret qui lui avait accordé une couronne d'or, et qu'il intenta une accusation contre Ctésiphon, ou plutôt contre Démosthène; mais la cause ne fut plaidée que sept ou huit ans après, vers la cinquième ou sixième année du règne d'Alexandre. J'en rapporterai ici le succès, pour ne point couper dans la suite le récit des faits d'Alexandre.

Jamais cause n'excita tant de curiosité, et ne fut plaidée avec tant d'appareil. On accourut de toutes parts [1], dit Cicéron, et l'on accourut avec raison. Quel plus beau spectacle que de voir aux mains deux orateurs, excellents chacun en leur genre, formés par la nature, perfectionnés par l'art, et, de plus, animés par d'éternelles dissensions et par une haine implacable?

Ces deux discours ont toujours été regardés comme les chefs-d'œuvre de l'antiquité les plus parfaits, surtout celui de Démosthène [2]. Cicéron l'avait traduit tout entier; preuve éclatante du cas qu'il en faisait. Malheureusement de tout son ouvrage il ne nous reste que l'avant-propos, qui fait bien regretter le reste.

A travers les beautés sans nombre qui se montrent de toutes parts dans ces deux haran-

[1] Demosth. pro Ctesiph. ibid. pag. 508.

[2] Long. de Subl. cap. 16.

[3] Démosthène, dans le discours contre Leptine, fait observer qu'il n'y avait que la ville d'Athènes qui fît ainsi prononcer des oraisons funèbres à l'honneur de ceux qui étaient morts pour la patrie.

[4] Æsch. contr. Ctes pag 452.

[1] « Ad quod judicium concursus dicitur è totâ Græciâ « factus esse. Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit, quam summorum oratorum, in gravissimâ causâ, accurata et inimicitiis incensa contentio? » (Cic. *de Opt. Gen. Orat.* n. 22.)

[2] De Opt. Gen. Orat.

gues, on y voit, ce me semble, s'il m'est permis de critiquer de si grands hommes, un défaut considérable, qui en peut ternir beaucoup l'éclat, et qui me paraît contraire aux règles de la saine et bonne éloquence : ce sont les injures grossières que ces deux orateurs se disent de part et d'autre. On a fait le même reproche à Cicéron pour les harangues qu'il prononça contre Antoine. J'ai dit que ce style et ce tissu d'injures grossières était contraire à la bonne éloquence. En effet, tout discours dicté par la passion et par la vengeance devient infailliblement suspect aux juges ; au lieu qu'un discours fort et invincible du côté des raisons, mais retenu et modéré pour les manières, gagne les cœurs en même temps qu'il éclaire les esprits, et persuade autant par l'estime qu'il inspire pour l'orateur que par la force des raisons qu'il emploie.

La conjoncture du temps paraissait fort favorable à Eschine. Le parti des Macédoniens, qu'il avait toujours favorisé, était très-puissant à Athènes, surtout depuis la ruine de Thèbes. Cependant Eschine succomba, et paya de la juste peine de l'exil une accusation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes, et ouvrit là une école d'éloquence, dont la gloire se soutint pendant plusieurs siècles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avaient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne : mais, quand ce vint à celle de Démosthène, les battements de mains et les acclamations redoublèrent ; et ce fut alors qu'il dit ce mot, si louable dans la bouche d'un ennemi et d'un rival : *Eh! que serait-ce donc si vous l'aviez entendu lui-même?*

Au reste, le vainqueur usa bien de la victoire ; car, au moment qu'Eschine sortit d'Athènes pour aller à Rhodes, Démosthène, la bourse à la main, courut après lui, et l'obligea d'accepter une offre qui dut lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il avait moins lieu de s'y attendre. Sur quoi Eschine [1] s'écria : *Comment ne regretterais-je pas une patrie où je laisse un ennemi si généreux, que je désespère de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent!*

[1] Quelques auteurs attribuent ce mot à Démosthène lorsque, trois ans après, il éprouva le sort d'Eschine, et fut à son tour banni d'Athènes.

§ VII. — PHILIPPE, DANS LE CONSEIL DES AMPHICTYONS, SE FAIT DÉCLARER GÉNÉRAL DES GRECS CONTRE LES PERSES, ET SE PRÉPARE A CETTE GRANDE EXPÉDITION. TROUBLES DOMESTIQUES DANS L'INTÉRIEUR DE SA MAISON. IL RÉPUDIE OLYMPIAS, ET ÉPOUSE UNE AUTRE FEMME. IL CÉLÈBRE LES NOCES DE CLÉOPATRE SA FILLE AVEC ALEXANDRE, ROI D'ÉPIRE, ET EST TUÉ AU MILIEU DE CES NOCES

On peut dire que ce fut la bataille de Chéronée qui mit la Grèce sous le joug [1]. La Macédoine alors, avec trente mille soldats, vint à bout de ce que la Perse, avec des millions d'hommes, avait tenté inutilement à Platée, à Salamine et à Marathon. Philippe, dans les premières années de son règne, avait repoussé, divisé, désarmé ses ennemis. Dans les suivantes, il avait soumis par l'artifice ou par la force, les plus puissants peuples de la Grèce, et s'en était rendu l'arbitre. Maintenant il se prépare à venger les injures que la Grèce avait reçues des barbares, et ne médite rien moins que de renverser leur empire [2]. Le principal fruit qu'il tira de sa dernière victoire, et c'était le but qu'il se proposait depuis longtemps, et qu'il n'avait jamais perdu de vue, ce fut de se faire déclarer dans l'assemblée des Grecs leur général contre les Perses. En cette qualité, il se prépara à aller attaquer ce puissant royaume. Il désigna pour commander une partie de ses troupes Attale et Parménion, deux de ses chefs sur la valeur et la prudence desquels il comptait le plus, et les fit partir pour l'Asie Mineure.

Autant le dehors était heureux et brillant pour Philippe [3], autant l'intérieur de sa maison était pour lui triste et affligeant. La division et le trouble y régnaient. La mauvaise humeur d'Olympias, qui était naturellement jalouse, colère et vindicative, y excitait continuellement des querelles et des disputes, et rendait la vie désagréable à Philippe. D'ailleurs, mari peu fidèle lui-même, on prétend qu'il éprouva l'infidélité qu'il avait méritée. Soit juste sujet de plainte, soit légèreté et inconstance de sa part, il en vint jusqu'à la répu-

[1] An. M. 3667 ; av. J. C. 337.
[2] Diod. lib. 16, pag. 479.
[3] Plut. in Alex. pag. 669.

dier. Alexandre, qui avait plusieurs autres sujets de mécontentement, fut vivement piqué de l'injure qu'on faisait à sa mère.

Philippe, après avoir répudié Olympias, épousa Cléopatre, nièce d'Attale, laquelle était encore très-jeune, mais d'une beauté extraordinaire, aux attraits de laquelle il ne put résister. Au milieu des réjouissances de la noce, et dans la chaleur du vin, Attale, oncle maternel de la nouvelle reine, s'avisa de dire que les Macédoniens devaient demander aux dieux qu'elle donnât un légitime successeur à leur roi. A ces mots, Alexandre, naturellement colère, irrité d'un discours si offensant, *Quoi! misérable*, lui dit-il, *me prends-tu donc pour un bâtard?* et en même temps il lui jeta sa coupe à la tête. Attale repartit de même. La querelle s'échauffe. Philippe, qui mangeait à une autre table, trouva fort mauvais que l'on troublât ainsi la fête, et, oubliant qu'il était boiteux, il courut l'épée nue droit à son fils; mais heureusement le père tomba, et les conviés eurent le loisir de se jeter entre deux. Le plus difficile fut d'obtenir d'Alexandre qu'il ne s'obstinât point à se perdre. Outré de tant d'injures atroces, quoi qu'on pût lui dire du respect qu'il devait à son roi et à son père, il exhala son ressentiment par cette amère raillerie: *Vraiment les Macédoniens ont là un chef bien en état de passer d'Europe en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à l'autre sans s'exposer à se rompre le cou!* Après cette insulte il sortit; et ayant pris avec lui sa mère Olympias, à qui l'on faisait un si grand affront, il la mena en Épire, et, pour lui, il passa chez les Illyriens.

Cependant Démarate de Corinthe, qui était lié avec Philippe par les nœuds de l'hospitalité, et qui était très-familier et très-libre avec lui, arriva à sa cour. Après les premières civilités et les premières caresses, Philippe lui demanda si les Grecs étaient en bonne intelligence entre eux: *Vraiment, seigneur*, lui répondit Démarate, *il vous sied bien de vous mettre tant en peine de la Grèce, vous qui avez rempli votre propre maison de tant de querelles et de dissensions!* Le prince, sentant jusqu'au vif ce reproche, revint à lui, reconnut sa faute, et rappela Alexandre, en lui envoyant ce même Démarate pour lui persuader de revenir.

Philippe ne perdait point de vue la conquête de l'Asie[1]. Plein du grand projet qu'il roulait dans sa tête, il consulte les dieux pour savoir quel succès il aurait. La Pythie lui répond: *Le taureau est déjà couronné, sa fin approche, et il va bientôt être immolé.* Il n'hésite pas un moment, et interprète en sa faveur un oracle dont l'ambiguité aurait dû au moins le tenir en suspens. Pour se mettre en état de ne plus penser qu'à son expédition contre les Perses, et de se livrer tout entier à la conquête de l'Asie, il se hâte de finir ses affaires domestiques. Il offre un sacrifice solennel aux dieux, et se prépare à célébrer à Éges, ville de Macédoine, avec une magnificence incroyable, les noces de Cléopatre sa fille, qu'il donnait en mariage à Alexandre, roi d'Épire, et frère d'Olympias sa femme. Il y avait invité toutes les personnes les plus considérables de la Grèce, et il les combla de toutes sortes de marques d'amitié et d'honneur, pour leur témoigner sa reconnaissance de la qualité de généralissime des Grecs qu'on lui avait conférée. Les villes à l'envi s'empressèrent de lui faire leur cour en lui envoyant des couronnes d'or, et Athènes se signala parmi toutes les autres par son zèle. Le poëte Néoptolème avait composé exprès pour cette fête une tragédie[2] intitulée *Cinyras*, où, sous des noms empruntés, il représentait le prince déjà vainqueur de Darius et maître de l'Asie. Philippe écoutait avec joie ces heureux présages; et, les comparant avec la réponse de l'oracle, il se tenait assuré de sa conquête. Le lendemain du repas, on célébra des jeux et des spectacles. Comme ils faisaient partie de la religion, on y porta en pompe et en cérémonie douze images des dieux, travaillées avec un art inimitable. Une treizième les surpassait toutes en magnificence; c'était celle de Philippe, où il était représenté comme un dieu. L'heure venue, il sort de son palais, revêtu d'une robe blanche, et s'avance majestueusement au milieu des cris de joie et des applaudissements vers le théâtre, où une multitude innombrable, tant de Macédoniens que d'étrangers, l'attendait

[1] An. M. 3668; av. J. C. 336.

[2] Suétone, entre les présages de la mort de Caligula, qui mourut à peu près comme Philippe, observe que, ce jour-là, le pantomime Mnester joua la pièce qu'avait représentée Néoptolème le jour que Philippe fut tué.

avec impatience. Il était précédé et suivi de ses gardes, qui, par son ordre, laissaient un assez grand intervalle entre eux et lui, afin qu'on le pût considérer plus facilement, et pour faire voir aussi qu'il regardait l'amour des Grecs à son égard comme la plus sûre garde qu'il pût avoir.

Tout l'appareil de cette fête, toute la célébrité de ces noces se termina au meurtre du roi, et ce fut un déni de justice qui lui fit perdre la vie. Quelque temps auparavant, Attale, dans l'ardeur du vin et de la débauche, avait fait une insulte sanglante à Pausanias, jeune seigneur de Macédoine. Celui-ci poursuivait depuis longtemps la vengeance du cruel affront qu'il avait reçu, et ne cessait d'implorer avec chaleur la puissance royale. Mais Philippe, pour ne point mécontenter Attale, oncle de Cléopatre, qu'il avait épousée depuis la répudiation d'Olympias sa première femme, demeurait toujours sourd aux plaintes de Pausanias. Seulement, pour le consoler et lui donner des preuves de son estime et de sa confiance, il le mit parmi les premiers officiers de sa garde. Ce n'était pas ce que demandait le jeune Macédonien. Sa colère se tourne donc en fureur : il s'en prend à son juge, et forme le dessein de laver sa honte en se souillant d'un détestable parricide.

Un homme déterminé à mourir est bien fort et bien redoutable. Pausanias, pour l'exécution de son dessein meurtrier, choisit le moment de cette pompeuse cérémonie, où tous les yeux étaient attachés sur le prince, sans doute pour rendre sa vengeance plus éclatante, et pour la proportionner en quelque sorte à la grandeur de l'injure qu'il avait reçue, dont il croyait avoir droit de rendre le roi responsable après toutes les poursuites inutiles qu'il avait faites auprès de lui pour en tirer la satisfaction qui lui était due. Le voyant donc seul dans cet espace vide que ses gardes laissaient autour de lui, il s'avance, le perce d'un coup de poignard, et le fait tomber mort à ses pieds. Diodore remarque qu'il fut assassiné dans le moment même que sa statue entrait dans le théâtre. L'assassin avait fait tenir des chevaux tout prêts, et il se serait sauvé sans un accident qui l'arrêta[1] et laissa le temps de l'atteindre : il fut mis en pièces sur-le-champ. Ainsi mourut Philippe, âgé de quarante-sept ans, après en avoir régné vingt-quatre. Artaxerxe Ochus, roi de Perse, mourut aussi la même année.

[1] An. M. 3668 ; av. J. C. 336.

Démosthène fut secrètement averti de cette mort de Philippe[1] ; et, pour disposer par avance les Athéniens à reprendre courage, il alla au conseil avec un visage où la joie était peinte, et dit que, la nuit précédente, il avait eu un songe qui promettait quelque grand bonheur aux Athéniens. Peu de temps après on vit arriver les courriers qui apportaient les nouvelles de la mort de Philippe. On se livra à des transports de joie immodérés, sans garder aucune mesure ni aucune bienséance ; et c'était Démosthène surtout qui inspirait ces sentiments. Lui-même parut en public avec une couronne de fleurs sur la tête et vêtu magnifiquement, quoique ce ne fût que le septième jour de la mort de sa fille. Il engagea les Athéniens à faire des sacrifices pour remercier les dieux d'une si bonne nouvelle ; et, par un décret, il fit décerner une couronne à Pausanias qui avait commis le meurtre.

On ne reconnaît ici ni Démosthène, ni les Athéniens ; et l'on a peine à comprendre comment, dans un crime aussi détestable qu'est le meurtre d'un roi, un peu de politique au moins ne les porta pas à dissimuler des sentiments qui les déshonoraient gratuitement, et qui marquaient en eux une extinction de probité et d'honneur.

§ VIII. — Faits et dits mémorables de Philippe. Caractère de ce prince en bien et en mal.

Il y a dans la vie des grands hommes certains faits et certaines paroles, plus propres souvent à les faire connaître que leurs actions les plus éclatantes, parce que dans celles-ci, pour l'ordinaire, ils s'étudient, se contrefont, et se donnent en spectacle ; au lieu que dans les autres, parlant et agissant d'après nature, ils se montrent tels qu'ils sont, sans art et sans fard. M. de Tourreil a ramassé avec assez de soin la plupart des faits et dits mémorables de Philippe, et il s'est appliqué particulièrement à

[1] Æschin. contra Ctes. pag. 440.

peindre le caractére de ce prince. Il ne faut pas, dans le récit de ses actions et de ses paroles détachées, attendre beaucoup d'ordre et de liaisou.

Quoique Philippe aimât les flatteurs, et les récompensât jusqu'à payer du titre de roi en Thessalie les adulations de Thrasidée, il aimait par intervalles la vérité[1]. Il souffrait qu'Aristote lui fît des leçons sur l'art de régner. Il disait qu'il avait l'obligation aux orateurs d'Athénes de l'avoir corrigé de ses défauts à force de les lui reprocher. Il gageait nn homme pour lui dire tous les jours, avant qu'il donnât audience[2] : *Philippe, souviens-toi que tu es mortel.*

Il faisait paraître beaucoup de modération[3] lors même qu'ou lui parlait d'une manière choquante et injurieuse[4], et, ce qui n'est pas moins admirable, lorsqu'on lui disait ses vérités : grande qualité, dit Sénèque, pour bien régner. A la fin d'une audience qu'il donnait à des ambassadeurs d'Athénes venus pour se plaindre de quelque acte d'hostilité, il leur demanda s'il pouvait leur rendre quelque service. « Le plus grand service que tu nous puis« ses rendre, dit Démocharés, c'est de t'aller « pendre. » A ces mots, sans s'émouvoir, quoiqu'il vît tont le monde justement indigné: « Dites à vos maîtres, répliqua-t-il, que ceux « qui osent dire de pareilles insolences sont « plus hautains et moins pacifiques que ceux « qui savent les pardonner. »

Comme il assistait à la vente de quelques captifs en une posture peu décente[5], l'un d'enx, s'approchant de son oreille, l'avertit d'abattre le pan de sa robe : *Qu'on mette cet homme-là en liberté*, dit-il, *je ne savais pas qu'il fût de mes amis.*

Toute sa cour le sollicitant de punir l'ingratitude des Péloponnésiens[6], qui l'avaient publiquement sifflé dans les jeux olympiques : *Que ne feront-ils point*, répondit-il, *si je leur fais du mal, puisqu'ils se moquent de moi après en avoir reçu tant de bien?*

[1] Arist. Epist. Plut. in Apophth. pag. 177.
[2] Ælian. lib. 8, cap. 15.
[3] Sen. de Irâ, lib. 3, cap. 23.
[4] « Si quæ alia in Philippo virtus, fuit et contumeliarum « patientia, ingens instrumentum ad tutelam regni.
[5] Plut. in Apophth.
[6] Id. ibid.

Ses courtisans lui conseillant de chasser quelqu'un qui disait du mal de lui[1], *Bon! bon!* dit-il, *afin qu'il en aille médire partout!* Une autrefois qu'on voulait l'obliger aussi de chasser un honnête homme qui lui faisait quelque reproche : *Prenons garde auparavant*, répondit-il, *si nous ne lui en avons point donné sujet.* Et, ayant appris que cet homme vivait mal à son aise sans recevoir aucune gratification de la conr, il lui fit du bien ; ce qui changea ses reproches en louanges, et fit dire à ce prince un autre beau mot, *qu'il est au pouvoir des rois de se faire aimer ou haïr.*

Comme on le pressait[2] d'aider de son crédit auprès des juges un homme que la sentence qui allait être prononcée contre lui décrierait absolument, *J'aime mieux*, dit-il, *qu'il soit décrié que moi.*

Une pauvre femme s'avisa de le prendre à la fin d'un long repas pour lui demander justice[3], et pour lui exposer des raisons qu'il ne goûta pas. Il la jugea et la condamna. Elle répond de sang-froid : *J'en appelle. Comment!* dit Philippe, *de votre roi ? et à qui ? A Philippe à jeun*, répliqua-t-elle. La manière dont il reçut cette réponse ferait bonneur au roi le plus sobre. Il examine l'affaire tout de nonveau, reconnaît l'injustice de son jugement, et se condamne à la réparer.

Une pauvre femme se présentalt souvent devant lui pour lui demander audience[4], et pour le prier de vouloir bien terminer son procès ; il lui répondait toujours qu'il n'avait pas le temps. Rebutée de ces refus réitérés, elle répliqua un jour avec émotion : *Mais, si vous n'avez pas le temps de me rendre justice, cessez donc d'être roi.* Il sentit toute la force de cette plainte, qu'une juste indignation avait arrachée à cette pauvre femme ; et, loin de s'en choquer, il la satisfit sur-le-champ, et devint dans la suite plus exact à donner ses audiences. Il reconnut qu'en effet être roi et être juge, c'était la même chose ; que le trône était un tribnnal : que la souveraine autorité était un pouvoir suprême, et en même temps une obligation indispensable de rendre jus-

[1] Plut. in Apophth.
[2] Id. ibid.
[3] Id. ibid.
[4] Id. ibid.

tice ; que la rendre à ses sujets, et leur accorder pour cela tout le temps nécessaire, n'était point une grâce, mais un devoir et une dette ; qu'il devait se faire aider dans ce ministère, mais non s'en décharger absolument ; et qu'il ne pouvait pas plus renoncer à la qualité de juge qu'à celle de roi. Tout cela est renfermé dans ce mot plein de naïveté, et encore plus de bon sens : *Cessez donc d'être roi* [1] ; et Philippe le comprit.

Il entendait la plaisanterie [2], aimait les bons mots, et en disait. Ayant reçu une blessure près du gosier, et son chirurgien l'importunant tous les jours de quelque nouvelle demande : *Prends tout ce que tu voudras*, dit-il, *car tu me tiens à la gorge*.

On rapporte [3] encore qu'après avoir écouté deux scélérats qui s'entre-accusaient de divers crimes, il bannit l'un, et condamna l'autre à le suivre.

Le médecin Ménécrate [4], dont l'extravagance allait jusqu'à se croire Jupiter, écrivit à Philippe en ces termes : *Ménécrate Jupiter à Philippe salut*. Philippe lui répondit : *Philippe à Ménécrate santé et bon sens* [5]. Ce prince n'en demeura pas là, et, pour guérir son visionnaire, il imagina une plaisante recette : il le pria d'un grand repas. Ménécrate eut une table à part, où on ne lui servit pour tout mets que de l'encens et des parfums, pendant que les autres conviés goûtaient tous les plaisirs de la bonne chère. Les premiers transports de joie qu'il ressentit de voir sa divinité reconnue lui firent oublier qu'il était homme ; mais, quand la faim le força de s'en souvenir, il se dégoûta d'être Jupiter, et prit brusquement congé de la compagnie.

Philippe dit un mot bien honorable et bien flatteur pour son ministre [6]. Comme on reprochait à ce prince de donner trop de temps au sommeil ! *Je dors*, dit-il, *mais Antipater veille*.

Parménion [7]. voyant un jour les ambassadeurs de toute la Grèce murmurer de ce que Philippe tardait trop à se lever et à leur donner audience : *Ne vous étonnez pas*, leur dit-il, *s'il dort tandis que vous veillez ; car, tandis que vous dormiez, il veillait*. Par là il leur reprochait avec esprit l'assoupissement qui les tenait endormis sur leurs propres intérêts pendant que Philippe était bien éveillé et vigilant sur les siens. Démosthène ne cessait de les en avertir avec sa liberté ordinaire.

Chacune des dix tribus d'Athènes élisait [1], toutes les années, un nouveau général. Ils roulaient, et chaque général de jour exerçait la charge de généralissime. Philippe plaisantait sur cette multiplicité de chefs, et disait : *Je n'ai pu en toute ma vie parvenir qu'à trouver un seul général* (c'était Parménion) ; *mais les Athéniens ne manquent pas d'en trouver, à point nommé, dix tous les ans*.

La lettre que Philippe écrivit à Aristote sur la naissance de son fils marque le cas que ce prince faisait des hommes savants, et en même temps le goût que lui-même avait pour les sciences et pour les beaux-arts. Les autres lettres qui nous restent de lui ne lui font pas moins d'honneur. Mais son grand talent était celui de la guerre et de la politique, où il a eu peu d'égaux : et il est temps de le montrer sous ce double titre. Je prie les lecteurs de se souvenir que c'est presque toujours M. de Tourreil qui les entretient et qui va leur tracer le portrait de Philippe.

Il est difficile de décider si ce prince fut plus grand homme de guerre que grand homme d'état. Environné, dès le commencement de son règne, et au dedans et au dehors, d'ennemis puissants et redoutables, il emploie tantôt l'adresse tantôt la force, pour les surmonter. Il s'applique et réussit à désunir ses envieux : pour frapper plus sûrement, il élude et détourne les coups qui le menacent : aussi sage dans la bonne que dans la mauvaise fortune, il n'abuse point de la victoire ; également prêt à la chercher ou à l'attendre, il se hâte ou se modère selon que le point de maturité l'exige : il laisse uniquement aux bizarreries du hasard ce que ne peut leur ôter la prudence : enfin il demeure toujours inébranlable, toujours fixe dans les

[1] Καὶ μὴ βασίλευε.

[2] Plut. in Apophth.

[3] Id. ibid.

[4] Ælian. lib. 12, cap. 51.

[5] Le mot grec ὑγιαίνειν signifie également ces deux choses.

[6] Plut. in Apophth.

[7] Id. ibid

[1] Plut. in Apophth. pag. 177.

justes bornes qui séparent la hardiesse d'avec la témérité.

On voit dans la personne de Philippe un roi presque aussi maître de ses alliés que de ses sujets, et non moins redoutable dans les traités que dans les combats : un roi vigilant, actif; lui-même son surintendant, son ministre, son général. On le voit, avide et insatiable de gloire, la chercher où elle se vend à plus haut prix; faire ses plus chères délices de la fatigue et du péril; former sans relâche ce juste, ce prompt accord de soins et de mouvements que les expéditions militaires demandent; et, avec tant d'avantages, attaquer les républiques épuisées par de longues guerres, déchirées par des divisions domestiques, vendues par leurs propres citoyens, servies par une milice étrangère ou ramassée, rebelles aux sages conseils, et comme résolues à se perdre.

Il joignait en lui deux qualités ordinairement inalliables et incompatibles : un flegme, un sang-froid qui le rendait attentif à se prévaloir de toutes les conjonctures, et à saisir le moment favorable, sans que jamais aucun contre-temps le déconcertât; avec une activité, une ardeur, une vivacité, qui ne connaissaient ni moment de repos, ni différence de saisons, ni grandeur de dangers. Jamais capitaine ne fut ni plus hardi ni plus intrépide dans les combats. Démosthène, qui à son égard ne doit point paraître suspect, lui rend sur cet article un témoignage bien glorieux ; je citerai ses propres paroles [1] : *Je voyais*, dit cet orateur, *ce même Philippe, avec qui nous disputions de la souveraineté et de l'empire, je le voyais, quoique couvert de blessures, œil crevé, clavicule rompue, main et jambe estropiées, résolu pourtant à se précipiter encore au milieu des hasards, et prêt à livrer à la fortune telle autre partie de son corps qu'elle voudrait, pourvu qu'avec ce qui lui en resterait il pût vivre avec honneur et gloire.*

Philippe n'était pas seulement brave pour lui-même, mais il avait inspiré le même courage à toute son armée. Instruit par d'habiles maîtres, comme on l'a vu, dans le métier de la guerre, il était venu à bout d'aguerrir ses troupes, de les dresser à sa manière, et de se former des hommes capables de le seconder dans ses grandes entreprises. Il savait, sans rien perdre de son autorité, se familiariser avec le soldat, et commandait plutôt en père de famille qu'en général d'armée, dès que la discipline le permettait. Aussi, par cette affabilité, qui mérite d'autant plus de soumission et de respect qu'elle en exige moins et qu'elle semble en dispenser, il tirait de ses troupes des services sans fin et une obéissance sans bornes.

Jamais personne ne fit plus d'usage des ruses de guerre que Philippe. Les dangers où il s'était vu exposé dès sa jeunesse lui avaient appris la nécessité des précautions et l'art des ressources. Une sage défiance, qui sert à mettre le péril dans son véritable point de vue, le rendait, non timide et indécis, mais circonspect et prudent. Quelque raison qu'il eût de présumer de son bonheur, il ne se comptait en sûreté et ne se croyait supérieur à l'ennemi que par la vigilance. Toujours juste dans ses projets et infini dans les expédients, il avait des vues immenses, le génie admirable pour distribuer dans le temps l'exécution de ses desseins, et toute l'adresse pour agir sans se laisser apercevoir. Impénétrable à ses meilleurs amis, il était capable de tout entreprendre et de tout cacher. On a vu que toute son attention fut d'endormir les Athéniens par de beaux dehors de paix, et de jeter sourdement les fondements de sa grandeur sur leur crédule sécurité et sur leur aveugle indolence.

De si grandes qualités n'étaient point en lui sans défauts. Outre l'intempérance et la crapule, à laquelle il s'abandonnait sans réserve et sans ménagement, on lui a reproché des mœurs absolument corrompues et déréglées. On en peut juger par ses liaisons les plus intimes, et par les compagnies qui fréquentaient le plus ordinairement sa maison. Une troupe de débauchés et de dissolus, de bouffons, de pantomimes, et, qui pis est, de flatteurs, que l'avarice et l'ambition amassent en foule autour du dispensateur des grâces, eut la principale part à sa confidence et à ses bienfaits. Ce n'est pas seulement Démosthène qui fait ces reproches à Philippe : ils pourraient être suspects dans la bouche d'un ennemi si déclaré. Théopompe, historien célèbre, qui

[1] Demosth. pro Ctesiph. pag. 183.

avait écrit l'histoire de ce prince [1] en cinquante-huit livres, dont malheureusement il ne nous reste qne quelques légers fragments, en parle d'une manière encore plus désavantageuse [2] : « Philippe, dit-il, n'avait que du mépris pour « la modestie et pour les bonnes mœurs. « Toute son estime et toute sa libéralité se ré« servaient pour des hommes plongés dans la « crapule, et prostitués aux derniers excès « d'une vie licencieuse. Il aimait que ses ca« marades de plaisir excellassent dans l'art de « l'injustice et de la malignité comme dans la « science de la débauche. Eh ! qnelle sorte « d'infamie, quel genre de crime ne commet« taient-ils point ? etc. »

Mais ce qni, à mon jugement, doit le plus déshonorer Philippe, c'est l'endroit même par lequel il paraît le plus estimable à bien des personnes, je veux dire sa politique. Il passe, dans ce genre, pour un des plus habiles princes qui aient jamais été. En effet, on a pu remarquer, dans le récit de ses actions, que, dès le commencement de son règne, il s'était proposé un but et formé nn plan dont jamais il ne s'écarta : c'était de se rendre maître de la Grèce. Mal affermi encore sur son trône, et environné de toutes parts d'ennemis puissants, quelle apparence y avait-il qu'il pût former, ou dn moins exécuter un tel projet ? Il ne le perdit jamais de vue. Guerres, combats, traités de paix, alliances, confédérations, tout tendait à ce but. Il prodiguait l'or et l'argent pour se faire des créatnres. Il avait des intelligences secrètes dans toutes les villes de la Grèce, et, par le moyen des pensionnaires qu'il tenait à ses gages et qu'il payait grassement, il était informé exactement de toutes les résolutions qui s'y prenaient, et venait presque tonjonrs à bout de faire tourner les délibérations à son gré. Par là il sut tromper la prudence, éluder les efforts et endormir la vigilance des peuples qui, jusqne-là, avaient passé pour les plus actifs, les plus sages et les plus clairvoyants de la Grèce. En snivant toutes ses démarches pendant vingt ans, on le voit cheminer à pas réglés, et s'avancer régulièrement vers son but, mais tonjours par des détours et des souterrains dont l'issne seule découvre le dessein.

[1] Diod. lib. 16, pag. 408.

[2] Theopomp. apud Athen. lib. 6, pag. 260.

Polyen [1] nous marque clairement par quels moyens il s'assujettit la Thessalie, ce qni lui fut d'un grand secours pour venir à bont de ses autres desseins. « Il ne fit point la guerre « onvertement aux Thessaliens, dit-il, mais il « profita des divisions qni partageaient les vil« les et tout le pays en différentes factions. Il « donnait dn secours à ceux qni lui en deman« daient : et lorsqu'il avait vaincu, il ne dé« truisait point ceux qui avaient eu du désavan« tage, il ne les désarmait point, il ne rasait « point leurs murailles : il protégeait les plns « faibles, et s'appliquait à affaiblir et à humi« lier les plus forts : en nn mot, il nourrissait « plutôt les divisions qu'il ne les apaisait, te« nant partout à ses gages les orateurs, vrais « artisans de discordes et les boute-feux des « républiques. Et ce fut par ces artifices, et « non par les armes, que Philippe se rendit « maître de la Thessalie. »

Tout cela [2] est un chef-d'œuvre et une merveille en fait de politique. Mais quels ressorts fait-elle jouer, et quels moyens emploie-t-elle pour parvenir à ses fins ? la finesse, la ruse, la fraude, le mensonge, la perfidie, le parjure. Sont-ce là les armes de la vertu ? On voit dans ce prince nne ambition démesnrée, conduite par un esprit adroit, insinuant, fourbe et artificieux ; mais on n'y voit point les qualités d'nn homme véritablement grand. Philippe était sans foi et sans honneur. Tout ce qui pouvait servir à angmenter sa puissance lni paraissait juste et légitime. Il donnait des paroles qu'il était bien résolu de ne point garder. Il faisait des promesses qn'il anrait été bien fâché de tenir. Il se croyait habile à proportion de ce qu'il était perfide, et mettait sa gloire à tromper tous ceux avec qui il traitait. En un mot, il ne rongissait pas de dire *qu'on amuse les enfants avec des jouets, et les hommes avec des serments* [3]. Quelle honteuse distinction pour nn prince que celle d'être plus artificieux, plns dissimulé, plus profond en malice, plus fourbe qu'aucun autre de son siècle, et de laisser de lui cette idée infamante à toute la postérité !

Que penserait-on, dans le commerce de la vie, d'un homme qui se ferait un mérite de

[1] Polyæn. lib. 4, cap. 19.

[2] Demosth. Olynth. 2, pag. 22.

[3] Ælian. lib. 7, cap 12

jouer tous les autres, et qui mettrait au rang des vertus la mauvaise foi et la fourberie? On déteste un tel caractère dans les particuliers, comme la peste et la ruine de la société. Comment peut-il devenir digne d'estime et d'admiration dans des princes et des ministres, plus obligés encore que le reste des hommes, par l'éminence de leurs places et par l'importance de leurs emplois, à respecter la bonne foi, la sincérité, la justice, et surtout la sainteté des traités et des serments, où l'on fait intervenir le nom et la majesté d'un Dieu vengeur inexorable de la perfidie et de l'impiété! La simple parole, parmi de simples particuliers, doit être sacrée et inviolable, s'ils ont quelque sentiment d'honneur: combien plus parmi des princes! « On doit la vérité au prochain dès lors qu'on « lui parle, dit un célèbre écrivain [1]; car le « commerce de la parole enferme une pro- « messe tacite de la vérité, la parole ne nous « étant donnée que pour cela. Ce n'est pas une « convention d'un particulier avec un autre « particulier; c'est une convention commune « de tous les hommes entre eux, et une espèce « de droit des gens, ou plutôt un droit et une « loi de la nature. Cette loi et cette convention « commune sont violées par celui qui ment. » Quelle énormité n'ajoute point à ce violement de la parole la sainteté du serment et le nom de Dieu pris à témoin, comme on le prend toujours dans les traités? *Si la bonne foi*[2] *et la vérité étaient bannies de tout le reste de la terre*, disait Jean I, roi de France, sollicité de violer un traité, *elles devraient se retrouver dans le cœur et dans la bouche des rois.*

[1] M. Nicole, sur l'épît. du XIX[e] dimanche après la Pentecôte.

[2] Mezeral.

Ce qui porte les politiques à en user de la sorte, c'est qu'ils sont persuadés que c'est là le seul moyen de faire réussir une négociation. Quand cela serait, peut-il être jamais permis d'en acheter le succès aux prix de la probité, de l'honneur et de la religion? *Si votre beau-père* (Ferdinand le Catholique), disait Louis XII à Philippe, archiduc d'Autriche, *a fait une perfidie, je ne veux pas lui ressembler; et j'aime beaucoup mieux avoir perdu un royaume* (le royaume de Naples), *que je saurai bien reconquérir, que non pas l'honneur, qui ne se peut jamais recouvrer*[1].

Mais, en cela même, ces politiques sans honneur et sans religion se trompent. Je n'ai point recours au christianisme, qui nous fournit des princes et des ministres bien éloignés d'une telle politique. Sans sortir de notre histoire grecque, combien avons-nous vu de grands hommes réussir parfaitement dans le maniement des affaires publiques, dans les traités de paix et de guerre; en un mot, dans les négociations les plus importantes, sans jamais employer le secours de l'artifice et de la tromperie! Un Aristide, un Cimon, un Phocion, et tant d'autres, dont quelques-uns poussaient la délicatesse sur ce qui regarde la vérité jusqu'à croire qu'il n'était pas permis d'user de mensonge même en riant, et par manière de jeu. Cyrus, le plus fameux des conquérants, ne trouvait rien de plus indigne d'un prince, ni de plus capable de lui attirer le mépris et la haine, que de mentir et de tromper. Il doit donc demeurer pour constant que nul succès, quelque brillant qu'il soit, ne peut et ne doit couvrir la honte et l'infamie de la mauvaise foi et du parjure.

[1] Mezeral.

LIVRE XV.

HISTOIRE D'ALEXANDRE.

J'ai déjà remarqué que l'histoire d'Alexandre, contenue dans ce livre, renferme l'espace de douze ans et huit mois. Cet intervalle est court, mais renferme des événements si considérables et en si grand nombre, qu'on a de la peine à concevoir comment un seul homme a pu faire tant et de si grandes choses dans un si petit nombre d'années. Il avait formé encore bien d'autres desseins, car c'était un prince insatiable de gloire; mais une mort prématurée ne lui permit pas de les exécuter.

§ I. — NAISSANCE D'ALEXANDRE. INCENDIE DU TEMPLE D'ÉPHÈSE ARRIVÉ CE JOUR-LA MÊME. HEUREUSES INCLINATIONS DE CE PRINCE. IL A POUR MAITRE ARISTOTE, QUI LUI INSPIRE UN GOUT MERVEILLEUX POUR LES SCIENCES. IL DOMPTE BUCÉPHALE.

Alexandre naquit la première année de la 106e olympiade [1].

Le même jour précisément qu'il vint au monde [2], le fameux temple de Diane fut brûlé à Éphèse. On sait que ce temple était une des sept merveilles du monde. Il avait été bâti au nom et aux dépens de toute l'Asie Mineure. La construction en avait duré beaucoup d'années [3]. Il avait de longueur quatre cent vingt-cinq pieds sur deux cent vingt de largeur. Il était soutenu par cent vingt-sept colonnes hautes de soixante pieds, qu'autant de rois avaient fait construire avec de grands frais [1], et par les plus habiles ouvriers, tâchant d'enchérir les uns sur les autres. Tout le reste du temple répondait à cette magnificence.

Hégésias de Magnésie [2] selon Plutarque [3], dit *qu'il ne fallait pas s'étonner que ce temple eût été brûlé, parce que ce jour-là Diane était occupée aux couches d'Olympias pour faciliter la naissance d'Alexandre*. Réflexion, ajoute notre auteur, si froide [4], qu'elle aurait suffi à éteindre cet embrasement. Cicéron, qui attribue ce mot à Timée [5], le trouve fort bon. Je m'en étonne. La pente qu'il avait à la raillerie le rendait peut-être peu difficile sur ces sortes de traits.

Un nommé Érostrate [6] avait mis le feu exprès à ce temple. Quand on lui donna la torture pour lui faire déclarer ce qui l'avait porté à faire cette action, il avoua que c'était pour se faire connaître dans la postérité, et pour im-

[1] An. M. 3648; av. J. C. 356.
[2] Plin. lib. 35. cap. 14.
[3] Pline marque deux cent vingt ans : ce qui a peu de vraisemblance.

[1] Dans les anciens temps chaque ville presque avait son roi.
[2] C'était une historien qui vivait du temps de Ptolémée, fils de Lagus.
[3] Plut. in Vitâ Alex. pag. 665.
[4] Je ne sais si la réflexion de Plutarque n'est pas encore plus froide.
[5] « Concinnè, ut multa, Timæus, qui, quum in historiâ dixisset, quâ nocte natus Alexander esset, eâdem « Dianæ Ephesiæ templum deflagravisse, adjunxit, minimè id esse mirandum, quòd Diana, quum in partu « Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo. » (*De Nat Deor.* lib. 2. n. 69.)
[6] Val. Max. lib. 8, cap 14.

morlaliser son nom eu détruisant un si bel ouvrage. Les états-généraux d'Asie crurent empêcher qu'il n'y réussît en faisant un décret qui défendait de le nommer. Leur défense ne servit qu'à exciter encore davantage la curiosité, presque aucun des historiens de ce temps-là n'ayant manqué à rapporter une extravagance si monstrueuse en appelant le criminel par son nom.

La passion dominante d'Alexandre [1] dès sa plus tendre jeunesse, fut l'ambition et une vive ardeur pour la gloire, mais non pour toute sorte de gloire. Philippe se piquait, comme un sophiste, d'éloquence et de beau langage, et il avait la vanité de faire graver sur ses monnaies les victoires qu'il avait remportées aux jeux olympiques à la course des chars. Ce n'était pas à quoi son fils aspirait. Ses amis lui demandant un jour s'il ne se présentait pas aux mêmes jeux pour y disputer le prix, car il était très-léger à la course, il répondit *qu'il s'y présenterait s'il devait avoir des rois pour antagonistes.*

Toutes les fois qu'on lui apportait la nouvelle que son père avait pris quelque ville, ou gagné quelque grande bataille, loin de s'en réjouir avec tout le royaume, il disait d'un ton plaintif aux jeunes gens qui étaient élevés avec lui : *Mes amis, mon père prendra tout, et ne nous laissera rien à faire.*

Un jour, des ambassadeurs du roi de Perse étant arrivés à la cour pendant l'absence de Philippe, Alexandre les reçut avec tant d'honnêtetés et de politesse, et leur fit si bien les honneurs de la table, qu'ils en furent charmés; mais ce qui les surprit plus que tout le reste, c'est l'esprit et le jugement qu'il fit paraître dans les divers entretiens qu'il eut avec eux. Il ne leur proposa rien de puéril, ni qui ressentît son âge, comme aurait été de savoir ce que c'était que ces jardins suspendus en l'air, qui étaient si vantés; ces richesses et ce superbe appareil du palais et de la cour du roi de Perse, qui faisaient l'admiration de tout le monde [2]; ce platane d'or dont on parlait tant, et cette vigne d'or dont les grappes étaient faites d'émeraudes, d'escarboucles, de rubis, et de toutes sortes de pierres précieuses, sous laquelle on dit que le roi de Perse donnait souvent ses audiences aux ambassadeurs. Il leur fit des questions toutes différentes : quel chemin il fallait tenir pour arriver dans la haute Asie ; quelle était la distance des lieux ; en quoi consistait la force et la puissance des Perses ; quelle place le roi prenait dans une bataille ; comment il se conduisait à l'égard de ses ennemis, et comment il gouvernait ses peuples. Ces ambassadeurs ne se lassaient point de l'admirer, et, sentant dès lors ce qu'il pouvait devenir un jour, ils marquèrent en un mot la différence qu'ils mettaient entre Alexandre et Artaxerxe [1], en se disant les uns aux autres : *Ce jeune prince est grand, le nôtre est riche* [2]. C'est être réduit à bien peu de chose que de l'être uniquement à ses richesses, sans avoir d'autre mérite.

Un jugement si prématuré dans ce jeune prince n'était pas moins l'effet de la bonne éducation qu'il avait reçue, que de son heureux naturel. Il avait auprès de lui plusieurs maîtres chargés de lui apprendre tout ce qui convient à l'héritier d'un grand royaume, au-dessus desquels était Léonidas, parent de la reine, et d'une grande austérité de mœurs. Alexandre lui-même rapportait dans la suite que ce Léonidas, dans les voyages qu'il faisait avec lui, allait souvent visiter les coffres et les malles où l'on serrait ses lits et ses habits, pour voir si sa mère Olympias n'y aurait fait rien mettre de superflu et qui ne fût que pour la délicatesse et pour le luxe.

Le plus grand service que Philippe rendit à son fils fut de lui attacher Aristote, le plus célèbre et le plus savant des philosophes de son temps, à qui il confia pleinement le soin de son instruction [3]. Une des raisons qui le portèrent à lui donner un maître de ce mérite et de cette réputation fut, disait-il, pour faire éviter à son fils bien des fautes où lui-même était tombé.

Philippe connut tout le prix du trésor qu'il avait dans la personne d'Aristote ; il lui établit de gros appointements, et lui paya un autre

[1] Plut. in Vitâ Alex. pag. 665–668; id. de Fort. Alex. pag. 342.
[2] Athen. lib. 12, pag. 739.

[1] C'était Artaxerxe Ochus.
[2] Ὁ παῖς οὗτος, βασιλεὺς μέγας · ὁ δὲ ἡμέτερος, πλούσιος.
[3] Plut. in Apophth. pag. 178.

salaire de ses peines encoro plus glorieux ; car, ayant ruiné et détruit la ville de Stagire[1], qui était la patrie de ce philosophe, il la rebâtit pour l'amour de lui, y rétablit les habitants qui s'en étaient retirés ou qui avaient été réduits en servitude, et leur donna, pour le lieu de leurs études et de leurs assemblées, un beau parc au faubourg de Stagire. On y voyait encore, du temps de Plutarque, des siéges de pierre qu'Aristote y fit faire, et de grandes allées d'arbres pour se promener à l'ombre.

Alexandre, de son côté, ne marqua pas moins d'estime pour son maître, qu'il se croyait obligé d'aimer comme son propre père ; *car*, disait-il, *il était redevable à l'un de vivre, et à l'autre de vivre bien*[2]. Les progrès du disciple répondirent aux soins et à l'habileté du maître. Il conçut une grande ardeur pour la philosophie, et en embrassa toutes les parties, mais avec la discrétion[3] qui convenait à son rang. Aristote s'appliqua à lui former le jugement, en lui donnant des règles sûres pour discerner un raisonnement juste et exact d'un autre qui n'en aurait que l'apparence, et en l'accoutumant à séparer tout ce qui peut éblouir dans un discours, du fond réel et solide qui en doit faire tout le prix. Il l'exerça aussi dans les connaissances qu'on appelle *métaphysiques*, qui peuvent être fort utiles à un prince s'il s'y applique avec mesure, et qui lui apprennent ce qu'est l'esprit de l'homme, combien il est distingué de la matière, comment il voit les choses spirituelles, comment il sent l'impression de celles qui l'environnent, et beaucoup d'autres questions pareilles. On juge bien qu'il ne lui laissa ignorer ni les mathématiques si propres à donner à l'esprit de la justesse et de l'exactitude, ni les merveilles de la nature dont l'étude, outre beaucoup d'autres avantages, montre combien toutes les recherches des hommes sont incapables d'arriver jusqu'aux principes secrets des choses dont ils sont tous les jours témoins. Mais la grande application d'Alexandre fut la morale, qui est, à proprement parler, la science des rois, parce qu'elle est la connaissance des hommes et de tous leurs devoirs. Il en fit une étude sérieuse et profonde, et la regarda, dès lors, comme le fondement de la prudence et d'une sage politique. Combien croit-on qu'une telle éducation peut contribuer à mettre un prince en état de se bien conduire lui-même et de bien conduire ses peuples.

Il n'y eut pas jusqu'à la médecine, dont il ne voulût s'instruire. Il n'en étudia pas la théorie seulement, mais aussi la pratique; et il marquait lui-même dans quelques lettres qu'il avait secouru plusieurs de ses amis dans leurs maladies, et leur avait ordonné les remèdes et les régimes dont ils avaient besoin.

Le plus habile maître de rhétorique qu'ait eu l'antiquité[1], et qui nous en a laissé une si excellente, ne manqua pas d'y former son élève ; et nous voyons qu'Alexandre, dans le plus fort de ses guerres, le pressa plusieurs fois de lui envoyer un traité sur cette matière : c'est ce qui a donné lieu au livre intitulé, *la Rhétorique à Alexandre*, dans l'exorde duquel Aristote lui fait sentir de quel secours est pour un prince le talent de la parole, qui le fait régner sur les esprits par ses discours comme il doit le faire par sa sagesse et par son autorité. Quelques répliques et quelques lettres qui nous restent d'Alexandre montrent qu'il possédait parfaitement cette éloquence mâle et forte, pleine de sens et de choses, où tout est nécessaire, et dont tous les mots portent, qui est, à proprement parler, l'éloquence des princes[2].

Son estime, ou pour mieux dire sa passion pour Homère, nous fait voir non-seulement avec quelle ardeur et quel succès il s'appliquait aux belles-lettres, mais l'usage sensé qu'il en faisait, et le fruit solide qu'il se proposait d'en tirer. Ce n'était pas simplement curiosité, ou délassement du travail, ou délicatesse de goût pour la poésie, qui le portaient à lire ce poëte : c'était pour y puiser des sentiments dignes d'un grand roi et d'un grand conquérant, le courage, l'intrépidité,

[1] Ville de Macédoine, près du bord de la mer.

[2] Ὡς δι' ἐκεῖνον μὲν ζῶν, διὰ τοῦτον δὲ καλῶς ζῶν.

[3] « Retinuit ex sapientià modum. » (Tac. {*Agricolæ Vita*, § 4.}.)

[1] Aristot. in Rhetor. ad Alex. pag. 608, 609.

[2] « Imperatorià brevitate. » (Tac.)

la magnanimité, la tempérance, la prudence, l'art de bien combattre et de bien gouverner : aussi, entre tous les vers d'Homère, il donnait la préférence à celui qui représente Agamemnon[1] *comme un bon roi*, *et comme un courageux guerrier*.

Il n'est pas étonnant, après tout cela, qu'Alexandre ait fait un si grand cas de ce poëte. Quand, après la bataille d'Arbelles, on eut trouvé parmi les dépouilles de Darius une cassette d'or enrichie de pierreries, où étaient renfermés les parfums exquis dont usait le prince, ce héros, tout couvert de poussière, et peu curieux d'essences et de parfums, destina cette riche cassette à recevoir en dépôt les livres d'Homère, qu'il regardait comme la production de l'esprit humain la plus parfaite et la plus précieuse[2] qui eût jamais été. Il admirait sur tout l'Iliade, qu'il appelait *la meilleure provision d'un homme de guerre*[3]. Il eut toujours avec lui l'édition qui avait été revue et corrigée par Aristote, qu'on nommait *l'édition de la cassette*; et il la mettait toutes les nuits avec son épée sous son chevet.

Avide de toute sorte de gloire jusqu'à la jalousie[4], il sut mauvais gré à Aristote, son maître, d'avoir publié en son absence certains livres de métaphysique qu'il aurait voulu posséder seul; et, dans le temps même qu'il était occupé à la conquête de l'Asie et à la poursuite de Darius, il lui écrivit, pour s'en plaindre, une lettre que l'on a encore, où il lui marque, « qu'il aimerait beaucoup mieux[5] être au-dessus des autres hommes par la science des choses sublimes et exellentes, que par la grandeur et l'étendue de son pouvoir. » Il lui recommanda de même[6], par rapport au livre de rhétorique dont j'ai parlé, de ne le communiquer à qui que ce fût. Il y a de l'excès, je l'avoue, dans cet avide désir de gloire qui le porte à vouloir étouffer le mérite d'autrui pour ne faire paraître que le sien: mais on y voit au moins une ardeur pour l'étude, bien louable dans un prince, et bien éloignée de l'indifférence, pour ne pas dire du mépris et de l'aversion que la plupart de nos jeunes seigneurs témoignent pour tout ce qui a rapport à l'étude et à la science.

Plutarque nous fait observer en trois mots l'utilité infinie qu'Alexandre tira de ce goût, que son maître, habile s'il en fut jamais en matière d'éducation, avait pris soin de lui inspirer dès sa tendre jeunesse. *Il aimait*,[1] dit-il, *à converser avec les gens de lettres*, *à s'instruire*, *à lire :* trois sources du bonheur d'un prince, capables de lui faire éviter mille écueils; trois moyens sûrs d'apprendre à régner par lui-même. La conversation des gens d'esprit l'instruit en l'amusant, et lui apprend mille choses curieuses et utiles, sans qu'il lui en coûte aucune peine. Les leçons que lui donnent d'habiles maîtres sur les sciences les plus relevées, et principalement sur la politique, lui forment merveilleusement l'esprit, et lui apprennent les règles d'un sage gouvernement. Enfin la lecture, sur tout celle de l'histoire, met le comble à tout le reste, et est, à son égard, un maître de toutes les saisons et de toutes les heures, qui, sans se rendre jamais incommode, lui dit des vérités que nul autre n'oserait lui dire, et sous des noms étrangers le montre à lui-même et lui apprend à se connaître et à connaître les hommes, qui, dans tous les siècles, sont toujours les mêmes. Alexandre dut tous ces avantages à l'excellente éducation qu'il reçut d'Aristote.

Il eut aussi du goût pour tous les arts[2], mais comme il convient à un prince, c'est-à-dire pour en connaître l'utilité et le prix. La musique, la peinture, la sculpture, l'architecture, fleurirent sous son règne, parce qu'elles trouvèrent en lui un juge habile[3], et en même temps un rémunérateur libéral, qui

[1] Ἀμφότερον, βασιλεύς τ' ἀγαθὸς, κρατερός τ' αἰχμητής. (*Iliad.* III, v. 179.)

[2] « Pretiosissimum humani animi opus. » (PLIN. lib. 7, cap. 29.)

[3] Τῆς πολεμικῆς ἀρετῆς ἐφόδιον. Ce mot, que je n'ai pu mieux traduire, signifie qu'on trouve dans l'Iliade tout ce qui a rapport à la science militaire et aux qualités d'un général, en un mot tout ce qui est nécessaire pour former un bon commandant.

[4] Aul. Gell. lib. 20, cap. 5.

[5] Ἐγὼ δὲ βουλοίμην ἂν ταῖς περὶ τὰ ἄριστα ἐμπειρίαις, ἢ ταῖς δυνάμεσι, διαφέρειν.

[6] Arist pag. 609.

[1] Ἦν φιλολόγος, καὶ φιλομαθὴς, καὶ φιλαναγνώστης.

[2] Plut. de Fort. Alex. serm. 2, pag. 333.

[3] Μάρτυρα ἔλαβον καὶ θεατὴν, τὸν ἄριστα κρῖναι τὸ κατορθούμενον καὶ μάλιστα ἀμείψασθαι δυνάμενον.

savait, en tout genre, discerner et récompenser le mérite.

Il n'avait que du mépris pour certaines adresses frivoles[1], et qui n'étaient d'aucune utilité. On admirait beaucoup un homme qui s'exerçait fort sérieusement à faire passer par le trou d'une aiguille[2] de petits pois qu'il jetait d'assez loin, et qui n'en manquait pas un. Alexandre le vit un jour, et on dit qu'il lui fit un présent digne de son occupation : c'était un boisseau de pois.

Alexandre était d'un caractère vif, ferme, arrêté à son sentiment, qui ne cédait jamais à la force, mais qu'on ramenait aisément au devoir par la raison. Pour manier de tels esprits, il faut beaucoup de dextérité. Aussi Philippe, malgré sa double autorité de père et de roi, croyait devoir employer à son égard la persuasion plutôt que la contrainte, et cherchait plus à se faire aimer qu'à se faire craindre.

Une occasion fortuite lui donna lieu de concevoir une grande idée d'Alexandre. On avait amené de Thessalie, à Philippe, un cheval de bataille, grand, fier, ardent, plein de feu. Il se nommait *Bucéphale*[3]. On voulait le vendre treize talents, c'est-à-dire treize mille écus de notre monnaie[4]. Le roi, avec ses courtisans, descendit dans la plaine pour le faire essayer. Personne ne put le monter, tant il était ombrageux et se cabrait dès qu'on voulait l'approcher. Philippe, fâché qu'on lui présentât un cheval si farouche et si indomptable, commanda qu'on le remmenât. Alexandre était présent. *Quel cheval ils perdent là*, dit-il, *faute d'adresse et de hardiesse !* Philippe traita d'abord ce discours de folie et de témérité de jeune homme. Mais, comme il insistait avec force, véritablement affligé qu'on renvoyât ce cheval, son père lui permit d'en faire l'essai. Le jeune prince alors, plein de joie et de confiance, s'approche du cheval, prend les rênes et lui tourne la tête au soleil, ayant remarqué sans doute que ce qui l'effrayait et l'effarouchait, c'était son ombre qu'il voyait tomber devant lui, et se remuer à mesure qu'il s'agitait. Il commença par le caresser doucement de la voix et de la main : puis, voyant son ardeur calmée, et prenant adroitement son temps, il laisse tomber son manteau à terre, et, s'élançant légèrement, il saute dessus, lui lâche d'abord la bride sans le frapper ni le tourmenter ; et, quand il vit que sa férocité était adoucie, qu'il n'était plus si furieux ni si menaçant, et qu'il ne demandait qu'à aller, il lui baissa la main, et le poussa à toute bride, en lui parlant d'une voix plus rude, et en lui appuyant les talons. Philippe cependant, aussi bien que toute la cour, tremblait de crainte, et gardait un profond silence : mais, quand le prince, après avoir fourni sa carrière, revint tout fier et plein de joie d'avoir réduit ce cheval qui avait paru si indomptable, tous les courtisans à l'envi lui applaudirent et le félicitèrent ; et l'on assure que Philippe versa des larmes de joie, et que, l'embrassant après qu'il fut descendu de cheval, et lui baisant la tête, il lui dit : *Mon fils, cherche un autre royaume qui soit plus digne de toi ; la Macédoine ne te suffit pas.*

On raconte des choses extraordinaires de ce Bucéphale ; car tout ce qui appartenait à Alexandre devait tenir du merveilleux. Quand il était sellé et équipé pour le combat[1], il ne se laissait monter que par son maître, et il n'aurait pas été sûr pour tout autre de l'approcher. Il s'abaissait, en fléchissant les pieds de devant, pour le recevoir sur son dos. Quelques-uns prétendent que dans la bataille contre Porus, où Alexandre s'était jeté trop imprudemment dans un gros d'ennemis, son cheval, tout percé de coups qu'il était, lui sauva la vie, et que malgré ses blessures, n'en pouvant plus, et ayant perdu presque tout son sang, il tira son maître de la mêlée, et l'emporta avec une extrême vigueur jusque dans un lieu où il fût hors de danger ; et que là, n'ayant plus rien à craindre pour le roi[2], et joyeux en quelque sorte de mourir après le service qu'il venait de lui rendre, il expira. Alexandre pleura amèrement sa mort, et crut, en le perdant, avoir perdu un ami fidèle et affectionné. Il fit bâtir

[1] Quintil. lib. 2, cap. 21.

[2] On conçoit assez que c'était quelque instrument en forme d'aiguille.

[3] Quelques-uns croient qu'il fut ainsi appelé parce qu'il était marqué de la tête d'un bœuf.

[4] 71 750 fr. E. B.

[1] Aul. Gell. lib. 5, cap. 2.

[2] « Et domini jam superstitis securus, quasi cum sensûs « humani solatio, animam expiravit. » (Aul. Gell.)

en son honneur une ville dans le lieu même où il fut enterré, près de l'Hydaspo, et l'appela *Bucéphalie*.

J'ai marqué ailleurs qu'Alexandre, à l'âge de seize ans, fut laissé dans la Macédoine pendant l'absence de Philippe avec une entière autorité, qu'il s'y comporta avec beaucoup de prudence et de courage; et qu'il se distingua ensuite d'une manière particulière à la bataille de Chéronée.

§ II. — Alexandre, après la mort de Philippe, monte sur le trone, agé de vingt ans. Il soumet et réduit les peuples voisins de la Macédoine qui s'étaient révoltés. Il passe en Grèce pour dissiper la ligue qui s'y était formée contre lui. Il prend et détruit Thèbes. Il pardonne aux Athéniens. Il se fait nommer, dans la diète de Corinthe, généralissime des Grecs contre la Perse. Il retourne en Macédoine, et se prépare a porter la guerre en Asie.

Darius et Alexandre commencèrent à régner la même année [1]. Celui-ci n'avait que vingt ans quand il parvint à l'empire. Son premier soin fut de célébrer les obsèques de son père avec toute la magnificence possible, et de venger sa mort.

En montant sur le trône, il le trouva environné d'extrêmes dangers de tous côtés. Les nations barbares, à qui Philippe, pendant tout son règne, avait fait la guerre, sur lesquelles il avait fait des conquêtes, qu'il avait unies à sa couronne, et à qui il avait ôté leurs rois naturels, crurent devoir profiter de la conjoncture d'un nouveau règne, et d'un prince encore jeune, pour se remettre dans leur liberté, et pour s'unir ensemble contre le commun usurpateur. Il n'avait pas moins à craindre du côté de la Grèce. Philippe, en laissant en apparence dans chaque ville, dans chaque république, l'ancien gouvernement, l'avait changé entièrement dans le fond, et s'en était rendu maître absolu. Quoique absent, il dominait dans toutes les assemblées, et nulle résolution ne s'y prenait que dépendamment de lui. Après s'être ainsi soumis la Grèce, soit par la terreur des armes, soit par les sourdes menées de sa politique, il n'avait pas eu le temps de l'apprivoiser et de l'accoutumer à sa domination, mais y avait laissé toutes choses dans un grand mouvement, les esprits n'étant pas encore calmés, ni pliés à la servitude.

Dans une conjoncture si délicate, les Macédoniens conseillaient à Alexandre d'abandonner la Grèce, et de ne pas s'opiniâtrer à la retenir par force; de faire revenir par la douceur les barbares qui avaient pris les armes, et de flatter, pour ainsi dire, ces commencements de révoltes et de nouveautés en usant de ménagements, de complaisance et d'insinuations, pour gagner les esprits [1]. Alexandre n'écouta point ces conseils timides. Au contraire, il prit le parti de tirer la sûreté et le salut de ses affaires de l'audace et de la magnanimité, persuadé que, si dans les commencents il mollissait en la moindre chose, tout le monde lui tomberait sur les bras, et que, s'il entrait en composition, il lui faudrait rendre tout ce que Philippe avait conquis, et se réduire aux bornes étroites de la Macédoine. Il se hâte donc d'arrêter les mouvements et les guerres des barbares, en menant en diligence toute son armée jusque sur les bords du Danube, qu'il traverse en une seule nuit. Il défait dans un grand combat le roi des Triballiens; met en fuite les Gètes, qui n'osent l'attendre; subjugue divers peuples barbares, les uns par la terreur de son nom, les autres par la force de ses armes; et malgré l'arrogante [2] réponse de leurs ambassadeurs, il leur apprend à connaître un péril plus prochain que la chute du ciel et les astres.

Pendant qu'Alexandre était ainsi occupé au loin contre les barbares, toutes les villes de la Grèce, animées surtout par Démosthène, formèrent une ligue puissante contre ce prince. Un faux bruit de sa mort inspira aux Thébains une audace qui les perdit. Ils égorgèrent une partie de la garnison macédonienne qu'ils avaient dans leur citadelle [3]. D'un autre côté

[1] An. M. 3668; av. J. C. 336. — Plut. in Alex pag 670-672. — Diod. lib. 17, pag. 486-489. — Arrian, lib. 1, de Expedit. Alex, pag. 2-23.

[1] Θεραπεύειν τὰς ἀρχὰς τῶν νεωτερισμῶν.

[2] Alexandre, s'imaginant que le bruit de son nom avait jeté la terreur parmi ces peuples, demanda à leurs ambassadeurs ce qu'ils craignaient le plus au monde. Ils répondirent fièrement qu'ils ne craignaient rien que la chute du ciel et des astres.

[3] Æschin contr. Ctesiph. pag. 453

Démosthène était tous les jours à la tribune, haranguant le peuple, et, plein de mépris pour Alexandre qu'il appelait *un enfant* et un jeune étourdi [1]; il assurait d'un ton décisif qu'on n'avait rien à craindre du nouveau roi de Macédoine, qui n'était point en état de mettre le pied hors de son royaume, et qui se trouverait trop heureux de pouvoir s'y maintenir en paix et en sûreté. En même temps il écrivait lettres sur lettres à Attale, l'un des lieutenants que Philippe avait envoyés dans l'Asie Mineure, pour le porter à la révolte. Attale était oncle de Cléopatre, seconde femme de Philippe. Il était fort disposé à écouter les propositions de Démosthène. Néanmoins, comme il était devenu très-suspect à Alexandre, et il savait bien que ce n'était point sans raison, pour effacer de son esprit tous les soupçons qu'il pouvait avoir conçus contre lui et pour mieux couvrir ses desseins, il envoya à ce prince les lettres de Démosthène. Il ne put pas néanmoins si bien cacher ses intrigues, qu'il n'en transpirât encore quelque chose au dehors. Hécatée, l'un des commandants d'Alexandre, qu'il avait envoyé exprès en Asie, le fit assassiner par son ordre. Sa mort rétablit le calme dans l'armée, et étouffa toute semence de division.

Quand Alexandre eut mis son royaume en sûreté du côté des barbares [2], il marcha à grandes journées vers la Grèce, et passa les Thermopyles. Il dit alors à ceux qui l'accompagnaient: *Démosthène* [3], *dans ses harangues, m'a appelé enfant pendant que j'ai été en Illyrie et dans le pays des Triballes; il m'a appelé jeune homme quand j'ai été en Thessalie. Il faut donc lui montrer au pied des murailles d'Athènes que je suis homme fait.* Il entra en Béotie avec tant de diligence, que les Thébains n'en croyaient qu'à peine leurs propres yeux. Quand il fut devant les murs de leur ville, il voulut leur donner le temps de se repentir, et demanda seulement qu'on lui livrât Phénix et Prothute, les deux principaux auteurs de la révolte, et fit publier à son de trompe une amnistie et une sûreté entière pour tous ceux qui reviendraient à lui. Les Thébains, comme pour lui insulter, demandèrent à leur tour qu'il livrât Philotas et Antipater, et firent publier de même que ceux qui voudraient contribuer à la liberté de la Grèce vinssent se joindre à eux.

Alexandre, ne pouvant vaincre leur opiniâtreté par les propositions qu'il leur faisait, vit avec douleur qu'il en fallait venir aux mains, et décider l'affaire par la voie des armes. Il se donna une grande bataille, où les Thébains combattirent avec une ardeur et un courage bien au delà de leurs forces; car leurs ennemis étaient plusieurs contre un. Mais, après une longue et vigoureuse résistance, ce qui était resté de la garnison macédonienne dans la citadelle en étant descendu, et les ayant chargés par derrière, alors enveloppés de tous côtés, ils furent presque tous taillés en pièces, et la ville fut prise et pillée.

On ne saurait trop exprimer les affreuses calamités qu'elle eut à essuyer dans ce saccagement. Il y eut des Thraces qui, ayant abattu la maison d'une dame de qualité et de vertu nommée *Timocléa*, pillèrent tous ses meubles et tous ses trésors; et leur capitaine l'ayant prise elle-même par force, et assouvi sa brutale passion, lui demanda si elle n'avait point de l'or et de l'argent cachés. Timocléa, animée d'un violent désir de se venger, lui ayant répondu qu'elle en avait, le mena seul dans son jardin, lui montra un puits, et lui dit que dès qu'elle avait vu la ville forcée, elle avait jeté là elle-même tout ce qu'elle avait de plus précieux. L'officier ravi s'approcha du puits, se baissa pour regarder dedans et en examiner la profondeur. Timocléa, qui était derrière, le poussant de toute sa force, le précipita dans le puits, et jeta dessus quantité de pierres dont elle l'assomma. En même temps elle fut prise par les Thraces, et on la mena à Alexandre les fers aux mains. A sa contenance et à sa démarche, Alexandre connut d'abord que c'était une femme de qualité et d'un grand courage; car elle suivait fièrement ces brutaux, sans témoigner aucun étonnement, ni faire paraître la moindre crainte. Le roi lui ayant demandé qui elle était, elle lui répondit qu'elle était sœur de Théagène,

[1] Le grec porte μαργίτης, nom auquel on donne différentes significations.
[2] An. M. 3669 av. J. C. 335.
[3] [Plut. in Alex. § 11.]

qui avait combattu contre Philippe pour la liberté de la Grèce, et qui avait été tué à la bataille de Chéronée, où il commandait. Alexandre admira la réponse généreuse de cette dame, et encore plus l'action qu'elle avait faite, et commanda qu'on la laissât aller où elle voudrait avec ses enfants.

Alexandre alors délibéra dans son conseil sur le parti qu'il fallait prendre à l'égard de Thèbes. Les Phocéens, et ceux de Platée, de Thespies, d'Orchomène, qui étaient alliés d'Alexandre et avaient eu part à la victoire, représentèrent la manière cruelle dont les Thébains avaient traité et détruit leurs villes, et leur reprochèrent le zèle constant qu'ils avaient témoigné dans tous les temps pour les Perses contre l'intérêt des Grecs, dont ils étaient devenus l'horreur et l'exécration; et la preuve en était que tous s'étaient engagés par serment à détruire Thèbes quand on aurait vaincu les Perses.

Cléade, l'un des prisonniers, ayant eu permission de parler, essaya d'excuser en partie la rébellion des Thébains; faute, selon lui, qu'on devait plutôt imputer à une crédule et téméraire imprudence qu'à une mauvaise volonté et à une perfidie déclarée. Il remontra que, sur le faux bruit de la mort d'Alexandre, saisi avec trop d'avidité, ils s'étaient révoltés, non contre le roi, mais contre ses successeurs: que, quelle que fût leur faute, ils en avaient été rigoureusement punis par les maux extrêmes qu'ils avaient soufferts: qu'il ne restait dans la ville qu'une faible troupe de femmes, d'enfants et de vieillards, dont on n'avait rien à craindre, et qui était d'autant plus digne de compassion, qu'elle n'avait point eu de part à la révolte. Il finissait en faisant ressouvenir Alexandre que Thèbes, qui avait donné naissance à tant de dieux et à tant de héros, dont il comptait plusieurs au nombre de ses ancêtres, avait été aussi le berceau de la gloire naissante de Philippe son père, et lui avait tenu lieu comme d'une seconde patrie.

Ces motifs étaient puissants; mais la colère du vainqueur prévalut, et la ville fut détruite. Il conserva la liberté aux prêtres, à tous ceux qui avaient droit d'hospitalité avec les Macédoniens, aux descendants de Pindare, célèbre poëte qui avait fait tant d'honneur à la Grèce, et à ceux qui s'étaient opposés à la rébellion, et vendit tous les autres, dont le nombre monta environ à trente mille; et il y avait eu un peu plus de six mille hommes tués dans le combat. Le désastre de Thèbes toucha vivement les Athéniens: de sorte qu'étant sur le point de célébrer la fête des grands mystères, ils y renoncèrent à cause du grand deuil où ils étaient, et reçurent avec toute sorte d'humanité tous ceux qui, s'étant sauvés de la bataille et du sac de Thèbes, s'étaient réfugiés dans leur ville.

La prompte arrivée d'Alexandre dans la Grèce avait bien rabattu de la fierté des Athéniens, et avait amorti tout à coup la véhémence de Démosthène. La ruine de Thèbes, encore plus prompte, acheva de les consterner. Ils eurent recours aux prières, et députèrent vers Alexandre pour implorer sa clémence. Démosthène était du nombre des députés; mais il ne fut pas plutôt arrivé au mont Cythéron, que, redoutant la colère de ce prince, il s'en retourna, et abandonna l'ambassade.

Incontinent Alexandre envoie à Athènes demander qu'on lui livre dix des orateurs qu'il regardait comme auteurs de la ligue que son père avait vaincue à Chéronée. Ce fut en cette occasion que Démosthène conta au peuple la fable des loups et des chiens, dans laquelle on suppose *que les loups demandèrent un jour aux brebis que, pour avoir la paix avec eux, elles leur livrassent les chiens qui les gardaient.* L'application était aisée et naturelle, surtout par rapport aux orateurs, justement comparés aux chiens, dont le devoir est de veiller, d'aboyer et de combattre pour sauver le troupeau.

Dans l'extrême embarras où se trouvaient les Athéniens, qui ne pouvaient se résoudre à livrer eux-mêmes à la mort leurs orateurs, et qui n'avaient cependant d'autre ressource pour sauver leur ville, Démade, qu'Alexandre honorait de son amitié, offrit de se charger seul de l'ambassade, et d'aller intercéder pour eux. Le prince, soit qu'il fût rassasié de vengeance, soit qu'il cherchât à effacer, s'il était possible, par un acte de douceur, l'action atroce et barbare qu'il venait de faire; ou plutôt voulant lever les obstacles qui pouvaient retarder son

grand dessein, et ne laisser en son absence ni sujet ni prétexte de mécontentement, se relâcha sur la demande qu'il avait faite des orateurs, et se contenta du bannissement de Caridème, qui, étant Oritain [1] de naissance, avait mérité par ses services le droit de bourgeoisie dans Athènes. Il était gendre de Chersoblepte, roi de Thrace. Il avait appris le métier de la guerre sous Iphicrate, et avait commandé plusieurs fois les armées des Athéniens. Poursuivi par Alexandre, il se réfugia chez le roi de Perse.

Pour ce qui regarde les Athéniens, non-seulement il leur remit tous les sujets de plainte qu'il avait contre eux, mais encore leur témoigna une bonté particulière, les exhortant à s'appliquer fortement aux affaires, et à avoir l'œil à tout ce qui se passerait, parce que, s'il venait à manquer, c'était leur ville qui devait donner la loi à toute la Grèce. On dit que, longtemps après cette expédition, le malheur des Thébains lui causa de cuisants repentirs, et que cette pensée le rendit plus doux et plus humain envers beaucoup d'autres.

Un tel exemple de sévérité, exercée contre une ville aussi puissante que Thèbes, répandit dans toute la Grèce la terreur de ses armes, qui fit tout plier devant lui. Il convoqua à Corinthe une diète [2] de tous les états et de toutes les villes libres de la Grèce, pour se faire donner le même commandement en chef contre *la Perse*, qui avait été accordé à son père un peu avant sa mort. Jamais diète ne fournit une plus magnifique matière de délibération. C'est l'Occident qui délibère sur la ruine de l'Orient, et sur les moyens d'exécuter une vengeance suspendue depuis plus d'un siècle. L'assemblée qui se tient ici va donner lieu à des événements dont le récit étonne et paraît presque incroyable, et à des révolutions qui feront changer la face de presque tout le monde.

Pour former un tel dessein, il fallait un prince hardi, entreprenant, aguerri, qui eût de grandes vues, qui se fût déjà fait un grand nom par ses exploits, qui ne fût ni intimidé par les périls ni arrêté par les obstacles, mais surtout, qui réunît sous son autorité tous les états de la Grèce, dont aucun séparément n'était capable d'une entreprise si hardie, et qui avait besoin, pour agir de concert, d'être soumis à un seul chef qui mît en mouvement toutes les parties de ce grand corps, en les faisant toutes concourir à un même but et à une même fin. Or Alexandre était ce prince. Il ne lui fut pas difficile de rallumer dans l'esprit des peuples la haine ancienne contre les Perses, leurs ennemis perpétuels et irréconciliables, dont ils avaient juré plus d'une fois la perte, et qu'ils étaient bien résolus de détruire, si jamais l'occasion s'en présentait : haine à laquelle les dissensions domestiques avaient bien pu donner comme une trêve, mais qu'elles n'avaient point éteinte. La glorieuse retraite des dix mille Grecs, malgré l'opposition de l'armée nombreuse des Perses, la terreur qu'Agésilas, avec une poignée de soldats, avait jetée jusque dans Suse, faisaient voir clairement ce qu'on devait attendre d'une armée composée de l'élite des troupes de toutes les villes de la Grèce et de celles de Macédoine, commandée par des généraux et des officiers que Philippe avait formés, et pour tout dire, qui avait Alexandre pour chef. On n'hésita donc point dans la diète, et d'un commun accord il y fut nommé généralissime contre les Perses.

Aussitôt plusieurs officiers et gouverneurs de villes, et plusieurs philosophes se rendirent auprès de lui pour le congratuler sur cette élection. Il se flattait que Diogène de Sinope, qui était alors à Corinthe, y viendrait comme les autres. Ce philosophe, qui faisait peu de cas des grandeurs, croyait que ce n'était pas le temps d'aller féliciter les hommes quand ils viennent d'être élevés à quelque haute place, mais qu'il faut attendre qu'ils en aient dignement rempli les devoirs. Il ne sortit donc point de chez lui. Alexandre alla lui-même avec toute sa cour pour le voir. Il était alors couché au soleil; mais voyant approcher cette foule de gens, il se mit en son séant, et attacha sa vue sur Alexandre. Ce prince, étonné de voir un philosophe d'une si grande réputation réduit à une entière indigence, après l'avoir salué très-gracieusement, lui demanda s'il n'a-

[1] Orée, ville d'Eubée.

[2] Plutarque place ici cette diète. D'autres la placent plus tôt : ce qui a donné lieu à M. Prideaux de supposer qu'elle fut convoquée deux fois.

vait pas besoin de quelque chose. *Oui*, lui répondit Diogène, *c'est que tu t'ôtes un peu de mon soleil*. Cette réponse excita le mépris et l'indignation des courtisans. Mais le roi, frappé d'une telle grandeur d'âme, *Si je n'étais Alexandre*, dit-il, *je voudrais être Diogène*. Ce mot cache un sens profond, et découvre parfaitement le fond du cœur humain. Alexandre sent qu'il est fait pour tout avoir : voilà sa destinée, et en quoi il met son bonheur. Mais, s'il ne pouvait parvenir à ce but, il sent aussi que, pour être heureux, il faudrait s'étudier à se passer de tout. En un mot, *tout ou rien*, c'est Alexandre et Diogène. Quelque grand et quelque puissant que se crût ce prince [1], il dut ici se reconnaître inférieur à un homme, à qui il ne pouvait ni rien donner, ni rien ôter.

Avant que de partir pour l'Asie, il voulut consulter Apollon sur cette guerre. Il alla donc à Delphes; mais il arriva par hasard que c'était pendant les jours qu'on appelle *malheureux*, dans lesquels il n'était pas permis de consulter l'oracle, et la prêtresse refusait de se rendre au temple. Alexandre, qui ne pouvait souffrir de résistance à ses volontés, l'ayant prise brusquement par le bras, et la conduisant au temple, elle s'écria : *O mon fils, on ne peut te résister* [2]. Il n'en demanda pas davantage, et saisissant cette parole, qui lui tenait lieu d'oracle, il prit le chemin de la Macédoine, pour se préparer à sa grande expédition.

Je mettrai ici sous un même point de vue une suite abrégée des pays qu'Alexandre a parcourus jusqu'à son retour de l'Inde.

Il part de la Macédoine, qui fait partie de la Turquie en Europe, et passe l'Hellespont ou détroit des Dardanelles.

Il traverse l'Asie Mineure (la Natolie), où il donne deux batailles : la première, au passage du Granique, et la seconde, près de la ville d'Issus.

Après cette seconde bataille, il entre dans la Syrie et la Palestine, passe en Égypte, où il bâtit Alexandrie sur l'un des bras du Nil, pénètre jusque dans la Lybie au temple de Jupiter Ammon, d'où il retourne sur ses pas jusqu'à Tyr (Sour), et de là il s'avance vers l'Euphrate.

[1] « Homo supra mensuram humanæ superbiæ tumens, « vidit aliquem, cui nec dare quidquam posset, nec eripere. » (Sen. *de Benef.* lib. 5, cap. 6.)

[2] Ἀνίκητος εἶ, ὦ παῖ.

Il passe ce fleuve, puis le Tigre, et remporte la fameuse victoire d'Arbelles; prend Babylone, capitale de la Babylonie; et Ecbatane, de la Médie.

De là il passe dans l'Hyrcanie, jusqu'à la mer qui en porte le nom, autrement dite *la mer Caspienne*; dans la Parthie, la Drangiane, le pays de Paropamise.

Il remonte dans la Bactriane et dans la Sogdiane; s'avance jusqu'à l'Iaxarte, nommé par Quinte-Curce *le Tanaïs*, au delà duquel habitent les Scythes, dont le pays fait partie de la grande Tartarie.

Après avoir parcouru divers pays, il passe le fleuve Indus, entre dans les Indes qui sont en deçà du Gange, et qui forment l'empire du grand Mogol, et s'avance assez près du Gange, qu'il avait aussi dessein de passer; mais son armée refusa de l'y suivre. Il se contenta donc d'aller voir l'Océan, et descendit jusqu'à l'embouchure du fleuve Indus.

Depuis la Macédoine jusqu'au Gange, dont Alexandre approcha bien près, on peut compter onze cents lieues au moins.

Ajoutez à cela les différents détours que fit Alexandre, premièrement pour aller de l'extrémité de la Cilicie où se donna la bataille d'Issus jusqu'au temple d'Ammon dans la Libye, et pour revenir de là à Tyr, voyage qui ne peut pas être de moins de trois cents lieues; et autant tout au moins pour les autres détours en différents endroits : il se trouvera qu'Alexandre, dans l'espace de moins de huit ans, aura fait avec son armée plus de dix-sept cents lieues, sans parler de son retour à Babylone.

§ III — Alexandre part de Macédoine pour son expédition contre les Perses. Arrivé à Ilion, il rend de grands honneurs au tombeau d'Achille. Il livre une première bataille aux Perses au Granique, et remporte une célèbre victoire.

Quand Alexandre fut arrivé dans son royaume [1], il tint conseil avec les principaux officiers

[1] An. M. 3670; av. J. C. 334. — Diod. lib. 17, pag. 499.

de l'armée et les grands de sa cour, sur l'expédition qu'il méditait contre la Perse, et sur les mesures qu'il fallait prendre pour la faire réussir. Les avis ne furent partagés que sur un article. Antipater et Parménion croyaient que le roi, avant que de s'engager dans une entreprise qui ne pouvait manquer d'être de longue haleine, devait choisir une épouse, et s'assurer un successeur. Mais, vif et bouillant comme il était, il ne put goûter cet avis; et il crut qu'après avoir été nommé généralissime des Grecs, et avoir reçu de son père des troupes invincibles, il lui serait honteux de perdre le temps à célébrer des noces et à en attendre le fruit. Le départ fut donc résolu.

Il offrit aux dieux de magnifiques sacrifices, et fit célébrer à Die, ville de Macédoine, des jeux scéniques[1], établis par l'un de ses ancêtres en l'honneur de Jupiter et des Muses. La fête dura neuf jours, selon le nombre de ces déesses. Il dressa pour le festin une tente qui contenait cent tables, et où, par conséquent, il pouvait y avoir neuf cents couverts. Tous les princes de sa famille, tous les ambassadeurs, tous les généraux, tous les officiers y furent invités[2]. Il régala aussi toute l'armée. Ce fut pour lors qu'il eut une célèbre vision, dont il sera parlé dans la suite, dans laquelle on l'exhortait à passer promptement en Asie.

Avant que de partir pour cette expédition, il mit ordre aux affaires de la Macédoine, où il laissa Antipater pour gouverner en qualité de vice-roi avec douze mille hommes de pied, et presque autant de cavalerie.

Il voulut aussi examiner les affaires domestiques de ses amis, et donna à l'un une terre, à l'autre un village; à celui-ci le revenu d'un bourg, à celui-là les droits d'un port. Et comme tous les revenus de son domaine étaient déjà employés et consumés par ses largesses, Perdiccas lui demanda, *Seigneur, que réservez-vous pour vous?* Et Alexandre ayant répondu, *L'espérance*; *Eh bien*, lui repartit Perdiccas, *la même espérance doit donc nous suffire*, et il refusa généreusement le don que le roi lui avait assigné.

C'est une connaissance bien importante à un prince que celle du cœur de l'homme, et le secret de s'en rendre maître. Or Alexandre savait que ce secret consiste à intéresser tout le monde à sa grandeur, et à ne faire sentir aux autres sa puissance que par des bienfaits. Alors tous les intérêts sont réunis dans celui du prince. C'est son bien propre, c'est son bonheur qu'on aime en lui; et on lui est autant de fois attaché, et par des liens aussi étroits, qu'il y a de choses qu'on aime et qu'on reçoit de lui. Toute la suite de cette histoire nous montrera que jamais personne ne pratiqua mieux cette maxime qu'Alexandre, qui croyait n'être roi que pour faire du bien, et dont la libéralité vraiment royale n'était ni satisfaite ni épuisée par les plus grandes largesses.

Alexandre, après avoir tout réglé dans la Macédoine, et avoir pris les précautions nécessaires pour prévenir les troubles et les mouvements qui pourraient s'y élever en son absence, partit pour l'Asie au commencement du printemps. Son armée n'était guère que de trente mille hommes de pied, et de quatre ou cinq mille chevaux; mais c'étaient tous hommes braves, aguerris, disciplinés, qui avaient fait plusieurs campagnes sous Philippe, et qui, dans le besoin, auraient pu commander[1]. La plupart des officiers n'avaient guère moins de soixante ans; et, quand ils étaient assemblés ou rangés à la tête du camp, on croyait voir un sénat respectable[2]. Parménion commandait l'infanterie; Philotas, son fils, avait sous lui dix huit cents chevaux de Macédoine, et Callas, fils d'Harpalus, autant de chevaux de Thessalie. Le reste de la cavalerie, tiré de différents peuples de la Grèce, et qui montait à six cents, avait un commandant particulier. Les Thraces et les Péeniens, qui prenaient toujours les devants, avaient pour chef Cassandre. Alexandre prit sa marche le long du lac de Cercine vers Amphipolis; passa le Strymon vers son embouchure, puis l'Hèbre; et arriva enfin à Seste après vingt jours de marche. Il ordonna à Parménion de passer sa cavalerie et une partie de son infanterie de

503. — Arrian. lib. 1, pag. 23-36. — Plut. in Alex. pag. 672-673. — Justin. lib. 11, cap. 5 et 6.

[1] On appelait ainsi les représentations de théâtre.

[2] Joseph. Antiquit. lib. 11. (cap. 8, § 5.)

[1] « Ut non tam milites quàm magistros militiæ electos « putares. » (Just.)

[2] « Ut, si principia castrorum cerneres, senatum te alicujus priscæ reipublicæ videre diceres. » (Just.)

Seste à Abyde ; ce qu'il fit avec cent soixante galères et plusieurs vaisseaux ronds. Pour lui, il passa d'Eléonte au port des Achéens, conduisant lui-même sa galère ; et, quand il fut au milieu de l'Hellespont, il sacrifia un taureau à Neptune et aux Néréides, et fit des effusions dans la mer avec une coupe d'or. On dit aussi qu'après avoir lancé un javelot sur la terre comme pour en prendre possession, il descendit le premier en Asie, et que, sautant tout armé et plein de joie hors du navire, il dressa des autels sur le rivage à Jupiter, à Minerve, à Hercule, qui lui avaient procuré une descente si favorable. Il avait fait la même chose en quittant l'Europe.

Il comptait si fort sur l'heureux succès de ses armes et sur les riches dépouilles qu'il trouverait en Asie, qu'il n'avait fait presque aucun fonds pour une si grande expédition, persuadé que la guerre, quand on la fait heureusement, fournit aux besoins de la guerre. Sa caisse militaire n'était que de soixante et dix talents[1], et il n'avait de vivres que pour un mois. En sortant de Macédoine, il avait distribué, comme je l'ai dit, tout son patrimoine à ses généraux et à ses officiers ; et, ce qui est bien plus important, il leur avait inspiré à tous un tel courage et une telle confiance, qu'ils croyaient marcher, non à une guerre douteuse, mais à une victoire assurée.

Quand il fut près de Lampsaque[2], qu'il avait résolu de ruiner pour punir la rébellion de ses habitants, il vit venir à lui Anaximène, qui était de cette ville, célèbre historien, fort connu de Philippe son père, et pour qui lui-même il avait beaucoup de considération, l'ayant eu pour maître. Se doutant bien pourquoi il le venait trouver, il le prévint, et lui jura en termes formels qu'il ne lui accorderait point sa demande : *Ce que j'ai à vous demander, seigneur*, lui dit Anaximène, *c'est qu'il vous plaise de détruire Lampsaque*. Par cet ingénieux détour, il sauva sa patrie.

De là Alexandre arriva à Ilion. Il y rendit de grands honneurs à la mémoire d'Achille, et fit célébrer des jeux autour de son tombeau. Il admira et envia le double bonheur qu'il avait eu de trouver pendant sa vie un ami fidèle dans la personne de Patrocle, et après sa mort un digne héraut de son courage dans Homère[1]. En effet, sans l'admirable poëme de l'Iliade, le corps et le nom d'Achille eussent été enfermés dans le même tombeau.

Enfin Alexandre arrive sur les bords du Granique, rivière de Phrygie. Les satrapes l'attendaient de l'autre côté, résolus à lui en disputer le passage. Leur armée était de cent mille hommes de pied[2], et de plus de dix mille chevaux. Memnon, qui était de Rhodes, et qui commandait sur toute la côte de l'Asie pour Darius, avait conseillé aux généraux de ne point risquer un combat, mais de ruiner le plat pays, sans excepter les villes, à dessein d'affamer l'armée d'Alexandre et de la contraindre à retourner sur ses pas. Memnon était le plus habile des généraux de Darius, et le plus sûr instrument de ses victoires. On ne sait ce qu'on devait le plus estimer en lui, ou sa profonde sagesse dans les conseils, ou son courage et sa capacité dans la conduite des armées, ou son attachement et son zèle pour les intérêts de son maître. Le conseil qu'il donnait dans la conjoncture présente était excellent par rapport à un ennemi vif et impétueux, qui était sans villes, sans magasins, sans retraite ; qui entrait dans un pays inconnu et ennemi ; que les retardements seuls pouvaient affaiblir et ruiner, et qui n'avait de ressource et d'espérance que dans le prompt succès d'une bataille. Arsite, satrape de Phrygie, s'y opposa, et protesta qu'il ne souffrirait pas qu'on désolât ainsi les terres de son gouvernement. Le mauvais avis du satrape prévalut sur le sage conseil de l'étranger, que les Perses, à leur grand dommage, soupçonnèrent de vouloir tirer la guerre en longueur et se rendre par là nécessaire.

Alexandre cependant marchait avec son

[1] Soixante-dix mille écus. = 400 000 fr. E. B.

[2] Val. Max. lib. 7, cap. 3.

[1] « Quum in Sigæo ad Achillis tumulum constitisset, « O fortunate, inquit, adolescens, qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris ! Et verè. Nam, nisi Ilias illa « exstitisset, idem tumulus, qui corpus ejus contexerat, « etiam nomen obruisset. » (Cic. *pro Arch.* n. 24.)

[2] Justin donne à cette armée six cent mille hommes de pied, et Arrien ne lui en donne que vingt mille. L'un et l'autre est sans vraisemblance, il y a sans doute quelque faute dans le texte. Je m'en suis tenu au sentiment de Diodore.

infanterie pesamment armée, rangée sur deux lignes, et la cavalerie sur les ailes : le bagage venait à la queue des troupes. Quand il fut arrivé au bord du Granique, Parménion lui conseillait de camper dans cet endroit en ordre de bataille pour laisser aux troupes le temps de se reposer ; et d'attendre au lendemain pour passer la rivière, de grand matin, et même avant le jour, parce qu'alors les ennemis seraient moins en état de l'en empêcher. Il ajoutait qu'il était dangereux de hasarder le passage d'une rivière à la vue de l'ennemi, d'autant plus que celle-ci était profonde et les bords escarpés, de sorte qu'il serait aisé à la cavalerie persane, qui les attendait de l'autre côté en bataille, de les défaire avant qu'ils fussent formés : qu'outre la perte qu'on y ferait, cette entreprise, si elle réussissait mal, serait d'une dangereuse conséquence pour l'avenir, parce que la réputation des armes dépend des commencements.

Ces raisons ne firent point d'impression sur l'esprit d'Alexandre. Il répondit qu'il rougirait de honte si, après avoir passé l'Hellespont, il s'arrêtait devant un ruisseau; car c'est ainsi que par mépris il appelait le Granique; qu'il fallait profiter de la terreur qu'avaient répandue parmi les Perses la promptitude de son arrivée et la hardiesse de son dessein, et répondre dignement à l'idée qu'on avait conçue de son courage et de la valeur des Macédoniens. La cavalerie ennemie, qui était fort nombreuse, bordait tout le rivage, et faisait un grand front pour occuper le passage dans toute sa longueur. L'infanterie, composée principalement des Grecs qui étaient à la solde de Darius, était derrière, placée dans un lieu qui allait en montant.

Les deux armées demeurèrent longtemps en présence, chacune sur le bord de la rivière, comme si elles eussent redouté l'événement. Les Perses attendaient que les Macédoniens entrassent dans l'eau, pour les charger à leur avantage lorsqu'ils voudraient prendre terre; et ceux-ci semblaient choisir de l'œil l'endroit le plus propre pour passer, et épier la contenance des ennemis. Alors Alexandre, s'étant fait amener son cheval, ordonna aux seigneurs de sa cour de le suivre, et de se comporter en gens de cœur. Il commandait la droite, et Parménion la gauche. Il fit d'abord entrer dans la rivière un gros détachement, et le suivit de près avec le reste des troupes. Il fit ensuite avancer l'aile gauche, que commandait Parménion. Pour lui, menant l'aile droite, il entra dans le fleuve, suivi du reste des troupes, au son des trompettes et des cris de joie de toute l'armée.

Les Perses, voyant approcher ce détachement, commencèrent à tirer dessus, et descendirent en bas, où la pente était plus facile, pour en défendre l'abord. Les chevaux s'entre-choquèrent rudement, les uns tâchant de prendre terre, les autres de l'empêcher. Les Macédoniens, beaucoup inférieurs en nombre pour la cavalerie, outre le désavantage du lieu, étaient encore percés de traits qu'on leur tirait d'en haut : d'ailleurs la fleur de la cavalerie persane s'était ramassée en cet endroit, et Memnon y combattait avec ses fils. Les Macédoniens donc plièrent d'abord, après avoir perdu les premiers rangs, qui avaient fait une vigoureuse défense. Alexandre, qui les avait suivis de près, et les soutenait avec ses meilleures troupes, se met à leur tête, les ranime par sa présence, renverse les Perses et les met en déroute. Toutes les troupes le suivent, passent la rivière, et attaquent les ennemis de tous côtés.

Alexandre donna le premier dans le plus épais de la cavalerie ennemie, où combattaient les généraux. Il était remarquable à son bouclier et au panache qui ombrageait son casque, aux deux côtés duquel s'élevaient comme deux ailes d'une grandeur merveilleuse et d'une blancheur qui éblouissait. Le choc fut des plus rudes autour de sa personne; et, quoiqu'on se battît à cheval, le combat était de pied ferme, et d'homme à homme comme dans l'infanterie, chacun tâchant de repousser son adversaire et de gagner du terrain sur lui. Spithrobate, satrape de l'Ionie et gendre de Darius, se distinguait par sa valeur entre tous les généraux. Environné de quarante seigneurs perses, tous ses parents, et tous d'une bravoure connue, qui ne le quittaient point, il portait partout la terreur. Alexandre pique contre lui : les voilà tous deux aux mains. Ayant lancé chacun un javelot, ils se blessent l'un l'autre, mais légèrement. Le

satrape en fureur se jette, l'épée à la main, contre Alexandre; mais celui-ci le prévient, et d'un coup de lance dans le visage le porte mort par terre. Dans l'instant même, Rosacès, frère du satrape, l'attaquant de côté, lui décharge sur la tête un grand coup de hache, qui lui abat le panache, et pénètre jusqu'aux cheveux seulement. Comme il allait frapper un second coup sur sa tête, que l'armet brisé faisait voir à nu, Clitus d'un coup de sabre lui coupe la main, et sauva la vie à son maître. Le danger où avait été Alexandre redoubla le courage des siens, ils firent des efforts extraordinaires de bravoure. Les Perses qui étaient au centre de la cavalerie, accablés d'une grêle de traits par les soldats armés à la légère qu'on avait entremêlés parmi les cavaliers, et ne pouvant soutenir plus longtemps l'attaque des Macédoniens, qui les frappaient tous dans le visage, commencèrent à plier, et les deux ailes aussitôt se renversèrent et prirent la fuite. Alexandre ne s'attacha point à les poursuivre, mais il tourna tout court sur l'infanterie.

Elle demeura ferme d'abord dans son poste, plutôt par étonnement, dit l'historien, que par résolution. Mais, quand elle se vit attaquée en même temps par la cavalerie et par la phalange macédonienne, qui avait passé la rivière, et que les bataillons en furent venus aux mains, ceux des Perses ne firent ni une forte ni une longue résistance, et furent bientôt mis en fuite, excepté l'infanterie grecque qui était à la solde de Darius. Cette infanterie, s'étant retirée sur une colline, demandait qu'Alexandre lui donnât sa parole qu'il la laisserait aller, mais ce prince, suivant plutôt l'impétuosité de sa colère que sa raison, se jeta au milieu de cette infanterie, et perdit d'abord son cheval, qui fut percé d'un coup d'épée; c'était un autre cheval que Bucéphale. La mêlée fut si rude autour de lui, que la plupart de ceux qui furent tués ou blessés de son côté le furent en cet endroit; car ils combattaient contre des hommes très-aguerris, très-braves, et qui se battaient en désespérés. Ils furent tous taillés en pièces, à la réserve de deux mille, qui furent faits prisonniers.

Un grand nombre de généraux perses les plus considérables restèrent sur la place. Arsite se sauva en Phrygie, où l'on dit qu'il se tua lui-même de regret d'avoir été cause de la bataille: il serait mort plus glorieusement les armes à la main. Il resta dans cette bataille, du côté des barbares, vingt mille hommes de pied, et deux mille cinq cents chevaux; du côté des Macédoniens, il demeura d'abord sur la place vingt-cinq cavaliers des compagnies royales, qui furent tués à la première attaque. Alexandre leur fit dresser à tous des statues de bronze faites de la main de Lysippe: elles furent placées dans une ville de Macédoine, appelée Die, d'où longtemps après Q. Métellus les fit toutes porter à Rome. Du reste de la cavalerie, il en fut tué un peu plus de soixante, et quelque trente fantasins, qui furent tous enfermés dès le lendemain dans un même tombeau avec leurs armes et leur équipage; et le prince donna exemption de toute sorte de tributs et de service à leurs enfants et à leurs pères.

Il eut aussi un très-grand soin des blessés, les visita lui-même, et voulut les voir panser. Il parut curieux de savoir leur aventure, et permit à chacun de lui conter ses prouesses et de vanter sa bravoure. Un prince gagne beaucoup en s'abaissant et se familiarisant de la sorte. Il donna aussi la sépulture aux grands de Perse, et ne la refusa pas même aux Grecs qui étaient morts à leur service: mais tous ceux d'entre eux qu'il fit prisonniers, il les mit à la chaîne, et les envoya travailler en Macédoine, pour avoir porté les armes pour les barbares contre leur patrie, malgré la défense expresse qu'en avait faite la Grèce.

Alexandre se fit un devoir et un plaisir d'associer les Grecs à l'honneur de sa victoire; et en particulier il envoya aux Athéniens trois cents boucliers des dépouilles ennemies, et voulut que sur le reste du butin on mît cette inscription glorieuse: *Alexandre, fils de Philippe, et les Grecs, excepté les Lacédémoniens, ont gagné ces dépouilles sur les barbares qui habitent l'Asie.* Cette action marque une grandeur d'âme bien rare et bien estimable dans un vainqueur, qui, pour l'ordinaire, souffre avec peine qu'on entre avec lui en partage de sa gloire. Elle marque aussi beaucoup de prudence dans ce prince. Il avait encore besoin du secours des Grecs; et il espérait, en les asso-

ciant à l'honneur de sa victoire, se les rendre plus fidèles et plus affectionnés. Pour la vaisselle d'or et d'argent, les tapis de pourpre, et autres meubles de luxe des Perses, il les envoya à sa mère, au moins pour la plus grande partie.

§ IV. — ALEXANDRE FAIT LA CONQUÊTE DE PRESQUE TOUTE L'ASIE MINEURE. IL EST ATTAQUÉ D'UNE MALADIE MORTELLE POUR S'ÊTRE BAIGNÉ DANS LE CYDNE. LE MÉDECIN PHILIPPE LE GUÉRIT PARFAITEMENT EN PEU DE JOURS. ALEXANDRE PASSE LE DÉFILÉ DE CILICIE. CEPENDANT DARIUS APPROCHAIT. LIBRE RÉPONSE DE CARIDÈME A CE PRINCE, QUI LUI COUTE LA VIE. DESCRIPTION DE LA MARCHE DE DARIUS.

L'heureux succès de la bataille du Granique[1] eut toutes les suites qu'on en pouvait attendre. Sardes, qui était comme le boulevard de l'empire des barbares du côté de la mer, se rendit à Alexandre. Il laissa à cette ville sa liberté et l'usage de ses lois. Quatre jours après, il arrive à Éphèse, ramenant avec soi les bannis qui en avaient été chassés à son occasion, et y rétablit le gouvernement populaire. Pour les tributs qu'on payait aux rois de Perse, il les assigna au temple de Diane. Il offrit beaucoup de sacrifices à cette déesse, célébra ses mystères avec grande pompe, et conduisit la cérémonie avec toute son armée rangée en bataille. Les Éphésiens avaient commencé à rebâtir le temple de Diane[2], qui avait été brûlé la nuit même de la naissance d'Alexandre, et l'ouvrage était déjà fort avancé. Dinocrate, célèbre architecte, qui avait l'intendance de la construction de ce temple, était le même que ce prince employa depuis pour bâtir Alexandrie en Égypte. Les peuples contribuaient à l'envi aux frais de ce superbe édifice, et les dames y sacrifiaient de bon cœur tous leurs bijoux et tout ce qu'elles avaient de plus rare et de plus précieux. Alexandre, avide de toute espèce de gloire, offrit de rembourser la ville des dépenses qu'elle avait déjà faites pour ce bâtiment, et de lui fournir toutes celles qui restaient à faire, pourvu que son nom seul parût dans l'inscription du temple. Les habitants d'Éphèse, ne voulant pas y consentir, et n'osant pas néanmoins lui refuser ouvertement cet honneur, eurent recours à une ruse de flatterie qui les tira d'embarras. Ils lui dirent qu'il ne convenait pas à un dieu d'ériger des monuments à un autre dieu. Avant qu'il sortit d'Éphèse, les députés de Tralles et de Magnésie vinrent lui apporter les clefs de leurs villes.

Il marcha ensuite vers Milet, qui, dans l'espérance d'un prompt et puissant secours, lui ferma ses portes. En effet, la flotte des Perses, fort nombreuse, fit mine de la vouloir secourir; mais, après avoir tenté inutilement, à plusieurs reprises, d'engager celle des ennemis à combattre, elle fut obligée de se retirer. Memnon s'était jeté dans cette place avec un grand nombre des siens échappés de la défaite, résolu de s'y bien défendre. Alexandre, qui ne voulait point perdre de temps, la fit insulter de toutes parts, et fit planter partout des échelles. L'escalade fut des plus vigoureuses, et fut également bien soutenue, quoique Alexandre y envoyât des troupes fraîches qui se succédaient sans interruption les unes aux autres; et cela dura plusieurs jours. Mais, comme il vit ses soldats repoussés de quelque côté qu'ils donnassent, et que la place ne manquait d'aucune chose pour un long siége, il mit toutes ses machines en œuvre, de sorte qu'il ouvrit la place en plusieurs endroits, et à l'attaque des brèches il ajouta en même temps une nouvelle escalade. Les assiégés, après avoir soutenu tous ces efforts avec une bravoure extraordinaire, craignant d'être enfin emportés d'assaut, capitulèrent. Alexandre traita humainement les Milésiens, et vendit tout ce qu'il y trouva d'étrangers. L'historien ne parle point de Memnon. Il sortit sans doute avec la garnison.

Alexandre, voyant que la flotte ennemie s'était retirée, résolut de rompre la sienne, dont l'entretien entraînait beaucoup de dépenses, et il avait besoin d'argent pour d'autres usages plus pressants. Quelques-uns même croient que, près de donner contre Darius un combat qui déciderait du sort des deux empires, il voulait ôter à ses troupes toute espérance de retraite et ne leur laisser de ressource que dans la victoire. Il ne retint donc de sa flotte

[1] An. M. 3670; av. J. C. 334. — Diod. lib. 17 pag. 503-511. — Arrian. lib. 1, pag. 36-59; et lib. 2. pag. 60-66. — Plut. in Alex. pag. 673, 674. — Q. Curt. lib. 3, cap. 1-3. — Justin. lib. 11, cap. 7 et 8.

[2] Strab. lib. 14, pag. 640. — Solin. cap. 40.

que les vaisseaux qui lui étaient nécessaires pour le transport des machines de guerre, et un petit nombre d'autres galères.

Après la prise de Milet, il passa dans la Carie pour y former le siége d'Halicarnasse. Cette place était d'un très-difficile accès à cause de son heureuse situation, et avait été extrêmement fortifiée. D'ailleurs Memnon, le plus habile et le plus brave de tous les officiers qui combattaient pour Darius, s'y était jeté avec de bonnes troupes, dans le dessein d'y signaler son courage et sa fidélité pour son maître. Aussi fit-il une très-belle défense. Il était secondé par un autre officier d'un rare mérite, qui s'appelait *Éphialte*. Tout ce qu'on peut attendre de la bravoure la plus intrépide, et de la science de la guerre la plus consommée, fut mis en usage de part et d'autre. Après que les assiégeants, avec beaucoup de peine et de fatigue, avaient comblé une partie des fossés, et fait approcher des murs leurs machines, ils avaient la douleur de voir leurs travaux ruinés en un moment et leurs machines brûlées par les sorties vives et fréquentes que faisaient les assiégés. Quand à coups réitérés de bélier ils étaient venus à bout de renverser quelques pans de murailles, ils étaient tout étonnés d'en voir de nouvelles qu'on avait construites derrière, et qui semblaient sortir tout à coup de terre. L'attaque de ces nouvelles murailles, construites en demi-cercle, coûtait infiniment de monde, parce que les assiégés, du haut des tours qui étaient de côté et d'autre, battaient les ennemis en flanc. On vit en cette occasion qu'il n'y a point de fortifications plus sûres pour une place de guerre, que la valeur et le courage de ceux qui la défendent. Le siége fut long, et tout autre qu'Alexandre se serait rebuté des difficultés qui s'y rencontrèrent. Mais les dangers ne servaient qu'à animer ses troupes. Leur constance enfin l'emporta. Memnon, se voyant hors d'état de résister plus longtemps, fut obligé d'abandonner la place. Comme il était maître de la communication de la mer, après avoir mis une bonne garnison dans la citadelle, qui était bien munie de vivres, il emmena avec lui ce qui restait d'habitants avec toutes leurs richesses, et les transporta dans l'île de Cos, qui n'était pas loin d'Halicarnasse. Alexandre ne jugea pas à propos d'assiéger la citadelle, qui n'était pas de grande importance depuis la ruine de la ville, qu'il rasa jusqu'aux fondements. Il se contenta de l'environner de bons murs, et de laisser quelques troupes dans le pays.

Après la mort d'Artémise, reine de Carie, Idriée, son frère, avait régné à sa place. Ada, sœur et femme d'Idriée, était demeurée en possession de cet état, selon la coutume du pays; mais elle fut dépossédée par Pexodore, à qui succéda son gendre Orontobate par ordre de Darius. Elle conserva néanmoins une place forte, nommée *Alinde*, dont elle avait porté les clefs à Alexandre dès qu'il fut entré dans la Carie; et elle l'avait adopté pour son fils. Le prince, sans mépriser cet honneur, lui laissa la garde de sa ville; et, après la prise d'Halicarnasse, étant maître de tout le pays, il lui en rendit le gouvernement.

Cette dame, pour témoigner à Alexandre[1] la vive reconnaissance dont elle était pénétrée, lui envoyait tous les jours des viandes délicatement préparées, et toutes sortes de pâtisseries les plus délicieuses; et enfin elle lui fit présent des plus excellents cuisiniers, boulangers et pâtissiers. Mais il lui répondit « que « tout cet attirail lui était inutile, et qu'il avait « de bien meilleurs cuisiniers, qui lui avaient « été donnés par son gouverneur Léonidas, « dont l'un, qui lui préparait un bon dîner, « c'était de beaucoup marcher dès le matin « avant le point du jour; et l'autre, qui lui apprêtait un excellent souper, c'était un dîner « fort sobre[2]. »

Plusieurs rois de l'Asie Mineure se soumirent volontairement à Alexandre; entre autres, Mithridate, roi du Pont, qui, dans la suite, s'attacha à ce prince et le suivit dans ses expéditions. Il était fils d'Ariobarzane, satrape de Phrygie et roi du Pont, dont il a été parlé ailleurs. On le compte pour le sixième roi[3] depuis Artabaze, qui est regardé comme le fondateur de ce royaume, en possession duquel il fut mis par Darius, fils d'Hystaspe, et son père. Le fameux Mithridate, qui donna tant

[1] Plut. in Alex. pag. 677.

[2] Βελτιόνας γὰρ ὀψοποιοὺς ἔχειν ὑπὸ τοῦ παιδαγωγοῦ Λεωνίδου δεδομένους αὐτῷ· πρὸς μὲν τὸ ἄριστον, νυκτοπορίαν, πρὸς δὲ τὸ δεῖπνον, ὀλιγαριστίαν

[3] Florus, lib. 3, cap. 5.

d'exercice aux Romains, est un de ses successeurs.

Alexandre, avant que d'entrer dans les quartiers d'hiver, permit à tous ceux de son armée qui s'étaient mariés cette année-là de retourner en Macédoine passer l'hiver avec leurs femmes, à condition qu'ils reviendraient au printemps. Il leur donna trois officiers généraux pour les conduire et pour les ramener. C'est précisément ce qu'ordonnait la loi de Moïse [1]; et comme on ne trouve cette loi ou cette coutume chez aucune autre nation du monde, il y a beaucoup d'apparence qu'Aristote l'avait apprise d'un Juif avec qui il avait eu commerce en Asie, et que, l'approuvant comme une pratique fort sage et fort raisonnable, il l'avait conseillée à son élève, qui s'en souvint dans cette occasion.

L'année suivante [2], Alexandre entra de bonne heure en campagne. Il avait délibéré s'il marcherait droit contre Darius, ou s'il achèverait de subjuguer le reste des provinces maritimes. Le dernier parti lui parut le plus sûr pour ne rien laisser derrière lui qui pût l'inquiéter. Il fut d'abord un peu arrêté dans sa course. Près de Phasélis [3] ville située entre la Lycie et la Pamphilie, est un défilé le long de la mer, qui est à sec pendant que l'eau est basse, et qui laisse un passage libre aux voyageurs; mais, quand la mer est haute, il est tout couvert d'eau. Comme on était alors en hiver, Alexandre, que rien ne rebutait, voulut partir avant que les eaux se fussent retirées. Ainsi il fallut que ses troupes marchassent tout un jour dans l'eau jusqu'à la ceinture. Quelques historiens, pour embellir ce récit, ont écrit que la mer, par une faveur divine, s'était volontairement soumise à Alexandre, et que, contre le cours ordinaire de la nature, elle lui avait laissé un libre passage. Quinte-Curce est de ce nombre. Il est étonnant que l'historien Josèphe, pour affaiblir l'autorité du miracle qui fit passer aux Juifs la mer Rouge à sec, ait porté en exemple ce fait, dont Alexandre même avait réfuté la fausseté : car, au rapport de Plutarque, il avait écrit simplement dans une lettre, *qu'étant parti de la ville de Phasélis, il passa à pied le pas de la montagne appelée* Climax; et l'on sait que ce prince, avide du merveilleux, ne manquait aucune occasion de faire croire aux peuples que les dieux le protégeaient d'une manière toute singulière.

Pendant qu'il était aux environs de Phasélis, il découvrit une trahison qu'avait tramée contre lui Alexandre, fils d'Érope, qu'il venait de nommer général de la cavalerie thessalienne à la place de Callas, à qui il avait donné un gouvernement. Darius, sur une lettre qu'il avait reçue de ce traître, lui promettait mille talents d'or [1] avec le royaume de Macédoine, s'il pouvait tuer Alexandre, ne croyant pas que ce fût acheter trop cher un crime qui le délivrerait d'un si formidable ennemi. Le porteur de la réponse du roi, ayant été arrêté, avoua tout, et le coupable fut puni comme il le méritait.

Alexandre, après avoir mis ordre aux affaires de la Cilicie et de la Pamphylie, conduisit son armée à Célènes, ville de la Phrygie, arrosée par la rivière Marsyas, que les fables des poëtes ont rendue célèbre. Il somma la garnison de la citadelle, où les habitants s'étaient retirés, de se rendre. Comme ils la croyaient imprenable, ils répondirent fièrement qu'ils ne quitteraient la place qu'avec la vie; mais, se voyant fort pressés, ils demandèrent soixante jours de trêve, au bout desquels ils promirent de se rendre s'ils n'étaient secourus. En effet, le secours ne venant point, ils se rendirent au jour marqué.

De là le roi passa dans la Phrygie, dont la capitale s'appelait *Gordion*, ancien et fameux séjour du roi Midas, située sur la rivière de Sangare. Ayant pris la ville, il eut envie de voir le fameux chariot où était attaché le *nœud gordien*. Ce nœud, qui attachait le joug au timon, était fait si adroitement, et le lien faisait tant de tours et de détours, qu'on ne pouvait découvrir ni où il commençait ni où il finissait. Selon l'ancienne tradition du pays, un oracle avait déclaré que celui qui pourrait le délier aurait l'empire de l'Asie. Alexandre se persuada aisément que cette promesse le re-

[1] Deut. 24, 5.
[2] An. M. 3671; av. J. C. 333.
[3] Strab. lib. 14, pag. 666.

[1] Plus de trente millions. = Mille talents d'or asiatiques vaudraient environ 33 millions et demi de francs. E. B.

gardait. Après plusieurs tentatives qui lui réussirent mal, *Il n'importe*, dit-il, *comment on le dénoue*; et, l'ayant coupé avec son épée, il éluda ou accomplit l'oracle [1], dit l'historien.

Darius cependant ne négligeait rien pour sa défense. Memnon le Rhodien lui conseillait de porter la guerre en Macédoine, et ce parti paraissait le plus sûr pour se tirer de l'embarras où il était. Il eût trouvé les Lacédémoniens, et plusieurs autres états de la Grèce qui n'aimaient pas la Macédoine, tout prêts à se joindre à lui; et Alexandre, pour défendre son propre pays, eût été obligé de repasser promptement la mer et d'abandonner l'Asie. Darius approuva cet avis; et, résolu de le suivre, il chargea de l'exécution celui qui le lui avait donné. Memnon fut déclaré amiral de la flotte, et capitaine général de toutes les troupes destinées pour cette expédition.

Ce prince ne pouvait faire un meilleur choix. C'était le plus habile homme et le meilleur général qu'il eût, et depuis plusieurs années il avait servi la Perse avec une grande fidélité. Si son avis avait été suivi, on eût évité de donner la bataille du Granique. Il n'abandonna pas les intérêts de son maître après ce malheur. Il rassembla les débris de l'armée, et se retira premièrement à Milet, de là à Halicarnasse, et enfin dans l'île de Cos, où il était quand il reçut sa nouvelle commission. La flotte s'y rendit, et il ne songeait plus qu'à exécuter son plan. Il prit l'île de Chio et celle de Lesbos tout entière, excepté la ville de Mitylène. De là il se disposait à passer en Eubée, et à faire de la Grèce même et de la Macédoine le théâtre de la guerre : mais il mourut devant Mitylène, qu'il avait été obligé d'assiéger. Ce fut le plus grand malheur qui pût arriver à la Perse. On voit ici de quel prix est un seul homme de mérite, dont la perte entraîne quelquefois celle de l'état. La mort de Memnon fit échouer le dessein qu'il avait formé; car Darius, n'ayant pas de général d'une assez grande capacité à mettre à sa place, abandonna tout à fait une entreprise qui seule pouvait sauver l'empire. Il n'y avait donc plus de ressource que dans les armées d'Orient. Darius, mécontent de tous ses généraux, résolut de commander en personne, et marqua le rendez-vous des troupes à Babylone, où il en fit le dénombrement, qui se trouva monter à quatre. ou cinq, ou six cent mille hommes; car les historiens varient fort sur ce nombre.

Alexandre, étant parti de Gordion, alla soumettre la Paphlagonie et la Cappadoce. Là il apprit la mort de Memnon. Cette nouvelle le confirma dans la résolution de marcher sans délai vers les provinces de la haute Asie. Il s'avança donc à grandes journées vers la Cilicie, et arriva dans la contrée qu'on appelait *le camp de Cyrus* [1]. Il n'y a de là que cinquante stades (deux lieues et demie) jusqu'au pas de la Cilicie, qui est un défilé fort étroit, par lequel il faut passer pour venir de la Cappadoce à Tarse. Celui qui en avait la garde, au nom de Darius, y avait laissé peu de soldats, lesquels, à la première nouvelle de l'arrivée des ennemis, prirent la fuite. Alexandre entra donc dans ce passage; et, après avoir considéré attentivement la situation des lieux, il admira sa bonne fortune, et avoua qu'il aurait pu être arrêté là tout court et défait aisément à coups de pierres : car, outre que c'était un défilé où quatre hommes armés pouvaient à peine marcher de front, le haut de la montagne répondait sur le chemin, qui n'était pas seulement étroit, mais rompu en plusieurs endroits par la chute des torrents qui descendent des montagnes.

Alexandre fit passer toute son armée jusqu'à la ville de Tarse, où elle arriva précisément dans le temps que les Perses y mettaient le feu de peur que l'ennemi ne profitât du butin d'une ville si opulente. Mais Parménion, que le roi y avait envoyé avec quelque cavalerie, y arriva fort à propos pour empêcher l'embrasement, et entra dans la ville qu'il avait sauvée, les barbares ayant pris la fuite au premier bruit de son arrivée.

A travers cette ville passe le Cydne, rivière moins renommée pour la grandeur de son canal que pour la beauté de ses eaux, qui sont extrêmement claires, mais aussi extrêmement froides à cause de l'ombrage dont ses rives sont couvertes. On était alors vers la fin de l'été, dont les chaleurs sont très-grandes

[1] « Sortem oraculi vel elusit, vel implevit. » (Q. Curt.)

[1] Quinte-Curce l'entend du grand Cyrus, Arrien du jeune Cyrus. Ce dernier sentiment paraît plus vraisemblable.

en Cilicie. C'était encore au plus chaud du jour; et, comme le roi arrivait tout couvert de sueur et de poussière, voyant cette eau si claire et si belle, il lui prit envie de s'y baigner. Il n'y fut pas sitôt entré, qu'il se sentit saisi d'un frisson si grand, qu'on crut qu'il allait mourir. On l'emmena dans sa tente, ayant perdu toute connaissance. La consternation fut générale dans tout le camp. Ils fondaient tous en larmes, et se plaignaient « de ce que le plus grand « roi qui eût jamais été, leur était ravi au milieu de ses prospérités et de ses conquêtes, « non dans une bataille ou dans un assaut de « ville, mais pour s'être baigné dans une ri« vière : que Darius, près d'arriver, se trouve« rait vainqueur avant que d'avoir vu l'enne« mi : qu'ils seraient contraints de se retirer « comme fugitifs par les mêmes pays par où « ils étaient venus triomphants; et que, ren« contrant partout des lieux ravagés ou dé« serts, la faim seule, quand ils n'auraient « point d'autre ennemi à combattre, suffirait « pour les faire périr. Qui les conduirait dans « leur fuite? et qui oserait succéder à Alexan« dre? Mais, quand ils seraient assez heureux « pour gagner l'Hellespont, qui leur donne« rait des vaisseaux pour le passer? » Puis, tournant toutes leurs pensées vers le prince, et s'oubliant eux-mêmes, ce n'étaient que regrets et que plaintes « de ce que, dans la fleur « de sa jeunesse, et dans le cours de ses plus « grandes prospérités, celui qui était leur roi « et leur compagnon de guerre tout ensemble « leur était ainsi enlevé et comme arraché « d'entre les bras. »

Cependant il reprenait ses esprits; et, peu à peu revenant à soi, il reconnaissait ceux qui étaient autour de lui, quoique son mal ne semblât s'être relâché qu'en ce qu'il commençait à le sentir. Mais l'esprit était encore plus agité que le corps n'était malade; car il avait nouvelles que Darius pourrait bientôt arriver. Il ne cessait de se plaindre de sa destinée, qui le livrait sans défense à son ennemi et lui dérobait une si belle victoire, le réduisant à mourir dans une tente d'une mort obscure, et bien éloignée de cette gloire qu'il s'était promise. Ayant fait entrer ses confidents et ses médecins, « Vous voyez, mes amis, « leur dit-il, dans quelle extrémité pressante « la fortune me réduit. Il me semble entendre « déjà le bruit des armées ennemies et voir « arriver Darius. Il était sans doute d'intelli« gence avec ma mauvaise fortune quand il « écrivait à ses satrapes des lettres [1] si pleines « de hauteur et de fierté à mon égard. Mais il « n'en est pas où il pense, pourvu que l'on me « traite à mon gré. L'état de mes affaires ne « souffre pas des remèdes lents ni des méde« cins timides; une prompte mort m'est meil« leure qu'une guérison tardive. Si les méde« cins croient avoir quelque ressource pour « moi dans leurs remèdes, qu'ils sachent que « je ne cherche pas tant à vivre qu'à com« battre. »

Cette impatience précipitée du roi alarmait tout le monde. Les médecins, qui savaient qu'on les rendrait responsables de l'événement, n'osaient hasarder un remède violent et extraordinaire, d'autant moins que Darius avait fait publier qu'il donnerait mille [2] talents à quiconque tuerait Alexandre. Philippe, un des médecins d'Alexandre, Acarnanien de nation, qui, l'ayant toujours servi dès son bas âge, l'aimait tendrement, non-seulement comme son roi, mais comme son nourrisson, s'élevant, par affection pour son maître, au-dessus de toutes les considérations d'une prudence humaine, offrit de lui donner un remède qui ne serait pas fort violent, et qui ne laisserait pas de faire un prompt effet. Il demandait trois jours pour le préparer. A cette offre, chacun trembla, excepté celui qui y était le plus intéressé, que le délai seul de trois jours affligeait, dans l'impatience où il était de paraître à la tête de ses armées.

Sur ces entrefaites, Alexandre reçut une lettre de Parménion, qui était resté en Cappadoce, celui de tous les grands de sa cour en qui il se fiait le plus, par laquelle il lui mandait de se garder de Philippe que Darius avait corrompu en lui promettant mille talents et sa sœur en mariage. Cette lettre le jeta dans une grande perplexité [3], ayant tout le temps

[1] Darius, qui se croyait sûr de remporter la victoire contre Alexandre, avait écrit à ses satrapes des lettres portant qu'ils châtiassent ce jeune fou, et qu'après l'avoir revêtu de pourpre par dérision, ils le lui envoyassent pieds et mains liés. (FREINSHEM. in *Q. Curt.*)

[2] Trois millions. = Voir la note ci-dessus E. B

[3] « Ingentem animo sollicitudinem litteræ incusserant;

de peser en lui-même les raisons de craindre et d'espérer qui s'offraient à son esprit. La confiance en un médecin dont il avait connu et éprouvé, dès sa première enfance, le tendre et fidèle attachement, l'emporta bientôt et dissipa tous ses doutes. Il referma la lettre et la mit sous son chevet sans la communiquer à personne.

Le jour venu, Philippe entre avec son remède. Alexandre, tirant la lettre de dessous son chevet, la donne à lire à Philippe : en même temps il prend la coupe ; et, les yeux attachés sur lui, il l'avale sans hésiter et sans témoigner ni le moindre soupçon ni la moindre inquiétude. Philippe, en lisant la lettre, avait témoigné plus d'indignation que de surprise et de crainte, et, la jetant sur le lit du roi, *Seigneur*, lui dit-il d'un ton ferme et assuré, *votre guérison me justifiera bientôt du parricide dont on m'accuse. La seule grâce que je vous demande est que vous mettiez votre esprit en repos, et que vous laissiez opérer le remède, sans songer à ces avis que vous ont donnés des serviteurs pleins de zèle, à la vérité, mais d'un zèle peu discret et tout à fait hors de saison.* Ces paroles ne rassurèrent pas seulement le roi, mais lui remplirent l'âme de joie et d'espérance ; et, prenant Philippe par la main, *Soyez vous-même en repos*, lui dit-il, *car je vous crois doublement inquiet, sur ma guérison d'abord, puis sur votre justification.*

Cependant la médecine le travailla de telle sorte, que les accidents qui s'ensuivirent fortifièrent l'accusation de Parménion. Le roi perdit la parole, et tomba dans de si grandes syncopes, qu'il n'avait presque plus de pouls ni d'apparence de vie. Philippe n'oublia rien de ce qui était de son art pour le secourir ; et, quand il le vit revenu à lui, il se mit à l'entretenir de choses agréables, lui parlant, tantôt de sa mère et de ses sœurs, tantôt de cette grande victoire qui s'avançait à grands pas pour couronner ses premiers triomphes. Enfin, la médecine s'étant rendue maîtresse, et ayant répandu dans toutes les veines une vertu salutaire et vivifiante, l'esprit fut le premier à reprendre sa vigueur, et le corps ensuite, beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait espéré. Trois jours après il se fit voir à son armée, qui ne pouvait se lasser de le contempler, et qui avait peine à croire ce qu'elle voyait, tant la grandeur du danger l'avait consternée et abattue. Il n'y eut point de caresse qu'elle ne fît au médecin, chacun venant l'embrasser et lui rendre grâces comme à un dieu qui avait sauvé la vie au prince.

Outre la vénération que ces peuples ont naturellement pour leurs rois, il n'est pas imaginable combien ils avaient celui-ci en admiration par-dessus les autres, et combien était grande l'affection qu'ils lui portaient. Ils étaient persuadés qu'il n'entreprenait rien sans une assistance particulière des dieux ; et, comme le succès répondait toujours à ses desseins, sa témérité lui tournait à gloire et semblait avoir je ne sais quoi de divin. Son âge, qui paraissait incapable de si hautes entreprises, et qui cependant venait à bout de tout, ajoutait à ses actions un nouveau prix et un nouvel éclat. D'ailleurs certains avantages, dont pour l'ordinaire on ne fait pas grand cas [1], mais qui ont un merveilleux pouvoir pour gagner le cœur des gens de guerre, relevaient beaucoup son mérite : se plaire aux exercices du corps, y montrer de l'adresse et y exceller ; être vêtu comme les autres, savoir se familiariser sans rien perdre de sa dignité ; partager avec les plus laborieux et les plus braves la fatigue et le danger : qualités qui, soit qu'il les dût à la nature, ou qu'elles fussent le fruit de ses réflexions, le faisaient également aimer et respecter des soldats.

Pendant que tout ce que je viens de rapporter se passait, Darius s'était mis en marche, plein d'une folle confiance dans la multitude immense de ses troupes, et jugeant uniquement des deux armées par le nombre. Les plaines d'Assyrie où il était campé lui permettaient d'étendre librement sa cavalerie et de se prévaloir de l'avantage du nombre. Séduit par sa présomption, il songe à s'engager dans des défilés où sa cavalerie et ses troupes innombrables, devenues inutiles, ne feront plus que l'embarrasser. Il va chercher

« et quidquid in utramque partem aut metus aut spes subjecerat, secretâ æstimatione pensabat. » (Q. Curt.)

[1] « Quæ leviora haberi solent, plerumquè in re militari gratiora vulgo sunt. » (Q. Curt.)

l'ennemi, qu'il devait attendre, et court visiblement à sa perte. Mais les satrapes, accoutumés à le flatter et à lui applaudir en tout, le félicitaient par avance sur la victoire qu'il allait remporter, comme si elle eût été assurée et immanquable. Il avait dans ses troupes un Athénien, nommé Charidème, homme fort habile dans le métier de la guerre, et qui haïssait personnellement Alexandre, parce que c'était lui qui l'avait fait chasser d'Athènes. Darius, se tournant de son côté, et lui adressant la parole, lui demanda s'il le trouvait assez puissant pour passer sur le ventre à son ennemi. Charidème, nourri et élevé dans le sein de la liberté, et oubliant qu'il était dans un pays de servitude, où il était dangereux de heurter l'inclination des princes, lui répondit en ces termes : « Peut-être, seigneur, que « vous ne serez pas bien aise que je vous dise « la vérité ; mais, si je ne le fais maintenant, « il n'en sera plus temps une autre fois. Ce « superbe appareil de guerre, ce prodigieux « nombre d'hommes qui a épuisé tout l'Orient, pourrait être formidable à vos voisins. « L'or et la pourpre y brillent de toutes parts ; « et tout y est si plein de pompe et de magnificence, qu'à moins que de l'avoir vu on ne « saurait se l'imaginer. Mais l'armée des Macédoniens, affreuse à voir, et toute hérissée « d'armes, ne s'amuse point à cette vaine parade. Elle n'a soin que de bien former ses « bataillons, et de se bien couvrir de ses boucliers et de ses piques. Leur phalange est « un corps d'infanterie qui combat de pied « ferme et se tient si serré dans ses rangs, « que les hommes et les armes font comme « une haie impénétrable. Au reste, ils sont « tous, les soldats comme les officiers, si bien « dressés et si attentifs aux commandements « de leurs chefs, que, soit qu'il faille se ranger « sous ses drapeaux, ou tourner à droite et à « gauche, ou doubler ses rangs, et faire front « à l'ennemi de tous côtés, on les voit, au « moindre signal, faire tous les mouvements « et toutes les évolutions de l'art militaire. Et, « afin que vous ne croyiez pas que ce soit l'or « ou l'argent qui les mène[1], cette discipline « jusqu'ici n'a subsisté qu'à l'aide et par les « leçons de la pauvreté. Ont-ils faim, toute « nourriture leur est bonne. Sont-ils fatigués, « ils couchent sur la terre, et jamais le jour « ne les trouve que debout. Pensez-vous que « la cavalerie thessalienne, et celle des Acarnaniens et des Étoliens, peuples invincibles, « armés de toutes pièces, soient gens à être « repoussés à coups de frondes et avec des « bâtons brûlés par le bout? Il faut des forces « pareilles aux leurs pour les arrêter ; et c'est « dans leur pays qu'il faut chercher du secours contre eux. Faites-y passer tout cet « or et cet argent inutile que je vois ici, et « achetez-en de bonnes troupes. » Darius était par lui-même d'un caractère doux et traitable[1]. Mais quel naturel la fortune ne corrompt-elle point? Il y a peu de rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur propre puissance, pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions, et pour faire cas d'un homme qui les aime assez pour les contredire et leur déplaire en leur représentant la vérité. Darius, ne pouvant la souffrir, fait traîner au supplice un homme qui s'était mis sous sa protection, qui était devenu son hôte, et qui lui donnait alors le meilleur conseil qu'il eût pu prendre. Charidème, ne rabattant rien pour cela de sa liberté accoutumée, s'écria : « J'ai un vengeur tout prêt dans la per« sonne de celui-là même contre qui je vous « ai donné conseil, qui vous punira bientôt du « mépris que vous en faites. Pour vous[2], en « qui la puissance souveraine a fait un si « prompt changement, vous apprendrez à la « postérité que, quand les hommes s'abandonnent une fois à la fortune, elle étouffe « en eux toutes les bonnes semences de la nature. » Darius se repentit bientôt d'avoir fait mourir un tel homme, et reconnut, mais trop tard, la vérité de tout ce qu'il lui avait dit.

Le roi fit avancer ses troupes vers l'Euphrate. C'était une ancienne coutume des Perses, de ne faire marcher leur armée qu'a-

[1] « Et, ne auri argentique studio teneri putes, adhuc « illa disciplina paupertate magistrà stetit. » (Q. CURT.)

[1] « Erat Dario mite ac tractabile ingenium, nisi etiam « suam naturam plerumquè fortuna corrumperet. » (Q. CURT.) — *Suam* me paraît suspect

[2] « Tu quidem, licentià regni subitò mutatus documen« tum eris posteris, homines, quum se permisere fortunæ, « etiam naturam dediscere. » (Q. CURT.)

près que le soleil était levé ; et alors on donnait de la tante du roi, le signal avec la trompette. Au-dessus de cette tente, on exposait à la vue de tout le monde l'image du soleil enchâssée dans du cristal. Voici en quel ordre ils marchaient.

Premièrement on portait des autels d'argent, sur lesquels y avait du feu qu'ils appelaient *éternel et sacré* ; et les mages suivaient, chantant des hymnes à la façon du pays. Ils étaient accompagnés de trois cent soixante-cinq jeunes garçons, selon le nombre des jours de l'année, vêtus de robes de pourpre. Après venait un char consacré à Jupiter [1], traîné par des chevaux blancs, et suivi d'un coursier d'une grandeur extraordinaire qu'ils appelaient *le cheval du soleil ;* et les écuyers étaient habillés de blanc, avec une baguette d'or à la main.

Dix chariots ornés de gravures d'or et d'argent suivaient; puis marchait un corps de cavalerie, tiré de douze nations différentes d'armes et de mœurs ; ensuite ceux que les Perses appellent *immortels*, au nombre de dix mille, passant en somptuosité tout le reste des barbares. Ils avaient des colliers d'or, des robes de drap d'or frisé, avec des casaques à manches ornées de pierreries.

A trente pas de là suivaient ceux qu'ils appellent *les cousins* ou *parents du roi* [2], jusqu'au nombre de quinze mille, parés à peu près comme des femmes, et plus remarquables par le luxe des habits que par l'éclat des armes.

Ceux qu'ils appelaient les *doryphores* [3] venaient après ; ils portaient le manteau du roi et marchaient devant son char, dans lequel il paraissait assis comme sur un trône élevé. Ce char était enrichi, des deux côtés, d'images de dieux d'or et d'argent; et du milieu du joug, qui était tout semé de pierreries, s'élevaient deux statues de la hauteur d'une coudée, dont l'une représentait la Guerre, et l'autre la Paix [4], avec un aigle d'or entre deux, qui déployait les ailes comme pour prendre son vol.

Mais rien n'égalait la magnificence du roi. Il était vêtu d'une casaque de pourpre rayée d'argent ; et par-dessus il avait une longue robe, toute brillante d'or et de pierreries, où deux éperviers semblaient fondre des nues et s'entre-becqueter. Il portait une ceinture d'or à la façon des femmes, d'où pendait son cimeterre qui avait un fourreau tout couvert de pierres précieuses. Il avait sur la tête une tiare [1], ceinte d'un bandeau de couleur bleue mêlée de blanc.

A ses côtés marchaient deux cents de ses plus proches parents ; et dix mille piquiers le suivaient, ayant leurs piques enrichies d'argent, avec la pointe garnie d'or ; et enfin trente mille hommes de pied qui formaient l'arrière-garde. Ils étaient suivis des chevaux du roi, au nombre de quatre cents, qu'on menait à la main.

A cent ou six-vingts pas de là, venaient Sysigambis, mère de Darius, sur un char, et sa femme sur un autre, et toutes les femmes des deux reines suivaient à cheval. Il y avait ensuite quinze grands chariots où étaient les enfants du roi et ceux qui avaient soin de leur éducation, avec une troupe d'eunuques qui ne sont pas en petite considération parmi ces peuples. Puis marchaient les concubines, jusqu'au nombre de trois cent soixante, en équipage de reines, suivies de six cents mulets et de trois cents chameaux qui portaient l'argent du roi et qui étaient escortés d'une nombreuse garde d'archers.

Après venaient les femmes des officiers de la couronne et des plus grands seigneurs de la cour ; puis les vivandiers et les valets d'armée, montés aussi sur des chariots.

A la queue étaient quelques compagnies armées à la légère, avec leurs chefs, qui fermaient toute la marche.

Ne croirait-on pas que c'est ici une description de tournoi, et non d'une marche d'armée? Conçoit-on que des princes sensés aient été capables d'une telle folie, de mener avec leurs troupes un attirail si incommode de femmes, de princesses, de concubines, d'eunuques, de

[1] Jupiter était un dieu inconnu aux Perses. Quinte-Curce appelle ainsi apparemment le premier et le plus grand de leurs dieux.

[2] C'était un titre de dignité ; il pouvait s'y trouver un grand nombre des parents du roi.

[3] C'étaient des gardes qui portaient des demi-piques.

[4] D'autres éditions de Quinte-Curce portent *Ninus* et *Bélus*.

[1] Cidaris.

serviteurs et de servantes? La coutume du pays l'exigeait, c'en était assez. Darius à la tête de six cent mille hommes, et au milieu de ce superbe appareil, qui était pour lui seul, se jugeait grand, et enflait par toute cette vaine pompe extérieure l'idée qu'il avait de lui-même. Réduit à sa juste mesure et à son mérite personnel, qu'il était petit! Il n'est pas le seul qui ait pensé de la sorte, et de qui l'on puisse porter le même jugement. Mais il est temps de mettre aux mains les deux rois.

§ V. — Célèbre victoire remportée par Alexandre sur Darius près de la ville d'Issus. Suites de cette victoire.

Pour bien entendre ici la marche d'Alexandre et celle de Darius [1], et pour mieux fixer la situation du lieu où se donna la seconde bataille, il est nécessaire de distinguer trois défilés ou trois passages, que j'appellerai quelquefois du nom de *pas*. Le premier défilé se rencontre d'abord en descendant du mont Taurus pour aller à la ville de Tarse, par lequel nous avons vu qu'Alexandre passa de Cappadoce en Cilicie. Le second est le pas de Cilicie ou de Syrie, par lequel on entre de la Cilicie dans la Syrie. Le troisième est le pas Amanique, ainsi appelé du mont Amanus. Ce défilé, par lequel on entre de l'Assyrie dans la Cilicie, est au-dessus du pas de Syrie, vers le septentrion.

Alexandre avait envoyé Parménion avec une partie de l'armée se saisir du pas de Syrie, afin d'avoir un débouché sûr pour ses troupes. Pour lui, étant parti de Tarse, il arriva le lendemain à Anchiale, qu'on dit avoir été bâtie par Sardanapale. Son tombeau s'y voyait encore, avec cette inscription : SARDANAPALE A BATI ANCHIALE ET TARSE EN UN JOUR. VA, PASSANT : BOIS, MANGE, ET TE RÉJOUIS; CAR LE RESTE N'EST RIEN. De là il vint à Soles, où il offrit des sacrifices à Esculape en reconnaissance du rétablissement de sa santé, et conduisit la cérémonie, les cierges allumés, suivi de toute l'armée, et y fit célébrer des jeux. Il retourna à Tarse. Après avoir chargé Philotas de mener la cavalerie par la plaine d'Aléie, vers le fleuve Pyrame, il alla avec son infanterie et sa compagnie des gardes à cheval à Magarse, et de là gagna Malle, puis Castaballe. Il avait appris que Darius, avec toute son armée, était campé à Soques, lieu de l'Assyrie à deux journées de la Cilicie. Il tint conseil de guerre sur la nouvelle qu'il avait reçue. Tous les généraux et les officiers le priant de les mener contre l'ennemi, il partit le lendemain pour aller à la rencontre des Perses. Parménion s'était rendu maître de la petite ville d'Issus, et, après s'être saisi du défilé de Syrie, y avait laissé des troupes pour le garder. Le roi laissa les malades dans Issus, passa le défilé avec toute l'armée, et campa près de la ville de Myriandre, où le mauvais temps le contraignit de s'arrêter.

Cependant Darius était dans une plaine de l'Assyrie, qui avait beaucoup d'étendue. Les commandants des Grecs qui étaient à sa solde, et qui faisaient la principale force de l'armée, lui conseillèrent d'y attendre l'ennemi : car, outre que le lieu était découvert de tous côtés et très-avantageux pour sa cavalerie, il était capable de contenir le grand nombre de ses troupes, avec tout le bagage et l'attirail de l'armée. Du moins, s'il rejetait ce conseil, ils étaient d'avis qu'il séparât cette multitude, qu'il en choisît l'élite, et qu'il ne mît point toutes ses forces au hasard d'être abattues d'un seul coup et en une seule journée. Les courtisans, dont les cours des rois, dit Arrien, sont toujours pleines, traitaient ces Grecs de nation infidèle et d'âmes vénales. Ils firent entendre au roi qu'ils ne lui proposaient de diviser ses troupes qu'afin qu'étant à l'écart ils pussent livrer plus aisément à l'ennemi ce qui serait en leur pouvoir ; et que le plus sûr était de les investir avec toute l'armée, et de les faire tous passer au fil de l'épée, pour faire un exemple mémorable de la punition des traîtres. Cette proposition fit horreur à Darius, qui était naturellement doux et plein d'humanité. Il répondit « qu'il était bien éloigné de commettre « un crime si horrible; que nulle nation dés- « ormais ne se fierait à sa parole : qu'il était « inouï qu'un conseil, qui pouvait n'être pas

[1] An. M. 3671 ; av. J. C. 333.—Diod. lib. 17, pag. 512-518. — Arrian. lib. 2, pag. 66-82. — Plut. in Alex. pag 675, 676. — Q. Curt. lib. 3, cap. 4-12. — Justin. lib. 11, cap. 9 et 10.

« prudent[1], eût jamais été puni de mort; qu'il « ne se trouverait plus personne qui voulût « donner son avis s'il était dangereux de le « faire, ce qui était le plus grand malheur qui « pût arriver à un prince. » Il fit remercier les Grecs de leur zèle et de leur bonne volonté, et voulut bien leur rendre compte des raisons qui le portaient à ne pas suivre le parti qu'ils lui avaient proposé.

Les courtisans avaient persuadé à Darius que les longs délais d'Alexandre étaient une preuve et un effet de la terreur que l'approche des troupes persanes lui avait inspirée (ils n'avaient rien su de sa maladie) : que leur bonne fortune l'avait conduit dans des détroits et des défilés dont il ne lui serait pas possible de se tirer, si on l'attaquait promptement; qu'il fallait profiter du moment favorable, parce qu'il était à craindre que les ennemis ne se hâtassent de prendre la fuite, et qu'Alexandre ne lui échappât. Il fut donc arrêté dans le conseil, qu'on irait le chercher; les dieux[2], dit un historien, aveuglant ce prince pour le faire tomber dans le précipice qu'ils lui avaient creusé, et préparant ainsi la voie à la destruction de la monarchie persane.

Darius, ayant envoyé son argent et ce qu'il avait de plus précieux à Damas, ville de Syrie, sous une légère escorte, marcha avec le gros de son armée vers la Cilicie; et y entra par le pas Amanique, situé au-dessus des défilés de Syrie. Sa femme et sa mère, avec les princesses ses filles et le petit prince son fils, étaient, selon la coutume de la nation, à la suite de l'armée. Mais, pendant le combat, elles demeurèrent dans le camp. Quand il eut un peu avancé dans la Cilicie, en allant d'orient en occident, il se rabattit vers Issus, ne sachant pas qu'il était derrière Alexandre. On lui avait fait croire que ce prince fuyait devant lui, et qu'il se retirait en désordre dans la Syrie. Il ne songea donc plus qu'à le poursuivre. Il fit mourir cruellement tous les malades qui se trouvèrent dans la petite ville d'Issus, excepté quelques soldats qu'il renvoya après les avoir fait promener dans tout le camp pour faire montre de ses troupes. Ils portèrent la nouvelle à Alexandre que Darius approchait. Il n'en voulait rien croire d'abord, tant la chose lui paraissait incroyable, et tant d'ailleurs il la souhaitait. Mais il en fut bientôt assuré par ses propres yeux, et il songea sérieusement à se préparer au combat.

Alexandre, dans la crainte d'être insulté dans son camp par le grand nombre des barbares, le fortifia de fossés et de palissades; témoignant une joie incroyable de voir son désir accompli, qui était de combattre dans ces défilés, où les dieux semblaient avoir amené Darius pour le livrer entre ses mains.

En effet, le lieu, qui ne laissait d'espace qu'autant qu'il en fallait à une armée médiocre pour agir et pour se mouvoir avec liberté, réduisait à une sorte d'égalité les forces des deux rois. Ainsi les Macédoniens avaient assez de terrain pour employer toutes leurs troupes, au lieu que les Perses ne pouvaient pas faire agir la vingtième partie des leurs.

Néanmoins, comme cela est assez ordinaire, même aux plus grands capitaines, Alexandre, se voyant sur le point de tout hasarder, sentit quelque émotion. Plus, jusque-là, les succès lui avaient été favorables, plus il craignait quelques revers de fortune, touchant presque au moment qui devait décider de son sort. D'un autre côté, il s'animait par la vue de la récompense plus grande que le péril; et, s'il était incertain de la victoire, du moins il se flattait de mourir glorieusement, et en Alexandre. Il retenait tous ces sentiments dans son cœur, sachant bien qu'aux approches d'une bataille, le général ne doit jamais laisser paraître sur son visage ni tristesse, ni perplexité, et que l'armée ne doit voir que de la fermeté et de la résolution dans celui qui la commande.

Ayant fait prendre de la nourriture à ses soldats, et leur ayant ordonné de se tenir prêts pour la troisième veille de la nuit, qui commençait à minuit, il monta sur le sommet d'une montagne[1], et, à la lueur des flambeaux, il y sacrifia à la façon de son pays aux dieux

[1] « Neminem stolidum consilium capite luere debere : « defuturos qui suaderent, si suasisse periculum esset. » (Q. Curt.)

[2] Arrien

[1] Les anciens avaient coutume de choisir des lieux élevés pour y offrir des sacrifices.

du lieu. Quand on eut donné le signal, ses troupes, qui étaient prêtes à marcher et à combattre, ayant ordre de doubler le pas, arrivèrent au point du jour dans les postes qu'elles voulaient occuper. Cependant les coureurs rapportèrent que Darius n'était plus qu'à trente stades[1] de là. Le roi fit faire halte, et rangea son armée en bataille. Les paysans, effrayés, avertirent aussi Darius de l'arrivée de l'ennemi, ce qu'il ne put croire d'abord, s'étant imaginé qu'Alexandre fuyait devant lui et cherchait à lui échapper. Cette nouvelle causa un grand trouble et une grande confusion parmi ses troupes, qui, se trouvant surprises, couraient avec précipitation et en désordre prendre leurs armes.

Le lieu où se donnait la bataille était près de la ville d'Issus, fermé d'un côté par les montagnes, et de l'autre par la mer. La plaine, qui était entre deux, devait avoir un espace considérable, puisque les deux armées y campèrent; et j'ai déjà marqué que celle de Darius était fort nombreuse. La rivière de Pinare coulait au milieu de cette plaine depuis la montagne jusqu'à la mer, et la partageait en deux portions à peu près égales. La montagne formait un enfoncement semblable à un golfe, dont l'extrémité, venant à se recourber, embrassait une partie de la plaine.

Alexandre rangea ainsi son armée. Il mit à la pointe de l'aile droite, qui était près des montagnes, les Argyraspides[2], commandés par Nicanor, ensuite la phalange de Cœnus, puis celle de Perdiccas, qui finissait au centre du corps de bataille. A la pointe de l'aile gauche il mit la phalange d'Amyntas, puis celle de Ptolémée, et enfin celle de Méléagre. Voilà ce qui formait la fameuse phalange macédonienne, composée ici, comme on le voit, de six corps distingués, ou de six brigades. D'habiles généraux étaient à la tête de ces corps différents, mais Alexandre en était toujours le premier général et en réglait toutes les opérations. La cavalerie fut placée sur les deux ailes : les Macédoniens avec les Thessaliens, à la droite; ceux du Péloponnèse et les autres alliés, à la gauche. Cratère commandait toute l'infanterie de l'aile gauche, et Parménion l'aile tout entière. Alexandre s'était réservé le commandement de la droite. Il avait recommandé à Parménion de se tenir le plus près qu'il pourrait de la mer pour se mettre hors d'état d'être enveloppé par les barbares; et à Nicanor, au contraire, de se tenir assez éloigné des montagnes pour n'être point à portée des traits de ceux qui s'en seraient saisis. Il couvrit la cavalerie de son aile droite, des coureurs de Protomaque et des Péoniens; et son infanterie, des archers d'Antiochus. Il réserva les Agriens[1], commandés par Attale, qui étaient fort estimés, et quelques troupes nouvellement arrivées de Grèce, pour les opposer à celles que Darius avait posées sur les montagnes.

Pour l'armée de Darius, voici quelle était sa disposition. Ayant eu avis qu'Alexandre marchait à lui en bataille, il fit passer la rivière de Pinare à trente mille chevaux et à vingt mille hommes de trait, afin de pouvoir ranger commodément ses troupes en deçà. Il plaça au centre les trente mille Grecs qu'il avait à sa solde, qui étaient sans contredit la fleur et la force de son armée, et qui ne le cédaient en rien pour le courage à la phalange macédonienne, et trente mille Carduques sur leur droite, avec autant sur leur gauche, le lieu n'en pouvant pas tenir davantage. Ils étaient tous pesamment armés. Le reste de l'infanterie, distingué par nations, était placé derrière la première ligne. Il serait à souhaiter qu'Arrien eût marqué combien ces deux lignes avaient chacune de profondeur. Elle devait être extraordinaire dans un terrain tel que celui de ce défilé, surtout par rapport au grand nombre des troupes persanes. Sur la montagne, qui était à la gauche contre l'aile droite d'Alexandre, Darius plaça vingt mille hommes, disposés de telle sorte, qu'à la faveur des sinuosités de la montagne, les uns étaient derrière l'armée d'Alexandre, et les autres l'avaient en tête.

Darius, après avoir rangé son armée, fit repasser la rivière à sa cavalerie, et en en-

[1] Une lieue et demie.

[2] C'était un corps d'infanterie, distingué par ses boucliers d'argent, et encore plus par sa rare valeur.

[1] *Agria* était une ville entre le mont Hémus et le mont Rhodope.

voya la plus grande partie vers la mer contre Parménion, parce que c'était le lieu où elle pouvait le mieux combattre, et jeta le reste sur la gauche du côté de la montagne; mais, comme il vit qu'elle serait inutile de ce côté-là, à cause que le lieu était trop étroit, il en fit repasser encore une grande partie sur la droite. Pour lui, il se plaça au centre de son armée, selon la coutume des rois de Perse.

Alexandre, voyant presque toute la cavalerie de l'ennemi contre son aile gauche, où il n'y avait que celle du Péloponnèse et celle de quelques autres alliés, y envoya en diligence la cavalerie thessalienne, et la fit passer derrière ses bataillons pour n'être point aperçue des barbares. A la même gauche, il plaça devant son infanterie les archers de Crète, et les Thraces de Sitalcès [1], qui étaient couverts par la cavalerie. Les étrangers à la solde étaient derrière tous les autres.

Comme il s'aperçut que son aile droite n'avait pas tant de front que la gauche des Perses, laquelle aurait pu l'envelopper et la prendre en flanc, il tira du centre de son armée deux régiments d'infanterie qu'il y envoya, avec ordre de passer par derrière, pour ne point attirer l'attention des ennemis. Il renforça aussi cette aile, des troupes qu'il avait opposées aux barbares de la montagne; car, comme il vit qu'ils ne descendaient point, il les fit attaquer par les Agriens et quelques archers, et les chassa vers le sommet : de sorte qu'il se contenta de laisser là trois cents chevaux pour les contenir, et envoya le reste, comme je l'ai dit, pour fortifier son aile droite, qu'il étendit par ce moyen au delà de celle des Perses.

Les deux armées étant ainsi rangées en bataille, Alexandre marchait lentement pour laisser reprendre haleine à ses troupes, de sorte que l'on crut que l'on ne se battrait que fort tard; car Darius contenait les siennes au deçà de la rivière pour ne point perdre l'avantage de son poste, et il fit même palissader les endroits de la rive qui n'étaient point assez escarpés, ce qui fit croire aux Macédoniens qu'il craignait déjà d'être battu. Quand les armées furent en présence, Alexandre, passant à cheval le long des rangs, appelait par leurs noms les principaux officiers, tant des Macédoniens que des étrangers, et exhortait les troupes à bien faire, leur parlant à chacune selon le génie et l'humeur de leur nation. Aux Macédoniens « il représentait les anciennes batailles qu'ils avaient gagnées en Europe, la gloire encore récente de la journée du Granique, le grand nombre de villes et de provinces qu'ils avaient laissées derrière eux après les avoir soumises à leur obéissance: il ajoutait qu'une seule victoire allait les rendre maîtres de l'empire des Perses, et que les dépouilles de l'Orient seraient le prix de leur valeur et de leurs fatigues. Il animait les Grecs par le souvenir de tous les maux que les Perses, ennemis irréconciliables de la Grèce, lui avaient fait souffrir, et leur remettait devant les yeux les fameuses journées de Marathon, des Thermopyles, de Salamine, de Platée, et tant d'autres qui leur avaient acquis une gloire immortelle. » Aux Illyriens et aux Thraces, peuples accoutumés à vivre de rapine, « il montrait l'armée des ennemis tout éclatante d'or et de pourpre, et moins chargée d'armes que de butin : qu'ils allassent donc, eux qui étaient des hommes, ravir tous ces ornements à ces femmes, et qu'ils fissent un échange de leurs montagnes, toujours couvertes de neiges et de frimas, avec les belles plaines et les riches campagnes de la Perse. » Il s'éleva alors un cri de toute l'armée, qui demandait qu'on ne tardât plus à la mener au combat.

Alexandre s'était avancé d'abord au petit pas pour ne point rompre ses rangs ni le front de sa phalange, et faisait des haltes de temps en temps; mais, quand il fut à la portée du trait, il ordonna à toute sa droite de se jeter avec impétuosité dans la rivière pour étonner les barbares, et pour en venir plus tôt aux mains et avoir moins de traits à essuyer; ce qui lui réussit. L'action fut des plus rudes et des plus opiniâtres. Étant forcés de combattre de près, ils mirent tous l'épée à la main, et alors il se fit un grand carnage; car on se battait corps à corps, et l'on se portait la pointe de l'épée contre le visage les uns des autres. Alexandre, faisant devoir de soldat et de capitaine, ne cherchait rien tant que la gloire de

[1] C'était un roi de Thrace.

tuer de sa main Darius, qui, monté sur un haut char, paraissait à la vue de tous; puissant objet pour animer et les siens à le défendre et les ennemis à l'attaquer. La mêlée devint encore plus furieuse et plus meurtrière qu'auparavant. Grand nombre de seigneurs perses furent tués. Il se fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Oxathrès, frère de Darius, voyant qu'Alexandre pressait vivement ce prince, se jeta devant son chariot avec la cavalerie qu'il commandait, et se distingua parmi tous les autres. Les chevaux qui traînaient le chariot de Darius, étant tout percés de coups, commencèrent à se cabrer et à secouer le joug avec tant de violence, qu'ils allaient renverser le prince, lorsque, craignant de tomber vif en la puissance des ennemis, il se jeta en bas et monta sur un autre char. Alors tous les autres se mirent à fuir, et, jetant bas leurs armes, se sauvèrent comme ils purent. Alexandre avait été blessé légèrement à la cuisse; mais sa blessure n'eut point de suite.

Pendant qu'une partie de l'infanterie macédonienne de la droite poussait ainsi son avantage contre les Perses, le reste, qui avait à combattre contre les Grecs trouva plus de résistance. Ceux-ci, remarquant que cette infanterie n'était plus couverte par la droite de l'armée d'Alexandre, qui poursuivait l'ennemi, vinrent l'attaquer en flanc. Le combat fut sanglant, et la victoire demeura longtemps douteuse. Les Grecs tâchaient de repousser les Macédoniens dans la rivière, et de réparer le désordre de leur gauche; les Macédoniens aussi faisaient tous leurs efforts pour conserver l'avantage qu'Alexandre venait de remporter et pour maintenir l'honneur de la phalange macédonienne, estimée jusqu'alors invincible. D'ailleurs, il y avait une jalousie perpétuelle entre ces deux nations, Grecs et Macédoniens, qui animait extrêmement leur courage, et qui rendait de part et d'autre la résistance opiniâtre. Ptolémée, fils de Séleucus, y mourut du côté d'Alexandre, et avec lui six-vingts autres des plus signalés.

Cependant l'aile droite, victorieuse sous la conduite du prince, après avoir défait tout ce qui était devant elle, se replia sur sa gauche contre les Grecs, qui en étaient aux mains avec le reste de la phalange macédonienne et la poussaient vivement; et, les ayant chargés en flanc, elle les mit en déroute.

Dès le commencement du combat, la cavalerie persane, qui était à l'aile droite, sans attendre qu'on la vînt attaquer, avait passé la rivière et était allée fondre sur celle de Thessalie, qui lui était opposée, dont elle enfonça plusieurs escadrons. Le reste, pour éviter l'impétuosité de ce premier choc, et engager les ennemis à se rompre, fit mine de se retirer avec une frayeur apparente, comme s'ils eussent été épouvantés du nombre supérieur des ennemis. Les Perses, pleins d'audace et de confiance, et marchant la plupart sans ordre et sans précaution comme à une victoire certaine, ne songent qu'à les poursuivre. Alors les Thessaliens, les voyant en désordre, firent tout d'un coup volte-face, et recommencèrent le combat avec une nouvelle ardeur. Les Perses, de leur côté, se défendirent avec courage, jusqu'à ce qu'ils virent Darius en fuite et les Grecs taillés en pièces par la phalange.

La défaite de la cavalerie persane acheva la déroute de l'armée. Les chevaux persans eurent beaucoup à souffrir dans la retraite, à cause de la pesanteur des armes des cavaliers; outre que, se retirant en désordre et venant à passer en foule par des défilés, ils s'écrasaient les uns les autres, et étaient plus incommodés de leurs gens que de leurs ennemis: d'ailleurs la cavalerie thessalienne les poursuivait vivement; de sorte qu'ils ne furent pas moins maltraités que l'infanterie, et qu'il n'en resta pas moins sur la place.

Pour Darius, comme nous l'avons déjà dit, aussitôt qu'il avait vu son aile gauche rompue, il s'était enfui des premiers sur son char; mais, lorsqu'il fut parvenu en des lieux raboteux et inégaux, il monta à cheval, quittant son arc, son bouclier et son manteau royal. Alexandre ne songea à le poursuivre qu'après qu'il eut vu sa phalange victorieuse des Grecs, et la cavalerie persane mise en fuite; ce qui donna beaucoup d'avance au prince fugitif.

Des Grecs que Darius tenait à sa solde, soutenus par leurs officiers, qui étaient fort braves, se retirèrent, au nombre d'environ huit mille, par les montagnes, vers Tripoli de Syrie; et, y ayant trouvé à sec les navires qui les avaient amenés de Lesbos, ils en équipèrent

ce qu'il leur en fallait, et brûlèrent le reste, afin qu'on ne pût point les poursuivre.

Pour ce qui regarde les barbares, après avoir montré assez de courage dans les premières attaques, ils lâchèrent honteusement le pied, et, ne songeant qu'à se sauver, ils prirent des routes différentes. Les uns suivirent le chemin qui mène droit en Perse; les autres gagnèrent les bois et les montagnes écartées; un petit nombre retournèrent dans leur camp. L'ennemi vainqueur s'en était déjà rendu maître, et l'avait saccagé. La mère de Darius nommée *Sysigambis*, et sa femme qui était aussi sa sœur, y étaient restées avec deux filles du roi, et un fils encore enfant, et quelques dames de Perse; car les autres avaient été menées à Damas avec une partie de l'argent de Darius et tout ce qui ne servait qu'au luxe et à la magnificence de sa cour. Il ne se trouva dans son camp que trois mille talents [1]; le reste tomba ensuite entre les mains de Parménion, à la prise de Damas.

Alexandre, las de poursuivre Darius, voyant que la nuit approchait, et qu'il ne le pouvait atteindre, retourna au camp des ennemis que ses gens venaient de piller. Telle fut l'issue de cette mémorable bataille, qui se donna la quatrième année du règne d'Alexandre [2]. Les Perses, soit dans le combat, soit dans la fuite, y perdirent un grand nombre de leurs troupes [3], tant de pied que de cheval. Du côté d'Alexandre, la perte fut très-médiocre.

Le soir même il fit aux grands de la cour et aux principaux officiers un festin, où sa blessure, qui n'avait fait qu'effleurer la peau, ne l'empêcha pas d'assister. Mais ils ne furent pas plutôt à table, qu'ils entendirent dans la tente prochaine un grand bruit, mêlé de gémissements, qui effrayèrent toute la compagnie; de sorte que ceux mêmes qui étaient en garde devant le logis du roi coururent aux armes, appréhendant une émeute. Ce tumulte venait de la mère et de la femme de Darius, et des autres dames captives, qui, croyant ce prince mort, le pleuraient à la façon des barbares, avec des cris et des hurlements épouvantables. Un eunuque, qui avait vu le manteau du roi entre les mains d'un soldat, jugeant qu'il le lui avait pris après l'avoir tué, leur avait porté cette fausse nouvelle.

On dit qu'Alexandre, informé du sujet qui avait causé cette fausse alarme, ne put retenir ses larmes en considérant l'infortune de Darius et le bon naturel de ces princesses, uniquement attentives et sensibles à son malheur. Il envoya Léonatus, l'un des principaux de sa cour, pour les assurer que celui qu'elles pleuraient comme mort était plein de vie. Léonatus, ayant pris quelques soldats avec lui, vint au pavillon des princesses, et leur fit dire qu'il était là de la part du roi: mais ceux qui se trouvèrent à l'entrée, voyant des hommes armés, crurent que c'était fait de leurs maîtresses, et coururent dans la tente, criant que leur dernière heure était venue et qu'on avait envoyé des gens pour les faire mourir; de sorte que ces princesses, ne sachant à quoi se résoudre, ne faisaient point de réponse, mais attendaient en silence l'ordre du vainqueur. Enfin Léonatus, après avoir longtemps attendu, et voyant que personne ne paraissait, laissa ses soldats à la porte et entra dans la tente: ce qui les effraya encore davantage, sur ce qu'il était ainsi entré, sans que personne l'eût introduit. Elles se jetèrent donc à ses pieds, et le prièrent « qu'avant qu'on les fît mourir il « leur fût permis d'ensevelir le corps de Da« rius à la manière de leur pays; et qu'après « avoir rendu ce dernier devoir à leur roi, « elles mourraient contentes. » Léonatus leur répondit « que Darius était vivant, et que, loin « qu'on leur voulût faire aucun déplaisir, elles « seraient traitées en reines, avec tout l'éclat « de leur première fortune. » Alors Sysigambis, commençant à reprendre courage, souffrit que Léonatus lui aidât à se relever.

Le lendemain Alexandre, après avoir visité les blessés, fit rendre aux morts les derniers honneurs en présence de toute l'armée rangée en bataille dans son plus superbe appareil. Il en usa de même à l'égard des plus qualifiés d'entre les Perses, et permit à la mère de Da-

[1] Neuf millions. = Trois mille talents asiatiques font 11 millions et demi. E. B.

[2] An. M. 3672; av. J. C. 332.

[3] Quinte-Curce et Arrien font monter la perte des Perses à cent mille hommes de pied, et à dix mille chevaux; et Quinte-Curce ne fait mourir du côté d'Alexandre que cent cinquante cavaliers, et trois cents fantassins: ce qui paraît peu vraisemblable.

rius de faire aussi ensevelir ceux qu'il lui plairait suivant la coutume et les cérémonies de son pays. Cette sage princesse n'usa de cette permission qu'à l'égard de quelques-uns de ses plus proches, et ce fut encore avec une réserve et une modestie qu'elle croyait convenir à son état présent. Le roi témoigna sa joie et sa reconnaissance à toute l'armée, et surtout aux principaux officiers, dont il fit valoir les belles actions, tant celles dont il avait été témoin par lui-même que celles qu'on lui avait rapportées; et il fit des largesses à tous, selon leur mérite et leur rang.

Après qu'Alexandre se fut acquitté de tous ces devoirs, véritablement dignes d'un grand roi, il envoya avertir les reines qu'il allait les visiter; et, ayant fait retirer toute sa suite, il entra seul dans la tente avec Éphestion: c'était son favori; et, comme ils avaient été élevés ensemble, le roi lui faisait part de tous ses secrets, et personne n'osait lui parler si librement que lui[1]; mais il usait de cette liberté avec tant de discrétion et de réserve, qu'il paraissait le faire moins par inclination et par goût que pour obéir au roi, qui le voulait ainsi. Ils étaient de même âge: mais Éphestion avait sur lui l'avantage de la taille; de sorte que les reines le prirent pour le roi, et lui rendirent leurs respects. Quelques eunuques d'entre les captifs leur montrant qui était Alexandre, Sysigambis se jeta à ses pieds, et lui demanda pardon, s'excusant sur ce qu'elles ne l'avaient jamais vu. Le roi, la relevant, lui dit: *Non, ma mère, vous ne vous êtes point trompée, car celui-ci est aussi Alexandre.* Belle parole[2], et qui fait beaucoup d'honneur à l'un et à l'autre! Si Alexandre eût toujours pensé et agi de la sorte, il aurait véritablement mérité le surnom de *grand;* mais la fortune ne s'était pas encore saisie de son esprit[3]: il en porta les commencements avec modération et sagesse; mais à la fin elle devint plus forte que lui, et il ne put lui résister.

[1] « Libertatis quoque in admonendo eo non alius jus habebat : quod tamen ita usurpabat, ut magis à rege permissum, quam vindicatum ab eo videretur. » (Q. CURT.)

[2] « O donum inclytæ vocis, danti pariter atque accipienti speciosum ! » (VAL. MAX. lib. 4, cap. 7.)

[3] « Sed nondùm fortuna se animo ejus infuderat. Itaquè orientem eam moderatè et prudenter tulit, ad ultimum magnitudinem ejus non cepit. » (Q. CURT.)

Sysigambis, pénétrée de toutes ces marques de bonté, ne put s'empêcher de lui en marquer sa reconnaissance. « Grand prince, lui « dit-elle, quelles actions de grâces puis-je « vous rendre qui répondent à votre générosité? Vous m'appelez votre mère, et m'honorez encore du nom de reine: et moi, je « confesse que je suis votre captive. Je sais et « ce que j'ai été, et ce que je suis[1]. Je comprends toute l'étendue de ma grandeur passée, et je me sens en état de porter tout le « poids de ma fortune présente. Mais il est de « l'intérêt de votre gloire, que, pouvant tout « sur nous, vous ne nous fassiez sentir ce pouvoir que par votre clémence, et non par de « mauvais traitements. »

Le roi, après avoir rassuré les princesses, prit le fils de Darius entre ses bras. Ce petit enfant, sans s'étonner, l'embrassa, de sorte qu'Alexandre, touché de son assurance, et se tournant vers Éphestion, lui dit: *Que je souhaiterais que Darius eût eu quelque chose de ce bon naturel!*

Il est certain que dans ces premières années il se gouverna de telle sorte, qu'il surpassa en bonté tous les rois qui avaient été avant lui, et se montra supérieur à une passion qui dompte et entraîne les plus forts. La femme de Darius était la plus belle princesse du monde, comme Darius était le plus beau de tous les princes, et de la taille la plus grande et la plus majestueuse; et les princesses leurs filles leur ressemblaient. Elles furent, dit Plutarque, dans le camp d'Alexandre, non comme dans un camp ennemi, mais comme dans un saint temple et comme dans un lieu sacré destiné à être l'asile de la pudeur et de la modestie, où toutes ces princesses vivaient retirées sans être vues de personne, et sans que qui que ce fût osât approcher de leurs appartements.

Il paraît même qu'après la première visite dont j'ai parlé, qui était une visite de devoir et de cérémonie, Alexandre, pour ne point exposer sa faiblesse, s'imposa la loi de ne plus voir la femme de Darius[2]. C'est lui-même qui nous apprend cette mémorable circonstance de sa vie, dans une lettre qu'il écrivit

[1] « Et præteritæ fortunæ fastigium capio, et præsentis « jugum pati possum. » (Idem.)

[2] Plut. in Alex.

à Parménion pour lui ordonner de faire punir de mort des Macédoniens qui avaient fait violence à quelques femmes de soldats étrangers. Dans cette lettre on lisait ces propres paroles : *Car, pour moi, on ne trouvera pas que j'aie seulement vu ni voulu voir la femme de Darius, ni même que j'aie souffert que l'on parlât de sa beauté devant moi.* Il faut se souvenir qu'Alexandre était jeune, vainqueur et libre, c'est-à-dire qu'il n'était point encore engagé dans les liens du mariage, comme on l'a remarqué du premier Scipion dans une pareille conjoncture. *Et juvenis, et cœlebs, et victor*[1].

Enfin, il en usa avec tant d'humanité à l'égard de ces princesses, qu'à leur captivité près elles ne pouvaient s'apercevoir de leur infortune ; et, de tous les avantages qu'elles avaient auparavant, rien ne leur manqua avec lui, que la confiance qu'on ne saurait prendre en son ennemi, quelque bon traitement qu'on en reçoive.

§ VI. — Alexandre, vainqueur, passe en Syrie. Les trésors renfermés à Damas lui sont livrés. Darius lui écrit une lettre pleine de fierté : il y répond de même. La ville de Sidon lui ouvre ses portes : Abdolonyme est placé malgré lui sur le trône. Alexandre met le siége devant Tyr, qui est prise d'assaut après sept mois d'une vigoureuse résistance. Accomplissement de différentes prophéties sur Tyr.

Alexandre prit le chemin de la Syrie[2], après avoir consacré trois autels sur la rivière de Pinare, l'un à Jupiter, l'autre à Hercule, et le troisième à Minerve, comme autant de monuments de sa victoire. Il avait envoyé Parménion à Damas, où était le trésor de Darius. Le gouverneur de la place, trahissant son maître de qui il n'espérait plus rien, écrivit à Alexandre qu'il était prêt à lui remettre entre les mains tout l'argent et tous les meubles de Darius. Mais, voulant couvrir sa trahison d'un spécieux prétexte, il feignit de ne se tenir pas assuré dans la place, fit charger dès le point du jour sur des portefaix tout l'argent avec ce qu'il y avait de plus précieux dans la ville, et se mit en fuite avec ses richesses, en apparence pour les sauver, mais en effet pour les livrer à l'ennemi, comme il en était convenu avec Parménion, qui avait ouvert la lettre écrite au roi. A la première vue des troupes que conduisait ce général, ceux qui portaient ces fardeaux, prenant l'épouvante, les jetèrent, et se mirent à fuir aussi bien que les soldats qui les escortaient, et le gouverneur même, qui parut plus effrayé que tous les autres. On voyait des richesses immenses éparses çà et là dans la campagne : tout l'or et l'argent destiné pour le paiement d'une si grande armée ; les superbes équipages de tant de grands seigneurs et de tant de dames ; les vases d'or, les freins d'or, les tentes magnifiques, les chariots abandonnés de leurs conducteurs. En un mot, tout ce que la longue prospérité et l'épargne de tant de rois avaient amassé depuis plusieurs siècles, était abandonné au vainqueur.

Mais ce qu'il y avait de plus touchant dans ce désastre, était de voir les femmes des satrapes et des grands seigneurs de Perse, dont la plupart traînaient leurs petits enfants par la main, d'autant plus dignes de compassion, qu'ils sentaient moins leur malheur. De ce nombre étaient trois jeunes princesses, filles d'Ochus, qui avait régné avant Darius ; la veuve du même Ochus ; la fille d'Oxathrès, frère de Darius ; la femme d'Artabaze, le plus grand seigneur de la cour, et son fils Ilionée. On y prit encore la femme et le fils de Pharnabaze, que le roi avait fait amiral de toutes les côtes ; trois filles de Mentor, la femme et le fils de Memnon, ce grand capitaine : et à peine y eut-il une maison illustre dans toute la Perse, qui n'eût part à cette calamité.

On trouva aussi à Damas les ambassadeurs des villes grecques, surtout de Lacédémone et d'Athènes, que Darius avait cru mettre dans un asile assuré en les confiant à la bonne foi de ce traître.

Outre l'argent monnayé et l'argent mis en œuvre, qui montaient à des sommes immenses, il y fut pris[1] jusqu'à trente mille personnes,

[1] Val. Max. lib. 4, cap. 3.

[2] An. M. 3672 ; av. J. C. 332. — Diod. lib. 17, pag. 517-518. — Arrian. lib. 2, pag. 83-86. — Plut. in Alex pag. 678. — Q. Curt. lib. 3, cap. 13 ; et lib. 4, cap. 1. — Justin. lib. 11, cap. 10.

[1] Athen. lib. 13, pag. 607.

et sept mille bêtes chargées de bagage. Parménion, dans la lettre qu'il écrivit à Alexandre, marque qu'il avait trouvé à Damas trois cent vingt-neuf concubines de Darius, qui savaient toutes la musique en perfection, et une grande multitude d'officiers chargés de différents soins qui regardent la table et les repas, pour faire des couronnes, préparer des parfums et des essences, apprêter les viandes et les mets, travailler à la pâtisserie, gouverner les celliers et dispenser le vin, et pour d'autres ministères pareils. Le nombre de ces officiers montait à quatre cent quatre-vingt-douze, digne cortége d'un roi qui court à sa perte!

Darius, qui s'était vu, peu d'heures auparavant, une si nombreuse et si florissante armée, et qui était venu à la bataille élevé sur un char, plutôt en appareil de triomphe qu'en équipage de guerre, s'enfuyait à travers les campagnes, couvertes auparavant du nombre infini de ses troupes, mais qui n'avaient plus que la face d'un désert et d'une vaste solitude. Cet infortuné prince courut toute la nuit avec peu de suite : car tous n'avaient pas pris la même route; et la plupart de ceux qui l'accompagnaient n'avaient pu le suivre, parce qu'il changeait souvent de chevaux. Enfin il arriva à Soquo[1], où il ramassa les débris de son armée, qui ne montaient qu'à quatre mille hommes, tant Perses qu'étrangers : et de là il gagna Thapsaque en diligence, pour mettre l'Euphrate entre Alexandre et lui.

Cependant, Parménion ayant fait entrer tout le butin dans Damas, le roi lui commanda d'en avoir soin, et de garder aussi les prisonniers. La plupart des villes de Syrie se rendirent aux premières approches du vainqueur. Lorsqu'il était à Marathe, il reçut une lettre de Darius, où il prenait le titre de roi sans le donner à Alexandre. Il le sommait, plutôt qu'il ne le priait, « de recevoir autant d'argent « qu'il voudrait, à condition qu'il lui rendrait « sa mère, sa femme et ses enfants: que, « pour ce qui était de l'empire, il ne tiendrait « qu'à lui de vider le différend dans une action « générale où l'on se battît à forces égales. « Mais que, s'il était encore capable de recevoir des avis, il lui conseillait de se contenter du royaume de ses ancêtres, sans envahir celui d'autrui : qu'à l'avenir ils vécussent « en bons amis et en fidèles alliés; qu'il était « prêt à lui en donner sa foi et à recevoir la « sienne. »

Cette lettre, pleine d'une fierté et d'une hauteur si mal placée, choqua extrêmement Alexandre. Il lui répondit en ces termes : « Le « roi Alexandre à Darius. Cet ancien Darius, « dont vous avez pris le nom, ruina autrefois « de fond en comble les Grecs qui tiennent la « côte de l'Hellespont, et les Ioniens, nos « anciennes colonies. Depuis, ayant traversé « la mer avec une puissante armée, il porta « la guerre jusque dans le sein de la Macédoine et de la Grèce. Après lui, Xerxès descendit encore avec une multitude effroyable « de barbares pour nous combattre, et, ayant « été vaincu en une bataille navale, laissa, en « se retirant, Mardonius en Grèce pour saccager nos villes et désoler nos campagnes. « Mais qui ne sait que Philippe, mon père, a « été assassiné par ceux que les vôtres ont subornés sous de grandes espérances? car, « vous autres Perses, vous entreprenez des « guerres impies; et, ayant les armes à la « main, vous mettez la tête de vos ennemis à « prix. Et vous-même tout récemment, quoique suivi d'une grande armée, vous avez « promis mille talents à quiconque me tuerait. « Je ne fais donc que me défendre, et ne suis « point l'agresseur. Aussi les dieux, qui sont « pour la bonne cause, ont favorisé mes « armes; et, à l'aide de leur protection, j'ai « réduit une grande partie de l'Asie sous mon « obéissance, et vous ai défait vous-même en « bataille rangée. Au reste, quoique je ne « vous dusse rien accorder de tout ce que vous « me demandez, parce que vous ne m'avez pas « fait bonne guerre, néanmoins, si vous « venez vous présenter à moi comme suppliant, je vous donne ma parole que je vous « rendrai sans rançon votre mère, votre femme et vos enfants. Je veux vous montrer « que je sais vaincre, et obliger les vaincus[2] : « que si vous craignez de vous mettre entre « mes mains, je vous donnerai ma foi que

[1] Cette ville était à deux ou trois journées du lieu où la bataille s'était donnée.

[2] « Et vincere et consulere victis scio. »

« vous pourrez venir en assurance. Mais souvenez-vous une autre fois, quand vous m'écrirez, que vous écrivez, non-seulement à « un roi, mais à votre roi. » Thersippe fut chargé de cette lettre.

Alexandre, passant de là dans la Phénicie, reçut la ville de Byblos dans son obéissance. Tout se rendait à son approche, mais personne ne le fit avec plus de plaisir que les Sydoniens. On a vu comment, dix-huit ans auparavant, Ochus avait détruit leur ville et fait périr tous ses habitants. Quand il fut retourné en Perse, ceux qui, à cause de leur trafic, ou par quelque autre hasard, s'étaient trouvés absents, et avaient échappé au massacre, y retournèrent, et rebâtirent la ville. Mais ils avaient conservé tant d'horreur pour les Perses depuis cette barbarie, qu'ils furent ravis de trouver cette occasion de secouer leur joug; aussi furent-ils les premiers de ces pays-là qui envoyèrent faire leurs soumissions au vainqueur, malgré Straton leur roi, qui s'était déclaré pour Darius. Alexandre lui ôta la couronne, et permit à Éphestion de mettre en sa place celui des Sidoniens qu'il jugerait le plus digne d'une si haute fortune.

Ce favori était logé chez deux jeunes frères des plus considérables du pays, auxquels il offrit le sceptre; mais ils le refusèrent, apportant pour raison de leur refus que, par les lois de l'état, nul ne pouvait monter sur le trône qu'il ne fût du sang royal. Éphestion, admirant cette grandeur d'âme qui méprisait ce ce que les autres cherchent par le fer et par le feu, « Continuez, leur dit-il, de penser ainsi, « vous qui les premiers avez compris combien « il est plus glorieux de refuser un royaume « que de le posséder; mais, au moins, donnez-moi quelqu'un de la race royale, qui « se souvienne, quand il sera roi, que vous « lui avez mis la couronne sur la tête. » Ces deux frères, voyant que plusieurs, dévorés d'ambition, aspiraient à ce haut rang, et que, pour y parvenir, ils faisaient servilement la cour aux favoris d'Alexandre, déclarèrent qu'ils ne connaissaient personne plus digne du diadème qu'un certain Abdolonyme, descendu, quoique de loin, de la tige royale, mais si pauvre, qu'il était contraint, pour vivre, de cultiver par un travail journalier un jardin hors de la ville. Sa probité l'avait réduit, comme beaucoup d'autres, à cette pauvreté. Uniquement occupé de son travail, il n'entendait point le bruit des armes qui avait ébranlé toute l'Asie.

Les deux frères aussitôt, l'étant allés chercher avec les habits royaux, le trouvent qui arrachait les mauvaises herbes de son jardin. Ils le saluent roi; et l'un d'eux, portant la parole, « Il s'agit, lui dit-il, de changer ces « vieux haillons avec l'habit que je vous apporte. Quittez cet extérieur vil et bas dans « lequel vous avez vieilli; prenez un cœur de « roi [1], mais portez et conservez sur le trône « cette vertu qui vous en a rendu digne. Et, « quand vous y serez monté, devenu le souverain arbitre de la vie et de la mort de tous « vos citoyens, gardez-vous bien d'oublier « l'état dans lequel, ou plutôt pour lequel « vous avez été choisi. » Il semblait à Abdolonyme que c'était un songe; et, ne comprenant rien à tous ces discours, il leur demandait s'ils n'avaient pas honte de se moquer ainsi de lui. Mais, comme il tardait trop à leur gré, ils le nettoient eux-mêmes, et lui jettent sur les épaules une robe de pourpre toute brillante d'or; et, après lui avoir fait mille serments qu'ils ne se moquaient point, ils le conduisent au palais.

La renommée incontinent porta cette nouvelle dans toute la ville. Le plus grand nombre en fut ravi de joie; quelques-uns en murmurèrent, principalement les riches, qui, pleins de mépris pour la bassesse de sa fortune précédente et pour sa pauvreté, ne purent s'empêcher d'en marquer leur mécontentement dans la cour du prince. Alexandre commanda qu'on le fît venir; et, après l'avoir longtemps considéré, il lui dit : « Ton air ne « dément point ce qu'on dit de ton origine [2];

[1] « Cape regis animum, et in eam fortunam, quâ dignus « es, istam continentiam perfer. Et, quum in regali solio « residebis, vitæ necisque omnium civium dominus, cave « obliviscaris hujus statûs in quo accipis regnum, imò hercule, propter quem. » (Q. CURT.)

[2] « Corporis, *inquit*, habitus, famæ generis non repugnat. Sed libet scire inopiam quâ patientiâ tuleris. Tum « *ille*, Utinam, *inquit*, eodem animo regnum * pati

* La pensée est belle et juste. Il regarde la royauté comme un poids plus difficile à porter que la pauvreté : *regnum pati*.

« mais je voudrais bien savoir avec quelle « patience tu as porté ta misère. Plaise aux « dieux, répondit-il, que je puisse porter « cette couronne avec autant de force! Ces « bras ont fourni à tous mes désirs; et tandis « que je n'ai rien eu, rien ne m'a manqué. » Cette réponse fit concevoir au roi une grande opinion de sa vertu, de sorte qu'il lui fit donner, non-seulement les précieux meubles de Straton, mais plusieurs autres choses du butin fait sur les Perses; et, de plus, il ajouta à son état une des contrées voisines.

La Syrie et la Phénicie étaient déjà au pouvoir des Macédoniens[1], excepté la seule ville de Tyr. Ce n'était point sans raison que cette ville s'appelait la reine de la mer, qui lui apportait en effet le tribut de tous les peuples de la terre. Elle se vantait d'avoir la première inventé la navigation[2], et enseigné aux hommes l'art d'affronter les vagues et les tempêtes par le secours d'un frêle vaisseau. L'heureuse situation de Tyr, la commodité et l'étendue de ses ports, le caractère de ses habitants, industrieux, laborieux, patients et pleins d'honnêté pour les étrangers, y attiraient les marchands de toutes les parties du monde; de sorte qu'on pouvait la regarder, non pas tant comme une ville qui appartînt à un peuple particulier, que comme la ville commune de tous les peuples et le centre de leur commerce.

Quand Alexandre en approcha, les Tyriens lui envoyèrent une ambassade, avec des présents pour lui et des rafraîchissements pour son armée. Ils voulaient bien l'avoir pour ami, mais non pour maître: de sorte que, quand il témoigna vouloir entrer dans leur ville pour y offrir un sacrifice à Hercule, qui en était le dieu tutélaire, on lui en refusa l'entrée. Ce conquérant, après tant de victoires, avait le cœur trop haut pour souffrir un pareil affront. Il résolut de les forcer par un siége, et eux de leur côté se disposèrent à se bien défendre. Le printemps approchait. Tyr était alors dans une île de la mer, à un quart de lieue[3] à peu près du continent. Elle avait une forte muraille de cent cinquante pieds de haut, que les flots de la mer baignaient; et les Carthaginois, colonie de Tyr, fort puissants et maîtres de la mer, dont les ambassadeurs se trouvèrent alors dans cette ville pour y offrir à Hercule, selon la coutume ancienne, un sacrifice annuel, s'étaient engagés de leur envoyer du secours. C'est ce qui les rendait si fiers. Déterminés à ne se point rendre, ils rangent les machines sur les remparts et sur les tours, arment la jeunesse, dressent des ateliers pour employer des ouvriers qui étaient en grand nombre dans la ville, de sorte que tout retentissait du bruit et des préparatifs de la guerre. Ils faisaient aussi forger des mains de fer pour jeter sur les ouvrages des ennemis et les arracher, des crampons et autres semblables instruments inventés pour la défense des villes.

Alexandre croyait avoir des raisons essentielles de se rendre maître de Tyr. Il sentait bien qu'il ne pourrait ni attaquer aisément l'Égypte tandis que les Perses seraient maîtres de la mer, ni poursuivre en sûreté Darius s'il laissait derrière lui tant de pays suspect ou ennemi. Il craignait aussi qu'il ne s'élevât quelque mouvement dans la Grèce, et que ses ennemis, après avoir repris en son absence les villes maritimes de l'Asie Mineure, et grossi leur armée navale, ne portassent la guerre dans son pays, tandis qu'il serait occupé à poursuivre Darius dans les plaines de Babylone. Ces craintes étaient d'autant mieux fondées, que les Lacédémoniens étaient ouvertement déclarés contre lui, et que les Athéniens demeuraient dans son parti plutôt par crainte que par affection. Mais, s'il venait à bout de soumettre Tyr, toute la Phénicie étant sous son pouvoir, il ôterait aux Perses la moitié de leur armée navale qui était composée de la flotte de cette province, et réduirait bientôt l'île de Cypre et l'Egypte, qui ne pourraient lui résister, dès qu'il serait devenu maître de la mer.

D'un autre côté, il semble que, selon toutes les règles de la guerre, Alexandre, après la bataille d'Issus, devait poursuivre vivement Darius, sans lui donner lieu de revenir de la frayeur où sa défaite l'avait jeté, et sans lui laisser le temps de mettre sur pied une nou-

« possim! Hæ manus suffecere desiderio meo. Nihil ha-« benti nihil defuit. » (Q. Curt.)

[1] Diod. lib. 17, pag. 518-525. — Arrian. lib 2, pag. 87-100. — Plut. in Alex. pag. 668.

[2] Q. Curt lib. 4, cap. 2, 3, 4. — Justin. lib. 11, cap. 10.

[3] Quatre stades.

velle armée; le succès de cette entreprise, qui paraissait immanquable, devant seul le rendre formidable et supérieur à tous ses ennemis. Ajoutez que, s'il venait à manquer cette place, comme cela paraissait assez vraisemblable, il décriait lui-même ses armes, perdait le fruit de ses victoires, et apprenait à ses ennemis qu'on pouvait le vaincre. Mais Dieu, qui voulait par son ministère punir l'orgueil de Tyr, comme la suite le fera connaître, lui ôta toutes ces pensées, et le détermina au siége de cette place, malgré toutes les difficultés qui s'opposaient à un dessein si hasardeux, et malgré toutes les raisons qui devaient le porter à suivre un parti contraire.

Il était impossible d'approcher de la ville pour y donner assaut, à moins de faire une chaussée qui allât du continent à l'île; et cette entreprise avait des difficultés qui paraissaient insurmontables. Le petit bras de mer qui séparait l'île de la terre ferme était exposé au vent du couchant, lequel y excitait de fréquentes et d'horribles tempêtes, de sorte que la violence des vagues entraînait en un moment tous les ouvrages et ruinait tous les travaux. D'ailleurs, la ville étant battue des flots de tous côtés, on ne pouvait ni y planter des échelles ni y dresser des batteries que de loin sur des navires, et le mur qui s'avançait dans la mer par la partie inférieure empêchait qu'on ne pût y aborder; outre que les machines qu'on eût pu mettre sur les galères n'eussent pas fait grand effet à cause de l'agitation des vagues.

Rien ne fut capable de rebuter ni de vaincre la fermeté du courage d'Alexandre, qui était résolu d'emporter cette place à quelque prix que ce fût. Mais, comme le peu qu'il avait de vaisseaux était éloigné, et que le siége d'une si forte ville pouvait traîner en longueur et différer pour longtemps ses autres entreprises, il crut devoir tenter d'abord des voies d'accommodement. Il envoya donc d'abord des hérauts, pour convier les habitants à la paix. Les Tyriens les tuèrent tous, contre le droit des gens, et les jetèrent du haut des murs dans la mer. Alexandre, outré d'un si sanglant affront, ne délibéra plus, et donna toute son application à construire une digue. Il trouva dans les ruines de la vieille Tyr, qui était sur le continent, et qu'on appelait *Palæ-Tyros*, des matériaux qui lui servirent à faire ses jetées; car il en prit toutes les pierres et tous les décombres. Le mont Liban, qui n'était pas éloigné, si fameux dans l'Écriture sainte pour ses cèdres, lui fournit le bois pour la charpente et pour le pilotage.

Les soldats se portaient avec ardeur à l'ouvrage, animés par la présence du prince, qui donnait ordre à tout lui-même, et qui, habile dans l'art de manier et de gagner l'esprit des soldats [1], excitait les uns par des louanges, les autres par de légères réprimandes qu'il assaisonnait de bonté et qu'il accompagnait de promesses. On avança assez vite d'abord, parce qu'il n'était pas difficile d'enfoncer les pieux dans la vase, qui servait aux pierres de mortier et de ciment, et que, l'endroit où l'on travaillait étant encore éloigné de la ville, le travail se continuait sans interruption. Mais, à mesure qu'on s'éloignait du rivage, la difficulté augmentait, parce que la mer se trouvait plus profonde, et que les ouvriers étaient fort incommodés des traits qu'on leur tirait du haut des murs. Les ennemis, qui étaient maîtres de la mer, s'avançant sur des chaloupes, et rasant de côté et d'autre la digue, empêchaient qu'on ne pût la continuer commodément. Ajoutant l'insulte à leurs attaques, ils criaient aux Macédoniens « qu'il faisait beau voir ces « conquérants, si renommés par tout le monde, porter des fardeaux sur leur dos comme « des bêtes de charge; » et ils leur demandaient d'un ton railleur « si Alexandre était « plus grand que Neptune, et s'il prétendait « l'emporter sur lui. »

Ces traits piquants ne faisaient qu'enflammer le courage des soldats. La chaussée parut enfin hors de l'eau, et commença à s'aplanir sur une largeur assez considérable et à s'approcher de la ville. Alors les assiégés, voyant avec effroi la grandeur du travail, dont la mer leur avait dérobé la connaissance, venaient avec des esquifs reconnaître la digue, qui n'était pas encore bien liée. Ces esquifs étaient chargés de frondeurs, d'archers, et de gens qui lançaient des javelots, et même du feu; et, répandus à droite et à gauche autour de la digue,

[1] « Haudquaquam rudis tractandi militares animos. » (Q. Curt.)

ils tiraient de tous côtés sur les travailleurs. Plusieurs y furent blessés sans se pouvoir garantir des coups, parce qu'il était facile d'avancer et de retirer ces esquifs comme on voulait; tellement qu'il furent contraints de quitter l'ouvrage pour songer à se défendre. On s'avisa donc de tendre des peaux et des voiles pour couvrir les ouvriers, et de faire deux tours de bois à la tête du travail pour empêcher les approches de l'ennemi.

D'un autre côté, les Tyriens firent une descente sur le rivage hors de la vue du camp, où ils mirent à terre quelques soldats qui taillèrent en pièces ceux qui portaient la pierre; et, sur le mont Liban, il y eut aussi des paysans arabes qui, trouvant les Macédoniens écartés, en tuèrent près de trente, et n'en firent guère moins de prisonniers. Ces petites pertes obligèrent Alexandre de séparer ses troupes en différents corps.

Cependant il n'y eut point d'inventions et de stratagèmes dont les assiégés ne s'avisassent pour ruiner les travaux des ennemis. Ils prirent un vaisseau de charge, et l'ayant rempli de sarments et d'autres matières sèches et légères, ils firent une large enceinte vers la proue, où ils enfermèrent toutes ces choses avec du soufre et de la poix et d'autres matières qui prennent aisément feu. Au milieu de cette enceinte ils plantèrent deux mâts, à chacun desquels ils attachèrent des antennes où pendaient des chaudrons pleins d'huile et d'autres choses semblables. Ils chargèrent ensuite le derrière du navire de pierres et de sable pour faire lever la proue, et, ayant choisi un vent propre, le traînèrent en mer avec leur galères. Quand ils furent près des tours, ils mirent le feu au brûlot et le tirèrent vers la pointe de la digue. Cependant les matelots qui étaient dedans se sauvent à la nage. La flamme prend aux tours avec grande violence, aussi bien qu'aux autres ouvrages qui étaient à la tête de la chaussée; et les antennes, poussées avec violence de côté et d'autre, versent l'huile dans le feu et accroissent l'embrasement. Et, de peur que les Macédoniens n'accourussent pour l'éteindre, les galères tyriennes tiraient continuellement vers les tours des dards enflammés et des torches ardentes, de sorte qu'on n'osait en approcher. Plusieurs des Macédoniens périrent misérablement sur la digue, percés de traits, ou brûlés par le feu; les autres, quittant leurs armes, se précipitèrent dans la mer. Mais, comme ils nageaient, les Tyriens, qui aimaient mieux les prendre vifs que de les tuer, leur estropiaient les mains à grands coups de pierres et de gros bâtons, et les enlevaient après les avoir mis hors de défense. Les assiégés, en même temps, sortant de la ville avec de petits bateaux, rasaient les bords de la digue, et en arrachèrent les pieux; ils brûlèrent aussi le reste des machines.

Alexandre, qui voyait tous ses desseins presque entièrement renversés, ne se laissa point décourager ni abattre par tous ces contretemps et par toutes ces pertes. On travailla avec une nouvelle ardeur à réparer les ruines de la digue; et il fit construire et placer de nouvelles machines avec une promptitude incroyable qui étonna les ennemis. Il se trouvait partout, et conduisait les différents travaux. Sa présence et sa capacité les avançaient encore plus que ne faisaient tant de mains qui y étaient employées. L'ouvrage approchait beaucoup de sa fin, et touchait presque au mur de la ville, lorsqu'il s'éleva tout à coup un vent impétueux qui poussa les vagues contre la digue avec tant de violence, que tout ce qui liait se lâcha, et le flot, passant à travers les pierres, la rompit par le milieu. Quand cet amas de pierres qui soutenait la terre fut renversé, le reste fondit comme dans un abîme.

Tout autre qu'Alexandre eût alors renoncé à l'entreprise, et il délibéra en effet s'il ne lèverait point le siége; mais un maître supérieur, qui avait prédit et juré la ruine de Tyr, et dont ce prince ne faisait qu'exécuter les ordres sans les connaître, le retint à ce siége, et, dissipant ses inquiétudes et ses craintes, le remplit de courage et de confiance, et inspira les mêmes sentiments à toute l'armée. Les soldats, comme s'ils n'eussent fait que d'arriver devant la ville, oubliant toutes les fatigues qu'ils avaient déjà essuyées, se mirent à recommencer une nouvelle digue, et y travaillèrent sans relâche.

Alexandre sentait bien qu'il ne pourrait ni achever sa digue, ni prendre la ville, tant que les Tyriens seraient maîtres de la mer; il songea donc à rassembler à Sidon le peu de galères qui lui étaient restées. Dans ce temps-là

même les rois d'Arade et de Byblos[1], qui avaient appris que leurs villes étaient au pouvoir d'Alexandre, ayant quitté l'armée navale des Perses, vinrent le trouver avec leur flotte et celle des Sidoniens, qui faisaient en tout quatre-vingts voiles. Il y arriva aussi presque en même temps dix galères de Rhodes, trois de Soles et de Malles, dix de Lycie, et une de Macédoine à cinquante rames. Peu de temps après, les rois de Cypre, voyant que l'armée des Perses avait été battue près de la ville d'Issus, et qu'Alexandre était maître de la Phénicie, vinrent se joindre à lui avec plus de six-vingts galères.

Le prince, tandis qu'on préparait les vaisseaux et les machines, prit avec lui quelques compagnies de cavalerie, avec son régiment des gardes, et marcha vers une montagne de l'Arabie qu'on nomme *l'Antiliban*. Les égards qu'il eut dans cette expédition pour un ancien maître, qui avait voulu absolument le suivre, l'exposèrent à un grand danger. C'était Lysimaque, qui donnait à son élève le nom d'*Achille*, et se disait son *Phénix*[2]. Quand le roi fut au pied de la montagne, il quitta les chevaux et commença à monter à pied ; ses troupes le devancèrent considérablement. Il était déjà tard. Ne voulant pas abandonner son maître, qui était pesant et qui ne marchait qu'avec peine, il se trouva séparé de sa petite armée avec très-peu de gens auprès de lui, et passa ainsi la nuit tout près de l'ennemi, qui aurait pu aisément l'accabler par le nombre. Son bonheur ordinaire et son courage le tirèrent de ce péril. Quand il eut rejoint ses troupes, il avança dans le pays, se rendit maître de toutes les places, ou par force ou par composition, et revint le onzième jour à Sidon, où il trouva Alexandre, fils de Polémocrate, qui lui avait amené quatre mille Grecs du Péloponnèse.

L'armée navale étant prête, il prit quelques soldats des gardes, qu'il fit embarquer avec lui pour s'en servir en un combat de main, et fit voile vers Tyr en bataille rangée. Il était à la pointe de l'aile droite qui s'étendait en pleine mer, et avec lui les rois de Cypre et de Phénicie ; Cratère commandait la gauche. Les Tyriens d'abord avaient résolu de livrer bataille ; mais, lorsqu'ils eurent appris la jonction de ces troupes, et qu'ils virent paraître l'armée en un superbe appareil, car il avait fait halte pour attendre son aile gauche, ils renfermèrent toutes leurs galères dans leurs ports pour en empêcher l'abord. Le prince, ne voyant paraître personne, s'avança plus près de la ville ; et comme il vit qu'il ne pouvait forcer le port qui était du côté de Sidon, parce que l'entrée en était trop étroite et défendue par un grand nombre de galères qui avaient toutes la proue tournée en haute mer, il se contenta d'en couler à fond trois qui étaient dehors, et vint après mouiller l'ancre avec toute sa flotte assez près de la digue, le long du rivage, où il y avait un abri pour ses navires.

Pendant tous ces mouvements la nouvelle digue avançait beaucoup, les travailleurs jetaient des arbres entiers dans la mer avec toutes leurs branches, et les chargeaient, après, de grosses pierres, sur lesquelles ils mettaient d'autres arbres qu'ils couvraient d'une terre grasse qui leur servait de mortier : puis, là-dessus entassant encore des arbres et des pierres, le tout venait à se lier en un corps. On donna à cette digue plus de largeur qu'aux premières, afin que les tours qui étaient bâties au milieu fussent hors de la portée des traits lancés de dessus les vaisseaux qui viendraient raser les bords de la digue. D'autre côté les assiégés faisaient des efforts extraordinaires, et mettaient tout en usage pour empêcher le travail ; mais ce qui leur servait le plus, c'était leurs plongeurs, qui, nageant entre deux eaux, venaient sans être aperçus jusqu'à la digue, et avec des crocs amenaient à eux les branches qui sortaient en dehors, et, les tirant de force, elles entraînaient avec elles tout ce qu'il y avait dessus : par là l'ouvrage fut encore retardé ; mais, après bien des délais, la patience des ouvriers ayant surmonté tous les obstacles, il fut enfin achevé et conduit à sa dernière perfection. On plaça sur la digue des machines de toutes sortes pour battre les murs à coups de bélier, et lancer sur les assiégés des traits, des pierres et des torches enflammées.

En même temps Alexandre envoya la flotte de Cypre, commandée par Andromaque, se camper devant le port qui regarde Sidon, et celle de Phénicie devant le port qui était au

[1] Villes de Phénicie.

[2] On sait que Phénix avait été gouverneur d'Achille

delà de la digue du côté de l'Egypte, vers l'endroit où sa tente était dressée, et il se mit en état d'attaquer la ville de toutes parts. Les Tyriens se préparaient à une vigoureuse défense. Du côté de la digue ils avaient dressé des tours sur le mur, qui était d'une hauteur extraordinaire et large à proportion, tout bâti de grandes pierres liées ensemble avec du plâtre.

L'approche n'était guère plus facile aux autres endroits, parce qu'ils avaient remparé le pied de la muraille de grosses pierres pour en empêcher l'abord. Il fut donc question de les tirer auparavant; ce qu'on ne put faire qu'à grande peine, parce qu'on ne travaillait pas de pied ferme dans un vaisseau : d'ailleurs les Tyriens venaient avec des galères couvertes couper les câbles des ancres qui tenaient attachés les navires, de sorte qu'Alexandre fut contraint de couvrir de même plusieurs vaisseaux à trente rames, et de les mettre de travers pour servir de rempart aux ancres contre l'abord des galères tyriennes. Ils ne laissaient pas encore de les venir couper subtilement par le moyen de leurs plongeurs, ce qui obligea à la fin de les attacher avec des chaînes de fer : après on tira ces pierres avec des câbles ; et, les ayant enlevées avec des machines, on les jetait au fond de la mer, où elles ne pouvaient plus nuire. Le bas du mur étant ainsi nettoyé, il fut aisé d'en approcher les navires. Les Tyriens furent donc investis de tous côtés, et on les attaquait tout à la fois par mer et par terre.

Les Macédoniens avaient joint deux à deux des galères à quatre rangs, en telle sorte que les proues se tenaient ensemble, et que les poupes étaient éloignées l'une de l'autre autant qu'il fallait pour faire que les pièces de bois qui seraient entre deux n'eussent pas trop de portée ; après on jetait d'une poupe à l'autre des antennes qui s'attachaient ensemble avec des ais en travers pour placer les soldats dans cet espace ; puis, avec des galères ainsi équipées, ils voguaient à force de rames vers la ville, et tiraient à couvert contre ceux qui défendaient la muraille, parce que les proues leur servaient de parapet. Le roi les fit avancer sur le minuit pour environner les murs et donner un assaut général. Les Tyriens, désespérés, ne savaient plus que faire, quand tout à coup le ciel se couvrit de nuées si épaisses, qu'elles dérobèrent le peu de clarté qui restait au milieu des ténèbres. La mer émue s'enfle peu à peu ; et les vagues, agitées par la violence des vents, excitent une horrible tempête. Les vaisseaux s'entrechoquent si rudement, que les câbles qui les tenaient attachés ensemble se lâchent ou se brisent, les planches viennent à fondre, et avec un fracas épouvantable entraînent les hommes avec elles : car il n'était pas possible, dans une si furieuse tourmente, de gouverner des galères ainsi liées l'une à l'autre. Le soldat empêchait le matelot, et le matelot le soldat ; et, comme il arrive dans ces sortes d'accidents, tel commandait qui devait obéir, la crainte et le trouble causant un désordre général. Cependant la mer céda aux efforts opiniâtres des rameurs, qui semblaient lui arracher de vive force leurs vaisseaux ; et ils les ramenèrent enfin sur le bord, mais la plupart fracassés.

En ce même temps arrivèrent à Tyr trente ambassadeurs de Carthage ; mais ils n'amenèrent rien moins aux assiégés que ce grand secours qu'on leur avait fait espérer ; car ils n'apportaient que des excuses, alléguant que les Carthaginois se voyaient avec douleur hors d'état de les secourir, ayant à combattre eux-mêmes non plus pour l'empire, mais pour leur propre pays : en effet, ceux de Syracuse ravageaient alors toute l'Afrique avec une puissante armée, et s'étaient campés assez près des murs de Carthage[1]. Les Tyriens, quoiqu'ils se vissent frustrés de leur grande espérance, ne perdirent point courage ; ils prirent seulement la sage précaution de faire passer la plupart de leurs femmes et de leurs enfants à Carthage, pour se mettre en état de se défendre en désespérés, et de souffrir plus courageusement tout ce qui pourrait arriver quand ils auraient mis en sûreté ce qu'ils avaient au monde de plus cher.

Il y avait dans la ville une statue de bronze d'Apollon, qui était d'une grandeur énorme. Ce colosse avait été autrefois[2] dans la ville de

[1] Voyez dans l'histoire de Carthage, tom. 1, pag. 97, de cette édition.

[2] Diod. lib. 1, pag. 226.

Gèle en Sicile. Les Carthaginois, l'ayant prise environ l'an 412 avant Jésus-Christ, en avaient fait présent à la ville de Tyr, qu'ils regardaient toujours comme la mère de Carthage. Les Tyriens l'avaient placée dans leur ville, et elle y était adorée. Pendant le siége, sur un songe qu'eut un des habitants, ils s'imaginèrent qu'Apollon les voulait quitter, et aller trouver Alexandre. Aussitôt on fait enchaîner sa statue avec une chaîne d'or à l'autel d'Hercule, pour empêcher ce dieu de s'enfuir; car ces bonnes gens croyaient que, sa statue étant ainsi enchaînée, il ne lui serait pas possible de se sauver, et qu'Hercule, dieu tutélaire de la ville, l'empêcherait de s'enfuir. Quelle idée les païens avaient de leurs dieux!

Quelques-uns proposèrent aussi de rétablir un sacrifice discontinué depuis plusieurs siècles, qui était d'immoler à Saturne un enfant de condition libre. Carthage, qui avait reçu de ses fondateurs cette sacrilége coutume, l'a gardée jusqu'à sa destruction; et, si les anciens, qui avaient la principale autorité dans Tyr, ne s'y fussent opposés, cette cruelle superstition allait l'emporter sur l'humanité.

Les Tyriens, qui se voyaient toujours à la veille d'être forcés, résolurent d'attaquer la flotte de Cypre, qui était à l'ancre du côté de Sidon. Ils prirent le temps que les matelots des ennemis étaient écartés çà et là, et qu'Alexandre était retiré dans sa tente sur le bord de la mer. Ils sortirent sur le midi avec treize galères remplies de soldats choisis et exercés aux combats de mer, et vinrent à force de rames fondre sur les vaisseaux ennemis. Ils en trouvèrent une partie vide, et l'autre qu'on avait remplie à la hâte. Ils en coulèrent à fond quelques-uns, et en firent échouer plusieurs contre le rivage. La perte aurait été plus considérable, si Alexandre, au premier bruit qu'il eut de la sortie des Tyriens, n'était promptement accouru avec sa flotte. Ils ne l'attendirent pas, et se retirèrent dans le port, après avoir aussi perdu quelques-uns de leurs vaisseaux.

Les machines ayant été mises en mouvement, la ville était vivement attaquée de toutes parts, et non moins vivement défendue. Les assiégés, instruits et animés par le danger pressant et l'extrême nécessité, inventaient tous les jours de nouveaux moyens de se défendre et de repousser l'ennemi. Ils rendaient inutiles les traits que les balistes lançaient contre eux, par des roues tournantes qui les brisaient ou les détournaient ailleurs. Ils amortissaient la violence des pierres en leur opposant des espèces de voiles et de rideaux d'une matière mollasse, et qui cédait aisément. Pour incommoder de leur côté les navires qui approchaient de leurs murailles, ils attachaient des corbeaux, des grappins, des faux, des mains de fer, à des solives ou à des poutres; puis, ayant bandé leurs machines faites comme des arbalètes, et ajusté dessus, au lieu de flèches, ces grosses pièces de bois, ils les décochaient tout à coup contre les ennemis. Elles écrasaient les uns par leur poids; et les crocs ou les faux pendantes dont elles étaient garnies déchiraient les autres, et endommageaient même considérablement les vaisseaux. Ils avaient aussi des boucliers d'airain, qu'ils tiraient tout rouges du feu, les remplissaient de sable embrasé, et les jetaient promptement de dessus la muraille sur les ennemis. Les Macédoniens ne craignaient rien tant que cette dernière invention; car, dès que ce sable ardent avait atteint la chair par le défaut de la cuirasse, il pénétrait jusqu'aux os, et s'y attachait tellement, qu'on ne le pouvait tirer; de sorte que les soldats, jetant leurs armes et déchirant leurs habits, demeuraient sans défense exposés aux coups des ennemis.

Ce fut alors qu'Alexandre, rebuté d'une si vigoureuse défense, délibéra sérieusement s'il ne devait point lever le siége et passer en Egypte: car, après avoir couru toute l'Asie avec une rapidité incroyable, il se voyait là malheureusement arrêté, et perdait autour d'une ville seule l'occasion d'exécuter tant d'autres projets de plus grande importance. D'un autre côté, il considérait que ce serait une grande brèche à sa réputation, qui lui avait plus servi que ses armes, de laisser Tyr derrière lui comme une marque qu'on pouvait lui résister. Il résolut donc de faire un dernier effort avec un plus grand nombre de navires, qu'il chargea de la fleur de ses troupes. Il se donna un second combat naval, où les Tyriens, après s'être battus en gens de cœur, furent enfin obligés de se retirer vers la ville

avec toute leur flotte. Le roi les suivit en queue, sans pouvoir néanmoins entrer dans le port, étant repoussé à coups de traits qu'on lui tirait du haut des murs; mais il prit ou coula à fond un grand nombre de leurs vaisseaux.

Alexandre, après avoir donné deux jours à ses troupes pour se reposer, fit avancer sa flotte et ses machines pour l'assaut général. L'attaque et la défense furent encore plus vives qu'elles ne l'avaient été jusque-là. Le courage croissait à proportion du danger. Animés de part et d'autre par les motifs les plus puissants, ils se battaient comme des lions. Quand les béliers eurent abattu quelques pans de murailles, et qu'on eut jeté les ponts, les Argyraspides montèrent courageusement à la brèche, ayant à leur tête Admète, l'un des plus braves officiers de l'armée, qui fut tué d'un coup de pertuisane pendant qu'il encourageait les siens. La présence du prince, et encore plus son exemple, animaient les troupes. Il monta lui-même sur une des tours, qui était fort haute, et s'exposa au plus grand péril où jamais son courage l'eût porté: car, étant d'abord reconnu aux marques royales et à la richesse de ses armes, il servit de but à tous les traits des ennemis. Là il fit des prodiges de bravoure. Il tua à coups de javelot plusieurs de ceux qui défendaient la muraille; puis, les joignant de plus près, il renversa dans la ville ou dans la mer, les uns à coups d'épée, les autres avec son bouclier, parce que la tour d'où il combattait touchait presque au mur. Il y passa bientôt par le moyen des pontons, et, suivi de sa noblesse, il se rendit maître des deux tours et de l'espace qui était entre deux. Déjà les béliers avaient fait brèche en plusieurs endroits, l'armée navale avait forcé le port, et quelques-uns des Macédoniens s'étaient saisis des tours qu'ils trouvèrent abandonnées. Les Tyriens, voyant les ennemis maîtres de leur rempart, se retirèrent vers la place d'Agénor, où ils firent ferme: mais Alexandre, survenant avec son régiment des gardes, en tua une partie et chassa l'autre. En même temps, la ville étant prise du côté du port, les Macédoniens couraient partout et n'épargnaient personne, irrités de la longue résistance des assiégés et du mauvais traitement qu'on avait fiat à quelques-uns de leurs compagnons, qui avaient été pris au retour de Sidon et jetés en bas du mur après avoir été égorgés à la vue de toute l'armée.

Les Tyriens se voyant accablés de tous côtés, les uns s'enfuient aux temples, implorant le secours des dieux; les autres, s'enfermant dans leurs maisons, préviennent le vainqueur par une mort volontaire; d'autres enfin se lancent sur l'ennemi, résolus de vendre chèrement leur vie. La plupart étaient montés sur les toits, et jetaient des pierres et tout ce qui leur venait à la main sur ceux qui avançaient dans la ville. Le roi commanda qu'on fit main-basse sur tous les habitants, à la réserve de ceux qui s'étaient refugiés dans les temples, et qu'on mit le feu partout. Quoique cet ordre eût été publié à son de trompe, aucun de ceux qui portaient les armes n'eut recours aux asiles; les temples n'étaient pleins que des filles et des enfants qui étaient restés dans la ville. Les vieillards se tenaient à l'entrée de leurs maisons, n'attendant que l'heure d'être immolés à la fureur du soldat. Il est vrai que les Sidoniens qui se trouvèrent dans le camp d'Alexandre en sauvèrent beaucoup: car, étant entrés dans la ville pêle-mêle avec les victorieux, et se ressouvenant de l'affinité qu'ils avaient avec les Tyriens, parce qu'on tenait qu'Agénor avait fondé les villes de Sidon et de Tyr, ils en menèrent plusieurs secrètement dans leurs vaisseaux, et les transportèrent à Sidon. Il y en eut jusqu'à quinze mille qui furent, par cette officieuse tromperie, dérobés à la rage du vainqueur; et l'on peut juger combien le carnage fut grand, puisqu'il fut trouvé jusqu'à six mille soldats taillés en pièces sur le rempart de la ville. Mais, la colère du roi n'étant pas encore assouvie, il fit voir un spectacle horrible aux yeux mêmes des vainqueurs; car, deux mille hommes étant restés du massacre après qu'on fut las de tuer, il les fit attacher en croix le long du rivage de la mer. Il pardonna aux ambassadeurs de Carthage, qui étaient venus dans leur métropole, selon l'ancienne coutume, pour offrir à Hercule un sacrifice annuel. Le nombre des prisonniers, tant habitants qu'étrangers, monta à trente

mille personnes : ils furent tous vendus. La perte du côté des Macédoniens fut très-médiocre.

Alexandre sacrifia à Hercule, et conduisit la cérémonie avec toutes ses troupes sous les armes ; et la flotte en fit autant de son côté. Il célébra[1] aussi des jeux gymniques en l'honneur du même dieu, et dans son temple. Pour ce qui regarde la statue d'Apollon dont on a parlé, il lui fit ôter ses chaînes, lui rendit sa première liberté, et ordonna que ce dieu serait honoré désormais sous le surnom de *Philalexander*, c'est-à-dire *ami d'Alexandre*. Si l'on en croit Timée, les Grecs commencèrent à lui rendre ce culte solennel comme à l'auteur de la prise de Tyr, arrivée le jour et l'heure même que les Carthaginois avaient enlevé cette statue à ceux de Gèle. La ville de Tyr fut prise après sept mois de siége, vers la fin de septembre.

C'est ainsi qu'achevèrent de s'accomplir les menaces que Dieu avait prononcées contre la ville de Tyr par la bouche de ses prophètes. Nabuchodonosor en avait commencé l'exécution par le siége et la prise de cette ville. Alexandre y mit le comble par la désolation qui vient d'être décrite. Comme ce double événement est un des faits de l'histoire les plus considérables, et que l'Ecriture sainte nous en a marqué des circonstances très-singulières, j'essaierai de réunir ici sous un même point de vue tout ce qu'elle nous apprend de la ville de Tyr : sa puissance, ses richesses, sa fierté, son irréligion ; les différentes punitions dont Dieu châtie son orgueil et ses autres vices ; enfin un dernier rétablissement, mais d'une espèce toute différente des autres. Il me semble que je respire lorsqu'à travers cette foule d'histoires profanes que me fournit le paganisme, et où règne partout un profond oubli de Dieu, pour ne rien dire de plus, l'Ecriture sainte se présente à moi, et me dévoile les secrets desseins de Dieu sur les royaumes et sur les empires, et m'apprend ce qu'on doit penser de ce qui paraît le plus grand et le plus estimable aux yeux des hommes.

Mais avant que de rapporter les prophéties qui regardent Tyr, je donnerai ici un petit abrégé de l'histoire de cette fameuse ville qui pourra contribuer à mieux entendre les prophéties.

Tyr avait été bâtie par les Sidoniens[1], deux cent quarante ans avant la construction du temple de Jérusalem. C'est pour cela qu'elle est appelée dans Isaïe *la fille de Sidon*. Elle surpassa bientôt sa mère en grandeur, en puissance et en richesses.

Elle fut assiégée par Salmanasar[2], et résista, quoique seule, aux flottes combinées des Assyriens et des Phéniciens ; ce qui augmenta beaucoup son orgueil.

Nabuchodonosor mit le siége devant Tyr lorsque Ithobale en était roi. Il ne la prit que treize ans après[3]. Mais, avant sa prise, les habitants s'étaient retirés avec la plupart de leurs effets dans une île voisine, où ils bâtirent une nouvelle ville. L'ancienne fut rasée jusqu'aux fondements, et n'a plus été depuis qu'un simple village, connu sous le nom de *Palæ-Tyros*, ou l'ancienne Tyr. La nouvelle devint plus puissante que jamais.

Elle était dans cet état de grandeur et de puissance, lorsque Alexandre l'assiégea et la prit ; et là commencent les soixante-dix années d'obscurité et d'oubli où elle devait demeurer selon Isaïe. Il est vrai qu'elle fut bientôt rétablie, parce que les Sidoniens, qui entrèrent dans la ville avec les troupes d'Alexandre, sauvèrent dans leurs vaisseaux quinze mille de ses citoyens, qui, après leur retour, s'appliquèrent au commerce, et relevèrent avec un soin infatigable les ruines de leur patrie ; outre que les femmes et les enfants, qui avaient été envoyés à Carthage et mis en sûreté, y revinrent aussitôt. Mais Tyr alors était réduite à son île. Son commerce ne s'étendait qu'aux villes voisines, et elle avait perdu l'empire de la mer ; et, lorsque, dix-huit ans après, Antigone en fit le siége avec une nombreuse flotte, il ne paraît pas que les Tyriens lui aient opposé aucune force maritime. Ce second siége, qui la

[1] An. M. 3672 ; av. J. C. 332.

[1] An. M. 2752 ; av. J. C. 1252. — Joseph. Antiq. lib. 8, cap. 2.

[2] An. M. 3285 ; av. J. C. 719. — Joseph. Antiq. lib. 9, cap. 14.

[3] An M 3432 ; av J C 572 — Joseph. Antiq. lib. 10, cap. 11.

mit une seconde fois en servitude, la fit retomber dans l'oubli dont elle s'efforçait de sortir; et cet oubli dura aussi longtemps qu'il avait été prédit par Isaïe.

Quand ce terme fut expiré, Tyr reprit son ancien crédit, et en même temps ses anciens vices; jusqu'à ce qu'enfin, convertie par la prédication de l'Évangile, elle devint une ville sainte et religieuse. L'Écriture sainte nous apprend une partie de ces changements, et c'est ce qu'il s'agit maintenant de faire voir.

Avant la captivité des Juifs à Babylone [1], Tyr passait pour une des plus anciennes et des plus florissantes villes du monde. Son industrie [2] et l'avantage de sa situation l'avaient rendue maîtresse de la mer et le centre du commerce de tout l'univers. Depuis les extrémités de l'Arabie, de la Perse et des Indes, jusqu'aux côtes les plus reculées de l'Occident; depuis la Scythie et les contrées septentrionales jusqu'à l'Égypte, l'Éthiopie et les pays méridionaux, toutes les nations contribuaient à augmenter ses richesses, son éclat et sa puissance. Non-seulement tout ce qui se trouvait dans ces diverses régions de nécessaire et d'utile à la société, mais ce qu'on y voyait de rare, de curieux, de magnifique, de précieux, et de plus propre à nourrir les délices et le faste, tout se portait à ses marchés; et elle, de son côté, comme d'une source commune, le répandait dans tous les royaumes, et leur communiquait l'air contagieux de sa corruption, en leur inspirant l'amour des commodités, de la vanité, du luxe, et des délices.

Un long cours de tant de prospérités avait fortifié l'orgueil de Tyr. Elle se regardait [3] avec complaisance comme la reine des villes, qui porte sur le front le diadème, qui a pour correspondants les plus illustres princes, dont les riches négociants disputent le rang aux têtes couronnées, qui voit dans son alliance ou sous sa dépendance toutes les puissances maritimes, et qui s'est rendue nécessaire ou redoutable à tous les peuples.

A des dispositions si criminelles Tyr venait de mettre le comble par son impiété contre Dieu et par son inhumanité contre son peuple; elle s'était réjouie de la ruine de Jérusalem, en s'écriant d'un ton d'insulte: *Voilà donc les portes de cette ville si pleine de peuples, brisées; ses habitants viendront à moi, et je m'agrandirai de ses ruines, maintenant qu'elle est déserte* [1]. Elle ne s'était pas contentée [2] de réduire les Juifs en servitude malgré l'alliance qu'elle avait avec eux, de les vendre aux nations, et de les livrer à leurs plus cruels ennemis; elle s'était encore emparée de l'héritage du Seigneur [3], et avait enlevé de son temple ce qu'il y avait de plus précieux, pour en enrichir les temples de ses idoles.

C'est cette irréligion et cette dureté qui attireront sur Tyr la vengeance divine [4]. C'est à cause de la confiance qu'elle a en ses forces, en sa sagesse, en ses richesses, en ses alliances, que Dieu a résolu de l'abattre [5]. Il amènera contre elle Nabuchodonosor [6], ce roi des rois, pour l'inonder par ses troupes nombreuses comme par des eaux débordées, pour renverser ses remparts, pour ruiner ses superbes palais, pour livrer au pillage ses marchandises et ses trésors, et pour la raser jusqu'aux fondements, après y avoir fait mettre le feu et en avoir exterminé ou dispersé les habitants.

Par cette chute si imprévue [7], il apprendra à toutes les nations étonnées que c'est par les révolutions les plus incroyables des états qu'il manifeste plus clairement sa providence, et que sa volonté seule règle les entreprises des hommes, et les tourne où il lui plaît pour humilier les superbes.

Mais Tyr, après avoir réparé ses pertes et relevé ses ruines, avait oublié sa première humiliation et les crimes qui la lui avaient attirée. Elle continuait d'être flattée de la gloire

[1] Ezech. cap. 26 et 27 entiers.
[2] Id. cap. 27, v. 4-25.
[3] Id. cap. 26, v. 17, cap. 27, v. 3, 4, 25-32, 33.

[1] « Euge, confractæ sunt portæ populorum, conversa « est ad me: implebor, deserta est. » (Ezech. cap. 26, 2.)
[2] Joel. cap. 3, v. 2-8. — Amos. cap 1, v. 9, 10.
[3] « Argentum meum et aurum tulistis: et desiderabilia « mea et pulcherrima intulistis in delubra vestra. » (Joel.)
[4] Joel. cap. 3, 2-4-7 — Amos. cap. 1, v. 9, 10. — Jerem. cap. 47, v. 2-6.
[5] Ezech. cap. 28, v. 3-12 et 19; cap. 27, v. 27-34.
[6] « Ecce ego adducam ad Tyrum Nabuchodonosor regem « Babylonis ab aquilone, regem regum, cum equis, et « curribus, et equitibus, et cœtu populoque magno... Et « dissipabunt muros Tyri, et destruent turres ejus. » (Ezech. cap. 26, v. 7 et 4.)
[7] Id. cap. 26, v. 15-18; et cap. 27, v. 33-36. — Isai. cap. 23, v. 8, 9.

de posséder l'empire de la mer [1] ; d'être le siége du trafic de toutes les nations ; d'avoir donné naissance aux plus célèbres colonies ; de porter dans son sein des marchands qui [2], par leur crédit, leur opulence et leur splendeur, égalaient les princes et les grands de la terre ; d'avoir un roi qu'on pouvait justement appeler *le dieu de la mer* [3] ; de remonter par son antiquité jusqu'aux temps les plus reculés ; d'avoir acquis par une longue suite de siècles une espèce d'éternité, et d'être en droit de s'en promettre une égale pour l'avenir.

Mais, puisque cette ville [4], corrompue par l'orgueil, par l'avarice, par le luxe, n'a pas profité de la première leçon que Dieu lui avait donnée par le roi de Babylone, et qu'accablée de toutes les forces de l'Orient elle n'a pas appris à ne plus mettre sa confiance dans les faux appuis de sa grandeur [5]. Dieu lui prédit un autre châtiment, qu'il lui enverra de l'Occident près de quatre cents ans après le premier [6]. Sa perte viendra de la terre de Céthim, c'est-à-dire de la Macédoine, d'un royaume faible, obscur, méprisé peu d'années auparavant, et d'où elle ne l'aurait jamais attendue. *Pleine de sa haute sagesse* [7], *fière de* ses forces navales, *de ses richesses immenses qu'elle a amassées par monceaux comme on fait la boue des rues*, et protégée par toute la puissance de l'empire des Perses, elle ne voit pas ce qu'elle peut avoir à craindre de ces nouveaux ennemis, qui, éloignés par leur situation, sans argent, sans force, sans réputation, n'ayant ni port sur leurs côtes, ni vaisseaux, ni science de la marine, ne peuvent rien entreprendre contre elle avec leurs troupes de terre.

Elle se croit imprenable [1], parce qu'elle est défendue par de hautes fortifications, et qu'elle est environnée de toute part de la mer comme d'un fossé et d'une ceinture. Mais Alexandre, en comblant le bras de mer qui la sépare de la terre-ferme, lui enlèvera sa ceinture [2], et renversera les remparts qui lui servaient de seconde enceinte.

Tyr, ainsi dégradée de sa dignité de reine et de ville libre, n'ayant plus ni diadème ni ceinture, sera réduite pendant soixante-dix ans à l'humiliation d'un esclave. *C'est le Seigneur des armées qui en a prononcé l'arrêt* [3], et qui l'exécutera, *pour flétrir toute la gloire des superbes, et pour faire tomber dans l'ignominie tous ceux qui brillaient dans le monde avec le plus d'éclat*. Sa chute entraînera celle du commerce général [4] ; et elle deviendra pour toutes les villes maritimes un sujet de douleur et de gémissements, en leur faisant perdre les moyens présents et les espérances futures de s'enrichir.

Pour prouver sensiblement à Tyr [5] que la prédiction de sa ruine n'a rien d'incroyable, et que toute la force et toute la sagesse des hommes ne peuvent rien pour détourner ou pour arrêter les châtiments que Dieu a préparés à l'orgueil et à l'abus des richesses, Isaïe lui présente l'exemple de Babylone, dont le renversement aurait dû lui servir d'instruction. Cette ville [6], où Nemrod a jeté les fondements de son empire, était la plus ancienne du monde, la plus peuplée, la plus embellie d'édifices publics et particuliers. Elle était la capitale du premier empire qui ait jamais été, et née pour commander à toute la terre, qui ne paraissait habitée que par les familles sor-

[1] Isai. cap. 23, v. 3 ; 4-7, 8-12.

[2] « Cujus negotiatores principes, institores ejus inclyti « terræ. » (Isai. 23, 8.)

[3] « Elevatum est cor tuum, et dixisti, Deus ego sum... « Sedi in corde maris. » (Ezech. cap. 28, v. 2)

[4] Isai. cap. 23, v. 13.

[5] Ibid. v. 11, 12.

[6] Ibid. v. 1.-1. — Mach. cap. 1, v. 1.

[7] « Tyrus et Sidon assumpserunt sibi sapientiam valdè. « et ædificavit Tyrus munitionem suam, et coacervavit « argentum quasi humum, et aurum ut lutum platearum. « Ecce Dominus possidebit eam, et percutiet in mari « fortitudinem ejus : et hæc igne devorabitur. » (Zachar. cap. 9, v. 2-5.)

[1] Isai. cap. 23, v. 10, 11-13.

[2] « Non est cingulum ultrà tibi. » (Isai.)

[3] « Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret « superbiam omnis gloriæ, et ad ignominiam deduceret « universos inclytos terræ. » (Isai. cap. 23, v. 9.)

[4] Ibid. v. 1, 11 et 14.

[5] Ibid. v. 13 et 14.

[6] Voilà la terre des Chaldéens exposée à vos yeux. Ce peuple n'est déjà plus. Assur en avait été le fondateur. On y avait élevé des forteresses, mais pour servir de retraite aux bêtes sauvages. On y avait bâti des palais, mais Dieu les a ruinés (*autrement*, les a réduits à des cabanes). Criez, hurlez, vaisseaux de la mer, parce que toute votre force est détruite. (Isai cap. 23, v. 13 et 14 ; traduit selon l'hébreu.)

ties de son sein comme autant de colonies dont elle était la mère. Cependant elle n'est plus, dit le prophète, ni elle ni son empire. On y avait multiplié les remparts et les citadelles pour en rendre l'attaque même impossible; on y avait bâti de superbes palais pour éterniser les noms de ses citoyens. Mais toutes ces fortifications, dans les desseins de Dieu, n'étaient que des masures préparées aux bêtes sauvages; et ces édifices étaient condamnés à tomber en poudre, ou à être réduits à de simples cabanes.

Après un tel exemple, continue le prophète, Tyr, qui est une ville si inférieure en tant de manières à Babylone, osera-t-elle espérer que les menaces de Dieu contre elle seront moins réelles pour lui ôter l'empire de la mer et briser ses forces navales?

Pour lui faire mieux sentir l'abus qu'elle a fait de la prospérité [1], Dieu la tiendra dans l'humiliation et l'oubli pendant soixante-dix ans. Mais, après ce temps d'obscurité, elle cherchera à reparaître dans le monde, comme une courtisane pleine d'attraits et d'artifices [2], qui ne pense qu'à corrompre la jeunesse et qu'à flatter les passions. Elle emploiera les fraudes, la séduction, les appas pour relever son commerce; elle fera le tour du monde pour amasser ce qui est rare et délicieux en chaque pays; pour enchanter les nations par l'amour et l'admiration du superflu, du magnifique; pour leur inspirer l'aversion de la simplicité, de la frugalité, des anciennes mœurs; et elle mettra tout en usage pour renouer ses anciennes liaisons, pour regagner la confiance de ses premiers correspondants, et pour récompenser par une prompte abondance la stérilité de soixante-dix ans.

Ainsi, à proportion que Dieu donnera à Tyr des facilités pour établir son négoce et son crédit [3], elle retournera à son trafic honteux, qu'il avait voulu faire cesser en lui ôtant tous les biens dont elle faisait un si pernicieux usage.

Mais enfin Tyr convertie par l'Évangile [1], ne sera plus le scandale de l'univers; elle ne sacrifiera plus son travail à l'idolâtrie des richesses, mais au culte du Seigneur et au soulagement de ceux qui le servent; elle ne les rendra plus stériles en les retenant, mais elle les répandra comme une semence féconde dans les mains des fidèles et des ministres de l'Évangile.

Un des desseins de Dieu dans les prophéties que nous venons de rapporter est de nous donner une juste idée d'un commerce dont l'avarice est l'unique motif, et dont les délices, la vanité et la corruption des mœurs sont le fruit. Nous regardons les villes qu'un tel commerce enrichit (et il en est de même des particuliers) comme plus heureuses que les autres, comme dignes d'envie, comme méritant, par leur industrie, par leur travail et par le succès de leurs soins et de leur conduite, d'être proposées aux autres comme des modèles; mais Dieu nous les représente au contraire sous l'idée honteuse d'une femme sans vertu et sans pudeur, qui ne pense qu'à séduire et qu'à corrompre la jeunesse, qui ne flatte que les passions et les sens, qui est ennemie de la modestie et de tout sentiment d'honneur, et qui, effaçant de son front tout vestige de honte, fait gloire de son ignominie. Il ne s'ensuit pas de là que le trafic soit mauvais en lui-même. On doit séparer du fond essentiel du commerce, juste et légitime quand on en use bien, les passions des hommes qui s'y mêlent et qui en pervertissent l'ordre et la fin. Tyr, devenue chrétienne, apprend aux négociants la conduite qu'ils doivent garder dans leur trafic, et l'usage qu'ils doivent faire de leurs gains.

[1] « Et erit in die illâ : In oblivione eris, ô Tyre, septuaginta annis... post septuaginta autem annos erit Tyro « quasi canticum meretricis. » (Isai. cap. 23, v. 15.)

[2] « Sume citharam, circui civitatem, meretrix oblivioni « tradita : benè cane, frequenta canticum, ut memoria « sit tui. » (Isai. cap. 23, v. 16.)

[3] « Et erit : post septuaginta annos, visitabit Dominus « Tyrum, et reducet eam ad mercedes suas : et rursùm « fornicabitur cum universis regnis terræ super faciem « terræ. » (Isai. cap. 23, v. 17.)

[1] « Et erunt negotiationes ejus et mercedes ejus sanctificatæ Domino. Non condentur, neque reponentur, quia « his habitaverint coram Domino, erit negotiatio ejus, ut « manducent in saturitatem, et vestiantur usque ad vetustatem. » (Ibid. v. 18.)

§ VII. — Seconde lettre de Darius a Alexandre. Voyage de celui-ci a Jérusalem. Honneurs qu'il rend au grand prêtre Jaddus. On lui montre les prophéties de Daniel qui le regardaient. Le roi accorde de grands priviléges aux Juifs, en refuse de pareils aux Samaritains. Il assiége et prend Gaza, entre en Égypte, et s'en rend maître; commence a y batir Alexandrie; passe en Libye, visite le temple de Jupiter-Ammon, et se fait déclarer le fils de ce dieu. Il retourne en Égypte.

Pendant qu'Alexandre était encore occupé au siége de Tyr[1], il avait reçu une seconde lettre de Darius, qui enfin le traitait de roi : « Il lui offrait dix mille talents (trente mil« lions) pour la rançon des princesses cap« tives, avec sa fille Statira en mariage, et « tout le pays qu'il avait conquis jusqu'à « l'Euphrate. Il le faisait souvenir de l'incon« stance de la fortune, et étalait avec pompe « les forces immenses qui lui restaient. Croyait« il que ce fût une chose aisée de passer l'Eu« phrate, le Tigre l'Araxe et l'Hydaspe, qui « étaient comme autant de remparts de son « empire? Qu'il ne serait pas toujours enfer« mé dans des rochers et des défilés; qu'il « fallait se voir en rase campagne, où Alexan« dre aurait honte de paraître devant lui avec « une poignée de gens. » Le prince ayant mis l'affaire en délibération, Parménion était d'avis d'accepter ces offres, et dit que pour lui il le ferait s'il était Alexandre. *Et moi aussi*, reprit Alexandre, *si j'étais Parménion.* Il répondit « qu'il n'avait pas besoin de l'ar« gent de Darius; qu'il avait mauvaise grâce « d'offrir ce qui n'était plus à lui, et de vou« loir partager ce qu'il avait entièrement « perdu; que, s'il était le seul qui ignorât qui « d'eux était le maître, il s'en pouvait éclair« cir par une bataille; qu'il n'espérât pas « épouvanter par le nom de ses fleuves celui « qui avait passé tant de mers; qu'en quelque « lieu qu'il pût s'enfuir, il saurait bien le sui« vre à la trace. » Darius, ayant reçu cette réponse, perdit toute espérance d'accommodement, et se prépara tout de nouveau à la guerre.

De Tyr[2] Alexandre marcha à Jérusalem, dans le dessein de ne la pas mieux traiter que Tyr; et voici ce qui lui fit prendre cette résolution. Les Tyriens étaient tellement occupés du commerce, qu'ils négligeaient tout à fait l'agriculture, et tiraient presque tout leur blé et les autres denrées de leur voisinage. La Galilée[1], la Samarie et la Judée étaient les pays qui leur en fournissaient le plus. Quand Alexandre forma le siége de leur ville, il fut obligé de tirer des vivres des mêmes lieux. Il envoya donc des commissaires sommer les habitants de ce pays-là de se soumettre, et de fournir aux besoins de son armée. Les Juifs s'en excusèrent sur ce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à Darius, et persistèrent à répondre que, tandis qu'il vivrait, ils ne pouvaient pas reconnaître d'autre maître; rare exemple de fidélité, et digne de l'unique peuple qui connût pour lors le vrai Dieu! Les Samaritains ne firent pas comme eux. Ils se soumirent de bonne grâce à Alexandre, et lui envoyèrent même huit mille hommes pour le servir au siége de Tyr et ailleurs. Pour l'intelligence de ce qui suit, il paraît nécessaire d'exposer ici en peu de mots l'état où étaient pour lors les Samaritains, et la cause de l'extrême aversion qui était entre eux et les Juifs.

J'ai marqué ailleurs[2] que les Samaritains ne descendaient point des Israélites, mais que c'était une colonie de peuples idolâtres, tirés des pays au delà de l'Euphrate, qu'Asarhaddon, roi des Assyriens, après la ruine du royaume des dix tribus, avait envoyés pour habiter dans les villes de Samarie. Ces peuples, appelés *Cuthéens*, mêlèrent le culte du Dieu d'Israël à celui de leurs idoles, et se montrèrent toujours ennemis des Juifs. Cette haine éclata surtout depuis le retour de la captivité de Babylone, avant et depuis le rétablissement du temple.

Malgré la réforme que le saint homme Néhémie avait établie à Jérusalem au sujet des mariages avec des filles étrangères, le mal avait si fort gagné, que la maison pontificale, qui devait être la plus pure de ces mélanges

[1] Plut. in vitâ Alex. pag. 681 — Q. Curt. lib. 4, cap. 5. — Arrian. l b. 2, pag. 101.

[2] Joseph. Antiq. 11, 8.

[1] Act. 12, 20.

[2] Tome I, Hist. des Assyriens, pag. 335 [pag 201 de cette édit.].

criminels, s'en trouva elle-même souillée. Un des fils de Joïada [1], le souverain sacrificateur, que Josèphe nomme *Manassé*, avait épousé la fille de Sanaballat l'Horonite, et son exemple avait été suivi par beaucoup d'autres. Néhémie, plein de zèle pour la loi du Seigneur, si indignement violée, condamna sans exception tous ceux qui avaient pris des femmes étrangères à les répudier sans délai, ou à quitter le pays. Manassé[2] aima mieux prendre le parti de l'exil que de se séparer de sa femme. Il se retira à Samarie, où il fut suivi par quantité d'autres aussi opiniâtres que lui dans leur rébellion ; et il les y établit sous la protection de Sanaballat, son beau-père, qui en était gouverneur.

Ce dernier obtint de Darius Nothus, que la guerre entre l'Égypte et la Perse obligea apparemment de venir en Phénicie, la permission de bâtir sur le mont Garizim, près de Samarie, un temple semblable à celui de Jérusalem, et d'en donner la sacrificature à son gendre Manassé. Depuis ce temps-là, Samarie devint le refuge et l'asile de tous les mécontents de Judée. Et c'est ce qui mit le comble à l'animosité des Juifs contre les Samaritains, quand ils virent que ceux-ci, malgré la défense expresse de la loi qui fixait à Jérusalem le culte solennel du Dieu d'Israël, avaient élevé autel contre autel et temple contre temple, et qu'ils donnaient retraite à tous ceux qui quittaient Jérusalem pour éviter les poursuites qu'on faisait contre eux à cause des violements de la loi dont ils s'étaient rendus coupables.

Voilà quel était l'état de la Judée quand Alexandre forma le siége de Tyr. Les Samaritains alors, comme on l'a dit, lui envoyèrent un corps de troupes assez considérable : les Juifs ne crurent pas pouvoir se soumettre à lui tant que Darius, à qui ils avaient juré fidélité, serait en vie.

Alexandre, peu accoutumé à un tel langage, surtout depuis ses victoires, et croyant que tout devait plier devant lui, résolut, dès qu'il eut emporté Tyr, d'aller punir les Juifs de leur désobéissance avec autant de rigueur qu'il avait puni celle des Tyriens.

Dans un danger si pressant, Jaddus, le grand prêtre, qui gouvernait sous les Perses, se voyant exposé avec tout le peuple à la colère du vainqueur, eut recours à la protection de Dieu, ordonna des prières publiques pour implorer son secours, et lui offrit des sacrifices. Dieu lui apparut en songe la nuit suivante, et lui dit « de faire répandre des fleurs « dans la ville, de faire ouvrir toutes les por- « tes, et d'aller, revêtu de ses habits pontifi- « caux, avec tous les sacrificateurs aussi re- « vêtus des leurs, et tous les autres vêtus de « blanc, au-devant d'Alexandre, sans rien ap- « préhender de ce prince, parce qu'il les pro- « tégerait. » Ces ordres furent exécutés ponctuellement. Cette auguste procession, dès le lendemain, s'avança hors de la ville jusqu'à un endroit élevé qu'on appelait *Sapha* [1], d'où l'on découvrait tout le plat pays, aussi bien que le temple et la ville de Jérusalem. On y attendit dans cet état l'arrivée d'Alexandre.

Les Syriens et les Phéniciens qui étaient dans son armée ne doutaient point que, dans la colère où était ce prince, il ne fît une punition exemplaire du grand sacrificateur, et qu'il n'allât pour détruire cette ville comme il avait détruit celle de Tyr ; et, pleins de joie, ils s'attendaient à repaître leurs yeux des malheurs d'une nation qu'ils haïssaient mortellement. Quand les Juifs apprirent que le roi était proche, ils allèrent au-devant de lui de la manière pompeuse qui a été décrite. Alexandre fut frappé à la vue du souverain sacrificateur, qui portait sur la tiare et sur le front une lame d'or sur laquelle le nom de Dieu était écrit. Dès qu'il l'aperçut, plein d'un profond respect il s'avança vers lui, s'inclina en terre, adora ce nom auguste, et salua le grand prêtre avec une vénération religieuse. Les Juifs, s'étant assemblés autour d'Alexandre, élevèrent leurs voix pour lui souhaiter toute sorte de prospérités. La surprise de tous les assistants fut inexprimable. A peine en croyaient-ils le témoignage de leurs propres yeux, et ils ne comprenaient rien à un spectacle qui renversait toutes leurs idées, et qui était contre toute vraisemblance.

Parménion, qui ne pouvait revenir de son

[1] 2. Esdr. 13. 28.
[2] Joseph. Antiquit.

[1] Le mot hébreu *sapha* signifie *découvrir de loin*, comme on fait de dessus une tour ou une guérite.

étonnement, demanda au roi d'où venait donc que lui, qui était adoré de tout le monde, adorait le grand sacrificateur des Juifs. « Ce n'est « pas, lui répondit Alexandre, le grand sacri- « ficateur que j'adore, mais c'est le Dieu de « qui il est ministre; car, lorsque j'étais encore « à Die en Macédoine, et que, l'esprit plein du « grand dessein de la guerre contre la Perse, je « délibérais par quel moyen je pourrais conqué- « rir l'Asie, ce même homme, et avec les mê- « mes habits, m'apparut en songe, m'exhorta « à ne rien craindre, me dit de passer hardi- « ment le détroit de l'Hellespont, et m'assura « que son Dieu marcherait à la tête de mon « armée et me ferait vaincre l'armée des Per- « ses. » Alexandre ajouta qu'il n'avait pas plutôt aperçu ce prêtre, qu'il l'avait reconnu à son habit, aussi bien qu'à sa taille, à son air, et à son visage, pour la même personne qui lui était apparue à Die : qu'il ne pouvait douter que ce ne fût par les ordres et sous la conduite de Dieu qu'il avait entrepris cette guerre ; qu'il se tenait assuré désormais de vaincre Darius et de détruire l'empire des Perses, et que c'était pour cela qu'il adorait ce Dieu en la personne de son prêtre. Alexandre, après avoir ainsi répondu à Parménion, embrassa le grand sacrificateur et les autres prêtres, marcha ensuite au milieu d'eux, arriva en cet état à Jérusalem, monta au temple, et offrit des sacrifices à Dieu en la manière que le grand sacrificateur lui dit qu'il le fallait faire.

Le grand prêtre lui fit voir ensuite les endroits de la prophétie de Daniel qui le regardaient. J'en rapporterai ici un précis, qui fera voir combien les événements les plus reculés sont présents à Dieu.

Dieu manifeste, par le prophète Daniel [1] que la grandeur, l'empire et la gloire, sont à lui; qu'il les communique à qui bon lui semble, et les retire de même pour en punir l'abus : que sa sagesse et sa puissance président seules au cours des événements de tous les siècles : qu'il change, selon son bon plaisir, la face du monde; qu'il y établit de nouveaux royaumes, et qu'il brise les anciens [1], et en fait disparaître jusqu'aux traces, avec la même facilité que le vent emporte la menue paille hors de l'aire.

Le dessein de Dieu, en soumettant les états à ces éclatantes révolutions, est d'apprendre aux hommes [2] qu'ils ne sont tous devant lui que comme un néant : qu'il est seul le très-haut, le roi éternel, l'arbitre suprême, qui fait tout ce qu'il veut dans le ciel et sur la terre avec une souveraine liberté. Pour l'exécution de ce dessein, le prophète voit un conseil auguste, où les anges, [3] établis surveillants et inspecteurs sur les états et sur les rois, examinent quel usage ceux-ci font de l'autorité que Dieu leur a confiée comme à ses ministres; et, quand ils en abusent, ces esprits [4], zélateurs de la gloire de leur maître, demandent que Dieu punisse leur injustice et leur ingratitude, et qu'il humilie leur orgueil, en les précipitant du trône, et y faisant monter à leur place les derniers d'entre les hommes.

Afin de rendre plus sensibles ces importantes vérités, Dieu montre à Daniel quatre bêtes terribles [5] qui montent hors d'une vaste mer, où les quatre vents se combattent l'un l'autre avec furie; et sous ces symboles il représente au prophète l'origine, les caractères, et la décadence des quatre grands empires qui doivent successivement dominer sur les peuples de l'univers. Terrible, mais trop véritable image! Les empires naissent de la confusion et du tumulte : ils vivent de carnage et de sang : ils exercent leur pouvoir avec violence et cruauté :

[1] « Sapientia et fortitudo ejus sunt. Et ipse mutat tem- « pora, et ætates : transfert regna atque constituit... Tu « rex regum es; et Deus cœli regnum, et fortitudinem, et « imperium, et gloriam dedit tibi. » (DAN. cap. 2, v. 20, 21-37.)

[1] « Tunc contrita sunt... et redacta quasi in favillam « æstivæ areæ, quæ rapta sunt vento; nullusque locus in- « ventus est in eis. » (DAN. cap. 2, v. 35.)

[2] « Omnes habitatores terræ apud eum in nihilum repu- « tati sunt; juxta voluntatem enim suam facit tam in vir- « tutibus cœli quàm in habitatoribus terræ; et non est qui « resistat manui ejus, et dicat : Quare fecisti? » (ID. cap. 4, v. 32-34)

[3] « In sententiâ vigilum decretum est, et sermo sanc- « torum, et petitio : donec cognoscant viventes, quoniam « dominatur Excelsus in regno hominum, et cuicumque « voluerit dabit illud, et humillimum hominem constituet « super eum. » (ID. 4, 14.)

[4] C'est à la requête de ces anges que Nabuchodonosor fut chassé de la compagnie des hommes et relégué parmi les bêtes.

[5] Id. 7, 2, 3.

ils mettent leur gloire à porter partout la terreur et les ravages : et malgré tous leurs efforts ils sont sujets à des vicissitudes continuelles et à des renversements inopinés.

Le prophète entre ensuite dans un plus grand détail sur le caractère particulier de chacun de ces empires. Après avoir représenté l'empire des Babyloniens[1] sous la figure d'une lionne, et celui des Perses et des Mèdes sous la forme d'un ours avide de proie, il caractérise la monarchie des Grecs par des traits plus marqués. Sous l'image d'un léopard marqué de taches[2], et portant sur lui quatre ailes et quatre têtes, il dépeint Alexandre, mêlé de bonnes et de mauvaises qualités; prompt et impétueux dans ses résolutions; rapide dans ses conquêtes; volant plutôt avec la légèreté d'un oiseau de proie que marchant avec la pesanteur d'une armée chargée de tous les attirails de la guerre; soutenu par la valeur et la capacité de ses généraux, dont quatre partagèrent entre eux son empire après l'avoir aidé à le conquérir.

A ce tableau le prophète ajoute ailleurs de nouveaux traits. Il compte par ordre la succession des rois de Perse[3]. Il déclare précisément qu'après les trois premiers rois (c'est-à-dire après Cyrus, Cambyse et Darius), il s'élèvera un quatrième roi, qui n'est autre que Xerxès, lequel surpassera en puissance et en richesses tous ses prédécesseurs; que ce prince, enflé de l'idée de sa grandeur qui sera montée à son comble, rassemblera tous les peuples de ses états immenses pour les mener à la conquête de la Grèce. Mais le prophète, ne parlant que de la marche de cette multitude, sans rien dire du succès, donne assez clairement à entendre que Xerxès, prince mou, sans capacité et sans vigueur, n'exécutera rien de ses vastes projets.

Au contraire, parmi ces mêmes Grecs[4], attaqués sans succès par les Perses, il s'élèvera un roi fort différent de Xerxès : c'est Alexandre-le-Grand. Il sera plein de valeur et de hardiesse; il réussira dans toutes ses entreprises; il étendra fort loin sa domination, et sur les ruines des peuples vaincus il établira une puissance à qui rien ne pourra résister. Mais, dans le temps qu'il se croira le mieux affermi, il perdra avec la vie le souverain pouvoir, sans laisser de postérité à qui il le puisse transmettre. Cette nouvelle monarchie, perdant tout d'un coup l'éclat et la puissance qu'elle avait sous Alexandre, se partagera vers les quatre vents du ciel. De ses démembrements, non-seulement se formeront les quatre grands royaumes de l'Égypte, de la Syrie, de l'Asie Mineure, et de la Macédoine, mais encore plusieurs étrangers ou barbares en usurperont des provinces pour en composer des états.

Enfin, au chapitre huitième[1], le prophète achève de peindre par des couleurs encore plus vives le caractère, les combats, la suite des progrès, l'élévation et la décadence de ces deux empires rivaux. Par la description qu'il fait d'un bélier puissant qui a deux cornes inégales, il annonce que le premier de ces empires sera composé des Perses et des Mèdes; que sa force consistera dans l'union de ces deux peuples; que l'autorité des Perses néanmoins sera supérieure à celle des Mèdes; qu'ils étendront de proche en proche leurs conquêtes sans trouver de résistance; qu'ils commenceront par les pousser vers l'occident, en subjuguant les Lydiens, les provinces de l'Asie Mineure, et la Thrace; qu'ils tourneront ensuite leurs armes vers le septentrion, pour soumettre une partie des Scythes et les nations voisines de la mer Caspienne; qu'enfin ils chercheront à s'agrandir vers le midi, en soumettant l'Égypte et l'Arabie, mais qu'ils n'entreprendront rien contre les peuples de l'Orient.

La monarchie des Grecs est ensuite montrée à Daniel sous le symbole d'un bouc extraordinaire. Il voit que l'armée des Macédoniens partira de l'Occident pour venir attaquer l'empire des Perses : qu'elle sera conduite par

[1] Dan. 7, 4, 5, 6.

[2] « Ecce alia quasi pardus, et alas habebat quasi avis « quatuor super se, et quatuor capita erant in bestiâ; et « potestas data est ei. » (Dan. cap. 7, v. 6.)

[3] « Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside, et quartus « ditabitur opibus nimiis super omnes; et, quum invaluerit divitiis suis, concitabit omnes gentes adversùm regnum Græciæ. » (Id. 11, 2).

[4] « Surget verò rex fortis, et dominabitur potestate « multâ, et faciet quod placuerit ei. Et, quum steterit, « conteretur regnum ejus, et dividetur in quatuor ventos « cœli, sed non in posteros ejus, neque secundùm potentiam illius, quâ dominatus est. » (Dan. 11, 3-4.)

[1] Id. cap. 8.

un chef plein de force et de gloire ; qu'elle traversera des espaces immenses de pays pour chercher l'ennemi jusque dans le cœur de ses états : qu'elle s'avancera contre lui avec tant de rapidité, qu'elle ne paraîtra pas toucher à terre ; qu'elle lui portera des coups mortels, qu'elle l'abattra par des victoires réitérées, et qu'elle détruira la double puissance des Perses et des Mèdes, sans qu'aucun prince, ou allié ou voisin, se mette en peine de venir à leur secours.

Mais, aussitôt que cette monarchie sera parvenue au comble de la grandeur, Alexandre, qui faisait sa principale force, lui sera enlevé, et il se formera vers les quatre parties du monde quatre monarchies grecques, qui seront considérables, sans approcher néanmoins de celle qu'Alexandre avait fondée.

Est-il rien de plus admirable et de plus divin que des prédictions si claires, si précises, si détaillées, et qui vont jusqu'à marquer qu'un prince mourra sans laisser dans sa maison de successeurs, et que quatre de ses généraux partageront entre eux son empire ? Mais il faut voir ces prédictions dans l'Écriture même. La Vulgate est assez conforme à l'hébreu, excepté en quelques endroits, que je traduirai selon le texte original.

« Étant, dit Daniel, au château de Suse[1], au « pays d'Élam, la troisième année de Balthasar, je vis un *Bélier* qui se tenait devant le « marais. Il avait les deux cornes élevées, et « l'une l'était plus que l'autre, et croissait peu « à peu. Après cela, je vis que ce bélier donnait des coups de cornes contre l'Occident, « contre l'Aquilon, et contre le Midi ; et toutes les bêtes ne pouvaient lui résister, ni se « délivrer de sa puissance. Il fit tout ce qu'il « voulut, et devint fort puissant. J'étais attentif à ce que je voyais ; et en même temps « un *Bouc* vint de l'Occident sur la face de « toute la terre ; et ce bouc avait une corne « fort grande entre les deux yeux. Il vint jusqu'à ce bélier, qui avait deux cornes, et qui « se tenait devant la porte ; et, s'élançant avec « une grande impétuosité, il courut à lui de « toute sa force. Lorsqu'il fut venu près du « bélier, il l'attaqua avec furie, et le perça de « coups. Il lui rompit les deux cornes sans « que le bélier pût lui résister ; et, l'ayant jeté « par terre, il le foula aux pieds, et il ne se « trouva personne qui délivrât le bélier de sa « puissance. Le bouc ensuite devint extraordinairement grand ; et, étant crû, sa grande « corne se rompit ; et il se forma quatre cornes considérables au-dessous, vers les quatre vents du ciel. »

Il y aurait beaucoup de réflexions importantes à faire sur les prophéties que je viens de rapporter. Je les laisse à l'intelligence et à la religion des lecteurs, et je me contente d'une seule observation, sur laquelle même je n'insisterai pas autant qu'elle le mériterait.

Dieu préside généralement à tout ce qui arrive dans l'univers, et règle en maître absolu le sort de tous les particuliers, de toutes les villes, de tous les empires ; mais il cache les ressorts de sa sagesse et les merveilles de sa providence sous le voile des causes naturelles et des événements ordinaires. Dans tout ce que présente à nos yeux l'histoire profane, siéges et prises de villes, batailles gagnées ou perdues, établissements ou renversements d'empires, il ne nous paraît rien que d'humain et de naturel : Dieu, ce semble, n'y entre pour rien, et l'on serait tenté de croire qu'il abandonne entièrement les hommes et les peuples à leurs vues, à leurs talents et à leurs passions, à l'exception peut-être de la nation juive, qu'il considérait comme son peuple et comme son propre domaine.

Pour nous épargner une tentation si contraire à la religion et à la raison même, Dieu rompt de temps en temps son silence, dissipe les nuages qui le cachent, et veut bien nous découvrir les ressorts secrets de sa providence, en faisant prédire par ses prophètes, longtemps avant l'événement, le sort qu'il a préparé aux différents peuples de la terre. Il montre à Daniel l'ordre, la succession et les différents caractères des quatre grands empires auxquels il a résolu de soumettre toutes les nations de l'univers : celui des Babyloniens, celui des Perses et des Mèdes, celui des Grecs, et enfin celui des Romains.

C'est dans la même vue qu'il insiste fortement sur les deux plus fameux conquérants qui aient jamais été, Cyrus et Alexandre ; l'un fondateur, l'autre destructeur du puissant em-

[1] Dan. cap. 8, v. 1-8.

pire des Perses. Il fait nommer le premier par son nom deux cents ans avant sa naissance, prédit par la bouche d'Isaïe ses victoires, et marque en détail toutes les circonstances de la prise de Babylone, auxquelles on n'avait encore rien vu de pareil. Ici, par la bouche de Daniel, il désigne Alexandre, et lui attribue des qualités et des caractères qui ne conviennent qu'à lui seul, et qui le font connaître aussi clairement que s'il avait été nommé.

Ces endroits de l'Ecriture, où Dieu s'explique nettement, doivent nous paraître bien précieux, et nous servir comme de clef pour entrer dans l'intelligence des voies secrètes par lesquelles il conduit le monde. A la lueur de ces rayons de lumière un homme raisonnable et religieux doit ouvrir les yeux sur tout le reste, et conclure de tout ce qui est dit des quatre grands empires, de Cyrus et d'Alexandre, de Babylone et de Tyr, qu'il faut reconnaître et admirer dans tous les événements de l'histoire profane l'attention continuelle de Dieu sur tous les hommes et sur tous les états, dont la destinée dépend uniquement de sa sagesse, de sa puissance et de sa liberté.

On conçoit aisément quelle joie et quelle admiration causèrent à Alexandre des prophéties si claires, si détaillées, si avantageuses. Avant que de sortir de Jérusalem il fit assembler les Juifs, et leur ordonna de lui déclarer quelle grâce ils souhaitaient de lui. Ils lui répondirent qu'ils le priaient de leur permettre de vivre selon les lois de leurs pères, et de les exempter, en la septième année, du tribut ordinaire, parce que, cette année-là, selon leurs lois, il ne leur était pas permis de semer leurs terres, ni de faire par conséquent de récolte. Alexandre leur accorda leur requête. Et, sur ce que le grand prêtre le pria d'agréer aussi que les Juifs qui étaient dans Babylone et dans la Médie pussent vivre de même selon leurs lois, il le promit avec beaucoup de bonté, et dit que, si quelques-uns voulaient le servir dans ses armées, il leur permettait d'y vivre selon leur religion et d'y observer toutes leurs coutumes. Sur quoi, plusieurs s'enrôlèrent.

A peine était-il sorti de Jérusalem, que les Samaritains vinrent le trouver en grande pompe, et le supplier de faire aussi à leur temple l'honneur d'y aller. Comme ils s'étaient soumis de bonne grâce à Alexandre, et qu'ils lui avaient envoyé du secours, ils crurent, après un tel service, mériter bien mieux ses faveurs que les Juifs, et ils se flattaient d'obtenir les mêmes grâces qu'eux, et de plus grandes encore. Ce fut dans cette vue qu'ils firent cette procession pompeuse pour l'inviter à passer dans leur ville; et les huit mille hommes de leurs troupes, qui étaient dans son armée, joignirent leurs prières à celles de leurs compatriotes. Alexandre les remercia obligeamment, et leur dit qu'il était obligé de se rendre en Égypte, qu'il n'avait point de temps à perdre, et qu'à son retour, si ses affaires le lui permettaient, il y passerait. Alors ils le prièrent de leur accorder l'exemption du tribut chaque septième année. Alexandre leur demanda s'ils étaient Juifs. Sur la réponse ambiguë qu'ils lui firent, le prince, n'ayant pas alors le temps d'examiner à fond leur exposé, remit aussi cette affaire à son retour, et il continua sa marche vers Gaza.

En arrivant devant cette place, il la trouva pourvue d'une bonne garnison, commandée par Bétis, un des eunuques de Darius [1]. Ce gouverneur, brave homme et très-fidèle à son maître, la défendit très-bien contre Alexandre. Il fallait absolument emporter cette ville pour entrer en Égypte, car il n'y avait point d'autre passage. Ainsi ce prince fut obligé de l'assiéger; et, quoique tout l'art militaire et toute la vigueur et l'application possibles fussent employés à ce siége, il en coûta deux mois pour la prendre. Le dépit de se voir arrêté si longtemps, et deux blessures qu'il y reçut, le portèrent à traiter le commandant et tout le reste des habitants et des soldats avec une cruauté que rien n'est capable d'excuser. Il fit passer dix mille hommes au fil de l'épée, et fit vendre tous les autres avec leurs femmes et leurs enfants. Quand on lui amena Bétis qui fut pris en vie dans le dernier assaut, couvert de glorieuses blessures, au lieu de le traiter comme sa valeur et sa fidélité le méritaient, ce jeune prince, qui d'ailleurs estimait la bravoure même dans ses en-

[1] Diod lib. 17, pag. 526. — Arrian. lib. 2, pag. 101-103. — Q. Curt. lib. 4, cap. 6. — Plut. in Alex. pag. 679.

nemis, alors plein d'une joie insolente, lui dit : *Tu ne mourras pas, Bétis, comme tu l'as souhaité. Résous-toi de souffrir tous les tourments que la vengeance peut inventer.* Bétis, regardant le roi d'un visage non-seulement assuré, mais fier, ne répondit rien à ces menaces. Le roi, encore plus outré par ce silence dédaigneux : *Voyez, je vous prie*, s'écria-t-il, *cette arrogance muette. A-t-il fléchi le genou ! a-t-il dit une parole de soumission! Je vaincrai ce silence obstiné ; et, si je n'en tire autre chose, j'en tirerai pour le moins des gémissements.* Enfin[1] sa colère se tourna en rage, ses mœurs commençant à changer avec sa fortune. Il lui fit percer les talons, y fit passer une corde, et, la faisant ensuite attacher à un char, il le fit traîner ainsi autour de la ville jusqu'à ce qu'il en mourût. Il se vantait d'imiter en cela Achille, dont il était descendu, qui, selon Homère, fit la même chose au corps mort d'Hector autour des murailles de Troie ; comme si l'on devait jamais se piquer de suivre un mauvais exemple[2]. Action barbare de côté et d'autre, mais bien plus encore pour Alexandre, qui fit traîner Bétis tout en vie, et cela pour avoir servi fidèlement et vaillamment son maître en défendant une place qu'il lui avait confiée ; fidélité qui méritait d'être admirée et récompensée, même par un ennemi, plutôt que d'être punie si cruellement.

Il envoya la plus grande partie du butin qu'il avait fait à Gaza, à sa mère Olympias, à Cléopatre sa sœur, et à ses amis. Il fit aussi présent à son gouverneur Léonidas de cinq cents quintaux d'encens, et de cent quintaux de myrrhe, se souvenant d'un avertissement qu'il en avait reçu autrefois étant encore enfant, et qui lui semblait alors un présage des conquêtes qu'il venait de faire. Car Léonidas, ayant vu un jour Alexandre à un sacrifice prendre de l'encens à pleines mains et le jeter dans le feu, il lui dit : *Alexandre, quand vous aurez conquis la région qui porte ces aromates, alors vous pourrez prodiguer l'encens tant qu'il vous plaira : mais, en attendant, épargnez celui que vous avez.* Alors donc il lui écrivit : *Je vous envoie une bonne provision d'encens et de myrrhe, afin que vous cessiez d'être si réservé et si épargnant envers les dieux.*

Dès qu'Alexandre eut mis fin au siége de Gaza[1], il y laissa une garnison, et tourna ses efforts du côté de l'Égypte. En sept jours de marche il arriva devant Péluse. Un grand nombre d'Égyptiens s'y était rendu, se hâtant de venir le reconnaître pour leur souverain et se soumettre à lui.

La haine qu'ils portaient aux Perses était si forte, qu'il ne leur importait guère qui serait leur nouveau maître, pourvu qu'ils trouvassent un vengeur qui les délivrât de l'insolence et de l'indignité avec laquelle eux et leur religion étaient traités. Car, quelque fausse que soit une religion, et assurément il ne s'en peut guère imaginer de plus absurde que l'était celle des Égyptiens, tant que c'est la religion du pays, il n'y a point de nation qui la laisse outrager impunément, ni rien qui touche si sensiblement ni qui soulève davantage les esprits. Ochus avait fait égorger leur dieu Apis de la manière la plus insultante pour eux et pour leur religion. Les Perses, à qui il avait laissé le gouvernement, continuaient à s'en divertir comme lui. Tout cela avait aliéné les esprits à un point, que, quand Amyntas y vint, un peu auparavant, avec une poignée de gens, il les trouva tout prêts à se déclarer pour lui et à lui aider à chasser les Perses.

Cet Amyntas était un déserteur qui avait quitté Alexandre, et était entré au service de Darius. Il avait commandé les troupes grecques à la bataille d'Issus, et, s'étant sauvé du côté de Tripolis en Syrie, avec un corps de huit mille hommes, il y prit le nombre de vaisseaux dont il avait besoin, mit le feu au reste, et fit voile d'abord vers l'île de Cypre, et ensuite vers Péluse, qu'il surprit en faisant croire qu'il avait une commission de Darius, qui l'établissait gouverneur de l'Égypte à la place de Sabacès, tué à la bataille d'Issus. Quand il se vit maître de cette place importante, il leva le masque, et prétendit ouvertement à la couronne d'Égypte, déclarant qu'il venait pour en chasser les Perses. Un

[1] « Iram deindè vertit in rabiem, jam tùm peregrinos « ritus novâ subeunte fortunâ. » (Q. Curt.)

[2] « Decipit exemplar vitiis imitabile..... (Horat.)

[1] Diod. lib. 17, pag. 526-529. — Arrian. lib. 3, pag. 104-110. — Plut. in Alex. pag. 679-681. — Q. Curt. lib 4, cap. 7 et 8. — Justin. lib. 11, cap. 11.

grand nombre d'Egyptiens, qui ne songeaient qu'à se défaire de ces maîtres devenus insupportables, se joignirent à lui. Il marcha droit à Memphis, capitale du royaume; et, dans un combat qui se donna, il remporta la victoire et renferma les Perses dans la ville. Mais, après cette victoire, n'ayant pas eu soin d'empêcher le soldat de se débander pour aller au pillage, l'ennemi fit sur ceux qui restaient une sortie, où il les tailla tous en pièces avec Amyntas leur chef.

Cet événement, bien loin d'arrêter l'aversion des Egyptiens pour les Perses, ne servit qu'à l'augmenter: de sorte que, dès qu'Alexandre parut sur la frontière, le peuple, tout disposé à le recevoir, accourut en foule lui tendre les bras et se soumettre à lui. Sa venue avec une armée victorieuse leur montrait une protection assurée, qu'Amyntas n'avait pas été en état de leur donner: ainsi tous se déclarèrent ouvertement pour lui. Mazée, qui commandait à Memphis, voyant lui-même qu'il était inutile de faire des efforts pour se défendre contre une si grande puissance, et que Darius son maître n'était pas à portée de le secourir, se soumit, ouvrit les portes de la capitale au vainqueur, et lui mit entre les mains huit cents talents, c'est-à-dire deux millions quatre cent mille livres, et tous les meubles du roi. Ainsi Alexandre, sans trouver la moindre opposition, se vit maître de toute l'Egypte.

A Memphis il fit le projet du voyage au temple de Jupiter-Ammon. Ce temple[1] était situé au milieu des déserts sablonneux de la Lybie, à douze journées de Memphis. Cham, fils de Noé, commença, après le déluge, à peupler l'Egypte et la Libye; et, lorsque l'idolâtrie s'introduisit dans le monde quelque temps après, il fut la grande divinité de ces deux pays, où sa postérité était demeurée. On lui bâtit un temple au milieu de ces déserts, dans un espace d'assez bonne terre d'environ deux lieues[2] de large, qui faisait comme une espèce d'île dans une mer de sable. C'est lui que les Grecs appelaient Ζεύς, *Jupiter*[3], et les Egyptiens *Ammon*. Dans la suite on joignit ces deux noms, et on l'appela *Jupiter-Ammon*.

Le dessein de ce voyage, aussi périlleux qu'insensé, naissait d'une vanité pitoyable. Alexandre, voyant dans Homère et dans les autres auteurs fabuleux des anciens que la plupart de leurs héros étaient représentés comme fils de quelque divinité, et cherchant à passer pour héros, voulut aussi avoir un dieu pour père. Il choisit pour cela Jupiter-Ammon, et commença par envoyer corrompre les prêtres et les instruire du rôle qu'ils devaient jouer.

C'est en vain qu'on eût entrepris de le détourner de ce dessein, qui n'avait rien de grand que l'orgueil et l'extravagance qui l'avaient conçu. Enflé par ses victoires, il avait déjà commencé à prendre, comme l'observe Plutarque, ce caractère de roideur et d'inflexibilité qui ne sait que commander; qui ne peut souffrir d'avis, et encore moins de résistance; qui ne connait ni obstacles ni dangers, qui fait consister le beau dans ce qui paraît impossible; en un mot, qui se croit en état de forcer non-seulement les ennemis, mais les dieux, les saisons, et l'ordre entier de la nature: effet ordinaire d'une longue suite de prospérités, qui renverse les plus forts, et fait oublier qu'on est homme. Nous avons vu de nos jours un fameux conquérant[1], qui se piquait de marcher sur les traces d'Alexandre, pousser encore plus loin que lui cette sorte d'héroïsme féroce, et se faire un principe de ne jamais reculer.

Alexandre se met donc en chemin; et, de Memphis descendant le long du fleuve jusqu'à la mer, il la côtoie; et, après avoir passé Canope, il remarque sur la côte, vis-à-vis de l'île de Pharos, un endroit qui lui parut tout à fait propre à bâtir une ville. Il[2] en dressa lui-même le plan, et désigna les lieux où devaient être les temples et les places publiques. Pour la bâtir il se servit de l'architecte Dinocrate, fameux pour avoir rebâti à Ephèse le temple de Diane brûlé par Ero-

[1] Plin. lib. 5, cap. 9.
[2] 40 stades.
[3] De là vient que la ville d'Égypte que l'Écriture * nomme *No-Ammon* (la ville *de Cham* ou *d'Ammon*), est appelée par les Grecs Διὸς πόλις, ou la ville *de Jupiter*.

* Jérémie 46, 25; Ezech. 30, 15; Nahum 3, 8.

[1] Charles XII, roi de Suède.
[2] An. M. 3673 : av. C. 331.

strate. Il appela cette ville de son nom, Alexandrie, et elle devint la capitale du royaume. Son port, qui était des plus commodes, ayant la Méditerranée d'un côté, le Nil et la mer Rouge dans le voisinage, y attira le commerce du levant et du couchant, et la rendit en fort peu de temps une des villes les plus florissantes du monde.

Il y avait seize cents stades de chemin à faire pour se rendre au temple de Jupiter-Ammon, c'est-à-dire quatre-vingts de nos lieues, et presque toute cette route n'était que des déserts sablonneux. Les deux premières journées furent supportables pour les soldats, parce qu'ils n'étaient point encore entrés dans ces grandes et affreuses solitudes. Mais, quand ils se virent dans de vastes campagnes couvertes de sable d'une hauteur excessive, la frayeur les saisit. Enfermés comme dans une mer, ils portaient le plus loin qu'ils pouvaient les yeux pour voir s'ils ne découvriraient point quelque endroit habité. Il n'y paraissait pas un arbre, ni aucune marque de terre cultivée. Pour surcroît de malheur, l'eau même qu'on portait sur des chameaux, dans les peaux de boucs, avait manqué, et il n'y en avait pas une goutte dans tout ce terroir sablonneux. Ils étaient donc réduits à mourir de soif, sans parler du danger d'être ensevelis sous des montagnes de sable que le vent y élève quelquefois, et qui firent autrefois périr cinquante mille hommes de l'armée de Cambyse. Tout était si brûlé et l'air si ardent, qu'on avait peine à respirer : lorsque tout à coup, soit que ce fût par hasard, disent les historiens, ou par une faveur particulière de Dieu, le ciel se couvrit de nuages épais qui cachèrent le soleil; ce qui fut déjà un grand soulagement à l'armée, quoiqu'elle manquât encore d'eau. Mais, l'orage s'étant déchargé par une grosse pluie, chacun fit sa provision; et il y en eut de si pressés de la soif, que, tenant leur bouche ouverte, ils recevaient l'eau comme elle tombait. Le lecteur judicieux sent assez par lui-même ce qu'il faut penser de ces faits merveilleux, dont il a plu aux historiens d'embellir ce récit.

On fut plusieurs journées à traverser ces déserts. Comme ils approchèrent du lieu de l'oracle, ils virent quantité de corbeaux qui volaient devant les premières enseignes, et qui tantôt se posaient en terre quand l'armée marchait lentement, tantôt s'avançaient comme pour lui servir de guides, jusqu'à ce qu'enfin on arriva au temple du dieu. C'est une chose étonnante, qu'étant situé au milieu d'une vaste solitude, il est environné d'un bois si touffu, qu'à peine le soleil le peut-il percer avec ses rayons; et il y a aussi plusieurs fontaines d'eau douce qui arrosent ce bois et en conservent la verdure. On dit que près de ce bois il y en a encore un autre, au milieu duquel est une fontaine qu'ils appellent *l'eau* ou *la fontaine du soleil*. Au point du jour elle est tiède, à midi froide, vers le soir elle s'échauffe peu à peu, et à minuit elle est toute bouillante; puis, à mesure que le jour approche, sa chaleur diminue, continuant toujours dans cette même vicissitude.

Le dieu qu'on adorait dans ce temple n'avait point la figure que les peintres et les sculpteurs ont accoutumé de donner aux dieux. Il était fait d'émeraudes et d'autres pierres précieuses, et depuis la tête jusqu'au nombril [1] il ressemblait à un bélier. Le roi s'étant avancé dans le temple, le plus ancien des prêtres le déclara fils de Jupiter, et l'assura que le dieu lui-même lui donnait ce nom. Il l'accepta avec joie, et reconnut Jupiter pour son père. Il lui demanda ensuite si Jupiter son père ne lui avait pas destiné l'empire de tout le monde; et le prêtre, porté à la flatterie autant que le roi à la vanité, lui répondit qu'il serait monarque de l'univers. Enfin il s'enquit si tous les meurtriers de son père avaient été punis. Sur quoi le prêtre s'écria qu'il blasphémait, que son père était immortel; mais que, pour les meurtriers de Philippe, ils étaient tous exterminés, ajoutant qu'il serait invincible jusqu'à ce qu'il eût pris rang entre les dieux [2]. Quand il eut achevé son sacrifice, il fit de magnifiques présents au dieu, et n'oublia pas les prêtres qui l'avaient si bien servi.

Orné du titre superbe de fils de Jupiter, et se croyant élevé au-dessus de la nature et de la condition humaine, il revint de son voyage comme en triomphe. Depuis ce temps-là, dans toutes ses lettres, ses ordres, ses décrets,

[1] Cet endroit de Quintilien souffre quelque difficulté, et est différemment expliqué par les interprètes.

[2] Q. Curt. IV. 7.

il prenait toujours cette qualité : ALEXANDRE, ROI, FILS DE JUPITER-AMMON[1]. Sur quoi sa mère Olympias lui fit en peu de mots une remontrance bien spirituelle, en lui mandant qu'il cessât de la brouiller avec Junon.

Pendant qu'il se repaissait de ces chimères, et goûtait tout le plaisir que sa vanité lui faisait trouver dans ce titre fastueux, tout le monde se moquait de lui en secret : et quelques-uns même, qui n'avaient pas encore entièrement subi le joug d'une basse flatterie, osèrent lui en faire des reproches; liberté qui leur coûta cher, comme la suite le fera connaître. Non content de vouloir passer pour fils d'un dieu, et de se le persuader à lui-même, si pourtant cela était possible, il voulut passer aussi lui-même pour dieu, jusqu'à ce qu'enfin la Providence, ayant fait pour lui tout ce qu'elle voulait, l'égala par la mort au reste des hommes.

Alexandre, au retour du temple de Jupiter-Ammon, étant arrivé aux Palus Maréotides, qui sont assez proche de l'île de Pharos, visita sa nouvelle ville, qui commençait déjà à s'avancer. Il pourvut aux moyens de la peupler en y invitant, sous de favorables conditions, des habitants de plusieurs endroits. Il y attira entre autres un grand nombre de Juifs, en leur accordant de grands priviléges[2]; car non-seulement il leur laissa le libre exercice de leur religion et de leurs lois, mais il les mit sur le même pied, à tous égards, que les Macédoniens mêmes qu'il y établit. De là il s'en alla passer le reste de l'hiver à Memphis.

Varron remarque que ce fut dans le temps que ce prince bâtit Alexandrie, que l'on trouva en Égypte l'usage du *papyrus* pour écrire dessus.

Pendant le séjour qu'Alexandre fit à Memphis[3], il régla les affaires de l'Égypte. Il ne confia qu'à des Macédoniens le commandement des troupes. Il partagea le pays en départements, dans chacun desquels il établit un lieutenant de roi, qui ne recevait ses ordres que de lui-même, ne croyant pas qu'il fût à propos de confier le commandement général de toutes les troupes à une seule personne dans un pays si grand et si peuplé. Pour le gouvernement civil, il le mit tout entier entre les mains d'un Egyptien nommé Doloaspe : car, voulant que l'Egypte continuât à être gouvernée selon les anciennes lois et les coutumes reçues, il crut qu'un Egyptien naturel, qui les connaissait de longue main, était plus propre à cet emploi qu'un étranger quel qu'il fût.

Afin de faire avancer plus promptement l'ouvrage de sa nouvelle ville, il nomma Cléomène pour y veiller, et le chargea aussi du soin de lever le tribut que devait payer l'Arabie. Comme c'était un fort méchant homme, il abusa étrangement de son autorité pour opprimer cruellement les peuples.

§ VIII. — ALEXANDRE, DE RETOUR D'ÉGYPTE, SONGE A ALLER CHERCHER DARIUS. EN PARTANT IL APPREND LA MORT DE LA FEMME DE CE PRINCE; IL LUI FAIT RENDRE TOUS LES HONNEURS DUS A SON RANG. IL PASSE L'EUPHRATE ET LE TIGRE, ET ATTEINT DARIUS. FAMEUSE BATAILLE D'ARBELLES.

Alexandre, après avoir mis ordre aux affaires d'Egypte, en partit vers le printemps pour aller en Orient chercher Darius[1]. En passant par la Palestine, il apprit une nouvelle qui lui causa beaucoup de chagrin. Il avait laissé, en allant en Egypte, le gouvernement de la Syrie et de la Palestine à Andromaque, pour qui il avait une grande considération. Ce gouverneur étant venu à Samarie régler quelques affaires, les Samaritains se mutinèrent, et, dans un tumulte, ils mirent le feu à la maison où il était, et l'y brûlèrent. Apparemment que ce fut un effet de la rage où ce peuple était de voir qu'on lui refusait les priviléges qu'on venait d'accorder aux Juifs, ses ennemis. Cette action irrita extrêmement Alexandre contre eux[2]. Il fit mourir tous ceux qui y avaient eu part, chassa tous les autres de la ville de Samarie, y mit à leur place une colonie des Macédoniens, et donna le reste de leurs terres aux Juifs.

Il s'arrêta quelque temps à Tyr pour régler

[1] Varro apud A. Gell. lib. 13, cap. 4.
[2] Joseph. contra Appion.
[3] Arrian. lib. 3, pag. 108-110. — Q. Curt. lib. 4, cap. 8.

[1] [Arrian. VII, 23.]
[2] Diod. lib. 17, pag. 530-536. — Arrian. lib. 3, pag. 111-127. — Plut. in Alex. pag. 681-685. — Q. Curt. lib. 4, cap. 9-16. — Justin. lib. 11, cap. 12-14.

toutes les affaires des pays qu'il laissait derrière lui en s'avançant à de nouvelles conquêtes.

A peine était-il parti[1], qu'il fut averti par un eunuque que la femme de Darius venait de mourir. Il retourna sur ses pas, et alla au pavillon de Sysigambis, qu'il trouva baignée de larmes et couchée par terre, au milieu des jeunes princesses éplorées comme elle, et près du fils de Darius, encore enfant, d'autant plus digne de compassion, qu'il ressentait moins des maux qui le regardaient plus que tout autre[2]. Alexandro les consola avec une bonté et une tendresse qui marquaient assez qu'il était lui-même pénétré d'une vive et sincère douleur. Il fit à la reine des funérailles très-magnifiques, où rien ne fut épargné. Un des eunuques qui gardaient la chambre, et qui avaient été pris avec les princesses, s'enfuit du camp, et courut apprendre à Darius la mort de sa femme. Il fut affligé, au dernier point, de cette triste nouvelle, surtout parce qu'il la croyait privée des obsèques dues a son rang. L'eunuque le détrompa en lui rapportant les honneurs qu'Alexandre avait fait rendre à la reine après sa mort, et les bontés qu'il avait toujours eues pour elle pendant sa vie. A ce mot, de cruels soupçons lui vinrent dans l'esprit, et ne lui laissèrent point de repos.

Ayant tiré l'eunuque à part, il lui tint ce discours: « Si tu reconnais encore Darius « pour ton maître et ton roi, dis-moi, par « le respect que tu dois à cette grande lu- « mière de Mithrès qui nous éclaire[3], et à « cette main que le roi te tend, dis-moi si, « en pleurant la mort de Statira, je ne pleure « pas le moindre de ses maux, et si, étant « tombée entre les mains d'un jeune vain- « queur, la perte de son honneur n'a pas pré- « cédé celle de sa vie. » Alors l'eunuque, se jetant à ses pieds, le conjure de ne pas faire ce tort à la vertu d'Alexandre, de ne pas déshonorer ainsi sa femme et sa sœur après sa mort, et de ne pas se priver lui-même de la plus grande des consolations qu'il pouvait avoir dans ses malheurs, qui était de croire qu'il avait été vaincu par un prince fort au-dessus des faiblesses des autres hommes; qu'il devait plutôt admirer Alexandre de ce qu'il avait donné aux femmes des Perses de plus grandes preuves de sa continence qu'il n'en avait donné aux Perses mêmes de sa valeur. Et, avec des serments et des exécrations horribles, il lui confirme tout ce qu'il vient de déposer, et lui fait le détail de tout ce qu'on avait connu de la sagesse, de la tempérance et de la magnanimité d'Alexandre.

Alors Darius, rentrant dans la salle où étaient ses courtisans, et levant les mains au ciel, fit aux dieux cette prière: « Dieux, qui « présidez à la naissance des hommes, et qui « disposez des rois et des empires, faites- « moi la grâce qu'après avoir rétabli la for- « tune des Perses, je la transmette à mes des- « cendants dans le même éclat que je l'ai « reçue, afin que, vainqueur de mes enne- « mis, je puisse reconnaître les grâces dont « Alexandre m'a prévenu dans mon malheur « envers les personnes du monde qui me « sont le plus chères: ou, si le temps ordonné « par les destinées est enfin venu où il faut « nécessairement que, par la colère des dieux, « ou par la vicissitude ordinaire des choses « humaines, cet empire des Perses finisse, « faites, grands dieux, qu'il n'y ait que le « seul Alexandre assis sur le trône de Cyrus. »

Cependant Alexandre, s'étant remis en marche, arriva avec toute son armée à Thapsaque, y passa l'Euphrate sur un pont[1], et poursuivit sa route vers le Tigre, où il espérait trouver l'ennemi. Darius lui avait déjà fait faire deux fois des ouvertures de paix; mais, voyant enfin qu'il n'y en avait point à espérer, à moins de lui céder tout l'empire, il se prépara à une nouvelle bataille. Il assembla pour cela à Babylone une armée plus nombreuse de la moitié que celle qu'il avait eue à Issus, et la mena du côté de Ninive. Ses troupes couvraient toutes les plaines de la Mésopotamie. Ayant eu avis que l'ennemi n'était pas loin, il fit avancer Satropate, colonel de

[1] An. M. 3673; av. J. C. 331.

[2] « Ob idipsum miserabilis, quòd nondùm sentiebat ca- « lamitatem, maximâ ex parte ad ipsum redundantem. » (Q. Curt.)

[3] Les Perses adoraient le soleil sous le nom de *Mithrès*, et la lune sous celui de *Mithra*.

[1] De bateaux.

la cavalerie, avec mille chevaux d'élite, et en donna six mille à Mazée, gouverneur de la province, pour empêcher qu'Alexandre ne traversât le fleuve, et pour faire le dégât partout où il devait passer; mais il arriva trop tard.

De tous les fleuves de l'Orient celui-ci est le plus rapide; et il ne roule pas seulement les eaux de plusieurs torrents, mais traîne encore avec lui de grosses pierres, de sorte que pour son extrême vitesse on l'appelle *Tigre*, qui veut dire *flèche* en langue persane. Alexandre envoya sonder le gué de la rivière, où il se trouva que les chevaux en avaient à l'entrée jusqu'au flanc, et au milieu jusqu'au poitrail. Ayant disposé l'infanterie en forme de croissant, et mis la cavalerie sur les ailes, ils vinrent jusqu'au fil de l'eau sans beaucoup de peine, portant leurs armes sur leur tête. Le roi passa à pied parmi l'infanterie, et fut le premier qui parut à l'autre bord, où il montrait de la main le gué aux soldats, ne pouvant leur faire entendre sa voix. Mais ils ne pouvaient se soutenir qu'à grande peine, tant à cause des pierres qui les faisaient glisser que de l'impétuosité du courant qui les entraînait. Ceux qui portaient leurs hardes avec leurs armes avaient encore plus de peine, parce que, ne pouvant se conduire, ils étaient emportés dans des gouffres, qu'ils n'évitaient qu'en abandonnant leurs fardeaux. Cependant les monceaux de hardes flottant çà et là en faisaient tomber plusieurs; et, comme chacun tâchait de reprendre ce qui lui appartenait, ils se causaient plus d'embarras les uns aux autres que ne leur en causait le fleuve. Le roi avait beau crier qu'on sauvât seulement les armes, et qu'il rendrait tout le reste, on n'entendait ni son conseil ni ses ordres, tant on faisait de bruit, et tant le tumulte était grand. Enfin ils passèrent par l'endroit où le gué était plus aisé et l'eau moins impétueuse, et l'on ne trouva à dire en tout qu'un peu de bagage.

Il est certain que cette armée pouvait être taillée en pièces, s'il y eût eu quelqu'un qui eût osé vaincre, c'est-à-dire qui eût osé apporter la moindre résistance à leur passage. Mais Mazée, qui pouvait les défaire aisément s'il fût survenu lorsqu'ils passaient la rivière en désordre, n'arriva qu'après qu'ils se furent mis en bataille. Un pareil bonheur avait toujours accompagné ce prince jusque-là, et lorsqu'il traversa le Granique à la vue de tant de milliers d'hommes de cheval et de pied qui l'attendaient sur le rivage, et lorsque dans les rochers de la Cilicie il trouva ouverts et sans défense des défilés où un petit nombre de troupes pouvait l'arrêter tout court. Et c'est ce qui rend moins étonnant cet excès de hardiesse[1], qui était son caractère particulier, et qui lui faisait affronter aveuglément les plus grands dangers, puisque, étant toujours heureux, il n'eut jamais lieu de soupçonner qu'il eût été téméraire.

Le roi, ayant campé deux jours près du fleuve, commanda que le lendemain on se tînt prêt pour la marche. Mais, environ les neuf ou dix heures du soir, le ciel étant clair et serein, la lune perdit premièrement sa lumière, et parut après toute souillée et comme teinte de sang. Et parce que cela arrivait sur le point d'une si grande bataille, dont l'événement donnait déjà assez d'inquiétude, l'armée fut touchée d'un sentiment de religion, et ensuite saisie de frayeur. Ils criaient « que le ciel leur « faisait paraître les marques de son courroux, « et qu'on les traînait, contre la volonté des « dieux, aux extrémités de la terre: que les « rivières s'opposaient à leur passage, que les « astres leur refusaient leur clarté accoutu« mée, et qu'ils ne voyaient plus que des dé« serts et des solitudes: que pour l'ambition « d'un seul homme tant de milliers d'hommes « répandaient leur sang, et encore pour un « homme qui dédaignait sa patrie, qui désa« vouait son père, et qui prétendait se faire « passer pour un dieu. »

Ces murmures allaient à une sédition tout ouverte, lorsque Alexandre, qui ne s'étonnait de rien, fit appeler dans sa tente les officiers de l'armée, et commanda aux devins égyptiens qui étaient les plus versés en la science des astres de dire ce qu'ils en croyaient. Ils savaient bien quelle était la cause naturelle des éclipses de la lune: mais, sans entrer dans ces raisonnements de physique, ils se contentèrent de dire que le soleil était pour les Grecs, et la

[1] « Audaciæ quoque, quâ maximè viguit, ratio minui « potest: quia nunquam in discrimen venit, an temerè « fecisset. » (Q. Curt.)

lune pour les Perses, et qu'elle ne s'éclipsait jamais sans les menacer de quelque grande calamité, dont ils rapportaient plusieurs exemples qu'ils donnaient pour certains et indubitables. La superstition a une force merveilleuse pour remuer les esprits de la populace. Quelque emportée et inconstante qu'elle soit, si elle a une fois l'esprit frappé d'une vaine image de religion, elle obéira mieux à des devins qu'à ses chefs. La réponse des Égyptiens, étant divulguée parmi les troupes, releva leur espérance et leur courage.

Le roi, pour profiter de cette ardeur, décampa apres minuit. Il avait à sa droite le Tigre, et à sa gauche les montagnes appelées *Gordiennes*. Au point du jour les partis qu'il avait envoyés pour reconnaître les ennemis lui rapportèrent que Darius marchait à lui. Aussitôt, ayant rangé ses troupes en bataille, il se mit à leur tête. Mais il se trouva que ce n'était qu'un détachement de mille chevaux qui allaient à la découverte, et qui se retirèrent bientôt vers le gros de l'armée. Cependant le roi eut nouvelles que Darius n'était plus qu'à cent cinquante stades[1].

On avait surpris, quelque temps auparavant, des lettres de Darius, par lesquelles il sollicitait les soldats grecs à tuer le roi ou à le trahir. Rien n'est plus capable de faire détester la mémoire de ce prince qu'une tentative de cette sorte, si pleine de lâcheté et de noirceur, et réitérée plus d'une fois. Alexandre fut en doute s'il devait lire ces lettres en pleine assemblée, ne comptant pas moins sur l'affection et la fidélité des Grecs que sur celle des Macédoniens.. Mais Parménion l'en dissuada, en lui représentant qu'il était dangereux de faire naître de telles pensées aux soldats; qu'il n'en fallait qu'un pour faire un mauvais coup, et qu'il n'y avait rien dont l'avarice ne fût capable. Il suivit un si sage conseil, et fit marcher son armée.

Quoique Darius eût déjà demandé deux fois la paix en vain, et qu'il crût n'avoir plus de ressource que dans les armes, cependant, vaincu par tout ce qu'il avait appris de la bonté d'Alexandre à l'égard de sa famille, il lui envoya dix des principaux de ses parents pour lui proposer de nouvelles conditions de paix, encore plus avantageuses que les premières, et pour le remercier des bons traitements qu'il avait faits à sa famille. Il lui avait d'abord abandonné toutes les provinces jusqu'au fleuve Halys; il y ajoutait maintenant tout ce qui est entre l'Hellespont et l'Euphrate, c'est-à-dire tout ce qu'il possédait déjà. Alexandre leur fit cette réponse : « Dites à votre maître que les « remerciments sont superflus entre gens qui « se font la guerre : et que, si j'ai usé de clé- « mence et de bonté envers les siens, ç'a été « pour moi-même, et non pour lui; pour sui- « vre mon inclination, et non pour lui plaire. Je « ne sais ce que c'est que d'insulter aux misé- « rables. Je ne m'attaque ni aux prisonniers, « ni aux femmes. Je n'en veux qu'à ceux qui « ont les armes à la main. Si c'était de bonne « foi qu'il me demandât la paix, je délibére- « rais sur ce que j'aurais à faire. Mais, puis- « qu'il ne cesse par lettres et par argent de « solliciter mes soldats à me trahir, et mes « amis à me tuer, je suis résolu de le pour- « suivre à toute outrance, non plus comme un « ennemi, mais comme un empoisonneur et « un assassin. Il a bonne grâce de m'offrir ce « que j'ai déjà entre les mains. S'il se conten- « tait d'être le second après moi sans vouloir « aller de pair, peut-être l'écouterais-je. Dites- « lui que le monde ne peut souffrir ni deux « soleils, ni deux maîtres : qu'ainsi il choi- « sisse, ou de se rendre aujourd'hui, ou de « combattre demain, et qu'il ne se promette « pas un meilleur succès que par le passé. » Les propositions de Darius ne paraissent pas certainement raisonnables : mais la réponse d'Alexandre l'est-elle beaucoup plus? On voit dans le premier un prince qui ne sent point encore sa faiblesse, ou du moins qui ne peut se résoudre à l'avouer; et dans l'autre on en voit un enivré de sa fortune, et qui porte l'orgueil jusqu'à un excès de folie qui n'a point d'exemple : *Le monde ne peut souffrir ni deux soleils, ni deux maîtres.* Si c'est là grandeur et non enflure, je ne sais pas ce qui pourra jamais mériter ce dernier nom. Les ambassadeurs, ayant eu leur congé, s'en retournèrent, et déclarèrent à Darius qu'il fallait se préparer à la bataille. Celui-ci se campa avec toutes ses forces près du village de Gau-

[1] Sept ou huit lieues.

gamèle et de la rivière de Boumelle, dans une rase campagne, à une assez grande distance d'Arbelles. Il avait fait aplanir auparavant le terrain qu'il avait choisi pour le champ de bataille, afin que ses chariots et sa cavalerie pussent agir plus librement, se souvenant que les défilés de Cilicie avaient été cause de la perte du combat qu'il y donna; et en même temps il avait fait préparer des chausse-trappes[1] contre la cavalerie des ennemis.

Sur ces nouvelles, Alexandre séjourna quatre jours au lieu où il était pour laisser reposer son armée, et ferma son camp de fossés et de palissades; car il avait résolu d'y laisser tout le bagage et l'attirail avec les soldats inutiles, et de mener le reste contre l'ennemi sans autre équipage que leurs armes. Il partit donc sur les neuf heures du soir pour combattre au point du jour Darius, qui sur ces nouvelles avait rangé ses troupes en bataille. Alexandre marchait aussi en bataille rangée; car les armées n'étaient éloignées que de deux ou trois lieues. Quand il fut arrivé jusqu'aux montagnes, d'où il pouvait découvrir toute l'armée des ennemis, il fit halte; et, ayant assemblé ses officiers généraux, tant macédoniens qu'étrangers, il mit en délibération s'il donnerait sur l'heure la bataille, où s'il camperait à cet endroit. Ce dernier avis ayant été suivi, parce qu'on jugea nécessaire de reconnaître le champ de bataille et l'ordonnance des ennemis, l'armée campa dans le même ordre où elle était; et cependant Alexandre prit son infanterie légère avec ses compagnies royales, et fit le tour de la plaine où se devait donner le combat.

Quand il fut de retour, il assembla une seconde fois ses officiers généraux, et leur dit qu'ils n'avaient pas besoin de harangue, parce que leur courage et leurs belles actions étaient pour eux un assez puissant aiguillon de gloire; qu'ils représentassent seulement aux troupes qu'il n'était pas ici question de la Phénicie ou de l'Égypte, mais de toute l'Asie, à qui cette bataille donnerait un maître; et qu'après avoir traversé tant de provinces, et laissé derrière eux tant de fleuves et de montagnes, ils ne pouvaient s'assurer le retour dans leur pays que par une victoire complète. Il leur donna ordre ensuite d'aller prendre du repos.

On dit que Parménion lui conseilla d'attaquer l'ennemi de nuit, parce qu'il serait aisé de le défaire dans la surprise et à la faveur des ténèbres. Il répondit, de sorte que tous les assistants purent l'entendre, qu'il ne convenait point à Alexandre de dérober la victoire, et qu'il voulait combattre et vaincre en plein jour. Cette réponse était fière, mais en même temps elle marquait de la prudence; car c'était beaucoup hasarder que d'attaquer de nuit une armée si nombreuse, et dans un pays inconnu. Darius, qui craignait une surprise, parce qu'il n'avait pas retranché son camp, demeura toute la nuit avec son armée sous les armes, ce qui lui nuisit le plus dans le combat.

Alexandre, qui, dans les grandes crises des affaires, avait toujours coutume de consulter les devins et de pratiquer scrupuleusement tout ce qu'ils lui ordonnaient pour se rendre les dieux favorables, se voyant près de donner un combat qui allait décider de l'empire, fit venir Aristandre, en qui il avait une confiance entière, s'enferma avec lui pour faire quelques sacrifices secrets, et immola des victimes à la Peur[1], sans doute afin qu'elle empêchât ses troupes de prendre l'épouvante à la vue de l'armée formidable des ennemis. Le devin, en habit de cérémonie, portant des verveines à la main et la tête voilée, prononçait le premier les prières que le roi devait adresser à Jupiter, à Minerve, à la Victoire. Après que tout fut achevé, Alexandre se mit au lit pour reposer le reste de la nuit. Repassant en lui-même, non sans quelque émotion, les suites du combat qui allait se donner, il ne put reposer d'abord. Mais, le corps étant comme accablé par les inquiétudes de l'esprit, il dormit, contre sa coutume, le reste de la nuit, d'un profond sommeil; de sorte que les généraux, s'étant assemblés à la pointe du jour devant son pavillon pour prendre ses ordres, furent fort surpris de ce qu'il n'était pas encore éveillé, et d'eux mêmes ils donnèrent aux troupes l'ordre de prendre de la nourriture. Parménion enfin l'ayant éveillé, et lui témoignant sa sur-

[1] *Chausse-trappe* est un instrument garni de pointes de fer. On en sème plusieurs dans un champ où la cavalerie doit passer, afin qu'elles se fichent dans les pieds des chevaux et les enclouent. (*Dictionn. de Trévoux.*)

[1] Il faut lire dans Plutarque, φόβῳ au lieu de φοίβῳ.

prise de ce qu'il dormait si tranquillement sur le point d'une bataille où il s'agissait de tout pour lui : *Eh! comment ne serions-nous pas tranquilles*, dit-il, *l'ennemi venant se livrer lui-même entre nos mains?* Il prit aussitôt ses armes, monta à cheval, et parcourut les rangs, exhortant les troupes à soutenir, et même, s'il se pouvait, à surpasser leur ancienne réputation et la gloire qu'ils s'étaient acquise jusque-là. Dans un jour d'action les soldats croient lire sur le visage du général le sort du combat. Jamais Alexandre n'avait paru si tranquille, si gai, ni si résolu. La sérénité et l'assurance qu'on remarquait en lui étaient comme des garants sûrs de la victoire.

Les deux armées étaient bien différentes pour le nombre, et encore plus pour le courage. Celle de Darius était composée au moins de six cent mille hommes de pied [1], et de quarante mille chevaux ; l'autre de quarante mille hommes de pied, et de sept à huit mille chevaux. Mais ici tout était force et nerf; au lieu que du côté des Perses c'était un grand assemblage d'hommes, non de soldats, vain épouvantail plutôt qu'une véritable armée [2].

L'ordre de bataille était à peu près le même de part et d'autre. Les troupes furent rangées sur deux lignes; la cavalerie sur les ailes, et l'infanterie au milieu, l'une et l'autre sous la conduite particulière des chefs de chacune des différentes nations qui les composaient, et commandées en général par les principaux officiers de la couronne. Le front de la bataille des Perses était couvert de deux cents chariots armés de faux, et de quinze éléphants. Darius se plaça au centre de la première ligne. Outre ses gardes, qui étaient l'élite de ses troupes, il s'était fortifié encore de l'infanterie grecque, qu'il avait rangée près de lui, la jugeant seule capable de tenir tête à la phalange macédonienne. Comme son armée avait beaucoup plus d'étendue que celle des ennemis, son dessein était de les envelopper, et de les attaquer en même temps de front et par les flancs.

Alexandre avait pourvu à cet inconvénient en donnant ordre aux commandants de la seconde ligne, s'ils étaient attaqués par derrière, de faire tête de ce côté-là, ou de mettre leurs troupes en potence pour couvrir leurs ailes en cas que les ennemis vinssent les prendre en flanc. Il avait placé devant le front de sa première ligne la plus grande partie des archers des frondeurs, des gens de traits, pour s'opposer aux chariots armés de faux, et pour épouvanter les chevaux en lançant sur eux une grêle de flèches, de traits et de pierres. Ceux qui conduisaient les ailes avaient ordre de les étendre le plus qu'ils pourraient, sans trop affaiblir le corps de bataille. Pour le bagage et les prisonniers, entre lesquels étaient la mère et les enfants de Darius, on les laissa dans le camp avec peu de troupes pour les garder. Parménion commandait la gauche, comme il avait accoutumé, et Alexandre la droite.

Quand les deux armées furent en présence, Alexandre, à qui l'on avait montré les endroits où les ennemis avaient caché des chausse-trappes, s'allongeait toujours sur sa droite pour les éviter, et les Perses de leur côté s'avançaient aussi à proportion. Darius, craignant qu'on ne le tirât du terrain qu'il avait fait aplanir, et qu'on ne le conduisît dans un autre inégal et raboteux où ses chariots armés ne pourraient agir, ordonna à la cavalerie de son aile gauche, qui débordait de beaucoup la droite des ennemis, de marcher en avant et de se replier sur le flanc des Macédoniens pour les empêcher de s'étendre davantage. Alors Alexandre envoya contre eux la cavalerie qui était à sa solde, commandée par Ménidas; mais, comme elle n'était pas en état de résister à l'effort des ennemis, qui l'emportaient pour le nombre, il les fit soutenir par les Péoniens, que commandait Arétas, et par la cavalerie étrangère. Les barbares plièrent d'abord; mais ils revinrent bientôt à la charge, et rétablirent le combat. Outre l'avantage du nombre, ils avaient celui de l'armure, qui les mettait eux et leurs chevaux bien plus en sûreté. La cavalerie d'Alexandre eut beaucoup à souffrir ; mais elle soutint avec courage leur choc, et vint à bout enfin de les mettre en fuite.

Alors les Perses lâchèrent leurs chariots armés de faux contre la phalange des Macédoniens, pour la mettre en désordre; mais ce fut avec peu de succès. Le bruit que firent les phalangites en frappant leurs boucliers avec

[1] Plusieurs historiens la font monter à plus d'un million d'hommes.

[2] « Nomina veriùs quàm auxilia. » (Q. CURT.)

leurs piques, et les traits qui volaient de toutes parts, effarouchèrent les chevaux, et en firent tourner un grand nombre contre leurs propres troupes. D'autres, saisissant les rênes des chevaux, tiraient à bas ceux qui étaient montés dessus, et les égorgeaient. Une partie des chars perça entre les bataillons, qui s'ouvrirent pour leur faire place, comme il leur avait été commandé, et par ce moyen n'en souffrirent presque aucun dommage.

Alexandre, voyant que Darius ébranlait toute sa bataille pour tomber sur lui, employa la ruse pour encourager ses soldats. Dans le plus fort de la mêlée, et lorsque les Macédoniens étaient exposés au plus grand danger, le devin Aristandre, revêtu de sa robe blanche et un laurier à la main, s'avance dans les troupes, de concert avec le roi et par son ordre ; et, s'écriant qu'il voyait voltiger un aigle au-dessus de la tête d'Alexandre, présage certain de la victoire, il montre de la main l'oiseau prétendu aux soldats, qui, s'en rapportant à la bonne foi du devin, crurent aussi le voir, et retournèrent à la charge avec plus d'ardeur et de gaîté que jamais. Alors le roi, s'apercevant qu'Arétas, après avoir chargé et mis en désordre la cavalerie qui venait pour envelopper son aile droite, avait commencé à se faire jour à travers les premiers rangs du corps de l'armée des barbares, se mit en marche pour suivre Arétas avec l'élite de ses troupes, acheva de rompre la gauche des ennemis ; et, sans s'abandonner à la poursuite des troupes qu'il avait mises en désordre, il se replia sur sa gauche pour tomber sur le corps où était Darius. La présence des deux rois inspira une nouvelle ardeur de part et d'autre. Darius était sur un chariot, et Alexandre à cheval, tous deux environnés d'officiers et de soldats d'élite, qui ne songeaient qu'à sauver chacun leur prince aux dépens de leur propre vie. Le combat fut opiniâtre et sanglant. Alexandre ayant percé d'un coup de javeline l'écuyer de Darius, et Perses et Macédoniens, tous crurent que c'était le roi qui avait été tué. Les cris et les hurlements des Perses jetèrent la consternation dans toute leur armée. Les parents de Darius, qui étaient à sa gauche, s'enfuirent avec ses gardes, abandonnant le chariot ; mais ceux qui étaient à sa droite le reçurent au milieu de leur troupe. On dit que ce prince, ayant tiré son cimeterre, délibéra s'il ne devait point éviter une fuite honteuse par une mort volontaire : mais, voyant de dessus son chariot que les siens soutenaient encore le combat, il eut honte de les abandonner ; et comme il balançait entre l'espérance et le désespoir, les Perses lâchèrent le pied peu à peu et éclaircirent leurs rangs. Ce n'était plus un combat, mais un carnage. Alors Darius, tournant son chariot, prit la fuite comme les autres, et le vainqueur ne songea plus qu'à le poursuivre.

Pendant que tout cela se passait à l'aile droite des Macédoniens, où la victoire n'était pas douteuse, l'aile gauche, où commandait Parménion, était en grand danger. Un detachement de la cavalerie des Perses, des Indiens et des Parthes, qui était la meilleure de toute l'armée persane, ayant percé à travers l'infanterie de la gauche, s'avança jusqu'au bagage. Dès que les prisonniers les virent arriver dans le camp, ils s'armèrent de tout ce qui se rencontra sous leur main, et, joints à leur cavalerie, se jetèrent sur les Macédoniens, qui se trouvaient attaqués en même temps par devant et par derrière. Ils firent savoir en même temps à Sysigambis que Darius avait gagné la bataille (car ils le croyaient ainsi), que tout le bagage était pillé, et qu'elle allait recouvrer sa liberté. Cette sage princesse, quelque intérêt qu'elle eût à la nouvelle qu'on lui annonçait, n'y ajoutant pas foi légèrement, et ne voulant pas irriter par une joie prématurée son vainqueur, qui l'avait si bien traitée, ne fit paraître aucune émotion, ne changea point de visage, et ne laissa échapper aucune parole ; mais, demeurant tranquille et dans sa situation ordinaire, elle attendit en repos que l'événement lui apprît son sort.

Parménion, au premier bruit de cette attaque, avait envoyé vers Alexandre pour l'avertir du danger où était le camp, et pour recevoir ses ordres. « Qu'il se donne bien de garde, « dit le prince, d'affaiblir son corps de ba- « taille ; qu'il laisse là le bagage, et qu'il ne « songe qu'à bien combattre. La victoire non- « seulement nous restituera ce qui est à nous, « mais nous rendra maîtres de tout ce qui est « à l'ennemi. » Les officiers généraux qui commandaient l'infanterie du centre de la se-

conde ligne, voyant que les ennemis allaient s'emparer du camp et des bagages, firent demi-tour à droite comme il leur avait été commandé, et donnèrent à dos aux Perses, dont plusieurs furent tués, et le reste obligé de se retirer; mais, comme c'était toute cavalerie, l'infanterie macédonienne ne put pas les suivre.

Bientôt après, Parménion lui-même se trouva exposé à un bien plus grand danger. Mazée, étant venu fondre sur lui avec toute sa cavalerie, prit les Macédoniens en flanc, et commençait à les envelopper. Parménion aussitôt fit savoir à Alexandre l'état où il se trouvait, et que, s'il n'était promptement secouru, il ne pouvait plus contenir ses troupes. Ce prince était actuellement à la poursuite de Darius, et, se croyant tout près de le prendre, faisait une diligence extraodinaire. Il se flattait de terminer absolument la guerre, s'il pouvait se rendre maître de sa personne. Sur cette nouvelle, il tourna tout court pour aller au secours de son aile gauche, frémissant de colère de se voir ainsi arracher des mains sa proie et la victoire, et se plaignant que Darius eût la fortune plus favorable pour fuir que lui ne l'avait pour le poursuivre.

Alexandre, dans sa marche, rencontra la cavalerie ennemie qui avait pillé le bagage, laquelle revenait en bon ordre, et faisait sa retraite, non comme vaincue, mais presque comme victorieuse. Le combat fut opiniâtre, et plus rude qu'il n'avait encore été : car, les barbares marchant serrés en colonne, en ordre de marche, et non pas de combat, il était difficile de les percer et de les rompre; et il ne s'amusaient pas à lancer le javelot, ni à faire des caracoles selon leur manière ordinaire, mais, combattant d'homme à homme, ils faisaient effort chacun pour renverser son adversaire de dessus le cheval. Alexandre y perdit environ soixante de ses gardes. Éphestion, Cœnus et Ménidas y furent blessés; mais il demeura le maître, et il ne se sauva des barbares que ceux qui se firent jour à travers ses escadrons.

Pendant ce temps-là, Mazée avait appris la défaite de Darius. Alarmé de cette nouvelle, et abattu par le malheur de son parti, quoique de son côté il eût tout l'avantage, il ne pressait plus si vivement l'ennemi, qui était en désordre. Parménion ne pouvait concevoir pourquoi le combat s'était ralenti tout à coup; mais, en habile capitaine qui sait profiter de tout, uniquement occupé à ranimer ses troupes, il leur fit regarder la terreur répandue parmi les ennemis comme un signe avant-coureur de leur défaite, et leur fit sentir quelle gloire ce serait pour elles de mettre la dernière main à la victoire. Ce discours leur rendit l'espérance et le courage. Transformés tout d'un coup en d'autres hommes, ils poussèrent leurs chevaux à toute bride, et chargèrent les ennemis avec une fureur qui les mit entièrement en désordre et les obligea de prendre la fuite. Alexandre arriva dans ce moment-là même : et, ravi de trouver tout rétabli et l'ennemi entièrement vaincu, il se remit à poursuivre Darius; et Parménion l'accompagna. Il courut jusqu'à Arbelles, où il pensait le trouver avec tout son équipage; mais il n'avait fait que passer, laissant ses trésors à la merci de son ennemi avec son arc et son bouclier.

Telle fut l'issue de cette fameuse bataille, qui décida de l'empire. Arrien dit que les Perses y perdirent près de trois cent mille hommes, sans compter les prisonniers; ce qui prouve au moins que de leur côté la perte fut très-considérable. Elle fut très-médiocre du côté d'Alexandre, et, selon le même Arrien, ne monta pas à douze cents hommes, dont la plus grande partie fut de la cavalerie. Cette bataille se donna [1], au mois d'octobre [2], à peu près au même temps que s'était donnée, deux ans auparavant, celle d'Issus. Comme Gaugamèle en Assyrie, où elle s'était donnée, était un trop petit lieu et trop peu connu, on l'appela la *bataille d'Arbelles*, parce que c'était la ville la plus proche du champ de bataille.

§ IX. — ALEXANDRE SE REND MAITRE D'ARBELLES, DE BABYLONE, DE SUZE, DE PERSÉPOLIS, ET TROUVE DANS CES VILLES DES RICHESSES IMMENSES. IL BRULE LE PALAIS DE LA DERNIÈRE DANS UNE PARTIE DE DÉBAUCHE.

Le premier soin d'Alexandre [3], après la vic-

[1] An. M. 3673; av. J. C. 331.

[2] Le mois appelé chez les Grecs *boédromion* répond en partie à notre mois d'octobre.

[3] Diod. lib. 17, pag. 538-540 — Arrian. lib. 3, pag. 127-133. — Plut in Alex. pag. 685-688. — Q. Curt. lib. 5, cap 1 7. — Justin. lib 11, cap. 14.

toire, fut d'en rendre grâces aux dieux par des sacrifices magnifiques. Ensuite il récompensa ceux qui s'étaient le plus distingués dans le combat, les combla de richesses, et leur donna à tous des maisons, des charges, des gouvernements. Mais, se piquant surtout de reconnaissance envers les Grecs, qui l'avaient nommé généralissime contre les Perses, il ordonna que toutes les tyrannies qui s'étaient élevées en Grèce seraient abolies, les villes remises en liberté et rétablies dans tous leurs droits et priviléges. Il écrivit en particulier aux Platéens qu'il voulait que leur ville fût rebâtie, en considération du zèle que leurs ancêtres avaient autrefois témoigné pour la défense de la liberté commune. Il envoya aussi aux Crotoniates, en Italie, une partie des dépouilles pour honorer, encore tant d'années après, la bonne volonté et le courage de l'athlète Phaylle [1], leur citoyen, qui, du temps des guerres des Mèdes, lorsque tous les autres Grecs établis en Italie avaient abandonné les véritables Grecs, les croyant entièrement perdus, équipa lui-même une galère à ses frais, et se rendit à Salamine pour partager le péril avec ceux de la nation : tant, dit Plutarque, Alexandre était ami et rémunérateur de toute vertu, et se regardait chargé, pour ainsi dire, de conserver la mémoire de toutes les belles actions, pour en faire revivre le mérite et les proposer en exemple à la postérité!

Darius, après sa défaite, accompagné de peu de gens, avait pris le chemin de la rivière Lycus. L'ayant passée, plusieurs lui conseillaient de rompre le pont, parce que l'ennemi le poursuivait. Mais il répondit généreusement qu'il n'estimait point assez sa vie [2] pour la vouloir conserver au prix de celle de tant de milliers de sujets et d'alliés fidèles, qui demeureraient à la merci des ennemis; qu'ils avaient le même droit que leur prince à ce passage, qui devait leur être ouvert comme à lui. Après avoir traversé assez de pays toujours en fuyant, il arriva sur le minuit à Arbelles. De là il prit sa route vers la Médie, à travers les montagnes

[1] Hérodote touche cette histoire en deux mots, liv. 8, ch. 47.

[2] « Non ita se saluti suæ velle consultum, ut tot millia « sociorum hosti objiciat : debere et aliis fugæ viam patere, « quæ patuerit sibi. » (Just.)

d'Arménie, suivi de sa noblesse et d'un petit nombre de gardes. Deux mille Grecs le joignirent aussi bientôt dans le chemin. Il prit cette route, parce qu'il crut qu'Alexandre prendrait celle de Babylone et de Suse pour y jouir du fruit de sa victoire. D'ailleurs c'était un chemin où l'on ne pouvait le suivre avec une grande armée; au lieu que l'autre était aisé pour les chevaux et les chariots, et dans un pays fertile.

Peu de jours après, Arbelles se rendit à Alexandre, qui y trouva quantité de meubles de la couronne, de riches habits, et d'autres choses précieuses, avec quatre mille talents[1] (douze millions), et toutes les richesses de l'armée, que Darius, comme on l'a dit, en marchant contre Alexandre, y avait laissées. Il en fallut bientôt sortir à cause des maladies qui se mirent dans le camp par l'infection des corps morts dont toute la campagne était couverte. Ce prince s'avança par les plaines vers Babylone, et en quatre jours de marche il arriva à Memnis, où l'on voit dans une caverne la fameuse fontaine qui jette le bitume en si grande quantité, qu'on tient que les murs de Babylone ont été bâtis avec ce ciment.

Il admira surtout un gouffre d'où coulaient continuellement des ruisseaux de feu comme d'une source inépuisable, et un torrent de naphte, qui, se débordant à cause de sa grande abondance, faisait un grand lac assez près de ce gouffre. Cette naphte ressemble parfaitement au bitume; mais elle a cela de plus, qu'elle est si prompte et si facile à s'enflammer, qu'avant que de toucher à la flamme elle prend feu à la simple lueur qui environne cette flamme, et embrase tout l'air qui est entre deux. Les barbares, voulant faire voir au roi la force et la subtilité de cette matière, en répandirent des gouttes çà et là, après qu'il fut arrivé à Babylone, dans la rue qui conduisait à son logement. Ensuite, se tenant au bout de la rue, ils approchèrent des flambeaux des endroits où il était tombé de ces gouttes, car il était déjà nuit. Ces premières gouttes ayant d'abord pris feu, en un clin d'œil la flamme eut gagné l'autre bout, de sorte que la rue entière parut un embrasement continu.

[1] Quatre mille talents asiatiques font 15 millions et demi de francs. E. B.

Quand Alexandre fut près de Babylone, Mazée, qui s'y était retiré après la bataille d'Arbelles, se vint rendre à lui avec ses enfants déjà grands, et lui mit la ville entre les mains. Le roi fut bien aise de sa venue; car ce n'aurait pas été une petite entreprise que le siége d'une ville de cette conséquence, et si bien pourvue de tout. Outre qu'il était homme de condition et vaillant, il avait encore acquis beaucoup d'honneur dans la dernière journée, et il pouvait, par son exemple, engager les autres à faire comme lui. Il entra dans la ville à la tête de son armée, comme s'il allait au combat. Les murs de Babylone étaient tout bordés de monde, quoique la plupart fussent sortis au-devant de lui impatients de voir leur nouveau maître, dont la réputation l'avait précédé de beaucoup. Bagophane, gouverneur de la forteresse, et gardien du trésor, pour ne pas témoigner moins de zèle que Mazée, fit joncher les chemins de fleurs, et dresser, des deux côtés, des autels d'argent, qui ne fumaient pas seulement d'encens, mais de toutes sortes de bonnes odeurs. Après lui, suivaient les présents qu'il devait faire au roi; savoir, des troupeaux de bêtes, et un grand nombre de chevaux, avec des lions et des panthères qu'on portait dans leurs cages. Les mages marchaient ensuite, entonnant des hymnes à leur mode; puis les Chaldéens, et avec eux les devins et les musiciens de Babylone. Ceux-ci avaient accoutumé de chanter les louanges du roi sur leurs instruments, et les Chaldéens d'observer le mouvement des astres et la vicissitude des saisons. La cavalerie babylonienne venait la dernière, en un si pompeux appareil, hommes et chevaux, qu'il passait toute magnificence. Le roi fit marcher le peuple à la queue de son infanterie, et, au milieu de ses gardes, entra sur un char dans la ville, et de là au palais, comme en triomphe. Le lendemain il se fit représenter tous les meubles et tout l'argent de Darius. De l'argent qu'il trouva à Babylone il fit compter, pour récompense extraordinaire, à chaque cavalier macédonien six mines[1] (trois cents livres), à chaque cavalier étranger deux mines[2] (cent livres), à chaque fantassin de Macédoine deux mines, et à chacun des autres deux mois de leur paye ordinaire. Il ordonna, selon l'avis des mages, avec qui il eut plusieurs conférences, qu'on rebâtît les temples que Xerxès avait démolis, et entre autres celui de Bélus, qui est le dieu le plus respecté à Babylone. Il donna le gouvernement de la province à Mazée, et le commandement des troupes qu'il y laissait à Apollodore d'Amphipolis.

[1] 462 fr. E. B.

[2] 154 fr. E. B.

Alexandre, au milieu du tumulte des guerres, conservait toujours du goût et de la curiosité pour les sciences. Il s'entretint souvent avec les Chaldéens, adonnés de tout temps à l'étude de l'astronomie, et qui s'étaient acquis dans cette matière une grande réputation. Ils lui présentèrent[1] des observations astronomiques que leurs prédécesseurs avaient faites, qui renfermaient l'espace de dix-neuf cent trois. ans, et remontaient par conséquent jusqu'au temps de Nemrod. Callisthène, qui accompagnait Alexandre, les envoya à Aristote.

Le roi demeura plus longtemps à Babylone qu'en aucun autre lieu; et ce séjour fit un tort considérable à la discipline militaire de ses troupes. Le peuple, par principe même de religion, s'y livrait aux plaisirs, aux voluptés, aux débauches les plus infâmes, sans que les dames, même les plus qualifiées, gardassent aucune mesure ni aucune réserve dans leurs déréglements, dont elles faisaient gloire, loin d'en rougir ou de les cacher. Il faut avouer que cette armée victorieuse de l'Asie, après s'être amollie de la sorte et comme détrempée dans les délices de Babylone l'espace de trente-quatre jours, se serait trouvée bien affaiblie pour fournir au reste de ses exploits, si elle eût eu un ennemi en tête: mais les recrues qui lui venaient de temps en temps faisaient qu'elle se sentait moins de ces désordres; car Amyntas amena six mille hommes de pied, et cinq cents chevaux macédoniens, envoyés par Antipater, et six cents chevaux thraces, avec trois mille cinq cents fantassins de la même nation, sans compter quatre mille hommes soudoyés venus du Péloponèse avec près de quatre cents chevaux.

[1] Porphyr. apud Simpl. in lib. 2, de Cœlo.

Le même Amyntas avait encore amené au roi cinquante jeunes Macédoniens, enfants des plus grands seigneurs du pays, pour la garde du corps. Ce sont ceux qui le servaient à table, qui lui menaient ses chevaux dans les armées, qui l'accompagnaient à la chasse, et qui faisaient garde tour à tour à la porte de sa chambre. Et c'étaient là comme les premiers degrés pour monter aux plus hautes charges de la milice et de l'état.

Après qu'Alexandre eut quitté Babylone, il entra dans la province Sitacène, pays fertile et abondant en toutes sortes de biens, ce qui fit qu'il y séjourna plus longtemps. Et, de peur que l'oisiveté ne ramollît le courage de ses gens, il proposa des prix pour les plus vaillants d'entre eux; et, pour décider sur les actions de ceux qui disputeraient cet honneur, il nomma des juges, témoins des preuves de bravoure que chacun avait données dans les batailles précédentes, car c'est sur quoi l'on devait adjuger les prix. Aux huit qui se trouveraient les plus braves, il donna, à chacun, un régiment de mille hommes, et de là on les appelait *chiliarques*. C'était la première fois qu'on avait fait les régiments si forts; auparavant ils n'étaient que de cinq cents hommes, et n'avaient point encore été le prix de la valeur. Les soldats accoururent pour assister à cet illustre spectacle, non-seulement comme témoins des faits des uns et des autres, mais comme juges des juges mêmes; parce qu'il serait aisé de voir si les récompenses seraient données au mérite ou à la faveur; discernement sur lequel il n'est pas possible de tromper les soldats. Il paraît que la distribution se fit avec beaucoup d'équité.

Il changea aussi très-utilement dans la discipline militaire plusieurs choses établies par ses prédécesseurs; car il réduisit toute sa cavalerie en un corps sans considérer la différence des nations, et lui donna des commandants tels qu'il les voulut choisir; au lieu qu'auparavant chaque nation se rangeait sous sa cornette à part, et n'était commandée que par un colonel de son pays. Le signal de la marche était de sonner de la trompette; mais, parce qu'on avait souvent de la peine à l'entendre à cause du grand bruit qui se fait en décampant, il ordonna qu'on élèverait sur sa tente un étendard qui serait vu de tout le monde. Il établit aussi le feu pour signal durant la nuit, et la fumée durant le jour.

Alexandre marcha ensuite vers Suse, et y arriva vingt jours après son départ de Babylone. Comme il en était proche, Abutite, gouverneur de la province, envoya son fils au devant de lui, avec promesse de lui rendre la ville, soit que ce fût de son mouvement, ou par ordre de Darius pour amuser Alexandre par le butin. Le roi fit grand accueil à ce jeune seigneur, qui le conduisit jusqu'au fleuve Choaspe, dont l'eau est si célèbre[1] pour être exquise et délicieuse à boire. Les rois de Perse n'en buvaient point d'autre; et, quelque part qu'ils allassent, on en portait toujours à leur suite dans des vases d'argent, après l'avoir mise sur le feu. Ce fut là qu'Abutite le vint trouver avec des présents dignes d'un roi, entre lesquels il y avait des dromadaires d'une vitesse incroyable, et douze éléphants que Darius avait fait venir des Indes. Etant entré dans la ville, il tira du trésor des sommes immenses, et pour cinquante mille talents d'argent[2] en masse et en lingots, sans compter les meubles et mille autres choses d'un prix infini. Ces richesses étaient le fruit de bien des vexations qui avaient été faites aux peuples, depuis plusieurs siècles, pour tirer de leurs sueurs et de leur indigence des revenus énormes. Les rois croyaient les avoir amassées pour leurs enfants et pour leur postérité : une seule heure les mit au pouvoir d'un prince étranger, qui en sut faire un bon usage; car il semblait qu'il ne fût que le dépositaire des richesses immenses qu'il trouvait dans les trésors de Perse, et qu'il ne les conservât que pour en faire le prix de la valeur et la récompense du mérite.

Entre autres choses, on y trouva cinq mille quintaux de pourpre[3] d'Hermione[4], qui était la plus précieuse, qu'on y avait amassée pen-

[1] Herod lib. 1. cap. 188.

[2] Cent cinquante millions. = 192 millions et demi de fr. E. B.

[3] On comprendra quelle immense richesse c'était, quand on saura que cette pourpre se vendait jusqu'à cent écus la livre Le quintal est le poids de cent livres de Paris. = Cinq mille quintaux, c'est-à-dire talents asiatiques, équivalent à 90 000 kilogrammes. E. B.

[4] Hermione, ville d'Argolide, où se faisait la meilleure teinture de la pourpre.

dant l'espace de cent quatre-vingt-dix ans, et qui conservait encore toute sa fleur et tout son lustre.

On y trouva aussi une partie des raretés que Xerxès avait emportées de la Grèce, et entre autres les statues d'airain d'Harmodius et d'Aristogiton, qu'Alexandre renvoya depuis à Athènes, où elles se voyaient encore du temps d'Arrien [1].

Ce prince, voulant passer dans la Perse, établit, pour gouverneur de la ville de Suse, Archelaüs, avec une garnison de trois mille hommes; pour gouverneur de la citadelle, Mazare, l'un des seigneurs de sa cour, avec mille vieux soldats macédoniens qui étaient trop pesants pour le suivre. Il donna le gouvernement de la Susiane à Abutite.

Il laissa à Suse la mère et les enfants de Darius; et ayant reçu de Macédoine quantité d'étoffes de pourpre et de riches vêtements à la mode du pays, il les donna à Sysigambis avec les ouvriers qui les avaient faits; car il lui rendait toutes sortes d'honneurs, et ne l'aimait pas moins tendrement que s'il eût été son fils. Il lui fit dire aussi que, si elle trouvait ces ouvrages à son gré, elle pouvait faire apprendre à ses petites-filles à en travailler de pareils pour se divertir et pour en faire des présents. A ces mots, les larmes qui lui tombèrent des yeux firent assez connaître combien ce présent lui était désagréable et ce compliment injurieux, parce qu'il n'y a rien que les femmes de Perse tiennent à plus grande honte que de travailler en laine. Ceux qui portèrent ces présents ayant fait entendre au roi que Sysigambis n'en était pas contente, il se crut obligé de lui en faire des excuses et de l'aller consoler. Il fut donc la voir, et lui dit : « Ma mère, « cette étoffe dont vous me voyez vêtu n'est « pas seulement un présent de mes sœurs, « mais c'est l'ouvrage de leurs mains. Par là « jugez, s'il vous plaît, que la coutume de « notre pays m'a trompé, et n'imputez point « mon ignorance à outrage. Je ne pense pas « jusqu'ici avoir manqué en rien de ce que j'ai « su être de vos mœurs et de vos coutumes. « J'ai appris que parmi vous c'est une espèce « de crime à un fils de s'asseoir en la présence « de sa mère, sans sa permission. Vous savez « comme j'en ai usé, et si je l'ai jamais fait « que vous ne me l'ayez commandé; et toutes « les fois que vous avez voulu vous prosterner « devant moi, vous savez encore si je l'ai souffert. Pour dernière marque de mon respect « je vous ai toujours donné le doux nom de « *mère*, qui n'appartient qu'à Olympias seule, « à qui je dois la naissance. »

Le récit que je viens de faire donne lieu à deux réflexions bien naturelles, ce me semble, mais bien importantes.

En premier lieu, nous voyons jusqu'où les Perses, nation d'ailleurs si fière et si vaine, portaient le respect pour les pères et les mères. On se souvient sans doute que le grand Cyrus, au milieu de ses conquêtes et dans le temps le plus brillant de sa fortune, ne voulut point accepter l'offre avantageuse que lui faisait son oncle Cyaxare de lui donner sa fille en mariage et la Médie pour dot, sans avoir auparavant consulté son père et sa mère et sans avoir obtenu leur consentement. Ici l'histoire nous apprend que, chez les Perses, un fils [1], quelque grand et quelque puissant qu'il fût, n'osait s'asseoir en présence de sa mère sans une permission expresse; et qu'en user autrement, eût été regardé comme un crime. Combien sommes-nous éloignés de telles mœurs !

Je remarque, en second lieu, dans ce même récit, des traces précieuses de l'heureuse simplicité des temps anciens où les dames, même les plus qualifiées, s'exerçaient à des travaux utiles et quelquefois même pénibles. Personne n'ignore ce que nous dit sur cela l'Écriture sainte au sujet de Rébecca, de Rachel, et de plusieurs autres. On voit dans Homère des princesses aller puiser de l'eau aux fontaines, et laver elles-mêmes le linge de la maison. Ici les sœurs d'Alexandre, c'est-à-dire les filles d'un puissant prince, paraissent occupées du soin de faire de leurs mains des habits à leur frère [2]. La fameuse Lucrèce travaillait à filer de la laine au milieu de ses femmes. Auguste, le maître du monde, pendant un assez long

[1] Ce qu'Arrien attribue ici à Alexandre, au sujet des statues d'Harmodius et d'Aristogiton, est attribué par d'autres historiens à d'autres princes.

[1] « Scio apud vos filium in conspectu matris nefas esse « considere, nisi quum illa permisit. » (Q. Curt.)

[2] « Mater, hanc vestem, quâ indutus sum, sororum « non solùm donum, sed etiam opus vides. » (Q. Curt.)

temps, ne porta point d'autres habits que ceux que sa femme et sa sœur lui avaient faits de leurs propres mains. C'était une coutume dans le Nord, il n'y a pas encore beaucoup d'années, que dans chaque repas il y eût toujours plusieurs mets préparés par la princesse régnante. En un mot, l'occupation, le travail, les soins domestiques, une vie sérieuse et retirée, c'est le partage des femmes; et c'est à quoi la Providence les a destinées. La corruption du siècle a attaché à ces usages, presque aussi anciens que le monde, une idée de bassesse et de mépris. Mais qu'a-t-elle substitué à ces durs et vigoureux exercices dont une saine éducation rendait le sexe capable, à cette vie laborieuse et utilement occupée dans l'intérieur de la maison? Une molle indolence, une stupide oisiveté, de frivoles conversations, de vains amusements, une passion pour les spectacles, une fureur pour le jeu. Que l'on compare ensemble ces deux sortes de caractères, et que l'on juge de quel côté se trouve le bon esprit, le solide jugement, et le goût du vrai et du naturel. Il faut pourtant avouer, à l'honneur du sexe et de la nation, qu'il y a parmi nous beaucoup de dames, même de la plus haute condition, qui se font un devoir et un plaisir de travailler de leurs mains à des ouvrages, non frivoles, mais solides, et de se préparer elles-mêmes une partie de leur ameublement. Je pourrais ajouter qu'il y en a aussi un grand nombre attentives à cultiver leur esprit par des lectures agréables et en même temps sérieuses et utiles.

Alexandre, ayant laissé Sysigambis extrêmement satisfaite, arriva sur le bord d'une rivière que ceux du pays appellent *Pasi-Tigre* [1]. L'ayant passée avec neuf mille hommes de pied et trois mille chevaux, tant des Agriens que des Grecs soudoyés, et un renfort de trois mille Thraces, il vint à la contrée des Uxiens. Elle est voisine de Suse, et s'étend jusqu'à la frontière de la Perse, ne laissant qu'un petit défilé entre elle et les Susiens. Madate commandait dans cette province. Ce n'était point un homme qui réglât son zèle sur les temps [2], ni qui suivît la fortune; fidèle à son maître, il était résolu de tenir jusqu'à l'extrémité. Il s'était retiré dans sa ville, située sur des rochers escarpés, et environnée de précipices. Y ayant été forcé, il se réfugia dans la citadelle, d'où les assiégés envoyèrent trente députés au roi pour lui demander grâce. Ce ne fut que par l'entremise de Sysigambis qu'ils l'obtinrent. Il ne se contenta pas de pardonner à Madate, qui était allié de près à cette princesse, il donna la liberté à tous les prisonniers et à tous ceux qui s'étaient rendus, les maintint en leurs privilèges, sauva la ville du sac, et leur laissa labourer leurs terres sans taille et sans tribut. Qu'eût-elle pu obtenir davantage de son propre fils, s'il eût été victorieux?

Après que les Uxiens furent subjugués, Alexandre, ayant donné une partie de son armée à Parménion, lui commanda de la mener par la plaine. Pour lui, avec les troupes armées à la légère, il traversa les montagnes qui règnent jusque dans la Perse. Il arriva, le cinquième jour, au pas de Suse. Ariobarzane, avec quatre mille hommes de pied et sept cents chevaux, avait occupé ces rochers escarpés de toutes parts, et posté les barbares au sommet, hors de la portée du trait. Il avait aussi élevé un mur dans ces défilés, et s'était campé au pied avec ses troupes. Dès qu'Alexandre se fut avancé pour l'attaquer, les barbares se mirent à rouler du haut de la montagne, des pierres d'une grosseur énorme, qui, faisant plusieurs bonds sur les rochers, en tombaient avec plus de violence, et écrasaient des bandes entières. Le roi, effrayé d'un tel spectacle, fit sonner la retraite. Il se voyait avec douleur arrêté tout court à ce passage, sans qu'il parût aucun moyen ni aucune espérance de pouvoir le forcer.

Pendant qu'il s'occupait de ces tristes pensées, un prisonnier, Grec de nation, s'offrit à lui, et promit de le conduire au sommet de la montagne par un autre chemin. Il laissa à Cratère le soin du camp et de l'armée, lui commanda de faire allumer quantité de feux pour mieux persuader aux barbares que le roi y était en personne; et, ayant pris avec lui des troupes d'élite, il se mit en chemin, prenant les détours que son guide lui montrait. Mais, outre que ces routes étaient très-difficiles, et les rochers si glissants qu'on pouvait à peine y asseoir le pied, on était encore fort incommodé

[1] C'est une rivière différente du Tigre.

[2] « Haud sanè temporum homo; quippe ultima pro fide « experiri decreverat. » (Q. Curt.)

des neiges que le vent avait amassées, et qui étaient si hautes, que les soldats tombaient et enfonçaient dedans comme dans des fosses; et quand leurs compagnons entreprenaient de les en retirer, ils étaient bien souvent entraînés eux-mêmes. D'ailleurs, l'horreur de la nuit, un pays inconnu, et un guide dont la fidélité n'était pas trop assurée, redoublaient leur appréhension. Après beaucoup de peines et de dangers, ils gagnèrent enfin le haut de la montagne. Puis, en étant descendus, ils découvrirent le corps de garde des ennemis, et parurent armés à leur dos lorsqu'ils s'en doutaient le moins. Ceux qui se mirent en défense, et il y en eut peu, furent taillés en pièces; de sorte que d'un côté les cris des mourants, et de l'autre l'effroi des fuyards qui regagnaient leur gros, y mirent une telle épouvante, qu'ils prirent la fuite avant que de tenter le combat. A ce bruit, Cratère s'avance, comme Alexandre en partant le lui avait recommandé, et se saisit du défilé, qu'il n'avait pu auparavant emporter; et en même temps Philotas, donnant par un autre endroit avec Amyntas, Cœnus et Polysperchon, acheva de rompre les barbares, qui se voyaient attaqués de tous côtés. Ils furent presque tous taillés en pièces; le reste, cherchant à se sauver, tomba dans des précipices. Ariobarzane se sauva avec quelque cavalerie à travers les montagnes.

Alexandre, par un effet du bonheur qui le suivait partout, s'étant tiré heureusement du danger qu'il venait de courir, marcha vers la Perse sans perdre de temps. Sur sa route il reçut des lettres de Tiridate, gouverneur de Persépolis, par lesquelles il lui mandait que les habitants de cette ville, sur le bruit de sa venue, voulaient piller les trésors de Darius, dont il avait la garde, et qu'il se hâtât pour s'en saisir: qu'il n'avait que l'Araxe [1] à passer, et que du reste c'était tout chemin aisé. Ayant laissé ses gens de pied, il marcha toute la nuit avec sa cavalerie, harassée d'une si longue traite, et passa l'Araxe sur le pont qu'il avait eu la précaution de faire construire quelques jours auparavant.

Mais, comme il approchait de la ville, il vit paraître une grande troupe, exemple mémorable d'une extrême misère. C'étaient environ huit cents Grecs [1], prisonniers de guerre, déja fort âgés, sur qui les Perses avaient exercé leur cruauté par diverses sortes de supplices. Aux uns ils avaient coupé les mains, aux autres les pieds, aux autres le nez et les oreilles; puis, leur ayant imprimé sur le visage, avec le feu, des caractères barbares, ils les avaient gardés pour un objet de risée, dont ils repaissaient leurs yeux et leur cruauté. Ils ressemblaient plutôt à des fantômes qu'à des hommes, ne leur étant presque resté que la parole à quoi on pût les reconnaître. Alexandre, à cette vue, ne put retenir ses pleurs; et, comme ils s'écrièrent tous ensemble pour implorer sa miséricorde, il les exhorta d'avoir bon courage, les assurant qu'ils reverraient encore leurs femmes et leur patrie. Cette proposition, qui devait, ce semble, les remplir de joie, les jeta dans le trouble et l'embarras, les sentiments se trouvant partagés. « Quelle apparence, disaient les uns, d'aller nous montrer en spectacle à la Grèce dans l'horrible état où nous sommes, dont nous devons avoir encore plus de honte que de déplaisir? Le meilleur moyen de supporter sa misère, c'est de la cacher; et il n'est point de patrie si douce pour les malheureux que la solitude, et que l'oubli de leur félicité passée. D'ailleurs nous est-il possible de faire un si long voyage? Loin de l'Europe, confinés aux extrémités de l'Orient, cassés de vieillesse, et tronqués de la plupart de nos membres, supporterons-nous des travaux qui ont lassé une armée même triomphante? Le seul parti qui nous reste est de cacher notre misère, et d'achever notre vie parmi ceux qui sont déjà tout accoutumés à nos malheurs et à nos disgrâces. » D'autres, en qui l'amour du pays natal étouffait tout autre sentiment, représentaient « que les dieux leur offraient ce qu'ils n'eussent pas même osé souhaiter, leur patrie, leurs femmes, leurs enfants, et toutes les choses pour lesquelles les hommes estiment la vie et méprisent la mort: qu'ils avaient assez longtemps porté le triste joug de la servitude; et qu'il ne pouvait leur arriver rien de plus heureux quo d'aller enfin

[1] C'est un autre fleuve que celui de l'Arménie.

[1] Q. Curce en met 4000.

« respirer un air libre, reprendre leurs an-« ciennes mœurs, leurs lois et leurs sacrifices, « et mourir sous les yeux de leurs femmes et « de leurs enfants. »

Le premier sentiment prévalut. Ils demandèrent par grâce au roi qu'il leur permît de demeurer dans le pays où ils avaient déja passé plusieurs années. Il y consentit, et leur fit distribuer à chacun trois mille dragmes[1]; cinq habits pour homme, et autant pour femme; deux couples de bœufs pour labourer leurs terres, du blé pour les ensemencer. Il ordonna au gouverneur de la province d'avoir grand soin qu'on ne les molestât en rien, et voulut qu'ils fussent exempts de tout tribut et de toute imposition. C'est là véritablement être roi. Alexandre ne pouvait pas leur rendre les membres dont la cruauté des Perses les avait privés; mais il leur rend la liberté, la tranquillité, l'abondance. Heureux les princes qui sont sensibles au plaisir de faire du bien, et qui ont des entrailles de compassion pour les malheureux!

Alexandre, le lendemain, ayant assemblé les généraux de son armée, leur représenta « qu'il n'y avait jamais eu de ville plus fatale « aux Grecs que Persépolis, l'ancien siége « des rois de Perse et la capitale de leur em-« pire: que c'était de là qu'étaient venus tous « ces déluges d'armées qui avaient inondé la « Grèce, et d'où premièrement Darius, et « Xerxès ensuite, avaient apporté le flambeau « de la plus détestable guerre qui eût désolé « l'Europe; qu'il fallait venger les mânes de « leurs ancêtres. » Déjà les Perses l'avaient abandonnée, chacun s'étant retiré où sa peur l'avait conduit. Alexandre y entra avec sa phalange. Le soldat vainqueur trouva de quoi assouvir son avarice, et fit main-basse d'abord surtout ce qui était resté; mais bientôt le roi fit cesser le massacre, et défendit d'attenter à la pudicité des femmes. Il avait pris par force ou par composition plusieurs villes d'une opulence incroyable; mais ce n'était rien en comparaison des trésors qui se trouvèrent ici. Les barbares y avaient assemblé, comme en un magasin, toutes les richesses de la Perse. L'or et l'argent n'y étaient que par monceaux, sans parler des habits et des meubles, qui montaient à un prix infini, car c'était là le règne du luxe. Il se trouva dans le trésor six-vingt mille talents[1], qui furent destinés aux frais de la guerre. A une somme si considérable il ajouta encore six mille talents[2] de la prise de Pasargade. C'était une ville que Cyrus avait bâtie, et où, dans la suite, se faisait le sacre des rois de Perse.

Pendant qu'Alexandre était encore à Persépolis, et lorsqu'il était sur le point d'en partir pour marcher contre Darius, il fit un grand festin à ses amis, où l'on but avec excès. Parmi les femmes qui y furent admises était la courtisane Thaïs, née dans l'Attique, et pour lors maîtresse de Ptolémée, qui, dans la suite, fut roi d'Egypte. Sur la fin du repas, pendant lequel elle avait pris à tâche de louer le roi d'une manière fine et délicate (adresse assez ordinaire à ces sortes de personnes), elle dit d'un ton gai et plaisant « qu'elle aurait une « joie infinie si, pour finir noblement cette « fête, elle pouvait brûler le magnifique palais « de Xerxès qui avait brûlé Athènes, et, le « flambeau à la main, y mettre elle-même le « feu en présence du roi, afin qu'on dît par « toute la terre que les femmes qui avaient « suivi Alexandre à son expédition d'Asie « avaient bien mieux vengé la Grèce de tous « les maux que les Perses lui avaient faits, que « tous les généraux qui avaient combattu pour « elle et par terre et par mer. » Les convives applaudissent à ce discours. Le roi se lève de table, une couronne de fleurs sur la tête, et, le flambeau à la main, s'avance pour exécuter ce grand exploit. Toute sa troupe le suit avec de grands cris en dansant et en sautant, et environne le palais. Tous les autres Macédoniens, entendant ce bruit, accourent en foule avec des flambeaux allumés, et y mettent le feu de tous côtés. Alexandre s'en repentit bientôt, et donna ordre qu'on éteignît le feu; mais il n'en était plus temps.

Comme il était naturellement très-libéral, ses grands succès augmentèrent encore en lui cette inclination bienfaisante; et il accompagnait ses présents de marques de bonté et de

[1] Quinze cents livres. = Trois mille dragmes asiatiques font 2 300 fr. E. B.

[1] Trois cent soixante millions. = Six vingt mille talents asiatiques valent 462 millions de fr. E. B.

[2] Dix huit millions. = 23 millions de fr. E. B.

manières obligeantes qui en augmentaient infiniment le prix. Il en usait ainsi surtout à l'égard de ces cinquante jeunes seigneurs de Macédoine qui lui servaient de gardes. Sa mère Olympias trouvait que ses libéralités allaient trop loin, et elle lui écrivit sur ce sujet : « Je ne vous blâme pas, disait-elle, de faire « du bien à vos amis ; c'est agir véritable- « ment en roi : mais il y a des bornes qu'il « faut garder. Vous les faites tous égaux à « des rois, et, en les enrichissant, vous leur « donnez les moyens de faire beaucoup d'a- « mis, que vous vous ôtez à vous-même. » Et, comme elle lui écrivait souvent la même chose, il tenait ses lettres secrètes et ne les montrait à personne, hors un jour qu'en ayant ouvert une, et s'étant mis à la lire, Éphestion, s'approcha et lisait avec lui par-dessus son épaule. Il ne l'empêcha point ; mais tirant seulement son anneau de son doigt, il en mit le cachet à la bouche de son favori pour lui recommander le secret.

Il envoyait de magnifiques présents à sa mère ; mais il ne voulut jamais souffrir ni qu'elle se mêlât des affaires, ni qu'elle entrât en aucune sorte dans le gouvernement. Comme elle s'en plaignit en des termes fort aigres, il supporta sa mauvaise humeur avec beaucoup de douceur et de patience. Antipater lui ayant écrit un jour une grande lettre contre elle, après l'avoir lue il dit : *Antipater ignore qu'une seule larme d'une mère efface dix mille lettres comme celle-là.* Cette conduite et cette réponse font voir qu'Alexandre était en même temps bon fils et bon politique, et qu'il comprenait parfaitement combien il est dangereux d'abandonner l'autorité royale à une femme du caractère d'Olympias.

§ X. — Darius quitte Ecbatane. Il est trahi et chargé de chaines par Bessus, chef des Bactriens. Celui-ci, aux approches d'Alexandre, prend la fuite, après avoir couvert de blessures Darius, qui expire un moment avant qu'Alexandre n'arrive. Il envoie son corps a Sysigambis.

Après la prise de Persépolis et de Pasargade[1], Alexandre résolut de poursuivre Darius, qui était déjà arrivé à Ecbatane, capitale de la Médie. Il restait encore à ce prince fugitif trente mille hommes de pied, entre lesquels il y avait quatre mille Grecs, qui lui furent fidèles jusqu'à la fin. Il avait, outre cela, quatre mille frondeurs ou gens de trait, et plus de trois mille chevaux, presque tous Bactriens, que commandait Bessus, satrape de la Bactriane. Darius, avec ses troupes, s'écarta un peu du grand chemin, faisant passer devant le bagage ; et ayant assemblé ses principaux officiers, il leur parla en ces termes : « Chers « compagnons, de tant de milliers d'hommes « qui composaient mon armée vous êtes les « seuls qui ne m'avez point abandonné dans « tout le cours de ma mauvaise fortune ; et « il n'y a bientôt plus que votre fidélité et « votre constance qui me fasse croire que je « suis roi. Les transfuges et les traîtres rè- « gnent dans mes villes, non qu'on les juge « dignes de l'honneur qu'on leur fait, mais afin « que leur récompense vous tente et ébranle « vos courages. Vous avez pourtant mieux « aimé suivre ma fortune que celle du vain- « queur : en quoi vous avez mérité que les « dieux vous en récompensent ; et ne doutez « point qu'ils ne le fassent, si je ne puis moi- « même le faire. Avec de telles troupes et de « tels officiers, j'affronterai sans crainte l'en- « nemi, quelque redoutable qu'il paraisse. « Quoi ! voudrait-on que je m'abandonnasse « à la discrétion du vainqueur, et que j'atten- « disse de lui, pour prix de ma lâcheté et de « ma bassesse, le gouvernement de quel- « que province qu'il voudrait bien me laisser ? « Non, non ; il ne sera jamais au pouvoir de « personne ni de m'ôter ni de me donner le « diadème que je porte. Une même heure « verra la fin de mon règne et de ma vie. Si « vous avez tous ce même courage et cette « même résolution, comme je n'en puis dou- « ter, je vous réponds de votre liberté, et « que vous n'aurez point à souffrir le faste « et les insultes des Macédoniens. Vous avez « dans vos mains de quoi venger ou terminer « tous vos maux. » Tous répondirent, avec

[1] An. M. 3674 ; av. J. C. 330. — Diod. lib. 17, pag. 540-546. Arrian. lib. 3, pag. 133-137. Plut. in Alex. pag. 689. — Q. Curt. lib. 5, cap. 8-14. — Justin. lib. 11, cap. 15.

de grands cris, qu'ils étaient prêts à le suivre partout, et à répandre leur sang pour sa défense.

C'était le sentiment des troupes. Mais Nabarzane, l'un des plus grands seigneurs de Perse et général de la cavalerie, avait tramé avec Bessus, général des Bactriens, le plus grand de tous les crimes, ayant résolu d'arrêter le roi et de l'enchaîner; ce qu'ils pouvaient exécuter facilement par le moyen des troupes qu'ils commandaient l'un et l'autre. Leur dessein était, s'ils se voyaient poursuivis par Alexandre, de se racheter en lui livrant Darius en vie; et s'ils échappaient à sa poursuite, de s'emparer du royaume après avoir tué Darius, et de recommencer la guerre. Les traîtres n'eurent pas de peine à gagner les troupes en leur représentant qu'on les traînait au précipice; qu'ils se verraient bientôt accablés sous les ruines d'un empire tout près de tomber, pendant que la Bactriane leur était ouverte et leur tendait les mains en leur offrant des richesses immenses. Quelque sourdes que fussent ces menées, Darius en fut averti, mais ne put les croire. Patron, qui commandait les Grecs, l'exhorta inutilement à faire dresser sa tente dans leur quartier, et à confier la garde de sa personne à des troupes de la fidélité desquelles il était sûr. Il ne put se résoudre à faire cet affront aux Perses, et répondit « qu'il « aurait moins de peine à en être trompé « qu'à les condamner; qu'il aimait mieux « souffrir parmi les siens tout ce que la for- « tune lui préparait, que de chercher sa sû- « reté parmi des étrangers, quelque fidèles « et bien affectionnés qu'il les crût; qu'aussi « bien il ne pouvait plus mourir que trop « tard, si les soldats qui étaient de sa nation « le jugeaient indigne de vivre. » Il ne fut pas longtemps sans éprouver combien étaient vrais les avis qu'on lui avait donnés. Les traîtres le saisirent, le lièrent avec des chaînes d'or, comme pour faire honneur à sa qualité de roi, et prirent le chemin de la Bactriane, le conduisant dans un chariot couvert.

Quand Alexandre fut arrivé à Ecbatane, il apprit que le roi de Perse en était parti il y avait cinq jours. Il commanda à Parménion de mettre tous les trésors de la Perse dans le château d'Ecbatane, sous une bonne garde qu'il y laissa. Ces trésors montaient, selon Strabon[1], à cent quatre-vingt mille talents[2] (cinq cent quarante millions), et selon Justin[3], à dix mille talents de plus (trente millions). Il lui ordonna de marcher ensuite vers l'Hyrcanie par la contrée des Cadusiens, avec les Thraces, les étrangers, et le reste de la cavalerie, à la réserve des compagnies royales. Il écrivit à Clitus, qui était demeuré malade à Suse, qu'aussitôt qu'il serait arrivé à Ecbatane, il prît les troupes qu'on y avait laissées, et qu'il vînt le trouver dans le pays des Parthes.

Alexandre, avec le reste de ses troupes, se mit à la poursuite de Darius, et arriva le onzième jour à Rhages[4], qui est à une grande journée des portes Caspiennes; mais Darius avait déjà passé les défilés. Alexandre, désespérant de le pouvoir atteindre, quelque diligence qu'il pût faire, séjourna là cinq jours pour laisser reprendre haleine à ses troupes; ensuite il marcha vers les Parthes, et campa, le premier jour, vers les portes Caspiennes, et les passa le lendemain. Il apprit bientôt que Darius avait été arrêté par les traîtres; que Bessus le faisait traîner sur un chariot, et lui avait fait prendre les devants pour être plus sûr de sa personne; que toute l'armée lui obéissait, à la réserve d'Artabaze et des Grecs, qui, ne pouvant approuver une si noire perfidie, et n'étant pas assez forts pour l'empêcher, avaient quitté le grand chemin et s'étaient retirés vers les montagnes.

Ce fut pour lui une nouvelle raison de hâter sa marche. Les barbares, à son arrivée, prirent l'épouvante, quoique la partie n'eût pas été égale si Bessus eût eu autant de résolution pour le combat que pour le parricide; car ils surpassaient les ennemis en nombre et en force, et étaient tous frais contre des gens fatigués d'une longue marche: mais le nom et la réputation d'Alexandre, motif tout-puissant à la guerre, les étonna tellement, qu'ils prirent la fuite. Bessus et ses complices, ayant atteint Darius, l'exhortèrent de monter à cheval et de se sauver des mains de son ennemi. Il leur répondit que les dieux étaient prêts à le

[1] Strab lib. 15, pag. 731.
[2] 693 millions de fr. E. B.
[3] Justin. lib. 12, cap. 1.
[4] C'est la ville dont il est parlé dans Tobie, 3, 7

venger; et, implorant la justice d'Alexandre, il refusa de suivre des parricides. Ils entrèrent alors dans une telle fureur, que, lançant leurs dards contre lui, ils le laissèrent tout couvert de blessures. Après un parricide si détestable, ils se séparèrent, pour laisser en divers lieux des vestiges de leur fuite, et tromper par ce moyen l'ennemi s'il voulait les suivre, ou l'obliger du moins à diviser ses forces. Nabarzane tira vers l'Hyrcanie, et Bessus vers la Bactriane, suivis tous deux de peu de gens à cheval. Les barbares destitués de chefs, se dispersèrent çà et là, selon que la peur ou l'espérance les guidait.

Après plusieurs recherches, on trouva Darius par hasard dans un lieu écarté, le corps tout percé de javelots, couché sur son char et touchant à sa fin. Cependant avant que d'expirer il eut encore la force de demander à boire. Un Macédonien, nommé *Polystrate*, lui en apporta. Il avait avec lui un prisonnier persan, qui lui servit de truchement. Darius, après avoir bu, dit, en se tournant vers le Macédonien, « que dans l'état déplorable de sa « fortune il avait au moins cette consolation, « de parler à une personne qui l'entendrait, « et que ses dernières paroles ne seraient point « perdues : qu'il le chargeait de dire à Alexandre que, sans l'avoir jamais obligé, il mou« rait son redevable; qu'il lui rendait mille « grâces de tant de bontés qu'il avait eues pour « sa mère, pour sa femme et pour ses enfants; « ne s'étant pas contenté de leur sauver la vie, « mais leur ayant laissé tout l'éclat de leur pre« mière grandeur : qu'il priait les dieux de ren« dre ses armes victorieuses, et de le faire mo« narque de l'univers : qu'il ne croyait pas avoir « besoin de lui demander qu'il vengeât l'exécra« ble parricide commis sur sa personne, parce « que c'était la cause commune des rois. »

Puis, prenant la main de Polystrate, « Tou« che-lui pour moi dans la main, lui dit-il, com« me je touche dans la tienne; et porte-lui de « ma part ce seul gage que je puis lui donner de « mon affection et de ma reconnaissance. » En finissant ces mots, il expira. Alexandre arrive auprès de lui en ce moment; et, voyant le corps de Darius, il pleure amèrement, et, par les marques de la douleur la plus sensible, fait voir combien il était touché de l'infortune de ce prince, qui méritait un meilleur sort. Il détacha d'abord sa cotte d'armes, la jeta sur le corps de Darius; et, ayant fait embaumer et orner son cercueil avec une magnificence royale, il l'envoya à Sysigambis pour le faire ensevelir à la façon des rois de Perse et le mettre au tombeau de ses ancêtres.

Ainsi mourut Darius [1], la troisième année de la 112e olympiade, après avoir vécu près de cinquante ans, et en avoir régné six : prince d'un caractère doux et pacifique, dont le règne, si on en exempte la mort de Charidème, avait été sans violence et sans cruauté, ou par inclination naturelle, ou parce que la guerre continuelle qu'il eut à essuyer contre Alexandre, depuis son avénement à la couronne, ne lui permit pas d'en user autrement. Avec lui finit l'empire des Perses, qui avait duré deux cent six ans, depuis le commencement du règne du grand Cyrus, son fondateur, sous treize rois, savoir : Cyrus, Cambyse, Smerdis le mage, Darius fils d'Hystaspe, Xerxès Ier, Artaxerxe Longuemain, Xerxès II, Sogdien, Darius Nothus, Artaxerxe Mnémon, Artaxerxe Ochus, Arsès, Darius Codoman.

§ XI. — Vices qui ont causé la décadence et enfin la ruine de l'empire des Perses.

La mort de Darius Codoman peut bien être regardée comme l'époque, mais non comme la cause unique de la destruction de la monarchie persane. Quand on jette une vue générale sur l'histoire des rois dont je viens de faire le dénombrement, et que l'on considère avec quelque attention leurs différents caractères, et leur manière de gouverner, soit dans la guerre, soit dans la paix, il est aisé de reconnaître que cette décadence était préparée de loin, et qu'elle fut conduite à sa fin par des degrés marqués, qui annonçaient une ruine totale.

On peut dire d'abord que l'affaiblissement de l'empire des Perses, et sa dernière chute, venaient de son origine même et de sa première institution. Il avait été formé par la réunion de deux peuples bien différents d'inclinations et de mœurs. Les Perses étaient sobres, laborieux, modestes : les Mèdes ne respiraient

[1] An. M. 3674; av. J. C. 330.

que le faste, le luxe, la mollesse et la volupté. L'exemple de la frugalité et de la simplicité de Cyrus, et la nécessité de vivre continuellement sous les armes pour faire tant de conquêtes et pour se maintenir au milieu de tant d'ennemis, suspendirent pendant quelque temps la contagion de ces vices; mais, après que tout fut dompté et soumis, le penchant naturel des Mèdes pour la magnificence et les délices affaiblit bientôt la tempérance des Perses, et devint en peu de temps le goût dominant des deux nations.

Plusieurs autres causes y concoururent. Babylone conquise enivra ses vainqueurs de sa coupe empoisonnée, et les enchanta par les charmes de la volupté. Elle leur fournit les ministres et les instruments propres à favoriser le luxe et à entretenir les délices avec art et délicatesse; et les richesses des provinces les plus opulentes de l'univers, exposées à la discrétion des nouveaux maîtres, les mirent en état de satisfaire tous leurs désirs.

Cyrus même, comme je l'ai déjà observé ailleurs, y donna occasion sans en prévoir les suites, et y tourna les esprits par la fête superbe qu'il donna après avoir terminé ses conquêtes, et dans laquelle il se montra au milieu de ses troupes, compagnes de ses victoires, avec la pompe la plus capable d'éblouir. Il commença à leur inspirer de l'admiration pour le faste, qu'elles avaient jusque-là méprisé. Il leur fit comprendre que la magnificence et les richesses étaient dignes de couronner les plus glorieux exploits, et qu'elles en étaient le terme et le fruit; et, en inspirant à ses sujets un violent désir pour des choses qu'ils voyaient si fort estimées par un prince si accompli, il les autorisa par son exemple à s'y livrer sans retenue.

Il étendit encore ce mal en obligeant les juges, les officiers, et les gouverneurs de provinces, de paraître avec éclat aux yeux des peuples, et d'y vivre dans la splendeur, afin de mieux représenter la majesté du prince. D'un côté, ces magistrats et ces commandants prirent aisément cette décoration de leurs charges pour l'essentiel, ne songeant à se distinguer que par ces dehors fastueux; et, de l'autre, les plus riches dans les provinces se les proposèrent pour modèles, et furent bientôt suivis par les gens d'une fortune médiocre, que les petits s'efforcèrent d'égaler.

Tant de causes d'affaiblissement réunies et autorisées publiquement détruisirent en peu de temps l'ancienne vertu des Perses. Ils ne succombèrent pas comme les Romains, par des déclins imperceptibles, longtemps prévus, et souvent combattus. A peine Cyrus fut-il disparu, que l'on vit paraître comme une autre nation, et des rois d'un caractère tout différent. On n'entendit plus parler de cette éducation forte et sévère de la jeunesse persane, de ces écoles publiques de sobriété, de patience et d'émulation pour la vertu; de ces exercices laborieux et guerriers: il n'en resta pas la moindre trace; une jeunesse élevée dans l'éclat et dans la mollesse, qu'elle voyait en honneur, se dégoûta aussitôt de l'heureuse simplicité de ses pères, et forma, dans l'espace d'une génération, une race toute nouvelle avec des mœurs, des inclinations et des maximes contraires aux anciennes. Ils devinrent hauts, vains, mous, inhumains, perfides dans les traités, et eurent pour caractère particulier, d'être de tous les peuples, les plus livrés au luxe, à la somptuosité à la bonne chère, et à l'ivrognerie même : de sorte qu'on peut dire que l'empire des Perses a été, presque dès sa naissance, ce que les autres empires ne sont devenus que par la succession des années, et qu'il a commencé par où les autres finissent. Il portait dans son sein le principe de sa destruction, et ce vice interne ne fit qu'augmenter de règne en règne.

Après le succès malheureux des expéditions de Darius et de Xerxès contre la Scythie et contre la Grèce, les princes qui vinrent ensuite renoncèrent à l'ambition de faire des conquêtes, et se livrèrent à l'oisiveté, à la mollesse et à l'indolence. Ils négligèrent la discipline militaire, et substituèrent une multitude confuse de milices, tirées par force de leur pays, à des troupes exercées et endurcies aux travaux de la guerre. On a pu remarquer, en plus d'une occasion, que toute la force et la ressource presque unique de l'armée des Perses était dans les Grecs qu'ils tenaient à leur solde; qu'à proprement parler ils ne comptaient que sur eux, et qu'ils avaient grand soin de les opposer toujours aux meilleures troupes des ennemis. Ils furent les seuls, dans l'armée de Darius,

qui firent bien leur devoir, et qui lui demeurèrent fidèles jusqu'à la fin; et l'on a vu que le seul grand capitaine qu'Alexandre ait eu en tête est Memnon le Rhodien.

Au lieu de choisir, pour commander leurs troupes, des officiers qui eussent de l'expérience et des talents, ils prenaient les plus considérables de chaque nation, qui n'avaient souvent d'autre mérite que celui de la naissance, des richesses et du crédit, et qui ne se distinguaient que par la somptuosité de leurs tables, par la magnificence de leurs équipages, par la foule de leurs gardes, des domestiques, des eunuques et des femmes. Tout cet assemblage, plus fait pour l'ostentation et pour une vaine montre que pour des expéditions militaires, chargeait de bouches inutiles une armée déjà trop nombreuse, la rendait pesante dans ses marches et dans ses mouvements par trop d'équipages, et la mettait hors d'état de subsister longtemps dans un pays et de suivre jusqu'au bout de grandes entreprises en présence de l'ennemi.

Les rois de Perse, se renfermant dans l'intérieur de leurs palais pour se livrer aux délices, et ne se communiquant guère au dehors, donnaient toute leur confiance, et par là toute l'autorité, à des eunuques, à des femmes, à des esclaves, à des courtisans flatteurs occupés uniquement à écarter tout vrai mérite qui leur faisait ombrage, à faire tomber les récompenses des services sur leurs créatures, et à confier les plus importantes charges plutôt aux personnes dévouées à leurs vues d'intérêt et d'ambition qu'à des sujets capables de bien servir l'état.

Un autre caractère de ces princes, qui n'est que trop ordinaire, contribua beaucoup à la ruine de l'empire. Ils étaient accoutumés dès leur enfance à de fausses louanges, à des complaisances excessives, à des soumissions aveugles. On les élevait dans une si haute idée de leur propre grandeur, qu'ils se persuadaient aisément que le reste des hommes n'était fait que pour les servir et pour leur plaire. On ne prenait pas soin de les instruire de leurs devoirs, des maximes d'un bon et sage gouvernement, des principes pour juger du solide mérite et pour discerner les hommes capables de gouverner sous eux. Ils ignoraient que le pouvoir souverain ne leur était confié que pour protéger leurs sujets et pour les rendre heureux. On ne leur faisait pas sentir le plaisir touchant d'être les délices de leurs peuples et la source publique de la félicité d'un si vaste empire, comme l'avait été le grand Cyrus, que chaque famille aimait comme son père, et dont on avait regardé la perte comme une désolation publique. On faisait consister la grandeur du prince à être craint, et à pouvoir satisfaire impunément toutes ses passions.

Une si mauvaise éducation ne pouvait former que des princes faibles ou vicieux. Ils n'étaient pas en état de soutenir le poids d'un si grand empire, ni d'embrasser toutes les parties d'un gouvernement si étendu et si pénible. La paresse et l'amour du plaisir les rendaient inappliqués et ennemis des affaires, et ils sacrifiaient les plus grands intérêts à leurs amusements. Quelques-uns avaient naturellement d'assez heureuses dispositions pour devenir bons princes, s'ils n'avaient été amollis par les charmes d'une vie voluptueuse et livrés à la séduction d'une puissance trop absolue et d'une trop grande prospérité. La flatterie les avait rendus incapables d'entreprendre dans leurs conseils aucune parole libre, ni de souffrir la moindre résistance à leurs volontés.

Il ne faut pas s'étonner s'ils n'étaient guère aimés de leurs sujets, puisqu'ils n'aimaient que leur propre grandeur et étaient accoutumés à y sacrifier tout le reste. Darius, dans son malheur, fut abandonné de ses généraux d'armées, de ses gouverneurs de provinces, de ses officiers, de ses domestiques, de ses peuples, et ne trouva nulle part une affection sincère et un véritable attachement à sa personne et à ses intérêts. L'éclat éblouissant de la monarchie des Perses cachait une faiblesse réelle : cette puissance énorme, accompagnée de tant de faste et de hauteur, n'avait aucune ressource dans le cœur des peuples. Au premier coup qu'on porta à ce colosse, il fut renversé.

§ XII. — Lacédémone se révolte contre les Macédoniens avec presque tout le Péloponnèse. Antipater y accourt, défait les ennemis dans une bataille où Agis est tué. Alexandre marche contre Bessus. Thalestris, reine des Amazones, vient de fort loin pour le voir. De retour dans la Parthie, il se livre au plaisir et à la débauche. Il continue sa marche contre Bessus. Prétendue conspiration de Philotas contre le roi : il est mis à mort, aussi bien que Parménion son père. Alexandre dompte plusieurs peuples. Il arrive enfin dans la Bactriane. On lui amène. Bessus.

Pendant que les choses se passaient[1] dans l'Asie comme nous l'avons vu, il y eut quelques mouvements dans la Grèce et dans la Macédoine. Memnon[2], qu'Alexandre avait envoyé en Thrace, s'y étant révolté, et, par sa rébellion, ayant attiré de ce côté-là les forces d'Antipater, les Lacédémoniens crurent que c'était une occasion favorable de secouer le joug de la Macédoine, et attirèrent dans leur parti presque tout le Péloponnèse. Sur cette nouvelle, Antipater, après avoir accommodé les affaires de la Thrace le mieux qu'il lui fut possible, revint à la hâte en Grèce, et dépêcha sur-le-champ des courriers à Alexandre pour lui donner avis de ce qui s'y passait. Dès qu'il eut atteint l'ennemi, il résolut de combattre. L'armée des Lacédémoniens n'était composée que de vingt mille hommes de pied et de deux mille chevaux, sous la conduite d'Agis leur roi: celle d'Antipater était plus forte du double. Agis, pour rendre ce grand nombre inutile, avait choisi un terrain étroit et resserré. La mêlée fut rude d'abord, chaque parti faisant des efforts extraordinaires de bravoure pour soutenir l'honneur de sa nation. Les uns animés par leur ancienne gloire, les autres par leur grandeur présente, combattaient avec un égal courage, ceux-là pour la liberté, ceux-ci pour l'empire. Tant qu'on demeura dans le terrain où la bataille avait commencé, Agis eut l'avantage; mais, quand, par une fuite simulée, Antipater eut attiré les ennemis en plaine campagne, alors, déployant toutes ses forces, il devint supérieur et sut bien profiter de son avantage. Agis se faisait remarquer par ses armes, par sa bonne mine, et encore plus par son courage. Le fort du combat fut autour de lui: il fit des prodiges de valeur. Enfin, blessé de plusieurs coups, les siens l'emportèrent sur son bouclier. Ils ne perdirent point courage; et, s'étant saisis d'un poste avantageux où ils se tenaient serrés dans leurs rangs, ils soutinrent vigoureusement le choc des ennemis. Après une longue résistance, les Lacédémoniens commencèrent à plier, ne pouvant plus qu'à peine soutenir leurs armes toutes trempées de sueur; puis ils lâchèrent le pied, et prirent enfin tout à fait la fuite. Le roi, se voyant vivement poursuivi, fit encore quelques efforts, malgré sa faiblesse, pour se défendre contre les ennemis. Intrépide et invincible jusqu'à la fin, mais accablé par le nombre, il mourut les armes à la main.

Il périt dans ce combat, du côté des Lacédémoniens, plus de trois mille hommes, et mille tout au plus des Macédoniens; mais à peine y en eut-il un seul de ceux-ci, qui retournât sans blessures. Cette victoire ne ruina pas seulement la puissance de Sparte et de ses alliés, mais l'espérance de ceux qui n'attendaient que l'issue de cette guerre pour se déclarer. Antipater en manda aussitôt la nouvelle à Alexandre; mais, en sage courtisan, il le fit de la manière du monde la plus modeste, la plus mesurée, et la plus propre à amortir l'éclat d'une victoire qui pouvait l'exposer à l'envie. Il connaissait la délicatesse de son maître sur le point d'honneur, qui lui faisait regarder la gloire d'autrui comme une diminution de la sienne. En effet[1], il ne put apprendre cette nouvelle sans laisser échapper quelques mots qui témoignaient sa jalousie. Antipater n'osa disposer de rien par lui-même. Il permit seulement aux Lacédémoniens d'envoyer une ambassade au roi pour apprendre de sa bouche leur sort. Il leur pardonna, à la réserve des auteurs de la révolte, qu'il fit punir.

La mort de Darius[2] n'empêcha pas Alexan-

[1] An. M. 3674; av. J. C. 330. — Diod. lib. 17 pag. 537. — Q. Curt. lib. 6, cap. 1.

[2] C'est un autre que le célèbre Memnon dont il a été parlé auparavant.

[1] « Alexander hostes vinci voluerat; Antipatrum vicisse, ne tacitus quidem indignabatur, suæ demptum gloriæ existimans quidquid cessisset alienæ. » (Q. Curt.)

[2] Q. Curt. lib. 6, cap. 2-4.

dre de poursuivre Bessus, qui s'était retiré dans la Bactriane, où il avait pris le titre de roi et le nom d'Artaxerxe; mais, voyant enfin qu'il n'y avait pas moyen de l'atteindre, il retourna dans le pays des Parthes. Il séjourna quelques jours à Hécatompyle, et commanda qu'on y amenât des vivres de tous côtés.

Pendant ce séjour, il se répandit un bruit, dans toute l'armée, que le roi, content de ce qu'il avait fait jusque-là, se préparait à retourner en Macédoine. Dans le moment même, les soldats, comme si on eût donné le signal du départ, courent comme des insensés dans leurs tentes, se mettent à plier bagage, se hâtent de charger les chariots, et remplissent tout le camp de tumulte. Le bruit en vint bientôt aux oreilles d'Alexandre. Effrayé de ce désordre, il fait venir les officiers dans sa tente, et, les larmes aux yeux, il se plaint de ce qu'au milieu d'une carrière si glorieuse il se voit tout à coup arrêté et contraint de retourner en son pays plutôt en vaincu qu'en victorieux. Les officiers le consolent et le rassurent; ils lui représentent que ce mouvement subit n'est qu'une saillie et une fougue passagère qui n'aura point de suite; ils lui répondent de l'obéissance des soldats, pourvu qu'il veuille leur parler lui-même, mais avec bonté et douceur. Il promit de le faire. Ce qui avait donné lieu à ce faux bruit, c'est qu'il avait licencié quelques troupes grecques après les avoir richement récompensées; de sorte que les Macédoniens crurent la guerre finie pour eux comme pour les autres.

Quand Alexandre eut assemblé l'armée, il lui parla en ces termes: « Je ne m'étonne « point, soldats, si, après les grandes choses « que nous avons faites jusqu'ici, vous êtes « rassasiés de gloire et ne cherchez plus que « le repos. Je ne ferai point ici le dénombre- « ment des nations que nous avons domptées: « nous avons conquis plus de provinces que « les autres n'ont pris de villes. Si je croyais « nos conquêtes bien assurées parmi des peu- « ples vaincus si promptement, je ne le dis- « simule point, je penserais comme vous; et « je me hâterais d'aller revoir mes dieux do- « mestiques, ma mère, mes sœurs et tous mes « sujets, et jouir, dans le sein de ma patrie, « de la gloire que j'ai acquise avec vous. Mais « cette gloire, elle s'évanouira bientôt, si nous « n'y mettons le dernier sceau. Pensez-vous « que tant de peuples, accoutumés à une « autre domination, et qui n'ont avec nous « nulle conformité ni de religion, ni de mœurs, « ni de langage, aient été domptés au même « temps que vaincus, qu'un retour si préci- « pité ne leur remettra pas les armes à la « main? Que deviendront les autres qui res- « tent encore à subjuguer? Quoi! faute de « courage, laisserons-nous notre victoire impar- « faite? mais ce qui me touche bien plus vi- « vement, laisserons-nous le crime et l'attentat « de Bessus impuni? Pourrez-vous voir pas- « ser le sceptre de Darius dans les mains « meurtrières de ce monstre, qui, après l'avoir « chargé de chaînes comme un captif, l'a en- « fin assassiné pour nous ravir la gloire de le « sauver? Pour moi, il me tarde que je ne « le voie à un infâme gibet payer à tous les « rois et à tous les peuples de la terre la « juste peine de son exécrable parricide. Je « ne sais si je me trompe, mais il me semble « que je lis sur vos visages l'arrêt de sa mort, « et que la colère qui étincelle dans vos yeux « m'annonce que vous tremperez bientôt vos « mains dans le sang de ce traître. »

Les soldats ne laissèrent pas achever Alexandre; et, battant des mains, ils s'écrièrent tous à l'envi qu'il les menât où il lui plairait. C'était l'effet ordinaire des discours de ce prince. Dans quelque découragement qu'ils fussent, une seule parole sortie de sa bouche les ranimait sur-le-champ, et leur inspirait cette gaîté et cette ardeur martiale qui paraissait toujours sur son visage. Le roi, profitant de cette heureuse disposition où il voyait toute l'armée, traverse le pays des Parthes, et arrive en trois jours sur la frontière de l'Hycarnie, qui se soumit. Il subjugua après cela les Mardes, les Ariens, les Drangiens, les Arachosiens, et plusieurs autres nations encore, où ses armées victorieuses passaient avec plus de rapidité que d'ordinaire on ne voyage. Souvent il poursuivait l'ennemi, des jours et des nuits entières, sans donner presque aucun repos à ses troupes. Par cette rapidité prodigieuse il surprenait des peuples qui le croyaient encore bien loin, et il les accablait avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en état de défense. C'était l'idée

qu'avait donnée de ce prince, plusieurs siècles auparavant, le prophète Daniel, en le représentant sous l'image d'une panthère, d'un léopard, d'un bouc qui s'élançait avec une si grande vitesse, que ses pieds semblaient ne pas toucher la terre.

Nabarzane[1], complice de Bessus, qui avait auparavant écrit à Alexandre, vint se rendre à lui sur sa parole quand il le sut à Zadracarte, capitale de l'Hyrcanie, et entre autres présents lui amena l'eunuque Bagoas, qui, depuis, eut un grand crédit sur l'esprit de ce prince, comme il l'avait eu sur celui de Darius.

Dans le même temps arriva Thalestris, reine des Amazones. Un ardent désir de voir Alexandre fit sortir cette princesse de ses états, et lui fit parcourir beaucoup de terres pour satisfaire sa curiosité. Quand elle fut assez proche du camp, elle envoya l'avertir qu'une reine qui le venait visiter, et qui mourait d'envie de le connaître, était arrivée, et n'était pas bien loin de là. Alexandre lui ayant donné une réponse favorable, elle commanda à son train de s'arrêter, et vint avec trois cents femmes ; et, dès qu'elle eut aperçu le roi, elle se jeta en bas de son cheval, portant deux lances à la main droite. L'habit des Amazones ne leur couvre pas tout le corps; car du côté gauche elles ont le sein découvert, et tout le reste est caché, hors que leur robe, troussée avec un nœud, ne leur passe pas le genou. Elles gardent une de leurs mamelles pour nourrir leurs filles, et brûlent la droite pour mieux bander l'arc et lancer le javelot ; d'où leur est venu le nom d'*Amazones*[2]. Thalestris regardait le roi sans s'étonner[3], et, le considérant attentivement, ne trouvait pas que sa taille répondît à sa renommée; car les barbares sont fort touchés d'un air majestueux, et n'estiment capables des grandes choses que ceux que la nature a favorisés des avantages du corps. Elle ne lui dissimula pas qu'elle était principalement venue pour avoir de sa postérité, ajoutant qu'elle se croyait digne de donner des héritiers à son empire. Cette demande obligea Alexandre de séjourner là quelque temps, après lequel Thalestris retourna en son royaume, et le roi en la province des Parthes. Voilà ce qu'en dit Quinte-Curce. Mais cette histoire, aussi bien que toute celle des Amazones, paraît à des auteurs fort sensés entièrement fabuleuse[1].

Alexandre se livra, dans la suite, tout entier à ses passions, changeant en orgueil et en débauche la modération et la continence qui l'avaient fait admirer jusque-là, vertus bien nécessaires dans une grande fortune. Il n'était plus le même. Invincible aux dangers et aux fatigues de la guerre, il ne le fut point à la douceur du repos. Dès qu'il eut un peu de relâche, il s'abandonna aux voluptés; et celui que les armes des Perses n'avaient pu vaincre fut vaincu par leurs vices. Ce n'était plus que jeux, que parties de plaisir, que femmes, que festins désordonnés où il passait les jours et les nuits à boire. Ne se contentant pas des troupes de bateleurs et de joueurs d'instruments qu'il avait fait venir de Grèce, il faisait chanter à des femmes captives, qu'il avait à sa suite, des chansons à leur mode. Dans la troupe de ces femmes il en vit une plus triste que les autres, et qui, par une modeste honte accompagnée de dignité, témoignait plus de répugnance à se laisser produire en public. Elle était d'une grande beauté, à laquelle sa pudeur ajoutait de nouvelles grâces; car elle tenait les yeux baissés, et faisait ce qu'elle pouvait pour se couvrir le visage. Le roi se douta bien, à son air, qu'elle n'était pas d'une naissance commune; et, s'en étant informé d'elle-même, elle répondit qu'elle était la petite-fille d'Ochus, peu auparavant roi de Perse, et fille de son fils; qu'elle avait épousé Hystaspe, parent de Darius, et général d'une grande armée. Alexandre, touché du sort d'une princesse issue du sang royal et réduite à un si triste état, ne la mit pas seulement en liberté, mais il la rétablit dans tous ses biens, et fit chercher son mari pour la lui rendre.

Ce prince avait naturellement un fonds de bonté et d'humanité qui le faisait compatir

[1] Q. Curt. lib. 6, cap. 5.

[2] C'est un mot grec qui signifie, *sans mamelles*.

[3] « Interrito vultu regem Thalestris intuebatur, habitum « ejus haudquaquam rerum famæ parem oculis perlustrans : quippe omnibus barbaris in corporum majestate « veneratio est, magnorumque operum non alios capaces « putant, quàm quos eximiâ specie donare natura dignata « est. » (Q. Curt.)

[1] Q. Curt. lib. 6, cap. 6

aux maux des personnes même de la plus basse condition [1]. Un jour, un pauvre Macédonien conduisait devant lui un mulet chargé d'or pour le roi : le mulet était si las, qu'il ne pouvait plus ni marcher ni se soutenir ; le muletier, prenant la charge, la porta, avec beaucoup de peine, un assez long espace de chemin. Le roi, le voyant accablé sous le poids, et prêt à jeter le fardeau à terre pour se soulager : *Ne te lasse pas encore, mon ami,* lui dit-il, *tâche de fournir le reste du chemin, et de porter cette charge dans ta tente, car je te la donne.*

Dans une marche forcée que fit Alexandre [2] au travers de lieux arides, avec un petit corps de cavalerie, pour atteindre Darius, il rencontra des Macédoniens qui portaient, sur des mulets, de l'eau dans des peaux de chèvre. Ces Macédoniens, ayant vu ce prince demi-mort de la chaleur extrême et de la soif ardente qui le consumaient, car c'était vers l'heure de midi, remplirent promptement un casque d'eau, et coururent la lui présenter. Alexandre s'informa d'abord à qui ils portaient cette eau. Ils répondirent : *Nous la portons à nos enfants : mais ne vous inquiétez point, seigneur : pourvu que vous viviez, nous en aurons assez d'autres, si nous perdons ceux-ci.* A ces mots, Alexandre prend le casque, et, regardant tout autour de lui, il voit tous ses cavaliers, qui, la tête penchée, et les yeux avidement attachés sur cette boisson, la dévoraient par leurs regards. Il la rend à ceux qui la lui avaient présentée en les remerciant et sans en boire une goutte. *Il n'y en a pas assez pour toute ma troupe,* dit-il; *et, si je buvais seul, les autres en seraient encore plus altérés, et mourraient de langueur et de défaillance.* Ses cavaliers, touchés jusqu'au vif d'une magnanimité et d'une tempérance si admirables, lui crièrent de les mener partout où il voudrait sans les ménager ; qu'ils n'étaient plus las, qu'ils n'avaient plus soif, et qu'ils ne se croyaient plus des hommes mortels pendant qu'ils auraient un tel roi.

De tels sentiments d'une bonté généreuse et compatissante font bien plus d'honneur à un prince que toutes les victoires et que toutes les conquêtes. Si Alexandre les avait toujours conservés, il aurait véritablement mérité le titre et le surnom de *grand*: mais une prospérité trop éclatante et trop suivie, qui est un poids au-dessus de la force humaine, l'en dépouilla peu à peu, et lui fit oublier qu'il était homme. Plein d'un mépris dédaigneux pour les coutumes de son pays, comme si elles n'eussent plus convenu au maître du monde, il quitta l'habillement, les mœurs et la manière de vivre des rois de Macédoine, où il trouvait trop de simplicité, et qui lui paraissaient au-dessous de sa grandeur. Il alla jusqu'à affecter le faste des rois de Perse par l'endroit même par lequel ils semblaient s'égaler aux dieux, en exigeant que les vainqueurs des nations se prosternassent à ses pieds et lui rendissent des hommages et des services qui ne conviennent qu'à des esclaves. Il avait fait un sérail de son palais, l'ayant rempli de trois cent soixante concubines, autant qu'en avait eu Darius, avec des troupes d'eunuques, les plus infâmes de tous les hommes. Non content d'avoir pris lui-même la robe persane, il obligeait aussi ses capitaines, ses amis, et tous les grands de sa cour, de s'habiller de la même sorte : ce qui leur causait une douleur sensible ; mais personne n'osait se plaindre, ni le contredire.

Les vieux soldats de Philippe, éloignés de toutes sortes de voluptés, détestaient tout haut ce luxe si prodigieux et tous ces vices dont l'armée s'était infectée dans Suze et dans Ecbatane. C'était même un langage tout commun dans l'armée, « qu'on avait plus perdu que gagné par la victoire : que c'étaient « les Macédoniens en effet qu'on pouvait dire « vaincus, de prendre ainsi les coutumes et « les mœurs des étrangers ; que tout le fruit de « leur longue absence serait donc de retourner « en leur patrie dans l'équipage et l'habit des « barbares : qu'Alexandre avait honte d'eux et « les dédaignait ; qu'il aimait mieux ressem« bler aux vaincus qu'aux victorieux, et que « de roi de Macédoine il était devenu satrape « de Darius. »

Le roi n'ignorait pas le mécontentement de sa cour et de son armée, et il essaya d'en regagner l'estime et l'amitié par ses bienfaits

[1] Plut. in Alex. pag. 657.
[2] Id. ibid.

et ses largesses : mais la servitude [1], à quelque haut prix qu'on la mette, ne peut plaire à des hommes libres. Il crut que le remède le plus sur etait de les occuper, et pour cela il les mena contre Bessus. Mais, parce que l'armée était si chargée de butin et d'attirail inutile, qu'elle ne pouvait qu'à peine se remuer, il fit porter au milieu de la place publique tout son bagage premièrement, ensuite celui de ses troupes, à la réserve des choses nécessaires ; puis fit porter le tout de là sur des chariots dans une grande campagne. Tout le monde était en peine de ce qu'il voulait faire. Après avoir renvoyé les chevaux, il mit le feu lui-même à ses propres hardes, et commanda qu'on en fît autant à toutes les autres. Les Macédoniens allumaient donc eux-mêmes le feu, et brûlaient ces riches dépouilles, qui étaient le prix de leur sang, et qu'ils avaient bien souvent tirées du milieu des flammes. Un tel sacrifice devait leur coûter beaucoup ; mais l'exemple du roi étouffait toutes les plaintes, et la perte de leur bagage semblait les toucher moins que celle de la discipline. Une courte harangue du prince apaisa toute leur douleur ; et, se trouvant désormais plus libres pour leurs fonctions, ils partirent avec joie, et prirent leur marche vers la Bactriane. Ils trouvèrent dans cette marche des difficultés qui auraient rebuté tout autre qu'Alexandre : mais rien n'était capable de l'effrayer ni de l'arrêter ; et il comptait fermement sur son bonheur, qui, en effet, ne l'abandonna jamais, et le tira de mille dangers où lui et son armée auraient dû naturellement périr.

Quand il fut arrivé dans le pays des Drances [2], un nouveau genre de danger lui causa beaucoup d'inquiétude et d'alarme : c'était le bruit d'une conspiration contre sa personne. Un certain Dymnus, peu considéré à la cour, en avait formé le dessein pour quelque mécontentement particulier. Il en avait fait part à un jeune homme appelé Nicomachus, qui s'en ouvrit à Cébalinus son frère. Celui-ci le déclara aussitôt à Philotas, et le pria instamment d'en donner avis au roi, parce que le temps pressait, et que dans trois jours ce criminel dessein devait être mis à exécution. Philotas, ayant loué sa fidélité, rentre de ce pas chez le roi, avec qui il s'entretint longtemps de toute autre chose, sans lui dire un mot de ce qu'il venait d'apprendre. Sur le soir, Cébalinus, le prenant à la sortie, et lui demandant s'il avait fait ce dont il l'avait prié, il lui répondit qu'il n'avait pu en parler au roi, et passa outre. Le lendemain ce jeune homme se présenta encore à lui comme il entrait au palais, et le conjura de se ressouvenir de ce qu'il lui avait communiqué le jour de devant. Il lui dit qu'il n'avait garde d'y manquer, et toutefois il n'en parla point encore. Alors Cébalinus commença à se défier de lui, et, craignant que, si la chose venait à se découvrir par un autre, on ne lui fit un crime de son silence, la fit savoir à Alexandre par une autre voie. Le prince, ayant appris de la bouche même de Cébalinus tout ce qui s'était passé et les instances réitérées qu'il avait faites à Philotas, commença par ordonner qu'on lui amenât Dymnus. Celui-ci, se doutant bien pourquoi le roi le mandait, se passa son épée au travers du corps. Les gardes, l'ayant empêché de s'achever, l'emportèrent au palais. Le roi lui demanda quelle raison il avait eue de juger Philotas plus digne que lui du royaume de Macédoine. Mais il avait déjà perdu la parole ; de sorte qu'après un profond soupir, tournant la tête de l'autre côté, il rendit l'esprit.

Le roi ensuite fit venir Philotas, et lui parlant seul à seul et sans témoins, il s'informa de lui-même s'il était vrai que Cébalinus l'eût pressé à diverses reprises de lui parler d'une conspiration formée contre lui. Philotas, sans faire paraître de trouble, l'avoua ingénument, mais s'excusa sur ce que l'auteur de cet avis lui avait paru peu digne de créance. Il ajouta néanmoins que la mort de Dymnus lui faisait connaître qu'il avait eu grand tort de garder un si long silence dans une affaire de cette nature ; et, se reconnaissant coupable, il embrassa les genoux du roi, et le supplia d'avoir plus d'égard à sa vie passée qu'à la faute qu'il venait de commettre, non par aucune mauvaise intention, mais dans la crainte d'alarmer mal à propos le roi par un avis qui lui paraissait sans fondement. Il n'est pas aisé de dire si Alexan-

[1] « Sed, ut opinor, liberis pretium servitutis ingratum « est. » (Q. Curt.)

[2] Diod lib 17, pag. 550, 551. — Q. Curt. lib. 6, cap. 7-11 ; et lib. 7. cap. 1, 2. — Arrian, lib. 3, pag. 141, 142. — Plut. in Alex. pag. 692, 693.

dre le crut, ou si alors il dissimula. Quoi qu'il en soit, il lui donna la main en signe de réconciliation, et lui dit qu'il voulait bien croire qu'il avait plutôt méprisé l'avis qu'il ne l'avait célé.

Philotas avait beaucoup d'envieux et d'ennemis à la cour; et il était difficile que cela fût autrement, parce qu'entre tous les courtisans il était un de ceux qui avaient le plus de familiarité et de crédit auprès du roi. Au lieu de tempérer et d'amortir l'éclat d'une faveur si brillante, par un air de douceur et de bonté et par une sage modération, il semblait au contraire ne chercher qu'à irriter l'envie par l'affectation d'un faste insensé qui dominait généralement dans ses vêtements, dans son train, dans ses équipages, dans sa table, et encore plus par des manières pleines de hauteur et de fierté qui le faisaient haïr de tout le monde. Parménion, son père, choqué de cet air fastueux, lui dit un jour: *Mon fils, fais-toi plus petit*[1]. Ce mot est plein de sens, et marque un homme qui connaissait parfaitement la cour. Il lui donnait souvent de pareils avis; mais une trop grande prospérité rend sourd et aveugle, et l'on ne croit pas qu'une faveur si bien établie puisse jamais changer. Philotas éprouva bien le contraire.

Alexandre avait d'anciens sujets de plainte contre lui. Il se donnait[2] la liberté de parler peu respectueusement du prince, et fièrement de lui-même. Ouvrant un jour son cœur à une femme qu'il aimait (elle s'appelait *Antigona*), il se mit à vanter insolemment les services de son père et les siens. « Qu'aurait « été Philippe, disait-il, sans Parménion? et « que serait Alexandre sans Philotas? Que de- « viendrait sa prétendue divinité, et son père « Ammon, si nous nous opposions à cette fa- « ble? » Tous ces discours furent rapportés à Alexandre, et le fait fut constaté par la déposition même d'Antigona. Il l'avait néanmoins dissimulé jusque-là, sans que jamais il eût laissé échapper contre lui aucune plainte à ce sujet dans le vin et dans la débauche; et il ne s'en était ouvert à aucun de ses amis, pas même à Éphestion, pour qui il n'avait rien de secret. Mais l'accusation récente fit revivre tous les anciens mécontentements.

[1] Ὦ παῖ, χείρων μοι γίνου.

[2] Plut. de fortunâ Alex. or. 2, pag. 339

Aussitôt après l'entretien qu'il avait eu avec Philotas, il tint conseil avec ses principaux confidents. Cratère, qui était fort bien dans son esprit, et qui, par cette raison-là même, portait d'autant plus d'envie à Philotas, crut que c'était là une belle occasion de supplanter son rival. Cachant donc sa haine sous une apparence de zèle, il fit sentir au roi « combien il avait à « craindre et de la part de Philotas même. « parce que le pardon ne change point un « cœur qui a pu concevoir un parricide si exé- « crable, et de celle de Parménion, son père, « qui ne pourra, disait-il, soutenir cette pen- « sée, qu'il doit au prince la vie de son fils. Il « est des bienfaits qui deviennent à charge, et « dont on ne cherche qu'à abolir la mémoire, « quoi qu'il en doive coûter. D'ailleurs, qui « peut nous répondre que tous deux ne soient « point entrés dans le complot? Quand il s'a- « git du salut du prince, tout est important, et « tout devient preuve, jusqu'aux plus légers « soupçons. Peut-il entrer dans l'esprit qu'un « favori, comblé de grâces par son roi, de- « meure tranquille sur un avis de cette impor- « tance? Mais, dit-on, c'étaient de jeunes « gens peu dignes de foi qui faisaient ce rap- « port. Pourquoi donc les tenir deux jours « comme s'il eût ajouté créance, et leur pro- « mettre toujours d'en parler au roi? Qui ne « voit que c'était pour les empêcher d'arriver « à lui par une autre voie? Sire, votre intérêt, « et celui de l'état demandent qu'on mette à « la question Philotas, pour s'assurer du fait, « et pour connaître les complices. » Ce fut l'avis de tous ceux qui assistaient au conseil, et le roi s'y rendit. Il les congédia après leur avoir recommandé le secret; et, pour mieux cacher sa résolution, il fit publier le départ pour le lendemain. Il convia même Philotas à souper.

Au commencement de la nuit, différents corps-de-garde ayant été disposés où il était nécessaire, on entra chez Philotas. Il dormait d'un profond sommeil. S'étant éveillé en sursaut, comme on lui mettait les fers aux mains, il s'écria : *Ah! seigneur, la rage de mes ennemis a prévalu sur votre bonté*. Après quoi on lui couvrit le visage, et on l'emmena au palais, sans qu'il dît un seul mot. Le lendemain, les Macédoniens ayant eu ordre de s'y rendre

en armes, il s'y en trouva au nombre de six mille. C'était une ancienne coutume, qu'en temps de guerre l'armée connaissait des crimes capitaux, et en temps de paix le peuple : de sorte que la puissance du prince n'avait point de lieu, si elle n'était autorisée de l'un ou de l'autre; et il fallait que le roi commençât par persuader avant que de pouvoir user de son pouvoir [1].

On exposa d'abord le corps de Dymnus, la plupart ne sachant ce qu'il avait fait, ni par quelle aventure il était mort. Puis le roi vint à l'assemblée, la douleur peinte sur le front, et toute sa cour de même, chacun attendant où aboutirait ce funèbre appareil. Le roi tint longtemps les yeux baissés contre terre comme tout interdit. Enfin, ayant repris ses esprits, il parla de la sorte : « Peu s'en est fallu, « soldats, que je ne vous aie eté ravi par la trahison d'un petit nombre de scélérats : mais « me voici encore plein de vie par la providence et la miséricorde des dieux : et je proteste que rien ne m'anime davantage à la « poursuite des parricides que la vue de cette « assemblée, dont l'intérêt m'est plus cher « que ma propre conservation : car je ne souhaite de vivre que pour vous; et le plus doux « fruit de ma vie, pour ne pas dire l'unique, « est la satisfaction que j'aurais de pouvoir « reconnaître les services de tant de braves « hommes à qui je dois tout. » A ces mots, il fut interrompu par les cris et les gémissements des soldats, qui se prirent tous à pleurer. « Hé! que sera-ce donc, poursuivit-il, quand « je vous aurai nommé les auteurs d'un si exécrable attentat? Je n'y puis penser sans frémir. Ceux que j'avais le plus comblés de mes « bienfaits, à qui j'avais le plus témoigné d'amitié, en qui j'avais mis toute ma confiance, « et qui étaient les dépositaires de mes secrets « les plus intimes, Parménion et Philotas. » A ces noms tous les soldats se regardaient l'un l'autre, n'osant s'en rapporter au témoignage de leurs yeux et de leurs oreilles, ni croire ce qu'ils voyaient et ce qu'ils entendaient. On fit venir Nicomachus, Métron et Cébalinus, qui déposèrent tout ce qu'ils savaient. Pas un d'eux ne chargeait Philotas d'avoir part à la conjuration. L'assemblée, dans un trouble et un saisissement qu'il est plus facile de concevoir que d'exprimer, gardait un triste et morne silence.

On amena Philotas, qui avait les mains liées derrière le dos, et la tête couverte d'un méchant linge tout usé. Quel spectacle! Tout hors de lui-même, il n'osait ni lever les yeux, ni ouvrir la bouche. Puis, les larmes lui coulant des yeux en abondance, il s'évanouit entre les bras de celui qui le tenait. Et, comme on lui essuyait les pleurs dont il avait le visage baigné, le cœur et la voix lui revenant peu à peu, il semblait vouloir parler. Le roi lui dit que les Macédoniens seraient ses juges, et il se retira. Il ne fut pas difficile à Philotas de se justifier. Aucun des témoins, et de ceux qui furent mis à la question, n'avait déposé contre lui comme complice de la conspiration. Dymnus, qui en était l'auteur, ne l'avait nommé à aucun des conjurés; et, s'il y eût eu part, et qu'il en eût été le chef comme on le prétendait, il n'aurait pas manqué de le nommer à la tête de tous les autres, pour les engager plus sûrement dans son complot. Si Philotas s'était senti coupable, sachant que Cébalinus, instruit de tout, cherchait avec empressement à en faire donner avis au roi, était-il vraisemblable qu'il fût demeuré tranquille deux jours entiers sans prendre aucune mesure ou pour se défaire de Cébalinus, ou pour mettre à exécution son projet ce qui lui eût été très-facile? Il mit ces preuves et beaucoup d'autres dans tout leur jour, et n'oublia pas les raisons qui lui avaient fait mépriser l'avis qu'on lui avait donné, comme imaginaire et sans fondement. Puis, tournant tout d'un coup son discours vers Alexandre comme s'il eût été présent : « Seigneur, dit-« il, quelque part que vous soyez (car on a « cru qu'il écoutait tout, caché derrière un « rideau), si j'ai failli en ne vous communiquant point l'avis que j'avais reçu, je vous « ai confessé ma faute, et vous me l'avez par« donnée. Vous m'avez donné votre main « royale pour gage, et vous m'avez même « fait l'honneur de m'admettre à votre table. « Si vous m'avez cru, je suis innocent : si « vous m'avez pardonné, j'ai ma grâce. Je « m'en tiens à votre jugement. Quel nouveau

[1] « Nihil potestas regum valebat, nisi prius valuisset « auctoritas. » (Q. Curt.)

« crime ai-je commis depuis? Je dormais « d'un profond sommeil quand mes ennemis « m'ont éveillé en me chargeant de chaînes. « Est-ce là l'état d'un homme qui se sent « coupable du plus horrible des crimes? Ma « conscience et votre parole, seigneur, me « procuraient cette tranquillité. Ne souffrez « pas que l'envie de mes ennemis l'emporte « sur votre clémence et sur votre justice. »

Le résultat de l'assemblée fut que Philotas serait mis à la question. C'étaient ses ennemis les plus déclarés qui y présidaient. Il n'y eut sorte de torture qu'on ne lui fît souffrir. Il montra d'abord beaucoup de fermeté et de constance: les tourments ne purent lui arracher aucune parole, pas même un seul soupir. Mais enfin, vaincu par la douleur, il s'avoua coupable, nomma plusieurs complices, et chargea même son père. Le lendemain, on fit lecture des réponses de Philotas en pleine assemblée, lui présent. Il fut condamné tout d'une voix, et, aussitôt après, assommé à coups de pierres avec quelques autres conjurés, selon la coutume de Macédoine.

On jugea aussi en même temps, et l'on fit mourir Lynceste Alexandre, qui avait été convaincu de conspiration contre le prince, et qui, depuis trois ans, était retenu en prison.

La condamnation de Philotas entraîna celle de Parménion, soit que le roi le jugeât effectivement coupable, soit qu'il crût avoir tout à craindre de sa part après la mort de son fils. Polydamas, l'un des seigneurs de la cour, fut chargé de cette exécution : il avait été un des plus intimes amis de Parménion, si l'on peut donner ce nom à des courtisans qui n'aiment que leur fortune. C'est ce qui le fit choisir, comme ne pouvant donner aucun soupçon à celui contre qui on l'envoyait. Il partit pour la Médie, où Parménion commandait l'armée, et avait la garde des trésors du roi, qui montaient à cent quatre-vingt mille talents, c'est-à-dire cinq cent quarante millions. Le roi l'avait chargé de plusieurs lettres pour Cléandre, lieutenant du roi dans la province, et pour les principaux officiers. Il en avait deux pour Parménion, l'une d'Alexandre, l'autre scellée du cachet de Philotas, comme s'il eût été encore vivant, afin que le père ne se doutât de rien. Polydamas fit le chemin en onze jours, et descendit de nuit chez Cléandre. Toutes les mesures nécessaires ayant été prises, ils allèrent ensemble le lendemain, bien accompagnés, trouver Parménion. Il se promenait dans son parc. Du plus loin que Polydamas l'aperçut, il courut l'embrasser, faisant éclater la joie sur son visage; et, les compliments faits de part et d'autre mêlés de beaucoup de caresses, il lui donna la lettre qu'Alexandre lui écrivait. En l'ouvrant, il lui demanda ce que faisait le roi. Il répondit qu'il l'apprendrait par sa lettre. Et Parménion, après l'avoir lue, lui dit : « Le roi se prépare « à marcher contre les Arachosiens. Quel ad« mirable prince, il ne se donne point de re« pos! Il serait pourtant bien temps qu'il son« geât à se ménager, après avoir acquis tant « de gloire. » Ensuite il prit la lettre écrite au nom de Philotas; et, à en juger par son visage, il la lisait avec plaisir. Dans ce moment, Cléandre lui plonge le poignard dans le flanc, puis lui porte un autre coup à la gorge, et les autres lui donnèrent même plusieurs coups après sa mort.

Ainsi finit ce grand homme, illustre dans la paix comme dans la guerre, qui avait fait plusieurs belles actions sans le roi, au lieu que le roi n'avait jamais rien fait de grand sans lui. Il était homme de tête et d'exécution, aimé des grands, et plus encore des gens de guerre, qui avaient en lui une entière confiance, et qui se tenaient sûrs de la victoire quand ils marchaient sous sa conduite, tant ils comptaient sur son habileté et sur son bonheur. Il était âgé pour lors de soixante-dix ans, et avait jusque-là servi le prince avec un zèle et une fidélité inviolables, dont il fut mal payé, son fils et lui ayant été mis à mort sur un simple soupçon, assez léger et destitué de toute preuve réelle, qui fit néanmoins oublier en un moment tous les grands services qu'ils avaient rendus l'un et l'autre à leur patrie.

Alexandre sentit bien que ces cruelles exécutions pouvaient aliéner de lui les esprits[1], et

[1] An. M. 3675; av. J. C. 329 — Arrian, lib. 3, pag. 143-148. — Q. Curt. lib. 7, cap. 3-5. — Diod. lib 17, pag. 552-551.

Il le connut clairement par des lettres que ses soldats écrivaient en Macédoine, et qu'il intercepta. Jugeant à propos de séparer du reste de l'armée ceux qui s'étaient le plus distingués par leurs murmures et leurs plaintes, de peur que leurs discours séditieux n'y répandissent le même esprit, il en fit un corps à part, auquel il donna pour chef Léonidas, sans les punir autrement que par cette espèce d'ignominie. Ils y furent très-sensibles, et travaillèrent à en effacer la honte par un courage, une fidélité et une soumission qui ne se démentirent plus dans la suite.

Pour éviter les suites de ce secret mécontentement, Alexandre se mit en marche, et continua la poursuite de Bessus. Ce ne fut pas sans de grandes peines et de grands dangers. Après avoir traversé la Drangiane, l'Arachosie, le pays des Arimaspes, où tout céda à ses armes, il arriva à une montagne appelée *Paropamisus*, qui fait partie du Caucase, où son armée essuya d'incroyables fatigues, à cause de la lassitude, de la disette, du froid, des neiges, qui firent périr un grand nombre de soldats. Bessus ravagea tout le pays qui était entre lui et le Caucase, pour mettre Alexandre, par la disette de vivres et de fourrages, hors d'état de le poursuivre. En effet, il eut beaucoup à souffrir; mais rien n'était capable de le rebuter. Ayant fait reposer son armée à Drapsaque, il s'avança vers Aorne et Bactres, les deux plus puissantes villes de la Bactriane, et s'en rendit maître. A l'approche d'Alexandre, les Bactriens, au nombre de sept ou huit mille, qui, jusque-là, avaient paru fort attachés à Bessus, l'abandonnèrent tous, et se retirèrent chacun chez eux. Bessus, avec le petit nombre de troupes qui lui étaient demeurées fidèles, passa le fleuve Oxus, brûla tous les bateaux dont il s'était servi, dans la vue d'en rendre le passage impraticable à Alexandre, et se retira à Nautaque, ville de la Sogdiane, résolu d'y lever une nouvelle armée. Alexandre ne lui en laissa pas le temps. N'ayant point trouvé d'arbres ni de bois pour construire des barques et des radeaux, il s'avisa de distribuer aux soldats quantité de peaux pleines de paille et d'autres matières sèches et légères, sur lesquelles s'étant couchés, ils traversèrent le fleuve; et ceux qui étaient passés les premiers se mettaient en bataille pendant que les autres suivaient. Il fit passer de cette sorte toute son armée en six jours.

Cependant Spitamène, qui était le grand confident de Bessus, forma contre lui une conspiration avec deux autres de ses principaux officiers. S'étant saisis de sa personne, ils le chargent de chaînes, lui arrachent sa tiare de sa tête, mettent en pièces la robe royale de Darius, dont il était revêtu, et le font monter sur un cheval pour le livrer à Alexandre.

Ce prince arriva à une petite ville où habitaient les Branchides. C'était une famille d'habitants de Milet, que Xerxès, à son retour de Grèce, avait autrefois fait passer dans la haute Asie, et qu'il y avait richement établis, pour les récompenser de ce qu'ils lui avaient livré les trésors du temple d'Apollon surnommé *Didyméen*, dont ils étaient les gardiens. Ils reçurent le roi avec de grandes démonstrations de joie, et se rendirent à lui eux et leur ville. Alexandre fit venir les Milésiens qui étaient dans son armée, lesquels conservaient contre les Branchides une haine héréditaire, à cause de la perfidie de leurs ancêtres. Il laissa à leur choix, ou de venger l'injure qu'ils en avaient autrefois reçue, ou de leur pardonner en considération de leur commune origine. Étant partagés de sentiments entre eux, et ne pouvant s'accorder, Alexandre prit sur lui la décision. Le lendemain il donna ordre à sa phalange d'environner la place, et, dès qu'on en aurait donné le signal, de saccager ce repaire de traîtres, et de les faire tous passer au fil de l'épée. Cet ordre inhumain fut exécuté avec la même barbarie qu'il avait été donné. Tous les citoyens, dans le temps même qu'ils allaient audevant d'Alexandre pour lui rendre leurs hommages, furent égorgés par les rues et dans leurs maisons, sans qu'on eût aucun égard à leurs cris et à leurs larmes, et sans qu'on fît aucune distinction ni de sexe ni d'âge : on arracha même les fondements des murs pour n'y laisser aucun vestige de ville. Quel était donc le crime de ces malheureux habitants? Etaient-ils responsables de celui qu'avaient commis leurs pères il y avait plus de cent cinquante ans? Je ne sais si l'histoire fournit quelque autre exemple d'une barbarie si brutale et si forcenée.

Peu de temps après on amena à Alexandre Bessus, non-seulement lié et garrotté, mais tout nu. Spitamène le tenait attaché avec une chaîne qu'on lui avait passée au cou; et l'on n'eût su dire à qui cet objet était plus agréable, aux barbares ou aux Macédoniens. En le présentant au roi, il lui dit : « Enfin je vous ai « vengés, vous et Darius, mes rois et mes maî« tres. Je vous amène ce scélérat, qui a assas« siné son seigneur, et qui est traité mainte« nant selon l'exemple qu'il en a lui-même « donné. Hélas! que Darius ne peut-il être té« moin d'un tel spectacle! » Alexandre, après avoir fort loué Spitamène, se tournant vers Bessus, lui dit : « Quelle rage de tigre s'est « emparée de ton cœur pour avoir osé char« ger de chaînes, puis égorger ton roi et ton « bienfaiteur? Retire-toi de devant mes yeux, « monstre de perfidie et de cruauté! » Il n'en dit pas davantage; et, ayant fait venir Oxathre, frère de Darius, il lui remit Bessus entre les mains, pour lui faire essuyer toute l'ignominie qu'il méritait, différant néanmoins son supplice, dans la vue de le faire juger dans l'assemblée générale des Perses.

§ XIII. — ALEXANDRE, APRÈS AVOIR PRIS BEAUCOUP DE VILLES DANS LA BACTRIANE, EN BATIT UNE PRÈS DE L'IAXARTE, A LAQUELLE IL DONNE SON NOM. LES SCYTHES, ALARMÉS DE LA CONSTRUCTION DE CETTE VILLE QUI LES BRIDAIT, LUI DÉPUTENT DES AMBASSADEURS, QUI LUI PARLENT AVEC UNE LIBERTÉ EXTRAORDINAIRE. APRÈS LES AVOIR RENVOYÉS, IL PASSE L'IAXARTE, REMPORTE UNE VICTOIRE CONTRE LES SCYTHES, ET TRAITE FAVORABLEMENT LES VAINCUS. IL PUNIT ET APAISE LA RÉVOLTE DES SOGDIENS. IL ENVOIE BESSUS A ECBATANE POUR Y ÊTRE PUNI. IL SE REND MAITRE DE LA VILLE DE PÉTRA, QUI PARAISSAIT IMPRENABLE.

Alexandre [1], insatiable de victoires et de conquêtes, allait toujours en avant, cherchant de nouveaux peuples qu'il pût dompter. Après avoir recruté sa cavalerie, qui avait beaucoup souffert dans les longues et périlleuses marches qu'il avait faites, il s'avança jusqu'à l'Iaxarte [2].

Près de là, des barbares, descendant tout à coup de leurs montagnes, vinrent attaquer brusquement les troupes d'Alexandre; et, ayant emmené avec eux un grand nombre de prisonniers, ils regagnèrent leurs retraites, où ils étaient vingt mille hommes, qui combattaient avec des arcs et des frondes. Le roi alla en personne les assiéger; et, étant des premiers à l'attaque, il fut blessé d'une flèche à l'os de la jambe, et le fer demeura dans la plaie. Les Macédoniens, également affligés et alarmés, l'emportèrent aussitôt, mais non pas si secrètement qu'ils en pussent dérober la connaissance aux barbares, qui, du haut de la montagne, voyaient tout ce qui se passait en bas. Ils envoyèrent donc le lendemain des ambassadeurs au roi, qui les fit entrer sur-le-champ, et, ôtant le bandage et l'appareil de sa plaie, leur fit voir sa jambe sans leur témoigner la grandeur de son mal. Ils l'assurèrent qu'ayant appris sa blessure, ils n'en avaient pas reçu moins de déplaisir que les Macédoniens mêmes; et que, s'ils eussent pu découvrir celui qui avait fait le coup, ils le lui auraient mis entre les mains : qu'il n'appartenait qu'à des impies de faire la guerre aux dieux : qu'au reste, vaincus par son incomparable valeur, ils se rendaient à lui, eux et tous les peuples qui les suivaient. Le roi, leur ayant donné sa foi, et retiré ses prisonniers, les reçut en son obéissance.

Après il leva le camp, et, s'étant fait mettre sur un brancard, il y eut une grande dispute entre les gens de pied et de cheval à qui le porterait, chacun prétendant de part et d'autre que cet honneur leur appartenait. On ne put les concilier qu'en ordonnant qu'ils le porteraient tour à tour.

De là il se rendit le quatrième jour à Maracande, ville très-considérable, capitale de la Sogdiane, dont il se rendit maître, et y laissa une bonne garnison; après quoi il brûla et ravagea tout le plat pays.

Il lui arriva alors une ambassade des Abiens Scythes, qui, depuis la mort de Cyrus, étaient toujours demeurés libres et indépendants : ils venaient se soumettre à Alexandre. Ils étaient estimés les plus justes de tous les barbares. Jamais ils ne faisaient la guerre que

[1] Arrian. l. b. 3, pag. 148, 149; et lib. 4, pag. 150-160. — Q. Curt. lib. 7, cap. 6-11.

[2] Quinte-Curce et Arrien l'appellent *le Tanaïs*; mais ils se trompent. Le Tanaïs est bien plus à l'occident, et se décharge, non pas dans la mer Caspienne, mais dans le Pont-Euxin; et c'est ce que nous appelons aujourd'hui *le Don*.

pour se défendre ; et la liberté, dont ils usaient avec modération, avait entre eux égalé les plus petits aux plus grands. L'amour de la pauvreté et de la justice faisait leur propre caractère, et les mettait en état de se passer et de rois et de lois. Le roi leur fit un bon accueil, et les reçut sous sa protection. Il envoya un des principaux de sa cour pour reconnaître leur pays, et même ces autres Scythes qui habitent au-dessus du Bosphore Cimmérien.

Il avait choisi un lieu propre à bâtir une ville sur l'Iaxarte, pour tenir en bride, tant ceux qu'il avait déjà domptés, que les autres dont il se voulait rendre maître. Mais ce dessein fut retardé par la révolte des Sogdiens, suivie bientôt de celle de la Bactriane. Alexandre manda Spitamène, qui lui avait livré Bessus, le croyant fort propre à remettre ce peuple dans l'obéissance ; mais c'était lui qui avait le plus contribué à ce soulèvement. Le roi, étrangement surpris de cette perfidie, songea à en tirer vengeance d'une manière éclatante. Il alla en personne former le siège de Cyropolis. C'était la dernière ville de l'empire des Perses, bâtie par le grand Cyrus dont elle portait le nom. Il envoya en même temps Cratère, avec deux autres de ses officiers généraux, assiéger la ville des Mémacéniens. On députa à ceux-ci cinquante cavaliers, pour les exhorter à avoir recours à la clémence d'Alexandre. Ils furent d'abord assez bien reçus ; mais, la nuit, ils furent tous égorgés. Alexandre avait résolu d'épargner Cyropolis en faveur de Cyrus : car entre ceux qui ont régné sur ces peuples il n'y en avait point qu'il admirât davantage que ce roi et Sémiramis, comme ayant surpassé tous les autres en grandeur de courage et en actions héroïques. Il fit donc offrir des conditions très-favorables aux assiégés, qu'une opiniâtreté aveugle leur fit rejeter, même avec hauteur et insolence. Ayant pris la ville d'assaut, il l'abandonna au pillage, et la rasa jusqu'aux fondements. De là il passa à l'autre ville, assiégée par Cratère. Jamais place ne se défendit mieux. Alexandre y perdit ses meilleurs soldats, et lui-même fut en grand danger de sa personne ; car il reçut un coup de pierre à la tête, dont il tomba évanoui, ayant entièrement perdu connaissance. En effet, l'armée le pleura comme mort. Mais ce prince, que nul danger, nul contre-temps ne pouvait abattre, pressa encore plus vivement le siége, sans attendre que sa blessure fût guérie, la colère fournissant une nouvelle flamme à son ardeur naturelle. Ayant donc fait saper le mur, il fit une grande brèche par où il entra dans la place, qui fut mise à feu et à sang, et ruinée de fond en comble. Plusieurs autres villes éprouvèrent le même sort. C'était ici une troisième révolte de la part des peuples de la Sogdiane, que le double pardon qu'Alexandre leur avait accordé ne put faire revenir à la raison. Ils perdirent plus de six-vingt mille hommes dans ces différents siéges. Alexandre envoya après cela Ménédème avec trois mille hommes de pied et huit cents chevaux à Maracande, d'où Spitamène avait chassé la garnison macédonienne et s'y était renfermé.

Pour lui, il revint camper sur l'Iaxarte, où il ferma de murs tout l'espace que son armée avait occupé, et y bâtit une ville de soixante stades[1] de tour, qu'il nomma encore *Alexandrie*, car il en avait déjà bâti plusieurs autres. Il y fit travailler avec tant de diligence, qu'en moins de vingt jours les remparts furent élevés et les maisons construites. Aussi y eut-il grande émulation entre les soldats, à qui aurait le premier fourni sa tâche, car chacun avait la sienne ; et, pour peupler sa nouvelle ville, il racheta tout ce qu'il put trouver de prisonniers, y établit plusieurs Macédoniens qui n'étaient plus en état de servir, et y admit aussi plusieurs des gens du pays qui s'offrirent pour l'habiter.

Mais le roi des Scythes, qui sont au delà de l'Iaxarte, voyant que cette ville bâtie sur le fleuve était un joug qu'on lui imposait, envoya de nombreuses troupes pour la démolir, et chasser bien loin de là celles des Macédoniens. Alexandre, qui n'avait pas eu dessein d'attaquer les Scythes, voyant qu'ils faisaient des courses à sa vue avec beaucoup d'insolence, se trouva fort embarrassé, d'autant plus que dans le même temps il apprit que le corps de troupes qu'il avait envoyé contre Maracande avait été taillé en pièces presque entièrement. Tant d'obstacles réunis ensemble auraient rebuté tout autre : les Sogdiens révoltés, les Bactriens de même, les Scythes qui le venaient harceler, l'état où il se trouvait,

[1] Trois lieues.=Soixante stades, ou 2 lieues et demi. E.B.

ne pouvant ni se tenir sur ses pieds, ni monter à cheval, ni parler à ses troupes, ni donner ordre à rien. Pour comble de chagrin, son armée paraissait déterminée à ne point tenter le passage du fleuve à la vue des ennemis rangés sur l'autre bord. Le roi passa la nuit dans de grandes inquiétudes; mais son courage le rendait supérieur à tout. On lui avait annoncé des auspices malheureux; il força le devin à en substituer de favorables. Au point du jour, il prend sa cuirasse, et se vient montrer à ses soldats, qui ne l'avaient point vu encore depuis sa dernière blessure. Ils avaient tant de vénération pour leur roi, que sa présence seule dissipa d'abord toutes leurs craintes, de sorte qu'ils versaient des larmes de joie, et venaient tous lui rendre leurs respects, et le presser de leur faire voir l'ennemi, contre lequel ils avaient auparavant refusé d'aller. Ils travaillèrent aux radeaux avec tant d'ardeur, qu'en trois jours il y en eut douze mille de faits; on prépara aussi un grand nombre de peaux pour le même effet.

Comme tout était prêt pour passer, il arriva des ambassadeurs des Scythes, au nombre de vingt, selon la coutume de leur pays, qui traversèrent le camp à cheval, demandant à parler au roi. Le roi, les ayant fait entrer dans sa tente, les pria de s'asseoir; et ils furent longtemps à le regarder fixement sans dire mot, surpris apparemment, eux qui jugeaient les hommes à la mine et à la taille, de ne pas trouver que la sienne répondît à sa grande renommée. Le plus ancien de la troupe porta la parole. Le discours que Quinte-Curce lui met dans la bouche est un peu long, mais fort curieux. J'en rapporterai une partie.

« Si les dieux t'avaient donné un corps pro« portionné à ton ambition, tout l'univers « serait trop petit pour toi. D'une main tu « toucherais l'orient, et de l'autre l'occident; « et non content de cela, tu voudrais suivre « le soleil et savoir où il se cache. Tel que tu « es, tu ne laisses pas d'aspirer où tu ne sau« rais atteindre. De l'Europe tu passes dans « l'Asie; et quand tu auras subjugué tout le « genre humain, tu feras la guerre aux ri« vières, aux forêts et aux bêtes sauvages. « Ne sais-tu pas que les grands arbres sont « longtemps à croître, et qu'il ne faut qu'une « heure pour les arracher; que le lion sert « quelquefois de pâture aux plus petits oi« seaux; que le fer, malgré sa dureté, est « consumé par la rouille, qu'enfin il n'est rien « de si fort que les choses les plus faibles ne « puissent détruire?

« Qu'avons-nous à démêler avec toi? Ja« mais nous n'avons mis le pied dans ton pays. « N'est-il pas permis à ceux qui vivent dans « les bois d'ignorer qui tu es et d'où tu viens? « Nous ne voulons ni obéir ni commander à « personne. Et afin que tu saches quelles « gens ce sont que les Scythes, nous avons « reçu du ciel, comme un riche présent, un « joug de bœufs, un soc de charrue, une « flèche, un javelot et une coupe: c'est de « quoi nous nous servons et avec nos amis et « contre nos ennemis. A nos amis, nous leur « donnons du blé provenu du travail de nos « bœufs; avec eux nous offrons du vin aux « dieux dans la coupe: et pour nos ennemis, « nous les combattons de loin à coups de flè« ches, et de près avec le javelot. C'est avec « quoi nous avons autrefois dompté les peu« ples les plus belliqueux[1], vaincu les rois les « plus puissants, ravagé toute l'Asie, et nous « nous sommes ouvert le chemin jusque dans « l'Égypte.

« Mais toi qui te vantes de venir pour exter« terminer les voleurs, tu es toi-même le plus « grand voleur de la terre. Tu as pillé et sac« cagé toutes les nations que tu as vaincues; « tu as pris la Lydie, envahi la Syrie, la Perse, « la Bactriane; tu songes à pénétrer jusqu'aux « Indes, et tu viens ici pour nous enlever nos « troupeaux. Tout ce que tu as ne sert qu'à « te faire désirer plus ardemment ce que tu « n'as pas. Ne vois-tu point combien il y a « que les Bactriens t'arrêtent? Pendant que « tu domptes ceux-ci, les Sogdiens se révol« tent, et la victoire n'est pour toi qu'une se« mence de guerre.

« Passe seulement l'Iaxarte, et tu verras « l'étendue de nos plaines. Tu as beau suivre

[1] Ceci doit s'entendre de la fameuse irruption des Scythes, qui s'avancèrent jusque dans l'Égypte, et demeurèrent maîtres de la haute Asie pendant vingt-huit ans. Voyez le tome premier, dans l'histoire des Assyriens. Je ne me suis point ici attaché au texte de Quinte-Curce, qui souffre de grandes difficultés.

« les Scythes, je te défie de les atteindre. Notre « pauvreté sera toujours plus agile que ton « armée chargée des dépouilles de tant de na- « tions ; et quand tu nous croiras bien loin, « tu nous verras tout d'un coup tomber « sur ton camp, car c'est avec la même vi- « tesse que nous poursuivons et que nous « fuyons nos ennemis. J'apprends que les « Grecs font passer en proverbe et en rail- « lerie les solitudes des Scythes. Oui, nous « aimons mieux nos déserts que vos grandes « villes et vos fertiles campagnes. Crois-moi, « la fortune est glissante ; tiens-la bien, de « peur qu'elle ne t'échappe. Mets un frein « à ton bonheur, si tu veux en demeurer « maître.

« Si tu es un dieu, tu dois faire du bien aux « mortels, et non pas leur ravir ce qu'ils ont ; « si tu n'es qu'un homme, songe toujours à « ce que tu es. Ceux que tu laisseras en paix « seront véritablement tes amis, parce que « les plus fermes amitiés sont entre les per- « sonnes égales ; et ceux-là sont estimés égaux, « qui n'ont point éprouvé leurs forces l'un « contre l'autre. Mais ne t'imagine pas que « ceux que tu auras vaincus puissent t'aimer ; « il n'y a jamais d'amitié entre le maître et « l'esclave, et une paix forcée est bientôt sui- « vie de la guerre.

« Au reste, ne pense pas que les Scythes, « pour contracter une alliance, fassent aucun « serment [1]. Ils n'ont point d'autre serment « que de garder la foi sans la jurer. De telles « précautions conviennent aux Grecs, qui si- « gnent leurs traités, et appellent les dieux à « témoins. Pour nous, nous ne nous croyons « religieux qu'autant que nous avons de bonne « foi. Qui n'a pas de honte de manquer de « parole aux hommes ne craint point de trom- « per les dieux : et de quoi te serviraient des « amis à qui tu ne te fierais point ? Considère « que nous veillerons pour toi à la garde et de « l'Europe et de l'Asie. Nous nous étendons « jusqu'à la Thrace ; et la Thrace, à ce que « l'on dit, confine à la Macédoine. Il ne s'en « faut que la largeur de l'Iaxarte que nous ne « touchions à la Bactriane. Ainsi nous som- « mes tes voisins des deux côtés. Vois lequel « tu aimes le mieux, de nous avoir pour amis « ou pour ennemis. »

Voilà ce que dit le barbare. Le roi lui ré- pondit en deux mots, *qu'il userait de sa for- tune et de leur conseil : de sa fortune, en con- tinuant d'y avoir confiance ; de leur conseil, en n'entreprenant rien témérairement.* Quand il eut renvoyé les ambassadeurs, il mit son ar- mée sur les radeaux qui étaient tout prêts. Il plaça sur le devant ceux qui portaient des bou- cliers, et les fit mettre à genoux pour être moins exposés aux coups de flèches. Derrière eux étaient ceux qui dressaient des machines pour lancer des traits et des pierres, couverts des deux côtés de soldats armés de toutes pièces. Les autres qui étaient après les machi- nes, avaient leurs boucliers joints sur leurs tê- tes en forme de tortues, desquels ils défen- daient les matelots armés de corselets. Le même ordre était gardé aux autres radeaux qui portaient les gens de cheval.

Le trajet coûta beaucoup de peine aux trou- pes. Tout était capable de les rebuter, le trou- ble et la confusion inévitables dans une telle entreprise, la rapidité du fleuve qui entraînait tout, la vue d'une armée nombreuse rangée en bataille sur le bord opposé ; mais la pré- sence d'Alexandre, qui était le premier à essuyer les plus grands dangers, les leur fai- sait oublier pour eux-mêmes, et ne leur lais- sait de crainte que pour lui. Sitôt que les Macédoniens commencèrent à approcher du bord, ceux qui portaient des boucliers se le- vèrent tous ensemble, et, lançant leurs jave- lots de pied ferme, ils ne tiraient aucun coup qui ne portât. Quand ils virent que les ennemis, accablés de cette grêle de traits, commen- çaient à s'ébranler et tournaient leurs che- vaux en arrière, ils sautèrent à terre avec une légèreté incroyable, et, s'encourageant les uns les autres, les attaquèrent vivement. Dans ce désordre, les gens de cheval, qui avaient leurs chevaux tout bridés, donnent contre les enne- mis et achèvent de les rompre. Le roi ne pou- vait faire entendre sa voix qui était fort faible, mais son exemple parlait. Ce ne fut qu'un cri d'allégresse et de victoire de la part des Macé- doniens, qui se jetèrent tous avec fureur contre

[1] « Jurando gratiam Scythas sancire ne credideris : co- « lendo fidem jurant. Græcorum ista cautio est, qui acta « consignant et deos invocant : nos religionem in ipsa fide « novimus. Qui non reverentur homines, fallunt deos. »

les barbares. Ceux-ci ne purent soutenir un si rude choc, et s'enfuirent à toute bride, car ce n'était que de la cavalerie. Quelque faible que fût le roi, il les poussa vivement pendant un assez long espace, jusqu'à ce que, les forces lui manquant, il fut contraint, de s'arrêter. Après avoir commandé qu'on les poursuivît tant que le jour durerait, il se retira dans son camp pour se reposer et pour y attendre ses troupes. Les Macédoniens avaient déjà passé les bornes de Bacchus, qui étaient marquées par de grosses pierres rangées près à près, et par de grands arbres dont les troncs étaient couverts de lierre. Mais l'ardeur de la poursuite les emporta encore plus loin, et ils ne revinrent au camp que sur le minuit, après avoir tué grand nombre des ennemis, et fait encore plus de prisonniers, avec un butin de dix-huit cents chevaux qu'ils chassaient devant eux. De leur côté, il y demeura soixante cavaliers, et cent fantassins à peu près; et il y en eut mille de blessés. Alexandre renvoya aux Scythes tous leurs prisonniers sans rançon, pour leur montrer que ce n'était point animosité, mais désir de gloire, qui lui avait mis les armes à la main contre un si vaillant peuple.

Le bruit de cette victoire, et encore plus la clémence du roi à l'égard des vaincus, relevèrent extrêmement sa réputation. On avait toujours cru que les Scythes étaient invincibles; après leur défaite, on avoua qu'il n'y avait point de nation qui ne dût céder aux Macédoniens. Les Saces, nation puissante, envoyèrent une ambassade à Alexandre pour se soumettre et lui demander son amitié. Les Scythes eux-mêmes lui firent faire des excuses par leurs ambassadeurs, rejetant la faute de ce qui était arrivé sur quelques particuliers, et témoignant qu'ils étaient prêts à faire tout ce qu'il plairait au prince de leur ordonner.

Alexandre, délivré si heureusement du soin de cette importante guerre, tourna toutes ses pensées du côté de Maracande, où le traître Spitamène s'était enfermé. Au premier bruit de l'approche d'Alexandre, il avait pris la fuite et s'était retiré dans la Bactriane. Le roi l'y suivit; mais désespérant de l'atteindre, il retourna saccager la Sogdiane, qui est arrosée par le fleuve Polytimète.

Entre les autres prisonniers sogdiens, il y eut trente jeunes hommes des plus grands seigneurs du pays, tous bien faits et de bonne mine, lesquels, ayant su qu'on les menait au supplice par le commandement d'Alexandre, se mirent à chanter des chants d'allégresse, à sauter et à danser, témoignant une joie excessive. Le roi, étonné de les voir aller à la mort si galment, se les fit amener, et leur demanda d'où leur venait ce transport de joie, voyant la mort devant leurs yeux. Ils répondirent que, si tout autre que lui les faisait mourir, ils s'affligeraient; mais qu'étant rendus à leurs ancêtres par l'ordonnance d'un si grand roi, vainqueur de toutes les nations, ils bénissaient une mort si glorieuse, et dont les plus vaillants hommes souhaiteraient de mourir. Alexandre, admirant cette grandeur de courage, leur demanda s'ils voulaient bien qu'il leur donnât leur vie, à condition qu'ils ne seraient plus ses ennemis. Ils l'assurèrent qu'ils n'avaient jamais été ses ennemis; qu'étant attaqués ils s'étaient défendus; et que, si l'on fût venu à eux par la douceur et non par la violence, ils auraient tâché de ne se point laisser vaincre en politesse et en générosité. Le roi leur demanda encore quel gage ils donneraient de leur foi. «Point d'autre, répondirent-« ils, que cette même vie que nous recevons « de votre bonté, et que nous serons toujours « prêts à vous rendre quand vous nous la re-« demanderez. » Et ils lui tinrent parole. Quatre d'entre eux, qu'il mit au nombre de ses gardes, le disputèrent aux Macédoniens en zèle et en fidélité.

Le roi, après avoir laissé un petit corps de troupes dans la Sogdiane, passa à Bactre. Là, ayant assemblé tous ses généraux, il fit amener Bessus en leur présence; et, après lui avoir reproché sa perfidie, et lui avoir fait couper le nez et les oreilles, il l'envoya à Ecbatane pour y souffrir le dernier supplice sous les yeux de la mère de Darius. Plutarque nous a laissé la description de ce supplice. On fit courber, par force, des arbres l'un vers l'autre, et l'on attacha à chacun de ces arbres un des membres du corps de ce parricide. Ensuite, quand on leur eut laissé la liberté de retourner à leur état naturel, ils se redressèrent avec tant de violence qu'ils emportèrent chacun le membre

qui y était attaché, et l'écartelèrent de la sorte. C'est encore aujourd'hui le même supplice qu'on fait souffrir aux criminels de lèse-majesté au premier chef, en les faisant tirer à quatre chevaux.

On dit qu'Alexandre abolit dans le pays des Bactriens une coutume inhumaine et barbare qui y régnait depuis longtemps[1] : c'était de faire manger tout vivants par les chiens ceux à qui une vieillesse décrépite, ou une maladie mortelle, ne laissaient aucune espérance de pouvoir prolonger leur vie.

Il arriva dans ce temps-là à Alexandre, tant de la Macédoine que de la Grèce, des recrues assez considérables, qui montaient à plus de seize mille hommes. Avec un renfort aussi nombreux, il acheva de réduire et de soumettre tous ceux qui s'étaient soulevés. Pour les tenir en bride, il bâtit quelques places fortes dans la Margiane.

Tout était calme[2]. Il ne restait plus qu'une place appelée *Petra Oxiana*, le rocher d'Oxus, que tenait Arimaze, Sogdien, avec trente mille hommes de guerre, et des munitions pour deux ans. Ce rocher, fort haut et escarpé de tous côtés, n'avait qu'un sentier taillé dans le roc par où l'on pouvait y monter. Le roi ayant reconnu la place, hésita longtemps s'il ne devait pas passer outre ; mais, comme son caractère était de chercher en tout le merveilleux, et de tenter l'impossible, il se mit en tête de vaincre ici même la nature, qui semblait avoir fortifié ce rocher contre toute la puissance des hommes. Néanmoins, avant que de s'engager à ce siége, il fit parler à ces barbares pour les engager à se rendre. Arimaze reçut avec hauteur cette proposition, et, outre plusieurs autres paroles d'insulte, il demanda *si Alexandre, qui pouvait tout, pouvait aussi voler, et si la nature lui avait subitement donné des ailes.*

Cette réponse insolente piqua jusqu'au vif Alexandre. Il donna ordre qu'on lui choisît dans les troupes, parmi les montagnards, trois cents jeunes hommes des plus dispos et des plus adroits qu'on pourrait trouver. Quand on les lui eut amenés, « Ç'a été avec vous, valeureuse jeunesse, leur dit-il, que j'ai forcé « les places qu'on avait crues imprenables, que « j'ai franchi les montagnes toujours couver- « tes de neiges, traversé les rivières, et percé « les défilés de la Cilicie. Vous me connaissez, « et je vous connais. Ce roc que vous voyez n'a « qu'une issue, que les barbares gardent sans « songer au reste. Il n'y a ni guet ni sentinelle « que du côté qui regarde notre camp. Si vous « cherchez bien, il n'est pas que vous ne trou- « viez quelque sentier qui vous ménera au « haut du rocher. La nature n'a rien fait de si « inaccessible où la valeur ne puisse atteindre ; « et ce n'est que pour avoir entrepris ce « que jamais personne n'avait espéré, que « nous sommes maîtres de l'Asie. Gagnez ce « sommet ; et quand vous vous en serez saisis, « élevez un étendard blanc pour signal, et je « ne manquerai pas de vous ôter l'ennemi de « dessus les bras, et de l'attirer à moi en fai- « sant diversion. » Le roi accompagna cet ordre de magnifiques promesses ; mais la plus grande récompense pour eux était de lui plaire. Pleins d'ardeur, et s'imaginant déjà être au sommet, ils partent, après avoir fait provision de coins de fer pour ficher entre les pierres, de crampons et de grosses cordes.

Le roi fit le tour de la montagne avec eux, et leur commanda de se mettre en marche à la seconde veille de la nuit[3] par l'endroit qui semblait le moins difficile, priant les dieux de les conduire heureusement. Ils se pourvurent de vivres pour deux jours ; et, n'ayant que leurs épées et leurs javelines, ils commencèrent à monter, marchant quelque temps à pied : puis, quand il fallut grimper, les uns s'accrochaient aux pierres qui avançaient, et se soulevaient eux-mêmes ; les autres enfonçaient leurs crampons dans la neige qui était gelée, pour se soutenir dans les endroits glissants ; d'autres enfin, plantant leurs coins avec force, en faisaient des échelles pour s'aider à monter. Ils passèrent ainsi tout le jour pendus à cette roche avec mille peines et mille dangers, ayant à lutter en même temps contre la neige, contre le froid, contre le vent. Néanmoins le plus fort restait à faire, et il leur semblait que le roc croissait toujours en hauteur à mesure qu'ils

[1] Strab. lib. 11, pag. 517.

[2] An. M. 3676 ; av. J. C. 328.

[3] Sur les neuf ou dix heures.

avançaient. Mais ce qui les étonnait le plus, c'était le triste spectacle de quelques-uns de leurs compagnons qui tombaient dans les précipices, et dont le malheur leur apprenait ce qu'ils avaient à craindre. Ils continuèrent pourtant, et firent si bien, que, malgré toutes ces difficultés, ils gagnèrent le haut du roc. Mais ils étaient tous horriblement fatigués, et quelques-uns même ne pouvaient s'aider d'une partie de leurs membres. La nuit et le sommeil les prirent en même temps; et, se couchant de côté et d'autre dans les endroits qui étaient sans neige, ils dormirent jusqu'au jour. Enfin ils se réveillèrent de ce profond sommeil; et, regardant de tous côtés pour découvrir en quel endroit un si grand nombre de gens se tenaient cachés, ils virent au-dessous d'eux de la fumée, qui leur apprit où se tenaient les ennemis. Ils élevèrent donc le signal comme on en était convenu; et, la troupe s'étant ralliée, il s'en trouva à dire trente-deux qui avaient péri en montant.

Le roi, également touché et du désir d'emporter la place, et du danger visible où ces hommes étaient exposés, fut tout le jour sur pied à regarder ce rocher, et ne se retira point pour se reposer que la nuit ne fût fermée. Le lendemain, dès le grand matin, il fut le premier qui aperçut le signal. Néanmoins il doutait encore si ses yeux ne le trompaient point, à cause de la fausse clarté que fait l'aube au point du jour; mais la lumière, venant à croître, le mit hors de doute. Ayant donc fait appeler Cophès, par lequel il avait d'abord sondé la volonté des barbares, il l'envoya pour la seconde fois les exhorter de prendre au moins à cette heure un meilleur parti; et, s'ils s'opiniâtraient sur la bonté de la place, il avait ordre de leur faire voir à leur dos ceux qui tenaient le sommet du rocher. Cophès fit ce qu'il put pour résoudre Arimaze à capituler, lui représentant qu'il gagnerait les bonnes grâces du roi s'il ne l'arrêtait pas davantage devant un roc au préjudice des grands desseins qui l'appelaient ailleurs. Arimaze lui parla en des termes encore plus fiers et plus insolents qu'auparavant, et lui commanda de se retirer. Cophès, le prenant par la main, le pria de sortir avec lui hors la caverne; ce que le barbare lui ayant accordé, il lui montra les Macédoniens logés sur sa tête, et, d'un ton railleur et insultant : *Vous voyez*, leur dit-il, *que les soldats d'Alexandre ont des ailes*. On entendait cependant de tous côtés sonner les trompettes dans le camp des Macédoniens et toute l'armée pousser en l'air des cris d'allégresse et de victoire. Tout cela ensemble, quoique assez frivole par soi-même, jeta néanmoins, comme il arrive assez souvent, une telle alarme et un tel trouble parmi les barbares, que, sans faire réflexion au petit nombre de ceux qui étaient montés, ils se crurent perdus. On rappela donc Cophès; et on envoya avec lui trente des principaux pour remettre la place, à condition de sortir la vie sauve. Le roi, quoiqu'il eût tout à craindre, irrité de la fierté d'Arimaze, refusa de les recevoir à aucune composition. Une confiance aveugle et téméraire dans son bonheur, qui ne s'était jamais démenti, lui ôtait toute vue du danger. Arimaze, de son côté, aveuglé par la crainte, et n'envisageant point de ressource, descendit avec ses parents et la principale noblesse du pays dans le camp d'Alexandre. Ce prince, qui n'était pas maître de sa colère, oubliant ce que la bonne foi et l'humanité exigeaient de lui dans cette occasion, les fit tous battre de verges, puis attacher en croix au pied même du rocher. La multitude, qui s'était rendue, fut donnée avec tout le butin aux habitants des nouvelles villes bâties en ces quartiers-là, et Artabaze laissé gouverneur du roc et de toute la province d'alentour.

§ XIV. — Mort de Clitus. Diverses expéditions d'Alexandre. Il entreprend de se faire adorer à la manière des Perses. Mécontentement des Macédoniens. Mort du philosophe Callisthène.

Alexandre, ayant subjugué les Massagètes et les Dahes, entra dans la Bazarie [1]. C'est une province qui renferme, dans son étendue, beaucoup de grands parcs remplis de bêtes fauves. Le prince y prit le plaisir de la chasse, qui ne fut pas pour lui sans danger. Un lion d'une épouvantable grandeur vint droit à lui : il le tua d'un seul coup. Quoique ce combat lui eût

[1] Q. Curt. lib. 8, cap. 1-8. — Arrian. lib. 4. pag. 1 1-171. — Plut. in Alex. pag. 693-696. — Justin. lib 12, cap. 6 et 7.

réussi, les Macédoniens, alarmés du péril qu'il avait couru et toute l'armée en sa personne, ordonnèrent, conformément aux coutumes de leur pays, que le roi n'irait plus à la chasse à pied, et sans avoir quelques-uns des grands et de ses officiers avec lui. Ils savaient qu'un roi n'est point à lui, mais à ses peuples; qu'il doit se ménager pour eux, et réserver son courage pour d'autres périls; et que la gloire de passer pour habile à tuer des bêtes, peu digne d'un grand prince, ne doit point être achetée si cher.

De là il revint à Maracande, où il apaisa quelques mouvements qui s'étaient élevés dans le pays. Artabaze l'ayant prié de le décharger du gouvernement de cette province à cause de son grand âge, il en pourvut Clitus. C'était un vieil officier de Philippe, et qui s'était signalé en beaucoup de rencontres. Ce fut lui qui, à la bataille du Granique, comme Alexandre combattait la tête nue, et que Rosace avait déjà le bras levé pour le frapper par derrière, couvrit le roi de son bouclier, et abattit la main du barbare. Sa sœur Hellanice avait nourri Alexandre, qui ne l'aimait pas moins que sa propre mère. Comme, pour toutes ces raisons, il considérait fort Clitus, il lui confia une des provinces les plus importantes de son empire, avec ordre de partir dès le lendemain.

Avant son départ, il fut convié le soir à un festin, où le roi [1], après avoir beaucoup bu, se mit à célébrer ses propres exploits, sans garder aucune mesure dans les louanges qu'il se donnait à lui-même, jusqu'à se rendre insupportable à ceux mêmes qui savaient qu'il disait la vérité. Les plus âgés néanmoins se turent, jusqu'à ce qu'ayant commencé à rabaisser les actions guerrières de Philippe, il se vanta « que « la fameuse victoire de Chéronée était son « ouvrage, et que la gloire de cette célèbre « journée lui avait été ravie par la malignité et « la jalousie de son père : qu'en la sédition [2] « survenue entre les Macédoniens et les Grecs « soudoyés, Philippe, affaibli de la blessure « qu'il avait reçue dans ce tumulte, s'était « couché par terre, et n'avait point trouvé de « meilleur expédient pour se sauver que de « faire le mort; qu'alors il l'avait couvert de « son bouclier, et tué de sa main ceux qui « voulaient se jeter sur lui; mais que son père « n'avait jamais pu se résoudre à l'avouer « franchement, comme ayant regret de de- « voir la vie à son fils; qu'en la guerre contre « les Illyriens, il avait tout fait lui seul, Phi- « lippe ne s'y étant point trouvé, et n'ayant « rien su de la défaite des ennemis que par « ses lettres : que ceux-là étaient dignes de « louange, non pas qui s'allaient faire initier « aux mystères [1] des Samothraces lorsqu'il « fallait mettre à feu et à sang toute l'Asie, « mais qui, par la grandeur de leurs exploits, « avaient surpassé la créance des hommes. »

Ces discours, et d'autres pareils, faisaient beaucoup de plaisir à la jeunesse, mais blessaient vivement ceux qui étaient plus âgés, surtout à cause de Philippe, sous lequel ils avaient longtemps porté les armes. Clitus, qui était aussi échauffé par le vin, se tournant vers ceux qui étaient au-dessous de lui à table, leur rapporta un passage d'Euripide [2], de telle sorte que le roi pouvait plutôt ouïr le son de sa voix que les paroles. Le sens de ce passage était, « que les Grecs avaient eu grand tort d'ordonner qu'aux inscriptions des trophées on mettrait seulement le nom des rois, parce que « c'était dérober à de vaillants hommes la « gloire qu'ils avaient acquise au prix de leur « sang [3]. » Le roi, se doutant bien qu'il lui était échappé quelque chose de désobligeant, demanda à ceux qui étaient les plus proches ce qu'il avait dit. Comme personne ne répondait, Clitus, haussant la voix peu à peu, se mit à raconter les actions et les guerres de Philippe dans la Grèce, les préférant à tout ce qui se faisait alors; ce qui excita une grande dispute entre les jeunes gens et les vieux. Quelque peine que le roi sentît intérieurement, il dissimula d'abord en se faisant violence, et

[1] « In quo rex, quum multo incaluisset mero, immodicus æstimator sui, celebrare quæ gesserat cœpit; gravis « etiam eorum auribus qui sentiebant vera memorari. » (Q. Curt.)

[2] Il n'est point parlé ailleurs de cette sédition.

[1] Les généraux, avant que de partir pour leurs expéditions, avaient coutume de se faire initier dans ces mystères, et d'offrir des sacrifices aux dieux qui y présidaient. Apparemment que Philippe avait observé cette cérémonie, qui peut-être avait retardé quelque entreprise.

[2] Dans Andromaque [v. 694-697].

[3] « Alieno enim sanguine partam gloriam intercipi. »

parut écouter patiemment tout ce que disait Clitus à son désavantage. Il semblait même même qu'il aurait encore retenu son emportement, si Clitus en fut demeuré là. Mais celui-ci, poussant toujours l'insolence plus loin, comme s'il eût pris à tâche d'irriter le roi et de lui insulter, en vint jusqu'à prendre ouvertement la défense de Parménion, et jusqu'à soutenir que la ruine de Thèbes n'était rien en comparaison de la victoire de Philippe sur les Athéniens, et que les vieux capitaines macédoniens, quoiqu'ils eussent été quelquefois malheureux, valaient beaucoup mieux que ceux qui avaient la témérité de les décrier.

Alexandre lui ayant dit, sur cela, qu'il plaidait sa propre cause en appelant la lâcheté un malheur, Clitus se lève, et, les yeux bouffis de vin et de colère, « C'est pourtant cette « main, lui dit-il en étendant le bras, qui « vous sauva la vie à la bataille du Granique : « c'est par le sang et les blessures de ces Ma- « cédoniens taxés de lâcheté, que vous êtes « devenu si grand ; mais la fin tragique de « Parménion nous apprend quelle récompense « eux et moi nous devons attendre de nos ser- « vices. » Ce dernier reproche piqua jusqu'au vif Alexandre; il se retint pourtant encore, et se contenta d'ordonner à Clitus de sortir de sa table. « Il a raison, dit Clitus en se levant, de « ne vouloir point souffrir à sa table des hom- « mes libres, qui ne savent dire que la vérité. Il « fera bien de passer sa vie avec des barbares « et des esclaves, qui adoreront volontiers sa « ceinture persienne et sa robe blanche. » Le roi ne fut plus maître de sa colère, et, s'étant jeté sur la javeline de l'un de ses gardes, il en aurait percé sur-le-champ Clitus, si d'un côté les courtisans ne l'avaient retenu, et si de l'autre les amis de Clitus ne l'avaient poussé avec grande peine hors de la salle. Mais il y rentra incontinent par une autre porte en chantant avec insolence des vers injurieux au prince, qui, le voyant près de lui, le perça de sa javeline, et le renversa mort par terre en lui disant ces paroles : *Va-t'en maintenant trouver Philippe, Parménion et Attale.*

La colère du roi étant comme éteinte tout à coup dans le sang de Clitus, son crime alors se montra à lui avec toute son énormité et toute sa noirceur. Il avait tué un homme qui, à la vérité, avait abusé de sa patience, mais qui jusque-là avait été un fidèle serviteur, et qui, bien que ce prince eût honte de l'avouer, lui avait sauvé la vie. Il venait de faire l'office abominable de bourreau en punissant par un meurtre horrible des paroles indiscrètes, qui pouvaient être imputées au vin. Comment oserait-il paraître devant la sœur de Clitus, sa nourrice, et lui présenter une main souillée du sang de son frère? Ne pouvant soutenir ces tristes réflexions, il se jette sur le corps de son ami, en arrache la javeline, et s'en serait percé lui-même, si les gardes, étant promptement accourus, ne lui eussent saisi les mains, et ne l'eussent emporté par force dans sa chambre.

Il passa toute la nuit et le jour suivant à fondre en larmes. Après qu'il eut épuisé toutes ses forces à gémir et à se lamenter, il demeura sans voix, étendu par terre, poussant seulement de temps en temps de profonds soupirs. Ses amis, qui craignaient les suites de ce silence, entrèrent par force dans sa chambre. Il ne fit pas grande attention à ce que tous les autres lui dirent pour le consoler : mais, le devin Aristandre l'ayant fait souvenir d'un songe où il avait cru voir Clitus en robe noire assis à sa table, et lui ayant fait entendre que tout ce qui venait d'arriver était réglé de toute éternité par le destin, et par conséquent inévitable, il parut un peu soulagé. A ce devin succédèrent deux philosophes, Callisthène et Anaxarque. Le premier l'aborda doucement, et essaya de se rendre maître de sa douleur en s'insinuant peu à peu dans son esprit, en tâchant de le rappeler à lui-même par des réflexions solides et tirées du fond de la philosophie, et évitant avec soin tout ce qui pouvait renouveler son affliction et aigrir une plaie encore toute saignante, et qui demandait d'être traitée avec une extrême délicatesse. Anaxarque ne garda pas tant de mesure. Il se mit à crier dès l'entrée : *Quoi! est-ce là cet Alexandre sur qui toute la terre a les yeux ouverts? Hé! le voilà étendu sur le plancher, fondant en larmes comme un vil esclave! Ignore-t-il donc qu'il est la loi suprême de ses sujets, et qu'il n'a vaincu que pour être seigneur et maître, et nullement pour se soumettre à une vaine opinion?* Le roi avait résolu de se lais-

ser mourir. Ses amis eurent bien de la peine à le faire consentir à prendre de la nourriture. Les Macédoniens déclarèrent, par un décret, que Clitus avait été tué avec justice. Le philosophe Anaxarque avait donné lieu à ce décret en soutenant que la volonté des princes est la loi souveraine de l'état. Faibles ressources contre les cris d'une conscience justement alarmée, que les flatteries et les faux raisonnements ne sont point capables de faire taire !

La faute de Clitus était grande, et ne peut s'excuser. Il était, à la vérité, de son devoir de ne prendre aucune part à des discours qui tendaient à flétrir la gloire de Philippe, son bienfaiteur, et de marquer son improbation par un morne et modeste silence. Il pouvait même peut-être rendre à son mérite un témoignage favorable, pourvu que ce fût avec retenue et sagesse. Si une telle modération avait mal réussi, il aurait été à plaindre, mais il ne se serait pas rendu criminel. Mais en venir à des reproches injurieux et sanglants, c'est ignorer ce qui est dû à la personne sacrée des rois, par rapport auxquels, malgré les injustices et les violences qu'ils pourraient commettre, non-seulement toute parole de mépris et d'insulte est interdite, mais encore toute parole peu respectueuse et peu mesurée, parce qu'ils tiennent à notre égard la place de Dieu même.

Il faut pourtant avouer que la circonstance du repas diminue beaucoup ou du moins couvre un peu la faute de Clitus. Quand un prince appelle un sujet à sa table, qu'il l'associe à sa débauche, que lui-même l'excite à boire, il semble que le prince oublie qu'il est le maître, et qu'il consent que les conviés l'oublient aussi ; qu'il autorise en quelque sorte les libertés, les familiarités, les saillies que le vin inspire ordinairement : et, s'il trouve mauvais qu'un sujet s'égale à lui, il doit s'en prendre à lui-même, qui, le premier, s'est égalé le sujet. Une faute commise dans ces circonstances est toujours faute ; mais elle ne mérite pas d'être lavée dans le sang du coupable.

Quelqu'un compare au foudre[1] la colère, quand elle se trouve unie à la puissance. En effet, quel ravage alors ne cause-t-elle point ! Que sera-ce donc si l'on y joint encore l'ivresse? On le voit dans Alexandre. Quel malheur pour ce prince de n'avoir pas travaillé de bonne heure à vaincre ces deux défauts, et même d'y avoir été fortifié par l'exemple de l'un de ses gouverneurs[1] ! car on prétend qu'ils furent une suite de son éducation. Quoi de plus bas, et de plus indigne d'un roi, que l'excès du vin? Quoi de plus funeste et de plus meurtrier que l'emportement de la colère? Alexandre vainqueur de tant de peuples[2] succomba à ces deux vices, qui ternirent toute la gloire de ses belles actions. C'est, dit Sénèque, qu'il avait plus travaillé à vaincre les autres qu'à se vaincre soi-même, ne sachant pas que le plus grand et le plus glorieux de tous les empires est celui que l'on prend sur ses passions.

Alexandre, après avoir séjourné dix jours à Maracande pour reprendre ses esprits et rassurer sa contenance, passa dans la Xénippe, qui est une province frontière de la Scythie, où s'étaient retirés quelques rebelles, qu'il soumit, et à qui il pardonna. De là il vint avec son armée au Roc-Choriène, dont Sysimèthre était gouverneur. L'accès en paraissait impraticable. Il vint pourtant à bout d'en approcher, après avoir souffert des peines infinies, et par l'entremise d'Oxyarte, prince de la même nation, qui s'était attaché à Alexandre, il engagea Sysimèthre à se rendre. Le roi lui laissa le gouvernement de cette place, et lui fit espérer de grands avantages, s'il demeurait fidèle.

Il avait résolu d'attaquer les Dahes, parce qu'il savait que Spitamène, le chef des rebelles, s'y était retiré. Son bonheur ordinaire lui en épargna la peine. La femme de ce barbare ne pouvant plus soutenir la vie errante et malheureuse que son mari lui faisait mener, et l'ayant pressé inutilement à plusieurs reprises de se rendre au vainqueur, elle l'égorgea pendant la nuit, et, toute couverte de sang, elle

[1] « Fulmen est ubi cum potestate habitat iracundia. » (PUBL. SYR.)

[1] « Nec minùs error eorum nocet moribus : si quidem « Leonidas, Alexandri pædagogus, ut à Babylonio Dio- « gene traditur, quibusdam eum vitiis imbuit, quæ robus- « tum quoque et jam maximum regem ab illâ institutione « puerili sunt prosecuta. (QUINTIL. lib. 1, cap. 1)

[2] « Victor tot regum atque populorum iræ succubuit; id « enim egerat, ut omnia potiùs haberet in potestate, « quam affectus... Imperare sibi, maximum imperium est. » (SEN. *Epist*, 113.)

alla elle-même porter sa tête au roi. Un tel spectacle lui fit horreur, et il la chassa honteusement de son camp.

Alexandre, après avoir tiré son armée des garnisons où elle avait hiverné durant trois mois, prit la route d'une contrée appelée *Gabaze*. Il essuya en chemin un orage effroyable. Des éclairs qui se succédaient de moment en moment sans relâche éblouissaient les yeux et abattaient le courage des soldats : il tonnait presque sans cesse, et ils voyaient à chaque instant la foudre tomber devant eux, n'osant ni marcher ni s'arrêter, quand tout à coup il vint une grosse pluie, mêlée de grêle, et qui ressemblait à un torrent; et la force du froid, fort grand dans ce pays, gelait l'eau de cette pluie à mesure qu'elle tombait à terre. L'armée eut infiniment à souffrir. Le roi, seul invincible à tant de maux, allait et venait autour des soldats, les consolait, les encourageait, et, leur montrant la fumée qui sortait de quelques cabanes éloignées, les exhortait à s'y transporter le plus promptement qu'ils pourraient. Ayant fait couper un grand nombre d'arbres, et les ayant entassés en monceaux de côté et d'autre, il fit faire des feux en plusieurs endroits; et c'est ce qui sauva l'armée. Il y périt plus de mille hommes. Le roi fit rendre aux officiers et aux soldats tout ce qu'ils avaient perdu pendant ce fâcheux orage.

Quand ils furent en état de marcher, il passa dans le pays des Saces, qu'il parcourut et ravagea. Bientôt après, Oxyarte le reçut chez lui, et lui fit un festin superbe, où il déploya toute la magnificence des barbares. Il avait une fille appelée *Roxane*, qui joignait à une rare beauté des enjouements pleins de grâces et d'esprit. Alexandre ne put résister à ses charmes, et l'épousa, couvrant sa passion du prétexte spécieux d'unir les deux nations par des liens qui rendraient leur bonne intelligence plus ferme en confondant leurs intérêts et ne laissant plus de différence entre les vaincus et les vainqueurs. Ce mariage déplut extrêmement aux Macédoniens, et révolta les principaux de sa cour, qui ne pouvaient voir sans peine qu'il eût pris pour son beau-père un de ses esclaves : mais [1], depuis la mort de Clitus, toute liberté de parler étant bannie, ils applaudissaient des yeux et du visage, qui s'accommodent merveilleusement à la flatterie et à une complaisance servile.

Au reste, ayant résolu d'aller aux Indes, et de là sur l'Océan, il commanda, pour ne rien laisser derrière lui qui pût traverser ses desseins, que de toutes les provinces on choisît trente mille hommes dans la jeunesse, et qu'on les lui amenât armés, pour lui servir d'otages aussi bien que de soldats. Cependant il envoya Cratère contre quelques révoltés, dont il vint aisément à bout. Polysperchon réduisit aussi sous le joug une contrée nommée *Bubacène*; de sorte que, tout étant paisible, Alexandre ne songeait plus qu'à la guerre des Indes. Ce pays était estimé le plus riche de tout l'univers, non-seulement en or, mais en perles et en pierreries, dont les habitants se parent avec plus de luxe que de grâce. On disait que les boucliers des soldats étaient d'or et d'ivoire; et le roi, qui se voyait au-dessus de tout, ne voulant céder en rien à qui que ce fût, fit garnir les boucliers de ses soldats de lames d'argent, fit mettre des brides dorées aux chevaux, fit embellir d'or et d'argent les cuirasses, et se prépara à marcher pour cette entreprise avec six-vingt mille hommes équipés de la sorte.

Tout étant prêt pour le départ, il crut qu'il était temps de faire éclore le dessein qu'il avait formé depuis longtemps de se faire rendre les honneurs divins; et il ne songea plus qu'aux moyens de mettre ce projet à exécution. Il voulait que non-seulement on l'appelât, mais qu'on le crût fils de Jupiter, comme s'il eût pu commander aux esprits aussi bien qu'aux langues; et que les Macédoniens se prosternassent en terre pour l'adorer à la façon des Perses. Dans une si folle prétention [2], il ne manquait point de flatteurs, peste ordinaire des cours, et plus à craindre pour les princes que les armes de leurs ennemis. Il est vrai que les Macédoniens ne prirent point de part à cette lâche adulation, aucun d'eux n'ayant voulu se relâcher en rien des coutumes de son pays. Tout le mal venait de quelques Grecs,

[1] « Sed, post Cliti cædem libertate sublatâ, vultu, qui « maximè servit, assentiebantur. » (Q. CURT.)

[2] « Non deerat talia concupiscenti perniciosa adulatio, « perpetuum malum regum, quorum opes sæpiùs assen- « tatio, quàm hostis evertit. » Q. CURT.)

dont les mœurs corrompues déshonoraient la profession qu'ils faisaient d'enseigner les sciences et la vertn. Rebnt méprisable de la Grèce, ils avaient néanmoins plus de crédit auprès du roi, qne ni les princes de son sang, ni ses généraux d'armée. C'étaient ces sortes de gens qui le plaçaient dans le ciel, et qui publiaient partont qu'Hercule, Bacchus, Castor et Pollux céderaient la place à ce nouveau dieu.

Il ordonna donc une fête, et fit un festin avec une pompe incroyable, où il convia les plus grands seigneurs de sa cour, tant Macédoniens que Grecs, et les plus qualifiés d'entre les Perses. Il se mit à table avec eux; et après y avoir demeuré quelque temps, il se retira. Alors Cléon, l'un de ses flatteurs, prit la parole, et s'étendit fort sur les louanges du roi: tout cela était concerté. Il fit un long dénombrement des obligations qu'on lui avait, qu'ils ponvaient, disait-il, reconnaître et payer à pen de frais et avec deux grains d'encens seulement, en le recounaissant ponr Dieu, puisque aussi bien ils le croyaient tel. Il cita l'exemple des Perses. Il fit remarquer qu'Hercule même et Bacchus n'avaient été faits dieux qu'après avoir surmonté l'envie de ceux qui vivaient de leur temps. Qne si les autres faisaient difficulté de rendre cette justice au mérite d'Alexandre, il était résolu de commencer, et de l'adorer, s'il rentrait dans la salle: mais qu'il fallait que tous fissent leur devoir, et principalement ceux qui faisaient profession de sagesse, lesquels devaient donner aux autres l'exemple de la vénération qui était due à nn si grand roi.

On voyait bien que ces paroles s'adressaient à Callisthène [1]. C'était un parent d'Aristote, qui l'avait donné à Alexandre son élève, pour l'accompagner dans la guerre de Perse. Sa sagesse et sa gravité le faisaient regarder comme la personne la plns propre à lui donner des conseils capables de l'empêcher de tomber dans les excès où son sang bouillant et sa jennesse le portaient: mais on l'accusait de n'avoir point les manières donces et insinuantes de la cour, et de ne connaître point certain milieu [2], certain tempérament, entre nne lâche complaisance et une roideur inflexible. Aristote avait tenté inutilement d'adoucir son humeur, et, prévoyant les suites que pouvait avoir cette liberté brusque de dire son sentiment, il lui répétait souvent ce vers d'Homère:

Ta liberté, mon fils, abrégera tes jours [1].

Sa prédiction ne fut qne trop vraie.

Ce philosophe, dans l'occasion dont il s'agit, voyant que tout le monde gardait le silence, et que chacun avait les yeux tonrnés snr lui, tint nn discours où il me semble qn'on ne tronve rien d'outré. Mais il arrive souvent, qnand on se tronve obligé par son devoir de contredire et de combattre le goût du prince, que le zèle le plns mesuré et le plus respectueux est traité d'insolence et de rébellion. « Si le roi, dit-il, eût été présent an discours « qne tu viens de faire, aucun de nous ne « serait en peine de te répondre: car lui-même « te l'aurait interdit, et n'aurait pas souffert « que tu le portasses à prendre les coutumes « des barbares, en rendant odieuses sa per- « sonne et sa gloire par une si indigne flatte- « rie. Mais, puisqu'il est absent, je te répon- « drai ponr lui. J'estime Alexandre digne de « tons les honneurs qu'nn mortel peut rece- « voir: mais il y a de la différence entre le « culte des dienx et celui des hommes. Le « premier comprend les temples, les autels, « les prières, et les sacrifices; le second se « borne à de simples louanges et à des hom- « mages de respect. Nous salnons cenx-ci, et « tenons à gloire de lenr rendre sonmission, « obéissance, fidélité: mais nons adorons les « autres, nous leur consacrons des fêtes, et « chantons à leur gloire des hymnes et des « cantiqnes. Le culte même des dieux est « différent à proportion de lenr grandeur, et « les hommages qu'on rend à Castor et à Pol- « lux ne sont pas semblables à ceux qui sont « dus à Mercure et à Jnpiter. Il ne faut donc « pas, en confondant tont, ni rabaisser les « dieux à la condition des mortels, ni élever « un mortel à la condition d'un dieu. Alexan-

[1] Diog. Laert. in Aristot. lib. 5, pag. 303.

[2] « Inter abruptam contumaciam et deforme obsequium « pergere iter ambitione ac periculis vacuum. » (Tac. Annal. lib. 4, cap. 20)

[1] Ὠκύμορος δή μοι τέκος ἔσσεαι, οἷ᾽ ἀγορεύεις.

« dre entrerait dans une juste indignation, si « l'on rendait à un autre les hommages qui « ne sont dus qu'à sa personne sacrée : devons-« nous moins craindre celle des dieux, si nous « communiquons leurs honneurs à des mor-« tels? Notre prince est fort au-dessus des « autres, je le sais ; c'est le plus grand des « rois et le plus glorieux des conquérants : « mais c'est un homme, et non un dieu. Pour « avoir ce titre, il faut qu'il ait dépouillé ce « qu'il a de mortel; et nous avons bien intérêt « de souhaiter que cela n'arrive que le plus « tard qu'il se pourra. Les Grecs n'ont adoré « Hercule qu'après sa mort, et lorsque l'oracle « l'a commandé. On nous cite l'exemple des « Perses : mais depuis quand les vaincus font-« ils la loi aux vainqueurs? A-t-on oublié « qu'Alexandre a passé l'Hellespont pour as-« sujettir l'Asie à la Grèce, et non pas la « Grèce à l'Asie? »

Le profond silence avec lequel Callisthène fut écouté marquait assez ce qu'on pensait. Le roi, caché derrière une tapisserie, avait tout entendu. Il fit dire à Cléon que, sans insister davantage, il se contentât qu'à son retour les Perses se prosternassent selon leur coutume. Bientôt après il rentra, feignant d'avoir été occupé à quelque affaire d'importance. Aussitôt les Perses se mirent à l'adorer. Polysperchon, qui était auprès de lui, voyant qu'un d'entre eux, à force de s'incliner, touchait du menton contre terre, lui dit en se moquant *qu'il frappât encore plus fort*. Le roi, piqué de cette raillerie, le fit mettre en prison, et rompit l'assemblée. Il lui pardonna pourtant dans la suite: il n'en fut pas ainsi de Callisthène.

Pour s'en délivrer, il lui supposa un crime dont il était bien éloigné. Hermolaüs, l'un de ces jeunes officiers qui accompagnaient partout le roi, avait, pour un mécontement particulier, formé une conspiration contre lui. Elle fut heureusement découverte dans le moment même où elle devait être mise à exécution. Les coupables furent arrêtés, mis à la question, et exécutés. Aucun n'avait chargé Callisthène. Il avait été lié assez particulièrement avec Hermolaüs : c'en fut assez. On le jeta dans un cachot, on le mit dans les fers, on lui fit souffrir les plus rudes supplices pour le contraindre de s'avouer coupable. Il protesta toujours de son innocence, et expira dans les tourments.

Si l'on en croit Justin[1], Lysimaque, disciple et ami intime de Callisthène, lui voyant souffrir de longues et cruelles douleurs, pour abréger son supplice lui donna du poison. Alexandre en fut tellement irrité, qu'il le fit exposer lui-même à un lion furieux : mais Lysimaque, également robuste et intrépide, ayant enfoncé sa main enveloppée d'un linge dans la gueule du lion, lui arracha la langue, et le tua sur-le-champ. Le roi, après une telle preuve de courage, changeant sa colère en admiration, lui rendit son estime et son amitié. Quinte-Curce[2] traite cette histoire de fable, et elle en a bien l'air.

Quoi qu'il en soit, rien n'a tant déshonoré la mémoire d'Alexandre que la mort injuste et cruelle de Callisthène. C'était un homme vraiment philosophe par la solidité de son esprit, par l'étendue de ses connaissances, par la pureté de ses maximes, par la rigidité de sa vie, par la régularité de ses mœurs, et surtout par une haine déclarée de toute dissimulation et de toute flatterie. Il n'était pas né pour la cour, où il faut avoir un esprit souple, pliant, accommodant, quelquefois même fourbe et perfide, mais au moins dissimulé et flatteur. Il se trouvait rarement à la table du roi, quoiqu'il y fût fréquemment invité; et quand il gagnait sur lui de s'y rendre, son air triste et taciturne était une improbation ouverte de tout ce qui s'y disait et de tout ce qui s'y passait. Avec cette humeur un peu trop sauvage, ç'aurait été un trésor inestimable pour un prince qui aurait aimé la vérité : car, parmi tant de milliers d'hommes qui environnaient Alexandre et qui lui faisaient la cour, il était le seul qui eût le courage de la lui dire. Mais où trouve-t-on des princes qui connaissent le prix d'un tel trésor et qui sachent en faire usage? La vérité perce bien rarement ces nuages que forment l'autorité des grands et la flatterie de leurs courtisans. Aussi, par ce terrible exemple, Alexandre mit tous les gens de bien hors d'état de lui représenter ses véritables intérêts. Depuis ce moment, on n'entendit

[1] Justin. lib. 15, cap. 3.
[2] Q. Curt. lib. 8, cap. 1.

plus dans ses conseils aucune parole libre : ceux mêmes qui avaient le plus de zèle pour le bien public et pour sa personne se crurent dispensés de le détromper. La flatterie, seule désormais écoutée, prit sur lui un ascendant qui acheva de le corrompre, et le punit justement d'avoir sacrifié à la folle ambition de se faire adorer par les peuples, le plus homme de bien qu'il eût à sa suite.

Je le répète avec Sénèque : la mort de Callisthène est pour Alexandre un reproche éternel[1] et un crime ineffaçable, dont nulle belle qualité, nulle action guerrière, quelque éclatante qu'elle puisse être, ne peut couvrir la honte. Si l'on dit d'Alexandre : Il a tué des milliers de Perses, il a détrôné et fait périr le plus puissant des rois de la terre, il a subjugué des provinces et des peuples sans nombre, il a pénétré jusqu'à l'Océan, et porté les bornes de son empire depuis le fond de la Thrace jusqu'aux extrémités de l'Orient, *Oui*, dit Sénèque en répondant à chacun de ces faits, *mais il a tué Callisthène*, et la grandeur de ce crime étouffe celles de toutes ces actions.

§ XV. — ALEXANDRE PART POUR LES INDES. DIGRESSION SUR CE PAYS. IL ATTAQUE ET PREND PLUSIEURS VILLES QUI PARAISSAIENT IMPRENABLES, ET COURT RISQUE SOUVENT DE SA VIE. IL PASSE LE FLEUVE INDUS, PUIS L'HYDASPE, ET REMPORTE UNE CÉLÈBRE VICTOIRE CONTRE PORUS, QU'IL RÉTABLIT DANS SON ROYAUME.

Alexandre[2], pour arrêter les murmures qui s'élevaient dans son armée, prit la route des Indes ; et il avait lui-même besoin d'action et de mouvement, perdant toujours dans le repos quelque chose de la gloire qu'il acquérait dans les combats. Un excès de vanité et de folie le porta à entreprendre cette expédition, projet très-inutile en lui-même et très-dangereux pour les suites. Il avait lu dans les vieilles fables des Grecs que Bacchus et Hercule, tous deux fils de Jupiter comme lui, avaient pénétré jusque-là. Il ne voulut pas en faire moins qu'eux ; et il ne manquait pas de flatteurs qui entretenaient cette vision et cette extravagance.

Voilà ce qui fait la gloire et le mérite de ces prétendus héros, et ce que bien des gens encore, éblouis par un faux éclat, admirent dans Alexandre : une folle envie de courir le monde de troubler le repos des peuples qui ne lui devaient rien, de traiter comme ennemi quiconque refusait de le reconnaître pour maître, de ravager et d'exterminer tous ceux qui osaient défendre leur liberté, leurs biens, leurs vies, contre un injuste agresseur qui venait du bout du monde les attaquer gratuitement. Ajoutez à cette injustice criante le dessein imprudent et insensé de subjuguer, avec grande peine et de grands dangers, beaucoup plus de peuples qu'il n'en pouvait tenir dans l'obéissance, et la triste nécessité de se voir continuellement obligé à les soumettre de nouveau et à les punir de leur révolte. C'est un abrégé de ce que la conquête des Indes va exposer à nos yeux, après que j'aurai dit un mot de la situation, des mœurs et de quelques raretés du pays.

Ptolémée divise l'Inde en deux parties : l'Inde en deçà du Gange, et l'Inde au delà du Gange. Alexandre n'a point passé au delà de la première, et il n'a pas même été jusqu'au Gange. Cette première partie est renfermée entre deux grands fleuves : l'Inde, qui lui donne son nom, et le Gange. Le même Ptolémée lui donne pour bornes, du côté de l'occident, le pays de Paropamise, l'Arachosie et la Gédrosie, qui font partie ou sont voisines du royaume de Perse ; du côté du septentrion, le mont Imaüs, qui appartient à la grande Tartarie ; du côté de l'orient, le Gange ; du côté du midi, l'Océan ou la mer de l'Inde.

Tons les Indiens sont libres, dit Arrien[1], et il n'y a point d'esclaves parmi eux, non plus que parmi les Lacédémoniens. Toute la diffé-

[1] « Hoc est Alexandri crimen æternum, quod nulla virtus, nulla bellorum felicitas redimet. Nam quotiens quis dixerit, Occidit Persarum multa millia, opponetur, Et Callisthenem. Quotiens dictum erit, Occidit Darium, penes quem tunc magnum regnum erat ; opponetur, Et Callisthenem. Quotiens dictum erit, Omnia Oceano tenus vicit, ipsum quoque tentavit novis classibus, et imperium ex angulo Thraciæ usque ad Orientis terminos protulit ; dicetur, Sed Callisthenem occidit. Omnia licet antiqua ducum regumque exempla transierit, ex his quæ fecit nihil tam magnum erit, quam scelus Callisthenis. » (SEN. *Nat. Quæst.* lib. 6, cap. 23.)

[2] Q. Curt. lib. 8, cap. 9.

[1] Arrian. de Indic. pag. 324-328.

rence qu'il y a, c'est que ceux-ci se servent d'esclaves étrangers, et que les Indiens n'en ont point du tout. Ils ne dressent point de monuments aux morts, et croient que la réputation des grands hommes leur tient lieu de tombeau.

On peut les diviser en sept classes. La première et la plus honorable, quoique la moins nombreuse, est des brachmanes, qui sont comme les dépositaires de la religion. J'aurai lieu d'en parler dans la suite.

La seconde, et la plus grande, est celle des laboureurs. Ils sont extrêmement considérés. Leur unique occupation est de travailler à la culture des champs, et ils n'en sont jamais distraits pour porter les armes et pour servir dans les armées. En temps de guerre, c'est une loi inviolable de ne toucher jamais ni aux ouvriers de la campagne ni à leurs terres.

La troisième est des pasteurs, qui paissent les troupeaux de gros et de menu bétail, sans venir aux villages ni aux villes. Ils mènent une vie errante sur les montagnes, et s'exercent beaucoup à la chasse.

La quatrième, des marchands et des artisans, parmi lesquels sont compris les pilotes et les matelots. Ces trois derniers ordres paient tribut au prince ; et il n'y a d'exempts que ceux qui travaillent à faire des armes, lesquels reçoivent des gages publics au lieu de rien payer.

La cinquième, des soldats. Ils n'ont aucun soin que de faire le guerre. On leur fournit tout ce qui est nécessaire ; et, durant la paix même, ils ont abondamment de quoi s'entretenir. Leur vie, en tout temps, est libre et dégagée de tous soins.

Le sixième ordre est des surveillants (ἐπίσκοποι), qui ont l'œil sur les actions des autres, et qui examinent tout ce qui se passe, soit dans les villes, soit dans les campagnes, pour en faire leur rapport au prince. Le caractère de ces officiers ou magistrats est l'exactitude, la sincérité, la probité, l'amour du bien public. Il n'est point encore arrivé, dit l'historien, qu'aucun de ces magistrats ait été jamais accusé de mensonge. Heureuse nation, si cela était ainsi ! Mais cette remarque prouve au moins que la vérité et la justice y étaient bien en honneur, et que la fourberie et la mauvaise foi y étaient détestées.

Enfin la septième classe est de ceux qui sont employés dans des conseils publics, et qui partagent avec le prince les soins du gouvernement. On tire de cette classe les magistrats, les intendants, les gouverneurs de provinces, les généraux et tous les officiers d'armée tant sur terre que sur mer, les intendants des finances, les receveurs et tous ceux qui sont chargés des deniers publics.

Ces différents ordres de l'état ne se confondent point par les mariages ; et il n'est point permis, par exemple, à un ouvrier de prendre une femme dans la classe des laboureurs, et ainsi du reste. On ne peut pas non plus exercer en même temps deux professions, ni passer de l'une à l'autre. Il est aisé de voir combien ce règlement devait contribuer à perfectionner tous les arts et tous les métiers, chacun ajoutant sa propre industrie et ses nouvelles réflexions à celles de ses ancêtres, qui lui étaient transmises de main en main par une tradition non interrompue.

Il y aurait sur ces coutumes des Indes beaucoup de remarques à faire, que la suite de mon histoire m'oblige d'omettre. Je prie seulement le lecteur d'observer que, dans tout gouvernement sage, dans tout état bien policé, la culture des terres et la nourriture des troupeaux, deux sources assurées de richesses et d'abondance, ont toujours fait un des premiers soins du ministère public ; et que négliger l'une ou l'autre de ces parties, c'est manquer à une des plus importantes maximes de la politique.

J'admire aussi beaucoup cet usage d'établir des surveillants, soit qu'ils soient connus pour tels ou non, qui se transportent sur les lieux pour y éclairer la conduite des gouverneurs, des intendants, des juges ; unique moyen d'empêcher les rapines et les violences, auxquelles une autorité sans bornes, jointe à l'éloignement de la cour, donne souvent lieu ; unique moyen en même temps, pour le prince, de prendre connaissance de ses états, sans quoi il ne lui est pas possible de bien conduire les peuples que la Providence lui a confiés, dont le soin le regarde personnellement, et dont ceux qui travaillent sous lui peuvent aussi peu

le dispenser qu'ils peuvent usurper sa place.

Il est remarquable que, dans l'Inde, depuis le mois de juin jusqu'aux mois de septembre et d'octobre, les pluies sont très-ordinaires et très-violentes, ce qui rend le passage des rivières beaucoup plus difficile, et cause de fréquentes inondations. On peut juger par là combien, pendant toute cette saison, les armées d'Alexandre, qui étaient alors en campagne, avaient à souffrir.

Avant que de quitter ce qui regarde en général le pays des Indes, je dirai un mot des éléphants, qui s'y trouvent en plus grand nombre que partout ailleurs. L'éléphant est le plus gros et le plus puissant de tous les animaux terrestres. On en a vu quelques-uns hauts de treize ou quinze pieds. La femelle le porte un an entier. Il vit quelquefois cent ou six-vingts ans, et beaucoup plus si l'on en croit les anciens. Son nez, qu'on appelle sa *trompe*, *proboscis*, est long et creux comme une grosse trompette, et lui sert de main[1], qui lui rend des services infinis avec une agilité et une force qui ne se conçoivent point. Cet animal[2], malgré la pesanteur énorme de son corps, est d'une docilité et d'une industrie qui approchent de l'intelligence humaine. Il est susceptible d'attache, d'affection, de reconnaissance, jusqu'à sécher de tristesse quand il a perdu son gouverneur, et quelquefois même jusqu'à se donner la mort à lui-même lorsque, dans des moments de fureur, il l'a tué ou maltraité. Il n'y a rien qu'on ne lui fasse apprendre. Arrien, qui n'est pas un témoin suspect, dit en avoir vu un qui dansait avec deux cymbales attachées à ses jambes, qu'il frappait l'une après l'autre en cadence avec sa trompe, pendant que les autres dansaient en rond autour de lui, observant tous le nombre et la mesure avec une justesse étonnante.

Il décrit assez au long la manière dont on les prend. Les Indiens enferment un grand espace d'un fossé large environ de vingt pieds, et haut de quinze, et n'y laissent qu'une ouverture pour entrer, qui est un pont, que l'on couvre de gazon, afin que ces bêtes, qui sont très-subtiles, ne s'en défient point. La terre qu'on tire du fossé sert à le relever de part et d'autre, et fait comme un mur, dans lequel, au bord qui est en dehors, on ménage quelque petite chambre, où l'on se cache pour épier ces animaux, n'y laissant que très-peu d'ouverture. Dans cet enclos on met trois ou quatre femelles apprivoisées. Dès que les éléphants les ont aperçues ou senties, ils accourent et tournent tant, qu'ils y entrent; et alors on romp le pont, et l'on court aux villages voisins pour appeler du secours. Après qu'on les a matés pendant quelques jours par la faim et par la soif, on entre dans l'enclos sur des éléphants apprivoisés, avec lesquels on les attaque. Comme ils sont extrêmement affaiblis, ils ne résistent pas longtemps. Les ayant terrassés, on monte dessus, après leur avoir fait une grande plaie autour du cou, dans laquelle on met une corde, afin que, s'il veulent remuer, la douleur les arrête. Ainsi domptés, ils se laissent conduire avec les autres dans les maisons, où on les nourrit d'herbe et de blé vert, et où on les apprivoise peu à peu à force de coups et par la faim, jusqu'à ce qu'ils deviennent dociles à la voix de leurs maîtres et entendent parfaitement leur langage.

Tout le monde sait l'usage qu'on faisait autrefois des éléphants dans les combats. Mais souvent ils faisaient plus de dégât dans leur propre armée que dans celle des ennemis. Ce sont leurs dents, ou plutôt leurs défenses, qui nous fournissent l'ivoire. Il est temps de retourner à Alexandre.

Ce prince[1] étant entré dans les Indes[2], tous les petits rois de ces contrées vinrent au-devant de lui se ranger sous son obéissance. Ils disaient qu'il était le troisième fils de Jupiter[3], qui était venu en leur pays; qu'ils n'avaient connu Bacchus ni Hercule que par la renom-

[1] « Manus data elephantis, quia propter magnitudinem « corporis difficiles aditus habent ad pastum. » (Cic. *de Nat. Deor.* lib. 2, n. 123.)

[2] « Elephanto belluarum nulla providentior. At figura « quæ vastior? » (Id. ibid. lib. 1, n. 97.)

[1] Q. Curt. lib. 8, cap. 9-11. — Arrian. lib. 4, pag. 182-195; et lib. 5, pag. 195-221. — Plut. in Alex. pag. 697-699. — Diod. lib. 17, pag. 557-559. — Justin. lib. 12, cap. 7, 8.

[2] Quinte-Curce suppose que plusieurs régions en deçà de l'Indus, mais voisines de ce fleuve, appartenaient à l'Inde, et en faisaient partie.

[3] Ces noms grecs des dieux pouvaient-ils être connus des Indiens?

mée, mais que pour lui ils avaient le bonheur de le voir et de jouir de sa présence. Le roi, les ayant reçus fort humainement, leur commanda de l'accompagner et de lui servir de guides. Comme personne ne se présentait plus, il envoya Éphestion et Perdiccas avec une partie de ses troupes pour réduire ceux qui refuseraient d'obéir. Il leur ordonna aussi d'aller jusqu'à l'Indus, et de préparer des bateaux pour faire passer ce fleuve à l'armée. Mais, voyant qu'il fallait traverser plusieurs rivières, il fit construire ces bateaux de sorte qu'on pouvait les démonter et charger les pièces sur des chariots, et après les rassembler. Puis, ayant commandé à Cratère de le suivre avec la phalange, il prit les devants avec sa cavalerie et des soldats armés à la légère; et, après un léger combat, il chassa et défit ceux qui avaient osé venir à sa rencontre, et les poursuivit jusqu'à la ville prochaine, où ils se retirèrent. Lorsque Cratère fut arrivé, le roi, pour donner d'abord de la terreur à ces peuples, qui n'avaient point encore éprouvé les armes des Macédoniens, ordonna qu'on mît le feu aux fortifications de cette place, qu'il assiégea dans les formes, et qu'on fit tout passer au fil de l'épée. Mais, comme il faisait le tour des murailles à cheval, il fut blessé d'un coup de flèche, ce qui ne l'empêcha pas de la prendre; et l'on y fit main-basse sur tous les soldats et les habitants, sans épargner même les maisons.

Après avoir dompté ce peuple, qui avait peu de nom, il marcha vers la ville de Nyse. Il campa assez près de ses murs, derrière une forêt qui en dérobait la vue. Cependant il se leva la nuit un si grand froid, qu'ils n'en avaient point encore senti de pareil: mais heureusement le remède était sous leur main. Ils coupèrent un grand nombre d'arbres, et allumèrent beaucoup de feux; ce qui soulagea extrêmement l'armée. Les assiégés ayant tenté une sortie qui leur réussit fort mal, la division se mit dans la ville, les uns étant d'avis de se rendre, et les autres de tenir bon. Le roi, en ayant été informé, se contenta de les bloquer, sans leur faire autre mal; jusqu'à ce que, lassés de la longueur du siége, ils se rendirent à discrétion. On les traita avec bonté. Ils disaient que leur ville avait été bâtie par Bacchus. Toute l'armée, pendant dix jours, célébra des jeux et fit des réjouissances sur cette montagne en l'honneur du dieu qui y était honoré.

Il vint de là à une contrée[1] nommée *Dédale*, que les habitants avaient abandonnée, s'étant enfuis sur des montagnes inaccessibles, comme avaient fait aussi ceux d'Acadère, où il entra ensuite. C'est ce qui l'obligea de changer l'ordre de la guerre, et de disperser ses troupes en divers lieux, de sorte que les ennemis furent tous défaits à la fois: rien ne résista, et ceux qui eurent la hardiesse d'attendre les Macédoniens furent tous taillés en pièces. Ptolémée prit plusieurs petites ville d'emblée: Alexandre emporta les grandes, et, après avoir rejoint toutes ses forces, passa la rivière de Choaspe[2], et laissa Cœnus au siége d'une ville riche et peuplée, que ceux du pays appellent *Bazica*.

Après il tira vers Mazagues, dont le roi, nommé *Assacane*, était mort depuis peu, et sa mère Cléophe commandait dans la province et dans la ville. Il y avait trente mille hommes de pied dedans, et la nature et l'art l'avaient fortifiée comme à l'envi: car, du côté qu'elle regardait l'orient, elle était ceinte d'un fleuve très-rapide, dont les rives étaient hautes et coupées; et, vers l'occident et le midi, c'étaient de grands rochers escarpés, au pied desquels s'ouvraient des cavernes qui par succession de temps s'étaient creusées en abîmes, et à l'endroit où elles manquaient il y avait un fossé d'un travail immense et d'une profondeur effroyable. Pendant qu'Alexandre faisait le tour de la ville pour en examiner les fortifications, il reçut un coup de flèche au gras de la jambe. Il ne fit qu'arracher le fer, et, sans bander seulement la plaie, monta à cheval, et continua de visiter les dehors de la place. Mais, comme il portait la jambe pendante, et que, le sang s'étant figé, la douleur s'augmentait, on rapporte qu'il dit: *Tous jurent que je suis fils de Jupiter*[3], *mais ma blessure me crie et me fait sentir que je suis homme*. Toutefois il ne se retira point qu'il n'eût tout vu et donné tous les ordres nécessaires. Les uns donc abat-

[1] An. M. 3677; av. J. C. 327.

[2] Ce fleuve est différent du Choaspe qui arrose la ville de Suse.

[3] « Omnes jurant me Jovis esse filium, sed vulnus hoc « hominem esse me clamat. » (SEN. *Epist.* 59)

taient les maisons qui étaient hors de la ville, et se servaient des matériaux pour combler ces gouffres; les autres y jetaient des troncs d'arbres et de gros amas de pierres: et tous y travaillaient avec tant d'ardeur, qu'en neuf jours l'ouvrage fut achevé, et l'on y planta les tours.

Le roi, sans attendre que sa blessure fût guérie, visita le travail, et, après avoir loué ses soldats de leur diligence, fit avancer les machines, d'où l'on tira quantité de traits contre ceux qui défendaient les murailles. Mais ce qui effrayait davantage les barbares, c'était ces tours d'une hauteur démesurée, qu'ils voyaient se mouvoir, ce leur semblait, d'elles-mêmes. Ils croyaient qu'elles étaient conduites par les dieux, et que ces béliers qui abattaient les murs, et ces javelots lancés par des machines qui étaient nouvelles pour eux, ne pouvaient être l'effet d'une force humaine: de sorte que, désespérant de pouvoir défendre la ville, ils se retirèrent dans la citadelle. Mais ne s'y trouvant pas plus en sûreté, ils envoyèrent des ambassadeurs pour se rendre. La reine ensuite sortit, et vint trouver Alexandre avec une grande suite de dames qui lui apportaient du vin en sacrifice dans des coupes. Le roi la reçut avec beaucoup de bonté, et la rétablit dans ses états.

De là Polysperchon fut envoyé avec une armée contre la ville d'Ore, dont il se rendit maître sans peine. La plupart des habitants du pays s'étaient retirés sur le rocher d'Aorne. On tenait qu'Hercule l'avait assiégé, et qu'un tremblement de terre l'avait contraint d'en lever le siége. Ce roc n'a pas, comme beaucoup d'autres, de petites pentes aisées pour y monter; mais il s'élève en forme de butte, et, étant fort large par le bas, va toujours en s'étrécissant jusqu'au haut, et se termine en pointe. Le fleuve Indus, dont la source n'est pas éloignée de cet endroit, passe au pied, ayant ses rives droites et élevées; et de l'autre côté il y a de grandes fondrières, qu'il fallait se résoudre à remplir si l'on voulait prendre la place. Il se trouvait heureusement tout près de là une forêt; le roi la fit abattre avec ordre de ne prendre que les troncs des arbres, qu'on ébranchait pour les porter plus aisément: lui-même jeta dans ces gouffres le premier tronc d'arbre. A cette vue, toute l'armée poussa un cri d'allégresse; et, tout le monde travaillant avec une ardeur incroyable, l'ouvrage fut achevé en sept jours. Aussitôt il fit commencer l'attaque. On ne fut pas d'avis que le roi s'y hasardât, le péril étant trop évident. Mais la trompette n'eut pas plutôt sonné, que ce prince, qui n'était pas maître de son courage, ordonna à ses gardes de le suivre, et fut le premier à grimper sur la roche: pour lors elle ne parut plus inaccessible, et tout le monde l'y suivit. Jamais péril ne fut plus grand; mais ils étaient tous déterminés à vaincre ou à périr. Plusieurs tombaient des rochers dans la rivière, qui les engloutissait dans ses gouffres. Les barbares roulaient de grosses pierres sur ceux qui étaient les plus avancés à monter, lesquels, ayant déjà bien de la peine à se tenir dans des lieux si glissants, tombaient dans des précipices où ils étaient entièrement brisés. Rien n'était plus affreux que ce spectacle. Le roi, vivement affligé de la perte de tant et de si braves soldats, fit sonner la retraite. Cependant, quoiqu'il eût perdu toute espérance de prendre la place, et qu'il eût résolu d'en lever le siége, il fit mine de vouloir encore le continuer, et il fit avancer les tours et les autres machines. Les Indiens, comme pour lui insulter, se mirent à faire grande chère durant deux jours et deux nuits, faisant retentir tout le roc et tout le voisinage du bruit de leurs tambours et de leurs cymbales. Mais la troisième nuit on ne les entendit plus, et l'on fut tout étonné de voir le roc éclairé partout de flambeaux. Le roi apprit qu'ils les avaient allumés pour favoriser leur fuite, et se conduire plus aisément dans ces précipices pendant l'obscurité de la nuit. Toute l'armée aussitôt jeta par son ordre de grands cris, qui remplirent les fuyards d'une telle épouvante, que plusieurs, croyant voir l'ennemi, se précipitèrent du haut des rochers, et périrent misérablement. Alexandre, devenu maître du roc par un bonheur inouï et qui tenait du prodige, en rendit grâces aux dieux, et leur offrit des sacrifices.

Il tira de là vers Ecbolime, qu'il prit; et, après seize jours de marche, il arriva au fleuve Indus, où il trouva qu'Éphestion avait préparé tout ce qui était nécessaire pour le passage, selon l'ordre qu'il lui en avait donné. Le roi

du pays, appelé Omphis, dont le père était mort quelque temps auparavant, avait envoyé vers Alexandre pour savoir de lui s'il lui plaisait qu'il prît le diadème. Quoiqu'il en eût eu permission, il attendit, pour le prendre, qu'il fût arrivé. Alors il alla au-devant de lui avec toute son armée : et, quand Alexandre fut proche, il poussa son cheval, et s'avança seul vers lui; le roi en fit autant. L'Indien lui dit par un truchement, « qu'il était venu au-devant de lui avec son armée pour lui remettre toutes ses forces entre les mains; qu'il livrait sa personne et son royaume à un prince qu'il savait ne combattre que pour la gloire, et ne craindre rien tant que le reproche de perfidie. » Le roi, fort satisfait de la franchise du barbare, lui présenta la main, et lui rendit ses états. Il fit présent à Alexandre de cinquante-six éléphants, et de beaucoup d'autres bêtes d'une grandeur merveilleuse. Comme Alexandre lui demanda de quoi il avait plus besoin dans son royaume, de laboureurs ou de soldats, il répondit qu'ayant la guerre contre deux rois il avait plus besoin de soldats que de laboureurs. Ces deux rois étaient Abisare et Porus; mais Porus était le plus puissant, et tous deux régnaient au delà de l'Hydaspe. Omphis prit le diadème, et se fit appeler Taxile, qui était le nom ordinaire des rois du pays. Il fit de magnifiques présents à Alexandre, qui ne se laissa pas vaincre en générosité.

Le lendemain, les ambassadeurs d'Abisare étant venus trouver le roi, lui remirent, suivant leur pouvoir, tous les états de leur maître; et, après que la foi eut été prise et donnée de part et d'autre, ils s'en retournèrent.

Alexandre, s'attendant que Porus, étonné du bruit de sa renommée, ne manquerait pas de se soumettre, lui fit dire, comme si ce prince eût été son vassal, qu'il eût à lui payer tribut, et à venir au-devant de lui à l'entrée de son royaume. Porus répondit froidement qu'il l'irait recevoir sur sa frontière, mais que ce serait les armes à la main. Il arriva à Alexandre, dans ce temps-là même, un renfort de trente éléphants, qui lui fut d'un grand secours. Il donna la conduite de tous les éléphants à Taxile, et s'avança jusqu'aux bords de l'Hydaspe. Porus s'était campé sur l'autre rive pour lui en disputer le passage, et avait mis à la tête de ses troupes quatre-vingt-cinq éléphants d'une prodigieuse grandeur, et derrière eux trois cents chariots, soutenus par trente mille hommes de pied : il n'avait tout au plus que six à sept mille chevaux. Ce prince était monté sur un éléphant bien plus grand que tous les autres, et lui-même excédait la stature ordinaire des hommes; de sorte qu'avec ses armes éclatantes d'or et d'argent il paraissait terrible et majestueux tout ensemble. La grandeur de son courage répondait à celle de sa taille : il était sage et prudent autant qu'on le peut être parmi des peuples grossiers.

Les Macédoniens ne craignaient pas seulement l'ennemi, mais le fleuve qu'il leur fallait traverser. Il était large de quatre stades (quatre cents toises), et tellement profond partout, qu'il paraissait comme une mer, et n'était guéable nulle part. Sa largeur ne lui ôtait rien de son impétuosité, car il roulait avec autant de violence qu'il eût pu faire dans un canal bien étroit; et ses flots bruyants et écumeux, qui se rompaient en plusieurs endroits, montraient qu'il était plein de pierres et de roches. Mais rien n'était si affreux que la face du rivage, tout couvert d'hommes, de chevaux et d'éléphants. Ces hideuses bêtes étaient là plantées comme des tours, et on les irritait à dessein, afin que par leurs cris effroyables elles vinssent à jeter plus de terreur dans l'âme des ennemis. Tout cela ne put étonner des courages qui étaient à toute épreuve, et qu'une suite non interrompue de prospérités remplissait d'assurance; mais ils ne croyaient pas, avec leurs faibles barques, pouvoir surmonter la rapidité de l'eau, ni aborder sûrement.

Ce fleuve était rempli de petites îles, où les Indiens et les Macédoniens passaient à la nage, avec leurs armes sur la tête; et il s'y faisait tous les jours de légères escarmouches à la vue des deux rois, qui étaient bien aises de s'essayer, et de pressentir par ces petits combats ce qu'ils devaient espérer de la bataille générale. Il y avait deux jeunes officiers dans l'armée d'Alexandre, Egésimaque et Nicanor, également pleins de hardiesse, et à qui le bonheur constant de leur parti faisait mépriser tous les périls. Ils prirent avec eux les plus déterminés de la jeunesse, et, n'ayant que leurs javelots pour toutes armes, passèrent à

la nage dans une île où étaient les ennemis ; et là, sans avoir presque rien pour eux que leur audace, ils en tuèrent un grand nombre. Après un coup si hasardeux, ils pouvaient se retirer glorieusement, si la témérité, quand elle est heureuse, pouvait garder quelque mesure. Mais, comme ils attendaient avec mépris et une sorte d'insulte ceux qui venaient au secours de leurs compagnons, ils furent enveloppés d'une troupe qui avait passé à la nage dans l'île sans qu'ils s'en aperçussent, et accablés des dards qu'elle leur tirait de loin. Ceux qui tentèrent de se sauver à la nage furent emportés par les vagues du fleuve, ou engloutis dans ses gouffres. Ce succès enfla merveilleusement le cœur de Porus, qui voyait tout de la rive.

Alexandre était fort embarrassé. Voyant que, pour passer l'Hydaspe, la force ouverte ne pouvait rien, il appela à son secours l'adresse et la ruse. Il fit tenter, la nuit, divers lieux par sa cavalerie, et jeter des cris comme s'il eût eu envie de passer, tout étant prêt pour cet effet. Porus y accourait aussitôt avec ses éléphants ; mais Alexandre demeurait en bataille sur le bord. Cela étant arrivé plusieurs fois, et Porus voyant que ce n'était qu'un vain bruit et de vaines menaces, il ne s'ébranla plus pour tous ces mouvements, et se contenta d'envoyer des coureurs par tout le rivage. Alexandre, délivré de la crainte de l'avoir sur les bras avec toute son armée dans un passage de nuit, songea sérieusement à passer le fleuve.

Il y avait dans cette rivière, assez loin du camp d'Alexandre, une île plus grande que les autres, qui était couverte de bois, et ainsi très-propre à couvrir et à cacher son dessein. Il résolut de tenter par là le passage vers l'autre bord ; mais, pour en dérober la connaissance aux ennemis, et pour leur faire prendre le change, il laissa dans son camp Cratère et une grande partie de l'armée, avec ordre de faire grand bruit dans le temps qu'on lui marquerait, pour donner l'alarme aux Indiens, et leur faire croire qu'il se préparait à passer ; ce qu'il ne ferait pas lorsqu'il verrait Porus décampé avec tous ses éléphants, soit pour se retirer, soit pour venir à la rencontre des Macédoniens qui tenteraient le passage. Entre le camp et l'île, il avait mis Méléagre et Gorgias avec la cavalerie et l'infanterie étrangères, et leur avait commandé de passer par troupes lorsqu'ils le verraient attaché au combat.

Après avoir donné ses ordres, il prit le reste de son armée, tant infanterie que cavalerie : et, s'éloignant du bord pour n'être pas aperçu, il marcha la nuit vers l'île où il avait résolu de passer ; et, pour tromper encore plus sûrement les ennemis, Alexandre fit dresser sa tente dans le camp où il avait laissé Cratère, qui était vis-à-vis de celui de Porus. Ses gardes du corps étaient rangés à l'entour avec tout l'appareil qui a coutume d'environner la majesté d'un grand roi. Il fit aussi prendre la robe royale à Attale, qui était de son âge, et lui ressemblait assez de la taille et du visage, surtout à le voir dans la distance d'un rivage à l'autre, pour faire croire que le roi était en personne sur ce rivage, et qu'il ne songeait point à tenter ailleurs le passage. Il était près néanmoins d'entrer dans l'île dont nous avons parlé, et il y passa en effet dans des barques, avec le reste de ses forces, l'ennemi étant occupé à faire tête à Cratère. Il survint tout à coup un furieux orage, qui semblait d'abord devoir retarder l'exécution de son projet, mais qui y devint favorable, par un effet du rare bonheur de ce prince, en faveur duquel les obstacles mêmes se changeaient en moyens et en secours. Cet orage fut suivi d'une pluie très-violente, avec des vents impétueux, des éclairs et des tonnerres, de sorte qu'on ne pouvait ni s'entrevoir ni s'entendre. Tout autre qu'Alexandre aurait renoncé à l'entreprise ; mais le péril même l'animait. D'ailleurs le bruit, le tumulte, l'obscurité, couvraient son passage. Il donna donc le signal pour embarquer ses troupes, et lui-même le premier fit partir la barque qui le portait. On prétend que ce fut alors qu'il dit : *O Athéniens, croiriez-vous que je pusse m'exposer à de si grands dangers pour mériter vos louanges !* En effet, rien ne pouvait plus contribuer à éterniser son nom que d'avoir pour historiens des hommes tels que Thucydide et Xénophon[1] ; et il s'intéressait de telle sorte à ce qu'on dirait de lui après

[1] Lucian. de Conscrib. hist. pag. 694.

sa mort, qu'il souhaitait de pouvoir revenir au monde pour autant de temps qu'il lui en faudrait afin de savoir quelle impression aurait faite sur les esprits la lecture de son histoire.

Ils ne trouvérent presque personne à leur descente, parce que Porus était tout occupé de Cratère, et croyait n'avoir à défendre le passage que contre lui; ce général pour lors, selon l'ordre qu'il en avait reçu, faisant grand bruit, et paraissant vouloir passer le fleuve. Tous les bateaux donc vinrent à bord, excepté un seul, que les flots brisèrent contre un rocher. Dès qu'Alexandre eut pris terre, il rangea sa petite armée en bataille. Il avait six mille hommes de pied et cinq mille chevaux. Il se mit à la tête de la cavalerie; et, ayant donné ordre à l'infanterie de le suivre le plus promptement qu'elle pourrait, il prit les devants. Il comptait que, si les Indiens venaient à lui avec toutes leurs forces, il l'emporterait infiniment sur eux par le moyen de sa cavalerie, et qu'en tout cas il lui serait facile de traîner le combat en longueur jusqu'à ce que son infanterie fût arrivée; ou que, si les ennemis, alarmés par la nouvelle de son passage, prenaient la fuite, il serait en état de les poursuivre et d'en faire un grand carnage.

Porus, averti du passage d'Alexandre, avait envoyé contre lui un détachement commandé par l'un de ses fils, qui menait avec lui deux mille chevaux et six-vingts chariots. Alexandre crut d'abord que c'était l'avant-garde de l'armée ennemie, et que tout le reste suivait. Mais, ayant appris que ce n'était qu'un détachement, il tomba brusquement sur eux. Le fils de Porus demeura sur la place avec quatre cents chevaux, et tous les chariots furent pris. Chacun de ces chariots portait six hommes: deux qui avaient des boucliers, deux archers disposés des deux côtés, et deux qui conduisaient le chariot, mais qui ne laissaient pas de combattre lorsqu'on en venait aux mains, ayant quantité de dards qu'ils lançaient contre les ennemis. Mais tout cet équipage fut de peu de service ce jour-là, parce que la pluie, qui était tombée en abondance, avait tellement détrempé la terre, que les chevaux avaient peine à se soutenir; et les chariots, pesants comme ils étaient, demeuraient la plupart enfoncés dans la boue.

Porus, ayant reçu la nouvelle de la mort de son fils, de la déroute de son détachement et de l'approche d'Alexandre, douta s'il devait l'attendre au lieu où il était, à cause que Cratère, avec le reste de l'armée macédonienne, faisait mine de vouloir passer le fleuve. Mais enfin il résolut d'aller à la rencontre d'Alexandre, qu'il supposait avec raison mener avec lui les principales forces de son armée. Il laissa seulement quelques éléphants dans son camp, pour amuser ceux qui étaient à l'autre bord, et partit avec trente mille hommes de pied et quatre mille chevaux, sans compter trois cents chariots et deux cents éléphants. Quand il fut arrivé en un lieu ferme et sablonneux, où ses chevaux et ses chariots pouvaient tourner aisément, il rangea son armée en bataille pour y attendre l'ennemi. Il mit en tête et sur une première ligne les éléphants à cent pieds de distance l'un de l'autre, pour servir comme de rempart à son infanterie qu'il rangea derrière. Il crut que la cavalerie ennemie n'oserait s'engager dans ces intervalles, à cause de la frayeur qu'auraient leurs chevaux de ces éléphants; et l'infanterie encore moins, voyant celle des ennemis derrière les éléphants, et courant risque d'être écrasée par ces animaux. Il avait mis quelque infanterie sur la même ligne des éléphants, pour couvrir leur droite et leur gauche; et cette infanterie était couverte elle-même par ses deux ailes de cavalerie, devant lesquelles étaient rangés les chariots. Voilà l'ordre de bataille de l'armée de Porus.

Lorsque Alexandre fut en présence, il fit halte pour attendre son infanterie, qui fit diligence et arriva peu de temps après. Pour lui donner le loisir de reprendre haleine, et ne pas la mener contre l'ennemi encore toute fatiguée de la marche, il fit faire divers mouvements à sa cavalerie, qui gagnèrent du temps. Alors, tout étant prêt, et l'infanterie assez reposée, Alexandre fit donner le signal. Il ne jugea pas à propos de commencer l'attaque par le corps de bataille des ennemis, où étaient rangés l'infanterie et les éléphants, par la même raison que Porus avait eue de les ranger de la sorte. Mais, comme il était plus fort en cavalerie, il prit la meilleure partie de la sienne; et, marchant contre l'aile gauche, il

envoya Cœnus avec son régiment de cavalerie et celui de Démétrius pour l'attaquer en même temps, et le chargea de prendre cette cavalerie de la gauche par derrière, pendant que lui il la chargerait de front et en flanc. Séleucus, Antigène et Tauron, qui commandaient l'infanterie, eurent ordre de ne faire aucun mouvement avant qu'Alexandre, par sa cavalerie, eût mis le désordre dans celle des ennemis et dans leur infanterie.

Quand il fut à la portée du trait, il envoya mille archers à cheval pour faire leur décharge sur la cavalerie de l'aile gauche de Porus, afin de la mettre en désordre, pendant que lui il l'attaquerait par le flanc avant qu'elle eût le temps de se rallier. Les Indiens, ayant réuni et resserré leurs escadrons, s'avancèrent contre Alexandre. Dans ce moment même, Cœnus les prit en queue, conformément à l'ordre qu'il en avait reçu: de sorte que les Indiens furent obligés de faire face de tous côtés pour se défendre contre les mille archers, contre Alexandre et contre Cœnus. Alexandre, pour profiter du trouble où les avait jetés ce mouvement subit, chargea vivement ceux qui lui lui étaient opposés, qui, ne pouvant soutenir une attaque si brusque et si violente, furent bientôt rompus, et se retirèrent à l'abri des éléphants comme d'un rempart assuré. Ceux qui conduisaient ces éléphants les firent avancer contre la cavalerie ennemie. Mais, dans ce moment-là même, la phalange macédonienne, s'ébranlant tout à coup, environna ces bêtes, et à coups de piques attaqua leurs conducteurs et les éléphants mêmes. Ce combat n'était en rien semblable aux précédents: car les éléphants, venant fondre sur les bataillons, rompaient les plus épais, sans que rien pût arrêter leur fureur; et la cavalerie indienne, voyant l'infanterie macédonienne arrêtée par les éléphants, revint à la charge. Mais celle d'Alexandre, qui était et plus forte et plus expérimentée, la rompit une seconde fois, et l'obligea encore de se retirer vers les éléphants. Alors la cavalerie macédonienne, se trouvant toute rassemblée en un corps, portait l'épouvante et le désordre partout où elle donnait. Les éléphants, percés de coups, et ayant la plupart perdu leurs conducteurs, ne gardaient plus l'ordre accoutumé, et, comme forcenés de douleur, ne distinguaient plus amis et ennemis, et s'emportaient de côté et d'autre, renversant tout ce qui se rencontrait devant eux. Les Macédoniens, qui avaient laissé exprès plus d'intervalle entre leurs bataillons, leur faisaient place lorsqu'ils les voyaient venir, ou perçaient à coups de dards ceux que la crainte et le tumulte obligeaient de tourner en arrière. Alexandre, après avoir environné les ennemis avec sa cavalerie, fit signe à l'infanterie de se presser pour faire un dernier effort et pour tomber sur eux de tout son poids; ce qu'elle exécuta avec un grand succès. Ainsi la plupart de la cavalerie indienne fut taillée en pièces; et une partie de leur infanterie, qui ne fut pas moins maltraitée, se voyant pressée de tous côtés, prit enfin la fuite. Cratère, qui était demeuré dans le camp avec le reste de l'armée, voyant Alexandre aux mains avec Porus, passa le fleuve, et, tombant avec ses troupes toutes fraîches sur les fuyards, ne fit pas un moindre carnage des ennemis dans la retraite, qu'il s'en était fait dans le combat.

Les Indiens y perdirent vingt mille hommes de pied et trois mille chevaux, sans compter les chariots, qui furent tous brisés, et les éléphants, qui furent tous tués ou pris. Les deux fils de Porus y périrent, avec Spitace, gouverneur de la province, tous les colonels de cavalerie et d'infanterie, et les conducteurs des chariots et des éléphants. Alexandre ne perdit que quatre-vingt soldats des six mille qui se trouvèrent à la première attaque, dix archers à cheval, vingt cavaliers de ses compagnies royales, et deux cents des autres.

Porus, après avoir fait dans le combat tout devoir de soldat et de capitaine, et montré un courage intrépide, voyant toute sa cavalerie défaite avec la plupart de son infanterie, ne fit pas comme le grand roi Darius, qui, dans un pareil désastre, fut le premier à prendre la fuite. Il demeura sur le champ de bataille tant qu'il y resta sur pied un bataillon ou un escadron. Enfin, blessé à l'épaule, il se retira sur son éléphant, se faisant assez remarquer à sa taille et à sa valeur. Alexandre l'ayant reconnu à ses glorieuses marques, et désirant de le sauver, envoya après lui Taxile, parce qu'il était du même pays. Celui-ci, s'approchant le plus près qu'il pût sans courir le risque d'être

blessé, lui cria de s'arrêter pour ouïr ce qu'il venait lui dire de la part d'Alexandre. Porus, s'étant retourné, et ayant reconnu Taxile, son ancien ennemi, *Quoi ! s'écria-t-il, n'est-ce pas Taxile que j'entends, ce traître à sa patrie et à son royaume ?* et il allait le percer de son dard, s'il ne se fût promptement retiré. Alexandre, sans perdre pour cela l'envie de sauver un si brave prince, lui envoya d'autres officiers, parmi lesquels était un de ses anciens amis, nommé *Méroé*, qui l'exhorta vivement à venir trouver un vainqueur digne de lui. Il y consentit, non sans peine, et se mit en marche. Alexandre, qui en avait été averti, s'avança au-devant de lui pour le recevoir avec quelques-uns de sa suite. Quand il fut proche, Alexandre s'arrêta pour contempler sa taille et sa bonne mine ; car il avait plus de cinq coudées [1] de haut. Il ne paraissait point abattu de sa disgrâce, mais s'approchait avec une contenance assurée, comme un brave et vaillant guerrier que son courage à défendre ses états doit faire estimer du vaillant prince qui l'a vaincu. Alexandre prit le premier la parole, et, avec un air noble et gracieux, lui demanda comment il voulait qu'on le traitât : *En roi*, lui répondit Porus. *Mais*, ajouta Alexandre, *ne demandez-vous rien davantage ? Non*, répliqua Porus *; tout est compris dans ce seul mot.* Alexandre, touché de cette grandeur d'âme, dont il semble que le malheur de ce prince relevait encore l'éclat, ne se contenta pas de lui laisser son royaume ; il y ajouta d'autres provinces, et le combla de toutes les marques possibles d'honneur, d'estime et d'amitié. Porus lui demeura fidèle jusqu'à la mort. On ne sait ici lequel on doit le plus admirer, ou le vainqueur, ou le vaincu.

Alexandre bâtit une ville à l'endroit où la bataille s'était donnée, et une autre où il avait passé le fleuve. Il appela l'une *Nicée*, à cause de sa victoire, et l'autre *Bucéphalie*, en l'honneur de son cheval, qui y mourut. Après avoir rendu les derniers devoirs aux soldats qui étaient morts dans la bataille, il célébra des jeux, et fit des sacrifices d'actions de grâces à l'endroit où il avait passé l'Hydaspe.

[1] Sept pieds et demi. = Cinq coudées asiatiques valent 2, 25 cent. ou 6 pieds 11 pouces de Paris. E. B.

Ce prince ne savait pas à qui il était redevable de ses victoires. On est étonné de la rapidité des conquêtes d'Alexandre, de la facilité avec laquelle il surmonte les plus grands obstacles et force les villes les plus imprenables, du bonheur constant et inouï qui le tire des dangers où sa témérité l'engage, et où il aurait dû cent fois périr. Pour développer cette espèce de mystère d'événements singuliers, et dont plusieurs sont contre toutes les règles ordinaires, il faut remonter à une cause supérieure, inconnue aux historiens profanes et à Alexandre lui-même. Il était, comme Cyrus, le ministre et l'instrument de l'arbitre absolu des empires, qui les forme et les détruit selon son bon plaisir. Il avait reçu la même mission pour renverser l'empire des Perses et de l'Orient, que Cyrus, pour abattre celui de Babylone. Ils avaient tous deux le même conducteur dans leurs entreprises, le même garant du succès, le même protecteur et la même sauvegarde contre tous les dangers, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli leurs fonctions et achevé leur ministère. On peut appliquer à Alexandre ce que Dieu dit de Cyrus dans Isaïe [1]: *Je l'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre les rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous ; j'humilierai les grands de la terre ; je romprai les portes d'airain, et je briserai les gonds de fer. Je vous donnerai les trésors cachés, et les richesses secrètes et inconnues... Je vous ai mis les armes à la main, et vous ne m'avez point connu.* Voilà la véritable et l'unique cause des succès incroyables de ce conquérant, de son courage intrépide, de l'affection de ses troupes, du pressentiment de son bonheur, et de son assurance pour l'avenir, qui étonnait ses plus hardis officiers.

[1] Isai. 45, 1-5.

§ XVI. — ALEXANDRE S'AVANCE DANS LES INDES. DIGRESSION SUR LES BRACHMANES. CE PRINCE SONGE A PÉNÉTRER JUSQU'AU GANGE. IL S'EXCITE UN MURMURE GÉNÉRAL DANS L'ARMÉE : SUR LES REMONTRANCES QU'ON LUI FAIT, IL RENONCE A CE DESSEIN, ET SE CONTENTE D'ALLER JUSQU'A L'OCÉAN. IL DOMPTE TOUT CE QUI SE RENCONTRE SUR SON PASSAGE. IL COURT UN RISQUE EXTRÊME AU SIÉGE DE LA VILLE DES OXYDRAQUES. ENFIN IL ARRIVE A L'OCÉAN; APRÈS QUOI IL SE PRÉPARE A RETOURNER EN EUROPE.

Alexandre[1], après la célèbre victoire qu'il avait remportée sur Porus, s'avança dans le pays des Indes, où il assujettit à son empire beaucoup de peuples et beaucoup de villes. Il se regardait comme un conquérant de profession et par état : et il se portait tous les jours à de nouveaux exploits avec tant d'ardeur et de vivacité, qu'il semblait se croire chargé d'une commission personnelle et d'un devoir particulier de forcer toutes les villes, de ravager toutes les provinces, d'exterminer tous les peuples qui refuseraient son joug, et qu'il se serait reproché comme une faute s'il eût laissé un seul coin de la terre sans y porter le trouble et la désolation. Il passa l'Acésine, puis l'Hydraote, deux fleuves très-considérables. Il apprit que plusieurs Indiens libres avaient conspiré ensemble pour la défense de leur liberté, et entre autre les Cathéens, qui étaient les plus vaillants et ceux qui entendaient le mieux la guerre, et qu'ils s'étaient campés près d'une ville forte nommée *Sangale*. Il marcha contre eux, les défit dans une bataille rangée, prit la ville, et la rasa jusqu'aux fondements.

Un jour, comme il passait à la tête de son armée[2], des philosophes, appelés dans la langue du pays *brachmanes*, s'entretenaient ensemble en se promenant dans une prairie. Dès qu'ils l'aperçurent, ils se mirent tous à frapper la terre du pied. Alexandre, étonné de ce mouvement extraordinaire, en voulut savoir la cause. Ils répondirent, en lui montrant la terre avec la main, « que personne ne possédait de cet élément que ce « qu'il en pouvait occuper : qu'il n'était différent du reste des hommes qu'en ce qu'il « était plus remuant et plus ambitieux, et « courait toutes les terres et les mers pour « faire du mal aux autres et pour s'en faire « à lui-même ; mais qu'enfin il mourrait sans « occuper plus d'espace qu'il ne lui en fallait « pour sa sépulture. » Il ne leur sut point mauvais gré de cette réponse ; mais il était emporté par le torrent de la gloire, et faisait le contraire de ce qu'il approuvait.

Ces brachmanes, dit Arrien, sont fort respectés dans le pays. Ils ne paient aucun tribut au prince. Ils l'aident de leurs conseils, et lui rendent les mêmes services que les mages au roi de Perse. Ils s'emploient aux sacrifices publics ; et, si l'on veut sacrifier en particulier, il faut qu'il y en ait quelqu'un d'eux présent, sans quoi les Indiens sont persuadés que le sacrifice ne serait pas agréable aux dieux. Ils s'appliquent particulièrement à l'inspection des astres, exercent seuls l'art de deviner, et prédisent principalement le changement des temps et des saisons. Celui qui a manqué trois fois dans ses prédictions est interdit pour toujours et condamné au silence.

Leurs sentiments, selon Strabon, ne sont pas fort différents de ceux des Grecs. Ils croient que le monde a commencé ; qu'il finira ; que sa figure est ronde ; que le Dieu qui l'a créé et qui le gouverne le remplit de sa majesté ; que l'eau a été le commencement de toutes choses. Pour l'immortalité des âmes, et les peines des coupables dans les enfers, ils suivent la même doctrine que Platon, y mêlant, aussi bien que lui, quelques fables pour exprimer ces peines. Plusieurs d'entre eux vivent tout nus, ce qui leur a fait donner par les Grecs le nom de *gymnosophistes*. On raconte de la dureté de leur vie et de leur patience des choses incroyables. Il n'ont point d'autre nourriture ni d'autre boisson que des légumes et de l'eau. Comme ils admettent la métempsycose, et qu'ils croient que les âmes passent du corps des hommes dans celui des bêtes, ils s'abstiennent de manger de la chair des animaux. On croit que c'est des brachmanes que Pythagore a emprunté ce dogme. Ils passent des journées entières toujours debout, le visage tourné vers le soleil, et cela dans la saison de l'année la plus brûlante. Per-

[1] An. M. 3677 ; av. J. C. 327. — Q. Curt. lib. 9, cap. 1.
[2] Arrian. lib. 7, pag. 275, 276 ; id. in Indic pag. 324. — Strab. lib. 15, pag. 715-717. — Plut. in Alex. pag. 701. — Q. Curt. lib 8, cap. 9.

snadés qu'il y a de la honte d'attendre la mort quand on se sent accablé par l'âge ou par la maladie, ils font gloire de prévenir leur dernière heure et de se faire brûler tout vifs. Aussi ils ne rendent aucun honneur aux personnes qui ne meurent que de vieillesse ; et croient souiller leur bûcher, et le feu qui doit les réduire en cendres, s'ils n'y entrent tout en vie. D'autres, plus sensés et plus humains que les premiers, vivent dans les villes et dans le commerce du monde, et, loin d'attacher une idée de vertu et de courage à une mort volontaire, regardent comme une faiblesse de ne pouvoir attendre en paix le dernier moment, et comme un crime d'oser prévenir l'ordre des dieux.

Cicéron a admiré dans les Tusculanes la patience invincible, non-seulement des sages de l'Inde, mais aussi des femmes[1] du même pays, qui disputaient à l'envi à qui mourrait après la mort de leur mari commun. Ce privilége était réservé à celle que le mari avait le plus aimée pendant sa vie ; et il lui était adjugé par la sentence d'arbitres nommés pour ce sujet, qui ne prononçaient qu'après un mûr examen, et sur les preuves alléguées de part et d'autre. Celle qui avait été préférée courait à la mort et montait sur le bûcher avec une constance et une joie inconcevable, pendant qu'on voyait celles qui lui survivaient se retirer pénétrées de douleur et baignées de larmes.

Porphyre fait une description[2] de ces philosophes, assez semblable en plusieurs choses à ce que je viens d'en rapporter. Selon lui, les brachmanes vivent d'herbes, de légumes et de fruits. Ils s'abstiennent de toutes sortes d'animaux, et n'en peuvent toucher aucun sans se rendre immondes. Ils passent la plus grande partie du jour et de la nuit à chanter des hymnes en l'honneur de leurs dieux. Ils prient et jeûnent continuellement. La plupart d'entre eux vivent seuls et dans la solitude, n'étant point mariés, et ne possédant aucun bien. Il n'y a rien qu'ils souhaitent tant que la mort ; et ils considèrent cette vie comme une chose onéreuse, attendant avec impatience que leur âme se sépare de leur corps.

Ces philosophes subsistent encore dans les Indes, sous le nom de *bramines* ou *brames*, et conservent en beaucoup de choses la tradition et les dogmes des anciens brachmanes.

Alexandre, passant près d'une ville où demeuraient plusieurs de ces brachmanes, aurait fort désiré de s'entretenir avec eux, et, s'il se pouvait, d'en attacher quelqu'un à sa suite. Sachant que ces philosophes ne sortaient point pour faire des visites, mais qu'il fallait se transporter chez eux pour les voir, il ne jugea pas qu'il fût de sa dignité d'aller les trouver, ni de la justice aussi de les forcer à faire quelque chose contre leurs lois et leurs coutumes. Onésicrite, qui était lui-même grand philosophe, et qui avait été disciple de Diogène le cynique, fut député vers eux. Il en trouva une quinzaine non loin de la ville, qui depuis le matin jusqu'au soir se tenaient nus dans la même situation et dans la même posture où ils s'étaient mis d'abord, et qui, vers le soir, rentraient dans la ville. Ayant abordé Calanus, il lui exposa le sujet de sa députation. Celui-ci, à la vue de ses habits et de ses souliers, ne put s'empêcher de rire. Puis il lui raconta « qu'anciennement la terre était « couverte d'orge et de froment, comme elle « l'était maintenant de poussière : qu'outre « l'eau, on voyait couler dans les fleuves le « lait, le miel, l'huile et le vin : que les crimes « des hommes avaient changé cet heureux « état ; et que, pour punir leur ingratitude, « Jupiter les avait condamnés à un long et « pénible travail : que, touché de leur repentir, il les avait rétablis dans la première abon- « dance, mais que les choses prenaient le « train de retourner dans l'ancien désordre. » Ce récit montre clairement que ces philosophes avaient quelque idée de la félicité du premier homme, et du travail auquel son crime l'avait assujetti.

Après ce premier entretien, Onésicrite s'adressa à Mandonis : c'était le plus ancien et comme le supérieur de la troupe. Ce brachmane dit « qu'il trouvait Alexandre admirable « de s'occuper ainsi du désir de la sagesse au

[1] Mulieres in Indiâ, quum est cujusque earum vir mortuus, in certamen judiciumque veniunt, quam plurimùm ille dilexerit : plures enim singulis solent esse nuptæ. Quæ est victrix, ea læta, prosequentibus suis, una cum viro in rogum imponitur : illa victa, mœsta discedit. » (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 5, n. 78.)

[2] De Abstinentiâ animal.

« milieu des soins du gouvernement : qu'il « était le premier qui eût réuni en lui les deux « qualités de conquérant et de philosophe[1] ; « qu'il serait à souhaiter que cette dernière se « trouvât dans ceux qui pourraient inspirer la « sagesse par leurs lumières, et la comman- « der par leur autorité. » Il ajouta qu'il ne comprenait point quelle raison avait pu porter Alexandre à faire un si long et pénible voyage, ni ce qu'il venait chercher dans un pays si éloigné.

Onésicrite les pressa l'un et l'autre de quitter la vie dure qu'ils menaient, et de venir se joindre à la suite d'Alexandre, en qui ils trouveraient un maître généreux et bienfaisant, qui les comblerait de toutes sortes de biens et d'honneurs. Alors Mandanis, prenant un ton fier et de philosophe, répondit, « qu'il n'avait « que faire d'Alexandre, et qu'il était fils de « Jupiter aussi bien que lui : qu'il était sans « besoin, sans désir et sans crainte : que, tant « qu'il vivrait, la terre lui fournirait ce qui « était nécessaire pour sa nourriture, et que la « mort le délivrerait d'un compagnon fâcheux « et incommode (il entendait son corps), et le « mettrait en pleine liberté. » Calanus se montra plus traitable ; et, malgré l'opposition et même la défense de son supérieur, qui lui reprochait sa lâcheté, de pouvoir se résoudre à servir un autre maître que Dieu, il suivit Onésicrite, et se rendit à la cour d'Alexandre, qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie.

On voit, par un trait que l'histoire nous a conservé de lui, que ces peuples, pour mieux exprimer leurs pensées, employaient souvent des paraboles et des similitudes. Un jour qu'il s'entretenait avec Alexandre sur les maximes d'une sage politique et d'un bon gouvernement, il exposa aux yeux de ce prince une image sensible et un emblème naturel de son empire. Il jeta à terre un grand cuir de bœuf fort sec et fort retiré, et mit le pied sur un des bouts. Ce cuir, pressé par un bout, baissa, et tous les autres bouts s'élevèrent. En faisant ainsi le tour du cuir, et pressant sur toutes les extrémités, il lui fit voir que, pendant qu'il baissait d'un côté, il s'élevait de tous les autres, jusqu'à ce que, s'étant mis au milieu, il tint le cuir en état, et également abaissé partout. Par cette image, il voulait lui démontrer qu'il devait résider au centre de ses états, et n'entreprendre pas de si grands voyages. Nous verrons bientôt quelle fut la fin de ce philosophe.

Alexandre[1], résolu de faire toujours la guerre tant qu'il trouverait de nouveaux peuples, et de les regarder comme ennemis tant qu'ils ne lui seraient pas soumis, songeait à passer l'Hyphase. Il apprit qu'au delà de ce fleuve il y avait pour onze journées de déserts, et qu'après on trouvait le Gange, le plus grand de tous les fleuves des Indes ; que plus avant habitaient les Gangariens et les Prasiens, dont le roi se préparait à défendre l'entrée de ses états avec vingt mille chevaux, et deux cent mille hommes de pied, fortifiés encore de deux mille chariots, et, ce qui donnait plus de terreur, de trois mille éléphants. Ce bruit s'étant répandu dans l'armée, y jeta la consternation, et y excita un murmure universel. Les Macédoniens, qui, après avoir traversé tant de pays et vieilli sous les armes, tournaient sans cesse leurs yeux et leurs désirs vers la douce patrie, se plaignirent hautement qu'Alexandre entassait tous les jours guerre sur guerre et danger sur danger. Ils venaient tout récemment de souffrir d'affreuses fatigues, ayant essuyé des pluies mêlées d'orage et de tonnerre, qui avaient duré plus de deux mois. Les uns déploraient leur misère en des termes qui excitaient la compassion ; d'autres, plus insolents, criaient tout haut qu'ils n'iraient pas plus loin.

Alexandre, ayant appris ce tumulte, et su qu'il se faisait de secrètes assemblées dans son camp, pour en prévenir les suites, fit venir les officiers dans sa tente, et leur ordonna d'assembler les troupes, auxquelles il parla de la sorte : « Je n'ignore pas, soldats, que les Indiens ont publié beaucoup de choses à des- « sein de nous effrayer ; mais ces discours et « ces artifices ne sont pas nouveaux pour vous. « C'est ainsi que les Perses nous parlaient des « défilés de la Cilicie, des vastes campagnes

[1] Μόνον γὰρ ἴδοι αὐτὸν ἐν ὅπλοις φιλοσοφοῦντα.

[1] Q. Curt. lib. 9, cap. 1-9. — Arrian. lib. 5, pag. 221-234 et lib. 6, pag. 235-259. — Plut. in Alex. pag. 699-701. — Diod. lib. 17, pag. 550, 570. — Justin. lib. 12, cap. 9 et 10

« de la Mésopotamie, des fleuves du Tigre et « de l'Euphrate, comme d'autant de difficultés « insurmontables. Votre courage les a pour- « tant surmontées. Vous repentez-vous de « m'avoir suivi jusqu'ici? Si vos glorieux tra- « vaux vous ont acquis un nombre infini de « provinces, si vous avez étendu vos conquê- « tes au delà de l'Iaxarte et du Caucase, si « vous voyez couler les fleuves des Indes au « milieu de votre empire, pourquoi redoutez- « vous de passer l'Hyphase, et de planter vos « trophées sur ses bords comme sur ceux de « l'Hydaspe? Quoi! serait-ce donc ce nombre « d'éléphants, qu'on exagère visiblement, qui « vous effraierait de la sorte? Mais n'avez-vons « pas éprouvé qu'ils sont plus pernicieux à « leurs propres maîtres qu'aux ennemis? On « cherche à vons intimider par nne idée ter- « rible d'armées innombrables. Le sont-elles « plus que celles de Darius? Vous vous avisez « bien tard de compter les légions de vos en- « nemis, après qne vos victoires ont fait de « l'Asie nn grand désert. C'était quand nous « passions l'Hellespont qu'il fallait considérer « le petit nombre de nos troupes. Maintenant « les Scythes font partie de notre armée, les « Bactriens, les Sogdiens et les Dahes sont « avec nons, et combattent pour notre gloire. « Ce n'est pas pourtant que je compte sur ces « barbares. Je ne me repose que sur vous, « je n'envisage que vos bras victorieux, et vo- « tre courage seul est pour moi un garant sûr « du succès de mes entreprises. Tandis que je « vous aurai à mes côtés dans les combats, je « n'aurai pas besoin de compter ni mes trou- « pes, ni celles des ennemis, pourvu seule- « ment que je vous voie cette confiance et cette « allégresse que vons m'avez toujours mon- « trées jusqu'ici. Il ne s'agit pas seulement de « notre gloire, mais de notre salut. Nous ne « pouvons maintenant prendre le parti de « la retraite, sans paraître fuir devant nos en- « nemis; et dès là nous nous rendons mépri- « sables, et eux terribles, car vous savez que « dans la guerre la réputation fait tout. Je « pourrais nser d'autorité, mais je n'emploie « que des prières. N'abandonnez point, je vous « en conjure, je ne dis pas votre maître et votre « roi, mais votre nourrisson et votre compa- « gnon d'armes. Ne brisez point dans mes « mains cette palme si glorieuse, qui va m'é- « galer à Hercule et à Bacchus, à moins que « l'envie ne m'arrache cette gloire. » Comme les soldats ne disaient mot, tenant la tête baissée contre terre, « Je parle à des sourds, con- « tinua-t-il. Personne ne m'écoute et ne dai- « gne me répondre. Ah! je suis abandonné, « je suis vendu, on me livre aux ennemis; « mais, dussé-je être seul, je passerai outre. « Les Scythes et les Bactriens, plus fidèles que « vous, me suivront partout où je les mène- « rai. Allez donc en votre pays, et vantez- « vous, lâches désertenrs de votre roi, de l'a- « voir abandonné. Pour moi, je trouverai ici « ou la victoire dont vous désespérez, ou une « glorieuse mort, qui désormais doit faire l'u- « nique objet de mes vœux. »

Quelque vif et quelque touchant que fût le discours d'Alexandre, il ne put jamais tirer une parole de la bouche des soldats. Gardant un morne et opiniâtre silence, ils attendaient que leurs commandants et les principaux officiers lui remontrassent qu'ils ne manquaient pas d'affection, mais qu'étant tout percés de coups et épuisés de travaux ils ne ponvaient plus servir. Aucun d'eux n'osait prendre sur lui de parler en leur faveur. L'exemple de Clitus et celui de Callisthène étaient encore tout récents. Ces officiers avaient cent fois exposé leur vie pour le prince dans les combats, mais ils n'avaient pas le courage de hasarder leur fortune en lui disant la vérité. Ainsi, et soldats et officiers, ils demeuraient tout interdits, sans oser lever les yeux, lorsqu'il s'excita tout à coup un murmure, qui, croissant peu à peu, éclata en des gémissements et des pleurs si extraordinaires, que le roi lui-même, ayant changé sa colère en compassion, ne put s'empêcher de pleurer.

Enfin, comme toute l'assemblée fondait en larmes et gardait un profond silence, Cœnus s'enhardit et s'approcha du trône, témoignant qu'il voulait parler. Et quand les soldats virent qu'il ôtait son casque, car c'était la coutume de l'ôter pour parler au roi, ils le prièrent de plaider la cause de l'armée; et voici comme il s'expliqua: « Non, seigneur, nous « ne sommes point changés à votre égard: « aux dieux ne plaise qu'un pareil malheur « nous arrive! Nous avons et nous aurons

« toujours le même zèle, le même attache-« ment, la même fidélité. Nous sommes prêts « à vous suivre au péril de nos vies, et de « marcher partout où il vous plaira de nous « conduire. Mais, s'il est permis à vos soldats « de vous exposer leurs sentiments avec sin-« cérité et sans déguisement, ils vous sup-« plient de vouloir bien écouter leurs plaintes « respectueuses, qu'une dernière extrémité « leur arrache de la bouche. La grandeur de « vos exploits, seigneur, a vaincu non-seu-« lement vos ennemis, mais vos soldats même. « Nous avons fait tout ce que les hommes pou-« vaient faire. Nous avons traversé les terres « et les mers. Nous voici bientôt arrivés au « bout du monde; et vous songez à en con-« quérir un autre en allant chercher de nou-« velles Indes, inconnues même aux Indiens. « Cette pensée peut être digne de votre cou-« rage; mais elle passe le nôtre, et nos forces « encore plus. Voyez ces visages hâves et ces « corps tout couverts de plaies et de cicatrices. « Vous savez combien nous étions à votre dé-« part: vous voyez ce qui vous reste. Ce peu qui « a échappé à tant de périls et de fatigues n'a « plus ni le courage ni la force de vous suivre. « Ils désirent tous de revoir leurs parents et « leur patrie pour y jouir en paix du fruit de « leurs travaux et de vos victoires. Pardon-« nez-leur ce désir, qui est naturel à tous les « hommes. Il vous sera glorieux, seigneur, « d'avoir mis à votre fortune des bornes que « votre modération seule pouvait lui impo-« ser, et de vous être laissé vaincre vous-même « après avoir vaincu tous vos ennemis. »

Il n'eut pas sitôt achevé de parler, qu'on entendit de tous côtés des cris et des voix confuses et mêlées de pleurs, qui appelaient le roi *leur seigneur et leur père*. Ensuite tous les autres officiers, principalement ceux à qui l'âge donnait plus d'autorité et une plus honnête excuse, lui firent la même supplication. Le roi ne se rendit pas encore. Il en coûte beaucoup à un prince quand il faut paraître céder. Il s'enferma dans sa tente pendant deux jours sans parler à personne, non pas même à ses amis les plus familiers, pour voir s'il ne se ferait point quelque changement dans l'armée, comme il arrive souvent en ces rencontres. Mais, voyant les soldats obstinés dans leur résolution, il fit publier qu'on se préparât au retour. Les troupes reçurent cette nouvelle avec une joie incroyable. Jamais Alexandre ne parut plus grand ni plus glorieux que dans cette journée, où il voulut bien, en faveur de ses sujets, sacrifier quelque chose de sa gloire et de sa grandeur. Tout le camp retentissait de louanges et de bénédictions qu'on lui donnait de s'être laissé vaincre à ses soldats, lui qui était invincible à tous les autres. Nul triomphe n'approche de ces acclamations et de ces applaudissements qui partent du cœur, et qui en sont une vive et sincère effusion; et il est fâcheux que les princes n'y soient pas assez sensibles.

Alexandre[1] n'avait employé que trois ou quatre mois tout au plus pour la conquête du pays entre l'Indus et l'Hyphase, appelé encore actuellement *le Pengab*, c'est-à-dire *les cinq eaux*, à cause des cinq rivières qui l'arrosent. Avant que de partir, il fit dresser douze autels, pour servir de trophées et d'actions de grâces de ses victoires.

Ces témoignages[2] de reconnaissance à l'égard des dieux furent accompagnés de traits d'une vanité poussée jusqu'à un excès qu'on a peine à croire. Les autels qu'il dressa en leur honneur étaient hauts de soixante-quinze pieds. Il fit tracer un camp qui avait plus du triple de circuit qu'auparavant, et l'environna de fossés qui avaient cinquante pieds de profondeur sur dix de largeur. Il ordonna aux fantassins de dresser et de laisser chacun dans leurs tentes deux lits de sept pieds et demi de long, et aux cavaliers de faire pour les chevaux des auges une fois plus grandes qu'à l'ordinaire. Tout le reste était à proportion. La vue d'Alexandre, dans ces ordres pleins d'une vaine extravagance, était de laisser à la postérité des monuments de sa grandeur héroïque et plus qu'humaine, et de faire croire que lui et les siens étaient au-dessus des autres mortels.

Alexandre[3] repassa l'Hydraote, et laissa à Porus tout ce qu'il avait conquis jusqu'à l'Hyphase. Il réconcilia aussi ce prince avec Taxile, et affermit la paix entre eux par une alliance qui

[1] An. M. 3678; av. J. C. 326.
[2] Diod. lib. 17, pag. 563.
[3] An. M. 3678; av. J. C. 326.

leur était à tous deux également avantageuse[1]. De là il alla camper sur les bords de l'Acésine. Les grandes pluies ayant fait déborder ce fleuve, et les campagnes qui en étaient voisines se trouvant inondées, il fut obligé de transporter son camp sur les lieux les plus élevés. Ce fut là que Cœnus mourut de maladie. Il fut regretté généralement et du prince et de l'armée. Il n'y avait point de meilleur officier que lui. Il s'était distingué d'une manière particulière dans tous les combats. C'était un de ces hommes rares, zélés pour le bien public, qui agissent sans aucune vue d'intérêt ou d'ambition, et qui aiment assez leur roi pour oser lui dire la vérité aux dépens de tout. Alexandre cependant préparait tout pour son départ.

Sa flotte était composée de huit cents vaisseaux, tant galères que barques, pour porter les troupes et les vivres. Quand tout fut prêt, l'armée s'embarqua, vers le coucher des pléiades, selon Aristobule, c'est-à-dire vers la fin d'octobre. La flotte arriva le cinquième jour aux confluents de l'Hydaspe et de l'Acésine. Elle y souffrit beaucoup, parce que ces rivières se joignent avec tant de violence, qu'il s'y fait des tourmentes comme en pleine mer. Il entra enfin dans le pays des Oxydraques et des Malliens, qui étaient les plus vaillants des peuples de ce pays. Ils étaient perpétuellement en guerre les uns contre les autres; mais, l'intérêt commun les ayant alors réunis, ils avaient assemblé dix mille chevaux et quatre-vingt mille hommes de pied, tous jeunes et vigoureux, avec neuf cents chariots. Alexandre les battit en plusieurs rencontres, prit sur eux quelques places, et en dernier lieu marcha contre la ville des Oxydraques, où la plupart s'étaient retirés. Il fait planter les échelles sans perdre de temps; et comme on tardait trop à son gré, il en arrache une à un soldat, monte le premier couvert de son bouclier, et arrive sur le haut du mur, suivi seulement de Peuceste et de Limnée. Les soldats, craignant pour sa personne, montent précipitamment pour l'aller soutenir; mais les échelles se brisent, et le roi demeure sans secours. Se voyant en butte à tous les coups qu'on tirait tant des tours que du rempart, par un effort de témérité plutôt que de bravoure, il saute dans la place remplie d'ennemis, ne pouvant raisonnablement attendre autre chose que d'être pris ou tué avant que de se relever, sans avoir moyen de se défendre et de venger sa mort. Par bonheur il balança tellement son corps, qu'il tomba sur ses pieds; et se trouvant debout, l'épée à la main, il écarta ceux qui étaient les plus proches, et tua même de sa main le chef des ennemis qui s'avançait pour le percer. Par un second bonheur il se trouva tout près de là un gros arbre, sur le tronc duquel il s'appuya, recevant sur son bouclier tous les traits qu'on lui tirait de loin; car personne n'osait approcher, tant la hardiesse de l'entreprise et le feu qui sortait de ses yeux avaient jeté d'épouvante parmi les ennemis. Enfin un Indien décocha contre lui une flèche de trois pieds (leurs flèches sont de cette longueur), qui, perçant sa cuirasse, lui entra bien avant dans le corps, un peu au-dessus du côté droit. Il en sortit une si grande abondance de sang, que les armes lui en tombèrent des mains, et il demeura comme mort[1]. Voilà donc ce grand conquérant, ce vainqueur des nations, près de périr, non à la tête de ses armées, ou au siége de quelque place considérable, mais dans le coin d'une ville obscure où sa témérité l'a poussé. Celui qui l'avait blessé accourut plein de joie pour le dépouiller; mais il ne sentit pas si tôt mettre la main sur lui, que, ranimé par le désir de la vengeance, il rappela ses esprits, et tâtant son ennemi au défaut des armes, il lui plongea le poignard dans le flanc. Quelques-uns de ses principaux officiers, Peuceste, Léonat, Timée, qui avaient gagné le haut du mur avec quelques soldats, arrivent dans le moment, et tentant l'impossible pour sauver leur maître, lui font un rempart de leurs corps, et soutiennent tout l'effort des ennemis. C'est alors qu'il y eut un grand combat autour de sa personne. Cependant les soldats qui étaient montés avec ces officiers, ayant rompu les verrous d'une petite porte qui était entre deux tours, firent entrer les Macédoniens; et bientôt après la ville fut prise, et tout fut passé au fil de l'épée, sans distinction ni d'âge ni de sexe.

Le premier soin fut de transporter Alexan-

[1] Arr. in Ind. pag. 319 — Strab. lib. 15, pag. 692.

[1] Plut. de Fortunâ Alex pag 344.

dre dans sa tente. Quand il y fut arrivé, les chirurgiens[1] coupèrent si adroitement le bois de la flèche qu'il avait dans le corps, qu'ils n'ébranlèrent point le fer; et, après l'avoir déshabillé, ils s'aperçurent que la flèche était barbelée[2], et qu'on ne pouvait la tirer sans danger si on n'élargissait la plaie. Le roi soutint l'opération avec une fermeté inconcevable, sans qu'il fût besoin de le tenir. L'incision étant faite, et le fer hors de la plaie, il en sortit une si grande quantité de sang, que le roi en tomba en syncope. On le crut mort; mais, le sang s'étant arrêté, il revint peu à peu, et reconnut ceux qui étaient auprès de lui. Tout le jour et toute la nuit d'après, l'armée fut sous les armes autour de sa tente; et ils ne voulurent point sortir de là, qu'ils ne fussent assurés qu'il se portait mieux et qu'il commençait un peu à reposer.

Au bout de sept jours qu'il mit à se faire traiter, sa blessure n'étant pas encore fermée, comme il sut que le bruit de sa mort s'augmentait parmi les barbares, il fit joindre deux vaisseaux ensemble et dresser sa tente au milieu et à la vue de tout le monde, afin de se montrer à ceux qui le croyaient mort, et de dissiper ainsi tous leurs projets et toutes leurs espérances. Il descendit ensuite par eau, s'avançant à quelque distance du reste de sa flotte, de peur que le bruit des rames ne lui ôtât le repos qui lui était si nécessaire pour rétablir ses forces. Quand sa santé fut un peu affermie et qu'il se trouva en état de sortir, ses soldats des gardes lui apportèrent sa litière; mais il se fit amener son cheval et monta dessus. Alors tout le rivage et les forêts voisines retentirent des cris de joie de l'armée, qui croyait en quelque sorte le voir sortir du tombeau. Lorsqu'il fut près de sa tente, il mit pied à terre et marcha, pendant quelque espace, environné d'une foule de soldats, dont les uns lui baisaient les mains, les autres embrassaient ses genoux, quelques-uns se contentaient de toucher à ses habits ou de le voir; tous fondaient en larmes, et, le comblant de bénédictions, faisaient des vœux pour sa santé et pour sa vie.

Dans ce moment arrivèrent les députés des Malliens avec les principaux chefs des Oxydraques, jusqu'au nombre de cent cinquante, outre les gouverneurs des villes et de la province, qui lui apportaient des présents et lui venaient faire hommage, s'excusant sur l'amour de la liberté qui les avait retenus jusqu'alors. Ils lui dirent qu'ils étaient prêts à recevoir un satrape de sa main, à lui payer tribut, et à lui fournir des otages. Il demanda mille des principaux, dont il se pût aussi servir à la guerre, jusqu'à ce qu'il eut réduit tout le pays sous son obéissance. Ils lui donnèrent les mieux faits, avec cinq cents chariots qu'il n'avait point exigés d'eux; ce qui le toucha tellement, qu'il leur remit leurs otages. Il leur laissa Philippe pour gouverneur.

Alexandre, à qui cette ambassade causa une grande joie, et qui sentait tous les jours ses forces augmenter, goûtait avec d'autant plus de plaisir les fruits de la victoire et de la santé, qu'il s'était vu tout près de les perdre pour toujours. Les principaux de sa cour et ses plus intimes amis crurent devoir profiter de ce moment de sérénité pour répandre leur cœur en sa présence et lui exposer leur crainte. Ce fut Cratère qui porta la parole : « Nous commençons, dit-il, seigneur, à vivre et à respirer, « en vous voyant dans l'état où la bonté des « dieux vous a rétabli. Mais quelle a été notre « alarme et notre douleur ! quels reproches « ne nous sommes-nous pas faits à nous-mêmes d'avoir abandonné dans un tel péril « notre roi et notre père ! Il n'était pas en « notre pouvoir de le suivre : mais nous ne « nous en sommes pas crus pour cela moins « coupables, et nous avons regardé comme un « crime de n'avoir pas fait pour vous l'impossible. Ah ! seigneur, épargnez-nous désormais une pareille affliction. Une méchante « bicoque mérite-t-elle d'être achetée au prix « d'une tête comme la vôtre ? Laissez-nous « ces menus exploits et ces petits combats, et « réservez votre personne pour des occasions « dignes d'elle. Nous frémissons encore d'horreur quand nous pensons à ce qui s'est passé « sous nos yeux. On a vu l'heure que les plus « viles mains du monde allaient enlever les

[1] Ils n'étaient pas distingués des médecins.

[2] On appelle ainsi les flèches qui ont des dents ou des pointes dans leur ferrure, qui sont recourbées et rebroussées. *Animadvertunt hamos inesse telo.*

« dépouilles du plus grand prince de la terre. « Permettez-nous, seigneur, de vous le dire : « vous n'êtes point à vous : vous nous appartenez : nous avons droit sur votre vie, dont « la nôtre dépend; et nous osons vous conjurer, « en qualité de vos sujets et de vos enfants, de « ménager une vie si précieuse avec plus de « soin, sinon pour vous, du moins pour les « vôtres et pour le bonheur de l'univers. »

Le roi fut sensiblement touché de ces témoignages de leur affection ; et, les ayant tous embrassés l'un après l'autre avec une tendresse extraordinaire, il leur répondit en ces termes : « Je ne puis assez vous remercier tous tant « que vous êtes ici, qui êtes la fleur et l'élite « de mes citoyens et de mes amis, non-seulement de ce qu'aujourd'hui vous préférez « mon salut au vôtre, mais encore de ce que, « dès l'entrée de cette guerre, il n'y a sorte « de preuve que je n'aie reçue de votre zèle et « de votre affection ; et, si quelque chose est « capable de me faire désirer une plus longue « vie, c'est le plaisir de jouir plus longtemps « d'amis aussi précieux que vous. Mais souffrez que je vous dise que vous et moi nous « avons des pensées bien différentes. Vous « souhaitez de me posséder longtemps, et « toujours même, s'il se pouvait, et moi, ce « n'est pas sur l'âge, mais sur la gloire, que « je mesure ma durée. Je pouvais borner mon « ambition aux limites de la Macédoine, et, « content du royaume de mes pères, attendre « au milieu des délices et dans le sein de l'oisiveté une honteuse vieillesse. J'avoue qu'à « compter mes victoires, et non mes années, « on doit trouver que j'ai beaucoup vécu ; mais « vous semble-t-il qu'après avoir fait un seul « empire de l'Europe et de l'Asie, vainqueur « des deux meilleures parties de l'univers dans « la dixième année de mon règne et la trentième de mon âge, je doive m'arrêter au milieu d'une si belle carrière, et cesser de travailler pour la gloire, à laquelle je me suis « entièrement dévoué ? Sachez que cette gloire « ennoblit tout, et qu'elle donne une vraie et « solide grandeur à ce qui paraît le plus petit. « En quelque part que je combatte, je croirai « être sur le théâtre du monde et à la vue de « toute la terre. J'ai fait de grandes choses « jusqu'ici, je l'avoue : mais le pays où nous « sommes me reproche qu'une femme en a « fait encore de plus grandes. Je parle de Sémiramis : que de peuples soumis à son obéissance ! que de villes bâties ! que de superbes et prodigieux ouvrages achevés ! quelle « honte pour moi de n'avoir pu encore égaler « sa gloire ! Je la surpaserai bientôt, si vous « secondez mon ardeur. Défendez-moi seulement des sourdes menées et des trahisons domestiques, qui font périr la plupart « des princes ; je prends le reste sur moi, et « vous réponds de tous les événements de la « guerre. »

Un tel discours fait connaître à fond le caractère d'Alexandre. Il n'avait aucune idée de la véritable gloire ; il n'en connaissait ni le principe, ni la règle, ni la fin. Il la mettait où certainement elle n'était pas. L'erreur populaire faisait la sienne et l'entretenait. Il pensait que sa destination était de ne vivre que pour la gloire, et qu'il ne pouvait en acquérir que par des conquêtes sans mesure, sans justice, sans ordre. Dans ses impétueuses saillies pour une gloire mal entendue, il ne suivait ni la raison, ni la vertu, ni l'humanité ; et, comme si ses caprices ambitieux eussent dû être la règle de tous les autres hommes, il trouvait étrange que ses officiers, et même que ses soldats, n'entrassent pas dans ses vues, et ne se prêtassent que de mauvaise grâce à ses folles entreprises.

Alexandre, après avoir tenu ce discours, congédia l'assemblée, et campa plusieurs jours dans ce même lieu. Il s'embarqua ensuite sur la rivière, et son armée le suivait par terre en cotoyant les bords. Il arriva chez les Sabraques, nation puissante entre les Indiens. Ils avaient levé soixante mille hommes de pied et six mille chevaux, et y avaient joint cinq cents chariots : mais l'arrivée d'Alexandre répandit la terreur dans tout le pays, et ils envoyèrent des ambassadeurs pour se rendre. Après avoir bâti une ville, qu'il fit nommer encore *Alexandrie*, il entra dans les terres de Musican, prince fort riche, puis dans celles du roi Samus. C'est en assiégeant une des places de ce roi, que Ptolémée fut dangereusement blessé, parce que les Indiens avaient empoisonné tous leurs traits et toutes leurs épées, de sorte que toutes leurs blessures

étaient mortelles. Alexandre, qui l'aimait et l'estimait infiniment, témoigna beaucoup d'inquiétude, et fit apporter le lit du malade auprès de lui pour ne point l'abandonner. Il était son parent, et, selon quelques-uns, fils naturel de Philippe : c'était un des plus vaillants hommes de l'armée, fort estimé pour la guerre, et plus propre encore pour la paix ; au reste, ennemi de tout luxe, extrêmement libéral, de facile accès, et qui s'était tenu entièrement éloigné du faste que l'opulence et la prospérité avaient fait prendre aux autres seigneurs macédoniens; enfin on ne pouvait dire s'il était plus considéré du roi, ou de ceux de sa nation. On dit qu'Alexandre vit en songe un dragon qui lui présentait une herbe comme un remède contre le mal de son ami, et qu'en effet, l'ayant fait chercher, et l'ayant appliquée sur sa blessure, il fut guéri en peu de jours : ce qui causa une grande joie à toute l'armée.

Le roi, continuant toujours sa navigation, arriva à Patale [1] vers le lever de la canicule, c'est-à-dire sur la fin du mois de juillet. Ainsi le temps qui se passa depuis le départ de la flotte jusqu'à son arrivée à Patale fut de neuf mois au moins. L'Indus se sépare ici en deux larges bras, et forme une île semblable au Delta du Nil, mais beaucoup plus grande : et c'est ce qui a fait ainsi appeler la ville que je viens de nommer; car, selon Arrien [2], *Patale* signifie, dans la langue indienne, la même chose que *Delta* dans la grecque. Alexandre fit bâtir à Patale une citadelle, avec un port et un arsenal pour les navires. Pour lui, il s'embarqua sur le bras droit du fleuve pour aller jusqu'à l'Océan, exposant tant de braves hommes à la merci d'un fleuve inconnu : leur seule consolation, dans une entreprise si téméraire, était le continuel bonheur du roi. Il avait déjà fait vingt lieues [3], quand les pilotes lui dirent qu'ils commençaient à sentir l'air de la mer, et qu'il leur semblait que l'Océan n'était pas loin. A cette nouvelle, tressaillant de joie, il encourage les matelots à ramer de toutes leurs forces, et représente aux soldats « qu'ils étaient à la fin de leurs travaux, si « ardemment désirée : qu'on ne pouvait plus « rien opposer à leur valeur, ni ajouter à leur « gloire ; que, sans plus combattre ni répan- « dre de sang, ils étaient maîtres de l'univers : « que leurs exploits allaient aussi loin que la « nature, et que bientôt ils verraient des cho- « ses qui n'étaient connues qu'aux dieux im- « mortels. »

Quand ils furent plus près de la mer, un événement inopiné et nouveau pour eux les jeta dans un grand trouble, et exposa la flotte à de grands dangers : c'était le flux et le reflux de l'Océan. Jugeant de cette vaste mer par celle de la Méditerranée, qui leur était seule connue, et qui n'a que des flux imperceptibles, ils furent fort étonnés lorsqu'ils la virent s'enfler considérablement, et inonder les campagnes; et ils croyaient que c'était un signe de la colère des dieux, qui voulaient punir leur témérité. Ils ne furent pas moins surpris ni moins effrayés, quelques heures après, quand ils virent le reflux de la mer qui se retirait comme elle était venue, laissant à découvert les terres qu'elle venait de submerger. La flotte eut beaucoup à souffrir; et, les vaisseaux étant demeurés à sec, les champs étaient semés de hardes, de rames brisées et d'ais fracassés, comme après un grand orage.

Enfin Alexandre après avoir employé neuf mois entiers à descendre par les rivières, arriva à l'Océan, et, contemplant avec des yeux avides cette vaste étendue de mer, il crut que ce spectacle, digne d'un grand conquérant comme lui, le dédommageait avantageusement de toutes les fatigues qu'il avait essuyées, et de tant de milliers d'hommes qu'il avait perdus pour y parvenir. Il fit des sacrifices aux dieux, et en particulier à Neptune; jeta dans la mer les taureaux qu'il avait immolés, et grand nombre de coupes d'or; et pria les dieux qu'après lui jamais homme mortel ne passât les bornes de son expédition. Voyant qu'il avait porté ses conquêtes jusqu'aux bornes les plus reculées de la terre de ce côté-là, il crut avoir fait tout ce qu'il s'était proposé, et, bien content de lui-même, il alla retrouver le reste de sa flotte et de son armée, qui étaient restées à Patale ou dans les environs.

[1] Strab. lib. 15, pag. 92.
[2] Arrian. in Indic. pa 314.
[3] 400 stades.

§ XVII. — ALEXANDRE, EN PASSANT PAR DES LIEUX DÉSERTS, SOUFFRE BEAUCOUP DE LA FAMINE. IL ARRIVE A PASARGADE, OU ÉTAIT LE TOMBEAU DE CYRUS. ORXINE, PUISSANT SATRAPE, EST MIS A MORT PAR L'INTRIGUE SECRÈTE DE L'EUNUQUE BAGOAS. CALANUS, INDIEN, MEURT VOLONTAIREMENT SUR UN BUCHER. ALEXANDRE ÉPOUSE STATIRA, FILLE DE DARIUS. ARRIVÉE D'HARPALUS A ATHÈNES. EXIL DE DÉMOSTHÈNE. RÉVOLTE DES SOLDATS MACÉDONIENS; ALEXANDRE L'APAISE. IL RAPPELLE ANTIPATER DE MACÉDOINE, ET SUBSTITUE CRATÈRE A SA PLACE. DOULEUR DE CE PRINCE A LA MORT D'ÉPHESTION.

Alexandre[1], de retour à Patale, fit tout préparer pour le départ de la flotte. Il nomma pour amiral Néarque, qui de tous les officiers fut le seul qui osa se charger de cette commission, extrêmement dangereuse, parce qu'il s'agissait de faire voile sur une mer absolument inconnue. Le roi lui sut bon gré d'avoir bien voulu l'accepter; et, après lui en avoir marqué sa reconnaissance d'une manière tout à fait obligeante, il le chargea de reconnaître avec sa flotte, qui était l'élite de ses meilleurs vaisseaux, la côte maritime depuis l'Inde jusqu'au fond du golfe Persique; et, après avoir donné ses ordres, il prit sa route par terre vers Babylone.

Néarque ne partit pas de l'Indus en même temps qu'Alexandre[2]. La saison n'était pas alors propre à la navigation : c'était en été, où règnent les vents de mer qui viennent du côté du sud; et la saison des vents du nord, qui soufflent en hiver, n'était pas encore venue. Il ne mit donc à la voile que vers la fin de septembre, et c'était encore trop tôt : aussi fut-il traversé par les vents quelques jours après son départ, et obligé de chercher un abri pendant vingt-quatre jours.

C'est Arrien qui nous apprend tout ce détail dans le journal exact qu'il fait de cette navigation, sur les mémoires de Néarque même.

Alexandre, ayant quitté Patale, marcha par terre au travers du pays des Orites, dont la capitale s'appelait Ora ou Rhambacis. Il s'y trouva dans une si extrême disette de vivres, qu'il perdit beaucoup de monde, et qu'il ramena à peine de ces Indes la quatrième partie de son armée, qui était de six-vingt mille hommes de pied et de quinze mille chevaux. Les maladies, la méchante nourriture, les excessives chaleurs, en emportèrent une infinité; mais la famine fit encore un plus grand ravage parmi les troupes dans ce pays stérile, qui n'était ni cultivé ni semé, et dont les habitants étaient des sauvages qui menaient une vie dure et malheureuse. Quand on eut consumé toutes les racines de palmiers qui se trouvaient dans le pays, il fallut manger les bêtes de somme, puis les chevaux de service, et, quand il n'y eut plus de quoi porter le bagage, on fut contraint de brûler ces riches dépouilles pour lesquelles les Macédoniens avaient couru jusqu'aux extrémités de la terre. La peste, suite ordinaire de la famine, mit le comble à la misère des soldats, et en fit périr un grand nombre.

Après une marche de soixante jours, Alexandre arriva sur les confins de la Gédrosie, où il se trouva dans l'abondance de toutes choses; car, outre que le pays est gras par lui-même, les rois et les satrapes les plus voisins de cette contrée lui envoyèrent toutes sortes de provisions. Il fit là quelque séjour pour rafraîchir son armée. Les gouverneurs des Indes lui ayant envoyé par son ordre quantité de chevaux et de toutes sortes de bêtes de charge, de tous les lieux de son obéissance, il remonta sa cavalerie, remit en équipage ceux qui en avaient besoin, et leur donna à tous, bientôt après, des armes aussi belles que les premières; ce qui ne lui fit pas difficile, se trouvant proche de la Perse, qui était alors paisible et dans une grande abondance.

Il arriva dans la Carmanie[1], qui porte encore aujourd'hui le nom de Kerman, et la traversa, non dans un équipage de guerrier et de conquérant, mais dans une espèce de mascarade et de bacchanale, avec toute sorte de dissolution. Il était traîné par huit chevaux sur un chariot magnifique, au-dessus duquel on avait dressé un échafaud en forme de théâtre carré, où il passait les jours et les nuits en festins et en débauche. Ce chariot était précédé et suivi d'une infinité d'autres, dont les uns, en forme de tentes, étaient couverts de riches tapis et de couvertures de pourpre;

[1] Arrian. in Indic. pag 334.
[2] Id ibid pag. 335.

[1] An. M 3679; av. J. C. 325.

et les autres, en forme de berceaux, étaient ombragés de branches d'arbres. On avait placé sur le bord des chemins et aux portes des maisons force tonneaux défoncés, où les soldats puisaient le vin avec de grands flacons, des tasses, des gobelets, qu'on y avait préparés. Toute la campagne retentissait du son des instruments et des hurlements des bacchantes, qui, les cheveux épars et comme forcenées, couraient de côté et d'autre, et s'abandonnaient à toutes sortes de licences. Il voulait par là imiter le triomphe de Bacchus, qui traversa, à ce qu'on prétend, toute l'Asie, dans cet équipage, après la conquête des Indes. Cette marche si désordonnée et si dissolue dura sept jours, pendant lesquels l'armée ne désenivra point: heureuse, dit Quinte-Curce, qu'il ne vint point dans l'esprit des vaincus de les attaquer dans cet état; car mille hommes bien armés et bien résolus seraient venus fort aisément à bout de ces vainqueurs du monde noyés dans le vin et dans la débauche.

Néarque [1], en côtoyant toujours les bords de la mer depuis l'embouchure de l'Indus, parvint enfin au golfe de Perse, et arriva à l'île d'Harmusia, aujourd'hui Ormus. Il y apprit qu'Alexandre n'en était qu'à cinq journées de chemin. Ayant laissé sa flotte en un lieu de sûreté, il alla, lui cinquième, pour le trouver. Le prince était dans une grande inquiétude de ce qu'était devenue son armée de mer. Quand il apprit que Néarque revenait presque seul, il s'imagina qu'elle avait été entièrement détruite, et que, par un bonheur particulier, Néarque s'était sauvé de la déroute générale. Son arrivée le confirma encore davantage dans cette pensée. Il voyait des hommes pâles, maigres, défaits, et à peine reconnaissables. Ayant tiré à part Néarque, il lui témoigna la joie qu'il avait de le voir de retour, mais en même temps la douleur inconsolable que lui causait la perte de sa flotte: *Votre flotte, seigneur*, se récria-t-il aussitôt, *grâce aux dieux, n'est point perdue*; et il lui raconta l'état où il l'avait laissée. Alexandre ne put retenir ses larmes, et il avoua que cette heureuse nouvelle lui causait plus de joie que n'avait fait la conquête de toute l'Asie. Il écouta avec un plaisir singulier le récit qu'il lui fit de son voyage et des découvertes qu'il y avait faites, et le renvoya achever de remonter l'Euphrate jusqu'à Babylone, comme il le lui avait d'abord ordonné.

On vint faire en Carmanie à Alexandre bien des plaintes de l'oppression que les gouverneurs et les autres officiers avaient fait souffrir aux peuples de diverses provinces pendant son absence; car, ayant compté qu'il n'en reviendrait jamais, il n'y avait point de rapine, de tyrannie, de cruauté et d'injustice qu'ils n'eussent exercées sur les peuples. Vivement touché des vexations qu'ils avaient souffertes, et sensible jusqu'au fond du cœur à des plaintes si bien fondées, il fit mourir tous ceux qui furent convaincus de malversation, et avec eux six cents soldats qui avaient servi d'instrument à leurs violences et à leurs autres crimes. Il usa toujours, dans la suite, de la même sévérité envers tous ses officiers convaincus d'avoir malversé, et par là il fit aimer son gouvernement dans toutes les provinces conquises. Il croyait qu'un prince doit cet exemple éclatant à son équité, qui doit réprimer le désordre; à sa gloire, pour ne pas paraître complice des injustices qu'on commet sous son nom; à la consolation de ses peuples, à qui il prête une vengeance qu'ils ne doivent jamais exercer eux-mêmes; enfin à la sûreté de ses états, à qui une conduite si équitable épargne bien des dangers, et souvent même bien des séditions. C'est un grand malheur pour un royaume, que tout y retentisse de concussions, de vexations, d'oppressions, de corruptions, sans que jamais on y voie un seul exemple de punition; et que tout le poids de l'autorité publique ne tombe que sur le peuple, et jamais sur ceux qui le ruinent.

Le grand plaisir qu'Alexandre prit à la relation que Néarque lui avait faite de son heureux voyage donna à ce prince du goût pour la navigation et pour les voyages de mer. Il ne se proposait pas moins que d'aller, en partant du golfe de Perse, faire le tour de l'Arabie et de l'Afrique, et de rentrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, appelé alors *les Colonnes d'Hercule;* voyage qu'on avait plusieurs fois entrepris, et qui avait été une fois exécuté par ordre d'un roi d'Égypte nommé

[1] Arrian. in Indic. pag 318-352.

Néchao, comme je l'ai marqué ailleurs [1]. Puis il songeait, après avoir abaissé l'orgueil de Carthage, contre laquelle il était fort irrité, à passer en Espagne, que les Grecs appelaient Ibérie, du nom du fleuve Ibérus; ensuite il devait franchir les Alpes, et raser toute la côte d'Italie, d'où il n'eût eu qu'un petit trajet jusqu'en Épire, et de là dans la Macédoine. Il envoya, pour cet effet, ordre aux vice-rois de Mésopotamie et de Syrie, de faire construire en plusieurs endroits sur l'Euphrate, et surtout à Thapsaque, le nombre de vaisseaux nécessaire pour cette entreprise; et il fit couper, sur le mont Liban, des arbres qu'on devait transporter dans la ville que je viens de nommer. Mais ce dessein, avec bien d'autres qu'il roulait dans son esprit, échoua par sa mort prématurée.

En continuant son chemin, il passa à Pasargade, ville de Perse. Orxine était le gouverneur du pays. C'était le plus grand seigneur de toutes ces contrées. Il descendait de Cyrus, et, outre les richesses de ses ancêtres, il avait lui-même amassé de grands trésors, étant depuis longtemps maître d'une étendue considérable de pays. Il avait rendu un service considérable au roi. Celui qui commandait dans la province, pendant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, vint à mourir; Orxine, voyant que, faute de gouverneur, tout y allait tomber dans le désordre et dans la confusion, prit le maniement des affaires, les remit en bon ordre, et les y conserva jusqu'à l'arrivée d'Alexandre. Il alla au-devant de lui avec toutes sortes de présents, tant pour lui que pour ses officiers : c'était un grand nombre de beaux chevaux tout dressés, des chariots enrichis d'or et d'argent, des meubles précieux, des pierreries, des vases d'or d'une pesanteur énorme, des robes de pourpre, et quatre mille talents d'argent monnayé [2]. Cette généreuse magnificence lui coûta cher : car, ayant fait des largesses à tous les principaux de la cour au delà de tout ce qu'ils pouvaient souhaiter, il omit l'eunuque Bagoas, qui était favori du roi; et ce ne fut point par oubli, mais par mépris; et comme quelqu'un l'eut averti de l'affection que le roi lui portait, il répondit qu'il honorait les amis du roi, mais non pas un infâme eunuque. Cette parole ayant été rapportée à Bagoas, il employa tout son crédit à la ruine de ce prince, issu du plus noble sang de l'Orient, et de qui la vie était sans reproche. Il suborna des hommes de sa suite même, leur donnant des instructions pour se rendre dénonciateurs quand il en serait temps; et cependant, lorsqu'il était seul avec le roi, il lui remplissait l'esprit de soupçons et de défiance, jetant, comme au hasard et sans dessein, des mots couverts contre ce seigneur, et dissimulant avec grand soin le sujet de son mécontentement. Le roi néanmoins suspendait encore son jugement; mais il paraissait ne plus faire tant de cas d'Orxine, qui ne savait rien de ce qui se tramait contre lui, tant l'affaire se conduisait secrètement; et l'eunuque, dans ses entretiens familiers avec Alexandre, ne cessait de l'accuser, tantôt de rapine, et tantôt de trahison.

Le grand danger des princes est de se laisser ainsi prévenir et surprendre par leurs favoris : danger si commun, que saint Bernard [1], écrivant au pape Eugène, lui déclare que, s'il est exempt de ce défaut, il peut se vanter d'être le seul parmi les hommes; et ce que je dis ici des princes regarde toutes les personnes qui sont en place. Le calomniateur est, pour l'ordinaire, écouté favorablement par les grands, parce qu'il se couvre des apparences d'affection et de zèle qui flattent leur orgueil. La calomnie fait toujours quelque impression sur les esprits les plus équitables, et y laisse des traces sombres et tristes, qui disposent aux soupçons, aux ombrages, aux défiances. Le calomniateur artificieux est persévérant et hardi, parce qu'il est sûr de l'impunité, et qu'il sait qu'il risque peu en nuisant beaucoup. Du côté des grands, ils approfondissent rarement les calomnies secrètes, par paresse, par distraction, par la honte de la bassesse qu'il y a à paraître soupçonneux, timides et défiant : enfin par la peine d'avouer qu'ils se sont laissé tromper, et qu'ils se sont livrés à une crédulité précipitée. C'est ainsi que la vertu la plus pure et la fidélité la plus irréprochable sont souvent accablées.

[1] Tome I de cette Hist., pag. 89 [Tome I, pag. 47 de cette édit.]

[2] Douze millions. = Quatre mille talents d'argent asiatiques valent 15 millions et demi de francs. E. B.

[1] De Consid. lib. 2, cap. 14.

On en voit ici un triste exemple. Bagoas, après avoir bien pris de loin toutes ses mesures, fit enfin éclore son dessein. Alexandre, ayant fait ouvrir le tombeau de Cyrus pour rendre aux cendres de ce conquérant des honneurs funèbres, il n'y trouva qu'un vieux bouclier tout pourri, deux arcs à la façon des Scythes, et un cimeterre; au lieu qu'il croyait le trouver plein d'or et d'argent, comme les Perses en faisaient courir le bruit. Le roi mit une couronne d'or sur son urne, et la couvrit de son manteau, s'étonnant qu'un prince si puissant et si renommé ne fût point enseveli plus somptueusement que si c'eût été un homme d'une condition commune. Sur ces mots, Bagoas, prenant son temps, « Faut-il s'étonner, « dit-il, si les sépulcres des rois sont vides, « puisque les maisons des satrapes regorgent « de l'or qu'ils en ont tiré? Pour moi, je n'a- « vais jamais vu ce tombeau; mais j'ai ouï « dire à Darius qu'il renfermait des richesses « immenses : et de là sont venues ces profu- « sions d'Orxine; afin qu'en donnant ce qu'il « ne pouvait garder sans se perdre, il s'en fît « un mérite auprès de vous. » Cette accusation n'avait pas le moindre fondement. Cependant on mit à la question les mages à qui la garde du sépulcre était commise, sans qu'on pût rien découvrir du prétendu vol. Leur silence devait faire l'apologie d'Orxine auprès d'Alexandre; mais les discours adroits et insinuants de Bagoas avaient fait une forte impression sur son esprit, et y avaient préparé un accès libre et facile à la calomnie. En effet, les accusateurs que Bagoas avait apostés, ayant choisi un moment favorable, vinrent se déclarer contre lui, et le chargèrent de plusieurs faits odieux, et, entre autres, du vol des trésors du tombeau. Pour lors la chose ne parut plus douteuse, ni avoir besoin de plus grands éclaircissements : de sorte que cet infortuné prince se vit dans les fers avant qu'il se doutât seulement qu'on l'eût accusé; et il fut mis à mort sans avoir été entendu, ni confronté avec ses accusateurs : déplorable sort des rois, qui n'écoutent et n'examinent rien par eux-mêmes, et à qui mille exemples d'une pareille trahison, car l'histoire en est pleine, n'ouvrent point les yeux!

J'ai déjà dit qu'il y avait auprès du roi un Indien nommé Calanus, célèbre entre tous les sages de son pays, lequel, faisant profession d'une sévère philosophie, s'était néanmoins laissé persuader, dans son extrême vieillesse, de se mettre à la suite de la cour. Cet homme[1], ayant vécu l'espace de quatre-vingt-trois ans sans avoir jamais été incommodé d'aucune sorte de maladie, et se voyant travaillé d'une rude colique quand il fut arrivé à Pasargade, résolut de se faire mourir. Ne voulant pas souffrir que la parfaite santé dont il avait joui durant tout le cours de sa vie fût altérée par de longues douleurs, et craignant aussi de tomber entre les mains des médecins et d'être tourmenté par la multitude de leurs remèdes, il pria le roi de commander qu'on lui dressât un bûcher, et que, quand il serait dessus, on y mît le feu. Le roi s'imagina d'abord qu'il serait aisé de le détourner d'un si terrible dessein; mais, voyant que, quelque chose qu'il lui pût dire, il demeurait ferme et inflexible dans sa résolution, il fut enfin contraint de lui accorder ce qu'il demandait. Calanus se rendit donc à cheval au pied de ce bûcher, fit ses prières aux dieux, fit répandre sur soi les mêmes effusions et observer toutes les mêmes cérémonies dont on a coutume d'user aux funérailles des morts, coupa une touffe de ses cheveux comme on coupait les crins aux victimes, embrassa ceux de ses amis qui étaient présents, les pria de se réjouir ce jour-là, de boire et de faire bonne chère avec Alexandre, et les assura qu'il reverrait dans peu ce prince à Babylone. Après avoir prononcé ces paroles, il monta gaîment sur le bûcher, se coucha, se couvrit le visage; et, quand la flamme vint le saisir, il ne fit pas le moindre mouvement; mais, avec une constance qui étonna toute l'armée, il demeura dans la même posture où il s'était mis, et acheva son sacrifice en s'immolant selon la coutume des sages de son pays.

On fit divers jugements de cette action, dit l'historien[2]. Les uns la condamnèrent, comme l'action d'un homme furieux et insensé : les autres crurent que ce qu'il en avait fait n'avait été que par vaine gloire, pour se donner en spectacle, et s'acquérir la réputation d'une

[1] Arrian. lib. 7, pag. 276. — Diod. lib. 17, pag. 573, 574. — Plut. in Alex pag. 703.
[2] Diodore.

prodigieuse constance (et ils ne se trompaient pas) : d'autres enfin louèrent cette fausse grandeur de courage, qui l'avait ainsi fait triompher de la douleur et de la mort.

Alexandre, étant retourné chez lui après cette affreuse cérémonie, pria à souper plusieurs de ses amis et de ses capitaines ; et, pour obéir à Calanus et lui faire honneur, il proposa une couronne pour prix à celui qui boirait le mieux. Celui qui but le plus fut Promachus, qui avala jusqu'à quatre mesures de vin qui tenaient en tout dix-huit ou vingt pintes. Ayant reçu le prix, qui était une couronne estimée un talent [1], il ne survécut à sa victoire que de trois jours. Du nombre des autres convives, il y en eut quarante-un qui moururent de cette débauche : digne clôture du spectacle que Calanus venait de donner!

De Pasargade Alexandre alla à Persépolis [2]; et, en voyant les restes de l'incendie, il fut au désespoir de la folie qu'il avait faite d'y mettre le feu. De là il s'avança vers Suse. Néarque, pour exécuter ses ordres, avait commencé à remonter l'Euphrate avec sa flotte; mais, sur l'avis qu'il reçut qu'Alexandre allait à Suse, il redescendit jusqu'à l'embouchure du Pasitigris, et remonta cette rivière jusqu'à un pont où Alexandre la devait passer. L'armée de terre et les troupes de la flotte se rejoignirent. Alexandre offrit à ses dieux des sacrifices en actions de grâces pour son heureux retour, et l'on fit dans le camp de grandes réjouissances. Néarque reçut les honneurs qu'il méritait pour avoir si bien conduit sa flotte, et pour l'avoir ramenée jusque-là en bon état au travers d'une infinité de dangers.

Alexandre trouva à Suse toutes les captives de qualité qu'il y avait laissées. Il épousa la princesse Statira, fille aînée de Darius, et donna la plus jeune à son cher Éphestion ; et, afin qu'en rendant ces alliances communes on trouvât son mariage moins étrange, il persuada aux plus grands seigneurs de la cour et à ses principaux favoris d'en faire autant. Ils choisirent donc pour femmes, dans les plus nobles familles de Perse, environ quatre-vingts filles. Il prétendait, par ces alliances, cimenter

[1] Mille écus. — 3852 fr. E. B.

[2] Arrian. de Indic. pag. 357, 358.

si bien l'union des deux nations, qu'elles n'en deviendraient qu'une sous son empire. Les noces furent célébrées à la façon des Perses. Il fit aussi un festin à tous les autres Macédoniens qui s'étaient déjà mariés dans le pays. On dit qu'à ce festin il y eut jusqu'à neuf mille conviés, et qu'il fit donner à chacun une coupe d'or pour faire les libations.

Non content de cette largesse, il voulut acquitter les dettes de ses soldats ; mais, comme il vit que plusieurs ne voulaient pas les déclarer, craignant que ce ne fût un artifice pour savoir ceux qui faisaient trop de dépense, il établit des bureaux dans son camp, où l'on payait sans prendre le nom du créancier ni du débiteur. Cette libéralité fut considérable et causa un sensible plaisir ; on dit qu'elle montait à près de dix mille talents [1] ; mais la faveur qu'il fit de n'obliger personne à dire son nom fut encore plus agréable. Il fit des reproches aux soldats de ce qu'ils semblaient douter de la foi du prince, et leur dit *qu'un roi ne devait jamais manquer de parole à ses sujets* [2], *ni les sujets soupçonner qu'un roi fût capable d'une si honteuse prévarication.* Maxime vraiment royale, qui fait la sûreté des peuples et la plus solide gloire des princes, mais à laquelle un seul violement de parole peut donner atteinte pour toujours ; ce qui est, en matière de gouvernement, la faute la plus essentielle.

En ce temps aussi arrivèrent à la ville de Suse trente mille jeunes hommes persans, et presque tous de même âge, qu'on appelait *épigones*, c'est-à-dire *successeurs*, comme venant relever les vieux soldats de leurs factions et de leurs longues fatigues. On les avait tous choisis les plus forts et les mieux faits qu'on eût pu trouver dans toute la Perse, et on les avait mis entre les mains des gouverneurs des villes qu'Alexandre avait nouvellement bâties, ou de celles qu'il avait conquises. Il les avaient dressés aux exercices militaires, leur enseignant tout ce qui était du métier de la guerre,

[1] Trente millions. = Dix mille talents asiatiques ou 28 millions et demi de fr. E. B.

[2] Οὐ γάρ χρῆναι οὔτ' οὖν τὸν βασιλέα ἄλλο τι ἢ ἀληθεύειν πρὸς τοὺς ὑπηκόους, οὔτε τῶν ἀρχομένων τινα ἄλλο τι ἢ ἀληθεύειν δοκεῖν τὸν βασιλέα. (ARRIAN.)

et ils étaient tous proprement vêtus et armés à la macédonienne. Ils vinrent planter leur camp devant la ville, où, s'étant mis en bataille, ils passèrent en revue et firent l'exercice devant le roi, qui en fut très-satisfait, et leur fit de grands biens dans la suite; mais ce ne fut pas sans donner une grande jalousie aux Macédoniens. En effet, Alexandre, voyant qu'ils étaient las et ennuyés de la longueur de la guerre, et qu'il leur arrivait souvent aux assemblées de s'emporter en plaintes et en murmures, voulut faire ces nouvelles troupes pour les opposer aux vieilles et réprimer leur licence. Il est bien dangereux de mécontenter toute une nation, et de donner une préférence trop marquée à des étrangers.

Cependant Harpalus [1], qu'Alexandre, pendant son expédition des Indes, avait établi gouverneur de Babylone, quitta son service. Se flattant que ce prince, engagé dans la conquête des Indes, n'en reviendrait jamais, il s'était abandonné à toutes sortes de licences, et avait consumé dans ses infâmes débauches une partie des richesses qui lui avaient été confiées. Quand il eut appris qu'Alexandre, revenu de son voyage des Indes, châtiait sévèrement ses lieutenants qui avaient abusé de leur pouvoir, il songea à se mettre à couvert, et, pour cet effet, il ramassa cinq mille talents, c'est-à-dire quinze millions, assembla six mille hommes de guerre, se retira dans l'Attique, et aborda à Athènes [2]. D'abord tous ceux qui avaient coutume de s'enrichir de leur métier d'orateur coururent à lui à l'envi, tout prêts à se laisser corrompre, et déjà corrompus par l'espérance. Harpalus ne manqua pas de leur donner quelque petite partie de ces grands trésors pour les amorcer; mais il fit offrir à Phocion sept cents talents [3], mettant d'ailleurs tous ses autres biens et sa personne même en sa disposition et sous sa sauvegarde. Il connaissait le crédit infini qu'il avait auprès du peuple.

C'était la réputation de sa probité, et surtout de son désintéressement, qui lui avait acquis ce crédit. Les députés de Philippe lui offrant

[1] Plut. in Demosth. pag. 857, 858.

[2] Plut. in Phoc. pag. 751.

[3] Sept cent mille écus. = Sept cents talents ou 4 millions. E. B.

de grosses sommes de la part de ce prince, et le pressant de les accepter, sinon pour lui-même, du moins pour ses enfants, que leur extrême pauvreté mettrait hors d'état de soutenir la gloire de son nom, *S'ils me ressemblent* [1], répliqua-t-il, *le petit fond, de terre dont j'ai vécu jusqu'ici, et qui m'a conduit à cette gloire dont vous parlez, leur suffira aussi pour les nourrir; sinon, je ne prétends point, par les biens que je leur laisserais, entretenir et augmenter leur luxe.* Alexandre de même lui ayant envoyé cent talents [2], Phocion demanda à ceux qui étaient chargés de cette commission pour quelle raison et dans quelle vue Alexandre le choisissait lui seul, parmi un si grand nombre d'Athéniens [3], pour lui envoyer une si grosse somme. *C'est*, lui répondirent-ils, *qu'Alexandre vous juge seul homme de bien et vertueux. Qu'il me laisse donc*, repartit Phocion, *passer pour tel, et l'être en effet.*

On juge bien qu'il ne reçut pas mieux les députés d'Harpalus. Il leur parla très-durement, et leur déclara qu'il allait prendre des mesures très-violentes contre lui, s'il ne cessait de corrompre sa ville. Harpalus perdit toute espérance de ce côté-là.

Démosthène, au commencement, ne lui fut pas plus favorable. Il conseilla aux Athéniens de le renvoyer, et de se donner bien de garde de jeter leur ville dans une guerre pour un sujet très-injuste et sans aucune nécessité.

Quelques jours après, Harpalus, comme on faisait l'inventaire de ses biens, s'étant aperçu que Démosthène prenait plaisir à considérer une coupe du roi, et qu'il en admirait la figure et la beauté de l'ouvrage, il le pria de la soupeser, pour juger lui-même du poids de l'or. Démosthène, l'ayant prise, fut étonné du poids, qui était considérable, et demanda *combien elle pesait*. Harpalus lui répondit en souriant : *Elle peut bien être de vingt talents* [4]: et, le soir même, il lui envoya vingt

[1] « Si mei similes erunt, idem hic, inquit, agellus illos « alet, qui me ad hanc dignitatem perduxit : sin dissimiles « sunt futuri, nolo meis impensis illorum ali augerique « luxuriam. » (CORN. NEP. in *Phoc.* cap. 1.)

[2] Cent mille écus. = 575 mille fr. E. B.

[3] Plut. in Phoc. p. 749.

[4] Vingt mille écus. = 115 000 fr. E. B.

talents avec la coupe; car Harpalus avait une sagacité merveilleuse pour découvrir à la mine, et à certain coup d'œil, le faible d'un homme épris de l'amour de l'or. Démosthène ne résista point; mais, vaincu par ce présent, et n'étant plus maître de lui [1], il passa tout d'un coup dans le parti d'Harpalus; et, dès le lendemain matin, le cou bien enveloppé de laines et de bandelettes, il se rendit à l'assemblée. Le peuple lui ordonna de se lever et de parler; mais il le refusa, faisant signe qu'il avait une extinction de voix. Quelques plaisants dirent tout haut que leur orateur avait été surpris la nuit, non d'une *esquinancie* [2], mais d'une *argyrancie*, pour faire entendre que c'était l'argent d'Harpalus qui lui avait éteint la voix.

Le lendemain le peuple, ayant été informé du présent qu'il avait reçu, entra dans une grande colère contre lui, et refusa d'écouter sa justification. Harpalus fut chassé de la ville; et, pour découvrir ceux qui avaient reçu de l'argent, on fit une visite juridique dans toutes les maisons, excepté dans celle de Cariclès, marié depuis peu, qui seule fut exempté de cette recherche, par respect pour la nouvelle épouse qui y était. Cette attention et cette honnêteté font honneur à Athènes, et ne sont pas toujours observées.

Démosthène, pour prouver son innocence, proposa un décret qui ordonnait que le sénat de l'Aréopage informerait de cette affaire. Il y fut jugé le premier, et condamné comme coupable à une amende de cinquante talents [3], pour le paiement desquels il fut mis en prison. Mais il trouva le moyen de s'en échapper, et se retira. Il supporta son exil avec beaucoup de faiblesse, passant la plupart du temps à Égine ou à Trézène; et, toutes les fois qu'il jetait ses regards sur l'Attique, son visage était baigné de larmes, et il laissait échapper des paroles qui n'étaient point d'un homme constant et ferme, et qui répondaient peu aux choses hardies et généreuses qu'il avait faites pendant son administration. On a reproché à Cicéron la même faiblesse pendant son exil: ce qui marque que les grands hommes ne le sont pas, ni toujours, ni en tout.

Il serait à souhaiter, pour l'honneur de l'éloquence [1], que ce que rapporte Pausanias pour la justification de Démosthène fût vrai, et rien n'empêche de le croire. Il dit qu'Harpalus, après s'être sauvé d'Athènes, tomba entre les mains de Philoxène de Macédoine : et que, dans la question qu'on lui donna pour nommer ceux des Athéniens qui s'étaient laissé corrompre par ses présents, il ne fit aucune mention de Démosthène; et il ne l'aurait pas ménagé devant Philoxène, ennemi particulier de cet orateur, s'il avait été coupable.

Sur le premier bruit de la retraite d'Harpalus à Athènes, Alexandre, résolu d'aller lui-même en personne punir et Harpalus et les Athéniens, avait donné ordre d'équiper une flotte. Mais, quand il sut que le peuple, s'étant assemblé, lui avait fait commandement de sortir de la ville, il ne songea plus à passer en Europe.

Alexandre, ayant eu encore la curiosité de voir l'Océan, descendit de Suse par le fleuve Eulée, et, après avoir rasé le côté du golfe Persique jusqu'à l'embouchure du Tigre, il remonta par ce dernier fleuve vers l'armée, qui campait sur ses bords, près de la ville d'Opis, sous la conduite d'Éphestion.

En y arrivant, il fit déclarer dans le camp que tous les Macédoniens qui, à cause de leur âge, de leurs blessures, ou de quelque autre infirmité, se trouveraient hors d'état de supporter plus longtemps la fatigue du service, pourraient s'en retourner en Grèce, déclarant que son intention était de leur accorder leur congé, de leur faire du bien, et de les renvoyer honorablement et sûrement chez eux. Il avait prétendu par cette déclaration les obliger et leur marquer sa bonne volonté. Tout le contraire arriva. Comme ils étaient mécontents d'ailleurs, surtout à cause de la préférence visible qu'Alexandre donnait aux étrangers, ils s'imaginèrent qu'il voulait établir le siége de

[1] L'expression grecque est belle et énergique. Plutarque compare l'or qu'avait accepté Démosthène a une garnison ennemie qu'aurait reçue dans sa place un gouverneur, qui dès lors n'en serait plus maître. Πληγεὶς ὑπὸ τῆς δωροδοκίας, ὥσπερ παραδεδεγμένος φρουράν.

[2] Le jeu et l'agrément des mots grecs ne peuvent se rendre. Οὐχ ὑπὸ συνάγχης ἔφραζον, ἀλλ' ἀπ' ἀργυράγχης εἰλῆφθαι νύκτωρ τὸν δημαγωγόν.

[3] Cinquante mille écus. = 227 000 fr. E. B.

[1] Pausan. lib. 2, pag. 148

son empire dans l'Asie et se passer des Macédoniens, et qu'il ne les congédiait que pour faire place aux nouvelles troupes qu'il avait levées dans les pays conquis. Il n'en fallut pas davantage pour les mettre en fureur. Sans garder aucune mesure ni aucune discipline, et sans vouloir écouter les remontrances de leurs officiers, ils abordent le roi avec insolence, ce qu'ils n'avaient jamais fait, et demandent, avec des cris séditieux, qu'il les licenciât tous : que, puisqu'il méprisait ses soldats, qui lui avaient fait remporter toutes ses victoires, lui et son père Ammon n'avaient qu'à faire la guerre comme ils l'entendraient; que, pour eux, ils ne voulaient plus absolument le servir.

Le roi, sans s'étonner et sans délibérer, saute en bas de son tribunal, fait prendre sur l'heure les principaux mutins, qu'il désigna lui-même à ses gardes, et en envoie treize au supplice. On peut dire que cette action de vigueur et d'autorité, dont ils furent frappés comme d'un coup de tonnerre, les atterra et les accabla. Tout hors d'eux-mêmes, et n'osant presque se regarder les uns les autres, ils tenaient les yeux baissés, et étaient dans un saisissement et dans un tremblement qui ne leur laissait l'usage ni de la réflexion ni de la parole. Quand il les vit en cet état, il remonta sur son tribunal; et là, après leur avoir représenté, avec un visage sévère et d'un ton de voix menaçant, tous les bienfaits dont Philippe son père les avait comblés, toutes les marques de bonté et d'amitié que lui-même leur avait données, il finit en leur disant: « Vous « me demandez tous votre congé; je vous le « donne. Allez publier par toute la terre, « que vous avez abandonné votre prince à la « merci des nations qu'il avait vaincues, qui « lui ont témoigné plus d'affection que vous. » Après leur avoir ainsi parlé, il rentre brusquement dans sa tente, casse son ancienne garde, en nomme une autre à sa place, toute tirée des troupes persanes, et se tient renfermé quelques jours sans vouloir écouter personne.

Quand on aurait prononcé un arrêt de mort contre chacun des Macédoniens, ils n'auraient pas été plus consternés qu'ils le furent par cette affligeante nouvelle, que le roi avait confié la garde de sa personne aux Perses. Ils ne purent plus contenir leur douleur. Ce ne furent que cris, que gémissements, que plaintes. Ils accourent tous ensemble à la tente du roi, jettent leurs armes par terre se reconnaissant par là coupables, avouent leur faute avec larmes et soupirs, marquent que la perte de la vie leur sera moins sensible que celle de l'honneur, et protestent qu'ils ne sortiront pas de là que le roi ne leur ait pardonné. Alexandre ne put résister plus longtemps à des témoignages si touchants de douleur et de repentir. Quand, au sortir de sa tente, il les vit dans cet état, il ne put lui-même retenir ses larmes; et, après quelques légers reproches, tempérés par un air de bonté et de tendresse, il dit d'un ton fort haut, pour se faire entendre de tous, qu'il leur rendait son amitié. C'était leur rendre la vie; et leurs cris de joie le témoignaient assez.

Il congédia ensuite ceux des Macédoniens qui n'étaient plus propres à porter les armes, et les renvoya dans leur patrie avec de riches présents. Il donna ordre aussi qu'aux spectacles des jeux publics on leur assignât les premières places du théâtre, où il seraient assis couronnés; et il voulut que les enfants de ceux qui étaient morts à son service reçussent la paye de leurs pères pendant leur bas âge. Combien de tels secours et de tels honneurs, accordés aux anciens et aux vétérans, sont-ils capables d'ennoblir la profession militaire! Un état ne peut pas enrichir chaque soldat, mais il peut l'animer et le consoler par des marques de distinction, qui inspirent plus d'ardeur pour les armes, plus de constance dans le service, plus de noblesse dans les sentiments et dans les motifs.

Alexandre donna à ces soldats pour conducteur Cratère, qu'il pourvut du gouvernement de la Macédoine, de la Thessalie et de la Thrace, qu'avait Antipater, et celui-ci eut ordre de venir avec les recrues en la place de Cratère. Il y avait longtemps qu'Alexandre était fatigué des plaintes de sa mère et d'Antipater, qui ne pouvaient s'accorder. Elle accusait Antipater d'aspirer à la tyrannie; et l'autre se plaignait de l'humeur aigre et intraitable d'Olympias, et avait souvent écrit qu'elle ne se conduisait pas dans toute la bienséance de sa dignité. Ce ne fut pas sans peine qu'Antipater se vit contraint de quitter son gouvernement.

D'Opis[1], Alexandre arriva à Ecbatane, dans la Médie. Après y avoir expédié les affaires du royaume les plus pressées, il se mit encore à célébrer des jeux et des fêtes : il lui était venu de Grèce trois mille baladins, machinistes, et autres bons ouvriers pour ces sortes de divertissements. Il arriva malheureusement, pendant la célébration de ces fêtes, qu'Ephestion mourut d'une maladie que lui-même s'était attirée. Alexandre s'étant livré aux excès du vin, toute sa cour suivait son exemple, et quelquefois ils passaient plusieurs jours et plusieurs nuits entières dans ces débauches. Ephestion y perdit la vie. C'était l'ami le plus intime du roi, le confident de tous ses secrets, et, pour tout dire en un mot, un autre lui-même. Cratère seul semblait pouvoir le lui disputer. Un mot qui échappa un jour au prince marque la différence qu'il mettait entre ces deux courtisans. *Cratère*, dit-il, *aime le roi, mais Ephestion aime Alexandre.* Ce mot signifie, si je ne me trompe, qu'Ephestion était attaché, d'une manière tendre et affectueuse, à la personne d'Alexandre : mais que Cratère l'aimait comme roi, c'est-à-dire s'intéressait à sa réputation, et avait quelquefois moins de complaisance pour ses volontés que de zèle pour sa gloire et pour ses intérêts ; excellent, mais rare caractère !

Ephestion n'était pas moins aimé de tous les autres que du roi même. Modeste, égal, bienfaisant, sans orgueil, sans avidité, sans jalousie, il ne savait ce que c'était que d'abuser de son crédit, ou de se préférer aux officiers que leur mérite rendait nécessaires à son maître. Il fut regretté de tout le monde ; mais a perte causa à Alexandre une douleur excessive, à laquelle il se livra d'une manière peu convenable à un prince comme lui. Il parut ne trouver de consolation que dans les honneurs extraordinaires qu'il fit rendre à son ami quand il fut arrivé à Babylone, où il chargea Perdiccas de faire porter son corps.

Pour éloigner par l'occupation les tristes idées que la mort de son favori lui mettait continuellement devant les yeux, Alexandre mena son armée contre les Cosséens, nation belliqueuse des montagnes de Médie, que jamais aucun des rois de Perse n'avait pu dompter. Il en vint à bout en quarante jours, passa ensuite le Tigre, et prit la route de Babylone.

[1] An. M 3680 ; av. J. C. 321.

§ XVIII. — Alexandre entre a Babylone malgré les sinistres prédictions des mages et des autres devins. Il y forme divers projets de voyages et de conquêtes. Il travaille a réparer la rupture des digues de l'Euphrate et a rebatir le temple de Bélus. Il se livre a des excès de vin qui causent sa mort. Douleur universelle de tout l'empire. Sysigambis ne peut lui survivre. On se prépare a porter le corps d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon en Libye.

Alexandre étant arrivé à une lieue et demie de Babylone[1], les Chaldéens, qui se piquaient de connaître l'avenir par l'inspection des astres, députèrent vers lui quelques-uns de leurs anciens pour l'avertir qu'il courait grand risque de sa vie s'il entrait dans la ville, et l'exhortèrent vivement à passer outre. La grande réputation des astrologues babyloniens fit une étrange impression sur son esprit, et le remplit de trouble et de frayeur. Ayant envoyé plusieurs des grands seigneurs de sa cour à Babylone, pour lui il prit une autre route ; et, après avoir fait environ dix lieues[2] de chemin, il s'arrêta quelque temps au lieu où il avait fait camper son armée. Les philosophes grecs, ayant su le fondement de sa crainte et de ses scrupules, allèrent le trouver ; et, mettant dans tout leur jour les principes d'Anaxagore, dont ils suivaient les dogmes, ils lui montrèrent par de fortes preuves la vanité de l'art des astrologues, et lui inspirèrent un tel mépris pour toute divination, et surtout pour celle dont usaient les Chaldéens, que sur-le-champ il marcha vers Babylone avec toute son armée[3]. Il savait qu'il était venu dans cette ville des ambassadeurs de tous les pays du monde qui attendaient sa venue, toute la terre étant si remplie de la terreur de son nom, que les peuples venaient à l'envi lui rendre leurs hommages, comme à celui qui devait

[1] Arrian. lib. 7, pag. 294-309. — Q. Curt. lib. 10, cap. 1-7. — Plut. in Alex. pag. 705-707.

[2] 200 stades.

[3] Diod. lib. 17, pag. 577-583. — Justin. lib. 12, cap. 13-16.

être leur maître. Cette vue, qui flattait agréablement la plus vive de toutes ses passions, aida beaucoup à étouffer en lui toute autre pensée, et à lui faire négliger tous les avis qu'on lui donnait ; de sorte qu'il se hâta d'arriver à cette grande ville pour y tenir comme les états généraux de l'univers. Après une superbe entrée, il donna audience à tous les ambassadeurs avec toute la dignité et tout l'air de noblesse qui convient à un grand roi, et en même temps avec l'affabilité et les manières gracieuses d'un prince qui veut s'attacher les cœurs. Il chargea ceux d'Epidaure de présents pour le dieu qui préside à leur ville et qui préside aussi à la santé, mais avec quelques reproches: *Esculape*, dit-il, *m'a été peu favorable, de n'avoir pas sauvé la vie à un ami que j'aimais comme moi-même*. Il témoigna en particulier beaucoup d'amitié aux députés de la Grèce qui venaient le féliciter sur ses victoires et sur son heureux retour; et il leur fit rendre toutes les statues et les autres raretés que Xerxès avait emportées de la Grèce, qui se trouvèrent dans Suse, dans Babylone, dans Pasagarde, et en d'autres endroits. On dit que les statues d'Harmodius et d'Aristogiton étaient de ce nombre, et qu'elles furent reportées à Athènes.

Ceux de Corinthe lui ayant offert de la part de leur ville le droit de bourgeoisie, il se mit à rire d'une offre qui lui paraissait infiniment au-dessous de lui dans le souverain degré de grandeur et de puissance où il était parvenu. Mais, quand il eut appris que Corinthe n'avait accordé ce privilége qu'à Hercule seul, il l'accepta avec joie, se piquant de marcher sur ses traces, et de lui ressembler en tout. Mais, s'écrie Sénèque, en quoi ce jeune insensé[1], à qui son heureuse témérité tenait lieu de courage, ressemblait-il à Hercule? Celui-ci, sans aucune vue d'intérêt pour lui-même, parcourut le monde en faisant du bien à tous les peuples chez qui il passait, et purgeant l'univers des voleurs qui l'infestaient. Au contraire, Alexandre, appelé justement le brigand des nations, mit sa gloire à porter partout la désolation et à se rendre la terreur de tous les mortels.

[1] « Quid illi simile habebat vesanus adolescens, cui pro « virtute erat felix temeritas? Hercules nihil sibi vicit. Or- « bem terrarum transivit, non concupiscendo, sed vindi- « cando... malorum hostis, bonorum vindex, terrarum « marisque pacator. At hic à pueritià latro gentiumque « vastator... summum bonum duxit, terrori esse cunctis « mortalibus » (SEN. *de Benef.* lib. 1, cap. 13.)

Il écrivit en même temps une lettre qui devait être lue publiquement dans l'assemblée des jeux olympiques, par laquelle il ordonnait à toutes les villes de la Grèce de rétablir les exilés, hors ceux qui étaient coupables de sacrilége ou de quelque crime digne de mort; et il chargeait Antipater d'employer la force des armes contre les villes qui refuseraient d'obéir. Cette lettre fut lue dans l'assemblée. Les Athéniens et les Etoliens ne se crurent point obligés d'exécuter des ordres qui leur semblaient contraires à leur liberté.

Alexandre, après tous ces soins, se trouvant de loisir, songea aux funérailles d'Éphestion. Il les célébra avec une somptuosité qui passe tout ce qu'on a jamais vu dans ce genre. Occupé du soin de cette pompe funèbre, il ordonna à toutes les villes voisines de contribuer de tout leur pouvoir à ce qui pourrait en relever la magnificence. Il commanda aussi à tous les peuples de l'Asie d'éteindre le feu que les Perses appellent *le feu sacré*, jusqu'à ce que la cérémonie des funérailles fût achevée; ce qui fut pris à mauvais augure, parce que cela ne se pratiquait en Perse qu'à la mort des rois. Tous les officiers et tous les courtisans, dans la vue de plaire au prince, firent dresser des représentations de ce favori, d'or, d'ivoire, et d'autres matières de grand prix.

Pendant ce temps-là le roi, ayant assemblé un grand nombre d'architectes et d'habiles ouvriers, fit d'abord abattre environ dix stades[1] du mur de Babylone; et ayant fait amasser de la brique, et fait aplanir le terrain qui devait contenir le bûcher, il y fit élever un catafalque superbe.

Cette place fut distribuée en trente parties, dans chacune desquelles fut construit un bâtiment uniforme, dont il fit couvrir le toit de grosses pièces de bois de palmier. Le tout ensemble formait un carré parfait, décoré dans son pourtour avec une magnificence extraordinaire. Chaque côté était d'un stade, c'est-à-

[1] Ils font une demi-lieue.

dire de cent toises. Au bas et au premier rang furent employées deux cent quarante-quatre proues de vaisseaux dorées, portant sur leurs oreilles [1] ou arcs-boutants deux archers, un genou en terre, figures hautes de quatre coudées [2]; deux autres statues en pied, armées de toutes pièces, figures plus grandes que nature, et hautes de cinq coudées [3]. Les vides d'entre les proues étaient tendus et garnis de draps de couleur pourpre. Au-dessus de ces proues régnait une colonnade de grandes torches, dont les fûts étaient de quinze coudées [4] de hauteur, garnies de couronnes d'or à la poignée, c'est-à-dire à l'endroit par où on les prend. La flamme de ces torches, aboutissant au haut, se terminait vers des aigles qui, tête baissée et ailes déployées, servaient de chapiteau. Des dragons posés près de la base, ou sur la base même, levaient la tête vers les aigles. Cette colonnade était surmontée d'une troisième, dans la base de laquelle on voyait en relief une chasse d'animaux de toute espèce. A l'ordre supérieur, c'est-à-dire au quatrième, on avait représenté en or les combats des Centaures. Enfin, le cinquième était chargé de figures d'or, représentant des lions et des taureaux alternativement placés. Tout l'édifice se terminait par des trophées d'armes, à la manière des Macédoniens et des barbares, symboles de la victoire des premiers et de la défaite des autres. Les entablements et le faitage étaient chargés de sirènes, dont les corps vides et creux renfermaient, sans qu'on s'en aperçût, les musiciens qui chantaient des airs lugubres et des lamentations en l'honneur du mort. Tout cet édifice avait de hauteur plus de cent trente coudées, c'est-à-dire plus de cent quatre-vingt-quinze pieds.

La beauté du dessin de ce catafalque, la singularité et la magnificence des décorations et de tous les ornements, passaient tout ce qu'on peut s'imaginer de plus accompli, et étaient d'un goût exquis. Il avait choisi pour entrepreneur Stasicrate [5], grand architecte et grand machiniste, qui dans toutes ses inventions et dans tous ses dessins faisait paraître non-seulement beaucoup de magnificence, mais une hardiesse surprenante et une grandeur dont rien n'approchait.

C'était le même qui [1], s'entretenant avec lui quelque temps auparavant, lui avait dit que, de toutes les montagnes qu'il connaissait, le mont Athos dans la Thrace était le plus propre à être taillé en forme humaine : que, s'il voulait donc lui en donner l'ordre, il lui ferait de ce mont la plus durable des statues, et celle qui serait la plus exposée aux yeux de l'univers ; de sa main gauche elle soutiendrait une ville peuplée de dix mille habitants, et de sa droite elle verserait un grand fleuve qui irait porter ses eaux dans la mer. Cette proposition était bien, ce me semble, du goût d'Alexandre, qui cherchait en tout le grand, l'extraordinaire ; il la rejeta néanmoins, et il eut la sagesse de répondre que c'était assez qu'il y eût déjà un prince dont le mont Athos annonçât et éternisât la folie. (Il entendait Xerxès, qui, ayant entrepris de faire percer l'isthme d'Athos, écrivit à cette montagne une lettre pleine d'un faste insensé [2].) *Pour moi*, dit Alexandre, *le mont Caucase, le fleuve Tanaïs* [3], *la mer Caspienne, que j'ai passés en vainqueur, seront mes monuments.*

La dépense du superbe tombeau que ce prince fit bâtir à l'honneur d'Éphestion, jointe à celle de toute la pompe funèbre, monta à plus de douze mille talents [4], c'est-à-dire à plus de trente-six millions. Y eut-il jamais une profusion plus folle et plus outrée? Tout cet or, tout cet argent, c'était le sang des peuples et la substance des provinces, dont on sacrifiait la ruine et l'épuisement à une vaine ostentation.

Pour satisfaire pleinement le zèle d'Alexandre à l'égard de son ami, il manquait aux honneurs qu'il lui faisait rendre quelque chose

[1] Ἐπωτίδες, *oreilles*, sont deux pièces de bois en saillie à droite et à gauche de la proue.

[2] Six pieds.

[3] Sept pieds et demi.

[4] Vingt-deux pieds et demi.

[5] Vitruve l'appelle Dinocrate.

[1] Plut. de fortunâ Alex. serm 1, pag. 335.

[2] Superbe Athos, qui portes ta tête jusqu'au ciel, ne sois pas si hardi que d'opposer à mes travailleurs des pierres et des rochers qu'ils ne puissent couper; autrement je te couperai toi-même en entier, et te précipiterai dans la mer. (Plut. *de Irâ cohib.* pag. 455.

[3] Il faut entendre par ce mot l'Iaxarte.

[4] Douze mille talents asiatiques, ou 46 millions de fr. F. B.

qui les élevât au-dessus de l'humain, et c'est ce qu'il se proposait. Il avait envoyé, dans cette vue, au temple d'Ammon un homme affidé (il s'appelait *Philippe*) pour savoir la volonté du dieu : elle se régla sans doute sur celle d'Alexandre ; et la réponse fut qu'on pouvait offrir des sacrifices à Ephestion comme à un demi-dieu. Ils ne furent point épargnés. Alexandre le premier en donna l'exemple, et fit un magnifique repas où il se trouva plus de dix mille personnes. Il écrivit en même temps à Cléomène, gouverneur de l'Égypte, de bâtir un temple à Éphestion dans Alexandrie et un autre dans l'île de Pharos. Dans cette lettre, que l'on a encore, pour exciter sa diligence et hâter l'ouvrage il accorda à ce gouverneur, décrié généralement pour ses injustices et ses concussions, un pardon universel de ses fautes passées, présentes et à venir, pourvu qu'à son retour il trouvât et le temple et la ville achevés. Ce ne furent de tous côtés que nouveaux autels, nouveaux temples, nouvelles fêtes. On ne prêta presque plus serment qu'au nom du nouveau dieu. Douter de sa divinité était un crime capital : il pensa en coûter la vie à un ancien officier ami d'Ephestion, qui, en passant devant son tombeau, l'avait pleuré comme mort ; et il n'obtint sa grâce que parce qu'on fit entendre à Alexandre que, si cet officier avait pleuré, ce n'était point qu'il doutât de la divinité d'Éphestion, mais que c'était un reste de tendresse. Je ne sais si Alexandre vint à bout de faire croire à qui que ce fût la divinité d'Éphestion : mais il paraissait lui-même, ou du moins voulait paraître, en être réellement persuadé ; et il se glorifiait non-seulement d'avoir un dieu pour père, mais de faire lui-même des dieux. Quel jeu !

Pendant près d'un an qu'Alexandre passa à Babylone, il roula plusieurs projets dans sa tête : le tour de l'Afrique par mer, la découverte complète de toutes les nations qui sont autour de la mer Caspienne et celle des côtes de cette mer, la conquête de l'Arabie, la guerre contre Carthage, le dessein de se rendre maître du reste de l'Europe. La seule idée de repos le fatiguait. Il fallait toujours une nouvelle pâture à la vivacité de son imagination, aussi bien qu'à celle de son ambition ; et, s'il avait pu conquérir le monde entier [1], il en aurait cherché un nouveau pour satisfaire l'avidité de ses désirs.

Il s'occupa beaucoup aussi du dessein d'embellir Babylone. Voyant qu'elle surpassait en grandeur, en commodité, et en tout ce qu'on peut désirer pour la nécessité ou le plaisir de la vie, toutes les autres villes de l'Orient, il résolut d'en faire le siége de son empire ; et pour cela il voulait y ajouter toutes les commodités et tous les ornements qu'elle était capable de recevoir.

Cette ville, aussi bien que le pays d'alentour, avait beaucoup souffert de la rupture des digues de l'Euphrate à la tête du canal qu'on nommait *Pallacopa*. Le fleuve, étant sorti de son lit ordinaire par cette ouverture, inonda tout le pays ; et, à force de couler par cet endroit, la brèche devint, avec le temps, si large, que, pour la réparer, il aurait fallu faire presque autant de frais qu'en avait coûtés la construction de la digue : il resta même si peu d'eau dans le lit de la rivière à Babylone, qu'à peine suffisait-elle à porter quelques petites barques ; ce qui fut un surcroît de dommage pour cette ville.

Alexandre entreprit de remédier à cet inconvénient ; et pour cet effet il se transporta lui-même sur les lieux en s'embarquant sur l'Euphrate. Ce fut alors que, d'un ton railleur et insultant, il reprocha aux mages et aux Chaldéens qui l'accompagnaient la vanité de leurs prédictions, puisque, malgré tous les mauvais augures dont on avait essayé de l'épouvanter, comme si l'on avait eu affaire à une femme crédule, il était entré dans Babylone et en était sorti sain et sauf. Uniquement attentif pour lors à l'objet de son voyage, il visita l'endroit où la digue était rompue, et ordonna d'y faire les ouvrages nécessaires pour la rétablir dans son premier état.

Le dessein d'Alexandre était fort louable : ce sont là de ces entreprises qui sont véritablement dignes de grands princes, et qui font un honneur éternel à leur nom, parce qu'elles ne sont point l'effet d'une folle vanité, mais qu'elles ont pour unique but le bien public.

[1] Unus pellæo juveni non sufficit orbis.
(JUVEN.)

Par là il eût gagné une province tout entière que cette innondation avait submergée; et il eût rendu la rivière plus navigable, et par conséquent beaucoup plus utile aux Babyloniens, en la faisant toute passer dans son lit comme elle faisait autrefois.

Ce travail, après avoir été poussé l'espace de trente stades (une lieue et demie), fut arrêté par des difficultés qui venaient de la nature du terrain; et la mort de ce prince, qui arriva bientôt après, mit fin à ce projet, comme à bien d'autres qu'il avait formés. Une cause supérieure, inconnue aux hommes, en empêcha l'exécution. Le véritable obstacle au succès était l'anathème de Dieu, prononcé contre cette ville impie, anathème qu'aucune puissance ne pouvait ni détourner ni regarder. *Je perdrai*[1] *le nom de Babylone*, avait dit et juré le Seigneur des armées plus de trois cents ans auparavant; *je la rendrai la demeure des hérissons: je la réduirai à des marais d'eaux bourbeuses... et les pasteurs n'y viendront point pour s'y reposer.* Le ciel et la terre auraient plutôt passé, que le dessein d'Alexandre eût été exécuté. Il fallait que Babylone n'eût plus de rivière, que ses environs fussent inondés et convertis en marais inhabitables, qu'on n'en pût approcher à cause du limon et de la boue, et que la ville de Babylone et les campagnes voisines demeurassent sous des eaux mortes qui en rendissent l'accès impraticable[2]. C'est l'état où elle est aujourd'hui, et tout devait se disposer à l'y réduire pour l'accomplissement parfait de la prophétie. *C'est le Seigneur des armées qui l'a ordonné avec serment: qui pourra s'y opposer*[3]? Rien ne marque plus clairement le poids de cette malédiction invincible, que les efforts du plus puissant prince qui fut jamais, et le plus opiniâtre dans ses projets, qui n'avait été arrêté dans aucune de ses entreprises, et qui n'est arrêté que dans celle-ci, et pour la première fois, quoiqu'elle parût moins difficile.

Un autre projet d'Alexandre, et celui qu'il avait le plus à cœur, était de réparer le temple de Bélus. Xerxès l'avait démoli à son retour de Grèce; et il était toujours demeuré en ruines depuis ce temps-là. Alexandre voulait non-seulement le rebâtir, mais même en faire un beaucoup plus magnifique que le premier. Il fit emporter tous les décombres; et, trouvant que les mages, à qui il avait commis le soin de cet ouvrage, le faisaient trop lentement, il y employa ses troupes. Quoique dix mille hommes y travaillassent tous les jours pendant deux mois, lorsque ce prince mourut, l'ouvrage n'était pas encore achevé, et il demeura imparfait, tant les ruines de cet édifice étaient considérables. Quand le tour des Juifs[1] qui servaient dans son armée fut venu pour y travailler comme les autres, on ne put jamais les engager à y mettre la main. Ils représentèrent que, leur religion défendant l'idolâtrie, il ne leur était pas permis de rien faire au bâtiment d'un temple destiné à un culte idolâtre; et pas un ne se démentit. On employa inutilement la violence et les punitions pour les y obliger. Alexandre admira leur constance, leur accorda leur congé, et les renvoya chez eux. Cette délicatesse des Juifs est une leçon pour bien des chrétiens, qui leur apprend qu'il ne leur est point permis de prendre aucune part ni de coopérer à rien qui soit contraire à la loi de Dieu.

On ne peut s'empêcher ici d'admirer la conduite de la Providence. Dieu avait brisé par la main de Cyrus son serviteur l'idole de Bélus, le dieu rival du Seigneur d'Israël[2]: il démolit ensuite son temple par Xerxès. Ces premiers coups de la main du Tout-Puissant sur Babylone annonçaient la ruine que la ville devait attendre pour elle-même: et il n'était pas plus possible à Alexandre de réussir à relever ce temple, qu'à Julien dans la suite de rétablir celui de Jérusalem.

Malgré tout ce que je viens de dire des occupations d'Alexandre pendant son séjour à Babylone, la plus grande partie de son temps fut employée à jouir des plaisirs que cette ville lui fournissait; et il paraît que le principal but, tant de ses travaux que de ses divertissements, était de s'étourdir lui-même, et d'écarter de son esprit les tristes et affligeantes pensées d'une mort prochaine, dont il était menacé par

[1] Isai. cap. 14, v. 22 et 23, et cap. 13, v. 20.
[2] Voyez ce qui en est dit dans l'Histoire de Cyrus, t. 1.
[3] Isai, 14, 27.

[1] Jos. contra Appion. lib. 1, cap. 8.
[2] Dieu l'appelle ainsi dans Isaïe

toutes les prédictions des mages et des autres devins: car, quoique dans certains moments il eût paru ne faire aucun cas de tous les avis qu'on lui donnait, il en était néanmoins sérieusement occupé en lui-même, et ces pensées lugubres lui revenaient sans cesse dans l'esprit. Elles lui causaient un tel effroi et un tel trouble, que de la plus petite chose qui arrivait, pour peu qu'elle parût extraordinaire ou étrange, il en faisait d'abord un monstre, et en tirait un présage sinistre. Le palais était plein de gens qui sacrifiaient, d'autres qui faisaient des expiations et des purifications, d'autres enfin qui se vantaient de pénétrer dans l'avenir et de prédire ce qui devait arriver. C'est un spectacle digne certainement d'attention, de voir un prince, la terreur de tout l'univers, livré lui-même aux dernières frayeurs: tant il est vrai, dit Plutarque, que, si c'est un grand malheur que le mépris des dieux et l'incrédulité qui porte à ne rien croire et à ne rien craindre, la superstition aussi, qui asservit les âmes aux plus basses craintes et aux plus ridicules folies, est un autre malheur non moins funeste et non moins redoutable! Il est manifeste que Dieu, par un juste jugement, a pris plaisir à dégrader, à la face de tout l'univers et de tous les siècles, et à rabaisser audessous du commun des hommes celui qui avait affecté de se mettre au-dessus de la nature humaine et de s'égaler à la Divinité. Ce prince avait cherché dans toutes ses actions la vaine gloire des conquêtes, que les hommes admirent le plus et à laquelle ils attachent plus qu'à tout le reste l'idée de grandeur; et Dieu le livre à une ridicule superstition, que les hommes de bon sens et de bon esprit méprisent le plus, et où en effet il y a le plus de petitesse, de bassesse et de faiblesse.

Alexandre célébrait donc toujours de nouvelles fêtes et était toujours dans les festins, où il s'abandonnait sans réserve à son intempérance pour le vin. Après une nuit passée entièrement dans la débauche, on lui avait proposé une nouvelle partie. Il s'y trouva vingt convives: il but la santé de chacune des personnes de la compagnie, et fit ensuite raison à tous les vingt l'un après l'autre. Après tout cela, se faisant encore apporter la coupe d'Hercule, qui tenait six bouteilles, il la but toute pleine, en la portant à un Macédonien de la compagnie nommé Protéas; et un peu après il lui fit encore raison de cette énorme rasade. Dès qu'il l'eut bue, il tomba sur le carreau. Voilà donc, s'écrie Sénèque en marquant les funestes effets de l'ivrognerie, ce héros[1], invincible à toutes les fatigues des voyages, à tous les dangers des siéges et des combats, aux plus violents excès de la chaleur et du froid; le voilà vaincu par son intempérance, et terrassé par cette fatale coupe d'Hercule!

Dans cet état, une violente fièvre le saisit; et on le transporta chez lui à demi mort. La fièvre ne le quitta point, mais lui laissait de bons intervalles, pendant lesquels il donna les ordres nécessaires pour le départ de la flotte et de l'armée, comptant sur une prompte guérison. Enfin, quand il se vit sans espérance, et que la voix commençait à lui manquer, il tira son anneau du doigt et le donna à Perdiccas, lui commandant de faire porter son corps au temple d'Ammon.

Quelque faible qu'il fût[2], il fit un effort, et, se soutenant sur le coude, il donna sa main mourante à baiser à ses soldats, à qui il ne put refuser cette dernière marque d'amitié. Puis, comme les grands de la cour lui demandèrent à qui il laisait l'empire, il répondit : *Au plus digne;* ajoutant qu'il prévoyait que sur ce différend on lui préparait d'étranges jeux funèbres. Et Perdiccas lui ayant demandé quand il voulait qu'on lui rendît les honneurs divins, *Lors*, dit-il, *que vous serez heureux*. Ce furent ses dernières paroles, et bientôt après il rendit l'esprit. Il avait vécu trente-deux ans et huit mois, et en avait régné douze. Sa mort arriva au milieu du printemps, la première année de la 114e olympiade[3].

[1] « Alexandrum tot itinera, tot prælia, tot hiemes, per « quas, victâ temporum locorumque difficultate, transie- « rat, tot flumina ex ignoto cadentia, tot maria tutum di- « miserunt : intemperantia bibendi, et ille herculaneus ac « fatalis scyphus condidit. » (SEN. *Epist.* 83.)

[2] « Quanquam violentiâ morbi dilabebatur, in cubitum « tamen erectus, dextram omnibus, qui eam contingere « vellent, porrexit. Quis autem illam osculari non curreret, « quæ jam fato oppressa, maximi exercitûs complexui « humanitate quàm spiritu vividiore, sufficit? » (VAL. MAX. lib. 5, cap. 1.)

[3] An. M. 3683; av. J. C. 321.

Il n'y eut personne, selon Plutarque et Arrien, qui sur l'heure soupçonnât du poison; et cependant c'est le temps où ces sortes de bruits ont coutume de se répandre. Une preuve du contraire fut l'état même du corps mort : car, tous les principaux officiers étant entrés en dissension, ce corps, laissé là sans aucun soin ni aucune précaution, demeura quelques jours sans se corrompre dans un pays aussi chaud que la Babylonie. Le vrai poison qui le fit mourir fut le vin, et il en a tué bien d'autres. On crut pourtant, depuis, qu'Alexandre avait été empoisonné. Quinte-Curce et Justin assurent[1], dans les mêmes termes, que la vraie cause de sa mort fut le poison, et que le pouvoir suprême des successeurs d'Alexandre, dont quelques-uns étaient complices de cet attentat, donna lieu au bruit qui se répandit que l'excès du vin l'avait fait mourir, pour couvrir par ce bruit l'horreur d'un crime si affreux. On dit qu'il fut commis par le ministère des fils d'Antipater; que Cassandre, l'aîné de ses enfants, avait apporté le poison[2] de Grèce; qu'Iolas, son cadet, étant échanson, le mit dans la coupe d'Alexandre, et qu'il choisit habilement l'occasion de la débauche dont il a été parlé, afin que la quantité prodigieuse de vin qu'il avait bu cachât mieux la véritable cause de sa mort. Les circonstances où se trouvait Antipater autorisaient ces soupçons. Il était persuadé qu'on ne l'avait mandé que pour le perdre, à cause des malversations qu'il avait commises pendant sa vice-royauté; et il n'était pas hors de vraisemblance qu'il eût fait commettre à ses enfants un crime qui lui sauvait la vie en l'ôtant à son maître. Ce qu'il y a de sûr, c'est que jamais il ne put se laver de cette tache, et que, tant qu'il vécut, les Macédoniens le détestèrent comme le traître qui avait empoisonné Alexandre. On jeta même quelques soupçons sur Aristote, mais sans beaucoup de fondement.

Soit que ce fût par le crime d'Antipater, ou par l'excès du vin, qu'Alexandre mourut, on est étonné de voir la prédiction des mages et devins sur sa mort, qui devait arriver à Babylone, accomplie si exactement. Il est certain et incontestable que Dieu s'est réservé à lui seul la connaissance des choses futures; et, si les devins ou les oracles ont prédit quelquefois des choses qui sont effectivement arrivées, ils n'ont pu le faire que par le commerce impie qu'ils avaient avec les démons, à qui leur pénétration et leur sagacité naturelle fournit plusieurs moyens de percer jusqu'à un certain point dans l'avenir par rapport à des événements prochains, et de faire des prédictions qui paraissent au-dessus des forces de l'intelligence humaine, mais qui ne passent point celles de ces esprits de malice et de ténèbres. La connaissance qu'ils ont de toutes les circonstances qui précèdent un événement et qui y préparent; la part même que souvent ils y ont, en inspirant aux méchants[1] qui leur sont livrés la pensée et le désir de faire telle et telle action, de commettre tel et tel crime, inspiration à laquelle ils sont assurés que ces méchants consentiront : tout cela met les démons en état de prévoir et de prédire certaines choses. Ils se trompent souvent dans leurs conjectures; mais Dieu permet aussi quelquefois qu'ils y réussissent[2], pour punir l'impiété de ceux qui, malgré ses défenses, consultent ces esprits de mensonge pour connaître ce qui doit arriver.

Dès que le bruit de la mort d'Alexandre se fut répandu, tout le palais retentit de cris et de gémissements. Victorieux et vaincus, tous le pleurèrent également. La douleur de sa mort, rappelant toutes ses bonnes qualités, faisait oublier ses défauts. Les Perses l'appelaient le plus juste et le plus doux maître qui

[1] « Amici, causam morbi, intemperiem ebrietatis di« vulgârunt. Revera autem insidiæ fuerunt; quarum in« famiam successorum potentia oppressit. » (Q. CURT. lib. 10, cap. 4; JUSTIN lib. 12, cap. 13)

[2] On prétend que ce poison était une eau extrêmement froide, qui coule goutte à goutte d'un rocher en Arcadie nommé *Nonacris*. Il en tombe fort peu, et elle est si âcre, qu'elle perce tous les vaisseaux où on la met, excepté ceux qui sont faits de la corne du pied d'un mulet. Aussi dit-on que ce fut dans un petit vase de cette espèce qu'on l'apporta de Grèce à Babylone pour ce coup scélérat.

[1] « Dæmones perversis (solent) malefacta suadere, de « quorum moribus certi sunt quòd sint eis talia suadenti« bus consensuri. Suadent autem miris et invisibilibus « modis » (S. AUGUST. *de Divinat. Dæmon.* pag. 509.)

[2] « Facile est et non incongruum, ut omnipotens et jus« tus, ad eorum pœnam quibus ista prædicuntur... occulto « apparatu ministeriorum suorum etiam spiritibus talibus « aliquid divinationis impertiat. » (S. AUGUST. *de Divinat. Quæst. ad. Simplic* lib. 2, *Quæst.* 3.)

leur eût jamais commandé, et les Macédoniens le meilleur et le plus vaillant prince de la terre; murmurant les uns et les autres contre les dieux, de ce que, par envie, ils l'avaient ravi aux hommes à la fleur de son âge et de sa fortune. Les Macédoniens croyaient voir encore Alexandre d'un air assuré et intrépide les mener au combat, assiéger les villes, monter sur les murs, et distribuer des récompenses à ceux qui s'étaient distingués. Ils se reprochaient alors de lui avoir refusé les honneurs divins, et se confessaient ingrats et impies de l'avoir frustré d'un nom qui lui était dû à si juste titre.

Après lui avoir payé cet hommage de respects et de larmes, ils tournèrent toutes leurs pensées et leurs réflexions sur eux-mêmes, et sur le triste état où la perte d'Alexandre les laissait. Ils considéraient qu'étant partis de Macédoine, ils se trouvaient au delà de l'Euphrate sans chef, et au milieu de leurs ennemis, qui ne souffraient point sans peine une nouvelle domination. Le roi étant mort sans avoir nommé de successeur, un affreux avenir s'ouvrait à leurs yeux, et ne leur montrait que divisions, que guerres civiles, et qu'une fatale nécessité de verser encore leur sang, et de rouvrir leurs vieilles plaies, non pour conquérir le royaume de l'Asie, mais pour lui donner un roi, et pour placer sur le trône, peut-être un vil officier, ou même quelque scélérat.

Un si grand deuil ne demeura pas renfermé dans les murs de Babylone: il se répandit dans toutes les provinces, et la nouvelle en vint bientôt à la mère de Darius. Elle avait auprès d'elle une de ses petites-filles, encore tout éplorée de la mort d'Éphestion, son mari, et qui, dans cette calamité publique, sentait renouveler ses douleurs particulières. Mais Sysigambis pleurait elle seule toutes les misères de sa maison, et cette nouvelle affliction lui rappelait toutes les autres. On eût dit que Darius ne venait que de mourir, et que cette mère infortunée faisait tout à la fois les funérailles de deux fils. Elle pleurait également et les morts et les vivants. *Qui aura soin*, disait-elle, *de mes filles? Où trouverons-nous un autre Alexandre?* Il lui semblait qu'elles étaient devenues une seconde fois captives, et qu'elles venaient encore de perdre leur royaume, avec cette différence, que la mort d'Alexandre les laissait absolument sans ressource et sans espérance. Enfin elle succomba à la douleur. Cette princesse, qui avait supporté avec patience la mort de son père, celle de son mari, de quatre-vingts de ses frères massacrés en un jour par Ochus, et, pour tout dire en un mot, celle de Darius son fils, et la ruine de sa maison, n'eut pas assez de force pour supporter la perte d'Alexandre. Elle ne voulut plus prendre de nourriture, et se laissa mourir de faim pour ne pas survivre à ce dernier malheur.

Il arriva, après la mort d'Alexandre, de grands désordres parmi les Macédoniens pour la succession au trône, comme on le verra à la suite de cette histoire. Au bout de sept jours de confusion et de dispute, on convint qu'Aridée, frère bâtard d'Alexandre, serait déclaré roi; et, que si Roxane, qui était grosse de huit mois, accouchait d'un fils, il serait joint à Aridée, et mis sur le trône avec lui; et que Perdiccas serait chargé de la personne de l'un et de l'autre, car Aridée était un imbécile qui avait autant besoin de tuteur qu'un enfant en bas âge.

Après que les Égyptiens et les Chaldéens eurent embaumé à leur manière le corps du roi, Aridée fut chargé du soin de le faire transporter au temple de Jupiter Ammon. L'appareil de ce magnifique convoi dura deux ans entiers[1]; ce qui donna lieu à Olympias de plaindre le sort de son fils, qui, ayant voulu se faire mettre au nombre des dieux, était privé pendant tant de temps de la sépulture, privilége accordé généralement aux plus vils des mortels.

§ XIX. — Quel jugement on doit porter d'Alexandre.

On ne serait pas content de moi, si, après avoir fait un long récit des actions d'Alexandre, je ne marquais ici ce qu'on en doit penser; d'autant plus que les jugements que l'on a portés de ce prince se trouvent tout à fait opposés: les uns l'ayant loué et admiré avec une espèce d'extase, comme le modèle d'un héros parfait, et c'est l'opinion qui paraît avoir

[1] Ælian. lib. 13, cap. 30.

prévalu ; d'autres, au contraire, l'ayant représenté sous des couleurs qui ternissent beaucoup, si elles n'effacent pas l'éclat de ses victoires.

Cette diversité de sentiments marque celle des qualités d'Alexandre ; et il faut avouer que jamais prince ne fut plus mêlé que lui de bien et de mal [1], de vertus et de vices. Il y a plus ; on doit mettre une grande différence dans Alexandre même, selon les différents temps où on le considère : c'est Tite-Live qui nous donne cette ouverture. Dans l'examen qu'il fait du sort qu'auraient eu ses armes s'il les avait tournées du côté de l'Italie, il distingue en lui, pour ainsi dire, un double Alexandre [2] : l'un sage, tempérant, judicieux, brave, intrépide, mais plein de prudence et de circonspection ; l'autre plongé dans tous les excès d'une prospérité fastueuse, vain, fier, arrogant, emporté, amolli par les délices, livré à l'intempérance et aux débauches, en un mot, devenu plus semblable à Darius qu'à Alexandre, et, par le nouvel esprit et les nouvelles manières qu'il avait prises depuis ses victoires, ayant fait dégénérer ses Macédoniens dans tous les vices des Perses.

Je m'arrêterai à ce plan dans l'examen qui me reste à faire d'Alexandre, et je le considérerai sous deux faces, et comme sous deux époques : d'abord, depuis ses commencements jusqu'à la bataille d'Issus, et au siége de Tyr, qui la suivit de près ; ensuite, depuis cette victoire jusqu'à sa mort. La première partie nous présentera de grandes qualités avec peu de défauts, je parle selon l'idée des païens ; la seconde, des vices énormes, et, j'ose le dire malgré l'éclat de tant de victoires, peu de vrai et solide mérite, même par rapport aux actions guerrières, si pourtant l'on en excepte quelques batailles où il soutint sa réputation.

[1] « Luxuriâ, industriâ, comitate, arrogantiâ, malis bo« nisque artibus mixtus. » (Tac.)

[2] « Et loquimur de Alexandro nondùm merso secundis « rebus, quarum nemo intolerantior fuit. Qui si ex habitu « novæ fortunæ, novique, ut ita dicam, ingenii, quod sibi « victor induerat, spectetur, Dario magis similis quàm « Alexandro in Italiam venisset, et exercitum Macedoniæ « oblitum, degenerantemque jam in Persarum mores ad« duxisset. » (Liv. lib. 9, n. 18)

Première partie.

On doit d'abord reconnaître et admirer dans Alexandre un naturel heureux, cultivé et perfectionné par une excellente éducation. Il avait de la grandeur d'âme, de la noblesse, de la générosité. Il aimait à donner, à répandre, à faire plaisir [1]. Il avait appris dès sa plus tendre jeunesse à en user de la sorte. Un jeune garçon, qui servait à ramasser et à jeter des balles quand il jouait à la paume, à qui il ne donnait rien, lui fit sur ce sujet une bonne leçon. Comme il jetait toujours la balle aux autres joueurs, le roi, d'un ton fâché et colère, lui cria : *Tu ne me la donnes point à moi? Non, seigneur*, répliqua le jeune garçon, *car vous ne me la demandez pas*. Cette réponse vive et prompte, et pleine d'esprit, fit plaisir au prince : il se mit à rire, et lui fit depuis plusieurs présents. Il ne fut plus besoin dans la suite d'inviter et de provoquer sa libéralité : il se fâchait véritablement contre ceux qui ne voulaient pas en profiter. Il écrivit à Phocion, qui demeura toujours roide et inflexible sur ce point, *qu'il ne serait plus désormais son ami, s'il refusait les grâces qu'il voulait lui faire.*

Comme si dès ses premières années il eût senti à quoi il était destiné, il voulait primer en tout, et l'emporter sur tous les autres. Personne ne porta jamais si loin que lui l'ardeur pour la gloire ; et l'on sait que l'ambition, qui est parmi nous un grand vice, était ordinairement regardée chez les païens comme une grande vertu. Elle lui fit soutenir avec courage tous les travaux et toutes les fatigues nécessaires pour se distinguer dans les exercices et du corps et de l'esprit. On l'accoutuma de bonne heure à une vie sobre, dure, simple, éloignée de tout luxe et de toute délicatesse, ce qui est un excellent apprentissage pour le métier de la guerre.

Je ne sais si jamais jeune prince eut l'esprit plus cultivé qu'Alexandre. Éloquence, poésie, belles-lettres, arts de toutes sortes, sciences les plus abstraites et les plus sublimes, tout lui devint familier. Quel bonheur de trouver un maître comme il en eut un ! Il

[1] Plut. in Alex. pag. 687.

fallait un Aristote pour un Alexandre. Je suis ravi de voir le disciple rendre un illustre témoignage à son maître en déclarant qu'il lui était en un certain sens plus redevable qu'à son père même. Pour penser et parler ainsi, il faut connaître tout le prix d'une bonne éducation.

On en vit bientôt les effets. Peut-on trop admirer la solidité d'esprit de ce jeune prince dans les conversations qu'il eut avec les ambassadeurs de Perse; sa prudence prématurée, lorsqu'en qualité de régent pendant l'absence de son père il contint, encore tout jeune, et pacifia la Macédoine; son courage et sa bravoure dans la bataille de Chéronée, où il se distingua d'une manière si marquée?

Je le vois avec peine manquer de respect pour son père dans un repas public, et lui insulter même d'une manière indigne par une raillerie outrageante. Il est vrai que l'affront que Philippe faisait à sa mère Olympias en la répudiant le transporta hors de lui-même; mais nul prétexte, nulle injustice, nulle violence, ne peuvent justifier ni excuser un tel emportement à l'égard d'un père et d'un roi.

Il fit paraître plus de modération dans la suite [1], lorsqu'à l'occasion des discours insolents et séditieux que tenaient ses soldats dans une mutinerie, il dit que *Rien n'était plus royal que d'entendre tranquillement dire du mal de soi en faisant du bien* [2]. On a remarqué que le grand prince de Condé n'admirait rien plus dans ce conquérant que la noble fierté avec laquelle il parla aux soldats mutinés qui refusaient de le suivre. *Allez, lâches*, leur dit-il, *allez, ingrats, dire en votre pays que vous avez abandonné votre roi parmi des peuples qui lui obéiront mieux que vous.* « Alexandre, dit M. le prince, abandonné « des siens parmi des barbares mal assujettis, « se sentait si digne de commander, qu'il ne « croyait pas qu'on pût refuser de lui obéir. « Être en Europe ou en Asie, parmi les Grecs « ou les Perses, tout lui était indifférent : il « pensait trouver des sujets où il trouvait des « hommes. » La patience et la modération d'Alexandre, dont j'ai d'abord parlé, ne sont pas moins admirables.

[1] Plut. in Alex. pag. 688.
[2] S. Évremond.

Les commencements de son règne sont peut-être ce qu'il y a eu de plus glorieux dans toute sa vie : qu'à l'âge de vingt ans il ait pu pacifier les troubles intérieurs du royaume; qu'il ait abattu ou soumis les ennemis du dehors, et quels ennemis! qu'il ait désarmé la Grèce liguée presque entière contre lui, et qu'en moins de deux ans il se soit mis en état d'exécuter sûrement ce que son prédécesseur avait sagement projeté : tout cela suppose une présence d'esprit, une fermeté d'âme, un courage, une intrépidité, et, plus que tout cela encore, une prudence consommée; qualités qui font le vrai caractère d'un héros.

Il le soutint merveilleusement, ce caractère de héros, dans toute la suite de son expédition contre Darius, jusqu'au temps que nous avons marqué [1]. Plutarque a raison d'en admirer le projet seul comme l'acte le plus héroïque qui ait jamais été. Il le forma dès qu'il fut monté sur le trône, regardant ce dessein comme faisant partie, en quelque sorte, de la succession de son père. A peine alors âgé de vingt ans, environné de périls extrêmes au dedans et au dehors de son royaume; trouvant l'épargne épuisée, et chargée même de deux cents talents [2] de dettes que son père avait contractées; avec un corps de troupes beaucoup inférieures pour le nombre à celles des Perses : dans cet état, Alexandre tourne déjà ses vues du côté de Babylone et de Suse, et ne se propose rien moins que la conquête d'un si vaste empire.

Était-ce suffisance et témérité de jeune homme? demande Plutarque. Non, sans doute, réplique-t-il. Jamais personne ne forma entreprise guerrière avec de si grands préparatifs et de si puissants secours. J'entends (c'est toujours Plutarque qui parle) la magnanimité, la prudence, la tempérance, le courage; préparatifs et secours que lui fournit la philosophie, qu'il avait étudiée à fond : de sorte qu'on peut dire qu'il ne fut pas moins redevable de ses conquêtes aux leçons d'Aristote, son maître, qu'aux instructions de Philippe, son père.

On peut ajouter que, selon toutes les règles de la guerre, l'entreprise d'Alexandre devait

[1] De Fortunâ Alex orat. 1, pag. 327.
[2] Six cent mille francs. = 1 150 000 fr. E. B

avoir un heureux succès. Une armée comme la sienne, quoique peu nombreuse, composée de Macédoniens et de Grecs, c'est-à-dire de ce qu'il y avait alors de plus excellentes troupes ; aguerrie de longue main, endurcie à la fatigue et aux dangers ; formée par une heureuse expérience à tous les exercices des siéges et des combats ; animée par le souvenir de ses anciennes victoires, par l'espérance d'un butin immense, et plus encore par sa haine héréditaire et irréconciliable contre les Perses : une telle armée, conduite par Alexandre, était comme sûre de remporter la victoire sur des troupes où il y avait, à la vérité, des hommes sans nombre, mais peu de soldats.

La promptitude de l'exécution répondit à la sagesse du projet. Après s'être concilié tous ses généraux et ses officiers par une libéralité qui est sans exemple, et tous ses soldats par un air de bonté, d'affabilité, et même de familiarité, qui, loin d'avilir la majesté du prince, ajoutent au respect qu'on lui porte un attachement et une tendresse à l'épreuve de tout ; il s'agissait d'étonner les ennemis par des coups hardis, de les effrayer par des exemples de sévérité, et de les gagner enfin par des actes d'humanité et de clémence. C'est à quoi il réussit merveilleusement. Le passage du Granique, suivi d'une célèbre victoire, les deux fameux siéges de Milet et d'Halicarnasse, montrèrent à l'Asie un jeune conquérant à qui nulle partie de la science militaire ne manquait. Cette dernière ville, rasée jusque dans ses fondements, jeta partout la terreur : mais l'usage de la liberté et de leurs anciennes lois, rendu à celles qui se soumirent de bonne grâce, fit croire que le vainqueur ne songeait qu'à rendre les peuples heureux, et à leur procurer une paix tranquille et assurée.

Son impatience de se baigner, encore tout trempé de sueur, dans la rivière de Cydnus, pourrait être regardée comme une action de légèreté et de jeunesse qui convenait peu à sa dignité ; mais il n'en faut pas juger par nos mœurs ; les anciens, qui rapportaient tous leurs exercices à ceux de la guerre, s'accoutumaient de bonne heure à se baigner et à nager. On sait qu'à Rome les jeunes gens, parmi la noblesse, après s'être fort échauffés aux exercices militaires dans le champ de Mars, à la course, à la lutte, à lancer le javelot, se jetaient, tout couverts de sueur, dans le Tibre, qui coule à côté. C'est par là qu'ils se disposaient à passer les rivières et les lacs dans les pays ennemis ; car ces passages ne se font qu'après de pénibles marches, et après avoir été longtemps exposé aux ardeurs du soleil sous des armes pesantes ; ce qui n'arrive guère sans sueur. Ainsi l'on peut faire grâce à Alexandre de ce bain, qui pensa lui coûter cher, d'autant qu'il pouvait ignorer l'extrême froideur de cette rivière.

Les deux batailles d'Issus et d'Arbelles, joignez-y le siége de Tyr, l'un des plus fameux dont il soit parlé dans l'antiquité, achevèrent de prouver qu'Alexandre réunissait en lui toutes les qualités d'un grand capitaine : habileté à choisir son terrain pour un combat, et à savoir profiter de tous ses avantages ; présence d'esprit, dans le feu de l'action même, pour donner ses ordres à propos; courage et bravoure, que les dangers les plus évidents ne font qu'animer ; activité impétueuse, tempérée et réglée par une sage retenue pour ne pas se livrer à une ardeur indiscrète ; enfin une fermeté et une constance qui n'est ni déconcertée par les contre-temps imprévus, ni rebutée par les difficultés, quelque insurmontables qu'elles paraissent, et qui ne connaît d'autre issue que la victoire.

Les auteurs ont remarqué une grande différence entre Alexandre et son père pour la manière de faire la guerre [1]. La ruse, et souvent la fourberie, étaient le goût dominant de Philippe, qui cheminait sourdement et par des souterrains : son fils agissait de meilleure foi, et marchait la tête levée. L'un cherchait à tromper les ennemis par la finesse ; l'autre, à les abattre par la force. Le premier montrait plus d'adresse, le second plus de grandeur d'âme [2]. Nul moyen de vaincre ne paraissait honteux à Philippe : jamais Alexandre ne songea à employer la trahison. Il tenta de

[1] « Vincendi ratio utrique diversa. Hic apertè, ille artibus, bella tractabat. Deceptis ille gaudere hostibus, hic « palam fusis. Prudentior ille consilio, hic animo magnificentior... Nulla apud Philippum turpis ratio vincendi. » (JUSTIN. lib. 9, cap. 8.)

[2] Pausan. lib. 7, pag. 415.

détacher du service de Darius le plus habile de ses généraux, mais par des voies d'honneur. Passant avec son armée près des terres de Memnon, il défendit sévèrement à ses soldats d'y faire le moindre désordre. Son but était de l'attirer dans son parti, ou du moins de le rendre suspect aux Perses [1]. Memnon, de son côté, se piquait de générosité envers Alexandre; et, un jour, entendant un soldat qui parlait mal d'Alexandre, *je ne t'ai pas pris à ma solde*, lui dit-il en le frappant de sa javeline, *pour parler mal de ce prince, mais pour combattre contre lui.*

Ce qui met Alexandre au-dessus de presque tous les conquérants, et, on peut le dire sans exagération, au-dessus de lui-même, c'est l'usage qu'il fit de la victoire après la bataille d'Issus. C'est ici le bel endroit d'Alexandre; c'est le point de vue par lequel il a intérêt qu'on le considère, et sous lequel il n'est pas possible qu'il ne paraisse véritablement grand. La victoire d'Issus l'avait rendu maître, non encore de la personne de Darius, mais de son empire. Il avait entre les mains, outre Sysigambis, mère de ce prince, sa femme et ses filles, princesses d'une beauté qui n'avait rien de pareil dans toute l'Asie. Alexandre était jeune, il était vainqueur, il était libre et non encore engagé dans les liens du mariage, comme un auteur le remarque du premier Scipion l'Africain [2] dans une occasion toute semblable. Cependant son camp devint pour les princesses un asile sacré, ou plutôt un temple, où leur pudeur fut mise en sûreté comme sous la garde de la vertu même, et où elle fut respectée à un tel point, que Darius, apprenant la manière dont elles avaient été traitées, ne put s'empêcher de lever ses mains vers le ciel, et de faire des vœux pour un vainqueur si généreux, si sage, si maître de ses passions.

Dans le dénombrement des bonnes qualités d'Alexandre, je n'en dois pas oublier une, qui est très-rare dans les grands, et qui néanmoins d'un côté fait honneur à l'humanité, et de l'autre procure la plus grande douceur de la vie : c'est d'avoir été capable d'une amitié tendre, ouverte, effective, constante, sans dédain, sans faste, dans une si haute fortune, laquelle ordinairement se renferme en elle-même, met sa grandeur à abaisser tout ce qui l'environne, et s'accommode mieux d'âmes serviles que d'amis libres et sincères.

Alexandre chérissait ses officiers et ses soldats, se communiquait familièrement à eux; les admettait à sa table, à ses exercices, à ses entretiens; s'intéressait véritablement et de cœur à leurs différentes situations; s'inquiétait sur leurs maladies, se réjouissait de leur guérison, et prenait part à tout ce qui leur arrivait. On en a des exemples dans Éphestion, dans Ptolémée, dans Cratère, et dans beaucoup d'autres. Un prince qui a un vrai mérite ne perd rien de sa dignité en s'abaissant et se familiarisant de la sorte; il n'en devient que plus respectable et plus aimable. Tout homme d'une grande taille ne craint pas de se mettre de niveau avec les autres, il est bien sûr qu'il les passera de la tête. Il n'y a qu'une petitesse réelle qui ait intérêt de ne pas se mesurer avec des hommes d'une taille plus haute, et de ne pas se trouver dans la foule.

Alexandre était aimé parce qu'on sentait qu'il aimait le premier. Cette conviction remplissait les troupes d'ardeur pour lui plaire et pour réussir, de docilité et de promptitude pour l'exécution des ordres les plus difficiles, de constance dans les situations les plus rebutantes, d'un déplaisir sensible et profond de l'avoir mécontenté en quelque chose.

Que manque-t-il jusqu'ici à la gloire d'Alexandre? La vertu guerrière a paru dans tout son éclat; la bonté, la clémence, la modération, la sagesse, y ont mis le comble, et y ont ajouté un lustre qui en relève infiniment le mérite. Supposons que, dans cet état, Alexandre, pour mettre en sûreté sa gloire et ses victoires, s'arrête tout court, qu'il mette lui-même un frein à son ambition, et que de la même main dont il a terrassé Darius, il le rétablisse sur le trône; qu'il rende l'Asie Mineure, habitée presque tout entière par des Grecs, libre et indépendante de la Perse; qu'il se déclare le protecteur de toutes les villes et de tous les états de la Grèce pour leur assurer leur liberté et les laisser vivre selon leurs lois; qu'il rentre ensuite dans la Macédoine, et que là, content des bornes légitimes de son empire,

[1] Plut. in Apophtheg. pag. 174.

[2] « Et juvenis, et cælebs, et victor. » (Val. Max. lib. 4, cap. 3.)

il mette toute sa gloire et toute sa joie à le rendre heureux, à y procurer l'abondance, à y faire fleurir les lois et la justice, à y mettre la vertu en honneur, à se faire aimer de ses sujets; qu'enfin, devenu par la terreur de ses armes, et encore plus par la renommée de ses vertus, l'admiration de tout l'univers, il se voit en quelque sorte l'arbitre de tous les peuples, et exerce sur les cœurs un empire bien plus stable et bien plus honorable que celui qui n'est fondé que sur la crainte; en supposant tout cela, y aurait-il eu jamais un prince plus grand, plus glorieux, plus respectable qu'Alexandre?

Pour prendre un tel parti, il faut une grandeur d'âme et un goût épuré sur la vraie gloire, dont l'histoire fournit peu d'exemples. On ne fait point réflexion que la gloire [1] qui suit les conquêtes les plus brillantes n'approche point de la réputation d'un prince qui a su mépriser et dompter l'ambition, et mettre un frein à une puissance qui était sans bornes. Alexandre était bien éloigné de cette disposition. Son bonheur continuel, qui ne fut interrompu par aucune adversité, l'enivra et le changea à un point qu'on ne le reconnut plus; et je ne sais si jamais le poison de la prospérité eut un effet plus prompt et plus efficace.

Seconde partie.

Depuis le siége de Tyr, qui suivit de près la bataille d'Issus, et où Alexandre fit paraître tout le courage et toute l'habileté d'un grand capitaine, on voit les vertus et les grandes qualités de ce prince dégénérer tout à coup, et faire place aux vices les plus grossiers et aux passions les plus brutales. Si, à travers les excès où il se livre, on voit encore briller de temps en temps des marques de bonté, de douceur, de modération, c'est l'effet d'un naturel heureux, qui n'est pas entièrement étouffé par le vice, mais qui en est dominé.

Y eut-il jamais une entreprise plus folle et plus extravagante que celle de traverser les plaines sablonneuses de la Lybie, d'exposer son armée à périr de soif et de fatigue, d'interrompre le cours de ses victoires, et de laisser à son ennemi le temps de mettre sur pied de nouvelles troupes, pour aller au loin se faire nommer le fils de Jupiter Ammon, et acheter à grands frais un titre qui ne pouvait servir qu'à le rendre méprisable?

Quelle petitesse pour Alexandre de retrancher de ses lettres[1], depuis qu'il eut défait Darius, le mot grec qui signifie *salut*[2], excepté de celles qu'il écrivait à Phocion et à Antipater! comme si ce titre, parce qu'il était employé par tous les autres hommes, eût pu dégrader un roi, qui par son état même est obligé de procurer ou du moins de souhaiter à tous ses sujets le bonheur désigné par ce terme.

De tous les vices il n'en est point de si bas ni de si indigne, je ne dis pas d'un prince, mais d'un honnête homme, que l'ivrognerie; le nom seul en fait horreur, et ne peut se souffrir. Quel honteux plaisir, que de passer les jours et les nuits à boire, de continuer des débauches pendant des semaines entières, de se piquer de vaincre tous les autres en intempérance, et de risquer sa vie pour une telle victoire! Sans parler des infamies qui accompagnaient ces débauches, quelles oreilles peuvent soutenir les discours insensés d'un fils qui, la tête échauffée par le vin, prend à tâche de décrier son père, d'avilir sa gloire, et de se préférer à lui sans ménagement et sans pudeur? L'ivresse n'est que l'occasion, non la cause, de ces excès. Elle découvre ce qui est dans le cœur, mais ne l'y met pas. Alexandre, enflé par ses victoires, avide et insatiable de louanges, enivré de son propre mérite, plein de jalousie ou de mépris pour tous les autres, pouvait, lorsqu'il était de sang-froid, dissimuler ses sentiments: le vin nous le montre tel qu'il est.

Que dire du meurtre cruel d'un ancien ami, indiscret à la vérité et téméraire, mais ami? de la mort du plus honnête homme qui fût à la suite de ce prince, dont tout le crime était de n'avoir pu lui rendre des hommages

[1] « Scis ubi vera principis, ubi sempiterna sit gloria... « Arcus, et statuas, aras etiam templaque demolitur et « obscurat oblivio: contra, contemptor ambitionis, et infi- « nitæ potentiæ domitor ac frenator animus ipsâ vetustate « florescit. » (PLIN. in *Paneg. Trajani*)

[1] Plut in Phoc. pag. 749.

[2] Χαίρειν.

divins? du supplice de deux de ses principaux officiers, condamnés sans preuves et sur les plus légers soupçons?

Je passe sous silence beaucoup d'autres vices, dont on ne peut justifier la mémoire d'Alexandre, et qui lui sont assez généralement imputés, pour n'examiner plus en lui que le guerrier et le conquérant, qualités sous lesquelles seules on a coutume de le considérer et qui lui ont attiré l'estime de tous les siècles et de tous les peuples. Il s'agit de savoir si cette estime est aussi bien fondée qu'on le pense assez communément.

J'ai déjà déclaré que jusqu'à la bataille d'Issus, et au siége de Tyr exclusivement, on ne pouvait refuser à Alexandre la gloire de grand capitaine et de grand guerrier. Je doute pourtant que, même dans ces premières années, on doive le mettre au-dessus de Philippe son père, dont les actions, pour être moins éclatantes, n'en sont pas moins estimées par les bons connaisseurs et par les gens du métier. Philippe, en montant sur le trône, trouva tout à faire. Il lui fallut jeter lui-même les fondements de sa fortune, sans attendre d'ailleurs ni facilité ni secours. Il fut seul l'auteur et l'artisan de sa puissance et de sa grandeur. Il se trouva obligé de former lui-même ses troupes aussi bien que ses officiers; de les dresser à tous les exercices de l'art militaire; de les discipliner, de les aguerrir: et c'est uniquement à ses soins et à son habileté que la Macédoine dut l'établissement de la fameuse phalange, c'est-à-dire des meilleures troupes qui fussent alors, et auxquelles Alexandre fut redevable de toutes ses conquêtes. Que d'obstacles Philippe n'eût-il point à surmonter pour se saisir de la domination qu'Athènes, Sparte et Thèbes avaient successivement exercée dans la Grèce! Ce ne fut qu'à force de batailles et de victoires (et contre quels peuples!) qu'il réduisit les Grecs à le reconnaître pour leur chef. Voilà donc les voies toutes préparées à Alexandre pour l'exécution du grand dessein dont son père lui avait tracé le plan, et sur lequel il lui avait laissé d'excellentes instructions. Or, qui peut douter qu'il ne fût beaucoup moins difficile de soumettre l'Asie avec le secours des Grecs que de soumettre les Grecs si souvent vainqueurs de l'Asie?

Mais, sans s'arrêter à la comparaison d'Alexandre avec Philippe, qui ne peut être qu'à l'avantage du dernier dans l'esprit de quiconque ne mesure point les héros au nombre des provinces qu'ils ont conquises, mais à la juste valeur de leurs actions, quel jugement doit-on porter d'Alexandre depuis ses victoires contre Darius? et est-il possible de le proposer, dans ses dernières années, comme le modèle d'un grand homme de guerre et d'un glorieux conquérant?

Je commence, dans cet examen, par ce qui est, du consentement de tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, le fondement de la solide gloire d'un héros, je veux dire la justice de la guerre qu'il entreprend, sans quoi ce n'est plus un conquérant ni un héros, mais un usurpateur et un brigand. Alexandre, en portant la guerre dans l'Asie, et tournant ses armes contre Darius, avait un prétexte plausible et honnête, parce que les Perses avaient été de tout temps et étaient encore les ennemis déclarés des Grecs, dont il avait été nommé le généralissime, et dont il se pouvait croire obligé en cette qualité de venger les injures; mais quel titre avait-il contre une infinité de peuples, à qui le nom même de la Grèce était inconnu, et qui ne lui avaient jamais fait aucun tort? L'ambassadeur des Scythes parlait fort sensément quand il lui disait: *Qu'avons-nous à démêler avec toi? Jamais nous n'avons mis le pied dans ton pays. N'est-il pas permis à ceux qui vivent dans les bois d'ignorer qui tu es et d'où tu viens? Tu te vantes de venir pour exterminer les voleurs: tu es toi-même le plus grand voleur de la terre.* Voilà la juste définition d'Alexandre, et dont il n'y a rien à rabattre.

Un pirate lui parla dans le même sens, et avec encore plus d'énergie [1]. Alexandre lui demandait quel droit il croyait avoir d'infester les mers. *Le même que toi*, lui répondit-il avec une fière liberté, *d'infester l'univers.*

[1] « Eleganter et veraciter Alexandro illi magno comprehensus pirata respondit. Nam quum idem rex hominem interrogasset, quid ei videretur ut mare haberet infestum; ille, liberâ contumaciâ: Quod tibi, inquit, ut orbem terrarum. Sed quia id ego exiguo navigio facio latro vocor: quia tu magnâ classe, imperator. » (Refert *Nonius Marc. ex Cicer. 3 de Rep.*)

Mais, parce que je le fais avec un petit bâtiment, on m'appelle brigand; et parce que tu le fais avec une grande flotte, on te donne le nom de conquérant. La réponse, dit saint Augustin[1], qui nous a conservé ce petit fragment de Cicéron, était pleine d'esprit et de vérité.

Si donc il doit demeurer pour constant, et nul homme raisonnable ne le révoque en doute, que toute guerre entreprise uniquement par ambition est injuste, et rend le prince qui l'entreprend responsable de tout le sang qui y est répandu, quelle idée devons-nous avoir des dernières conquêtes d'Alexandre? Il n'y eut jamais d'ambition plus folle, disons mieux, plus furieuse[2] que celle de ce prince. Sorti d'un petit coin de la terre, et oubliant les bornes étroites de son domaine paternel, après qu'il s'est étendu au loin, qu'il a subjugué, non-seulement les Perses, mais les Bactriens et les Indiens, qu'il a entassé royaumes sur royaumes, il se trouve encore à l'étroit; et, déterminé à forcer, s'il le peut, les barrières de la nature, il songe à chercher un nouveau monde, et ne craint point de sacrifier des millions d'hommes ou à son ambition ou à sa curiosité. On dit qu'Alexandre, lorsqu'il ouït dire au philosophe Anaxarque qu'il y avait une infinité de mondes[3], pleura de désespoir qu'il conçut de ne parvenir jamais à les conquérir tous, puisqu'il n'en avait pas encore conquis un seul. Sénèque a-t-il tort de comparer ces prétendus héros, qui ne se sont rendus illustres que par le malheur des peuples[4], à un incendie et à un déluge qui ravagent et détruisent tout, ou à des bêtes féroces qui en vivent que de sang et de carnage.

Alexandre, violemment entraîné vers la gloire[1], dont il ne connaissait ni la nature ni les justes bornes, se piquait de marcher sur les pas d'Hercule, et même de porter encore plus loin que lui ses armes victorieuses. Quelle ressemblance y avait-il, dit le même Sénèque, entre ce sage conquérant et un jeune insensé à qui son heureuse témérité tenait lieu de mérite et de vertu; Hercule, dans ses expéditions, ne fit point de conquêtes pour lui-même. Il parcourut l'univers comme dompteur des monstres, comme ennemi des méchants, comme vengeur des bons, comme pacificateur des terres et des mers. Alexandre au contraire, injuste brigand dès sa jeunesse, cruel ravageur des provinces, infâme meurtrier de ses amis, fit consister son bonheur et sa gloire à se rendre formidable à tous les mortels, oubliant que ce ne sont pas seulement les animaux féroces qui se font craindre, mais que dans les plus lâches même on redoute souvent leur venin.

Mais laissons cette première considération, qui nous représente les conquérants comme des fléaux que la colère de Dieu envoie dans le monde pour le punir; et examinons les dernières conquêtes d'Alexandre en elles-mêmes, pour voir ce qu'il en faut penser.

Les actions de ce prince, il faut l'avouer, ont un brillant qui éblouit et qui étonne l'imagination avide du grand et du merveilleux. Son enthousiasme de valeur transporte ceux qui lisent son histoire, comme il l'a transporté lui-même. Mais doit-on donner le nom de *courage* et de *valeur* à une hardiesse aveugle, té-

[1] De Civ. Dei, lib. 4, cap. 4.

[2] « Agebat infelicem Alexandrum furor aliena devas-« tandi, et ad ignota mittebat... Jam in unum regnum « multa regna conjecit (*ou* congessit); jam Græci Persæ-« que eumdem timent; jam etiam à Dario liberæ nationes « jugum accipiunt. Ille tamen, ultra Oceanum solemque, « indignatur ab Herculis Liberique vestigiis victoriam « flectere : ipsi naturæ vim parat... et, ut ita dicam, mundi « claustra perumpit. Tanta est cæcitas mentium, et tanta « initiorum suorum oblivio. Ille modò ignobilis anguli non « sine controversiâ dominus, detecto fine terrarum, per « suum rediturus orbem, tristis est. « (SEN. *Epist.* 94 et 119.)

[3] « Alexandro pectus insatiabile laudis, qui Anaxar-« cho... innumerabiles mundos esse referenti : Heu! me, « inquit, miserum, quòd ne uno quidem adhuc potitus « sum! Angusta homini possessio gloriæ fuit, quæ deorum « omnium domicilio sufficit.»(VAL. MAX. lib. 8, cap. 14.)

[4] « Exitio gentium clari, non minores fuere pestes mor-« talium quàm inundatio ..quàm conflagratio.» (SENEC. *Nat. Quæst.* lib. 3, in *præfat.*)

[1] « Homo gloriæ deditus, cujus nec naturam nec mo-« dum noverat, Herculis vestigia sequens, ac ne ibi qui-« dem resistens ubi illa defecerant. Quid illi (Herculi) si-« mile habebat vesanus adolescens, cui pro virtute erat « felix temeritas? Hercules nihil sibi vicit; orbem terrarum « transivit, non concupiscendo, sed vindicando. Quid vin-« ceret malorum hostis, bonorum vindex, terrarum maris-« que pacator? At hic à pueritia latro, gentiumque vasta-« tor, tam hostium pernicies quam amicorum, qui sum-« mum bonum duceret terrori esse cunctis mortalibus; « oblitus, non ferocissima tantùm sed ignavissima quoque « animalia timeri ob virus malum. » (Id. de *Benef.* lib. 1 cap. 13.)

méraire, impétueuse, qui ne connaît point de règles, qui ne consulte point la raison, et qui n'a pour guide qu'une ardeur insensée de fausse gloire et un désir effréné de se distinguer à quelque prix que ce soit? Ce caractère ne convient qu'à un aventurier, qui est sans suite, qui ne répond que de sa vie, et qui, par cette raison, peut être employé pour un coup de main. Il n'en est pas ainsi du prince. Il est responsable de sa vie à toute l'armée, et à tout son royaume. Hors quelques occasions fort rares où il est obligé de payer de sa personne et de partager le danger avec les troupes pour les sauver, il doit se souvenir qu'il y a une extrême différence entre un général et un simple soldat. La véritable valeur ne pense point à se produire; elle n'est point occupée du soin de sa réputation, mais du salut de l'armée; elle s'écarte également, et d'une sagesse timide qui prévoit et craint tous les inconvénients, et d'une ardeur brutale qui cherche et affronte gratuitement les périls. En un mot, pour former un général accompli, il faut que la prudence tempère et règle ce que la valeur a de féroce, et que la valeur à son tour anime et échauffe ce que la prudence a de froid et de lent.

Reconnaît-on Alexandre à ces traits? Quand on lit son histoire, et qu'on le suit dans ses siéges et dans ses combats, on est dans des alarmes continuelles pour lui et pour son armée, et l'on croit à chaque moment qu'il va périr. Ici c'est un fleuve rapide qui est près de l'entraîner et de l'engloutir; là c'est un roc escarpé où il grimpe et où il voit autour de lui des soldats ou percés par les traits des ennemis, ou renversés par des pierres énormes dans des précipices. On tremble quand on voit dans une bataille la hache prête à lui fendre la tête; et encore plus quand on le voit seul dans une place où sa témérité l'a engagé, exposé à tous les traits des ennemis. Il comptait sur des miracles : mais rien n'est plus déraisonnable, dit Plutarque; car les miracles ne sont pas sûrs, et les dieux se lassent enfin de conduire et de conserver des téméraires qui abusent de leurs secours.

Le même Plutarque [1], dans un traité [2] où il fait l'éloge d'Alexandre, pour le présenter comme un héros accompli, fait un long dénombrement de toutes les blessures qu'il a reçues, sans qu'aucune partie de son corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, ait été épargnée, et il prétend que la fortune, en le criblant ainsi de coups, n'a fait que mettre son courage dans une plus grande évidence. Un grand capitaine [1], dont il fait ailleurs l'éloge, n'en jugeait pas ainsi [2]. On le louait d'une blessure qu'il avait reçue dans une bataille; et pour lui, il s'en excusait comme d'une faute de jeune homme, et comme d'une témérité condamnable. On a remarqué, à la louange d'Annibal, et je l'ai déjà observé ailleurs, que, dans les différents combats qu'il donna, il ne fut point blessé [3]. Je ne sais si jamais César le fut.

Une dernière observation, et qui regarde en général toutes les expéditions d'Alexandre dans l'Asie, doit beaucoup diminuer du mérite de ses victoires et de l'éclat de sa réputation; c'est le caractère des peuples contre qui il a eu à combattre. Tite-Live, dans une digression où il examine quel eût été le sort des armes d'Alexandre s'il les eût tournées du côté de l'Italie, et où il montre que Rome sûrement aurait arrêté ses conquêtes, insiste beaucoup sur la réflexion dont je parle. Il oppose à ce prince, pour le courage, un grand nombre d'illustres Romains, qui lui auraient tenu tête en tout; et pour la prudence, cet auguste sénat, que Cinéas, pour en donner une juste idée à Pyrrhus, son maître, disait être composé d'autant de rois. « S'il était venu « contre les Romains, dit Tite-Live, il aurait « bientôt reconnu qu'il n'avait plus affaire à « un Darius [4], qui chargé de pourpre et d'or, « vain appareil de sa grandeur, et traînant

[1] Plut. de Fortun. Alex. or. 2, pag. 341.

[2] Ce traité, s'il est de Plutarque, paraît un fruit de sa jeunesse, et ressent beaucoup la déclamation.

[1] Timothée.

[2] Plut. in Pelop. pag. 278.

[3] On ne fait mention que d'une seule blessure.

[4] « Non jam eum Dario rem esse dixisset, quem mulierum ac spadonum agmen trahentem, inter purpuram « atque aurum, oneratum fortunæ suæ apparatibus, præ« dam veriùs quam hostem, nihil aliud quam benè ausus « vana contemnere, incruentus devicit. Longè alius Ita« liæ, quàm Indiæ, per quam temulento agmine comes« sabundus incessit, visus illi habitus esset, saltus Apuliæ « ac montes lucanos cernenti, et vestigia recentia domes« ticæ cladis, ubi avunculus ejus nuper, Epiri rex, Alexan« der absumptus erat. » (Liv lib. 9, n. 17.)

« avec lui une troupe de femmes et d'eunu- « ques, était plutôt une proie qu'un ennemi; « et qu'il vainquit en effet sans presque ver- « ser de sang, et sans avoir besoin d'autre mé- « rite que celui d'oser mépriser ce qui n'était « digne que de mépris. L'Italie lui aurait paru « bien différente des Indes, qu'il traversa « dans une partie de débauche avec son ar- « mée noyée dans le vin; surtout quand il au- « rait vu les forêts de l'Apulie, les montagnes « de la Lucanie, et les traces encore récentes « de la défaite d'Alexandre son oncle, roi « d'Épire, qui y était péri. » L'historien ajoute qu'il parle d'Alexandre non encore gâté et corrompu par la prospérité, dont le poison subtil ne se fit jamais sentir à personne plus vivement qu'à lui; et il conclut qu'après un tel changement, il serait arrivé en Italie bien différent de ce qu'il avait paru jusque-là.

Ce raisonnement de Tite-Live fait voir qu'Alexandre dut ses victoires en partie à la faiblesse de ses ennemis, et que, s'il eût rencontré des peuples belliqueux et aguerris comme les Romains, et des généraux habiles et expérimentés comme ceux de cette nation, le cours de ses victoires n'eût été ni si rapide ni si continu. Cependant voilà par où il faut juger du mérite d'un conquérant. Annibal et Scipion passent pour deux des plus grands capitaines qui aient jamais été. Pourquoi cela? Parce qu'ayant de part et d'autre tout le mérite guerrier, leur expérience, leur habileté, leur fermeté, leur courage ont été mis à l'épreuve, et ont paru dans tout leur jour. Donnez-leur à l'un ou à l'autre un antagoniste inégal, et qui ne réponde point à leur réputation : on n'en a plus la même idée; et leurs victoires, en les supposant les mêmes, n'ont plus le même éclat et ne méritent pas les mêmes louanges.

On se laisse trop éblouir par les actions brillantes et par un dehors fastueux, et on se livre trop aveuglément aux préjugés et aux préventions. Alexandre avait de grandes qualités, on ne peut le nier. Mais qu'on mette dans l'autre plat de la balance ses défauts et ses vices [1] : une estime présomptueuse de lui-même; un mépris dédaigneux des autres, et même de son père; une soif ardente de la louange et de la flatterie; la folle pensée de se faire croire fils de Jupiter, de se faire attribuer la divinité, d'exiger d'un peuple libre et vainqueur, des hommages serviles et de honteux prosternements; l'indigne excès des débauches et du vin; une colère violente, et qui va jusqu'à une brutale férocité; le supplice injuste et cruel de ses plus braves et plus fidèles officiers; le meurtre de ses meilleurs amis au milieu de la joie des festins : croit-on, dit Tite-Live, que tous ces défauts ne fassent point de tort à la réputation d'un conquérant? Mais l'ambition effrénée d'Alexandre, qui ne connaît ni règle ni mesure, l'audace téméraire avec laquelle il affronte les dangers sans raison et sans nécessité, la faiblesse et le peu de mérite guerrier des peuples qu'il a eu à combattre, tout cela n'affaiblit-il point les raisons qu'on croit avoir de lui donner le surnom de *grand*, et la qualité de *héros?* J'en laisse le jugement à la sagesse et à l'équité du lecteur.

Pour moi, je suis étonné que tous les orateurs qui entreprennent de louer un prince ne manquent jamais de le comparer avec Alexandre. Ils pensent avoir épuisé l'éloge quand ils l'ont égalé à ce roi; ils ne voient rien au delà, et ils croiraient avoir négligé un dernier trait pour la gloire de leur héros, s'ils ne le relevaient par cette comparaison. Il me semble qu'il y a dans cet usage assez ordinaire un faux goût, un défaut de justesse, et, si j'osais le dire, une dépravation de jugement qui doit blesser tout esprit raisonnable; car enfin Alexandre était roi, il en devait remplir les devoirs et les fonctions comme il en avait le caractère. On ne voit point en lui les premières, les principales, les plus excellentes vertus d'un grand roi, qui sont d'être le père, le tuteur, le pasteur de son peuple; de le gouverner par de bonnes lois; de le rendre florissant par le commerce de terre et de mer, et par le progrès des arts; d'y faire régner l'abondance et la paix; d'empêcher l'oppression et la vexa-

[1] « Referre in tanto rege piget superbam mutationem « vestis, et desideratas humi jacentium adulationes, etiam « victis Macedonibus graves, nedùm victoribus; et fœda « supplicia, et inter vinum et epulas cædes amicorum, et « vanitatem ementiendæ stirpis. Quid si vini amor in dies « fieret acrior, quid si trux ac præfervida ira (nec quid- « quam dubium inter scriptores refero); nullane hæc « damna imperatoriis virtutibus ducimus. ? » (Liv. lib. 9. n. 17.)

tion de ses sujets; d'entretenir une douce harmonie entre tous les ordres de l'état, de les faire tous concourir, selon leur mesure, au bien commun : de s'occuper à rendre justice à tous ses sujets, à écouter leurs différends, à les accorder; de se regarder comme l'homme de son peuple, chargé de pourvoir à tous ses besoins et de lui procurer toutes les douceurs de la vie. Or Alexandre, qui, presque dès le moment qu'il fut monté sur le trône, quitta la Macédoine sans y avoir jamais depuis remis le pied, n'a eu rien de tout cela; ce qui est pourtant le capital, le solide, le principal dans un grand roi.

On ne voit en lui que les qualités d'un second rang, qui sont les guerrières; et il les a toutes outrées, poussées à des excès téméraires et odieux, portées jusqu'à la folie et à la fureur, pendant qu'il laissait son royaume exposé aux rapines et aux vexations d'Antipater, toutes les provinces conquises livrées aux pilleries et à l'avarice insatiable et cruelle des gouverneurs, qui portèrent si loin leurs concussions, qu'Alexandre fut contraint de les faire punir de mort. Il ne mit pas plus d'ordre dans son armée. Les soldats, après avoir pillé les richesses de l'Orient, après avoir été comblés des bienfaits du prince, devinrent si déréglés, si débauchés, si perdus de vices, qu'il se vit obligé de payer leurs dettes par une libéralité de trente millions. Quels hommes ! Quelle école! quel fruit des victoires! Est-ce beaucoup honorer un prince et embellir son panégyrique, que de le comparer à un tel modèle?

Il paraît à la vérité que les Romains conservèrent un grand respect pour la mémoire d'Alexandre; mais je ne sais si, dans les beaux temps de la république, il eût passé pour un si grand homme. César, voyant sa statue dans un temple en Espagne[1], lorsqu'il en avait le gouvernement après sa préture, ne put s'empêcher de pousser des gémissements et des soupirs, en comparant le peu de belles actions qu'il avait faites jusque-là, avec les grands exploits de ce conquérant. On disait[2] que Pompée, dans un de ses triomphes, parut revêtu de la casaque de ce prince. Auguste pardonna à ceux d'Alexandrie, en considération de leur fondateur. Caligula, dans une cérémonie où il se donnait pour un grand conquérant, endossa la cuirasse d'Alexandre. Mais personne ne poussa ce zèle si loin que l'empereur Caracalla. Il se servait d'armes et de gobelets semblables à ceux de ce roi. Il avait dans ses troupes une phalange macédonienne. Il persécuta les péripatéticiens, et voulut jeter au feu tous les livres d'Aristote leur maître, parce qu'on l'avait soupçonné d'avoir été complice de l'empoisonnement d'Alexandre.

Je puis, ce me semble, assurer que, si une personne sensée et équitable lit de suite avec attention les vies des hommes illustres de Plutarque, il lui restera une impression secrète et profonde, qui lui fera regarder Alexandre comme un des moins estimables dans ce nombre. Que serait-ce si nous avions les vies d'Épaminondas, d'Annibal, de Scipion, dont on ne peut trop regretter la perte? Combien Alexandre, avec tous ses titres de grandeur et toutes ses conquêtes, paraîtrait-il médiocre, même pour le mérite guerrier, auprès de ces hommes véritablement grands et dignes de toute leur réputation!

[1] Dion. lib. 37, pag. 58. — App. de Bell. Mithrid. pag. 253.

[2] Dion. lib. 51, pag. 454; Id. lib. 59, pag. 653; Id. lib. 77, pag. 873.

§ XX. — Réflexions de M. Bossuet, évêque de Meaux, sur les Perses, les Grecs et les Macédoniens.

On ne me saura pas mauvais gré d'insérer ici une partie des admirables réflexions de M. Bossuet, évêque de Meaux, sur ce qui regarde le caractère et le gouvernement des Perses, des Grecs et des Macédoniens, dont l'histoire nous a occupés jusqu'ici.

Les Grecs[1], dont plusieurs d'abord avaient vécu sous un gouvernement monarchique, s'étant policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs, qui s'élevèrent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, et tant d'autres que

[1] Discours sur l'Histoire universelle, troisième partie, chap. 4.

l'histoire marque, empêchèrent que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites, et en petit nombre, tenaient les peuples dans le devoir, et les faisaient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspirait était admirable ; car la liberté que se figuraient les Grecs était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne voulaient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats, redoutés durant le temps de leur ministère, redevenaient des particuliers, qui ne gardaient d'autorité qu'autant que leur en donnait leur expérience. La loi était regardée comme la maîtresse : c'était elle qui établissait les magistrats, qui en réglait le pouvoir, et qui enfin châtiait leur mauvaise administration. L'avantage de ce gouvernement était que les citoyens s'affectionnaient d'autant plus à leur pays, qu'ils se conduisaient en commun, et que chaque particulier pouvait parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce n'est pas croyable. Plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir par de bonnes raisons les règles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Architas, Platon, Xénophon, Aristote et une infinité d'autres, remplirent la Grèce de ces beaux préceptes.

Pourquoi parler des philosophes? Les poëtes mêmes, qui étaient dans les mains de tout le peuple, l'instruisaient plus encore qu'ils ne le divertissaient. Le plus renommé des conquérants regardait Homère comme un maître qui lui apprenait à bien régner. Ce grand poëte n'apprenait pas moins à bien obéir et à être bon citoyen.

Quand la Grèce, ainsi élevée, regardait les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beauté semblables à celles des femmes, elle n'avait que du mépris pour eux ; mais leur forme de gouvernement, qui n'avait pour règle que la volonté du prince, maîtresse de toutes les lois et même des plus sacrées, lui inspirait de l'horreur ; et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grèce, étaient les barbares.

Cette haine était venue aux Grecs [1] dès les premiers temps, et leur était devenue comme naturelle. Une des choses qui faisaient aimer la poésie d'Homère c'est qu'il chantait les victoires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire les plaisirs, les folles amours et la mollesse : du côté de la Grèce était Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie était Mars impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur : du côté de la Grèce était Pallas, c'est-à-dire l'art militaire et la valeur conduite par l'esprit. La Grèce, depuis ce temps, avait toujours cru que l'intelligence et le vrai courage étaient son partage naturel : elle ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer ; et, en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée qui consistait seulement dans la multitude.

La Grèce était pleine de ces sentiments quand elle fut attaquée par Darius, fils d'Hystaspe, et par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paraît fabuleuse, tant elle est énorme. La Perse éprouva plusieurs fois à son dommage ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion, et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

Il ne restait à la Perse, tant de fois vaincue, que de mettre la division parmi les Grecs ; et l'état même où ils se trouvaient par leurs victoires rendait cette entreprise facile [1]. Comme la crainte les tenait unis, la victoire et la confiance rompirent l'union. Accoutumés à combattre et à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournèrent les uns contre les autres.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce était composée, Athènes et Lacédémone étaient sans comparaison les principales. Ces deux grandes républiques, absolument contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassaient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avaient d'assujettir toute la Grèce ; de sorte qu'elles étaient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes grecques ne voulaient la domina-

[1] Isocr. in Panegyr.

[1] Plat. de Leg. lib. 3.

tion ni de l'une ni de l'autre; car, outre que chacune souhaitait pouvoir conserver sa liberté, elles trouvaient l'empire de ces deux républiques trop fâcheux. On a vu que la guerre du Péloponnèse et les autres furent toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone et d'Athènes: mais ces mêmes jalousies qui troublaient la Grèce la soutenaient en quelque façon, et l'empêchaient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces républiques.

Les Perses aperçurent bientôt cet état de la Grèce. Ainsi tout le secret de leur politique était d'entretenir ces jalousies et de fomenter ces divisions. Lacédémone, qui était plus ambitieuse, fut la première à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrèrent, dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation; et, soigneux d'affaiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendaient que le moment de les accabler tous ensemble[1]. Déjà les villes de Grèce ne regardaient dans leurs guerres que le roi de Perse, qu'elles appelaient *le grand-roi* ou le roi par excellence, comme si elles se fussent déjà comptées pour sujettes. Mais il n'était pas possible que l'ancien esprit de la Grèce ne se réveillât à la veille de tomber dans la servitude et entre les mains des barbares. Agésilas, roi de Lacédémone, fit trembler les Perses dans l'Asie Mineure, et montra qu'on les pouvait abattre. Leur faiblesse parut encore davantage par le glorieux succès de la retraite des dix mille Grecs qui avaient suivi le jeune Cyrus.

Toute la Grèce vit alors, plus que jamais, qu'elle nourrissait une milice invincible à laquelle tout devait céder, et que ses seules divisions la pouvaient soumettre à un ennemi trop faible pour lui résister quand elle serait unie.

Philippe, roi de Macédoine, également habile et vaillant, ménagea si bien les avantages que lui donnait, contre tant de villes et de républiques divisées, un royaume, petit à la vérité, mais uni, et où la puissance royale était absolue, qu'à la fin, moitié par adresse et moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Grèce, et obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendards contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures; mais Alexandre, son fils, succéda à son royaume et à ses desseins.

Il trouva les Macédoniens, non-seulement aguerris, mais encore triomphants, et devenus par tant de succès presque autant supérieurs aux autres Grecs en valeur et en discipline que les autres Grecs étaient au-dessus des Perses et de leurs semblables.

Darius, qui régnait en Perse de son temps, était juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquait ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais, si on le compare avec Alexandre; son esprit, avec ce génie perçant et sublime; sa valeur, avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible qui se sentait animé par les obstacles, avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, qui lui faisait sentir au fond de son cœur que tout lui devait céder comme à un homme que sa destinée rendait supérieur aux autres, confiance qu'il inspirait non-seulement à ses chefs, mais encore au moindre de ses soldats, qu'il élevait, par ce moyen, au-dessus des difficultés et au-dessus d'eux-mêmes; on jugera aisément auquel des deux appartenait la victoire.

Si l'on joint à ces choses les avantages des Grecs et des Macédoniens au-dessus de leurs ennemis, on avouera que la Perse, attaquée par un tel héros et par de telles armées, ne pouvait plus éviter de changer de maître. Ainsi l'on découvre en même temps ce qui a ruiné l'empire des Perses, et ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul général qu'elle pût opposer aux Grecs; c'était Memnon, Rhodien. Tant qu'Alexandre eut en tête un si fameux capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au commencement d'une diversion, qui déjà inquiétait toute la Grèce, Memnon mourut, et Alexandre mit tout à ses pieds.

Ce prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu; et, après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination

[1] Plat. de Leg. lib 3 — Isocr in Panegyr.

persane, pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés, qui lui demandaient du repos.

Il revint à Babylone, craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu. Mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids.

Mais, ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire, c'est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde. Pour les retenir, et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes, et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort.

En effet, la Macédoine, son ancien royaume, tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahi de tous côtés comme une succession vacante ; et, après avoir été longtemps la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères. Mais, parce qu'il avait été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens : et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes !

HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

AVANT-PROPOS.

§ I. — Caractère et plan de l'histoire des successeurs d'Alexandre.

L'histoire dont il me reste à parler dans cet ouvrage, qui est celle des successeurs d'Alexandre, renferme l'espace de deux cent quatre-vingt-treize années, depuis la mort d'Alexandre et le commencement du règne de Ptolémée, fils de Lagus, en Égypte, jusqu'à la mort de Cléopatre, où l'Égypte devint, sous l'empereur Auguste, une province de l'empire romain.

Cette histoire va présenter à nos yeux tous les crimes qu'une ambition effrénée entraîne ordinairement après elle : jalousie, mauvaise foi, trahison, ingratitude, abus criant du souverain pouvoir, cruauté, impiété, en un mot, l'oubli de tous les sentiments naturels de probité et d'honneur, et le violement de toutes les lois tant humaines que divines. Ce ne seront plus que discordes funestes, que batailles sanglantes, que révolutions affreuses. Des hommes, autrefois amis, élevés ensemble, d'une même nation, compagnons des mêmes périls, instruments des mêmes exploits et des mêmes conquêtes, conspireront à mettre en pièces l'empire qu'ils avaient tous concouru à former aux dépens de leur sang. On verra les capitaines d'Alexandre immoler à leur ambition la famille de ce prince, son frère, sa mère, ses femmes, ses enfants, ses sœurs, et n'épargner point eux-mêmes ceux à qui ils devaient ou à qui ils avaient donné la vie. Ce ne sont plus ces beaux siècles de la Grèce, féconds en grands hommes et en grands exemples : si l'on en trouve encore quelques traces et quelques restes, ce sont comme des éclairs qui passent rapidement, et qui ne se font remarquer que par la profonde nuit qui les précède et qui les suit.

Je sens parfaitement, et je ne puis le dissimuler, combien un écrivain est à plaindre de n'avoir plus à montrer la nature humaine que par des endroits qui la déshonorent, et qui ne peuvent manquer de causer un fonds de dégoût et une secrète affliction à ceux qu'on en rend les spectateurs. L'histoire perd ce qu'elle a de plus intéressant et de plus capable de plaire et d'instruire, quand elle est réduite à ne le faire que par l'horreur du crime et par les malheurs qui le suivent ordinairement, et qui en sont la juste punition. Il est difficile de retenir longtemps l'attention du lecteur sur des objets qui n'excitent que son indignation, et ce serait lui faire injure que de paraître vouloir le porter à éviter des passions poussées aux derniers excès, dont il ne se croit point capable.

Quel moyen de répandre de l'agrément dans une narration qui n'offre qu'une uniformité de vices et de forfaits, et qui met dans la nécessité de développer avec soin et en détail les actions et les caractères d'hommes qui ne sont nés que pour le malheur du genre humain, et dont la postérité devrait ignorer jusqu'au nom? Plusieurs même pourront penser qu'il est dangereux de familiariser l'esprit du commun des hommes avec un spectacle

assidu de crimes trop heureux, et de s'arrêter à décrire les injustes succès de ces illustres criminels, dont la longue prospérité, accompagnée souvent des priviléges et des récompenses de la vertu, semble aux personnes faibles accuser la Providence.

Cette histoire, déjà fort désagréable par l'endroit que je viens de marquer, le devient encore davantage par l'obscurité et la confusion qui y règnent, auxquelles il est difficile, pour ne pas dire impossible, de remédier. Dix ou douze capitaines d'Alexandre se font mutuellement la guerre après sa mort pour partager entre eux son empire, et pour s'assurer chacun quelque démembrement plus ou moins grand de ce vaste corps. Tantôt amis feints, tantôt ennemis déclarés, ils forment différents partis, différentes ligues, qui ne durent qu'autant que l'intérêt de chaque particulier le souffre. La Macédoine changea de maître cinq ou six fois en assez peu de temps. Comment mettre de l'ordre et de la clarté dans une si grande multitude et une si prodigieuse diversité d'événements qui se croisent les uns les autres, et dont le fil se rompt à chaque instant?

D'ailleurs je n'ai plus d'auteurs anciens qui puissent me conduire dans ces ténèbres et dans ce chaos. Diodore, après m'avoir guidé quelque temps, m'abandonnera, et aucun autre ne prendra sa place; on ne trouve nulle part rien de suivi; on ne peut donner ni les liaisons des événements, ni les circonstances exactes des faits essentiels, ni les motifs des résolutions, ni le caractère propre des principaux acteurs : je me trouve heureux et me console quand Polybe ou Plutarque viennent à mon secours. Dans ce que je dirai des successeurs d'Alexandre, qui est peut-être la partie de l'histoire ancienne la plus compliquée et la plus mêlée d'obscurités et d'embarras, Ussérius, Prideaux et M. Vaillant seront mes guides ordinaires; et souvent je ne ferai que copier Prideaux. Je ne me promets pas, avec cela, de pouvoir mettre dans cette histoire toute la clarté que je souhaiterais.

Après plus de vingt ans de guerre, les principaux compétiteurs se trouvant réduits au nombre de quatre, Ptolémée, Cassandre, Séleucus et Lysimaque, l'empire d'Alexandre se partagea en quatre royaumes fixes, selon la prédiction de Daniel, par un traité solennel et par un accord conclu entre les parties. Trois de ces royaumes, savoir l'Egypte, la Macédoine, la Syrie ou l'Asie, auront une suite de rois assez claire et distinguée. Le quatrième, qui comprenait la Thrace, une partie de l'Asie Mineure, et quelques provinces voisines, souffrira beaucoup de variations.

Comme le royaume d'Égypte est celui où il y a eu le moins de changement, parce que Ptolémée, qui y était établi sous le nom de gouverneur à la mort d'Alexandre, s'y conserva toujours dans la suite, et le laissa à sa postérité, ce sera lui qui servira comme de base à notre chronologie, et qui fixera nos différentes époques.

Ainsi ce quatrième tome[1] renfermera l'espace de cent soixante et quatre ans et quelques mois, sous les six premiers rois d'Égypte, savoir : Ptolémée, fils de Lagus, qui régna trente-huit ans; Ptolémée Philadelphe, qui en régna quarante; Ptolémée Évergète, dont le règne dura vingt-cinq ans; Ptolémée Philopator, qui en régna dix-sept; Ptolémée Épiphane, dont le règne fut de vingt-quatre ans, et Ptolémée Philométor, qui régna trente-quatre ans; mais dont ce tome ne renferme pas le règne tout entier.

Pour tâcher de jeter quelque lumière sur l'histoire contenue dans ces livres, j'en donnerai ici par avance un abrégé chronologique, qui en renfermera les principaux événements.

Mais auparavant je prie le lecteur de faire avec moi quelques réflexions qui n'ont pas échappé à M. Bossuet[2], au sujet d'Alexandre. Ce conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. La Macédoine, son ancien royaume, possédée par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahie de tous côtés comme une succession vacante, et, après avoir été longtemps la proie du plus fort, elle passa enfin à une autre famille. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères. Mais,

[1] De l'édition in-4°.
[2] Discours sur l'Histoire universelle.

parce qu'il n'avait point mis de bornes à sa puissance, il fut cause de la perte de tous les siens : nous verrons sa famille entièrement exterminée sans qu'il en reste de traces; ses conquêtes deviendront une occasion de meurtres et de carnage, et donneront lieu à ses capitaines de s'entr'égorger les uns les autres : voilà où aboutira cette bravoure d'Alexandre si vantée, ou, pour parler plus juste, cette férocité qui sous de beaux noms d'ambition et de gloire allait gratuitement ravager les provinces, porter par tout le fer et le feu, et répandre le sang de tant d'hommes qui ne lui avaient fait aucun mal.

Il ne faut pas croire néanmoins que la Providence ait abandonné ces événements au hasard. Comme elle préparait tout pour la venue prochaine du Messie, elle a eu soin de réunir toutes les nations qui devaient être les premières éclairées de l'Évangile, par le lien d'une même langue, qui est la grecque; et elle les a mises dans la nécessité d'apprendre cette langue étrangère, en les assujettissant à des maîtres qui n'en parlaient point d'autre. Par le commerce de cette langue, devenue la plus vulgaire et la plus générale, Dieu a rendu la prédication des apôtres plus prompte, plus facile et plus uniforme.

On a remarqué encore que le dessein de Dieu, en étendant les conquêtes des Grecs précisément dans les contrées que l'Évangile devait convertir, a été d'y répandre auparavant la philosophie des Grecs, afin d'humaniser l'esprit des peuples barbares; de les accoutumer à rentrer en eux-mêmes par de sérieuses réflexions; de les rendre attentifs à la distinction du corps et de l'âme, de la matière et de l'esprit; de réveiller en eux l'idée de l'immortalité de l'âme, et de la dernière fin de l'homme; de rappeler les premiers principes de la loi naturelle; de distinguer le caractère des principales vertus; de donner des règles pour les devoirs de la vie, et d'établir les liens les plus essentiels de la société, dont les particuliers sont les membres. Le christianisme a profité de tous ces préparatifs, et a recueilli le fruit de toutes ces semences, que la Providence avait jetées de loin dans les esprits, et que la grâce de Jésus-Christ y a fait germer dans les temps arrêtés de toute éternité par les décrets divins.

Quoique Dieu ait tiré pour son Église tous ces avantages des conquêtes des Grecs, il ne les regardait pas comme moins criminels, ni comme moins punissables. Ce n'était point ses desseins éternels de miséricorde qu'ils se proposaient de servir, mais leur propre ambition et leur avarice. Sa sagesse et sa puissance ont tourné à l'exécution de ses décrets leurs injustes désirs. En effet, il est très-remarquable, comme je viens de l'observer, que presque tous les proches et tous les officiers d'Alexandre ont péri misérablement. Dieu a exterminé ces usurpateurs les uns par les autres, et il s'est servi de leur propre ministère pour les punir réciproquement des rapines, des injustices, des cruautés commises contre tant de nations qui ne les avaient point offensés, et dont tout le crime avait été de vouloir demeurer libres et de ne les point reconnaître pour maîtres. *Victumque ulciscitur orbem.*

§ II. — Abrégé chronologique de l'histoire des successeurs d'Alexandre.

Le partage de l'empire d'Alexandre-le-Grand, qui se fit aussitôt après la mort de ce prince entre ses généraux, ne subsista pas longtemps, et n'eut presque point de lieu, si l'on en excepte l'Égypte, où Ptolémée s'était établi d'abord, et où il se maintint toujours sans relever de personne.

Ce ne fut qu'après la bataille d'Ipsus en Phrygie[1], où Antigone et son fils Démétrius, surnommé *Poliorcète*, furent vaincus, et où le premier perdit la vie, que ce partage prit une forme fixe et réglée. Alors l'empire d'Alexandre, selon la prophétie de Daniel, fut divisé en quatre royaumes par un traité solennel. Ptolémée eut l'Égypte, la Libye, l'Arabie, la Célésyrie et la Palestine. Cassandre, fils d'Antipater, eut la Macédoine et la Grèce. Lysimaque eut la Thrace, la Bithynie, et quelques autres provinces au delà de l'Hellespont et du Bosphore. Enfin Séleucus eut la Syrie et la grande Asie jusqu'au delà de l'Euphrate et jusqu'au fleuve Indus.

De ces quatre royaumes, celui d'Égypte et celui de Syrie subsistèrent presque toujours

[1] An. M. 3704; av. J. C. 300.

dans les mêmes familles sous une longue suite de successeurs. Le royaume de Macédoine eut successivement plusieurs maîtres de différentes familles. Celui de Thrace, partagé dans la suite en diverses branches, ne fit plus un seul corps, et ne laissa point de traces marquées ni suivies.

ROYAUME D'ÉGYPTE.

Le royaume d'Égypte eut quatorze rois; en y comprenant la reine Cléopatre, après la mort de laquelle l'Égypte devint une province de l'empire romain. Tous ces rois s'appelèrent Ptolémée, d'un nom commun; mais on les distingue tous par des surnoms particuliers. On les appelle aussi *Lagides*, du nom de Lagus, père de Ptolémée qui régna le premier en Égypte. Les livres XVI—XIX renfermeront l'histoire des six premiers de ces rois jusqu'à la vingtième année du règne de Ptolémée Philométor. Je mettrai ici leurs noms et la durée de leurs règnes, qui commence aussitôt après la mort d'Alexandre-le-Grand.

Ptolémée Soter. Il régna 38 ans[1] et quelques mois.

Ptolémée Philadelphe, 40[2], en comptant les deux années qu'il régna du vivant de son père.

Ptolémée Evergète, 25[3].

Ptolémée Philopator, 17[4].

Ptolémée Epiphane, 24[5].

Ptolémée Philométor, 34[6].

ROYAUME DE SYRIE.

Le royaume de Syrie eut jusqu'à vingt-sept rois; ce qui marque que la durée de leur règne fut souvent fort courte. En effet, plusieurs montèrent sur le trône par le meurtre de leurs prédécesseurs.

On les appelle ordinairement *les Séleucides*, du nom de celui qui régna le premier en Syrie. On compte six Séleucus et treize Antiochus:

[1] An. M. 3681.
[2] An. M. 3719.
[3] An. M. 3758.
[4] An. M. 3783.
[5] An. M. 3800.
[6] An. M. 3824.

ils sont distingués par différents surnoms. D'autres prirent quelques autres noms. Le dernier fut Antiochus XIII du nom, surnommé *Épiphane*, et *l'Asiatique*, et *Commagène*. Ce fut de son temps que Pompée réduisit la Syrie en province de l'empire romain. Selon Eusèbe, elle avait été gouvernée par des rois pendant deux cent cinquante ans.

Les rois de Syrie dont il est parlé dans les livres XVI—XIX, sont au nombre de huit.

Séleucus Nicator. Il régna 20 ans[1].

Antiochus Soter, 19[2].

Antiochus Théus, 15[3].

Séleucus Callinicus, 20[4].

Séleucus Céraunus, 3[5].

Antiochus-le-Grand, 37[6].

Séleucus Philopator, 12[7].

Antiochus Epiphane, frère de Séleucus Philopator, 11[8].

ROYAUME DE MACÉDOINE.

Depuis le partage solennel fait entre les quatre princes, la Macédoine changea souvent de maîtres. Cassandre, trois ou quatre ans après ce partage[9], mourut, et laissa trois fils. Philippe, l'aîné, mourut presque aussitôt que son père. Les deux autres se disputèrent ce royaume et n'en jouirent pas, étant morts peu de temps après, tous deux sans enfants.

Démétrius Poliorcète[10], Pyrrhus et Lysimaque, se rendirent maîtres de la Macédoine en tout ou en partie, tantôt ensemble, tantôt séparément.

Après la mort de Lysimaque[11], Séleucus devint maître de la Macédoine, mais il le fut très-peu de temps.

Ptolémée Céraunus[12], l'ayant égorgé, s'empara du royaume. Il le posséda lui-même aussi

[1] An. M. 3704.
[2] An. M. 3724.
[3] An. M. 3743.
[4] An. M. 3758.
[5] An. M. 3778.
[6] An. M. 3781.
[7] An. M. 3817.
[8] An. M. 3829.
[9] An. M. 3707.
[10] An. M. 3710.
[11] An M. 3723.
[12] An. M. 3724.

fort peu de temps, ayant été tué dans un combat par les Gaulois qui avaient fait une irruption dans le pays.

Sosthène, qui vainquit les Gaulois[1], régna peu de temps dans la Macédoine.

Enfin Antigone Gonatas[2], fils de Démétrius Poliorcète, en conséquence d'un traité fait avec Antiochus Soter, demeura paisible possesseur du royaume de Macédoine, et le transmit à ses descendants. Il le gouverna pendant 34 ans.

Démétrius[3], son fils, lui succéda et régna 10 ans. Il laissa en mourant un fils nommé Philippe, âgé seulement de deux ans.

Antigone Doson[4], en qualité de son tuteur, régna pendant 12 ans.

Philippe[5], après sa mort, âgé de quatorze ans, monta sur le trône, et gouverna pendant 40 ans et plus.

Persée[6], son fils, régna après lui pendant près de 11 années. Il fut vaincu et pris par Paul-Émile; et la Macédoine, peu après cette victoire, fut mise au nombre des provinces de l'empire romain.

ROYAUME DE THRACE ET DE BITHYNIE, ETC.

Ce quatrième royaume, composé de plusieurs provinces séparées et assez distantes les unes des autres, n'eut point de suite, et ne subsista pas longtemps dans son premier état. Lysimaque, qui en avait été d'abord revêtu, ayant été tué dans un combat après un règne de vingt ans, et toute sa famille exterminée par des meurtres sanglants, ses états furent démembrés, et cessèrent de composer un seul royaume.

§ III. — ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE PLUSIEURS PETITS ROYAUMES.

Outre les provinces dont le partage se fit entre les capitaines d'Alexandre, il y en eut

[1] An. M. 3726
[2] An. M. 3728.
[3] An. M. 3762.
[4] An. M 3772.
[5] An. M. 3781.
[6] An. M. 3826.

quelques-unes dans lesquelles s'étaient déjà formées ou se formèrent alors différents états indépendants des Grecs, et dont la puissance augmenta beaucoup dans la suite.

ROIS DE BITHYNIE.

Pendant qu'Alexandre faisait ses conquêtes en Orient[1], Zypéthès avait jeté les fondements du royaume de Bithynie. On ne sait qui était ce Zypéthès, si ce n'est que Pausanias juge[2], sur son nom, qu'il devait être de Thrace. Ses successeurs sont plus connus.

Nicomède I[3], qui appela les Gaulois pour s'en servir contre son frère, avec qui il était en guerre.

Prusias I.

Prusias II[4], surnommé *le Chasseur*, chez qui Annibal se retira. Celui-ci l'aida de ses conseils dans la guerre qu'il entreprit contre Eumène II, roi de Pergame.

Nicomède II, qui fut tué par son fils Socrate.

Nicomède III. Il fut secouru par les Romains dans les guerres qu'il eut avec Mithridate, et, par reconnaissance pour eux, il leur laissa en mourant le royaume de Bithynie, qui devint province romaine.

ROIS DE PERGAME

Ce royaume ne comprenait d'abord qu'une des plus petites provinces de la Mysie, sur les côtes de la mer Égée, vis-à-vis de l'île de Lesbos.

Philétère en fut le fondateur[5]; c'était un eunuque qui avait servi sous Docime, officier des troupes d'Antigone. Lysimaque lui confia ses trésors, qu'il avait renfermés dans le château de la ville de Pergame. Après la mort de Lysimaque, il demeura maître des trésors et de la ville. Après avoir gouverné pendant vingt ans cette petite souveraineté, il la laissa à Eumène, son neveu.

[1] An. M. 3686.
[2] Pausan. lib. 5, pag. 510.
[3] An. M. 3726.
[4] An. M. 3820.
[5] An. M. 3721; av. J. C. 283.

Eumène I [1]. Il augmenta sa principauté de quelques villes qu'il prit sur les rois de Syrie, ayant vaincu dans un combat Antiochus, fils de Séleucus. Il régna vingt-deux ans.

Attale I [2], son cousin germain, lui succéda. Il prit le titre de roi après avoir vaincu les Galates, et le transmit à sa postérité, qui en jouit jusqu'à la troisième génération. Il aida les Romains dans la guerre contre Philippe. Il mourut après avoir régné quarante-trois ans, et laissa quatre fils.

Eumène II [3], son aîné, lui succéda. Ce fut lui qui fonda la fameuse bibliothèque de Pergame. Il régna trente-neuf ans, et laissa la couronne à son frère Attale, sous la qualité de tuteur d'un fils qu'il avait eu de Stratonice, sœur d'Ariarathe, roi de Cappadoce. Les Romains augmentèrent considérablement ses états après la victoire qu'ils remportèrent sur Antiochus-le-Grand.

Attale II [4]. Il épousa Stratonice, veuve de son frère, et prit grand soin de son neveu, à qui il laissa la couronne, après l'avoir portée vingt et un ans.

Attale III [5], surnommé *Philométor*. Il se distingua par ses cruautés et son extravagance. Il mourut après un règne de cinq ans, et laissa les Romains héritiers de ses richesses et de son royaume.

Aristonique [6], qui prétendait devoir y succéder, voulut défendre ses droits contre les Romains. Après une guerre de quatre ans, le royaume de Pergame fut réduit en province romaine.

ROIS DE PONT.

Le royaume de Pont [7], dans l'Asie Mineure, était un démembrement ancien que Darius, fils d'Hystaspe, roi de Perse, fit lui-même de sa monarchie en faveur d'Artabaze, que quelques historiens disent avoir été fils d'un des

[1] An. M. 3741; av. J. C. 263.
[2] An. M. 3763; av. J. C. 241.
[3] An. M. 3807; av. J. C. 197.
[4] An. M. 3845; av. J. C. 159
[5] An. M. 3866; av. J. C. 138.
[6] An. M. 3871; av. J. C. 133.
[7] An. M. 3100; av. J. C. 511.

seigneurs perses qui avaient conspiré contre les mages.

Le Pont est une région de l'Asie Mineure, située en partie sur les bords du Pont-Euxin, d'où elle a tiré son nom. Elle s'étend depuis le fleuve Halys jusqu'à la Colchide. Plusieurs princes y régnèrent depuis Artabaze.

Le sixième fut Mithridate I [1]; et c'est lui proprement qu'on regarde comme le fondateur du royaume de Pont. La plupart de ses successeurs portèrent le même nom.

Ariobarzane [2], son fils, lui succéda. Il avait le gouvernement de Phrygie sous Artaxerxe Mnémon. Il régna 26 ans.

Mithridate II [3]. Antigone, soupçonnant qu'il favorisait Cassandre, voulut, sur un songe qu'il eut, le faire mourir. Il évita ce danger par la fuite. C'est lui qui est appelé κτιστής ou *fondateur*. Il régna 35 ans.

Mithridate III [4]. Il ajouta à ses états la Cappadoce et la Paphlagonie. Il régna 36 ans.

Après deux autres rois régna Mithridate IV, bisaïeul du grand Mithridate. Il épousa une fille de Séleucus Callinicus, roi de Syrie, dont il eut Laodice, qui fut mariée à Antiochus-le-Grand.

Pharnace, son fils, lui succéda [5]. Il eut quelques différends avec le roi de Pergame. Il se rendit maître de Sinope, qui, dans la suite, devint la capitale du royaume de Pont.

Mithridate V fut surnommé *Évergète*. C'est le premier qui fut appelé ami des Romains, parce qu'il leur avait envoyé du secours contre les Carthaginois dans la troisième guerre punique.

Mithridate VI, son fils, lui succéda [6]. Il fut surnommé *Eupator*. C'est le grand Mithridate qui fit si longtemps la guerre aux Romains. Il régna 66 ans.

ROIS DE CAPPADOCE.

Strabon nous apprend [7] que, sous les Perses,

[1] An. M. 3600; av. J. C. 404.
[2] An. M. 3638; av. J. C. 366.
[3] An. M. 3667; av. J. C. 337.
[4] An. M. 3702; av. J. C. 302.
[5] An. M. 3819; av. J. C. 185.
[6] An. M. 3881; av. J. C. 123.
[7] Strab. lib. 12, pag. 534.

naît peu l'origine, fut placé sur le trône par les Épirotes.

Pyrrhus, rappelé par ses sujets à l'âge de douze ans, partagea d'abord le royaume avec Néoptolème; puis, s'en étant défait, il régna seul.

L'histoire nous apprendra les différentes aventures de ce prince[1]. Il fut tué dans la ville d'Argos, dont il voulait se rendre maître.

Hélénus, son fils, régna après lui quelque temps en Épire, qui fut dans la snite réunie à l'empire romain

TYRANS D'HÉRACLÉE.

Héraclée est une ville du Pont, bâtie anciennement par les Béotiens, qui, sur l'ordre d'un oracle, y envoyèrent une colonie.

Dans le temps que les Athéniens[2], vainqueurs des Perses, imposèrent un tribut aux villes de la Grèce et de l'Asie Mineure pour l'équipement et l'entretien d'une flotte destinée à défendre la liberté commune, les habitants d'Héraclée, par attachement pour les Perses, furent les seuls qui refusèrent d'entrer dans une si juste contribution. Lamachus fut envoyé contre eux, et ravagea leurs terres : une rude tempête cependant ayant ruiné toute sa flotte, il se vit abandonné à la merci de ces peuples, dont la férocité naturelle devait être beaucoup aigrie par le mauvais traitement qu'ils venaient d'en recevoir; mais ils crurent ne devoir s'en venger que par des bienfaits[3], en lui fournissant des vivres et des troupes ponr s'en retourner. Ils regardaient le ravage de leurs terres comme un gain pour eux, s'ils pouvaient, à ce prix, d'ennemis qu'étaient les Athéniens, s'en faire des amis.

Il s'excita, quelque temps après[4], à Héraclée une violente émeute de la popnlace contre les riches et contre les sénateurs. Ceux-ci, ayant imploré inutilement le secours, d'abord

[1] An. M. 3733; av. J. C. 271.

[2] Justin. lib. 16, cap. 3-5. — Diod. lib. 15, pag. 390.

[3] « Heraclienses honestiorem beneficii, quàm ultionis, « occasionem rati, instructos commeatibus auxiliisque « dimittunt : benè agrorum suorum populationem impen- « sam existimantes, si, quos hostes habuerant, amicos « reddidissent. » (JUSTIN.)

[4] An. M. 3610: av. J. C. 361.

de Timothée, Athénien, puis d'Epaminondas, Thébain, se virent obligés de rappeler, pour la défense de leur patrie, un sénatenr qu'eux-mêmes en avait exilé : il s'appelait *Cléarque*. L'exil ne l'avait pas rendu plus honnête homme ni meilleur citoyen. Profitant du trouble où il trouva la ville pour s'en rendre maître, il se déclara ouvertement pour le peuple, se fit donner la première magistrature, et s'attribua bientôt une autorité souveraine. Devenu tyran déclaré, il n'y eut point de violences qu'il n'exerçât contre les riches et contre les sénateurs pour assouvir son avarice et sa cruauté; et il se proposa pour modèle, en tout, Denys le tyran, qui dans le même temps avait établi son empire à Syracuse.

Après douze ans d'une dure et inhumaine servitude, deux jennes citoyens, disciples de Platon et instruits dans ses maximes, formèrent une conspiration contre Cléarque, et, l'ayant tué, délivrèrent leur patrie du tyran, mais non de la tyrannie.

Timothée, son fils, prit sa place[1], et s'y conduisit comme son père pendant l'espace de quinze ans.

Denys, frère de Timothée, lui succéda[2]. Il avait été en danger d'être dépossédé par Perdiccas : mais comme celui-ci fut bientôt tué, il se fit ami d'Antigone, auquel il donna du secours contre Ptolémée dans la guerre de Cypre.

Il épousa Amastris, venve de Cratère et fille d'Oxiathre frére de Darius : et cette alliance lui releva tellement le courage, qn'il prit le titre de roi, et augmenta son état par la prise de quelques places qui étaient aux environs d'Héraclée.

Il monrut deux ou trois ans avant la bataille d'Ipsus[3], et après un règne de trente-trois ans, laissant deux fils et une fille sous la tutelle et la régence d'Amastris.

L'administration de cette princesse fut heureuse par la bonne volonté qu'Antigone eut pour elle. Elle fit bâtir une ville, appelée de son nom *Amastris*, dans laquelle elle transporta les habitants des trois autres villes[4]; et,

[1] A. M. 3652; av. J. C. 352. — Diod. lib. 16, pag. 435.

[2] An. M. 3667; av. J. C. 337.— Diod. lib. 16, pag. 478

[3] An. M. 3700; av. J. C. 304.

[4] Diod. lib. 20, pag. 633.

après la mort d'Antigone, elle se remaria à Lysimaque.

AUTRES ROIS.

Il y a eu aussi des rois particuliers au Bosphore cimmérien, dans la Thrace, à Cyrène dans l'Afrique, dans la Paphlagonie, la Colchide, l'Ibérie, l'Albanie, et dans plusieurs autres endroits ; mais leur histoire n'est pas fort connue, et ils ont eu peu de suite.

Il n'en est pas de même du royaume des Parthes, que nous verrons dans la suite se former, et qui se rendra terrible à l'empire romain. Celui des Bactriens prendra aussi naissance dans le même temps. Je parlerai de l'un et de l'autre, en son lieu.



la Cappadoce était divisée en deux satrapies, ou gouvernements, et qu'elle le fut aussi de même sous les Macédoniens. La Cappadoce maritime était celle où se forma le royaume de Pont, dont je viens de parler. L'autre était la Cappadoce proprement dite, ou la grande Cappadoce, qui s'étendait le long du mont Taurus et beaucoup encore par delà.

Quand les capitaines d'Alexandre partagèrent entre eux les provinces de son empire[1], la Cappadoce était possédée par un prince nommé Ariarathe. Perdiccas l'attaqua, le vainquit, et le fit mourir.

Ariarathe, son fils, quelque temps après, rentra dans le royaume de son père, et s'y affermit si bien, qu'il le laissa à sa postérité.

La plupart de ses successeurs portèrent le même nom : il en sera parlé dans le corps de l'histoire.

Après la mort d'Archélaüs, le dernier de ses rois, la Cappadoce fut réduite en province de l'empire romain, comme tout le reste de l'Asie le fut aussi à peu près dans le même temps.

ROIS D'ARMÉNIE.

L'Arménie, qui est un vaste pays de l'Asie en deçà et au delà de l'Euphrate, fut soumise par les Perses, puis elle passa avec leur empire aux Macédoniens, et enfin elle devint le partage des Romains. Elle a conservé longtemps ses rois. Le plus considérable de tous est Tigrane, qui épousa la fille du grand mithridate, roi de Pont, et qui fit aussi longtemps la guerre aux Romains. Ce royaume se maintint longtemps entre les deux empires des Romains et des Parthes, dépendant tantôt des uns et tantôt des autres, jusqu'à ce qu'enfin les Romains en devinrent les maîtres.

ROIS D'ÉPIRE.

L'Épire est une province de la Grèce, séparée de la Thessalie et de la Macédoine par le mont Pindus. Les plus puissants de ses peuples étaient les Molosses.

[1] An. M 3682; av. J. C. 322.

Les rois d'Epire prétendaient descendre de Pyrrhus, fils d'Achille, qui était venu s'établir dans ce pays : ils s'appelaient *Éacides*, du nom d'Æacus, grand-père d'Achille.

La généalogie, des derniers rois, les seuls qui soient connus, est rapportée diversement par les auteurs[1], et devient, par cette raison, fort douteuse et obscure.

Arymbas, après une longue suite de rois, monta sur le trône[2]. Comme il était encore enfant, les états de l'Épire, qui savaient que le bonheur des peuples dépend de la bonne éducation des princes, l'envoyèrent à Athènes, qui était comme le centre et le domicile des beaux-arts et des sciences, pour puiser dans cette excellente école toutes les connaissances propres à former l'esprit et le cœur d'un roi. Il y apprit effectivement l'art de régner; et comme il surpassa tous ses ancêtres en habileté et en science[3], aussi fut-il infiniment plus estimé et chéri des peuples qu'ils ne l'avaient été. A son retour il fit des lois, établit un sénat et des magistrats, et régla la forme du gouvernement.

Néoptolème, dont la fille, Olympias, avait épousé Philippe, roi de Macédoine, parvint, par le crédit de son gendre, à partager la royauté avec Arymbas, son frère aîné. Après la mort de celui-ci, Eacide, son fils, devait lui succéder. Philippe eut encore le crédit de le faire chasser par les Molosses, qui établirent Alexandre, fils de Néoptolème, seul roi d'Épire.

Alexandre épousa Cléopatre, fille de Philippe. Il porta la guerre en Italie, et y périt dans le pays des Brutiens. Eacide alors monta sur le trône, et régna seul en Epire. Il épousa Phthia, fille de Ménon le Thessalien, dont il eut deux filles, Déidamie et Troïade, et un fils qui est le célèbre Pyrrhus.

Comme Éacides marchait au secours d'Olympias, ses troupes se révoltèrent contre lui, le firent condamner à l'exil, et tuèrent la plupart de ses amis. Pyrrhus, encore enfant, échappa heureusement de ce meurtre.

Néoptolème, prince du sang, dont on con-

[1] Diod. lib. 16, pag. 465.

[2] Just. lib. 8, cap. 6. — Plut. in Pyrrho.

[3] « Quantò doctior majoribus, tantò et gratior populo « fuit. » (JUST. lib. 17, cap. 3.)

LIVRE XVI.

HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE, DEPUIS LA MORT DE CE PRINCE JUSQU'A LA BATAILLE D'IPSUS.

Ce livre renferme les disputes et les guerres entre les généraux d'Alexandre, depuis la mort de ce prince jusqu'à la bataille d'Ipsus en Phrygie, qui décida de leur sort. Cet espace est de vingt-trois ans, qni sont les vingt-trois premières années du règne de Ptolémée, fils de Lagus, depnis l'an du monde 368t jusqu'à l'an 3704.

§ I. — Troubles qui suivent la mort d'Alexandre. Partage des provinces entre ses généraux. Aridée choisi pour roi. Perdiccas établi comme son tuteur, et comme régent de l'empire.

En rapportant, dans ce volume, la mort d'Alexandre-le-Grand, j'ai marqué combien, à la première nouvelle qui s'en répandit, il s'excita de monvements et de troubles dans l'armée. Tous généralement, soldats et officiers, occupés d'abord uniquement de la perte qn'ils venaient de faire d'un prince qu'ils aimaient comme un père, et qu'ils respectaient presque comme nn dieu, se livrèrent sans mesnre à la douleur et aux larmes. Un morne silence régna d'abord dans tout le camp, qui fut bientôt suivi de cris et de gémissements affreux, vrai langage du cœur, où n'avait aucune part une vaine ostentation de tristesse, accordée à la bienséance et à la coutume, comme il arrive souvent en pareilles occasions [1]. Quand ces premiers sentiments de tristesse et de regrets eurent fait place à la réflexion, ils envisagèrent avec frayeur et tremblement l'état où les laissait la mort d'Alexandre. Ils se trouvaient infiniment éloignés de leur patrie, au milieu de peuples récemment assujettis, peu accoutumés an nouveau joug, qui connaissaient à peine leurs nonveaux maîtres, et qui n'avaient pas eu le temps d'onblier leur première liberté, leurs anciennes lois, et la forme dn gouvernement sons lequel ils avaient toujours vécu. Comment maintenir dans l'obéissance tant de pays, et d'une si vaste étendne? Comment arrêter les séditions et les révoltes qui devaient naturellement éclater de tous côtés dans ce moment décisif? Comment même contenir dans le devoir des troupes accoutumées de longue main aux plaintes et aux murmures, et commandées par des chefs qui avaient chacun des vues et des prétentions bien différentes?

L'unique remède à tant de manx était, ce semble, de donner le plus promptement qu'il serait possible un successeur à Alexandre. Les troupes, les officiers, tout l'état macédonien, marquèrent d'abord beaucoup d'empressement pour ce parti. En effet, leur intérêt commun, leur conservation mntuelle, la sûreté des nouvelles conqnêtes au milieu de tant de nations barbares, exigeaient qu'ils regardassent cette élection comme le premier et le plus important de leurs soins, et qu'ils songeassent à choisir quelqu'un capable de remplir nne si grande place, de porter un si grand poids, et de maintenir partout l'ordre et la paix. Mais

[1] « Passim silentia et gemitus : nihil compositum in « ostentationem... altiùs mærebant. » (Tacit.)

il était écrit que le royaume d'Alexandre, après sa mort [1], serait partagé, qu'il serait déchiré, *Regnum ejus lacerabitur... regnum ejus conteretur ;* et qu'il ne passerait point, comme c'est la coutume, à un de ses descendants : *Sed non in posteros ejus.* Nulle sagesse humaine ne pouvait lui donner un successeur unique. Ils avaient beau délibérer, consulter, décider : rien de contraire ne devait être exécuté [2], ou du moins ne pouvait subsister. Une puissance supérieure et invisible avait déjà disposé de ce royaume, et en avait fait le partage sans retour, comme on le verra dans la suite. Les circonstances du démembrement en avaient été annoncées près de trois cents ans auparavant : les portions étaient déjà assignées aux différents possesseurs, et rien ne pouvait mettre obstacle à leur prise de possession, qui ne sera différée que de quelques années. Jusqu'à ce temps les hommes se remueront, s'agiteront, se donneront bien des mouvements ; mais tous leurs efforts n'aboutiront qu'à l'accomplissement de ce que le souverain maître des royaumes avait ordonné, et qu'il avait fait prédire par son prophète.

Alexandre avait eu de Barsine un fils, à qui il donna le nom d'*Hercule*. Roxane, une autre de ses femmes, était grosse quand ce prince mourut. Outre cela il avait un frère naturel, appelé *Aridée*. Mais, en mourant, il ne voulut disposer de ses états en faveur d'aucun héritier. Ainsi ce vaste empire, qui n'avait plus de maître, devint une source de discordes et de guerres, comme Alexandre l'avait bien prévu, en disant que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes.

Ce qui augmentait la division était l'égalité qui se trouvait entre les généraux de l'armée, dont aucun n'était tellement supérieur à ses collègues, ou par la naissance, ou par le mérite, que les autres voulussent lui céder l'empire et se soumettre à son autorité. La cavalerie voulait qu'on donnât pour successeur à Alexandre Aridée, son frère bâtard [3]. Il n'avait pas le jugement bien sain depuis une grande maladie qu'il avait eue dans son enfance, causée, à ce qu'on prétendait, par des breuvages que lui avait fait donner Olympias, et qui lui troublèrent l'esprit. Cette princesse ambitieuse, craignant que les bonnes qualités qu'elle voyait paraître dans Aridée ne devinssent un obstacle à la grandeur de son fils Alexandre, crut devoir prendre les criminelles précautions dont je viens de parler. L'infanterie s'était déclarée contre ce prince, et elle avait à sa tête Ptolémée, et d'autres chefs d'un grand nom, qui commencèrent à songer, chacun de son côté, à leur propre établissement ; car il se fit alors une subite révolution dans l'esprit de ces officiers, qui leur fit dédaigner tout d'un coup l'état de particulier, et tout établissement dépendant et subalterne, pour aspirer à la souveraineté, à laquelle aucun d'eux n'avait jamais pensé, et ne se serait pas même cru capable de prétendre.

Ces disputes [1], qui occupaient tous les esprits, furent cause que le corps d'Alexandre demeura sept jours sans être enseveli, et, si l'on croit quelques auteurs, sans éprouver la corruption. Il fut ensuite livré aux Égyptiens et aux Chaldéens, qui l'embaumèrent à leur manière ; et un Aridée, autre que celui dont je viens de parler, fut chargé du soin de le faire transporter à Alexandrie.

Après beaucoup d'agitations et de troubles, les principaux officiers s'étant abouchés dans une conférence dont on était convenu, il fut arrêté, d'un commun consentement, qu'Aridée serait roi, ou plutôt qu'il aurait l'ombre de la royauté. Ce qui devait l'exclure du trône, je veux dire l'imbécillité de son esprit, fut précisément la raison qu'on eut de l'y faire monter, et qui réunit tous les suffrages en sa faveur. Elle laissait à chacun ses espérances et ses prétentions, et les couvrait. On convint dans la même assemblée que, si Roxane, qui était grosse de six ou huit mois, avait un fils, il serait joint à Aridée, et mis sur le trône avec lui. Perdiccas, à qui Alexandre en mourant avait laissé son anneau, fut chargé de la personne du prince comme une espèce de tuteur, et fut établi régent du royaume.

La même assemblée, quelque respect qu'elle

[1] Dan. 11. 4.
[2] « Non erit... non stabit.. non fiet. » (Isai.)
[3] Plut. in Alex. pag. 707

[1] Q. Curt. lib. 10, [cap. 16]. — Justin. lib. 13, [cap. 1. — Diod. lib. 18.

eût pour la mémoire d'Alexandre, cassa quelques-unes de ses dispositions énoncées dans ses registres, qui auraient été ruineuses à l'état, et qui en auraient épuisé les finances. Il avait ordonné qu'on élèverait six temples magnifiques en certaines villes qu'il marquait, et il avait fixé le prix de chacun à cinq cents talents[1], c'est-à-dire à cinq cent mille écus. Il voulait qu'on bâtît, au tombeau de Philippe, son père, une pyramide qui ne le cédât en rien, pour la grandeur et la magnificence, à celle d'Égypte, qui passait pour une des sept merveilles du monde. Il y avait encore d'autres dépenses de ce genre, qui furent sagement abrogées.

Peu de temps après, Roxane accoucha d'un fils, qu'on appela *Alexandre*, et il fut reconnu pour roi conjointement avec Aridée; mais l'un et l'autre n'en avaient que le nom. L'autorité était tout entière[2] entre les mains des grands seigneurs et des généraux, qui avaient partagé entre eux les provinces.

En Europe, la Thrace et les régions voisines furent confiées à Lysimaque; la Macédoine, l'Épire et la Grèce, à Antipater et à Cratère.

En Afrique, l'Égypte et les autres conquêtes d'Alexandre dans la Libye et la Cyrénaïque furent laissées à Ptolémée, fils de Lagus, avec la partie de l'Arabie qui avoisine l'Égypte. Et c'est de ce temps, vers l'automne, au mois de Thot, qu'on commence à compter les années de l'empire des Lagides en Égypte, quoique Ptolémée n'ait pris le nom de *roi* qu'environ dix-sept ans après, conjointement avec les autres successeurs d'Alexandre.

Dans l'Asie Mineure, la Lycie, la Pamphylie et la grande Phrygie furent données à Antigone; la Carie, à Cassandre; la Lydie, à Ménandre; la petite Phrygie, à Léonat; l'Arménie, à Néoptolème: la Cappadoce et la Paphlagonie, à Eumène. Ces deux provinces n'avaient jamais été bien soumises aux Macédoniens. Ariarathe, roi de Cappadoce, continuait à les gouverner comme auparavant, Alexandre ayant passé avec tant de rapidité à ses autres conquêtes, qu'il ne voulut pas s'amuser à le réduire tout à fait, et se contenta d'une légère soumission.

La Syrie et la Phénicie échurent à Laomédon; des deux Médies, l'une à Atropate, et l'autre à Perdiccas; la Perse, à Peuceste; la Babylonie, à Arcbon; la Mésopotamie, à Arcésilas; la Parthie et l'Hyrcanie, à Phrataphorne; la Bactriane et la Sogdiane, à Philippe; et d'autres régions, à des généraux dont les noms sont peu connus.

Séleucus, fils d'Antiochus, fut mis à la tête de toute la cavalerie des alliés, ce qui était une place considérable; et Cassandre, fils d'Antipater, à la tête des compagnies des gardes.

La haute Asie qui approche des Indes, et les Indes mêmes, furent laissées entre les mains de ceux qu'Alexandre y avait établis pour gouverneurs.

Il en fut de même presque généralement pour toutes les provinces que je viens de nommer; et c'est dans ce sens que la plupart des interprètes expliquent l'endroit des Machabées où il est dit[1] qu'Alexandre, ayant appelé les grands de sa cour qui avaient été nourris avec lui, leur partagea son royaume de son vivant. En effet, il est assez vraisemblable que ce prince, se voyant près de mourir, et ne voulant pas se désigner lui-même parmi eux un successeur unique, se contenta de les confirmer tous dans les gouvernements qu'il leur avait donnés; ce qui suffit pour dire *qu'il leur partagea son royaume lorsqu'il vivait encore.*

Ce partage n'était que l'ouvrage des hommes, et il ne sera pas de longue durée. Celui qui règne seul, et qui est seul roi des siècles, en avait fait un autre; il avait assigné à chacun sa portion, et en avait marqué l'étendue et les bornes. Il n'y aura que cette disposition qui subsistera.

Le partage arrêté dans l'assemblée fut la source et la cause de bien des divisions et des guerres, comme la suite nous le fera connaître, chacun des gouverneurs prétendant exercer dans son département une autorité souveraine et indépendante. Aucun pourtant[2], par respect pour la mémoire d'Alexandre, ne prit le nom de *roi*, tant que ceux de sa race qui subsistèrent

[1] Cinq cents talents ou 2 875 000 francs.

[2] Diod. lib. 18, pag. 587, 588. — Justin. lib. 13, cap. 4. — Q. Curt. lib. 10, cap. 10.

[1] Machab. lib. 1, n. 6 et 7.

[2] Justin. lib. 15, cap. 2.

avaient été placés sur le trône demeurèrent en vie.

Parmi les gouverneurs de province que j'ai nommés, quelques-uns se distinguèrent au-dessus de tous les autres par leur crédit, leur mérite, leurs cabales, et formèrent différents partis, auxquels les autres s'attachèrent, chacun selon ses vues particulières d'intérêt et d'ambition; car il ne faut pas s'attendre que, dans un tel mouvement, les motifs du bien public aient beaucoup de part aux résolutions qui s'y prennent.

J'en excepte pourtant Eumène[1], le plus vertueux sans contredit de tous ces gouverneurs, et qui ne leur cédait point en bravoure; lequel, par principe de probité, demeura toujours constamment attaché au parti des deux rois. Il était de Cardie, ville de Thrace, et d'une naissance fort obscure. Philippe, qui avait remarqué en lui, dès sa jeunesse, de rares qualités, se l'était attaché en qualité de secrétaire, et avait pris en lui une grande confiance. Il ne fut pas moins en crédit sous Alexandre, qui lui donna une grande marque d'estime et de considération. Barsine, la première personne que ce prince aima en Asie, et dont il eut un fils nommé Hercule, avait une sœur de même nom; il la fit épouser à Eumène[2]. Nous verrons que ce sage favori répondit dignement à l'affection de ces deux princes, même après leur mort. Ses sentiments et ses actions nous montreront qu'on peut être roturier par la naissance, et très-noble par le cœur.

J'ai rapporté, dans ce même volume, que Sysigambis[3], qui avait supporté avec patience la mort de son père, de son mari et de son fils, ne put survivre à celle d'Alexandre[4]. La mort de cette princesse fut suivie de près de celle de ses deux petites-filles, Statira, veuve d'Alexandre, et Drypétis, veuve d'Éphestion. Roxane, qui appréhendait que Statira ne se trouvât enceinte d'Alexandre aussi bien qu'elle, et que la naissance d'un garçon ne dérangeât les mesures prises pour assurer la succession au fils dont elle espérait être grosse, engagea les deux sœurs à la venir voir; et elle s'en défit secrètement par le secours de Perdiccas, seul confident d'un si noir attentat.

[1] Plut. in Eumen. pag. 583 — Cornel. Nep. in Eumen. cap. 1.

[2] Arrien lui donne une autre femme. lib. 7, pag. 278.

[3] Q. Curt. lib. 10, cap. 5.

[4] Plut. in Alex. pag. 707.

Il est temps d'entrer dans le détail des actions des successeurs d'Alexandre. Je commencerai par la révolte des Grecs dans l'Asie supérieure, et par la guerre qu'Antipater eut à soutenir contre la Grèce, parce que ces matières sont plus isolées et presque entièrement séparées des autres.

§ II. Révolte des Grecs dans l'Asie supérieure. Mouvements a Athènes sur la nouvelle de la mort d'Alexandre. Expédition d'Antipater dans la Grèce. Il est d'abord vaincu, puis vainqueur. Il se rend maître d'Athènes, et y laisse garnison. Fuite et mort de Démosthène.

Les Grecs qu'Alexandre avait établis[1] en forme de colonies dans les provinces de l'Asie supérieure n'y demeuraient qu'avec regret, parce qu'ils n'y trouvaient pas les douceurs et les agréments dont ils s'étaient flattés, et ils conservaient dans leur cœur depuis longtemps un vif désir de retourner dans leur patrie. Ils n'avaient pas osé témoigner leur mécontentement, du vivant d'Alexandre; mais, dès qu'ils eurent appris la nouvelle de sa mort, ils se déclarèrent ouvertement. Ayant armé vingt mille hommes d'infanterie, tous gens aguerris et expérimentés, avec trois mille chevaux, ils mirent à leur tête Philon, et se préparèrent au départ, sans prendre de conseil ni recevoir d'ordre que d'eux-mêmes, comme s'ils n'eussent plus été soumis à aucune autorité et qu'ils n'eussent plus reconnu de maître ni de supérieur.

Perdiccas, qui prévoyait les conséquences d'une telle entreprise dans un temps où tout était en mouvement, et où les troupes, aussi bien que la plupart des officiers, ne respiraient que l'indépendance, envoya contre eux Pithon, officier d'un mérite généralement reconnu. Celui-ci se chargea volontiers de cette commission, dans l'espérance de gagner ces Grecs, et de se procurer par leur moyen un établissement considérable dans l'Asie supérieure. Perdiccas, averti de son dessein, donna

[1] An. M. 3681; av. J. C. 323. — Diod. lib. 18, pag. 591, 592.

un étrange ordre aux Macédoniens qu'il envoya avec lui, qui était d'exterminer généralement tous les révoltés. Quand Pithon fut arrivé, il gagna par argent trois mille des Grecs, qui, ayant lâché le pied dans le combat, lui procurèrent une pleine victoire. Les vaincus se rendirent, à condition qu'on leur conserverait la liberté et la vie, et c'était l'intention de Pithon. Mais il n'en fut pas le maître. Les Macédoniens, se croyant obligés d'exécuter les ordres de Perdiccas, égorgèrent sans pitié tous ces Grecs, sans avoir égard à la parole qu'ils leur avaient donnée. Pithon, frustré de son espérance, retourna avec les Macédoniens vers Perdiccas.

Cette expédition fut suivie de près[1], de la guerre de Grèce. La nouvelle de la mort d'Alexandre, étant arrivée à Athènes, y avait excité de grandes rumeurs et causé une joie presque universelle. Le peuple, qui depuis longtemps portait avec peine le joug que la Macédoine avait imposé à la Grèce, ne parlait que de liberté, ne respirait que guerre, et se livrait sans mesure aux emportements d'une joie folle et excessive. Phocion, qui était d'un caractère sage et modéré, et qui craignait que la nouvelle ne se trouvât pas véritable, tâchait de calmer les esprits et d'arrêter ces saillies fougueuses qui ne laissaient point de lieu à la réflexion et au conseil. Comme, malgré ses efforts, la plupart des orateurs criaient que la nouvelle était véritable, qu'Alexandre était certainement mort, Phocion se leva et leur dit : « Mais, s'il est mort aujourd'hui, il le sera « encore demain, et encore après demain, de « sorte que nous aurons tout le temps de dé- « libérer en repos et avec plus de sûreté. »

Léosthène, qui le premier avait répandu cette nouvelle à Athènes, ne cessait de parler devant le peuple avec beaucoup d'arrogance et de vanité. Phocion, las de l'entendre, lui dit : « Jeune homme, vos discours ressemblent à « des cyprès ; ils sont grands et hauts, mais ne « portent point de fruit. » On lui savait mauvais gré de s'opposer si fortement aux volontés du peuple. Hypéride, s'étant levé, lui demanda : « Quand sera-ce donc que vous conseillerez « aux Athéniens de faire la guerre ? Ce sera, « lui répondit Phocion, quand je verrai les « jeunes gens prendre une ferme résolution « de garder une exacte discipline, les riches « contribuer selon leur pouvoir aux frais de la « guerre, et les orateurs s'abstenir de voler « les deniers publics. »

Les remontrances de Phocion furent inutiles. La guerre fut résolue, et il fut arrêté qu'on députerait vers tous les peuples de la Grèce pour les exhorter à entrer dans la ligue. C'est la guerre que tous les Grecs, excepté les Thébains, unis ensemble pour la liberté de la Grèce, firent sous la conduite de Léosthène contre Antipater, et qui fut appelée *la guerre lamiaque*, du nom d'une ville où ce dernier fut défait dans une première bataille.

Démosthène, qui était alors en exil à Mégare[2], mais qui dans son malheur conservait toujours un zèle vif et ardent pour les intérêts de sa patrie et pour la défense de la liberté commune, se joignit aux ambassadeurs d'Athènes envoyés vers le Péloponnèse, et les ayant merveilleusement secondés par la force de son éloquence, il engagea dans la ligue Sicyone, Argos, Corinthe, et les autres villes du Péloponnèse.

Le peuple d'Athènes, admirant un zèle si noble et si généreux, fit sur-le-champ un décret pour le rappeler de son exil. On lui envoya à Égine une galère à trois rangs de rames. Quand il fut entré au port du Pirée, il n'y eut ni magistrats ni prêtres qui restassent dans la ville : tous les citoyens sortirent en foule pour aller au-devant de cet illustre exilé, et le reçurent avec toutes les démonstrations possibles d'affection et de joie, et en même temps de douleur et de repentir de l'injure qu'on lui avait faite. Démosthène, vivement touché des honneurs extraordinaires qu'on lui rendait, et rentrant comme en triomphe dans sa patrie au milieu des acclamations publiques, levait les mains vers le ciel pour remercier les dieux d'une protection si éclatante, et se félicitait lui-même d'une journée plus glorieuse encore pour lui que n'avait été pour Alcibiade celle du retour de son exil : car ses citoyens le recevaient de leur pur mouvement et de leur bon gré ; au lieu que la réception d'Alcibiade n'avait pas été pleinement

[1] Plut. in Phoc. pag. 751, 752

[2] Plut. in Demosth. pag. 858. — Justin. lib. 13, cap. 5.

volontaire, et qu'il y était entré de la contrainte.

La plupart des anciens [1] redoutaient extrêmement les suites d'une guerre, où il leur paraissait qu'on s'était engagé avec trop de précipitation et sans en avoir examiné les conséquences avec toute l'attention et toute la maturité que demandait une entreprise de cette importance. Ils trouvaient qu'il n'y avait encore aucune nécessité de se déclarer ouvertement contre les Macédoniens, dont les troupes aguerries de longue main étaient à craindre; et l'exemple de Thèbes, détruite par une pareille témérité, les effrayait. Mais les orateurs, qui trouvaient leur avantage dans les troubles publics, et à qui, comme le disait Philippe, la guerre tenait lieu de paix, et la paix de guerre, ne laissaient pas au peuple le temps de délibérer mûrement sur les affaires qu'on lui proposait, et l'entraînaient dans leurs sentiments par une éloquence flatteuse qui ne lui montrait dans l'avenir que victoires et triomphes.

Ici Démosthène et Phocion, qui ne manquaient ni de zèle ni de prudence, et qui n'avaient en vue que le bien public, se trouvèrent d'avis différent; ce qui ne leur était pas extraordinaire. Il ne m'appartient point de prononcer lequel des deux avait raison. Dans une conjoncture aussi embarrassante que celle-ci, il n'est pas étonnant qu'on se sépare, quoiqu'avec de bonnes intentions de part et d'autre. Le parti de Phocion était peut-être le plus prudent; celui de Démosthène, le plus glorieux.

Quoi qu'il en soit, on leva une armée considérable, et l'on équipa une flotte très-nombreuse. On enrôla tous les citoyens en âge de porter les armes, qui étaient au-dessous de quarante ans. Des dix tribus qui composaient la république, trois furent laissées pour la défense de l'Attique, le reste marcha au dehors avec les autres alliés sous la conduite de Léosthène.

Antipater, sur tous les mouvements qu'il avait su qu'on se donnait dans la Grèce, ne s'était pas endormi, et avait envoyé en Phrygie vers Léonat, et en Cilicie vers Cratère, pour les presser de venir à son secours. En les attendant, il se mit en marche avec treize mille Macédoniens seulement, et six cents chevaux: les fréquentes recrues qu'il avait envoyées à Alexandre ne lui avaient pas laissé plus de troupes du pays.

Il est étonnant qu'Antipater ait entrepris de combattre toute la Grèce liguée, avec cette poignée d'hommes. Il comptait sans doute que les Grecs n'avaient plus cet ancien zèle et cette ancienne ardeur pour la liberté; qu'ils ne la regardaient plus comme un avantage inestimable, pour la conservation duquel il fallait sacrifier ses biens et sa vie: qu'ils commençaient à se familiariser avec la servitude, et par là s'en rendaient dignes. C'était en effet la disposition présente des Grecs, à laquelle on ne reconnaît pas les enfants de ceux qui avaient soutenu courageusement tous les efforts de l'Orient, et combattu un million d'hommes pour se conserver libres.

Antipater s'avança vers la Thessalie, suivi de sa flotte qui rangeait les côtes de la mer. Elle était composée de cent dix galères à trois rangs de rames. Les Thessaliens s'étaient d'abord déclarés pour lui; mais bientôt après, ayant changé de sentiment, ils se joignirent aux Athéniens, et leur menèrent une forte cavalerie.

Comme l'armée des Athéniens et des alliés était beaucoup plus nombreuse que celle de Macédoine, Antipater n'en put soutenir le choc, et fut vaincu dans un premier combat. N'osant en hasarder un second, et ne pouvant pas se retirer en sûreté dans la Macédoine, il se renferma dans Lamia, petite ville de Thessalie, pour attendre le secours qui lui devait venir d'Asie, et s'y fortifia. Les Athéniens en formèrent le siége.

L'attaque de Lamia était fort vive, et la résistance non moins vigoureuse. Léosthène, après plusieurs tentatives, désespérant de la pouvoir emporter de force, se réduisit à la bloquer pour la prendre par famine. Il l'environna d'un mur de contrevallation, avec un fossé très-profond, et par ce moyen lui coupa les vivres. La disette se fit bientôt sentir dans la ville; et les assiégés songeaient sérieusement à se rendre, lorsque, dans une sortie qu'ils firent, Léosthène reçut une blessure considérable qui obligea de le porter dans sa

[1] Diod. lib. 18, pag. 594-599.

tente. On donna le commandement de l'armée à Antiphile, également estimé des troupes pour sa valeur et pour sa prudence.

Cependant Léonat[1] s'était mis en marche pour aller au secours des Macédoniens assiégés dans Lamia. Il était chargé, aussi bien qu'Antigone, par l'accord fait entre les généraux, d'établir à main armée Eumène dans la Cappadoce; mais des vues particulières leur firent prendre un autre parti. Léonat, qui avait pris une entière confiance dans Eumène, lui déclara en partant que la promesse de secourir Antipater n'était pour lui qu'un vain prétexte, et que son véritable dessein était de passer en Grèce pour se rendre maître de la Macédoine; et il lui fit voir des lettres de Cléopatre, sœur d'Alexandre, qui le sollicitait de venir à Pella, et lui promettait de l'épouser. Léonat, étant près de Lamia, marcha droit à l'ennemi avec vingt mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents chevaux. La prospérité avait mis le désordre dans l'armée des Grecs. Plusieurs, sous différents prétextes, s'étaient retirés chez eux; ce qui avait beaucoup diminué le nombre des troupes, qui se trouvaient réduites à vingt-deux mille hommes d'infanterie. La cavalerie montait à trois mille cinq cents chevaux, dont deux mille étaient de Thessalie, qui faisaient la principale force de l'armée et toute l'espérance du succès. En effet, le combat s'étant donné, ce fut cette cavalerie qui eut la plus grande part à la victoire; elle était commandée par Ménon. Léonat, couvert de blessures, tomba mort sur le champ de bataille, et fut emporté par les siens dans le camp. La phalange macédonienne, qui craignait extrêmement le choc de la cavalerie, se retira sur des hauteurs où les Thessaliens ne purent la suivre. Les Grecs, ayant enlevé leurs morts, érigèrent un trophée, et se retirèrent.

On ne parlait à Athènes que des glorieux exploits de Léosthène[2], qui ne survécut pas longtemps à sa gloire. Toute la ville était dans la joie, et ne cessait de célébrer des fêtes et d'offrir des sacrifices pour remercier les dieux de tous les avantages qu'elle remportait. Les ennemis de Phocion, croyant lui faire beaucoup de dépit, et le réduire à ne savoir que répondre sur l'opposition qu'il avait toujours apportée à cette guerre, lui demandaient s'il ne voudrait pas avoir fait toutes ces belles choses: « Oui, sans doute, répondit Phocion, « je voudrais les avoir faites, mais je ne voudrais pas n'avoir point conseillé ce que j'ai « conseillé. » Il ne croyait pas qu'on dût juger d'un conseil par le succès, mais par le fond même et par la qualité du conseil[1]; et il ne renonçait pas à son avis, quoique l'avis contraire eût réussi; ce qui prouvait seulement que de ce côté-là il y avait eu plus de bonheur, mais non pas plus de sagesse. Et comme ces bonnes nouvelles se suivaient de fort près, et arrivaient du camp coup sur coup, Phocion, qui en craignait les suites, s'écria: *Quand cesserons-nous donc de vaincre?*

Antipater fut obligé de se rendre par capitulation. L'histoire ne nous apprend point quels furent les articles du traité. La suite nous fait connaître seulement que Léosthène exigea de lui qu'il se rendît à discrétion. Ce dernier mourut, peu de jours après, de la blessure qu'il avait reçue au siége. Antipater, étant sorti de Lamia le lendemain de la bataille, car il paraît qu'on le traita favorablement, se joignit aux débris de l'armée de Léonat, et prit le commandement des troupes. Il se donna bien de garde de hasarder une seconde bataille; mais, en capitaine sage et expérimenté, il conduisait ses troupes sur des hauteurs inaccessibles à la cavalerie ennemie. Antiphile, le général des Grecs, retint les siennes dans la Thessalie, se contentant d'observer les mouvements d'Antipater.

Clitus, qui commandait la flotte macédonienne, remporta, environ dans ce même temps, deux victoires près des îles Echinades sur Éétion, amiral de celle des Athéniens.

Enfin Cratère[2], qu'on attendait depuis longtemps, arriva en Thessalie, et s'arrêta près du fleuve Pénée. Il céda le commandement à Antipater, et voulut bien servir sous lui. Les troupes qu'il avait amenées, jointes à celles de Léonat, montaient à plus de quarante mille

[1] An. M. 3682; av. J. C. 322. — Plut. in Eumen. pag. 584.
[2] Plut. in Phoc. pag. 752.

[1] « Non damnavit quod rectè viderat, quia, quod alius « malè consuluerat, benè cesserat: felicius hoc existimans, « illud enim sapientius. » (Val. Max. lib. 3, cap. 8.)
[2] Diod. lib. 18, pag. 599-602.

hommes d'infanterie, à trois mille archers ou frondeurs, et à cinq mille chevaux. L'armée des alliés était beaucoup inférieure en nombre. Elle n'était que de vingt-cinq mille hommes de pied, et de trois mille cinq cents chevaux. La discipline y était mal observée depuis les victoires qu'elle avait remportées. Il se donna une bataille assez considérable, près de Cranon, où les Grecs furent battus. La défaite ne fut pas grande, et ils ne perdirent pas beaucoup de monde; encore cet échec n'arriva-t-il que, par la licence des soldats, et par le peu d'autorité des capitaines qui ne savaient pas se faire obéir.

Le lendemain, Antiphile et Ménon, les deux généraux de l'armée des Grecs, assemblèrent le conseil pour savoir si l'on attendrait le retour des troupes qui s'étaient retirées dans leur pays, ou si l'on ferait à l'ennemi des propositions d'accommodement; ce dernier parti l'emporta. Les députés partirent sur-le-champ, portant parole pour tout le corps des alliés. Antipater répondit qu'il voulait traiter séparément avec chacune des villes, comptant qu'il en viendrait à bout plus facilement; et il ne se trompait pas : cette réponse rompit la négociation. Il ne se fut pas plutôt présenté devant les villes des alliés, qu'ils se débandèrent et abandonnèrent lâchement la liberté, chacun ne songeant qu'à son accommodement particulier.

Ce qu'on voit ici confirme bien ce que j'ai dit auparavant de la disposition présente des peuples de la Grèce. Ce ne sont plus ces anciens zélateurs de la liberté, uniquement attentifs au bien public et à la gloire de la nation, qui regardaient le danger de leurs voisins et de leurs alliés comme le leur propre, et qui, au premier signal, volaient à leur secours. Un redoutable ennemi est aux portes d'Athènes : toutes les républiques de la Grèce sont sans action et sans vigueur; tout le Péloponnèse demeure immobile, et il n'est non plus parlé de Sparte que si elle ne subsistait plus : triste effet de la jalousie des peuples les uns contre les autres, de leur indifférence pour la liberté commune, d'un funeste engourdissement au milieu des plus grands périls, qui annonce et qui prépare une décadence et une ruine prochaine.

Antipater, profitant de cette désertion[1], marcha incontinent avec son armée vers Athènes, qui se trouvait abandonnée de tous ses alliés, et par conséquent hors d'état de se défendre contre un ennemi puissant et victorieux. Avant qu'il y entrât, Démosthène et tous ceux de son parti, qu'on pouvait regarder comme les derniers des Grecs, et comme les défenseurs d'une liberté mourante, sortirent de la ville; et le peuple, pour se décharger sur eux du reproche de lui avoir déclaré la guerre, et pour gagner ses bonnes grâces, les condamna à mort, sur le décret que Démade en dressa. Le lecteur n'a pas oublié que c'est ce même peuple qui venait de rappeler Démosthène par un décret si honorable, et de le recevoir en triomphe.

Par un second décret, le même Démade fit ordonner qu'on enverrait à Antipater, qui était pour lors à Thèbes, des ambassadeurs avec de pleins pouvoirs pour traiter avec lui de la paix; Phocion était à leur tête. Le vainqueur déclara qu'il fallait que les Athéniens s'en remissent entièrement à lui, comme lui-même, lorsqu'il fut assiégé dans la ville de Lamia, s'était entièrement remis de la capitulation à Laosthène leur général.

Phocion alla rapporter cette réponse à Athènes, qui fut obligée d'accepter la condition, quelque dure qu'elle fût. Il s'en retourna donc à Thèbes avec les autres ambassadeurs, auxquels on avait joint Xénocrate, dans l'espérance que la vue seule d'un philosophe si célèbre inspirerait du respect à Antipater, et le forcerait à rendre hommage à sa vertu. C'était bien mal connaître le cœur humain, et, en particulier, le caractère violent et cruel d'Antipater, que de se flatter qu'un ennemi à qui on faisait une guerre ouverte renoncerait à ses avantages par respect pour la vertu d'un seul homme, et sur la harangue d'un philosophe, lequel apparemment s'était déclaré contre lui. Antipater ne daigna pas le regarder; et, quand il voulut entrer en discours, car il était chargé de porter la parole, il l'interrompit brusquement, et, voyant qu'il continuait, il lui imposa silence; il ne traita pas de la même sorte Phocion. Après qu'il eut parlé, Antipater leur fit réponse « qu'il

[1] Plut. in Phoc. pag. 753-754.

« était prêt à faire amitié et alliance avec les « Athéniens à ces conditions : qu'ils lui livre- « raient Démosthène et Hypéride; qu'ils ré- « tabliraient le gouvernement sur l'ancien « pied, où les charges étaient données aux ri- « ches; qu'ils recevraient garnison dans le « port de Munychia ; qu'ils paieraient tous les « frais de la guerre, et, outre cela, une grosse « amende dont on conviendrait. » Ainsi, selon Diodore, il n'y eut que ceux qui avaient plus de deux mille dragmes[1] de revenu qui eurent part au gouvernement et droit de suffrage. Antipater, par là, prétendait se rendre maître absolu d'Athènes, sachant bien que les riches qui possédaient les charges et avaient de grands revenus, seraient beaucoup plus dans sa dépendance qu'une pauvre et vile populace, qui n'avait rien à perdre, et qui n'écoutait que son caprice.

Tous les autres ambassadeurs étaient fort contents de ces conditions, qu'ils regardaient comme fort douces, vu l'état où ils se trouvaient. Xénocrate seul en jugea autrement. *Elles sont très-douces*, dit-il, *pour des esclaves, mais très-dures pour des hommes libres.*

Les Athéniens furent donc obligés de recevoir dans Munychia la garnison macédonienne, qui était commandée par Ményle, très-honnête homme, et des amis particuliers de Phocion. Elle entra pendant la fête des grands mystères, et le propre jour que l'on mène en procession, de la ville à Éleusine, le dieu Iacchus; triste conjoncture pour les Athéniens, et qui les pénétra de douleur. « Hélas! di- « saient-ils en comparant les temps passés à « ce qu'ils voyaient, anciennement, dans nos « plus grandes adversités les dieux se mani- « festaient à nous, pendant cette sainte céré- « monie, par des visions mystiques[2], et par « des voix qu'ils faisaient entendre, au grand « étonnement de nos ennemis, qui en étaient « effrayés; et aujourd'hui, à la même solen- « nité, les dieux voient tranquillement le plus « grand des malheurs qui pouvaient arriver à « la Grèce : ils voient le plus saint de tous les « jours de l'année, et celui qui nous est le « plus agréable, souillé et marqué par la plus « affreuse de toutes les calamités, qui lui don- « nera même son nom jusqu'à la fin des siè- « cles! »

[1] Mille livres. = 1 917 francs. E. B.

[2] Les Athéniens étaient fort superstitieux, et, par cette raison, très crédules à tout ce qu'on leur disait de leurs dieux.

La garnison, commandée par Ményle, ne fit aucun mal aux habitants; mais il y en eut plus de douze mille qui furent, à cause de leur pauvreté, exclus du gouvernement par un des articles du traité. Une partie de ces malheureux demeura dans Athènes, traînant une triste vie dans l'opprobre et le mépris qu'ils s'étaient justement attirés; car c'était, pour la plupart, des esprits brouillons et mercenaires, sans vertu, sans justice, flattés d'une fausse idée de liberté dont ils ne savaient pas user, et dont ils ne connaissaient ni les bornes, ni les devoirs, ni la fin. Les autres citoyens pauvres, pour éviter cette honte, abandonnèrent la ville, et se retirèrent en Thrace, où Antipater leur assigna une ville et des terres pour leur habitation.

Démétrius de Phalère fut obligé de s'enfuir[1]. Il se retira vers Nicanor, en qui Cassandre, fils d'Antipater, avait beaucoup de confiance, et qu'il fit gouverneur de Munychia après la mort de son père, comme nous le verrons bientôt. Ce Démétrius avait été, non-seulement le disciple, mais l'ami intime du célèbre Théophraste. Sous un aussi savant maître, il perfectionna les talents naturels qu'il avait pour l'éloquence, et se rendit habile dans la philosophie, la politique et l'histoire[2]. Il était fort estimé à Athènes. Il avait commencé à y entrer dans le gouvernement des affaires dès le temps qu'Harpalus s'y était rendu, après s'être déclaré contre Alexandre. Dans le temps dont nous parlons, il fut obligé de sortir d'Athènes, qui le condamna même bientôt après, quoique absent, sous un vain prétexte d'irréligion.

Tout le poids de la colère d'Antipater tomba principalement sur Démosthène[3], Hypéride, et quelques autres Athéniens qui les avaient suivis. Quand il sut qu'ils s'étaient dérobés à sa vengeance par la fuite, il envoya après eux des gens pour les reprendre, et mit à leur tête un certain Archias, qui avait joué autre-

[1] Athen. lib. 12, pag. 542.

[2] Diog. Laert. in Demetr.

[3] Plut. in Demosth. pag. 859, 860.

fois des tragédies. Cet Archias, ayant trouvé à Égine l'orateur Hypéride, Aristonicus de Marathon, et Himérée, frère de Démétrius de Phalère, qui tous trois s'étaient réfugiés dans le temple d'Ajax, les arracha de leur asile, et les envoya à Antipater, qui était alors à Cléones, où il les fit mourir. On dit même qu'il fit couper la langue à Hypéride.

Le même Archias, ayant appris que Démosthène, retiré dans l'île de Calaurie, s'était rendu suppliant dans le temple de Neptune, y passa sur des esquifs; et, étant descendu à terre avec quelques soldats de Thrace, il alla dans le temple, et fit tous ses efforts pour persuader à Démosthène de venir avec lui vers Antipater, l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Démosthène connaissait trop les hommes pour se fier à sa parole. Il savait que ces âmes vénales et vendues à l'iniquité, ces infâmes ministres d'ordres également injustes et cruels, ne se piquent pas, non plus que leurs maîtres, de sincérité et de vérité. Pour éviter de tomber entre les mains d'un tyran qui aurait exercé sur lui toute sa fureur, il avala du poison qu'il portait toujours sur lui. Ce poison produisit son effet assez promptement. Se sentant affaiblir, il s'avança soutenu sur les bras de quelques domestiques, et tomba mort au pied de l'autel.

Peu de temps après, les Athéniens, pour lui marquer leur estime et leur reconnaissance, lui firent ériger une statue de bronze, et ordonnèrent, par un décret, que, d'âge en âge, l'aîné de sa famille serait nourri dans le Prytanée aux dépens du public; et au bas de la statue ils firent graver cette inscription, qui était conçue en deux vers élégiaques: *Démosthène, si tu avais eu autant de force que de bon sens, jamais Mars le Macédonien n'aurait triomphé de la Grèce.* Quel cas doit-on faire du jugement d'un peuple capable de se porter, presque dans le même temps, à des extrémités si opposées; qui condamne aujourd'hui un citoyen à mort, et qui le lendemain le comble d'honneurs et de louanges?

Ce que j'ai dit de Démosthène en plusieurs occasions me dispense ici de faire au long son portrait et son caractère. Il était, non-seulement grand orateur, mais grand homme d'état. Il avait de nobles et de grandes vues, un zèle à toute épreuve pour l'honneur et les intérêts de sa patrie, une haine irréconciliable contre tout ce qui sentait la tyrannie, et un amour de la liberté tel qu'on peut se l'imaginer dans le républicain le plus ennemi qui fut jamais de toute servitude et de toute dépendance. Une sagacité merveilleuse le faisait percer dans l'avenir, et lui montrait les événements futurs et éloignés comme s'ils eussent été présents. Il paraissait informé de tous les desseins de Philippe, comme s'il eût été admis à son conseil; et, si les Athéniens eussent voulu suivre ses avis, jamais ce prince ne serait parvenu à ce degré de puissance qui causa la perte de la Grèce, comme Démosthène l'avait souvent prédit.

Il connaissait parfaitement Philippe [1], et était bien éloigné de le louer comme faisaient la plupart des orateurs. Deux ambassadeurs, avec qui il avait été député vers lui, ne cessant, à leur retour, de vanter le roi de Macédoine, et de dire que c'était un prince très-éloquent, très-beau, et très-grand buveur: *Quelle louange!* reprit Démosthène; *la première qualité est d'un rhéteur, la seconde d'une femme, la troisième d'une éponge, mais nulle d'un roi.*

Pour ce qui regarde l'éloquence, on ne peut rien ajouter à ce qu'en dit Quintilien dans le parallèle qu'il fait de Démosthène et de Cicéron. Après avoir montré que les parties essentielles et les grandes qualités de l'orateur leur sont communes, il marque en particulier la différence qui se trouve entre eux pour le style et l'élocution. « L'un [2], dit-il, est plus précis, « l'autre plus abondant. L'un serre de plus « près son adversaire; l'autre, pour le com- « battre, se donne plus de champ. L'un songe « toujours à le percer, pour ainsi dire, par la « vivacité de son style; l'autre souvent l'acca- « ble aussi par le poids du discours. Il n'y a « rien à retrancher à l'un, et rien à ajouter à « l'autre. On voit en Démosthène plus de soin « et d'étude; en Cicéron, plus de naturel et « de génie. »

[1] Plut. in Demosth. pag. 853.

[2] « In eloquendo est aliqua diversitas. Densior ille, hic « copiosior. Ille concludit astrictiùs, hic latiùs pugnat. Ille « acumine semper, hic frequenter et pondere. Illi nihil de- « trahi potest, huic nihil adjici. Curæ plus in illo, in hoc « naturæ. » (QUINTIL. lib. 10, cap. 1.)

J'ai marqué ailleurs [1] un autre trait de différence entre ces deux grands orateurs, qu'on me permettra de rapporter encore ici. Ce qui caractérise Démosthène plus que tout le reste, et en quoi il n'a point eu d'imitateur, est un oubli si parfait de lui-même, une exactitude si scrupuleuse à ne faire jamais parade d'esprit, un soin si perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cause et point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échappe une expression, un tour, une pensée, qui n'ait pour but simplement que de plaire et de briller. Cette retenue, cette sobriété dans un aussi beau génie qu'était Démosthène, dans des matières si susceptibles de grâce et d'élégance, met le comble à son mérite, et est au-dessus de toutes les louanges.

Cicéron connaissait bien tout le prix de l'éloquence de Démosthène; il en sentait bien toute la force et toute la beauté. Mais, persuadé que l'orateur doit [2], quand il ne s'agit que de choses non essentielles, former son style sur le goût de ceux qui l'écoutent, il ne crut pas que son siècle fût susceptible d'une si rigide exactitude, et il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles et à la délicatesse de ses auditeurs, qui demandaient dans les discours plus d'élégance et plus de grâce. Ainsi [3], quoiqu'il ne perdît jamais de vue l'utilité de la cause qu'il plaidait, il donnait pourtant quelque chose à l'agrément; et en cela même il prétendait bien travailler pour l'intérêt de sa patrie, et il y travaillait en effet, puisqu'un des plus sûrs moyens de persuader est de plaire : mais il travaillait aussi pour sa propre réputation, et ne s'oubliait pas lui-même.

[1] Dans le *Traité des Études*, en parlant de l'éloquence du barreau.

[2] « Semper oratorum eloquentiæ moderatrix fuit auditorum prudentia. Omnes enim qui probari volunt, voluntatem eorum qui audiunt intuentur, ad eamque et ad eorum arbitrium et nutum totos se fingunt et accommodant. » (Cic. *Orat.* n. 24.)

[3] « Quapropter ne illis quidem repugno, qui dandum putant nonnihil esse temporibus atque auribus nitidius aliquid, atque affectatius postulantibus..... Atque id fecisse M. Tullium video, ut quum omnia utilitati, tum partem quamdam delectationi daret : quum et ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. » (Quint. lib 12, cap. 10.)

La mort de Démosthène et celle d'Hypéride [1] firent regretter aux Athéniens les règnes de Philippe et d'Alexandre, et leur rappelèrent dans l'esprit la magnanimité, la générosité et la clémence que ces deux princes conservèrent même dans leur courroux, toujours prêts à pardonner, à remettre les offenses, et à relever leurs ennemis; au lieu qu'Antipater, sous le masque d'un homme privé, sous le vil manteau et sous les apparences d'une vie simple et frugale, affectant de ne prendre aucun titre d'autorité, se montrait en effet un maître dur et impérieux.

Cependant, malgré toute sa dureté, Phocion ne laissa pas d'obtenir de lui par ses prières le rappel de plusieurs bannis. Il y a lieu de croire que Démétrius fut de ce nombre : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il eut beaucoup de part aux affaires de la république depuis ce temps-là. Pour ceux que Phocion ne put faire revenir, il leur procura des lieux plus commodes et moins éloignés; car il fit en sorte qu'ils ne fussent pas relégués, comme l'ordre en avait été d'abord expédié, au delà des monts Cérauniens et du promontoire de Ténare, et privés du doux séjour de la Grèce, mais qu'ils demeurassent dans le Péloponnèse. Qui pourrait s'empêcher ici d'admirer, d'un côté le bon et généreux naturel de Phocion, qui emploie son crédit auprès des puissances pour procurer quelques soulagements à des malheureux; et de l'autre, une sorte d'humanité dans un prince qui ne s'en piquait pas néanmoins, mais qui sentait bien qu'il y aurait eu de la dureté d'ajouter encore de nouvelles peines aux incommodités de l'exil?

Du reste, Antipater gouverna avec beaucoup de justice et de douceur ceux qui restèrent dans Athènes, pourvut des premières charges et des principaux emplois ceux qui lui parurent les plus honnêtes gens et les plus vertueux, se contentant d'éloigner de toute magistrature ceux qu'il croyait portés et propres à exciter des troubles. Il savait que ce peuple n'était point capable de porter ni une servitude ni une liberté entière : ainsi il crut devoir ôter à l'une ce qu'elle aurait eu de trop dur, et à l'autre ce qu'elle avait d'excessif et de licencieux.

[1] Plut. in Phoc. pag. 754.

Après une campagne si glorieuse [1] le vainqueur reprit la route de Macédoine pour y faire la cérémonie du mariage de Phila, sa fille, avec Cratère. Cette fête se passa avec la pompe la plus auguste. Phila était une des princesses de son siècle les plus accomplies. Sa beauté faisait la moindre partie de son mérite. L'éclat en était beaucoup relevé par la douceur et la modestie qui brillaient sur son visage, et par un air de bonté et une pente à obliger qui lui gagnaient tous les cœurs. Elle joignait à des qualités si estimables un génie supérieur et une rare prudence, qui la rendaient capable des plus grandes affaires. On dit que, toute jeune qu'elle était, Antipater son père, l'un des plus habiles politiques de son temps, n'entreprenait rien d'important sans la consulter. Elle n'employa le crédit qu'elle eut sur l'esprit de ses deux maris (car, après la mort de Cratère, elle épousa Démétrius, fils d'Antigone), que pour faire du bien aux officiers, ou à leurs filles, ou à leurs sœurs : si elles étaient pauvres, elle leur donnait de quoi se marier; si le malheur voulait qu'on vînt à les calomnier, elle-même s'intéressait à leur justification. Une libéralité si généreuse l'avait rendue toute-puissante auprès des troupes : il n'était point de cabales qu'elle ne dissipât par sa présence, ni de révoltes qu'elle n'assoupît par ses manières.

§ III. — Convoi d'Alexandre; son corps est porté a Alexandrie. Eumène est mis en possession de la Cappadoce par Perdiccas. Ptolémée, Cratère, Antipater, Antigone, se liguent contre l'un et l'autre. Mort de Cratère. Malheureuse expédition de Perdiccas en Égypte; il y est tué.

Vers ce temps-là [2] se fit le convoi d Alexandre [3]. Aridée, ayant été chargé, par tous les gouverneurs et par tous les grands du royaume, de la pompe funèbre de ce prince, avait employé deux ans à disposer tout ce qui pouvait la rendre la plus riche et la plus éclatante qu'on eût encore vue. Lorsque toutes choses furent prêtes pour cette lugubre mais superbe cérémonie, l'on donna les ordres pour commencer la marche. Elle fut précédée par un grand nombre de plonniers et d'autres ouvriers, afin de rendre praticables tous les chemins par lesquels on devait passer.

Après qu'ils eurent été aplanis, on vit partir de Babylone ce magnifique chariot, dont l'invention et le dessin se faisaient autant admirer que les richesses immenses qu'on y découvrait. Le corps du chariot portait sur deux essieux, qui entraient dans quatre roues faites à la mode de Perse, dont les moyeux et les rayons étaient dorés, et les jantes revêtues de fer. Les extrémités des essieux étaient d'or, représentant des muffles de lions qui mordaient un dard. Le chariot avait quatre timons; et à chaque timon étaient attelés quatre rangs de quatre mulets chacun, en sorte qu'il y avait, pour tirer ce chariot, soixante-quatre mulets. On avait choisi les plus forts et de la plus haute taille. Ils avaient des couronnes d'or et des colliers enrichis de pierres précieuses, avec des sonnettes d'or.

Sur ce chariot s'élevait un pavillon tout d'or, qui avait douze pieds de large sur dix-huit de long, soutenu par des colonnes d'ordre ionique embellies de feuilles d'acanthe. Il était orné, au dedans, de pierres précieuses disposées en forme d'écailles. Tout autour régnait une frange d'or en réseau, dont les filets avaient un doigt d'épaisseur, où étaient attachées de grosses sonnettes, qui se faisaient entendre de fort loin.

Dans la décoration du dehors on voyait quatre bas-reliefs.

Le premier représentait Alexandre assis dans un char et tenant à sa main un sceptre superbe, environné, d'un côté, d'une troupe de Macédoniens armés, et, de l'autre, d'une pareille troupe de Persans armés à leur manière. Devant eux marchaient les écuyers du roi.

Dans le second on voyait des éléphants harnachés de toutes pièces, portant, sur le devant, des Indiens, et, sur le derrière, des Macédoniens, armés comme dans un jour d'action.

Dans le troisième étaient représentés des

[1] Diod. lib. 18, pag. 602; et lib. 19, pag. 701.

[2] An. M. 3683; av. J. C. 321. — Diod. lib. 18, pag. 608-610.

[3] J'aurais souhaité pouvoir m'expliquer, en plusieurs endroits de cette description, d'une manière plus claire et plus intelligible que je n'ai fait : mais cela ne m'a pas été possible, quoique j'aie eu recours aux lumières de personnes plus habiles que moi.

escadrons de cavalerie en ordre de bataille.

Le quatrième montrait des vaisseaux tout prêts à combattre.

A l'entrée de ce pavillon étaient des lions d'or qui semblaient la garder.

Aux quatre coins étaient posées des statues d'or massif, représentant des Victoires avec des trophées d'armes à la main.

Sous le pavillon on avait placé un trône d'or, d'une figure carrée, orné de têtes d'animaux [1], qui avaient autour du cou des cercles d'or d'un pied et demi de largeur, d'où pendaient des couronnes brillantes des plus vives couleurs, telles qu'on en portait dans les pompes sacrées.

Au pied de ce trône était posé le cercueil d'Alexandre, tout d'or, et travaillé au marteau. On l'avait rempli à demi d'aromates et de parfums, tant afin qu'il exhalât une bonne odeur, que pour la conservation du cadavre. Il y avait sur ce cercueil une étoffe de pourpre brochée d'or.

Entre le trône et le cercueil étaient les armes du prince, telles qu'il les portait pendant sa vie.

Le pavillon, en dehors, était aussi couvert d'une étoffe de pourpre à fleurs d'or. Le haut était terminé par une très-grande couronne d'or, composée comme de branches d'olivier. Le soleil, qui dardait ses rayons sur cette couronne, joint au mouvement du chariot, la faisait briller d'une lumière étincelante et semblable à celle des éclairs.

On conçoit aisément que dans une longue marche le mouvement d'un chariot aussi chargé que celui-ci devait être sujet à de grands inconvénients. Afin donc que le pavillon et tous ses accompagnements, soit que le chariot descendît ou qu'il montât, demeurassent toujours dans la même situation, malgré l'inégalité des lieux et les violentes secousses qui en étaient inséparables, du milieu de chacun des deux essieux s'élevait un axe qui soutenait le milieu du pavillon et tenait toute la machine en état.

Après le chariot marchaient les gendarmes, tous armés et superbement vêtus.

On ne saurait croire combien cette cérémonie attira de monde, tant par le profond respect que l'on avait pour la mémoire d'Alexandre que par la magnificence de cette pompe funèbre, qui n'avait point encore eu son égale dans le monde.

Il avait couru une prédiction [1] que l'endroit où serait enterré Alexandre deviendrait le plus heureux et le plus florissant de toute la terre. Les gouverneurs se disputaient l'un à l'autre un corps qui devait porter avec lui un si beau privilége. Perdiccas, par amour pour la patrie, voulait qu'on le portât à Ége en Macédoine, sépulture ordinaire de ses rois. On proposa encore d'autres lieux. L'Égypte l'emporta. Ptolémée, qui avait des obligations si essentielles et si récentes au roi de Macédoine, voulant signaler sa reconnaissance, partit avec une nombreuse escorte des troupes les plus lestes qu'il eût pour aller au-devant du convoi, et s'avança jusqu'en Syrie. L'ayant joint, il empêcha qu'on ne le portât au temple de Jupiter Ammon, comme on en avait dessein. Le corps fut déposé d'abord dans la ville de Memphis, et de là conduit à Alexandrie. Ptolémée lui construisit un temple magnifique, et lui rendit tous les honneurs que l'antiquité païenne avait coutume de rendre aux demi-dieux et aux héros.

Freinshémius, dans ses suppléments de Tite-Live [2], rapporte, d'après Léon l'Africain [3], que le tombeau d'Alexandre-le-Grand subsistait encore du temps de cet auteur, et qu'il était révéré par les mahométans comme le tombeau, non-seulement d'un roi illustre, mais d'un grand prophète.

Dans le partage qui s'était fait [4] des divers gouvernements de l'empire d'Alexandre, Eumène avait eu pour son département la Cappadoce et la Paphlagonie qui confine à la mer du Pont; et il était expressément porté par le traité, que Léonat et Antigone, avec une grosse armée, y conduiraient Eumène, pour l'établir satrape de cette contrée, et pour en chasser le roi Ariarathe. Cette résolution prise en commun d'envoyer ainsi, dans les divers départements, des troupes et d'habiles capitaines, était l'effet d'une politique très-judicieuse, afin que

[1] Le mot grec τραγέλαφος désigne une espèce de cerf qui a de la barbe au menton comme les boucs.

[1] Ælian. lib. 12, cap. 64.

[2] Lib. 133.

[3] Cet auteur vivait dans le quinzième siècle.

[4] Plut. in Eumen. pag. 584. — Diod. lib. 18, pag. 599

toutes les provinces conquises restassent sous la domination des Macédoniens, et que les peuples, se voyant sans maîtres, ne songeassent point à se remettre dans leur première liberté, et ne s'apprissent point les uns aux autres à secouer le nouveau joug des Grecs.

Mais ni Léonat ni Antigone ne se mirent pas beaucoup en peine d'exécuter cet article du traité; et, songeant chacun à leur intérêt et à leur agrandissement particulier, ils prirent d'autres mesures. Eumène, ainsi abandonné par ceux qui devaient l'établir dans son gouvernement, partit avec tout son équipage, qui consistait en trois cents chevaux et deux cents de ses domestiques bien armés, et avec toutes ses richesses, qui étaient environ cinq mille talents[1] qu'il avait en or; et il se retira auprès de Perdiccas. Il en fut très-bien reçu, eut beaucoup de crédit auprès de lui, et entra dans tous ses conseils. En effet, Eumène était un homme ferme, et la meilleure tête de tous les capitaines d'Alexandre.

Peu de temps après, il fut mené en Cappadoce avec une grosse armée que Perdiccas voulut commander en personne. Ariarathe s'était préparé à faire une bonne défense. Il avait trente mille hommes de pied, et une nombreuse cavalerie. Perdiccas le battit, le fit prisonnier, extermina toute sa famille, et mit Eumène en possession de son gouvernement. Il voulait, par cet exemple de sévérité, intimider les peuples, et arrêter les séditions: conduite très-sage, et absolument nécessaire dans la conjoncture d'un nouveau gouvernement, où tout fermente dans un état, et où tout est prêt à se soulever. Ensuite il s'avança pour châtier Isaure et Larande[2], villes de Pisidie, qui avaient massacré leurs gouverneurs, et s'étaient révoltées. La dernière de ces villes périt d'une manière bien étrange. Comme elle se voyait hors d'état de résister, et qu'elle n'espérait aucun quartier du vainqueur, ses habitants, ayant enfermé dans leurs maisons leurs femmes, leurs enfants, leurs pères et mères et tout ce qu'ils avaient d'or et d'argent, y mirent le feu, et, après avoir combattu comme des lions, se jetèrent eux-mêmes dans les flammes. La ville fut livrée au pillage; les soldats, ayant éteint le feu, y firent un grand butin, car elle était remplie de richesses.

De là Perdiccas se rendit en Cilicie, et y passa l'hiver[1]. Pendant le séjour qu'il y fit, il forma le dessein de répudier Nicée, fille d'Antipater, qu'il avait épousée dans un temps où il croyait ce mariage utile pour ses vues. Mais, depuis que la régence de l'empire lui avait donné un crédit supérieur et fait naître de plus hautes espérances, il se tourna d'un autre côté, et songea à épouser Cléopatre, sœur d'Alexandre-le-Grand. Elle avait été mariée à Alexandre, roi d'Epire; et, ayant perdu son mari dans les guerres d'Italie, elle ne s'était point remariée. Elle était alors à Sardes en Lydie. Perdiccas y envoya Eumène lui en faire la proposition, et tâcher de la gagner. Cette alliance avec une sœur d'Alexandre, fille du même père et de la même mère, et fort chérie des Macédoniens, lui ouvrait le chemin à l'empire par la faveur des Macédoniens, qu'elle devait naturellement lui procurer.

Antigone démêla son dessein, et entrevit que sa perte était un des articles sur lesquels on comptait pour y réussir. Aussitôt il passa en Grèce, alla trouver Antipater et Cratère, qui étaient alors occupés à faire la guerre aux Étoliens, et leur découvrit tout le plan de Perdiccas. Ils s'accommodèrent aussitôt avec les Étoliens, et marchèrent du côté de l'Hellespont pour observer les mouvements de leur nouvel ennemi. Et, afin de fortifier leur parti, ils engagèrent dans leurs intérêts Ptolémée, gouverneur d'Égypte.

Cratère, un des plus distingués d'entre les capitaines d'Alexandre, était le plus aimé et le plus estimé des Macédoniens. Alexandre, un peu avant que de mourir, l'avait chargé de conduire en Macédoine les dix mille vétérans qu'il y renvoyait à cause de leur âge, de leurs blessures, ou de quelques autres infirmités qui les rendaient incapables de servir; et il lui avait donné en même temps la charge de vice-roi de Macédoine à la place d'Antipater, qu'il rappelait auprès de lui à Babylone. Après la mort d'Alexandre, la Grèce, la Macédoine et

[1] Quinze millions. = 28 750 000 fr. E. B

[2] Diod. pag. 605.

[1] Diod. pag. 606-609.

l'Epire ayant été données à lui et à Antipater conjointement, ils les gouvernaient ensemble; et de son côté Cratère fit toujours ce que doit faire un bon et fidèle associé, surtout dans cette guerre où la découverte des desseins de Perdiccas les mit dans la nécessité d'entrer.

Perdiccas renvoya Eumène dans sa province, non-seulement pour y mettre tout en bon état, mais aussi en particulier pour avoir l'œil sur les mouvements de Néoptolème, gouverneur d'Arménie, son plus proche voisin, que Perdiccas soupçonnait; et l'on verra que ses soupçons n'étaient pas sans fondement.

Ce Néoptolème était un homme plein d'un sot orgueil, et que les vaines espérances dont il se repaissait avaient rendu d'une fierté insupportable[1]. Eumène tâchait de le ramener par la raison et la douceur; et, voyant que la phalange des Macédoniens, commandée par Néoptolème, était devenue très-audacieuse et très-insolente, il travailla à assembler un corps de cavalerie qui pût la tenir en respect et lui résister. Pour cet effet, il donna toutes sortes d'immunités et d'exemptions de tous impôts à ceux du pays qui étaient en état de monter à cheval. Il acheta lui-même grand nombre de chevaux, qu'il donna à ceux de sa cour auxquels il se fiait le plus; releva leur courage par les honneurs et par les dons qu'il leur faisait; les dressa et les accoutuma au travail et à la fatigue par des revues, des exercices et des mouvements continuels. On fut fort surpris de voir qu'en si peu de temps il eût assemblé plus de six mille chevaux en état de bien servir.

Au printemps[2], Perdiccas ayant fait filer toutes ses troupes vers la Cappadoce, tint conseil avec ses amis sur les opérations de la guerre qu'il entreprenait. Le sujet de la délibération était de savoir s'il fallait aller d'abord en Macédoine contre Antipater et Cratère, ou en Égypte contre Ptolémée. Ce dernier parti l'emporta. Il fut arrêté, en même temps, qu'Eumène, avec une partie de l'armée, demeurerait pour garder les provinces d'Asie contre Antipater et Cratère. Et, afin de le mieux engager à servir la cause commune, Perdiccas ajouta à son gouvernement les provinces de Carie, de Lycie et de Phrygie. Il le déclara aussi généralissime de toutes les troupes qui étaient dans la Cappadoce et dans l'Arménie, avec ordre à tous les gouverneurs de lui obéir. Après cela, Perdiccas prit la route d'Égypte, par Damas et par la Palestine. Il mena aussi les deux rois mineurs dans cette expédition, pour couvrir ses desseins de l'autorité royale.

Eumène n'oublia rien, pour avoir une bonne armée à opposer à Antipater et à Cratère[1], qui avaient déjà passé l'Hellespont et marchaient à lui. Ils essayèrent d'abord toutes sortes de voies pour le détacher du parti où il était engagé, et lui promirent d'ajouter de nouvelles provinces à celles qu'il avait déjà. Mais il était trop ferme pour se laisser ébranler et pour manquer de parole à Perdiccas[2]. Ils réussirent mieux auprès d'Alcétas et de Néoptolème. Ils engagèrent le premier, quoique frère de Perdiccas, à demeurer neutre; et l'autre à se déclarer pour eux. Eumène chargea celui-ci au passage, le battit, et lui enleva même tout son bagage. Il dut cette victoire à sa cavalerie qu'il avait formée avec tant de soin. Néoptolème se sauva avec trois cents chevaux, et joignit Antipater et Cratère; le reste de ses troupes prit parti dans celles d'Eumène.

Antipater entra en Cilicie dans le dessein de passer en Égypte, et de secourir Ptolémée si ses affaires le demandaient. Il détacha Cratère et Néoptolème avec le reste de l'armée contre Eumène, qui était en Cappadoce. Il s'y donna un combat considérable, dont Eumène dut le succès à une sage et industrieuse précaution qu'il prit, que Plutarque regarde avec raison comme le chef-d'œuvre d'un grand capitaine. La réputation de Cratère était très-grande; et, depuis la mort d'Alexandre, la plupart des Macédoniens le désiraient pour leur chef, se souvenant que, pour l'amour d'eux et pour soutenir leurs intérêts, il avait encouru la disgrâce du prince. Néoptolème l'avait flatté que, dès qu'il se montrerait, tous les Macédoniens du

[1] Plut. in Eumene, pag. 585

[2] An. M. 3683; av. J. C. 321.

[1] Plut. in Eumene, pag. 585-587. — Diod. lib. 18, pag. 610-613.

[2] « Quem (Perdiccam) etsi infirmum videbat, quòd « unus omnibus resistere cogebatur, amicum non dese- « ruit, neque salutis quàm fidei fuit cupidior. » (Corn. Nep. in *Eum.* cap. 3.)

parti opposé se rangeraient sous ses drapeaux. Eumène lui-même le craignait extrêmement[1]. Mais, pour éviter ce malheur, qui aurait entraîné sa ruine, il fit si bien garder les avenues et les passages, que son armée ignora absolument contre qui on la menait, ayant fait courir le bruit que c'était seulement Néoptolème qui revenait l'attaquer. Dans l'ordonnance de la bataille, il n'opposa à Cratère aucun Macédonien, et défendit, sous de grandes peines, de recevoir de la part des ennemis aucun héraut, pour quelque raison que ce pût être.

Le premier choc fut très-rude. Les lances volèrent bientôt en éclats, et on en vint aux épées. Cratère ne fit point de déshonneur à Alexandre dans ce dernier jour, car il tua plusieurs ennemis de sa main, et renversa plusieurs fois tout ce qui osa lui faire tête. Enfin, blessé par un Thrace qui le prit en flanc, il tomba de son cheval. Toute la cavalerie ennemie passa sur lui sans le reconnaître; ce ne fut qu'à la fin qu'on sut qui il était, lorsqu'il rendait les derniers soupirs. A l'autre aile, Néoptolème et Eumène, qui se haïssaient tous deux personnellement, en étant venus aux mains, et leurs chevaux s'étant heurtés l'un contre l'autre, ils se prirent corps à corps, et, leurs chevaux s'étant dérobés de dessous eux, ils tombèrent tous deux par terre. Là, comme des athlètes acharnés l'un contre l'autre, ils se battirent longtemps avec une espèce de fureur et de rage, jusqu'à ce qu'enfin Néoptolème reçut le coup mortel et expira.

Eumène alors, étant remonté à cheval, poussa son aile gauche, où il croyait que les ennemis tenaient encore ferme. Là, ayant appris que Cratère avait été tué, il courut à l'endroit où il était, et le trouva qui expirait. Il ne put refuser des larmes à la mort d'un ancien ami, qu'il avait toujours estimé et considéré. Il lui fit rendre les derniers honneurs avec toute la magnificence possible, et fit porter ses os en Macédoine pour être remis à sa femme et à ses enfants. Il gagna cette seconde bataille dix jours après la première.

Perdiccas était cependant entré en Égypte[2], et y faisait la guerre à Ptolémée, mais avec un succès bien différent. Ptolémée, depuis qu'il avait le gouvernement de l'Égypte, s'était conduit avec tant de justice et de bonté, qu'il avait gagné le cœur de tous les Égyptiens. Une infinité de gens, charmés de la douceur d'un gouvernement si sage, étaient venus de la Grèce, et d'autres endroits, se ranger sous ses ordres. Ce double avantage le rendait très-puissant. L'armée même de Perdiccas avait tant d'estime et de penchant pour Ptolémée, qu'elle n'allait qu'à regret contre lui, et que plusieurs désertaient tous les jours pour aller se joindre à ses troupes. Tout cela fit échouer le dessein de Perdiccas. Il y perdit même la vie. Ayant malheureusement voulu faire passer à son armée un bras du Nil qui faisait une île près de Memphis, et ayant perdu à ce passage deux mille hommes, dont la moitié se noya et l'autre fut dévorée par les crocodiles, les Macédoniens, mécontents jusqu'à la fureur de se voir exposés si mal à propos, se soulevèrent contre lui. Cent des principaux officiers, dont Pithon était le plus connu, l'abandonnèrent. Il fut égorgé dans sa tente avec la plupart de ses amis et de ses confidents.

Deux jours après, on reçut la nouvelle de la victoire d'Eumène. Sans doute que, si on l'eût sue deux jours plus tôt, elle aurait arrêté ce soulèvement et prévenu la révolution dont il fut suivi bientôt après, et qui fut si favorable à Ptolémée, à Antipater, et à tout leur parti.

[1] Cornel. Nep. cap. 3 et 4.

[2] Diod. lib. 18, pag. 613-616. — Plut. in Eumen. pag. 587. — Cornel. Nep. cap. 5.

§ IV. — La régence est donnée a Antipater. Eumène assiégé par Antigone dans Nora. Siége et prise de Jérusalem par Ptolémée. Démade mis a mort par Cassandre. Antipater, en mourant, nomme Polysperchon régent a sa place. Celui-ci rappelle Olympias. Antigone devenu fort puissant.

Dès le lendemain de la mort de Perdiccas[1], Ptolémée passa le Nil, et entra dans le camp des Macédoniens. Il y justifia si bien sa conduite, qu'ils se déclarèrent tous en sa faveur. Quand on reçut la nouvelle de la mort de Cratère, il sut si habilement profiter de leur affliction et de leur colère, qu'il leur fit faire un décret par lequel Eumène et cinquante

[1] Diod. lib. 18, pag. 616-619

autres du même parti furent déclarés ennemis de l'état macédonien; et ce décret autorisait Antipater et Antigone à leur faire la guerre. Quoique ce prince vît un penchant général à lui donner la régence vacante par la mort de Perdiccas, il n'eut garde de prendre ce parti. Il voyait clairement que les pupilles n'avaient qu'un vain titre, précaire et sans réalité; qu'ils ne pourraient jamais soutenir le poids de ce vaste empire, ni réunir sous leur autorité tant de gouverneurs accoutumés à l'indépendance : que, par l'inclination et l'intérêt des officiers, autant que par la situation des affaires, tout tendait à un délabrement inévitable; que tout ce qu'il pourrait acquérir en attendant tournerait au profit des pupilles: qu'en paraissant occuper le premier rang, il ne posséderait en effet rien de fixe, de solide et de propre; qu'après le temps de la régence expiré, il se trouverait sans gouvernement, sans établissement réel, sans armée, sans appui ni retraite, pendant que tous ses collègues se verraient dans une possession tranquille des plus riches provinces, et profiteraient seuls des conquêtes communes. Préférant donc à ce nouveau titre le poste qu'il avait, comme moins hasardeux et moins exposé à l'envie, il fit tomber le choix sur Python et sur Aridée.

Le premier avait commandé avec distinction dans toutes les guerres d'Alexandre. Il avait suivi le parti de Perdiccas jusqu'à la méchante manœuvre qu'il lui vit faire au passage du Nil, qui le lui fit abandonner pour s'attacher à Ptolémée.

Pour Aridée, il n'est pas parlé de lui dans l'histoire qu'à la mort d'Alexandre, où il paraît chargé du soin de ses funérailles; et nous avons vu comment, après deux ans de préparatifs, il s'était acquitté de cette triste mais honorable fonction.

Cet honneur de la tutelle ne leur dura pas longtemps. Eurydice, femme du roi Aridée, qu'on n'appellera plus désormais que *Philippe*, voulant se mêler de toutes les affaires, et les Macédoniens l'ayant soutenue dans ses prétentions, les deux régents furent si dégoûtés de leur emploi, que, quand ils eurent ramené l'armée à Triparadis en Syrie, ils s'en démirent volontairement, et il fut donné à Antipater seul.

Aussitôt qu'il s'en vit revêtu, il fit un nouveau partage des provinces de l'empire, dans lequel il donnait l'exclusion à tous ceux qui avaient été du parti de Perdiccas et d'Eumène, et rétablissait tous ceux de l'autre qui avaient été dépossédés. Dans cette nouvelle division de l'empire, Séleucus, à qui le commandement de la cavalerie donnait, comme je l'ai déjà dit, une grande autorité, eut le gouvernement de Babylone, et devint dans la suite le plus puissant des successeurs d'Alexandre. Python eut le gouvernement de la Médie : mais Atropate qui en était le gouverneur [1], se maintint dans une partie du pays, et s'en fit roi, sans vouloir reconnaître l'autorité des Macédoniens; et cette partie de la Médie fut désormais appelée *la Médie atropatène*. Les affaires étant ainsi réglées, Antipater envoya Antigone contre Eumène, et retourna en Macédoine : il laissa son fils Cassandre, en qualité de général de la cavalerie, auprès d'Antigone, pour être informé de toutes ses démarches.

Iaddus [2], le grand prêtre des Juifs, mourut cette année; et Onias, son fils, lui succéda. Le pontificat de ce dernier dura vingt et un ans. Je fais ici cette remarque, parce que dans la suite l'histoire des Juifs se trouvera fort mêlée avec celle des successeurs d'Alexandre.

Antigone [3] se mit de bonne heure en campagne contre Eumède. Il se donna un combat à Orcynium en Cappadoce. Eumène y fut battu, et y perdit huit mille hommes. Ce fut par la trahison d'Apollonide, un des principaux officiers de sa cavalerie [4], qui, gagné par Antigone, passa, au milieu du combat, dans le parti de l'ennemi. Le traître en fut bientôt puni; car Eumène le prit et le fit pendre sur-le-champ.

Il aurait pu, dans une occasion qui suivit de près la perte de cette bataille, se saisir des bagages d'Antigone, s'emparer de toutes ses richesses, faire un grand nombre de prisonnier; et sa petite troupe dévorait déjà des yeux un butin si considérable : mais, soit crainte qu'une si riche proie n'amollît le cœur

[1] Strab. lib. 11, pag. 523.
[2] An. M. 3683; av. J. C. 321. — Joseph. Antiq. lib. 11, cap. 8.
[3] An. M. 3081; av. J. C. 320. — Diod. lib. 18, pag. 619-621. — Plut. in Eum. pag. 588-590.
[4] Cornel. Nep. in Eumene, cap. 5.

de ses soldats, contraints alors d'errer çà et là; soit considération pour Antigone, qui autrefois avait été lié avec lui d'une amitié particulière, il fit donner avis sous main au commandant du danger qu'il courait, et quand il fit mine d'attaquer les bagages, ils étaient en sûreté.

Eumène depuis sa défaite, fut obligé, pour se sauver, de changer presque continuellement de retraite : et l'on admirait la tranquillité et la constance qu'il faisait paraître dans cette vie errante et fugitive à laquelle il était réduit; car, dit Plutarque, il n'y a que l'adversité qui mette la grandeur d'âme dans tout son jour, et qui fasse véritablement connaître ce que sont et ce que valent les hommes, au lieu que souvent la prospérité couvre d'un voile appareut de grandeur leur petitesse réelle et leur peu de mérite. Eumène enfin, après avoir congédié presque tout ce qui lui restait de troupes, se renferma avec cinq cents hommes, déterminés à périr avec lui, dans le château de Nora, situé sur les frontières de la Cappadoce et de la Lycaonie, et qui était extrêmement fortifié; et il y soutint un siége d'un an.

Il s'aperçut bientôt que rien n'incommodait tant sa garnison que le petit espace qu'elle occupait, renfermée dans de petites maisons serrées, et dans un terrain qui n'avait pas plus de deux cents toises de circuit, où l'on ne pouvait ni se promener ni faire le moindre exercice, et où leurs chevaux, ne pouvant presque se remuer, devenaient pesants et incapables de servir. Pour remédier à cet inconvénient, voici ce qu'il imagina : de la plus grande maison du lieu, et qui n'avait en tout que quatorze coudées (vingt et un pieds), il en fit comme une salle d'exercice qu'il donna aux hommes, leur commandant de s'y promener d'abord tout doucement, et de doubler ensuite le pas peu à peu, et enfin de faire les mouvements les plus violents. Et pour les chevaux, il les suspendait les uns après les autres avec de grandes sangles qu'il leur mettait au poitrail et qu'il passait dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie; ensuite, par le moyen de quelques poulies, il les élevait en l'air de manière qu'ils n'étaient appuyés que sur les pieds de derrière, et que des pieds de devant ils pouvaient à peine toucher la terre du bout de la pince. Dans cet état, les palefreniers leur donnant de grands coups de fouet, ces chevaux se tourmentaient si fort, et se donnaient de si violentes agitations pour appuyer à plein leurs pieds de devant, qu'ils étaient tout couverts de sueur et d'écume. Après cet exercice, très-propre à les fortifier, à les tenir en haleine, et à leur rendre les membres souples et dispos, on leur donnait leur orge bien mondé et pilé, afin qu'ils pussent le digérer plus promptement et avec moins de peine. L'habileté d'un bon général s'étend à tout, et paraît jusque dans les moindres choses.

Le siége, ou plutôt le blocus de Nora[1], n'empêcha pas Antigone de faire une expédition en Pisidie contre Alcétas et Attale. Le dernier fut fait prisonnier dans un combat, et l'autre tué par trahison dans une place où il s'était retiré.

Pendant que ceci se passait en Asie[2], Ptolémée, voyant de quelle conséquence étaient la Syrie, la Phénicie et la Judée, soit pour couvrir l'Égypte, soit pour attaquer par ce côté-là l'île de Cypre, sur laquelle il avait des vues, résolut de se rendre maître de ces provinces, qui avaient pour gouverneur Laomédon. Il envoya Nicanor en Syrie avec une armée de terre, pendant qu'il allait lui-même avec la flotte attaquer les côtes. Nicanor battit Laomédon, le fit prisonnier, et se rendit maître de tout le dedans du pays. Ptolémée eut un pareil avantage sur la côte; de sorte qu'il se vit maître absolu de ces provinces. Un si rapide succès alarma les princes qui lui étaient alliés : mais Antipater se trouva trop éloigné, étant alors en Macédoine, et Antigone trop occupé contre Eumène pour s'opposer à cet agrandissement de Ptolémée, qui leur causait beaucoup de jalousie.

Après la défaite de Laomédon[3], les Juifs furent les seuls qui firent quelque résistance. Ils sentaient, comme ils le devaient, l'obligation du serment qu'ils avaient prêté à leur gouverneur, et ils étaient résolus à lui demeurer fidèles. Ptolémée entra en Judée, et forma le siége de Jérusalem. La place était si forte par sa si-

[1] An. M. 3685; av. J. C. 319.
[2] Diod. pag. 621, 622.
[3] Joseph. Antiq. lib. 12, cap. 1.

tuation avantageuse et par les ouvrages de l'art, qu'elle aurait tenu longtemps contre lui, sans la religieuse crainte qu'avaient alors les Juifs de violer la loi s'ils se défendaient le jour du sabbat. Ptolémée ne fut pas longtemps à s'en apercevoir; et, pour profiter d'un si grand avantage qu'ils lui donnaient, il choisit ce jour-là pour faire donner un assaut général. Personne n'osant se défendre, il n'eut pas de peine à emporter la place.

Il traita d'abord Jérusalem et la Judée assez durement, car il en emmena plus de cent mille habitants captifs en Égypte. Dans la suite, considérant la fermeté avec laquelle ils avaient gardé, et dans l'occasion présente et dans beaucoup d'autres, la fidélité qu'ils avaient jurée à leurs princes et à leurs gouverneurs, il les en trouva d'autant plus dignes de sa confiance. Il en choisit trente mille des plus distingués et des plus propres pour le service, et leur donna la garde des places les plus importantes de ses états.

Vers ce même temps[1], Antipater tomba malade en Macédoine. Les Athéniens souffraient avec peine la garnison qu'il avait laissée dans leur ville, et ils avaient souvent pressé Phocion d'aller à sa cour solliciter le renvoi de cette garnison. Il s'en était toujours défendu, soit qu'il désespérât d'y réussir, soit qu'il crût que le peuple, pour se contenir dans le devoir, avait besoin d'être tenu en bride par la crainte que cette garnison lui inspirait. Démade ne se montra pas si difficile: il se chargea avec joie de la commission, et partit aussitôt avec son fils pour la Macédoine; il ne pouvait pas y arriver dans une conjoncture plus triste pour lui. Antipater, comme je l'ai déjà dit, était attaqué d'une violente maladie; et Cassandre son fils, maître absolu des affaires, venait d'intercepter une lettre que ce même Démade écrivait à Antigone dans l'Asie pour le presser de venir promptement se rendre maître de la Grèce et de la Macédoine, *qui ne tenaient plus*, disait-il, *qu'à un filet, et encore à un filet vieux et pourri*, en se moquant ainsi d'Antipater. Dès que Cassandre les vit arriver à sa cour, il les fit arrêter l'un et l'autre: et, prenant d'abord le fils, il l'égorgea sous les yeux de son père, et si près de lui, que le sang rejaillit sur ses habits et qu'il en fut tout ensanglanté; ensuite, après lui avoir reproché son ingratitude et sa perfidie, et l'avoir accablé d'injures, il le tua aussi lui-même sur le corps de son fils. On ne peut s'empêcher de détester une cruauté aussi barbare que celle-là; mais on n'est guère porté à plaindre un scélérat comme Démade, qui avait dicté le décret par lequel Démosthène et Hypéride étaient condamnés à mort.

Antipater mourut de sa maladie. En mourant, il pensa à pourvoir aux deux grandes places qu'il occupait; et, quoique Cassandre son fils les souhaitât fort et s'attendît à les remplir, il nomma Polysperchon régent du royaume et gouverneur de Macédoine (c'était le plus ancien des capitaines d'Alexandre qui restaient), et se contenta de lui associer Cassandre.

Je ne sais s'il y a rien de plus grand ni de plus estimable que le trait que je viens de rapporter en peu de mots; il n'y a rien certainement de plus rare, et l'histoire en fournit peu d'exemples. Il s'agissait de donner un gouverneur à la Macédoine, et un régent à l'empire. Antipater, qui connaissait l'importance de ces deux places, crut que son honneur et sa propre gloire, mais plus encore que cela, l'intérêt de l'état et la conservation de la monarchie macédonienne, demandaient qu'il nommât un homme d'autorité, et respectable par son âge, par son expérience, par ses services. Il avait un fils qui ne manquait pas de mérite. Qu'il est rare et difficile, mais qu'il est beau de ne chercher dans un tel choix que le plus digne et le plus capable de bien servir le public, d'étouffer la voix de la nature, et d'être sourd à toutes ses remontrances; de ne se laisser point séduire ni aveugler par l'amour paternel, et de demeurer assez maître de son discernement pour rendre justice à un mérite étranger, pour le préférer hautement à celui d'un fils, et pour sacrifier au bien de l'état tous les intérêts de sa maison! L'histoire a conservé une parole de l'empereur Galba, qui lui fera honneur dans tous les siècles: *Auguste*[1], dit-il, *s'est choisi un successeur dans sa famille, et moi dans tout l'empire.*

[1] Diod. lib. 18, pag. 625, 526.—Plut. in Phoc. pag. 755.

[1] « Augustus in domo successorem quæsivit : ego in « republicâ. » (TAC. *Hist.* lib. 1, cap. 15.)

Cassandre fut étrangement outré du sanglant affront qu'il prétendait lui avoir été fait par ce choix. Il pensait en cela comme la plupart des hommes, qui sont en possession de regarder les charges comme héréditaires; qui se comptent pour tout, et l'état pour rien; qui n'examinent pas ce que ces charges exigent, et s'ils ont de quoi les remplir, mais si elles conviennent à leur fortune. Cassandre, ne pouvant digérer que son père lui eût préféré un étranger, cabala pour se faire un parti contre le nouveau régent. Il s'assura de toutes les places qu'il put dans son gouvernement, tant en Grèce qu'en Macédoine, et il ne se proposait rien moins que de le déposséder de tout.

Pour cet effet[1], il tâcha d'engager dans son parti Ptolémée et Antigone, qui tous deux y entrèrent par les mêmes vues et par les mêmes motifs. Ils avaient également intérêt de détruire ce nouveau régent et d'abolir avec lui la régence même, qui les tenait en brassière; qui les avertissait continuellement de leur dépendance; qui leur reprochait tacitement d'aspirer à la souveraineté; qui faisait toujours vivre les droits des deux pupilles; qui laissait l'état de ces gouverneurs incertain, et qui leur faisait craindre sans cesse d'être un jour renversés: tous deux crurent pouvoir aisément réussir dans leurs projets, si les Macédoniens étaient occupés chez eux à une guerre civile.

Antigone se trouvait, par la mort d'Antipater, le plus puissant de tous les capitaines qu'Alexandre avait laissés. Il avait une autorité absolue sur toutes les provinces de l'Asie Mineure, avec le titre de généralissime, et une armée de soixante et dix mille hommes et de trente éléphants, à laquelle il n'y avait alors, dans l'empire, aucune puissance capable de résister; il n'est pas surprenant qu'avec cette supériorité il formât le dessein d'engloutir la monarchie tout entière. Pour y réussir, il commença par faire une réforme dans tous les gouvernements des provinces de sa dépendance, déplaçant tous ceux dont il se défiait, et y mettant ses créatures. Il ôta ainsi à Aridée le gouvernement de la petite Phrygie et de l'Hellespont, et à Clitus celui de la Lydie.

Polysperchon, de son côté, ne négligea rien de ce qui était nécessaire pour fortifier son parti[1]. Il songea à rappeler Olympias, qui, sous la régence d'Antipater, s'était retirée en Épire, et lui offrit de partager avec elle l'autorité. Cette princesse envoya un courrier à Eumène pour le consulter sur la proposition qu'on lui faisait: il lui conseilla d'attendre quelque temps pour voir le train que prendraient les affaires; que, si elle se déterminait à retourner en Macédoine, il lui recommandait surtout d'oublier les injures qu'elle prétendait avoir reçues, de ne point gouverner avec hauteur, et de ne faire sentir aux autres son autorité que par des bienfaits et non par de mauvais traitements: du reste, il lui promit pour elle et pour la famille royale un inviolable attachement. Olympias ne suivit en rien de si sages conseils: elle se hâta de partir pour la Macédoine: et, quand elle y fut arrivée, elle ne prit conseil que de sa passion et du violent désir qu'elle avait de dominer et de se venger.

Polysperchon, qui avait beaucoup d'ennemis sur les bras, travailla à s'assurer de la Grèce, dont il prévoyait que Cassandre tâcherait de se rendre maître. Il prit aussi des mesures par rapport aux autres parties de l'empire, comme je le marquerai dans la suite.

Pour s'attacher les peuples de la Grèce[2], il fit un décret par lequel il rappelait les exilés, et rétablissait toutes les villes dans leur ancienne liberté et dans tous leurs droits. Il écrivit en particulier aux Athéniens des lettres qui portaient que le roi leur rendait leur démocratie et leur ancien gouvernement, par lequel tous les Athéniens, sans distinction, étaient admis aux charges. C'était un piége qu'il tendait à Phocion: car, voulant se rendre maître de la ville d'Athènes, comme cela parut bientôt après, il désespéra d'en venir à bout s'il ne trouvait moyen de faire chasser Phocion, qui avait favorisé et introduit l'oligarchie sous Antipater; or il ne doutait pas qu'il ne fût chassé, dès que ceux qu'il avait exclus du gouvernement seraient rétablis dans leurs anciens droits.

[1] Diod. lib. 18, pag. 630.

[1] Diod. lib. 18, pag. 626-631.—Corn. Nep. in Eumene, cap 6.

[2] Diod. ibid. pag. 631, 632.

§ V. — Phocion condamné a mort par les Athéniens. Cassandre se rend maitre d'Athènes. Il y établit Démétrius de Phalère pour gouverner la république : sagesse de son gouvernement. Eumène sort de Nora. Différentes expéditions d'Antigone, de Séleucus, de Ptolémée, et d'autres chefs contre lui. Olympias fait mourir Aridée; elle-même est mise a mort par ordre de Cassandre. Guerre de celui-ci contre Polysperchon. Rétablissement de Thèbes. Eumène est trahi par ses troupes, livré a Antigone, et mis a mort.

Cassandre[1], avant que la nouvelle de la mort d'Antipater fût arrivée à Athènes, y avait envoyé Nicanor pour succéder à Ménylle dans la garde de la forteresse de Munychia, et bientôt après il s'était rendu maître du Pirée. Phocion, qui comptait sur la probité et sur la fidélité de Nicanor, en quoi il se trompait, avait de grandes liaisons avec lui et de fréquentes conversations, et c'est ce qui le rendit plus suspect que jamais au peuple.

Dans ce moment arriva Alexandre, fils de Polysperchon, qui venait avec une grosse armée sous prétexte de secourir la ville contre Nicanor, mais en effet pour tâcher de s'en saisir lui-même, s'il lui était possible, en profitant de la division où elle était. Il s'y tint une assemblée tumultueuse, dans laquelle Phocion fut déposé de sa charge de général; Démétrius de Phalère, et d'autres citoyens, qui appréhendaient le même sort, prirent promptement le parti de sortir de la ville. Phocion, qui avait la douleur de se voir accusé de trahison, se réfugia vers Polysperchon, qui le renvoya au jugement du peuple. On convoqua sur-le-champ l'assemblée, dont on n'exclut ni esclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie; ce qui était contre toutes les règles. Phocion et les autres prisonniers furent présentés au peuple. Les plus gens de bien, à ce spectacle, baissèrent la vue, et, se couvrant la tête, versèrent des larmes en abondance. Quelqu'un ayant eu le courage de demander qu'on fît sortir de l'assemblée les esclaves et les étrangers, la populace s'y opposa, et se mit à crier qu'il fallait plutôt lapider ces partisans de l'oligarchie, ces ennemis du peuple. Phocion entreprit plusieurs fois de plaider sa cause et de se défendre, mais inutilement; il fut toujours interrompu. C'était la coutume à Athènes, que l'accusé déclarât, avant le jugement, de quelle peine il se trouvait digne. Phocion dit, à haute voix, qu'il se condamnait lui-même à la mort, mais demanda qu'on épargnât les autres. On fut aussitôt aux suffrages, et d'une commune voix on les condamna tous à perdre la vie, et ils furent conduits au cachot. Démétrius de Phalère et quelques autres, quoique absents, furent enveloppés dans la même condamnation. Les compagnons de Phocion, attendris par les lamentations de leurs parents et de leurs amis, qui venaient les embrasser dans les rues et leur dire les derniers adieux, marchaient en déplorant avec larmes leur malheureuse destinée; mais Phocion avait le même visage et la même contenance que lorsqu'il sortait de l'assemblée pour aller commander les armées, et que les Athéniens en foule l'accompagnaient chez lui par honneur au milieu des louanges et des acclamations.

Un homme du peuple, plus insolent que les autres, vint par devant, et lui cracha au visage. Phocion ne fit que se tourner vers les magistrats, et leur dit : *Quelqu'un ne veut-il point empêcher cet homme de commettre des choses si indignes?* Quand il fut arrivé à la prison, quelqu'un de ses amis lui ayant demandé s'il avait quelque chose à mander à son fils : *Oui, certes*, dit-il; *c'est de ne point se souvenir de l'injustice des Athéniens.* Après ces paroles, il prit la ciguë et mourut.

C'était le jour d'une procession publique. En passant devant la prison, les uns ôtèrent leurs couronnes de dessus leurs têtes; les autres, jetant les yeux sur les portes de cette prison, fondirent en larmes; et tous ceux à qui il restait quelque sentiment d'humanité et de religion, et qui n'avaient pas l'âme entièrement corrompue et aveuglée par la colère ou par l'envie, trouvèrent que c'était une grande inhumanité, et en même temps une grande impiété à la ville, de n'avoir pu s'abstenir de faire mourir dans une fête si solennelle un citoyen si généralement estimé, qu'on l'avait surnommé[1], par admiration pour ses rares vertus, *l'homme de bien*[2].

[1] Diod. lib. 18, pag. 638-642. — Plut. in Phoc. pag. 755-759.

[1] « Ob integritatem vitæ bonus est appellatus. »
[2] Corn. Nep.

Punir les plus grandes vertus comme des forfaits [1], et payer les services les plus importants par les traitements les plus cruels, c'est un crime condamnable en tout lieu, mais surtout à Athènes, où il y avait action contre les ingrats. Les règlements de son sage législateur subsistaient encore, mais pour la condamnation de ses citoyens, et pour montrer combien leurs mœurs étaient changées.

Les ennemis de Phocion, non contents du supplice qu'ils lui avaient fait souffrir, et trouvant qu'il manquait encore quelque chose à leur triomphe, firent ordonner par le peuple que son corps serait porté hors du territoire de l'Attique, et qu'aucun des Athéniens ne donnerait du feu pour honorer d'un bûcher ses funérailles. On lui rendit ces derniers devoirs sur les terres de Mégare. Une dame du pays, qui assista par hasard à ses funérailles avec ses servantes, lui éleva dans le même endroit un cénotaphe, c'est-à-dire un tombeau vide, sur lequel elle fit les effusions accoutumées; et mettant dans sa robe les os, qu'elle recueillit avec grand soin, elle les porta la nuit dans sa maison, et les enterra sous son foyer en lui adressant ces paroles: *Cher et sacré foyer, je te confie et je mets en dépôt dans ton sein ces précieux reste d'un homme de bien. Conserve-les fidèlement pour les rendre un jour au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront devenus plus sages.*

Quoique plusieurs autres jugements irréguliers, tumultueux, injustes, cruels, rendus à Athènes en différents temps contre de vertueux citoyens, dussent peut-être nous avoir préparés à celui dont je parle, on est cependant toujours surpris de voir qu'un peuple entier, dont il reste dans l'esprit, après tant de belles actions, une grande et noble idée, soit capable d'une si étrange perversité; mais il faut se souvenir que désormais c'est la lie d'une vile populace, sans honneur, sans probité, sans règle, qui domine à Athènes. Ce n'est point sans fondement que Platon et Plutarque pensent que le peuple, lorsqu'il n'a point de guides ou qu'il ne les écoute plus, qu'il est sans mors et sans frein qui le retiennent, et qu'il est entièrement livré à ses caprices et à ses emportements, doit être regardé comme un monstre aveugle, furieux, intraitable, sanguinaire, prêt à passer en un moment aux extrémités les plus funestes et les plus opposées, et mille fois plus à craindre que les plus cruels tyrans. Que pouvait-on attendre d'un tel tribunal? Quand on est déterminé à ne suivre que sa passion, à ne garder aucune formalité, à violer ouvertement toutes les règles, le plus homme de bien, le plus juste, le plus innocent, succombe toujours sous les efforts d'une cabale ennemie et dominante. Socrate l'avait éprouvé. Près de cent ans après, Phocion est traité de la même sorte.

C'est un des plus grands hommes que la Grèce ait portés, et qui avait réuni en sa personne plus de sortes de mérites. Élevé dans l'école de Platon et de Xénocrate, il forma ses mœurs sur le plus parfait modèle de la vertu païenne, et y conforma toujours ses actions.

Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit le désintéressement; l'extrême pauvreté où il mourut après tant de commandements en est la preuve. Que d'occasions de s'enrichir à un général toujours à la tête des armées, contre des ennemis riches et opulents, souvent dans des contrées abondantes, et qui semblaient inviter au pillage! Il aurait trouvé de la bassesse à revenir de ses campagnes chargé d'autre chose que de la gloire de ses belles actions, et des bénédictions dont le comblaient les peuples et les pays qu'il avait épargnés.

Phocion, avec toute sa sévérité, qui le rendait en quelque manière intraitable quand il s'agissait des intérêts de la république, était dans le fond si doux et si humain, que ses ennemis mêmes le trouvaient toujours disposé à les secourir. On aurait dit qu'il y avait en lui un double homme, composé de qualités toutes différentes, et en apparence tout à fait opposées: l'homme public, armé de force, de fermeté, de zèle, quelquefois même d'une vive indignation et d'une sorte de roideur, inflexible pour maintenir la discipline dans

[1] « Quid obest quin publica dementia sit existimanda, « summo consensu maximas virtutes quasi gravissima de- « licta punire, beneficiaque injuriis rependere? Quod « quum ubique, tùm præcipuè Athenis intolerabile videri « debet, in quà urbe adversùs ingratos actio constituta « est... Quantam ergo reprehensionem merentur, qui « quum æquissima jura, sed iniquissima haberent ingenia, « moribus suis, quàm legibus, uti maluerunt? » (VAL. MAX. lib. 5, cap. 3.)

toute sa vigueur; l'homme privé, plein de douceur, d'affabilité, de condescendance, de patience, et orné de toutes les vertus qui rendent le commerce de la vie agréable. Ce n'est pas un petit mérite, surtout pour un homme de guerre, de joindre ensemble ces deux personnages de telle sorte, que ni la sévérité nécessaire au bon ordre ne dégénère en dureté qui attire la haine, ni la douceur et l'indulgence en mollesse et relâchement qui attire le mépris.

On l'a fort loué d'avoir corrigé l'usage moderne de son pays, qui faisait de la guerre et de la politique deux professions séparées, et d'avoir repris la manière de gouverner d'Aristide et de Périclès, en réunissant en lui ces deux talents.

Persuadé que l'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'état, surtout dans un gouvernement républicain, il s'y exerça avec soin et avec un grand succès: la sienne était concise, solide, pleine de force et de sens, et ne s'écartant jamais du but. Il regardait comme indigne d'un homme d'état d'employer un style mordant et satirique, et ne répondait à ceux qui en employaient un pareil contre lui que par le silence et la patience. Un orateur, l'ayant interrompu pour lui dire force injures[1], il le laissa parler tant qu'il voulut, puis reprit son discours froidement comme s'il n'eût rien entendu.

C'est une chose bien glorieuse pour Phocion d'avoir été élu quarante-cinq fois général par un peuple qu'il songeait peu à ménager, et, ce qui est remarquable, d'avoir été élu toujours absent, sans l'avoir jamais demandé ni sollicité. Sa femme comprit bien quelle gloire c'était pour lui. Un jour qu'une dame considérable d'Ionie, qui l'était venue voir et qui logeait chez elle, lui montrait avec faste et complaisance ses bijoux d'or, ses pierreries, ses bracelets, elle lui dit d'un ton modeste: *Pour moi, mon seul ornement, c'est Phocion, qui, depuis vingt ans, est toujours élu général des Athéniens.*

Sa vie réglée et frugale ne contribua pas peu à lui procurer une vieillesse saine et robuste. Agé de plus de quatre-vingts ans, il commandait encore les armées, et soutenait toutes les fatigues de la guerre comme un jeune officier.

Un des grands principes de la politique de Phocion, c'est que la paix doit être le but de tout gouvernement sage; et, dans cette vue, il s'opposait à toutes les guerres ou imprudentes ou sans nécessité. Il craignait même les plus justes et les plus nécessaires, parce que toute guerre affaiblit et épuise un état, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires; et qu'avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversements de fortune.

Jamais les vues domestiques ne balancèrent dans son esprit celles de l'intérêt public. Il refusa constamment de solliciter et d'agir en faveur de son gendre Chariclès, appelé en justice pour rendre compte de sommes qu'il avait reçues d'Harpalus, et il lui dit alors ce beau mot: *Je t'ai fait mon gendre, mais pour choses bonnes et honnêtes.* Il faut avouer que les hommes de ce caractère paraissent bien incommodes et bien insupportables dans le commerce de la vie. Toujours pleins de difficultés quand on leur propose quelque affaire[1], ils ne savent point rendre service de bonne grâce. Il faut toujours examiner avec eux si ce qu'on leur demande est juste ou ne l'est pas. Les amis et les parents n'ont pas plus de pouvoir sur eux que les inconnus et les étrangers. Ils opposent presque toujours ou leur conscience, ou certains devoirs, à une ancienne connaissance, à la parenté, à l'avantage de leur famille. Voilà jusqu'à quelle délicatesse Phocion portait la probité païenne.

On pourrait lui appliquer avec justice ce que Tacite dit d'un célèbre Romain; c'est Helvidius Priscus. Doué d'un solide génie comme lui[2], Phocion s'adonna d'abord à la philoso-

[1] Plut. de ger. Rep. pag. 810

[1] « Hæc prima lex in amicitiâ sanciatur, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati. Turpis enim excusatio est, et minimè accipienda, quum in cæteris peccatis, tùm si quis contra rempublicam se amici causâ fecisse fateatur. » (Cic. *de Amicit.* n. 40.)

[2] « Ingenium illustre altioribus studiis juvenis admodùm dedit: non ut nomine magnifico segne otium velaret, sed quò, firmior adversus fortuita rempublicam capesseret. Doctores sapientiæ secutus est, qui sola bona quæ honesta, mala tantùm quæ turpia, potentiam..

phie, non pour couvrir son oisiveté du titre magnifique de sage, mais pour entrer dans le maniement des affaires avec plus de force et de résolution contre les accidents imprévus. Il suivait l'opinion de ceux qui ne reconnaissent d'autre bien ni d'autre mal que la vertu et le vice, et qui mettent tout ce qui est hors de nous, biens, puissance, noblesse, au rang des choses indifférentes. Bon ami, bon mari, bon sénateur, bon citoyen, il remplissait également tous les devoirs de la vie civile; ferme dans le bien jusqu'à une sorte de roideur, et méprisant la mort aussi bien que les richesses.

Voilà une partie des grandes qualités de Phocion, qui aurait mérité une plus heureuse fin. Sa mort y mit le comble et le sceau. La constance, la douceur, l'oubli des injures, qu'il y fit paraître, sont au-dessus de toutes ses autres louanges, et en relèvent infiniment l'éclat, d'autant plus que désormais nous ne verrons plus rien de pareil dans la Grèce.

Sa patrie, aveugle et ingrate, ne reconnut que quelque temps après sa mort la faute qu'elle avait commise. Les Athéniens lui élevèrent une statue de bronze, et enterrèrent honorablement ses os aux dépens du public; et ses accusateurs subirent la juste peine qu'ils méritaient. Mais les juges eux-mêmes n'en méritaient-ils pas une plus grande? Ils punissent dans les autres leur propre crime, et s'en croient quittes pour une statue de bronze; prêts à commettre de nouveau la même injustice contre d'autres aussi innocents, qu'ils condamnent pendant leur vie, et qu'ils ne s'avisent d'absoudre qu'après leur mort.

Cassandre [1] ne manqua pas de profiter du trouble qui était dans Athènes, et entra dans le Pirée avec une flotte de trente-cinq vaisseaux que lui avait donnée Antigone. Les Athéniens, voyant qu'ils n'avaient aucun secours à espérer, ordonnèrent, d'un commun consentement, qu'on enverrait à Cassandre des députés pour savoir à quelles conditions on pourrait faire la paix. On convint, de part et d'autre, que les Athéniens demeureraient maîtres de la ville, des terres, de leurs revenus et des vaisseaux. Quant à la citadelle, il fut réglé qu'elle resterait au pouvoir de Cassandre jusqu'à ce qu'il eût terminé la guerre avec les rois. Et par rapport aux affaires de la république, il fut résolu que ceux qui posséderaient dix mines de revenu, qui font mille dragmes [1], auraient part au gouvernement; ce qui était la moitié moins que lorsque Antipater se rendit maître d'Athènes. Enfin les Athéniens permirent à Cassandre de choisir un citoyen tel qu'il lui plairait pour gouverner la république. Démétrius de Phalère fut choisi pour remplir cette dignité, sur la fin de la troisième année de la 115e olympiade. Et c'est du commencement de l'année suivante, qu'il faut compter les dix ans de gouvernement que Diodore et Diogène donnent à Démétrius.

Il gouverna la république en paix, et agit avec ses concitoyens d'une manière pleine de douceur et d'humanité. Les historiens [2] conviennent qu'elle ne fut jamais mieux conduite que sous Cassandre. Le caractère de ce prince paraissait porté à la tyrannie; mais les Athéniens ne s'en ressentirent point. Quoique Démétrius, qu'il avait donné pour chef à la république, eût une espèce d'autorité souveraine, non-seulement il n'abolit point la démocratie, mais même il la rétablit. Il agissait de telle façon qu'on ne s'apercevait point qu'il fût le maître. Comme il réunissait dans sa personne l'homme d'état et l'homme de lettres, son éloquence douce et persuasive fit voir la vérité de ce qu'il disait souvent, que le discours avait autant de force dans le gouvernement que les armes dans la guerre. Son habileté dans la politique n'éclata pas moins; car il tira la philosophie spéculative de l'ombre et de l'inaction des écoles [3], et sut la produire au grand jour et la familiariser avec les affaires tumultueuses; en sorte qu'il n'était pas facile de trouver quel-

« nobilitatem, cæteraque extra animum, neque bonis « neque malis adnumerant... Civis, senator, maritus, amicus, cunctis vitæ officiis æquabilis, opum contemptor, « rectè pervicax, constans adversùs metus. » (Tac. *Hist.* « lib. 4, cap. 5.)

[1] Diod. lib. 18, pag. 642.

[1] Cinq cents livres. = 958 francs. E. B.

[2] Strab. lib. 9, pag. 398. — Diog. Laert. in Demetr.

[3] « Mirabiliter doctrinam ex umbraculis eruditorum « otioque, non modò in solem atque pulverem, sed in ipsum discrimen aciemque perduxit. Qui utrâque re excelleret, ut et doctrinæ studiis, et regendâ civitate princeps « esset, quis facilè præter hunc inveniri potest? » (Cic. *de Leg.* lib. 3, n. 15.)

qu'un qui eût excellé comme lui, et dans l'art du gouvernement, et dans l'étude des sciences.

Ce fut pendant ces dix années de gouvernement, qu'il acquit cette réputation qui l'a fait regarder comme un de ces grands hommes qu'Athènes a produits. Il augmenta les revenus de la république, et il embellit la ville d'Athènes d'édifices. Il s'appliqua à diminuer le luxe et les dépenses qui n'étaient que pour le faste. Ainsi il désapprouvait celles qu'on faisait pour les théâtres [1], les portiques et les nouveaux temples. Il blâmait ouvertement Périclès d'avoir employé une prodigieuse somme d'argent aux magnifiques portiques du temple de Pallas, qu'on appelait *Propylæa*. Mais [2], dans les fêtes publiques que l'antiquité avait consacrées, ou lorsqu'à l'occasion de quelques cérémonies saintes le peuple voulait faire de la dépense, alors il lui permettait d'user de sa liberté et de ses richesses.

La dépense était excessive à la mort des grands, et la somptuosité et la magnificence des sépulcres égalaient celles qui furent en usage à Rome du temps de Cicéron [3]. Démétrius fit une loi pour abolir cet abus passé en coutume. Il imposa des peines contre ceux qui y contreviendraient, et ordonna que les cérémonies lugubres des funérailles se feraient la nuit. Il fut défendu de mettre aucun ornement aux tombeaux, si ce n'était une colonne haute de trois coudées, ou une simple table, *mensam;* et il commit un magistrat en particulier pour faire observer cette loi.

Il fit aussi des lois pour régler les mœurs [4]. Il voulait que les jeunes gens eussent à la maison du respect pour leurs parents, dans la ville pour ceux qu'ils rencontraient, et pour eux-mêmes lorsqu'ils étaient seuls.

Les pauvres citoyens furent encore l'objet de ses attentions. Il y avait alors à Athènes quelques descendants d'Aristide [5], ce général athénien qui, après avoir possédé les plus grandes charges de la république et gouverné longtemps les finances, mourut si pauvre, qu'il fallut que le public payât les frais de ses funérailles. Démétrius prit soin de ses descendants, qui étaient pauvres, et leur assigna par jour une certaine somme pour leur subsistance.

Ce fut ainsi, dit Élien [1], que se passa le temps du gouvernement de Démétrius de Phalère, jusqu'à ce que l'envie, si naturelle aux Athéniens, l'obligea de sortir d'Athènes, comme nous le dirons dans la suite.

Le témoignage avantageux que les auteurs les plus estimés dans l'antiquité rendent, nonseulement à ses rares talents et à son habileté dans le gouvernement, mais à la sagesse de sa conduite et à sa vertu, est une pleine réfutation de tout ce qu'Athénée, sur le rapport de l'historien Duris, dit de ses déréglements; et confirme la conjecture de M. Bonamy, qui croit que Duris ou Athénée ont mis sur le compte de Démétrius de Phalère ce qui ne convient qu'à Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, à qui Élien attribue précisément les mêmes choses qu'Athénée cite de Duris. On peut voir la dissertation de M. Bonamy, dont j'ai fait un grand usage [2].

Pendant la 115e olympiade, Démétrius de Phalère fit faire le dénombrement des habitants de l'Attique. On trouva vingt et un mille citoyens [3], dix mille étrangers [4], et quarante mille domestiques [5].

Je reviens à Polysperchon. Dès qu'il eut appris que Cassandre s'était rendu maître d'Athènes, il ne tarda pas à l'y venir assiéger [6]. Mais, comme le siége traînait en longueur, y ayant laissé une partie de son armée, il passa avec l'autre dans le Péloponnèse pour forcer la ville de Mégalopolis à se rendre. Elle fit une longue et vigoureuse résistance, qui obligea

[1] « Theatra, porticus, nova templa, verecundiùs reprehendo propter Pompeium : sed doctissimi improbant... ut Phalereus Demetrius, qui Periclem, principem Græciæ, vituperabat quòd tantam pecuniam in præclara illa propylea conjecerit. » (Cic. *de Offic.* lib. 2, n. 60.)

[2] Plut. in. Præcept. Reip. ger. pag. 818.

[3] Cic. de Leg. lib. 2, n. 63-66.

[4] Diog. Laert.

[5] Plut. in Vitâ Arist. pag 535.

[1] Ælian. lib. 3, cap. 17.

[2] Mém. de l'ac. des Belles-Lettres, t. 8. — Athen. lib. 6 pag. 272.

[3] Ἀθηναίους.

[4] Μετοίκους.

[5] Οἰχίτας. Le texte porte *μυριάδας τεσσαράκοντα*, *quadraginta myriadas*. Ce qui signifie *quatre cent mille;* c'est visiblement une faute : il faut lire sans doute *τέσσαρας*, *quatuor myriadas*, *quarante mille*.

[6] Diod. lib. 18, pag. 612-616.

Polysperchon de tourner ses soins et ses forces ailleurs, où des besoins plus pressants l'appelaient. Il envoya Clitus vers l'Hellespont pour empêcher les troupes ennemies de passer d'Asie en Europe. Nicanor partit aussitôt du port d'Athènes, alla l'attaquer, et fut vaincu près de Byzance.

Mais Antigone étant survenu à propos répara avantageusement cette perte, battit Clitus, prit sa flotte entière, excepté le vaisseau que montait Clitus, qui eut bien de la peine à se sauver.

La plus grande difficulté [1] et le plus grand embarras pour Antigone était de venir à bout d'Eumène, dont la valeur, la sagesse, et la science dans l'art militaire, lui étaient plus formidables que tout le reste, quoiqu'il le tînt bloqué et assiégé depuis un an dans le château de Nora. Il voulut donc essayer une seconde fois de l'engager dans ses intérêts, car il l'avait déjà tenté avant que de former ce siége. Il chargea de cette commission Jérôme de Cardie, son compatriote, fameux historien [2] de ce temps-là, qui eut ordre de lui faire des ouvertures d'accommodement. Eumène conduisit cette négociation avec tant de dextérité et d'adresse, qu'il se délivra du siége dans le temps qu'il était réduit aux abois, sans s'engager à rien de ce qu'Antigone prétendait; car, au lieu que, dans ce qu'Eumène devait jurer en conséquence de cet accommodement, Antigone avait mis qu'il s'engagerait à avoir pour amis et pour ennemis ceux qui le seraient d'Antigone, il changea cet article, et jura qu'il aurait pour amis et pour ennemis tous ceux qui le seraient d'Olympias et des rois, aussi bien que d'Antigone. Il consentit que les Macédoniens qui étaient au siége décidassent laquelle des deux formules était la meilleure. Les Macédoniens suivirent le penchant qu'ils avaient pour la famille royale, et se déclarèrent sans balancer pour la formule d'Eumène. Il la jura, et on leva aussitôt le siége.

Quand Antigone apprit comment l'affaire s'était terminée, il en fut si mécontent, qu'il ne voulut pas ratifier le traité, et donna ordre de recommencer incessamment le siége. Ces ordres arrivèrent trop tard; car Eumène dès qu'il avait vu les troupes ennemies retirées de devant la place, l'avait quittée; et, avec les cinq cents hommes qui lui restaient, il s'était sauvé dans la Cappadoce, où il s'assembla bientôt auprès de lui deux mille de ses vieux soldats. Il y fit tous les préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre, qu'il vit bien qu'on allait recommencer contre lui.

La révolte d'Antigone contre les rois ayant éclaté, le régent Polysperchon envoya à Eumène, au nom des rois, une commission qui le déclarait capitaine général de l'Asie Mineure; et des ordres à Teutame et à Antigène, colonels des argyraspides, de le joindre, et de servir sous lui contre Antigone. On expédia aussi les ordres nécessaires à tous ceux qui avaient la garde des trésors des rois, de lui payer, argent comptant, cinq cents talents [1] pour rétablir ses propres affaires, et de lui fournir toutes les sommes dont il aurait besoin pour les frais de la guerre. Olympias accompagna tout cela de ses lettres, de même teneur que les ordres du régent.

Eumène [2] sentit bien que tous ces honneurs accumulés sur la tête d'un étranger ne manqueraient pas d'exciter contre lui une terrible envie, et de le rendre odieux aux Macédoniens. Cependant sans eux il ne pouvait rien, et le bien du service même demandait qu'il fît tous ses efforts pour les gagner. Il commença par refuser les sommes qu'on lui avait accordées pour son propre usage, ajoutant qu'il n'en avait pas besoin, parce qu'il ne songeait en particulier à aucun établissement pour lui, ni à aucune entreprise. Il s'étudia à traiter tout le monde, officiers et soldats même, avec bonté et douceur, pour éteindre, s'il se pouvait, ou du moins pour amortir par des manières honnêtes et prévenantes, une jalousie à laquelle sa qualité d'étranger donnait un prétexte plausible, quoiqu'il tâchât de ne point se l'attirer par lui-même.

Mais un obstacle encore plus invincible, ce semble, le tenait en échec, et lui causait de cruelles inquiétudes. Antigène et Teutame,

[1] Plut. in Eumen. pag. 590.

[2] Il avait fait l'histoire de ceux qui avaient partagé entre eux les états d'Alexandre et de leurs successeurs.

[1] Cinq cent mille écus. = 2 875 000 fr. E. B.

[2] An. M. 3686; av. J. C. 318. — Diod. lib. 18, pag. 635, 636 et 663. — Plut. in Eum. pag. 591-593. — Corn. Nep. cap 7.

qui commandaient les Argyraspides, croyaient que c'était déshonorer la nation que de se soumettre à un étranger, et ils refusaient d'aller tenir le conseil chez lui. De son côté, il ne pouvait, sans déroger aux droits de sa place, leur céder sur ce point, et consentir à sa dégradation. Une fiction ingénieuse le tira d'embarras; et il appela à son secours la religion, ou plutôt la superstition, motif puissant sur les esprits et qui a presque toujours son effet. Il leur dit « qu'Alexandre, revêtu de ses habits royaux, « était apparu à lui pendant son sommeil, et « qu'il lui avait montré une tente magnifique- « ment parée, dans laquelle il y avait un trône, « et qu'il lui avait déclaré que, tant qu'ils tien- « draient le conseil dans cette tente pour y dé- « libérer de leurs affaires, il y serait présent; « qu'assis sur ce trône il donnerait ses ordres « à ses capitaines, et qu'il les conduirait dans « tous leurs desseins et dans toutes leurs en- « treprises, pourvu qu'ils s'adressassent tou- « jours à lui. » Il n'en fallut pas davantage. Le profond respect pour la mémoire du prince entraîna tous les esprits. Il fut arrêté sur-le-champ « qu'on dresserait une tente magnifi- « que; qu'on y élèverait un trône, lequel serait « appelé *le trône d'Alexandre;* qu'on y pla- « cerait son diadème, sa couronne, son scep- « tre et ses armes; que tous les matins tous « les chefs s'y rendraient pour lui offrir des « sacrifices; qu'ils tiendraient le conseil près « de ce trône, et qu'on recevrait les ordres « au nom du roi, comme vivant encore et pre- « nant soin de son royaume. » Il apaisa les disputes par ce moyen, qui accommodait tout le monde. Personne n'était mis au-dessus des autres : chaque prétendant demeurait dans tous ses droits, jusqu'à ce que de nouveaux événements en décidassent d'une manière plus positive.

Comme l'argent ne manquait point à Eumène [1], il eut bientôt levé un corps de troupes assez considérable, et au printemps il eut une armée de vingt mille hommes. Il n'en fallait pas davantage, avec Eumène à leur tête, pour jeter la terreur parmi ses ennemis. Ptolémée vint par mer sur les côtes de la Cilicie, et employa toutes sortes de moyens pour lui débaucher les Argyraspides. Antigone, de son côté, faisait les mêmes tentatives par les émissaires qu'il avait dans son camp. Mais ni l'un ni l'autre ne purent alors y réussir : tant Eumène avait su gagner les esprits, et tant on avait pris confiance en lui.

Il mena ces troupes si affectionnées dans la Syrie et dans la Phénicie, pour reprendre ces provinces, que Ptolémée avait enlevées avec la dernière injustice. La marine de Phénicie, jointe avec ce que le régent avait déjà de vaisseaux, les eût rendus maîtres absolus de la mer; et ils eussent pu s'envoyer réciproquement les secours nécessaires. S'il eût pu réussir dans ce dessein, c'eût été un coup de partie; mais la flotte de Polysperschon ayant été entièrement détruite par la faute de Clitus, qui la commandait, ce malheur fit échouer son projet. Antigone, qui l'avait battu, aussitôt après cette victoire marcha par terre pour accabler Eumène avec une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne. Eumène se retira prudemment, traversa la Célésyrie, passa l'Euphrate, et vint prendre des quartiers d'hiver à Carres, en Mésopotamie.

Pendant le séjour qu'il y fit [1], il envoya vers Python, gouverneur de Médie, et vers Séleucus, qui l'était de Babylone, pour les presser de se joindre à lui contre Antigone, et leur fit montrer les ordres des rois qui le leur commandaient. Ils répondirent qu'ils étaient prêts à assister les rois; mais que, pour ce qui le regardait, ils ne voulaient rien avoir à démêler avec un homme qui avait été déclaré ennemi public par les Macédoniens. Ce n'était là qu'un prétexte. Un motif bien plus puissant les faisait agir ainsi. S'ils avaient reconnu l'autorité d'Eumène, et qu'ils lui eussent obéi en se rendant auprès de lui et en lui soumettant leurs forces, ils auraient reconnu le pouvoir souverain du régent et de ceux qui étaient les maîtres de ces rois pupilles, et qui se servaient de leur nom pour étendre leur propre puissance; et, par une conséquence nécessaire, Python et Séleucus auraient avoué qu'ils ne tenaient leurs gouvernements que de ces rois, et qu'ils pouvaient en être dépouillés selon leur bon plaisir et sur le premier ordre. Or,

[1] Diod. lib. 18, pag. 636-638.

[1] Diod. lib. 19, pag. 660, 661

c'était renverser d'un seul coup toutes leurs prétentions ambitieuses.

Presque tous les officiers d'Alexandre, qui, après sa mort, avaient partagé entre eux les gouvernements de l'empire, pensaient, chacun en particulier, à se rendre souverains dans le département qui leur était échu. C'est pour cela qu'ils avaient choisi un imbécile et un enfant, à qui ils donnèrent le titre de souverain, afin d'avoir le temps, sous un gouvernement si faible, de laisser affermir leurs usurpations. Toutes ces mesures eussent été rompues, s'ils eussent laissé prendre à Euméne un ascendant sur eux et un air de supériorité jusqu'à leur donner des ordres. Il le faisait, à la vérité, au nom des rois: mais c'est ce qu'ils voulaient éviter, et ce qui lui attira tant d'ennemis et tant de traverses; outre qu'ils craignaient le mérite et le génie supérieur d'Euméne, capables des plus grandes et des plus difficiles entreprises. Il est certain que de tous les capitaines d'Alexandre c'était le plus sage, le plus vaillant, le plus ferme dans ses résolutions, et le plus fidèle à tous ses engagements; car jamais on ne l'a vu manquer à aucun, quoique les autres ne gardassent pas avec la même fidélité la foi qu'ils lui avaient donnée.

Au printemps, Euméne marcha du côté de Babylone. Il pensa perdre son armée dans cette marche, par un stratagéme de Séleucus. Elle était campée dans une plaine, prés de l'Euphrate. Séleucus, en faisant couper les digues de ce fleuve, inonda toute la campagne d'alentour. Euméne fit tant de diligence, qu'il gagna une éminence avec ses troupes: et le lendemain il trouva le moyen de faire une saignée à l'inondation, qui fit écouler l'eau; de manière qu'il en sortit, presque sans aucune perte.

Alors Séleucus [1] fut obligé de faire une trêve avec lui, et de lui permettre de passer paisiblement sur les terres de sa province pour se rendre à Suse, où il alla mettre ses troupes dans des quartiers de rafraîchissement, pendant qu'il faisait solliciter de tous côtés les gouverneurs des provinces de la haute Asie de lui envoyer du secours: il leur avait auparavant notifié les ordres des rois. Ceux qu'il avait chargés de cette commission les trouvèrent tous assemblés à l'issue d'une guerre qu'ils avaient faite de concert contre Python, gouverneur de Médie, et qu'ils venaient de terminer. Ce Python, faisant dans la haute Asie précisément la même chose qu'Antigone dans la basse, avait fait mourir Philotas et s'était emparé de son gouvernement. Il en allait faire autant à tout le reste, si l'on ne s'y fût opposé par cette ligue que l'intérêt commun fit faire contre lui. Peuceste, gouverneur de la province de Perse, fut celui à qui l'on donna le commandement en chef. Il battit Python, le chassa de la Médie, et l'obligea à aller à Babylone implorer la protection de Séleucus. Les confédérés étaient encore tous au camp après cette victoire, quand la députation d'Eumène arriva. Ils se mirent aussitôt en marche du côté de Suse pour le joindre; non qu'ils fussent véritablement attachés au parti royal, mais parce qu'ils craignaient encore plus de se soumettre à Antigone victorieux et actuellement à la tête d'une puissante armée, qui dépossédait les gouverneurs suspects, ou les réduisait à l'état de simples officiers, amovibles et punissables à son gré.

Ils lui amenèrent toutes leurs troupes, qui faisaient une armée de plus de vingt-cinq mille hommes[1]. Avec ce renfort, non-seulement il se trouva en état de faire tête à Antigone, qui venait à lui, mais il lui était même beaucoup supérieur. La saison était trop avancée quand Antigone arriva sur les bords du Tigre; et il fut obligé d'entrer en quartiers d'hiver en Mésopotamie, où, avec Séleucus et Python, qui étaient alors dans son parti, il prit des mesures pour les opérations de la campagne suivante.

Il arriva une grande révolution pendant ce temps-là en Macédoine[2]. Olympias, mére d'Alexandre-le-Grand, que Polysperchon y avait rappelée, s'étant rendue la maîtresse des affaires, fit mourir Aridée, ou Philippe, qui portait depuis six ans et quatre mois le titre de roi. Sa femme Eurydice eut le même sort. Olympias lui envoya un poignard, une corde, et de la ciguë, ne lui laissant que le choix de la mort. Elle choisit la corde, et s'étrangla, après avoir prononcé mille imprécations contre son

[1] Diod. lib. 19, pag. 662-664. — Plut. in Eumene, pag. 591.

[1] An. M. 3687; av. J. C. 317.

[2] Diod. lib. 19, pag. 659, 660.

ennemie et sa meurtrière. Nicanor, frère de Cassandre et cent des principaux amis de ce dernier furent aussi mis à mort.

Tant de cruautés ne demeurèrent pas impunies. Olympias s'était retirée dans Pydna, et y avait mené avec elle le jeune roi Alexandre, avec Roxane sa mère, Thessalonice, sœur d'Alexandre-le-Grand, et Déidamie, fille d'Éacide roi des Épirotes, et sœur de Pyrrhus. Cassandre ne perdit point de temps, et vint l'y assiéger par terre et par mer. Eacide se préparait à porter du secours aux princesses, et était déjà en marche; mais la plus grande partie de l'armée, qui allait malgré elle à cette expédition, se révolta contre le roi, et, étant retournée en Épire, le condamna à l'exil. Ils tuèrent tous ses amis, et en auraient fait autant de Pyrrhus, fils d'Éacide, qui n'était qu'un enfant, si de fidèles domestiques ne l'avaient heureusement dérobé à leur fureur. L'Épire aussitôt se déclara en faveur de Cassandre, qui y envoya Lycisque pour prendre soin, en son nom, des affaires et du gouvernement. Il ne restait plus de ressource à Olympias que du côté de Polysperchon, qui était actuellement en Perrhébie, petite province sur les confins de l'Étolie, et qui était prêt à aller la secourir; mais Cassandre envoya contre lui Callas, un de ses généraux, qui lui débaucha la plus grande partie de ses troupes, et l'obligea de se retirer dans Naxie, ville de Perrhébie, où il l'assiégea. Olympias, qui avait souffert avec un courage invincible tous les maux d'une famine extrême, ayant perdu toute espérance de secours, fut enfin contrainte de se rendre à discrétion.

Cassandre, pour s'en défaire d'une manière moins odieuse, inspira aux parents des principaux officiers qu'Olympias avait fait mourir pendant sa régence, de l'accuser dans l'assemblée des Macédoniens, et de demander vengeance des cruautés qu'elle avait exercées. Ils le firent, et, après qu'on les eut ouïs, elle fut condamnée, quoique absente, à mourir, sans que personne prît sa défense. L'arrêt de mort ainsi prononcé, Cassandre lui fit proposer par quelques amis de se retirer à Athènes, promettant de lui fournir une galère, quand elle voudrait, pour l'y transporter. Son dessein était de la faire périr dès qu'elle serait en mer, et de publier par toute la Macédoine que les dieux, irrités de ses horribles cruautés, l'avaient abandonnée à la merci des flots; car il craignait un retour de la part des Macédoniens, et il voulait rejeter sur la Providence ce que sa perfidie avait d'odieux.

Soit qu'Olympias fût avertie du dessein de Cassandre, ou que, par un sentiment de grandeur si naturel aux personnes de son rang, elle crût pouvoir calmer l'orage par sa présence seule, elle répondit fièrement qu'elle n'était point femme à prendre la fuite, et demanda à plaider sa cause dans l'assemblée publique, ajoutant que c'était la moindre grâce qu'on pût accorder à une reine, ou plutôt que c'était une justice qu'on ne pouvait refuser aux personnes de la plus basse condition. Cassandre n'avait garde d'y consentir, ayant tout lieu de craindre que le souvenir de Philippe et d'Alexandre, pour qui les Macédoniens conservaient un souverain respect, ne les fît changer tout à coup de sentiment. Il envoya donc sur-le-champ deux cents soldats, dévoués à sa passion, pour la tuer. Mais, quelque déterminés qu'ils fussent, il ne purent soutenir l'éclat de majesté qui partait des yeux et du visage de la princesse, et ils se retirèrent sans avoir exécuté leurs ordres. Il fallut employer pour ce meurtre les parents de ceux qu'elle avait fait mourir, qui furent ravis de satisfaire leur vengeance particulière en faisant leur cour à Cassandre. Ainsi périt la fameuse Olympias, fille, sœur, femme et mère de rois, qui s'était à la vérité justement attiré une fin si tragique par tous ses crimes et toutes ses cruautés, mais qu'on ne peut voir périr ainsi sans détester la scélératesse du prince qui lui ôte la vie d'une manière si indigne.

Cassandre[1], se voyait déjà un chemin ouvert et assuré pour monter sur le trône de Macédoine; mais il crut devoir prendre encore d'autres mesures pour s'y maintenir contre la vicissitude des temps, le caprice des Macédoniens, et la jalousie de ses compétiteurs. Thessalonice, sœur d'Alexandre-le-Grand, pouvant, par sa naissance illustre et son autorité dans la Macédoine, lui concilier l'amitié des grands et des peuples du royaume, il espéra

[1] Diod. lib. 19, pag. 695-697.

qu'en l'épousant il se les attacherait d'une manière particulière, par l'estime et le respect qu'il témoignerait pour la famille royale.

Il restait encore un obstacle à vaincre, sans quoi Cassandre aurait toujours passé pour un usurpateur et un tyran. Le jeune prince Alexandre, fils d'Alexandre-le-Grand et de Roxane, était en vie. Il avait été reconnu roi et légitime héritier du trône. Il fallait se défaire de cet héritier et de sa mère. Cassandre, enhardi par le succès du premier crime [1], était bien déterminé à y en ajouter un second qui devait lui en faire tirer tout le fruit : mais la prudence voulait qu'auparavant il pressentît les Macédoniens sur la mort d'Olympias. Car, s'ils se montraient insensibles à la perte de cette princesse, l'on pouvait s'assurer que celle du jeune roi Alexandre et de Roxane sa mère ne les toucherait pas plus. Il jugea donc à propos de ne rien précipiter, et d'aller lentement et comme par degrés dans l'exécution de son projet. Il commença par les faire conduire avec une bonne escorte au château d'Amphipolis, sous la garde de Glaucias, capitaine qui lui était entièrement dévoné. Quand ils y furent arrivés, on les dépouilla de tous les honneurs du trône; et ils n'y furent plus traités que comme des personnes privées, dont il était important de s'assurer.

Ensuite, pour déclarer ouvertement qu'il prétendait agir en souverain dans la Macédoine, et pour rendre la mémoire d'Olympias encore plus odieuse, il fit faire avec beaucoup de pompe et de magnificence les obsèques du roi Philippe ou Aridée, et de la reine Eurydice sa femme, qu'Olympias avait fait égorger. Il commanda le deuil accoutumé dans ces cérémonies, et fit porter leurs corps aux tombeaux [2] destinés à la sépulture des rois, affectant, par ces dehors d'une douleur feinte [3] de montrer du zèle pour la famille royale, pendant qu'il était tout occupé du dessein de faire périr le jeune roi.

Polysperchon, en conséquence des nouvelles qu'il reçut de la mort d'Olympias, et des mesures que prenait Cassandre pour monter sur le trône de Macédoine, s'était sauvé de Naxie, ville de Perrhébie, où il était assiégé, et en était sorti avec une très-petite escorte, pour passer en Thessalie, et s'y joindre à quelques troupes d'Éacide, et de là en Etolie où il était fort considéré. Cassandre le suivit de près, et entra avec son armée dans la Béotie. On voyait les anciens habitants de Thébes errer çà et là sans demeure et sans retraite. Il fut touché du sort malheureux de cette ville, autrefois si puissante, et qu'Alexandre avait fait raser et détruire de fond en comble. Il entreprit au bout de vingt ans, de la rétablir et de lui rendre sa première splendeur. Les Athéniens s'offrirent de rebâtir une partie des murailles à leurs frais. Plusieurs villes et citoyens de la grande Grèce en Italie, de la Sicile et de la Grèce proprement dite, y contribuèrent volontairement par des sommes considérables d'argent. Ainsi, en très-peu de temps, Thèbes recouvra son ancienne opulence et devint plus riche que jamais par les soins et la magnificence de Cassandre, qui en fut regardé avec raison commo le pére et le restaurateur.

Cassandre, après avoir donné ses ordres pour le rétablissement de Thèbes, s'avança dans le Péloponuèse contre Alexandre, fils de Polysperchon, et fit marcher ses troupes droit à Argos, qui se rendit sans faire de résistance. Toutes les villes des Messéniens suivirent son exemple, à la réserve d'Ithome. Alexandre, effrayé de la rapidité de ses conquêtes, tâcha de les arrêter par un combat. Mais Cassandre, qui était beaucoup inférieur en forces, ne voulut point hasarder une bataille, et jugea plus à propos de se retirer en Macédoine après avoir laissé de bonnes garnisons dans les places qu'il avait prises.

Comme il connaissait le mérite d'Alexandre, il essaya de le tirer du parti d'Antigone [1], et de se l'attacher, en lui offrant le gouvernement général du Péloponnèse et le commandement des troupes qui s'y trouvaient. Alexandre n'hésita pas à accepter une offre si avantageuse; mais il n'en jouit pas longtemps, ayant été tué malheureusement, quelque temps après, par

[1] « Haud ignarus summa scelera incipi cum periculo, « peragi cum præmio. » (Tacit.)

[2] Ces tombeaux étaient dans la ville d'Éges.

[3] « Peracti tristitiæ imitamentis. » (Tacit.) [*Annal.* 13, 4].

[1] Diod. lib. 19, pag. 703-708.

quelques citoyens de Sicyone, où il demeurait actuellement, lesquels avaient conjuré sa perte. Cette conspiration n'eut pas les suites qu'ils en avaient attendues. Cratésipolis, femme d'Alexandre, dont le cœur n'avait rien que de mâle et de grand, ne fut point consternée à la vue de cet accident funeste. Chérie des soldats, honorée des officiers qu'elle avait toujours obligés et servis, elle prit le commandement des troupes, réprima l'insolence des Sicyoniens, les défit dans une bataille, après laquelle elle en fit attacher trente des plus mutins au gibet, apaisa tous les troubles que les séditieux avaient excités dans la ville, y rentra victorieuse, et la gouverna avec une sagesse qui lui attira l'admiration de tous ceux qui en entendirent parler.

Pendant que Cassandre faisait tous ses efforts pour s'assurer le trône de Macédoine [1], Antigone, d'une autre part, travaillait à se délivrer d'un dangereux adversaire. S'étant mis en campagne au printemps, il se rendit à Babylone, où il grossit son armée des troupes que lui donnèrent Python et Séleucus. Il passa ensuite le Tigre pour attaquer Eumène. Ce dernier, de son côté n'avait rien oublié pour le bien recevoir; et il se trouvait fort supérieur à Antigone en nombre de troupes, et surtout en habileté, quoique celui-ci n'en manquât pas, car, après Eumène, c'était assurément le meilleur général et le plus habile politique de son temps.

Le malheur d'Eumène était que [2], l'armée qu'il avait étant composée de différents corps que lui avaient amenés les gouverneurs des provinces, chacun de ces gouverneurs prétendait au commandement en chef. Eumène n'étant pas Macédonien, mais Thrace de naissance, il n'y avait pas un d'eux qui ne crût par cette raison lui devoir être préféré. D'ailleurs le faste, l'éclat, la magnificence, semblaient mettre une distance infinie entre lui et ces gouverneurs, qui se conduisaient en vrais satrapes. Par une ambition tout à fait mal entendue et mal placée [3], mais assez ordinaire aux grands, ils croyaient que donner des repas somptueux et y joindre toutes les amorces du plaisir faisait partie des devoirs d'un homme de guerre; et, mesurant le degré de leur mérite sur celui de leurs revenus et de leurs dépenses, ils se flattaient qu'ils avaient acquis par là un grand crédit et une grande autorité sur les troupes, et qu'elles avaient pour eux toute l'estime et toute la considération possible.

Il arriva une occasion qui dut bien les détromper [1]. Comme les soldats marchaient pour aller chercher l'ennemi, Eumène, tombé dans une maladie dangereuse, se faisait porter en litière assez loin de l'armée pour être plus éloigné du bruit, à cause d'une grande insomnie qui ne lui laissait point de repos. Quand ils eurent fait quelque chemin, et qu'ils commencèrent à apercevoir l'ennemi qui paraissait sur les hauteurs, ils s'arrêtèrent tout court, et se mirent à crier qu'on fît venir Eumène. En même temps ils mirent leurs boucliers à terre, et déclarèrent à leurs officiers qu'ils ne marcheraient point qu'Eumène ne fût venu pour les commander. Il vint en toute diligence, hâtant les esclaves qui le portaient; et, ouvrant des deux côtés les rideaux de sa litière, il tendait la main aux soldats, et leur marquait sa joie et sa reconnaissance. Dès que les soldats le virent, ils le saluèrent en langage macédonien, relevèrent leurs boucliers, et les frappant avec leurs piques, ils se mirent à jeter des cris de victoire et à défier les ennemis, comme ne craignant plus rien puisqu'ils avaient leur capitaine à leur tête.

Antigone, sur la nouvelle qu'il avait eue qu'Eumène était fort mal et qu'il se faisait porter en litière à la queue de l'armée, venait dans l'espérance que sa maladie lui livrerait les ennemis entre les mains. Mais lorsque, s'étant avancé pour les reconnaître, il eut vu leur belle contenance, la disposition de leur armée, et cette litière qu'on portait de rang en rang, alors, se prenant à rire avec de grands éclats, selon sa coutume, il dit aux officiers qui l'environnaient: *Voyez-vous cette litière? c'est celle qui a rangé ces troupes*

[1] An. M. 3688; av. J. C. 316.—Diod. lib. 19, pag. 665-668.

[2] Diod. lib. 19, pag. 669-672. — Plut. in Eumene, ag. 591, 592.

[3] « Non deerant qui ambitione stolidâ... luxuriosos apparatus conviviorum et irritamenta libidinum ut instrumenta belli mercarentur. » (Tacit.)

[1] An. M. 3689; av. J. C. 315.

contre nous, et qui va nous combattre; et, sans perdre un moment, il fit sonner la retraite, et retourna dans son camp.

Plutarque observe que les Macédoniens, dans cette occasion, firent connaître très-évidemment qu'ils jugeaient tous les autres satrapes très-propres à donner de magnifiques festins et à bien ordonner de grandes fêtes, mais qu'ils estimaient Eumène seul capable de conduire une guerre et de bien commander une armée; réflexion solide et sensée, qui donne lieu à bien des applications, et qui fait toucher au doigt le mauvais goût pour la gloire, et le peu de jugement des officiers et des commandants qui ne songent à se distinguer à l'armée que par la magnificence des repas, et qui font consister leur principal mérite à l'emporter sur tous les autres en luxe, et souvent à se ruiner gratuitement par de si folles dépenses! Je dis gratuitement; car personne ne leur en sait gré, et l'état en est plus mal servi.

Les deux armées[1] s'étant séparées sans combat, campèrent à trois stades[2] l'une de l'autre, une rivière et des ravins entre deux. Et, comme elles souffraient de grandes incommodités, parce que tout le pays était mangé, Antigone envoya des ambassadeurs aux satrapes et aux Macédoniens de l'armée d'Eumène pour les porter à quitter Eumène et à se rendre à lui, leur faisant à tous de magnifiques promesses. Les Macédoniens rejetèrent ses propositions, et renvoyèrent les ambassadeurs, en leur faisant de grandes menaces s'ils osaient jamais leur faire de pareilles propositions. Eumène, après les avoir loués de leur fidélité, leur dit cet apologue fort ancien: « Un jour un « lion, devenu amoureux d'une jeune fille, « la demanda en mariage à son père. Celui-ci « répondit qu'il tenait cette alliance à grand « honneur, et qu'il était prêt à lui donner sa « fille; mais que ses grands ongles et ses dents « tranchantes lui faisaient peur, et qu'il crai- « gnait qu'après son mariage, sur la moindre « querelle qui surviendrait dans leur ménage, « il ne les appliquât sur sa fille un peu trop ru- « dement. Le lion, qui était passionné pour la « jeune fille, se fit arracher sur l'heure les « ongles et les dents; après quoi le père prit un « bâton, et se défit du prétendu gendre. Voilà, « ajouta-t-il, ce que prétend Antigone. Il vous « fait de grandes promesses pour se rendre « maître de toutes vos forces, après quoi il « vous fera sentir ses ongles et ses dents. »

[1] Diod. lib. 19, pag. 672.
[2] Trois cents toises

Quelques jours après[1], des déserteurs d'Antigone ayant rapporté à Eumène que ce général se préparait à partir la nuit suivante sur la seconde veille (vers les neuf ou dix heures du soir), Eumène se douta d'abord que son dessein était de gagner la province de Gabène, qui était un pays gras et capable de nourrir de grosses armées, et d'ailleurs très-commode et très-sûr pour des troupes, à cause des rivières et des ravins dont il est traversé; c'est pourquoi il résolut de le prévenir. Dans cette vue, il persuada à force d'argent à quelques soldats étrangers d'aller comme déserteurs dans le camp d'Antigone, et de dire qu'Eumène devait les attaquer à l'entrée de la nuit. En même temps il fit partir les bagages, et donna ordre aux troupes de prendre de la nourriture et de se mettre en marche. Antigone, sur ce faux avis qu'Eumène venait l'attaquer, tint son armée sous les armes; cependant Eumène avançait chemin. Antigone sut bientôt de ses coureurs qu'Eumène avait décampé: et, connaissant qu'il avait été surpris par son ennemi, il ne laissa pas de continuer dans son premier dessein; et, ayant commandé aux troupes de lever le camp, il fit tant de diligence, que sa marche avait l'air d'une poursuite. Mais, voyant qu'il lui était impossible de joindre avec toute son armée Eumène, qui avait au moins six heures d'avance, il laissa son infanterie sous les ordres de Python: et, prenant sa cavalerie, il marcha à toute bride, de manière qu'au point du jour il atteignit l'arrière-garde des ennemis, qui descendait une colline. Il s'arrêta sur la hauteur. Eumène, qui vit cette cavalerie, ne douta point que toute l'armée n'y fût, et s'arrêta pour se mettre en bataille. Ainsi Antigone rendit la pareille à Eumène, et l'amusa à son tour; car il l'empêcha de continuer sa marche, et donna à son infanterie le temps d'arriver.

[1] Diod. lib. 19, pag. 672, 663.

Alors les deux armées se rangèrent en bataille [1]. Celle d'Eumène avait trente-cinq mille hommes de pied, plus de six mille chevaux, et cent quatorze éléphants; celle d'Antigone, vingt-huit mille hommes de pied, huit mille cinq cents chevaux, et soixante-cinq éléphants. Le combat fut rude et opiniâtre, et poussé bien avant dans la nuit, car c'était pleine lune; cependant la perte ne fut pas fort considérable ni d'un côté ni d'un autre. Antigone perdit de son infanterie trois mille sept cents hommes, et de sa cavalerie cinquante-quatre; il eut plus de quatre mille hommes de blessés. Eumène perdit cinq cent quarante hommes de pied, très-peu de cavaliers, et eut plus de neuf cents hommes de blessés. La victoire était réellement du côté d'Eumène; mais, comme ses troupes, quelques instances qu'il leur en fit, ne voulurent point revenir sur le champ de bataille pour enlever les corps, ce qui, chez les anciens, était la preuve et comme le sceau de la victoire, elle fut attribuée au parti d'Antigone, qui y revint et ensevelit ses morts. Le lendemain, Eumène envoya demander par un héraut la permission d'enterrer les siens, qui lui fut accordée, et il leur fit rendre les honneurs funèbres avec toute la magnificence possible.

Dans cette cérémonie [2], arriva une dispute fort singulière. Parmi les morts se trouva un officier indien qui avait amené avec lui ses deux femmes, dont il avait épousé l'une tout récemment. La loi du pays, et l'on prétend qu'elle subsiste encore, ne permettait pas à une femme de survivre à son mari; et, si elle refusait d'être brûlée avec lui sur son bûcher, elle était deshonorée pour toujours, obligée de demeurer veuve tout le reste de sa vie, et condamnée à une sorte d'excommunication, ne pouvant plus assister aux sacrifices ni à aucune autre cérémonie de la religion. La loi ne parlait que d'une seule femme. Ici il s'en trouvait deux, dont chacune prétendait devoir être préférée à l'autre. L'ancienne faisait valoir son droit d'antiquité; la jeune répondait que la loi même donnait exclusion à sa rivale, parce qu'actuellement elle était grosse. En effet, la chose fut ainsi jugée. La première se retira fort triste, baignée de larmes, déchirant ses habits, et s'arrachant les cheveux, comme s'il lui était arrivé un grand malheur. L'autre, au contraire, triomphant de joie, accompagnée d'un nombreux cortége de parents et d'amis, parée de ses plus riches ornements comme dans un jour de noces, s'avança avec gravité vers le lieu de la cérémonie. Là, après avoir distribué ses pierreries et tous ses bijoux à ses parents et à ses amis, et leur avoir dit les derniers adieux, placée sur le bûcher par la main de son propre frère, elle expire au milieu des louanges et des acclamations de presque tous les spectateurs, quelques-uns pourtant, dit l'historien, traitant d'inhumanité et de barbarie une si étrange coutume. C'était en effet un véritable homicide, contraire aux lois les plus inviolables de la nature, qui défendent d'attenter sur sa propre vie, d'en disposer selon son caprice, d'oublier qu'elle n'est qu'un dépôt qu'il ne faut rendre qu'à celui dont on le tient. Loin qu'un tel sacrifice dût entrer dans les marques de respect et d'amitié que l'on doit à un mari, c'était en faire une idole sanguinaire et impie que de lui immoler de si précieuses victimes.

Pendant toute cette campagne [1] la guerre fut opiniâtre des deux côtés : la Perse et la Médie en furent le théâtre. Les marches et les contre-marches firent parcourir aux armées ces deux grandes provinces. On employa de part et d'autre toute l'adresse, la ruse et les stratagêmes que peut fournir la plus grande capacité jointe à une longue expérience dans le métier de la guerre. Quoique Eumène eût une armée mutine et très-malaisée à gouverner, il remporta néanmoins pendant cette campagne plusieurs avantages sur les ennemis; et, quand il fut question d'entrer dans des quartiers d'hiver, Eumène eut encore l'habileté de prendre les meilleurs dans la province de Gabène, et d'obliger Antigone à en aller chercher dans le nord, en Médie, où l'on ne pouvait arriver qu'après vingt-cinq jours de marche.

Les troupes d'Eumène étaient si peu soumises [2], qu'il n'y eut pas moyen de les obliger à

[1] Diod. lib. 19, pag. 673-678.
[2] Diod. lib. 19, pag. 678-680.

[1] Diod. lib. 19, pag. 680 681.
[2] Id. ibid. pag. 681-688. — Plut. in Eumen. pag. 592. — Cornel. Nep. cap. 8-12.

se tenir assez proche les unes des autres pour se rassembler promptement en cas de besoin. Elles voulurent absolument des quartiers fort éloignés, et qui occupaient toute l'étendue de la province, afin d'être plus commodément et d'y avoir tout en plus grande abondance. Enfin ces troupes étaient si écartées, qu'il leur fallait plusieurs jours pour se rassembler en corps. Antigone, qui en fut informé, vint, au cœur de l'hiver, de fort loin, dans l'espérance de tomber inopinément sur ces différents corps ainsi dispersés.

Mais Eumène n'était pas homme à se laisser surprendre. Il avait eu la précaution d'envoyer en divers endroits des espions sur des dromadaires, l'animal de tous le plus léger, pour être instruit, à propos, de tous les mouvements de l'ennemi, et les avait si bien placés, qu'il eut avis de cette marche avant qu'Antigone pût arriver à aucun de ses quartiers; ce qui lui donna le moyen de sauver l'armée par un stratagème, lorsque tous les autres généraux la regardaient déjà comme perdue. Il fit poster sur les montagnes, du côté d'où venait l'ennemi, les troupes qui se trouvèrent le plus à portée; et, la nuit suivante, il leur fit allumer un aussi grand nombre de feux que si toute l'armée y eût été campée. Antigone eut aussitôt avis, par ses gardes avancées, qu'on voyait ces feux dans un grand éloignement. Il crut qu'Eumène y était campé avec toutes ses troupes et en état de le recevoir. Pour ne pas exposer son armée, fatiguée par ses longues marches, à une action avec des troupes fraîches, il fit halte, afin de donner à ses gens le temps de se remettre un peu; et Eumène eut par là tout le temps nécessaire pour assembler ses forces avant que l'ennemi fût sur lui. Alors Antigone, voyant que son coup était manqué, plein de douleur de s'être laissé ainsi abuser, résolut d'en venir à une bataille.

Les troupes d'Eumène, s'étant toutes rassemblées auprès de lui, admiraient sa grande prudence et sa grande habileté, et voulurent qu'il les commandât seul. Les deux capitaines des compagnies des argyraspides, Antigène et Teutame, au désespoir de cette distinction, qui lui était si glorieuse, résolurent de le faire périr, et entraînèrent dans leur complot la plupart des satrapes et des premiers officiers. L'envie est une maladie qui se guérit rarement, et que les remèdes mêmes, pour l'ordinaire, ne font qu'aigrir. Toutes les précautions de sagesse, de modération, de condescendance, qu'Eumène avait employées, ne purent amollir ces cœurs barbares, ni éteindre leur jalousie. Pour l'apaiser, il aurait fallu qu'il eût renoncé à son mérite et à sa vertu, qui en étaient la seule cause. Il plaignait souvent en lui-même son malheur, d'avoir à vivre, non parmi des hommes, disait-il, mais parmi des bêtes féroces. On avait déjà formé plusieurs conspirations contre lui, et il se voyait, tous les jours, exposé au même danger. Pour en détourner l'effet, s'il était possible, il avait imaginé d'emprunter, sous différents prétextes de besoins pressants, des sommes considérables de ceux qui paraissaient les plus déclarés contre lui, afin de les retenir au moins par la vue de leur propre intérêt, et par la crainte de perdre les sommes qu'ils lui avaient prêtées, s'il venait à périr.

Ici ses ennemis, déterminés absolument à le perdre, tinrent conseil pour délibérer où, quand et comment ils exécuteraient leur entreprise. Ils convinrent tous qu'il fallait se servir de lui pour la bataille qu'on était près de livrer, et s'en défaire d'abord après le combat. Eudame, qui commandait les éléphants, et Phédime allèrent sur-le-champ rapporter à Eumène cette résolution, non par aucune bonne volonté qu'ils eussent pour lui, mais uniquement par la crainte où ils étaient de perdre l'argent qu'ils lui avaient prêté. Ils les remercia, et les loua extrêmement de leur affection et de leur fidélité.

Étant rentré dans sa tente, il fit son testament, déchira et brûla tous ses papiers et toutes les lettres qu'on lui avait écrites, ne voulant pas qu'après sa mort ceux qui lui avaient donné des avis secrets fussent exposés aux accusations et aux calomnies. Après avoir ainsi disposé de ses affaires, et se trouvant seul, il délibéra en lui-même sur le parti qu'il avait à prendre. Mille pensées, toutes contraires et opposées, se présentaient à lui. Devait-il se fier à des officiers et à des généraux qui avaient juré sa perte? Ne lui était-il pas permis d'employer contre eux le zèle et l'affection des soldat, qui lui étaient inviolablement attachés?

Mais le parti le plus sûr ne serait-il pas d'aller, en traversant la Médie et l'Arménie, se jeter dans la Cappadoce, lieu de sa résidence, pour y trouver un asile assuré? Ou plutôt, ne pourrait-il pas, pour se venger de ces traîtres, les abandonner au milieu du combat, et livrer la victoire aux ennemis? car, dans une situation si désespérée, que ne vient-il point dans l'esprit à à un homme que des perfides poussent aux dernières extrémités! Mais cette dernière pensée lui fit horreur, et, résolu de faire son devoir jusqu'au dernier soupir et de combattre jusqu'à la fin pour son prince, qui lui avait mis les armes en main, il abandonna son sort, dit Plutarque, à la volonté des dieux, et ne songea plus qu'à préparer ses troupes au combat.

Il avait trente-six mille sept cents hommes de pied, plus de six mille chevaux, et cent quatorze éléphants. L'armée d'Antigone était composée de vingt-deux mille hommes de pied, de neuf mille chevaux, avec quelque cavalerie mède, et de soixante-cinq éléphants. Antigone plaça sa cavalerie sur les deux ailes, son infanterie au centre, les éléphants sur une première ligne tout le long du front de la bataille, et remplit de soldats armés à la légère les vides qui se trouvaient entre les éléphants. Il donna le commandement de l'aile gauche à Python, celui de la droite à Démétrius son fils, et il devait lui-même y combattre en personne avec l'élite de ses troupes. Eumène rangea son armée à peu près de la même sorte, se plaça à l'aile gauche avec ce qu'il avait de meilleures troupes, pour faire tête à Antigone, et laissa le commandement de la droite à Philippe.

Avant le combat, il exhorta les Grecs et les barbares à bien faire leur devoir; car, pour sa phalange et les argyraspides, bien loin qu'ils eussent besoin qu'il les excitât, ils étaient les premiers à l'encourager, en l'assurant que les ennemis ne les attendraient point. C'étaient les plus vieilles troupes, qui avaient servi sous Philippe et sous Alexandre, tous vieux athlètes couronnés cent fois dans les combats, jusque-là toujours invincibles, et qui n'avaient jamais été battus dans aucune action. C'est pourquoi, allant tête baissée charger les troupes d'Antigone, ils criaient à ces soldats : *Scélérats que vous êtes, c'est contre vos pères que vous combattez;* et se jetant sur eux avec furie, ils enfoncèrent cette infanterie, aucun des bataillons n'ayant pu soutenir ce choc, et la plus grande partie fut taillée en pièces.

Il n'en fut pas de même de la cavalerie. Le combat s'étant donné dans un terrain sablonneux, le mouvement des hommes et des chevaux y avait élevé de si grands tourbillons de poussière, qu'on ne voyait pas à trois pas de soi. Antigone, à la faveur de ce brouillard, fit un détachement de sa cavalerie, supérieure à celle des ennemis, et leur enleva tout leur bagage sans qu'on s'en aperçût. En même temps il enfonça la cavalerie ennemie, Pencestre, qui la commandait, et qui jusque-là avait donné mille preuves de bravoure, ayant lâché le pied et entraîné avec lui tous les autres. Eumène fit de vains efforts pour les rallier : la déroute fut entière de ce côté-là, comme l'avantage avait été complet de l'autre. La prise du bagage valut plus à Antigone que la victoire à Eumène; car les soldats de ce dernier, trouvant à leur retour leur bagage enlevé avec leurs femmes et leurs enfants, au lieu d'employer leurs épées contre l'ennemi pour les recouvrer, ce qui leur aurait été facile, et de quoi Eumène leur répondait, ils tournèrent toute leur furie contre leur propre général.

Ayant pris leur temps, ils se jettent sur lui, lui ôtent son épée, et avec sa propre ceinture ils lui lient les mains derrière le dos. Dans cet état, ils le font passer au travers de la phalange macédonienne, rangée en haie sous les armes, pour aller le livrer à Antigone, qui était convenu de leur rendre à ce prix tout leur bagage. « Soldats, leur dit-il en passant, je » vous en conjure au nom des dieux, tuez-» moi ici vous-mêmes, car, aussi bien, ma mort » sera toujours votre ouvrage quand Antigone » me fera mourir. Si vous ne voulez pas prêter » vos mains à ce ministère, rendez au moins » la liberté à une des miennes; elle me rendra » le service que vous me refusez. A cette con-» dition, je vous délivre et vous absous de » toutes les peines que vous pouvez crain-» dre de la vengeance des dieux pour le crime » que vous commettez à mon égard. » On hâta sa marche, pour éviter ces sortes d'apostrophes, qui pouvaient réveiller l'affection des troupes.

toutes celles d'Antigone étaient sorties à sa rencontre, et il ne restait presque personne dans son camp. Quand cet illustre prisonnier y fut arrivé, Antigone n'eut pas le courage de le voir, parce que sa présence seule était un sanglant reproche contre lui. Comme ceux à qui il l'avait donné en garde lui demandaient comment il voulait qu'on le gardât, *Comme un éléphant*, leur dit Antigone, *ou comme un lion;* ces deux espèces d'animaux étant des plus à craindre. Mais, quelques jours après, attendri et touché de compassion, il commanda qu'on lui ôtât ses fers les plus pesants, et qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir; et il permit à ses amis de le voir, de passer avec lui les journées entières, et de lui porter tous les rafraîchissements dont il pourrait avoir besoin.

Antigone fut quelque temps en balance sur ce qu'il devait faire de son prisonnier. Ils avaient été amis intimes en servant sous Alexandre. Le souvenir de cette amitié réveilla quelques sentiments de bonté pour lui, qui combattirent pendant quelque temps contre son intérêt. Son fils Démétrius sollicita fortement aussi en sa faveur, souhaitant avec passion, par pure générosité, qu'on sauvât la vie à un si brave homme; mais Antigone, qui connaissait sa fidélité inflexible pour la famille d'Alexandre, sentant quel dangereux ennemi il avait en lui, et combien il était capable de rompre toutes ses mesures s'il s'échappait de ses mains, n'osa pas lui laisser la vie. Il ordonna qu'on se défît de lui dans la prison.

Telle fut la fin d'un homme des plus accomplis de son siècle en tout genre, et des plus dignes de succéder à Alexandre. Il n'en avait pas la fortune, mais il ne lui était peut-être pas inférieur en mérite : véritablement brave sans témérité, et prudent sans faiblesse. Issu d'une basse naissance, dont il ne rougissait point, il s'avança par degrés jusqu'aux premières places, et aurait pu aspirer au trône s'il avait eu plus d'ambition, ou moins de probité. Dans un temps où les brigues et les cabales, animées par le motif le plus capable de remuer le cœur humain, je veux dire l'envie de régner, ne connaissaient ni sincérité ni bonne foi, ne respectaient ni les liaisons du sang ni les droits de l'amitié, et foulaient aux pieds les lois les plus sacrées, Eumène conserva toujours pour la famille royale un attachement et une fidélité inviolables, que nulle espérance, nulle crainte, nul renversement de fortune, nulle élévation, ne purent jamais ébranler. Et c'est ce caractère-là même de probité, qui blessait ses collègues; car il arrive souvent que la vertu s'attire des inimitiés et des haines[1], parce qu'elle semble faire des reproches à ceux qui pensent autrement, et leur montrer leurs défauts de trop près.

Il possédait toutes les qualités guerrières dans un souverain degré: la science militaire, le courage, la prévoyance, la fermeté d'âme, une fécondité merveilleuse de ruses, de stratagèmes, de ressources dans les périls les plus inopinés et dans les conjonctures les plus désespérantes. Mais je mets au-dessus de tout cela un caractère de probité et les sentiments d'honneur qui dominaient en lui, et qui n'accompagnent pas toujours ces autres qualités brillantes dont j'ai parlé.

Un mérite si éclatant, si universel, et en même temps si modeste, qui devait exciter l'estime et l'admiration des autres commandants, ne servit qu'à les irriter et à aigrir leur envie; défaut trop ordinaire aux personnes d'une grande qualité! Ces satrapes, pleins d'eux-mêmes, voyaient avec un œil jaloux, et avec une sorte d'indignation, qu'un officier sans naissance, mais plus brave, plus habile, plus expérimenté qu'eux, était arrivé par degrés jusqu'aux places les plus éminentes, qu'ils croyaient n'être dues qu'à ceux qui portaient un grand nom et qui étaient issus d'une ancienne et illustre famille; comme si la vraie noblesse ne consistait pas dans le mérite et dans la vertu[2]!

Antigone et toute l'armée célébrèrent les funérailles d'Eumène avec magnificence et lui rendirent les plus grands honneurs, sa mort ayant éteint l'envie et toute crainte. Ils envoyèrent ses os et ses cendres, dans une urne d'argent, à sa femme et à ses enfants, en Cap-

[1] « Industriæ innocentiæque quasi malis artibus infensi... Etiam gloria ac virtus infensos habet, ut nimis ex « propinquo diversa arguens. » (TACIT.)

[2] ...... Nobilitas sola est atque unica virtus.
(JUVEN.)

padoce : faible dédommagement pour une veuve et pour des orphelins désolés !

§ VI. SÉLEUCUS, PTOLÉMÉE, LYSIMAQUE ET CASSANDRE, FORMENT UNE LIGUE CONTRE ANTIGONE. CELUI-CI ENLÈVE A PTOLÉMÉE LA SYRIE ET LA PHÉNICIE, ET SE REND MAITRE DE TYR APRÈS UN LONG SIÉGE. DÉMÉTRIUS, FILS D'ANTIGONE, COMMENCE A SE FAIRE CONNAITRE DANS L'ASIE MINEURE. IL PERD UNE PREMIÈRE BATAILLE, EN GAGNE UNE SECONDE. SÉLEUCUS SE REND MAITRE DE BABYLONE. TRAITÉ DE PAIX ENTRE LES PRINCES, QUI EST ROMPU SUR-LE-CHAMP. CASSANDRE FAIT MOURIR LE JEUNE ROI ALEXANDRE, AVEC ROXANE, SA MÈRE. HERCULE, AUTRE FILS D'ALEXANDRE-LE-GRAND, EST TUÉ AUSSI PAR POLYSPERCHON, AVEC SA MÈRE BARSINE. ANTIGONE FAIT MOURIR CLÉOPATRE, SOEUR DU MÊME ALEXANDRE. RÉVOLTE D'OPHELLAS DANS LA LIBYE.

Antigone, se regardant désormais comme le maître[1] de l'empire d'Asie, pour se le mieux assurer fit une réforme dans les provinces d'Orient. Il cassa tous les gouverneurs dont il se défiait, et mit à leur place des sujets sur qui il croyait pouvoir compter. Il ôta même la vie à plusieurs que leur trop grand crédit lui rendait formidables. Python, gouverneur de Médie, et Antigène, général des argyraspides, furent du nombre de ces derniers. Il avait aussi mis Séleucus, gouverneur de Babylone, sur la liste des proscrits ; mais il se sauva, et s'alla mettre sous la protection de Ptolémée, en Égypte. Pour les argyraspides, qui avaient trahi Eumène, il les envoya dans l'Arachosie, la province de l'empire la plus éloignée, et donna ordre à Syburtius, qui en était gouverneur, de faire en sorte qu'ils périssent tous et que pas un ne retournât en Grèce. La juste horreur qu'il eut de la manière lâche dont ils avaient trahi leur général n'eut pas peu de part à cette résolution, quoiqu'il jouît, sans scrupule et sans remords, du fruit de leur trahison. Une raison encore plus forte le détermina à prendre ce parti. Ses soldats étaient mutins, intraitables, licencieux, sans obéissance, sans discipline, capables par leur exemple de corrompre les autres troupes et de le trahir lui-même. Ainsi il n'hésita point à les faire périr.

[1] An. M. 3689; av. J. C. 315. — Diod. lib. 19, pag. 689-692, et 697, 698.

Séleucus sut si bien représenter à Ptolémée la puissance formidable d'Antigone[1], qu'il l'engagea dans une ligue avec Lysimaque et Cassandre, qu'il avait aussi convaincus, par les exprès qu'il avait envoyés, du danger qu'ils avaient à craindre de la part de ce prince. Antigone s'était bien douté que Séleucus ne manquerait pas de les solliciter à prendre des mesures contraires à ses intérêts ; et il avait envoyé, à chacun des trois, des ambassadeurs pour renouveler la bonne intelligence avec eux par des assurances de son amitié. Quel fond pouvait on faire sur les assurances d'amitié d'un perfide qui venait de dépouiller ou de faire mourir tant de gouverneurs, par la seule ambition de régner seul aux dépens de tous ses collègues? Aussi les réponses qu'il reçut lui firent assez comprendre qu'il fallait se préparer à la guerre ; et là-dessus il quitta l'Orient, et se rendit dans la Cilicie, portant avec lui des trésors considérables qu'il avait tirés de Babylone et de Suze. Là il fit de nouvelles levées, mit ordre à diverses affaires dans les provinces de l'Asie Mineure, et marcha ensuite vers la Syrie et vers la Phénicie.

Son dessein était de les enlever à Ptolémée[2], et de s'emparer des forces de mer de ces deux provinces, qui lui étaient absolument nécessaires dans la guerre qu'il allait avoir avec les confédérés ; car, sans être maître de la mer et avoir du moins les ports et les vaisseaux des Phéniciens à sa disposition, il ne pouvait espérer aucun succès contre eux. Il arriva trop tard pour surprendre les vaisseaux. Ptolémée avait déjà emmené en Egypte tous ceux qui s'étaient trouvés dans la Phénicie ; et ce ne fut pas même sans peine qu'Antigone se rendit maître des ports ; car Tyr, Joppé et Gaza firent de la résistance. Il vint bientôt à bout des deux dernières de ces villes ; mais, pour réduire Tyr, il lui fallut un temps considérable.

Cependant, comme il était maître de tous les autres ports de Syrie et de Phénicie, il y fit aussitôt travailler à construire des vaisseaux. On fit abattre pour cela une infinité d'arbres sur le mont Liban, qui était rempli

[1] An. M. 3690; av. J. C. 314. — Diod. lib. 19, pag. 698-700.

[2] Diod. pag. 700-702.

de cèdres et de cyprès d'une beauté et d'une hauteur extraordinaires, et on les transporta dans les différents ports où l'on devait travailler, ce qui occupa plusieurs milliers d'hommes. Enfin, avec les vaisseaux qui lui vinrent de Cypre, de Rhodes, et de quelques autres villes avec lesquelles il avait fait alliance, il se trouva une flotte considérable qui le rendit maître de la mer.

Ce qui contribua à redoubler son ardeur pour cet ouvrage, fut un affront que lui avait fait Séleucus. Pendant qu'il était occupé au siége de Tyr, Séleucus avec une flotte de cent voiles que Ptolémée lui avait prêtée, y vint passer à la vue de son armée pour le braver; et, en effet, cette insulte avait beaucoup découragé ses troupes, et donné aux alliés d'Antigone une idée de sa faiblesse, qui lui faisait beaucoup de tort. Pour prévenir l'effet de ces impressions désavantageuses, il fit venir les principaux de ses alliés, et les assura que, cet été-là même, il aurait en mer une flotte supérieure à toutes celles de ses ennemis. Il leur tint parole avant la fin de l'année.

Mais [1], s'apercevant que, pendant qu'il était ainsi occupé en Phénicie, Cassandre gagnait du terrain sur lui dans l'Asie Mineure, il s'y rendit avec une partie de ses troupes, et laissa avec le reste Démétrius son fils, qui n'avait alors que vingt-deux ans, pour défendre la Syrie et la Phénicie contre Ptolémée. Ce Démétrius sera fort célèbre dans la suite, et je marquerai bientôt quel était son caractère.

Tyr était alors aux abois. La flotte d'Antigone lui coupait les vivres et lui enlevait toutes les provisions[2], et la ville fut bientôt obligée de capituler. La garnison que Ptolémée y avait obtint la permission d'en sortir avec tous ses effets, et l'on promit aux habitants qu'ils jouiraient des leurs sans qu'on y touchât. Andronic, qui commandait au siége, fut ravi d'entrer, à quelque prix que ce fût, dans une place si importante, surtout après un siége qui avait si fort fatigué ses troupes, et qui avait duré quinze mois.

Il n'y avait que dix-neuf ans qu'Alexandre avait détruit cette ville d'une manière à faire croire qu'il faudrait des siècles entiers pour la rétablir; et cependant, en si peu de temps, elle fut en état de soutenir ce nouveau siége, qui dura plus d'une fois autant que celui d'Alexandre. On voit par là quelles ressources donne le commerce; car ce fut uniquement par ce moyen qu'elle se releva de ses ruines, et reprit presque tout son ancien éclat. Tyr était alors le centre du commerce de l'Orient et de l'Occident.

Démétrius, qui va commencer à se faire connaître[1], et qui sera dans la suite surnommé *Poliorcète*[2], c'est-à-dire *preneur de villes*, était fils d'Antigone. Il avait une taille avantageuse et une beauté singulière. On voyait sur son visage de la douceur mêlée de gravité[3]; quelque chose de serein, et, en même temps, qui inspirait de la terreur; une vivacité de jeunesse tempérée par un air héroïque, et par une majesté véritablement royale. On trouvait le même mélange dans ses mœurs, qui étaient également propres à étonner et à charmer. Pendant qu'il n'avait rien à faire, il était d'un commerce délicieux : rien n'égalait la somptuosité de ses festins, de son luxe, et de toute sa manière de vivre; c'était le plus magnifique, le plus voluptueux, et le plus délicat de tous les princes. D'un autre côté, malgré ces voluptés et ces délices, quand il était question de quelque entreprise, c'était le plus actif et le plus vigilant de tous les hommes. Rien n'égalait sa vivacité et son courage, que sa patience et son assiduité au travail. Voilà quel sera le caractère du jeune prince qui commence à se mettre sur les rangs.

Plutarque fait observer en lui, comme un trait qui le distinguait des autres princes de son temps, le profond respect qu'il avait pour son père et pour sa mère; respect qui n'était point simulé ni de simple cérémonie, mais qui

[1] An. M. 3691; av. J. C. 313.

[2] Diod. lib. 19, pag. 703.

[1] Plut. in Demetr., pag. 889, 890.

[2] Ce mot vient de πολιορκεῖν, *urbem obsidere*, dont la racine est πόλις, *urbs*, et ἕρκος, *septum*, *vallum*, *propugnaculum*.

[3] Τὸ γὰρ αὐτὸ χάριν καὶ βάρος, καὶ φόβον καὶ ὥραν εἶχε, καὶ συνεκέκρατο τῷ νεαρῷ καὶ ἰταμῷ δυσμίμητος ἡρωϊκή τις ἐπιφάνεια, καὶ βασιλικὴ σεμνότης.

partait du cœur et était sincère et réel. Antigone, de son côté, avait pour son fils une affection, une tendresse vraiment paternelle, qui allait même jusqu'à la familiarité, mais sans rien diminuer de l'autorité de père et de roi, et qui formait entre eux une union et une confiance exemptes de toute crainte et de tout soupçon. Plutarque en rapporte un exemple. Un jour qu'Antigone était occupé à donner audience à des ambassadeurs, Démétrius, revenant de la chasse, entra dans la salle, salua son père d'un baiser, et s'assit auprès de lui, tenant encore ses dards dans ses mains. Antigone venait de rendre réponse à ses ambassadeurs, et il les renvoyait. Mais il les rappela, et leur dit à haute voix : *Vous direz de plus à vos maîtres la manière dont nous vivons mon fils et moi ;* leur faisant observer qu'il ne craignait point de le laisser approcher de sa personne avec ses armes [1], et que cette bonne intelligence qui régnait entre son fils et lui faisait la plus grande force de ses états, et en même temps sa joie la plus vive et la plus sensible. Il faut revenir à notre sujet.

Antigone [2], étant passé dans l'Asie Mineure, eut bientôt arrêté les progrès de Cassandre. Il le pressa même si vivement, qu'il l'obligea à s'accommoder avec lui à des conditions fort honteuses. Aussi, à peine le traité fut-il conclu, qu'il s'en repentit, et le rompit en envoyant demander du secours à Ptolémée et à Séleucus et en recommençant la guerre. Les violements de la bonne foi et des traités étaient comptés pour rien par la plupart des princes dont j'écris maintenant l'histoire. Ces indignes moyens, qui déshonoreraient justement des particuliers, leur paraissaient un sujet de gloire. Ils s'applaudissaient de leurs perfidies comme d'une marque d'habileté dans le gouvernement ; et ils ne s'apercevaient pas qu'en user de la sorte, c'était apprendre à leurs troupes à leur manquer de fidélité, et s'ôter à eux-mêmes tout prétexte de se plaindre des révoltes de leurs sujets, qui ne faisaient que les imiter. C'est par ces sortes d'exemples contagieux que tout un siècle se corrompt et renonce sans honte aux sentiments d'honneur et de probité, parce que ce qui est devenu commun ne paraît plus honteux. Ce renouvellement de guerre retint Antigone plus longtemps qu'il n'aurait voulu, et donna occasion à Ptolémée de remporter sur lui des avantages considérables de l'autre côté.

D'abord il passa avec sa flotte dans l'île de Cypre [1], et la dompta presque entièrement. Nicoclès, roi de Paphos, l'une des villes de cette île, se soumit alors comme les autres ; mais, une année ou deux après, il fit alliance secrètement avec Antigone. Ptolémée, en ayant eu avis, pour empêcher que d'autres princes ne suivissent son exemple, chargea quelques officiers qu'il avait en Cypre de le faire mourir. Ceux-ci, ne pouvant se résoudre à exécuter cet ordre par eux-mêmes, pressèrent vivement Nicoclès de le prévenir par une mort volontaire. C'est le parti qu'il prit, et, se voyant sans ressource, il se tua lui-même. Quoique Ptolémée eût ordonné à ces officiers de respecter la reine Axithéa et les autres princesses qu'ils rencontreraient dans le palais de Nicoclès, ils ne purent empêcher qu'elles ne suivissent l'exemple de ce roi malheureux. La reine, après avoir tué ses filles de sa propre main et avoir exhorté les autres princesses ses belles-sœurs à ne pas survivre au malheur qui venait d'arriver au roi leur frère, se tua aussi elle-même. La mort de ces princesses fut suivie de celle de leurs époux, qui, avant que de se tuer, mirent le feu aux quatre coins du palais. Telle fut l'horrible et sanglante tragédie qui se passa en Cypre.

Ptolémée, après s'être rendu maître de cette île, alla faire une descente dans la Syrie, et de là dans la Cilicie, où il fit un grand butin et beaucoup de prisonniers qu'il emmena en Égypte [2]. Séleucus, à son retour, lui communiqua un projet pour regagner la Phénicie et la Syrie, et l'exécution en fut résolue. Il y alla en personne avec une belle armée, après avoir apaisé heureusement une révolte qui s'était excitée parmi les Cyrénéens; et il trouva Démétrius à Gaza, qui lui en disputa l'entrée. On en vint à un combat opiniâtre, où Ptolémée

[1] Les Grecs, non plus que les Romains, ne portaient des armes que lorsqu'il était question de s'en servir à la guerre ou à la chasse.

[2] Diod. lib. 19 pag. 710.

[1] Diod. lib. 20, pag. 671.

[2] An. M. 3692; av. J. C. 312. — Diod lib. 19, pag. 719-721. — Plut. in. Demetr. pag. 891.

remporta enfin la victoire. Démétrius y eut cinq mille hommes tués et huit mille faits prisonniers. Il perdit aussi ses tentes, son argent, et tout son équipage. Il fut obligé de se retirer lui-même à Azot, et de là à Tripolis, ville de Phénicie, sur la frontière de la haute Syrie, et d'abandonner à Ptolémée toute la Phénicie, la Palestine, et la Célésyrie.

Avant que de partir d'Azot, il avait fait demander la permission d'enterrer les morts. Ptolémée ne se contenta pas de la lui accorder : il lui envoya encore tout son équipage, ses tentes, ses meubles, ses amis et ses domestiques sans rançon; et il lui fit dire *qu'ils ne devaient pas faire la guerre entre eux pour les richesses, mais pour la gloire.* Un païen ne pouvait pas mieux penser; encore ne peut-on pas dire qu'il pensât ainsi réellement. Démétrius, touché d'une générosité si obligeante, pria sur l'heure les dieux de ne pas le laisser longtemps redevable d'un si grand bienfait à Ptolémée, et de lui fournir une prompte occasion de lui rendre la pareille.

Ptolémée envoya le reste des prisonniers en Egypte pour s'en servir sur la flotte; ensuite il poussa ses conquêtes. Toute la côte de Phénicie se rendit à lui, excepté la ville de Tyr. Il fit parler secrètement à Andronic, qui en était gouverneur, et l'un des plus braves officiers d'Antigone et des plus attachés au service de son maître, pour l'engager à lui remettre la place de bonne grâce, et à ne pas l'obliger d'en faire le siége dans les formes. Andronic, qui comptait sur l'attachement des Tyriens pour Antigone, répondit avec fierté, et même avec insulte et mépris pour Ptolémée. Il fut trompé dans ses espérances. La garnison et les habitants le forcèrent de se rendre. Alors il se crut perdu sans ressource, et que rien ne serait capable de faire oublier à un vainqueur l'insolence avec laquelle il avait parlé de lui. Il fut encore ici trompé. Le roi d'Égypte, bien loin d'user de représailles avec le capitaine qui l'avait si indignement insulté, se fit un devoir de se l'attacher par les amitiés qu'il lui témoigna quand il vint pour le saluer.

La perte de la bataille n'abattit point le courage de Démétrius, comme il aurait pu arriver aisément à un jeune prince à qui sa première action avait si mal réussi. Avec la fermeté d'un général consommé dans l'art militaire et accoutumé aux inconstances et aux vicissitudes des armes, il se mit à lever de nouvelles troupes et à faire de nouveaux préparatifs. Il s'assura des villes et exerça continuellement ses soldats.

Quand Antigone reçut la nouvelle de la perte de cette bataille, il n'en fut pas fort ému, et dit froidement : *Ptolémée a vaincu des jeunes gens, bientôt il combattra contre des hommes.* Ne voulant point rabattre ni arrêter le courage et l'audace de son fils, il ne s'opposa point à la demande qu'il lui fit d'éprouver encore ses forces contre Ptolémée, et il lui en donna la permission.

Peu de temps après, Cilles, lieutenant de Ptolémée [1], arrive avec une armée très-nombreuse, se tenant bien assuré de chasser de la Syrie Démétrius, qu'il ne regardait qu'avec mépris depuis sa défaite. Mais Démétrius, qui avait su mettre son malheur à profit, et qui en était devenu plus circonspect et plus attentif, tomba sur lui lorsqu'il s'y attendait le moins, le mit en fuite, s'empara de son camp et de tous ses bagages, fit sur lui sept mille prisonniers, le prit et l'arrêta lui-même, et emporta un très-riche butin. Il fut moins touché de la gloire et des richesses que lui apportait sa victoire, que du plaisir de se voir en état de s'acquitter d'une dette à l'égard de son ennemi et de lui rendre le bienfait qu'il en avait reçu. Cependant il ne voulut pas le faire de son autorité; il en écrivit à son père, qui lui permit d'en user comme il le jugerait à propos. Il renvoya donc à Ptolémée Cilles et tous ses amis comblés de magnifiques présents, et avec eux tout le bagage qu'il avait pris. Il est beau de disputer ainsi de générosité avec un ennemi; et c'est une antre disposition encore plus estimable, principalement dans un prince jeune et victorieux, de faire gloire de dépendre en tout de son père, et de ne rien faire sans le consulter.

Séleucus [2], après la victoire remportée sur Démétrius près de Gaza, avait obtenu de Ptolémée mille hommes d'infanterie et trois cents

[1] An. M. 3693; av. J. C. 311. — Diod. lib. 19, pag. 729.
[2] Diod. lib. 19, pag. 726-728.

chevaux. Avec cette petite escorte, il s'en alla dans l'Orient pour tâcher de rentrer dans Babylone. En arrivant à Carres, en Mésopotamie, il engagea, partie de force, partie volontairement, la garnison macédonienne à se joindre à lui. Dès qu'on sut qu'il approchait de Babylone, ses anciens sujets vinrent en grand nombre se ranger sous ses étendards. Il était chéri dans cette province, à cause de la douceur avec laquelle il l'avait gouvernée, et la sévérité d'Antigone y était haïe. On était charmé de son retour, et de l'espérance de le voir rétabli. En arrivant à Babylone il trouva les portes ouvertes, et y fut reçu du peuple avec des acclamations générales. Ceux du parti d'Antigone se retirèrent dans le château. Séleucus, maître de la ville et de l'affection des habitants, s'en saisit bientôt. Il y trouva ses enfants, ses amis et ses domestiques, qu'Antigone y avait retenus prisonniers depuis sa retraite en Égypte.

Il ne fut plus question que de songer à lever une bonne armée pour garder ce qu'il venait de recouvrer. A peine était-il rentré en possession de Babylone, que Nicanor, gouverneur de Médie sous Antigone, se mit en marche pour l'en chasser. Séleucus, en ayant eu avis, passa le Tigre pour aller au-devant de lui. Il le surprit dans un poste désavantageux, attaqua son camp de nuit, et mit toute son armée en déroute. Nicanor fut obligé de s'enfuir avec un petit nombre de ses amis, et de se rendre, en traversant les déserts, auprès d'Antigone. Toutes ses troupes qui échappèrent à la défaite, soit par dégoût pour le service d'Antigone, ou par la crainte du vainqueur, se jetèrent dans le parti de Séleucus. Il se trouva alors à la tête d'une belle armée, dont il se servit pour s'emparer de la Médie, de la Susiane, et des autres provinces et places du voisinage; et par là il se rendit fort puissant. La douceur de son gouvernement, sa justice, son équité et son humanité pour tous ses sujets, contribuèrent surtout à affermir sa puissance. Il sentit quel avantage c'est pour un prince, que de les bien traiter et de s'en faire aimer. Il était arrivé avec une poignée d'hommes : l'amour des peuples lui tint lieu d'armée, et en amassa bientôt une autour de lui, non-seulement très-nombreuse, mais invincible par l'affection qu'elle lui portait.

C'est à cette entrée dans Babylone[1] qua commence l'ère fameuse des Séleucides, dont tout l'Orient s'est servi; car, païens, juifs, chrétiens, mahométans, tous l'ont employée. Les Juifs l'appellent *l'ère des contrats*, parce que, lorsqu'ils tombèrent sous le gouvernement des rois syro-macédoniens, ils furent obligés de s'en servir dans toutes les dates des contrats et des autres pièces civiles. Les Arabes la nomment *l'ère du bicornu*, désignant par là, selon quelques auteurs, Séleucus, que les sculpteurs[2] représentaient ordinairement avec deux cornes de bœuf à la tête, parce que ce prince était si fort, qu'en prenant un taureau par les cornes il l'arrêtait tout court. Les deux livres des Machabées l'appellent *l'ère du royaume des Grecs*, et tous deux l'emploient dans leurs dates, avec cette différence pourtant, que le premier de ces livres la fait commencer au printemps, et l'autre à l'automne de la même année. Les trente et une années du règne qu'on donne à Séleucus, commencent ici.

Antigone[3] était à Célènes en Phrygie lorsqu'il reçut la nouvelle de la victoire que Démétrius son fils avait remportée sur les troupes de Ptolémée. Il partit aussitôt pour la Syrie, afin de tirer de cette victoire tous les avantages qu'elle lui présentait. Il passa le mont Taurus, et joignit son fils qu'il embrassa étroitement à la première entrevue, versant des larmes de joie et de tendresse. Ptolémée, ne se trouvant pas assez fort pour faire tête aux troupes du père et du fils jointes ensemble, prit le parti de faire démolir les fortifications d'Ace, de Joppé, de Samarie et de Gaza, et de se retirer en Égypte, emportant avec lui presque toutes les richesses du pays, et emmenant aussi un grand nombre des habitants; ainsi toute la Phénicie, la Judée et la Célésyrie retombèrent sous la domination d'Antigone.

Les habitants de ces provinces[4], qu'emmena Ptolémée, le suivirent plus par choix que par force. Sa douceur naturelle, et la clémence et

[1] An M. 3693; av. J. C. 311.
[2] Appian de Bell. Syr. pag. 124.
[3] Diod. lib. 19, pag. 729.
[4] Joseph. Antiq. lib. 12, 1 cap.; et contra Appian lib. 1 et 2.

l'humanité avec laquelle il avait toujours traité ceux qui s'étaient trouvés sous son gouvernement, leur avait si fort gagné le cœur, qu'ils aimèrent mieux vivre sous sa domination dans un pays étranger, que de demeurer dans le leur propre sous celle d'Antigone, dont ils n'attendaient pas un traitement si doux. Ils étaient encore fortifiés dans cette résolution par les avantages du parti que leur proposait Ptolémée : car, ayant alors le dessein de faire d'Alexandrie la capitale de l'Égypte, il était bien aise d'y attirer des habitants, et il offrait pour cela de beaux priviléges et de grandes immunités : aussi fut-ce là qu'il établit presque tous ceux qui le suivirent dans cette occasion, parmi lesquels il y avait beaucoup de Juifs. Alexandre y en avait déjà établi plusieurs; Ptolémée, au retour d'une première expédition, y en avait amené encore un beaucoup plus grand nombre qu'Alexandre : ils y trouvaient un bon pays et une protection puissante. Le bruit de tous ces avantages, qui s'était répandu dans la Judée, avait donné envie à beaucoup d'autres d'aller s'établir à Alexandrie, et ils exécutèrent ce dessein dans cette occasion. Comme Alexandre avait accordé aux premiers Juifs qui s'y établirent sous lui les mêmes priviléges qu'aux Macédoniens, Ptolémée avait fait la même chose pour eux : enfin il s'y en jeta un si grand nombre, que le quartier des Juifs à Alexandrie formait presque une ville; plusieurs Samaritains s'y établirent aussi sur le même pied que les Juifs, et y multiplièrent beaucoup.

Antigone, après avoir repris[1] la Syrie, la Phénicie et la Judée sur Ptolémée, envoya Athénée, un de ses généraux, contre les Arabes Nabathéens. C'était un canton de voleurs qui avaient fait plusieurs courses dans les pays dont il venait de faire de nouveau la conquête, et qui en avaient emporté depuis peu un fort gros butin. Leur principale ville était Pétra, ainsi nommée par les Grecs parce qu'elle était sur un roc élevé au milieu d'un pays désert : Athénée s'en était saisi, et de tout le butin qui y était; mais comme il se retirait, les Arabes l'attaquèrent par surprise, défirent une bonne partie de ses troupes, le tuèrent lui-même,

[1] Diod. lib. 19, pag. 730-733.

reprirent tout le butin, et rentrèrent dans Pétra, d'où ils écrivirent à Antigone en syriaque une lettre de plaintes sur l'injuste entreprise d'Athénée contre eux. Antigone d'abord la désavoua; mais quand il eut rassemblé ses troupes, il les donna à son fils Démétrius pour aller châtier ces voleurs. Celui-ci, ne pouvant les forcer dans leur retraite, ni reprendre Pétra, se contenta de faire le meilleur traité qu'il put avec eux et retourna sur ses pas.

Sur l'avis que Nicanor donna à Antigone des succès de Séleucus en Orient[1], il y envoya son fils Démétrius à la tête d'une armée, pour le chasser de Babylone et reprendre sur lui cette province; et pour lui, il alla vers les côtes de l'Asie Mineure pour s'opposer aux efforts des princes confédérés dont le pouvoir s'y fortifiait : il ordonna à son fils de l'y revenir trouver dès qu'il aurait exécuté sa commission en Orient. Démétrius, suivant les ordres de son père, prit l'armée à Damas, et la mena du côté de Babylone; et Séleucus étant alors en Médie, il entra sans opposition dans la ville. Patrocle, à qui Séleucus avait laissé le commandement, ne se trouvant pas assez fort pour résister à Démétrius, s'était retiré avec ses troupes dans les marais, où, à cause des rivières, des canaux et des marécages qui le couvraient, il n'y avait pas moyen d'approcher de lui. En partant de Babylone, il eut soin aussi d'en faire sortir les habitants; ils se sauvèrent tous, les uns de l'autre côté du Tigre, d'autres dans les déserts, et quelques-uns dans des places de sûreté.

Démétrius fit attaquer les châteaux. Il y en avait deux grands à Babylone, avec de bonnes garnisons sur les deux bords opposés de l'Euphrate : il en emporta un, et y mit une garnison de sept mille hommes; l'autre soutint le siége jusqu'au temps qu'Antigone avait ordonné à Démétrius de revenir le joindre. Il laissa donc à Archélaüs, un des principaux officiers de l'armée, mille chevaux et cinq mille fantassins pour continuer ce siége, et emmena le reste de son armée dans l'Asie Mineure pour renforcer Antigone.

Mais, en quittant le pays de Babylone, il le pilla, ce qui fit grand tort aux affaires de

[1] An. M. 3693; av. J. C. 311. — Diod. lib. 19, pag. 735, 736. — Plut. in Demetr. pag. 891.

son père, et attacha plus que jamais les habitants à Séleucus. Ceux mêmes qui jusque-là avaient été du parti d'Antigone conclurent que ses troupes ne leur auraient jamais tant fait de mal, si elles eussent compté d'y revenir; et, regardant ce pillage comme un acte de désertion et une déclaration formelle qu'il les abandonnait, ils songèrent à s'accommoder avec Séleucus et embrassèrent tout de bon son parti. Ainsi, quand celui-ci revint immédiatement après le départ de Démétrius, il eut bientôt chassé le peu de troupes que ce jeune prince y avait laissées, et repris le château dont elles étaient en possession. après cela il établit si solidement son autorité, que rien ne fut plus capable de l'ébranler; aussi est-ce là l'époque où les Babyloniens firent commencer la fondation de son royaume, quoique toutes les autres nations de l'Asie la missent six mois plus tôt et dans l'année qui précède celle-ci.

Démétrius, en arrivant dans l'Asie Mineure [1], fit lever le siége d'Halicarnasse que Ptolémée avait formé; et cet événement fut suivi d'un traité de paix entre les princes confédérés et Antigone. Par ce traité, Cassandre devait avoir le maniement des affaires de la Macédoine, jusqu'à la majorité d'Alexandre, fils de Roxane; Lysimaque, la Thrace; Ptolémée, l'Egypte et les frontières de la Lybie et de l'Arabie; Antigone, toute l'Asie: toutes les villes grecques devaient jouir de la liberté. Mais cet accord ne dura guère. Il est étonnant que ces princes, se connaissant si bien, et sachant que de part et d'autre la sainteté des serments n'était employée que pour se tromper mutuellement, espérassent quelque succès d'un moyen si usé et si décrié. A peine ce dernier traité était-il conclu, que chaque parti prétendit qu'il s'y était fait des infractions; et les hostilités recommencèrent. La véritable raison était la grande puissance d'Antigone, qui, s'accroissant tous les jours, devenait trop formidable aux trois autres pour leur permettre de demeurer en repos qu'ils ne l'eussent abattue.

Il était visible qu'ils ne travaillaient tous qu'à leur intérêt particulier, sans songer à la famille d'Alexandre. Mais les Macédoniens commencèrent à se lasser, et à dire qu'il était temps de faire paraître le jeune Alexandre, qui était parvenu à l'âge de quatorze ans, et de le tirer de prison pour lui donner connaissance des affaires. Cassandre, qui aurait vu par là toutes ses espérances ruinées, fit mourir secrètement le jeune roi avec sa mère Roxane dans le château d'Amphipolis, où il les tenait renfermés depuis quelques années.

Polysperchon[1], qui gouvernait dans le Péloponnèse, prit cette occasion de se déchaîner partout contre Cassandre, et de faire sentir la noirceur de cette action pour le rendre odieux aux Macédoniens et s'en attirer l'affection. Comme il songeait à rentrer dans la Macédoine, dont il avait été chassé par Cassandre, il affectait de paraître fort zélé pour la maison d'Alexandre: et, pour en donner des preuves, il fit venir de Pergame Hercule, autre fils qu'Alexandre avait eu de Barsine, veuve de Memnon, qui pouvait alors avoir dix-sept ans, et, s'étant avancé avec une armée contre Cassandre, il proposa aux Macédoniens de le mettre sur le trône. Cassandre en fut effrayé: et, dans une entrevue qu'il eut avec lui, il lui représenta qu'il allait lui-même se donner un maître; qu'il ferait bien mieux de se défaire d'Hercule et de s'emparer de la Grèce, et il lui offrait pour cela son secours. Il n'eut pas de peine à le faire consentir à lui sacrifier ce jeune prince, dans la mort duquel il lui faisait envisager de grands avantages. Ainsi, l'année suivante, Hercule et sa mère eurent le même sort entre ses mains[2], qu'avaient eu Roxane et son fils entre celles de Cassandre; et ces deux scélérats assassinèrent, chacun à leur tour, un héritier de la couronne afin de la partager entre eux.

En effet, comme il ne restait plus de prince de la maison d'Alexandre, chacun d'eux retint son gouvernement en souveraineté, et se sut bon gré de se l'être assuré pour toujours par le meurtre des princes qui seuls paraissaient y avoir un droit légitime, et d'avoir étouffé dans leur cœur un reste de respect pour la mémoire d'Alexandre leur maître et leur bienfaiteur, qui jusque-là les avait retenus. Qui

[1] Diod. lib. 19, pag. 739. — Plut. in Demetr. pag. 892.

[1] An. M. 3694; av. J. C. 310. — Diod. lib. 20, pag. 760, 761, et 766, 767.

[2] An M. 3695 av. J. C 309.

peut soutenir sans saisissement et sans horreur la vue d'une telle perfidie, si honteuse et si lâche des deux côtés ? Mais l'aveuglement est tel de part et d'autre, qu'on se félicite également du succès d'une confédération scélérate, qui se termine à répandre le sang de ses maîtres. Les crimes les plus noirs ne coûtent rien à des ambitieux, pourvu qu'ils les conduisent à leur but.

Ptolémée, ayant recommencé la guerre [1], enleva plusieurs villes à Antigone dans la Cilicie et ailleurs. Démétrius reprit bientôt ce qu'on avait enlevé à son père dans la Cilicie; et les autres généraux d'Antigone eurent le même succès ailleurs contre ceux de Ptolémée, qui n'était pas venu en personne à cette expédition. Il n'y eut que l'île de Cypre, où Ptolémée conserva ses conquêtes; parce qu'en faisant mourir Nicoclès, roi de Paphos, il avait absolument terrassé le parti d'Antigone dans cette île.

Pour se dédommager [2] de ce qu'il venait de perdre dans la Cilicie, il fit une invasion dans la Pamphylie, la Lycie, et quelques autres provinces de la côte de l'Asie Mineure, où il enleva à Antigone plusieurs places.

De là, entrant dans la mer Egée, il prit l'île d'Andros [3], et passant au continent, il se rendit maître de Sicyone, de Corinthe et de quelques autres villes.

Pendant le séjour qu'il fit dans ces quartiers-là, il lia correspondance avec Cléopatre, sœur d'Alexandre. C'était celle qui avait épousé Alexandre, roi d'Epire. Depuis la mort de son mari, tué dans les guerres d'Italie, elle était toujours demeurée veuve; et, depuis plusieurs années, elle faisait sa résidence à Sardes, en Lydie. Comme Antigone, maître de cette ville, ne ménageait guère cette princesse, Ptolémée se servit avec habileté de son mécontentement pour l'attirer dans son parti. Il l'invita à le venir trouver, espérant de tirer de sa présence plusieurs avantages contre Antigone. Elle s'était déjà mise en chemin, mais le gouverneur de Sardes, l'ayant arrêtée, la ramena, et peu de temps après, par ordre d'Antigone, il la fit mourir secrètement. Antigone, aussitôt après, vint à Sardes, et fit le procès à toutes les femmes qui avaient été les instruments de ce meurtre et qui y avaient prêté leur ministère.

On voit ici avec surprise et avec admiration combien le bras de Dieu s'était appesanti sur toute la race d'Alexandre, et avec quelle rigueur il en poursuivait les moindres restes et tout ce qui avait eu le malheur d'appartenir à ce fameux conquérant, dont tout l'univers ambitionnait la faveur quelques années auparavant. Une malédiction funeste dévorait toute cette famille, et vengeait sur elle toutes les violences commises par ce prince. Dieu se servait de ses courtisans mêmes, de ses officiers, de ses domestiques, pour exercer la sévérité de ses jugements à la vue de toute la terre, qui recevait ainsi une sorte de réparation de tous les maux qu'Alexandre lui avait faits.

Antigone, ministre et exécuteur de ces ordres pleins de justice du côté de Dieu, n'en était pas moins criminel, parce qu'il ne s'y portait que par des vues d'ambition et de cruauté, dont il sentait lui-même toute l'horreur, et dont il aurait bien souhaité pouvoir dérober la connaissance aux hommes. Il célébra les funérailles de Cléopatre avec une magnificence extraordinaire, espérant par tous ces beaux dehors éblouir le public et éviter la haine que cette noire action méritait. Mais une profonde hypocrisie, comme celle-ci, découvre pour l'ordinaire le crime qu'elle veut cacher, et ne fait qu'augmenter la juste horreur qu'on a pour ceux qui en sont les auteurs.

Cette lâche et barbare action n'est pas la seule que commit Antigone. Séleucus et Ptolémée élevaient l'édifice de leur puissance sur la clémence et sur la justice avec lesquelles ils gouvernaient leurs peuples; et ils établirent, par cette voie, des empires durables qui demeurèrent pendant plusieurs générations dans leurs familles. Le caractère d'Antigone était bien différent. Sa maxime était, si quelqu'un faisait obstacle à ses desseins, de s'en défaire sans avoir aucun égard à la justice ni à l'humanité. Aussi, cette force brutale et tyrannique, par laquelle seule il s'était soutenu, venant à lui manquer, il perdit l'empire et la vie.

[1] Diod. lib. 20, pag. 760.
[2] Id. ibid. pag. 766.
[3] An. M. 3696; av. J. C. 308. — Diod. ibid. pag. 771. Id. pag. 775.

Quelque sage et modéré que fût le gouvernement de Ptolémée, il ne fut pas à l'abri des révoltes : l'infidélité d'Ophellas, gouverneur de la Lybie et de la Cyrénaïque, qui se souleva à peu près dans ce temps-ci, lui donna une juste inquiétude, mais heureusement elle n'eut pas de suite. Cet officier avait d'abord servi sous Alexandre. Après sa mort, il s'était attaché à Ptolémée et l'avait suivi en Égypte. Ptolémée lui avait donné le commandement de l'armée qu'il envoya pour réduire la Libye et la Cyrénaïque, provinces qui lui avaient été accordées, aussi bien que l'Égypte et l'Arabie, par le partage qui se fit de l'empire. Quand ces deux provinces furent soumises, Ptolémée lui en laissa le gouvernement. Ophellas, le voyant trop occupé contre Antigone et Démétrius pour avoir quelque chose à craindre de sa part, s'était rendu indépendant, et était demeuré possesseur tranquille de son usurpation jusqu'à cette année.

Agathocle, roi de Sicile, étant venu en Afrique[1] faire la guerre aux Carthaginois, essaya d'engager Ophellas dans son parti, et lui promit de lui aider à se rendre maître de toute l'Afrique. Ophellas, séduit par une promesse si flatteuse, mena à Agathocle une armée de vingt mille hommes sur les terres des Carthaginois; mais à peine y fut-il arrivé, que le scélérat qui l'y avait attiré se défit de lui et garda son armée. On peut voir dans l'histoire des Carthaginois quel fut le succès de cette noire trahison. Ptolémée, par la mort d'Ophellas, recouvra la Libye et la Cyrénaïque[2]. Ce dernier avait pour femme une Athénienne d'une rare beauté, nommée *Eurydice*, qui était descendue de Miltiade. Après la mort de son mari, elle retourna à Athènes, où Démétrius la vit, l'année d'après, et l'épousa.

[1] An. M. 3697; av. J. C. 307.—Diod. lib. 20, pag. 777.
[2] Plut. in Demetr. pag. 891.

§ VII. — Démétrius, fils d'Antigone, assiége et prend Athènes, et y établit le gouvernement démocratique. Démétrius de Phalère, qui y commandait, se retire à Thèbes. Il est condamné à mort, et ses statues renversées. Il passe en Égypte. Honneurs excessifs que les Athéniens rendent à Antigone et à son fils Démétrius. Celui-ci remporte avec sa flotte une grande victoire sur Ptolémée, prend Salamine, et se rend maître de l'île entière de Cypre. Après cette victoire, Antigone et Démétrius prennent le titre de roi, et les autres princes, à leur exemple. Antigone forme une entreprise contre l'Égypte, qui lui réussit mal.

Antigone et Démétrius[1] avaient formé le dessein d'affranchir la Grèce entière, que Cassandre, Ptolémée et Polysperchon tenaient dans une espèce de servitude[2]. Ces princes confédérés, pour s'assujettir les Grecs, avaient jugé nécessaire d'établir dans toutes les villes dont ils s'étaient rendus maîtres l'aristocratie, c'est-à-dire le gouvernement des riches et des puissants, qui approchait le plus de celui des rois. Antigone, pour s'attirer ces mêmes peuples, prit une voie contraire en y substituant la démocratie, qui flattait davantage l'inclination des Grecs, et en mettant le pouvoir entre les mains du peuple. C'était un renouvellement de la politique si souvent employée contre Lacédémone par les Athéniens et par les Perses, qui avait toujours réussi, et qui ne pouvait manquer de réussir encore dans cette occasion, pourvu qu'elle fût appuyée d'une bonne armée. Antigone ne pouvait mieux faire que de donner le signal général de la liberté démocratique en commençant par Athènes, qui en était la plus jalouse, et qui était à la tête des autres républiques.

Quand le siége d'Athènes eut été résolu, un des amis d'Antigone lui dit que, s'il prenait cette ville, il devait la garder pour lui, comme la clef de toute la Grèce. Mais Antigone rejeta hautement cette proposition, et lui dit « que la clef la meilleure et la plus forte « qu'il connût, c'était l'amitié des peuples; « et qu'Athènes étant comme le fanal de toute « la terre, elle ferait éclater partout la gloire « de ses actions. » C'est une chose étonnante

[1] An. M. 3698; av. J. C. 306.
[2] Plut. in Demetr. pag. 892-894.

de voir comment des princes très-injustes et très-intéressés empruntent quelquefois le langage de la justice et de la générosité, et cherchent à se faire honneur du dehors de vertus dont ils sont tout à fait éloignés dans le fond.

Démétrius partit pour Athènes avec cinq mille talents[1] et une flotte de deux cent cinquante voiles. Démétrius de Phalère commandait dans cette ville depuis dix ans, au nom et sous l'autorité de Cassandre. Jamais, comme je l'ai déjà remarqué, cette république ne s'était vue sous un plus juste gouvernement, et elle n'avait jamais joui de plus de repos et de bonheur. Par reconnaissance, on lui avait élevé dans cette ville autant de statues qu'il y a de jours en l'année, c'est-à-dire trois cent soixante; car pour lors[2], selon Pline, l'année n'avait que ce nombre de jours. Pareil honneur n'avait jamais été rendu à aucun citoyen.

Quand la flotte de Démétrius approcha, tout le monde se préparait à le recevoir, pensant que ce fussent les vaisseaux de Ptolémée; mais enfin les capitaines et les principaux officiers, étant détrompés, coururent aux armes pour se défendre. Tout était plein de tumulte et de confusion, les Athéniens se trouvant tout à coup réduits à repousser un ennemi qui abordait sans avoir été découvert, et qui faisait déjà sa descente. Car Démétrius était entré dans le port, qu'il avait trouvé tout ouvert; et on le distinguait déjà clairement sur le tillac de sa galère, d'où il faisait signe, de la main, qu'on se tînt en repos et qu'on lui donnât audience. Le trouble s'étant donc calmé, il leur fit crier par un héraut qu'il mit à ses côtés, « Que son père Antigone l'avait envoyé sous « d'heureux auspices pour mettre les Athé- « niens en liberté, pour chasser la garnison « de leur citadelle, et pour leur rendre leurs « lois et leur ancien gouvernement. »

A cette proclamation, les Athéniens, jetant leurs boucliers à leurs pieds, et battant des mains avec de grands cris de joie, pressaient Démétrius de descendre, et l'appelaient leur *sauveur* et leur *bienfaiteur*. Ceux qui étaient avec Démétrius de Phalère furent tous d'avis que, puisqu'il était déjà le maître il fallait le recevoir, quand même on serait assuré qu'il ne ferait rien de tout ce qu'il promettait; et, sans attendre davantage, ils lui envoyèrent des ambassadeurs pour faire leurs soumissions.

Démétrius les reçut gracieusement, leur donna une audience très-favorable; et, pour les assurer de sa bonté, en les renvoyant il leur donna comme en otage Aristodème de Milet, un des plus intimes amis de son père. En même temps, il eut soin de pourvoir à la sûreté de Démétrius de Phalère, lequel, à cause de ce changement arrivé dans l'état, craignait plus ses citoyens que les ennemis. Plein de respect pour la réputation et pour la vertu de ce grand personnage, il le renvoya avec une bonne et sûre escorte à Thèbes, comme il l'avait demandé. Pour lui, il dit aux Athéniens qu'il ne verrait pas leur ville, et qu'il n'y mettrait pas le pied, quelque empressement qu'il eût d'y entrer, qu'il ne l'eût entièrement affranchie en chassant la garnison qui gênait leur liberté. Et, sur l'heure même, il ouvre un grand fossé, et élève de bons retranchements devant la forteresse de Munychia, pour en rompre toute communication avec la ville, et s'embarque aussitôt pour Mégare, où Cassandre avait mis une forte garnison.

A son arrivée, il apprit que la femme d'Alexandre, fils de Polysperchon, nommée *Cratésipolis*, et très-célèbre par sa beauté, était à Patres; et qu'elle désirait passionnément de le voir, et d'être à lui. Il laisse donc son armée dans les terres de Mégare, et, ayant choisi un petit nombre de gens les plus dispos pour l'accompagner, il prit le chemin de Patres. Quand il en fut assez près, il se déroba de ses gens, et fit tendre un pavillon à l'écart, afin que Cratésipolis ne fût point aperçue quand elle viendrait le voir. Quelques-uns des ennemis, avertis de cette imprudence, marchèrent contre lui lorsqu'il s'y attendait le moins. Il n'eut le temps que de prendre un méchant manteau, et de se sauver par la fuite; et peu s'en fallut qu'il ne fût pris de la manière du monde la plus honteuse, à cause de son incontinence. Les ennemis emportèrent sa tente et toutes les richesses qui y étaient.

La ville de Mégare étant prise, les soldats en demandaient le pillage; mais les Athéniens in-

[1] Quinze millions = 28 750 000 francs. E. B.

[2] « Nondùm anno hunc numerum dierum excedente. » PLIN. lib. 34, cap. 6.)

tercédèrent pour elle avec de fortes instances, et la sauvèrent. Démétrius chassa la garnison de Cassandre, et remit Mégare en liberté. Stilpon [1], célèbre philosophe, demeurait dans cette ville. Il le fit venir, et lui demanda si l'on ne lui avait rien enlevé, et s'il n'avait rien perdu. *Rien du tout*, lui répondit Stilpon, *car je porte avec moi tous mes biens.* Il entendait par ces mots la justice, la probité, la tempérance, la prudence, et l'avantage de ne point compter au nombre des biens ce qui pouvait lui être enlevé. Que peuvent tous les rois de la terre ensemble contre un tel homme, qui ne desire et ne craint rien, et à qui la philosophie a appris à ne pas regarder la mort même comme un mal?

Quoique la ville eût été épargnée, tous les esclaves généralement avaient été pris et enlevés par les vainqueurs. Le jour que Démétrius devait partir, après avoir fait beaucoup de caresses à Stilpon, il lui dit qu'il lui laissait la ville entièrement libre. *Vous dites vrai, seigneur*, lui repartit le philosophe, *car vous ne nous avez pas laissé un seul esclave.*

Démétrius, étant retourné à Athènes, prit ses postes devant le port de Munychia, pressa le siége, chassa la garnison, et rasa le fort. Après quoi, les Athéniens le priant très-instamment de venir se rafraîchir dans la ville, il y entra, assembla le peuple, leur rendit leur ancien gouvernement, leur promit, de plus, que son père Antigone leur enverrait cent cinquante mille mesures de blé, et tout le bois nécessaire pour la construction de cent galères à trois rangs de rames. C'est ainsi que les Athéniens recouvrèrent leur démocratie, treize ou quatorze ans après l'avoir perdue.

Ils poussèrent leur reconnaissance pour leurs bienfaiteurs jusqu'à l'irréligion et l'impiété, par les honneurs excessifs qu'ils leur décernèrent. Premièrement, ils donnèrent le nom de *rois* à Antigone et à Démétrius, nom que ces princes, non plus que les autres, n'avaient osé prendre jusque-là, quoiqu'ils s'en fussent donné toute la réalité et l'effet. Ils les honorèrent du titre de *dieux sauveurs.* Au lieu de l'archonte qui donnait le nom à l'année, ils créaient tous les ans un prêtre des Dieux Sauveurs, sous le nom duquel se faisaient tous les décrets et tous les actes publics. Ils ordonnèrent, de plus, que leur portrait serait tracé avec celui des autres dieux sur le voile que l'on portait en procession aux grandes fêtes de Minerve, nommées *Panathénées.* Et, par un excès de flatterie qu'on a peine à comprendre, ils consacrèrent l'endroit où Démétrius était descendu de son char, et y élevèrent un autel qu'ils appelèrent *l'autel de Démétrius descendant du char*; et aux dix anciennes tribus ils en ajoutèrent deux nouvelles, sous les noms de *tribu Démétriade* et de *tribu Antigonide.* On changea aussi les noms de deux mois, en leur faveur. Enfin il fut établi que ceux qu'on enverrait par un décret du peuple vers Antigone ou Démétrius, au lieu du simple titre d'ambassadeurs, seraient appelés *théores*, titre réservé à ceux qui étaient choisis pour aller offrir des sacrifices aux dieux à Delphes ou à Olympie au nom des villes. Mais ce qui fut encore plus étrange et plus outré que tous les honneurs dont je viens de parler, ce fut le décret d'un certain Dromoclide, qui proposait « Que, « pour la consécration des boucliers qu'on « dédiait dans le temple d'Apollon à Delphes, » on se transporterait vers Démétrius le *dieu* » *sauveur*; et qu'après lui avoir fait des sacri- « fices, on demanderait à *ce dieu sauveur* « comment on devait se conduire pour faire « le plus religieusement, le plus magnifique- « ment et le plus promptement, la consécra- « tion et la dédicace de ces offrandes, et que « le peuple exécuterait tout ce que l'oracle « aurait répondu. »

L'excès d'ingratitude de la part des Athéniens à l'égard de Démétrius de Phalère ne fut pas moins outré ni moins criminel que l'excès de reconnaissance qu'ils venaient de témoigner à leur nouveau maître. Ils avaient toujours regardé le premier comme trop déclaré pour le gouvernement oligarchique, et

[1] « Megara Demetrius ceperat, cui cognomen Poliorce- « tes fuit. Ab hoc Stilpon philosophus interrogatus, num « quid perdidisset: Nihil, inquit; omnia namque mea « mecum sunt. Habebat enim secum vera bona, in quæ non « est manûs injectio.. Hæc sunt, jusiitia, virtus, temperantia « prudentia; et hoc ipsum, nihil bonum putare quod eripi « possit... Cogita nunc, an huic quisquam facere injuriam « possit, cui bellum, et hostis ille egregiam artem quas- « sandarum urbium professus eripere nihil potuit. » (SEN. *de Const. sap.* cap 5, et *Epist.* 9.)

lui avaient su mauvais gré d'avoir souffert la garnison des Macédoniens dans leur citadelle pendant dix ans, sans faire le moindre mouvement auprès de Cassandre pour la faire retirer. En quoi il n'avait fait que suivre l'exemple de Phocion, regardant sans doute ce frein comme nécessaire pour arrêter l'humeur inquiète et remuante des Athéniens [1]. Peut-être aussi, en se déclarant contre lui, s'imaginèrent-ils faire leur cour au vainqueur. Quoi qu'il en soit, après l'avoir condamné à mort par contumace, ne pouvant sévir contre sa personne parce qu'il s'était retiré, ils renversèrent ce grand nombre de statues qu'ils avaient élevées à la gloire de Démétrius de Phalère. Quand il l'eut appris, *Au moins*, dit-il, *il ne sera pas en leur pouvoir de détruire la vertu qui me les a méritées.*

Quel cas devait-on faire de ces honneurs, prodigués dans un temps, révoqués subitement dans un autre; refusés à la vertu, et prostitués à des princes vicieux, avec la disposition permanente de les leur ôter dans le premier mécontentement, et de les dégrader de la divinité avec la même impétuosité avec laquelle on la leur avait décernée? Quelle faiblesse et quelle stupidité d'être touché de ces honneurs en les recevant, ou de les regretter en les perdant!

Les Athéniens ne s'en tinrent pas là : on accusa Démétrius de Phalère d'avoir fait beaucoup de choses contre les lois pendant son gouvernement, et on s'étudia à le rendre odieux. Il fallait bien qu'ils en vinssent jusqu'à cette injustice et à cette calomnie, quelque criantes qu'elles fussent, pour se décharger du juste reproche d'avoir condamné une vertu connue et un mérite éprouvé. Pendant que les statues subsistaient, elles étaient des témoins publics qui déposaient continuellement en faveur de l'innocence de Démétrius contre l'injustice des Athéniens; c'était leur propre témoignage qui se tournait contre eux, et qu'ils ne pouvaient récuser. Mais le renversement des statues n'avait pas détruit sa réputation. Il était donc absolument nécessaire qu'il parût coupable pour que les Athéniens pussent se dire innocents et justes; et ils crurent qu'une condamnation solennelle et authentique suppléerait à ce qui manquait du côté des preuves et de la régularité de la forme. Ils n'épargnèrent pas même ses amis : ceux qui avaient eu une plus étroite liaison avec lui furent inquiétés; et peu s'en fallut que Ménandre, ce poëte si célèbre, dont Térence n'a fait presque que copier les comédies, ne fût appelé en jugement, par la seule raison qu'il avait été de ses amis.

Il y a de l'apparence que Démétrius, après avoir passé quelque temps à Thèbes, se réfugia chez Cassandre, qui connaissait tout son mérite, et en faisait un cas particulier, et qu'il demeura sous sa protection tant que ce prince vécut. Après sa mort, appréhendant tout de la brutalité de son fils Antipater, qui avait fait mourir sa propre mère, il passa en Égypte, et se retira vers Ptolémée Soter, prince recommandable par sa libéralité à l'égard des gens de lettres, et dont la cour était le refuge et l'asile de tous les malheureux.

Il en fut reçu parfaitement bien; et, selon Élien [1], le roi lui donna la fonction de veiller à l'observation des lois de l'état. Il tint le premier rang parmi les amis de ce prince [2] : il y vécut dans l'abondance de toutes choses, et se trouva en état d'envoyer des présents à ses amis d'Athènes. C'étaient sans doute de ces véritables amis [3] dont Démétrius lui-même disait qu'ils ne venaient dans la prospérité qu'après avoir été mandés; mais que, dans l'adversité, ils se présentaient toujours sans attendre qu'on les en priât.

Il s'occupa, pendant son exil, à composer plusieurs ouvrages sur le gouvernement, sur les devoirs de la vie civile, et sur d'autres matières pareilles; et cette occupation était pour son esprit une espèce de nourriture [4] qui entretenait en lui les sentiments de l'humanité dont il était plein : douce et consolante ressource, dans la solitude ou l'exil, pour un homme de bien qui cherche à mettre son loisir à

[1] Diog. Laert.

[1] Lib 3, cap. 17.
[2] Plut. de Exil. pag. 601.
[3] Diog. Laert.
[4] « Multa præclara in illo calamitoso exilio scripsit, « non ad usum aliquem suum, quo erat orbatus; sed animi « cultus ille erat ei quasi quidam humanitatis cibus. » (Cic. *de Finib. bon. et mal.* lib. 5, n. 54.)

profit et pour lui-même et pour le public!

Le lecteur, sans doute, en voyant la multitude énorme de statues érigées en l'honneur d'un seul homme, a remarqué l'étrange différence qui se trouve entre les beaux siècles d'Athénes et celui dont nous parlons; c'est la réflexion d'un auteur bien sensé. Autrefois [1], dit-il, les Athéniens accordèrent pour toute récompense à Miltiade, qui avait sauvé l'état, le privilége d'être représenté dans un tableau, le premier et à la tête des neuf autres généraux, exhortant les troupes au combat; mais ce même peuple, énervé et corrompu par la flatterie de ses orateurs, décerne trois cents statues, et plus, à Démétrius de Phalère. Des honneurs ainsi prodigués ne sont point la preuve d'un vrai mérite, mais l'effet d'une basse flatterie; et ce fut une faute considérable à Démétrius de Phalère, de ne s'y être pas fortement opposé, supposé que la chose dépendît de lui[2]. Caton agit bien plus sagement : il refusa plusieurs marques de distinction qu'on voulait lui accorder; et comme un jour on lui demandait pourquoi on ne lui avait point érigé de statues dans un temps où Rome en était pleine: ***J'aime mieux**, dit-il, **qu'on demande pourquoi je n'en ai point, que pourquoi j'en ai.***

Le véritable honneur, la véritable distinction, dit Plutarque dans l'endroit que je viens de citer, consistent dans l'estime et l'affection sincère des peuples, fondées sur un mérite effectif et sur des services réels : sentiments qui, bien loin de s'éteindre par la mort, se fortifient et se perpétuent de siècle en siècle; au lieu que les honneurs prodigués par la flatterie ou par la crainte aux mauvais princes et aux tyrans ne leur survivent point, et souvent même périssent avant eux. Ce même Démétrius Poliorcète, que nous voyons maintenant consulté et adoré par les Athéniens comme un oracle et comme un dieu, aura bientôt la douleur et la honte de voir qu'Athènes lui fermera ses portes, et ne voudra point le recevoir, parce que sa fortune sera changée.

Pendant[3] que Démétrius demeurait à Athènes, il y épousa Eurydice, veuve d'Ophellas. Il avait déjà plusieurs femmes, entre autres, Phila, fille d'Antipater, que son père l'avait forcé d'épouser contre son gré, en lui citant un vers d'Euripide qu'il parodia par le changement d'un seul mot : *La où il y a du bien*[1], *là il convient de se marier, même contre son inclination.* Cette maxime, quelque ancienne qu'elle soit, ne vieillit point; et, quelque contraire qu'elle soit aux sentiments de la nature, elle se renouvelle de jour en jour. Démétrius se décria fort à Athènes par d'infâmes débauches.

Peu de temps après[2], son pére lui fit quitter la Grèce, et l'envoya avec une grosse flotte et une forte armée pour faire sur Ptolémée la conquête de l'île de Cypre. Avant que de l'entreprendre, il envoya des ambassadeurs aux Rhodiens pour les inviter à se liguer avec lui contre Ptolémée. Cette tentative fut inutile; ils persévérèrent constamment à demander qu'il leur fût permis de ne point se départir de la neutralité qu'ils avaient embrassée. Démétrius, convaincu que les intelligences de Ptolémée dans Rhodes avaient traversé son dessein, s'avança vers Cypre. Il y fit sa descente, et marcha vers Salamine, capitale de l'île. Ménélas, frère de Ptolémée, qui y était renfermé avec presque toutes ses troupes, en sortit et livra bataille. Il fut vaincu, et obligé de rentrer dans la place, après avoir perdu mille de ses gens qui restèrent sur le champ de bataille, et trois mille qui furent faits prisonniers.

Ménélas, ne doutant point que le prince, enflé de cet heureux succés, ne dût entreprendre le siége de Salamine, fit de son côté tous les préparatifs nécessaires pour une vigoureuse résistance. Pendant qu'il y donnait tous ses soins, il envoya des courriers en diligence à Ptolémée pour lui porter la nouvelle de sa défaite, et celle du siége dont il était menacé. Il le pria de hâter le secours qu'il lui demandait, et de l'amener lui-même s'il le pouvait.

[1] Corn. Nep. in. Milt. cap. 6.

[2] Plut. in Præc. Reip. ger pag. 820.

[3] Plut. in Demetr. pag. 894.

[1] *Ὅπου τὸ κέρδος, παρὰ φύσιν γαμητέον.* Il y avait dans Euripide δουλευτέον.

[2] Diod. lib. 20, pag. 783-789. — Plut. in Dem. pag. 895 896. — Justin. lib. 15, cap. 2.

Démétrius, de son côté, après s'être fait faire un rapport fidèle de la situation de la place, de ses forces, et de celles de la garnison, persuadé qu'il n'avait pas assez de béliers ni d'autres machines pour la réduire, fit venir de Syrie un grand nombre d'habiles ouvriers avec une quantité infinie de fer et de bois, afin de préparer tout ce qui était nécessaire pour l'attaque d'une ville de cette importance. Ce fut pour lors qu'il fit construire pour la première fois la fameuse machine nommée *hélépole*. J'en donnerai bientôt une exacte description.

Quand tout fut prêt, Démétrius s'approcha de la ville, et commença à en battre les murailles avec toutes ses machines. Comme il était bien servi, elles eurent tout l'effet qu'on en attendait. Après plusieurs attaques, les assiégeants vinrent à bout d'abattre de grands pans de muraille, de sorte que les assiégés ne pouvaient pas tenir un jour, à moins de prévenir par quelque hardie entreprise l'assaut que Démétrius y devait donner le lendemain. Pendant la nuit, qui avait suspendu les attaques, ceux de Salamine amassèrent sur leurs murs quantité de bois extrêmement sec et d'autres matières propres à prendre feu aisément, et sur le minuit ils jetèrent du haut des murs tout ce bois au pied de l'hélépole, des béliers, et des autres machines, et y mirent le feu avec de longues perches allumées. Il y prit avec tant de violence, qu'en très-peu de temps toutes les machines parurent en feu. Les ennemis accoururent de toutes parts pour l'éteindre : ce qu'ils ne purent faire qu'après beaucoup de peine et de temps ; et presque toutes les machines en furent considérablement endommagées. Ce contre-temps ne découragea point le prince.

Ptolémée, sur la nouvelle du mauvais succès de son frère, dans le combat livré contre Démétrius, avait fait équiper en diligence une puissante flotte, et il vint promptement à son secours. La bataille, à laquelle on se préparait de part et d'autre après de vains pourparlers, tenait, non-seulement ces généraux, mais tous les autres princes et généraux absents, dans une grande attente de l'événement, qui paraissait très-incertain, et qui allait donner sur eux une entière supériorité au vainqueur. Ptolémée, qui était arrivé avec une flotte de cent cinquante vaisseaux, avait donné ordre à Ménélas, qui était à Salamine, qu'après que le combat serait engagé, et la mêlée le plus échauffée, il vînt, avec les soixante vaisseaux qu'il avait, charger l'arrière-garde de Démétrius et la mettre en désordre. Mais Démétrius avait eu la précaution de laisser dix de ses vaisseaux pour s'opposer à ces soixante de Ménélas ; car ce petit nombre était suffisant pour garder l'entrée du port, qui était fort étroite, et pour empêcher Ménélas d'en sortir. Et lui cependant, après avoir étendu son armée de terre, et l'avoir répandue sur les pointes qui avançaient dans la mer pour être en état, en cas qu'il arrivât quelque malheur, de secourir ceux qui seraient obligés de se sauver à la nage, il prit le large avec cent quatre-vingts galères, et alla charger avec tant d'impétuosité et un si grand effort la flotte de Ptolémée, qu'il la rompit, et que Ptolémée lui-même, se voyant défait, prit très-promptement la fuite avec huit galères, les seules qui se sauvèrent : car, de toutes celles qui restèrent, les unes furent brisées ou coulées à fond dans le combat ; et les autres, au nombre de soixante et dix, furent prises, avec tous les équipages. De tout le reste de son train et de son bagage, comme de ses domestiques, de ses amis, de ses femmes, de ses provisions, de ses armes, de son argent, et des machines de guerre, qui étaient à l'ancre sur des vaisseaux de charge, rien absolument n'échappa à Démétrius ; il se rendit maître de tout, et le fit conduire dans son camp.

Après cette bataille navale, Ménélas ne résista plus : il se rendit à discrétion à Démétrius, avec la ville, tous ses vaisseaux, et toute son armée de terre, qui consistait en douze cents chevaux et en douze mille hommes de pied.

Démétrius rehaussa l'éclat de cette victoire, déjà si glorieuse en soi-même, par la bonté, par l'humanité et par la générosité dont il usa en cette occasion. Il fit enterrer magnifiquement les morts. Il rendit généreusement la liberté à Ménélas et à Lentisque, le premier frère et l'autre fils de Ptolémée, qui se trouvaient du nombre des prisonniers ; et il les lui renvoya sans rançon, avec leurs amis et leurs

domestiques, et tout leur bagage, pour répondre encore une fois à l'honnêteté que lui avait faite Ptolémée en pareil cas après la bataille de Gaza : tant alors, dit un historien, entre ennemis et les armes à la main on en usait avec plus de noblesse, de désintéressement, de politesse, qu'on n'agit maintenant entre amis et dans le commerce ordinaire de la vie [1]. Il choisit aussi parmi les dépouilles douze cents armures complètes, qu'il donna aux Athéniens. Pour tout le reste des prisonniers, qui montaient à dix-sept mille hommes, sans compter les matelots pris sur la flotte, il les incorpora dans ses troupes, et par là renforça extrêmement son armée.

Antigone, qui était demeuré en Syrie, attendait dans une violente inquiétude et avec une grande impatience les nouvelles d'un combat dont l'issue devait décider de son sort et de celui de son fils. Quand le courrier lui eut appris que Démétrius avait remporté une victoire complète, sa joie le fut aussi. Tout le peuple, dans le même moment, proclama Antigone et Démétrius rois. Antigone, sans perdre de temps, envoya à son fils le diadème dont on lui avait ceint la tête, lui donnant le titre de roi dans la lettre qu'il lui écrivit. Dès que cette nouvelle fut portée en Égypte, les Égyptiens proclamèrent aussi Ptolémée roi, pour ne pas paraître avoir le courage abattu par leur défaite, ni en estimer ou en aimer moins Ptolémée. Lysimaque et Séleucus, le premier dans la Thrace, l'autre à Babylone et dans les provinces orientales, suivirent leur exemple et prirent enfin, chacun dans leurs états, le titre de roi, après en avoir usurpé depuis si longtemps toute l'autorité, sans avoir encore osé en prendre le nom. Il s'était écoulé environ dix-huit ans depuis la mort d'Alexandre. Cassandre seul, quoique les autres l'appelassent roi en lui parlant et en lui écrivant, continua d'écrire ses lettres à son ordinaire, en mettant son nom tout simplement.

Plutarque observe que ce nouveau titre n'aboutit pas seulement à faire augmenter à ces princes leur train et leur équipage, mais qu'il leur fit prendre des airs de faste et de hauteur, et leur inspira des sentiments de fierté qui n'avaient point paru jusque-là; comme si, par ce titre, ils étaient devenus tout d'un coup d'une autre espèce que le reste des hommes.

[1] « Tantò honestiùs tunc bella gerebantur, quàm nunc « amicitiæ coluntur. » (Justin.)

Pendant tous les mouvements [1] dont nous venons de parler, la puissance de Séleucus s'était bien accrue dans l'Orient : car, après avoir tué dans une bataille Nicanor, qui avait été envoyé contre lui par Antigone, non-seulement il s'était affermi dans la possession de la Médie, de l'Assyrie et de Babylone ; mais, portant ses armes plus loin, il avait réduit la Perse, la Bactriane, l'Hyrcanie, et toutes les autres provinces en deçà de l'Indus, dont Alexandre avait fait la conquête.

Antigone [2], de son côté, pour profiter de la victoire que son fils avait remportée en Cypre, assembla en Syrie une armée de près de cent mille hommes, qu'il destinait à faire une invasion en Égypte. Il se flattait d'une victoire facile, et de dépouiller Ptolémée de ce royaume aussi aisément qu'il lui avait enlevé l'île de Cypre. Pendant qu'il conduisait cette grosse armée par terre, Démétrius le suivait avec sa flotte, en côtoyant les bords de la mer, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à Gaza. Là ils concertèrent ce que chacun devait exécuter. Les pilotes conseillaient de laisser passer le coucher des pléiades, parce que c'était un temps où la mer était fort orageuse, et de différer le départ de huit jours seulement. Le désir qu'avait Antigone de surprendre Ptolémée, et de prévenir ses préparatifs, lui fit négliger un conseil si salutaire. Démétrius eut ordre d'aller faire une descente à une des embouchures du Nil, pendant qu'Antigone essaierait de s'ouvrir un passage par terre pour entrer dans l'intérieur du pays. Ils ne réussirent ni l'un ni l'autre. Des orages violents firent beaucoup de désordre dans la flotte de Démétrius ; et Ptolémée avait si bien pourvu à la garde des bouches du Nil, qu'il ne put y aborder. Antigone, de son côté, après bien des peines qu'il fallut essuyer pour traverser les déserts qui sont entre la Palestine et l'Égypte, trouva de bien plus grandes difficultés

[1] An. M. 3699; av. J. C. 305. — Appian. in Syr. pag. 122, 123. — Justin. lib. 15, cap. 4.

[2] Diod. lib. 20, pag. 804-806. Plut. in Dem. pag. 896, 897.

encore à surmonter, et il ne lui fut pas possible de passer le premier bras du Nil qu'il rencontra, tant Ptolémée avait donné de bons ordres, et bien posté ses troupes sur tous les passages et à toutes les avenues; et, ce qui l'affligeait encore plus que tout le reste, ses soldats désertaient tous les jours en grand nombre.

Ptolémée avait envoyé des bateaux en divers endroits de la rivière où les ennemis venaient prendre leur eau; et il avait fait proclamer dans ces bateaux, de sa part, qu'il donnerait à un simple soldat qui déserterait deux mines [1] (six-vingts livres), et à un officier un talent [2] (trois mille livres). Une récompense si considérable lui en attira quantité de toutes les sortes, mais surtout des troupes soudoyées. Ce n'était pas seulement l'argent qui les attirait, ils aimaient beaucoup mieux servir Ptolémée qu'Antigone, vieillard difficile à contenter, fier, chagrin et sévère; au lieu que Ptolémée se faisait aimer par sa douceur et par ses manières engageantes et pleines de bonté pour tout le monde.

Antigone, après avoir rôdé inutilement sur la frontière d'Égypte, jusqu'à ce que ses munitions de bouche commencèrent à lui manquer, voyant qu'il ne pouvait pas entamer l'Egypte, que son armée dépérissait de jour en jour par les maladies et par la désertion; en un mot, qu'il lui était impossible de faire subsister plus longtemps dans le pays les troupes qui lui restaient, il se trouva obligé de retourner en Syrie d'une manière tout à fait honteuse. Il perdit, dans cette malheureuse expédition, beaucoup de soldats sur terre, et beaucoup de vaisseaux sur mer.

Ptolémée, après avoir offert aux dieux un sacrifice en action de grâce de la protection qu'ils venaient de lui accorder, fit part aussitôt à Lysimaque, à Cassandre et à Séleucus, de l'heureuse issue de cette campagne, et renouvela sa ligue avec eux contre l'ennemi commun. Ce fut la dernière attaque qu'il eut à essuyer pour la couronne d'Égypte; et elle contribua extrêmement à l'y bien affermir, par la manière prudente dont il s'y conduisit. C'est pourquoi Ptolémée l'astronome fixe ici le commencement de son règne, et en marque ensuite les années dans son Canon chronologique. Il commence cette époque au 7e de novembre, dix-neuf ans après la mort d'Alexandre.

[1] 192 fr. E. B.
[2] 5 750 fr. E. B.

§ VIII. — Démétrius forme le siége de Rhodes, qu'il lève un an après par un traité honorable à la ville. Hélépole, fameuse machine. Colosse de Rhodes. Protogène, célèbre peintre, épargné pendant le siége.

Antigone n'avait alors guère moins de quatre-vingts ans [1]; et, comme il était devenu fort pesant et peu portatif pour aller à la guerre, il se servait de son fils, qui, par son application, par l'expérience qu'il avait déjà acquise, et par le bonheur qui l'accompagnait, conduisait très-habilement les affaires les plus importantes; et, pour cette raison, le père n'était blessé ni de son luxe, ni de sa dépense, ni de ses débauches et de ses ivrogneries : car, pendant la paix, Démétrius s'abandonnait aux derniers excès en tout genre, sans garder aucune mesure ni aucune retenue; pendant la guerre, c'était tout un autre homme, actif, vigilant, laborieux, et invincible à la fatigue. Soit qu'il donnât dans le plaisir, soit qu'il passât à une occupation sérieuse, il se livrait tout entier à l'un ou à l'autre, et ne savait ce que c'était que se modérer. Il avait l'esprit inventif, curieux, et tourné du côté des arts; mais il n'employait pas cette industrie, qui lui était naturelle, à des choses frivoles et de nul usage, comme plusieurs rois, dit Plutarque, dont les uns se piquent d'exceller à jouer des instruments, les autres à peindre, et quelques-uns à tourner, et qui ont cent qualités de particulier, et pas une de prince. Son application aux arts mécaniques avait quelque chose de grand, de noble, et de vraiment royal. Ses galères à quinze rangs de rames faisaient l'admiration de ses ennemis, qui les voyaient voguer le long de leurs côtes; et ses machines, appelées *hélépoles*, étaient un spectacle pour ceux mêmes qu'il assiégeait. Il en fit grand usage dans la guerre contre Rhodes, dont son père le chargea dans le temps dont nous parlons.

Parmi les îles Sporades, celle de Rhodes te-

[1] An. M. 3700; av. J. C. 304. — Diod. pag. 809-815, et 817-825. — Plut. in Demetr. pag. 897, 898.

nait le premier rang, soit par la fertilité de son terroir, soit par la sûreté de ses ports et de ses rades, qui y attiraient de tous côtés grand nombre de vaisseaux marchands. Elle formait alors un petit état très-puissant, dont tous les princes recherchaient l'amitié, et qui, de son côté, tâchait de les ménager tous en gardant une exacte neutralité, et évitant avec soin, dans les guerres qui survenaient, de se déclarer pour l'un contre l'autre. Renfermés dans une petite île, toute leur puissance venait de leurs richesses, et leurs richesses du commerce, qu'il était de leur intérêt capital de se conserver libre avec les états de la Méditerranée, qui contribuaient tous à le faire fleurir. Les Rhodiens, par une conduite si sage, avaient rendu leur ville très-florissante; et comme ils jouissaient d'une paix continuelle, ils s'étaient fort enrichis. Malgré cette neutralité apparente, leur inclination, aussi bien que leur intérêt, les tenait particulièrement attachés à Ptolémée, parce que c'était avec l'Égypte qu'ils faisaient le principal et le plus avantageux commerce. Aussi, quand Antigone, dans la guerre de Cypre qu'il avait entreprise contre ce prince, leur envoya demander des vaisseaux et du secours, ils le prièrent de vouloir bien ne pas exiger d'eux qu'ils se déclarassent contre Ptolémée, qui était leur ami et leur allié. Cette réponse, quelque sage et quelque mesurée qu'elle fût, mit Antigone en fureur. Il leur fit pour lors de terribles menaces; et, à son retour d'Égypte, il envoya contre eux Démétrius son fils, avec une flotte et une armée, pour châtier leur téméraire audace, car il l'appelait ainsi, et pour les ranger à son obéissance.

Les Rhodiens, qui prévirent bien l'orage prêt à fondre sur eux, avaient envoyé à tous les princes, leurs alliés, surtout à Ptolémée, pour implorer leur secours. Ils firent représenter au dernier, que leur attachement à ses intérêts était ce qui leur avait attiré le danger où ils se trouvaient exposés.

Les préparatifs de part et d'autre étaient immenses. Démétrius arriva devant Rhodes avec une flotte très-nombreuse. Il avait deux cents vaisseaux de guerre de différente grandeur; plus de cent soixante et dix de transport, qui portaient environ quarante mille hommes, sans compter la cavalerie et les secours des pirates; près de mille barques chargées de vivres, et de tout ce qui est nécessaire à une armée. La vue du butin qu'on espérait de faire dans la prise d'une ville aussi riche que celle de Rhodes avait attiré beaucoup de soldats à la suite de Démétrius. Ce prince, le génie le plus fécond et le plus inventif qui fût jamais pour l'attaque des places et pour la construction des machines de guerre, en avait amené avec lui un nombre infini. Il n'ignorait pas qu'il avait affaire à de très-braves gens, à des commandants très-habiles et très-expérimentés dans la marine, et que les assiégés avaient plus de huit cents machines de guerre presque aussi redoutables que les siennes.

Dès que Démétrius se fut approché de l'île, il descendit à terre pour reconnaître par quel endroit il pourrait attaquer la place. Il envoya aussi des partis faire le dégât de tous les côtés. Il fit en même temps couper les arbres et abattre les maisons qui se trouvèrent aux environs de Rhodes, dont il se servit pour fortifier son camp d'une triple palissade.

Les Rhodiens, de leur côté, se préparaient à une vigoureuse défense. Tout ce qu'il y avait de gens de mérite et de service dans les pays alliés des Rhodiens s'était jeté dans la ville, autant par l'honneur qu'il y a de servir une république très-reconnaissante et très-célèbre par le courage de ses citoyens, que pour faire montre de leur courage et de leur habileté, dans la défense de cette place contre un des plus grands capitaines, et des plus savants dans l'art des siéges, que l'antiquité ait jamais produits.

Ils commencèrent par faire sortir de la ville la plupart des bouches inutiles. Dans le dénombrement qu'on fit de ceux qui restèrent capables de porter les armes, il se trouva six mille citoyens, et mille étrangers. On promit la liberté et le droit de bourgeoisie à ceux des esclaves qui auraient fait le devoir de braves soldats, le public se chargeant de payer aux maîtres le prix de chacun de ces esclaves. On déclara, de plus, que la ville ferait enterrer honorablement ceux qui seraient morts en combattant; qu'elle pourvoirait à la subsistance et à l'entretien de leurs pères, mères, femmes et enfants; qu'elle fournirait aux filles

une dot pour les marier; et que, quand les garçons seraient en âge de servir dans l'armée, elle leur donnerait en public sur le théâtre, dans la grande solennité des Bacchanales, une armure complète.

Ce décret alluma une ardeur incroyable dans tous les ordres de la ville. Les riches apportaient en foule de l'argent pour le paiement des troupes et pour les autres dépenses. Les ouvriers redoublaient d'industrie dans la fabrique des armes, tant pour la promptitude de l'exécution que pour la beauté des ouvrages. Les uns travaillaient aux catapultes et aux balistes, les autres à d'autres machines non moins nécessaires. Quelques-uns réparaient les brèches des murs : plusieurs portaient des pierres sur les murailles, et y en amassaient de grands monceaux. Tout était en mouvement . tous à l'envi cherchaient à se distinguer, et jamais on ne vit un zèle si général ni si empressé.

Les assiégés firent d'abord sortir du port trois bons voiliers contre une petite flotte de vivandiers et de marchands qui apportaient des vivres aux ennemis. Ils coulèrent à fond un grand nombre de leurs barques, en brûlèrent plusieurs, et emmenèrent dans la ville ceux des prisonniers qui étaient en état de payer leur rançon. Cette course produisit une somme considérable aux Rhodiens; car on était convenu, de part et d'autre, que le prix du rachat des prisonniers serait, par tête, de cinq cents livres[1] pour une personne libre, et de la moitié pour un esclave.

On prétend que le siége de Rhodes est le chef-d'œuvre de Démétrius, et la plus grande marque de son esprit fécond en ressources et en inventions. Il commença l'attaque du côté de la mer, pour se rendre maître du port et des tours qui en défendaient l'entrée.

Dans ce dessein il fit construire deux tortues[2], chacune sur deux bâtiments plats joints ensemble, pour approcher de plus près des endroits qu'il voulait battre : l'une, plus forte et plus massive, pour se couvrir des masses énormes que les assiégés lançaient du haut des

[1] Mille dragmes = 958 fr. E. B.

[2] C'étaient des huttes de bois propres à couvrir les soldats.

tours et des murailles par le moyen des catapultes plantées dessus; l'autre, bâtie plus légèrement, pour se mettre à l'abri des flèches et des traits. En même temps on éleva deux tours à quatre étages, lesquelles surpassaient en hauteur celles qui défendaient l'entrée du port : elles étaient destinées à battre celles-ci à coups de pierre et de traits. Chacune de ces tours était posée sur deux vaisseaux joints et liés ensemble.

Il fit faire, outre cela, devant ces tortues et ces tours, une espèce de barrière flottante, sur une longue pièce de bois, haute de quatre pieds, avec des pieux garnis de grosses pointes de fer. Ces pieux étaient placés horizontalement en présentant leurs pointes en avant, afin d'empêcher que les vaisseaux du port ne pussent les briser avec leurs éperons.

De plus il choisit dans sa flotte les plus grosses barques qui s'y trouvèrent, sur le côté desquelles il fit dresser comme un rempart de planches, avec de petites fenêtres que l'on pouvait ouvrir. Il y plaça les plus habiles archers et les plus adroits arbalétriers de l'île de Crète, qu'il avait dans son armée, avec une infinité d'arcs, de petites balistes ou arbalètes, de catapultes, et d'autres instruments à traits, pour troubler le travail des ouvriers de la ville qui étaient occupés à réparer ou à rehausser les murs du port.

Les Rhodiens, voyant que les assiégeants tournaient tous leurs efforts du côté du port, mirent aussi tous leurs soins pour le défendre. Ils élevèrent sur une hauteur qui en était assez proche deux machines, et en firent dresser trois sur des carraques[1], à l'embouchure du petit port. L'on plaça dans ces deux endroits des frondeurs et des archers, avec une quantité prodigieuse de pierres, de dards et de traits de toutes sortes. L'on donna les mêmes ordres pour les carraques qui étaient dans le grand port.

Lorsque Démétrius s'avançait avec ses vaisseaux et tout son armement pour commencer l'attaque des ports, il s'éleva une tempête si furieuse, qu'il lui fut impossible de rien faire pendant tout le jour. Sur le soir la mer étant devenue assez calme, il profita de l'obscurité

[1] Les carraques sont de gros vaisseaux de charge

do la nuit, s'avança près du grand port sans que les ennemis s'en aperçussent, s'empara d'une hauteur qui en était voisine, et qui n'était éloignée de la muraille que d'environ cinq cents pieds, et y posta quatre cents soldats. Dès qu'ils s'y furent logés, ils s'y fortifièrent de bonnes palissades.

Le jour arrivé, Démétrius fit avancer ses batteries au bruit des trompettes et des cris de toute l'armée. Elles eurent d'abord tout l'effet qu'il s'en était promis. Outre le grand nombre de gens qui furent blessés dans cette attaque parmi les assiégés, on fit plusieurs brèches dans le môle qui couvrait le port. Ces brèches cependant ne furent pas d'une grande utilité pour les assiégants, qui y furent toujours repoussés par les Rhodiens. Après une perte à peu près égale de part et d'autre dans cette attaque, qui dura pendant tout le jour, la nuit s'approchant, Démétrius fut obligé de se retirer, avec ses vaisseaux et ses machines, hors de la portée des traits des ennemis.

Les assiégés, qui avaient appris à leurs dépens ce qu'on pouvait entreprendre pendant l'obscurité de la nuit, firent sortir de leur port, à la faveur des ténèbres, quantité de brûlots, dans le dessein d'aller mettre le feu aux tortues et aux tours de bois des ennemis. Malheureusement pour eux n'ayant pu forcer la barrière flottante qui les couvrait, ils furent contraints de revirer au port. Les Rhodiens, dans cette expédition, perdirent quelques brûlots que le feu consuma, tandis que les matelots se sauvèrent à la nage.

Le lendemain, le prince fit donner, au bruit des trompettes et des cris de toute l'armée, un assaut général, tant au port qu'aux murailles de la place, pensant par là jeter la frayeur parmi les assiégés. Ceux-ci, bien loin de s'en effrayer, le soutinrent avec une vigueur incroyable, et montrèrent le même courage pendant huit jours que cette attaque fut continuée. Il se fit des actions de bravoure incroyables, de part et d'autre, pendant ce long intervalle.

Démétrius, profitant de la hauteur dont ses troupes s'étaient d'abord emparées, y fit élever une batterie de plusieurs machines, avec lesquelles il fit tirer, contre les tours et contre les murailles des pierres du poids d'environ cent cinquante livres. Les tours étant ébranlées et les murailles ouvertes en très-peu de temps, les assiégeants coururent avec furie pour s'emparer du môle qui défendait l'entrée du port. Comme ce poste était de la dernière importance aux Rhodiens, ils n'épargnèrent rien pour en repousser les assiégeants qui s'y étaient déjà avancés. On le fit par une grêle de pierres et de traits qu'on tira sur eux avec tant de force et de continuité, qu'après avoir perdu beaucoup de monde ils furent obligés de se retirer avec confusion.

Cet échec ne diminua rien de l'ardeur des assiégeants. Plus animés encore qu'auparavant contre les Rhodiens, ils montent à l'escalade en même temps par terre et par mer, et donnent tant d'occupation aux assiégés, qu'ils ne savent à quel endroit courir. Partout on attaque avec fureur, et partout on résiste avec intrépidité. Plusieurs, renversés de dessus leurs échelles, tombent par terre et se brisent; plusieurs, même des premiers officiers, arrivés jusque sur le mur, sont couverts de blessures et faits prisonniers par les ennemis. Il fallut enfin que Démétrius, malgré sa valeur, pensât à la retraite pour aller raccommoder ses machines, que tant d'assauts avaient presque entièrement ruinées, aussi bien que les vaisseaux qui les portaient.

Dès que le prince se fut retiré de devant Rhodes, l'on prit soin d'y faire inhumer promptement les corps morts. L'on porta aussi au temple les éperons des navires et les dépouilles qu'on avait enlevées sur les ennemis; et l'on travailla avec toute la diligence imaginable à réparer les brèches des murailles.

Démétrius, après avoir donné sept jours à radouber ses vaisseaux et à réparer ses machines, remit à la voile avec une flotte non moins formidable que la précédente. Il fit cingler droit au port, qui était l'endroit qui lui tenait le plus au cœur, et par lequel seul il croyait pouvoir réduire la place. Dès qu'il en fut à portée, il fit jeter une quantité extraordinaire de flambeaux de paille et de traits allumés pour brûler les vaisseaux qui y étaient, tandis qu'on battait le môle à coups de pierres lancées par les balistes sans discontinuation. Les assiégés, qui s'étaient attendus à toutes ces sortes d'attaques, travaillèrent avec tant

d'activité et d'ardeur, qu'ils éteignirent promptement le feu qui s'était allumé dans les vaisseaux du port.

Ils firent sortir en même temps trois de leurs plus grands vaisseaux, sous le commandement d'Exaceste, l'un de leurs plus braves officiers, avec ordre d'aller attaquer les ennemis, et de faire les derniers efforts pour joindre les bâtiments qui portaient les tortues et les tours de bois, et de les heurter si rudement de la pointe des leurs, qu'ils les fissent couler à fond, ou les missent hors de combat. Cet ordre fut exécuté avec une promptitude et une adresse merveilleuse. Les trois galères, après avoir brisé et franchi la barrière flottante dont il a été parlé, donnèrent de leurs éperons avec tant de violence dans le flanc des bâtiments ennemis qui portaient les machines, qu'on y vit aussitôt l'eau entrer de tous côtés. Il en était déjà coulé deux à fond, lorsque le troisième, remorqué par des galères, fut conduit et réuni au gros de la flotte. Quelque danger qu'il y eût à l'attaquer dans cet état, les Rhodiens, emportés par une aveugle ardeur, osèrent le tenter; mais comme la partie était trop inégale pour en sortir avec honneur, Exaceste, l'officier qui commandait sous lui, et quelques autres, après avoir combattu avec toute la bravoure imaginable, furent pris avec la galère sur laquelle ils étaient montés. Les deux autres regagnèrent le port après avoir couru bien des dangers. La plupart des gens d'équipage y arrivèrent aussi à la nage.

Quelque malheureux succès qu'eût eu, pour Démétrius, cette dernière attaque, il voulut encore en tenter une. Pour y réussir, il ordonna une machine d'une invention nouvelle, qui avait trois fois plus de hauteur et de largeur que celles qu'il venait de perdre. Dès qu'elle fut achevée, il la fit dresser du côté du port qu'il avait résolu de forcer. Sur le point de la mettre en action, une tempête furieuse s'éleva sur la mer, qui la fit périr sous ses yeux, avec les vaisseaux sur lesquels elle était montée.

Les assiégés, attentifs à profiter de toutes les occasions, se servirent du temps que dura la tempête pour regagner la hauteur voisine du port que les assiégeants avaient emportée dans le premier assaut, et où depuis ils s'étaient fortifiés. Ils l'attaquèrent et furent repoussés plusieurs fois. Mais enfin les gens de Démétrius, qui la défendaient, voyant qu'ils avaient affaire à des troupes toujours fraîches, et qu'ils ne pouvaient espérer aucun secours, se rendirent, au nombre de quatre cents.

Après cet enchaînement de succès si heureux, il arriva à Rhodes cent cinquante hommes de Cnosse, ville de Crète, et cinq cents d'Égypte, envoyés par Ptolémée, dont la plupart étaient des Rhodiens qu'il avait pris à sa solde dans ses troupes.

Démétrius, fort chagrin de voir que toutes ses batteries, du côté du port, n'avaient eu aucun succès, résolut de les tourner du côté de terre, afin d'emporter la place par assaut, ou de la réduire à capituler. Ayant préparé quantité de matériaux de toute espèce, il fit faire une machine, qu'on appelle *hélépole*, qui surpassait en grandeur toutes celles qui avaient paru avant lui. La base en était carrée. Chaque face avait soixante et quinze pieds: sa construction était un assemblage de grosses poutres équarries, liées avec du fer. Toute cette masse portait sur huit roues proportionnées au poids de la machine. Les jantes de ces roues étaient de trois pieds d'épaisseur, et armées de fortes bandes de fer.

Pour faciliter et varier le mouvement de l'hélépole, on y avait mis par-dessous des *antistreptes*[1], par le moyen desquels la machine pouvait être tournée et mue en tous sens.

Aux quatre encoignures il y avait quatre poteaux d'environ cent cinquante pieds de hauteur, inclinés les uns vers les autres. La machine était à neuf étages, qui allaient en diminuant. Le premier était soutenu par quarante-trois poutres, et le dernier par neuf seulement.

Trois des côtés de la machine étaient revêtus de lames de fer, afin que les feux lancés de la ville ne pussent l'endommager.

Chaque étage avait des fenêtres sur le devant, d'une grandeur et d'une figure proportionnées à la grosseur des traits de la machine. Au-dessus de chaque fenêtre était élevé un

[1] J'ai été obligé de me servir du terme grec, n'en connaissant point dans notre langue qui y réponde. Il paraît que cette machine était en grand la même chose que ces roulettes que l'on met sous les pieds d'un lit, et qui sont attachées à un pivot tournant et mobile en tout sens.

auvent, ou manière de rideau, fait de cuir, garni et rembourré de laine, lequel s'abaissait par une machine, et contre lequel les coups lancés par ceux de la place perdaient toute leur force.

Chacun des étages avait deux larges échelles, l'une pour y monter, et l'autre pour en descendre.

Trois mille quatre cents hommes faisaient avancer cette machine. C'était l'élite de toute l'armée pour la force et pour la vigueur; mais l'art avec lequel cette machine avait été faite en facilitait beaucoup le mouvement.

Démétrius fit construire aussi beaucoup d'autres machines de différente grandeur, et pour différents usages. Il employa les équipages des vaisseaux pour aplanir le chemin par où l'on devait conduire les machines: ce chemin avait quatre cents toises[1] de longueur. Le nombre des artisans et de ceux qui étaient employés à tous ces ouvrages montait à près de trente mille. Aussi furent-ils achevés avec une rapidité inconcevable.

Les Rhodiens, à la vue de ces formidables préparatifs, ne s'étaient pas endormis. Ils travaillèrent à élever un contre-mur à l'endroit où Démétrius devait faire battre les murailles de la ville avec l'hélépole; et, pour cet effet, ils firent abattre la muraille qui environnait le théâtre, plusieurs maisons voisines, et même quelques temples, ayant promis aux dieux de leur en construire de plus magnifiques après la levée du siége.

Sachant que les ennemis avaient quitté la mer, ils envoyèrent en course neuf de leurs meilleurs vaisseaux de guerre, divisés en trois escadres, dont ils donnèrent le commandement à trois des plus braves officiers de marine qui fussent parmi eux. Ils revinrent chargés d'un riche butin, emmenant avec eux quelques galères et plusieurs barques qu'ils avaient prises, et un grand nombre de prisonniers. Entre autres, ils avaient arrêté une galère richement chargée, dans laquelle Phila avait fait mettre beaucoup de meubles, de tapisseries et de robes d'un grand prix, pour Démétrius son mari, avec des lettres qu'elle lui écrivait. Les Rhodiens envoyèrent le tout, et même les lettres, au roi Ptolémée, ce dont Démétrius fut vivement piqué. En cela, dit Plutarque, ils n'imitèrent pas la politesse des Athéniens, qui, ayant pris un jour les courriers de Philippe qui leur faisait la guerre, ouvrirent tous les autres paquets, mais ne touchèrent point à ceux d'Olympias, et les envoyèrent à Philippe tout cachetés comme ils étaient. Il y a des règles de bienséance et d'honneur qui doivent être gardées inviolablement, même à l'égard des ennemis.

Pendant que les vaisseaux de la république faisaient en mer les prises dont nous venons de parler, il s'éleva à Rhodes une grande émotion au sujet des statues que l'on avait dressées à l'honneur d'Antigone et de Démétrius, et pour lesquelles on avait eu jusqu'alors une vénération singulière. Les principaux de la ville proposèrent, dans une assemblée, d'abattre les statues de ces princes, qui leur faisaient une si cruelle guerre. Le peuple, plus sensé en cette occasion et plus modéré que ses chefs, voulut qu'on laissât subsister les statues. Une conduite si sage et si équitable, indépendamment de tout événement, faisait beaucoup d'honneur aux Rhodiens; mais en cas que la ville fût prise, elle pouvait leur servir beaucoup auprès du vainqueur.

Démétrius, ayant tenté sans succès plusieurs mines qui furent toutes découvertes et rendues inutiles par l'attention et l'activité des assiégés, donna les ordres et fit tout préparer pour un assaut général. On conduisit pour cela l'hélépole à l'endroit d'où l'on pouvait battre la ville avec le plus de succès. Chaque étage de cette formidable machine était garni de catapultes et de balistes plus ou moins grandes selon la capacité du lieu. Elle était soutenue et fortifiée dans chacun de ses deux côtés par quatre autres petites machines appelées *tortues*, dont chacune avait une petite galerie couverte, afin que ceux qui entraient dans l'hélépole, ou qui en sortaient pour exécuter différents ordres, pussent le faire en sûreté. On y joignit aussi des deux côtés deux béliers d'une grandeur extraordinaire, faits chacun d'une pièce de bois de trente toises de longueur, armée d'une pointe de fer aussi forte que celle des galères, montés sur des roues, et qui étaient poussés, dans l'attaque contre les tours

[1] Quatre stades.

ou contre les murs, avec une force et une roideur incroyable, par près de mille personnes.

Quand tout fut prêt, Démétrius ayant fait sonner la charge par toutes les trompettes, on donna un assaut général de tous les côtés par terre et par mer. Dans le feu de l'attaque, lorsque les murs étaient déjà ébranlés par les coups de béliers, arrive une ambassade de la part des Cnidiens, qui presse extrêmement Démétrius de suspendre l'attaque, se flattant d'engager les assiégés à accepter une capitulation honnête. La suspension d'armes fut accordée, mais n'eut point de suite, les Rhodiens refusant de capituler sur le pied des conditions qu'on leur proposait. L'attaque recommença donc de nouveau, et avec tant de fureur, toutes les machines étant mises ensemble en mouvement, qu'on abattit une grosse tour de pierres carrées avec la muraille qu'elle flanquait. Les assiégés se battirent à la brèche comme des lions, et repoussèrent les ennemis.

Dans ce même temps, les bâtiments que Ptolémée envoyait aux Rhodiens, chargés de trois cent mille mesures de blé avec différents légumes, arrivèrent heureusement dans le port, malgré tous les efforts des navires ennemis qui croisaient aux environs pour les surprendre. Quelques jours après on y vit encore entrer deux petites flottes, l'une de la part de Cassandre, chargée de dix mille muids d'orge, l'autre de celle de Lysimaque, chargée de quarante mille muids de froment et autant d'orge. Un secours si abondant, et arrivé si à propos lorsqu'on commençait à manquer de vivres, remplit d'un nouveau courage les assiégés, qui résolurent de ne se rendre qu'à la dernière extrémité.

Ainsi animés, ils entreprennent de mettre le feu aux machines des ennemis. Vers le milieu de la nuit suivante, ils font sortir de la place force soldats armés de torches et de toutes sortes de bois allumés, qui marchent droit aux batteries et y mettent le feu. En même temps on tirait de dessus les murailles une infinité de traits pour soutenir ce détachement contre ceux qui viendraient pour éteindre les flammes; et il y eut beaucoup de ceux-ci blessés, parce qu'ils ne pouvaient, dans l'obscurité de la nuit, ni voir ni éviter les traits qu'on leur lançait. Quelques plaques de fer étant tombées de l'hélépole pendant l'incendie, les Rhodiens coururent avec impétuosité pour y mettre le feu. Mais, comme ceux du dedans l'éteignaient avec de l'eau à mesure qu'il s'allumait, ils n'en vinrent pas à bout. Cependant Démétrius, appréhendant qu'à la fin le feu ne prît à toutes les machines, les fit retirer le plus vite qu'il pût.

Démétrius, ayant voulu par curiosité savoir où pouvaient monter, du côté des assiégés, les machines propres à jeter des traits, fit amasser tous ceux que l'on avait lancés de dedans la place dans l'attaque de cette nuit. Les traits comptés, et la supputation faite, il se trouva qu'ils devaient avoir plus de huit cents machines, de diverse grandeur, propres à lancer des feux, et environ quinze cents propres à jeter des traits. Ce nombre effraya le prince, qui ne croyait pas avoir affaire à une ville où il y eût des préparatifs si redoutables. Il fit inhumer ses morts, panser ses blessés, et réparer avec toute la diligence possible les machines qui avaient été démontées et mises hors de service.

Les assiégés, pour profiter du relâche que leur laissait l'éloignement des machines, travaillèrent à se prémunir contre le nouvel assaut que les ennemis se préparaient à leur donner. Pour cela ils commencent à creuser un large et profond fossé derrière la brèche, pour empêcher qu'on ne pût passer facilement par là dans la place; puis ils construisent un gros mur en forme de croissant, qui environnait le fossé, et qui demandait une nouvelle attaque.

Attentifs à tout en même temps, ils détachèrent une escadre des meilleurs voiliers qu'ils eussent dans leur port, laquelle prit un grand nombre de bâtiments chargés de vivres et de munitions pour Démétrius, et les amena dans le port. Ils furent bientôt suivis d'un grand nombre de barques chargées de blé et d'autres munitions que leur envoyait Ptolémée, avec quinze cents hommes commandés par Antigone de Macédoine.

Démétrius, ayant rétabli ses machines, les fit toutes approcher de la ville. Une seconde ambassade, envoyée par les Athéniens et par d'autres peuples de la Grèce, arriva dans le camp pour le même sujet que la première, et n'eut pas un meilleur succès. Le roi, fécond

en moyens et en expédients pour réussir dans ses projets. fit un détachement de quinze cents hommes de ses meilleures troupes sous la conduite d'Alcime et de Mancie, avec ordre d'entrer par la brèche, sur le minuit, en forçant les retranchements qui étaient derrière, et de gagner les environs du théâtre, où ils seraient en état de se maintenir si une fois ils pouvaient s'en rendre les maîtres. Pour faciliter l'exécution d'un ordre si important, mais si dangereux, et pour amuser les ennemis par de fausses attaques, il fit en même temps sonner la charge par toutes les trompettes et monter à l'assaut par tous les endroits de la place, tant par mer que par terre, afin que, les assiégés se trouvant obligés de courir partout, les quinze cents hommes pussent forcer les retranchements qui couvraient la brèche, et s'emparer ensuite des postes avantageux aux environs du théâtre. Cette feinte eut tout le succès que le prince en avait espéré. Toutes les troupes ayant jeté en même temps de tous côtés de grands cris comme pour un assaut général, le détachement commandé par Alcime passa par la brèche, et attaqua si vigoureusement ceux qui défendaient le fossé avec le croissant qui le couvrait, qu'après en avoir tué un grand nombre et mis les autres en désordre ils s'emparèrent des environs du théâtre, où ils se logèrent.

L'alarme fut grande dans la ville. Les chefs qui y commandaient envoyèrent sur-le-champ défendre à tous les officiers et aux soldats d'abandonner leurs postes pour faire le moindre mouvement. Après cela, prenant avec eux l'élite de leurs troupes et celles qui étaient arrivées tout récemment d'Egypte, ils vinrent fondre sur le détachement qui s'était avancé jusqu'au théâtre. L'obscurité de la nuit ne leur ayant pas permis de les en chasser, le jour paraissait à peine qu'on entendit un cri général dans tous les quartiers des assiégeants, par lequel ils s'efforçaient d'encourager ceux qui étaient entrés dans la place à se maintenir dans leur poste, où ils ne tarderaient pas d'être secourus. A ce cri terrible la populace, les femmes et les enfants qui étaient restés dans la ville, et qui se croyaient perdus sans ressource, ne répondirent que par des pleurs et des rugissements lamentables. Cependant on se battait vivement près du théâtre, et les Macédoniens s'y maintenaient dans leur poste avec une valeur intrépide qui étonnait leurs ennemis. Enfin, le grand nombre l'ayant emporté du côté des Rhodiens, qui revenaient toujours à la charge avec des troupes nouvelles et fraîches, il fallut, après la mort d'Alcime et de Mancie, qui commandaient le détachement, céder à la force et abandonner un poste où il n'était plus possible de tenir. Beaucoup demeurèrent sur la place; les autres furent faits prisonniers.

Cet échec, loin de ralentir l'ardeur de Démétrius, ne fit que l'augmenter. Il travaillait à se mettre en état de donner un nouvel assaut, quand on vint lui apporter des lettres d'Antigone son père, par lesquelles il lui mandait de faire tout ce qu'il pourrait pour conclure la paix avec les Rhodiens. Il lui fallait un prétexte plausible pour renoncer au siége. Le hasard le lui fournit. Dans le moment même arrivèrent au camp des députés d'Etolie, pour lui renouveler les instances qu'on lui avait déjà faites de donner la paix aux Rhodiens. Ils ne l'en trouvèrent pas éloigné.

Si ce que Végèce rapporte de l'hélépole est vrai[1], et Vitruve semble le confirmer, en changeant néanmoins quelques circonstances, ce fut encore un motif qui put contribuer beaucoup à faire entrer Démétrius dans des dispositions de paix. Ce prince, se préparant à faire avancer son hélépole contre la ville, un ingénieur rhodien imagina un moyen de la rendre tout à fait inutile. Il ouvrit une galerie souterraine qui passait par-dessous les murs de la ville, qu'il poussa sous le chemin par où la tour devait passer le lendemain pour approcher des murailles. Les assiégeants, ne soupçonnant rien du piége qu'on venait de leur tendre, conduisirent la tour jusqu'à l'endroit sous lequel on avait miné. Ce terrain ainsi creusé et miné, ne pouvant supporter le poids d'une masse si énorme, fondit tout à coup sous la machine, qui s'enfonça si avant en terre, qu'il ne fut plus possible de l'en retirer. Voilà un des inconvénients auxquels ces machines terribles étaient exposées; il y en avait bien d'autres. Les deux auteurs que j'ai cités disent que cet accident détermina Démé-

1 Veget. de re milit. cap. 4.

trius à lever le siége. Il est au moins fort vraisemblable qu'il eut beaucoup de part à lui faire prendre enfin ce parti.

Les Rhodiens, de leur côté, ne désiraient pas avec moins d'ardeur que lui un accommodement, pourvu qu'il fût raisonnable. Ptolémée, en leur promettant un nouveau secours plus considérable encore que les premiers, les avait fortement exhortés à n'en pas manquer l'occasion si elle se présentait. Ils sentaient l'extrême besoin qu'ils avaient de faire finir un siége où ils auraient enfin succombé. Ainsi ils écoutèrent avec plaisir les propositions qui leur furent faites, et bientôt après le traité fut conclu et arrêté sous ces conditions : que la république de Rhodes serait conservée avec tous ses citoyens dans ses droits, priviléges et libertés, sans être soumise à aucune puissance; que l'alliance qu'elle avait toujours eue avec Antigone serait confirmée et renouvelée, avec obligation d'armer pour lui dans toutes les guerres qu'il aurait, pourvu qu'elles ne fussent point contre Ptolémée ; que, pour sûreté des articles ainsi accordés, il serait donné cent otages de la ville au choix de Démétrius. Les otages délivrés, l'armée décampa de devant Rhodes, après l'avoir tenue assiégée pendant un an.

Démétrius, qui s'était réconcilié avec les Rhodiens avant que de partir, voulut leur en donner une marque[1]. Il leur fit présent de toutes les machines de guerre qu'il avait employées à ce siége : ils les vendirent dans la suite pour trois cents talents[2] (trois cent mille écus), qu'ils employèrent, avec quelque autre argent qu'on y ajouta, à faire ce colosse fameux qui passait pour une des sept merveilles du monde. C'était une statue du soleil, d'une si énorme grandeur, que les navires passaient à pleines voiles entre ses jambes : elle avait soixante et dix coudées, c'est-à-dire cent cinq pieds de hauteur; il y avait peu de gens qui pussent embrasser son pouce. Ce fut l'ouvrage de Charès de Lindus, qui y employa douze ans. Soixante-six ans après, il fut abattu par un tremblement de terre, comme nous le dirons dans la suite.

[1] Plin. lib. 34, cap. 7.
[2] 300 talents valent 1 725 000 fr. E. B

Les Rhodiens, pour témoigner à Ptolémée leur reconnaissance du secours qu'il leur avait donné dans un danger si pressant, après avoir premièrement consulté l'oracle de Jupiter Ammon pour rendre la chose plus éclatante, consacrèrent à Ptolémée un bocage; et, pour lui faire plus d'honneur, ils y firent un ouvrage magnifique. Autour du carré qui le renfermait, dont le tour était de quatre cents toises, ils firent bâtir un portique somptueux, auquel on donna le nom de *Ptolémeon*; et, par une flatterie aussi impie qu'ordinaire dans ces temps-là, on lui rendait, dans cet endroit, des honneurs divins. Enfin, pour perpétuer encore d'une autre manière la mémoire de leur délivrance dans cette guerre, ils lui donnèrent le titre de *Soter*, qui signifie *sauveur*, dont les historiens se servent ordinairement pour le distinguer des autres Ptolémées qui régnèrent après lui en Egypte.

Pour ne point interrompre la suite et la liaison des divers événements de ce siége, j'ai différé jusqu'ici à en rapporter un qui a fait beaucoup d'honneur à Démétrius : il regarde son goût pour les arts, et l'estime qu'il faisait de ceux qui s'y distinguaient par un mérite singulier; ce qui n'en est pas un petit pour les princes.

Il y avait pour lors à Rhodes un peintre célèbre nommé *Protogène*, natif de Caune, ville de Carie, qui était dans la dépendance des Rhodiens. Son atelier était dans le faubourg de Rhodes, et hors de la ville, lorsque Démétrius en forma le siége. La présence des ennemis au milieu desquels il se trouvait, et le bruit des armes qui retentissait sans cesse à ses oreilles, ne lui firent point quitter sa demeure ni interrompre son travail. Le roi en fut surpris; et, comme il lui en demandait un jour la raison, *C'est que je sais*, répondit-il, *que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens, et non aux arts*. Il ne se trompait point; Démétrius en effet s'en montra le protecteur. Il disposa une garde autour de son atelier, afin qu'au milieu du camp même il fut en repos, ou du moins en sûreté; il allait souvent l'y voir travailler, et ne se lassait point d'admirer son application à l'ouvrage et son extrême habileté.

Le chef-d'œuvre de ce peintre était l'*Ialysus*. On appelait ainsi un tableau où il avait

peint quelque histoire de cet Ialysus [1], héros connu seulement dans la fable, et que les Rhodiens respectaient comme leur fondateur; Protogène avait employé sept ans à l'achever. La première fois qu'Apelle le vit, il fut si surpris et si transporté d'admiration, que la voix lui manqua tout à coup. Enfin, revenu à lui-même, il s'écria : *Grand travail! œuvre admirable! il n'a pourtant pas ces grâces que je donne à mes ouvrages, et qui les élèvent jusqu'aux cieux.* S'il faut en croire Pline, pendant tout le temps que Protogène travailla à ce tableau, il se condamna lui-même à mener une vie fort sobre [2], et même fort dure, pour empêcher que la bonne chère n'émoussât la finesse de son goût et de son sentiment. Ce tableau avait été porté à Rome, et consacré dans le temple de la Paix, où il était encore du temps de Pline; il y périt enfin dans un incendie.

Le même Pline prétend que ce tableau sauva Rhodes, parce qu'étant dans un endroit par lequel seul Démétrius pouvait prendre la ville, il aima mieux renoncer à la victoire que de s'exposer à faire périr par le feu un si précieux monument de l'art [3]. Ç'aurait été pousser bien loin le goût et le respect pour la peinture. Nous avons vu les véritables raisons qui obligèrent Démétrius de lever le siége.

Il y avait dans ce tableau un chien qui faisait surtout l'admiration des connaisseurs [4], et qui avait coûté beaucoup au peintre, sans que jamais il eût pu être content de lui-même, quoiqu'il le fût assez de tout le reste. Il s'agissait de représenter ce chien tout haletant après une longue course, et la gueule encore pleine d'écume. Il s'appliqua à cette partie de son tableau avec tout le soin dont il était capable, sans pouvoir se contenter; il lui semblait que l'art se montrait trop. La vraisemblance n'était point assez pour lui, il lui fallait presque la vérité même. Il voulait que l'écume parût, non être peinte, mais sortir réellement de la gueule du chien. Il y remit souvent la main, y retoucha à plusieurs reprises, et se donna la torture pour arriver à ce simple, à ce naturel, dont il avait l'idée dans l'esprit, mais toujours inutilement. De dépit il jeta sur l'ouvrage l'éponge dont il s'était servi pour effacer, et le hasard fit ce que l'art n'avait pu faire.

On reprochait à ce peintre d'être trop difficile et de trop retoucher ses tableaux. Apelle en effet [1], quoiqu'il le regardât presque comme son maître, en lui attribuant beaucoup d'autres excellentes qualités, lui trouvait ce défaut, de ne pouvoir quitter le pinceau et finir ses ouvrages; défaut qui, en matière d'éloquence, comme dans la peinture, est fort nuisible. Il faut en tout [2], dit Cicéron, savoir jusqu'où l'on doit aller; et c'est avec raison qu'Apelle reprochait à certains peintres de ne pas sentir où il fallait s'arrêter.

§ IX. — Expédition de Séleucus dans l'Inde. Démétrius fait lever à Cassandre le siége d'Athènes. Honneurs excessifs qu'il reçoit dans cette ville. Ligue entre Ptolémée, Séleucus, Cassandre et Lysimaque, contre Antigone et Démétrius. Bataille d'Ipsus, ville de Phrygie, où Antigone est tué, et Démétrius mis en fuite

Plus nous avançons dans l'histoire des successeurs d'Alexandre, plus il est facile de reconnaître l'esprit qui les a toujours animés jusqu'ici, et qui les fait encore agir. D'abord ils se sont cachés, en nommant des rois imbéciles ou des enfants, pour couvrir leurs prétentions ambitieuses: maintenant que toute la

[1] Il était fils d'Ochimus, qui était né du soleil et de Rhode, laquelle avait donné son nom à la ville et à l'île.

[2] Il ne vivait que de lupins bouillis, qui apaisaient en même temps et la faim et la soif.

[3] « Parcentem picturæ fugit occasio victoriæ. »

[4] « Est in eà canis mirè factus, ut quem pariter casus « et ars pinxerint. Non judicabat se exprimere in eo spu« mam anhelantis posse, quum in reliquâ omni parte « (quod difficillimum erat) sibi ipse satisfecisset. Displi« cebat autem ars ipsa, nec minui poterat et videbatur « nimia, ac longiùs a veritate discedere, spumaque illa « pingi, non ex ore nasci, anxio animi cruciatu; quum « in picturâ verum esse, non verisimile, vellet. Abster« serat sæpiùs mutaveratque penicillum, nullo modo sibi « approbans. Postremò iratus arti quòd intelligeretur, « spongiam eam impegit inviso loco tabulæ, et illa repo« suit ablatos colores, qualiter cura optabat: fecitque in « picturâ fortuna naturam. » (Plin. lib. 35, cap. 10.)

[1] « Et aliam gloriam usurpavit Apelles, quum Proto« togenis opus immensi laboris ac curæ supra modum « anxiæ miraretur. Dixit enim omnia sibi cum illo paria « esse, aut illi meliora, sed uno se præstare quòd ma« num ille de tabulà nesciret tollere: memorabili præ« cepto, nocere sæpè nimiam diligentiam. » (Plin. ibid.)

[2] « In omnibus rebus videndum est quatenùs... In quo « Apelles pictores quoque eos peccare dicebat, qui non « sentirent quid esset satis. » (Orat. n. 73.)

famille d'Alexandre est exterminée, ils lèvent le masque, et se montrent tels qu'ils sont et qu'ils ont toujours été. Ils travaillent tous avec une ardeur égale à se maintenir chacun dans leur gouvernement; à s'y rendre indépendants réellement; à se donner une souveraineté absolue, et à étendre les limites de leurs gouvernements et de leurs royaumes aux dépens des autres gouverneurs plus faibles ou moins heureux. Ils emploient pour cet effet la force des armes, et se liguent ensemble par des traités, toujours prêts à les rompre quand ils trouvent plus d'avantage avec d'autres, et à les renouer avec la même facilité. En un mot, ils regardent les vastes conquêtes d'Alexandre comme un héritage abandonné et sans maître, dont la prudence demande qu'on enlève le plus qu'il est possible, sans craindre le reproche d'usurpateur dans l'acquisition de pays qui étaient le fruit des victoires des Macédoniens, mais qui n'appartenaient à personne en particulier. Voilà le grand mobile de toutes les entreprises que nous voyons.

Séleucus était[1], comme on l'a vu, maître de tous les pays qui sont entre l'Euphrate et l'Indus. Il voulut l'être aussi de ceux qui sont au delà de ce fleuve, et pour cela profiter de l'heureuse conjoncture du temps où il était lié d'intérêt avec Ptolémée, Cassandre, et Lysimaque; où les forces d'Antigone étaient partagées; où Démétrius était occupé au siége de Rhodes et à contenir les républiques de la Grèce, et où Antigone lui-même ne songeait qu'à s'emparer de la Syrie et de la Phénicie et à attaquer Ptolémée jusque dans l'Égypte. Il crut donc devoir mettre à profit cet affaiblissement du seul ennemi qu'il avait à craindre, pour porter ses armes contre les peuples de l'Inde, qui faisait partie de son lot dans le partage général, et dont il espérait s'emparer aisément, en surprenant, par une irruption subite et imprévue, le roi Sandrocotte. C'était un Indien[2] de fort basse extraction, qui, sous le spécieux prétexte de délivrer son pays de la tyrannie des étrangers, s'était fait une armée, et l'avait si bien grossie avec le temps, que, pendant que les successeurs d'Alexandre se faisaient la guerre, il s'était trouvé assez fort pour chasser les Macédoniens de toutes les provinces de l'Inde qu'Alexandre avait conquises, et pour s'y établir lui-même. C'était pour reprendre ces provinces, que Séleucus passa l'Indus; mais, quand il vit que Sandrocotte était maître absolu de toute l'Inde, et qu'il avait en campagne une armée de six cent mille hommes avec un nombre prodigieux d'éléphants, il ne jugea pas à propos d'attaquer un prince si puissant. Il entra donc en traité avec lui, et lui céda toutes ses prétentions sur l'Inde, à condition qu'il lui donnerait cinq cents éléphants : la paix fut conclue sur ce pied-là. Voilà où se termine la conquête des Indes par Alexandre! voilà le fruit de tant de sang répandu pour satisfaire la folle ambition d'un prince! Séleucus, aussitôt après, mena ses troupes en Occident contre Antigone, comme je le marquerai bientôt. La nécessité absolue où il se trouva d'entreprendre cette guerre fut une des plus fortes raisons qui le portèrent à conclure si promptement la paix avec le prince indien.

Dans le même temps[1], les Athéniens appelèrent à leur secours Démétrius contre Cassandre, qui assiégeait leur ville. Démétrius mit à la voile avec trois cent trente galères et une grosse infanterie. Il ne chassa pas seulement Cassandre de l'Attique, mais il le poursuivit jusqu'aux Thermopyles, où l'ayant défait il s'empara d'Héraclée, qui se rendit volontairement, et il reçut six mille Macédoniens qui passèrent de son côté.

A son retour, les Athéniens, quoiqu'ils lui eussent déjà prodigué tous les honneurs dont ils avaient pu s'aviser, trouvèrent encore de nouvelles flatteries pour enchérir sur les premières. Ils lui assignèrent pour son logement le derrière du temple de Minerve, appelé *Parthénon*. Il y logea, et ne rougit point de profaner ce lieu, si saint dans l'opinion des peuples, et la maison d'une déesse regardée comme vierge, par les débauches les plus infâmes et les plus criantes. Ses courtisanes y étaient bien plus honorées que la déesse même; elles étaient les seules divinités qu'il adorât. Et en effet[2], il

[1] An. M. 3701; av. J. C. 303.

[2] Justin. lib. 15, cap. 4. — Plut in Alex. pag. 699. — Strab. lib. 5. pag. 724.

[1] Diod. lib. 20, pag. 825-828. — Plut. in Demetr. pag. 889.

[2] Athen. lib. 6, pag. 253

leur fit dresser ces autels par les Athéniens, qu'il appela à cette occasion *des lâches* et *des malheureux*, véritablement nés pour l'esclavage; tant ce prince fut choqué lui-même d'une adulation si basse et si indigne, comme Tacite le dit aussi de Tibère[1].

Démoclès, surnommé *le beau*, d'un âge encore fort tendre, pour se dérober à la violence de Démétrius, se jeta dans une chaudière d'eau bouillante qu'on préparait pour le bain, et il y fut étouffé, aimant mieux renoncer à la vie qu'à la pudeur. Les Athéniens, pour apaiser la colère de Démétrius extrêmement irrité d'un certain décret qu'ils avaient fait à son sujet, en firent un nouveau qui portait, *Que le peuple d'Athènes statuait et ordonnait que tout ce que commanderait le roi Démétrius serait tenu pour saint envers les dieux et juste envers les hommes.* Croirait-on qu'on pût porter la flatterie et la servitude jusqu'à ce point de bassesse, d'extravagance et d'irréligion?

Démétrius entra ensuite dans le Péloponnèse, et enleva à Ptolémée, qui s'y était rendu puissant, les villes de Sycione, de Corinthe, et la plupart des autres où il avait des garnisons. Comme il se trouva à Argos dans la grande fête de Junon, il voulut la solenniser en y proposant des prix, et en y présidant lui-même au milieu des Grecs. Pour la mieux célébrer, il épousa, ce jour-là même, Déidamie, fille d'Éacide, roi des Molosses, et sœur de Pyrrhus.

Les états de la Grèce s'étant assemblés dans l'isthme[2], et la curiosité y ayant attiré de toutes parts une quantité extrordinaire de monde, Démétrius fut proclamé chef de tous les Grecs, comme l'avaient été avant lui Philippe et Alexandre, auxquels il se croyait fort supérieur, tant il était enivré de ses heureux succès et des flatteries outrées qu'on lui prodiguait.

En partant du Péloponnèse pour retourner à Athènes, il écrivit aux Athéniens qu'à son arrivée il voulait être initié en même temps aux petits et aux grands mystères. Cela n'était point permis et ne s'était jamais fait; car il fallait garder certains interstices, les petits mystères ne pouvant se célébrer que dans le mois de mars, et les grands que dans le mois d'octobre[1]. Pour obvier à cet inconvénient et satisfaire un si religieux prince, il fut ordonné que le même mois de mai où l'on était serait réputé d'abord pour le mois de mars et ensuite pour celui d'octobre; et par cette rare invention, Démétrius fut dûment et légitimement initié, sans donner atteinte aux coutumes et aux cérémonies prescrites par la loi.

De tous les abus qui furent commis alors à Athènes, celui qui affligea et mortifia le plus les Athéniens fut que, Démétrius leur ayant ordonné de fournir et de livrer incessamment la somme de deux cent cinquante talents[2], et le recouvrement de cette somme ayant été fait sans aucun délai ni la moindre remise, le prince n'eut pas plutôt vu tout cet argent ramassé, qu'il le fit donner à Lamia, et aux autres courtisanes qui étaient avec elle, pour leur pommade et leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, et l'usage de cette somme plus que la somme même.

Outre cette affreuse dépense, Lamia, voulant donner en son particulier un festin à Démétrius, rançonna, de son autorité privée, plusieurs Athéniens des plus riches. Le festin coûta des sommes immenses; ce qui donna lieu à une plaisanterie assez ingénieuse d'un poëte comique de ce temps-là, qui dit que cette Lamia était une vraie *hélépole*. On a vu que l'hélépole était une machine inventée par Démétrius pour attaquer et prendre les villes.

Cassandre se voyant vivement pressé par Démétrius[3], et n'en pouvant obtenir la paix qu'à condition de se mettre absolument à la discrétion d'Antigone, Lysimaque et lui convinrent d'envoyer des ambassadeurs à Séleucus et à Ptolémée pour leur représenter l'état où ils se trouvaient. Cette conduite d'Antigone fit

[1] « Memoriæ proditur, Tiberium, quoties curiâ egrederetur, græcis verbis in hunc modum eloqui solitum : « *O homines ad servitutem paratos!* Scilicet etiam illum, qui libertatem publicam nollet, tam projectæ servientium patientiæ tædebat. » (TAC. *Annal.* lib. 3, cap. 65.)

[2] Plut in Demetr. pag. 900.

[1] Les sentiments sont partagés sur les mois où se célébraient ces mystères.

[2] Deux cent cinquante mille écus. = 1 138 000 francs. E. B.

[3] An. M. 3702; av. J. C. 302. — Diod. lib. 20, pag. 800-836. — Plut. in Demetr. pag. 899. — Justin. lib. 15, cap. 4.

voir clairement qu'il ne visait à rien moins qu'à déposséder tous les autres successeurs d'Alexandre et à usurper tout l'empire, et qu'il était temps de s'unir étroitement tous ensemble pour abattre ce pouvoir exorbitant : d'ailleurs ils étaient piqués, Lysimaque surtout, de la manière méprisante dont Démétrius souffrait qu'on traitât les autres rois à sa table s'appropriant à lui et à son père le nom de *rois*; au lieu que Ptolémée n'était, selon ses flatteurs, qu'un capitaine de vaisseau, Séleucus qu'un commandant d'éléphants, et Lysimaque un garde de trésors. Il se conclut donc une ligue entre ces quatre rois; et Séleucus se hâta de se rendre en Assyrie pour se préparer à cette nouvelle guerre.

L'ouverture s'en fit sur la côte de l'Hellespont. Cassandre et Lysimaque avaient jugé à propos que le premier demeurât en Europe, pour la défendre contre Démétrius; et que l'autre, avec autant de troupes qu'on en pourrait tirer de leurs deux royaumes sans les trop dégarnir, allât faire une invasion dans les provinces d'Antigone en Asie. Lysimaque, en conséquence, passa l'Hellespont avec une bonne armée, et de gré ou de force soumit la Phrygie, la Lydie, la Lycaonie, et la plupart des pays qui étaient entre la Propontide et la rivière du Méandre.

Antigone était alors à Antigonie, qu'il venait de faire bâtir dans la haute Syrie, occupé à célébrer des jeux solennels qu'il y avait établis. Cette nouvelle et celle de plusieurs autres révoltes, qui lui vinrent en même temps, lui firent incontinent quitter ses jeux. Il congédia sur-le-champ l'assemblée, et se prépara à marcher du côté de l'ennemi; et, dès que ses troupes furent réunies, il leur fit passer en diligence le mont Taurus, et entra en Cilicie. A Cuindes, ville de cette province, il prit dans le trésor public l'argent dont il avait besoin, et augmenta ses troupes autant qu'il le trouva nécessaire. Ensuite il les mena droit à l'ennemi, et reprit en passant plusieurs places qui s'étaient révoltées. Lysimaque jugea à propos de se tenir sur la défensive en attendant le secours qui lui venait de la part de Séleucus et de Ptolémée. Ainsi le reste de l'année se passa sans action, et chacun se retira dans ses quartiers d'hiver.

Au commencement de la suivante[1], Séleucus forma son armée à Babylone, et la mena en Cappadoce pour agir contre Antigone. Celui-ci manda aussitôt Démétrius, qui quitta promptement la Grèce, vint à Éphèse, et reprit cette ville et plusieurs autres qui s'étaient déclarées pour Lysimaque à son arrivée en Asie.

Ptolémée profita en Syrie de l'absence d'Antigone. Il recouvra la Phénicie, la Judée, et la Célésyrie, excepté les villes de Tyr et de Sidon, où Antigone avait laissé bonne garnison. Il forma le siége de cette dernière; mais, pendant qu'il la battait, on lui vint donner avis qu'Antigone avait défait Séleucus et Lysimaque et qu'il venait au secours de la place. Sur ce faux avis il fit une trêve de cinq mois avec les Sidoniens, leva le siége, et retourna en Égypte.

Ici finit ce qui nous reste de l'histoire de Diodore de Sicile, dans l'endroit le plus intéressant, et dans le moment même où vs se donner une bataille qui décidera du sort des successeurs d'Alexandre.

L'armée des confédérés, commandée par Séleucus et Lysimaque[2], et celle d'Antigone et de Démétrius, arrivèrent presque en même temps dans la Phrygie. Elles ne furent pas longtemps en présence sans en venir aux mains. Antigone avait plus de soixante mille hommes de pied, dix mille chevaux, et soixante et quinze éléphants. Les ennemis avaient soixante-quatre mille hommes d'infanterie, dix mille cinq cents chevaux, quatre cents éléphants, et six-vingts chariots armés de faux. Le combat se donna près d'une ville de Phrygie nommée *Ipsus*.

Dès qu'on eut donné le signal, Démétrius, à la tête de sa meilleure cavalerie, fondit sur Antiochus, fils de Séleucus, et combattit avec tant de valeur, qu'il rompit les ennemis et les mit en fuite. Mais, par un désir téméraire et aveugle de gloire, dont les généraux ne peuvent trop se défier, et qui a été funeste à plusieurs, Démétrius s'étant mis à poursuivre les fuyards trop chaudement et sans songer au reste de l'armée, il se laissa ravir la victoire qu'il tenait déjà dans ses mains, s'il avait su

[1] An. M. 3703; av. J. C. 301.
[2] Plut. in Demetr. pag. 902.

profiter de son avantage ; car, lorsqu'il revint de cette poursuite, il ne trouva plus de passage pour rejoindre son infanterie, les éléphants des ennemis ayant rempli tout l'espace qui était entre deux. Alors Séleucus, voyant les gens de pied d'Antigone dégarnis de leur cavalerie, ne les chargea point, à la vérité, mais fit mine seulement de vouloir les attaquer, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, pour les effrayer, et pour leur donner le temps de quitter le parti d'Antigone et de passer dans le sien. Et c'est en effet le parti qu'ils prirent. La plus grande partie de cette infanterie, s'étant détachée, se vint rendre volontairement à lui, et le reste fut mis en fuite. Dans ce moment, une grosse troupe de l'armée de Séleucus se détacha par son ordre, et alla tomber avec fureur contre Antigone, qui soutint quelque temps leur effort. Mais enfin, accablé de traits et percé de coups, il tomba mort par terre, s'étant défendu courageusement jusqu'au dernier soupir. Démétrius, voyant son père mort, rassembla ce qu'il put de troupes, et se retira à Éphèse avec cinq mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie. Ce furent les seuls restes de plus de soixante-dix mille hommes que son père et lui avaient au commencement de l'action. Le grand Pyrrhus[1], tout jeune encore pour lors, accompagna partout Démétrius, renversa tout ce qui se présenta devant lui, et fit voir dans cette première action, qui lui servit comme d'apprentissage, ce qu'on devait un jour attendre de son courage et de sa bravoure.

[1] Plut in Pyrrho, pag. 381.

LIVRE XVII.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE, DEPUIS LA BATAILLE D'IPSUS JUSQU'A LA MORT DE PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE.

ARTICLE PREMIER.

Ce premier article renferme l'espace de cinquante-cinq ans : savoir, les quinze dernières années de Ptolémée, fils de Lagus, qui en avait déjà régné vingt-trois, ce qui fait en tout trente-huit; et quarante autres années, qui font la durée du règne de Ptolémée Philadelphe.

§ I. — Les quatre princes vainqueurs partagent l'empire d'Alexandre-le-Grand en quatre royaumes. Séleucus batit plusieurs villes. Athènes ferme ses portes a Démétrius. Celui-ci se réconcilie avec Séleucus, puis avec Ptolémée. Mort de Cassandre. Commencement de Pyrrhus. Prise d'Athènes par Démétrius. Il perd presque en même temps tout ce qu'il possédait.

Après la bataille d'Ipsus, les quatre princes confédérés partagèrent les états d'Antigone en les ajoutant à ceux qu'ils possédaient déjà. Et ce fut[1] par ce partage que l'empire d'Alexandre fut divisé en quatre royaumes fixes. Ptolémée eut l'Egypte, la Lybie, l'Arabie, la Célésyrie et la Palestine; Cassandre eut la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, et quelques autres provinces par delà l'Hellespont et le Bosphore; Séleucus, tout le reste de l'Asie jusqu'au delà de l'Euphrate et jusqu'au fleuve Indus. Le royaume de ce dernier s'appelle ordinairement *le royaume de Syrie*, parce que Séleucus, qui y bâtit depuis Antioche, y fit sa principale demeure; et ses successeurs, appelés *Séleucides*, de son nom, en firent autant. Mais il comprenait, outre la Syrie, ces vastes et riches provinces de la haute Asie qui composaient l'empire des Perses. C'est ici que commencent les vingt années de règne que je donne à Séleucus Nicator, parce que ce ne fut que depuis la bataille d'Ipsus qu'il fut reconnu pour roi. En y ajoutant les douze années où il avait déjà exercé l'autorité royale sans en porter le titre, cela fait les trente et une années de règne que lui donne Ussérius.

Ces quatre rois sont les quatre cornes du bouc[1] de la prophétie de Daniel, qui vinrent à la place de la première corne rompue. Cette première corne était Alexandre, roi de Grèce, qui détruisit l'empire des Mèdes et des Perses désigné par le bélier à deux cornes; et les

[1] Plut. in Demetr. pag. 902. — Appian in Syr. pag. 122, 123. — Polyb. lib. 15, pag. 572.

[1] J'étais fort attentif à ce que je voyais; et en même temps un *bouc* vint de l'Occident sur la face de toute la terre, sans qu'il touchât néanmoins la terre; et ce bouc avait une corne fort grande entre les deux yeux. Il vint jusqu'à ce bélier, et lui rompit les deux cornes... Le bouc ensuite devint extraordinairement grand; et étant crû, sa grande corne se rompit, et il se forma quatre cornes considérables au-dessous, vers les quatre vents du ciel. (Dan. ch. 8. v. 5. 6 et 8.) *Dieu donne ensuite à son prophète l'explication de ce qu'il venait de lui montrer.* Le bélier que vous avez vu, qui avait des cornes, est le roi des Perses et des Mèdes. Le bouc est le roi des Grecs; et la grande corne qu'il avait entre les deux yeux, est le premier de leurs rois. Les quatre cornes qui se sont élevées, après que la première a été rompue, sont les quatre rois qui s'élèveront de sa nation, mais non avec sa force et sa puissance. (Ibid. v. 20, 21, 22.)

quatre autres cornes sont ces quatre rois, qui s'élevèrent après lui, et partagèrent son empire entre eux. Ils n'étaient point de sa postérité : *et non in posteros ejus.*

Ce sont aussi les quatre têtes du léopard[1], qui sont montrées ailleurs au même prophète.

Par ce dernier partage de l'empire d'Alexandre furent accomplies exactement les prophéties de Daniel. Il s'était fait d'autres partages avant celui-ci, mais c'était simplement en provinces entre les gouverneurs, sous le frère et le fils d'Alexandre. Il n'y a que ce dernier qui soit un partage entre rois, et en royaumes : et ainsi on ne peut entendre ces prophéties que de celui-ci; car il est clair qu'elles parlent de ces quatre successeurs d'Alexandre comme de quatre rois : *Quatuor reges consurgent.* Aucun des successeurs d'Alexandre ne fut roi qu'environ trois ans avant ce dernier partage de l'empire; encore n'était-ce qu'un titre précaire, que chacun se donnait de sa pure autorité, et qui n'était point reconnu par les autres. Au lieu qu'après la bataille d'Ipsus, le traité que firent les quatre confédérés, après avoir terrassé et dépouillé leur ennemi, assigna à chacun ses états à titre de royaume, et les autorisa et les reconnut comme des rois, souverains et indépendants de toute autre autorité supérieure. Ces quatre rois sont Ptolémée, Séleucus, Cassandre et Lysimaque.

On ne peut assez admirer ici, et dans les autres endroits où nous ferons observer l'accomplissement des prédictions de Daniel, avec quelle lumière le prophète pénètre dans cette profonde nuit de l'avenir en un temps où il n'y avait pas la moindre apparence à tout ce qu'il annonce : avec quelle précision et quelle certitude, dans la variété de ces révolutions, et dans ce chaos d'événements singuliers, il en détermine les circonstances; fixe le nombre des successeurs, en marque la nation, qui doit être grecque; en désigne les contrées, en mesure la durée et la puissance, inférieure à celle d'Alexandre; en caractérise les princes, les alliances, les traités, les perfidies, les mariages et leurs succès. Est-il possible d'attribuer au hasard, ou à la prévoyance humaine, des prédictions si détaillées et si éloignées de toute apparence; et de n'y pas reconnaître le caractère et comme le sceau de la Divinité, à laquelle tous les siècles sont présents, et qui dispose souverainement du sort des royaumes et des empires?

Il est temps maintenant de reprendre et de continuer le fil de l'histoire.

Onias Ier du nom, grand prêtre des Juifs[1], mourut dans ce temps-ci. Il eut pour successeur son fils Simon, lequel, pour la sainteté de sa vie et la justice qui éclata dans toutes ses actions, fut surnommé *le Juste.* Il vécut neuf ans dans le pontificat.

Séleucus[2], après avoir vaincu Antigone, s'empara de la haute Syrie, et y bâtit la ville d'Antioche sur l'Oronte, et il l'appela ainsi du nom de son père ou de son fils, car l'un et l'autre se nommait Antiochus. Cette ville, où les rois de Syrie firent dans la suite leur résidence, a été longtemps la capitale de l'Orient, et elle conserva encore, depuis, ce privilége sous les empereurs romains. Antigone, peu de temps auparavant, avait bâti dans le voisinage une ville qu'il avait nommée *Antigonie.* Séleucus la fit démolir entièrement; il se servit des matériaux pour la sienne, et il y fit passer tous les habitants de la première.

Entre plusieurs autres villes qu'il fit bâtir[3] dans ce pays-là, il y en eut trois plus remarquables que les autres : l'une qu'il appela, de son nom, *Séleucie;* la seconde, *Apamée*, de celui d'Apamée sa femme, fille d'Artabaze, Perse; et la troisième, *Laodicée*, du nom de Laodice sa mère. Apamée et Séleucie étaient sur la même rivière qu'Antioche, et Laodicée sur la même côte vers le midi. Dans toutes ces nouvelles villes, il donna aux Juifs les mêmes priviléges et les mêmes immunités qu'aux Grecs et aux Macédoniens : surtout à Antioche en Syrie, où il s'en établit beaucoup; de sorte qu'ils y occupaient une partie aussi considérable de la ville, qu'à Alexandrie.

[1] Après cela je vis une autre bête qui était comme un léopard; et elle avait au-dessus de soi quatre ailes, comme les ailes d'un oiseau. Cette bête avait quatre têtes, et la puissance lui fut donnée. (Dan. 7, 5.)

[1] Joseph. Antiq. lib. 12, cap. 2.

[2] An. M. 3704; av. J. C. 300. — Strab. lib. 16 pag. 749, 750. — Appian. in Syr. pag. 124. — Justin. lib. 15, cap. 4.

[3] Strab. lib. 16, pag. [749 et] 750.

Après la bataille d'Ipsus, Démétrius s'était retiré à Éphèse. De là il s'embarqua pour la Gréce, n'ayant plus de ressource que dans l'affection des Athéniens, chez qui il avait laissé ses vaisseaux, son argent, et sa femme Déidamie. Il fut étrangement surpris et irrité lorsque sur la route il rencontra les ambassadeurs des Athéniens, qui venaient au-devant de lui pour lui annoncer qu'il ne pouvait point entrer dans leur ville, parce que le peuple avait ordonné, par un décret, qu'on n'y recevrait aucun des rois, et pour lui apprendre qu'on avait renvoyé à Mégare sa femme Déidamie avec tous les honneurs et avec le cortége dns à sa dignité. Il connut pour lors le cas qu'il fallait faire d'honneurs et d'hommages extorqués par la crainte, et qui ne partaient point du cœur. L'état de ses affaires ne lui permettant pas de se venger de leur perfidie, il se contenta de leur envoyer faire ses plaintes avec modération, et redemander ses galères parmi lesquelles était cette galère prodigieuse à seize rangs de rames. Après les avoir reçues, il fit voile vers la Chersonèse. Ayant fait le dégât sur les terres de Lysimaque, il enrichit ses troupes du butin qu'il en tira, et retint par ce moyen auprès de lui son armée, qui commença à reprendre des forces et à se rendre plus redoutable.

Lysimaque, roi de Thrace [1], pour s'affermir dans ses états, fit un traité particulier avec Ptolémée, et se lia encore plus étroitement avec lui en épousant une de ses filles, nommée *Arsinoé*. Il en avait auparavant fait épouser une autre à son fils Agathocle, mommée *Lysandra*.

Cette alliance de Lysimaque avec Ptolémée [2] donna de l'ombrage à Séleucus. Il s'allia aussi de son côté à Démétrius, et épousa Stratonice, fille de ce prince et de Phila sœur de Cassandre. La beauté de Stratonice avait engagé Séleucus à la demander en mariage. Comme les affaires de Démétrius étaient dans un très-mauvais état, une alliance si honorable et avec un prince si puissant lui fit un extrême plaisir. Il mena aussitôt lui-même sa fille avec toute sa flotte, de Grèce où il avait encore quelques places, en Syrie. Il fit en passant une descente en Cilicie. Cette province appartenait alors à Plistarque, frère de Cassandre, à qui elle avait été assignée par les quatre rois qui avaient partagé la succession d'Alexandre-le-Grand après la mort d'Antigone. Plistarque alla porter ses plaintes à Séleucus, et lui faire des reproches de ce qu'il s'alliait avec l'ennemi commun sans le consentement des autres rois, ce qu'il regardait comme une infraction du traité. Démétrius, ayant eu avis de ce voyage, marcha droit à la ville de Cuindes, où était le trésor de la province, enleva ce trésor, qui se montait à douze cents talents [1], retourna promptement à sa flotte, arriva en Syrie, où il trouva Séleucus, et lui donna sa fille. Après quelques jours passés dans les divertissements de la noce, et dans les festins donnés et rendus de part et d'autre, Démétrius retourna dans la Cilicie, et se rendit maître de toute la province. Il envoya Phila sa femme à Cassandre, dont elle était sœur, pour excuser cette démarche. Ces rois imitaient les princes d'Orient, à qui il était ordinaire de prendre plusieurs femmes à la fois.

Sur ces entrefaites, Déidamie, une autre de ses femmes, qui l'était venue trouver de Grèce, et qui avait été quelque temps avec lui, mourut de maladie; et, Démétrius s'étant réconcilié avec Ptolémée par le moyen de Séleucus, il fut convenu qu'il épouserait Ptolémaïde, fille de Ptolémée [2]. Ainsi Démétrius commença à rétablir un peu ses affaires : car, avec la nouvelle conquête de la Cilicie, il avait toute l'île de Cypre, et les deux riches et puissantes villes de Tyr et de Sidon en Phénicie, et plusieurs villes en Asie.

Il y avait eu bien de l'imprudence à Séleucus, de permettre qu'un ennemi si dangereux s'établît si près de lui, et usurpât sur un de ses alliés une province aussi voisine que la Cilicie. Tout cela marque que ces princes se conduisaient sans règle, sans principe suivi, sans connaître même les véritables intérêts de leur ambition. Car, pour la bonne foi, la droiture, la reconnaissance, ils y avaient tous renoncé depuis longtemps; et, selon la remarque de l'auteur du premier livre des Machabées [3], ils

[1] Pausan. in Attic. pag. 16-18.
[2] An. M. 3705. ; av. J. C. 299..
[3] Plut. in Demetr. pag. 903.

[1] Douze cent mille écus. = 6 900 000 fr. E. B.
[2] An. M. 3706; av. J. C. 298.
[3] « Obtinuerunt pueri ejus regnum, et imposuerunt

ne régnaient que pour le malheur des peuples.

Séleucus ouvrit donc les yeux; et pour n'avoir pas des deux côtés de ses états un voisin si habile, il demanda à Démétrius de lui céder la Cilicie pour une somme d'argent assez considérable. Démétrius n'ayant pas cru devoir écouter cette proposition, il lui demanda de lui rendre donc Tyr et Sidon, qui étaient des dépendances de la Syrie dont il était roi. Démétrius, prenant feu, lui répondit fort brusquement que, quand il perdrait plusieurs autres batailles aussi funestes pour lui que celle d'Ipsus, jamais il ne se résoudrait à acheter si cher l'amitié de Séleucus. En même temps il fit voile vers ces deux villes, en renforça les garnisons, les pourvut de tout ce qu'il fallait pour les bien défendre, et prévint pour lors le dessein que Séleucus avait formé de les lui enlever. Ce procédé de Séleucus, qui était assez conforme aux règles d'une politique intéressée, avait quelque chose de si odieux du côté de l'honneur, qu'il choqua tout le monde, et fut blâmé universellement. En effet, ayant des états d'une si grande étendue, qu'ils renfermaient tout ce qui était entre l'Inde et la Méditerranée, quelle avidité insatiable, ou quelle dureté, de ne vouloir pas laisser jouir en repos son beau-père de ces débris de sa fortune!

En ce temps-là Cassandre mourut d'hydropisie[1]. Il avait gouverné dix-neuf ans la Macédoine depuis la mort de son père Antipater, et six ou sept depuis le dernier partage. Il laissa trois fils qu'il avait eus de Thessalonice, une des sœurs d'Alexandre-le-Grand. Philippe, qui lui succéda, étant mort fort peu de temps après lui, laissa la couronne en dispute entre ses deux frères.

Pyrrhus, le fameux roi d'Épire[2], épousa en Égypte Antigone, qui était de la maison de Ptolémée. Ce jeune prince était fils d'Éacide, que les Molosses, dans une révolte, avaient chassé du trône. Ce ne fut point sans peine que Pyrrhus, encore à la mamelle, fut sauvé des mains des révoltés, qui le poursuivaient pour l'égorger. Après diverses aventures, il fut conduit en Illyrie à la cour du roi Glaucias, qui le prit sous sa protection. Cassandre, mortel ennemi d'Éacide, pressa le roi de le lui remettre entre les mains, lui offrant deux cents talents[1]. Mais Glaucias eut horreur d'une telle proposition. Dès que cet enfant eut atteint la douzième année de son âge, il le remena lui-même en Épire avec une puissante armée, et le rétablit dans ses états; et les Molosses pour lors furent obligés de céder à la force. Justin dit qu'ayant changé leur haine en compassion, ils le rappelèrent, et lui donnèrent des tuteurs pour administrer son royaume jusqu'à ce qu'il fût en âge; ce qui a peu de vraisemblance.

A l'âge de dix-sept ans, se croyant assez affermi sur le trône, il quitta sa ville capitale, et alla faire un voyage en Illyrie, pour se trouver aux noces d'un des fils de Glaucias, avec lesquels il avait été élevé. Les Molosses, profitant de son absence, se révoltèrent encore, chassèrent tous ses amis, pillèrent ses biens, et se donnèrent à Néoptolème son grand-oncle. Pyrrhus, ayant ainsi perdu son royaume, et se voyant dénué de tout secours, se retira auprès de son beau-frère Démétrius, fils d'Antigone. Ce dernier avait épousé sa sœur Déidamie.

A la bataille qui fut donnée dans les plaines d'Ipsus, il se distingua parmi les plus braves. Démétrius ayant été défait, il ne l'abandonna point: il lui conserva les villes grecques que ce prince lui avait confiées; et, quand Démétrius eut fait, par le moyen de Séleucus, la paix avec Ptolémée, Pyrrhus alla pour lui en otage en Égypte.

Pendant qu'il fut à la cour de ce prince, et dans les chasses et dans tous les exercices, il donna preuves de sa force, de son adresse, et de sa grande patience dans tous les travaux. Et voyant que, de toutes les femmes de Ptolémée, Bérénice était celle qui avait le plus de pouvoir sur lui, et qui surpassait toutes les autres en esprit et en prudence, il s'attacha à elle particulièrement. Car, déjà habile politique, il n'oubliait rien pour faire sa cour à ceux de qui sa fortune dépendait, et pour s'insinuer auprès des personnes qui pouvaient lui être

« omnes sibi diademata..... et multiplicata sunt mala in « terrâ. » (I. *Machab.* cap. I, v. 9 et 10.)

[1] An. M. 3707; av. J. C. 297.

[2] Plut. in Pyrrho, pag. 383-385

[1] Deux cent mille écus. = 1 150 000 fr. E. B.

utiles. Ses manières nobles et prévenantes le firent assez estimer de Ptolémée pour qu'il lui donnât Antigone, fille de Bérénice sa femme favorite, préférablement à beaucoup de jeunes princes qui la demandaient en mariage. Bérénice l'avait eue de Philippe, son premier mari, avant que d'être mariée à Ptolémée. Ce Philippe était un Macédonien, peu connu d'ailleurs. Quand Pyrrhus eut épousé Antigone, la reine eut assez de crédit sur l'esprit de son mari pour faire accorder à son gendre une flotte et de l'argent, qui lui servirent à rentrer dans ses états. Voilà par où commença la fortune d'un prince exilé qui a passé pour le plus grand capitaine de son siècle. Et il faut avouer que toutes les démarches de sa jeunesse annonçaient un rare mérite, et donnaient de grandes espérances pour l'avenir.

Nous avons vu qu'Athènes s'était révoltée[1] contre Démétrius, et lui avait fermé ses portes. Lorsque ce prince crut avoir pourvu à la sûreté de ce qu'il possédait en Asie, il marcha contre cette ville rebelle et ingrate pour la punir comme elle le méritait. La première année fut employée à réduire les Messéniens, et à soumettre d'autres villes qui avaient quitté son parti. La suivante[2], il retourna contre Athènes, qu'il serra de près, et qu'il réduisit à la dernière extrémité en lui coupant les vivres. Une flotte de cent cinquante vaisseaux que le roi Ptolémée envoyait au secours des Athéniens, et qui parut près d'Égine, ne leur donna qu'une courte joie; car ces vaisseaux, voyant qu'il en arrivait à Démétrius un grand nombre du Péloponnèse, et plusieurs autres de Cypre, et que tous ensemble ils montaient au nombre de trois cents, levèrent les ancres et s'enfuirent.

Quoique les Athéniens eussent ordonné, par un décret, peine de mort contre quiconque oserait parler de paix et d'accommodement avec Démétrius, l'extrême disette qu'ils souffraient les obligea de lui ouvrir leurs portes. Quand il y fut entré, il commanda aux habitants de s'assembler tous dans le théâtre. Il environna la scène de gens armés, plaça ses gardes aux deux côtés de l'échafaud où se jouent les pièces, et, descendant par l'escalier d'en haut comme les acteurs, il se montra à cette multitude, qui était plus morte que vive, et qui attendait, dans un tremblement qui ne peut s'exprimer, l'arrêt de sa condamnation. Mais dès le commencement de son discours il dissipa toutes leurs craintes: car il n'éleva point sa voix comme un homme en colère, et n'usa point de termes emportés ni insultants; mais, adoucissant son ton, et leur faisant seulement des plaintes avec douceur et amitié, il leur pardonna, leur rendit ses bonnes grâces, leur donna cent mille mesures de blé, et rétablit les magistrats qui leur étaient le plus agréables. On peut juger de la joie du peuple par la crainte et la frayeur qu'il avait ressentie. Quelle serait la gloire d'un prince qui soutiendrait toujours un si beau et si admirable caractère!

Après avoir réglé les affaires dans Athènes, il forma le dessein de dompter les Lacédémoniens. Le roi Archidamus vint à sa rencontre, et s'avança jusqu'à Mantinée. Démétrius le défit dans un grand combat, et, l'ayant mis en fuite, il se jeta dans la Laconie, donna un second combat à la vue même de Sparte, où il fit cinq cents prisonniers, et tua deux cents hommes sur la place; de sorte qu'on le regardait déjà comme maître de la ville, qui n'avait jamais encore été prise.

Mais dans ce moment il reçut coup sur coup deux nouvelles qui lui donnèrent bien d'autres soins. La première était que Lysimaque venait de lui enlever tout ce qu'il avait en Asie; et l'autre, que Ptolémée avait fait une descente en Cypre et pris toute l'île, excepté Salamine, où s'étaient retirés sa mère, sa femme et ses enfants, et qu'il assiégait cette place avec vigueur. Démétrius laissa tout pour courir à leur secours. Peu de temps après il apprit que la ville s'était rendue. Ptolémée eut la générosité de relâcher la mère, la femme et les enfants de son ennemi sans rançon, et de les lui renvoyer avec toutes les personnes, l'équipage et les effets qui leur appartenaient: il leur fit même, en partant, des présents magnifiques qu'il accompagna de toutes sortes d'honneurs.

La perte de Cypre fut bientôt suivie pour Démétrius de celle de Tyr et de Sidon; et, d'un autre côté, Séleucus lui enleva la Cilicie. Ainsi, en peu de temps il se vit dépouillé de

[1] An. M. 3708.; av. J. C. 296. — Plut. in Demetr. pag. 904, 905.

[2] An. M. 3709.; av. J. C. 295.

tout ce qu'il possédait, sans ressource et sans espérance pour l'avenir.

§ II. — Dispute des deux fils de Cassandre pour la couronne de Macédoine. Démétrius, appelé au secours d'Alexandre, se défait de lui, et est proclamé roi par les Macédoniens. Il fait de grands préparatifs pour se rendre maître de l'Asie. Puissante ligue contre lui. Pyrrhus et Lysimaque lui enlèvent la Macédoine, et la partagent entre eux; mais bientôt Pyrrhus est obligé d'en sortir. Triste fin de Démétrius, qui meurt en prison.

Jamais prince n'essuya de plus étranges revers de fortune, et ne se vit exposé à de plus prompts changements, que Démétrius; et il y donnait lieu par son imprudence, s'amusant à de petites conquêtes qui ne le menaient à rien, pendant qu'il abandonnait ses provinces au premier occupant. Immédiatement après ses plus grands succès, il venait d'être dépouillé de tous ses états, et réduit presque au désespoir, et tout d'un coup une ressource inopinée s'offre à lui, d'où il avait le moins lieu de l'attendre.

Dans la querelle des deux fils de Cassandre pour la couronne [1], Thessalonice leur mère favorisait Alexandre, qui était le plus jeune. Antipater, l'aîné, en fut si outré, que de rage il la tua de ses propres mains, quoiqu'elle le conjurât, par ses mamelles qu'il avait sucées, de lui épargner la vie. Alexandre, pour venger ce parricide, appela à son secours Pyrrhus de l'Épire, et Démétrius du Péloponnèse. Pyrrhus arriva le premier, soumit plusieurs villes de Macédoine, en retint une partie pour le prix du secours qu'il avait donné à Alexandre; et, après avoir réconcilié les deux frères, il se retira. Démétrius survint dans ce moment; Alexandre alla au-devant de lui, le reçut avec beaucoup de marques d'amitié et de reconnaissance, mais lui témoigna que l'état des affaires était changé et qu'il n'avait plus besoin de son secours. Ce compliment déplut à Démétrius. Alexandre redoutait sa trop grande puissance, et craignait, en l'admettant dans ses états, de se donner un maître : au dehors cependant ils vivaient en amis, et se donnaient des repas l'un à l'autre. Mais enfin Démétrius, sur un avis vrai ou supposé qu'Alexandre songeait à se défaire de lui, le prévint et le tua. Ce meurtre souleva d'abord les Macédoniens; mais, quand il leur eut rendu compte de sa conduite, la haine qu'ils avaient pour Antipater, infâme meurtrier de sa mère, fit qu'ils se déclarèrent pour Démétrius, et le proclamèrent roi de Macédoine. Il conserva cette couronne pendant sept ans. Antipater s'enfuit dans la Thrace, où il ne survécut pas longtemps à la perte de son royaume.

Par la mort de Thessalonice et de ses deux fils, une des branches de la famille royale de Philippe, roi de Macédoine, se trouva entièrement éteinte, comme l'autre, qui était par Alexandre-le-Grand, l'avait été par la mort du jeune Alexandre et d'Hercule, ses deux fils. Ainsi ces deux princes, qui par leurs guerres injustes avaient porté partout le fer et le feu, et causé la désolation de tant de provinces et de tant de familles royales, par une juste punition de la Providence éprouvèrent dans leurs maisons les mêmes maux qu'ils avaient fait souffrir aux autres. Philippe, Alexandre [1], leurs femmes et tous leurs descendants, périrent de mort violente.

Ce fut à peu près dans ce temps-là que Séleucus [2] bâtit sur le Tigre la ville de Séleucie, à quarante milles de Babylone. Elle devint bientôt très-peuplée, et Pline dit qu'elle avait six cent mille habitants. Les digues de l'Euphrate rompues, l'inondation de tout le pays qu'elles avaient causée, et le bras de cette rivière qui passait par Babylone devenu si bas par cette saignée qu'il n'était plus navigable, tout cela avait rendu le séjour de Babylone si incommode, que, dès que Séleucie fut bâtie, elle attira bientôt tous ses habitants. Ainsi se préparait l'accomplissement de la célèbre prophétie d'Isaïe, qui, dans un temps où cette ville était la plus florissante, avait prédit qu'un jour elle deviendrait absolument déserte et inhabitée. J'ai marqué ailleurs [3] comment et par

[1] An. M. 3710; av. J. C. 294. — Plut. in Demetr., pag. 905; in Pyrrho, pag. 386 — Justin. lib. 16, cap. 1.

[1] Plusieurs auteurs ont écrit qu'Alexandre avait été empoisonné.

[2] An. M. 3711 : av. J. C. 293. — Strab. lib. 6, pag. 738-743. — Plin. lib. 16, cap. 26.

[3] Tome I, pag. 117. [I. pag. 254 de cette édit.]

quels degrés cette prédiction fut parfaitement accomplie.

Simon-le-Juste [1], souverain sacrificateur des Juifs, étant mort au bout de neuf ans de pontificat, laissa nn fils en bas âge, nommé Onias. Comme il était trop jeune pour exercer cette dignité, on la donna à Éléazar, frère de Simon, qui l'exerça pendant quinze ans.

Je passe quelques événements peu considérables [2]. Démétrius, se croyant assez affermi en Grèce et en Macédoine, commença à faire de grands préparatifs pour recouvrer l'empire de son père en Asie. Il forma pour cet effet une armée de plus de cent mille hommes, et équipa une flotte de cinq cents voiles. Il ne s'était point vu de si grand armement depuis Alexandre-le-Grand. Démétrius animait les ouvriers par sa présence et par ses conseils, allait en personne les visiter, montrait ce qu'il fallait faire, et mettait lui-même la main à l'œuvre. Tout le monde était surpris et étonné, non-seulement du nombre de ses galères, mais de leur grandeur; car jusque-là jamais homme n'en avait vu de seize ni de quinze rangs de rames. Ce ne fut que longtemps après, que Ptolémée Philopator en fit bâtir une de quarante rangs [3]: mais elle n'était que pour la pompe et l'ostentation; au lieu que celle de Démétrius était d'un grand usage dans le combat, leur légèreté et leur agilité les rendant encore plus dignes d'admiration que leur grandeur et leur magnificence.

Ptolémée, Lysimaque et Sélencus [4], informés des formidables préparatifs de Démétrins, en prirent l'alarme. Pour en prévenir l'effet, ils renouvelèrent leur alliance, et ils y engagérent aussi Pyrrhus, roi d'Épire; de sorte que, quand Lysimaque commença à attaquer la Macédoine d'un côté, Pyrrhus en fit autant de l'autre. Démétrius, qui était alors occupé en Grèce à ses préparatifs pour l'expédition d'Asie qu'il méditait, accourut promptement pour défendre ses propres états; mais, avant qu'il pût s'y rendre, Pyrrhus lui avait déjà enlevé Bérée, une des plus considérables villes de Macédoine, où il trouva les femmes, les enfants, et les effets de la plupart des soldats de Démétrius. La nouvelle de cette prise causa un désordre général dans l'armée de Démétrins. Une grande partie refusa absolument de le snivre. Ils déclarèrent, d'un air mutin et séditieux, qu'ils voulaient s'en aller chez eux défendre leurs familles et leurs biens. Enfin la chose alla si loin, que Démétrius, voyant qu'il ne ponvait rien gagner sur leurs esprits, prit le parti de se sauver en Grèce, déguisé en simple soldat; et l'armée entra au service de Pyrrhus, qu'elle proclama roi de Macédoine.

La différence du caractère de ces deux princes contribua beaucoup à un si prompt changement. Démétrius, qui prenait pour vraie grandeur une vaine pompe et une fastueuse magnificence, s'était fait mépriser des Macédoniens par l'endroit même par où il prétendait s'attirer leur estime. Comme un véritable roi de théâtre, il ceignait ambitieusement sa tête d'un double diadème, portait des robes de pourpre rehaussées d'or, et avait une chaussure tout extraordinaire. Il faisait travailler depuis longtemps à un superbe manteau, sur lequel on avait représenté en broderie d'or le monde entier et tous les astres qui paraissent dans le ciel. Ce manteau demeura imparfait, à cause du changement de sa fortune, et il n'y eut point après lui de roi qui osât le porter.

Mais ce qui le rendit encore plus odieux, ce fut la difficulté qu'il y avait à l'approcher. Fier, hautain, méprisant, ou il ne donnait pas le temps de parler, ou il traitait si rudement ceux qui avaient affaire à lui qu'il les renvoyait tous mécontents. Un jour qu'il était sorti de son palais, et qu'il marchait dans les rues plus familièrement que de coutume, il y eut quelques gens qui lui présentèrent des placets et des requêtes. Il les reçut assez gracieusement, et les mit dans un pan de son manteau; mais, quand il fut sur le pont de l'Axius [1], il jeta tou-

[1] An. M. 3712; av. J. C. 292. — Jos. Antiq. lib. 12, cap. 2.

[2] An. M. 3716; av. J. C. 288. — Plut. in Demetr. pag. 909; et in Pyrrho, pag. 386. — Justin. lib. 16, cap. 2.

[3] Cette galère avait deux cent quatre-vingts coudées de longueur, qui font quatre cent vingt pieds; et quarante-huit de hauteur jusqu'au sommet de la poupe, qui font soixante et douze pieds. Il y avait sur cette galère quatre cents matelots, sans compter les rameurs qui étaient au nombre de quatre mille et près de trois mille soldats qui tenaient dans les espaces entre les rameurs et sur le dernier pont. (PLUT. dans *la vie de Démétr.*)

[4] An. M. 3717.; av. J. C. 287.

[1] Rivière de la haute Macédoine.

tes ces requêtes dans la rivière. C'est bien peu connaître les hommes, que de ne pas sentir combien un mépris si marqué est capable de les révolter. A cette occasion, on rappelait une action du grand Philippe, que j'ai rapportée dans son temps. Il avait refusé plusieurs fois audience à une pauvre femme, sous prétexte qu'il n'en avait pas le loisir : *Ne soyez donc point roi*, lui répliqua-t-elle avec quelque émotion. Philippe se fit une règle, depuis ce temps-là, d'accorder à ses sujets de fréquentes et longues audiences : AUSSI, dit Plutarque, LA FONCTION LA PLUS INDISPENSABLE D'UN ROI EST DE S'APPLIQUER A RENDRE LA JUSTICE [1].

Les Macédoniens avaient tout une autre idée de Pyrrhus. Ils entendaient dire, et ils l'avaient eux-mêmes éprouvé, qu'il était doux, affable, accessible, prompt et très-ardent à reconnaître les services qu'on lui avait rendus, lent à se mettre en colère et à punir. De jeunes officiers dans le vin avaient fait de lui des plaisanteries offensantes; l'ayant su, il les fit venir, et leur demanda s'il était vrai qu'ils eussent ainsi parlé : *Oui, seigneur*, répondit l'un d'entre eux, *et nous en aurions dit bien davantage si le vin ne nous eût manqué*. Cette plaisanterie, qui marquait de l'ingénuité et de l'esprit, le fit rire, et il les renvoya.

Les Macédoniens le mettaient beaucoup au-dessus de Démétrius, même pour le mérite guerrier. Il les avait battus dans quelques occasions; mais ils ne lui savaient pas si mauvais gré de leur défaite, qu'ils admiraient son courage. Ils disaient que les autres princes n'imitaient Alexandre que par la pourpre de leurs habits, par le nombre de leurs gardes, par l'affectation de pencher le cou comme lui, et par une manière de parler fière et hautaine; que Pyrrhus était le seul qui le représentât par ses grandes et louables qualités. Il n'était pas lui-même exempt de vanité sur l'article de la ressemblance avec Alexandre pour les traits du visage [2]; mais une bonne femme de Larissa, chez qui il logeait, l'en détrompa par une réponse qui ne dut pas lui plaire. Quoi qu'il en soit, les Macédoniens croyaient voir en lui le regard de ce prince, le feu de ses yeux, cette vivacité, cette promptitude, cette impétuosité avec laquelle il chargeait les ennemis et renversait tout ce qui osait lui faire tête. Pour ce qui est de la science militaire, et de l'habileté à ranger une armée en bataille et de savoir prendre ses avantages, ils ne trouvaient personne qu'ils pussent comparer à Pyrrhus.

Il n'est pas étonnant que les Macédoniens, avec des préventions si favorables d'un côté et si désavantageuses de l'autre, aient quitté sans peine le parti de Démétrius pour embrasser celui de Pyrrhus. On voit par cet exemple, et par mille autres, combien il est important aux princes de s'attacher les peuples par l'affection, en les traitant avec bonté et douceur, et en les aimant véritablement, moyen unique d'en être eux-mêmes aimés; ce qui fait leur plus solide gloire, leur plus essentielle obligation, et en même temps leur plus grande sûreté.

Lysimaque [1], étant survenu dans le moment que Pyrrhus venait d'être déclaré roi de Macédoine, prétendit qu'il n'avait pas moins contribué que lui à la fuite de Démétrius, et que, par conséquent, il devait avoir sa part du royaume de Macédoine. Pyrrhus, qui ne croyait pas pouvoir encore compter entièrement sur la fidélité des Macédoniens, donna les mains aux prétentions de Lysimaque. Ainsi ils partagèrent entre eux les villes et les provinces. Cet accord, loin de les concilier et de les réunir, fut pour eux un sujet continuel de haines et de divisions; car, dit Plutarque, ceux à l'avarice et à l'ambition desquels les mers, les montagnes, les déserts inhabitables, ne peuvent servir de barrières, et dont les bornes qui séparent l'Europe de l'Asie ne sauraient borner la cupidité, comment pourraient-ils se tenir en repos, et s'empêcher de commettre des injustices pour envahir un bien qui est si près d'eux et si fort à leur bienséance? Cela n'est pas possible. Il faut qu'ils soient toujours en guerre, ayant tou-

[1] Οὐδὲν γὰρ οὕτως τῷ βασιλεῖ προσῆκον, ὡς τὸ τῆς δίκης ἔργον.

[2] Les flatteurs avaient persuadé à Pyrrhus que réellement il ressemblait à Alexandre pour les traits du visage. Dans cette persuasion, ayant fait apporter les portraits de Philippe, de Perdiccas, d'Alexandre, de Cassandre, et de quelques autres princes, il demanda à une femme de Larissa, chez qui il était logé, auquel de ces princes elle trouvait qu'il ressemblât. Elle refusa longtemps de répondre. Enfin, pressée de le faire, elle dit qu'il ressemblait à Batrachion : c'était un cuisinier fort connu dans la ville. (LUCIAN, *advers. Indoct.* pag. 552, 553.)

[1] Plut. in Pyrrho, pag. 389, 390.

jours en eux ces malheureuses semences d'envie et d'injustice. Les noms de paix et de guerre sont pour eux deux sortes de monnaie, auxquelles ils donnent cours, et dont ils font un usage pour leurs intérêts, et non ponr la justice : encore, continue le même auteur, sont-ils plns louables quand ils font une guerre ouverte que quand ils déguisent sous les saints noms de justice, d'amitié et de paix, ce qui n'est qu'une trève et qu'une surséance de leurs injustices.

Toute la suite de l'histoire des successeurs d'Alexandre justifie la réflexion de Plutarque. Jamais il ne se fit plus de traités, d'alliances, de conventions, et jamais on ne les viola plus ouvertement ni plus impunément. Plût à Dieu que cette plainte ne convînt qu'aux princes et aux temps dont nous parlons !

Pyrrhus, trouvant les Macédoniens plus souples et plus soumis quand il les menait à la guerre que quand il les tenait en repos, et n'étant pas lui-même d'un naturel fort tranquille et qui pût longtemps supporter la paix, faisait tous les jours de nouvelles entreprises sans beaucoup ménager ni ses sujets ni ses alliés. Lysimaque profita de l'indisposition des troupes à l'égard de Pyrrhus, et les aigrit encore davantage par ses émissaires en leur faisant honte de s'être choisi pour maître un étranger qui ne tenait à la Macédoine que par intérêt, et non par affection. Ces reproches entraînèrent la plupart des Macédoniens. Pyrrhus, qui craignit les suites de cette désertion, se retira avec ses Epirotes, et les troupes de ses alliés, et perdit la Macédoine de la même manière qu'il l'avait gagnée.

Il se plaignait beaucoup de l'inconstance et du peu d'attachement de ces peuples pour lui. Mais, dit encore Plutarque, les rois n'ont pas raison de blâmer les particuliers de ce qu'ils changent quelquefois de parti selon leurs intérêts; car ces particuliers ne font en cela que suivre leur exemple, et pratiquer les leçons d'infidélité et de trahison qu'ils leur donnent par toute leur conduite, en faisant voir en toute occasion qu'ils ne comptent pour rien la justice, la vérité et la bonne foi.

Pour ce qui regarde Démétrius [1], après la désertion de ses troupes, il s'était retiré dans la ville de Cassandrie [1], où était sa femme Phila, laquelle, désolée du funeste état où elle voyait son mari, et effrayée des malheurs où la décadence de ses affaires allait l'exposer elle-même, avala du poison et se délivra de la vie, qui lui était devenue plus insupportable que la mort.

[1] Plut. in Demetr. pag. 910, 911.

Démétrius, pensant à ramasser les débris de son naufrage, s'en retourna en Grèce, où il avait encore plusieurs villes qui lui étaient demeurées soumises et attachées. Après y avoir mis le meilleur ordre qu'il put à ses affaires, il en laissa le gouvernement à son fils Antigone, et, avec ce qu'il put tirer des troupes de ce pays-là, ce qui faisait dix à onze mille hommes, il s'embarqua, et fit voile vers l'Asie, résolu d'y chercher fortune en désespéré. Eurydice, sœur de sa femme Phila, le reçut à Milet. Elle avait avec elle la princesse Ptolémaïde, sa fille, qu'elle avait eue de Ptolémée, et dont le mariage avec Démétrius avait été conclu par l'entremise de Séleucus. Eurydice la lui donna ; et de cette alliance naquit Démétrius, qui régna dans la suite à Cyrène.

Aussitôt après la célébration des noces [2], Démétrius entra dans la Carie et la Lydie, enleva quantité de places à Lysimaque dans ces provinces, et y augmenta considérablement ses forces ; et à la fin il se rendit maître de Sardes. Mais, dès qu'Agathocle, fils de Lysimaque, parut à la tête d'une armée, il abandonna toutes ses conquêtes, et marcha vers l'Orient. Son dessein, en prenant cette route, était de surprendre l'Arménie et la Médie. Agathocle, qui le côtoya toujours, lui coupa si bien les vivres et les fourrages, que la maladie se mit dans son armée et l'affaiblit extrêmement. Et enfin, quand il voulut passer le mont Taurus avec le peu de monde qui lui restait, il trouva tous les passages gardés par les ennemis, et fut obligé de tourner sa marche vers Tarse en Cilicie.

De là il fit représenter à Séleucus, à qui cette ville appartenait, le triste état où il se trouvait réduit, et lui demanda d'une manière fort touchante les secours dont il avait besoin pour sa subsistance et celle des troupes qui lui

[1] Ville de la haute Macédoine, sur les frontières de Thrace.

[2] Plut. in Demetr. pag. 912-915.

restaient. Séleucus en eut d'abord pitié, et envoya des ordres à ses lieutenants de lui fournir tout ce qui lui serait nécessaire. Ensuite, sur ce qu'on lui représenta de la valeur et de l'habileté de Démétrius, de ses ruses, de ses stratagèmes, et de sa hardiesse dans l'exécution des desseins où il voyait la moindre ouverture, il jugea qu'il ne pouvait songer à rétablir un prince de ce caractère sans s'exposer lui-même. Ainsi, au lieu de continuer à le soutenir, il résolut sa perte, et il se mit aussitôt en marche à la tête d'une armée ponr venir fondre sur lui. Démétrius, qui en eut avis, se posta dans quelques endroits du mont Taurus où il jugea qu'il serait très-difficile de le forcer, et envoya une seconde fois conjurer Séleucus de le laisser passer dans l'Orient pour s'y établir dans quelque pays des barbares et y finir ses jours tranquillement. En cas qu'il ne voulût point lui accorder cette grâce, il le pria de lui permettre au moins de prendre des quartiers d'hiver dans ses états, et de ne pas l'exposer, en le chassant, aux rigueurs de la saison, de la faim et de la nudité, puisque ce serait le livrer sans défense à la discrétion de ses ennemis.

Séleucus était si prévenu contre le dessein de Démétrius sur l'Orient, que la proposition qu'il lui en fit augmenta sa défiance; et tout ce qu'il lui accorda fut de prendre des quartiers d'hiver dans la Cataonie, province limitrophe de la Cappadoce, pour les deux plus rudes mois de l'hiver, avec ordre d'en sortir aussitôt après. Pendant cette négociation, Séleucus mit de bonnes gardes à tous les passages de Cilicie en Syrie; de sorte que Démétrius fut obligé d'avoir recours à la force pour se dégager. Il chargea si vigoureusement les troupes qui gardaient les passages dans les montagnes, qu'il les en chassa, et s'ouvrit ainsi le chemin de la Syrie, où il entra aussitôt.

Cet heureux succès ayant ranimé son courage et l'espérance de ses soldats, il se préparait à faire un dernier effort pour rétablir ses affaires [1]: mais, malheureusement pour ce prince, une grosse maladie le saisit dans ce moment-là même, et l'arrêta tout court. Pendant quarante jours qu'elle dura, la plupart de ses soldats désertèrent; et il se vit réduit, quand sa santé fut assez rétablie pour recommencer à agir, à un coup de désespoir, qui était de tâcher de surprendre Séleucus dans son camp, à la faveur de la nuit, avec une poignée de gens qui lui restait. Un déserteur en avertit Séleucus assez à temps pour faire manquer le coup. Ce dessein manqué augmenta encore la désertion. Il tâcha, pour dernière ressource, de regagner les montagnes et de rejoindre sa flotte. Mais il trouva les passages si bien gardés, qu'il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui de se cacher dans les bois, où la faim l'obligea bientôt de se rendre à Séleucus, qui le fit mener sous bonne garde dans la Chersonèse de Syrie, près de Laodicée, où il le retint prisonnier. On lui accorda la liberté d'un parc pour la chasse, et toutes les commodités de la vie en abondance.

Antigone, ayant appris la détention de son père, fut pénétré de la plus vive douleur, et écrivit à tous les rois, et à Séleucus lui-même, pour le prier de relâcher Démétrius, s'offrant en otage pour lui, et offrant d'abandonner, pour le prix de sa délivrance, tout ce qui lui restait encore. Plusieurs villes et grand nombre de princes firent pour lui la même prière. Lysimaque, au contraire, envoya offrir à Séleucus une grosse somme d'argent s'il voulait faire mourir son prisonnier. Une proposition si inhumaine et si barbare fit horreur à Séleucus; et, pour accorder une grâce qui lui était demandée de tant d'endroits, il semblait n'attendre que l'arrivée de son fils Antiochus et de Stratonice, afin que Démétrius leur eût obligation de sa liberté.

Cependant ce prince infortuné supportait son malheur avec patience et courage; et il s'y accoutuma tellement dans la suite, qu'il n'en paraissait plus affligé. Il s'exerçait à la course, à la promenade, à la chasse, plus heureux cent fois, s'il avait bien connu son bonheur, que lorsqu'agité par l'ambition, comme par une violente frénésie, il courait les terres et les mers. Car quel autre fruit ces prétendus héros, qu'on appelle *conquérants*, tirent-ils de tous leurs travaux, de toutes leurs guerres, et de tous les dangers auxquels ils s'exposent, que de se tourmenter eux-mêmes en tourmen-

[1] An. M. 3718; av. J. C. 286.

tant les autres, et tournant sans cesse le dos au repos et au bonheur, qui, si on les en croit, est le but de tous les mouvements qu'ils se donnent? Mais peu à peu le chagrin le prit : il ne fit plus d'exercice ; son corps devint pesant; il s'abandonna absolument à l'ivrognerie et au jeu des dés, à quoi il passait les journées entières, cherchant par là sans doute à écarter les tristes pensées de son état. Après avoir été détenu prisonnier pendant trois ans, il tomba dans une grande maladie, causée par l'inaction, la bonne chère et l'excès du vin, et il en mourut à l'âge de cinquante-quatre ans. Antigone son fils, à qui l'on envoya l'urne qui renfermait ses cendres, lui fit de magnifiques funérailles. Nous verrons dans la suite que cet Antigone, surnommé *Gonatas*, demeura paisible possesseur du royaume de Macédoine. La race de ce prince, toujours régnante, alla de père en fils, par plusieurs successions, en ligne directe jusqu'à Persée, en qui elle finit, et sur lequel les Romains conquirent la Macédoine.

§ III. — Ptolémée Soter cède l'empire a son fils Ptolémée Philadelphe. Tour de Pharos batie. Image de Sérapis apportée a Alexandrie. Fameuse bibliothèque établie alors dans cette ville, avec une académie de savants. Démétrius de Phalère présidait a l'une et a l'autre. Mort de Ptolémée Soter.

Ptolémée Soter[1], fils de Lagus, après avoir regné vingt ans en Égypte avec le titre de roi, et près de trente-neuf depuis la mort d'Alexandre, songea à mettre sur le trône Ptolémée Philadelphe[2], un des fils qu'il avait eus de Bérénice. Il avait encore plusieurs enfants de ses autres femmes, entre autres Ptolémée surnommé *Céraunus*, ou *le foudre*, qui, étant fils d'Eurydice, fille d'Antipater, et l'aîné de tous, regardait la couronne comme lui appartenant de droit après la mort de son père. Mais Bérénice, qui, étant venue en Égypte simplement pour y accompagner Eurydice quand elle se maria, avait si bien charmé ce prince par sa beauté, qu'il l'avait épousée, prit un tel ascendant sur son esprit, qu'elle lui fit préférer son fils à tous les enfants des autres reines. Pour prévenir donc toutes les brouilleries et les guerres qui auraient pu arriver après sa mort, qu'il prévoyait bien n'être pas fort éloignée à l'âge de quatre-vingts ans qu'il avait, il résolut de le faire couronner pendant sa vie, et de lui abandonner tous ses états, disant qu'il était plus glorieux de faire un roi que de l'être soi-même. La cérémonie du couronnement de Philadelphe fut accompagnée d'une fête la plus magnifique qu'on eût encore vue. Je me réserve à en donner la description à la fin de ce paragraphe.

Ptolémée Céraunus quitta la cour, et se retira auprès de Lysimaque, dont le fils Agathocle avait épousé Lysandra, sa sœur de père et de mère; et, après la mort d'Agathocle, auprès de Séleucus, qui le reçut avec une bonté tout extraordinaire, dont il ne fut payé que par une noire ingratitude, comme la suite de l'histoire le montrera.

La première année du règne de Ptolémée Philadelphe[1], qui fut la première de la 124e olympiade, la fameuse tour du fanal de l'île de Pharos fut achevée. On l'appelait communément *la tour de Pharos*, et elle a passé pour une des sept merveilles du monde. C'était un grand bâtiment carré, de marbre blanc, au haut duquel on entretenait continuellement du feu pour servir de guide aux vaisseaux. Elle coûta huit cents talents à bâtir[2]. Sur le pied de la monnaie d'Athènes, cela fait huit cent mille écus; et, si c'est monnaie d'Alexandrie, c'est presque le double. L'architecte qui la bâtit était Sostrate de Cnide, qui, pour en avoir l'honneur tout entier dans la postérité, usa d'une tromperie dont j'ai parlé ailleurs[3]. Pharos était au commencement une véritable île à sept cents toises de la terre ferme[4], et on n'y pouvait aller que par eau. Ensuite on la joignit au continent par une chaussée, comme cela s'était fait aussi à Tyr.

[1] An. M. 3719; av. J. C. 285. — Justin. lib. 16.

[2] Ce mot signifie *amateur de ses frères*. Ptolémée fut ainsi surnommé par antiphrase, parce qu'il fit mourir deux de ses frères, qu'il prétendait lui avoir dressé des embûches. (Pausan. lib. 1. pag. 12.)

[1] Plin. lib. 36, cap. 12. — Strab. lib 17, pag. 791. — Suid. in Φάρος.

[2] Huit cent mille écus. = 800 talents ptolémaïques ou d'Alexandrie vaudraient 7 912 000 fr. E. B.

[3] Tome I.

[4] Sept stades. = 1 260 mètres. E. B.

Dans ce temps-là on apporta du Pont[1], à Alexandrie, l'image du dieu Sérapis. Ptolémée, sur un songe qu'il eut, l'avait fait demander par ses ambassadeurs au roi de Sinope, ville du Pont, où elle était gardée. On la refusa pendant deux ans, jusqu'à ce qu'enfin le peuple de Sinope, affligé de la famine, consentit de céder le dieu à Ptolémée pour un convoi de blé qu'il leur envoya. La statue fut apportée à Alexandrie, et mise dans un des faubourgs nommé *Rhacotis*, où elle fut adorée sous le nom de *Sérapis*, et où on lui bâtit dans la suite un temple fameux, appelé *le Sérapéon*, lequel, au rapport d'Ammien Marcellin[2], surpassait en beauté et en magnificence tous les temples du monde, hormis le Capitole de Rome. Ce temple avait aussi une bibliothèque, qui devint fameuse, dans les siècles suivants, pour le nombre et le prix des livres qu'elle contenait.

Ptolémée Soter avait cultivé les belles-lettres[3], comme cela paraît par la vie d'Alexandre qu'il avait composée, et qui était fort estimée des anciens, mais que nous n'avons plus. Pour faire fleurir les sciences, qu'il aimait, il fonda à Alexandrie une espèce d'académie, à laquelle on donnait le nom de *muséon*, où une société de savants[4] travaillait à des recherches de philosophie et à perfectionner toutes les autres sciences, à peu près comme celles de Paris et de Londres. Pour cet effet il commença par leur donner une bibliothèque, qui s'augmenta prodigieusement sous ses successeurs. Son fils Philadelphe, en mourant, la laissa composée déjà de cent mille volumes[5]. Les princes de cette race, qui le suivirent, l'augmentèrent encore, de sorte qu'enfin il s'y trouva sept cent mille volumes.

Voici comment on s'y prit pour la former[6]. On saisissait généralement tous les livres grecs et autres qui entraient en Égypte; et on les envoyait au Muséon, où l'on en faisait faire des copies par des gens qu'on y entretenait exprès. Après cela on rendait ces copies aux propriétaires, et l'on retenait les originaux pour la bibliothèque. Ptolémée Évergète, par exemple, emprunta des Athéniens les œuvres de Sophocle, d'Euripide et d'Eschyle, et ne leur renvoya que les copies, qu'il en fit faire les plus belles qu'il put, avec quinze talents[1] (quinze mille écus) dont il leur fit présent pour les originaux qu'il retenait.

Comme le Muséon fut d'abord dans le quartier de la ville que l'on nommait *Bruchion*, près du palais royal, ce fut là aussi qu'on établit d'abord la bibliothèque, et elle y attirait bien du monde. Mais quand elle fut si grossie, qu'on y comptait déjà quatre cent mille volumes, on commença à mettre dans le Sérapéon les livres nouveaux qu'on y ajoutait. Cette dernière bibliothèque était donc comme un supplément de l'autre. Aussi voit-on qu'on l'appelait sa fille; et, avec le temps, il se trouva dans cette dernière jusqu'à trois cent mille volumes[2].

Dans la guerre qu'eut César avec ceux d'Alexandrie, un incendie, qui en fut l'effet, consuma la bibliothèque de Bruchion, avec ses quatre cent mille volumes. Sénèque me paraît de mauvaise humeur quand, à l'occasion de cet incendie, il censure[3] et la bibliothèque même, et l'éloge qu'en avait fait Tite-Live en l'appelant le monument illustre de l'opulence des rois d'Égypte et de leur sage attention pour le progrès des sciences. Il veut qu'on ne la regarde que comme l'ouvrage du faste et de la vanité de ces princes, qui avaient amassé tant de livres, non pour leur propre usage, mais uniquement pour la pompe et l'ostentation. Sénèque, en parlant ainsi, montre, ce me sem-

[1] An. M. 3720; av. J. C. 284. — Tacit. Hist. lib. 4, cap. 83 et 84. — Plut. de Isid. et Osir. pag. 361. — Clem. Alex. in Protrept. pag 31.

[2] Am. Marcell. lib. 22, cap. 12.

[3] Arrian. in præf. — Plut. in Alex. pag. 691. — Q. Curt. lib. 9 cap. 8. — Strab. lib. 17, pag. 793.

[4] Plut. in Moral. pag. 1095.

[5] Euseb. in Chron.

[6] Galen.

[1] Quinze talents d'Alexandrie, 149 000 fr. E. B.

[2] Plut. in Cæsare, pag. 732; in Anton. pag. 943. — Am. Marcell. liv. 22, cap. 16. — Dion. Cass. liv. 42, pag. 202.

[3] « Quadringinta millia librorum Alexandriæ arserunt, « pulcherrimum regiæ opulentiæ monumentum. Alius « laudaverit, sicut Livius, qui elegantiæ regum curæque « egregium id opus ait fuisse. Non fuit elegantia illud, aut « cura, sed studiosa luxuria : imò, ne studiosa quidem, « quoniam non in studium, sed in spectaculum compara- « verant... Paretur itaque librorum quantùm sit, nihil in « apparatum. » (SEN. *de Tranq. animi*, cap. 9.)

ble, bien peu de discernement. N'est-il pas visible que les rois seuls sont en état d'amasser de ces magnifiques bibliothèques, qui deviennent un trésor nécessaire aux savants, et qui font un honneur infini aux états où elle se trouvent ?

La bibliothèque du Sérapéon ne souffrit aucun dommage; et ce fut là apparemment que Cléopatre mit les deux cent mille volumes de celle de Pergame, dont Marc-Antoine lui fit présent. Cette addition, avec les autres qui s'y firent de temps en temps, rendit la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie plus nombreuse et plus considérable que la première; et, quoique pillée plus d'une fois pendant les troubles et les révolutions qui arrivèrent dans l'empire romain, elle se remettait toujours de ses pertes, et recouvrait son nombre de volumes. Elle a ainsi subsisté pendant un fort long temps, ouvrant ses trésors aux savants et aux curieux jusqu'au septième siècle, qu'elle eut enfin le même sort que sa mère, et qu'elle fut brûlée par les Sarrasins, quand ils prirent la ville, l'an de grâce 642. La manière dont la chose arriva est trop singulière pour ne la pas mettre ici.

Jean, surnommé *le grammairien* [1], fameux sectateur d'Aristote, se trouva dans Alexandrie quand elle fut prise. Comme il était fort bien dans l'esprit d'*Amri*, *Ebnol As*, général de l'armée des Sarrasins, qui estimait beaucoup son savoir, il demanda à ce général la bibliothèque d'Alexandrie. Amri lui répondit que cela ne dépendait pas de lui, mais qu'il en écrirait au calife, c'est-à-dire à l'empereur des Sarrasins, pour avoir ses ordres, sans lesquels il n'osait en disposer. Il écrivit effectivement à Omar, calife d'alors, dont la réponse fut que, si ces livres contenaient la même doctrine que l'Alcoran, ils n'étaient d'aucun usage, parce que l'Alcoran était suffisant et contenait toutes les vérités nécessaires; mais que, s'ils contenaient des choses contraires à l'Alcoran, il ne fallait pas les souffrir. En conséquence, il lui ordonnait, sans autre examen, de les brûler tous. On les donna aux bains publics, où ils servirent, pendant six mois, à les chauffer au lieu de bois; ce qui fait bien voir le nombre prodigieux de livres qu'il y avait dans cette bibliothèque. Ainsi périt ce trésor inestimable de sciences.

[1] Abul-Pharagius in Hist. dynast. IX.

Le muséon de Bruchion [1] ne fut pas brûlé avec la bibliothèque qui en dépendait. Strabon, dans la description qu'il en donne, nous dit que c'était un grand bâtiment près du palais, sur le port; qu'il régnait tout autour un portique, où se promenaient les philosophes : que les membres de la société y étaient gouvernés par un président, dont le poste était si considérable et si honorable, que, sous les Ptolémées, c'était toujours le roi qui le choisissait lui-même, et, après eux, l'empereur romain; et qu'ils avaient une salle où ils mangeaient tous ensemble aux dépens du public, qui les entretenait fort bien.

C'est sans doute à ce muséon qu'Alexandrie est redevable de l'avantage dont elle a joui pendant plusieurs siècles, d'être une des plus grandes écoles du monde, et d'avoir formé un grand nombre d'excellents hommes dans la littérature : et, en particulier, c'est de là que l'église a tiré quelques-uns de ses illustres docteurs, comme Clément d'Alexandrie, Ammonius, Origène, Anatolius, Athanase, et plusieurs autres; car tous ceux que je viens de nommer y avaient étudié.

Il y a apparence que ce fut Démétrius de Phalère qui, le premier, en fut président. Il n'est pas douteux qu'il avait l'intendance de la bibliothèque; et Plutarque nous apprend que ce fut lui qui conseilla à Ptolémée [2] d'amasser une bibliothèque d'auteurs de politique et de gouvernement, l'assurant qu'il y trouverait des conseils qu'aucun de ses amis n'oserait lui donner. En effet, c'est là presque l'unique moyen qui reste à la vérité d'approcher des princes, et de leur montrer, sous des noms empruntés, leurs devoirs et leurs défauts. Quand le roi eut goûté cet excellent avis, et qu'il fut en train d'assembler les livres qu'il lui fallait pour cette première vue, il n'est pas difficile de juger que cela le mena bien plus loin, et qu'il porta la chose jusqu'à amasser toute sorte d'autres livres pour la bibliothèque dont nous parlons. Qui pouvait mieux l'aider dans l'exécution

[1] Strab. lib. 17, pag. 793.
[2] Plut. in Apophth. pag. 189.

de ce noble et magnifique projet, que Démétrius de Phalère, qui était un savant du premier ordre aussi bien qu'un très-habile politique.

On a vu ci-dessus ce qui avait amené Démétrius [1] dans la cour de ce prince. Il y fut reçu à bras ouverts par Ptolémée Soter, qui le combla d'honneurs et en fit son confident. Il le consultait, préférablement à tous ses autres conseillers, sur les affaires les plus importantes; comme il fit en particulier sur celle qui regardait la succession à sa couronne. Ce prince [2], deux ans avant sa mort, prit la résolution d'abdiquer la royauté, et de la céder à un de ses enfants. Démétrius tâcha de l'en dissuader en lui faisant envisager qu'il ne lui resterait plus d'autorité, s'il se dépouillait ainsi, et qu'il était dangereux de se donner un maître. Le voyant absolument déterminé à cette abdication, il lui conseilla de suivre dans ce choix l'ordre prescrit par la nature, et suivi presque généralement par toutes les nations, en se déclarant pour l'aîné des enfants qu'il avait eus d'Eurydice, sa première femme. Le crédit de Bérénice l'emporta sur un avis si équitable et si sage, qui devint bientôt funeste à son auteur.

Vers la fin de l'année où nous sommes [3], mourut Ptolémée Soter, roi d'Egypte, la seconde année après qu'il eut appelé son fils à l'empire, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il fut le plus habile et le plus honnête homme de sa race, et laissa des exemples de prudence, de justice et de clémence, qu'aucun presque de ses successeurs ne se mit en peine d'imiter. Pendant les quarante ans à peu près qu'il gouverna l'Egypte depuis la mort d'Alexandre, il l'éleva à ce haut point de grandeur et de puissance qui la rendit supérieure à presque tous les autres royaumes. Il conserva sur le trône l'amour de la simplicité, et l'éloignement du faste, qu'il y avait portés. Il était accessible à ses sujets jusqu'à la familiarité, mangeait souvent chez eux; et quand il donnait lui-même à manger, il ne rougissait point d'emprunter des plus riches leur vaisselle, parce qu'il en avait fort peu à lui et uniquement ce qu'il lui en fallait pour son usage ordinaire [1]. Et quand on lui représentait que la royauté semblait demander plus d'opulence, il répondait que la véritable grandeur d'un roi n'était pas d'être riche luimême, mais d'enrichir les autres.

[1] Plut. in Demetr. pag. 892. — Diog. Laert. in Demetr. Phal.

[2] An. M. 3719; av. J. C. 285.

[3] An. M. 3721; av. J. 283.

§ IV. — La Pompe de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte.

Ptolémée Philadelphe, après que son père eut abdiqué la royauté en sa faveur, donna aux peuples, en montant sur le trône, la fête la plus magnifique dont il soit parlé dans l'antiquité. Athénée nous en a laissé une longue description, tirée de Callixène le Rhodien, qui avait fait l'histoire d'Alexandrie. Don Bernard de Montfaucon la rapporte dans ses Antiquités. Je l'insérerai ici tout entière, parce qu'elle est fort propre à faire connaître jusqu'où allait la richesse et l'opulence de l'Égypte. D'ailleurs les auteurs anciens, parlant fort souvent de pompes sacrées, de processions et de fêtes solennelles à l'honneur de leurs divinités, j'ai cru en devoir donner une fois une idée par la description d'une des plus célèbres qui soient connues. On sait bon gré à Plutarque, qui fait sans cesse mention de triomphes chez les Romains, d'avoir fait une peinture exacte et détaillée de celui de Paul-Emile, qui fut un des plus magnifiques. Si la description que je donne ici paraît hors d'œuvre et trop longue, on peut l'omettre, et passer sans interruption à la suite de l'histoire; car j'avertis par avance qu'elle sera ennuyeuse.

Cette pompe solennelle dura un jour entier [2], depuis le matin jusqu'au soir, et fut conduite par le cours de la ville d'Alexandrie. Elle était divisée en plusieurs parties, et formait plusieurs pompes séparées. Sans parler de celle du père et de la mère du roi, les dieux avaient chacun leur pompe avec les ornements qui avaient rapport à leur histoire.

Athénée ne rapporte que ce qui composait celle de Bacchus en particulier; par où l'on peut juger jusqu'où allait la magnificence du tout ensemble.

Les premiers qui marchaient étaient des

[1] Plut. in Apophth. pag. 181.

[2] Athen. lib. 5, pag. 197-203.

Silènes, vêtus, les uns de robes de couleur de pourpre, et les autres de robes d'un rouge foncé; destinés les uns et les autres à écarter la foule.

Après les Silènes venaient les Satyres, au nombre de vingt de chaque côté, portant chacun une lampe dorée.

Après eux marchaient des Victoires, dont les ailes étaient d'or. Ces Victoires portaient des vases où l'on faisait brûler des parfums [1], hauts de neuf pieds, partie dorés, et partie ornés de feuilles de lierre. Leurs habits étaient brodés de figures d'animaux; l'or y brillait de toutes parts.

Après venait un autel double, de neuf pieds, couvert d'un grand feuillage de lierre avec des ornements d'or. Il avait une couronne d'or composée de pampres, et ornée de certaines bandes blanches qui l'environnaient de tous côtés.

Six-vingts jeunes garçons marchaient ensuite, revêtus de tuniques de pourpre, portant chacun dans un vase d'or de l'encens, de la myrrhe et du safran.

Quarante Satyres les suivaient, portant chacun sur la tête une couronne d'or qui représentait des feuilles de lierre, et à la main une autre couronne qui était aussi d'or et ornée de feuilles de vigne. Leurs habits étaient bigarrés de différentes couleurs.

Deux Silènes marchaient ensuite, revêtus de manteaux de pourpre, avec des chaussures blanches. L'un d'eux portait une espèce de chapeau et un caducée d'or; l'autre avait une trompette. Au milieu des deux marchait un homme dont la taille était de six pieds. Il avait un masque et un habit tels qu'en portaient sur le théâtre ceux qui représentaient des tragédies, et il portait une corne d'abondance d'or; celui-ci était appelé l'Année.

Une très-belle femme, de même taille que lui, marchait après, habillée superbement, et toute brillante d'or. Elle portait d'une main une couronne de feuilles de l'arbre qu'on appelait persée, et de l'autre main une palme. On appelait cette femme, *Penteteris* [2].

[1] Θυμιατήρια.

[2] Ce mot signifie l'*espace de cinq années*; parce qu'au bout de quatre années révolues la pompe ou fête de Bacchus se célébrait au commencement de la suivante, qui était la cinquième.

Elle était suivie des génies des quatre Saisons, qui portaient les ornements qui les distinguent, et de deux de ces grands vases d'odeur, tout d'or, et ornés de feuilles de lierre, au milieu desquels était un autel d'or carré.

Ensuite venaient des Satyres, portant des couronnes d'or en forme de feuilles de lierre, et vêtus de rouge; les uns tenaient des vaisseaux pleins de vin, les autres des coupes à boire.

Après eux venait Philiscus, poëte et prêtre de Bacchus, avec les comédiens, musiciens, danseurs, et autres personnages de cette sorte.

On portait ensuite des trépieds, qui étaient la récompense préparée pour ceux qui présidaient aux combats et aux exercices des Athlètes. L'un de ces trépieds, haut de treize pieds et demi, était pour les jeunes garçons; l'autre, haut de dix-huit, était pour les hommes faits.

Un char d'une grandeur extraordinaire venait ensuite. Il était à quatre roues [1], et avait vingt et un pieds de long et douze de large. Il était tiré par cent quatre-vingts hommes. Sur ce char était Bacchus, haut de quinze pieds, qui sacrifiait avec une grande coupe d'or. Il portait une tunique de pourpre, brochée d'or, qui descendait jusqu'aux talons; sur laquelle était une autre tunique transparente, de couleur de safran. Et par-dessus tout cela il était revêtu d'un grand manteau de pourpre broché d'or. Devant lui était une grande cuve laconique d'or tenant quinze mesures appelées *métrètes* ou broc [2]; un trépied d'or sur lequel était un vase d'odeur aussi d'or, et deux fioles d'or pleines de cannelle et de safran. Bacchus était à l'ombre des lierres, des pampres, et d'autres feuillages d'arbres fruitiers, d'où pendaient des couronnes, des bandelettes, des thyrses, des tympanons, des rubans, des masques satyriques, comiques et tragiques. Dans ce

[1] Tous les chariots dont il sera parlé dans la suite, étaient pareillement à quatre roues.

[2] Ce mot est souvent employé dans cette description. C'est une mesure grecque, qui répond à l'*amphore romaine*, si ce n'est qu'elle était un peu plus grande. Elle contenait plus de cent livres pesant d'eau ou de vin, c'est-à-dire plus de cinquante pintes. Je l'exprimerai par le mot de *broc*.

même char étaient des prêtres, des prêtresses, des ministres et interprètes des mystères, des troupes de danseurs de toutes sortes, et des femmes qui portaient des vans [1].

Après cela venaient les Bacchantes, qui allaient les cheveux épars, et portaient des couronnes, composées les unes de serpents, les autres de branches d'if, ou de vigne, ou de lierre. Ces femmes portaient aux mains, les unes des couteaux, les autres des serpents.

Ensuite marchait un autre char, de douze pieds de largeur, tiré par soixante hommes, sur lequel était la statue de Nyssa ou Nysa assise [2]. Elle avait douze pieds de hauteur, et portait une tunique de couleur jaune brochée d'or, et sur cette tunique un autre vêtement laconique. Cette statue se levait par machines, sans que personne y touchât; et, après qu'elle avait versé du lait d'une fiole d'or, elle se rasseyait. Elle tenait de la main gauche un thyrse couronné de rubans. Elle portait une couronne d'or, sur laquelle étaient représentées des feuilles de lierre et des grappes composées de différentes pierres précieuses. Elle était couverte d'un ombrage épais formé par différents feuillages. Aux quatre angles du char étaient quatre lampes dorées.

Après venait un autre char, long de trente-six pieds, et large de vingt-quatre, tiré par trois cents hommes; sur lequel était un pressoir, long pareillement de trente-six pieds, et large de vingt-deux et demi, tout plein de vendange. Soixante Satyres la foulaient au son de la flûte, chantant des airs conformes à l'action qu'ils faisaient. Silène était le chef de la troupe. Le vin [3] coulait pendant toute la marche.

Un autre chariot de même grandeur était mené par six cents hommes. Il portait un outre de grandeur énorme, fait de peaux de léopard cousues ensemble. Cet outre tenait trois mille mesures. On en faisait couler du vin par tout le chemin.

Ce char était suivi de Satyres et de Silènes couronnés, au nombre de six-vingts. Les uns portaient des pots, les autres des flacons, les autres de grandes coupes. Tous ces vases étaient d'or.

Cette troupe était elle-même suivie immédiatement d'une cuve d'argent qui tenait six cents brocs, portée sur un char, et tirée par six cents hommes. Elle était ciselée, et avait des figures d'animaux aux bords, aux deux anses, et à la base. Elle était ceinte, au milieu, d'une couronne d'or ornée de pierres précieuses.

Après tout cela venaient deux coupes d'argent de dix-huit pieds de large, et de neuf de haut. Elles étaient ornées de bossettes en haut et tout autour, et avaient, aux pieds, des animaux, dont trois étaient d'un pied et demi, et un grand nombre de moindre grandeur.

Dix grandes cuves suivaient; seize autres cuves, dont les plus grandes tenaient trente brocs, et les plus petites cinq; dix chaudrons; vingt-quatre vases à deux anses sur cinq soucoupes; deux pressoirs d'argent, sur lesquels étaient vingt-quatre gobelets : une table d'argent massif de dix-huit pieds, et trente de six : quatre trépieds, dont l'un, qui était d'argent massif, avait vingt-quatre pieds de circuit; les autres trois, plus petits, étaient ornés de pierreries sur le milieu.

On portait ensuite quatre-vingts trépieds delphiques d'argent, moindre que les précédents : vingt-six cruches; seize flacons; cent soixante autres vaisseaux, dont le plus grand tenait six brocs, et le plus petit deux. Tous ces vaisseaux étaient d'argent.

Les vases d'or venaient ensuite : quatre, qu'on appelait laconiques, couronnés de pampres; deux vases à la corinthienne, ornés, au cou et au ventre, de figures d'animaux; ces vases tenaient huit brocs : un pressoir où étaient dix gobelets; et deux autres vases dont chacun tenait cinq brocs, et encore deux autres vases à deux mesures : vingt-deux autres seaux à rafraîchir les liqueurs, dont le plus grand tenait trente brocs, et le plus petit un : quatre grands trépieds d'or : une espèce de coffre au corbeille d'or, propre à y mettre des vases aussi d'or, enrichie de pierres précieuses; elle avait quinze pieds de long, et elle était faite à six degrés ornés de beaucoup de figures d'animaux dont la hauteur était de plus de trois pieds : deux gobelets, deux tasses de verre avec des ornements d'or; deux soucoupes d'or de

[1] .... Mystica vannus Iacchi. (Virg.)

[2] On croyait que c'était la nourrice de Bacchus.

[3] Le moût, le vin doux.

quatre coudées, et trois autres de moindre grandeur; dix cruches : un autel do quatre pieds et demi; et vingt-cinq plats.

Après cela marchaient seize cents jeunes garçons revêtus d'une tunique blanche, et couronnés, les uns de lierre, les autres de branches de pin. Deux cent cinquante d'entre eux portaient des vases d'or, et quatre cents des vases d'argent; trois cent vingt autres portaient des seaux d'or destinés à rafraîchir les liqueurs.

Il y en avait encore d'autres ensuite qui portaient de grands pots pour donner à boire, dont vingt étaient d'or, cinquante d'argent, et trois cents bigarrés de différentes couleurs.

Il y avait outre cela des tables de six pieds, où l'on voyait plusieurs choses remarquables. Dans l'une était représenté le lit de Sémélé, où se voyaient des tuniques brochées d'or et d'autres ornées de pierres précieuses.

Il ne faut pas omettre un char, long de trente-trois pieds, et large de vingt et un, tiré par cinq cents hommes; sur lequel était un antre fort profond, couvert de lierre et de pampres, duquel antre sortaient et s'envolaient des pigeons, des ramiers, et des tourterelles, liés par le pied avec des bandelettes, afin que ceux qui étaient tout autour les pussent prendre. De cet antre sortaient aussi deux fontaines, dont l'une était de lait, l'autre de vin. Toutes les Nymphes qui étaient autour de l'autre portaient des couronnes d'or. Mercure y était, portant un caducée d'or et revêtu de riches habits.

Sur un autre char était représenté l'expédition de Bacchus dans les Indes. Bacchus y était représenté haut de dix-huit pieds, monté sur un éléphant; vêtu de pourpre, portant une couronne d'or, de lierre et de pampres. Il tenait dans sa main un long thyrse d'or. Il portait des souliers dorés. Sur le cou de l'éléphant était monté un Satyre de plus de sept pieds de haut, portant une couronne d'or de branches de pin, sonnant du cor, qui était une corne de chèvre. L'éléphant avait aussi son harnois tout d'or, et portait autour du cou une couronne d'or en forme de feuilles de lierre.

Cinq cents jeunes filles suivaient, ornées de tuniques de pourpre et de ceintures d'or. Six-vingts d'entre elles, qui commandaient aux autres, portaient des couronnes d'or en forme de branches de pin.

Après elles venaient six-vingts Satyres armés de toutes pièces; les armes étaient, les unes d'argent, les autres de cuivre.

On voyait ensuite cinq troupes d'ânes montés par des Silènes et des Satyres couronnés. Une partie de ces ânes portaient des fronteaux et tout le reste du harnois d'or, et l'autre partie les portaient d'argent.

Après cela venaient vingt-quatre chars tirés par des éléphants, soixante tirés par des boucs, douze tirés par des lions, six tirés par des oryges, espèce de chèvres; quinze par des buffles, quatre par des ânes sauvages, huit par des autruches, sept par des cerfs. Sur tous ces chars étaient montés de jeunes garçons vêtus en cochers, et portant de certains chapeaux à grands bords [1]. D'autres encore, mais plus petits, accompagnaient ceux-ci, armés de petits boucliers et de longs thyrses, revêtus de manteaux parsemés d'ornements d'or. Les jeunes garçons qui servaient de cochers étaient couronnés de rameaux de pins, et les plus petits de lierre.

Il y avait encore de l'un et de l'autre côté trois chars menés par des chameaux. Ceux-ci étaient suivis de chars tirés par des mulets, sur lesquels chars on voyait des tentes faites à la manière des barbares, et des femmes indiennes, et d'autres nations, vêtues en esclaves. De ces chameaux quelques-uns étaient destinés à porter trois cents livres d'encens: d'autres portaient deux cents livres de safran, de cannelle, de cinnamome, d'iris, et d'autres aromates.

Près de ceux-ci marchaient des Éthiopiens armés de piques, qui portaient, les uns six cents dents d'éléphant, les autres deux mille branches d'ébène, les autres soixante coupes d'or et d'argent et de la poudre d'or.

Après ceux-ci venaient deux chasseurs qui portaient des dards dorés, et conduisaient deux mille quatre cents chiens, partie indiens ou hyrcaniens, partie molosses, ou d'autres espèces.

[1] Petasos.

Ensuite cent cinquante hommes portaient des arbres, auxquels étaient attachées des bêtes fauves de différente espèce, et des oiseaux. On portait aussi, dans des cages, des perroquets, des paons, des méléagrides, des faisans, et d'autres oiseaux d'Ethiopie en grand nombre : marchaient ensuite cent trente moutons d'Éthiopie, trois cents d'Arabie, vingt de l'Ile d'Eubée, vingt-six bœufs blancs indiens, huit bœufs d'Éthiopie, un grand ours blanc, quatorze léopards, seize panthères, quatre lynx, troit petits ours, une girouflle [1], un rhinocéros d'Ethiopie.

Après cela venait Bacchus, portant une couronne d'or ornée de feuilles de lierre, traîné dans un char. Il se réfugiait à l'autel de Rhéa, lorsqu'il était persécuté par Junon. Priape était auprès de lui, portant une couronne d'or en forme de lierre. La statue de Junon portait un diadème d'or. Les statues d'Alexandre et de Ptolémée portaient des couronnes de feuilles de lierre qui étaient de fin or. La statue de la Vertu, qui était auprès de Ptolémée, portait une couronne d'or en forme de rameaux d'olivier. La ville de Corinthe, posée aussi près de Ptolémée, portait un diadème d'or.

Auprès de chacun d'eux était un grand vase plein de coupes d'or, et une grande coupe d'or qui tenait cinq broes.

Ce char était suivi de plusieurs femmes vêtues richement, qui portaient les noms des villes de l'Ionie, et des autres villes grecques de l'Asie, et des Iles qui avaient été autrefois subjuguées par les Perses : elles portaient toutes des couronnes d'or.

Sur un autre char était un thyrse d'or de cent trente-cinq pieds, et une lance d'argent de quatre-vingt-dix pieds.

Il y avait de plus un grand nombre de bêtes sauvages et de chevaux, vingt-quatre lions de grandeur démesurée; plusieurs autres chariots qui portaient non-seulement les statues des rois, mais aussi celles de plusieurs dieux.

Après cela venait un chœur de six cents hommes, parmi lesquels étaient trois cents joueurs de guitares, qui portaient tous des couronnes d'or, et toutes leurs guitares étaient dorées. Près de ceux-ci marchaient deux mille taureaux, tous de la même couleur, qui portaient des fronteaux d'or au milieu desquels était une couronne aussi d'or. Ils étaient encore ornés d'un collier, et d'une égyde [1] qu'ils portaient sur la poitrine. Tout cela était d'or

Puis venait la pompe de Jupiter, et des autres dieux en grand nombre; et après tous les autres, celle d'Alexandre, dont la statue toute d'or était sur un char tiré par des éléphants. Il avait d'un côté la Victoire, et de l'autre Minerve.

Il y avait encore dans cette pompe plusieurs trônes d'or et d'ivoire. Sur un de ces trônes était un grand diadème d'or; sur l'autre, une corne d'or. Un autre trône portait aussi une couronne d'or; et un autre, une corne d'or toute solide et massive. Sur le trône de Ptolémée surnommé *Soter*, père du prince régnant, était une couronne d'or dont le poids était de dix mille pièces d'or [2].

On porta aussi en pompe trois cents vases d'or, destinés à faire brûler les parfums; cinquante autels dorés, entourés de couronnes d'or, à l'un desquels étaient attachés quatre flambeaux d'or de quinze pieds de hauteur. On y porta encore douze foyers dorés, l'un desquels, sur dix-huit pieds de circuit en avait soixante de hauteur; et un autre, vingt-deux et demi seulement. Il y avait aussi neuf trépieds delphiques d'or, hauts de six pieds; six autres, de neuf pieds; un, plus grand que tous les autres, de quarante-cinq pieds, sur lequel étaient des animaux d'or de sept pieds et demi, et tout autour une couronne d'or en forme de feuilles de vigne.

On vit passer aussi des palmes dorées longues de douze pieds; un caducée doré, de plus

[1] *Camelopardalis*. Cet animal, vrai ou fabuleux, est celui dont parle Horace.

Diversum confusa genus panthera camelo.
(Horat. lib. II, Epist. I, v. 195.)

— C'était sans doute une girafe. Le Jardin-des-Plantes de Paris en possède une qui a été donnée par le pacha d'Égypte. E. B.

[1] C'était une espèce de bouclier qui couvrait le poitrail, du milieu duquel sortait une tête de Gorgone.

[2] Le Stater attique, appelé ordinairement χρυσοῦς, valait dix livres de notre monnaie. Ainsi le prix de cette seule couronne montait à cent mille livres.

— Le statère d'Alexandrie valait 19 fr. 87 c. ; en sorte que la couronne dont il est parlé ici revenait à près de deux cent mille francs. E. B.

de soixante-six pieds ; une foudre dorée, de soixante pieds; un temple doré, dont le circuit était de soixante pieds; une corne double, de douze pieds; un grand nombre d'animaux dorés, dont plusieurs étaient de dix-huit pieds; des bêtes fauves de grandeur énorme, des aigles de trente pieds.

On porta, en cette pompe, des couronnes d'or jusqu'au nombre de trois mille deux cents ; une autre couronne sacrée, de six-vingt pieds, apparemment de circuit, ornée de pierres précieuses, qui environnait l'entrée du temple de Bérénice. Il y avait encore une égide d'or. Il y avait aussi plusieurs grandes couronnes d'or, portées par de jeunes filles richement habillées; une de ces couronnes avait trois pieds de hauteur, et vingt-quatre de circuit.

On y porta aussi une cuirasse d'or, de dix-huit pieds, et une autre d'argent, de vingt-sept pieds, sur laquelle étaient deux foudres d'or de dix-huit pieds; une couronne de chêne, ornée de pierreries, vingt boucliers d'or, soixante-quatre armures entières d'or; deux bottes d'or, de quatre pieds et demi; douze bassins d'or; un grand nombre de flacons, dix grands vases de parfums pour les bains, douze cruches, cinquante plats, un grand nombre de tables, cinq tables couvertes de gobelets d'or, une corne d'or solide de quarante-cinq pieds. Tous ces vases et tous ces ouvrages d'or se trouvaient hors de la pompe de Bacchus décrite ci-devant.

Il y avait de plus quatre cents chariots chargés de vases et d'autres ouvrages d'argent, et vingt chariots chargés d'or ; huit cents chariots chargés d'aromates.

Les troupes qui escortaient cette pompe étaient de cinquante-sept mille six cents hommes de pied, et de vingt-trois mille deux cents hommes de cheval, tous vêtus et armés magnifiquement.

Dans les jeux et combats publics qui suivirent de quelques jours cette pompeuse cérémonie, Ptolémée Soter donna à ceux qui remportèrent la victoire vingt couronnes d'or, et Bérénice sa femme vingt trois.

Il paraissait, par les registres des intendants du palais, que la dépense de toute cette fête montait à deux mille deux cent trente-neuf talents et cinquante mines [1], c'est-à-dire à six millions sept cent dix-neuf mille cinq cents livres.

Telle fut la pompe (dirai-je religieuse, ou plutôt théâtrale et comique ?) que donna Ptolémée Philadelphe à son couronnement. Je suppose que Fabricius, ce fameux Romain dont nous avons parlé, si connu par son mépris pour l'or et l'argent, se fût trouvé pour lors à Alexandrie. J'ai bien de la peine à croire qu'il eût pu soutenir ce spectacle jusqu'à la fin, et je ne doute point qu'il n'eût pensé et parlé comme le fit l'empereur Vespasien dans une occasion à peu près semblable. Il était entré, conjointement avec Tite son fils, en triomphe dans la ville de Rome après la prise de Jérusalem. Fatigué de l'excessive longueur de cette marche pompeuse [2], il ne put le dissimuler, et dit qu'il était bien puni, par cette ennuyante cérémonie, de la faiblesse qu'il avait eue de désirer à son âge l'honneur du triomphe.

Dans cette fête que donne Philadelphe, il ne paraît ni goût ni élégance ; rien de gracieux, rien d'ingénieux. On y voit de l'or et de l'argent prodigué avec une profusion horrible; ce qui me fait souvenir d'un endroit de Salluste, dont je me sais mauvais gré de ne pouvoir bien rendre dans notre langue la beauté et l'énergie. Catilina veut peindre le luxe énorme des Romains de son temps, qui mettaient des sommes immenses pour acheter des tableaux, des statues, des vases ciselés, et pour construire de superbes bâtiments. « Ils traînent, « dit-il, ils tourmentent en toutes manières « leur or et leur argent » (qu'on me pardonne cette traduction littérale), « et avec toutes ces « affreuses dépenses ils ne peuvent pas néan« moins épuiser ni vaincre leurs richesses. » *Omnibus modis pecuniam trahunt* [3], *vexant:*

[1] Deux mille deux cent trente-neuf talents et cinquante mines ptolémaïques valent 1 386 000 fr. E. B.

[2] « Adeò nihil ornamentorum extrinsecùs cupidè appetivit, ut, triumphi die fatigatus tarditate et tædio « pompæ, non reticuerit meritò se plecti, qui triumphum... tam ineptè senex concupisset. » (SUETON. in *Vespas.* cap. 12.)

[3] Je ne sais si ces termes métaphoriques, *trahunt*, *vexant*, *vincere nequeunt*, ne sont point tirés du combat de deux athlètes, dont l'un, après avoir terrassé son ad-

tamen summâ lubidine divitias suas vincere nequeunt. Voilà où se borne ici tout le mérite de Philadelphe.

En effet, qu'y a-t-il de grand et de véritablement admirable dans cette vaine ostentation de richesses et dans ces énormes dépenses jetées dans un abîme sans fond, après avoir coûté tant de sueurs aux peuples et avoir été peut-être amassées par beaucoup d'exactions violentes? Les dépouilles des provinces et des villes sont sacrifiées à la curiosité d'un jour, et montrées en spectacle pour attirer la frivole admiration d'un vulgaire grossier, sans se proposer le moindre fruit ni la moindre utilité. Rien ne marque plus sensiblement une profonde ignorance du véritable usage des richesses, de la solide gloire, et de ce qui mérite à juste titre l'estime des hommes.

Mais que dire d'une pompe sacrée et d'une solennité de religion qui est convertie en une école publique d'ivrognerie et de licence; qui n'est propre qu'à exciter toutes les passions les plus honteuses, à porter à la dissolution, à corrompre tous les spectateurs; et qui n'offre qu'un dangereux étalage de tous les instruments de la débauche et de tous les motifs les plus puissants pour y engager, et cela sous le prétexte d'honorer les dieux? Quelle divinité, qui souffre une pompe si scandaleuse, et qui l'exige!

§ V. — Commencement du règne de Ptolémée Philadelphe. Mort de Démétrius de Phalère. Séleucus cède sa femme et une partie de son empire à son fils Antiochus. Guerre de Séleucus contre Lysimaque : celui-ci est tué dans un combat. Séleucus lui-même est assassiné par Ptolémée Céraunus, qu'il avait comblé de bienfaits. Meurtre des deux fils d'Arsinoé par Céraunus, son frère, et exil de cette princesse. Céraunus en est bientôt puni par l'irruption des Gaulois, qui le tuent dans un combat. Leur tentative contre le temple de Delphes. Antigone s'établit dans la Macédoine.

Ptolémée Philadelphe[1], après la mort de son père, demeura seul maître de tous ses états, qui étaient l'Égypte et beaucoup d'autres provinces qui en dépendaient; savoir, la Phénicie, la Célésyrie, l'Arabie, la Lybie, l'Éthiopie, l'île de Cypre, la Pamphylie, la Cilicie, la Lycie, la Carie, et les îles Cyclades[1].

Philadelphe, tant que Soter vécut, avait dissimulé son ressentiment contre Démétrius de Phalère pour le conseil qu'il avait donné à son père lorsqu'il délibérait sur le choix d'un successeur. Mais, dès qu'il se vit seul maître, il le fit arrêter, et l'envoya bien gardé dans un fort écarté, où il ordonna qu'on le retînt en prison jusqu'à ce qu'il eût résolu ce qu'il en ferait. Une piqûre d'aspic mit fin à la vie de ce grand homme, qui méritait un meilleur sort[2].

Le témoignage favorable que lui rendent Cicéron, Strabon, Plutarque, Diodore de Sicile, et plusieurs autres, ne laisse aucun lieu de douter ni de sa probité, ni de la sagesse de son gouvernement. Il nous reste à examiner ce qu'on a pensé de son éloquence

Le caractère de ses écrits[3], comme Cicéron le marque en plusieurs endroits, était la douceur, l'élégance, les grâces, la parure et l'ornement, de sorte qu'il était facile d'y reconnaître le disciple de Théophraste. Il excellait dans le genre d'éloquence qu'on appelle *tempéré* ou *orné*. Son style, d'ailleurs tranquille et paisible, était ennobli et décoré par des métaphores brillantes et hardies, qui relevaient le fond de son discours, d'ailleurs peu riche en sentiments et en tout ce qui fait le grand et le sublime. On le regardait plutôt comme un athlète

versaire, et se croyant vainqueur, la traîne dans l'arène à la vue des spectateurs, le secoue, l'agite, le tourmente, sans pouvoir lui arracher l'aveu d'être vaincu. Ainsi, dans ce combat, où l'auteur semble mettre aux mains le luxe et l'argent, quelques énormes dépenses que fasse le luxe, il ne peut venir à bout d'épuiser son argent et de le vaincre.

[1] An. M. 3721. ; av. J. C 283.

[1] Theocrit. Idyll. 17.

[2] Diog. Laert. in Demetr — Cic. in Orat. pro Rabir. Posth. n. 23.

[3] « Demetrius Phalereus in hoc numero haberi potest: « disputator subtilis, orator parùm vehemens, dulcis tamen, ut Theophrasti discipulum possis agnoscere. » (*De Offic.* lib. 1, n. 3.)

« Demetrius Phalereus, eruditissimus ille quidem, sed « non tam armis institutus quam palæstrâ. Itaque delectabat magis Athenienses, quàm inflammabat. Processerat enim in solem et pulverem, non ut è militari tabernaculo, sed ut è Theophrasti, doctissimi hominis, « umbraculis... Suavis videri maluit, quàm gravis; sed « suavitate eâ, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret : et tantùm ut memoriam concinnitatis suæ, « non (quemadmodùm de Pericle scripsit Eupolis) cum « delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum « à quibus esset auditus. » (*De clar. Orat.* n. 37 et 38.)

formé à l'ombre et dans le repos pour les jeux et pour les spectacles, que comme un soldat endurci par l'exercice des armes, et sortant de sa tente pour combattre l'ennemi. Ses discours, à la vérité, portaient dans les cœurs je ne sais quoi de doux et de tendre, mais ils n'inspiraient point cette force et cette ardeur qui enflamme les esprits, et n'y laissaient tout au plus que le souvenir agréable d'une douceur et d'une grâce passagère, comme il arrive après les concerts les plus harmonieux.

Ce genre d'éloquence, quand on sait le renfermer dans de justes bornes, a son prix et son mérite, il faut l'avouer; mais, comme il est rare et difficile de garder cette juste mesure et de réprimer les saillies d'une riche et vive imagination, qui n'est pas toujours guidée par le jugement, cette éloquence dégénère, et devient, par sa beauté même, un appât dangereux, qui gâte enfin et corrompt le goût. C'est l'effet que produisit, selon la remarque de Cicéron et de Quintilien, deux bons juges en cette matière, le style fleuri et semé de grâces propre à Démétrius. Jusqu'à lui [1], avait régné à Athènes une éloquence noble et majestueuse, dont le caractère était une beauté naturelle et sans fard. Démétrius fut le premier qui y donna atteinte. A cette éloquence mâle et solide il en substitua une, s'il est permis de s'exprimer ainsi, tendre et doucereuse, qui amollit les esprits et rendit enfin le mauvais goût dominant.

Après la mort de Ptolémée, il restait encore deux des capitaines d'Alexandre, Lysimaque et Séleucus, qui avaient été jusque-là toujours unis d'intérêt et d'amitié, et joints ensemble par des traités et des confédérations. Touchant déjà à la fin de leur vie (car tous deux avaient quatre-vingts ans passés), ils auraient dû, ce semble, ne penser qu'à mourir dans l'union où ils avaient vécu; mais, tout au contraire, ils ne songeaient qu'à se faire la guerre, et à s'entre-détruire l'un l'autre. Voici ce qui donna occasion à leur querelle.

Lysimaque [1], après avoir donné en mariage son fils Agathocle à Lysandra, fille de Ptolémée, avait épousé lui-même une autre de ses filles nommée Arsinoé, et en avait eu plusieurs enfants. Les intérêts différents de ces deux sœurs les portèrent à entrer dans toutes sortes d'intrigues pour se faire un parti puissant quand Lysimaque viendrait à mourir: de quoi ne sont pas capables des mères et des femmes ambitieuses! Les raisons d'intérêt n'étaient pas les seules qui mettaient entre elles une si grande opposition; la division de leurs mères y contribuait aussi beaucoup. Lysandra était fille d'Eurydice, et Arsinoé de Bérénice. L'arrivée de Ptolémée Céraunus, frère de Philadelphe, dans cette cour, fit craindre à Arsinoé qu'il ne fortifiât trop le parti de Lysandra, dont il était frère du côté de sa mère, et qu'ils ne fussent en état de la perdre, elle et ses enfants, quand Lysimaque viendrait à manquer. Pour prévenir ce malheur, elle résolut la perte d'Agathocle, et y réussit. Elle donna tant d'impressions sinistres à son mari contre lui, en l'accusant de former des desseins contre sa vie et sa couronne, qu'il le mit enfin en prison et l'y fit mourir. Lysandra, avec ses enfants et son frère Céraunus et Alexandre, autre fils de Lysimaque, se sauva à la cour de Séleucus, et le porta à déclarer la guerre à Lysimaque. Plusieurs des principaux officiers de Lysimaque, et ceux même qui avaient été le plus attachés à lui, conçurent tant d'horreur du meurtre de son fils et des autres cruautés qui l'avaient suivi, qu'ils l'abandonnèrent, et allèrent trouver Séleucus où ils se joignirent à Lysandra et appuyèrent ses raisons. On n'eut pas beaucoup de peine à lui faire entreprendre cette guerre, à laquelle il était déjà fort porté de lui-même par des vues d'intérêt.

Avant que de s'y engager [2], il céda à son fils Antiochus sa propre femme, nommée *Stratonice*, pour la raison qui va être rapportée; et il lui céda en même temps une grande partie de son empire, ne s'étant réservé que les provinces qui sont entre l'Euphrate et la mer.

Antiochus tomba dans une maladie de lan-

[1] « Hæc ætas effudit hanc copiam; et, ut opinio mea « fert, succus ille et sanguis incorruptus usque ad hanc « ætatem oratorum fuit, in quâ naturalis inesset, non fu- « catus, nitor... Hic (Phalereus) primus inflexit oratio- « nem, et eam mollem teneramque reddidit.» (*De clar. Orat.* n. 36 et 38.)

[1] Justin. lib. 17, cap. 1. — Appian. in Syr. p. 128. — Pausan. in Attic. p

[2] An. M. 3722; av. J. C. 282. — Plut. in Demetr. pag. 906, 907. — Appian. in Syr. pag 126-128.

gueur dont les médecins ne pouvaient découvrir la cause, et qui, par cette raison, paraissait sans remède et ne laissait aucune espérance. On peut juger de l'inquiétude et de la douleur d'un père qui se voyait près de perdre un fils dans la fleur de son âge, qu'il destinait pour lui succéder dans ses vastes états, et qui faisait toute la douceur de sa vie. Érasistrate, l'un des médecins, plus attentif et plus habile que tous les autres, ayant examiné avec soin et suivi de près tous les symptômes de la maladie du jeune prince, crut enfin, par tout ce qu'il avait remarqué, être venu à bout d'en découvrir la vraie cause. Il jugea que son mal n'était qu'un effet de l'amour, et il ne se trompait pas; mais il n'était pas si aisé de découvrir l'objet qui causait une passion d'autant plus violente, qu'elle demeurait secrète. Voulant donc s'en assurer, il passait les journées entières dans la chambre du malade; et, quand il y entrait quelque dame, il observait attentivement ce qui se passait sur le visage du prince. Il remarqua que, par rapport à toutes les autres, il était toujours dans une situation égale; mais, toutes les fois que Stratonice entrait ou seule ou avec le roi son mari, le jeune prince ne manquait pas de tomber dans tous les accidents que décrit Sapho, dit Plutarque, et qui désignent une passion violente: extinction de voix, rougeur enflammée, nuage confus répandu sur les yeux, sueur froide, grande inégalité et désordre sensible dans le pouls, et d'autres symptômes pareils. Quand le médecin se trouva seul avec son malade, il sut, par des interrogations adroites, tourner si bien son esprit, qu'il tira de lui son secret. Antiochus avoua qu'il aimait la reine Stratonice, sa belle-mère; qu'il avait fait tous ses efforts pour vaincre sa passion, mais toujours inutilement: qu'il s'était dit cent fois tout ce qu'on pouvait lui représenter dans une telle conjoncture, le respect pour un père et un roi dont il était tendrement aimé, la honte d'une passion illicite et contraire à toutes les règles de la bienséance et de l'honnêteté, la folie d'un dessein qu'il ne pouvait et ne devait jamais vouloir satisfaire; mais que sa raison égarée, et occupée d'un seul objet, n'écoutait rien: que, pour se punir d'un désir involontaire en un sens, mais toujours criminel, il avait résolu de se laisser mourir peu à peu, en négligeant le soin de son corps, et en s'abstenant de prendre de la nourriture.

C'était beaucoup que d'avoir pénétré jusqu'à la source du mal; mais le plus difficile restait à faire, qui était d'y apporter le remède. Comment faire une telle proposition à un père, et à un roi? La première fois que Séleucus demanda comment se portait son fils, Erasistrate lui répondit que son mal était sans remède, parce qu'il naissait d'une passion secrète qui n'en avait point, aimant une femme qu'il ne pouvait avoir. Le père, surpris et affligé de cette réponse, demanda pourquoi il ne pouvait avoir la femme qu'il aimait. Parce que, dit le médecin, c'est la mienne, et que je ne la lui donnerai pas. Vous ne la céderez pas, repartit le prince, pour sauver la vie à un fils que j'aime si tendrement! Est-ce là l'amitié que vous avez pour moi? Seigneur, reprit le médecin, mettez-vous pour un moment à ma place: lui céderiez-vous Stratonice? Et, si vous, qui êtes père, ne consentiriez pas à le faire pour un fils qui vous est si cher, comment pouvez-vous croire qu'un autre le fasse? Ah! plût aux dieux, s'écria Séleucus, que la guérison de mon fils ne dépendît que de mon consentement! je lui céderais de tout mon cœur, et Stratonice, et l'empire même. Eh bien, dit Érasistrate, le remède est entre vos mains, c'est Stratonice qu'il aime. Le père n'hésita pas un moment, et obtint sans peine le consentement de son épouse. Ils furent couronnés roi et reine de la haute Asie[1]. Julien l'apostat, empereur des Romains, marque, dans un écrit qu'on a de lui, qu'Antiochus ne voulut recevoir Stratonice pour sa femme qu'après la mort de son père.

Quelques traits de retenue, de modération, et même de pudeur, qu'on entrevoie dans ce jeune prince, son exemple nous montre quel malheur c'est que de donner dans son cœur la moindre entrée à une passion illicite, qui peut troubler tout le repos de la vie.

Séleucus, libre de tout soin, ne songe plus qu'à marcher contre Lysimaque[2]. Il se met donc à la tête d'une belle armée, et entre dans

[1] In Misopog.

[2] Justin. lib. 17, cap. 1, 2. — Appian. in Syr. pag. 128. Memnonis excerp. apud Phot. cap. 9. — Pausan. in Attic. pag. 18. — Oros. 3-23. Polyæn. 4, 9

l'Asie Mineure. Tout plie devant lui jusqu'à Sardes, où il fallait mettre le siége. Il la prend aussi, et se rend maître par là des trésors de Lysimaque.

Ce dernier, ayant passé l'Hellespont[1] pour arrêter les progrès de Séleucus, lui livra bataille en Phrygie[2]. Il y fut battu et tué, et Séleucus devint maître de tous ses états. Le plaisir auquel il fut le plus sensible[3], ce fut de se trouver, sur la scène, le dernier de tous les capitaines d'Alexandre, et de se voir par cette victoire le vainqueur des vainqueurs : c'est l'expression dont il se servait. Il regardait cet avantage comme l'effet d'une providence particulière. Cette dernière victoire assurément est celle qui justifie le mieux le titre de *Nicator* (le Vainqueur), qu'il avait déjà pris, et que les historiens lui donnent ordinairement pour le distinguer des autres Séleucus qui régnèrent après lui dans la Syrie.

Son triomphe ne dura pas longtemps. Sept mois après[4], en allant prendre possession de la Macédoine, où il comptait passer le reste de ses jours dans le sein de sa patrie, il fut assassiné lâchement par Céraunus, qu'il avait comblé d'honneurs et de bienfaits. Il l'avait reçu à sa cour dans sa fuite, l'y avait entretenu selon son rang, et l'avait mené dans cette expédition, à dessein, dès qu'elle serait achevée, d'employer les mêmes forces pour l'établir en Egypte sur le trône de son père. Ce scélérat, insensible à tous ces bienfaits, conspire contre son bienfaiteur, et l'assassine.

Il avait régné vingt ans depuis la bataille d'Ipsus où la qualité de *roi* lui avait été assurée; et trente et un, si l'on commence son règne douze ans après la mort d'Alexandre, lorsqu'il se rendit maître de l'Asie, qui est le temps où commence l'ère des Séleucides.

[1] An. M. 3723; av. J. C. 281.

[2] Porphyre est le seul qui marque le lieu où se donna cette bataille, qu'Eusèbe appelle Κορυπέδιον, par erreur apparemment, pour Κυροπέδιον, *le champ de Cyrus*. Strabon en parle liv. 13, pag. 629

[3] « Lætus eâ victoriâ Seleucus, et, quod majus eâ victoriâ putabat, solum se de cohorte Alexandri remansisse, victoremque victorum extitisse, non humanum « esse opus, sed divinum munus, gloriabatur : ignarus « prorsùs, non multò post fragilitatis humanæ se ipsum « exemplum futurum. » (Justin. lib. 17, cap. 2.)

[4] An. M. 3724; av. J. C. 280.

Une nouvelle dissertation de M. de La Nauze[1] prolonge son règne au delà de cinquante ans, en y ajoutant les dix-neuf d'Antiochus Soter son fils. L'auteur prétend que Séleucus Nicator ne quitta pas tout à fait le gouvernement; qu'il commença par le partager, et qu'il le réunit après tout entier du vivant même de son fils. Il apporte des raisons probables pour appuyer son sentiment. On sait que je n'entre point dans ces sortes de disputes. Je m'en tiens donc à la chronologie d'Ussérius, mon guide ordinaire, qui donne, aussi bien que le P. Pétau et M. Vaillant, trente et une années de règne à Séleucus Nicator.

Ce prince avait de grandes qualités. Sans parler de ses vertus guerrières, il se distingua entre les autres rois par un grand amour de la justice, par une bonté et une clémence qui le rendaient cher aux peuples, et par un respect singulier pour la religion. Il ne manquait pas de goût pour les belles-lettres[2]. Il se fit un plaisir et un honneur de renvoyer aux Athéniens leur bibliothèque, que Xerxès leur avait enlevée, et qu'il trouva dans la Perse, aussi bien que les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, qu'Athènes honorait comme ses libérateurs.

Les amis de Lysimaque, et ceux qui avaient servi sous ce prince, regardant d'abord Céraunus comme le vengeur de sa mort, s'attachèrent à lui, et le reconnurent pour roi; mais sa conduite leur fit bientôt changer de sentiments.

Il n'espérait pas pouvoir être paisible possesseur[3] des états de Lysimaque tant que sa sœur Arsinoé et les enfants qu'elle avait eus de Lysimaque vivraient; il songe donc à s'en défaire, et à se délivrer de cette crainte. Les plus grands crimes ne coûtent rien à un ambitieux. Il feint d'être passionné pour sa sœur, et demande à l'épouser; ces mariages incestueux étaient communs et permis en Égypte. Arsinoé, qui connaissait son frère, éloignait autant qu'il lui était possible la conclusion de cette affaire, dont elle redoutait les suites pour elle et pour ses enfants. Mais plus elle diffé-

[1] Tome VII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. (Hist. pag. 87-97.)

[2] Pausan. in Attic. pag. 14.

[3] Justin. lib. 24, cap. 2-4.

rait, couvrant sa répugnance de divers prétextes plausibles, plus il la pressait vivement de consentir à ses désirs empressés : et, pour lever tous ses soupçons, il se transporta dans le temple le plus respecté des Macédoniens ; et là, en présence d'un ami de confiance qu'elle lui avait envoyé, prenant à témoin les dieux tutélaires du pays, et tenant leurs statues étroitement embrassées, il proteste, avec les serments et les exécrations les plus terribles, que, dans la demande qu'il fait de ce mariage, il n'a que des vues pures et innocentes.

Arsinoé ne se fiait guère à toutes ses promesses, quoique prononcées à la vue des autels et scellées du sceau redoutable de la religion ; mais elle craignait de causer par un refus opiniâtre la perte de ses enfants, pour qui elle était plus alarmée que pour elle-même. Elle donne donc enfin son consentement. Les noces se célèbrent avec l'appareil le plus magnifique, et, de part et d'autre, avec les marques de la joie la plus vive et de la tendresse la plus sincère. Céraunus, en présence de toute l'armée, ceint du diadème la tête de sa sœur, et la déclare reine. Arsinoé ressentit une véritable joie, se voyant glorieusement rétablie dans les droits dont la mort de Lysimaque, son premier mari, l'avait fait déchoir. Elle invite son nouvel époux à venir faire son entrée dans Cassandrie, sa ville ; et, ayant pris les devants, prépare tout pour son arrivée. Les temples, les places publiques, les maisons particulières sont magnifiquement ornés. Ce n'étaient de tous côtés qu'autels et victimes prêts d'être immolées. Les fils d'Arsinoé, Lysimaque et Philippe, tous deux d'une rare beauté et d'un air majestueux, vont au-devant du roi avec des couronnes sur la tête, comme dans un jour de fête et de solennité. Céraunus se jette à leur cou, et les tient longtemps étroitement embrassés, comme aurait fait le père le plus tendre.

La comédie finit là, et se changea en une sanglante tragédie. Dès qu'il fut entré dans la ville, il se saisit de la citadelle, et donna ordre qu'on égorgeât les deux frères. Ces malheureux princes se réfugient chez la reine, qui, les tenant entre ses bras et les couvrant de son corps, tâche en vain de détourner les coups des meurtriers ; ils sont tués tous deux dans le sein de leur mère. On ne lui laissa pas la triste consolation de rendre à ses enfants les derniers devoirs. Entraînée hors de la ville, ses habits déchirés et les cheveux épars, elle est reléguée dans la Samothrace, n'emmenant avec elle que deux filles pour la servir, et regardant comme le comble de tous ses malheurs de survivre aux deux princes ses fils.

La Providence [1] ne laissa pas tant de crimes longtemps impunis : elle fit venir des peuples éloignés pour en tirer vengeance.

Les Gaulois [2], se trouvant trop d'habitants dans leur pays, en envoyèrent un nombre prodigieux chercher à s'établir dans une autre contrée. Ils venaient de l'extrémité de l'Océan. Ayant pris leur route par le Danube, quand ils furent arrivés vers l'embouchure de la Save, ils se partagèrent en trois corps : le premier, commandé par Brennus et Acichorius, entra dans la Pannonie, qui est la Hongrie d'aujourd'hui ; le second, sous Céréthrius, dans la Thrace ; et le troisième, sous Belgius, dans l'Illyrie et la Macédoine.

Tous les peuples, sur leur passage, saisis de frayeur, n'attendaient pas qu'on vînt les attaquer pour se soumettre, et, envoyant des ambassadeurs aux Gaulois, se trouvaient trop heureux de pouvoir acheter la paix à prix d'argent. Ptolémée Céraunus [3], roi de Macédoine, fut le seul qui apprit sans trouble une si terrible irruption. Courant de lui-même à la peine que la vengeance divine préparait aux parricides dont il s'était rendu coupable, il alla au-devant des Gaulois avec un petit nombre de troupes mal disciplinées, comme s'il était aussi facile de donner des combats que de commettre des crimes. Il eut l'imprudence de refuser un secours de vingt mille hommes, que les Dardaniens, peuple voisin de la Macédoine, lui offraient, répondant avec insulte que la Macédoine serait bien à plaindre, si, après avoir sou-

[1] An. M. 3725. ; av. J. C. 279.

[2] Justin. lib. 24 et 25.—Pausan. lib, 10, pag. 643-645.—Memn. exc. apud Phot. — Diod. Sic. Eclogæ, lib. 22. — Callim. hymn. in Delum, et schol. ad eumdem.—Suidas in Γαλάται.

[3] « Solus rex Macedoniæ Ptolemæus adventum Gallo« rum intrepidus audivit, hisque cum paucis et incomposi« tis, quasi bella non difficiliùs quam scelera patrarentur, « parricidiorum furiis agitatus occurit. » (Justin.)

mis elle seule tout l'Orient, elle avait besoin des Dardaniens pour défendre ses frontières; et ajoutant, d'un ton fier et triomphant, qu'il menait contre l'ennemi les enfants de ceux qui, sous Alexandre, avaient dompté tout l'univers.

Il se conduisit de la même sorte à l'égard des Gaulois, qui lui avaient d'abord envoyé des députés pour lui offrir la paix en cas qu'il voulût l'acheter. Prenant cette offre pour une marque de crainte, il répondit qu'il ne traiterait de paix avec eux qu'à condition qu'ils remettraient entre ses mains pour otages les principaux de leur nation, et qu'ils lui livreraient leurs armes; qu'autrement il ne pouvait pas se fier à eux. Cette réponse fit rire les Gaulois. Voilà les moyens que Dieu emploie ordinairement pour punir la fierté et l'injustice des princes; il leur ôte le conseil et la raison, et les livre à leurs folles pensées.

Peu de jours après on en vint à un combat, où les Macédoniens furent absolument défaits et taillés en pièces. Ptolémée, couvert de blessures, fut fait prisonnier; on lui coupa la tête, qui fut mise au bout d'une lance, et montrée par dérision à l'armée ennemie. Un très-petit nombre de Macédoniens se sauvèrent par la fuite; tous les autres furent ou tués, ou faits prisonniers. Comme les Gaulois se dispersèrent après cette victoire pour piller le pays des environs, Sosthène, un des principaux Macédoniens, peu connu jusque-là, assembla quelques troupes, profita du désordre où ils étaient, en tua un grand nombre, et obligea le reste à abandonner le pays.

Alors Brennus et sa troupe vinrent à leur tour en Macédoine. Il ne doit pas être confondu avec un autre Brennus qui, un peu plus de cent ans auparavant, avait pris Rome. Sur la nouvelle qu'il eut du premier succès de Belgius, et du grand butin qu'il trouvait, il lui envia le pillage d'un pays si riche, et forma aussitôt la résolution d'en aller prendre sa part. Quand il eut appris qu'il avait été défait, ce fut pour lui un nouveau motif de hâter son départ, le désir de venger ses compatriotes se joignant à celui de s'enrichir. On ne sait ce que devint Belgius avec sa troupe, dont il n'est plus parlé; apparemment qu'il avait été tué dans la seconde action, et que les débris de son armée furent incorporés dans celle de Brennus. Quoi qu'il en soit, Brennus et Acichorius quittèrent la Pannonie, et, avec une armée de cent cinquante mille hommes d'infanterie et de quinze mille de cavalerie, ils entrèrent dans l'Illyrie, pour passer de là en Macédoine et en Grèce.

Dans une sédition qui arriva pendant cette marche, il se détacha vingt mille hommes qui prirent pour chefs Léonor et Lutaire, marchèrent en Thrace, s'y joignirent à ceux que Céréthrius y avait déjà amenés, se rendirent maîtres de Byzance et de la côte occidentale de la Propontide, et de là mirent tout le pays d'alentour sous contribution.

Brennus et Acichorius ne laissèrent pas, malgré cette désertion, de continuer leur route[1]. Ils tirèrent d'Illyrie, ou des renforts qu'on leur envoya des Gaules, de quoi grossir leur armée jusqu'à cent cinquante-deux mille hommes d'infanterie et soixante et un mille deux cents de cavalerie. L'espérance du pillage et de quelque établissement avantageux leur attirait une multitude extraordinaire de soldats; avec cette armée ils marchèrent droit vers la Macédoine, où ils accablèrent Sosthène par leur nombre et ravagèrent tout le pays. Nous marquerons bientôt comment, après la mort de Sosthène, Antigone régna dans la Macédoine.

Les Gaulois prirent ensuite le chemin des Thermopyles, pour entrer par là dans la Grèce. Ils y furent arrêtés quelque temps par les troupes qu'on y avait postées pour défendre cet important passage; mais à la fin ils découvrirent le détour qu'avaient pris autrefois les troupes de Xerxès pour passer ces montagnes. Les Grecs, de peur d'être enveloppés par ceux que les Gaulois avaient détachés pour cela, se retirèrent et leur laissèrent le passage libre.

Brennus marcha, avec le gros de l'armée, du côté de Delphes, pour piller les richesses immenses du temple d'Apollon, et il ordonna à Acichorius de le suivre. Il disait, en raillant, qu'il était juste et raisonnable que les dieux fissent part de leurs richesses aux hommes, qui en avaient plus besoin qu'eux, et qui en faisaient un meilleur usage. On raconte ici[2] des

[1] An M. 3726.; av. J. C. 278.
[2] Justin. lib. 24, cap. 6-8. — Pausan. lib. 10, pag. 652-654.

choses bien étonnantes et bien merveilleuses. Comme Brennus approchait de Delphes, il survint tout à coup un orage épouvantable; le tonnerre et la grêle lui tuèrent beaucoup de monde, et dans le même temps il se fit un tremblement de terre qui fendit les montagnes et détacha des rochers dont la chute les écrasait par centaines. L'abbattement où se trouva l'armée la nuit suivante y jeta une terreur panique[1] : ils prenaient leurs propres gens pour des ennemis et s'entre-tuaient les uns les autres; de sorte qu'avant qu'il fît assez de jour pour se reconnaître, plus de la moitié de l'armée avait péri de cette sorte.

Les Grecs, que le danger d'un temple si révéré parmi eux avait fait accourir de tous côtés au secours, animés par un événement où le ciel semblait se déclarer en leur faveur, vinrent charger les Gaulois avec tant de furie, que, quoique Acichorius eût joint Brennus, ils ne purent soutenir le choc, et on en fit un terrible carnage. Brennus fut du nombre des blessés; et quoique de plusieurs blessures qu'il avait reçues il n'y en eût aucune de mortelle, voyant tout perdu, et que le grand dessein qu'il avait formé n'avait abouti qu'à la ruine de son armée, il en fut si saisi, qu'il ne voulut pas y survivre. Il fit venir tous les hauts officiers qu'il put assembler dans l'embarras où l'on était, leur conseilla d'égorger tous les blessés, et de faire la meilleure retraite qu'ils pourraient; ensuite il prit autant de vin qu'il lui fut possible, s'enfonça le poignard dans la poitrine, et mourut.

Acichorius se chargea du commandement en chef, et essaya de regagner les Thermopyles pour sortir de Grèce et ramener dans son pays les tristes restes de l'armée. Comme il avait bien du pays à traverser, et un pays ennemi; que toutes les fois qu'il fallait des provisions pour ses troupes, il en coûtait une action; qu'il fallait coucher presque toujours sur la terre, quoique ce fût en hiver; enfin qu'ils étaient partout continuellement harcelés par les habitants des pays qu'ils traversaient, la faim, le froid, la maladie, l'épée, les emportèrent tous; et de ce nombre prodigieux d'hommes avec lequel on avait commencé cette expédition, pas un seul n'évita la mort.

Il peut y avoir de l'exagération et du fabuleux mêlés dans le récit de quelques-unes des circonstances de cet événement, et principalement dans ce qui est dit de l'orage survenu tout à coup à l'approche du temple, et des gros quartiers de rochers détachés miraculeusement des montagnes pour écraser ces troupes sacriléges. Peut-être cela se peut-il réduire à une grêle de traits lancés contre les ennemis, et à de grosses pierres roulées du haut des montagnes sur eux; événements tout naturels, et ordinaires dans ces sortes d'attaques, auxquels les prêtres, intéressés à faire valoir le pouvoir de leur dieu, auront donné un air de prodige et de miracle, que la crédulité des peuples, fort portés à donner dans le merveilleux, aura reçus et crus sans examen.

Rien cependant n'empêche de croire qu'ici les choses sont arrivées comme l'histoire le rapporte. L'entreprise de Brennus était certainement une impiété sacrilége, injurieuse à la religion et à la Divinité même. Il parlait et agissait de la sorte, non par conviction de la fausseté de ces dieux (il ne pensait pas mieux sur cet article que les Grecs), mais par mépris pour la Divinité en général. L'idée de la Divinité est gravée dans le cœur de tous les hommes. Dans tous les siècles, dans tous les pays, on a toujours cru devoir lui rendre certains hommages. Les païens se sont trompés dans l'application de ce principe, mais ils en ont tous reconnu la nécessité; or Dieu, par bonté pour les hommes, a pu de temps en temps faire éclater sa vengeance, même parmi les païens, contre ceux qui témoignaient un mépris ouvert de la Divinité, afin de conserver en eux, par des coups éclatants de sa colère, ces traits primitifs et fondamentaux de la religion, jusqu'à ce qu'il lui plût de les en instruire pleinement dans les temps marqués, par le ministère du Médiateur à qui il était réservé d'apprendre aux hommes le culte pur et sincère que le véritable et l'unique Dieu exigeait d'eux. Nous voyons de même que Dieu, afin de conserver parmi les hommes le respect pour sa providence et son attention particulière sur toutes leurs actions, a eu soin de punir avec éclat de temps en temps, même parmi les païens, les

[1] Les anciens croyaient que le dieu Pan envoyait ces terreurs. On apporte encore d'autres raisons de ce nom.

parjures et les crimes noirs et criants. C'est par là que la créance d'un point si capital, et qui est le premier lien de l'homme avec Dieu, s'est maintenue malgré les ténèbres du paganisme et malgré la dissolution des mœurs.

Pour revenir aux Gaulois, Léonor et Lutaire, qui avaient fait bande à part, et s'étaient établis sur la Propontide[1], descendirent vers l'Hellespont, surprirent Lysimachia, et se rendirent maîtres de toute la Chersonèse de Thrace: là ils se brouillèrent, et les deux chefs se séparèrent. Lutaire continua sa marche le long de l'Hellespont, et Léonor avec le plus grand nombre retourna vers Byzance.

Celui-ci ayant ensuite passé le Bosphore, et l'autre l'Hellespont, ils se rencontrèrent en Asie, firent un accord, et rejoignirent leurs forces. Tous deux ensemble entrèrent au service de Nicomède, roi de Bithynie, qui, après avoir réduit Zipète son frère avec leur assistance, et être rentré par là dans la possession de tous les états de son père, leur assigna pour leur demeure la partie de l'Asie Mineure qu'on appela, à cause d'eux, *Gallo-Grèce*, où *Galatie*. C'est à leurs descendants qu'est écrite l'épître canonique de saint Paul aux Galates. Saint Jérôme, plus de six cents ans après le temps dont je parle, dit qu'ils parlaient encore la même langue qu'il avait ouï parler à Trèves.

Le reste de ceux qui demeurèrent dans la Thrace eurent guerre dans la suite avec Antigone Gonatas, qui régnait en Macédoine; ils y périrent presque tous. Le peu qui en échappa, ou passèrent en Asie, et rejoignirent leurs compatriotes en Galatie; ou se dispersèrent ailleurs, où l'on n'a plus entendu parler d'eux. Voilà comment se termina la terrible inondation de ces barbares, qui avait menacé la Macédoine et toute la Grèce d'une entière destruction.

Après la mort de Sosthène[2], qui avait battu les Gaulois et régné quelque temps en Macédoine, Antiochus, fils de Séleucus Nicator, et Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète, songèrent à s'en rendre maîtres: leurs pères en avaient été rois l'un après l'autre[3]. Antigone, qui, depuis la fatale expédition de son père en Asie, avait régné dix ans en Grèce, se trouvant plus à portée que l'autre, prit le premier possession de la Macédoine. Ils levèrent tous deux de grandes armées, et formèrent de puissantes alliances, l'un pour se maintenir dans sa conquête, et l'autre pour la lui enlever. Nicomède, roi de Bithynie, ayant pris dans cette occasion le parti d'Antigone, Antiochus ne voulut pas, en allant en Macédoine, laisser derrière lui un ennemi si puissant: au lieu donc de passer l'Hellespont, il vint tout d'un coup fondre sur la Bithynie, qui devint par là le théâtre de la guerre; les forces y étaient si égales, que l'un n'osa attaquer l'autre. On fut quelque temps, de cette manière, dans l'inaction. Pendant cet intervalle on en vint à un traité, par lequel Antigone épousa Phila, fille de Stratonice et de Séleucus, et Antiochus lui céda ses prétentions sur la Macédoine; de cette sorte il en demeura paisible possesseur et la laissa à sa postérité, qui en jouit pendant quelques générations, jusqu'à Persée, le dernier de cette race, qui fut vaincu par Paul Émile et dépouillé de ses états, dont les Romains firent une province de l'empire peu d'années après.

Antiochus, s'étant ainsi débarrassé de cette guerre, marcha contre les Gaulois[1]. Depuis que Nicomède leur eut accordé des terres, comme on l'a dit ci-dessus, ils faisaient continuellement des courses de tous les côtés, et incommodaient extrêmement leurs voisins: il les défit dans une sanglante bataille, et délivra le pays de leur oppression; cette action lui fit donner le titre de *Soter*, qui signifie *sauveur*.

§ VI. — Ptolémée Philadelphe fait traduire en grec les livres saints, que les Juifs conservaient avec grand soin, pour en orner sa bibliothèque. C'est ce qu'on appelle la version des Septante.

Le tumulte des guerres, que la diversité d'intérêts excitait[2] entre les successeurs d'Alexandre dans toute l'étendue de leur domination, n'empêchait point Ptolémée Philadelphe de donner tous ses soins à la belle bibliothèque

[1] Liv. lib. 38, n. 16.
[2] An. M. 3728.; av. J. C. 276.
[3] Memnon. apud Phot. cap. 19.

[1] An. M. 3729; av. J. C. 275.
[2] An. M. 3727.; av. J. C. 277.

qu'il formait à Alexandrie, et où il faisait ramasser de tous les endroits du monde les livres les plus rares et les plus curieux. Ayant appris que les Juifs en avaient un qui contenait les lois de Moïse et l'histoire de ce peuple, il forma le dessein de le faire traduire d'hébreu en grec pour en enrichir sa bibliothèque. Il fallait pour cela s'adresser au grand prêtre de la nation; mais il s'y trouvait une grande difficulté. Il y avait actuellement dans l'Égypte un nombre très-considérable de Juifs réduits en esclavage par Ptolémée Soter dans les invasions qui s'étaient faites de son temps en Judée. On représenta au roi qu'il n'y avait pas d'apparence de tirer des Juifs une copie ou une traduction fidèle de leur loi, pendant qu'il retiendrait un si grand nombre de leurs compatriotes dans l'esclavage. Ptolémée, qui était extrêmement généreux, et qui avait fort à cœur l'agrandissement de sa bibliothèque, n'hésita pas un moment; il publia une ordonnance pour faire affranchir tous les Juifs esclaves dans ses états, portant ordre à son trésor de payer vingt dragmes[1] par tête à leurs maîtres pour leur rançon. La somme qui y fut employée se monta à quatre cents talents[2]; ce qui fait voir qu'il y en eut six-vingts mille de rachetés. Le roi ordonna ensuite de mettre aussi en liberté les enfants qui leur étaient nés dans l'esclavage, avec leurs mères; et cette somme monta à plus de la moitié de la première.

Après un préalable si avantageux, Ptolémée n'eut pas de peine à obtenir du grand sacrificateur ce qu'il lui demandait : il s'appelait Éléazar. Il lui avait envoyé des ambassadeurs chargés d'une lettre très-obligeante de sa part, et de présents magnifiques. Ils furent reçus à Jérusalem avec toutes sortes d'honneurs, et on leur accorda avec joie tout ce que le roi avait demandé. Ils retournèrent donc à Alexandrie avec une bonne copie de la loi de Moïse, écrite en lettres d'or, que le souverain sacrificateur leur donna, et six anciens de chaque tribu, c'est-à-dire, en tout, soixante et douze, pour la traduire en grec.

Le roi voulut voir ces députés, et leur proposa à chacun une question différente pour essayer leur capacité. Il fut content de leurs réponses, où il parut une grande sagesse; et il les combla de présents et de marques d'amitié. Ils furent ensuite conduits dans l'île de Pharos et logés dans une maison qui leur avait été préparée, où on leur fournissait en abondance tout ce qui leur était nécessaire. Ils se mirent au travail sans perdre de temps, et l'ouvrage fut achevé en soixante et douze jours; c'est ce qu'on appelle *la version des Septante*[1]. Le tout fut lu et approuvé en présence du roi, qui admira surtout la profonde sagesse des lois de Moïse, et renvoya les soixante et douze députés avec des présents d'une magnificence extraordinaire, pour eux, pour le grand prêtre, et pour le temple. Des dépenses de cette sorte, quoique fort considérables, ne ruinent jamais un état, et font beaucoup d'honneur à un prince.

L'auteur d'où ces faits sont tirés est Aristée, qui se qualifie *officier aux gardes* de Ptolémée Philadelphe, et qui apporte beaucoup d'autres circonstances, que j'ai omises parce qu'elles paraissent moins vraisemblables. On prétend que les écrivains, soit juifs, comme Aristobule, Philon, Josèphe; soit chrétiens, comme saint Justin, saint Irénée, saint Clément d'Alexandrie, saint Hilaire, saint Augustin, et quelques autres, qui ont rapporté le fait de la version des Septante, ne l'ont rapporté que sur la bonne foi d'Aristée, dont on soupçonne que l'ouvrage est supposé. Quelques-uns d'eux y ont ajouté ces circonstances qui ne sont plus maintenant crues de personne par cette raison-là même qu'elles sont trop merveilleuses. Philon[2] écrit que dans leurs traductions, qu'ils avaient faites séparément, il ne s'était pas trouvé un seul mot différent, bien loin qu'il y eût aucune différence dans le sens ou dans le tour dont ils s'étaient servis pour l'exprimer; d'où il conclut que ce n'étaient pas de simples traducteurs, mais des hommes inspirés par l'esprit de Dieu, qui les conduisait et leur dictait tout sans exception, jusqu'aux moindres paroles. Saint Justin, et, après lui, les autres pères que j'ai cités, supposent que tous les

[1] Dix livres. = 20 dragmes ptolémaïques valent 16 fr. 50 cent. E. B.

[2] Quatre cent mille écus. = 400 talents ptolémaïques font 3 977 000 fr. E. B.

[1] On les appelle *Septante* par un compte rond, quoiqu'ils fussent septante et deux.

[2] Philo, de Vitâ Moysis, lib. 2, pag. 658.

soixante-douze interprètes travaillaient chacun dans une cellule séparée, n'avaient aucun commerce entre eux, et que cependant leurs traductions se trouvèrent parfaitement conformes.

J'ai déjà déclaré plusieurs fois que je n'entrais point dans ces sortes de dissertations historiques, qui demanderaient beaucoup d'érudition et de temps, et qui me détourneraient trop de mon principal objet. On peut consulter M. Prideaux, qui a traité cette matière. Ce qui est certain, et que personne ne conteste, c'est qu'il s'est fait en Égypte une traduction grecque des livres sacrés hébreux, du temps des Ptolémées; que nous avons encore cette traduction; et que c'est la même que l'on avait du temps de N. S. Jésus-Christ, puisque presque tous les passages que les écrivains sacrés du nouveau Testament citent du vieux, dans l'original grec, se trouvent mot à mot dans cette version. Elle subsiste et est encore en usage dans les églises d'Orient, et elle a été la traduction ordinaire et canonique dont l'église des premiers siècles s'est servie.

Cette version, qui ouvrait l'intelligence des écritures de l'ancien Testament à une infinité de peuples, fut un des plus considérables fruits des conquêtes des Grecs; et l'on voit clairement qu'elle entrait dans le principal dessein que Dieu avait eu en livrant tout l'Orient aux Grecs, et les y maintenant malgré leurs divisions, leurs jalousies, leurs combats, et les fréquentes révolutions qui arrivaient parmi eux. Dieu préparait ainsi une voie aisée à la prédication de l'Évangile, qui était proche; et il facilitait la réunion de tant de peuples, différents de langage et de mœurs, dans une seule société, un même culte et une même doctrine, par une seule langue, la plus belle, la plus féconde, la plus correcte qui fût dans l'univers, et qui devint commune à tous les pays qu'Alexandre avait conquis.

§ VII. — Diverses expéditions de Pyrrhus. En Italie, double combat contre les Romains. Cinéas: en Sicile: en Italie, pour la seconde fois; troisième combat contre les Romains, où Pyrrhus est vaincu: en Macédoine, dont il se rend maître pour un temps après avoir vaincu Antigone. Dans le Péloponnèse; il forme inutilement le siége de Sparte; il est tué à celui d'Argos. Députation de Philadelphe aux Romains, et des Romains à Philadelphe.

Le retour de Pyrrhus en Épire [1], depuis qu'il avait absolument abandonné la Macédoine, le mettait en état de mener une vie tranquille au milieu de ses sujets, et de goûter les douceurs de la paix [2] en gouvernant justement ses peuples. Mais un caractère vif et impétueux tel que le sien, et une ambition toujours avide et inquiète, ne pouvaient souffrir le repos; et il fallait qu'il fût toujours en mouvement, et qu'il y mît les autres: c'était une véritable maladie, une fièvre violente qui ne le quittait point, et qui avait des accès et des redoublements très-fréquents. Il ne pouvait se supporter lui-même, ni vivre avec soi. Il se fuyait sans cesse, en se répandant toujours au dehors, et allant chercher de contrée en contrée un bonheur qu'il ne rencontrait nulle part. Ce fut donc avec joie qu'il saisit la première occasion qui se présenta de se jeter dans de nouvelles affaires.

Les habitants de Tarente [3], qui étaient en guerre avec les Romains, ne trouvant point dans leur pays de généraux assez habiles pour les opposer à des ennemis si redoutables, tournèrent les yeux vers l'Épire, et y envoyèrent des ambassadeurs de la part, non-seulement des Tarentins, mais de tous les Grecs d'Italie, avec de magnifiques présents pour Pyrrhus. Ils avaient ordre de lui dire qu'ils n'avaient besoin que d'un capitaine sage, expérimenté, et de réputation; qu'ils ne manquaient pas de bonnes troupes; et qu'en rassemblant seulement les forces des Lucaniens, des Messapiens, des Samnites et des Tarentins, ils mettraient sur pied une armée de vingt mille chevaux et de trois cent cinquante mille hommes de pied.

[1] Plut. in Pyrrho, pag. 390-397. — Pausan. lib. 1, pag. 21, 22.
[2] Justin. lib. 18, cap. 1 et 2.
[3] An. M. 3721; av. J. C. 280.

On juge aisément comment Pyrrhus reçut une proposition si flatteuse pour lui et si conforme à son caractère. Les Épirotes, à son exemple, conçurent un vif désir et une violente passion de marcher à cette guerre.

Il y avait alors à la cour de Pyrrhus un Thessalien nommé Cinéas, homme d'un grand sens, et qui, ayant été disciple de Démosthène, passait alors non-seulement pour être celui de tous les orateurs de ce temps-là qui approchait le plus de la force et de l'éloquence de ce grand maître, mais encore pour avoir puisé avec le plus de succès dans une si excellente école les solides principes et les vraies maximes d'une saine politique. Il s'était attaché à Pyrrhus, et ce prince s'en servait pour l'envoyer en ambassade vers les villes avec lesquelles il avait quelque chose à traiter. Dans tous ces emplois, Cinéas confirma la vérité de ce mot d'Euripide, *Que l'éloquence emporte tout ce que le fer ennemi pourrait emporter.* Aussi Pyrrhus disait-il que l'éloquence de Cinéas lui avait gagné plus de villes qu'il n'en avait conquis lui-même par les armes : c'est pourquoi il avait beaucoup de considération pour lui, le comblait d'honneurs, et l'employait à toutes ses grandes affaires. Un homme de ce caractère est d'un prix inestimable, et ferait le bonheur du prince et de ses sujets s'il était écouté.

Cinéas voyant donc que Pyrrhus se préparait à passer en Italie, et le trouvant un jour, de loisir et de bonne humeur, il entra librement en conversation avec ce prince. *Vous songez*, lui dit-il, *à porter vos armes contre les Romains : si Dieu nous fait la grâce de les vaincre, quel avantage tirerons-nous de notre victoire? Les Romains une fois vaincus*, répondit Pyrrhus, *toute l'Italie sera à nous. Et quand nous en serons maîtres*, continua Cinéas, *que ferons-nous*? Pyrrhus, qui ne voyait pas encore où il en voulait venir, *Voilà*, lui dit-il, *la Sicile, qui nous tend les bras, et vous savez de quelle importance est cette île. Mais*, ajouta Cinéas, *la Sicile prise sera-t-elle la fin de nos expéditions? Non, certainement*, répliqua Pyrrhus avec vivacité. *Quoi! nous demeurerions en si beau chemin! Si Dieu vous accorde la victoire, et que nous réussissions, ce ne seront là que les préludes de plus grandes entreprises. Carthage avec toute l'Afrique, la Macédoine mon ancien domaine, la Grèce entière, voilà une partie de nos conquêtes futures. —Et, quand nous aurons tout conquis, que ferons-nous? — Ce que nous ferons? Nous vivrons en repos: nous passerons les jours entiers en festins, en conversations agréables, en fêtes, et nous ne penserons qu'à nous réjouir.* Alors Cinéas l'arrêtant : *Eh! seigneur*, lui dit-il, *qu'est-ce qui nous empêche dès aujourd'hui de vivre en repos, de faire des festins, de célébrer des fêtes, et de nous bien réjouir? Pourquoi aller chercher si loin un bonheur que nous avons entre nos mains, et acheter si cher ce que nous pouvons avoir sans peine?*

Ce discours de Cinéas affligea Pyrrhus sans le corriger. Il n'avait rien de raisonnable à y opposer ; mais un sentiment plus vif, plus pénétrant, plus durable, l'entraînait vers un fantôme de gloire qui se montrait toujours à lui sous un dehors brillant et séducteur, et cette passion ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit.

M. Pascal examine cette réflexion de Cinéas dans le chapitre XXVI de ses *Pensées*, où il explique d'une manière admirable quelle est l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, et de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-temps. « L'âme, dit-il, ne trouve rien en elle qui la contente : elle n'y voit rien qui ne l'afflige quand elle y pense; c'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, et de chercher, dans l'application aux choses extérieures, à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli ; et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir et d'être avec soi. »

Cela posé, après un grand nombre d'exemples qui démontrent la vérité de cette réflexion, il ajoute ce qui suit : « Lorsque Cinéas disait à Pyrrhus, qui se proposait de ne jouir du repos qu'après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son bonheur en jouissant dès lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues, il lui donnait un conseil qui recevait de grandes difficultés, et qui n'était guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposaient que l'homme

pût se contenter de soi-même et de ses biens présents, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires; ce qui est faux : Pyrrhus ne pouvait être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde; et peut-être que la vie molle que lui conseillait son ministre, était encore moins capable de le satisfaire que l'agitation de tant de guerres et de tant de voyages qu'il méditait. »

Mais ni le philosophe, ni le conquérant, n'étaient en état de reconnaître ainsi le fond du cœur humain. Pyrrhus envoya donc d'abord Cinéas aux Tarentins, avec trois mille hommes de pied; et bientôt après, quantité de vaisseaux plats, de galères, et toute sorte de bâtiments de transport étant arrivés de Tarente, il y embarqua vingt éléphants, trois mille chevaux, vingt mille hommes d'infanterie pesamment armée, deux mille archers, et cinq cents frondeurs.

Tout étant prêt, il fit voile. Dès qu'il eut gagné la pleine mer [1], il s'éleva un vent de nord si impétueux, qu'il l'emporta. D'abord le vaisseau où il était fut obligé de céder à sa violence. Enfin ses pilotes et ses mariniers firent de si grands efforts, qu'il résista et aborda à la côte d'Italie, mais avec des peines infinies et un très-grand danger. Le reste de sa flotte ne put tenir sa route. Un vent de terre s'étant levé, alors la galère de Pyrrhus, battue par la proue, fut en très-grand danger de s'entr'ouvrir par les grandes secousses qu'elle souffrait. Dans cette extrémité, Pyrrhus ne balança point; il se jeta à la mer. Ses amis et ses gardes s'y jetèrent après lui, faisant à l'envi tous leurs efforts pour le secourir et le sauver. La nuit qui était fort noire, et les vagues qui étaient poussées impétueusement contre la côte et repoussées avec un grand mugissement, rendaient le secours très-difficile. Enfin, après avoir lutté une partie de la nuit contre les vents et les vagues, le lendemain le vent étant considérablement baissé, le prince fut jeté sur le rivage, le corps entièrement faible et abattu, mais le courage toujours grand, toujours invincible, qui seul l'empêchait de succomber.

En même temps les Messapiens, sur la côte desquels le flot l'avait jeté, accoururent pour lui donner tous les secours qui étaient en leur pouvoir. Ils allèrent aussi au-devant de quelques-uns de ses vaisseaux qui étaient échappés, et dans lesquels il se trouva peu de cavalerie, et seulement deux mille hommes de pied, et deux éléphants. Pyrrhus les ayant rassemblés, marcha avec eux à Tarente.

Dès que Cinéas fut averti de son arrivée, il sortit au-devant de lui avec ses troupes. Pyrrhus, arrivé dans Tarente, fut étrangement surpris d'en trouver les habitants uniquement occupés de leurs plaisirs, auxquels ils étaient accoutumés de se livrer sans ménagement et sans interruption. Ils comptaient que, pendant qu'il combattrait pour eux, ils demeureraient tranquillement dans leurs maisons, ne s'occupant qu'à prendre le bain, à user des parfums les plus exquis, à faire bonne chère et à se divertir. Pyrrhus ne voulut rien faire d'abord par la force, et malgré les Tarentins, jusqu'à ce qu'il eut des nouvelles que ses vaisseaux étaient sauvés, et que la plus grande partie de son armée l'eut rejoint. Alors il parla et agit en maître. Il commença par fermer tous les lieux d'exercices et tous les jardins publics, où il avait accoutumé de s'entretenir de nouvelles, et de régler toutes les affaires de la guerre en se promenant et en causant. Il leur ôta leurs festins, leurs spectacles, et leurs assemblées de nouvellistes. Il leur fit prendre les armes, et, dans les montres et les revues, il se rendit sévère et inexorable pour tous ceux qui y manquaient; de sorte qu'il y en eut plusieurs qui, n'étant pas accoutumés à une discipline si exacte, quittèrent la ville, appelant une servitude insupportable de ne pouvoir plus vivre à leur gré dans les délices et les voluptés.

Dans ce temps-là il reçut nouvelles que le consul Lévinus s'avançait contre lui avec une puissante armée, et qu'il était déjà dans la Lucanie, où il brûlait et saccageait tout. Quoiqu'il n'eût pas encore reçu les secours de ses alliés, comme il trouvait très-honteux de souffrir que les ennemis s'approchassent davantage et vinssent faire le dégât jusque sous ses yeux, il se mit en campagne avec le peu de troupes qu'il avait; mais il envoya devant un héraut aux Romains pour leur demander si, avant que de commencer la guerre, ils ne voudraient pas

[1] La mer d'Ionie

consentir à terminer à l'amiable les différends qu'ils avaient avec les Grecs d'Italie, en le prénant pour juge et pour arbitre. Le consul Lévinus répondit au héraut, *que les Romains ne prenaient point Pyrrhus pour arbitre, et ne le craignaient point pour ennemi.*

Après cette réponse, Pyrrhus s'avança, alla camper dans la plaine qui est entre les villes de Pandosie et d'Héraclée; et, sur l'avis que les Romains étaient fort près de lui, et qu'ils étaient campés de l'autre côté de la rivière de Siris, il monta à cheval, et s'approcha de la rive pour reconnaître leur situation. Quand il vit la contenance de leurs troupes, leurs gardes avancées, le bel ordre qui régnait partout, et la bonne assiette de leur camp, il en fut surpris; et, s'adressant à un de ses amis, qui se trouva près de lui, *Mégaclès*, lui dit-il, *cette ordonnance des barbares*[1] *n'est nullement barbare; nous verrons si le reste y répondra.* Et, déjà inquiet du succès de l'avenir, il résolut d'attendre l'arrivée de ses alliés, se contentant d'avancer un corps de troupes sur la rivière pour l'opposer aux Romains, s'ils songeaient à tenter le passage; mais il était déjà trop tard. L'infanterie romaine passa à gué, et la cavalerie partout où elle pouvait; de sorte que le corps avancé de Pyrrhus, ne se trouvant pas assez fort, et craignant d'être enveloppé, fut contraint de regagner avec précipitation le gros de l'armée. Pyrrhus, qui venait d'arriver avec le reste de ses troupes, n'était plus à temps de disputer le passage.

Quand il vit, en deçà de la rivière, briller quantité de boucliers romains, et leur cavalerie marcher contre lui en belle ordonnance, alors il serra ses rangs, et commença l'attaque, se faisant d'abord remarquer à la beauté et à l'éclat de ses armes, qui étaient très-riches, et donnant à connaître par ses actions, que la réputation qu'il avait acquise n'était pas au-dessus de son mérite. Il se livrait au combat sans s'épargner, et renversait tout ce qui se trouvait devant lui: mais il ne perdait pas de vue les fonctions de général; et, au milieu des plus grands dangers, il conservait tout son sang-froid, donnait ses ordres comme s'il eût été fort loin du péril, et courait çà et là pour rétablir les affaires et pour soutenir ceux qui étaient les plus pressés.

[1] Les Grecs traitaient de barbares tous les autres peuples.

Dans le fort de la mêlée, un cavalier italien, la pique à la main, s'attachant à Pyrrbus seul, le suivait partout, plein d'ardeur, et réglait tous ses mouvements sur les siens. Ayant trouvé un moment favorable, il lui porta un grand coup, qui ne blessa que son cheval. En même temps, Léonat de Macédoine perça de sa pique le cheval du cavalier. Les deux chevaux étant tombés, Pyrrhus fut d'abord environné d'une foule de ses amis, qui l'enlevèrent, et tuèrent le cavalier italien, qui combattit avec beaucoup de courage.

Cette aventure apprit à Pyrrhus à se précautionner plus qu'il ne faisait, et à prendre plus garde à lui; devoir essentiel pour un général, du sort de qui dépend celui de toute une armée. Voyant sa cavalerie qui pliait, il envoya ordre à son infanterie d'avancer, la mit promptement en bataille, et, après avoir donné son manteau et ses armes à Mégaclès, l'un de ses amis, et s'être déguisé sous les siennes, il chargea impétueusement les Romains. Ceux-ci le reçurent avec beaucoup de courage. Le combat fut très-opiniâtre, et la victoire longtemps douteuse. On dit que les uns et les autres plièrent sept fois, et revinrent sept fois à la charge.

Le changement d'armes de Pyrrhus fut fait fort à propos pour lui sauver la vie, mais il pensa lui être funeste et lui arracher la victoire des mains. Les ennemis se jetèrent en foule sur Mégaclès, qu'ils prenaient pour le roi. Un cavalier, qui le blessa, et qui le jeta par terre, après lui avoir arraché son armet et son manteau, poussa à toute bride vers le consul Lévinus, et lui montra cet armet et ce manteau, en lui criant qu'il avait tué Pyrrhus. Ces dépouilles, étant portées dans tous les rangs comme en triomphe, remplirent toute l'armée des Romains d'une joie inexprimable. Tout y retentit des cris de victoire; et, dans l'armée des Grecs ce fut une consternation générale et un découragement universel.

Pyrrhus, qui s'aperçut du terrible effet de cette méprise, parcourut diligemment toutes les lignes, la tête nue, tendant la main à ses soldats, et se faisant connaître à sa voix et à son geste. Le combat étant rétabli, ce furent enfin

les éléphants qui décidèrent principalement du gain de la bataille ; car Pyrrhus, voyant que les Romains étaient rompus par ces animaux, et que leurs chevaux, avant même que de les approcher, en étaient effrayés, et emportaient leurs maîtres, mena promptement contre eux sa cavalerie thessalienne pendant qu'ils étaient en désordre, et les mit en fuite après en avoir fait un grand carnage.

Denys d'Halicarnasse écrit qu'il y eut dans cette bataille près de quinze mille Romains de tués, et treize mille du côté de Pyrrhus. D'autres historiens diminuent la perte de part et d'autre.

Pyrrhus, sans perdre de temps, s'empara du camp des Romains, qu'il trouva abandonné, retira plusieurs villes de leur alliance, ravagea tout le pays, et s'approcha de Rome jusqu'à trois cents stades, c'est-à-dire jusqu'à quinze lieues.

Les Lucaniens et les Samnites l'ayant joint après le combat, il leur fit de vifs reproches sur leur retardement; mais on voyait bien, à son air, que, dans le fond, il était ravi d'avoir défait avec ses seules troupes et celles des Tarentins, sans le secours des alliés, cette armée des Romains si nombreuse et si aguerrie.

Une perte si considérable n'abattit point le courage des Romains, ils ne rappelèrent point Lévinus; et ne songèrent qu'à se préparer à une seconde action. Cette grandeur d'âme, pleine de fermeté et d'audace, surprit et même effraya Pyrrhus. C'est pourquoi il jugea à propos de leur envoyer le premier une ambassade pour les sonder, et voir s'ils ne voudraient pas entendre à quelque voie d'accommodement; cependant il retourna à Tarente. Cinéas, étant donc envoyé à Rome, s'aboucha avec les premiers de la ville, et leur envoya à tous, et à leurs femmes, des présents de la part du roi. Il n'y en eut pas un seul qui les reçût; ils répondirent tous, et leurs femmes même, que, quand Rome aurait fait publiquement un traité avec le roi, il aurait pour lors tout sujet d'être content d'eux.

Quand Cinéas eut été introduit dans le sénat, il exposa les propositions de son maître, qui offrait de rendre sans rançon aux Romains leurs prisonniers; qui promettait de leur aider à conquérir toute l'Italie ; et qui ne demandait autre chose que leur amitié, et une entière sûreté pour les Tarentins. Plusieurs, dans le sénat, paraissaient incliner à faire la paix ; et cette pensée n'était point sans fondement, ni sans raison. Ils venaient d'être vaincus dans une grande bataille ; ils étaient à la veille d'en livrer une plus grande encore : on avait lieu de tout craindre, les forces de Pyrrhus étant considérablement augmentées par la jonction de plusieurs peuples d'Italie, ses confédérés.

Le courage des Romains eut besoin d'être ranimé dans ces circonstances par le célèbre Appius Claudius, sénateur illustre, que son grand âge et la perte de la vue avaient obligé de se renfermer dans sa famille et de se retirer des affaires. Sur le bruit sourd qui courait dans la ville, que le sénat était disposé à accepter les offres de Pyrrhus, il se fit porter dans l'assemblée, où l'on garda un profond silence dès qu'on le vit paraître. Là, ce vénérable vieillard, à qui le zèle pour l'honneur de sa patrie semblait avoir rendu toute son ancienne vigueur, montra, par des raisons également fortes et sensibles, qu'on allait détruire par un honteux traité toute la gloire que Rome jusque-là s'était acquise. Puis, transporté d'une noble indignation, « Que sont donc devenus, « leur dit-il, ces discours si fiers que vous te- « niez, et qui ont retenti par toute la terre, que, « si cet Alexandre-le-Grand était venu en Italie « du temps de notre jeunesse et de la vigueur « de l'âge de nos pères, il n'aurait point ac- « quis la réputation d'invincible ; mais que « par sa fuite, ou par sa mort, il aurait ajouté « un nouveau lustre à la gloire de Rome? Quoi « vous tremblez maintenant au seul nom d'un « Pyrrhus qui a passé sa vie à faire la cour « à un des gardes de ce même Alexandre ; qui « erre comme un aventurier de contrée en « contrée pour fuir les ennemis qu'il a dans « son pays, et qui a l'insolence de vous pro- « mettre la conquête de l'Italie avec ces mê- « mes troupes qui n'ont pu le mettre en état « de conserver une petite partie de la Macé- « doine? » Il dit beaucoup d'autres choses pareilles, qui ranimèrent la générosité romaine, et dissipèrent toutes les craintes du sénat. D'un commun accord et d'une voix unanime, on fit cette réponse à Cinéas : *Que Pyrrhus commençât par sortir d'Italie : qu'alors, s'il voulait,*

il envoyât demander la paix; mais que, tant qu'il serait en armes dans leur pays, les Romains lui feraient la guerre de toutes leurs forces, quand même il aurait battu dix mille Lévinus.

On dit que Cinéas, pendant le séjour qu'il fit à Rome pour ménager un accommodement, prit grand soin, en homme habile et sensé, de s'instruire des mœurs et des coutumes des Romains, d'examiner leur conduite tant publique que particulière, d'étudier la forme de leur gouvernement, et de s'informer, dans le plus grand détail qu'il put, des forces et des revenus de la république. Quand il fut retourné à Tarente, il fit au roi un fidèle rapport de tout ce qu'il avait appris dans les conversations qu'il avait eues avec les principaux de Rome, et lui dit, entre autres choses, *que le sénat lui avait paru une assemblée de plusieurs rois*: noble et juste idée de cet auguste corps! Et, sur la grande quantité d'habitants dont il avait vu leurs villes et leurs campagnes peuplées, il lui dit *qu'il craignait beaucoup que Pyrrhus ne combattît contre une hydre*. En effet, le consul Lévinus avait déja une armée deux fois plus grande que la première; et il laissait encore à Rome une infinité d'hommes capables de porter les armes, et de faire plusieurs armées aussi nombreuses que celle qu'il venait de lever.

Le retour de Cinéas à Tarente fut suivi de près de l'arrivée des ambassadeurs que les Romains envoyaient à Pyrrhus; du nombre desquels était Fabricius, dont Cinéas dit au roi que les Romains faisaient un fort grand cas, comme d'un homme très-vertueux et très-habile dans la guerre, mais qui était extrêmement pauvre. Pyrrhus les reçut avec une très-grande distinction, et leur fit toutes sortes d'honneurs. Les ambassadeurs, dans l'audience qu'il leur donna, dirent tout ce qui pouvait convenir dans les circonstances présentes. Comme la victoire que Pyrrhus venait de remporter pouvait lui enfler le courage, ils lui représentèrent l'inconstance de la fortune, ses caprices, ses revers qu'il n'est pas possible de prévoir : que les plus grandes défaites n'étaient point capables d'abattre le courage des Romains, loin qu'un léger désavantage pût les alarmer; que l'exemple de tant d'ennemis qu'ils avaient vaincus devait faire faire des réflexions à Pyrrhus sur l'entreprise qu'il formait : qu'en tous cas il trouverait des ennemis bien prêts à le recevoir et à se bien défendre. Après ces remontrances, ils lui laissaient le choix, ou de recevoir la rançon des prisonniers de guerre dont il était le maître, ou de les échanger contre ceux de ses soldats qui étaient en la puissance du peuple romain.

Pyrrhus, ayant tenu conseil avec ses amis [1], répondit ainsi aux ambassadeurs de la ville de Rome : « Vous avez mauvaise grâce, Romains, « pendant que vous me refusez la paix, de me « demander les prisonniers que j'ai faits sur « vous pour vous en servir ensuite contre moi-« même. Si vous n'avez en vue que vos véri-« tables intérêts et les miens, il ne faut point « chercher tant de détours. Terminez par un « traité d'alliance la guerre que vous me fai-« tes à moi et à mes alliés; et je vous remets « sans rançon tous les prisonniers de guerre, « tant vos citoyens que vos alliés. Sans cette « condition, ne comptez pas que Pyrrhus « puisse jamais se résoudre à vous relâcher un « si grand nombre de soldats. »

Après avoir répondu de la sorte aux trois ambassadeurs, il prit Fabricius en particulier, et lui dit : « Pour vous, Fabricius, je connais « votre mérite. J'apprends que vous êtes un « grand capitaine, que vous entendez parfai-« tement à commander une armée, que la jus-« tice et la tempérance font votre caractère, « et que vous passez pour un homme accom-« pli dans toutes les vertus. Mais je sais aussi « que vous êtes sans biens; et qu'en cela seul « la fortune vous a mal partagé, en vous ré-« duisant, pour les commodités de la vie, à « l'état des plus pauvres sénateurs. Pour sup-« pléer à ce qui vous manque de ce côté-là, je « suis prêt à vous donner autant d'or et d'argent « qu'il en faut pour vous mettre au-dessus des « plus opulents de Rome, persuadé *qu'il n'est « point de dépense qui fasse plus d'honneur à « un prince que de soulager les grands hom-« mes qui sont contraints par la pauvreté de « mener une vie indigne de leur vertu, et que « c'est là le plus noble emploi qu'un roi puisse « faire de ses richesses.* Ne croyez pas que,

[1] Dionys. Halicarn. Excerpt. legat. pag. 744-748

« pour reconnaissance, je prétende exiger de « vous aucun service injuste ou déshonorant. « Ce que je vous demande ne peut que vous « faire honneur et augmenter votre pouvoir « dans votre patrie. Je vous conjure d'abord « de m'aider de tout votre crédit à gagner le « sénat des Romains, qui jusqu'ici s'est rendu « trop difficile, qui n'a jamais voulu donner les « mains à un accommodement, et qui n'a con« sulté en aucune manière les règles de la mo« dération. Faites-lui bien comprendre, je « vous prie, que j'ai donné ma parole de se« courir les Tarentins et les autres Grecs qui « habitent cette côte de l'Italie, et que je ne « puis en honneur les abandonner, surtout me « trouvant à la tête d'une puissante armée qui « m'a déjà fait gagner une bataille. Cependant « il m'est survenu quelques affaires pressantes « qui me rappellent dans mes états; et c'est « ce qui me fait désirer encore plus ardem« ment la paix. Au reste, si ma qualité de roi « me rend suspect au sénat, parce que plu« sieurs autres n'ont pas fait difficulté de vio« ler ouvertement la foi des traités et des al« liances, devenez vous-même mon garant, et « joignez-vous à moi pour m'aider de vos con« seils dans toutes mes entreprises, et pour « commander mes armées sous moi. J'ai be« soin d'un homme vertueux et d'un ami fi« dèle : vous, de votre côté, vous avez besoin « d'un prince qui, par ses libéralités, vous « mette en état de faire plus de bien. Ne refu« sons point de nous aider l'un l'autre et de « nous prêter un mutuel secours. »

Pyrrhus ayant ainsi parlé, Fabricius, après un moment de silence, lui répondit en ces termes : « Il est inutile que je dise rien de l'ex« périence que je puis avoir dans le gouverne« ment des affaires publiques et particulières, « dès que vous en êtes informé d'ailleurs. A « l'égard de ma pauvreté, vous me paraissez « aussi la connaître assez pour que je ne sois « point obligé de vous dire que je n'ai ni ar« gent que je fasse profiter, ni esclaves qui « me produisent des revenus; que tout mon « bien consiste dans une maison de peu d'ap« parence, et dans un petit champ qui fournit « à mon entretien. Si vous croyez néanmoins « que la pauvreté rende ma condition infé« rieure à celle de tout autre Romain et que, « remplissant les devoirs d'un honnête hom« me, je sois moins considéré parce que je ne « suis pas du nombre des riches, permettez« moi de vous dire que l'idée que vous avez « de moi n'est pas juste et vous trompe, soit « qu'on vous ait inspiré ces sentiments, soit « que vous en jugiez ainsi par vous-même. Si « je ne possède pas de grands biens, je n'ai ja« mais cru et ne crois point encore que mon « indigence m'ait jamais fait aucun tort, soit « que je me considère comme personne publi« que, ou comme simple particulier. Ma pa« trie, à cause de ma pauvreté, m'a-t-elle ja« mais éloigné de ces glorieux emplois qui « font le plus noble objet de l'émulation de « tous les grands cœurs? Je suis revêtu des « plus grandes dignités. On me met à la tête « des plus illustres ambassades. J'assiste aux « plus augustes cérémonies. On me confie les « plus saintes fonctions du culte divin. Quand « il s'agit de délibérer sur les affaires les plus « importantes, je tiens mon rang dans les con« seils, et j'y donne mon avis. Je vais de pair « avec les plus riches et les plus puissants; et « si j'ai à me plaindre, c'est d'être trop loué et « trop honoré par mes citoyens. Pour remplir « tous ces emplois, je ne dépense rien du mien, « non plus que les autres Romains. Rome ne « ruine point ses citoyens en les élevant à la « magistrature. C'est elle qui donne tous les « secours nécessaires à ceux qui sont dans les « charges, et qui les leur fournit avec libéra« lité et magnificence; car il n'en est pas de « notre ville [1] comme de beaucoup d'autres « où le public est très-pauvre, tandis que les « particuliers possèdent des richesses immen« ses. Nous sommes tous riches dès que la ré« publique l'est, parce qu'elle l'est pour nous. « En admettant également aux emplois pu« blics le riche et le pauvre, selon qu'elle les « en juge dignes, elle égale tous ses citoyens, « et ne reconnaît entre eux d'autre différence « ni d'autre distinction que celle du mérite et « de la vertu. Pour ce qui regarde mes affaires « particulières, loin de plaindre mon sort, je « m'estime le plus heureux de tous les hom« mes lorsque je me compare aux riches; et

[1] Privatus illis census erat brevis,
Commune magnum.
HORAT. (1. od. 15, 13.)

« je sens en moi-même, dans cet état, une « sorte de complaisance, et même de fierté. « Mon petit champ, quelque maigre qu'il soit, « me fournit tout ce qui m'est nécessaire, « pourvu que j'aie soin de le bien cultiver et « d'en conserver les fruits. M'en faut-il davantage? Tout aliment m'est agréable quand il « est assaisonné par la faim; je bois avec délices quand j'ai grande soif; je goûte les « douceurs du sommeil quand j'ai bien fatigué. Je me contente d'un habit qui me met « à couvert des rigueurs de l'hiver; et, entre « tous les meubles qui peuvent servir à un « même usage, le plus vil est celui qui m'accommode le mieux. Je serais déraisonnable « et injuste si j'accusais la fortune; elle me « fournit tout ce que demande la nature. « Quant au superflu, elle ne me l'a point « donné, mais en même temps elle ne m'en a « pas inspiré le désir. De quoi puis-je donc me « plaindre? Il est vrai que, faute de cette abondance, je me vois hors d'état de soulager « ceux qui sont dans le besoin, avantage unique qu'on pourrait envier aux riches. Mais « du moment que je fais part, et à la république, et à mes amis, du peu que je possède, « que je rends à mes citoyens tous les services dont je suis capable, et qu'enfin je fais « tout ce qui dépend de moi, que dois-je me « reprocher? Jamais la pensée de m'enrichir « ne m'est venue dans l'esprit. Employé depuis longtemps dans l'administration de la « république, j'ai eu mille occasions d'amasser « de grandes sommes d'argent sans aucun reproche. En peut-on désirer une plus favorable que celle qui se présenta il y a quelques « années? Revêtu de la dignité consulaire, je « fus envoyé contre les Samnites, les Lucaniens, les Brutiens, à la tête d'une nombreuse « armée. Je ravageai une grande étendue de « pays, je vainquis l'ennemi dans plusieurs batailles; j'emportai d'assaut plusieurs villes « pleines de butin et d'opulence, j'enrichis « toute l'armée de leurs dépouilles : je dédommageai chaque citoyen de ce qu'il avait fourni « pour les frais de la guerre; et, ayant reçu les « honneurs du triomphe, je mis encore quatre cents talents dans le trésor public [1]. « Après avoir négligé un butin si considérable, dont je pouvais prendre tout ce que j'aurais voulu; après avoir méprisé des richesses « si justement acquises, et sacrifié à l'amour « de la gloire les dépouilles de l'ennemi, à « l'exemple de Valérius Publicola et de plusieurs autres grands personnages, qui, par « leur généreux désintéressement, ont porté « si haut la puissance de Rome, me conviendrait-il d'accepter l'or et l'argent que vous « m'offrez? Quelle idée aurait-on de moi? « Quel exemple donnerais-je à mes citoyens? « de retour à Rome, comment soutiendrais-je « leurs reproches, et même leur vue seule? « Nos censeurs, ces magistrats préposés à « veiller sur la discipline et sur les mœurs, ne « m'obligeraient-ils pas de rendre compte devant tout le monde des présents que vous « voulez me faire accepter? Vous garderez, « s'il vous plaît, vos richesses, et moi ma pauvreté et ma réputation. »

Je crois bien que l'historien a prêté ces discours à Pyrrhus et à Fabricius; mais il n'a fait qu'exprimer et mettre dans un plus grand jour leurs sentiments, surtout du dernier, car tel était le caractère des Romains dans ces beaux siècles de la république. Fabricius [1] était véritablement persuadé qu'il y avait plus de gloire et de grandeur à pouvoir mépriser tout l'or du roi, qu'à régner.

Le lendemain Pyrrhus [2], voulant surprendre l'ambassadeur romain et l'étonner, comme il n'avait encore jamais vu d'éléphant, ordonna au capitaine de ses éléphants d'en armer le plus grand, de le mener dans le lieu où il serait en conversation avec Fabricius, et de le tenir là derrière une tapisserie pour le faire paraître quand il l'ordonnerait. Cela étant exécuté, et le signal donné, on retira la tapisserie, et cet animal énorme parut tout à coup, levant sa trompe sur la tête de Fabricius, et jetant un cri horrible et épouvantable. Fabricius, s'étant tourné tranquillement, sans témoigner ni surprise ni crainte, dit à Pyrrhus en souriant : *Ni votre or ne m'émut hier, ni votre éléphant ne m'étonne aujourd'hui.*

[1] Quatre cent mille écus. = 400 talents d'Italie vaudraient 2 760 000 fr. E. B.

[1] « Fabricius Pyrrhi regis aurum repulit, majusque « regno judicavit regias opes posse contemnere. » (SEN. *Epist.* 120.)

[2] Plut. in Pyrrho, pag. 395-397.

Le soir, quand on fut à table, on parla de beaucoup de choses; et, après avoir parcouru les affaires de la Grèce et discouru des philosophes, Cinéas fit tomber la conversation sur Épicure et détailla ce que les épicuriens pensent des dieux et du gouvernement des états. Il dit qu'ils faisaient consister la fin et le souverain bien de l'homme dans la volupté; qu'ils fuyaient les dignités et les charges comme la ruine et la perte du bonheur : qu'ils ne donnaient à la Divinité ni amour, ni haine, ni colère; qu'ils soutenaient qu'elle ne prenait aucun soin des hommes, et qu'ils la reléguaient dans une vie tranquille où elle passait tous les siècles sans affaires et plongée dans toutes sortes de délices et de voluptés. Il y a bien de l'apparence que la vie molle et voluptueuse des Tarentins donna lieu à cet entretien. Pendant que Cinéas parlait encore, Fabricius, à qui cette doctrine était nouvelle, s'écria de toute sa force : *O grand Hercule, puissent les Samnites et Pyrrhus suivre cette doctrine pendant qu'ils feront la guerre aux Romains!*

Qui de nous, à juger des mœurs anciennes par les nôtres, s'attendrait à voir rouler les propos de table parmi de grands guerriers, non-seulement sur des affaires de politique, mais sur des matières d'érudition ? car les questions de philosophie en faisaient alors le principal objet. De tels entretiens, assaisonnés de réflexions et de reparties spirituelles, ne valent-ils pas bien des conversations qui souvent, depuis le commencement du repas jusqu'à la fin, sans beaucoup de dépense d'esprit, se passent presque à louer, à exalter par des acclamations dignes d'épicuriens, la bonté des mets, la finesse des ragoûts, l'excellence des vins et des liqueurs?

Pyrrhus, admirant la grandeur d'âme de l'ambassadeur romain, et charmé de sa prudence et de sa sagesse, désira encore avec plus de passion de faire amitié et alliance avec sa ville, au lieu de lui faire la guerre; et, le prenant en particulier, il le conjura encore une fois de vouloir bien, après qu'il aurait moyenné un accommodement entre les deux états, s'attacher à lui et vivre dans sa cour, où il aurait la première place parmi tous ses amis et tous ses capitaines. *Je ne vous le conseillerais pas*, repartit Fabricius en lui parlant à l'oreille et en souriant, *et vous entendez peu vos intérêts; car ceux qui vous honorent et vous admirent présentement, s'ils m'avaient une fois connu, m'aimeraient mieux pour leur roi que vous-même.*

Le prince, loin de se fâcher de cette réponse, l'en considéra encore plus, et ne confia qu'à lui les prisonniers, afin que, si le sénat ne voulait pas lui accorder la paix, ils lui fussent renvoyés après qu'ils auraient embrassé leurs parents et leurs amis et célébré la fête des Saturnales. Ils lui furent renvoyés en effet après la fête, le sénat ayant ordonné peine de mort contre quiconque demeurerait et ne se rendrait pas auprès de Pyrrhus.

L'année suivante, Fabricius ayant pris le commandement de l'armée, un inconnu vint à lui dans son camp et lui rendit une lettre du médecin du roi, qui lui offrait d'empoisonner Pyrrhus si les Romains lui promettaient une récompense proportionnée au grand service qu'il leur rendrait en terminant une si forte guerre sans aucun danger pour eux. Fabricius [1], conservant toujours le même fonds de probité et de justice au milieu de la guerre, qui fournit tant de prétextes pour y donner atteinte, et sachant qu'il y a des droits inviolables à l'égard même des ennemis, fut frappé d'une juste horreur à une telle proposition. Comme il ne s'était point laissé vaincre à l'or du roi, il crut aussi qu'il lui serait honteux de vaincre le roi par le poison. Après en avoir conféré avec son collègue Émilius, il écrivit promptement à Pyrrhus pour l'avertir de se précautionner contre cette noire perfidie. Sa lettre était conçue en ces termes :

CAIUS FABRICIUS ET QUINTUS EMILIUS, COSS. AU ROI PYRRHUS,

Salut.

« Il paraît que vous vous connaissez mal en « amis et en ennemis : et vous en tomberez

[1] « Ejusdem animi fuit, auro non vinci, veneno non vincere. Admirati sumus ingentem virum, quem non regis, « non contrà regem promissa flexissent; boni exempli tenacem; quod difficillimum est, in bello innocentem; que « aliquod esse crederet etiam in hoste nefas; qui in summâ « paupertate, quam sibi decus fecerat, non aliter refugit « divitias quàm venenum. » (SEN. *Epist.* 120.)

« d'accord quand vous aurez lu la lettre qu'on « nous a écrite; car vous verrez que vous fai- « tes la guerre à des gens de bien et d'hon- « neur, et que vous donnez toute votre con- « fiance à des méchants et à des perfides. Ce « n'est pas, tant pour l'amour de vous que nous « vous donnons cet avis, que pour l'amour « de nous-mêmes, afin que votre mort ne « donne point une occasion de nous calom- « nier, et que l'on ne croie pas que nous « ayons eu recours à la trahison parce que « nous désespérions de terminer heureuse- « ment cette guerre par notre courage. »

Pyrrhus, ayant reçu cette lettre, et bien avéré le fait qui y était énoncé, fit punir son médecin; et, pour témoigner à Fabricius et aux Romains sa reconnaissance, il renvoya au consul tous les prisonniers sans rançon, et lui députa encore Cinéas pour tâcher de convenir de la paix avec lui. Les Romains, qui ne voulaient point accepter ni une grâce de leur ennemi, ni une récompense pour n'avoir pas commis contre lui la plus abominable des injustices, ne refusèrent pas les prisonniers, mais ils lui en renvoyerent un pareil nombre des Tarentins et des Samnites. Et, pour ce qui regardait le traité d'amitié et de paix, ils ne permirent pas même à Cinéas d'en parler que Pyrrhus n'eût regagné l'Epire sur les mêmes vaisseaux qui l'avaient apporté. Mais, comme ses affaires demandaient un second combat, il assembla son armée, se mit en marche, et attaqua les Romains près de la ville d'Asculum.

Le combat fut rude et opiniâtre, et la victoire douteuse jusqu'à la fin. Pyrrhus d'abord, ayant été poussé dans des lieux impraticables à la cavalerie et contre une rivière très-difficile et dont les bords étaient marécageux, fut fort maltraité et perdit beaucoup de monde; mais, s'étant enfin tiré de ce terrain désavantageux et ayant gagné la plaine, où il pouvait faire usage de ses éléphants, il marcha contre les Romains avec beaucoup d'impétuosité et de roideur, ses rangs bien ordonnés et bien serrés. Comme il trouva une vive résistance, le carnage fut grand, et il fut lui-même blessé dans la mêlée. Ses éléphants, qu'il lâcha à propos, rompirent en plusieurs endroits l'infanterie romaine, sans pouvoir néanmoins la mettre en déroute. Les deux armées, acharnées l'une contre l'autre, firent des efforts extraordinaires de courage, et ne cessèrent de combattre que lorsque la nuit les sépara. Les Romains se retirèrent les premiers et gagnèrent leur camp, qui était fort proche. La perte fut à peu près égale, et monta en tout, des deux côtés, à quinze mille hommes. L'avantage néanmoins parut rester du côté de Pyrrhus, qui était demeuré le dernier sur le champ de bataille. Quelqu'un le félicitant sur sa victoire, il répondit: *Si nous en remportons encore une pareille, nous sommes ruinés.* En effet, ayant perdu dans cette bataille ses meilleures troupes et ses plus braves officiers, il sentait bien qu'il ne pouvait pas remettre sur pied une nouvelle armée comme les Romains, qui tiraient de leurs défaites mêmes[1] de nouvelles forces et une nouvelle ardeur pour continuer la guerre.

Pendant qu'il s'occupait de ces tristes pensées[2], ne voyant presque pour lui aucune ressource, ni aucune voie honorable de se tirer d'une entreprise à laquelle il s'était trop légèrement engagé, un rayon d'espérance et de bonne fortune ranima son courage. D'un côté il arrive des députés de Sicile qui viennent lui remettre entre les mains Syracuse, Agrigente et la ville des Léontins, et le prier de venir chasser les Carthaginois de leur île et la délivrer des tyrans. Dans le même temps il arrive de Grèce des courriers qui viennent lui donner avis que Céraunus avait été tué dans une bataille qu'il avait donnée contre les Gaulois en Macédoine, et que ce royaume semblait lui tendre les mains et lui offrir son trône.

Pyrrhus se trouva dans une nouvelle sorte d'embarras. Un moment auparavant, toute ressource lui manquait; ici il en avait trop, et ne savait quel parti prendre. Après avoir longtemps délibéré et pesé mûrement les raisons qui se présentaient de part et d'autre, il se détermina pour la Sicile, qui lui ouvrait un passage dans l'Afrique et lui montrait une plus

[1] Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.
(HORAT. [IV. Od. 4, v. 59].)

[2] An. M. 3726; av. J. C. 278. — Plut. in Pyrrho, pag. 397, 398. — Pausan. lib. 1, pag. 22. — Justin. lib. 18, cap. 2, et lib. 23, cap. 3.

ample moisson de gloire. Sans perdre de temps, il envoya devant lui Cinéas pour traiter avec les villes et les assurer de sa prompte arrivée; puis, ayant laissé dans Tarente une grosse garnison malgré les habitants, qui voyaient avec peine que Pyrrhus les abandonnait et les retenait néanmoins en servitude, il se mit en mer.

Quand il fut arrivé en Sicile, il se rendit maître d'abord de Syracuse, qui lui fut livrée par Sostrate[1], qui gouvernait alors cette ville, et par Thénon, qui commandait dans la citadelle. Il reçut d'eux l'argent du trésor public, et environ deux cents vaisseaux, ce qui lui facilita la conquête de toute la Sicile. Les manières honnêtes et prévenantes qu'il employa dans les commencements lui gagnèrent tous les cœurs. Avec trente mille hommes de pied, deux mille cinq cents chevaux, et une flotte de deux cents voiles, il allait chassant les Carthaginois devant lui, et ruinant partout leur domination. Il leur enleva la ville d'Éryx, qui était la plus forte place qu'ils eussent dans l'île, et la mieux pourvue de gens de défense. Il vainquit dans un grand combat les habitants de Messine, appelés *Mamertins*[2], qui, par leurs courses et leurs irruptions, infestaient toute la Sicile, et il rasa toutes leurs forteresses.

Des progrès si rapides effrayèrent les Carthaginois, à qui il ne restait plus dans toute la Sicile que la seule ville de Lilybée. Ils lui envoyèrent offrir de l'argent et des vaisseaux, s'il voulait leur accorder la paix et son amitié. Mais, comme il aspirait à de plus grandes choses, il leur répondit qu'ils n'avaient d'autre moyen d'obtenir ce qu'ils demandaient qu'en abandonnant la Sicile et qu'en mettant la mer de Libye pour bornes entre les Grecs et eux. Il ne roulait dans sa tête que de grands projets pour lui et pour les siens. Il destinait à son fils Hélénus la Sicile, comme un royaume sur lequel il avait droit par sa naissance; car il l'avait eu de la fille d'Agathocle, et il destinait à son autre fils Alexandre le royaume d'Italie, dont il comptait la conquête sûre.

[1] Denys d'Halicarnasse le nomme *Sosistrate*.

[2] Ce mot signifie *martiaux*, parce que ces peuples étaient fort aguerris. Ils étaient originaires d'Italie; et s'étant emparés de Messine, ou y ayant été reçus, ils conservèrent leur nom, quoique la ville conservât aussi le sien.

Enflé par ses prospérités continuelles et par les forces qu'il avait en main, il ne pensait qu'à poursuivre les grandes espérances qui l'avaient attiré en Sicile. La première et la principale était la conquête de l'Afrique. Il avait assez de vaisseaux pour ce grand dessein : mais il manquait de matelots; et, pour en ramasser, il força les villes, avec beaucoup de rigueur, de lui en fournir, et les châtia très-sévèrement quand elles n'obéissaient pas à ses ordres.

Ainsi il changea bientôt sa puissance en une domination et une insolence tyranniques[1]. Il s'attira d'abord la haine de la famille et des amis d'Agathocle; il les dépouilla de tous les biens qu'ils avaient reçus de ce prince, et en enrichit ses créatures. Au mépris des coutumes du pays, il donnait les premières dignités et le gouvernement des villes à ses satellites et à ses centurions, qu'il continuait dans la magistrature autant qu'il le jugeait à propos, sans observer le terme marqué par les lois. A l'égard des procès, des différends, des contestations, et de toutes les autres affaires de cette sorte, ou il s'en rendait lui-même l'arbitre souverain, ou il les abandonnait au jugement et à la discrétion de ses courtisans, qui n'avaient d'autres vues que de s'enrichir par un gain sordide et de vivre dans le luxe et la débauche.

Une conduite si dure et si différente de celle qui lui avait d'abord si bien réussi, aliéna les esprits et mit tout le monde contre lui. S'apercevant qu'il était universellement haï, et que les esprits, irrités par son mauvais gouvernement, ne cherchaient qu'à secouer le joug, il mit dans la plupart des villes des garnisons à sa dévotion, sous prétexte que les Carthaginois se disposaient à lui faire la guerre. Il se saisit des plus illustres citoyens de chaque ville; et, feignant qu'ils lui avaient dressé des embûches, et qu'ils tramaient quelque trahison, il les fit mourir. De ce nombre fut Thénon, commandant de la citadelle. Les services importants qu'il avait rendus au roi des Épirotes ne lui mirent point à couvert de sa cruelle politique. On convenait qu'il avait plus contribué que personne à lui ouvrir le passage, et

[1] Dionys. Hal. in Excerpt. pag. 541.

à réduire l'île sous sa domination. Pyrrhus voulut aussi faire prendre Sostrate; mais celui-ci, pressentant les embûches qu'on lui dressait, trouva le moyen de sortir de la ville. On hasarde de tout perdre en perdant l'amitié des peuples, qui est le lien le plus ferme qui les attache aux princes. Un traitement si injuste et si cruel, à l'égard de deux des premiers citoyens de Syracuse qui avaient été les principaux instruments de ses progrès dans cette île, acheva de le rendre odieux et insupportable aux Siciliens. Tel était le caractère de Pyrrhus. Vif et impétueux dans ses entreprises, il venait assez aisément à bout de gagner des provinces et des royaumes [1], mais il n'avait pas l'art de les conserver. La haine que les villes conçurent pour lui fut si grande, que les unes se liguèrent avec les Carthaginois, et les autres avec les Mamertins, pour le détruire.

Dans le temps qu'il ne voyait partout que révoltes contre lui, que nouvelles entreprises, et qu'un soulèvement général, il reçut des lettres des Samnites et des Tarentins qui lui mandaient qu'ayant été chassés de toute la campagne, et réduits à se renfermer dans leurs villes, il ne leur était plus possible de soutenir la guerre, à moins qu'il ne vînt au plus tôt les secourir. Ces lettres arrivèrent bien à propos pour donner à son départ un prétexte honnête, et pour faire croire que ce n'était ni une fuite, ni un abandonnement de la Sicile, comme s'il eût désespéré d'y réussir.

En s'embarquant à Syracuse, il fut attaqué par les Carthaginois, de sorte qu'il fut obligé de combattre dans le port même contre ces barbares. Dans ce combat il perdit plusieurs de ses navires. Il gagna pourtant l'Italie [2] avec ceux qui lui restaient; et à son arrivée il trouva les Mamertins qui y avaient passé avant lui au nombre d'environ dix mille, et qui traversèrent fort sa marche en le harcelant fréquemment et en tombant à diverses reprises sur son arrière-garde.

[1] « Ut ad devincenda regna invictus habebatur, ita devictis acquisitisque celeriter carebat : tantò meliùs studebat acquirere imperia, quàm retinere. » (JUST. lib. 25, cap. 4.)

[2] Plut. in Pyrrho, pag. 399.— Pausan. lib. 1, pag. 22. — Justin. lib. 23, cap. 3

Tite-Live et Denys d'Halicarnasse [1] nous apprennent ici une circonstance qui ne fait pas d'honneur à la mémoire de Pyrrhus. Il y avait alors à Locres un célèbre temple consacré à Proserpine, fort respecté par tous les peuples du pays et par tous les étrangers, et auquel personne n'avait jamais osé toucher, quoiqu'on sût qu'il y avait de riches trésors renfermés dans ce temple. Pyrrhus, qui se trouvait dans une extrême disette d'argent, ne fut pas si scrupuleux. Il enleva tous les trésors de la déesse, et les chargea sur ses vaisseaux. Le lendemain, s'il faut en croire l'histoire, sa flotte fut battue d'une violente tempête, et tous les vaisseaux qui portaient le riche et sacré butin furent jetés sur la côte des Locriens. Cet orgueilleux prince, est-il dit dans Tite-Live, instruit par un si cruel désastre qu'il y avait des dieux, fit reporter bien religieusement tous ces trésors dans le temple. Mais cette restitution forcée n'apaisa pas la déesse; et celui qui rapporte ce fait, dans une harangue, attribue à cette impiété sacrilége tous les mauvais succès qui arrivèrent à Pyrrhus dans la suite, et en particulier le funeste genre de mort qui termina ses entreprises.

Pour lors [2], après avoir essuyé cette tempête, il arriva à Tarente avec vingt mille hommes de pied et trois mille chevaux ; et, prenant d'abord les meilleures troupes qu'il trouva dans la place, il s'avança à grandes journées contre les Romains, qui étaient campés dans le pays des Samnites

Comme ceux-ci conservaient un secret ressentiment contre Pyrrhus de ce qu'il les avait abandonnés pour courir en Sicile, il y en eut parmi eux très-peu qui se joignissent à lui. Il ne laissa pas de partager son armée en deux corps. Il envoya l'un dans la Lucanie, pour s'opposer au consul qui y était, et pour l'empêcher de secourir son collègue ; et pour lui, avec le second corps, il marcha contre l'autre consul Manius Curius, qui s'était retranché dans un lieu avantageux, près de la ville de Bénévent, pour attendre le secours qui lui venait de la Lucanie.

Pyrrhus, se hâtant d'attaquer ce dernier

[1] Liv. lib. 29, n. 18. — Dionys. Halicarn. in Excerpt. pag. 542.

[2] An. M. 3730; av. J. C. 274

avant que l'autre l'eût pu joindre, choisit ce qu'il avait de meilleur dans ses troupes, et ses éléphants les mieux dressés et les plus aguerris, et se mit en marche sur la brune pour le surprendre dans son camp. Mais, le lendemain matin, les ennemis le découvrirent comme il descendait des montagnes. Manius sortit de ses retranchements avec quelques troupes, et tomba sur les premiers qu'il rencontra. Les ayant renversés et mis en fuite, il jeta la terreur parmi tous les autres : il y en eut beaucoup de tués, et il y eut même quelques éléphants de pris.

Ce succès donna à Manius la hardiesse de sortir de son fort avec toute son armée pour combattre en pleine campagne. La bataille étant donc engagée, il eut d'abord de l'avantage à l'une de ses ailes, et poussa les ennemis ; mais à l'autre aile il fut renversé par les éléphants, et poussé jusqu'à son camp. Dans cet état, il appela à son secours les troupes qu'il avait laissées pour garder ses retranchements, et qui étaient en armes et toutes fraîches. Ces troupes s'avancèrent dans le moment, et, à coups de piques et de dards, elles forcèrent les éléphants à tourner le dos et à se renverser sur leurs propres bataillons : ce qui y causa une telle confusion et un si grand désordre, que les Romains remportèrent enfin une victoire pleine, qui leur valut en un sens la conquête de toutes les nations ; car le courage qu'ils avaient témoigné dans cette journée, et les grandes choses qu'ils avaient faites dans tous ces combats, ayant en tête un ennemi tel que Pyrrhus, augmentèrent leur réputation, leurs forces, leur confiance, et les firent regarder comme des hommes invincibles. Par la victoire sur Pyrrhus ils devinrent maîtres incontestables de toute l'Italie entre les deux mers. Bientôt après suivirent les guerres contre Carthage, dans lesquelles ayant abattu cette puissante rivale ils ne virent plus rien qui pût leur résister.

C'est ainsi que Pyrrhus se vit déchu de ses magnifiques espérances sur l'Italie et la Sicile, après avoir employé à toutes ces guerres six années pleines et ruiné entièrement ses affaires. Il est vrai que dans toutes ses disgrâces il conserva un courage invincible, et qu'en expérience pour la guerre, en audace et en valeur, il passa toujours pour le premier de tous les rois et de tous les capitaines de son temps. Mais ce qu'il avait acquis par ses grands exploits, il le perdait par ses vaines espérances ; car le désir de courir après ce qu'il n'avait pas l'empêchait de conserver et de mettre en sûreté ce qu'il avait. C'est pourquoi Antigone le comparait à un homme qui a le dé heureux, mais qui case mal.

Il repassa en Epire avec huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux [1] ; et, comme il n'avait point de fonds pour faire subsister ces troupes, il cherchait la guerre pour fournir à leur entretien. Ayant donc reçu le renfort de quelques Gaulois qui se joignirent à lui, il se jeta dans la Macédoine, où régnait Antigone, fils de Démétrius. Son dessein était seulement de la piller et d'en emmener un grand butin ; mais, s'étant rendu maître de plusieurs villes sans aucune peine, et ayant débauché à Antigone deux mille soldats, il se livra à de plus hautes espérances, marcha contre Antigone même, l'attaqua dans des défilés, et mit toute son armée en désordre. D'autres Gaulois qui faisaient l'arrière-garde d'Antigone, en assez grand nombre, soutinrent courageusement ses efforts. Le combat fut fort rude : mais enfin la plupart furent taillés en pièces ; et ceux qui commandaient les éléphants, ayant été enveloppés, se rendirent et livrèrent les éléphants. Il ne restait que la phalange macédonienne, parmi laquelle la défaite de son arrière-garde avait jeté le trouble et la frayeur. Pyrrhus, voyant qu'elle paraissait refuser de combattre contre lui, tendit la main aux capitaines et aux officiers, les appelant chacun par son nom, et par ce moyen attira à lui toute cette infanterie d'Antigone, qui fut obligé de prendre la fuite pour tâcher de conserver dans l'obéissance quelques places maritimes.

Cette victoire enfla extrêmement le courage de Pyrrhus. On en peut juger par l'inscription des dépouilles qu'il offrit à Minerve Itonienne [2] : PYRRUS, ROI DES MOLOSSES, CONSACRE A MI-

[1] Plut. in Pyrrho, pag. 400. — Paus. lib. 1, cap. 23. — Justin. lib. 25, cap. 3.

[2] Minerve fut appelée Itonienne, du nom d'Itonus, fils d'Amphictyon. Elle avait deux temples sous ce nom : l'un dans la Thessalie près de Larisse, et c'est celui dont il s'agit ici ; l'autre dans la Béotie, près de Coronée.

NERVE ITONIENNE CES BOUCLIERS DES FIERS GAULOIS, APRÈS AVOIR DÉFAIT L'ARMÉE ENTIÈRE D'ANTIGONE. QU'ON NE S'EN ÉTONNE PAS, LES ÉACIDES SONT ENCORE AUJOURD'HUI CE QU'ILS ÉTAIENT AUTREFOIS, PLEINS DE COURAGE ET DE VALEUR.

Après ce combat, il reprit toutes les villes de Macédoine, et, s'étant rendu maître d'Ége [1], il en traita fort durement les habitants, et laissa en garnison dans leur ville une partie de ces Gaulois qu'il avait dans ses troupes, nation avide et insatiable d'argent s'il en fut jamais. Ils n'eurent pas plutôt pris possession de la ville, qu'ils commencèrent à fouiller dans les tombeaux des rois de Macédoine, qui avaient là leur sépulture, enlevèrent toutes les richesses qui y étaient enfermées, et, par une insolence sacrilége, dissipèrent et jetèrent aux vents les cendres de ces princes. Pyrrhus passa légèrement sur cet attentat, et s'en mit fort peu en peine, soit que les grandes affaires qu'il avait alors sur les bras attirassent ailleurs son attention, soit que, sentant le besoin pressant qu'il avait de ces barbares, il ne voulût pas les aliéner en faisant une recherche fort exacte qui le mettrait dans la nécessité de punir les coupables. Cette connivence criminelle le décria fort parmi les Macédoniens.

Quoique ses affaires [2] ne fussent pas dans un état de consistance et de fermeté qui dût lui mettre l'esprit en repos, il se livra encore à de nouvelles espérances et à de nouvelles entreprises [3]. Cléonyme, Spartiate, arriva auprès de lui pour le solliciter de mener son armée contre Lacédémone; et Pyrrhus prêta volontiers l'oreille à cette proposition. Ce Cléonyme était de la race royale: Cléomène son père, roi de Sparte, avait eu deux fils, Acrotate et Cléonyme. Acrotate, qui était l'aîné, mourut avant son père, et laissa un fils nommé Aréus. Après la mort de Cléomène, il y eut une dispute au sujet de la royauté entre Aréus et Cléonyme. Comme celui-ci paraissait homme violent et despotique, il n'était point aimé à Sparte, et il eut la douleur de voir qu'Aréus l'emporta sur lui. Ce même Cléonyme, dans un âge fort avancé, avait épousé une très-belle femme appelée Chélidonide, fille de Léotychidas. Cette jeune femme, ayant conçu une violente passion pour Acrotate, fils du roi Aréus, qui était beau, bien fait et dans la fleur de sa jeunesse, rendit son mariage non-seulement très-triste, mais encore très-honteux pour son mari Cléonyme, que l'amour et la jalousie transportaient également; car sa honte était publique, et il n'y avait pas un Spartiate qui ne sût le mépris que sa femme avait pour lui. Animé donc d'un vif désir de se venger et de ses citoyens injustes, et de sa femme infidèle, il mena Pyrrhus contre Sparte avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, et vingt-quatre éléphants.

Ce grand appareil de guerre fit d'abord connaître que Pyrrhus venait moins pour rendre Cléonyme maître de Sparte, que pour se rendre maître lui-même du Péloponnèse. Il est vrai que dans ses discours il le nia fortement; car les Lacédémoniens lui ayant envoyé des ambassadeurs à Mégalopolis, il les assura qu'il n'en voulait point du tout à Sparte, et qu'il n'était venu que pour mettre en liberté les villes qu'Antigone occupait dans le pays. Il leur témoigna même qu'il avait dessein d'envoyer les plus jeunes de ses enfants à Sparte, s'ils voulaient bien le permettre, afin qu'ils y fussent élevés dans les mœurs et dans la discipline des Spartiates, et qu'ils eussent ce grand avantage par-dessus tous les autres princes et les autres rois, d'avoir été nourris en bonne école.

Il amusa par ces promesses flatteuses tous ceux qui venaient à sa rencontre pendant sa marche. Bien imprudent et bien insensé qui se fie aux paroles de ces politiques, dans l'esprit desquels la fourberie passe pour sagesse, et la bonne foi pour imbécillité! Pyrrhus ne fut pas plutôt entré dans les terres de Sparte, qu'il se mit à les ravager et à les piller.

Il arriva sur le soir devant Lacédémone. Cléonyme voulait qu'il l'attaquât sans différer un moment, pour profiter du trouble où étaient les habitants, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à un siége, et de l'absence du roi Aréus, qui était allé en Crète au secours des Gortyniens. En effet, les ilotes et les amis de Cléo-

[1] Ville de la Macédoine, sur le fleuve Aliacmon.

[2] An. M. 3732; av. J. C. 272.

[3] Plut. in Pyrrho, pag. 400-403. — Pausan. lib. 1, pag. 23 et 24; lib. 3, pag. 168. — Justin. lib. 25, cap. 3.

nyme s'empressaient déjà à orner et à préparer sa maison, ne doutant point que Pyrrhus n'y vînt souper avec lui le soir même. Pyrrhus, qui comptait la prise de cette ville sûre et immanquable, remit l'attaque au lendemain. Ce délai sauva Sparte, et montra qu'il est des moments favorables et décisifs qu'il faut saisir, et qui ne reviennent plus.

Dès que la nuit fut venue, les Lacédémoniens délibérèrent d'envoyer leurs femmes en Crète; mais elles s'y opposèrent. Il y en eut une, nommée Archidamie, qui ayant pris une épée, entra dans le sénat; et, portant la parole au nom de toutes les autres, elle fit ses plaintes et demanda à tous ces hommes qui étaient là assemblés, pourquoi ils avaient si mauvaise opinion d'elles que de s'imaginer qu'elles pussent aimer ou souffrir la vie après la ruine de Sparte.

Dans ce même conseil il fut arrêté qu'on tirerait une tranchée parallèle au camp des ennemis pour leur disputer l'approche de la ville, en garnissant cette tranchée de leurs troupes. Mais, comme dans la surprise où ils se trouvaient, et dans l'absence de leur roi, ils n'avaient point assez de monde pour faire un front égal à celui de l'armée de Pyrrhus et pour la combattre à découvert, ils résolurent d'achever de se fermer entièrement en ajoutant aux deux extrémités du fossé une autre espèce de retranchement formé par une chaîne de chariots enfoncés en terre jusqu'aux moyeux des roues, afin qu'ayant une assiette ferme ils arrêtassent les éléphants et empêchassent la cavalerie de les prendre en flanc.

Comme ils étaient occupés à ce travail, les femmes et les filles vinrent se joindre à eux; et, après avoir exhorté ceux qui devaient combattre à se reposer pendant la nuit, elles mesurèrent la longueur de la tranchée et en prirent pour leur tâche la troisième partie, qu'elles eurent achevée avant le jour. La tranchée avait neuf pieds de largeur, six de profondeur, et neuf cents de longueur.

Dès que le jour parut, les ennemis commençant à se mettre en mouvement, elles présentèrent elles-mêmes les armes à tous les jeunes gens, et, leur quittant la tranchée qu'elles avaient faite, elles les exhortèrent à la bien garder, et leur représentèrent vivement quelle douceur ce serait pour eux de vaincre aux yeux de leur patrie, ou quelle gloire de mourir entre les bras de leurs mères et de leurs femmes après s'être montrés dignes de Sparte par leur valeur. Pour Chélidonide, s'étant retirée en son particulier, elle prépara un cordon, fatal instrument de sa mort si la ville venait à être prise, pour ne pas tomber entre les mains de son mari.

Cependant Pyrrhus marcha à la tête de son infanterie pour attaquer de front les Spartiates, qui l'attendaient de l'autre côté de la tranchée les boucliers bien serrés. Cette tranchée n'était pas seulement difficile à passer; les soldats de Pyrrhus ne pouvaient même s'approcher du bord, ni s'y tenir fermes, à cause que la terre, qui ne venait que d'être remuée, s'éboulait facilement. Ce que voyant son fils Ptolémée, il prit deux mille Gaulois et l'élite des Chaoniens, et, coulant le long de la tranchée, il s'avança vers l'endroit des chariots pour s'y ouvrir un passage; mais il ne put y réussir, tant ils étaient serrés et enfoncés avant en terre. Dans cet embarras, les Gaulois s'avisèrent de relever et de dégager les roues pour traîner les chariots dans la rivière voisine.

Le jeune Acrotate s'aperçut le premier de ce danger, traversa promptement la ville avec trois cents soldats qu'il prit avec lui, et, faisant un grand circuit, il alla prendre Ptolémée par les derrières, sans être découvert parce qu'il marcha par des chemins creux. Il tomba brusquement sur les derniers, et les força de tourner tête pour combattre contre lui. Dans ce mouvement subit, ayant perdu leur rang et étant mis en désordre, ils s'entre-poussaient les uns les autres, et tombaient la plupart dans le fossé et autour des chariots. Enfin, après un long combat qui leur coûta beaucoup de sang, ils furent repoussés et obligés de prendre la fuite. Les vieillards et la plupart des femmes étaient de l'autre côté de la tranchée, et voyaient avec admiration ce courage intrépide d'Acrotate. Pour lui, couvert de sang et tout fier de sa victoire, il retourna à son poste, au milieu des louanges et des applaudissements des femmes spartiates, qui relevaient sa valeur et portaient envie à la gloire et au bonheur de Chélidonide; preuve que les dames de

Sparte n'étaient pas fort délicates sur le point de la chasteté conjugale.

Le combat fut encore plus opiniâtre du côté de Pyrrhus, le long du fossé, défendu par l'infanterie lacédémonienne. Les Spartiates y combattirent avec beaucoup de courage. Plusieurs s'y distinguèrent, et, entre autres, Phyllius, qui, après avoir résisté longtemps et tué de sa main tous ceux qui s'étaient présentés devant lui pour forcer le passage, sentant enfin ses forces lui manquer par le grand nombre de blessures qu'il avait reçues et la quantité de sang qu'il avait perdu, appela un des officiers qui commandaient à ce poste, lui céda sa place, et alla tomber mort au milieu des siens pour ne pas laisser son corps aux ennemis.

La nuit sépara les combattants et mit fin à l'attaque, qui recommença le lendemain dès la pointe du jour. Les Lacédémoniens se défendirent avec un nouveau courage et une nouvelle ardeur. Les femmes ne les abandonnaient point. Elles se tenaient toujours près d'eux, attentives à leur fournir des armes, à donner à boire et à manger à ceux qui en avaient besoin, et à retirer les blessés. Les Macédoniens travaillaient avec une merveilleuse diligence à combler le fossé par quantité de bois et d'autres matières qu'ils jetaient par-dessus les armes et les morts; et les Lacédémoniens de leur côté redoublaient leurs efforts et leur résistance pour les en empêcher.

Tout à coup ils voient Pyrrhus, qui, ayant forcé l'endroit où étaient les chariots, et s'étant ouvert un passage, poussait à toute bride contre la ville. Ceux qui étaient commandés pour défendre ce poste jettent de grands cris; les femmes y répondent avec des hurlements effroyables, et se mettent à courir de côté et d'autres. Pyrrhus s'avance et renverse tout ce qui s'oppose à lui. Il était déjà bien près de la ville, lorsque son cheval, percé d'un trait crétois et effarouché par la douleur, l'emporta bien loin dans la mêlée, et en mourant le jeta par terre. Pendant que ses amis s'empressent autour de lui, les Spartiates accourent, et à coups de traits ils repoussent les Macédoniens au delà de la tranchée.

Aussitôt Pyrrhus fit cesser de tous côtés le combat, se flattant que les Lacédémoniens, qui avaient perdu beaucoup de monde, et qui étaient presque tous blessés, prendraient le parti de se rendre. En effet, la ville était réduite aux abois, et paraissait hors d'état de soutenir une nouvelle attaque. Dans ce moment où tout était désespéré, un des généraux d'Antigone leur amène de Corinthe un corps assez considérable de troupes étrangères. A peine furent-elles entrées dans la ville, qu'on vit arriver de Crète le roi Aréus avec deux mille hommes de pied.

Ces deux renforts, arrivés aux Lacédémoniens dans le même jour, ne firent qu'animer davantage Pyrrhus et rallumer son ambition. Il trouvait qu'il lui serait plus glorieux de prendre la place malgré ses nouveaux défenseurs et sous les yeux de son roi. Après quelques essais, comme il vit qu'il n'en remportait que des blessures, il renonça à son entreprise, et se mit à ravager le plat pays, dans la résolution d'y passer l'hiver [1]. Mais une nouvelle lueur d'espérance l'entraîna bientôt ailleurs.

Il s'était allumé à Argos [2] une grande sédition entre deux des principaux citoyens, Aristéas et Aristippe. Ce dernier paraissait vouloir s'appuyer de la faveur et de la protection d'Antigone; et Aristéas, pour le prévenir, se hâta d'appeler Pyrrhus. Celui-ci, toujours avide de nouveautés, regardant ses victoires comme autant de degrés pour d'autres avantages plus grands, et ses défaites comme des raisons indispensables de recommencer la guerre pour réparer ses malheurs, ne pouvait être fixé, ni par ses bons ni par ses mauvais succès, dans une assiette d'esprit tranquille et assurée. Il n'eut donc pas plutôt reçu le courrier d'Aristéas, qu'il se mit en marche pour Argos. Le roi Aréus lui dressa plusieurs embuscades dans le chemin, et, ayant occupé les passages les plus difficiles, il tailla en pièce les Gaulois et les Molosses, qui faisaient son arrière-garde. Ptolémée, que Pyrrhus son père avait détaché pour secourir cette arrière-garde, ayant été tué dans le combat, ses troupes se débandèrent et prirent la fuite. La cavalerie lacédémonienne, commandée par Évalcus, capitaine de grande réputation les poursuivit avec tant de chaleur, que, sans s'en apercevoir, elle se trouva fort

[1] An. M. 3733; av. J. C. 271.

[2] Plut. in Pyrrho, pag. 403-406. — Pausan. lib. 1, pag. 21. — Justin. lib. 25, cap. 5.

éloignee de son infanterie, qui n'avait pu la suivre.

Pyrrhus, qui venait d'apprendre la mort de son fils, et qui en ressentait une vive douleur, mena promptement contre eux sa cavalerie de Molosses, et, se jetant le premier au milieu des ennemis, il fut en un moment tout couvert de sang par le carnage qu'il fit des Lacédémoniens. Il était toujours intrépide et terrible dans les batailles; mais dans cette occasion, où la vengeance et la douleur ajoutaient comme une nouvelle pointe à son courage, il se surpassa lui-même, et par sa force et son audace il effaça tout ce qu'il avait fait dans les autres combats. Il cherchait partout Évalcus dans la mêlée : l'ayant aperçu, il pousse son cheval contre lui, le perce de sa javeline après avoir lui-même couru un grand risque; puis, sautant à terre, il combat à pied, et fait un carnage effroyable de tous les Lacédémoniens, qu'il renverse sur le corps d'Évalcus. Cette perte de ce qu'il y avait de plus braves officiers et soldats à Sparte fut l'effet de la témérité de ceux qui, ayant remporté une pleine victoire, se la laissèrent enlever en poursuivant les fuyards avec une aveugle et indiscrète témérité.

Pyrrhus, après avoir comme célébré par ce grand combat les funérailles de Ptolémée, et avoir soulagé en quelque manière son affliction en assouvissant sa colère et sa vengeance dans le sang de ceux qui avaient tué son fils, continua sa route vers Argos. En arrivant il apprit qu'Antigone occupait les hauteurs qui bordaient la plaine. Il dressa son camp vers la ville de Nauplia; et le lendemain matin il envoya un héraut à Antigone, pour lui offrir de vider leur querelle par un combat singulier. Antigone se contenta de répondre que, *si Pyrrhus était las de vivre, il trouverait bien des chemins pour courir à la mort.*

En même temps il leur vint à tous deux des ambassadeurs d'Argos pour les prier de se retirer, et de permettre que leur ville ne fût assujettie à aucun d'eux, mais qu'elle demeurât amie de l'un et de l'autre. Antigone reçut volontiers cette proposition, et donna aux Argiens son fils en otage. Pyrrhus promit aussi de se retirer, mais, comme il ne donnait aucun gage de sa parole, il fut soupçonné de mauvaise foi.

On ne se trompait point. La nuit venue, il s'approcha des murailles, et, ayant trouvé une porte ouverte par Aristéas, il eut le temps de faire entrer ses Gaulois, et de se saisir de la place avant que d'être aperçu : mais quand il voulut faire entrer ses éléphants, la porte se trouva trop basse; de sorte qu'il fallut leur ôter les tours qu'ils avaient sur le dos, et, quand ils furent entrés, les leur remettre. Tout cela ne put se faire dans l'obscurité sans beaucoup d'embarras, de désordre et de bruit, et sans une perte de temps considérable, ce qui les fit découvrir. Les Argiens, voyant les ennemis dans leur ville, courent à la forteresse, se retirent dans les lieux les plus avantageux pour s'y défendre, et députent vers Antigone pour le presser de venir à leur secours. Il y marche sans délai et fait entrer dans la ville son fils avec ses officiers et ses meilleures troupes.

En même temps arrive aussi dans Argos le roi Aréus, avec mille Crétois, et ceux des Spartiates qui avaient pu faire le plus de diligence. Toutes ces troupes, s'étant jointes, chargent avec furie les Gaulois et les mettent en désordre. Pyrrhus accourt pour les soutenir; mais au milieu de la confusion et du tumulte qui régnaient partout pendant l'obscurité de la nuit, il ne peut ni se faire entendre, ni se faire obéir. Quand le jour parut, il fut bien surpris de voir la citadelle remplie d'ennemis. Pour lors, perdant toute espérance, il ne songea plus qu'à se retirer; mais, comme il craignait les portes de la ville, qui étaient trop étroites, il manda à son fils Hélénus, qu'il avait laissé dehors avec la meilleure partie de son armée, de démolir un pan de la muraille pour laisser une sortie libre à ses troupes. Celui à qui Pyrrhus avait donné cet ordre fort à la hâte, l'ayant mal entendu, en porta un tout contraire. Hélénus, dans le moment même, prenant avec lui sa meilleure infanterie et ce qui lui restait d'éléphants, entre dans la ville pour aller secourir son père.

Quand il entra, Pyrrhus commençait à se retirer. Pendant que la place put lui donner du terrain, il fit bonne contenance, tournant de temps en temps visage et repoussant avec courage ceux qui le poursuivaient; mais, quand il se fut engagé dans la rue étroite qui menait à la

porte, la confusion, qui était déjà fort grande, augmenta infiniment, par l'arrivée des troupes que son fils amenait à son secours. Il avait beau leur crier qu'ils reculassent pour dégager la rue, ils ne l'entendaient point, et allaient toujours en avant. Pour surcroît de malheurs, un des plus grands éléphants, étant tombé de travers au milieu de la porte, la tenait comme fermée, de sorte qu'ils ne pouvaient plus ni avancer ni reculer. L'embarras et le trouble passaient tout ce qu'on peut dire.

Pyrrhus, voyant l'agitation de ses gens poussés et repoussés comme par des flots, ôta l'éclatante aigrette qui distinguait son casque et qui le faisait reconnaître, et, se confiant en la bonté de son cheval, il se jeta au milieu des ennemis qui le poursuivaient. Comme il combattait en désespéré, un des ennemis l'approcha et lui donna un grand coup de javeline au travers de la cuirasse. La blessure ne fut ni grande ni dangereuse: Pyrrhus tourne aussitôt contre celui qui l'avait frappé; c'était un simple soldat, fils d'une pauvre femme d'Argos même. Cette mère regardait le combat de dessus le toit d'une maison, comme toutes les autres femmes.

Voyant donc son fils s'attacher à Pyrrhus, hors d'elle-même, et saisie de frayeur pour le grand péril auquel il s'exposait, elle prit à deux mains une grosse tuile, et la jeta sur Pyrrhus: elle lui tomba justement sur la tête; et, le casque n'ayant pu parer le coup, dans le moment d'épaisses ténèbres lui couvrent les yeux, ses mains lâchent les rênes, il tombe de son cheval sans être remarqué de personne; mais, bientôt après, un soldat qui le reconnut l'acheva en lui coupant la tête.

Le bruit de cet accident fut bientôt répandu. Alcyonée, fils d'Antigone, ayant pris cette tête, poussa à toute bride vers son père, et la jeta à ses pieds. Il en fut fort mal reçu, comme faisant un personnage indigne de son rang. Antigone, rappelant dans sa mémoire le sort de son aïeul Antigone et celui de son père Démétrius, ne put refuser des larmes à un spectacle si lugubre, et fit rendre des honneurs magnifiques au mort. Après s'être rendu maître du camp et de toute l'armée de Pyrrhus, il traita avec beaucoup de bonté et de générosité Hélénus son fils, aussi bien que tous ses amis, et les renvoya en Épire.

On ne peut refuser le titre de grand capitaine à Pyrrhus, après l'estime particulière qu'en ont faite les Romains, et surtout après le témoignage glorieux que l'on dit lui avoir été rendu par l'homme du monde le plus digne d'être cru sur ce qui fait le mérite guerrier, et le plus capable d'en juger sainement et avec connaissance de cause. Tite-Live[1], sur le témoignage d'un historien qu'il cite sans le garantir, rapporte qu'Annibal, interrogé par Scipion, qui il regardait comme le plus grand et le plus habile général, mit au premier rang Alexandre, Pyrrhus au second, et ne se plaça lui-même qu'au troisième.

Il caractérisa Pyrrhus en ajoutant, « qu'il « était le premier qui eût enseigné l'art des « campements; que personne n'avait su mieux « que lui prendre ses postes et ranger ses « troupes: qu'il avait eu l'art de gagner les « hommes et de se les attacher; en sorte que « les peuples d'Italie auraient mieux aimé l'a- « voir pour maître, tout étranger qu'il était, « que le peuple romain, qui, depuis tant « d'années, tenait le premier rang dans le « pays. »

Pyrrhus pouvait avoir ces grandes qualités, quoique pourtant j'aie de la peine à comprendre comment Annibal a pu dire qu'il était le premier qui eût enseigné l'art des campements. Avant lui les autres généraux et rois grecs ne possédaient-ils par cet art-là? Il est vrai qu'il l'a enseigné aux Romains, et c'est à quoi il faut se borner. Mais enfin ces grandes qualités seules ne font pas, ce me semble, le grand capitaine; elles lui manquèrent même, en plusieurs occasions. Il fut vaincu par les Romains près d'Asculum, pour avoir mal pris son terrain; il manqua la prise de Sparte, pour en avoir différé l'attaque de quelques heures; il perdit la Sicile, pour n'avoir pas assez ménagé l'esprit des peuples; il se perdit lui-même à Argos, pour s'être engagé témérairement dans le milieu d'une ville ennemie. On pourrait rapporter beaucoup d'autres fautes qu'il fit, même par rapport à l'art militaire.

N'en est-ce pas une essentielle, indigne d'un grand capitaine et d'un roi, de s'exposer tou-

[1] Liv. lib 35, n. 14.

jours sans ménagement comme un simple soldat, de combattre dans les premiers rangs comme un aventurier; de tirer plus de vanité d'une action personnelle, qui montrait seulement beaucoup de force de corps et d'audace, que de la conduite sage et attentive d'un général qui veille à la sûreté du tout, et qui ne confond pas son mérite et ses devoirs avec ceux d'un simple soldat? On a pu remarquer que ç'a été là assez le défaut des rois et des généraux de ce siècle, séduits sans doute par le faux éclat de la témérité heureuse d'Alexandre.

N'est-ce pas un autre grand défaut dans Pyrrhus, de n'avoir suivi aucune règle dans l'entreprise de ses guerres, de s'y être livré aveuglément, sans réflexion, sans cause, par tempérament, par passion, par habitude, par impuissance de se tenir en repos, et par pure incapacité de faire autre chose que ferrailler? qu'on me pardonne cette expression. Il me semble qu'un tel caractère approche fort d'un héros de roman et d'un chercheur d'aventures.

Mais le défaut qui caractérise davantage Pyrrhus, et qui aura le plus choqué tous mes lecteurs, c'était de former des entreprises trop légèrement, de se livrer sans examen aux moindres apparences de succès, de changer de desseins et de vues avec une facilité qui marquait peu de consistance d'esprit et même peu de jugement; en un mot, de tout commencer et de ne rien finir. Toute sa vie n'a été qu'une suite d'incertitudes, de variations, de changements. Transporté, en différents temps, par une ambition inquiète et impétueuse, dans la Sicile, dans l'Italie, dans la Macédoine, dans la Grèce, il ne fut nulle part moins que dans l'Épire, lieu de sa naissance et de son domaine. Donnons-lui donc le titre de grand capitaine, si, pour le mériter, il ne faut que du courage, de la valeur et de l'audace; car, pour ces qualités, il ne l'a cédé à personne. En le voyant dans les combats, on croirait voir la vivacité, l'intrépidité, et cette ardeur martiale d'Alexandre. Mais certainement il n'a pas eu les qualités d'un bon roi, qui, aimant véritablement ses peuples, fait consister son courage à les défendre, son bonheur à les rendre heureux, sa gloire à leur procurer une paix tranquille et assurée.

La réputation des Romains[1] commençant à faire du bruit parmi les nations étrangères, par la guerre de six ans qu'ils avaient soutenue contre Pyrrhus, qu'ils forcèrent enfin à quitter l'Italie pour retourner honteusement en Épire, Ptolémée Philadelphe[2] envoya des ambassadeurs à Rome pour leur demander leur amitié. Les Romains furent charmés de se voir recherchés par un si grand roi.

Pour répondre à ses honnêtetés, l'année suivante[3] ils envoyèrent aussi une ambassade en Égypte. Les ambassadeurs furent, Q. Fabius Gurgès, Cn. Fabius Pictor, Numérius son frère, et Q. Ogulnius. Ils firent voir un désintéressement qui marquait bien leur grandeur d'âme. Ptolémée, dans un régal qu'il leur donna, fit présent à chacun d'eux d'une couronne d'or. Ils la reçurent, pour ne le pas désobliger en refusant l'honneur qu'il leur faisait; mais, le lendemain matin, ils allèrent mettre ces couronnes sur la tête des statues du roi qui étaient dans les places publiques de la ville. A leur audience de congé, le roi leur ayant encore fait des présents considérables, ils les reçurent comme ils avaient fait les couronnes; mais dès qu'ils furent arrivés à Rome, avant que d'aller au sénat rendre compte de leur ambassade, ils les mirent tous dans le trésor public; et, par ces deux belles actions, ils firent voir qu'en servant le public[4] les gens de bien ne doivent se proposer d'autre avantage pour eux-mêmes que l'honneur de se bien acquitter de leur devoir. La république ne se laissa pas vaincre ici en noblesse de sentiments. Le sénat et le peuple voulurent qu'on donnât aux ambassadeurs, pour les services qu'ils avaient rendus à l'état, une somme équivalente à ce qu'ils avaient remis dans le trésor public. Voilà un beau combat de gloire et de générosité, où l'on ne sait à quel parti attribuer la victoire! Où trouve-t-on maintenant des hommes qui se dévouent ainsi au bien public sans aucun retour d'intérêt, et qui entrent

[1] An. M. 3730; av. J. C. 274.

[2] Liv. Epit. lib. 4. — Eutrop. lib. 2. [15.].

[3] An. M. 3731; av. J. C. 273. — Liv et Eutrop. ibid. — Val. Max. lib. 4, cap. 3. — Diod. in Excerpt.

[4] « De publico scilicet ministerio nihil cuiquam præter « laudem benè administrati officii accedere debere judi- « cantes. » (Val. Max.)

dans les charges et dans les emplois sans aucune vue de s'y enrichir? Mais aussi où trouvet-on des états et des princes qui sachent ainsi estimer et récompenser le mérite? On voit ici, dit un historien[1], trois beaux modèles, de libéralité dans Ptolémée, de désintéressement dans les ambassadeurs, d'équité dans le peuple romain.

§ VIII. — Athènes assiégée et prise par Antigone. Juste punition de Sotade, poète satirique. Révolte de Magas contre Philadelphe. Mort de Philétère, fondateur du royaume de Pergame. Mort d'Antiochus Soter; son fils Antiochus, surnommé *Théus*, lui succède. Travaux de Ptolémée utiles pour le commerce. Accommodement de Magas avec Philadelphe; mort du premier. Guerre entre Antiochus et Ptolémée. Révolte de l'Orient contre Antiochus. Réunion des deux rois. Mort de Ptolémée Philadelphe.

Depuis que la Macédoine s'était soumis les Grecs, et les avait rendus dépendants de son autorité, il semble qu'en perdant leur liberté ils avaient perdu ce courage et cette grandeur d'âme qui jusque-là les avait si fort distingués des autres peuples. Ils paraissent entièrement changés, et on ne reconnaît plus leur ancien caractère. Sparte, autrefois si fière, et en possession de dominer sur toute la Grèce, souffre maintenant avec patience le joug d'une domination étrangère, et se laissera bientôt asservir au dedans par des tyrans qui la traiteront avec la dernière cruauté. Nous verrons Athènes, si jalouse anciennement de sa liberté, et si formidable aux plus puissants rois, courir, pour ainsi dire, à la servitude, et, à mesure qu'elle changera de maîtres, leur prodiguer successivement les plus basses et les plus indignes flatteries. Elles feront l'une et l'autre quelques efforts, de temps en temps, pour se rétablir dans leur ancienne liberté, mais toujours faiblement et sans succès.

Quelques années après la mort de Pyrrhus[2], Antigone Gonatas, roi de Macédoine, étant devenu fort puissant et par cela même formidable aux états de la Grèce, les Lacédémoniens et les Athéniens firent une ligue contre lui, et

[1] Valère Maxime.

[2] An. M. 3736; av. J. C. 268. — Justin. lib. 26, cap. 2. Pausan. in Lacon. pag. 168, et in Attic. pag. 1.

engagèrent Ptolémée Philadelphe à y entrer. Antigone, pour dissiper la ligue qu'avaient formée ces deux peuples, et pour en prévenir la suite, commença, sans perdre de temps, par mettre le siége devant Athènes. Ptolémée aussitôt y envoya une flotte dont il donna le commandement à Patrocle, un de ses généraux; et Arée, roi de Lacédémone, se mit à la tête d'une armée pour secourir la place par terre. Patrocle, dès qu'il fut arrivé devant la ville, conseilla à Arée d'attaquer les ennemis, et promit en même temps de fai e sa descente et de les charger par derrière. Le conseil était sage, et ne pouvait manquer d'avoir un heureux succès; mais Arée, qui manquait de provisions, aima mieux retourner chez lui. La flotte, qui ne pouvait pas agir seule, en fit autant, et s'en retourna en Égypte sans rien faire, C'est l'inconvénient ordinaire des troupes de divers pays, commandées par des chefs qui n'ont entre eux ni subordination ni bonne intelligence. Athènes, abandonnée ainsi par ses alliés, demeura en proie à Antigone, qui y mit garnison.

Patrocle[1], en s'en retournant, rencontra à Caune, ville maritime de la Carie, Sotade, poëte entièrement décrié pour la licence effrénée et de ses vers et de ses mœurs. Il n'épargnait dans ses poésies satiriques ni ses meilleurs amis, ni les plus gens de bien, ni même la personne sacrée des rois. Chez Lysimaque, il affectait de noircir par des médisances atroces la réputation de Ptolémée; et quand il était à la cour de celui-ci, il traitait de la même sorte Lysimaque. Il avait composé une satire violente contre Ptolémée, où il y avait des traits sanglants sur son mariage avec Arsinoé, sa propre sœur. Pour éviter la colère de ce prince, il s'était sauvé d'Alexandrie. Patrocle crut devoir faire un exemple d'un misérable qui avait fait un si grand affront à son maître. Il lui fit mettre du plomb autour du corps, et le fit jeter dans la mer. C'est une race bien dangereuse et bien détestable que ces poëtes satiriques de profession, qui ont renoncé à toute probité et à toute pudeur, et dont la plume, trempée dans le fiel le plus amer, ne respecte ni rang ni vertu.

[1] An. M. 3737; av. J. C. 267.—Athen. lib. 14, pag. 620 621.

Une révolte suscitée en Egypte [1] par un prince de qui il semblait que Ptolémée n'avait rien de pareil à craindre, lui donna beaucoup d'occupation. Magas, gouverneur de la Cyrénaïque et de la Lybie, ayant levé l'étendard de la révolte contre Ptolémée, son maître et son bienfaiteur, se fit déclarer roi de ces provinces. Ils étaient frères de mère; car il était fils de Bérénice et de Philippe, officier macédonien, qu'elle avait eu pour mari avant que d'être à Ptolémée Soter. Aussi fut-ce à sa prière et par son crédit que Magas obtint cette vice-royauté, quand elle revint à la couronne par la mort d'Ophellas, comme il a été marqué ci-devant. Il s'y était si bien affermi par une longue possession et par son mariage avec Apamée, fille d'Antiochus Soter, roi de Syrie, qu'il entreprit de se rendre indépendant. Comme l'ambition n'a point de bornes, il poussa ses prétentions encore plus loin. Non content d'enlever à son frère les deux provinces qu'il gouvernait, il voulait même le détrôner. Il mena en Égypte pour cet effet une grande armée; et, prenant la route d'Alexandrie, il se rendit maître, en passant, de Parétonium, qui est une ville de la Marmarique.

La nouvelle qu'il reçut de la révolte des Marmarides dans la Libye, l'empêcha de pousser cette expédition plus loin. Il retourna sur ses pas pour y mettre ordre. Cette retraite donnait une belle occasion à Ptolémée, qui s'était avancé sur la frontière à la tête d'une armée, de le charger et de le défaire entièrement : mais un nouveau péril l'appela lui-même d'un autre côté. Il découvrit un complot qu'avaient fait contre lui quatre mille Gaulois qu'il avait pris à sa solde, qui n'allait pas à moins qu'à le chasser d'Égypte et à s'en saisir eux-mêmes. Pour prévenir leur coup, il revint en Égypte, et mena les conjurés dans une île du Nil, où il les renferma si bien, qu'il les y fit tous mourir de faim, excepté ceux qui aimèrent mieux s'entre-tuer que d'y languir ainsi.

Magas [2], après avoir mis ordre aux troubles qui l'avaient fait retourner sur ses pas, reprit ses desseins sur l'Égypte; et, pour y mieux réussir, il engagea son beau-père Antiochus Soter à y entrer. Il fut résolu entre eux qu'Antiochus attaquerait Ptolémée d'un côté, et Magas de l'autre. Ptolémée, qui fut averti secrètement de ce traité, prévint Antiochus, et lui donna tant d'occupation dans toutes ses provinces maritimes par les descentes et les ravages qu'y firent les troupes qu'il y envoya, que ce prince fut obligé de demeurer dans ses propres états pour les défendre; et Magas, qui avait compté sur la diversion qu'il ferait, ne jugea pas à propos d'entrer en action de son côté quand il vit que son allié ne faisait pas l'effort auquel il s'était attendu.

L'année suivante, mourut Philétère [1], fondateur du royaume de Pergame, à l'âge de quatre-vingts ans. Il était eunuque, et avait eu pour maître Docime, officier de l'armée d'Antigone. Docime ayant quitté ce prince pour entrer au service de Lysimaque, Philétère le suivit. Lysimaque, lui trouvant beaucoup de capacité, le prit pour son trésorier et lui confia la ville de Pergame, dans le château de laquelle était le trésor. Il servit très-fidèlement Lysimaque dans ce poste pendant un grand nombre d'années. Mais son attachement aux intérêts d'Agathocle, le fils aîné de Lysimaque, que les intrigues de la jeune Arsinoé, fille de Ptolémée Soter, firent périr comme on l'a vu ci-dessus, et la douleur qu'il témoigna de sa mort tragique, le rendirent suspect à cette jeune reine, et elle prit des mesures pour le perdre. Philétère, qui s'en aperçut, prit le parti de se révolter; et, aidé, dans son dessein, de la protection de Séleucus, il y réussit, et se maintint dans la possession de la ville et des trésors de Lysimaque, à la faveur des troubles qui survinrent après sa mort et celle de Séleucus, qui arriva sept mois après. Il se conduisit avec tant d'adresse et d'habileté dans toutes les brouilleries des successeurs de ces deux princes, qu'il conserva la place et tous les pays d'alentour, dont il jouit lui-même pendant vingt ans, et qu'il en forma un état qui subsista pendant plusieurs générations dans sa famille et fut l'un des plus puissants états de l'Asie. Il avait deux frères, Eumène et Attale, dont le premier, qui était

[1] An. M. 3739; av. J. C. 265. — Pausan. in Attic. pag. 12 et 13.

[2] An. M. 3740; av. J. C. 264.

[1] An. M. 3741; av. J. C. 263. — Strab. lib. 13, pag. 623, 624. — Pausan. in Att. pag. 13-18.

l'aîné, avait un fils nommé aussi *Eumène*, qui succéda à son oncle et régna vingt-deux ans.

C'est ici l'année que commença la première guerre punique, qui dura vingt-quatre ans, entre les Romains et les Carthaginois.

Nicomède, roi de Bithynie[1], ayant fait bâtir une ville près de l'endroit où était auparavant Astacus, que Lysimaque avait détruite, lui donna le nom de *Nicomédie*. Il en est beaucoup parlé dans l'histoire du Bas-Empire, parce que plusieurs empereurs romains y firent leur résidence.

Anthiochus Soter voulut profiter de la mort de Philétère, et s'accommoder de ses états; mais Eumène, son neveu et son successeur, avec une belle armée qu'il leva pour se défendre lui livra bataille près de Sardes, et le battit si bien, que non-seulement il garda ce qu'il avait déjà, mais il agrandit même considérablement ses états par cette victoire.

Antiochus [2], après cette défaite, revint à Antioche. Il fit mourir un de ses fils [3], qui avait remué pendant son absence, et fit proclamer roi l'autre, qui portait le même nom que lui. Il mourut fort peu après, et lui laissa tous ses états. Il l'avait eu de Stratonice, fille de Démétrius, qui de sa belle-mère devint sa femme de la manière que l'on a vu ci-dessus.

Ce nouvel Antiochus [4], quand il parvint à la couronne, avait pour femme Laodice, sa sœur de père. Il prit ensuite le surnom de *Theos*, qui veut dire *Dieu;* et c'est par là qu'on le distingue encore aujourd'hui des autres rois de Syrie qui ont porté le nom d'*Antiochus*. Les Milésiens furent les premiers qui le lui donnèrent, pour lui témoigner leur reconnaissance de les avoir délivrés de la tyrannie de Timarque. Ce Timarque était un gouverneur de la Carie, sous Ptolémée Philadelphe, qui, outre l'Égypte, avait alors la Célésyrie et la Palestine, et les provinces de Cilicie, Pamphylie, Lycie et Carie, dans l'Asie Mineure. Il s'était révolté contre son maître, et avait choisi Milet pour sa résidence. Pour se défaire de ce tyran, les Milésiens avaient eu recours à Antiochus, qui le défit et le tua. Ce fut pour cela qu'ils lui rendirent des honneurs divins, et lui donnèrent même jusqu'au titre de *Dieu;* flatterie impie, fort à la mode dans ces siècles-là pour les princes régnants! car les Lemniens [1], avaient aussi fait des dieux de son père et de son grand-père, et leur avaient élevé des temples; les Smyrniens en firent autant pour Stratonice, sa mère.

Bérose, le fameux historien de Babylone [2], vivait au commencement du règne de ce prince; car il lui dédia son histoire. Pline dit qu'elle contenait les observations astronomiques de quatre cent quatre-vingts ans. Babylone ayant pour maîtres des Macédoniens, Bérose apprit leur langue[3], et passa premièrement à Cos, célèbre par la naissance d'Hippocrate, et y établit une école où il enseignait l'astronomie et l'astrologie. De Cos il alla à Athènes, où, malgré la vanité de son art, il s'acquit tant de réputation par ses prédictions astrologiques, qu'on lui éleva dans le gymnase [4], où se faisaient tous les exercices de la jeunesse, une statue avec une langue d'or. Josèphe et Eusèbe nous ont conservé d'excellents morceaux de cette histoire, qui répandent de la lumière sur plusieurs endroits de l'ancien Testament, et sans lesquels il serait presque impossible de donner une suite exacte des rois de Babylone.

Ptolémée [5], ayant à cœur d'enrichir son royaume, imagina un moyen d'y attirer tout le commerce de l'Orient qui se faisait par mer. Les Tyriens en avaient été en possession jusque-là. Ils le faisaient par mer jusqu'à Élath, et de là par terre jusqu'à Rhinocorura, et de Rhinocorura encore par mer jusqu'à Tyr. Élath

[1] An. M. 3742; av. J. C. 262. — Pausan. Eliac. 1, pag. 406. — Euseb. in Chron. Trebell. Pollio in Gallien. —Ammian. Marcell. lib. 22, cap. 9 — Memn. cap. 21. —Strab. lib. 13, pag. 624.

[2] An. M. 3743; av. J. C. 261. — Trog. in prolog. lib. 26.

[3] M. de La Nauze prétend qu'il y a erreur dans ce sommaire de Trogue Pompée. On peut consulter sa dissertation, tome VII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions.

[4] An. M. 3744; av. J. C. 260.— Polyæn. Strateg. lib. 8, cap. 50. — Appian. in Syr. pag. 130. — Justin. lib. 27, cap. 1.

[1] Athen. lib. 6, pag. 255.

[2] Tatian. in Orat. contr. Græc. pag. 171. — Plin. lib. 7, cap. 56.

[3] Vitruv. 9, 7.

[4] Plin. 7, 37.

[5] An. M. 3745; av. J. C. 259.

et Rhinocorura étaient deux ports de mer : le premier, sur la côte orientale de la mer Rouge; et le second, dans le fond de la Méditerranée, entre l'Égypte et la Palestine, près de l'embouchure de la rivière d'Égypte.

Pour attirer ce commerce dans son royaume [1], Ptolémée crut qu'il fallait faire bâtir une ville sur la côte occidentale de la mer Rouge, d'où partiraient les vaisseaux. Il la bâtit presque sur la frontière d'Éthiopie, et lui donna le nom de sa mère Bérénice. Le port n'étant pas fort bon, on se servit de celui de Mios-Hormos, qui était tout proche et beaucoup meilleur; et c'était là que venaient aborder toutes les marchandises de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et de l'Éthiopie. De là on les transportait sur des chameaux à Coptos, d'où elles descendaient sur le Nil à Alexandrie, qui les fournissait à tout l'Occident, et renvoyait en échange à l'Orient toutes les marchandises de l'Occident. Mais, comme le chemin de Coptos à la mer Rouge traversait des déserts où l'on ne trouvait point d'eau, ni de villes, ni même de maisons pour loger, Ptolémée, pour y remédier fit faire un canal qui allait le long du grand chemin, et aboutissait au Nil, dont il tirait son eau; et le long de ce canal il fit bâtir des hôtelleries dans les endroits où les traites le demandaient, afin que les passagers y pussent trouver le couvert et les commodités nécessaires pour eux et pour leurs bêtes.

Il ne se contenta pas de tous ces travaux. Comme son dessein était d'attirer absolument tout le commerce entre le levant et le couchant dans ses états, pour le protéger en même temps qu'il le facilitait, il équipa deux flottes [2], l'une dans la mer Rouge, et l'autre dans la Méditerranée. Celle de la Méditerranée était très-belle, et avait des vaisseaux d'une grandeur fort extraordinaire. Il y en avait deux à trente rangs de rames, un à vingt, quatre à quatorze, deux à douze, quatorze à onze, trente à neuf, trente-sept à sept, cinq à six, et dix-sept à cinq. Cela faisait en tout cent douze vaisseaux. Il en avait une fois autant à quatre et trois rangs, sans compter un nombre prodigieux de petits vaisseaux. Avec une flotte si formidable, non-seulement il mit le commerce à couvert de toute insulte, mais il tint aussi tant qu'il vécut, dans une entière sujétion, la plupart des provinces maritimes de l'Asie Mineure, comme la Cilicie, la Pamphilie, la Lycie, et la Carie, jusqu'aux Cyclades.

[1] Strab. lib 17, pag. 815. — Plin lib. 6, cap. 23.

[2] Theocrit. Idyll. 17. — Athen. lib. 5, pag. 203.

Magas, roi de Cyrène et de Libye [1], se voyant fort âgé et infirme, fit faire des ouvertures d'accommodement à Ptolémée, son frère, et lui fit proposer le mariage de Bérénice, sa fille unique, avec le fils aîné de Ptolémée, et de lui donner tous ses états pour dot. La négociation réussit, et la paix se fit à ces conditions.

Mais, avant l'exécution, Magas vint à mourir, après avoir gouverné cinquante ans la Libye et la Cyrénaïque [2]. Sur la fin de ses jours il s'abandonnait aux plaisirs, et surtout aux excès de la table, qui affaiblirent beaucoup sa santé. Après sa mort, sa veuve Apamée, que Justin appelle *Arsinoé*, résolut de rompre le mariage de sa fille avec le fils de Ptolémée, qui avait été conclu sans son consentement. Pour cet effet, elle fit solliciter en Macédoine Démétrius, frère de père du roi Antigone Gonatas, de venir à sa cour, en l'assurant qu'elle lui donnerait sa fille et la couronne. Il ne tarda pas de s'y rendre. Dès qu'Apamée l'eut vu, elle conçut pour lui une passion violente, et résolut de le prendre elle-même pour son époux. Dès ce moment, il négligea la fille pour s'attacher à la mère; et, se croyant par sa faveur au-dessus de tout, il commença à traiter la jeune princesse, les ministres et les officiers de l'armée, avec tant de hauteur et d'insolence, qu'il se forma une conjuration contre lui. Bérénice elle-même conduisit les conjurés jusqu'à la porte de la chambre de sa mère, où on le tua dans son lit, quoique Apamée fît tous ses efforts pour lui sauver la vie, jusqu'à le couvrir de son propre corps. Après cela Bérénice alla en Égypte, où son mariage s'acheva avec Ptolémée. Pour Apamée, on la renvoya à son frère Antiochus Théus, en Syrie.

Elle sut si bien aigrir son esprit contre Ptolémée, qu'enfin elle le porta à entreprendre [3]

[1] An. M. 3746; av. J. C. 258.

[2] An. M. 3747; av. J. C. 257. — Athen. lib. 12, pag. 550. — Justin. lib. 26, cap. 3.

[3] An. M. 3748; av. J. C. 256. — Hieron. in Daniel

une guerre de longue durée, fort violente, et qui eut des suites très-funestes pour Antiochus, comme la suite le fera connaître.

Ptolémée [1] ne se mit point lui-même à la tête de ses armées. Sa santé était trop délicate pour l'exposer aux fatigues d'une campagne, ou aux incommodités d'un camp. Il se contenta d'y employer ses généraux. Antiochus, qui était dans la fleur de l'âge, entra lui-même en campagne, et mena avec lui toutes les forces de Babylone et de l'Orient pour pousser cette guerre avec la dernière vigueur. L'histoire ne nous a pas conservé le détail de ce qui s'y passa; ou peut-être qu'il n'y eut pas de grands avantages remportés de part ni d'autre, ni d'événements fort considérables.

Malgré la guerre [2], Ptolémée n'oubliait pas sa bibliothèque: il continuait toujours à l'enrichir de nouveaux livres. Il était aussi fort curieux de portraits et de dessins des bons maîtres. Aratus, le fameux Sicyonien, était un de ceux qui lui en cherchaient en Grèce; et il le servit si bien dans le goût qu'il avait pour ces raretés, que Ptolémée en conçut de l'amitié pour lui et lui fit présent de vingt-cinq talents [3], qu'il employa pour soulager ceux de Sicyone qui étaient dans le besoin, et pour racheter ceux qui étaient retenus captifs.

Pendant qu'Antiochus [4] était occupé de la guerre d'Égypte, il se fit un grand soulèvement dans les provinces d'Orient, à quoi son éloignement l'empêcha de pourvoir assez promptement. Ainsi la révolte s'augmenta et se fortifia si bien, qu'il n'y eut plus moyen d'y remédier. Ces troubles donnèrent lieu au commencement de l'empire des Parthes.

L'occasion de ces troubles fut qu'Agathocle [5], qui était gouverneur du pays des Parthes pour Antiochus, voulut faire violence à un jeune garçon du pays, nommé Téridate. Arsace, frère du jeune garçon, qui était d'une basse naissance [1], mais qui avait du courage et de l'honneur, pour délivrer son frère de la brutalité de ce misérable, ayant ramassé quelque-uns de ses amis, ils se jettent sur le gouverneur, le tuent, et se sauvent avec quelques gens qu'ils assemblèrent pour se défendre contre les poursuites auxquelles un coup aussi hardi les exposait. Leur parti se grossit si fort par la négligence d'Antiochus, que, dans très-peu de temps, Arsace se trouva assez puissant pour chasser les Macédoniens de la province et la gouverner lui-même. Les Macédoniens en étaient toujours demeurés maîtres depuis la mort d'Alexandre, d'abord sous Eumène, puis sous Antigone, après lui sous Séleucus-Nicator, et en dernier lieu sous Antiochus.

A peu près dans le même temps [2], Théodote se révolta aussi dans la Bactriane, et, de gouverneur qu'il était, se fit roi de cette province. Il en soumit les mille villes qu'elle contenait, pendant qu'Antiochus s'amusait à la guerre d'Égypte; et il s'y fortifia si bien, qu'il ne fut plus possible de le réduire. Cet exemple fut suivi par les autres nations de ce côté-là, qui secouèrent toutes le joug en même temps; de sorte qu'Antiochus perdit toutes les provinces orientales de son empire qui étaient au delà du Tigre. Ceci arriva, selon Justin, lorsque L. Manlius Vulson et M. Atilius [3] Régulus étaient consuls à Rome, c'est-à-dire la quatorzième année de la première guerre punique.

Les troubles et les révoltes de l'Orient [4] firent enfin venir à Antiochus l'envie de se débarrasser de la guerre qu'il avait avec Ptolémée. La paix se fit entre eux, dont les conditions furent qu'Antiochus répudierait Laodice pour épouser Bérénice [5], fille de Ptolémée; et que, déshéritant les enfants du premier lit, il assurait la couronne à ceux qui naîtraient de ce mariage. Après la ratification du traité, Antiochus répudia Laodice, quoiqu'elle fût sa sœur de père, et qu'il en eût eu deux fils: Ptolémée s'embarqua à Péluse, et lui amena

[1] An. M. 3749; av. J. C. 255. — Strab. lib. 17, pag. 789. — Hieron. in Daniel.

[2] An. M. 3750; av. J. C. 254. — Plut. in Arato, pag. 1031.

[3] Vingt-cinq mille écus. = 25 talents ptolémaïques, 242 000 fr. E. B.

[4] An. M. 3754; av. J. C. 250.

[5] Arrian. in Parth. apud Phot. cod. 58. Syncell. pag. 284.

[1] Justin. lib. 41, cap. 4. — Strabon lib. 11, pag. 515.

[2] Justin. et Strab. ibid.

[3] Dans tous les fastes il y a *C. Atilius*.

[4] An. M. 3755; av. J. C. 249. — Hieron. in Daniel. 11.

[5] Polyæn. Strateg. lib. 8, cap. 50. — Athen. lib. 2, pag. 45.

sa fille à Séleucie, port de mer près de l'embouchure de l'Oronte, rivière de Syrie, où Antiochus la vint recevoir; et le mariage s'y fit avec une grande magnificence. Ptolémée aimait tendrement sa fille[1]. Il donna ordre qu'on lui portât régulièrement de l'eau du Nil, afin qu'elle n'en bût point d'autre, la croyant meilleure pour sa santé. Il est rare que des mariages formés uniquement par des vues de politique, et fondés sur des conditions si injustes, ne soient pas suivis de succès malheureux et funestes.

Ce que je viens de rapporter du mariage de la fille de Ptolémée avec Antiochus avait été clairement prédit par le prophète Daniel. Je répéterai ici le commencement de cette prophétie, qui a été expliqué ailleurs; afin que d'un même coup d'œil on voie et on admire la prédiction des plus grands événements de notre histoire, accomplie à la lettre.

Je vais vous annoncer la vérité[2]. C'est l'homme vêtu de lin, qui parle de la part de Dieu à Daniel. *Il y aura encore trois rois en Perse*: Cyrus, qui régnait actuellement; Cambyse, son fils; et Darius fils d'Hystaspe. *Le quatrième s'élèvera, par la grandeur de ses richesses et de sa puissance, au-dessus de tout; et, lorsqu'il sera devenu si puissant et si riche, il animera tous les peuples contre le royaume des Grecs.* C'est Xerxès, qui marcha contre la Grèce avec une armée formidable.

Mais il s'élèvera un roi vaillant[3], *qui dominera avec grande puissance, et qui fera ce qu'il lui plaira.* A ces traits on reconnaît aisément Alexandre.

Et, après qu'il sera le plus affermi[4], *son royaume sera détruit* par sa mort; *et il se partagera vers les quatre vents du ciel. Il ne passera point à sa postérité, et son royaume ne conservera point la même puissance qu'avait eue ce premier roi, car son royaume sera déchiré; et il passera à des princes étrangers, outre ces quatre* plus grands. Nous avons vu le vaste empire d'Alexandre partagé en quatre grands royaumes[5], sans parler des princes étrangers qui fondèrent des royaumes dans la Cappadoce, dans l'Arménie, dans la Bithynie, à Héraclée, et sur le Bosphore. Tout cela est présent à Daniel.

Le prophète passe ensuite au mariage et à la paix dont je viens de parler.

Le roi du Midi se fortifiera[1]. *L'un de ses princes sera plus puissant que lui; il dominera sur beaucoup de pays, car son empire sera grand. Quelques années après*[2], *ils feront alliance ensemble, et la fille du roi du Midi viendra épouser le roi de l'Aquilon pour faire amitié ensemble. Mais elle ne s'établira point par un bras fort, et sa race ne subsistera point. Elle sera livrée elle-même avec les jeunes hommes qui l'avaient amenée, et qui l'avaient soutenue en divers temps.*

Il faut remarquer qu'ici, et dans toute la suite du chapitre, Daniel ne fait attention qu'aux rois d'Égypte et de Syrie, parce que ce sont les seuls qui aient fait la guerre au peuple de Dieu.

Le roi du Midi se fortifiera[3]. Ce *roi du Midi* est Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Égypte; et le roi du Septentrion est Séleucus Nicator, roi de Syrie. En effet, c'est là justement leur situation à l'égard de la Judée; car elle a la Syrie au nord, et l'Égypte au sud.

Selon Daniel, le roi d'Égypte qui régna le premier après Alexandre, Ptolémée Soter, qu'il appelle *le roi du Midi, sera puissant: confortabitur*. Tout ce qu'on en voit dans l'histoire justifie pleinement la justesse de ce caractère: car il était maître de l'Égypte, de la Libye, de la Cyrénaïque, de l'Arabie, de la Palestine, de la Célésyrie, de la plupart des provinces maritimes de l'Asie Mineure; de l'île de Cypre; de plusieurs des îles de la mer Égée, qu'on nomme aujourd'hui l'Archipel; et de quelques villes même de Grèce, comme Sicyone et Corinthe.

Après cela, le prophète parle d'un autre des quatres successeurs de cet empire[4], lesquels

[1] Athen. lib. 2, pag. 45.
[2] Daniel. cap. 11, v. 2.
[3] Ibid. v. 3.
[4] V. 4.
[5] « Tùm maximum in terris Macedonum regnum nomenque, indè morte Alexandri distractum in multa regna, dum ad se quisque opes rapiunt lacerantes viribus. » (Liv. lib. 45, n. 9.)

[1] Daniel. cap. 11, v. 5.
[2] V. 6.
[3] V. 5.
[4] « Et de principibus ejus prævalebit super eum, et dominabitur ditione: multa enim dominatio ejus. »

Il appelle *princes* ou *gouverneurs* : c'est Séleucus Nicator, *roi du Septentrion*, dont il dit *qu'il sera plus puissant que le roi du Midi*, *et sa domination plus étendue;* car c'est ce que veut dire l'expression qu'il emploie, *et se fortifiera au-dessus de lui*, *et il dominera*. Que ses états fussent plus grands encore que ceux du roi d'Égypte, c'est un fait bien aisé à vérifier : car il avait sous lui tout l'Orient depuis le mont Taurus jusqu'à l'Indus, et plusieurs provinces de l'Asie Mineure entre le mont Taurus et la mer Égée ; et, un peu avant sa mort, il eut encore, outre cela, la Thrace et la Macédoine.

Immédiatement après, il parle *de la venue de la fille du roi du Midi vers le roi du Septentrion* [1], *et de l'accord* ou *traité de paix qui se fera à cette occasion entre les deux rois;* ce qui marque visiblement le mariage de Bérénice, fille de Ptolémée, roi d'Égypte, avec Antiochus Théus, roi de Syrie, et la paix qui se fit entre eux en considération de cette alliance. Tout arriva précisément comme l'avait prédit le prophète. La suite de l'histoire nous montrera la fin funeste de ce mariage, prédite aussi par Daniel.

Il continue, dans tous le reste du chapitre, à annoncer les événements les plus remarquables dans la suite des temps, sous ces deux races de rois, jusqu'à la mort d'Antiochus Épiphane, le plus grand persécuteur de la nation des Juifs. J'aurai soin, à mesure que ces événements se développeront dans la suite de cette histoire, d'en faire l'application à la prophétie pour en faire voir la justesse.

Mais, en attendant, je ne puis m'empêcher de reconnaître ici avec admiration la divinité des Écritures, qui nous annoncent d'une manière si précise et si détaillée des faits si singuliers et si extraordinaires plus de trois cents ans avant qu'ils arrivent. Quelle chaîne immense d'événements depuis le prophète jusqu'au temps dont il s'agit, dont un seul, venant à manquer, déconcerterait tout le reste! Mais, pour ne parler que du mariage seul, quelle main a conduit à un même terme tant d'intérêts, tant de vues, tant d'intrigues, tant de passions différentes! Quelle connaissance a pu prévoir avec tant de certitude des circonstances si arbitraires, et si sujettes, non-seulement à la liberté, mais au caprice? Et qui n'adorera pas le souverain pouvoir que Dieu exerce d'une manière secrète, mais certaine, sur les princes et sur les rois, dont il fait servir les crimes mêmes à l'exécution de ses saintes volontés et à l'accomplissement de ses décrets éternels, où tous les événements, tant en général qu'en particulier, ont leur temps et leur place marqués, ceux mêmes qui dépendent le plus du choix et de la liberté de l'homme!

Comme Ptolémée était fort curieux de statues [1] de dessins et de portraits faits par d'excellents maîtres, aussi bien que de livres, il vit, pendant le séjour qu'il fit en Syrie, une statue de Diane dans un de ses temples, qu'il trouva fort à son gré ; il la demanda à Antiochus, et l'emporta en Égypte. Peu de temps après son retour, Arsinoé tombe malade, et songe que Diane lui apparaît et lui dit que la cause de sa maladie vient de ce que Ptolémée a emporté sa statue du temple où elle avait été consacrée. Là-dessus, on la renvoie au plus tôt en Syrie, on la remet dans son temple, et, pour apaiser la colère de la déesse, on lui fait de riches présents et un grand nombre de sacrifices. Mais tout cela fut inutile : le mal de la reine ne cessa point; elle en mourut même peu de temps après, et laissa Ptolémée inconsolable de sa perte, d'autant plus qu'il croyait en avoir été lui-même la cause par l'indiscrétion qu'il avait eue d'enlever à Diane sa statue.

Ce goût pour les statues, pour les tableaux, pour les pièces rares, quand il ne va que jusqu'à un certain point, peut être louable dans un prince et dans un homme puissant ; mais, quand on s'y livre, il devient une dangereuse tentation, et porte souvent à de grandes injustices et à de grandes violences, comme Cicéron le montre dans la personne de Verrès, qui exerça une sorte de piraterie dans la Sicile, dont il était préteur, pour enlever des maisons particulières, et des temples même, tout ce qui s'y trouvait de plus rare et de plus précieux. Mais, quand on n'emploierait point ces voies criantes, et qu'on achèterait à prix d'argent ce qu'on souhaite

[1] « Et post finem annorum fœderabuntur : filiaque regis « Austri veniet ad regem Aquilonis facere amicitiam. » (DANIEL, cap. 11. v. 6.)

[1] AN. M. 3756 ; av. J. C. 248. — Liban. Orat. 11.

d'avoir, il y a quelque chose, dit Cicéron, de dur et d'offensant de dire à un honnête homme[1] : *Vendez-moi ce tableau, cette statue;* car c'est comme si on lui disait : *Vous n'êtes pas digne d'avoir une pièce si rare; elle ne convient qu'à une personne de mon rang et de mon goût.* Je ne parle point des dépenses énormes qu'entraîne cette passion : car ces pièces rares n'ont d'autre prix que celui qu'y met la cupidité; et la cupidité ne connaît point de bornes[2].

Quoique Arsinoé fût plus âgée que Ptolémée, et trop vieille, quand il l'épousa, pour avoir des enfants, il l'aima tendrement et constamment jusqu'à la fin. Après sa mort, il lui rendit tous les honneurs qu'il put imaginer; il donna son nom à plusieurs villes qu'il fit bâtir, et fit plusieurs autres choses extraordinaires pour marquer combien il l'aimait.

Ce qu'il y eut de plus remarquable[3] fut le dessein qu'il forma de lui bâtir un temple à Alexandrie, avec un dôme dont toute la voûte devait être d'aimant, pour y tenir une statue de fer, faite pour elle, suspendue en l'air. Ce dessein était de l'invention de Dinocrate, fameux architecte de ce temps-là. Il ne l'eut pas plutôt proposé à Ptolémée, que ce prince donna ordre d'y travailler incessamment. On n'eut pas le temps d'achever l'expérience pour voir si elle eût réussi ou non; car, Ptolémée et l'architecte étant morts tous deux fort peu de temps après, leur projet fut abandonné et demeura sans exécution. On a longtemps dit et cru que le corps de Mahomet était ainsi suspendu dans un cercueil de fer par un aimant enchâssé dans la voûte de la chambre où il fut mis après sa mort; mais c'est un bruit populaire qui est sans fondement.

Ptolémée Philadelphe ne survécut guère à sa chère Arsinoé[4]. Il était d'un tempérament assez délicat. La mollesse dans laquelle il vivait avait encore augmenté la délicatesse naturelle de son tempérament. Les infirmités de la vieillesse, et l'affliction que lui causa la perte d'une femme qu'il aimait jusqu'à l'adoration, le plongèrent dans un abattement qui l'emporta, la soixante-troisième année de sa vie[1], après un règne de trente-huit ans. Il laissa deux fils et une fille, qu'il avait eus de sa première femme Arsinoé, fille de Lysimaque, différente de celle dont j'ai parlé auparavant. L'aîné, Ptolémée Évergète, régna après lui. Le second porta le nom de son aïeul maternel Lysimaque, et son frère le fit mourir pour rébellion. La fille était Bérénice, dont on a vu le mariage avec Antiochus Théus, roi de Syrie.

§ IX. — Caractère et qualités de Ptolémée Philadelphe.

Quoique Ptolémée Philadelphe ait eu de grandes qualités, on ne peut pas néanmoins le proposer comme le modèle parfait d'un bon roi, parce qu'elles étaient contre-balancées par des défauts non moins considérables. Il déshonora le commencement de son règne par le ressentiment qu'il fit paraître contre un homme d'un rare mérite (c'était Démétrius de Phalère), parce qu'il avait donné à son père un conseil contraire aux intérêts de Philadelphe, mais conforme à l'équité et au droit naturel. L'abondance et les richesses extrêmes dont il jouissait entraînèrent bientôt après elles le luxe, la mollesse, et l'amour du plaisir, qui en sont les suites presque inséparables, et contribuèrent beaucoup à lui amollir le courage. Il cultiva peu les vertus guerrières, ce qui n'est pas toujours un malheur pour les peuples.

En récompense, il se distingua particulièrement par l'amour des arts, des sciences et des savants. Le bruit de ses libéralités attira à sa cour plusieurs poëtes illustres, comme Lycophron, Callimaque, Théocrite; celui-ci, dans quelques-unes de ses idylles, en fait de magnifiques éloges. Nous avons vu jusqu'où il porta le goût des livres, n'épargnant aucune dépense pour augmenter et enrichir la biblio-

[1] « Superbum et non ferendum dicere prætorem in « provinciâ homini honesto, locupleti, splendido : Vende « mihi vasa cælata. Hoc est enim dicere : Non es dignus « tu, qui habeas quæ tam benè facta sint. Meæ dignitatis « ista sunt. » (Cic. *Orat. de Signis*, n. 45.)

[2] « Etenim, qui modus est cupiditatis, idem est æsti- « mationis. Difficile est enim finem facere pretio, nisi li- « bidini feceris. » (Ibid. n. 14.)

[3] Plin. lib. 34, cap. 14.

[4] An. M. 3757; av. J. C. 247. — Athen. lib. 12, pag. 10.

[1] Canon. Ptolem. Astronom.

thèque que son père avait commencée, qui leur a fait à l'un et l'autre autant d'honneur que toutes les conquêtes qu'ils ont pu faire. Comme Philadelphe avait beaucoup d'esprit, et que son heureux naturel avait été cultivé avec soin par d'habiles maîtres, il conserva toujours un goût particulier pour les sciences, mais de la manière qui convient à un prince, c'est-à-dire s'y appliquant avec sagesse et retenue, sans jamais s'y livrer avec passion. Pour perpétuer ce goût dans ses états, il établit à Alexandrie des écoles publiques et des académies, qui s'y sont conservées longtemps avec une grande réputation. Il aimait à s'entretenir avec les savants; et comme tout ce qu'il y avait d'hommes les plus habiles en chaque genre s'empressaient de lui faire leur cour, il tirait de chacun d'eux, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comme la quintessence et la fleur des sciences dans lesquelles ils excellaient : avantage inestimable qu'ont les princes et les grands seigneurs, s'ils savaient en profiter, de pouvoir, sans peine et sans travail, apprendre dans d'agréables conversations mille choses, non-seulement curieuses, mais utiles et importantes pour le gouvernement!

On peut regarder comme le fruit de ces entretiens de Philadelphe avec les savants, et du soin qu'il eut de mettre les arts en honneur, tout ce qu'il fit dans la longue durée de son règne pour faire fleurir le commerce dans ses états; et jamais prince n'y a mieux réussi que lui. Les plus grandes dépenses pour parvenir en ce point au but qu'il se proposait ne l'effrayaient point. Nous avons vu que, pour faciliter et pour protéger le commerce, il construisit des villes entières; qu'il conduisit un canal d'une très-longue étendue dans des contrées désertes et sans eau; et qu'il entretenait dans les deux mers deux flottes très-nombreuses et très-bien équipées, uniquement pour la sûreté des négociants. Son grand principe était de faire trouver aux étrangers dans ses ports toute la sûreté, toute la commodité, toute la liberté possibles, sans gêner en rien le trafic, ni vouloir le tourner selon ses vues, persuadé qu'il en est du commerce comme de certaines sources, qu'on tarit si l'on veut détourner leur cours.

Voilà des vues dignes d'un grand prince et d'un politique consommé. Aussi voyons-nous que le fruit en a été infiniment salutaire à son royaume, permanent, perpétuel, continuant encore de nos jours sur les mêmes fondements après plus de deux mille ans de durée, apportant sans cesse de nouvelles richesses et de nouvelles commodités en tout genre à toutes les nations, tirant d'elles continuellement des contributions volontaires, servant de lien entre l'Orient et l'Occident, les unissant par le soulagement mutuel de leurs besoins réciproques, et formant sur cette base un commerce qui se perpétue de siècle en siècle sans interruption. Ces grands conquérants, ces fameux héros qu'on fait tant valoir, sans parler ici des ravages qu'ils causent aux peuples, ne laissent presque après eux aucune trace de leurs victoires et des acquisitions qu'ils ont faites pour agrandir leurs empires : ou du moins les traces n'en sont pas fort durables, et les révolutions, auxquelles les plus puissants états sont sujets, leur enlèvent en peu de temps leurs conquêtes, et les font passer à d'autres. Au contraire, ce commerce d'Égypte, établi par Philadelphe, a été inébranlable, et n'a fait que s'accroître par la succession des siècles, et devenir de plus en plus utile et même indispensable pour toutes les nations : de sorte qu'en remontant à sa première source, on doit regarder ce prince comme le bienfaiteur, non-seulement de l'Égypte, mais de tout le genre humain et de toute la postérité.

Ce que nous avons remarqué dans l'histoire de Philadelphe, que les peuples voisins venaient en foule s'établir en Égypte, préférant le séjour dans une terre étrangère, à l'attachement naturel qu'ont tous les hommes pour leur pays natal, est encore un grand éloge pour ce prince; car le devoir le plus essentiel des rois, et le plaisir le plus doux qu'ils puissent goûter dans la royauté, est de se faire aimer des peuples et de leur rendre leur gouvernement aimable. En habile politique, il avait compris que c'était là un moyen sûr d'étendre ses états sans violence, en multipliant ses sujets; de les attacher au gouvernement par intérêt et par inclination; de procurer aux terres une meilleure culture; de faire fleurir les manufactures et les arts; et d'augmenter en mille manières la puissance du roi et du royaume,

dont les vraies forces consistent dans la multitude des hommes.

ARTICLE II.

Ce second article comprend l'histoire de vingt-cinq ans, qui est le temps que dura le règne de Ptolémée Évergète.

§ I. — Antiochus Théus est empoisonné par sa femme Laodice, qui fait déclarer roi Séleucus Callinicus. Elle fait aussi mourir Bérénice et son fils. Ptolémée Évergète venge leur mort, fait mourir Laodice, et s'empare d'une partie de l'Asie. Antiochus Hiérax et Séleucus son frère s'unissent contre Ptolémée. Mort d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine : son fils Démétrius lui succède. Guerre entre les deux frères, Antiochus et Séleucus. Mort d'Eumène, prince de Pergame : Attale lui succède. Établissement de l'empire des Parthes par Arsace. Antiochus tué par des voleurs. Séleucus est fait prisonnier par les Parthes. Crédit de Joseph, neveu d'Onias, auprès de Ptolémée. Mort de Démétrius, roi de Macédoine : Antigone s'empare de son trône. Mort de Séleucus.

Antiochus Théus n'eut pas plutôt appris la mort de Ptolémée Philadelphe[1], son beau-père, qu'il répudia Bérénice, et reprit Laodice et ses enfants. Laodice, qui connaissait la légèreté et l'inconstance d'Antiochus, craignant que, par un effet de la même légèreté, il ne retournât encore à Bérénice, résolut de se servir de l'occasion pour assurer la couronne à son fils. Par le traité fait avec Ptolémée, ses enfants étaient déshérités et ceux qu'aurait Bérénice devaient succéder, et elle en avait déjà un. Laodice fait donc empoisonner Antiochus; et, quand elle le sut expiré, elle mit dans son lit un nommé *Artémon*, qui lui ressemblait beaucoup et pour le visage et pour la voix, afin de jouer le personnage dont elle avait besoin. Il le fit fort adroitement, et, dans le peu de visites qu'on lui rendit, il eut grand soin de recommander aux seigneurs et au peuple sa chère Laodice et ses enfants. On publia, en son nom, des ordres par lesquels son aîné Séleucus Callinicus était nommé successeur à la couronne. Alors on déclara sa mort; et Séleucus monta paisiblement sur le trône, et l'occupa vingt ans. Il paraît par la suite qu'Antiochus, son frère, surnommé *Hiérax*, eut le gouvernement des provinces de l'Asie Mineure, où il commandait un corps de troupes assez considérable.

Laodice, ne se croyant pas assez en sûreté tant que Bérénice et son fils vivraient, songea, de concert avec Séleucus, à s'en défaire aussi. Bérénice en fut avertie, et se sauva avec son fils à Daphné, où elle se renferma dans l'asile que Séleucus Nicator y avait bâti. Mais, trompée par la perfidie de ceux qui l'y assiégèrent par ordre de Laodice, premièrement son fils, puis elle ensuite, et tous les Égyptiens qui l'avaient suivie, furent égorgés de la manière la plus noire et la plus indigne.

Par là fut exactement accompli ce que le prophète Daniel avait prédit de ce mariage. *La fille du roi du Midi*[1] *viendra épouser le roi du Septentrion, pour faire amitié ensemble; mais elle ne s'établira point par un bras fort, et sa race ne subsistera point. Elle sera livrée elle-même avec les jeunes hommes qui l'avaient amenée, et qui l'avaient soutenue en divers temps.* Je ne suis point étonné que Porphyre, ennemi déclaré du christianisme, ait regardé les prophéties de Daniel comme des prédictions faites après coup. En effet, auraient-elles été plus claires s'il avait été lui-même témoin des événements qu'il prédit?

Quelle apparence y avait-il que l'Égypte et la Syrie, qui du temps de Daniel dépendaient et faisaient partie de l'empire de Babylone, auraient, l'une et l'autre, des rois originaires de la Grèce? Le prophète, plus de trois cents ans auparavant, les y voit déjà établis. Il voit ces deux rois en guerre, ensuite réconciliés par un traité de paix dont un mariage est le gage et le sceau. Il voit que c'est le roi d'Égypte, et non celui de Syrie, qui donne sa fille pour être le lien commun de leur amitié. Il la voit conduire d'Égypte en Syrie avec une pompe magnifique, mais qui sera suivie de près d'une étrange catastrophe. Enfin il voit que sa race, malgré les précautions expresses, prises par le traité, de la faire succéder seule à la couronne

[1] An. M. 3758; av. J. C. 246. — Hieron. in Daniel. — Plin. lib. 7, cap. 12. — Val. Max. lib. 9, cap. 14. — Solin. cap. 1. — Justin. lib. 27, cap. 1.

[1] Dan. cap. 11, v. 6.

à l'exclusion des enfants du premier lit, non-seulement ne monte point sur le trône, mais est entièrement exterminée; que la nouvelle épouse succombe elle-même, et est livrée à sa rivale, et qu'elle périt avec tous ses officiers, qui l'avaient conduite d'Égypte en Syrie, et qui jusque-là avaient été sa force et son soutien. « O mon Dieu, que vos oracles sont di« gnes d'être crus et respectés! » *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.*

Pendant que Bérénice était bloquée et assiégée à Daphné, les villes de l'Asie Mineure, qui avaient appris son malheur, en eurent pitié, s'associèrent, et envoyèrent des troupes à Antioche pour la délivrer; et son frère Ptolémée Évergète fit toute la diligence qu'il put pour s'y rendre avec une armée formidable: mais Bérénice et son fils étaient morts avant que les uns ou les autres y arrivassent. Quand ils virent que leurs efforts pour sauver la reine et son fils étaient désormais inutiles, ils ne songèrent plus qu'à venger leur mort d'une manière éclatante. Les troupes d'Asie et celles d'Égypte se joignirent; et Ptolémée, qui les commandait, fit tout ce qu'il voulut pour satisfaire sa juste indignation, tant le crime de Laodice et du roi son fils, qui s'en était rendu complice, avait d'abord aliéné d'eux l'esprit des peuples. Non-seulement il fit mourir Laodice; mais il se rendit maître de toute la Syrie et de la Cilicie; ensuite il passa l'Euphrate, soumit tout jusqu'à Babylone et au Tigre; et sans une sédition qui l'obligea de retourner en Égypte, il était sur le point de faire la conquête entière de toutes les provinces de l'empire de Syrie. Il laissa donc à Antiochus, un de ses généraux, le commandement des provinces qu'il avait conquises en deçà du mont Taurus, et à Xanthippe celles d'au delà, et retourna en Egypte chargé du butin qu'il avait fait dans les pays conquis.

Il emporta jusqu'à quarante mille talents d'argent [1], et une quantité prodigieuse de vases d'or et d'argent; et des statues jusqu'au nombre de deux mille cinq cents, dont une partie étaient les idoles d'Égygte, que Cambyse, quand il en fit la conquête, avait emportées en Perse. Ptolémée gagna le cœur de ses sujets en rendant ces idoles à leurs anciens temples, à son retour de cette expédition; car les Égyptiens, les plus superstitieux et les plus attachés de tous les peuples à leur idolâtrie, ne savaient comment exprimer suffisamment leur estime et leur reconnaissance pour leur roi, de leur avoir ainsi rendu leurs dieux. C'est de là que lui est venu le titre d'*Évergète*, qui veut dire *le bienfaiteur*; titre infiniment préférable à ceux qu'une fausse idée de gloire fait prendre aux conquérants, et qui caractérise véritablement les rois dont la solide grandeur consiste à pouvoir et à vouloir faire du bien à leurs sujets. Il serait à souhaiter que Ptolémée l'eût mérité par de meilleurs endroits.

Tout ceci arriva encore précisément comme il avait été prédit par le prophète Daniel. Il suffit de rapporter le texte: *Mais il sortira un rejeton de la même tige* du roi [1] du Midi; c'est-à-dire Ptolémée Évergète, fils de Ptolémée Philadelphe. *Il viendra avec une grande armée; il entrera dans les provinces du roi du Septentrion* (Séleucus Callinicus); *il y fera de grands ravages, et il s'en rendra le maître; il emmènera en Égypte leurs dieux captifs, leurs statues, et leurs vases d'argent et d'or les plus précieux; et il remportera toutes sortes d'avantages sur le roi du Septentrion. Le roi du Midi entrera dans son royaume* (de Séleucus), *et il reviendra* ensuite *dans son pays*, c'est-à-dire dans l'Égypte.

Quand Ptolémée Évergète partit pour cette expédition [2], Bérénice sa femme, qui l'aimait tendrement, craignant les dangers où il allait être exposé dans cette guerre, fit vœu de consacrer ses cheveux s'il en revenait sans accident. Apparemment que c'était ce qu'elle estimait davantage et à quoi elle était le plus attachée. Quand elle le vit de retour avec tant de bonheur et de gloire, pour s'acquitter de sa promesse elle se les fit couper, et les offrit aux dieux dans le temple que Ptolémée Philadelphe avait fait bâtir à sa chère Arsinoé sur le promontoire Zéphyrion en Cypre, sous le nom de *Vénus Zéphirienne*. Peu de temps après, ces cheveux consacrés s'étant perdus on ne sait pas comment, Ptolémée sut très-

[1] Six-vingts millions. = 40 000 talents ptolémaïques valent 207 millions de fr. E. B.

[1] Dan cap. 11, v. 7-9.

[2] Hygini poet. Astron. lib. 2. — Nonnus, in Hist. Synag. — Catullus, de Comâ Beren.

mauvais gré aux prêtres de leur négligence, et entra dans une grande colère contre eux. Conon de Samos, mathématicien et habile courtisan, qui se trouva alors à Alexandrie, s'avisa de dire que ces cheveux avaient été transportés dans le ciel; et montrant sept étoiles près de la queue du lion, qui jusque-là n'avaient fait partie d'aucune constellation, il dit que c'était la chevelure de Bérénice. D'autres astronomes, soit pour faire leur cour aussi bien que lui, ou pour ne pas choquer le prince, employèrent le même nom, qui est demeuré en usage jusqu'à présent. Callimaque, qui avait été à la cour du père, composa un petit poëme sur la chevelure de Bérénice, que Catulle a traduit en latin. Cette traduction est parvenue jusqu'à nous.

En revenant de cette expédition[1], Ptolémée passa par Jérusalem, et y offrit au Dieu d'Israël un grand nombre de sacrifices pour lui faire hommage des victoires qu'il avait remportées sur le roi de Syrie, et lui donna par là visiblement la préférence sur les dieux d'Égypte. Peut-être qu'on lui montra les prophéties de Daniel, et qu'il en conclut qu'il avait l'obligation tout entière de ses heureux succès au Dieu qui les avait fait prédire si exactement par ses prophètes.

Cependant Séleucus[2], que la crainte des troubles domestiques avait retenu dans son royaume, voyant que Ptolémée était de retour en Égypte, partit avec une flotte considérable pour réduire les villes qui s'étaient révoltées. Elle ne fut pas plutôt en mer, qu'une horrible tempête la fit toute périr, comme si le ciel[3], dit Justin, eût armé les vents et les flots contre ce roi parricide, pour venger son crime. Il ne se sauva presque personne que Séleucus lui-même, et quelques gens de sa suite, qui échappèrent tous nus de ce naufrage général. Ce terrible coup, qui semblait devoir l'abîmer, servit au contraire à rétablir ses affaires; les villes d'Asie, qui s'étaient révoltées par l'horreur qu'elles avaient contre lui depuis le meurtre de Bérénice et de son fils, quand elles apprirent cette grande perte, croyant qu'il avait été assez puni, changèrent leur haine en compassion, et reprirent son parti.

Ce changement inespéré[1] l'ayant remis en possession de la meilleure partie de ses états, il travailla à mettre sur pied une armée pour reprendre le reste; mais cet effort ne lui réussit pas mieux que le précédent. Son armée fut battue par Ptolémée: il perdit plus de la moitié de ses troupes, et se sauva lui-même à Antioche avec aussi peu de monde qu'il en avait eu auparavant en échappant du naufrage; comme si, dit l'historien, triste jouet de la fortune[2], il n'avait recouvré son ancienne puissance que pour la perdre une seconde fois avec plus de douleur.

Après ce second échec, les villes de Smyrne et de Magnésie dans l'Asie Mineure, par pure affection pour Séleucus, firent une ligue par laquelle elles s'obligeaient d'employer toutes leurs forces pour le soutenir. Elles étaient fort attachées à sa famille, dont apparemment elles avaient reçu de grands bienfaits, et avaient rendu des honneurs divins à Antiochus Théus son père, aussi bien qu'à Stratonice, mère de ce dernier. Callinicus fut fort sensible aux marques d'attachement que lui avaient données ces deux villes, et leur accorda dans la suite de grands privilèges. Elles firent graver le traité dont nous parlons, sur une grande colonne de marbre qui subsiste encore, et qui est à présent dans la cour du théâtre d'Oxford. Cette colonne fut apportée d'Asie par Thomas, comte d'Arundel, au commencement du règne de Charles Ier, et donnée, avec d'autres marbres antiques, à l'université d'Oxford, par Henri, duc de Norfolk, son petit-fils, sous le règne de Charles II. Toute la république littéraire doit savoir gré à des seigneurs qui se piquent ainsi de décorer et d'enrichir des universités; je souhaiterais qu'on eût ici le même zèle pour l'université de Paris, la mère de toutes les autres, et si digne, par son antiquité, par sa réputation, par le nombre et l'habileté de ses maîtres, et par son dévouement à la personne sacrée des rois, d'être favorisée particulièrement par les princes et par

[1] Jos. contra Apion. lib. 2.

[2] An. M. 3759; av. J. C. 245. — Justin. lib. 27, cap. 2.

[3] « Velut diis ipsis parricidium vindicantibus. »

[1] An M. 3760; av. J. C. 244.

[2] « Quasi ad ludibrium tantùm fortunæ natus esset, nec « propter aliud opes regni recepisset, quam ut eas amit- « teret. » (JUSTIN.)

les grands seigneurs : l'établissement d'une bibliothèque dans cet illustre corps ferait un honneur immortel à quiconque en jetterait les premiers fondements.

Séleucus, dans l'extrémité où il s'était trouvé réduit, avait eu recours à son frère Antiochus, et lui avait promis la souveraineté des provinces de l'Asie Mineure qui dépendaient de l'empire de Syrie, pourvu qu'il le vînt joindre avec ses troupes pour agir de concert avec lui. Ce jeune prince était alors dans ces provinces, à la tête d'une armée; et, quoiqu'il n'eût que quatorze ans[1], comme il avait déjà toute l'ambition et toute la scélératesse qui ne se trouvent que dans des hommes d'un âge fait, il accepta, sans balancer, les offres qu'on lui faisait, et vint trouver son frère, non pour lui conserver ses états, mais pour s'en emparer lui-même. Il était d'une avidité si grande, et toujours si prêt à prendre tout ce qui se présentait à lui, sans aucun égard à la justice, qu'on lui donna le surnom d'*Hiérax*[2], qui veut dire un oiseau de proie qui fond sur tout ce qu'il trouve, et à qui tout est bon quand il le peut ravir.

Quand Ptolémée apprit qu'Antiochus[3] se disposait à agir de concert avec Séleucus contre lui, afin de n'avoir pas ces deux princes pour ennemis en même temps, il s'accommoda avec Séleucus, et il y eut une trêve conclue pour dix ans.

Vers ce même temps[4], Antigone Gonatas mourut, âgé de quatre-vingts ou quatre-vingt-trois ans, après en avoir régné trente-quatre en Macédoine et quarante-quatre dans la Grèce. Il eut pour successeur son fils Démétrius[5], qui régna dix ans, et qui se rendit maître de la Cyrénaïque et de toute la Libye. Démétrius avait épousé d'abord la sœur d'Antiochus Hiérax; Olympias, fille de Pyrrhus, roi d'Épire, après la mort d'Alexandre son mari, qui était aussi son frère, engagea Démétrius à épouser sa fille Phtia. La première femme, ne pouvant souffrir cette injure, se retira chez son frère Antiochus, et le sollicita vivement à porter la guerre contre son infidèle mari; mais il avait pour lors d'autres occupations et d'autres vues.

[1] « Antiochus, quum esset annos quatuordecim natus, « supra ætatem regni avidus, occasionem non tam pio « animo, quam offerebatur, arripuit : sed, latronis more, « totum fratri eripere cupiens, puer sceleratam virilemque « sumit audaciam. Undè Hierax est cognominatus : quia, « non hominis, sed accipitris ritu, in alienis eripiendis vi- « tam sectaretur. » (Justin.)

[2] Un épervier.

[3] An. M. 3761 : av. J. C. 243.

[4] An. M. 3762; av. J. C. 242.

[5] Polyb. lib. 2, pag. 131. — Justin. lib. 28, cap. 1.

En effet, Antiochus continuait toujours ses préparatifs, comme pour marcher au secours de son frère, selon le traité qu'ils avaient fait ensemble, mais véritablement pour le détrôner lui-même[1], cachant sous le nom de frère toute la mauvaise volonté d'un ennemi[2]. Séleucus comprit alors que c'était à lui qu'il en voulait, passa aussitôt le mont Taurus pour arrêter ses entreprises. Le prétexte d'Antiochus était la promesse qu'on lui avait faite de la souveraineté des provinces de l'Asie Mineure pour assister son frère contre Ptolémée. Séleucus, qui se voyait délivré de cette guerre sans l'assistance de son frère, ne se croyait pas obligé à tenir sa promesse. Antiochus, ne voulant point se désister de ses prétentions, et Séleucus refusant de les lui accorder, il fallut que les armes en décidassent. On en vint à une bataille près d'Ancyre en Galatie : Séleucus y fut défait, et eut de la peine à sauver sa personne; Antiochus aussi, malgré sa victoire, courut grand risque. Les troupes, à la valeur desquelles il la devait principalement, étaient des Gaulois qu'il avait pris à sa solde, du nombre de ceux apparemment qui s'étaient établis dans la Galatie. Ces traîtres, sur le bruit qui s'était répandu que Séleucus avait été tué dans l'action, avaient formé le dessein de se défaire d'Antiochus, comptant qu'après la mort de ces deux princes ils feraient ce qu'il leur plairait en Asie. Antiochus fut obligé, pour se sauver, de leur donner tout l'argent de l'armée.

Eumène, prince de Pergame[3], pour profiter de la conjoncture, marcha avec toutes ses forces contre Antiochus et les Gaulois, dans l'espérance d'accabler les uns et les autres à la faveur de leur division. Un danger si pres-

[1] Justin. lib. 27, cap. 2.

[2] « Pro auxilio bellum, pro fratre hostem imploratus « exhibuit. »

[3] Justin. lib. 27, cap. 3

sant obligea Antiochus de faire un nouveau traité avec les Gaulois, par lequel, au lieu de leur maître qu'il était auparavant, il devint simplement leur allié et fit avec eux une ligue offensive et défensive; mais ce traité n'empêcha pas Eumène de les attaquer. Comme il le fit si brusquement, qu'il ne leur laissa pas le temps de se remettre de leurs fatigues et de faire des recrues, il remporta sur eux une victoire qui ne lui coûta pas beaucoup, et qui lui ouvrit toute l'Asie Mineure.

Après ce succès[1], Eumène s'abandonna aux excès de la table et de l'ivrognerie, et en mourut au bout d'un règne de vingt ans. Comme il n'avait point d'enfants, ce fut Attale, son cousin germain, fils d'Attale, cadet de son père, qui lui succéda; c'était un prince sage et vaillant, et qui sut bien se maintenir dans les conquêtes qu'on lui laissa. Après avoir entièrement réduit les Gaulois, il se trouva si bien affermi dans ses états, qu'il prit le titre de roi; car jusque-là ses prédécesseurs, quoiqu'ils en eussent le pouvoir, n'avaient pourtant encore osé en prendre le nom: Attale fut le premier de sa maison, qui le porta, il le laissa à sa postérité avec ses états, et elle en jouit jusqu'à la troisième génération.

Pendant qu'Eumène, et Attale après lui, enlevaient ainsi des provinces à l'empire de Syrie vers le couchant, Théodote et Arsace en faisaient autant à l'orient. Sur le bruit de la mort de Séleucus à la bataille d'Ancyre[2], Arsace se jeta sur l'Hyrcanie, l'ajouta à la Parthie, qu'il avait déjà démembrée de l'empire, et se fit un royaume des ces deux provinces, qui devint dans la suite bien formidable à l'empire romain. Peu de temps après, Théodote étant mort, Arsace fit une ligue offensive et défensive avec son fils, qui porta le même nom et succéda à son père dans la Bactriane: et par cette union ils se maintinrent tous deux dans ces états. Malgré tout cela les deux frères s'opiniâtraient toujours à se faire la guerre, sans considérer que, pendant qu'ils se disputaient l'un à l'autre l'empire que leur avaient laissé leurs pères, leurs ennemis communs le leur enlevaient pièce à pièce.

[1] An. M. 3763; av. J. C. 241. — Athen. lib. 10, pag. 445. — Strab. lib. 13, pag. 624. — Valer. Excerpt. ex Polyb.
[2] Justin. lib. 41, cap. 4.

Après plusieurs pertes et plusieurs défaites, Antiochus, vaincu et dépouillé, fut obligé de chercher des retraites, et d'en changer souvent avec les débris de son parti, jusqu'à ce qu'enfin il fut tout à fait chassé de la Mésopotamie; et, ne voyant plus d'endroit où il pût être en sûreté dans tout l'empire de Syrie[1], il se réfugia chez Ariarathe, roi de Cappadoce, dont il avait épousé la fille. Son beau-père, malgré cette alliance, fut bientôt las d'entretenir un gendre qui lui était à charge, et résolut de s'en défaire. Antiochus, averti de son dessein, se sauva en Égypte. Il aima mieux se mettre entre les mains de Ptolémée, l'ennemi déclaré de sa maison, que de se fier à un frère qu'il avait si fort offensé. Mais il eut sujet de s'en repentir. Il ne fut pas plutôt en Égypte, que Ptolémée le fit arrêter, et le mit en prison sous bonne garde, où il le retint pendant quelques années[2], jusqu'à ce qu'enfin, assisté par une courtisane qui le voyait, il s'évada; et, en sortant d'Égypte, il fut assassiné par des voleurs.

Ptolémée[3] cependant, profitant des douceurs de la paix, s'appliquait à cultiver les sciences dans ses états, et à augmenter la bibliothèque de son père, à Alexandrie, de toutes sortes de livres. Comme il fallait, pour les bien choisir et pour en avoir soin, un bibliothécaire habile, quand Zénodote, qui l'avait été depuis le temps de Ptolémée Soter, grand-père du roi[4], vint à mourir, Evergète attira d'Athènes Eratosthène le Cyrénien, qui était en grande réputation, et qui avait été élève de Callimaque, du même pays. C'était un homme d'un savoir universel. Ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous, excepté le catalogue qu'il a laissé des rois de Thèbes en Egypte, avec les années de leurs règnes, depuis Ménès ou Misraïm, qui peupla l'Egypte après le déluge, jusqu'à la guerre de Troie. Ce catalogue contient une suite sucessive de trente-huit rois, et se trouve encore aujourd'hui dans George le Syncelle.

Séleucus[5], se voyant débarrassé des troubles

[1] An. M. 3774; av. J. C. 230.
[2] An. M 3778; av. J. C. 226.
[3] An. M. 3765; av. J. C. 239.
[4] Suid. in voce Ζηνόδοτος. Id. in voc. Ἀπολλώνιος et Ἐρατοσθένης.
[5] An. M. 3768; av. J. C. 236.

que son frère lui avait causés, après avoir rétabli l'ordre au dedans, et remédié aux maux qu'avait causés cette guerre, se tourna vers l'Orient pour tâcher de réduire les révoltés : mais il n'y réussit pas; on avait donné trop de temps à Arsace pour se fortifier dans son usurpation. Après de vains efforts pour remettre ces provinces dans l'obéissance, Séleucus fut obligé d'abandonner honteusement son entreprise. Peut-être néanmoins eût-il pu y réussir avec le temps; mais de nouveaux troubles, qui s'élevèrent dans ses états pendant son absence, le contraignirent d'y retourner en diligence pour les apaiser; ce qui donna le temps à Arsace de se fortifier, et d'établir si bien sa domination, que tous les efforts qu'on put faire dans la suite ne furent pas capables de l'ébranler.

Séleucus fit pourtant une nouvelle tentative[1] dès que ses autres affaires lui en laissèrent le temps. Cette seconde expédition fut encore plus malheureuse que la première. Non-seulement il fut battu par Arsace dans une grande bataille, mais il y fut même fait prisonnier. Les Parthes observèrent longtemps le jour de cette victoire d'Arsace, qu'ils regardaient comme le premier jour de leur liberté, au lieu que ce fut véritablement le premier de leur esclavage; car jamais il n'y a eu dans le monde de plus grands tyrans que les rois parthes auxquels ils furent soumis. Le joug des Macédoniens leur eût été bien plus doux que cette tyrannie, s'ils eussent continué à le porter. Alors Arsace commença à prendre le titre de roi, et établit solidement cet empire d'Orient, qui balança, depuis, la puissance romaine, et fut une barrière que les Romains ne purent forcer. Tous les rois qui le suivirent se firent un honneur et une loi de porter le nom d'Arsace, comme les rois d'Egypte conservèrent celui de Ptolémée tant que la race de Ptolémée Soter régna dans ce pays-là. Arsace, d'une condition très-basse[2] élevé sur le trône, et devenu aussi mémorable parmi les Parthes que Cyrus chez les Perses, Alexandre chez les Macédoniens, et Romulus chez les Romains, est une preuve de ce que dit l'Ecriture[1], *que le Très-Haut a la domination sur les royaumes des hommes, qu'il les donne à qui il lui plaît, et qu'il établit roi, quand il veut, le dernier d'entre les hommes.*

Onias[2], souverain sacrificateur des Juifs, avait négligé de payer à Ptolémée le tribut ordinaire de vingt talents[3], que ses prédécesseurs avaient toujours payé régulièrement aux rois d'Egypte, comme un hommage qu'ils faisaient à cette couronne. Le roi envoya Athénion, un de ses courtisans, à Jérusalem, sommer les Juifs de payer les arrérages dont la somme s'était accumulée pendant plusieurs années, avec menace, si l'on y manquait, d'envoyer des troupes qui les chasseraient du pays et le partageraient entre elles. L'alarme fut grande dans Jérusalem. On députa, vers le roi, Joseph, neveu d'Onias, généralement estimé, quoique jeune encore, pour sa prudence, sa probité et sa justice. Athénion, dans le séjour qu'il fit à Jérusalem, avait fort goûté son caractère, et, étant parti pour l'Egypte avant lui, promit de lui rendre auprès du roi tous les services qui dépendraient de lui. Joseph le suivit de près. Il rencontra, sur la route, des gens des plus considérables de la Célésyrie et de la Palestine, qui allaient aussi en Egypte dans le dessein d'y prendre les grandes fermes du revenu de ces provinces. Comme l'équipage de Joseph n'était pas, à beaucoup près, aussi magnifique que le leur, ils firent peu de cas de lui, et lui trouvèrent peu d'esprit et de mérite. Joseph dissimula, et, dans les conversations qu'il eut avec eux, il en tira, sans paraître avoir aucun dessein, toutes les lumières qu'il pouvait désirer sur l'affaire qui les menait à la cour.

En arrivant à Alexandrie, ils trouvèrent que le roi était allé faire un tour à Memphis. Joseph fut le seul de la troupe, qui, sans perdre de temps, se mit en chemin pour l'y aller trouver. Il eut le bonheur de le rencontrer comme il en revenait avec la reine et Athé-

[1] An. M. 3771; av. J. C. 230. — Justin. lib. 41, cap. 4 et 5.

[2] « Arsaces, quæsito simul constitutoque regno, non « minùs memorabilis Parthis (fuit) quam Persis Cyrus, « Macedonibus Alexander, Romanis Romulus. » (JUSTIN.)

[1] Dan. 4, 14.

[2] An. M. 3771, av. J. C. 233. — Joseph Antiq. lib. 12, cap. 3 et 4.

[3] Vingt mille écus. = 20 talents ptolémaïques valent 100 000 francs. E. B.

nion dans son char. Le roi, qu'Athénion avait fort prévenu en sa faveur, fut ravi de le voir, et le fit monter dans son char. Joseph excusa son oncle, sur son âge et sa lenteur naturelle, avec tant d'adresse et d'habileté, que le roi en fut satisfait, et conçut une grande estime pour l'avocat qui avait si bien plaidé sa cause. Il lui fit donner un appartement dans le palais royal à Alexandrie, et le faisait même manger à sa table.

Quand le jour fut venu, où l'on devait affermer par voie d'enchère les revenus des provinces, les compagnons de voyage de Joseph n'offrirent, pour les provinces de Célésyrie, de Judée et de Samarie, que huit mille talents, c'est-à-dire vingt-quatre millions. Joseph, qui, par les conversations qu'ils avaient eues sur ces matières en sa présence, avait découvert que ces fermes valaient plus du double, leur fit des reproches de ce qu'ils mettaient si bas les revenus du roi, et en offrit le double, ou seize mille talents. Ptolémée était bien aise de voir augmenter son revenu si considérablement; mais il craignit que celui qui portait si haut cette ferme ne fût pas en état de payer la somme qu'il offrait, et il lui demanda quelle caution il lui donnerait. Joseph lui répondit, avec un grand sang-froid, qu'il lui donnerait, pour cautions, des personnes dont il serait content, et contre qui il était sûr qu'il n'avait rien à objecter. On lui dit de les nommer. Il nomma le roi et la reine, et dit qu'ils seraient cautions pour lui l'un et l'autre. Le roi ne put s'empêcher de rire de cette saillie. Elle le mit de si bonne humeur, qu'il lui fit adjuger la ferme sur sa simple parole et sans exiger de lui aucune caution. Il l'exerça pendant dix ans, au grand contentement de la cour et des provinces. Nos riches financiers s'en retournèrent honteux et confus, et durent reconnaître qu'un équipage magnifique est un mérite bien mince.

En Macédoine, mourut le roi Démétrius[1]. Il laissa un fils nommé Philippe, qui était en très-bas âge. On lui donna pour tuteur Antigone, lequel, ayant épousé la mère de son pupille, monta sur le trône, et régna pendant douze ans. Comme il était magnifique en promesses, mais sans effet, on lui donna le surnom de *Doson*[1].

Cinq ou six ans après[2], Séleucus Callinicus, qui depuis quelque temps était retenu captif chez les Parthes, y mourut d'une chute de cheval. Arsace, pendant tout le temps de sa captivité, le traita toujours en roi. Sa femme était Laodice, sœur d'Andromaque, un de ses généraux. Il en eut deux fils et une fille. Il maria la fille à Mithridate, roi de Pont, et lui donna la Phrygie pour sa dot. Les fils étaient Séleucus et Antiochus. Le premier, qui fut surnommé *Céraunus*, lui succéda.

Nous voici arrivés au temps où la république des Achéens commence à paraître avec éclat dans l'histoire, et soutient des guerres en particulier contre celle de Lacédémone. C'est ce qui m'engage à exposer ici l'état présent de ces deux républiques. Je commencerai par celle des Achéens.

§ II. — Établissement de la république des Achéens. Aratus délivre Sicyone de la tyrannie : caractère de ce jeune Grec. Aidé par les libéralités de Ptolémée Evergète, il apaise la sédition prês d'éclater dans Sicyone. Il enlève Corinthe a Antigone, roi de Macédoine. Il fait entrer plusieurs villes dans la ligue des Achéens, Mégare, Trézène, Epidaure, Mégalopolis. Il n'a pas le même succès par rapport a Argos.

La république des Achéens n'était considérable[3], dans les premiers temps, ni par le nombre de ses troupes, ni par la grandeur de ses richesses, ni par l'étendue de son domaine, mais par une grande réputation de probité, de justice, d'amour de la liberté; et cette réputation était fort ancienne. Les Crotoniates et les Sybarites, pour rétablir le bon ordre dans leurs villes, adoptèrent les lois et les coutumes des Achéens. Après la célèbre bataille de Leuctres, les Lacédémoniens et les Thébains, par estime pour leur vertu, les prirent pour arbitres dans un différend qu'ils avaient entre eux.

Le gouvernement de cette république était

[1] An. M. 3772; av. J. C. 232. — Justin. lib. 28. cap. 3. — Dexipp. Porphyr. Euseb.

[1] Ce nom, en grec, signifie *un homme qui donnera*, c'est-à-dire qui promet de donner, et qui ne donne point.

[2] An. M. 3778; av. J. C. 226. — Justin. lib. 7, cap. 3. — Athen. pag. 153.

[3] Polyb. lib. 2, pag. 125-130.

démocratique, c'est-à-dire entre les mains du peuple. Elle conserva sa liberté jusqu'au temps de Philippe et d'Alexandre; mais sous eux, et depuis eux, elle fut, ou soumise aux Macédoniens, qui s'étaient rendus maîtres de la Grèce, ou opprimée par de cruels tyrans.

Elle était composée de douze villes[1] renfermées dans le Péloponnèse, qui toutes ensemble n'en valaient pas une bonne. Elle ne se signala d'abord par aucune action éclatante, parce que parmi ses citoyens il n'y en avait aucun qui se distinguât des autres par un mérite particulier. On verra, dans la suite, quel changement un homme seul y apporta par ses grandes qualités. Depuis la mort d'Alexandre, cette petite république fut livrée à tous les maux que la discorde entraîne après elle. L'amour du bien public n'y dominait plus; chaque ville ne songeait plus qu'à ses propres intérêts. Leur état n'avait plus rien de fixe ni de stable, parce qu'elles changeaient de maîtres à mesure que la Macédoine en changeait; soumises d'abord à Démétrius, puis à Cassandre, et en dernier lieu à Antigone, surnommé *Gonatas*, qui y laissa dominer les tyrans dont il disposait, afin qu'elles ne pussent pas se soustraire à son autorité.

Vers la 124e olympiade[2], c'est-à-dire à peu près dans le temps de la mort de Ptolémée Soter, père de Philadelphe, et du passage de Pyrrhus en Italie, la république des Achéens reprit ses premiers usages, et rentra dans l'ancienne concorde. Ceux de Patrées et de Dyme en jetèrent les premiers fondements. Les tyrans furent chassés des villes. Réunies toutes ensemble comme autrefois, elles ne firent plus qu'un seul corps de république. Il y avait un conseil public où se décidaient les affaires. Un greffier commun en tenait les registres. L'assemblée avait deux présidents, que les villes nommaient tour à tour; mais bientôt après, on jugea à propos de les réduire à un seul.

Le bon ordre qui régnait dans cette petite république, où l'égalité, la liberté, l'amour de la justice et du bien public, étaient les règles fondamentales du gouvernement, y attira plusieurs villes voisines, qui furent associées à ses lois et à ses privilèges. Sicyone fut une des premières qui s'y joignit; et ce fut par le moyen d'Aratus, l'un de ses citoyens, qui jouera dans la suite un grand rôle, et deviendra fort illustre.

Sicyone[1], qui gémissait depuis longtemps sous le joug des tyrans, venait de faire un effort pour le secouer, en mettant en place Clinias, l'un de ses premiers et de ses plus braves citoyens; et déjà le gouvernement paraissait se rétablir et prendre une meilleure forme: mais Abantidas, pour se saisir de la tyrannie, trouva le moyen de s'en défaire; et de tous ses parents ou amis il chassa les uns et tua les autres. Il cherchait aussi Aratus, fils de Clinias, qui n'avait que sept ans, pour le faire mourir: mais, parmi le trouble et le désordre dont la maison était pleine lorsque le père fut tué, cet enfant se déroba avec ceux qui prirent la fuite; et, errant par la ville saisi de frayeur et sans aucun secours, il entra par hasard sans être vu dans la maison de la sœur du tyran. Cette femme, naturellement généreuse, et d'ailleurs persuadée que c'était sous la conduite de quelque dieu que cet enfant s'était réfugié chez elle, le cacha avec grand soin; et, la nuit venue, elle l'envoya secrètement à Argos.

Aratus, sauvé ainsi d'un si grand danger, sentit dès ce moment s'allumer en lui la haine la plus violente et la plus vive contre les tyrans, et elle s'augmenta toujours avec l'âge. Il fut élevé avec grand soin chez les hôtes et les amis que son père avait à Argos. La tyrannie, en assez peu de temps, avait déjà passé par plusieurs mains à Sicyone, lorsque Aratus, qui commençait à entrer dans l'âge viril, songea à en délivrer entièrement sa patrie. Il était en grande considération, tant à cause de sa naissance que de son courage, qui était accompagné d'une gravité au-dessus de son âge, et d'un sens ferme et rassis. Ces qualités, qui étaient connues, faisaient que les bannis de Sicyone avaient particulièrement les yeux sur lui, le regardant comme leur ressource et comme leur futur libérateur. Ils ne se trompaient pas.

Aratus[2], âgé de vingt ans, forma une con-

[1] Ces douze villes étaient Patræ, Dyma, Pharæ, Tritæa, Leontium, Ægira, Pellene, Ægium, Bura, Ceraunia, Olenus, Helice.

[2] An. M. 3724; av. J. C. 280.

[1] Plut. in Arato, pag. 1027-1031.

[2] An. M. 3752; av. J. C. 252.

spiration contre le tyran, c'était alors Nicoclès; et, quoique les espions envoyés par celui-ci à Argos l'observassent de près, il sut si bien couvrir son dessein et le conduisit avec tant de prudence et de secret, qu'il vint à bout d'entrer de nuit dans Sicyone par escalade. Le tyran fut trop heureux de se sauver de la ville par des conduits souterrains. Comme le peuple s'assemblait en tumulte, ne sachant rien de tout ce qui se passait, un héraut cria, à haute voix, qu'*Aratus, fils de Clinias, appelait les citoyens à la liberté*. Aussitôt ils courent en foule au palais du tyran, et y mettent le feu. En un moment le palais fut embrasé: il n'y eut pas un seul homme de tué ou de blessé ni de part ni d'autre, le bonheur d'Aratus ayant conservé cette action pure et nette du sang des citoyens, ce qui faisait sa joie et son triomphe. Il rappela les bannis, qui n'étaient pas moins de cinq cents.

Sicyone commençait à jouir de quelque repos; mais Aratus n'était point sans inquiétude et sans embarras. Au dehors il s'apercevait qu'Antigone jetait un œil d'envie sur sa ville, et cherchait les moyens de s'en emparer depuis qu'elle avait recouvré sa liberté: au dedans il voyait, à l'occasion des bannis, des semences de division et de discorde, dont il craignait extrêmement les suites. J'expliquerai bientôt ce qui y donnait lieu. Il crut que, dans la conjoncture délicate où il se trouvait, le parti le plus sage et le plus sûr était d'unir Sicyone à la ligue des Achéens. Il n'eut pas de peine à y réussir, et ce fut un des plus grands services qu'il rendit à sa patrie.

Ce n'est pas que la puissance des Achéens fût grande: ils n'avaient, comme je l'ai déjà observé, que de très-petites villes; leur pays n'était ni bon ni riche, et ils habitaient le long d'une côte qui n'avait ni port ni abris: mais, avec cette médiocrité et cette faiblesse apparente, il furent ceux qui firent le mieux comprendre que les forces des Grecs étaient invincibles toutes les fois qu'ils avaient de l'ordre et de la discipline, qu'ils demeuraient bien unis, et qu'ils étaient conduits par un général sage et expérimenté. Aussi ces mêmes Achéens, qui étaient si peu de chose en comparaison de l'ancienne puissance de la Grèce, en prenant toujours de bons conseils, en demeurant étroitement unis ensemble, en n'étouffant point le mérite de leurs concitoyens par l'envie, mais aimant à s'y soumettre avec docilité, non-seulement se maintinrent libres au milieu de tant de villes puissantes, de tant d'états plus forts qu'ils n'étaient, de tant de tyrans, mais encore ils affranchirent et sauvèrent la plupart des états de la Grèce.

Aratus, après s'être engagé et avoir engagé sa ville dans la ligue des Achéens, alla servir dans leur cavalerie, et il se fit extrêmement aimer de ses généraux par sa promptitude et sa vivacité à exécuter leurs ordres; car, quoiqu'il eût infiniment contribué au pouvoir et au crédit de la ligue en y apportant sa propre réputation, et toutes les forces de sa patrie, cependant il se montrait en tout aussi soumis que le moindre soldat à celui qui était élu général des Achéens, quelque petite et obscure que fût la ville d'où on l'avait tiré; grand et salutaire exemple pour les jeunes seigneurs et les jeunes princes, lorsqu'ils servent dans les troupes, qui leur apprend à oublier leur naissance et à ne la faire respecter que par une plus exacte soumission aux ordres des commandants!

On ne se lassait point d'admirer et de louer la conduite et le caractère d'Aratus[1]. Il était naturellement honnête et poli, grand et noble dans ses sentiments, uniquement occupé de l'intérêt commun sans songer au sien; implacable ennemi des tyrans, et n'ayant pour sa haine et pour son amitié d'autre règle que l'utilité publique. C'était, en beaucoup de choses, un homme accompli pour être à la tête des affaires; parlant bien, pensant juste, se taisant à propos. Il supportait avec douceur les différends qui s'élèvent souvent dans les délibérations. Il ne cédait à personne dans l'art de faire des amis et des alliances. Il était fort propre à imaginer des entreprises contre les ennemis, à couvrir ses desseins par un secret impénétrable, et à les conduire à une heureuse fin, par sa patience et par son audace. Mais ce même Aratus, à la tête d'une armée, n'était pas reconnaissable; lent, irrésolu, timide, il ne pouvait soutenir la vue du

[1] Plut. in Arato, pag. 1031. — Polyb. lib. 4, pag. 277, 278.

danger. Ce n'est pas que réellement il manquât de courage et de hardiesse; mais ces qualités étaient comme engourdies par la grandeur de l'exécution, et il n'était timide que par occasion et par intervalle. De là vient que tout le Péloponnèse a été rempli des trophées de ses vainqueurs et des monuments de ses défaites. C'est ainsi, dit Polybe, que la nature a mis des qualités différentes et contraires, non-seulement dans les corps des hommes, mais encore plus dans les esprits, et, ce qui est le plus étonnant, souvent par rapport à une même personne, de sorte que le même homme n'est plus le même : dans une occasion, vif, courageux, hardi; dans une autre, sans vigueur, sans vivacité, sans résolution.

J'ai dit que l'affaire des bannis causait à Aratus une grande inquiétude[1]. C'était au sujet des terres et des maisons qu'ils possédaient avant leur bannissement, dont une grande partie avait passé des mains des propriétaires entre celles des gens qui les avaient vendues à d'autres et avaient disparu depuis que le tyran avait été chassé. Il était naturel que les bannis à leur retour rentrassent dans leurs biens, et ils le demandaient avec instance; mais ces biens se trouvaient occupés pour la plupart par des gens qui les avaient achetés de bonne foi, à qui par conséquent il fallait rendre le prix de ces terres et de ces maisons si on leur en ôtait la possession. Les prétentions et les plaintes étaient fort vives de part et d'autre, et Sicyone se trouvait à la veille de son entière ruine par une guerre civile qui paraissait inévitable. Jamais affaire ne fut plus embarrassante. Il n'était pas au pouvoir d'Aratus de concilier les deux parties, dont les demandes étaient également justes; et l'on ne pouvait les satisfaire toutes deux en même temps sans qu'il en coûtât des sommes considérables, qu'il n'était pas en état de fournir. Il ne vit d'autre ressource, dans une si pressante extrémité, que la bonté et la libéralité de Ptolémée, roi d'Égypte, qu'il avait éprouvée en sa propre personne à l'occasion de ce que je vais raconter.

Ce prince était fort curieux de portraits et de tableaux. Aratus, qui était connaisseur, assemblait tout ce qu'il pouvait trouver d'ouvrages des plus grands maîtres, principalement de Pamphile et de Mélanthe, et l'envoyait au roi. Sicyone était encore alors en grande réputation pour les arts, et pour la peinture surtout, dont le goût s'y était conservé sans altération dans toute son ancienne pureté. On disait qu'Apelle, déjà admiré de tout le monde, avait été à Sicyone, et s'était attaché à ces deux peintres, à qui il donna un talent [1], moins pour apprendre d'eux la perfection de l'art, que pour participer à leur grande réputation. Dès qu'Aratus eut rendu la liberté à sa ville, il effaça et détruisit tous les portraits des tyrans : mais, quand il vint à celui d'Aristrate, qui avait régné du temps de Philippe, et qui était représenté debout sur un char de victoire, il balança longtemps s'il l'effacerait; car tous les meilleurs élèves de Mélanthe avaient contribué à la perfection du tableau, et Apelle lui-même y avait mis la main. Cet ouvrage était si merveilleux, qu'Aratus se laissa enfin toucher à la beauté de l'art; mais bientôt après, emporté par la haine qu'il avait pour les tyrans, il ordonna qu'on l'effaçât.

Ce goût pour la peinture avait mis Aratus dans les bonnes grâces de Ptolémée. Il crut donc pouvoir implorer sa générosité dans la fâcheuse conjoncture où il se trouvait. Il s'embarqua pour l'Égypte, où il n'arriva qu'après avoir essuyé bien des contre-temps et des dangers. Il eut une longue audience du roi, qui l'estima d'autant plus qu'il le connut davantage. Il lui donna pour sa ville la somme de cent cinquante talents[2]. Aratus en emporta d'abord quarante avec lui en partant pour le Péloponnèse; et, le roi ayant partagé les autres en divers paiements, il les envoya ensuite par parties.

Son retour causa une joie universelle dans Sicyone. On le nomma seul arbitre souverain et maître absolu pour terminer tous les différends des bannis et pour régler leurs partages. Mais, en sage politique, qui ne cherche point à s'attirer à lui seul la décision de toutes les affaires, et qui ne craint point que d'autres

[1] An. M. 3753; av. J. C. 251. — Plut. in Arato, pag. 1031-1038.

[1] Mille écus. = 5750 fr. E. B.

[2] Cent cinquante mille écus. = 150 talents ptolémaïques 1 490 000 fr. E. B.

diminuent sa gloire en la partageant avec lui, il refusa constamment l'honneur qu'on voulait lui faire, et nomma quinze des citoyens les plus estimés dans la ville, qu'il prit pour adjoints, et avec lesquels, après un fort grand travail et de longues séances, il parvint à rétablir l'amitié et la paix entre les habitants, ayant restitué aux particuliers le prix des terres ou des maisons qu'ils avaient achetées de bonne foi. On a toujours remarqué que la gloire suit ceux qui la fuient, comme souvent elle fuit ceux qui la cherchent. Aratus, qui avait cru avoir besoin de conseil pour terminer cette importante affaire (et plus on a de mérite, plus on pense de la sorte), en eut seul tout l'honneur. On le combla de louanges, on lui éleva des statues, et, par des inscriptions publiques, on le déclara le père du peuple et le libérateur de la patrie, qualités bien au-dessus de celles des plus fameux conquérants.

Un succès si éclatant donna de la jalousie, et même de la crainte à Antigone. Soit qu'il voulût le gagner, ou le rendre suspect à Ptolémée, il en fit un grand éloge dans un repas public, relevant par des louanges extraordinaires la capacité et le mérite de ce jeune homme. Il insinua en termes assez clairs qu'Aratus, ayant connu par lui-même la vanité du faste égyptien, voulait s'attacher à son service, et que lui, de son côté, était résolu de l'employer dans ses affaires. Il finit par prier tous les seigneurs de sa cour qui étaient présents de le regarder désormais comme leur ami. Ce discours ne manqua pas d'être rapporté à Ptolémée, qui en fut surpris et affligé. Il fit faire des plaintes à Aratus d'un changement qui lui était si injurieux; mais celui-ci n'eut pas de peine à s'en justifier.

Aratus, ayant été élu pour la première fois général des Achéens, alla ravager la Locride et tout le territoire de Calydon. Mais, étant parti avec dix mille hommes pour aller au secours des Béotiens, il n'arriva malheureusement qu'après la bataille qu'ils perdirent à Chéronée [1] où ils furent battus par les Étoliens.

[1] Philippe, plus de quarante ans auparavant, avait remporté près de la même ville une célèbre victoire contre les Athéniens et les Thébains.

Huit ans après [1], ayant été élu pour la seconde fois général des Achéens, il rendit un grand service à toute la Grèce par une action que Plutarque égale aux entreprises les plus fameuses des généraux grecs.

L'isthme de Corinthe, qui sépare les deux mers, unit et joint le continent de la Grèce avec celui du Péloponnèse; et la citadelle de Corinthe, appelée *Acro-Corinthus*, qui est située sur une haute montagne, se trouvant justement au milieu de ces deux continents, et les séparant dans un passage d'ailleurs assez étroit, quand elle est pourvue d'une bonne garnison, rompt et empêche toute communication au dedans de l'isthme par terre et par mer, et rend maître absolu de la Grèce celui qui en est saisi et qui y entretient des troupes. Philippe appelait cette citadelle *les entraves de la Grèce*. Aussi était-elle l'objet du désir et de la jalousie de tous les voisins, et surtout des rois et des princes.

Antigone, après avoir longtemps cherché avec une inquiétude et un empressement extraordinaires les moyens de se rendre maître de cette place, était enfin venu à bout de l'enlever par surprise, et il se félicitait de ce succès inopiné comme d'un vrai triomphe. Aratus ne perdit pas l'espérance de la lui enlever à son tour; et, pendant qu'il était tout occupé de cette pensée, une espèce de hasard lui fournit une occasion favorable de la mettre à exécution.

Ergine, habitant de Corinthe, était venu à Sicyone pour quelque affaire, et avait fait une liaison particulière avec un banquier fort connu et ami d'Aratus. Dans la conversation, comme ils parlaient de la citadelle de Corinthe, Ergine dit qu'en allant voir Dioclès, son frère, qui était soldat de la garnison, ce qu'il faisait assez souvent, il avait remarqué, dans le côté le plus escarpé, un petit sentier, taillé en travers dans le roc, qui conduisait à un endroit où la muraille de la citadelle était très-basse. Le banquier ne laissa pas tomber cette parole, et lui demanda en riant si lui et son frère seraient d'humeur à gagner une grosse somme d'argent et à faire fortune. Ergine entendit bien ce qu'on lui voulait dire, et promit de souder

[1] An. M. 3760; av. J. C. 244.

sur cela son frère Dioclès. Peu de jours après il revint, et se chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avait pas plus de quinze pieds de hauteur, et de lui aider avec son frère à exécuter le reste de son entreprise. Aratus, de son côté, promit de leur donner soixante talents [1], si l'affaire réussissait. Mais, comme il fallait que ces soixante talents fussent déposés chez le banquier pour la sûreté des deux frères, et qu'Aratus ne les avait pas et ne voulait pas les emprunter, de peur de donner du soupçon et d'éventer son entreprise, il prit la plus grande partie de sa vaisselle d'or et d'argent et les joyaux de sa femme, et les mit en gage chez le banquier pour toute la somme.

Il avait l'âme si grande, dit Plutarque, et il était enflammé d'une si vive ardeur pour les belles actions, que, sachant qu'Epaminondas et Phocion avaient été estimés les plus justes et les plus gens de bien de toute la Grèce pour avoir refusé les présents qu'on leur offrait et avoir fait plus de cas de la vertu que de toutes les richesses du monde, il s'efforça d'aller encore plus loin qu'eux et d'enchérir sur leur désintéressement et leur générosité. En effet, il y a bien de la différence entre refuser des présents et sacrifier soi-même tout son bien pour le service du public. Aratus donne tout le sien, et le donne sans qu'on le sache, et pour une entreprise dont il courra seul le danger. Qui est-ce donc, s'écrie Plutarque enthousiasmé de la beauté de cette action, qui n'admirera pas une magnanimité si rare et si surprenante? Qui est-ce, encore aujourd'hui, qui ne s'intéresse pas à ce grand exploit, et qui ne prend point part au combat de ce grand personnage qui achète si chèrement un si grand danger, et qui met en gage tout ce qu'il a de plus précieux pour se faire mener de nuit au milieu des ennemis, où il sera forcé de combattre pour sa vie, sans avoir de son côté d'autre gage que la seule espérance de faire une belle action?

On remarque ici que ce qui perpétuait chez les Grecs le goût de la gloire, du désintéressement, de l'amour du bien public, c'était le souvenir des grands hommes qui s'étaient distingués dans les siècles passés par ces beaux sentiments. Et c'est là le grand avantage de l'histoire, écrite comme elle l'était chez les Grecs, comme aussi le principal fruit qu'on en doit tirer.

Les préparatifs de l'entreprise furent traversés de plusieurs contre-temps fâcheux, dont un seul semblait devoir tout déconcerter. Enfin, tout étant prêt, Aratus ordonna à toutes ses troupes de passer la nuit sous les armes; et, prenant avec lui quatre cents soldats choisis, dont la plupart ignoraient ce qu'on allait exécuter, et qui portaient avec eux des échelles, ils les mena droit aux portes de la ville le long des murs du temple de Junon. Il faisait un beau clair de lune, qui leur fit craindre avec raison d'être découverts. Heureusement pour eux il se leva, du côté de la mer, un brouillard épais qui couvrit tous les environs de la ville et y répandit une grande obscurité. Là toutes les troupes s'assirent pour ôter leurs souliers, tant parce qu'on fait moins de bruit, les pieds nus, que parce qu'on monte mieux sur des échelles, et qu'on n'est pas si sujet à glisser. Mais Ergine, et avec lui sept jeunes hommes déterminés, tous équipés en voyageurs, se glissèrent dans la porte sans être aperçus, et tuèrent d'abord la sentinelle et les gardes qui faisaient le guet. En même temps on appliqua les échelles aux murailles; et Aratus fait monter promptement avec lui cent des plus résolus, ordonne aux autres de suivre comme ils pourraient, et, ayant aussitôt retiré les échelles, il descend dans la ville, et, à la tête de ses cent hommes, il marche vers la citadelle, plein de joie comme ayant déjà réussi, parce qu'il n'avait pas été découvert.

En avançant, ils rencontrèrent une garde de quatre hommes qui portaient de la lumière, et dont ils ne furent point aperçus parce qu'ils étaient enfoncés dans l'ombre; mais, eux, ils les aperçurent de fort loin à la clarté de leur lumière. Aratus et ses gens se tapirent d'abord contre quelques murailles et quelques vieilles masures, comme dans une embuscade, d'où, quand ces quatre hommes vinrent à passer, ils se jetèrent sur eux, et en tuèrent trois. Le quatrième, blessé d'un grand coup d'épée à la tête, s'enfuit criant que les ennemis étaient dans la ville. Un moment après, les trompet-

[1] Soixante mille écus. = 315 000 fr. E. B.

tes sonnèrent l'alarme, et toute la ville accourut au bruit. Déjà toutes les rues étaient pleines de gens qui couraient çà et là, et éclairées d'une infinité de lumières que l'on allumait partout, en bas dans la ville, et en haut sur les remparts de la citadelle; et de toutes parts on entendait un bruit confus qu'on ne pouvait démêler.

Cependant Aratus continuait son chemin, et s'efforçait de gravir sur ces rochers escarpés, d'abord fort lentement et avec beaucoup de travail et de peine, parce qu'il avait manqué le sentier qui n'aboutissait à la muraille que par une infinité de tours, de détours et de circuits très-difficiles. Mais bientôt, comme par une espèce de miracle, la lune, dissipant les nuages, et venant à éclairer tout à coup, lui dévoila tout le labyrinthe de ce sentier jusqu'à ce qu'il fût au pied de la muraille à l'endroit qu'on lui avait marqué : et alors, par un effet du même bonheur, les nuages se rassemblèrent; et la lune, s'étant cachée, replongea encore tout dans l'obscurité.

Les trois cents soldats qu'Aratus avait laissés au dehors près du temple de Junon, étant entrés dans la ville qu'ils trouvèrent pleine de tumulte et de confusion et tout éclairée d'une infinité de lumières, et ne pouvant trouver le sentier qu'avait pris Aratus, ni le suivre à la trace, se serrèrent tous ensemble au bas du précipice, à l'ombre d'une grande roche qui les cachait, et attendirent là dans une grande inquiétude et dans une grande détresse. Déjà Aratus était attaché au combat sur les remparts de la citadelle. On entendait bien du bas le bruit des combattants et leurs cris ; mais, comme ils étaient répétés par les échos des montagnes voisines, on ne pouvait discerner d'où ils venaient. Ces trois cents soldats ne sachant donc de quel côté ils devaient tourner, Archélaüs, qui commandait les troupes du roi Antigone, ayant pris bon nombre de soldats avec lui, monta avec de grands cris et grand bruit de trompettes pour aller charger Aratus en queue, et en marchant il passa devant ces trois cents soldats sans les apercevoir. Il ne fut pas plutôt passé, que ceux ci se levèrent comme d'une embuscade où ils auraient été placés exprès, tombèrent sur lui, tuèrent les premiers qu'ils rencontrèrent, et, donnant l'épouvante à tous les autres et à Archélaüs même, ils les écartèrent, les mirent en fuite, et les menèrent battant jusqu'à ce qu'ils se dispersèrent dans la ville chacun de leur côté.

Comme ils achevaient cette défaite, Ergine arrive, envoyé par ceux qui combattaient au haut de la citadelle, pour leur apprendre qu'Aratus était aux mains avec les ennemis, qui se défendaient avec beaucoup de vigueur; que le combat était fort vif sur la muraille, et qu'il avait besoin d'être promptement secouru. Dans le moment ils lui ordonnèrent de les conduire, et, en montant, ils annoncent leur approche par leurs cris pour rassurer leurs amis et pour redoubler leur courage. La lune, qui était dans son plein, donnant sur leurs armes, les faisait paraître en plus grand nombre qu'ils n'étaient, à cause de la longueur du chemin par où ils montaient; et le silence de la nuit, rendant les échos plus forts et plus sensibles, faisait paraître leurs cris comme des cris d'une troupe beaucoup plus grosse que la leur. Enfin, s'étant tous joints, ils firent une charge si violente, qu'ils chassèrent les ennemis, prirent poste sur la muraille, et se virent entièrement maîtres de la citadelle au point du jour, de sorte que les premiers rayons du soleil éclairèrent leur victoire. En même temps le reste de leurs troupes arrive de Sicyone. Les Corinthiens leur ouvrent leurs portes très-volontiers, et leur aident à prendre les gens d'Antigone.

Dès qu'Aratus eut bien assuré sa victoire, il descendit de la citadelle dans le théâtre, où se rendit une foule innombrable de peuple attiré par la curiosité de le voir et de l'entendre. Après qu'il eut disposé ses Achéens sur les avenues du théâtre de côté et d'autre, il sortit tout armé du fond de la scène, et s'avança au milieu, le visage extrêmement changé et défait par la fatigue et par le besoin de sommeil. La joie et la fierté que ce grand succès lui inspirait étaient effacées par son grand abattement, et par son extrême faiblesse. Dès qu'il parut, tout le peuple à l'envi, par des battements de mains et des acclamations réitérées, lui témoignait son profond respect et sa vive reconnaissance. Lui cependant, changeant sa pique de main, et la prenant de la main droite, il inclina un peu le genou et tout le corps, et,

s'appuyant sur sa pique, il se tint quelque temps dans cette posture.

Quand tout le théâtre fut calme, alors, ramassant le peu qui lui restait de forces, il fit à ceux de Corinthe un assez long discours sur la ligue des Achéens, leur persuada d'y entrer eux-mêmes, et leur rendit en même temps les clefs de leur ville, qui, depuis le temps de Philippe, n'avaient point été en leur pouvoir. Pour ce qui regarde les capitaines d'Antigone, il donna la liberté à Archélaüs, qu'il avait fait prisonnier, et fit mourir Théophraste, qui refusait de sortir de la ville.

Aratus se saisit d'abord du temple de Junon, et du port de Léchée, où il prit vingt-cinq vaisseaux du roi. Il prit aussi cinq cents chevaux pour la guerre, et quatre cents Syriens qu'il vendit. Les Achéens gardèrent la citadelle, et y mirent une garnison de quatre cents hommes.

Cette action de hardiesse, suivie d'un si heureux succès, ne pouvait pas manquer d'avoir des suites très-favorables. Les Mégariens, quittant le parti d'Antigone, se joignirent à Aratus. Les Trézéniens et les Épidauriens suivirent leur exemple, et entrèrent dans la ligue des Achéens.

Il y attira aussi le roi Ptolémée, en lui laissant l'intendance de la guerre, en le nommant généralissime de leurs troupes sur terre et sur mer. Cela acquit à Aratus une si grande réputation et un tel crédit parmi les Achéens, que, comme il était défendu, par la loi, d'élire le même homme capitaine général plusieurs années de suite, au moins on l'élisait de deux années l'une; et que de fait, ou par ses conseils, il commandait toujours sans aucune discontinuation : car on voyait clairement qu'il n'y avait ni richesses, ni amitié des rois, ni avantage particulier de Sicyone même sa patrie, ni aucun autre bien, de quelque nature qu'il pût être, qu'il préférât à l'avantage et à l'accroissement des Achéens. Il était persuadé qu'il en est des villes faibles par elles-mêmes comme des parties du corps, qui ne se nourrissent et ne vivent que par l'union qu'elles ont entre elles, et qui, dès qu'elles sont séparées, ne prennent plus de nourriture et périssent infailliblement. On voit de même les villes dépérir par tout ce qui rompt leur société; au lieu qu'elles se fortifient et s'accroissent, lorsque, devenues parties d'un grand corps, et liées ensemble par l'unité d'intérêts, elles participent à la prévoyance commune, qui est cet esprit de vie qui les anime et les entretient.

Toutes les vues d'Aratus[1], toutes ses entreprises pendant qu'il fut en charge, tendaient à chasser les Macédoniens du Péloponnèse, à abolir toutes les tyrannies, et à rétablir toutes les villes dans leur ancienne liberté et dans l'usage de leurs lois. Et ce fut par ce motif que, tant que vécut Antigone Gonatas, il s'opposa fortement aux entreprises de ce prince.

Il garda la même conduite sous Démétrius[2], qui succéda à Antigone, et qui régna dix ans. Les Étoliens s'étaient joints d'abord à Antigone Gonatas pour ruiner la ligue des Achéens. Ils se brouillèrent avec Démétrius, son successeur, qui leur déclara la guerre. Les Achéens, oubliant les mauvais services qu'ils en avaient reçus[3], marchèrent à leur secours; et leur union pour lors devint fort étroite, et fut fort utile à toutes les villes voisines.

Il y avait dans l'Illyrie plusieurs petits rois[4], qui ne vivaient presque que de rapine, et qui exerçaient une sorte de piraterie sur tous les peuples qui confinaient à leurs états : Agron, fils de Pleurate, Scerdilède, Démétrius de Phare, ainsi appelé d'une ville d'Illyrie qui était sous sa domination. Ces petits princes infestaient tout le voisinage. Ils attaquèrent en particulier ceux de Corcyre[5] et les Acarnaniens[6]. Teuta régnait à la place d'Agron, son mari, qui était mort d'un excès de vin, ayant laissé un fils, encore enfant, qui se nommait *Pinée*. Ces peuples, ainsi vexés, eurent recours aux Étoliens et aux Achéens, qui ne manquèrent pas de prendre leur défense. Ces bons services ne furent payés que d'ingratitude. Peu de temps après, les Corcyréens firent alliance avec les Illyriens, et reçurent dans leur ville Démétrius de Phare avec la garnison qu'il y amena.

[1] Polyb. lib. 2, pag. 130

[2] An. M. 3762; av. J. C. 242. — Polyb. lib. 2, pag. 91-101.

[3] Appian. de bellis Illyr. pag. 760 — An. M 3770; av. J. C. 234.

[4] An. M. 3772; av. J. C. 232.

[5] Corfou.

[6] An. M. 3776; av. J. C. 228.

Les Romains[1], mécontents des pirateries que ces peuples exerçaient sur plusieurs de leurs citoyens et de leurs marchands, députèrent vers Teuta, pour lui en faire leurs plaintes. Elle fit assassiner un des ambassadeurs romains, et mettre l'autre en prison. Une insulte si outrageante les détermina à lui déclarer la guerre. Les deux consuls L. Posthumius Albinus et Cn. Fulvius Centumalus, partirent pour aller porter la guerre dans l'Illyrie, avec des armées de terre et de mer. Ceux de Corcyre, de concert avec Démétrius de Phare, livrèrent au consul Fulvius la garnison qu'ils avaient reçue dans leur ville. Les Romains, après avoir rétabli Corcyre dans son entière liberté, poussèrent jusque dans l'Illyrie, et s'emparèrent d'une grande partie du pays. Ils abandonnèrent plusieurs villes à Démétrius de Phare pour prix de sa trahison.

Teuta, réduite à la dernière extrémité[2], demanda la paix aux Romains. Elle lui fut accordée à ces conditions: qu'elle paierait, tous les ans, un certain tribut; qu'elle abandonnerait toute l'Illyrie, excepté peu d'endroits qu'on lui laisserait; et, ce qui était l'article le plus intéressant pour les Grecs, qu'elle ne pourrait naviguer au delà de la ville de Lissus qu'avec deux petits vaisseaux, qui ne seraient point armés en guerre. Il paraît que les autres petits rois dépendaient de Teuta. Ils furent compris dans le traité, quoiqu'il n'y soit fait mention que de Teuta.

Les Romains se firent alors respecter en Grèce par une ambassade solennelle, et ce fut la première fois qu'on y connut leur puissance. Ils envoyèrent des ambassadeurs aux Étoliens et aux Achéens, pour leur faire part du traité qu'ils venaient de conclure avec les Illyriens. Ils en envoyèrent d'autres à Corinthe et à Athènes. Ce fut alors pour la première fois que les Corinthiens déclarérent, par un décret public, que les Romains seraient admis à la célébration des jeux isthmiques comme les Grecs. Les Athéniens ordonnèrent aussi qu'on accorderait aux Romains le droit de bourgeoisie à Athènes, et qu'ils pourraient être initiés dans les grands mystères.

Depuis la mort de Démétrius, qui n'avait régné que dix ans, Aratus trouva d'heureuses dispositions dans les esprits pour venir à bout de ses desseins. Plusieurs des tyrans que ce prince soutenait de tout son crédit, et à qui il payait de grosses pensions, ayant perdu par sa mort leur appui, prirent le parti de renoncer volontairement à l'autorité qu'ils avaient usurpée sur leurs citoyens; d'autres, intimidés par les menaces d'Aratus, ou gagnés par ses promesses, imitèrent leur exemple. Il leur procurait à tous des avantages considérables, afin qu'ils n'eussent pas lieu de se repentir du parti qu'ils avaient pris.

Aratus[1], voyant avec peine les Argiens soumis au tyran Aristomaque, entreprit de les en délivrer, et se fit un point d'honneur de rendre à cette ville sa liberté, comme le prix de l'éducation qu'il y avait reçue, et en même temps d'ajouter une ville si puissante à la ligue des Achéens. Son entreprise ne réussit pas pour lors. Peu de temps après, Aristomaque fut tué par ses domestiques; et, avant qu'on pût donner aucun ordre aux affaires, Aristippe, encore plus détestable tyran que le premier, se saisit de la domination, il eut l'adresse de s'y maintenir, du consentement même des Argiens. Mais, regardant Aratus comme un ennemi mortel, pendant la vie duquel la sienne serait toujours en danger, il résolut de le faire tuer, avec le secours du roi Antigone Doson, qui s'était prêté à sa vengeance. Déjà il y avait partout des assassins, qui n'épiaient que l'occasion d'exécuter l'ordre sanglant dont on les avait chargés. Mais il n'y a point de si bonne ni de si sûre garde pour un commandant et pour un prince, que la ferme et vraie affection de ceux qui lui sont soumis: car lorsqu'une fois le peuple et les nobles sont accoutumés à ne pas craindre leur prince, mais à craindre pour lui, alors il a un million d'yeux pour voir et un million d'oreilles pour entendre tout ce qui se passe. Aratus l'éprouva bien dans l'occasion dont il s'agit.

Ici Plutarque, par un beau contraste, compare les troubles et les agitations d'Aristippe avec la paix et la tranquillité d'Aratus. Ce tyran, dit-il, qui entretenait tant de troupes pour la sûreté de sa personne, qui avait répandu le

[1] An. M. 3778: av. J. C. 226.

[2] An. M. 3779; av. J. C. 225.

[1] Plut. in Arato, pag. 1038-1041

sang de tous ceux qu'il craignait, ne pouvait goûter de repos ni jour ni nuit. Tout l'agitait, tout l'inquiétait, tout le rongeait de soins cuisants. Il avait peur de son ombre. Une garde terrible tenait toujours des épées nues autour de sa maison. Comme sa vie était entre les mains de ses gardes, il les craignait plus que tout le reste des hommes. Il ne souffrait pas qu'ils entrassent dans le palais ; il voulait qu'ils fissent la garde en dehors dans les portiques qui étaient tout autour. D'abord, après le souper, il chassait tous ses domestiques, fermait sur lui la porte de sa cour, et avec sa concubine il se retirait dans une chambre haute qu'il fermait avec une trappe, sur laquelle il mettait son lit où il dormait comme on peut croire que dort un homme dans cet état, toujours dans le trouble, dans les frayeurs, dans les craintes. La mère de la concubine retirait, la nuit, l'échelle par où il montait à cette chambre, et la reportait le lendemain matin. D'un autre côté, Aratus, qui avait acquis, non par la force des armes, mais par sa vertu et par la force des lois, une domination perpétuelle, paraissait devant tout le monde avec une simple robe et un manteau sans rien craindre. Et au lieu que parmi tous ceux qui occupent des forteresses, qui entretiennent des gardes, qui mettent au-devant d'eux des armes, des portes, des trappes, comme autant de remparts pour leur sûreté, il y en a peu qui se sauvent d'une mort violente ; Aratus, qui se montrait partout l'ennemi irréconciliable de tous les tyrans, a laissé une postérité[1] qui dure de nos jours, dit Plutarque, et qui est encore honorée et respectée de tout le monde.

Aratus attaqua à force ouverte le tyran. Dans un premier combat, où l'une des ailes de son armée avait battu les ennemis, il fit paraître peu de prudence, de résolution et de fermeté, ayant fait sonner la retraite mal à propos, et cédé la victoire au tyran, ce qui lui attira bien des reproches. Il répara cette faute dans un second combat, où Aristippe perdit la vie, et où il y eut plus de quinze cents des ennemis de tués. Aratus, ayant remporté une victoire si éclatante, et sans avoir perdu un seul homme, ne put pas néanmoins se rendre maître de la ville d'Argos, ni la remettre en liberté. Agias et le jeune Aristomaque s'y jetèrent avec les troupes du roi, et s'en emparèrent.

Il réussit mieux par rapport à la ville de Mégalopolis, dont Lysiade avait usurpé la domination. Celui-ci n'avait rien du caractère violent et cruel des tyrans, et ne l'était devenu que par une fausse idée qu'il avait conçue du bonheur et de la gloire qui accompagnent la souveraine autorité. Soit crainte, soit persuasion, sur les remontrances d'Aratus il déposa la tyrannie, et fit entrer sa ville dans la ligue des Achéens. Ceux-ci, touchés d'une action si généreuse, l'élurent sur-le-champ leur capitaine général. Il se piqua d'abord de surpasser la gloire d'Aratus, et fit plusieurs entreprises qui ne paraissaient pas nécessaires ; entre autres, il déclara la guerre aux Lacédémoniens. Aratus employa tout son crédit pour s'y opposer ; ses efforts ne parurent que des effets de l'envie. Lysiade, malgré lui, fut nommé à un second généralat, puis à un troisième, et ils commandaient tous deux alternativement. Mais, quand on vit qu'en toute occasion il contrariait son rival, et que, sans garder de ménagement, il heurtait de front une vertu aussi sincère et aussi solide que celle d'Aratus, on reconnut que sous le dehors d'un zèle affecté, il cachait une dangereuse ambition, et il fut chassé.

Comme, dans la suite, les Lacédémoniens seront fort mêlés dans les guerres que les Achéens auront à soutenir, il me paraît à propos d'exposer l'état où se trouvait pour lors Lacédémone.

§ III. — Agis, roi de Sparte, entreprend de réformer cette ville, et d'y faire revivre les anciens établissements de Lycurgue. Il en vient à bout en partie. Au retour d'une campagne où il s'était joint à Aratus contre les Étoliens, il trouve tout changé à Sparte. Enfin il est condamné à mort, et exécuté.

Après que l'amour de l'or et de l'argent[1], se

[1] Polycrate, à qui Plutarque adresse la vie d'Aratus, était un de ses descendants ; et il avait deux fils, qui continuèrent encore sa race, laquelle avait déjà duré 350 ans depuis la mort d'Aratus.

[1] Plut. in Agide, pag. 796-801.

fut glissé dans la ville de Sparte, et qu'à la suite des richesses l'avarice, le luxe, la mollesse, la dépense et la volupté, qui en sont presque inséparables, y eurent trouvé accès en rompant les fortes barrières que la sagesse de Lycurgue y avait opposées, Sparte se vit déchue de son ancienne gloire et de son ancienne puissance, et elle fut réduite dans un état d'humiliation et de bassesse qui dura jusqu'aux temps du règne d'Agis et de Léonide, dont nous avons maintenant à parler.

Agis était de la maison des Eurytionides, fils d'Eudamidas, et le sixième descendant d'Agésilas qui passa en Asie. Léonide, fils de Cléonyme, était de la maison des Agides, et le huitième qui régna à Sparte après Pausanias qui avait vaincu Mardonius à la bataille de Platée.

J'ai rapporté ci-devant la dispute qui s'éleva à Sparte au sujet de la royauté entre Cléonyme et Aréus [1]. Ce dernier l'emporta; c'est lui qui fit lever le siége de Lacédémone à Pyrrhus. Il eut pour successeur son fils Acrotate, qui ne régna que sept ou huit ans. Celui-ci laissa en mourant un fils, nommé *Aréus*, comme son aïeul, encore enfant. Ce prince fut sous la tutelle de Léonide; et étant mort quelque temps après, Léonide, de régent qu'il était, devint roi.

Quoique tous les Spartiates fussent déjà gâtés, et pervertis par la corruption générale où était tombé le gouvernement, il y avait cependant dans Léonide une dépravation plus marquée et un éloignement plus sensible des mœurs et des usages de son pays, comme dans un homme qui avait vécu longtemps dans les palais des satrapes, qui avait fait plusieurs années la cour à Séleucus, qui avait même épousé une femme en Asie contre les lois de sa patrie, et qui ensuite, sans garder ni mesures ni bornes, avait voulu transporter tout ce faste et tout cet orgueil des princes dans un pays libre et dans un gouvernement dont la modération et la justice faisaient la base.

[1] Josèphe a remarqué qu'Aréus, roi de Lacédémone, avait envoyé des lettres à Onias, grand prêtre des Juifs, par lesquelles il reconnaissait qu'il y avait de la parenté entre les Juifs et les Lacédémoniens. Il n'est pas aisé de démêler l'origine de cette parenté, ni d'accommoder les temps d'Aréus et d'Onias.

Agis était d'un caractère tout opposé. N'ayant pas encore vingt ans accomplis, quoiqu'il eût été élevé dans les richesses et le luxe et nourri dans les délices d'une maison également fastueuse et voluptueuse [1], il renonça d'abord à toutes les voluptés, rejeta toutes les parures et les vains ornements, et fit gloire d'aller vêtu d'une simple casaque, et de rappeler les repas, les bains et toute l'ancienne manière de vivre de Sparte. Il disait hautement *qu'il ne se soucierait pas d'être roi, s'il n'espérait de faire revivre les lois et l'ancienne discipline de Sparte;* beau sentiment, qui marque qu'Agis avait une vraie idée et jugeait sainement de la royauté, dont le devoir le plus essentiel, la gloire la plus solide est d'établir un bon ordre dans toutes les parties de l'état en y faisant régner les usages sagement établis par les lois!

Cette discipline avait commencé à déchoir depuis le moment qu'après avoir ruiné le gouvernement d'Athènes, Lacédémone commença à se remplir d'or. Cependant le partage des terres que Lycurgue avait fait, et le nombre des héritages qu'il avait établis, s'étant conservés dans les successions, et chaque père laissant à son fils sa part telle qu'il l'avait reçue, cet ordre et cette égalité, qui persévérèrent sans interruption, suspendirent et arrêtèrent en quelque sorte le mauvais effet des autres abus. Mais, dès qu'on eut donné atteinte à ce sage établissement, par une loi qui permettait à tout homme de disposer de sa maison et de son héritage et de les donner de son vivant ou de les laisser par testament après sa mort à qui il voudrait, cette nouvelle loi acheva de saper le plus sûr fondement de la police de Sparte. Un éphore nommé Epitade, pour se venger d'un fils dont il était mécontent, fit passer cette loi.

On est étonné avec raison que tout un état, pour satisfaire la passion d'un seul homme, change si facilement une coutume aussi ancienne et aussi fondamentale que celle dont il s'agit ici. Sans doute que ce qui servit de prétexte à ce changement, fut d'augmenter dans les familles l'autorité paternelle qui n'avait point

[1] Plutarque dit que sa mère Agésistrate, et son aïeule Archidamie, avaient plus d'or et plus d'argent que tous les autres Lacédémoniens ensemble.

de motifs pour se faire respecter des enfants, qui n'en espéraient rien et n'en craignaient rien, puisqu'ils recevaient tous également et directement de la main de l'état, indépendamment de leurs pères, tout ce qu'ils pouvaient attendre de biens et d'établissements. Cet inconvénient domestique, qui intéressait tous les pères, et qui semblait regarder le bon ordre de toutes les familles, fit une forte impression sur ceux qui avaient le plus de part au gouvernement, les éblouit dans le moment, et les rendit distraits sur d'autres inconvénients beaucoup plus considérables qui en devaient naître infailliblement, et dont on ne fut pas longtemps à apercevoir les pernicieux effets.

On voit par là combien il est dangereux de changer les anciennes lois sur lesquelles un état, une société, ont roulé depuis longtemps[1]; avec quelle précaution il faut se défendre de l'impression que font quelques inconvénients, dont les lois les plus sages ne peuvent être exemptes; combien il faut de prudence, de pénétration dans l'avenir, et d'expérience, pour comparer et balancer les avantages et les défauts des anciens usages avec les nouveaux qu'on veut leur substituer.

On peut dire que la nouvelle loi, qui accordait aux particuliers le pouvoir de disposer des héritages, causa la ruine de Sparte. Les puissants acquéraient tous les jours de nouveaux fonds en chassant les héritiers des successions qui leur appartenaient. Ainsi, tous les biens se trouvant bientôt entre les mains d'un très-petit nombre de citoyens, la pauvreté gagna et remplit toute la ville, donna lieu à une basse et honteuse fainéantise, éteignit le goût de la vertu et de la gloire, qui jusque-là avait rendu les Spartiates supérieurs à tous les autres peuples de la Grèce, et ne laissa dans les esprits et dans les cœurs que la haine et l'envie contre ceux qui avaient envahi injustement toutes les possessions.

Il ne restait dans la ville qu'environ sept cents Spartiates naturels, et de ces sept cents il n'y en avait à peu près que cent qui eussent conservé leurs héritages. Tous les autres étaient une populace accablée de pauvreté, qui demeurait dans la ville sans y avoir ni revenu ni aucune part aux honneurs, et qui, soutenant à contre-cœur et mollement les guerres contre les ennemis du dehors, où il n'y avait à gagner que pour les riches, épiait sans relâche l'occasion de changer la situation présente des affaires, et de se tirer de l'oppression.

Tel était l'état de Sparte[1] quand Agis songea à remédier à des abus si criants, dans le temps même qu'Aratus travaillait à délivrer sa patrie. L'entreprise était belle, mais bien hasardeuse. Il trouva d'abord, contre son attente, les plus jeunes disposés à entrer dans ses vues; mais la plupart des vieux, en qui la corruption avait jeté de profondes racines, tremblèrent au seul nom de réforme et de Lycurgue. Il commença par gagner Agésilas, son oncle, homme fort éloquent et fort accrédité, mais possédé de l'amour des richesses, et c'est ce qui le rendit plus favorable aux desseins d'Agis. Il était accablé de dettes, et il espérait de s'acquitter sans qu'il lui en coûtât rien en changeant le gouvernement.

Il travailla ensuite à gagner par son moyen sa mère, sœur d'Agésilas, laquelle avait beaucoup de pouvoir dans la ville à cause du grand nombre de ses esclaves, de ses amis et de ses débiteurs, et qui influait beaucoup par son crédit dans les affaires les plus importantes. Dès qu'Agis se fut ouvert à elle de son dessein, elle en fut effrayée à la première vue, et fit ce qu'elle put pour le lui faire abandonner. Mais quand Agésilas, joignant ses réflexions à celles du roi, eut fait comprendre à sa sœur de quelle utilité serait pour Sparte l'exécution de ce dessein, et de quelle gloire elle illustrerait à jamais leur famille, alors cette dame, et celles qui lui étaient les plus unies, animées par la noble ambition de ce jeune prince, changèrent tout d'un coup de sentiment, et furent tellement frappées de la beauté de ce projet, qu'elles pressèrent elles-mêmes Agis de mettre promptement la main à l'œuvre, et qu'envoyant chercher leurs amis elles les exhortèrent à se joindre à lui.

Elles parlèrent même aux autres dames de la ville, sachant bien que les Lacédémoniens

[1] « Adeò nihil motum ex antiquo probabile est: veteribus, nisi quæ usus evidenter arguit, stari malunt. » (Liv. lib. 34, n. 54.)

[1] An. M. 3756; av. J. C. 248.

avaient de tout temps beaucoup de déférence pour leurs femmes et qu'ils leur laissaient plus de pouvoir et d'autorité dans les affaires publiques, qu'ils n'en prenaient eux-mêmes dans les affaires particulières et dans l'intérieur de leurs maisons. Or la plus grande partie des richesses de Sparte était alors entre les mains des femmes, et c'est ce qui fut un grand obstacle à l'entreprise d'Agis; elles s'opposèrent toutes, voyant bien que cette vie simple et sobre qu'on voulait rétablir, et à laquelle on donnait tant d'éloges, allait leur faire perdre, non-seulement leur luxe et leurs délices, mais encore tous leurs honneurs et toute la puissance qu'elles avaient à cause de leurs richesses.

Dans l'effroi que leur avait causé cette proposition, elles s'adressent à Léonide, et le conjurent, comme son âge lui donnait de l'ascendant sur Agis, d'employer toute son autorité auprès de son collègue pour le retenir et l'empêcher de passer outre. Léonide était très porté à appuyer les riches; mais comme il craignait le peuple, qui souhaitait fort ce changement, il n'osa pas s'opposer ouvertement à Agis : il se contenta de le traverser sous main, et d'employer des manœuvres sourdes pour faire échouer son projet : il parlait en secret aux magistrats, et calomniait Agis en disant qu'il offrait aux pauvres le bien des riches, le partage des terres et l'abolition des dettes, comme le prix de la tyrannie qu'il voulait usurper; et que par là il cherchait à faire, non des citoyens pour Sparte, mais des satellites et des gardes pour sa personne.

Cependant Agis, étant venu à bout de faire élire pour éphore Lysandre, qui était favorable à ses vues, porta d'abord au conseil une ordonnance qu'il avait dressée, et dont les principaux articles étaient : que tous les débiteurs seraient déchargés de leurs dettes : que de toutes les terres qui étaient depuis la vallée de Pellène jusqu'au mont Taygète, au promontoire de Malée et à Sélasie, on en ferait quatre mille cinq cents lots; que de celles qui étaient au delà de ces limites on en ferait quinze mille : que ces dernières portions seraient distribuées à ceux du voisinage qui étaient en état de porter les armes, et que celles qui étaient au dedans seraient pour les Spartiates mêmes, parmi lesquels, pour en suppléer et remplir le nombre qui était considérablement diminué, on compterait les voisins et les étrangers qui auraient eu une éducation honnête et noble, et qui se trouveraient bien conformés de leur personne et dans la fleur de l'âge : qu'ils seraient tous distribués pour les repas en quinze salles, appelées *phidities*, dont la moindre serait de deux cents, et la plus forte de quatre cents; et qu'ils observeraient tous la même manière de vivre et la même discipline que leurs ancêtres.

Cette ordonnance ayant trouvé de l'opposition parmi les sénateurs, qui n'étaient pas tous de cet avis, Lysandre fit assembler le peuple, et parla fortement à ses citoyens pour la leur faire accepter. Il fut appuyé par un jeune Spartiate, plein de zèle pour le bien public (il s'appelait Mandroclide), qui leur représenta le plus vivement qu'il lui fut possible les motifs les plus capables de les toucher : le respect qu'ils devaient à la mémoire de Lycurgue, leur illustre législateur; le serment qu'avaient fait leurs ancêtres, en leur nom et au nom de toute leur postérité, de garder inviolablement ses saintes ordonnances; la gloire et le bonheur dont Sparte avait joui tant qu'elle les avait observées avec exactitude; l'avilissement et la misère où elle était tombée depuis qu'elle y avait donné atteinte; l'état pitoyable des Spartiates, ces anciens maîtres de la Grèce, ces vainqueurs de l'Asie, ces dominateurs sur terre et sur mer, qui avaient fait trembler le grand-roi jusque sur son trône, dépouillés maintenant de leurs biens, de leurs terres, de leurs maisons, par l'avarice insatiable de quelques-uns de leurs concitoyens; réduits à une extrême pauvreté et à une honteuse indigence, et, ce qui leur était sans doute beaucoup plus sensible, devenus l'objet du mépris et des insultes de ceux à qui ils devaient faire la loi. Il finissait en les priant que, pour complaire à un petit nombre, qui même les foulait aux pieds comme de vils esclaves, ils ne vissent pas d'un œil indifférent la dignité de Sparte entièrement avilie et perdue, mais qu'ils se souvinssent des anciens oracles qui leur avaient déclaré plus d'une fois que l'amour des richesses serait funeste à Sparte et causerait sa ruine totale.

Alors le roi Agis, s'avançant au milieu de l'assemblée, après un discours très-court, car il crut que l'exemple serait plus efficace, et plus persuasif que toutes les paroles, déclara qu'il mettait en commun tous ses biens, qui étaient très-considérables, et qui consistaient en terres labourables, en pâturages, et en six cents talents d'argent comptant[1]; que sa mère et sa grand'mère allaient faire la même chose, aussi bien que ses parents et ses amis, qui tous étaient les plus riches des Spartiates.

Tout le peuple fut étonné de la magnanimité de ce jeune prince, et en même temps ravi de joie de ce qu'on revoyait enfin un roi digne de Sparte. Mais alors Léonide, levant le masque, s'opposa à lui de tout son pouvoir; car, venant à penser qu'il serait obligé de faire la même chose, et que ses citoyens ne lui en auraient pas la même obligation, mais que, tout le monde mettant également tous ses biens en commun, l'honneur en reviendrait toujours à celui-là seul qui avait donné l'exemple, il demanda tout haut à Agis s'il ne pensait pas que Lycurgue fût un homme juste, habile, et bien intentionné pour sa patrie. Agis ayant répondu qu'il le tenait pour tel. « Où « avez-vous donc vu, repartit Léonide, que « Lycurgue ait jamais ordonné une abolition « des dettes, ou qu'il ait donné droit de bourgeoisie aux étrangers, lui qui était très-persuadé que la ville ne pourrait se conserver « saine si tous les étrangers n'en étaient chassés? » Agis lui répondit « qu'il ne s'étonnait « pas que lui, qui avait été élevé dans les pays « étrangers, et qui s'était marié dans une « maison de satrape, ne connût pas Lycurgue, « et qu'il ignorât qu'en chassant de sa ville « l'or et l'argent il en avait banni toutes dettes « actives et passives; que pour ce qui était « des étrangers qui venaient dans sa ville, il « n'en voulait qu'à ceux qui ne pouvaient « s'accommoder aux mœurs et à la discipline « qu'il établissait; que c'étaient là les seuls « qu'il chassait, non qu'il fît la guerre à leurs « personnes, mais parce qu'il craignait leur « manière de vivre et la corruption de leurs « mœurs, qui pourraient inspirer insensiblement aux Spartiates l'amour du luxe et de « la mollesse et une envie démesurée de « s'enrichir. » Il apportait en exemples des poëtes et des philosophes, comme Terpandre, Thalès et Phérécide, qui, bien qu'étrangers, étaient fort estimés et honorés à Sparte, parce qu'ils enseignaient les mêmes maximes que Lycurgue.

Après ce discours, tout le peuple suivit le parti d'Agis, et tous les riches se rangèrent du côté de Léonide et le prièrent de ne les pas abandonner. Ils s'adressèrent aussi aux sénateurs, qui avaient sur cela le principal pouvoir en ce qu'ils avaient seuls le droit d'examiner les propositions avant qu'elles pussent être reçues et confirmées par le peuple; et ils firent tant par leurs prières et par leurs instances, que ceux qui rejetaient l'ordonnance d'Agis l'emportèrent enfin d'une voix. Mais Lysandre, qui était encore en charge, se mit incontinent à poursuivre Léonide en vertu d'une ancienne loi qui défendait « qu'aucun descen- « dant d'Hercule épousât une femme étran- « gère, et qui ordonnait la peine de mort « contre celui qui, sorti de Sparte, serait allé « s'établir chez les étrangers. On produisait des témoins de tous ces faits contre Léonide, et en même temps on persuada à Cléombrote d'intervenir au procès et de demander la couronne comme étant de la race royale et gendre de Léonide.

Léonide, effrayé de cette poursuite, dont il craignait l'issue, se réfugia dans le temple de Minerve, appelée *Chalcioicos;* et la femme de Cléombrote, quittant son mari, alla solliciter pour son père en se rendant suppliante avec lui. Léonide fut sommé de se présenter; et, comme il ne comparut point, on lui ôta la royauté, et on la donna à Cléombrote son gendre.

Dans ce temps-là, Lysandre sortit de charge, son temps étant expiré. Les nouveaux éphores intentèrent un procès à Lysandre et à Mandroclide, sur ce que, contre la loi, ils avaient décerné l'abolition des dettes et le nouveau partage des terres. Lysandre et Mandroclide, se voyant en danger d'être condamnés, persuadent aux deux rois qu'ils n'ont qu'à s'unir, à se bien entendre ensemble, sans se mettre en peine de tous les décrets des éphores, qui peu-

[1] Six cent mille écus. — 600 talents d'argent 3 410 000 fr. E. B.

vent bien décider entre les deux rois quand ils sont de différent avis, mais qui n'ont nul droit de s'ingérer dans leurs affaires quand ils sont d'accord.

Les deux rois, profitant de cette ouverture, se présentent à l'assemblée, font sortir les éphores de leurs siéges, en établissent d'autres en leur place, du nombre desquels fut Agésilas; et, ayant fait prendre les armes à quantité de jeunes gens et délivré les prisonniers, ils se rendirent très-redoutables à leurs ennemis, qui crurent qu'ils allaient faire main-basse sur eux. Cependant on ne tua personne; Agis même, sachant qu'Agésilas voulait faire tuer Léonide comme il s'enfuyait à Tégée, lui donna une escorte qui l'y conduisit en sûreté.

L'affaire était sur le point de se terminer absolument sans qu'aucun osât s'y opposer, tant la terreur était répandue partout. Un seul homme y mit obstacle. Agésilas possédait une des plus grandes et des meilleures terres du pays, et en même temps il devait de très-grosses sommes. Comme il n'était point en état de payer ses dettes, ni disposé à abandonner sa terre pour la mettre en commun, il représenta à Agis que le changement serait trop grand, trop violent, et même trop dangereux, s'ils entreprenaient de faire passer en même temps ces deux chefs, l'abolition des dettes et le partage des terres; au lieu que, si l'on commençait d'abord à gagner les possesseurs des terres par l'abolition des dettes, ils supporteraient ensuite le partage des terres avec plus de douceur et de facilité. Le raisonnement était spécieux, et Agis en fut ébloui. Lysandre même, trompé par Agésilas, goûta aussi cet expédient. Prenant donc aux créanciers tous leurs contrats et toutes leurs obligations, ils les portèrent à la place publique, les assemblèrent en un monceau, et y mirent le feu. Dès que la flamme s'éleva en l'air, les riches et les banquiers, qui avaient prêté leur argent, s'en retournèrent très-désolés; et Agésilas, avec un air insultant, dit *que de sa vie il n'avait vu un feu si beau ni si clair.*

Incontinent après, le peuple demanda qu'on fît aussi le partage des terres, et les rois ordonnaient que cela s'exécutât; mais Agésilas, faisant toujours naître de nouvelles difficultés pour l'empêcher, et alléguant prétextes sur prétextes, gagna du temps, jusqu'à ce qu'Agis fût obligé de partir à la tête d'une armée; car les Achéens, alliés des Lacédémoniens, leur avaient envoyé demander du secours contre les Etoliens, qui menaçaient d'entrer, par les terres des Mégariens, dans le Péloponnèse.

Aratus, général des Achéens, avait déjà assemblé des troupes pour s'y opposer, et il avait écrit aux éphores. Sur ses lettres, les éphores envoyèrent d'abord Agis. Il partit sans perdre de temps. Les soldats témoignèrent une joie incroyable de marcher sous ses ordres. C'étaient, pour la plupart, de jeunes gens, et de jeunes gens pauvres, qui, se voyant déjà déchargés de toute dette et libres, et espérant encore qu'ils partageraient les terres, s'ils revenaient de cette expédition, se montraient merveilleusement affectionnés pour Agis. C'était un spectacle charmant pour les villes, de voir ces troupes traverser le Péloponnèse tranquillement, sans y faire le moindre dégât ni le moindre désordre, et sans que le bruit de leur marche fût presque entendu. Les Grecs étaient tout surpris, et faisaient en eux-mêmes cette réflexion: Que ne devaient point être autrefois la discipline et le bon ordre de l'armée de Lacédémone quand elle avait à sa tête Agésilas, ou Lysandre, ou l'ancien Léonide, puisque, commandée par un jeune homme, plus jeune que tous ceux de son camp, elle témoigne pour lui tant de respect et tant de crainte! Aussi ce jeune homme ne faisait gloire que de vivre dans une grande simplicité, d'aimer le travail, et de n'être jamais ni vêtu ni armé plus magnifiquement que le moindre soldat de son armée.

Agis joignit Aratus près de Corinthe, comme il délibérait dans un conseil de guerre s'il hasarderait la bataille, et quelle disposition il donnerait à ses troupes. Agis était d'avis de combattre, et de ne pas souffrir que la guerre passât le seuil des portes du Péloponnèse: mais il ajouta qu'il ferait ce qu'Aratus jugerait à propos; qu'il était plus ancien que lui, et d'ailleurs capitaine général des Achéens, au lieu qu'il n'était, lui, que général des troupes auxiliaires, et qu'il n'était pas venu pour leur rien commander, ni pour être à leur tête, mais seulement pour combattre avec eux et les secou-

rir. Il paraît que les officiers d'Aratus le ménagèrent moins que n'avait fait Agis, et qu'ils lui firent de vifs reproches de ce qu'il ne voulait pas donner combat, attribunnt à timidité ce qui était l'effet de sa prudence. Mais la vaine erainte d'une fausse infamie ne lui fit point abandonner les vues sages qu'il avait pour le bien public. Il se justifiait lui-même dans des mémoires qu'il avait laissés où il marquait que, les labourenrs ayant déjà recueilli et serré tous les grains et tous les fruits de la terre, il avait jugé plus à propos de laisser entrer les ennemis que de hasarder pour lors une bataille qui n'était pas nécessaire, et où il s'agissait de tout. Dès qu'Aratus eut résolu de ne pas eombattre, il congédia ses alliés, après les avoir comblés de louanges. Agis, étonné de cette eonduite, partit avec ses troupes, et reprit le chemin de Sparte.

Les Étoliens[1] entrèrent done librement dans le Péloponnèse, et, en passant, se saisirent de la ville de Pellène, où leurs troupes, occupées uniquement du pillage, se débandèrent toutes en un moment, courant çà et là sans ordre, et en venant aux mains entre elles pour le butin. Aratus, qui en fut averti, ne laissa pas échapper une occasion si favorable. Ce ne fut plus le même homme. Sans perdre un moment, et sans attendre que toutes ses troupes l'eussent joint, il prit ce qu'il avait avec lui, marcha aux ennemis devenus plus faibles par leur victoire même, les attaqua dans la place qu'ils venaient de prendre, et les en ehassa de vive force après leur avoir tué plus de sept cents hommes. Cette action lui fit beaueoup d'honneur, et ehangea les reproches injurieux qu'on lui avait faits, et qu'il avait soufferts patiemment, en applaudissements et en éloges.

Cependant, plusieurs peuples et prinees s'étant ligués eontre les Achéens, Aratus se hâta de faire amitié et alliance avee les peuples d'Étolie. Il n'eut pas de peine à y réussir ; et non-seulement il conclut la paix, mais il moyenna une ligue offensive et défensive entre les deux nations des Étoliens et des Achéens.

Agis, en arrivant à Sparte[2], y avait trouvé un grand changement. Agésilas, qui était éphore, n'étant plus retenu par la crainte comme auparavant, et ne songeant qu'à satisfaire son avarice, commettait les violences et les injustices les plus criantes. Se voyant haï et détesté de tout le monde, il prit et entretint des satellites qui lui servaient de gardes lorsqu'il allait au sénat ; et il fit courir le bruit qu'il serait encore éphore l'année suivante. Ses ennemis, pour éviter les maux dont ils étaient menacés, firent venir ouvertement Léonide de Tégée, et le rétablirent sur le trône, à la grande satisfaction du peuple même, qui était très irrité de voir qu'on l'avait abusé par l'espérance du partage des terres, qu'on n'avait point exécuté.

Agésilas se sauva par le moyen de son fils, qui était généralement aimé ; et les deux rois se réfugièrent, Agis dans le temple de Minerve appelé *Chalcioicos*, et Cléombrote dans celui de Neptune. C'était contre celui-ci que Léonide paraissait le plus irrité. Aussi, laissant là Agis, il alla d'abord à l'autre avec une troupe de soldats ; et, étant entré dans le temple, il lui reprocha avec de grands emportements qu'étant son gendre, il s'était élevé contre lui, qu'il lui avait ôté la royauté, et qu'il l'avait chassé de sa patrie. Cléombrote n'avait rien à répondre à ces reproches ; mais il se tenait assis dans un profond silence, et avec une contenance qui marquait son embarras. Sa femme Chilonide était auprès de lui avec ses deux enfants à ses pieds, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Fille et femme également infortunée, mais également fidèle, toujours attachée au parti du malheureux, elle avait suivi et accompagné Léonide, son père, pendant tout son exil ; et maintenant elle était auprès de son mari, suppliante comme lui, et le tenant tendrement embrassé.

Tous ceux qui étaient présents fondaient en larmes, et admiraient la vertu et la tendresse de Chilonide, et la force de l'amour conjugal. Cette malheureuse princesse, montrant ses habits de deuil, et ses cheveux épars et négligés : *Mon père*, s'écria-t-elle, *ces habits si lugubres, ce visage abattu, et cette affliction où vous me voyez, ne viennent point de la compassion que j'ai pour Cléombrote : ce sont les restes et les suites du deuil que j'ai*

[1] Plut. in Arato, pag. 1041.

[2] An. M. 3760 ; av. J. C. 244. — Plut. in Agide, pag. 802-804.

pris pour tous les maux qui vous sont arrivés, et pour votre fuite de Sparte. A quoi maintenant dois-je me déterminer? Faut-il que, pendant que vous régnez à Sparte, et que vous triomphez de vos ennemis, je continue de vivre dans la désolation où je me trouve? Ou faut-il que je prenne des robes magnifiques et royales, lorsque je vois le mari que vous m'avez donné dans ma jeunesse, sur le point d'être égorgé par vos propres mains? S'il ne peut désarmer votre colère ni vous fléchir par les larmes de sa femme et de ses enfants, sachez qu'il sera puni plus cruellement de son imprudence que vous-même ne le désirez, lorsqu'il verra mourir avant lui une épouse qui lui est si chère; car ne croyez pas qu'en cet état je puisse me résoudre à vivre. Comment pourrais-je me trouver encore parmi les autres femmes de Sparte, moi qui n'aurais pu par mes prières toucher de compassion ni mon mari pour mon père, ni mon père pour mon mari, fille et femme toujours affligée et toujours méprisée par les miens? En finissant ce triste discours, Chilonide appuya son visage sur la tête de Cléombrote, et tourna sur les assistants des yeux abattus par la tristesse et dont les larmes avaient terni tout l'éclat.

Léonide, après avoir parlé un moment avec ses amis, ordonna à Cléombrote de se lever et de sortir promptement de Sparte. En même temps il pria instamment sa fille de demeurer et de ne pas abandonner un père après une si grande preuve de tendresse que celle qu'il venait de lui donner en accordant à ses prières la vie de son mari. Mais il ne put la persuader; et, dès que son mari se fut levé, elle lui remit l'un de ses enfants entre les bras, prit l'autre entre les siens, et, après avoir fait sa prière à la déesse et baisé son autel, elle alla en exil avec lui. Spectacle bien touchant! Modèle de l'amour conjugal, digne de l'admiration de tous les siècles! Si Cléombrote, dit Plutarque, n'eût eu le cœur entièrement corrompu par la vaine gloire et par l'ambition démesurée de régner, il aurait trouvé que l'exil avec une compagne si vertueuse était pour lui un bonheur préférable à la royauté.

Après que Léonide eut chassé Cléombrote et déposé les premiers éphores, et qu'il en eut mis d'autres en leur place, il s'appliqua à tendre des embûches à Agis. Il tâcha donc d'abord de lui persuader de quitter son asile, et de venir régner avec lui, lui faisant entendre que ses citoyens lui pardonnaient tout le passé, parce qu'ils voyaient bien qu'étant encore jeune, passionné pour la gloire, et sans expérience, il s'était laissé tromper par Agésilas. Mais, comme Agis doutait de la sincérité de ses paroles, et qu'il s'opiniâtrait à demeurer dans ce temple, Léonide renonça au dessein de le tromper par des dehors feints et simulés. Amphares, Démocharès et Arcésilas, qui avaient accoutumé de lui rendre souvent visite, lui continuèrent leurs soins; et quelquefois ils le menaient du temple jusqu'aux étuves, et, après qu'il s'était baigné, ils le ramenaient en sûreté dans le temple, car ils étaient tous trois ses amis particuliers.

Mais cette fidélité ne fut pas de longue durée. Amphares avait emprunté peu auparavant d'Agésistrata, mère d'Agis, de riches tapisseries et de la vaisselle d'argent très-magnifique. Ces richesses lui firent naître l'envie de trahir le roi avec sa mère et son aïeule, dans l'espérance que ces meubles précieux lui resteraient. On dit même que ce fut lui qui, plus que les les deux autres, prêta l'oreille pour ce dessein aux suggestions de Léonide, et qui excita le plus contre Agis les éphores, du nombre desquels il était. Comme Agis sortait quelquefois du temple pour aller au bain, ils résolurent de profiter de l'un de ces moments pour le surprendre. L'ayant donc épié un jour comme il s'en retournait après s'être baigné, ils allèrent au-devant de lui, l'embrassèrent, et le suivirent en s'entretenant à l'ordinaire avec lui. Au bout de la rue il y avait un détour qui menait à la prison. Quand ils furent à ce coin, Amphares, en vertu de sa dignité, saisit Agis, et lui dit: *Agis, je vous mène aux éphores, afin que vous leur rendiez compte de votre conduite.* En même temps Démocharès, qui était grand et fort, lui jetant son manteau autour du cou, se mit à le traîner; et les autres le poussant par derrière, selon le complot fait entre eux, personne ne paraissant pour le secourir, parce que la rue était déserte, ils le jetèrent dans la prison.

En même temps arrive Léonide avec grand

nombre de soldats étrangers, et il environne la prison. Les éphores arrivent aussi ; et, après avoir fait venir ceux des autres sénateurs qui étaient dans les mêmes sentiments qu'eux, ils interrogèrent Agis comme dans un jugement juridique, et lui ordonnèrent de se justifier sur ce qu'il avait voulu innover dans la république. Un des éphores, feignant de lui ouvrir une voie pour se tirer de cette affaire criminelle, lui demanda s'il n'avait pas été forcé par Lysandre et par Agésilas. Il répondit qu'il n'avait été forcé par personne, mais que, plein d'admiration pour Lycurgue, et voulant l'imiter, il avait entrepris de remettre la ville dans le même état où ce législateur l'avait laissée. Le même éphore lui demanda s'il ne se repentait point de ce qu'il avait fait. Le jeune prince répondit *qu'il ne se repentirait jamais d'une entreprise si belle, si noble et si vertueuse, quand même il verrait la mort devant ses yeux.* Alors ils le condamnèrent à mort, et sur-le-champ ils ordonnèrent aux officiers publics de le mener dans la chambre de la prison, où l'on étranglait ceux qui étaient condamnés.

Démocharès, voyant que les officiers de justice n'osaient mettre la main sur Agis, et que les soldats étrangers se détournaient et ne voulaient point prêter leur ministère à cette cruelle exécution, les accabla d'injures et de menaces, et traîna lui-même Agis dans le cachot. Déjà le peuple savait qu'il était pris; déjà on s'assemblait devant les portes de la prison, où il y avait un grand tumulte ; déjà toute la rue était éclairée d'un nombre infini de flambeaux, et la mère d'Agis, et son aïeule, étaient accourues remplissant tout de leurs cris, et priant que le roi des Spartiates eût au moins le privilége de se défendre et d'être jugé devant ses citoyens. Ce zèle du peuple ne fit qu'animer les meurtriers à hâter davantage l'exécution d'Agis, de peur qu'on ne l'enlevât cette nuit-là même, si l'on donnait au peuple le temps de s'assembler.

Comme on le menait au lieu où il devait être étranglé, il vit un des exécuteurs, qui pleurait, et qui était touché de son infortune. *Mon ami*, lui dit-il, *cesse de pleurer, car, périssant ainsi contre les lois et la justice, je suis plus heureux et plus digne d'envie que ceux qui m'ont condamné*. En finissant ce peu de paroles, il donna volontairement son cou au cordon.

En même temps Ampharès sortit à la porte; et Agésistrata s'étant d'abord jetée à ses genoux, il la releva et lui dit qu'Agis n'avait à craindre aucune violence ni aucun mauvais traitement, et la pressa d'entrer, si elle voulait, dans la prison, pour voir son fils. Et comme elle demanda que sa mère pût entrer aussi avec elle : Rien n'empêche, dit Ampharès : et, les prenant l'une et l'autre, il les introduisit dans la prison ; et ayant commandé qu'on fermât la porte, il livra à l'exécuteur l'aïeule Archidamie la première, qui était une dame très-avancée en âge, et qui avait vieilli parmi ses citoyens avec autant ou plus de dignité, de réputation et d'estime, qu'aucune dame de son temps. Quand elle eut été exécutée, il ordonna à Agésistrata d'entrer dans le cachot. En entrant elle vit d'abord son fils étendu mort à terre, et sa mère attachée encore au funeste cordon. Elle aida elle-même aux exécuteurs à la détacher; et l'ayant étendue auprès du corps de son fils de la manière la plus décente qu'elle put, elle la couvrit d'un linge. Ce pieux office rendu, elle se jeta sur le corps de son fils ; et, le baisant tendrement, elle lui dit : *Mon fils, c'est l'excès de ta douceur et de ton humanité, c'est le trop de circonspection et de ménagements qui t'a perdu, et qui nous a perdues avec toi.*

Ampharès, qui de la porte entendait et voyait tout ce qui se disait et se passait, entra ; et adressant la parole à Agésistrata, il lui dit avec emportement : *Puisque vous avez su et approuvé les desseins de votre fils, vous souffrirez aussi la même peine.* A ces mots Agésistrata se levant, et courant au-devant du fatal cordon, *Au moins*, dit-elle, *que ceci puisse être utile à Sparte.*

Dès que le bruit de ces exécutions se fut répandu dans la ville, et qu'on vit emporter les trois corps, l'indignation fut générale ; et l'on convenait que, depuis que les Doriens étaient établis dans le Péloponnèse, il ne s'y était rien fait de si atroce ni de si horrible. En effet, tous les crimes qui font le plus d'horreur à la nature se rencontrent ici, et dans des circonstances qui en augmentent infiniment

la noirceur. Mais on peut dire que le meurtre du roi les réunit et les surpasse tous. Une exécution si barbare, malgré le respect que la nature même inspire aux peuples les plus féroces pour la personne sacrée des rois, est pour une nation une tache que toute la suite des siècles n'est pas capable d'effacer.

Agis ayant été exécuté [1], Léonide ne fit pas assez de diligence ponr se saisir de son frère Achidamus, qui se sauva d'abord : mais il prit la femme de ce malheureux prince, qu'il emmena de sa maison avec un petit enfant qu'elle avait eu de lui, et l'obligea par force d'épouser son fils Cléomène, qui n'était pas encore en âge d'être marié : mais il ne voulait pas que cette veuve tombât entre les mains d'un autre; car Agiatis, c'est ainsi qu'elle s'appelait, avait hérité de son père Gylippe de très-grands biens. D'ailleurs elle surpassait en beauté et en bonne grâce toutes les autres dames grecques, et se distinguait encore davantage par sa sagesse et par sa vertu. Elle fit tout ce qu'elle put pour n'être point forcée à ce mariage : elle pria, elle conjura, mais tout fut inutile. Étant donc unie à Cléomène, elle eut toujonrs une haine mortelle pour Léonide, mais beaucoup de bonté, de douceur et de complaisance pour son jeune mari, qui, dès le premier jour, avait conçu pour elle une estime et une affection qui ne se démentirent jamais. Il partageait même avec son épouse, par une sorte de sympathie, la tendre amitié qu'elle conservait pour Agis, et le plaisir qu'elle prenait à s'en souvenir; jusque-là que souvent il lui faisait raconter tout ce qui le regardait, et qu'il l'écoutait avec uue grande attention quand elle lui expliquait les grands desseins et les grandes vues qu'il avait pour le gouvernement.

§ IV. — Cléomène monte sur le trone de Sparte Il engage la guerre contre les Achéens, et remporte sur eux plusieurs avantages. Il réforme le gouvernement de Sparte, et rétablit l'ancienne discipline. Il remporte de nouveaux avantages sur les Achéens et sur Aratus. Celui-ci appelle a leur secours Antigone, roi de Macédoine, qui leur fait remporter plusieurs victoires, et prend plusieurs places sur les ennemis.

Cléomène avait beaucoup de grandeur d'âme, et une violente passion pour la gloire [1]. Il n'était pas moins porté à la tempérance et à la simplicité qu'Agis; mais il n'avait pas, comme lui, une douceur excessive, accompagnée de timides précautions. La nature, au contraire, avait mêlé dans son tempérament une pointe et un aiguillon de vivacité impétueuse qui le poussait avec ardeur à tout ce qui lui paraissait beau et honnête. Or, il ne trouvait rien de si bean que de commander à ses citoyens de leur bon gré et de leur propre consentement : mais il trouvait aussi qu'il n'était pas contraire à la gloire d'un sage gouvernement d'user de quelque violence pour réduire à ce qui est utile au bien public le petit nombre d'injustes qui s'y opposent pour leur intérêt particulier.

Il n'était point du tout content de l'état où il voyait Sparte. Tous les citoyens étaient amollis par la fainéantise et par les voluptés. Le roi même, content de vivre en paix, négligeait absolument les affaires. Personne n'étant touché du bien public, chaque particnlier ne s'occupait que de ses intérêts et du soin d'enrichir sa maison aux dépens de la ville même. Loin qu'on songeât à faire exercer les jeunes gens et à les former à la tempérance, à la patience et à l'égalité, il était très-dangereux seulement d'en parler, cela seul ayant été la cause de la mort d'Agis.

On dit aussi que Cléomène, encore jenne, avait entendu quelques discours de philosophie dans le temps que Sphérus, qui venait des bords du Borysthène, passa à Lacédémone, et s'appliqua avec assez de snccès à instruire les jeunes gens. Ce Sphérus était un des principaux disciples de Zénon le Citien [2]. La philosophie stoïcienne dont il faisait profession, propre à rehausser le courage et à inspirer des sentiments de grandenr, pouvait être dangereuse pour un esprit déjà vif et impétueux par lui-même; au lieu qne, entée, pour ainsi dire, sur nn caractère doux et modéré, elle pouvait lui être fort utile.

Après la mort de Léonide [3], qui ne survécut pas longtemps à la condamnation et à la mort

[1] Plut. in Cleom. pag. 805.

[1] Plut. in Cleom. pag. 805-811.
[2] Il était ainsi appelé de Citium, ville de Cypre.
[3] An. M. 3762 ; av. J. C. 242.

d'Agis, son fils Cléomène lui succéda au trône. Quoique jeune, il vit avec peine qu'il n'avait que le vain titre de roi; et que toute l'autorité était entre les mains des éphores, qui abusaient étrangement de leur pouvoir. Il songea dès lors à changer le gouvernement : et comme il se trouvait peu de personnes disposées à entrer dans ses vues, il crut que la guerre lui en faciliterait l'exécution; et il travailla à commettre sa ville avec les Achéens, qui heureusement avaient donné à Sparte quelques sujets de plainte.

Aratus avait pensé, dès le commencement de son administration, à faire une ligue de tous les peuples du Péloponnèse, persuadé que, s'il pouvait y réussir: ils n'auraient rien à craindre des ennemis du dehors, et c'était là l'unique but de sa politique. Tous les autres peuples avaient déjà donné leur consentement, et il ne restait plus que les Lacédémoniens, les Éléens, et ceux de l'Arcadie qui étaient attachés au parti de Lacédémone. Aussitôt après la mort de Léonide, Aratus commença à harceler les Arcadiens, pour tâter le courage des Lacédémoniens, et pour faire connaître en même temps qu'il méprisait Cléomène comme un homme fort jeune et qui n'avait aucune expérience.

Dès que les éphores furent informés de cet acte d'hostilité, ils mirent leurs troupes en campagne sous la conduite de Cléomène. Elles n'étaient pas nombreuses, mais pleines de confiance et d'ardeur à cause du général qui les commandait. Les Achéens marchèrent contre lui avec vingt mille hommes de pied, et mille chevaux. Aristomaque avait pour lors le commandement. Cléomène les rencontra près de Pallantium, ville d'Arcadie, et leur présenta la bataille. Mais Aratus, effrayé de cette audace, ne voulut pas que le général hasardât ce combat, et il se retira; ce qui lui attira de violents reproches de la part des siens, et de vives railleries de celle des ennemis qui n'étaient pas en tout cinq mille hommes. Cette retraite enfla tellement le courage à Cléomène, qu'il en était tout fier parmi ses citoyens; et il les faisait ressouvenir d'un mot d'un de leurs anciens rois, qui disait *que les Lacédémoniens ne demandaient jamais combien les ennemis étaient, mais où ils étaient*. Il battit les Achéens dans une seconde rencontre: mais Aratus, profitant en habile capitaine de sa déroute même, alla d'abord se jeter sur Mantinée; et, avant que personne pût s'en douter, il se rendit maître de la ville, et y mit garnison.

Cléomène, de retour à Sparte, songea sérieusement à l'exécution de son grand dessein. Il eut assez de crédit pour faire revenir de Messène Archidamus, frère d'Agis, qui, étant de l'autre maison royale de Sparte, avait un droit incontestable à la couronne. Il était persuadé que l'autorité des éphores serait beaucoup plus faible quand le trône de Sparte serait rempli par ses deux rois, qui, étant bien unis, pourraient la contrebalancer. Mais malheureusement ceux qui étaient coupables de la mort de son frère Agis trouvèrent le moyen de l'assassiner[1].

Quelque temps après, Cléomène remporta encore un nouvel avantage sur les Achéens près de Mégalopolis, où Lysiade fut tué pour s'être attaché trop vivement à la poursuite des Lacédémoniens, qui d'abord avaient été battus. Cette victoire fit un grand honneur au jeune roi, et augmenta son crédit. Il avait communiqué son dessein à un petit nombre d'amis affidés, qui le servirent bien à propos. Quand il revint à Sparte, il avait concerté sa marche de sorte qu'il devait y entrer dans le temps que les éphores seraient à table pour souper. Des gens commandés pour ce meurtre entrèrent, l'épée à la main, dans la salle où ils mangeaient, tuèrent quatre des éphores[2], et dix de ceux qui avaient pris les armes pour les secourir. Agésilas, qu'on avait laissé pour mort, se sauva. On ne fit plus de violence à personne, et c'en était bien assez.

Dès le lendemain, Cléomène fit afficher les noms de quatre-vingts citoyens qui devaient être bannis. Il ôta de la salle d'audience tous les siéges des éphores, excepté un seul où il devait être assis pour rendre la justice; et ayant convoqué une assemblée du peuple, il y déduisit les raisons de la conduite qu'il avait tenue. Il représenta l'abus énorme que les éphores faisaient de leur pouvoir pour anéantir toute autorité légitime, pour chasser leurs rois, ou

[1] Polybe marque que ce fut Cléomène lui-même qui le fit assassiner. (Liv. 5, pag. 383; et liv. 8, pag. 511.)

[2] Il y avait cinq éphores.

même pour les faire mourir sans aucune forme de justice, et pour menacer ceux qui désiraient de revoir dans Sparte le plus beau et le plus divin des gouvernements. Il ajouta qu'il était aisé de voir qu'il ne cherchait point son propre intérêt, mais uniquement celui des citoyens, en faisant revivre parmi eux l'égalité et la discipline que le sage Lycurgue y avait autrefois établies, et auxquelles Sparte devait toute sa gloire et toute sa réputation.

Après avoir ainsi parlé, il fut le premier qui mit tout son bien en commun. Son beau-père Mégistone, qui était fort riche, en fit de même. Après lui tous ses amis, enfin tous les autres citoyens, suivirent cet exemple, et tout le pays fut partagé. Il assigna même une portion à chacun de ceux qu'il avait bannis, et promit de les rappeler dès que les affaires seraient tranquilles. Et après avoir rempli le nombre des citoyens des plus honnêtes gens des pays circonvoisins, il leva quatre mille hommes de pied, et leur enseigna à se servir de piques à deux mains au lieu de javelines, et à porter des boucliers avec de bonnes anses à passer le bras, et non avec des courroies qui s'attachaient avec des boucles.

Ensuite il tourna tous ses soins du côté de l'éducation des enfants, et travailla à rétablir la discipline appelée *laconique*; à quoi le philosophe Sphérus l'aida beaucoup. Bientôt les exercices et les repas reprirent leur ancien ordre et leur ancienne gravité, la plupart des citoyens embrassant volontairement cette façon de vivre sage, noble et réglée; et le reste, qui était en petit nombre, s'y rangeant par nécessité. Mais pour adoucir ce nom de *monarque*, et pour ne pas effaroucher les citoyens, il nomma son frère Euclidas roi avec lui. Et ce fut la première fois que les Spartiates eurent deux rois ensemble de la même famille.

Cléomène, se doutant bien que les Achéens et Aratus penseraient indubitablement qu'il n'oserait sortir de sa ville dans le mouvement et le trouble qu'y avaient excité les nouveautés qu'il venait d'introduire dans le gouvernement, crut que rien ne lui serait plus honorable ni plus utile que de faire voir à ses ennemis la bonne volonté des troupes à son égard, et en même temps l'affection de ses citoyens pour lui, et l'assurance où il était que les nouveaux changements n'avaient point aliéné les esprits. Il se jeta donc d'abord dans les terres de Mégalopolis, y fit un grand dégât, et amassa un butin très considérable. Au ravage des terres il ajouta l'insulte, faisant célébrer des jeux et représenter un spectacle pendant une journée entière presque sous les yeux des ennemis; non qu'il y prît aucun plaisir par lui-même, mais il faisait voir par ce trait de mépris et de bravade combien il se tenait assuré de les vaincre.

Quoiqu'il fût assez ordinaire pour lors de voir à la suite des autres armées des troupes de comédiens, de farceurs, de danseuses, son camp était pur et net de pareilles dissolutions. Les jeunes gens passaient la plus grande partie de leur temps à s'exercer, et les vieillards à les former et à les instruire. Ils ne faisaient consister leurs délassements que dans des entretiens honnêtes, doux, familiers, qu'ils avaient soin d'égayer par des railleries fines et délicates, mais modestes, et jamais mordantes ni injurieuses. C'était la loi que le sage législateur de Sparte y avait établie pour les conversations.

Cléomène était lui-même comme le maître qui formait ainsi ses citoyens, moins par des discours que par son exemple, montrant dans sa vie simple, frugale, et qui n'avait rien au-dessus du moindre de ses sujets, un modèle sensible de sagesse et de tempérance. Et c'est ce qui l'aida infiniment à exécuter les grandes choses qu'il fit en Grèce; car ceux que leurs affaires attiraient à la cour des autres rois n'admiraient pas tant leurs richesses et leur magnificence, qu'ils détestaient leur fierté et la hauteur avec laquelle ils traitaient ceux qui les approchaient. On n'avait point de pareils rebuts à essuyer à la cour de Cléomène. Avec un habit simple et très-commun, sans gardes, presque sans officiers, il donnait des audiences aussi longues qu'on le voulait, recevait tout le monde agréablement, ne rebutait jamais personne; et par cet air affable et prévenant il se faisait généralement estimer, aimer et respecter. De quel côté trouve-t-on ici la vraie grandeur et le vrai mérite d'un roi?

Sa table était aussi très-simple, très-frugale, et véritablement laconique. Il n'y avait point de musique ni de concert, et l'on n'en desirait point; sa conversation en tenait lieu.

En effet, quand on sait parler, on se passe fort bien d'entendre chanter. Il égayait le repas, tantôt en proposant quelque question curieuse et intéressante, tantôt en racontant quelque histoire agréable et utile, assaisonnant le tout d'un air enjoué et spirituel. Il trouvait peu de mérite et peu de gloire pour un roi, à ne pouvoir s'attacher les hommes que par l'appât des richesses et de la table; au lieu que de les gagner par l'attrait de la parole et par la douceur d'un commerce où règnent la franchise et la bonne foi, c'est ce qu'il jugeait une qualité vraiment royale.

Ce caractère affable et prévenant attachait les troupes à Cléomène [1], les remplissait d'ardeur pour son service, et par là les rendait en quelque sorte invincibles. Il enleva plusieurs places aux Achéens, ravagea les terres de leurs alliés, et s'avança près de Phères dans le dessein de leur donner bataille, ou de décrier Aratus comme un lâche qui avait fui le combat et livré tout leur plat pays au pillage. Les Achéens s'étant donc mis en campagne avec toutes leur troupes, et s'étant campés dans les terres de Dymes, Cléomène les y suivit, et, en les harcelant et les défiant tous les jours avec audace, il les contraignit enfin d'en venir au combat, où il remporta sur eux une grande victoire. Il mit leur armée en fuite, leur tua beaucoup de monde, et fit grand nombre de prisonniers.

Ces grandes pertes abattirent fort le courage des Achéens [2]. Ils craignaient tout de la part de Sparte, surtout si elle se fortifiait du secours des Étoliens comme le bruit en courait. Aratus, qui avait accoutumé d'être capitaine général de deux années l'une, quand son tour revint, et qu'on l'eut élu, refusa la charge, et à sa place Timoxène fut nommé général. On blâma fort Aratus, et avec raison, lui qui était le pilote, d'avoir abandonné à un autre le gouvernail de son vaisseau dans un temps d'orage et de tempête où il aurait été convenable et glorieux de s'en saisir comme par force si l'on s'y était opposé, comme l'histoire en fournit plusieurs exemples, et de ne songer ainsi qu'à sauver l'état aux dépens même de sa vie; que, s'il désespérait des affaires et des forces des Achéens, il devait plutôt céder à Cléomène, qui était Grec et roi de Sparte, que d'appeler à son secours des étrangers, et de les rendre maîtres du Péloponnèse, comme nous verrons bientôt qu'il le fit. Mais la jalousie étouffe toutes les sages réflexions; c'est une maladie que la raison seule ne guérit point.

Les Achéens [1], réduits à l'extrémité, surtout depuis la dernière bataille dont j'ai parlé, envoyèrent des ambassadeurs à Cléomène pour traiter de paix. Cléomène parut d'abord leur imposer des conditions trop dures: mais il envoya lui-même des ambassadeurs de sa part leur proposer seulement de lui accorder le généralat de la ligue achéenne; que, pour le reste, il n'aurait aucun différend avec eux, et qu'il leur rendrait leurs prisonniers et leurs places. Les Achéens, très-disposés à recevoir la paix à ces conditions, prierent Cléomène de se rendre à Lerne, où ils devaient tenir une assemblée générale pour conclure ce traité. Il s'était déjà mis en chemin pour s'y rendre. Un accident imprévu qui lui arriva rompit l'entrevue; et Aratus manœuvra ensuite pour empêcher que la négociation ne se renouât. Il crut qu'ayant eu la principale autorité dans la ligue des Achéens pendant trente-trois ans, il lui serait honteux qu'un jeune homme vînt comme s'enter sur lui et lui enlever toute sa gloire et sa puissance, et se mettre en possession d'un commandement qu'il avait acquis, augmenté et conservé pendant un si long temps. Ainsi il fit tous ses efforts pour empêcher les Achéens d'accepter les conditions qu'on leur proposait: mais, comme les Achéens n'entraient point dans son sentiment parce qu'ils étaient effrayés de l'audace aussi bien que du bonheur extraordinaire de Cléomène, et que d'ailleurs ils trouvaient très-juste et très-raisonnable le dessein des Lacédémoniens de remettre le Péloponnèse dans l'état où il était anciennement, il eut recours à un moyen qui ne convenait à aucun des Grecs, mais qui était déshonorant pour un homme de son caractère et de son rang, c'était d'appeler à son secours Antigone, roi de Macédoine, et, par une suite

[1] An. M. 3776. av. J. C. 228.

[2] Plut. in Cleom. pag. 811; idem in Arato, pag. 1044.

[1] An. M. 3777; av. J. C. 227.

inévitable, de le rendre maître de la Grèce. Il n'avait pas oublié qu'Antigone avait de grands sujets d'être mécontent de lui ; mais il savait que les princes, à proprement parler, n'ont ni ami ni ennemi, et qu'ils mesurent tout sur leur utilité et leur intérêt. Il ne voulait pas entrer à visage découvert dans cette négociation, ni la proposer comme de lui-même, parce que, si elle venait à mal réussir, toute la haine en tomberait sur lui, et que d'ailleurs c'était annoncer ouvertement aux Achéens qu'il désespérait absolument de leurs affaires, que de leur proposer d'avoir recours à leur ennemi déclaré. En habile et rusé politique, il couvrit ses vues, et marcha par des souterrains. La ville de Mégalopolis, comme la plus proche de Sparte, était aussi la plus exposée aux courses des ennemis ; et elle était fort ennuyée de la guerre, d'autant plus que les Achéens, hors d'état de se défendre eux-mêmes, étaient aussi dans l'impuissance de la soutenir. Deux des citoyens de cette ville, Nicophane et Cercide, qu'Aratus avait gagnés, proposèrent, dans le conseil de la ville, de faire demander aux Achéens la permission d'implorer le secours d'Antigone ; ce qui fut conclu sur-le-champ, et cette permission leur fut accordée. Ces deux mêmes citoyens furent députés pour en aller faire la proposition au roi. Aratus auparavant les avait bien instruits. Dans l'audience qu'ils eurent d'Antigone, après avoir touché légèrement ce qui regardait leur ville, ils insistèrent fortement, selon les instructions qu'ils avaient reçues, sur le danger extrême que le roi lui-même courrait si l'alliance dont on parlait entre les Étoliens et Cléomène avait lieu. Ils lui représentèrent que, si leurs forces réunies avaient contre les Achéens le succès qu'ils en attendaient, Cléomène, plein d'ambition comme il était, ne se bornerait pas sans doute à la seule conquête du Péloponnèse; qu'il était clair que ce prince aspirait à l'empire de toute la Grèce, et qu'il n'y pouvait parvenir sans ruiner entièrement l'autorité des Macédoniens. Ils ajoutèrent qu'en cas que les Étoliens ne se joignissent point à Cléomène, les Achéens seraient en état de se soutenir eux seuls, et qu'ils n'importuneraient point le roi pour lui demander du secours ; mais que, si la fortune leur était peu favorable, et que la jonction des deux peuples se fît, ils le priaient de ne pas voir d'un œil indifférent la ruine des Péloponnésiens, qui pourrait avoir pour lui-même de fâcheuses conséquences. Ils ne manquèrent pas d'insinuer qu'Aratus entrerait dans toutes ses vues, et lui donnerait, dans le temps, des gages assurés de sa fidélité et de ses bonnes intentions.

Antigone goûta fort toutes les raisons des députés, et il saisit avec joie et empressement l'occasion qu'on lui offrait d'entrer dans les affaires de la Grèce. On a pu remarquer que ç'avait toujours été là la politique des successeurs d'Alexandre, qui tous, en se déclarant rois, avaient converti tout le gouvernement en monarchie. Ils avaient un intérêt pressant de s'opposer à tous les états qui conservaient quelque inclination pour la liberté et pour le gouvernement populaire ; et partout où ils n'étaient pas assez puissants pour l'éteindre entièrement, ils cherchaient au moins à l'affaiblir et à le mettre dans l'impuissance de rien entreprendre de grand, en semant la division parmi les républiques et les peuples libres, et en les commettant les uns contre les autres, afin de leur devenir nécessaires, et d'empêcher qu'en se réunissant ils ne secouassent le joug des Macédoniens [1]. Polybe, en parlant de l'un de ces princes, marque, en termes formels [2], qu'il payait de grosses pensions à divers tyrans de la Grèce qui étaient les ennemis déclarés de la liberté.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'Antigone se prête si facilement ici à la prière et aux demandes des Mégalopolitains. Il leur écrivit une lettre obligeante, dans laquelle il leur promettait du secours, supposé que les Achéens y consentissent. Les habitants de Mégalopolis, charmés de l'heureux succès de leur négociation, envoyèrent sur-le-champ les deux mêmes députés à l'assemblée générale des Achéens, pour leur faire part de la bonne volonté d'Antigone, et pour les presser de le mander au plus tôt, afin de remettre leurs intérêts entre ses mains.

[1] Polyb. lib. 2, pag. 133-140.

[1] Lib. 2, pag. 131.

[2] Δημήτριος ἦν αὐτοῖς (μονάρχοις) οἱονεὶ χορηγὸς καὶ μισθοδότης.

Aratus se félicitait lui-même en secret d'avoir conduit si habilement et si heureusement son intrigue, et de voir qu'Antigone ne paraissait pas mal intentionné à son égard, comme il avait lieu de le craindre. Il souhaitait dans le fond n'avoir pas besoin de son secours; mais, si la nécessité obligeait d'y recourir, il ne voulait pas qu'on pût lui attribuer cette résolution, mais qu'elle parût venir des Achéens mêmes sans qu'il y eût aucune part.

Quand les députés de Mégalopolis furent arrivés dans l'assemblée, ils y firent lecture de la lettre d'Antigone, et rendirent compte de la manière obligeante dont il les avait reçus, des marques d'estime et d'affection qu'il avait données à l'égard des Achéens, et des offres avantageuses qu'il leur avait faites. Ils finirent par demander, et cela au nom de leur ville, qu'il plût aux Achéens d'inviter Antigone à venir au plus tôt dans leur assemblée; et il parut que tout le monde penchait vers cet avis. Aratus alors se leva et prit la parole. Après avoir fait valoir extrêmement la bonne volonté du roi et loué le sentiment de l'assemblée, il représenta que rien n'obligeait encore de se presser : qu'il était de l'honneur de la république de tâcher de soutenir et de terminer par elle-même ses guerres; que si par quelque fâcheux accident, elle se voyait hors d'état de le faire, il serait assez temps pour lors d'avoir recours à ses amis. Cet avis fut généralement approuvé, et il fut conclu que les Achéens n'emploieraient que leurs seules forces pour soutenir la guerre présente.

Elle leur réussit fort mal [1]. Cléomène s'empara d'un grand nombre de villes [2] du Péloponnèse, dont Argos était la plus considérable; et enfin il se rendit maître aussi de Corinthe, mais non pas de la citadelle. Alors il n'y eut plus lieu de délibérer dans le conseil des Achéens [3]. Antigone fut appelé; et il fut résolu qu'on lui livrerait la citadelle de Corinthe, sans quoi il ne se serait jamais engagé dans cette expédition : car il lui fallait une place de sûreté; et il n'y en avait point qui lui convînt comme celle-ci, tant à cause de son heureuse situation entre deux mers que pour les fortifications de sa citadelle, qui la rendaient presque imprenable. Aratus envoya son fils à Antigone parmi les autres otages. Ce prince, sans perdre de temps, s'avança à grandes journées avec son armée, qui était de vingt mille hommes de pied et de quatorze cents chevaux. Aratus, avec les principaux officiers de la ligue, alla par mer au-devant d'Antigone jusqu'à la ville de Péges, à l'insu des ennemis. Dès qu'Antigone fut averti qu'il arrivait en personne, il s'avança, et lui rendit tous les honneurs possibles, comme à un capitaine d'un rang et d'un mérite distingués.

Cléomène ne jugea pas à propos de s'arrêter à défendre le passage de l'isthme, et crut qu'il était plus expédient de fortifier par de bonnes tranchées et de fortes murailles les pas des montagnes Oniennes [1], et de harceler les ennemis par de fréquentes attaques, plutôt que de hasarder la bataille contre des troupes très-exercées et très-aguerries. Par cette conduite, il réduisit Antigone à une grande extrémité; car il n'avait pas fait grande provision de vivres, et il n'était pas facile de forcer ces passages, que Cléomène défendait. Antigone, dans cet embarras, ne trouva d'autre expédient que de se rendre au promontoire d'Hérée, et de faire passer de là son armée par mer à Sicyone; ce qui demandait beaucoup de temps, et de grands préparatifs qui n'étaient pas aisés à faire.

Comme il était dans cette perplexité [2], il arriva le soir auprès de lui des amis d'Aratus qui venaient d'Argos par mer pour lui apprendre que les Argiens s'étaient révoltés contre Cléomène, et que déjà ils assiégeaient la citadelle. Aratus, prenant d'Antigone quinze cents soldats, se rendit par mer à Épidaure.

Cléomène, informé de ces nouvelles vers les neuf ou dix heures du soir, détacha sur-le-champ Mégistone avec deux mille soldats pour marcher en toute diligence vers Argos au secours des siens. Pour lui, il s'appliqua à observer les démarches d'Antigone, et à rassurer

[1] An. M. 3778; av. J. C. 226. — Plut. in Cleom. pag. 814, 815; idem in Arato, pag. 1047.

[2] Caphyes, Pellène, Phénée, Phlionte, Trézène, Cléones, Epidaure, Hermione.

[3] An. M. 3779; av. J. C. 225.

[1] C'étaient des montagnes qui s'étendaient depuis les rochers Scironides sur le chemin de l'Attique, jusqu'à la Béotie et au mont Cythéron. (Strab. lib. 8, pag. 380.)

[2] An. M. 3780; av. J. C. 224.

les Corinthiens en leur faisant entendre que ce qui venait d'arriver à Argos n'était qu'une légère émotion causée par un petit nombre de mutins que l'on réduirait sans peine. Mais, après que Mégistone, entré dans Argos, y eut été tué en combattant, et que la garnison des Lacédémoniens, fort pressée, et ne pouvant presque plus résister, lui eut envoyé divers courriers pour lui demander un prompt secours, alors, craignant que, si les ennemis venaient à se rendre maîtres d'Argos et à lui fermer les passages, ils ne pillassent la Laconie sans aucun péril, et ne missent le siége devant Sparte même, qu'ils trouveraient vide et sans défense, il leva son camp, et partit de Corinthe avec toute son armée.

Il ne fut pas plutôt éloigné de cette place, qu'Antigone y entra et y mit une bonne garnison. Cléomène arriva à Argos avant qu'on eût eu le moindre vent de son approche, se saisit de quelques quartiers avec des échelles, et mit d'abord en fuite quelques troupes des ennemis : mais, Aratus y étant entré de son côté, et le roi Antigone ayant paru de l'autre avec toutes ses forces, Cléomène se retira à Mantinée.

Pendant qu'il était en marche, il reçut le soir même à Tégée des courriers de Lacédémone qui lui apportaient une nouvelle à laquelle il ne fut pas moins sensible qu'à tous ses autres malheurs. Ils lui annoncèrent la mort de sa femme Agiatis, dont il n'avait pas la force de se tenir éloigné une campagne entière dans le temps même de ses plus heureuses expéditions; mais il faisait souvent des voyages à Sparte pour la voir, à cause de l'amour et de l'estime qu'il avait pour elle. Le lendemain au point du jour il prit le chemin de Sparte, où il arriva de bonne heure; et, après avoir donné quelques moments à sa douleur dans sa maison avec sa mère et ses enfants, il reprit incontinent le soin des affaires publiques.

En ce temps-là Ptolémée, qui lui promettait du secours, lui envoya demander pour otages sa mère et ses enfants. Cléomène fut assez longtemps sans oser déclarer à sa mère cette demande du roi d'Égypte; et étant allé souvent chez elle pour lui en parler, lorsqu'il était sur le point d'ouvrir la bouche, il n'en avait pas la force, et se taisait. Sa mère, voyant son embarras, entra dans quelque soupçon; car les mères sont bien clairvoyantes sur l'article de leurs enfants. Elle demanda à ceux qui vivaient avec lui dans le plus étroit commerce si son fils ne désirait pas quelque chose d'elle qu'il n'osât lui déclarer. Enfin, Cléomène s'étant enhardi, et lui ayant expliqué la chose comme elle était, elle se prit à rire. « Quoi! mon fils, lui dit-elle, c'est donc là ce « que vous n'osiez me découvrir? Eh! que ne « vous jetez-vous au plus tôt dans un vaisseau, et que ne m'envoyez-vous, sans différer, partout où vous croirez que mon corps « pourra être utile à Sparte, avant que la vieillesse vienne le détruire et le consumer dans « l'inaction et dans la langueur? » Quand tout fut prêt pour le voyage, Cratésiclée (c'était le nom de la mère de Cléomène), sur le point de monter dans le vaisseau, tira son fils à part, et le mena seul dans le temple de Neptune. Là elle le tint longtemps embrassé; et, le baisant tendrement, le visage baigné de pleurs, elle lui recommanda la liberté et l'honneur de sa patrie. Comme elle sentit qu'il était si ému et si attendri, qu'il fondait aussi en larmes, elle lui dit : « Allons, roi de Lacédémone, essuyons nos larmes, afin que, quand nous « sortirons de ce temple, personne ne nous « voie pleurer ni rien faire d'indigne de Sparte; « car cela seul est en notre puissance, et les « événements sont entre les mains de Dieu. » Après avoir ainsi parlé, elle rassura son visage, s'en alla au vaisseau tenant son petit-fils, et commanda au pilote de partir sans différer.

En arrivant en Egypte elle apprit que Ptolémée recevait des ambassadeurs d'Antigone, et qu'il écoutait ses propositions; et d'un autre côté elle eut nouvelles que son fils Cléomène, sollicité par les Achéens de conclure avec eux un traité, n'osait terminer cette guerre sans le consentement de Ptolémée, à cause de sa mère qui était en son pouvoir. Elle lui manda de faire hardiment et sans balancer tout ce qui lui paraîtrait utile et glorieux pour Sparte, et de ne pas craindre toujours Ptolémée pour une vieille femme et pour un enfant. Voilà les sentiments dont les femmes mêmes se piquaient à Sparte.

Cependant Antigone, s'étant rendu maître

de Tégée[1], de Mantinée, d'Orchomène, et de plusieurs autres villes, Cléomène, réduit à défendre la Laconie seule, affranchit tous les ilotes qui furent en état de donner cinq mines, c'est-à-dire deux cent cinquante livres[2]. De cette contribution il ramassa jusqu'à cinq cents talents[3], et arma à la Macédonienne deux mille de ces ilotes pour les opposer au corps des Leucaspides d'Antigone. Il forma ensuite une entreprise, à laquelle certainement on ne devait pas s'attendre. La ville de Mégalopolis était en ce temps-là très-considérable, et elle ne cédait à Sparte même, ni en grandeur, ni en puissance. Il songea à brusquer cette place et à l'emporter d'emblée. Antigone avait envoyé la plus grande partie de ses troupes en quartier d'hiver dans la Macédoine, et était demeuré à Egium dans l'assemblée des Achéens afin d'y prendre des mesures avec eux pour la campagne prochaine. Cléomène supposait, et sa conjecture n'était pas mal fondée, que la garnison de la ville n'était pas bien forte, qu'elle serait peu sur ses gardes, ne craignant aucune insulte de la part d'un ennemi aussi faible que lui, et que, pour peu qu'il fît de diligence, il mettrait Antigone, qui en était actuellement éloigné de trois journées de chemin, hors d'état de la secourir. La chose arriva comme il l'avait projetée. Etant arrivé de nuit, il escalada les murs, et se rendit maître de la ville presque sans résistance. La plupart des habitants se retirèrent à Messène avec leurs femmes et leurs enfants avant qu'on pût penser à les poursuivre. Antigone n'apprit cet accident que lorsqu'il n'était plus possible d'y apporter du remède.

Cléomène, par une générosité qui a peu d'exemples, envoya un hérant à Messène pour déclarer de sa part aux Mégalopolitains qu'il leur rendait leur ville, à condition qu'ils renonceraient à la ligue des Achéens, et qu'ils deviendraient amis et confédérés de Sparte. Quelque avantageuse que fût cette offre, il ne purent se résoudre à l'accepter, et ils aimèrent mieux être privés de leurs terres, des tombeaux de leurs pères, de leurs temples, en un mot de tout ce qu'ils avaient de plus cher et de plus précieux dans la vie, que de violer la foi qu'ils avaient jurée à leurs alliés. Le fameux Philopémen, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, et qui se trouvait actuellement à Messène, ne contribua pas peu à leur faire prendre une si généreuse résolution. S'attendrait-on à trouver une telle grandeur d'âme et une telle noblesse de sentiments dans la lie de la Grèce? car on peut bien appeler ainsi le temps dont nous parlons ici, en le comparant à ces beaux siècles de la Grèce unie et triomphante, où l'éclat de ses victoires était effacé par celui de ses vertus.

Le refus des Mégalopolitains mit Cléomène en fureur. Jusqu'au moment de leur réponse, non-seulement il avait épargné la ville, mais il l'avait conservée avec tant de soin, qu'aucun soldat n'avait osé y faire le moindre désordre. Mais il entra pour lors dans un tel emportement, qu'il l'abandonna au pillage, envoya à Sparte les statues et les tableaux, et, après avoir détruit et rasé la plus grande partie des murailles et des quartiers les plus forts, il s'en retourna à Sparte avec ses troupes. La désolation de cette ville causa une extrême douleur aux Achéens, et ils se reprochaient comme un crime de n'avoir pu secourir de si fidèles alliés.

Ils reconnurent bientôt qu'en appelant Antigone ils s'étaient donné un maître, et un maître impérieux, qui leur faisait acheter au prix de leur liberté le secours qu'il leur donnait. Il leur fit passer un décret qui portait qu'on n'écrirait à aucun roi, et qu'on n'enverrait aucune ambassade, sans sa permission. Il les obligea à nourrir et à soudoyer la garnison qu'il tenait dans la citadelle de Corinthe, c'est-à-dire qu'ils payaient eux-mêmes leurs propres liens, car c'était cette citadelle qui les tenait en bride. Ils se livrèrent si bassement à la servitude, qu'ils en vinrent jusqu'à faire des sacrifices, des libations et des jeux en l'honneur d'Antigone. Aratus lui-même ne fut pas plus ménagé. Antigone releva dans Argos toutes les statues des tyrans qu'Aratus avait abattues, et abattit celles qu'on avait érigées à ceux qui avaient surpris la citadelle de Corinthe, hors une seule, qui était celle d'Aratus même. Et quelques prières que celui-ci fit au roi, il ne put jamais l'en empêcher. Il voyait avec une

[1] An. M. 3781; av. J. C. 223. — Polyb. lib. 2, pag. 149. — Plut. in Cleom. pag. 815 817; id. in Arato, pag. 1048.

[2] Cinq mines, 479 fr. E. B.

[3] Cinq cent mille écus. = 2 875 000 fr. E. B.

peine extrême tout ce qui se passait, mais il n'était plus le maître, et il payait la juste peine d'en avoir donné un à sa patrie et à lui-même. Après qu'Antigone eut pris Mantinée, et que par une barbare inhumanité il en eut tué ou vendu tous les citoyens, il abandonna cette ville aux Argiens pour la repeupler, et chargea de cette commission Aratus, qui eut la lâcheté de donner à la ville nouvellement repeuplée le nom [1] de celui qui s'en était montré le plus cruel ennemi : triste mais salutaire exemple, qui montre que, quand une fois on a pris l'esprit de servitude, on se voit tous les jours forcé de descendre plus bas, sans savoir où s'arrêter.

C'est un crime qu'on ne peut pardonner à Aratus, et que nulle autre qualité, nulle belle action ne peut couvrir, d'avoir travaillé lui-même à mettre sa république dans les fers, et cela par jalousie pour Cléomène son rival, dont il ne put souffrir la gloire et la supériorité que donnait à ce jeune prince l'heureux succès de ses armes. Car enfin, dit Plutarque, que demandait Cléomène aux Achéens pour leur accorder la paix, sinon d'être élu leur général ? Encore était-ce dans la vue de combler de bienfaits les villes, et de leur assurer la jouissance de leur liberté, en reconnaissance de ce grand honneur et d'un si glorieux titre. Or, continue toujours Plutarque, s'il fallait nécessairement choisir entre Cléomène et Antigone, c'est-à-dire entre un Grec et un barbare, car les Macédoniens étaient regardés et traités de la sorte ; maître pour maître, le dernier citoyen de Sparte n'était-il pas préférable au premier des Macédoniens, du moins pour quiconque sait faire cas de l'honneur et de la noblesse des Grecs? La jalousie étouffa tous ces sentiments dans Aratus, tant il est difficile de voir d'un œil tranquille un mérite supérieur.

Pour ne pas paraître le céder à Cléomène, et pour ne pas consentir qu'un descendant d'Hercule, un roi de Sparte, et un roi qui venait d'y rétablir l'ancienne discipline, portât parmi ses titres celui de capitaine général des Achéens, il appelle un étranger, dont il s'était autrefois déclaré l'ennemi mortel : il remplit le Péloponnèse des mêmes Macédoniens qu'il se glorifiait d'en avoir chassés dans sa jeunesse ; il se jette à leurs pieds, et avec lui toute l'Achaïe, pour exécuter les ordres de leurs satrapes: enfin, d'homme libre qu'il était, devenu un lâche et servile adulateur, il a la bassesse d'offrir des sacrifices à Antigone, de paraître à la tête d'une procession couronné de fleurs, de chanter des hymnes en son honneur, traitant de dieu un homme, non-seulement mortel, mais qui portait la mort dans son sein et tombait déjà en pourriture. Il était près de périr de phthisie. Cependant Aratus avait d'ailleurs beaucoup de mérite, et s'était montré un très-grand personnage et très-digne de la Grèce. On reconnaît ici, dit Plutarque, un déplorable effet de la fragilité humaine, laquelle, au milieu de tant de rares et d'excellentes qualités, ne peut former le modèle d'une vertu qui soit exempte de tout blâme.

Nous avons déjà remarqué qu'Antigone [1] avait envoyé ses troupes dans la Macédoine en quartier d'hiver. Dès que le printemps fut venu, Cléomène forma une entreprise pleine de témérité et de folie, au jugement du vulgaire, mais, dit Polybe, bon juge en ces matières, bien entendue et pleine de sagesse. Sachant que les Macédoniens étaient dispersés dans leurs quartiers, et qu'Antigone passait l'hiver à Argos avec ses amis, et n'avait avec lui qu'un très-petit nombre de soldats étrangers, il fit une irruption dans les terres d'Argos pour les ravager. Il pensait en lui-même qu'il arriverait de ces deux choses l'une : que, si Antigone, piqué de honte, hasardait le combat, il serait certainement battu ; ou que, s'il refusait de combattre, il se perdrait de réputation dans l'esprit des Achéens, et qu'au contraire les troupes spartaines en deviendraient plus fières et plus hardies. Cela ne manqua pas d'arriver; car, comme il faisait le dégât dans tous le pays, les Argiens, très-fâchés et perdant patience, s'assemblaient à la porte du roi avec plaintes et murmures, le pressant de combattre, ou de céder le commandement à de plus vaillants que lui. Mais

[1] Antigonée.

[1] Plut. in Cleom. pag. 816, 817. — Polyb. lib. 2, pag. 149.

Antigone, en capitaine prudent et sage, persuadé que la honte consistait, non à s'entendre dire des injures, mais à s'exposer témérairement et sans raison, et à abandonner le parti le plus sûr pour se livrer au hasard, refusa de sortir, et demeura ferme dans sa première résolution de ne point combattre. Cléomène mena donc ses troupes jusqu'au pied des murailles d'Argos, et, après avoir impunément et sans aucune crainte saccagé et ruiné tout le plat pays, il reprit le chemin de Sparte.

Cette expédition lui fit un grand honneur, et arracha de la bouche même de ses ennemis cet aveu et cette louange, que Cléomène était un excellent général, très-digne et très-capable de conduire les affaires les plus grandes et les plus difficiles. En effet, d'avoir résisté avec les forces d'une seule ville à toute la puissance des Macédoniens, à tout le Péloponnèse, malgré les fonds immenses qui leur étaient fournis par le roi, et de n'avoir pas seulement conservé la Laconie entière et hors d'insulte, mais encore d'être entré dans les terres des ennemis, de les avoir ravagées, et de leur avoir pris de si grosses villes, ce n'est pas l'effet d'une médiocre habileté dans l'art militaire, ni d'une magnanimité commune. Mais un malheur l'empêcha de rétablir Sparte dans son ancienne puissance, comme la suite va le faire voir.

§ V. — Célèbre bataille de Sélasie, gagnée par Antigone contre Cléomène. Celui-ci se retire en Égypte. Antigone se rend maître de Sparte et la traite avec bonté; mort de ce prince: Philippe, fils de Démétrius, lui succède. Mort de Ptolémée Évergète: Ptolémée Philopator lui succède. Grand tremblement de terre arrivé à Rhodes; magnifique générosité des princes et des villes pour la dédommager des pertes qu'elle avait souffertes: sort du fameux colosse.

Dès que l'été fut venu [1], les Macédoniens et les Achéens étant sortis de leurs quartiers, Antigone se mit à la tête de son armée, et s'avança vers la Laconie. Son armée montait à vingt-huit mille hommes de pied et douze cents chevaux: celle de Cléomène n'était en tout que de vingt mille hommes. Dans l'attente où il était de cette irruption, il avait fortifié tous les passages par des corps détachés, des fossés et des abatis d'arbres, et s'était campé à Sélasie. Il conjecturait, sur de bonnes raisons, que ce serait par là que les ennemis s'efforceraient d'entrer dans le pays; en quoi il ne fut pas trompé. Deux montagnes forment ce défilé; l'une s'appelle l'*Éva*, et l'autre l'*Olympe*. Le fleuve OEnus coule entre les deux, et sur le bord est le chemin qui conduit à Sparte. Cléomène, ayant fait au pied de ces montagnes un bon retranchement, posta sur le mont Éva son frère Euclidas à la tête des alliés, et se mit lui sur le mont Olympe avec les Lacédémoniens et les étrangers; au bas, le long du fleuve, des deux côtés, il plaça de la cavalerie avec une partie des étrangers.

Antigone, en arrivant, voit que tous les passages étaient fortifiés, et que Cléomène, en prenant ses postes, n'avait rien oublié pour se mettre également en état d'attaquer et de se défendre; qu'enfin la disposition de son camp était aussi avantageuse que les approches en étaient difficiles. Tout cela lui fit perdre l'envie de tenter une attaque et d'en venir si tôt aux mains. Il fit camper à peu de distance et se couvrit d'une petite rivière [1]; il resta là pendant quelques jours à reconnaître la situation des différents postes, et les dispositions des peuples qui composaient l'armée ennemie: quelquefois il faisait mine d'avoir certains desseins, et tenait en suspens les ennemis sur ce qu'il devait exécuter; mais ils étaient partout sur leurs gardes, et tous les côtés étaient également hors d'insulte. Enfin, de part et d'autre, on prit le parti d'en venir à une bataille décisive.

On ne comprend pas comment Cléomène, posté avantageusement comme il était, inférieur d'un tiers aux ennemis pour le nombre des troupes, ayant par ses derrières une communication libre avec Sparte, qui pouvait lui envoyer des vivres, se détermina sans nécessité à donner une bataille qui devait décider du sort de Sparte.

Mais Polybe semble en insinuer la cause. Il remarque que Ptolémée avait fait dire à Cléo-

[1] Ao. M. 3781; av. J. C. 223. — Polyb. lib. 2, pag. 150-154. — Plut. in Cleom. pag. 818-819; idem in Phil. pag. 358.

[1] Le Gorgyle.

mène qu'il ne lui enverrait plus de secours d'argent, et qu'il l'avait fort exhorté à s'accommoder avec Antigone. Or Cléomène n'avait plus de fonds pour cette guerre ; il était fort en arrière pour la paye des étrangers, et il avait beaucoup de peine à entretenir ses propres troupes : c'est sans doute ce qui le détermina à hasarder ce combat.

Quand les signaux eurent été donnés de part et d'autre, Antigone fit marcher contre ceux qui étaient au mont Eva les Macédoniens et les Illyriens mêlés alternativement par bataillons. La seconde ligne était d'Acarnaniens et de Crétois ; derrière eux étaient deux mille Achéens, tenant lieu de corps de réserve. Il rangea sa cavalerie sur la rivière pour l'opposer à la cavalerie ennemie, et la fit soutenir de mille piétons achéens et d'autant de mégalopolitains. Pour lui, prenant les étrangers armés à la légère et les Macédoniens, il marcha vers le mont Olympe pour attaquer Cléomène. Les étrangers étaient à la première ligne. La phalange macédonienne suivait partagée en deux, une partie doublée sur l'autre, parce que le terrain ne lui permettait pas de s'étendre sur un plus grand front.

Le choc commença par le mont Eva. Les armés à la légère, qui d'abord avaient été postés pour couvrir et pour soutenir la cavalerie du côté de Cléomène, voyant que les derrières des cohortes achéennes n'étaient pas couverts, vinrent les charger en queue. Ceux qui s'efforçaient de gagner le haut de la montagne se virent alors fort pressés et dans un grand péril, menacés en même temps de front par Euclidas, qui était en haut, et chargés en queue par les étrangers, qui donnaient avec fureur. Philopémen était avec ses citoyens dans la cavalerie d'Antigone, soutenue par les Illyriens ; ils avaient ordre de demeurer dans leur poste sans branler, jusqu'à ce qu'on eût donné un certain signal. Philopémen voyait qu'il n'était pas difficile de tomber sur cette infanterie légère d'Euclidas et de la renverser, et que c'était là le moment de le faire. Il en dit d'abord son avis aux officiers du roi qui commandaient la cavalerie ; ils ne daignèrent pas seulement l'écouter, par la raison qu'il n'avait jamais commandé et qu'il était fort jeune, et le traitèrent de visionnaire. Il ne se rebuta point ; et, seul avec ses citoyens qu'il entraîna, il alla attaquer cette infanterie, la fit plier, la mit en fuite, et en fit un grand carnage.

Par cette manœuvre, les Macédoniens et les Illyriens, débarrassés de ce qui les arrêtait, montèrent hardiment et avec confiance aux ennemis. Euclidas avait à combattre une phalange, dont toute la force consistait dans l'union étroite de ses parties, dans le serrement de ses rangs, dans la roideur égale de ses piques hérissées et multipliées, dans l'impétuosité uniforme de ce corps massif, qui par son poids renversait et accablait tout ce qui s'opposait à sa rencontre.

Pour prévenir cet inconvénient, un habile capitaine serait descendu, avec ses troupes moins pesantes et moins embarrassées, fort loin au-devant de cette phalange : il l'aurait été attaquer dès qu'elle commençait à monter ; il l'aurait harcelée de toutes parts ; et, aidé des inégalités de la montagne et de la difficulté de la monter ainsi à découvert, il aurait cherché à l'entamer par quelque endroit, et à s'y faire jour, pour en troubler la marche, en confondre les rangs, en rompre l'ordre de bataille ; et en même temps il aurait reculé peu à peu et regagné ainsi le haut de la montagne, à mesure qu'elle s'avançait. Après lui avoir ainsi fait perdre l'unique avantage qu'elle attendait de la qualité de ses armes, et de la disposition de ses gens, profitant de la commodité du poste qu'il occupait, il les aurait facilement mis en fuite.

Au lieu de cela, se flattant que la victoire ne pouvait lui manquer, et croyant apparemment qu'on ne pouvait laisser monter trop haut les ennemis, afin de les faire fuir ensuite par une descente roide et escarpée, il resta sur le sommet : mais, comme il ne s'était pas réservé assez de terrain pour faire un mouvement en arrière, et pour éviter le choc redoutable de la phalange qui venait fondre sur lui en bon ordre, il se vit si serré, qu'il fut contraint de combattre sur le sommet de la montagne. Ses troupes ne soutinrent pas longtemps la pesanteur de l'armure et l'ordre de bataille de cette infanterie illyrienne, qui s'était aussitôt formée sur la hauteur et mise en état de combattre ; et Euclidas, qui n'avait de terrain ni pour reculer, ni pour changer de place, fut bientôt renversé.

Pendant ce temps-là la cavalerie était aux mains. Celle des Achéens se battait vivement, et surtout Philopémen, parce que cette bataille devait décider de la liberté de leur république. Celui-ci eut dans cette action un cheval tué sous lui; et, combattant à pied, il reçut un coup qui lui traversa les deux cuisses. Cette blessure n'était point mortelle, et elle n'eut point de suites.

Au mont Olympe, les deux rois firent commencer le combat par les troupes armées à la légère, et par les étrangers, dont ils avaient chacun environ cinq mille. Comme l'action se passait sous les yeux des deux rois et des deux armées, ces troupes s'y signalèrent, soit qu'elles combattissent par parties, soit que la mêlée fût générale. Homme contre homme, rang contre rang, ils se battaient avec la dernière opiniâtreté. Cléomène, voyant que son frère avait été mis en fuite, et que la cavalerie qui était dans la plaine commençait à plier, craignit que l'armée ennemie ne vînt fondre sur lui de tous les côtés, et se crut obligé de renverser tous les retranchements de son camp, et d'en faire sortir par un côté toute son armée de front. Les trompettes ayant donné aux soldats armés à la légère le signal de se retirer de l'espace qui était entre les deux camps, les phalanges s'approchent avec de grands cris de part et d'autre, changeant leurs piques de main, et commencent à charger. L'action fut vive : tantôt les Macédoniens reculaient pressés par la valeur des Lacédémoniens : tantôt ceux-ci étaient repoussés par la pesanteur de la phalange macédonienne : enfin les troupes d'Antigone, s'avançant piques serrées et baissées, et tombant sur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait la force de la phalange doublée, les chassèrent de leurs retranchements; ce fut une déroute générale. Une grande partie des Lacédémoniens furent tués; le reste prit la fuite en désordre. Il ne resta autour de Cléomène que quelques cavaliers, avec lesquels il se retira à Sparte. Plutarque assure que la plupart des troupes étrangères périrent à cette bataille, et que de six mille Lacédémoniens il ne s'en sauva que deux cents.

On peut dire qu'Antigone, en un certain sens, fut redevable de cette victoire au courage et à la prudence du jeune Philopémen. La résolution hardie qu'il prit d'aller avec sa troupe seule attaquer l'infanterie légère des ennemis donna lieu à la déroute de l'aile commandée par Euclidas, et celle-ci entraîna la déroute du reste de l'armée. Cette action, entreprise par un simple capitaine de cavalerie, non-seulement sans ordre, mais malgré les officiers supérieurs, et contre l'ordre même du général, paraît contraire aux règles ; mais il en est une supérieure à tout, qui est le salut de l'armée. Si le général eût été présent, il aurait lui-même ordonné ce mouvement; un moment de délai pouvait en faire manquer le succès. Il paraît bien qu'Autigone en jugea ainsi; car, après la bataille, faisant semblant d'être fâché, il demanda à Alexandre, qui commandait sa cavalerie, pourquoi il avait chargé avant le signal, contre l'ordre qu'il avait donné. Alexandre ayant répondu que ce n'était pas lui, mais un jeune officier de Mégalopolis qui avait commencé contre ses ordres, Antigone lui dit : *Ce jeune homme, en saisissant l'occasion, s'est conduit en grand capitaine; et vous, capitaine, vous vous êtes conduit en jeune homme.*

Sparte, dans ce désastre, fit paraître cette ancienne fermeté et cet ancien courage qui semblent tenir un peu de la férocité, et qui, dans tous les temps, ont distingué ses citoyens. Nulle femme ne pleura la perte de son mari. Les vieillards louaient la mort de leurs enfants; les enfants félicitaient leurs pères qui avaient été tués dans le combat; tous déploraient leur propre sort de n'avoir pu sacrifier leur vie à la liberté de la patrie. Ils ouvraient leurs maisons à ceux qui revenaient de l'armée couverts de blessures, et en prenaient un soin particulier, leur fournissant avec empressement tout ce qui leur était nécessaire. Il n'y eut nul trouble, nulle confusion dans la ville ; chacun était plus occupé à pleurer les maux publics que les siens particuliers.

Cléomène, arrivé à Sparte, conseilla à ses citoyens de recevoir Antigone, et leur dit qu'en quelque état qu'il se trouvât, s'il pouvait faire quelque chose qui fût utile à Sparte, il le ferait avec un très-grand plaisir. Étant ensuite entré dans sa maison, il ne voulut ni boire, quoiqu'il eût grand soif, ni s'asseoir,

quoiqu'il fût très-las; mais, s'appuyant tout armé sur une colonne, la tête sur le coude, après avoir repassé en lui-même pendant quelque temps les divers partis qu'il pouvait prendre, il sortit tout d'un coup, et alla avec ses amis au port de Gythium, et, s'étant embarqué sur des vaisseaux qu'il avait fait préparer, il fit voile vers l'Égypte.

Un Spartiate lui ayant représenté vivement les tristes suites du voyage qu'il méditait en Égypte, et la honte qu'il y aurait pour un roi de Sparte d'aller ramper bassement devant un prince étranger, l'exhorta fortement à prévenir ces justes reproches par une mort volontaire et glorieuse, et à se justifier par là auprès de ceux qui étaient morts dans les champs de Sélasie pour la liberté de Sparte. « Tu te « trompes, lui répondit Cléomène, de croire « qu'il y ait de la force et du courage à affron« ter la mort par la crainte d'une fausse hon« te, ou par le désir d'une vaine louange; dis « plutôt que c'est faiblesse et lâcheté. Il faut « que la mort que l'on choisit ne soit pas la « suite d'une action, mais une action [1], n'y « ayant rien de plus honteux que de ne vivre « et de ne mourir que pour soi-même. Pour « moi, je tâcherai d'être utile à ma patrie jus« qu'au dernier soupir; quand cette espérance « nous manquera, alors il nous sera aisé de « mourir, si nous en avons tant d'envie. »

A peine Cléomène était-il parti, qu'Antigone arriva dans Sparte[2], et s'en rendit maître. Il parut la traiter non en vainqueur, mais en ami, déclarant qu'il avait fait la guerre non aux Spartiates, mais à Cléomène, dont la fuite avait satisfait et désarmé sa colère. Il ajouta qu'il serait glorieux pour son nom que l'on dît dans la postérité que Sparte avait été sauvée par le prince qui seul avait eu le bonheur de la prendre. Il appelait avoir sauvé Sparte, a avoir aboli tout ce que le zèle de Cléomène avait fait pour le rétablissement des anciennes lois de Lycurgue; et c'est ce qui causa sa ruine. Sparte perdit tout par la défaite et par la retraite forcée de Cléomène. Une journée ruina ces heureux commencements de puissance et de gloire, et lui ôta même l'espérance de pouvoir jamais se rétablir dans son ancienne splendeur et dans sa première autorité, qui ne pouvaient plus subsister, dès qu'on lui interdisait l'usage de ses anciennes coutumes et de ses lois qui en avaient été le fondement. La corruption reprit son cours, et se fortifia de plus en plus jusqu'à son entière décadence, qui ne tarda pas longtemps. On peut dire que les vues et les entreprises hardies de Cléomène furent les derniers efforts d'une liberté expirante.

Trois jours après qu'Antigone fut entré dans Sparte, il en partit sur les nouvelles qu'il reçut que la guerre était allumée dans la Macédoine, et que les barbares faisaient un dégât horrible dans tout le pays. Si cette nouvelle était arrivée trois jours plus tôt, Cléomène aurait été sauvé. Antigone était déjà attaqué d'une grande maladie, qui dégénéra enfin en une phthisie totale, par un catarrhe général sur tout son corps, qui l'emporta deux ou trois ans après. Il ne se laissa pourtant point abattre au mal, et il trouva encore en lui des forces pour fournir à de nouveaux combats dans son propre royaume. On dit qu'après la victoire qu'il remporta sur les Illyriens, transporté de joie, il répéta plusieurs fois, *O la belle, ô l'heureuse journée!* et qu'il poussa ce cri avec un si grand effort, qu'il se rompit une veine, et perdit beaucoup de sang. Ce symptôme fut suivi d'une fièvre continue très-violente, dont il mourut. Il avait nommé auparavant pour son successeur Philippe, fils de Démétrius, âgé pour lors de quatorze ans; ou plutôt il lui remit le sceptre, dont il n'avait été que dépositaire.

Cependant Cléomène arriva à Alexandrie. Quand il salua le roi pour la première fois, il en fut reçu assez froidement, et sans aucune distinction marquée. Mais, quand il eut donné des preuves de son grand sens, et qu'il eut fait voir dans sa conversation ordinaire la franchise et la simplicité laconiques, assaisonnées de grâce sans bassesse, et même d'une fierté noble, telle qu'elle convenait à sa naissance et à son rang, alors Ptolémée connut tout son prix, et l'estima infiniment plus que tous les cour-

[1] C'était un principe chez les anciens, que la mort des hommes d'état ne devait pas être inutile à la république, ni oisive, mais une suite de leur ministère, et une de leurs plus importantes actions. (Plut. in *Lycurgo*, pag. 57.)

[2] An. M. 3781; av. J. C. 223. — Plut. in Cleom, pag. 819. — Polyb. lib. 2, pag. 155. — Justin. lib. 28, cap. 4.

tisans, qui ne cherchaient qu'à lui plaire par de basses flatteries. Il eut honte même et se repentit d'avoir négligé un si grand homme, et de l'avoir abandonné à Antigone, qui, par sa défaite, avait acquis beaucoup de réputation, et augmenté infiniment sa puissance. Il tâcha donc de consoler et de relever Cléomène[1] par toutes sortes d'honneurs, et l'encouragea en lui promettant qu'il le renverrait en Grèce avec une flotte et de l'argent, et qu'il le rétablirait sur le trône. Il lui assigna une pension de vingt-quatre talents[2] par an, dont il s'entretint lui et ses amis avec une grande simplicité, épargnant tout le reste pour l'employer à subvenir aux nécessités de ceux qui se retiraient de Grèce en Égypte. Mais Ptolémée mourut[3] avant qu'il eût pu accomplir la promesse qu'il avait faite à Cléomène de le renvoyer dans sa patrie. Ce prince avait régné vingt-cinq ans[4]. C'est le dernier de cette race, qui ait eu de la modération et quelque vertu. Presque tous ceux qui vinrent après lui furent des monstres de débauche et de scélératesse. Depuis la paix avec la Syrie, il s'était appliqué principalement à étendre sa domination du côté du midi. Aussi la poussa-t-il tout le long de la mer Rouge[5] tant du côté de l'Arabie que celui de l'Éthiopie, jusqu'au détroit[6] qui la joint à l'Océan méridional. Ptolémée, son fils, surnommé *Philopator*, lui succéda.

Quelque temps auparavant il était arrivé à Rhodes[7] un grand tremblement de terre qui y causa des dommages considérables. Tous les murs, tous les arsenaux, tous les endroits du port où les vaisseaux étaient enfermés, furent ruinés en partie. Le fameux colosse, qui passait pour une des merveilles du monde, fut abattu, et entièrement détruit. On s'imagine aisément que ce tremblement n'épargna ni les maisons particulières, ni les édifices publics et les temples. La perte montait à des sommes immenses. Dans ce désastre commun, les Rhodiens, réduits à la dernière extrémité, députèrent chez tous les princes voisins pour implorer leur secours. Il y eut entre eux, pour consoler et soulager cette ville désolée, une émulation bien digne de louange, et qui est sans exemple. Hiéron et Gélon en Sicile, et Ptolémée en Égypte, se signalèrent entre tous les autres. Les premiers fournirent plus de cent talents (cent mille écus)[1], et posèrent dans la place publique deux statues, l'une du peuple rhodien, l'autre du peuple syracusain, dont la première était couronnée par l'autre, pour marquer, dit Polybe, que les Syracusains comptaient avoir reçu eux-mêmes une grâce et un bienfait d'avoir pu procurer quelque soulagement à ceux de Rhodes. Ptolémée, sans parler de beaucoup d'autres dépenses qui montaient à des sommes considérables, fournit trois cents talents[2] (trois cent mille écus); un million de mesures de froment; de la matière pour bâtir dix galères à cinq rangs de rames, et autant à trois rangs; une quantité infinie de bois pour d'autres bâtiments; en particulier, pour rétablir le colosse, trois mille talents[3], c'est-à-dire neuf millions. Antigone, Séleucus, Prusias, Mithridate, et tous les autres princes, aussi bien que toutes les villes, signalèrent leur libéralité. Les particuliers voulurent aussi entrer en part de cette gloire; et l'on cite une dame appelée *Chryseïs*[4], véritablement digne de son nom, qui seule fournit cent mille mesures de froment. Que les princes d'à présent, dit Polybe, qui croient avoir beaucoup fait quand ils ont donné quatre ou cinq mille écus, comprennent combien ils sont éloignés de ceux dont on vient de parler. En assez peu d'années Rhodes fut rétablie dans un état plus opulent et plus magnifique qu'elle n'avait jamais été, à l'exception du colosse.

Ce colosse était une statue d'airain d'une grandeur prodigieuse, comme je l'ai marqué ci-devant[5]. On prétend que l'argent qu'on leva dans la contribution dont je viens de parler montait à cinq fois autant que la perte.

[1] An. M. 3782; av. J. C. 222.
[2] Vingt-quatre mille écus. = 24 talents ptolémaïques, 238 000 francs. E. B.
[3] An. M. 3783; av. J. C. 221
[4] Strab. lib. 17, pag. 796.
[5] Monum. Adulitan.
[6] Détroit de Bab-el-Mandel.
[7] An. M. 3782, av. J. C. 222.— Polyb. lib. 5, pag. 428, 431.

[1] 575 000 francs. E. B.
[2] 2 980 000 francs. E. B.
[3] 29 800 000 francs. E. B.
[4] *Chryseïs* signifie d'or.
[5] Tome IV, page 137 de l'édit. in-4° 1740. (306 de ce volume.)

Les Rhodiens[1], au lieu d'employer cet argent, comme c'était la principale intention de ceux qui l'avaient donné, à relever ce colosse, prétendirent que l'oracle de Delphes le leur avait défendu, et gardèrent cet argent, dont ils s'enrichirent. Le colosse demeura abattu comme il était, sans qu'on y touchât, pendant 875 ans, au bout desquels (l'an de Jésus-Christ 653) Moawias[2], le sixième calife ou empereur des Sarrasins, ayant pris Rhodes, le vendit à un marchand juif, qui en eut la charge de neuf cents chameaux : c'est-à-dire qu'en comptant huit quintaux pour une charge, l'airain de ce colosse, après le déchet de tant d'années par la rouille et ce qui vraisemblablement en avait été volé, se montait encore à sept cent vingt mille livres ou à sept mille deux cents quintaux.

[1] Strab. lib. 14, pag. 652.
[2] Zonar. sub regno Constantis Imp. et Cedrenus.

LIVRE XVIII.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE, DEPUIS L'AN DU MONDE 3783 JUSQU'A 3808.

Ce livre comprend l'espace de vingt-cinq ans ; savoir, les dix-sept années du règne de Ptolémée Philopator, et les huit premières de celui de Ptolémée Épiphane, qui en régna vingt-quatre.

ARTICLE PREMIER.

Cet article renferme l'histoire de dix-sept ans, qui est l'espace qu'a duré le règne de Ptolémée Philopator.

§ I. — Ptolémée Philopator règne en Egypte. Court règne de Séleucus Céraunus. Son frère Antiochus, surnommé *le Grand*, lui succède. Fidélité d'Achéus à son égard. Hermias, son premier ministre, écarte d'abord Épigène, le plus habile des Généraux, puis le fait mourir. Antiochus soumet les rebelles dans l'Orient. Il se défait d'Hermias. Il entreprend de recouvrer la Célésyrie sur Ptolémée Philopator, et s'y rend maître des plus fortes villes. Après une courte trêve, la guerre recommence en Syrie. Bataille de Raphia, où Antiochus est entièrement défait. Colère et vengeance de Philopator contre les Juifs, parce qu'ils refusent de le laisser entrer dans le sanctuaire. Antiochus fait la paix avec Ptolémée. Il tourne ses armes contre Achéus, qui s'était révolté : il s'en saisit enfin par trahison, et le fait mourir.

J'ai marqué [1], dans le livre précédent, qu'en Égypte Ptolémée Philopator avait succédé à Ptolémée Évergète, son père. D'un autre côté, Séleucus Callinicus était mort chez les Parthes. Il avait laissé deux fils, Séleucus et Antiochus. Le premier, qui était l'aîné, lui succéda, et prit le surnom de *Céraunus*, ou *le Foudre*, qui lui convenait très-mal ; car c'était un prince très-faible de corps et d'esprit, et qui n'a jamais rien fait qui réponde à l'idée que donne ce nom. Son règne fut fort court, et son autorité fut mal établie dans l'armée et dans les provinces. Ce qui l'empêcha de la perdre tout à fait fut qu'Achéus, son cousin, fils d'Andromaque, frère de sa mère, homme de cœur et de tête, prit le maniement de ses affaires, réduites à un fort triste état par la mauvaise conduite de son père. Pour Andromaque, il fut pris par Ptolémée dans les guerres qu'il eut avec Callinicus, et retenu prisonnier à Alexandrie pendant tout son règne et une partie du suivant.

Attale [1], roi de Pergame, s'étant saisi de toute l'Asie Mineure, depuis le mont Taurus jusqu'à l'Hellespont, Séleucus marcha contre lui, et laissa la régence de la Syrie à Hermias, Carien. Achéus l'accompagna dans cette expédition, et lui rendit tous les services que le mauvais état de ses affaires lui permettait.

Comme il n'y avait point d'argent pour payer l'armée [2], et que la faiblesse du roi le faisait mépriser des soldats, Nicanor et Apaturius, deux des premiers officiers, firent une conspi-

[1] An. M. 3778 ; av. J. C. 226. — Polyb. lib. 4, pag. 315 ; et lib 5, pag. 386. — Hieron. in Daniel. Appian. in Syriac. pag. 131. — Justin. lib. 29, cap. 1.

[1] An. M. 3780 ; av. J. C. 224.

[2] An. M. 3781 ; av. J. C. 223

ration contre lui pendant qu'il était dans la Phrygie, et l'empoisonnèrent. Achéus vengea sa mort. Il en fit mourir les deux principaux auteurs, et tous ceux qui y avaient trempé avec eux. Il ménagea ensuite l'armée avec tant de prudence et de résolution, qu'il la retint dans le devoir, et empêcha Attale de profiter des avantages que lui donnait cet accident, qui, sans sa bonne conduite, aurait fait perdre à l'empire de Syrie tout ce qui lui restait de ce côté-là.

Séleucus étant mort sans enfants, l'armée offrit la couronne à Achéus; plusieurs des provinces en firent autant. Il fut assez généreux pour la refuser alors, quoique, dans la suite, il se crût forcé d'en user autrement. Dans la conjoncture présente, non-seulement il n'accepta pas la couronne, mais il la conserva soigneusement à l'héritier légitime, Antiochus, frère du défunt roi, qui n'était que dans sa quinzième année. Séleucus, en partant pour l'Asie Mineure, l'avait envoyé en Babylonie [1] pour lui procurer une éducation digne de sa naissance. Il y était quand son frère mourut. On le fit venir de là à Antioche, où il monta sur le trône, et le remplit pendant trente-six ans. A cause de ses grandes actions, on lui a donné le surnom de *Grand*. Achéus, pour lui assurer la succession, fit un détachement de l'armée, qu'il lui envoya en Syrie, avec Epigène, un des plus habiles généraux du feu roi. Il garda le reste pour les besoins de l'état du côté où lui-même il se trouvait.

Dès qu'Antiochus eut pris possession de la couronne [2], il envoya en Orient deux frères, Molon et Alexandre; le premier pour gouverner la Médie, et le second la Perse. Achéus fut chargé des provinces de l'Asie Mineure. Epigène eut le commandement des troupes qu'on tint auprès de la personne du roi; et Hermias le Carien fut déclaré son premier ministre, comme il l'avait été sous son frère. Achéus reprit bientôt tout ce qu'Attale avait enlevé à l'empire de Syrie, et l'obligea à se réduire à son royaume de Pergame. Alexandre et Molon, méprisant la jeunesse du roi, ne furent pas plutôt affermis dans leurs gouvernements, qu'ils ne voulurent plus le reconnaître, et chacun d'eux se rendit souverain dans la province qui lui avait été confiée. Les sujets de mécontentement qu'Hermias leur avait donnés contribuèrent beaucoup à leur révolte.

Ce ministre était dur. Des plus petites fautes il en faisait des crimes, et les punissait avec la dernière rigueur. C'était un petit esprit, mais fier, plein de lui-même, attaché à son sentiment, et qui aurait cru se déshonorer s'il eût demandé ou suivi conseil. Il ne pouvait souffrir que personne partageât avec lui le crédit et l'autorité. Tout mérite lui était suspect, ou, pour mieux dire, lui était odieux. Il en voulait surtout à Épigène, qui passait pour un des plus habiles capitaines de son temps, et en qui les troupes avaient une entière confiance. C'était cette réputation même qui faisait ombrage au ministre, et il ne pouvait dissimuler sa mauvaise volonté à son égard.

Antiochus avait assemblé son conseil au sujet de la révolte de Molon [1], pour savoir quel parti il devait prendre, et s'il était nécessaire qu'il marchât lui-même contre ce rebelle, ou s'il devait tourner du côté de la Célésyrie pour arrêter les entreprises de Ptolémée. Épigène parla le premier, et dit qu'il n'y avait point de temps à perdre : que le roi devait incessamment se transporter en personne dans l'Orient, afin de profiter des moments et des occasions favorables pour agir contre les révoltés; que, quand il y serait, ou Molon n'aurait pas la hardiesse de remuer sous les yeux de son prince et d'une armée, ou, s'il persistait dans son dessein, les peuples, touchés de la présence de leur prince, réveillant leur zèle et leur affection pour son service, ne manqueraient pas de le lui livrer bientôt, mais que l'important était de ne lui point laisser le temps de se fortifier. Hermias ne put s'empêcher de l'interrompre, et, avec un ton d'aigreur et de suffisance, il dit que de faire marcher le roi contre Molon avec si peu de troupes, c'était livrer sa personne entre les mains des révoltés. Sa véritable raison était la crainte qu'il avait de courir les risques de cette expédition. Ptolémée était pour lui beaucoup moins redoutable. On

[1] A Séleucie, qui était dans cette province, et la capitale de l'Orient, au lieu de Babylone, qui ne subsistait plus, ou du moins était déserte.

[2] An. M. 3782; av. J. C. 222. — Polyb. lib. 5, pag. 386.

[1] An. M. 3783; av. J. C. 221. — Polyb. lib. 5, pag. 386-395.

pouvait, sans rien craindre, attaquer un prince qui ne s'occupait que de plaisirs. L'avis d'Hermias l'emporta. Il fit donner la conduite de la guerre contre Molon, et d'une partie des troupes, à Xénon et à Théodote; et le roi marcha, avec l'autre partie de l'armée, du côté de la Célésyrie.

En arrivant à Séleucie, près du Zeugma, il y trouva Laodice, fille de Mithridate, roi de Pont, qu'on lui amenait pour l'épouser. Il s'y arrêta quelque temps pour célébrer ce mariage, dont la joie fut bientôt troublée par la nouvelle qu'on reçut d'Orient, que ses généraux, trop faibles pour faire tête à Molon et à Alexandre, qui s'étaient joints, avaient été obligés de se retirer, et de les laisser maîtres du champ de bataille. Antiochus vit alors la faute qu'il avait faite de ne pas suivre l'avis d'Épigène, et voulait abandonner le dessein de la Célésyrie pour aller avec toutes ses forces arrêter cette rébellion. Hermias persista avec opiniâtreté dans son premier sentiment. Il crut dire des merveilles en déclarant, d'un ton emphatique et sentencieux, *qu'il convenait au roi de marcher en personne contre des rois, et d'envoyer ses lieutenants contre les rebelles.* Le roi eut encore la faiblesse de se rendre à l'avis d'Hermias.

On a peine à comprendre combien toutes les expériences sont inutiles à un prince inappliqué, et qui vit sans réflexion. Ce ministre adroit, insinuant, artificieux, qui savait s'accommoder à tous les goûts et à toutes les inclinations de son maître, inventif et industrieux pour trouver de nouveaux moyens de lui plaire, avait eu l'art de se rendre nécessaire en le déchargeant du poids des affaires: de sorte qu'Antiochus ne croyait pas pouvoir se passer de lui; et, quoiqu'il entrevît dans sa conduite et dans ses conseils plusieurs choses qui le choquaient, il ne voulait point se donner la peine de les approfondir, et il n'avait pas la force de reprendre l'autorité qu'il lui avait abandonnée. Ainsi, se rendant encore ici à son avis, non par conviction, mais par faiblesse et par indolence, il se contenta d'envoyer un général et des troupes dans l'Orient, et reprit l'expédition de la Célésyrie.

Le général qu'il envoya fut Xénétas, Achéen, dont la commission portait que les deux premiers généraux lui donneraient leurs troupes, et serviraient sous lui. Xénétas n'avait jamais commandé en chef, et tout son mérite était d'être ami et créature du ministre. Parvenu à une place à laquelle il n'avait jamais osé aspirer, il devint fier à l'égard des autres officiers, et plein d'audace et de témérité à l'égard des ennemis. Le succès fut tel qu'on devait l'attendre d'un si mauvais choix. En passant le Tigre, il donna dans une embuscade où l'ennemi l'attira par un stratagème, et il y périt lui et toute son armée. Cette victoire ouvrit aux rebelles la province de Babylonie et toute la Mésopotamie, dont ils se virent par là les maîtres sans aucune opposition.

Antiochus cependant s'était avancé dans la Célésyrie jusqu'à la vallée qui est entre les deux chaînes de montagnes du Liban et de l'Anti-Liban. Il trouva les passages de ces montagnes si bien fortifiés, et si bien défendus par Théodote, Étolien, à qui Ptolémée avait confié le gouvernement de cette province, qu'il fut obligé de retourner sur ses pas sans pouvoir passer outre. La nouvelle qu'il reçut de la défaite de ses troupes dans l'Orient hâta encore sans doute sa retraite. Il assembla son conseil, et remit de nouveau l'affaire des rebelles en délibération. Épigène, après avoir dit, d'un ton modeste, que le parti le plus sage aurait été de marcher d'abord contre eux pour ne leur point laisser le moyen de se fortifier comme ils avaient fait, ajouta que c'était une nouvelle raison maintenant de ne plus perdre de temps, et de donner tous ses soins à une guerre qui pouvait entraîner la ruine de l'empire si on la négligeait. Hermias, qui se crut offensé par ce discours, commença par s'emporter violemment contre Épigène en le chargeant de reproches et d'injures, et conjura le roi de ne point renoncer à l'entreprise de la Célésyrie, qu'il ne pouvait abandonner sans marquer de la légèreté et de l'inconstance, ce qui ne convenait point du tout à un prince aussi sage et aussi éclairé qu'il était. Tout le conseil baissait les yeux de honte. Antiochus lui-même souffrait beaucoup. Il fut conclu, d'une voix unanime, qu'il fallait marcher à grandes journées contre les rebelles. Alors Hermias, qui vit bien que la résistance serait

inutile, changé tout d'un coup en un autre homme, embrassa le sentiment commun avec une sorte d'empressement, et se montra plus ardent qu'aucun autre à en presser l'exécution. Les troupes marchèrent donc vers Apamée, qui était le lieu du rendez-vous.

A peine en était-on sorti, qu'il s'éleva une sédition dans l'armée au sujet d'un reste de paye qui était dû aux soldats. Un contre-temps si fâcheux jeta le roi dans une grande consternation et dans une mortelle inquiétude. En effet le péril était pressant. Hermias, trouvant le roi dans cet embarras, le rassura, et lui promit de payer sur-le-champ tout ce qui était dû à l'armée; mais il lui demanda par grâce qu'il ne menât point Épigène avec lui à cette expédition, parce qu'après l'éclat qu'avait fait leur brouillerie on ne pouvait plus espérer d'agir de concert dans les opérations de la guerre comme le bien du service le demandait. Sa vue était de commencer par refroidir l'estime et l'affection d'Antiochus à l'égard d'Epigène par son absence, sachant bien que les princes oublient facilement la vertu et les services d'un homme éloigné.

Cette proposition fit une peine extrême au roi, qui sentait le besoin qu'il avait de retenir auprès de lui, dans une expédition si importante, un général aussi habile et aussi expérimenté que l'était Épigène. Mais, comme Hermias s'était étudié de loin à l'obséder et à s'emparer de lui par toutes sortes de voies, en lui fournissant des vues d'économie[1], en le gardant à vue, en le gagnant par ses complaisances et ses flatteries, ce prince n'était point son maître. Le roi consentit donc, quoique avec beaucoup de répugnance, à ce qu'on lui demandait, et Épigène eut ordre de se retirer à Apamée. Cet événement surprit et effraya tous les courtisans, qui craignirent pour eux un pareil sort; mais l'armée, qui venait de recevoir sa paye, s'en consola, et se crut fort obligée au ministre qui l'avait fait payer. Ainsi, s'étant assuré des grands par la crainte, et des troupes par ce paiement, il se mit en marche avec le roi.

La disgrâce d'Epigène, bornée à un simple éloignement, outre qu'elle ne satisfaisait pas pleinement sa vengeance, ne calmait pas ses inquiétudes pour l'avenir, et lui faisait craindre un retour. Il travailla efficacement à le prévenir. Alexis, gouverneur de la citadelle d'Apamée, lui était entièrement dévoué; et qui ne le serait pas à un ministre tout-puissant et maître de toutes les grâces? Il le charge de le défaire d'Epigène, et lui en prescrit les moyens. En conséquence, Alexis gagne un des domestiques d'Epigène, et, à force de présents et de promesses, l'engage à glisser dans les papiers de son maître une lettre qu'il lui donna. Elle était écrite et signée, à ce qu'il paraissait, par Molon, l'un des chefs des rebelles, qui remerciait Epigène de la conspiration qu'il avait formée contre le roi, et lui communiquait des moyens sûrs pour l'exécuter. Quelques jours après, Alexis l'alla trouver, et lui demanda s'il avait reçu quelque lettre de Molon. Epigène, surpris d'une telle demande, marqua son étonnement, et en même temps son indignation. L'autre répondit qu'il avait ordre de fouiller dans ses papiers. On y trouva en effet la prétendue lettre, et, sans autre examen ni autre formalité, Epigène fut mis à mort. Le roi, sur la simple inspection de la lettre, crut le crime bien avéré et bien prouvé. La cour n'en jugea pas de même; mais la crainte tenait toutes les langues liées et muettes. Que les princes sont malheureux, et qu'ils sont à plaindre!

Quoique la saison fût déjà fort avancée, Antiochus passa l'Euphrate, rassembla toutes ses troupes, et, pour être plus à portée et entrer de bonne heure en campagne au printemps, il les mit en quartier d'hiver dans le voisinage en attendant la belle saison.

Dès qu'elle fut venue[1], il les fit marcher du côté du Tigre, passa ce fleuve, força Molon d'en venir à une action, et remporta sur lui une victoire si complète, que le rebelle, voyant tout perdu, se tua lui-même de désespoir. Son frère Alexandre était alors en Perse, où Néolas, un autre de leurs frères, qui s'était échappé de cette bataille, lui en apporta la triste nou-

[1] Περιεχόμενος δὲ καὶ προκατειλημμένος οἰκονομίαις, καὶ φυλακαῖς, καὶ θηραπείαις ὑπὸ τῆς Ἑρμείου κακοηθείας, οὐκ ἦν αὐτοῦ κύριος.

« Circumventus et præoccupatus œconomiis, et custodiis, et obsequiis, Hermiæ malignitate, sui non erat « dominus. » (POLYB. *C'est une traduction littérale.*)

[1] An. M. 3784: av. J. C. 220.

velle. Se voyant sans ressource, ils tuèrent premièrement leur mère, puis leurs femmes et leurs enfants, et enfin se tuèrent eux-mêmes pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. Voilà la fin qu'eut cette rébellion, qui causa la ruine entière de tous ceux qui y avaient eu part; digne récompense de quiconque ose prendre les armes contre son prince!

Après cette victoire, les débris de l'armée vaincue se soumirent au roi, qui se contenta de leur faire une forte réprimande, et leur pardonna leur faute. Il les envoya dans la Médie, sous le commandement de ceux qu'il avait chargés du soin des affaires de cette province; et retournant de là à Séleucie sur le Tigre, il y passa quelque temps à donner les ordres nécessaires pour rétablir son autorité dans les provinces où s'était faite la révolte, et ramener tout à l'ancien ordre.

Tout cela s'étant exécuté par les personnes qu'il jugea propres à le faire, il marcha contre les Atropatiens, qui occupaient le pays situé à l'occident de la Médie et qu'on appelle à présent la Géorgie. Leur roi, nommé Artabazane, était un vieillard fort cassé, qui fut si effrayé de l'approche d'Antiochus avec une armée victorieuse, qu'il envoya faire sa soumission, et fit la paix aux conditions qu'on jugea à propos de lui imposer.

On reçut dans ce temps-là [1] la nouvelle qu'il était né un fils au roi; ce qui fut un grand sujet de joie pour toute la cour et pour toute l'armée. Hermias, dès ce moment, songea aux moyens de se défaire du roi, dans l'espérance qu'après sa mort il ne manquerait pas d'être nommé tuteur du jeune prince, et que, sous son nom, il exercerait un empire absolu. Il était devenu odieux à tout le monde par sa hauteur et son insolence. Les peuples gémissaient sous un gouvernement que l'avarice et la cruauté du premier ministre leur rendaient insupportable. Leurs plaintes n'arrivaient point jusqu'au trône, dont toutes les avenues leur étaient fermées. Personne n'osait faire connaître au roi l'oppression des peuples. On savait qu'il craignait de voir la vérité, et qu'il abandonnait à la cruauté d'Hermias tous ceux qui entreprenaient de parler contre lui. Il avait ignoré jusque-là les injustices et les violences qu'Hermias exerçait sous son nom. Il commença enfin à ouvrir les yeux : mais il craignait lui-même ce ministre, dont il s'était rendu dépendant, et qui avait pris sur lui une autorité absolue en profitant du caractère indolent de ce prince, qui d'abord était bien aise de se décharger sur lui du soin et de l'embarras de toutes les affaires.

Apollophane, son médecin, en qui il avait grande confiance, et qui, par sa place, avait un libre accès auprès de lui, prit son temps pour lui représenter le mécontentement général des peuples, et le danger où il était lui-même de la part d'un tel ministre. Il l'avertit de prendre garde à sa personne, de peur qu'il ne lui arrivât, comme à son frère en Phrygie, d'être la victime de l'ambition de ceux en qui il avait le plus de confiance; qu'il était visible qu'Hermias formait quelque dessein, et qu'il n'y avait point de temps à perdre si on voulait le prévenir. Voilà les services réels qu'un officier attaché à la personne du prince, et véritablement affectionné, peut et doit lui rendre; voilà l'usage qu'il doit faire de l'accès libre que son maître lui donne, et de la confiance dont il l'honore.

Antiochus était environné de courtisans qu'il avait comblés de bienfaits, dont aucun n'osait hasarder sa fortune en lui disant la vérité. On a bien raison de dire qu'une des grâces les plus signalées que Dieu puisse accorder aux rois, est de les délivrer de la langue des flatteurs et du silence des gens de bien.

Le roi, comme je l'ai déjà dit, avait commencé à former des soupçons sur son ministre; mais il ne s'en était ouvert à personne, parce qu'il ne savait à qui se fier. Il fut bien aise que son médecin lui eût donné cet avis; et il prit des mesures avec lui pour se défaire d'un ministre si généralement haï et si dangereux. Il s'écarta un peu de l'armée, sous prétexte de sa santé, et il emmena Hermias pour lui tenir compagnie; et dans une promenade où le roi l'avait attiré assez loin de tous ceux qu'il croyait disposés à prendre son parti, il le fit assassiner par sa suite. Cette mort causa une joie universelle dans tout l'empire. Cet homme cruel et hautain avait gouverné tout avec dureté et violence : il n'avait jamais pu souffrir qu'on

[1] Polyb. lib. 5, pag. 399-401.

ouvrît d'avis contraire au sien, ou qu'on apportât d'opposition à ses desseins, sans perdre ceux qui avaient eu le courage de le faire : aussi s'était-il fait universellement haïr : cette haine parut surtout à Apamée; car, dès qu'on y eut la nouvelle de sa mort, toute la ville en furie courut lapider sa femme et ses enfants.

Antiochus [1], après avoir rétabli si heureusement ses affaires dans l'Orient, et avoir rempli les gouvernements des provinces de personnes de mérite et en qui il avait le plus de confiance, ramena encore son armée en Syrie, et l'y mit en quartier d'hiver. Il passa le reste de l'année à Antioche à tenir de fréquents conseils avec ses ministres sur les opérations de la campagne suivante.

Ce prince avait encore deux entreprises bien dangereuses à exécuter pour rétablir entièrement la sûreté et la gloire de l'empire de Syrie : la première contre Ptolémée pour recouvrer la Célésyrie; et l'autre contre Achéus, qui venait d'usurper l'Asie Mineure.

Ptolémée Évergète s'étant emparé de toute la Célésyrie au commencement du règne de Séleucus Callinicus, comme il a été dit ci-devant, le roi d'Égypte était encore en possession d'une bonne partie de cette province, et Antiochus trouvait ce voisinage bien incommode.

Pour ce qui est d'Achéus, on a déjà vu comment il avait refusé la couronne qu'on lui avait offerte après la mort de Séleucus Céraunus, et l'avait mise sur la tête d'Antiochus, le successeur légitime, qui, pour récompenser ses services, lui avait donné le gouvernement de toutes les provinces de l'Asie Mineure. Sa valeur et sa bonne conduite les avaient toutes enlevées à Attale, roi de Pergame, qui s'en était saisi, et qui s'y était déjà assez bien fortifié. Tant de succès lui attirèrent l'envie de ceux qui avaient l'oreille du prince. Le bruit se répandit à la cour qu'il songeait à usurper la couronne, et que, dans cette vue, il entretenait des liaisons secrètes avec Ptolémée. Soit que ces soupçons fussent fondés ou non, il crut devoir prévenir les mauvais desseins de ses ennemis; il prit la couronne qu'il avait refusée auparavant, et se fit déclarer roi.

[1] Polyb. lib. 5 pag. 401.

Il devint bientôt l'un des plus puissants princes de l'Asie, et chacun recherchait avec empressement son alliance. Cela parut clairement dans une guerre qui survint pour lors entre les Rhodiens et les Byzantins, à l'occasion d'un tribut que ceux-ci avaient imposé sur tous les vaisseaux qui passaient par le détroit; tribut qui était fort à charge aux Rhodiens, à cause du grand commerce qu'ils faisaient dans la mer Noire. Achéus, sollicité vivement par ceux de Byzance, avait promis de les secourir. Cette nouvelle consterna les Rhodiens, aussi bien que Prusias, roi de Bithynie, qu'ils avaient attiré dans leur parti. Dans l'extrême embarras où ils se trouvaient, il leur vint dans l'esprit un expédient pour détacher Achéus des Byzantins et l'engager dans leurs intérêts. Andromaque son père, frère de Laodice, que Séleucus Callinicus avait épousée, était actuellement retenu prisonnier à Alexandrie. Ils députèrent vers Ptolémée pour lui demander en grâce sa liberté. Le roi, qui était bien aise aussi de s'attacher Achéus, de qui il pouvait tirer de grands services contre Antiochus, avec qui il était en guerre, accorda volontiers aux Rhodiens leur demande, et leur remit entre les mains Andromaque. Ce fut un présent bien agréable pour Achéus, mais qui fit perdre courage aux Byzantins. Ils consentirent à remettre les choses sur l'ancien pied, et à ôter le nouveau droit qui avait causé la guerre. La paix fut ainsi rétablie entre les deux peuples, et Achéus en eut tout l'honneur.

C'est contre lui et contre Ptolémée qu'Antiochus songeait à tourner ses armes[2]. Voilà les deux guerres dangereuses qu'il avait sur les bras, et ce qui faisait le sujet des délibérations du conseil pour savoir laquelle des deux il entreprendrait la première. Après une mûre délibération, on résolut de commencer par marcher contre Ptolémée avant que d'attaquer Achéus, à qui l'on se contenta pour lors de faire de grandes menaces; et toutes les troupes eurent ordre de se rendre à Apamée, pour être employées contre la Célésyrie.

Dans un conseil qui s'y tint avant que l'armée se mît en marche, Apollophane, médecin

[1] Polyb. lib. 4, pag. 314-319.

[2] An. M. 3785; av. J. C. 219. — Polyb. lib. 5, pag. 402-409.

du roi, représenta qu'on allait faire une grande faute si l'on s'avançait dans la Célésyrie en laissant derrière soi Séleucie entre les mains de l'ennemi, et si près de la capitale de l'empire. Son avis entraîna tout le conseil par l'évidence des raisons dont il était soutenu; car cette ville est sur la même rivière qu'Antioche, et n'est qu'à cinq lieues au-dessous, près de l'embouchure. Quand Ptolémée Évergète fit l'invasion dont on a parlé pour venger la mort de sa sœur Bérénice, il avait pris cette ville, et y avait mis une bonne garnison égyptienne, qui avait conservé cette place importante vingt-sept ans entiers. Outre les autres incommodités qu'elle causait à ceux d'Antioche, elle leur coupait entièrement la communication avec la mer, et ruinait tout leur commerce; car Séleucie, étant située près de l'embouchure de l'Oronte, était le port d'Antioche, et cette dernière ville souffrait extrêmement par là. Toutes ces raisons, clairement et fortement exposées par Apollophane, déterminèrent le roi et son conseil à suivre son plan, et à faire l'ouverture de la campagne par le siége de Séleucie. On y mena toute l'armée, on investit la place, on la prit d'assaut, et on en chassa tous les Égyptiens.

Ensuite Antiochus marcha en diligence dans la Célésyrie, où Théodote, l'Étolien, qui en tenait le gouvernement de Ptolémée, lui promettait de le mettre en possession de tout le pays. On a vu comment il l'avait repoussé vigoureusement deux ans auparavant. Cependant on n'avait pas été content à la cour d'Égypte de ce qu'il avait fait dans cette rencontre. Ceux qui gouvernaient le roi avaient attendu davantage de son courage, et s'étaient imaginé qu'il n'avait tenu qu'à lui de faire quelque chose de plus. On le fit venir à Alexandrie pour rendre compte de sa conduite, et on ne parlait pas de moins que de lui faire perdre la tête. A la vérité, quand on eut ouï ses raisons, il fut absous, et renvoyé dans son gouvernement; mais il ne leur pardonna pas l'injure qu'ils lui avaient faite de l'accuser si injustement. Il fut si piqué de cet affront, qu'il résolut de s'en venger.

La dissolution et la mollesse de toute la cour, qu'il avait vues de près, augmentaient encore son indignation et son ressentiment. Il ne pouvait s'assujettir servilement au caprice de gens si vils et si méprisables. Enfin, il ne se peut rien imaginer de plus débauché et de plus abominable que la vie de Philopator pendant tout le cours de son règne; et sa cour répondait parfaitement aux exemples qu'il lui donnait. On croit qu'il avait empoisonné son père, et c'est ce qui lui fit donner le surnom de *Philopator*[1], par antiphrase. Il fit mourir ouvertement sa mère Bérénice, et son frère unique Magas. Quand il se fut défait des personnes qui pouvaient lui donner des avis ou de la jalousie, il s'abandonna aux plaisirs les plus infâmes, et ne songea plus qu'à satisfaire son luxe, sa brutalité et les passions les plus honteuses. Son premier ministre était Sosibe, homme tout propre à servir un maître comme lui, et qui ne songeait qu'à se maintenir, à quelque prix que ce fût, dans sa place. On conçoit aisément que dans une telle cour les femmes étaient toutes-puissantes.

Théodote ne put se résoudre à dépendre de pareilles gens, et résolut de chercher un autre maître plus digne de ses services. Il ne fut pas plutôt de retour dans son gouvernement, qu'il s'assura de la ville de Tyr et de celle de Ptolémaïde, et se déclara pour le roi Antiochus, vers qui il dépêcha incessamment l'exprès dont j'ai parlé pour l'inviter à y venir.

Nicolas, un des généraux de Ptolémée, quoique du même pays que Théodote, ne voulut pas le suivre dans sa désertion, et demeura attaché à Ptolémée en suivant son premier engagement. Dès que Théodote eut pris Ptolémaïde, Nicolas alla l'y assiéger, se saisit des passages du mont Liban pour arrêter Antiochus qui s'avançait dans le dessein de le dégager, et les défendit jusqu'à la dernière extrémité. Il fut enfin contraint par la force de les abandonner, et, par sa retraite, Antiochus se trouva maître de Tyr et de Ptolémaïde, où Théodote reçut ses troupes.

Il trouva dans ces deux places les magasins que Ptolémée y avait mis pour le service de son armée, et une flotte de quarante voiles. Il donna le commandement de ces vaisseaux à son amiral Diognète, qui eut ordre de se rendre devant Péluse, où le roi avait dessein d'al-

[1] Ce mot signifie, *amateur de son père*

ler aussi par terre pour entamer l'Égypte de ce côté-là. Mais, étant informé que c'était la saison où l'on inondait le pays en ouvrant les digues du Nil, et qu'ainsi il lui serait impossible de s'avancer alors dans l'Égypte, il abandonna ce dessein, et employa toutes ses forces à réduire le reste de la Célésyrie. Il emporta plusieurs places par la force; d'autres se soumirent à lui; enfin, il se rendit maître de Damas, capitale de la province, ayant trompé par un stratagème Dinon, qui en était gouverneur[1].

La dernière action de cette campagne fut le siége de Dora, place maritime dans le voisinage du mont Carmel. Cette place se trouva si forte d'assiette, et avait été si bien fortifiée par Nicolas, qu'il lui fut impossible de la prendre. Il fut obligé d'accepter la proposition qu'on lui fit d'une trêve de quatre mois avec Ptolémée, et ce fut un prétexte honorable pour ramener son armée à Séleucie sur l'Oronte, où il lui assigna des quartiers d'hiver. Il donna le gouvernement de toutes les conquêtes de cette année à Théodote l'Étolien.

Pendant cette trêve, on travailla à un traité entre les deux couronnes[2]; mais les deux partis ne cherchaient qu'à gagner du temps. Ptolémée en avait besoin pour travailler aux préparatifs de la guerre, et Antiochus pour réduire Achéus. Celui-ci ne se contentait pas de l'Asie Mineure, qu'il avait déjà; il voulait détrôner Antiochus, et lui enlever tous ses états. Il fallait donc, pour arrêter ses desseins, qu'Antiochus ne fût pas occupé sur la frontière, ou engagé dans des conquêtes éloignées.

Dans ce traité, le principal point à démêler fut de savoir à qui avaient été données la Célésyrie, la Phénicie, la Samarie et la Judée, dans le partage de l'empire d'Alexandre qui s'était fait entre Ptolémée, Séleucus, Cassandre et Lysimaque, après la mort d'Antigone, tué à la bataille d'Ipsus. Ptolémée les réclamait, comme ayant été assignées par ce traité à Ptolémée Soter, son bisaïeul. Antiochus, de son côté, prétendait que ç'avait été à Séleucus Nicator, et qu'ainsi elles lui appartenaient de droit, comme à l'héritier et au successeur de ce roi à l'empire de Syrie. Une autre difficulté arrêtait les commissaires. Ptolémée voulait qu'Achéus fût compris dans le traité; et Antiochus s'y opposait absolument, disant que c'était une chose indigne et criante qu'un roi comme Ptolémée prît le parti d'un rebelle et voulût le soutenir dans sa révolte.

Pendant ces contestations où personne ne voulait céder, le temps de la trêve s'écoula, et, n'étant convenus de rien, il fallut de nouveau avoir recours à la voie des armes. Nicolas l'Étolien avait donné tant de preuves de valeur et de fidélité pendant la dernière campagne, que Ptolémée lui donna le commandement en chef; et il fut chargé de tout ce qui pouvait regarder le service du roi dans les provinces qui faisaient le sujet de la guerre. Périgène, l'amiral, se mit en mer avec la flotte, pour agir de son côté contre l'ennemi. Nicolas choisit Gaza pour le rendez-vous de ses troupes. On y avait envoyé d'Égypte toutes les provisions nécessaires. De là il mena son armée au mont Liban, où il se saisit de tous les passages entre cette chaîne de montagnes et la mer, par lesquels il fallait nécessairement que passât Antiochus, résolu de l'y attendre et de l'y arrêter par la supériorité que lui donnaient les postes avantageux qu'il occupait.

Antiochus cependant ne demeurait pas dans l'inaction. Il disposait tout, par mer et par terre, pour une attaque vigoureuse. Il donna le commandement de sa flotte à Diognète, son amiral, et se mit lui-même à la tête de son armée de terre. Les flottes côtoyaient les armées de part et d'autre, de sorte que toutes les forces de mer et de terre des deux partis se rencontrèrent aux passages que Nicolas avait saisis. Pendant qu'Antiochus attaquait Nicolas par terre, les flottes commencèrent aussi à se battre. L'action s'engagea donc en même temps par mer et par terre. Sur mer, les choses furent assez égales; mais, sur terre, Antiochus eut l'avantage, et obligea Nicolas à se retirer à Sidon après avoir perdu quatre mille hommes tués ou faits prisonniers. Périgène l'y suivit avec la flotte égyptienne. Antiochus les y poursuivit par mer et par terre, dans le dessein de les y assiéger. Il trouva cependant que cette conquête

[1] Polyæn. lib. 4, cap. 15.

[2] Polyb. lib. 5, pag. 409-415.

[1] An. M. 3786; av. J. C. 218.

serait trop difficile, à cause du grand nombre de troupes qui étaient dans la place, où elles avaient en abondance tout ce qui leur était nécessaire ; et il ne voulut pas en former le siége. Il envoya sa flotte à Tyr, et marcha en Galilée. Après s'en être emparé par la prise de plusieurs villes, il passa le Jourdain, entra dans le pays de Galaad, et prit possession de tout ce pays, autrefois l'héritage des tribus de Ruben et de Gad et d'une moitié de la tribu de Manassé.

La saison était trop avancée pour tenir plus longtemps la campagne. Il repassa donc le Jourdain, laissa le gouvernement de la Samarie à Hippolochus et à Chéréas, qui avaient quitté le parti de Ptolémée pour prendre le sien, et leur donna cinq mille hommes pour la tenir en bride. Il ramena le reste des troupes à Ptolémaïde, où il leur donna des quartiers d'hiver.

Au printemps on se remit en campagne [1]. Ptolémée fit marcher vers Péluse soixante et dix mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux, et soixante et treize éléphants. Il se mit à leur tête, et les conduisit au travers des déserts qui séparent l'Egypte de la Palestine, et vint camper à Raphia, entre Rhinocorura et Gaza. Ce fut là que les armées ennemies se rencontrèrent. Celle d'Antiochus était un peu plus nombreuse que l'autre. Il avait soixante et douze mille hommes d'infanterie, six mille chevaux, et cent deux éléphants. Il vint camper d'abord à dix stades [2], et bientôt après à cinq seulement de l'ennemi. Pendant qu'ils furent si près les uns des autres, il y avait continuellement des actions entre les partis pour l'eau ou pour le fourrage, et entre des particuliers qui voulaient se distinguer.

Théodote l'Etolien, qui avait longtemps servi sous les Egyptiens, entra un soir dans leur camp à la faveur des ténèbres pour n'être pas reconnu, accompagné seulement de deux personnes. On le prit pour un Egyptien. Il passe, et va jusqu'à la tente de Ptolémée dans le dessein de le tuer et de finir la guerre par un coup si hardi; mais le roi ne s'y trouva pas. Il tua son premier médecin au lieu de lui, blessa deux autres personnes, et, pendant le bruit et l'alarme que cette action causa, il se sauva et revint à son camp.

Enfin les deux rois, résolus de décider leur querelle, rangèrent leurs armées en bataille. Ils allaient devant leurs lignes, d'un corps à l'autre, pour animer leurs troupes. Arsinoé, sœur et femme de Ptolémée, ne se contenta pas d'exhorter les soldats avant l'action; elle ne quitta point son mari pendant le fort même du combat. L'issue de la bataille fut qu'Antiochus, à la tête de son aile droite, défit l'aile gauche des ennemis; mais pendant que, par une ardeur inconsidérée, il s'échauffait à la poursuite, Ptolémée, qui avait eu le même succès à l'autre aile, chargea en flanc le centre d'Antiochus qui se trouva découvert, et le rompit avant que ce prince pût revenir à son secours. Un vieil officier, qui vit où roulait la poussière, conclut que leur centre était battu, et le montra à Antiochus. Quoique dans le moment même il fît faire volte-face, il arriva trop tard pour réparer sa faute, et trouva tout le reste de son armée rompu et mis en fuite. Il fallut songer à faire lui-même sa retraite. Il se retira à Raphia, d'où il regagna ensuite Gaza, après avoir perdu dans cette bataille dix mille hommes tués, et quatre mille faits prisonniers. Se voyant par là hors d'état de tenir la campagne contre Ptolémée, il abandonna toutes ses conquêtes, et ramena à Antioche ce qu'il put ramasser des débris de son armée. Cette bataille de Raphia se donna en même temps que celle où Annibal battit le consul Flaminius sur le bord du lac Trasymène en Etrurie.

Après la retraite d'Antiochus, tous les peuples de Célésyrie et de Palestine s'empressèrent de se rendre à Ptolémée. Ayant été longtemps soumis aux Egyptiens, ils aimaient mieux leurs anciens maîtres qu'Antiochus. La cour du vainqueur fut bientôt pleine de députés de toutes les villes, qui venaient lui faire leurs soumissions et lui apporter des présents. Il y en avait, entre autres, de la Judée. Ils furent tous bien reçus.

Ptolémée voulut faire un tour dans les provinces qu'il avait reconquises [1]. Jérusalem fut une des places qu'il visita. Il y vit le temple [2];

[1] An. 3787; av. J. C. 217. — Polyb. lib. 5, pag. 421-428.

[2] Une demi-lieue.

[1] Machab. lib. 3. cap. 1.

[2] Le troisième livre des Machabées, d'où cette histoire

il y offrit même des sacrifices au Dieu d'Israël, et y fit des oblations et des dons considérables. Mais, ne se contentant point de le voir de la cour de dehors, au delà de laquelle il n'était permis à aucun gentil de passer, il voulait absolument entrer dans le sanctuaire, et jusque dans le lieu très-saint où personne n'entrait que le souverain sacrificateur, une fois l'an, au grand jour de l'expiation. Le bruit qui s'en répandit causa une grande émeute. Le souverain sacrificateur lui représenta la sainteté du lieu, et la loi formelle de Dieu qui lui en défendait l'entrée. Les prêtres et les lévites s'assemblèrent pour s'y opposer, et le peuple pour le conjurer de ne le pas faire. Partout on n'entendait que lamentations qu'arrachait l'idée de la profanation du temple, et partout on levait les mains au ciel pour prier Dieu de l'empêcher. Toutes ces oppositions, bien loin d'arrêter le roi, ne servirent qu'à augmenter le désir qu'il avait de satisfaire sa curiosité. Il perça jusque dans la seconde cour; et comme il se mettait en devoir d'avancer pour entrer dans le temple même, Dieu le frappa d'une terreur subite qui le mit dans un si grand désordre qu'il fallut l'emporter à demi mort. Il quitta la ville, le cœur plein de rage contre toute la nation juive à cause de ce qui lui était arrivé, et la menaça hautement de s'en venger. Il le fit en effet; et, l'année suivante, il excita une cruelle persécution, surtout contre les Juifs d'Alexandrie, qu'il voulut contraindre d'adorer les fausses divinités.

Dès qu'Antiochus[1], après la bataille de Raphia, fut arrivé à Antioche, il envoya une ambassade à Ptolémée pour lui demander la paix. Ce qui le porta à faire cette démarche, c'est qu'il se défiait de ses peuples, car il s'aperçut que son autorité et son crédit avaient fort diminué depuis sa dernière défaite. D'ailleurs il était temps de songer à Achéus, et d'arrêter ses progrès qui augmentaient tous les jours. Pour prévenir le danger qui le menaçait de ce côté-là, il jugea que le meilleur parti était de faire la paix avec Ptolémée à quelque prix que ce fût, de peur d'avoir en même temps sur les bras deux ennemis si puissants, qui, l'attaquant des deux côtés, ne manqueraient pas à la fin de l'accabler. Il donna donc plein pouvoir à ses ambassadeurs de céder à Ptolémée les provinces qui causaient leur différend, c'est-à-dire toute la Célésyrie et la Palestine. La Célésyrie comprenait la partie de la Syrie qui est entre les montagnes du Liban et celles de l'Anti-Liban; et la Palestine, tout le pays qui était autrefois l'héritage des enfants d'Israël; et la côte de ces deux provinces était ce que les Grecs appelaient *la Phénicie*. Antiochus consentait à céder tout ces pays-là au roi d'Egypte pour acheter la paix dans cette conjoncture, aimant mieux céder cette partie de ses états que de courir risque de tout perdre. On conclut donc une trève pour un an; et, avant qu'elle fût expirée, la paix fut faite sur ce pied-là. Ptolémée, qui aurait pu profiter de sa victoire et faire la conquête de tout l'empire de la Syrie, désirait aussi de son côté de terminer la guerre pour se livrer sans partage et sans distraction à ses plaisirs. Les peuples, qui connaissaient sa mollesse et sa lâcheté, ne pouvaient comprendre comment il avait eu de si heureux succès; et en même temps ils lui savaient mauvais gré de ce qu'il concluait ainsi une paix par laquelle il se liait les mains. Le mécontentement qu'on en conçut fut la principale source des désordres qui éclatèrent enfin dans l'Egypte par une rébellion ouverte; de sorte que Ptolémée, en voulant éviter une guerre étrangère, en attira une au milieu de ses propres états.

Antiochus[2], après avoir fait la paix avec Ptolémée, donna toute son application à la guerre contre Achéus, et fit tous les préparatifs pour la commencer. Il passa enfin le mont Taurus, et entra dans l'Asie Mineure pour la réduire. Il y fit une ligue avec Attale, roi de Pergame, en vertu de laquelle ils joignirent leurs forces contre leur ennemi commun. Ils le pressèrent si fort, qu'il leur aban-

est Urée, n'est point reçu, dans l'Église, au nombre des livres canoniques, non plus que le quatrième. Ils sont, pour l'ordre des temps, antérieurs aux deux premiers. M. Prideaux, en parlant du troisième, dit qu'il est indubitable que le fond de l'histoire est vrai, quoique l'auteur en ait altéré quelques circonstances par des récits fabuleux.

[1] Polyb. lib. 5, pag. 428. — Justin. lib. 30, cap. 1. — Hieron. in Daniel. cap. 11

[2] An. M. 3788; av. J. C. 216. — Polyb. lib. 5, pag. 444.

donna la campagne et se renferma dans Sardes. Antiochus en forma le siége. Achéus le soutint plus d'un an. Il faisait souvent des sorties, et il y eut quantité d'actions au pied des murailles de la ville. Enfin, par une ruse de Ligoras, un des commandants d'Antiochus, on prit la ville. Achéus se retira dans le château, et s'y défendait encore quand il fut livré par deux traîtres crétois. Cette histoire mérite d'être rapportée, et confirme la vérité du proverbe qui disait que *les Crétois*[1] *étaient des menteurs et des fourbes.*

Ptolémée Philopator avait fait un traité avec Achéus[2], et était fort fâché de le voir si étroitement bloqué dans le château de Sardes. Il chargea Sosibe du soin de l'en tirer à quelque prix que ce fût. Il y avait alors à la cour de Ptolémée un Crétois fort rusé, nommé *Bolis*, qui avait demeuré longtemps à Sardes. Sosibe le consulta, et lui demanda s'il ne saurait point quelque expédient pour réussir à faire échapper Achéus. Le Crétois lui demanda du temps pour y songer; et, quand il revint trouver Sosibe, il offrit de l'entreprendre, et lui expliqua la manière dont il voulait conduire l'affaire. Il lui dit qu'il avait un ami intime, qui était aussi son proche parent, nommé *Cambyle*, capitaine dans les troupes de Crète au service d'Antiochus; qu'il commandait alors dans un fort, derrière le château de Sardes; qu'il l'engagerait à laisser sauver Achéus par ce côté-là. Son plan fut approuvé. On l'envoie en diligence à Sardes pour l'exécuter, et on lui compte dix talents[3] pour ses besoins, avec promesse d'une somme plus considérable s'il réussit. Après son arrivée, il communique l'affaire à Cambyle. Ces deux malheureux conviennent, pour en tirer plus de profit, d'aller déclarer leur dessein à Antiochus. Ils offrirent à ce prince, comme ils l'avaient résolu, de jouer si bien leur rôle, qu'au lieu de faire sauver Achéus, ils le lui amèneraient, moyennant une récompense considérable qu'ils partageraient entre eux aussi bien que les dix talents que Bolis avait déjà reçus.

[1] *Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, κακὰ θηρία.* (Saint Paul. Epist. ad Tit. 1,12.)

[2] Polyb. lib. 8, pag. 522-531.

[3] Dix mille écus. = 10 talents ptolémaïques valent 99 310 fr. E. B

Antiochus fut ravi de cette ouverture, et leur promit une récompense suffisante[1] pour les engager à lui rendre cet important service. Bolis, par le moyen de Cambyle, entra sans peine dans le château, où les lettres de créance qu'il avait de Sosibe et de quelques autres amis d'Achéus lui gagnèrent la confiance entière de ce prince infortuné. Il se mit entre les mains de ces deux scélérats, qui, dès qu'il fut hors du château, se saisirent de sa personne, et le livrèrent à Antiochus. Il lui fit aussitôt trancher la tête, et termina par là cette guerre d'Asie; car, dès que ceux qui tenaient encore bon dans le château apprirent la mort d'Achéus, ils se rendirent, et peu de temps après toutes les autres places des provinces d'Asie en firent autant.

Il est rare que les rebelles aient une fin heureuse; et, quoique la perfidie de ces traîtres fasse horreur et excite l'indignation, on ne se sent point porté à plaindre le sort malheureux d'Achéus, qui s'en était rendu digne par son infidélité à l'égard de son prince.

Ce fut à peu près dans ce temps-là[2] qu'éclata le mécontentement des Égyptiens contre Philopator. Polybe dit qu'il causa une guerre civile; mais ni lui ni aucun autre n'en donnent le détail.

On lit aussi dans Tite-Live que les Romains[3], quelques années après, envoyèrent des députés vers Ptolémée et Cléopatre, la même sans doute que celle qui est appelée auparavant *Arsinoé*, pour renouveler avec l'Égypte leur ancienne amitié et leur ancienne alliance. Ils portèrent pour présent au roi une robe et une tunique de pourpre, avec une chaise d'ivoire[4], et à la reine une robe brodée et une écharpe de pourpre. De tels présents nous marquent l'heureuse simplicité qui régnait alors parmi les Romains.

Philopator eut alors[5] d'Arsinoé[6], sa femme

[1] An. M. 3789; av. J. C. 215.

[2] Polyb. lib. 5, pag. 444.

[3] An. M. 3794. — Av. J. C. 210. — Liv. lib. 27, n. 4.

[4] Elle n'était accordée à Rome qu'aux premières dignités.

[5] An. M. 3795; av. J. C. 209. — Justin. lib. 30, cap. 30.

[6] Justin l'appelle Eurydice. S'il ne se trompe point, cette même reine avait trois noms: Arsinoé, Cléopatre,

et sa sœur, un fils, qui fut nommé *Ptolémée Épiphane*, et qui lui succéda à l'âge de cinq ans.

Philopator[1], depuis la célèbre victoire qu'il remporta à Raphia sur Antiochus, s'était livré à toutes sortes de plaisirs et de débauches. Agathoclée sa concubine, Agathocle frère de cette concubine, et leur mère, le gouvernaient entièrement. Le jeu, les excès du vin, les déréglements les plus infâmes, faisaient toute son occupation. Il passait les nuits en débauches, et les jours en festins pleins de dissolutions. Oubliant absolument qu'il était roi, au lieu de s'appliquer au gouvernement de son royaume, il se piquait de conduire la musique et de jouer lui-même des instruments. Les femmes disposaient de tout : elles seules donnaient les charges[2], les commandements, les gouvernements, et personne n'avait moins de crédit dans le royaume que le roi même. Sosibe, vieux ministre rusé, qui avait servi sous trois règnes, conduisait les affaires de l'état, où la longue expérience l'avait rendu fort habile, non pas tout à fait comme il voulait, mais comme les favoris le lui permettaient; et il était assez scélérat pour suivre aveuglément les volontés les plus injustes d'un prince corrompu et de ses indignes favoris.

Arsinoé, sœur et femme du roi, n'avait aucun pouvoir à la cour[3]. Les favoris et le ministre n'avaient ni égards ni ménagements pour elle. Elle, de son côté, n'avait pas assez de patience pour souffrir tout sans se plaindre. On s'ennuya de ses plaintes continuelles. Le roi et les personnes qui le gouvernaient ordonnèrent à Sosibe de les en défaire. Il le fit, et se servit pour cela d'un nommé *Philammon*, dont un assassinat si cruel et si barbare ne fut pas apparemment l'apprentissage.

Cette dernière action ajoutée à tant d'autres, déplut si fort au peuple, que Sosibe fut obligé, avant la mort du roi, de quitter son emploi. On lui donna pour successeur Tlépolème, jeune homme de qualité, qui s'était signalé à l'armée par des actions de valeur et de prudence. Il eut toutes les voix dans un grand conseil qui se tint pour ce choix. Sosibe lui mit entre les mains le cachet du roi, qui était la marque de sa charge. Tlépolème, en fit les fonctions, et gouverna toutes les affaires du royaume tant que le roi vécut. Mais, quoique ce terme ne fût pas long, il ne fit que trop voir qu'il n'avait pas les qualités nécessaires pour soutenir dignement un si grand emploi. Il n'avait ni l'expérience, ni l'habileté, ni l'application de son prédécesseur. Comme il était chargé du maniement des finances, et que toutes les grâces du roi et tous les paiements passaient par ses mains, tout le monde, comme c'est l'ordinaire, s'empressait à lui faire la cour. Il faisait de grandes largesses, mais sans choix et sans discernement, et presque toujours à ceux qui étaient de ses parties de plaisir. Les louanges outrées des flatteurs qui l'environnaient sans cesse lui firent croire qu'il avait un mérite supérieur à tous les autres. Il prit des airs de hauteur; il donna dans le faste et les dépenses, et se rendit à la fin insupportable à tout le monde.

Les guerres d'Orient m'ont fait suspendre le récit de ce qui s'est passé pendant ce temps-là dans la Grèce; je vais maintenant le reprendre.

§ II. — Les Etoliens se déclarent contre les Achéens. Bataille de Caphyes perdue par Aratus. Les Achéens ont recours a Philippe, qui prend leur défense. Troubles a Lacédémone. Mort funeste de Cléomène en Egypte. On choisit deux rois a Lacédémone. Cette république se joint aux Etoliens.

Les Étoliens, surtout dans le temps dont nous parlons, étaient devenus un peuple fort puissant dans la Grèce[1]. Leur domaine primitif s'étendait depuis le fleuve Achéloüs jusqu'au détroit du golfe de Corinthe, et jusqu'au pays des Locres surnommés *Ozoles*. Mais par la suite des temps ils s'étaient emparés de plusieurs villes dans l'Acarnanie, dans la Thessalie,

Eurydice. Mais *Cléopatre* était un nom commun aux reines d'Égypte, comme celui de *Ptolémée* aux rois.

[1] An. M. 3797; av. J. C. 207. — Justin. lib. 30, cap. 1 et 2. — Polyb. in Excerpt. Vales. lib. 15 et 16.

[2] « Tribunatus, præfecturas, et ducatus mulieres ordi- « nabant; nec quisquam in regno suo minùs, quàm ipse « rex, poterat. » (Justin.)

[3] Liv. lib. 27, cap. 1.

[1] Strab. lib. 10, pag. 450. — Polyb. 331 et 746. — Pausan. lib. 10, pag. 650.

et dans d'autres contrées voisines. Ils vivaient à peu près sur terre comme les pirates sur mer, c'est-à-dire de brigandages et de rapines. Uniquement attentifs au gain, ils n'en trouvaient point de honteux ni d'illicite; et ils ne connaissaient ni les lois de la paix, ni celles de la guerre. Ils étaient fort endurcis aux fatigues, et intrépides dans les combats. Ils se distinguèrent particulièrement dans la guerre contre les Gaulois, qui firent une irruption dans la Grèce, et ils se montrèrent de zélés défenseurs de la liberté publique contre les Macédoniens. L'accroissement de leur puissance les avait rendus fiers et insolents. Cette fierté parut dans la réponse qu'ils firent aux Romains, lorsqu'ils leur envoyèrent des ambassadeurs pour leur ordonner de laisser l'Acarnanie en paix. Ils témoignèrent, si nous en croyons Trogue Pompée, ou Justin son abréviateur [1], un souverain mépris pour Rome, qui, selon eux, n'était dans son origine qu'une honteuse retraite de brigands et de voleurs, fondée et bâtie par un fratricide, et formée par l'assemblage de femmes enlevées par force à leurs parents. Ils ajoutaient que les Etoliens s'étaient toujours distingués dans la Grèce autant par leur courage que par leur noblesse; qu'ils n'avaient redouté ni Philippe, ni Alexandre, son fils; et que, pendant que ce dernier faisait trembler toute la terre, ils avaient osé rejeter ses édits et ses ordonnances : qu'ainsi les Romains prissent garde de provoquer contre eux des armes qui avaient exterminé les Gaulois et méprisé les Macédoniens. On peut juger, par ces traits, du caractère des Etoliens, dont il sera beaucoup parlé dans la suite.

Depuis que Cléomène de Sparte avait perdu son royaume [2], et qu'Antigone, par la victoire qu'il remporta à Sélasie, avaient en quelque sorte pacifié la Grèce, les peuples du Péloponnèse, qui étaient las des premières guerres, et qui croyaient que l'état présent des affaires durerait toujours, avaient entièrement négligé les armes et le métier de la guerre. Les Etoliens songèrent à profiter de cette indolence. Ils ne pouvaient souffrir la paix, pendant laquelle ils étaient obligés de vivre à leurs dépens, eux qui étaient accoutumés à ne vivre que de brigandages. Antigone les avait tenus en respect, et les avait empêchés de rien entreprendre contre leurs voisins; mais, après sa mort, ils méprisèrent la jeunesse de Philippe, entrèrent à main armée dans le Péloponnèse, et ravagèrent les terres des Messéniens. Aratus, irrité de cette insolence et de cette perfidie, et voyant que Timoxène, qui était alors capitaine général des Achéens, cherchait à gagner du temps parce que son année allait expirer, comme il était nommé pour lui succéder l'année suivante, il avança de cinq jours son généralat pour courir au secours des Messéniens [1]. Ayant donc assemblé les Achéens, dont la vigueur et les forces avaient été affaiblies par le repos et l'inaction, il fut battu près de Caphyes, dans une grande bataille qui s'y donna.

On rejeta la cause de cette défaite sur Aratus, et ce n'était point sans fondement. Il tâcha de prouver que la perte qu'on lui imputait n'était pas arrivée par sa faute. Du reste, s'il avait manqué en quelque chose au devoir d'un bon capitaine, il en demanda pardon, et pria qu'on examinât ses actions avec moins de rigueur que d'indulgence. Cette modestie changea l'esprit de toute l'assemblée, dont la fureur se tourna contre ses accusateurs, et on ne se servit ensuite que de ses conseils dans tout ce qu'on voulut entreprendre. Mais le souvenir de l'échec qu'il avait reçu ralentit beaucoup son courage. Il se conduisit plutôt en sage citoyen qu'en grand capitaine; et, quoique les Etoliens lui donnassent souvent de grandes prises sur eux, il n'en profita point, et leur laissa ravager presque impunément tout le pays.

Les Achéens se virent donc obligés de tendre encore les mains à la Macédoine, et d'appeler à leur secours le roi Philippe, dans l'espérance que l'affection qu'il portait à Aratus et la confiance qu'il avait en lui le leur rendraient favorable. En effet, Antigone en mourant avait recommandé sur toutes choses à Philippe de s'attacher à Aratus, et de se gouverner par ses conseils quand il traiterait avec les

[1] Justin. lib. 28. cap. 2.

[2] Polyb. lib. 4, pag 272-292. — Plut. in Arato, pag. 1049.

[1] An. M. 3783; av. J. C. 221.

Achéens. Quelque temps auparavant, il l'avait envoyé dans le Péloponnèse pour s'y former sous ses yeux et par ses avis. Aratus lui fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible, le traita avec toutes les distinctions que méritait son rang, et s'appliqua à lui inspirer tous les principes et les sentiments capables de le mettre en état de gouverner sagement un aussi grand royaume que celui auquel il était destiné. Aussi ce jeune prince était retourné en Macédoine plein d'affection pour Aratus, et dans les dispositions les plus favorables pour les intérêts de la Grèce.

Mais les courtisans, qui avaient intérêt d'écarter un homme d'une probité aussi reconnue que l'était Aratus, pour s'emparer seuls de l'esprit du jeune prince, le lui rendirent suspect, et le portèrent à se déclarer ouvertement contre lui. Bientôt après néanmoins, reconnaissant qu'on l'avait trompé, il punit sévèrement les délateurs, unique moyen d'écarter pour toujours d'auprès des princes la calomnie, que l'impunité enhardissent et arment contre les plus gens de bien. Philippe rendit à Aratus toute sa confiance, et résolut de ne se plus conduire que par ses conseils. On s'en aperçut en plusieurs occasions, mais surtout dans l'affaire de Lacédémone. Cette ville malheureuse était continuellement agitée de séditions. Dans une de ces émeutes [1] on tua un des éphores, et avec lui plusieurs autres citoyens, parce qu'ils tenaient le parti de Philippe. Quand ce prince fut arrivé de Macédoine, il écouta les députés de Sparte à Tégée, où il les avait mandés. Dans le conseil, plusieurs étaient d'avis qu'il traitât cette ville comme Alexandre avait traité celle de Thèbes. Il rejeta cette proposition avec horreur, et se contenta de faire punir les principaux auteurs de la sédition. On admira cette modération et cette sagesse dans un jeune roi, qui n'avait que dix-sept ans, et l'on ne douta point que ce ne fût l'effet des bons conseils d'Aratus. Il n'en fit pas toujours le même usage.

Etant arrivé à Corinthe[2], il reçut les plaintes de plusieurs villes contre les Etoliens, et d'un commun consentement la guerre leur fut déclarée ; c'est ce qu'on appelle *la guerre des alliés*. Elle commença à peu près dans le temps qu'Annibal songeait à assiéger Sagonte. Ce décret fut envoyé à toutes les villes, et ratifié dans l'assemblée générale des Achéens. Ceux d'Etolie, de leur côté, se préparèrent à la guerre, et mirent à leur tête Scopas, le principal auteur des troubles qu'ils avaient excités et des violences qu'ils avaient commises. Philippe ramena ses troupes en Macédoine, et pendant les quartiers d'hiver travailla sérieusement aux préparatifs de la guerre. Il songea à se fortifier du secours des alliés, dont peu répondirent à ses vues, colorant de faux prétextes leur retardement. Il envoya aussi vers le roi Ptolémée, pour le prier de ne point aider les Etoliens ni de troupes ni d'argent.

[1] Polyb. pag. 292-294.

[2] An. M. 3781 ; av. J. C. 220. — Polyb. lib. 4, pag. 294-299

Cléomène [1] était actuellement en Egypte : mais, comme une licence affreuse régnait dans cette cour, et que le roi ne s'occupait que de plaisirs et de débauches, il y menait une vie fort triste. Cependant Ptolémée, dans le commencement de son règne, ne laissa pas de se servir de Cléomène ; car, comme il craignait son frère Magas, qui, à cause de sa mère, avait beaucoup de crédit et de pouvoir parmi les gens de guerre, il approcha de lui Cléomène, et l'admit dans ses conseils les plus secrets, où il cherchait les moyens de se défaire de son frère. Cléomène seul s'y opposa, représentant qu'un roi ne saurait avoir des ministres plus affectionnés à son service, et plus obligés à l'aider à porter le pesant fardeau de la royauté, que ses propres frères. Cet avis prévalut pour lors : mais bientôt Ptolémée revint à ses craintes et à ses défiances, et il s'imagina ne pouvoir s'en délivrer qu'en ôtant la vie à celui qui en était la cause. Alors il se crut en sûreté [2], se flattant de n'avoir plus d'ennemis à craindre ni au dedans ni au dehors, parce qu'Antigone et Séleucus n'avaient laissé, en mourant, pour successeurs que Philippe et Antiochus, que leur âge lui faisait mépriser. Dans cette sécurité, il se livra tout entier aux plaisirs. Nul soin, nulle application n'en interrompait le cours. Ni ses courtisans, ni ceux qui avaient des charges dans l'état, n'osaient l'approcher.

[1] Plut. in Cleom. pag. 820-823.

[2] Polyb. lib. 5, pag. 380-385.

A peine daignait-il faire la moindre attention à ce qui se passait dans les états voisins de son royaume. C'était cependant sur quoi ses prédécesseurs veillaient plus que sur les affaires m mes de l'intérieur de l'état. Maîtres de la Célésyrie et de Cypre, ils tenaient les rois de Syrie en respect par mer et par terre. Comme les villes les plus considérables, les postes et les ports qui sont le long de la côte, depuis la Pamphylie jusqu'à l'Hellespont, et les lieux voisins de Lysimachie, leur étaient soumis, de là ils observaient les puissances de l'Asie, et les îles mêmes. Dans la Thrace et la Macédoine, comment aurait-on osé remuer pendant qu'ils commandaient dans Ène, dans Maronée, et dans des villes encore plus éloignées? Avec une domination si étendue, et tant de places fortes qui leur tenaient lieu de barrières, leur propre royaume était en sûreté. C'était donc avec grande raison qu'ils tenaient toujours les yeux ouverts sur ce qui se passait au dehors. Ptolémée, au contraire, dédaignait de se donner cette peine. La débauche et le vin faisaient toutes ses délices comme toutes ses occupations.

Dans cette disposition, on juge aisément quel cas il faisait de Cléomène. Quand celui-ci eut nouvelle qu'Antigone était mort, que les Achéens étaient engagés dans une grande guerre contre les Etoliens, que les Lacédémoniens s'étaient unis avec les derniers contre les peuples d'Achaïe et de Macédoine, et que tout semblait le rappeler dans sa patrie, alors il demanda avec empressement de sortir d'Alexandrie. Il supplia le roi de lui donner des troupes et des munitions suffisantes pour s'en retourner. Ne pouvant obtenir cette grâce, il pria qu'on le laissât du moins partir avec sa famille, et qu'on lui permît de profiter de l'occasion favorable qui se présentait de rentrer dans son royaume. Ptolémée était trop occupé de ses plaisirs pour daigner prêter l'oreille à cette prière de Cléomène.

Sosibe, qui pour lors avait dans le royaume une grande autorité, assembla ses amis; et, dans ce conseil, il fut résolu de ne donner à Cléomène ni flotte ni provisions. Ils croyaient cette dépense inutile, parce que depuis la mort d'Antigone les affaires du dehors du royaume ne leur paraissaient d'aucune importance. D'ailleurs ce conseil craignait qu'Antigone n'étant plus, et n'y ayant plus personne pour résister à Cleomène, ce prince, après s'être soumis en peu de temps la Grèce, ne devînt pour l'Egypte un ennemi fâcheux et redoutable; d'autant plus qu'il avait étudié à fond l'état du royaume, qu'il en connaissait le fort et le faible, qu'il avait un souverain mépris pour le roi, et qu'il voyait quantité de parties du royaume, séparées et fort éloignées, sur lesquelles on pouvait trouver mille occasions de tomber. Ce furent là les raisons sur lesquelles on ne jugea pas à propos d'accorder à Cléomène la flotte et les secours qu'il demandait. D'un autre côté, laisser partir, après un refus méprisant, un prince hardi et entreprenant comme celui-ci, c'était s'en faire un ennemi qui tôt ou tard se ressouviendrait de cette insulte. Sosibe ne crut pas même qu'il y eût sûreté de le laisser libre dans Alexandrie. Un mot échappé imprudemment à Cléomène lui revint alors dans l'esprit. Dans un conseil où l'on délibérait au sujet de Magas, le ministre avait témoigné craindre que ce prince n'excitât du tumulte par le moyen des soldats étrangers: *Je vous réponds d'eux*, dit Cléomène, en parlant de ceux du Péloponèse, *et vous pouvez compter qu'au premier signal que je leur donnerai, ils prendront les armes pour vous.* Sosibe n'hésita plus. Sur une accusation inventée à plaisir, et qu'il appuya d'une fausse lettre que lui-même avait supposée à ce malheureux prince, il détermina le roi à le faire arrêter, et à l'enfermer dans une maison sûre, où il lui fournirait toujours le même entretien, et où il lui laisserait la liberté de voir ses amis, mais non celle de sortir.

Ce traitement jeta Cléomène dans un chagrin mortel et dans une noire mélancolie. Comme il ne voyait aucune fin ni aucune issue à ses maux, il prit avec ses amis, qui le venaient visiter, une résolution que le seul désespoir pouvait lui suggérer; c'était de repousser par les armes l'injustice de Ptolémée, de soulever contre lui le peuple, de mourir d'une manière digne de Sparte, et de ne pas attendre, comme des victimes engraissées, qu'on vînt les immoler.

Ses amis ayant trouvé le moyen de le tirer

de sa prison, ils courent tous ensemble les armes à la main dans toutes les rues, exhortant et appelant le peuple à la liberté; mais personne ne s'émeut. Ils tuent le gouverneur de la ville, qui venait à leur rencontre, et quelques autres seigneurs. Ils prennent le chemin de la citadelle pour en enfoncer les portes, et délivrer les prisonniers; mais ils trouvèrent ces portes bien fermées et bien barricadées. Cléomène, déchu de son espérance, allait errant çà et là par toute la ville, sans que personne se présentât pour le suivre, ni pour le combattre, mais ils prenaient tous la fuite, saisis de frayeur. Alors, voyant que leur entreprise ne pouvait réussir, ils la terminèrent par une fin tragique et sanglante, en s'entre-égorgeant tous les uns les autres pour se dérober à la honte du supplice. Ainsi finit Cléomène, après avoir régné seize ans à Sparte. Le roi fit mettre son corps en croix, et condamna à la mort sa mère, ses enfants, et toutes les femmes qui l'accompagnaient. Quand on eut mené cette malheureuse princesse au lieu du supplice, elle ne demanda d'autre grâce, sinon qu'on la fît mourir avant ses enfants. Mais ce fut par eux qu'on commença, tourment plus cruel pour une mère que la mort même: après quoi elle présenta la gorge à l'exécuteur, sans avoir prononcé d'autres paroles que celles-ci: *Ah! mes enfants, où êtes-vous venus?*

Le dessein que formèrent Agis et Cléomène de réformer Sparte, et d'y rétablir l'ancienne discipline, était certainement très-louable en lui-même, et ils avaient raison l'un et l'autre de croire que, dans un état entièrement infecté et corrompu comme était alors celui de Sparte, vouloir corriger les abus en détail, et retrancher peu à peu les désordres, c'était couper les têtes de l'hydre, et qu'il fallait aller tout d'un coup à la racine du mal. Mais je ne sais si la maxime de Platon[1] n'aurait pas lieu ici, qui est de n'entreprendre dans une république libre que ce que l'on peut faire accepter aux citoyens par la voie de la persuasion, sans jamais employer celle de la violence. N'est-il pas quelquefois des maladies désespérées à un point, que les remèdes ne peuvent qu'avancer la mort? N'y a-t-il pas aussi quelquefois des désordres qui ont tellement pris le dessus dans un état, que de tenter alors une réforme c'est une entreprise qui n'aboutit qu'à faire sentir la faiblesse des magistrats et des lois[1]? Mais ce qui ne peut s'excuser dans Cléomène, c'est d'avoir, contre toute raison et toute justice, égorgé les éphores pour faire réussir son entreprise: conduite absolument tyrannique, et indigne d'un Spartiate, et encore plus d'un roi, et qui sembla autoriser les tyrans qui depuis firent tant souffrir Lacédémone. Aussi a-t-il été traité lui-même, par certains historiens, de tyran[2], et c'est à lui qu'ils ont commencé la succession des tyrans de Sparte.

Depuis trois ans que Cléomène avait quitté Sparte[3], on n'avait point songé à y nommer des rois, parce qu'on espérait toujours qu'il pourrait revenir, et qu'on conservait pour lui une grande estime et un grand respect. Dès qu'on eut appris sa mort, on procéda à l'élection des rois. On nomma d'abord Agésipolis, encore enfant, qui était de l'une des deux familles royales, et on lui donna pour tuteur Cléomène, son oncle. Ensuite on choisit Lycurgue, dont aucun des ancêtres n'avait régné, mais qui avait gagné les éphores en leur donnant à chacun un talent[4]. C'était mettre la royauté à un bien vil prix. Ils eurent bientôt lieu de se repentir de ce choix, qui était contre toutes les lois, et qui jusque-là n'avait point eu d'exemple. Le parti des factieux, ouvertement opposé à Philippe, et qui exerçait dans la ville les dernières violences, avait présidé à ce choix. Aussitôt après ils firent déclarer Sparte en faveur des Etoliens.

[1] « Jubet Plato, quem ego auctorem vehementer sequor, tantùm contendere in republicâ, quantùm probare civibus tuis possis: vim neque parenti neque patriæ afferre oportere. » (Cic. *Ad Famil.* lib. 1, Epist. 9.)

[1] « Decebat omittere potiùs prævalida et adulta vitia, quàm hoc adsequi, ut palam fieret quibus flagitiis impares essemus. » (Tac. *Annal.* lib. 3, cap. 53.)

[2] « Post mortem Cleomenis, qui primus tyrannus Lacedæmone fuit. » (Liv. lib. 34, n. 26.)

[3] Polyb. lib. 4, pag. 304

[4] Mille écus = 5 750 fr. E. B.

§ III. — Diverses expéditions de Philippe contre les ennemis des Achéens. Etrange abus qu'Apelle, son ministre, fait de sa confiance. Irruption de Philippe dans l'Etolie : Therme pris d'emblée ; excès qu'y commirent les soldats de Philippe ; prudente retraite de ce prince. Troubles dans le camp ; punition de ceux qui en étaient les auteurs. Irruption de Philippe dans la Laconie. Nouvelle intrigue des conjurés ; leur punition. On parle de paix entre Philippe et les Achéens d'un côté, et les Étoliens de l'autre ; enfin elle se conclut.

Nous avons vu auparavant que Philippe[1], roi de Macédoine, appelé par les Achéens pour les secourir, était venu à Corinthe, où se tenait leur assemblée générale, et que là, d'un commun accord, on avait déclaré la guerre aux Etoliens. Le roi retourna ensuite en Macédoine pour travailler aux préparatifs de la guerre.

Philippe engagea dans l'alliance des Achéens Scerdilède. C'était, comme je l'ai déjà dit, un petit roi d'Illyrie. Les Etoliens, dont il était allié, lui avaient manqué de parole en refusant de lui donner une certaine partie du butin qu'ils avaient fait dans la prise de Cynèthe, comme ils en étaient convenus; il embrassa avec joie cette occasion de se venger de leur perfidie.

Démétrius de Phare s'attacha aussi à Philippe[2]. Nous avons vu que les Romains, pour qui il s'était d'abord déclaré, l'avaient gratifié de plusieurs des villes qu'ils avaient conquises dans l'Illyrie. Comme le principal revenu de ces petits princes avait consisté jusque-là dans le butin qu'ils faisaient sur leurs voisins, quand les Romains furent éloignés, il ne put s'empêcher de piller les villes et les terres du pays, qui étaient de leur domaine. D'ailleurs, Démétrius, aussi bien que Scerdilède, avait, dans la même vue, navigué au delà de la ville d'Issus, ce qui était directement contraire au principal article du traité conclu avec la reine Teuta. Pour toutes ces raisons les Romains déclarèrent la guerre à Démétrius. Le consul Emilius l'attaqua vivement, lui enleva ses meilleures places, et l'assiégea lui-même dans sa ville de Phare. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il s'en sauva. La ville se rendit aux Romains.[1] Dépouillé de tous ses états, il se réfugia vers Philippe [1], qui le reçut à bras ouverts. Les Romains en furent fort indignés, et lui envoyèrent des ambassadeurs pour redemander Démétrius. Philippe, qui roulait dès lors dans sa tête le dessein qui éclata bientôt après, n'eut point d'égard à leur demande. Démétrius passa le reste de sa vie auprès de lui. C'était un homme plein de courage et de hardiesse, mais téméraire et inconsidéré dans ses entreprises, et dont le courage était absolument destitué de prudence et de jugement.

Les Achéens, prêts à s'engager dans une guerre considérable, envoyèrent vers leurs alliés. Ceux d'Acarnanie se joignirent volontiers à eux, quoiqu'ils courussent grand risque, étant les plus voisins de l'Etolie, et par conséquent les plus exposés aux incursions de ce peuple. Polybe loue extrêmement leur fidélité.

Les Epirotes ne marquèrent pas tant de bonne volonté, et parurent vouloir demeurer neutres; cependant peu après ils se déclarèrent.

On envoya aussi des députés au roi Ptolémée, pour le prier de ne point aider les Etoliens, ni d'argent, ni de troupes.

Les Messéniens, pour l'intérêt desquels on s'était d'abord engagé dans cette guerre, répondirent mal à la juste espérance qu'on avait qu'ils la soutiendraient de toutes leurs forces.

Les Lacédémoniens s'étaient d'abord déclarés pour les Achéens; mais la faction contraire fit changer le décret, et ils se joignirent aux Étoliens. C'est dans cette conjoncture, comme je l'ai déjà dit, qu'on nomma pour rois à Sparte Agésipolis et Lycurgue.

Aratus le jeune, fils du grand Aratus, exerçait alors la première magistrature chez les Achéens, et Scopas chez les Étoliens.

Philippe partit de Macédoine avec quinze mille hommes d'infanterie[2], et huit cents chevaux. Ayant passé la Thessalie, il arriva dans l'Épire. S'il avait marché droit contre les Étoliens, il les aurait surpris et battus. Mais, à

[1] An. M. 3785; av. J. C. 219. — Polyb. lib. 4, pag. 291-306.

[2] Polyb. lib 3. pag. 171-174; lib. 4, pag. 285, 305-330.

[1] Liv. lib. 22, n. 33.

[2] Polyb. lib. 4, pag. 325-330

la prière des Epirotes, il forma le siége d'Ambracie, qui le retint quarante jours, et donna aux ennemis le temps de se préparer et de l'attendre. Ils firent plus. Scopas, menant avec lui une partie des troupes étoliennes, pénétra jusque dans la Macédoine, y fit un grand ravage, et revint promptement chargé de butin, ce qui lui fit beaucoup d'honneur et encouragea extrêmement ses troupes. Cependant elles n'empêchèrent point Philippe d'entrer dans l'Etolie, et de s'y rendre maître d'un grand nombre de places importantes. Il aurait achevé de la soumettre; mais la nouvelle qu'il reçut que les Dardaniens[1] songeaient à faire une irruption dans son royaume, l'obligea d'y retourner. Il promit aux ambassadeurs des Achéens, en partant, qu'il reviendrait au plus tôt à leur secours. Sa prompte arrivée déconcerta les Dardaniens, et arrêta leur entreprise. Il revint en Thessalie, dans le dessein de passer le reste de l'été à Larissa.

Cependant Dorimaque[2], que les Etoliens venaient d'élire pour général, entra en Epire, ravagea tout le plat pays, et n'épargna pas même le temple de Dodone.

Philippe, quoique dans le fort de l'hiver, étant parti de Larissa, arriva à Corinthe sans qu'on eût eu aucun avis de sa marche. Il y manda Aratus le père, et marqua dans une lettre à son fils, qui, cette année, commandait les troupes, l'endroit où il devait les conduire. Le rendez-vous était à Caphyes. Euripidas, qui ne savait rien de l'arrivée de Philippe, menait un détachement d'Eléens de plus de deux mille hommes pour ravager le territoire de Sicyone. Ils tombèrent entre les mains de Philippe; et tous, à l'exception de cent, furent pris ou tués.

Le roi, ayant trouvé Aratus le jeune avec ses troupes au rendez-vous marqué, marcha vers Psophis[3] pour en faire le siége. C'était une entreprise très-hardie. La place passait pour être presque imprenable, tant à cause de sa situation naturelle que par les fortifications qu'on y avait ajoutées. La saison de l'hiver, où l'on était, avait ôté toute crainte aux habitants qu'on voulût ou qu'on pût les attaquer. Cependant Philippe en vint à bout. La ville, puis la citadelle, se rendirent après quelque résistance. Comme ils ne s'attendaient à rien moins qu'à un siége, le manque de vivres et de munitions avança beaucoup la prise de la place. Philippe abandonna généreusement cette ville aux Achéens, pour qui elle était d'une extrême importance, leur témoignant qu'il n'avait rien plus à cœur que de leur faire plaisir, et de les bien convaincre de son affection et de son zèle pour leurs intérêts. Un prince qui agirait toujours de la sorte serait véritablement grand, et ferait honneur à la royauté.

De là, après s'être rendu maître de quelques autres villes qu'il laissa de même à ses alliés, il passa chez les Éléens pour y faire le dégât. Ce pays était fort peuplé et fort riche, et les habitants de la campagne fort à leur aise. Autrefois cette terre était comme sacrée, à cause des jeux olympiques qui s'y célébraient de quatre ans en quatre ans; et tous les peuples de la Grèce étaient convenus de n'y jamais toucher, et de n'y point porter leurs armes. Les Éléens avaient perdu ce privilége par leur faute, s'étant ingérés comme les autres dans les guerres de la Grèce. Philippe y fit un grand butin, et y enrichit ses troupes; après quoi il se retira à Olympie.

Parmi les courtisans de Philippe, Apelle tenait le premier rang, et avait un grand crédit sur l'esprit de son maître, dont il avait été tuteur; mais, comme cela est assez ordinaire, il abusait étrangement de son pouvoir pour vexer les particuliers et les peuples. Il s'était mis en tête de réduire les Achéens à l'état où étaient ceux de Thessalie, c'est-à-dire de les soumettre absolument aux volontés des maîtres de Macédoine, en ne leur laissant que le nom et un vain fantôme de liberté. Pour les accoutumer à ce joug, il n'y avait point de mauvais traitements qu'il ne leur fît souffrir. Aratus en fit ses plaintes à Philippe, qui en fut fort indigné, et l'assura qu'il y mettrait ordre, et que rien de pareil n'arriverait dans la suite. En effet, il ordonna à Apelle de ne rien commander aux Achéens que de concert avec leur

[1] C'étaient des peuples voisins de la Macédoine, situés au nord de ce royaume.
[2] Polyb. liv. 4, pag. 330-336.
[3] Ville d'Arcadie.

[1] Polyb. ibid. pag. 338, 339.

général. C'était agir bien mollement avec un ministre qui abusait de sa confiance d'une manière si indigne, et qui méritait d'être entièrement disgracié. Les Achéens, charmés des bontés que leur témoignait Philippe, et des ordres qu'il avait donnés pour leur procurer du repos et de la sûreté, ne cessaient d'exalter ce prince, et de faire valoir toutes ses bonnes qualités. En effet il avait toutes celles qui rendent un roi recommandable: de la vivacité d'esprit, de la mémoire, le talent de la parole, et une grâce naturelle dans tout ce qu'il faisait; une beauté de visage accompagnée d'un air noble et majestueux qui lui attirait le respect; de la douceur, de l'affabilité, et un penchant à faire plaisir; enfin un courage, une hardiesse, une expérience dans la guerre, qui passait son âge: de sorte qu'on ne peut comprendre le changement étrange qui arriva depuis dans ses mœurs et dans sa conduite.

Philippe ayant pris Aliphéra[1], qui était une place très-forte, presque toutes celles du pays, alarmées d'un succès si étonnant, et lasses d'être sous le pouvoir tyrannique des Étoliens, se rendirent à lui. Ainsi en assez peu de temps il devint maître de toute la Tryphalie.

Dans ce même temps, Chilon, Lacédémonien, prétendant que le trône lui appartenait à plus juste titre qu'à Lycurgue[2] qu'on y avait placé, entreprit de l'en chasser, et de s'y établir à sa place. Ayant engagé dans son parti environ deux cents citoyens, il entra à main armée dans la ville, tua les éphores, qu'il trouva tous ensemble à table, et marcha droit à la maison de Lycurgue pour l'égorger, mais au bruit de ce tumulte il s'était sauvé. Chilon se rendit ensuite dans la place publique, exhorta les citoyens à recouvrer leur liberté et leur fit de grandes promesses. Voyant que rien ne branlait, et qu'il avait manqué son coup, il se condamna lui-même à l'exil et se retira dans l'Achaïe. On est étonné de voir Sparte, autrefois si jalouse de sa liberté, et maîtresse de toute la Grèce jusqu'à la bataille de Leuctres, remplie maintenant de troubles et de séditions, et asservie honteusement à des espèces de tyrans, elle qui n'en pouvait souffrir le nom: voilà le fruit du violement des lois de Lycurgue, et surtout de l'introduction de l'or et de l'argent dans Sparte, qui y firent entrer peu à peu avec eux l'esprit de domination, l'avarice, le faste, le luxe, la mollesse, le dérèglement des mœurs, et tous les autres vices qui accompagnent ordinairement les richesses.

[1] Polyb. lib. 4, pag. 339-343.
[2] Idem, pag. 343, 344.

Philippe s'étant rendu à Argos[1], y passa le reste de l'hiver. Apelle, son ministre, n'avait pas renoncé aux vues qu'il avait formées d'asservir les Achéens. Aratus, pour qui le roi avait conçu une estime toute particulière, et en qui il avait une grande confiance, mettait un obstacle insurmontable à ses desseins; il songea à s'en délivrer. Pour cela il fit venir sous main à la cour tous ceux qui étaient ses ennemis secrets, et travailla à les bien mettre dans l'esprit du prince. Puis, dans les conversations qu'il avait avec lui, il lui faisait entendre que tant qu'Aratus aurait du crédit dans la république des Achéens, lui Philippe n'y aurait aucun pouvoir: et que, comme le dernier des citoyens, il serait asservi à suivre leurs lois et à se conformer à leurs usages; au lieu que, s'il faisait mettre en place quelqu'un qui dépendît de lui, il pourrait agir en maître et imposer la loi aux autres au lieu de la recevoir. Les nouveaux amis appuyaient ces réflexions, et enchérissaient encore sur les raisonnements d'Apelle. Cette idée d'un pouvoir despotique flatta le jeune roi, et c'est la grande tentation des princes. Il alla exprès à Égium, où se tenait l'assemblée des états pour l'élection d'un nouveau général; et fit tant par ses promesses et par ses menaces, qu'il donna l'exclusion à Philoxène, qui était soutenu par Aratus, et fit tomber le choix sur Epérate, qui lui était absolument contraire. Dévoné aveuglément aux volontés de son ministre, il ne s'apercevait pas qu'il se dégradait et se diffamait lui-même, rien n'étant plus odieux aux compagnies libres, telles qu'étaient ces assemblées des Grecs, que de donner l'atteinte même la plus légère à la liberté des suffrages.

Le choix était tombé sur un sujet tout à fait indigne, comme il arrive ordinairement quand les élections sont contraintes et forcées. Epérate, étant sans mérite et sans expérience, tomba dans un mépris général. Comme Aratus

[1] Polyb. lib. 4, pag. 344-349

ne se mêlait plus des affaires, il ne se faisait plus rien de bien, et tout allait en dépérissant. Philippe, sur qui en retombait tout le blâme, sentit bien alors qu'on lui avait fait prendre un très-méchant parti. Il se tourna donc encore du côté d'Aratus, lui rendit son amitié et sa confiance; et, voyant qu'après cette démarche ses affaires prospéraient visiblement, et que sa réputation et sa puissance augmentaient de jour en jour, il ne voulut plus prendre conseil que de lui, comme du seul homme de qui venaient toute sa grandeur et toute sa gloire. Qui ne croirait pas qu'après des preuves si évidentes et si réitérées, d'un côté, de l'innocence d'Aratus, de l'autre, de la noire malice d'Apelle, Philippe serait détrompé pour toujours, et comprendrait lequel des deux avait pour son service un zèle plus sincère? La suite fera voir que la jalousie ne s'éteint qu'avec l'objet qui l'excite, et que les princes reviennent difficilement des préventions qui flattent leur autorité.

On en eut bientôt une nouvelle preuve. Comme les Eléens refusaient les conditions avantageuses que Philippe leur offrait par le canal d'un certain Amphidame, Apelle lui fit entendre que ce refus si déraisonnable était l'effet des mauvais services que lui rendait sous main Aratus, quoiqu'il affectât au dehors de prendre vivement ses intérêts; que lui seul avait détourné Amphidame d'appuyer auprès des Eléens, comme il aurait dû, et comme il s'y était engagé, les offres que le roi leur faisait. Et sur tout cela il composait une histoire et citait plusieurs témoins. Le roi eut l'équité d'exiger de son ministre qu'il lui répétât les mêmes choses en présence de l'accusé: il le fit avec un air d'assurance, ou plutôt d'impudence, capable de déconcerter le plus homme de bien: il ajouta même que le roi porterait l'affaire devant le conseil des Achéens et lui en laisserait la décision; c'est ce qu'il aurait souhaité, comptant sûrement que par son crédit il viendrait à bout de l'y faire condamner. Aratus, ayant pris la parole pour se défendre, commença par supplier le roi de vouloir bien ne rien croire légèrement de tout ce qu'on lui imputait; que c'était une justice qu'un roi, encore plus que tout autre, devait à un accusé, d'ordonner un sévère examen sur tous les chefs d'accusation, et jusque-là de suspendre son jugement. Il demandait en conséquence qu'Apelle fût obligé de produire ses témoins, celui surtout de qui il prétendait tenir tout ce qu'il avait avancé contre lui, et qu'on n'omît aucun des moyens usités et prescrits pour constater un fait avant que de porter l'affaire au conseil public. Le roi trouva la demande d'Aratus fort raisonnable et promit de lui donner satisfaction : mais le temps s'écoulait sans qu'Apelle se mît en devoir de produire ses preuves. Et comment l'aurait-il fait? Un événement imprévu amena Amphidame comme par hasard à la ville de Dyme, où était Philippe, pour régler quelques affaires. Aratus saisit l'occasion, et pressa le roi de s'informer de tout par lui-même. Il le fit, et reconnut que l'accusation n'avait pas le moindre fondement. Aratus fut déclaré innocent, mais le calomniateur ne fut point puni.

L'impunité le rendit encore plus hardi. Il continua ses intrigues secrètes pour écarter ceux qui lui faisaient ombrage. Quatre personnes surtout, sans compter Apelle, partageaient les principales charges de la couronne, et en même temps la confiance du prince; c'était Antigone qui les avait nommées dans son testament, et qui leur avait assigné à chacune leur place. Sa principale vue avait été de prévenir et d'arrêter par ce choix les brigues et les mouvements presque inévitables pendant la minorité d'un prince enfant. Deux de ces seigneurs étaient entièrement dévoués à Apelle: c'étaient Léontius et Mégaléas. Il ne disposait pas de même des deux autres, qui s'appelaient Taurion et Alexandre: le premier était chargé des affaires du Péloponnèse; le second avait le commandement des gardes. Le ministre voulait faire tomber leurs charges à des seigneurs dont il fût bien sûr, et qui lui fussent parfaitement vendus. Il s'y prit différemment à leur égard; car, dit Polybe, les gens de cour savent se retourner, et ils emploient, tantôt les louanges, tantôt les calomnies, pour parvenir à leurs fins. Quand on parlait de Taurion, il s'appliquait à relever son mérite, son courage, son expérience, et en parlait comme d'un homme qui méritait que le roi l'attachât de plus près à sa personne; c'était afin de le retenir à la cour, et de faire tomber

à quelqu'une de ses créatures le gouvernement du Péloponnèse, qui était d'une grande importance, et qui demandait la présence de celui qui en était revêtu. S'agissait-il d'Alexandre, il ne manquait aucune occasion de le décrier dans l'esprit du prince, et même de le lui rendre suspect, afin de l'écarter de la cour, et de faire donner sa place à quelqu'un dont il fût maître. Polybe marquera dans la suite quel fut le succès de toutes ces menées secrètes; il insinue ici seulement qu'Apelle enfin fut pris lui-même dans ses piéges, et qu'il éprouva le traitement qu'il préparait aux autres; mais nous le verrons commettre encore auparavant l'injustice la plus noire et la plus criante contre ce même Aratus, et porter ses desseins criminels jusque sur le prince même.

J'ai déjà dit que Philippe [1], ayant reconnu plus d'une fois qu'on l'avait trompé, avait rendu ses bonnes grâces et sa confiance à Aratus. Soutenu par son crédit et par ses conseils, ils se rendit à l'assemblée des Achéens, qui avait été indiquée, en sa considération, à Sicyone. Sur le rapport qu'il fit de l'état de ses finances, et du pressant besoin qu'il avait d'argent pour l'entretien et la subsistance de ses troupes, il fut arrêté qu'on lui fournirait cinquante talents [2] dans le moment même qu'il commencerait à mettre ses troupes en marche, avec trois mois de paye pour ses soldats, et dix mille mesures de froment; et que dans la suite, tant qu'il ferait la guerre en personne dans le Péloponnèse, on lui fournirait chaque mois dix-sept talents [3].

Quand les troupes [4], revenues de leurs quartiers d'hiver, se furent rassemblées, le roi délibéra dans son conseil sur les opérations de la campagne prochaine. Il fut résolu d'agir par mer, parce que c'était un moyen sûr de partager les forces des ennemis par l'incertitude où ils seraient de quel côté on devait les attaquer; c'était aux Etoliens, aux Lacédémoniens et aux Eléens que Philippe devait faire la guerre.

Pendant que le roi, qui était retourné à Corinthe, y formait ses Macédoniens à tous les exercices de la marine, Apelle, qui sentait son crédit diminuer, et qui ne pouvait souffrir qu'on ne suivît plus ses conseils, mais ceux d'Aratus, prit des mesures secrètes pour faire échouer toutes les entreprises du roi. Sa vue était de se rendre nécessaire à son maître, et de le forcer, par la déroute de ses affaires, à se jeter entre les bras d'un ministre qui en avait le plus de connaissance, et qui était en possession de les manier. Quelle noirceur! Apelle engagea Léontius et Mégaléas, ses deux confidents, à s'acquitter négligemment de toutes leurs fonctions dans les postes qui leur seraient confiés. Pour lui, sous prétexte de quelque affaire, il se rendit à Chalcis; et là, comme tout le monde exécutait ponctuellement ses ordres, il arrêta les convois d'argent qu'on envoyait au roi, et le réduisit à une telle disette, qu'il se vit obligé de mettre en gage sa vaisselle d'argent pour ses propres besoins et pour l'entretien de sa maison.

Philippe, s'étant mis en mer, arriva le second jour à Patres; et de là étant abordé dans la Céphallénie [1], il forma le siége de Palée, ville qui par sa situation devait lui être d'une grande commodité pour en faire sa place d'armes et pour infester de là les terres des ennemis. Il fit avancer les machines et travailler aux mines. Une des manières d'ouvrir les brèches était de creuser jusque sous les fondements des murailles; quand on y était parvenu, on étayait et on soutenait les murailles par de gros pieux de bois, auxquels ensuite les mineurs mettaient le feu et se retiraient; et bientôt l'on voyait tomber de longs pans de murailles. Comme les Macédoniens avaient travaillé avec une ardeur incroyable, en très-peu de temps il se fit une brèche large de plus de trente toises. Léontius fut commandé avec ses troupes pour monter à cette brèche. Pour peu d'effort qu'il eût voulu faire, la prise de la ville était sûre; mais il attaqua les ennemis mollement, et fut repoussé avec grande perte des siens, de sorte que Philippe fut obligé de lever le siége.

Dès qu'il l'eut formé, les ennemis avaient envoyé Lycurgue avec quelques troupes dans la Messénie, et Dorimaque avec une moitié de

[1] Polyb. lib. 5, pag. 350-365.
[2] Cinquante mille écus. = 287 500 fr. E. B.
[3] Dix-sept mille écus. = 98 000 fr. E. B.
[4] An. M. 3786 [illegible] 218.

[1] Ile de la mer Ionienne

l'armée dans la Thessalie, pour obliger Philippe, par cette double diversion, à quitter son entreprise. Il arriva bientôt des députés de la part des Acarnaniens et des Messéniens. Philippe, qui avait levé le siége, assembla son conseil pour examiner de quel côté il devait porter ses armes. Les Messéniens représentaient qu'en un jour on pouvait arriver de Céphallénie dans leur pays, et accabler tout d'un coup Lycurgue, qui ne s'attendait pas à une attaque si prompte. Léontius appuya fort cet avis. Sa raison secrète était que, le retour devenant impraticable à Philippe à cause des vents qui lui seraient pour lors absolument contraires, il serait obligé d'y rester, et qu'ainsi la campagne se passerait sans rien entreprendre. Les Acarnaniens, au contraire, demandaient qu'on marchât droit contre l'Etolie, qui se trouvait dénuée de troupes; que l'on ravagerait tout le pays impunément, et qu'on empêcherait Dorimaque de faire une irruption dans la Macédoine. Aratus ne manqua pas de se déclarer pour ce dernier avis; et le roi, qui, depuis la lâche attaque de Palée, commençait à se défier de Léontius, s'y rendit aussi.

Ayant pourvu au besoin pressant des Messéniens, il partit de Céphallénie, aborda le second jour à Leucade, de là entra dans le golfe d'Ambracie, et arriva un peu devant le jour à Limnée. Aussitôt il donna ordre aux soldats de prendre de la nourriture, de se décharger de la plus grande partie de leurs bagages, et de se tenir prêts à marcher. L'après-dîner, Philippe, ayant laissé les bagages sous bonne garde, partit de Limnée, et au bout d'environ soixante stades (trois lieues) il fit halte, pour donner à son armée le temps de prendre de la nourriture et du repos; puis il marcha toute la nuit, et arriva au point du jour au fleuve Achéloüs, dans la vue de se jeter brusquement et à l'improviste sur Therme. Léontius conseilla au roi de s'arrêter quelque temps, sous prétexte de donner aux soldats, fatigués d'une longue marche, le temps de respirer, mais en effet pour procurer aux Etoliens le loisir de se disposer à la défense. Aratus, au contraire, qui savait que l'occasion passe et s'échappe rapidement, et que l'avis de Léontius était une trahison manifeste, conjura Philippe de saisir le moment favorable, et de partir sans délai.

Le roi, déjà piqué et mis en défiance contre Léontius, part sur-le-champ, passe l'Achéloüs, et marche droit à Therme par un chemin très-âpre et très-difficile, creusé entre des rochers fort escarpés. C'était la capitale du pays, où chaque année les Etoliens tenaient leurs foires et leurs assemblées solennelles, tant pour le culte des dieux que pour l'élection des magistrats. Comme cette ville passait pour imprenable à cause de sa situation avantageuse, et que jamais ennemi n'avait osé en approcher, les Etoliens y laissaient tous leurs meilleurs effets et toutes leurs richesses, et les y croyaient fort en sûreté. La surprise fut extrême quand, vers la fin du jour, ils virent Philippe y entrer avec son armée.

Après avoir fait pendant la nuit un butin immense, les Macédoniens dressèrent leur camp. Le matin, on résolut d'emporter tout ce qui se trouverait d'un plus grand prix. On amena le reste par monceaux à la tête du camp, et on y mit le feu. On prit de même les armes qui étaient suspendues aux galeries du temple: on mit à part les meilleures pour s'en servir au besoin; et le reste, qui montait à plus de quinze mille, fut réduit en cendres. Jusque-là il n'y avait rien que de juste, rien qui ne fût selon les lois de la guerre.

Les Macédoniens ne s'en tinrent pas là. Transportés de fureur par le souvenir des ravages qu'avaient faits les Étoliens à Die et à Dodone, ils mirent le feu aux galeries du temple, brisèrent tous les présents qui étaient appendus, et entre lesquels il y en avait d'une beauté et d'un prix extraordinaires. On ne se contenta pas de brûler les toits, on rasa le temple. Les statues, dont il y avait au moins deux mille, furent renversées. On en mit en pièces un grand nombre; on n'épargna que celles que l'on connut, par les inscriptions ou par la figure, être des statues de dieux. On écrivit sur les murailles ce vers:

Vois Dium, c'est de là que le coup est parti.

L'horreur qu'avaient inspirée à Philippe et à ses alliés les sacriléges commis à Die par les Etoliens leur persuadait sans doute qu'il était permis de s'en venger par les mêmes crimes,

et que ce qu'ils faisaient n'était qu'une juste représaille. On me permettra, dit Polybe, d'en penser autrement. Pour appuyer son sentiment, il cite trois grands exemples tirés do la famille même du prince dont il condamne ici la conduite. Antigone, après avoir vaincu en bataille rangée Cléomène, roi des Lacédémoniens, et s'être rendu maître de Sparte, loin de sévir contre les temples et les choses sacrées, ne sévit pas même contre les vaincus; mais il les rétablit au contraire dans la forme de gouvernement qu'ils avaient reçue de leurs pères, et les combla de marques de bonté et d'amitié. Philippe, à qui la famille royale était redevable de toute sa splendeur, et qui défit les Athéniens à Chéronée, ne leur fit sentir sa puissance et sa victoire que par des bienfaits, leur rendant les prisonniers sans rançon, prenant soin lui-même des morts, faisant porter leurs os à Athènes par Antipater, et donnant des habits à ceux des prisonniers qui en avaient plus besoin. Enfin Alexandre-le-Grand, dans les violents excès de sa colère contre Thèbes, qui la lui fit raser, loin d'oublier le respect qu'il devait aux dieux, eut soin qu'on ne fit pas, même par imprudence, le moindre tort aux temples et aux autres lieux sacrés; et, ce qui est encore plus admirable, dans la guerre qu'il fit contre les Perses, qui avaient pillé et brûlé presque tous les temples de la Grèce, il épargna et respecta tous les lieux consacrés au culte des dieux.

Il eût été à souhaiter, continue Polybe, que Philippe, attentif à ces grands exemples de ses ancêtres, eût eu plus à cœur de paraître avoir succédé à leur modération et à leur magnanimité qu'à leur trône et à leur puissance. Les lois de la guerre, à la vérité, obligent souvent de renverser les citadelles et les villes, de combler les ports, de prendre les hommes et les vaisseaux, d'enlever les fruits et autres choses semblables, pour diminuer les forces des ennemis et augmenter les nôtres: mais détruire ce qui ne peut nous causer aucun dommage ou qui n'avance point la défaite des ennemis, brûler des temples, briser des statues et autres pareils ornements d'une ville, il n'y a qu'une fureur et une rage forcenée qui soit capable d'un tel emportement. Ce n'est pas pour perdre et ruiner ceux qui nous ont fait tort que l'on doit leur déclarer la guerre, si l'on est équitable, mais c'est pour les porter à reconnaître et à réparer leurs fautes. Le but de la guerre n'est pas d'envelopper dans la même ruine les innocents et les coupables, mais plutôt de sauver les uns et les autres. C'est un homme de guerre et un païen qui parle ainsi.

Si, dans cette occasion, Philippe se montra peu religieux, il y parut un excellent capitaine. Sa vue, en se mettant sur mer, était d'aller surprendre la ville de Therme en profitant de l'absence d'une partie des troupes étoliennes. Pour couvrir son dessein, il prend un long circuit, qui laisse les ennemis dans l'incertitude du lieu où il veut tomber, et qui les empêche de songer à se saisir des pas des montagnes et des défilés où l'on pouvait l'arrêter tout court. Il y avait des rivières à passer; il fallait user d'une extrême diligence, et tourner tout court sur l'Etolie par une marche prompte et forcée. C'est ce qu'il fait, sans écouter les mauvais conseils des traîtres. Il laisse ses bagages pour rendre son armée moins pesante. Il passe les défilés sans trouver aucun obstacle, et entre dans Therme comme s'il y était tombé du ciel; tant il avait caché et brusqué sa marche, sans qu'il paraisse qu'on en eût eu le moindre soupçon.

Sa retraite ne fut pas moins admirable. Pour se l'assurer, il avait fait occuper plusieurs postes importants, s'attendant bien qu'en descendant, son arrière-garde surtout ne manquerait pas d'être attaquée. Elle le fut en effet à deux reprises différentes; mais les sages précautions qu'il avait prises rendirent inutiles les efforts des ennemis.

Une entreprise si bien concertée, conduite avec tant de secret, et exécutée avec tant de prudence et de promptitude, passe les forces d'un prince à l'âge où était alors Philippe, et porte le caractère d'un vieux guerrier exercé de longue main dans toutes les finesses et dans toutes les ruses de la guerre. On ne peut guère douter, et le narré de Polybe l'insinue assez clairement, qu'Aratus, comme il avait été l'auteur d'un si beau projet, n'en ait été aussi comme l'âme et le grand mobile dans toutes ses suites. J'ai déjà fait observer qu'il était plus propre à conduire une ruse de guerre, à former des entreprises extraordinaires, et à

les faire réussir par ses conseils hardis, qu'à les exécuter lui-même. Quel bonheur pour un jeune roi d'avoir dans ses troupes un général de ce caractère, prudent, habile, aguerri, instruit par une longue expérience, et rompu dans toutes les parties de la science militaire; d'en savoir discerner le mérite; d'en connaître, d'en sentir tout le prix; d'être docile à ses avis, quoique souvent contraires à son goût et à son sentiment particulier, et de se laisser guider par de si sages conseils! Après l'heureux succès d'une action, celui qui a donné le conseil disparaît, et toute la gloire en retombe sur le prince. Plutarque[1], qui appuie ce que je viens de dire, trouve qu'il était également glorieux à Philippe d'avoir été assez docile pour suivre de bons avis, et à Aratus d'avoir été assez habile pour les donner.

Quand Philippe, qui avait repris le chemin par où il était venu, fut arrivé à Limnée, s'y trouvant en repos et en sûreté, il offrit aux dieux des sacrifices en action de grâces des bons succès dont ils avaient favorisé ses entreprises, et fit un grand festin aux officiers, qui n'étaient pas moins sensibles que lui à la gloire qu'il venait de s'acquérir. Il n'y eut que Léontius et Mégaléas qui se firent un vrai chagrin du bonheur de leur prince. Chacun s'aperçut d'abord qu'ils ne prenaient point autant de part que le reste de la compagnie à la joie d'une si heureuse expédition. Pendant le repas, ils répandirent leur bile contre Aratus par des railleries injurieuses et outrageantes. Ils ne s'en tinrent pas à des paroles. Au sortir de la table, comme ils avaient la tête échauffée de colère et de vin, ils le poursuivirent à coups de pierres jusque dans sa tente. Tout le camp fut en émeute. Ce bruit arriva jusqu'aux oreilles du roi, qui, s'étant fait informer exactement de ce qui était arrivé, condamna Mégaléas à une amende de vingt talents (vingt mille écus)[2], et le fit mettre en prison. Léontius, averti de ce qui lui était arrivé, vint suivi de plusieurs soldats à la tente du roi, persuadé que le jeune prince aurait peur de ce cortége, et changerait bientôt de résolution. Arrivé devant le roi: *Qui a été assez hardi*, demanda-t-il, *pour porter les mains sur Mégaléas, et pour le mettre en prison? C'est moi*, répondit fièrement le roi. Léontius fut effrayé: il jeta quelques soupirs, et se retira fort en colère. Quelques jours après, il se rendit caution de l'amende imposée à Mégaléas, et celui-ci fut mis en liberté.

Pendant l'expédition de Philippe contre l'Etolie, Lycurgue, roi de Sparte, avait fait une entreprise contre les Messéniens; mais elle n'eut point de suites. Dorimaque, qui avait mené un corps de troupes étoliennes assez considérable en Thessalie, dans l'espérance de ravager le pays, et d'obliger Philippe à lever le siége de Palée pour aller secourir ses alliés, y trouva des troupes prêtes à le bien recevoir. Il n'osa pas les attaquer. La nouvelle de l'irruption de Philippe dans l'Étolie l'obligea de s'y rendre à la hâte pour défendre son propre pays. Quelque diligence qu'il fit, il arriva trop tard; les Macédoniens en étaient déjà sortis.

Philippe conduisait son armée avec une promptitude qu'on a peine à concevoir. Étant parti de Leucade avec sa flotte, et étant arrivé à Corinthe, il fit tirer ses vaisseaux à sec au port de Léchée, y débarqua ses troupes, les mit en marche, et, passant par Argos, il arriva le douzième jour à Tegée, où il avait donné le rendez-vous aux alliés. Sparte, qui avait appris par le bruit public ce qui s'était passé à Therme, fut véritablement alarmée quand elle vit ce jeune vainqueur sur ses terres, où l'on ne s'attendait pas qu'il dût arriver si brusquement. Il y eut quelques actions entre les deux armées, où Philippe eut toujours l'avantage. J'en omets le détail, pour ne point trop allonger cette histoire. Il montra partout un courage et une prudence supérieurs à son âge, et cette expédition ne lui fit guère moins d'honneur que celle d'Etolie. Après avoir ravagé tout le pays et fait beaucoup de butin, il retourna par Argos à Corinthe.

Il y trouva des ambassadeurs de Rhodes et de Chio, qui venaient offrir leur médiation et porter les deux parties à un traité de paix. Le roi, dissimulant ses véritables intentions, leur dit qu'il avait toujours souhaité et qu'il souhaitait encore avoir la paix avec les Etoliens, et les chargea en les congédiant de les y dis-

[1] Plut. in Arato, pag. 1049.
[2] 115 000 fr. E. B.

[1] Polyb. lib. 5, pag. 350-365.

poser. Il descendit ensuite à Léchée, pour passer de là dans la Phocide, où il avait dessein d'entreprendre quelque chose de plus important.

La cabale formée par Léontius, Mégaléas et Ptolémée (ce dernier était aussi un des principaux officiers de Philippe), ayant épuisé tous les moyens secrets pour écarter et pour perdre tous ceux qui leur étaient opposés ou suspects, et voyant avec douleur que ces ressorts cachés n'avaient pas eu le succès qu'elle en attendait, prit la résolution de se rendre redoutable au prince même, en se servant du crédit qu'ils avaient auprès des troupes pour les indisposer contre le roi et pour se les attacher. La plus grande partie de l'armée était restée à Corinthe. L'absence du roi leur parut une occasion favorable pour exécuter leurs desseins. Ils représentèrent aux soldats armés à la légère et à ceux de la garde, qu'ils s'exposaient pour le salut commun à tout ce que la guerre avait de plus pénible et de plus périlleux; que cependant on ne leur rendait point justice, et qu'on n'observait pas à leur égard l'ancien usage dans la distribution du butin. Les jeunes gens, échauffés par ces discours séditieux, se divisent par troupes et par pelotons, pillent les logements des courtisans les plus distingués, et s'emportent jusqu'à forcer les portes de la maison du roi et en briser les tuiles. Il s'excita un grand tumulte dans la ville. Philippe, en étant averti, vient de Léchée en diligence. Il assemble les Macédoniens dans le théâtre, et, par un discours mêlé de douceur et de sévérité, il leur fait sentir le tort qu'ils avaient. Dans le trouble et la confusion où tout était alors, les uns disaient qu'il fallait saisir et punir les auteurs de la sédition, les autres qu'il valait mieux calmer les esprits doucement et ne plus penser à ce qui était arrivé.

Le roi était encore jeune; son autorité n'était pas entièrement affermie dans l'esprit du peuple et parmi les troupes. Il avait contre lui les premiers officiers de la couronne, qui avaient été les régents du royaume pendant sa minorité, qui avaient rempli toutes les places de leurs créatures, qui s'étaient soumis tous les ordres de l'état, qui avaient le commandement des troupes, qui de longue main s'étaient appliqués à s'en attirer l'affection, et qui avaient partagé entre eux le maniement de toutes les affaires. Dans une conjoncture si délicate, il ne crut pas qu'il fût à propos de faire de l'éclat, de peur d'aigrir les esprits par des châtiments employés à contre-temps. Il dissimula donc pour le présent, fit semblant d'être satisfait, et, ayant exhorté ses troupes à l'union et à la paix, il reprit le chemin de Léchée. Depuis ce soulèvement il ne lui fut plus si facile d'exécuter dans la Phocide ce qu'il avait projeté.

Léontius, ne voyant plus rien à espérer après les tentatives qu'il avait faites sans succès, eut recours à Apelle. Il envoya courriers sur courriers pour lui apprendre le danger où il se trouvait, et pour le presser de venir le joindre. Ce ministre, pendant son séjour à Chalcis, y disposait de tout avec une autorité souveraine, et, par cette raison, extrêmement odieuse. A l'entendre, le roi, jeune encore, n'était maître de rien, et ne suivait que les impressions qu'il lui donnait. Il s'arrogeait à lui seul le maniement de toutes les affaires, comme ayant un plein pouvoir de faire tout à son gré. Les magistrats de Macédoine et de Thessalie, les officiers chargés de la régie des affaires, lui rapportaient tout. Dans toutes les villes de Grèce, à peine faisait-on mention du prince, soit qu'on eût des résolutions à prendre, des affaires à régler, des jugements à porter, soit qu'il fût question de décerner des honneurs ou d'accorder des grâces. Apelle se réservait tout et faisait tout.

Il y avait longtemps que Philippe était informé de cette conduite, et il la supportait avec peine. Aratus le pressait souvent d'y mettre ordre, et tâchait de le tirer de son irrésolution et de sa servitude. Mais le roi dissimulait, sans faire connaître à personne de quel côté il penchait et à quoi il se déterminait. Apelle, qui ne savait rien de ses dispositions à son égard, persuadé au contraire qu'il ne paraîtrait pas plutôt devant le roi qu'on le consulterait sur tout, accourut de Chalcis au secours de Léontius.

Quand il arriva à Corinthe, Léontius, Ptolémée et Mégaléas, qui commandaient les corps de troupes les plus distingués, engagèrent la jeunesse à aller au-devant de lui. Apelle, reçu de la sorte avec grande pompe et grand appareil, et accompagné d'une grande troupe d'officiers et de soldats, va d'abord descendre au logis du roi, où il prétendait entrer comme

autrefois. Mais l'huissier, qui avait le mot, l'arrête brusquement en lui disant que le roi était occupé. Étonné d'une réception si extraordinaire, à laquelle il ne s'attendait pas, il délibère longtemps sur le parti qu'il avait à prendre, et enfin se retire tout confus. Il n'y a rien de si fragile[1] qu'une puissance empruntée et qui n'est point appuyée sur ses propres fondements. Le brillant cortége dont il s'était fait suivre se dissipa sur-le-champ, et il arriva à son logis suivi de ses seuls domestiques. Vive image, dit Polybe, de ce qui se passe à la cour des rois, et de ce que doivent craindre les courtisans les plus accrédités : il ne faut que peu de jours pour voir tout ensemble et leur élévation et leur chute. Semblables à des jetons, qui d'un moment à l'autre passent de la plus grande valeur à la plus petite au gré de celui qui calcule, selon qu'il plaît au prince de leur être ou favorable ou contraire, aujourd'hui ils sont dans le plus grand crédit, et demain dans la dernière misère et dans un mépris général. Mégaléas, averti, par la disgrâce du premier ministre, de ce qu'il avait à craindre pour lui-même, ne pensa plus qu'à se mettre à couvert par la fuite ; et il se retira à Thèbes, laissant Léontius engagé pour vingt talents dont il avait répondu pour ses complices.

Le roi, soit pour ne pas pousser Apelle au désespoir, soit qu'il ne se crût pas encore assez affermi pour faire un coup d'éclat, ou par un reste de considération et de reconnaissance pour son tuteur et son gouverneur, continua de s'entretenir quelquefois avec lui, et lui laissa quelques autres honneurs semblables, mais il l'exclut du conseil et du nombre de ceux qu'il invitait à souper. S'étant rendu à Sicyone, les magistrats lui offrirent un logement : il préféra celui d'Aratus, qu'il ne quittait point, et avec qui il passait les jours entiers. Il donna ordre à Apelle de s'en aller à Corinthe.

Ayant ôté à Léontius le commandement des troupes qu'il avait, lesquelles furent envoyées ailleurs, sous prétexte d'un besoin pressant, il le fit mettre en prison, en apparence pour le paiement des vingt talents dont il avait répondu pour Mégaléas, mais en effet pour s'assurer de sa personne, et pour sonder les dispositions des troupes. Léontius fit savoir cette nouvelle à l'infanterie, dont il avait été le chef, qui aussitôt députa au roi pour lui présenter une requête, portant que, si l'on chargeait Léontius de quelque nouvelle accusation qui eût mérité qu'on le mît en prison, il ne décidât rien qu'elle ne fût présente ; que, s'il lui refusait cette grâce, elle prendrait ce refus pour un mépris et une injure insigne (telle était la liberté dont les Macédoniens étaient en possession d'user avec leur roi) : mais que si Léontius n'était renfermé que pour le paiement des vingt talents, elle s'offrait de payer en commun cette somme. Ce témoignage d'affection ne fit qu'irriter la colère du roi et accélérer la mort de Léontius.

Sur ces entrefaites arrivèrent d'Etolie les ambassadeurs de Rhodes et de Chio, après avoir fait consentir les Etoliens à une trêve de trente jours. Ils assurèrent le roi que ce peuple était disposé à la paix. Philippe accepta la trêve, et écrivit aux alliés d'envoyer leurs plénipotentiaires à Patres pour traiter de la paix avec les Etoliens. Il partit aussi de Léchée pour s'y trouver, et y arriva après deux jours de navigation.

Il reçut alors des lettres envoyées par Mégaléas, de la Phocide aux Etoliens, dans lesquelles ce perfide exhortait les Etoliens à ne rien craindre et à continuer la guerre : que Philippe était aux abois, faute de munitions et de vivres ; et il ajoutait à cela des choses fort injurieuses à ce prince. Sur la lecture de ces lettres, Philippe, jugeant bien qu'Apelle en était le principal auteur, le fit arrêter avec son fils. Il envoya en même temps à Thèbes pour y faire juger Mégaléas, qui n'attendit pas la décision des juges, et se donna la mort à lui-même. Apelle et son fils furent aussi mis à mort peu de temps après.

Je ne sais si l'on trouve dans l'histoire un exemple plus remarquable de l'empire qu'un favori peut prendre sur l'esprit de son jeune maître pour satisfaire impunément son avarice et son ambition. Apelle avait été tuteur de Philippe, et, comme tel, chargé de son éducation. Il avait été chef du conseil de régence établi par le feu roi. Cette double qualité de tuteur et de gouverneur, d'un côté, avait in-

[1] « Nihil rerum mortalium tam instabile ac fluxum est, « quam fama potentiæ non suâ vi nixæ. » (Tac. *Annal.* lib. 13, cap. 19.)

spiré au jeune prince, comme cela était naturel et raisonnable, des sentiments de docilité, d'estime, de respect et de confiance à l'égard d'Apelle, et d'un autre côté avait fait prendre à Apelle sur son pupille un air d'autorité et de commandement, dont il ne se dessaisit jamais dans la suite. Philippe ne manquait point d'esprit, de jugement, de pénétration. Quand il fut dans un âge plus avancé, il sentit dans quelles mains il était tombé, mais il s'aveuglait lui-même sur les défauts de son maître. Il avait reconnu plus d'une fois la basse jalousie d'Apelle contre tout mérite éclatant, et sa haine déclarée contre les sujets du roi les plus capables de le bien servir. Les preuves de vexations et de concussions se renouvelaient tous les jours par des plaintes réitérées, qui rendaient le gouvernement odieux et insupportable. Tout cela ne faisait nulle impression ou n'en faisait qu'une très-légère sur l'esprit du jeune prince, que le ministre s'était asservi et avait subjugué jusqu'au point de s'en faire craindre. On a vu ce qui lui en coûta pour rompre ce charme.

Cependant les Etoliens souhaitaient toujours avec ardeur que la paix se conclût [1]. Ils étaient las d'une guerre où rien n'avait répondu à leur attente. Ils s'étaient flattés de n'avoir affaire qu'à un roi jeune et sans expérience, et avaient espéré de s'en jouer comme d'un enfant; Philippe au contraire leur avait fait connaître qu'en sagesse et en résolution il était homme fait, et qu'eux ils s'étaient conduits en enfants dans toutes leurs entreprises. Mais ayant appris le soulèvement des troupes et la conjuration d'Apelle et de Léontius, ils reculèrent le jour où ils devaient se trouver à Patres, dans l'espérance qu'il s'élèverait à la cour quelque sédition dont le roi ne se tirerait qu'avec peine. Philippe, qui dans le fond ne souhaitait rien plus que de rompre les conférences sur la paix, saisit avidement l'occasion que les ennemis eux-mêmes lui en fournissaient, et engagea les alliés, qui étaient venus au rendez-vous, à continuer la guerre. Ensuite il mit à la voile, et retourna encore à Corinthe. Il permit aux Macédoniens de s'en aller par la Thessalie prendre leurs quartiers d'hiver dans leur pays; puis, côtoyant l'Attique sur l'Euripe il alla de Cenchrée à Démétriade [1], où il trouva Ptolémée, le seul des conjurés qui restait, et le fit condamner à mort par une assemblée de Macédoniens.

[1] Polyb. lib. 5, pag. 370, 377.

Tout ceci arriva au temps qu'Annibal campait en Italie sur le Pô, et qu'Antiochus, après s'être soumis la plus grande partie de la Célésyrie, avait envoyé ses troupes en quartiers d'hiver. Ce fut aussi alors que Lycurgue, roi des Lacédémoniens, s'enfuit en Etolie pour se dérober à la colère des éphores, qui, sur un faux bruit que ce roi avait dessein de brouiller, s'étaient assemblés pendant la nuit, et étaient venus chez lui pour se saisir de sa personne. Mais, sur le pressentiment qu'il eut de cette violence, il prit la fuite avec sa famille. Il fut rappelé peu de temps après, quand on eut reconnu la fausseté des soupçons formés contre lui. L'hiver venu, Philippe s'en retourna en Macédoine.

Chez les Achéens, Épérate était dans un mépris général. Personne n'obéissait à ses ordres; le pays était tout ouvert et sans défense, et souffrait beaucoup de ravages. Les villes abandonnées et ne recevant pas de secours, étaient à l'extrémité, et ne pouvaient fournir leur contingent qu'avec peine. Les troupes étrangères, dont on reculait de jour en jour le paiement, servaient comme on les payait, et il en désertait un grand nombre. Tout cela arrivait par le peu de tête du chef; on a vu comment il fut choisi. Heureusement pour les Achéens le temps de sa magistrature expirait. Il quitta cette charge au commencement de l'été, et Aratus le père fut mis en sa place.

Philippe [2], dans son voyage en Macédoine, avait pris Bylazor, la plus grande ville de Péonie, et la plus avantageusement située pour faire des courses de Dardanie dans la Macédoine; de sorte que, s'en étant rendu maître, il n'avait presque plus rien à craindre de la part des Dardaniens.

Après la prise de cette ville, il reprit le chemin de la Grèce [3]. Il jugea à propos de mettre le siége devant Thèbes de Phthiotide, d'où les Étoliens faisaient des courses continuelles et de grands ravages sur les terres de

[1] Ville de la Thessalie maritime.
[2] Polyb. lib. 5, pag. 435
[3] An. M. 3787; av. J. C. 217.

Démétriade, de Pharsale, et même de Larisse. L'attaque fut rude, et la défense très-vigoureuse; mais enfin les assiégés, craignant d'être pris d'assaut, rendirent la ville. Par cette conquête, Philippe mettait en sûreté la Magnésie et la Thessalie, et enlevait aux Étoliens un grand butin.

Il reçut encore là des ambassadeurs de Chio, de Rhodes, de Bysance et de la part de Ptolémée, au sujet de la paix; et il leur répondit, comme il avait déjà fait auparavant, qu'il voulait bien qu'elle se fît, et qu'ils n'avaient qu'à savoir des Étoliens s'ils seraient dans les mêmes dispositions. Ce n'est pas qu'en effet il désirât fort la paix; mais il ne voulait pas se déclarer.

Il partit ensuite avec ses favoris pour se trouver aux jeux néméens, à Argos. Pendant qu'il assistait à un des combats, arrive de Macédoine un courrier qui lui donne avis que les Romains avaient perdu une grande bataille dans la Toscane, près du lac de Trasimène, et qu'Annibal était maître du plat pays. Le roi ne montra cette lettre qu'à Démétrius de Phare, et lui défendit d'en parler. Celui-ci saisit cette occasion pour lui représenter qu'il devait au plus tôt laisser la guerre d'Étolie pour attaquer les Illyriens, et passer ensuite en Italie. Il ajoutait que la Grèce, déjà soumise en tout, lui obéirait également dans la suite : que les Achéens étaient entrés d'eux-mêmes et de plein gré dans ses intérêts; que les Étoliens, abattus et rebutés par les mauvais succès de la guerre présente, ne manqueraient pas de les imiter; que, s'il voulait se rendre maître de l'univers, noble ambition qui ne convenait mieux à personne qu'à lui, il fallait commencer par passer en Italie et la conquérir; qu'après la défaite des Romains dont il venait d'apprendre la nouvelle, le temps était venu d'exécuter un si beau projet, et qu'il n'y avait plus à hésiter. Un roi jeune, heureux dans ses exploits, hardi, entreprenant, et, outre cela, né d'un sang qui s'était toujours flatté de parvenir un jour à l'empire universel, ne pouvait être qu'enchanté d'un pareil discours.

Cependant, comme il se possédait, et que, maître de ses sentiments, il n'en montrait que ce qui convenait au bien de ses affaires, qualité bien estimable et bien rare dans un âge si peu avancé, il ne marqua point trop d'empressement pour la paix, quoique alors il la souhaitât avec beaucoup d'ardeur. Il fit dire seulement aux villes alliées d'envoyer leurs plénipotentiaires à Naupacte pour délibérer en commun sur la paix. Pressé par les Étoliens, il se rendit lui-même bientôt tout près de cette ville à la tête de ses troupes. On était de tous côtés si las de la guerre, qu'on n'eut pas besoin de longues conférences. Le roi fit proposer aux Étoliens, par les ambassadeurs des alliés, pour premier article, que de part et d'autre on garderait ce qu'on avait. Ils y consentirent. On convint facilement des autres articles. Le traité fut ratifié, et chacun se retira dans son pays. Cette paix de Philippe et des Achéens avec les Étoliens, la bataille perdue par les Romains près du lac de Trasimène, et celle qu'Antiochus perdit à Raphia, tous ces événements arrivèrent dans la troisième année de la 140ᵉ olympiade[1].

Dans la première conférence particulière qui s'était tenue devant le roi et les ambassadeurs des alliés, l'un d'eux, c'était Agélas de Naupacte, appuya son avis de raisons qui méritent d'être rapportées ici, et que Polybe a cru devoir insérer tout entières dans son récit. Il dit qu'il serait à souhaiter que les Grecs n'eussent jamais de guerre les uns contre les autres; que ce serait un grand bienfait des dieux, si, n'ayant que les mêmes sentiments, ils se tenaient tous, pour ainsi dire, par la main, et réunissaient toutes leurs forces pour se mettre à couvert des insultes des barbares: si cela ne se pouvait pas absolument, que du moins, dans les conjonctures présentes, ils devaient s'unir ensemble, et veiller à la conservation de la Grèce; qu'il n'y avait, pour sentir la nécessité de cette union, qu'à jeter les yeux sur les armées formidables des deux puissants peuples qui se faisaient actuellement la guerre; qu'il était évident à quiconque avait la moindre teinture des maximes de politique, que jamais les vainqueurs, soit Carthaginois ou Romains, ne se borneraient à l'empire de l'Italie et de la Sicile, mais que sans doute ils pousseraient leurs projets beaucoup plus loin;

[1] An. M. 3787; av. J. C. 217.

que tous les Grecs en général devaient être attentifs au péril dont ils étaient menacés, et surtout Philippe ; que ce prince n'aurait rien à craindre, si, au lieu de travailler à la ruine des Grecs, et de faciliter leur défaite à leurs ennemis, comme il avait fait jusqu'alors, il prenait à cœur leurs intérêts comme les siens propres, et veillait à la défense de toute la Grèce comme si c'était son propre royaume ; que, par cette conduite, il gagnerait l'affection des Grecs, qui, de leur côté, lui demeureraient inviolablement attachés dans toutes ses entreprises, et déconcerteraient, par leur fidélité pour lui, tous les projets que les étrangers pourraient former contre son royaume ; que si, au lieu de se contenter de demeurer sur la défensive, il avait envie d'entrer en action et de faire quelque grande entreprise, il n'avait qu'à se tourner du côté de l'Occident, et se rendre attentif aux événements de la guerre d'Italie; que, pourvu qu'il se mît en état de saisir habilement la première occasion qui ne manquerait pas de se présenter, tout semblait lui frayer le chemin à l'empire universel; que, s'il avait quelque chose à démêler avec les Grecs, il en remît la discussion à un autre temps; que surtout il eût soin de se conserver toujours la liberté de faire la paix ou d'avoir la guerre avec eux quand il voudrait ; que, s'il souffrait que la nuée qui s'élevait de l'Occident vînt fondre sur la Grèce, il était fort à craindre qu'il ne fût plus en leur pouvoir ni de prendre les armes, ni de traiter de paix, ni de décider leurs affaires à leur gré et de la manière qu'ils le jugeraient à propos.

On ne peut rien imaginer de plus sensé que ce discours, qui est une claire prédiction de ce qui devait arriver à la Grèce, dont les Romains se rendront bientôt les maîtres absolus. C'est ici, pour la première fois, que la vue des affaires d'Italie et d'Afrique influe dans celles de la Grèce, et en conduit les mouvements. Dans la suite, ni Philippe, ni les autres puissances de la Grèce, ne se réglèrent plus sur l'état de leur pays pour faire la guerre ou la paix ; ils portèrent leur vue et leur attention vers l'Italie. Les peuples de l'Asie et les insulaires firent bientôt après la même chose. Tous ceux qui, depuis ce temps-là, ont eu sujet de n'être pas contents de Philippe ou d'Attale, n'ont plus compté sur les secours ou sur la protection d'Antiochus, ni de Ptolémée : ils ne se sont plus tournés vers le Midi ou l'Orient ; ils n'ont eu les yeux attachés que sur l'Occident. Tantôt c'était aux Carthaginois, tantôt aux Romains, qu'on envoyait des ambassadeurs. Il en venait aussi à Philippe de la part des Romains, qui, connaissant la hardiesse de ce prince, craignaient qu'il ne vînt augmenter l'embarras où ils se trouvaient. C'est ce que la suite de l'histoire va nous faire connaître.

§ IV. — Philippe conclut un traité avec Annibal. Il reçoit un échec a Apollonie de la part des Romains. Son changement de conduite : sa mauvaise foi; ses dérèglements. Il fait empoisonner Aratus. Les Etoliens font alliance avec les Romains. Attale, roi de Pergame, s'y joint, aussi bien que les Lacédémoniens. Machanidas devient tyran de Sparte. Diverses expéditions de Philippe et de Sulpitius, préteur des Romains, dans l'une desquelles Philopémen se distingue.

La guerre des Carthaginois et des Romains[1], c'est-à-dire des deux plus puissants peuples qui fussent alors, attirait l'attention de tous les rois et de tous les peuples de la terre. Philippe, roi de Macédoine, s'y croyait d'autant plus intéressé, que ses états n'étaient séparés de l'Italie que par la mer Adriatique, que nous appelons aujourd'hui le golfe de Venise. Quand il apprit, par le bruit public, qu'Annibal avait passé les Alpes, il fut bien aise, à la vérité, de voir les Romains et les Carthaginois en guerre les uns contre les autres; mais, comme l'événement était incertain, il ne voyait pas encore clairement quel parti il devait embrasser. Trois victoires remportées de suite par Annibal[2] ne lui laissèrent plus lieu d'hésiter, et levèrent tous ses doutes. Il lui envoya des ambassadeurs, qui malheureusement tombèrent entre les mains des Romains. Ils furent conduits vers le préteur Valérius Lévinus, campé alors près de Lucérie. Le chef de l'ambassade (il se nommait Zénophane) sans se déconcerter, répondit, d'un ton ferme, que Philippe l'avait envoyé pour faire alliance

[1] Liv. lib. 23, n. 33, 34 et 38.

[2] An. M. 3788 ; av. J. C. 216.

et amitié avec le peuple romain, et qu'il avait des ordres pour les consuls, aussi bien que pour le sénat et pour le peuple de Rome. Lévinus, ravi de joie qu'au milieu de la défection des anciens alliés un roi si puissant songeât à faire alliance avec les Romains, traita les ambassadeurs avec le plus d'honnêteté qu'il lui fut possible, et leur donna une escorte pour les conduire. Etant arrivés en Campanie, ils s'échappèrent, et se rendirent au camp d'Annibal, où ils conclurent avec lui un traité dont les conditions portaient : « Que le roi Philippe « passerait en Italie avec une flotte de deux « cents vaisseaux et ravagerait les côtes mari- « times, et qu'il emploierait ses forces par « terre et par mer pour aider les Carthaginois: « que ceux-ci, lorsque la guerre serait termi- « née, demeureraient maîtres de toute l'Italie « et de Rome, et que tout le butin serait « pour Annibal : qu'après la conquête de « l'Italie, ils passeraient par mer dans la Grè- « ce ; et y feraient la guerre avec qui il con- « viendrait au roi ; et que tant les villes du « continent que les îles situées vers la Macé- « doine demeureraient en propre à Philippe « et à son royaume. » Annibal, de son côté, envoya aussi des ambassadeurs à Philippe, pour tirer de lui la ratification du traité. Ils partirent avec ceux de Macédoine. J'ai remarqué ailleurs, que dans ce traité, dont Polybe[1] nous a conservé la teneur en entier, il est fait mention expresse d'un grand nombre de divinités des deux peuples, comme présentes à ce traité, et dépositaires des serments qui en accompagnaient la cérémonie. On ne trouve point dans Polybe une grande partie des choses que Tite-Live rapporte avoir été réglées par ce traité.

Les ambassadeurs, qui étaient partis de compagnie, furent malheureusement aperçus et arrêtés par les Romains. Le mensonge de Xénophane ne lui réussit pas comme la première fois. On reconnut les Carthaginois à leur air, à leur habillement, et encore plus à leur langage. On les trouva chargés de lettres d'Annibal pour Philippe, et d'une copie du traité. On les conduisit à Rome. Dans l'état où étaient pour lors les affaires des Romains, qui avaient sur les bras Annibal, c'est tout dire, la découverte d'un nouvel ennemi aussi puissant que Philippe devait leur causer une extrême alarme. Mais c'est dans ces occasions que paraissait la grandeur romaine. Sans se troubler ni se déconcerter, ils prirent toutes les mesures nécessaires pour soutenir cette nouvelle guerre. Philippe, ayant appris l'aventure des ambassadeurs, envoya à Annibal une seconde ambassade, qui fut plus heureuse que la première et rapporta le traité. Mais ces contre-temps firent qu'on ne put rien entreprendre cette année-là, et tinrent encore les choses en suspens.

Philippe n'était plus occupé[1] que du grand dessein de porter la guerre en Italie. Il avait auprès de lui Démétrius de Phare, qui ne cessait d'allumer en lui de plus en plus ce désir, moins par zèle pour les intérêts de ce prince que par haine contre les Romains, qui l'avaient dépouillé de ses états, dans lesquels il croyait ne pouvoir se rétablir que par ce moyen. C'est par son conseil qu'il avait fait la paix avec presque tous ses ennemis, pour donner tous ses soins et toute son application à cette guerre, dont la pensée ne le quittait ni jour ni nuit; de sorte que dans tous ses rêves il ne parlait que de guerre et de combats contre les Romains, et se réveillait souvent en sursaut plein de sueur et tous hors de lui-même. Ce prince, encore jeune, était naturellement vif et ardent dans tout ce qu'il entreprenait. Ses heureux succès, les espérances que lui donnait Démétrius, et le souvenir des grandes actions de ses prédécesseurs, allumaient en lui une ardeur qui prenait tous les jours de nouvelles forces.

Pendant l'hiver[2], il songea à équiper une flotte, non pour hasarder un combat naval contre les Romains, il n'était pas en état de le tenter, mais pour transporter ses troupes en Italie avec plus de promptitude, et surprendre les ennemis lorsqu'ils l'attendraient le moins. Il fit donc construire chez les Illyriens cent ou six-vingts barques, et, après avoir exercé pendant quelque temps les Macédoniens à la manœuvre de la chiourme, il se mit en mer. Il s'empara de la ville d'Orique, située au côté occidental de l'Épire. Valérius,

[1] Polyb. lib. 7, pag. 502-507.

[1] Polyb. lib. 5, pag. 439 et 445-447.
[2] Liv. lib 24, n. 40.

commandant de la flotte qui était à Brindes, en ayant été averti, partit sur-le-champ avec ce qu'il avait de vaisseaux prêts à faire voile, reprit le lendemain Orique, où Philippe n'avait laissé qu'une légère garnison, et envoya un assez gros détachement au secours d'Apollonie, dont Philippe avait formé le siége. Névius, officier habile et expérimenté, qui commandait ce détachement, ayant débarqué ses troupes à l'embouchure de la rivière d'Aoüs, sur laquelle Apollonie est située, prit un chemin détourné, et entra de nuit dans la ville sans que les ennemis s'en aperçussent. Les Macédoniens, se croyant sans péril parce qu'ils se voyaient séparés des ennemis par la mer, étaient dans une grande sécurité, et avaient négligé toutes les précautions que la guerre prescrit et qu'une exacte discipline demande. Névius, qui en avait été informé, sortit de nuit de la ville sans faire de bruit, et arriva dans le camp, où tout était endormi. Les cris de ceux qui furent attaqués les premiers ayant éveillé les autres, ils ne songèrent qu'à fuir et à se sauver. Le roi lui-même, encore à demi endormi, et presque nu, eut bien de la peine à gagner ses vaisseaux. Les soldats l'y suivirent en foule; il y en eut près de trois mille pris ou tués. Valérius, qui était resté à Orique, à la première nouvelle de cette sortie, avait envoyé sa flotte vers l'embouchure de la rivière pour en fermer la sortie à Philippe. Ce prince se voyant sans issue et sans ressource, après avoir mis le feu à ses vaisseaux, retourna par terre en Macédoine, menant avec lui les tristes débris de ses troupes presque entièrement désarmées et dépouillées.

Il y avait déjà quelque temps que Philippe [1], en qui jusque-là l'on avait remarqué et admiré beaucoup de qualités d'un grand roi, avait commencé à changer de caractère et de conduite; et l'on attribuait ce changement aux mauvais conseils de ceux qui l'environnaient, qui, pour lui plaire, ne cessaient de le louer, d'entrer dans toutes ses passions, et de lui faire entendre que la grandeur d'un roi consistait à gouverner avec empire et à se faire obéir aveuglément et sans résistance. Au lieu de la douceur, de la sagesse, de la modération qu'il avait fait paraître jusque-là, on le vit traiter les villes et les peuples, non-seulement avec fierté et hauteur, mais encore avec injustice et dureté; et n'étant plus sensible, comme auparavant, à sa réputation, il s'abandonna sans retenue à toutes sortes de débauches et de déréglements; effet trop ordinaire de la flatterie, dont le poison subtil corrompt presque toujours les meilleurs princes, et ruine tôt ou tard toutes les belles espérances qu'on en avait conçues!

Il semble que l'échec qu'il avait reçu devant Apollonie, en le couvrant de honte, devait abattre son orgueil et le rendre plus traitable: il ne fit qu'aigrir son humeur; et l'on aurait dit que ce prince voulait se venger sur ses sujets et sur ses alliés, de l'affront qu'il avait reçu de ses ennemis.

S'étant rendu dans le Péloponnèse peu de temps après sa défaite, il fit tous ses efforts pour tromper et surprendre les Messéniens; mais, ses ruses ayant été découvertes, il leva le masque et ravagea tout le pays. Aratus, qui était plein de probité et d'honneur, ne put tenir contre une injustice si criante, et s'en plaignit hautement. Il avait déjà commencé dès auparavant à se retirer insensiblement de la cour; ici il crut devoir rompre absolument avec un prince qui ne respectait plus le public, et qui ne gardait plus aucune mesure avec lui-même: car il savait le commerce qu'il avait eu avec sa belle-fille, dont il avait été très-affligé; mais il n'en avait rien dit à son fils, à qui il n'aurait de rien servi de connaître sa honte lorsqu'il était dans l'impuissance de s'en venger.

Comme cette rupture ne put se faire sans éclat, Philippe, à qui les plus grands crimes ne coûtaient plus rien, résolut de se défaire d'un censeur incommode, dont l'absence même lui reprochait tous ses désordres. La grande réputation d'Aratus, et le respect qu'on avait pour sa vertu, l'empêchèrent de recourir à la force ouverte et à la violence. Il chargea Taurion, l'un de ses confidents, de le faire mourir par quelque voie secrète en son absence. Il fut obéi. Taurion, ayant fait amitié avec Aratus, et s'étant insinué dans sa familiarité, l'invita plusieurs fois à manger chez lui; et dans l'un de ses repas il lui donna du poison, non de ces

[1] Plut. in Arato, pag. 1049-1052. — Polyb. lib. 8, pag. 518, 519.

poisons violents et prompts, mais de ceux qui allument dans le corps un feu lent et qui le consument peu à peu, et qui sont d'autant plus dangereux qu'ils avertissent moins.

Aratus connut fort bien la cause de son mal; mais, comme il n'aurait rien avancé de s'en plaindre, il le supporta patiemment, sans en dire un mot, comme une maladie ordinaire et commune. Un jour seulement, ayant craché du sang en présence d'un ami qui était dans sa chambre, comme il vit que cet ami en était surpris : *Voilà, mon cher Céphalon*, dit Aratus, *le fruit de l'amitié des rois*. Il mourut de cette manière à Egium, lorsqu'il était capitaine général pour la dix-septième fois.

Les Achéens voulaient qu'il fût enterré dans le lieu où il était mort, et se préparaient à lui élever un tombeau qui répondît à la gloire de sa vie et aux services qu'il leur avait rendus. Mais les Sicyoniens obtinrent cet honneur pour leur ville, dont Aratus était natif; et, changeant leur deuil en fête, couronnés de chapeaux de fleurs et vêtus de robes blanches, ils allèrent prendre le corps à Egium, et le portèrent en pompe à Sicyone en dansant et en chantant en son honneur des hymnes et des cantiques. Ils choisirent le lieu le plus éminent, où ils l'enterrèrent, comme le fondateur et le sauveur de leur ville, et ce lieu s'appela depuis *Aratium*. Du temps de Plutarque, c'est-à-dire environ trois cents ans après, on lui offrait encore tous les ans deux sacrifices solennels : le premier, le jour qu'il délivra la ville du joug de la tyrannie, et ce sacrifice portait le nom de *soteria;* et l'autre, le jour qu'il vint au monde. Pendant le sacrifice, des chœurs de musique chantaient des cantiques sur la lyre; et le maître des chœurs, à la tête des enfants et des jeunes hommes, faisait une procession autour de l'autel. Le sénat, couronné de chapeaux de fleurs, suivait cette procession avec une grande partie des habitants.

On ne peut nier qu'Aratus n'ait été un des plus grands hommes de son temps. Il peut être regardé en quelque sorte comme le fondateur de la république des Achéens : c'est lui du moins qui lui donna la forme et l'éclat qu'elle a conservés longtemps depuis, et qui en ont fait un des plus puissants états de la Grèce. Mais il fit une faute considérable en appelant au secours de cette république les rois de Macédoine, qui en devinrent les maîtres et les tyrans; et ce fut, comme nous l'avons remarqué, la jalousie contre Cléomène, roi de Sparte, qui l'engagea dans cette démarche.

Il en fut bien puni par la manière dont Philippe le traita. Son fils Aratus eut un sort encore plus déplorable; car ce prince, devenu profondément scélérat, dit Plutarque, et qui affectait d'ajouter l'outrage à la cruauté, employa contre lui, non les poisons mortels, mais ceux qui font perdre la raison et qui jettent dans la démence; et par ce moyen il lui fit faire des choses indignes et affreuses, qui l'auraient entièrement déshonoré si elles avaient été volontaires et faites de sens rassis : de sorte que, quoiqu'il fût encore fort jeune et dans la fleur de son âge, la mort fut regardée pour lui, non comme un malheur, mais comme le remède et la fin de ses maux.

Vers ce temps-là Philippe fit une expédition contre les Illyriens[1], qui eut un heureux succès. Il souhaitait depuis longtemps de se rendre maître de la ville de Lissus; mais il désespérait de pouvoir prendre le château qui passait pour imprenable, tant il était bien situé et bien fortifié. Ne pouvant réussir par la force, il eut recours à la ruse. Un petit vallon séparait la ville du château. Il découvrit dans cet intervalle un endroit couvert d'arbres, et fort propre à cacher une embuscade. Il y plaça de nuit l'élite de ses troupes. Le lendemain il attaqua la ville d'un autre côté. Les habitants, qui étaient en grand nombre, se défendirent très-courageusement, et pendant quelque temps l'avantage fut égal de part et d'autre. Enfin ils firent une furieuse sortie, et poussèrent vivement les assiégeants. La garnison du château, qui vit que Philippe se retirait, crut sa défaite assurée, et, voulant avoir part au butin, sortit en grand nombre et se joignit aux habitants. Cependant, ceux qui étaient en embuscade attaquèrent le château, et l'emportèrent sans beaucoup de résistance. En même temps, sur le signal dont on était convenu, les fuyards tournèrent visage, et poursuivirent les habitants jusque dans la ville, qui se rendit peu de temps après.

M. Valérius Lévinus[2], en qualité de pré-

[1] Polyb. lib. 8, pag. 519-521.

[2] An. M. 3793; av. J. C. 211.

teur, avait eu pour département la Grèce et la Macédoine. Il sentit bien de quelle importance il était, pour diminuer les forces de Philippe[1], de lui débaucher quelques-uns de ses alliés. Les Etoliens étaient les plus puissants de tous. Il commença par sonder, dans des entretiens particuliers, la disposition des principaux de la nation, et, après les avoir gagnés, il se rendit à l'assemblée générale. Là, après avoir exposé en quel heureux état se trouvaient actuellement les affaires des Romains, et l'avoir prouvé par la prise de Syracuse en Sicile et par celle de Capoue en Italie, il exalta la générosité et la fidélité des Romains envers leurs alliés. Il ajouta que les Etoliens devaient s'attendre à être d'autant mieux traités par les Romains, qu'ils seraient les premiers des peuples d'outre-mer qui auraient fait amitié avec eux : que Philippe et les Macédoniens étaient pour eux des voisins dangereux, de qui ils avaient tout à craindre ; que Rome avait déjà rabattu de beaucoup leur fierté, et qu'elle saurait bien les réduire, non-seulement à restituer aux Etoliens les places qu'ils leur avaient enlevées, mais à craindre eux-mêmes pour leur propre pays : que, pour ce qui regardait les Acarnaniens, qui s'étaient détachés du corps et de la société des Etoliens, elle les y ferait rentrer sous les mêmes conditions qui leur avaient été prescrites quand ils y furent admis, ou même les leur soumettrait entièrement.

Scopas, qui occupait alors la première charge chez les Etoliens, et Dorimaque, celui de leurs citoyens qui était le plus accrédité, appuyèrent fort le discours et les promesses du préteur, et enchérirent beaucoup sur ce qu'il avait dit de la grandeur et de la puissance romaine, parce qu'ils n'étaient pas obligés de garder sur ce sujet autant de retenue que lui, et qu'on était plus disposé à les croire qu'un étranger qui parlait pour les intérêts de sa patrie. Ce qui les touchait le plus, c'était l'espérance de se rendre maîtres de l'Acarnanie. Le traité fut donc conclu entre les Romains et les Etoliens. On laissa aux Eléens, aux Lacédémoniens, à Attale, roi de Pergame, à Pleurate et Scerdilède, tous deux rois, le premier dans la Thrace, l'autre dans l'Illyrie ; on leur laissa, dis-je, la liberté d'entrer, s'ils le voulaient, dans le traité aux mêmes conditions. Elles portaient « que les Etoliens feraient « au plus tôt la guerre à Philippe ; que les « Romains leur fourniraient au moins vingt- « cinq galères à cinq rangs de rames : que les « villes qu'on prendrait depuis l'Etolie jusqu'à « l'île de Corcyre (Corfou) demeureraient en « propre aux Etoliens, tout le butin et tous « les prisonniers aux Romains : que les Ro- « mains travailleraient à rendre les Etoliens « maîtres de l'Acarnanie : que les Etoliens ne « pourraient faire la paix avec Philippe qu'à « condition que ce prince serait tenu de re- « tirer ses troupes des terres des Romains et « de celles de leurs alliés ; ni les Romains avec « Philippe que sous la même clause. » Les actes d'hostilité commencèrent sur-le-champ. On prit quelques villes sur Philippe ; après quoi Lévinus se retira à Corfou, bien persuadé que le roi avait assez d'affaires et d'ennemis sur les bras pour être hors d'état de penser à l'Italie et à Annibal. '

Philippe était en quartier d'hiver à Pella, quand il apprit la nouvelle du traité des Etoliens. Afin de pouvoir marcher au plus tôt contre eux, il travailla à régler les affaires de la Macédoine, et à la mettre en sûreté contre les insultes des peuples voisins. Scopas, de son côté, se prépare à porter la guerre contre les Acarnaniens, qui, se voyant dans l'impuissance de tenir tête en même temps à deux peuples aussi puissants qu'étaient les Etoliens et les Romains, prirent néanmoins les armes plutôt par désespoir que par raison, et résolurent de vendre bien cher leurs vies. Ayant envoyé dans l'Epire, qui était tout proche, leurs femmes, leurs enfants, et tous les vieillards au-dessus de soixante ans, tous ceux qui restaient depuis quinze ans jusqu'à soixante s'engagent, par serment, de ne revenir de la guerre que vainqueurs, prononcent contre eux-mêmes les plus terribles imprécations s'ils manquent à leur engagement, et prient seulement les Epirotes d'enfermer dans un même tombeau ceux qui auraient été tués dans le combat, avec cette inscription : CI-GISENT LES ACARNANIENS, QUI SONT MORTS EN COMBATTANT POUR LEUR PATRIE CONTRE LA VIOLENCE

[1] Liv. lib. 26, n. 24-26.

ET L'INJUSTICE DE CEUX D'ÉTOLIE. Pleins de courage, ils partent dans le moment, et vont au-devant de l'ennemi jusqu'aux frontières de leur pays. Une telle résolution effraya les Étoliens. D'ailleurs, ils apprirent que Philippe s'était déjà mis en marche pour venir au secours de ses alliés. Ils rebroussèrent chemin, et s'en retournèrent chez eux; Philippe en fit autant.

Dès l'entrée du printemps, Lévinus assiégea Anticyre [1], qui se rendit peu de temps après. Il l'abandonna aux Étoliens, et retint seulement le butin pour lui. Il y reçut la nouvelle qu'on l'avait nommé consul en son absence, et que P. Sulpitius venait pour prendre sa place.

Dans le traité entre les Romains et ceux d'Etolie [2] on avait invité plusieurs autres peuples et plusieurs rois à y entrer. Il paraît qu'Attale, Pleurate et Scerdilède profitèrent de cette invitation. Les Etoliens exhortèrent ceux de Sparte à en faire autant. Chlénéas, leur député, représenta vivement aux Lacédémoniens tous les maux dont les rois de Macédoine les avaient accablés; le dessein qu'ils avaient toujours eu, et qu'ils avaient encore, d'opprimer la liberté de la Grèce; en particulier, l'impiété sacrilége dont avait usé Philippe en pillant un temple dans la ville de Therme, la noire perfidie et la cruauté qu'il avait exercées contre les Messéniens. Il ajouta qu'ils n'avaient rien à craindre de la part des Achéens, lesquels, après toutes les pertes qu'ils avaient faites dans la dernière campagne, se trouveraient fort heureux de pouvoir défendre leur pays; que, pour Philippe, quand il verrait les Etoliens l'attaquer par terre, les Romains et Attale par mer, il ne songerait point à porter ses armes dans la Grèce. Il conclut en demandant que les Lacédémoniens persévérassent dans l'alliance qu'ils avaient faite avec l'Etolie, ou que du moins ils demeurassent neutres.

Lyciscus, député des Acarnaniens, parla après lui, et se déclara d'abord ouvertement pour les Macédoniens. Il fit valoir les services que Philippe et, après lui, Alexandre, avaient rendus à la Grèce en attaquant et ruinant les Perses, qui en étaient les plus anciens et les plus cruels ennemis. Il fit souvenir les Lacédémoniens de la douceur et de la clémence qu'avait montrées à leur égard Antigone lorsqu'il se rendit maître de Sparte. Il insista sur la honte et les dangers qu'il y avait de donner entrée dans la Grèce à des barbares; il appelait ainsi les Romains. Il dit qu'il était de la sagesse des Spartiates de prévoir de loin l'orage qui commençait à se former en Occident, et qui sans doute éclaterait bientôt, d'abord sur la Macédoine, puis sur la Grèce entière, dont il causerait la ruine. « Pourquoi vos ancêtres, « leur dit-il, précipitèrent-ils dans un puits « celui qui venait de la part de Xerxès les in- « viter à se soumettre et à se joindre à ce « prince? pourquoi Léonide votre roi, avec « ses trois cents Spartiates, affronta-t-il la « mort? N'était-ce pas pour défendre la li- « berté commune de la Grèce? Et maintenant « on vous exhorte à la livrer à d'autres bar- « bares, d'autant plus dangereux, qu'ils pa- « raissent plus modérés. Que les Étoliens se « déshonorent, s'ils veulent, par cette hon- « teuse prévarication; elle leur convient à « eux, qui ignorent ce que c'est que la gloire, « et qui ne sont sensibles qu'à un sordide « intérêt. Pour vous, Spartiates, défenseurs- « nés de la liberté et de l'honneur de la Grèce, « vous soutiendrez jusqu'à la fin un titre si « glorieux. »

Le fragment de Polybe où ces deux harangues sont rapportées en demeure là, et ne marque point quel en fut le succès. La suite de l'histoire fait connaître que Sparte se joignit aux Étoliens, et entra dans le traité commun. Elle était pour lors partagée en deux factions, dont les intrigues et les disputes, poussées jusqu'aux dernières violences, excitaient de grands troubles dans la ville. L'une prenait avec chaleur les intérêts de Philippe, l'autre était ouvertement déclarée contre lui. Celle-ci prévalut. Il paraît que Machanidas était à la tête; et que, profitant des troubles qui agitaient pour lors la république, il s'en rendit le maître et en devint le tyran.

P. Sulpitius et le roi Attale étant arrivés[1]

[1] Ville d'Achaïe, dans la Phocide.

[2] Polyb. lib. 9, pag. 561-571.

[1] An. M. 3796; av. J. C. 208. — Liv. lib. 27, n. 29-33. — Polyb. lib. 10, pag. 612.

avec leur flotte au secours des Etoliens, ceux-ci conçurent de grandes espérances, et la terreur se répandit dans le parti contraire, d'autant plus que Machanidas, tyran de Sparte, attaquait déjà les terres des Achéens, dont il était tout voisin. Aussitôt les Achéens et leurs alliés députent vers Philippe, et le pressent de venir en Grèce pour les défendre et les soutenir. Il ne tarda pas. Les Étoliens, sous la conduite de Pyrrhias, qui cette année avait été nommé leur général conjointement avec le roi Attale, s'avancent à sa rencontre jusqu'à Lamia[1]. Pyrrhias avait avec lui les troupes qu'Attale et Sulpitius lui avaient envoyées. Philippe le battit deux fois, et les Étoliens furent obligés de se renfermer dans les murs de Lamia. Philippe se retira à Phalère[2] avec son armée.

Pendant le séjour qu'il y fit, il arriva des ambassadeurs de la part de Ptolémée[3], roi d'Égypte, des Rhodiens, des Athéniens et des habitants de Chio. Ils étaient chargés de faire tous leurs efforts pour établir une paix solide entre Philippe et les Etoliens. Ce n'était pas tant par bonne volonté pour ceux-ci que par la peine qu'ils avaient de voir Philippe entrer si fort dans les affaires de la Grèce : ce qui pouvait le rendre plus puissant que leurs intérêts ne le demandaient ; car ses conquêtes sur les Étoliens et sur leurs alliés lui facilitaient le moyen de devenir maître de toute la Grèce, à quoi ses prédécesseurs avaient toujours aspiré, et lui ouvraient même une entrée dans les villes que Ptolémée possédait hors de l'Égypte. Philippe renvoya la délibération sur la paix à l'assemblée prochaine des Achéens, et cependant accorda aux Étoliens une trêve de trente jours. Quand il se fut rendu à l'assemblée, les Étoliens, par les propositions déraisonnables qu'ils firent, ôtèrent toute espérance d'accommodement. Philippe, indigné que les vaincus prétendissent lui faire la loi, déclara qu'en venant à l'assemblée il n'avait point du tout compté sur la droiture et la sincérité des Étoliens, mais qu'il était bien aise de convaincre ses alliés qu'il désirait véritablement la paix, et que les Étoliens seuls y mettaient obstacle. Il partit de là, après avoir laissé aux Achéens quatre mille hommes pour les soutenir, et se rendit à Argos, où l'on était près de donner les jeux néméens, dont il était bien aise d'augmenter la célébrité par sa présence.

Pendant qu'il était occupé à la célébration de ces jeux, Sulpitius, étant parti de Naupacte, et ayant débarqué entre Sicyone et Corinthe, ravagea tout le plat pays. Philippe, sur cette nouvelle, quitta les jeux, marcha promptement contre les ennemis ; et, les trouvant chargés de butin, il les mit en fuite et les poursuivit jusqu'à leurs vaisseaux. De retour aux jeux, il fut reçu avec un applaudissement général, d'autant plus qu'ayant quitté son diadème et sa pourpre royale, il s'égalait et se confondait avec tous les spectateurs ; spectacle bien agréable et bien flatteur pour des villes libres. Mais autant que ses manières simples et populaires l'avaient fait aimer, autant bientôt ses débauches énormes le rendirent odieux. Il allait de nuit dans les maisons en simple particulier, et y exerçait toutes sortes de licences. Il n'était pas sûr aux pères et aux maris de vouloir s'y opposer, car ils couraient risque de leur vie.

Quelques jours après la célébration des jeux, Philippe, avec les Achéens, qui avaient pour capitaine général Cycliade, ayant passé la rivière de Larisse, s'avance jusqu'à la ville d'Élis, qui avait reçu une garnison étolienne. Le premier jour il ravagea les terres voisines ; puis il s'approcha de la ville en bataille rangée, et fit avancer quelques corps de cavalerie jusqu'aux portes pour engager les Étoliens à faire une sortie. Ils sortirent en effet ; mais Philippe fut bien étonné de voir parmi eux des troupes romaines. Sulpitius, étant parti de Naupacte avec quinze galères, et ayant débarqué quatre mille hommes, était entré de nuit dans la ville d'Élis[1]. Le combat fut rude. Damophante, général de la cavalerie des Éléens, ayant aperçu Philopémen qui commandait celle des Achéens, s'avança hors des rangs, et courut impétueusement contre lui. Celui-ci l'attendit de pied ferme ; et, le prévenant, il le renversa d'un coup de pique aux pieds de son cheval. Damophante tombé, sa cavalerie prit la fuite. J'ai déjà parlé de Philopémen, et

[1] Ville de Thessalie dans la Phthiotide.
[2] Ville aussi de Thessalie.
[3] Philopator.

[1] Plut. in Philop. pag. 361.

bientôt je le ferai connaître plus en détail. D'un autre côté, l'infanterie éléenne combattait avec avantage. Le roi, voyant que les siens commençaient à plier, pousse son cheval au milieu de l'infanterie romaine. Son cheval, percé d'un coup de javelot, le jette par terre : alors le combat devint furieux, chacun de son côté faisant des efforts extraordinaires, les Romains pour se saisir de Philippe, les Macédoniens pour le sauver. Le roi signala son courage en cette occasion, ayant été obligé de combattre longtemps à pied au milieu de la cavalerie. Il se fit dans ce combat un grand carnage. Enfin, ayant été enlevé par les siens et mis sur un autre cheval, il se retira. Il alla camper à cinq milles de là; et le lendemain, ayant attaqué un château où s'était retirée une grande multitude de paysans avec tous leurs troupeaux, il fit quatre mille prisonniers, et prit vingt mille bêtes, tant de gros que de menu bétail; avantage qui pouvait le consoler de l'affront qu'il venait de recevoir à Élis.

Dans ce moment, il reçut nouvelles que les barbares avaient fait une irruption dans la Macédoine. Il partit sur-le-champ pour aller défendre son pays, ayant laissé aux alliés deux mille cinq cents hommes de son armée. Sulpitius, avec sa flotte, se retira à Égine, où il se joignit au roi Attale, et y passa l'hiver. Quelque temps après, les Achéens livrèrent un combat aux Etoliens et aux Eléens, près de Messène, où ils eurent l'avantage.

§ V. — Éducation et grandes qualités de Philopémen.

Philopémen, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, était de Mégalopolis, ville de l'Arcadie, dans le Péloponnèse[1]. Il reçut une excellente éducation par les soins de Cassandre, de Mantinée, qui, après la mort de son père, par reconnaissance pour les services importants qu'il en avait reçus, servit au jeune pupille de tuteur et de gouverneur.

Au sortir de l'enfance, il fut mis entre les mains d'Ecdémus et de Démophane, citoyens de Mégalopolis, qui avaient été dans l'école d'Arcésilas, fondateur de la nouvelle académie. Le but de la philosophie, dans ces temps-là, était de porter les hommes à servir leur patrie et de les former par ses préceptes au gouvernement de la république et au maniement des grandes affaires. C'est l'avantage inestimable que procurèrent à Philopémen les deux philosophes dont nous parlons, par où ils le rendirent le bonheur commun de la Grèce. Aussi, comme on dit que les mères aiment plus leurs derniers enfants qu'elles ont dans un âge avancé, la Grèce, comme ayant enfanté Philopémen dans sa vieillesse, et après tous les grands personnages qu'elle avait portés, l'aima singulièrement, et se plut à augmenter sa puissance à mesure qu'elle voyait croître sa réputation. Il fut appelé *le dernier des Grecs*, comme Brutus, dans la suite, *le dernier des Romains*; sans doute pour marquer que la Grèce, après Philopémen, n'avait produit aucun grand homme, ni qui fût digne d'elle.

Ayant pris Épaminondas pour son modèle, il imita admirablement sa prudence à délibérer et à résoudre, son activité et son audace à exécuter, et son parfait désintéressement: mais pour sa douceur, sa patience, sa modération dans les différends qui naissent ordinairement dans le gouvernement d'un état, c'est ce qu'il ne put jamais imiter. Un certain esprit de contention, qui était la suite de son caractère violent et emporté, le rendait plus propre aux vertus guerrières qu'aux vertus politiques.

Aussi, dès son enfance, il n'aimait que les gens de guerre, et il ne s'appliquait volontiers qu'aux exercices qui pouvaient le rendre propre à cette profession; à combattre armé, à monter à cheval, à lancer le javelot. Et comme il paraissait très-bien constitué et très-bien formé pour la lutte, et que quelques amis particuliers l'exhortaient à s'y appliquer, il leur demanda si cet exercice des athlètes était propre à faire un bon soldat. Ils ne purent s'empêcher de lui répondre que la vie des athlètes, obligés de garder un régime fixe et réglé, de prendre de certaines nourritures, et toujours aux mêmes heures, et de donner un certain temps au sommeil pour conserver leur embonpoint, qui faisait la plus grande partie de leur mérite; que cette vie, dis-je, était toute

[1] Plut. in Philop. pag. 356-361.

différente de celle des gens de guerre, qui sont souvent dans la nécessité de supporter la faim et la soif, le froid et le chaud, et qui n'ont point toujours des heures marquées, ni pour la nourriture, ni pour le repos. Depuis cette réponse il eut un souverain mépris pour les exercices athlétiques, ne les jugeant d'aucune utilité pour le bien public et pour l'état, et les trouvant dès là peu dignes d'un homme qui a quelque élévation, quelques talents, et quelque amour pour sa patrie.

Dès qu'il fut sorti des mains de ses gouverneurs et de ses maîtres, il se mit dans les troupes que la ville de Mégalopolis envoyait faire des courses dans la Laconie pour piller et pour en emmener des troupeaux et des esclaves. Et, dans toutes ces courses, il était toujours le premier quand on sortait, et le dernier quand on revenait.

Pendant qu'il n'y avait point de troupes en campagne, il occupait son loisir à se rendre robuste et léger par les exercices de la chasse; ou bien il s'appliquait à cultiver la terre, car il avait un bel héritage à une lieue de la ville, où il allait tous les jours après son dîner ou après son souper. Le soir il se jetait sur une méchante paillasse comme l'un de ses esclaves, et passait ainsi la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, il allait avec ses vignerons travailler à la vigne, ou mener la charrue avec ses laboureurs; après quoi il s'en retournait à la ville, où il vaquait aux affaires publiques avec ses amis et les magistrats.

Tout ce qu'il gagnait à la guerre, il le dépensait en chevaux et en armes, ou bien il l'employait à payer la rançon de ceux de ses citoyens qui avaient été faits prisonniers. Il tâchait d'augmenter son revenu en mettant ses terres en valeur, qui est le plus juste de tous les gains; et il ne se contentait pas de s'y arrêter en passant et pour son seul plaisir, mais il y donnait tous ses soins, persuadé qu'il n'y a rien qui convienne plus à un homme de probité et d'honneur que de faire profiter son bien en s'abstenant de celui des autres.

Je prie les lecteurs, pour juger sainement de ce que je dis ici de Philopémen, de vouloir se transporter d'esprit dans les siècles dont je parle, et de se souvenir de l'estime et de l'usage que toutes les nations policées, les Hébreux, les Perses, les Grecs, les Romains, faisaient de la culture des terres et du travail des mains. Tout le monde sait que ces derniers, je veux dire les Romains, après avoir remporté de célèbres victoires, et être descendus du char de triomphe, couronnés de lauriers et de gloire, retournaient aussitôt à leurs métairies, d'où on les avait tirés pour les mettre à la tête des armées, et allaient conduire la charrue et les bœufs avec ces mêmes mains qui venaient de vaincre et de défaire les ennemis. Nos mœurs, nos usages, ne trouvent rien que de vil et de méprisable dans un pareil exercice; mais c'est un malheur pour nous. Le luxe, en corrompant nos mœurs, a perverti notre jugement. Il nous fait regarder comme grand et estimable ce qui n'est digne que de mépris; et il attache au contraire une idée de mépris et de bassesse à ce qui a une véritable grandeur et une solide beauté.

Philopémen écoutait volontiers les discours des philosophes, et lisait avec plaisir leurs traités; non pas tous indifféremment, mais seulement ceux qui pouvaient l'aider à faire du progrès dans la vertu. De toutes les grandes idées d'Homère, il ne cherchait et ne retenait que celles qui peuvent aiguiser le courage, et porter aux grandes actions; et ce poëte en est plein, jamais écrivain n'ayant peint la valeur avec des traits si vifs. Pour ce qui regarde les autres lectures, il aimait surtout à lire les traités d'Évangélus qu'on appelle *les Tactiques*, c'est-à-dire l'art de ranger des troupes en bataille, et les histoires de la vie d'Alexandre; car il pensait qu'il fallait toujours rapporter les paroles aux actions, les préceptes à la pratique, estimant peu des lectures qui n'ont pour but que de satisfaire une vaine curiosité, ou de procurer un plaisir rapide et passager.

Quand il avait lu les préceptes et les règles des *Tactiques*, il ne faisait nul cas d'en voir les démonstrations par des plans dressés sur des planches; mais il en faisait l'application sur les lieux mêmes en pleine campagne; car, dans ses marches, il observait exactement la position des lieux hauts et des lieux bas; toutes les coupures et les irrégularités du terrain, toutes les différentes formes et figures que les bataillons et les escadrons sont obligés de

prendre à cause des ruisseaux, des ravins, des défilés, qui les forcent de se resserrer ou de s'étendre; et, après y avoir fait de sérieuses réflexions en lui-même, il en raisonnait avec ceux qui l'accompagnaient.

Il était dans sa trentième année lorsque Cléomène, roi de Lacédémone, attaqua Mégalopolis. Nous avons vu quel courage et quelle grandeur d'âme il fit paraître dans cette occasion. Il ne se signala pas moins, quelques mois après, dans la bataille de Sélasie, où Antigone remporta une célèbre victoire sur le même Cléomène. Ce prince, touché d'un mérite si éclatant dont il avait été témoin par lui-même, lui fit les offres les plus avantageuses pour l'attacher à son service. Il les refusa par l'attachement qu'il avait pour sa patrie, et parce que d'ailleurs il se sentait une répugnance naturelle pour la vie de la cour, qui exige mille assujettissements, et où il n'est pas possible de conserver sa liberté. Ne voulant pas néanmoins demeurer oisif et sans occupation, il passa en Crète, où il y avait guerre, pour apprendre encore mieux le métier des armes. La Crète fut pour lui une excellente école, où il fit de grands progrès, et où il acheva de se former dans l'art militaire. Il y trouva des hommes très-belliqueux, très-adroits à toutes sortes de combats, très-tempérants, et accoutumés à une discipline très-sévère.

Après y avoir servi quelque temps, il s'en retourna chez les Achéens avec un si grand nom, qu'à son arrivée, il fut fait général de la cavalerie. Il commença par examiner l'état de ses troupes, où il ne trouva aucun ordre, aucune discipline. Il ne put dissimuler ni souffrir ce relâchement. Il alla lui-même de ville en ville, exhortant en particulier tous les jeunes gens, les piquant d'honneur, les animant par la vue des récompenses, employant quelquefois la sévérité et les châtiments quand il trouvait des esprits indociles et rebelles. Il leur faisait faire souvent des exercices, des revues, des tournois, dans les lieux où il pouvait avoir le plus de spectateurs. Par ce moyen, en très-peu de temps, il les rendit tous si robustes, si adroits, si courageux, et en même temps si légers et si prompts, que toutes les évolutions et tous les mouvements à droite, à gauche, ou de la tête à la queue, soit de tous les escadrons ensemble, soit de chaque cavalier seul, se faisaient avec une adresse et une facilité qui eussent presque donné lieu de croire que toute cette cavalerie n'était qu'un seul et même corps qui se remuait d'un mouvement libre et volontaire.

Dans le combat près de la ville d'Élis, qui est le dernier dont nous avons parlé, et où il commandait la cavalerie, il se fit un grand honneur; et tout le monde avoua qu'il n'était ni au-dessous d'aucun soldat pour des coups de main, ni inférieur aux plus vieux capitaines en sagesse et en prudence, et qu'il était également propre et à combattre et à commander.

Il est vrai que le premier qui éleva la communauté des Achéens à ce haut degré de gloire et de puissance où elle parvint, ce fut Aratus. Avant lui ils étaient méprisés et faibles, parce qu'ils étaient désunis, et que chaque ville ne travaillait que pour elle et pour ses propres intérêts. Aratus les releva en les unissant et en les liguant toutes ensemble; et sa vue était de faire de tout le Péloponnèse un seul corps et une seule puissance, que cette union aurait rendue invincible. Il réussit moins dans ses entreprises par son courage et sa hardiesse, que par sa prudence, son adresse, son affabilité, sa douceur; et, ce qu'on a regardé comme un défaut dans son gouvernement, par les liaisons d'amitié qu'il contracta avec les princes étrangers, auxquels par là sa république demeura soumise. Mais, dès que Philopémen eut commencé à prendre en main le gouvernement, comme il était grand homme de guerre, et qu'il avait fait pencher la victoire de son côté dans tous ses premiers combats, il releva le courage des Achéens, et, les trouvant en état de résister par eux-mêmes à leurs ennemis, il leur fit secouer le joug des puissances étrangères.

Il réforma beaucoup de choses dans les troupes des Achéens, et changea leur ordonnance de bataille et leur armure, qui étaient très-défectueuses. Il leur fit prendre de grands et forts boucliers, leur donna de bonnes lances, les arma de bons casques, de bonnes cuirasses, et de bons cuissards; et par là il les accoutuma à combattre de pied ferme et en gagnant toujours du terrain, au lieu de courir et de

voltiger comme des troupes légèrement armées qui escarmouchent plutôt qu'elles ne combattent.

Il travailla ensuite à une autre réforme, bien plus difficile, mais encore plus importante en un sens; ce fut de modérer et de régler leur luxe et leur excessive dépense. Je dis modérer, car il ne crut pas pouvoir déraciner entièrement cette forte passion qu'ils avaient pour la parure et pour l'éclat. Il se contenta d'abord de lui substituer un autre objet, en leur inspirant du goût pour une autre magnificence qui consistait à se distinguer par leurs chevaux, par leurs armes, et par tout l'équipage de guerre. Cette ardeur passa jusqu'aux femmes, qui n'étaient plus occupées qu'à travailler pour leurs maris ou pour leurs enfants. On ne voyait entre les mains des femmes que des casques qu'elles ornaient de panaches teints dans les plus vives couleurs, et des cottes d'armes de cavaliers, et des casaques de soldats qu'elles brodaient. Cette vue seule, augmentant leur audace, excitait en eux un vif désir d'affronter les plus grands dangers, et une sorte d'impatience d'aller se couvrir de gloire. La somptuosité dans toutes les autres choses qui attirent les yeux, dit Plutarque, entraîne immanquablement après elle le luxe, et inspire une secrète mollesse à ceux qui les regardent et qui s'y livrent; les sens, enchantés et éblouis par ces charmes trompeurs, conspirant à séduire l'esprit même, et à l'affaiblir par leurs douces sollicitations. Mais, au contraire, la magnificence qui a les armes pour objet relève le courage et le fortifie.

D'autres grands hommes ont pensé de même que Philopémen. Plutarque observe que Brutus[1], qui, dans tout le reste, avait accoutumé les capitaines à fuir toute superfluité, était persuadé que la richesse des armes que les soldats ont toujours entre leurs mains, et dont ils se couvrent, relève le courage des hommes qui ont du cœur et de l'ambition, et rend plus âpres au combat les avares en les forçant de défendre avec courage des armes qu'ils regardent comme une possession précieuse et honorable. Le même auteur dit que ce qui acquit à Sertorius les bonnes grâces des Espagnols,

[1] Plut. in Brut. pag. 1001.

c'est qu'il leur donnait avec profusion de l'or et de l'argent pour dorer leurs casques et enrichir leurs boucliers. C'était aussi le sentiment de César[1], qui avait soin de donner à ses soldats des armes brillantes d'or et d'argent, non-seulement pour la pompe et l'éclat, mais pour les rendre plus fermes dans le combat par la crainte de perdre des armes d'un tel prix.

Il ne faut pas dissimuler que des capitaines d'un aussi grand nom que ceux que je viens de nommer pensaient diversement. Mithridate[2], instruit par ses malheurs de l'inutilité d'une armée magnifique, bannit toutes ces armes dorées et enrichies de pierreries, et il commença à les regarder comme la richesse du vainqueur, et non comme la force de ceux qui les portent. Papirius, ce célèbre dictateur, qui répara si avantageusement par la défaite des Samnites l'affront que les Romains avaient reçu aux fourches Caudines, disait à ses troupes qu'il faut que le soldat ait quelque chose de hérissé[3], et que la dorure lui sied mal; que le fer et le courage doivent faire sa gloire et sa fierté. En effet, ajoutait-il, l'or et l'argent, à parler vrai, sont moins des armes que des dépouilles. Cette parure brille avant l'action et devient hideuse à travers le sang et le carnage. L'ornement du soldat, c'est la bravoure; le reste suit toujours la victoire. Un ennemi riche est la proie du vainqueur, quelque pauvre qu'il soit. Tout le monde sait qu'Alexandre-le-Grand[4] parlait ainsi de la richesse et de la magnificence des armes persanes.

Ce n'est pas à moi à décider, dans cette variété de sentiments, lesquels de ces grands hommes pensaient plus juste. Mais on ne peut

[1] « Habebat tam cultos milites, ut argento et auro politis armis ornaret, simul et ad speciem, et quo tenaciores eorum in prælio essent metu damni. » (Suet. in *Jul. Cæs.*, cap. 67.)

[2] Plut. in Lucullo, pag. 496.

[3] « Horridum militem esse debere, non cælatum auro argentoque, sed ferro et animis fretum. Quippe illa prædam veriùs quàm arma esse; nitentia antè rem, deformia inter sanguinem et vulnera. Virtutem esse militis decus, et omnia illa victoriam sequi : et ditem hostem quamvis pauperis victoris præmium esse. » (Liv. lib. 9, n. 40.)

[4] « Aciem hostium auro purpurâque fulgentem intueri jubebat, prædam non arma gestantem. Irent, et imbellibus feminis aurum viri eriperent. » (Q. Curt. lib. 3, cap. 10.)

qu'admirer l'habileté et l'adresse de Philopémen, qui, trouvant le luxe établi et dominant dans sa nation, ne crut pas devoir entreprendre de l'extirper entièrement, et se contenta de lui donner un objet plus louable et plus digne d'hommes courageux.

Quand Philopémen eut accoutumé la jeunesse à chercher sa parure dans ses armes, il l'exerça et la forma lui-même avec grand soin à toutes les parties de la discipline militaire. Les jeunes gens, de leur côté, se prêtaient avec grand plaisir aux leçons qu'il leur donnait par rapport aux évolutions militaires, et il y avait entre eux une forte émulation à qui les exécuterait avec plus de facilité et de promptitude. L'ordre de bataille qu'il leur enseigna leur plut merveilleusement, parce que des rangs bien serrés leur parurent plus difficiles à rompre; et leurs armes, quoique beaucoup plus pesantes qu'auparavant, leur devinrent plus aisées et plus légères, parce qu'ils les maniaient et les portaient plus volontiers à cause de leur éclat et de leur beauté, et qu'il leur tardait de les essayer et de les voir teintes du sang de leurs ennemis.

Il faut avouer que Philopémen, de quelque côté qu'on l'envisage, est un grand homme de guerre et un beau modèle pour tous ceux que la Providence appelle à la profession des armes. Je ne puis trop exhorter nos jeunes officiers, et notre jeune noblesse, à étudier avec attention un si parfait modèle, et à s'y conformer en tout ce qui est imitable pour eux. Nos jeunes seigneurs sont pleins de courage, de sentiments d'honneur, d'amour de la patrie, de zèle pour le service de leur prince; la guerre qui vient de s'allumer tout d'un coup dans l'Europe, et à laquelle ils se portent avec une ardeur incroyable, en est une preuve bien sensible, et encore plus ce qui s'est passé en Italie et sur le Rhin. Ils ont du feu, de la vivacité, de l'esprit, et ne manquent point des talents et des qualités qui peuvent conduire à tout ce qu'il y a de plus grand; mais ils manquent quelquefois d'une éducation mâle et vigoureuse, seule capable de former de grands hommes en quelque genre que ce soit. Nos mœurs, tournées malheureusement, par un goût presque général, vers la mollesse, les délices, le luxe, les plaisirs, l'admiration des choses vaines et l'amour d'un faux éclat, énervent le courage dès les plus tendres années, et émoussent en nous cette pointe de vertu gauloise qui nous était naturelle.

Si notre jeune noblesse était élevée comme le fut Philopémen, je parle de ce qui est compatible avec nos mœurs; que de bonne heure elle prît du goût pour des études solides, pour la bonne philosophie, pour l'histoire, pour la politique; qu'elle se proposât pour modèles tant de grands capitaines que le dernier siècle a portés; qu'elle se rendît disciple de ceux qui se distinguent aujourd'hui parmi nous; qu'elle comprît bien une fois que la vraie grandeur ne consiste point à l'emporter sur les autres par le faste et la dépense, mais à s'en distinguer par un solide mérite; enfin qu'elle mît son plaisir et sa gloire à se former dans l'art militaire, à en étudier toutes les parties, à en saisir le vrai point et le vrai but, et à n'omettre aucun des moyens qui peuvent l'y perfectionner, quels officiers, quels commandants, quels héros la France ne fournirait-elle pas! Un seul homme jeta cette ardeur et cette émulation parmi les Achéens. Qu'il serait à souhaiter (et pourquoi ne l'espérerions-nous pas?) que quelqu'un de nos princes, grand en tout, en courage comme en naissance, fît revivre dans nos armées cet ancien goût de simplicité, de frugalité, de générosité, et tournât le goût de la nation vers le beau, le solide et l'honnête! Nulle conquête n'approcherait de cette gloire.

§ VI. — Diverses expéditions de Philippe et de Sulpitius. Digression de Polybe sur les signaux par le feu.

Nous avons dit que le proconsul Sulpitius et le roi Attale étaient demeurés à Égine pendant les quartiers d'hiver[1]. Ils en sortirent dès que le printemps fut venu, et se rendirent à Lemnos avec leurs flottes, qui, jointes ensemble, faisaient soixante galères. Philippe, de son côté, après avoir marqué le rendez-vous de l'armée à Larisse, ville de Thessalie, s'avança vers Démétriade pour être en état de faire face à l'ennemi, soit par terre, soit par mer.

[1] An. M. 3797; av. J. C. 207. — Polyb. lib. 10. pag. 612-614. — Liv. lib. 28, n. 5-8.

Les ambassadeurs des alliés y vinrent de tous côtés pour implorer son secours dans le danger pressant où ils se trouvaient. Il les écouta favorablement, et leur promit à tous de leur envoyer du secours selon que le temps et le besoin l'exigeraient : il le fit en effet, et envoya différents corps de troupes en différents endroits pour les mettre en sûreté contre l'attaque des ennemis ; il se rendit lui-même à Scotusse, et y fit passer ses troupes de Larisse, qui en est fort près, puis il retourna à Démétriade ; et, afin de pouvoir courir à propos au secours des alliés qui seraient attaqués, il établit dans la Phocide, dans l'Eubée, et dans la petite île de Péparèthe, des signaux, et plaça de son côté, sur le Tisée, montagne fort haute de Thessalie, des gens pour les observer, afin d'être averti promptement de la marche des ennemis et des endroits qu'ils auraient dessein d'attaquer. J'expliquerai dans la suite en quoi consistaient ces signaux.

Le proconsul et le roi Attale s'avancèrent vers l'Eubée, et formèrent le siége d'Orée, qui en est une des principales villes. Elle avait deux châteaux très-bien fortifiés, et pouvait faire une longue résistance ; mais Plator, qui y commandait pour Philippe, la livra par trahison aux assiégeants ; il avait donné exprès les signaux trop tard pour que Philippe pût la secourir. Il n'en fut pas ainsi de Chalcis, que Sulpitius avait assiégée aussitôt après qu'Orée eut été prise. Les signaux y furent donnés à propos ; et le commandant, sourd et inaccessible aux promesses du proconsul, se préparait à faire une bonne défense. Sulpitius vit bien qu'il avait fait une tentative imprudente, et il eut la sagesse d'y renoncer sur-le-champ. La ville était très-bien fortifiée par elle-même, et d'ailleurs située sur l'Euripe, ce détroit fameux [1], dans lequel le flux et le reflux n'arrivent pas sept fois par jour à des temps fixes et marqués, comme c'est le bruit commun, dit Tite-Live, mais où ils n'ont rien de réglé, et où les flots sont agités, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, avec tant de violence, qu'on dirait que ce sont des torrents qui se précipitent du haut des montagnes, de sorte que les vaisseaux n'y peuvent jamais trouver ni repos ni sûreté.

Attale assiégea Opunte, ville située assez près de la mer, chez les Locriens, dans l'Achaïe. Philippe fit une diligence extraordinaire pour la secourir, ayant fait en un seul jour plus de soixante milles [1], c'est-à-dire plus de vingt lieues [2]. La ville venait d'être prise quand il en approcha ; et il aurait pu surprendre Attale, qui la ravageait, si celui-ci, averti de son arrivée, ne se fût retiré précipitamment. Philippe le poursuivit jusqu'au bord de la mer.

Attale s'étant retiré à Orée, et là ayant appris que Prusias, roi de Bithynie, était entré dans ses états, il reprit le chemin de l'Asie, et Sulpitius retourna à l'île d'Egine. Philippe, après avoir pris plusieurs petites villes et fait échouer le dessein de Machanidas, tyran de Sparte, qui songeait à attaquer les Eléens occupés à préparer la célébration des jeux olympiques, se rendit à l'assemblée des Achéens qui se tenait à Egium, où il comptait trouver la flotte carthaginoise et la joindre à la sienne ; mais, sur la nouvelle du départ de celle des Romains et d'Attale, elle s'était retirée.

Philippe avait une vraie douleur [3] de ce que, quelque diligence qu'il pût faire, il n'arrivait jamais à temps pour exécuter ses projets ; la fortune, disait-il, prenant plaisir à lui enlever sous ses yeux toutes les occasions, et à rendre ses courses et tous ses mouvements inutiles. Il dissimula pourtant son chagrin dans l'assemblée, et y parla avec un air de fermeté et de confiance. Ayant pris les dieux et les hommes à témoin qu'il n'avait manqué aucune occasion de se mettre en marche pour chercher partout l'ennemi, il ajouta qu'il ne pouvait dire de quel côté il y avait eu le plus de promptitude, ou du sien à voler au secours des alliés, ou de

[1] « Haud alia infestior classi statio est. Nam et venti ab « utriusque terræ præaltis montibus subiti ac procellosi se « dejiciunt, et fretum ipsum Euripi, non septies die, si- « cut fama fert, temporibus statis reciprocat : sed temerè, « in modum venti nunc huc nunc illuc verso mari, velut « monte præcipiti devolutus torrens rapitur. Ita nec noc- « te, nec die, quies navibus datur. » (Liv)

[1] Tite-Live le marque ainsi. C'était une marche bien forcée.

[2] Vingt-deux lieues. E. B.

[3] « Philippus mœrebat et angebatur, quum ad omnia « ipse raptim isset, nulli tamen se rei in tempore occur- « risse ; et rapientem omnia ex oculis elusisse celeri- « tatem suam fortunam. » (Liv)

celui des ennemis à se dérober de ses mains par la fuite : que c'était déjà de leur part un aveu qu'ils se croyaient inférieurs à lui en forces; mais qu'il espérait remporter bientôt sur eux une victoire complète, qui en serait une preuve sensible. Ce discours rassura beaucoup les alliés. Après avoir donné les ordres nécessaires, et fait quelques légères expéditions, il retourna en Macédoine pour y porter la guerre contre les Dardaniens.

Digression de Polybe sur les signaux par le feu.

La matière que traite ici Polybe est assez curieuse par elle-même, et d'ailleurs elle a assez de rapport avec l'histoire dont je parle actuellement, pour faire excuser une digression qui ne sera pas extrêmement longue, et que l'on peut passer si l'on craint qu'elle n'ennuie. Je la rapporterai presque mot à mot telle qu'elle est dans Polybe. Tite-Live, dans le récit des faits que je viens de rapporter, et qu'il a copié presque littéralement d'après Polybe, fait mention[1] de ces mêmes signaux par le feu ; mais il se contente de les indiquer simplement, parce que, l'invention n'en était pas due aux Romains, cela regardait moins son histoire. Mais cet artifice des signaux, qui fait une partie de l'art militaire, appartient proprement à l'histoire des Grecs, et montre jusqu'à quel point de perfection ils avaient porté toutes les parties de ce grand art, les réflexions sérieuses qu'ils avaient faites sur tout ce qui y a quelque rapport, et le détail étonnant où ils étaient entrés pour la construction des machines et des différentes armures, et pour les signaux.

Comme la manière de donner des signaux par le feu, dit Polybe[2], quoique d'un grand usage dans la guerre, n'a pas été jusqu'à présent traitée avec exactitude, je crois qu'il est à propos de ne point passer légèrement sur cette matière, mais de m'y arrêter un peu pour en donner une connaissance plus parfaite.

C'est une vérité reconnue de tout le monde, que l'occasion peut beaucoup en toutes choses, mais principalement dans la guerre; or de tout ce qui s'est inventé pour la saisir, rien n'est plus utile que les signaux par le feu. Que les choses viennent de se passer, ou qu'elles se passent actuellement, il est facile, par ce moyen, de les faire savoir à trois ou quatre journées de là, et quelquefois même à une plus grande distance ; et par là on se met en état de recevoir à point nommé le secours dont on a besoin.

Autrefois cette manière d'avertir, parce qu'elle était trop simple, n'était presque d'aucune utilité. Car, pour en faire usage, il fallait être convenu de certains signaux; et comme il y a une infinité de divers événements, la plupart ne pouvaient se connaître par cette voie. Par exemple, pour ne point sortir de l'histoire que je rapporte, il était aisé de faire savoir qu'il était arrivé une armée navale à Orée, à Péparèthe, ou à Chalcis, parce qu'on avait prévu ces cas, et qu'on était convenu des signaux qui pouvaient les marquer : mais une révolte subite, une trahison, un grand meurtre commis dans la ville, et d'autres choses pareilles qui arrivent assez souvent, et qu'on ne peut prévoir; ces sortes d'événements qui demandent néanmoins que sur-le-champ on en délibère, et qu'on y apporte un prompt remède, ne pouvaient s'annoncer par le moyen des fanaux, car il n'est pas possible de convenir d'un signal pour des événements qu'il n'est pas possible de prévoir.

Enée[1], cet auteur dont nous avons un ouvrage sur les devoirs d'un général d'armée, s'est efforcé de remédier à cet inconvénient : mais il s'en faut beaucoup qu'il l'ait fait avec tout le succès qu'on aurait souhaité, et qu'il s'était proposé lui-même ; on va en juger.

[1] « Philippus, ut ad omnes hostium motus posset occurrere, in Phocidem, atque Eubœam, et Peparethum « mittit, qui loca alta eligerent, undè editi ignes apparerent : ipse in Tisæo (mons est in altitudinem ingentem « cacuminis editi) speculam posuit, ut ignibus procul « sublatis signum, ubi quid molirentur hostes, momento « temporis acciperet » (Liv. lib. 28, n. 5.)

[2] Polyb. lib. 10, pag. 614-618.

[1] Enée vivait du temps d'Aristote. Il écrivit un ouvrage sur l'art militaire. Cinéas, conseiller de Pyrrhus, fit un abrégé de ce livre. Pyrrhus écrivit aussi sur la même matière. (Ælian. *Tact.* cap. 1.) Cicéron fait mention de ces deux derniers dans une de ses lettres : *Summum me ducem litteræ tuæ reddiderunt. Planè nesciebam te tam peritum esse rei militaris. Pyrrhi te libros et Cineæ video lectitasse.* (Cic. lib. 9, *Ep.* 10, *ad Paper. Pætum.*)

Ceux, dit-il, qui veulent s'entre-donner des signaux pour des affaires pressantes, doivent commencer par préparer deux vaisseaux de terre qui soient également larges partout, et également profonds; c'est assez qu'ils aient quatre pieds et demi de profondeur, et un pied et demi de largeur. Il faut avoir ensuite des morceaux de liége qui soient proportionnés à l'ouverture de ces vaisseaux, mais qui aient un peu moins de largeur (pour pouvoir descendre aisément jusqu'au fond des vaisseaux). On fiche au milieu de ce liége un bâton, qui doit être, dans l'un et dans l'autre des deux vases, d'une égale grandeur. On divise ce bâton par des intervalles bien marqués, de trois doigts chacun, pour y écrire les choses qui arrivent le plus ordinairement dans une guerre. Sur l'un de ces intervalles, par exemple: IL EST ENTRÉ DE LA CAVALERIE DANS LE PAYS. Sur l'autre: IL EST ARRIVÉ DE L'INFANTERIE PESAMMENT ARMÉE. Sur le troisième: DE L'INFANTERIE LÉGÈRE. Sur le suivant: DE L'INFANTERIE ET DE LA CAVALERIE. Sur un autre: DES VAISSEAUX. Ensuite: DES VIVRES. Et ainsi du reste, jusqu'à ce qu'on ait rempli tous les intervalles des choses que l'on prévoit qui peuvent vraisemblablement arriver dans la guerre dont il s'agit.

Après cela il faut observer que les deux vaisseaux aient chacun un petit tuyau ou robinet d'une égale grosseur, afin que les eaux se vident également. Pour lors on remplit d'eau les vases; on pose dessus les morceaux de liége avec leurs bâtons, et l'on ouvre les robinets; cela fait, il est clair que, les vases étant égaux, le liége descendra, et les bâtons s'enfonceront dans les vases à proportion que ceux-si se videront. Pour être plus sûr de cette justesse, il est bon d'en faire l'épreuve auparavant, et d'examiner si tout s'accorde et concourt ensemble par une exécution uniforme de part et d'autre.

Quand on s'en est bien assuré, on porte les deux vases aux deux endroits où l'on doit donner et observer les signaux; on y verse de l'eau, et on y met le liége avec le bâton. A mesure qu'il arrivera quelqu'une de ces choses qui auront été écrites sur les bâtons, on lève un flambeau, un fanal, et on le tient élevé jusqu'à ce que de l'autre côté on en lève un autre. (Ce premier signal n'est que pour s'assurer de part et d'autre qu'on est prêt et attentif.) Alors on baisse le fanal et on ouvre les robinets. Quand l'intervalle, c'est-à-dire l'endroit du bâton où la chose dont on veut avertir est écrite, sera descendu au niveau des vases, celui qui donne le signal lève son flambeau; et de l'autre côté sur-le-champ le correspondant ferme le robinet de son vase, et regarde ce qui est écrit sur la partie du bâton qui touche à l'ouverture du vaisseau. Si de part et d'autre tout a été exécuté avec la même promptitude, de part et d'autre on lira la même chose.

Quoique cette manière soit différente de celle qui se pratiquait dans les premiers temps, où l'on ne faisait autre chose que de demeurer d'accord d'un simple signal qui devait marquer l'événement qu'on désirait savoir, et dont on était convenu, néanmoins elle est encore trop vague et trop indéterminée: car il n'est pas possible de prévoir toutes les choses qui peuvent arriver dans une guerre; et, quand on pourrait les prévoir, il serait impossible de les marquer toutes sur un bâton. D'ailleurs, quand il arrivera quelque chose à quoi on ne s'attendait pas, comment en avertir selon cette méthode? Ajoutez que ce qui est écrit sur le bâton n'est point du tout précis et circonstancié: on n'y voit pas combien il est entré de cavalerie ou d'infanterie, ni en quel endroit du pays sont ces troupes; ni combien il est arrivé de vaisseaux, ni ce qu'on a de vivres: car, pour marquer ces sortes de particularités sur le bâton, il aurait fallu les prévoir, et cela n'est pas possible. Cependant, c'est ce qu'il importe le plus de savoir; car le moyen d'envoyer du secours, si l'on ne sait ni combien l'on aura d'ennemis à combattre, ni où ils sont? comment avoir confiance en ses forces, ou s'en défier? en un mot, comment prendre son parti, sans savoir combien de vaisseaux ou combien de vivres il est venu de la part des ennemis?

La dernière méthode a pour auteur Cléoxène, d'autres l'attribuent à Démoclite; mais nous l'avons perfectionnée: c'est toujours Polybe qui parle. Elle fixe tout, et par son moyen on peut avertir de tout ce qui se passe; elle demande seulement beaucoup de précaution et d'exactitude: la voici:

On prend les vingt-quatre lettres de l'alphabet, on les divise en cinq parties, et on les inscrit dans une tablette de haut en bas, selon leur ordre naturel, sur cinq colonnes; cinq dans chacune, excepté la dernière qui n'en a que quatre.

L'alphabet étant rangé de la sorte, celui qui doit donner le signal commencera par montrer deux fanaux, deux flambeaux, et il les tiendra levés, jusqu'à ce que de l'autre côté on en ait aussi levé deux. Ce premier signal servira à faire connaître que de part et d'autre on est prêt; après quoi, on baisse ces flambeaux.

Il s'agit maintenant de faire lire dans cet alphabet, à celui que l'on instruit de loin, ce qu'on lui veut apprendre. Celui qui donne le signal élèvera des flambeaux à sa gauche, pour faire connaître à l'autre, par leur nombre, dans quelle colonne il doit prendre les lettres pour les écrire à mesure qu'on les lui montrera: de sorte que, si c'est la première colonne, il n'élève qu'un flambeau; si c'est la seconde, il en élève deux, et ainsi du reste, et cela toujours à gauche. Il en fera autant à sa droite, pour marquer à celui qui reçoit le signal quelle lettre d'une colonne il faudra qu'il observe et qu'il écrive. Voilà de quoi ils conviendront mutuellement.

Après ces conventions, chacun s'étant mis à son poste, il faudra que celui qui donne le signal ait un instrument géométrique[1] garni de deux tuyaux, afin qu'il connaisse par l'un la droite, et par l'autre la gauche de celui qui doit lui répondre. On dressera la tablette proche de cet instrument, et l'on élèvera à droite et à gauche un solide de dix pieds de largeur, et environ de la hauteur d'un homme, afin que les flambeaux qu'on élèvera au-dessus fassent une lumière sûre et aisée à discerner, et que, quand on voudra les abaisser, ils soient entièrement cachés derrière.

Tout cela disposé ainsi de part et d'autre, je suppose, par exemple, qu'on veuille annoncer que *cent hommes de l'île de Crète se sont retirés chez les ennemis*: on choisira d'abord les mots qui marqueront cela en moins de lettres qu'il sera possible, comme *Krétois*[2], *cent ont déserté*; ce qui exprime la même chose avec beaucoup moins de lettres. On l'annoncera ainsi:

La première lettre est un *K*, qui est dans la seconde colonne. On élèvera donc à gauche deux flambeaux, pour marquer à celui qui reçoit le signal que c'est la seconde colonne qu'il doit examiner; puis, on en élèvera cinq à droite, qui feront connaître que la lettre qu'on cherche est la cinquième de la seconde colonne, c'est-à-dire un *K*.

Ensuite on élèvera quatre flambeaux à gauche, pour marquer le *P*[1], qui est dans la quatrième colonne; puis deux à droite, pour l'avertir que cette lettre est la seconde de la quatrième colonne. On fera la même chose pour les lettres suivantes.

Par cette méthode, il n'arrive rien qu'on ne puisse annoncer d'une manière fixe et déterminée. Si l'on y emploie plusieurs fanaux, c'est parce que chaque lettre demande d'être indiquée deux fois: la première, pour savoir dans quelle colonne elle se trouve; la seconde, pour savoir quel rang elle tient dans la colonne indiquée. Mais, d'un autre côté, si l'on observe exactement tout ce qui a été prescrit, l'indication sera sûre. Pour parvenir à cette exactitude dans l'opération même, il faudra s'y être beaucoup exercé auparavant.

Voilà ce que propose Polybe, grand homme de guerre, comme on sait, et grand politique, dont les vues, par cette raison, ne doivent pas être méprisées. On pourrait les perfectionner par la réflexion, et en faire usage en plusieurs occasions. C'est dans des pays de montagnes que ces signaux étaient employés.

On m'a prêté une brochure, imprimée en 1702, qui a pour titre: *l'Art des signaux, tant pour la terre que pour la mer.* L'écrit est dédié au roi par le sieur Marcel, commissaire de la marine à Arles. Cet auteur prétend avoir communiqué plusieurs fois, à deux lieues de distance (dans l'intervalle du temps qu'il aurait fallu à un homme pour bien écrire et former exactement les lettres du même discours), un avis imprévu d'une page d'écriture.

[1] On en trouvera la figure à la fin de ce petit traité.

[2] Cela est ainsi disposé dans le grec.

[1] Le *rho*, ou *r*, s'écrit ainsi en lettre majuscule dans la langue grecque.

Je ne sais point quelle était cette nouvelle invention, ni quel succès elle a eu; mais il me semble que ces sortes de découvertes ne sont point à négliger. Dans tous les temps et dans tous les pays on a été fort curieux de trouver et d'employer des moyens de recevoir ou de donner aux autres de promptes nouvelles; et les signaux par le feu en sont un des principaux.

Dès les temps fabuleux[1], lorsque les cinquante Danaïdes égorgèrent toutes en une seule nuit leurs maris, excepté Hypermnestre, qui épargna Lyncée, on dit que l'un et l'autre s'étant sauvés par la fuite, et étant arrivés chacun de son côté en un lieu de sûreté, ils se le firent savoir mutuellement par des signaux de feu, et que de là était venue la fête des Flambeaux établie à Argos.

Agamemnon, en partant pour l'expédition de Troie, avait promis à Clytemnestre que, le jour même que la ville serait prise, il l'avertirait de sa victoire par les feux qu'il ferait allumer. Il lui tint parole, comme on le voit dans la tragédie d'Eschyle, qui porte le nom de ce prince, où la sentinelle chargée d'observer ce signal marque qu'elle passait de bien mauvaises nuits dans ce fâcheux poste.

On voit dans les mémoires que César nous a laissés sur la guerre des Gaules, qu'il employait aussi ce moyen[2].

Le même César en rapporte un autre usité chez les Gaulois[3]. Lorsqu'il arrivait quelque chose d'extraordinaire, ou qu'on avait besoin d'un prompt secours, ils s'entre-avertissaient par des cris redoublés, qui étaient portés d'un lieu à un autre; de sorte que le massacre des Romains qui avait été fait à Orléans au lever du soleil fut su sur les huit à neuf heures du soir en Auvergne, à quarante lieues de là.

On parle d'une voie bien plus courte[4]. On prétend que le roi de Perse, lorsqu'il porta la guerre dans la Grèce, avait disposé des espèces de sentinelles, d'un lieu à un autre, qui se communiquaient par la voix les nouvelles que l'on voulait porter au loin; et qu'elles pouvaient arriver d'Athènes à Suse (l'espace est de plus de cent cinquante lieues) en quarante-huit heures. Il fallait bien des voix, et la nouvelle n'était guère secrète.

On rapporte[1] aussi qu'un Sidonien proposa à Alexandre-le-Grand un moyen infaillible pour établir une communication prompte et sûre entre tous les pays de sa domination. Il ne lui demandait que cinq jours pour la plus grande distance de ses états héréditaires et la plus éloignée de ses conquêtes des Indes. Le roi, regardant cette offre comme une vision, la rejeta avec mépris; mais il s'en repentit bientôt : avec raison; l'épreuve n'en coûtait rien.

Pline[2] rapporte un moyen d'une autre espèce, qui n'est pas tout à fait sans vraisemblance. Décimus Brutus défendait la ville de Modène assiégée par Antoine, qui la serrait de près, et ne lui laissait aucun moyen de faire savoir de ses nouvelles aux consuls, ayant fait des lignes autour de la ville et fait dresser des filets dans la rivière. Brutus se servit de pigeons, aux pieds desquels il attacha ses lettres, qui arrivèrent en sûreté où il voulait. Que servaient à Antoine[3], dit Pline, les retranchements et les sentinelles? que lui servaient les filets qu'il avait fait tendre? le nouveau courrier prit sa route par les airs.

Les voyageurs rapportent que, pour porter des nouvelles d'Alexandrette à Alep lorsque les vaisseaux sont arrivés dans ce port, on se sert de pigeons qui ont des petits à Alep; on leur attache au cou ou aux pieds un billet contenant les nouvelles qu'on veut communiquer. Les pigeons s'envolent, s'élèvent fort haut, et vont à tire d'aile à Alep, où l'on prend les bulletins. On emploie le même moyen en plusieurs autres endroits.

Description de l'instrument employé dans les signaux par le feu.

M. Chevalier, professeur de mathématiques

[1] Pausan. lib. 2, pag. 130.

[2] « Celeriter, ut antè Cæsar imperaverat, ignibus significatione factâ, ex proximis castellis eò concursum « est. » (Cæs. *Bell. Gall.* lib. 2.

[3] Cæs. Bell. Gall. lib. 7.

[4] Coel. Rhod. lib. 18, cap. 8. — Diod. lib. 19, p. 666.

[1] Vigénère, dans ses observations sur le septième livre des guerres de César dans la Gaule, rapporte ce fait sans citer précisément l'auteur.

[2] Plin. lib. 7. cap. 37.

[3] « Quid vallum, et vigil obsidio, atque etiam retia « amne prætexta profuêre Antonio, per cœlum eunte » nuntio? »

au collége royal, l'un de mes collègues et de mes amis, a bien voulu, à ma prière, tracer la figure de l'instrument dont parle ici Polybe, et y ajouter l'explication suivante :

Voici comme je conçois l'instrument décrit par Polybe pour se communiquer des nouvelles à une grande distance par des signaux de feu.

AB est une traverse de bois de 4 ou 5 pieds de long sur 5 ou 6 pouces de large, et 2 ou 3 pouces d'épaisseur. A ses extrémités sont attachées à tenons et mortaises, et bien perpendiculairement par le milieu, deux autres tringles de bois CD, EF, de même largeur et épaisseur que la traverse, et de 3 ou 4 pieds de long. Les côtés de ces tringles doivent être bien parallèles, et leur surface supérieure très-unie. On tracera sur le milieu de la surface de chacune de ces tringles une ligne droite parallèle à leurs côtés, et par conséquent ces lignes seront parallèles entre elles. A un pouce et demi ou deux pouces de distance de ces lignes, et précisément au milieu de la longueur de chaque tringle, on enfoncera solidement et bien à plomb une vis de fer ou de cuivre 2, dont la partie supérieure, qui doit être ronde ou cylindrique et avoir 5 ou 6 lignes de diamètre, excédera la surface des tringles de 7 ou 8 lignes.

Ces tringles servent à placer deux tuyaux ou cylindres creux GH, IK, au travers desquels se font les observations. Ces tuyaux doivent être exactement cylindriques, et faits de quelque métal dur et solide, pour ne se point déjeter. On leur donnera un pied de longueur plus qu'aux tringles qui les portent ; ainsi ils les déborderont de 6 pouces à chaque bout. Il faut que ces tuyaux soient attachés et fixés sur deux règles de même métal, qui auront dans le milieu de leur longueur une petite partie excédante et arrondie 3 d'environ un pouce. Cette partie 3 sera percée, dans son milieu, d'un trou bien rond d'environ un demi-pouce de diamètre; de sorte qu'appliquant les règles qui portent ces tuyaux sur les tringles de bois CD, EF, ce trou soit exactement rempli par la partie excédante et cylindrique de la vis 2 qu'on y a mise, sans qu'ils puissent varier. La tête de la vis peut surpasser de quelques lignes la surface de la règle. Il faut observer que les tuyaux puissent tourner avec leur règle de métal autour de ces vis pour les aligner sur les massifs P, Q, derrière lesquels se font les signaux de feu, suivant les différentes distances des lieux où se feront les signaux.

On doit noircir les tuyaux en dedans, afin que l'œil, appliqué à l'un de leurs bouts, ne reçoive point de rayons réfléchis. Il faut aussi placer vers le bout, du côté de l'observateur, un diaphragme de 3 ou 4 lignes d'ouverture, et placer à l'autre bout deux fils, l'un vertical, et l'autre horizontal, qui se croisent dans l'axe du tuyau.

Au milieu de la traverse AB on fait un trou rond de deux pouces de diamètre, pour porter le pied LMNOP, qui porte toute la machine, et autour duquel elle tourne comme sur un pivot. L'on peut nommer cette machine *alidade*, quoiqu'elle soit différente de celles que l'on applique à des cercles, demi-cercles, et même à des carrés géométriques, dont on se sert pour lever des cartes, des plans, faire des arpentages, etc.; mais elle a le même usage, qui est de prendre des alignements.

Celui qui donne le signal et celui qui le reçoit doivent avoir chacun un semblable instrument; autrement celui qui reçoit le signal ne pourrait distinguer si les signaux qu'on lui donne sont à droite ou à gauche de celui qui les fait, ce qui est essentiel dans l'exécution de Polybe.

Les deux massifs P, Q, destinés à marquer la droite et la gauche de celui qui donne les signaux, à découvrir ou cacher les feux, suivant les circonstances de l'observation, doivent être plus ou moins grands et plus ou moins éloignés l'un de l'autre, selon que la distance entre les lieux où se donnent et reçoivent les signaux sera plus ou moins grande.

On n'a cherché dans la description de la machine précédente qu'à expliquer la manière dont on pourrait exécuter l'idée de Polybe pour donner des signaux par des feux, sans en approuver l'usage pour des distances un peu considérables. Car il est certain que, quelque machine que l'on puisse faire, ces signaux de 2, 3, 4 et 5 flambeaux ne se distingueront point à une distance de 5 ou 6 lieues, ou plus comme il le suppose. Il faudrait pour cela, non des flambeaux qu'on puisse hausser ou

baisser à la main, mais des feux très-grands et étendus, comme des charretées de paille ou de bois, pour qu'ils pussent être aperçus, et par conséquent des massifs d'une grandeur énorme pour les cacher.

L'on ne connaissait point les lunettes d'approche, du temps de Polybe; elles n'ont été découvertes ou perfectionnées que dans le dernier siècle. Elles auraient rendu ces signaux possibles à une distance beaucoup plus grande que de simples tuyaux; mais je doute encore qu'elles pussent être employées à l'usage auquel Polybe destine ces signaux, pour une distance plus grande que deux ou trois lieues. Mais je crois qu'une place assiégée pourrait communiquer ses besoins à une armée de secours, ou lui marquer combien de temps elle est en état de se défendre, afin qu'elle prît ses mesures, et que réciproquement l'armée de secours pourrait communiquer ses desseins à la ville assiégée, surtout en se servant de lunettes d'approche.

§ VII. — Célèbre victoire remportée près de Mantinée sur Machanidas, tyran de Sparte, par Philopémen; estime qu'on faisait de ce général. Nabis succède a Machanidas; traits de son avarice et de sa cruauté. Paix générale conclue entre Philippe et les Romains, dans laquelle furent compris tous les alliés de part et d'autre.

Les Romains, uniquement occupés de la guerre contre Annibal, à laquelle ils avaient résolu de mettre fin, prirent peu de part à celle des Grecs, et les laissèrent en repos pendant les deux années qui vont suivre.

Dans la première[1], Philopémen fut nommé capitaine général des Achéens. Revêtu de cette première charge de la république, il assembla ses alliés avant que de songer à se mettre en campagne, et les exhorta fortement à seconder son zèle par leur courage et leur bonne volonté, et à soutenir dignement sa réputation et la leur. Il insista beaucoup sur le soin qu'on devait prendre, non plus de la beauté et de la magnificence des habits, ce qui ne convient qu'à des femmes, et encore à des femmes d'un mérite médiocre; mais de la propreté et de l'éclat des armes, ce qui sied bien à des hommes occupés de leur propre gloire et du bien de la patrie.

Son discours fut écouté avec un applaudissement général, de manière qu'au sortir de l'assemblée on montrait au doigt ceux que l'on voyait vêtus magnifiquement: tant une exhortation faite à propos par un homme respectable a de force, non-seulement pour détourner les hommes du mal, mais encore pour les porter au bien, surtout quand sa vie répond à ses paroles, car alors on ne peut presque pas ne se point rendre à ses conseils; c'était là le caractère de Philopémen. Simple dans ses habits, frugal dans ses repas, il s'occupait peu du soin de son corps. Dans les conversations il souffrait avec patience la mauvaise humeur des autres, et même leurs paroles méprisantes; pour lui, il évitait de faire la moindre peine à qui que ce fût. Il se fit une étude particulière, toute sa vie, de ne parler que vrai; aussi ses moindres paroles étaient toujours écoutées avec respect, et l'on n'hésitait point à y ajouter foi. Et il n'avait pas besoin de beaucoup de paroles pour persuader, sa conduite étant un modèle de tout ce que l'on devait faire.

L'assemblée congédiée, tous retournèrent dans leurs villes, pleins d'admiration pour tout ce qu'ils avaient entendu dire à Philopémen, et persuadés que, tant qu'il serait à la tête des affaires, il n'arriverait rien de fâcheux à la république. Il partit aussitôt lui-même pour visiter les villes et pour donner ordre à tout. Il assembla le peuple dans chaque lieu, lui marqua ce qu'il était à propos qu'il fît, et leva des troupes. Après avoir passé près de huit mois aux préparatifs de la guerre, il se mit en campagne, et assembla ses troupes à Mantinée.

Machanidas, tyran de Lacédémone[1], épiait avec une puissante armée l'occasion d'assujettir tout le Péloponnèse. Dès qu'on eut nouvelles qu'il était arrivé sur les terres de Mantinée, Philopémen songea à lui livrer bataille.

Le tyran de Sparte se mit en marche dès le matin à la tête de l'infanterie pesamment ar-

[1] An. M. 3798.; av. J. C. 206. — Polyb. lib. 11, pag. 629-631.

[1] Polyb. lib. 11, pag. 631-637. — Plut. in Philop pag. 361.

mée, et plaça à droite et à gauche sur la même ligne, un peu plus avancée, l'infanterie légère, composée des étrangers, et derrière eux les chariots chargés de catapultes et de traits pour les soutenir. Il paraît par la suite qu'il avait devant lui un fossé qui traversait une partie de la plaine, mais qui était débordé aux deux bouts par ses troupes.

En même temps Philopémen fit sortir de la ville son armée partagée en trois corps : le premier, composé de la cavalerie achéenne, se mit à la droite ; le second, qui était de l'infanterie pesamment armée, prit le centre, s'avançant vis-à-vis du fossé ; le troisième, composé des Illyriens, des cuirassiers, des étrangers, des armés à la légère, et de quelques chevaux tarentins [1], occupa la gauche, ayant Philopémen à sa tête.

L'heure du combat étant proche, et les ennemis en présence, ce général, voltigeant dans les intervalles de l'infanterie, encouragea ses gens en peu de paroles, mais très-fortes : la plupart même ne furent pas entendues ; car ses soldats l'aimaient tant, et avaient tant de confiance en lui, qu'ils se portaient d'eux-mêmes à combattre avec un empressement et une ardeur incroyable. Eux-mêmes, avec une espèce de transport, animaient leur général, et le pressaient de les mener à la charge. Tout ce qu'il tâchait de leur faire entendre était que le temps était venu où leurs ennemis allaient être réduits à une honteuse servitude, et eux remis dans une liberté glorieuse et à jamais mémorable.

Machanidas marcha avec son infanterie en une espèce de colonne, comme s'il eût voulu d'abord commencer l'action par l'attaque de la droite. Mais quand il se fut approché à une distance convenable, il fit faire tout d'un coup à son infanterie un demi-tour pour s'allonger sur sa droite, et pour faire un front égal à la gauche des Achéens, et fit avancer pour la couvrir tous les chariots chargés de catapultes. Philopémen vit bien que son but était de jeter le désordre dans son infanterie, en l'accablant de traits et de pierres. Il ne lui en donna pas le loisir, mais fit commencer vigoureusement le combat par la cavalerie des Tarentins, dans un terrain qui se trouvait fort propre à la faire agir. Machanidas fut obligé de faire la même chose, et de mettre aussi aux mains ses Tarentins. Le premier choc fut violent. Les armés à la légère étant venus peu après pour les soutenir, en un moment on vit tous les étrangers engagés de part et d'autre. Et, comme dans cette mêlée on se battait d'homme à homme, le combat fut fort longtemps douteux. Enfin les étrangers de la part du tyran eurent l'avantage ; leur nombre et la dextérité qu'une longue expérience leur avait acquise, l'emportèrent. Les Illyriens et les cuirassiers qui soutenaient les étrangers de Philopémen ne purent résister à un choc si rude : ils furent tous entièrement rompus, et s'enfuirent en hâte vers la ville de Mantinée, éloignée d'un grand quart de lieue.

Tout paraissait perdu du côté de Philopémen. On vit alors sensiblement, dit Polybe, la vérité d'une maxime qui ne peut être raisonnablement contestée, que la plupart des événements militaires ne sont heureux ou malheureux qu'à proportion de l'habileté ou de l'ignorance des généraux. Philopémen, loin d'être ébranlé par le mauvais succès de ce premier choc, et de perdre la tête, ne fut attentif qu'à profiter des fautes que pourrait faire l'ennemi. Il en fit une essentielle en effet, qui est fort ordinaire dans ces occasions, et dont on ne peut trop se donner de garde. Après la déroute de l'aile gauche, Machanidas, au lieu de mettre à profit cet avantage, d'attaquer de front dans le moment avec son infanterie le centre de celle des ennemis, de la prendre en même temps en flanc par son aile victorieuse, et de finir ainsi toute l'affaire, se laisse emporter en jeune homme par l'ardeur de ses troupes, et poursuit sans ordre les fuyards ; comme si, après avoir plié, la crainte seule n'eût pas suffi pour les faire courir jusqu'aux portes de la ville.

Philopémen, qui, dans cette déroute, s'était retiré près de l'infanterie du centre, en prend à la hâte les premières cohortes, leur ordonne de tourner à gauche, et vient avec elles se saisir du poste que Machanidas avait abandonné. Par ce mouvement, il sépare le centre de l'infanterie ennemie de son aile droite. Il ordonne à ces cohortes de demeurer dans le poste

[1] Les cavaliers tarentins avaient chacun deux chevaux. (Liv. lib. 35, n. 28.)

qu'elles venaient d'occuper, jusqu'à nouvel ordre, et commande en même temps à Polybe[1], le Mégalopolitain, de rallier tous ceux des Illyriens, des cuirassiers et des étrangers, qui, sans se débander par la fuite comme les autres, s'étaient jetés à l'écart pour éviter le choc du vainqueur, et avec ces troupes de se porter sur le flanc de l'infanterie de son centre, pour arrêter l'ennemi au retour de la poursuite.

Alors l'infanterie lacédémonienne, enflée du premier succès de son aile droite, sans attendre le signal, s'avance avec impétuosité vers les Achéens, piques baissées, jusque sur le bord du fossé. Quand ils y furent arrivés, soit qu'étant si près des ennemis ils eussent honte de ne point passer outre, soit qu'ils comptassent pour rien un fossé qui était sans eau et sans aucune haie, et d'ailleurs ne pouvant plus reculer parce que les premiers rangs étaient poussés par les derniers, ils se jettent dedans sans hésiter. C'était là le moment décisif, que Philopémen attendait depuis longtemps. Il fait sonner la charge. On court sur eux, piques baissées, avec des cris épouvantables. Les Lacédémoniens, qui, en descendant dans le fossé, avaient rompu leurs rangs, ne virent pas plutôt les ennemis au-dessus d'eux, qu'ils prirent la fuite; mais il en resta dans le fossé un grand nombre, tués, partie par les Achéens, partie par leurs propres gens.

Pour mettre le comble à cette glorieuse action, il s'agissait d'empêcher que le tyran n'échappât au vainqueur. C'est à quoi Philopémen s'appliqua. Machanidas, en revenant, s'aperçut que son armée fuyait; et, sentant alors la faute qu'il avait faite, il fit de vains efforts pour s'ouvrir un passage à travers les Achéens. Ses troupes, voyant que les ennemis gardaient le pont qui était sur le fossé, perdirent courage, et chacun chercha à se sauver du mieux qu'il pourrait. Machanidas lui-même, ne voyant pas de ressource par le pont, court le long du fossé pour trouver quelque passage. Philopémen le reconnaît à son manteau de pourpre et aux harnais de son cheval. Après avoir donné aux officiers les ordres nécessaires, il passe de l'autre côté du fossé, pour arrêter au passage le tyran. Celui-ci, ayant enfin rencontré un endroit où le fossé était aisé à franchir, pique vivement son cheval, qui s'élance avec force pour sauter de l'autre côté. Dans ce moment-là même, Philopémen lui lance sa javeline, et le renverse mort dans le fossé. La tête du tyran, portée de rang en rang, ajoute un nouveau courage aux vainqueurs. Ils poursuivent les fuyards avec une ardeur incroyable jusqu'à Tégée, entrent d'emblée avec eux dans la ville, et, dès le lendemain, maîtres de la campagne, ils vont camper sur les bords de l'Eurotas.

Cette bataille ne coûta pas beaucoup de monde aux Achéens; mais les Lacédémoniens n'y perdirent pas moins de quatre mille hommes, sans compter les prisonniers, qui étaient encore en plus grand nombre. Le bagage et les armes tombèrent aussi entre les mains des Achéens.

Les vainqueurs, remplis d'admiration pour leur général, à la bonne conduite duquel était dû le gain de la bataille, lui érigèrent une statue de bronze, où ils le représentaient dans la même attitude dans laquelle il avait tué le tyran, et qu'ils placèrent à Delphes dans le temple d'Apollon.

Polybe remarque avec raison que cette victoire éclatante ne doit être attribuée ni au hasard ni à l'occasion, mais à l'habileté seule du général, qui avait tout prévu et tout disposé comme il fallait pour ce grand événement. En effet, dès le commencement (c'est toujours Polybe qui parle, et qui nous fait part de ses réflexions), Philopémen s'était couvert du fossé, non pour éviter le combat, comme quelques-uns se l'imaginaient, mais parce qu'en homme judicieux et en grand capitaine il avait pensé en lui-même que, si Machanidas faisait franchir le fossé à son armée sans l'avoir auparavant reconnu, elle ne manquerait pas d'être taillée en pièces et entièrement défaite; ou que, si, arrêté par le fossé, il changeait de sentiment, et rompait par crainte son ordre de bataille, il serait regardé comme le plus malhabile des hommes d'avoir abandonné la

[1] Le nouveau traducteur de Polybe a pris cet officier pour notre historien; et il le fait parler ici en personne, ce qui n'est point dans l'original. Notre Polybe n'était point encore né. Il est vrai que celui-ci portait le même nom, et était de la même ville; c'est ce qui rend l'erreur plus pardonnable.

victoire à son ennemi sans oser tenter le combat, et de n'avoir remporté de son entreprise que la honte d'y avoir renoncé. Polybe relève aussi beaucoup la présence d'esprit et la fermeté d'âme de Philopémen, de ne s'être point laissé abattre ni effrayer par la déroute de son aile gauche, mais d'avoir tiré de cette déroute même l'occasion de remporter une éclatante victoire.

Il me semble que ces petits combats, où de part et d'autre les troupes ne sont pas fort nombreuses, et où, par cette raison, on peut suivre comme de l'œil toutes les démarches des commandants, observer les ordres qu'ils donnent, les précautions qu'ils prennent, les fautes qu'ils commettent, peuvent être d'une grande utilité pour ceux qui sont destinés à commander un jour dans les armées; et c'est là un des principaux avantages que leur doit procurer la lecture de l'histoire.

On dit que[1], dans l'assemblée des jeux néméens qui se célébrèrent l'année d'après cette célèbre bataille de Mantinée, Philopémen, élu pour la seconde fois général des Achéens, et se trouvant alors de loisir à cause de la fête, fit d'abord devant tous les Grecs la revue de sa phalange magnifiquement parée, et lui fit faire son exercice ordinaire, pour leur donner le plaisir de voir avec quelle adresse, quelle force et quelle légèreté elle faisait tous les mouvements que l'art ordonne, sans jamais confondre ni troubler les rangs. Ensuite il entra dans le théâtre, où les musiciens disputaient le prix de la musique, accompagné de tous ces jeunes gens couverts de leurs cottes d'armes, tous bien faits, tous à la fleur de l'âge, tous pleins de respect pour leur général, et pleins en même temps d'une jeune audace guerrière, sentiments que leur avaient inspirés tant de glorieux combats et tant d'heureux succès sous la conduite de ce grand capitaine.

Dans le moment que cette florissante jeunesse entrait avec Philopémen, le musicien Pylade, qui chantait sur sa lyre les Perses de Timothée[2], prononça par hasard un vers qui dit :

C'est moi qui couronne vos têtes
Des fleurons de la liberté.

La majesté de ce vers, admirablement bien soutenue par la beauté de la voix de celui qui le chantait, frappa toute l'assemblée. En même temps tous les Grecs jetèrent les yeux sur Philopémen avec des battements de mains et de grands cris de joie, rappelant dans leur esprit les beaux siècles de la Grèce triomphante, et se flattant de la douce espérance qu'ils feraient revivre ces anciens temps et cette ancienne gloire, tant ils se sentaient remplis de courage et de confiance sous un chef tel que Philopémen.

Effectivement, dit Plutarque, comme on observe que les jeunes chevaux désirent toujours ceux qu'ils ont coutume de porter, et que, si quelque autre cavalier les monte, ils s'effarouchent et se cabrent sous cette main étrangère, il en était de même de la ligue des Achéens. Dès qu'il y avait quelque occasion de guerre, et qu'il s'agissait de donner un combat, si l'on avait nommé quelque autre général, elle perdait d'abord courage, et cherchait toujours des yeux son Philopémen; et dès qu'il paraissait, elle était ranimée et prête à agir, par l'idée qu'elle avait de son courage et de sa prudence, sentant bien qu'il était le seul de tous les généraux dont les ennemis ne pouvaient soutenir la vue, et dont le nom seul les faisait trembler.

Est-il (je parle humainement) une gloire plus douce, plus sensible, plus solide, pour un commandant et pour un prince, que de se voir estimé, aimé, respecté par les troupes et par les peuples, comme l'était Philopémen? Se peut-il trouver quelqu'un assez dépourvu de goût et de bon sens pour préférer ou pour comparer à l'honneur que lui faisaient ses rares qualités la prétendue gloire que tant de seigneurs s'imaginent tirer de leurs équipages, de leurs bâtiments, de leurs ameublements, et de la folle dépense de leurs tables? Philopémen se piquait plus qu'eux de magnificence, mais il la plaçait en quoi elle consiste véritablement. Équiper superbement ses troupes, les fournir de bons chevaux et d'armes éclatantes; pourvoir généreusement à tous leurs besoins, tant en général qu'en particulier;

[1] An. M. 3799; av. J. C. 205.

[2] Ce Timothée était un poëte dithyrambique qui florissait vers l'olympiade 95e, l'an 398 avant J. C. Une de ses pièces était intitulée, *les Perses*.

faire des largesses à propos pour animer le courage des officiers, et même des soldats: voilà comment Philopémen, avec un habit tout simple sur sa personne, passait pour le plus grand et le plus magnifique de tous les généraux de son temps.

La mort de Machanidas, dont j'ai parlé, ne rendit pas à Sparte son ancienne liberté; elle se termina simplement à lui faire changer de maître. Le tyran avait été exterminé, non la tyrannie. Cette ville infortunée, autrefois si jalouse des droits de l'indépendance, et maintenant livrée à la servitude, semble, par son indolence, travailler elle-même à forger ou à entretenir ses fers. Machanidas eut pour successeur Nabis, encore pire que lui, sans que nous voyions dans Sparte aucun mouvement, aucun effort, pour secouer le joug de l'esclavage.

Nabis, dans les commencements[1], ne songea point à rien entreprendre au dehors. Il ne s'occupait qu'à jeter des fondements solides d'une longue et dure tyrannie. Pour cela, il s'attacha à perdre tout ce qu'il restait de Spartiates dans cette république. Il en chassa les plus distingués en richesses et en naissance, et il abandonna leurs biens et leurs femmes aux principaux de son parti. C'est d'eux qu'il sera parlé dans la suite sous le nom de *bannis*. Il avait pris à sa solde des étrangers, tous assassins, et capables de toutes sortes de violences pour enlever le bien d'autrui. Cette espèce de gens, que leur scélératesse avait fait chasser de leur patrie, s'assemblaient de tous côtés autour du tyran, qui vivait au milieu d'eux comme leur protecteur et leur roi, s'en servant comme de satellites et de gardes pour s'affermir dans la tyrannie, et rendre sa puissance inébranlable. Il ne se contenta point de reléguer les citoyens; il fit en sorte que, même hors de leur patrie, ils ne trouvassent aucun asile ni aucune retraite assurée. Les uns étaient massacrés dans les chemins par ses émissaires; il ne rappelait les autres d'exil que pour les faire mourir.

Outre cela il inventa une machine qu'on pourrait appeler *infernale*, qui représentait une femme revêtue d'habits magnifiques, et qui ressemblait tout à fait à la sienne. Toutes les fois qu'il faisait venir quelqu'un pour en tirer de l'argent, d'abord il lui parlait avec beaucoup de douceur et d'honnêteté du péril dont le pays, et Sparte en particulier, étaient menacés par les Achéens, du nombre des étrangers qu'il était obligé d'entretenir pour la sûreté de l'état, des dépenses qu'il faisait pour le culte des dieux et pour le bien commun. Si on se laissait toucher par ces discours, il n'allait pas plus loin; c'était ce qu'il se proposait. Mais, quand quelqu'un refusait de se rendre, et se défendait de donner, il disait : « Peut-être n'ai-« je pas le talent de vous persuader; mais j'es-« père qu'*Apéga* vous persuadera. » *Apéga* était le nom de sa femme. A peine avait-il achevé ces paroles, que la machine paraissait. Nabis, la prenant par la main, la levait de sa chaise et la conduisait à son homme. Elle avait les mains, les bras et le sein hérissés de pointes de fer aiguës cachées sous les habits. La prétendue Apéga embrassait ce pauvre malheureux, le serrait entre ses bras, l'approchait de sa poitrine, lui appuyant les mains sur le dos, et lui faisait jeter les hauts cris. La machine était susceptible de tous ces mouvements par le moyen des ressorts secrets dont elle était composée. Le tyran fit périr de cette manière quantité de ceux dont il n'avait pu extorquer autrement ce qu'il demandait.

Croirait-on un homme capable de s'appliquer de sang-froid à inventer une telle machine, uniquement pour tourmenter ses semblables, et pour repaître ses yeux et ses oreilles du cruel plaisir de voir leur supplice et d'entendre leurs gémissements? Il est étonnant que dans une ville comme Sparte, où la tyrannie était en exécration, où l'on faisait gloire d'affronter la mort, où les lois et la religion, loin de retenir les particuliers comme parmi nous, semblaient armer leurs mains contre tout ennemi de la liberté, un monstre si horrible ait pu subsister un seul jour!

J'ai déjà marqué que les Romains[1], occupés à une guerre plus importante, avaient donné peu d'attention à celle de Grèce. Les Etoliens, se voyant négligés de ce côté-là, qui faisait toute leur ressource, firent leur paix avec Philippe. A peine le traité était-il conclu, qu'on vit arriver P. Sempronius, proconsul, avec dix

[1] Polyb lib 13, pag. 674, 675.

[1] An. M. 3800; av. J. C. 204. — Liv. lib. 29, n. 12

mille hommes d'infanterie, mille chevaux, et trente-cinq vaisseaux de guerre; ce qui était un secours fort considérable. Il leur sut fort mauvais gré d'avoir conclu cette paix sans le consentement des Romains, contre la teneur expresse du traité d'alliance. Les Épirotes aussi, las d'une si longue guerre, envoyèrent des députés, avec la permission du proconsul, vers Philippe, qui était retourné en Macédoine, pour le porter à conclure une paix générale, lui faisant entendre qu'ils se tenaient comme assurés que, s'il consentait à avoir une entrevue avec Sempronius, ils conviendraient facilement des conditions. Le roi reçut cette proposition avec joie, et se rendit en Épire. Comme de part et d'autre on souhaitait la paix, Philippe afin de mettre ordre aux affaires de son royaume, les Romains pour être en état de pousser plus vigoureusement la guerre contre Carthage, le traité fut bientôt conclu. Le roi y fit comprendre Prusias, roi de Bithynie, les Achéens, les Béotiens, les Thessaliens, les Acarnaniens, les Épirotes; les Romains de leur côté y comprirent ceux d'Ilium, le roi Attale, Pleurate, Nabis, tyran de Sparte, qui avait succédé à Machanidas, les Éléens, les Messéniens, les Athéniens. Ainsi fut terminée cette guerre des alliés par une paix qui ne fut pas de longue durée.

§ VIII.— Expéditions glorieuses d'Antiochus vers l'Orient dans la Médie, la Parthie, l'Hyrcanie, et jusqu'à l'Inde. De retour a Antioche, il apprend la mort de Ptolémée Philopator.

L'histoire des guerres de la Grèce nous a fait interrompre le récit de ce qui se passait en Asie; il faut maintenant retourner sur nos pas.

Antiochus [1], ayant employé quelque temps, après la mort d'Achéus, à mettre ordre à ses affaires dans l'Asie Mineure, marcha vers l'Orient, pour réduire les provinces qui avaient secoué le joug de l'empire de Syrie. Il commença par la Médie, que les Parthes venaient de lui enlever. Leur roi était Arsace, fils de celui qui avait fondé cet empire. Il avait profité de l'embarras que causait à Antiochus la guerre de Ptolémée et celle d'Achéus, et avait fait la conquête de la Médie.

Ce pays, dit Polybe, est le plus puissant royaume de l'Asie, soit par son étendue, soit par le nombre et la force des hommes, et par la quantité de chevaux qu'on y trouve. C'est la Médie qui en fournit toute l'Asie, et ses pâturages sont si bons, que les rois voisins y mettent leurs haras. Ecbatane en est la capitale. Les richesses et la magnificence des édifices de cette ville passent tout ce que l'on voit dans les autres. Le palais du roi a sept cents toises de tour. Quoique tout ce qu'il y avait en bois fût de cèdre et de cyprès, on n'y avait rien laissé à nu. Les poutres, les lambris et les colonnes qui soutenaient les portiques et les péristyles, étaient revêtues, les unes de lames d'argent, les autres de lames d'or. Toutes les tuiles étaient d'argent. La plupart de ces richesses furent enlevées par les Macédoniens du temps d'Alexandre; Antigone et Séleucus Nicator pillèrent le reste. Cependant, lorsque Antiochus entra dans ce royaume, le temple d'Ena était encore environné de colonnes dorées, et l'on trouva dedans quantité de tuiles d'argent, quelque peu de briques d'or, et beaucoup de briques d'argent. On fit de tout cela de la monnaie au coin d'Antiochus, laquelle monta à la somme de quatre mille talents, c'est-à-dire de douze millions [1].

Arsace s'attendait bien qu'Antiochus viendrait jusqu'à ce temple; mais il ne pouvait s'imaginer que ce prince aurait la hardiesse de traverser avec une si grande armée un pays désert tel que celui qui est proche, et où surtout on ne trouve point d'eau. En effet, sur la surface de la terre on n'en voit point du tout. Il est vrai qu'il y a sous terre des ruisseaux et des puits, mais il faut connaître le pays pour les découvrir. Sur cela les habitants du pays débitent une chose qui est vraie : que les Perses, lorsqu'ils se rendirent maîtres de l'Asie, donnèrent à ceux qui feraient venir de l'eau dans les lieux où il n'y en aurait point eu auparavant, l'usufruit de ces lieux-là mêmes, jusqu'à la cinquième génération inclusivement. Les habitants, animés par cette promesse, n'épargnèrent ni travaux ni dépenses pour con-

[1] An. M. 3792; av. J. C. 212. — Polyb. lib. 10, pag. 597-602.

[1] Vingt-trois millions de francs. E. B.

duire sous terre des eaux depuis le mont Taurus, d'où il en découle une grande quantité, jusque dans ces déserts; de sorte que même à présent, dit Polybe, ceux qui se servent de ces eaux ne savent pas où commencent les ruisseaux souterrains qui les leur fournissent.

Il serait à souhaiter que Polybe, qui pour l'ordinaire est assez diffus, fût descendu ici dans un plus grand détail, et nous eût expliqué comment ces canaux souterrains avaient été construits; ce qu'il faut entendre par les puits dont il parle et comment Arsace s'y prit pour les faire boucher. Ce qu'il dit des travaux immenses et des dépenses extraordinaires qu'il fallut faire pour venir à bout de cet ouvrage, nous donne lieu de croire que l'on conduisit l'eau dans toute l'étendue de ce vaste désert par des aqueducs de maçonnerie, bâtis sous terre, qui d'espace en espace avaient des ouvertures que Polybe appelle des puits.

Lorsque Arsace vit qu'Antiochus traversait le désert[1], malgré les difficultés qu'il croyait l'arrêter, il donna ordre qu'on bouchât les puits. Antiochus, qui l'avait prévu, envoya un détachement de sa cavalerie, qui se posta auprès de ces puits, et battit le parti qui venait les boucher. L'armée traversa les déserts, entra dans la Médie, en chassa Arsace, et regagna toute cette province. Antiochus y passa le reste de l'année à rétablir l'ordre, et à faire les préparatifs nécessaires pour continuer la guerre.

Il entra de fort bonne heure l'année suivante[2] dans le pays des Parthes, où il eut le même succès qu'il avait eu en Médie l'année précédente. Arsace fut obligé de se retirer en Hyrcanie, où il crut qu'en s'assurant de quelques passages dans les montagnes qui la séparent de la Parthie, il serait impossible à l'armée de Syrie de le venir inquiéter.

Mais il se trompa[3]; car, dès que la saison le permit, Antiochus se mit en campagne; et, après avoir essuyé des difficultés incroyables, il fit attaquer tous ces postes en même temps par toutes ses forces, dont il forma autant de corps qu'il y avait d'attaques à faire, et les eut bientôt forcés. Ensuite il les réunit toutes dans le plat pays, et alla former le siége de Séringis, qui était comme la capitale de l'Hyrcanie. Il y fit, au bout de quelque temps, une grande brèche, et prit la ville d'assaut. Les habitants se rendirent à discrétion.

Arsace cependant se donnait de grands mouvements[1]. En se retirant il rassemblait des troupes, dont il forma enfin une armée de cent mille hommes d'infanterie, et de vingt mille de cavalerie. Alors il fit tête à l'ennemi, et arrêta ses progrès avec beaucoup de valeur. Sa résistance fit durer la guerre, qui paraissait presque à sa fin. Après bien des combats, Antiochus, voyant qu'il ne gagnait rien, jugea qu'il serait fort difficile d'abattre un ennemi si courageux, et de le chasser entièrement des provinces où il s'était si bien affermi par le temps. Ainsi il commença à écouter les ouvertures d'accommodement qu'on lui fit pour terminer une guerre si fâcheuse.

On traita donc enfin[2], et l'on convint qu'Arsace garderait la Parthie et l'Hyrcanie, à condition qu'il aiderait Antiochus à recouvrer les autres provinces révoltées.

Antiochus, après cette paix, tourna ses armes contre Euthydème, roi de Bactriane[3]. On a vu ci-dessus comment Thédote avait usurpé la Bactriane sur l'empire de Syrie, et comment il l'avait laissée à son fils, qui portait le même nom. Ce fils avait été battu et dépossédé par Euthydème, homme brave et prudent, qui soutint longtemps la guerre contre Antiochus. Celui-ci fit tous ses efforts pour regagner la Bactriane[4]; mais la valeur et la vigilance d'Euthydème, qui la défendait, les rendit inutiles. Antiochus, dans cette guerre, donna des preuves d'une valeur extraordinaire. Dans un des combats qui s'y donnèrent, il eut un cheval tué sous lui, et il reçut une blessure à la bouche, qui ne fut pas dangereuse, et se termina à lui faire sauter quelques dents.

Il se lassa enfin d'une guerre par laquelle il vit bien qu'il ne viendrait jamais à bout de détrôner ce prince. Il reçut donc les ambassadeurs d'Euthydème, qui lui représentèrent que la guerre qu'il faisait à leur maître n'était point

[1] An. M. 3793; av. J. C. 211.
[2] An. M. 3794; av. J. C. 210.
[3] An. M. 3795; av. J. C. 209

[1] Justin. lib. 41, cap. 5.
[2] An. M. 3796; av. J. C. 208
[3] An. M. 3797; av. J. 207.
[4] Polyb. lib. 10, pag. 620, 621; et lib. 11, pag. 651, 652.

juste; qu'il n'avait jamais été son sujet, et que par conséquent il ne devait point s'en prendre à lui si d'autres s'étaient révoltés contre lui; que la Bactriane avait secoué le joug de l'empire de Syrie sous d'autres chefs longtemps avant lui; qu'il était entré en possession de cet état par droit de conquête sur les descendants de ces chefs de la révolte, et qu'il la retenait comme le prix d'une juste victoire. Ils lui insinuèrent aussi que les Scythes, voyant les deux partis s'affaiblir par cette guerre, se disposaient à venir fondre sur la Bactriane; et que, s'ils s'obstinaient à se la disputer, il pourrait aisément arriver que ces barbares l'enlèveraient à tous deux. Cette considération frappa Antiochus,[1] qui s'ennuyait fort de la lenteur infructueuse de cette guerre. Il accorda des conditions qui produisirent la paix. Pour la confirmer et la ratifier, Euthydème envoya son fils à Antiochus. Il le reçut fort bien; et, jugeant sur sa bonne mine, sur ses discours, et sur l'air de majesté qui régnait dans toute sa personne, qu'il était digne de régner, il lui promit une de ses filles en mariage, et accorda à son père le nom de *roi*. Les autres articles du traité furent mis par écrit, et l'on confirma l'alliance par les serments ordinaires.

Ayant reçu tous les éléphants d'Euthydème, ce qui était un des articles de la paix, il passa le Caucase, et entra dans l'Inde, où il renouvela l'alliance avec le roi du pays. Il en reçut aussi des éléphants, qui, avec ceux qu'il avait eus d'Euthydème, firent le nombre de cent cinquante. Il passa de là dans l'Arachosie, ensuite dans la Drangiane, puis dans la Carmanie, établissant dans toutes ces provinces son autorité et le bon ordre.

Il passa l'hiver dans cette dernière [2]. De là il revint par la Perse, la Babylonie, et la Mésopotamie, et arriva enfin à Antioche, au bout de sept ans qu'avait duré cette expédition. La vigueur de ses entreprises, et la prudence avec laquelle il avait conduit toute cette guerre, lui acquirent la réputation d'un prince sage et vaillant, et le rendirent formidable à l'Europe aussi bien qu'à l'Asie.

Fort peu de temps après son arrivée à Antioche, il apprit la mort de Ptolémée Philopator[1]. Ce prince avait usé par son intempérance et par ses débauches un corps vigoureux et robuste. Il mourut, comme cela arrive à la plupart de ceux qui s'abandonnent aux plaisirs, avant que d'être arrivé au milieu de sa course. Il n'avait guère que vingt ans quand il monta sur le trône, et il ne l'occupa que dix-sept. Son fils, Ptolémée Epiphane, lui succéda à l'âge de cinq ans.

[1] An. M. 3798 : av. J. C. 206.

[2] An. M. 3799; av. J. C. 205.

Article II.

Ce second article renferme l'histoire des huit premières années du règne de Ptolémée Epiphane en Egypte. Pendant cet intervalle, les Romains font la guerre contre Philippe, roi de Macédoine, sur qui ils remportent une célèbre victoire.

§ I. — Ptolémée Epiphane succède à son père Philopator dans le royaume d'Égypte. Antiochus et Philippe se liguent ensemble pour envahir ses états. Le jeune roi est mis sous la tutelle des Romains. Antiochus se soumet la Palestine et la Célésyrie. Guerre de Philippe contre les Athéniens, Attale et les Rhodiens. Il assiége Abyde : fin tragique de cette ville. Les Romains déclarent la guerre a Philippe. Le consul Sulpitius est envoyé en Macédoine.

J'ai marqué comment Ptolémée Philopator, usé de débauches et d'excès, avait fini sa vie après un règne de dix-sept ans[1]. Personne n'ayant assisté à sa mort qu'Agathocle sa sœur, et leurs créatures, ils la cachèrent au public le plus longtemps qu'ils purent, afin d'avoir le temps d'emporter tout ce qu'il y avait d'argent, de bijoux et d'autres effets précieux dans le palais; et en même temps ils formèrent un plan pour se maintenir dans la même autorité qu'ils avaient eue sous le feu roi, en usurpant la régence pendant la minorité de son fils, nommé *Ptolémée Épiphane*, qui n'avait alors que cinq ans. Ils s'imaginèrent qu'ils réussiraient, s'ils pouvaient se défaire de Tlépolème, qui avait été chargé du ministère à la

[1] An. M. 3800; av. J. C. 204.

[2] An. M. 3800; av. J. C. 204. — Justin. lib. 30, cap. 2. — Polyb. lib. 15, pag. 712-720.

place de Sosibe, et ils prirent des mesures pour le perdre.

Ils publient donc enfin la mort du roi. On assemble un grand conseil des Macédoniens[1]. Agathocle et Agathoclée, sa sœur, s'y rendent. Agathocle, après avoir versé bien des larmes, débute par implorer leur protection pour le jeune roi, qu'il tenait entre ses bras. Il leur dit que son père, en mourant, l'avait mis entre les mains d'Agathoclée, qu'il leur montra, et l'avait recommandé à la fidélité des Macédoniens; qu'il venait donc implorer leur assistance contre Tlépolème; qu'il avait des avis certains qu'il travaillait à usurper la couronne. Il ajouta qu'il avait amené exprès les témoins, qui mettraient au jour sa perfidie, et offrit de les produire. Il croyait, par ce faible artifice, qu'on se jetterait d'abord sur Tlépolème, et qu'il n'y aurait plus qu'un pas aisé à faire pour obtenir la régence; mais la ruse était aisée à découvrir, et sur-le-champ on jura la perte entière et d'Agathocle et de sa sœur et de toutes leurs créatures. Ce dernier attentat rappelant tous leurs autres crimes, tout le peuple d'Alexandrie s'éleva contre eux. On leur ôta le jeune roi, qu'on alla mettre sur le trône, dans l'Hippodrome. Après cela on amena Agathocle devant lui, puis sa sœur Agathoclée et sa mère OEnanthe; et on les y exécuta tous trois, comme par ordre du roi. Il n'y eut point d'indignités que le peuple ne leur fît souffrir après leur mort. Leurs corps furent traînés par les rues, et déchirés en pièces. On fit le même traitement à tous leurs parents et à toutes leurs créatures, sans en épargner aucune; ordinaire et digne fin de ces malheureux favoris qui abusent de la confiance de leurs maîtres pour accabler les peuples, mais qui ne corrige point ceux qui leur ressemblent!

Philamon, l'assassin qu'on avait employé pour le meurtre d'Arsinoé, étant revenu de Cyrène à Alexandrie deux ou trois jours avant ce tumulte, les dames d'honneur de cette reine infortunée en eurent aussitôt avis, et profitèrent du désordre où était la ville pour venger la mort de leur maîtresse. Elles allèrent enfoncer la maison où il était, et l'assommèrent à coups de pierres et de bâton.

On commit la garde de la personne du jeune roi, en attendant qu'il y fût autrement pourvu, à Sosibe, fils de celui qui avait gouverné sous les trois derniers règnes. L'histoire ne marque pas si le père vivait encore. Il est bien sûr que sa vie fut fort longue; soixante ans de ministère, et au delà, en sont une bonne preuve. Jamais ministre ne fut plus rusé ni plus corrompu que ce Sosibe[1]. Les crimes les plus noirs ne lui coûtaient rien, pourvu qu'ils le conduisissent à ses fins. Polybe lui attribue les meurtres de Lysimaque, fils de Ptolémée, et d'Arsinoé, fille de ce Lysimaque; de Magas, fils de Ptolémée, et de Bérénice, fille de Magas; de Bérénice, mère de Ptolémée Philopator; de Cléomène, roi de Sparte; enfin, d'Arsinoé, fille de Bérénice. Ce qui est étonnant, c'est que, malgré un ministère si violent et si cruel, il se soit soutenu si longtemps, et ait eu une fin tranquille.

Antiochus[2], roi de Syrie, et Philippe, roi de Macédoine, pendant la vie de Ptolémée Philopator, avaient paru fort attachés à ses intérêts, et toujours prêts à lui donner du secours. A peine fut-il mort, laissant après lui un jeune enfant que les lois de l'humanité et de la justice les obligeaient de ne point troubler dans la possession du royaume de son père, qu'ils font entre eux une ligue criminelle, et s'animent l'un l'autre à partager cette succession, et à se défaire du légitime héritier. Philippe devait avoir la Carie, la Libye, la Cyrénaïque et l'Égypte, et Antiochus, tout le reste. Celui-ci entra, pour cet effet, dans la Célésyrie et dans la Palestine, et en moins de deux campagnes fit la conquête entière de ces deux provinces avec toutes leurs villes et toutes leurs dépendances. Encore, dit Polybe, si, comme les tyrans, ils avaient tenté de mettre leur honneur à couvert par quelque prétexte au moins léger! mais ils se conduisirent d'une manière si ouvertement injuste et violente, qu'on leur appliqua ce qu'on dit ordinairement des poissons, qu'entre ces animaux, quoique de même espèce, les petits sont la proie des gros.

[1] Polybe appelle ainsi les Alexandrins descendus des Macédoniens, et les descendants des fondateurs d'Alexandrie, ou de ceux à qui l'on avait accordé les mêmes priviléges.

[1] Polyb. in Excerpt. pag. 64.

[2] An. M. 3801; av. J. C. 203. — Polyb. lib. 3, pag. 159; id. lib. 15, pag. 707, 708.

On serait tenté, continue le même auteur, en voyant un violement si ouvert de lois de la société les plus sacrées, d'accuser la Providence, comme indifférente et insensible aux crimes les plus criants et les plus horribles. Mais elle se justifia pleinement en punissant ces deux rois comme ils le méritaient, et elle en fit un exemple qui devait servir dans les siècles suivants à contenir dans le devoir ceux qui voudraient les imiter ; car, pendant qu'ils ne cherchaient qu'à déchirer par morceaux le royaume d'un enfant faible et abandonné, elle suscita contre eux les Romains, qui renversèrent de fond en comble les royaumes de Philippe et d'Antiochus, et qui firent sentir à leurs successeurs des maux aussi grands que ceux dont ces deux princes avaient voulu accabler le jeune pupille.

Pendant ce temps-là, Philippe était occupé à la guerre qu'il avait entreprise contre les Rhodiens[1]. Il remporta sur eux un léger avantage dans un combat naval qu'il donna près de l'île de Ladé, vis-à-vis de la ville de Milet.

L'année suivante il attaqua Attale et s'avança jusqu'à Pergame[2], la capitale de son royaume. Tous ses efforts dans l'attaque de cette ville ayant été inutiles, il tourna sa fureur et sa rage contre les dieux ; et, ne se contentant pas de brûler leurs temples, il brisait les statues, renversait les autels, et arrachait les pierres jusque dans les fondements, afin qu'il n'en restât aucune trace.

Il ne fut pas plus heureux contre les Rhodiens. Il leur avait déjà donné une première bataille avec un médiocre succès ; il en hasarda une seconde à la hauteur de l'île de Chio. Attale avait joint sa flotte à celle des Rhodiens. Philippe fut battu, et fit une perte considérable. Les morts, dans son armée, montèrent au nombre de trois mille Macédoniens, et de six mille alliés ; et l'on fit prisonniers, tant de Macédoniens que d'alliés, deux mille hommes et sept cents Égyptiens. Du côté des Rhodiens, il n'y eut que soixante hommes de tués, et Attale n'en perdit que soixante-dix.

Philippe s'attribua toute la gloire de ce combat, et cela sur ces deux raisons : la première, qu'ayant poussé Attale sur le rivage, il s'était rendu maître du vaisseau de ce prince ; l'autre, qu'ayant jeté l'ancre près du promontoire d'Argenne, il s'était arrêté parmi les débris mêmes de ses ennemis. Mais, quelque bonne mine qu'il fît, il sentait bien sa perte, et ne pouvait se la dissimuler à lui-même, ni la cacher aux autres. Jamais ce prince, ni sur terre ni sur mer, n'avait perdu une si grande quantité de monde en un seul jour. Il en était pénétré de douleur, et il avait un peu rabattu de sa première vivacité.

Cependant le mauvais succès de cette bataille ne fit pas perdre courage à Philippe[1]. C'était le caractère de ce prince d'être ferme dans ses résolutions, de ne se point laisser abattre par les contre-temps, et de vaincre les difficultés par sa constance et son opiniâtreté. Il continua donc la guerre avec un nouveau courage. Je ne sais si l'on ne peut pas placer dans ce temps-ci[2] le traitement cruel que Philippe fit souffrir aux Cianiens, qui lui est souvent reproché, et dont malheureusement on ignore le détail. Cios, dont les habitants sont appelés *Cianiens*, était une petite ville de Bithynie. Celui qui en était gouverneur avait été placé par les Etoliens, dont Philippe pour lors était allié. Il paraît qu'il l'assiégea pour faire plaisir à Prusias, son gendre, roi de Bithynie, qui prétendait en avoir reçu quelque insulte. La ville fut prise, apparemment d'assaut : un grand nombre de citoyens souffrit les plus cruels tourments ; les autres furent réduits à un esclavage plus dur pour eux que la mort même, et la ville détruite jusqu'aux fondements. Un traitement si barbare indisposa contre lui les Etoliens, et surtout les Rhodiens, qui étaient alliés et amis des habitants de Cios. Polybe semble en attribuer la perte à l'imprudence des Cianiens mêmes, qui mettaient en place ce qu'il y avait chez eux de plus mauvais citoyens, et qui suivaient en tout aveuglément leurs pernicieux avis, jusqu'à maltraiter ceux qui osaient s'y opposer. Il ajoute qu'en user ainsi, c'est se précipiter soi-même, et de plein gré, dans les plus grands

[1] Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 70-73.

[2] An. M. 3802 ; av. J. C. 202.

[1] An. M. 3803 ; av. J.C. 201.—Polyb. lib. 16, pag. 733-739. — Liv. lib. 31, n. 16-18.

[2] Polyb. lib. 17, pag. 745 ; et lib. 15, pag. 709-711. — Liv. lib. 31, n. 31. — Strab. lib. 12, pag. 563.

maux ; et qu'il est étonnant qu'on ne se corrige pas sur ce point par l'expérience de tous les siècles, qui montre que les plus puissants états ne se ruinent que par le mauvais choix de ceux à qui l'on confie ou la conduite des armées, ou le gouvernement des affaires politiques.

Philippe marcha ensuite vers la Thrace et la Chersonèse, où plusieurs villes se rendirent à lui sans résistance. Mais Abyde lui ferma ses portes, sans même vouloir entendre les députés qu'il avait envoyés ; et il se vit obligé de l'assiéger. Cette ville est située en Asie, à l'endroit le plus étroit de l'Hellespont, qu'on appelle maintenant *le détroit des Dardanelles*, qui répond à la ville de Seste, située vis-à-vis, du côté de l'Europe. L'espace entre ces deux villes n'était que de deux mille pas. Il est aisé de comprendre de quelle importance était une place comme Abyde, qui commandait le détroit, et rendait maître de la communication entre le Pont-Euxin et l'Archipel.

On n'omit rien, dans ce siége, de ce qui se pratique ordinairement dans l'attaque et la défense des places. Jamais opiniâtreté à se défendre ne fut portée plus loin que dans cette occasion, où l'on peut dire qu'elle alla enfin, de la part des Abydéniens, jusqu'à la fureur et à la brutalité. Pleins de confiance en leurs forces, ils repoussèrent vivement les premières approches du roi de Macédoine. Du côté de la mer, les machines ne pouvaient approcher qu'elles ne fussent aussitôt démontées par les balistes, ou consumées par le feu. Les vaisseaux mêmes qui les portaient étaient en péril, et les assiégeants avaient toutes les peines du monde à les sauver. Du côté de la terre, les Abydéniens se défendirent aussi quelque temps avec beaucoup de valeur, et ils ne désespéraient pas même de rebuter les ennemis. Mais, voyant la muraille extérieure sapée, et que les Macédoniens poussaient leurs mines sous l'intérieure, qu'on avait élevée pour tenir la place de l'autre, ils envoyèrent des députés pour traiter avec Philippe de la reddition de leur ville à ces conditions : que les troupes qui leur avaient été envoyées par les Rhodiens et par Attale retourneraient à leurs maîtres sous sa sauvegarde, et que les personnes libres se retireraient où elles voudraient, et avec les habits qu'elles avaient sur le corps. Philippe leur ayant répondu que les Abydéniens n'avaient qu'un de ces deux partis à prendre, ou de se rendre à discrétion, ou de continuer à se défendre vaillamment, les députés se retirèrent.

Sur leur rapport, les assiégés, au désespoir, s'assemblent, et délibèrent sur ce qu'ils avaient à faire. Il fut résolu, premièrement, qu'on donnerait la liberté aux esclaves pour les animer à la défense de la ville ; en second lieu, qu'on renfermerait toutes les femmes dans le temple de Diane, et tous les enfants avec leurs nourrices dans le Gymnase; ensuite, que l'on rassemblerait sur la place tout ce qu'il y avait dans la ville d'or et d'argent, et que tout ce qu'on avait d'autres effets précieux serait porté dans la quadrirème [1] des Rhodiens, et dans la trirème des Cyzicéniens. Cet avis ayant passé tout d'une voix, on fit encore une autre assemblée, où l'on choisit cinquante des plus anciens et des plus braves citoyens, assez vigoureux cependant pour exécuter ce qui serait résolu, et on leur fit prêter serment, en présence de tous les habitants, que, dès qu'ils verraient l'ennemi maître de la muraille intérieure, ils égorgeraient les femmes et les enfants, mettraient le feu aux deux galères chargées des effets, et jetteraient dans la mer tout l'or et tout l'argent ramassé. Ayant pour lors appelé leurs prêtres, ils jurèrent tous, ou qu'ils vaincraient, ou qu'ils mourraient les armes à la main ; et, après avoir immolé des victimes, ils obligèrent les prêtres et les prêtresses de prononcer, en présence des autels, mille exécrations contre ceux qui manqueraient à leur serment.

Cela fait, on cessa de contre-miner, et l'on prit la résolution, dès que la muraille serait tombée, de se porter sur la brèche, et d'y combattre jusqu'à la mort. Après la chute de la muraille intérieure, les assiégés, fidèles à leur serment, combattaient sur la brèche avec tant de courage, que, quoique à tout moment Philippe eût soutenu jusqu'à la fin du jour par des troupes fraîches celles qui étaient montées à l'assaut, lorsque la nuit sépara les combattants il ne savait encore qu'espérer du succès.

1 *Quadrirème*, galère à quatre rangs de rames ; *trirème*, à trois rangs.

de son siége. Les premiers Abydéniens qui se présentèrent sur la brèche en passant sur les corps morts ne se battaient pas seulement avec fureur, ils ne se servaient pas seulement de leurs épées et leurs javelines ; mais, quand leurs armes avaient été rompues, ou qu'elles leur avaient eté arrachées des mains, ils se jetaient à corps perdu sur les Macédoniens, renversaient les uns, brisaient les sarisses des autres, et avec les morceaux leur frappaient le visage et tout ce qu'ils trouvaient de leur corps à découvert, et les réduisaient au désespoir.

Quand la nuit mit fin au carnage, la brèche était toute couverte d'Abydéniens morts, et ce qui était échappé pouvait à peine se soutenir, accablés qu'ils étaient de lassitude et de blessures. Les choses étaient en cette situation, lorsque deux des principaux citoyens, ne pouvant se résoudre à exécuter l'affreuse résolution qui avait été prise, et qui, dans ce moment, se montrait à eux dans toute son horreur, convinrent ensemble que, pour recouvrer leurs femmes et leurs enfants, ils enverraient à Philippe, dès le point du jour, les prêtres et les prêtresses revêtus de leurs habits de cérémonie, pour lui demander la vie sauve et lui livrer la ville.

Le lendemain matin la ville fut livrée à Philippe, comme on en était convenu, le gros des Abydéniens qui restaient faisant mille imprécations contre leurs concitoyens, et surtout contre les prêtres et les prêtresses, qui livraient à l'ennemi ceux qu'ils avaient eux-mêmes dévoués à la mort avec les serments les plus formidables. Philippe entra dans la ville, et se saisit, sans aucun obstacle, de toutes les richesses que les Abydéniens avaient ramassées dans un même lieu. Mais il fut bien effrayé du spectacle qui s'offrit à ses yeux. Parmi ces malheureux citoyens, que le désespoir avait rendus furieux et frénétiques, les uns étouffaient leurs femmes et leurs enfants, les autres les poignardaient de leurs propres mains ; ceux-ci se hâtaient de les étrangler, ceux-là les jetaient dans des puits ; d'autres les précipitaient du haut des toits : tous les genres de mort étaient ici réunis. Philippe, à cette vue, pénétré de douleur, et encore plus saisi d'horreur, arrêta le soldat avide de butin, et fit publier qu'il accordait trois jours à ceux qui voulaient se donner la mort. Il espérait que cet intervalle leur ferait changer de sentiment : mais leur parti était pris ; ils auraient cru dégénérer de ceux qui avaient combattu jusqu'à la mort pour leur patrie, s'ils avaient pu se résoudre à leur survivre. Tous, dans chaque famille, se tuèrent les uns les autres ; et il n'échappa de cette meurtrière expédition que ceux à qui les mains furent liées, ou que l'on empêcha d'une autre manière de se défaire eux-mêmes.

Un peu avant que la ville se fût rendue[1], un ambassadeur romain était arrivé auprès de Philippe. Cette ambassade avait plusieurs objets, qu'il est nécessaire d'expliquer. La gloire de ce peuple venait d'être portée dans toute la terre par la victoire de Scipion sur Annibal en Afrique, événement qui termina d'une manière si glorieuse pour eux la seconde guerre punique[2]. La cour d'Égypte, dans le danger où la mettait l'union de Philippe et d'Antiochus contre son roi pupille, avait eu recours aux Romains pour implorer leur protection et leur offrir la tutelle du roi et la régence de ses états pendant sa minorité, assurant que le feu roi l'avait ainsi recommandé à sa mort. Les Romains avaient intérêt d'empêcher que la puissance de Philippe et d'Antiochus ne se fortifiât par l'augmentation de tant de riches provinces qui composaient l'empire d'Égypte. Il leur était facile de prévoir qu'ils auraient bientôt la guerre avec ces deux princes, avec l'un desquels ils avaient déjà eu des démêlés qui en annonçaient de plus grands. Ainsi ils n'avaient point hésité à accepter la tutelle, et en conséquence ils avaient nommé trois députés, qui furent chargés de le notifier aux deux rois, et de leur faire savoir qu'ils eussent à cesser d'inquiéter les états de leur pupille, qu'autrement ils seraient obligés de leur déclarer la guerre. Il n'y a personne qui ne sente que c'est faire un digne usage de sa puissance que de se déclarer si généreusement pour un roi et pour un pupille opprimé.

Il arriva dans le même temps à Rome des ambassadeurs de la part des Rhodiens et du

[1] An. M. 3803 ; av. J. C. 201.

[2] Justin lib. 30, cap. 2 et 3 ; lib 31, cap. 1. — Val. Max. lib. 6, cap. 6. — Liv. lib 31, n. 1, 2 et 18.

roi Altale, pour faire leurs plaintes aussi contre les entreprises des deux rois, et pour donner avis aux Romains que Philippe, soit par lui-même, soit par ses députés, sollicitait plusieurs villes d'Asie à prendre les armes, et qu'il avait sans doute quelque grand dessein en tête. Ce fut une nouvelle raison de hâter le départ des trois ambassadeurs.

Étant arrivés à Rhodes, et ayant appris la nouvelle du siége d'Abyde, ils députèrent, vers Philippe, Émile, le plus jeune d'entre eux, qui arriva à Abyde, comme je l'ai déjà marqué, dans le temps même qu'on songeait à livrer la ville. Émile dit à Philippe qu'il avait ordre de l'exhorter de la part du sénat à ne faire la guerre à aucun peuple de la Grèce, à n'envahir rien de ce qui appartenait à Ptolémée, et à mettre en justice réglée les prétentions qu'il avait contre Attale et les Rhodiens; que, s'il se rendait à ces remontrances, il vivrait en paix; et que, s'il refusait de s'y soumettre, il aurait guerre avec les Romains. Philippe voulut faire voir que les troubles avaient commencé par les Rhodiens. *Mais*, reprit Émile en l'interrompant, *les Athéniens et les Abydéniens vous ont-ils attaqué les premiers?* Philippe [1], qui n'était pas accoutumé à s'entendre dire la vérité, choqué de la hardiesse d'une pareille réponse adressée à un roi, *Votre âge*, dit-il à l'ambassadeur, *votre beauté* (car Polybe remarque que le Romain était réellement de très-bonne mine), *et plus que cela encore*, *le nom romain*, *vous rendent extrêmement fier*. *Pour moi*, *je souhaite que votre république garde fidèlement les traités qu'elle a faits avec moi*; *mais*, *si elle m'attaque*, *j'espère lui faire voir que l'empire de Macédoine ne le cède à Rome ni en courage*, *ni en réputation*. Le député se retira avec cette réponse. Philippe s'étant rendu maître d'Abyde, y laissa une forte garnison, et retourna en Macédoine.

Il paraît que le même Emile passa en Egypte, pendant que peut-être les deux autres ambassadeurs se rendirent chez Antiochus. Emile, étant arrivé à Alexandrie, y prit possession de la tutelle de Ptolémée au nom des Romains, selon les instructions qu'il avait reçues du sénat en partant, et y mit ordre aux affaires autant que l'état où se trouvait alors l'Egypte le lui permit. Il confia la garde et l'éducation du jeune roi à Aristomène, Acarnanien, et l'établit pour premier ministre. Cet Aristomène avait vieilli dans la cour d'Egypte, et il s'acquitta avec beaucoup de prudence et de fidélité de l'emploi qui lui fut confié.

Cependant Philippe [1] faisait ravager l'Attique par ses troupes. Voici quel fut le prétexte de cette invasion. Deux jeunes hommes d'Acarnanie, se trouvant à Athènes dans le temps qu'on y célébrait les grands mystères, étaient entrés avec toute la foule dans le temple de Cérès, ne sachant pas que cela fût défendu. Quoique ce ne fût qu'une faute d'ignorance, ils furent massacrés sur-le-champ, comme coupables d'impiété et de sacrilége. Les Acarnaniens, justement irrités d'un si cruel traitement, eurent recours à Philippe, qui saisit avidement cette occasion, et leur donna des troupes, avec lesquelles ils entrèrent dans l'Attique, ravagèrent tout le pays, et se retirèrent chez eux chargés du butin qu'ils avaient fait.

Les Athéniens portèrent leurs plaintes à Rome contre cette entreprise [2]. Les ambassadeurs des Rhodiens et du roi Attale se joignirent à eux. Les Romains ne cherchaient qu'une occasion de rupture avec Philippe, dont ils étaient fort mécontents. Il avait fort mal observé les conditions du traité de paix conclu avec lui trois ans auparavant, en ne cessant de molester les alliés qui y étaient compris. Tout récemment il avait envoyé des troupes et de l'argent à Annibal en Afrique. On apprenait qu'actuellement il remuait en Asie. Tous ces mouvements donnaient de l'inquiétude au peuple romain. Il se souvenait des peines que lui avait causées Pyrrhus avec une poignée d'Epirotes, nation bien inférieure aux Macédoniens. Ainsi, délivré de la guerre contre Carthage, il crut devoir prévenir les entreprises

[1] « Insueto vera audire, ferocior oratio visa est, quàm « quæ habenda apud regem esset. *Ætas*, inquit, *et forma*, *et super omnia romanum nomen te ferociorem facit Ego autem primùm velim vos*, *fœderum memores*, *servare mecum pacem*. *Si bello lacessieritis*, *mihi quoque in animo est facere ut regnum Macedonum nomenque*, *haud minùs quàm romanum*, *nobile bello sentiatis*. » (Liv. lib. 31, n. 18.)

[1] Liv. lib. 31, n. 14.

[2] Id ibid. n. 1-3.

de ce nouvel ennemi, qui pouvait devenir redoutable si on lui laissait le temps de se fortifier. Le sénat, après avoir répondu favorablement à tous ces ambassadeurs, chargea M. Valérius Lévinus, propréteur, de s'approcher de la Macédoine avec une flotte pour examiner les choses de plus près, et être en état de secourir promptement les alliés.

Cependant on délibérait sérieusement à Rome sur le parti qu'il fallait prendre [1]. Dans le temps même que le sénat était assemblé pour examiner cette importante affaire, arriva une seconde ambassade de la part des Athéniens, qui marqua que Philippe était prêt à entrer en personne dans l'Attique, et qu'infailliblement il se rendrait maître d'Athènes si on ne leur envoyait un prompt secours. On reçut aussi des lettres de Lévinus, propréteur, et d'Aurélius, son lieutenant, par lesquelles on apprit qu'on avait tout à craindre de la part de Philippe, que le danger était très-pressant, et qu'il n'y avait point de temps à perdre.

Sur ces nouvelles, il fut résolu qu'on déclarerait la guerre à Philippe [2]. Le consul P. Sulpitius, à qui la Macédoine était échue par le sort, se mit en mer avec une armée, et y arriva bientôt. Les ambassadeurs athéniens vinrent promptement l'y trouver, pour lui apprendre qu'Athènes était assiégée, et pour implorer son secours. Il détacha une escadre de vingt galères, commandée par Claudius Cento, qui partit sur-le-champ. Ce n'était pas Philippe en personne qui avait formé le siége d'Athènes; il y avait envoyé un de ses lieutenants. Pour lui, il avait porté ses armes contre Attale et contre les Rhodiens.

§ II. — Expéditions du second Sulpitius dans la Macédoine. Les Etoliens attendent l'événement pour se déclarer. Philippe est vaincu dans une bataille. Villius succède à Sulpitius. Pendant son année, il ne se passe rien de considérable. Flamininus prend sa place. Atiochus recouvre la Syrie, qu'Aristomène, ministre d'Égypte, lui avait enlevée. Différentes expéditions du consul dans la Phocide. Les Achéens, après une longue délibération, se déclarent pour les Romains.

Claudius Cento, que le consul avait envoyé au secours d'Athènes [1], étant entré dans le Pirée avec ses galères, rendit aux habitants le courage et la confiance. Il ne se contenta pas de mettre la ville et tout le pays voisin en sûreté; mais, ayant appris que la garnison de Chalcis ne gardait aucune règle ni aucune discipline, comme éloignée de tout danger, il partit avec sa flotte, arriva près de la ville avant le jour, et ayant trouvé les sentinelles endormies, y entra sans peine, mit le feu aux greniers publics remplis de blé, et à l'arsenal, qui était plein de machines de guerre, tailla en pièces toute la garnison; et après avoir fait porter dans ses vaisseaux le butin immense qu'il avait amassé, il retourna au Pirée, d'où il était parti.

Philippe, qui était pour lors à Démétriade, à la première nouvelle qu'il reçut du désastre de cette ville alliée, accourut dans l'espérance de surprendre les Romains. Mais ils n'y étaient plus, et il sembla n'être venu que pour être témoin du triste spectacle de cette ville encore fumante et à demi ruinée. Il voulut rendre la pareille à Athènes, et en serait venu à bout, si un de ces coureurs qu'on appelait *hémérodromes*, ayant aperçu, de la hauteur où il était placé, les troupes du roi, n'en avait porté promptement la nouvelle à Athènes, où tout était endormi. Philippe arriva peu d'heures après, mais avant le jour. Voyant que la ruse lui avait mal réussi, il résolut d'attaquer la ville de vive force. Les Athéniens avaient rangé leurs troupes en bataille hors de l'enceinte des murailles, à la porte Dipyle. Philippe, marchant à la tête de son armée, les attaqua vigoureusement, et, en ayant tué plusieurs de sa main, les repoussa dans la ville, où il ne jugea pas à propos de les suivre. Il déchargea sa colère sur les maisons de plaisance, sur les lieux publics d'exercice, comme le Lycée, et sur tous les temples qui se trouvaient hors de la ville, mettant le feu partout et ruinant tout ce qu'il rencontrait, sans épargner ni les tombeaux, ni ce qu'il y avait de plus sacré. Il partit de là pour surprendre Elensis, où il manqua aussi son conp. Puis il

[1] Liv. lib. 31, n. 5.

[2] An. M. 3804; av. J. C. 200. — Liv. lib. 31, n. 14.

[1] An. M. 3804; av. J. C. 200. — Liv. lib. 31, n. 22-26.

[2] On les appelait ainsi, parce qu'en un jour ils faisaient à la course beaucoup de chemin.

marcha vers Corinthe ; et ayant appris que les Achéens tenaient leur assemblée à Argos, il s'y rendit.

On y délibérait au sujet de Nabis, tyran de Sparte, qui avait succédé à Machanidas, et qui infestait tout le pays par ses courses. Philippe offrit de se charger seul de cette guerre. Cette proposition fut reçue avec un applaudissement général. Il y ajouta une condition qui rabattit bien de cette joie, c'était de lui fournir autant de troupes qu'il en fallait pour garder Orée, Chalcis et Corinthe, et pour ne point laisser ses derrières sans défense, pendant qu'il irait combattre pour eux. On sentit que son dessein était de tirer du Péloponnèse la jeunesse des Achéens pour s'en rendre maîtres, et pour l'engager dans la guerre contre les Romains. Cycliade, qui présidait à l'assemblée, éluda la proposition en marquant qu'il n'était pas permis, selon leurs lois, de délibérer d'autre chose que de ce qui avait fait le sujet de l'assemblée. Ainsi l'on se sépara après avoir résolu la guerre contre Nabis, et Philippe vit encore son espérance frustrée.

Il fit une nouvelle tentative contre Athènes qui ne lui réussit pas mieux que la première, si ce n'est qu'il acheva de détruire ce qui était resté dans le pays, de temples, de statues et d'ouvrages précieux. Après cette expédition, il se retira dans la Béotie.

Le consul, qui campait entre Apollonie et Dyrrachium[1], envoya en Macédoine un détachement assez considérable sous la conduite du lieutenant Apustius, qui ravagea le plat pays, et se rendit maître de plusieurs petites villes. Philippe, qui était retourné en Macédoine, travaillait fortement aussi de son côté aux préparatifs de la guerre.

La grande attention des deux peuples était d'engager dans leur parti les Etoliens. Leur assemblée générale allait se tenir. Philippe, les Romains et les Athéniens, y envoyèrent leurs ambassadeurs. Celui de Philippe prit le premier la parole. Il se borna à demander que les Etoliens s'en tinssent aux conditions de la paix qu'ils avaient conclue trois ans auparavant avec Philippe. ayant éprouvé alors combien l'alliance avec les Romains leur était inutile. Il rapporta l'exemple de plusieurs villes dont ces derniers s'étaient rendus maîtres sous prétexte de les secourir, Syracuse, Tarente, Capoue; de cette dernière surtout, qui n'était plus Capoue, mais le tombeau des Campaniens, un cadavre de ville, sans sénat, sans peuple, sans magistrats, plus cruellement traitée par ceux qui l'avaient laissée à habiter en cet état que s'ils l'eussent entièrement détruite. « Si des étrangers, dit-il, plus éloignés « de nous par leur langage, leurs mœurs et « leurs lois, que par les espaces de terre et « de mer qui nous en séparent, viennent à « s'emparer de ce pays, il y aurait de la folie « d'espérer qu'ils nous veuillent traiter plus « humainement qu'ils n'ont fait leurs voi- « sins. Entre nous autres peuples du même « pays, et qui parlons la même langue, Eto- « liens, Acarnaniens, Macédoniens, il peut « s'élever de légers différends, qui n'ont point « de suites ni de durée; mais avec des étran- « gers, avec des barbares, tous tant que nous « sommes de Grecs, nous sommes et serons « continuellement en guerre. Dans ce même « lieu, il y a trois ans, vous fîtes la paix avec « Philippe; les mêmes causes subsistent en- « core, et nous espérons que vous garderez « aussi la même conduite. »

Les députés d'Athènes, du consentement des Romains, parlèrent les seconds. Ils commencèrent par exposer d'une manière touchante, l'acharnement impie et sacrilége de Philippe contre les monuments les plus sacrés de l'Attique, contre les temples les plus augustes, contre les tombeaux les plus respectés, comme s'il eût déclaré la guerre non-seulement aux hommes et aux vivants, mais encore plus aux mânes des morts et à la majesté même des dieux : que l'Etolie et toute la Grèce devaient s'attendre à un pareil traitement, si Philippe en trouvait l'occasion. Ils finirent en priant et en conjurant les Etoliens d'avoir compassion d'Athènes, et d'entreprendre sous la conduite des dieux et sous celle des Romains, dont la puissance ne le cédait qu'à celle des dieux, une guerre aussi juste que celle qu'on leur proposait.

Le député romain, après avoir réfuté fort au long les reproches du Macédonien sur le traitement que Rome avait fait souffrir aux

[1] Liv. lib. 31 n. 27-32.

villes conquises, et avoir opposé l'exemple de Carthage, à qui tout récemment on venait d'accorder la paix et la liberté, dit que ce que les Romains avaient à craindre était que, par leur trop grande bonté et douceur à l'égard des vaincus, ils ne portassent les peuples à se déclarer plus facilement contre eux, parce que les vaincus avaient toujours une ressource assurée dans leur clémence. Il représenta d'une manière courte, mais vive, les actions criminelles de Philippe, ses parricides domestiques, le meurtre de ses parents et de ses amis, ses infâmes débauches, encore plus détestées que sa cruauté: tous faits d'autant plus connus de ceux à qui il parlait, qu'ils étaient plus voisins de la Macédoine. « Mais, pour me renfermer « dans ce qui vous regarde, dit ce député en « s'adressant aux Étoliens, nous avons entre« pris la guerre contre Philippe pour votre « défense: vous avez fait la paix avec lui sans « notre participation. Peut-être direz-vous, « pour vous justifier, que, nous voyant occu« pés à la guerre contre les Carthaginois, for« cés par la crainte vous avez accepté les lois « que vous imposait le plus fort: et nous, de « notre côté, appelés ailleurs pour des soins « plus importants, nous avons négligé une « guerre à laquelle vous aviez renoncé. Main« tenant délivrés, grâces aux dieux, de la « guerre de Carthage, nous tournons toutes « nos forces contre la Macédoine. C'est une « occasion pour vous de rentrer dans notre « amitié et notre alliance, à moins que vous « n'aimiez mieux périr avec Philippe que vain« cre avec les Romains. »

Damocrite, préteur des Etoliens, sentit bien quo ce dernier discours entraînerait tous les suffrages: on prétend que Philippe l'avait gagné par argent. Sans paraître prendre aucun parti, il représenta que l'affaire était trop importante pour être décidée sur-le-champ, et qu'il fallait prendre du temps pour y songer mûrement. Par là il éluda l'effet de l'assemblée, et il se vantait d'avoir rendu un service considérable à la république, qui attendait l'événement pour se déterminer, et alors se déclarerait pour le plus fort.

Philippe cependant[1] préparait vigoureusement la guerre par terre et par mer: mais le consul la faisait déjà. Il était entré en Macédoine, et s'était avancé vers les Dassarètes. Philippe se mit aussi en campagne. Ils ignoraient encore tous deux quelle route l'ennemi avait prise. On fit de part et d'autre un détachement pour aller à la découverte. Ces deux troupes se rencontrèrent. Comme elles n'étaient composées que de gens d'élite, le combat fut rude, et la victoire demeura douteuse. Il resta sur la place, du côté des Macédoniens, quarante cavaliers, et trente-cinq du côté des Romains.

Le roi, persuadé que le soin qu'il prendrait d'ensevelir ceux qui étaient morts dans cette rencontre contribuerait beaucoup à lui gagner l'affection des troupes, et à les animer à combattre vaillamment pour lui, fit amener leurs corps dans le camp, afin que toute l'armée fût témoin des honneurs qu'il leur rendrait. Il n'y a rien sur quoi l'on doive moins compter que sur les sentiments et les dispositions de la multitude[1]. Ce spectacle, qu'on croyait devoir animer les soldats, ne servit qu'à ralentir leur courage. Ils n'avaient eu affaire jusque-là qu'avec les Grecs et les Illyriens, qui n'employaient guère que des flèches, des javelots et des lances, et par cette raison faisaient de moins grandes blessures. Mais quand ils virent les corps de leurs compagnons couverts de larges plaies faites par les sabres espagnols, des bras coupés, des épaules entières enlevées, des têtes séparées du tronc, cette vue les saisit de frayeur, et leur fit comprendre contre quels ennemis on les menait.

Le roi lui-même, qui n'avait point encore vu de près les Romains dans un combat en forme, en fut effrayé. Ayant su par des transfuges l'endroit où les ennemis s'étaient arrêtés, il s'y fit conduire par des guides avec son armée, qui était de vingt mille hommes de pied et de quatre mille chevaux, et il se posta à deux cents pas et un peu plus de leur camp, près de la petite ville d'Athaque, sur une hauteur qu'il fit fortifier de bons fossés et de bons retranchements. Quand du haut de sa

[1] Liv. lib. 31, n. 33-39.

[1] « Nihil tam incertum nec tam inæstimabile est quàm « animi multitudinis. Quod promptiores ad subeundam « omnem dimicationem videbatur facturum, id metum « pigritiamque incussit. » (Liv.)

colline il considéra la disposition du camp romain, il s'écria que ce n'était pas là un camp de barbares[1].

Le consul et le roi demeurèrent deux jours sans faire de mouvements, s'attendant l'un l'autre. Au troisième, Sulpitius sortit de son camp et rangea ses troupes en bataille. Philippe, qui craignait de hasarder une action générale, envoya contre les ennemis un détachement de quinze cents hommes, moitié infanterie et moitié cavalerie, auquel les Romains en opposèrent un de pareil nombre, qui eut l'avantage, et mit l'autre en fuite. Ils évitèrent aussi prudemment une embuscade que le roi leur avait préparée. Ces deux avantages, l'un de force ouverte, et l'autre de ruse, remplirent les troupes de confiance et de hardiesse. Le consul les ramena dans le camp, et, après un jour de repos, il les en fit sortir, et alla présenter la bataille au roi, qui ne jugea pas à propos de l'accepter, et demeura renfermé dans son camp, malgré les reproches insultants de Sulpitius, qui l'accusait de crainte et de lâcheté.

Comme dans un tel voisinage des deux armées les fourrages étaient fort dangereux, le consul s'éloigna d'environ huit milles, et s'avança vers un bourg nommé *Octolophe*, d'où les fourrageurs se répandirent dans tous les environs par pelotons séparés. Le roi se tint d'abord enfermé dans ses retranchements, comme si la peur l'y eût retenu, afin que l'ennemi, en devenant plus hardi, devînt aussi moins précautionné. Cela ne manqua pas d'arriver. Quand Philippe les vit répandus en grand nombre dans la campagne, il sortit brusquement de son camp avec toute sa cavalerie, que les Crétois suivirent autant que le pouvaient faire des piétons, et alla à toutes brides se poster entre le camp des Romains et les fourrageurs. Là, divisant ses troupes, il en envoie une partie contre les fourrageurs, avec ordre de faire main basse sur tout ce qu'ils rencontreraient; et lui, avec l'autre partie, il se saisit de tous les passages par où ils pouvaient revenir. Ce n'était de tous côtés que meurtre et carnage, sans qu'on sût rien encore dans le camp romain de ce qui se passait au dehors, parce que les fuyards tombaient dans les troupes du roi, et ceux qui gardaient les chemins en tuaient un bien plus grand nombre que ceux qui étaient envoyés à la poursuite des ennemis.

Enfin cette triste nouvelle arriva dans le camp. Le consul donna ordre aux cavaliers d'aller, chacun par où il le pourrait, secourir leurs compagnons : pour lui il fit sortir les légions du camp, et les mena en bataillon carré contre l'ennemi. Les cavaliers, dispersés de côté et d'autre, s'égarèrent d'abord, trompés par des cris qui venaient de divers endroits. Plusieurs rencontrèrent les ennemis. Le combat s'engagea en même temps de différents côtés. La plus rude mêlée fut dans le corps de troupes que le roi commandait en personne, qui par le grand nombre de fantassins et de cavaliers faisait presque une juste armée, outre que ces troupes étaient infiniment animées par la présence du roi, et que les Crétois, qui combattaient serrés et de pied ferme contre des ennemis dispersés et en désordre, en tuaient un grand nombre. Il est certain que, s'ils avaient su se modérer dans la poursuite des Romains, cette journée aurait décidé, non-seulement de la bataille présente, mais peut-être encore du succès de toute la guerre. Mais, pour s'être livrés témérairement à une ardeur inconsidérée, ils tombèrent au milieu des cohortes romaines, qui s'étaient avancées avec leurs officiers. Et pour lors les fuyards, ayant aperçu les enseignes romaines, firent volte-face, et poussèrent leurs chevaux contre les ennemis, qui étaient tout en désordre. En un moment la face du combat changea, ceux qui poursuivaient auparavant prenant la fuite. Beaucoup furent tués en combattant de près, beaucoup en s'enfuyant : et ils ne périssaient pas seulement par le fer; mais plusieurs, se précipitant dans les marais, périssaient dans la boue avec leurs chevaux. Le roi lui-même courut un grand risque; car, ayant été jeté à bas par son cheval, qui avait reçu une rude blessure, il allait être percé de coups, si un cavalier, en sautant brusquement de son cheval, ne l'y eût fait monter à sa place. Mais lui-même, ne pouvant suivre à pied les cavaliers qui fuyaient, fut tué par les ennemis. Philippe, après avoir fait de longs circuits au-

[1] Le même mot est attribué à Pyrrhus.

tour des marais, arriva enfin dans le camp, où l'on n'espérait plus de le revoir.

Nous avons déjà vu plusieurs fois, et l'on ne saurait trop le faire remarquer aux gens du métier pour leur faire éviter une pareille faute, que la perte des batailles vient souvent du trop d'ardeur des officiers, qui, n'étant occupés que de la poursuite des ennemis, oublient et négligent ce qui se passe dans le reste de l'armée, et se laissent enlever, par un désir de gloire mal entendu, une victoire qu'ils avaient entre les mains et qui leur était assurée.

Philippe n'avait pas perdu beaucoup de monde dans cette action ; mais il en craignait une seconde, et que le vainqueur ne vînt brusquement l'attaquer. Il envoya sur le soir un héraut au consul lui demander une suspension d'armes pour enterrer ses morts. Le consul, qui s'était mis à table, lui fit dire que le lendemain matin il lui rendrait réponse. Philippe, pour dérober sa marche aux Romains, ayant laissé dans son camp beaucoup de feux allumés, en partit sans faire bruit dès que la nuit fut venue ; et ayant d'avance sur le consul la nuit entière, et une partie du jour suivant, il le mit hors d'état de le poursuivre.

Sulpitius se mit en marche le lendemain, ne sachant pas encore quelle route le roi avait prise [1]. Celui-ci avait espéré l'arrêter dans des défilés, dont il fortifia l'entrée par des fossés, des retranchements, et de gros amas de pierres et d'arbres; mais la patience romaine surmonta toutes les difficultés. Le consul, après avoir fait le dégât dans le pays, et s'être rendu maître de plusieurs places importantes, ramena son armée à Apollonie, d'où il était parti au commencement de la campagne.

Les Etoliens, qui n'attendaient que l'événement pour prendre leur parti, ne tardèrent pas alors à se déclarer en faveur des Romains; les peuples d'Athamanie suivirent leur exemple. Les uns et les autres firent quelques courses dans la Macédoine, qui leur réussirent assez mal, Philippe les ayant battus en plusieurs occasions. Il vainquit aussi les Dardaniens, qui étaient entrés dans son pays pendant son absence, et se consola par ces petits avantages du mauvais succès qu'il avait eu contre les Romains.

[1] Liv. lib. 31, n. 39-43.

Dans cette même campagne la flotte romaine [1], jointe à celle d'Attale, entra dans le Pirée, et causa une grande joie aux Athéniens. Leur haine contre Philippe, que la crainte leur faisait dissimuler depuis longtemps, éclata alors sans mesure à la vue d'un secours si puissant. Dans une ville libre comme Athènes [2], où le talent de la parole avait un pouvoir souverain, les orateurs avaient pris un tel ascendant sur l'esprit du peuple, qu'ils lui faisaient prendre telle résolution qu'il leur plaisait. Ici le peuple, sur leur réquisition, ordonna que toutes les statues et images de Philippe et de ses ancêtres seraient absolument détruites; que les fêtes, les sacrifices, les prêtres établis en leur honneur, seraient pareillement abolis; que tous les lieux où on leur aurait érigé quelque monument, ou mis quelque inscription, seraient déclarés impurs et profanes; que les prêtres, toutes les fois qu'ils offriraient aux dieux des prières pour le peuple d'Athènes, pour leurs alliés, pour leurs armées et pour leurs flottes, chargeraient en même temps de toutes sortes d'anathèmes et d'exécrations Philippe, ses enfants, son royaume, ses troupes de terre et de mer, en un mot tous les Macédoniens en général et tout ce qui leur appartenait. On ajouta à ce décret, que tout ce qui serait proposé dans la suite propre à déshonorer et à diffamer Philippe serait agréé par le peuple; et que quiconque oserait dire ou faire quelque chose en faveur de Philippe, ou contre ces décrets infamants, pourrait être tué sur-le-champ sans autre formalité. La dernière clause était, que tout ce qui avait été autrefois ordonné contre les Pisistratides le serait aussi contre Philippe. Les Athéniens [3] faisaient ainsi la guerre à Philippe par des décrets et des ordonnances, qui étaient pour lors leur unique force. Excessifs en tout, ils prodiguèrent à proportion les louanges, les honneurs et toutes sortes d'hommages, à l'égard d'Attale et des Romains.

La flotte, au sortir du Pirée, attaqua et prit

[1] Liv. lib. 31, n. 44-47.

[2] « Nec unquam ibi desunt linguæ promptæ ad plebem « concitandam : quod genus, quum in omnibus liberis ci- « vitatibus, tum præcipuè Athenis, ubi oratio plurimùm « pollet, favore multitudinis alitur. » (Liv.)

[3] « Athenienses quidem litteris verbisque, quibus « solis valent, bellum adversùs Philippum gerebant. » (Liv.)

quelques places et quelques petites îles; après quoi Attale et les Romains se séparèrent pour entrer en quartier d'hiver.

A Rome, l'année suivante[1], après le choix des nouveaux consuls, la Macédoine échut par sort à Villius.

Philippe, en se préparant aux opérations de la campagne qui allait bientôt commencer, avait de grandes inquiétudes sur les suites de la guerre où il s'était engagé. Outre qu'il avait affaire à des ennemis puissants et redoutables, il craignait que l'espérance de la protection romaine ne lui fit perdre ses alliés, et que les Macédoniens, mécontents du gouvernement présent, ne songeassent à remuer et ne lui demeurassent pas fidèles.

Dans la vue d'écarter ces dangers, il relâcha quelque villes aux Achéens, pour se les attacher plus fortement par cette libéralité, à laquelle ils ne s'attendaient pas; et en même temps il envoya des ambassadeurs en Achaïe pour faire prêter aux alliés le serment qui devait se renouveler tous les ans. Pouvait-il regarder cette cérémonie comme un lien bien ferme, et capable de retenir les alliés dans le devoir, lui qui faisait profession ouverte de violer tous ses serments, qui n'avait aucun scrupule de manquer à sa parole, ni aucun respect pour la Divinité, pour la religion, et pour tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes?

Pour ce qui regarde les Macédoniens[2], il travailla à gagner leur affection aux dépens d'Héraclide, l'un de ses ministres et de ses confidents, qui était haï et détesté des peuples à cause de ses rapines et de ses concussions, et qui leur avait rendu le gouvernement fort odieux. Il était d'une fort basse naissance, originaire de Tarente, où il avait exercé les plus vils ministères, et d'où il avait été chassé pour avoir voulu livrer sa ville aux Romains. Il s'était réfugié chez Philippe, qui, ayant trouvé en lui de l'esprit, de la vivacité, de la hardiesse, et avec cela une ambition démesurée que les plus grands crimes n'effrayaient point, se l'était attaché particulièrement, et lui avait donné toute sa confiance : digne instrument d'un prince qui était lui-même sans probité et sans honneur! Héraclide, dit Polybe, avait apporté en naissant toutes les dispositions imaginables pour devenir un grand scélérat. Dès sa plus tendre jeunesse il s'était livré aux plus infâmes prostitutions. Fier et terrible à l'égard de ceux qui lui étaient inférieurs, il se montrait bas et rampant adulateur à l'égard de ceux qui étaient au-dessus de lui. Il avait un si grand crédit auprès de Philippe, que, selon le même auteur, il fut presque la cause de la ruine entière d'un si puissant royaume, par le mécontentement général que ses injustices et ses violences y excitèrent. Le roi le fit arrêter et le fit mettre en prison, ce qui causa une joie universelle parmi les peuples. Comme il ne nous reste que quelques fragments de Polybe sur ce sujet, l'histoire ne nous apprend point ce que devint Héraclide, ni s'il eut une fin digne de tous ses crimes.

Il ne se passa rien de considérable pendant cette campagne, non plus que dans la précédente, parce que les consuls n'entraient dans la Macédoine que sur l'arrière-saison, et que tout le reste du temps se consumait en de légères escarmouches pour forcer quelque passages, ou pour enlever des convois. T. Quintius Flamininus[1] ayant été nommé consul, et la Macédoine lui étant échue par le sort, il n'imita pas ses prédécesseurs, mais partit de Rome dès le commencement du printemps[2], avec son frère Lucius, que le sénat lui avait accordé pour commander son armée de mer.

Au commencement de cette même année, Antiochus attaqua vivement Attale par terre et par mer. Les ambassadeurs de ce dernier arrivèrent à Rome, et représentèrent au sénat le danger extrême où se trouvait leur maître. Ils demandèrent en son nom, ou qu'il plût aux Romains de le défendre par eux-mêmes, ou qu'ils lui permissent de rappeler ses troupes. Le sénat répondit que rien n'était plus raisonnable que la demande d'Attale; qu'il était le maître de rappeler ses troupes : que l'intention du peuple romain n'était point d'être en aucune sorte à charge à ses alliés; qu'il emploierait son crédit auprès d'Antio-

[1] An. M. 3805; av. J. C. 199. — Liv. lib. 31, n. 49; et lib. 32, n. 3.

[2] Polyb. lib. 13, pag. 672, 673.

[1] Plutarque le nomme *Flaminius*, mais il se trompe : c'étaient deux familles différentes.

[2] An. M. 3806; av. J. C. 198. — Liv. lib. 32, n. 9-15.

chus pour le porter à ne point inquiéter le roi Attale. En effet, les Romains envoyèrent des ambassadeurs à Antiochus, pour lui remontrer qu'Attale leur avait prêté ses troupes et ses vaisseaux dont ils se servaient contre Philippe, leur ennemi commun; qu'il leur ferait plaisir s'il voulait bien le laisser en repos : qu'il était raisonnable que les rois alliés et amis du peuple romain gardassent entre eux la paix. Antiochus, sur leur remontrance, retira aussitôt ses troupes des terres d'Attale.

Dès qu'à la sollicitation des Romains il eut mis bas les armes qu'il avait prises contre ce prince, il marcha en personne dans la Célésyrie, pour reconquérir les places qu'Aristomène lui avait enlevées. C'était à ce général que les Romains avaient confié l'administration et le soin des affaires d'Égypte. La première chose qu'il avait faite[1], avait été de songer à se défendre contre les invasions des deux rois alliés. Il leva pour cet effet les meilleures troupes qu'il put trouver. Il envoya Scopas en Étolie avec de grosses sommes d'argent[2], pour y lever autant de troupes qu'il pourrait, parce qu'alors les Étoliens étaient regardés comme les meilleurs soldats[3]. Ce Scopas avait eu autrefois la première charge dans son pays, et il passait pour un des plus braves et des plus habiles généraux de son temps. Quand le temps de sa magistrature fut écoulé, il s'était flatté qu'on le continuerait. La chose ne se fit pas. Il en fut piqué, quitta l'Étolie, et se mit au service du roi d'Egypte. Il réussit si bien dans cette levée, qu'il amena six mille braves soldats d'Étolie, qui furent un bon renfort pour l'armée d'Égypte.

Le ministère d'Alexandrie[4], voyant Antiochus occupé dans l'Asie Mineure à la guerre qui s'était allumée entre lui et Attale, roi de Pergame, envoya Scopas dans la Palestine et dans la Célésyrie pour tâcher de reprendre ces provinces. Il y conduisit si bien la guerre, qu'il regagna plusieurs villes, reprit la Judée, mit garnison dans la citadelle de Jérusalem; et, à l'approche de l'hiver, il revint à Alexandrie, rapportant, outre l'honneur de ses victoires, de grandes richesses qu'on avait amassées du pillage du pays conquis. Il parut bien dans la suite que les grands succès de cette campagne venaient principalement de l'absence d'Antiochus, et du peu de résistance qu'on avait trouvée par cette raison.

Dès qu'il y fut venu en personne[1], les choses changèrent bien de face, et la victoire se déclara bientôt pour lui. Scopas, qui était revenu avec une armée, fut battu à Panéas, près de la source du Jourdain, dans un combat où il se fit un terrible carnage de ses troupes. Il fut obligé de s'enfuir à Sidon, où il se renferma avec dix mille hommes qui lui restaient. Antiochus l'y assiégea, et le réduisit à une telle extrémité, que, manquant absolument de vivres, il fallut rendre la place et se contenter d'en sortir la vie sauve. La régence d'Alexandrie avait pourtant mis tout en usage pour le dégager. On avait envoyé trois des meilleurs généraux avec les meilleures troupes de l'état pour faire lever le siége. Mais Antiochus disposa si bien toutes choses, que leurs efforts furent inutiles, et que Scopas fut obligé d'accepter des conditions si ignominieuses. Il revint à Alexandrie sans armes et sans habits.

De là Antiochus alla à Gaza[2], où il trouva une résistance qui l'irrita. Aussi, quand elle fut prise, il en donna le pillage aux soldats. Après cela il s'assura des passages par où devaient venir les troupes qu'on pourrait envoyer d'Égypte; et, revenant sur ses pas, il soumit entièrement la Palestine et la Célésyrie.

Dès que les Juifs[3], qui pour lors avaient tout sujet d'être mécontents de l'Égypte, surent qu'Antiochus approchait de leur pays, ils allèrent avec empressement lui porter les clefs de toutes leurs places; et quand il vint à Jérusalem, les prêtres et les anciens sortirent en pompe au-devant de lui, lui rendirent toutes sortes d'honneurs, et l'aidèrent à chasser du château la garnison que Scopas y avait laissée. Pour reconnaître ces services, Antio-

[1] An. M. 3804; av. J. C. 200.
[2] Liv. lib. 31, n. 43.
[3] Polyb. Exc. pag. 160.
[4] An. M. 3805; av. J. C. 199. — Hieron. in Dan. c. p. 11. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, cap. 3.

[1] An. M. 3806; av. J. C. 198. — Liv. lib. 32, n. 8. — Excerpta ex Polyb. pag. 77, etc. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, cap. 3.
[2] Excerpta ex Polyb. pag. 87, et Exc. leg. 72. — Liv. lib. 33, n. 19.
[3] Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, cap. 3.

thus leur accorda plusieurs priviléges ; et il ordonna, par un décret particulier, qu'aucun étranger n'eût à entrer dans l'enclos du temple : défense qui paraissait visiblement faite à cause de l'attentat de Philopator, qui avait voulu y entrer par force.

Antiochus, dans ses expéditions d'Orient [1], avait été si bien servi par les Juifs de Babylonie et de Mésopotamie, et comptait tellement sur leur fidélité, que, lorsqu'il arriva quelque remuement en Phrygie et en Lydie, il y fit passer deux mille familles de ces Juifs pour arrêter ces séditions et entretenir la tranquillité dans le pays, et les combla de mille faveurs extraordinaires. Ce fut des Juifs de cette transplantation que vinrent plusieurs de ceux *de la dispersion* [2], que nous trouvons dans la suite en si grand nombre, surtout vers le temps de la prédication de l'Evangile.

Quand Antiochus eut ainsi soumis toute la Célésyrie et la Palestine, il forma le dessein d'en faire autant dans l'Asie Mineure. Son grand but était de remettre l'empire de Syrie sur l'ancien pied, en réunissant tout ce qu'avaient jamais eu ses ancêtres, et surtout Séleucus Nicator, qui l'avait fondé [3]. Comme il fallait pour cela empêcher que les Égyptiens ne vinssent l'inquiéter dans ses nouvelles conquêtes pendant qu'il serait éloigné, il envoya Euclès, Rhodien, à Alexandrie, proposer le mariage de sa fille Cléopatre avec le roi Ptolémée, avec cette clause, qu'on attendrait qu'ils fussent un peu plus âgés pour le consommer, et qu'alors, le jour même des noces, il remettrait ces provinces à l'Égypte comme la dot de sa fille. Cette proposition fut goûtée, le traité conclu et ratifié; et les Égyptiens, comptant sur sa parole et sur ses engagements, lui laissèrent faire tout ce qu'il voulut d'un autre côté, sans l'inquiéter de celui-ci.

Je reprends les affaires de Macédoine [4]. J'ai dit que Quintius Flamininus (je l'appellerai indifféremment de ces deux noms) était parti de Rome dès qu'il eut été nommé consul, et qu'il avait amené avec lui son frère Lucius pour commander la flotte. Quand il fut arrivé en Epire, il trouva Villius campé devant l'armée de Philippe, qui depuis longtemps gardait les passages et les défilés le long de l'Apsus, rivière du pays des Taulantiens, entre l'Epire et l'Illyrie. Ayant pris le commandement des troupes, il commença par considérer et examiner l'assiette du pays. Comme le défilé paraissait impraticable à une armée, parce qu'il n'y avait qu'un petit chemin escarpé et étroit taillé dans le roc, et que l'ennemi était maître des hauteurs, on lui conseillait de prendre un long circuit où il aurait trouvé un chemin large et facile. Mais, outre que ce détour traînait les affaires en longueur, il craignait de s'éloigner de la mer, d'où il tirait ses vivres. Ainsi il résolut d'aller par le haut des montagnes, et de forcer les passages, quoi qu'il dût lui en coûter.

Philippe ayant tenté inutilement des propositions de paix dans une entrevue qu'il eut avec le consul, où ils ne purent s'accommoder, il fallut en venir à la force ouverte. Il se donna plusieurs légères escarmouches dans une plaine qui avait assez d'étendue, les Macédoniens descendant par pelotons de leurs montagnes pour attaquer l'ennemi, puis se retirant par des sentiers rudes et escarpés. Les Romains, animés par l'ardeur du combat, voulant les y poursuivre, eurent beaucoup à souffrir, parce que les Macédoniens avaient disposé sur tous ces rochers des catapultes et des balistes, et les accablaient à coups de pierres et de traits. Il y eut beaucoup de blessés de part et d'autre, et la nuit sépara les combattants.

Les choses étant en cet état, quelques bergers, qui paissaient leurs troupeaux sur ces montagnes, vinrent à Flamininus lui dire qu'ils savaient un détour qui n'était point gardé, et lui promirent de le rendre sur le sommet des montagnes en trois jours au plus tard. Ils amenaient avec eux pour garant de leur parole Charops, le premier et le plus considérable des Epirotes, qui favorisait secrètement les Romains. Sur cette garantie, Flamininus envoie un de ses généraux avec quatre mille hommes de pied, et trois cents chevaux. Ces pâtres,

[1] Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, cap. 3.

[2] C'est ainsi que saint Jacques et saint Pierre les appellent. *Duodecim tribubus quæ sunt in dispersione.* (JACOB. 1, 1.) *Electis advenis dispersionis Ponti, Galatiæ, Cappadociæ, Asiæ et Bithyniæ.* (1. JOAN. 1, 1.

[3] Hieron. in Dan. cap. 11.

[4] An. M. 3806; av. J. C. 198.

qu'on prit soin d'enchaîner de peur de surprise, conduisent le détachement. Pendant ces trois jours, le consul se contenta de donner quelques légères escarmouches pour amuser les ennemis. Au quatrième, dès la pointe du jour, il fait prendre les armes à toutes ses troupes, et, ayant aperçu sur les montagnes une grande fumée, qui était le signal dont on était convenu, il marche droit contre la hauteur, toujours exposé aux traits des Macédoniens, et toujours combattant par des coups de main contre ceux qui défendaient les passages. Les Romains redoublent leurs efforts, et poussent vivement l'ennemi dans les endroits les plus difficiles, jetant de grands cris pour se faire entendre de leurs compagnons qui étaient sur la hauteur. Ceux-ci répondent du haut de la montagne à ces cris avec un bruit épouvantable, et tombent en même temps sur les Macédoniens, qui, se voyant attaqués en tête et en queue, perdent courage et prennent tous la fuite. Il n'en fut pourtant pas tué plus de deux mille, parce que la difficulté des lieux empêcha de les poursuivre. Les vainqueurs pillèrent leur camp, et prirent leurs tentes et leurs esclaves.

Philippe d'abord avait pris la route de la Thessalie; mais, craignant que les ennemis ne vinssent encore l'y attaquer, il tourna vers la Macédoine, et s'arrêta à Tempé, pour être plus en état de secourir les villes qu'on attaquerait.

Le consul passa par l'Épire sans ravager le pays, quoiqu'il sût que les principaux, à l'exception de Charopos, avaient été contraires aux Romains. Mais, comme ils obéissaient de bonne grâce, il eut plus d'égard à leur disposition présente qu'à leur faute passée, ce qui lui gagna le cœur des Épirotes et les lui attacha d'inclination. De là il entra en Thessalie. Les Étoliens et les Athamanes en avaient déjà pris plusieurs villes; il se rendit maître des plus considérables. Celle d'Atrax, devant laquelle il avait mis le siége, le retint longtemps, et fit une si bonne défense, qu'enfin il fut obligé d'y renoncer.

La flotte romaine cependant [1], soutenue de celles d'Attale et des Rhodiens, agissait de son côté. Elle prit deux des principales villes de l'Eubée, Érétrie et Caryste, qui étaient tenues par des garnisons macédoniennes; après quoi les trois flottes s'avancèrent vers Cenchrée, port de Corinthe.

Le consul étant passé dans la Phocide, la plupart des villes se rendirent à lui volontairement. Il n'y eut qu'Élatée qui lui ferma ses portes; il fut obligé de l'assiéger dans les formes. Pendant qu'il était occupé à ce siége, il forma un dessein important, qui était de détacher les Achéens du parti de Philippe, et de leur faire embrasser celui des Romains. Les trois flottes unies étaient prêtes à former le siége de Corinthe. Avant que de le commencer, il jugea à propos de faire offrir aux Achéens de faire rentrer Corinthe dans leur ligue, et de la leur livrer, à condition qu'ils se déclareraient pour les Romains. Des ambassadeurs, envoyés au nom du consul par Lucius son frère, au nom d'Attale, des Rhodiens et des Athéniens, leur portèrent ces paroles. Les Achéens leur donnèrent audience à Sicyone.

Les Achéens se trouvaient fort embarrassés sur le parti qu'ils devaient prendre. Le pouvoir des Lacédémoniens, leurs perpétuels ennemis, les tenait en bride; ils redoutaient encore plus les armes romaines. Ils avaient de tout temps, et tout récemment encore, de grandes obligations aux Macédoniens; mais Philippe leur était suspect à tous à cause de sa perfidie et de sa cruauté, et ils appréhendaient de tomber sous sa domination quand la guerre serait terminée: telle était la disposition des Achéens. L'ambassadeur des Romains parla le premier, puis ceux d'Attale, des Rhodiens et de Philippe; on reserva la dernière place aux Athéniens, pour réfuter ce qu'aurait avancé l'ambassadeur de Philippe. Ils parlèrent avec plus de violence que les autres contre le roi, parce que nul n'en avait été si maltraité qu'eux; et ils déduisirent fort au long toutes ses injustices et toutes ses cruautés. Ces harangues remplirent tout le temps de l'assemblée, qui fut remise au lendemain.

Quand tout le monde fut assemblé, le héraut, selon la coutume, exhorta, au nom des magistrats, ceux qui voudraient parler, à le faire : personne ne se leva; tous, se regardant les uns les autres, gardèrent un profond silence. Alors Aristène, premier magistrat des

[1] Liv. lib. 32, n. 16-25.

Achéens, pour ne pas renvoyer l'assemblée sans qu'on eût délibéré : « Qu'est donc deve- « nue, leur dit-il, cette vivacité et cette cha- « leur avec laquelle vous disputiez entre vous « dans les repas et dans vos entretiens au su- « jet de Philippe et des Romains, presque « jusqu'à en venir aux mains? Pourquoi donc « maintenant, dans une assemblée indiquée « uniquement pour ce sujet, après que vous « avez entendu les harangues et les raisons de « part et d'autre, demeurez-vous muets? Si « l'amour du bien public ne peut délier vos « langues, le parti que chacun de vous a pris « en particulier pour ou contre Philippe et les « Romains ne doit-il pas vous obliger à par- « ler, d'autant plus que personne de vous n'i- « gnore qu'il ne sera plus temps de le faire « quand une fois la résolution aura été prise « et formée? »

Des reproches si sensés et si raisonnables, faits par le premier magistrat, non-seulement ne purent porter aucun des assistants à dire son avis, mais n'excitèrent pas même le moindre bruit, le moindre murmure, dans une assemblée si nombreuse, et composée de tant de peuples. Tout demeura muet et immobile.

Alors Aristène, reprenant encore la parole, leur dit : « Je vois bien, chefs de l'assemblée « des Achéens, que ce n'est pas tant le con- « seil qui vous manque que le courage, per- « sonne d'entre vous n'osant prendre sur soi « en particulier de s'expliquer ouvertement « sur ce qui regarde l'intérêt commun. J'en « ferais peut-être autant, si je n'étais qu'un « simple particulier! mais, comme premier « magistrat, je vois, ou qu'il ne fallait point « accorder d'assemblée aux ambassadeurs, ou « qu'il ne faut point les renvoyer d'ici sans « réponse; or, comment puis-je leur en don- « ner sans être autorisé de votre part par un « décret? Mais, puisque aucun de vous ne « peut ou n'ose dire ce qu'il pense, supposons « pour un moment que les discours des am- « bassadeurs que nous entendîmes hier soient « autant d'avis qu'ils nous donnent, non pour « leur propre intérêt, mais pour le nôtre, et « pesons-les avec maturité. Les Romains, les « Rhodiens et Attale demandent à faire al- « liance et amitié avec nous, et ils nous prient « de les aider dans la guerre qu'ils ont en- « treprise contre Philippe : celui-ci de son « côté nous fait souvenir du traité que nous « avons conclu avec lui, scellé et ratifié par « un serment; tantôt il demande que nous « lui demeurions unis, tantôt il se contente « que nous gardions une exacte neutralité. « Personne de vous n'est-il étonné de voir « que ceux qui ne sont point encore alliés « demandent plus que celui qui l'est ancien- « nement? Ce n'est point sans doute ni mo- « destie de la part de Philippe, ni témérité « de la part des Romains, qui les fait agir « et parler ainsi. La différence de leurs for- « ces et de leur situation leur inspire ces di- « vers sentiments. Je m'explique. Nous ne « voyons ici rien de Philippe que son am- « bassadeur. La flotte romaine mouille près « de Cenchrée, chargée des dépouilles de « l'Eubée; le consul et ses légions, qui ne sont « séparées de la flotte que par un petit espace « de mer, parcourent impunément la Pho- « cide et la Locride. Vous vous étonnez que « Cléomédon, l'ambassadeur de Philippe, vous « ait exhortés avec tant de timidité et de ré- « serve, à prendre les armes pour le roi con- « tre les Romains. Si, en conséquence de ce « même traité et de ce même serment qu'il « fait tant valoir, nous lui demandions que « Philippe nous défendît et contre Nabis et « les Lacédémoniens, et contre les Romains, « il n'aurait point de réponse à nous faire, « loin de pouvoir nous donner un secours « réel : nous l'éprouvâmes l'an passé, lorsque, « malgré les termes précis de notre alliance « et ses belles promesses, il laissa ravager nos « terres par Nabis et les Lacédémoniens. Pour « moi, Cléomédon m'a paru se contredire lui- « même clairement dans tout son discours. Il « parlait avec mépris de la guerre contre les « Romains, prétendant qu'elle aurait le même « succès que celle qu'ils avaient déjà faite « contre Philippe. Pourquoi donc implore-t-il « notre secours de loin et par un ambassa- « deur, au lieu de venir en personne nous dé- « fendre, nous qui sommes ses anciens alliés, « et contre Nabis et contre les Romains? Ju- « geons de nous par les autres. Pourquoi a- « t-il laissé prendre Érétrie et Caryste? Pour- « quoi a-t-il abandonné tant de villes de « Thessalie aussi bien que la Phocide et la

« Locride entières? Pourquoi actuellement « souffre-t-il qu'on assiége Élatée? Est-ce « par force, ou par crainte, ou de propos dé- « libéré, qu'il a abandonné les défilés de l'É- « pire, et qu'il a livré à l'ennemi ces barrières « impénétrables, pour aller se cacher dans le « fond de son royaume? Si c'est volontaire- « ment qu'il a abandonné tant d'alliés à la « merci des ennemis, doit-il les empêcher de « pourvoir eux-mêmes à leur propre sûreté? « Si c'est par crainte, il doit nous pardonner « la même faiblesse. S'il y a été forcé, croyez- « vous, Cléomédon, que nous, Achéens, puis- « sions soutenir les armes romaines, auxquel- « les les Macédoniens ont été obligés de céder? « Il n'y a nulle comparaison à faire de la « guerre passée avec la présente. Les Romains « alors, occupés de soins plus importants, dé- « fendaient faiblement leurs alliés : mainte- « nant, délivrés de la guerre punique qu'ils « ont soutenue pendant seize ans dans le « cœur même de l'Italie, ils n'envoient pas des « secours aux Étoliens; mais eux-mêmes, à la « tête de leurs armées, ils attaquent Philippe « par terre et par mer. Quintius, le troisième « des consuls qu'ils ont envoyés contre lui, « l'ayant trouvé dans un poste inaccessible, « l'en a arraché, lui a pris son camp, l'a pour- « suivi en Thessalie, et lui a enlevé, presque « sous ses yeux, les plus fortes places de ses « alliés. Qu'on suppose, je le veux bien, que « tout ce que l'ambassadeur d'Athènes a dit « de la cruauté, de l'avarice, des débauches de « Philippe, ne soit pas vrai; que nous ne de- « vions pas être touchés des crimes qu'il a « commis dans l'Attique, et dans bien d'au- « tres endroits, contre les dieux du ciel et de « l'enfer; que même les sujets particuliers de « plainte que nous avons contre lui doivent « être ensevelis dans un entier oubli : en un « mot, qu'on suppose que ce ne soit point avec « Philippe que nous avons affaire, mais avec « Antigone, prince plein de douceur et de jus- « tice, et qui nous a rendu à tous de si grands « services; nous ferait-il jamais une demande « comme celle qu'on nous fait aujourd'hui, « manifestement contraire à notre sûreté et à « notre conservation? Si Nabis, avec ses La- « cédémoniens, vient nous attaquer par terre, « et la flotte romaine par mer, le roi sera-t-il « en état de nous soutenir contre de si for- « midables ennemis? ou serons-nous en état « de nous défendre nous-mêmes? Le passé « nous apprend ce que nous devons attendre « pour l'avenir. Le tempérament qu'on nous « propose, qui est de demeurer neutres, est « un moyen sûr de nous rendre la proie du « vainqueur, qui ne manquera pas de tomber « sur nous, comme sur de rusés politiques qui « attendaient le succès pour se déclarer. Croyez- « moi, il n'y a point de milieu : il faut que nous « ayons les Romains pour amis, ou pour en- « nemis. Ils viennent eux-mêmes, avec une « flotte nombreuse nous offrir leur amitié et « leur secours. Nous refuser à un tel avantage, « et ne pas saisir avidement une occasion si « favorable, qui ne reviendra plus, c'est le « dernier des aveuglements; c'est vouloir se « perdre sans ressource et de gaîté de cœur. »

Ce discours fut suivi d'un grand bruit et d'un grand murmure dans toute l'assemblée, les uns y applaudissant avec joie, les autres s'y opposant avec violence. Le même partage se trouva entre les magistrats; on les appelait *démiurges*. De dix qu'ils étaient, cinq déclarèrent qu'ils mettraient l'affaire en délibération chacun dans son assemblée et devant son peuple; cinq protestèrent contre, prétendant qu'il était défendu par une loi aux magistrats de rien proposer, et à l'assemblée de rien statuer, qui fût contraire à l'alliance faite avec Philippe. Ce jour se passa encore tout entier en disputes et en cris tumultueux : il n'en restait plus qu'un; car la loi ordonnait de finir l'assemblée quand ce temps serait expiré. Les disputes s'allumèrent si violemment sur ce qui devait s'y décider, qu'à peine les pères purent-ils s'empêcher de porter leurs mains sur leurs enfants. Memnon de Pellène était un des cinq magistrats qui refusaient de faire le rapport. Son père, il se nommait *Rhisiase*, le pria longtemps et le conjura de laisser aux Achéens la liberté de pourvoir à la sûreté commune, et de ne pas les exposer, par son opiniâtreté, à une perte certaine. Voyant que ses prières étaient inutiles, il jura qu'il le tuerait de sa propre main, s'il ne se rendait à son avis, le regardant, non comme son fils, mais comme l'ennemi de sa patrie. Memnon ne put résister à de si terribles menaces, et se laissa vaincre enfin à l'autorité paternelle.

Le lendemain, la pluralité étant pour mettre l'affaire en délibération, et les peuples témoignant assez ouvertement ce qu'ils pensaient, les Dyméens, les Mégalopolitains, et quelques-uns des Argiens se retirèrent de l'assemblée avant qu'on fît le décret : personne n'en fut surpris, et ne leur en sut mauvais gré, parce qu'ils avaient des obligations particulières à Philippe, qui, tout récemment encore, leur avait rendu des services considérables. La reconnaissance est une vertu de tous les temps et de tous les pays, et l'ingratitude est partout abhorrée. Tous les autres peuples, quand on en vint aux suffrages, confirmèrent sur-le-champ par un décret l'alliance avec Attale et les Rhodiens, et remirent l'entière conclusion de celle qui regardait les Romains jusqu'au temps où l'on enverrait des députés à Rome pour obtenir la ratification du peuple, sans laquelle on ne pouvait rien terminer.

En attendant, on envoya trois députés à Quintius, et toute l'armée des Achéens se rendit à la ville de Corinthe, devant laquelle Lucius, frère du consul, avait déjà mis le siége, après s'être rendu maître de Cenchrée. D'abord l'attaque fut assez faible, parce qu'on espérait que la division se mettrait dans la ville entre la garnison et les habitants. Quand on vit que rien ne remuait, on fit approcher les machines de tous côtés, et l'on fit diverses attaques, que les assiégés soutinrent avec beaucoup de vigueur, et où les Romains furent toujours repoussés. Il y avait dans Corinthe un grand nombre de transfuges d'Italie, qui, n'attendant aucun quartier de la part des Romains s'ils étaient vainqueurs, se battaient en désespérés. Philoclès, capitaine de Philippe, ayant fait entrer un nouveau renfort dans la ville, et n'y ayant plus d'espérance de la pouvoir forcer, Lucius enfin se rendit à l'avis d'Attale, et on leva le siége. Les Achéens ayant été renvoyés, Attale et les Romains remontèrent sur les flottes. Le premier se rendit au Pirée, et les autres à Corcyre.

Pendant que les flottes attaquaient Corinthe, le consul T. Quintius était occupé au siége d'Élatée, où il eut un succès plus heureux ; car, après une longue et vigoureuse résistance de la part des assiégés, il se rendit maître d'abord de la ville, puis de la citadelle.

Dans le même temps, ceux d'Argos qui avaient embrassé le parti de Philippe trouvèrent le moyen de livrer leur ville à Philoclès, l'un de ses généraux. Ainsi, malgré l'alliance que les Achéens venaient de faire avec les Romains, Philippe demeura maître de deux de leurs plus fortes places, je veux dire de Corinthe et d'Argos.

§ III. — On continue le commandement a Flamininus, comme proconsul. Il a une entrevue inutile avec Philippe sur la paix. Les Étoliens se déclarent pour les Romains, aussi bien que Nabis, tyran de Sparte. Maladie et mort d'Attale. Bataille gagnée par Flamininus sur Philippe près de Scotusse et de Cynocéphales en Thessalie. Paix accordée a Philippe, laquelle termine la guerre de Macédoine. Joie extraordinaire des Grecs aux jeux isthmiques, quand on leur déclare que Rome les rétablit dans leur ancienne liberté.

On nomma de nouveaux consuls à Rome [1]. Mais, comme on attribuait, et avec raison, le retardement des affaires de Macédoine aux fréquents changements de ceux qui en étaient chargés, on continua Flamininus dans son commandement, et on lui envoya des recrues.

La saison étant déjà avancée [2], Quintius avait pris ses quartiers d'hiver dans la Phocide et dans la Locride, lorsque Philippe lui envoya un héraut d'armes pour lui demander une entrevue. Il ne se rendit pas difficile, et la lui accorda, parce qu'il ne savait pas encore ce qu'on avait résolu à Rome à son sujet, et qu'une conférence lui laissait la liberté ou de continuer la guerre si on lui prorogeait le commandement, ou de porter les choses à la paix si on lui envoyait un successeur. Le lieu et le jour pris, ils s'y rendirent de part et d'autre. Philippe avait avec lui plusieurs seigneurs de Macédoine, et Cycliade, un des principaux des Achéens, qu'ils avaient depuis peu exilés. Le général romain était accompagné d'Amynandre, roi des Athamanes, et des députés de tous les alliés. Après quelques disputes sur le cérémonial, Quintius fit ses propositions ; cha-

[1] An. M. 3807 ; av. J. C. 197. — Liv. lib. 32, n. 27, et 28.

[2] Id. ibid. n. 32-37. — Polyb. lib. 17, pag. 742-752. — Plut. in Flamin. pag. 371.

cun des alliés fit aussi ses demandes. Philippe y répondit; et comme il commençait à s'emporter contre les Étoliens, Phénéas, leur magistrat, l'interrompant, lui dit : « Il ne s'agit « pas ici de paroles; il faut ou vaincre, les ar- « mes à la main, ou céder au plus fort. La « chose est claire même pour un aveugle, re- « prit Philippe, en se raillant de Phénéas, qui « était incommodé de la vue. » Philippe [1] était naturellement railleur, et ne pouvait se contenir, même en traitant des affaires les plus sérieuses; ce qui est un grand défaut dans un prince.

Cette première entrevue s'étant passée en altercations, on se rassembla le lendemain. Philippe se rendit fort tard au lieu dont on était convenu. On crut qu'il l'avait fait exprès pour ne point laisser aux Étoliens et aux Achéens le temps de lui répondre. Il s'aboucha avec Quintius en particulier. Celui-ci ayant rapporté ses propositions aux alliés, nul d'eux ne les agréa, et l'on était près de rompre toute conférence, lorsque Philippe demanda qu'on remît la décision au lendemain, promettant de céder de sa part s'il ne venait pas à bout de les persuader. Quand on se fut rassemblé, il pria instamment Quintius et les alliés de ne pas s'opposer à la paix, et il se réduisit à demander du temps pour envoyer à Rome des ambassadeurs, s'engageant ou à conclure la paix aux conditions que lui-même proposait, ou à accepter celle qu'il plairait au sénat de lui imposer. On ne put lui refuser une demande si raisonnable, et l'on convint d'une trève, à condition néanmoins que sur-le-champ il ferait sortir ses troupes de la Phocide et de la Locride. On envoya de part et d'autre des ambassadeurs à Rome.

Quand ils furent arrivés, on commença par entendre ceux des alliés. Ils maltraitèrent fort Philippe sur plusieurs points, mais ils s'attachèrent à démontrer, par la situation même des lieux, que, s'il retenait Démétriade dans la Thessalie, Chalcis dans l'Eubée, et Corinthe dans l'Achaïe, villes qu'il appelait lui-même avec insolence, mais avec vérité, les entraves de la Grèce, elle ne pourrait jamais jouir de la liberté. On fit entrer ensuite les ambassadeurs du roi. Comme ils commençaient un grand discours, un leur coupa la parole en leur demandant s'ils céderaient ces trois ville ou non. Ayant répondu qu'ils n'avaient poin reçu d'ordre ni d'instruction sur cet article, ils furent renvoyés sans avoir rien obtenu. On laissa Quintius maître de faire la paix, ou de continuer de faire la guerre. Il comprit bien par là que le sénat n'était pas fâché qu'on la continuât; et, de son côté, il aimait bien mieux terminer la guerre par une victoire que par un traité de paix. Ainsi il n'accorda plus d'entrevue à Philippe, et lui fit déclarer qu'il n'écouterait plus aucune proposition de sa part, s'il ne convenait d'abord d'abandonner toute la Grèce.

Philippe [1] alors songea sérieusement aux préparatifs de la guerre. Comme il ne pouvait pas aisément conserver les villes de l'Achaïe à cause de leur grand éloignement, il jugea à propos de livrer Argos à Nabis, tyran de Sparte, mais comme un simple dépôt, qu'il lui remettrait en cas qu'il remportât l'avantage dans cette guerre, et qu'il garderait pour lui si les choses tournaient autrement. Le tyran accepta la condition, et fut introduit de nuit dans la ville. On pilla les maisons et les biens de quelques-uns des principaux, qui s'étaient échappés; on enleva à ceux qui étaient restés tout leur or et leur argent, on les taxa à de grosses sommes. Ceux qui les payèrent de bonne grâce et promptement en furent quittes pour leur argent; les autres qu'on soupçonnait ou de le cacher, ou de n'en découvrir qu'une partie, furent déchirés à coups de verges comme des esclaves, et traités avec la dernière indignité. Ensuite Nabis, ayant convoqué l'assemblée, fit un premier décret pour abolir les dettes, et un second pour distribuer également les terres à chacun des citoyens; ce qui est la double amorce dont on se sert ordinairement pour gagner la populace et pour l'animer contre les riches.

Le tyran oublia bientôt de qui et à quelle condition il tenait la ville. Il envoya des députés à Quintius et à Attale, pour leur faire savoir qu'il était maître d'Argos, et pour les

[1] « Erat dicacior naturâ quàm regem decet, et ne inter « seria quidem risu satis temperans. » (Liv.)

[1] Liv. lib. 31 n. 38-40. — Plut. in Flamin. pag. 372

inviter à une entrevue dans laquelle il espérait qu'ils conviendraient aisément des conditions du traité d'alliance qu'il souhaitait faire avec eux. Sa proposition fut acceptée. En conséquence, le proconsul et le roi se rendirent près d'Argos; démarche, ce semble, peu convenable à l'un et à l'autre. L'entrevue se fit. Les Romains voulaient que Nabis leur fournît des troupes, et finît la guerre avec les Achéens. Le tyran accorda le premier article, mais il ne voulut avec les Achéens qu'une trève de quatre mois. Le traité fut conclu à ces conditions. Cette alliance avec un tyran aussi décrié par ses injustices et sa cruauté que l'était Nabis, fait peu d'honneur aux Romains : mais dans un temps de guerre on croit devoir prendre tous ses avantages aux dépens même de l'équité et de l'honneur.

Nabis, après avoir mis une bonne garnison à Argos, avait dépouillé tous les hommes, et leur avait enlevé toutes leurs richesses; il y envoya, peu de temps après, sa femme, pour traiter les dames de la même sorte. Elle faisait venir les plus qualifiées, ou séparément, ou plusieurs ensemble; et partie par caresses, partie par menaces, elle tira d'elles, à différentes reprises, non-seulement tout leur or, mais encore tous leurs plus superbes habillements, leurs meubles les plus précieux, avec leurs pierreries et tous leurs bijoux.

Quand le printemps fut venu[1] (car ce que je viens de rapporter était arrivé pendant les quartiers d'hiver), Quintius et Attale songèrent à s'assurer de l'alliance des Béotiens, qui jusque-là avaient été incertains et flottants. Ils allèrent ensemble, avec quelques députés des alliés, à Thèbes, qui était la capitale du pays et le lieu de l'assemblée commune. Antiphile, le premier magistrat, leur était favorable, et les soutenait sous main. Les Béotiens avaient cru d'abord qu'ils venaient sans troupes et sans escorte. Ils furent bien surpris quand ils virent que Quintius s'était fait suivre d'un détachement de troupes assez considérable, et ils jugèrent dès lors qu'il n'y aurait point de liberté dans l'assemblée. Elle fut indiquée pour le lendemain. Ils dissimulèrent leur surprise et leur douleur, qu'il aurait été inutile et même dangereux de faire paraître.

Attale parla le premier, et fit valoir les services que ses ancêtres et lui-même avaient rendus à toute la Grèce, et en particulier à la république des Béotiens. Se laissant emporter à son zèle pour les Romains, et s'expliquant avec plus de véhémence que son âge ne le comportait, il tomba faible et comme à demi mort au milieu de sa harangue, et il fallut le transporter hors de l'assemblée, ce qui interrompit pour quelque temps la délibération. Aristène, capitaine général des Achéens, reprit la parole, et après lui Quintius, qui dit peu de choses, et fit plus valoir la fidélité des Romains que leurs armes ou leur puissance. On alla ensuite aux suffrages, et l'alliance avec les Romains fut résolue tout d'une voix, personne n'osant s'y opposer ni rien dire contre.

Comme, dans l'accident d'Attale, le danger n'était pas pressant, Quintius le laissa à Thèbes, et s'en retourna à Élatée, bien content de la double alliance qu'il venait de conclure avec les Achéens et les Béotiens, laquelle, mettant en sûreté tous ses derrières, lui donnait lieu de tourner tous ses soins et tous ses efforts du côté de la Macédoine.

Dès que l'état et les forces d'Attale le permirent[1], on le transporta à Pergame, où il mourut peu de temps après, âgé de soixante et douze ans, dont il en avait régné quarante-quatre. Polybe remarque qu'Attale n'imita pas la plupart des hommes, pour qui les grands biens sont pour l'ordinaire une occasion de vices et de déréglements. L'usage généreux et magnifique qu'il fit des richesses, mais conduit et tempéré par la prudence, lui donna moyen d'augmenter ses états et de se décorer lui-même du titre de roi. Il comptait n'être riche que pour les autres, et que c'était placer son argent à une grosse et légitime usure que de l'employer en bienfaits, et d'en acheter des amis. Il gouverna ses sujets avec une grande justice, et montra toujours une fidélité inviolable à l'égard de ses alliés. Ami généreux, mari tendre, père affectionné, il remplit parfaitement tous les devoirs et de prince et de

[1] Liv. lib. 33, n. 1, 2.

[1] Liv. lib. 33, n. 21. — Polyb. in Excerpt. pag. 101, 102.

particulier. Il laissa quatre fils, Eumène, Attale, Philétère et Athénée, dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

Les armées, des deux côtés, s'étaient mises en marche pour en venir aux mains [1], et pour terminer la guerre par une bataille. Elles étaient à peu près égales en nombre, et composées chacune de vingt-cinq ou vingt-six mille hommes. Quintius s'avança en Thessalie, où il apprit que les ennemis étaient aussi arrivés; mais, ne pouvant encore découvrir au juste où ils étaient campés, il donna ordre à ses troupes de couper des pieux pour s'en servir au besoin.

Ici Polybe, et après lui Tite-Live, qui souvent le copie, marquent la différence qu'il y avait entre l'usage des Grecs et celui des Romains par rapport aux pieux dont ils fortifiaient le rempart de leurs camps. Chez les premiers, les meilleurs pieux sont ceux qui ont beaucoup de fortes branches tout autour du tronc, ce qui les rend bien plus difficiles à porter; d'ailleurs, le soldat grec, embarrassé de ses armes, et ayant peine à en soutenir le poids, ne peut pas facilement être encore surchargé de pieux. Les Romains ne laissent à ceux qu'ils coupent que deux ou trois, tout au plus quatre branches, et toutes d'un seul côté. De cette manière, le soldat peut en porter deux ou trois liés en faisceau; d'autant mieux qu'il n'est point incommodé de ses armes, portant son bouclier suspendu derrière l'épaule et quelques javelots seulement à la main.

De plus, des pieux de cette forme rendent bien plus de service. Ceux des Grecs sont très-aisés à arracher: comme ce pieu, dont le tronc est gros, est seul et détaché des autres, et que d'ailleurs les branches en sont fortes et en grand nombre, deux ou trois soldats l'enlèveront facilement, et voilà une porte ouverte à l'ennemi; sans compter que tous les pieux voisins seront ébranlés, parce que les branches en sont trop courtes pour être entrelacées les unes dans les autres. Il n'en est pas ainsi chez les Romains. Les branches sont tellement mêlées et insérées les unes entre les autres, qu'à peine peut-on distinguer le pied d'où elles sortent. Il n'est pas non plus possible de fourrer la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que, serrées et tortillées ensemble, elles ne laissent aucune ouverture, et que d'ailleurs les bouts en sont soigneusement aiguisés. Quand même on pourrait les prendre, il ne serait pas facile d'en arracher le pied, et cela pour deux raisons : la première, parce qu'il entre si avant dans la terre, qu'il en devient inébranlable; et la seconde, parce que par les branches ils sont tellement liés les uns avec les autres, qu'on ne peut en enlever un qu'on n'en enlève plusieurs. En vain deux ou trois hommes réuniront leurs forces pour les arracher : que si cependant, à force de l'agiter et de le secouer, on vient à bout de le tirer de sa place, l'ouverture qu'il laisse est presque imperceptible. Ainsi ces sortes de pieux ont trois grands avantages sur ceux des Grecs : on les trouve en quelque endroit que l'on soit, ils sont faciles à porter, et c'est pour le camp une barrière sûre et qui ne peut être rompue aisément.

Ces sortes de digressions, faites de main de maître tel qu'était Polybe, qui roulent sur les usages et les pratiques de la guerre, ne déplaisent pas ordinairement aux gens du métier, à qui elles peuvent fournir des vues; et je ne dois rien négliger, ce me semble, de tout ce qui peut avoir quelque rapport à l'utilité publique.

Quand le général se fut précautionné de la manière dont je l'ai marqué, il se mit en marche à la tête de toutes ses troupes. Après quelques légères escarmouches, où la cavalerie étolienne se distingua et eut toujours l'avantage, les deux armées s'arrêtèrent près de Scotusse. Une grosse pluie, accompagnée de tonnerre, étant tombée la nuit précédente, le lendemain matin le temps était si couvert et si sombre, qu'à peine voyait-on à deux pas du lieu où l'on était. Philippe détacha un corps de troupes, avec ordre de s'emparer du sommet des hauteurs appelées *Cynocéphales*, qui séparaient son camp de celui des Romains. Quintius détacha aussi dix escadrons de cavalerie, et environ mille soldats armés à la légère, pour aller reconnaître l'ennemi, en leur recommandant fort de prendre garde aux embuscades à cause de l'obscurité du temps. Ce

[1] Polyb. lib. 17, pag. 751-762. — Liv. lib. 33 n. 3-11. — Plut. in Flamin. pag. 372, 373. — Justin. lib. 30, cap. 4.

détachement rencontra celui des Macédoniens, qui s'était emparé des hauteurs. D'abord on fut de part et d'autre un peu surpris de cette rencontre, ensuite on se tâta les uns les autres. Des deux côtés on envoya avertir les généraux de ce qui se passait. Les Romains, malmenés, dépêchèrent à leur camp pour demander du secours. Quintius y envoya aussitôt Archédame et Eupolème, tous deux Étoliens, et les fit accompagner de deux tribuns qui commandaient chacun mille hommes, et de cinq cents chevaux, qui, joints aux premiers, firent bientôt changer de face au combat. De la part des Macédoniens on ne manquait pas de valeur; mais, accablés sous le poids de leurs armes, ils se sauvèrent par la fuite sur les hauteurs, et de là envoyèrent au roi demander du secours.

Philippe, qui avait détaché pour un fourrage une partie de son armée, instruit du danger où étaient ses premières troupes, et l'obscurité commençant à se dissiper, fit partir Héraclide, qui commandait la cavalerie thessalienne, Léon, sous les ordres duquel était celle de Macédoine, et Athénagore, qui avait sous lui tous les soldats soudoyés, à l'exception des Thraces. Quand ce renfort eut été ajouté au premier détachement, les Macédoniens reprirent courage, retournèrent à la charge, et à leur tour chassèrent les Romains des hauteurs. La victoire même eût été complète, sans la résistance qu'ils rencontrèrent dans la cavalerie étolienne, qui combattit avec un courage et une hardiesse étonnante. C'était ce qu'il y avait de meilleur chez les Grecs que cette cavalerie, surtout dans les rencontres et les combats particuliers. Elle soutint de façon le choc et l'impétuosité des Macédoniens, qu'elle empêcha que les Romains ne fussent poussés jusque dans le vallon. A quelque distance de l'ennemi ils prirent un peu haleine, et retournèrent ensuite au combat.

Il venait à Philippe courriers sur courriers, qui criaient que les Romains épouvantés prenaient la fuite, et que le moment était venu de les défaire entièrement. Ni le temps ni le terrain ne plaisaient à Philippe; mais il ne put se refuser à ces cris redoublés, ni aux instances de l'armée, qui demandait à combattre, il la fit sortir de ses retranchements. Le proconsul en fit autant de son côté, et mit son armée en ordre de bataille.

Chacun des chefs, dans ce moment qui allait décider de leur sort, anima ses troupes par les motifs les plus intéressants. Philippe représentait aux siennes les Perses, les Bactriens, les Indiens, toute l'Asie et tout l'Orient domptés par leurs armes victorieuses, ajoutant qu'il fallait maintenant combattre avec d'autant plus de courage, qu'il s'agissait ici, non de la souveraineté, mais de la liberté, plus chère et plus précieuse à des gens de cœur que l'empire du monde entier. Le proconsul mettait devant les yeux de ses soldats leurs propres victoires encore toutes récentes; d'un côté la Sicile et Carthage, de l'autre l'Italie et l'Espagne, assujetties aux Romains, et, pour tout dire en un mot, Annibal, le grand Annibal, comparable certainement et peut-être supérieur à Alexandre, chassé de l'Italie par leurs mains triomphantes; et, ce qui devait les animer encore plus vivement, ce même Philippe, contre lequel ils allaient combattre, vaincu plus d'une fois par eux-mêmes, et obligé de prendre la fuite devant eux.

Animés par de tels discours[1], ces soldats, qui se disaient, les uns vainqueurs de l'Orient, les autres vainqueurs de l'Occident, tout fiers, ceux-là de l'ancienne gloire de leurs ancêtres, ceux-ci de leurs propres trophées et de leurs victoires encore toutes récentes, se préparèrent de part et d'autre au combat. Flamininus, ayant commandé à son aile droite de ne pas branler de son poste, place les éléphants devant cette aile, et, marchant d'un pas fier et assuré, mène lui-même l'aile gauche aux ennemis. Les escarmoucheurs, se voyant appuyés des légions, retournent à la charge, et en viennent aux mains.

Philippe, avec les soldats armés à la légère et l'aile droite de sa phalange, se hâta d'arriver sur les montagnes, et donna ordre à Nicanor de marcher incessamment après lui avec

[1] « His adhortationibus utrinque concitati milites, prœlio concurrunt, alteri Orientis, alteri Occidentis imperio gloriantes, ferentesque in bellum, alii majorum suorum antiquam et obsoletam gloriam, alii virentem recentibus experimentis virtutis florem. » (JUSTIN. lib. 30, cap. 4.)

le resle de l'armée. D'abord, arrivé assez près du camp des Romains, et voyant aux mains ses soldats armés à la légère, ce spectacle lui fit beaucoup de plaisir: mais quand il les vit plier, et dans un besoin extrême d'être secourus, il fallut les soutenir et entrer dans une action générale, quoique la plus grande partie de sa phalange fût encore en marche pour venir sur les hauteurs où il était. Il reçoit cependant ceux des siens qui étaient repoussés: il les rassemble, tant infanterie que cavalerie, à son aile droite, et donne ordre aux armés à la légère et à la phalange de doubler leurs files et de serrer leurs rangs sur la droite.

Cela fait, comme les Romains étaient proche, il commande à la phalange de marcher à eux piques baissées, et aux armés à la légère de les déborder. Quintius avait aussi en même temps reçu dans ses intervalles ceux qui avaient commencé le combat, et chargeait les Macédoniens. Le choc étant engagé, on jeta de part et d'autre des cris épouvantables. L'aile droite de Philippe avait visiblement tout l'avantage, parce que, tombant impétueusement de ces lieux hauts sur les Romains avec sa phalange, ceux-ci ne purent soutenir le choc de ces troupes serrées et couvertes de leurs boucliers, et dont le front présentait une haie de piques. Les Romains furent obligés de plier.

Il n'en fut pas de même à l'aile gauche de Philippe, qui ne faisait que d'arriver. Comme ses rangs étaient rompus et séparés par les hauteurs et les inégalités qui remplissaient ce terrain, Quintius passa promptement à son aile droite, et chargea vivement cette aile gauche des Macédoniens, comptant que, s'il pouvait l'enfoncer et la mettre en désordre, elle entraînerait avec elle l'autre aile, quoique victorieuse. La chose arriva de la sorte. Cette aile ne pouvant, à cause de l'inégalité et de la difficulté des lieux, se maintenir en forne de phalange, ni doubler ses rangs pour donner de la profondeur à ce corps, ce qui fait toute sa force, elle fut entièrement renversée.

En cette occasion, un tribuu, qui n'avait pas avec lui plus de vingt compagnies, fit un mouvement qui contribua beaucoup à la victoire. Voyant que Philippe, fort éloigné du reste de l'armée, poussait vivement l'aile gauche des Romains, il quitte la droite où il était, qui n'avait pas besoin de son secours, et, sans prendre conseil que de lui-même et de la disposition présente des armées, il marcha vers la phalange de l'aile droite des ennemis, arrive sur leurs derrières, et les charge de toutes ses forces. Or tel est l'état de la phalange par la longueur excessive de ses piques et par le serrement de ses rangs, qu'on ne peut ni se tourner eu arrière, ni combattre d'homme à homme. Le tribun enfonce donc toujours, en tuant à mesure qu'il avançait; et les Macédoniens, ne pouvant eux-mêmes se défendre, jettent leurs armes, et prennent la fuite. Le désordre fut d'autant plus grand, que ceux des Romains qui avaient plié, s'étant ralliés, étaient venus en même temps attaquer en front la phalange.

Philippe, jugeant d'abord du reste de la bataille par l'avantage qu'il remportait de son côté, comptait sur une pleine victoire. Lorsqu'il vit ses soldats jeter leurs armes, et les Romains foudre sur eux par les derrières, il s'éloigna un peu du champ de bataille avec un corps de troupes, et de là il considéra en quel état étaient toutes choses; et quand il vit que les Romains, qui poursuivaient son aile gauche, touchaient presque au sommet des montagnes, il rassembla ce qu'il put de Thraces et de Macédoniens, et chercha son salut dans la fuite.

Après le combat, où de tous les côtés la victoire s'était déclarée en faveur des Romains, Philippe se retira à Tempé, où il s'arrêta pour y attendre ceux qui s'étaient sauvés de la défaite. Il avait pris la sage précaution d'envoyer à Larisse brûler tous ses papiers, afin que les Romains ne fussent point en état d'inquiéter aucun de ses amis. Les Romains poursuivirent les fuyards pendant quelque temps. On accusa les Étoliens d'avoir été cause que Philippe se sauva: car ils s'amusèrent à piller son camp pendant que les Romains étaient occupés à la poursuite; de sorte que, quand ils furent revenus, ils ne trouvèrent presque plus rien. Ils leur en firent d'abord des reproches, entrèrent ensuite en querelle, et de part et d'autre ils se chargèrent d'injures. Le lendemain, après avoir ramassé les prisonniers et le reste des dépouilles, on prit le chemin de Larisse. La perte des Romains dans cette bataille fut d'en-

virон sept cents hommes. Les Macédoniens y perdirent treize mille hommes, dont huit mille restèrent sur le champ de bataille, et cinq mille furent faits prisonniers. Ainsi se termina la journée de Cynocéphales.

Les Étoliens s'étaient certainement distingués dans cette bataille, et n'avaient pas peu contribué à la victoire. Mais ils eurent la vanité, ou plutôt l'insolence de s'attribuer à eux seuls cet heureux succès, au préjudice des Romains, se préférant à eux sans ménagement et sans pudeur, et répandirent ce bruit par toute la Grèce. Quintius, déjà mécontent de l'impatiente avidité avec laquelle ils s'étaient jetés sur le butin sans attendre les Romains, fut encore plus choqué du mépris injurieux qu'ils en témoignaient par leurs discours insolents. Depuis ce temps-là il agit fort froidement à leur égard, et ne leur communiqua plus rien des affaires publiques, affectant en toute occasion d'humilier leur orgueil.

Il paraît que Quintius fut trop sensible à ces discours, qu'il ne ménagea pas assez prudemment des alliés si utiles, et qu'en les aliénant ainsi des Romains il prépara de loin la défection ouverte à laquelle les Étoliens se portèrent dans la suite. En dissimulant sagement, en fermant les yeux et les oreilles sur bien des choses, et ne paraissant point toujours instruit de ce que les Étoliens pouvaient dire ou faire mal à propos, il aurait peut-être remédié à tout.

Quelques jours après le combat, il vint des ambassadeurs de Philippe à Flamininus, qui était à Larisse, sous prétexte de demander une trêve pour enterrer les morts, mais en effet pour obtenir de lui une entrevue. Le proconsul accorda l'un et l'autre, et ajouta des honnêtetés pour le roi, en disant *qu'il devait avoir bonne espérance*. Ces paroles choquèrent extrêmement les Étoliens. Comme ils connaissaient mal les Romains, et qu'ils en jugeaient par leurs propres dispositions, ils s'imaginèrent que Flamininus n'était devenu favorable à Philippe que parce que celui ci l'avait corrompu à force de présents, et ils ne rougirent point de répandre ce bruit parmi les alliés.

Le général romain partit avec les alliés pour le rendez-vous, qui était à l'entrée de Tempé. Il les assembla avant que le roi fût arrivé, pour savoir ce qu'ils pensaient sur les conditions de la paix. Amynandre, roi des Athamanes, qui portait la parole pour les autres, dit qu'il fallait faire un traité qui mît la Grèce en état de conserver la paix et la liberté, même en l'absence des Romains.

Alexandre l'Étolien prit ensuite la parole, et dit que, si le proconsul pensait qu'en faisant la paix avec Philippe il procurerait ou une paix solide aux Romains, ou une liberté durable aux Grecs, il se trompait : que l'unique moyen de finir la guerre avec les Macédoniens était de chasser Philippe de son royaume, que la chose était alors très aisée, pourvu qu'il profitât de l'occasion qui se présentait. Il appuya son avis de plusieurs autres raisons, et s'assit.

Quintius, adressant la parole à Alexandre, « Vous ne connaissez, lui dit-il, ni le caractère des Romains, ni mes vues, ni les intérêts « des Grecs. Ce n'est pas l'usage des Romains, « quand ils ont fait la guerre à une puissance, « de la détruire entièrement : Annibal et les « Carthaginois en sont une bonne preuve. « Pour moi, mon dessein n'a jamais été de « faire à Philippe une guerre irréconciliable. « J'ai toujours été disposé à lui accorder la « paix dès qu'il se soumettrait aux conditions « qui lui seraient imposées. Vous-mêmes, « Étoliens, dans les assemblées qui se sont te« nues à ce sujet, vous n'avez jamais parlé « d'ôter à Philippe son royaume. Serait-ce la « victoire qui nous inspirerait un tel dessein ? « Quel indigne sentiment ! Quand un ennemi « nous attaque les armes à la main, il con« vient de le repousser avec fierté et hauteur ; « mais quand il est terrassé, le devoir du vain« queur est de faire paraître de la modération, « de la douceur, de l'humanité. Quant aux « Grecs, il est de conséquence pour eux que « le royaume de Macédoine soit moins puis« sant qu'autrefois, je l'avoue ; mais il leur « importe également qu'il ne soit pas tout à « fait détruit. C'est pour eux une barrière con« tre les Thraces et les Gaulois [1], sans la« quelle, comme il est déjà souvent arrivé, « ils ne manqueraient pas de fondre sur la « Grèce. »

[1] Plusieurs Gaulois s'étaient établis dans les contrées voisines de la Thrace.

Flamininus conclut en disant que son avis et celui du conseil était, si Philippe promettait d'observer fidèlement tout ce qui lui avait été prescrit auparavant par les alliés, de lui accorder la paix, après qu'on aurait sur cela consulté le sénat, et que les Etoliens pouvaient là-dessus prendre telle résolution qu'ils jugeraient à propos. Phénéas, préteur des Etoliens, ayant représenté avec vivacité que Philippe, s'il échappait au danger présent, ne tarderait pas à former de nouveaux projets et à donner occasion à une nouvelle guerre, « C'est mon « affaire, reprit le proconsul; je donnerai bon « ordre qu'il ne puisse rien entreprendre con- « tre nous. »

Le lendemain Philippe arriva au lieu de la conférence; et trois jours après, le conseil s'étant rassemblé, il y entra, et parla avec tant de sagesse et de prudence, qu'il adoucit tous les esprits. Il dit qu'il acceptait et exécuterait tout ce que les Romains et les alliés lui prescriraient, et que, pour le reste, il s'en remettait entièrement à la discrétion du sénat. A ces mots, il se fit un grand silence dans le conseil. Il n'y eut que l'Etolien Phénéas qui fit encore de mauvaises difficultés, auxquelles on n'eut aucun égard.

Au reste, ce qui engageait Flamininus à presser la conclusion de la paix, c'est que la nouvelle lui était venue qu'Antiochus, avec une armée, partait de Syrie pour faire une irruption dans l'Europe. Il craignait que Philippe ne pensât à mettre ses villes en état de défense, et par là ne gagnât du temps. D'ailleurs il sentait que, si un autre consul venait prendre sa place, on ne manquerait pas de lui attribuer tout l'honneur de cette guerre. C'est pourquoi il accorda au roi quatre mois de trêve, reçut de lui quatre cents talents [1], prit pour otages Démétrius son fils et quelques autres de ses amis, et lui permit d'envoyer à Rome pour recevoir du sénat la décision de son sort. On se sépara ensuite, après s'être donné réciproquement les assurances nécessaires que, si la paix ne se faisait pas, Flamininus rendrait à Philippe les talents et les otages. Après cela, tous les intéressés dépêchèrent à Rome, les uns pour solliciter la paix, les autres pour y mettre obstacle.

[1] Quatre cent mille écus = 2 300 000 fr. E. B.

Pendant tous ces mouvements pour une paix générale [1], il y eut de plusieurs côtés quelques expéditions particulières, mais de peu d'importance. Androsthène, qui commandait pour le roi à Corinthe, avait un corps de troupes assez considérable, qui montait à plus de six mille hommes : il fut vaincu dans une bataille par Nicostrate, préteur des Achéens, qui le prit au dépourvu, et l'attaqua dans un temps où ses troupes étaient dispersées dans la campagne et occupées à piller le plat pays. L'Acarnanie était partagée de sentiments, les uns tenant bon pour Philippe, les autres se déclarant pour les Romains. Ceux-ci avaient formé le siége de Leucas. La nouvelle de la victoire remportée à Cynocéphales soumit tout le pays aux vainqueurs. Dans le même temps les Rhodiens s'emparèrent de la Pérée, petite région de la Carie, qu'ils prétendaient leur appartenir, et leur avoir été injustement enlevée par les Macédoniens. Philippe aussi, de son côté, repoussa les Dardaniens, qui étaient entrés dans son royaume pour profiter du mauvais état de ses affaires. Le roi, après cette expédition, se retira à Thessalonique.

A Rome, le temps de l'élection des consuls étant arrivé [2], on choisit L. Furius Purpuréo, et M. Claudius Marcellus. On reçut pour lors des lettres de Quintius, qui apprenaient le détail de la victoire remportée contre Philippe. On en fit lecture d'abord dans le sénat, puis devant le peuple, et l'on ordonna des prières publiques pendant cinq jours pour remercier les dieux de la protection qu'ils avaient accordée aux Romains dans la guerre contre Philippe.

Quelques jours après, arrivèrent les ambassadeurs au sujet de la paix qu'on se proposait de faire avec le roi de Macédoine. L'affaire fut agitée dans le sénat. Les ambassadeurs y firent de longs discours, chacun selon ses intérêts et ses vues; mais enfin l'avis de la paix l'emporta. La même affaire étant rapportée au peuple, Marcellus, qui souhaitait avec passion d'aller commander les armées dans la Grèce, fit tous ses efforts pour que le traité fût rompu; mais il ne put réussir. Le peuple approuva le

[1] Liv. lib. 33, n. 14-19.

[2] An. M. 3808; av. J. C. 196. — Polyb. in Excerpt. leg. pag. 793, 794. — Liv. lib. 33, n. 24, et 27-29.

projet de Flamininus, et ratifia les conditions. Le sénat nomma ensuite dix des plus illustres citoyens pour aller en Grèce en régler les affaires avec Flamininus, et assurer la liberté aux Grecs. Les Achéens demandèrent dans la même assemblée à être reçus au nombre des alliés du peuple romain. Cette affaire, qui souffrait quelques difficultés, fut renvoyée aux dix commissaires.

Il s'était élevé parmi les Béotiens une émeute entre les partisans de Philippe et ceux des Romains, laquelle fut portée à de violents excès. Mais elle n'eut pas de suite, ayant été apaisée par le proconsul, qui y apporta un prompt remède.

Les dix commissaires partis de Rome[1] pour régler les affaires de la Grèce ne furent pas longtemps sans y arriver. Voici quelles furent les principales conditions du traité de paix qu'ils réglèrent de concert avec Flamininus : que toutes les autres[2] villes grecques, tant en Asie qu'en Europe, seraient libres, et se gouverneraient selon leurs lois : que Philippe, avant la fête des jeux isthmiques, évacuerait celles où il avait garnison ; qu'il rendrait aux Romains les prisonniers et les transfuges, et leur livrerait tous ses vaisseaux pontés, à l'exception de cinq felouques et de la galère à seize rangs de rameurs; qu'il donnerait mille talents[3] moitié incessamment, et l'autre moitié en dix ans, cinquante chaque année, en forme de tribut. Parmi les otages qu'on exigea de lui était Démétrius son fils, qui fut envoyé à Rome.

Ce fut ainsi que Flamininus termina la guerre de Macédoine, au grand contentement des Grecs, et heureusement pour Rome ; car, sans parler d'Annibal, qui, tout vaincu qu'il était, pouvait encore susciter bien des affaires aux Romains, Antiochus, voyant sa puissance considérablement accrue par ses glorieux exploits, qui lui avaient fait donner le surnom de *grand*, songeait actuellement à porter ses armes en Europe. Si donc Flamininus n'avait pas par sa grande prudence prévu ce qui devait arriver ; qu'il n'eût pas promptement conclu cette paix ; que la guerre contre Antiochus se fût jointe au milieu de la Grèce à la guerre qu'on avait contre Philippe ; et que les deux plus grands et les plus puissants rois qu'il y eût alors, unis de vues et d'intérêts, se fussent élevés en même temps contre Rome, il est certain qu'elle se serait trouvée encore engagée dans des combats et dans des dangers aussi grands que ceux qu'elle avait eus à soutenir dans la guerre contre Annibal.

Ce traité de paix, dès qu'on en eut connaissance, causa une joie universelle dans toute la Grèce. Les Étoliens seuls en parurent mécontents. Ils le décriaient sourdement parmi les alliés, disant qu'il ne contenait que des paroles et rien davantage : qu'on amusait les Grecs par un vain titre de liberté, et que sous ce beau nom les Romains couvraient leurs vues intéressées ; qu'à la vérité ils laissaient libres les villes situées dans l'Asie, mais qu'ils paraissaient se réserver celles de l'Europe, comme Orée, Érétrie, Chalcis, Démétriade, Corinthe : qu'ainsi, à proprement parler, la Grèce n'était point délivrée de ses chaînes, et que tout au plus elle avait changé de maître.

Ces plaintes chagrinaient d'autant plus le proconsul, qu'elles n'étaient point tout à fait sans fondement. Les commissaires, selon les instructions qu'ils avaient reçues à Rome, conseillaient à Flamininus de rendre la liberté à tous les Grecs, mais de retenir les villes de Corinthe, de Chalcis et de Démétriade, qui étaient les clefs de la Grèce, et d'y mettre de bonnes garnisons pour s'en assurer contre Antiochus. Il obtint dans le conseil que Corinthe serait mise en liberté ; mais il fut résolu qu'on y mettrait une garnison dans la citadelle, aussi bien que dans les deux villes de Chalcis et de Démétriade, et cela pour un temps seulement, et jusqu'à ce qu'on n'eût plus rien à craindre de la part d'Antiochus.

On était alors au temps où les jeux isthmiques devaient se célébrer, et l'attente de ce qui allait arriver y avait attiré un concours incroyable de peuples et de personnes de la plus grande considération. Les conditions du traité de paix, qui n'étaient point encore entière-

[1] Polyb. in Excerpt. leg. pag. 795-800 — Liv. lib. 33, n. 30-35. — Plut. in Flamin. pag. 374-376.

[2] Ce mot *autres* est mis ici par opposition aux villes grecques soumises à Philippe, dont une partie seulement est mise en liberté, parce que les Romains prétendaient tenir garnison dans Chalcis, Démétriade et Corinthe.

[3] Trois millions. = 5 750 000 fr. E. B.

ment connues, faisaient le sujet de toutes les conversations, et l'on en parlait différemment, la plupart ne pouvant se persuader que les Romains voulussent se retirer de toutes les places qu'ils avaient prises. Tout le monde était dans cette incertitude, lorsque, la multitude étant assemblée dans le stade pour le spectacle, un héraut s'avance, et publie à haute voix : *Le sénat et le peuple romain, et Titus Quintius, général, ayant vaincu Philippe et les Macédoniens, délivrent de toutes garnisons et de tous impôts les Corinthiens, les Locriens, les Phocéens, les Eubéens, les Achéens, les Phthiotes, les Magnésiens, les Thessaliens et les Perrhèbes ; les déclarent libres, et veulent qu'ils se gouvernent par leurs lois et leurs usages.*

A ces paroles[1], que plusieurs n'avaient ouïes qu'à demi à cause du bruit qui les interrompit, tous les spectateurs, transportés hors d'eux-mêmes, ne furent plus maîtres de leur joie. Se regardant les uns les autres avec surprise, et s'interrogeant mutuellement, ils n'en pouvaient croire ni leurs yeux ni leurs oreilles, tant ce qu'ils voyaient et entendaient leur paraissait semblable à un songe. Il fallut que le héros recommençât encore la même proclamation, qui fut écoutée avec un profond silence, et l'on ne perdit pas un mot du décret. Alors, pleinement assurés de leur bonheur, ils se livrèrent de nouveau sans mesure aux transports de leur joie, avec des cris et des applaudissements si souvent et si fortement répétés, que la mer en retentit au loin, et que des corbeaux qui, dans ce moment, volaient par hasard sur l'assemblée, tombèrent dans le stade : tant il est vrai que de tous les biens humains il n'en est point de plus agréable à la multitude que la liberté! La célébration des jeux s'acheva à la hâte, et fort rapidement, sans que ni les esprits ni les yeux fussent attentifs au spectacle, personne ne s'y intéressant plus, et la joie étouffant tous les autres sentiments.

Quand les jeux furent finis, tous presque coururent en foule vers le général romain; en sorte que, chacun s'empressant d'approcher de son libérateur, de le saluer, de lui baiser la main, et de jeter sur lui des couronnes et des festons de fleurs, il aurait couru quelque risque d'être écrasé, si la vigueur de l'âge (car il n'avait guère que trente-trois ans) et la joie d'une journée si glorieuse ne l'avaient soutenu et mis en état de résister à toutes ces fatigues.

Je demande, en effet, s'il y eut jamais poar un mortel journée plus agréable ou plus glorieuse que celle-ci le fut pour Flamininus et pour tout le peuple romain. Que sont tous les triomphes du monde en comparaison de ce que nous venons de voir? Qu'on entasse ensemble tous les trophées, toutes les victoires, toutes les conquêtes d'Alexandre et des plus grands capitaines, que deviennent-elles rapprochées de cette unique action de bonté, d'humanité, de justice? C'est un grand malheur que les princes ne soient pas sensibles comme ils devraient l'être à une joie aussi pure et à une gloire aussi touchante que celle de faire du bien aux hommes.

Le souvenir[1] d'une si agréable journée et d'un bienfait si important se renouvelait de jour en jour, et pendant un fort long temps il n'était parlé d'autre chose dans les repas et dans les entretiens. On disait, avec des transports d'admiration et dans une sorte d'enthousiasme, « qu'il était donc au monde une « nation qui, à ses frais et à ses risques, en-

[1] « Auditâ voce præconis, majus gaudium fuit, quam « quod universum homines caperent. Vix satis credere se « quisque audisse : alii alios intueri mirabundi velut somnii vanam speciem ; quod ad quemque pertineret, suarum aurium fidei minimùm credentes, proximos interrogabant. Revocatus præco.. iterùm pronuntiare eadem. « Tùm ab certo jam gaudio tantus cum clamore plausus « est ortus, totiesque repetitus, ut facilè appareret, nihil « omnium bonorum multitudini gratius quàm libertatem, « esse. Ludicrum deindè ita raptim peractum est, ut nullius nec animi nec oculi spectaculo intenti essent. Adeò « unum gaudium præoccupaverat omnium aliarum sensum voluptatum. » (Liv. lib. 33, n. 32.)

[1] « Nec præsens omnium modò effusa lætitia est; sed « per multos dies gratis et cogitationibus et sermonibus « revocata. Esse aliquam in terris gentem quæ suâ impensâ, suo labore ac periculo, bella gerat pro libertate « aliorum : nec hoc finitimis, aut propinquæ vicinitatis « hominibus, aut terris continenti junctis præstet : maria « trajiciat, ne quod toto orbe terrarum injustum imperium sit, et ubique jus, fas, lex, potentissima sint. Unâ « voce præconis liberatas omnes Græciæ atque Asiæ urbes. Hoc spe concipere, audacis animi fuisse : ad effectum adducere, virtutis et fortunæ ingentis. » (Liv lib. 33, n. 32.)

« treprenait des guerres pour la liberté des « autres, et cela non pour des peuples voisins « ou situés dans le même continent, mais qui « passait les mers et allait au loin pour empê- « cher qu'il n'y eût, quelque part que ce fût, « un empire injuste, et pour faire régner par- « tout les lois, l'équité, la justice: que, par « un seul mot et à la voix d'un héraut, la li- « berté avait été rendue à toutes les villes de « la Grèce et de l'Asie: qu'il était d'une grande « âme de former seulement un tel dessein; « mais que de le mettre à exécution, c'était « l'effet d'un rare bonheur et d'une vertu con- « sommée. »

Ils rappelaient tous les grands combats que la Grèce avait entrepris pour la liberté[1]. «Après « avoir soutenu tant de guerres, disaient-ils, « jamais sa valeur n'a reçu une si douce ré- « compense que lorsque des étrangers sont « venus combattre pour elle. C'est alors que, « sans avoir presque versé une goutte de sang, « et sans avoir perdu un seul homme, elle a « remporté le plus beau de tous les prix, et le « plus digne d'être disputé par des hommes. « La valeur et la prudence sont rares dans tous « les temps; mais de toutes les vertus la plus « rare, c'est la justice. Les Agésilas, les Lysan- « dre, les Nicias, les Alcibiade, ont bien su « conduire des guerres, et gagner des ba- « tailles par terre et par mer; mais c'était pour « eux et pour leur patrie, non pour des in- « connus et des étrangers: cette gloire était « réservée aux Romains. »

Voilà les réflexions que les Grecs faisaient sur l'état présent des affaires; et les effets répondirent promptement à la glorieuse proclamation faite aux jeux isthmiques; car les commissaires se partagèrent pour aller faire exécuter leur décret dans toutes les villes.

Quand Flamininus fut de retour à Argos, il fut fait président des jeux néméens. Il s'acquitta parfaitement de cet emploi, et n'oublia rien de tout ce qui pouvait augmenter la célébrité et la magnificence de la fête; et il fit publier encore dans ces jeux, comme il avait fait dans les autres, la liberté des Grecs par la voix du héraut.

En visitant toutes les villes, il y établissait de bonnes ordonnances, y réformait la justice, rappelait l'amitié et la concorde entre les citoyens en apaisant les séditions et les querelles, et en faisant revenir les bannis; mille fois plus content de pouvoir, par les voies de la persuasion, porter les Grecs à se réconcilier les uns avec les autres et à vivre bien ensemble, qu'il ne l'avait été d'avoir vaincu les Macédoniens: de sorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avaient reçus de lui. A quoi en effet leur aurait-elle servi, si la justice et la concorde n'eussent été rétablies parmi eux? Quel modèle pour un gouverneur, pour un intendant de province! et quel bonheur pour celles qui en trouvent de tels!

On rapporte que le philosophe Xénocrate, ayant été délivré un jour à Athènes, par l'orateur Lycurgue, des mains des fermiers, qui le traînaient en prison pour lui faire payer une somme que les étrangers devaient au trésor public, et ayant rencontré, bientôt après, les fils de son libérateur, il leur dit: *Je paie avec usure à votre père le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.* Mais la reconnaissance que les Grecs témoignèrent à Flamininus et aux Romains n'aboutit pas seulement à les faire louer: elle servit encore infiniment à augmenter leur puissance, en portant tout le monde à se confier en eux et à s'abandonner à leur bonne foi, car on ne se contentait pas de recevoir les généraux qu'ils leur envoyaient; on les demandait avec empressement, on les appelait, et on se remettait avec joie entre leurs mains. Et non-seulement les peuples et les villes, mais les princes et les rois même, qui se plaignaient de l'injustice des rois voisins, avaient recours à eux, et se mettaient comme sous leur sauvegarde; de sorte qu'en peu de temps, par un effet de la protection divine[1], c'est l'expression de Plutarque, toute la terre fut soumise à leur domination.

Cornélius, l'un des commissaires qui s'étaient répandus de côté et d'autre, se rendit à l'assemblée des Grecs, qui se tenait à Therme[2],

[1] Plut. in Flamin.

[1] Θεοῦ συνεφαπτομένου

[2] Tite-Live dit que ce fut aux Thermopyles. On doute s'il a bien rendu ici Polybe : Ἐπὶ τὴν τῶν θερμικῶν σύν-

ville de l'Etolie. Il y fit un long discours pour exhorter les Étoliens à demeurer fermes dans le parti qu'ils avaient pris, et à ne se départir jamais du traité d'alliance qu'ils avaient fait avec les Romains. Quelques-uns des principaux d'Étolie se plaignirent, mais d'un ton modeste, que les Romains, depuis la victoire, ne paraissaient pas aussi bien disposés pour leur nation qu'ils l'avaient été auparavant. D'autres lui reprochèrent, en termes durs et injurieux, que, sans les Étoliens, non-seulement les Romains n'auraient point vaincu Philippe, mais que même ils n'auraient pas pu mettre le pied dans la Grèce. Cornélius, pour ne point donner lieu à des disputes et à des altercations, qui ont toujours un mauvais effet, se contenta sagement de les renvoyer au sénat, en leur promettant qu'on leur rendrait bonne justice : c'est le parti qu'ils prirent. Ainsi finit la guerre contre Philippe.

0007. Il s'agit d'une assemblée des Étoliens dans la ville de Therme, qui est en Étolie.

LIVRE XIX.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE, DEPUIS L'AN DU MONDE 3808 JUSQU'A 3844.

Ce livre renferme l'espace de trente-six ans, savoir : les seize dernières années du règne de Ptolémée Epiphane, qui en régna en tout vingt-quatre ; et les vingt premières de celui de Ptolémée Philomêtor, dont le règne a été de trente-quatre ans

ARTICLE I.

Cet article comprend l'histoire des seize dernières années du règne de Ptolémée Epiphane. Pendant cet intervalle, les Romains font la guerre contre Antiochus, roi de Syrie, qui est vaincu, et obligé de demander la paix. Dans ce même temps arrivent les différends et les querelles entre les Lacédémoniens et les Achéens, et la mort du fameux Philopémen.

§ I. — SUR LES PLAINTES ET LES SOUPÇONS FORMÉS CONTRE ANTIOCHUS, LES ROMAINS LUI ENVOIENT UNE AMBASSADE; ELLE N'ABOUTIT QU'A DISPOSER LES CHOSES DE PART ET D'AUTRE A UNE RUPTURE OUVERTE. CONSPIRATION DE SCOPAS, ÉTOLIEN, CONTRE PTOLÉMÉE : IL EST MIS A MORT AVEC SES COMPLICES. ANNIBAL SE RETIRE CHEZ ANTIOCHUS. GUERRE DE FLAMININUS CONTRE NABIS. IL L'ASSIÉGE DANS SPARTE, L'OBLIGE A DEMANDER LA PAIX, ET LA LUI ACCORDE. IL ENTRE A ROME EN TRIOMPHE.

La guerre de Macédoine avait fini fort à propos pour les Romains, qui, sans cela, auraient eu sur les bras en même temps deux puissants ennemis, Philippe et Antiochus; car il était évident que bientôt on serait obligé de déclarer la guerre au roi de Syrie, qui avançait tous les jours ses conquêtes de plus en plus, et se préparait sans doute à passer en Europe.

Après s'être mis en repos du côté de la Célésyrie et de la Palestine[1] par l'alliance qu'il avait conclue avec le roi d'Egypte, et s'être rendu maître de plusieurs villes de l'Asie Mineure, et entre autres d'Ephèse, il prit les mesures les plus propres[2] pour venir à bout de ses desseins et pour se remettre en possession de tout ce qu'il prétendait avoir appartenu autrefois à ses ancêtres.

Smyrne, Lampsaque, et les autres villes grecques d'Asie qui jouissaient alors de leur liberté, voyant bien que son but était de les assujettir, résolurent de se défendre; et comme elles étaient par elles-mêmes trop faibles pour résister seules à un si puissant ennemi, elles eurent recours à la protection des Romains, qui leur fut accordée sans peine. On vit bien à Rome qu'il fallait arrêter les progrès d'Antiochus vers l'Occident, et de quelle conséquence il serait de le laisser s'agrandir en s'établissant sur les côtes d'Asie, selon le plan

[1] An. M. 3808; av. J. C. 196. — Liv. lib. 33, n. 38 41. — Polyb. lib. 17, pag. 769, 770.

[2] Appian. de Bellis Syr. pag. 86-88.

qu'il en avait formé. On fut donc bien aise de l'occasion que ces villes libres fournissaient aux Romains de s'y opposer, et on lui envoya incessamment une ambassade.

Avant que les ambassadeurs pussent se rendre auprès de lui, il avait déjà fait des détachements de son armée, qui avaient formé les siéges de Smyrne et de Lampsaque. Ce prince avait passé lui-même l'Hellespont avec le reste, et pris toute la Chersonèse de Thrace. Ayant trouvé la ville de Lysimachie[1] toute en ruine (les peuples de Thrace l'avaient démolie peu d'années auparavant), il se mit à la rebâtir, dans le dessein de fonder là un royaume pour Séleucus, son second fils, de lui soumettre tout le pays d'alentour, et de faire de cette ville la capitale du nouveau royaume.

Ce fut justement dans le temps qu'il formait tous ces projets qu'arrivèrent en Thrace les ambassadeurs romains. Ils le rencontrèrent à Sélymbrie, ville du pays. Ils étaient accompagnés de quelques députés des villes grecques d'Asie. Dans les premiers entretiens qu'eut le roi avec les ambassadeurs, tout se passa en civilités qui paraissaient sincères; mais quand on commença à traiter d'affaires, les choses changèrent bien de face. L. Cornélius, qui portait la parole, demanda qu'Antiochus rendit à Ptolémée toutes les villes de l'Asie qu'il avait usurpées sur lui; qu'il évacuât toutes celles qui avaient appartenu à Philippe, n'étant pas juste qu'il recueillit les fruits de la guerre que les Romains avaient eue avec ce prince; qu'il laissât en paix les villes grecques de l'Asie qui jouissaient de leur liberté. Il ajouta que les Romains étaient fort surpris qu'Antiochus eût passé en Europe avec deux armées si nombreuses de terre et de mer, et rétablit la ville de Lysimachie; entreprises qui ne pouvaient avoir d'autre but que de les attaquer.

Antiochus répondit à tout cela que Ptolémée aurait satisfaction quand son mariage, qui était déjà arrêté, s'accomplirait; que pour les villes grecques qui demandaient à conserver leur liberté, c'était de lui qu'elles la devaient tenir, et non des Romains. A l'égard de Lysimachie, il dit qu'il la rebâtissait pour servir de résidence à son fils Séleucus: que la Thrace, et la Chersonèse qui en faisait partie, étaient à lui; qu'elles avaient été conquises sur Lysimaque par Séleucus Nicator, un de ses ancêtres, et qu'il y venait comme dans son héritage: que pour l'Asie et les villes qu'il y avait prises sur Philippe, il ne savait pas sur quel titre les Romains prétendaient lui en disputer la possession; qu'il les priait de ne se pas plus mêler des affaires de l'Asie qu'il se mêlait de celles de l'Italie.

Les Romains ayant demandé qu'on fit entrer les ambassadeurs de Smyrne et de Lampsaque, on le leur permit. Ces ambassadeurs tinrent des discours dont la liberté échauffa tellement Antiochus, qu'il s'emporta violemment, et s'écria que les Romains n'étaient point juges de ces affaires-là. L'assemblée se sépara en désordre: aucun des partis n'eut satisfaction, et tout prit le train d'une rupture ouverte.

Pendant ces négociations, il se répandit un bruit que Ptolémée Épiphane était mort. Antiochus se crut aussitôt maître de l'Égypte, et se mit sur la flotte pour en aller prendre possession. Il laissa son fils Séleucus à Lysimachie avec l'armée, pour achever ce qu'il s'était proposé de ce côté-là. Il alla aborder à Éphèse, où il joignit à sa flotte tous les vaisseaux qu'il avait dans ce port, dans le dessein de s'avancer en toute diligence vers l'Égypte. En arrivant à Patare, en Lycie, il eut des nouvelles certaines que le bruit de la mort de Ptolémée était faux. Il changea donc sa route, et alla vers l'île de Cypre, dans le dessein de s'en saisir. Un orage qui survint lui coula à fond plusieurs vaisseaux, lui fit périr bien du monde, et rompit ses mesures. Il se trouva fort heureux de pouvoir entrer avec les débris de sa flotte dans le port de Séleucie, où il la fit radouber, et s'en alla passer l'hiver à Antioche, sans rien entreprendre de nouveau cette année-là.

Ce qui avait donné occasion au bruit de la mort de Ptolémée, c'est qu'il s'était formé effectivement une conspiration contre sa vie[1]. Scopas en avait été l'auteur. Cet homme, se

[1] Cette ville était à l'isthme ou au col de la péninsule.

[1] Polyb. lib. 17, pag. 1771-173.

voyant à la tête de toutes les troupes étrangères, dont la plupart étaient étoliennes aussi bien que lui, crut qu'avec un corps si formidable de vieilles troupes bien aguerries, il lui serait facile, pendant la minorité du roi, d'usurper la couronne. Son plan était déjà formé; et, s'il n'eût pas laissé échapper l'occasion en s'amusant à consulter et à délibérer avec ses amis au lieu d'agir, il y aurait certainement réussi. Aristomène, le premier ministre, informé du complot, le fit arrêter. Le conseil l'examina. Il fut convaincu et exécuté avec tous ses complices. Cette conspiration fit perdre au reste des Etoliens la confiance que le gouvernement avait eue jusque-là dans leur fidélité; la plupart furent cassés et renvoyés dans leur pays. On trouva chez Scopas, après sa mort, des richesses immenses qu'il avait amassés du pillage des provinces où il avait commandé. Comme, pendant le cours de ses victoires dans la Palestine, il avait soumis la Judée et Jérusalem à l'Egypte, c'est de là sans doute que venait la plus grande partie de ses trésors. Souvent il n'y a pas bien loin de l'avarice à la trahison et à la perfidie; et l'on ne peut guère compter sur la fidélité d'un général qui a la passion de s'enrichir.

Un des principaux complices de Scopas était Dicéarque, qui avait été autrefois amiral de Philippe, roi de Macédoine. On raconte de lui une étrange action. Ayant reçu ordre de ce prince d'aller attaquer les îles Cyclades, ce qui était ouvertement contre la foi des traités, avant que de sortir du port il fit élever deux autels, l'un à l'injustice, et l'autre à l'impiété, et offrit des sacrifices sur l'un et sur l'autre, pour insulter, ce semble, en même temps et aux hommes et aux dieux. Comme il s'était si fort distingué par ses crimes, Aristomène le distingua aussi du reste des conjurés dans son supplice. Il se contenta de faire donner du poison aux autres: mais pour lui il le fit mourir dans les tourments.

Quand on eut puni les auteurs de la conjuration, et qu'on l'eut entièrement assoupie, le roi fut déclaré majeur, quoiqu'il n'eût pas encore atteint tout à fait l'âge marqué pour cette cérémonie, et il fut mis sur le trône avec beaucoup de pompe et de solennité. Le gouvernement lui fut mis par là entre les mains, et il commença à prendre connaissance des affaires. Tant qu'Aristomène continua à les conduire sous lui, tout alla fort bien. Mais lorsqu'il commença à se dégoûter de cet habile et fidèle ministre, et que peu de temps après il l'eut fait mourir pour se défaire d'un homme dont la vertu l'embarrassait, tout le reste de son règne ne fut plus qu'un désordre continuel. Son état souffrit autant et même davantage qu'il n'avait fait sous son père, lorsque toutes les choses avaient été le plus mal.

Quand les dix commissaires[1] envoyés pour régler les affaires de Philippe furent de retour à Rome, et qu'ils eurent rendu compte de leur commission, ils avertirent le sénat qu'il fallait s'attendre et se préparer à une nouvelle guerre, plus dangereuse encore que celle qui venait d'être terminée: Antiochus était entré en Europe avec une forte armée de terre et de mer; que, sur un faux bruit de la mort de Ptolémée, il s'était déjà mis en chemin pour aller s'emparer de l'Égypte, sans quoi la Grèce serait déjà le théâtre de la guerre: que les Étoliens, peuple naturellement inquiet et remuant, et mal intentionné contre Rome, ne demeureraient pas en repos: que la Grèce nourrissait dans son sein un tyran (c'était Nabis), plus avare et plus cruel qu'aucun de ceux qu'on avait vus jusque-là, qui songeait à l'asservir; et qu'ainsi, inutilement délivrée par les Romains, elle ne ferait que changer de maître, et retomberait dans une servitude plus fâcheuse que la première, surtout si Nabis demeurait maître de la ville d'Argos.

On chargea Flamininus de veiller sur Nabis, et l'on se rendit surtout attentif aux démarches d'Antiochus. Il venait de sortir d'Antioche au commencement du printemps pour se rendre à Éphèse. A peine était-il parti, qu'Annibal y arriva. Il venait se mettre sous sa protection. Il avait été tranquille six ans à Carthage depuis la paix conclue avec les Romains. Au bout de ce temps-là on commença à le soupçonner d'entretenir une correspondance secrète avec Antiochus, et de former avec lui le dessein de porter la guerre en Italie. Ses ennemis en donnèrent avis secrètement aux Romains, qui en-

1 An. M. 3809; av. J. C. 195. — Liv. lib. 33, n. 44-49. — Justin. lib 31, cap. 2.

voyèrent aussitôt une ambassade à Carthage pour s'informer plus sûrement du fait, avec ordre, s'ils trouvaient les preuves assez fortes, de demander aux Carthaginois qu'on leur livrât Annibal. Habile à prévoir l'avenir [1], et accoutumé de longue main à se préparer à l'orage dans le temps du plus grand calme, il se douta de leur dessein, et, avant qu'ils pussent s'acquitter de leur commission, il se déroba, gagna la côte, et se mit sur un vaisseau qu'il tenait toujours prêt pour une aventure pareille. Il se sauva à Tyr, et de là il s'en alla à Antioche, où il croyait trouver encore Antiochus. Il fut obligé de le suivre à Éphèse.

Il l'y trouva justement dans le temps qu'il balançait en lui-même s'il entrerait en guerre avec les Romains. L'arrivée d'Annibal fit un grand plaisir à Antiochus. Il ne douta point qu'avec un homme qui avait tant de fois battu les Romains, et qui par là s'était acquis à juste titre la réputation du meilleur général qui fût alors, il ne pût venir à bout de tout. Il ne roulait plus dans son imagination que des victoires et des conquêtes : la guerre fut résolue, et on employa toute cette année et la suivante à en faire les préparatifs. Pendant cet intervalle pourtant, on s'envoyait des ambassades de part et d'autre, sous prétexte d'accommodement, mais en effet pour gagner du temps, et pour épier ce que faisait l'ennemi.

Du côté de la Grèce [2], tous les peuples, excepté les Étoliens, dont j'ai déjà marqué le mécontentement secret, goûtaient dans un tranquille repos les douceurs de la paix et de la liberté, et n'admiraient pas moins, dans cet état, la tempérance, la justice et la modération du vainqueur romain, qu'ils avaient admiré auparavant son courage et son intrépidité dans la guerre. Les choses étaient dans cette situation lorsque Quintius reçut de Rome un décret qui lui permettait de déclarer la guerre à Nabis. Sur cela il convoque l'assemblée des alliés à Corinthe; et, après leur avoir expliqué de quoi il s'agissait, « Vous voyez, « leur dit-il, que le sujet de la présente délibération vous regarde uniquement. Il s'agit « de décider si Argos, ville également ancienne et illustre, située au milieu de la « Grèce, jouira, comme les autres villes, de « la liberté, ou si on la laissera entre les mains « du tyran de Sparte qui s'en est emparé. Cette « affaire n'intéresse en rien les Romains, si « ce n'est que l'esclavage d'une seule ville ne « leur laisserait pas la gloire pleine et entière « d'avoir délivré toute la Grèce. Délibérez « donc sur ce qu'il y a à faire : vos résolutions « régleront ma conduite. »

Les sentiments n'étaient pas douteux. Il n'y eut que les Étoliens qui ne purent s'empêcher de faire éclater leur mécontentement contre les Romains, et qui allèrent jusqu'à les accuser de mauvaise foi, parce qu'ils retenaient Chalcis et Démétriade dans le temps même qu'ils se vantaient d'avoir rendu la liberté à toute la Grèce. Ils ne s'emportèrent pas moins contre les autres alliés, qui demandaient de leur côté qu'on les délivrât aussi du brigandage des Étoliens, qui n'étaient Grecs que par le langage, mais qui par le cœur en étaient véritablement ennemis. Comme la dispute s'échauffait, Quintius les réduisit à ne parler que sur l'affaire proposée; et il fut résolu, d'un consentement unanime, qu'on déclarerait la guerre à Nabis, tyran de Sparte, s'il refusait de rétablir Argos dans son ancienne liberté; et chacun promit d'envoyer de prompts secours : ce qui s'exécuta fidèlement. Aristène, général des Achéens, joignit Quintius, près de Cléones, avec dix mille hommes de pied et mille chevaux.

Philippe envoya de son côté quinze cents hommes, et les Thessaliens quatre cents chevaux. Le frère de Quintius arriva aussi avec une flotte de quarante galères, à laquelle les Rhodiens et le roi Eumène joignirent les leurs. Un grand nombre de Lacédémoniens exilés se rendirent au camp des Romains, dans l'espérance de recouvrer leur patrie. Ils avaient à leur tête Agésipolis, à qui le royaume de Sparte appartenait de droit. Encore enfant, il en avait été chassé par le tyran Lycurgue après la mort de Cléomène.

On avait songé d'abord à commencer la campagne par le siége d'Argos; mais Quintius jugea plus à propos de marcher droit au tyran.

[1] « Sed res Annibalem non diù latuit, virum ad pro« spicienda cavendaque pericula peritum; nec minùs in « secundis adversa, quàm in adversis secunda cogitan« tem. » (JUST.)

[2] Liv. lib. 34, n. 22, 43

Il avait eu soin de bien fortifier Sparte; et il avait fait venir de Crète mille soldats d'élite, qu'il joignit aux mille autres qui étaient déjà dans ses troupes. Il avait encore à sa solde trois mille étrangers, et outre cela dix mille hommes du pays, sans compter les ilotes.

Il prit en même temps des mesures pour se précautionner contre les mouvements intérieurs et domestiques. Ayant fait venir le peuple sans armes à l'assemblée, et ayant posté à l'entour ses satellites armés, après quelques préambules il déclara que, la conjoncture présente l'obligeant de prendre des précautions pour sa propre sûreté, il allait faire arrêter et enfermer un certain nombre de citoyens qui lui étaient justement suspects; et que, dès qu'on aurait repoussé les ennemis, de la part desquels il n'y avait pas beaucoup à craindre si le dedans était tranquille, il relâcherait ces prisonniers. Il en nomma environ quatre-vingts, qui étaient les principaux de la jeunesse, les enferma en lieu sûr, et, la nuit suivante, les fit tous égorger. Il fit aussi mourir dans les villages plusieurs ilotes, soupçonnés d'avoir voulu passer chez les ennemis. Ayant ainsi jeté la terreur dans les esprits, il songea à se défendre courageusement, bien résolu de ne point sortir de la ville dans le mouvement où elle était, et de ne point hasarder une bataille contre des troupes beaucoup supérieures en nombre.

Quintius s'étant avancé jusqu'à l'Eurotas, qui coule presque sous les murs de la ville, et travaillant à y établir son camp, Nabis détacha contre les ennemis ses troupes étrangères. Comme les Romains ne s'attendaient pas à cette sortie, parce que jusque-là personne ne les avait inquiétés dans leur marche, ils furent mis d'abord un peu en désordre; mais s'étant bientôt rétablis, ils repoussèrent l'ennemi jusque dans la ville. Le lendemain, Quintius ayant conduit ses troupes en ordre de bataille près de la rivière au delà de la ville, quand l'arrière-garde fut passée, Nabis la fit attaquer par ses étrangers. Alors, les Romains ayant fait volte-face, le choc fut très-rude de part et d'autre; mais enfin les étrangers furent enfoncés et mis en fuite. Il y en eut beaucoup de tués, parce que les Achéens, qui connaissaient les lieux, les poursuivaient dans la campagne, et ne leur faisaient point de quartier. Quintius se campa près d'Amicles; et après avoir ravagé toutes les belles campagnes qui étaient aux environs de la ville, il transporta son camp vers l'Eurotas, et de là fit le dégât dans les vallons situés au pied du mont Taygète et des terres voisines de la mer.

Dans le même temps le frère du proconsul, qui commandait la flotte romaine, forma le siége de Gythium, place alors très-forte et très-importante. Les flottes d'Eumène et des Rhodiens survinrent fort à propos; car les assiégés se défendaient avec un grand courage. Enfin, après une longue et vigoureuse résistance, ils se rendirent.

La prise de cette ville alarma le tyran; il envoya un héraut à Quintius pour lui demander une entrevue, qui lui fut accordée. Outre plusieurs autres raisons que Nabis faisait valoir en sa faveur, il insista fortement sur l'alliance presque encore toute récente que les Romains et Quintius lui-même avaient faite avec lui dans la guerre contre Philippe: alliance sur laquelle il devait d'autant plus compter, que les Romains se donnaient pour de fidèles et religieux observateurs des traités, auxquels ils se vantaient de ne donner jamais d'atteinte; que de sa part il n'y avait rien de changé depuis le traité; qu'il était le même qu'il avait toujours été auparavant, et qu'il n'avait donné aux Romains aucun nouveau sujet de plainte et de reproche. Ce raisonnement était concluant; et, pour dire le vrai, Quintius n'avait rien de solide à y opposer. Aussi, en lui répondant, ne fit-il que se répandre en plaintes vagues, et que lui reprocher son avarice, sa cruauté, sa tyrannie. Mais, lors du traité, était-il moins avare, moins cruel, moins tyran? Il ne fut rien conclu dans cette première entrevue.

Le lendemain, Nabis convint d'abandonner la ville d'Argos, puisque les Romains l'exigeaient, comme aussi de leur rendre les prisonniers et les transfuges. Il pria Quintius, s'il avait quelques autres demandes à lui faire, de les mettre par écrit, afin qu'il en pût délibérer avec ses amis; et Quintius le lui accorda. Il tint aussi conseil de son côté avec les alliés. La plupart étaient d'avis de continuer la guerre contre Nabis, laquelle ne pouvait

être glorieusement finie qu'en exterminant le tyran, ou du moins la tyrannie; qu'autrement, on ne pouvait compter que la liberté eût été rendue à la Grèce; que les Romains ne pouvaient point faire d'accord avec Nabis sans le reconnaître solennellement, et sans autoriser son usurpation. Quintius inclinait pour la paix; il craignait que le siége de Sparte ne traînât en longueur. Pendant ce temps-là, la guerre d'Antiochus pouvait éclater tout à coup, et il serait hors d'état de faire agir ses troupes contre lui. C'étaient là les prétextes qu'il apportait pour faire un accommodement : mais sa véritable raison, c'est qu'il craignait qu'un nouveau consul n'eût pour département la Grèce, et ne vînt lui enlever la gloire d'avoir terminé cette guerre; motif qui, pour l'ordinaire, influait plus dans la détermination des généraux romains que celui du bien public.

Ne pouvant, par toutes les raisons qu'il avait apportées, émouvoir et faire changer les alliés, il feignit de se rendre à leur avis, et, par ce détour, il les amena tous dans le sien. « A la bonne heure, dit-il, assiégeons « Sparte, puisque vous le jugez à propos; et « n'épargnons rien pour faire réussir notre « entreprise. Comme vous savez que les siéges « traînent souvent plus en longueur qu'on ne « voudrait, résolvons-nous à passer ici les « quartiers d'hiver, s'il le faut; ce parti est di- « gne de votre courage. J'ai suffisamment de « troupes pour venir à bout du siége; mais « plus le nombre en est grand, plus nous « avons besoin de vivres et de convois. L'hi- « ver, qui approche, ne nous offre qu'une « terre toute nue, et nous laisse sans fourra- « ges. Vous voyez de quelle étendue est la « ville, et combien par conséquent il nous faut « de béliers, de catapultes, et d'autres machines « de toutes sortes. Écrivez chacun à vos villes, « afin qu'elles nous fournissent abondamment « et promptement tout ce qui nous sera né- « cessaire. Il est de notre honneur de pousser « vivement ce siége, et il nous serait honteux, « après l'avoir commencé, d'être obligés de « le quitter. » Chacun alors fit ses réflexions, aperçut bien des difficultés qu'il n'avait pas prévues, et sentit combien la proposition qu'ils allaient faire à leurs villes y serait mal reçue lorsque les particuliers se verraient obligés de contribuer du leur aux frais de la guerre. Ainsi, changeant tout d'un coup de sentiment, ils laissèrent au général romain la liberté de faire ce qu'il jugerait le plus utile pour le bien de sa république et pour celui des alliés.

Alors Quintius, n'ayant admis à son conseil que les premiers officiers de l'armée, convint avec eux des conditions de paix qu'on pouvait offrir au tyran. Les principales étaient : qu'avant dix jours Nabis évacuerait Argos, aussi bien que les autres villes de l'Argolide où il avait des garnisons; qu'il restituerait aux villes maritimes toutes les galères qu'il leur avait prises, et ne conserverait pour lui que deux felouques à seize rames; qu'il rendrait aux villes alliées du peuple romain tous leurs prisonniers, leurs transfuges et leurs esclaves; qu'il rendrait aussi aux Lacédémoniens bannis leurs femmes et leurs enfants qui voudraient les suivre, sans pourtant les y obliger; qu'il donnerait cinq otages au gré du général romain, du nombre desquels serait son fils; qu'il paierait actuellement cent talents d'argent[1], et dans la suite cinquante, chaque année, pendant le cours de huit ans. On accordait une trêve de six mois pour envoyer de part et d'autre des ambassadeurs à Rome, et y faire ratifier le traité.

Aucun de ces articles ne plaisait au tyran; mais il fut surpris, et se trouvait heureux qu'on n'eût point parlé de faire revenir les bannis. Ce traité, quand on en sut le détail dans la ville, excita un soulèvement général, par la nécessité où il mettait les particuliers de restituer bien des choses qu'ils ne voulaient point perdre. Ainsi il ne fut plus mention de paix, et la guerre recommença tout de nouveau.

Quintius alors songea à pousser vivement le siége, et commença par examiner attentivement la situation et l'état de la ville. Sparte avait été longtemps sans murailles, et n'avait point voulu avoir d'autre fortification que le courage de ses citoyens. Ce n'était que depuis que les tyrans y dominaient qu'on y avait bâti des murs, et cela seulement dans les endroits

[1] Cent mille écus. = Cent talents d'argent d'Italie valent 690 000 fr. E. B.

qui étaient ouverts et d'un facile accès : tout le reste n'était défendu que par sa situation naturelle, et par des corps de troupes qu'on y plaçait. Comme l'armée de Quintius était fort nombreuse (elle montait à plus de cinquante mille hommes, parce qu'il avait fait venir toutes les troupes de terre et de mer), il résolut de s'étendre tout autour de la ville, et de l'attaquer en même temps de tous côtés pour y jeter la terreur, et pour mettre les assiégés hors d'état de se reconnaître. En effet, tout étant attaqué dans le même moment, et le danger étant égal de toutes parts, le tyran ne savait à quoi entendre, ni quels ordres donner, ni où il fallait envoyer du secours, et il était tout hors de lui.

Les Lacédémoniens soutinrent quelque temps l'attaque des assiégeants, tant qu'on combattit dans des défilés et dans des lieux étroits. Leurs traits cependant et leurs javelots avaient peu d'effet, parce que, se pressant les uns les autres, ils n'étaient point fermes sur leurs pieds, et n'avaient pas le bras libre pour les lancer fortement. Quand on approcha de la ville, les Romains se sentirent tout d'un coup accablés de pierres et de tuiles qu'on jetait sur eux du haut des toits. Mais, ayant mis leurs boucliers sur leurs têtes, ils s'avancèrent ainsi en tortue, sans que ni les traits ni les tuiles pussent leur nuire en aucune façon. Quand ils furent arrivés dans des rues plus larges, alors les Lacédémoniens, ne pouvant plus soutenir leur effort, ni tenir devant eux, prirent la fuite, et se retirèrent dans les lieux les plus élevés et les plus escarpés. Nabis, croyant la ville prise, cherchait avec grande inquiétude comment et de quel côté il pourrait s'échapper. Un des principaux officiers de son armée sauva la ville. Il fit mettre le feu aux édifices qui étaient proche du mur. Les maisons furent bientôt enflammées, l'incendie gagna en peu de temps, et la fumée seule était capable d'arrêter les ennemis. Ceux qui étaient hors de la ville et qui attaquaient le mur furent obligés de s'en éloigner; et ceux qui étaient entrés, craignant que l'incendie en croissant ne leur coupât toute issue, se retirèrent vers leurs troupes. Quintius fit sonner la retraite, et, après s'être vu presque maître de la place, il fut contraint de ramener ses troupes dans le camp.

Les trois jours suivants, il profita de la terreur qu'il avait jetée dans la ville, tantôt en faisant de nouvelles attaques, tantôt en faisant fermer, par des ouvrages, différents endroits, pour ôter aux assiégés toute issue et toute espérance de se sauver. Nabis, se voyant sans ressource, députa Pythagore vers Quintius, pour ménager un accommodement. Il refusa d'abord de l'écouter, et lui ordonna de sortir du camp. Mais le suppliant s'étant jeté à ses genoux, après beaucoup de prières il obtint enfin pour son maître la trêve aux mêmes conditions qui lui avaient auparavant été prescrites. L'argent fut payé, et les otages remis entre les mains de Quintius.

Pendant tous ces mouvements, les Argiens, qui, sur les nouvelles qu'ils recevaient l'une sur l'autre, comptaient déjà Lacédémone prise, se rétablirent eux-mêmes en liberté, et chassèrent leur garnison. Quintius, après avoir accordé la paix à Nabis, et pris congé d'Eumène, des Rhodiens et de son frère, qui retournèrent à leurs flottes, se rendit à Argos, qu'il trouva dans des transports de joie incroyables. La célébration des jeux néméens, qui n'avait pu se faire au temps marqué à cause du trouble des guerres, avait été différée jusqu'à l'arrivée du général romain et de son armée. Ce fut lui qui en fit les honneurs, et qui y distribua les prix : ou plutôt ce fut lui qui fut le spectacle. Les Argiens surtout ne pouvaient lever leurs yeux de dessus celui qui avait entrepris cette guerre exprès pour eux, qui les avait délivrés d'une dure et honteuse servitude, et qui venait de les faire rentrer dans leur ancienne liberté.

Les Achéens voyaient avec un sensible plaisir la ville d'Argos réunie à leur ligue, et rétablie dans tous ses priviléges; mais Sparte laissée en servitude, et un tyran maintenu au milieu de la Grèce, troublaient leur joie, et ne leur permettaient pas d'en goûter toute la douceur.

Pour les Étoliens, on peut dire que la paix accordée à Nabis était leur triomphe. Depuis ce honteux et indigne traité, car ils l'appelaient ainsi, ils décriaient partout les Romains. Ils faisaient remarquer que dans la guerre contre Philippe on n'avait mis bas les armes qu'après avoir obligé ce prince de sortir de toutes les villes de la Grèce; qu'ici l'usurpateur était conservé dans la possession tran-

quille de Sparte, pendant que le roi légitime (ils entendaient Agésipolis), qui avait servi sous le proconsul, et tant d'illustres citoyens de Sparte, étaient condamnés à passer le reste de leur vie dans un triste exil : en un mot, que le peuple romain s'était rendu le protecteur et le satellite du tyran. Les Étoliens, dans ces plaintes, bornaient leurs vues aux seuls avantages de la liberté : mais dans les grandes affaires il faut tout envisager, et se contenter de ce qu'on peut exécuter avec succès, sans vouloir tout embrasser à la fois. C'était la disposition de Quintius, comme lui-même le fera observer dans la suite.

Quintius retourna d'Argos à Elatée, d'où il était parti pour cette guerre contre Sparte, et employa tout l'hiver à rendre la justice aux peuples, à réconcilier entre elles les villes et les maisons particulières, à régler la police, et à rétablir partout le bon ordre; ce qui est, à proprement parler, le véritable fruit de la paix, la plus glorieuse occupation du vainqueur, et une preuve certaine que la guerre n'a été entreprise que par des motifs justes et raisonnables. Les ambassadeurs de Nabis, étant arrivés à Rome, demandèrent et obtinrent la ratification du traité.

Au commencement du printemps [1], Quintius se rendit à Corinthe, où il avait convoqué une assemblée générale des députés de toutes les villes. Là il leur représenta comment Rome s'était prêtée avec joie et empressement aux prières de la Grèce qui avait imploré son secours, et avait fait avec elle une alliance dont il espérait qu'on n'aurait pas lieu de se repentir. Il parcourut en peu de mots les actions et les entreprises des généraux romains qui l'avaient précédé, et rapporta les siennes avec une modestie qui en relevait le mérite. Il fut écouté avec un applaudissement général, excepté lorsqu'il vint à parler de Nabis, où l'assemblée, par un murmure modeste, fit sentir sa surprise et sa douleur de ce que le libérateur de la Grèce avait laissé dans le sein d'une ville aussi illustre que Sparte un tyran, non-seulement insupportable à sa patrie, mais redoutable à toutes les autres villes.

Quintius, qui n'ignorait pas la disposition des esprits à son égard sur ce sujet, crut devoir rendre compte de sa conduite en peu de mots. Il avoua qu'il n'aurait point fallu entendre à aucune condition de paix avec le tyran, si cela avait pu se faire sans risquer la perte entière de Sparte; mais qu'y ayant lieu de craindre que la ruine de Nabis n'entraînât celle d'une ville si considérable, il avait paru plus sage de laisser le tyran affaibli et hors d'état de nuire que de hasarder de voir peut-être périr la ville par des remèdes trop violents et par les efforts mêmes qu'on ferait pour la délivrer.

Il ajouta à ce qu'il avait dit du passé qu'il se préparait à partir pour l'Italie, et à y faire retourner toute l'armée : qu'avant dix jours ils entendraient dire qu'on aurait retiré les garnisons de Démétriade et de Chalcis, et qu'il allait à leurs yeux rendre aux Achéens la citadelle de Corinthe : qu'on verrait par là lesquels étaient plus dignes de foi, des Romains ou des Etoliens; et si ces derniers avaient eu raison de répandre partout qu'on ne pouvait plus mal faire que de confier sa liberté au peuple romain, et qu'on n'avait fait que changer de joug en recevant les Romains pour maîtres au lieu des Macédoniens : mais qu'on savait que les Etoliens ne se piquaient pas de discrétion et de sagesse, ni dans leurs discours, ni dans leurs actions.

Au reste, il avertit les autres villes de juger de leurs amis par les actions, et non par des paroles, et de bien discerner à qui elles devaient se fier, et contre qui elles devaient être sur leurs gardes. Il les exhorta à user modérément de la liberté : qu'avec cette sage précaution elle était salutaire aux particuliers aussi bien qu'aux villes; que, sans ce tempérament, elle devenait à charge aux autres, et pernicieuse à ceux mêmes qui en abusaient : que les principaux des villes, que les différents ordres qui les composent, que les villes elles-mêmes en général s'appliquassent avec soin à garder une parfaite union; que, tant qu'elles demeureraient unies, ni roi ni tyran ne pourraient rien contre elles; que la discorde et la sédition ouvraient la porte à tous les dangers et à tous les maux, parce que le parti qui se sent le plus faible au dedans cherche de l'appui au dehors, et aime mieux appeler l'étranger à son secours que de céder à ses concitoyens. Il termina son

[1] An. M. 3810; av. J. C. 194.

discours en les conjurant avec bonté et tendresse d'entretenir et de conserver par leur sage conduite la liberté dont ils étaient redevables à des armes étrangères, et de faire connaître au peuple romain qu'en les rendant libres il n'avait pas mal placé sa protection et ses bienfaits.

Ces avis furent reçus comme les avis d'un père. Tous, en l'entendant parler ainsi, pleuraient de joie; et Quintius lui-même ne put retenir ses larmes. Un doux murmure marquait les sentiments de toute l'assemblée. Ils se regardaient les uns les autres avec admiration, et s'entre-exhortaient à recevoir avec reconnaissance et respect les paroles du général romain comme autant d'oracles, et à les graver profondément dans leur esprit et encore plus dans leur cœur.

Ensuite Quintius, ayant fait faire silence, leur demanda de s'informer exactement de ce qu'il pouvait rester dans la Grèce de citoyens romains esclaves, et de les lui envoyer en Thessalie dans l'espace de deux mois; qu'il ne serait pas honnête pour eux-mêmes de laisser en esclavage ceux à qui ils devaient leur liberté. Tous se récrièrent avec applaudissement, et rendirent grâces en particulier à Quintius de ce qu'il avait bien voulu les avertir d'un devoir si juste et si indispensable. Le nombre de ces esclaves était fort considérable. Ils avaient été pris par Annibal dans la guerre punique; et comme les Romains n'avaient pas voulu les racheter, il les avait vendus. Il en coûta à l'Achaïe seule cent talents[1], c'est-à-dire cent mille écus, pour rembourser aux maîtres le prix des esclaves, pour chacun desquels on payait deux cent cinquante livres[2]; le nombre par conséquent montait ici à douze cents. Qu'on juge par proportion de tout le reste de la Grèce. L'assemblée n'était pas encore finie, qu'on vit la garnison descendre de la citadelle, puis sortir de la ville. Quintius la suivit de près, et se retira au milieu des acclamations des peuples, qui l'appelaient leur sauveur et leur libérateur, et faisaient mille vœux au ciel pour lui.

Il tira pareillement les garnisons de Chalcis et de Démétriade, et y fut reçu avec les mêmes applaudissements. De là il passa en Thessalie, où il trouva tout à réformer, tant le désordre était général.

Enfin, il s'embarqua pour l'Italie; et étant arrivé à Rome, il y entra en triomphe. La cérémonie dura trois jours, pendant lesquels il fit passer en revue devant le peuple les précieuses dépouilles qu'il avait amassées dans la double guerre contre Philippe et contre Nabis. Démétrius, fils du premier, et Armène, fils du second, étaient parmi les otages, et ornaient le triomphe du vainqueur. Mais ce qui en faisait le plus bel ornement, étaient les citoyens romains délivrés d'esclavage, qui suivaient le char, la tête rase, en signe de la liberté qui venait de leur être rendue.

§ II. — TOUT SE PRÉPARE A LA GUERRE ENTRE ANTIOCHUS ET LES ROMAINS. MUTUELLES AMBASSADES ET ENTREVUES DE PART ET D'AUTRE, QUI NE TERMINENT RIEN. LES ROMAINS ENVOIENT DES TROUPES CONTRE NABIS, QUI AVAIT ROMPU LE TRAITÉ. PHILOPÉMEN REMPORTE CONTRE LUI UNE VICTOIRE. LES ÉTOLIENS APPELLENT ANTIOCHUS. NABIS EST TUÉ. ENFIN ANTIOCHUS PASSE EN GRÈCE.

Du côté d'Antiochus et des Romains, tout se préparait à une guerre prochaine[1]. Il était venu à Rome des ambassadeurs au nom de toute la Grèce, d'une grande partie de l'Asie Mineure, et de plusieurs rois. Ils eurent une favorable audience dans le sénat: mais comme l'affaire d'Antiochus était d'une longue discussion, elle fut renvoyée à Quintius et aux commissaires qui avaient déjà été en Asie. La dispute fut vive de part et d'autre. Les ambassadeurs du roi s'étonnaient que leur maître les ayant envoyés simplement pour faire alliance et amitié avec les Romains, ceux-ci prétendissent lui faire la loi comme à un vaincu, et lui prescrire quelles villes il pouvait garder, et quelles villes il devait abandonner. Quintius, de concert avec ses collègues, après beaucoup de discours et de répliques, déclara aux ambassadeurs du roi que les Romains persistaient dans la résolution qu'ils avaient prise de délivrer les villes grecques de l'Asie, comme ils avaient fait celles de l'Europe; qu'ils vissent si cette condition convenait à Antiochus. Ils

[1] Cent talents d'Italie valent 600 000 fr. E. B.
[2] Cinq cents deniers. = 410 fr. E. B.

[1] An. M. 3811; av. J. C. 193. — Liv. lib 31, n. 57-62

répondirent qu'ils ne pouvaient prendre aucun engagement qui tendît à diminuer le domaine de leur maître. Le lendemain tous les autres ambassadeurs furent de nouveau introduits dans le sénat. Quintius leur rendit compte de ce qui s'était dit et passé dans la conférence, et les pria de faire savoir chacun à leurs villes que le peuple romain était déterminé à défendre leur liberté contre Antiochus avec le même zèle et le même courage qu'il avait fait contre Philippe. Les ambassadeurs d'Antiochus conjurèrent le sénat de ne rien précipiter dans une affaire de cette importance; de laisser au roi le temps de faire ses réflexions, et d'en faire eux-mêmes de leur côté avant que de donner un décret qui allait troubler le repos de l'univers. Il ne fut encore rien décidé, et l'on députa vers le roi les mêmes ambassadeurs qui avaient déjà conféré avec lui à Lysimachie, Sulpitius, Villius, Ælius.

A peine furent-ils partis, que des ambassadeurs carthaginois arrivèrent à Rome, et donnèrent avis au sénat qu'Antiochus, excité par Annibal, se préparait certainement à faire la guerre aux Romains. J'ai déjà dit qu'Annibal s'était réfugié chez ce prince, et qu'il arriva près de lui précisément dans le temps que le roi délibérait s'il devait entreprendre cette guerre. La présence et les conseils d'un tel général ne contribuèrent pas peu à l'y déterminer. Son avis dès lors, et il pensa toujours de même dans la suite, fut qu'il fallait porter la guerre dans l'Italie: que par ce moyen le pays ennemi leur fournirait des troupes et des vivres; qu'autrement, nul prince, nul peuple ne pouvait être supérieur aux Romains, et que l'Italie ne pouvait être vaincue que dans l'Italie même. Il ne demandait que cent galères, dix mille hommes de pied, et mille chevaux. Il assurait qu'avec cette flotte il irait d'abord en Afrique, où il espérait engager les Carthaginois à se joindre à lui; et que, s'il n'y réussissait pas, il irait droit en Italie, où il trouverait bien le moyen de susciter des affaires aux Romains: qu'il fallait que le roi passât en Europe avec le reste de ses troupes, et qu'il s'arrêtât dans quelque endroit de la Grèce, sans se transporter encore dans l'Italie, mais faisant toujours mine de vouloir y passer.

Le roi ayant d'abord extrêmement goûté ce projet, Annibal envoya à Carthage un Tyrien, dont il était fort sûr, pour préparer les esprits: car il n'osait pas hasarder des lettres, de peur qu'elles ne fussent interceptées; et d'ailleurs les affaires se traitent bien mieux de vive voix que par écrit. Mais le Tyrien fut découvert et ne se sauva qu'à peine. Le sénat de Carthage en donna aussitôt avis au peuple romain, qui craignit d'avoir à soutenir la guerre en même temps contre Antiochus et contre les Carthaginois.

Rome n'avait point alors de plus grands ennemis que les Étoliens[1]. Thoas, leur général, ne cessait de les animer, en leur représentant avec chaleur et emportement le mépris où ils étaient chez les Romains depuis leur dernière victoire, à laquelle pourtant ils avaient eu la plus grande part. Ses remontrances eurent l'effet qu'il en avait espéré. On députa Damocrite à Nabis, Nicandre à Philippe, et Dicéarque le frère de Thoas à Antiochus, avec des instructions particulières pour chacun de ces princes.

Le premier représenta au tyran de Sparte que les Romains avaient entièrement énervé son pouvoir en lui ôtant les villes maritimes, puisque c'était de là qu'il tirait ses galères, ses troupes, ses matelots; qu'enfermé presque dans ses murs, il avait la douleur de voir les Achéens dominer dans le Péloponnèse; qu'il n'aurait jamais une occasion pareille à celle qui se présentait actuellement de recouvrer son ancien pouvoir; que les Romains n'avaient point d'armée dans la Grèce; qu'il pouvait s'emparer facilement de Gythium, qui était fort à sa bienséance; et que la prise d'une ville comme celle-là ne paraîtrait pas aux Romains un sujet qui méritât de faire passer de nouveau les légions dans la Grèce.

Nicandre avait des motifs plus forts encore pour animer Philippe, qui avait été dégradé d'un rang beaucoup plus élevé, et à qui l'on avait ôté beaucoup plus de choses qu'au tyran. Il faisait valoir, outre cela, l'ancienne réputation des rois de Macédoine, et l'univers conquis par leurs armes: qu'au reste la proposition qu'il lui faisait n'avait aucun risque pour lui: qu'il ne lui demandait point de se

[1] An. M. 3812, av. J. C. 192. — Liv. lib. 35, 12.

déclarer avant qu'Antiochus fût passé en Grèce avec son armée ; et que si lui, Philippe, sans être secouru par Antiochus, avait soutenu si longtemps avec ses seules forces la guerre contre les Romains et les Étoliens unis ensemble, comment les Romains lui résisteraient-ils maintenant qu'il aurait pour alliés Antiochus et les Étoliens? Il n'oubliait pas la circonstance d'Annibal, ennemi-né des Romains, dont il avait défait plus de généraux qu'il ne leur en restait.

Dicéarque prit Antiochus par d'autres endroits. Avant tout, il fit sentir que dans la guerre contre Philippe, les Romains avaient profité du butin, mais que l'honneur de la victoire avait été tout entier pour les Étoliens ; qu'eux seuls leur avaient ouvert l'entrée dans la Grèce, et qu'ils les avaient mis en état de vaincre l'ennemi en leur prêtant leurs forces. Il faisait un long dénombrement des troupes d'infanterie et de cavalerie qu'ils lui fourniraient, aussi bien que des places fortes et des ports de mer dont ils étaient maîtres. Il n'hésita point à affirmer, quoique sans fondement, que Philippe et Nabis étaient résolus de se joindre à lui contre les Romains.

Voilà quels mouvements se donnaient les Étoliens pour susciter à Rome des ennemis de tous côtés. Les deux rois néanmoins n'entrèrent point alors dans leurs vues, et ce ne fut que dans la suite qu'ils prirent leur résolution.

Pour Nabis, il envoya sur-le-champ dans toutes les places maritimes pour les porter à la révolte. Il gagna par présents plusieurs des principaux, et se défit sous main de ceux qu'il trouva attachés opiniâtrément au parti des Romains. Quintius, en partant de Grèce, avait chargé les Achéens de veiller à la défense des villes maritimes. Ils députèrent aussitôt au tyran pour le faire souvenir du traité qu'il avait fait avec les Romains, et pour l'exhorter à ne pas troubler une paix qu'il avait désirée et demandée avec tant d'ardeur. Ils envoyèrent en même temps du secours à Gythium, que le tyran avait déjà assiégé, et des ambassadeurs à Rome, pour y donner avis de tout ce qui se passait.

Antiochus[1] ne se déclarait pas encore ouvertement, mais il prenait des mesures secrètes pour le grand dessein qu'il roulait dans son esprit. Il songea à se fortifier par de bonnes alliances avec ses voisins. Dans cette vue, il se rendit à Raphia, ville frontière de la Palestine du côté de l'Égypte. Il y donna sa fille Cléopatre en mariage à Ptolémée Épiphane, et lui céda pour sa dot les provinces de Célésyrie et de Palestine, à condition pourtant, comme la chose avait été stipulée auparavant, qu'il en toucherait la moitié des revenus

A son retour à Antioche, il en maria une autre, nommée *Antiochis*, à Ariarathe, roi de Cappadoce. Il aurait fort souhaité de faire prendre pour femme la troisième à Eumène, roi de Pergame ; mais ce prince la refusa, quoique ses trois frères lui conseillassent d'accepter cette offre, parce qu'ils croyaient que cette alliance avec un si grand roi serait un grand appui pour leur maison. Eumène les convainquit bientôt, par les raisons qu'il leur donna, qu'il avait mieux examiné l'affaire qu'eux. Il leur représenta que, s'il prenait la fille d'Antiochus, il serait obligé d'épouser ses intérêts contre les Romains, avec qui il voyait bien qu'il était sur le point de se brouiller : que si les Romains avaient le dessus, comme on avait tout lieu de le croire, il serait enveloppé dans les malheurs du vaincu, et que ce serait infailliblement sa ruine ; que, d'un autre côté, si c'était Antiochus qui eût l'avantage, tout ce qu'il y aurait à gagner pour lui serait, qu'ayant l'honneur d'être son gendre, il faudrait aussi devenir son esclave un des premiers ; car il fallait compter que si Antiochus avait le dessus dans cette guerre, il forcerait toute l'Asie à plier sous lui, et tous les princes à lui faire hommage; qu'on aurait meilleure composition des Romains, et qu'ainsi il avait résolu de demeurer attaché à leurs intérêts. L'événement fit voir qu'il avait raison.

Après ces mariages, Antiochus se rendit en diligence dans l'Asie Mineure, et arriva à Éphèse au cœur de l'hiver. Il en repartit au commencement du printemps pour aller châtier les Pisidiens, qui excitaient des troubles, après avoir envoyé son fils en Syrie pour veiller à la sûreté des provinces de l'Orient.

[1] Polyb. lib. 3, pag. 167. — Liv. lib. 35, n. 13-20. — Appian. in Syriac. pag. 88-92. — Joseph. Antiq Jud lib. 12, cap. 3.

J'ai dit ci-devant que les Romains avaient envoyé Sulpitius, Ælius et Villius en qualité d'ambassadeurs vers Antiochus. Ils avaient eu ordre de passer auparavant chez Eumène. Ils se rendirent donc à Pergame, la capitale de son royaume. Ils trouvèrent ce prince dans un grand désir qu'on déclarât la guerre à Antiochus. En temps de paix, un si puissant roi dans son voisinage lui donnait de justes alarmes. Si l'on entrait en guerre, il ne doutait point que le sort d'Antiochus ne dût être le même que celui de Philippe; et qu'ainsi, ou il serait entièrement détruit, ou, si on lui accordait la paix, il comptait profiter d'une partie de ses dépouilles et de ses places, qui le mettraient en état de se défendre par lui-même contre ses attaques : qu'après tout, si les choses tournaient autrement, il aimait mieux s'exposer à quelque accident que ce fût, dans la compagnie des Romains, que de se voir exposé, en se séparant d'eux, à subir de gré ou de force le joug d'Antiochus.

Sulpitius étant demeuré malade à Pergame, Villius, qui avait appris qu'Antiochus était occupé à la guerre de Pisidie, se rendit à Éphèse, où il trouva Annibal. Il eut plusieurs entretiens avec lui, dans lesquels il tâcha, mais inutilement, de lui persuader qu'il n'avait rien à craindre de la part des Romains. Il réussit mieux dans le dessein qu'il s'était proposé en lui témoignant beaucoup d'amitié et lui rendant de fréquentes visites, qu'il était de le rendre suspect au roi, car nous verrons bientôt que cela arriva de la sorte.

Tite-Live, sur la foi de quelques historiens, raconte que Scipion était de cette ambassade, et que ce fut alors qu'Annibal lui fit cette célèbre réponse que j'ai rapportée ailleurs[1], par laquelle il donnait le premier rang entre les grands généraux à Alexandre, le second à Pyrrhus, le troisième à lui-même. Quelques personnes trouvent peu de vraisemblance dans le voyage de Scipion, et encore moins dans la réponse d'Annibal.

Villius s'étant avancé d'Éphèse à Apamée, Antiochus s'y rendit après avoir terminé la guerre contre les Pisidiens. Leur entrevue roula à peu près sur les mêmes sujets que celles qu'avaient eues à Rome les ambassadeurs du roi avec Quintius. Elle fut troublée par la nouvelle que reçut alors ce prince de la mort d'Antiochus, son fils aîné. Il retourna à Éphèse pleurer la perte qu'il venait de faire. Malgré toutes ces belles apparences d'affliction, on crut assez généralement que c'était pure politique; que lui-même était l'auteur de sa mort, et l'avait sacrifié à son ambition. C'était un jeune prince dont on espérait beaucoup, et qui avait déjà donné de grandes preuves de sagesse, de bonté, et des autres vertus royales, qui le rendaient l'objet de l'amour et de l'estime de tous ceux dont il était connu. On prétend que le vieux roi en conçut de la jalousie; qu'il l'avait renvoyé d'Éphèse en Syrie sous prétexte de veiller à la sûreté des provinces d'Orient, et que là il l'avait fait empoisonner par quelques eunuques de la cour, pour se mettre l'esprit en repos. Il faudrait avoir des preuves bien certaines pour former un tel soupçon contre un roi et contre un père.

Villius, pour ne point se rendre importun dans un temps de deuil et de tristesse, était retourné à Pergame, où il trouva Sulpitius parfaitement rétabli. Le roi les manda peu après. Ils eurent un entretien avec son ministre, qui se termina à des plaintes réciproques de part et d'autre; après quoi ils retournèrent à Rome sans avoir rien conclu.

Dès qu'ils furent partis, Antiochus tint un grand conseil sur les affaires présentes, où chacun à l'envi s'emporta contre les Romains, sachant que c'était un moyen sûr de faire sa cour au prince. On relevait la fierté de leurs demandes, et l'on trouvait étrange qu'ils entreprissent d'imposer des lois au plus grand roi de l'Asie, comme s'ils avaient eu affaire à un Nabis vaincu. Alexandre d'Acarnanie, qui avait beaucoup de crédit sur l'esprit du roi, comme s'il se fût agi de délibérer, non pas s'il fallait faire la guerre ou non, mais où et comment il la fallait faire, montrait au roi une victoire assurée, s'il passait en Europe, et s'il allait s'établir dans quelque partie de la Grèce : que les Étoliens, qui en occupaient le centre, se déclareraient les premiers contre les Romains : qu'aux deux extrémités, Nabis d'un côté, pour recouvrer ce qu'il avait perdu, soulève-

[1] Tome I, dans l'Hist. des Carthaginois.

rait contre eux tout le Péloponnèse; et que, de l'autre, Philippe, encore plus mécontent, ne manquerait pas, au premier signal de guerre, de prendre aussi les armes : qu'il n'y avait point de temps à perdre, et que le point décisif était de s'emparer des postes favorables et de s'assurer des alliés. Il ajoutait qu'il fallait envoyer sans délai Annibal à Carthage, pour donner de l'inquiétude et de l'occupation aux Romains.

Annibal, que ses entretiens avec Villius avaient rendu suspect au roi, ne fut point appelé à ce conseil. Il s'aperçut, en plusieurs autres occasions, que le roi était refroidi à son égard, et ne lui marquait plus la même confiance. Il eut une explication avec lui, dans laquelle il lui ouvrit son cœur. Rappelant les premières années de son enfance, où il avait juré sur les autels d'être l'ennemi éternel des Romains, « C'est ce serment, dit-il, c'est » cette haine qui m'a mis les armes à la main « pendant trente-six ans, qui m'a fait chasser « de ma patrie pendant la paix, et qui m'a « obligé de venir chercher un asile dans vos « états. Si vous frustrez mes espérances, guidé « par cette même haine qui ne mourra qu'a- « vec moi, j'irai, partout où je saurai qu'il y « a des forces et des armes, susciter des en- « nemis aux Romains. Je les hais, et en suis « haï. Tant que vous songerez à leur faire la « guerre, vous pouvez mettre Annibal au « nombre et à la tête de vos amis. Si quelque « raison vous fait pencher vers la paix, prenez « d'autres conseils que les miens. » Antiochus, touché de ce discours, parut lui rendre son amitié et sa confiance.

Les ambassadeurs étant de retour à Rome, on comprit bien, par le rapport qu'ils firent de leur commission, qu'il fallait s'attendre à la guerre contre Antiochus; mais on ne jugea pas qu'il fût encore temps de la lui déclarer. Il n'en fut pas ainsi de Nabis, qui le premier avait rompu ouvertement le traité, qui actuellement assiégeait Gythium, et ravageait les terres des Achéens. On envoya en Grèce le préteur Acilius avec une flotte pour prendre la défense des alliés.

Les Achéens[1] avaient cette année-là pour général Philopémen. Il ne le cédait à personne pour les combats de terre, mais n'avait aucune connaissance de la marine. Il se chargea pourtant du commandement de la flotte achéenne, se flattant d'y réussir aussi bien qu'ailleurs[1] : mais il apprit à ses dépens à compter moins sur lui, et connut de quel prix en tout était l'expérience. Nabis, qui avait équipé à la hâte quelques vaisseaux, le battit, et peu s'en fallut qu'il ne le fît prisonnier. Cette disgrâce ne le découragea point, mais le rendit plus sage et plus circonspect; et c'est là l'usage que les personnes sensées doivent faire de leurs fautes, qui par là souvent leur deviennent plus utiles que les plus heureux succès. Nabis triomphait : Philopémen se promit bien de lui rendre cette joie de courte durée. En effet, peu de jours après, l'ayant surpris lorsqu'il s'y attendait le moins, il brûla son camp, et fit un grand carnage de ses troupes. Gythium cependant se rendit, ce qui augmenta beaucoup la fierté du tyran.

Philopémen vit bien qu'il en fallait venir à un combat. C'était là son fort; et personne ne l'égalait pour bien ranger ses troupes, pour choisir habilement les meilleurs postes, pour prendre tous ses avantages, et pour profiter de toutes les fautes que pouvait faire l'ennemi. Ici, piqué de jalousie et animé de vengeance contre Nabis, il mit en usage toute son habileté dans la science militaire. Le combat se donna assez près de Sparte. Dans la première attaque, les troupes auxiliaires de Nabis, qui faisaient sa principale force, enfoncèrent les Achéens, les mirent en désordre, et les firent plier. C'était par l'ordre du général, qu'ils prirent la fuite, pour attirer les ennemis dans des embuscades qu'il leur avait préparées. Ils y donnèrent tête baissée; et dans le moment qu'ils jetaient déjà des cris de victoire, les

[1] An. M. 3813; av. J. C. 191. — Liv. lib. 35, n. 25.
[2] — Plut. in Philop. pag. 363, 364.

[1] Le grand prince de Condé pensa et parla bien plus sagement. Comme on parlait d'une bataille navale, ce prince dit qu'il souhaiterait passionnément d'en voir une pour sa propre instruction. Un officier de marine qui était présent lui dit : *Monseigneur, si votre altesse y était, il n'y a point d'amiral qui ne fût ravi de recevoir vos ordres. — Mes ordres !* reprit brusquement le prince ; *je me garderais bien de dire seulement mon avis : je me tiendrais sur le pont bien tranquillement, et je regarderais tous les mouvements et toutes les manœuvres pour m'instruire.*

fuyards tournèrent visage, les Achéens, qui étaient en embuscade, tombèrent sur eux brusquement, et en firent un grand carnage. Comme le pays était fourré, et très-difficile pour la cavalerie, à cause des ruisseaux et des fondrières dont il était coupé, le général ne livra pas ses troupes à leur ardeur, et ne leur permit pas de poursuivre l'ennemi aussi vivement qu'elles l'auraient souhaité; mais il fit sonner la retraite, et campa dans ce lieu-là même, quoiqu'il fût encore grand jour. Comme il se douta bien que, dès que la nuit serait venue, les ennemis, revenant de leur fuite, se retireraient vers la ville par petits pelotons, il plaça en embuscade tout autour, dans tous les passages, sur les ruisseaux et sur les collines, différents corps de troupes, qui effectivement en tuèrent ou en prirent un très-grand nombre, de sorte qu'à peine Nabis conserva la quatrième partie de son armée. Philopémen, l'ayant renfermé dans sa ville, ravagea pendant un mois entier toute la Laconie; et, après avoir considérablement affaibli les forces du tyran, il retourna chez lui chargé de butin et de gloire.

Cette victoire fit beaucoup d'honneur à Philopémen, parce qu'il était visible qu'on ne la devait qu'à sa prudence et à son habileté. On raconte de lui une chose qui est peut-être unique, et que les jeunes officiers pourraient se proposer comme un modèle. Lorsqu'il était en marche, en temps de paix comme en temps de guerre, et qu'il trouvait quelque endroit, quelque passage difficile, s'arrêtant tout court, il se demandait à lui-même s'il était seul, ou demandait à ceux qui l'accompagnaient comment il faudrait s'y prendre si l'ennemi venait brusquement tomber sur eux; s'il les attaquait ou de front, ou par les flancs, ou par l'arrière-garde; s'il se présentait en bataille rangée, ou avec moins d'ordre, comme une armée qui est en marche. Quel poste devrait-il prendre pour lui? où placer ses bagages, et combien de troupes faudrait-il destiner pour leur garde? Seroit-il à propos de continuer son chemin, ou de retourner sur ses pas par où l'on était venu? Où placer le camp? quelle étendue lui donner? Comment assurer ses fourrages, et les moyens de faire de l'eau? Par quel endroit faudra-t-il le lendemain, après qu'on aura décampé, dresser sa marche, et dans quel ordre? Il s'était accoutumé de si bonne heure et s'était tellement exercé à ce manége guerrier, que rien n'était nouveau pour lui, que nul accident inopiné ne le déconcertait, et qu'il prenait son parti sur-le-champ, comme s'il avait tout prévu. Voilà comment on devient un grand homme de guerre. Mais pour cela il faut aimer son métier, se faire un honneur d'y réussir, s'en occuper sérieusement, et se mettre au-dessus des discours d'une jeunesse indolente, sans élévation et sans vues.

Pendant cette expédition des Achéens contre Nabis[1], les Étoliens avaient envoyé une ambassade à Antiochus, pour l'exhorter à passer en Grèce. Non-seulement ils lui promettaient de lui donner toutes leurs troupes pour agir avec les siennes, mais ils l'assuraient encore qu'il pouvait compter sur Philippe, roi de Macédoine, sur Nabis, roi de Lacédémone, et sur plusieurs autres états de la Gréce, qui, étant tous ennemis des Romains dans le cœur, n'attendaient que sa venue pour se déclarer contre eux. Thoas, le chef de cette ambassade, étala tous ces avantages avec beaucoup de pompe et de véhémence. Il lui représenta que les Romains, ayant retiré leur armée de Grèce, l'avaient laissée sans défense; que l'occasion ne pouvait être plus belle pour s'en saisir: qu'il trouverait tout disposé à le recevoir, et qu'il n'avait qu'à se montrer pour se rendre le maître du pays. Ce portrait flatté qu'on lui fit de l'état des affaires de Grèce le frappa extrêmement, et ne lui laissa presque plus lieu de délibérer sur le parti qu'il avait à prendre.

Les Romains, de leur côté, qui n'ignoraient pas tous les mouvements que se donnait l'Étolie pour leur enlever leurs alliés et leur susciter de toutes parts des ennemis, avaient envoyé en Grèce des ambassadeurs, du nombre desquels était Quintius. Il trouva tous les peuples fort bien disposés, excepté les Magnétes, qu'on avait aliénés des Romains en répandant le bruit qu'ils étaient prêts de rendre à Philippe son fils, qu'il leur avait donné en otage, et de lui livrer la ville de Démétriade, qui appartenait aux Magnètes. Il fallut les dé-

[1] Liv. lib. 35, n. 31-34.

tromper, mais d'une manière adroite et délicate, qui ne choquât pas Philippe, qu'on avait bien plus intérêt de ménager. C'est ce que fit Quintius avec beaucoup d'habileté. L'auteur de ces faux bruits était Euryloque, qui exerçait pour lors la première magistrature. Comme il lui échappa quelque parole dure et injurieuse contre les Romains, qui donna lieu à Quintius de reprocher aux Magnètes avec chaleur leur ingratitude, Zénon, un des anciens, s'adressant à Quintius et aux autres ambassadeurs, les larmes aux yeux, les conjura de ne point imputer à tout le peuple la fureur d'un particulier, dont lui seul devait répondre; que les Magnètes étaient redevables à Quintius et au peuple romain, non-seulement de la liberté, mais de ce que les hommes ont de plus cher et de plus précieux; et qu'ils perdraient la vie plutôt que de renoncer à l'amitié des Romains et d'oublier les obligations qu'ils leur avaient. Toute l'assemblée applaudit à ce discours. Euryloque, voyant bien qu'il ne pouvait plus demeurer en sûreté dans la ville, se réfugia chez les Étoliens.

Thoas, le chef de la nation, était revenu de chez Antiochus, et en avait amené avec lui Ménippe, que le roi envoyait aux Étoliens en qualité d'ambassadeur. Avant que l'assemblée générale fût convoquée, ces deux hommes avaient travaillé de concert à préparer et à prévenir les esprits, en exagérant avec emphase les armées de terre et de mer qu'avait le roi, ses nombreuses troupes d'infanterie et de cavalerie, les éléphants qu'il avait fait venir des Indes, surtout (motif puissant pour la multitude) l'or immense que le roi apporterait avec lui, suffisant pour acheter les Romains mêmes.

Quintius était informé régulièrement de tout ce qui se disait et se passait en Étolie. Quoique tout lui parût désespéré de ce côté-là, cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, et pour mettre encore plus les Étoliens dans leur tort, il jugea à propos d'envoyer dans l'assemblée quelques députés des alliés pour faire ressouvenir les Etoliens de leur alliance avec les Romains, et pour être en état de répondre librement à ce que pourrait avancer l'ambassadeur d'Antiochus. Il chargea de cette commission les Athéniens, que la dignité de leur ville et leur ancienne liaison avec les Etoliens y rendaient plus propres que tous les autres.

Thoas ouvrit l'assemblée en annonçant qu'il était venu un ambassadeur de la part d'Antiochus; on le fit entrer. Il commença par dire qu'il aurait été à souhaiter pour les peuples de la Grèce et de l'Asie qu'Antiochus fût intervenu plus tôt dans leurs affaires, et pendant que celles de Philippe se soutenaient encore; que par ce moyen chacun aurait conservé ses droits, et que tout ne serait pas tombé sous le pouvoir des Romains: « Mais « à présent encore, dit-il, si vous mettez à « exécution les desseins que vous avez formés, « Antiochus pourra, avec l'aide des dieux et « votre secours, rétablir dans leur ancienne « splendeur les affaires de la Grèce, en quelque mauvais état qu'elles soient. »

Les Athéniens, à qui on donna ensuite audience, sans dire un mot du roi, se contentèrent de rappeler aux Etoliens le souvenir de leur alliance avec les Romains, et des services que Quintius avait rendus à toute la Grèce, les conjurant de ne rien précipiter dans une affaire aussi importante que celle dont il s'agissait actuellement: que les résolutions hardies, prises avec chaleur et vivacité, pouvaient avoir d'abord un premier coup d'œil flatteur; qu'on en sentait ensuite les difficultés dans l'exécution, et que rarement elles avaient un heureux succès: que les ambassadeurs romains, et parmi eux Quintius, n'étaient pas loin; que pendant que tout était encore indécis, il paraîtrait plus de sagesse de discuter mûrement leurs intérêts et leurs prétentions dans des entrevues paisibles que d'engager précipitamment l'Europe et l'Asie dans une guerre dont les suites ne pouvaient être que funestes.

La multitude, toujours avide de nouveauté, était entièrement pour Antiochus, et ne voulait pas même qu'on admît les Romains dans l'assemblée. Les anciens et les plus sages eurent besoin de tout leur crédit pour obtenir qu'on les y invitât. Quintius s'y rendit, moins dans l'espérance de faire aucune impression sur des esprits si fort prévenus que pour convaincre tous les peuples que les Etoliens seuls étaient les auteurs de la guerre qui allait s'al-

lumer, et que les Romains ne s'y engageaient que malgré eux et forcés par la nécessité. Il commença par rappeler le souvenir du temps où les Etoliens étaient entrés en alliance avec les Romains, parcourut légèrement les différentes atteintes qu'ils y avaient données, et, après avoir dit peu de chose à l'égard des villes qui faisaient le prétexte de leurs querelles, il se réduisit à marquer que, s'ils croyaient avoir quelque juste sujet de plaintes, il paraissait bien plus raisonnable de faire leurs remontrances au sénat, qui serait toujours prêt à les écouter, que de susciter de gaîté de cœur entre les Romains et Antiochus une guerre qui allait troubler tout l'univers, et qui causerait infailliblement la ruine de ceux qui en auraient été les promoteurs.

L'événement justifia ses représentations; mais elles furent vaines alors. Thoas et ceux de sa faction furent écoutés favorablement, et obtinrent que sans délai, et en présence même des Romains, on ferait un décret par lequel on appellerait Antiochus pour venir délivrer la Grèce et pour se rendre l'arbitre des différends entre les Etoliens et les Romains. Quintius ayant demandé qu'on lui donnât une copie de ce décret, Damocrite, qui était alors en charge, s'oublia jusqu'au point de lui répondre insolemment qu'il avait bien d'autres affaires pour le présent; et que dans peu il irait lui-même lui porter ce décret en Italie en campant sur les bords du Tibre: tant un esprit d'emportement et de fureur avait saisi toute la nation, et même les premiers magistrats des Etoliens! Quintius et les autres ambassadeurs retournèrent à Corinthe.

Les Etoliens, dans leur conseil privé, formèrent en un même jour [1] trois résolutions étonnantes: c'était de s'emparer par ruse et par trahison de Démétriade, de Chalcis, et de Lacédémone. Trois des principaux citoyens furent chargés chacun de l'une de ces trois expéditions.

Dioclès partit pour Démétriade; et par le secours de la faction d'Euryloque, qui était actuellement en exil, et qui parut alors à la tête des troupes que Dioclès avait amenées, il se rendit maître de la ville.

[1] Liv. lib. 35, n 31-39

Thoas n'eut pas le même succès à Chalcis, dont il avait espéré pouvoir aussi s'emparer par le moyen d'un exilé. Les magistrats, qui étaient fort attachés aux Romains, ayant pressenti le dessein qu'on formait contre la ville, la mirent en état de défense et hors d'insulte. Thoas ainsi manqua son coup, et s'en retourna tout confus.

L'entreprise contre Sparte était bien plus délicate et plus importante. On ne pouvait y entrer que comme ami. Nabis depuis longtemps sollicitait le secours des Étoliens. Alexamène fut chargé d'y conduire mille hommes d'infanterie. On y joignit trente jeunes gens, qui étaient l'élite de la cavalerie, auxquels les magistrats commandèrent d'exécuter ponctuellement les ordres de leur commandant, quels qu'ils fussent. Alexamène fut reçu par le tyran avec grande joie. Ils sortaient tous les jours l'un et l'autre avec leurs troupes pour leur faire faire l'exercice en pleine campagne sur les bords de l'Eurotas. Un jour Alexamène, ayant donné le mot à ses cavaliers, attaque Nabis, qu'il avait tiré exprès à l'écart et le renverse de dessus son cheval. Aussitôt les cavaliers accourent, et le percent de plusieurs coups. Alexamène, sans perdre de temps, regagne la ville pour s'emparer du palais de Nabis. S'il eût convoqué sur-le-champ l'assemblée, et qu'il y eût parlé d'une manière conforme à la conjoncture présente, c'en était fait, et Sparte se serait déclarée pour les Étoliens. Mais il passa le reste du jour et la nuit entière à fouiller dans les trésors du tyran; et ses troupes, à son exemple, se mirent à piller la ville. Les Spartiates, ayant pris les armes, font un grand carnage des Étoliens, qui s'étaient répandus de côté et d'autre, marchent droit au palais, où ils tuent Alexamène, qu'ils trouvèrent presque sans défense, et uniquement occupé à mettre sa riche proie en sûreté. Tel fut le succès de l'entreprise contre Sparte.

Au premier bruit de la mort de Nabis [1], Philopémen, le général des Achéens, marcha avec un assez gros corps de troupes vers Sparte, où il trouva tout en trouble et en confusion. Il convoqua les principaux, leur parla

[1] Plut. in Philop. pag. 361, 365.

commé aurait dû faire Alexamène, et fit si bien, que, gagnant les uns par ses raisons, et entraînant les autres par la force, il obligea cette ville d'entrer dans la ligue des Achéens.

Ce succès augmenta merveilleusement sa réputation parmi ces peuples; car ce n'était pas un petit service que d'avoir acquis à la ligue une ville aussi puissante que Sparte et d'une si grande autorité. Par là il gagna aussi l'amitié et la confiance des plus gens de bien de Lacédémone, qui espérèrent l'avoir pour garant et pour défenseur de la liberté. Voilà pourquoi, quand la maison et tous les biens de Nabis eurent été vendus, ils résolurent, par un décret public, de lui faire présent de tout l'argent qui était revenu de cette vente, qui montait à six-vingts talents [1], et de lui envoyer une députation pour le prier de les recevoir.

Ce fut en cette occasion qu'on vit très-clairement, dit Plutarque, que la vertu de ce grand personnage était bien pure, et qu'il ne paraissait pas seulement homme de bien, mais qu'il l'était effectivement; car il ne se trouva pas un seul Spartiate qui voulût se charger de la commission de lui aller offrir ce présent. Saisis de respect et de crainte, ils s'en excusèrent tous, de sorte qu'enfin ils prirent le parti de lui envoyer faire la proposition par un de ses hôtes, nommé *Timolaüs*.

Ce Timolaüs, étant arrivé à Mégalopolis, logea chez Philopémen, qui le reçut avec beaucoup de marques de bonté. Là il eut le temps de considérer de près la gravité de toute sa conduite, la noblesse de ses sentiments, la frugalité de sa vie, et la régularité de ses mœurs, qui le rendaient incorruptible et invincible à l'argent; et il fut si étonné de tout ce qu'il vit, qu'il n'osa jamais lui ouvrir la bouche du présent qu'il venait lui offrir, et qu'ayant donné quelque autre prétexte à son voyage, il s'en retourna comme il était venu. Il fut envoyé une seconde fois, et ne fut pas plus hardi; enfin au troisième voyage, il se hasarda, quoique avec peine, à déclarer à Philopémen la bonne volonté de Sparte.

Philopémen l'écouta tranquillement; mais sur l'heure même il alla à Sparte; et après avoir témoigné aux Spartiates ses vifs sentiments de reconnaissance, il leur conseilla de ne pas dépenser leur argent à gagner et corrompre leurs amis gens de bien, parce qu'ils pourraient toujours user et jouir gratuitement de leur vertu et de leur sagesse; mais de le garder pour acheter et gagner les méchants, et ceux qui dans les conseils brouillaient et divisaient la ville par leurs discours séditieux, afin que, l'argent les obligeant à se taire, ils leur fissent moins de peine dans le gouvernement: « car il vaut beaucoup mieux, ajouta-« t-il, fermer la bouche à ses ennemis qu'à ses « amis. » Voilà jusqu'où allait le désintéressement de Philopémen. Que l'on compare cette noblesse et cette grandeur de sentiments avec la bassesse de ces âmes viles qui ne songent qu'à amasser.

Thoas s'était rendu auprès d'Antiochus [1]; et par les promesses magnifiques qu'il fit à ce prince, par tout ce qu'il lui dit de l'état présent de la Grèce, et en particulier de ce qui s'était fait dans l'assemblée générale des Étoliens, il le détermina à y passer incessamment. Il le fit avec tant de précipitation, qu'il ne se donna pas le temps de prendre toutes les mesures que demandait une guerre de cette importance, et n'emmena pas même assez de troupes. Il laissa derrière lui Lampsaque, Troas et Smyrne, trois villes puissantes qu'il eût fallu réduire avant que de se déclarer; et, sans attendre les troupes qui lui venaient de Syrie et de l'Orient, il n'emmena que dix mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux. Ces forces auraient à peine suffi quand il ne se serait agi que de prendre possession d'un pays sans défense, et qu'il n'y eût pas eu de guerre à craindre de la part des Romains.

Il arriva d'abord à Démétriade, et de là, après avoir reçu le décret et l'ambassade des Étoliens, il se rendit à Lamia, où se tenait leur assemblée. On l'y reçut avec de grandes démonstrations de joie. Il commença par s'excuser de ce qu'il venait avec beaucoup moins de troupes qu'on ne l'avait espéré, faisant entendre que cet empressement était une preuve de son zèle pour leurs intérêts, puisque, au premier signal qu'ils lui en avaient donné, il était parti malgré la mauvaise saison, et sans

[1] Six-vingt mille écus. = 600 000 fr. E. B.

[1] Liv. lib. 35, n. 43-45.

attendre que tout fût prêt ; mais que bientôt leur attente serait remplie : que, dès que le temps serait propre à la navigation, ils verraient toute la Grèce couverte d'armes, d'hommes, de chevaux, et toutes les côtes de la mer bordées de galères : qu'il n'épargnerait ni dépense, ni peine, ni danger, pour délivrer réellement la Grèce, et ponr y procurer le premier rang aux Étoliens ; qu'avec ses nombreuses armées il arriverait aussi d'Asie des convois de toutes sortes ; qu'ils eussent soin seulement de fournir pour le présent à son armée ce qui lui serait nécessaire. Après avoir ainsi parlé, il se retira.

Les plus sensés de l'assemblée voyaient bien qu'Antiochus, au lieu d'un secours effectif et présent tel qu'il l'avait promis, ne leur donnait presque que des paroles et des espérances. Ils auraient souhaité qn'on le prît seulement pour médiateur et pour arbitre entre eux et les Romains, et non pour chef de la guerre ; mais Thoas emporta les suffrages, et le fit nommer généralissime. On lui donna trente des principaux de la nation pour délibérer avec eux quand il le jugerait à propos.

§ III. — Antiochus fait tenter vainement les Achéens. Il se rend maître de Chalcis et de toute l'Eubée. Les Romains lui déclarent la guerre, et envoient contre lui dans la Grèce le consul Manius Acilius. Antiochus profite mal des conseils d'Annibal. Il est vaincu près des Thermopyles. Les Étoliens offrent de se soumettre aux Romains.

Le premier sujet de délibération[1] entre le roi et les Étoliens fut de savoir par quelle expédition il fallait commencer. On jugea à propos de faire une nouvelle tentative sur Chalcis, et, sans perdre de temps, l'on s'y rendit. Quand on en fut près, le roi laissa les principaux des Etoliens s'aboncher avec ceux de la ville qui en étaient sortis à leur arrivée. Les Etoliens les exhortèrent vivement à faire alliance et amitié avec Antiochus, mais sans renoncer à celle des Romains. Ils dirent que ce prince était passé dans la Grèce, non pour y porter la guerre, mais pour la délivrer réellement et de fait, et non simplement en paroles comme avaient fait les Romains : qu'il ne pouvait y avoir rien de plus utile pour les villes de la Grèce que d'être amies en même temps des deux puissances, parce que l'nne les défendrait toujours contre l'autre, et que par là elles se tiendraient mutuellement en respect ; qu'ils vissent, s'ils ne prenaient pas ce parti, à quoi ils s'exposaient, le secours romain étant éloigné, et le roi présent et à leurs portes.

Miction, l'un des principaux de Chalcis, répondit qu'il ne pouvait deviner pour la délivrance de qui Antiochus avait quitté son royaume et était passé en Grèce ; qu'il n'y savait aucune ville qui eût garnison romaine, ou qui payât quelque tribut à Rome, ou qui se plaignît d'être opprimée : que pour les Chalcidiens, ils n'avaient besoin ni de libérateur, puisqu'ils étaient libres, ni de défenseur, puisqu'ils vivaient en paix sous la protection et avec l'amitié des Romains : qu'ils ne rejetaient pas l'amitié dn roi ni des Etoliens, mais que la première démarche d'amis qu'ils devaient faire était de se retirer de leur île ; qu'ils étaient bien déterminés, non-seulement à ne les pas recevoir dans leur ville, mais à ne faire avec eux aucune alliance que de concert avec les Romains.

Quand on eut rapporté cette réponse au roi, comme il avait amené avec lni peu de troupes, et qu'il n'était pas en état de forcer la ville, il prit le parti de retourner à Démétriade. Une première démarche si pen sage et si mal concertée ne lui fit pas d'honneur, et ne fut pas d'un bon augure pour l'avenir.

On se tourna d'un autre côté, et l'on essaya de gagner les Achéens et les Athamanes. Les premiers donnèrent audience aux ambassadeurs d'Antiochus et des Etoliens à Ege, où se tenait leur assemblée, en présence de Quintius, ambassadeur des Romains.

L'ambassadeur d'Antiochus parla le premier. C'était un homme vain[1], comme le sont d'ordinaire ceux qui vivent à la cour et aux frais des princes, qui se croyait un beau parleur, et qui prenait un ton emphatique et imposant. Il dit qu'une cavalerie innombrable passait l'Hellespont pour venir en Europe, composée partie de cuirassiers partie d'ar-

[1] An M. 3813 ; av. J. C. 191. — Liv. lib. 35, n. 46-51. — Appian in Syriac. pag. 92, 93.

[1] « Is, ut plerique quos opes regiæ alunt, vaniloquus, maria « terrasque inani sonitu verborum compleverat. » (Liv.)

chers, qui de dessus leurs chevaux, dans la fuite même, lançaient à coup sûr leurs flèches en se retournant. A cette cavalerie, capable d'écraser seule toutes les forces de l'Europe réunies ensemble, il ajoutait une infanterie encore plus nombreuse; les Dahes, les Mèdes, les Elyméens, les Cadusiens, noms inconnus et effrayants. Pour la flotte, que nul port de la Grèce ne pourrait contenir, l'aile droite devait être composée des Tyriens et des Sidoniens, la gauche des Aradiens et des Sidètes de Pamphylie, nations les plus habiles incontestablement et les plus expérimentées dans la marine : qu'il était inutile de faire un dénombrement des sommes immenses que le roi apportait avec lui, tout le monde sachant que les royaumes d'Asie avaient toujours abondé en or; qu'il fallait juger de la même sorte des autres préparatifs de guerre : qu'ainsi les Romains n'auraient point ici affaire à un Philippe, ou à un Annibal, celui-ci simple citoyen de Carthage, l'autre renfermé dans les bornes étroites de son royaume de Macédoine, mais à un prince maître de toute l'Asie et d'une partie de l'Europe : que cependant, quoiqu'il vînt des extrémités de l'Orient pour délivrer la Grèce, il n'exigeait rien des Achéens qui fût contraire à la fidélité qu'ils croyaient devoir aux Romains, leurs premiers amis et alliés; qu'il ne demandait point qu'ils joignissent leurs armes aux siennes contre eux, mais seulement qu'ils demeurassent neutres, sans se déclarer ni pour les uns ni pour les autres.

Archidamus, ambassadeur des Etoliens, parla en conformité, ajoutant que le parti le plus sûr et le plus sage pour les Achéens était de demeurer simples spectateurs de la guerre, et d'en attendre en paix l'événement sans y prendre de part et sans courir aucun risque. Puis s'échauffant peu à peu, il se répandit en reproches et en injures contre les Romains en général, et personnellement contre Quintius : il les traitait d'ingrats qui avaient oublié qu'ils devaient au courage des Etoliens non-seulement la victoire remportée contre Philippe, mais encore le salut de leur armée et de leur général; car enfin quelle fonction de capitaine Quintius avait-il faite dans la bataille? qu'il ne l'avait vu occupé dans cette action qu'à consulter les auspices, qu'à immoler des victimes, qu'à faire des vœux, comme s'il eût été là en qualité d'augure et de prêtre, pendant que lui il exposait sa personne et sa vie aux traits des ennemis pour le défendre et le conserver.

A cela Quintius répondit qu'on voyait bien à qui Archidamus avait cherché à plaire par son discours; que, convaincu de la parfaite connaissance qu'avaient les Achéens du caractère des peuples d'Etolie, qui faisaient consister toute leur bravoure en paroles, et non en actions, il s'était peu mis en peine de ménager leur estime, mais n'avait songé qu'à se faire valoir auprès des ambassadeurs du roi, et, par leur moyen, auprès du roi même : que si l'on avait pu ignorer jusqu'ici ce qui avait formé l'alliance d'Antiochus et des Etoliens, le discours des ambassadeurs le faisait connaître sensiblement; que de part et d'autre ce n'avait été que mensonges et vanteries : que, faisant montre et parade de forces qu'ils n'avaient point, ils se séduisaient et s'enflaient mutuellement par de fausses promesses et de vaines espérances, les Etoliens avançant d'un côté hardiment, comme vous venez de l'entendre, que c'étaient eux qui avaient vaincu Philippe et sauvé les Romains, et que toutes les villes de la Grèce étaient prêtes à se déclarer pour l'Etolie : et le roi, d'un autre côté, assurant qu'il allait mettre en marche des troupes innombrables d'infanterie et de cavalerie, et couvrir la mer de ses flottes. « Ceci « me rappelle un repas que me donna à Chal- « cis un ami, honnête homme, dit-il, et qui « entend à merveille à traiter ses hôtes. Sur- « pris de la quantité et de la variété des mets « qui nous furent servis, nous lui demandâ- « mes comment, au mois de juin, il avait pu « amasser tant de gibier. Cet homme, qui « n'était pas glorieux et vain comme ces « gens-ci, se mettant à rire, nous avoua de « bonne foi que tout ce gibier prétendu n'é- « tait que du porc assaisonné diversement, et « mis à différentes sauces. Il en est de même « des troupes du roi, qu'on nous a tant fait « valoir, et dont on a cherché à enfler le nom- « bre par de grands noms; Dahes, Mèdes, « Cadusiens, Elyméens, tout cela n'est qu'un « même peuple, et encore un peuple d'escla- « ves plutôt que de soldats. Que ne puis-je,

« Achéens, vous représenter tous les mouvements et toutes les courses de ce grand roi, qui tantôt se rend à l'assemblée des Etoliens pour y mendier un secours de vivres et d'argent, et tantôt se présente en vain aux portes de Chalcis, d'où il est obligé de se retirer honteusement! Antiochus a cru mal à propos les Etoliens, et ceux-ci se sont fiés mal propos aussi à Antiochus. C'est ce qui doit vous apprendre à ne vous laisser pas tromper, et à vous fier pleinement à la bonne foi des Romains, dont vous avez fait épreuve tant de fois. Je m'étonne qu'on ose vous dire que le parti le plus sûr pour vous est de vous conserver neutres, et de demeurer simples spectateurs de la guerre. Ce moyen est sûr, mais pour devenir la proie du vainqueur. »

La délibération de l'assemblée des Achéens ne fut ni longue ni douteuse. Le résultat fut qu'on déclarerait la guerre à Antiochus et aux Étoliens. Ils envoyèrent sur-le-champ, à la prière de Quintius, quelque secours à Chalcis et à Athènes, cinq cents hommes pour chacune de ces villes.

Antiochus ne fut guère plus content des Béotiens, qui répondirent qu'ils délibéreraient sur le parti qu'ils devaient prendre quand ce prince serait arrivé en Béotie.

Cependant Antiochus fit un nouvel effort, et s'approcha de Chalcis avec un bien plus grand nombre de troupes que la première fois. La faction contraire aux Romains l'emporta, et la ville lui ouvrit ses portes. Les autres villes en firent bientôt autant, et il se rendit maître de toute l'Eubée. Il compta pour beaucoup d'avoir commencé la première campagne par la conquête et la réduction d'une île si considérable. Mais qu'est-ce qu'une conquête où l'on ne trouve point d'ennemis à combattre?

Il s'en préparait de terribles contre ce prince [1]. Les Romains, après avoir consulté la volonté des dieux par la voie des augures et des auspices, déclarèrent la guerre à Antiochus et à ses adhérents. On ordonna des processions pendant deux jours pour implorer le secours et la protection des dieux. On voua de célébrer les grands jeux pendant dix jours, si le succès de la guerre était favorable, et d'offrir des présents dans tous les temples des dieux. Quelle honte un paganisme si religieux, quoique aveugle, ne ferait-il point à des généraux chrétiens, qui rougiraient de la piété et de la religion!

On n'omit rien non plus du côté des soins humains. Il fut défendu aux sénateurs et aux magistrats inférieurs de s'éloigner de Rome à une distance d'où ils ne pussent pas revenir le même jour; et l'on ne voulut pas que cinq sénateurs pussent s'en absenter en même temps. L'amour du bien public prévalait sur tout. Le consul Acilius, à qui la Grèce était échue par le sort, marqua le rendez-vous à ses troupes à Brundusc [1] pour le quinze de mai, et il partit de Rome quelques jours auparavant.

Il arriva à Rome presque en même temps des ambassadeurs de la part de Ptolémée, de Philippe, des Carthaginois, de Massinissa, pour offrir aux Romains de l'argent, du blé, des troupes, des vaisseaux. Le sénat leur marqua la reconnaissance du peuple romain, mais n'accepta de toutes ces offres que le blé, à condition de le payer : il pria seulement Philippe d'aider le consul.

Antiochus cependant, après avoir sollicité plusieurs villes ou par ses envoyés, ou par lui-même, à entrer dans son alliance, se rendit à Démétriade, où il tint un conseil de guerre avec tous les hauts officiers de son armée, sur les opérations de la campagne que l'on commençait. Annibal, qui était rentré en faveur, y assista. Ce fut à lui qu'on demanda le premier son avis. Il commença d'abord par insister sur la nécessité de faire tous les efforts possibles pour engager Philippe dans les intérêts du roi, préalablement à tout le reste; démarche si importante, que, si elle réussissait, on pouvait sûrement compter sur un heureux succès. « En effet, disait-il, si Philippe a soutenu seul si longtemps tout le poids de la puissance romaine, que ne doit-on point espérer d'une guerre où les deux plus grands rois de l'Europe et de l'Asie uniront ensemble leurs forces! d'autant plus que les Romains auront alors contre eux tout ce qui

[1] An. M. 3813; av. J. C. 191. — Liv. lib. 36, n. 1-15. — Appian. in Syriac pag. 93-96.

[1] Brindes.

« les a auparavant rendus supérieurs, c'est-à-« dire les Étoliens et les Athamanes, à qui « seuls on sait qu'ils ont été redevables de la « victoire. Or, qu'il soit facile de détacher « Philippe du parti des Romains, qui en peut « douter, si ce que Thoas a tant de fois répété « au roi pour l'engager à passer dans la Grèce « est vrai, que ce prince, frémissant de co-« lère de se voir réduit à une honteuse servi-« tude sous le nom de paix, n'attend qu'une « occasion pour éclater? En peut-il espérer « une plus favorable que celle qui s'offre « maintenant à lui? » S'il ne l'acceptait pas, Annibal était d'avis que le roi envoyât son fils Séleucus avec l'armée qu'il avait en Thrace, pour ravager les frontières de la Macédoine, et mettre Philippe hors d'état de porter du secours aux Romains.

Il insista sur un autre point encore plus important, et soutint, comme il avait toujours fait dès le commencement, que l'on ne pouvait battre les Romains qu'en Italie, et que c'était pour cela qu'il avait toujours conseillé d'y aller commencer la guerre : que, puisque l'on avait pris un autre parti, et que le roi se trouvait actuellement en Grèce, son avis, dans l'état présent des affaires, était que le roi fît venir incessamment toutes ses troupes d'Asie, sans compter davantage sur les Étoliens ou sur les autres alliés de Grèce, qui pourraient bien lui manquer tout d'un coup : que, dès que ces troupes seraient arrivées, il fallait marcher vers les côtes de Grèce qui sont vis-à-vis de l'Italie, et y faire aller aussi la flotte; qu'il faudrait en employer la moitié à ravager et à tenir en alarme les côtes d'Italie, et garder l'autre dans quelque port voisin pour faire mine de passer avec les troupes, et être effectivement prêt à le faire en cas qu'il se présentât quelque occasion dont on pût tirer avantage. C'était le moyen, disait-il, de retenir les Romains chez eux, afin de défendre leurs côtes; et en même temps c'était celui qui était le plus propre pour porter la guerre en Italie, l'unique endroit, selon lui, où les Romains pouvaient être vaincus. « Voilà, dit-il en finis-« sant, ce que je pense; et si je suis moins « habile pour une autre guerre, je dois au « moins avoir appris par mes bons et mes mau-« vais succès comment il la faut faire avec les « Romains. On peut compter sur mon zèle « et sur ma fidélité. Au reste, je prie les dieux « de faire prospérer le parti que vous aurez « pris, quel qu'il soit. »

On ne put pas s'empêcher, dans le moment, d'approuver l'avis d'Annibal; et c'était l'unique qu'on pût donner à Antiochus dans l'état où étaient les choses. Il n'en suivit pourtant que l'article qui regardait les troupes d'Asie; car il envoya aussitôt ordre à Polyxénide, son amiral, de les transporter en Grèce. Pour tout le reste du plan d'Annibal, ses courtisans et ses flatteurs l'en détournèrent en lui représentant que la victoire ne pouvait lui manquer : que, s'il suivait le plan d'Annibal, Annibal en aurait tout l'honneur, parce que c'était lui qui l'avait formé; qu'il fallait que le roi en eût toute la gloire, et pour cela qu'il se fît lui-même un autre plan, sans s'arrêter à celui du Carthaginois. Voilà comment se dissipent les meilleurs avis et comment aussi se ruinent les plus puissants empires.

Le roi, ayant joint les troupes des alliés aux siennes, se rendit maître de plusieurs villes de Thessalie : il fut pourtant obligé de lever le siége de devant Larisse, Bébius, préteur des Romains, y ayant porté un prompt secours; et il se retira à Démétriade.

De là il passa à Chalcis, où il devint éperdument amoureux de la fille de son hôte. Quoique ce prince eût près de cinquante ans, la passion qu'il prit pour cette jeune fille qui n'en avait pas vingt, fut si forte, qu'il résolut de l'épouser. Oubliant les deux grandes entreprises qu'il avait formées, la guerre contre les Romains, et la délivrance de la Grèce, il passa tout le reste de l'hiver en divertissements et en fêtes à l'occasion de ces noces. Ce goût pour les plaisirs passa aisément du roi à tous ceux de sa cour, et fit partout négliger la discipline militaire.

Il ne revint de l'assoupissement où cette mollesse l'avait jeté que quand il apprit que le consul Acilius marchait à grandes journées contre lui dans la Thessalie. Il se mit aussitôt en chemin; et n'ayant trouvé au rendez-vous qu'un très-petit nombre de troupes des alliés, dont les officiers s'excusaient de n'avoir pu, quelques efforts qu'ils eussent faits, en amener davantage, il reconnut, mais trop tard, com-

bien Thoas l'avait trompé en lui faisant de magnifiques promesses, et combien Annibal avait eu raison de lui dire qu'il ne devait point compter sur les forces de tels alliés. Tout ce qu'il put faire alors, fut de se saisir du défilé des Thermopyles, et d'envoyer demander des troupes de renfort aux Étoliens. Le mauvais temps ou les vents contraires avaient empêché l'arrivée des troupes d'Asie que Polyxénide lui amenait; et le roi n'avait avec lui que celles qu'il avait amenées l'année précédente, qui n'étaient guère que de dix mille hommes.

Antiochus [1] croyait s'être bien mis en sûreté contre l'approche des Romains en se saisissant du pas des Thermopyles, et en ajoutant aux fortifications naturelles du lieu, des retranchements et des murailles. Le consul s'en approcha, résolu de l'attaquer. Les officiers et les soldats de son armée étaient presque les mêmes qui avaient combattu contre Philippe. Il les anima par le souvenir de la célèbre victoire qu'ils avaient remportée sur ce roi, tout autrement guerrier et exercé dans les combats qu'Antiochus, qui, nouvel époux amolli par les délices et par les festins, s'imaginait qu'on faisait la guerre comme on célèbre des noces. Acilius avait envoyé Caton, qui commandait sous lui en qualité de lieutenant, avec un assez gros détachement, pour chercher quelque route écartée qui pût le conduire sur la hauteur et au-dessus des ennemis. Après avoir essuyé des fatigues incroyables, Caton passa les montagnes par le même sentier où Xerxès, et Brennus après lui, s'étaient ouvert un passage; et tombant brusquement sur quelques soldats qu'il rencontra d'abord, il les mit aisément en fuite. Alors, sans différer, il fait sonner les trompettes, et s'avance à la tête de son détachement l'épée à la main et avec de grands cris. Un corps de six cents Étoliens qui gardaient quelques hauteurs, le voyant descendre des montagnes, prend la fuite, et se retire vers la grande armée, où ils remplissent tout de trouble et d'effroi. Dans le même moment le consul, de son côté, attaque les retranchements d'Antiochus avec toutes ses troupes, et les force. Le roi, blessé à la bouche d'un coup de pierre qui lui fracassa les dents, fut obligé par la douleur à tourner bride. Après sa retraite, aucune partie de son armée n'osa tenir ferme et attendre les Romains. Ce ne fut plus qu'une déroute, n'y ayant presque point de passages ouverts pour la fuite, parce que d'un côté ce n'étaient que marais profonds, et de l'autre que roches escarpées, qui empêchaient qu'on ne pût s'écarter ni à droite, ni à gauche. Cependant, se poussant les uns les autres de peur de l'épée ennemie, ils se renversaient dans ces marais et dans ces précipices, et il y en périt un grand nombre.

Au sortir de l'action, le consul tint longtemps embrassé Caton tout échauffé et encore hors d'haleine, et cria, dans les transports de sa joie, que ni lui, ni le peuple romain, ne pourraient jamais récompenser dignement ses services. Caton, qui combattait ici comme lieutenant général sous les ordres d'Acilius, avait été consul, et à la tête des armées en Espagne: mais il ne croyait pas se dégrader en acceptant un emploi subalterne pour le service de l'état; et cela était ordinaire chez les Romains. Cependant l'armée victorieuse poursuivait les fuyards, et les tailla tous en pièces, à la réserve de cinq cents, avec lesquels Antiochus se sauva à Chalcis.

Acilius envoya Caton porter lui-même à Rome la nouvelle de cette victoire, marquant dans ses dépêches la part considérable qu'il y avait eue. Il est beau pour un général de rendre ainsi justice au mérite d'autrui, et de ne point donner accès dans son cœur à la jalousie. L'arrivée de Caton à Rome remplit la ville d'une joie d'autant plus vive, qu'on avait plus appréhendé les suites d'une guerre contre un roi si puissant et d'une si grande réputation. On ordonna qu'on ferait aux dieux des prières publiques et des sacrifices en actions de grâces pendant trois jours.

Le lecteur a sans doute remarqué souvent avec admiration combien les peuples du paganisme étaient exacts à commencer et à terminer les guerres par des actes de religion, travaillant d'abord à se rendre favorables par des vœux et des sacrifices ceux qu'ils honoraient comme des dieux, puis leur rendant des actions de grâces publiques et solennelles

[1] Liv. lib. 36, n. 16-21. — Plut. in Cat. pag. 343, 344. — Appian in Syriac. pag. 96-98.

pour l'heureux succès de leurs armes. C'était un double témoignage qu'ils rendaient à une vérité importante et capitale, dont la tradition, aussi ancienne que le monde, s'est conservée parmi tous les peuples, qu'il y a un être souverain, une providence qui préside à tous les événements humains. Cette louable coutume s'observe régulièrement parmi nous; et ce n'est, à proprement parler, que dans le christianisme qu'on peut l'appeler une coutume religieuse. Je souhaiterais qu'on y ajoutât une pratique, conforme certainement à l'intention des supérieurs tant ecclésiastiques que politiques : ce serait d'ordonner en même temps des prières pour tant de braves officiers et soldats qui ont répandu leur sang pour la défense de l'état.

La victoire remportée sur Antiochus fut suivie de la reddition de toutes les places que ce prince avait prises, et en particulier de Chalcis et de toute l'Eubée. Le consul, après la victoire, montra en tout une modération qui lui fit encore plus d'honneur que la victoire même [1].

Quoique les Etoliens, par leurs procédés violents [2] et pleins d'insolence, se fussent rendus indignes de tout ménagement, Acilius tâcha néanmoins de les rappeler à leur devoir par la douceur. Il leur fit représenter que l'expérience au moins devait leur apprendre le peu de fond qu'ils pouvaient faire sur Antiochus : qu'il était encore temps d'avoir recours à la clémence du peuple romain; que, pour donner une preuve non douteuse de la sincérité de leur repentir, il fallait qu'ils remissent en son pouvoir Héraclée, leur ville capitale. Comme ces remontrances furent inutiles, il vit bien qu'il en fallait venir à la force. Il forma le siége de cette ville avec toutes ses troupes. Héraclée était une place très-forte, d'une grande étendue, et en état de faire une longue et vigoureuse défense. Le consul, ayant mis en usage les balistes, les catapultes, et toutes les autres machines de guerre, qu'il avait en grand nombre, fit attaquer la ville en même temps par quatre endroits. Les assiégés se défendaient avec un courage, ou, pour mieux dire, avec une fureur qui ne se peut exprimer. Ils rétablissaient sur-le-champ les pans de murs qui avaient été abattus; ils faisaient de fréquentes sorties avec une violence qu'il était difficile de soutenir, parce qu'ils se battaient en désespérés; ils brûlaient en un moment la plus grande partie des machines qu'on employait contre eux. L'attaque fut continuée ainsi pendant vingt-quatre jours de suite, sans interruption ni jour ni nuit.

Il était aisé de juger que les forces de la garnison, qui n'était pas fort nombreuse en comparaison des Romains, devaient être épuisées par un travail si violent et si continu. Le consul forma un nouveau plan. Il faisait cesser l'attaque sur le minuit, et ne la faisait recommencer que le lendemain matin vers les neuf heures. Les Etoliens, ne doutant point que cela ne vînt de lassitude, et que les assiégeants ne fussent autant accablés des fatigues qu'eux-mêmes, profitaient du repos qu'on leur laissait, et se retiraient en même temps que les Romains. Cette pratique dura quelque temps. Mais le consul, ayant fait retirer ses troupes à l'ordinaire sur le minuit, trois heures après fit attaquer la ville par trois endroits seulement, plaçant à un quatrième côté un corps de troupes qui avait ordre de demeurer tranquille jusqu'au moment où on leur donnerait le signal pour agir. Ceux des Etoliens qui dormaient, accablés de sommeil et de fatigue, eurent bien de la peine à se réveiller : ceux qui veillaient coururent de tous côtés où le bruit les appelait. Au point du jour, sur le signal qui fut donné par le consul, on donna l'assaut à l'endroit de la ville qui jusqu'alors n'avait point été attaqué, et que les assiégés, par cette raison, avaient dégarni. La place fut emportée dans le moment, et les Etoliens se réfugièrent précipitamment dans la citadelle. La ville fut livrée au pillage, moins par esprit de haine et de vengeance que pour dédommager le soldat, à qui jusque-là l'on n'avait point permis de piller aucune des villes qu'il avait prises. La citadelle, qui manquait de vivres, ne put pas tenir longtemps; et, à la première attaque, la garnison se rendit. Entre les prisonniers était Damocrite, l'un des principaux de la nation, qui, au commencement de la guerre, avait répondu à Quintius,

[1] « Multò modestiâ post victoriam, quàm ipsâ victoriâ, laudabilior. » (Liv.)

[2] Liv. lib. 36, n. 22-26.

qu'il lui porterait en personne dans l'Italie le décret par lequel il venait d'appeler Antiochus.

Philippe, en même temps, assiégeait Lamia, qui n'était éloignée d'Héraclée[1] que de sept milles, c'est à dire environ de trois lieues. Elle ne tint pas longtemps après la prise de cette dernière.

Quelques jours avant qu'Héraclée se fût rendue, les Étoliens avaient envoyé à Antiochus des ambassadeurs, qui avaient à leur tête Thoas. Le roi leur promit un prompt secours, leur fit compter sur-le-champ une somme d'argent considérable, et retint auprès de lui Thoas, qui y demeura volontiers pour hâter l'exécution de ses promesses.

Les Étoliens, à qui la perte d'Héraclée avait abattu le courage[2], songèrent à mettre fin à une guerre qui avait déjà été fort malheureuse pour eux, et qui pouvait le devenir encore beaucoup plus. Mais, la multitude n'ayant pu goûter les conditions de paix qu'on leur prescrivait, cette négociation n'eut point de suite.

Le consul cependant mit le siége devant Naupacte, où les Étoliens s'étaient renfermés avec toutes leurs forces. Ce siége avait déjà duré deux mois, lorsque Quintius, qui, pendant cet intervalle, avait été occupé à différents soins dans la Grèce, s'y rendit, et se joignit au consul. La ruine de cette ville entraînait celle de presque toute la nation. Quintius avait toutes les raisons possibles d'être mécontent des Étoliens. Cependant il se laissa toucher de compassion à la vue de leur ruine prochaine. Il s'approcha des murs assez près pour être reconnu par les assiégés. La ville était réduite aux abois. Le bruit s'y répandit que Quintius paraissait. Aussitôt on accourut de toutes parts sur les murs. Ces infortunés citoyens, tendant les mains vers Quintius, et, l'appelant par son nom, se mirent tous à pleurer, et à implorer son secours avec de grands cris. Quintius, touché de leur état jusqu'à verser des larmes, leur marqua par un geste refusant qu'il ne pouvait rien faire pour eux, et il retourna trouver le consul. Étant entré en conversation avec lui, il lui représenta qu'après avoir vaincu Antiochus, il perdait tout son temps à l'attaque de deux places, et que l'année de son commandement était près d'expirer. Acilius en convint; mais, la honte de lever le siége le retenant, il laissa Quintius maître de faire tout ce qu'il voudrait. Celui-ci s'étant approché des murs une seconde fois, les cris recommencèrent, et on le supplia d'avoir pitié de la nation. Il fit signe de la main qu'on lui envoyât quelques députés. Phénéas et les principaux sortirent et vinrent se jeter à ses pieds. Les voyant en cet état : « Votre malheur, leur dit-il, étouffe « en moi tout sentiment de colère et de ven- « geance. Vous voyez l'accomplissement de tout « ce que je vous avais prédit : et vous n'avez « pas la consolation de pouvoir dire que tout « cela est arrivé sans que vous y ayez donné « lieu. Mais, destiné comme je le suis à con- « server la Grèce, l'ingratitude n'arrêtera point « mon inclination à faire du bien. Députez au « consul pour obtenir de lui une trêve, qui « vous donne le temps d'envoyer des ambas- « sadeurs à Rome pour faire vos soumissions « au sénat. Je vous servirai d'intercesseur et « d'avocat auprès du consul. » Ils suivirent en tout le conseil de Quintius. Le consul leur accorda une trêve, leva le siége, et ramena son armée dans la Phocide.

Le roi Philippe envoya des ambassadeurs à Rome pour féliciter les Romains sur l'heureux succès de cette campagne, et pour offrir des présents et des sacrifices aux dieux dans le Capitole. Ils y furent reçus avec de grandes marques de distinction, et l'on remit entre leurs mains Démétrius, fils de Philippe, qui était retenu à Rome en qualité d'otage. Ainsi fut terminée la guerre que les Romains firent dans la Grèce contre Antiochus.

§ IV — Polyxénide, amiral de la flotte d'Antiochus, est battu par Livius. L. Scipion, nouveau consul, est chargé de la guerre contre Antiochus; Scipion l'Africain, son frère, sert sous lui. Les Rhodiens défont Annibal sur mer. Le consul marche contre Antiochus, et passe en Asie; il remporte sur lui une célèbre victoire près de Magnésie. Le roi obtient la paix, et par le traité cède toute l'Asie en deçà du mont Taurus. Dispute entre Eumène et les Rhodiens devant le sénat de Rome, au sujet des villes grecques de l'Asie.

Pendant que tout ce que je viens de rapporter

[1] Lamia et Héraclée étaient l'une et l'autre dans la Phthiotide.

[2] Liv. lib. 36, c. 27-35.

se passait dans la Grèce [1], Antiochus demeurait tranquille à Éphèse, s'assurant, sur la parole de ses flatteurs et de ses courtisans, qu'il n'avait rien à craindre de la part des Romains, et qu'ils ne songeaient point à passer en Asie. Annibal seul fut capable de le tirer de cet assoupissement. Il lui déclara nettement qu'au lieu de se flatter de vaines espérances comme il faisait, et de se laisser endormir par des discours destitués de toute raison et de toute vraisemblance, il devait compter qu'au premier jour il aurait à combattre par terre et par mer contre les Romains dans l'Asie et pour l'Asie, et qu'il fallait se résoudre ou à renoncer à l'empire, ou à le défendre les armes à la main contre des ennemis qui n'aspiraient à rien moins qu'à se rendre maîtres de l'univers.

Le roi comprit alors tout le danger où il était. Il envoya des ordres pour faire hâter la marche des troupes d'Orient, qui n'étaient pas encore arrivées : il fit équiper sa flotte, s'y embarqua, et passa dans la Chersonèse. Il y fortifia Lysimachie, Sestus, Abyde, et les autres places des environs, pour empêcher les Romains de passer en Asie par l'Hellespont; après quoi il revint à Éphèse.

On y résolut, dans un grand conseil, de hasarder un combat naval. Polyxénide, amiral de la flotte, eut ordre d'aller chercher C. Livius, qui commandait celle des Romains, arrivée tout nouvellement dans la mer Égée, et de l'attaquer. Ils se rencontrèrent près du mont Coryque en Ionie. Le combat fut fort opiniâtre. Enfin Polyxénide fut battu, et obligé de prendre la fuite. On lui coula à fond dix vaisseaux, et on lui en prit treize. Il se sauva à Éphèse avec le reste. Les Romains entrèrent dans le port de Cannes en Éolie, firent tirer leurs vaisseaux à terre, et fortifièrent d'un bon fossé et d'un rempart l'endroit où ils les mirent pour tout l'hiver.

Antiochus [2], lorsque ceci arriva, était à Magnésie, occupé à assembler ses forces de terre. Sur la nouvelle qu'il eut de la défaite de sa flotte, il marcha vers la côte, et songea sérieusement à en équiper une nouvelle, capable de conserver l'empire de ces mers. Pour cet effet, il fit réparer les vaisseaux qu'on avait sauvés, y en ajouta de nouveaux, et envoya Annibal en Syrie pour lui amener ceux de Syrie et de Phénicie. Il donna aussi une partie de l'armée à son fils Séleucus, qu'il envoya en Éolie observer la flotte romaine, et tenir le pays d'alentour dans le devoir; et il alla avec le reste prendre ses quartiers d'hiver en Phrygie.

Pendant tous ces mouvements [1], les ambassadeurs des Étoliens étaient arrivés à Rome, et pressaient l'audience, parce que la trève était près de sa fin. Quintius, qui était revenu de Grèce, les aida de son crédit. Mais ils trouvèrent les esprits entièrement indisposés contre les Etoliens. On les regardait non comme des ennemis ordinaires, mais comme une nation intraitable, et avec qui on ne pouvait point faire d'alliance. Après plusieurs jours de délibération, sans leur accorder ni leur refuser la paix, on leur fit deux propositions, dont on leur laissa le choix : c'était, ou de s'en remettre entièrement à la volonté du sénat, ou de payer mille talents [2], et de reconnaître pour amis et pour ennemis ceux qui le seraient du peuple romain. Comme ils demandèrent qu'on leur expliquât sur quoi il fallait s'en remettre à la volonté du sénat, on ne leur fit point de réponse fixe. Ainsi ils se retirèrent sans avoir rien obtenu, avec ordre de sortir, ce jour-là même, de Rome, et de l'Italie avant quinze jours.

L'année suivante les Romains [3] donnèrent le commandement des armées de terre qu'avait Acilius à L. Cornélius Scipion, le nouveau consul, sous qui Scipion l'Africain son frère s'était offert à servir en qualité de lieutenant. On fut bien aise à Rome d'éprouver lequel des deux, du vainqueur ou du vaincu, de Scipion ou d'Annibal, serait d'un plus grand secours pour l'armée où il se trouverait. On donna à L. Émilius Régillus le commandement de la flotte, qu'avait eu Livius.

Le consul, étant arrivé en Etolie, ne perdit

[1] An. M. 3813; av. J. C. 191. — Liv. lib. 36, n. 41-45. Appian. in Syriac. pag. 99, 100.

[2] Liv. lib. 37, n. 8 — Appian. in Syr. pag. 100.

[1] Liv. lib. 37, n. 1.

[2] Trois millions. = Mille talents, près de 7 millions de francs. E. B.

[3] An. M. 3814; av. J. C. 190. — Liv. lib. 37, n. 1-7. — Appian. in Syr. pag. 99, 100.

point le temps à attaquer des places l'une après l'autre ; mais, uniquement occupé de son grand dessein, après avoir accordé aux Etoliens une trêve de six mois pour envoyer une nouvelle ambassade à Rome, il songea à conduire son armée par la Thessalie, la Macédoine et la Thrace, pour la faire passer de là en Asie. Il avait cru devoir auparavant s'assurer des dispositions de Philippe. Ce prince reçut l'armée romaine avec toutes les marques de bonne volonté qu'on pouvait attendre de l'allié le plus fidèle et le plus zélé. A son arrivée et à son départ il lui fournit avec une générosité véritablement royale tous les rafraîchissements et tous les secours nécessaires. Dans les repas qu'il donna au consul[1], à son frère, et aux principaux officiers romains, il montra un air aisé et gracieux et une politesse qui n'étaient pas sans mérite auprès de Scipion l'Africain ; car ce grand homme, qui excellait en tout, n'était point ennemi d'une certaine élégance de mœurs et d'une noble générosité, pourvu qu'elle ne dégénérât point en luxe.

L'éloge que donne ici Tite-Live à Scipion en est un grand aussi pour Philippe. Il recevait chez lui ce qu'il y avait pour lors de plus illustre dans le monde, un consul du peuple romain, général en même temps de ses armées, et, ce qui était encore plus, Scipion l'Africain, frère du consul. La profusion est ordinaire, et paraît pardonnable dans ces occasions. Il n'y en eut point dans la réception que Philippe fit à ses hôtes. Il les traita en grand roi, et avec une magnificence qui convenait à leur dignité et à la sienne, mais qui n'avait rien d'excessif et d'outré, ni qui ressentît le faste et l'ostentation, et qui était infiniment relevée par des manières prévenantes, et par une attention à placer avec goût et à propos tout ce qui pouvait faire plaisir à ses hôtes. *Multa in eo dexteritas et humanitas visa.* Ces qualités personnelles lui firent plus d'honneur dans l'esprit de Scipion, et le lui rendirent plus estimable que n'auraient pu faire les profusions les plus somptueuses. Ce bon goût de part et d'autre, rare dans les princes et dans les grands seigneurs, est pour eux un beau modèle.

Le consul et son frère, en récompense de la manière noble et généreuse dont Philippe avait reçu l'armée, lui remirent, au nom du peuple romain, dont ils en avaient reçu pouvoir, le reste de la somme qu'il devait lui payer.

Philippe parut se faire un devoir et un plaisir d'accompagner l'armée romaine, et de lui fournir tout ce qui lui était nécessaire, non-seulement dans la Macédoine, mais jusque dans la Thrace. L'expérience qu'il avait faite de la supériorité des forces de Rome aux siennes, et l'impuissance où il se voyait de secouer le joug de l'obéissance et de la soumission, toujours dur à un roi, l'obligeaient de ménager un peuple de qui désormais son sort dépendait : et il y avait de la sagesse à lui de faire de bonne grâce ce qu'il était en quelque sorte contraint de faire ; car, pour le fond, il était difficile qu'il ne conservât pas contre les Romains un vif ressentiment de l'état où ils l'avaient réduit, les rois ne pouvant jamais s'accoutumer à dépendre des autres et à leur être soumis.

Cependant la flotte romaine[1] s'avançait du côté de la Thrace pour favoriser le passage des troupes du consul en Asie. Polyxénide, amiral d'Antiochus, qui était un Rhodien exilé, défit par un stratagème Pausistrate, qui commandait la flotte de Rhodes envoyée au secours des Romains. Il le surprit dans le port de Samos, et lui brûla ou coula à fond vingt-neuf de ses vaisseaux. Pausistrate y périt lui-même. Les Rhodiens, loin de se décourager[1] après une si grande perte, ne songèrent qu'à se venger. Ils équipèrent avec une diligence incroyable une nouvelle flotte plus puissante que la première. Elle joignit celle d'Emilius, et ces deux flottes s'avancèrent ensemble à Elée[2] pour dégager Eumène, assiégé dans sa capitale par Séleucus. Ce secours arriva fort à propos, dans le temps qu'Eumène était près de succomber aux efforts de ses ennemis. Diophane, Achéen, élève du célèbre Philopémen, acheva de mettre la ville en sûreté. Il y était en-

[1] « Multa in eo et dexteritas et humanitas visa, quæ « commendabilia apud Africanum erant, virum, sicut ad « cætera egregium, ita à comitate, quæ sine luxuriâ esset, « non aversum. » (Liv.)

[1] Liv. lib. 37, n. 9-11, et n. 18-22. — Appian. in Syr. pag. 101-103.

[2] Élée était le port de Pergame, et n'en était pas loin.

tré avec mille hommes d'infanterie et cent chevaux. Seul avec sa troupe, il fit, à la vue des habitants, qui n'osèrent le suivre, des actions d'une bravoure extraordinaire, qui obligèrent enfin Séleucus de lever le siége et de sortir du pays.

La flotte rhodienne étant ensuite détachée pour aller contre Annibal[1], qui amenait au roi celles de Syrie et de Phénicie, les Rhodiens seuls lui livrèrent le combat sur les côtes de Pamphylie. Par la bonté de leurs vaisseaux et l'adresse de leurs matelots, ils battirent ce grand capitaine, le poussèrent dans un port[2], et l'y bloquèrent si bien, qu'il lui fut impossible d'agir et de rendre aucun service au roi.

Antiochus reçut la nouvelle de cette défaite à peu près en même temps qu'il eut avis que le consul romain s'avançait à grandes journées dans la Macédoine, et qu'il se préparait à passer en Asie par l'Hellespont. Il vit bien alors que le danger était sérieux et prochain, et se hâta de prendre toutes les mesures possibles pour le prévenir.

Il envoya des ambassadeurs à Prusias[3], roi de Bithynie, pour lui apprendre que les Romains se disposaient à passer en Asie. Ils étaient chargés de lui représenter vivement les suites de ce passage : qu'ils venaient pour exterminer tous les royaumes, et ne laisser plus dans l'univers que l'empire romain : qu'après avoir vaincu et subjugué Philippe et Nabis, ils songeaient maintenant à l'attaquer; que, s'il avait le malheur de succomber, l'incendie, gagnant de proche en proche, passerait bientôt en Bithynie : que pour Eumène, il n'y avait rien à attendre de lui, puisqu'il s'était jeté lui-même dans les fers, et s'était soumis volontairement à la servitude.

Ces motifs avaient fait beaucoup d'impression sur l'esprit de Prusias : mais les lettres qu'il reçut dans le même temps du consul Scipion et de son frère contribuèrent beaucoup à dissiper tous ses soupçons et toutes ses craintes. Ce dernier lui représentait la coutume perpétuelle du peuple romain de combler d'honneurs les rois qui recherchaient son alliance, et il en citait des exemples auxquels lui-même il avait eu grande part. Il lui marquait qu'en Espagne, plusieurs, de petits princes qu'ils étaient auparavant, étaient devenus de grands rois depuis qu'ils s'étaient mis sous la protection des Romains : que Massinissa non-seulement avait été rétabli dans son royaume, mais y avait ajouté celui de Syphax, et était devenu l'un des plus puissants potentats de l'univers : que Philippe et Nabis, quoique vaincus dans la guerre par Quintius, avaient été laissés sur le trône; que l'année précédente on avait remis à Philippe le tribut qu'il s'était obligé de payer, et qu'on lui avait renvoyé son fils qui était retenu à Rome en otage; que Nabis serait encore actuellement sur le trône, si sa propre fureur, et la perfidie des Étoliens, ne le lui avaient fait perdre avec la vie.

L'arrivée de Livius, qui avait commandé la flotte, et que le peuple romain avait envoyé vers Prusias en qualité d'ambassadeur, acheva de fixer son esprit. Il lui fit sentir de quel côté on devait raisonnablement présumer que tournerait la victoire, et combien il était plus sûr pour lui de se fier à l'amitié des Romains qu'à celle d'Antiochus.

Antiochus, frustré de l'espérance qu'il avait eue d'attirer Prusias dans son parti, ne songea plus qu'à s'opposer au passage des Romains dans l'Asie, pour empêcher qu'elle ne devînt le théâtre de la guerre. Il crut que le meilleur moyen d'y réussir était de recouvrer l'empire de la mer qu'il avait presque perdu par la perte des deux combats dont j'ai parlé; qu'alors il serait en état d'employer ses flottes où il lui plairait, et qu'il serait impossible aux ennemis de transporter une armée en Asie par quelque autre trajet que ce fût, quand ses flottes n'auraient autre chose à faire qu'à l'empêcher. Il résolut donc de hasarder encore une bataille; et pour cela il se rendit à Éphèse, où était sa flotte. Il en fit la revue, la mit dans le meilleur état qu'il put, l'équipa abondamment de tout ce qui était nécessaire pour une nouvelle action, et l'envoya encore une fois, sous le commandement de Polyxénide, chercher les ennemis et les combattre. Ce qui le déter-

[1] Liv. lib. 37, n. 23-24. — Appian. in Syr. pag. 100. — Corn. Nep. in Annibale, cap. 8.

[2] Mégiste, port voisin de Patare.

[3] Liv. lib. 37, n. 25-30. — Appian. in Syriac. pag. 101-104. — Polyb. in Excerpt. leg. cap. 22.

mina à ce parti est qu'il avait appris qu'une grande partie de la flotte des Rhodiens était demeurée près de Patare, et que le roi Eumène était allé au-devant du consul dans la Chersonèse avec tous ses vaisseaux.

Polyxènide trouva Emilius et la flotte romaine près de Myonèse, ville maritime d'Ionie, et l'attaqua avec aussi peu de succès qu'auparavant. Emilius remporta sur lui une victoire complète, et l'obligea à se retirer à Ephèse, après lui avoir coulé à fond ou brûlé vingt-neuf vaisseaux, et lui en avoir pris treize.

Antiochus fut si frappé de ce coup [1], qu'il en parut entièrement déconcerté; comme si le bon sens l'eût tout d'un coup abandonné, il prit des mesures visiblement contraires à ses intérêts. Dans la consternation où il était, il envoya des ordres pour faire retirer ses troupes de Lysimachie et des autres villes de l'Hellespont, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des ennemis qui marchaient de ce côté-là pour passer en Asie : au lieu que le seul moyen qui lui restait de les en empêcher eût été de laisser ces troupes où elles étaient; car Lysimachie, qui était une place très-bien fortifiée, aurait pu soutenir un long siége, et peut-être jusque bien avant dans l'hiver, ce qui aurait extrêmement incommodé les ennemis par la disette de vivres et de fourrages, et pendant ce temps il aurait pu songer à s'accommoder avec les Romains.

Non-seulement il fit une grande faute en retirant de là ses troupes dans le temps qu'elles y étaient le plus nécessaires, mais il le fit avec tant de précipitation, qu'on y laissa toutes les munitions de guerre et de bouche dont il avait fait des magasins considérables. Ainsi, quand les Romains y entrèrent ils y trouvèrent toutes les munitions dont ils avaient besoin pour leur armée avec autant d'abondance que si elles eussent été préparées exprès pour eux, et le passage de l'Hellespont si libre, qu'ils transportèrent leur armée, sans la moindre opposition, dans l'endroit de tous le plus avantageux à l'ennemi pour le leur disputer.

On voit ici sensiblement ce qui est marqué si souvent dans les Ecritures, que, quand Dieu veut perdre et punir un royaume, il ôte au roi, ou aux commandants ou aux ministres, le conseil, la prudence, le courage. C'est la menace qu'il fait à son peuple par Isaïe[1]. *Le dominateur, le Seigneur des armées va ôter de Jérusalem et de Juda le courage et la vigueur.... tous les gens de cœur et tous les hommes de guerre, tous les juges et les vieillards.... les hommes d'autorité, et ceux qui peuvent donner conseil.* Mais ce qui est bien remarquable, c'est que l'historien païen dit ici en termes formels, et le répète deux fois, que *Dieu ôta l'esprit au roi* [2] *et lui renversa le raisonnement ; punition,* dit-il, *qui arrive toujours quand les hommes sont près de tomber dans quelque grand malheur.* L'expression est énergique : *Dieu renversa le raisonnement du roi.* Il lui ôta, c'est-à-dire qu'il lui refusa le bon sens, la prudence, le jugement ; il écarta de son esprit toute pensée salutaire; il le rendit distrait, et même opposé à tous les bons conseils qu'on pouvait lui donner : c'est ce que David demandait à Dieu à l'égard d'Achitophel [3], ministre d'Absalom : *Seigneur, renversez, je vous prie, les conseils d'Achitophel.* Le terme original est bien plus fort : INFATUA. Quelque sages que soient ses avis, faites-les paraître fous et insensés à Absalom; et c'est ce qui arriva. *Ce fut par la volonté du Seigneur que le conseil d'Achitophel, qui était le plus utile, fut ainsi détruit, afin que le Seigneur fît tomber Absalom dans le malheur* dont il était digne.

Les Romains, étant entrés en Asie[4], s'arrêtèrent quelque temps à Ilion, qu'ils regardaient comme le berceau de leur origine et comme leur patrie primitive, d'où Énée était parti pour aller s'établir en Italie. Le consul offrit des sacrifices à Minerve, qui présidait à la citadelle. La joie fut grande de part et d'autre, presque comme entre des pères et des enfants qui se revoient après une longue séparation. Les habitants de cette ville, voyant leurs petits-

[1] Liv. lib. 38, n. 31. — Appian. in Syr. pag. 104.

[1] Isai. 3, 1-3.

[2] *Θεοῦ βλάπτοντος ἤδη τοὺς λογισμοὺς, ὅπερ ἅπασι, προσιόντων ἀτυχημάτων, ἐπιγίγνεται... οὐ μὴν οὔτε τὸν διάπλουν ἐφύλαξεν ὑπὸ θεοβλαβείας.*

[3] « Infatua, quæso, Domine, consilium Architophel... « Domini autem nutu dissipatum est consilium Achitophel utile, UT INDUCERET DOMINUS SUPER ABSALOM « MALUM. » (2. *Reg.* cap. 15, v. 31 ; et cap. 17, v. 14.)

[4] Justin. lib. 31, cap. 8.

fils, vainqueurs de l'Occident et de l'Afrique, revendiquer l'Asie comme un royaume qui avait appartenu à leurs aïeux, s'imaginaient voir Ilion sortir de ses cendres, et renaître plus illustre que jamais. Les Romains, de leur côté, sentaient une joie infinie de se voir dans la demeure ancienne de leurs pères, qui avait donné la naissance à Rome, et d'y contempler les temples et les statues des divinités qui leur étaient communes avec cette ville.

Quand Antiochus sut que les Romains étaient passés[1], il commença à se croire perdu. Il souhaitait alors de se délivrer d'une guerre où il s'était engagé mal à propos et sans en avoir examiné mûrement toutes les suites. Il songea donc à envoyer une ambassade aux Romains, pour leur proposer des conditions de paix. Une cérémonie de religion avait retardé leur marche, l'armée s'étant tenue en repos pendant plusieurs jours, qui étaient fêtés à Rome, où l'on conduisait avec grande pompe, dans une procession solennelle, les boucliers sacrés nommés *ancilia*. Scipion l'Africain, qui était du nombre des prêtres saliens préposés à la garde de ces boucliers, n'avait point encore passé la mer, parce qu'en sa qualité de prêtre salien il ne pouvait pas sortir du lieu où la fête le trouvait, et l'armée fut obligée de l'attendre. C'était un grand dommage que des hommes si religieux ne fussent pas plus éclairés, et ne plaçassent pas mieux leur culte. Ce délai donna quelque espérance au roi; car il s'était attendu que les Romains, aussitôt après leur passage en Asie, viendraient l'attaquer brusquement. D'ailleurs, tout ce qu'il avait entendu dire du caractère de Scipion l'Africain, de sa grandeur d'âme, de sa générosité, de sa clémence à l'égard des vaincus, tant en Espagne qu'en Afrique, lui faisait espérer que ce grand homme, rassasié de gloire, ne se montrerait pas difficile pour un accommodement; d'autant plus qu'il avait un présent à lui faire, auquel il ne pouvait point n'être pas infiniment sensible: c'était son propre fils encore tout jeune, qui avait été pris sur mer lorsqu'il passait dans un esquif, de Chalcis à Oréum, selon Tite-Live.

[1] Liv. lib. 37, n. 33-15. — Polyb in Excerpt. Leg cap. 23. — Justin. lib. 31, cap. 7 et 8. — Appian in Syriac. pag. 105-110.

Héraclide de Byzance, qui portait la parole dans cette ambassade, ayant eu audience, commença par dire que ce qui avait rendu inutiles les autres négociations de paix entre son maître et les Romains, était ce qui lui faisait espérer un heureux succès de celle-ci: parce que toutes les difficultés qui les avaient pour lors arrêtés étaient actuellement levées; que le roi, pour ne point laisser lieu de se plaindre qu'il voulût retenir quelque chose en Europe, avait abandonné Lysimachie; qu'à l'égard de Smyrne, de Lampsaque, et d'Alexandrie dans la Troade, il était prêt à les remettre aux Romains, et telle autre ville de leurs alliés qu'ils lui demanderaient; qu'il consentait de payer au peuple romain la moitié des frais de la guerre. Il finit en les exhortant à se souvenir de l'inconstance des choses humaines, et à ne pas trop compter sur leur prospérité présente: qu'il devait bien leur suffire de donner pour bornes à leur empire l'Europe, qui était d'une étendue immense; que, s'ils avaient l'ambition de vouloir y ajouter encore quelque partie de l'Asie, le roi aurait assez de modération pour y consentir, pourvu que les limites en fussent marquées et fixées bien clairement.

L'ambassadeur s'imaginait que des propositions, selon lui, si avantageuses et si favorables, ne pourraient être refusées; mais les Romains n'en jugeaient pas ainsi. Au regard des frais de la guerre, comme c'était le roi qui l'avait suscitée mal à propos, ils trouvaient qu'il était juste de les lui faire payer en entier. Ils ne se contentaient pas non plus qu'il fît sortir ses garnisons de l'Ionie et de l'Eolie: ils prétendaient rendre la liberté à toute l'Asie, comme ils l'avaient rendue à toute la Grèce; ce qui ne pouvait se faire si le roi n'abandonnait toute l'Asie en deçà du mont Taurus.

Héraclide, n'ayant pu rien obtenir dans l'audience publique, essaya, selon les ordres qu'il en avait reçus, de gagner en particulier Scipion l'Africain. Il lui déclara avant tout que le roi lui rendrait son fils sans rançon. Puis, connaissant peu la grandeur d'âme de Scipion, et le caractère des Romains, il lui promit une somme considérable et un pouvoir absolu auprès du roi, s'il lui faisait accorder la paix. Scipion lui répondit en ces termes: « Je ne

« m'étonne pas que vous ignoriez ce que je « suis, et ce que sont les Romains, voyant « que vous ne connaissez pas même l'état où « se trouve le prince qui vous a envoyé vers « nous. Si vous prétendiez que l'inquiétude du « succès nous portât à vous accorder plus fa-« cilement la paix, il fallait que votre maître « se maintînt dans la possession de Lysima-« chie pour nous empêcher d'entrer dans la « Chersonèse, ou qu'il vînt à notre rencontre « dans l'Hellespont pour nous disputer le pas-« sage en Asie. Mais dès qu'il nous l'a aban-« donné, c'est avoir reçu le frein et le joug, « et il ne lui reste plus d'autre parti que de se « soumettre. Entre les offres qu'il me fait, « celle de me rendre mon fils ne peut pas ne « me point toucher sensiblement : j'espère que « les autres ne seront jamais capables de me « tenter. Je puis lui promettre, comme par-« ticulier, une vive reconnaissance pour un « bienfait et pour un don si précieux ; mais « comme homme public, qu'il n'attende rien « de moi. Allez lui dire de ma part que, s'il me « croit, il mettra bas les armes, et ne refusera « aucune condition de paix. C'est le seul conseil « que je puisse lui donner en bon et fidèle ami. »

Antiochus trouva qu'on n'aurait pu lui imposer des conditions plus dures, quand il aurait été vaincu, et une paix de cette sorte lui parut aussi funeste que la guerre la plus malheureuse. Ainsi, il se prépara à hasarder une bataille, et les Romains en firent autant de leur côté.

Le roi était campé à Thyatire. Il y apprit que P. Scipion était resté malade à Elée : il lui renvoya son fils. Ce fut un remède qui fit impression sur le corps aussi bien que sur l'esprit, en rendant à ce père affligé et malade la joie et la santé. Après avoir tenu longtemps son fils embrassé, et satisfait sa tendresse, « Allez, dit-il aux députés, porter mes actions « de grâces au roi, et dites-lui que je ne puis, « pour le présent, lui donner d'autre marque « de ma reconnaissance qu'en lui conseillant « de ne point songer à combattre avant qu'il « me sache arrivé au camp. » Peut-être Scipion espérait-il qu'un délai de quelques jours donnerait lieu au roi de faire de plus sérieuses réflexions qu'il n'avait fait jusque-là, et de songer à conclure une paix solide.

Quoique la supériorité des troupes d'Antiochus, beaucoup plus nombreuses que celles des Romains, fût pour lui un motif puissant de hasarder sans délai le combat, cependant l'autorité d'un homme comme Scipion, sur qui il avait toujours compté en cas de quelque fâcheux accident, l'emporta dans son esprit. Il passa la rivière de Phrygie (on croit que c'est l'Hermus), alla se poster près de Magnésie, au pied du mont Sipyle, et y fortifia son camp de manière qu'il le mit hors d'insulte.

Le consul l'y suivit de près. Les armées furent plusieurs jours en présence, sans qu'Antiochus fît sortir la sienne du camp. Il avait soixante-dix mille hommes de pied, douze mille chevaux, et cinquante-quatre éléphants. Les Romains n'avaient en tout que trente mille hommes, et seize éléphants. Le consul, voyant que le roi ne faisait point de mouvement, assembla son conseil pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre, en cas qu'il refusât toujours d'en venir aux mains. Il représenta que, l'hiver étant proche, il faudrait, malgré la rigueur de la saison, tenir les soldats sous des tentes, où, si l'on prenait des quartiers d'hiver, différer à l'année suivante la décision de la guerre. Jamais les Romains ne marquèrent de mépris pour un ennemi comme dans cette occasion. Tous s'écrièrent qu'il fallait sur-le-champ marcher contre l'ennemi, et profiter de l'ardeur des soldats, qui étaient tout prêts à forcer les palissades et à franchir les fossés pour aller l'attaquer jusque dans son camp s'il n'en sortait point. Il est assez vraisemblable que le consul souhaitait prévenir l'arrivée de son frère, dont la présence seule aurait beaucoup diminué de sa gloire.

Le lendemain, après qu'on eut reconnu la situation du camp, le consul en fit approcher son armée rangée en bataille. Le roi, craignant qu'un plus long délai n'abattît le courage des siens, et n'augmentât la confiance des ennemis, fit enfin sortir ses troupes. Ainsi, de part et d'autre, tout se prépara à une action qui devait être décisive.

Dans l'armée du consul, tout était assez uniforme et pour les hommes et pour les armes. Il y avait deux légions romaines, com-

posées chacune de cinq mille quatre cents hommes, et deux corps pareils d'infanterie latine. Les Romains occupaient le centre, les Latins les deux ailes, dont la gauche était appuyée au fleuve. La première ligne du centre était composée des hastaires[1], *hastati*; la seconde, des princes, *principes*; la troisième, des triaires, *triarii*. Voilà ce qui formait, à proprement parler, le corps de bataille. A côté de l'aile droite, pour la couvrir et la soutenir, le consul avait placé sur une même ligne trois mille hommes d'infanterie des Achéens et des troupes auxillaires d'Eumène, et tout de suite trois mille chevaux, dont huit cents étaient des troupes d'Eumène, et le reste des Romains. Il mit à l'extrémité de cette aile les Tralliens et les Crétois armés à la légère. L'aile gauche ne paraissait pas avoir besoin d'un pareil renfort, parce qu'on jugeait que le fleuve et les rives, qui étaient fort escarpées, la défendaient suffisamment. On y plaça cependant quatre escadrons de cavalerie. On laissa pour la garde du camp deux mille soldats, tant Macédoniens que Thraces, qui avaient suivi volontairement l'armée. Les seize éléphants furent laissés derrière les Triariens, pour servir comme de corps de réserve et d'arrière-garde. On ne songea point à les opposer à ceux des ennemis, non-seulement parce que ceux-ci étaient en plus grand nombre, mais encore parce que les éléphants d'Afrique, les seuls qu'eussent les Romains, étaient beaucoup inférieurs, et pour la taille et pour la vigueur, à ceux des Indes, et ne pouvaient soutenir leur choc.

L'armée du roi était plus variée par la diversité des nations, et par la différence des armes. Seize mille fantassins, armés à la macédonienne, qui formaient la phalange, faisaient aussi le corps de bataille. Cette phalange était divisée en dix petits corps, dont chacun présentait un front de cinquante hommes sur trente-deux de profondeur; et dans chacun des intervalles qui les séparaient, on avait placé deux éléphants. Elle faisait la principale force de l'armée. La vue seule des éléphants inspirait de la terreur. Leur haute taille et leur grandeur, déjà remarquable par elle-même, était encore relevée par leurs ornements de tête, et leurs aigrettes, où brillaient l'or, l'argent, la pourpre, l'ivoire: vains ornements, qui invitent l'ennemi par l'espérance de la proie, et ne sauvent point une armée. Ces éléphants portaient sur leur dos des tours montées par quatre hommes qui combattaient, sans compter le conducteur. Au côté droit de cette phalange était rangée de suite, et sur une même ligne, une partie de la cavalerie, savoir: quinze cents Gaulois d'Asie, trois mille cuirassiers armés de toutes pièces, mille autres cavaliers qui étaient l'élite des Mèdes et des autres peuples voisins. Tout de suite était placée une troupe de seize éléphants. Un peu au delà était le régiment du roi, composé des argyraspides, ainsi appelés parce qu'ils avaient des armes d'argent. Après eux douze cents archers des Dahes, auxquels on en avait joint deux mille cinq cents autres des Mysiens; puis, trois mille armés à la légère, partie Crétois, partie Tralliens. L'aile droite était formée par quatre mille, tant frondeurs qu'archers, moitié Cyrtéens, et moitié Élyméens. L'aile gauche était formée à peu près de la même manière, si ce n'est que devant une partie de la cavalerie on avait placé les chariots armés de faux, et les chameaux montés par des archers arabes qui avaient des épées minces et longues de six pieds pour pouvoir atteindre l'ennemi du haut de ces animaux. Le roi commandait la droite; Séleucus son fils, et Antipater son neveu, la gauche; et trois lieutenants généraux le corps de bataille.

Un brouillard épais, s'étant élevé dès le matin, forma une grande obscurité, qui empêchait les troupes du roi de se reconnaître les unes les autres, et d'agir de concert, à cause de leur grande étendue; et l'humidité causée par ce brouillard amollit les cordes des arcs, les frondes, et les courroies[1] dont on se servait pour lancer les traits. Les Romains en souffrirent beaucoup moins, parce qu'ils ne faisaient guère usage que d'armes pesantes, d'épées et de javelots; et comme le front de leur armée avait moins d'étendue, ils s'entrevoyaient plus facilement.

Les chariots armés de faux, par le moyen

[1] Ce sont les noms des trois corps qui formaient l'infanterie des légions romaines

[1] Amenta.

desquels Antiochus avait espéré jeter la terreur et le désordre parmi les troupes ennemies, commencèrent la déroute des siennes. Le roi Eumène, qui en connaissait le fort et le faible, lâcha contre eux les archers crétois, les frondeurs, et les cavaliers qui lançaient des javelots, avec ordre de les attaquer, non tous unis ensemble, mais partagés par petits pelotons, et de les accabler de tous côtés d'une grêle de traits, de pierres et de javelots, en jetant tous en même temps de grands cris. Les chevaux, effrayés par ces cris, prennent le mors aux dents, ne gardent plus d'ordre, sont emportés de côté et d'autre, et se tournent contre leurs propres troupes, aussi bien que les chameaux. Ce vain épouvantail ainsi dissipé, on en vint aux mains.

Mais il causa bientôt la perte de l'armée du roi; car les troupes qui étaient près de ces chariots, ayant été entraînées par leur désordre, et mises en fuite, laissèrent tout à découvert et sans défense, jusqu'aux cuirassiers; et la cavalerie romaine étant venue fondre sur ceux-ci, ils n'en purent soutenir le choc, et se débandèrent dans le moment, plusieurs demeurant sur la place, parce que la pesanteur de leurs armes ne leur permit pas de se sauver par la fuite. Toute l'aile gauche fut mise en déroute, et porta le désordre et l'alarme jusque dans le corps de bataille, formé par la phalange. Alors les légions romaines l'attaquèrent avec avantage, les phalangites ne pouvant faire usage de leurs longues piques, parce que les fuyards venaient se réfugier parmi eux, et les empêchaient d'agir, pendant que les Romains lançaient de tous côtés contre eux leurs javelots. Les éléphants, rangés dans les intervalles de la phalange, ne lui furent d'aucun secours. Les soldats romains, accoutumés dans les guerres d'Afrique à combattre contre ces bêtes, avaient appris comment il en fallait éviter l'impétuosité, ou en les perçant de leurs javelots par les flancs, ou, s'ils en pouvaient approcher, en leur coupant le jarret avec leur épée. Les premiers rangs de la phalange furent donc mis en désordre, et déjà on commençait à envelopper par derrière ses derniers rangs, lorsqu'on apprit que l'aile gauche des Romains était en grand danger.

Antiochus, qui avait remarqué que cette aile gauche était entièrement découverte par les flancs, et qu'on n'y avait placé que quatre escadrons, comme étant assez défendue par le fleuve, l'avait attaquée avec ses troupes auxiliaire et sa cavalerie pesamment armée, non-seulement de front, mais par les flancs, parce que les quatre escadrons, ne pouvant soutenir le choc de toute la cavalerie ennemie, s'étaient retirés vers le gros de l'armée, et avaient laissé libre le terrain qui était près du fleuve. La cavalerie romaine ayant été mise en désordre, l'infanterie la suivit bientôt, et elles furent poussées jusque dans le camp. Marcus Emilius, tribun des soldats, était demeuré pour la garde du camp. Quand il vit les Romains y venir en fuyant, il sortit avec toutes ses troupes au-devant d'eux, leur reprochant leur lâcheté et leur fuite honteuse. Il fit plus, il ordonna aux siens de tuer impitoyablement les premiers des fuyards qu'ils rencontreraient et qui refuseraient de tourner visage. Cet ordre, donné à propos et exécuté, eut tout son effet, une plus grande crainte en surmonta une moindre. Les fuyards s'arrêtent d'abord, puis ils retournent au combat. Emilius, avec son corps de troupes, qui était de deux mille hommes, tous braves et aguerris, s'oppose au roi, qui poursuivait vivement les fuyards. Attale, frère d'Eumène, sur l'avis qu'il reçut de la déroute de l'aile gauche, ayant quitté la droite, y accourut, et arriva à propos avec deux cents chevaux. Antiochus, pressé de tous côtés, tourna bride et se retira. Ainsi les Romains, vainqueurs dans les deux ailes, s'avancent à travers des monceaux de corps morts jusqu'au camp du roi, et le pillent.

On remarqua [1] qu'une des causes de la perte de cette bataille fut la manière dont le roi avait rangé sa phalange : elle faisait la principale force de son armée : jusque-là elle avait passé pour invincible; c'étaient tous vieux soldats aguerris, robustes, pleins de vigueur et de courage. Il fallait donc, pour les mettre en état de lui rendre plus de service, leur donner moins de profondeur, et plus de front; au lieu que, les ayant rangés sur trente-deux de profondeur, il en rendait la moitié inutile, et

[1] Appian.

plaçait sur le reste du front, des troupes de nouvelle levée sans courage et sans expérience, sur lesquelles il ne devait point compter. Antiochus, en cela, n'avait pourtant fait que suivre la méthode observée par Philippe et par Alexandre, qui rangeaient ainsi la phalange.

Il y eut ce jour-là de tués, tant dans le combat que dans la fuite et dans la prise du camp, cinquante mille hommes d'infanterie, et quatre mille de cavalerie; quatorze cents faits prisonniers, et quinze éléphants de pris avec leurs conducteurs. Les Romains ne perdirent pas plus de trois cents fantassins et vingt-quatre cavaliers : Eumène eut vingt-cinq cavaliers de tués. Le fruit de cette victoire fut la reddition de toutes les villes de l'Asie Mineure, qui vinrent se soumettre aux Romains.

Antiochus était arrivé à Sardes avec ce qu'il avait pu recueillir des troupes qui avaient échappé au carnage. De Sardes il passa à Célènes en Phrygie, où il apprit que son fils Séleucus était sauvé : il l'y trouva, et ils passèrent tous deux en diligence le mont Taurus, pour gagner la Syrie.

Annibal et Scipion l'Africain ne se trouvèrent ni l'un ni l'autre à cette bataille. Le premier était bloqué par les Rhodiens dans la Pamphylie avec la flotte de Syrie, et l'autre était resté malade à Élée.

Dès qu'Antiochus fut arrivé à Antioche [1], il envoya Antipater, fils de son frère, et Zeuxis, qui avait eu sous lui le gouvernement de la Lydie et de la Phrygie, pour demander la paix aux Romains : ils trouvèrent le consul à Sardes. Son frère l'Africain, rétabli de sa maladie, y était aussi. Ils s'adressèrent à ce dernier, et ce fut lui qui les présenta au consul. Ils ne songèrent en aucune sorte à excuser Antiochus, mais se bornèrent à demander humblement la paix en son nom. « Vous avez tou- « jours, lui dirent-ils, pardonné avec gran- « deur d'âme aux rois et aux peuples vain- « cus : combien devez-vous être maintenant « plus portés à le faire dans une victoire qui « vous rend les maîtres de l'univers ! Dés- « ormais, devenus égaux aux dieux, mettez « bas toute animosité contre les mortels, et ne « songez plus qu'à faire du bien au genre hu- « main. »

[1] Liv. lib. 37, n. 45-49 — Polyb. in Excerpt. Legat. cap. 24. — Appian. in Syriac. pag. 110-113.

On assembla le conseil au sujet de cette ambassade, et, après y avoir bien examiné l'affaire, on les fit entrer. Scipion l'Africain porta la parole, et dit ce qui s'y était résolu : que, comme les Romains ne se laissaient point abattre par l'adversité, aussi la prospérité ne les enflait point; que, par cette raison, ils ne demanderaient après la bataille que ce qu'ils avaient déjà demandé auparavant : qu'Antiochus évacuerait toute l'Asie en deçà du mont Taurus; qu'il paierait tous les frais de la guerre, qui furent taxés à quinze mille talents [1] d'Eubée, et le paiement en fut ainsi réglé : cinq cents talents comptant, deux mille cinq cents quand le sénat aurait ratifié le traité, et le reste en douze ans, mille talents par an; qu'il rendrait à Eumène les quatre cents talents qu'il lui devait, et le reste du paiement pour le blé que le roi de Pergame son père avait fourni au roi de Syrie; qu'il donnerait vingt otages au gré des Romains. « Mais, ajouta- « t-il, le peuple romain ne pourra point « compter sur les dispositions pacifiques d'un « prince qui donnera un asile dans ses états « à Annibal. Il demande qu'on le lui livre, « aussi bien que Thoas l'Etolien, qui a le plus « contribué à allumer cette guerre. » Toutes ces conditions furent acceptées.

On envoya L. Cotta à Rome avec les ambassadeurs d'Antiochus, pour instruire le sénat de tout ce qu'on avait fait dans cette négociation, et en obtenir la ratification. Eumène partit en même temps pour Rome, et les ambassadeurs des villes d'Asie s'y rendirent aussi. Peu de temps après on paya au consul les cinq cents talents à Éphèse. On lui donna des otages pour le reste du paiement, et pour assurance des autres conditions du traité. Antiochus, un des fils du roi, était du nombre des otages : il parvint ensuite à la couronne, et fut surnommé Épiphane. Dès qu'Annibal et Thoas eurent avis qu'on négociait un traité, jugeant bien qu'ils seraient sacrifiés, ils pourvurent

[1] Les quinze mille talents attiques feraient quarante-cinq millions; ceux d'Eubée, selon Budé, valaient un peu moins. — Quinze mille talents euboïques (et non pas d'Eubée) valent 58 millions de francs. E. B.

l'un et l'autre à leur sûreté en se retirant avant qu'il fût concln.

Les Étoliens avaient, dès auparavant, envoyé leurs ambassadeurs à Rome afin d'y solliciter un accommodement. Pour y mieux réussir, ils osèrent, par une fourberie indigne du caractère qu'ils portaient, répandre à Rome la nouvelle de la prise des deux Scipions dans un pourparler, et de la défaite de leur armée par Antiochus. Ensuite, comme si cette nouvelle eût été certaine, et ils l'assuraient avec impudence, ils prirent un ton de fierté dans le sénat, et semblèrent moins demander la paix que l'exiger. Ils connaissaient mal le caractère romain. On avait d'ailleurs beaucoup de sujets de mécontentement d'eux. Ils eurent ordre de sortir de Rome ce jour-là même, et de l'Italie avant quinze jonrs. Bientôt après on reçut des lettres du consul, qui montrèrent la fausseté de ce bruit.

Le peuple romain[1] venait de nommer pour consuls M. Fulvius Nobilior, et Cn. Manlius Vulso. Dans le département des provinces, l'Étolie échut par le sort à Fulvius, et l'Asie à Manlius.

L'arrivée de Cotta à Rome[2], qui y portait le détail et les circonstances de la victoire et du traité de paix, causa dans la ville une joie universelle. On ordonna des prières et des sacrifices en action de grâces pendant trois jours.

Après avoir satisfait aux devoirs de religion, le premier soin du sénat fut de donner audience, d'abord au roi Eumène, puis aux ambassadeurs. Il s'agissait, dans cette audience, d'une affaire des plus importantes qui eussent jamais été proposées au sénat, et qui intéressait toutes les villes grecques de l'Asie. On sait combien la liberté, en général, est chère et précieuse à tous les hommes. Mais les Grecs, en particulier, en étaient jaloux à un point qui ne peut s'exprimer. Ils la regardaient comme l'héritage de leurs pères, comme un bien patrimonial, comme un privilége singulier qui les distinguait des autres nations. En effet, pour peu d'attention qu'on fasse sur l'histoire des Grecs, on verra que la liberté était le grand mobile de toutes leurs entreprises et de toutes leurs guerres, et comme l'âme de leurs lois, de leurs coutumes et de tout leur gouvernement. Philippe, et Alexandre son fils, avaient commencé à y donner une grande atteinte. Leurs successeurs avaient achevé de l'opprimer et de l'éteindre presque entièrement. Elle venait d'être rendue par les Romains à toutes les villes de la Grèce, après la victoire qu'ils avaient remportée sur Philippe, roi de Macédoine. Celles de l'Asie, après la défaite d'Antiochus, espéraient des Romains la même grâce. Les Rhodiens avaient envoyé leurs ambassadeurs à Rome, principalement pour solliciter cette grâce en faveur des Grecs d'Asie. Le roi Eumène avait un intérêt particulier de s'y opposer. Voilà ce qui va faire le sujet de la délibération du sénat dont on peut dire que la décision tenait en suspens l'Europe et l'Asie.

Eumène, ayant eu le premier audience, commença par remercier en peu de mots le sénat de la protection éclatante qu'il lui avait accordée en les délivrant, son frère et lui, du siége qu'Antiochus avait mis devant Pergame, la capitale de ses états, et mettant son royaume en sûreté contre les entreprises injustes de ce prince. Puis il félicita les Romains sur l'heureux succès de leurs armes par terre et par mer, et sur la célèbre victoire qu'ils venaient de remporter, par laquelle ils avaient chassé Antiochus de l'Europe et de toute l'Asie située en deçà du mont Taurus. Il ajouta que, pour ce qui regardait sa personne et les services qu'il avait tâché de rendre aux Romains, il aimait mieux que le sénat en fût informé par le rapport des généraux que par sa propre bouche. Une retenue si modeste fut généralement approuvée; mais on le pria de vouloir bien marquer expressément en quoi le sénat et le peuple romain pouvaient lui faire plaisir, et ce qu'il attendait d'eux, l'assurant qu'il pouvait compter sur leur bonne volonté. Il répondit que si le choix d'une récompense lui était proposé par d'autres, et qu'on lui permît de consulter le sénat, il prendrait la liberté de demander conseil à une compagnie si respectable sur la réponse qu'il devrait rendre, pour ne point s'exposer à faire des demandes peu modestes et peu mesurées; mais que comme c'était du sénat même qu'il attendait tout ce

[1] An. M. 3815; av. J. C. 189. — Liv. lib. 37, n. 47-50.

[2] Id. Ibid. n. 52-59. — Polyb. in Excerpt. Leg. cap. 25. — Appian. in Syriac. pag. 116

qu'il pouvait espérer, il croyait devoir s'en rapporter uniquement à sa générosité. On le pressa de nouveau de vouloir bien s'expliquer clairement et sans ambiguité. Dans ce combat mutuel d'honnêteté et de déférence, Eumène, ne pouvant gagner sur lui de céder, sortit de l'assemblée. Le sénat persista toujours dans son sentiment, et sa raison était que le roi seul connaissait ce qui pouvait lui convenir et ce qui était à sa bienséance. On le fit donc rentrer, et on l'obligea de s'expliquer.

Pour lors il tint ce discours : « J'aurais continué à me taire, messieurs, si je ne savais « que les ambassadeurs rhodiens, à qui vous « donnerez bientôt audience, doivent vous « faire des demandes absolument contraires « à mes intérêts. Ils plaideront devant vous « la cause des villes grecques de l'Asie, et prétendront qu'elles doivent toutes être déclarées libres. Or, peut-il être douteux que « par là ils veulent nous soustraire non-seulement les villes qui seront délivrées, mais « celles même qui, anciennement, étaient nos « tributaires ; et que leur dessein est, par un « service si signalé, de se les assujettir réellement sous le titre de villes amies et alliées? « Ils ne manqueront pas de faire sonner bien « haut leur désintéressement, et de dire que « ce n'est point pour eux-mêmes qu'ils parlent, mais uniquement pour votre gloire et « votre réputation. Vous ne vous laisserez « point sans doute éblouir par un tel discours, « et vous êtes bien éloignés de vouloir non-seulement marquer une inégalité affectée « à l'égard de vos alliés en abaissant les uns « et élevant les autres sans mesure, mais encore faire de meilleures conditions à ceux « qui ont porté les armes contre vous, qu'aux « autres qui ont toujours été vos amis et vos « alliés. Pour ce qui concerne mes prétentions « particulières et mes intérêts personnels, je « puis facilement m'en départir ; mais au regard de votre bienveillance, et des marques « honorables de votre amitié, j'avoue que je ne « pourrais sans peine voir d'autres l'emporter « sur moi. C'est là la portion la plus précieuse « de l'héritage que j'ai reçu de mon père, qui « le premier de tous ceux qui habitent la « Grèce et l'Asie, a eu l'avantage de faire alliance et amitié avec vous, et qui l'a cultivée avec une constance et une fidélité inviolable jusqu'au dernier soupir. Il ne s'en « est pas tenu à de simples protestations d'une « bonne volonté. Dans toutes les guerres que « vous avez faites en Grèce, soit par terre, « soit par mer, il vous a toujours constamment suivis, et vous a aidés de toutes ses « forces avec un dévouement dont nul de vos « alliés n'a approché. On peut dire même que « son zèle pour vos intérêts, en mettant le « dernier sceau à sa fidélité, a mis fin à sa « vie ; car ce fut l'ardeur et la vivacité avec « laquelle il exhorta les Béotiens à entrer dans « votre alliance, qui lui causa l'accident dont « il mourut peu de jours après. Je me suis « fait un honneur et un devoir de marcher « sur ses traces. A la vérité je n'ai pu aller « au delà de son zèle et de son attachement « pour vous, la chose n'était pas possible ; » mais la conjoncture du temps et de la guerre « contre Antiochus m'a fourni plus d'occasions qu'à mon père de vous en donner des « preuves. Ce prince, très-puissant en Europe et en Asie, m'offrait sa fille en mariage ; il s'engageait à me restituer toutes les « villes qui s'étaient révoltées contre moi ; il « me promettait d'agrandir considérablement « mon royaume, si je voulais me joindre à lui « contre vous. Je ne me ferai point honneur « de n'avoir point accepté ces offres, qui me « détachaient de votre amitié : comment l'aurais-je pu ? Je rapporterai seulement ce « que je me suis cru obligé de faire pour vous « comme ancien et fidèle allié. J'ai aidé vos « généraux, par terre et par mer, de troupes « et de vivres, plus, sans comparaison, qu'aucun de vos alliés. Je me suis trouvé à toutes « les batailles navales que vous avez données, « et elles ne sont pas en petit nombre : je n'ai « épargné ni travaux ni dangers. J'ai essuyé « un siége, qui est ce que la guerre a de plus « fâcheux ; et je me suis vu enfermé dans « Pergame, près de perdre la vie avec la « couronne. Délivré de ce siége pendant « qu'Antiochus d'un côté, et Séleucus son fils « de l'autre, campaient encore dans mes états ; « oubliant mes propres intérêts, je me suis « transporté dans l'Hellespont avec toute ma « flotte au-devant de L. Scipion, votre consul, « pour lui faciliter le passage. Depuis son

« entrée en Asie, je n'ai point quitté le con-« sul : nul soldat n'a été plus assidu dans « votre camp que mon frère et moi : il n'y a « point eu sans moi d'action, point de combat « de cavalerie. Dans la dernière bataille j'ai « défendu le poste où le consul m'avait placé. « Je ne demanderai point si aucun de vos al-« liés peut, en ce point, se comparer à moi. « Ce que je puis dire avec confiance, c'est « qu'il n'y a aucun des peuples et des rois que « vous avez le plus honorés, à qui je n'aie « droit de m'égaler. Massinissa avait été « votre ennemi avant que de devenir votre « allié. Il ne vint point à vous avec de puis-« sants secours, et pendant que son royaume « était encore à lui en entier : mais, banni et « chassé de ses états, dépouillé de tous ses « biens et de toutes ses forces, il se réfugia « dans votre camp avec un escadron de cava-« lerie pour y chercher un asile et une res-« source dans son malheur. Cependant, parce « que depuis il vous servit fidélement contre « Syphax et contre les Carthaginois, non-seu-« lement vous l'avez rétabli sur le trône de « ses pères, mais, en le gratifiant d'une « grande partie du royaume de Syphax, vous « l'avez rendu l'un des plus puissants rois de « l'Afrique. Que ne devons-nous donc point « attendre de votre libéralité, nous qui avons « toujours été vos alliés, et jamais vos enne-« mis ! Mon père, mes fréres et moi, avons « toujours porté les armes pour vous sur mer « et sur terre, non-seulement dans l'Asie, « mais loin de notre pays, dans le Pélopon-« nèse, dans la Béotie, dans l'Etolie, pen-« dant les guerres contre Philippe, contre « Antiochus, contre les Etoliens. Quelles sont « donc vos prétentions ? me dira quelqu'un. « Puisque vous m'obligez, messieurs, de « m'expliquer, je le ferai. Si vous avez reculé « Antiochus au delà du mont Taurus pour « occuper vous-mêmes ce pays et le réunir à « votre empire, je ne puis point désirer un « meilleur voisinage que le vôtre, ni qui soit « plus capable de mettre mes états en sûreté. « Mais si vous avez résolu d'y renoncer pour « vous-mêmes, et d'en rappeler vos armées, « j'ose dire que de tous vos alliés il n'y en a « aucun qui mérite mieux que moi de profi-« ter de vos conquêtes. Mais, dira-t-on, il « est grand et glorieux de délivrer les villes « de l'esclavage et de leur rendre la liberté ! « Oui, si elles n'ont jamais exercé d'hostilités « contre vous. Mais si elles sont entrées avec « chaleur dans le parti d'Antiochus, combien « est-il plus digne de votre sagesse et de votre « équité de faire tomber vos bienfaits sur des « alliés qui vous ont servis utilement, que sur « des ennemis qui ont voulu vous perdre ! »

Le discours du roi plut fort aux sénateurs, et l'on vit bien qu'ils étaient disposés à faire pour lui tout ce qui dépendrait d'eux.

On donna ensuite audience aux Rhodiens. Celui qui portait la parole pour eux, après avoir exposé l'origine de leur amitié avec le peuple romain, et les services qu'ils lui avaient rendus, premièrement dans la guerre contre Philippe, puis dans celle contre Antiochus, « Rien, dit-il en s'adressant aux sénateurs, « ne nous afflige tant aujourd'hui que de nous « voir obligés d'entrer en dispute avec Eu-« mène, celui de tous les rois avec lequel, soit « notre république, soit nous-mêmes person-« nellement, entretenons la plus fidèle et la « plus intime amitié. Au reste, ce qui nous « sépare ici ne prend point son origine dans « la disposition des esprits, mais dans la diffé-« rence des conditions. Nous sommes libres, « et Eumène est roi. Il est naturel que nous, « comme peuple libre, plaidions pour la liberté « des autres, et que les rois veuillent tout « soumettre et tout asservir à leur autorité. « Quoi qu'il en soit, ce qui nous embarrasse « ici, n'est pas tant le fond même de l'affaire, « qui ne paraît pas de nature à devoir beau-« coup partager vos suffrages, que les égards « et les ménagements que nous devons à un « prince aussi respectable qu'Eumène. Si l'on « ne pouvait reconnaître autrement les ser-« vices importants d'un roi ami et allié qu'en « lui assujettissant des villes libres, vous pour-« riez être incertains et flottants, dans la « crainte de paraître ou ne pas marquer as-« sez de reconnaissance à un prince ami, ou « renoncer à vos principes et à la gloire que « vous vous êtes acquise dans la guerre con-« tre Philippe en rendant la liberté à toutes « les villes de la Grèce : mais la fortune ne « vous laisse point lieu de craindre aucun de « ces deux inconvénients. Grâces aux dieux,

« la victoire que vous venez de remporter, « qui ne vous comble pas moins de richesses « que de gloire, vous met en état de vous ac- « quitter abondamment de ce que vous appe- « lez une dette. La Lycaonie, les deux Phry- « gies, la Pisidie entière, la Chersonèse, et « ce qui l'avoisine dans l'Europe, tout cela est « dans votre pouvoir. Une seule de ces pro- « vinces peut augmenter considérablement « les états d'Eumène : toutes réunies ensem- « ble l'égaleront aux rois les plus puissants. « Vous pouvez donc en même temps et ré- « compenser richement vos alliés, et ne point « vous départir des maximes qui font la gloire « de votre empire. C'est le même motif qui « vous a fait marcher contre Philippe et con- « tre Antiochus. Dans une cause toute sem- « blable, on attend aussi une issue toute pa- « reille; non-seulement parce que vous en « avez déjà donné l'exemple, mais parce que « votre honneur l'exige. Les autres entrent « en guerre pour enlever à leurs voisins quel- « que contrée, quelque ville, quelque place « forte, quelque port de mer; jamais pareil « motif ne vous mit les armes en main. Vous « ne combattez que pour l'honneur; et c'est « ce qui inspire à toutes les nations pour vo- « tre nom et pour votre empire un respect qui « approche de celui qu'on a pour les dieux. Il « s'agit de conserver cette gloire. Vous vous « êtes chargés de tirer de l'esclavage des rois, « et de rétablir dans son ancienne liberté une « nation considérable par son antiquité, et « plus illustre encore par ses grandes actions « et par son goût exquis pour les arts et pour « les sciences. C'est la nation entière que vous « avez prise sous votre protection, et vous la « lui avez accordée pour toujours. Les villes « situées dans la Grèce même ne sont pas « plus grecques que les colonies qu'elle a fait « passer en Asie pour s'y établir. Le change- « ment de contrée n'a rien changé dans notre « origine ni dans nos mœurs. Tous tant que « nous sommes de villes grecques en Asie, « nous nous sommes fait un devoir de le dis- « puter à nos pères et à nos fondateurs en « vertu et en science. Plusieurs d'entre vous « ont vu les villes de Grèce et celles d'Asie : « toute la différence est que nous sommes « dans un plus grand éloignement de Rome. « Si la différence du terroir changeait le na- « turel, il y a longtemps que les Marseillais, « environnés comme ils sont de nations gros- « sières et barbares, auraient dû se corrompre « et dégénérer : cependant nous apprenons « que vous en faites autant de cas et d'estime « que s'ils habitaient dans le centre même de « la Grèce. En effet, ils n'ont pas retenu seu- « lement le son du langage, l'habillement, et « tout l'extérieur des Grecs; mais ils en ont « encore plus conservé les mœurs, les lois et « l'esprit, sans que le commerce des nations « voisines y ait causé la moindre altération. « Le mont Taurus sert maintenant de borne à « votre empire. Tout ce qui est en deçà de ce « terme ne doit point vous paraître éloigné. « Partout où vos armes sont parvenues, fai- « tes-y passer aussi l'esprit et la forme de « votre gouvernement. Que les barbares, ac- « coutumés à l'esclavage, demeurent sous « l'empire des rois puisqu'ils s'y plaisent; les « Grecs, dans la médiocrité de leur fortune, « se font gloire d'imiter la hauteur de vos sen- « timents. Nés et nourris dans la liberté, ils « savent que vous ne leur ferez pas un crime « d'en être jaloux à votre exemple. Autrefois « leurs propres forces suffisaient pour leur as- « surer l'empire : maintenant ils souhaitent « que les dieux le fassent subsister perpétuel- « lement où ils l'ont placé. Il leur suffit que « vous protégiez par vos armes leur liberté, « qu'ils ne sont plus en état de défendre par « les leurs. Mais, dit-on, quelques-unes de « ces villes ont favorisé Antiochus. Les autres « n'avaient-elles pas de même favorisé Phi- « lippe, et les Tarentins Pyrrhus? Pour ne « point citer ici d'autres peuples, Carthage, « votre ennemie et votre rivale, jouit de sa « liberté et de ses lois. Considérez, messieurs, « à quoi cet exemple vous engage. Accorde- « rez-vous à l'ambition d'Eumène, qu'il me « pardonne ce terme, ce que vous avez refusé « à votre juste indignation? Pour nous Rho- « diens, dans cette guerre et dans toutes cel- « les que vous avez faites dans nos contrées, « nous avons tâché de remplir le devoir de « bons et fidèles alliés; c'est à vous de juger « si nous y avons réussi. Maintenant qu'on « jouit de la paix, nous prenons la liberté de « vous donner un conseil qui ne peut tourner

« qu'à votre gloire. Si vous le suivez, il montrera à l'univers que vous savez plus noblement encore user de la victoire que la remporter. »

On ne put pas ne point applaudir à un tel discours. Il parut véritablement digne de la grandeur romaine. Le sénat se trouva ici comme partagé et combattu par deux sentiments et deux devoirs dont il sentait toute l'importance et la justice, mais qu'il était difficile de réunir dans cette occasion. D'un côté, la reconnaissance pour les services d'un roi qui s'était attaché à eux avec un zèle constant et une fidélité inviolable faisait beaucoup d'impression sur leur esprit; d'un autre, la gloire de paraître n'avoir entrepris une guerre dangereuse, que pour rendre aux villes grecques leur liberté, les piquait vivement. Il faut avouer que les motifs étaient puissants de part et d'autre. La Grèce entière rétablie dans la jouissance de sa liberté et de ses lois, après la défaite de Philippe, avait acquis aux Romains une réputation que nul triomphe ne pouvait égaler : mais il était dangereux de mécontenter un prince aussi puissant qu'Eumène, et l'intérêt du peuple romain demandait qu'il engageât les autres rois dans son parti par l'attrait et l'espoir de la récompense. La prudence du sénat sut concilier ces deux devoirs.

On fit entrer les ambassadeurs d'Antiochus après ceux des Rhodiens. Ils se bornèrent à demander qu'il plût au sénat de ratifier la paix que L. Scipion leur avait accordée. Il le fit; et quelques jours après elle fut aussi ratifiée dans l'assemblée du peuple.

Les ambassadeurs des villes d'Asie furent aussi entendus. On leur répondit que le sénat enverrait, selon sa coutume, dix commissaires pour discuter et régler les affaires d'Asie. On leur déclara en général que la Lycaonie, les deux Phrygies et la Mysie seraient à l'avenir sous la dépendance du roi Eumène. On adjugea aussi la Lycie aux Rhodiens, avec la partie de la Carie la plus voisine de Rhodes, et une portion de la Pisidie. On exceptait, pour l'un et pour l'autre, les villes qui étaient libres avant le combat livré contre Antiochus. Il fut ordonné que les autres villes de l'Asie qui avaient payé tribut à Attale le paieraient aussi à Eumène; que celles qui avaient été tributaires d'Antiochus demeureraient libres et exemptes de toute contribution.

Eumène et les Rhodiens parurent très-contents de ce sage règlement. Les Rhodiens demandèrent par grâce qu'on accordât aussi la liberté aux habitants de Soles, ville de Cilicie, originaires comme eux d'Argos. Le sénat, après avoir consulté les ambassadeurs d'Antiochus sur cet article, représenta aux Rhodiens l'extrême opposition que ces ambassadeurs avaient témoignée à leur demande, parce que Soles, située au delà du mont Taurus, n'était point comprise dans le traité; que néanmoins, s'ils croyaient l'honneur de Rhodes intéressé à cette demande, il ferait de nouveaux efforts pour vaincre cette répugnance. Les Rhodiens, renouvelant leurs actions de grâces pour les bienfaits et la bonté du peuple romain à leur égard, répondirent qu'ils étaient bien éloignés de vouloir troubler la paix, et se retirèrent fort contents.

L'honneur du triomphe fut accordé par les Romains à Émilius Régillus, qui avait remporté une victoire navale sur l'amiral de la flotte d'Antiochus, et, à plus juste titre encore, à L. Scipion, qui avait vaincu le roi en personne. Il prit le surnom d'*Asiatique*, pour ne point céder à son frère, qui avait pris celui d'*Africain*.

Ainsi fut terminée la guerre contre Antiochus, qui ne fut pas de longue durée, coûta peu de sang aux Romains, et contribua pourtant beaucoup à l'agrandissement de leur empire. Mais en même temps cette victoire contribua aussi d'une autre manière au dépérissement et à la ruine de ce même empire, en introduisant à Rome, par les richesses qu'elle y fit entrer, le goût du luxe, de la mollesse et des délices; car c'est à cette victoire remportée sur Antiochus, et à cette conquête de l'Asie, que Pline[1] attache l'époque de la corruption des mœurs dans la république romaine et du funeste changement qui y arriva. L'Asie, vaincue par les armes de Rome[2], vainquit Rome à son tour par ses vices. Les

[1] Plin. lib. 13, cap. 3.

[2] « Armis vicit, vitiis victus est. »
(Sen. *de Alex.*)

richesses étrangères y étouffèrent l'amour de la pauvreté et la simplicité ancienne, qui en avaient fait l'honneur et la force; le luxe[1], qui entra comme en triomphe à Rome avec les superbes dépouilles de l'Asie, traînant à sa suite tous les désordres et tous les crimes, y fit plus de ravage que n'auraient pu faire les armées les plus nombreuses, et vengea ainsi l'univers vaincu.

Réflexions sur la conduite des Romains à l'égard des républiques grecques et des rois tant de l'Europe que de l'Asie.

On commence à démêler dans les faits que j'ai rapportés jusqu'ici un des principaux caractères des Romains, qui décidera bientôt du sort de tous les états de la Grèce, et qui causera dans l'univers un changement presque général, je veux dire l'esprit de domination et de souveraineté. Ce caractère ne se montre pas d'abord en entier et dans toute son étendue; il ne se développe que peu à peu et comme par degrés; et ce n'est que par des accroissements insensibles, mais cependant assez rapides, qu'il est enfin porté à son comble.

Il faut l'avouer, ce peuple, dans de certaines occasions, fait paraître une modération et un désintéressement qui, à n'en considérer que les dehors, sont au-dessus de tout ce qu'on lit dans l'histoire, et auxquels il semble qu'on ne puisse refuser son admiration. Fut-il jamais une journée plus belle et plus glorieuse que celle où le peuple romain, après avoir essuyé une longue et périlleuse guerre, avoir passé les mers et s'être consumé en frais, fait déclarer, par la voix d'un héraut dans une assemblée générale, qu'il rend la liberté à toutes les villes, et ne veut d'autre fruit de sa victoire que le doux plaisir de faire du bien à des peuples que le seul souvenir de leur ancienne réputation pouvait lui rendre chers? On ne peut lire le récit de ce qui se passa dans cette célèbre journée sans en être attendri presque jusqu'aux larmes, et sans entrer dans une espèce d'enthousiasme d'estime et d'admiration.

Si cette délivrance des villes grecques avait été pleinement gratuite, qu'elle n'eût eu d'autre principe que la générosité des Romains, et que leur conduite n'eût jamais démenti de si beaux sentiments, rien certainement ne serait plus grand ni plus capable de faire honneur à un peuple. Mais, pour peu qu'on perce ces dehors éclatants, on entrevoit aisément que cette prétendue modération des Romains avait des racines dans une profonde politique, sage, à la vérité, et prudente selon les règles ordinaires du gouvernement, mais bien éloignée de ce noble désintéressement qu'on fait tant valoir dans l'occasion dont il s'agit. On peut dire que les Grecs alors se livrèrent à une joie stupide, croyant être libres en effet, parce que les Romains les déclaraient tels.

Deux puissances, dans le temps dont nous parlons, partageaient la Grèce: les républiques grecques, et la Macédoine: et elles étaient toujours en guerre; les unes pour conserver les débris de leur ancienne liberté, l'autre pour achever de les soumettre et de se les asservir. Les Romains, parfaitement instruits de cette situation de la Grèce, sentaient bien qu'ils n'avaient rien à craindre de ces petites républiques, affaiblies par le temps, par leurs divisions intestines, par des jalousies réciproques, et par les guerres qu'elles avaient eues à soutenir au dehors. Mais la Macédoine, qui avait des troupes aguerries, qui ne perdait point de vue la gloire de ses anciens rois, qui avait porté autrefois ses conquêtes jusqu'au bout du monde, qui conservait toujours un vif désir, quoique chimérique, de la monarchie universelle, et qui avait une alliance comme naturelle avec les rois d'Egypte et de Syrie, sortis de la même origine, et réunis par les intérêts communs de la royauté; la Macédoine, dis-je, donnait de justes alarmes à Rome, qui, depuis la défaite de Carthage, ne pouvait plus trouver d'obstacles à ses desseins ambitieux que dans ces puissants royaumes qui partageaient entre eux le reste de l'univers, et en particulier dans celui de Macédoine, plus voisin de l'Italie que tous les autres.

Pour mettre donc un contre-poids à la puissance macédonienne, et pour enlever à Phi-

[1] Prima peregrinos obscena pecunia mores
Intulit, et turpi fregerunt secula luxu
Divitiæ molles.....
Nullum crimen abest facinusque libidinis, ex quo
Paupertas romana perit.....
Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
(JUVEN. lib. II, sat. 6.)

lippe le secours qu'il se flattait de tirer de la Grèce, laquelle, en effet, aurait pu peut-être le rendre invincible aux Romains, si elle avait joint toutes ses forces aux siennes contre cet ennemi commun; dans cette vue les Romains se déclarent hautement pour ces républiques, font gloire de les prendre sous leur protection, sans autre dessein, ce semble, que de les défendre contre leurs oppresseurs; et, afin de se les attacher par un lien plus ferme, ils affectent de leur montrer, pour récompense de la fidélité qu'elles leur garderont, la liberté, dont toutes ces républiques étaient jalouses au delà de tout ce qu'on peut dire, et que les rois de Macédoine leur avaient toujours disputée.

L'appât était habilement préparé, et il fut avidement saisi par les Grecs, qui ne portaient pas leurs vues plus loin. Mais les plus sensés et les plus clairvoyants découvrirent le péril caché sous cette amorce, et ils avertirent de temps en temps les peuples, dans les assemblées publiques, de se défier de ce nuage qui se formait en Occident, et qui bientôt, changé en un terrible orage, les submergerait tous.

Rien ne fut plus doux ni plus équitable d'abord que la conduite des Romains. Ils traitaient avec bonté les villes et les peuples qui s'étaient mis sous leur protection: ils leur donnaient du secours contre leurs ennemis; ils s'appliquaient à pacifier leurs différends, et à faire cesser les troubles qui s'excitaient entre eux, et n'exigeaient rien de leurs alliés pour tous ces services. Par là leur autorité s'établissait de jour en jour, et préparait les peuples à une entière soumission.

En effet, sous prétexte de leur offrir leurs bons offices, d'entrer dans leurs intérêts, de les réconcilier ensemble, ils se rendirent les arbitres souverains de ceux à qui ils avaient rendu la liberté, et qu'ils regardaient en quelque sorte comme leurs affranchis. Ils envoyaient chez eux des commissaires pour entendre leurs plaintes, pour examiner les raisons de part et d'autre, et pour terminer leurs querelles. Par rapport aux articles où ils ne pouvaient pas les accorder sur le lieu, ils les invitaient à envoyer à Rome leurs députés. Ensuite ils y citaient de plein droit ceux qui refusaient de s'accommoder, les obligeaient d'y plaider leurs causes devant le sénat, et même d'y comparaître en personne. D'arbitres et de médiateurs, devenus juges souverains, ils prirent bientôt le ton de maîtres, regardèrent leurs arrêts comme des décisions irrévocables, trouvèrent fort mauvais qu'on ne s'y soumît pas, et traitèrent de rébellion une seconde résistance. Ainsi il s'érigea dans le sénat de Rome un tribunal qui jugeait en dernier ressort tous les peuples et tous les rois. A la fin de chaque guerre, il décidait des peines et des récompenses que chacun avait méritées. Il ôtait au peuple vaincu une partie de ses terres pour les donner aux alliés, en quoi il faisait deux choses, et trouvait un double avantage: il attachait à Rome des rois dont elle avait peu à craindre et beaucoup à espérer; et il en affaiblissait d'autres dont Rome n'avait rien à espérer et tout à craindre.

Nous verrons un des premiers magistrats de la république des Achéens se plaindre fortement, dans une assemblée publique, de cette injuste usurpation, demander de quel droit les Romains prenaient un si fier ascendant sur eux: si leur république n'était pas aussi libre et aussi indépendante que celle de Rome: sur quel titre celle-ci prétendait assujettir les Achéens à lui rendre compte de leur conduite; si elle trouverait bon que les Achéens à leur tour s'ingérassent d'entrer dans l'examen de ses affaires, et si de part et d'autre les choses ne devaient pas être égales. Toutes ces réflexions étaient de bon sens, fondées en raison, et sans réplique: la force seule donnait l'avantage aux Romains.

Ceux-ci en usèrent de même, et gardèrent la même politique à l'égard des rois. Ils s'attachèrent d'abord ceux qui étaient les plus faibles, et de qui ils avaient moins à craindre: ils leur donnaient le titre d'alliés, qui les rendait en quelque sorte sacrés et inviolables, et qui était à leur égard comme une sauvegarde contre d'autres rois plus puissants; ils s'appliquaient à augmenter leurs revenus, et à étendre leur domaine, pour faire voir ce qu'on pouvait attendre de leur protection. C'est ce qui porta le royaume de Pergame à un si haut point de grandeur.

Dans la suite, sous divers prétextes, ils attaquèrent ces grands potentats, qui étaient

les maîtres de l'Europe et de l'Asie. Et avec quelle hauteur les traitèrent-ils, même avant la victoire! Un puissant roi enfermé dans un cercle étroit par un simple particulier de Rome, et obligé de donner sa réponse avant que d'en sortir! quelle fierté! Mais, après les avoir vaincus, comment en usent-ils à leur égard? Ils leur ordonnent de leur donner leurs enfants et les héritiers de leur couronne pour otages et pour garants de leur bonne conduite, leur font mettre bas les armes, leur défendent de faire ni guerre ni alliance que sous leur bon plaisir, les relèguent au delà des monts, et ne leur laissent, à proprement parler, qu'un vain titre et un fantôme de royauté dépouillée de tous ses droits et de ses avantages.

On ne peut pas douter que la Providence n'eût destiné les Romains à devenir les maîtres du monde, et leur future grandeur avait été prédite par les Écritures; mais ces divins oracles leur étaient inconnus, et d'ailleurs la simple prédiction de leurs conquêtes ne les justifiait pas. Quoiqu'il soit difficile d'assurer et encore plus de prouver qu'ils aient formé d'abord le plan de tout conquérir et de tout soumettre, on ne peut cependant disconvenir, en examinant avec attention toutes leurs démarches, qu'ils agissaient comme s'ils eussent eu ce pressentiment et qu'une espèce d'instinct les eût portés à s'y conformer en tout.

Quoi qu'il en soit, nous voyons, par l'événement, où s'est terminée cette rare modération des Romains, que l'on vante si fort! Ennemis de la liberté de tous les peuples, remplis de mépris pour les rois et pour la royauté, regardant tout l'univers comme leur proie, ils ont embrassé, par une ambition insatiable, la conquête du monde entier, ils ont enlevé sans distinction toutes les provinces et tous les royaumes, et ont renfermé sous leur domination tous les peuples; en un mot, ils n'ont mis de bornes à leurs vastes projets que celles que les déserts et les mers les ont forcés d'y mettre

§ V. — Le consul Fulvius soumet les Etoliens. Les Spartiates essuient un cruel traitement de la part de leurs bannis. Manlius, l'autre consul, soumet les Gaulois de l'Asie. Antiochus, pour payer aux Romains le tribut, pille un temple dans l'Élymaïde: il est tué. Explication de la prophétie de Daniel, qui regarde Antiochus.

Pendant l'expédition des Romains dans l'Asie[1], il y avait eu quelques mouvements dans la Grèce. Amynandre, par le secours des Etoliens, s'était rétabli dans son royaume d'Athamanie, ayant chassé des villes les garnisons macédoniennes que le roi Philippe y tenait. Il envoya des ambassadeurs à Rome au sénat, et d'autres en Asie aux deux Scipions, qui étaient alors à Ephèse après la grande victoire remportée sur Antiochus, pour s'excuser de ce qu'il avait employé les armes des Etoliens contre Philippe, et pour faire des plaintes contre ce prince.

Les Etoliens, de leur côté, avaient fait aussi quelques entreprises contre Philippe, qui leur avaient assez réussi. Mais quand ils apprirent qu'Antiochus avait été défait, que l'ambassade qu'ils avaient envoyée à Rome en était revenue sans rien obtenir, et que le consul M. Fulvius marchait contre eux, alors ils entrèrent dans de véritables alarmes. Voyant bien qu'ils n'étaient point en état de résister aux Romains par la voie des armes, ils eurent encore recours aux prières; et pour les rendre plus efficaces, ils engagèrent les Athéniens et les Rhodiens à joindre leurs ambassadeurs à ceux qu'ils envoyaient à Rome pour demander la paix.

Le consul, étant arrivé en Grèce, de concert avec les Epirotes avait formé le siége d'Ambracie, où les Etoliens avaient beaucoup de troupes, et qui se défendit vigoureusement. Mais, persuadés qu'ils ne pouvaient pas tenir longtemps contre la puissance romaine, ils envoyèrent de nouveaux ambassadeurs au consul, avec de pleins pouvoirs de conclure le traité, à quelques conditions que ce fût. Celles qu'on leur proposait leur paraissant extrêmement dures, quoiqu'ils fussent chargés de pleins pouvoirs, ils demandèrent qu'il leur fût

[1] An. M. 3815; av. J. C. 189 — Liv. lib. 38, n. 1-11 — Polyb. in Excerpt. leg. cap. 26-28.

permis de consulter encore une fois l'assemblée. Elle leur en sut mauvais gré, et les renvoya avec ordre de finir. Pendant l'intervalle, les ambassadeurs des Athéniens et des Rhodiens, que le sénat avait renvoyés au consul, étaient arrivés auprès de lui. Amynandre s'y était rendu aussi. Comme il avait beaucoup de crédit dans la ville d'Ambracie, où il avait demeuré longtemps pendant son exil, il engagea les habitants à se rendre enfin au consul. La paix fut ainsi accordée aux Etoliens. Les principales conditions du traité furent, qu'ils commenceraient par livrer aux Romains leurs armes et leurs chevaux ; qu'ils leur paieraient mille talents d'argent (trois millions), dont moitié serait payée sur-le-champ: qu'ils rendraient, tant aux Romains qu'à leurs alliés, tous les transfuges et tous les prisonniers; qu'ils regarderaient comme amis et comme ennemis tous ceux qui le seraient du peuple romain ; enfin, qu'ils donneraient quarante otages au choix du consul. Quand leurs ambassadeurs furent arrivés à Rome pour y faire ratifier le traité, ils trouvèrent les esprits terriblement indisposés contre les Etoliens, tant à cause de leur conduite passée que pour les plaintes que Philippe avait faites d'eux dans les lettres qu'il avait écrites à ce sujet. Le sénat enfin se laissa toucher à leurs prières, et à celles des ambassadeurs d'Athènes et de Rhodes qui les accompagnaient, et ratifia le traité aux conditions que le consul avait prescrites. On permit aux Etoliens de payer en monnaie d'or la somme à laquelle ils avaient été taxés, de sorte qu'une pièce d'or serait comptée pour dix pièces d'argent de même poids ; ce qui montre quelle était pour lors la proportion de l'or avec l'argent.

Le consul Fulvius [1], après avoir terminé la guerre contre les Etoliens, passa à l'île de Céphallénie, pour la soumettre. Toutes les villes, à la première sommation, se rendirent de bon gré. Il n'y eut que Samé, qui, après avoir fait sa soumission comme les autres, s'en repentit, et ferma ses portes aux Romains. Il fallut l'assiéger dans les formes. Elle se défendit très-vigoureusement, et le consul ne put venir à bout de la prendre qu'après un siége de quatre mois.

[1] Liv. lib 38, n. 28-30.

De là il tourna vers le Péloponnèse, où ceux d'Égium et de Sparte l'appelaient pour terminer les différends qui troublaient leur repos.

De tout temps l'assemblée générale des Achéens se tenait à Egium. Philopémen, qui pour lors était en charge, entreprit de changer cet usage, et de faire tenir l'assemblée successivement dans toutes les villes qui composaient la ligue des Achéens; et, dès cette année-là, il l'indiqua à Argos. Le consul voulut bien s'y rendre; et, quoiqu'il penchât pour ceux d'Egium, dont la cause lui paraissait la plus juste, voyant que l'autre parti certainement l'emporterait, il se retira de l'assemblée sans avoir rien décidé.

L'affaire de Sparte était plus importante et plus embarrassée [1]. Ceux qui avaient été bannis de cette ville par le tyran Nabis s'étaient cantonnés dans des bourgs et des châteaux le long de la côte, et de là inquiétaient les Spartiates. Ceux-ci, ayant attaqué de nuit un de ces bourgs nommé Las, s'en saisirent, mais en furent chassés bientôt après. Cette entreprise jeta l'alarme parmi les bannis, et les obligea de recourir aux Achéens. Philopémen, qui était pour lors en charge, favorisait sous main les bannis, et en toute occasion cherchait à diminuer le crédit et l'autorité de Sparte. Sur son avis, on fit un décret, lequel portait que, Quintius et les Romains ayant mis sous la protection des Achéens les bourgs et les châteaux de la côte maritime de la Laconie, et en ayant interdit l'accès aux Lacédémoniens, et ceux-ci cependant ayant attaqué le bourg nommé Las, et ayant commis des meurtres, l'assemblée achéenne demandait qu'ils lui livrassent les auteurs de cette entreprise, sans quoi ils seraient déclarés avoir violé le traité. On envoya des ambassadeurs pour leur notifier ce décret. Une demande si fière révolta les Lacédémoniens à un point qui ne peut s'exprimer. Ils firent mourir sur-le-champ trente de ceux qui avaient quelque liaison avec Philopémen et les bannis, rompirent l'alliance qu'ils avaient avec les Achéens, et envoyèrent des ambassadeurs au consul Fulvius, qui était pour lors dans Céphallénie, pour remettre

[1] Liv. l.b. 38, n. 30-34.

Sparte sous le pouvoir des Romains, et le prier d'en venir prendre possession. Quand les Achéens eurent appris ce qui s'était passé à Sparte, d'un commun accord ils lui déclarèrent la guerre, qui commença par quelques légères incursions tant par mer que par terre, la saison avancée ne leur permettant pas de rien faire de plus.

Le consul, s'étant transporté dans le Péloponnèse, entendit les deux parties dans une assemblée publique. La dispute fut vive et extrêmement échauffée de part et d'autre. Sans rien décider sur-le-champ, il leur ordonna de mettre bas les armes, et d'envoyer leurs ambassadeurs à Rome. Ils s'y rendirent sans perdre de temps, et eurent audience. La ligue des Achéens était fort considérée à Rome: on ne voulait pas cependant mécontenter entièrement les Lacédémoniens. Le sénat rendit une réponse obscure et ambiguë (on ne la rapporte point), qui laissa croire aux Achéens qu'on leur abandonnait tout pouvoir contre Sparte, et aux Spartiates que ce pouvoir était fort restreint et limité.

Les Achéens y donnèrent toute l'étendue qu'il leur plut. Philopémen avait été continué dans la première magistrature. Sans perdre de temps, il conduisit l'armée près de Lacédémone, et fit demander de nouveau aux habitants qu'on lui livrât les auteurs de l'entreprise contre le bourg de Las, promettant qu'ils ne seraient point condamnés ni punis sans avoir été entendus. Sur cette assurance, ceux qu'on avait demandés nommément partirent accompagnés des plus illustres citoyens, qui regardaient leur cause comme la leur, ou plutôt comme celle du public. Quand ils furent arrivés au camp des Achéens, ils furent bien surpris de voir les bannis à la tête de l'armée. Ceux-ci, sortant du camp, allèrent à leur rencontre d'un air insultant, commencèrent par les accabler de reproches et d'injures, puis, la querelle s'échauffant, se jetèrent sur eux avec violence, et les maltraitèrent indignement. Les Spartiates imploraient en vain les dieux et les hommes, et réclamaient le droit des gens: la multitude des Achéens, animée par les cris séditieux des bannis, se joignit à eux malgré la protection des ambassadeurs et les défenses du premier magistrat. Dix-sept furent tués sur-le-champ à coups de pierres; soixante-trois furent arrachés ce jour-là par le magistrat à la violence de ces forcenés. Ce n'est pas qu'il eût dessein de les sauver; mais il ne voulait pas qu'on pût dire qu'ils avaient été mis à mort sans être écoutés. Le lendemain, on les produisit devant cette multitude furieuse, qui, sans avoir daigné presque les entendre, les condamna tous, et les fit exécuter.

Il est aisé de juger quelle alarme et quelle douleur un traitement si injuste et si cruel causa dans Sparte. Les Achéens lui imposèrent des conditions comme à une ville qu'ils auraient prise de force. Ils ordonnèrent que les murs seraient renversés: que tous les soldats étrangers que les tyrans avaient tenus à leur solde sortiraient de la Laconie; que les esclaves, à qui ces mêmes tyrans avaient donné la liberté, et le nombre en était très-grand, seraient aussi obligés de quitter le pays devant un certain temps, sans quoi ils seraient arrêtés par les Achéens, et vendus ou emmenés où il leur plairait: que les lois et les établissements de Lycurgue seraient abrogés: enfin, que les Spartiates seraient associés à la ligue des Achéens, avec lesquels ils ne feraient plus désormais qu'un même corps dont ils suivraient les usages et les coutumes.

La destruction des murs ne coûta pas beaucoup de peine aux Lacédémoniens, et c'est par où ils commencèrent à exécuter les ordres qu'on venait de leur imposer: aussi n'était-ce pas pour eux un grand malheur. Sparte[1] avait subsisté longtemps sans avoir d'autres murs ni d'autres défense que le courage de ses citoyens. Pausanias[2] dit que les murs de Sparte avaient commencé d'être bâtis[3] au temps des incur-

[1] « Fuerat quondam sine muro Sparta. Tyranni nuper « locis patentibus planisque objecerant murum: altiora « loca et difficiliora aditu stationibus armatorum pro mu- « nimento objectis tutabantur. » (LIV. lib. 34, n. 38.)

« Spartani urbem, quam semper armis non muris de- « fenderant, tum contra responsa fatorum et veterem « majorum gloriam, armis diffisi murorum præsidio in- « cludunt. Tantùm eos degeneravisse a majoribus, ut quum « multis seculis murus urbi civium virtus fuerit, tunc « cives salvos se fore non existimaverint, nisi intra muros « laterent. » (JUSTIN. lib. 14, cap. 5.)

[2] In Achaicis, pag. 412.

[3] Justin marque que Sparte fut fortifiée de murs dans le temps que Cassandre songeait à attaquer la Grèce.

sions de Démétrius, puis de Pyrrhus, mais que c'était Nabis qui ensuite les avait perfectionnés. Tite-Live dit aussi que les tyrans, pour leur propre sûreté, avaient fortifié de murs les endroits de la ville qui étaient les plus ouverts et les plus accessibles. La démolition de ces murs n'affligea donc pas beaucoup les habitants de Sparte. Mais ils ne purent, sans une vive douleur, y voir rentrer les bannis, qui avaient causé sa perte, et qu'on en pouvait regarder comme les plus cruels ennemis. Sparte, entièrement affaiblie par ce dernier coup, perdit toute son ancienne vigueur, et demeura longtemps soumise et asservie aux Achéens. Ce qu'il y eut de plus funeste[1] pour cette ville, fut l'abolition des lois de Lycurgue, qui subsistaient depuis sept cents ans, et qui avaient fait toute sa gloire et toute sa force.

Ce traitement si dur à l'égard d'une ville aussi illustre que Sparte ne fait pas honneur à Philopémen, et est, ce me semble, une grande tache pour sa réputation. Plutarque, qui le regarde avec raison comme un des plus grands capitaines de la Grèce, coule légèrement sur cette action, et n'en dit qu'un mot; il est vrai que la cause des bannis était favorable en elle-même. Ils avaient à leur tête Agésipolis, à qui le royaume de Sparte était dû légitimement, et ils avaient tous été chassés de leur patrie par les tyrans; mais un violement si ouvert du droit des gens, auquel Philopémen du moins donna lieu s'il n'y consentit pas, ne peut être excusé en aucune sorte.

On voit, dans un fragment de Polybe[2], que les Lacédémoniens portèrent leurs plaintes à Rome contre Philopémen, comme ayant par cette action, également injuste et cruelle, bravé la puissance de la république romaine et insulté à sa majesté. Ils furent longtemps sans être écoutés. Enfin le consul Lépidus écrivit une lettre à la ligue des Achéens[3], dans laquelle il se plaignait du procédé qu'ils avaient tenu à l'égard des Lacédémoniens. Philopémen et les Achéens envoyèrent à Rome un ambassadeur pour se disculper : c'était Nicodème d'Elée.

[1] « Nulla res tanto erat damno, quàm disciplina Lycurgi, cui per septingentos annos assueverant, sublata. » (Liv.)

[2] Polyb. in Leg. cap. 37.

[3] An. M. 3817; av. J. C. 187.

Dans la même campagne et presque dans le même temps que le consul Fulvius termina la guerre contre les Étoliens[1], Manlius, l'autre consul, finit aussi celle contre les Gaulois. J'ai parlé ailleurs de l'irruption que ces peuples avaient faite, en différentes contrées de l'Europe et de l'Asie, sous la conduite de Brennus : ceux dont il s'agit ici s'étaient établis dans la partie de l'Asie Mineure appelée de leur nom *la Gallo-Grèce* ou *la Galatie*, et formaient trois corps, trois peuples différents : les Tolistoboges, les Trocmes, les Tectosages. Ils s'étaient rendus terribles à tous les peuples du voisinage, et portaient partout l'alarme et l'épouvante. Le prétexte pour leur déclarer la guerre était qu'ils avaient aidé de leurs troupes Antiochus. Dès que L. Scipion eut remis son armée à Manlius, celui-ci partit d'Éphèse et marcha contre les Gaulois. Eumène, dans cette marche, lui aurait été d'un grand secours; mais il était pour lors à Rome : Attale, son frère, tint sa place et conduisit le consul. La réputation des Gaulois était grande dans tout ce pays, qu'ils avaient subjugué par les armes, et où ils n'avaient point trouvé de résistance. Manlius crut devoir prévenir ses troupes, et détruire ce préjugé avant que de les mettre en action, « Je ne m'étonne pas, « leur dit-il, que les Gaulois aient répandu la « terreur de leur nom parmi des peuples aussi « mous et efféminés que le sont ceux de l'Asie; « leur haute taille, leur chevelure blonde et « qui pend jusqu'aux reins, leurs boucliers « d'une énorme grandeur, leurs longues « épées; outre cela, les chants, les cris et les « hurlements qu'ils poussent en commençant « le combat, le bruit épouvantable qu'ils font « avec leurs armes et leurs boucliers, tout « cela peut être un épouvantail pour des hom« mes qui n'y sont point accoutumés, non « pour vous, Romains, qui avez tant de fois « triomphé de cette nation. D'ailleurs vous « savez, par votre expérience, qu'après que « les Gaulois ont jeté leur premier feu, une

[1] Liv. lib. 38, n. 12-27. — Polyb. in Excerpt. leg. cap. 29-35

« résistance opiniâtre de la part des ennemis « émousse la pointe de leur courage aussi bien « que la force de leurs corps; et qu'incapables de « soutenir les ardeurs du soleil, les fatigues, « la poussière, la soif, les armes leur tombent « des mains et qu'ils cèdent par lassitude et « par épuisement. Ne vous imaginez point que « ce soient ces anciens Gaulois endurcis à la « fatigue et aux dangers : l'abondance du pays « qu'ils ont envahi, la douce température « de l'air qu'ils y respirent, la mollesse et les « délices des peuples avec qui ils habitent, les « ont entièrement énervés. Ce ne sont plus « que des Phrygiens couverts d'armes gauloi- « ses; et tout ce que je crains, c'est que la « défaite d'ennemis si peu dignes de vous ne « vous fasse pas beaucoup d'honneur. »

On avait assez généralement cette idée des anciens Gaulois, qne pour les vaincre il n'y avait qu'à laisser passer leur premier feu, qui s'amortissait bientôt par la résistance; et que, quand cette première pointe de vivacité était émoussée, il ne leur restait plus ni force ni vigueur; que leurs corps mêmes étaient incapables de supporter longtemps les plus légères fatigues et de soutenir les moindres chaleurs; qu'en un mot, comme ils étaient plus qu'hommes an commencement d'nne action, ils étaient moins que femmes à la fin [1]. *Gallos primo impetu feroces esse, quos sustinere satis sit.... Gallorum quidem etiam corpora intolerantissima laboris atque æstus fluere; primaque eorum prælia plùs quàm virorum, postrema minùs quàm feminarum esse.*

Ceux qui connaissent mal le génie et le caractère de la nation française moderne en avaient à peu près la même idée; mais ce qui vient de se passer en Italie, et principalement sur le Rhin, a dû les détromper. Quelque prévenu que je sois en faveur des Grecs et des Romains, je ne sais si l'on trouve rien parmi eux qui soit au-dessus de la patience, de la fermeté, de la constance et du courage que nos Français ont fait paraître devant Philisbonrg. Je ne parle pas seulement des généraux et des officiers, le courage leur est ordinaire et comme né avec eux; les simples soldats ont montré une ardeur, une intrépidité, et même une grandeur d'âme, qui ont étonné nos généraux; la présence de l'armée ennemie, formidable par le nombre de ses troupes, et encore plus par l'habileté et la réputation du prince qui la commande, n'a servi qu'à les animer. Pendant un siége si long et si pénible, où ils ont eu à essuyer et le feu des assiégés, et les ardeurs du soleil, et les incommodités de la pluie, et les inondations du Rhin, il ne leur est jamais échappé aucune plainte ni aucun murmure. On les a vus passer de longues inondations où ils avaient de l'eau jusqu'aux épaules, portant au-dessus de leurs têtes leurs habits et leurs armes; puis marcher à découvert sur le revers des tranchées pleines d'eau, exposés à tout le feu des ennemis; s'avancer d'un pas ferme à la tête de l'attaque; demander à grands cris qn'on refusât à l'ennemi toute capitulation; et ne rien craindre, sinon qu'on ne leur ôtât l'occasion de signaler encore leur courage et leur zèle en prenant la ville d'assaut. Je ne dis rien ici qui ne soit connu de tout le monde. Il faut que ces sentiments d'honneur, de bravoure, d'intrépidité, soient gravés bien profondément dans le cœur de nos Français, pour s'être reveillés ainsi tout d'un coup dans une première campagne, après avoir paru comme endormis pendant vingt années de paix.

Le témoignage que Louis XV a cru devoir leur rendre est trop glorieux à la nation, et, j'ose le dire, au roi même, pour que je craigne qu'on me sache mauvais gré de l'avoir inséré ici tout entier. Si cette digression est condamnable dans un historien comme tel, il me semble qu'elle est excusable, et même louable, dans un bon Français, pénétré de zèle pour son prince et pour sa patrie.

Lettre du roi a M. le maréchal d'Asfeld.

Mon Cousin,

« Je reconnais toute l'importance du service « que vous venez de me rendre par la conquête « de Philisbourg. Il ne fallait pas moins que « votre courage et votre fermeté pour sur- « monter les contre-temps qne les déborde- « ments du Rhin ont apportés à cette entre- « prise. Vous avez eu la satisfaction de voir

[1] Liv. lib. 10, n. 28.

« que votre exemple a inspiré les mêmes sentiments aux officiers et aux soldats. Je me « suis fait rendre compte, jour par jour, « de tout ce qui s'est passé et j'ai tou« jours remarqué qu'à mesure que les dif« ficultés augmentaient, soit par la crue des « eaux, ou par la présence des ennemis et « par le feu de la place, l'ardeur et la patience « de mes troupes redoublaient dans la même « proportion. Il n'est point de succès sur le« quel on ne doive compter avec une nation « aussi brave. Je vous charge de témoigner « aux officiers généraux, et autres, et même « en général à l'armée, combien je suis con« tent de tous. Vous ne devez pas douter que « je ne sois dans les mêmes sentiments à « votre égard, la présente n'étant pas pour « autre fin. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, « mon cousin, en sa sainte et digne garde. »

« A Versailles, le 25 juillet 1734. »

Je reviens à la suite de l'histoire. Après le discours de Manlius que j'ai rapporté, l'armée témoigna par ses cris l'impatience où elle était qu'on la menât contre l'ennemi. Le consul entra donc sur leurs terres. Ils ne s'étaient point attendus que les Romains dussent jamais songer à les venir attaquer dans un pays si éloigné, et n'avaient fait aucun préparatif pour les repousser. Cependant leur résistance fut assez longue et assez vigoureuse : ils attendaient Manlius dans des défilés, ils lui disputaient les passages, ils s'enfermaient dans leurs places les plus fortes, ils se retiraient sur des hauteurs qu'ils croyaient inaccessibles. Le consul, sans se rebuter, les suivit et les força partout. Il les attaqua séparément, il prit leurs villes, il les battit plusieurs fois. J'épargne au lecteur un détail peu intéressant, et qui pourrait lui paraître ennuyeux. Les Gaulois furent enfin obligés de se soumettre et de se tenir renfermés dans le pays qui leur fut assigné.

Par cette victoire, les Romains délivrèrent toute la contrée de la terreur continuelle qu'y causaient ces barbares, qui, jusque-là, n'avaient fait que harasser et piller leurs voisins. La tranquillité se trouva tellement rétablie de ce côté-là, que l'empire des Romains y fut fixé entre la rivière d'Halys d'une part, et le mont Taurus de l'autre, et que les rois de Syrie furent exclus pour toujours de toute l'Asie Mineure [1]. On prétend qu'Antiochus dit un jour à ce sujet qu'il avait bien de l'obligation aux Romains de l'avoir déchargé des soins et des peines que lui aurait donnés le gouvernement d'un pays si étendu [2].

Fulvius, l'un des deux consuls [3], retourna à Rome pour présider à l'assemblée. Le consulat fut donné à M. Valérius Messala, et à C. Livius Salinator. Dès que l'assemblée fut finie, Fulvius retourna dans sa province. On lui continua, aussi bien qu'à Manlius son collègue, le commandement des armées pour un an, en qualité de proconsul.

Manlius s'était rendu à Éphèse pour régler avec les dix commissaires nommés par le sénat, les affaires les plus importantes qui avaient donné lieu à leur commission. Le traité de paix avec Antiochus fut confirmé, aussi bien que celui que Manlius avait conclu avec les Gaulois. Ariarathe, roi de Cappadoce, avait été condamné à payer aux Romains six cents talents (six cent mille écus) pour avoir donné du secours à Antiochus. Ils furent réduits à la moitié, à la prière d'Eumène, qui devait épouser sa fille. Manlius fit présent à Eumène de tous les éléphants qu'Antiochus, selon le traité, avait livrés aux Romains. Il repassa en Europe avec ses troupes, après avoir donné audience aux députés des villes et réglé leurs principales difficultés.

Antiochus était fort embarrassé à trouver l'argent [4] qu'il fallait payer aux Romains. Il alla faire un tour dans les provinces d'Orient pour recueillir le tribut qu'elles lui devaient, et laissa la régence de la Syrie, en son absence, à son fils Séleucus, qu'il avait déclaré son héritier présomptif. Quand il fut dans la province d'Elymaïde, il apprit qu'il y avait un grand trésor dans le temple de Jupiter-Bélus.

[1] Cicer. Orat. pro Dejot. n. 36. — Val. Max. lib. 4, cap. 1.

[2] « Antiochus magnus .... dicere est solitus, benignè « sibi à populo romano esse factum, quòd nimis magnâ « procuratione liberatus, modicis regni terminis uteretur. » (Cic.)

[3] An. M. 3816; av. J. C. 188. — Liv. lib. 38, n. 38.

[4] An. M. 3817; av. J. C. 187 — Diod. in Excerpt. pag. 298. — Justin lib. 32, cap. 2. — Hieron. in Dan. cap. 11.

La tentation était violente pour un prince qui avait peu de religion, et qui se trouvait dans un extrême besoin. Sous un faux prétexte que les habitants de cette province s'étaient révoltés contre lui, il entra de nuit dans le temple, et en enleva toutes les richesses, qui y étaient gardées religieusement depuis un fort long temps. Le peuple, irrité de ce sacrilége, se souleva contre lui, et l'assomma avec toute sa suite. Aurélius Victor dit[1] qu'il fut tué par quelques-uns de ses propres officiers, qu'il avait battus un jour qu'il était ivre.

C'était un prince fort louable pour son humanité, sa clémence et sa libéralité. Un décret qu'on rapporte de lui, par lequel il permettait à ses sujets et même leur commandait de ne point obéir à ses ordonnances si elles se trouvaient contraires à la disposition des lois, marque qu'il avait un grand respect pour la justice. Jusqu'à l'âge de près de cinquante ans, il s'était conduit dans ses affaires avec une valeur, une prudence et une application qui avaient fait réussir toutes ses entreprises, et lui avaient mérité le titre de *grand*. Mais, depuis ce temps, sa sagesse et son application avaient fort décliné, et ses affaires avaient pris le même train. Sa conduite dans la guerre contre les Romains, le peu d'usage ou plutôt le mépris qu'il fit des sages conseils d'Annibal, la paix honteuse qu'il fut obligé d'accepter, ternirent tout l'éclat de ses premiers succès; et sa mort causée par une entreprise impie et sacrilége, laissa à son nom et à sa mémoire une tache ineffaçable.

Les prophéties du chapitre onzième de Daniel, depuis le dixième verset jusqu'au dixneuvième, regardent les actions de ce prince, et ont eu toutes leur accomplissement.

Les enfants du roi du Septentrion, animés par tant de pertes[2], *lèveront de puissantes armées; et l'un deux* (Antiochus-le-Grand) *marchera avec une grande vitesse comme un torrent qui se déborde; il reviendra ensuite, et, étant plein d'ardeur, il combattra contre les forces de l'Égypte.* Ce roi du Septentrion était Séleucus Callinicus, qui laissa en mourant deux enfants, Séleucus Cérannus, et Antiochus surnommé depuis *le Grand*. Le premier ne régna que trois ans: Antiochus, son frère, lui succéda. Après avoir pacifié les troubles de son royaume, il fit la guerre à Ptolémée Philopator, roi du Midi, c'est-à-dire de l'Egypte; lui enleva la Célésyrie, qui lui fut livrée par Théodote, gouverneur de cette province: battit les généraux de Ptolémée aux défilés près de Bérite; se rendit maître d'une partie de la Phénicie. Ptolémée alors chercha à l'amuser par des propositions de paix. L'hébreu est encore plus expressif: *Il viendra*: c'est Antiochus. *Il inondera* le pays ennemi. *Il passera* le Liban. *Il s'arrêtera* pendant qu'on lui fera des propositions de paix. *Il ira avec ardeur jusqu'aux forteresses*, c'est-à-dire jusqu'aux frontières de l'Egypte. La victoire que Ptolémée remporta est bien clairement désignée dans les versets suivants.

Le roi du Midi[1], *étant attaqué, se mettra en campagne et combattra contre le roi du Septentrion; il lèvera une grande armée, et des troupes nombreuses lui seront livrées entre les mains.* Ptolémée Philopator était un prince mou et efféminé. Il fallut l'exciter, le piquer, et comme le tirer de son assoupissement, pour le faire penser à prendre les armes et à repousser l'ennemi, qui était sur le point d'entrer dans son pays: *provocatus*. Il se mit enfin à la tête de ses troupes, et, par la valeur et la bonne conduite de ses généraux, il remporta sur Antiochus la célèbre victoire de Raphia.

Il en prendra un très-grand nombre[2], *et son cœur s'élèvera. Il en fera passer plusieurs milliers au fil de l'épée; mais il ne prévaudra point.* Antiochus perdit plus de dix mille hommes d'infanterie, et trois cents de cavalerie; et l'on lit sur lui quatre mille prisonniers. Philopator, étant allé, après sa victoire, à Jérusalem, eut l'audace de vouloir entrer dans le lieu saint: *son cœur s'élèvera*; et, de retour chez lui, il traita les Juifs avec une hauteur et une cruauté inouïes. Il aurait pu dépouiller Antiochus de ses états, s'il avait su profiter d'une si belle victoire. Il se contenta de recouvrer la Célésyrie et la Phénicie, et se replongea avidement

[1] De Viris illustr. cap. 54.
[2] ℣. 10.

[1] ℣. 11.
[2] ℣. 12.

dans ses débauches : *mais il ne prévaudra point.*

Car le roi du Septentrion[1] *viendra de nouveau; il assemblera encore plus de troupes qu'auparavant, et, après un certain nombre d'années; il s'avancera en grande hâte avec une armée nombreuse et une grande puissance.* Antiochus, ayant terminé la guerre qu'il avait au delà de l'Euphrate, assembla dans ces provinces une armée prodigieuse. Quatorze ans après la fin de la première guerre, voyant que Ptolémée Épiphane, qui n'avait alors que quatre ou cinq ans, venait de succéder à Philopator son père, il se joignit à Philippe, roi de Macédoine, pour dépouiller le roi pupille. Ayant vaincu Scopas à Panium, vers la source du Jourdain, il se rendit maître de tout le pays que Philopator avait conquis par la victoire remportée à Raphia.

En ces temps-là[2], *plusieurs s'élèveront contre le roi du Midi.* Cette prophétie se vérifia par la ligue des rois de Macédoine et de Syrie contre le jeune roi d'Égypte; par la conspiration d'Agathocle et d'Agathoclée pour la régence; et par celle de Scopas, qui voulait lui ôter la couronne et la vie. *Les enfants des prévaricateurs de votre peuple* (l'ange Gabriel parle à Daniel) *seront exaltés pour accomplir la prophétie, et ils tomberont.* Plusieurs Juifs apostats, pour complaire au roi d'Égypte, firent tout ce qu'il souhaita d'eux, même contre les saintes ordonnances de la loi, et par ce moyen devinrent fort puissants auprès de lui, mais leur crédit ne dura pas longtemps. Quand Antiochus fut rentré en possession de la Judée et de Jérusalem, il extermina ou chassa du pays tous ceux du parti de Ptolémée. Par cet assujettissement des Juifs à la domination des rois de Syrie se préparait l'accomplissement de la prophétie, qui marquait les maux que devait faire à ce peuple Antiochus Epiphane, fils d'Antiochus-le-Grand: ce qui en fit *tomber* un grand nombre dans l'apostasie.

Le roi du Septentrion viendra[3], *il fera des terrasses, et il prendra les villes les plus fortes; les bras du Midi n'en pourront soutenir l'effort; les plus vaillants d'entre eux s'élèveront pour lui résister, et ils se trouveront sans force. Il fera contre le roi du Midi*[1] *tout ce qu'il lui plaira, et il ne se trouvera personne qui puisse subsister devant lui. Il entrera dans la terre si célèbre, et elle sera consumée par lui.* Antiochus, après avoir battu l'armée d'Égypte à Panium, assiégea et prit, premièrement Sidon, ensuite Gaza, et après cela toutes les autres villes de ces provinces, sans que les troupes choisies qu'envoya contre lui le roi d'Egypte pussent l'en empêcher. *Il fit tout ce qu'il lui plut* dans la Célésyrie et dans la Palestine, et personne ne lui put résister. En faisant la conquête de la Palestine il entra dans la Judée, *terre célèbre*, ou, selon l'hébreu, *terre désirable.* Il y établit son autorité, et l'y affermit en chassant du château de Jérusalem la garnison que Scopas y avait mise. Cette garnison s'étant si bien défendue, qu'Antiochus fut obligé d'y faire venir toutes ses forces pour en venir à bout, et le siége tirant en longueur, le pays fut ruiné et *consumé* par le séjour que l'armée fut obligée d'y faire.

Il s'affermira[2], *dans le dessein de venir en Égypte avec toutes les forces de son royaume. Il feindra de vouloir agir de bonne foi avec lui; il lui donnera sa fille en mariage, dans le dessein de la corrompre; mais son dessein ne lui réussira pas, et elle ne sera point pour lui.* Antiochus, voyant que les Romains prenaient la défense du jeune Ptolémée Épiphane, crut ne devoir mieux faire que d'endormir le jeune roi en lui donnant sa fille en mariage, *dans le dessein de la corrompre*, et de la porter à trahir son mari; mais son dessein ne lui réussit pas. Quand elle se vit femme de Ptolémée, elle abandonna les intérêts de son père, et embrassa ceux de son mari. De là vient que nous la voyons jointe à lui[3] dans l'ambassade d'Égypte à Rome pour féliciter les Romains de la victoire d'Acilius sur son père aux Thermopyles.

Il tournera ses efforts[4] *contre les îles, et il*

[1] ỳ. 13.
[2] ỳ. 14.
[3] ỳ. 15.

[1] ỳ. 16.
[2] ỳ. 17.
[3] « Legati ab Ptolemæo et Cleopatra, regibus Ægypti, « gratulantes quòd Manius Acilius consul Antiochum re- « gem Græciæ expulisset, venerunt. » (Liv. lib. 37, n. 3.)
[4] ỳ. 18.

en prendra plusieurs. Le prince fera cesser la honte dont Antiochus l'avait chargé, *et la fera retomber sur lui.* Antiochus ayant mis fin à la guerre de Célésyrie et de Palestine, envoya ses deux fils avec l'armée de terre à Sardes : il se mit lui-même sur la flotte, et alla dans la mer Egée, où il prit plusieurs îles, et étendit extrêmement sa domination de ce côté-là. Mais *le prince* du peuple, à qui il avait fait insulte par cette invasion, c'est-à-dire L. Scipion le consul romain, *fit retomber l'affront sur lui*, en le battant au mont Sypile, et le chassant entièrement de l'Asie Mineure.

Il reviendra dans les fortifications [1], ou *dans les terres de* son empire. *Il y trouvera un piége; il tombera enfin, et il disparaîtra pour jamais.* Antiochus, après sa défaite, retourna à Antioche, la capitale et la forteresse de son royaume. Il alla bientôt après dans les provinces de l'Orient amasser de l'argent pour payer les Romains. Ayant pillé le temple de l'Elymaïde, il y périt misérablement.

Telle est la prophétie de Daniel, qui regarde Antiochus, que j'ai rapportée ordinairement selon le texte hébreu. Il peut y avoir quelques termes obscurs, douteux, difficiles à expliquer, et sur lesquels les interprètes varient, j'en conviens. Mais le gros et le fond de la prophétie peut-il paraître obscur et incertain? Un esprit raisonnable peut-il, en faisant usage de sa raison, attribuer une telle prédiction ou au pur hasard, ou aux conjectures d'une prudence et d'une sagacité humaine? Toute autre lumière que celle qui vient de Dieu peut-elle pénétrer ainsi dans l'obscurité de l'avenir, et en marquer les événements d'une manière si détaillée et si précise? Pour ne point parler de ce qui est dit ici de l'Égypte, Séleucus Callinicus, roi de Syrie, en mourant, laisse deux enfants. L'aîné ne régne que trois ans, sans faire parler de lui; le prophète n'en dit rien. L'autre est Antiochus, surnommé *le Grand*, à cause de ses grandes actions; le même prophéte nous peint en abrégé les principales circonstances de sa vie, ses entreprises les plus importantes, et le genre même de sa mort. On y voit ses expéditions dans la Célésyrie et la Phénicie, dont il assiége et prend plusieurs villes; son entrée à Jérusalem, qui est désolée par le séjour de ses troupes; la conquête qu'il fait d'un grand nombre d'îles ; le mariage de sa fille avec le roi d'Egypte, qui ne réussit pas selon ses desseins; sa défaite par le consul romain; sa retraite à Antioche; et enfin sa mort funeste. Ce sont là comme les gros traits du portrait d'Antiochus, et qui ne peuvent convenir qu'à lui seul. Est-il possible que le prophète les ait jetés au hasard dans la peinture qu'il nous en a laissée? Les faits qui marquent l'exécution de la prophétie sont tous rapportés par des auteurs païens et non suspects, et qui ont vécu plusieurs siècles après le prophète. Il faut, ce me semble, renoncer non-seulement à la religion, mais à la raison, pour refuser de reconnaître dans des prédictions de ce genre l'opération d'un être souverain, à qui tous les siècles sont présents, et qui gouverne le monde avec un pouvoir absolu.

§ VI. — SÉLEUCUS PHILOPATOR SUCCÈDE A SON PÈRE ANTIOCHUS. COMMENCEMENT DU RÈGNE DE PTOLÉMÉE EPIPHANE EN ÉGYPTE. DIVERSES AMBASSADES ENVOYÉES AUX ACHÉENS ET AUX ROMAINS. PLAINTES CONTRE PHILIPPE. ROME ENVOIE DES COMMISSAIRES POUR EXAMINER CES PLAINTES, ET POUR PRENDRE AUSSI CONNAISSANCE DU MAUVAIS TRAITEMENT FAIT A SPARTE PAR LES ACHÉENS. SUITE DE CETTE DERNIÈRE AFFAIRE.

Après la mort d'Antiochus-le-Grand [1], Séleucus Philopator, l'aîné de ses fils, qu'il avait laissé à Antioche en partant pour les provinces d'Orient, lui succéda. Il vécut dans l'obscurité et le mépris, à cause de la misère où les Romains avaient réduit cette couronne, et du tribut exorbitant de mille talents [2] par an qu'il fut obligé de payer pendant tout le cours de son règne, en vertu du traité de paix fait entre son pére et eux.

Ptolémée Epiphane régnait alors en Egypte [3]. Dès le commencement de son règne, il avait envoyé un ambassadeur en Achaïe pour renouveler l'alliance que le roi son père avait faite autrefois avec les Achéens. Ceux-ci

[1] ỳ. 19

[1] An M. 3817.; av. J. C. 187. — Appian. in Syr. pag. 116.

[2] Trois millions. = Mille talents d'Italie, près de sept millions de francs. E. B.

[3] Polyb. in Excerpt. leg. cap. 37.

acceptèrent la proposition avec joie, et députèrent au roi, pour ce sujet, Lycortas, père de Polybe l'historien, avec deux autres ambassadeurs. L'alliance renouvelée, Philopémen, qui était alors en charge, ayant donné un repas à l'ambassadeur de Ptolémée, la conversation tomba sur ce prince. Dans l'éloge qu'en fit l'ambassadeur, il s'étendit beaucoup sur la dextérité qu'il faisait paraître à la chasse, sur l'adresse avec laquelle il maniait un cheval, sur la vigueur et la force avec laquelle il se servait de ses armes; et pour faire voir combien ce qu'il disait était vrai, il dit que ce prince, en chassant, avait, de dessus son cheval, tué un taureau sauvage d'un coup de trait.

La même année qu'Antiochus mourut, Cléopatre sa fille, reine d'Égypte, accoucha d'un fils, qui régna après Épiphane son père, sous le nom de Ptolémée Philométor.

Tout l'empire manifesta une grande joie à cette naissance [1]. La Syrie se distingua entre toutes les provinces, et les plus considérables du pays allèrent pour ce sujet en grand équipage à Alexandrie. Joseph dont j'ai parlé ailleurs, qui était receveur général de ces provinces, trop âgé pour faire ce voyage, y envoya en sa place le plus jeune de ses fils, nommé Hyrcan, qui avait beaucoup d'esprit et beaucoup d'agrément dans les manières. Le roi et la reine le reçurent très-favorablement, et lui firent l'honneur de le faire manger à leur table. Dans un de ces repas, les convives, qui le méprisaient comme un jeune homme sans esprit et sans expérience, mirent devant lui les os des viandes qu'ils avaient mangées. Un bouffon, qui faisait rire le roi par ses bons mots, lui dit: « Vous voyez, sire, la quantité d'os qu'il y a de« vant Hyrcan, et vous pouvez juger par là de « quelle sorte son père ronge toute la Syrie. » Ces paroles firent rire le roi, et il demanda à Hyrcan d'où venait donc qu'il avait devant lui une si grande quantité d'os. « Il ne faut pas, « sire, lui répondit-il, s'en étonner : car les « chiens mangent les os avec la chair, comme « vous voyez qu'ont fait ceux qui sont à la ta« ble de votre majesté, en montrant les autres; « mais les hommes se contentent de manger « la chair, et laissent les os, comme j'ai fait. » Les moqueurs pour lors furent moqués, et demeurèrent muets et confus. Quand le jour où l'on devait faire les présents fut arrivé, comme Hyrcan avait répandu le bruit qu'il n'avait que cinq talents [1] à offrir, on s'attendait qu'il serait fort mal reçu du roi, et l'on s'en faisait un plaisir par avance. Les plus grands présents que firent tous les autres ne montèrent pas à plus de vingt talents [2]. Mais Hyrcan offrit au prince cent jeunes garçons qu'il avait achetés, bien faits et bien vêtus, qui lui présentèrent chacun un talent; et à la reine cent jeunes filles très-bien parées, dont chacune fit aussi un pareil présent à cette princesse. Toute la cour fut extraordinairement étonnée d'une si grande et si surprenante magnificence. Le roi et la reine renvoyèrent Hyrcan comblé de marques d'amitié et de bonté.

Dans les premières années [3], Ptolémée Épiphane gouverna d'une manière qui lui attira l'approbation et les applaudissements de tout le monde, parce qu'il suivait en tout les avis d'Aristomène, qui lui tenait lieu de père. Dans la suite, les flatteries des courtisans, poison mortel pour les rois, l'emportèrent sur les sages conseils de cet habile ministre. Ce jeune prince lui échappa, et commença à donner dans tous les vices et dans tous les défauts de son père. Ne pouvant plus souffrir la liberté avec laquelle Aristomène lui conseillait souvent de tenir une autre conduite, il s'en défit par un breuvage empoisonné. Alors, délivré d'un censeur incommode, dont la seule vue l'importunait par les secrets reproches qu'elle semblait lui faire, il s'abandonna sans mesure à ses mauvais penchants, se livra à toutes sortes de désordres et d'excès, ne suivit plus dans le gouvernement d'autres guides que ses passions, et traita ses sujets avec une cruauté tyrannique.

Les Égyptiens, ne pouvant souffrir les violences et les injustices auxquelles ils se trouvaient exposés tous les jours, commencèrent à cabaler, et à faire des associations contre le

[1] Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, cap. 4.

[1] Cinq mille écus.=Cinq talents philétériens valent près de 50 000 francs. E. B.

[2] Vingt mille écus. = Vingt talents philétériens, près de 200 000 francs. E. B.

[3] An. M. 3820; av. J. C. 184. — Diod in Excerpt. pag. 294.

roi qui les opprimait. Quelques personnes de la première qualité s'étant mises à leur tête, on formait déjà des complots pour le déposer, qui furent sur le point de réussir.

Pour se tirer de ces embarras [1], il choisit pour premier ministre Polycrate, homme de cœur et de tête, qui avait une grande expérience des affaires, tant en paix qu'en guerre : car il était déjà parvenu au généralat sous son père, et s'était trouvé, en cette qualité, à la bataille de Raphia, au gain de laquelle il avait beaucoup contribué. Il avait eu ensuite le gouvernement de l'île de Cypre; et s'étant rencontré à Alexandrie lorsqu'on y découvrit la conspiration de Scopas, il avait beaucoup aidé à sauver l'état.

Avec l'aide de cet habile ministre [2], Ptolémée vint à bout des rebelles. Il obligea leurs chefs, qui étaient les plus grands seigneurs du pays, à capituler, et à se soumettre à certaines conditions. Mais quand il les eut en son pouvoir, il leur manqua de parole; et après avoir exercé sur eux plusieurs cruautés, il les fit tous mourir. Cette lâche perfidie le jeta dans de nouveaux embarras, dont l'habileté de Polycrate le tira encore.

Il paraît que la ligue des Achéens, dans le temps dont nous parlons ici, était fort puissante et fort considérée. Nous avons vu que Ptolémée, dès le commencement de son règne, s'était empressé de renouveler avec eux l'ancienne alliance. Dans les dernières années il voulut le faire encore tout de nouveau. Il offrit à la république six mille boucliers et deux cents talents d'airain. On accepta ses offres, et on députa vers lui Lycortas, et deux autres Achéens, pour le remercier de ses présents, et pour renouveler l'alliance. Ils revinrent bientôt après avec l'ambassadeur de Ptolémée pour faire ratifier le traité. Le roi Eumène leur envoya aussi des ambassadeurs pour le même sujet [3]; et il offrait six-vingts talents (six-vingt mille écus), dont l'intérêt serait destiné à l'entretien de ceux qui composaient le conseil public. Il en vint d'autres encore de Séleucus, qui, au nom de leur maître offrirent dix vaisseaux armés en guerre, et qui demandérent que l'ancienne alliance faite avec ce prince fût renouvelée. L'ambassadeur que Philopémen avait envoyé à Rome pour se disculper en était revenu, et demandait d'être entendu pour rendre compte de sa commission.

Pour toutes ces raisons on convoqua une grande assemblée. Le premier qui y entra fut Nicodème d'Élée. Il fit le rapport de ce qu'il avait dit dans le sénat romain sur l'affaire de Lacédémone, et de ce qui lui avait été répondu. On jugea par les réponses, qu'à la vérité le sénat n'était content ni de la destruction du gouvernement de Sparte, ni du démolissement des murs de cette ville, ni du meurtre des Spartiates, mais qu'il n'annulait rien de ce qui avait été statué : et comme il ne se rencontra personne qui parlât pour ou contre les réponses du sénat, il n'en fut plus fait mention pour lors; mais cette même affaire sera fort agitée dans la suite.

On donna ensuite audience aux ambassadeurs d'Eumène. Après qu'ils eurent renouvelé l'alliance faite autrefois avec Attale, père du roi, et qu'ils eurent proposé les offres que faisait Eumène de six-vingts talents, ils vantèrent fort la bienveillance et l'amitié qu'avait leur maître pour les Achéens. Quand ils eurent fini, Apollonius de Sicyone se leva, et dit que le présent que le roi de Pergame offrait, à le regarder en lui-même, était digne des Achéens : mais que, si l'on faisait attention au but qu'Eumène se proposait, et à l'utilité qu'il se promettait de tirer de sa libéralité, la république ne pouvait accepter ce présent sans se couvrir d'infamie, et sans commettre la plus grande des prévarications; car enfin, puisque la loi défendait à tout particulier, soit du peuple, soit d'entre les magistrats, de rien recevoir d'un roi, sous quelque prétexte que ce fût, la trangression serait beaucoup plus criminelle si la république en corps acceptait les offres d'Eumène : qu'à l'égard de l'infamie, elle était sensible et sautait aux yeux; car quoi de plus honteux pour un conseil que de recevoir d'un roi, chaque année, de quoi se nourrir, et de ne s'assembler pour délibérer sur les affaires publiques qu'en qualité de ses pensionnaires, et sortant, pour ainsi dire, de

[1] Polyb. in Excerpt. leg. pag. 113.
[2] An. M. 3821; av. J. C. 183.
[3] An. M. 3818; av. J. C. 186. — Polyb. in Excerpt. leg. cap. 41, pag. 850-852.

sa table, après avoir avalé l'amorce [1] qui cachait l'hameçon ? Mais que ne devait-on point craindre des suites de cette coutume, si elle s'établissait! qu'après Eumène, Prusias ne manquerait pas aussi de faire des largesses, et Séleucus après Prusias : que les intérêts des rois et ceux des républiques étant d'une nature toute différente, et dans celles-ci les délibérations les plus importantes roulant presque toujours sur des contestations qu'on avait avec les rois, il arriverait nécessairement de deux choses l'une, ou que les Achéens feraient l'avantage de ces princes au préjudice de la nation, ou qu'ils se rendraient coupables d'une noire ingratitude envers leurs bienfaiteurs. Il finit en exhortant les Achéens à refuser le présent qu'on leur offrait, et il ajouta qu'ils ne devaient pas savoir bon gré à Eumène d'avoir voulu tenter leur fidélité par une offre de cette nature. Son avis fut suivi : tous rejetèrent avec de grands cris la proposition du roi de Pergame, quelque éblouissante que fût l'offre qu'il faisait d'une si grande somme d'argent.

On appela ensuite Lycortas et les autres ambassadeurs qui avaient été envoyés à Ptolémée, et l'on fit la lecture du décret fait par ce prince pour le renouvellement de l'alliance. Aristène, qui présidait à l'assemblée, ayant demandé quel était le traité qu'on prétendait renouveler, car on en avait fait plusieurs avec Ptolémée sous des clauses très-différentes, et personne n'ayant pu répondre à sa demande, la décision de cette affaire fut remise à un autre temps.

Enfin, on donna audience aux ambassadeurs de Séleucus. On renouvela l'alliance qu'on avait faite avec lui, mais on ne crut pas devoir accepter pour lors les vaisseaux dont il faisait présent.

L'état de la Grèce n'était point tranquille [2], et l'on portait de toutes parts à Rome des plaintes contre Philippe. Le sénat nomma trois commissaires, dont Q. Cécilius était le principal, pour aller prendre connaissance de ces affaires sur les lieux mêmes.

Philippe [1] conservait toujours dans le cœur un vif ressentiment contre les Romains, dont il croyait avoir un juste sujet d'être mécontent pour bien des choses, mais surtout parce que dans le traité de paix on ne lui avait pas laissé la liberté de sévir contre ceux de ses sujets qui l'avaient abandonné pendant la guerre. On avait tâché de le consoler, en lui permettant d'attaquer l'Athamanie et Amynandre, son roi, en lui abandonnant quelques villes de Thessalie dont les Étoliens s'étaient emparés, en laissant sous sa domination Démétriade et toute la Magnésie, et en ne l'empêchant point de se rendre maître de plusieurs villes dans la Thrace; ce qui l'avait un peu apaisé. Il songeait toujours néanmoins à profiter du repos que lui laissait la paix pour se préparer à faire la guerre quand il en trouverait une occasion favorable. Les plaintes qu'on avait portées contre lui à Rome, et qu'on y avait écoutées, renouvelèrent tous ses anciens mécontentements.

Quand les trois commissaires furent arrivés à Tempé de Thessalie, on y convoqua une assemblée où comparurent, d'un côté, les ambassadeurs des Thessaliens, des Perrhèbes et des Athamanes, et, de l'autre, Philippe, roi de Macédoine; démarche fort mortifiante déjà en soi-même pour un prince aussi puissant que lui. Les ambassadeurs exposèrent les divers sujets de plaintes qu'ils avaient contre Philippe, plus ou moins fortement, chacun selon son caractère et son génie. Les uns, après s'être excusés de ce qu'ils étaient obligés de plaider contre lui en faveur de leur liberté, le priaient de se montrer à leur égard plutôt ami que maître, et d'imiter la conduite du peuple romain, qui aimait mieux s'attacher les alliés par l'amitié que par la crainte. Les autres, moins retenus et moins mesurés, lui reprochaient en face ses injustices, ses violences, ses usurpations : représentaient aux commissaires que, s'ils n'y apportaient un prompt remède, ce serait en vain qu'on aurait vaincu Philippe et rendu la liberté aux Grecs voisins de la Macédoine; que ce prince, comme un

[1] Par cette expression, Polybe voulait marquer qu'une telle pension était comme une amorce qui couvrait l'hameçon, c'est à dire le dessein qu'avait Eumène de s'asservir tous ceux qui composaient le conseil. Καταπεπωκότας οἱονεὶ δέλεαρ.

[2] An. M. 3819; av. J. C. 185.

[1] Liv. lib. 39, n. 23-29.

coursier fougueux[1], ne pouvait être retenu que par un mors dur et serré. Philippe, afin de paraître accusateur plutôt qu'accusé, fit de son côté de violentes plaintes contre ceux qui venaient de parler, surtout contre les Thessaliens. Il dit que[2], semblables à des esclaves affranchis subitement contre toute espérance, qui s'emportent en injures contre leurs maîtres et leurs bienfaiteurs, ils abusaient insolemment de l'indulgence du peuple romain, incapables, après une longue servitude, de faire un usage modéré de la liberté qui leur avait été enfin accordée. Les commissaires, après avoir entendu les accusations et les réponses, dont j'ai cru devoir supprimer le détail peu intéressant, et avoir fait quelque règlements particuliers, différèrent à prononcer sur les demandes respectives de part et d'autre.

Ils passèrent de là à Thessalonique, pour examiner ce qui regardait les villes de Thrace; et le roi, fort mécontent, les y suivit. Les ambassadeurs d'Eumène représentèrent aux commissaires que, si Rome avait résolu de rendre la liberté aux villes d'Ænum et de Maronée, leur maître était bien éloigné de s'y opposer; mais que, si elle ne s'intéressait point à l'état de ces villes conquises sur Antiochus, les services d'Eumène et ceux d'Attale, son père, semblaient demander qu'on les abandonnât plutôt à leur maître qu'à Philippe, qui n'y avait aucun droit, et qui les avait usurpées par une violence ouverte : que d'ailleurs ces villes avaient été abandonnées à Eumène par le décret des dix commissaires nommés par les Romains pour régler toutes ces contestations. Les Maronites, qu'on entendit après, se plaignirent amèrement des injustices et des violences que la garnison de Philippe exerçait dans leur ville.

Ici Philippe ne parla plus comme il avait fait auparavant; mais, adressant son discours personnellement aux Romains mêmes, il déclara que depuis longtemps il s'apercevait qu'ils étaient déterminés à ne lui rendre justice en rien. Il fit un long dénombrement et des torts considérables qu'il prétendait avoir reçus, et des services qu'il avait rendus aux Romains en différentes occasions, faisant fort valoir l'attachement inviolable qu'il avait témoigné pour eux jusqu'à refuser trois mille talents[1], cinquante vaisseaux armés en guerre, et un grand nombre de villes qu'Antiochus lui avait offertes pour entrer en alliance avec lui : que cependant il avait la douleur de voir qu'on lui préférait en tout Eumène, avec qui il ne daignait pas même se comparer; et que les Romains, loin d'ajouter quelque chose à son domaine, comme il croyait l'avoir bien mérité, lui enlevaient des villes qui lui appartenaient de droit, ou dont eux-mêmes l'avaient gratifié. « C'est à vous, Romains, leur dit-il en « finissant, à voir sur quel pied vous voulez « que je sois avec vous. Si vous avez résolu « de me traiter en ennemi, et de me pousser « à bout, continuez d'en user à mon égard « comme vous avez fait jusqu'ici. Mais, si vous « respectez encore en moi la qualité de roi, « d'allié et d'ami, épargnez-moi, je vous sup- « plie, la honte d'être traité si indignement.»

Ce discours du roi toucha les commissaires. Ils crurent donc devoir laisser l'affaire en suspens par une réponse qui ne décidait rien, en déclarant que, si les villes en question avaient été adjugées à Eumène par les dix commissaires, comme il le prétendait, ils ne pouvaient rien changer à ce décret; que, si Philippe les avait acquises par droit de conquête, il était juste qu'elles lui demeurassent; que, si ni l'un ni l'autre n'était prouvé, il fallait réserver au jugement du sénat la connaissance de cette affaire, et cependant retirer les garnisons des villes, le droit des parties demeurant en son entier de côté et d'autre.

Ce règlement[2], qui par provision ordonnait à Philippe de retirer des villes les garnisons qu'il y avait, loin de satisfaire ce prince, laissa dans le fond de son cœur un mécontentement et une aigreur qui auraient infailliblement éclaté par une guerre ouverte, si une plus longue vie lui en eût laissé le temps.

[1] « Ut equum sternacem non parentem, frenis asperio- « ribus castigandum esse. » (Liv.)

[2] Insolenter et immodicè abuti Thessalos indulgentiâ « populi romani; velut ex diutinâ siti nimis avidè meram « haurientes libertatem. Ita, servorum modo præter spem « repentè manumissorum, licentiam vocis et linguæ ex- « periri, et jactare sese insectatione et conviciis domino- « rum. » (Liv.)

[1] Neuf millions. = Trois mille talents philétériens, près de 30 millions de francs. E. B.

[2] Polyb. in Excerpt. leg cap. 41, pag. 853. 854.

Les commissaires, au sortir de Macédoine[1], se rendirent en Achaïe. Aristène, qui était le premier magistrat, assembla aussitôt les principaux membres de la république dans Argos. Cécilius, étant entré dans ce conseil, après avoir loué le zèle des Achéens et la sagesse de leur gouvernement dans tout le reste, ajouta qu'il ne pouvait leur dissimuler qne la conduite qu'ils avaient tenue à l'égard des Lacédémoniens avait été fort improuvée à Rome, et il les exhorta à réformer autant qu'ils le pourraient tout ce qui s'était fait imprudemment contre eux dans cette occasion. Le silence d'Aristène, qui ne répliqua pas un seul mot, fit bien voir qu'il pensait comme Cécilius, et qu'ils agissaient de concert. Diophane de Mégalopolis, homme plus guerrier que politique, et qui n'aimait pas Philopémen, sans toucher à l'affaire de Lacédémone, fit d'autres plaintes contre lui. Alors Philopémen, Lycortas et Archon prirent hautement la défense de la république. Ils firent voir que tout ce qui avait été fait au sujet de Sparte avait été fait sagement, et même à l'avantage des Lacédémoniens, et que l'on n'y pouvait rien changer sans violer tous les droits humains et le respect que l'on devait aux dieux. Lorsque Cécilius fut sorti, le conseil, touché de ce discours, ordonna qu'il ne serait rien changé à ce qui avait été ordonné, et que l'on donnerait cette réponse à l'ambassadeur romain.

Quand on la porta à Cécilius, il demanda que l'on convoquât l'assemblée générale du pays. Les magistrats répondirent qu'il fallait pour cela qu'il produisît une lettre du sénat de Rome, par laquelle on priât les Achéens de s'assembler. Comme il n'en avait point, on lui dit nettement qu'on ne s'assemblerait pas: ce qui le mit en si grande colère, qu'il partit d'Achaïe sans vouloir entendre ce que les magistrats avaient à lui dire. On crut que cet ambassadeur, et avant lui Marcus Fulvius, n'auraient pas parlé avec tant de liberté, s'ils n'eussent été sûrs qu'Aristène et Diophane étaient pour eux: aussi furent-ils accusés d'avoir attiré ces Romains dans le pays par haine pour Philopémen, et ils passèrent pour suspects dans l'esprit de la multitude.

[1] Poyb. In legat. cap. 41, pag. 853, 854

Cécilius, de retour à Rome, fit au sénat le rapport de tout ce qui lui était arrivé dans la Grèce[1]. On fit ensuite entrer les ambassadeurs de Macédoine et du Péloponnèse. Ceux de Philippe et d'Eumène furent introduits les premiers; après eux les exilés d'Ænum et de Maronée, qui tous répétèrent ce qu'ils avaient déjà dit auparavant devant Cécilius à Thessalonique. Le sénat, après les avoir entendus, envoya vers Philippe de nouveaux ambassadeurs, dont Appius Claudius était le chef, pour examiner sur les lieux s'il s'était retiré, selon qu'il l'avait promis à Cécilius, des villes de la Perrhébie, et pour lui ordonner d'évacuer Ænum et Maronée, et de sortir, en un mot, de tous les châteaux, terres et villes qu'il occupait sur la côte maritime de la Thrace.

On écouta ensuite Apollonidas, ambassadeur que les Achéens avaient envoyé pour les justifier de n'avoir point donné de réponse à Cécilius, et pour informer le sénat de tout ce qui avait été fait au sujet de Lacédémone, qui, de son côté, avait député à Rome Arée et Alcibiade, tous deux de ces anciens bannis que Philopémen et les Achéens avaient rétablis dans leur patrie. C'est ce qui irrita le plus les Achéens, de voir qne, malgré un bienfait si précieux et si récent, ils s'étaient chargés de l'odieuse commission d'accuser ceux qui les avaient sauvés, contre toute espérance, et qui leur avaient procuré le bonheur de rentrer dans leurs maisons et de revoir leurs familles. Apollonidas tâcha de prouver qu'il n'était pas possible de régler mieux les affaires de Lacédémone que Philopémen et les Achéens les avaient réglées: ils justifièrent aussi le refus qu'ils avaient fait de convoquer une assemblée générale. De leur côté, Arée et Alcibiade exposèrent d'une manière touchante le triste état ou Sparte était réduite: ses murailles renversées, ses citoyens emmenés en Achaïe et réduits en servitude[2], les saintes lois de Lycurgue, qui l'avaient fait subsister si long-

[1] An. M. 3820; av. J. C. 184. — Polyb. in Excerpt. leg. cap. 42. — Liv. lib. 39, n. 33.

[2] Par le décret des Achéens, il avait été ordonné que les esclaves adoptés au nombre des citoyens de Sparte, sortiraient de la ville et de toute la Laconie, sans quoi ils pourraient être arrêtés par les Achéens et vendus comme esclaves, et c'est ce qui avait été exécuté.

temps et avec tant d'honneur, entièrement abolies.

Le sénat, après avoir pesé et comparé les raisons de part et d'autre, chargea de l'examen de cette affaire les mêmes ambassadeurs qu'il avait nommés pour la Macédoine, et recommanda aux Achéens de convoquer leur assemblée générale, toutes les fois que les ambassadeurs de Rome le requerraient, comme à Rome le sénat leur accordait audience à eux-mêmes toutes les fois qu'ils la lui demandaient.

Quand Philippe eut appris de ses ambassadeurs [1], qui lui avaient été renvoyés de Rome, qu'il fallait absolument qu'il vidat les villes de la Thrace, irrité jusqu'à la fureur de voir sa domination resserrée de tous les côtés, il déchargea sa rage sur les habitants de Maronée. Onomaste, qui avait le gouvernement de la Thrace, se servit de Cassandre, fort connu dans la ville, pour exécuter la barbare ordonnance du prince. Il y fit entrer de nuit un corps de Thraces, qui firent main basse sur les citoyens, et en massacrèrent un grand nombre. Philippe, ainsi vengé de ceux qui n'étaient pas de sa faction, attendait tranquillement l'arrivée des commissaires, persuadé que personne n'aurait la hardiesse de se déclarer son accusateur.

Quelque temps après arrive Appius, qui, bientôt informé du traitement fait aux Maronites, en fait de vifs reproches au roi de Macédoine. Celui-ci soutint qu'il n'avait point de part à ce massacre, et il le rejeta sur une émeute populaire. « Les uns, dit-il, inclinant « pour Eumène, les autres pour moi, la que- « relle s'échauffa, et ils s'égorgèrent les uns « les autres. » Il porta la confiance jusqu'à ordonner qu'on amenât devant lui quiconque voudrait l'accuser. Mais qui aurait osé le faire? La punition aurait suivi de près, et le secours qu'on aurait pu attendre des Romains était trop éloigné. *Il est inutile*, lui dit Appius, *que vous vous excusiez. Je sais ce qui s'est passé, et qui en est l'auteur.* Ce mot jeta Philippe dans de grandes inquiétudes. On ne poussa pas cependant la chose plus loin dans cette première entrevue.

[1] Polyb. in Excerpt. leg. cap. 41. — Liv. lib. 39, n. 34, 35.

Mais le lendemain Appius lui commanda d'envoyer sans délai Onomaste et Cassandre à Rome, pour être interrogés par le sénat sur le fait en question, ajoutant que c'était pour lui l'unique moyen de s'en justifier. A cet ordre, Philippe changea de couleur, chancela, hésita longtemps à répondre. Enfin il dit qu'il enverrait Cassandre, soupçonné par les commissaires d'être auteur du massacre: mais il s'obstina à retenir auprès de soi Onomaste, qui, disait-il, était si peu à Maronée dans le temps de cette sanglante tragédie, qu'il n'était pas même dans le voisinage. Dans le fond, c'est qu'il craignait qu'un homme qui avait sa confiance, et pour qui il n'avait rien de caché, ne trahît tous ses secrets devant le sénat. Pour Cassandre, dès que les commissaires furent sortis de la Macédoine, il le fit embarquer; mais il envoya des gens à sa suite qui l'empoisonnèrent en Épire.

Après le départ des commissaires, qui s'en allèrent bien convaincus que Philippe avait ordonné le massacre de Maronée, et qu'il était prêt à rompre avec les Romains, le roi de Macédoine, faisant réflexion, seul et avec ses amis, que sa haine contre les Romains et le désir de s'en venger commençait à éclater, aurait bien voulu prendre incessamment les armes, et leur faire ouvertement la guerre: mais, comme ces préparatifs n'étaient pas encore faits, il imagina un expédient pour gagner du temps. Il prit le dessein d'envoyer à Rome son fils Démétrius, qui ayant été longtemps en otage dans cette ville, et s'y étant acquis de l'estime, lui parut très en état, ou de le défendre contre les accusations qu'on pourrait intenter contre lui devant le sénat, ou de l'excuser sur les fautes qu'il aurait en effet commises. Il disposa donc tout ce qui était nécessaire pour cette ambassade, et avertit les amis dont il voulait que le prince son fils fût accompagné.

Il promit en même temps aux Byzantins de les secourir, non qu'il prît beaucoup d'intérêt à leur défense, mais parce qu'allant à leur secours, il jetterait la terreur parmi les petits souverains de Thrace voisins de la Propontide, et les empêcherait de mettre obstacle au dessein qu'il avait de faire la guerrre aux Romains. En effet, ayant vaincu ces petits rois

dans un combat, et pris leur chef, il les mit hors d'état de lui nuire, et retourna en Macédoine.

On attendait dans le Péloponnèse[1], l'arrivée des commissaires romains, qui avaient ordre de passer de Macédoine dans l'Achaïe. Afin qu'on sût ce qu'on aurait à leur répondre, Lycortas convoqua un conseil, où l'affaire des Lacédémoniens fut discutée. Il représenta ce qu'on avait à craindre de leur part, les Romains paraissant leur être beaucoup plus favorables qu'aux Achéens. Il insista principalement sur l'ingratitude d'Arée et d'Alcibiade, qui, ayant obligation aux Achéens de leur rétablissement, pour récompense s'étaient chargés de l'ambassade contre eux devant le sénat, où ils avaient agi et parlé en ennemis déclarés, comme si les Achéens les eussent chassés de leur patrie, et n'eussent pas été ceux qui les y avaient rétablis. Alors on jeta de tous côtés de grands cris, pour demander que le président mît l'affaire en délibération; et comme on n'y écoutait que la passion et le désir de se venger, Arée et Alcibiade furent condamnés à mort.

Les commissaires romains arrivèrent peu de jours après. Le conseil fut assemblé à Clitor en Arcadie. La terreur se répandit alors parmi les Achéens, qui, voyant paraître, avec les commissaires, Arée et Alcibiade qu'ils venaient de condamner à mort, jugèrent combien la discussion qui allait commencer leur serait peu favorable.

Appius, ayant pris la parole, leur marqua que le sénat avait été vivement touché des plaintes des Lacédémoniens, et qu'il n'avait pu s'empêcher d'improuver tout ce qui s'était fait à leur égard : le meurtre de ceux qui, sur la parole de Philopémen, étaient venus pour plaider leur cause; la démolition des murs de Sparte; l'abolition des lois et des établissements de Lycurgue, qui avaient rendu cette ville fameuse parmi tous les peuples et l'avaient fait fleurir pendant plusieurs siècles.

Lycortas, et comme président du conseil, et comme uni de sentiments avec Philopémen, auteur de tout ce qui s'était fait contre Lacédémone, entreprit de répondre aux reproches d'Appius. Il montra premièrement que les Lacédémoniens, ayant attaqué les bannis contre la teneur du traité, qui leur défendait en termes formels de rien entreprendre contre les villes maritimes, ces bannis, en l'absence des Romains, n'avaient pu recourir ailleurs qu'à la ligue d'Achaïe, à qui l'on ne pouvait pas faire un crime de leur avoir prêté main forte dans un besoin si pressant. Quant au meurtre qu'Appius leur reprochait, il ne devait point être mis sur leur compte, mais sur celui des bannis, qui avaient pour lors à leur tête Arée et Alcibiade, et qui, de leur propre mouvement, et sans être autorisés par les Achéens, s'étaient jetés avec fureur contre ceux qu'ils regardaient comme les auteurs de leur exil et de tous les maux qu'ils avaient soufferts.
« Mais, ajouta-t-il, on prétend que nous ne « pouvons disconvenir que l'abolition des lois « de Lycurgue et la destruction des murs de « Sparte ne soit notre ouvrage. Le fait est vrai : « mais comment peut-on nous faire cette dou« ble objection en même temps? Ces murs « n'étaient point l'ouvrage de Lycurgue, mais « des tyrans, qui depuis quelques années les « avaient construits, non pour la sûreté de la « ville, mais pour la leur propre, et pour se « mettre en état d'abolir impunément la dis« cipline établie par ce sage législateur. S'il « sortait aujourd'hui du tombeau, il serait ravi « de voir ces murs détruits, et il dirait que « c'est maintenant qu'il reconnaît sa patrie et « l'ancienne Sparte. Il ne fallait point attendre « Philopémen ni les Achéens; mais vous au« riez dû vous-mêmes, citoyens de Sparte, « démolir ces murs de vos propres mains, et « détruire tous les vestiges de la tyrannie. « C'étaient là comme les honteuses cicatrices « de votre esclavage; et après vous être conser« vés libres pendant près de huit cents ans, et « avoir même été autrefois les dominateurs de « la Grèce sans le secours et l'appui des murs, « ils sont devenus depuis cent ans l'instrument « de votre servitude, et vous ont tenu lieu « d'entraves et de chaînes. Pour ce qui est des « anciennes lois de Lycurgue, ce sont les ty« rans qui vous les ont enlevées, et nous n'a« vons fait qu'y substituer les nôtres, en vous « égalant en tout à nous. »

Adressant ensuite son discours à Appius :

[1] Liv. lib. 39, n. 35-37.

« Je ne puis dissimuler, dit-il, que le discours « que j'ai tenu jusqu'ici n'est point d'alliés à « alliés, ni d'une nation libre, mais d'esclaves « qui parlent à leur maître : car enfin, si la « voix du héraut qui, avant tous les autres, nous « a déclarés libres n'a point été une vaine cé- « rémonie, si le traité conclu pour lors est so- « lide et réel, si vous voulez conserver avec « nous de bonne foi l'alliance et l'amitié, sur « quoi donc est fondée cette distance infinie « que vous mettez entre vous Romains et nous « Achéens? Je ne m'informe point du trai- « tement que vous avez fait à Capoue après « l'avoir prise : pourquoi vous informez-vous « de celui que nous avons fait aux Lacédémo- « niens après les avoir vaincus? On en a tué « quelques-uns : je suppose que ce soit nous. « Eh quoi! n'avez-vous pas fait mourir sous « la hache les sénateurs campaniens? Nous « avons démoli les murs de Sparte : mais vous, « ce n'est pas seulement leurs murs que vous « avez ôtés aux Campaniens, c'est leur ville et « leurs terres. A cela, je sens bien que vous « me direz que l'égalité exprimée par les trai- « tés entre les Romains et les Achéens n'est « qu'apparente, et seulement de style, que « réellement nous n'avons qu'une liberté pré- « caire et empruntée, au lieu que l'empire et « l'autorité est chez les Romains. Je ne le sens « que trop, Appius. Mais, puisqu'il faut le « souffrir, je vous prie au moins, quelque dif- « férence que vous vouliez établir entre vous et « nous, que vous ne mettiez pas de niveau vos « ennemis et les nôtres avec nous qui sommes « vos alliés, et même que vous ne leur fassiez « pas un meilleur parti qu'à nous. Ils veulent « qu'en nous parjurant nous cassions et an- « nulions tout ce que nous avons ordonné avec « serment, et que nous révoquions ce qui, « étant inscrit dans nos registres et gravé sur « le marbre pour en conserver éternellement « la mémoire, est devenu un monument sacré « auquel il ne nous est plus permis de tou- « cher. Nous vous respectons, Romains, et si « vous voulez, nous vous craignons aussi : « mais nous faisons gloire de respecter et de « craindre encore plus les dieux immortels. »

Le plus grand nombre applaudit à ce discours, et tous convinrent qu'il avait véritablement parlé en magistrat; de sorte qu'il fallait, ou que les Romains agissent avec vigueur, ou qu'ils se résolussent à perdre leur autorité. Appius, sans aucune discussion, leur conseilla, pendant qu'ils étaient encore libres et n'avaient point reçu d'ordres, de se faire un mérite auprès du peuple romain, en ordonnant d'eux-mêmes ce qui pourrait dans la suite leur être enjoint. Cette parole les affligea, mais leur apprit à ne pas s'opiniâtrer dans le refus d'exécuter ce qu'on souhaitait d'eux. Ils se restreignirent à demander que les Romains décernassent à l'égard de Lacédémone tout ce qu'il leur plairait, mais qu'on n'obligeât pas les Achéens à violer la religion du serment en cassant eux-mêmes leur décret. Pour ce qui regarde le jugement porté récemment contre Arée et Alcibiade, il fut abrogé sur-le-champ.

Rome prononça l'année suivante [1]. Les principaux articles de l'ordonnance furent : que ceux que les Achéens avaient condamnés seraient rétablis; que tous les jugements qui regardaient cette affaire seraient cassés; que Sparte demeurerait unie à la ligue des Achéens. Pausanias [2] ajoute un article, dont Tite-Live ne parle point, qui est que l'on rebâtirait les murs qui avaient été détruits. Q. Marcius fut nommé commissaire pour aller régler les affaires de la Macédoine et celles du Péloponnèse, où il y avait beaucoup de troubles surtout entre les Achéens d'un côté, et les Messéniens et les Lacédémoniens de l'autre. Ils avaient tous envoyé des ambassadeurs à Rome [3]. Il paraît que le sénat ne se mettait pas fort en peine de mettre fin à leurs disputes. Il répondit aux Lacédémoniens que le peuple romain ne voulait plus désormais se mêler de leurs affaires. Les Achéens demandaient que le peuple romain leur fournît du secours contre les Messéniens conformément au traité; ou que du moins il ne permît pas qu'on envoyât d'Italie aux Messéniens des armes ou des vivres. On leur répondit que, si quelques villes se retiraient de la ligue des Achéens, le sénat ne croyait point devoir entrer dans ces disputes; ce qui était ouvrir une porte à

1 Liv. lib. 39, n. 48.

2 In Achaicis, pag. 414.

3 Polyb. In Excerpt. leg. cap. 51.

des ruptures et à des divisions, et même en quelque sorte les autoriser.

On reconnaît dans ces procédés la politique jalouse et artificieuse des Romains, qui ne tendait qu'à affaiblir Philippe et les Achéens qui leur faisaient ombrage, et couvrait leurs desseins ambitieux du prétexte de secourir les faibles opprimés.

§ VII.—PHILOPÉMEN ATTAQUE MESSÈNE. IL EST PRIS PAR LES MESSÉNIENS ET MIS A MORT. MESSÈNE SE REND AUX ACHÉENS. CÉLÈBRE CONVOI DE PHILOPÉMEN, DONT LES CENDRES SONT PORTÉES A MÉGALOPOLIS. SUITE DE L'AFFAIRE DES BANNIS DE SPARTE. MORT DE PTOLÉMÉE ÉPIPHANE. PHILOMÉTOR SON FILS LUI SUCCÈDE.

Dinocrate le Messénien[1], ennemi particulier de Philopémen, avait détaché Messène de la ligue des Achéens, et songeait à s'emparer d'un poste considérable près de cette ville, nommé *Corone*. Philopémen, âgé pour lors de soixante et dix ans, et général des Achéens pour la huitième fois, était actuellement malade. Dès qu'il eut appris cette nouvelle, il partit malgré son incommodité, fit une marche forcée, et s'avança vers Messène avec un escadron peu nombreux, mais composé de l'élite des jeunes gens de Mégalopolis. Dinocrate, qui était venu à sa rencontre, fut d'abord enfoncé et mis en fuite: mais, cinq cents chevaux qui gardaient le plat pays de Messène étant survenus et l'ayant renforcé, il tourna visage, et mit à son tour Philopémen en déroute. Celui-ci, uniquement attentif à sauver les jeunes gens qui l'avaient suivi, fit des actions extraordinaires de courage: mais, étant tombé de son cheval, et sa chute l'ayant blessé considérablement à la tête, il fut pris par les ennemis, qui le menèrent à Messène. Plutarque regarde ce malheur de Philopémen comme la punition d'une parole téméraire et arrogante qui lui était échappée à l'occasion des louanges que l'on donnait à un général. *Comment*, dit-il, *peut-on faire cas d'un homme qui, les armes à la main, s'est laissé prendre en vie par les ennemis?*

[1] An. M. 3821; av. J. C. 183. — Liv. lib. 39, n. 48 — Plut. in Philop. pag. 366-368. — Polyb. in Excerpt. leg. cap. 52, 53

A la première nouvelle qui fut portée à Messène qu'il était pris et qu'on l'amenait, les Messéniens furent si transportés de joie, qu'ils coururent tous aux portes de la ville, ne pouvant croire que ce qu'on leur annonçait fût vrai, s'ils ne le voyaient de leurs yeux, tant cet événement leur paraissait hors de toute vraisemblance. Pour satisfaire l'avide curiosité des habitants, dont plusieurs n'avaient pu venir à bout de le voir, il fallut produire l'illustre prisonnier sur le théâtre, où la multitude s'était rendue en foule. Quand ils virent Philopémen qu'on traînait lié et garrotté, la plupart en furent touchés de compassion jusqu'à verser des larmes. Il se répandit même parmi le peuple un bruit sourd qui partait d'un fonds d'humanité et de reconnaissance bien louable : « Qu'on devait se souvenir des bienfaits qu'on « avait reçus de lui, et de la liberté qu'il avait « conservée à l'Achaïe en chassant le tyran « Nabis. » Les magistrats ne le laissèrent pas longtemps en spectacle, craignant les suites de l'attendrissement qu'ils remarquaient dans le peuple. Ils l'enlevèrent brusquement, et, après avoir tenu conseil entre eux, ils le firent conduire dans un lieu appelé *le Trésor*. C'était un caveau sous terre, qui ne recevait aucun air ni aucun jour du dehors et qui n'avait point de porte, mais qui se bouchait avec une grosse pierre qu'on roulait à l'entrée. Ils l'enfermèrent dans ce caveau, et mirent des soldats tout autour pour le garder.

Dès que la nuit fut venue, et que le peuple se fut retiré, Dinocrate ouvrit la prison, et y fit descendre l'exécuteur pour porter le poison à Philopémen, avec ordre de se tenir là jusqu'à ce qu'il l'eût avalé. Dès qu'il vit de la lumière, et cet homme près de lui tenant sa lampe d'une main et la coupe de poison de l'autre, il se releva avec peine à cause de sa grande faiblesse, se mit en son séant, et, prenant la coupe, il demanda à l'exécuteur s'il n'avait rien entendu dire de ses cavaliers, et surtout de Lycortas. L'exécuteur lui dit qu'il avait ouï dire qu'ils s'étaient presque tous sauvés. Philopémen le remercia d'un signe de tête, et, le regardant avec douceur, *Tu me donnes là une bonne nouvelle*, lui dit-il. *Nous ne sommes donc pas tout à fait malheureux*. Et, sans faire la moindre plainte, il prit le poi-

son, et se recoucha sur son manteau. Le poison fit bientôt son effet : car il était si abattu et si faible, qu'il fut éteint dans un moment.

Quand le bruit de sa mort fut répandu parmi les Achéens, toutes leurs villes furent plongées dans un deuil et dans un abattement qu'on ne peut exprimer : et aussitôt tous leurs jeunes gens qui étaient en âge de porter les armes, et tous leurs magistrats, se rendirent à Mégalopolis. Là, dans un grand conseil qui fut tenu, on résolut de ne pas différer un seul moment la vengeance de cet horrible attentat ; et ayant élu sur l'heure même Lycortas pour leur général, ils se jetèrent dans la Messénie, où ils mirent tout à feu et à sang. Les Messéniens, se voyant sans ressource, et hors d'état de se défendre par les armes, députèrent vers les Achéens pour finir la guerre et demander pardon de leurs fautes passées. Lycortas, touché de leurs prières, ne crut pas devoir les rebuter, comme leur révolte insensée et furieuse semblait le mériter. Il leur dit que l'unique moyen d'obtenir la paix était de livrer les auteurs de la rébellion et de la mort de Philopémen, de remettre tous leurs intérêts à la disposition des Achéens, et de recevoir garnison dans la citadelle. Ces conditions furent acceptées et exécutées sur-le-champ. Dinocrate, prévenant le supplice qu'il méritait, se tua lui-même, et tous ceux qui avaient été d'avis de faire mourir Philopémen suivirent son exemple. Lycortas se fit livrer ceux qui avaient conseillé de tourmenter Philopémen. Ce furent eux sans doute qui furent lapidés autour de son tombeau, comme nous le verrons bientôt.

Alors on songea aux obsèques de Philopémen. Après qu'on eut brûlé son corps, qu'on eut ramassé ses cendres et qu'on les eut mises dans une urne, on se mit en marche pour les porter à Mégalopolis. Cette cérémonie ressemblait moins à un convoi funèbre qu'à une sorte de pompe triomphale ; ou plutôt c'était un mélange de l'un et de l'autre. On voyait d'abord les gens de pied, la tête ceinte de couronnes, et tous fondant en larmes ; suivaient les prisonniers messéniens chargés de chaînes ; puis le fils du général, le jeune Polybe[1], portant dans ses mains l'urne couverte de rubans et de couronnes, et accompagné des plus nobles et des plus considérables d'entre les Achéens : l'urne était suivie de toute la cavalerie, magnifiquement armée et montée superbement, qui fermait la marche, sans donner ni de grandes marques d'abattement pour un si grand deuil, ni de grands signes de joie pour une telle victoire. Tous les peuples des villes et des villages des environs venaient au-devant de ce convoi, comme pour l'honorer au retour d'une victoire. Philopémen fut enterré très-honorablement, et les prisonniers de Messène furent lapidés autour de son tombeau. Toutes les villes, par des décrets publics, lui décernèrent tous les plus grands honneurs, et lui érigèrent plusieurs statues avec de magnifiques inscriptions.

[1] C'est Polybe l'historien, qui pouvait avoir alors vingt-deux ans.

Plusieurs années après[1], dans le temps que Corinthe fut brûlée et détruite par le proconsul Mummius, un calomniateur romain, comme je l'ai déjà rapporté ailleurs, fit tous ses efforts pour les faire abattre, et le poursuivit lui-même criminellement comme s'il eût été en vie, l'accusant d'avoir été l'ennemi des Romains, et de s'être montré toujours mal intentionné pour eux en toute occasion. L'affaire fut portée au conseil devant Mummius. Le calomniateur étala tous les chefs d'accusation et expliqua tous ses moyens. Polybe lui répondit, et le réfuta avec beaucoup de force et d'éloquence : on doit bien regretter la perte d'un discours si intéressant. Ni Mummius, ni son conseil, ne voulurent ordonner qu'on détruisît les monuments de la gloire de ce grand homme, quoiqu'il se fût opposé comme une digue aux prospérités des Romains : car les Romains de ce temps-là, dit Plutarque, mettaient de la différence entre la vertu et l'intérêt, comme il convient de le faire ; ils distinguaient le beau et l'honnête de l'utile, et ils étaient persuadés que les gens de bien doivent honorer et respecter la mémoire des grands hommes qui se sont rendus recommandables par leur vertu, eussent-ils été leurs ennemis.

Tite-Live remarque que les écrivains, tant grecs que latins, ont fait observer la mort de

[1] Trente-sept ans.

trois grands hommes arrivée la même année, ou à peu près; ce sont Philopémen, Annibal, Scipion: mettant par là Philopémen en parallèle et comme de niveau avec les deux plus célèbres capitaines des deux nations les plus puissantes du monde. Je crois avoir ailleurs assez marqué son caractère; je me contente ici de faire ressouvenir le lecteur de ce que j'ai déjà dit, que Philopémen a été appelé le dernier des Grecs, comme Brutus le dernier des Romains.

Les Messéniens, qui par leur imprudence étaient tombés dans l'état le plus déplorable, furent, par la générosité de Lycortas et des Achéens, réunis à la ligue, dont ils s'étaient séparés. Plusieurs autres villes, qui, à leur exemple, s'en étaient détachées, y rentrèrent aussi. C'est le bon effet que produit ordinairement un acte de clémence placé à propos; au lieu qu'une sévérité outrée et excessive, qui ne respire que punition et vengeance, porte souvent au désespoir, et ne sert qu'à aigrir les maux, loin d'y apporter du remède.

Quand on apprit à Rome que les Achéens avaient heureusement terminé la guerre qu'ils avaient avec les Messéniens, on n'y tint plus aux ambassadeurs le même langage qu'on leur avait tenu avant le succès. Le sénat leur dit qu'il avait été attentif à prendre garde que personne ne portât d'Italie à Messène ni armes ni vivres; réponse qui découvre le peu de bonne foi des Romains, et leur politique peu délicate sur ce qui regarde la sincérité. Ils avaient d'abord semblé vouloir donner le signal de la révolte à toutes les villes de la ligue achéenne; et maintenant ils veulent faire croire aux Achéens qu'ils ont cherché à les servir.

Il est aisé de voir ici que le sénat romain consentit à ce qui avait été fait, parce qu'il ne pouvait l'empêcher; qu'il voulut s'en faire un mérite auprès des Achéens, qui réunissaient presque toutes les forces du Péloponnèse; qu'il évitait d'indisposer cette ligue et de l'irriter dans un temps où il ne pouvait point compter sur Philippe, où les Étoliens étaient mécontents, et où Antiochus pouvait, en se joignant à eux, former quelque entreprise qui jetterait Rome dans l'embarras.

J'ai rapporté, dans l'histoire des Carthaginois[1], la mort d'Annibal. Au sortir de la cour d'Antiochus, il s'était retiré chez Prusias, roi de Bithynie, qui était pour lors en guerre avec Eumène, roi de Pergame. Annibal ne lui fut pas d'un médiocre secours; on se préparait à un combat naval, où la flotte d'Eumène était beaucoup plus nombreuse que celle de Bithynie. Annibal substitua la ruse à la force. Il avait ramassé un grand nombre de serpents venimeux, et en avait rempli des vaisseaux de terre; au moment du combat il ordonna aux officiers et aux équipages de n'attaquer que la galère d'Eumène, et il leur donna un signal pour la connaître, et de se contenter de jeter leurs pots de terre dans les autres galères. On ne fit qu'en rire d'abord, et l'on ne voyait pas à quelle fin pouvaient servir ces pots de terre; mais quand on vit les galères pleines de serpents, les soldats et les rameurs, occupés uniquement à s'en préserver, ne songèrent plus à l'ennemi. Cependant la galère du roi fut attaquée vivement, peu s'en fallut qu'elle ne fût prise, et le roi eut bien de la peine à se sauver. Annibal fit remporter aussi à Prusias d'autres victoires sur terre. Un jour que ce prince n'osait pas donner un combat, parce que les victimes n'annonçaient rien de bon, *Quoi*[2]! dit-il, *vous comptez plus sur le foie d'une bête que sur le conseil d'Annibal!* Pour ne point tomber entre les mains des Romains, qui firent demander à Prusias de le leur livrer, il fut obligé de se donner la mort à lui-même en avalant du poison.

J'ai marqué ci-devant que Rome [3], entre plusieurs autres articles, avait statué que Sparte serait jointe à la ligue des Achéens. Quand les ambassadeurs furent revenus, et qu'ils eurent rendu compte de ce que le sénat leur avait répondu, Lycortas assembla le peuple à Sicyone, et y mit en délibération si l'on recevrait Sparte dans la ligue des Achéens. Pour porter la multitude à l'y recevoir, il repré-

[1] Liv. lib. 39, n. 51. — Cornel. Nep. in Annib. cap. 10-12. — Justin. lib. 32, cap 4.

[2] « An tu, *inquit* vitulinæ, carunculæ, quàm imperatori veteri mavis credere! Unius hostiæ jecinori longo « experimento testatam gloriam suam postponi, æquo animo non tulit. » (Val. Max. lib. 3, cap. 7.)

[3] An. M. 3822; av. J. C. 182. — Polyb. in Excerpt leg. cap. 53.

seuta que les Romains, à la disposition desquels on avait abandonné cette ville, ne voulaient plus en être chargés; qu'ils avaient déclaré aux ambassadeurs que cette affaire ne les regardait pas : que ceux qui dans Sparte étaient à la tête des affaires souhaitaient fort cette union, qui ne pouvait être que d'une grande utilité à la ligue achéenne, vu que les anciens bannis, dont ils avaient éprouvé l'ingratitude et l'impiété, n'y seraient point compris, mais seraient chassés de la ville, et d'autres citoyens substitués à leur place. Diophane et quelques autres particuliers prirent la défense des bannis; mais, malgré leur opposition, le conseil décida que Sparte serait reçue dans la ligue; et en effet elle y fut reçue. A l'égard des anciens bannis, on ne fit grâce qu'à ceux qu'on ne pouvait convaincre d'avoir rien entrepris contre la république des Achéens.

Quand l'affaire fut finie, on envoya des ambassadeurs à Rome au nom de toutes les parties intéressées. Le sénat, après avoir entendu ceux de Sparte et ceux des bannis, ne dit rien aux ambassadeurs de la ville, qui marquât que l'on fût mécontent de ce qui s'était passé. Pour ceux qui étaient nouvellement exilés, on leur promit qu'on écrirait aux Achéens de leur permettre de retourner dans leur patrie. Quelques jours après, Bippe, député des Achéens, étant arrivé à Rome, fut introduit dans le sénat, et y rapporta de quelle manière les Messéniens avaient été rétablis dans leur premier état; et non-seulement on ne désapprouva rien de ce qu'il avait dit, mais on lui fit encore beaucoup d'honneurs et d'amitiés.

Les exilés de Lacédémone[1] ne furent pas plutôt revenus de Rome dans le Péloponnèse, qu'ils remirent aux Achéens les lettres qu'ils avaient reçues pour eux de la part du sénat, et par lesquelles on les exhortait à rétablir les exilés dans leur patrie. On leur répondit qu'on attendrait à délibérer sur ces lettres que les ambassadeurs des Achéens fussent de retour de Rome. Bippe en arriva peu de jours après, et rapporta que, quand le sénat avait écrit en faveur des exilés, c'était moins parce qu'il avait leur rétablissement à cœur que pour se délivrer de leurs importunités. Sur cette assurance, les Achéens jugèrent qu'il ne fallait rien changer à ce qui avait été réglé.

[1] An. M. 3823; av. J. C. 181. — Polyb. in Excerpt. leg. cap. 54.

Hyperbate[1], ayant été choisi général des Achéens, mit de nouveau en délibération dans le conseil si l'on aurait égard aux lettres que le sénat avait écrites au sujet du rétablissement de ceux qui avaient été chassés de Lacédémone. Le sentiment de Lycortas fut que sur cela l'on devait s'en tenir à ce qui avait été arrêté. « Quand les Romains, dit-il, écoutent « favorablement les plaintes et les demandes « des malheureux qui leur paraissent justes « et raisonnables, ils font en cela ce qu'il leur « convient de faire; mais lorsqu'on leur re- « présente qu'entre les grâces qu'on veut ob- « tenir d'eux les unes passent leur pouvoir, « que les autres feraient déshonneur et un « tort considérable à leurs alliés, ce n'est pas « leur coutume de s'opiniâtrer et de forcer « ces alliés à leur obéir : c'est aujourd'hui le « cas où nous sommes. Faisons connaître aux « Romains que nous ne pouvons exécuter « leurs ordres sans violer nos serments, sans « aller contre les lois sur lesquelles notre ligue « est établie ; ils se relâcheront sans doute, et « conviendront que c'est avec juste raison que « nous nous défendons de nous soumettre à « ce qu'ils nous ordonnent. » Hyperbate et Callicrate furent d'un avis contraire. Selon eux il fallait obéir, et il n'y avait ni loi, ni serment, ni traité, qu'on ne dût sacrifier à la volonté des Romains. Dans ce partage de sentiments, il fut résolu qu'on députerait au sénat pour lui représenter les raisons que Lycortas avait exposées dans le conseil. Les ambassadeurs furent Callicrate, Lysiade et Aratus. On leur donna des instructions conformes à ce qui avait été délibéré.

Quand ces ambassadeurs furent arrivés à Rome, Callicrate, introduit dans le sénat, fit tout le contraire de ce qui lui avait été ordonné. Non-seulement il eut l'audace de blâmer ceux qui ne pensaient pas comme lui, mais il se donna encore la liberté d'avertir le sénat de ce qu'il devait faire. « Si les Grecs, « dit-il en s'adressant aux sénateurs, ne vous « obéissent pas, si l'on n'a égard chez eux ni « aux lettres ni aux ordres que vous leur en-

[1] An. M. 3824; av. J. C. 180. — Polyb. in Excerpt. leg. cap. 58

« voyez, c'est à vous seuls que vous devez « vous en prendre. Dans toutes les républi- « ques il y a maintenant deux partis, dont l'un « soutient que l'on doit se soumettre à ce « que vous ordonnez, et que les lois, les trai- « tés, tout, en un mot, doit plier sous votre « bon plaisir; l'autre prétend que les lois, les « traités, les serments doivent l'emporter sur « votre volonté, et ne cesse d'exhorter le peu- « ple à s'y tenir inviolablement attaché. De « ces deux partis le dernier est le plus du goût « des Achéens, et a le plus de pouvoir parmi « la multitude : qu'arrive-t-il de là? que ceux « qui se rangent de votre côté sont en horreur « chez le peuple, et que ceux qui vous résis- « tent sont honorés et applaudis. Au lieu que, « pour peu que le sénat voulût bien se décla- « rer pour ceux qui prennent à cœur ses in- « térêts, bientôt tous les chefs des républiques « seraient pour les Romains, et le peuple in- « timidé ne tarderait pas à suivre leur exem- « ple. Mais si vous paraissez indifférents sur « ce point, attendez-vous que tous ces chefs « prendront le parti de se déclarer contre « vous, comme une voie sûre de se faire con- « sidérer par le peuple : aussi voyons-nous « des gens qui, n'ayant pour tout mérite « qu'une opposition invincible à vos ordres, « et un prétendu zèle pour la défense et la « conservation des lois de leur patrie, sont « parvenus aux plus éminentes dignités de « leur république. Si vous ne vous embarras- « sez pas beaucoup que les Grecs vous soient « soumis, vous ne pouvez pas mieux vous y « prendre que vous le faites; mais si vous « voulez qu'ils exécutent vos ordres, et qu'ils « reçoivent vos lettres avec respect, songez-y « sérieusement; sans cela, je puis vous assurer « que vous les trouverez toujours rebelles : ju- « gez-en par la conduite qu'ils gardent actuel- « lement à votre égard. Depuis combien de « temps leur avez-vous écrit de rappeler les « exilés de Lacédémone? Cependant, loin de « les rappeler, ils ont donné un décret tout « contraire, et se sont engagés par serment « à ne jamais les rétablir. C'est pour vous une « leçon qui doit vous montrer quelles précau- « tions vous avez à prendre pour l'avenir. »

Après ce discours, Callicrate se retira. Les exilés entrèrent après lui, expliquèrent leur affaire en peu de mots et de façon à émouvoir la compassion de leurs auditeurs, et prirent congé.

Un discours aussi favorable aux intérêts de Rome que l'était celui de Callicrate, ne pouvait qu'être fort agréable au sénat. C'est ainsi que les Grecs commencèrent à aller de leur propre gré au-devant de la servitude, qu'ils prostituèrent eux-mêmes leur liberté, dont leurs ancêtres avaient été si jaloux, et qu'ils firent à l'égard des Romains des soumissions qu'on avait constamment refusées au *grand-roi* des Perses. Quelques flatteurs et quelques traîtres ambitieux, occupés de leurs propres intérêts, vendirent et sacrifièrent pour toujours l'indépendance et la gloire de la Grèce, découvrirent le faible de l'intérieur des républiques, suggérèrent les moyens de les affaiblir et de les abattre, et fournirent eux-mêmes les chaînes pour les mettre aux fers.

En conséquence de ce discours, on n'eut pas de peine à conclure qu'il fallait augmenter le crédit et le pouvoir de ceux qui prenaient en main la défense de l'autorité romaine, et abaisser ceux qui osaient la contredire. Polybe observe que ce fut alors pour la première fois qu'on prit à Rome le funeste parti d'humilier et de décréditer ceux qui, chacun dans leur patrie, pensaient le mieux, et de combler de biens et d'honneurs ceux qui, justement ou sans raison, tenaient pour la puissance romaine : parti qui peu de temps après multiplia les flatteurs dans toutes les républiques, et diminua beaucoup le nombre des vrais amis de la liberté. Ce fut, depuis, une maxime constante de la politique romaine, d'accabler par toutes sortes de voies quiconque osait s'opposer à leurs projets ambitieux. Et cette seule maxime peut nous servir de clef pour entrer dans l'intérieur du gouvernement de cette république, pour nous en découvrir les ressorts secrets, et pour nous faire connaître ce que nous devons penser d'une prétendue équité et modération qu'ils font quelquefois paraître, mais qui ne se soutient pas longtemps, et dont on ne peut bien juger que par les suites.

Au reste, le sénat ne se contenta pas, pour rétablir les exilés, d'écrire aux Achéens; il écrivit encore aux Étoliens, aux Épirotes, aux Athéniens, aux Béotiens, aux Acarnaniens,

comme voulant soulever tous les peuples contre les Achéens. Et, dans la réponse qu'il fit aux ambassadeurs, sans dire un seul mot des autres, il ne parla que de Callicrate, auquel il serait à souhaiter, dit le sénat, que tous les magistrats dans chaque ville ressemblassent.

Avec cette réponse, ce député revint triomphant, sans considérer qu'il était la cause des malheurs qui allaient fondre sur toute la Grèce, et en particulier sur l'Achaïe; car jusqu'à lui on voyait une sorte d'égalité entre les Achéens et les Romains, agréée par ceux-ci en reconnaissance des services considérables que les Achéens leur avaient rendus, et leur fidélité inviolable dans des temps très-difficiles, comme dans les guerres contre Philippe et contre Antiochus. Cette ligue se distinguait alors d'une manière particulière par son crédit, ses forces, son zèle pour la liberté, et surtout par le mérite et la réputation de ses chefs. Mais la trahison de Callicrate, car on peut bien l'appeler ainsi, lui porta une atteinte mortelle. Les Romains, dit Polybe, nobles dans leurs sentiments, et pleins d'humanité, sont sensibles aux plaintes des malheureux, et se font un devoir de soulager ceux qui ont recours à leur protection; c'est ce qui les disposait à favoriser la cause des bannis de Lacédémone. Mais si quelqu'un, de la fidélité duquel ils sont sûrs, les avertit des inconvénients où ils tomberaient en accordant certaines grâces, ils reviennent bientôt à eux pour l'ordinaire, et réforment autant qu'ils peuvent ce qu'ils ont fait. Ici, au contraire, Callicrate ne cherche qu'à les flatter. Il avait été envoyé à Rome pour plaider la cause des Achéens; et, par une prévarication criminelle et sans exemple, il parle uniquement contre eux, et devient l'avocat de leurs ennemis, par lesquels il s'était laissé corrompre. De retour en Achaïe, il sut si bien y répandre la terreur du nom romain, et intimida tellement le peuple, qu'il se fit choisir pour capitaine général. Il n'eut pas plutôt cette dignité, qu'il rétablit dans leur patrie les exilés de Lacédémone et de Messène.

Polybe loue fort ici l'humanité des Romains, leur sensibilité aux plaintes des malheureux, et leur promptitude à réparer les injustices qu'ils ont pu commettre, quand on les leur fait connaître. Je ne sais s'il n'y a pas beaucoup à rabattre de ces louanges qu'il leur donne. Il faut se souvenir qu'il écrit à Rome, sous les yeux des Romains, et après que la Grèce est réduite en servitude. On ne doit pas attendre d'un citoyen dépendant et soumis une véracité telle qu'il aurait pu l'avoir dans un état et dans des temps libres; et l'on ne doit pas aussi se prêter avec une crédulité aveugle à tout ce qu'il avance de cette sorte : les faits parlent plus haut et plus clairement que lui. Les Romains ne se pressaient pas de faire eux-mêmes l'injustice, quand ils pouvaient employer pour cela un ministère étranger qui leur procurait le même avantage et servait de voile à leur injuste politique.

Eumène [1] cependant était en guerre contre Pharnace, roi du Pont. Celui-ci se rendit maître de Sinope, ville du Pont, très-forte, dont ses successeurs demeurèrent toujours en possession après lui. Plusieurs villes en portèrent leurs plaintes à Rome. Ariarathe, roi de Cappadoce, y envoya aussi ses ambassadeurs : il était uni d'intérêts avec Eumène. Le peuple romain employa à diverses reprises sa médiation et son autorité pour faire cesser entre eux les sujets de guerre : mais Pharnace agissait de mauvaise foi, et manquait à toutes les paroles qu'il donnait. Malgré la foi des traités, il mit ses armées en campagne. Les rois alliés y opposèrent les leurs [2]. Il y eut quelques entreprises de part et d'autre. Quelques années s'étant ainsi écoulées, le traité de paix fut enfin conclu.

Jamais les ambassades ne furent plus fréquentes que dans le temps dont nous parlons. On ne voyait de toutes parts qu'ambassadeurs, soit des provinces à Rome, soit de Rome aux provinces, soit des alliés et des peuples entre eux. Les Achéens envoyèrent en cette qualité [3], vers Ptolémée Épiphane, roi d'Égypte, Lycortas, Polybe son fils, et le jeune Aratus, pour le remercier des présents qu'il avait déjà faits à leur république, et des offres nouvelles qu'il y avait ajoutées. Mais cette ambassade ne sortit pas de l'Achaïe, parce que, lorsqu'elle se

[1] An. M. 3822; av. J. C. 182. — Polyb. in Excerpt. leg. cap. 51-53-55-59.

[2] An. M. 3824; av. J. C. 180.

[3] Polyb. in Excerpt. leg. cap. 57.

disposait à partir, on apprit la mort de Ptolémée.

Ce prince [1], après avoir soumis les rebelles au dedans de son royaume comme je l'ai marqué auparavant, conçut le dessein d'attaquer Séleucus, roi de Syrie. Lorsqu'il commençait à se former un plan de cette guerre, un de ses principaux officiers lui demanda où il prendrait de l'argent pour l'exécuter : il répondit que ses amis étaient son argent. Les principaux de sa cour conclurent de cette réponse que, regardant leur bourse comme le seul fonds qu'il avait pour cette guerre, ils allaient tous être ruinés. Pour prévenir ce malheur, auquel ils étaient plus sensibles qu'à leur devoir, ils firent empoisonner le roi, et terminèrent en même temps son projet et sa vie, après qu'il eut régné vingt-quatre ans, et vécu vingt-neuf. Ptolémée Philométor, son fils, âgé de six ans, lui succéda. Cléopatre, sa mère, fut déclarée régente.

ARTICLE II.

Cet article second renferme l'espace de vingt années, depuis l'an du monde 3821 jusqu'à 3840. Dans cet espace sont comprises :

Les vingt premières années du règne de Ptolémée Philométor en Egypte, qui en régna en tout trente-quatre ;

Les cinq dernières de Philippe, qui régna en Macédoine pendant quarante ans, et qui eut pour successeur Persée, qui en régna onze ;

Les huit ou neuf dernières années du règne de Séleucus Philopator en Syrie, et les onze du règne d'Antiochus Epiphane, qui lui succéda, et qui exerça d'horribles cruautés contre les Juifs.

On réserve les onze années du règne de Persée en Macédoine pour le livre suivant, quoiqu'elles concourent avec une partie de l'histoire rapportée dans cet article.

[1] An. M. 3824 ; av. J. C. 180. — Hieron. in Dan.

§ I. — Plaintes contre Philippe portées a Rome. Démétrius, son fils, qui y était, est renvoyé vers son père avec des ambassadeurs. Complot secret de Persée contre son frère Démétrius au sujet de la succession au trône. Il l'accuse devant Philippe. Plaidoyer de l'un et de l'autre. Philippe, sur une nouvelle accusation, fait mourir Démétrius. Il reconnait, quelque temps après, son innocence, et le crime de Persée. Dans le temps qu'il songeait a punir celui-ci, il meurt. Persée lui succède.

Depuis que le bruit s'était répandu chez les peuples voisins [1] de la Macédoine que ceux qui allaient à Rome se plaindre de Philippe y étaient écoutés, et que plusieurs s'étaient bien trouvés de l'avoir fait, grand nombre de villes, et même de particuliers, y portèrent leurs plaintes contre un prince dont le voisinage leur était fort à charge à tous, dans l'espérance, ou d'être effectivement soulagés des torts qu'ils prétendaient avoir reçus, ou du moins de s'en consoler en quelque sorte par la liberté qu'ils auraient de les déplorer. Le roi Eumène, entre autres, à qui, par l'ordre des commissaires romains et du sénat, les places de Thrace devaient être remises, envoya des ambassadeurs, à la tête desquels était son frère Athénée, pour donner avis au sénat que Philippe ne retirait point ses garnisons de la Thrace comme il avait promis de le faire, et pour se plaindre de ce qu'il avait envoyé du secours en Bithynie, à Prusias, qui faisait la guerre à Eumène.

Démétrius, fils de Philippe, roi de Macédoine, était actuellement à Rome, où nous avons vu que son père l'avait envoyé pour veiller à ses intérêts. C'était à lui naturellement à répondre en détail aux divers chefs d'accusation formés contre son père. Le sénat, jugeant bien que ce serait un grand embarras pour un jeune prince qui n'était point accoutumé à parler en public, pour lui épargner cette peine lui fit demander si le roi son père ne lui avait point donné quelques mémoires, et se contenta de lui en entendre faire la lecture. Philippe s'y justifiait le mieux qu'il lui était possible sur la plupart des faits qu'on lui objectait; mais il faisait sentir surtout combien il était mécontent des décrets portés à son

[1] An. M. 3821 ; av. J. C. 183.— Liv. lib. 39, c. 46, 47.

sujet par les commissaires que Rome avait nommés, et de la manière dont il avait été traité. Le sénat comprit aisément où tout cela tendait; et comme le jeune prince tâchait d'excuser certaines choses, et pour d'autres assurait que tout se ferait selon le bon plaisir de Rome, le sénat lui répondit que Philippe, son père, n'avait pu rien faire de plus sage, ni qui fût plus agréable au sénat, que d'envoyer Démétrius, son fils, à Rome, pour faire son apologie: que par rapport au passé, le sénat pouvait dissimuler, oublier et souffrir beaucoup de choses; que, pour l'avenir, il se fiait aux paroles que donnait Démétrius: que, quoiqu'il fût près de quitter Rome pour retourner en Macédoine, il y laissait pour otage de ses dispositions son bon cœur et son attachement pour Rome, qu'il saurait conserver inviolablement sans donner jamais d'atteinte au respect qu'il devait à son père; que, par considération pour lui, on enverrait des ambassadeurs en Macédoine pour rectifier sans bruit et sans éclat ce qui jusque-là aurait pu être fait contre les règles: qu'au reste le sénat était bien aise que Philippe sentît qu'il était redevable à son fils Démétrius de la manière dont le peuple romain agissait à son égard. Ces marques de considération, que le sénat lui donnait pour relever son crédit auprès de son père, ne servirent qu'à exciter contre lui l'envie, et causèrent dans la suite sa perte.

Le retour de Démétrius en Macédoine [1], et l'arrivée des ambassadeurs, y produisirent différents effets, selon la différente disposition des esprits. Le peuple, qui craignait extrêmement les suites de la rupture avec les Romains et de la guerre qui se préparait, voyait d'un bon œil Démétrius, dans l'espérance qu'il serait le conciliateur et l'auteur de la paix. D'ailleurs il le regardait comme celui qui devait monter sur le trône après la mort de son père; car, quoique pour l'âge il fût le cadet, il avait cet avantage sur son frère d'être né d'une mère qui était femme légitime de Philippe, au lieu que Persée était né d'une concubine et passait même pour avoir été supposé. On ne doutait point non plus que les Romains ne dussent placer Démétrius sur le trône de son père, Persée n'ayant aucun crédit auprès d'eux. C'étaient là les bruits communs.

Aussi, d'un côté, Persée avait-il beaucoup d'inquiétude, craignant que l'avantage de l'âge ne fût pour lui un faible titre, son frère lui étant supérieur dans tout le reste; et, de l'autre, Philippe, jugeant bien qu'il ne serait pas maître de disposer du trône à son gré, regardait d'un œil jaloux et redoutait le trop grand crédit de son jeune fils. Il voyait aussi avec peine se former de son vivant même, et sous ses yeux, comme une seconde cour, par l'affluence et le concours des Macédoniens chez Démétrius. Le jeune prince lui-même n'était point assez attentif à prévenir ou à guérir l'indisposition des esprits. Au lieu de tâcher d'amortir l'envie par des manières douces, modestes, complaisantes, il ne faisait que l'aigrir et l'irriter par un certain air de fierté qu'il avait rapporté de Rome, faisant valoir les marques de distinction qu'il y avait reçues, et ne dissimulant point que le sénat lui avait accordé plusieurs choses qu'il avait auparavant refusées à son père.

Le mécontentement de Philippe augmenta encore beaucoup à l'arrivée des nouveaux ambassadeurs, auxquels son fils faisait plus régulièrement sa cour qu'à lui-même, et lorsqu'il se vit obligé d'abandonner la Thrace, d'en retirer ses garnisons, et de faire d'autres choses conformément aux décrets des premiers commissaires, ou sur les nouveaux ordres qui lui étaient venus de Rome: ordres et décrets qu'il n'exécutait que malgré lui, et frémissant en lui-même de colère; mais qu'il exécutait pour ne pas s'attirer sur les bras une guerre à laquelle il ne s'était pas encore assez préparé. Pour ôter même tout soupçon qu'il y songeât, il porta ses armes jusque dans le milieu de la Thrace contre des peuples auxquels les Romains ne prenaient aucun intérêt.

Mais ses dispositions n'étaient pas inconnues à Rome [1]. Marcius, un des commissaires qui avaient signifié à Philippe les ordres du sénat, écrivit que tous les discours et toutes les démarches du roi annonçaient une guerre pro-

[1] Liv. lib. 39, n. 53.

[1] Liv. lib. 40, n. 3, 5.

chaîne. Pour s'assurer davantage des villes maritimes, il en fit sortir tous les habitants avec leurs familles, les transplanta dans la partie de la Macédoine la plus septentrionale [1], et mit à leur place des Thraces et d'autres peuples barbares, sur lesquels il croyait pouvoir compter davantage. Ce changement excita un murmure général dans toute la Macédoine, et toutes les provinces retentissaient des cris et des plaintes de ces pauvres malheureux qu'on arrachait de leurs maisons et de leur pays natal pour les confiner dans des terres et dans des demeures inconnues. On n'entendait de tous côtés que malédictions et qu'exécrations contre le prince qui causait tous ces mouvements.

Loin d'en être touché [2], il n'en devint que plus féroce. Tout lui était suspect et lui faisait ombrage. Il avait fait mourir un grand nombre de personnes qu'il soupçonnait d'être attachées aux Romains. Il crut ne pouvoir mettre sa vie en sûreté qu'en s'assurant de leurs enfants, et il prit le parti de les enfermer sous bonne garde, dans le dessein de les faire périr les uns après les autres. Rien n'était plus horrible en soi qu'une telle cruauté, mais le désastre d'une famille des plus puissantes et des plus illustres de la Thessalie la rendit encore plus criante.

Il avait fait mourir, plusieurs années auparavant, Hérodique, un des principaux de ce pays, et, quelque temps après, ses deux gendres. Ses deux filles, nommées *Théoxène* et *Archo*, étaient demeurées veuves, ayant chacune un fils encore enfant. Théoxène, recherchée par tout ce qu'il y avait de plus puissant dans la Thessalie, préféra la viduité au mariage : Archo épousa un seigneur du pays des Enianes, nommé *Poris*, dont elle eut plusieurs enfants, qu'elle laissa en bas âge, ayant été enlevée par une mort prématurée. Théoxène, pour être en état de faire élever sous ses yeux les enfants de sa sœur, épousa Poris, et elle prit de ses enfants le même soin que de son propre fils, comme si elle eût été leur mère. Quand elle eut connaissance du cruel édit par lequel Philippe ordonnait d'enfermer les enfants de ceux qui avaient été tués, prévoyant bien qu'ils allaient être livrés à la brutalité du roi et de ses satellites, elle prit une étrange résolution, et déclara qu'elle égorgerait de ses propres mains tous ses enfants plutôt que de les laisser tomber au pouvoir de Philippe. Poris, qui eut horreur d'une telle proposition, lui dit, pour l'en détourner, qu'il ferait passer tous ses enfants à Athènes chez des amis affidés, et qu'il les y conduirait lui-même. Ils partent donc de Thessalonique pour se rendre à la ville des Enianes, et pour se trouver à une fête solennelle qui s'y célébrait tous les ans en l'honneur d'Enée, leur fondateur. Tout le jour s'étant passé en festins et en réjouissances, sur le minuit, lorsque tout le monde était endormi, ils s'embarquent sur une galère que Poris avait fait préparer, comme pour retourner à Thessalonique, mais en effet dans le dessein de passer en Eubée. Malheureusement un vent contraire, les ayant empêchés d'avancer, quelques efforts qu'ils fissent, les repoussa vers la côte. A la pointe du jour les officiers du roi, à qui la garde du port était confiée, les ayant aperçus, envoyèrent aussitôt une chaloupe armée, avec ordre, sous de grandes menaces, de ne point revenir sans la galère. A mesure qu'elle approchait, Poris tantôt exhortait vivement la chiourme de faire effort pour avancer, tantôt levait les mains au ciel et priait les dieux de venir à leur secours. Théoxène cependant, revenant à son premier dessein, et présentant à ses enfants le poison qu'elle avait préparé et des poignards qu'elle avait apportés avec elle, « La mort seule, « leur dit-elle, peut vous délivrer. Voilà de « quoi vous la procurer. Dérobez-vous à la « brutalité du roi par la voie qui vous plaira « le plus. Allons, mes enfants, vous qui êtes « plus grands, prenez ces poignards ; ou, si « vous aimez mieux une mort plus lente, ava« lez ce poison. » Les ennemis étaient tout près, la mère les pressait. Ils obéirent ; et tous, ou ayant pris du poison, ou s'étant enfoncé le poignard dans le sein, furent jetés dans la mer. Théoxène, ayant embrassé son mari, s'y précipita aussi avec lui. Les officiers se saisirent de la galère, mais la trouvèrent vide.

L'atrocité de ce tragique événement alluma encore de nouveau et augmenta infiniment la

[1] Dans l'Émathie, appelée autrefois la *Péonie*.

[2] An. M. 3822 ; av. J. C. 182.

haine contre Philippe. On le détestait publiquement comme un tyran cruel, et l'on faisait partout, contre lui et contre ses enfants, d'horribles imprécations, qui eurent bientôt leur effet, dit Tite-Live, les dieux l'ayant livré à une fureur aveugle qui le porta à sévir contre son propre sang.

Persée [1] voyait avec une peine et une douleur infinie que la considération de son frère Démétrius dans la Macédoine, et son crédit chez les Romains, augmentaient de jour en jour. N'ayant plus d'espérance de parvenir au trône que par le crime, il y mit toute sa ressource. Il commença par sonder la disposition de ceux qui étaient les plus puissants auprès du roi, en leur tenant des discours encore obscurs et ambigus. Quelques-uns d'abord parurent ne point entrer dans ses vues, et rejeter ses propositions, parce qu'ils croyaient avoir plus à espérer de la part de Démétrius. Ensuite, comme on voyait croître sensiblement la haine de Philippe contre les Romains, que Persée travaillait à allumer de jour en jour, et à laquelle au contraire Démétrius s'opposait de toutes ses forces, ils changèrent de sentiments. Jugeant bien que ce dernier, que sa jeunesse et son peu d'expérience rendaient peu précautionné contre les artifices de son frère, y succomberait à la fin, ils crurent devoir se prêter à un événement qui arriverait toujours indépendamment d'eux, et embrasser dès lors le parti du plus fort. C'est ce qu'ils firent, et ils se livrèrent totalement à Persée.

Ayant remis à d'autres temps l'exécution des desseins plus éloignés, ils convinrent, pour le présent, qu'il fallait employer tous leurs efforts pour animer le roi contre les Romains, et pour lui inspirer des pensées de guerre, à quoi il était déjà fort porté de lui-même. En même temps, pour rendre Démétrius plus suspect de jour en jour, ils affectaient de faire tomber souvent la conversation, en présence du roi, sur les Romains, témoignant du mépris, les uns pour leurs lois et leurs coutumes, les autres pour leurs exploits, plusieurs pour la ville de Rome destituée d'ornements et de bâtiments magnifiques, quelques-uns même pour ceux des Romains qui étaient les plus estimés, les passant tous en revue. Démétrius, qui ne pressentait pas où tendaient tous ces discours, ne manquait pas de prendre feu, par zèle pour les Romains, et par l'envie de contredire son frère. Par là, sans y faire réflexion, il se rendait suspect et odieux au roi, et ouvrait la voie aux accusations et aux calomnies qu'on préparait contre lui. Aussi son père ne lui communiquait rien des desseins qu'il roulait jour et nuit dans sa tête contre Rome, et ne s'en ouvrait qu'à Persée.

Des ambassadeurs qu'il avait envoyés chez les Bastarnes pour leur demander du secours revinrent dans le temps dont nous parlons. Ils avaient amené avec eux des jeunes gens de qualité, et quelques princes même du sang, dont l'un promettait sa sœur en mariage pour un des fils de Philippe. Cette nouvelle alliance avec une nation puissante relevait beaucoup le courage du roi. Persée profitant de cette occasion, « De quel usage, dit-il, tout cela « nous peut-il être? Il n'y a pas tant à espérer « pour nous des secours étrangers qu'à crain- « dre de la part du dedans. Nous avons dans « notre sein, je ne veux pas dire un traître, « mais au moins un espion. Les Romains, de- « puis qu'il a été en otage chez eux, nous ont « rendu son corps, mais il leur a laissé son « cœur. Presque tous les Macédoniens tour- « nent déjà les yeux sur lui, et ne comptent « point avoir d'autre roi que celui qu'il plaira « aux Romains de leur donner. » On aigrissait par ces discours l'esprit du vieillard, qui était déjà par lui-même fort mal disposé contre Démétrius.

Il se fit alors une revue de l'armée dans une fête qui se célébrait tous les ans avec une pompe religieuse, dont voici les cérémonies: On divise [1], dit Tite-Live, une chienne en deux parts, la coupant en long par le milieu du corps, et l'on en met une moitié sur chacun des bords du chemin. On fait passer les troupes armées à travers les deux parties de la victime ainsi divisée. A la tête de cette marche on porte les armes éclatantes de tous les rois de Macédoine, en remontant jusqu'à

[1] Liv. lib. 40, n. 5-16.

[1] On trouve dans l'Ecriture sainte une pareille cérémonie, où, pour conclure un traité, les deux contractants passent à travers les parties de la victime divisée en deux. (JÉRÉM. 34, 18.)

leur origine la plus reculée. Le roi paraît ensuite avec les princes ses enfants. Ils sont suivis de toute la maison du roi, et de toutes les compagnies des gardes. La marche est fermée par la foule des Macédoniens. Dans l'occasion dont il s'agit, les deux princes marchaient aux deux côtés du roi : Persée âgé déjà de trente ans, et Démétrius qui avait cinq années de moins : l'un dans la force, et l'autre dans la fleur de la jeunesse ; famille capable de rendre un père heureux, s'il avait eu l'esprit sain et raisonnable.

La coutume était, lorsqu'on avait achevé les sacrifices qui accompagnaient cette cérémonie, de donner une espèce de tournoi, et de diviser l'armée en deux corps, qui en venaient aux mains, armés simplement de fleurets, et représentaient l'image d'un combat. Les deux jeunes princes commandaient ces deux corps. Ce ne fut pas une simple représentation de combat. Avec leurs armes simulées, ils se battirent aussi vivement que s'il s'était agi du trône : il y eut plusieurs blessures de part et d'autre, et pour en faire une juste bataille il n'y manqua que le fer. Le corps commandé par Démétrius fut beaucoup supérieur. Persée souffrit cet avantage impatiemment. Ses amis, au contraire, s'en réjouirent, jugeant que ce serait une occasion favorable et toute naturelle d'intenter une accusation contre son frère.

Les deux princes donnèrent ce jour-là chacun un grand repas à ceux qui avaient été de leur parti. Persée, que son frère avait invité à son festin, refusa de s'y trouver. La joie fut grande des deux côtés, et l'on but à proportion. Pendant le repas, il fut beaucoup parlé du combat, et l'on mêla dans le discours beaucoup de plaisanteries, quelquefois très-piquantes, contre ceux du parti contraire, sans même épargner les chefs. Persée avait envoyé un espion pour observer ce qui se dirait au repas de son frère. Quatre jeunes gens, qui étaient sortis par hasard de la salle, l'ayant découvert, le maltraitèrent fort. Démétrius, qui ne savait rien de ce qui venait de se passer, dit à la compagnie : « Que n'allons-nous « achever notre fête chez mon frère, pour « adoucir sa peine, s'il lui en reste encore, « par une surprise agréable, qui lui montrera « que nous agissons simplement, et que nous « n'avons rien sur le cœur contre lui ? » Tous crièrent qu'il fallait y aller, excepté ceux qui craignaient qu'on ne se vengeât du mauvais traitement fait à l'espion. Mais, Démétrius les y entraînant aussi, ils cachèrent des épées sous leurs habits pour se défendre en cas de besoin. Quand la discorde règne dans les familles, rien n'y peut demeurer secret. Un homme, prenant les devants, alla trouver Persée, et l'avertit que Démétrius amenait avec sa troupe quatre jeunes gens bien armés. Il pouvait facilement en deviner la cause, car il savait que c'étaient eux qui avaient maltraité son espion. Mais, pour rendre la chose plus criminelle, il fait fermer sa porte, et, par une fenêtre de l'appartement supérieur, qui donnait sur la rue, il fait défense d'ouvrir à ces gens, qui venaient à main armée pour l'assassiner. Démétrius, qui était en pointe de vin, après s'être plaint, d'un ton haut et fâché, de ce qu'on lui refusait ainsi l'entrée, retourne chez lui, et se remet à table, n'ayant rien su encore de ce qui touchait l'espion de Persée.

Le lendemain, dès que Persée put approcher de son père, il entra dans sa chambre, le visage tout troublé, et demeura quelque temps en sa présence, mais un peu éloigné, sans ouvrir la bouche. Philippe, alarmé, lui demandant avec empressement quel était donc le sujet du chagrin qu'il faisait paraître : « C'est « le plus grand bonheur du monde, lui ré- « pondit-il, de ce que vous me voyez encore « en vie. Ce n'est plus par des embûches se- « crètes que mon frère m'attaque. Il est venu « de nuit avec des gens armés à ma maison « pour m'assassiner. Je ne me suis sauvé de « sa fureur qu'en faisant fermer mes portes, « et en mettant un mur entre lui et moi. » Voyant son père frappé d'étonnement et de frayeur : « Si vous daignez nous prêter l'o- « reille, je vous mettrai en état de connaître « évidemment ce qui en est. » Philippe répondit qu'il ne refusait pas de l'écouter, et sur-le-champ il fit appeler Démétrius. En même temps il fit venir Lysimaque et Onomaste pour s'aider de leur conseil. C'étaient deux hommes fort âgés, et de ses plus anciens amis, qui n'avaient pris aucun parti dans la dispute des deux frères, et qui ne paraissaient

que très-rarement à la cour. En attendant qu'ils fussent venus, Philippe fit quelques tours dans sa chambre, seul, et roulant dans son esprit diverses pensées, pendant que son fils se tenait à l'écart. Quand on lui eut annoncé leur arrivée, il se retira dans un appartement plus reculé avec ses deux amis et autant de gardes-du-corps, et permit à ses fils de faire entrer avec eux chacun trois personnes sans armes. Là, s'étant assis, il tint ce discours :

« Me voici, père infortuné, contraint de me « rendre juge entre deux fils, l'un accusateur, « l'autre accusé de parricide; réduit à la triste « nécessité de trouver en eux ou un criminel « ou un calomniateur. Il y a longtemps, à la « vérité, que certains discours que j'entendais, certaines manières que je voyais entre « vous peu convenables à des frères, me faisaient craindre cet orage. Mais je me flattais « de temps en temps que vos mécontentements pourraient s'adoucir et vos soupçons se « dissiper. Je faisais réflexion que souvent des « princes et des rois ennemis, mettant bas les « armes, avaient fait ensemble alliance et amitié, et que des particuliers avaient mis fin à « leurs différends. J'espérais qu'un jour vous « vous souviendriez du nom de frères qui « vous unit, de ces heureuses années de l'enfance ou vous avez vécu ensemble dans une « grande simplicité et une grande union, enfin des avis d'un père si souvent réitérés, « que je crains bien, hélas! d'avoir donnés « vainement à des enfants sourds et indociles « à ma voix. Combien de fois, après vous avoir « rapporté des exemples de discordes entre « frères, vous en ai-je représenté les funestes « suites, en vous montrant que par là ils s'étaient ruinés sans retour, eux, leurs enfants, leurs maisons et leurs royaumes? Je « vous proposais d'un autre côté de meilleurs « exemples : l'étroite union entre les deux « rois de Lacédémone, si salutaire pendant « plusieurs siècles à eux et à leur patrie, au « lieu que la division et l'intérêt particulier y « ont changé la royauté en tyrannie et causé « la ruine de Sparte; par quelle autre voie « que par la concorde fraternelle les deux « frères Euméne et Attale, après des commencements si faibles, et qui faisaient presque honte à la dignité royale, sont-ils parvenus à une puissance qui égale la mienne, « celle d'Antiochus et de tous les princes que « nous connaissons? Je ne me suis pas même « fait une peine de vous citer des exemples « des Romains, que je connaissais par moi-même, ou dont j'avais entendu parler : les « deux frères Titus et Lucius Quintius, qui ont « fait la guerre contre moi; les deux Scipions, « Publius et Lucius, qui ont vaincu et soumis « Antiochus; leur père et leur oncle, qui « ayant été unis inséparablement pendant « leur vie, l'ont été même dans leur mort. Ni « le crime des uns suivi d'effets si funestes, « ni la vertu des autres accompagnée de succès si heureux, n'ont pu vous inspirer de « l'horreur pour la discorde, ou vous faire « passer à des sentiments de paix et d'union. « Vous avez l'un et l'autre, moi vivant et respirant encore, porté vos yeux et vos désirs « criminels sur mon trône. Vous ne me laissez la vie que jusqu'à ce que, survivant à « l'un de vous, j'assure le trône à l'autre par « ma mort. Vous ne pouvez souffrir ni frère « ni père : ni tendresse ni respect ne vous « touchent. L'impatient désir de régner étouffe « en vous tout autre sentiment, et en a pris « la place. Eh bien donc, parlez maintenant. « Souillez les oreilles de votre père par des « accusations ou vraies ou supposées. Ouvrez « vos bouches criminelles pour vous calomnier mutuellement, en attendant que vous « armiez l'un contre l'autre vos mains parricides. Je suis prêt à vous écouter, bien résolu de fermer dans la suite les oreilles aux « rapports secrets et aux accusations sourdes « du frère contre le frère. » Après que Philippe eut prononcé ces dernières paroles avec émotion et d'un ton de colère, tous se mirent à pleurer, et demeurèrent longtemps dans un morne silence.

Persée enfin prenant la parole : « Je le vois « bien, dit-il; il fallait de nuit ouvrir ma « porte, recevoir dans ma maison les assassins, présenter ma gorge à leur fer meurtrier, puisque le crime n'est cru qu'après « qu'il est exécuté, et que moi, qui ai été attaqué, je reçois les mêmes reproches que « l'agresseur. Ce n'est point sans raison qu'on « dit que vous ne reconnaissez pour vrai fils « que Démétrius, et qu'on me regarde comme

« un étranger, né d'une concubine, ou supposé; « car, si vous aviez pour moi la tendresse « qu'un père doit à son enfant, vous ne croi- « riez pas devoir sévir contre moi, à qui l'on « a dressé des embûches, mais contre celui « qui me les a dressées; et vous ne compte- « riez pas pour si peu ma vie, que vous ne « fussiez touché ni du danger que j'ai couru, « ni de celui auquel je vais être exposé, si le « crime de mes ennemis demeure impuni. « S'il faut mourir sans se plaindre, à la bonne « heure; gardons le silence, et contentons- « nous de prier les dieux que le crime com- « mencé dans ma personne s'y termine et ne « passe point jusqu'à la vôtre. Mais si ce que « la nature inspire à ceux qui, se voyant atta- « qués et surpris dans une solitude, implorent « le secours des personnes mêmes qu'ils n'ont « jamais vues, je puis le faire par rapport à « vous en cette occasion; si, lorsque je vois « les épées tirées contre moi, il m'est permis « de faire entendre une voix plaintive et sup- « pliante; je vous conjure par le doux nom de « père, dont vous savez depuis longtemps le- « quel a fait le plus de cas de mon frère ou de « moi, de m'écouter dans ce moment comme « si, éveillé par le tumulte de ce qui s'est passé « cette nuit, vous étiez survenu dans le temps « de mon danger et de mes plaintes, et que « vous eussiez trouvé de nuit Démétrius, à « l'entrée de ma maison, accompagné de gens « armés. Ce que je vous aurais dit hier, tout « hors de moi et saisi de frayeur, je vous le dis « aujourd'hui.

« Mon frère, depuis longtemps nous ne vi- « vons point entre nous comme des personnes « qui songent à faire ensemble des parties de « plaisir. Vous voulez absolument régner, « vous trouvez un obstacle invincible à vos « désirs dans mon âge, dans le droit des gens, « dans l'ancien usage de la Macédoine, et, ce « qui est encore plus fort, dans la volonté de « mon père; vous ne pouvez forcer ces bar- « rières et monter sur le trône qu'en m'arra- « chant la vie : vous mettez tout en œuvre, « et faites essai de tout pour parvenir à vo- « tre but; jusqu'ici, soit ma vigilance, soit « mon bonheur, m'ont préservé de vos mains « meurtrières. Hier, dans la cérémonie de la « revue et du tournoi qui la suivit, vous ren- « dîtes la bataille presque sanglante et funeste, « et je ne me sauvai de la mort qu'en me lais- « sant vaincre moi et les miens. De ce combat, « vraiment d'ennemis, vous voulûtes, comme « si ç'avait été un jeu entre frères, m'entraî- « ner à votre souper; croyez-vous, mon père, « que j'eusse trouvé à ce repas des convives « sans armes, moi chez qui ces mêmes convives « sont venus de nuit bien armés ? Croyez-vous « qu'au milieu des ténèbres je n'aurais eu « rien à craindre de leurs épées, après qu'en « plein jour et sous vos yeux ils m'avaient « presque tué avec leurs armes de bois? Quoi! « vous, qui êtes mon ennemi déclaré, qui sa- « vez que j'ai un juste sujet de me plaindre de « vous, vous venez à moi de nuit, à une heure « indue, avec de jeunes gens armés? Je n'ai « pas cru pouvoir en sûreté me trouver à vo- « tre repas, et je vous recevrai chez moi lors- « que, échauffé par le vin, vous vous présen- « tez à ma maison si bien accompagné? Si j'a- « vais alors ouvert ma porte, mon père, vous « prépareriez mes funérailles dans ce moment « où vous voulez bien écouter mes plaintes. « Je n'avance rien de douteux, et je ne parle « point sur de simples conjectures. Car enfin « Démétrius peut-il nier qu'il soit venu à ma « porte avec une troupe de jeunes gens, et « que parmi eux il y en ait eu d'armés? Qu'on « fasse venir ceux que je nommerai. Je les « crois capables de tout : mais ils n'auront « pas la hardiesse de nier ce fait. Si je vous « les amenais après les avoir surpris chez moi « avec des armes, vous seriez pleinement con- « vaincu de leur crime : leur aveu ne doit pas « être pour vous une moindre conviction.

« Vous prononcez des imprécations et des « exécrations contre des fils impies qui aspi- « rent à votre trône. Vous avez raison, mon « père; mais que vos malédictions ne soient « pas aveugles. Discernez l'innocent du cou- « pable : que celui qui a formé le dessein de « tuer son frère éprouve la juste colère des « dieux vengeurs de l'autorité paternelle; « mais que celui qui par le crime de son frère « s'est vu près de périr, trouve un asile dans « la bonté et la justice de son père, car où en « puis-je trouver ailleurs, moi pour qui ni la « cérémonie de la revue, ni la solennité du « tournoi, ni ma maison, ni le festin, ni le

« temps de la nuit accordé aux mortels pour le « repos, n'ont point eu de sûreté ? Si je vais « au repas où mon frère m'invite, je suis perdu; « je le suis encore aussi certainement si je le « reçois chez moi lorsqu'il y vient de nuit. Par- « tout des embûches m'attendent ; partout la « mort m'est préparée. Où faut-il donc que « je me réfugie ?

« Je ne me suis attaché qu'aux dieux, et à « vous, mon père. Je n'ai point fait ma cour « aux Romains, et ne puis recourir à eux. Ils « souhaitent ma perte, parce que je suis sen- « sible aux injustices qu'on vous fait ; parce « que je souffre avec peine et avec indigna- « tion qu'on vous ait enlevé tant de villes, « tant de peuples, et tout récemment encore « les côtes maritimes de la Thrace. Ils n'es- « pèrent point se rendre maîtres de la Macé- « doine de votre vivant ni du mien ; ils savent « que, si le crime de mon frère me fait pé- « rir, et si la vieillesse vous enlève, ou si même « on n'attend pas l'ordre de la nature, le roi « et le royaume de Macédoine seront à eux.

« Si les Romains vous avaient laissé quel- « que ville, quelque pays hors de la Macé- « doine, peut-être pourrais-je m'y retirer. « Mais, me dira-t-on, je trouverai une pro- « tection assez puissante dans les Macédo- « niens. Vous vîtes hier, mon père, comment « les soldats m'attaquèrent dans le combat. « Que leur manquait-il, sinon d'être armés « d'épées? Ce qu'ils n'avaient pas pour lors, « les convives de mon frère l'ont pris pendant « la nuit. Que dirai-je d'une grande partie des « principaux de votre cour, qui attendent « tout des Romains, et de celui qui est tout- « puissant auprès d'eux? Ils ne rougissent « point de le préférer, non-seulement à moi « qui suis son aîné, mais, je pourrais presque « le dire, à vous-même, qui êtes notre roi et « notre père : car c'est à lui qu'on prétend « que vous êtes redevable de ce que le sénat « vous a remis une partie de ce qu'il aurait « exigé de vous; c'est lui qui maintenant em- « pêche les Romains de venir à main armée « dans votre royaume : enfin, si on l'en croit, « votre vieillesse n'est en sûreté et en paix « qu'à l'abri de la protection que vous pro- « cure un jeune fils. Il a pour lui, et les Ro- « mains, et les villes qu'on a tirées de votre « domaine, et tout ce qu'il y a de Macédoniens « qui attendent leur fortune de Rome. Pour « moi, mon père, je fais gloire de n'avoir « que vous pour protecteur, et de ne rien es- « pérer d'ailleurs.

« Quel croyez-vous que soit le but de la let- « tre que Quintius vient de vous écrire, dans « laquelle il vous marque en termes formels « que vous avez agi prudemment pour vos « intérêts d'avoir envoyé Démétrius à Rome, « et où il vous exhorte de l'y renvoyer avec « de nouveaux ambassadeurs et un plus grand « nombre des principaux d'entre les Macédo- « niens ? Quintius lui tient lieu maintenant « de tout. Il ne se conduit que par ses con- « seils, ou plutôt par ses ordres. Oubliant que « vous êtes son père, il semble l'avoir substi- « tué en votre place. C'est à Rome, et sous « ses yeux, qu'il a formé le plan des desseins « secrets et clandestins qu'il fera bientôt éclo- « re. C'est pour les faire réussir plus sûre- « ment que Quintius vous ordonne d'envoyer « avec lui un plus grand nombre d'entre les « principaux de Macédoine. Ils partent d'ici « pour Rome, attachés de bonne foi à votre « personne et à vos intérêts ; mais, gagnés « par les caresses dont on les y comble, ils en « reviennent imbus et infectés de principes « tout contraires. Démétrius seul est tout pour « eux : ils osent déjà, de votre vivant, l'appe- « ler roi. Si je marque de l'indignation pour « une telle conduite, j'ai la douleur de voir « que non-seulement les autres, mais vous- « même, mon père, m'accusez d'aspirer au « trône. Si cette accusation est laissée com- « mune entre nous, je ne m'y reconnais point : « elle ne peut me regarder ; car qui est-ce que « je déplace pour m'emparer de ce qui appar- « tiendrait à un autre ? Je n'ai que mon père « avant moi, et je prie les dieux qu'il y soit « longtemps. En cas que je lui survive, et je « ne le souhaite qu'autant qu'il m'en jugera « digne, je recevrai la succession du royaume, « si mon père m'y appelle. Celui-là peut être « accusé d'aspirer au trône, et d'y aspirer d'une « manière injuste et criminelle, qui se hâte « de violer l'ordre et de franchir les bornes « prescrites par l'âge, par la nature, par l'u- « sage et les coutumes de Macédoine, et par « le droit des gens. Mon frère aîné, dit en

« lui-même Démétrius, à qui le royaume appartient par le droit d'aînesse et par la volonté de mon père, est pour moi un obstacle. Il faut m'en défaire. Je ne serai pas le premier qui me serai fait roi en répandant le sang d'un frère. Mon père, âgé et sans appui, craindra trop pour lui-même pour songer à venger la mort de son fils. Les Romains seront bien aises de me voir sur le trône, ils approuveront ma conduite, et sauront bien me soutenir. Ces projets peuvent manquer, mon père, je l'avoue; mais ils ne sont point sans fondement. En un mot, voici où je réduis tout. Vous pouvez mettre ma vie en sûreté en punissant ceux qui prirent hier les armes pour m'assassiner: mais, si leur crime réussit, vous ne serez pas en état de poursuivre la vengeance de ma mort. »

Après que Persée eut fini son discours, tous les assistants jetèrent les yeux sur Démétrius, comme s'il eût dû répondre sur-le-champ. Mais comme Démétrius, accablé de douleur et baigné de larmes, paraissait hors d'état de parler, tous demeurèrent longtemps dans le silence. Enfin ce prince, pressé de se défendre, fit céder sa douleur à la nécessité, et parla ainsi :

« Persée, en m'accusant devant vous, mon père, et répandant de fausses larmes pour exciter votre compassion, vous a rendu suspectes les miennes, qui ne sont que trop vraies, et m'a enlevé tous les avantages qu'ont ordinairement les accusés. Au lieu que c'est lui qui, depuis que je suis revenu de Rome, ne cesse jour et nuit, dans les secrets entretiens qu'il a avec ses créatures, de me tendre des embûches, il me représente devant vous comme non-seulement lui tendant des piéges cachés pour le faire périr, mais l'attaquant à force ouverte et à main armée. Il cherche à vous alarmer par son péril pour se hâter de perdre par votre moyen un frère innocent. Il se dit sans refuge et sans asile pour m'empêcher d'en trouver dans votre bonté et dans votre justice.

« Dans l'état de solitude et d'abandon où je suis ici, sans amis et sans protecteur, il veut me rendre odieux par le reproche d'un crédit étranger, qui me nuit plutôt qu'il ne me sert.

« Remarquez, je vous prie, comment, en accusateur artificieux, il a mêlé et confondu l'action de cette nuit avec tout le reste de ma vie, pour rendre d'un côté suspecte par ma conduite passée cette dernière action, dont vous connaîtrez bientôt l'innocence, et de l'autre, pour appuyer par cette fable vaine d'une attaque nocturne l'accusation également vaine qu'il intente contre moi, de vues, d'espérances, et de prétentions criminelles. Il a cherché en même temps à faire croire que cette accusation n'était point préméditée ni préparée, mais que la crainte seule et le tumulte de cette nuit y avait donné lieu. Si je songeais à trahir mon père et son royaume, si j'avais formé des complots avec les Romains, avec les ennemis de l'état, il ne fallait pas, Persée, attendre la fable de cette nuit, mais m'accuser dès auparavant de trahison. Si l'accusation de trahison, séparée de l'autre, était dénuée de toute vraisemblance, et ne pouvait servir qu'à prouver votre envie contre moi, et non mon crime, il fallait aujourd'hui n'en point faire mention, et différer à un autre temps à me poursuivre comme traître à la patrie, pour n'examiner présentement que cette seule question, si c'est moi qui vous ai dressé des embûches, ou si c'est vous qui m'en avez dressé. Je tâcherai néanmoins, autant que le trouble d'une accusation subite et imprévue me le permettra, de distinguer ce que vous avez confondu, et de démêler si c'est à vous ou à moi qu'on doit imputer les embûches de cette nuit.

« Persée avance que j'ai formé le dessein de l'assassiner, afin que par la mort de mon aîné, à qui le trône devait appartenir par le droit des gens, par l'usage de la Macédoine, et même, à ce qu'il prétend, par votre jugement, je pusse, quoique son cadet, occuper sa place. Que signifie donc cette autre partie de son discours, où il dit que j'ai cultivé avec un soin particulier les bonnes grâces des Romains, et que j'ai compté pouvoir monter sur le trône par leur crédit? car, si je croyais les Romains assez puissants pour donner le sceptre de Macédoine à qui

« il leur plairait, et si je comptais si fort sur « mon crédit auprès d'eux, pourquoi com- « mettre gratuitement un parricide? Quoi! « aurais-je donc affecté de ceindre ma tête « d'un diadème souillé du sang de mon frère, « afin de me rendre odieux et exécrable à « ceux-là même chez qui je me suis acquis du « crédit, s'il est vrai que j'y en aie quelqu'un, « par une probité ou feinte ou véritable? Si « ce n'est que vous vous imaginiez que Quin- « tius, par les avis duquel on m'accuse de me « laisser conduire, lui qui vit avec une si « grande union avec son frère, m'ait conseillé « le meurtre du mien. Il a ramassé tous les « avantages par lesquels il prétend que je puis « me promettre la supériorité sur lui : le cré- « dit des Romains, les suffrages des Macédo- « niens, et le consentement presque universel « des dieux et des hommes; et en même « temps, comme si je lui étais inférieur en « tout, il m'accuse d'avoir eu recours à une « ressource qui n'est employée que par les « plus grands scélérats. Voulez-vous qu'on « nous juge sur ce principe et sur cette règle, « que celui de nous deux qui aura craint que « l'autre ne fût jugé plus digne du diadème « soit déclaré avoir formé le dessein d'avoir « fait périr son frère?

« Mais venons au fait, et examinons l'ordre « et le plan de l'entreprise criminelle qu'on « m'impute. Il prétend avoir été attaqué par « plusieurs voies, renfermées toutes néan- « moins dans l'espace d'un seul jour. J'ai « voulu le faire périr, dit-il, en plein jour « dans le combat dont la cérémonie sacrée de « la revue fut suivie : j'ai voulu, en l'invitant « à un repas chez moi, m'en défaire par le « poison; enfin j'ai voulu l'attaquer à force « ouverte, quand de nuit des gens armés « m'ont accompagné chez lui dans une partie « de plaisir.

« Vous voyez, mon père, quels temps j'a- « vais choisis pour le parricide : un tournoi, « un festin, une partie de plaisir. Quel jour « encore, et combien respectable! où l'armée « passe en revue; où les armes brillantes de « tous les rois de Macédoine sont portées à la « tête de la cérémonie; où l'on passe à travers « les deux parties de la victime sacrée; où « nous avons l'honneur de marcher à vos deux « côtés, suivis de toute la foule du peuple « macédonien. Quoi! purifié, par cet auguste « sacrifice, des fautes que j'aurais pu com- « mettre auparavant, ayant sous les yeux la « victime sacrée, à travers laquelle nous pas- « sions, j'avais l'esprit occupé de parricide, « de poisons, de poignards! Souillé de la sorte « par les crimes les plus horribles, par quelles « cérémonies ensuite, par quelles victimes « aurais-je pu me purifier?

« On sent visiblement que mon frère, em- « porté par l'aveugle passion de me calomnier « et de me perdre, en voulant rendre tout « suspect et m'en faire un crime, se trahit et « se contredit lui-même : car enfin, mon frè- « re, si j'ai pensé à me défaire de vous par « le poison dans le repas, qu'y avait-il de « moins sensé que de vous irriter et de vous « mettre sur vos gardes par un combat opi- « niâtre, où j'aurais fait paraître des desseins « violents contre vous, et de vous empêcher « par là de vous trouver au repas où je vous « avais invité, comme effectivement vous re- « fusâtes d'y venir? Mais, après ce refus, « n'aurai-je pas dû travailler à me réconcilier « avec vous, et, puisque j'avais résolu d'em- « ployer le poison à votre égard, chercher « une autre occasion d'en faire usage? Y « avait-il du sens à passer brusquement le « jour même à un autre dessein, et à entre- « prendre de vous assassiner sous prétexte « d'aller chez vous en partie de plaisir? Pou- « vais-je raisonnablement espérer, si j'étais « dans la pensée que la crainte de la mort « vous avait fait refuser de venir à mon re- « pas, que la même crainte ne vous empê- « cherait pas de me recevoir chez vous?

« Je ne crois pas, mon père, devoir rougir « de vous avouer que, dans un jour de fête et « de réjouissance, me trouvant avec de jeu- « nes gens de mon âge, j'ai pris un peu plus « de vin qu'à l'ordinaire. Informez-vous, je « vous prie, comment se passa hier notre « repas, avec quels éclats de réjouissance, « avec quels transports d'une gaîté folâtre, à « quoi ne contribuait pas peu la joie, peut- « être trop indiscrète, de ce que dans le tour- « noi notre parti n'avait pas eu du dessous. « C'est le triste état d'une accusation impré- « vue, c'est le danger où je me trouve main-

« tenant, qui n'a que trop aisément dissipé « les fumées du vin : sans quoi, assassin tran- « quille, je serais encore entre les bras du « sommeil. Si j'avais eu dessein d'attaquer « votre maison pour en tuer le maître, est-ce « que je n'aurais pu m'abstenir pour un jour « de prendre tant de vin, et imposer la même « loi à mes compagnons ?

« Mais, pour ne pas laisser croire que j'a- « gisse seul avec simplicité, écoutons mon « frère, qui agit sans malice, et qui n'est « point soupçonneux. Tout ce que je sais, « dit-il, et tout ce qui fait l'objet de ma plain- « te, c'est qu'ils sont venus chez moi avec « des armes, sous prétexte d'une partie de « plaisir. — Si je vous demande comment « vous l'avez su, vous serez forcé d'avouer, « ou que ma maison était remplie d'espions « envoyés de votre part, ou que mes gens « avaient pris des armes si ouvertement, que « tout le monde le savait. Que fait mon frère? « Pour ne pas paraître avoir ci-devant fait « épier mes démarches, ni maintenant se fon- « der sur de simples inductions, il vous prie « de vous informer vous-même de ceux qu'il « vous nommera, s'il n'est pas vrai qu'ils sont « venus chez lui avec des armes ; afin que, « comme si la chose était douteuse, après « cette enquête d'un fait qu'ils avouent d'eux- « mêmes et qu'ils reconnaissent, ils passent « pour convaincus dûment et dans les formes. « Est-ce là de quoi il s'agit ? Que ne deman- « dez-vous qu'on s'informe s'ils ont pris des « armes pour vous assassiner, et s'ils les ont « prises à ma sollicitation et à mon su ? car « c'est là ce que vous prétendez, et non ce « qu'ils avouent hautement, et ce qui est clair, « qu'ils les ont prises pour leur propre dé- « fense. S'ils ont eu raison de le faire ou non, « c'est à eux d'en rendre compte. Ne mêlez « point ma cause avec la leur : elles n'ont « rien de commun. Dites-nous seulement si « notre dessein était de vous attaquer ouver- « tement, ou par surprise. Si c'était ouverte- « ment, pourquoi n'avons-nous pas tous pris « des armes ? Pourquoi aucun de nous n'en « a-t-il eu, excepté ceux qui avaient maltraité « votre espion ? Si ce devait être par surprise, « quel aurait été le plan de l'attaque ? Quoi ! « après que le repas aurait été fini chez vous, « et que je me serais retiré avec ma troupe, « ces quatre hommes armés y seraient restés « pour vous attaquer lorsque vous seriez en- « dormi ? Comment auraient-ils pu se cacher « dans la maison, étant étrangers, m'appar- « tenant, et devant être fort suspects, parce « que, quelques heures auparavant, ils avaient « été dans la querelle ? Mais, après vous avoir « assassiné, comment auraient-ils pu se sauver? « Quatre hommes armés pouvaient-ils ainsi se « rendre maîtres de votre logis ?

« Laissez là cette fable nocturne, et venez « à ce qui vous pique et vous tient au cœur. « Pourquoi, semble me dire mon frère, pour- « quoi, Démétrius, parle-t-on de vous faire « roi ? Pourquoi quelques-uns vous jugent-ils « plus digne que moi de succéder à notre « père ? Pourquoi venez-vous rendre douteuse « et incertaine mon espérance, qui sans vous « serait assurée ? Voilà ce que pense Persée, « quoiqu'il ne parle pas ainsi ; voilà ce qui le « rend mon ennemi et mon accusateur ; voilà « ce qui remplit le palais et tout le royaume « de soupçons et d'accusations. Si je ne dois « pas, mon père, espérer maintenant le scep- « tre, ni peut-être songer jamais à le disputer « parce que je suis le cadet et que vous vou- « lez que je cède à mon aîné, il ne s'ensuit « pas que je m'en doive faire juger indigne, « soit par vous [1] mon père, soit par tous les « Macédoniens ; ce qui ne pourrait m'arriver « que par ma mauvaise conduite. Je puis « bien, par modération, le céder à qui il ap- « partient ; mais je ne puis renoncer ni à ma « vertu, ni à ma réputation.

« Vous me reprochez l'affection des Ro- « mains, et me faites un crime de ce qui doit « faire ma gloire. Je n'ai point demandé d'être « envoyé à Rome, ni comme otage d'abord, « ni ensuite comme ambassadeur. Vous le « savez, mon père. Quand vous m'avez or- « donné d'y aller, je vous ai obéi, et je crois « m'y être conduit de manière à ne vous point « faire de honte, ni à vous, ni à votre couronne, « ni à la nation. C'est donc vous, mon père, « qui avez donné occasion à l'amitié qui me « lie avec les Romains. Tant que vous aurez « la paix avec eux, notre amitié subsistera :

[1] Au lieu d'*indignus te patre*, Gronove lit : *indignus tibi pater* ; ce qui paraît faire une meilleure suite.

« au premier signal de guerre, après avoir « été chez eux en qualité d'otage, et y avoir « exercé la fonction d'ambassadeur d'une fa- « çon qui n'a peut-être pas été inutile à mon « père, je me déclare, dès le moment même, « leur ennemi. Je ne demande point aujour- « d'hui que la faveur des Romains me soit de « quelque secours; je désire et prie seulement « qu'elle ne me nuise point. Elle n'a pas com- « mencé dans la guerre, et n'est pas destinée « à y subsister. Comme otage, et comme am- « bassadeur, la paix a été mon objet; qu'on « ne m'en fasse ni un crime, ni un mérite.

« Si j'ai violé en quelque chose le respect « que je vous dois, ô mon père, si j'ai formé « quelque entreprise criminelle contre mon « frère, qu'on me punisse comme je le mérite, « j'y consens; mais si je suis innocent, je de- « mande que, nul crime ne pouvant m'être « reproché, on ne me fasse point succomber « à l'envie. Ce n'est pas d'aujourd'hui que « mon frère commence à m'accuser; mais « c'est d'aujourd'hui qu'il commence à le faire « ouvertement, sans que j'y aie donné lieu. « — Si mon père était fâché contre moi, vous « devriez, en qualité de frère aîné, intercé- « der pour votre cadet, solliciter sa grâce, « demander qu'on eût égard à son âge, et « qu'on lui pardonnât une faute commise par « inadvertance. Ma perte me vient d'où je de- « vais attendre mon salut.

« Presque endormi après le festin et une « partie de plaisir, je suis entraîné ici tout à « coup pour répondre à une accusation de « parricide, et suis obligé de plaider moi- « même ma cause, sans le secours d'avocats, « ni d'aucune personne qui m'aide de son cré- « dit ou de ses conseils. Si j'avais à parler pour « un autre, j'aurais pris du temps pour pré- « parer et composer mon discours; et cepen- « dant je ne courrais risque que de ma réputa- « tion, et il ne s'agirait que de faire paraître « mon esprit et mon éloquence. Dans ce mo- « ment sans savoir pourquoi l'on me mande ici, « j'entends un père en colère qui m'ordonne « de me défendre, et un frère qui me charge « des crimes les plus atroces. Il a eu tout le « temps qu'il a voulu pour préparer son ac- « cusation; et moi, pour connaître de quoi « il s'agissait, je n'ai eu que celui où j'ai été « accusé. Dans ce rapide moment, devais-je « être plus attentif à écouter mon accusateur « qu'à méditer mon apologie? Surpris par « une accusation subite et imprévue, à peine « ai-je pu comprendre ce qu'on m'objectait, « loin de savoir comment je dois me défendre. « Quelle espérance me resterait-il, si je n'a- « vais pour juge mon père? Il peut témoigner « plus d'affection à mon frère comme à l'aîné, « mais il me doit plus de compassion à moi « comme à l'accusé: car moi je vous conjure « de me conserver pour vous et pour moi, au « lieu que Persée vous demande de me sacri- « fier à sa sûreté. Que pensez-vous qu'il doive « faire quand vous lui aurez donné le sceptre, « puisque dès à présent il exige que vous lui « soyez favorable au prix de mon sang? »

Pendant qu'il se défendait ainsi, les soupirs et les sanglots mêlés de pleurs lui coupèrent la parole. Philippe, les ayant fait sortir l'un et l'autre pour un moment, après s'être entretenu avec ses amis les fit rentrer et leur dit: « qu'il ne déciderait point leur affaire sur de « simples paroles et sur des discours d'une « heure, mais sur l'information qu'il ferait de « leur conduite, et de la manière dont ils se « comporteraient dans les petites comme dans « les grandes choses, dans leurs discours et « dans leurs actions. » Ce jugement fit assez connaître que, si d'un côté Démétrius s'était lavé du crime d'avoir attenté à la vie de son frère, de l'autre néanmoins ses liaisons avec les Romains le rendaient suspect à Philippe. Ce furent là comme les semences de la guerre de Macédoine, qui furent jetées du vivant de Philippe, et qui devaient surtout éclore sous Persée son successeur.

Le roi[1], quelque temps après, envoya à Rome en qualité d'ambassadeurs Philocle et Apelle, moins pour y traiter d'aucune affaire que pour y sonder la disposition des esprits à l'égard de Démétrius, et pour s'informer sous main des discours qu'il y avait tenus, principalement avec Quintius, sur la succession au trône. Philippe ne les croyait point attachés à aucun parti, mais ils l'étaient en effet à Persée et avaient part à son complot. Démétrius, qui ne savait rien de tout ce qui se passait, excepté l'accusation de son frère qui avait éclaté,

[1] An M. 3823; av. J. C. 181. — Liv. lib. 40, n. 20-21.

n'avait aucune espérance de pouvoir apaiser son père à son égard, surtout quand il le vit obsédé de telle sorte par son frère, qu'il ne pouvait plus en approcher. Il se réduisit à s'observer scrupuleusement tant sur ses discours que sur ses actions, pour ne donner aucune prise aux soupçons et à l'envie. Il évitait de parler des Romains et d'avoir aucun commerce avec eux, même par lettres, sachant que c'était ce qui aigrissait surtout les esprits contre lui. Il aurait dû prendre ces précautions plus tôt. Mais ce jeune prince, qui était sans expérience, qui avait beaucoup de simplicité, et qui jugeait des autres par lui-même, n'avait pas cru qu'il y eût rien à craindre pour lui à la cour, dont il devait mieux connaître les intrigues et les artifices.

Philippe, sur une opinion vulgaire répandue dans le pays, que, du haut du mont Hémus, on découvrait la mer Noire et la mer Adriatique, aussi bien que le Danube et les Alpes, eut la curiosité de s'en assurer par ses yeux, croyant que cette vue pourrait lui être de quelque usage pour le dessein qu'il avait de porter la guerre en Italie. Il ne mena avec lui que Persée, et renvoya Démétrius en Macédoine, lui donnant pour l'escorter Didas, gouverneur de Péonie, l'un des principaux officiers du roi. Il était vendu à Persée, qui eut bien soin de l'instruire, et qui lui recommanda surtout de s'insinuer adroitement dans l'esprit du jeune prince, pour tirer de lui tous ses secrets.

Didas s'acquitta parfaitement de sa commission: il entra dans les sentiments de Démétrius, plaignit son sort, parut détester l'injustice et la mauvaise foi de ses ennemis qui le décriaient dans l'esprit de son père, et lui fit offre de ses services dans tout ce qui dépendrait de son ministère. Démétrius songeait à se retirer chez les Romains : il crut que le ciel lui en fournissait un moyen sûr, car il fallait passer par la Péonie, dont Didas était gouverneur, et il lui découvrit son dessein. Didas, sans perdre de temps, en donna avis à Persée, et celui-ci au roi Philippe, qui, après avoir essuyé des fatigues infinies pour arriver au sommet du mont Hémus, était revenu de son voyage aussi peu instruit qu'auparavant. On ne détruisit pas néanmoins l'opinion vulgaire, plutôt apparemment pour ne point exposer à la raillerie publique la folle entreprise d'un voyage si ridicule, que parce qu'ils avaient vu d'un même lieu des mers, des montagnes et des rivières si écartées les unes des autres. Quoi qu'il en soit, le roi était actuellement occupé au siége d'une ville nommée Pétra, quand il apprit la nouvelle dont je viens de parler. On arrêta Hérodote, le principal des amis de Démétrius, et l'on donna ordre de garder à vue le jeune prince.

Philippe revint en Macédoine, fort triste. Cette dernière entreprise de Démétrius le touchait vivement. Il crut pourtant devoir attendre le retour des ambassadeurs qu'il avait envoyés à Rome. On leur avait fait la leçon avant qu'ils partissent de Macédoine. Ils rapportèrent exactement tout ce qu'on leur avait dicté et présentèrent au roi une fausse lettre, scellée du sceau contrefait de T. Quintius, par laquelle « il le priait de ne point savoir mauvais « gré à son fils Démétrius de quelques paro- « les imprudentes qui pouvaient lui être « échappées à Rome dans des conversations au « sujet de la succession au trône, l'assurant « qu'il n'entreprendrait rien contre les droits « du sang et de la nature. Il ajoutait, en par- « lant de lui-même, qu'il était fort éloigné de « lui donner jamais de pareils conseils. » Cette lettre confirma tout ce que Persée avait avancé contre son frère. Hérodote fut mis à la question; et il mourut dans les tourments, sans avoir chargé en rien son maître.

Persée accusa de nouveau son frère devant le roi. On lui faisait un crime d'avoir projeté le dessein de s'enfuir à travers la Péonie, et d'avoir corrompu quelques particuliers pour l'accompagner dans sa fuite; mais ce qui le chargeait le plus, était la fausse lettre de Quintius. Son père néanmoins ne prononça rien contre lui en public, se réservant de s'en défaire en secret, non par égard pour son fils, mais de peur que l'éclat que ferait sa punition ne découvrît trop ses desseins contre Rome. En partant de Thessalonique pour Démétriade, il chargea Didas de l'en délivrer. Celui-ci ayant mené avec lui Démétrius dans la Péonie, lui donna du poison dans un repas qui suivit la cérémonie d'un sacrifice. Il n'eut pas plutôt pris ce breuvage, qu'il se sentit saisi de douleurs violentes. Il se retira dans son apparte-

ment, se plaignant avec amertume de la cruauté de son père, et accusant hautement le parricide de son frère, et le crime de Didas. Ses douleurs augmentant, deux domestiques de Didas, qui étaient entrés dans sa chambre, lui jetèrent des couvertures sur la tête, et l'étouffèrent. Telle fut la fin de ce jeune prince, qui méritait un meilleur sort.

Il se passa près de deux ans[1] sans qu'on découvrît rien du complot formé par Persée contre son frère. Cependant Philippe, dévoré de chagrins et de remords, déplorait sans cesse la mort de son fils, et se reprochait à lui-même sa cruauté. Le fils qui lui restait, qui se comptait déjà pour roi, et à qui les courtisans commençaient à s'attacher, le regardant comme devant être bientôt leur maître, ne lui causait pas moins d'amertume. Il voyait avec une peine infinie sa vieillesse méprisée, les uns attendant sa mort avec impatience, et les autres même ne l'attendant pas.

Parmi ceux qui l'approchaient, Antigone tenait le premier rang. Il était neveu d'un autre Antigone[2], qui avait été tuteur de Philippe, et qui, sous ce nom et en cette qualité, avait régné pendant dix ans. Il était toujours demeuré, au milieu des mouvements et des cabales de la cour, attaché inviolablement par devoir et par affection à la personne du prince. Persée ne l'aimait pas déjà par lui-même; mais cette fidélité et cet attachement inviolable à son père l'en rendit l'ennemi déclaré. Antigone sentit à quel danger il se trouverait exposé quand ce prince serait monté sur le trône. Quand il vit que l'esprit de Philippe commençait à s'ébranler, et qu'il regrettait de temps en temps avec larmes et soupirs son fils Démétrius, il crut devoir profiter de cette ouverture: et, tantôt prêtant l'oreille aux discours qu'il tenait sur ce sujet, tantôt l'y mettant de lui-même, et regrettant la précipitation avec laquelle on s'était conduit dans cette affaire, il entrait dans ses sentiments et dans ses plaintes, et leur donnait par là une nouvelle force; et comme la vérité laisse toujours après elle quelques vestiges et quelques traces qui la font discerner, il s'appliquait avec toute l'attention possible à découvrir et à démêler les intrigues secrètes du complot de Persée.

Ceux qui y avaient eu le plus de part, et sur qui les soupçons pouvaient tomber le plus justement, étaient Apelle et Philocle, qui avaient été envoyés à Rome en qualité d'ambassadeurs, et qui en avaient rapporté, comme sous le nom de Quintius Flamininus, la lettre qui avait été si funeste au jeune prince. Le bruit commun à la cour était qu'on avait supposé cette lettre, et qu'on y avait mis une fausse signature; mais ce n'était qu'une simple conjecture, et l'on n'en avait point de preuve. Heureusement, Xychus, qui avait été à Rome avec Apelle et Philocle, en qualité de secrétaire de l'ambassade, se présenta par hasard devant Antigone: il le fit arrêter, le fit conduire au palais, et, l'ayant laissé entre les mains des gardes, il alla trouver Philippe. « Il m'a paru, lui dit-il, par plusieurs discours « que vous m'avez tenus, que rien ne vous « ferait plus de plaisir que de savoir au vrai « ce que vous deviez penser de vos deux fils, « et d'être bien assuré lequel avait dressé des « embûches à l'autre. Vous avez en votre pou- « voir l'homme du monde le plus capable de « vous en éclaircir: c'est Xychus. Il est dans « votre palais, et vous pouvez le faire venir. » On l'amena sur-le-champ. Il commença d'abord par nier tout, mais faiblement, et de manière qu'on vit bien que, pour peu qu'on l'intimidât, il découvrirait tout ce qu'on voulait savoir. En effet, dès que le ministre de la justice parut, et qu'on fit mine de le mettre à la question, il avoua tout, développa toute l'intrigue des ambassadeurs, et expliqua la part qu'il y avait prise par son ministère. On fit arrêter sur-le-champ Philocle, qui se trouva à la cour. Apelle, qui était absent, ayant appris que Xychus avait tout découvert, se sauva en Italie. On ne sait pas bien certainement ce qu'on tira de Philocle. Quelques-uns prétendent qu'après avoir d'abord nié hardiment le fait, lorsqu'on lui eut confronté Xychus il ne put pas soutenir sa présence. D'autres disent qu'il souffrit constamment la torture, et protesta, jusqu'à la fin, de son innocence. Tout cela ne servit qu'à renouveler et qu'à redoubler la douleur de Philippe, père également infortuné et à plaindre, soit qu'il jetât les yeux sur celui de

[1] An. M. 3825; av. J. C. 179. — Liv. lib. 40. n. 54-57.

[2] Il avait pour surnom *Doson*.

ses fils qui était mort, soit qu'il envisageât celui qui lui avait survécu.

Persée, ayant appris que tout était découvert, connaissait trop son pouvoir et son crédit pour croire qu'il dût songer à se mettre en sûreté par la fuite : il prit seulement la précaution de se tenir éloigné de la cour, attentif alors uniquement, pendant que son père vivrait encore, à se soustraire à son indignation.

Philippe n'espérait pas de pouvoir le faire arrêter, pour le punir comme il le méritait. La seule pensée qui l'occupa, fut d'empêcher qu'avec l'impunité il ne pût encore jouir du fruit de son crime. Dans cette vue, il fait venir Antigone, à qui il était redevable de la découverte du complot, et qu'il jugeait très-propre à remplir le trône de Macédoine par son mérite personnel, et par la réputation et la gloire encore toute récente de son oncle Antigone. « Réduit au triste état, lui dit-il, de « souhaiter pour moi ce que les autres pères « détestent comme le plus horrible des malheurs, je veux dire d'être sans enfants, je « songe à remettre entre vos mains un « royaume dont je suis redevable à la tutelle « de votre oncle, et que non-seulement il m'a « conservé par sa fidélité, mais qu'il a encore « beaucoup augmenté par son courage. Je « n'ai que vous que je juge digne du sceptre. « Si je ne trouvais personne capable de le porter dignement, j'aimerais mieux qu'il périt « et s'anéantît pour toujours que de le voir « passer entre les mains de Persée, comme la « récompense de sa perfide impiété. Je croirai Démétrius sorti du tombeau, et rendu à « son père, si je puis vous substituer à sa « place, vous qui seul avez pleuré sur la mort « de mon fils, et sur la malheureuse crédulité « qui me l'a fait perdre. »

Depuis ce discours, il le combla de toutes sortes d'honneurs pour le mettre en vue et le produire en public. Pendant que Persée était dans la Thrace, Philippe visita plusieurs villes de Macédoine, et recommanda Antigone aux grands seigneurs avec beaucoup de zèle et d'affection : et, s'il avait vécu plus longtemps, on ne doutait point qu'il ne l'eût mis en possession du trône. Étant parti de Démétriade, il s'était arrêté longtemps à Thessalonique ; de là il passa à Amphipolis, où il tomba dans une fâcheuse maladie. On convenait pourtant qu'il était plus malade d'esprit que de corps. Le chagrin lui causait une insomnie continuelle, et il s'imaginait souvent voir pendant la nuit l'ombre de son fils qui lui reprochait sa mort et le chargeait de malédictions. Il expira, en pleurant l'un de ses fils, et prononçant des exécrations contre l'autre. Antigone aurait pu être mis sur le trône, si la mort du roi eût été d'abord rendue publique. Le médecin Calligène, qui présidait aux consultations, n'attendit pas la mort du roi ; et, dès les premiers indices qu'il ne pouvait pas relever de cette maladie, il dépêcha vers Persée des courriers qu'il tenait tout prêts, comme ils en étaient convenus ensemble ; et, jusqu'à ce qu'il fût venu, il céla la mort du roi à tous ceux qui étaient hors du palais. Persée surprit tout le monde par sa prompte arrivée, et se mit en possession du royaume qu'il avait acquis par son crime.

Son règne fut de onze années, dont les quatre dernières furent employées dans la guerre contre les Romains, à laquelle il s'était préparé depuis qu'il était monté sur le trône. Enfin Paul Émile remporta sur lui une célèbre victoire qui mit fin au royaume de Macédoine. Pour ne point être obligé de couper et d'interrompre le fil de l'histoire de Persée, qui est presque entièrement séparée de celle des autres rois, je différerai d'en parler jusqu'au livre suivant, où je la rapporterai tout entière et sans interruption.

§ II. — Mort de Séleucus Philopator après un règne assez court et obscur. Son frère Antiochus, surnommé Épiphane, lui succède. Semences de guerre entre les rois d'Egypte et de Syrie. Antiochus remporte une victoire sur Ptolémée. Le vainqueur se rend maître de l'Egypte et de la personne même du roi. Sur le bruit d'une révolte générale, il passe en Palestine, assiége et prend Jérusalem, et y exerce d'horribles cruautés. Les Alexandrins, à la place de Philométor qui était entre les mains d'Antiochus, nomment pour roi son cadet Ptolémée Evergète, surnommé aussi Physcon. Antiochus recommence la guerre en Egypte. Les deux frères s'accordent. Il marche vers Alexandrie pour l'assiéger. Popilius, un des ambassadeurs romains, l'oblige de sortir de l'Égypte, et de laisser les deux frères en repos.

Le règne de Séléucus Philopator en Asie ne

fut pas de longue durée, et n'eut rien de mémorable. C'est sous lui qu'arriva l'histoire célèbre d'Héliodore, rapportée dans le second livre des Machabées[1]. La cité sainte de Jérusalem jouissait alors d'une paix profonde. La piété et la fermeté du grand prêtre Onias y faisait observer les lois de Dieu, et inspiraient aux rois mêmes et aux princes idolâtres un grand respect pour le lieu saint. Ils l'honoraient de riches présents, et le roi Séleucus dont nous parlons faisait fournir des revenus de son domaine tout ce qui était nécessaire pour le ministère des sacrifices; mais la perfidie d'un juif nommé Simon, préposé à la garde du temple, jeta tout d'un coup la ville dans le trouble. Cet homme, pour se venger de la résistance que le grand prêtre Onias apportait à ses entreprises injustes, fit dire au roi qu'il y avait dans le trésor du temple des sommes immenses qui n'étaient point destinées à la dépense des sacrifices, et qu'il pouvait s'approprier. Sur cet avis, le roi envoya à Jérusalem Héliodore, son premier ministre, avec ordre de faire transporter tout cet argent.

Héliodore, après avoir été reçu du grand prêtre avec toutes sortes d'honneurs, lui déclara le sujet de son voyage, et lui demanda si l'avis qu'on avait donné au roi touchant cet argent était véritable. Le grand prêtre lui répondit que c'étaient des dépôts, et des sommes detinées à la nourriture des veuves et des orphelins; qu'il ne pouvait absolument en disposer au préjudice de ceux à qui cet argent appartenait, et qui avaient cru ne pouvoir mieux l'assurer qu'en le mettant en dépôt dans un temple dont la sainteté était révérée par toute la terre. Ces sommes consistaient en quatre cents talents d'argent (quatre cent mille écus), et en deux cents talents d'or (six millions). Le ministre du prince, insistant sur les ordres de la cour, lui dit nettement qu'il fallait, à quelque prix que ce fût, que cet argent fût porté au roi.

Le jour pris pour l'enlever, Héliodore vint au temple dans le dessein d'exécuter sa commission. Toute la ville alors fut remplie de trouble et d'effroi. Les prêtres, revêtus de leurs robes sacerdotales, se prosternaient au pied de l'autel, conjurant celui qui est dans le ciel, et qui a fait la loi touchant les dépôts, de conserver ceux qui avaient été confiés à son temple. Plusieurs accouraient en troupes et s'unissaient ensemble pour prier Dieu de ne permettre pas qu'un lieu si saint fût exposé au mépris. Les filles et les femmes, couvertes de cilices, levaient les mains au ciel. C'était un spectacle vraiment digne de pitié de voir toute cette multitude, et surtout le grand prêtre, accablé d'affliction dans l'attente de ce qui allait arriver.

Cependant Héliodore, avec ses gardes, était déjà à la porte du trésor, et il se préparait à la forcer. Mais l'esprit du Dieu tout-puissant se fit voir alors par des marques bien sensibles[1], en sorte que tous ceux qui avaient osé obéir à Héliodore furent renversés par une vertu divine, et frappés d'une frayeur qui leur ôta la force et le courage; car ils virent paraître un cheval richement couvert, qui, fondant tout d'un coup sur Héliodore, lui donna plusieurs coups des deux pieds de devant. Celui qui était monté sur ce cheval avait un regard effrayant, et ses armes paraissaient d'or. En même temps on vit deux jeunes hommes d'une éclatante beauté, qui, s'étant mis aux deux côtés d'Héliodore, le frappaient sans relâche et lui donnaient de grands coups de fouet. Héliodore étant tombé par terre, on le prit, on le mit dans une chaise; et cet homme, qui un moment auparavant était entré dans le temple avec une multitude d'archers et de gardes, fut enlevé et chassé de ce saint lieu sans pouvoir être secouru de personne, parce que la vertu de Dieu s'était fait connaître manifestement. Par un effet de cette même vertu, il était couché par terre, sans voix et sans aucune espérance de vie, tandis que le temple, auparavant rempli de trouble et de tumulte, retentissait des cris de joie de tout le peuple qui bénissait Dieu de ce qu'il venait de relever la gloire de son lieu saint par un coup de sa puissance.

Alors quelques amis d'Héliodore supplièrent le grand prêtre d'invoquer pour lui le Très-Haut. Aussitôt Onias offrit pour sa guérison

[1] II. Mach. 3.

[1] « Sed spiritus omnipotentis Dei magnam fecit suæ « ostentationis evidentiam. »

une hostie salutaire. Pendant qu'il faisait sa prière, les deux jeunes hommes dont on a parlé se présentèrent à Héliodore et lui dirent : « Rendez grâces au grand prêtre Onias ; « car c'est en sa considération que le Seigneur « vous a accordé la vie. Après avoir été châ- « tié de Dieu, annoncez à tout le monde ses « merveilles et sa puissance. » Ayant ainsi parlé, ils disparurent.

Héliodore offrit ses vœux, et fit de grandes promesses à celui qui lui avait redonné la vie. Il remercia Onias, et s'en retourna, rendant témoignage à tout le monde des œuvres merveilleuses du Tout-Puissant, qu'il avait vues de ses yeux. Comme le roi lui demandait qui il jugeait qu'on pouvait encore envoyer à Jérusalem, il lui répondit : « Si vous avez quelque « ennemi, ou quelqu'un qui ait des desseins « sur votre couronne, envoyez-le en ce lieu, « et vous le verrez revenir déchiré de coups, « si néanmoins il en revient ; car celui qui ha- « bite dans le ciel est lui-même présent en ce « lieu : il est le protecteur, et il frappe et fait « périr ceux qui y viennent pour faire du « mal. »

Le roi fut bientôt puni de ce sacrilége par celui-là même qu'il avait employé pour piller le temple. Antiochus-le-Grand ayant fait avec les Romains, après sa défaite au Sipyle, cette paix ignominieuse dont j'ai parlé, leur avait donné, entre autres otages, Antiochus, un de ses fils et cadet de Séleucus. Il y avait treize ans qu'il était à Rome[1]. Son frère Séleucus souhaita de l'avoir, on ne sait pas pour quelle raison (peut-être pour le charger de quelque expédition militaire dont il le croyait capable); et, pour l'obtenir, il envoya Démétrius, son fils unique, âgé de douze ans, à Rome, pour servir d'otage en la place d'Antiochus. Pendant l'absence des deux héritiers[2] de la couronne, dont l'un était allé à Rome, et l'autre n'en était pas encore revenu, Héliodore crut qu'il lui serait aisé de l'usurper en se défaisant de Séleucus, et il le fit empoisonner.

Ainsi fut accomplie la prophétie de Daniel. Après avoir parlé de la mort d'Antiochus-le-Grand, il ajoute : *Un homme très-méprisable et indigne du nom de roi*[1] *prendra sa place, et il périra en peu d'années*[2], *non par une mort violente, ni dans un combat.* Ce peu de mots désigne clairement le règne court et obscur de Séleucus, et son genre de mort. Le texte hébreu le caractérise encore plus particulièrement. *Il s'élèvera en sa place* (d'Antiochus) *un homme qui, en qualité d'exacteur, de collecteur de taxes, fera passer*, fera périr *la gloire du royaume.* En effet, ce fut là toute l'occupation de son règne. Il fallait trouver tous les ans mille talents[3] pour les Romains en vertu du traité de paix ; et les douze années de ce tribut finissent justement où finit sa vie. Il ne régna que onze ans.

Antiochus[4], surnommé depuis *Épiphane*, qui revenait de Rome en Syrie, apprit à Athènes la mort de son frère Séleucus. On lui donna avis que l'usurpateur avait un fort gros parti, mais qu'il s'en formait pourtant un autre pour Ptolémée, qui prétendait faire valoir les droits de sa mère, sœur du feu roi. Antiochus eut recours à Eumène, roi de Pergame, et à son frère Attale, qui le placèrent sur le trône, après avoir chassé Héliodore.

Le prophète Daniel, depuis le verset 21 du chapitre 11 jusqu'à la fin du chapitre 12, prédit tout ce qui devait arriver à Antiochus Épiphane, cruel persécuteur des Juifs, et désigné ailleurs par *la petite corne qui devait sortir de l'une des quatre* grandes *cornes*[5]. J'expliquerai cette prophétie dans la suite.

Ici, dans le verset 21, le prophète désigne son avénement à la couronne : *Un prince méprisé ou méprisable lui succédera* (à Séleucus), *à qui l'on ne donnera point les honneurs de la royauté. Il viendra en secret* ou *à petit bruit, et il se rendra maître du royaume par fraude.* La conduite d'Antiochus fera voir combien il était *méprisable.* Il est dit *qu'on ne lui donnera point les honneurs de la royauté.* Il ne monta sur le trône ni par le droit de sa naissance, puisque Séleucus son frère avait laissé

[1] Appian in Syr. pag. 116.
[2] An. M. 3829 ; av. C. J. 175.

[1] Daniel. 11-20.
[2] Le mot hébreu se prend également pour *jours* et pour *années*.
[3] Mille talents philétériens, près de dix millions de francs. E. B.
[4] Appian. in Syriac. pag. 116, 117. — Hieron. in Dan
[5] Dan. 8, 9.

un fils qui était son héritier légitime, ni par le choix volontaire des peuples : Eumène et Attale le placèrent sur le trône. Étant revenu d'Occident à petit bruit pour surprendre son rival, il sut gagner le peuple par ses artifices et par les dehors d'une clémence étudiée.

Il prit le titre d'*Epiphane*[1], c'est-à-dire l'*Illustre* : jamais ce titre ne fut plus mal appliqué. Toute la suite de sa vie fera voir qu'il méritait bien plus celui d'*Épimane* que quelques-uns lui donnèrent : ce mot signifie *insensé*, *furieux*.

On raconte de lui des choses qui prouvent combien est juste l'épithète de *méprisable* que lui donne l'Écriture. Il sortait souvent du palais avec deux ou trois domestiques, et s'en allait courir les rues à Antioche. Il s'amusait à causer avec des orfèvres et des graveurs dans leurs boutiques, et à disputer avec eux des minuties de leur art, qu'il se piquait ridiculement d'entendre aussi bien qu'eux. Il s'abaissait fort communément jusqu'à entrer en conversation avec la plus vile populace, et se mêlait avec elle dans les lieux où elle était attroupée. Dans ces rencontres, il buvait souvent avec des étrangers de la plus basse condition. Quand il apprenait qu'il y avait quelque partie de plaisir faite par des jeunes gens, il allait, sans rien dire, faire le fou, chanter et boire avec eux, ne gardant aucune mesure ni aucune bienséance. Quelquefois il lui prenait fantaisie de quitter ses habits royaux, de mettre une robe à la romaine, et d'aller par la ville dans cet équipage de rue en rue, comme il l'avait vu pratiquer à Rome aux élections pour la magistrature. Il demandait les suffrages des citoyens, en donnant la main à l'un et en embrassant un autre, et se mettait sur les rangs tantôt pour la charge d'édile, tantôt pour celle de tribun. Quand il avait été élu, il se faisait apporter la chaire curule[2], et, s'y plaçant, entendait les petits procès qui survenaient pour des contrats de vente et des affaires du marché, et prononçait sa sentence avec une attention et une gravité aussi grandes que s'il se fût agi d'affaires de la dernière importance. On dit aussi qu'il était fort adonné à l'ivrognerie, qu'il dépensait une grande partie de son revenu en débauches, et que, quand le vin lui était monté à la tête, il allait souvent courir dans la ville en jetant l'argent à poignées parmi la canaille, et criant, *Attrape qui peut*. D'autres fois il sortait avec une couronne de roses et une robe à la romaine, et marchait seul dans les rues; et si quelqu'un s'avisait de le suivre, il avait toujours dans ces occasions sous sa robe provision de pierres qu'il lui jetait. Il allait aussi souvent se baigner aux bains publics avec le commun peuple, et y faisait des extravagances qui le faisaient mépriser de tous ceux qui le voyaient. Qu'on juge, après tous ces traits, et j'en passe beaucoup d'autres, si Antiochus ne méritait pas à plus juste titre le surnom d'*insensé* que celui d'*illustre*.

A peine Antiochus[1] était-il bien établi sur le trône, que Jason, frère d'Onias, grand prêtre des Juifs, ayant formé le dessein de supplanter son frère, fit offrir secrètement à ce prince trois cent soixante talents (un million quatre-vingt mille livres), outre quatre-vingts autres pour un autre article (deux cent quarante mille livres), afin d'être mis en possession de la charge de souverain sacrificateur. Sa négociation réussit; Onias, respecté généralement pour sa piété et sa justice, fut déposé, et Jason mis à sa place. Celui-ci changea toute la religion de ses pères, et fit des maux infinis à sa nation, comme on le peut voir dans le second livre des Machabées et dans Josèphe.

En Égypte[2], depuis la mort de Ptolémée Épiphane, Cléopatre, sa veuve, sœur d'Antiochus Épiphane, avait pris la régence et la tutelle du jeune roi son fils, et s'en était acquittée avec beaucoup de soin et de prudence : mais, étant morte cette année, la régence tomba entre les mains de Lénée, grand seigneur du pays, et l'éducation du roi fut commise à Eulée, eunuque. Dès qu'ils furent en charge, ils firent demander la Célésyrie et la Palestine à Antiochus Épiphane, demande qui fut, bientôt après, la source de la guerre entre les deux couronnes. Cléopatre, qui était mère d'un de ces rois et sœur de l'autre, avait em-

[1] Athen. lib. 5, pag. 193.
[2] C'était une chaire d'ivoire, qui n'était accordée à Rome qu'aux premiers magistrats.

[1] An. M. 3830; av. J. C. 174. — II. Machab. cap. 4.
[2] An. M. 3831; av. J. C. 173. — Hieron. in Daniel. [cap 11, pag. 1127.]

péché, tant qu'elle avait vécu, qu'on en vînt à une rupture. La nouvelle régence n'eut pas les mêmes ménagements pour Antiochus, et ne fit point difficulté de lui demander ce qu'ils croyaient appartenir à leur maître[1]. Il faut avouer que l'Égypte avait toujours été en possession de la souveraineté de ces provinces depuis le premier Ptolémée jusqu'à ce qu'Antiochus-le-Grand les arracha à Ptolémée Epiphane par la force, et les laissa à son fils Séleucus, sans autre droit que celui de conquête. De celui-ci elles avaient passé à son frère Antiochus.

Les Egyptiens, pour soutenir leurs prétentions, alléguaient que, dans le dernier partage de l'empire fait entre les quatre successeurs d'Alexandre, qui demeurèrent maîtres de tout après la bataille d'Ipsus, ces provinces avaient été assignées à Ptolémée Soter: que lui et ses successeurs à la couronne d'Egypte en avaient toujours joui depuis jusqu'à la bataille de Panéas, dont le gain avait mis Antiochus-le-Grand en état de les leur enlever; que ce prince était convenu, en donnant sa fille au roi d'Egypte, de lui rendre en même temps ces provinces au titre de dot, et que ç'avait été le principal article de ce mariage.

Antiochus niait l'un et l'autre de ces faits, et prétendait qu'au contraire, dans le partage général qui s'était fait de l'empire d'Alexandre, toute la Syrie, y compris la Célésyrie et la Palestine, avaient été assignées à Séleucus Nicator, et que par conséquent elles appartenaient à celui qui occupait le royaume de Syrie. Pour l'article du mariage en vertu duquel on redemandait ces provinces, il soutenait que c'était une chimère sans réalité et sans fondement. Enfin, après avoir ainsi étalé leurs raisons de part et d'autre sans convenir de rien, il fallut avoir recours aux armes pour en décider.

Ptolémée Philométor[2], étant entré dans sa quinzième année, fut déclaré majeur. On fit de grands préparatifs à Alexandrie pour la solennité de son couronnement, comme on le pratiquait en Egypte. Antiochus envoya Apollonius, un des plus grands seigneurs de sa cour, avec le caractère d'ambassadeur, pour y assister, et pour féliciter de sa part le jeune roi. C'était en apparence pour faire honneur à son neveu; mais le vrai motif était de découvrir le dessein de cette cour par rapport aux provinces de Célésyrie et de Palestine, et quelles mesures on y prenait sur cette affaire. Dès qu'il apprit, au retour d'Apollonius, que tout se disposait à la guerre, il alla par mer à Joppé, visita la frontière du pays, et y fit faire tout ce qu'il fallait pour la mettre en état de se bien défendre contre toutes les attaques des Egyptiens.

En faisant sa ronde, il passa par Jérusalem. Jason et toute la ville l'y reçurent avec beaucoup de magnificence et une grande pompe. Mais les honneurs qu'on lui rendit ne détournèrent pas les maux qu'il fit souffrir ensuite à cette ville et à toute la nation des Juifs. De Jérusalem il passa dans la Phénicie, et, après y avoir mis ordre à tout, il revint à Antioche.

Le même Apollonius[1] dont je viens de parler avait été envoyé à Rome par Antiochus à la tête d'une ambassade. Il fit des excuses au sénat de ce que son maître envoyait le tribut plus tard qu'il n'était marqué dans le traité. Outre la somme due, il fit présent au peuple de plusieurs vases d'or. Il demanda, au nom de ce prince, qu'on renouvelât avec lui l'alliance et l'amitié qui avait été accordée à son père, et que le peuple romain lui donnât les ordres qu'il convenait de donner à un roi qui se piquait d'être un affectionné et fidèle allié. Il ajouta que son maître n'oublierait jamais les marques de bonté qu'il avait reçues du sénat, de toute la jeunesse, et de tous les ordres de la ville, pendant son séjour à Rome, où il avait été traité, non comme un simple otage, mais comme un roi. Le sénat répondit obligeamment à tous ces chefs, et renvoya Apollonius comblé d'honneurs et de présents. On savait, par le témoignage des ambassadeurs romains qui avaient été en Syrie, qu'il était fort considéré du roi et très-affectionné au peuple romain.

L'année suivante, Jason envoya à Antioche son frère Ménélas[2] pour payer le tribut au roi et négocier quelques autres affaires importan-

[1] Polyb. in Excerpt. leg. cap. 72-82.

[2] I. Machab. 4, 21. 22

[1] Liv. lib. 42, n. 6.

[2] An. M. 3832; av. J. C. 172. — II. Machab. 4, 23, etc.

tes. Mais, dans l'audience qu'on lui donna, au lieu de se renfermer dans sa commission, ce traître supplanta son frère et obtint sa charge, ayant offert trois cents talents plus que lui. Ce nouveau choix fut une source de troubles, de désordres, de meurtres et de sacriléges. La mort d'Onias, généralement aimé et respecté, y mit le comble. Antiochus, quelque dur et insensible qu'il fût, pleura sa perte, et punit le meurtrier comme il le méritait. Je passe légèrement sur ces faits, et j'en omets les principales circonstances, parce qu'elles appartiennent proprement à l'histoire des Juifs, qui n'entre point dans mon plan, et dont je me contente de rapporter plus au long quelques endroits seulement, qui sont trop intéressants pour être passés sous silence ou pour être abrégés, de sorte qu'on n'en sentirait pas la beauté.

Antiochus[1], qui, depuis le retour d'Apollonius de la cour d'Egypte, s'était toujours préparé à la guerre, dont il voyait bien qu'il était menacé de la part de Ptolémée pour la Célésyrie et la Palestine, se trouvant enfin en état de la commencer, résolut de ne la pas attendre dans ses états, et de la porter lui-même dans ceux de son ennemi. Il crut pouvoir mépriser impunément la jeunesse de Ptolémée, qui n'avait que seize ans, et la faiblesse des ministres entre les mains de qui il était tombé. Il se persuada que les Romains, sous la protection de qui l'Égypte s'était mise, avaient trop d'affaires sur les bras pour songer à la secourir, et que la guerre qu'ils avaient avec Persée, roi de Macédoine, ne leur en laisserait pas le loisir. Enfin il trouvait que la conjoncture présente était très-favorable pour décider la querelle qu'il avait avec l'Égypte au sujet de ces provinces.

Cependant, pour garder quelques mesures avec les Romains, il envoya représenter au sénat, par des ambassadeurs, son droit sur les provinces de Célésyrie et de Palestine, dont il était actuellement en possession, et l'obligation où il se trouvait d'entrer en guerre pour le soutenir; en même temps il se mit à la tête de son armée, et marcha vers la frontière de l'Égypte. L'armée de Ptolémée et la sienne se joignirent entre le mont Casius et Péluse, et l'on en vint à une bataille où Antiochus remporta la victoire, dont il profita si bien, qu'il mit la frontière en état de servir de barrière et d'arrêter tous les efforts que pouvait faire l'Égypte pour regagner ces provinces. Ce fut là sa première expédition contre l'Égypte. Ensuite, sans entreprendre autre chose cette année, il retourna à Tyr, et il mit son armée en quartier d'hiver dans les places voisines.

Pendant le séjour qu'il y fit[1], trois députés du sanhédrin de Jérusalem vinrent lui faire des plaintes contre Ménélas, qu'ils convainquirent en sa présence d'impiété et de sacrilége. Le roi était près de le condamner : mais sur l'avis de Ptolémée Macron, un de ses ministres, que Ménélas avait gagné, il le renvoya absous, et fit mourir les trois députés comme calomniateurs; injustice, dit l'auteur sacré, qui n'aurait pas eu lieu même parmi des Scythes. Les Tyriens, touchés de compassion, les firent enterrer honorablement.

Ce Ptolémée Macron[2], ayant été autrefois gouverneur de l'île de Cypre sous le roi Ptolémée Philopator, avait retenu pendant sa minorité tous les revenus du pays entre ses mains, et n'avait jamais voulu les remettre aux ministres qui les avaient demandés avec de vives instances, et à qui il les avait constamment refusés, sur les justes soupçons qu'il avait de leur infidélité. Au couronnement du roi, il apporta le tout à Alexandrie, et le remit au fisc : exemple rare de désintéressement dans un homme qui manie les deniers publics! Une somme si considérable, venue si à propos, dans l'extrême besoin où se trouvait l'état, lui avait fait beaucoup d'honneur à la cour et l'y avait rendu fort puissant. Dans la suite, piqué de quelque affront que lui firent les ministres, ou de ce qu'on ne récompensait pas comme il l'aurait voulu un service de cette importance, il se révolta contre Ptolémée, entra au service d'Antiochus et lui livra l'île de Cypre. Il en fut reçu avec toutes sortes d'agréments. Le roi le mit au nombre de ses

[1] An. M. 3833; av. J. C. 171. — Liv. lib. 42, n. 9. — Polyb. in Excerpt. leg. cap. 71, 72. — Justin. lib. 34, cap. 2. — Diod. leg. 18. — Hieron. in Dan.

[1] An. M. 3834; av. J. C. 170. — II. Machab. 4, 44-50.

[2] Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 126. — II. Machab. 10, 13; 8, 8; 4, 29; et I. Machab. 3, 38.

confidents, et lui donna le gouvernement de la Célésyrie et de la Palestine, et envoya à sa place en Cypre Cratès, qui avait commandé dans le château de Jérusalem sous Sostrate. Il est beaucoup parlé de ce Ptolémée Macron dans les livres des Machabées.

Antiochus employa tout l'hiver[1] à faire de nouveaux préparatifs de guerre pour une seconde expédition en Égypte; et, dès que la saison le permit, il l'attaqua par mer et par terre. Ptolémée avait mis une nombreuse armée sur pied; mais elle ne tint pas devant Antiochus. Celui-ci gagna une seconde bataille sur la frontière, prit la ville de Péluse, et entra jusque dans le cœur de l'Égypte. Dans cette dernière défaite des Égyptiens, il ne tint qu'à lui de n'en pas laisser échapper un seul homme : mais, pour mieux ruiner son neveu, au lieu de profiter de son avantage, il arrêta lui-même ses gens en allant de tous côtés, après la victoire, faire cesser le carnage. Cette clémence, en effet, lui gagna le cœur des Égyptiens; et quand il avança dans le pays, tous venaient en foule se rendre à lui : de sorte qu'il se vit bientôt sans peine maître de Memphis et de tout le reste de l'Égypte, à la réserve d'Alexandrie, qui seule tint bon contre lui.

Philométor ou fut pris, ou vint se mettre lui-même entre les mains d'Antiochus, qui lui laissa sa liberté entière. Ils mangeaient à la même table, vivaient en amis; et, pendant quelque temps même, Antiochus affectait de prendre soin des intérêts de ce jeune roi, son neveu, et de régler les affaires comme son tuteur. Mais, quand une fois il se fut rendu maître du pays, sous ce prétexte il se saisit de tout ce qui lui convenait, pilla de tous les côtés, et s'enrichit, aussi bien que ses troupes, des dépouilles des Egyptiens.

Philométor[2] fit un triste personnage pendant tout ce temps-là. A l'armée il s'était toujours tenu aussi loin qu'il avait pu du danger, et ne s'était pas même montré à ceux qui combattaient pour lui. Après la bataille, quelle lâcheté que la manière dont il se soumit à Antiochus, et dont il se laissa enlever un si beau royaume sans rien entreprendre pour le conserver! Ce n'était pourtant pas tant en lui manque de courage et de capacité naturelle, car dans la suite il donna des preuves du contraire, qu'un effet de l'éducation molle et efféminée de son gouverneur Eulée. Cet eunuque, qui était aussi son premier ministre, avait employé tous ses soins à le plonger dans le luxe et dans la mollesse, afin de le rendre incapable des affaires, et de se rendre lui-même aussi nécessaire, quand ce jeune prince serait majeur, qu'il l'avait été pendant sa minorité, et de conserver ainsi toujours le pouvoir entre ses mains.

[1] II. Machab. v. 1. — I. Machab. 1, 17-20. — Hieron. in Dan. — Diod. in Excerpt. Vales. pag. 311.

[2] Justin. lib. 34, cap. 2. — Diod. in Excerpt. Vales. pag. 310.

Pendant qu'Antiochus était en Egypte[1], un faux bruit de sa mort se répandit dans toute la Palestine. Jason crut l'occasion propre à recouvrer le poste qu'il y avait perdu. Il vient avec un peu plus de mille hommes à Jérusalem, et, avec le secours de ceux de son parti qui étaient dans la ville, il la prend, en chasse Ménélas, qui se retire dans la citadelle, commet toutes sortes de cruautés contre ses concitoyens, et fait mourir sans miséricorde tous ceux qui lui tombent entre les mains, et qu'il regardait comme ses ennemis.

Quand Antiochus apprit ces nouvelles en Egypte, il conclut que c'était une révolte générale des Juifs, et se mit aussitôt en marche pour la réprimer. Il était particulièrement en colère de ce qu'on lui dit que le peuple de Jérusalem avait fait de grandes réjouissances sur le bruit de sa mort. Il forma le siége de la ville, la prit d'assaut; et en trois jours de temps que la ville fut livrée à la fureur du soldat, il en coûta la vie à quatre-vingt mille hommes, qu'il fit égorger. Il y en eut outre cela quarante mille faits prisonniers, et pareil nombre vendus aux nations voisines.

Non content de cela, cet impie entra par force dans le temple, jusque dans le sanctuaire et les lieux les plus sacrés, souillant même par sa présence le lieu très-saint, où le traître Ménélas le conduisit. Ensuite, ajoutant le sacrilége à la profanation, il emporta l'autel des parfums, la table des pains de propositions,

[1] I. Machab. 1, 20-29. — II. 5, 5-21. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, cap. 7. — Diod. lib. 34, eclog. 1. — Hieron in Daniel.

le chandeli à sept branches du sanctuaire (le tout était d'or), plusieurs autres vases, ustensiles, et dons des rois, aussi d'or. Il pilla la ville, et s'en retourna à Antioche, chargé des dépouilles de la Judée et de l'Egypte, qui, jointes ensemble, faisaient des sommes[1] immenses. Pour mettre le comble au désespoir des Juifs, en partant il nomma pour gouverneur de la Judée un Phrygien nommé Philippe, homme d'une cruauté barbare; pour gouverneur de la Samarie, Andronique, d'un caractère tout pareil, et il laissa à Ménélas, le plus méchant des trois, le titre de souverain sacrificateur, avec l'autorité qui était attachée à cette charge.

Voilà le commencement des maux[2] qui avaient été présagés à Jérusalem par d'étranges phénomènes qui y parurent quelque temps auparavant pendant quarante jours. C'étaient des hommes, les uns à cheval, et les autres à pied, armés de boucliers, de lances et d'épées, qui, formant des corps assez considérables, se battaient en l'air comme font des armées ennemies.

Les Alexandrins[3], voyant Philométor entre les mains d'Antiochus, à qui il laissait disposer comme il lui plaisait de son royaume, le regardèrent comme perdu pour eux, et mirent son cadet sur le trône, déclarant l'autre déchu de la couronne. On lui donna dans cette occasion le nom de Ptolémée *Évergète II*[4], qui fut bientôt changé en celui de *Cacergète*. Le premier signifie *bienfaisant*; le second, *malfaisant*. Il eut dans la suite le sobriquet de *Physcon*[5], qui veut dire *gros ventre*, parce que ses excès de table l'avaient rendu extrêmement gros et replet[6]. C'est sous ce dernier titre que la plupart des écrivains en parlent. Cinéas et Cumanus lui furent donnés pour ministres; et on les chargea de rétablir les affaires délabrées de cet état.

Antiochus, qui eut avis de ce qui se passait, en prit occasion de revenir encore pour une troisième fois en Egypte, sous prétexte de rétablir le roi déposé, mais en effet pour se rendre maître absolu du royaume. Il battit les Alexandrins dans un combat naval près de Péluse, entra par terre en Egypte, et marcha droit à Alexandrie, dans le dessein d'en former le siége. Le jeune roi consulta ses deux ministres. Ils lui conseillèrent de faire assembler un grand conseil, composé de tous les hauts officiers de l'armée, et de prendre leurs avis sur les ressources qu'il serait possible de trouver pour sortir de l'embarras où l'on était. Après bien des délibérations, on convint enfin que l'état des affaires demandait qu'on cherchât des voies d'accommodement avec Antiochus, et que l'on engagerait les ambassadeurs des différents états de la Grèce, qui se trouvaient à Alexandrie, à employer leur médiation pour y réussir. On les trouva tout disposés à le faire.

Ils allèrent par eau, en remontant le fleuve, trouver Antiochus et furent chargés des ouvertures de paix: deux ambassadeurs de Ptolémée les accompagnaient, qui avaient les mêmes instructions. Il les reçut fort bien dans son camp, les régala magnifiquement ce jour-là, et leur marqua le lendemain pour entendre les propositions qu'ils avaient à lui faire. Les Achéens parlèrent les premiers, et les autres ensuite chacun à leur tour. Tous s'accordèrent à charger Eulée, et à attribuer la guerre à sa mauvaise conduite, et au bas âge de Ptolémée Philométor, faisant adroitement l'apologie du nouveau roi, et tâchant de radoucir Antiochus à son égard pour le porter à traiter avec lui, appuyant beaucoup sur la parenté qui se trouvait entre eux.

Antiochus, dans sa réponse, convint de tout ce qu'ils avaient dit sur la cause de la guerre, prit occasion de là d'étaler les droits qu'il avait sur la Célésyrie et la Palestine, allégua toutes les raisons qu'on a vues ci-dessus et produisit les pièces authentiques[1], qui furent trouvées si fortes, que tous les membres de ce congrès

[1] Il est marqué dans le liv. II des *Machabées*, chap. I, verset 21, qu'il emporta du temple seul mille huit cents talents, qui font cinq millions quatre cent mille livres. = Dix-huit cents talents philétériens, près de dix-huit millions de francs. E. B.

[2] II. Machab. 5, 2-4.

[3] An. M. 3835; av. J. C. 169. — Porphyr. in Græc. Euseb. Scalig.

[4] Athen. lib. 4, pag. 284.

[5] Φύσκων, *ventricosus*, *obesus*, de φύσκη, *crassum intestinum*, *venter*.

[6] Polyb. in Excerpt. leg. cap. 81.

[1] Polyb. Leg. cap. 81, pag. 112.

furent convaincus de la bonté de son droit sur ces provinces. Pour les conditions de la paix, il les renvoya à un autre temps, leur faisant espérer qu'il ferait dresser un traité solennel lorsqu'il aurait auprès de lui deux personnes absentes qu'il leur nomma, et sans qui il leur déclara qu'il ne voulait point y travailler.

Après cette réponse il décampa, vint à Naucratis, de là devant Alexandrie, et commença à en former le siége. Dans cette extrémité [1], Ptolémée Évergète, et Cléopatre sa sœur, qui étaient dans la place, envoyèrent des ambassadeurs à Rome représenter le triste état où ils étaient réduits, et implorer le secours du peuple romain. Ils parurent à l'audience que le sénat leur accorda, avec toutes les marques de douleur usitées alors dans les plus grandes afflictions, et tinrent un discours encore plus touchant. Ils représentèrent que l'autorité du peuple romain était si respectée par tous les peuples et par tous les rois, et qu'Antiochus en particulier lui avait de si grandes obligations, que, s'il lui faisait déclarer par des ambassadeurs que le sénat ne trouvait pas bon qu'on fît la guerre à des rois alliés de Rome, ils ne doutaient point que sur-le-champ Antiochus ne se retirât de devant Alexandrie, et ne ramenât son armée en Syrie : que, si le sénat refusait de leur accorder sa protection, Ptolémée et Cléopatre, chassés de leur royaume, seraient obligés au premier jour de se réfugier à Rome; et qu'il ne serait pas honorable au peuple romain d'avoir laissé sans secours le roi et la reine dans une telle extrémité.

Le sénat, touché de leurs remontrances, et persuadé d'ailleurs qu'il n'était pas de l'intérêt des Romains de laisser si fort agrandir Antiochus, et que son pouvoir serait exorbitant s'il joignait la couronne d'Egypte à celle de Syrie, résolut d'envoyer une ambassade en Égypte pour mettre fin à la guerre. C. Popilius Lénas, C. Décimius, et Hostilius, furent les trois qu'on choisit pour cette importante négociation. Leurs instructions portaient qu'ils iraient trouver premièrement Antiochus, et ensuite Ptolémée : qu'ils leur déclareraient de la part du sénat qu'ils eussent à suspendre toutes les hostilités, et à terminer la guerre : et que, si l'un des deux refusait de le faire, le peuple romain ne le regarderait plus comme son ami et comme son allié. Comme le danger était pressant, trois jours après la résolution prise dans le sénat, ils partirent de Rome avec les ambassadeurs d'Égypte.

Peu de temps avant leur départ [1], il arriva en Égypte des ambassadeurs de Rhodes qui venaient exprès pour tâcher d'accommoder les différends des deux couronnes. Ils débarquèrent à Alexandrie, et de là passèrent au camp d'Antiochus. Ils firent tous leurs efforts pour le porter à un accommodement avec le roi d'Égypte, insistant beaucoup sur l'amitié dont les deux couronnes les avaient honorés depuis si longtemps, et sur l'obligation où elle les mettait d'employer leurs bons offices pour rétablir la paix entre elles. Comme ils s'étendaient beaucoup sur ces lieux communs, Antiochus les interrompit, et leur dit en peu de mots qu'il n'était pas nécessaire de faire là-dessus de longues harangues : que la couronne appartenait à l'aîné des deux frères avec qui il avait fait la paix, et lié une étroite amitié : que, si on voulait le rappeler et le remettre sur le trône, la guerre était finie.

Il le disait [2], mais ce n'était nullement son dessein. Il ne cherchait qu'à embrouiller les affaires pour venir à ses fins. La résistance qu'il trouvait dans Alexandrie, dont il vit bien qu'il faudrait lever le siége, lui fit changer de batterie, et conclure qu'il fallait désormais entretenir l'animosité entre les deux frères, allumer entre eux une guerre qui les affaiblît si fort, qu'il n'eût plus, quand il le voudrait, qu'à se montrer pour venir à bout de l'un et de l'autre, qui se trouveraient alors tout à fait épuisés. Dans cette vue, il leva le siége, marcha du côté de Memphis, et remit en apparence Philométor en possession de tout le pays, excepté Péluse, qu'il garda comme une clef pour entrer quand il lui plairait en Egypte, dès qu'il verrait les choses venues au point où il les fallait pour commencer à agir. Après avoir ainsi disposé toutes choses, il retourna à Antioche.

Philométor commença enfin à revenir de

[1] Liv lib. 44, n. 19. — Polyb. Leg. 90.

[1] Polyb. Leg. 81.

[2] Liv. lib. 45, n. 11.

l'assoupissement prodigieux où l'avait jeté son indolente mollesse, et à sentir les maux que lui avaient faits toutes ces révolutions. Il se trouva même assez de pénétration naturelle pour entrevoir le dessein d'Antiochus. L'article de Péluse retenue par Antiochus lui ouvrit les yeux. Il vit bien qu'il ne gardait cette porte de l'Egypte que dans le dessein d'y rentrer quand son frère et lui seraient si abattus par la guerre qu'ils se faisaient, qu'ils ne pourraient plus résister, et qu'ils seraient alors tous deux en proie à son ambition. Ainsi, dès qu'il vit Antiochus parti, il fit dire à son frère qu'il était disposé à s'accommoder avec lui; et l'accommodement se fit effectivement par le moyen de Cléopatre leur sœur, à condition que les deux frères régneraient conjointement. Philométor revint à Alexandrie, et l'Egypte eut la paix, au grand contentement des peuples, et surtout de ceux d'Alexandrie, qui avaient beaucoup souffert de la guerre.

Antiochus, si ses discours avaient été sincères lorsqu'il disait que le but de son entrée en Egypte était uniquement de rétablir Philométor sur le trône, aurait dû apprendre avec joie la réconciliation des deux frères. Mais il s'en fallait bien qu'il pensât si raisonnablement; et j'ai déjà remarqué qu'il couvrait sous ce discours spécieux le dessein réel d'accabler les deux frères, après qu'il les aurait affaiblis de part et d'autre par les pertes qu'ils auraient faites.

Les deux frères jugeant qu'Antiochus[1] ne manquerait pas de revenir les attaquer vigoureusement, envoyèrent des ambassadeurs en Grèce pour obtenir des Achéens quelques troupes auxiliaires. L'assemblée se tenait à Corinthe. Les deux rois demandaient seulement qu'on leur envoyât mille fantassins sous la conduite de Lycortas, et deux cents chevaux sous celle de Polybe. Ils avaient donné ordre aussi de lever mille soldats mercenaires. Callicrate, qui présidait à l'assemblée, s'opposa à la demande des ambassadeurs, sous prétexte qu'il était de l'intérêt de la ligue de ne pas se mêler des affaires étrangères, et qu'elle devait réserver ses troupes pour être en état de secourir les Romains, qu'on croyait devoir donner au premier jour une bataille contre Persée. Alors Lycortas et Polybe, prenant la parole, dirent, entre autres choses, que, l'année précédente, Polybe étant allé trouver Marcius qui commandait l'armée romaine en Macédoine, pour lui offrir le secours que la ligue des Achéens lui avait décerné, ce consul, en le remerciant, lui avait dit qu'étant une fois entré dans la Macédoine, il n'avait plus besoin des forces des alliés: qu'on ne devait donc pas se servir de ce prétexte pour abandonner les rois d'Egypte: que d'ailleurs la ligue étant en état de mettre sur pied, sans s'incommoder, trente ou quarante mille hommes, une aussi petite diversion que celle dont il s'agissait ne diminuerait point ses forces: que, dans les conjonctures où les deux rois se trouvaient, il fallait saisir l'occasion de leur être utiles: qu'on ne pouvait sans ingratitude oublier les bienfaits qu'on avait reçus de l'Egypte; et qu'en manquant à ce devoir on violerait les traités et les serments sur lesquels l'alliance était fondée. Comme la multitude penchait à accorder le secours, Callicrate congédia les députés, sous couleur que les lois ne permettaient pas de délibérer sur une affaire de cette nature dans une telle assemblée.

On en convoqua donc une autre quelque temps après à Sicyone; et comme on était près d'y prendre la même résolution, Callicrate, sur une lettre supposée de Q. Marcius, qui exhortait les Achéens à s'entremettre pour finir la guerre entre les deux Ptolémées et Antiochus, fit porter un décret par lequel on se contentait d'envoyer des ambassadeurs vers ces princes.

Dès qu'Antiochus[2] eut appris la réunion des deux frères, il résolut d'employer contre eux toutes ses forces. Il envoya de fort bonne heure sa flotte en Cypre pour s'en conserver la possession. En même temps il se mit en marche par terre avec une armée nombreuse, dans le dessein de faire cette fois-ci la conquête de l'Egypte tout ouvertement, sans faire mine, comme auparavant, de travailler pour un de ses neveux. Il trouva, en arrivant à Rhinocorura, des ambassadeurs de Philométor qui

[1] Polyb. Leg. 80 et 91.

[2] An. M. 3836; av. J. C. 168. — Liv. lib. 45, n. 11-13. — Polyb. Leg. 92.

lui dirent que leur maître reconnaissait qu'il lui avait l'obligation de son rétablissement; qu'il le conjurait de ne pas détruire son propre ouvrage en employant la voie des armes et de la violence, et de lui marquer amiablement ce qu'il souhaitait de lui. Antiochus, levant le masque, ne parla plus de l'affection et de la tendresse dont il avait jusque-là fait tant de parade, et se déclara sans détour ennemi de l'un et de l'autre. Il dit aux ambassadeurs qu'il demandait qu'on lui cédât à perpétuité l'île de Cypre et la ville de Péluse, avec toutes les terres qui sont le long du bras du Nil sur lequel elle était située, et qu'il ne ferait de paix avec eux qu'à ces conditions. Il marqua aussi un jour auquel il voulait qu'on lui rendît réponse sur sa demande.

Quand il vit ce jour passé sans qu'on lui eût donné la satisfaction qu'il prétendait, il commença les hostilités, perça jusqu'à Memphis en soumettant tous les pays qu'il traversait, et là il reçut la soumission de presque tout ce qui restait. Il prit ensuite la route d'Alexandrie, dans le dessein de former le siége de cette ville, dont la prise l'aurait rendu maître absolu de tout le royaume. Il y aurait infailliblement réussi, s'il n'eût trouvé en y allant une ambassade de Rome qui l'arrêta et rompit toutes les mesures qu'il avait prises depuis si longtemps pour se rendre maître de l'Egypte.

On a vu ci-dessus comment les ambassadeurs nommés pour l'Égypte s'étaient pressés de partir de Rome. Ils débarquèrent à Alexandrie précisément dans le temps qu'Antiochus se mettait en marche pour en aller former le siége. Les ambassadeurs le rencontrèrent à Éleusine [1], qui n'était qu'à un petit quart de lieue d'Alexandrie. Voyant Popilius, qu'il avait connu très-particulièrement à Rome pendant qu'il y était en otage, il lui tendit la main pour l'embrasser en qualité d'ancien ami. Le Romain, qui ne se regardait plus là comme particulier, mais comme homme public, voulut savoir, avant que de recevoir sa civilité, s'il parlait à un ami ou à un ennemi de Rome. Il lui présenta le décret du sénat, lui demanda de le lire, et de lui rendre sa réponse sur-le-champ. Antiochus, après l'avoir lu, lui dit qu'il en délibérerait avec ses amis, et lui rendrait sa réponse dans peu. Popilius, indigné que le roi parlât de délai, fit avec une baguette qu'il avait à la main un cercle sur le sable autour d'Antiochus; et haussant la voix : *Rendez réponse*, lui dit-il, ***au sénat, avant que de sortir du cercle que je viens de tracer.*** Le roi, étourdi d'un ordre si fier, après avoir un peu pensé en lui-même, répondit qu'il ferait ce que le sénat souhaitait. Alors Popilius reçut ses civilités, et en usa ensuite à tous égards en ancien ami. Quelle hauteur d'âme [1]! quelle fierté de langage! Ce Romain, d'un seul mot, jette dans l'effroi le roi de Syrie, et sauve celui d'Egypte.

Ce qui inspirait à l'un tant de hardiesse, et à l'autre tant de docilité, était la nouvelle qu'on avait reçue tout fraîchement de la grande victoire que les Romains avaient remportée sur Persée, roi de Macédoine. Depuis ce moment tout plia devant eux, et le nom romain devint redoutable à tous les princes et à toutes les nations.

Antiochus étant sorti d'Égypte dans le jour marqué, Popilius retourna avec ses collègues à Alexandrie, où il mit le sceau et la dernière main au traité d'accommodement entre les deux frères, qui n'était encore qu'ébauché. De là il passa en Cypre, en renvoya la flotte d'Antiochus, qui avait remporté une victoire sur celle des Égyptiens, fit rendre toute l'île aux rois d'Égypte à qui elle appartenait de droit, et revint à Rome rendre compte au sénat du succès de son ambassade.

Il y arriva aussi presque en même temps des ambassadeurs de la part d'Antiochus, et de celle des deux Ptolémées et de Cléopatre, leur sœur. Les premiers dirent « que la paix qu'il « avait plu au sénat de donner à leur maître « lui paraissait préférable à toutes les victoires « qu'il aurait pu remporter, et qu'il avait obéi « aux ordres des ambassadeurs romains comme « à ceux des dieux mêmes. » Quelle bassesse, et quelle impiété ! Ensuite ils félicitèrent le peuple romain sur la victoire qu'il venait de remporter sur Persée. Les autres ambassa-

[1] Turnèbe et Henri de Valois croient qu'il faut lire dans Tite-Live *Eleusinem*, au lieu de *Leusinem*.

[1] « Quàm efficax est animi sermonisque abscissa gravi- « tas ! Eodem momento Syriæ regnum terruit, Ægypti « texit. » (VAL. MAX. lib. 6, cap. 4.)

deurs non moins outrés dans leurs flatteries que les premiers, déclarèrent « que les deux « frères Ptolémées et Cléopatre se croyaient « plus redevables au sénat et au peuple ro- « main qu'à leurs pères et mères, et qu'aux « dieux même, ayant été délivrés par la pro- « tection de Rome d'un siége très-fâcheux, et « rétablis sur le trône de leurs ancêtres, dont « ils étaient presque entièrement déchus. » Le sénat répondit « qu'Antiochus avait fait sa- « gement d'obéir aux ambassadeurs; que le « sénat et le peuple romain lui en savaient « bon gré. » Je ne sais s'il est possible de pousser plus loin la fierté. Quant à Ptolémée et Cléopatre on répondit : « que le sénat était « fort aise d'avoir trouvé une occasion de leur « faire quelque plaisir, et qu'il tâcherait de « leur faire connaître qu'ils devaient regarder « l'amitié et la protection du peuple romain « comme le plus ferme appui de leur royau- « me. » Le préteur eut ordre de faire les présents ordinaires aux ambassadeurs.

§ III. — Antiochus, outré de ce qui lui était arrivé en Egypte, fait tomber sa colère sur les Juifs. Il entreprend d'abolir le culte du vrai Dieu adoré a Jérusalem. Il y exerce les plus grandes cruautés. Généreuse résistance de Mathathias, qui, en mourant, exhorte ses fils a combattre pour la loi de Dieu. Judas Macchabée remporte plusieurs victoires sur les généraux et les armées d'Antiochus. Ce prince, qui était allé en Perse pour y amasser des trésors, entreprend de piller un riche temple a Elymaïde : il en est honteusement repoussé. Ayant appris la défaite de ses armées dans la Judée, il part brusquement pour exterminer tous les Juifs. En chemin la main de Dieu le frappe. Il meurt au milieu des plus vives douleurs, après un règne de onze ans.

Antiochus [1], à son retour d'Égypte, outré de se voir arracher par les Romains une couronne sur laquelle il avait compté, et dont il se voyait déjà presque en possession, fit tomber tout le poids de sa colère sur les Juifs, qui ne lui en avaient donné aucun sujet. Il détacha, en traversant la Palestine, vingt-deux mille hommes, dont il donna le commandement à Apollonius, et lui ordonna de détruire la ville de Jérusalem.

[1] An. M. 3836; av. J. C. 168. — I. Machab. 1, 30-40; et II. 5, 23-27. — Joseph. Antiq Jud. lib. 12, cap. 7.

Apollonius y arriva justement deux ans après la prise de cette ville par Antiochus. Il ne témoigna rien du tout au commencement qui pût faire soupçonner les ordres cruels qu'il avait, et attendit, pour les faire éclater, le premier jour de sabbat. Alors, voyant tout le peuple assemblé paisiblement dans les synagogues, et occupé à y rendre à Dieu le culte religieux, il s'acquitta de la commission barbare dont il était chargé, et lâcha sur eux toutes ses troupes, avec ordre de massacrer tous les hommes, de prendre toutes les femmes et tous les enfants, et de les vendre. Ses ordres furent exécutés avec la dernière rigueur et la dernière cruauté. On n'épargna pas un seul homme ; tous ceux qu'on put trouver furent massacrés impitoyablement, et les rues remplies de sang. On pilla la ville ensuite, et on y mit le feu en plusieurs endroits après en avoir tiré tout ce qu'il s'y rencontrait de richesses. On abattit le reste des maisons, et on se servit des matériaux pour bâtir une bonne forteresse sur le haut d'une des éminences de la cité de David, vis-à-vis du temple, qu'elle commandait. On y mit une grosse garnison, pour tenir en bride toute la nation des Juifs : on en fit une place d'armes munie de bons magasins, et on y serra les dépouilles prises dans le sac de la ville.

De là, la garnison fondait sur ceux qui venaient adorer Dieu dans le temple, et répandait leur sang de tous les côtés du sanctuaire, qu'elle souilla de toutes les manières. Ce fut alors que les sacrifices du soir et du matin cessèrent, pas un des véritables serviteurs de Dieu n'osant plus venir l'y adorer.

Dès qu'Antiochus fut de retour à Antioche [1], il ordonna que toutes les nations de ses états eussent à quitter leurs anciennes cérémonies religieuses, et leurs usages particuliers; qu'elles se conformassent à la religion du roi, et adorassent les mêmes dieux et de la même manière que lui. Cette ordonnance, quoique conçue en termes généraux, avait principalement en vue les Juifs, dont il voulait absolument exterminer la religion aussi bien quo la nation.

[1] I. Machab, 1, 41-64; et II. 6, 1-7. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, cap. 7.

Pour tenir la main à l'exécution de ce règlement, il envoya des intendants dans toutes les provinces de son empire, qui eurent ordre de le faire observer, et d'instruire les peuples de toutes les cérémonies et coutumes auxquelles ils devaient se conformer.

Les gentils eurent moins de peine à s'y résondre : culte pour culte, dieux pour dieux, on croirait que cela pouvait leur paraître assez indifférent : ils ne furent pourtant pas insensibles à ce changement de religion. Personne ne parut entrer plus aisément dans ce que demandait la cour que les Samaritains. Ils présentèrent une requête au roi, dans laquelle ils déclaraient qu'ils n'étaient point Juifs, et demandaient que leur temple, bâti sur le mont Garizim, qui jusque-là n'avait été dédié à aucune divinité [1] particulière, fût désormais consacré à *Jupiter grec*, et qu'il en portât le nom. Antiochus reçut favorablement cette requête, et donna ordre à Nicanor, sous-gouverneur de la province de Samarie, de dédier leur temple à Jupiter grec comme ils le souhaitaient, et de ne les point inquiéter.

Les Samaritains ne furent pas les seuls apostats qui abandonnèrent leur Dieu et leur loi dans cette épreuve. Plusieurs Juifs, soit pour éviter la persécution, soit pour faire leur cour au roi ou à ses officiers, soit enfin par inclination et par libertinage, en firent de même. Tous ces différents motifs causèrent bien des chutes en Israël [2]; et plusieurs de ceux qui avaient une fois franchi ce pas-là devenaient, comme cela est assez ordinaire, en se joignant aux troupes du roi, plus grands persécuteurs de leurs frères que les païens mêmes qu'on avait chargés de cette commission barbare.

L'intendant qui fut envoyé en Judée et en Samarie pour faire exécuter l'ordonnance du roi, était Athénée, homme d'âge, et fort versé dans toutes les cérémonies de l'idolâtrie des Grecs, qu'on jugea par cette raison fort propre à y inviter ces peuples. Dès qu'il fut arrivé à Jérusalem, il commença par faire cesser les sacrifices qu'on offrait au Dieu d'Israël, et à supprimer toutes les observances de la religion judaïque. On souilla le temple, de sorte qu'il n'était plus propre au service de Dieu : on profana les sabbats, et les autres fêtes : on défendit de circoncire les enfants : on enleva et on brûla tous les exemplaires de la loi partout où on les trouvait : on abolit toutes les ordonnances de Dieu dans tout le pays, et l'on fit mourir tous ceux que l'on put reconnaître avoir contrevenu en quelque point à celle du roi. Les soldats de Syrie, et l'intendant qui les commandait, furent les principaux ministres par le moyen desquels se fit la conversion des Juifs à la religion du prince.

Pour l'établir plus promptement dans toute la nation, on bâtit dans toutes les villes des autels, et des chapelles avec des idoles : on y ajouta des bois sacrés. On y mit des officiers, qui y faisaient sacrifier tout le monde une fois le mois, le jour du mois auquel était né le roi, et qui leur faisaient manger de la chair de pourceau, et d'autres bêtes impures qu'on y offrait en sacrifice.

Un de ces officiers, nommé *Apelle* [1], vint à Modin, où demeurait Mathathias, de la race sacerdotale, homme vénérable et fort zélé pour la loi de Dieu. Il était fils de Jean, et petit-fils de Simon, dont le père Asmonée avait donné à sa famille le nom d'*Asmonéens*. Il avait avec lui cinq fils, tous gens de cœur, et zélés comme lui pour la loi de Dieu : Jean, surnommé *Gaddis;* Simon, surnommé *Thasi;* Judas, surnommé *Machabée;* Éléazar, qui avait le surnom d'*Abaron;* et Jonathas, qui avait celui d'*Apphus*. En arrivant à Modin, Apelle fit assembler les habitants, et leur expliqua le sujet de sa commission. Ensuite, [2] adressant la parole à Mathathias, il tâcha de le persuader de se conformer à la volonté du roi, afin d'entraîner tout le reste des habitants par l'exemple d'un homme si respectable et si considéré. Il lui promit que, s'il le faisait, le roi le mettrait au nombre de ses amis et dans son conseil, et que lui et ses fils recevraient tous des honneurs et des bienfaits de la cour. Mathathias lui répondit avec une voix ferme, qui le fit entendre de toute l'assemblée, que

[1] Ils parlaient ainsi, parce que le grand nom du dieu d'Israël (*Jehova*) ne se prononçait jamais par les Juifs.

[2] I Machab. 6, 21-24.

[1] I. Machab. 2, 1-40. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, cap. 8.

[2] « Etsi omnes gentes regi Antiocho obediunt, ut discedat unusquisque à servitute legis patrum suorum, et

quand toutes les nations obéiraient au roi Antiochus, et que tous ceux d'Israël abandonneraient la loi de leurs pères pour se soumettre à ses ordonnances, lui, ses enfants et ses frères demeureraient toujours inviolablement attachés à la loi de Dieu.

Après cette déclaration, apercevant un Juif qui se présentait à l'autel que les païens y avaient élevé, pour y sacrifier selon l'ordonnance du roi; saisi d'un zèle semblable à celui de Phinée, et transporté d'une juste et sainte indignation [1], il s'élance contre cet apostat, et le tue; puis, soutenu de ses enfants et de quelques autres qui se joignirent à eux, il traita de la même sorte l'officier et toute sa suite. Ayant comme levé l'étendard par ce coup d'éclat, il cria à haute voix dans la ville : *Que quiconque est zélé pour la loi* [2], *et veut demeurer ferme dans l'alliance* du Seigneur, *me suive*. Alors ayant assemblé toute sa famille, et ceux qui étaient véritablement attachés au culte de Dieu, il se retira avec eux dans les montagnes, où ils furent bientôt suivis de quelques autres, et en assez peu de temps les déserts de Judée furent remplis de ceux qui fuyaient la persécution.

D'abord, comme on les attaquait des jours de sabbat, de peur d'en violer la sainteté[3] ils n'osaient se défendre et se laissaient égorger. Mais ils comprirent bientôt que la loi du sabbat n'obligeait personne dans le cas d'une nécessité si pressante.

Antiochus ayant avis que ses ordres ne trouvaient pas en Judée[4] la même soumission que partout ailleurs, s'y rendit en personne pour les faire exécuter. Il exerça les plus grandes cruautés sur tous les Juifs qui refusaient d'abjurer leur religion, pour obliger les autres, par la crainte de pareils tourments, à faire ce qu'on demandait d'eux. Ce fut alors qu'arriva[1] le martyre d'Eléazar, et celui de la mère et de ses sept fils appelés ordinairement *les Machabées*. Quoique ces histoires soient connues de tout le monde, elles me paraissent trop intéressantes et trop personnelles à Antiochus, dont je décris l'histoire, pour être passées sous silence. Je les rapporterai presque dans les termes mêmes de l'Ecriture.

La violence de la persécution fit tomber plusieurs Juifs; mais plusieurs aussi demeurèrent fermes, et aimèrent mieux mourir que de se souiller par des viandes impures. Un des plus illustres entre ceux-ci fut Eléazar; c'était un vénérable vieillard, âgé de quatre-vingt-dix ans, docteur de la loi, dont la vie avait toujours été pure et innocente. On le pressait de manger de la chair de porc, et on voulait l'y contraindre en lui ouvrant la bouche par force; mais Eléazar, préférant une mort glorieuse à une vie criminelle, alla volontairement et de lui-même au supplice; et persévérant dans la patience, il résolut de ne rien faire contre la loi pour l'amour de la vie.

Ses amis, qui étaient présents, touchés d'une injuste compassion, le prirent à part, et le conjurèrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui était permis de manger, afin qu'on pût faire croire qu'il avait mangé des viandes du sacrifice selon le commandement du roi, et que par là on lui sauvât la vie; mais Eléazar, considérant ce que demandaient de lui son grand âge, les sentiments nobles et généreux avec lesquels il était né, et cette vie innocente qu'il avait menée dès son enfance, répondit selon les ordonnances de la sainte loi de Dieu, qu'il aimait mieux être envoyé au tombeau que de consentir à ce qu'on lui proposait; « Car il est indigne, leur dit-il, à l'âge « où nous sommes, d'user de cette fiction, qui « serait cause que plusieurs jeunes hommes « s'imaginant qu'Eléazar, à l'âge de quatre-« vingt-dix ans, aurait embrassé la vie des « païens, seraient trompés par cette feinte dont « j'aurais usé pour conserver un petit reste de « cette vie corruptible; et ainsi je déshonore-« rais ma vieillesse, et je l'exposerais à l'exé-« cration des hommes. D'ailleurs, quand je me « délivrerais présentement des supplices des

« consentiat mandatis ejus, ego, et filii mei, et fratres « mei, obediemus legi patrum nostrorum. »

[1] Dieu avait ordonné à son peuple de tuer ceux qui voudraient persuader de sacrifier aux idoles. (*Deuter.* 13, 6-11.)

[2] « Omnis, qui zelum habet legis, statuens testamen-« tum, exeat post me. »

[3] I. Machab. 2, 31-41; II. 6, 11.— Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, cap. 8.

[4] An. M. 3837; av. J. C. 167. — Joseph. de Machab. cap. 4 et 5.

[1] II. Machab. cap. 6 et 7.

« hommes, je ne pourrais néanmoins éviter la « main du Tout-puissant, ni pendant ma vie, « ni après ma mort. C'est pourquoi, en mourant « courageusement, je paraîtrai digne de la « vieillesse, et je laisserai aux jeunes gens un « exemple de fermeté, en souffrant volontiers « et avec constance une mort honorable pour « nos vénérables et saintes lois. » Aussitôt qu'il eut achevé de parler, on le traîna au supplice. Ceux qui le conduisaient, et qui jusque-là avaient fait paraître quelque douceur envers lui, entrèrent tout d'un coup en fureur à cause de ce qu'il venait de dire, et qu'ils attribuaient à orgueil. Lorsqu'il était près de mourir sous les coups, il jeta un grand soupir, et dit; « Seigneur, qui connaissez toutes choses par une « science toute sainte, vous voyez qu'ayant pu « me délivrer de la mort, je souffre dans mon « corps de cruelles douleurs; mais que dans « mon âme je sens de la joie de les souffrir, « parce que je vous crains. » Ainsi mourut ce saint vieillard, laissant non-seulement aux jeunes hommes, mais encore à toute sa nation, un grand exemple de vertu et de fermeté dans le souvenir de sa mort.

Il arriva que l'on prit aussi sept frères avec leur mère; et le roi Antiochus voulut les contraindre de manger de la chair de porc contre la défense de la loi, en les faisant déchirer à coups de fouets et d'escourgées; mais l'un d'eux, qui était l'aîné, lui dit : « Que demandez-vous, et que voulez-vous apprendre de « nous? Nous sommes prêts à mourir plutôt « que de violer les saintes lois que Dieu a don-« nées à nos pères. » Le roi, entrant en colère, commanda qu'on mît sur le feu des poêles et des chaudières d'airain; et lorsqu'elles furent toutes brûlantes, il fit couper la langue à celui qui avait parlé le premier, lui fit arracher la peau de la tête, et couper les extrémités des pieds et des mains à la vue de sa mère et de ses frères. Après qu'il eut été ainsi mutilé par tout le corps, on l'approcha du feu, et on le fit rôtir dans la poêle. Pendant qu'on le tourmentait ainsi, ses frères avec leur mère s'encourageaient l'un l'autre à mourir généreusement, en disant : « Le Seigneur Dieu « considérera la vérité; il aura pitié de nous et « nous consolera, comme Moïse le promet « dans son cantique. »

Le premier étant mort de cette sorte, on prit le second; et après qu'on lui eut arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui demanda s'il voulait manger des viandes qu'on lui présentait avant qu'on lui coupât les membres l'un après l'autre; mais il répondit en la langue du pays : « Je n'en ferai rien. » Ainsi on lui fit souffrir les mêmes tourments qu'au premier. Etant près de rendre l'esprit, il dit au roi : « Méchant prince, vous nous ôtez la « vie présente; mais le roi du ciel et de la « terre nous ressuscitera un jour pour la vie « éternelle, si nous mourons pour la défense « de ses lois. »

Après celui-ci on alla au troisième. On lui demanda sa langue qu'il présenta aussitôt; il étendit les mains constamment, et dit avec confiance : « J'ai reçu ces membres du ciel, « mais je les méprise maintenant pour la dé-« fense des lois de Dieu, parce que j'espère « qu'il me les rendra un jour. » Le roi et tous ceux de sa suite étaient surpris de voir le courage de ce jeune homme, qui comptait pour rien les plus grands tourments.

Le quatrième fut tourmenté de même; et, lorsqu'il allait rendre l'esprit, il dit au roi : « Il nous est avantageux d'être tués par les « hommes, parce que nous espérons que Dieu « nous rendra la vie en nous ressuscitant; « mais pour vous, votre résurrection ne sera « point pour la vie. »

Le cinquième, pendant qu'on le tourmentait, dit au roi : « Vous faites maintenant ce « que vous voulez, parce que vous avez en « main la puissance parmi les hommes, quoi-« que vous ne soyez qu'un homme mortel; « mais ne vous imaginez pas que Dieu ait « abandonné notre nation. Attendez un peu, « et vous verrez sa puissance, et de quelle ma-« nière il vous tourmentera, vous, et votre « race. »

Le sixième vint après; et il dit, un moment avant que de rendre l'esprit : « Ne vous trom-« pez pas, vous-même. Il est vrai que ce sont « nos péchés qui nous ont attiré les maux ex-« trêmes que nous souffrons; mais ne vous « flattez pas de l'espérance de l'impunité, « après avoir entrepris de faire la guerre à Dieu « même. »

Cependant leur mère, soutenue par l'espé-

rance qu'elle avait en Dieu, voyait avec une fermeté admirable ses sept enfants périr en un même jour. Elle les encourageait par des discours pleins de force et de sagesse; et, alliant un courage mâle avec la tendresse d'une mère, elle leur disait : « Je ne sais comment « vous avez été formés dans mon sein, car ce « n'est point moi qui vous ai donné l'âme, « l'esprit et la vie, ni qui ai assemblé tous vos « membres; mais je sais que le créateur du « monde, qui a formé l'homme dans sa naissance, et qui a donné l'être à toutes choses, « vous rendra un jour l'esprit et la vie par sa « miséricorde, en récompense de ce que vous « les méprisez maintenant pour l'amour de « ses lois. »

Le plus jeune de ces enfants restait encore. Antiochus commença à l'exhorter, et l'assura même avec serment qu'il le rendrait riche et heureux, et qu'il le mettrait au nombre de ses favoris, s'il voulait abandonner les lois de ses pères. Mais, ce jeune enfant étant insensible à toutes ses promesses, le roi appela sa mère, et l'exhorta à donner à son fils un conseil salutaire. Elle le lui promit : puis s'approchant de l'enfant, et se moquant de la cruauté du tyran, elle lui dit en la langue du pays : «Mon « fils, ayez pitié de moi, qui vous ai porté « neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri « de mon lait pendant trois ans, et qui vous « ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes. Je vous « conjure, mon cher enfant, de regarder le « ciel et la terre, et tout ce qui y est renfermé, et de penser que c'est Dieu qui a fait « de rien toutes choses, aussi bien que le « genre humain. Ne craignez point ce cruel « bourreau : mais montrez-vous digne de vos « frères en recevant la mort de bon cœur, afin « que, par la miséricorde de Dieu, je vous « reçoive avec vos frères dans la gloire que « nous attendons. »

Lorsqu'elle parlait encore, le jeune enfant dit tout haut : Qu'attendez-vous de moi ? Je « n'obéis point au commandement du roi, « mais à la loi qui nous a été donnée par « Moïse. Pour vous, qui êtes l'auteur de tous « les maux qu'on fait souffrir aux Hébreux, « vous n'éviterez point la main de Dieu. Il « est vrai que c'est à cause de nos péchés que « nous souffrons : mais si le Seigneur notre « Dieu, pour nous châtier et nous corriger, « s'est mis pour un peu de temps en colère « contre nous, il s'apaisera enfin, et se réconciliera avec ses serviteurs. Mais vous, le « plus méchant et le plus impie de tous les « hommes, ne vous flattez pas d'une vaine « espérance. Vous n'échapperez point au ju- « gement de Dieu, qui peut et qui voit tout. « Quant à mes frères, après avoir supporté « une douleur d'un moment, ils sont entrés « dans l'alliance éternelle. A leur exemple, « j'abandonne volontiers mon corps et ma vie « pour les lois de mes pères : et je prie Dieu « qu'il se rende bientôt favorable à notre na- « tion; qu'il vous contraigne par les tour- « ments et les plaies de confesser qu'il est le « seul Dieu; et que sa colère, qui est tom- « bée justement sur notre nation, finisse à ma « mort et à celle de mes frères. »

Le roi, transporté de fureur, et ne pouvant souffrir de se voir insulté, fit tourmenter ce dernier encore plus cruellement que les autres. Ainsi il mourut saintement comme ses frères, dans une parfaite confiance en Dieu. Enfin la mère souffrit aussi la mort après ses enfants.

Mathathias, avant que de mourir[1], fit venir ses cinq fils, et, après les avoir exhortés à combattre vaillamment et constamment pour la loi de Dieu contre les persécuteurs, il nomma Judas pour général, et Simon pour présider au conseil. Ensuite il rendit l'esprit, et fut enterré à Modin, dans le sépulcre de ses ancêtres, extrêmement pleuré et regretté par tous les fidèles Israélites.

Antiochus, voyant que Paul Émile[2], après avoir battu Persée, et fait la conquête de la Macédoine, avait célébré des jeux à Amphipolis sur le Strymon, eut envie d'en faire autant à Daphné, près d'Antioche. Il en marqua le temps, envoya de tous côtés inviter des spectateurs, et en attira une foule prodigieuse. Les jeux se firent avec une pompe et une dépense extraordinaires, et durèrent plusieurs jours. Le personnage qu'il y joua pendant tout ce temps-là répondit parfaitement au trait

[1] An. M 3388; av. J. C. 166. — I. Machab. 2, 49 70. — Joseph. Antiq. Jud. lib 8, cap. 1.

[2] Polyb. apud Athen. lib. 5, pag. 195, etc. — Diod in Excerpt. Vales. pag. 321.

de la prophétie de Daniel, qui l'appelle un *homme méprisable* : j'en ai parlé ailleurs[1]. Il y fit tant d'extravagances, en présence de cette multitude infinie du peuple assemblé de différents endroits du monde, qu'il s'attira le mépris et la risée de tous les assistants; plusieurs même en furent si choqués, que, pour éviter de voir une conduite si indigne d'un prince, et si contraire aux règles de la bienséance et de la pudeur, ils ne voulurent plus aller aux festins où ils étaient invités de sa part.

A peine avait-il achevé la célébration de ces jeux, qu'il vit arriver chez lui Tibérius Gracchus, envoyé par les Romains en qualité d'ambassadeur pour observer quelles étaient ses dispositions[2]. Antiochus le reçut avec tant de politesse et d'amitié, que non-seulement cet ambassadeur ne conçut aucun soupçon contre lui, et ne s'aperçut point qu'il eût sur le cœur ce qui s'était passé à Alexandrie, mais qu'il blâma tous ceux qui faisaient contre ce prince ces sortes de rapports. En effet, outre les autres honnêtetés qu'Antiochus lui fit, il sortit de son palais pour l'y loger, et peu s'en fallut qu'il ne lui cédât aussi son diadème. En habile politique, il aurait dû se défier de toutes ces honnêtetés : car il est certain qu'Antiochus dès lors était très-résolu à se venger des Romains; mais il dissimulait pour gagner du temps et s'y mieux préparer.

Pendant qu'Antiochus s'amusait à Daphné à célébrer des jeux, Judas jouait un rôle bien différent en Judée[3]. Après avoir assemblé son armée, il fit fortifier les villes, rebâtit leurs forteresses, y plaça de bonnes garnisons, et se rendit formidable dans tout le pays. Apollonius, qui était gouverneur de la Samarie pour Antiochus, crut pouvoir arrêter ses progrès, et marcha droit à lui. Judas le battit, le tua, et fit un grand carnage de ses troupes. Séron, autre commandant, qui s'était flatté de venger l'affront fait à son maître, eut le même sort qu'Apollonius, et, comme lui, fut battu et tué dans le combat.

Antiochus entra en furie quand il apprit ces deux défaites. Il fit aussitôt assembler toutes ses forces, et, avec cette grosse armée, il résolut d'aller détruire toute la nation juive, et de donner leur pays à d'autres. Quand il fut question de payer ses troupes, il ne se trouva pas assez d'argent dans ses coffres : il les avait épuisés dans les folles dépenses qu'il venait de faire. Faute d'argent, il fallut suspendre la vengeance qu'il voulait tirer de la nation juive, et tous les plans qu'il avait formés pour en venir à bout avec la dernière rapidité.

Il avait employé des sommes immenses à ses jeux[1]. Outre cela, il poussait la magnificence en toutes sortes de rencontres jusqu'à la profusion dans les présents qu'il faisait aux particuliers et à des corps entiers. Fort souvent il donnait son argent à pleines mains à ceux de sa suite et à d'autres, quelquefois assez à propos, mais le plus souvent sans raison. Il vérifiait en cela ce que le prophète Daniel avait prédit[2] de lui, *qu'il répandrait parmi eux le pillage, le butin et les richesses;* et l'Écriture dit *qu'il avait fait des largesses extraordinaires, et qu'il avait surpassé en magnificence tous les rois qui l'avaient précédé.* Athénée[3] nous apprend que les fonds d'où il tirait de quoi fournir à ces dépenses étaient, en premier lieu, le butin qu'il avait fait en Égypte contre la foi donnée au roi Philométor mineur; puis ce qu'il tirait de ses amis comme don gratuit; enfin, et cet article était le plus considérable, le pillage d'un grand nombre de temples où il avait exercé ses sacriléges.

Outre l'embarras où le jetait la disette d'argent, il en avait encore d'autres, qui lui venaient, selon la prédiction de Daniel[4], *des nouvelles de l'Orient et de l'Aquilon, qui le troublaient.* Car, au nord, Artaxias, roi d'Arménie, s'était révolté contre lui; et dans la Perse, qui était à l'orient, on ne lui payait plus les tributs régulièrement[5]. Là, aussi bien que dans presque tout le reste de ses états, tout était, pour ainsi dire, bouleversé par la nouvelle ordonnance, qui leur ôtait leurs anciennes coutumes, et y établissait à leur place

[1] Dan. 11, 21.
[2] Polyb. in Excerpt. leg. 101-105. — Diod. in Exc. Vales. pag. 322.
[3] I. Machab. 3. 1-26; II. 8, 5-7. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, cap. 10.

[1] Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, cap. 11.
[2] Dan. 11, 24. — I. Machab. 3, 30.
[3] Athen. lib. 5, pag. 195.
[4] Dan. 11, 44; et Hieron. in hunc locum.
[5] I. Machab. 3, 29.

celles des Grecs, dont il s'était entêté. Ces agitations causaient du désordre par rapport aux paiements, qui, dans ce riche et vaste empire s'étaient faits jusque-là fort régulièrement, et avaient toujours fourni aux grandes dépenses qu'il y fallait faire.

Pour remédier à cet embarras, aussi bien qu'à quelques autres [1], il résolut de partager ses troupes en deux; de donner une de ses armées à Lysias, qui était de la famille royale, pour dompter les Juifs; et de mener l'autre lui-même en Arménie, et ensuite en Perse, pour rétablir ses affaires, et remettre l'ordre dans ces provinces. Il laissa donc effectivement à Lysias le gouvernement de tout ce qui était en deçà de l'Euphrate, et le soin de l'éducation de son fils, qui n'avait que sept ans, et qui fut appelé dans la suite *Antiochus Eupator*. Après avoir passé le mont Taurus, il entra en Arménie, battit Artaxias, et le fit prisonnier. Il passa de là en Perse, où il crut n'avoir qu'à prendre le tribut de cette riche province, et de celles qui étaient dans le voisinage. Il se flattait d'y trouver de quoi remplir son trésor, et remettre toutes les affaires sur un aussi bon pied qu'elles eussent jamais été.

Pendant qu'il roulait tous ces projets dans sa tête, Lysias, de son côté, songeait à exécuter les ordres qu'il lui avait laissés, et surtout ceux qui regardaient les Juifs. Le roi lui avait commandé de les exterminer entièrement, et de n'en pas laisser un seul dans le pays, où il mettrait ensuite de nouveaux habitants, à qui il distribuerait les terres par sort. Il crut devoir faire d'autant plus de diligence dans cette expédition, qu'il apprenait tous les jours les progrès que faisait Judas, qui s'agrandissait en soumettant toutes les places dont il approchait.

Philippe, à qui Antiochus avait laissé le gouvernement de la Judée, voyant les succès de Judas, avait dépêché des exprès pour en donner avis à Ptolémée Macron, gouverneur de la Célésyrie et de la Palestine, dont la Judée était une dépendance, et l'avait pressé par ses lettres de prendre des mesures pour soutenir les intérêts de leur commun maître dans cette conjoncture importante. Macron avait communiqué ses avis et ses lettres à Lysias. On résolut là-dessus d'envoyer incessamment une armée en Judée. Ptolémée Macron fut nommé pour y commander en chef. Il choisit Nicanor, son intime ami, pour son lieutenant général, l'envoya devant avec vingt mille hommes, et lui donna Gorgias, vieil officier d'une expérience consommée, pour l'assister. Ils entrèrent dans le pays, et furent bientôt suivis de Ptolémée, avec le reste des troupes destinées à cette expédition. L'armée, après la jonction, vint camper à Emmaüs, près de Jérusalem. Elle consistait en quarante mille hommes d'infanterie et sept mille chevaux.

Il s'y rendit aussi une autre espèce d'armée: c'étaient des marchands qui venaient acheter les esclaves qu'ils comptaient qu'on ferait dans cette guerre. Nicanor, qui s'était proposé de lever par là de grosses sommes d'argent, et même assez pour payer les deux mille talents [1] que le roi devait encore aux Romains, de l'ancien traité de Sipyle, fit publier, dans tous les pays voisins, qu'on vendrait les prisonniers qu'on ferait dans cette guerre, et qu'on en aurait quatre-vingt-dix pour un talent [2]. Effectivement, on avait résolu de passer au fil de l'épée tous les hommes faits, et de mettre tout le reste dans l'esclavage; et cent quatre-vingt mille têtes de ces derniers, au prix qu'on vient de dire, auraient fait la somme dont il s'agit. Les marchands donc, voyant qu'il y aurait beaucoup à gagner pour eux, parce que ce prix était fort bas, s'y rendirent en foule avec des sommes considérables. On compte qu'il y en avait jusqu'au nombre de mille, tous gros marchands, qui vinrent au camp des Syriens dans cette occasion, sans compter leurs valets, et les gens dont ils avaient besoin pour conduire les esclaves qu'ils devaient acheter.

Judas et ses frères, voyant le danger dont ils étaient menacés à l'approche d'une si puissante armée, qu'ils savaient avoir reçu ordre d'exterminer entièrement leur nation, résolurent de se défendre courageusement, de combattre pour eux-mêmes, pour leur loi, et pour

[1] I. Machab. 3, 31-60, et 4, 1-25; II. 8, 8-28. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, cap. 2. — Appian. in Syr. pag. 117. — Hieron. in Dan. 11-44.

[1] Six millions. = Deux mille talents philétériens, près de 20 millions de fr. E. B.

[2] Mille écus. = Un talent philétérien, 99 935 fr. E. B.

leur liberté, et de vaincre ou de mourir les armes à la main. Ils partagèrent les six mille hommes qu'ils avaient, en quatre corps de quinze cents hommes chacun. Judas se mit à la tête du premier, et donna le commandement des trois autres à ses frères : ensuite il les mena à Maspha, pour y offrir tous ensemble leurs prières à Dieu, et implorer son secours dans le danger extrême auquel ils se trouvaient exposés. Il choisit cet endroit, parce que Jérusalem étant entre les mains de leurs ennemis, et le sanctuaire foulé aux pieds, ils ne pouvaient s'y assembler pour cet acte de religion ; et Maspha leur parut l'endroit le plus propre pour s'acquitter de ce devoir [1], parce que c'était un lieu où l'on servait Dieu avant la fondation du temple.

Voilà deux armées prêtes à en venir aux mains, avec un nombre bien inégal, et des dispositions encore plus différentes. Elles conviennent en un point, c'est que toutes deux comptent également sur une victoire assurée, l'une parce qu'elle a des troupes nombreuses, aguerries, commandées par des chefs également braves et expérimentés ; l'autre, parce qu'elle met toute sa confiance dans le Dieu des armées.

Après la proclamation faite selon la loi [2], que ceux qui avaient bâti, cette année-là, une maison, ou épousé une femme, ou planté une vigne, ou qui avaient peur, pourraient se retirer, les six mille hommes de Judas se trouvèrent réduits à la moitié. Cependant ce vaillant capitaine du peuple de Dieu, résolu de combattre la nombreuse armée des ennemis avec cette poignée de gens, et d'en abandonner l'événement à la Providence, s'avança avec sa petite troupe, vint camper tout proche de l'ennemi, et déclara à ses gens, après les avoir animés par tous les motifs que la conjoncture présente lui fournissait, qu'il avait dessein de livrer bataille aux Syriens le lendemain, et qu'ils eussent à s'y préparer.

Mais sur l'avis qu'il reçut le soir que Gorgias avait été détaché du camp ennemi avec cinq mille hommes d'infanterie et mille chevaux, toutes troupes choisies, et qu'il leur faisait prendre des détours que lui enseignaient les Juifs apostats, dans le dessein de venir le surprendre cette nuit-là dans son camp, il ne se contenta pas de parer le coup qu'on voulait lui porter, il se servit du stratagème de l'ennemi même, contre lui : et son dessein lui réussit ; car, quittant son camp sur-le-champ, et le laissant tout vide, il alla donner sur celui de l'ennemi affaibli par le détachement de ses meilleures troupes, et y jeta si bien la confusion et l'épouvante, qu'on le lui abandonna par la fuite, en y laissant trois mille Syriens tués.

Comme Gorgias et son détachement étaient encore à craindre, Judas, en homme qui entend la guerre, retint ses troupes, et les empêcha de s'abandonner au pillage ou à la poursuite de l'ennemi, jusqu'à ce qu'ils eussent encore défait ce corps-là : il y réussit sans combat. Gorgias, après avoir manqué Judas dans son camp, et l'avoir cherché inutilement dans les montagnes, où il crut qu'il se serait retiré, revint enfin au camp ; et le trouvant en feu, et l'armée débandée en fuite, il ne fut pas le maître de ses soldats : ils jetèrent leurs armes, et s'enfuirent aussi. Alors Judas et sa troupe les poursuivirent vivement, et leur tuèrent plus de monde qu'ils n'en avaient tué dans le camp ; de sorte qu'en tout il demeura sur la place neuf mille Syriens, et la plupart de ceux qui se sauvèrent furent blessés ou estropiés.

Après cela, Judas ramena ses gens recueillir les dépouilles du camp, où ils trouvèrent de grandes richesses ; et plusieurs de ceux qui étaient venus comme à une foire pour acheter les Juifs furent pris avec leur argent, et vendus eux-mêmes. Le lendemain, qui était le sabbat, fut célébré avec beaucoup de religion. On s'y livra à une sainte joie, et on rendit à Dieu des actions de grâces solennelles de la grande et signalée délivrance qu'il venait de leur accorder.

On voit ici sensiblement ce que c'est qu'un bras de chair contre le bras du Tout-Puissant, de qui seul dépend le sort des batailles. Il est bien évident que Judas sentait toute sa faiblesse. *Comment pourrons-nous subsister devant eux*, disait-il à Dieu avant le combat, *si vous-même ne nous assistez ?* Et il n'est pas

[1] Judic. 20, 1. — I. Reg. 7, 5.

[2] Deut. 20, 5, etc.

moins évident qu'il comptait sur un succès assuré. *La victoire*, avait-il dit auparavant, *ne dépend point de la grandeur des armées, mais c'est du ciel que nous vient toute la force.* Mais, avec cette pleine confiance en Dieu, Judas emploie tout ce que la science la plus parfaite de la guerre et la prudence la plus consommée pouvaient imaginer de plus propre à lui faire vaincre les ennemis. Modèle admirable pour les généraux! Prier humblement, parce que tout dépend de Dieu; agir vivement, comme si tout dépendait de l'homme. Nous avons encore, grâces à Dieu, des généraux qui se font gloire de penser ainsi, et qui, à la tête d'armées nombreuses, composées de soldats les plus braves qui furent jamais, aussi bien que d'officiers et de commandants d'un courage et d'un zèle qui ont peu d'exemples, ne comptent point sur tous ces avantages humains, mais uniquement sur la protection du Dieu des armées.

Judas [1], animé par l'importante victoire qu'il venait de remporter, et renforcé par un grand nombre de troupes que ce succès lui attira, se servit de cet avantage pour accabler ses autres ennemis. Sachant que Timothée et Bacchide, deux lieutenants d'Antiochus, assemblaient des troupes contre lui, il marcha à eux, les défit dans une grande bataille, et leur tua plus de vingt mille hommes.

Lysias [2], ayant appris le mauvais succès des armes du roi en Judée, et les grandes pertes qu'on y avait faites, fut bien surpris et bien embarrassé. Néanmoins, comme il savait combien le roi avait à cœur d'exterminer cette nation, il fit de grands préparatifs pour une nouvelle expédition contre les Juifs. Il mit sur pied une armée de soixante mille hommes d'infanterie, et de cinq mille chevaux, tous gens de courage, se mit lui-même à leur tête, et les mena en Judée, résolu de ruiner entièrement le pays et d'exterminer les habitants.

Il vint camper à Bethsura, ville située au midi de Jérusalem, vers la frontière d'Idumée. Judas l'y vint chercher à la tête de dix mille hommes; et, ne doutant point de l'assistance de Dieu, il livra la bataille avec une armée si inférieure en nombre, tua cinq mille hommes des ennemis, et mit le reste en fuite. Lysias, effrayé de la valeur des soldats de Judas, qui se battaient avec un courage intrépide, résolus de vaincre ou de mourir, ramena à Antioche son armée battue, dans le dessein pourtant de les venir attaquer de nouveau, l'année suivante, avec une armée encore plus nombreuse.

Cette retraite de Lysias [1] laissant Judas maître de la campagne, il profita de ce repos pour aller à Jérusalem tirer le sanctuaire des mains des païens, le purifier, et le dédier de nouveau au service de Dieu. La solennité de cette dédicace dura huit jours, qui se passèrent en actions de grâces pour la délivrance que Dieu leur avait accordée, et il fut ordonné qu'on en renouvellerait la célébration tous les ans. Les peuples voisins, jaloux de la prospérité des Juifs, se liguèrent ensemble pour les perdre, et résolurent de se joindre à Antiochus pour exterminer entièrement cette nation.

Ce prince était passé en Perse [2], pour recueillir le tribut qu'on avait manqué de payer régulièrement. Il fut averti que la ville d'Élymaïde passait pour avoir de grandes richesses en or et en argent; et surtout que dans un temple de cette ville, dédié, selon Polybe, à Diane, et, selon Appien, à Vénus, il y avait des trésors immenses. Il y alla, dans le dessein de prendre la ville et de la piller avec son temple, de même qu'il en avait usé à l'égard de Jérusalem. Comme on fut averti de son dessein, les habitants de la campagne et les bourgeois de la ville prirent les armes pour défendre leur temple, et le repoussèrent honteusement. Il se retira à Ecbatane, outré de cette disgrâce.

Pour surcroît de douleur, il y reçut la nouvelle de ce qui venait d'arriver en Judée à Nicanor et à Timothée. Transporté de rage, il se mit en chemin pour venir en diligence faire sentir à cette nation les effets les plus terribles de sa colère, ne respirant tout le long du che-

[1] II. Machab. 8, 30-33.

[2] An. M. 3839; av. J. C. 165. — I. Machab. 4, 26-35. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, cap. 11.

[1] I. Machab. 4, 36-61, et 5, 1, 2; II. 10, 1-8. — Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, cap. 11.

[2] An. M. 3840; av. J. C. 164. — I. Machab. 6, 1-16; II. 9, 1-29. — Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 145. — Appian in Syr. pag. 131.

min que menaces, et ne parlant que de ruine et de destruction totale. En s'avançant ainsi vers la Babylonie, qui se trouvait sur sa route, il reçut de nouveaux courriers qui lui apportaient la nouvelle de la défaite de Lysias, et qui lui apprirent comment les Juifs avaient repris le temple, abattu les autels et les idoles qu'il y avait mises, et rétabli leur ancien culte. A ces nouvelles sa rage redouble : il commande à son cocher de le mener à toute bride, afin d'arriver plus tôt sur les lieux et d'assouvir sa vengeance, menaçant de faire de Jérusalem le sépulcre de toute la nation juive, et de n'en pas laisser un seul. A peine eut-il prononcé ce blasphème, que la main de Dieu le frappa. Il fut attaqué d'une effroyable douleur dans les entrailles, et d'une colique qui le tourmentait cruellement. *Et ce fut avec beaucoup de justice*, dit l'Ecriture, *puisqu'il avait déchiré lui-même les entrailles des autres par un grand nombre de nouveaux tourments.* Mais ce premier coup n'abattit point encore son orgueil ; au contraire, se laissant aller aux transports de sa fureur, et ne respirant que feu et flammes contre les Juifs, il commanda qu'on hâtât son voyage. Lorsque ses chevaux couraient avec impétuosité, il tomba de son chariot, et eut tout le corps froissé, et les membres tout meurtris de cette chute. Il fallut le mettre dans une litière, où il souffrit des tourments horribles. Il sortait des vers de son corps ; toutes les chairs lui tombaient par pièces, avec une odeur si effroyable, que toute l'armée n'en pouvait souffrir la puanteur. Ne pouvant lui-même la supporter : *Il est juste*, s'écria-t-il, *que l'homme soit soumis à Dieu, et que celui qui est mortel ne s'égale pas au Dieu souverain.* Reconnaissant que c'était la main du Dieu d'Israël qui le frappait, à cause des maux qu'il avait faits dans Jérusalem, il promit de combler son peuple de faveurs, d'enrichir de dons précieux le saint temple de Jérusalem qu'il avait pillé, de fournir de ses revenus les dépenses nécessaires pour offrir des sacrifices, de se faire lui-même Juif, et de parcourir toute la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. Il espérait fléchir sa colère par ces magnifiques promesses, que la vivacité des douleurs présentes, et la crainte des maux futurs arrachaient de sa bouche, non de son cœur. *Mais*[1], ajoute l'Ecriture, *ce scélérat priait le Seigneur, de qui il ne devait point recevoir miséricorde.* En effet, ce meurtrier[2] et ce blasphémateur (ce sont les noms que le Saint-Esprit subtitue au surnom d'*illustre* que les hommes avaient donné à ce prince) frappé d'une horrible plaie, et traité comme il avait traité les autres, finit sa vie criminelle par une misérable mort[3].

Avant que de mourir, il avait fait venir Philippe, son frère de lait et son favori, et lui avait donné la régence de Syrie pendant la minorité de son fils, âgé pour lors de neuf ans. Il lui avait mis entre les mains sa couronne, le sceau de l'empire et toutes les autres marques de la royauté, en lui recommandant surtout d'employer tous ses soins à élever son fils de la manière la plus propre à lui enseigner l'art de régner et de gouverner les peuples avec justice et modération. Ce sont des instructions que la plupart des princes ne donnent à leurs enfants qu'en mourant, après leur avoir donné pendant toute leur vie des exemples tout contraires. Philippe prit le soin de faire transporter le corps du roi à Antioche. Ce prince avait régné onze ans.

§ IV. — Prophéties de Daniel qui regardent Antiochus Épiphane.

Comme Antiochus Épiphane fut un grand persécuteur du peuple de Dieu qui formait l'église judaïque, et qu'il est la figure de l'Antéchrist qui doit persécuter dans la suite des siècles l'Église chrétienne, la prophétie de Daniel s'étend beaucoup plus sur ce prince que sur aucun des autres dont elle parle. Cette prophétie a deux parties, dont l'une regarde ses guerres avec l'Egypte, et l'autre la persécu-

[1] « Orabat autem hic scelestus Dominum, à quo non « esset misericordiam consecuturus. »

[2] Igitur homicida et blasphemus pessimè percussus, et « ut ipse alios tractaverat... miserabili obitu vità functus « est. »

[3] Polybe atteste ce fait, et dit qu'Antiochus tomba dans un délire continuel, croyant avoir toujours devant les yeux des spectres qui lui reprochaient ses crimes. Cet historien, à qui les saintes Ecritures étaient inconnues assigne pour cause de cette punition l'entreprise sacrilége que ce prince avait formée contre le temple de Diane à Elymaïde. (Polyb. in *Excerpt. Vales.* pag. 145.)

tion qu'il a faite au peuple juif. Nous les traiterons séparément en réunissant les divers endroits où il en est parlé.

I. Guerres d'Antiochus Épiphane contre l'Egypte, prédites par le prophète Daniel.

Un prince méprisé, ou *méprisable*[1], *lui succèdera* (à Séleucus Philopator), *à qui l'on ne donnera point les honneurs de la royauté. Il viendra en secret, et il se rendra maître du royaume par fraude.* Ce verset, qui désigne l'avénement d'Antiochus à la couronne, a été expliqué ci-devant.

Les forces de ceux qui auront inondé la Syrie *seront renversées dès qu'il* (Antiochus Épiphane) *paraîtra*[2]*: elles seront détruites, aussi bien que le chef de ce parti.* Héliodore, meurtrier de Séleucus, et ses partisans, aussi bien que ceux du roi d'Egypte, qui avaient quelques desseins sur la Syrie, furent vaincus par les forces d'Attale et d'Eumène, et dissipés par l'arrivée d'Antiochus, dont la présence déconcerta tous leurs desseins. Par *le chef du parti*, on peut entendre ou Héliodore, chef du complot qui avait ôté la vie à Séleucus, ou plutôt Ptolémée Épiphane, roi d'Egypte, qui périt par une conspiration de ses propres sujets dans le temps même qu'il songeait à porter la guerre en Syrie. Ainsi la Providence fit disparaître ce puissant adversaire pour aplanir les voies à Antiochus et le conduire sur le trône.

Il paraît que le prophète, dans les versets suivants, désigne assez clairement les quatre diverses expéditions d'Antiochus dans l'Egypte.

Première expédition d'Antiochus en Egypte.

Et après avoir fait amitié avec lui[3] (avec Ptolémée Philométor, son neveu, roi d'Egypte), *il le trompera, il s'avancera dans l'Égypte, et prevaudra avec peu de troupes.* Antiochus, quoiqu'il eût déjà des desseins de guerre dans le cœur, *conservait pourtant les dehors d'amitié avec le roi d'Égypte.* Il envoya même Apollonius à Memphis à la fête du couronnement du jeune Philométor, pour marquer la part qu'il y prenait. Mais bientôt après, sous prétexte de défendre son neveu, il marcha contre l'Egypte avec *une armée encore médiocre*, en comparaison de celles qu'il y mena dans la suite. Le combat se donna près de Péluse. Antiochus *prévalut*, et remporta la victoire, après laquelle il retourna à Tyr : et c'est à quoi se termina sa première expédition.

[1] Daniel, 11, 21.
[2] ỳ. 22.
[3] ỳ. 23.

Seconde expédition d'Antiochus en Egypte.

Il entrera dans les riches provinces[1] (de l'Egypte) *dans le temps qu'elles jouiront d'une paix profonde, et il fera ce que ne firent jamais ses pères ni ses aïeux. Il partagera* à ses troupes *le butin, les dépouilles et les richesses de ce royaume. Il formera des entreprises contre les villes les plus fortes; mais cela ne durera qu'un temps,*

Sa force se réveillera ; son cœur s'animera contre le roi du Midi[2] (de l'Egypte). *Il l'attaquera avec une grande armée : le roi du Midi armera puissamment pour faire la guerre avec de fortes et nombreuses troupes, mais il ne se soutiendra pas, parce qu'on formera des desseins contre lui.*

Ceux qui mangeront avec lui (avec le roi d'Egypte)[3] *le ruineront. Son armée sera accablée, et un grand nombre des siens mis à mort.*

On reconnaît dans ces trois versets les principaux caractères de la seconde expédition d'Antiochus contre l'Egypte ; ses nombreuses armées, ses rapides conquêtes, les riches dépouilles qu'il en emporta, la dissimulation et la fourbe dont il commença d'user à l'égard de Ptolémée.

Antiochus, après avoir employé tout l'hiver à faire de nouveaux préparatifs de guerre pour une seconde expédition en Egypte, l'attaqua par mer et par terre dès que la saison le permit. « Il entra[4], dit l'auteur du livre des Machabées, dans l'Egypte avec une puissante

[1] ỳ. 24.
[2] ỳ. 25
[3] ỳ. 26.
[4] I. Machab. 1, 17-20.

« armée, avec des chariots, des éléphants, de « la cavalerie et un grand nombre de vaisseaux. Ptolémée eut peur devant lui, et il « s'enfuit avec perte de beaucoup des siens. « Et Antiochus prit les villes les plus fortes « de l'Egypte, et s'enrichit de ses dépouilles. »

Daniel, quelques versets après, prédit le même événement dans un détail encore plus circonstancié.

Le roi du Midi[1] *combattra contre lui* (il s'agit de Ptolémée) *au temps qui a été marqué; et le roi de l'Aquilon* (Antiochus) *marchera contre lui comme une tempête avec une multitude de chariots et de gens de cheval, et avec une grande flotte.*

Il entrera dans ses terres[2], *il ravagera tout, et il passera au travers de son pays.*

Il étendra sa main contre les provinces[3], *et le pays d'Égypte n'échappera point.*

Il se rendra maître des trésors d'or et d'argent[4], *et de tout ce qu'il y a de plus précieux dans l'Égypte.*

En comparant le récit des Machabées avec la prédiction de Daniel, on trouve une parfaite ressemblance, si ce n'est que le prophète est encore plus clair et plus précis que l'historien.

Diodore dit qu'Antiochus[5], après cette victoire, se rendit maître de toute l'Egypte; du moins il s'en fallut peu; car toutes les villes, à l'exception d'Alexandrie, ouvrirent leurs portes au vainqueur. Il fit la conquête de l'Egypte avec une facilité étonnante, et exécuta ce *que ses pères et ses aïeux n'avaient jamais pu faire.*

Ptolémée lui-même se remit ou tomba entre les mains d'Antiochus, qui le traita d'abord avec bonté, mangea avec lui familièrement, parut embrasser ses intérêts, et lui laisser la possession de son royaume, mais en retenant Péluse, qui en était la clef; car il n'affectait tous ces dehors d'amitié que pour le tromper et pour le perdre plus sûrement. *Ceux qui mangeront avec lui le ruineront.*

Antiochus ne demeura pas pour lors longtemps en Egypte. Le bruit d'une révolte générale des Juifs l'obligea de marcher contre eux.

[1] ỳ. 40.
[2] ỳ. 41.
[3] ỳ. 42.
[4] ỳ. 43.
[5] In Excerpt Vales. pag. 310.

Cependant les habitants d'Alexandrie, irrités que Philométor eût fait alliance avec Antiochus, mirent sur le trône en sa place Evergète son cadet.

Antiochus, qui eut avis de ce qui s'était passé à Alexandrie, en prit occasion de revenir encore en Egypte, sous prétexte de rétablir le roi déposé, mais en effet pour se rendre maître absolu du royaume.

Troisième expédition d'Antiochus en Egypte.

Ces deux rois auront le cœur attentif[1] *à se faire du mal l'un à l'autre : étant assis à la même table, ils diront des paroles pleines de mensonge, et ils ne réussiront point, parce que la fin est différée en un autre temps.*

Antiochus[2] *retournera en son pays avec de grandes richesses.*

Il serait difficile de mieux caractériser la troisième expédition d'Antiochus. Ce prince, ayant appris que les Alexandrins avaient mis sur le trône Evergète, revint en Egypte sous le spécieux prétexte de rétablir Philométor : *per honestam speciem majoris Ptolomæi reducendi in regnum*[3]. Après avoir vaincu les Alexandrins à Péluse dans un combat naval, il mit le siége devant Alexandrie. Mais comme il traînait en longueur, il se contenta de se rendre de nouveau maître[4] du reste de l'Egypte au nom de son neveu, pour les intérêts de qui il faisait entendre qu'il travaillait[5] : *cui regnum quæri suis viribus simulabat.* Ils se virent pour lors à Memphis, ils mangeaient ensemble; ils se parlaient avec toutes les apparences d'une amitié sincère. L'oncle paraissait plein de zèle pour son neveu, et le neveu, plein de confiance pour son oncle : mais il n'en était rien; de part et d'autre c'était pure grimace[6]. L'oncle songeait à opprimer son neveu : *cui reg-*

[1] ỳ. 27.
[2] ỳ. 28.
[3] Liv. lib. 44, n. 19.
[4] Id. lib. 45, n. 11.
[5] Hieron. In Dan.
[6] Liv. lib. 45, n. 11.

num quæri suis viribus simulabat, ut mox victorem aggrederetur ; et le neveu, qui s'aperçut bien de son dessein, *voluntatis ejus non ignarus*, songea dès lors à faire son accommodement avec son frère. Ainsi *ils ne réussirent point* de part ni d'autre à se tromper. Il n'y eut encore rien de décidé, et Antiochus retourna en Syrie.

Quatrième expédition d'Antiochus contre l'Egypte.

Il retournera quelque temps après, et reviendra vers le midi [1], *mais ce dernier voyage ne ressemblera pas au premier.*

Des vaisseaux de Céthim viendront contre lui [2]. *Il sera percé de douleur et de dépit. Il s'en retournera, et il répandra son indignation contre l'alliance du sanctuaire.* C'est ainsi qu'on lit dans l'hébreu. La Vulgate porte :

Les Romains viendront contre lui sur des vaisseaux : il sera frappé, il retournera, et il répandra, etc.

Antiochus, sur la nouvelle que les deux frères s'étaient réconciliés, leva le masque, et déclara alors ouvertement qu'il prétendait à l'Egypte pour lui-même. Et pour soutenir ses prétentions, *il retourna vers le midi*, c'est-à-dire en Egypte ; mais il n'y réussit pas comme auparavant. Comme il s'avançait pour former le siége d'Alexandrie [3], Popilius et les autres ambassadeurs romains, qui étaient arrivés sur une flotte composée de vaisseaux macédoniens ou grecs (c'est ce que signifie le mot hébreu *kittim*) qu'ils avaient trouvée à l'île de Délos, l'obligèrent de mettre bas les armes et de sortir de l'Egypte. Il obéit, mais *plein de douleur et de dépit, et il répandit son indignation sur la ville et le temple de Jérusalem*, comme on va le voir.

Quand le prophète aurait été témoin de cet événement, aurait-il pu le marquer d'une manière plus claire et plus précise ?

II. Persécutions cruelles exercées par Antiochus contre les Juifs, et prédites par le prophète Daniel.

J'ai rapporté et expliqué ailleurs la description que fait le prophète Daniel du règne

[1] ỷ. 29.
[2] ỷ. 30.
[3] Liv. lib. 45, n. 10.

d'Alexandre-le-Grand et de ses quatre successeurs :

Un bouc [1] *viendra de l'occident, qui parcourra tout le monde sans toucher la terre...* Peut-on mieux désigner la rapidité des conquêtes d'Alexandre ? *Ce bouc* [2] *ensuite deviendra extrêmement grand : après quoi sa grande corne se rompra, et il s'élèvera quatre cornes en sa place, qui regarderont les quatre vents du ciel.* Ce sont les quatre successeurs d'Alexandre. *De l'une de ces quatre cornes il en sortira une petite* [3], *qui s'agrandira fort vers le midi, vers l'orient, et contre la force.* C'est d'Antiochus Épiphane, qui remporta plusieurs victoires vers le midi et l'orient, et qui s'éleva beaucoup *contre la force*, c'est-à-dire contre l'armée du Seigneur et le peuple juif, dont Dieu était le protecteur et la force.

Le prophète marque ensuite la guerre qu'Épiphane déclara au peuple de Dieu, aux prêtres du Seigneur, à ses lois, à son temple.

Il élèvera [4] *sa grande corne jusqu'aux armées du ciel, et il en fera tomber plusieurs de* ceux qui étaient comme *des étoiles, et il les foulera aux pieds. Il s'élèvera* [5] *même jusqu'au prince de cette armée,* jusqu'à Dieu : *il lui ravira son sacrifice perpétuel, et il déshonorera le lieu de son sanctuaire. La puissance* [6] *lui sera donnée contre le sacrifice perpétuel, à cause des péchés des hommes ; et la vérité sera renversée sur la terre. Il entreprendra tout, et tout lui réussira.*

Daniel donne plus d'étendue à cette même prophétie dans le chapitre XI.

Son cœur se déclarera contre l'alliance sainte [7] *il fera beaucoup de maux .... Il retournera* [8], *et concevra une grande indignation contre l'alliance du sanctuaire.*

Pendant le siége d'Alexandrie, il avait couru un bruit qu'Antiochus était mort, et on avait accusé les Juifs d'en avoir témoigné beaucoup de joie. Il marcha contre leur ville.

[1] Dan. 8, 5.
[2] ỷ. 8.
[3] ỷ. 9.
[4] ỷ. 10.
[5] ỷ. 11.
[6] ỷ. 12
[7] ỷ. 28.
[8] ỷ. 30.

la prit de force[1], et y commit toutes les violences que lui inspira sa fureur. Il y eut, dans l'espace de trois jours, quatre-vingt[2] mille hommes de tués, quarante mille faits prisonniers, et pareil nombre vendu aux nations voisines. Antiochus monta au temple[3], le souilla, et en tira tous les vases, les trésors et les ornements précieux.

Quand Popilius l'eut obligé de sortir d'Égypte, outré de fureur, il fit tomber sa colère sur les Juifs. Il envoya contre eux Apollonius, avec ordre de faire mourir tous les hommes en âge de porter les armes, et de vendre les femmes et les enfants. Apollonius fit main-basse sur tout ce qu'il trouva à Jérusalem, brûla la ville, abattit les murailles, et emmena captifs les femmes et les enfants.

Il reviendra[4], *et il pensera à ceux qui ont abandonné l'alliance du sanctuaire. Des hommes puissants*[5] *viendront de sa part, et souilleront le sanctuaire du Dieu fort. Ils feront cesser le sacrifice perpétuel, et ils mettront dans le temple l'abomination de la désolation. Et les impies contre l'alliance useront de déguisement* [6].

Antiochus[7] se déclara ouvertement pour tous ceux qui renoncèrent à la loi. Ayant donné une ordonnance qui obligeait tous les Juifs de changer de religion sous peine de la vie, il envoya à Jérusalem des officiers avec ordre de souiller le temple, et d'y faire cesser le culte du Seigneur. Ils dédièrent ce temple à Jupiter olympien, et y placèrent sa statue. Ils érigèrent dans toute la ville des temples et des autels profanes, et contraignirent les Juifs d'y sacrifier et de manger des viandes immolées aux idoles. Plusieurs, par la crainte des supplices, firent semblant de consentir à tout ce qu'on demandait d'eux, et portèrent même les autres à imiter leur déguisement pour couvrir leur lâche apostasie.

[1] I. Machab. 1, 21-24; II. 5. 5-21. — Joseph lib. de Machab. etc.

[2] Josèphe ne compte que quarante mille hommes de tués.

[3] I. Machab. 1, 30-34; II 5, 21-26

[4] ỳ. 30.

[5] ỳ. 31.

[6] ỳ. 32.

[7] I. Machab. I-43, etc. II Machab. 4-7, etc. et 6, 1, etc.

Antiochus *engagera*[1] *par ses caresses les prévaricateurs de l'alliance à faire semblant d'embrasser l'idolâtrie : mais le peuple, qui connaîtra son Dieu, s'attachera fortement à la loi, et fera ce qu'elle ordonne.* Il est aisé de reconnaître ici le vieillard Éléazar, les sept frères Machabées avec leur mère, et beaucoup d'autres d'entre les Juifs, qui résistèrent courageusement aux ordres impies du roi.

Ceux qui seront savants parmi le peuple en instruiront plusieurs[2], *et ils seront tourmentés par l'épée, par la flamme, par la captivité, et par des brigandages qui dureront plusieurs jours.* Ceci regarde principalement Mathathias et ses fils.

Et après qu'ils seront abattus[3], *ils se relèveront par un petit secours, et plusieurs se joindront à eux secrètement et sans bruit.* Mathathias et Judas Machabée soutinrent la nation opprimée, et la religion presque généralement abandonnée, avec de si petites forces, qu'on ne peut considérer que comme un miracle le succès que Dieu donna à leurs armes et à leurs travaux. Leur troupe se grossit peu à peu, et devint ensuite fort considérable.

Il y en aura[4] *entre ces savants qui succomberont, afin que, passant par le feu* de la tribulation, *ils deviennent purs et blancs de plus en plus, jusqu'au temps prescrit, parce qu'il y a encore un autre temps.* Les souffrances et la mort de ceux qui refusèrent constamment d'obéir au roi furent leur gloire et leur triomphe.

Le roi agira selon qu'il lui plaira[5]; *il s'élèvera; et il portera le faste de son orgueil contre tout dieu. Il parlera insolemment contre le Dieu des dieux. Il réussira jusqu'à ce que la colère* de Dieu *soit accomplie, parce qu'il a été ainsi arrêté.*

Il n'aura aucun égard[6] *au dieu de ses pères; il sera dans la passion des femmes; il ne se souciera de quelque dieu que ce soit, parce qu'il s'élèvera contre toutes choses.*

Épiphane tournait toutes les religions en ri-

[1] ỳ. 32.

[2] ỳ. 33.

[3] ỳ. 34.

[4] ỳ. 35.

[5] ỳ. 36.

[6] ỳ. 37.

dicule. Il pilla les temples de la Grèce, et voulut encore dépouiller celui d'Elymaïde. Il exerça principalement sa fureur impie contre Jérusalem et les Juifs, sans presque y trouver de résistance. Dieu sembla dissimuler pour un temps toutes les abominations qui se commettaient dans son temple, jusqu'à ce que sa colère contre son peuple fût satisfaite.

Il sera troublé[1] *par des nouvelles qui lui viendront de l'orient et de l'aquilon, et il sortira avec une grande colère pour perdre tout, et pour faire un grand carnage.*

Antiochus fut troublé de la nouvelle qu'il reçut que les provinces d'Orient, et qu'Artaxias, roi d'Arménie au septentrion, remuaient, et étaient prêts à se soulever contre lui. Tacite assure qu'en ce temps-là[2], c'est-à-dire lorsqu'il s'était mis dans la tête de faire changer de religion aux Juifs, et de leur faire prendre celle des Grecs, les Parthes s'étaient révoltés contre Antiochus. Avant que de partir pour les provinces au delà de l'Euphrate[3], il donna à Lysias, qu'il laissait pour gouverner le royaume en son absence, la moitié de toute son armée, avec ordre d'exterminer la nation juive, et de donner leur pays à d'autres peuples.

Il dressera[4] *ses tentes dans Apadno des deux mers, près la montagne sainte de Zabi. Il arrivera à sa fin, et il n'y aura personne pour le secourir.* Ce verset, traduit ici littéralement selon l'hébreu, souffre de grandes difficultés pour la première partie, à cause de ces deux noms, *Apadno* et *Zabi*, inconnus dans la géographie ancienne. On sait que je n'entre point dans ces sortes de difficultés. Porphyre, qui ne doit pas nous être suspect, a cru que ce verset regardait l'expédition d'Antiochus audelà de l'Euphrate, et sa mort arrivée dans ce voyage. C'est le sentiment de presque tous les interprètes, et cela doit nous suffire.

Le prophète marque donc qu'Antiochus campera près de la montagne de *Zabi* (la

[1] ✝. 44.

[2] « Antiochus demere superstitionem, et mores Græcorum dare adnixus, quominùs teterrimam gentem in melius mutaret, Parthorum bello prohibitus est : nam eâ tempestate Arsaces defecerat. » (TACIT. lib. 5. cap. 8.)

[3] I. Machab. 3, 31-39.

[4] ✝. 45.

même sans doute que *Taba*[1], où Polybe[2] dit qu'il mourut), et que là il *trouvera sa fin* et périra, abandonné de Dieu, *et sans secours.* On a vu comment il était mort au milieu des plus vives douleurs, et touché d'un repentir inutile, qui ne servit qu'à augmenter ses tourments.

Théodoret, saint Jérôme, et plusieurs interprètes, entendent de l'Antéchrist, dans un second sens, tout ce que le prophète Daniel dit d'Antiochus Epiphane. Il est certain que ce prince, également impie et cruel, est une des figures les plus sensibles et les plus expressives de cet ennemi de Jésus-Christ et de sa sainte religion.

On ne peut point, en lisant cette prophétie, n'être pas extraordinairement frappé de la justesse et de l'exactitude avec laquelle le prophète peint les principaux caractères d'un roi qui a eu un si grand rapport avec l'histoire du peuple de Dieu; et l'on voit bien que c'est pour cette raison que le Saint-Esprit, omettant ou ne faisant que parcourir légèrement les actions d'autres princes beaucoup plus éclatantes, s'arrête si longtemps sur celles d'Antiochus Epiphane.

Avec quelle certitude Daniel prédit-il une foule d'événements si éloignés, et qui dépendaient de tant de circonstances arbitraires! Combien l'Esprit qui lui découvrait l'avenir le lui montrait-il comme présent, et par une lumière aussi infaillible que s'il l'avait vu des yeux corporels! La divinité des Ecritures, et, par une suite nécessaire, la certitude de la religion chrétienne, ne deviennent-elles pas, par de telles preuves, comme sensibles et palpables?

Jamais prophétie n'a eu un accomplissement si clair, si parfait, si incontestable que celle-ci. Porphyre[3], l'ennemi déclaré du christianisme, aussi bien que des saintes Ecritures, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, se trouvant infiniment embarrassé par la conformité des faits prédits par Daniel, avec ce qu'en di-

[1] *Taba* était dans la Perse, selon Polybe, et dans la Parétacène, selon Quinte-Curce.

[2] Polyb. in Excerpt. Val. pag. 145.

[3] Porphyre était un savant païen, né à Tyr l'an de Jésus-Christ 233, qui avait écrit un gros volume contre la religion chrétienne

saient les meilleures histoires, ne songea point à la nier, car ç'aurait été heurter le bon sens et nier le soleil en plein midi. Il prit un autre tour pour saper l'autorité des Ecritures. Il travailla lui-même, en citant tous les historiens qu'on avait pour lors, et qui depuis se sont perdus, à faire voir avec beaucoup d'étendue que tout ce qui est écrit dans le onzième chapitre de Daniel était arrivé précisément comme Daniel le dit; et il concluait de cette parfaite uniformité, que tout ce détail si juste de tant d'événements ne pouvait pas avoir été écrit par Daniel tant d'années avant qu'ils fussent arrivés; et qu'il fallait absolument que ce fût l'ouvrage de quelqu'un qui avait vécu depuis Antiochus Épiphane, et emprunté le nom de Daniel.

Dans ce procès entre les chrétiens et les païens, le christianisme gagnait sa cause sans réplique et sans appel, s'il venait à bout de démontrer par de bonnes preuves que les prophéties de Daniel étaient véritablement de lui. Or, c'est ce que les chrétiens prouvaient d'une manière incontestable, en citant un peuple entier de témoins, je veux dire les Juifs dont le témoignage ne pouvait être suspect ni récusé, puisqu'ils étaient ennemis du christianisme encore plus violemment déclarés que les païens mêmes. Le souverain respect qu'ils avaient pour les Ecritures dont la Providence les avait constitués gardiens et dépositaires, était porté si loin, qu'ils auraient regardé comme un crime et comme un sacrilége d'y transposer un seul mot, ou d'y changer quelque lettre : combien plus de supposer quelques livres ! Voilà les témoins qui attestaient la réalité des prophéties de Daniel. Vit-on jamais des preuves si convaincantes, et une cause si victorieuse ? *Testimonia* [1] *tua credibilia facta sunt nimis.*

[1] Ps. 92, 5.



LIVRE XX.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Ce vingtième livre contient deux articles. Dans le premier, on expose l'histoire de Persée, dernier roi de Macédoine, dont le règne dura onze ans, et finit l'an du monde 3836. Le second article s'étend depuis la défaite de Persée jusqu'à la ruine de Corinthe, qui fut prise et brûlée l'an du monde 3858, et renferme vingt et un ans.

ARTICLE I.

Cet article comprend l'espace de onze années, qui est le temps qu'a duré le règne de Persée, dernier roi de Macédoine, depuis l'an du monde 3826 jusqu'à 3837.

§ I. — PERSÉE SE PRÉPARE SOURDEMENT A LA GUERRE CONTRE LES ROMAINS. IL TACHE INUTILEMENT DE SE CONCILIER LES ACHÉENS. LES MESURES SECRÈTES QU'IL PRENAIT N'ÉTAIENT POINT INCONNUES A ROME. EUMÈNE Y ARRIVE, ET EN AVERTIT DE NOUVEAU LE SÉNAT. PERSÉE ENTREPREND DE SE DÉFAIRE DE CE PRINCE, D'ABORD PAR UN ASSASSINAT, PUIS PAR LE POISON. LES ROMAINS ROMPENT AVEC PERSÉE. SENTIMENTS ET DISPOSITION DES ROIS ET DES VILLES PAR RAPPORT A LA GUERRE DE MACÉDOINE. APRÈS PLUSIEURS AMBASSADES DE PART ET D'AUTRE, LA GUERRE EST DÉCLARÉE DANS LES FORMES.

La mort de Philippe arriva[1] fort à propos pour différer la guerre contre [illegible]ins, et pour leur laisser le temps de s'y préparer. Ce prince avait formé un étrange dessein, et avait déjà commencé à le mettre à exécution : c'était de faire venir de la Sarmatie européenne, qui fait partie de la Pologne, un nombre considérable de troupes, tant d'infanterie que de cavalerie. Des Gaulois s'étaient établis près les embouchures du Borysthène, appelé maintenant le Niéper, et avaient pris le nom de Bastarnes. Cette nation n'était accoutumée ni à labourer la terre, ni à nourrir des troupeaux, ni à faire le commerce : elle vivait de guerre, et vendait ses services aux peuples qui voulaient l'employer. Après qu'ils auraient passé le Danube, Philippe devait les établir à la place des Dardaniens, qu'il avait résolu de détruire absolument, parce que, comme ils étaient très-voisins de la Macédoine, ils ne manquaient pas d'y faire des irruptions dès qu'ils en trouvaient l'occasion favorable. Les Bastarnes, laissant leurs femmes et leurs enfants dans ce nouvel établissement, devaient passer en Italie pour s'enrichir du butin opulent qu'ils espéraient y faire. Quel que dût être le succès, Philippe comptait y trouver de grands avantages. S'il arrivait que les Bastarnes fussent vaincus par les Romains, il se consolerait facilement de leur défaite en se voyant délivré par leur moyen du voisinage dangereux des Dardaniens; et si leur irruption dans l'Italie réussissait, pendant que les Romains seraient occupés à repousser ces nouveaux en-

[1] An. M. 3826.; av. J. C. 178. — Liv. lib. 40, n. 57, 58. — Oros. lib. 4, cap. 20.

nemis, il aurait le temps de recouvrer tout ce qu'il avait perdu dans la Grèce. Les Bastarnes s'étaient déjà mis en marche, et étaient assez avancés, lorsqu'ils apprirent la mort de Philippe. Cette nouvelle, et divers accidents qui leur arrivèrent, suspendirent leur premier dessein, et ils se dissipèrent de côté et d'autre. Antigone, que Philippe destinait pour son successeur, avait été employé malgré lui à cette intrigue. A son retour, Persée le fit mourir; et, pour mieux s'affermir sur le trône, il envoya des ambassadeurs aux Romains leur demander qu'ils renouvelassent avec lui l'alliance qu'ils avaient faite avec son père, et que le sénat le reconnût pour roi. Il ne cherchait qu'à gagner du temps.

Une partie des Bastarnes avait poursuivi sa route, et était actuellement en guerre avec les Dardaniens. Les Romains en prirent ombrage [1]. Persée s'excusa par ses ambassadeurs, et fit entendre que ce n'était point lui qui les avait mandés, et qu'il n'avait influé en rien dans leur entreprise. Le sénat, sans approfondir davantage la chose, se contenta de le faire avertir qu'il eût soin de conserver inviolablement les conditions du traité fait avec les Romains. Les Bastarnes, après avoir remporté d'abord quelques avantages, furent enfin obligés, du moins pour la plupart, de retourner dans leur pays. On dit qu'ayant trouvé le Danube glacé, et ayant entrepris de le passer, la glace s'ouvrit sous leurs pieds et qu'il y en eut un grand nombre d'engloutis dans le fleuve.

On apprit à Rome que Persée avait envoyé des ambassadeurs à Carthage [2], et que le sénat leur avait donné audience de nuit dans le temple d'Esculape. On jugea à propos de faire passer des ambassadeurs en Macédoine pour veiller sur la conduite de ce prince. Il venait de réduire par la force des armes quelques-uns des Dolopes [3], qui refusaient de lui obéir. Après cette expédition, il s'avança vers Delphes, sous prétexte d'aller consulter l'oracle, mais en effet, à ce qu'on crut, pour avoir occasion de parcourir la Grèce et de s'y faire des alliés. Ce voyage jeta d'abord l'alarme dans le pays; Eumène même en fut effrayé jusque dans Pergame. Mais Persée, dès qu'il eut consulté l'oracle, retourna dans son royaume en traversant la Phthiotide, l'Achaïe et la Thessalie, sans faire aucun tort dans les terres par où il passait. Il envoya ensuite dans presque toutes les villes qu'il avait parcourues des ambassadeurs, ou des lettres circulaires, pour demander qu'on oubliât les sujets de mécontentement qu'on pouvait avoir eus sous le règne de son père, qui devaient être ensevelis avec lui.

Sa principale attention fut de se réconcilier avec les Achéens. Leur ligue et la ville d'Athènes avaient porté leur colère et leur haine contre les Macédoniens jusqu'à rompre par un décret tout commerce avec eux. Cette dissension déclarée donnait lieu aux esclaves qui fuyaient de l'Achaïe de se retirer dans la Macédoine, où ils trouvaient un asile assuré, et où ils savaient bien qu'on n'irait pas les chercher ni les redemander depuis le décret d'interdiction générale. Persée fit arrêter tous ces esclaves, et les renvoya aux Achéens, avec une lettre obligeante, où il les exhortait à prendre des mesures qui empêchassent leurs esclaves de se retirer encore de la même sorte dans ses états. C'était demander tacitement qu'on rétablît l'ancien commerce. Xénarque, qui était pour lors en charge, et qui cherchait à faire sa cour au roi, appuya fort sa demande, et il était soutenu par ceux qui désiraient vivement de recouvrer leurs esclaves.

Callicrate, l'un des principaux de l'assemblée, qui était persuadé que le salut de la ligue consistait à garder inviolablement le traité conclu avec les Romains, représenta que c'était y donner une atteinte ouverte que de se réconcilier avec la Macédoine, qui se préparait à leur déclarer la guerre au premier jour. Il conclut à laisser les choses dans l'état où elles étaient, en attendant que le temps fît connaître si ses craintes étaient vaines ou non: que si les Macédoniens conservaient la paix avec Rome, il serait assez temps pour lors de rentrer en commerce avec eux, qu'avant cela la réunion serait prématurée et dangereuse.

Arcon, frère de Xénarque, qui prit la parole après Callicrate, s'efforça de montrer qu'on jetait de vaines terreurs dans les esprits:

[1] An. M. 3829; av. J. C. 175. — Freinshem. in Liv.

[2] An. M. 3830; av. J. C. 174. — Liv. lib. 41, n. 27-29.

[3] La Dolopie était une région de la Thessalie, qui confinait avec l'Épire.

qu'il ne s'agissait point de faire un nouveau traité et une nouvelle alliance avec Persée, et encore moins de rompre avec les Romains; mais simplement de changer un décret auquel les injustices de Philippe pouvaient avoir donné lieu, mais que Persée, son fils, qui n'y avait aucune part, ne méritait point certainement: que ce prince lui-même comptait bien qu'en cas de guerre contre les Romains, la ligue ne manquerait pas de se déclarer pour eux. Mais, ajoutait-il, pendant que la paix subsiste, si l'on ne veut pas faire cesser entièrement les haines et les dissensions, n'est-il pas raisonnable qu'au moins on les suspende et qu'on les laisse dormir pour un temps?

On ne finit rien dans cette assemblée. Comme on avait trouvé mauvais que le roi se fût contenté de lui adresser simplement une lettre, il envoya depuis des ambassadeurs pour l'assemblée qui avait été convoquée à Mégalopolis: mais ceux qui craignaient de choquer Rome firent tant, qu'on refusa de leur donner audience.

Les ambassadeurs[1] que le sénat avait envoyés en Macédoine marquèrent à leur retour qu'ils n'avaient pu approcher du roi, sous prétexte, tantôt qu'il était absent, tantôt qu'il était incommodé; double prétexte également faux: qu'au reste, il leur avait paru clairement que tout se préparait à la guerre, et qu'il fallait s'attendre qu'elle éclaterait au premier jour. Ils rendirent compte aussi de l'état où ils avaient trouvé l'Etolie, agitée de discordes intestines, que l'acharnement des deux partis opposés portait à des excès furieux, sans que leur autorité eût pu rapprocher et adoucir ceux qui en étaient les chefs.

Comme à Rome on s'attendait à la guerre contre la Macédoine, on commença à s'y préparer par les cérémonies de religion, qui, chez les Romains, précédaient toujours les déclarations de guerre; c'est-à-dire par l'expiation des prodiges, et par divers sacrifices qu'on offrait aux dieux.

Marcellus était un des ambassadeurs que le sénat avait envoyés dans la Grèce. Après avoir pacifié autant qu'il était possible les troubles de l'Étolie, il passa dans le Péloponnèse, où il avait fait convoquer l'assemblée des Achéens. Il loua extrêmement leur zèle d'avoir constamment soutenu le décret qui défendait tout commerce avec les rois de Macédoine. C'était déclarer ouvertement ce que les Romains pensaient à l'égard de Persée.

Ce prince ne cessait de solliciter les villes de la Grèce par de fréquentes ambassades, et par de magnifiques promesses qui passaient de beaucoup ses forces. On y était assez porté d'inclination pour lui, et beaucoup plus que pour Eumène, quoique ce dernier eût rendu de grands services à la plupart de ces villes, et que celles qui faisaient partie de son domaine n'eussent pas voulu changer leur condition avec les villes qui étaient entièrement libres. Il n'y avait cependant nulle comparaison à faire entre ces deux princes pour le caractère et pour les mœurs. Persée était absolument décrié pour ses crimes et pour sa cruauté. On l'accusait d'avoir tué sa femme de sa propre main depuis la mort de son père, de s'être défait secrètement d'Apelle, du ministère duquel il s'était servi pour faire périr son frère, et d'avoir commis beaucoup d'autres meurtres, tant au dedans qu'au dehors de son royaume: au lieu qu'Eumène s'était rendu recommandable par sa tendresse pour ses frères et ses proches, par la justice avec laquelle il gouvernait ses sujets, et par son penchant généreux à faire du bien et à rendre service aux autres. Malgré cette différence de caractère, on lui préférait Persée, soit que l'ancienne grandeur des rois de Macédoine leur inspirât du mépris pour un état dont l'origine était toute récente et qu'ils avaient vu naître, soit que les Grecs aspirassent à quelque changement, soit enfin parce qu'ils étaient bien aises d'avoir en lui un appui qui tînt en respect les Romains.

Persée s'appliqua[1] en particulier à rechercher l'amitié des Rhodiens et à les détacher du parti de Rome. C'était de Rhodes qu'était partie Laodice, fille de Séleucus, pour aller partager le trône de Macédoine avec Persée en l'épousant. Les Rhodiens lui avaient équipé la flotte la plus brillante qu'il soit possible d'imaginer. Persée en avait fourni les matériaux; et jusqu'aux soldats et aux matelots qui lui avaient

[1] An. M. 3831; av. J. C. 173. — Liv. lib. 42, n. 2-5, 6.

[1] Polyb. Leg. 61, 61.

nmené Laodice, tous reçurent de lui un ruban d'or. Un jugement que Rome prononça en faveur des Lyciens contre ceux de Rhodes avait extrêmement irrité ceux-ci. Persée tâcha de profiter de leur indisposition contre Rome pour se les attacher.

Les Romains n'ignoraient pas les mesures que prenait Persée[1] pour gagner les peuples et les villes de la Grèce. Euméne vint exprès à Rome achever de les en éclaircir. On l'y reçut avec toutes les marques de distinction possibles. Il déclara qu'outre le désir de venir rendre ses hommages aux dieux et aux hommes, à qui il était redevable d'un établissement qui ne lui laissait rien à souhaiter, il avait exprès entrepris ce voyage pour avertir en personne le sénat d'aller au-devant des entreprises de Persée; que ce prince avait hérité de la haine de Philippe, son père, contre les Romains, aussi bien que de son sceptre, et qu'il n'omettait rien pour se préparer à une guerre qu'il croyait lui être échue comme par droit de succession : que la longue paix dont la Macédoine avait joui lui fournissait de nombreuses troupes et très-vigoureuses; qu'il avait un riche et puissant royaume, qu'il était lui-même dans la fleur de l'âge, plein d'ardeur pour les expéditions militaires, dont il avait fait l'apprentissage sous les yeux et sous la conduite de son père, et où il s'était depuis fort exercé en diverses entreprises contre ses voisins : qu'il était fort considéré dans les villes de la Grèce et de l'Asie, sans qu'on pût bien dire par quelle sorte de mérite il avait acquis ce crédit, si ce n'est que sa haine pour les Romains lui en tenait lieu : qu'il n'avait pas moins d'autorité chez de puissants rois; qu'il avait épousé la fille de Séleucus et donné sa sœur en mariage à Prusias : qu'il avait su s'attacher les Béotiens, nation fort belliqueuse, que son père n'avait jamais pu gagner; et que, sans l'opposition de quelques particuliers affectionnés aux Romains, il avait été tout près de renouer commerce avec la ligue achéenne : que c'était à Persée que les Étoliens, dans leurs troubles domestiques, s'étaient adressés pour lui demander du secours, et non aux Romains : que, soutenu par de si puissants alliés, il faisait par lui-même des préparatifs de guerre qui le mettaient en état de se passer de secours étrangers : qu'il avait trente mille hommes de pied, cinq mille chevaux, des vivres pour dix ans; qu'outre les revenus immenses qu'il tirait, chaque année, des mines, il avait de quoi stipendier pendant un pareil nombre d'années dix mille hommes de troupes étrangères, sans compter celles du pays : qu'il avait amassé dans ses arsenaux des armes pour équiper trois armées aussi grosses que celle qu'il avait actuellement; et que, quand la Macédoine serait hors d'état de lui fournir des troupes, il avait à sa disposition la Thrace, qui était une pépinière d'hommes inépuisable. Euméne ajouta qu'il n'avançait rien ici sur de simples conjectures; mais sur la connaissance certaine qu'il avait prise des faits par d'exactes informations. « Au reste, dit-il en finissant, après m'être « acquitté d'un devoir que mon respect et ma « reconnaissance pour le peuple romain m'im- « posaient, et avoir, s'il est permis de parler « ainsi, délivré ma conscience, il ne me reste « qu'à prier les dieux et les déesses de vous « inspirer les pensées et les desseins qui con- « viennent à la gloire de votre empire et à la « sûreté de vos alliés et de vos amis, dont le « salut dépend du vôtre. »

Ce discours toucha fort les sénateurs. On ne sut point pour le présent ce qui s'était passé dans le sénat, sinon que le roi Euméne y avait parlé; et rien ne transpira au dehors, tant on gardait un secret inviolable dans les délibérations de cette auguste assemblée!

On donna, quelques jours après, audience aux ambassadeurs du roi Persée. Ils trouvèrent le sénat fort prévenu contre leur maître; et celui d'entre eux qui portait la parole (il s'appelait *Harpale*) aigrit encore les esprits par son discours. Il dit que Persée souhaitait qu'on le crût sur sa parole, lorsqu'il déclarait n'avoir rien dit ni fait qui ressentît l'ennemi; qu'au reste, s'il s'apercevait qu'on cherchât opiniâtrément contre lui un sujet de guerre, il saurait bien se défendre avec courage : que le sort des armes est toujours hasardeux, et l'événement de la guerre incertain.

Les villes de la Grèce et de l'Asie, inquiètes de l'effet que ces ambassades produiraient à Rome, y avaient aussi envoyé des députés sous

[1] An. M. 3832; av. J. C. 172. — Liv. lib. 42, n. 11-14.

différents prétextes ; les Rhodiens surtout, qui se doutaient bien qu'Eumène les aurait mêlés dans les accusations qu'il avait formées contre Persée, et ils ne se trompaient pas. Dans une audience qui leur fut accordée, ils s'emportèrent avec violence contre Eumène, en lui reprochant qu'il avait soulevé la Lycie contre les Rhodiens, et qu'il s'était rendu plus insupportable à l'Asie qu'Antiochus même. Ce discours fit plaisir aux peuples de l'Asie, qui favorisaient sous main Persée, mais déplut fort au sénat, et n'eut d'autre effet que de rendre les Rhodiens suspects, et de faire considérer davantage Eumène par cette espèce de conspiration qu'on voyait se former contre lui. On le renvoya comblé d'honneurs et de présents.

Harpale[1], étant retourné en Macédoine avec le plus de diligence qu'il lui fut possible, rapporta à Persée qu'il avait laissé les Romains dans la disposition de ne pas tarder longtemps à lui déclarer la guerre. Le roi n'en était pas fâché, se croyant en état, avec les grands préparatifs qu'il avait faits, de la soutenir avec succès ; il en voulait surtout à Eumène, par qui il soupçonnait que Rome avait été instruite de toutes ses démarches les plus secrètes ; et ce fut contre lui qu'il commença à se déclarer, non par la voie des armes, mais par celle du crime et de la trahison. Il aposta Evandre de Crète, général de ses troupes auxiliaires, et trois Macédoniens, qui lui avaient déjà prêté leur ministère en pareille occasion, pour assassiner ce prince. Persée savait qu'il se préparait à faire un voyage à Delphes ; il adressa les assassins à une femme de condition nommée *Praxo*, chez qui il avait logé lorsqu'il avait été à Delphes. Ils se mirent en embuscade dans un défilé si étroit, que deux hommes n'y pouvaient passer de front : quand le roi y fut arrivé, les assassins, d'une hauteur où ils s'étaient placés, roulèrent contre lui deux grosses pierres, dont l'une lui tomba sur la tête et le jeta par terre sans connaissance, et l'autre le blessa considérablement à l'une des épaules ; puis ils l'accablèrent encore d'une grêle de moindres pierres. Tous ceux qui l'accompagnaient prirent la fuite, excepté un seul qui demeura pour le secourir. Les assassins, comptant le roi pour mort, s'enfuirent au haut du mont Parnasse. Ses officiers étant revenus, le trouvèrent sans mouvement et presque sans vie. Quand enfin il fut un peu revenu à lui, on le transporta à Corinthe, et de là dans l'île d'Egine, où l'on travailla à le panser de ses blessures, mais avec tant de secret, que personne n'était admis dans sa chambre : ce qui donna lieu de croire qu'il était mort ; le bruit s'en répandit jusque dans l'Asie. Attale le crut trop facilement pour un bon frère, et, se comptant déjà pour roi, songea à épouser la veuve. Eumène, à la première entrevue, ne put s'empêcher de lui en faire quelques légers reproches, quoiqu'il eût résolu d'abord de dissimuler cette imprudence.

Persée avait tenté en même temps contre lui la voie du poison, par le moyen de Rammius, qui avait fait un voyage en Macédoine. C'était un riche citoyen de Brunduse, qui recevait chez lui tous les généraux romains, tous les seigneurs étrangers, et même les princes qui passaient par cette ville. Le roi lui mit entre les mains un poison très-subtil pour le donner à Eumène quand il le recevrait chez lui. Rammius n'avait osé refuser cette commission, quelque horreur qu'il en eût, de peur que le roi ne fît sur lui l'essai de ce breuvage ; mais il était parti bien résolu de ne la point exécuter. Ayant appris que Valère, qui revenait de son ambassade en Macédoine, était à Chalcis, il alla l'y trouver, lui découvrit tout, et le suivit à Rome. Valère amenait aussi avec lui Praxo, chez qui les assassins avaient logé à Delphes. Quand le sénat eut entendu ces deux témoins, il ne délibéra plus, après de si noirs complots, s'il fallait déclarer la guerre à un prince qui employait les assassinats et les poisons pour se défaire de ses ennemis, et prit cependant toutes les mesures nécessaires pour réussir dans cette importante entreprise.

Deux ambassades qui arrivèrent dans ce même temps à Rome firent grand plaisir au sénat. La première était de la part d'Ariarathe, roi de Cappadoce, cinquième du même nom ; il envoyait à Rome son fils, qu'il destinait à lui succéder, pour y être élevé dès sa plus tendre enfance dans les principes des Romains, et pour s'y former au grand art de

[1] Liv. lib. 42, n. 15-19.

régner, par la conversation et l'étude des grands hommes qu'il y verrait; et il priait le peuple romain de vouloir bien lui tenir lieu de père et de tuteur. Le jeune prince fut reçu avec toutes les marques de distinction qu'on pouvait désirer; et le sénat lui fit préparer aux dépens du public, pour lui et pour sa suite, une maison convenable. L'autre ambassade était des Thraces, qui demandaient de faire alliance et amitié avec les Romains.

Dès qu'Eumène fut entièrement rétabli, il se rendit à Pergame, et travailla aux préparatifs de la guerre avec une application que le nouveau crime de son ennemi rendait plus vive et plus ardente que jamais. Le sénat lui envoya des ambassadeurs pour le complimenter sur l'extrême danger qu'il venait d'éviter; il en fit partir aussi pour confirmer les rois amis dans l'alliance ancienne avec le peuple romain.

Le sénat en avait envoyé d'autres vers Persée pour lui porter ses plaintes et lui demander satisfaction [1]. Voyant qu'ils ne pouvaient obtenir d'audience pendant plusieurs jours, ils partirent pour retourner à Rome; le roi les fit rappeler. Ils lui représentèrent que le traité conclu avec Philippe, son père, et renouvelé depuis avec lui-même, portait, en termes exprès, qu'il ne pourrait porter la guerre hors de son royaume, ni attaquer le peuple romain: ils lui rapportèrent ensuite toutes ses contraventions à ce traité, et le sommèrent de restituer aux alliés tout ce qu'il leur avait enlevé de force. Le roi ne leur répondit que par des emportements et des injures, se plaignant de l'avarice et de l'orgueil des Romains, qui traitaient les rois avec une hauteur insupportable, et prétendaient leur faire la loi comme à des esclaves. Comme ils demandaient une réponse positive, il les remit au lendemain, voulant la leur donner par écrit. Elle portait que le traité conclu avec son père ne le regardait point; que, s'il l'avait accepté, ce n'était point qu'il l'approuvât, mais parce qu'il n'avait pas pu faire autrement, n'étant pas encore bien affermi sur le trône: que, si les Romains voulaient songer à un nouveau traité, et proposer des conditions raisonnables, il délibérerait sur ce qu'il aurait à faire. Le roi, après leur avoir remis cet écrit, se retira brusquement. Les ambassadeurs lui déclarèrent que le peuple romain renonçait à son alliance et à son amitié. Il se retourna plein de colère, et leur dénonça, d'un ton menaçant, qu'ils eussent à sortir de son royaume avant trois jours. De retour à Rome, ils rendirent compte de tout ce qui s'était passé dans leur ambassade, et ajoutèrent qu'ils avaient remarqué, dans toutes les villes de Macédoine par où ils avaient passé, qu'on travaillait fortement aux préparatifs de la guerre.

Les ambassadeurs qu'on avait envoyés vers les rois alliés rapportèrent qu'ils avaient trouvé Eumène en Asie, Antiochus en Syrie, Ptolémée en Égypte, bien disposés pour le peuple romain, et prêts à faire tout ce qu'il souhaiterait d'eux. Persée les avait tous sollicités de se joindre à lui, mais inutilement. Le sénat ne voulut point accorder d'audience aux ambassadeurs de Gentius, roi d'Illyrie, accusé d'être d'intelligence avec Persée; et il remit à entendre ceux des Rhodiens, qui s'étaient aussi rendus suspects, quand les nouveaux consuls seraient entrés en charge. Cependant, pour ne point perdre de temps, on donna ordre de préparer une flotte de cinquante galères pour la Macédoine, et de la faire partir au plus tôt avec des troupes: ce qui fut exécuté sans délai.

On nomma pour consuls P. Licinius Crassus et C. Cassius Longinus [1]. La Macédoine échut par le sort à Licinius.

Non-seulement Rome et l'Italie, mais tous les rois et toutes les villes, tant de l'Europe que de l'Asie, avaient les yeux tournés sur les deux puissants peuples qui allaient entrer en guerre.

Eumène était animé par une ancienne haine contre Persée, et encore plus par le nouveau crime qui lui avait presque arraché la vie dans son voyage à Delphes.

Prusias, roi de Bithynie, avait résolu de ne point prendre de parti, et d'attendre l'événement. Il se flattait que les Romains n'exigeraient pas qu'il prît les armes en leur faveur contre le frère de sa femme; et il espérait, si

[1] Liv. lib. 42, n. 25-27

[1] An. M. 3833; av. J. C. 171 — Liv. lib. 42, n. 28-30 et 36.

Persée était vainqueur, que ce prince se laisserait aisément fléchir aux prières de sa sœur.

Ariarathe, roi de Cappadoce, outre qu'il avait promis en son nom du secours aux Romains, se tenait inviolablement attaché, soit pour la guerre, soit pour la paix, au parti que suivait Euméne, depuis qu'il avait contracté avec lui affinité en lui donnant sa fille en mariage.

Antiochus songeait à s'emparer de l'Égypte, comptant sur la faiblesse du roi pupille, et sur l'indolence et la lâcheté de ses tuteurs, et s'imaginait avoir trouvé un prétexte plausible de faire la guerre à ce prince en lui disputant la Célésyrie, et que les Romains, occupés à la guerre de Macédoine, n'apporteraient point d'obstacle à ses desseins ambitieux. Cependant il avait déclaré au sénat, par ses ambassadeurs, qu'il pouvait absolument disposer de toutes ses forces et de toutes ses troupes, et avait répété la même promesse aux ambassadeurs que Rome lui avait envoyés.

Ptolémée, à cause de la faiblesse de son âge, n'était pas en état de disposer de lui-même. Ses tuteurs se préparaient à la guerre contre Antiochus pour s'assurer la Célésyrie, et promettaient tout aux Romains pour la guerre de Macédoine.

Massinissa aidait les Romains de blé, de troupes, d'éléphants; et il songeait à envoyer à cette guerre son fils Misagène. Voici quel était son plan et ses vues politiques. Massinissa songeait à s'emparer du territoire des Carthaginois. Si les Romains étaient vainqueurs, il comptait ne pouvoir pas exécuter ce projet, parce que les Romains ne souffriraient jamais qu'il poussât à bout les Carthaginois: en ce cas, il faisait donc état de demeurer tel qu'il était. Si au contraire la puissance romaine, qui seule, par politique, l'empêchait d'étendre ses conquêtes, et qui soutenait alors Carthage, venait à succomber, il comptait se rendre maître de toute l'Afrique.

Gentius, roi d'Illyrie, n'avait réussi qu'à se rendre très-suspect aux Romains, sans savoir néanmoins lui-même encore quel parti il devait suivre; et il paraissait que ce serait par caprice et par boutade qu'il s'attacherait aux uns ou aux autres plutôt que par un plan fixe et par un dessein suivi.

Pour Cotys de Thrace, roi des Odryses, il s'était déclaré ouvertement pour les Macédoniens.

Telle était la disposition des rois à l'égard de la guerre de Macédoine. Pour ce qui regarde les peuples et les villes libres, presque partout la populace penchait du côté du roi et des Macédoniens. Les sentiments des principaux qui dominaient chez ces peuples et dans ces villes étaient partagés comme en trois classes. Quelques-uns se livraient si bassement aux Romains, que par ce dévouement aveugle ils perdaient parmi leurs citoyens tout crédit et toute autorité : et de ceux-là peu étaient touchés de la justice du gouvernement romain; le grand nombre n'envisageaient que leur propre intérêt, persuadés qu'ils auraient du crédit dans leurs villes à proportion des services qu'ils rendraient aux Romains. La seconde classe était de ceux qui étaient absolument livrés au roi, les uns parce que leurs dettes et le mauvais état de leurs affaires leur faisaient souhaiter le changement, les autres parce que leur caractère vain et fastueux s'accommodait davantage de la pompe qui règne dans la cour des rois et dont Persée se piquait. Une troisième classe, et c'était la plus sensée et la plus prudente, s'il eût fallu prendre nécessairement parti, aurait préféré les Romains aux rois: mais si la chose eût été laissée à son choix, elle aurait souhaité qu'aucun des deux partis ne devînt plus puissant en opprimant l'autre, mais que, conservant une sorte d'égalité et d'équilibre, ils demeurassent toujours entre eux en paix : parce qu'alors, l'un des deux partis prenant la protection des villes faibles qu'on voudrait opprimer, rendrait leur condition bien plus tranquille et plus assurée. Dans cette espèce de neutralité indécise, ils regardaient comme d'un lieu sûr les combats et les dangers de ceux qui avaient pris parti pour les uns ou pour les autres.

Les Romains, après avoir, selon leur coutume, satisfait à tous les devoirs de la religion, avoir offert aux dieux des prières publiques et des sacrifices, et leur avoir fait des vœux pour l'heureux succès de l'entreprise à laquelle ils se préparaient depuis longtemps, déclarèrent en forme la guerre à Persée, roi de Macédoine, s'il ne donnait une prompte satisfac-

tion sur divers griefs qu'on lui avait déjà expliqués plus d'une fois.

Dans le même temps survinrent des ambassadeurs de sa part, qui dirent que le roi leur maître était fort étonné qu'on eût fait passer des troupes en Macédoine, et qu'il était prêt à donner au sénat toutes les satisfactions qu'on exigerait de lui. Comme on savait que Persée ne cherchait qu'à gagner du temps, on leur répondit que le consul Licinius arriverait bientôt avec son armée en Macédoine, et que, si le roi demandait la paix de bonne foi, il pourrait lui envoyer ses ambassadeurs : mais qu'il ne songeât point à en faire venir en Italie, où ils ne seraient plus reçus ; et pour ceux-ci ils eurent ordre d'en sortir avant douze jours.

Les Romains [1] n'omettaient rien de tout ce qui pouvait contribuer au succès de leurs entreprises. Ils envoyèrent de tous côtés des ambassadeurs vers la plupart de leurs alliés pour animer et fortifier ceux qui leur étaient constamment attachés, pour déterminer ceux qui étaient flottants et incertains, et pour intimider ceux qui paraissaient mal disposés.

Pendant qu'ils étaient à Larisse en Thessalie, il y arriva des ambassadeurs de Perse, qui avaient ordre de s'adresser à Marcius, un des ambassadeurs romains, de le faire ressouvenir de l'ancienne liaison et amitié que le père de ce Romain avait eue avec le roi Philippe, et de lui demander une entrevue avec leur maître. Marcius répondit qu'effectivement son père lui avait souvent parlé de l'amitié et de l'hospitalité qui le liait avec Philippe, et il marqua pour l'entrevue un endroit près du fleuve Pénée. Ils s'y rendirent peu de jours après. Le roi avait un grand cortége, et était environné d'une foule de grands seigneurs et de gardes. Les ambassadeurs n'étaient pas moins bien accompagnés, plusieurs des citoyens de Larisse et des députés des villes qui s'y étaient rendus s'étant fait un devoir de les suivre, et étant bien aises de rapporter chez eux ce qu'ils auraient vu et entendu. On était curieux d'assister à cette entrevue d'un grand roi et des ambassadeurs du plus puissant peuple de la terre.

Après quelques difficultés qui intervinrent sur le cérémonial, et qui furent bientôt levées à l'avantage du Romain, qui eut les honneurs, ils s'abouchèrent. L'abord fut fort gracieux de part et d'autre. Ils ne se traitèrent point comme ennemis, mais plutôt comme des amis liés par le droit sacré de l'hospitalité. Marcius, qui prit le premier la parole, commença par s'excuser sur la triste nécessité où il se trouvait de faire des reproches à un prince pour qui il avait une grande considération. Il déduisit ensuite fort au long tous les sujets de plainte que le peuple romain formait contre lui, et les différentes atteintes qu'il avait données aux traités. Il insista beaucoup sur l'attentat commis contre Eumène, et finit en témoignant qu'il désirait que le roi pût lui fournir de bonnes raisons et le mettre en état de plaider sa cause et de le justifier devant le sénat.

Persée, après avoir coulé légèrement sur le fait d'Eumène, qu'il paraissait étonné qu'on osât lui imputer sans aucune preuve plutôt qu'à tant d'autres ennemis qu'avait ce prince, descendit dans un grand détail, et répondit le mieux qu'il lui fut possible à tous les chefs d'accusation formés contre lui. « Ce que je « puis assurer [1], dit-il en finissant, c'est que « ma conscience ne me reproche point d'avoir « fait sciemment et de propos délibéré aucune « faute contre les Romains ; et si j'en ai com- « mis quelqu'une par inattention, averti com- « me je viens de l'être je puis me corriger. Je « n'ai rien fait certainement qui mérite qu'on « me poursuive avec une haine opiniâtre com- « me vous faites, et comme si j'étais coupable « de crimes énormes et atroces qui ne peuvent « s'expier ni se pardonner. C'est bien sans « fondement qu'on vante partout la clémence « et la bonté du peuple romain, si, pour de si « légers sujets, qui méritent à peine quelques « plaintes et quelques reproches, vous prenez « les armes et portez la guerre contre des rois « qui sont vos alliés. »

Le résultat de la conférence fut que Persée

[1] Liv. lib. 42, n. 37-44. — Polyb. Legat. 63.

[1] Conscius mihi sum, nihil me scientem deliquisse ; et, « si quid fecerim imprudentiâ lapsus, corrigi me et « emendari castigatione hâc posse. Nihil certè insanabile, « nec quod bello et armis persequendum esse censeatis « commisi : aut frustra clementiæ gravitatisque vestræ « fama vulgata per gentes est, si talibus de causis, quæ « vix querelâ et expostulatione dignæ sunt, arma capitis, « et regibus sociis bella infertis. » (Liv.)

enverrait de nouveaux ambassadeurs à Rome afin de tenter toutes les voies possibles pour n'en point venir à une rupture et à une guerre ouverte. C'était un piége que le rusé commissaire tendait à la simplicité du roi pour gagner du temps. Il feignit d'abord de trouver de grandes difficultés à la trêve que demandait Persée pour envoyer à Rome ses ambassadeurs, et il ne parut enfin s'y rendre que par considération pour le roi. La véritable raison était que les Romains n'avaient encore ni troupes ni général en état d'agir, au lieu que du côté de Persée tout était prêt ; et que, s'il n'eût point été aveuglé par une vaine espérance de paix, il aurait dû saisir ce moment, qui lui était si favorable et si contraire aux ennemis, et se mettre d'abord en campagne.

Après cette entrevue, les ambassadeurs romains s'avancèrent vers la Béotie, où il y avait eu de grands mouvements, les uns se déclarant pour Persée, les autres pour les Romains; mais enfin ce dernier parti l'emporta. Les Thébains, et à leur exemple les autres peuples de Béotie, firent alliance avec le peuple romain, chacun par leurs députés particuliers, et non par le consentement du corps entier de la nation selon l'ancien usage. C'est ainsi que les Béotiens, pour avoir pris témérairement le parti de Persée, après avoir formé pendant longtemps une république qui, en différentes occasions, s'était heureusement délivrée des plus grands périls, se virent dispersés et gouvernés par autant de conseils qu'il y avait de villes dans la province, qui toutes, dans la suite, demeurèrent indépendantes les unes des autres, et ne formèrent plus une seule ligue comme auparavant. Et ce fut un effet de la politique romaine, qui les divisa pour les affaiblir, sachant qu'il était bien plus aisé par là de les gagner et de les asservir que si elles eussent toujours été unies toutes ensemble. Il n'y eut presque dans la Béotie que Coronée et Haliarte qui persistèrent dans l'alliance avec Persée.

De la Béotie les commissaires passèrent dans le Péloponnèse. L'assemblée de la ligue achéenne fut convoquée à Argos. Ils demandèrent mille hommes seulement pour les mettre en garnison dans Chalcis, jusqu'à ce que l'armée romaine passât en Grèce, et ils y furent envoyés sur-le-champ. Marcius et Attilius, ayant terminé les affaires de la Grèce, retournèrent à Rome au commencement de l'hiver.

Vers le même temps, Rome envoya encore de nouveaux commissaires[1] vers les îles de l'Asie les plus considérables pour les exhorter à lui donner un puissant secours dans la guerre contre Persée. Les Rhodiens se signalèrent dans cette occasion. Hégésiloque, qui pour lors était prytane (on appelait ainsi le premier magistrat), avait préparé les esprits, et avait représenté qu'il fallait effacer par des actions, et non simplement par des paroles, toutes les mauvaises impressions qu'Eumène avait tâché d'inspirer aux Romains sur leur fidélité. Ainsi, à l'arrivée des ambassadeurs, ils leur montrèrent une flotte de quarante galères, tout équipée, et prête à se mettre en mer au premier ordre. Une surprise si agréable fit un grand plaisir aux Romains, qui s'en retournèrent extrêmement contents d'un zèle si marqué, qui avait même prévenu leurs demandes.

Persée, en conséquence de son entrevue avec Marcius, envoya des ambassadeurs à Rome pour y traiter de ce qui avait été proposé dans cette conférence. Il chargea d'autres ambassadeurs de lettres pour Rhodes et pour Byzance, dans lesquelles il exposait ce qui s'était passé dans l'entrevue, et déduisait fort au long les raisons sur lesquelles son droit était appuyé. Il exhortait en particulier les Rhodiens à demeurer en repos, et à attendre en simples spectateurs quel parti prendraient les Romains. « Si, malgré les traités qui ont « été faits entre nous, ils m'attaquent, vous « serez, leur disait-il, les médiateurs entre les « deux peuples. Tout le monde est intéressé « à les voir vivre en paix, mais il ne sied à « personne plus qu'à vous de travailler à les « réunir. Défenseurs, non-seulement de votre « liberté, mais encore de celle de toute la « Grèce, plus vous avez de zèle et d'ardeur « pour un si grand bien, plus vous devez vous « mettre en garde contre quiconque aurait ou « pourrait vous inspirer des sentiments con- « traires. Vous sentez assez que[2] c'est réduire

[1] Liv. lib. 42, n. 45-48. — Polyb. Legat. 64-68.

[2] « Quum cæterorum id interesse, tùm præcipuè « Rhodiorum, quò plus inter alias civitates dignitate at- « que opibus excellant, quæ serva atque obnoxia fore, si « nullus aliò sit quam ad Romanos respectus. » (Liv.)

« les Grecs dans une véritable servitude que « de les faire dépendre d'un seul peuple, sans « leur laisser d'autre recours. » On reçut poliment les ambassadeurs ; mais la réponse fut qu'en cas de guerre, on priait le roi de ne point compter sur les Rhodiens, et de ne leur rien demander qui pût troubler l'alliance qu'ils avaient faite avec les Romains. Les mêmes ambassadeurs passèrent aussi en Béotie, où ils n'eurent pas beaucoup plus de contentement, si ce n'est de la part de quelques petites villes[1] qui se séparèrent des Thébains pour embrasser le parti du roi.

Marcius et Atilius, étant de retour à Rome, rendirent compte au sénat de leur commission. Ce qu'ils firent valoir surtout, fut la ruse et l'artifice avec lequel ils avaient trompé Persée en lui accordant une trêve qui le mettait hors d'état de commencer dès lors la guerre avec avantage, comme il le pouvait, et qui donnait aux Romains le temps d'achever entièrement leurs préparatifs, et de se mettre en campagne. Ils n'oubliaient pas l'adresse avec laquelle ils avaient dissipé l'assemblée générale des Béotiens pour les empêcher de s'unir à la Macédoine d'un commun consentement.

La plus grande partie du sénat leur sut bon gré d'une conduite si sage à leur goût, qui marquait une profonde politique et une dextérité non commune à manier les affaires. Mais les anciens, imbus d'autres principes, et qui s'en tenaient aux maximes antiques, dirent qu'ils ne reconnaissaient point ici le caractère romain : que leurs ancêtres, comptant plus sur le vrai courage que sur la ruse, avaient coutume de faire la guerre ouvertement, et non par des souterrains ; qu'il fallait laisser ces indignes artifices aux Carthaginois et aux Grecs, chez qui il était plus glorieux de tromper l'ennemi que de le vaincre à force ouverte : qu'à la vérité quelquefois la ruse, dans le moment même, paraissait mieux réussir que le courage ; mais qu'une victoire remportée hautement dans un combat où l'on mesurait de près ses forces, et que l'ennemi ne pouvait attribuer ni au hasard, ni à la tromperie, était d'une durée beaucoup plus stable, parce qu'elle laissait dans les esprits une conviction intime de la supériorité de forces et de courage de la part du vainqueur.

Malgré ces remontrances des anciens, qui ne pouvaient goûter ces nouvelles maximes de politique, la partie du sénat qui préférait l'utile à l'honnête l'emporta ici de beaucoup, et la conduite des deux commissaires fut approuvée. Marcius fut envoyé de nouveau avec quelques galères dans la Grèce pour y régler les affaires sur le pied qu'il jugerait à propos ; et Atilius dans la Thessalie, pour s'emparer de Larisse, dans la crainte qu'à l'échéance de la trêve, Persée ne se rendît maître de cette importante place, qui était la capitale du pays. On envoya aussi Lentulus à Thèbes pour[1] veiller sur la Béotie.

. Quoiqu'à Rome on fût déterminé à faire la guerre contre Persée, le sénat donna audience à ses ambassadeurs. Ils répétèrent les mêmes choses qui avaient été dites dans l'entrevue avec Marcius, et tâchèrent de justifier leur maître, principalement sur l'attentat qu'on l'accusait d'avoir commis sur la personne d'Eumène. On les écouta peu favorablement, et le sénat leur ordonna, et à tous les Macédoniens qui étaient à Rome, de sortir incessamment de la ville, et de l'Italie dans trente jours. Le consul Licinius, qui devait commander en Macédoine, eut ordre de se préparer à partir au plus tôt avec son armée. Le préteur Lucrétius, qui avait le commandement de la flotte, partit avec quarante-cinq galères, et se rendit, le cinquième jour, de Naples dans la Céphallénie, où il attendit l'arrivée des troupes de terre.

§ II. — Le consul Licinius et le roi Persée se mettent en campagne. Ils campent l'un et l'autre près du fleuve Pénée, mais à quelque distance. Combat de cavalerie, où Persée remporte un avantage considérable, dont il profite mal. Il songe à faire la paix, et n'y peut réussir. Les armées, de part et d'autre, entrent en quartiers d'hiver.

Le consul Licinius[1], après avoir offert ses vœux aux dieux dans le Capitole, partit de Rome revêtu d'une cotte-d'armes selon la coutume. Le départ des consuls, dit Tite-Live,

[1] Coronée et Haliarte.

[1] An. M. 3833; av. J. C. 171. — Liv. lib. 42, n. 49-63

se fait toujours avec une grande solennité et un concours incroyable, surtout quand il s'agit d'une guerre importante et contre un puissant ennemi. Outre l'intérêt que chaque particulier peut prendre à la gloire du consul qui part, les citoyens sont attirés à ce spectacle par la curiosité de voir le général à la prudence et au courage duquel ils confient le sort de la république. Mille pensées inquiétantes s'offrent alors à l'esprit sur le succès de la guerre, qui est toujours douteux et incertain. On se représente les défaites arrivées par l'ignorance et la témérité des généraux, et au contraire les victoires qu'on a dues à leur prudence et à leur courage. « Qui des mortels, dit-on, peut « savoir quel sera le sort d'un consul qui est « près de son départ, et si on le verra de re- « tour avec son armée victorieuse monter en « triomphe à ce même Capitole d'où il est « parti après y avoir offert ses prières aux « dieux, ou si peut-être cette joie ne sera « point pour les ennemis ? » La gloire ancienne des Macédoniens, celle de Philippe, qui s'était rendu célèbre surtout par la guerre qu'il avait faite contre les Romains, augmentaient beaucoup la réputation de Persée ; et l'on savait que, depuis qu'il était monté sur le trône, on s'était toujours attendu à voir éclater la guerre de sa part. Pleins de ces pensées, les citoyens conduisirent en foule le consul hors de la ville. C. Claudius et Q. Mucius, qui tous deux avaient été consuls, ne crurent pas se dégrader en servant dans son armée en qualité de tribuns des soldats (comme qui dirait en qualité de colonels ou de brigadiers), et partirent avec lui. On y joignit trois jeunes Romains illustres, P. Lentulus, et deux Manlius Acidinus. Le consul se rendit avec eux à Brunduse, où était le rendez-vous de l'armée ; et ayant passé la mer avec toutes ses troupes, il arriva à Nymphée sur les terres des Apolloniates.

Peu de jours auparavant, Persée, sur le rapport des ambassadeurs revenus de Rome, qui assuraient qu'il ne restait plus aucune espérance de paix, tint un grand conseil. Les avis y furent partagés. Quelques-uns croyaient qu'il fallait, ou payer un tribut si on l'exigeait, ou céder une portion de son domaine si on l'y condamnait ; en un mot, souffrir, pour obtenir la paix, tout ce qui serait supportable, plutôt que d'exposer sa personne et son royaume au danger de périr absolument : que, si on lui laissait une partie de son royaume, le temps et l'occasion pourraient lui faire naître des conjonctures favorables qui le mettraient en état non-seulement de recouvrer tout ce qu'il aurait perdu, mais même de se rendre formidable à ceux qui maintenant faisaient trembler la Macédoine.

Le plus grand nombre était d'un sentiment bien différent. Ils soutenaient que, pour peu qu'il cédât, il fallait se résoudre à perdre tout son royaume : que ce n'était pas l'argent ni les terres qui piquaient l'ambition des Romains, qu'ils aspiraient à la souveraineté et à la domination ; qu'ils savaient que les plus grands royaumes et les plus puissants empires étaient sujets à bien des révolutions ; qu'ils avaient humilié ou plutôt ruiné Carthage sans envahir son domaine, se contentant de la tenir en respect par le voisinage de Massinissa ; qu'ils avaient relégué Antiochus et son fils au delà du mont Taurus : qu'il n'y avait plus que le royaume de Macédoine capable de faire ombrage et de tenir tête aux Romains : que la prudence demandait que Persée, pendant qu'il en était encore le maître, examinât bien sérieusement en lui-même s'il voulait, en accordant aux Romains tantôt une chose, tantôt une autre, se voir enfin dépouillé de toute sa puissance, chassé de ses états, et obligé de demander comme par grâce aux Romains la permission d'aller se confiner dans la Samothrace, ou dans quelque autre île, pour y passer le reste de ses jours dans le mépris et la misère, avec la douleur de survivre à sa gloire et à son empire ; ou s'il n'aimait pas mieux, armé comme il convient à un homme de courage pour défendre sa fortune et sa dignité, courir tous les risques de la guerre, et, en cas qu'il fût vainqueur, avoir la gloire de délivrer l'univers du joug des Romains : qu'il n'était pas plus étonnant qu'on chassât les Romains de la Grèce qu'il l'avait été qu'on fît sortir Annibal de l'Italie. Convenait-il d'ailleurs à Persée, après s'être opposé de toutes ses forces à son frère qui voulait usurper le royaume, de le céder lâchement à des étrangers qui cherchaient à lui en enlever la possession ? qu'enfin

tout le monde couvenait qu'il n'y avait rien de plus honteux que de céder l'empire sans résistance, et rien de plus lnuable que d'avoir tout mis en œuvre pour s'y maintenir.

Ce conseil se tint à Pella, ancienne capitale de la Macédoine. *Puisque vous le jugez ainsi à propos*, dit le roi, *faisons donc la guerre avec l'aide des dieux*. Il donna ordre en même temps à tous ses généraux d'assembler leurs troupes à Citium [1], et il s'y rendit bientôt lui-même avec tous les seigneurs de sa cour et ses compagnies des gardes, après avoir offert à Minerve, surnommée *Alcidème*, une hécatombe, c'est-à-dire un sacrifice de cent bœufs. Il y trouva l'armée toute assemblée. Elle montait, en comptant les troupes étrangères et celles du pays, à trente-neuf mille hommes de pied, dont à peu près la moitié composait la phalange, et à quatre mille chevaux. On convenait que depuis l'armée qu'Alexandre-le-Grand avait menée en Asie, nul roi de Macédoine n'en avait eu une si nombreuse.

Il y avait vingt-six ans que Philippe avait fait la paix avec les Romains; et comme pendant tout ce temps-là la Macédoine avait été tranquille et sans guerre considérable, il se trouvait une nombreuse jeunesse en âge de porter les armes, qui avait déjà commencé à s'exercer et à se former dans les guerres que la Macédoine avait eues à soutenir contre les Thraces ses voisins. D'ailleurs, Philippe en premier lieu, et après lui Persée, avaient depuis longtemps formé le dessein de porter la guerre contre les Romains. C'est pourquoi, dans le temps dont nous parlons, tout se trouva prêt pour la commencer.

Persée, avant de se mettre en campagne, crut devoir haranguer ses troupes. Il monta donc sur son trône, et de là, ayant ses deux fils à ses côtés, il leur parla avec beaucoup de force. Il commença à faire un long dénombrement de toutes les injustices que les Romains avaient commises à l'égard de son père, lesquelles l'avaient engagé à prendre le parti de leur faire la guerre; mais une mort prématurée l'avait empêché de mettre son dessein à exécution. Il ajouta qu'aussitôt après la mort de Philippe, les Romains lui avaient envoyé des ambassadeurs, et qu'en même temps ils avaient fait passer des troupes en Grèce pour en envahir les plus fortes places; qu'ensuite, pour gagner du temps, ils l'avaient amusé pendant tout l'hiver par des entrevues trompeuses et par une trêve simulée, sous le beau prétexte de travailler à une réconciliation. Il comparait l'armée du consul, qui était actuellement en marche avec celle des Macédoniens, selon lui, beaucoup supérieure à l'autre, et pour le nombre des soldats, et pour le courage des troupes, et pour les provisions, tant d'armes que de vivres, que son père et lui avaient amassées avec des soins infinis pendant un grand nombre d'années. « Il ne vous « reste donc, Macédoniens, leur dit-il en finissant, que de montrer maintenant le même « courage que firent paraître vos ancêtres « lorsque, ayant dompté toute l'Europe, ils « passèrent en Asie, ne mettant d'autres bornes à leurs conquêtes que celles de l'univers. « Aujourd'hui il ne s'agit pas de porter vos « armes jusqu'au fond des Indes, mais de vous « conserver vous-mêmes dans la possession du « royaume de Macédoine. Quand les Romains « attaquèrent mon père, ils couvrirent cette « guerre injuste du spécieux prétexte de rétablir la Grèce dans son ancienne liberté : « maintenant ils entreprennent, à front découvert, de réduire en servitude la Macédoine. Ce fier peuple ne peut souffrir que « l'empire romain ait pour voisin aucun roi, « ni laisser des armes entre les mains d'aucune « nation belliqueuse; car, n'en doutez point, « si vous refusez de faire la guerre, et que vous « vouliez vous soumettre aux ordres de ces « maîtres orgueilleux, il faut vous résoudre à « leur livrer vos armes avec votre roi et son « royaume. »

A ces mots, toute l'armée, qui avait applaudi modérément au reste du discours, jeta des cris de colère et d'indignation, exhortant le roi à concevoir d'heureuses espérances, et demandant avec instance qu'on la menât contre les ennemis.

Persée ensuite donna audience aux ambassadeurs des villes de Macédoine, qui venaient lui offrir de l'argent et des vivres, chacune selon son pouvoir, pour les besoins de l'armée. Le roi les remercia avec bonté, mais n'accepta

[1] Ville de Macédoine.

point leurs offres, apportant pour raison que l'armée était abondamment fournie de tout ce qui lui était nécessaire. Il leur demanda seulement des voitures pour transporter les béliers, les catapultes et les autres machines de guerre.

Cependant les deux armées étaient en mouvement. Celle des Macédoniens, après quelques jours de marche, arriva à Sycurie, ville située au bas du mont OEta; celle du consul, à Gomphi dans la Thessalie, après avoir surmonté d'horribles difficultés dans des chemins et dans des défilés qui étaient presque impraticables. Les Romains eux-mêmes avouaient que si l'ennemi avait gardé ces défilés, il aurait pu facilement y faire périr leur armée. Le consul s'avança à trois milles près de la contrée appelée Tripolis, et campa sur les bords du fleuve Pénée.

Dans le même temps Eumène arriva à Chalcis avec ses frères Attale et Athénée; le quatrième, nommé Philétère, était resté à Pergame pour la défense du pays. Eumène et Attale se joignirent au consul avec quatre mille hommes de pied et mille chevaux. Ils avaient laissé à Chalcis deux mille hommes de pied sous la conduite d'Athénée pour fortifier la garnison de cette importante place. Il vint aussi de la part des alliés d'autres troupes, mais en assez petit nombre, et plusieurs galères. Persée cependant envoya plusieurs détachements pour ravager le pays voisin de Phères, espérant que, si le consul quittait son camp pour venir au secours des villes alliées, il pourrait le surprendre et l'attaquer à son avantage; mais son espérance fut vaine, et il se contenta de distribuer à ses soldats le butin qu'il avait fait, qui était fort considérable, et consistait principalement en bétail de toute espèce.

Le consul et le roi tinrent conseil dans le même temps, chacun de leur côté, pour décider par où ils devaient commencer la guerre. Le roi, tout fier de ce qu'on lui avait laissé ravager impunément les terres des Phéréens, était d'avis d'aller, sans perdre de temps, attaquer les Romains dans leur camp. Les Romains sentaient bien que leur lenteur et leurs retardements les décriaient dans l'esprit des alliés, et ils se reprochaient à eux-mêmes de n'avoir point porté de secours à ceux de Phères. Pendant qu'ils délibéraient sur le parti qu'ils devaient prendre (Eumène et Attale étaient du conseil), arrive un courrier à la hâte, qui leur apprend que les ennemis étaient proche avec une armée nombreuse. Sur-le-champ on donne le signal pour faire prendre les armes aux soldats, et l'on détache pour aller à la découverte cent chevaux, et autant de fantassins armés à la légère. Persée, sur les dix heures du matin, ne se trouvant éloigné du camp des Romains que d'une petite demi-lieue, fait faire halte à son infanterie, et s'avance avec sa cavalerie et les soldats armés à la légère. A peine avait-il fait un quart de lieue, qu'il aperçoit un gros des ennemis : il envoie contre eux un petit corps de cavalerie, soutenu par quelques troupes armées à la légère. Comme ces deux détachements étaient de nombre à peu près égal, et que ni de part ni d'autre on n'envoya point de nouvelles troupes à leur secours, le combat finit sans qu'on pût dire de quel côté était la victoire. Persée ramena ses troupes à Sycurie.

Persée, le lendemain, à la même heure, fait avancer toutes ses troupes vers le même endroit : elles étaient suivies de chariots chargés de vaisseaux remplis d'eau; car, pendant près de quatre lieues, on n'en trouvait point, et le chemin était plein de poussière; et il aurait pu arriver que les troupes, épuisées par la soif, eussent été obligées d'abord de combattre, ce qui les aurait fort incommodées. Les Romains s'étant tenus en repos, et ayant même fait rentrer les corps de garde dans les retranchements, les troupes du roi s'en retournèrent dans leur camp. Elles firent la même chose pendant quelques jours, dans l'espérance que les Romains ne manqueraient pas de détacher leur cavalerie pour attaquer leur arrière-garde; et que pour lors, les ayant tirés assez loin de leur camp, et le combat étant engagé, ils tourneraient face; et comme la cavalerie du roi l'emportait de beaucoup sur celle des Romains, aussi bien que ses fantassins armés à la légère, ils comptaient qu'ils en viendraient aisément à bout.

Ce premier dessein ne réussissant pas, le roi alla camper plus près de l'ennemi, n'en étant pas plus éloigné que d'un peu plus de deux lieues. Dès la pointe du jour, ayant rangé son infanterie dans le même lieu où il avait cou-

tume de le faire les jours précédents, c'est-à-dire à mille pas de l'ennemi, il mène toute sa cavalerie et ses troupes armées à la légère vers le camp des Romains. La poussière qui paraissait, et plus proche que de coutume, et excitée par un plus grand nombre de troupes, y jeta l'alarme; et à peine le premier qui en apporta la nouvelle put-il faire croire que l'ennemi fût si près, parce qu'auparavant, plusieurs jours de suite, il n'avait paru que sur les dix heures, et que pour lors le soleil ne commençait qu'à se lever. Mais quand, aux cris de plusieurs qui confirmaient cette nouvelle, et qui accouraient en foule des portes, il n'y eut plus moyen d'en douter, le trouble fut fort grand dans le camp. Tous les officiers se rendent précipitamment à la tente du général, et les soldats chacun dans leur tente particulière. La négligence du consul, si mal instruit des mouvements d'un ennemi qui était tout près de lui, et qui devait jour et nuit le tenir en haleine, ne donne pas grande idée de son mérite.

Persée avait rangé ses troupes à moins de cinq cents pas des retranchements du consul. Cotys, roi des Odryses dans la Thrace, commandait la gauche avec la cavalerie de sa nation : les armés à la légère étaient distribués d'espace en espace dans les premiers rangs. La cavalerie macédonienne, mêlée de même de Crétois, formait l'aile droite : à la pointe des deux ailes était la cavalerie du roi et celle des troupes auxilaires. Le roi occupa le centre avec la cavalerie qui accompagnait toujours sa personne, et il plaça devant lui les frondeurs et les gens de trait, qui pouvaient être au nombre de quatre cents.

Le consul ayant rangé en bataille son infanterie dans le camp même, en fit sortir la cavalerie seule et les troupes armées à la légère, qu'il rangea devant les retranchements. L'aile droite, composée de toute la cavalerie d'Italie, était commandée par C. Licinius Crassus, frère du consul; la gauche, composée de la cavalerie des Grecs alliés, par M. Valérius Lévinus : l'une et l'autre étaient entremêlées de leurs troupes armées à la légère. Q. Mucius était placé dans le centre avec un corps choisi de cavalerie; et il avait devant lui deux cents cavaliers gaulois, et trois cents tirés des troupes d'Eumène. Quatre cents cavaliers de Thessalie étaient placés un peu au-dessus de l'aile gauche, comme un corps de réserve. Le roi Eumène et Attale, son frère, avec leur troupe, occupaient l'espace entre les retranchements et les derniers rangs.

Ce ne fut ici qu'un combat de cavalerie, laquelle de part et d'autre était à peu près égale pour le nombre, et pouvait monter de chaque côté à quatre mille hommes, sans compter les armés à la légère. L'action commença par les frondeurs et les gens de trait, qui étaient placés à la tête; mais ce n'en fut là que comme le prélude. Les Thraces, comme des bêtes qu'on a tenues longtemps enfermées, et qui n'en deviennent que plus féroces se jetèrent les premiers avec fureur contre l'aile droite des Italiens, qui, tout braves et intrépides qu'ils étaient, ne purent soutenir un choc si rude et si violent. Les fantassins armés à la légère, que les Thraces avaient parmi eux, abattaient avec leurs épées les lances des ennemis; et tantôt ils coupaient les jarrets de leurs chevaux, tantôt ils les perçaient dans les flancs. Persée, ayant attaqué le centre des ennemis, mit d'abord les Grecs en désordre; et comme ils étaient vivement pressés dans leur fuite, la cavalerie thessalienne, laquelle, séparée de l'aile gauche par un médiocre intervalle, formait un corps de réserve, et qui, dans le commencement de l'action, n'avait été que spectatrice et témoin du combat, fut d'un grand secours quand l'aile gauche vint à plier; car cette cavalerie, se retirant doucement et en bon ordre, après qu'elle se fut jointe aux troupes auxiliaires d'Eumène, donna une retraite assurée dans ses rangs aux fuyards, qui étaient dispersés de côté et d'autre; et voyant que l'ennemi ne les pressait plus si vivement, elle osa même aller au-devant d'eux pour les soutenir et les rassurer; et comme cette cavalerie marchait en bon ordre, et gardait toujours ses rangs, celle du roi, qui, en poursuivant les fuyards, s'était débandée, n'osa pas attendre les Thessaliens, ni en venir aux mains avec eux.

Hippias et Léonat, ayant appris l'avantage que la cavalerie avait remporté, pour ne pas faire manquer au roi une occasion si favorable de mettre le comble à la gloire de cette journée en poussant vivement les ennemis, et allant les

attaquer dans leurs retranchements, lui amenèrent de leur propre mouvement et sans ordre la phalange macédonienne. Il paraissait en effet que, pour peu d'efforts que fit le roi, il pouvait rendre sa victoire complète, et que, dans l'ardeur où étaient ses troupes, et dans l'effroi qu'elles avaient jeté parmi les Romains, la pleine défaite de ceux-ci était assurée. Pendant que, partagé entre l'espérance et la crainte, il délibérait en lui-même sur le parti qu'il devait prendre, Évandre[1] de Crète, en qui il avait beaucoup de confiance, ayant vu la phalange en marche, accourt promptement vers Persée, et le prie avec instance de ne pas se livrer au succès présent, et de ne point engager témérairement une nouvelle action, qui n'était pas nécessaire, et où il risquait tout. Il lui représenta que, si, content de l'avantage qu'il venait de remporter, il demeurait ce jour-là en repos, ou il obtiendrait des conditions d'une paix honorable, ou que, s'il préférait le parti de la guerre, ce premier succès déterminerait infailliblement à se déclarer pour lui ceux qui jusque-là étaient demeurés neutres. Le roi penchait déjà par lui-même vers cet avis. C'est pourquoi, ayant loué les vues et le zèle d'Évandre, il fit sonner la retraite pour sa cavalerie, et donna ordre qu'on fit retourner l'infanterie dans le camp.

Les Romains perdirent dans ce combat deux mille hommes de leur infanterie légère au moins, et eurent deux cents cavaliers de tués et autant de pris. De l'autre côté, vingt cavaliers seulement et quarante fantassins demeurèrent sur la place. Les vainqueurs rentrèrent dans leur camp pleins de joie, les Thraces surtout, qui portaient au haut de leurs piques, en chantant et comme en triomphe, les têtes des ennemis qu'ils avaient tués : c'était à eux principalement qu'on était redevable de la victoire. Les Romains, au contraire, plongés dans une profonde tristesse, gardaient un morne silence, et, pleins de frayeur, s'attendaient à tout moment que l'ennemi allait venir les attaquer dans leur camp. Eumène était d'avis qu'on transportât le camp de l'autre côté du fleuve Pénée, afin qu'il servît comme de rempart à leurs troupes jusqu'à ce qu'elles fussent revenues de leur frayeur. Le consul avait peine à prendre ce parti, qui, par un aveu si public de crainte, était tout à fait déshonorant pour lui et pour son armée : mais cependant, vaincu par la raison, et cédant à la nécessité, il fit passer ses troupes à la faveur du silence de la nuit, et alla camper sur l'autre rive du fleuve.

Persée, le lendemain, s'avança pour attaquer les ennemis et leur livrer combat : mais il n'en était plus temps, et il trouva leur camp abandonné. Quand il les vit retranchés de l'autre côté de la rivière, il reconnut l'énorme faute qu'il avait faite la veille de ne pas les poursuivre vivement aussitôt après leur défaite ; mais il avoua que c'en était une encore plus grande d'être demeuré tranquille et sans action pendant la nuit : car, sans mettre le reste de l'armée en mouvement, s'il avait seulement détaché ses troupes armées à la légère contre les ennemis, pendant qu'en trouble et en désordre ils passaient la rivière, il aurait pu sans peine défaire une partie de leur armée.

On voit ici d'une manière sensible comment arrivent les révolutions des états, et comment se prépare la chute des plus grands empires. Il n'y a point eu de lecteur qui n'ait dû être frappé de voir Persée s'arrêter tout court dans un moment décisif, et manquer une occasion, l'on peut dire presque sûre, de défaire pleinement les ennemis. Il ne faut pas être fort habile ni fort clairvoyant pour apercevoir une faute si grossière. Mais comment Persée, qui ne manquait ni de jugement ni d'expérience, ne l'aperçoit-il point ? Une pensée lui est suggérée par un homme de confiance. Elle est folle, téméraire, insensée. Mais Dieu, qui est le maître des esprits, et qui veut détruire le royaume de Macédoine, laisse dominer cette pensée seule dans l'esprit du roi, et en écarte toutes les autres qui auraient pu et qui devaient naturellement lui faire prendre un parti tout opposé. Ce n'est point encore assez. Cette première faute pouvait être réparée avantageusement par un peu de vigilance pendant la nuit. Il semble que Dieu ait endormi et le prince, et toute l'armée. Il ne vient dans l'esprit d'aucun des officiers d'observer les démarches nocturnes de l'ennemi. On ne voit ici rien que

[1] Persée s'était servi de son ministère pour commettre l'assassinat d'Eumène.

de naturel : mais l'Ecriture nous apprend à penser autrement ; et je puis bien appliquer à cet événement ce qu'elle dit des troupes et des officiers de Saül [1] : *Il n'y en eut pas un seul qui vit rien, qui s'aperçût de rien, ou qui s'éveillât : mais tous dormaient, parce que le Seigneur les avait assoupis d'un profond sommeil.*

Les Romains, à la vérité, ayant mis une rivière entre eux et l'ennemi, ne se voyaient plus dans le danger prochain d'être attaqués et mis en déroute : mais l'échec qu'ils venaient de recevoir, et l'atteinte qu'ils avaient donnée à la gloire du nom romain, les pénétrait de la plus vive douleur. Tous, dans le conseil de guerre qu'avait assemblé le consul, en rejetèrent la faute sur les Etoliens. On disait que c'étaient eux qui avaient pris l'alarme et fui les premiers, que le reste des Grecs avait été entraîné par leur exemple, et qu'on avait vu cinq des principaux de leur nation prendre les premiers la fuite. Les Thessaliens au contraire furent loués pour leur courage, et leurs chefs gratifiés de plusieurs marques d'honneur.

Les dépouilles remportées sur les Romains étaient considérables. On comptait plus de quinze cents boucliers, plus de mille cuirasses, et un bien plus grand nombre de casques, d'épées, et de traits de toute sorte. Le roi en fit de grandes largesses à tous les officiers qui s'étaient le plus distingués ; et ayant assemblé l'armée, il commença par dire que ce qui venait d'arriver était à leur égard un présage heureux et un gage assuré de ce qu'ils devaient espérer pour l'avenir. Il fit l'éloge des troupes qui venaient de combattre, rehaussa en termes magnifiques la victoire remportée sur la cavalerie des Romains, qui faisait la principale force de leur armée, et qu'ils avaient cru jusque-là invincible ; et s'en promit une encore plus considérable sur leur infanterie, qui n'avait échappé à leurs mains que par une fuite honteuse pendant la nuit, mais qu'il serait aisé de forcer dans les retranchements où la crainte la tenait renfermée. Les soldats victorieux, qui portaient sur leurs épaules les dépouilles des ennemis qu'ils avaient tués, écoutèrent ce discours avec un sensible plaisir, et se promettaient tout de leur courage, jugeant de l'avenir par le passé. L'infanterie de son côté, surtout celle qui composait la phalange macédonienne, piquée d'une louable jalousie, prétendait bien égaler à la première occasion et même passer la gloire de leurs compagnons. Tous, en un mot, demandaient avec une ardeur et un empressement incroyable qu'on les mît seulement aux mains avec les ennemis. Le roi, après avoir renvoyé l'assemblée, partit le lendemain, passa la rivière, et alla camper à Mopsium : c'était une hauteur située entre Tempé et Larissa.

La joie de l'heureux succès d'une si importante bataille s'était fait sentir d'abord à Persée dans toute son étendue. Il se regardait comme supérieur à un peuple qui lui-même l'était à l'égard de tous les princes et de toutes les autres nations. Ce n'était point une victoire surprise et comme dérobée par la ruse et l'adresse, mais enlevée à force ouverte par la bravoure et le courage de ses troupes, et cela sous ses yeux et par ses ordres. Il avait vu la fierté romaine plier devant lui jusqu'à trois fois dans une seule journée : d'abord en se tenant renfermée par crainte dans son camp ; puis, dès qu'elle avait osé en sortir, en prenant honteusement la fuite ; et enfin, en fuyant de nouveau pendant l'obscurité de la nuit, et en ne trouvant de sûreté que dans l'enceinte de ses retranchements, asile ordinaire de la peur et de la lâcheté. Ces pensées étaient bien flatteuses, et capables de faire illusion à un prince déjà trop rempli de son propre mérite.

Mais, quand ces premiers transports furent un peu rassis, et que cette vapeur enivrante d'une joie subite se fut un peu dissipée, et eut fait place à la réflexion, Persée alors [1] rendu à lui-même, et envisageant de sang-froid toutes les suites de sa victoire, commença à en être en quelque sorte effrayé. Ce qu'il y avait de sages courtisans autour de lui, profitant de ces heureuses dispositions, hasardèrent de lui donner un conseil dont elles le rendaient capable : c'était de profiter de l'avantage qu'il venait de remporter, pour obtenir des Romains une paix honorable. Ils lui

[1] « Et non erat quisquam qui videret, et intelligeret, « et evigilaret : sed omnes dormiebant, quia sopor Do- « mini irruerat super eos. » (I *Reg.* 26, 12.)

[1] Polyb. Legat. 69.

représentèrent que la marque d'un prince prudent et heureux à juste titre était de ne point compter sur les faveurs présentes de la fortune, et de ne se point livrer à une prospérité éblouissante ; qu'ainsi il ferait bien d'envoyer au consul pour renouveler avec lui le traité aux mêmes conditions que T. Quintius vainqueur avait imposées à Philippe son père ; qu'il ne pouvait pas finir la guerre plus heureusement pour lui qu'après une bataille si mémorable, ni espérer jamais une occasion plus favorable de conclure une paix stable et assurée que dans une conjoncture où l'échec que venaient de recevoir les Romains les rendrait plus traitables et mieux disposés à lui accorder de bonnes conditions; que si, malgré cet échec, les Romains, par une fierté qui ne leur était que trop naturelle, rejetaient un accommodement juste et équitable, il aurait du moins la consolation d'avoir les dieux et les hommes pour témoins de sa modération et de l'orgueilleuse opiniâtreté des Romains.

Le roi se rendit à ces sages remontrances, et il ne s'en était jamais éloigné. Le plus grand nombre aussi dans le conseil y applaudit. On envoya donc des ambassadeurs au consul, qui leur donna audience devant une nombreuse assemblée. Ils dirent qu'ils venaient demander la paix : que Persée paierait aux Romains le même tribut que Philippe leur avait payé, et qu'il abandonnerait les villes, les terres et tous les endroits que Philippe avait abandonnés.

Quand ils furent sortis, le conseil délibéra sur la réponse qu'il convenait de leur faire. La fermeté romaine parut ici avec éclat. C'était alors la coutume[1] de montrer dans l'adversité toute l'assurance et la fierté de la bonne fortune, et de faire paraître de la modération dans la prospérité. La réponse fut, qu'il n'y avait point de paix pour Persée s'il ne laissait au pouvoir du sénat de disposer de sa personne et de son royaume comme il lui plairait. Quand elle eut été rapportée au roi et à ses amis, on fut étrangement frappé d'un orgueil si extraordinaire, et, selon eux, si mal placé: et la plupart crurent qu'il ne fallait plus parler de paix, et que bientôt les Romains seraient obligés de venir demander eux-mêmes ce qu'ils refusaient maintenant. Persée ne pensa pas de même. Il vit bien que Rome n'était si fière que parce qu'elle sentait sa supériorité ; et c'est ce qui le glaça de crainte. Il envoya de nouveau au consul, et offrit un tribut plus considérable encore que celui dont Philippe avait été chargé. Quand il vit que le consul ne rabattait rien de sa première réponse, n'ayant plus de paix à attendre, il retourna à son camp de Sycurie, d'où il était parti, déterminé à tenter de nouveau les hasards de la guerre.

Toute cette conduite de Persée fait conclure qu'il fallait qu'il eût entrepris cette guerre bien imprudemment, et sans avoir comparé ses forces et ses ressources avec celles des Romains, pour se croire heureux, après une victoire signalée, de pouvoir demander la paix et de se soumettre aux conditions si onéreuses auxquelles son père Philippe ne s'était soumis qu'après une sanglante défaite. Il paraît clair qu'il n'avait guère bien pris ses mesures, ni bien concerté les moyens de réussir, puisqu'après une première action dont tout l'avantage est pour lui il commence par sentir toute sa faiblesse et son infériorité, et penche en quelque sorte vers le désespoir. Pourquoi donc rompre le premier la paix ? pourquoi se rendre l'agresseur? pourquoi se presser si fort, pour s'arrêter au premier pas ? pourquoi attendre à connaître sa faiblesse jusqu'à ce que sa propre victoire l'en eût instruit ? Ce ne sont pas là les marques d'un prince sage et avisé.

La nouvelle du combat de cavalerie, s'étant répandue dans la Grèce, fit connaître ce qu'on y pensait, et découvrit à nu la disposition des esprits. Elle fut reçue avec joie, non-seulement par les partisans de la Macédoine, mais par la plupart même de ceux à qui les Romains avaient fait du bien, dont quelques-uns ne souffraient qu'à peine leur orgueil et leur domination.

Le préteur Lucrétius[1] assiégeait dans ce même temps la ville d'Haliarte en Béotie. Après une longue et vigoureuse résistance, elle fut prise enfin d'assaut, livrée au pillage, puis ruinée de fond en comble. Thèbes, bientôt

[1] « Ita tùm mos erat, in adversis vultum secundæ fortunæ gerere, moderari animos in secundis. » (Liv.)

[1] Liv. lib. 42, n. 61-67

après, se rendit. Lucrétius alors retourna à la flotte.

Persée cependant, qui n'était pas loin du camp des Romains, les incommodait fort, harcelant leurs troupes, et tombant sur leurs fourrageurs pour peu qu'ils s'écartassent. Il prit un jour jusqu'à mille chariots, remplis la plupart des gerbes de blé que les Romains venaient de moissonner, et fit six cents prisonniers. Il alla ensuite attaquer un petit corps de troupes, qui étaient dans le voisinage, dont il espérait se rendre maître sans peine; mais il y trouva plus de résistance qu'il n'avait cru. Ce petit corps était commandé par un brave officier, nommé L. Pompéius, qui, s'étant retiré sur une hauteur, s'y défendit avec un courage intrépide, déterminé à périr avec tous les siens plutôt que de se rendre. Il était près d'être accablé par le nombre, lorsque le consul arriva à son secours avec un gros détachement de cavalerie et de troupes armées à la légère: il avait donné ordre aux légions de le suivre. La vue du consul rendit l'espérance à Pompéius et à sa troupe, qui était de huit cents hommes, tous Romains. Persée manda aussitôt sa phalange; mais le consul n'attendit pas qu'elle fût arrivée, et en vint aussitôt aux mains. Les Macédoniens, après avoir résisté quelque temps très-vigoureusement, furent enfin enfoncés, et mis en déroute. Il y demeura sur la place trois cents hommes de pied et vingt-quatre des principaux cavaliers de la compagnie appelée *l'escadron sacré*, dont le commandant même, nommé Antimaque, fut tué.

Le succès de cette action ranima les Romains, et alarma fort Persée. Ayant laissé une forte garnison à Gonne, il remena ses troupes en Macédoine.

Le consul, après avoir soumis la Perrhébie, pris Larissa et quelques autres villes, renvoya tous les alliés, excepté les Achéens; répandit ses troupes dans la Thessalie, où il les laissa en quartier d'hiver; et passa dans la Béotie, à la prière des Thébains, que ceux de Coronée inquiétaient.

§ III. — Le sénat fait une sage ordonnance pour arrêter l'avarice des généraux et des magistrats qui vexaient les alliés. Le consul Marcius, après avoir essuyé de rudes fatigues, pénètre dans la Macédoine. Persée prend l'alarme et lui en laisse l'entrée libre: puis il reprend courage. Ambassade insolente des Rhodiens à Rome.

Il ne se fit rien de fort mémorable l'année suivante[1]. Le consul Hostilius avait envoyé en Illyrie Ap. Claudius avec quatre mille hommes d'infanterie, pour défendre les habitants du pays qui étaient alliés des Romains; et celui-ci avait trouvé le moyen de joindre à ce premier corps de troupes huit mille hommes qu'il avait levés parmi les alliés. Il alla camper à Lychnide, ville des Dassarètes. Près de là était une autre ville nommée Uscana, qui appartenait à Persée, et où il avait une grosse garnison. Claudius, sur la parole qu'on lui avait donnée de lui livrer la place, dans l'espérance d'y faire un riche butin, s'en approcha avec toutes ses troupes, sans ordre, sans défiance, et sans avoir pris aucune précaution. Lorsqu'il y pensait le moins, la garnison fit une furieuse sortie contre lui, mit toutes ses troupes en fuite, les poursuivit fort loin, et en fit un grand carnage. De onze mille hommes à peine deux mille purent-ils se sauver dans le camp, ou il en était resté mille pour le garder. Claudius remena à Lychnide les débris de son armée. La nouvelle de cette perte affligea beaucoup le sénat, d'autant plus qu'elle avait été causée par l'imprudence et l'avarice de Claudius.

C'était pour lors la maladie presque générale des commandants[2]. Le sénat reçut diverses plaintes de plusieurs villes, tant de la Grèce que d'autres provinces, contre les officiers romains, qui les traitaient avec une avarice et une cruauté inouïes. Il en punit quelques-uns, répara les torts qu'ils avaient faits aux villes, et renvoya les ambassadeurs fort contents de la manière dont leurs remontrances avaient été reçues. Bientôt après, pour obvier, à l'avenir, à de pareils désordres, il fit une ordonnance qui marquait que les villes ne fourniraient rien aux magistrats romains au delà

[1] An. M. 3834; av. J. C. 170. — Liv. lib. 43, n. 9-10.
[2] Polyb. Legat. 74. — Liv. lib. 43, n. 17.

de ce que le sénat aurait réglé; et cette ordonnance fut publiée dans toutes les villes du Péloponnèse.

C. Popilius et Cn. Octavins, qui furent chargés de cette commission, allèrent d'abord à Thèbes, dont ils louèrent fort les citoyens, et les exhortèrent à demenrer fermes dans l'amitié du peuple romain. Parcourant ensuite les villes du Péloponnèse, ils vantèrent partout la douceur et la modération du sénat, dont ils apportaient pour preuve le décret qu'il venait de faire en faveur des Grecs. Ils trouvèrent une grande division presque dans toutes les villes, surtout chez les Etoliens, causée par les deux factions qui les partageaient, l'une pour les Romains, l'autre pour les Macédoniens. L'assemblée d'Achaïe n'était pas exempte de ces mouvements; mais la sagesse de ceux qui avaient le plus d'autorité en arrêta les suites. L'avis d'Archon, l'un des priucipaux de la ligue, était qu'on devait se conduire selon les conjonctures, ne pas donner lieu à la calomnie d'irriter l'une ou l'autre puissance contre la répnblique, et éviter les malheurs où étaient tombés ceux qui n'avaient pas assez connn le pouvoir des Romains. Cet avis prévalut; et l'on convint de donner la première magistrature à Archon, et de faire Polybe capitaine général de la cavalerie.

Sur ces entrefaites, Attale, ayant quelque chose à obtenir de la ligue achéenne, fit sonder le nouveau magistrat, qui, déterminé à favoriser les Romains et leurs alliés, promit à ce prince d'appuyer ses demandes de tout son ponvoir. Il s'agissait de faire révoquer un décret par lequel on avait ordonné que toutes les statues du roi Euméne seraient ôtées des lieux publics. An premier conseil qui se tint, on introdnisit dans l'assemblée les ambassadeurs d'Attale, qui demandèrent qu'en considération du prince qui les avait envoyés, on rendît à Euméne, son frère, les honneurs que la république lui avait autrefois décernés. Archon appuya sa demande, mais d'une manière modeste. Polybe parla avec plus de force, fit valoir le mérite et les services d'Euméne, montra l'injustice du premier décret, et conclut à le casser. Toute l'assemblée applaudit à son discours, et il fut ordonné qu'Enmène serait rétabli dans tous ses honneurs.

C'est dans le temps dont nous parlons ici que Rome envoya Popilius vers Antiochus Épiphane pour arrêter ses entreprises sur l'Égypte, comme nous l'avons raconté ci-devant.

Le soin de la guerre de Macédoine occupait fort les Romains[1]. Q. Marcius Philippus, l'un des deux consuls qui venaient d'être élus, en fut chargé.

Avant qu'il partît, Persée avait cru devoir profiter du temps de l'hiver pour faire une expédition contre l'Illyrie, qui était le seul endroit d'où la Macédoine eût à craindre des irruptions pendant que le roi serait occupé contre les Romains. Cette expédition lui réussit fort heureusement, et presque sans aucune perte de sa part. Il commença par le siége d'Uscana, qui était tombée au pouvoir des Romains on ne sait pas comment, et la prit après une assez longue résistance. Il se rendit maître ensuite de toutes les places fortes du pays, dont la plnpart avaient garnison romaiue, et il fit un grand nombre de prisonniers.

Persée envoya dans le même temps des ambassadeurs à Gentius, un des rois d'Illyrie, ponr l'engager à quitter le parti des Romains et à embrasser le sien. Gentius y était assez disposé; mais il marqua que, n'ayant ni préparatifs de guerre ni argent, il n'était point en état de se déclarer contre les Romains: c'était s'expliquer assez clairement. Persée, qui était avare, n'entendit point ou plutôt fit semblant de ne point entendre sa demande, et lui envoya une seconde ambassade sans parler d'argent; et il en reçut la même réponse. Polybe observe qne cette crainte de faire de la dépense, qui marque une âme basse, et qui déshonore entièrement un prince, lui fit manquer plusienrs entreprises, et que, s'il eût voulu sacrifier quelques sommes assez peu considérables, il aurait engagé dans son parti plusieurs républiques et plusieurs princes. Comprend-on un tel aveuglement! Polybe le regarde comme une punition de la part des dieux.

Persée, ayant ramené ses tronpes en Macédoine, les fit ensuite marcher vers Stratus,

[1] An. M. 3835; av. J. C. 169. — Liv. lib. 43, n. 11, et 18-23. — Polyb. Leg. 76 et 77.

ville très-forte des Etoliens au-dessus du golfe d'Ambracie. On lui avait fait espérer qu'elle se rendrait aussitôt qu'il paraîtrait devant ses murailles : mais les Romains le prévinrent, et y firent entrer du secours.

Dès que le printemps fut venu, le consul Marcius partit de Rome, se rendit en Thessalie, et de là, sans perdre de temps, s'avança vers la Macédoine, persuadé que c'était dans le cœur de ses états qu'il fallait attaquer Persée.

Sur le bruit que les armées romaines [1] étaient prêtes à se mettre en campagne, Archon, premier magistrat des Achéens, pour justifier par des faits sa patrie des soupçons et des mauvais bruits qu'on avait répandus contre elle, conseilla aux Achéens de dresser un décret par lequel il serait ordonné qu'on mènerait une armée dans la Thessalie, et qu'on partagerait avec les Romains tous les périls de la guerre.

Le décret ratifié, l'on donna ordre à Archon de lever des troupes et de faire tous les préparatifs nécessaires. On résolut ensuite d'envoyer des ambassadeurs au consul, pour l'informer de la résolution que la république avait prise, et pour savoir de lui où et quand il jugeait à propos que l'armée achéenne joignît la sienne. Polybe, notre historien, fut choisi pour cette ambassade, avec quelques autres. Ils trouvèrent en arrivant les Romains hors de la Thessalie, campés dans la Perrhébie, entre Azore et Dolichée, et fort embarrassés sur le chemin qu'ils devaient tenir. Ils les suivirent pour attendre une occasion favorable de parler au consul, et partagèrent avec lui tous les dangers qu'il courut pour entrer dans la Macédoine.

Persée [2] qui ignorait quelle route prendrait le consul, avait placé des troupes assez considérables dans deux endroits par lesquels il était vraisemblable qu'il tenterait le passage. Pour lui, il campa avec le reste des troupes près de Dium, marchant tantôt d'un côté tantôt de l'autre, sans beaucoup de dessein.

Marcius, après une longue délibération, se détermina à passer les bois qui couvraient les hauteurs d'Octolophe. Il eut des peines incroyables à surmonter, tant les chemins étaient escarpés et impraticables. Il avait eu la précaution de s'emparer d'une hauteur qui favorisait son passage, et d'où l'on découvrait le camp des ennemis, qui n'était pas éloigné de plus de mille pas, et tout le pays des environs de Dium et de Phila ; ce qui anima beaucoup les soldats, qui avaient sous leurs yeux des contrées si opulentes où ils espéraient s'enrichir. Hippias, que le roi avait placé dans ce passage pour le défendre avec un corps de douze mille hommes, voyant la hauteur occupée par un détachement des Romains, marcha à la rencontre du consul qui s'avançait avec toute son armée, harcela ses troupes pendant deux jours, et les incommoda fort par les fréquentes attaques qu'il leur donnait. Marcius était fort inquiet, ne pouvant ni avancer avec sûreté, ni reculer sans honte et même sans danger. Il ne lui restait d'autre parti que de pousser vivement une entreprise formée peut-être trop hardiment et trop témérairement, mais qui ne pouvait réussir que par une constance opiniâtre, qui souvent est suivie et couronnée, à la fin, d'un heureux succès. Il est certain que, si le consul avait eu affaire à un ennemi semblable aux anciens rois de Macédoine, dans le défilé étroit où ses troupes se trouvaient enfermées, il aurait infailliblement reçu un grand échec. Mais Persée, au lieu d'envoyer des troupes fraîches pour soutenir celles d'Hippias, dont il entendait presque de son camp les cris qu'elles jetaient en combattant, et d'aller lui-même en personne attaquer les ennemis, s'amusait à faire des courses inutiles avec sa cavalerie aux environs de Dium, et par cette négligence donna lieu aux Romains de se tirer du mauvais pas où ils s'étaient engagés.

Ce ne fut point sans des peines infinies, les chevaux chargés du bagage succombant sous le poids dans la descente de la montagne, et tombant presque à chaque pas qu'ils faisaient. Les éléphants surtout leur causèrent un grand embarras. Il fallut trouver un nouveau moyen de les faire descendre dans ces endroits extrêmement escarpés. Ayant pris le niveau de ces pentes, on enfonçait en terre, vers le bas, dans ce chemin deux poutres, distantes l'une de

[1] Polyb. Legat. 78.
[2] Liv. lib. 44. n. 1-10.

l'autre un peu plus que la largeur d'un éléphant; puis on étendait sur ces poutres des planches longues de trente pieds, qui formaient une espèce de pont, et on les couvrait de terre. Au bout de ce premier pont, mais à quelque intervalle, on en construisait un second pareil, puis un troisième, et plusieurs autres ensuite de la même sorte. L'éléphant passait de la terre ferme sur le pont, et, avant qu'il fût arrivé au bout, on baissait insensiblement les poutres qui le soutenaient, et on faisait descendre doucement le pont avec l'éléphant, qui passait de là sur le second pont, et ainsi des autres. Il est difficile d'exprimer les fatigues qu'ils eurent à essuyer dans ce passage, les soldats étant souvent obligés de se rouler par terre avec leurs armes, parce qu'ils ne pouvaient pas s'y soutenir en marchant sur leurs pieds. On convenait qu'avec une poignée de gens les ennemis auraient pu défaire entièrement toute l'armée romaine. Enfin, après bien des peines et des dangers, elle arriva dans la plaine, et se trouva en sûreté.

Comme le consul[1] semblait alors avoir heureusement terminé ce qu'il y avait de plus difficile dans son entreprise, Polybe prit ce moment pour présenter à Marcius le décret des Achéens, et pour l'assurer de la résolution où ils étaient de venir avec toutes leurs forces partager avec lui tous les travaux et tous les périls de cette guerre. Marcius, après avoir remercié gracieusement les Achéens de leur bonne volonté, leur dit qu'ils pouvaient s'épargner la peine et la dépense où cette guerre les engagerait; qu'il les dispensait de l'une et de l'autre; et que, dans l'état où il voyait les affaires, il n'avait nul besoin du secours des alliés. Après ce discours, les collègues de Polybe retournèrent dans l'Achaïe.

Polybe resta seul dans l'armée romaine jusqu'à ce que le consul, ayant appris qu'Appius, surnommé *Centon*, avait demandé aux Achéens de lui envoyer cinq mille hommes en Epire, le renvoya dans son pays, en l'exhortant de ne pas souffrir que sa république donnât ces troupes et s'engageât dans des frais qui étaient tout à fait inutiles, puisque Appius n'avait nulle raison d'exiger ce secours. Il est difficile, dit l'historien, de découvrir le vrai motif qui portait Marcius à parler de la sorte. Voulait-il ménager les Achéens, ou leur tendre un piége, ou laisser Appius hors d'état de rien entreprendre?

[1] Polyb. Leg. 78.

Pendant que le roi était au bain, on vint lui apprendre que les ennemis approchaient. Cette nouvelle le jeta dans une terrible alarme. Incertain du parti qu'il devait prendre, et de moment à autre changeant de résolution, il jetait des cris, et plaignait son sort de se voir vaincu sans combat. Il fit revenir les deux officiers à qui il avait confié la garde des passages, fit transporter dans sa flotte les statues dorées qui étaient à Dium[1], de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des Romains; donna ordre qu'on jetât dans la mer les trésors qu'il avait à Pella, et qu'on brulât à Thessalonique toutes ses galères. Pour lui, il se retira à Pydna.

Le consul s'était engagé dans un endroit d'où il ne pouvait plus retourner en arrière malgré les ennemis. Il n'avait que deux forêts par où il pouvait passer : l'une, en perçant les vallons de Tempé pour entrer en Thessalie; l'autre au delà de Dium, pour pénétrer dans la Macédoine; et ces deux postes importants étaient occupés par de fortes garnisons que le roi y avait placées. Ainsi, si Persée, sans prendre l'alarme, eût attendu seulement dix jours, il aurait été impossible aux Romains de passer dans la Thessalie par Tempé, et le consul n'aurait point eu de passage pour y faire entrer ses vivres : car les chemins par Tempé sont bordés de précipices si profonds, que l'œil n'en saurait soutenir la vue sans éblouissement. Les troupes du roi gardaient ce passage à quatre endroits différents, dont le dernier était si étroit, que dix hommes seulement bien armés en pouvaient défendre l'entrée. Ne pouvant donc ni recevoir des vivres par les passages étroits de Tempé, ni y passer eux-mêmes, il fallait regagner les montagnes par où ils étaient descendus; ce qui leur était devenu impraticable, parce que les ennemis en occupaient les hauteurs. L'unique parti qui leur restait à

[1] C'étaient les statues des cavaliers qui avaient été tués au passage du Granique, qu'Alexandre avait fait faire par Lysippe, et qu'il avait placées à Dium.

prendre était de pénétrer dans la Macédoine jusqu'à Dium à travers les ennemis : ce qui ne leur aurait pas été moins difficile[1], si les dieux, dit Tite-Live, n'eussent ôté à Persée le conseil et la prudence; car, en faisant un fossé et des retranchements au défilé fort étroit qui se trouve au pied du mont Olympe, il leur en fermait absolument l'entrée, et les arrêtait tout court. Mais, dans l'aveuglement où la terreur avait jeté le roi, il ne vit et ne fit rien de tout ce qui pouvait le sauver, laissa toutes les entrées de son royaume ouvertes et libres à l'ennemi, et se réfugia avec précipitation à Pydna.

Le consul sentit bien qu'il devait son salut à la timidité et à l'imprudence du roi. Il donna ordre au préteur Lucrétius, qui était à Larissa, de s'emparer des postes voisins de Tempé, que Persée avait abandonnés, afin de préparer à ses troupes une sortie en cas d'accident, et envoya Popilius pour reconnaître les passages qui conduisaient à Dium. Quand il sut que les chemins étaient ouverts et libres, il y arriva le second jour, et fit camper son armée près d'un temple de Jupiter qui était dans le voisinage, pour en empêcher le pillage. Etant entré dans la ville, qui était remplie d'édifices magnifiques et très-bien fortifiée, il fut dans le dernier étonnement de voir que le roi l'eût si facilement abandonnée. Il continua sa marche, et se rendit maître de plusieurs places sans trouver presque aucune résistance. Mais plus il avançait, moins il trouvait de vivres, et plus la disette augmentait; ce qui l'obligea de revenir à Dium. Il fut même obligé de quitter cette ville pour se retirer à Phila, où le préteur Lucrétius lui avait marqué qu'il trouverait des vivres en abondance. Son départ de Dium avertit Persée qu'il devait maintenant recouvrer par son courage ce qu'il avait perdu par sa timidité. Il reprit donc possession de cette ville, et en répara promptement les ruines. Popilius, de son côté, assiégea et prit Héraclée, qui n'était éloignée de Phila que d'un quart de lieue.

Persée, revenu de sa frayeur, et ayant repris ses esprits, souhaitait fort qu'on n'eût pas exécuté les ordres qu'il avait donnés de jeter dans la mer les trésors qu'il avait à Pella, et de brûler à Thessalonique toutes ses galères. Andronic, chargé de ce dernier ordre, avait traîné en longueur, pour laisser lieu au repentir qui pourrait suivre de près ce commandement, comme en effet cela arriva. Nicias, moins précautionné, avait jeté dans la mer ce qu'il avait trouvé d'argent à Pella. Sa faute fut bientôt réparée, des plongeurs ayant retiré du fond de la mer presque tout cet argent. Pour récompense, le roi les fit tous mourir en secret, aussi bien qu'Andronic et Nicias; tant il avait honte de l'indigne frayeur à laquelle il s'était livré, dont il ne voulait laisser aucun témoin ni aucune trace.

Il se fit de part et d'autre[1] plusieurs expéditions tant par mer que par terre, qui n'eurent pas beaucoup de suites, et ne furent pas fort importantes.

Quand Polybe revint de son ambassade dans le Péloponnèse[2], la lettre d'Appius, par laquelle il demandait cinq mille hommes, y avait déjà été portée. Peu de temps après, le conseil assemblé à Sicyone pour délibérer sur cette affaire jeta Polybe dans un grand embarras. Ne point exécuter l'ordre qu'il avait reçu de Marcius, c'eût été une faute inexcusable. D'un autre côté, il était dangereux de refuser des troupes, qui pouvaient être utiles aux Romains, et dont les Achéens n'avaient pas besoin. Pour se tirer d'une conjoncture si délicate, il eut recours à un décret du sénat romain, qui défendait qu'on eût égard aux lettres des généraux, à moins qu'elles ne fussent accompagnées d'un ordre du sénat, et Appius n'en avait pas joint aux siennes. Il dit donc qu'avant de rien envoyer à Appius, il fallait informer le consul de sa demande, et attendre ce qu'il en déciderait : par là Polybe épargna aux Achéens une dépense qui serait montée à plus de six vingt mille écus.

Cependant il arriva à Rome des ambassadeurs de la part de Prusias[3], roi de Bithynie, et de celle des Rhodiens en faveur de Persée. Le premier s'exprima fort modestement en déclarant que

[1] « Quod, nisi dii mentem regi ademissent, ipsum ingentis difficultatis erat. » (Liv.)

[1] Liv. lib. 44, n. 10-11
[2] Polyb. Leg. 78
[3] Liv. lib. 44, n. 14-15.

Prusias jusque-là avait toujours été attaché au parti des Romains, et ne cesserait de l'être tant que durerait la guerre; mais qu'ayant promis à Persée d'employer pour lui ses bons offices auprès des Romains pour en obtenir la paix, il les priait, si cela était possible, de lui accorder cette grâce, et de faire de sa médiation l'usage qu'ils jugeraient à propos. Les Rhodiens tinrent un langage bien différent. Après avoir étalé avec un style fastueux les services qu'ils avaient rendus au peuple romain, et s'être attribué la plus grande part dans les victoires qu'ils avaient remportées, et surtout dans celle contre Antiochus, ils ajoutèrent que, pendant que la paix subsistait entre les Macédoniens et les Romains, ils avaient commencé à entrer en alliance avec Persée; qu'ils l'avaient suspendue malgré eux, et sans aucun sujet de plainte contre le roi, parce qu'il avait plu aux Romains de les engager dans leur parti : que depuis trois ans que durait cette guerre, ils en souffraient beaucoup d'incommodités; que, le commerce de la mer étant interrompu, l'île sentait une grande disette par le retranchement des revenus et des émoluments qu'ils en retiraient : que, ne pouvant plus supporter des pertes si considérables, ils avaient envoyé des ambassadeurs en Macédoine au roi Persée pour lui déclarer que les Rhodiens jugeaient nécessaire qu'il fît la paix avec les Romains; qu'on les avait aussi envoyés à Rome pour y faire la même déclaration : que, si quelqu'un des deux partis refusait de se rendre à une proposition si raisonnable, et de mettre fin à la guerre, les Rhodiens verraient ce qu'ils auraient à faire.

On juge aisément de quelle manière fut reçu un discours si vain et si présomptueux. Il y a des historiens qui ont dit que pour toute réponse on fit lire en leur présence une ordonnance du sénat, qui déclarait les Cariens et les Lyciens libres. C'était les piquer au vif, et les mortifier par l'endroit le plus sensible; car ils prétendaient avoir autorité sur ces deux peuples. Selon d'autres, le sénat répondit, en peu de mots, qu'on connaissait depuis longtemps à Rome la disposition des Rhodiens, et leurs trames secrètes avec Persée; que, quand Rome l'aurait vaincu, ce que l'on espérait qui arriverait au premier jour, elle verrait à son tour ce qu'elle aurait à faire, et traiterait alors ses alliés chacun selon leurs mérites. On fit pourtant à leurs ambassadeurs les présents ordinaires.

On fit ensuite lecture de la lettre du consul Q. Marcius, dans laquelle il rendait compte de la manière dont il était entré dans la Macédoine après avoir essuyé des peines incroyables dans le passage d'un défilé fort étroit. Il ajoutait que, par la sage prévoyance du préteur, il avait des vivres pour tout l'hiver, ayant reçu des Épirotes vingt mille mesures de froment et dix mille d'orge, dont il fallait payer le prix à leurs ambassadeurs qui étaient à Rome; qu'il fallait aussi lui envoyer des habits pour les soldats, et qu'il avait besoin de deux cents chevaux, qui fussent surtout de Numidie, parce qu'il n'en trouvait point dans le pays. Tous ces articles furent exécutés exactement et promptement.

On donna après cela audience à un seigneur de Macédoine, appelé *Onésime*. Il avait toujours porté le roi à la paix; et le faisant souvenir que Philippe son père, jusqu'au dernier jour de sa vie, s'était toujours fait lire régulièrement deux fois chaque jour le traité qu'il avait conclu avec les Romains, il l'avait exhorté d'en faire autant, sinon avec la même régularité, du moins de temps en temps. Ne pouvant le détourner de la guerre, il avait commencé par se retirer des conseils sous différents prétextes, pour ne point être témoin des résolutions qu'on y prenait, et qu'il ne pouvait point approuver. Enfin, voyant qu'il était devenu suspect et regardé tacitement comme un traître, il se réfugia chez les Romains, et fut d'un grand secours au consul. Ayant exposé au sénat tout ce que je viens de dire, il en fut très-bien reçu, et le sénat pourvut magnifiquement à sa subsistance.

§ IV. — PAUL ÉMILE EST CHOISI POUR CONSUL. IL PART POUR LA MACÉDOINE AVEC LE PRÉTEUR CN. OCTAVIUS, QUI COMMANDAIT LA FLOTTE. PERSÉE SOLLICITE DE TOUS CÔTÉS DES SECOURS : SON AVARICE LUI EN FAIT PERDRE DE CONSIDÉRABLES. VICTOIRE DU PRÉTEUR ANICIUS DANS L'ILLYRIE. CÉLÈBRE VICTOIRE REMPORTÉE PAR PAUL ÉMILE SUR PERSÉE, PRÈS DE LA VILLE DE PYDNA. PERSÉE EST PRIS AVEC TOUS SES ENFANTS. LE COMMANDEMENT DE LA MACÉDOINE EST PROROGÉ A PAUL ÉMILE. DÉCRET DU SÉNAT, QUI ACCORDE LA LIBERTÉ AUX MACÉDONIENS ET AUX ILLYRIENS. PAUL ÉMILE, PENDANT LE QUARTIER D'HIVER, PARCOURT LES PLUS CÉLÈBRES VILLES DE LA GRÈCE. DE RETOUR A AMPHIPOLIS, IL Y DONNE UNE GRANDE FÊTE. IL PREND LE CHEMIN DE ROME. EN PASSANT, IL ABANDONNE TOUTES LES VILLES DE L'ÉPIRE AU PILLAGE. IL ENTRE A ROME EN TRIOMPHE. MORT DE PERSÉE. ON ACCORDE AUSSI LE TRIOMPHE A CN. OCTAVIUS ET A L. ANICIUS.

Le temps des comices [1], c'est-à-dire des assemblées pour élire à Rome des consuls, approchant, tout le monde attendait avec inquiétude sur qui tomberait un choix si important, et l'on ne parlait d'autre chose dans toutes les conversations. On n'était point content des consuls qui depuis trois ans avaient été employés contre Persée, et qui avaient fort mal soutenu l'honneur du nom romain. On rappelait dans son esprit les célèbres victoires remportées contre Philippe son père, qui avait été obligé de demander par grâce la paix ; contre Antiochus, qui avait été relégué au delà du mont Taurus, et forcé de payer un gros tribut ; enfin, ce qui était encore plus considérable, contre Annibal, le plus habile de tous les généraux qu'on eût vus jusque-là, contraint de quitter l'Italie après plus de seize ans de guerre, et vaincu dans sa patrie presque au pied des murailles de Carthage. Les formidables préparatifs qu'avait faits Persée, et quelques avantages qu'il avait remportés dans les premières campagnes, augmentaient la crainte des Romains. Ils voyaient bien qu'il n'était plus temps de donner le commandement des armées à la brigue ou à la faveur : et qu'ils devaient choisir un général qui eût de la sagesse, de l'expérience et du courage ; en un mot, qui fût en état de conduire une guerre aussi importante que celle dont il s'agissait actuellement.

[1] AN. M. 3836; av. J. C. 168. — Liv. lib. 44 n. 57. — Plut. in Æmil. Paul. pag. 259, 260.

Tout le monde jetait les yeux sur Paul Émile. Il y a des occasions où un mérite singulier réunit tous les suffrages du public ; et rien n'est plus flatteur qu'un tel jugement fondé sur la connaissance des services qu'un homme a déjà rendus, sur l'estime que les troupes font de sa capacité, et sur le besoin pressant qu'a l'état de sa valeur et de sa sagesse. Paul Émile avait près de soixante ans ; mais l'âge, sans rien diminuer de ses forces, n'avait fait que lui ajouter une maturité de conseil et de prudence plus nécessaire encore à un général que le courage et la bravoure. Il avait été nommé consul il y avait treize ans, et s'était fait estimer généralement dans son consulat ; mais le peuple ne paya ses services que d'ingratitude, ayant refusé de l'élever de nouveau au premier rang, quoiqu'il le demandât avec assez d'empressement. Depuis plusieurs années il menait une vie retirée et particulière, uniquement occupé de l'éducation de ses enfants ; et jamais père n'y réussit mieux que lui, et ne fut plus heureusement récompensé de ses peines. Tous ses parents, tous ses amis le pressaient de répondre aux vœux du peuple qui l'appelait au consulat ; mais, ne se croyant plus en état de commander, il évitait de paraître en public, se tenait renfermé, et fuyait les honneurs avec autant d'empressement que les autres ont coutume de les rechercher. Cependant, quand il vit que tous les matins on s'assemblait en foule à sa porte, qu'on l'appelait à la place, et qu'on criait hautement contre son refus opiniâtre, il se rendit enfin à de si fortes instances : et paraissant parmi ceux qui aspiraient à cette dignité, il sembla moins aller recevoir le commandement des armées que donner au peuple des assurances d'une victoire prochaine et complète. Le consulat lui fut accordé d'une commune voix : et selon Plutarque, le commandement de l'armée de Macédoine lui fut décerné préférablement à son collègue ; Tite-Live dit pourtant qu'il lui échut par le sort.

On dit que ce jour-là même qu'il fut nommé général pour aller faire la guerre contre Persée, comme il s'en retournait chez lui accompagné de tout le peuple qui le suivait pour lui faire honneur, il trouva sa fille Tertia, encore petite enfant, qui fondait en larmes. Il

l'embrasse, et lui demande le sujet de ses pleurs. Tertia, le serrant avec ses petits bras, et le baisant : *Vous ne savez donc pas, mon père*, lui dit-elle, *que notre Persée est mort?* Elle parlait d'un petit chien qu'elle élevait, et qui avait nom *Persée*. Paul Émile, frappé de ce mot, lui dit : *A la bonne heure, ma chère enfant; j'accepte de bon cœur cet augure.* Les anciens portaient fort loin la superstition sur ces sortes de rencontres fortuites.

La manière dont s'y prit Paul Émile [1] pour se préparer à la guerre dont on l'avait chargé fit juger du succès qu'on en devait attendre. Avant tout, il demanda au sénat qu'on envoyât des commissaires en Macédoine pour visiter les armées et les flottes, et pour faire leur rapport, après une exacte enquête de ce qu'il faudrait ajouter de troupes, soit par terre, soit par mer. Ils devaient aussi s'informer, autant que cela serait possible, à quel nombre montaient les troupes du roi, où elles étaient actuellement, aussi bien que celles des Romains; si ceux-ci avaient leur camp dans les forêts, ou s'ils les avaient entièrement passées et étaient arrivés dans la plaine ; sur quels alliés on pouvait certainement compter; qui étaient ceux dont la fidélité paraissait douteuse et chancelante, et que l'on devait regarder comme des ennemis déclarés : pour combien de temps on avait de vivres, et d'où il fallait en faire transporter, soit par des voitures de terre, soit dans des vaisseaux : ce qui s'était passé dans la dernière campagne, soit dans les armées de terre, soit dans la flotte. En général habile et expérimenté, il voulait qu'on descendît dans ce détail, persuadé qu'on ne pouvait former le plan de la campagne où il allait entrer, ni en bien régler les opérations, que sur toutes ces connaissances. Le sénat approuva fort de si sages mesures, et nomma des commissaires au gré de Paul Émile, qui partirent deux jours après.

En attendant leur retour, on donna audience aux ambassadeurs de Ptolémée et de Cléopatre, roi et reine de l'Egypte, qui portaient des plaintes à Rome contre les entreprises injustes d'Antiochus, roi de Syrie. Il en a été parlé dans ce volume.

[1] Liv. lib. 18, n. 18-22. — Plut. in Æmil. Paul. pag. 260

Les commissaires avaient fait une grande diligence. Étant de retour à Rome, ils firent leur rapport, et dirent que Marcius avait forcé les passages de la Macédoine pour y faire entrer l'armée, mais avec plus de péril que d'utilité; que le roi s'était avancé dans la Piérie, et l'occupait actuellement : que les deux camps étaient fort voisins l'un de l'autre, n'étant séparés que par le fleuve Énipée; que le roi évitait le combat, et que l'armée romaine n'était point en état de l'y contraindre, ni de le forcer dans ses lignes: qu'aux autres incommodités était survenu un hiver fort rude, qui se faisait sentir vivement dans un pays de montagnes, et qui empêchait absolument d'agir; et qu'il ne restait de vivres que pour six jours: qu'on faisait monter l'armée des Macédoniens à trente mille hommes: que si Appius Claudius avait eu une armée assez forte aux environs de Lychnide dans l'Illyrie, il aurait pu fort embarrasser le roi Gentius; mais qu'actuellement ce général, et ce qu'il avait avec lui de troupes, était en grand danger, si l'on ne lui envoyait au plus tôt un renfort considérable, ou si on ne lui faisait quitter le poste qu'il occupait: qu'après avoir visité le camp, ils s'étaient rendus à la flotte: qu'ils avaient entendu dire qu'une partie de l'équipage avait péri de maladie; que les autres alliés, surtout ceux de Sicile, étaient retournés chez eux, et que la flotte manquait absolument de matelots et de soldats: que ceux qui étaient restés n'avaient point reçu leur paye et étaient sans habits: qu'Eumène et sa flotte, après s'être un peu montrés, avaient disparu presque aussitôt sans qu'on en pût dire de bonnes raisons, et qu'il ne paraissait pas qu'on pût ni qu'on dût compter sur ses dispositions; mais que pour Attale son frère, sa bonne volonté n'était pas douteuse.

Sur ce rapport des commissaires, après que Paul Emile eût dit son avis, le sénat ordonna qu'il partirait incessamment pour la Macédoine, aussi bien que le préteur Cn. Octavius, qui avait le commandement de la flotte, et que L. Anicius, autre préteur qui devait succéder à Ap. Claudius, se rendrait aux environs de Lychnide dans l'Illyrie. Le nombre des troupes que chacun d'eux devait commander fut réglé de la manière qui suit :

Les troupes qui composaient l'armée de Paul Emile moutaient à vingt-cinq mille huit cents hommes, savoir : deux légions romaines, chacune de six mille hommes de pied et de trois cents chevaux ; autant d'infanterie des alliés d'Italie, et le donble de cavalerie. Il avait de plus six cents chevaux levés dans la Gaule cisalpine. On tira encore quelques troupes auxiliaires des alliés de Grèce et d'Asie ; le tout ne montait pas vraisemblablement à plus de trente mille hommes. Le préteur Anicius devait pareillement avoir deux légions, mais qui n'étaient composées chacune que de cinq mille deux cents hommes de pied et de trois cents chevaux, avec dix mille hommes des alliés d'Italie et huit cents chevaux ; ce qui faisait en tout vingt et un mille deux cents hommes. Les troupes qui servaient sur la flotte étaient de cinq mille hommes. Ces trois corps réunis ensemble faisaient cinqnante-six mille deux cents hommes.

Comme la guerre qu'on se préparait de faire cette année dans la Macédoine paraissait de la dernière conséquence, on prit tontes les précautions capables de la faire réussir. C'était aux deux consuls et au peuple à choisir les tribuns qui devaient servir, et qui commandaient chacun à leur tour le corps entier de la légion. Il fut ordonné qu'ils ne choisiraient pour ces emplois que des hommes qui eussent déjà été en charge : et on laissa à Paul Emile la liberté de prendre pour son armée, parmi tous les tribuns, ceux qu'il lui plairait ; il y en avait douze pour les deux légions.

Il faut avouer que Rome se conduisit ici avec une grande sagesse. Elle avait, comme on l'a vu, nommé d'un consentement unanime pour consul et pour général celni des Romains qui était incontestablement le plns habile guerrier de son siècle. Elle veut qu'on élève à la charge de tribnns les officiers qui ont le plus de mérite, le plns d'expérience, le plns d'habileté reconnue par des services réels ; avantages que ne donnent pas toujours ni la naissance ni l'ancienneté, auxquelles aussi les Romains n'étaient point du tout astreints. Rome fait plus ; et par une exception singulière, compatible avec le gouvernement républicain, elle laisse Paul Emile maître absolu de choisir parmi les tribuns ceux qu'il lui plaira, sachant de quelle importance il est qu'il y ait une parfaite union entre le général et les officiers subalternes qui servent sous lui, afin qne les ordres que donne le premier, qui est comme l'âme de toute l'armée, et qui en doit régler tous les mouvements, soient exécutés avec la dernière exactitude ; ce qui ne peut se faire, s'il ne régne entre eux une grande intelligence, fondée sur l'amour du bien public, et que ni l'intérêt, ni la jalousie, ni l'ambition, ne soient capables de troubler.

Après que tous ces règlements eurent été faits, le consnl Paul Émile passa du sénat à l'assemblée du peuple, et il y tint ce discours : « J'ai cru apercevoir, Romains, que vous avez « fait paraître plus de joie encore lorsque la « Macédoine m'est échne par le sort que « quand je fus nommé consul ou quand j'en- « trai en charge ; et il m'a semblé que le sujet « de votre joie était l'espérance que vous aviez « que je terminerais d'une mamière digne de « la grandeur et de la réputation du peuple « romain une guerre qni, selon vous, tralne « trop en longueur. J'ai lieu de croire que les « mêmes dieux qui m'ont fait échoir la Ma- « cédoine par le sort [1] m'aideront aussi de leur « protection pour faire et terminer cette guerre « heureusement ; mais de quoi je puis vous « répondre avec assurance, c'est que je ferai « tous mes efforts pour ne pas rendre vaine « votre espérance. Le sénat a réglé sagement « tont ce qui est nécessaire pour l'expédition « dont je suis chargé ; et comme il m'a or- « donné de partir incessamment, à quoi je « n'apporterai point de délai, je sais que C. Li- « cinius mon collègue, plein de zèle pour le « bien public, travaillera à la levée et au dé- « part des troupes qui me sont destinées, avec « la même ardeur et la même promptitude « que si c'était pour lni-même. J'aurai soin « de vous mander exactement, aussi bien qu'au « sénat, tout ce qui arrivera, et vous ponvez « compter sur la certitude et la vérité de mes « lettres : mais je vous demande par grâce de « ne point ajouter foi ni donner du poids par « votre crédulité aux bruits vagues, et sans « auteur, qui se répandront. Je m'aperçois

[1] C'était une opinion établie de tout temps chez tous les peuples, que la Divinité présidait au sort.

« dans cette guerre, plus que dans toute au-
« tre, que, quelque force d'âme qu'on puisse
« avoir pour se mettre au-dessus de ces bruits,
« ils ne laissent pas de faire impression et d'in-
« spirer je ne sais quel découragement. Il y a
« des gens qui, dans les cercles, et même à
« table, conduisent les armées, règlent nos
« démarches, et prescrivent toutes les opéra-
« tions de la campagne. Ils savent mieux que
« nous où il faut camper, et de quels postes il
« faut se saisir; dans quel temps et par quel
« défilé on doit entrer dans la Macédoine ; où
« il est à propos d'établir des greniers et des
« magasins ; par où, soit par terre, soit par
« mer, on peut faire venir des vivres ; quand
« il faut en venir aux mains avec l'ennemi, et
« quand il faut demeurer en repos. Et non-
« seulement ils prescrivent ce qu'il y a de
« meilleur à faire : mais, pour peu qu'on s'é-
« carte de leur plan, ils en font un crime au
« consul et le citent à leur tribunal. Sachez,
« Romains, que c'est là un grand obstacle
« pour vos généraux ; tous n'ont pas, pour
« mépriser des bruits fâcheux, la fermeté et
« la constance de Fabius, qui aima mieux
« souffrir que le peuple, sur de pareils bruits,
« donnât atteinte à son autorité, que de lais-
« ser périr les affaires pour se conserver un
« vain nom. Je suis bien éloigné de croire
« que les généraux n'aient pas besoin de re-
« cevoir des avis; je pense, au contraire, que
« quiconque veut seul tout conduire par sa
« tête, et sans consulter, marque plus de pré-
« somption que de sagesse : que peut-on
« donc faire raisonnablement ? C'est que per-
« sonne ne s'ingère de donner des avis à vos
« généraux que ceux premièrement qui sont
« habiles dans le métier de la guerre, et à qui
« l'expérience a appris ce que c'est que de
« commander ; et secondement ceux qui sont
« sur les lieux, qui connaissent l'ennemi, qui
« sont témoins par eux-mêmes des conjonctu-
« res, et qui partagent avec nous les dangers.
« Si quelqu'un se flatte de pouvoir m'aider
« de ses conseils dans la guerre dont vous
« m'avez chargé, qu'il ne refuse point de ren-
« dre ce service à la république, et qu'il vienne
« avec moi en Macédoine : galères, chevaux,
« tentes, vivres, je le défraierai de tout. Mais
« si l'on ne veut pas prendre cette peine, et
« qu'on préfère le doux loisir de la ville aux
« dangers et aux fatigues du camp, qu'on ne
« s'avise pas de vouloir tenir le gouvernail en
« demeurant tranquille dans le port. La ville,
« par elle-même, fournit une assez grande
« matière de discours sur d'autres sujets;
« mais que pour ceux-ci elle s'impose silence,
« et qu'elle sache que nous ne ferons cas que
« des conseils qui se donneront dans le camp
« même. »

Ce discours de Paul Emile, plein de sens et de raison, montre que les hommes, dans tous les temps, sont toujours les mêmes. On a une démangeaison incroyable d'examiner, de critiquer, de condamner la conduite des généraux, et l'on ne s'aperçoit pas qu'en cela on pèche visiblement et contre le bon sens et contre l'équité : contre le bon sens; car quoi de plus absurde et de plus ridicule que de voir des gens sans aucune connaissance de la guerre, et sans aucune expérience, s'ériger en censeurs des plus habiles généraux, et prononcer d'un ton de maître sur leurs actions ? contre l'équité; car les plus experts même n'en peuvent juger sainement, s'ils ne sont sur les lieux, la moindre circonstance du temps, du lieu, de la disposition des troupes, des ordres même secrets qui ne sont pas connus, pouvant changer absolument les règles ordinaires. Mais il ne faut pas espérer qu'on se corrige de ce défaut, qui a sa source dans la curiosité et dans la vanité naturelles à l'homme ; et les généraux, à l'exemple de Paul Emile, font sagement de mépriser ces bruits de ville et ces rumeurs de gens oisifs, sans occupation, et souvent sans jugement.

Paul Émile, après avoir satisfait, selon la coutume, aux devoirs de religion, partit pour la Macédoine avec le préteur Cn. Octavius, destiné à commander la flotte.

Pendant qu'on avait travaillé à Rome aux préparatifs de la guerre, Persée de son côté ne s'était pas endormi[1]. La crainte du danger prochain dont il était menacé l'ayant enfin emporté sur son avarice, il convint de donner à Gentius, roi d'Illyrie, trois cents talents d'ar-

[1] Liv. lib. 44, n. 23-29. — Polyb. Legat. 85 et 87. — Plut. in Paul. Æmil. pag. 260, 261.

gent[1] (trois cent mille écus), et acheta à ce prix son alliance.

Il envoya en même temps des ambassadeurs à Rhodes, persuadé que, si cette ville très-puissante alors sur mer, embrassait son parti, Rome serait fort embarrassée. Il en députa aussi vers Eumène et Antiochus, deux rois très-puissants, et fort en état de le secourir. C'était sagesse à Persée de recourir à ces moyens, et de chercher à se fortifier par de tels appuis; mais il s'en avisait trop tard. Il aurait fallu commencer par là, et en faire le premier fondement de son entreprise. Il ne songe à remuer ces puissances éloignées que lorsqu'il est déjà réduit presque à l'extrémité, et que ses affaires sont presque absolument désespérées. C'était appeler plutôt des spectateurs et des associés de sa ruine que des soutiens et des appuis. Les instructions qu'il donne à ses ambassadeurs sont très-solides et très-capables de persuader, comme on va le voir; mais il les fallait employer trois ans plus tôt, et en attendre l'effet, avant que de s'embarquer presque seul dans la guerre contre un peuple si puissant, et qui avait tant de ressources dans ses malheurs.

Les ambassadeurs avaient les mêmes instructions pour ces deux rois. Ils leur représentèrent qu'il y avait une inimitié naturelle entre les républiques et les monarchies : que le peuple romain attaquait les rois l'un après l'autre, et, ce qui était le comble de l'indignité, qu'il employait les forces des rois mêmes pour les ruiner successivement : qu'ils avaient accablé son père par le secours d'Attale; que, par celui d'Eumène, et en partie aussi de son père Philippe, Antiochus avait été subjugué : qu'actuellement ils avaient armé contre lui Eumène et Prusias : qu'après que le royaume de Macédoine aurait été détruit, viendrait le tour de l'Asie, dont ils avaient déjà envahi une partie sous le spécieux prétexte de rétablir les villes dans leur ancienne liberté; et que la Syrie suivrait de près : qu'on commençait déjà à préférer Prusias à Eumène par des distinctions d'honneur particulières, et qu'on arrachait à Antiochus le fruit de ses victoires en Égypte. Persée les exhortait ou à porter les Romains à laisser la Macédoine en paix, ou, s'ils persévéraient dans l'injuste dessein de lui faire la guerre, à les regarder comme les ennemis communs de tous les rois. Les ambassadeurs agirent ouvertement et sans détour avec Antiochus.

Pour ce qui regarde Eumène, ils couvrirent leur voyage du prétexte de racheter les prisonniers, et ne traitèrent qu'en secret de ce qui en était la véritable cause. Il y avait déjà eu sur le même sujet plusieurs pourparlers en différents temps et en différents lieux, qui avaient commencé à rendre ce prince fort suspect aux Romains. Ce n'est pas qu'Eumène, dans le fond, souhaitât que Persée pût remporter la victoire sur les Romains; l'énorme pouvoir qu'il aurait eu pour lors lui aurait fait ombrage, et aurait vivement piqué sa jalousie : il ne voulait pas non plus se déclarer ouvertement contre lui, ni lui faire la guerre. Mais, croyant voir les deux partis également disposés à la paix, Persée par la crainte des maux qui pouvaient lui arriver, les Romains par l'ennui d'une guerre qui traînait fort en longueur, il cherchait à se rendre le médiateur de cette paix, et à vendre chèrement à Persée sa médiation, ou du moins son inaction et sa neutralité. On était déjà convenu du prix, qui était quinze cents talents[1] (quatre millions cinq cent mille livres). Il n'y avait plus de dispute que sur le temps du paiement de cette somme. Persée voulait attendre que le service fût rendu, et cependant mettre la somme en dépôt dans la Samothrace. Eumène par là ne se croyait pas en sûreté, parce que la Samothrace dépendait de Persée, et il voulait que dès lors on lui payât une partie de la somme C'est ce qui rompit le traité.

Il en manqua encore un autre, qui ne lui aurait pas été moins favorable. Il avait fait venir d'au delà du Danube un corps de troupes gauloises composé de dix mille cavaliers, et d'autant de fantassins, et il était convenu de donner dix pièces d'or à chaque cavalier, cinq à chaque fantassin, et mille à leur général. Ces Gaulois s'appelaient *Bastarnes.* J'ai marqué auparavant où ils s'étaient établis. Quand ils les sut arrivés sur les frontières de ses états, il alla au-devant d'eux avec la moitié de ses

[1] 1 725 000 fr. E. B.

[1] 8 625 000 fr. E. B.

troupes, et donna ordre que dans les villes et villages par où ils devaient passer on tînt des vivres préparés en abondance, du blé, du vin et des troupeaux. Il avait quelques présents pour les principaux officiers, des chevaux, des harnais, des casaques: il y joignit aussi quelque argent, qui devait être distribué entre un petit nombre; il comptait gagner la multitude par cette amorce. Le roi s'arrêta auprès du fleuve Axius[1], et y campa avec ses troupes. Il députa Antigone, un des seigneurs macédoniens, vers les Gaulois, qui étaient environ à trente lieues de là. Antigone fut étonné quand il vit des hommes d'une taille prodigieuse, adroits à tous les exercices du corps et à bien manier les armes, fiers et audacieux en paroles pleines de bravades et de menaces. Il leur fit beaucoup valoir les ordres que son maître avait donnés pour qu'ils fussent bien reçus partout où ils passeraient, et les présents qu'il leur préparait: ensuite il les invita à s'avancer jusqu'à un certain lieu qu'il leur marquait, et à envoyer les principaux d'entre eux vers le roi. Les Gaulois n'étaient pas gens à se payer de paroles. Clondicus, le chef et le roi de ces étrangers, alla droit au fait, et demanda si l'on apportait la somme dont on était convenu. Comme on ne lui donnait point de réponse: *Allez*, dit-il, *déclarer à votre prince, qu'avant qu'il ait envoyé les otages et les sommes convenues, les Gaulois ne partiront point d'ici.* Le roi, au retour de son député, assembla son conseil. Il pressentit où iraient les avis; et, comme il était meilleur gardien de son argent que de son royaume, pour colorer son avarice il s'étendit fort sur la perfidie et la férocité des Gaulois, ajoutant qu'il serait dangereux de donner entrée dans la Macédoine à une multitude si nombreuse de qui l'on aurait tout à craindre, et que cinq mille cavaliers lui suffiraient. On sentait bien qu'il ne craignait que pour son argent; mais personne n'osa le contredire. Antigone retourna vers les Gaulois, et leur dit que son maître n'avait besoin que de cinq mille cavaliers. A cette parole, il s'éleva un frémissement et un murmure général contre Persée, qui les avait fait venir de si loin pour leur insulter. Clondicus ayant encore demandé à Antigone s'il apportait de l'argent pour les cinq mille cavaliers, comme celui-ci cherchait des détours et ne répondait point nettement, les Gaulois entrèrent en fureur; et peu s'en fallut qu'ils ne se jetassent sur lui pour le mettre en pièces, et lui-même l'appréhendait fort. Cependant ils respectèrent sa qualité de député, et le renvoyèrent sans lui avoir fait aucun mauvais traitement. Les Gaulois partirent sur-le-champ, reprirent le chemin du Danube, et ravagèrent la Thrace, qui se trouvait sur leur passage.

Persée, avec un renfort si considérable, aurait fort embarrassé les Romains. Il pouvait faire passer ces Gaulois dans la Thessalie, où ils auraient ravagé le pays, et pris les places les plus fortes. Par là, demeurant tranquille auprès du fleuve Énipée, il aurait mis les Romains hors d'état, et de pénétrer dans la Macédoine, dont il leur fermait l'entrée par ses troupes, et de subsister plus longtemps dans le pays, parce qu'ils n'auraient plus tiré comme auparavant leurs vivres de la Thessalie, qui aurait été entièrement ravagée. L'avarice qui le dominait l'empêcha de profiter d'un si grand avantage.

Elle lui en fit perdre encore un autre pareil. Pressé par l'état de ses affaires, et par l'extrême danger dont il se voyait menacé, il avait enfin consenti de donner à Gentius les trois cents talents qu'il lui avait demandés depuis plus d'un an pour lever des troupes et équiper une flotte. Pantauchus avait ménagé ce traité de la part du roi de Macédoine, et avait commencé par faire toucher au prince d'Illyrie dix talents (dix mille écus) sur la somme qui lui était promise. Gentius fit partir ses ambassadeurs, et avec eux des gens sûrs pour transporter l'argent. Il leur donna ordre aussi, quand tout aurait été terminé, de se joindre aux ambassadeurs de Persée, et d'aller ensemble à Rhodes pour porter cette république à faire alliance avec eux. Pantauchus avait représenté que, si les Rhodiens y consentaient, Rome ne pourrait tenir contre ces trois puissances réunies. Persée reçut ces ambassadeurs avec toutes les marques de distinction possibles. Après que de part et d'autre on eut livré les otages et prêté les serments, il ne restait plus qu'à livrer les trois cents talents. Les am-

[1] Axius est un fleuve de Mygdonie.

bassadeurs et les agents de l'Illyrien se rendirent à Pella, où l'argent leur fut compté et mis dans des caisses scellées du cachet des ambassadeurs pour être transporté en Illyrie. Persée avait fait dire sous main à ses gens chargés de ce transport de marcher lentement et à petites journées, et, quand ils seraient arrivés aux frontières de Macédoine, de s'arrêter, et d'y attendre ses ordres. Pendant tout ce temps-là, Pantauchus, qui était demeuré à la cour d'Illyrie, pressait fort le roi de se déclarer contre les Romains par quelque acte d'hostilité. Il y arriva pour lors deux ambassadeurs de Rome pour faire alliance avec Gentius. Il avait déjà touché dix talents comme des arrhes, et avait nouvelle que la somme entière était en chemin. Sur les instances réitérées de Pantauchus, violant tous les droits divins et humains, il fit emprisonner les deux ambassadeurs, sous prétexte que c'étaient des espions. Dès que Persée en eut reçu la nouvelle, le croyant engagé suffisamment et sans retour contre les Romains par ce coup d'éclat, il fit revenir ceux qui portaient les trois cents talents, se félicitant lui-même en secret de l'heureux succès de sa perfidie, et de son habileté à conserver son argent. Mais il ne faisait que le garder et le mettre en réserve pour le vainqueur, au lieu qu'il aurait dû s'en servir pour se défendre contre lui, et pour le vaincre, selon la maxime de Philippe et d'Alexandre son fils, les plus illustres de ses ancêtres, qui avaient coutume de dire *que l'on doit acheter la victoire par l'argent, et non pas conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Les ambassadeurs de Persée et de Gentius étant arrivés à Rhodes, y furent reçus très-agréablement. On leur fit part du décret par lequel la république avait résolu d'employer tout son crédit et toutes ses forces pour obliger les deux partis à faire la paix, et à se déclarer contre celui qui refuserait d'entrer dans des propositions d'accommodement.

Dès le commencement du printemps les généraux romains s'étaient rendus chacun à leur département [1] : le consul en Macédoine, Octavius à Orée avec la flotte, Anicius dans l'Illyrie.

[1] Liv. lib. 44, n. 30-32.

Ce dernier eut un succès aussi rapide qu'heureux. Il avait à soutenir la guerre contre Gentius. Il la termina avant qu'on sût à Rome qu'elle était commencée. Elle ne dura que trente jours. Ayant traité avec bonté Scorda, la capitale du pays, qui s'était rendue, les autres villes suivirent bientôt son exemple. Gentius lui-même fut obligé de venir se jeter aux pieds d'Anicius, et d'implorer sa miséricorde, avouant, les larmes aux yeux, sa faute, ou plutôt sa folie, d'avoir abandonné le parti des Romains. Le préteur le traita humainement. Son premier soin fut de tirer de prison les deux ambassadeurs. Il envoya l'un d'eux *Perpenna*, à Rome, pour y porter la nouvelle de sa victoire; et peu de jours après y fit conduire Gentius, sa mère, sa femme, ses enfants et son frère, avec les principaux seigneurs du pays. La vue de prisonniers si illustres augmenta fort la joie du peuple. On rendit des actions de grâces publiques aux dieux, et il se fit aux temples un grand concours de personnes de tout âge et de tout sexe.

Quand Paul Émile fut approché des ennemis [1], il trouva Persée campé près de la mer au pied du mont Olympe, dans des lieux qui paraissaient inaccessibles. Il avait devant lui l'Énipée, dont les bords étaient forts élevés; et, sur la rive qui était de son côté, il avait construit de bons retranchements, avec des tours d'espace en espace, où il avait placé des balistes et d'autres machines pour lancer des traits et des pierres contre les ennemis, s'ils osaient en approcher. Persée s'y était fortifié de telle sorte, qu'il se croyait dans une entière sûreté, et qu'il espérait de consumer et de rebuter enfin Paul Émile par la longueur du temps, et par les difficultés qu'il aurait à faire subsister ses troupes dans un pays déjà mangé par l'ennemi, et à s'y maintenir.

Il ne savait pas quel adversaire on lui avait mis en tête. Paul Émile n'était occupé que du soin de tout préparer pour une action, et cherchait continuellement dans son esprit toutes sortes d'expédients et de moyens pour faire avec succès quelque entreprise. Il commença par établir une exacte et sévère disci-

[1] Id. ibid n. 32-46. — Plut. in Paul Æmil. pag. 261-269.

pline dans son armée, qu'il avait trouvée corrompue par la licence où on la laissait vivre. Il réforma plusieurs choses, soit pour les armes, soit pour les sentinelles. Les soldats étaient accoutumés à critiquer leur général, à examiner entre eux toutes ses actions, à lui prescrire ses devoirs, et à marquer ce qu'il devait faire ou ne pas faire. Il leur parla avec fermeté et dignité. Il leur fit entendre que ces discours convenaient mal au soldat : que trois choses seulement devaient l'occuper : le soin de son corps, pour le rendre robuste et agile; le soin de ses armes, afin qu'elles fussent toujours propres et en bon état; le soin des vivres [1], afin d'être toujours prêt à partir au premier ordre : que du reste il devait s'en reposer sur la bonté des dieux immortels, et sur la vigilance du général : que, pour lui, il n'omettrait rien de tout ce qui serait nécessaire pour leur donner occasion de montrer leur courage; qu'ils eussent soin seulement, quand on leur en donnerait le signal, de bien faire leur devoir.

Il est incroyable combien ce discours les anima. Les vieux soldats avouaient que ce n'était que de ce jour-là qu'ils avaient appris ce qu'ils devaient faire. On aperçut tout d'un coup un changement merveilleux dans le camp. Personne n'y demeurait oisif. On voyait les soldats aiguiser leurs épées; polir leurs casques, leurs cuirasses, leurs boucliers; s'essayer à se mouvoir agilement sous leurs armes; agiter avec bruit leurs javelots et faire briller leurs épées nues; enfin se rompre et s'endurcir dans tous les exercices militaires : de sorte qu'il était aisé de voir qu'à la première occasion qu'ils auraient d'en venir aux mains avec les ennemis, ils étaient déterminés ou à vaincre ou à mourir.

Le camp était placé dans un endroit très-favorable, mais qui manquait d'eau, et c'était une grande incommodité pour l'armée. Paul Émile, qui songeait à tout, voyant devant lui le mont Olympe très-haut et tout couvert d'arbres fort verts et fort touffus, jugea, par la quantité et par la qualité de ces arbres, qu'il y avait nécessairement dans les creux de cette montagne des sources d'eau vive; et se mit en même temps à faire des ouvertures au pied, et à creuser des puits dans le sable. A peine en eut-on effleuré la surface [1], qu'on vit sortir de plusieurs sources des eaux, troubles d'abord et en petite quantité, mais bientôt après très-claires et très-abondantes. Cet événement, qui était naturel, fut regardé par les soldats comme une faveur singulière des dieux qui avaient pris Paul Émile sous leur protection; ce qui le leur rendit encore plus cher et plus respectable.

Quand Persée vit ce qui se passait dans le camp des Romains, l'ardeur des soldats, les mouvements qu'ils se donnaient, les divers exercices par lesquels ils se préparaient au combat, il entra dans une vraie inquiétude, et vit bien qu'il n'avait plus affaire à un Licinius, un Hostilius, un Marcius, et que dans l'armée romaine tout était changé avec le général. Il redoubla son attention et ses soins de son côté, anima les soldats, s'appliqua aussi à les former par différents exercices, ajouta de nouveaux retranchements aux anciens, et travailla à mettre son camp hors d'insulte.

Cependant arrive la nouvelle de la victoire remportée dans l'Illyrie, et de la prise du roi et de toute sa famille. Elle causa dans l'armée romaine une joie incroyable, et excita parmi les soldats une ardeur de se signaler pareillement, de leur côté, qui ne peut s'exprimer; car c'est l'ordinaire qu'entre deux armées qui agissent en divers endroits, l'une ne veuille point céder à l'autre en courage ni en gloire. Persée tâcha d'abord d'étouffer cette nouvelle; mais le soin qu'il prenait de la dissimuler ne servit qu'à la rendre plus publique et plus certaine. L'alarme fut générale parmi ses troupes, et leur fit craindre un sort pareil.

Dans ce même temps arrivent les ambassadeurs rhodiens, qui venaient faire, touchant la paix, la même proposition à l'armée, qui avait excité à Rome une si grande indignation dans le sénat. Il est aisé de juger comment elle fut reçue dans le camp. Quelques-uns, transportés de colère, voulaient qu'on les renvoyât avec insulte. Le consul crut leur marquer

[1] Chez les Romains, les soldats portaient des vivres quelquefois pour dix ou douze jours.

[1] « Vix deducta summa arena erat, quum scaturigines « turbidæ primò et tenues emicare, dein, liquidam multamque fundere aquam, velut deûm dono, cœperunt. « Aliquantùm ea quoque res duci famæ et auctoritatis « apud milites adjecit. » (Liv.)

mieux son mépris en leur répondant froidement qu'il leur rendrait réponse dans quinze jours.

Pour montrer le peu de cas qu'il faisait de la médiation pacifique des Rhodiens, il assembla son conseil pour délibérer sur les moyens d'entrer en action. Il y a apparence que l'armée romaine, qui, l'année précédente, avait pénétré jusque dans la Macédoine, en était sortie, et retournée en Thessalie, peut-être pour y chercher des vivres : car maintenant on est en peine pour s'ouvrir un passage dans la Macédoine. Quelques-uns, et c'étaient les plus anciens officiers, voulaient qu'on entreprît de forcer les retranchements des ennemis sur les bords de l'Énipée : ils prétendaient que les Macédoniens, qui, l'année précédente, avaient été chassés d'endroits plus élevés et plus fortifiés, ne pourraient soutenir le choc des légions romaines. D'autres étaient d'avis qu'Octavius avec la flotte allât vers Thessalonique ravager les côtes maritimes, afin d'obliger le roi, par cette diversion, à retirer une partie de ses troupes de l'Énipée pour la défense de son pays, et à laisser ainsi quelque passage ouvert. Il est bien important qu'un général habile et expérimenté soit maître de prendre le parti qui lui plaît davantage. Paul Émile avait des vues toutes différentes. Il voyait que la rive de l'Énipée, tant par sa situation naturelle que par les fortifications qu'on y avait ajoutées, était inaccessible. D'ailleurs il savait, sans parler des machines disposées de toutes parts, que les troupes ennemies étaient beaucoup plus habiles que les siennes à lancer des javelots et des traits. Entreprendre de forcer des lignes aussi impénétrables que celles-là, c'eût été exposer les troupes à la boucherie ; et un bon général épargne le sang des soldats, parce qu'il s'en regarde comme le père, et qu'il croit devoir les ménager comme ses enfants. Il se tint donc quelques jours en repos sans faire le moindre mouvement. On prétend, dit Plutarque, qu'il n'y a point d'exemple que deux armées si nombreuses aient été si longtemps en présence dans une paix si profonde et dans une si grande tranquillité. En tout autre temps le soldat, plein d'ardeur et d'impatience, aurait murmuré : mais Paul Émile lui avait appris à se laisser conduire.

Enfin, à force de chercher et de s'informer, il apprit de deux marchands perrhébiens, dont la prudence et la fidélité lui étaient connues, qu'il y avait un chemin qui, en traversant la Perrhébie, menait à Pythium, ville située au plus haut du mont Olympe [1] : que ce chemin n'était pas d'un difficile accès, mais qu'il était bien gardé ; Persée y avait envoyé un détachement de cinq mille hommes. Il conçut qu'en faisant attaquer de nuit et à l'improviste ce corps-de-garde par de bonnes troupes, on pourrait le chasser de ce poste et s'en emparer. Il s'agissait de tromper l'ennemi et de lui cacher son dessein. Il fait venir le préteur Octavius ; et, s'étant ouvert à lui, il lui ordonne d'aller à Héraclée avec sa flotte, et de prendre assez de vivres pour mille hommes pendant dix jours, afin de faire croire à Persée qu'on allait ravager la côte maritime. En même temps il fait partir Fabius Maximus son fils, encore tout jeune, et Scipion Nasica, gendre de Scipion l'Africain, sans leur découvrir encore son véritable dessein ; leur donne un détachement de cinq mille hommes de troupes choisies, et leur fait prendre le chemin de la mer vers Héraclée, comme s'ils devaient s'y embarquer, selon ce qui avait été proposé dans le conseil. Quand ils furent arrivés, le préteur leur fit savoir les ordres du consul. Dès que la nuit fut venue, quittant le chemin de la mer, ils s'avancent, sans s'arrêter, vers Pythium, à travers les montagnes et les rochers, conduits par les deux guides de Perrhébie. On était convenu qu'ils y arriveraient le troisième jour vers la fin de la nuit.

Cependant Paul Émile, pour amuser l'ennemi et lui ôter toute autre pensée, le lendemain dès le matin détache ses troupes armées à la légère comme pour attaquer les Macédoniens. Il se donna un léger combat dans le lit même de la rivière, qui était fort basse. Des deux côtés la rive, depuis le haut jusqu'au lit de la rivière, avait dans sa pente l'espace de trois cents pas, et le lit même en avait mille de largeur. L'action se passa à la vue du roi et du consul, qui étaient, chacun avec leurs

[1] Le mont Olympe, à l'endroit où était Pythium, avait de hauteur, prise perpendiculairement, plus de dix stades, c'est-à-dire plus d'une demi-lieue. = Dix stades valent 18 000 mètres. E. B.

troupes, à la tête de leur camp. Le consul fit sonner la retraite vers le midi. La perte fut à peu près égale de part et d'autre. Le jour suivant le combat recommença encore de la même sorte, et à peu près à la même heure ; mais il fut plus vif, et dura plus longtemps. Les Romains n'avaient pas affaire seulement à ceux avec qui ils en venaient aux mains, ils étaient encore accablés de traits et de pierres que lançaient contre eux les ennemis du haut des tours disposées le long du rivage. Le consul perdit beaucoup plus de monde ce jour-là, et fit retirer ses troupes plus tard. Le troisième jour, Paul Émile se tint en repos, et parut avoir dessein de tenter un autre passage plus près de la mer. Persée ne se doutait en aucune manière du danger qui le menaçait.

Scipion était arrivé la nuit du troisième jour près de Pythium. Ses troupes étaient fort fatiguées : il les fit reposer le reste de la nuit. Persée cependant était fort tranquille. Mais tout à coup un transfuge de Crète, qui s'était dérobé des troupes de Scipion, alla le tirer de cette sécurité en lui apprenant le circuit que faisaient les Romains pour le surprendre. Le roi, effrayé de cette nouvelle, détache sur-le-champ dix mille soldats étrangers avec deux mille Macédoniens sous la conduite de Milon, et lui ordonne de faire toute la diligence possible pour occuper une hauteur qui restait à passer aux Romains avant que d'arriver à Pythium. Il les prévint en effet. Il y eut un combat fort rude sur cette hauteur, et la victoire demeura quelque temps douteuse. Mais enfin les troupes du roi furent forcées de toutes parts et mises en déroute. Scipion les poursuivit vivement, et mena sa troupe victorieuse dans la plaine.

Les fuyards, étant arrivés dans le camp de Persée, y répandirent une si grande terreur, que ce prince délogea sur l'heure, et se retira par ses derrières, saisi de frayeur et presque sans espérance. Il tint un grand conseil pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre. Il s'agissait de savoir s'il devait s'arrêter devant les murailles de Pydna pour tenter le hasard d'une bataille, ou partager ses troupes dans ses places, les bien munir de vivres, et y attendre les ennemis, qui ne pourraient pas subsister longtemps dans un pays qu'il aurait pris soin de ravager, et qui ne fournirait ni fourrages pour les chevaux, ni nourriture pour les hommes. Ce dernier parti avait de grands inconvénients, et marquait un prince réduit à la dernière extrémité, et à qui il ne restait ni ressource ni espérance, sans parler de la haine qu'exciterait contre lui le ravage des terres, commandé et exécuté par le roi même. Pendant que Persée, incertain du parti qu'il doit prendre, flotte dans ce doute, les principaux officiers lui représentent que son armée est très-supérieure à celle des Romains, que ses troupes sont très-résolues de bien faire, ayant à défendre leurs femmes et leurs enfants ; qu'étant lui-même le témoin de toutes leurs actions, et combattant à leur tête, elles redoubleront de courage, et donneront à l'envi des marques de leur valeur. Ces raisons raniment le prince. Il se retire sous les murs de Pydna, y établit son camp, se prépare à donner bataille, n'oublie rien pour profiter de l'avantage des lieux, assigne à chacun son poste, et donne tous les ordres, avec beaucoup de présence d'esprit, résolu d'attaquer les Romains dès qu'ils paraîtraient.

Le lieu où il campait était une campagne rase et unie, très-propre à mettre en bataille un corps nombreux de gens de pied pesamment armés. A droite et à gauche il y avait des coteaux qui, touchant les uns aux autres, fournissaient une retraite sûre à l'infanterie légère et aux gens de trait, et leur donnaient aussi moyen de dérober leur marche, et d'aller envelopper l'ennemi et l'attaquer par les flancs. Tout le front de l'armée était couvert de deux petites rivières, qui n'avaient pas alors beaucoup d'eau à cause de la saison (car on était sur la fin de l'été), mais dont les rives escarpées pouvaient faire de la peine aux Romains et rompre leurs rangs.

Paul Emile étant arrivé à Pythium, et ayant rejoint le détachement de Scipion, descend dans la plaine, et marche en ordre de bataille vers l'ennemi, en côtoyant toujours la mer, d'où la flotte romaine lui envoyait des vivres sur des barques. Mais quand il fut arrivé à la vue des Macédoniens, et qu'il eut considéré la bonne disposition de leur armée et le nombre de leurs troupes, il fit halte pour

penser à ce qu'il avait à faire. Les jeunes officiers, pleins d'ardeur et d'impatience pour le combat, s'avancent à la tête des troupes, s'approchent de lui, et le conjurent de donner sur l'ennemi sans différer davantage. Scipion, dont la confiance était augmentée par le succès qu'il venait d'avoir sur le mont Olympe, se distingue sur tous les autres par son empressement, et fait de plus fortes instances. Il lui représente que les généraux qui l'avaient précédé avaient donné lieu à l'ennemi, par leurs délais, de s'échapper de leurs mains; qu'il craignait que Persée ne s'enfuît pendant la nuit et qu'on ne fût obligé de le poursuivre avec grand'peine et grand danger jusque dans le fond de son royaume, en faisant prendre de longs circuits à l'armée au travers des défilés et des forêts, comme il était arrivé les dernières années. Il lui conseillait donc, pendant que l'ennemi était dans une pleine campagne, de l'attaquer sur-le-champ, et de ne pas perdre une si belle occasion de le vaincre.

« Autrefois, dit le consul au jeune Scipion « en lui répondant, j'ai pensé comme vous « faites aujourd'hui; et un jour vous penserez « aussi comme moi. Je vous rendrai compte « de ma conduite dans un autre temps : re- « posez-vous-en maintenant sur la prudence « d'un ancien général. » Le jeune officier se tut, bien persuadé que le consul avait de bonnes raisons pour en user ainsi.

En achevant ces mots, il commanda que les troupes qui étaient à la tête de l'armée exposées à la vue de l'ennemi, se missent en bataille, et présentassent un front comme pour combattre. Elles étaient rangées, selon la coutume des Romains, sur trois lignes [1]. En même temps des pionniers, couverts par ces trois lignes, travaillèrent à former un camp. Comme ils étaient en grand nombre, l'ouvrage fut bientôt achevé. Alors le consul fit défiler peu à peu ses bataillons, en commençant par les derniers, qui étaient les plus voisins des travailleurs, et retira toute son armée dans ses retranchements, sans confusion, sans désordre, et sans que l'ennemi s'en fût aperçu. Le roi, de son côté, voyant que les Romains refusaient de combattre, se retira aussi dans son camp.

[1] *Hastati, Principes, Triarii.*

C'était chez les Romains une loi inviolable[1], n'eussent-ils eu à séjourner dans un endroit qu'un jour ou bien une nuit, de s'enfermer dans un camp, et de s'y fortifier. Par là ils se mettaient hors d'insulte, et évitaient toute surprise. Les soldats regardaient cette demeure militaire comme leur ville : les retranchements leur tenaient lieu de murailles, et les tentes de maisons. En cas de bataille, si l'armée était vaincue, le camp lui servait de retraite et d'asile; et si elle était victorieuse, elle y trouvait un repos tranquille.

La nuit étant venue, et les troupes ayant pris de la nourriture, comme on ne songeait qu'à aller prendre du repos, tout à coup la lune, qui était dans son plein et déjà fort haute, commença à s'obcurcir, et la lumière lui manquant peu à peu, elle changea plusieurs fois de couleur, et s'éclipsa enfin tout entière. Un tribun de soldats, appelé *C. Sulpitius Gallus*, qui était un des principaux officiers de l'armée, ayant assemblé, la veille, les soldats avec la permission du consul, les avait avertis de cette éclipse, et avait marqué le moment précis où elle devait commencer, et le temps qu'elle devait durer. Les soldats romains ne furent donc point étonnés de cet accident; ils crurent seulement que Sulpitius avait une sagesse plus qu'humaine. Mais tout le camp des Macédoniens fut saisi d'épouvante et d'horreur, et un bruit sourd se répandit dans toute l'armée que ce prodige les menaçait de la perte du roi.

Le lendemain au point du jour, Paul Émile, qui était fort religieux observateur de toutes les cérémonies prescrites pour les sacrifices, ou plutôt qui était fort superstitieux, se mit à immoler des bœufs à Hercule. Il en immola jusqu'à vingt de suite, sans pouvoir trouver dans ces victimes aucun signe favorable. Enfin, au vingt-unième, il crut en voir qui lui promettaient la victoire, s'il ne faisait que se défendre sans attaquer. En même temps, il voue à ce même dieu un sacrifice de cent bœufs, et

[1] « Majores vestri castra munita portum ad omnes casus exercitûs ducebant esse... Patria altera est militaris « hæc sedes vallumque pro mœnibus, et tentorium suum « cuique militi domus ac penates sunt... Castra sunt victori receptaculum, victo perfugium. » (Liv. lib. 44, n. 39.

des jeux publics. Ayant achevé toutes ces cérémonies de religion vers les neuf heures, il assemble son conseil. Il avait entendu les plaintes qu'on faisait de sa lenteur à attaquer les ennemis. Il voulut bien, dans cette assemblée, rendre compte de sa conduite, surtout par rapport à Scipion, à qui il l'avait promis. Les raisons qu'il avait eues de ne pas donner le combat, la veille, étaient très-solides. Premièrement l'armée ennemie était beaucoup supérieure en nombre à la sienne, qu'il avait été obligé d'affaiblir encore considérablement par le gros détachement destiné à garder les bagages. En second lieu, y aurait-il eu de la prudence de mettre aux mains avec des troupes toutes fraîches les siennes qui étaient épuisées par une longue et pénible marche, par le poids excessif de leurs armes, par l'ardeur du soleil qui les avait toutes brûlées, et par une soif qui leur causait des peines insupportables? En dernier lieu, il insista fortement sur la nécessité indispensable pour un bon général de ne point donner la bataille avant que d'avoir derrière lui un camp bien retranché, qui pût, en cas d'accident, servir de retraite à l'armée. La conclusion de son discours fut de se préparer pour ce jour-là au combat.

On voit ici[1], qu'autre est le devoir des soldats et des officiers subalternes, autre celui du général. Les premiers ne doivent s'occuper que du soin et du désir de combattre : c'est au général, qui a dû tout prévoir, tout peser, tout comparer, à prendre son parti après une mûre délibération; et souvent par un sage délai de quelques jours, ou même de quelques heures, il sauve une armée, qu'un empressement inconsidéré aurait exposée au danger de périr.

Quoique des deux côtés la résolution de combattre fût prise, cependant ce fut plutôt une espèce de hasard qui engagea la bataille que l'ordre des généraux, qui de part ni d'autre ne se pressaient pas beaucoup. Des soldats thraces chargèrent quelques Romains qui revenaient du fourrage. Sept cents Liguriens coururent au secours de ces fourrageurs. Les Macédoniens firent avancer des troupes pour soutenir les Thraces; et, les renforts qu'on envoyait aux uns et aux autres grossissant toujours, enfin la bataille se trouva engagée.

Il est fâcheux que nous ayons perdu l'endroit où Polybe, et après lui Tite-Live, décrivaient l'ordre de cette bataille : c'est ce qui me met hors d'état d'en donner une juste idée, ce que nous en dit Plutarque étant tout différent du peu qui en reste dans Tite-Live.

La charge étant commencée, la phalange macédonienne se distingua parmi toutes les troupes du roi d'une manière particulière. Paul Émile alors s'avance aux premiers rangs, et trouve que les Macédoniens qui formaient la tête de la phalange enfonçaient le fer de leurs piques dans les boucliers de ses soldats, de sorte que ceux-ci, quelque effort qu'ils fissent, ne pouvaient les atteindre avec leurs épées; et il voit en même temps toute la première ligne des ennemis joindre leurs boucliers, et présenter leurs piques. Ce rempart d'airain, et cette forêt de piques impénétrable à ses légions, le remplissent d'étonnement et de crainte. Il parlait souvent depuis de l'impression qu'avait faite sur lui ce terrible spectacle, jusqu'à le faire douter de la victoire. Mais, pour ne pas décourager ses troupes, il leur cacha son inquiétude; et, leur montrant un visage gai et serein, il parcourut à cheval tous les rangs sans casque et sans cuirasse, les animant par ses discours, et encore plus par son exemple. On voyait le général, âgé de plus de soixante ans, s'exposer au danger et à la fatigue comme un jeune officier.

Les Péligniens, peuples d'Italie, qui avaient attaqué la phalange macédonienne, ne pouvant la rompre avec tous leurs efforts, un de leurs officiers prit l'enseigne de sa compagnie, et la jeta au milieu des ennemis. Les autres se jettent donc à corps perdu sur ce bataillon : il se fait là des exploits inouïs de part et d'autre. Les Péligniens tâchent de couper avec leurs épées les piques des Macédoniens, ou de les repousser avec leurs boucliers; ou ils essaient avec leurs mains de les arracher ou de les détourner pour se faire une entrée : mais les Macédoniens, se serrant toujours, et tenant à deux mains leurs piques, présentent ce rempart de fer, et donnent de si grands coups

[1] « Divisa inter exercitum ducesque munia. Militibus cupidinem pugnandi convenire : duces providendo, consultando cunctatione sæpiùs quàm temeritate prodesse. » (TAC. *Hist.* lib. 3, cap. 20.)

à ceux qui se lancent sur eux, que, perçant boucliers et cuirasses, ils jettent morts à la renverse les plus hardis de ces Péligniens, qui, sans aucun ménagement, allaient comme des bêtes féroces s'enferrer eux-mêmes, et se précipiter dans une mort qu'ils voyaient devant leurs yeux.

Toute la première ligne étant donc mise en désordre, la seconde, découragée, commença à se ralentir. Véritablement elle ne prit pas la fuite : mais, au lieu d'avancer, elle faisait sa retraite vers le mont Olocre [1]; ce que voyant Paul Émile, il déchira ses habits, pénétré de la plus vive douleur de ce que, ses premières troupes étant rendues, les Romains craignaient d'affronter la phalange. Elle présentait un front couvert de piques épaisses et serrées comme d'un retranchement impénétrable, et, se maintenant invincible, ne pouvait être ni rompue ni entamée. Mais enfin, l'inégalité du terrain et la grande étendue du front de la bataille ne permettant pas à l'ennemi de continuer partout cette haie de boucliers et de piques, Paul Émile remarqua que la phalange des Macédoniens était forcée de laisser des ouvertures et des intervalles, et qu'elle reculait d'un côté pendant qu'elle avançait de l'autre, comme cela arrive nécessairement dans les grandes armées, lorsque les troupes, ne faisant pas toutes le même effort, combattent aussi avec différents succès.

Paul Emile, en habile capitaine qui sait profiter de tout, séparant ses troupes par pelotons, leur ordonne de se jeter dans les espaces vides de la bataille des ennemis, et de ne les plus attaquer tous ensemble de front et d'un commun effort, mais par troupes détachées et par différents endroits tout à la fois. Cet ordre, donné si à propos, fut cause du gain de la bataille. Les Romains s'insinuent d'abord dans les intervalles, et mettent par là l'ennemi hors d'état de se servir de ses longues piques : ils le prennent en flanc et en queue par où il était découvert. En un moment cette phalange est rompue; et toute sa force, qui ne consistait que dans son union et dans l'impression qu'elle faisait tout ensemble, s'évanouit et disparaît. Quand on en vint à combattre d'homme à homme, ou par pelotons séparés, les Macédoniens avec leurs petites épées frappaient sur les boucliers des Romains qui étaient très-forts et très-solides, et qui les couvraient presque depuis la tête jusqu'aux pieds ; et, au contraire, ils n'opposaient que de petits pavois aux épées des Romains, qui étaient lourdes et massives, et maniées avec tant de force et de roideur, qu'elles ne portaient et ne déchargeaient point de coup qui ne perçât ou ne fît voler en éclats et boucliers et cuirasses, et qu'on ne vît couler le sang. Ainsi les phalangites, tirés de leur avantage, et pris par leur faible, ne résistèrent qu'avec beaucoup de peine, et furent enfin renversés.

Le roi de Macédoine, se laissant emporter à sa frayeur, s'était sauvé à toute bride dès le commencement du combat, et s'était retiré dans la ville de Pydna, sous prétexte d'aller faire un sacrifice à Hercule : comme si, dit Plutarque, Hercule était un dieu à recevoir les timides sacrifices des lâches, et à exaucer des vœux injustes ! car il n'est pas juste que celui qui n'ose attendre l'ennemi remporte la victoire : au lieu que ce dieu recevait favorablement les prières de Paul Émile, parce qu'il lui demandait la victoire les armes à la main, et qu'en combattant avec courage il l'appelait à son aide.

Ce fut à l'attaque de la phalange, où se fit le plus grand effort, et où les Romains trouvèrent le plus de résistance ; et ce fut là aussi que le fils de Caton, gendre de Paul Émile, après avoir fait des prodiges de valeur, perdit malheureusement son épée, qui lui échappa de la main. A cet accident, hors de lui-même et inconsolable, il parcourt les rangs; et ramassant autour de lui une troupe de jeunes gens hardis et déterminés, il se jette avec eux tête baissée et à corps perdu sur les Macédoniens. Après des efforts extraordinaires et une boucherie horrible, ils les poussent, et, demeurés maîtres du terrain, ils se mettent à chercher cette épée, qu'ils trouvent enfin à grand'peine ensevelie sous des monceaux d'armes et de morts. Ravis de cette bonne fortune, et poussant des cris de victoire, ils se jettent avec une nouvelle ardeur sur ceux des ennemis qui font encore ferme, de sorte qu'en-

[1] Cette montagne faisait apparemment partie du mont Olympe.

fin les trois mille Macédoniens qui restaient, distingués des phalangites, furent tous taillés en pièces, sans qu'aucun d'eux quittât son rang et cessât de combattre jusqu'au dernier soupir.

Après cette défaite, tout le reste prit la fuite, et on en tua un si grand nombre, que toute la plaine jusqu'au pied de la montagne était couverte de morts, et que le lendemain les Romains, passant la rivière de Leucus, en trouvèrent les eaux encore toutes teintes de sang. On dit qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt-cinq mille hommes; les Romains n'en perdirent que cent, ils firent onze ou douze mille prisonniers. La cavalerie, qui n'avait point eu de part au combat, voyant la déroute de l'infanterie, s'était retirée; et les Romains, acharnés sur les phalangites, ne songèrent point pour lors à la poursuivre.

Cette grande bataille fut décidée si promptement, que, le combat ayant commencé vers les trois heures après midi, la victoire se déclara avant quatre heures. Le reste du jour fut employé à courir après les fuyards, que l'on poursuivit fort loin, de sorte que l'on ne revint que bien avant dans la nuit. Tous les valets de l'armée courent au-devant de leurs maîtres avec de grands cris de joie, et les ramènent aux flambeaux dans leurs tentes, où l'on avait fait des illuminations, et que l'on avait couvertes de festons de lierre et de couronnes de lauriers[1].

Mais, au milieu de cette grande victoire, le général était plongé dans une extrême affliction. De deux fils qu'il avait à ce combat, le plus jeune, qui n'avait que dix-sept ans, et qu'il aimait le plus tendrement, parce qu'il donnait dès lors une grande espérance, ne paraissait point. On craignit qu'il n'eût été tué. L'alarme fut générale dans le camp, et changea les cris de joie en un morne silence. On le cherche avec des flambeaux parmi les morts, mais inutilement. Enfin, comme la nuit était déjà fort avancée, et qu'on désespérait de le retrouver, il revint de la poursuite des fuyards, accompagné seulement de deux ou trois de ses camarades, tout couvert du sang des ennemis. Paul Emile crut le recouvrer d'entre les morts, et ne commença à sentir la joie de sa victoire que dans ce moment. Il était réservé à d'autres larmes et à d'autres pertes non moins sensibles. Le jeune Romain dont nous parlons ici est le second Scipion, qui dans la suite fut appelé *Africain* et *Numantius* pour avoir ruiné Carthage et Numance; il fut adopté par le fils de Scipion vainqueur d'Annibal. Le consul fit partir sur-le-champ trois courriers distingués (Fabius, son fils aîné, en était un), pour porter à Rome la nouvelle de cette victoire.

Cependant Persée, continuant sa fuite, avait passé la ville de Pydna, et tâchait de gagner celle de Pella avec toute sa cavalerie, qui s'était sauvée de la bataille sans aucun échec. Les gens de pied qui fuyaient en désordre, l'ayant rencontré sur le chemin, se mettent à accabler d'injures ces cavaliers, les appelant des lâches et des traîtres; et poussant plus loin leur ressentiment, ils les renversent de cheval, et en blessent un fort grand nombre. Le roi, qui craignait les suites de ce tumulte, quitte le grand chemin; et, pour n'être pas reconnu, il plie son manteau royal, le met devant lui, détache son diadème de sa tête, le porte à la main; et, afin de pouvoir s'entretenir avec ses amis, il met pied à terre, et mène son cheval par la bride. Plusieurs de ceux qui l'accompagnaient prirent d'autres routes que lui sous différents prétextes, moins pour se dérober à la poursuite des ennemis que pour se mettre à couvert de la fureur de leur prince, dont la défaite n'avait servi qu'à aigrir et à irriter la férocité qui lui était naturelle. De tous ses courtisans, trois seuls demeurèrent avec lui, encore tous étrangers. Évandre de Crète, celui qu'il avait chargé d'assassiner le roi Eumène, en était un. Il lui demeura fidèle jusqu'à la fin.

Étant arrivé sur le minuit dans Pella, il tua de sa main à coups de poignard les deux gardes de son trésor, qui avaient eu la hardiesse de lui représenter les fautes qu'il avait faites, et, avec une liberté hors de saison, lui avaient donné des conseils sur ce qu'il devait faire pour se relever. Ce traitement cruel à l'égard de

[1] C'était la coutume des Romains. César écrit, dans le troisième livre de la guerre civile, qu'il trouva dans le camp de Pompée les tentes de Lentulus et de quelques autres, couvertes de lierre. *L. etiam Lentuli et nonnullorum tabernacula protecta hederâ.*

deux des principaux officiers de sa cour, qui n'avaient manqué que par un zèle indiscret et placé mal à propos, aliéna de lui tous les esprits. Alarmé par la désertion presque générale de ses officiers et de ses courtisans, il ne se crut pas en sûreté à Pella, et en partit la même nuit pour se rendre à Amphipolis, emportant avec lui la plus grande partie de ses trésors. Quand il y fut arrivé, il envoya des députés à Paul Emile, pour implorer sa miséricorde. D'Amphipolis il passa dans l'île de Samothrace, et se réfugia dans le temple de Castor et de Pollux. Toutes les villes de Macédoine ouvrirent leurs portes au vainqueur, et firent leur soumission.

Le consul, étant parti de Pydna, arriva le lendemain à Pella, dont il admira l'heureuse situation. Le trésor du roi avait été dans cette ville; mais on n'y trouva alors que les trois cents talents[1] que Persée avait fait partir pour Gentius, roi de Thrace, et qu'ensuite il avait fait revenir. Paul Emile, ayant appris que Persée était dans la Samothrace, se rendit à Amphipolis, pour passer de là dans l'île.

Il était campé à Sires[2], dans la contrée odomantique[3], lorsqu'il reçut une lettre de Persée, qui lui fut présentée par trois députés d'une condition et d'une naissance peu considérables. Il ne put s'empêcher de verser des larmes, en faisant réflexion à l'inconstance des choses humaines, dont l'état présent de Persée lui donnait un exemple bien sensible. Mais quand il vit que la lettre avait pour inscription et pour titre, *Le roi Persée au consul Paul Émile, salut*, l'ignorance stupide où était ce prince, de son état, étouffa en lui tout sentiment de compassion: et quoique la teneur de la lettre fût d'un style humble et suppliant, et qui convenait peu à la dignité royale, il renvoya les députés sans faire de réponse. Quelle hauteur dans ces fiers républicains, qui dégradent ainsi sur-le-champ un roi malheureux! Persée sentit quel nom désormais il devait oublier. Il écrivit une seconde lettre, où il ne mit que son nom simple sans qualité. Il demandait qu'on lui envoyât des commissaires avec qui il pût traiter; ce qui lui fut accordé. Cette ambassade fut sans effet, parce que d'un côté Persée ne voulait point renoncer à la qualité de roi, et que de l'autre Paul Émile exigeait qu'il remît son sort absolument à la disposition du peuple romain.

Pendant ce temps-là le préteur Octavius, qui commandait la flotte, était abordé à Samothrace. Il n'arracha pas Persée de cet asile, par respect pour les dieux qui y présidaient; mais il tâcha, mêlant les menaces aux promesses, de l'engager à sortir de l'asile et à se livrer aux Romains. Ses efforts furent inutiles.

Un jeune Romain (il s'appelait *Acilius*), soit de son mouvement propre, soit de concert avec le préteur, prit un autre tour pour tirer le roi de l'asile. Etant entré dans l'assemblée des Samothraciens, qui se tenait actuellement: « Est-ce avec vérité, leur dit-il, ou sans fon« dement qu'on dit que votre île est sacrée, « et qu'elle est dans toute son étendue un « asile saint et inviolable? » Tout le monde ayant rendu témoignage à la sainteté de l'asile: « Pourquoi donc, continua-t-il, un homicide, « souillé du sang du roi Euméne, en a-t-il « violé la sainteté? et, quoiqu'on commence « toutes les cérémonies de religion par en ex« clure ceux qui n'ont pas les mains pures, « comment pouvez-vous souffrir que votre « temple même soit souillé et profané par la « présence d'un infâme meurtrier? » Cette accusation tombait sur Persée; mais les Samothraciens aimèrent mieux l'appliquer à Evandre, que tout le monde savait avoir été le ministre de l'assassinat projeté contre Euméne. Ils envoyèrent donc au roi lui dire qu'Evandre était accusé d'assassinat; qu'il vînt, selon les lois établies pour leur asile, se justifier devant les juges; ou, s'il craignait de le faire, qu'il prît ses sûretés et sortît du temple. Le roi, ayant fait venir Evandre, lui conseilla fort de ne point subir un tel jugement. Il avait ses raisons pour lui donner ce conseil, craignant qu'il ne déclarât que c'était par son ordre qu'il avait entrepris cet assassinat. Il lui fit donc entendre qu'il ne lui restait d'autre parti que de se donner à lui-même la mort. Evandre parut y consentir, et, témoignant qu'il aimait mieux

[1] Trois cent mille écus. = 1 725 000 fr. E. B.

[2] Ville obscure et inconnue, à l'extrémité orientale de la Macédoine.

[3] Liv lib. 45, n. 3-9. — Plut. in Æmil. Paul. pag. 269, 270.

employer pour cela le poison que le fer, il songea à se dérober par la fuite. Le roi l'ayant appris, et craignant que les Samothraciens ne fissent retomber sur lui leur colère, comme ayant soustrait le coupable au supplice qu'il méritait, il le fit tuer. C'était souiller la sainteté de l'asile par un nouveau crime : mais il corrompit à force d'argent le premier magistrat, qui déclara dans l'assemblée qu'Evandre s'était lui-même donné la mort.

Le préteur, n'ayant pu persuader à Persée de quitter son asile, s'était réduit à lui ôter tous les moyens de s'embarquer et de s'enfuir. Cependant, malgré toutes ces précautions, Persée gagna secrètement un certain Oroandes de Crète, qui avait un vaisseau marchand, et lui persuada de le recevoir dans son bord avec toutes ses richesses : elles montaient à deux mille talents, c'est-à-dire à six millions. Mais, soupçonneux comme il était, il ne se dessaisit pas du tout, n'en envoya qu'une partie, et réserva à faire porter le reste avec lui. Le Crétois, suivant en cette rencontre le génie de sa nation, embarqua sur le soir tout l'or et l'argent qu'on lui avait envoyé, manda à Persée qu'il n'avait qu'à se rendre vers le minuit sur le port avec ses enfants et les gens qui lui étaient absolument nécessaires pour le service de sa personne.

L'heure du rendez-vous approchant, Persée se glissa avec des peines infinies par une fenêtre très-étroite, traversa un jardin, et sortit par une vieille masure avec sa femme et son fils. Le reste de son trésor le suivait. On ne saurait exprimer sa douleur et son désespoir lorsqu'il apprit qu'Oroandes, avec sa riche charge, était en pleine mer. Il fallut qu'il retournât à son asile avec sa femme et Philippe son fils aîné. Il avait confié ses autres enfants à Jon de Thessalonique, qui avait été son favori, et qui le trahit dans sa mauvaise fortune : car il livra ses enfants à Octavius ; ce qui fut la principale cause qui obligea Persée à se remettre lui-même au pouvoir de ceux qui avaient ses enfants entre leurs mains.

Il se livra donc, lui et Philippe son fils, au préteur Octavius ; et celui-ci le fit embarquer pour être conduit au consul, à qui auparavant il en avait donné avis. Paul Emile envoya audevant de lui son gendre Tubéron. Persée, vêtu de noir, entra dans le camp avec son fils seul. Le consul [1], qui l'attendait avec une assez nombreuse compagnie, le voyant arriver, se lève de son siége, et, s'étant un peu avancé, lui tend la main. Persée se jette à ses pieds ; mais il le relève sur-le-champ, et ne souffre pas qu'il embrasse ses genoux. L'ayant introduit dans sa tente, il le fit asseoir vis-à-vis de ceux qui formaient l'assemblée.

Il commença par lui demander « quel sujet « de mécontentement l'avait porté à entre- « prendre avec tant d'animosité contre le peu- « ple romain une guerre qui l'exposait lui et « son royaume aux derniers dangers. » Comme, au lieu de la réponse que tout le monde attendait, le roi, tenant les yeux baissés en terre et versant des larmes, gardait le silence, Paul Émile continua de la sorte : « Si vous « étiez monté encore jeune sur le trône, je « m'étonnerais moins que vous eussiez ignoré « ce que c'était que d'avoir le peuple romain « pour ami ou pour ennemi : mais, ayant as- « sisté à la guerre que votre père a faite con- « tre nous, et vous souvenant encore de la « paix que nous avons fidèlement observée « avec lui, comment avez-vous pu aimer mieux « être en guerre qu'en paix avec un peuple « dont vous avez éprouvé la force dans la guerre « et la fidélité dans la paix? » Persée ne répondant pas plus à ce reproche qu'il n'avait fait à la première question : « De quelque ma- « nière cependant, reprit le consul, que ces « choses soient arrivées, soit par une faute « dont tout homme est capable, soit par un « effet du hasard, soit par la fatale destinée, « prenez courage. La clémence dont le peu- « ple romain a usé à l'égard de beaucoup de « rois et de peuples doit vous inspirer, je ne « dis pas seulement quelque espérance, mais « une confiance presque assurée qu'il vous « traitera de la même sorte. » Il parla ainsi en grec à Persée : puis, se tournant vers les Romains et reprenant sa langue : « Vous voyez [2],

[1] Je me suis conformé ici, en exposant l'entrevue de Paul Émile et de Persée, au récit qu'en fait Tite-Live. Il y a quelques différences dans celui de Plutarque, que j'ai suivi en exposant la même histoire dans le Traité des Études, tome II.

[2] « Exemplum insigne cernitis, *inquit*, mutationis re- « rum humanarum. Vobis hoc præcipuè dico, juvenes,

« leur dit-il, un grand exemple de l'inconstance des choses humaines. C'est à vous « principalement, jeunes Romains, que j'adresse ce discours. L'incertitude de ce qui « peut nous arriver d'un jour à un autre doit « nous apprendre à n'user jamais, dans la « prospérité, de fierté ni de violence à l'égard « de qui que ce soit, et à ne point compter « sur le bonheur présent. La preuve d'un « vrai mérite et d'un vrai courage, c'est de ne « se laisser ni élever par les bons succès, ni « abattre par les mauvais. » Paul Émile, ayant renvoyé l'assemblée, chargea Tubéron de prendre soin du roi. Il l'invita ce jour-là à venir manger avec lui, et ordonna qu'on lui rendit tous les honneurs qu'on pouvait lui rendre dans l'état où il se trouvait.

Ensuite l'armée fut mise en quartier d'hiver. Amphipolis reçut la plus grande partie des troupes ; le reste fut partagé dans les villes voisines. Ainsi fut terminée la guerre entre les Romains et Persée, laquelle avait duré quatre ans ; ainsi finit un royaume si illustre tant dans l'Europe que dans l'Asie. Persée avait régné onze ans. On le comptait pour le quarantième roi depuis Caranus [1] qui le premier avait régné en Macédoine. Une conquête si importante ne coûta à Paul Émile que quinze jours.

Le royaume de Macédoine [2] avait été fort obscur jusqu'à Philippe, fils d'Amynthas : sous ce prince, et par ses grands exploits, il prit des accroissements considérables, sans pourtant sortir des bornes de l'Europe ; il embrassa une partie de la Thrace et de l'Illyrie, et s'attribua une sorte de domination sur toute la Grèce. Il s'étendit ensuite dans l'Asie, et, pendant les treize années du règne d'Alexandre, il se soumit toutes les provinces qui faisaient partie du vaste empire des Perses, et se porta jusqu'aux extrémités de la terre, je veux dire l'Arabie d'un côté, et les Indes de l'autre. Cet empire, le plus grand qui fût sur la terre, partagé ou plutôt déchiré en différents royaumes après la mort d'Alexandre par ses successeurs, qui en tirèrent chacun une partie à eux, subsista pendant l'espace d'un peu plus de cent cinquante ans, depuis cette haute élévation où les armes victorieuses de ce prince l'avaient porté, jusqu'à l'entière ruine de la Macédoine. Voilà où se terminèrent les exploits si vantés de ce fameux conquérant, la terreur et l'admiration de l'univers, ou, pour parler plus juste, l'exemple de l'ambition la plus vaine et la plus insensée qui fût jamais.

Les trois députés que Paul Émile avait envoyés à Rome pour y porter l'heureuse nouvelle de la victoire remportée sur Persée, avaient fait la plus grande diligence qu'il leur avait été possible. Mais longtemps avant leur arrivée, et le quatrième jour seulement depuis la bataille, pendant qu'on célébrait les jeux dans le cirque, il s'était répandu un bruit sourd qu'on avait donné un combat dans la Macédoine, et que Persée avait été vaincu. Cette nouvelle causa dans tout le cirque des battements de mains et des cris de victoire. Mais quand les magistrats, après d'exactes enquêtes, eurent reconnu que ce bruit était sans auteur et sans fondement, cette fausse et courte joie se dissipa, et laissa seulement une secrète espérance que c'était peut-être un pressentiment de la victoire, ou déjà remportée, ou qui le serait bientôt.

L'arrivée des députés tira Rome d'inquiétude. On apprit que Persée avait été entièrement défait, qu'il était en fuite, et qu'il ne pouvait échapper aux mains du vainqueur. Alors la joie du peuple, qui jusque-là avait été suspendue, éclata sans bornes et sans mesure. Les députés lurent d'abord dans le sénat, puis dans l'assemblée du peuple, le détail circonstancié de la bataille. On ordonna des prières publiques et des sacrifices en action de grâces ; et tous les temples se trouvèrent remplis, dans le moment même, d'une foule infinie de personnes de tout âge et de tout sexe, qui allaient remercier les dieux de l'éclatante protection qu'ils avaient accordée à la république.

Après la nomination des nouveaux consuls

« Ideò in secundis rebus nihil in quemquam superbè ac « violenter consulere decet, nec præsenti credere fortunæ ; quum, quid vesper ferat, incertum sit. Is demùm « vir erit, cujus animum nec prospera flatu suo efferet, « nec adversa infringet. » (Liv.)

[1] Tite-Live, tel qu'on l'a dit, *le vingtième* : Justin, *le trentième*. On croit qu'il y a faute dans le chiffre, et qu'il faut substituer *quarantième*, comme le porte Eusèbe.

[2] Liv. lib. 45, n. 41.

à Rome [1], on prorogea le commandement des armées dans la Macédoine à Paul Émile, et dans l'Illyrie à L. Anicius ; puis on nomma dix commissaires pour aller régler les affaires de la Macédoine, et cinq pour celles de l'Illyrie. Le sénat, avant que de les faire partir, régla en partie leur commission. Avant tout il fut ordonné que les Macédoniens et les Illyriens seraient déclarés libres, afin de faire connaître à toutes les nations que le but des armes du peuple romain n'était point d'asservir les peuples libres, mais de délivrer ceux qui étaient en servitude : en sorte que les uns pussent, sous la protection du nom romain, conserver pour toujours leur liberté ; et que les autres, soumis à la domination des rois, en fussent traités avec plus de douceur et d'équité, par considération pour les Romains; ou que, si jamais la guerre s'élevait entre ces rois et le peuple romain, les nations sussent que l'issue de ces guerres serait la victoire pour les Romains et la liberté pour elles. Le sénat abolit aussi certains impôts sur les mines et sur les revenus des terres, parce que ces impôts ne pouvaient se tirer que par le ministère des fermiers, appelés communément *publicains;* et que partout où il y a de ces sortes de fermiers [2], les lois n'ont aucune force, et le peuple est toujours accablé. Il établit un conseil commun pour la nation, de peur que la populace ne fît dégénérer en une funeste licence la liberté que le sénat lui aurait accordée. La Macédoine fut partagée en quatre régions, dont chacune aurait son conseil particulier, et paierait aux Romains la moitié des tributs qu'elle avait coutume de payer à ses rois. Voilà une partie des ordres dont les commissaires pour la Macédoine furent chargés. Ceux pour l'Illyrie en reçurent, à peu de chose près, de pareils, et y arrivèrent les premiers. Après avoir communiqué [3] leurs instructions au propréteur Anicius, qui les était venu trouver à Scodra, on y convoqua l'assemblée des principaux de la nation. Anicius, étant monté à son tribunal, leur déclara que le sénat et le peuple romain accordaient la liberté aux Illyriens, et qu'au premier jour on retirerait les garnisons de toutes les villes et de toutes les citadelles du pays. A l'égard de quelques peuples qui, avant ou pendant la guerre, s'étaient déclarés pour les Romains, on ajoutait à la liberté l'exemption de tout impôt : tous les autres étaient déchargés de la moitié des tributs qu'ils payaient auparavant au roi. L'Illyrie fut divisée en trois régions ou parties, qui avaient chacune leur conseil public et leurs magistrats.

Avant que les députés pour la Macédoine y fussent arrivés [1], Paul Emile, qui était de loisir, visita pendant l'automne les plus célèbres villes de la Grèce, pour voir de ses propres yeux bien des choses dont tout le monde parlait sans les connaître. Ayant laissé le commandement du camp à Sulpicius Gallus, il partit avec un cortége peu nombreux, accompagné du jeune Scipion son fils, et d'Athénée, frère du roi Eumène.

Il traversa la Thessalie pour aller à Delphes, l'oracle le plus célèbre de l'univers. La multitude et la richesse des présents, des statues, des vases, des trépieds, dont ce temple était rempli, le surprirent extrêmement. Il y offrit un sacrifice à Apollon. Ayant vu une grande colonne carrée, de pierres blanches, où l'on devait poser une statue d'or de Persée, il y fit mettre la sienne, disant *que c'était aux vaincus à céder la place aux vainqueurs.*

Il vit à Lébadie le temple de Jupiter surnommé Trophonius, et l'entrée de la caverne où descendent ceux qui consultent l'oracle [2]. Il offrit un sacrifice à Jupiter et à la déesse Hercynna. On croit qu'elle était fille de Trophonius.

A Chalcis, il fut curieux de voir l'Euripe, et tout ce qui se disait du flux et reflux de la mer, qui y est fort fréquent et fort extraordinaire.

De là il passa à la ville d'Aulide, du port de laquelle partit autrefois pour Troie la célèbre flotte d'Agamemnon. Il visita le temple de Diane, sur l'autel de qui ce roi des rois immola

[1] An. M. 3837; av. J. C. 167. — Liv. lib. 45, n. 17, 18.

[2] « Et ubi publicanus est, ibi aut jus publicum vanum, « aut libertatem sociis nullam esse. » (Liv. lib. 45, n. 18.)

[3] Liv. lib. 45, n 26.

[1] Liv. lib. 45, n. 27, 28. — Plut. in Æmil. Paul. pag. 270.

[2] On peut consulter ce qui est dit de cet oracle, tome III, pag. 162.

sa fille Iphigénie pour obtenir de la déesse une heureuse navigation.

Après avoir passé par Orope dans l'Attique, où le devin Amphiloque est honoré comme dieu, il se rendit à Athènes, ville célèbre par son ancienne réputation, et qui présenta à sa vue beaucoup d'objets capables de piquer et de satisfaire sa curiosité: la citadelle, les ports, les murs qui joignent le Pirée à la ville; les arsenaux des galères, construits par d'illustres généraux; les statues des dieux et des hommes, dans lesquelles on ne savait ce que l'on devait le plus admirer de la matière ou de l'art. Il n'oublia pas d'offrir un sacrifice à Minerve, déesse tutélaire de la citadelle.

Pendant que Paul Emile était dans cette ville, il demanda aux Athéniens un excellent philosophe pour achever d'instruire ses enfants, et un habile peintre pour diriger les ornements de son triomphe. Ils jetèrent aussitôt les yeux sur Métrodore, à qui ils rendirent ce témoignage, qu'il excellait en même temps et dans la philosophie et dans la peinture; éloge rare et singulier, qui fut confirmé par l'expérience et par l'approbation de Paul Emile! On voit ici quelle attention les grands hommes de l'antiquité donnaient à l'éducation de leurs enfants. Les fils de ce général romain avaient déjà de l'âge, puisque le cadet des deux qui firent la campagne de Macédoine avec le consul leur père était pour lors âgé de dix-sept ans. Cependant il songe à mettre encore auprès d'eux un philosophe capable de leur former, et l'esprit par l'étude des sciences, et le cœur par celle de la morale, qui est de toutes les études la plus importante et la plus négligée. Si l'on veut savoir quel est le fruit d'une pareille éducation, on n'a qu'à rappeler dans sa mémoire ce que devint le cadet des deux fils du consul dont je parle, qui hérita du nom et du mérite de Scipion l'Africain, son grand-père par adoption, et de Paul Emile, son père naturel; qui ruina Carthage et Numance; qui se distingua autant par la connaissance des beaux-arts et des sciences que par la bravoure militaire; qui tenait à honneur d'avoir auprès de lui l'historien Polybe, le philosophe Panétius, le poëte Térence: lequel [1] enfin, pour me servir des termes mêmes d'un écrivain fort sensé, n'a jamais rien dit, ni rien fait, ni rien pensé, qui ne fût digne d'un Romain. Paul Emile, après avoir trouvé dans la personne de Métrodore le trésor précieux qu'il cherchait, sortit d'Athènes bien content.

Il arriva en deux jours à Corinthe. La citadelle et l'isthme lui fournirent un agréable spectacle: la citadelle, qui, étant bâtie sur le haut d'une montagne, abondait en sources et en fontaines d'une eau très-claire; l'isthme, qui séparait par une langue de terre très-étroite deux mers voisines, l'une au couchant, l'autre au levant.

Sicyone et Argos, deux villes fort illustres, se rencontrèrent ensuite sur son passage: puis Epidaure, moins opulente que les deux autres, mais fort connue par le fameux temple d'Esculape, où l'on voyait alors une multitude infinie de riches présents offerts par les malades en reconnaissance de la guérison qu'ils prétendaient avoir reçue de ce dieu.

Sparte ne se distinguait point par la magnificence de ses édifices, mais par la sagesse de ses lois, de ses coutumes, et de sa discipline.

Ayant passé par Mégalopolis, il arriva à Olympie. Il y vit beaucoup de choses dignes d'être admirées: mais quand il eut jeté les yeux sur la statue de Jupiter (c'était le chef-d'œuvre de Phidias), il en fut ému et touché, dit Tite-Live, comme s'il avait vu ce dieu lui-même; et il s'écria que *ce Jupiter* [1] *de Phidias était le véritable Jupiter d'Homère*. Croyant être dans le Capitole, il y offrit un sacrifice plus solennel que partout ailleurs.

Ayant ainsi parcouru la Grèce, sans s'informer en aucune sorte de ce que chacun avait pensé par rapport à Persée, pour ne point laisser d'inquiétude dans l'esprit des alliés, il retourna à Démétriade. Il avait trouvé en chemin une troupe d'Etoliens qui venaient l'informer d'un funeste événement arrivé dans leur ville. Il leur donna rendez-vous à Amphi-

[1] « P. Scipio Æmilianus, vir avitis P. Africani paternisque L. Pauli virtutibus simillimus; omnibus belli ac « togæ dotibus, ingeniique ac studiorum eminentissimus « seculi sui, qui nihil in vitâ nisi laudandum aut fecit, « aut dixit ac sensit. » (PATERC. lib. 1, cap. 12.)

[1] Voilà une grande louange pour Phidias, d'avoir si bien exprimé l'idée d'Homère; mais elle est encore plus grande pour Homère, d'avoir si bien conçu toute la majesté du dieu.

polis. Ayant appris que les dix commissaires avaient déjà passé la mer, quittant toutes les autres affaires, il alla à leur rencontre à Apollonie, distante d'Amphipolis d'une journée seulement. Il fut fort surpris d'y rencontrer Persée, que ses gardes laissaient aller de côté et d'autre avec beaucoup de liberté, de quoi il fit dans la suite de vifs reproches à Sulpitius, aux soins de qui il avait confié la garde de cet important prisonnier. Il le remit entre les mains de Posthumius, aussi bien que Philippe, son fils, avec ordre de le mieux garder. Pour ce qui est de sa fille et de son fils cadet, il les fit venir de Samothrace à Amphipolis, où il en fit prendre tout le soin que demandaient leur naissance et leur état.

Les commissaires s'y étant rendus [1], comme il en était convenu avec eux, et étant entrés dans la salle de l'assemblée où se trouvait un grand nombre de Macédoniens, il s'assit dans son tribunal; et après avoir fait faire silence par l'huissier, Paul Émile exposa en latin ce que le sénat, et ce que lui avec les commissaires, avaient réglé au sujet de la Macédoine. Les principaux articles étaient, que la Macédoine était déclarée libre; qu'elle ne paierait aux Romains que la moitié des tributs qu'elle payait au roi, et cette somme fut fixée à cent talents, c'est-à-dire à cent mille écus; qu'elle aurait un conseil public, composé d'un certain nombre de sénateurs, où les affaires seraient discutées et jugées; qu'elle serait désormais partagée en quatre régions, quatre cantons, qui auraient chacun leur conseil, où leurs affaires particulières seraient examinées, et que personne ne pourrait contracter des mariages, ni acheter des terres ou des maisons hors de son canton. Il ajouta encore quelques autres articles moins importants. Le préteur Octavius, qui était présent à cette assemblée, expliquait en grec chaque article à mesure que Paul Emile les énonçait en latin. L'article de la liberté et celui de la diminution des tributs firent un extrême plaisir aux Macédoniens, qui s'y attendaient peu : mais ils regardaient la division de la Macédoine en diverses régions qui n'auraient plus le commerce ordinaire entre elles comme si on eût déchiré un corps en séparant les membres, qui ne sont vivants et ne subsistent que par le mutuel secours qu'ils se prêtent les uns aux autres.

Le consul ensuite [1] donna audience aux Etoliens. J'exposerai ailleurs ce qui y fut traité.

Après qu'on eut terminé [2] ces affaires étrangères, Paul Emile appela de nouveau les Macédoniens dans l'assemblée pour mettre la dernière main aux règlements. On parla d'abord des sénateurs qui devaient composer le conseil public où se traiteraient les affaires de la nation, et on leur en laissa le choix. Puis on lut la liste des principaux du pays qui devaient passer en Italie avec ceux de leurs enfants qui auraient plus de quinze ans. Ce règlement parut d'abord fort dur; mais on reconnut bientôt qu'il n'avait été fait que pour assurer davantage la liberté du peuple : car on nomma dans cette liste les grands seigneurs, les généraux d'armée, les capitaines de vaisseau, tous ceux qui avaient quelque charge à la cour ou qui avaient été employés dans les ambassades, et beaucoup d'autres officiers accoutumés à faire bassement leur cour au roi comme des esclaves, et à commander aux autres avec fierté. C'étaient tous gens riches, qui faisaient une grande dépense, qui avaient des équipages superbes, et qui ne se seraient pas facilement réduits à un genre de vie tout différent, où la liberté égale tous les citoyens, et où tout le monde est également soumis aux lois. Ils eurent donc tous ordre de sortir de Macédoine, et de passer en Italie, sous peine de mort pour les contrevenants. Les règlements que Paul Emile donna à la Macédoine étaient si raisonnables, qu'ils paraissaient faits non pour des ennemis vaincus, mais pour de fidèles alliés dont on aurait eu tout sujet d'être content; et l'usage, qui seul fait sentir le faible des lois, ne trouva rien, pendant un fort long temps, à corriger dans celles que ce sage magistrat avait établies.

A ces occupations sérieuses [3] succéda une représentation de jeux qu'il avait préparée de

[1] Liv. lib. 45, n. 29, 30.

[1] Liv. lib. 45, n. 31.
[2] Id. ibib. n. 32.
[3] Plut. in Paul. Æmil. pag. 270. — Liv. lib. 45, n. 32.

longue main, et à laquelle il avait eu soin d'inviter tout ce qu'il y avait de personnes les plus considérables dans les villes de l'Asie et de la Grèce. Il y fit de magnifiques sacrifices aux dieux, et donna des fêtes superbes, tirant abondamment des trésors du roi de quoi fournir à cette grande dépense, mais ne tirant que de lui-même le bon ordre et le bon goût qui y régnaient : car, ayant à recevoir tant de milliers d'hommes, il témoigna un si juste discernement et une connaissance si exacte de la qualité de tous les conviés, que chacun y fut logé, placé et traité selon son rang et son mérite, et qu'il n'y eut personne qui n'eût à se louer de sa politesse et de son honnêteté. Les Grecs ne pouvaient se lasser d'admirer que dans les jeux mêmes, chose inconnue jusque-là aux Romains, il portât tant d'exactitude et de soin, et qu'un homme occupé des plus grandes affaires ne négligeât pas la moindre bienséance dans les petites.

Il avait rassemblé en un monceau toutes les dépouilles qu'il ne voulait point transporter à Rome, des arcs, des carquois, des flèches, des javelines, enfin des armes de toutes sortes, et les avait rangées comme en trophées. Le flambeau à la main, il y mit le premier le feu, et les principaux officiers après lui.

Il exposa ensuite aux yeux des spectateurs, dans un lieu élevé et préparé exprès pour cela, tout ce qu'il y avait de plus riche et de plus magnifique dans le butin qu'il avait fait en Macédoine, et qui devait être porté à Rome : des meubles précieux ; des statues et des tableaux de la main des plus grands maîtres ; des vases d'or, d'argent, d'airain, d'ivoire. Jamais Alexandrie, dans les temps de sa plus grande opulence, n'avait eu rien de pareil à celle qui était ici étalée.

Mais la plus grande satisfaction que Paul Emile reçut de sa magnificence, et qui flattait le plus l'amour-propre, ce fut de voir qu'au milieu de tant de choses rares, et de tant de spectacles si capables d'attirer les yeux, on ne trouvait rien de si merveilleux et de si digne d'attention et d'admiration que lui-même. Et comme on était surpris de la belle ordonnance qui régnait à sa table, il disait agréablement que le même esprit qui servait à bien ranger une bataille, servait aussi à bien ordonner un festin ; l'une pour rendre une armée formidable à ses ennemis, l'autre pour rendre un repas agréable à ses conviés.

En louant sa magnificence et sa politesse, on ne louait pas moins son désintéressement et sa magnanimité : car tout l'or et l'argent qu'on avait trouvé dans les trésors du roi, et qui montait à de très-grandes sommes, il ne daigna pas seulement le voir, mais il le fit remettre entre les mains des trésoriers pour le porter dans l'épargne. Il permit seulement à ses fils, qui aimaient l'étude, de retenir pour eux les livres de la bibliothèque de Persée. Les jeunes seigneurs pour lors, et ceux qui étaient destinés à commander un jour les armées, ne témoignaient donc pas de mépris pour l'étude, et ne la croyaient pas, ou indigne de leur naissance, ou inutile à la profession des armes.

Quand Paul Émile[1] eut réglé toutes les affaires de la Macédoine, il prit congé des Grecs ; et après avoir exhorté les Macédoniens à ne pas abuser de la liberté que les Romains leur avaient accordée, et à la conserver par le bon gouvernement et par l'union, il partit pour l'Épire avec un décret du sénat qui lui ordonnait d'en abandonner au pillage à ses troupes toutes les villes qui s'étaient révoltées pour embrasser le parti du roi. Il avait aussi envoyé Scipion Nasica et Fabius, son fils, avec une partie des troupes, pour ravager le pays des Illyriens, qui avaient donné du secours à ce prince.

Le général romain, arrivé en Épire, crut devoir s'y prendre prudemment pour exécuter sa commission, de sorte qu'on ne pût pas prévoir son dessein. Il envoya dans toutes les villes des officiers, sous prétexte d'en tirer les garnisons afin que les Épirotes jouissent de la liberté comme les Macédoniens. On appelle prudence une si indigne finesse. Puis il fit signifier à dix des principaux citoyens de chaque ville qu'ils eussent à apporter sur la place, à certain jour, tout l'or et l'argent qui était dans toutes les maisons et dans tous les temples, qu'il destinait pour le trésor public, et il distribua ses cohortes dans toutes les villes. Le jour marqué étant venu, on apporta dès le

[1] Liv. lib. 45, n. 33, 34

matin tout l'or et l'argent dans la place publique : et à dix heures, dans toutes les villes, le soldat se jeta avidement dans les maisons particulières dont le pillage lui avait été abandonné. Il y eut cent cinquante mille hommes faits esclaves. Après avoir pillé les villes, on en rasa les murailles : le nombre en montait à peu près à soixante et dix. On vendit tout le butin ; et de la somme qu'on en recueillit, il en revint à chaque cavalier pour sa part deux cents francs[1] (quatre cents deniers), et à chaque fantassin cent francs[2] (deux cents deniers).

Après que Paul Émile, contre son naturel, qui était doux et humain, eut fait exécuter ce décret, il descendit vers la mer à la ville d'Orique. Quelques jours après, Anicius, ayant assemblé ce qui restait d'Épirotes et d'Acarnaniens[3], ordonna aux principaux, dont la cause avait été réservée au jugement du sénat, de le suivre en Italie.

Paul Émile étant arrivé à l'embouchure du Tibre, remonta cette rivière sur la galère du roi Persée, qui était à seize rangs de rames, et où l'on avait étalé, non-seulement les armes captives, mais encore les plus riches étoffes et les plus beaux tapis de pourpre trouvés parmi le butin. Tous les Romains, sortis au-devant de cette galère, l'accompagnaient en foule de dessus le rivage, et semblaient rendre par avance au proconsul les honneurs du triomphe qu'il avait si bien mérité. Mais les soldats, qui avaient vu d'un œil avide les immenses trésors du roi, et qui n'en avaient pas eu toute la part qu'ils s'étaient promise, en conservaient un vif ressentiment, et étaient très-mal disposés pour Paul Emile. Ils lui reprochaient publiquement qu'il les avait traités avec trop de dureté et d'empire; et ils paraissaient résolus de lui refuser, par leurs suffrages, l'honneur du triomphe. Le soldat appelait dureté l'exactitude de ce général à faire observer la discipline ; et son mécontentement, causé par l'avarice, jetait un voile sur les excellentes qualités de Paul Emile, à qui pourtant ils étaient forcés de rendre justice en eux-mêmes en reconnaissant la supériorité de son mérite en tout genre.

Après quelques débats, le triomphe lui fut accordé. Jamais on n'en avait encore vu de si superbe. Il dura trois jours de suite. Je n'entre point ici dans un détail qui paraît étranger à l'histoire grecque. L'argent monnayé qu'on y porta, sans compter un nombre infini de vases d'or et d'argent, montait à plus de vingt-cinq millions. Une seule coupe d'or massif, que Paul Emile avait fait faire du poids de dix talents[1], et qui était enrichie de pierreries, valait, pour l'or seul, plus de cent mille écus. Elle fut consacrée à Jupiter dans le Capitole.

Après toutes ces richesses et ces trésors qui étaient portés en pompe, on voyait le char de Persée avec ses armes, et sur ses armes son bandeau royal. A peu de distance suivaient ses enfants avec leurs gouverneurs, leurs précepteurs, et tous les officiers de leur maison, qui, fondant tous en larmes, tendaient leurs mains au peuple, et enseignaient ces petits enfants à lui tendre aussi leurs mains captives, et à tâcher de le fléchir par leurs supplications et par leurs prières. Ils étaient deux fils et une fille, qui, à cause de leur bas âge, sentaient peu la grandeur de leur calamité, circonstance qui excitait encore plus la compassion. Tous les yeux étaient attachés sur eux, sans qu'on fît presque d'attention à leur père ; et, au milieu de la joie publique, on ne pouvait refuser des larmes à un si triste spectacle.

Le roi Persée marchait après ses enfants et toute leur suite, enveloppé d'un manteau noir. Il paraissait, à son air et à sa démarche, que l'excès de ses maux lui avait aliéné l'esprit. Il était suivi d'une troupe de ses amis et de ses courtisans, qui marchaient la tête baissée, et qui, fondant tous en pleurs, et les regards toujours attachés sur lui, faisaient assez connaître aux spectateurs que, peu touchés de leur propre infortune, ils ne sentaient que les malheurs de leur roi.

On dit que Persée avait envoyé prier Paul Emile de ne pas le donner en spectacle aux Romains, et de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. Paul Emile répondit froidement : *La grâce qu'il me demande est en son pouvoir, et il peut lui-même se la procurer.* Il lui reprochait par ce peu de mots sa lâcheté, et son amour excessif pour la vie, dont les

[1] 329 francs. E. B.
[2] 164 francs. E. B
[3] Liv lib. 45, n. 35-40 — Plut. in Æmil. Paul. p. 271.

[1] Le talent pesait soixante livres. — Le poids du talent d'Italie était 32 kilogrammes et demi. E. B.

païens croyaient qu'on devait, dans une telle conjoncture, faire un généreux sacrifice. Ils ignoraient qu'il n'est jamais permis d'attenter sur soi-même. Mais ce n'était pas cette vue qui arrêtait Persée.

Paul Emile, monté sur un char superbe et magnifiquement orné, fermait la marche. Il avait à ses côtés ses deux fils.

Quelque compassion qu'il eût des malheurs de Persée, et quelque porté qu'il fût à le servir, il ne put autre chose pour lui que de le faire transférer de la prison publique dans un lieu plus commode. Lui, et son fils Alexandre, furent menés par ordre du sénat à Albe, où il fut gardé, et où on lui fournit de l'argent, des meubles, et des gens pour le servir. La plupart des auteurs prétendent qu'il se fit mourir lui-même en s'abstenant de manger. Il avait régné onze ans. La Macédoine ne fut réduite en province que quelques années après.

Le triomphe fut aussi accordé à Cn. Octavius et à L. Anicius : au premier, pour ses victoires navales; à l'autre, pour celle qu'il avait remportée dans l'Illyrie

Cotys, roi de Thrace, envoya redemander son fils, qu'on avait enfermé en prison après l'avoir mené en triomphe. Il s'excusait de son attachement au parti de Persée, et offrait une riche rançon pour le rachat du prisonnier. Le sénat, sans recevoir ses excuses, répondit que, plus attentif à ses services anciens qu'à sa faute récente, il lui renverrait son fils, mais sans accepter de rançon : que les bienfaits du peuple romain étaient gratuits, et qu'il aimait mieux en laisser le prix dans le cœur et dans la reconnaissance de ceux qu'il obligeait que de s'en faire payer sur-le-champ.

Article II.

Ce second article renferme l'espace d'un peu plus de vingt ans, depuis la défaite de Persée jusqu'à la prise et la ruine de Corinthe par Mummius, qui est le temps où la Grèce fut réduite en province romaine.

§ I. — Attale vient a Rome féliciter les Romains sur la victoire remportée en Macédoine. Les députés des Rhodiens se présentent devant le sénat, et tachent d'apaiser sa colère. Après de longues et de vives sollicitations, ils obtiennent d'être admis a l'alliance du peuple romain. Dur traitement exercé contre les Etoliens. Tous ceux généralement qui avaient favorisé Persée sont appelés a Rome pour y rendre compte de leur conduite. Mille Achéens y sont conduits : Polybe était du nombre. Le sénat les relègue dans diverses bourgades de l'Italie. Après dix-sept ans d'exil, il les renvoie dans leur patrie : il n'en restait plus que trois cents.

Entre diverses ambassades des rois [1] et des peuples qui venaient à Rome depuis la victoire remportée sur Persée, Attale, frère d'Eumène, attira sur lui plus que tous les autres les regards et l'attention des Romains. Les ravages que les Gaulois de l'Asie avaient faits dans le royaume de Pergame avaient mis Attale dans la nécessité d'aller à Rome pour implorer le secours de la république contre ces barbares. Une autre raison plus spécieuse encore l'avait obligé de faire ce voyage. Il fallait féliciter les Romains sur la dernière victoire, et recueillir les applaudissements qu'il méritait pour avoir pris part à la guerre contre Persée, et en avoir partagé avec eux tous les dangers. Il fut reçu à Rome avec toutes les marques d'honneur et d'amitié que devait attendre un prince qui avait fait preuve, dans l'armée en Macédoine, d'une amitié constante et déclarée pour les Romains. On lui fit une réception très-honorable, et il entra dans la ville suivi d'un cortége très-nombreux.

Tous ces honneurs dont il ne pénétrait pas la véritable raison, lui firent naître une pensée et une espérance qui ne lui serait peut-être jamais venue dans l'esprit, si elle ne lui avait été suggérée. La plupart des Romains n'avaient plus ni estime ni affection pour Eumène. Ses négociations secrètes avec Persée, dont ils avaient été avertis, leur faisaient croire que ce prince n'avait pas été de bonne foi dans leur parti, et qu'il ne s'était abstenu de se déclarer contre eux que faute d'occasion. Pleins de ces préventions, quelques Romains

[1] An. M. 3837; av. J. C. 167. — Polyb. Legat. 93. — Liv. lib. 45, n. 19, 20.

des plus distingués, dans les entretiens particuliers qu'ils avaient avec Attale, lui conseillaient de ne pas faire mention du sujet pour quoi son frère l'avait envoyé, et de ne parler que de ce qui le regardait lui-même. Ils lui faisaient entendre que le sénat, à qui Eumène était devenu suspect, et même odieux, parce qu'il avait paru chanceler entre Persée et les Romains, songeait à lui ôter une partie de son royaume pour la lui donner à lui, sur qui ils comptaient comme sur un ami fidèle et incapable de varier. On reconnaît ici les maximes de la politique romaine, et ces traits échappés doivent servir à la dévoiler en d'autres occasions où elle se cache avec plus de soin.

La tentation était délicate pour un prince qui ne manquait point sans doute d'ambition, et qui était d'un caractère à ne se point refuser une espérance si flatteuse, qui se présentait d'elle-même à lui sans qu'il l'eût recherchée. Il prêta donc l'oreille à ces discours et à cette proposition, d'autant plus qu'elle lui était faite par quelques-uns des principaux de Rome, dont il estimait la sagesse et respectait la probité. La chose alla si loin, qu'il leur promit que dans le sénat il demanderait qu'on lui donnât une partie du royaume de son frère.

Attale avait auprès de lui un médecin nommé *Stratius*, qu'Eumène, qui soupçonnait son frère, avait envoyé avec lui à Rome pour éclairer sa conduite, et pour le rappeler par de bons conseils à son devoir, s'il venait à s'en écarter. Stratius avait de l'esprit, de la pénétration, et des manières insinuantes et propres à persuader. Ayant ou pressenti, ou connu par Attale même, le dessein qu'on lui avait inspiré, il profita de quelques moments favorables pour lui ouvrir son cœur. Il lui représenta que le royaume de Pergame, faible par lui-même, et tout récemment établi, n'avait subsisté et ne s'était accru que par l'union et la bonne intelligence des frères qui en étaient possesseurs; qu'un seul d'entre eux, à la vérité, avait le nom de *roi*, et portait le diadème, mais que tous régnaient véritablement: qu'Eumène n'ayant point d'enfants mâles (car on ne connaissait point encore alors le fils qu'il avait, et qui régna dans la suite), il ne pourrait laisser son trône qu'à celui de ses frères qui le suivait immédiatement; qu'ainsi son droit à la succession du royaume était incontestable, et que, vu l'âge et les infirmités de son frère, le temps de lui succéder ne pouvait pas être fort éloigné. Pourquoi prévenir et hâter par une entreprise violente et criminelle ce qui devait bientôt lui arriver par une voie naturelle et juste? Songerait-il à partager le royaume avec son frère, ou à le lui ravir entièrement? Que, s'il n'en avait qu'une partie, tous deux affaiblis par ce partage, et exposés aux entreprises de leurs voisins, pourraient bientôt en être également dépouillés; que, s'il prétendait régner seul, que deviendrait son frère aîné? Le réduirait-il à vivre en homme privé? on l'enverrait-il en exil à son âge et malgré ses infirmités? ou enfin le ferait-il mourir? qu'il ne doutait point que de telles pensées ne lui fissent horreur: que, pour ne point parler de ce qu'on lit dans les fables de la fin tragique des discordes fraternelles, l'exemple tout récent de Persée devait bien le frapper; que ce malheureux prince, qui avait ravi le sceptre à son frère en répandant son sang, poursuivi par la vengeance divine, venait de déposer ce même sceptre aux pieds de son vainqueur dans le temple de Samothrace, comme sous les yeux et par l'ordre des dieux qui y président, témoins et vengeurs de son crime: qu'il était sûr que ceux-là mêmes qui, moins par amitié pour lui que par mauvaise volonté pour Eumène, lui donnaient maintenant de si pernicieux conseils, seraient les premiers à louer sa tendre et constante affection pour son frère, s'il lui demeurait fidèlement attaché jusqu'à la fin. Stratius ajoutait le péril extrême auquel Attale exposait le royaume de Pergame dans la conjoncture présente, où les Gaulois songeaient à l'envahir.

Quelle indignité pour les Romains de souffler et d'allumer ainsi le feu de la discorde parmi des frères! de quel prix alors doit paraître un ami sincère, prudent, désintéressé! Quel bonheur pour un prince de donner à ceux qui l'approchent la liberté de lui parler avec force, et d'être connu d'eux sur ce pied! Les sages remontrances de Stratius firent leur effet sur l'esprit d'Attale. Ce prince, ayant été introduit dans le sénat, sans parler contre son frère, et sans demander qu'on partageât le royaume de Pergame, se contenta de féliciter

le sénat, au nom d'Eumène et de ses frères, sur la victoire remportée dans la Macédoine. Il fit modestement valoir le zèle et l'affection avec laquelle il avait servi dans la guerre contre Persée. Il pria qu'on envoyât des ambassadeurs pour réprimer l'insolence des Gaulois, et les réduire à leur premier état. Il finit par prier qu'on lui donnât l'investiture d'Ænus et de Maronée, villes de Thrace, qui avaient été conquises par Philippe, père de Persée, et lui avaient été contestées par Eumène.

Le sénat, s'imaginant qu'Attale redemanderait une autre audience pour parler en particulier de ses prétentions sur une partie du royaume de son frère, promit d'avance qu'il enverrait des ambassadeurs, et fit au prince les présents accoutumés. Il lui promit encore de le mettre en possession des deux villes qu'il avait demandées. Mais quand on sut qu'il était parti de Rome, le sénat, piqué de voir qu'il n'avait rien fait de ce qu'on attendait de lui, et ne pouvant s'en venger d'une autre manière, révoqua la promesse qu'il lui avait faite; et, avant que le prince fût hors d'Italie, déclara Ænus et Maronée villes libres et indépendantes. On envoya cependant vers les Gaulois une ambassade à la tête de laquelle était P. Licinius, mais avec des instructions tout autres que celles qu'Attale avait demandées. La politique romaine se dévoile encore ici pleinement, bien différente de la franchise et de la probité des premiers temps.

Le sénat, quelques jours après, donna une audience aux Rhodiens[1], qui fit beaucoup de bruit. On avait refusé d'abord de les entendre, comme s'étant rendus, par leur conduite, indignes de cet honneur, et l'on parlait même de leur déclarer la guerre. Rhodes, alarmée, envoya deux nouveaux députés. Ayant obtenu avec grande peine d'être admis dans le sénat, ils y parurent comme suppliants, revêtus d'habits lugubres et le visage baigné de larmes. Astymède porta la parole, et, d'une voix entrecoupée de sanglots, prit la défense de sa patrie infortunée. Il se donna bien de garde de paraître d'abord la vouloir justifier : il reconnut qu'elle s'était justement attiré la colère du peuple romain; il avoua ses fautes : il rappela le souvenir d'une indiscrète ambassade, que l'insolente fierté de l'orateur qui portait la parole avait rendue encore plus criminelle; mais il pria le sénat de mettre de la différence entre le corps entier de la nation et quelques particuliers désavoués qu'elle était prête à leur livrer. Il représenta qu'il n'y avait point de république, point de ville qui ne renfermât dans son sein quelques mauvais citoyens; qu'après tout, on ne leur objectait pour crimes que des paroles, folles à la vérité, téméraires, extravagantes (il avouait que c'était le caractère et le défaut de sa nation), mais dont des personnes sages font ordinairement peu de cas, et qu'elles ne punissent pas avec la dernière rigueur, non plus que Jupiter ne lance point sa foudre contre tous ceux qui parlent de lui peu respectueusement.
« Mais, dit-il, on regarde la neutralité que « nous avons gardée dans la dernière guerre « comme une preuve certaine de notre mau« vaise volonté à votre égard. Y a-t-il quel« que tribunal au monde où l'intention, quand « elle est sans effet[1], soit punie comme l'ac« tion même? Mais je veux que vous pous« siez la sévérité jusqu'à cet excès, au moins « le châtiment ne peut tomber avec justice « que sur ceux qui ont eu cette intention, et « le grand nombre parmi nous en est innocent. « En supposant même que cette neutralité « et cette inaction nous rendent tous coupa« bles, les services réels que nous vous avons « rendus dans les deux guerres précédentes « ne doivent-ils être comptés pour rien, et « ne peuvent-ils pas couvrir l'omission qu'on « nous impute pour la dernière? Que Phi« lippe, Antiochus et Persée prononcent ici « dans notre cause. Les deux premiers suffra« ges seront certainement pour nous, et nous « absoudront; et le troisième, tout au plus « et à la rigueur, paraîtra douteux et incer« tain. Pouvez-vous, dans cet état, porter un « arrêt de mort contre Rhodes? car votre dé« cret va décider si elle subsistera encore, ou « si elle sera entièrement détruite. Vous pou« vez nous déclarer la guerre, mais vous ne « pouvez pas nous la faire; car aucun des

[1] Polyb. Legat. 93-99, 100 et 104. — Liv. lib. 45, n. 20-25.

[1] « Neque moribus, neque legibus ullius civitatis ita « comparatum esse, ut, si quis vellet inimicum perire, si « nihil fecerit quo id fiat, capitis damnetur. » (Liv.)

« Rhodiens ne prendra les armes contre vous. « Si vous persévérez dans votre colère, nous « vous demanderons le temps d'aller faire à « Rhodes le rapport de notre députation ; et, « dans le moment même, tout ce qu'il y a « dans la ville d'hommes, de femmes et de « personnes libres, nous nous embarquerons « avec tous nos biens et tous nos effets ; abandonnant nos dieux pénates publics et particuliers, nous viendrons à Rome ; et, après « avoir jeté à vos pieds tout notre or et tout « notre argent, nous nous livrerons, nous, « nos femmes et nos enfants, à votre discrétion. Nous souffrirons ici sous vos yeux tout « ce que vous nous ordonnerez de souffrir. Si « Rhodes est condamnée au pillage et au « feu, du moins le spectacle de son désastre « nous sera épargné. Vous pouvez, par votre « sentence, nous déclarer ennemis : mais « une voix secrète, sortie du fond de notre « cœur, en portera une toute contraire ; et, « quelque hostilité que vous exerciez contre « nous, vous ne trouverez en nous que des « amis et des serviteurs. »

Après ce discours, les députés se prosternèrent tous par terre ; et, tenant des branches d'olivier, ils tendaient les mains vers les sénateurs pour leur demander la paix. Quand on les eut fait sortir du sénat, on alla aux suffrages. Tous ceux qui avaient servi dans la Macédoine en qualité de consuls, ou de préteurs, ou de lieutenants, et qui avaient vu de près leur sot orgueil et leur mauvaise volonté pour les Romains, leur furent très-contraires. M. Porcius Caton, ce célèbre censeur, connu par la sévérité de son caractère qui allait souvent jusqu'à la dureté, s'adoucit ici en faveur des Rhodiens, et parla pour eux d'une manière fort vive et fort éloquente. Tite-Live ne rapporte point son discours, parce qu'on le trouvait alors dans un ouvrage de Caton même, intitulé *des Origines*, où il avait inséré ses harangues.

On a sujet de regretter [1] la perte d'un si précieux recueil. Aulu-Gelle nous a conservé quelques fragments de ce discours de Caton, par lesquels il paraît qu'il employa à peu près les mêmes raisons que l'ambassadeur de Rhodes. J'en citerai quelques endroits en latin au bas de la page, pour aider le lecteur à connaître et à discerner le style mâle et énergique qui était le caractère de l'éloquence romaine dans ces temps anciens, où l'on était plus attentif à la force des pensées qu'à l'élégance des mots.

Caton commence son discours par représenter aux Romains qu'ils ne doivent pas, en conséquence de la victoire remportée sur le roi de Macédoine, s'abandonner aux transports d'une joie excessive : que la prospérité[1], pour l'ordinaire, inspire de l'orgueil et de l'insolence ; qu'il craint que dans la délibération présente on ne prenne une mauvaise résolution qui attire sur Rome quelque malheur, et fasse évanouir la joie frivole à laquelle on se sera livré. « L'adversité, dit-il, en domptant « l'esprit, nous rappelle à nous-mêmes, et « nous apprend ce qu'il convient de faire. La « prospérité, au contraire, nous jette comme « à l'écart par la joie qu'elle cause, et nous « fait perdre de vue le parti qu'une assiette « d'âme tranquille nous ferait apercevoir et « suivre. C'est pourquoi, messieurs, je suis « absolument d'avis que nous différions de « quelques jours la décision de cette affaire, « jusqu'à ce que, revenus de l'émotion violente de notre joie, nous nous possédions « nous-mêmes, et puissions délibérer plus « mûrement.... » Il ajoute qu'il croit bien que les Rhodiens auraient souhaité que les Romains n'eussent pas vaincu Persée, mais que ce sentiment leur est commun avec tous les autres peuples : sentiment qui ne vient point de leur haine contre les Romains, mais de l'amour de leur propre liberté, pour laquelle ils ont un sujet de craindre, si personne n'est en état de nous disputer l'empire, et que nous devenions maîtres absolus des

[1] Lib. 7, cap. 3.

[1] « Scio solere plerisque hominibus rebus secundis atque « prolixis atque prosperis animum excellere, superbiam « atque ferociam augescere atque crescere : quod mihi nunc « magnæ curæ est, quia hæc res tam secundè processit, « ne quid in consulendo adversi eveniat, quod nostras « secundas res confutet ; neve hæc lætitia nimis luxuriosè « eveniat. Adversæ res se domant, et docent quid opus « sit facto : secundæ res lætitiâ transversum trudere solent « a rectè consulendo atque intelligendo. Quo majore opere « edico suadeoque, uti hæc res aliquot dies proferatur « dum ex tanto gaudio in potestatem nostram redeamus. »

peuples.... « Au reste, les Rhodiens n'ont « point donné de secours à Persée. Tout leur « crime est [1], de l'aveu même de leurs plus « violents accusateurs, d'avoir songé à nous « faire la guerre et à se déclarer contre « nous. Mais depuis quand la seule volonté, « la seule intention est-elle devenue punis- « sable ? Y a-t-il quelqu'un de nous qui « voulût qu'on l'assujettît à cette règle ? « Pour moi, je ne voudrais pas m'y soumet- « tre.... Les Rhodiens sont fiers [2], dit-on : je « serais bien fâché que mes enfants pussent « justement me faire ce reproche. Mais enfin, « que nous fait leur fierté ? Nous sied-il bien « de leur faire un crime d'être plus fiers que « nous ? »

Le sentiment d'un sénateur aussi grave et aussi respecté que Caton empêcha qu'on ne fît la guerre contre les Rhodiens. La réponse qu'on leur rendit ne les déclarait point ennemis, mais ne les traitait point en alliés, et laissait encore les choses en suspens. On leur ordonna de faire sortir les gouverneurs qu'ils avaient dans les villes de Lycie et de Carie. Ces provinces leur avaient été abandonnées après la défaite d'Antiochus, et leur furent alors ôtées par punition. On leur ordonna aussi d'évacuer Caune et Stratonice. Ils avaient acheté la première deux cents talents [3] (deux cent mille écus) des généraux de Ptolémée, et la seconde leur avait été donnée par Antiochus et Séleucus : ils tiraient de ces deux villes six vingts talents chaque année[4] (six vingt mille écus). On accorda en même temps à l'île de Délos l'exemption des péages : ce qui diminua considérablement les revenus des Rhodiens ; car, au lieu qu'auparavant ils tiraient de ces péages un million de dragmes [5] (cinq cent mille livres), ils n'en tirèrent plus depuis que cent cinquante mille[1] (soixante et quinze mille livres).

La réponse du sénat ayant dissipé à Rhodes la crainte qu'on y avait que les Romains ne prissent les armes contre la république, fit paraître légers tous les autres maux : et c'est l'ordinaire que l'attente de grands malheurs amortisse le sentiment de ceux qui le sont moins. Quelque durs que fussent ces ordres, ils s'y soumirent, et les exécutèrent promptement. Sur-le-champ on décerna aux Romains une couronne de la valeur de dix milles pièces d'or [2], et l'on choisit pour la présenter l'amiral Théodote. Il eut ordre de solliciter l'alliance avec les Romains. Les Rhodiens ne l'avaient point demandée jusque-là, quoique depuis près de cent quarante ans ils eussent eu part aux plus brillantes expéditions de cette république : c'était un trait de leur politique. Ils ne voulaient point enchaîner leur liberté par des serments et des traités, afin que, demeurant libres et maîtres d'eux-mêmes, ils pussent ou donner du secours aux rois dans le besoin, ou en tirer d'eux dans l'occasion. Dans la conjoncture présente ils demandèrent avec instance cette qualité, non pour se mettre en sûreté contre d'autres puissances, car ils ne craignaient que celle des Romains, mais pour dissiper par ce changement de conduite tous les soupçons fâcheux qu'on avait conçus contre leur république. L'alliance ne leur fut point encore accordée : ils ne l'obtinrent que l'année suivante, après de longues et de vives instances. Tibérius Gracchus, qui était tout récemment revenu d'Asie, où il avait été envoyé en qualité de commissaire pour en examiner l'état, leur fut d'un grand secours. Il déclara que les Rhodiens avaient ponctuellement obéi aux ordres du sénat, et qu'ils avaient condamné à mort les partisans de Persée. Après un témoignage si favorable, on accorda aux Rhodiens l'alliance avec la république romaine.

J'ai marqué ci-devant que les Étoliens[3] s'é-

[1] « Qui acerrimè adversùs eos dicit, ita dicit, hostes vo- « luisse fieri. Et quis tandem est nostrûm, qui, quod ad « sese attinet, æquum censeat quempiam pœnas dare ob « eam rem, quòd arguatus malè facere voluisse ? nemo, « opinor : nam ego, quod ad me attinet, nolim. »

[2] « Rhodienses superbos esse aiunt, id objectantes quod « mihi à liberis meis minimè dici velim. Sint sanè super- « bi. Quid id ad nos attinet ? Idne irascimini, si quis su- « perbior est quam nos ? »

[3] Deux cents talents philétériens valent près de deux millions de francs. E. B.

[4] Six vingts talents philétériens, 1 200 000 fr. E. B

[5] Un million de dragmes philétériens, 823 000 francs. E. B.

[1] Cent cinquante mille dragmes philétériens 124,000 fr E. B.

[2] Cela pouvait faire la somme de six vingt mille francs, en mettant la pièce d'or χρύσους, à douze francs ou environ. = Statère philétérien, près de 200 000 fr. E. B.

[3] Liv. lib. 45. n. 28-31.

taient présentés à Paul Emile revêtus d'habits de deuil, à son retour du voyage qu'il avait fait en Grèce, et qu'il leur avait donné audience à Amphipolis. Le sujet de leurs plaintes était que Lycisque et Tisippe, que le crédit des Romains, à qui ils étaient livrés, rendait tout-puissants en Étolie, avaient environné le sénat de soldats que leur avait prêtés Bébius, qui commandait dans la province pour les Romains; qu'ils avaient fait mourir cinq cent cinquante des principaux de la nation, dont tout le crime était d'avoir paru favorables à Persée; qu'un grand nombre d'autres avaient été envoyés en exil, et que les biens des uns et des autres avaient été abandonnés à leurs délateurs. Paul Émile écouta leurs plaintes. Toute l'enquête qu'il fit se borna à savoir, non de quel côté étaient l'injustice et la violence, mais si l'on avait été pour Persée ou pour les Romains. Les meurtriers furent renvoyés absous. On déclara que les morts avaient été tués justement, et les autres justement bannis. Bébius seul fut condamné pour avoir prêté son ministère à cette sanglante exécution. Mais pourquoi le condamner, si elle était juste? et si elle ne l'était pas, pourquoi renvoyer absous ceux qui en étaient les principaux auteurs?

Ce jugement répandit la terreur parmi tous ceux qui avaient témoigné quelque bonne volonté pour Persée, et augmenta extraordinairement la fierté et l'insolence des partisans de Rome. Entre les principaux de chaque ville il y en avait de trois sortes. Les uns étaient entièrement dévoués aux Romains, les autres s'attachaient à l'amitié des rois : les uns et les autres, faisant leur cour par de basses flatteries à leurs protecteurs, se rendaient puissants dans leurs villes, qu'ils tenaient dans l'oppression. Une troisième sorte de citoyens, opposés aux deux autres, gardaient une espèce de milieu, ne prenant le parti ni des Romains ni des rois, mais prenant ouvertement la défense des lois et de la liberté. Ces derniers, dans le fond, étaient fort estimés et aimés chacun dans leur ville, mais ils n'avaient aucun crédit. Toutes les charges, toutes les ambassades, toutes les distinctions et les récompenses étaient pour ceux qui suivaient le parti des Romains après la défaite de Persée, et ils employaient leur crédit à perdre sans ressource ceux qui pensaient autrement qu'eux.

Dans cette vue, ils se rendirent en grand nombre, de toutes les parties de la Grèce, auprès des dix commissaires nommés par le sénat pour en régler les affaires. Ils leur firent entendre qu'outre ceux qui s'étaient déclarés ouvertement pour Persée, il y en avait beaucoup d'autres secrètement ennemis des Romains, et qui, sous prétexte de défendre la liberté, révoltaient contre eux tous les esprits; et que jamais ces villes ne demeureraient tranquilles et parfaitement soumises aux Romains, à moins qu'après avoir abattu le parti contraire, on n'y établit fortement l'autorité de ceux qui n'avaient à cœur que les intérêts de la république romaine. Les dix commissaires goûtèrent parfaitement toutes ces raisons, et en firent la règle de leur conduite. Quelle justice peut-on attendre d'une pareille assemblée, où l'on est déterminé à regarder et à traiter comme criminels tous ceux qui ne sont pas du parti romain, et à combler de toutes sortes de faveurs et de grâces ceux qui se déclareront leurs délateurs et leurs ennemis? Voilà où conduit l'ambition de dominer. Elle aveugle sur tous les devoirs et sur toutes les bienséances, et elle fait sacrifier la justice, comme tout le reste, quand elle est un obstacle à nos vues. La vertu des païens tenait à bien peu de chose!

On le vit bien dans cette occasion. Le général romain, à qui l'on avait fourni les noms de tous ceux qui étaient suspects, les fit venir de l'Étolie, de l'Arcananie, de l'Épire et de la Béotie, et leur ordonna de le suivre à Rome pour y plaider leur cause. On envoya aussi dans l'Asie des commissaires pour faire des informations contre ceux qui avaient favorisé Persée, ou publiquement, ou en secret.

De tous les petits états de la Grèce nul ne faisait tant d'ombrage à la république romaine que la ligue des Achéens[1], qui s'était jusque-là fait respecter par le nombre et la valeur de ses troupes, par l'habileté de ses généraux, et surtout par l'union qui régnait entre les villes dont elle était composée. Les Romains, jaloux d'une puissance qui pouvait mettre ob-

[1] An. M. 3837; av. J. C. 167. — Liv. lib. 45, n. 31. — Pausan. in Achaic. pag. 416, 417.

stacle à leurs desseins ambitieux, surtout si elle s'était jointe au roi de Macédoine ou à celui de Syrie, travaillèrent à l'affaiblir en y mettant la division, et en y gagnant des créatures qu'ils élevaient par leur crédit à toutes les charges, et par le moyen de qui ils dominaient dans toutes les assemblées de la ligue. On a vu comme elle fut traitée dans l'affaire des bannis de Sparte. Mais c'est dans la conjoncture dont nous parlons ici que les Romains portèrent les derniers coups à sa liberté.

Après la défaite de Persée, Callicrate, pour achever de ruiner auprès des Romains, à qui il était vendu, les partisans de la liberté, qu'il regardait comme ses ennemis, eût l'audace de déférer nommément aux dix commissaires tous ceux qu'il soupçonnait avoir eu du penchant à secourir Persée. Ils ne crurent pas devoir se contenter d'écrire aux Achéens, comme ils avaient fait aux autres peuples, pour leur ordonner d'envoyer à Rome ceux de leurs citoyens qui étaient accusés d'avoir favorisé Persée; mais ils députèrent deux d'entre eux pour aller en personne déclarer cet ordre à la ligue. Deux raisons les portèrent à en user ainsi : la première était la crainte que les Achéens, qui étaient fort jaloux de leur liberté et pleins de courage, ne refusassent d'obéir à de simples lettres qui leur auraient été écrites, et que Callicrate et les autres délateurs ne courussent risque de leur vie dans l'assemblée; la seconde, parce que, dans les lettres qui s'étaient rencontrées parmi les papiers de Persée, on n'avait rien trouvé de convaincant contre les Achéens dénoncés.

Les deux commissaires envoyés en Achaïe étaient C. Claudius et Cn. Domitius Enobarbus. L'un d'eux, plus vendu à l'injustice que l'autre (Pausanias ne le nomme point), se plaignit dans l'assemblée que plusieurs des plus puissants de la ligue avaient soutenu Persée contre les Romains, et demanda qu'on les condamnât comme dignes de mort, après quoi il les nommerait. Cette proposition révolta toute l'assemblée : on se récria de toutes parts qu'il était inouï qu'on eût jamais condamné des personnes avant qu'elles eussent été dénoncées, et on les pressa de désigner les coupables. Pressé ainsi de s'expliquer, il répondit, à la suggestion de Callicrate, que tous ceux qui avaient été en charge et qui avaient commandé les armées s'étaient rendus coupables de ce crime. Alors Xénon, qui avait un grand crédit et était fort respecté dans la ligue : « J'ai commandé des armées, dit-il, et « j'ai eu l'honneur d'être le chef de la ligue. « Je proteste que je n'ai jamais agi en rien « contre les intérêts des Romains, et je suis « prêt à le prouver, soit ici dans l'assemblée « des Achéens, soit à Rome devant le sénat. » Le Romain saisit cette dernière parole comme favorable à ses desseins, et ordonna que tous ceux que Callicrate avait dénoncés, et il les nomma, seraient envoyés à Rome pour s'y justifier. Ce fut une désolation extrême dans toute l'assemblée. Jamais on n'avait rien vu de pareil, pas même sous Philippe, ni sous Alexandre son fils. Ces princes, quoique tout-puissants, ne s'avisaient point de faire venir en Macédoine ceux qui leur étaient contraires, mais en laissaient le jugement au conseil des Amphictyons, leurs juges naturels. Les Romains n'imitèrent point cette modération; mais, par une entreprise qu'on peut appeler tyrannique, ils firent enlever et conduire à Rome plus de mille citoyens des plus considérables de la ligue achéenne. Callicrate devint plus que jamais un objet d'horreur et d'exécration à tous les Achéens. On fuyait sa rencontre et sa présence comme d'un infâme traître, et personne ne se baignait dans les bains publics après lui qu'on n'en eût fait vider toute l'eau.

Polybe, le célèbre historien, était du nombre de ces bannis. Nous avons vu que Lycortas, son père, se distingua par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la république des Achéens pendant qu'il la gouvernait. Il avait pris un soin particulier de l'éducation de son fils. Pour ce qui regarde la politique, Polybe eut pour maître Lycortas, son père, grand homme d'état, et pour la guerre Philopémen, un des plus habiles et des plus intrépides capitaines de l'antiquité. Ce fut dans ces deux écoles qu'il prit ces savantes leçons de gouvernement et de guerre, qu'il a mises lui-même en pratique, et qu'il a fait passer à la postérité dans ses écrits.

Dès qu'il fut arrivé à Rome, où sa réputation l'avait précédé, son mérite le fit recher-

cher des plus grands hommes de la république. Il s'attacha particulièrement aux deux fils de Paul Émile, dont l'aîné était passé par adoption dans la famille des Fabius, et le cadet dans celle des Scipions. Celui-ci avait été adopté par P. Cornélius Scipion, fils de Scipion l'Africain qui avait vaincu Annibal. J'ai parlé avec assez d'étendue, à la fin de l'histoire des Carthaginois, de la liaison intime de Polybe avec ce second fils de Paul Emile, qui renversa dans la suite Numance et Carthage. Ce jeune Romain sentit de quel prix était un tel ami, et il sut bien profiter de ses leçons et de ses conseils. Ce fut apparemment à Rome que Polybe composa la plus grande partie de son histoire, ou du moins qu'il assembla des mémoires pour la composer.

Quand les Achéens furent arrivés à Rome, le sénat, sans les entendre et sans examiner leur cause, supposant, sans aucun fondement et contre la notoriété publique, qu'ils avaient été ouïs et condamnés dans l'assemblée des Achéens, les relégua en diverses bourgades de l'Italie. Polybe fut excepté de ce nombre.

Les Achéens [1], surpris et affligés du sort de leurs compatriotes, députèrent à Rome pour demander qu'il plût au sénat d'entrer en connaissance de leur cause. On leur répondit qu'elle était finie, et que c'étaient eux-mêmes qui l'avaient jugée. Sur cette réponse, les Achéens renvoyèrent les mêmes députés à Rome (Euréas était à leur tête), pour protester encore devant les sénateurs que jamais ces Achéens n'avaient été entendus dans le pays, et que jamais leur affaire n'y avait été jugée. Euréas donc entre dans le sénat avec les autres députés qui l'accompagnaient. Il déclare les ordres qu'il avait reçus, et prie qu'on prenne enfin connaissance de l'accusation, et qu'on ne laisse pas périr des accusés sans avoir prononcé sur le crime dont on les chargeait ; qu'il était à souhaiter que le sénat examinât l'affaire par lui-même, et fît connaître les coupables ; mais que, si ses grandes occupations ne lui laissaient pas ce loisir, il n'avait qu'à renvoyer la chose aux Achéens, qui en feraient justice de manière à faire sentir combien ils avaient d'aversion pour les méchants. Rien n'était plus équitable que cette demande, et le sénat fut fort embarrassé comment il y répondrait : d'une part, il ne croyait pas qu'il lui convînt de juger, car l'accusation était sans fondement ; de l'autre, renvoyer les exilés sans avoir porté de jugement, c'était perdre sans ressource les amis qu'il avait dans l'Achaïe. Le sénat, pour ôter aux Grecs toute espérance de recouvrer leurs exilés, et les rendre par là plus soumis à ses ordres, écrivit dans l'Achaïe à Callicrate, et dans les autres états aux partisans des Romains, qu'il ne lui paraissait pas qu'il fût de leur intérêt, ou de celui de leur pays, que les exilés retournassent dans leur patrie. Cette réponse consterna non seulement les exilés, mais encore tous les peuples de la Grèce ; ce fut un deuil universel. On se persuada qu'il n'y avait plus rien à espérer pour les Achéens accusés, et que leur bannissement était sans retour.

Cependant ils envoyèrent de nouveaux députés [2] qu'ils chargèrent de demander le retour des exilés, mais en suppliant et par grâce, de peur qu'en prenant leur défense ils ne parussent tant soit peu opposés aux volontés du sénat. Il ne leur échappa rien dans leur harangue qui ne fût très-mesuré ; malgré cela le sénat demeura inflexible, et prononça qu'il s'en tenait à ce qui avait été réglé.

Les Achéens, sans se rebuter [2], ordonnèrent en différents temps plusieurs députations, qui n'eurent pas plus de succès : on y demandait en particulier le retour de Polybe. Ils avaient raison de s'adresser ainsi persévéramment au sénat en faveur de leurs compatriotes : quand leurs instances réitérées n'auraient eu d'autre effet que de mettre l'injustice des Romains dans un plus grand jour, on ne pouvait pas les regarder comme inutiles ; mais plusieurs des sénateurs en avaient été touchés, et avaient été d'avis de renvoyer les exilés.

Les Achéens [3], en ayant eu avis, pour profiter de cette favorable disposition des esprits, ordonnèrent une dernière députation. Il y avait déjà dix-sept ans que les Achéens avaient été bannis, et il en était mort un grand nombre. Il y eut de grandes contestations dans le sénat,

[1] Polyb. Leg. 105.

[1] Polyb. Leg. 122.

[2] An. M. 3844 ; av. J. C. 160. — Id. Leg. 129, 130.

[3] Plut. in Cat. Cens. pag. 341.

les uns voulant que ces bannis fussent renvoyés dans leur patrie et rétablis dans leurs biens, et les autres s'y opposant. Scipion, à la prière de Polybe, avait sollicité Caton en faveur des exilés. Ce brave sénateur se levant pour parler à son tour : « A nous voir, dit-il, « disputer tout un jour pour savoir si quel« ques pauvres vieillards de Grèce seront plu« tôt enterrés par nos fossoyeurs que par ceux « de leur pays, ne croirait-on pas que nous « n'avons rien à faire? » Il ne fallut que cette plaisanterie pour faire honte au sénat de sa longue opiniâtreté, et pour le déterminer à renvoyer enfin les exilés dans le Péloponnèse. Polybe aurait encore souhaité qu'on les rétablît dans les honneurs et les dignités qu'ils avaient avant leur bannissement; mais, avant que de présenter sa requête au sénat, il crut devoir pressentir Caton, qui lui dit en souriant : « Vous « n'imitez pas, Polybe, la sagesse d'Ulysse. « Vous voulez rentrer dans l'antre du cyclope « pour quelques méchantes hardes que vous y « avez laissées. » Les exilés [1] retournèrent donc dans leur patrie; mais de mille qu'ils étaient venus, il n'en restait alors qu'environ trois cents. Polybe n'usa pas de cette permission; ou, s'il s'en servit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puisque, trois ans après, il était avec lui au siége de Carthage.

§ II. — BASSES FLATTERIES DE PRUSIAS, ROI DE BITHYNIE, DANS LE SÉNAT. EUMÈNE, DEVENU SUSPECT AUX ROMAINS, NE PEUT OBTENIR D'ENTRER A ROME. ARIARATHE, ROI DE CAPPADOCE, MEURT : SON FILS, DE MÊME NOM, LUI SUCCÈDE. MORT D'EUMÈNE. ATTALE, SON FRÈRE, LUI SUCCÈDE, COMME TUTEUR DE SON FILS, QUI ÉTAIT FORT JEUNE. GUERRES ENTRE ATTALE ET PRUSIAS. CELUI-CI, AYANT VOULU FAIRE MOURIR SON FILS NICOMÈDE, EN EST TUÉ LUI-MÊME. AMBASSADE DE TROIS CÉLÈBRES PHILOSOPHES ATHÉNIENS A ROME. AUTRE AMBASSADE DES MARSEILLAIS. DIGRESSION SUR LA VILLE DE MARSEILLE.

Depuis la défaite de Persée, il venait tous les jours à Rome de nouvelles ambassades, soit pour féliciter les Romains sur cette victoire, soit pour se justifier ou s'excuser sur l'attachement qu'on avait paru avoir pour ce prince, soit enfin pour porter des plaintes devant le sénat au sujet de quelques alliés. Nous avons

[1] An. M. 3851; av. J. C. 150.

vu jusqu'ici ce qui regarde les Rhodiens et les Achéens. Je ramasserai dans ce paragraphe ce qui concerne Eumène, roi de Pergame, Prusias, roi de Bithynie, et quelques autres affaires particulières.

Prusias [1], étant venu à Rome pour faire au sénat et au peuple romain des compliments de conjouissance sur l'heureux succès de la guerre contre Persée, y déshonora la majesté royale par ses basses flatteries. D'abord il fut au-devant des députés que le sénat avait envoyés pour le recevoir, et il y fut la tête rasée, et avec le bonnet, l'habit et la chaussure des affranchis; puis saluant les députés : *Vous voyez*, leur dit-il, *un de vos affranchis, prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, et à se conformer entièrement à tout ce qui se pratique chez vous.* A son entrée dans le sénat, il se tint contre la porte, vis-à-vis les sénateurs assis, les mains abattues; il se prosterna, et baisa le seuil. Ensuite s'adressant à l'assemblée : *Je vous salue, dieux sauveurs*, s'écria-t-il. Son discours répondit à ce prélude. Polybe dit qu'il aurait honte de le rapporter. Il finit en demandant que le peuple romain renouvelât avec lui l'alliance, et qu'il lui accordât certaines terres prises sur Antiochus, dont les Gaulois s'étaient emparés sans que personne les leur eût données. Enfin, il recommanda au sénat son fils Nicomède. Tout lui fut accordé : on nomma seulement des commissaires pour examiner l'état des terres en question. Tite-Live, dans le récit qu'il fait de cette audience, omet les bassesses rampantes de Prusias, dont il prétend que les historiens romains ne parlaient point : il se contente d'indiquer à la fin une partie de ce qu'en avait dit Polybe. Il avait quelque raison; car ces bassesses déshonorent du moins autant le sénat qui les souffrait que le prince qui les faisait.

A peine Prusias était-il sorti de Rome [2] qu'on apprit qu'Eumène était sur le point d'y entrer : cette nouvelle jeta le sénat dans l'embarras. Ce prince, dans la guerre contre Persée, s'était conduit de sorte qu'on ne pouvait le regarder ni comme ami ni comme ennemi. On avait contre lui de violents soupçons,

[1] An. M. 3838; av. J. C. 166. — Polyb. Leg. 97. — Liv. lib. 45, n. 43.

[2] Polyb. Leg. 97.

non des preuves certaines. L'admettre à l'audience, c'était le déclarer innocent : le condamner comme coupable, c'était se mettre dans la nécessité de lui faire la guerre, et annoncer comme à haute voix qu'ils avaient manqué de prudence en comblant de biens et d'honneurs un prince dont ils avaient peu connu le caractère. Pour éviter ces inconvénients, le sénat fit une ordonnance par laquelle, sous prétexte qu'il en coûtait trop à la république pour recevoir les rois qui venaient à Rome, il défendait en général à tous les rois d'entrer dans cette ville; et il fit signifier cette ordonnance au roi de Pergame, qui n'eut pas de peine à en comprendre le sens. Il retourna donc dans ses états.

Cet affront donna du courage à ses ennemis [1], et refroidit l'affection de ses alliés. Prusias envoya contre lui un ambassadeur à Rome pour se plaindre des irruptions qu'il faisait dans la Bithynie. Il ajoutait que ce prince avait des intelligences secrètes avec Antiochus, qu'il maltraitait tous ceux qui paraissaient favorables aux Romains, et qu'en particulier il vexait les Gallo-Grecs ses voisins, n'observant point à leur égard les ordonnances du sénat. Ceux-ci avaient aussi envoyé à Rome des députés pour y porter leurs plaintes, qu'ils réitérèrent dans la suite plusieurs fois, aussi bien que Prusias. Le sénat ne se déclara point encore; il se contenta d'aider et de soutenir sous main les Gallo-Grecs en tout ce qu'il put, sans faire d'injustice manifeste à Eumène.

Le roi de Pergame, à qui l'entrée de Rome était interdite, y envoya Attale et Athénée, ses frères, pour répondre aux accusations dont on le chargeait. L'apologie qu'ils firent parut réfuter solidement toutes les plaintes qu'on avait portées contre le roi; et l'on en fut si satisfait, qu'on les renvoya en Asie comblés d'honneurs et de présents. Cependant ils n'effacèrent pas entièrement les préjugés où l'on était contre leur frère. Le sénat fit partir Sulpicius Gallus et Manius Sergius, avec ordre de s'informer secrètement si Antiochus et Eumène ne formaient point ensemble quelque complot contre les Romains.

[1] An. M. 3839; av. J. C. 165. — Polyb. Leg. 97-102-104, 105, 106-119-121.

Sulpicius se conduisit [1] dans cette commission d'une manière très-imprudente. C'était un esprit vain, et qui cherchait à se faire valoir en se déclarant contre Eumène. Quand il fut arrivé en Asie, il fit savoir à toutes les villes que ceux qui auraient des plaintes à faire au sujet de ce prince vinssent le trouver à Sardes: et là, pendant dix jours, il écouta tranquillement toutes les accusations qu'on voulut former contre Eumène; liberté qui réveilla tous les mécontents, et ouvrit la porte à toutes sortes de calomnies.

Tib. Gracchus [2], que le sénat envoya l'année suivante en Asie pour le même sujet, fut reçu par Eumène et Antiochus d'une manière qui lui persuada qu'il n'y avait rien à craindre de la part de ces deux rois; et c'est le rapport qu'il en fit au sénat. Il rendit aussi un bon témoignage à la conduite d'Ariarathe, roi de Cappadoce, dont Eumène avait épousé la sœur. Ce prince mourut quelque temps après. Son fils Ariarathe [3], surnommé *Philopator*, lui succéda. Il l'avait eu d'Antiochide, fille d'Antiochus-le-Grand, et avait résolu, quand il fut en âge, de lui céder son royaume: à quoi jamais le fils n'avait voulu consentir; c'est ce qui lui fit donner le surnom de *Philopator*, c'est-à-dire *amateur de son père*: action bien louable dans un siècle où c'était une chose commune d'acquérir des royaumes par des parricides!

Dès que ce jeune roi fut monté sur le trône [4], il envoya des députés à Rome pour demander le renouvellement de l'alliance que son père avait eue avec les Romains; ce qui lui fut accordé avec éloge.

Quelque temps après [5], quoique Eumène l'aidât de toutes ses forces, Démétrius, roi de Syrie, le détrôna, pour mettre à sa place un de ses frère aînés, qui était un fils supposé; il s'appelait *Holopherne* [6]. Ariarathe se réfugia à Rome. L'usurpateur et Démétrius y envoyèrent aussi leurs ambassadeurs. Le sénat ordonna que les deux frères régneraient conjoin-

[1] Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 145.
[2] An. M. 3840; av. J. C. 164.
[3] An. M. 3842; av. J. C. 162. — Diod. Eclog. pag. 895.
[4] Polyb. Leg. 121.
[5] An. M. 3845; av. J. C. 159.
[6] Polyb Legat. 126. — An. M. 3847; av. J.C. 157.

tement. C'était une politique assez ordinaire aux Romains de partager ainsi les royaumes entre des frères, afin de les affaiblir par ce partage, et de laisser entre eux des semences perpétuelles de divisions. Attale, dans les premières années de son règne, le rétablit entièrement sur le trône, ayant vaincu et chassé son compétiteur.

Eumène fut toujours suspect aux Romains [1], et presque toujours en guerre, ou avec Prusias, ou avec les Gallo-Grecs. Enfin il mourut après avoir régné trente-huit ans [2]. Il laissa son royaume à son fils Attale, surnommé *Philométor*, encore enfant, qu'il avait eu de Stratonice, sœur d'Ariarathe, et nomma pour tuteur de son fils et régent du royaume son frère, Attale Philadelphe, qui gouverna le royaume pendant vingt et un ans.

Polybe fait un grand éloge d'Eumène [3]. Ce prince, dit-il, avait le corps faible et délicat, l'âme grande et pleine des plus beaux sentiments. Il ne cédait en rien, pour beaucoup d'autres qualités, aux rois de son temps, et du côté des belles inclinations il les surpassait tous. Le royaume de Pergame, quand il le reçut de son père, se réduisait à un très-petit nombre de villes qui méritaient à peine ce nom. Il le rendit si puissant, qu'il pouvait le disputer à presque tous les plus grands royaumes. Il ne dut rien ni au hasard ni à la fortune : c'est toujours Polybe qui parle. Tout lui vint de sa prudence, de son assiduité au travail, de son activité. Avide d'une belle réputation, il fit plus de bien à la Grèce et enrichit plus de particuliers qu'aucun des princes de son siècle. Pour achever son portrait, il avait si bien possédé l'art de s'attirer le respect de ses trois frères, et de les contenir par son autorité sans la leur faire sentir, que, quoiqu'ils eussent tous un âge et des talents pour entreprendre par eux-mêmes, et qu'ils partageassent avec lui les fonctions de la souveraineté, ils ne sortirent jamais des bornes de la soumission, mais lui demeurèrent toujours parfaitement unis, et, par un zèle égal pour son service, lui aidèrent à défendre et à agrandir le royaume. Il serait difficile de trouver un pareil exemple d'autorité sur des frères jointe à une union et une concorde inaltérables.

[1] An. M. 3845; av. J. C. 159. — Strab. lib. 13, pag. 624.

[2] Strabon lui donne quarante-trois ans de règne; mais on prétend que c'est une faute.

[3] Polyb. in Exemp. Virt. et Vit. pag. 166.

Je ne devrais pas omettre ici une chose qui fait beaucoup d'honneur à la mémoire d'Eumène, c'est d'avoir établi la fameuse bibliothèque de Pergame, ou du moins de l'avoir considérablement augmentée : mais je me réserve à en parler ailleurs.

La division [1] qui avait presque toujours subsisté entre Prusias et Eumène continua sous Attale, qui avait succédé au dernier. Prusias, l'ayant vaincu dans un combat, entra dans Pergame [2]; et, outré de douleur d'avoir manqué à se saisir de sa personne, il fit tomber sa vengeance sur les statues et les temples des dieux, renversant et brûlant tout ce qui se rencontrait sur sa marche. Attale envoya son frère Athénée à Rome pour implorer le secours du sénat, qui fit défendre à Prusias de continuer la guerre contre Attale, et lui envoya plusieurs ambassades, à différentes reprises, dont il éluda les ordres, ou par des délais, ou même par des perfidies, ayant un jour entrepris, sous prétexte d'une entrevue, de se saisir de l'ambassadeur romain et d'Attale. Le complot fut découvert et demeura sans exécution, mais le crime n'en était pas moins grand. Rome, dans d'autres temps, l'aurait puni par la destruction entière du royaume. Elle se contenta pour lors d'envoyer dix commissaires, qu'elle chargea de finir cette guerre, et d'obliger Prusias à faire satisfaction à Attale pour les dommages qu'il lui avait causés. Cependant Attale, secouru par ses alliés, avait assemblé de nombreuses troupes, tant par terre que par mer. Tout se disposait pour l'ouverture de la campagne, lorsqu'on apprit que les commissaires étaient arrivés. Attale les joignit. Après quelques conférences sur l'affaire présente, ils partirent pour la Bithynie. Là, ils déclarèrent à Prusias les ordres dont ils étaient chargés pour lui de la part du sénat. Ce prince veut bien accepter une partie des conditions qui lui étaient prescrites, et refuse d'obéir à la plupart des autres. Les commissaires, cho-

[1] An. M. 3848; av. J. C. 156. — Polyb. Leg. 128, 129-133-135, 136.

[2] An. M. 3849; av. J. C. 155.

qués de cette résistance, rompent l'alliance et l'amitié avec lui, reprennent sur-le-champ la route de Pergame, et laissent Prusias dans une mortelle inquiétude. Ils conseillèrent à Attale de se tenir avec son armée sur les frontières de son royaume, sans faire le premier aucun acte d'hostilité; et quelques-uns d'eux retournèrent à Rome pour y informer le sénat de la rebellion de Prusias. Enfin il ouvrit les yeux, et de nouveaux commissaires envoyés de Rome l'obligèrent à mettre bas les armes et à souscrire au traité de paix qu'ils lui présentèrent. Ce traité portait que Prusias donnerait pour le présent vingt galères pontées à Attale, qu'il lui paierait cinq cents talents [1] (cinq cent mille écus) dans l'espace de vingt ans; que les deux rois se renfermeraient dans les bornes de leur état, telles qu'elles étaient avant la guerre; que Prusias, en réparation des dommages qu'il avait causés dans les terres de quelques villes voisines qui étaient nommées, leur restituerait cent talents [2] (cent mille écus). Quand il eut accepté et signé ces conditions, Attale ramena ses troupes tant de terre que de mer dans son royaume. Ainsi fut terminée la guerre que les différends d'Attale et de Prusias avaient allumée.

Le jeune Attale [3], fils d'Eumène, quand la paix eut été établie entre les deux états, fit le voyage de Rome pour se faire connaître au sénat, pour demander la continuation de son amitié, et sans doute aussi pour le remercier de la protection qu'il avait accordée à son oncle, qui régnait en son nom. Il reçut du sénat toutes les marques d'amitié qu'il devait attendre, et tous les honneurs qui convenaient à son âge : après quoi il repartit pour ses états.

Prusias envoya aussi dans la suite son fils Nicomède à Rome [4]; et sachant qu'il y était fort considéré, il le chargea de demander au sénat qu'il lui remît ce qu'il lui restait à payer de la somme qu'il devait à Attale. Il lui associa Ménas dans cette ambassade. Il l'avait chargé de faire mourir secrètement ce jeune prince : c'était pour avancer les enfants qu'il avait eus d'une seconde femme. La grâce que demandait Prusias lui fut refusée, l'ambassadeur d'Attale ayant montré que cette somme n'égalait pas à beaucoup près les torts qu'on avait faits à son maître. Ménas, au lieu d'exécuter l'affreuse commission dont il s'était chargé, découvrit le tout à Nicomède. Ce jeune prince [1], étant sorti de Rome pour retourner en Bithynie, crut devoir prévenir les desseins meurtriers de son père. Soutenu du secours d'Attale, il se révolte contre lui, et entraîne dans son parti la plus grande partie du peuple, de qui Prusias s'était fait haïr par ses violences et ses cruautés. Ce malheureux prince, abandonné de tous ses sujets, se réfugia dans un temple, où il fut tué par des soldats qu'avait envoyés Nicomède, et, selon quelques-uns, par Nicomède même. Quelles horreurs de part et d'autre! Prusias était surnommé *le chasseur*, et avait régné au moins trente-six ans. C'est chez lui qu'Annibal s'était retiré.

Ce roi de Bithynie [2], du côté du corps, n'avait rien qui prévînt en sa faveur; il n'était pas mieux avantagé du côté de l'âme. Ce n'était par la taille qu'une moitié d'homme, et qu'une femme par le cœur et le courage. Non-seulement il était timide, mais encore mou, incapable de travail : en un mot, d'un corps et d'un esprit efféminés; défaut qu'on n'aime nulle part dans les rois, mais qu'on aimait encore moins qu'ailleurs chez les Bithyniens. Les belles-lettres, la philosophie, et toutes les autres connaissances qui en dépendent, lui étaient parfaitement étrangères; enfin, il n'avait nulle idée du beau ni de l'honnête; nuit et jour il vivait en vrai Sardanapale. Aussi ses sujets, à la première lueur d'espérance, se portèrent-ils avec impétuosité à prendre parti contre lui, et à le punir de la manière dont il les avait gouvernés.

J'ai différé de parler de deux ambassades qui arrivèrent à Rome à peu près dans le même temps.

L'une venait de la part des Athéniens [3], qui, ayant été condamnés par une sentence des

[1] Cinq cents talents philétériens, près de 5 millions. E. B.

[2] Cent talents philétériens, près d'un million de francs. E. B.

[3] Polyb. Legat. 140.

[4] An. M. 3855; av. J. C. 149. — Appian. in Mithridat. pag. 175. — Justinus, lib. 34, cap. 4.

[1] An. M. 3856; av. J. C. 148.

[2] Polyb. in Excerpt. 173, 171.

[3] An. M. 3819; av. J. C. 155. — Cic. lib. 2 de Orat. n. 155. — Aul. Gell. lib. 7, cap. 15

Sicyoniens, mais sous l'autorité du sénat de Rome, à une amende de cinq cents talents [1], pour avoir ravagé les terres de la ville d'Orope, envoyaient demander la remise de cette amende. Les ambassadeurs étaient trois célèbres philosophes : Carnéade, de la secte académique ; Diogène, de la secte stoïque, et Critolaüs, péripatéticien. Le goût de la philosophie et de l'éloquence n'avait pas encore pénétré jusqu'à Rome ; ce fut à peu près dans le temps dont nous parlons qu'il commença à s'y répandre, et la réputation de ces trois philosophes n'y contribua pas peu. Les jeunes gens de Rome qui avaient quelque goût pour les sciences, se firent un honneur et un plaisir de les visiter, et étaient ravis d'admiration en les entendant, surtout à l'égard de Carnéade, dont l'éloquence vive et douce, solide et ornée en même temps, les enlevait et les enchantait. Partout on disait qu'il était arrivé un Grec d'un rare mérite, qui était au-dessus de l'homme par son grand savoir, et qui, calmant et adoucissant par son éloquence les passions les plus violentes, inspirait aux jeunes gens un certain amour qui les portait à quitter tous les autres plaisirs et toutes les autres occupations pour se livrer uniquement à la philosophie. Il eut pour auditeurs tout ce qu'il y avait de personnes considérables à Rome. Ses discours, traduits en latin par un des sénateurs, coururent dans toute la ville. Tous les Romains voyaient avec grande joie leurs enfants s'adonner à cette érudition grecque, et s'attacher à ces hommes merveilleux. Le seul Caton en parut fâché, craignant que ce goût des belles-lettres n'étouffât dans les jeunes gens celui de la science militaire, et qu'ils ne préférassent la gloire de bien parler à celle de bien faire. L'exemple du second Scipion l'Africain, élevé, dans ce temps-là même, par les soins de Polybe, dans le goût des sciences, montre combien cette prévention de Caton était mal fondée. Quoi qu'il en soit, il fit de vifs reproches aux sénateurs de ce qu'ils retenaient si longtemps ces ambassadeurs dans la ville ; et ayant fait expédier l'affaire qui les y avait amenés, il hâta leur départ. Par le jugement du sénat, l'amende à laquelle les Athéniens avaient été condamnés fut modérée, et réduite à cent talents au lieu de cinq cents.

[1] Quinze cent mille mille livres

L'autre ambassade [1] était envoyée par les Marseillais. Ils avaient déjà été souvent inquiétés par les Liguriens [2] ; mais, dans le temps dont nous parlons, réduits aux dernières extrémités, ils envoyèrent à Rome des ambassadeurs pour implorer le secours du sénat. Il fut résolu qu'on députerait vers les Liguriens pour les rappeler à des sentiments d'équité et de paix par la voie de la douceur et de la négociation. Ils n'en devinrent que plus fiers, et portèrent l'insolence jusqu'à maltraiter les députés et à violer dans leur personne le droit des gens. Le sénat, informé de ce triste événement, fit partir sur-le-champ le consul Quintus Opimius avec une armée. Il mit le siège devant la ville [3] où l'insulte avait été faite aux ambassadeurs romains, la prit d'assaut, en réduisit les habitants en esclavage, et envoya liés et garrottés à Rome les principaux auteurs de l'insulte pour y être punis comme ils le méritaient. Les Liguriens furent battus plusieurs fois et taillés en pièces. Le vainqueur distribua aux Marseillais toutes les terres qu'il venait de conquérir. Il voulut que les Liguriens envoyassent à Marseille des otages que l'on changerait de temps en temps pour les tenir en bride, et pour les empêcher d'inquiéter encore les Marseillais comme ils avaient fait jusque-là.

Rome a toujours eu une extrême considération pour les Marseillais, fondée sur leur rare mérite et sur la fidélité inviolable avec laquelle ils avaient été toujours attachés au parti des Romains. Ils étaient originaires de Phocée [4], ville de l'Ionie. Lorsque Cyrus envoya Harpagus pour l'assiéger, ses habitants, plutôt que de subir le joug et de se soumettre aux barbares, comme tant d'autres avaient fait, s'embarquèrent, eux, leurs femmes et leurs enfants, avec tous leurs effets ; et, après divers événements, ayant jeté dans la mer une masse de fer ardente, ils s'engagèrent tous par serment de ne point revenir à Phocée que cette masse

[1] Polyb. in Legat. 131 et 134.

[2] La Ligurie répondait en partie à ce qu'on appelle maintenant *la côte de Gênes*.

[3] Ægitna.

[4] Herod lib. 1, cap. 164, etc. — Justin. lib. 43, cap. 3.

de fer n'eût surnagé sur l'eau ; et dans la suite, étant abordés aux rives de la Gaule, près de l'embouchure du Rhône, ils s'y établirent du consentement du roi de cette contrée, et bâtirent une ville qui fut depuis appelée *Marseille*. Quelques auteurs croient que cette ville subsistait déjà, et qu'elle avait été fondée par une ancienne colonie des mêmes Phocéens, sous le règne de Tarquin l'ancien, vers la deuxième année de la 45e olympiade, environ six cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, et que ceux qui vinrent s'y établir en fuyant Harpagus en furent nommés les fondateurs, parce qu'ils augmentèrent beaucoup l'étendue et la puissance de cette ville. Cette seconde fondation se fit la 60e olympiade, environ cinq cent quarante ans avant Jésus-Christ, pendant que Servius Tullius régnait à Rome.

Le roi [1] qui les avait reçus dans ses états avec bonté étant mort, son fils ne se montra pas si favorable à leur égard. La puissance naissante de leur ville lui donna de l'ombrage. On lui fit entendre que ces étrangers, qu'on avait reçus dans le pays à titre d'hôtes et de suppliants, pourraient bien un jour s'en rendre les maîtres à titre de conquête. On employa à cet effet l'apologue de la chienne, qui demanda d'abord à sa compagne sa cabane pour huit jours seulement, afin d'y mettre bas ses petits; puis, à force de prières, obtint un second terme pour avoir le temps de les nourrir; et enfin, quand ils furent grands et forts, se rendit maîtresse et propriétaire d'un lieu d'où l'on ne pouvait plus la chasser. Les Marseillais eurent donc d'abord une rude guerre à essuyer; mais ayant remporté la victoire, ils demeurèrent paisibles possesseurs du terrain qu'on leur avait accordé, et ne s'y tinrent pas longtemps enfermés.

Ils établirent [2] dans la suite plusieurs colonies, et bâtirent plusieurs villes, Agde, Nice, Antibes, Olbie, qui étendirent fort leur domaine et augmentèrent leur puissance. Ils avaient des ports, des arsenaux, des flottes qui les rendaient formidables à leurs ennemis.

Tant de nouveaux établissements [3] contribuèrent à répandre davantage les Grecs dans les Gaules, et y causèrent un changement merveilleux. Les Gaulois, quittant peu à peu leur ancienne rusticité, commencèrent à s'humaniser, et à prendre des mœurs plus douces. Au lieu que, pour la plupart, ils ne respiraient auparavant que les armes, ils s'accoutumèrent à suivre les lois d'un sage gouvernement. Ils apprirent à mettre en valeur les terres, à cultiver les vignes, à planter des oliviers. Par tous ces moyens [1], il se fit un si merveilleux changement et dans les provinces et dans les peuples qui les habitaient, qu'on eût dit, non que la Grèce était passée dans les Gaules, mais que les Gaules avaient été transférées dans la Grèce.

Les habitants de la nouvelle ville [2] y firent des lois très-sages pour la police et pour le gouvernement, qui était aristocratique, c'est-à-dire entre les mains des anciens. Six cents sénateurs formaient le conseil de la ville; ils exerçaient leur charge pendant toute leur vie. De ce nombre, on en choisissait quinze pour prendre soin du courant des affaires, et trois pour présider aux assemblées en qualité de premiers magistrats.

L'hospitalité était chez les Marseillais en une singulière recommandation [3], et s'y exerçait avec toute sorte d'humanité. Pour maintenir la sûreté de l'asile qu'ils donnaient aux étrangers, on ne souffrait point que personne entrât armé dans la ville. Il y avait à la porte des gens préposés pour garder les armes de ceux qui y entraient, et pour les leur rendre à leur sortie.

On en fermait l'entrée à tous ceux qui auraient voulu y introduire ou la paresse, ou une vie délicate et voluptueuse; et l'on avait un soin particulier d'en écarter toute duplicité et tout mensonge.

Ils se piquaient surtout de sobriété [4], de frugalité, de modestie. Chez eux la dot la plus considérable ne passait jamais cent pièces d'or, c'est-à-dire à peu près cent pistoles. On n'en

[1] Justin. lib. 43, cap. 4.
[2] Strab. pag. 180.
[3] Justin. lib. 43, cap. 4.

[1] « Adeò magnus et hominibus et rebus impositus est « nitor, ut non Græcia in Galliam emigrasse, sed Gallia « in Græciam translata videretur. » (JUSTIN.)
[2] Strab. lib. 4, pag. 179.
[3] Val. Max. lib. 2, cap. 6.
[4] Strab. pag. 181.

pouvait employer que cinq pour les habillements, et autant pour les bijoux. Valère Maxime[1], qui vivait sous Tibère, admire les réglements de police qui s'observaient encore de son temps à Marseille. « Cette ville[2], dit-il, « austère gardienne de l'ancienne sévérité des « mœurs, exclut de son théâtre les comédiens « dont les pièces roulent en grande partie sur « des amours illicites. » La raison qu'on apporte de cette maxime est encore plus belle et plus remarquable que la maxime même : « De « peur, ajoute l'auteur, qu'en se familiarisant « avec ces sortes de spectacles, on ne se porte aisément à imiter ce qu'ils représentent. »

Elle voulait que la cérémonie des funérailles se fît sans ces pleurs et ces lamentations indécentes qui ont coutume de l'accompagner, et qu'elle se terminât le jour même par un sacrifice domestique et par un repas entre les parents et les amis. « Car, enfin, convient-il « de s'abandonner sans bornes à une douleur « humaine[3], ou de savoir mauvais gré à la « Divinité de ce qu'il ne lui a pas plu de partager « son immortalité avec nous ? »

Tacite dit un mot de la ville de Marseille, qui en est un grand éloge : c'est dans la vie de Julius Agricola, son beau-père[4]. Après avoir parlé de l'excellente éducation qu'il reçut par les soins et la tendre affection de Julia Procilla, sa mère, dame d'une rare vertu, qui lui fit employer les premières années de sa jeunesse dans l'étude des arts et des sciences qui convenaient à sa naissance et à son âge, il ajoute : « Ce qui lui épargna les dangers qui « entraînent ordinairement les jeunes gens « dans le désordre, fut, outre son bon naturel, « le bonheur d'avoir pour école, dès son enfance, la ville de Marseille, qui, par un « heureux mélange, joint à la politesse des « Grecs la simplicité et la retenue des pro- « vinces. » *Arcebat eum ab illecebris peccantium, præter ipsius bonam integramque naturam, quòd statim parvulus sedem ac magistram studiorum Massiliam habuerit, locum græcâ comitate et provinciali parcimoniâ mistum ac benè compositum.*

On voit par ce que je viens de rapporter, que Marseille était devenue une école célèbre de politesse, de sagesse, de vertu, et en même temps de tous les arts et de toutes les sciences. On y professait publiquement l'éloquence, la philosophie, la médecine, les mathématiques, la jurisprudence, la théologie fabuleuse, et toute sorte de littérature. C'est du sein de cette ville qu'est sorti le plus ancien des savants[1] de l'Occident, je veux dire Pythéas, très-habile géographe et astronome, qui vivait du temps de Ptolémée Philadelphe, ou même d'Alexandre-le-Grand.

Elle continua toujours de cultiver les arts et les sciences avec la même ardeur et le même succès. Strabon rapporte que, de son temps, (il vivait sous Auguste) la jeune noblesse de Rome allait se former à Marseille, à qui il donnait la préférence même sur la ville d'Athènes. C'est beaucoup dire, et nous avons déjà vu qu'elle était encore en possession de ce privilége du temps de Tacite l'historien.

Les Marseillais ne se distinguèrent pas moins par la sagesse de leur gouvernement que par leur habileté et leur goût pour l'étude. Cicéron, dans une de ses harangues, relève extrêmement la manière dont ils conduisaient leur république. « On peut assurer[2], « dit-il, que non-seulement dans la Grèce, « mais même parmi toutes les autres nations, « rien n'est comparable à la sage police établie à Marseille. Cette ville, si fort éloignée « du pays, des mœurs et du langage de tous « les autres Grecs, placée dans les Gaules au

[1] Strab. lib. 2, cap. 6.

[2] « Eadem civitas severitatis custos acerrima est : nullum aditum in scenam mimis dando, quorum argumenta majore ex parte stuprorum continent actus, ne talia « spectandi consuetudo etiam imitandi licentiam sumat. »

[3] « Et enim quid attinet, aut humano dolori indulgere, « aut divino numini invidiam fieri, quòd immortalitatem « suam nobiscum partiri noluerit ? »

[4] « Mater Julia Procilla fuit, raræ castitatis. In hujus « sinu indulgentiâque educatus, per omnem honestarum « artium cultum pueritiam adolescentiamque transegit. » (Tac. in *Agric.* cap. 4.)

[1] Voss. in Histor. græc.

[2] « Cujus ego civitatis disciplinam atque gravitatem, « non solùm Græciæ, sed haud scio an cunctis gentibus, « anteponendam jure dicam : quæ tam procul à Græcorum omnium regionibus, disciplinis linguâque divisa « quum in ultimis terris cincta Gallorum gentibus, barbariæ fluctibus alluatur, sic optimatum consilio gubernatur, ut omnes ejus instituta laudare faciliùs possint, « quàm æmulari. » (*Orat. pro Flacco*, n. 63.)

« milieu de peuples barbares qui l'environnent « de toutes parts, est conduite si prudemment « par les conseils de ses anciens, qu'il est plus « aisé de louer la sagesse de son gouvernement « que de l'imiter. »

Ils avaient posé pour règle fondamentale [1] de leur politique, dont ils ne se départirent jamais, de se tenir attachés inviolablement aux Romains, aux mœurs desquels leur caractère était bien plus conforme qu'à celles des barbares qui les environnaient. D'ailleurs le voisinage des Liguriens, dont ils étaient également ennemis, devait contribuer à les unir par l'intérêt commun, cette union les mettant en état de faire une utile diversion de part et d'autre, en deçà et en delà des Alpes. Ils rendirent donc aux Romains de grands services dans tous les temps, et ils en reçurent aussi en plusieurs occasions des secours considérables.

Justin rapporte un fait [2] qui serait bien honorable pour les Marseillais, s'il était bien constant. Ayant appris que les Gaulois avaient pris et brûlé Rome, ils pleurèrent ce désastre de leurs alliés comme s'il était arrivé à leur propre ville. Ils ne s'en tinrent pas à de stériles larmes ; de l'or et de l'argent, tant public que particulier, qui se trouva chez eux, ils formèrent la somme à laquelle les Gaulois avaient taxé les vaincus pour leur faire acheter la paix, et l'envoyèrent à Rome. Les Romains, infiniment sensibles à une si noble générosité, accordèrent à Marseille le privilége d'immunité, et le droit de séance aux spectacles entre les sénateurs. Ce qui est bien certain, c'est que pendant la guerre contre Annibal [3], Marseille aida les Romains par toutes sortes de bons offices, sans que les mauvais succès qu'ils eurent dans les premières années de la guerre et qui leur enlevèrent presque tous leurs alliés, fussent capables d'ébranler le moins du monde leur fidélité.

Dans la guerre civile entre César et Pompée, cette ville garda une conduite qui marque bien la sagesse de son gouvernement [4]. César, à qui elle avait fermé ses portes, fit venir dans son camp les quinze sénateurs qui avaient en main l'autorité, et leur représenta qu'il était fâcheux que la guerre commençât par l'attaque de leur ville ; qu'ils devaient plutôt se rendre à l'autorité de toute l'Italie que de se livrer aveuglément aux désirs d'un seul homme ; et il ajouta tous les motifs les plus capables de les toucher. Après avoir fait leur rapport au sénat, ils revinrent dans le camp, et rendirent cette réponse à César : qu'ils savaient que le peuple romain était divisé en deux partis [1] ; qu'il ne leur appartenait point de décider de quel côté était le bon droit : que les deux chefs de ces partis étaient également les protecteurs de leur ville ; que tous deux en étaient les amis et les bienfaiteurs : que, pour cette raison, obligés de leur témoigner à tous deux également leur reconnaissance, il était de leur devoir de ne point aider l'un au préjudice de l'autre, et de ne le point recevoir dans leur ville ni dans leur port. Ils souffrirent un long siége, où ils firent paraître tout le courage possible ; mais enfin l'extrême nécessité où ils se trouvèrent réduits, manquant de tout, les obligea de se rendre [2]. Quelque irrité que fût César d'une résistance si opiniâtre, il ne put refuser à l'ancienne réputation de la ville de la sauver du pillage et de conserver ses citoyens.

Je croirais avoir dérobé quelque chose à la gloire de la nation, et à celle d'une ville qui tient un des premiers rangs dans le royaume, si je n'avais ramassé ici une partie des témoignages avantageux que l'antiquité lui rend. J'espère que les lecteurs me pardonneront cette digression, qui d'ailleurs entre dans mon plan, et fait partie de l'histoire grecque.

Les affaires de la Grèce, de la Bithynie, de Pergame, et quelques autres que j'ai cru devoir traiter de suite et sans interruption, m'ont fait suspendre celles de la Macédoine, de la Syrie et de l'Égypte ; il est temps d'y revenir. Je commencerai par la Macédoine.

[1] Strab. pag 180
[2] Justin. lib. 47, cap. 5.
[3] Liv. lib. 21. n. 20-25, 26 ; lib. 26. n. 36.
[4] Cæsar. de Bell. Civil. lib. 1.

[1] « Intelligere se divisum esse populum in partes duas : « neque sui judicii, neque suarum esse virium discernere « utra pars justiorem habeat causam : principes verò esse « earum partium Cn. Pompeium et C. Cæsarem patronos civitatis... Paribus eorum beneficiis parem se quoque voluntatem tribuere debere, et neutrum eorum « contra alterum juvare, aut urbe aut portibus recipere. »
[2] Cæs. de Bell. Civil. lib. 2.

§ III. — Andriscus, qui se disait fils de Persée, se rend maître de la Macédoine et s'y fait proclamer roi. Le préteur Juventius l'attaque, et est tué dans le combat avec une partie de son armée. Métellus, qui lui succède, répare cette perte. L'usurpateur est vaincu, pris et envoyé à Rome. Un second et un troisième usurpateur sont pareillement vaincus.

Quinze ou seize ans après la défaite et la mort de Persée [1], un certain Andriscus d'Adramytte, ville de la Troade dans l'Asie Mineure, homme de la plus basse naissance, se donnant pour un fils de Persée, prit le nom de Philippe, et entra en Macédoine dans l'espérance de s'y faire reconnaître pour roi par les habitants du pays. Il avait composé sur sa naissance une fable qu'il débitait partout où il passait, prétendant qu'il était né d'une concubine de Persée, et que ce prince l'avait fait élever secrètement à Adramytte, afin qu'en cas de malheur dans la guerre qu'il faisait contre les Romains, il restât quelque rejeton de la race royale; qu'après la mort de Persée, il avait été nourri et élevé à Adramytte jusqu'à l'âge de douze ans; et que celui qui passait pour son père, se voyant près de mourir, avait révélé le secret à sa femme, lui avait confié un écrit signé de la main de Persée, qui attestait tout ce qui vient d'être dit, et qu'elle devait remettre entre les mains de lui Philippe lorsqu'il serait en âge de se sentir. Il ajoutait que, son mari l'ayant conjurée de tenir la chose absolument cachée jusque-là, elle avait été très-fidèle à garder le secret, et lui avait remis cet écrit important dans le temps marqué, en le pressant de sortir du pays avant que ce bruit fût parvenu aux oreilles d'Eumène, ennemi déclaré de Persée, de peur qu'il ne le fît mourir. Il avait espéré qu'on le croirait sur sa parole, et qu'il se ferait dans la Macédoine un grand mouvement en sa faveur. Quand il vit que tout y demeurait tranquille, il se retira en Syrie, chez Démétrius Soter, dont la sœur avait épousé Persée. Ce prince, qui connut tout d'un coup la fourbe, le fit arrêter et l'envoya à Rome.

Comme il ne produisait aucune preuve de sa prétendue noblesse, et qu'il n avait rien dans l'extérieur ni dans les manières qui ressentît le prince, on n'en fit pas grand cas à Rome, et il y fut traité avec beaucoup de mépris, sans qu'on se mît en peine de le garder exactement et de le tenir resserré de fort près. Il profita de la négligence de ses gardes et s'échappa de Rome[1]. Ayant trouvé le moyen de lever une assez grosse armée chez les Thraces, qui entrèrent dans ses vues, pour se délivrer ensuite par son moyen du joug des Romains, il se rendit maître de la Macédoine, soit de gré, soit de force, et prit les marques de la dignité royale. Non content de cette première conquête, qui lui avait peu coûté, il attaqua la Thessalie et en soumit une partie à ses lois.

La chose pour lors commença à paraître plus sérieuse aux Romains. Ils nommèrent Scipion Nasica pour aller apaiser ce tumulte dans sa naissance, le jugeant très-propre pour cette commission. En effet, il avait l'art de manier les esprits, et de les amener à son point par la persuasion; et si l'on se trouvait obligé de décider cette affaire par les armes, il était très-capable de former un projet avec sagesse et de l'exécuter avec courage. Dès qu'il fut arrivé en Grèce, et qu'il eut été exactement instruit de l'état des affaires dans la Macédoine et dans la Thessalie, il en donna avis au sénat, et sans perdre de temps, il parcourut les villes des alliés afin de lever promptement des troupes pour la défense de la Thessalie. Les Achéens, qui étaient encore pour lors les plus puissants de la Grèce, furent ceux qui lui en fournirent le plus grand nombre, oubliant leurs mécontentements passés. Il enleva bientôt au faux Philippe toutes les villes qu'il avait prises dans la Thessalie, en chassa ses garnisons, et le repoussa lui-même dans la Macédoine.

Cependant à Rome on vit bien [2] sur les lettres de Scipion, que la Macédoine avait besoin d'un prompt secours. Le préteur P. Juventius Thalna eut ordre d'y passer au plus tôt avec une armée. Il s'y rendit sans perdre de temps. Mais ne regardant Andriscus que comme un roi de théâtre, il ne crut pas devoir prendre de grandes précautions contre lui, et

[1] An. M. 3852; av. J. C. 152. — Epitom. Livii, lib. 48-50. — Zonar. ex Dione. Patercul. lib. 1, cap. 11. — Florus, lib. 2, cap. 14.

[1] An. M. 3854; av. J. C. 150.
[2] An. M. 3855; av. J. C. 149.

il s'engagea témérairement dans un combat, où il perdit la vie avec une partie de son armée : le reste ne se sauva qu'à la faveur de la nuit. Le vainqueur, enorgueilli par cet heureux succès, et croyant son autorité suffisamment établie, s'abandonna à tous ses mauvais penchants sans mesure et sans retenue, comme si c'était être véritablement roi de ne reconnaître d'autre loi ni d'autre règle que sa passion. Il était avare, fier, cruel. On ne voyait partout que violences, que confiscations de biens, que meurtres. Profitant de la terreur que la défaite des Romains avait jetée dans les esprits, il recouvra bientôt tout ce qu'il avait perdu en Thessalie. Une ambassade que les Carthaginois, qui étaient actuellement attaqués par les Romains, lui envoyèrent, avec promesse d'un prompt secours, lui enfla extrêmement le courage.

Q. Cécilius Metellus [1], nommé récemment préteur, avait pris la place de Juventius. Andriscus avait résolu d'aller à sa rencontre; mais il ne crut pas devoir s'éloigner beaucoup de la mer, et il s'arrêta à Pydna, où il fortifia son camp. Le préteur romain l'y suivit bientôt. Les deux armées étaient en présence. Il se donnait tous les jours des escarmouches. Andriscus remporta un avantage assez considérable dans un petit combat de cavalerie. Le succès aveugle ordinairement ceux qui ont peu d'expérience, et leur devient funeste. Andriscus se croyant supérieur aux Romains, fit un gros détachement pour défendre ses conquêtes en Thessalie. Ce fut une faute grossière; et Métellus, qui était attentif à tout, ne manqua pas d'en profiter. L'armée restée en Macédoine fut battue, et Andriscus obligé de prendre la fuite. Il s'était retiré chez les Thraces, d'où il revint bientôt avec une nouvelle armée. Il eut la témérité de hasarder une seconde bataille, qui fut encore moins heureuse pour lui que la première. Il y eut dans ces deux combats plus de vingt-cinq mille hommes de tués. Il ne manquait à la gloire du Romain que de se saisir d'Andriscus, qui s'était réfugié chez un petit roi de Thrace, à la bonne foi duquel il s'était abandonné. Mais les Thraces ne se piquaient pas trop de bonne foi, et la faisaient céder à leurs intérêts. Celui-ci remit son hôte et son suppliant entre les mains de Métellus, pour ne point s'attirer la colère et les armes des Romains : il fut envoyé à Rome.

[1] An. M. 3856; av. J. C. 148.

Un autre aventurier, qui se disait aussi fils de Persée, et qui se faisait nommer *Alexandre*, eut le même sort que le premier, si ce n'est que Métellus ne put l'arrêter : il s'était retiré dans la Dardanie, où il se tint caché.

Ce fut pour lors que la Macédoine fut entièrement soumise aux Romains, et réduite en province.

Un troisième usurpateur, quelques années après, parut encore sur les rangs, et se donna pour fils de Persée, sous le nom de *Philippe*. Sa prétendue royauté fut de peu de durée. Il fut vaincu et tué en Macédoine par Trémilius, surnommé *Scrofa* [1] parce qu'il avait dit qu'il dissiperait les ennemis, *ut scrofa porcos*.

§ IV. — Troubles dans l'Achaïe : elle déclare la guerre aux Lacédémoniens. Métellus envoie des députés a Corinthe pour apaiser les troubles : ils sont maltraités. Thèbes et Chalcis se joignent aux Achéens. Métellus, après les avoir exhortés inutilement a la paix, leur livre un combat, et les défait. Le consul Mummius lui succède, et, après le gain d'une bataille, prend Corinthe, y met le feu, et la détruit de fond en comble. La Grèce est réduite en province romaine. Diverses actions et mort de Polybe. Triomphes de Métellus et de Mummius.

Métellus, après avoir pacifié la Macédoine, y demeura encore quelque temps[2]. Il s'était élevé dans la ligue des Achéens de violents troubles, excités par la témérité et l'avarice de ceux qui y occupaient les premières places. Ce n'étaient plus la raison, la prudence, l'équité, qui formaient les résolutions des assemblées, mais l'intérêt et la passion des magistrats, et le caprice aveugle d'une multitude intraitable. La ligue achéenne et Sparte avaient envoyé des ambassadeurs à Rome sur une affaire qui les partageait. Damocrite cepen-

[1] Varro, de Re Rustic. lib. II, cap. 4.

[2] An. M. 3857; av. J. C. 147. — Pausan. in Achaïc. pag. 421-428. — Polyb. Leg. 143, 144. — Id. in Excerpt. de Virt. et Vit. pag. 181-189. — Justin. lib. 34, cap. 1. — Florus. lib. 2, cap. 16.

dant (c'était le premier magistrat des Achéens) avait fait déclarer la guerre à Sparte. Métellus le fit prier de surseoir les hostilités, et d'attendre l'arrivée des commissaires que Rome avait nommés pour terminer leurs querelles. Il n'en fit rien, non plus que Diæus, qui lui avait succédé. L'un et l'autre entrèrent à main armée dans la Laconie, et la ravagèrent.

Les commissaires étant arrivés, l'assemblée fut convoquée à Corinthe. (Aurélius Orestes était à la tête de la commission.) Le sénat leur avait donné ordre d'affaiblir le corps de la ligue, et pour cela d'en séparer le plus de villes qu'ils pourraient. Orestes notifia à l'assemblée le décret du sénat, qui tirait de la ligue Sparte, Corinthe, Argos, Héraclée, près du mont OEta, et Orchomène d'Arcadie, sous prétexte que ces villes n'avaient point fait d'abord partie du corps des Achéens. Quand les députés, sortis de l'assemblée, eurent rendu compte de ce décret à la multitude, elle entra en fureur, se jeta sur tous les Lacédémoniens qui se rencontrèrent à Corinthe, et les massacra, arracha de la maison des commissaires ceux qui s'y étaient réfugiés, et les aurait eux-mêmes maltraités s'ils ne s'étaient dérobés à sa violence par la fuite.

Orestes et ses collègues, de retour à Rome, exposèrent ce qui leur était arrivé. Le sénat en fut très-indigné, et députa sur-le-champ Julius dans l'Achaïe, avec quelques autres commissaires; mais il les chargea de se plaindre modérément, et d'exhorter simplement les Achéens de ne pas prêter l'oreille à de mauvais conseils, de peur que, par imprudence, ils n'encourussent la disgrâce des Romains, malheur qu'ils pouvaient éviter en punissant eux-mêmes ceux qui les y avaient exposés. Carthage n'était pas encore prise, et l'on avait intérêt de ménager des alliés aussi puissants que les Achéens. Les commissaires trouvèrent en chemin un député que les séditieux envoyaient à Rome: ils le ramenèrent avec eux à Egium, où la diète de la nation avait été convoquée. Ils y parlèrent avec beaucoup de modération et de douceur. Dans leur discours ils n'insérèrent pas un mot du mauvais traitement fait aux commissaires, ou ils l'excusèrent mieux que les Achéens eux-mêmes n'auraient fait. Ils ne firent point mention non plus des villes qu'on voulait soustraire à la ligue. Ils se bornèrent à exhorter le conseil à ne pas aggraver leur première faute, à ne pas irriter davantage les Romains, et à laisser Lacédémone en paix. Des remontrances si modérées furent extrêmement agréables à tout ce qu'il y avait de gens sensés. Mais Diæus, Critolaüs, et ceux de leur faction, tous choisis dans chaque ville entre ce qu'il y avait de gens les plus scélérats, les plus impies, et les plus pernicieux, soufflaient dans les esprits le feu de la discorde, faisant entendre que la douceur des Romains ne venait que du mauvais état de leurs affaires en Afrique, où ils avaient eu du dessous en plusieurs rencontres, et de la crainte qu'ils avaient que la ligue achéenne ne se déclarât contre eux.

Cependant on prit avec les commissaires des manières assez polies. On leur dit qu'on enverrait Théaridas à Rome; qu'ils n'avaient qu'à se rendre à Tégée [1], qu'à traiter là avec les Lacédémoniens, et les disposer à la paix. Ils s'y rendirent en effet, et amenèrent ceux de Lacédémone à s'accommoder avec les Achéens et à suspendre toute hostilité, jusqu'à ce que de nouveaux commissaires vinssent de Rome pour pacifier tous leurs différends. Mais la cabale de Critolaüs fit en sorte que personne, excepté ce magistrat, ne se rendit au congrès. Pour lui, il y arriva lorsqu'on ne l'attendait presque plus. On conféra avec les Lacédémoniens; mais Critolaüs ne voulut se relâcher sur rien. Il dit qu'il ne lui était pas permis de rien décider sans l'aveu de la nation, et qu'il rapporterait l'affaire dans la diète générale, qui ne pourrait être convoquée que dans six mois. Cette mauvaise ruse, ou plutôt cette mauvaise foi, choqua vivement Julius. Après avoir congédié les Lacédémoniens, il partit pour Rome, où il dépeignit Critolaüs comme un homme extravagant et furieux.

Les commissaires ne furent pas plutôt sortis du Péloponnèse, que Critolaüs courut de ville en ville pendant tout l'hiver, et convoqua des assemblées sous prétexte de faire connaître ce qui avait été dit aux Lacédémoniens dans les conférences tenues à Tégée, mais,

[1] Ville située sur les bords de l'Eurotas.

dans le fond, pour invectiver contre les Romains, et pour donner un tour odieux à tout ce qu'ils disaient, afin d'inspirer contre eux la haine et l'aversion dont il était animé luimême, et il n'y réussit que trop. Il défendit de plus aux juges de poursuivre aucun Achéen, et de l'emprisonner pour dettes, jusqu'à la conclusion de l'affaire commencée entre la diète et Lacédémone. Par là il persuada tout ce qu'il voulut, et disposa la multitude à recevoir tous les ordres qu'il voudrait lui donner. Incapable de faire des réflexions sur l'avenir, elle se laissa prendre aux amorces du premier avantage qu'elle lui proposa.

Métellus, ayant appris en Macédoine les troubles dont le Péloponnèse était agité, y députa quatre Romains d'une naissance distinguée, qui arrivèrent à Corinthe dans le temps que le conseil y était assemblé. Ils y parlèrent avec beaucoup de modération, exhortant les Achéens à ne pas s'attirer par une légèreté imprudente et téméraire la colère des Romains. Ils furent moqués, et chassés ignominieusement de l'assemblée. Il s'assembla une troupe innombrable d'ouvriers et d'artisans autour d'eux pour les insulter. Toutes les villes d'Achaïe étaient alors comme en délire : mais Corinthe l'emportait sur toutes les autres, et était livrée à une espèce de fureur. On leur avait persuadé que Rome voulait les asservir toutes, et détruire absolument la ligue achéenne.

Critolaüs, voyant avec complaisance que tout réussissait à son gré, harangue la multitude, l'irrite contre ceux des magistrats qui n'entraient pas dans ses vues, s'emporte contre les ambassadeurs mêmes, soulève les esprits contre Rome, et fait entendre que ce n'est point sans avoir pris de bonnes mesures qu'il avait entrepris de faire tête aux Romains; qu'il avait des rois dans son parti, et que des républiques aussi étaient prêtes à s'y joindre. Par ces discours séditieux, il vint à bout de faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens, et par contre-coup aux Romains. Alors les ambassadeurs se séparèrent. Un d'eux se rendit à Lacédémone pour observer de là les démarches de l'ennemi; un autre partit pour Naupacte; et deux restèrent à Athènes, jusqu'à ce que Métellus y fût arrivé.

Le magistrat des Béotiens (il s'appelait *Pythéas*), aussi téméraire et aussi violent que Critolaüs, entra dans ses vues, et engagea les Béotiens à joindre leurs armes à celles des Achéens : ils étaient mécontents d'un jugement que Rome avait rendu contre eux. La ville de Chalcis se laissa aussi entraîner dans leur parti. Les Achéens, avec de si faibles secours, se crurent en état de soutenir tout le poids de la puissance romaine, tant leur fureur les aveuglait!

Les Romains avaient choisi pour l'un des consuls Mummius, et l'avaient chargé de la guerre d'Achaïe[1]. Métellus, pour lui enlever la gloire d'avoir terminé cette guerre, envoya de nouveaux ambassadeurs aux Achéens, et leur fit promettre que le peuple romain oublierait tout le passé, et leur pardonnerait leurs fautes, s'ils rentraient dans leur devoir, et s'ils consentaient que certaines villes, qu'on avait designées auparavant, fussent démembrées de la ligue. Cette proposition fut rejetée avec hauteur. Alors Métellus fit avancer ses troupes contre les rebelles. Il les atteignit près de Scarphée, ville de la Locride, et remporta sur eux une victoire considérable, où il fit plus de mille prisonniers. Critolaüs disparut dans la bataille, sans qu'on ait su depuis ce qu'il était devenu. On croit qu'en fuyant il tomba dans des marais, où il fut noyé. Diæus prit le commandement à sa place, accorda la liberté aux esclaves, et arma tout ce qui se trouva d'hommes, chez les Achéens et les Arcadiens, capables de porter les armes. Ce corps de troupes montait à quatorze mille fantassins, et six cents chevaux. Il ordonna encore à chaque ville d'autres levées. Les villes épuisées étaient dans la dernière désolation. Plusieurs particuliers réduits au désespoir se donnaient la mort; d'autres abandonnaient une patrie malheureuse, où ils voyaient pour eux une perte assurée. Malgré l'extrémité de ces maux, ils ne songeaient point à prendre l'unique parti qui pouvait les délivrer. Ils détestaient la témérité de leurs chefs, et cependant la suivaient.

Métellus, après le combat dont il a été parlé, rencontra mille Arcadiens dans la Béo-

[1] An. M. 3858; av. J. C. 146.

tle près de Chéronée, qui cherchaient à retourner dans leur pays : ils furent tous passés au fil de l'épée. De là, il marcha avec son armée victorieuse vers Thébes, qu'il trouva presque entièrement déserte. Touché du triste état de cette ville, il défendit qu'on touchât aux temples ou aux maisons, et qu'on tuât ou qu'on fît prisonniers aucuns des habitants qu'on trouverait dans la ville ou dans la campagne. Il excepta de ce nombre Pythéas, l'auteur de tous leurs maux, qui lui fut amené, et mis à mort. De Thébes, après avoir pris Mégare, dont la garnison s'était retirée à son approche, il fit marcher ses troupes vers Corinthe, où Diæus s'était enfermé. Il y envoya trois des principaux de la ligue qui s'étaient réfugiés vers lui, pour exhorter les Achéens à revenir à eux, et à accepter les conditions de paix qu'on leur offrait. Métellus souhaitait passionnément de terminer l'affaire avant l'arrivée de Mummius. Les habitants, de leur côté, désiraient avec ardeur de voir finir leurs maux : mais ils n'étaient pas les maîtres, et la faction de Diæus disposait de tout. Les députés furent jetés en prison, et auraient été mis à mort, si Diæus n'eût vu la multitude extrêmement irritée du supplice qu'il avait fait souffrir à Sosicrate, qui parlait de se rendre aux Romains. Ainsi les prisonniers furent renvoyés.

Les choses étaient en cet état lorsque Mummius arriva. Il avait hâté sa marche, dans la crainte de trouver tout pacifié à son arrivée, et qu'un autre que lui n'eût la gloire d'avoir terminé cette guerre. Métellus lui laissa le commandement, et retourna en Macédoine. Quand Mummius eut rassemblé toutes ses troupes, il s'approcha de la ville, et dressa son camp. Un corps-de-garde avancé se tenant négligemment dans son poste, les assiégés firent une sortie, l'attaquèrent vivement, en tuèrent plusieurs, et poursuivirent le reste jusque près du camp. Ce petit avantage enfla le courage des Achéens, et par là leur devint funeste. Diæus offrit la bataille au consul. Celui-ci, pour augmenter sa témérité, retient ses troupes dans le camp, comme si la crainte l'arrêtait. La joie et l'audace des Achéens s'accrurent à un point qui ne peut s'exprimer. Ils s'avancent fièrement avec toutes leurs troupes, ayant placé leurs femmes et leurs enfants sur des hauteurs voisines pour être témoins du combat, et se faisant suivre d'un grand nombre de chariots destinés à porter le butin qu'on ferait sur les ennemis, tant ils comptaient sur une victoire assurée!

Jamais confiance ne fut plus téméraire ni plus mal fondée. Les factieux avaient écarté du service et des conseils tout ce qu'il y avait de gens capables de commander les troupes et de conduire les affaires, et leur en avaient substitué d'autres sans talents et sans habileté, afin d'être plus maîtres du gouvernement, et de dominer sans résistance. Les chefs, sans connaissance de l'art militaire, sans courage, sans expérience, n'avaient pour tout mérite qu'une fureur aveugle et frénétique. C'était déjà la dernière des folies de hasarder sans nécessité une bataille qui devait décider de leur sort, au lieu de songer à se défendre longtemps et bravement dans une place aussi forte qu'était Corinthe, et à obtenir de bonnes conditions par une vigoureuse résistance. Le combat se donna près de Leucopétra [1] et du défilé de l'isthme. Le consul avait placé une partie de sa cavalerie dans une embuscade, d'où elle sortit à propos pour attaquer en flanc celle des Achéens, qui, surprise par une attaque imprévue, plia dans le moment. L'infanterie fit un peu plus de résistance : mais comme elle n'était plus ni couverte ni soutenue par la cavalerie, elle fut bientôt rompue, et mise en fuite. Si Diæus s'était retiré dans la place, il aurait pu y tenir encore du temps, et obtenir une capitulation honorable de Mummius, qui ne cherchait qu'à terminer cette guerre. Mais, livré au désespoir, il courut à toute bride vers Mégalopolis sa patrie, et, étant entré dans sa maison, il y mit le feu, tua sa femme pour l'empêcher de tomber entre les mains des ennemis, avala du poison, et mit ainsi lui-même à sa vie une fin digne de tous les crimes qu'il avait commis.

Apres la déroute, les habitants perdirent l'espérance de se défendre. Comme ils se trouvaient sans conseil, sans chefs, sans courage, sans dessein, personne ne songea à rallier les débris de la défaite pour faire encore quelque

[1] Ce lieu est inconnu.

résistance, et pour obliger le vainqueur à leur accorder quelque condition supportable. Ainsi tous ceux des Achéens qui s'étaient retirés à Corinthe, et la plupart des citoyens, en sortirent la nuit suivante, et se sauvèrent où ils purent. Le consul étant entré dans la ville, l'abandonna au pillage. On fit main-basse sur tout ce qui était resté d'hommes : les femmes et les enfants furent vendus : après avoir placé à l'écart les statues, les tableaux, et les meubles les plus précieux, pour les envoyer à Rome, on mit le feu à toutes les maisons, et la ville entière ne fut plus qu'un incendie général qui dura plusieurs jours. On prétend, mais sans fondement, que l'or, l'argent et l'airain, fondus ensemble dans cet incendie, formèrent un métal nouveau et précieux. Ensuite on abattit les murailles, et on les détruisit jusque dans les fondements. Tout cela s'exécutait par ordre du sénat, pour punir l'insolence des Corinthiens, qui avaient violé le droit des gens en maltraitant les ambassadeurs que Rome leur avait envoyés.

Ainsi périt Corinthe, la même année que Carthage fut prise et détruite par les Romains, neuf cent cinquante-deux ans depuis qu'elle eut été fondée par Alétès, fils d'Hippotes, le sixième des descendants d'Hercule. Il ne paraît point, ni qu'on songeât à lever de nouvelles troupes pour la défense du pays, ni qu'on convoquât aucune assemblée pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre, ni que personne se mit en devoir de proposer quelque remède aux maux publics, ni enfin qu'on cherchât à apaiser les Romains par quelques députés qui auraient imploré leur clémence. On aurait dit, à voir cette inaction, que la ligue achéenne entière avait été ensevelie sous les ruines de Corinthe, tant l'affreuse destruction de cette ville avait jeté l'alarme dans tous les esprits, et abattu généralement les courages!

On punit aussi les villes qui avaient pris part à la révolte des Achéens, en abattant leurs murailles, et leur ôtant les armes. Les dix commissaires envoyés par le sénat pour régler, conjointement avec le consul, les affaires de la Grèce, abolirent dans toutes les villes le gouvernement populaire, et y établirent des magistrats, qui devaient avoir de leur fonds un certain revenu. Du reste, ils leur laissèrent leurs lois et leur liberté. On abolit aussi toutes les assemblées communes qui se tenaient chez les Achéens, les Béotiens, les Phocéens, et autres peuples : mais elles furent rétablies peu de temps après. Depuis ce temps-là, la Grèce fut réduite en province romaine, sous le nom de province d'Achaïe, parce que, lors de la prise de Corinthe, les Achéens étaient le peuple le plus puissant de la Grèce : le peuple romain y envoyait tous les ans un préteur pour la gouverner.

Rome, en détruisant Corinthe, crut devoir donner cet exemple de sévérité pour jeter la terreur parmi les peuples, que sa trop grande clémence rendait hardis et téméraires par l'espérance qu'ils avaient d'obtenir du peuple romain le pardon de leurs fautes. D'ailleurs [1], la situation avantageuse de cette ville, où des peuples révoltés auraient pu se cantonner et en faire une place d'armes contre les Romains, les détermina à la ruiner absolument. Cicéron, qui n'improuvait point qu'on eût traité de la sorte Carthage et Numance, aurait souhaité qu'on eût épargné Corinthe.

On vendit le butin pris dans Corinthe [2], et l'on en tira des sommes considérables. Parmi les tableaux il y en avait un de la main du peintre le plus renommé de la Grèce [3], qui représentait **Bacchus**, dont la beauté ne fut point connue des Romains : ils ignoraient alors tout ce qui regarde les beaux-arts. Polybe, qui était pour lors dans le pays, comme je le dirai bientôt, eut la douleur de voir ce tableau servir de table aux soldats pour jouer aux dés. Il fut adjugé à Attale, dans la vente qu'on fit du butin, pour six cent mille sesterces, c'est-à-dire soixante-quinze mille livres [4]. Pline parle d'un autre tableau du même peintre, que le même Attale acheta cent talents,

[1] « Majores nostri... Carthaginem et Numantiam funditùs sustulerunt. Nollem Corinthum. Sed credo illos « seculos opportunitatem loci maximè, ne posset aliquandò ad bellum faciendum locus ipse adhortari. » (Cic. *de Offic.* lib. 1, n. 35.)

[2] Strab. lib. 8, pag. 381. — Plin. lib. 7, cap. 38; et lib. 35, cap. 4 et 10.

[3] Ce peintre s'appelait Aristide. Le tableau dont il est parlé ici était si estimé, qu'on disait communément : *Tous les tableaux ne sont rien en comparaison de Bacchus.*

[4] 123 000 francs. E. B

ou cent mille écus[1]. Les richesses de ce prince étaient immenses, et avaient passé en proverbe, *Attalicis conditionibus*. Ces sommes néanmoins paraissent hors de vraisemblance. Quoi qu'il en soit, le consul, surpris qu'on eût fait monter à un si haut prix le tableau dont il s'agit, usa de son autorité, et le retint contre la foi publique, et malgré les plaintes d'Attale, parce qu'il s'imagina qu'il y avait dans cette pièce quelque vertu cachée qu'il ne connaissait pas. Ce n'était point pour son intérêt particulier qu'il en usait ainsi [2], ni dans le dessein de se l'approprier, puisqu'il l'envoya à Rome pour y servir d'ornement à la ville : par où, dit Cicéron, il orna et embellit sa maison bien plus réellement que s'il y avait placé ce tableau. La prise de la ville la plus riche et la plus opulente qui fût dans la Grèce ne l'enrichit pas d'un denier. Ce noble désintéressement était encore pour lors commun à Rome, et paraissait moins la vertu des particuliers que celle du siècle même. Profiter du commandement pour s'enrichir, c'était non-seulement une honte et une infamie, mais une prévarication criminelle. Le tableau dont je parle fut placé dans le temple de Cérès, où les connaisseurs l'allaient voir par curiosité comme un chef-d'œuvre de l'art, et il y demeura jusqu'à ce qu'il périt dans l'incendie de ce temple.

Mummius était un grand homme de guerre et un grand homme de bien, mais sans littérature, sans connaissance des arts, sans goût pour les ouvrages de peinture et de sculpture, dont il ne discernait point le mérite, ne croyant pas qu'il y eût quelque différence entre tableau et tableau, statue et statue, ni que le nom des grands maîtres de l'art y mît le prix. Il le fit bien voir dans l'occasion dont il s'agit. Il avait chargé des entrepreneurs de faire transporter à Rome plusieurs tableaux et plusieurs statues des plus excellents maîtres[1]. Jamais perte n'aurait été moins réparable que celle d'un pareil dépôt, composé des chefs-d'œuvre de ces artisans rares qui contribuent presque autant que les grands capitaines à rendre leur siècle respectable à la postérité. Cependant Mummius, en recommandant le soin de cet amas précieux à ceux à qui il le confiait, les menaça très-sérieusement, si les statues, les tableaux et les choses dont il les chargeait de répondre, venaient à se perdre ou à se gâter en chemin, de les obliger à en fournir d'autres à leurs frais et dépens.

Ne serait-il pas à souhaiter, dit un historien qui nous a conservé ce fait, que cette heureuse ignorance subsistât encore? et une telle grossièreté ne serait-elle pas infiniment préférable, par rapport au bien public, à cette extrême délicatesse où notre siècle a porté le goût pour ces sortes de raretés? Il parlait dans un temps où ce goût pour les pièces rares était aux magistrats une occasion d'exercer dans les provinces toutes sortes de vols et de brigandages.

J'ai dit que Polybe, en revenant dans le Péloponnèse, eut la douleur de voir la destruction et l'incendie de Corinthe, et sa patrie réduite en province de l'empire romain. Si quelque chose fut capable de le consoler dans une conjoncture si funeste[2], ce fut l'occasion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopémen, son maître dans la science de la guerre. J'ai déjà marqué qu'un Romain, s'étant mis en tête de faire abattre les statues qu'on avait dressées à ce héros, eut la hardiesse de le poursuivre criminellement comme s'il eût été en vie, et de l'accuser devant Mummius d'avoir été l'ennemi des Romains, et d'avoir toujours traversé leurs desseins autant qu'il avait pu. Cette accusation était outrée; mais elle avait quelque couleur, et n'était pas tout à fait

[1] Cent talents philétériens, près de 1 million. E. B.

[2] « Numquid L. Mummius copiosior, quum copiosissimam urbem funditùs sustulisset? Italiam ornare, quàm « domum suam, maluit. Quanquam Italiâ ornatâ domus « ipsa mihi videtur ornatior... Laus abstinentiæ, non ho- « minis est solùm, sed etiam temporum,.. Habere quæstui « rempublicam non modò turpe est, sed sceleratum etiam « et nefarium. » (Cic. *de Offic.* lib. 2, n. 76, 77.)

[1] « Mummius tam rudis fuit, ut, captâ Corintho, quum « maximorum artificum perfectas manibus tabulas ac « statuas in Italiam portandas locaret, juberet prædici « conducentibus, si eas perdidissent, nova eos reddituros. « Non tamen puto dubites, Vinici, quin magis pro republicâ fuerit, manere adhuc rudem Corinthiorum intel- « lectum, quàm in tantum ea intelligi; et quin hâc pru- « dentiâ illa imprudentia decori publico fuerit convenien- « tior. » (Vell. Patercul. lib. 1, n. 13.)

[2] Polyb. in Excerpt. p. 190–192.

sans fondement. Polybe prit hautement sa défense. Il représenta Philopémen comme le plus grand capitaine que la Grèce eût produit dans ces derniers temps, qui pouvait peut-être avoir quelquefois porté un peu trop loin son zèle pour la liberté de sa patrie, mais qui, en plusieurs occasions, avait rendu des services considérables au peuple romain, comme dans les guerres contre Antiochus et contre les Étoliens. Les commissaires, devant qui il plaidait une si belle cause, touchés de ses raisons, et encore plus de sa reconnaissance pour son maître, décidèrent que l'on ne toucherait point aux statues de Philopémen, en quelque ville qu'elles se trouvassent. Polybe, profitant de la bonne volonté de Mummius, lui demanda encore les statues d'Aratus et d'Achéus, et elles lui furent accordées, quoiqu'elles eussent déjà été transportées du Péloponnèse dans l'Acarnanie. Les Achéens furent si charmés du zèle que Polybe avait fait paraître en cette occasion pour l'honneur des grands hommes de son pays, qu'ils lui érigèrent à lui-même une statue de marbre.

Dans le même temps, il donna une preuve de son désintéressement, qui lui fit autant d'honneur parmi ses citoyens que sa défense de la mémoire de Philopémen. Après la destruction de Corinthe, on songea à punir les auteurs de l'insulte faite aux ambassadeurs romains; et l'on mit leurs biens à l'encan. Lorsqu'on en vint à ceux de Diæus, qui y avait le plus de part, les dix commissaires ordonnèrent au questeur, qui les mettait en vente, de laisser prendre à Polybe parmi ces biens tout ce qu'il trouverait à sa bienséance, sans rien exiger de lui, et sans en rien recevoir. Il refusa cette offre, quelque avantageuse qu'elle parût : et il aurait cru se rendre complice en quelque sorte des crimes de ce scélérat, s'il avait pris quelque partie de ses biens; outre qu'il regardait comme honteux de s'enrichir des dépouilles de son concitoyen. Non-seulement il ne voulut rien accepter, il exhorta encore ses amis de ne rien souhaiter de ce qui avait appartenu à Diæus, et tous ceux qui suivirent son exemple furent extrêmement loués.

Cette action fit concevoir aux commissaires[1] une si grande estime pour Polybe, qu'en sortant de la Grèce ils le prièrent de parcourir toutes les villes qui venaient d'être conquises, et d'accommoder leurs différends, jusqu'à ce que l'on s'y fût accoutumé au changement qui s'y était fait, et aux nouvelles lois qui leur avaient été données. Polybe s'acquitta d'une commission si honorable avec tant de douceur, de justice et de prudence, que, soit pour le gouvernement général, soit pour les affaires des particuliers, il ne s'élevait plus dans l'Achaïe aucune contestation. En reconnaissance d'un si grand bienfait, on lui érigea des statues en différents endroits, une, entre autres, dont la base portait cette inscription : *Que la Grèce n'aurait pas fait de fautes, si dès le commencement elle eût été docile aux conseils de Polybe; mais qu'après ses fautes, il avait été seul son libérateur.*

Polybe, après avoir ainsi établi l'ordre et la tranquillité dans sa patrie, retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le suivit à Numance, au siége de laquelle il fut présent. Lorsque Scipion fut mort[1], il reprit la route de son pays; et ayant joui là pendant six ans de l'estime, de la reconnaissance et de l'amitié de ses chers citoyens, il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, d'une blessure qu'il s'était faite en tombant de cheval.

Métellus, de retour à Rome, fut honoré du triomphe, comme vainqueur de la Macédoine et de l'Achaïe, et il prit le surnom de *Macédonicus*. Le faux roi Andriscus était traîné devant son char. Entre les autres dépouilles, il fit passer ce qu'on appelait *la troupe d'Alexandre-le-Grand*. Ce prince, à la bataille du Granique, avait perdu vingt-cinq de ses amis : il leur fit faire à chacun, par Lysippe, le plus habile ouvrier en ce genre, une statue équestre, et y joignit la sienne. Ces statues avaient été placées à Dium, ville de Macédoine; Métellus les fit transporter à Rome, et en décora son triomphe.

Mummius obtint aussi l'honneur du triomphe; et en conséquence de la conquête qu'il avait faite de l'Achaïe, il prit le surnom d'*Achaïcus*. Il fit passer dans son triomphe un grand nombre de statues et de tableaux, qui

[1] Polyb. in Excerpt p. 190, etc.

[1] Lucian. in Macrob. pag. 642.

firent, depuis, l'ornement des édifices publics de Rome et de plusieurs autres villes d'Italie: mais aucune n'entra dans la maison du triomphateur.

§ V. — Réflexions sur les causes de la grandeur, de la décadence et de la ruine de la Grèce.

Après avoir vu la ruine totale de la Grèce, qui nous a fourni pendant tant de siècles de si beaux exemples de vertu et des événements si mémorables, il doit nous être permis de retourner sur nos pas pour considérer en abrégé et d'un même coup d'œil la naissance, les progrès, la décadence des principaux états qui la composent. On peut partager tout le temps de leur durée en quatre âges.

Premier et second âge de la Grèce.

Je ne m'arrêterai point à l'ancienne origine des Grecs, ni aux temps fabuleux qui précèdent la guerre de Troie, et qui composent le premier âge, et, pour ainsi dire, l'enfance de la Grèce.

Le second âge, qui s'étend depuis la prise de Troie jusqu'au règne de Darius Ier chez les Perses, fut comme son adolescence et sa jeunesse, où elle se forma, se fortifia, se prépara aux grandes choses qu'elle devait faire dans la suite, et jeta les fondements de cette puissance et de cette gloire qui depuis portèrent si haut sa réputation.

Les Grecs[1], comme l'observe M. Bossuet, naturellement pleins d'esprit, avaient été cultivés par des rois et des colonies venues d'Égypte, qui, s'étant établies en divers endroits du pays, répandirent partout cette excellente police des Égyptiens. C'est de là qu'ils apprirent les exercices du corps, la lutte, la course à pied, la course à cheval et sur des chariots, et les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des jeux olympiques: mais ce que les Egyptiens leur avaient appris de meilleur, était à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'étaient pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'état qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes ou que le repos de leur famille en est troublé: les Grecs étaient instruits à se regarder et à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps, qui était le corps de l'état. Les pères nourrissaient leurs enfants dans cet esprit; et les enfants apprenaient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune, à qui ils appartenaient plus encore qu'à leurs parents.

Les Grecs, ainsi policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes; et la plupart des villes se formèrent en républiques, sous différentes formes de gouvernements, qui toutes avaient pour âme la liberté, mais une liberté sage, raisonnable, et soumise à la loi. L'avantage de ce gouvernement était que les citoyens s'affectionnaient d'autant plus à leur pays qu'ils se conduisaient en commun, et qu'ils pouvaient tous parvenir aux honneurs. D'ailleurs l'état de simples particuliers où rentraient ceux qui sortaient de charge les empêchait d'abuser d'une autorité dont ils pouvaient bientôt être dépouillés, au lieu que souvent elle devient fière, injuste et violente, quand elle n'est arrêtée par aucun frein, et qu'elle doit avoir une longue ou continuelle durée.

L'amour du travail écartait les vices et les passions, qui causent ordinairement la ruine des états. Ils menaient une vie laborieuse et occupée, faisant cas de la culture des terres et des arts, n'excluant pas des premières dignités de l'état un laboureur ni un artisan, conservant entre tous les citoyens et tous les membres de l'état une grande égalité, sans faste, sans luxe, sans ostentation. Celui qui avait eu une année le commandement de l'armée, ou exercé la souveraine magistrature, combattait l'année suivante dans le rang de simple officier, et ne rougissait point des fonctions les plus communes, soit dans l'armée de terre, soit sur la flotte.

Le caractère dominant de toutes les villes de la Grèce était une estime particulière de la pauvreté, d'une fortune médiocre, de la simplicité dans les bâtiments, dans les meubles, dans les vêtements, dans les équipages, dans les domestiques, dans la table. On est étonné

[1] Hist. univers.

de voir les petites rétributions dont ils se contentaient pour leurs peines dans les fonctions publiques et pour les services rendus à l'état.

Que ne devait-on point attendre de peuples formés de la sorte, élevés et nourris dans ces principes, imbus dès la plus tendre enfance de maximes si propres à élever l'âme et à lui inspirer de grands et de nobles sentiments? L'effet surpassa toute l'idée et toute l'espérance qu'on aurait pu en concevoir.

Troisième âge de la Grèce.

Ce sont ici les plus beaux jours de la Grèce, qui ont fait et qui feront l'admiration de tous les siècles. Le mérite et la vertu des Grecs, renfermés dans l'enceinte obscure de leurs villes, n'avaient encore paru que faiblement jusqu'ici, et avaient jeté peu d'éclat. Pour les faire éclore pleinement et les mettre dans tout leur jour, il fallait quelque grande et importante occasion, où la Grèce, attaquée par un ennemi formidable, et exposée aux dangers les plus extrêmes, fût contrainte en quelque sorte de sortir d'elle-même, et de se montrer au dehors telle qu'elle était. C'est ce que fit l'invasion des Perses dans la Grèce, d'abord sous Darius, puis sous Xerxès. L'Asie entière, armée de toutes ses forces, se déborde tout d'un coup comme un torrent impétueux, et vient fondre avec des troupes innombrables, tant de terre que de mer, contre un petit coin de la Grèce, qui paraît devoir au premier choc être absorbé entièrement et abîmé. Cependant deux faibles villes, Sparte et Athènes, non-seulement résistent à ces armées formidables, mais les attaquent, les défont, les poursuivent, et en exterminent la plus grande partie. Qu'on repasse dans sa mémoire, car mon dessein n'est ici que d'en rappeler le souvenir, les prodiges de valeur et de fermeté qui éclatèrent alors, et qui continuèrent encore longtemps dans la suite. A quoi les Grecs furent-ils redevables de succès si étonnants et si fort au-dessus de toute vraisemblance, sinon aux principes dont j'ai parlé, gravés profondément dans leur esprit par l'éducation, par les exemples, par la pratique, et devenus en eux, par une longue habitude, comme une seconde nature?

Ces principes, on ne peut trop le répéter, étaient : l'estime de la pauvreté, le mépris des richesses, l'oubli de ses propres intérêts, l'attachement au bien public, le désir de la gloire, l'amour de la patrie; mais surtout un zèle pour la liberté, que nul péril n'était capable d'intimider, et une haine irréconciliable contre quiconque songeait à y donner la moindre atteinte, qui réunissait tous les esprits, et faisait cesser dans le moment toute dissension et toute discorde.

Il y avait de la différence entre les républiques pour l'autorité et la puissance, mais il n'y en avait point pour la liberté : de ce côté l'égalité était parfaite. Les états de l'ancienne Grèce étaient exempts de cette ambition qui cause tant de guerres dans les monarchies, et ne songeaient point à s'agrandir aux dépens les uns des autres, ni à faire des conquêtes. Ils se bornaient à cultiver leur terrain, à le faire valoir, à le défendre, et ne cherchaient point à rien usurper sur leurs voisins. Les plus faibles villes, paisibles dans la possession de leur domaine, ne craignaient point l'invasion de celles qui étaient plus puissantes. C'est ce qui donna lieu à cette multitude de villes, de républiques, d'états de la Grèce, qui ont subsisté jusqu'aux derniers temps dans une parfaite indépendance, conservant leur gouvernement particulier, leurs lois propres, leurs coutumes et leurs usages héréditaires.

Quand on examine avec quelque soin la conduite de ces peuples, soit au dedans, soit au dehors, leurs assemblées, leurs délibérations, leurs motifs dans les résolutions qu'ils prennent, on ne se lasse point d'admirer la sagesse de leur gouvernement, et l'on est tenté de se demander à soi-même d'où a pu donc venir à ces bourgeois de Sparte et d'Athènes cette grandeur d'âme, cette noblesse de sentiments, cette prudence consommée dans la politique, cette connaissance profonde et universelle de la science militaire, soit pour l'invention et la construction des machines, soit pour l'attaque et la défense des places, soit pour ranger une armée en bataille et en régler tous les mouvements; enfin cette souveraine habileté dans la marine, qui rendit toujours leurs flottes victorieuses, qui leur procura si glorieusement l'empire de la mer, et obligea

les Perses à y renoncer pour toujours par un traité solennel.

On voit ici une différence remarquable entre les Grecs et les Romains. Ceux-ci, immédiatement après leurs conquêtes, se laissèrent corrompre par le faste et le luxe. Après qu'Antiochus eut subi le joug des Romains, l'Asie, domptée par leurs armes victorieuses, dompta à son tour les vainqueurs par ses richesses et ses délices, et ce changement de mœurs fut très-prompt et très-rapide, surtout depuis que Carthage, la fière rivale de Rome, eut été renversée. Il n'en fut pas ainsi des Grecs. Rien n'était plus brillant que les victoires qu'ils remportèrent sur les Perses, rien de plus flatteur que la gloire qu'ils s'acquirent par leurs grandes et illustres actions. Après cette époque si glorieuse on voit encore persévérer longtemps chez les Grecs le même amour de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, le même éloignement du faste et des délices, le même zèle et la même ardeur pour défendre sa liberté et ponr conserver les mœurs anciennes. On sait combien les Iles et les provinces de l'Asie Mineure, dont les Grecs triomphèrent tant de fois, étaient livrées à la mollesse et au luxe : néanmoins ils ne se laissèrent jamais infecter par cette douce contagion, et ils se défendirent constamment des vices des peuples vaincus. Il est vrai qu'ils n'en faisaient pas la conquête : mais le commerce seul et l'exemple pouvaient leur devenir fort dangereux.

L'introduction de l'or et de l'argent dans Sparte, d'où jusque-là ils avaient été bannis sévèrement, n'arriva qu'environ quatre-vingts ans après la bataille de Salamine; et l'antique simplicité des mœurs s'y conserva encore très-longtemps depuis, malgré ce violement des lois de Lycurgue. Il en faut dire autant du reste de la Grèce, qui ne s'affaiblit et ne dégénéra que lentement et par degrés. C'est ce qui nous reste à voir.

Quatrième âge de la Grèce.

La principale cause de l'affaiblissement et de la décadence des Grecs fut la désunion qui se mit entre eux. La Perse, qui les avait reconnus invincibles du côté des armes tant qu'ils demeuraient unis, mit toute son attention et toute sa politique à jeter parmi eux des semences de discorde. C'est à quoi depuis elle employa son or et son argent, qui lui réussirent bien mieux que n'avaient fait auparavant le fer et les armes. Les Grecs, attaqués sourdement de la sorte par les présents qu'on faisait couler de temps en temps dans les mains de ceux qui avaient le plus de part au gouvernement, se divisèrent par des jalousies intestines, et tournèrent contre eux-mêmes leurs armes victorieuses, qui les avaient rendus supérieurs à leurs ennemis.

Cet affaiblissement donna lieu à Philippe et à Alexandre de les asservir. Ces princes, pour les accoutumer doucement à la servitude, prirent le prétexte de les venger de leurs anciens ennemis. Les Grecs donnèrent aveuglément dans ce piége grossier, qui porta le coup mortel à leur liberté. Leurs vengeurs leur devinrent plus funestes que leurs propres ennemis. Le joug imposé par les mains qui avaient vaincu l'univers, demeura toujours sur leurs têtes : il ne fut plus libre à ces petits états de le secouer. De temps en temps la Grèce, animée par le souvenir de son ancienne gloire, se réveillait de son assoupissement, et faisait quelques tentatives pour se rétablir dans son ancien état : mais c'étaient des efforts mal concertés et mal soutenus d'une liberté mourante, qui n'aboutissait qu'à la rendre encore plus esclave, parce que les protecteurs qu'elle appelait à son secours s'en rendaient aussitôt les maîtres. Ainsi elle ne faisait que changer de chaînes, et que les appesantir.

Les Romains la soumirent enfin totalement, mais ce fut par degrés, et avec beaucoup d'artifice. Comme ils poussaient toujours leurs conquêtes de province en province, ils sentirent qu'ils trouveraient une barrière à leurs projets ambitieux dans la Macédoine, redoutable par son voisinage, par sa situation avantageuse, par sa réputation dans les armes, et très-puissante par elle-même et par ses alliés. Les Romains se tournèrent adroitement du côté des petits états de la Grèce, de qui ils avaient moins à craindre, et cherchèrent à les gagner par l'attrait et l'appât de la liberté, qui était leur passion dominante, et dont ils su-

rent réveiller en eux les anciennes idées. Après s'être habilement servis des Grecs pour abattre et détruire la puissance macédonienne, ils soumirent tous ces peuples les uns après les autres sous différents prétextes. Ainsi la Grèce fut enfin absorbée dans l'empire romain, et en devint une province sous le nom d'*Achaïe*.

Elle ne perdit point avec sa puissance ce vif amour de la liberté qui faisait proprement son caractère. Les Romains, en la réduisant en province[1], conservèrent à ces peuples presque tous leurs priviléges; et Sylla[2], qui les punit si cruellement soixante ans après pour avoir favorisé les armes de Mithridate, ne toucha point à la liberté de ceux qui échappèrent à sa vengeance. Les guerres civiles de l'Italie étant survenues, on vit les Athéniens embrasser avec chaleur le parti de Pompée, qui combattait pour la république. Jules César ne s'en vengea qu'en déclarant qu'il leur pardonnait à la considération de leurs ancêtres. Mais, après le meurtre de Jules César[3], leur penchant pour la liberté leur fit oublier sa clémence. Ils élevèrent des statues à Brutus et à Cassius, près de celles d'Harmodius et d'Aristogiton, anciens libérateurs d'Athènes, et ne les abattirent qu'à la sollicitation d'Antoine, devenu leur ami, leur bienfaiteur, leur magistrat.

Après qu'elle eut été dépouillée de son ancien pouvoir, il lui resta une autre souveraineté que les Romains ne purent lui enlever, et à laquelle eux-mêmes furent obligés de se soumettre et de rendre hommage. Athènes demeura toujours la métropole des sciences, l'école des beaux-arts, le centre et la règle du bon goût pour toutes les productions de l'esprit. Plusieurs villes, comme Bysance, Césarée, Alexandrie, Éphèse, Rhodes, partagèrent avec elle cette gloire, et ouvrirent à son exemple des écoles qui devinrent très-fameuses. Rome, toute fière qu'elle était, reconnut ce glorieux empire. Elle envoyait ses plus illustres citoyens se perfectionner et s'enrichir en Grèce. On y apprenait toutes les parties d'une bonne philosophie, la connaissance des mathématiques, la science des choses naturelles, les règles des mœurs et des devoirs,

[1] Strab lib. 9.
[2] Plut in Sylla.
[3] Diod. lib. 42, pag. 191; et lib. 47, pag. 339.

l'art de raisonner juste et conséquemment. On y puisait toutes les richesses de l'éloquence, et l'on apprenait à traiter les plus grands sujets avec méthode, avec justesse, avec force, avec agrément, avec clarté.

Un Cicéron, déjà l'admiration du barreau, jugea qu'il lui manquait quelque chose, et ne rougit point de devenir le disciple des grands maîtres que la Grèce avait dans son sein. Pompée, au milieu de ses glorieuses conquêtes, ne crut pas se déshonorer, en passant par Rhodes, d'aller entendre les leçons des célèbres philosophes qui y enseignaient avec beaucoup de réputation, et de se rendre en quelque sorte leur disciple.

Rien ne fait mieux voir le respect que l'on conservait pour l'ancienne réputation de la Grèce, qu'une lettre de Pline le jeune[1]. Voici ce qu'il écrit à Maxime, nommé par Trajan au gouvernement de cette province : « Mettez-« vous devant les yeux, mon cher Maxime, « que vous allez dans l'Achaïe, la véritable « Grèce, la Grèce toute pure, d'où sont sor-« ties les lettres et la politesse, où l'agriculture « même a été inventée, suivant l'opinion com-« mune. Souvenez-vous que vous êtes envoyé « pour gouverner des villes, des hommes libres, « s'il y en eut jamais, et qui, par leurs vertus, « leurs actions, leurs alliances, leurs traités, « leur religion, ont su se conserver la liberté « qu'ils ont reçue de la nature. Révérez les « dieux leurs fondateurs : respectez leurs hé-« ros, l'ancienne gloire de la nation, et la « vieillesse sacrée des villes, la dignité, les « grands exploits, et jusqu'aux fables et à la « vanité de ce peuple. Souvenez-vous que « c'est dans ces sources que nous avons puisé « notre droit; que nous ne lui avons pas im-« posé nos lois après l'avoir vaincu, mais qu'il « nous a donné les siennes quand nous l'en « avons prié, et avant que de sentir le pou-« voir de nos armes. En un mot, c'est à Athè-« nes que vous allez, c'est à Lacédémone que « vous devez commander. Il y aurait de l'in-« humanité et de la barbarie à les dépouiller « de cet ombre et de ce simulacre qui leur « reste de leur ancienne liberté. »

Pendant que l'empire romain s'affaiblissait,

[1] Lib. 8, epist. 24.

cet empire des esprits se soutenait toujours, et ne se sentait point de ses révolutions. De toutes les parties du monde on venait en Grèce pour s'y former. On voit, dans les quatrième et cinquième siècles, ces grandes lumières de l'église, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostôme, venir puiser à Athènes, comme dans la source, toutes les sciences profanes. Les empereurs mêmes [1], qui ne pouvaient aller en Grèce, faisaient en quelque sorte venir la Grèce chez eux, en recevant dans leurs palais ses plus célèbres professeurs, pour leur confier l'éducation des princes leurs fils, et pour profiter eux-mêmes de leurs instructions. Marc-Aurèle, dans le temps même qu'il était empereur, allait entendre les philosophes Apollone et Sextus, et prendre leurs leçons comme un simple disciple.

Par un nouveau genre de victoire et inconnu jusque-là, la Grèce avait imposé la loi à l'Égypte et à tout l'Orient, dont elle chassa la barbarie, et y introduisit à sa place le goût des arts et des sciences, obligeant comme par droit de conquête tous ces peuples à recevoir son langage et à adopter ses coutumes : témoignage bien glorieux pour une nation, et qui marque une supériorité bien plus flatteuse que celle qui n'est point fondée sur le mérite, mais uniquement sur la force des armes ! Plutarque observe quelque part que jamais Grec ne songea à apprendre le latin, et qu'un Romain qui ignorait le grec n'était pas fort estimé.

[1] Tite, Antonin, Marc-Aurèle, Lucius Vérus, etc.

FIN DU TOME DEUXIÈME DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME.

LIVRE XI.

HISTOIRE DES DEUX DENYS, TYRANS DE SYRACUSE.

LIVRE XII.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS, DEPUIS LA PAIX D'ANTALCIDE JUSQU'A LA MORT D'ARTAXERXE MNÉMON.

HISTOIRE

DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE

DEPUIS LA MORT DE CE PRINCE JUSQU'A LA BATAILLE D'IPSUS

LIVRE XVI.

LIVRE XVII.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE, DEPUIS LA BATAILLE D'IPSUS JUSQU'A LA MORT DE PTOLÉMÉE-ÉVERGÈTE.

LIVRE XVIII.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE, DEPUIS L'AN DU MONDE 3783 JUSQU'A 3808.

LIVRE XX.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.



